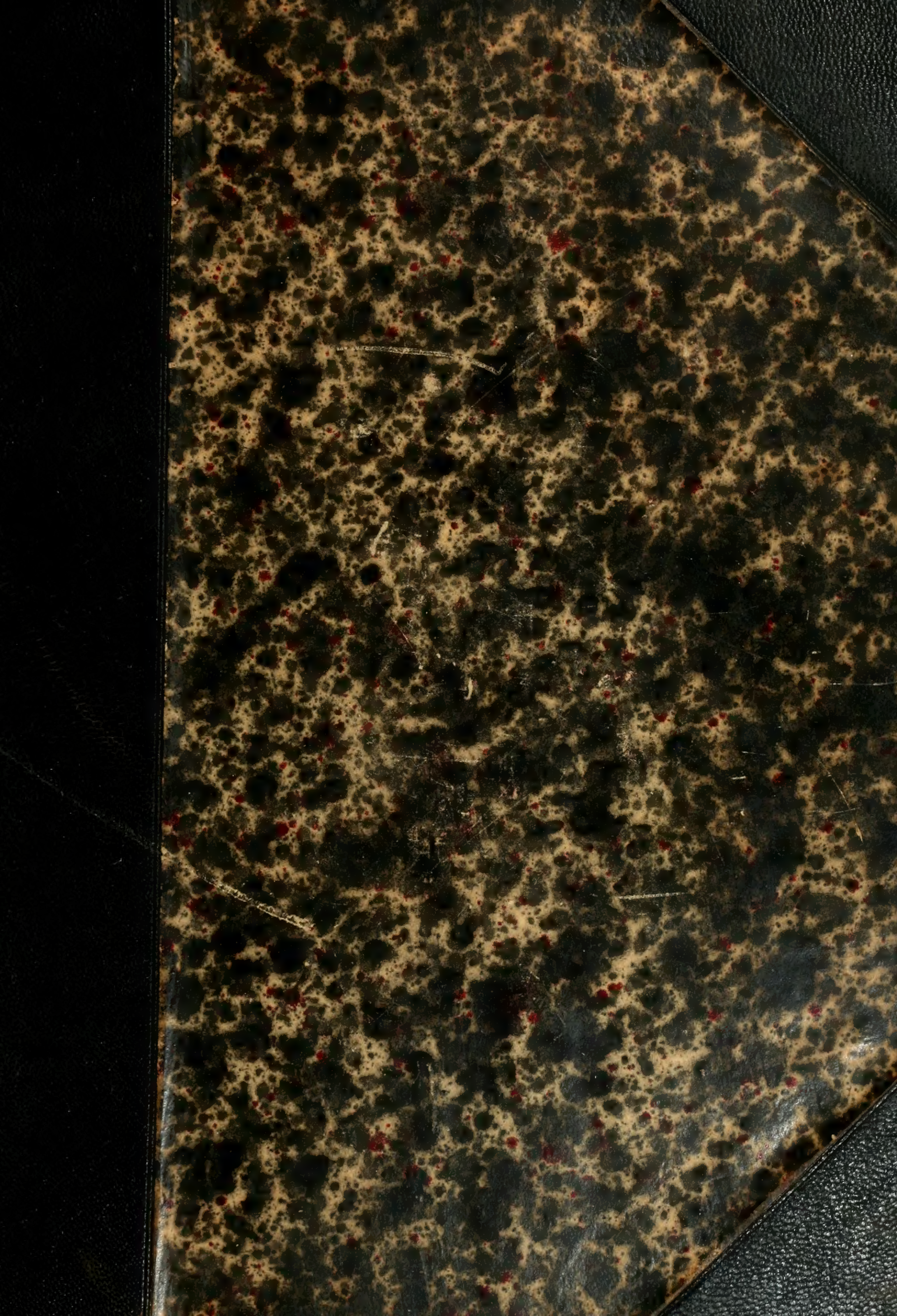
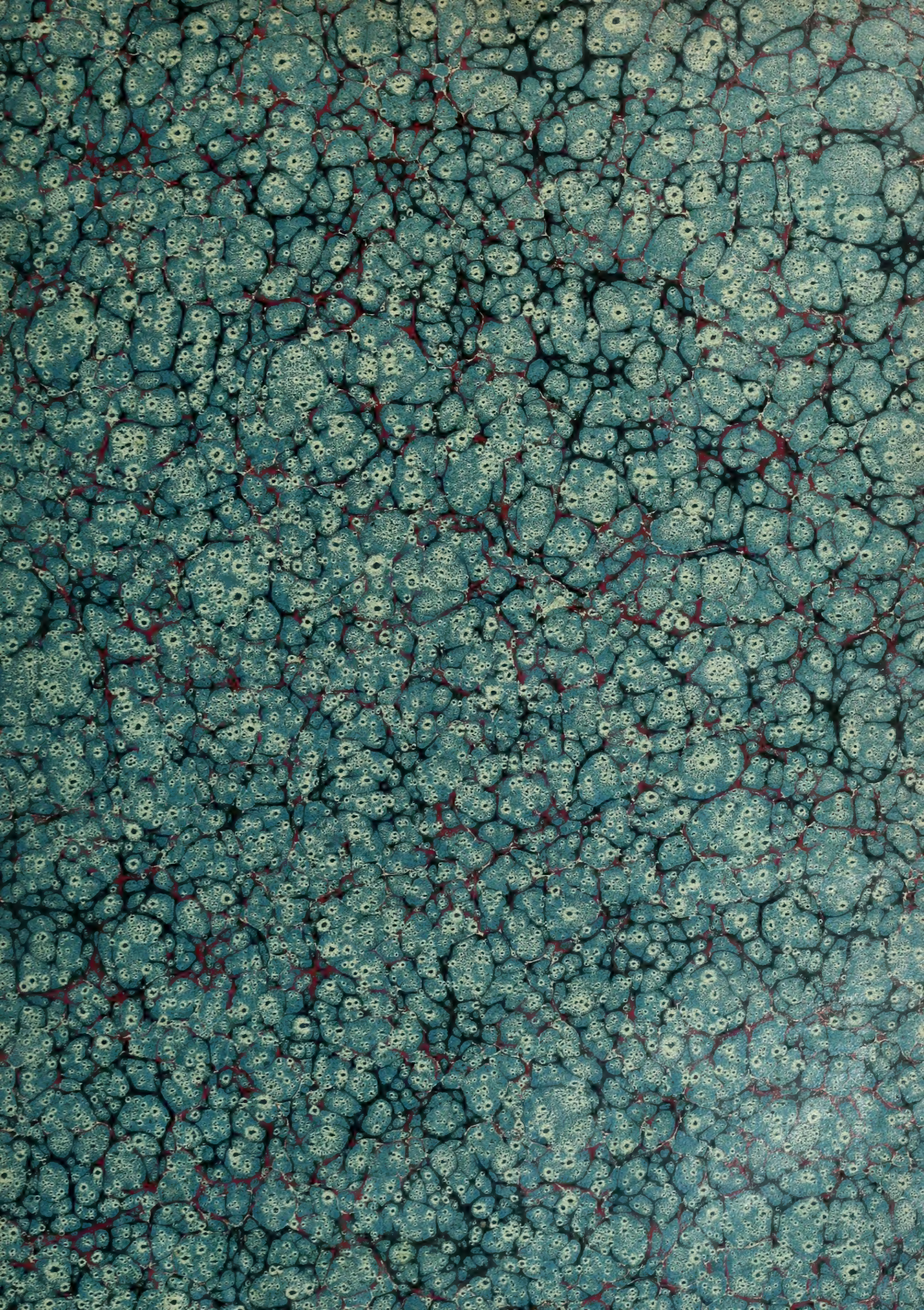






REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

PARIS. — PHILIPPE RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19



REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME XVIII

39e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1902

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE

41 bis, RUE DE CHATEAUDUN, 41 bis

1902

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 5 JUILLET 1902.

DÉFINITION DE LA PHILOSOPHIE [1]

Après qu'on a constaté que nous ne pouvons pas connaître le fond de la nature de ce qui est pour nous manifesté, on rencontre ces questions : Quoi donc connaissons-nous? Dans quel sens le connaissons-nous? Et en quoi consiste le plus haut degré de connaissance que nous en avons? Après avoir répudié comme étant impossible la philosophie qui prétend distinguer l'être de l'apparence, il devient nécessaire de dire ce qu'est vraiment la philosophie, non pas seulement d'indiquer ses limites, mais encore de préciser son caractère dans ces limites. La sphère à laquelle l'intelligence humaine est bornée se trouvant déterminée, il reste à définir ce produit de l'intelligence humaine qu'on appelle la philosophie.

Nous pouvons employer ici avec profit la méthode suivie dès le point de départ : celle de séparer de conceptions partiellement, ou presque totalement, erronées, l'élément de vérité qu'elles contiennent. Comme dans le chapitre sur la religion et la science nous en sommes arrivés à penser que les croyances religieuses, pour fausses qu'elles soient, chacune à sa manière, doivent probablement contenir une vérité essentielle qui a beaucoup de chances d'être commune à toutes, nous pouvons également supposer ici qu'aucune des croyances passées et présentes sur la philosophie n'est totalement fausse et que ce en quoi elles sont vraies est ce sur quoi elles sont toutes d'accord. Nous avons donc à faire ici ce que nous avons fait là-bas, savoir : comparer toutes les opinions du même genre, mettre de côté, comme s'annulant à peu près les uns les autres, les éléments par lesquels ces opinions diffèrent, remarquer ce qui reste après qu'on a éliminé les éléments discordants, et trouver pour le reste ce qui est vrai sous les différentes formes.

En laissant de côté les spéculations antérieures, nous voyons que, chez les Grecs, avant l'apparition de la notion de philosophie générale, les formes particulières de philosophie, d'où devait sortir la notion générale, étaient des hypothèses sur quelque principe universel considéré comme l'essence de toutes les espèces d'êtres. A la question : quelle est l'*existence invariable* de laquelle les espèces d'êtres sont les *états variables?* on faisait diverses réponses : l'eau, l'air, le feu. Après qu'on eut proposé un certain nombre de ces suppositions qui expliquaient censément tout, il fut possible à Pythagore de concevoir la notion abstraite de la philosophie comme étant la connaissance la plus éloignée des buts pratiques, et de la définir comme la *connaissance des choses immatérielles et éternelles :* la cause de l'existence matérielle des choses étant, pour lui, le Nombre. Ensuite, on continua l'étude de la philosophie en la considérant comme l'explication la plus profonde de l'univers, explication qu'on supposait possible, qu'elle fût atteinte ou non par un système particulier.

Au cours des recherches philosophiques, on donna, du fait fondamental, diverses interprétations du genre de celle-ci : l'Un est le commencement de toutes choses; l'Un est Dieu; l'Un est fini; l'Un est

[1] Extrait de la deuxième partie des *Premiers Principes* de Herbert Spencer, dont la traduction, faite sur la sixième édition anglaise, entièrement revue par l'auteur, va paraître en France chez MM. Schleicher frères, éditeurs.

infini; l'Intelligence est le principe qui gouverne les choses, et ainsi de suite. Il est évident par là que la connaissance qu'on supposait constituer la philosophie, différait des autres par son caractère d'explication totale et définitive. Après que les sceptiques eurent ébranlé la foi des hommes en leur pouvoir d'atteindre à des connaissances aussi transcendantes, apparut une conception beaucoup plus restreinte de la philosophie. Par Socrate, et plus encore par les Stoïciens, la philosophie se réduisit à peu près à n'être que la doctrine de la vie régulière. Non pas, à vrai dire, que la conduite convenable de la vie que certains des penseurs grecs plus récents concevaient comme le sujet de la philosophie, correspondît à ce qui était populairement compris comme la règle de la bonne conduite. Les préceptes de Zénon n'étaient pas de la même classe que ceux qui guidaient les hommes dans l'accomplissement journalier de leurs observances, de leurs sacrifices, de leurs coutumes, qui, tous, étaient plus ou moins sanctionnés par la religion; mais c'étaient des principes d'action énoncés indépendamment de toutes circonstances de temps, de personnes ou de cas particuliers. Quel était donc l'élément constant dans ces idées dissemblables que se faisaient les anciens de la philosophie? Évidemment la dernière conception indiquée de la philosophie est d'accord avec la première en ceci que la philosophie recherche les vérités larges et profondes, en les distinguant de la multitude des vérités de détail que la surface des choses et des actions nous présente.

Nous arrivons au même résultat en comparant les diverses conceptions philosophiques qui ont eu cours dans les temps modernes. Les disciples de Schelling et de Fichte se joignent à ceux de Hegel pour ridiculiser la soi-disant philosophie admise en Angleterre. Ce n'est pas sans raison que, devant les termes d'*instruments philosophiques*, ils se mettent à rire et qu'ils dénieraient à tous les articles des *Transactions philosophiques* le moindre droit à paraître sous ce titre. Mais les Anglais, prenant leur revanche de ces critiques, peuvent, ainsi que le font beaucoup d'entre eux, rejeter comme absurde la philosophie imaginaire des écoles allemandes. Ils sont d'avis que, soit que la conscience affirme, soit qu'elle n'affirme pas l'existence de quelque chose en dehors d'elle, elle est, dans tous les cas, incapable de comprendre ce quelque chose, et qu'en conséquence toute philosophie est fausse en tant qu'elle se présente comme ontologie. Ces deux manières de voir s'annulent mutuellement sur une grande partie de leur domaine. La critique des Anglais sur les Allemands élague de la philosophie tout ce qui est regardé comme connaissance absolue. La critique des Allemands sur les Anglais implique tacitement que, si la philosophie est bornée au relatif, elle n'a pourtant pas à s'occuper de ces aspects du relatif qui sont représentés par des formules mathématiques, des comptes rendus de recherches physiques, d'analyses chimiques, des descriptions d'espèces ou des rapports d'expériences physiologiques.

Qu'a donc de commun la trop large conception des Allemands avec celle qui a cours parmi les hommes de science de l'Angleterre, qui, tout étroite et grossière qu'elle soit, n'est pourtant pas si étroite et grossière que pourrait le faire penser le mauvais emploi qu'ils font du mot philosophique.

Les deux conceptions ont ceci de commun que ni les Allemands, ni les Anglais n'appliquent la qualification de philosophique à la connaissance non systématisée — à la connaissance qui n'est pas coordonnée avec d'autres connaissances. Le spécialiste le plus borné ne qualifierait pas de philosophique une étude qui, ne s'occupant que des détails, n'indiquerait pas le rapport de ces détails avec d'autres vérités plus larges.

L'idée vague de philosophie qui se présente ainsi peut être rendue plus précise en comparant ce qui est connu en Angleterre comme philosophie naturelle avec son développement appelé philosophie positive. Bien qu'Auguste Comte admette que toutes deux soient faites de connaissance essentiellement de même espèce, il a pourtant donné à cette connaissance plus nettement le caractère philosophique en lui donnant une forme plus cohérente. Sans rien dire de son système de coordination, il faut reconnaître que, par le fait de cette coordination, le corps de connaissance qu'il a organisé a plus de droit au titre de philosophie que le corps de connaissance comparativement inorganisé qui est appelé philosophie naturelle.

Nous arrivons à la même idée si nous comparons entre elles ou avec leur ensemble les diverses subdivisions de la philosophie. La philosophie morale et la philosophie politique sont d'accord avec la philosophie en général par la portée de leurs raisonnements et de leurs conclusions. Bien que, sous le titre de philosophie morale, on traite des actions humaines comme bonnes ou mauvaises, cette philosophie ne s'occupe pas de la conduite à tenir à l'école, à table ou à la Bourse; et bien que la philosophie politique ait pour sujet la conduite des hommes dans leurs relations publiques, elle ne traite ni de la manière de voter, ni des détails d'administration. Ces deux sections de la philosophie ne considèrent les cas particuliers que comme des exemples faisant voir des vérités ayant un plus vaste champ d'application.

Ainsi chacune de ces conceptions contient implicitement la croyance à la possibilité de connaître les choses d'une façon plus complète qu'on ne les con-

nait par l'accumulation mécanique des faits d'expérience dans la mémoire ou par leur entassement dans les encyclopédies. Bien que les hommes aient eu et bien qu'ils aient encore des vues très divergentes quant à l'étendue de la sphère occupée par la philosophie, il y a pourtant entre eux un accord inavoué sur le fait que la philosophie est une connaissance qui dépasse la connaissance ordinaire. Ce qui reste comme élément commun de ces conceptions, après qu'on a écarté tout ce qui se contredit, c'est que la philosophie est *la connaissance ayant le degré de généralité le plus élevé*. Cela se trouve tacitement affirmé dans le fait de dire que son domaine s'étend à la fois sur Dieu, sur la nature et sur l'homme et, plus distinctement, dans le fait de diviser l'ensemble de la philosophie en théologique, physique, éthique, etc. Car ce qui caractérise le genre dont ces choses-là sont les espèces, doit être plus général que ce qui distingue chaque espèce.

Quelle forme allons-nous maintenant donner à cette conception? Quoique nous restions conscients d'une puissance qui se manifeste à nous, nous avons délaissé comme futile toute tentative d'apprendre quoi que ce soit sur cette puissance et, ce faisant, nous avons banni la philosophie d'une portion considérable du domaine qu'on supposait lui appartenir. Ce que nous lui laissons est déjà occupé par la science. La science s'occupe des séries de phénomènes coexistantes dans l'espace et se suivant dans le temps; elle les groupe d'abord en généralisations d'un ordre simple ou inférieur pour monter graduellement à des généralisations plus élevées et plus vastes. Mais, s'il en est ainsi, que reste-t-il à la philosophie pour champ d'exercice?

La réponse est celle-ci : la connaissance ayant le degré de généralité le plus élevé peut encore garder légitimement le titre de philosophie. La science ne signifie pas autre chose que la famille des sciences, — ne désigne rien de plus que la somme de connaissance résultant des apports de chacune et ne sait rien de la connaissance constituée par la *fusion* des diverses connaissances en un seul tout. Suivant la définition qui lui est attribuée par l'usage, la science est faite de vérités existant plus ou moins séparément et n'a pas de connaissance de ces vérités comme totalement intégrées. Un exemple fera nettement concevoir la différence.

Si nous attribuons l'écoulement des eaux d'une rivière à la même force qui cause la chute d'une pierre, nous donnons une explication qui appartient à une certaine division de la science. Si, pour expliquer comment la gravitation produit ce mouvement, dans une direction presque horizontale, nous citons cette loi que les fluides soumis à des forces mécaniques exercent des forces de réaction qui sont égales dans toutes les directions, nous formulons une vérité plus large qui fournit l'interprétation scientifique de beaucoup d'autres phénomènes comme ceux que présentent la fontaine, la presse hydraulique, la machine à vapeur, la pompe à air. Et quand cette proposition, concernant seulement la dynamique des fluides, est fondue dans une proposition de dynamique générale comprenant les lois du mouvement des solides aussi bien que celles du mouvement des liquides, nous atteignons une vérité plus haute, mais une vérité qui est encore totalement située dans le royaume de la science.

Supposons maintenant qu'en considérant autour de nous les oiseaux et les mammifères nous disions que les animaux qui respirent l'air ont le sang chaud et qu'alors, nous souvenant que les reptiles, dont la température n'est guère plus élevée que celle de leur milieu, respirent l'air aussi, nous disions que les animaux (à volume égal) ont une température proportionnelle à la quantité d'air qu'ils respirent, et qu'alors, nous rappelant certains grands poissons, comme le thon, dont la température est bien supérieure à celle de l'eau dans laquelle ils nagent, nous corrigions notre généralisation en disant que la température varie comme le degré d'oxygénation du sang, et qu'alors encore, modifiant la proposition pour répondre à certaines critiques, nous en arrivions finalement à affirmer l'existence du rapport entre la quantité de chaleur et la quantité de changements moléculaires; — en supposant que nous fassions tout cela, nous établissons des vérités scientifiques qui sont successivement plus larges et plus complètes, mais des vérités qui, en définitive, sont d'ordre scientifique.

Et encore, si, guidés par l'expérience commerciale, nous arrivons à la conclusion que les prix augmentent quand la demande dépasse l'offre; que les choses utiles coulent des endroits où elles sont en abondance vers les endroits où elles sont rares; que les industries des différentes localités sont principalement déterminées, quant à leur espèce, par les facilités qu'offrent ces localités; et si, en étudiant ces généralisations de l'économie politique, nous les étendons toutes jusqu'à cette vérité que chaque homme aime à satisfaire ses désirs par les moyens qui lui demandent le moins d'efforts, — les phénomènes sociaux étant les *résultantes* des actions individuelles ainsi déterminées, — nous n'avons encore que des propositions d'ordre scientifique.

Comment donc la philosophie peut-elle être constituée? On la constitue en poussant d'un degré plus loin l'opération indiquée. Aussi longtemps que ces vérités ne sont connues que séparément et sont regardées comme indépendantes, même les plus générales d'entre elles ne peuvent être, sans impropriété

de langage, appelées philosophiques. Mais lorsque après les avoir réduites séparément à un axiome mécanique, à un principe de physique moléculaire, à une loi d'action sociale, on les considère ensemble comme les corollaires d'une vérité plus haute, on arrive à l'espèce de connaissance qui constitue la philosophie proprement dite.

Les vérités de la philosophie sont donc, avec les plus hautes vérités scientifiques, dans le même rapport que celles-ci avec les vérités scientifiques inférieures. De même que chaque généralisation plus large de la science comprend et affermit les généralisations plus étroites appartenant à ses propres divisions, les généralisations de la philosophie comprennent et affermissent les plus hautes généralisations de la science. C'est donc une connaissance qui, de sa nature, est à l'extrême opposé de la connaissance qui est d'abord amassée par l'expérience. C'est le produit final de cette opération qui commence par un simple rassemblement des observations grossières, qui continue par l'établissement de propositions plus larges et plus éloignées des cas particuliers et qui aboutit à des propositions universelles. Ou, pour donner la définition la plus simple et la plus claire : la connaissance d'espèce inférieure est la connaissance *non unifiée;* la science est la connaissance *partiellement unifiée;* la philosophie est la connaissance *complètement unifiée.*

Tel est, du moins, le sens que nous donnerons ici au mot philosophie, si nous devons en faire usage, En la définissant ainsi, nous admettons ce qui est commun à toutes les conceptions qu'on en a formées chez les anciens et chez les modernes, et rejetons les éléments qui se contredisent dans ces conceptions. En somme, nous ne faisons que donner plus de précision au sens graduellement établi de ce mot.

Comprise ainsi, la philosophie a deux formes qu'on peut distinguer et dont on peut s'occuper séparément. D'un côté, les choses considérées peuvent être les vérités universelles auxquelles les vérités particulières servent seulement de preuves ou d'éclaircissement. D'un autre côté, en partant des vérités universelles, les choses considérées peuvent être les vérités particulières en tant qu'expliquées par les vérités générales. Dans les deux cas, nous nous occupons des vérités universelles; mais, dans un cas, elles sont passives, dans l'autre cas, elles sont actives ; dans un cas, elles sont les produits de la recherche, et, dans l'autre, les instruments de la recherche. Ces divisions peuvent être appelées avec justesse, l'une philosophie générale, l'autre philosophie spéciale.

HERBERT SPENCER,
Traduit par M. GUYMIOT.

L'ESPRIT DU TEMPS

Montaigne, en son pittoresque familier, assigne aux opinions la durée d'un végétal qui n'est ni le cèdre, ni le chêne. Elles ont, écrit-il, « leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choulx ». C'est exagérer, pour certaines au moins, la brièveté de leur « révolution ». Que le goût public change sur la hauteur d'un busc de pourpoint si vite que l'invention des tailleurs y suffise tout juste, la succession des modes en témoigne aujourd'hui comme du temps de l'auteur des *Essais*. Mais, si passagères que soient des idées nommées, par une métaphore deux fois exacte, « idées courantes », tel sentiment général persiste qui colore en quelque sorte le moral d'une époque. Aussi dit-on bien : l'esprit d'un siècle. Le grand siècle eut le sien ; le XIXe, qui, à son tour peut-être, sera qualifié grand, « loucha », lui aussi, d'un certain côté, pour parler comme Doudan, et, malgré le changement de millésime, notre œil garde cette obliquité.

Quel est-il, cet esprit du siècle passé, qui reste encore celui du nouveau ?

Ne s'annonçait-il pas chez le « touriste » de 1837, observateur positif, qui mettait si bien à profit les accidents de sa calèche de rencontre ? Au cours de son précieux journal de route, Stendhal note ce que peuvent, dans une conversation, des chiffres cités avec certitude, et comment les gens à « conclusions morales », sans appui précis sur les faits, « sont sujets à être arrêtés tout court par un sot qui sait une date ». A qui ambitionne la victoire dans les discussions, il conseille de porter une montre à cadran d'émail, où se puissent inscrire « quelques chiffres nécessaires ».

L'avis a été entendu. Cette montre est devenue à la mode ; tout le monde a voulu s'en munir. Montre-symbole. L'heure qu'elle marque sonne la fin de l'esprit *aprioriste*. La seule expérience, — l'expérience bien conduite, aux constatations enregistrées avec méthode, — autorise désormais l'affirmation plus ou moins générale. Le temps n'est plus où, selon le mot de Voltaire, on résolvait un problème par un madrigal. Et, sans doute, ce temps-là n'était pas non plus tout à fait celui de Voltaire. Le goût des sciences naturelles et de leur méthode, propagé par l'Encyclopédie, gagnait jusqu'à celles pour qui se faisaient les madrigaux. Mais c'est seulement au siècle dernier, surtout vers le milieu, — Beyle devançait ses contemporains, — qu'a triomphé l'esprit positif. « Idées de 1850 », on sait que ces

mots désignent une manière de *Credo* dont l'article fondamental est la souveraineté de la science, d'une science réduite aux faits, les faits expliquant les faits. Pourquoi s'affirma-t-il plus fort vers cette date ? Certaines découvertes retentissantes, d'immenses progrès matériels, dus aux chimistes et aux physiciens, élevaient haut leur prestige. Leurs méthodes apparurent comme seules bonnes, devinrent « le modèle régnant » ; j'emprunte le mot à Taine. Cette « religion nouvelle », un jeune homme, qui devait beaucoup faire pour l'accréditer, la formulait silencieusement, au lendemain de la révolution de Février, en des pages qui ne virent le jour que bien des années plus tard, mais où toute œuvre était en puissance et déjà presque en substance. Il pouvait bien y inscrire en épigraphe : *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne meâ.*

Taine, Renan, on les a dits complémentaires l'un de l'autre.

L'un, épris de rigueur, agence les résultats de ses observations en un système de lois étagées, en une série de « nécessités » qui se superposent, de moins en moins nombreuses, de plus en plus largement dominatrices, jusqu'à l'axiome, unificateur et moteur souverain. Puissante conception, mais qui se résout en un sec théorème. Elle se projetterait bien en une épure de géomètre. Le géomètre, à vrai dire, se double d'un coloriste qui traduit sa vision et nous l'offre avivée de rehauts brillants ; mais la dure splendeur de l'image accentue encore la tyrannie de cette mathématique nécessitante.

L'autre n'emprisonne la vie dans nul graphique rectiligne. Il lui rend la spontanéité de ses combinaisons, il ose dire de ses « essais » hasardeux. Et, avec la liberté, il lui restitue la grâce. Renan a défini la nature « une grande fleur pleine d'harmonie ».

Prenons garde toutefois de nous abuser. Les deux penseurs s'accordent au fond. Que la dissemblance de leurs styles ne nous trompe point : celui-ci, tout d'eurythmie souple ; celui-là, d'éclatante rigidité. Si diverses que paraissent leurs conceptions, elles coïncident. Le nom de géomètre, que nous donnions à Taine, convient de même à Renan. Lui qui voit dans le cosmos l'œuvre d'un *nisus* tâtonnant, il en vient à définir ce cosmos « une courbe déterminée par la rencontre de ses coordonnées et écrite d'avance dans une équation abstraite ».

Tous deux, pourtant, refuseraient le nom de cerveaux « géométriques ». Ils prétendent placer ailleurs que dans l'*a priori* des mathématiques le point de départ de leur philosophie. Les formules hiérarchisées dont l'idéale pyramide figure aux yeux de Taine l'universalité des êtres et des choses résument, pour lui, les faits vérifiés. Renan répudie à maintes reprises « le vieil *a priori* » auquel la science moderne, « écho de faits », abandonne « le chimérique honneur de ne chercher qu'en lui-même son point d'appui (1) ». L'un comme l'autre professent la religion de la science, mais de la science expérimentale, non de la science « rationnelle ». En quoi ils sont représentatifs de l'esprit de leur temps, de notre temps. Disons plutôt que cet esprit, ils l'ont fait ; du moins ont-ils puissamment aidé à le pénétrer du positivisme qui le caractérise (2).

Il serait facile de montrer dans tous les ordres d'idées la marque de ce qu'on a appelé le type scientifique. L'empreinte en est visible, par exemple, sur la philosophie, devenue science proprement dite, et science à laboratoire ; spécialement sur la psychologie devenue psychophysiologie. « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout », écrivait Sainte-Beuve. Lui-même ne faisait-il pas de la critique une manière de « science naturelle » ? Nous savons ce que la poétique « naturaliste » a voulu faire du roman. Roman « expérimental », la prétention s'avoue assez en ce qualificatif. A propos de peinture, Théophile Gautier criait à l'intrusion de l'ostéologie et de la myologie. Nous pourrions dénoncer l'abus de l'optique. « L'analyse spectrale les hante. » C'est le mot d'un critique (3) sur les derniers venus de l'école française, impressionnistes et néo-impressionnistes, qui s'intitulent *atomistes* de la lumière. Il n'est pas jusqu'à la religion qui ne soit touchée de l'influence scientifique, non dans le dogme, à vrai dire, mais dans l'apologétique. Nous indiquons, d'un mot seulement, ces points de vue divers. Autant de sujets de réflexion, dont chacun fournirait matière à un livre.

Notre objet se borne à observer comment l'atmosphère intellectuelle générale a été modifiée par ce qu'on pourrait nommer les émanations des laboratoires. Un mode nouveau de raison-

---

(1) *Avenir de la Science*, p. 212.

(2) Nous ne commettons pas l'injustice d'oublier l'influence considérable d'Auguste Comte. Mais son indigence au point de vue du style a nui à son action directe. Quelque chose de son esprit s'est propagé surtout par Taine et Renan, si peu qu'ils se soient réclamés de sa doctrine et encore qu'ils aient différé beaucoup de lui.

(3) M. Raymond Bouyer.

nement est en crédit, que Pasteur caractérisait juste par ce mot : la philosophie des sciences fait désormais « partie intégrante du sens commun ». C'est cet esprit des sciences que nous voudrions montrer infus en la commune logique.

Il circule dans les conversations et les discours. Les journaux, y compris les plus menues feuilles, et les plus populaires, lui servent aussi de véhicule. Enfin, il s'exprime dans les faits.

I

Vous vous rappelez la surprise de Mme de Staal-Delaunay couchant d'aventure dans une « taverne », à Saint-Pierre-sur-Dives. Une mince cloison séparait sa chambre d'une autre, où elle avait vu entrer des soldats et des charretiers. Jeune fille encore, — elle avait seize ou dix-sept ans, — elle s'effrayait de ce que cette mitoyenneté promettait à ses oreilles. Elle fut bien rassurée et étonnée lorsqu'elle entendit ses voisins disputer de la rondeur de la terre et des antipodes. Étonné, nous ne le fûmes guère moins, tout dernièrement, du ton de certain débat, entre gens du monde, sur le féminisme. Quelqu'un soutenait la parité intellectuelle des sexes. Un jouvenceau, point carabin, ni particulièrement féru de science, répondit : « Le cerveau de la femme est au cerveau de l'homme comme 16 à 17 ; donc la femme est physiologiquement inférieure. » Cela fut dit bref et net, et l'adversaire se sentit décontenancé. Nous pensâmes à Stendhal et à sa juste remarque sur le sot qui sait un chiffre. M. Tarde (1) a exprimé dans un livre récent des vues originales et pénétrantes sur la conversation. Il a détaillé avec finesse les causes linguistiques, religieuses, politiques, économiques... de ses transformations. Il a aussi analysé ses effets. Nous avons suivi avec lui la « propagation ondulatoire » de l'imitation « assimilatrice et civilisatrice », dont la causerie est un agent efficace. Et nous avons savouré ces pages où le lettré délicat et le penseur original concourent. Oserons-nous suggérer à M. Tarde l'idée, sinon d'un complément, au moins d'une suite à son étude ? Il n'a pas, certes, omis l'influence du progrès scientifique. Il a insisté sur les conséquences des inventions capitales qui accélèrent si merveilleusement les communications. Mais ce point de vue n'est pas seul important. Il en est un autre qu'il n'a pas négligé tout à fait, l'indiquant d'un mot, mais auquel nous eussions aimé qu'il s'arrêtât : qu'est-ce que les découvertes de la physique, de la chimie, de la mécanique, de la médecine,... vulgarisées par les applications industrielles, les nouveautés du sport ou les prescriptions d'hygiène, ont jeté dans le courant des entretiens journaliers ? L'historien de la conversation que M. Tarde appelle de ses vœux s'intéressera, j'imagine, à démêler cet élément. Et, s'il est homme d'esprit, il s'égaiera au disparate que fait parfois, en des colloques mondains, une terminologie inassimilée.

Si, d'ailleurs, il pousse son étude à travers les strates sociales, il verra que les propos « savants » ne sont pas le privilège de ce qu'on nomme le *monde*. Qu'il ouvre l'oreille à la promenade, en omnibus, chez le marchand de vin, pour peu qu'il daigne y fréquenter. Le vicomte de Vogüé mit à profit une occasion excellente d'observer ce qui subsiste de la pensée générale d'une époque, une fois distillée par l'alambic populaire. Cet académicien vit, un jour, entrer chez lui certain anarchiste, en visite comme un candidat au fauteuil. Le compagnon exposait volontiers son système ; il n'y avait qu'à le laisser parler. L'écrivain l'écouta, démêlant avec curiosité, parmi son fatras subversif, les principes reconnaissables de telles théories, naguère ou jadis en crédit. Finalement, le contenu de ce cerveau fruste lui parut se concentrer en deux granules : le granule Jean-Jacques, « résidu de tout le rêve du XVIIIe siècle », confiance en la bonté native de l'homme ; le granule Renan, « résidu de tout le rêve du XIXe », foi à l'avènement de l'âge d'or par la vertu de la science.

Renan n'attendait-il pas le chimiste prédestiné qui achèverait le progrès du monde ? — Qu'il nous soit permis de rapporter, nous aussi, les dires d'un propagandiste par le fait, qui n'était pas en tournée académique, mais faisait les cent pas dans un couloir du Palais de justice, pendant que le jury de la Seine jugeait un de ses camarades. Il déclarait devant quelques avocats ses vues sur la cité sans lois. Vous rappelez-vous le joli paradoxe des *Essais* : « ...La société des hommes se tient et se coud, à quelque prix que ce soit ; en quelque assiette qu'on les couche, ils s'appillent et se rangent en se remuant et s'entassant : comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, treuvent d'eulx-mêmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmy les aultres, souvent mieulx que l'art ne les eust sceu disposer (1). » C'est cette théorie du tassement au hasard qui séduisait notre homme ;

(1) *L'Opinion et la Foule.*

(1) Liv. III, chap. IX.

mais il ne l'avait pas lue dans Montaigne. Un mot, çà et là, trahissait la provenance toute scientifique d'idées accommodées à la sauce libertaire. On distinguait, plus ou moins dénaturé, du Laplace, du Spencer.

Je dois convenir que ce théoricien n'avait précisément la tenue ni le langage d'un simple ouvrier, — non plus, sans doute, que le visiteur de M. de Vogüé. Nous le prîmes pour un contremaître, c'est-à-dire pour un de ces sous-officiers qui encadrent l' « armée des travailleurs ». Certainement, par la qualité de son ignorance, il était en mesure d'agir sur la masse, à qui l'appareil scientifique impose. Les orateurs des foules le savent bien.

Entrons au meeting. C'est M. Jaurès qui parle. Le discours est ample, chaleureux, coloré, sonore. Parole et pensée se tiennent dans les éclats. On applaudit. Cette éloquence, où l'image se fait souvent le substitut de l'idée, a de quoi éblouir un auditoire populaire ; l'ardeur sincère qui échauffe telles périodes mérite de le toucher. Nous voyons dans ses rangs courir « le frisson qu'une âme débordante communique » autour de soi (1). Des mots pourtant frappent notre oreille, qui ne nous semblent pas devoir être compris. Tout à l'heure, le disciple de Karl Marx s'oubliait à des technicités sur la *valeur*. Le voici qui décrit à présent « l'évolution préhumaine et humaine », qui disserte sur l'ascension des espèces, la poussée des instincts élémentaires, et aussi sur la « dialectique inconsciente de l'histoire (2) ». Il s'oubliait ? Non ; et maintenant il ne s'oublie pas davantage. Il sait que cette terminologie ajoute à son prestige. Dans la ruine des respects, celui du haut savoir remplace toutes les religions. Qui se présente à la foule au nom de la science est sûr d'obtenir crédit. Le salut qu'elle refuse aux églises, elle le donnerait volontiers aux édifices à enseigne scientifique.

Aussi ces « maisons du peuple » que sont les « universités » récemment créées dans certains quartiers de Paris, ornent-elles de ce panonceau leur façade. Quelques harangues d'inauguration sont intéressantes à relire. Ici, M. Anatole France promet par la science la complète libération des intelligences. Nouveau Lucrèce, il annonce la fin des superstitions terrorisantes (1). Là, M. de Vogüé, tout en reconnaissant qu'elle ne peut résoudre tous les problèmes posés par l' « éternelle inquiétude du cœur », invoque cette même science, et place le nouvel Institut « sous le patronage de Pasteur, de son esprit, de sa méthode (2).

Nous parlions à l'instant des églises. La science et son vocabulaire commencent à y pénétrer. Nous entendions naguère un prédicateur s'efforcer d'éveiller « les cellules engourdies du corps social ». Le rapprochement serait curieux des carêmes de Lacordaire et de ceux prêchés, il y a quelques années, par Mgr d'Hulst. Au lieu des élans, des appels superbes, des cris d'âme du moine romantique — soit dit sans irrévérence — dont les premiers discours vibrèrent en même temps que résonnaient les *Harmonies* et les *Chants du Crépuscule*, c'est, chez le nouvel apologiste, une argumentation serrée, théologique assurément, et philosophique selon la tradition de l'École, mais scientifique aussi, renforcée d'emprunts aux données récentes du savoir positif. Le conférencier de 1891 invoque la biologie, la physiologie, la paléontologie... Comparez sa démonstration sévère de l'existence de Dieu aux apostrophes ardentes du dominicain. Différence des tempéraments, oui, sans doute ; mais aussi différence des époques. Le prélat, comme le frère prêcheur, adapte aux exigences de la sienne, l'instrument de la controverse.

De Notre-Dame, allons au Palais-Bourbon. Pareille confrontation des maîtres, passés et présents, de la tribune sera également intéressante. Entendait-on, au temps de Berryer et de Montalembert, définir la politique : « La résultante des forces qui sont en présence et du poids que chacune d'elles peut représenter. » J'extrais cette phrase d'un recueil de discours de M. Waldeck-Rousseau (3). Elle n'y fait point disparate. Cet homme d'État se pique d'esprit scientifique et de méthode expérimentale. Son préfacier, qui lui confère le grade de « docteur ès sciences sociales », nous avertit qu'il n'est pas de ces *aprioristes* qui abordent les questions avec un plan

(1) Le mot est de M. Jaurès qui, à vrai dire, ne se l'appliquait pas à lui-même.

(2) Un de ses récents articles — très oratoires — est bien dans le ton de ses harangues. « Il n'y aura vraiment « société » humaine, écrivait-il à propos des expériences de M. Santos-Dumont ; il n'y aura vraiment humanité, que lorsque les hommes gouverneront les phénomènes sociaux comme ils s'appliquent à gouverner les phénomènes naturels. Ce que je vois là-haut, dans ce frêle ballon qui va délibérément vers son but, c'est une partie de l'immense problème humain. Il se formule ainsi : « Rendre toute la vie dirigeable, la vie sociale comme la vie naturelle... » (*Petite République*, 26 octobre 1901.)

(1) V. la *Petite République* du 24 novembre 1899.

(2) V. le *Temps* du 5 février 1901.

(3) *Questions sociales*, p. 236.

préconçu. Lui-même ne raillait-il pas, un jour, la vieille « scolastique », la vieille « théologie républicaine » ? Comme le politique, pour qui le gouvernement est « une question de dynamique », le sociologue se réclame de la science et lui emprunte son langage. Nous avons de lui une profession de foi en forme. Préfacier à son tour, non d'un volume de harangues, mais d'une thèse sur le *Fédéralisme économique* (1), M. Waldeck-Rousseau affirme le caractère positif de la sociologie, condamnant les « règles absolues », les « prévisions d'une logique qui fait abstraction du jeu des intérêts et de la réaction du fait sur les calculs en apparence les mieux fondés ». Il proclame la souveraineté de l'expérience, qui « impose à toutes les conceptions son contrôle décisif, les transforme, les anéantit ou les vivifie, suivant qu'elles répondent ou non à des lois aussi fatales et aussi inéluctables que les lois physiques elles-mêmes ».

Ainsi écrit-il, ainsi parle-t-il. Ce ton et ce tour lui sont habituels. En quoi il est éminemment représentatif de l'esprit du temps, et sa rhétorique — si le mot est de mise — exprime une philosophie.

« Qu'on se réjouisse de l'homme ou qu'on s'en lamente, le problème est de le mouvoir en ses formes d'évolution... » Cette fois, c'est un journaliste que nous transcrivons ; un journaliste qui présente au public une collection d'articles : *Au Fil des jours*. En tête de son *Grand Pan*, autre recueil de « notes prises au hasard du jour », M. Georges Clemenceau célèbre cette vie universelle qui « nous est cause de sensations admiratives », depuis « les furieux grouillements des organismes rudimentaires jusqu'aux plus hautes manifestations de l'esprit ». Il oppose aux « incompréhensions primitives » la « constatation expérimentale du monde ». L'avant-propos nous avertit qu'il entend par là le « combat pour la vie », le grand conflit dénoncé par Darwin. M. Clemenceau est docteur en médecine. On conçoit son penchant à invoquer partout ce qu'on a nommé la *philosophie naturelle*. Mais il n'est pas seul dans la presse, tant s'en faut ! à « penser scientifiquement » et à se servir du dialecte approprié. M. Cornély souhaitait naguère à une majorité parlementaire des « organes d'inhibition ». Il n'y a pas longtemps non plus, dans *le Journal*, sous la plume d'un poète et romancier qui, en quête d'émotions, avait cherché la rue, théâtre d'un assassinat récent, mais s'était trompé de quartier, nous lisions ces lignes : « J'ai cherché la suggestion d'un crime hors de son atmosphère, et les centres nerveux, qui obéissent fatalement et inconsciemment aux ondes créées par les faits, n'ont pas pu s'ébranler (1). » Beautés nouvelles de la langue française, dirait Voltaire. Le moins savant — oserons-nous écrire le plus ignorant — des publicistes use couramment des termes : « Adaptation du milieu », « concurrence vitale »... Cuvier avait prédit le passage de l'idiome des laboratoires dans le parler vulgaire. Sa prophétie se réalise, en même temps que se vérifie le mot de Pasteur sur le sens commun pénétré de science.

M. Paul Brousse veut, sans doute, s'autoriser de ce sens commun renouvelé quand il invoque ce qu'il appelle « le collectivisme de la nature (2) ». M. Charles Maurras, dans *la Gazette de France*, démontre la « nécessité scientifique de la monarchie ». Elle est bien curieuse et instructive, l'enquête conduite par lui dans la vénérable feuille. Outre qu'on y peut admirer le rare talent d'écrivain de l'enquêteur et la souplesse ingénieuse de sa dialectique, — il commente, en effet, et discute, à l'occasion, les dires des *comparants*, — elle mérite de rester comme document. M. Maurras, pour obéir, dit-il, au principe de la division du travail, s'est adressé aux « spécialistes de la science politique », et, parmi ces spécialistes, il a interrogé l'auteur d'*Outre-Mer*. Celui-ci répond de manière à réjouir un royaliste de culture très moderne, incrédule au droit divin et jaloux de revivifier par la vertu d'une consécration nouvelle le vieux principe de l'hérédité. M. Paul Bourget écrit : « La solution monarchiste est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la science. » Dans quelle mesure il réussit à établir cette proposition, ce n'est pas ici le lieu de l'apprécier. L'intéressant est de constater sa manière d'envisager le problème et comment il invoque la « philosophie de la nature », révélatrice des conditions qui sont « les lois les plus probables de la santé politique ». M. Maurras le remercie de cette profession de foi ; il loue la claire vue du psychologue, aussi apte à l'intelligence des besoins nationaux qu'à l'analyse des cas individuels ; il le félicite surtout d'avoir montré la

(1) Par J.-Paul Boncour.

(1) *Journal* du 17 décembre 1900, *Poussières de crime*, article signé Rattif de la Bretonne.

(2) D'autres prétendent la nature anticollectiviste. Dernièrement, M. Ernest Martineau opposait à la doctrine de Marx le principe de Lavoisier. — V. le *Journal des Économistes*, 15 octobre 1901.

fausseté « essentielle » de l'idéal démocratique. « Quel carnage fait M. Paul Bourget de l'idée d'égalité (1) ! » Ce carnage, le vigoureux polémiste le continue : « Une démocratie est nécessairement amorphe et atomique ou elle cesse d'être une démocratie. Une démocratie ne s'organise pas ; car l'idée d'organisation, à un degré quelconque, exclut, à un degré quelconque, l'idée d'égalité : organiser, c'est différencier, et c'est, en conséquence, établir des degrés et des hiérarchies... » Ainsi raisonne M. Maurras. D'autres, comme lui partisans du gouvernement par l'élite, usent, avec une variante, de l'argument biologique. Ils observent que, dans l'évolution des agrégats sociaux comme dans celle des espèces, l'effort individuel, joint à l'effort héréditaire, crée ou consolide des supériorités : sans cesse le triomphe du plus fort, du mieux doué, l'élimination ou la subordination des faibles, tendent à organiser des hiérarchies par la sélection, c'est-à-dire, concluent-ils, que la nature invoquée par Jean-Jacques comme garante de l'égalité, apparaît, au contraire, en perpétuel travail d'une aristocratie (2). Les démocrates répondent en invoquant la doctrine pastorienne, et qui nous montre si puissants, si omnipotents dans la nature, les infiniment petits. Qu'est-ce que ces microzoaires, ces « raccourcis d'atomes », révélés par le microscope, sinon une multitude souveraine ? Curieux dialogue, et bien caractéristique de l'esprit régnant.

Un personnage de l'*Éducation sentimentale* souhaitait de voir « traiter la politique scientifiquement ». Il nous semble que voilà de quoi le satisfaire. Il voulait en bannir la poésie et « autres blagues » ; il s'écriait : « Assez de métaphysique, plus de fantômes ! Pas n'est besoin de dogmes pour faire balayer les rues ! » Autant dire qu'il voulait une politique *réaliste*.

On ose maintenant le mot. Monarchie *réaliste*, écrit M. Maurras. République *réaliste*, répond M. Paul Brousse. C'est le titre même d'un de ses articles (1) où il dissuade le prolétariat de lutter pour « une formule », pour « un souvenir classique ». M. Jules Guesde, qui se rencontre avec le Deslauriers de Flaubert, veut que se dissipent les « nuages de la métaphysique ». L'an dernier, au lendemain du congrès international, M. Rouanet félicitait le monde socialiste de la résolution puissamment affirmée par lui de « quitter les sentiers battus de la routine phraséologique ». C'est pour le « matériel », le « tangible », que le peuple est désormais exhorté à combattre. Combien sommes-nous loin des idéalistes de 1848 : Louis Blanc, Onésime Dupont, Barbès le démagogue nimbé, — Louis Blanc ne voyait-il pas son front rayonner ? — l'émeutier mystique, dont la foi révolutionnaire était une religion... Religion d'amour. Il écrivait à son amie de Nohant : « *1848* eût pu être sauvé... C'est de plus d'amour que nous aurions tous eu besoin (2). » Démodé le socialisme poétique de ce temps et de ces hommes ; celui qui progresse sous nos yeux n'inspirera nul *Meunier d'Angibault*. Démodé et moqué. Mme Alice Valette ne raillait-elle point, un jour, l'inventeur du phalanstère de se tenir « dans le bleu » ? Mettons à part M. Jaurès dont le lyrisme natif s'oublie parfois à célébrer par des hymnes ce monde d' « unité » et de « beauté » que contemple son œil de visionnaire ; mais encore se défend-il d'être un « mystique » et de « prolonger sur les foules le rayon des révélations saint-simoniennes ». Nos collectivistes, gens pratiques, ne

(1) V. sur la question l'article de M. C. Bougle, *La Science contre la démocratie* dans la *Grande Revue* du 1er novembre 1901. En même temps qu'à la théorie scientifique de l'aristocratie, l'auteur se prend à la théorie scientifique des castes, en vertu de laquelle le fils devrait succéder à son père dans sa profession, « comme la cellule hépatique succède dans le foie à la cellule hépatique ». Dans un animal vivant, observe Spencer, « le progrès de l'organisation implique non seulement que les unités composant chacune des parties différenciées conservent chacune sa position, mais aussi que leur descendance leur succède dans ces positions ».

(2) Résumons la théorie développée par M. Jean Izoulet, dans sa *Cité moderne* : Qu'est-ce qu'un animal ? Un agrégat de cellules parmi lesquelles un groupe se distingue par une sensibilité particulièrement exercée et affinée, et devient *dirigeant*. Doué d'une impressionnabilité générale rudimentaire, le métazoaire, par une différenciation progressive, a localisé dans son « feuillet externe » ses fonctions dites de relation, puis a organisé ce feuillet en une chaîne de ganglions nerveux, qui s'est transformée en un système cérébro-spinal. Les fonctions de relation se sont alors trouvées concentrées dans le cerveau, produit le plus parfait de cette évolution. Véritable aristocratie de cellules. Tandis, en effet, que dans les autres, — la foule, — voués aux fonctions de nutrition, gît une irritabilité diffuse, en cette élite, au contraire, l'irritabilité se précise, aiguisée par une spécialisation fonctionnelle ! — Est-il besoin de formuler l'argument d'analogie qui se tire de ces données en faveur d'une certaine constitution hiérarchique des sociétés ? Les cellules cérébrales de cet *hyperzoaire* qu'est une nation, ne sont-ce pas ces travailleurs de l'esprit en qui la culture a développé, comme l'observe M. Ribot, une « susceptibilité intellectuelle » si supérieure à celle de la masse ? Ne faut-il pas reconnaître en eux des dirigeants nés ? Et contrarier leur avènement, n'est-ce pas empêcher la *céphalisation* de l'organisme social ? — Nous ne croyons pas, en ce raccourci, défigurer la pensée de M. Izoulet.

(1) *Petite République* du 28 mai 1900.

(2) Lettre de Barbès à George Sand, publiée dans *Autour de Nohant*, par Edmond Planchut.

se paient point d'abstractions ni de mirages ; gens de combinaisons et de calcul, ils poursuivent la « politique des résultats ».

II

Le mot n'est pas d'eux. Mais on peut dire qu'il appartient à tout le monde, tout le monde l'ayant adopté. Et l'idée qu'il exprime se traduit en actes. On envisage les réalités, on se détermine par les faits, les chiffres remplacent les considérations morales (1). Notons que l'esprit scientifique, dont l'influence gagne même les ignorants, n'a pas seul propagé ce positivisme pratique. L'exemple d'un Bismarck n'y a pas peu contribué. L'écrasante victoire de ce dur réaliste sur l'idéaliste Napoléon III — le dernier Werther l'a-t-on appelé — a terriblement aidé au discrédit du romantisme gouvernemental. Ajoutons que les succès de l'Angleterre, grâce à la méthode qui s'inspire uniquement des « conditions d'existence », furent aussi une puissante prédication en faveur de la « politique expérimentale ». Faut-il montrer, après que ç'a été fait par M. André Chevrillon avec tant d'autorité, comment nos voisins d'outre-Manche, sensibles seulement à la raison du fait, se ferment à toute objection d'un autre ordre. Même un mystique, un Carlyle proclame le caractère sacré du fait. On sait jusqu'où peut entraîner ce culte. « Le *raid* Jameson, écrit M. Chevrillon, fut une tentative pour créer un fait », qui, par sa qualité de fait, fût devenu un droit. Avec un tel principe on ne s'égare pas dans les « labyrinthes de la sentimentalité (2) », comme s'exprime un avocat de l'impérialisme britannique. M. de Bülow, à propos de la guerre du Transvaal, occasion du plaidoyer que nous citons, louait « l'égoïsme sain », raillant les élans à la don Quichotte et répétant le *Was ist uns Hecuba?* du chancelier de fer. Pareille profession brutale ne se tolérerait pas à une tribune française. Mais la politique des « grandes pensées » ne serait plus de mise au Palais-Bourbon. Gambetta mettait son opportunisme sous le patronage d'Auguste Comte (1). Sans doute, il pensait que surveiller les contingences de l'opinion, suivre cette *fluence* de phénomènes, en tenir état, registre, agir en conséquence, était en quelque mesure imiter la méthode d'observation. Politique expérimentale, c'est, je crois, Joseph de Maistre qui inventa le terme. Pouvait-il en prévoir toutes les acceptions ?

Hors de la politique proprement dite, certaines pratiques officielles attestent l'importance reconnue de l'enregistrement méthodique des faits, de leur numération, de leur classement. M. Tarde a quelque part une page de fine justesse sur la statistique dont, remarque-t-il, les courbes graphiques dessinent parfois des figures presque humaines. C'est vrai. L'état des récidives, par la sinuosité de ses hauts et de ses bas, ne donne-t-il pas une sorte de visage à la criminalité d'un pays ? Et le mouvement de la natalité, avec ses tracés qui correspondent aux degrés variables de l'énergie vitale chez un peuple, ne nous met-il pas sous les yeux une physionomie de nation vigoureuse ou anémique ? Voilà ce qu'on peut appeler une vue de poète sur la statistique. Ailleurs, M. Tarde a défini en savant son utilité. La sociologie étant science d'observation, on aperçoit de quel prix est pour elle la constatation précise des faits sociaux. Toute science suppose des quantités, c'est-à-dire des répétitions ou des similitudes groupées. Or, la vie sociale n'offre pas moins de séries régulières de faits que la vie animale ou végétale et le jeu des forces dans le monde inorganique. Donc, elle se prête de même « à l'application du nombre et de la mesure, qui permettent d'élever au rang de lois scientifiques des considérations générales ». Aussi est-il vrai de dire que le premier sociologue, sans le savoir et sans le vouloir, fut le premier statisticien (2). C'est ce qui justifie l'existence d'institutions telles que l'Office du travail ou l'Office colonial, qui assemblent et coordonnent des données précises sur les relations entre patrons et ouvriers, sur notre situation économique, l'état de nos possessions, l'activité de leur commerce avec la métropole... Sortes d'écoles, en même temps que bureaux de statistiques. On avoue, en effet, un but d' « éducation nationale » par les chiffres. On espère, par la diffusion des connaissances positives, le goût

(1) Nous n'avons [illegible] de solidariser une doctrine où Auguste Comte voulut faire une si haute place au sentiment avec certain terre à terre pratique, ni de voir dans l'un la conséquence autorisée de l'autre. Mais il nous semble permis de signaler une coïncidence entre l'apparition d'une philosophie qui a pu être définie « une totalisation de l'expérience » et la diffusion de certaines maximes tout inspirées de la réalité tangible.

(2) Le mot se trouve dans un article de la *Saint James Gazette* sur la *Morale de l'impérialisme*, cité par M. Chevrillon.

(1) V. dans le *Temps* du 1er juin 1900, l'article de M. Hector Depasse, *Spuller et Gambetta*.

(2) G. Tarde. *Études de psychologie sociale. La Sociologie.*

propagé du fait précis, l'accoutumance au chiffre exact, dissiper le prestige de la phraséologie (1).

Les chiffres ne s'emploient pas seulement comme instructifs, mais comme curatifs. Une thérapeutique s'inaugure, nationale aussi, par le moyen de ces signes riches de sens. Le grand maître de l'Université veut-il s'associer à la lutte contre l'alcoolisme, il prescrit dans les écoles primaires et les lycées l'institution de conférences « nourries surtout de faits et de chiffres ». De même, le ministère des Postes combat la tuberculose en faisant placarder dans ses locaux, en même temps qu'un précepte d'hygiène, des nombres édifiants. Au lendemain du dernier recensement, le D[r] Jacques Bertillon nous invitait à méditer le tableau comparatif de la natalité en France, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Italie. Une conclusion s'en dégage, en effet, qui est un démenti sans réplique à certains théoriciens. N'a-t-on pas affirmé que l'accroissement de la population est en raison inverse du progrès de la civilisation ? Formule *a priori*, consolante pour notre pays peu prolifique. Hélas ! elle est mise en défaut par les dénombrements qui, chaque année, montrent plus menaçant le péril où nous expose notre malthusianisme pratique. M. Bertillon conclut par cet avis, bien placé sur les lèvres d'un homme de science positive : « N'imitons pas les gens qui ferment obstinément les yeux à l'évidence pour être plus sûrs de rester fidèles aux conceptions philosophiques de leur cerveau (2). »

Un complet aveu de l'expérience pour correctrice de la raison théorique est dans le vote « à revision » des lois, procédé habituel en Angleterre. Les articles sont promulgués sous réserve des retouches ou additions dont l'utilité se reconnaîtra à l'épreuve. Ainsi l'instrument législatif s'adaptera à sa fonction, qui est de procurer à la collectivité un bénéfice moral ou matériel. Nous avons récemment imité cette pratique pour telles lois sur la vaine pâture ou la responsabilité patronale. Voilà ce que, sans nul abus de mot, on peut appeler de la législation expérimentale.

Ce n'est pas seulement l'auteur du texte, mais son interprète, qui demande conseil aux faits. On sait ce que furent longtemps les commentateurs les plus autorisés du Code civil. Déduisant les solutions impliquées dans une lettre fixée, ils faisaient du droit une science toute verbale. Cherchaient-ils, sous cette lettre, un esprit, c'était celui, non d'un législateur vivant, attentif aux besoins changeants de la société, mais du législateur de 1804, devenu en quelque sorte un être idéal, d'immobilité hiératique et de volonté immuable. Que le milieu se modifiât, que des nécessités nouvelles surgissent, ils n'en avaient cure. Ainsi ces légistes, doublés parfois de logiciens vigoureux, bâtissaient des chefs-d'œuvre de dialectique, mais isolaient dans l'abstraction une science qui doit être, avant tout, science du concret. Donc, la doctrine s'égarait dans l'absolu. La jurisprudence lui faussa de bonne heure compagnie. Journellement aux prises avec les contingences, les tribunaux furent amenés à y plier leur exégèse, et, après des résistances, l'Ecole les suivit de loin. Mais doctrine et jurisprudence n'avaient garde d'avouer — ni de s'avouer — l'hérésie de leurs gloses. Elles traduisaient toujours, à les en croire, l'intention du personnage « mythique et permanent » dont les intentions constituaient « l'esprit de la loi (1) ». Or, voici dénoncée cette fiction. Un livre qui, malgré la spécialité de son titre (2), devrait être connu de quiconque s'intéresse au mouvement général de la pensée, applique au droit la méthode qui a fécondé tous les champs du savoir. L'auteur, M. François Gény, veut assouplir les textes, échauffer au contact de la vie leur rigidité morte. Mieux que cela. Cette vie, la vie économique et sociale, se manifeste en des « germinations spontanées », où le jurisconsulte novateur propose de reconnaître, à côté des codes, une source du droit. La coutume, par exemple, n'est-ce pas « du droit positif, du droit déjà bon pour la circulation et la sanction judiciaire » ? Que ne prend-on pour ce qu'elles sont ces « réalités juridiques » ? M. Raymond Saleilles, le très personnel préfacier de M. Gény, ne l'accompagne point jusque-là. Il déclare néanmoins, pour l'interprétation déductive des lois, la nécessité d'une confrontation constante avec les faits (3). De même, en phy-

(1) V. le *Temps* du 26 mars 1900.
(2) Le *Temps* du 18 juin 1901.

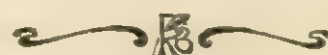
(1) Nous empruntons cette observation aux très savantés et très piquantes pages écrites par M. Raymond Saleilles en tête du livre dont il s'agit ci-après.
(2) *Méthode d'interprétation et sources en droit privé*, par François Gény, professeur de droit civil à l'Université de Dijon.
(3) Nous ne pouvons exposer ici, ni même résumer les réserves de M. Saleilles sur le système développé par son collègue de Dijon. Avant M. Gény, le regretté Bufnoir avait répudié la méthode « syllogistique et dogmatique ». Il y avait substitué une « méthode de vie organique et d'évolution historique, méthode externe et non plus interne comme la première ». Ainsi la définit M. Saleilles, en qui s'unissent, pour ce maître éminent, la ferveur du disciple et le sentiment

sique, il faut qu'à tout instant, selon la remarque de Claude Bernard, l'analyse mathématique « se retrempe au foyer de l'expérience ». C'est ce dont convenait le grand mathématicien Joseph Bertrand : « L'incertitude du point de départ ne peut que s'accroître par l'aveugle logique de l'analyse, si l'expérience ne vient à chaque pas, servir de boussole et de règle (1). » Un argument d'analogie légitimerait donc, au besoin, une nouveauté théorique d'influence prochaine sur la pratique par l'encouragement qu'elle donnera au juge dans la voie où il est entré d'instinct et sur le conseil quotidien de l'opportunité.

Il serait aisé de signaler d'autres manifestations de la tendance « expérimentale » : en éducation, par exemple, où la « leçon de choses » a pris tant d'importance, et qui, selon le vœu de Renan, se donne pour but principal de renseigner l'enfant et le jeune homme sur « la réalité de l'univers ». De plus en plus prévaut ce qu'on nommerait bien, si le mot n'était trop barbare, l'*antispéculativisme*. Nous savons quel dommage en résulte pour la culture littéraire, ce qu'on appelait jadis du nom expressif d'*humanités*. On allègue les exigences du milieu moderne, tel que l'a créé l'*industrialisme ;* on invoque l'urgence d'une « instrumentation » nouvelle de la vie. Discuter ce point nous amènerait à toucher la question des mœurs ; ce qui sortirait de notre propos. Tout débat, d'ailleurs, nous éloignerait de notre objet précis : dresser un constat.

Nous n'avons voulu qu'enregistrer des manifestations saillantes de l'esprit qui, malgré les retours offensifs de son contraire, domine et caractérise la présente époque. Nous avons reconnu son action dans le domaine proprement moral, sans nous demander si parfois, toute part faite à son influence légitime, il n'empiète pas. Nous l'avons vu inspirer des théories politiques, sans nous mettre en devoir de dénoncer l'abus de telles analogies, biologiques ou autres. Nous avons noté l'accent nouveau qu'il donne aux conversations et aux discours, sans nous attarder à gémir sur l'aridité de cœur que suppose la sécheresse de certaines paroles. Qu'il ait discrédité une idéologie malfaisante, nul, je crois, n'y contredit. Raison abstraite, bâtisseuse en l'air, architecte d'édifices à la Jean-Jacques, fut-elle bien qualifiée « raison classique » ? Nous ne savons trop ; mais son règne semble fini. Une construction sociologique dans le vide de l'*a priori*, nouveau *Contrat social*, apparaîtrait comme un anachronisme. C'est un progrès. La neutralité de notre exposé ne nous interdit point cette remarque devenue banale. Nous fait-elle un devoir de refuser toute audience à la protestation du sentiment ? Qu'on ne le tienne pas pour solidaire de l'idéologie, de celle qui, pour employer l'image d'Emerson, attache sa charrette aux étoiles. Du moins, ne l'est-il pas toujours. Ses griefs contre la raison réaliste ont trouvé une raisonnable et sympathique interprète. Rappelez-vous, dans la *Recherche de l'absolu*, le dialogue de Balthasar Claës et de Pepita. Il a défini l'homme « un matras ». L'amour est, pour lui « de la matière éthérée qui se dégage ». Sa femme pleure. Il lui dit : « J'ai décomposé les larmes. Les larmes contiennent un peu de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, du mucus et de l'eau... » Elle l'interrompt : « Assez, Balthasar, tu commets des sacrilèges. »

MICHEL SALOMON.



SUR LA MORT DU ROI DE SAXE

Le roi Georges de Saxe conduisait, il y a quelques jours, à Dresde, le deuil de son frère, le roi Albert, auquel il vient de succéder. Deux puissants souverains l'encadraient : François-Joseph, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, Guillaume II, empereur d'Allemagne et roi de Prusse : le premier, ami de la première heure du défunt, compagnon d'anciennes infortunes oubliées ; le second, héritier d'un empire à la fondation duquel la Saxe a inconsciemment mais grandement aidé, erreur qu'elle faillit payer de son existence.

Reportons-nous à quarante ans en arrière, à la fin de l'année 1862.

M. de Bismarck vient d'être appelé par le roi Guillaume de Prusse à la tête de son ministère. Il arrive de Paris où il a passé six mois comme ministre plénipotentiaire ; il ne lui en avait pas fallu plus pour prendre la mesure de l'héritier du nom et de la couronne de Napoléon Ier ; — il avait préalablement passé trois ans à Saint-Pétersbourg où il avait

filial. Mais Bufnoir avait soin d'encadrer dans la discipline des codes les éléments qu'il y introduisait par là du dehors, et de transformer ces éléments en monnaie juridique — par la frappe légale. Or, M. Gény voit dans cette frappe à l'effigie des codes un reste de fiction, et il entend conférer, sans l'artifice de cette empreinte, valeur égale à ce qui est par soi-même, à ses yeux, « réalité juridique ».

(1) Éloge de M. Sénarmont.

laissé des semences qui germeront plus tard à son profit. Son plan est prêt, ses batteries préparées ; il se met à l'œuvre pour refaire l'Allemagne au profit de la Prusse désarticulée par les traités de 1815. Du petit sire qu'est son roi, il veut faire le plus puissant monarque de l'Europe, et son roi, qui ne demande pas mieux, mais qui a des scrupules, le laissera faire et saura concilier, quand besoin sera, ses préjugés avec son ambition. Il ne s'agit plus que de trouver des prétextes pour agir. Quand il ne les trouvera pas, on les lui fournira. Tout le monde travaille pour lui.

Justement, à Dresde, le roi de Saxe a pour ministre dirigeant un homme qui, lui aussi, voudrait faire de grandes choses. C'est M. de Beust. Lui aussi aspire à refaire l'Allemagne. Ses prétentions ne vont pas jusqu'à prétendre faire bénéficier exclusivement la Saxe de cette refonte. Il trouve seulement que les États secondaires de la Confédération sont trop sacrifiés, et que, entre l'Autriche et la Prusse, ils ressemblent trop à un morceau de fer entre l'enclume et le marteau. Il est, avec Pfordten, ministre du roi de Bavière et Delwyk, ministre du grand-duc de Hesse, à la tête du parti de la Triade. Ils veulent fortifier les États secondaires pour leur permettre de faire contrepoids dans la balance. Une occasion se présente : il s'agit de donner au duc d'Augustenbourg le Sleswig, le Holstein et le Lauenbourg auxquels son père avait bien renoncé contre argent au profit du roi de Danemark, mais qu'il réclame tout de même. On ferait de ces trois duchés une principauté autonome, et ce serait pour les États secondaires une voix de plus au conseil fédéral. L'Autriche appuyait le projet, et la Prusse aussi; — M. de Beust et ses associés devaient dès lors bien penser qu'il y avait quelque anguille sous roche. Mais le ministre saxon se croyait de taille à jouer M. de Bismarck et personne plus que lui ne poussa le conseil fédéral à décréter l'exécution fédérale contre le roi de Danemark, qui pourtant faisait toutes les concessions qu'on lui demandait. A Berlin, on n'était pas si pressé. M. de Bismarck se méfiait de la Russie et de la France dont la bonne entente l'inquiétait et dont il voulait d'abord s'assurer la neutralité.

Les événements le servirent à souhait. L'insurrection de Pologne, que Napoléon III n'appuya pas ouvertement, mais qu'il ne découragea cependant pas, amena un refroidissement entre Paris et Saint-Pétersbourg. Le ministre prussien saisit l'occasion de conquérir les bonnes grâces de la Russie, qui lui furent si utiles plus tard et qu'il ne devait perdre qu'au Congrès de Berlin. Il s'empressa de signer un accord par lequel la Prusse s'engageait à fermer ses frontières aux insurgés et à en laisser le libre accès aux troupes russes. Il faisait même plus : il obtenait un engagement analogue de l'Autriche, et les Polonais furent écrasés. La Russie paya généreusement ce service en 1864, en 1866 et en 1870.

En France, on sentait bien que de graves événements se préparaient, mais on ne savait ni de quel côté diriger ses efforts, ni auprès de qui chercher un point d'appui. Napoléon III, malade déjà du reste, était plus hésitant et plus vacillant que jamais. Il venait de s'aliéner les sympathies italiennes à raison de son attitude dans la question romaine, ce dont Pie IX le récompensait fort mal, en lui suscitant, à l'intérieur, des difficultés du côté du parti clérical.

Il allait de la Prusse à l'Autriche, et de l'Autriche à la Russie, et de la Russie à l'Angleterre, proposant des projets grandioses de remaniements de la carte de l'Europe, dont chaque puissance à tour de rôle devait bénéficier, et laissant partout des traces de ces remaniements projetés, précieux papiers dont on se servait ensuite contre lui et dont M. de Bismarck devait faire un si merveilleux usage. Il en était alors à manigancer une alliance austro-anglo-française, et tenta d'abord François-Joseph auquel il commençait par prendre la Vénétie pour la donner à l'Italie, mais auquel il offrait en échange la Silésie, aux dépens de la Prusse, et l'Albanie aux dépens de la Turquie. On indemniserait le Sultan en Circassie, sur le dos de la Russie. L'Angleterre refusa cette combinaison, mais le tsar en eut connaissance, et il ne le pardonna jamais à Napoléon.

M. de Bismarck regardait et laissait faire, aidant au bon moment à pousser le pion qui devait le conduire à dame. L'Angleterre ne l'inquiétait guère. Il la savait bien un peu soucieuse de voir arriver la Prusse à Kiel, mais elle ne pouvait devenir dangereuse pour lui qu'autant qu'une manifestation de la marine anglaise serait appuyée par une action de l'armée française, et il était convaincu que, à Londres, où l'on ne consentirait jamais à aider à un agrandissement de la France, on n'irait pas jusque-là. M. de Bismarck n'était-il pas fixé du reste sur les sympathies de la reine Victoria, princesse foncièrement allemande, qui avait menacé ses ministres d'abdication s'ils déclaraient la guerre à la Prusse?

Aussi bien, Napoléon III, froissé des mécomptes que sa diplomatie éprouvait partout, trouvait le moment venu de tirer un pétard pour redonner un peu de lustre à son prestige. Le 5 novembre 1863, à l'ouverture des Chambres, il prononçait un discours retentissant dans lequel il conviait toutes les puissances de l'Europe à délibérer en commun sur les questions litigieuses qui les divisaient et proclamait que les traités de 1815 avaient cessé d'exister. Le succès fut complet. Du coup la France rendait, momentanément du moins, impossible toute entente

entre elle et aucune des puissances qui pouvaient gêner la Prusse.

Le Congrès n'eut naturellement pas lieu, mais M. de Bismarck se sentit libre ; il lâcha la bride à M. de Beust et les troupes saxonnes et hanovriennes occupèrent le Holstein et le Lauenbourg, sans résistance du reste, le Danemark ayant retiré les siennes. Mais quatre mois plus tard, une armée austro-prussienne entrait dans le Sleswig et ces deux puissances se faisaient autoriser par la Diète à exercer tous les pouvoirs civils et militaires dans les trois duchés.

L'Angleterre prit peur et se décida à agir... diplomatiquement. Une conférence fut convoquée à Londres pour régler la question des duchés, qui y avait déjà été réglée une première fois en 1852. Beust s'y rend comme représentant de la Diète. Il reprend son projet de constitution d'une principauté indépendante qui serait donnée au duc d'Augustenbourg. L'Autriche et la Russie l'appuient ; mais dans la coulisse, Bismarck suscite de nouvelles candidatures et la conférence se sépare sans rien décider.

La campagne recommence, et le 30 octobre 1864, le roi de Danemark est forcé de signer un traité par lequel il renonce à tous ses droits sur les trois duchés en faveur... du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche !

La triade était jouée, mais elle ne l'était malheureusement pas seule. La France sortait aussi amoindrie de cette campagne plus diplomatique que militaire. Mais M. de Beust gardait toute sa vanité et Napoléon III toutes ses illusions, du moins en apparence.

* *

C'est la fin du premier acte. Passons au second. Nous y retrouvons les mêmes personnages qui jouent la même comédie au profit du même impresario.

Mais cette fois il s'agit pour M. de Bismarck : 1° de garder pour la Prusse seule les trois duchés que le Danemark a cédés à la Prusse et à l'Autriche ; 2° de chasser l'Autriche de l'Allemagne ; 3° d'arrondir la Prusse qu'il trouve mal faite et mal constituée.

Il lui faut prendre des sécurités et commencer par se ménager une alliance. Qu'à cela ne tienne. C'est Napoléon III lui-même qui la lui donnera.

Dès octobre 1864, M. de Bismarck se rendait à Biarritz où les promenades sur la plage et les longues causeries au bord de l'Océan favorisaient les épanchements et les rêveries. On rêva donc. Le ministre prussien expliqua ce qu'il voulait pour son pays : un peu de ventre du côté de la Hesse et du Nassau et un redressement de son épaule, du côté de Hanovre. Il trouvait du reste tout naturel que la France s'arrondit aussi. Pourquoi ne prendrait-elle pas la Belgique ? Qui l'empêcherait d'occuper le Palatinat même ? Napoléon trouvait que le ministre du roi Guillaume était bien un peu fou, un peu brouillon. Mais il ne dissimulait pas ses sympathies pour la politique prussienne qu'il trouvait d'autant meilleure qu'il se chargerait bien, le moment venu, de mettre dans son sac cet hurluberlu, et il lui promit de s'entremettre pour lui assurer l'alliance de l'Italie.

Il venait précisément de se rapprocher de Victor-Emmanuel. Une convention avait été signée en septembre pour régler la question romaine, cause de la discorde. La France promettait de mettre fin à l'occupation du Saint-Siège dès que l'armée du Saint-Père serait organisée, et l'Italie s'engageait à ne pas attaquer et même à protéger les possessions actuelles du Pape. M. Benedetti, italianissime, était envoyé à Berlin où notre légation était érigée en ambassade, et la combinaison était d'autant plus certaine de réussir que Victor-Emmanuel avait mis à la tête de son ministère le général La Marmora qui ne faisait pas mystère de sa prussomanie.

L'Autriche s'inquiéta. La Convention de septembre ne lui disait rien qui vaille. Elle rappela à la Prusse que, avant la guerre des duchés, elle lui avait garanti ses possessions non allemandes.

— Parfaitement, répondit M. de Bismarck, mais cette garantie était limitée à la durée de la guerre.

On fut dès lors fixé à Vienne. François-Joseph remplaça bien son ministre Rechberg, qui avait été si proprement berné, par le comte de Mensdorf-Pouilly, mais ce fut échanger son cheval borgne pour un aveugle. M. de Bismarck, seul, voyait clair, parce que seul il savait où il allait. Et les événements se précipitèrent. Ce furent encore les duchés qui servirent de prétexte à la rupture, et cet excellent M. de Beust, son terrible rival, qui allait en être l'instrument. Le duc d'Augustenbourg s'impatientait : le 6 avril 1865, la Diète, sur la proposition de la Saxe et de la Bavière, demanda à la Prusse et à l'Autriche de remettre les duchés entre les mains de ce prince. M. de Bismarck ne se laissa pas prendre sans vert. Il répondit qu'il avait consulté les légistes de la couronne, qu'il s'était trompé jusqu'ici, que les droits du Danemark sur les duchés étaient incontestables, et que ces droits ayant été, par traité, régulièrement transmis à l'Autriche et à la Prusse, ces deux puissances en étaient maintenant légitimes propriétaires !

Il ne s'agissait plus que d'en chasser l'Autriche.

M. de Bismarck apprend que Napoléon III, toujours ondoyant, se retourne du côté de l'Autriche à laquelle il a proposé encore une de ses fantastiques combinaisons. Vite il accourt à Biarritz et l'entor-

tille si bien qu'il en repart avec la certitude qu'on le laissera faire. Il se hâte dès lors. Il menace ouvertement l'Autriche. Il la traite en quantité négligeable dans les duchés dont une convention signée à Gastein a cependant réglé l'administration au bénéfice des deux puissances.

— Est-ce une rupture que vous cherchez, demande Mensdorf...

— Non, répond le cynique prussien, mais si j'avais cette intention, vous répondrais-je, autrement?...

Ceci se passait le 16 mars; le 5 avril, un traité d'alliance offensive et défensive était signé avec l'Italie; le 8 juin, le général de Manteuffel, gouverneur prussien du Sleswig, envahissait le Holstein, que les Autrichiens évacuèrent sans résistance, et, le 10, la Prusse proposait à la Diète l'exclusion de l'Autriche de la Confédération germanique.

Les troupes étaient massées déjà sur les frontières. Le 14, la Diète, sur la demande de l'Autriche, décide de mobiliser les contingents fédéraux pour punir la Prusse de son attentat contre le Holstein, et l'envoyé prussien se retire en déclarant que son maître considérait le pacte fédéral comme rompu. Le 15, la Prusse somme le Hanovre, la Saxe et la Hesse de désarmer : refus. Dès le lendemain, leur territoire est envahi ; le roi de Saxe s'enfuit à Vienne avec M. de Beust et le prince Albert, le mort d'hier, à la tête de l'armée saxonne, va rejoindre Benedek et se fait battre avec lui à Sadowa.

A Vienne, on est affolé. Le 12 juin, à la veille de ces événements foudroyants, un traité secret avait été signé à Paris par M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, et le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, un peu peut-être sous l'influence d'un discours prophétique que M. Thiers venait de prononcer au Corps législatif et où il avait montré ce que la France avait à perdre en aidant l'Allemagne, comme elle avait aidé l'Italie, à se constituer en un grand État militaire, un peu aussi parce que Napoléon III, fidèle à son double jeu, croyait habile de se ménager aussi du côté de l'Autriche son rôle d'arbitre des nationalités. Par ce traité, la France s'engageait, après les premières victoires autrichiennes, — l'hypothèse d'un succès des armes prussiennes n'avait jamais été admise à Paris, — à peser sur l'Italie pour la détacher de la Prusse et à tourner ses forces contre cette dernière. En compensation, l'Autriche céderait la Vénétie à l'Italie et faciliterait à la France de larges compensations.

Or, l'hypothèse inadmissible s'était réalisée. L'Autriche était vaincue, son armée anéantie, Vienne menacée. M. de Beust accourut à Paris. Mais il ne put décider l'Empereur à intervenir énergiquement. Il raconte longuement dans ses mémoires ses démarches et ses entrevues à Saint-Cloud, où l'Empereur, toujours hésitant, toujours flottant, malade surtout, et redoutant de mettre un autre que lui-même à la tête d'une armée, ne lui fait aucune réponse décisive. Le ministre saxon insiste pourtant : « Je ne demande pas, Sire, que vous fassiez la guerre ; je suis, malgré tout, assez bon Allemand pour ne pas même le désirer. Mais il ne s'agit pas de cela. Vous avez cent mille hommes à Châlons : dirigez-les sur la frontière, faites partir une escadre pour la mer du Nord ; c'est tout ce qu'il faut. La ligne d'opérations de l'armée prussienne est déjà trop étendue pour que celle-ci ne soit pas obligée de faire halte ; à Vienne, à Munich, à Stuttgard, on reprend courage, et l'Allemagne vous accepte avec reconnaissance comme médiateur. Si vous ne faites pas cela, vous aurez peut-être la guerre avec la Prusse dans cinq ou six ans, et alors je vous promets que toute l'Allemagne marchera avec elle contre vous. »

Ce jour-là, M. de Beust a été prophète, et sa prophétie devait même se réaliser plus tôt qu'il ne le disait. Quatre ans après, la Prusse nous déclarait la guerre, et la Saxe était des premières à marcher avec la Prusse. Elle aurait pu, elle du moins, peut-être hésiter, car la France lui épargna, en 1866, le sort de Hanovre comme elle l'avait déjà sauvée en 1815. C'est même le seul résultat qu'obtint M. de Beust. Je cite encore ici ses mémoires :

« Pour ce qui concerne la Saxe, j'obtins que la France exigeât le maintien de son intégrité. Je puis dire que j'ai alors sauvé la Saxe d'un anéantissement complet, car quelque chaleureusement que l'Autriche l'ait défendue, quand on a vu comme moi au Ballplatz, le jour des négociations de Nikolsbourg, les deux chefs des ministères des Affaires étrangères, et quand on a connu comme moi la personne et les dispositions des négociateurs, on a le droit de douter que la Saxe fût restée debout sans le secours de la France. »

Cela n'a pas empêché le prince Albert de Saxe de ramasser son bâton de maréchal de l'armée allemande sur le sol français. C'est, avec l'abandon de la Vénétie à l'Italie, par son intermédiaire, tout ce que Napoléon III obtint par son intervention, et l'Italie ne lui en fut pas plus reconnaissante que la Saxe ; elle lui en voulut même, car elle resta persuadée qu'elle eût obtenu bien plus, quoique vaincue, s'il n'avait pas offert ses bons services.

Napoléon III avait laissé échapper l'occasion de réparer toutes les fautes de sa diplomatie depuis quatre ans. Pendant quelques jours, il tint véritablement entre ses mains le sort de l'Europe centrale et les destinées de la France. S'il avait occupé la rive gauche du Rhin, il l'aurait probablement gardée, et la Prusse se serait encore considérée comme

fort heureuse de s'en tirer avec quelques agrandissements et l'hégémonie de l'Allemagne du Nord. Mais, au lieu de mobiliser, il envoyait M. Benedetti courir après M. de Bismarck sur les champs de bataille de la Bohême, et il l'y envoyait sans instructions, et il se contentait du platonique honneur de formuler les bases du traité de Prague, que la Prusse devait, du reste, violer avant même de l'avoir signé. Et quand, après cela, il s'adressa à M. de Bismarck pour lui réclamer la réalisation de ses promesses de Biarritz, le ministre prussien lui tira sa révérence. Il était trop tard; la Prusse n'avait pas besoin de lui. Elle était maîtresse de l'Allemagne. Mais le ministre prussien garda les petits papiers de M. Benedetti pour les faire lire au tsar, au roi de Bavière et aux ministres anglais en temps opportun. Il s'en servit si bien qu'il put, sans rencontrer aucun obstacle, réaliser tout son programme et la prophétie de M. de Beust. Cette fin, je n'ai pas à la rappeler ici. Nous la connaissons tous.

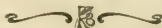
***

Et tout cela serait-il arrivé si, de 1862 à 1864, l'ambition démesurée d'un ministre du roi de Saxe n'avait pas fait de la question des duchés danois le pivot de la politique allemande et si bien servi les desseins de Guillaume et de son ministre? Il est toujours facile de refaire l'histoire après coup et de la reconstituer à sa fantaisie en supprimant les hommes et les événements, mais ici les faits s'enchaînent avec une logique telle que la main qui les mène semble plus qu'humaine. La fatalité arrange si bien les choses au gré de M. de Bismarck qu'il apparaît par moments comme une sorte d'exécuteur du destin. Et M. de Beust se crut de force à lutter contre lui! Il le crut même jusqu'à la fin de ses jours.

La Saxe devenue quasi prussienne en 1866, il ne resta pas Saxon. Il accepta les offres de François-Joseph et eut du moins la satisfaction d'avoir, avant son glorieux rival, le titre de chancelier d'un empire, et il finit sa carrière à l'ambassade de Paris, toujours le même : futile, léger, ambitieux, rêvant de grandes choses et ne trouvant que de petits moyens pour essayer de les accomplir.

Pendant ce temps, son roi de 1864 et de 1866 mourait. Le prince Albert montait sur le trône où, pendant vingt-neuf ans, il régna obscurément en bon Allemand, plus encore maréchal allemand que souverain d'un des États confédérés; il avait complètement oublié les grandeurs un moment espérées, et les empereurs d'Allemagne l'entouraient d'une considération et d'une faveur toute particulière. La Saxe n'était plus pour l'Europe qu'une fabrique de porcelaine. Mais l'autre vaincu de 1866, son allié d'alors, François-Joseph, lui avait gardé une amitié profonde, et de la part de celui-ci, l'hommage rendu sur sa tombe est peut-être plus intime, plus sincère que celui de l'empereur allemand. Il s'y mêlait aussi sans doute un amer ressouvenir que les agitations pangermanistes, qui secouent actuellement son empire, rendaient, devant cette tombe, plus cuisant encore. Est-ce pour cela que l'on a remarqué la froideur de la rencontre des deux empereurs? Est-ce que la Némésis ne travaillerait plus maintenant pour le compte de la Prusse, et l'heure de la justice immanente serait-elle proche?

CHARLES GIRAUDEAU.



L'ÉCOLE PARNASSIENNE

Son histoire et sa doctrine.

Les Parnassiens, triomphateurs d'hier, ne manquent pas d'adversaires à l'heure présente. Après M. Charles Maurras, voici M. André Beaunier, deux contradicteurs de mérite, mais pareillement injustes. Mes compagnons d'armes de 1866, mes amis de la première heure, peuvent se défendre par leurs œuvres, mais il n'est pas superflu d'apporter de bons arguments en faveur de leur cause un peu délaissée et de rappeler avant tout les origines de leur groupe, la raison d'être de leur entreprise, le caractère durable de leur mission poétique. Ce n'est pas impunément que l'on permettrait à des brouillards de se former, à des nuages de s'épaissir autour d'une des périodes les plus éclatantes de notre histoire littéraire, autour d'une des évolutions les plus décisives de la poésie française.

I. — LES ORIGINES, LE GROUPE

En 1866 la venue de l'École, que l'on a qualifiée de Parnassienne, était aussi nécessaire, aussi urgente que l'apparition de la Pléiade en son temps ou l'avènement du Romantisme. Selon moi, l'École parnassienne est arrivée à son heure pour retenir la poésie du XIXe siècle sur la pente de la décadence et la porter au plus haut point de perfection où il lui ait été donné d'atteindre. On l'admettra sans peine en se rendant compte de la situation de notre poésie au moment où se produisit cette École comme une floraison inespérée. Le plus noble des modes de la pensée, le Vers, semblait compromis dans notre pays. Aucune tradition ne subsistait, ni pour le fond, ni pour la forme des poèmes. La forme était aussi incertaine, aussi irrégulière que le fond inconsistant. Les rythmes flottaient au hasard, la rime avait perdu

non seulement toute sonorité, mais presque toute valeur. Ce n'était plus, hélas! « le tranchant aviron, le frein d'or, l'éperon fendeur de vagues, l'aiguillon d'acier » qu'exigeait Sainte-Beuve aux beaux jours de sa romantique jeunesse, mais une boucle usée et lâche, un lien amolli. En un mot la poésie était redevenue pour la plupart une prose assonancée, ce que l'on tend maintenant à refaire par d'autres procédés de défaillance. A la confusion dans les systèmes répondait d'ailleurs la dispersion chez les individus.

Le ralliement des prétendants au titre de poètes ne s'effectuait alors autour d'aucun chef. Les versificateurs en vogue laissaient prévaloir les défauts de Béranger, de Lamartine, d'Alfred de Musset, d'Hégésippe Moreau, sans avoir hérité de leurs dons sublimes ou charmants. Henri Murger faisait école, et ce fut au plus une école buissonnière. C'était du reste à qui rivaliserait d'irrégularités et de défectuosités parmi les rimeurs du jour, oracles du Quartier Latin ou de la brasserie des Martyrs, d'Amédée Rolland ou de Jean du Boys, de Barillot ou d'Édouard Plouvier, d'Armand Barthet ou de Charles Bataille. L'art d'écrire en vers se perdait absolument, quoiqu'il y eût toujours de bons poètes, formés par le Romantisme ou l'Antiquité, mais malheureusement séparés, sans relations entre eux et sans action sur le public.

C'est ainsi que se détachaient isolément trois hommes supérieurs, alors jeunes encore, poètes souverains, qui ne devaient pas cesser d'être salués comme leurs maîtres par les novateurs du Parnasse : Leconte de Lisle, le superbe interprète des religions du passé comme des civilisations disparues ; Théodore de Banville, le magicien aux multiples enchantements ; Charles Baudelaire, le mystérieux analyste de la vie spirituelle, mais qui ressemblaient à des généraux sans armée. D'autres poètes, plus âgés, plus renommés à cette date, tels qu'un Victor de Laprade ou qu'un Théophile Gautier, malgré leur génie et leur gloire, n'exerçaient pas d'ascendant effectif. Les uns résidaient en province, les autres donnaient plutôt des encouragements que des préceptes, aucun n'imprimait une impulsion générale, une direction définitive.

Pour ramener de vive force le public à la poésie, il fallait un mouvement d'ensemble, un groupe serré, compact, assaillant. Ce mouvement se prépara d'abord à la *Revue fantaisiste*, fondée par Catulle Mendès, encore adolescent, ensuite dans l'élégante hospitalité du général et de Mme la marquise de Ricard. Ce salon, dirigé par la vraie largeur d'esprit et la bonne grâce exquise, réunissait, autour du maître et de la maîtresse de la maison, les amis intimes de leur fils Louis-Xavier, poète lui-même de haut vol, tels que Léon Dierx, Paul Verlaine, Catulle Mendès, Edmond Lepelletier, Adolphe Racot, auxquels vinrent se joindre bientôt d'autres poètes juvéniles dont beaucoup ne sont plus, et dont les survivants ont blanchi. Ce furent, presque en même temps, tous deux d'un grand charme de distinction affable, Georges Lafenestre, Sully Prudhomme ; puis Albert Glatigny, d'une expansive et franche nature qui par nécessité tenait simultanément du Pinde et du *Roman Comique*, Léon Valade, Albert Mérat, deux esprits jumeaux d'une finesse rare, Armand Renaud, chercheur et penseur d'une droiture captivante, Henri Cazalis (aujourd'hui Jean Lahor), songeur et dilettante, Armand Silvestre, d'une exubérance sincère et vraiment entraînante, Stéphane Mallarmé, d'un attrait suggestif et pénétrant, François Coppée, si séduisant et si sympathique dès le premier abord, Ernest d'Hervilly, d'une originalité délicate, enfin celui qui signe cette étude. Ainsi, dans ce salon où s'élabora le Lyrisme renouvelé, — comme à l'Arsenal de Charles Nodier et de sa blonde Marie, entre deux tours de valse et la représentation improvisée de *Marion Delorme*, — se forma le groupe initiateur auquel vinrent se joindre un peu plus tard, précieuses recrues, André Lemoyne, André Theuriet, puis Anatole France, Émile Blémont. Il ne fallut pas moins que tout cet éclair de jeunesse, cette poussée en avant d'une phalange enthousiaste et fraternelle, pour emporter les obstacles, rompre les digues, et répandre sur le sol épuisé comme une fécondation de poésie, un ruissellement d'art, un véritable Nil de lyrisme !

Sur ces entrefaites, Louis-Xavier de Ricard et Catulle Mendès se mirent en relations avec un jeune libraire du passage Choiseul, Alphonse Lemerre, homme d'entreprenant vouloir et de rapports cordiaux, qui, d'accord avec eux, décida la publication d'un recueil de vers périodique, le *Parnasse Contemporain*, qui parut toutes les semaines pendant l'été de 1866, et fut accueilli avec surprise par les uns, par les autres avec applaudissement. Le tout avait grandi sous la tutelle amicale de nos maîtres, Banville, Leconte de Lisle, Baudelaire. D'excellents poètes antérieurs, romantiques de 1830 et de 1840, les deux Deschamps, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Auguste Barbier, Victor de Laprade, Joseph Autran, puis leurs émules Arsène Houssaye, Auguste Vacquerie, Ernest Prarond, Louis Ménard, Charles Coran, Laurent Pichat, étaient venus s'associer à notre entreprise. Cependant l'essence du Parnasse réside dans le groupe primitif des compagnons de Mendès et de Louis-Xavier de Ricard. Voilà bien ceux que l'histoire littéraire doit appeler les Parnassiens. On les retrouve presque tous inséparablement unis dans les anthologies ou dans les no-

menclatures parfois incomplètes de nos critiques actuels qui ont tous les talents, sauf celui de l'exacte information.

Il y eut deux publications successives du *Parnasse Contemporain*, en 1869 et en 1876. Mais ces deux recueils ne firent que compléter et couronner le recueil initial. Les Parnassiens de la première heure ont été les promoteurs de la révolution littéraire qui a transformé la poésie, comme l'avaient fait à leur époque Ronsard et sa brigade, Boileau et ses intimes, Victor Hugo, Sainte-Beuve et leur Cénacle. De même eux seuls, à cette date mémorable de 1860, ont restitué la vraie doctrine de la poésie française.

II. — LA DOCTRINE, LES ŒUVRES

Quelle est donc la doctrine pour laquelle on combattait dans le *Parnasse Contemporain* et qui, triomphante, a été consacrée par le succès et l'adhésion des meilleurs, la doctrine qui est entrée à l'Académie avec François Coppée, Sully Prudhomme, Hérédia? C'était en réalité la restauration de la poésie traditionnelle. Elle reposait sur un principe héréditaire, transmis par les Anciens à Joachim du Bellay, par du Bellay dans sa *Défense et Illustration*, à Régnier aussi bien qu'à Malherbe, par Malherbe à Boileau, par Boileau à André Chénier, par André Chénier à Sainte-Beuve et à Victor Hugo, par ces derniers aux poètes de 1866. Or voilà ce principe que j'oppose aux tolérances fâcheuses, aux coupables complaisances des contempteurs de notre École Parnassienne qui ont laissé s'altérer la métrique, se corrompre le rythme, s'abolir la lucide beauté de la langue française. D'une part, il n'existe pas de bonne poésie sans l'accord de la tradition et de la nouveauté, ni d'autre part, sans l'harmonie de la forme et de la pensée. Cette théorie, commune à tous les maîtres du vers français, peut être définie dans sa dernière application parnassienne un romantisme classique. C'est la théorie d'André Chénier qui a été pour la première fois réalisée intégralement : « Faire des vers antiques sur des sujets nouveaux. »

Or nous connaissons la doctrine : sa valeur s'atteste par la perfection chez les Parnassiens dès la première heure, aussi bien dans les *Vignes folles* d'Albert Glatigny que dans la *Philomela* de Catulle Mendès, dans les *Épreuves* de Sully Prudhomme que dans les *Intimités* de Coppée, dans les *Lèvres closes* de Dierx que dans les *Fêtes galantes* de Verlaine. Et je puis dire la même chose de leurs pairs. Jamais vers plus achevés, plus souples et plus larges, n'ont illustré la langue de notre patrie. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire *Angelus* ou les *Écuries d'Augias*, *Hespérus* ou la *Vision d'Ève*, les *Villes de Marbre*, ou les *Portraits sans modèles*. Il suffit de se pénétrer de l'excellence des *Trophées*. Le dernier mot dans bien des genres en fait d'ordonnance, d'invention et de sûreté du détail, de perfection rythmique, a été souvent prononcé par cette École maîtresse de son art.

Que me reste-t-il à démontrer encore? que les Parnassiens échappent au reproche de monotonie intenté par leurs détracteurs, reproche aussi banal qu'immérité. En quoi par exemple André Theuriet, ce paysagiste de la stance, ressemble-t-il comme peintre à André Lemoyne avec ses marines et ses dessous de bois? Y a-t-il rien de commun entre la mélancolie grandiose de Léon Dierx et l'ample lyrisme d'Armand Silvestre qui rappelle la plénitude des Maynard et des Tristan?

Les dieux ont mesuré la souffrance à ton cœur...
La mer de l'Infini gronde aux rives du Temps.

Quelle analogie d'inspiration ou de forme surprenez-vous entre Sully Prudhomme et Coppée, entre Hérédia et Mendès, entre Lafenestre et d'Hervilly, entre Blémont et Valade? Ils ont eu tous leur accent personnel, leur originalité distincte. Jamais dans la communauté, l'on pourrait dire, dans l'unité de doctrine, on n'a trouvé pareille diversité de pensée et d'exécution. Et cette diversité se révèle, non seulement entre les poètes de ce groupe, mais dans l'œuvre de chacun de ces poètes. Chez Sully, par exemple, quel contraste entre les *Stances et Poèmes* et les *Vaines Tendresses!* Quel nouvel essor, quel développement de la forme et de l'idée dans la *Justice* et le *Bonheur!* Depuis son étincelant début, Mendès ne s'est-il pas renouvelé dix fois comme un véritable Protée? Armand Renaud fut successivement l'évocateur historique de l'Amour, le coloriste oriental, l'idéaliste du Réel. Un Verlaine a passé par vingt avatars. Jean Lahor, après avoir été le rêveur musicien dont certains morceaux font penser aux mazurkas nerveuses et frémissantes de Chopin ou bien à ces czardas hongroises, à ces marches de Rakocski, n'est-il pas devenu le bouddhiste pensif et le grave stoïque? Il y a enfin dans le même Coppée comme vingt poètes en un seul homme, un ciseleur, un élégiaque psychologue, un lyrique patriote et religieux, un conteur épique, et l'auteur gracieux et subtil des comédies poétiques argentées par le clair de lune, et le tragique puissant de *Severo Torelli*, de *Madame de Maintenon*, de *Pour la Couronne*. Dans tout cela quoi d'uniforme, quoi de monotone? Aucune école n'a compris des talents plus divers, plus capables de fertilité poétique et de renouvellement.

Tels ont été ces Parnassiens, à la fois disciples d'André Chénier et de Victor Hugo, qui seuls ont

renoué la chaîne de la tradition poétique, au moment où elle semblait interrompue, romantiques par la couleur, classiques par le fond de la composition et l'achèvement du style. Ils se sont continués dans leurs successeurs immédiats, absolument fidèles à leur métrique et à leurs exemples, depuis Richepin, Haraucourt, Paul Bourget, Maurice Bouchor, jusqu'aux plus récents, Marc Legrand, André Bellessort, Charles Guérin, Sébastien-Charles Lecomte, Armand Praviel? En quoi ces derniers, naturistes ou de l'École romane, ou du groupe toulousain, diffèrent-ils de leurs devanciers?

Les Symbolistes, nouveaux venus, ont pris, comme c'était leur droit, une route opposée. Ils ont rompu sans réserve avec tout l'enchaînement de la poésie française. Le résultat leur a-t-il donné raison? Je ne méconnais ni leurs dons poétiques ni leur invention de détail. Mais j'estime leur prosodie erronée et même hostile au génie de notre langue. Leurs vers, souvent délicieux ou magnifiques isolément, me paraissent dans l'ensemble de la prose poétique cadencée. Je reconnais toute la valeur d'imagination, le sens esthétique de MM. Stuart Merrill, Adolphe Retté, Le Cardonnel, Francis Jammes, André Gide, Édouard Ducoté, Ferdinand Hérold, d'autres encore tels qu'un arrivant d'hier, M. Henry Muchard. Je ferai toutefois observer que, depuis longtemps déjà, le plus éminent d'entre eux, M. Henri de Régnier, revient à la métrique traditionnelle. J'ai là sous les yeux ses superbes strophes, *les Roseaux de la flûte*, qui ne renferment aucune des innovations contestables auxquelles il avait donné le crédit de son noble talent. M. de Régnier entrera certainement à l'Académie, comme le fier Sicambre au baptistère de Reims, après avoir brûlé ce qu'il a fait adorer. Concluons donc que l'orthodoxie poétique réside en la doctrine et aux exemples du *Parnasse* de 1866. Le Parnasse avec ses fondateurs a représenté la perfection de la poésie française dans la dernière partie du XIXe siècle. Son œuvre historique aura été l'élite du public rendue au goût des beaux et bons vers. Son œuvre littéraire signifie le retour à la tradition, manifesté par d'admirables poèmes et d'irréprochables recueils. Il y a peut-être eu, de 1820 à 1850, des poètes plus puissants que les meilleurs du *Parnasse Contemporain* : il n'y en a pas eu de plus parfaits.

EMMANUEL DES ESSARTS.

IMPÉRIALISME ET FÉDÉRALISME (1)

V

Voilà pour la France, au delà de la Manche et au delà des Vosges, deux dangereux voisinages, et la situation ne laisserait pas d'être critique, si derrière ces deux colosses deux autres colosses ne se dressaient, contrepoids naturels : les États-Unis derrière l'Angleterre, et, derrière l'Allemagne, la Russie.

Il n'a fallu qu'un siècle aux États-Unis pour arriver à une si imposante grandeur. Cette Europe d'au delà les mers, peuplée d'immigrants de tous les pays européens, a vu le nombre de ses habitants monter depuis 1783 de 3 millions à 80. Des villes énormes ont surgi de tous côtés, « villes champignons », qui jaillissent du sol, en un jour d'été, sous la pioche et la truelle d'un peuple d'immigrants; les *territoires* se sont transformés en *États*, et 45 étoiles blanches attestent sur le champ bleu du drapeau de la Confédération l'existence de 45 républiques autonomes, libres chez elles, unies pour l'action commune. La Russie a vendu aux États-Unis l'Alaska, comme la France leur avait vendu la Louisiane, et l'Espagne la Floride.

Ils ont fait l'essai de leur force en arrachant, en 1847, au Mexique, la moitié de son domaine, le Texas et les immenses territoires du plateau des Rocheuses et de la Californie. La crise de la guerre de Sécession a prouvé qu'ils pouvaient au besoin improviser des millions de soldats. Ils n'ont gardé de la doctrine Monroë que l'interdiction pour l'Europe d'agir en Amérique, mais ils ont rejeté pour eux-mêmes le conseil de n'en pas sortir : les premiers, ils ont signé des traités de commerce avec le Japon et la Corée ; leur rôle grandit tous les jours en Chine, et leur puissance s'étend en Océanie : ils n'ont fait qu'une bouchée du petit royaume polynésien des Hawaii ; le partage des Samoa leur a donné Tutuila. Et l'impérialisme yankee, qui couvait depuis longtemps déjà, a enfin éclaté en 1898, dans la guerre contre l'Espagne : il a reçu le baptême de la victoire à Santiago et à Cavite. Le résultat essentiel du triomphe, c'est la prépondérance politique et militaire dans la mer des Antilles. Si l'on y joignait la prépondérance économique dans l'Atlantique? Le trust de l'Océan, de Pierpont Morgan, accapare les principales lignes de navigation anglaises et allemandes et menace les françaises.

Cuba, Porto-Rico, les Philippines, c'étaient dix millions de sujets, créoles, Espagnols et métis, nègres et malais. Et l'on sait avec quelle terrible décision le

(1) Voyez la *Revue* du 28 juin.

libre peuple américain a comprimé le soulèvement des Philippins. Il a accepté, avec non moins d'entrain et de décision que les Anglais, ce « fardeau de l'homme blanc », dont parle Rudyard Kipling, cette tâche de mettre en tutelle des « races inférieures », de les guider, de les civiliser et, pour les discipliner, de refréner sans merci toutes leurs velléités d'insubordination; depuis longtemps, d'ailleurs, les Peaux-Rouges avaient ressenti les effets de cette redoutable énergie.

Les annexions lointaines, la domination dans le nord du Pacifique, le rôle considérable joué en Chine ne détournent pas la grande république de sa tâche essentielle, qui est d'assurer « l'Amérique aux Américains » : dans cette formule péremptoire, l'« Amérique » signifie tout le continent, mais « les Américains » ne désignent que les citoyens des États-Unis. Les Yankees ont gardé Porto-Rico, sans lui reconnaître une ombre d'autonomie, et c'est avec une soupçonneuse parcimonie qu'ils ont mesuré l'indépendance de la pseudo-république Cubaine : ils se sont réservé dans la grande Antille des positions fortifiées et des stations navales. Ils vont percer le canal des deux mers dans l'Amérique centrale : que ce soit à Panama ou au Nicaragua, ils en feront la police, et la région des isthmes sera dans leurs mains; l'Angleterre vient de renoncer, par le traité Hay-Pauncefote, au droit de co-surveillance qu'avait stipulé, en 1850, le traité Clayton-Bulwer. L'Amérique latine se sent menacée, sinon dans son indépendance politique, au moins dans sa liberté économique : elle n'a pas oublié le congrès de 1889 et les tentatives de M. Blaine pour fermer le Nouveau Continent à l'Europe et réserver exclusivement aux États-Unis le monopole de son exploitation. Croissance prodigieuse, activité fébrile, essor économique sans précédent, outrecuidance de la jeunesse triomphante, dédain de la vieille Europe, orgueil souverain d'un peuple auquel tout réussit, qui n'a rien à craindre, puisqu'il a la conviction d'être inattaquable, et qui ne voit pas de bornes à sa grandeur, puisqu'il ne connaît pas de limites à ses ressources!

Comme les États-Unis entre deux océans, la Russie se dresse entre deux continents, sur lesquels, plus loin tous les jours, s'étend son ombre colossale. De la Baltique et du Danube au détroit de Behring et à la mer du Japon, de l'Autriche et de l'Allemagne à la Chine et à la Corée, tout obéit au Tsar Blanc, empereur et père de 130 millions d'hommes : chef de l'armée et de l'église, il porte les deux glaives, le temporel et le spirituel, et catholiques ou israélites, païens ou musulmans, ses sujets dissidents sont noyés dans la foule orthodoxe. Lente et pacifique sur la Volga et en Sibérie, sévère et rapide en Finlande et dans les provinces Baltiques, industrielle dans l'Oural, militaire sur l'Amour et en Mandchourie, la russification est partout irrésistible. Les mouvements intérieurs, les troubles locaux sont étouffés par la mieux renseignée et la plus prompte des polices et se perdent dans l'éloignement au milieu des plaines infinies, comme les bruits s'évanouissent en hiver sous le linceul uniforme de la neige, en été dans la monotonie des steppes ou dans l'ombre des forêts silencieuses. De la vie intime de ces multitudes, que saurions-nous sans les révélations de quelques grands romanciers? Mystérieuse aurore d'une nation géante, que nous n'entrevoyons qu'à travers une brume, déchirée parfois de brusques éclairs; énigme de l'âme slave, résignée et ardente, gracieuse et redoutable, patiente et passionnée!

L'Europe constate la naissance toute récente et les progrès extraordinaires de l'industrie russe; elle admire l'essor éclatant de la littérature, de la peinture, de la musique russes; elle s'inquiète, depuis deux siècles, de cette action logique, tenace, continue : la Suède et la Turquie abattues, dépouillées, jamais sûres du lendemain, la Pologne asservie, la mer Baltique et la mer Noire victorieusement atteintes, Constantinople menacée, la Roumanie anxieuse, la Bulgarie, la Serbie, le Monténégro protégés; les suprêmes périls comme l'invasion napoléonienne ne servant qu'à montrer les ressources du pays; les revers, comme la guerre de Crimée, effleurant à peine le colosse; voilà pour l'Europe. Et voici pour l'Asie : une partie de l'Arménie conquise, l'Asie antérieure convoitée, la Perse domestiquée, le Turkestan soumis, la Kachgarie et le Tibet travaillés par une diplomatie prévoyante, l'Amour annexé, la Mandchourie dominée, la Corée surveillée, Port-Arthur occupé sur la mer Jaune, le transsibérien unissant Saint-Pétersbourg au Pacifique et à l'Extrême-Orient et amenant les armées du tsar aux portes de Péking, comme le transcaspien les amène aux portes de Hérat et de l'Inde. La politique russe agit lentement et sûrement, sans relâche, mais sans précipitation. Pourquoi se presserait-elle? Le temps travaille pour elle. Le peuplement qui s'accélère, le développement progressif des ressources jusqu'ici inexploitées du sol et du sous-sol, l'accroissement des voies de communication, qui triomphent de l'espace, seul ennemi sérieux de l'empire, l'organisation, en un mot, de la richesse nationale, tout concourt irrésistiblement à assurer le présent et à préparer l'avenir.

VI

Voilà donc les quatre colosses qui se dressent sur le monde et qui s'apprêtent à le dévorer « comme un lion sa proie ». Ils sont dangereux même pour les

quatre autres puissances de premier ordre, puisque le Japon est contenu dans son archipel et tenu à l'écart du continent, l'Italie parquée dans sa péninsule et arrêtée dans ses revendications irrédentistes, la France jalousée hors d'Europe par l'Angleterre, surveillée aux Vosges par l'Allemagne ; puisque enfin, pour l'Autriche, c'est une question de vie ou de mort de savoir si la force du pangermanisme répondra à ses prétentions.

Mais pourtant, sauf l'Autriche, ces grandes puissances n'ont à redouter qu'une déchéance relative, qui les reléguerait à un rang inférieur dans l'étroitesse d'une vie locale et comme dans une sorte de morne médiocrité. Et le danger n'est pas imminent : elles traitent aujourd'hui encore d'égale à égale avec les puissances impérialistes, parce qu'il n'y a pas disproportion réelle de forces dans le présent, mais seulement différence d'ambition ou de possibilité d'action pour l'avenir. La France, amie et alliée de la Russie, est à l'abri d'un coup de force ; le gouvernement de l'Allemagne s'est intimement uni par la Triplice à cette Autriche, que menacent les chauvins allemands sans mandat officiel, et à cette Italie, que ces mêmes pangermanistes prétendent écarter de Trieste ; et l'Angleterre vient de signer un traité de défensive avec le Japon.

Il n'en est pas de même pour les petits pays et les États secondaires : battus, comme des îlots qu'assiège l'océan, par la marée montante de ces impérialismes, sur le point d'être absorbés par ces corps immenses, ils sont toujours sur le qui-vive et comptent avec angoisse les années de répit que leur accorde le destin.

Les quatre impérialismes compléteront-ils l'œuvre commencée ? Se partageront-ils le monde, — jusqu'à ce qu'ils se le disputent ? Et comment, s'ils le voulaient résolument, les autres peuples pourraient-ils leur résister ?

Il est évident que ces grands rivaux se gênent mutuellement et se contre-balancent. L'impérialisme romain n'avait pas de concurrent : de ces peuples, qui tentèrent de lui échapper, aucun ne se prétendait désigné par les dieux pour soumettre et gouverner les autres hommes, ou, si quelqu'un d'entre eux se proclama, lui aussi, le peuple élu, cette vanité platonique ne s'appuya jamais que sur une puissance illusoire et vite brisée. Rome était donc seule, et ils sont quatre aujourd'hui, dont les ambitions se heurtent et les forces s'équilibrent.

Seuls, peut-être, ne se rencontrant que dans la Chine du nord, où l'un des deux tout au moins n'exige que la liberté commerciale, l'empire des tsars, européen et asiatique, et la grande république yankee, américaine et océanique, ne se craignent ni ne s'affrontent et se sont toujours témoigné une traditionnelle cordialité. Mais l'Allemagne, qui ménage sa voisine, la Russie, est l'évidente rivale de l'Angleterre, et il se pourrait qu'elle rencontrât sur son chemin les États-Unis : le galant parrainage du prince Henri et de miss Alice Roosevelt n'a pu faire oublier les paroles menaçantes de l'amiral Dewey : « Notre première guerre sera avec l'Allemagne. » Et l'Angleterre, qui redoute, sur toute chose, une rupture avec les États-Unis, s'inquiète et s'irrite des progrès industriels, commerciaux, maritimes de l'Allemagne, et surveille jalousement la Russie.

Mais enfin le champ est vaste encore, où la concurrence se peut librement développer avant d'aboutir au choc fatal. Les quatre peuvent s'entendre, provisoirement tout au moins, au détriment des autres peuples ; et, pour les faibles qui succomberaient tout d'abord, ce serait une maigre compensation de leur liberté perdue que d'assister ensuite à quelque universelle mêlée, où ils seraient d'ailleurs entraînés par leurs maîtres et suivraient bon gré mal gré les drapeaux ennemis.

Ainsi donc elles seraient exposées à disparaître, toutes ces nations petites et secondaires ! Toutes ces diversités s'effaceraient dans ces grandes unités absorbantes, et le principe des nationalités aurait comme conséquence la destruction des petites par les grandes ! Celles-ci traiteraient celles-là comme les rois firent jadis des seigneurs féodaux ; comme les fiefs furent réunis en royaumes, les peuples seraient annexés aux empires : assujettis, enrégimentés, façonnés, disciplinés, écrasés, s'ils bougeaient, ils perdraient peu à peu, membres infimes d'un corps colossal, leur vie particulière, leur civilisation spéciale, leur originalité, leurs mœurs, leur façon propre de comprendre la vie, leur littérature sans doute et leurs arts, et peut-être leur langue. Et le grand crime de lèse-humanité s'accomplirait, la suppression de la diversité féconde, la conquête des âmes après la conquête des corps, l'assassinat des petites nations !

VII

Il est temps encore de parer à une calamité qui bientôt peut-être, si l'on n'avisait, serait inéluctable ; il est temps encore, pour les petits peuples menacés, d'écarter cette épée de Damoclès et de recouvrer la sécurité dans le présent et la confiance dans l'avenir. Il est à cette crise un remède, et il n'en est qu'un seul : l'association des faibles, cette association qui « fait la force », l'alliance intime dans le commun péril, la formation de confédérations : à l'impérialisme on ne peut opposer que le fédéralisme.

L'humanité marche vers l'unité, et le mouvement est invincible : il s'agit de sauver la diversité pré-

cieuse dans l'unité nécessaire. Les grands empires sont fondés sur l'inégalité, sur la suprématie d'une race conquérante et assimilatrice, et s'efforcent, par tous les moyens, vers l'uniformité. Il faut leur opposer les fédérations, fondées sur l'égalité, sur l'entente volontaire des peuples alliés, chacun gardant intacte sa complète autonomie, sa vie nationale et son caractère propre, tous unis contre l'ennemi du dehors pour la défense commune de leurs libertés, de leurs richesses, de leurs civilisations.

Quittant le domaine des faits positifs et de l'histoire accomplie, nous ne voulons ici qu'indiquer rapidement les fédérations possibles et désirables : chacune d'elles demanderait une longue étude et une analyse approfondie des probabilités, des chances heureuses et des obstacles.

Au nord de l'Europe, entre l'Allemagne et la Russie, c'est le monde scandinave : la Suède, privée de la Finlande, le Danemark, dépouillé des duchés, ont appris à leurs dépens la force et l'ambition de leurs terribles voisins, et la Norvège, démocratique et libérale, n'aurait pas plus de goût pour la domination du kaiser que pour celle du tsar. Les trois peuples sont frères de sang ; ils parlent presque la même langue ; ils sont tous trois luthériens. L'union des trois États ne semble-t elle pas nécessaire ? Napoléon la désirait ; il aurait voulu qu'au lieu de Bernadotte la Suède appelât à son trône vacant l'héritier du Danemark. Et, sans doute, les rapports très tendus et presque hostiles parfois des deux royaumes d'Oscar II ne semblent guère encourageants, mais c'est que la Norvège ne veut pas être le conjoint sacrifié dans une union à deux : elle revendique l'égalité que lui assurerait l'union à trois, fondée sur le principe essentiel de la parité des droits.

Et, de même, au midi, entre la Russie encore et l'Allemagne — ou l'Autriche poussée par l'Allemagne, — c'est dans une équitable fédération des peuples que les Balkans pourraient enfin trouver la paix et la sécurité après les crises endémiques de leur orageuse histoire. Les obstacles sont grands et nombreux : qu'importe, si le salut est à ce prix ? Et d'abord la présence des Turcs, qui gardent trois ou quatre des plus belles provinces de la péninsule. Mais le Turc, qui, après cinq siècles, n'est encore que campé en Europe, ne s'y maintient que par les compétitions et les jalousies des peuples chrétiens : leur union le rejetterait en Asie sur ces plateaux d'Anatolie, seule province où sa race soit solidement établie. Mais qui mettra fin aux rivalités et aux haines suscitées par la concurrence et exaspérées par le choc des ambitions ? Les Serbes n'ont-ils pas, en 85, déclaré la guerre aux Bulgares, parce que ceux-ci avaient annexé la Roumélie orientale ? Les Bulgares ne s'opposent-ils pas désespérément à la nomination d'un Serbe, Mgr Firmilian, comme métropolite d'Uskub ? Et pourtant Serbes et Bulgares sont Slaves. Quand deux peuples frères de race et de langue se traitent ainsi, qu'attendre des Roumains, qui sont Latins, et des Grecs surtout, des Grecs enflammés par la *Grande Idée*, exaspérés par la propagande bulgare ? Mais pourquoi désespérer de convaincre ces souples intelligences helléniques et latines ? On ne leur a parlé jusqu'à présent que des intérêts qui les séparent des autres races balkaniques : qu'adviendrait-il si on leur expliquait les communs périls qui devraient les unir ? Il a été question, l'an dernier, d'une alliance des Slaves, — Serbes, Monténégrins et Bulgares, — et, comme réponse, disait-on, d'une entente gréco-roumaine. Que les deux groupements se constituent, et il se pourrait qu'au lieu de s'entre-choquer au profit « du roi de Prusse », ils s'unissent dans un harmonieux équilibre de leurs forces juxtaposées. Une Albanie autonome, une Macédoine équitablement partagée ou érigée en État particulier trouveraient place dans la confédération ; et Constantinople, capitale fédérale, propriété commune, serait le cœur et le lien des États-Unis des Balkans. La diversité des races ne pèserait guère devant l'évidence de l'intérêt commun : la nation Suisse n'est-elle pas formée de Français, d'Italiens et d'Allemands ?

La même communauté de périls et d'intérêts apparaît si manifeste pour l'Amérique latine, que Bolivar, le libérateur, aurait voulu l'alliance intime des nouvelles républiques : « De l'union ! » répétait-il encore à son lit de mort. Si le conseil ne fut pas entendu, c'est d'abord qu'il n'y avait pas péril en la demeure; c'est aussi que les jeunes États, à peine peuplés, manquaient de cohésion : il leur fallait, avant tout, devenir des peuples. Aujourd'hui encore, l'œuvre, pour quelques-uns, est à peine ébauchée : il leur reste à organiser d'une façon sérieuse le travail national et à se guérir de la maladie des révolutions, des dictatures et des pronunciamientos. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître les progrès accomplis : telle république, comme le Mexique sous Porfirio Diaz, jouit d'une paix absolue depuis vingt ans et a développé admirablement sa richesse; telles autres, comme l'Argentine et le Chili, font figure d'États véritables, solidement constitués. Les rivalités, les contestations de frontières, les vaines discussions et même les hostilités déclarées peuvent disparaître dans un grand élan vers l'union. Le congrès de Madrid, où vinrent siéger, il y a deux ans, des délégués de toutes les républiques espagnoles, le congrès actuel de Mexico, qui s'efforce d'établir l'arbitrage, pour prévenir les guerres entre ces peuples frères, ne sont pas des symptômes négligeables; et la crainte des États-Unis peut être

féconde. Resterait à savoir si le Brésil portugais consentirait à entrer dans une grande alliance latine ou s'il resterait à l'écart, fier de sa grandeur et confiant en son avenir.

Ce fédéralisme, qui serait, par l'union, le salut des des petits États, pourrait être aussi, par la suppression des inégalités et des injustices, le remède d'une grande puissance, comme l'Autriche, troublée par des convulsions intérieures, déchirée par des luttes intestines, menacée par les révoltes des races qui ne veulent plus être sujettes. La domination inique des minorités allemande et hongroise a soulevé les colères irréconciliables des majorités slaves opprimées. Que les Tchèques et les Polonais, les Slovaques et les Ruthènes, les Slovènes et les Croates recouvrent leur autonomie, le libre exercice de leur droit national, sous la présidence des Habsbourgs, que la dynastie, jusqu'ici gardienne des privilèges de quelques-uns, devienne désormais la tutrice des libertés de tous, et le pangermanisme n'aura plus prise sur une Autriche pacifiée et satisfaite.

On peut enfin se demander si, — sans préjudice de l'alliance franco-russe, qui est exclusivement politique et militaire et qui apparaît comme indispensable, tant qu'il y aura une Angleterre et une Allemagne au monde, — les nations latines de l'Europe occidentale n'auraient pas intérêt à s'entendre pour protéger contre les Allemands et les Anglo-Saxons la grandeur de leur civilisation, le génie commun de leurs langues et leur activité économique. Cette union latine, plusieurs fois tentée, a toujours échoué, parce que la France y voulait jouer un rôle prépondérant et n'offrait à l'Italie et à l'Espagne qu'un assujettissement plus ou moins dissimulé. Elle n'est plus impossible, depuis que France et Italie peuvent traiter d'égale à égale et signer un contrat équitable d'assurance mutuelle contre les risques extérieurs : les malentendus sont déjà dissipés; la réconciliation des deux nations sœurs, habilement préparée, s'est brillamment consommée, et la Triple Alliance, dépouillée de tout caractère gallophobe, n'apparaît plus que comme une habitude, désormais sans raison, mais à laquelle on n'ose pas encore renoncer, pour ne pas rompre brusquement en visière à des amis de la veille. Et, si l'Espagne se relève, comme l'indiquent des signes précurseurs, facilement discernables aux observateurs de bonne foi, malgré de fâcheuses apparences et en dépit des prophètes de mauvais augure; si elle conjure enfin le triste sort qui s'acharne sur elle depuis trois siècles; si, délivrée d'un poids mort par la perte de ses colonies, elle entre résolument dans la voie des réformes ; si, réorganisant son travail national et restaurant sa richesse, elle se repeuple et reconquiert son rang de grande puissance, sa place est tout indiquée à côté de la France et de l'Italie. Le paradoxe d'hier pourrait devenir la vérité de demain. Le Portugal, la Belgique, d'autres encore trouveraient, s'ils le désiraient, dans cette fédération, scrupuleusement respectueuse de l'indépendance absolue des confédérés, la meilleure garantie de leurs libertés et de leurs richesses.

La voie pourrait être préparée dans chacun des trois grands pays par une décentralisation résolue, mais prudente, qui, sans affaiblir l'action nationale, assurerait le libre jeu de la vie provinciale, opprimée et anémiée par une absorbante centralisation. Ne saurait-on prendre exemple sur l'empire romain ? Car on peut lui demander des leçons de liberté, non moins que des modèles de violence et de conquête. Il respectait l'administration autonome des provinces et encourageait la vie municipale : il n'était, sous les Antonins, qu'une sorte de fédération des cités, petites républiques dirigées par leurs décurions, soumises seulement pour la politique et pour l'impôt au gouvernement central.

Et déjà deux des puissances impérialistes s'inspirent de l'idéal fédéraliste. Sans doute les Hohenzollern tendent, malgré les protestations bavaroises, à supprimer les derniers vestiges du particularisme dans leur Allemagne prussifiée; et le grand-duché de Finlande est menacé de perdre les privilèges et l'existence particulière que lui assurait le traité de cession de 1809, et d'être réduit en province russe pour assurer l'uniformité de l'empire des tsars. Mais la grande république américaine a fondé sa puissance sur la fédération de ses quarante-cinq États, sur l'autonomie de chacun d'eux pour tout ce qui ne concerne pas le rôle extérieur du gouvernement..., quitte à ne pas regarder ces libertés comme articles d'exportation pour les pays annexés. Et c'est une colossale fédération des diverses fédérations coloniales et de la métropole que rêve l'impérialisme anglais, laissant le Dominion du Canada, le Commonwealth australien, et demain peut-être l'Afrique australe anglo-hollandaise, s'administrer à leur guise, à condition d'unir leurs forces à celles de la Grande-Bretagne pour dominer et exploiter le monde à frais communs. Précieux hommage rendu, chez eux-mêmes, aux bienfaits de la liberté par ces empires qui menacent la liberté des autres peuples !

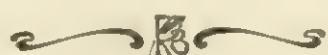
Autonomie des fractions diverses d'une grande nation, union volontaire et libérale de plusieurs petites nations, c'est toujours le fédéralisme.

L'œuvre de salut est-elle possible ? L'ère des fédérations va-t-elle s'ouvrir ? Les petites jalousies, les rivalités mesquines s'effaceront-elles devant le sentiment du danger ? Les sacrifiera-t-on au salut commun ? Nous ne pouvons que poser le problème : l'avenir seul répondra. Mais ce qu'on est en droit

d'affirmer, c'est qu'en dehors du fédéralisme il n'y a qu'oppression des faibles et ruine de leurs libertés. Si l'anarchie triomphe, si les jalousies sont les plus fortes, anarchie et jalousies ouvriront la route aux despotismes : une commune servitude s'appesantira sur les imprévoyants rivaux, qui se seront refusés aux réconciliations nécessaires et à l'indispensable entente. Qu'on se rappelle, entre tant d'exemples, comment furent victimes de leurs dissensions la Grèce et la Gaule antiques devant Rome, l'Italie du moyen âge et de la Renaissance devant les « barbares » d'outre-monts. Les leçons de l'histoire seront-elles toujours perdues ?

Nous ne voulons pas le croire, puisque les droits des nations et l'honneur de l'humanité sont en jeu. A l'impérialisme, qui ne sait faire de l'union que par la violence et la domination des uns, la défaite et la sujétion des autres, il faut espérer que le XXe siècle opposera le fédéralisme, qui seul peut faire de l'union en sauvegardant la liberté.

Paul Lorquet.



M. GEORGES DE PORTO-RICHE

La Comédie-Française a repris *le Passé*, de M. Georges de Porto-Riche. Ceux qui l'ont entendue naguère, à l'Odéon, retrouvent cette pièce, avec une joie émue, dans la maison de Molière. Cette scène convient à cette œuvre douloureuse, spirituelle et sobre ; les caractères en sont d'un dessin classique ; d'une humanité souffrante, vibrante et éternelle, étudiés par un descendant de Racine, avec je ne sais quoi de poétique. Au fond, l'image de la vie composée par un artiste. La langue est impeccable, précise, plastique.

Artiste, M. de Porto-Riche l'est pleinement. De tous les écrivains dramatiques contemporains, il l'est avec le plus d'harmonie, de charme ; sa nature exquisement douée, savoureuse, ardente, semble s'épancher en ses œuvres ; elle s'y épanouit ; elle s'y affine ; elle s'y retrouve elle-même et chaque personnage qu'il cherche, chaque caractère qu'il découvre, tout être humain qu'il met en scène, possèdent quelque chose d'étrangement vivant, de haletant presque ; les âmes battent, palpitent ; elles vivent très vite, s'apaisent, puis repartent, comme le cœur d'un homme qui aurait couru trop vite, poursuivi, traqué ; qui arrive au but et trouve un refuge. Et tout, ici, conserve la simplicité des choses naturelles ; l'élégance est innée à cet écrivain de race : élégance de la pensée, élégance de l'expression.

* * *

Vous connaissez tous M. Georges de Porto-Riche. Mince, pas très grand ; figure très fine ; nez arqué, un peu pointu ; une forte moustache lui barrant le visage et terminée en pointes qui se relèvent naturellement ; bouche à la fois spirituelle et un peu triste ; menton terminé en un ovale allongé ; front haut, bombé, chevelure souple, noire, mêlée de quelques fils blancs ; elle forme, autour de sa tête, une sorte d'auréole sur laquelle se détache, avec une netteté impressionnante et charmante, cette figure aristocratique où des yeux bruns, avides et un peu mélancoliques, semblent interroger la vie. La main est blanche, nerveuse ; des veines bleues y forment une saillie sur la peau sensible ; le geste est expressif, écartant avec horreur tout ce qui n'est pas d'un goût sûr, impeccablement juste dans son expression ; la voix est timbrée, mélodieuse par instants : les mots s'échappent, s'éparpillent, voltigent, s'entre-croisent, rattrapés au vol par un regard, un mouvement des doigts, une crispation imperceptible presque de la joue. Le sourire est rare : un de ces sourires discrets, infiniment indulgents, qui communiquent à la physionomie tout entière une lumière très douce : de petits plis, dans l'orbite, prennent une expression de bonté ; point d'amertume dans ce visage souvent douloureux malgré lui, éclatant toujours d'intelligence et d'amour terrestre.

Autour de lui, des meubles anciens ; un de ces canapés-lits où les artistes aiment à prendre les poses qui leur permettent de penser le mieux ; de menus objets ; un goût parfait dans la disposition des livres ; l'assemblage d'un cabinet de travail de savant sans pédantisme, et de l'atelier d'un artiste parfaitement ordonné. Les manuscrits sont posés sur la table, soigneusement pliés et c'est à peine si quelque feuillet s'échappe, de temps à autre, comme une des saillies vives de son dialogue : aussitôt, il retrouvera sa place et ne trompera jamais l'harmonie de l'ensemble... Sur la cheminée, entourée d'armes anciennes et nobles, parmi des bibelots, la photographie d'un Renan qui sourit, et celle d'un Maupassant qui souffre, tandis que, appuyé contre un coffret, sur une petite table, Victor Hugo, les bras croisés sur la poitrine, sonde les profondeurs de son génie. Par la fenêtre, la rue du Faubourg Saint-Honoré s'étend à perte de vue ; on aperçoit aussi les Champs-Élysées : le Paris élégant s'agite tout près de la maison de ce penseur artiste et profond, tout près de ce poète nerveux et tendre.

La jolie demeure ! comme tout y révèle la recherche curieuse, active, l'horreur du « toc » ; la distinction jusque dans les détails, l'art jusque dans la conception du foyer. M. de Porto-Riche, contem-

porain, éternellement jeune, est en coquetterie avec la beauté des temps éloignés. A le voir ainsi, vêtu de noir, une cravate flottante sur son col, la rosette d'officier de la Légion d'honneur piquant une note claire sur cette silhouette sobre, la fumée d'une cigarette s'enfuyant en un jet très mince de ses lèvres, on pense à quelque seigneur qui se serait fait artiste.

* * *

« En voilà pour dix ans! » s'était écrié un critique célèbre en sortant de la première représentation d'*Amoureuse*. Après bien des déceptions, — pièces refusées à la Comédie-Française, dont *la Chance de Françoise*, — l'éclatant succès de cette œuvre était la révélation définitive de l'âme de M. de Porto-Riche. Admirablement interprétée par M. Dumény — plus tard par M. Guitry — et par Mme Réjane, l'émotion des auditeurs était vraie : mais le critique, fidèle gardien des traditions, n'avait point poussé une exclamation née d'une impression momentanée; très justement, il avait compris ce que ce théâtre apportait d'imprévu, quelle révolution il allait opérer dans la conception même des œuvres à venir et quelle transformation du dialogue il en allait résulter.

Nous sortions de la longue période qu'Alexandre Dumas fils avait remplie du retentissant écho de ses paradoxes scéniques. Ce fils de romantique, fougueux, autoritaire, le plus rare des amis, le plus redoutable des adversaires, venait de donner une formule nouvelle au théâtre de France. Certes, trop habile faiseur de pièces, connaissant trop son métier pour se méprendre sur la portée d'une œuvre, il ne lâcha point la bride sur le cou de ses thèses, et son génie logique, douloureux et méprisant, tenait en main son imagination, qui ne demandait qu'à vagabonder. Il fut, il reste le plus puissant des novateurs du théâtre contemporain. Il découvrit, avec une ingéniosité étrange des actions artificielles qui naissaient, semble-t-il, de la convention même des théories sociales étriquées, et des articles restreints du Code. Puis, par un de ses affranchissements imprévus, comme pour se démontrer à lui-même qu'il connaît le monde et afin que nul n'en pût douter, il trace d'une main vigoureuse et redoutable le portrait définitif de l'amant orgueilleux, insipide presque, et montre la femme révoltée par le dégoût d'un passé qu'elle renie. Nul, mieux que lui, n'avait dit des choses plus justes sur des créatures plus fausses : voici que *la Visite de Noces*, un seul acte, et, plus tard, l'énigmatique et jalouse *Francillon*, ouvrent aux psychologues le champ inexploré d'un théâtre plus humain, plus complexe, peut-être moins amusant, au sens que le vulgaire donne à ce mot, mais bien plus artiste, plus immédiatement vivant. Il marque un point de départ de la littérature dramatique. Il semble presque que Dumas fils ait absorbé toute l'inspiration du passé et que son souffle ait reculé les frontières de la fiction. M. Georges de Porto-Riche, lui-même, le reconnaîtra. Il est parent, tout au moins, de cet Alexandre Dumas fils que l'on aime plus encore qu'on ne l'admire. S'il laisse à d'autres le soin de traquer et de poursuivre la société, coupée en tranches, et d'en faire le réquisitoire violent et parfois d'une haute éloquence, il y cherche la vie, la vie qui veut s'étendre, la vie en fermentation. Qu'importent les lois, les codes, les conventions? Qu'importent les rigueurs d'un monde qui se limite et semble se renfermer à plaisir dans des formules trop étroites désormais : la vie privée révèle mieux encore les mensonges au milieu desquels nous nous débattons, que l'observation d'ensemble qui ne nous montre que des paradoxes d'autant plus cruels qu'ils sont inévitables.

Le mari et la femme ne sont pas des entités juridiques : le mariage conserve à chacun ses passions, ses sens, son âme, ses infirmités ou ses noblesses; la nature garde ses droits, et les serments échangés, s'ils lient la créature sociale, ne transforment point les êtres intimes. L'homme reste amant; la femme veut être maîtresse. Voilà l'amour dans le ménage, voilà l'accouplement sur lequel la société et les conventions étendent un voile; l'amour tué par l'excès d'amour, voilà *Amoureuse*. Oh! pas toute la pièce. Il reste, dans une grande œuvre comme celle-ci, ainsi que dans notre âme même, une part, la meilleure peut-être, qui se dérobe à toute analyse. C'est elle pourtant qu'il faut saisir; M. de Porto-Riche nous y aidera.

* * *

Il est, pourrait-on dire, l'amant de ses pièces; il choisit un sujet, comme on prend une maîtresse, il flatte ses caprices; il s'abandonne à ses séductions et souffre de ses exigences; il veut, dirait La Bruyère, « faire tout le bonheur, et, si cela ne se peut, tout le malheur de ce qu'il aime ». Il se donne à son sujet, passionnément; il veut y mettre toute l'expérience de sa sensibilité d'une subtilité savante, mais, aussi, un peu de ce qui dure, de son cœur. M. Jules Lemaître, en parlant d'*Amoureuse*, cette œuvre « nerveuse, inquiète, trépidante et douloureuse », dit que M. de Porto-Riche montre dans le docteur Fériaud « la haine de l'amour chez un homme qui connaît très bien l'amour » ; c'est comme une lassitude, chez cet homme à femmes, qui se marie après une liaison pot-au-feu, et qui « compte surtout être délivré de l'amour ». La « tendresse gloutonne » de son

« épouse-courtisane » l'irrite ; la voracité de l'amour lui fait horreur.

L'art, pour l'âme délicate, peut devenir plus redoutable encore. Les incessantes attaques qui troublent la pensée, qui répandent le doute et qui rendent les nerfs sensibles, excessivement, font de l'écrivain, épris de vivre, un sceptique avide de perfection, c'est-à-dire de vérité. La lente et mystérieuse torture des idées qui naissent, limpides, tout à coup, tout à coup évanouies, des mots qui chantent, des images qui se ternissent, puis le morne désenchantement des heures stériles, sont des épreuves qui désenchantent la pensée, dessèchent parfois l'inspiration. D'un amour qui ne fut que passager, transitoire et voulu tel, il ne reste qu'un vestige dont on sourit, quand il reparaît dans le souvenir; mais, d'un amour profond, il reste une blessure qui, cicatrisée, même, ne s'efface point; il suffit de se rappeler, d'évoquer un instant, si court soit-il, pour que le passé ressuscite et que le présent, tout entier, en soit empli douloureusement. C'est ainsi, me semble-t-il, que M. Georges de Porto-Riche aime ses sujets. Il en connaît, tout de suite, les séductions faciles et devine aisément les expansions qui lui en assureraient la possession. Il veut davantage; il veut une conquête plus stable, un amour qui se prolonge, douloureux.

Le théâtre, disait-on, est la représentation d'actions; puis de grandes idées qui s'adaptent à des actes. La vie est une succession de petites actions, souvent peu dramatiques, mais qui déterminent dans les esprits des bouleversements : ainsi le théâtre est artificiel; telle n'est point la vie et tel n'est point notre cœur. Ne pourrait-on remplacer l'action par la psychologie? Il est infiniment plus artiste de rendre intéressants les menus faits qui ont pour mobiles de grandes souffrances, que de tracer, à grands coups, l'histoire d'actions gigantesques, accomplies par des personnages presque invraisemblables tant ils sont éloignés de nous. Voilà une des grandes nouveautés de ce théâtre : l'étude de l'âme y est faite par l'âme. Le sujet même de la pièce est moins intéressant que ceux qui l'exposent.

* * *

Le théâtre ainsi compris, veut une écriture parfaite, originale, prompte et vraie. Avant lui, le dialogue semblait être un moyen; un membre de phrase en appelait un autre, à des questions directes répondaient des phrases précises et la pensée de l'auteur s'imposant à celle des personnages, donnait au langage quelque chose de convenu. Ici, au contraire, les répliques se succèdent, précises, légères. Tel personnage ne dira point ceci pour qu'on lui réponde cela : il suit son idée, tout en s'intéressant à la conversation générale : le dialogue en prend un éclat imprévu, un esprit d'une infinie séduction. La convention est remplacée par la réalité.

Et j'admire l'harmonie, encore, qui conduit les paroles, comme elle guide les caractères; rien n'est perdu, rien n'est oiseux ; les personnages secondaires — utilités scéniques — sont assez consistants, assez aimables, parce que le procédé d'une rare adresse, se cache sous l'intérêt des caractères. L'auteur, dès qu'il connaît son sujet, vit avec lui; il note, au passage, les physionomies intellectuelles et physiques de ses créatures; il prépare son terrain : il le laboure et, le jour où il l'ensème, la pièce est faite : « il ne lui reste plus qu'à l'écrire ».

Il puise, alors, semble-t-il, à pleines mains dans son cœur, il jette les graines fertiles; un instant, elles forment un fin tamis, un voile qui s'éparpille, puis tombent avec un joli crépitement, sur le sol préparé pour les recevoir. L'éclosion se fait seule, par la force des choses, avec cette régularité de la nature, qui amène les saisons, les années et les siècles. La vie a chassé la méthode artificielle et la logique arbitraire. L'œuvre est rationnelle en vertu d'une belle harmonie d'inspiration et d'expression; forte de l'autorité mystérieuse d'une esthétique faite de l'observation et de l'amour de la vie, puissante à force d'intensité. L'œuvre de M. Georges de Porto-Riche s'est formée comme celle d'un musicien : un motif directeur, léger, souple, une cadence d'un rythme mélodieux, retenu par la profondeur d'une basse fondamentale, émouvante, humaine.

* * *

M. de Porto-Riche n'est pas un symboliste. Il est poète : ce n'est pas la même chose... Il existe entre les sujets qu'il traite une noble parenté qui les rapproche, sans les rendre monotones... Françoise, dans *la Chance de Françoise* est, tout au moins, de la même race que Germaine dans *Amoureuse*. Elle aime avec plus de résignation, plus d'adresse et la réserve de sa tendresse, sa mélancolie exquise de poésie et de douleur contenues, s'assurent, pour un instant, du moins, la fidélité d'un mari, aimant, vénérant presque sa petite femme, mais inconstant, par nature. Ils sont dangereux, terriblement dangereux, les hommes de ces pièces. Leur légèreté amoureuse est vraiment charmante : leur égoïsme est adorablement inconscient : la morale bourgeoise veut qu'on les blâme : on ne saurait vraiment leur en vouloir... La femme ou l'amante, sont malheureuses, d'une jalousie haute, d'une belle tenue de passion, nobles dans la révolte, touchantes dans le désespoir, dignes jusque dans les erreurs de leur amour. *L'Infidèle*,

poème autant que drame, contient une des éloquentes protestations contre l'absence de sincérité de l'amour des écrivains; et la pauvre petite Vanina, qui se déguise, qui prend un costume, pour sonder l'amour de son amant ingrat, mérite qu'on la chérisse autant qu'on la plaint.

Enfin, plus large, plus générale, l'idée du *Passé* s'étend sur la belle œuvre de M. de Porto-Riche. Le mensonge — qui devient le thème d'une scène, des plus classiques — est une des nécessités les plus perfides de l'amour. En relisant la pièce vous y retrouverez tout l'effluve d'une âme solitaire, sur laquelle les années ont jeté un peu d'ombre, mais qui demeure, cependant, riche de tendresse; ainsi, souvent, dans les massifs abandonnés, embroussaillés d'arbres ou de lianes flexibles, se cache une fleur élégante, semée là jadis, épargnée par le temps : elle vit encore des sucs de ce sol malsain : mais sa corolle pâle, un peu morbide, conserve l'éternelle beauté des jours morts, où le soleil radieux du matin faisait miroiter la goutte de rosée tremblante sur ses pétales orgueilleux...

* * *

L'œuvre de M. Georges de Porto-Riche est belle, par la pensée qui l'inspire, belle par la forme qu'elle a prise. Elle devient, tout de suite, chère à ceux qui la devinent ou cherchent à la comprendre; elle émeut, elle trouble, elle charme; elle est amoureuse tendre et noble : « Pour qu'une pièce porte, dit-il, il faut que l'auteur y mette du cœur. »

M. de Porto-Riche y met tout le sien, en penseur, en écrivain, en artiste.

ALBERT-ÉMILE SOREL.

LA VIE LITTÉRAIRE

Taine : A propos de sa vie et de sa correspondance.

Taine. Sa vie et sa Correspondance. — Correspondance de jeunesse. 1847-1853. Hachette. — *Essai sur Taine*, par Victor Giraud, Hachette, éditeur.

On vient de publier la correspondance de jeunesse d'Hippolyte Taine, notable penseur français. Ce n'est peut-être pas une publication d'été. Je ne pense pas que les Parisiennes emportent ce livre en allant aux plages. Non, ce n'est pas là un volume pour villégiatures estivales. C'est autre chose, c'est tout autre chose, c'est mieux que cela. En même temps que M. Gaston Derys nous initie aux leçons variées que l'on donne à l'*École des Caresses* qui n'est pas une mauvaise école, en même temps que M. Jean-Louis Talon nous contraint d'aimer sa vibrante *Marquesita*, des gens se rencontrent qui admirent profondément le spectacle sévère que donna Taine, écrivant, à sa famille, à ses amis, les lettres graves groupées en ce volume. Et qui sait! peut-être que les lecteurs les plus empressés de l'*École des Caresses* ou de la *Marquesita*, et les plus enclins à admirer le talent un peu pervers de deux jeunes écrivains, furent les plus disposés à goûter le charme austère des lettres de celui qui exerça depuis quelque cinquante ans la plus importante influence sur les âmes françaises. Taine se féliciterait-il de cette aimable coïncidence? Au moins M. Gaston Derys et M. Jean-Louis Talon auront de bonnes raisons pour s'en réjouir.

Au reste, cela prouve simplement que notre époque est formée maintenant à professer des admirations contradictoires. La suprématie intellectuelle et morale de Taine fut fondée au temps où l'on avait encore des admirations exclusives. Taine fut probablement ce qu'on appelle un grand penseur, le dernier ou l'avant-dernier des grands penseurs. Il fut, en tous cas, un penseur persévérant. Il pensa toute sa vie avec sincérité. Il fut conduit par cette sincérité même à penser diversement sur les mêmes sujets, et à fournir, à tous les champions des doctrines les plus opposées, des arguments non sans force en faveur de leurs doctrines hostiles. Pendant plus de cinquante années, Taine élabora une conception du monde. Et cette patience éminente reste comme l'un des plus rares exemples que le siècle passé fournit au siècle présent. Il advint que les historiens estimaient Taine surtout pour ses œuvres littéraires, il advint que les littérateurs le vantaient principalement pour ses œuvres philosophiques et que les philosophes goûtaient principalement ses ouvrages d'histoire. Quant à ses œuvres humoristiques, tous les louaient à qui mieux mieux, car tous au fond se croyaient en droit de les dédaigner un peu. Et Taine pensait, il pensait encore, il pensait toujours. Et cela était sans banalité.

Parce que Taine pensait avec sincérité et avec force, il crut pouvoir penser systématiquement. C'est un prodigieux témoignage de la faiblesse humaine que cette frénétique inclination de tous ceux qui pensent avec force et sincérité à ériger leurs pensées en systèmes, et à tout expliquer d'après le système qu'ils ont hâtivement conçu. Il faut que l'homme réduise tout à sa mesure. C'est une obligation à laquelle jamais il ne se pourra soustraire. Et toujours nous considérons comme une preuve décisive de sa supériorité ce penchant qui démontre péremptoirement son infériorité.

On peut se demander tout au moins si le temps

n'est point passé de ces gigantesques et fragiles constructions de l'intelligence des hommes. La gloire de Taine persiste et se prolonge parce qu'il fut le dernier qui se risqua à tout embrasser de son regard, et à formuler les lois, toutes les lois d'après lesquelles se développe la vie intellectuelle et morale des nations et des hommes. Il fut le dernier. Est-ce parce que le succès merveilleux de son immense entreprise doit décourager dans la suite les entreprises analogues ; ou bien, est-ce parce que l'insuccès caractéristique de sa tentative grandiose était une leçon trop claire pour les penseurs qui venaient après lui ? L'avenir le dira. Laissons à l'avenir le soin de prononcer quelques jugements.

Bref, il s'adonna durant de longs jours à perfectionner son système et à expliquer par lui tous les phénomènes. Il bâtit donc une œuvre importante. C'est d'abord par sa masse que son œuvre retient nos admirations éblouies. Il n'est plus aujourd'hui d'œuvre si colossale. Il n'est pas non plus d'écrivains qui ne se consacrent visiblement dans la seconde moitié de leur œuvre à contredire la première moitié, et à l'anéantir. C'est peut-être à ce résultat regrettable que Taine arriva, mais il est permis de croire qu'il ne s'aperçut pas que ses doctrines systématiques l'entraînaient, selon les temps, à des conclusions contraires, et qu'enfin, entre les conclusions de la première heure et des premiers travaux et les conclusions de la dernière heure et des derniers ouvrages, il était de toute nécessité de choisir. Ses admirateurs enthousiastes refusèrent eux aussi d'opérer ce choix indispensable. Et ceux mêmes qui étaient rebelles à accepter ses conclusions quelles qu'elles fussent, se flattaient du moins d'admirer Taine sans réserve pour l'excellence de son incomparable méthode. Et il se fit autour de l'œuvre gigantesque de Taine, et autour de son nom un travail étrange d'agrégation ; et c'est à cette œuvre et à cet homme qu'on rapportait comme à un point de comparaison inévitable tout ce qui se faisait dès lors. Quelques-uns subissaient ardemment son influence, moins tyrannique en somme qu'il ne paraît d'abord, et, parce que beaucoup exprimaient l'ambition de se soustraire à cette influence, cela augmentait cette influence même en multipliant l'ardeur de ceux qui considéraient comme un titre d'honneur, comme une noblesse et, si j'ose dire, comme un privilège singulier, de s'y soumettre.

Nous croyons être libres, nous nous proclamons dégagés de toutes les contraintes ! Et je crois que jamais nous n'avons été plus avides d'en supporter quelqu'une. Parce que Taine, seul en cette dernière partie du XIXe siècle, offrait l'aspect d'un guide rigoureux, c'est sous sa conduite que tous ou presque tous voulurent marcher dans le champ illimité des combinaisons intellectuelles (1). Les écrivains veulent avoir des maîtres. Il n'est pas de catégorie sociale qui soit plus disposée à servir que la catégorie des écrivains. Et c'est pourquoi de nos jours pullulent les écoles, alors que sont rares, infiniment rares ceux qui sont vraiment des chefs. Parce que Taine avait réellement les allures d'un maître, et le ton, et le geste, les disciples en foule se groupèrent autour de lui, moins soucieux des enseignements qu'ambitieux d'obéir. Taine eut donc, tant est grande la ferveur d'obéissance des littérateurs contemporains, des disciples si nombreux qu'il n'eut pas besoin d'avoir de nombreux détracteurs pour conquérir une gloire solide et pour la maintenir longuement. Taine sera peut-être un des derniers écrivains dont la suprématie aura été fondée par ses admirateurs et non par ses détracteurs. Il eut des détracteurs parcellaires. Il eut des admirateurs d'ensemble. C'est par eux que dure sa gloire.

Mais Taine fut associé à Renan, je veux dire qu'il lui fut opposé. C'était d'ailleurs la plus utile façon dont il pût lui être associé. Oui, Renan parut seul digne d'être associé à Taine, seul capable de supporter, sans périr, une pareille association. Je pense, pour ma part, que nul esprit contemporain n'était plus semblable à Taine que Renan. Renan était aussi amoureux que Taine de l'affirmation précise et de la vérité catégorique. Nul autant que Renan, si ce n'est Taine, ne fut disposé à l'affirmation. Mais Renan était un amoureux circonspect de la vérité démontrée. Il savait qu'on ne conquiert la vérité que par une stratégie prudente ; et il savait enfin que nous avons peu d'éléments pour aboutir à cette conquête. Les quelques vérités affirmées par lui étaient donc inébranlables. Combien fragiles et précaires les vérités déduites, induites, supposées par Taine ! Il n'est plus possible de combattre les quelques vérités admises par Renan : les faits détruisent incessamment les *vérités* innombrables décrétées par Taine. L'œuvre de Taine est une école de doute : l'œuvre de Renan est une école de certitude. J'alléguerai, sans craindre un démenti sérieux, que les contemporains portés à affirmer fortement sont les disciples de Renan, et que les esprits *douteurs* procèdent, en somme, de Taine.

Une influence générale comme celle qu'on attribue judicieusement à Taine est forcément très vague. Rien ne le prouve mieux que l'étude, si consciencieuse et presque trop complète, par laquelle M. Victor Giraud prétend déterminer cette influence. M. Victor

(1) Il y a quelques années, l'Association des étudiants allemands fit auprès des Universités une enquête pour savoir quel était le penseur qui, pendant la seconde partie du XIXe siècle, avait exercé la plus profonde influence. Presque toutes les réponses indiquèrent le nom de Taine.

Giraud reconnaît simplicitement que l'action de Taine ne s'exerce point sur les conclusions auxquelles aboutissent ceux qu'il tient pour ses disciples. Si M. Brunetière, M. Faguet, M. Lemaître, M. France, M. Barrès, M. de Vogüé, M. Bourget, — toujours lui, lui partout! — M. Doumic, M. Hennequin procèdent tous de Taine, il faut avouer que les disciples de Taine ne s'entendent guère entre eux. Faut-il dire, du moins, que Taine leur fournit une méthode excellente pour se mieux combattre et des arguments pour prolonger leurs luttes. On discerne l'effort de M. Victor Giraud pour démontrer que Taine fut aussi puissant sur les philosophes que sur les historiens, que sur les critiques littéraires ou sur les romanciers ou même sur les poètes. On acceptera plutôt cette observation : « Tous les maîtres de la critique contemporaine, M. Lemaître comme M. de Vogüé, M. Faguet comme M. Brunetière, se tournent maintenant et de plus en plus vers l'étude des questions politiques et sociales. Tous, comme attirés et séduits par l'exemple de Taine, comme désireux de rivaliser avec lui, de reproduire en eux son évolution, de compléter, de corriger peut-être et d'achever son œuvre, nous les voyons appliquer à l'examen de ces délicats problèmes le tact exquis, la pénétration critique, le sens délié des complexes réalités morales, en un mot, l'esprit de finesse que leur a départi la nature et qu'ils ont aiguisé par la pratique assidue des bonnes lettres. » Et c'est là justement que nous saisissons ce qu'il y a d'arbitraire dans l'effort accompli pour déterminer l'influence d'un homme sur un temps. Est-ce à cause de Taine que tous les critiques littéraires maintenant se tournent, comme dit M. Giraud, vers l'étude des questions politiques et sociales. Cependant M. Lemaître et M. France, qui donnent précisément avec la pétulance la plus impérieuse et la plus persuasive, et si séduisante, au surplus! des conclusions politiques et sociales, sont vraisemblablement les critiques qui ont le plus échappé à l'empire de Taine. Et, entre parenthèse, ces deux exemples illustres vérifient mon affirmation précédente : M. Lemaître et M. France sont les contemporains les plus qualifiés pour se dire les disciples de Renan, et ce sont eux qui se croient le mieux en possession de la vérité politique et sociale, et qui sont le plus amoureux de cette vérité... Mais d'autre part, en dépit de M. Victor Giraud et des apparences, ne sont-ce pas, plutôt que Taine, les événements qui ont engagé les critiques littéraires à examiner et à « solutionner » les délicats problèmes dont parle M. Giraud ? Nous voulons tout expliquer. C'est pourquoi nous attribuons à la force précise d'un homme ce qui provient de la force imprécise des événements. Et de même, si Taine parut exercer une influence si colossale sur les hommes de son temps, et si les œuvres de tous paraissent être imprégnées de son œuvre, n'est-ce pas simplement parce que l'évolution indistincte, obscure des esprits et des idées amenait presque nécessairement tous les hommes à concevoir le monde et la vie du monde de la même façon? Taine a subi plus profondément que les autres l'influence générale de l'évolution et c'est pour cela qu'il est plus que les autres représentatif. Et c'est pour cela qu'on lui attribue à lui-même une action due seulement à cette évolution universelle qu'il a personnifiée. Un penseur est grand dans la mesure où il permet cette confusion entre cette évolution imperceptible des esprits et son œuvre propre. Taine est un grand penseur.

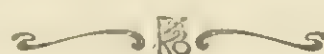
Peut-être serait-il plus grand s'il avait été moins systématique. Mais il aurait paru grand moins aisément. Et voyez où nous conduit M. Giraud, le plus méticuleux et le mieux documenté de ses admirateurs. Il conclut. Penseur, Taine est débordé par les faits et par ses observations mêmes. Tout son système philosophique, prématurément conçu, est désormais caduc.

Écrivain, Taine demeure, au contraire, très grand. Son style dominateur, « cette langue qui parle si bien à l'intelligence et à l'imagination tout ensemble, ce riche déploiement de pensées fortement liées et d'images sans cesse jaillissantes, ce mouvement rapide et centinu, ce souffle puissant, large, élevé qui semble résonner à travers un clairon d'airain(!) cette fécondité inépuisable d'invention verbale, cette verve poétique » : voilà d'après M. Giraud les qualités admirables avec lesquelles Taine exprime son besoin passionné de persuader, de convaincre, de ravir l'intelligence et d'obtenir l'adhésion de la volonté. Certes, on peut ne point accepter tout entière l'ample énumération de M. Giraud et, je crois par exemple, que l'invention verbale de Taine n'était point d'une inépuisable fécondité. Mais si Taine est, comme, en effet, je le pense, un très grand écrivain, il est grand par des qualités toutes personnelles, qui résultent de son tempérament intellectuel et qui, par conséquent, sont mal propres à être imitées. Un écrivain est grand par ce qui l'isole. L'originalité du style est incomparable en Taine ; c'est ce qui fait surtout sa grandeur et lui marque sa place en notre littérature.

Hélas! Taine est plus isolé encore — et plus grand — par la sincérité de son âme. C'est un malheur pour notre temps que les écrivains puissent se distinguer de la foule par leur sincérité. M. Boutroux écrit avec une impressionnante discrétion : « L'exemple d'une grande intelligence et d'une grande âme vouée toute à la recherche sincère de la vérité sera en tout temps réconfortant et salutaire. C'est un des côtés par lesquels Taine nous a frappés

d'abord. Il nous enseignait que la science n'est faite ni pour satisfaire nos désirs, ni pour les contrarier, mais pour trouver et démontrer la vérité; elle aussi est une religion. » Le grand exemple que donne Taine aux générations actuelles est donc un exemple moral. Le plus hostile à la pensée de Taine proclamera la beauté de cet exemple en lisant cette grave Correspondance de Jeunesse où paraît la doctrine de Taine, où paraît plus encore sa merveilleuse sincérité. Nous sourions presque des hommes consciencieux. Et quand nous disons qu'un écrivain est infiniment consciencieux, nous le disons par ironie et comme pour marquer qu'il est, pour le reste, au-dessous du médiocre et que sa scrupuleuse conscience accuse sa médiocrité. Taine a prouvé que la conscience peut être la supériorité de l'écrivain. Tant il fut sincère, il supporta que son système fût perpétuellement démoli par sa sincérité même. Et c'est sa sincérité foncière, sa probité essentielle qui élargit son système. Le prestige de Taine n'est pas près de décroître, car nul écrivain de nos jours n'a entrepris d'être sincère aussi héroïquement et systématiquement qu'il le fut.

J. Ernest-Charles.



VERS LE SAHARA [1]

Maintenant, c'est la plaine de la Mitidja qui, entre l'Atlas et les collines du Sahel, étale ses vignes rousses, sous une brume lumineuse de beau jour. C'est une riche terre que la Mitidja ; et pourtant elle paraît déserte, tant elle est vaste, unie et déboisée. A peine deux ou trois villages éclaboussent de taches rouges la terre brune. Dans cette solitude d'une tristesse égayée de soleil, seule, la ligne du chemin de fer a un peu de vie, avec le tremblement des eucalyptus qui la bordent de chaque côté. Singuliers arbres, arbres maigres, arbres désertiques, à l'ombre incertaine, à la chevelure pendante, dans laquelle le vent fait passer des frissons d'argent!

Cette Mitidja, aujourd'hui colonisée et fertile, évoque les souvenirs les plus héroïques en même temps que les plus tristes de la conquête. Les premiers colons, en retournant cette terre délaissée depuis quinze siècles, en faisaient sortir des germes de mort et les fièvres abattaient ceux qu'épargnaient les balles et les sabres arabes. Cachés dans les gorges de l'Atlas, les indigènes fondaient à l'improviste sur la plaine, incendiaient nos établissements, massacraient nos convois et disparaissaient aussitôt dans leurs repaires inaccessibles. Il fallut des années de lutte pour vaincre et les habitants et le sol. Tous les noms de villages, Bir-Touta, Bouffarik, Béni-Méred font lever dans la mémoire des souvenirs de combats sanglants ou d'épidémies meurtrières. Dans les cimetières, soldats et colons dorment côte à côte, les uns tombés dans les nocturnes embuscades, les autres décimés par les miasmes pestilentiels d'une terre vierge. Ah! elle peut être féconde aujourd'hui, cette Mitidja, arrosée de tant de sang et où pourrissent tant de cadavres, nourriciers des plantes!

*
* *

Blidah! Autre décor, autres souvenirs. Bâtie en amphithéâtre sur les premières pentes de l'Atlas, protégée par la montagne contre le midi torride, abondante en eaux fraîches, Blidah n'est guère qu'une suite de jardins plantés d'orangers, dont le parfum s'épand au loin sur la plaine. Coquette et ombreuse, elle fut le rendez-vous des Barbaresques de la côte, qui venaient y dépenser en orgies les trésors volés aux nations chrétiennes. Elle fait songer au paradis de Mahomet. C'est la Capoue de l'Atlas, dont les délices ont coûté la vie à plus d'un conquérant, Arabe ou Turc. Aussi ce site enchanteur a-t-il peu à peu changé de nom : appelé d'abord Garda, *la petite rose*, il s'est ensuite nommé Kaaba, *la prostituée*.

Après Blidah, le convoi s'engage dans les gorges ombreuses que la Chiffa a creusées à travers l'Atlas; puis il gravit par des lacets des pentes dénudées couvertes d'herbe roussie. Un arrêt à Médéah, entourée de vignobles et ombragée, à cause de l'altitude, par des ormes et des châtaigniers européens. Et de nouveau un dédale de vallées, des croupes boisées, des cimes nues. On est au cœur de l'Atlas.

Un cirque bordé d'un amphithéâtre de montagnes et tapissé d'asphodèles; quelques maisons éparses, en pierre grise ou en bois; un aspect de campement minier. C'est Berrouaghia, point terminus du chemin de fer. Ici il faut prendre la diligence qui me conduira à Boghari, au revers de la montagne, sur les Hauts-Plateaux.

*
* *

Cinq heures de cahotage à travers les pierrailles, les coteaux roussis et les bois clairsemés de l'Atlas, dans la chaleur, la poussière, le bruit et l'odeur écœurante d'une vieille patache de campagne. Depuis midi, nous roulons dans cette informe boîte, jaune et noire, surmontée d'une bâche qui semble la carapace d'une tortue antédiluvienne. Nous gravissons le flanc de la montagne, dominant à d'invraisemblables hauteurs des vallées où cascadent des torrents

1. Voir la *Revue* du 28 juin.

inconnus. On monte, on monte toujours. Les champs d'asphodèles de Berrouaghia sont loin. De la portière du coupé on découvre un spectacle grandiose, un chaos de montagnes, des bois rongés par le feu. Quel paysage d'infinie tristesse dans son mélancolique abandon! Désert et ensoleillé, il a l'air d'un cadavre qui sourirait.

Au faîte de l'Atlas, on fait halte devant une cabane perdue de cantonnier. Pendant que les chevaux soufflent, on admire le tableau des montagnes qui dévalent brusquement vers le Sud. Avec l'ombre grandissante, sur ces hauteurs où croît la végétation des sommets, sapins, hêtres, mélèzes, on se croirait dans nos montagnes françaises. Et pourtant c'est l'Atlas, c'est le versant saharien de l'Atlas et, s'il faisait plus clair, on verrait les immenses plateaux, la mer d'Alfa, le Chéliff qui vient du désert et les solitudes parcourues par les chameaux.

Aux dernières lueurs du jour, dans la poudreuse lumière du couchant, nous atteignons la plaine et la diligence s'arrête devant une auberge, fréquentée par les terrassiers qui construisent la route de Laghouat. Nous sommes à Boghari, où nous dormirons quelques heures en attendant le départ, qui a lieu à deux heures du matin.

16 septembre.

On s'éveille à la claire lumière du matin, et c'est aussitôt un éblouissement. Figurez-vous une plaine immense, d'une platitude absolue, sans un monticule, sans un arbre, sans un buisson; toute formée d'une argile grasse que les chaleurs de l'été ont fendillée et craquelée; une terre luisante d'une splendide couleur jaune, un sol tout d'or. Le Chéliff la parcourt, mais on ne le voit point. Il coule au fond d'une profonde tranchée que les eaux de l'hiver ont creusée dans l'argile molle. De temps à autre, on aperçoit un lit de cailloux éclatants, arrondis, qui semblent des ossements. Et çà et là des lauriers-roses, de maigres lentisques ont poussé auprès d'une flaque d'eau restée des dernières pluies, si humbles, si rabougris qu'on se prend à participer à leur souffrance de pauvres êtres grillés et mourants dans ce ravin surchauffé.

Au-dessus le ciel, le grand ciel des plaines, s'étend, accusant sa courbure, très bleu et très vide, dans l'étincellement d'une chaude journée qui commence. Les lointains tremblent et peu à peu, avec le soleil qui monte, de déconcertants mirages se lèvent à l'horizon, montrant à nos imaginations malades des palmiers penchés sur des étangs épandus.

Vers nous chemine, rampe en ondulant un long serpent, brun sur la terre fauve. De près ce sont des chameaux chargés de dattes qui reviennent des oasis sahariennes et remontent vers le Tell. L'impression est très forte : une brusque révélation du Sahara, dans la plaine infinie, en un matin d'été. Ils sont bien laids, ces chameaux; leur marche dandinante est disgracieuse; leurs cous démesurés s'allongent désespérément vers les herbes clairsemées. Ils nous regardent un instant avec leurs gros yeux ahuris au bon regard, puis ils continuent leur marche. Et cette rapide vision du désert passe, s'éloigne et disparaît.

En un point qu'on nomme El-Krachem, la route cesse. Jusqu'à Laghouat, sur près de quatre cents kilomètres, il n'y a plus qu'une piste, de profondes ornières, dans lesquelles on danse comme sur une mer en furie.

*
* *

Toute la journée nous roulons, cruellement cahotés, à travers la campagne engourdie de chaleur.

Ces Hauts-Plateaux, que nous parcourons depuis Boghari et sur lesquels nous devons rester trois jours, sont un bassin fermé, compris entre les deux lignes parallèles de l'Atlas, l'Atlas tellien et l'Atlas saharien. L'altitude de ces hautes plaines, qui est de huit à neuf cents mètres, en a fait le domaine d'un climat extrême : ensevelies sous la neige en hiver, elles meurent de soif pendant l'été et les troupeaux qui les parcourent alors périraient devant les oueds desséchés, si l'on n'avait pris la précaution de creuser des citernes et de bétonner des abreuvoirs, protégés contre l'évaporation par un toit de joncs ou de paillis d'alfa. A cette hauteur, l'air est pur, l'atmosphère sèche et transparente, le soleil cuisant. La ligne fauve de l'horizon coupe le bleu du ciel avec une incomparable netteté, et les moindres accidents du sol ont des profils précis et délicats de découpages de carton.

Nous avons quitté la vallée argileuse et stérile du Chéliff. Autour de nous s'étale *la mer d'alfa*, la large mer ondulante, sur laquelle le vent fait, comme sur un océan, courir des frissons et passer des ombres mouvantes. Si jaunies et rabougries que soient ces herbes, elles réjouissent l'œil, au sortir du pays brûlé et bistré. De temps à autre on croise des hommes qui coupent l'alfa et le lient en gerbes. Ce sont les alfatiers, qui habitent tout l'été, loin du monde, de misérables gourbis couverts de paille, isolés dans la plaine sans bornes.

*
* *

A Guelt-es-Stel, nous n'arrivons qu'au soir, brisés par dix-sept heures de voiture.

La nuit tombe. C'est l'heure douteuse où les bergers rassemblent leurs troupeaux et viennent camper près des lieux où il y a de l'eau. Tout autour de nous, dans la plaine que nous sentons dormir à nos pieds, une vie nocturne s'éveille, que nous ne

soupçonnions point. Des bêlements montent dans l'air sonore, des sons aigus de flûtes arrivent jusqu'à nous par intermittence avec les bouffées de vent et des feux brillent dans les profondeurs de la nuit. Qui rendra le charme de ce tableau du soir, là-bas, bien loin, par une chaude nuit d'été, dans le désert perdu ?

*
* *

17 septembre.

Au delà la plaine d'alfa recommence et de nouveau l'on roule à travers les vagues vertes. De plus en plus le paysage devient saharien. Voici un petit cimetière arabe avec ses pierres blanches éparses dans la verdure. Oh ! le lieu exquis d'abandon et de silence, jamais visité, à peine entrevu au passage, où dorment dans une paix tiède des âmes inconnues, que ne désigne aucune inscription ! Les grillons et les lézards, qui logent dans les pierres entassées de l'enclos, bercent le sommeil des morts de leurs cris aigus qui ressemblent au son des flûtes ; et le soleil les veille éternellement avec son fastueux luminaire d'or.

Enfin nous voilà hors de la brûlante fournaise, qui flambe sous le soleil presque vertical ; devant nous s'ouvre, à travers le Djebel-Sahari, le défilé de l'Oued-Melah. Ce torrent, dont le nom veut dire *rivière du sel*, traverse d'abondants affleurements de sel gemme. Ici c'est le *royaume du sel ;* il est partout, étendu en nappes sur la terre, tapissant les murailles de rochers, filtrant avec les sources qui le déposent en stalactites gigantesques. Il a, suivant la lumière, toutes les nuances, depuis le gris-bleu jusqu'au bleu pâle et hyalin d'une eau limpide. Les ruisseaux et les pluies de l'hiver ont creusé de profonds ravinements ; les éboulements ont entraîné des parois entières de rocs ; des crevasses formidables se sont ouvertes dans la masse de la montagne. Les rochers, déchiquetés en aiguilles, fouillés en arcades et en colonnes, font un tableau fantastique. Enfermés entre ces murailles blanches et bleues, d'où l'eau suinte de toutes parts, nous croyons traverser un glacier, une *mer de glace* de la Suisse ou de la Savoie et l'œil se rafraîchit délicieusement à contempler ces pâleurs de neige sous le ciel rayonnant.

Par le défilé de l'Oued-Melah, on monte à Djelfa, située à 1 200 mètres d'altitude. A mesure que la route s'élève, le pays se transforme à vue d'œil. Nous voici en Europe ; l'Afrique est loin, très bas au-dessous de nous, palpitant dans la chaleur et la lumière. Autour de nous des hêtres et des peupliers européens, des eaux qui cascadent bruyamment sur les rochers humides et les mousses spongieuses.

Après Djelfa, on continue de monter entre deux lignes de mélancoliques peupliers. A la hauteur où nous sommes, les montagnes nous dépassent à peine. Une multitude de minces dentelures bordent à distance notre horizon monotone. Enfin on les atteint, ces petites dentelures bleues : de près, ce sont des cimes veloutées de sapins. C'est ici, dans ce ravin solitaire et ombreux, dans ce coin vosgien si vert et si frais, que la route commence à descendre. On appelle ce lieu le col des Caravanes ; les chameaux y passent, paradoxaux parmi les sapins septentrionaux. Une étrange impression saisit en ce point, à cette limite idéale des versants inconnus du Désert.

*
* *

Maintenant on descend, on descend vite. L'Afrique reparaît ; la désolation reprend. Partout des croupes pelées, des gazons roussis. Les rocs percent l'herbe, les arbres cessent, la voix des ruisseaux se tait, étouffée dans les sables. Tout l'après-midi on suit de larges vallées, très plates, bordées de falaises pierreuses, sans arbres, sans eau, sans verdure. C'est l'empire de la roche nue, de la roche primitive, antichambre terrifiante du formidable Sahara.

Le soir, au caravansérail d'Aïn-el-Ibel, je trouve pour la première fois dans ma chambre les grosses araignées velues du chaud désert.

*
* *

18 septembre.

Dernière journée du voyage, dans le même paysage que la veille, les larges vallées et les chaînes parallèles des Monts des Oulad-Naïl. Déjà le sol se tapisse de plantes désertiques, grêles ou épineuses, organisées pour ce climat de sécheresse et de désolation : *drinn*, brouté par les chameaux, *rtem*, *rmetz*, genêts, chardons bleus, et aussi quelques fleurs, dont la gaieté inattendue et malencontreuse met une tristesse de plus dans ce paysage de mort.

Après le caravansérail de Sidi-Maklouf, le pays s'élargit et s'aplatit, des souffles chauds viennent du Sud. Cette fois c'est le Sahara.

Voici enfin le large lit pierreux de l'Oued-Mzi, la rivière de Laghouat, et l'oasis, tache verte, d'un beau vert profond, dont la cime moutonne comme un lac sous le vent.

Au delà de la rivière aveuglante, une avenue de palmiers, sombre et fraîche, une avenue de décor de féerie ; puis de nouveau le soleil, une grande place où des chameaux sont allongés, une agitation grouillante de burnous. Nous sommes à Laghouat.

PAUL PRIVAT-DESCHANEL.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Imprimeur des Deux Revues, 19, rue des Saints-Pères. — 42362. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME XVIII 12 JUILLET 1902.

QUELQUES NOTES SUR LOUIS MÉNARD

A propos de deux publications récentes [1].

Dans la classe de philosophie du lycée de Nancy, Burdeau ouvrit un jour un tout petit livre : « Je vais vous lire quelques fragments d'un des plus rares esprits de ce temps. » C'étaient les *Rêveries d'un païen mystique*. Pages subtiles et fortes qui convenaient mal pour une lecture à haute voix, parce qu'il eût fallu en méditer chaque ligne. Mais les difficultés mêmes de cette pensée, l'harmonie de ces phrases si agréablement maigres et, ma foi, l'accent sacerdotal de Burdeau, prodigieux travailleur de qui la figure était toujours blême, firent de cette après-midi une somme d'émotions inoubliables. Je m'y entête, il eût mieux valu nous lire quelque page qui nous proposât une discipline lorraine. C'est en profondeur et non en étendue que nous devons nous cultiver. Ce « païen mystique », vraiment, ne pouvait donner qu'une vaine exaltation poétique, un coup d'alcool, un sursaut de hasard à trente petits Lorrains ou Alsaciens étonnés. Mais enfin cette beauté qui tombait parmi nous comme un bolide, comme un fragment d'un univers inconnu, elle nous venait du ciel. Ce fut une révélation.

Avez-vous remarqué que la clarté n'est pas nécessaire pour qu'une œuvre nous émeuve ? Oui, la poésie s'accommode parfaitement d'obscurité. Je n'avais rien distingué avec netteté dans cette page difficile pour tout lycéen et surtout pour des enfants privés de bibliothèque. J'aimais tout de même, pour ma vie entière, Louis Ménard. Sitôt libéré de l'internat, je me procurai les *Rêveries d'un païen mystique*.

Deux ans plus tard, comme Leconte de Lisle, qui avait la bonté de s'intéresser à mes premiers manuscrits, me questionnait sur mes préférences littéraires, je lui parlai de Ménard. Il m'approuva. J'ignorais alors la vieille intimité de ces deux maîtres. J'ignorais que l'esthétique de Leconte de Lisle, et par suite tout le Parnasse, reposent principalement sur l'hellénisme de Louis Ménard. J'ignorais que les traductions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* menées à bonne fin par Leconte de Lisle, qui n'a jamais su véritablement le grec, eussent été commencées avec Louis Ménard. (Du moins M. José-Maria de Heredia nous le dit.) J'ignorais que Leconte de Lisle et Ménard eussent participé avec des fureurs analogues aux agitations révolutionnaires et stériles qui précédèrent immédiatement le second Empire. Mais je vis qu'ils s'aimaient et s'estimaient. Sans doute Leconte de Lisle, qui avait naturellement beaucoup d'esprit et qui s'exerçait au pittoresque en faisant le féroce,

[1] *Le Tombeau de Louis Ménard*, recueil des lettres adressées à M. Édouard Champion par Mme Juliette Adam, MM. Léon Barracand, Maurice Barrès, Marcelin Berthelot, Gaston Boissier, Paul Bourget, Henri Chantavoine, Jules Claretie, François Coppée, Alfred Croiset, Gérome, Fernand Gregh, vicomte de Guerne, Ed. Haraucourt, J.-M. de Heredia, Henri Houssaye, Huysmans, Eugène Ledrain, Charles Le Goffic, Jules Lemaitre, Pierre Louys, Marillier, comte Robert de Montesquiou, Pierre de Nolhac, Gaston Paris, Frédéric Passy, F. Pillon, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Ch. Renouvier, Alb. Vandal, M. de Vogüé, Wallon, Jacques Bainville, Fr. Plessis, etc., avec un portrait de Louis Ménard par René Ménard. Chez Honoré Champion, éditeur.

Louis Ménard et son œuvre, étude précédée du portrait et d'un autographe de Louis Ménard, accompagnée de deux reproductions de tableaux et suivie de *Pages choisies*, par Philippe Berthelot, chez Juven, éditeur.

peignait son camarade comme un assez drôle de corps dans des anecdotes (fausses assurément comme toutes les anecdotes) où Baudelaire faisait le troisième personnage (1). Mais il était évident que Leconte de Lisle, qui n'aimait guère le talent de Baudelaire, respectait Louis Ménard. Je dis bien « respectait ». Un poète, M. Philippe Dufour, qui a fréquenté chez Leconte de Lisle, rend très bien les sentiments de ce maître envers son obscur ami. « J'étais allé voir Leconte de Lisle au moment où la *Revue des Deux Mondes* venait de publier ses *Hymnes orphiques*. Comme je lui parlais de ces poèmes, le maître me dit : Oui, j'en suis content, parce que mon vieil ami Ménard m'a dit que c'est dans ces vers que j'ai le plus profondément pénétré et rendu le génie grec (2). » La jolie phrase, d'un sentiment noble et touchant. Belle amitié de ces deux âmes si parfaitement pures que bien au delà de la soixantaine elles frissonnent d'amour pour une même conception de l'hellénisme. « Tout est illusion », a répété indéfiniment Leconte de Lisle ; une chose pourtant est certaine, c'est qu'il a cru ferme comme un roc à une Grèce qui n'a jamais existé.

Ce grand poète me conduisit un matin chez Polydor, humble et fameux crémier de la rue Monsieur-le-Prince pour me présenter à son vieil ami et contemporain. Je vis des petits yeux d'une lumière et d'un bleu admirables, un corps de chat maigre dans des habits râpés, des cheveux en broussaille : au total, un pauvre qu'on aimait tout de suite, et qui faisait sourire et qui faisait pitié ; mais voilà, il éveillait une sorte de vénération, car c'était une âme d'une qualité douce et noble. Si j'aime un peu l'humanité, que nos amis les disciples d'Auguste Comte voudraient nous faire adorer, c'est pour y avoir rencontré quelques-uns de ces êtres-là, que l'humanité d'ailleurs écrase et méconnaît.

Depuis lors, je n'ai pas cessé de fréquenter à de longs intervalles Louis Ménard. Parfois je montais place de la Sorbonne, dans une maison qu'il s'enorgueillissait d'avoir en propriété. Il occupait à l'étage le plus élevé une sorte d'atelier vitré. Il y faisait figure d'alchimiste dans la poussière et dans l'encombrement. On y voyait toute la Grèce en moulages qu'il nous présentait d'une main charmante et prodigieusement sale.

Parfois encore, nous faisions des promenades le long des trottoirs. Il portait roulé deux fois autour de son cou maigre un petit boa d'enfant, un mimi blanc en poil de lapin. Peut-être certains passants le regardaient-ils avec scandale ; mais dans le même moment il prodiguait d'incomparables richesses, des éruditions, des symbolismes, un tas d'explications abondantes, gentilles, très nobles, autant de merveilles qui tombaient à terre, il faut bien le dire, car c'était si loin des préoccupations du jour, et puis il parlait si bas qu'avec la plus docile bonne volonté on était surchargé. Mais c'est à ce gaspillage même qu'on reconnaît la magnificence intellectuelle.

* *

Ah ! oui, ce Ménard fut un gaspilleur ! Comment l'un des esprits les plus originaux de ce temps, doué des plus rares aptitudes, à la fois peintre et poète, savant et érudit, historien et critique d'art, admiré de Renan, de Michelet, de Gautier et de Sainte-Beuve, a-t-il pu passer jusqu'à sa mort si complètement inaperçu du public ?

L'ardeur de sa pensée démocratique a-t-elle éloigné de lui les craintifs amis des lettres ? a-t-il distrait la gloire en s'essayant dans des genres trop divers ? Il fut gêné de la manière la plus déplorable et la plus comique par un tas d'anonymes. Chimiste, il inventa le collodion qu'il présenta à l'Académie des sciences en 1876 ; mais les dictionnaires spéciaux attribuent cette découverte à un Américain nommé Maynard qui la refit, en effet, après notre Ménard. Plusieurs littérateurs, dont un notamment qui publia comme inédit du Bossuet déjà inséré dans les œuvres complètes, portent les noms de Ménard, Mesnard, Menars, Maynard ; ils n'ont pas peu contribué à embrouiller les idées du public. Il y a quelques mois, comme je cherchais dans un article à donner une image exacte et noble de l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique*, un lecteur du « Journal » m'écrivit : « Merci, monsieur, de m'avoir donné des nouvelles, à ma femme et à moi, du joyeux compagnon qui nous a tant fait rire dans un voyage à Dieppe l'an dernier. Nous avions bien soupçonné que ce charmant garçon écrivait, car personne ne tournait comme lui le calembour. » Mon correspondant s'égarait grossièrement. Le sentiment religieux demeura toujours le centre des préoccupations de Ménard et peut-être rien n'est-il plus étranger à notre esprit français. (Hélas ! notre inaptitude à saisir ce qu'est la religion ne se constate que trop par l'impuissance où nous sommes plus qu'aucun peuple en Europe à résoudre nos difficultés éternelles de cléricalisme et d'anticléricalisme. C'est un problème où s'absorbe depuis des années M. Izoulet, et nous attendons avec impatience le résultat de ses analyses.)

Il faut tout dire : Ménard était un excentrique. Vers

(1) Ménard et Baudelaire condisciples au lycée Louis-le-Grand avaient la même année et chacun dans sa classe, obtenu le premier prix de vers latins au concours général. Il faut noter ce fait car on a souvent rappelé pour dénigrer le baccalauréat ou pour dénigrer Baudelaire que celui-ci a échoué au baccalauréat.

(2) *Le Tombeau de Louis Ménard.*

la fin de sa carrière ne s'avisa-t-il pas de se passionner pour la réforme de l'orthographe? Ses ouvrages n'ayant jamais eu les lecteurs auxquels son rare esprit l'autorisait à prétendre, il s'employa à dégoûter ses rares fidèles. Il fit réimprimer les *Rêveries d'un païen mystique*, au prix de rares efforts, en orthographe réformée. Ce fut ignoble à l'œil. Il appelait cela l'orthographe simplifiée; il ne simplifiait ni la tâche de ses lecteurs, ni la tâche de ses imprimeurs. Pour l'entendre il fallait le lire à haute voix. Quand j'étais directeur de la *Cocarde*, ce magnifique écrivain, ce puissant penseur, cet insensé, oserai-je ajouter, nous fit le grand honneur de nous donner diverses pages très importantes. Ah! quel scandale! et quel travail pour les compositeurs! Il fallait plus de cinq épreuves pour arriver à maintenir les fautes que la grammaire réprouve et que Ménard exigeait. Quand le secrétaire de rédaction donnait enfin le bon à tirer, le public se fâchait : « Quel charabia incompréhensible! » et Louis Ménard se désolait : « En dépit de mes recommandations, ils ont encore corrigé mes fautes. »

J'ai un homonyme, M. Jean Barès, qui est venu de Colombie à Paris pour réformer la langue française. C'est un galant homme et qui donne l'exemple du sacrifice de toutes les manières, car il consacre ses ressources à subventionner ceux qui écrivent aussi mal que lui, et puis il a commencé par s'exécuter en supprimant un *r* dans notre nom. Mais que voit-il d'agréable à supprimer un redoublement auquel mon œil était habitué? Et pourquoi ne s'appelle-t-il pas Jan, comme jambon? Il y en a un autre qui écrit Maurice par un *o* : Morice, c'est bien son droit. Mais l'avantage? Puisque toute manière d'écrire est conventionnelle et que la seule prononciation ne dit guère s'il faut écrire Moris, Morice, Maurice, Mauris, je m'en tiendrai au seul usage, et je ne perdrai pas mon temps à apprendre de nouvelles manières d'écrire aussi arbitraires au total que les traditionnelles... Mais il y a, me dit-on, des mots difficiles à retenir, des règles compliquées... Eh bien! qui vous empêche de faire des fautes d'orthographe? On ne vous mettra pas à l'amende.

Comme je suis convaincu que M. Jean Barès échouera, je passe condamnation sur son cas, d'autant plus qu'il était sympathique à Louis Ménard et que nous lui devons une page délicieuse. Je veux la transcrire d'une pensée si charmante et d'un aspect si bizarre, tel que M. Jean Barès l'a donnée dans le *Tombeau de Louis Ménard* :

« Malgré tous ses déboires, Ménard avait conservé un fonds de gaité qi, de temps en temps, se montrait dans un cadre où pétillait l'esprit.

« Lors de sa dernière vizite au *Réformiste*, nous cauzames longuement de la réforme, de la vie et même de la mort q'il sentait venir.

« — Je suis vieus et bien cassé, me dizait-il, néanmoins une bien grande et bèle dame est devenue amoureuse de moi et a solicité mon portrait.

« — Diable, lui dis-je, cète dame ne semble pas vous croire aussi cassé qe vous prétendez l'être.

« — Je n'en sais rien, me dit-il, mais le faitest vrai.

« — Mais, mon cher maître, je n'en doute pas.

« — Oui, je vois qe vous en doutez, mais pour qe vous n'en doutiez plus, je vais vous dire son nom.

« — Come vous voudrez.

« — Eh bien, la dame en question n'est autre qe la Ville de Paris qi m'a demandé le portrait dont je vous ai parlé pour le placer au muzée du Luxembourg.

« Aussitôt son explication terminée, le cher maître se mit à rire et je fis come lui, bien qe ce fut un peu à mes dépens.

« Un moment plus tard, Ménard reprenait :

« — La Ville de Paris n'est pas la seule dame qi me dézire, je suis aussi courtizé par une autre. Cète dernière est moins bèle, mais èle est encore plus puissante, ce qi ne sufit pas à me la faire aimer. Néanmoins, èle sait qe je ne la crains pas. Voulez-vous savoir son nom?

« — Je veus bien.

« — Ele s'apèle la Mort.

« Hélas! les deus amoureuzes de l'inoubliable et grand Louis Ménard ont obtenu satisfacsion : l'une a reçu le portrait et l'autre a emporté l'orijinal. »

Quelle charmante histoire, n'est-ce pas! mais quelle orthographe! Ah! quel indépendant, ce Ménard! En voilà un qui ne conçut point la vie d'artiste, de philosophe comme une « carrière » qui d'un jeune auteur couronné par l'Académie française fait un chevalier de la Légion d'honneur, un officier, un membre de l'Institut, un commandeur, un président de sociétés, puis un bel enterrement.

Il posséda toutefois un disciple, M. Lami, esprit exalté, mais d'une rare distinction; il ne le garda pas longtemps. Après avoir prié Brahma toute une nuit, M. Lami se jeta par la fenêtre en disant : « Je m'élance dans l'éternité. » Droz ne voulut pas croire à cette mort extraordinaire : « Je savais qu'il était fou, disait-il à Ménard; mais je croyais que c'était comme vous (1). »

* * *

Parce que nous aimons l'ordre et que nous savons la nécessité d'une hiérarchie professionnelle, nous avons toujours tenu en tant qu'homme de lettres à

(1) Philippe Berthelot, *Louis Ménard et son œuvre*.

mépriser les crétins heureux et à servir les véritables maîtres. C'est dans ce sentiment que nous apportons aujourd'hui notre hommage sur la tombe de cet homme exquis et que nous voudrions aider à développer son influence sur la pensée française.

Quelques mois après la mort de Ménard, un jeune écrivain, de qui il faut louer la piété et le goût, lui a élevé un tombeau, comme on en fit au XVIe et aussi au XIXe siècle pour les poètes mémorables. Pour construire ce *Tombeau de Louis Ménard*, M. Édouard Champion a demandé à un grand nombre de nos contemporains de lui résumer ce qu'ils savaient de la vie et de l'œuvre du mort, et il a fait précéder leur témoignage d'un chapitre enthousiaste où il marque sa vénération pour notre terre française et pour nos morts. Je ne saurais trop féliciter M. Champion de s'attacher à recueillir dans Ménard tout ce qui peut servir la grande thèse du racinement. Il nous faut inventer des ancêtres à nos idées. Ils ajouteront leur autorité à ce grave enseignement *par la terre et par les morts*, auquel nous nous sommes dévoués et qui chaque jour rallie de magnifiques appuis.

Oui, nous sommes obligés de nous réfugier, — comme aux époques d'invasion les indigènes gagnent les hauts lieux, — sur les hautes idées que je résume en deux mots : « Notre terre nous donne une discipline et nous sommes les prolongements de nos morts. » Louis Ménard ajoute à l'autorité et surtout à la poésie de ces sublimes méditations.

Ménard, dans son dernier temps, m'écrivait : « Je vous donnerai très volontiers de la copie pour le journal que vous voudrez. Je viens de terminer la dernière leçon de mon cours de l'année prochaine sur les lois morales de l'histoire : j'ai essayé de justifier les Dieux. Peut-être aimeriez-vous mieux quelque chose sur le culte des morts, qui est la religion de l'avenir. Je fais tout ce que je puis pour y faire croire les autres. Quel malheur que le spiritisme ne soit qu'une plaisanterie. »

Assurément, et cette dernière ligne le marque assez, Ménard n'a pas donné un plein sens à notre croyance commune dans l'action indéfinie des morts. Qu'avons-nous besoin de les évoquer par le spiritisme, puisqu'ils vivent en chacun de nous et que nous, les vivants, nous sommes en même temps les morts ? Quoi qu'il en soit, il a écrit sur ce culte des morts une des pages les plus émouvantes de la haute littérature contemporaine :

Si vous voulez savoir comment une religion commence, ce n'est pas les philosophes qu'il faut interroger; regardez dans la profondeur des couches sociales, vous y verrez les deux mots qui sont gravés sur la grosse cloche de Notre-Dame : *Defunctos ploro*. Une famille est réunie pour l'anniversaire d'un grand deuil. La place du père est vide à la table commune. « Il est toujours au milieu de nous, dit la mère. Il veille sur ceux qu'il protégeait et qui sont réunis en son nom. Qu'il maintienne entre nous tous la paix et la concorde; prions-le de nous aider à supporter les épreuves de la vie et d'écarter celles qui seraient au-dessus de nos forces. Qu'il nous éclaire et nous conduise toujours dans le droit chemin, qui mène vers lui. » Si, parmi les fils, il en est qui ne soient pas portés à croire à l'existence personnelle des morts, vont-ils combattre cette croyance, qui est pour leur mère veuve un espoir de réunion ? Non, car il n'y a pas plus de raison scientifique pour nier que pour affirmer. Ils traduiront la prière dans une autre langue :

« Ce que nous pleurons, ce n'est pas un corps rendu à la terre, c'est une affection qui nous enveloppait, une conscience qui nous dirigeait. Ce qui était lui, c'étaient ses conseils, ses bienfaits, ses exemples : tout cela est vivant dans notre souvenir. Que sa pensée nous soit toujours présente dans les luttes de la vie. Il y a des heures où l'ombre est bien épaisse : que ferait-il à notre place ? Que nous dirait-il de faire ? C'est là qu'est le devoir, par cela que nous pensons à lui, sa force bienfaisante s'étend sur nous comme pendant sa vie : c'est ainsi que les morts tendent les mains aux vivants. »

Rendons hommage à ces fortes pensées d'un philosophe; ne chicanons pas sur les points où elles s'écartent de notre conception, mais plutôt, munis d'une autorité si puissante pour nous émouvoir, ne craignons pas de poursuivre notre méditation, de nous livrer au courant, d'aller jusqu'au bout...

Voici, sur notre sol de France, une autre famille rassemblée. En deuil, elle aussi. La mère, les fils font voir un profil étranger. Son mari, leur père, était Allemand, Anglais, Italien. La pensée qui animait ce mort est toujours vivante dans leur conscience. Je ne leur demanderai pas de conseil. Je les écouterai avec intérêt, car, dans leurs âmes, il y a pour moi tant de choses nouvelles, surprenantes; et toujours je leur marquerai de l'estime, car ils appartiennent à de grandes nations; mais plus ils me parleront avec sincérité, en honnêtes gens, plus je devrai me méfier, car la vérité allemande et l'anglaise ne sont point la vérité française, et peuvent nous empoisonner. En vain, cet étranger, quand il se fit naturaliser, jura-t-il de penser et de vivre en Français; en vain a-t-il lié ses intérêts aux nôtres, le sang s'obstine à suivre l'ordre de la nature contre les serments, contre les lois. Il est notre hôte, ce fils d'outre-Rhin, d'outre-mer; nous lui devons la sécurité et toutes les sympathies généreuses. Nous ne lui devons pas une place dans les pouvoirs du pays. Laissons-le d'abord prendre notre température, et par des racines qui naîtront, se nourrir de notre terre et de nos morts. Les petits-fils, eux, seront des Français autrement que par une fiction légale. Il faut commencer par ne pas imposer à des étrangers

de trop lourdes responsabilités pour ne pas être amené à leur infliger de trop durs châtiments. Des Français trop récents ont, dans ces dernières années, beaucoup troublé la conscience nationale. On épurerait celle-ci par une loi prudente sur les naturalisations...

Ménard était de nos amis politiques. J'ai eu l'honneur de l'avoir pour collaborateur à la *Cocarde* (septembre 1894 à mars 1895), où furent ébauchées toutes les idées d'une régénération française. Il s'agissait de faire « sentir que le parti fédéraliste était le parti national et que le parti national perdrait les trois quarts de ses forces s'il ne devenait pas un parti fédéraliste. On insista pour substituer au patriotisme administratif un patriotisme terrien et remplacer l'image de la France idéale chère à quelques rhéteurs par l'idée d'une France réelle, c'est-à-dire composée, comme dans la réalité, de familles, de communes et de provinces : tous éléments non point contraires ou divisés entre eux, mais variés, sympathiques et convergents (1). » Louis Ménard a publié dans la *Cocarde* une belle étude : *les Classes dirigeantes et les ennemis de la Société.* Philippe Berthelot l'a recueillie dans son livre, en y laissant des sous-titres qui, si ma mémoire ne me trompe pas, furent introduits par nos soins dans un texte beaucoup trop dense pour un public de journaux.

Pour qu'on ne nous soupçonne pas d'attirer à nous plus que de raison un mort, je citerai ce billet qu'il m'écrivait peu avant l'élection de M. Loubet :

« Mon cher Barrès, le Congrès va se réunir et son choix peut amener une guerre civile, car l'opinion publique est trop divisée pour se rallier sur le nom d'un politicien. Mais si la Ligue de la Patrie française et la Ligue des Patriotes posaient la candidature du commandant Marchand à la présidence de la République, tous les partis s'uniraient sur le terrain national et la honte de Fachoda serait lavée.

« LOUIS MÉNARD. »

* * *

Au reste, gardons-nous de forcer la note. Il faut que je me méfie d'une disposition à trouver partout des collaborateurs. Le jeune Édouard Champion, par sa préface charmante d'ardeur et surabondante de jeunesse a flatté ma manie. Revenons au Ménard global, tel que vous le distinguerez dans ses pages choisies que vient de publier Philippe Berthelot.

Il se peut qu'en cultivant notre goût, c'est-à-dire notre amour du vrai, nous atteignions à tel degré d'où certain morceau fameux comme la *Prière sur l'Acropole* nous semble détestable et certainement composé pour nous étonner, loin du Parthénon et d'Athènes, dans les ingéniosités du cabinet. Ces jours-là, telles pages de Louis Ménard et, par exemple, celles qui sont intitulées *Sacra privata* et le *Culte des Morts*, peu propres à retenir un novice, — car voilà des morceaux qui ne sont point truculents ! — nous donnent le plaisir d'approcher de la perfection. (Au reste, ne tenez aucun compte de cette réflexion s'il ne vous est jamais arrivé, en lisant Thucydide ou Sophocle, de mépriser tout ce qui fait l'objet ordinaire de nos préférences.)

Les gens de lettres eux-mêmes, et cela éclate avec une évidence de scandale dans le *Tombeau de Louis Ménard*, ignorent pour la plupart ou ne comprennent point Ménard. C'est que peu d'« écrivains » soupçonnent ce qu'est l'art d'écrire. A notre époque, il y a plus de gens à tempérament que de gens cultivés, plus de désordre génial que de goût pour la perfection.

Philippe Berthelot fait précéder les *Pages choisies* qu'il publie d'une étude longue et très nourrie sur Louis Ménard. Je ne m'étonne point de cette piété chez le fils de l'illustre chimiste. Par Renan, Louis Ménard avait fait connaissance de M. Marcelin Berthelot, avec qui il se lia. « Ménard venait souvent déjeuner à Sèvres pendant la belle saison, et faisait avec M. Berthelot des promenades péripatéticiennes dans les bois paisibles de Chaville et de Viroflay, du rond-point de l'Arbre-Vert au carrefour du Hêtre-Rouge. C'est sous cette influence et celle de Renan que Ménard se décida à donner un corps à ses idées sur la Grèce, la morale primitive et le polythéisme hellénique. »

Il y avait bien des années que Philippe Berthelot projetait cette étude sur Ménard. La dernière fois que je vis celui-ci, il se réjouissait du projet et s'inquiétait des retards. Au reste, je me serais bien mal expliqué si vous voyiez là quelque médiocre vanité d'auteur. « Ne parlez pas de moi, parlez de mes idées », disait-il à son jeune admirateur. Philippe Berthelot promit à Ménard « de bien parler des dieux d'Homère ». Le pauvre et délicieux homme est mort sans cette satisfaction qu'il attendait impatiemment.

Le livre y gagne d'être global. Il embrasse Ménard de la vie à la mort. Je veux citer une belle page : « Louis Ménard est mort le 9 février 1901, dans cette petite rue du Jardinet qui traverse la cour de Rohan, blottie au creux d'un mur d'enceinte du vieux Paris ; c'est là qu'il s'est éteint au milieu des ouvriers et des gens du peuple, pour qui il avait rêvé la justice ; au ras de terre, car il ne pouvait plus marcher. A son chevet, le vieux païen a cru voir la sombre figure

(1) Charles Maurras, *l'Idée de la décentralisation*, une brochure de la *Revue encyclopédique*, 1898.

des Erinnyes, et il a confessé ses fautes. Mais devons-nous oublier l'indifférence du siècle? A son heure dernière, accablé par le sentiment de sa solitude, il a douté de son génie. Il est parti, délaissé par ceux à qui il avait tout donné, mais pardonné de celle qu'il avait aimée et méconnue: c'est à peine si l'on a pu mettre dans sa main fermée une de ses belles médailles grecques, l'image divine d'Athènes, l'obole que réclamait Charon. »

Il y a dans ces lignes harmonieuses et voilées tout le drame intime de la vie de Ménard. Mais Philippe Berthelot a bien raison de n'y point insister. Il se conforme à la promesse qu'il fit au vieux philosophe; il parle des dieux de la Grèce.

« La conception religieuse de la Grèce est inséparable de son génie : la notion qui lui est particulière, c'est l'idée de la loi; les divinités helléniques sont des lois vivantes dans la société comme dans la nature... La mythologie est la clef de la civilisation grecque; longtemps on l'a traitée comme un recueil de fables enfantines; aujourd'hui le principe de la symbolique est un fait acquis : les religions sont des ensembles de symboles, des idées exprimées par des images. Ménard a soulevé le voile des symboles de l'hellénisme avec une délicatesse infinie... »

Qu'on y aille voir dans Ménard lui-même. Je ne connais rien à ce symbolisme. Oserais-je le dire : il m'ennuie. J'en ai beaucoup de honte, car un autre philhellène, Charles Maurras, a dit avec une singulière force : « Aussitôt que le beau lui cause de l'ennui, un honnête homme s'examine et travaille à se corriger. » Je suis cet honnête homme; j'ai visité la Grèce et j'ai encore beaucoup à travailler.

Pour les Ménard et pour les Maurras, Athènes est moins une ruine divine et l'une des trois grandes histoires (avec la juive et la romaine) qu'une source d'énergie et un symbole moral, une leçon d'ordre et d'harmonie. C'est ainsi que nous voyons, dans un autre camp, des « intellectuels » faire tenir dans les noms de Tolstoï, d'Ibsen et peut-être de Nietzsche, une théorie de la vie. Ils mettent dans ces écrivains toutes leurs inquiétudes, toutes leurs révoltes, toutes leurs haines (total : anarchie). Il y a des hommes, des villes et des œuvres d'art qui sont des drapeaux.

Ménard se dit un polythéiste. C'est ce qu'un catholique autorisé lui conteste. Après avoir cité une page que je trouve excellente, intitulée *Sacra privata*, le Père Henri Brémond, dans les *Études*, écrit : « De telles pages nous aideraient, et d'autres en grand nombre, à démêler, au milieu des formules équivoques et des vagues symboles, la vraie pensée de Ménard. De bonne foi, il se croyait païen, le dernier des païens, le dernier prêtre de tous les dieux, *sacerdos omnium deorum*, et il ne prenait pas garde que rien n'est moins païen que de laisser ainsi une porte ouverte sur l'infini. J'aurais voulu sur ce point le voir aux prises avec l'auteur d'*Anthinea*, un Grec authentique, celui-là, et, à mon vif regret, le plus orthodoxe païen qui soit au monde. Non, certes, que M. Charles Maurras soit plus intolérant que Ménard; mais il y a tolérance et tolérance, et notre jeune philosophe n'aurait aucune peine à montrer, dans la tolérance du païen mystique, l'inquiétude, l'impatience de la limite, le souci, en un mot, du divin et de l'infini. C'est par là que, sans le savoir et sans le vouloir, Louis Ménard n'est peut-être pas loin de nous (1). »

Charles Maurras a confirmé le Père Brémond, J'ai visité Athènes avec le Père Brémond, et nous étions un peu confus de perdre si volontiers près de la petite église de Daphné un temps précieux que nous aurions pu tout donner au rocher de l'Acropole. Mais comment « travailler à me corriger », où trouver la vraie conception polythéiste, si je ne dois plus croire à l'hellénisme de Ménard? Je ne suis pas né pour me faire une conception personnelle de l'antiquité grecque, et je vois beaucoup de conceptions absolues qui se contredisent.

* * *

J'aime en Ménard une destinée manquée, parce qu'elle a été associée aux convulsions stériles de ce siècle. C'est dans un volume très renseigné (2), mais bien fâcheux par sa complaisance à recueillir des anecdotes salissantes, — encore une fois, on fait tout dire à des anecdotes, et vraiment elles ne nous renseignent que sur celui qui les raconte, — qu'on verra le mieux les agitations de Ménard disciple de Blanqui. Quelle bonne volonté, et quel pitoyable résultat! Je ne l'en blâme point, je le plains d'avoir vécu dans une époque où la France qui nous porte tous allait à la dérive.

(1) Ménard était chargé d'un cours à l'Hôtel de Ville. Il y justifia les miracles de Lourdes. « J'aime beaucoup la sainte Vierge, m'écrivait-il, son culte est le dernier reste du polythéisme. Avez-vous vu ma leçon sur le féminin? J'explique scientifiquement les miracles de Lourdes. » En même temps il faisait l'éloge de la Commune. Au résumé ses cours devaient mécontenter tout le monde. Cependant, comme personne ne les suivait, le scandale n'alla pas loin. En hiver, Ménard restait dans la loge du concierge de l'Hôtel de Ville. Pourquoi chauffer et éclairer une salle? N'était-il pas là très bien pour causer avec l'ami qui le rejoignait? Voici toutefois comment il concevait son cours : « En créant l'enseignement populaire supérieur, me disait-il, la ville de Paris a voulu travailler à l'éducation morale du peuple en même temps qu'à son instruction universelle. L'histoire universelle que je suis chargé d'enseigner à l'Hôtel de Ville a pour objet, moins de satisfaire une vaine curiosité de l'esprit que d'élever le cœur par de nobles exemples, et je n'ai rien trouvé d'aussi beau dans toute l'histoire du monde que l'héroïsme déployé pendant sept ans par le peuple pour conquérir sa liberté. »

(2) *Leconte de Lisle et ses amis*, par Fernand Calmettes.

Ménard lui-même semble avoir senti qu'il était incapable (tout comme notre nation depuis un siècle) de formuler ses besoins et de réaliser ses aspirations politiques. Il m'écrivait peu avant sa mort : « ... J'ai tellement horreur de la monarchie que je n'emploie jamais le mot « Dieu » au singulier. Je suis aussi loin du plébiscite de Déroulède que du parlementarisme de Mézières; je ferai de l'opposition tant qu'on n'aura pas établi à Paris la démagogie de Périclès. » Puis il ajoutait : « S'il faut une transaction, qu'on nomme Déroulède président de la République, Marchand ministre de la Guerre et Rochefort ministre des Affaires étrangères, pour faire une alliance offensive et défensive avec les Boers et avec Ménélick. »

Aurais-je dû supprimer cette seconde partie de la lettre ? Oui si le lecteur néglige d'éclaircir tout cela par le sourire de Ménard. Rappelez-vous tel autre trait que je citais plus haut d'après une de ses lettres sur le culte des morts. « Je fais tout ce que je peux pour y faire croire les autres. Quel malheur que le spiritisme ne soit qu'une fumisterie. » Peut-être un philosophe est-il absolument incompréhensible pour les hommes d'action au milieu de qui il s'aventure. Aussi prêt qu'eux-mêmes à se dévouer, et plus désintéressé puisqu'en donnant son temps il donne une chose précieuse dont ne savent que faire des hommes étrangers à toute méditation, il est toujours disposé à mépriser au nom de ce qu'il désire des résultats partiels sur lesquels s'illusionnent ses grossiers collaborateurs. Le scepticisme de Ménard n'entame en rien sa sincérité, qui allait jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'au délire religieux, mais c'est pourtant d'un homme mal adapté aux besognes de la politique.

En 1897, lors de la guerre gréco-turque, Ménard a publié un petit livre : *La Guerre moderne et la Guerre de l'indépendance*. C'est, précédé d'une préface, l'ouvrage d'un Grec, M. Gennadios, qui en 1870, est venu combattre pour nous. Le précis est excellent; la préface une lecture héroïque. « Si j'avais l'âge, l'illustration et la fortune de lord Byron, je voudrais finir comme lui », écrivait Louis Ménard. Il faudra pourtant qu'un jour on revise en France (j'imagine que c'est fait en Angleterre) la légende de Byron à Missolonghi. Dans sa réalité, ce fut bien pitoyable. Le linceul a tout couvert. Les poètes emportent tout s'ils deviennent martyrs. Mais s'ils ne meurent pas sur la barricade?

J'aurais voulu qu'Édouard Champion ou Philippe Berthelot glissassent dans leurs volumes une lettre de Leconte de Lisle à Ménard qui est vraiment pleine de haute raison. Elle fait voir l'erreur de notre philosophe, qui laissa trop longtemps la politique gâter sinon son cerveau, du moins son activité.

C'était, après les journées de Juin, en date du 7 septembre 1849 (1).

> Je comprends, lui écrivit Leconte de Lisle, qu'on ait foi en quelques principes supérieurs, généraux, abstraits à l'aide desquels on édifie spéculativement un système d'idées politiques et sociales. Non seulement je pense qu'il est permis à l'artiste de professer de tels principes, mais encore je lui en sais gré. Ce qui élargit le sens moral et élève l'intelligence est digne de désirs, d'attention sérieuse et d'études constantes.
>
> L'artiste peut même descendre, à un moment donné, dans le domaine des choses passagères, afin de témoigner en passant et de la sincérité de sa foi, et de son aptitude à vivre, s'il le voulait, de la vie vulgaire.

Leconte de Lisle, on le sait, alla jusqu'à s'occuper d'organiser des élections en Bretagne. Il partit pour Rennes et au nom d'un parti posa, soutint des candidatures. Soit! Mais qu'un homme de grande culture *s'absorbe* en des préoccupations d'un ordre secondaire, sujettes à varier tant de fois au gré des sympathies et des antipathies individuelles, et sous l'empire desquelles on en vient à subordonner les principes aux hommes et les idées aux faits, voilà ce que Leconte de Lisle n'admet pas, et il en donne ses raisons :

> Comment ne voit-il pas (l'artiste, le philosophe, l'homme de haute culture) que tous ces hommes voués aux brutalités de l'action, aux divagations banales, aux rabâchages éternels des mesquines et pitoyables théories contemporaines, ne sont pas pétris du même levain que le sien? Comment ne s'aperçoit-il pas que ces hommes paraissent s'inquiéter de la réalisation d'un idéal quelconque, parce qu'ils ont beaucoup plus de sang dans les veines que de matière cérébrale dans le crâne?

A ces naïfs qui veulent enrégimenter chacun et qui vont répétant chaque jour, chaque jour depuis des siècles : « l'heure est venue, l'instant est décisif », Leconte de Lisle répond :

> Ne me dis pas que la lutte est ouverte entre les principes moraux que nous confessons tous les deux et les iniquités sociales de ce temps. Il y a bien des siècles que cette lutte est commencée, et elle se perpétuera jusqu'au jour où le globe s'en ira en poussière dans l'espace. Mais il n'est pas qu'une seule façon d'y prendre part. Les efforts et les modes d'efforts varient en raison de la diversité et de la hiérarchie des esprits, et les grandes œuvres d'art pèsent dans la balance d'un autre poids que cinq cents millions d'almanachs démocratiques et sociaux.

(1) M. Marius Ary Leblond devrait se hâter de nous donner un « Leconte de Lisle » dont on connaît des extraits [illegible] manque peut-être la connaissance directe de l'homme, mais qui, tel quel, sera précieux par les documents qu'il contiendra et par les compléments qu'il pourra susciter.

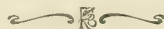
Cette phrase-là, elle est à retenir ; elle peut servir à tous ceux qui, s'étant assurés de la vérité, s'épouvantent s'ils n'ont pas les moyens d'en assurer la réalisation ; eh bien ! qu'ils produisent les émotions qu'elle a soulevées en eux et peut-être seront-ils, dans leur retraite même, de bons ouvriers, et dans leur isolement, des chefs.

Et Leconte de Lisle concluait :

> En vérité, n'es tu pas souvent pris comme moi d'une immense pitié en songeant à ce misérable tracas de pygmées, à ces ambitions malsaines d'êtres inférieurs? Va, le jour où tu auras fait une belle œuvre d'art, tu auras plus prouvé ton amour de la justice et du droit qu'en écrivant vingt volumes d'économie politique.

Ces réflexions, Leconte de Lisle ne les adressait pas simplement à Ménard. Il se traçait une règle de vie. Dès cette date, le grand poète des *Poèmes barbares* et des *Poèmes tragiques* se donna tout à son œuvre littéraire, et quoi qu'on pense de celle-ci, c'est par elle qu'il vaut et qu'il agit encore. Je regrette qu'il ait convaincu imparfaitement Ménard. Ne cherchons pas dans les excentricités réelles, ni dans les heurts de Louis Ménard, le secret de son demi-échec. Ce délicieux esprit a négligé d'exprimer ses passions totales par les moyens qui lui étaient propres. Aussi bien s'il est méconnu, c'est qu'il s'est mal fait connaître. Il est mort sans nous avoir rendu clairement intelligibles les liens qu'il voyait entre Blanqui et Périclès. Il a été sur toutes les barricades, il eût mieux servi ses idées en nous faisant comprendre nettement ce qu'il entendait en rêvant d'établir dans Paris « la démagogie de Périclès ».

MAURICE BARRÈS.



LE DROIT A LA BEAUTÉ

Celle des sciences qui fait assurément le plus de progrès et les plus rapides, est la science des droits de l'homme. On vient encore d'en découvrir un nouveau : le droit à la Beauté. Voilà une noble formule. Mais je me méfie des formules. On en peut dire ce qu'Ésope dit de la langue, qui est ce que nous avons de meilleur et de pire. — Je dois un gage pour cette citation usée, et d'application prévue à tous les cas où le « pour » balance le « contre ».

Le premier avantage des formules est leur concision : elles dosent les mots, et n'en reçoivent que le minimum mathématiquement indispensable. Elles définissent la pensée, ce qui est une manière plus rigoureuse de l'exprimer, mais non pas moins expressive : car elles ne répudient ni la couleur ni l'éclat ; toutes les figures de rhétorique s'y peuvent combiner en raccourci ; l'effet est d'autant plus intense qu'il est plus brutal et plus bref. Un principe « formulé » est acquis, classé, étiqueté. La formule qui l'enveloppe, le protège, comme une armure étroite, seyante et sans défaut. Il est invulnérable et inattaquable. Il s'impose à la mémoire et, par suite, à la raison, pour le même motif et par le même procédé que les aphorismes antiques, condensés en un vers-proverbe. Il prend, de même, tournure et valeur d'oracle, il devient dogme, il apparaît surnaturel et révélé.

A chacun de ces avantages correspond un danger. La concision, qu'on n'obtient qu'à force de dégager l'essence de l'idée, peut aussi bien être un indice qu'on ne l'a ni analysée ni dégrossie : et cela ne se discerne pas à première vue. Toute formule a un air d'exactitude et de signification profonde, qui peut, en effet, n'être qu'un air, et travestir une idée fausse, vague ou insignifiante. Une proposition douteuse, exprimée catégoriquement, passe pour vérifiée, et par ce même procédé que j'ai dit, qui est cette fois déplorable, elle se classe dans la mémoire sous la seule garantie de son étiquette, elle s'impose à la raison, elle usurpe un caractère d'absolu, elle vole une place de vérité.

Je reviens au nouveau droit. Je me rappelle fort bien quand je l'ai entendu pour la première fois affirmer. C'était au Théâtre de la Renaissance, où se jouait une pièce de M. Octave Mirbeau, *les Mauvais Bergers*. Des grévistes présentaient à un patron leurs revendications de tout ordre, et, entre autres, réclamaient la création d'une bibliothèque, attendu que, « nous aussi, nous avons droit à de la beauté ». J'applaudis. Au théâtre, on applaudit ou on se révolte, selon que les idées vous touchent ou vous froissent, on ne les critique point ; outre que la rapidité du jeu ne vous en laisserait pas le loisir, on les juge sur l'impression qu'elles causent, et non sur leur valeur d'idées — ce qui n'est pas une excellente façon de juger les idées. On ne peut nier que l'idée d'un droit à la Beauté soit touchante et, surtout, que le choc de ces deux mots soit heureux. Il faut reconnaître aussi que la formule, appliquée cette fois, en dépit de sa généralité menaçante, à une espèce déterminée, offrait un sens tout de suite compréhensible et clair. Enfin, le grand comédien Guitry, en la proférant, la commentait, l'illustrait d'un geste, ensemble gauche et ambitieux, qui était simplement une merveille de mimique intelligente.

Je demeurai longtemps sur cette bonne impression et je gardai le plus favorable souvenir du droit à la Beauté. J'en ouïs parler plus de cent fois, je crois bien que j'en parlai moi-même sans éveiller ma propre méfiance ; et elle dormirait encore sans doute si la formule primitive ne s'était depuis délayée en

un lieu commun, qu'on nous ressert avec un peu d'indiscrétion, et qui finirait, en vérité, par donner sur les nerfs aux plus patients. Quoique la galanterie soit légitime de revendiquer d'abord pour Mimi Pinson le droit dont il s'agit, j'avoue que je commençai justement de me mettre sur mes gardes lorsque cet apostolat commença de sévir ; et je n'assistai point sans humeur à cette résurrection des grisettes, dont nous avions vu si souvent mourir la dernière que nous étions bien en droit d'espérer qu'à la fin il n'y en avait plus.

Je ne veux point me mêler de la polémique qui s'en est suivie : c'est même parce que je la crois close que je hasarde de dire mon mot. Je ne touche qu'à la formule. Pour la discuter, il faut la comprendre. Il y a un bon procédé, indiqué par M. Taine dans ses *Philosophes classiques :* c'est de traduire en français ce qui nous séduit et que nous ne sommes pas trop sûrs d'entendre. Ne nous dissimulons point que le procédé est impitoyable et que, neuf fois sur dix, cette réduction au français réduit à peu de chose la proposition sur laquelle on opère ainsi.

Au fait, même si nous demeurions dans l'abstrait (comme la nature même des termes que nous critiquons nous y convie), nous aurions beau jeu pour établir que, d'abord, nous ne savons pas de quelle beauté on nous parle : mais n'importe, et de quelque beauté qu'il s'agisse, il faut bien, en définitive, ou la sentir chez autrui, ou soi-même la posséder ; or, dans l'un ni dans l'autre cas je ne vois que la beauté puisse faire l'objet d'un droit. Mais ne nous attardons pas à ces chinoiseries philosophiques et grammaticales. Traduisons. Il y aurait mauvaise foi à équivoquer, et j'ai déjà dit que, du moins à l'origine la formule présentait un sens clair. Je m'y reporte, sans me soucier si, par la suite, ceux qui l'ont vulgarisée, l'ont en même temps déviée.

Elle veut dire que, pour les humbles comme pour les favorisés, il n'y a pas que le pain du corps ; que les nécessiteux ne sont pas des spécialistes, pour qui rien ne compte hors les choses de nécessité ; qu'enfin la Beauté, — c'est, j'imagine, tout ce qui orne la vie, l'élève, la fait plus particulièrement humaine, — la Beauté ne doit pas être le privilège d'une aristocratie.

Et qui donc l'a osé prétendre jamais, que la Beauté doive et puisse être un privilège? Voilà le danger des termes trop généraux : car on ne peut qu'être d'accord sur le principe, et on ne s'entend plus dès qu'on en vient à dénombrer ces choses, qui ornent la vie, qui l'élèvent, qui la font particulièrement humaine. Je le gagerais, ceux-là mêmes — dont, bien entendu, je ne suis point — qu'effraie la diffusion du savoir, ne consentiront jamais à reconnaître qu'ils retranchent rien de l'humanité des humbles, encore que ce beau sens latin du mot « humanité » dût les éclairer à ce sujet. Nul n'avoue, et, de bonne foi, nul ne pense admettre des privilégiés de l'idéal. Qu'il en soit dans la pratique, c'est une autre question ; mais il m'apparaît presque oiseux de proclamer un principe que nul ne peut nier décemment, que nul en effet n'ose nier, et que nul n'a nié jamais : car l'Antiquité même l'a beaucoup moins méconnu qu'on ne pourrait croire, et les esclaves n'y furent pas toujours des bêtes de somme ; et le Christianisme l'a encore moins méconnu, puisqu'il a restreint l'inégalité aux biens terrestres, et qu'en cette vie ou dans l'autre, il a fait, du Paradis comme de l'Église, une propriété collective et une maison commune.

La noble utopie d'un droit à la Beauté ou à l'Idéal, n'est point neuve : elle n'est que renouvelée par l'expression. Et cette expression, qui m'avait séduit, je serais à présent tenté de la trouver fâcheuse : car le mot « droit » a des allures de revendication et réduit une question humaine à n'être plus que sociale. On résout les problèmes comme on les pose : il ne sied point de poser celui-ci, qui est esthétique, comme s'il était économique. On ne saurait dire de la Beauté qu'elle est mal distribuée, comme de la richesse ; ni souhaiter dans les mêmes termes une distribution meilleure de l'une et de l'autre, que l'on attendrait pour un peu d'une organisation meilleure de la société, attribuant à chacun, du même coup, sa petite ration de beauté avec sa petite ration de pain.

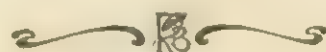
Si les humbles sont aujourd'hui, je le crains, plus déshérités d'idéal qu'en aucun temps, qu'y peut l'État ? Je ne crois pas qu'il n'y puisse rien ; mais, certes, il n'y peut rien que de négatif et de préventif. Que la collectivité se défende contre les vices qui abâtardissent la race ; qu'elle me préserve de naître dégénéré ; qu'elle me cultive dans la petite mesure du possible, et me fasse un peu plus apte à sentir et à comprendre ; que si je suis prolétaire et si je travaille de mes mains, elle édicte des lois libérales qui m'assurent une portion congrue de loisir : là est le terme de son action. Et que m'importe qu'on me dise : « Tu as maintenant deux heures pour regarder les étoiles », s'il n'y a pas d'étoiles au ciel pour moi ?

Ce n'est point la société qui me fournira d'idéal s'il en manque, ou s'il n'en est point à ma mesure et à ma portée. L'humanité moderne en est riche, mais elle en est avare pour les petits, en dépit de ses hypocrisies et de ses snobismes philanthropiques, en dépit de ses pitiés même sincères, que de hautains penseurs lui ont reprochées comme des faiblesses.

Sa science et sa philosophie sont inaccessibles. Son art qui, par boutades, se prétend démocratique, est

et reste loin du peuple. Sa morale nie la morale avec Nietzsche ou se range au stoïcisme antique, et n'émeut que ceux-là qui lisent le livre du divin Marc-Aurèle, écrit sous la tente, dans le camp assiégé par les barbares.

Abel Hermant.



LE SERVICE DE DEUX ANS ET L'UNIVERSITÉ

Le projet de loi déposé au Sénat par M. Rolland et tendant à réduire d'un an la durée du service dans l'armée active, sera bientôt, semble-t-il, adopté par le Parlement.

Aux termes de ce projet, les dispenses prévues par la loi de 1889 sont supprimées. Les fils aînés de veuves, les soutiens de famille, les jeunes gens qui se destinent aux hautes études resteront deux ans sous les drapeaux.

La suppression des dispenses établies par les articles 21 et 22 de la loi de 1889, a été l'objet de discussions assez vives au Luxembourg et dans la presse. Mais les raisons qu'on a alléguées pour la combattre ne sont peut-être pas très solides : si l'État verse aux parents pauvres des mensualités suffisantes, s'il devient lui-même, comme c'est son rôle, le grand « soutien de famille », n'est-il pas très naturel qu'il supprime les dispenses? Loin qu'il y ait là rien d'inique, ne peut-on pas croire que cette mesure présente un égal avantage pour l'État et pour les familles?

La question est très différente, si l'on passe aux dispenses prévues par le fameux article 23. Ces dispenses ont été établies, non dans l'intérêt des particuliers, mais dans l'intérêt de l'Université. Il y a lieu de se demander si les raisons qui les ont fait adopter, en 1889, ont aujourd'hui disparu, et quel pourrait être le contre-coup de la nouvelle loi sur l'instruction publique.

Dans l'enseignement supérieur, il ne semble pas que le recrutement des facultés de médecine et de droit puisse être compromis par le service de deux ans : les professions de magistrat, d'avocat, d'avoué, de notaire, les fonctions administratives, l'exercice de la médecine paraissent, à tort ou à raison, trop séduisants pour être de longtemps désertés. Depuis 1896, le nombre des étudiants en droit s'est accru de 695 ; et, si celui des étudiants en médecine a diminué de 210, on s'accorde à penser qu'il est encore trop élevé. Si la nouvelle loi militaire allégeait encore la population des facultés de médecine et détournait quelques jeunes gens des carrières administratives, on ne pourrait que s'en féliciter.

Les difficultés apparaissent, lorsqu'on passe aux facultés des sciences et aux facultés des lettres.

Depuis 1896, le nombre des étudiants en sciences a augmenté de 363; mais celui des candidats aux agrégations scientifiques et au doctorat ès sciences diminue sans cesse. En 1898, 177 candidats s'étaient présentés aux agrégations; en 1901, il ne s'en est plus présenté que 103; pour le doctorat, l'écart est plus sensible encore : 69 candidats en 1898, 38 candidats en 1901.

Dans les facultés des lettres, la situation est encore moins bonne. Bien qu'un grand nombre de jeunes gens se présentent à la licence pour éviter le service de trois ans, le nombre total des étudiants en lettres ne s'est accru depuis 1898 que de 35 unités. Dans son rapport sur le budget de l'Instruction publique, M. Maurice Faure signale ce fait, et il ajoute : « L'accroissement de 35 étudiants sur l'ensemble de nos facultés des lettres est minime, et il nous semble un symptôme fâcheux... Les cours qui préparent aux diverses agrégations littéraires et surtout au doctorat ès lettres sont désertés par les élèves. Depuis trois ans, le nombre des candidats aux agrégations littéraires a passé de 960, en 1898, à 761 en 1901, soit une diminution de 199 unités... Il serait très désirable que la recherche du grade le plus élevé, dans l'ordre des lettres comme dans l'ordre des sciences, loin de paraître décourager les étudiants, les attirât de plus en plus... »

La suppression des dispenses aurait-elle pour résultat de diminuer encore le nombre des candidats au doctorat et aux agrégations? On peut le craindre. En tout cas, les intérêts engagés dans la question sont trop graves pour qu'on puisse, à tout hasard, tenter l'expérience. Provisoirement, le maintien des dispenses aux agrégés et aux docteurs parait s'imposer.

Le maintien de ces dispenses n'empêchera pas d'ailleurs la diminution du chiffre total des étudiants en lettres. Jusqu'ici la licence ès lettres était un des sports où se réfugiaient volontiers les jeunes gens qui désiraient échapper au service de trois ans. Les candidats, entre eux, l'appelaient familièrement la « licence militaire ». La suppression des dispenses accordées aux licenciés amènera fatalement une baisse dans la population des facultés des lettres. Dira-t-on que les « licenciés militaires » n'étaient guère dignes d'intérêt? Soit. Ils n'en étaient pas moins capables de passer un examen difficile; ils avaient des connaissances assez nombreuses; ils s'étaient familiarisés avec l'emploi des méthodes critiques; souvent ils rapportaient dans leur famille et leur milieu l'esprit scientifique : qui sait s'il ne vaudrait pas mieux pour la France avoir quelques compagnies moins complètes et quelques Facultés

plus prospères, quelques soldats de moins et quelques licenciés de plus ?

Il résulte donc de ce rapide examen que la suppression des dispenses aux étudiants en droit et en médecine n'offre pas grand danger, que la suppression des dispenses aux licenciés ès lettres pourrait avoir des inconvénients, que la suppression des dispenses aux agrégés et aux docteurs dans l'ordre des lettres et des sciences serait inopportune ou périlleuse.

C'est en se plaçant au point de vue universitaire, au point de vue de l'intérêt des hautes études et des facultés qu'on aboutit à ces conclusions. Remarquons en passant que l'octroi des dispenses aux agrégés et aux docteurs ne présente, ni au point de vue militaire, ni au point de vue social, aucun inconvénient.

Au point de vue militaire, il n'entraînerait qu'une diminution insignifiante de l'effectif.

Au point de vue social, il ne constituerait pas un privilège au profit des classes riches : car c'est surtout parmi les élèves de l'École normale ou les boursiers des facultés que les agrégés se recrutent.

Mais, quelle que soit l'importance de la nouvelle loi militaire, au point de vue de l'enseignement supérieur, c'est seulement lorsqu'on se place au point de vue de l'enseignement primaire, qu'on peut en apercevoir les plus graves conséquences.

L'enseignement primaire souffre aujourd'hui d'un mal qui n'est pas encore dangereux mais qui pourrait bientôt le devenir, s'il n'était l'objet de soins attentifs : il recrute péniblement les élèves-maîtres de ses écoles normales.

Or, c'est des écoles normales que sortent sinon tous les instituteurs, du moins le plus grand nombre et, à coup sûr, les meilleurs d'entre eux.

Le « péril primaire » a été, tour à tour, exagéré et nié. Pour l'apprécier convenablement, il suffit peut-être de considérer le tableau statistique suivant, qui indique les variations du nombre des candidats aux écoles normales primaires de 1885 à 1900 :

Années.	Candidats.
1895	2 713
1896	2 982
1897	3 151
1898	2 831
1899	2 778
1900	2 383

Comme on le voit, le nombre des candidats diminue rapidement depuis 1897.

En outre, si on lit les rapports adressés par les inspecteurs d'Académie aux préfets en 1901, on constate que, sur 84 inspecteurs, 32 ne se plaignent ni ne se louent du recrutement des instituteurs dans leur département, 15 seulement le déclarent « satisfaisant », « convenable », ou « en voie d'amélioration », 37 le trouvent « insuffisant, » « difficile », ou « très difficile ».

La diminution du nombre des candidats aux écoles normales, tient, pour une part — une part très faible — à ce qu'en 1897, certaines mesures ont été prises pour limiter le chiffre de ces candidats dans les écoles primaires supérieures. Mais *le mal* a des causes plus profondes. Dans son rapport de 1901, sur la situation de l'enseignement primaire, M. Périé, inspecteur d'Académie dans le département du Loir-et-Cher, écrit :

« Le recrutement des instituteurs devient difficile partout... La plupart des élèves intelligents se tournent d'eux-mêmes vers l'industrie. La vocation pédagogique devient chaque jour plus rare. S'il arrive qu'un de nos écoliers se présente à la fois à une école des Arts et Métiers, Vierzon ou Angers, et à l'École normale de Blois, ce sera avec l'intention bien arrêtée d'opter pour la première, s'il est admis aux deux examens. »

Pourquoi ? — Parce que la situation des instituteurs est plus mauvaise qu'autrefois :

« Jadis, écrit M. Périé, les cultivateurs aisés étaient, m'assure-t-on, plus enclins à donner leurs filles à des instituteurs. C'est qu'alors un jeune maître obtenait plus vite la direction d'une école. Aujourd'hui, neuf et dix ans se passent, avant que l'adjoint ait cessé d'être adjoint aux appointements moyens de 1 050 francs, indemnité de résidence comprise (1). Il ne peut guère passer pour un bon parti. Si sa famille est hors d'état de lui venir en aide, il a de la peine à subsister. J'en connais qui ne mangent pas de la viande tous les jours. La plus stricte ou, pour mieux dire, la plus cruelle économie lui permettra seule de vivre sans contracter de dettes ; et lors même que, par fierté professionnelle, par stoïcisme naturel, il prendrait sur lui de ne faire entendre aucune plainte, les témoins de son existence contrainte et resserrée ne la trouveront pas enviable. Ils ne le souhaiteront pas pour gendre, — car, avec une femme et des enfants, sa gêne serait bientôt de la misère ; ils rêveront pour leur fils un métier moins ingrat, surtout moins tardivement rémunérateur (2).

(1) Les moins favorisés n'ont que le traitement de début tout sec, 900 francs.

(2) Au point de vue du traitement, les instituteurs sont répartis en cinq classes, sans compter les stagiaires.

Les instituteurs de première classe gagnent 2 000 francs, ceux de seconde classe, 1 800, ceux de troisième classe, 1 500, ceux de quatrième classe, 1 200, ceux de cinquième classe, 1 000 francs.

Les instituteurs stagiaires gagnent 900 francs.

A ces chiffres, il faut ajouter l'indemnité de résidence, qui, n'étant pas payée par l'État, varie selon les lieux. Mais cette indemnité, très importante dans certaines villes, est insignifiante à la campagne.

« Voilà pourquoi le recrutement de nos écoles normales devient difficile... »

Les causes du mal étant ainsi définies, « le remède est indiqué par le bon sens. Il faut s'arranger de manière à rendre le métier plus tentant. »

Pour cela, deux séries de mesures sont nécessaires. Il faut relever le traitement des instituteurs, il faut rendre la profession d'instituteur « de plus en plus paisible, accroître les chances de stabilité, la sécurité morale, faire une part plus large au repos nécessaire, aux loisirs réparateurs ».

Nous n'avons pas à parler ici de ce qu'on a fait, de ce qu'on peut faire et de ce qu'on va faire, pour assurer aux instituteurs des traitements plus convenables. Mais il était indispensable de signaler les côtés fâcheux de leur situation pour faire comprendre à quel point le nouveau régime militaire pourrait compromettre l'avenir de l'enseignement primaire.

En effet, si l'on enlève aux instituteurs le bénéfice de l'article 23, on enlèvera, du même coup, à leur profession, une des rares séductions qu'elle possède encore : on ne trouvera plus d'instituteurs.

La dispense est peut-être encore plus utile, encore plus importante dans l'enseignement primaire que dans les deux autres ordres d'enseignement. Elle ne sert pas seulement à rendre plus facile et plus continue l'éducation des élèves-maîtres. Son principal avantage est peut-être d'augmenter, dans les campagnes, le prestige de l'instituteur. Par la dispense, l'instituteur fait officiellement partie de « l'aristocratie du mérite. » Est-il prudent, lorsque le recrutement devient de moins en moins facile, de diminuer un prestige utile aux maîtres et par suite utile à l'enseignement primaire, à la nation ?

Ici encore les intérêts en jeu seraient trop considérables pour permettre de tenter l'expérience, « à tout hasard ». Mais l'expérience est inutile. Car elle a déjà été faite en 1889 et elle a été décisive.

Avant 1889, les instituteurs n'allaient pas au régiment. Le service d'un an institué par la loi de 1889 fut pour eux non pas une faveur, — comme on l'a quelquefois écrit, — mais une charge nouvelle.

Or, quel fut le contre-coup de cette loi sur le recrutement des instituteurs ? Il suffit, pour s'en rendre compte de compléter le tableau statistique reproduit plus haut. Le tableau suivant figure les variations du nombre des candidats aux écoles normales de 1880 à 1895.

Années	Candidats
1880	[illegible] 279
1881	[illegible] 001
1882	5 969
1883	5 858
1884	[illegible] 768
1885	5 773
1886	5 117
1887	4 564
1888	2 790
1889	2 532
1890	2 290
1891	2 096
1892	2 222
1893	2 502
1894	2 584
1895	2 713

Il ressort de ce tableau qu'à partir du moment où les candidats se sont sentis menacés par le service d'un an, leur nombre a décru. En 1891, lorsque les effets de la loi de 1889 sont directs, le chiffre tombe à 2096, c'est-à-dire au point le plus bas de toute la série.

Le fléchissement n'est-il déterminé que par la loi militaire ? Évidemment, non. L'institution d'épreuves nouvelles, en 1882, la nécessité d'avoir le brevet pour se présenter au concours, à partir de 1887, la modicité des traitements fixés par la loi de 1889 avaient détourné des écoles normales un grand nombre de jeunes gens. Mais, si l'on consulte les rapports des inspecteurs d'Académie, en 1891, on constate que, sur 42 inspecteurs qui se plaignent du recrutement, 16 attribuent l'abaissement du nombre des candidats à la loi militaire de 1889. « Depuis cette loi, écrivent-ils, les jeunes gens sont moins attirés vers les écoles normales ; en outre, un certain nombre d'entre eux, qui se destinaient aux fonctions d'instituteur et avaient été reçus au concours, ont trouvé plus séduisant, une fois sous les drapeaux, d'y rester comme sous-officiers. »

Il n'est donc pas contestable que le service d'un an, venant s'ajouter à d'autres causes, a eu pour effet de détourner des écoles normales un grand nombre d'élèves.

Le service de deux ans aura-t-il des effets analogues ? Il est malheureusement impossible d'en douter.

D'abord, comme nous l'indiquions plus haut, l'instituteur perdra de son prestige, lorsqu'il devra rester au régiment aussi longtemps que les autres. La profession, ainsi diminuée, sera de moins en moins enviable. Mais surtout les élèves des écoles normales, une fois arrivés au corps, seront fatalement tentés d'y rester.

La nouvelle loi discutée au Sénat, prévoit un nombre considérable de sous-officiers rengagés. Dès qu'elle sera votée, on prendra des mesures pour que ce nombre soit atteint : les primes attribuées aux rengagés seront plus fortes ; des emplois civils plus nombreux leur seront réservés ; les officiers seront chargés de « faire la chasse » aux rengagés. Les élèves des écoles normales, plus instruits et mieux préparés que d'autres, seront aussi plus sollicités : résisteront-ils ? Deux années passées au régiment

n'auront-elles pas affaibli en eux la vocation pédagogique? Trouveront-ils séduisant de rentrer dans la vie civile avec les 900 francs du stagiaire? — Il serait imprudent d'y compter.

Le maintien des dispenses aux élèves-maîtres des écoles normales est, aujourd'hui surtout, indispensable au développement de l'enseignement primaire.

Ce maintien, inévitable, si l'on se place au point de vue des intérêts de l'instruction, présente-t-il, soit au point de vue militaire, soit au point de vue social, des inconvénients graves?

Au point de vue militaire, il entraînera une diminution assez sensible de l'effectif : en 1899, 1258 élèves sont entrés dans les écoles normales, et il faut espérer que ce nombre ira toujours en s'accroissant. — Mais il ne semble pas bien malaisé de trouver dans les anciens « services auxiliaires » 1500 et même 2000 hommes pour remplacer les instituteurs (1).

Au point de vue social, la question est plus simple encore : on ne soutiendra pas, sans doute, que le privilège accordé aux élèves des écoles normales constituerait une iniquité « bourgeoise », un régime de faveur au profit des classes riches.

Les partis avancés qui ont accueilli avec un enthousiasme un peu surprenant la suppression de toutes les dispenses paraissent applaudir dans cette mesure on ne sait quel triomphe des idées égalitaires. Au cours de la discussion générale, M. Rolland s'est fait applaudir par toute la gauche, en disant : « A la loi de 1889, qui n'est qu'un trompe-l'œil, nous voulons substituer une loi franche, honnête et *égalitaire ;* nous voulons bannir le prolétariat de l'armée; nous voulons que tous soient également appelés à défendre la patrie. »

Il est permis de penser que la véritable égalité consiste dans une proportion sans cesse rectifiée et toujours plus exacte des services rendus à l'État et des droits reconnus par l'État, que le seul socialisme réalisable est celui qui s'appliquera, non à niveler les droits et les salaires, mais à mieux les faire correspondre avec la qualité et la quantité du travail fourni par l'individu. Il est juste de supprimer les dispenses établies au profit des riches : on ne rend pas service à l'État en acceptant d'être millionnaire. Mais il paraît moins conforme aux vrais principes égalitaires d'imposer, sans distinction, deux ans de service à tous les Français que de reconnaître un droit spécial à l'instituteur, en raison de sa haute fonction sociale, de la modicité des traitements qu'il reçoit, des onze mois de dur labeur qu'il donne à l'État chaque année.

Mais la question qui se pose aujourd'hui n'est pas — malheureusement — une question toute philosophique et sur laquelle on puisse hésiter.

Elle est plus simple et plus grave.

Le maintien de la dispense en faveur des agrégés dans l'ordre des lettres et des sciences est utile au développement régulier des hautes études. Le maintien de la dispense en faveur des instituteurs est indispensable au développement régulier de l'enseignement primaire.

D'autre part, — comme il ne saurait être question de renoncer au service de deux ans, — le maintien de ces dispenses entraîne une diminution de nos effectifs militaires d'environ 1500 hommes, mettons : 2000.

Il s'agit de décider, en se plaçant au point de vue militaire, s'il n'existe aucun moyen de retrouver dans les services auxiliaires (ou ailleurs) 2000 soldats, pour remplacer les élèves-maîtres des écoles normales.

Il s'agit de décider, en se plaçant au point de vue national, s'il est sage de compromettre, toute l'œuvre scolaire de la République, s'il ne vaut pas mieux avoir un peu moins d'hommes dans quelques régiments et un peu plus de bons élèves dans les écoles normales; si, à une diminution des effectifs d'environ 2000 hommes, il faut préférer la désorganisation — même momentanée — de l'enseignement primaire.

A. Bayet.



NAPOLÉON ET L'ATHÉE LALANDE

On sait que l'astronome Lalande faisait profession d'athéisme à une époque où presque tous les esprits cultivés croyaient encore au Dieu de Voltaire ou à celui de Jean-Jacques. On sait aussi que Napoléon lui fit un crime de cette opinion et le morigéna officiellement. C'est là un incident presque célèbre, mais dont les circonstances sont peu connues, et, à l'étudier dans les vrais et authentiques documents, il me semble qu'on voit mieux, non seulement la figure du bon Lalande, mais les mœurs, le régime d'alors et le caractère de Napoléon.

* * *

Lalande fut-il un grand astronome? Je n'en sais rien, étant incompétent en astronomie. Ce qui est certain c'est qu'il avait, à la fin de l'ancien régime,

(1) On a prétendu qu'en maintenant une seule catégorie de dispenses, on ouvrait la porte à toutes les autres. C'est cet argument qui, au Sénat, a entraîné le vote de l'article 2.

On prétendrait aussi bien qu'en fermant la porte à toute dispense, on prépare l'explosion qui fera sauter la loi.

N'est-ce pas précisément l'office du législateur de trouver en toute chose, le « juste milieu » ?

une honorable situation scientifique, comme nous dirions, qui se maintint pendant la Révolution, si bien qu'il fit partie de l'Institut national. Il publiait beaucoup, son nom était fameux, et il n'est pas douteux que ce ne fût un très honnête homme.

Mais sa réputation n'allait pas sans quelque ridicule.

J'ignore s'il est vrai qu'il déjeunât d'un plat d'araignées, comme le disaient ses pieux ennemis (car il passa dès l'origine pour un antichrétien décidé); mais je le vois un peu excentrique, aimant à se mettre en avant, à écrire aux journaux, à dire son opinion sur toute chose, et, en toute occasion, à parler au public.

C'est surtout à l'époque du Directoire qu'il fut en vue, non seulement par les discours agréables qu'il prononça comme inspecteur du Collège de France aux rentrées annuelles de ce grand établissement, mais comme le correspondant occasionnel et bénévole des gazettes influentes.

Il aimait à y dire comment l'astronomie l'avait rendu athée.

L'athéisme de Lalande, le catholicisme de La Harpe, c'était en l'an V un sujet de conversation, un sujet d'article. Ainsi on lit dans le journal *l'Ami des Lois* du 23 floréal an V : « On ne croit pas plus à l'athéisme de Lalande qu'au christianisme de La Harpe ; ces deux hommes sont mus par l'amour de la singularité et le désir d'occuper les cercles de leurs ridicules querelles. Un athée de bonne foi rougirait de manifester sa désolante doctrine et un philosophe devenu sérieusement chrétien craindrait, en mettant le public dans la confidence de sa conversion, de passer pour inconséquent et d'être, à raison de sa versatilité, l'objet des sarcasmes de tous les partis. Le vrai chrétien est modeste, réservé, fuit l'éclat, et se retire comme Jésus-Christ dans la retraite pour prier. On peut être un instant athée; on peut, dans le malheur, douter de la Providence ; mais il est impossible de persister; on a besoin, dans cette situation cruelle, de l'idée consolante d'un Dieu ; elle nous fait supporter avec plus de patience les méchants, les scélérats, les fripons et la foule de coquins enrichis .. »

Lalande ne craignait pas le ridicule. S'intéressant beaucoup au problème de la navigation aérienne, il encouragea les aéronautes d'alors. L'un d'eux, un certain Garnerin, grand puffiste, mais qui avait de l'audace et de la chance, ayant annoncé qu'il emmènerait avec lui une dame, la citoyenne Henry, dans sa prochaine ascension, la pudeur des journaux s'alarma de cette annonce : la police interdit l'ascension, puis la permit. Cela fit du bruit, et, le 22 messidor an VI, il y eut foule au parc de Monceau pour voir partir en ballon le citoyen Garnerin et la citoyenne Henry. Aux applaudissements d'un public goguenard et amusé, la « jeune et belle nymphe aérienne » (lit-on dans le *Rédacteur* du 25 messidor) fit plusieurs fois le tour de l'enceinte au bras du fameux Saint-Georges. Puis, ce fut Lalande en personne qui lui offrit la main pour qu'elle entrât dans la nacelle en forme de char. Le lendemain, il écrivit aux journaux pour faire observer que cette expérience, nouvelle pour une femme, avait eu lieu « le jour où on célèbre à Beauvais la levée du siège de 1472 par la valeur d'une femme, Jeanne Hachette ».

Lui-même, l'année suivante, se décida à faire une ascension, et l'annonça par une lettre aux journaux.

Les catholiques ne perdirent pas cette occasion de ridiculiser leur ingénu adversaire. On cria dans les rues de Paris un pamphlet intitulé : *Grand conseil tenu par les sylphes pour recevoir dans les airs et complimenter dignement le plus grand de tous les astronomes du monde* (1). On y reprochait à Lalande de se faire appeler *Monsieur de Lalande*, et non *citoyen*. On lui reprochait d'être laid : « Remarquez-vous ces jambes frêles et cagneuses, ce petit dos courbé surmonté d'une petite tête de singe, ces traits livides et rabougris, ce front étroit et sillonné, et, sous des sourcils presque rouges, ces yeux immobiles et insignifiants ? » Surtout on lui reprochait d'être athée : «... Ingrat envers Dieu, malgré ses bienfaits ; ingrat envers la République, malgré les 20 000 francs dont elle le gratifie chaque année sous différents titres... »

L'ascension n'en eut pas moins lieu. Lalande partit avec l'aéronaute Blanchard, le 8 thermidor, dans une nacelle suspendue au-dessous de cinq ballons réunis en un seul groupe. Il n'y eut point d'accident, et les voyageurs firent quelques observations curieuses.

Mais l'habitude était prise de se moquer de Lalande. Il y avait longtemps que les mystificateurs s'acharnaient après lui. Un jour (sans doute avant 1789) il avait annoncé le projet de faire un voyage à Gotha. Il partit en effet; mais, après quelques détours, son conducteur, à qui on avait donné le mot, le descendit au bois de Boulogne (2). (C'est peut-être cette anecdote qui a inspiré l'idée de la comédie du *Voyage à Dieppe*.) En l'an VII, comme il avait ramené l'attention sur lui en écrivant une lettre aux journaux (3) pour faire savoir que « le passage de Mercure sur le soleil, le 18 floréal, avait bien réussi », un prétendu « élève en astronomie » invita la *Gazette de France*, au nom du citoyen Lalande, à

(1) Bibl. nat., $Ln\ \frac{27}{11115}$, in-8° de 8 pages.

(2) *Biographie nouvelle des Contemporains*, par Arnault, Jay, Jouy, Norvins, art. *Lalande* (publiée en 1823).

(3) Voir mon recueil *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*, t. V, p. 504.

annoncer une éclipse de soleil pour le 30 floréal. La *Gazette* inséra l'annonce mystificatrice (1) et Lalande, en se fâchant tout rouge, fit rire à ses dépens.

* * *

Au début du Consulat, Lalande fut en butte à l'animosité d'un littérateur haineux, remuant et médiocre : Palissot. Furieux de n'avoir pas été admis à l'Institut et attribuant cette exclusion à Lalande (2), il publia une nouvelle édition de sa *Dunciade* où il ajouta un passage contre « Mathieu-Lansberg-Lalande », qu'il appelait « le sapajou-prophète (3) », et qu'il présentait comme le chevalier de la déesse Stupidité :

> Bonnet en pointe et baguette à la main.
> Le negromant consulte son grimoire.
> Un vieux tonneau lui sert d'observatoire.
> Son œil parcourt l'horizon, et soudain
> A la Déesse il promet la victoire :
> « Oui, l'avenir se dévoile à mes yeux.
> S'écria-t-il. Tu vaincras. J'en atteste
> Le Scorpion qui m'attend dans les cieux,
> Le Capricorne et la Cruche céleste,
> De mon génie emblème radieux :
> Signe chéri, le jour de ma naissance
> De tes faveurs épuisa l'influence ! »

Et Palissot ajoutait en note : « Il est d'une laideur excessive, et, comme il fait profession d'athéisme, on suppose qu'il s'est fait athée par vengeance. »

Lalande eut la faiblesse de s'irriter de ces plates injures. On lit dans le journal *le Diplomate*, n° du 3 frimaire an VIII : « On ne prête qu'aux gens riches ; raison pour laquelle sans doute on prête tant de ridicules au citoyen Lalande, doyen des astronomes. Il s'est avisé depuis quelques jours de donner des leçons d'astronomie en plein air, et c'est la grande cour du Louvre qu'il a choisie pour son lycée. Une soixantaine d'amateurs étaient rassemblés hier autour de lui et l'écoutaient attentivement, malgré le froid dont chacun était transi. En leur faisant connaître la constellation connue vulgairement sous le nom de *Cruche*, le naïf professeur se plaignit amèrement d'avoir été ainsi nommé par le satirique Palissot, et cela parce qu'il était né sous cette constellation... Et les auditeurs de rire... « Mais je lui prouverai bien, ajouta le savant astronome... » Suit un burlesque discours, que le *Diplomate* prête à Lalande (4).

Il résulte de ces anecdotes ridiculisantes que ce savant était un naïf. Mais il en résulte aussi un fait infiniment honorable pour Lalande : c'est qu'à une époque de réaction bourgeoise, où c'était la mode de flétrir le « sans-culottisme » de l'an II, il était passionné pour l'instruction du peuple. Comme cet autre athée, l'ex-conventionnel Jacob Dupont, qui dressait sa libre chaire de morale sur les places publiques de Paris, l'astronome Lalande enseignait l'astronomie à qui voulait l'apprendre, soit dans la cour du Louvre, soit sur le Pont-Neuf. Dans ses innombrables lettres aux journaux, je veux bien qu'il y ait de la vanité, un puéril désir de faire parler de soi (1) ; mais j'y vois surtout, et sans doute possible, la noble et désintéressée intention de guérir le peuple de ses erreurs et de ses craintes. On avait alors peur des comètes, et une peur qui allait jusqu'à la panique : Lalande ne perd pas une occasion de dire au public ou que la comète sera inoffensive, ou que ce ne sera pas une comète. Ce n'était pas un démagogue (2), et je ne sache pas qu'il ait jamais arboré, comme le fit le pédant La Harpe, le bonnet rouge : mais il avait le sentiment de la solidarité ; il avait l'âme fraternelle.

Excentrique et bizarre, il ne manquait cependant pas d'un certain tact, et il jugeait bien qu'alors, dans l'état des esprits, il eût été inopportun, téméraire, de s'attaquer à l'idée d'un Dieu personnel dans un enseignement populaire. C'est à une élite de lettrés qu'il réservait son athéisme (et il ne faut pas oublier que, sous le Directoire et sous le Consulat, les journaux, où écrivait Lalande, n'étaient pas lus du peuple).

Voici ce que c'était que cet athéisme de Lalande.

Il l'exprima surtout dans un opuscule, qu'il ne mit pas en vente et qu'il imprima en 1805 sous ce titre : *Notice sur Sylvain Maréchal, avec des suppléments pour le Dictionnaire des athées* (3). Sylvain Maréchal était mort en 1803, et son *Dictionnaire des athées* avait paru en l'an VIII (4). Lalande ne vendit donc

(1) *Paris pendant la réaction thermidorienne*.... t. V, p. 817.

(2) Voir *l'Ami des Lois* du 22 frimaire an VIII.

(3) Il l'appelle prophète parce qu'en frimaire an VII il avait prédit un hiver modéré. Voir mon recueil : *Paris*, etc., t. V, p. 263, 288.

(4) On lit encore dans le même journal, numéro du 21 frimaire an VIII : « C'est principalement contre l'astronome Lalande que le nouveau chant de la *Dunciade* est dirigé. L'astronome Lalande, très formalisé d'avoir été métamorphosé en singe, prouve au poète qu'il est un sot, et le public, toujours malin, toujours disposé à rire aux dépens de qui il appartiendra, se moque tour à tour des deux champions et applaudit à leurs coups réciproques, ainsi qu'à leurs blessures. »

(1) Par exemple, il intervenait avec insistance dans la grande querelle sur la question de savoir si l'année 1800 finissait le XVIIIe siècle ou commençait le XIXe, ou il faisait l'éloge des jésuites considérés comme éducateurs.

(2) Il aimait (en l'an VIII) à déblatérer contre les « Jacobins », disant que les meurtriers de Socrate étaient les Jacobins d'Athènes (*Bien-Informé* du 27 ventôse an VIII).

(3) Sans lieu ni date, in-8° de 60 pages. On en trouvera un exemplaire relié en tête des œuvres de Sylvain Maréchal. Bibl. Nat., Inventaire, Z, 29406, in-8°.

(4) Quand ce *Dictionnaire* parut, on lut dans le journal *le Bien-Informé*, n° du 27 ventôse an VIII, une lettre de Lalande où il en faisait une critique sympathique, et où on remarqua cette anecdote : « La nièce de Voltaire m'a assuré qu'il était athée, et j'ai été témoin qu'il ne s'en défendait pas, mais il ne voulait pas qu'on prêchât l'athéisme, et il avait raison. »

pas, mais donna ce supplément à tous ceux qui lui présentèrent un exemplaire du Dictionnaire, et il fit cette déclaration : « Je ne désire pas que mes raisonnements contre Dieu aient une grande publicité ; j'en fais imprimer un petit nombre pour les adeptes. *Non est hic piscis omnium.* »

Athée, oui ; mais non pas sectaire, ni intolérant. Ce qu'il loue le plus en Sylvain Maréchal, c'est son respect de la liberté d'autrui : « Sa femme, dit-il, et sa belle-sœur tiennent à la religion : il était le premier à les engager d'aller à la messe ; il avait dans son cabinet un christ et toutes les autres figures du culte, parce que sa femme le désirait. Dans le temps qu'il demeurait au Cloître-Saint-Marcel, il logeait chez lui des religieuses à qui il n'a jamais demandé de loyer. Il voulait qu'elles vinssent se chauffer l'hiver auprès de son feu ; il fut lui-même chercher une vieille femme dévote qui n'avait aucune ressource pour vivre ; il l'alimenta jusqu'à sa mort, et paya son enterrement à l'église, comme elle avait paru le désirer. »

Aussi tolérant que l'avait été Maréchal, Lalande n'en est pas moins fier de sa propre philosophie : « Je suis flatté, dit-il, et je m'applaudis souvent d'avoir trouvé la vérité par la force et la continuité de cinquante ans de réflexions profondes, et de n'avoir plus aucune espèce de doute dans un sujet sur lequel presque tous les hommes sont dans l'erreur ou dans le doute. Je me félicite plus de mes progrès en athéisme que de ceux que je puis avoir faits en astronomie, parce qu'il y a peu de personnes qui aient acquis l'évidence à laquelle je crois être parvenu, en y ajoutant une morale incorruptible, qui me rend incapable de faiblir dans aucun cas ; inaccessible à la crainte, et au-dessus des faiblesses honteuses de l'humanité. »

Après avoir exposé, en douze pages d'un raisonnement très serré, ses arguments contre l'existence de Dieu, il se rappelle avec colère les objections puériles dont on l'a harcelé, et voilà ce sage qui se fâche, qui devient brutal : « ... On me dit souvent : « Mais vous qui contemplez le soleil, la lune et les « étoiles, comment n'y voyez-vous pas l'Être su- « prême ? » Je réponds : « Je vois qu'il y a un soleil, « une lune et des étoiles, et que vous êtes une bête ! » J'ai vécu avec les plus célèbres athées, Buffon, Diderot, d'Holbach, d'Alembert, Condorcet, Helvétius : ils étaient persuadés qu'il fallait être imbécile pour croire en Dieu. » Puis il se rassérène : « Pour moi, transporté dès l'âge de dix-neuf ans (en 1751) à l'école du roi de Prusse et des philosophes dont il était environné, j'appris à m'élever au-dessus des préjugés... » Enfin, c'est avec surprise qu'on voit ensuite apparaître en Lalande une sorte d'athée chrétien : « J'aime la religion, dit-il, parce qu'elle met dans les mains de ses ministres des moyens de contribuer au bonheur de l'humanité. Un bon curé est un trésor. Mais les prêtres ont horriblement abusé de leur empire ; ils doivent me pardonner quelque inquiétude à leur sujet. » Et plus loin : « Monge me disait devant le grand Bonaparte que j'étais un athée chrétien ; je lui dis : « Mon athéisme est le résultat de mes méditations sur l'univers : mon christianisme est le fruit de mon expérience sur les hommes. »

* * *

Voilà ce qu'était l'athéisme de Lalande.

Napoléon s'en offensa, comme il s'offensait de toute pensée libre. La scène terrible qui en résulta est racontée dans les procès-verbaux suivants, que je crois inédits, et dont je n'affaiblirai ni le sens, ni la portée par aucune analyse.

Paris, le 5 nivôse an XIV (26 décembre 1805).

« Le président de l'Institut certifie que ce qui suit est extrait du procès-verbal de la séance extraordinaire du jeudi 5 nivôse an XIV :

« Les quatre classes étant réunies en vertu d'une convocation extraordinaire, le président donne lecture de la lettre de S. M. l'Empereur au ministre de l'Intérieur, conçue en ces termes :

« Monsieur Champagny, c'est avec un sentiment de douleur que j'apprends qu'un membre de l'Institut, célèbre par ses connaissances, mais tombé aujourd'hui en enfance, n'a pas la sagesse de se taire et cherche à faire parler de lui, tantôt par des annonces indignes de son ancienne réputation et du corps auquel il appartient ; tantôt en professant l'athéisme, principe destructeur de toute organisation sociale, qui ôte à l'homme toutes ses espérances et toutes ses consolations. Mon intention est que vous appeliez auprès de vous le président et le secrétaire de l'Institut, et que vous les chargiez de faire connaître à ce corps illustre, dont je m'honore de faire partie, qu'il ait à mander à M. de Lalande et à lui enjoindre, au nom du Corps, de ne plus rien imprimer et de ne plus obscurcir dans ses vieux jours ce qu'il a fait dans ses jours de force pour obtenir l'estime des savants, et si ces invitations fraternelles étaient insuffisantes, je serai obligé de me rappeler aussi que mon premier devoir est d'empêcher que l'on n'empoisonne la morale de mon peuple, car l'athéisme est destructeur de toute morale, sinon dans les individus, du moins dans les nations. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. »

« M. de Lalande, présent à la séance, prie l'Institut de recevoir la déclaration qu'il se conformera entièrement aux intentions de Sa Majesté, qui viennent

de lui être notifiées par le président de l'Institut.

« Certifié conforme.

« *Signé :* Desfontaines, *président* (1). »

Napoléon ne fut pas content. Il lui sembla que l'Institut avait voulu lui laisser tout l'odieux de la mesure, et ne pas blâmer Lalande, mais seulement lui transmettre le blâme de l'Empereur.

Le ministre de l'Intérieur Champagny écrivit dans ce sens au secrétaire perpétuel de la classe des sciences mathématiques, qui lui répondit la lettre suivante :

« Le secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques, 1re classe de l'Institut national, à Son Excellence le ministre de l'Intérieur.

« Monsieur,

« Je reçois la lettre dont Votre Excellence vient de m'honorer et je la prie de me permettre une observation au procès-verbal de la séance extraordinaire du 5 nivôse.

« Après la lecture de la lettre, le président a dit : « M. de Lalande, qui vient d'entendre les intentions « de Sa Majesté l'Empereur et Roi, se conformera « sans doute à l'invitation fraternelle que je lui fais au « nom de l'Institut, de... »

« M. de Lalande, sans attendre la fin de la phrase, s'est hâté de faire la déclaration mentionnée au procès-verbal, et la séance a été levée aussitôt.

« C'est au nom du Corps que l'invitation a été faite, et les intentions paternelles de Sa Majesté ont été scrupuleusement remplies. Comme ami particulier de M. de Lalande, je puis ajouter qu'il est pénétré de reconnaissance pour les ménagements dont Sa Majesté a daigné user en cette circonstance mémorable.

« Votre Excellence voudrait-elle bien ajouter au compte qu'elle se dispose à rendre à Sa Majesté que la classe des sciences physiques et mathématiques, avait, d'elle-même, dans une de ses séances particulières, aussitôt après la publication du second supplément au Dictionnaire, fait à M. de Lalande l'invitation fraternelle qui vient de lui être renouvelée d'une manière plus imposante au nom et en présence de l'Institut tout entier ?

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mes sentiments respectueux.

Signé : Delambre (2). »

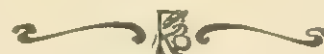
Cette fois, l'Empereur fut satisfait, et il daigna écrire à Champagny, 3 janvier 1806 : « J'ai vu avec plaisir la promesse qu'a faite M. de Lalande et ce qui s'est passé à cette occasion. »

* * *

C'est le cas de dire que les documents sont parfois plus éloquents que Tacite. Les Tacites d'alors, Chateaubriand, Mme de Staël, ont-ils jamais, en leurs plus hardis tableaux littéraires, exprimé une image aussi vive, aussi émouvante du despotisme de Napoléon et de la peur qu'il inspirait aux contemporains ? Cet Institut, qui comptait encore tant de républicains, tant de penseurs libres, réuni en corps pour flétrir par ordre l'opinion philosophique d'un de ses membres, et celui-ci, traité de vieillard en enfance, s'inclinant, remerciant Sa Majesté de sa bonté très grande, une telle scène, authentiquée par un procès-verbal officiel, ne peint-elle pas ce régime d'effroi et de servitude ? On a souvent parlé de la Terreur de l'an II, de la Terreur républicaine : elle n'avait pas du moins brisé tous les courages, glacé tous les souffles, scellé toutes les bouches. Il y eut, sous cette Terreur, des traits d'héroïsme, des mots d'hommes libres ; persécuteurs et persécutés surent parler, se battre, mourir. La Terreur impériale courba les têtes dans le silence, et, à l'exception d'une toute petite élite, dégrada les Français. Traité d'imbécile par le maître, le savant Lalande balbutie un merci, puis s'effondre dans l'épouvante, — et meurt deux ans après.

A. Aulard.

(1) Arch. nat., AF IV, 1050.
(2) Arch. nat., *ibid.*



UN SALON SOUS LOUIS-PHILIPPE.

La Princesse Belgiojoso.

Quatre salons se partageaient, vers 1835, les faveurs de la société parisienne : celui de la princesse de Lieven, celui de Mme Swetchine, celui de Mme de Circourt et celui de la princesse Belgiojoso. Fait à noter : ces quatre noms sont ceux de quatre étrangères. Les trois premières étaient Russes, la quatrième, Italienne. Paris a toujours mis sa coquetterie à faire bon accueil à tous les gens d'esprit. Mais il faut convenir que le règne de ces quatre étrangères a plutôt marqué un abaissement des salons de la capitale. Mme Récamier exigeait encore de ses hôtes quelque tenue et montrait l'exemple de la réserve, de la dignité. Elle avait en horreur les bizarreries prétentieuses et les excentricités étudiées. Les femmes qui se partagèrent son héritage adoptèrent une autre « manière ». La plus captivante, la princesse Belgiojoso, se distingua tout particulièrement par ses dehors tapageurs et sa constante préoccu-

pation de l'effet à produire. Le caractère un peu « exotique » de cette grande dame s'accuse aux moindres détails de son existence. Elle est intéressante à plus d'un égard. Elle eut en partage une beauté singulière, beaucoup de talent et même certaines vertus. Mais cette princesse déracinée manqua de ces qualités de second ordre qui ont été de tout temps l'apanage de la Française et qui ont fait d'elle une femme exquise entre toutes : la délicatesse et le tact, la mesure et le goût (1).

*

Elle vint au monde le 28 juin 1808 dans un vieux palais, à Milan, et reçut le nom de Christine au baptême qui fut célébré le jour même. La famille Trivulzio à laquelle elle appartenait était une des plus anciennes et des plus nobles de Milan. Elle a joué un rôle dans l'histoire d'Italie et dans l'histoire de France.

« Noblesse oblige », dit un beau proverbe d'autrefois. Il reflétait exactement l'opinion de Christine et de son entourage. La noblesse lombarde se trouvait à la tête du mouvement de révolte contre la domination autrichienne qui se manifestait alors sur tous les points du territoire. Christine fut élevée dans l'amour de la liberté et dans la haine de la tyrannie germanique.

Ces sympathies révolutionnaires ne furent pas étrangères au mariage malheureux où elle se laissa entraîner à l'âge de seize ans. Il y avait alors dans la capitale lombarde un prince charmant qui s'appelait Émile Belgiojoso. Après une jeunesse dissipée, le prince Émile avait fait un retour sur lui-même et, changeant de sport, avait laissé la galanterie pour la politique. Une haine commune de l'oppresseur autrichien fit croire aux deux jeunes gens qu'ils s'aimaient.

Mais le charme, hélas ! ne dura guère. La lune de miel ne s'était pas écoulée que déjà le prince et la princesse Belgiojoso avaient découvert entre eux un abîme. Rentrés à Milan, ils vécurent côte à côte comme des étrangers. Un lien unique les rattachait l'un à l'autre : le lien politique.

Joseph Mazzini ayant fondé à Marseille, en 1831, une société secrète, la *Jeune Italie*, dirigée contre l'Autriche, les Belgiojoso y adhérèrent avec empressement. Mais les conspirateurs de la Jeune Italie manquaient de discrétion. Et le gouvernement autrichien ne tarda pas à être fort exactement renseigné sur les complots qui se tramaient dans l'ombre. Les Belgiojoso ayant été dénoncés parmi les suspects, le Tribunal criminel de Milan entreprit contre eux un procès implacable. Leur culpabilité apparaissait à chaque audience avec plus d'éclat quand, sur un ordre de l'empereur François Ier, les débats furent interrompus et les coupables relâchés. Le souverain autrichien pensait, par cet acte de clémence, désarmer ses adversaires. Il se trompait. Rendus à la liberté, le prince et la princesse quittaient Milan et se fixaient à Paris. Là, du moins, on pouvait conspirer en toute sécurité.

*

La capitale française était à cette époque un foyer intense d'agitation révolutionnaire. A l'ombre protectrice du trône de Louis-Philippe, Polonais et Italiens s'en donnaient à cœur joie. Les conspirateurs italiens, surtout, étaient nombreux et bruyants. Ils se réunissaient chez Paolo, un compatriote, qui tenait rue Le Peletier, près de l'Opéra, un restaurant médiocre mais gai.

Le prince Belgiojoso devint, dès son arrivée à Paris, un hôte assidu des réunions de la rue Le Peletier. Il séduisait chacun par ses manières de grand seigneur, par sa verve humoristique, par sa voix enchanteresse, et par la générosité dont il faisait preuve dès qu'il avait vingt sous en poche. Ces vingt sous, le prince Belgiojoso ne les possédait pas tous les jours. Le gouvernement autrichien avait séquestré les biens du prince et de la princesse sitôt après leur fuite. Aussi les premiers mois furent-ils durs à passer. Christine vivait du travail de ses mains. Elle peignait des verres et des éventails qu'on lui achetait par charité. Elle n'était d'ailleurs pas fâchée de débuter à Paris de cette façon-là. Quelle vivante accusation contre le régime autrichien que cette richissime princesse italienne réduite à décorer des bibelots pour ne pas mourir de faim !

Comment réussit-elle, fort peu de temps après son arrivée à Paris, à faire la connaissance de Thiers ? Nous n'avons pu le découvrir. Toujours est-il que cet homme politique devint rapidement un familier de la maison. Christine de Belgiojoso avait inscrit sur sa porte ces mots fatidiques : *La princesse malheureuse*. Elle avait un air triste que l'on attribuait à ses angoisses patriotiques et qui convenait à merveille à son genre de beauté. Aussi la sympathie de Thiers se changea-t-elle insensiblement en un sentiment plus tendre. Il passait de longues heures auprès de la princesse et consentait même à lui préparer son déjeuner. C'était là, il est vrai, un office peu compliqué : ce frugal repas se composait essentiellement de

(1) Voir sur la princesse Belgiojoso l'ouvrage récent de M. R. Barbiera, *la Principessa Belgiojoso*, Milan, Fratelli Treves, 1902 [illegible] mille. — M[illegible] [illegible] *[illegible] Salon de Paris*, Paris, 186[illegible]. — De Beaumont-Vassy, [illegible] *de Paris*, Paris, 186[illegible]. — De Janzé, [illegible] Musset, Paris, 1891. — Monselet, [illegible], Paris, 1852. — A consulter encore, les *Souvenirs* de Mme d'Agoult, les *Mémoires* de Mme Jaubert, enfin Arsène Houssaye, *Confessions et Souvenirs d'un demi-siècle*.

deux œufs à la coque. Thiers poussa plus loin la complaisance : il protégea les amis de la princesse, il plaida auprès de Louis-Philippe la cause des réfugiés italiens, il facilita à son amie l'accès du salon La Fayette et du salon Récamier. Sur ces entrefaites, le gouvernement autrichien ayant restitué aux Belgiojoso une partie de leur fortune, la princesse quitta sa mansarde et loua rue d'Anjou un coquet appartement qui devint un des centres les plus brillants de Paris.

On trouve dans les mémoires de l'époque la description exacte de l'intérieur de la princesse. Le salon, vaste et carré, était tendu de velours brun semé d'étoiles d'argent. Les meubles qui s'y trouvaient étaient recouverts de même étoffe. La salle à manger, plus longue que large, était ornée de fresques imitant les mosaïques de Pompéi. Quant à la chambre à coucher, elle formait un étrange contraste avec le reste de l'appartement. Autant les autres pièces étaient sombres, autant celle-ci était claire et gaie, grâce surtout à la vaste rosace de verre orangé par où le soleil pénétrait à flots. Les parois étaient entièrement tendues de soie blanche. Des incrustations d'argent ornaient le lit. Au milieu de la pièce, un prie-Dieu blanc se dressait surmonté d'une tête de mort. Enfin, complétant l'ensemble, un domestique nègre coiffé d'un turban blanc stationnait en permanence dans l'antichambre.

Ce décor, assurément, n'était pas banal. Mais la figure même de la princesse et son accoutrement l'emportaient encore en étrangeté. En plein romantisme, Christine de Belgiojoso incarnait à merveille l'idéal romantique. Elle était grande, elle était maigre, elle était pâle. Aux lumières, sa pâleur s'éclairait de reflets verts et azurdus, semble-t-il, au *datura strammonium* qu'elle absorbait. Illuminant ce masque livide, deux grands yeux noirs brillaient d'un éclat fiévreux. D'abondants cheveux noirs disposés en bandeaux encadraient harmonieusement ce visage inoubliable. La princesse semblait un esprit, un fantôme. Ses ennemis la comparaient à un cadavre : « Elle a dû être bien belle de son vivant ! » chuchota un soir un de ses détracteurs comme elle pénétrait dans un salon, vêtue d'une robe de soie blanche brodée de jais. Ses détracteurs étaient, du reste, en minorité. Il était de bon goût d'admirer fort Christine. Et cela se conçoit. Sa beauté un peu macabre devait ravir ces poètes qui affectaient de boire du punch dans le crâne de leur maîtresse défunte et pour qui la mort et son cortège d'effroi étaient des ressorts poétiques d'un effet toujours sûr.

* * *

Tout Paris défila dans le salon de velours brun semé d'étoiles d'argent. Et maint papillon romantique se brûla les ailes aux lampadaires d'argent massif qui le décoraient. Mme Jaubert prétend qu'aux yeux de la princesse « les hommes formaient une seule et vaste catégorie divisée en trois séries amoureuses : *Il l'est, le fut ou le doit être* ». Le propos est perfide, d'une perfidie toute féminine. Il n'est pas absolument faux. La princesse Christine était une coquette de grand style et le désir de plaire inspirait ses moindres actes. Elle eut du moins la satisfaction de voir que ses efforts portaient. Peu de femmes ont été plus adorées.

Elle recevait indifféremment tous ceux qui marquaient à un titre quelconque : des hommes politiques et des diplomates, des musiciens, des poètes, des peintres et « des universitaires, écrit Monselet, à ne savoir où les fourrer ». Berryer coudoyait Ozanam, l'auteur bien oublié aujourd'hui de *Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle*. Cousin se rencontrait avec Mignet pour qui, au rapport de la chronique, Christine de Belgiojoso éprouva un sentiment durable et profond. On rencontrait aussi, rue d'Anjou, Augustin Thierry — que la princesse soigna avec un dévouement à toute épreuve et qu'elle finit par héberger dans son hôtel après qu'elle eut quitté la rue d'Anjou pour la rue Montparnasse, — Hugo, Sainte-Beuve, Chateaubriand, Balzac qui ne fit que passer, Camille Cavour qui pénétra pour la première fois dans le salon brun semé d'étoiles au milieu d'une obscurité profonde, comme la princesse et ses invités s'essayaient à faire tourner des tables.

On rencontrait également chez Christine de Belgiojoso des gens de théâtre. La Grisi s'y fit fréquemment applaudir. Ida Ferrier de la Comédie-Française une belle créature blonde aux formes parfaites de statue grecque, obtint moins de succès lors de son unique apparition rue d'Anjou. Ida Ferrier entretenait les meilleurs rapports et les plus étroits avec Alexandre Dumas. Celui-ci, avec son sans-gêne habituel, entraîna un soir son amie chez la princesse. L'Italienne trouva cette intrusion de fort mauvais goût. Elle adressa un sourire à Dumas, mais elle ne daigna même pas honorer d'un regard sa compagne. A quoi l'on voit que Christine, en dépit de ses libres allures, conservait quelques « préjugés » de femme du monde. L'accueil insolent qu'elle fit à Ida Ferrier était d'ailleurs une lourde sottise. Il est bien certain que la comédienne ne s'était décidée à accompagner Dumas que sur les instances de celui-ci. Christine de Belgiojoso eût montré plus d'esprit en souriant à la sculpturale Ida Ferrier et en réservant un accueil glacial à son chaperon. Mais c'est trop demander d'une princesse maigre.

Christine compte à son passif d'autres impairs plus graves. Trois peintres fréquentaient chez elle : Gérard, Lehmann et Delacroix. Mais celui-ci cessa

brusquement toute relation à la suite d'une aventure qui mérite d'être rapportée. C'était à Port-Marly où Christine avait loué une villa pour l'été. Un jour, comme Delacroix s'approchait à pas de loup, afin de surprendre la princesse, il l'entendit qui causait avec un de ses compatriotes, Jacques-Alexandre Bixio. Bixio et la princesse pesaient les mérites relatifs des Italiens et des Français. Bixio plaidait avec chaleur la cause des Français. La princesse soutenait âprement les Italiens. Bixio ayant déclaré que les Français, selon lui, s'attachaient plus aux principes que les Italiens, son interlocutrice entra dans une colère extrême :

« Comment, s'écria-t-elle, c'est vous, Bixio, vous qui êtes d'origine italienne, qui soutenez une pareille opinion? Mais quel est donc, je vous prie, pour un Français, le principe qui ne fléchisse pas devant un dîner? » Christine de Belgiojoso n'eut pas plutôt prononcé ces paroles qu'elle les regretta. Mais il était trop tard. Delacroix avait bondi comme s'il avait reçu un soufflet. Il tourna sur ses talons et sortit. Cette phrase malheureuse, échappée à Christine dans le feu de la discussion, ne représentait pas, d'ailleurs, sa véritable opinion. Elle le déclara bien haut par la suite. Mais elle avait l'âme trop fière pour faire les premiers pas en vue d'une réconciliation. Et elle laissa partir Delacroix.

Le peintre Lehmann, qui, avec Gérard, lui restait fidèle, était d'origine allemande. Mais c'est Paris qui avait consacré son talent. Il excellait dans le portrait. Celui qu'il fit de la princesse est parmi ses meilleurs.

Un autre Allemand de Paris, le poète Henri Heine, comptait parmi les familiers de la princesse. Leurs relations commencèrent de bonne heure et furent toujours excellentes. Comme tous ceux qui approchaient Christine, Henri Heine avait d'abord aspiré à régner sur son cœur. Mais il y avait perdu son latin, et son mauvais français, et son allemand si coloré. Ce que voyant, il eut le bon goût de n'en concevoir aucune irritation et de se résigner à n'entretenir avec la princesse que des rapports d'amitié.

C'est par elle qu'il fut présenté à Mignet qui le présenta à Thiers qui lui fit accorder sur les fonds secrets une pension annuelle de 4 800 francs. L'histoire de cette pension est un des épisodes les moins glorieux de la vie de Henri Heine qui en compte beaucoup d'autres semblables. Il est curieux d'apprendre que la responsabilité de cette allocation remonte à Christine de Belgiojoso.

Henri Heine amusait la princesse et ses hôtes. Et le monde pardonne beaucoup à qui le fait rire. Henri Heine aimait à prendre pour cible de ses traits acérés Victor Cousin qu'il détestait et qu'il accusait d'avoir plagié les philosophes allemands. Puis, quand Cousin, vexé, avait pris la porte, c'est au musicien Bellini que Heine s'en prenait. Spirituel, mais plus méchant encore, Heine tournait en ridicule jusqu'aux propos les plus insignifiants de l'infortuné compositeur. Alors que ses « ponchour » à lui-même étaient célèbres, il se permettait de railler la prononciation défectueuse de Bellini. Et telle était sa réputation de causticité qu'il ne se trouvait personne pour le remettre à sa place.

Henri Heine avait pris le parti le plus sage : rebuté comme amant, il s'était résigné à prendre rang parmi les familiers. Un autre grand poète, Alfred de Musset, accepta moins facilement un sort semblable. Son amour pour la princesse Belgiojoso le rendit très malheureux.

Il avait fait la connaissance de Christine chez le général La Fayette. Puis, à Versailles, où la princesse et Musset habitèrent quelque temps côte à côte, leurs relations devinrent plus étroites. La princesse et le poète parcouraient ensemble le parc solennel du Grand Roi. Musset déclamait de sa voix la plus ardente ses vers les plus passionnés, et Christine écoutait, ravie, le sourire aux lèvres. A en croire Louise Colet, Musset, fatigué de ce flirt sentimental, aurait voulu certain soir passer des paroles aux actes. La princesse, effrayée ou feignant de l'être, aurait pris la fuite. Musset l'aurait poursuivie et, dans l'obscurité, butant contre un tronc d'arbre, se serait donné une douloureuse entorse. La princesse lui aurait alors ouvert sa demeure et lui aurait prodigué, pendant tout le temps qu'il resta cloué sur son lit, mille soins touchants. Alfred de Musset aurait payé sa dette de reconnaissance en devenant plus amoureux que jamais de sa garde-malade.

La princesse, de son côté, ne demeurait par indifférente à la passion de Musset. Ce sentiment la flattait fort. Mais, pour une raison ou pour une autre, — par vertu peut-être ou parce qu'elle aimait ailleurs, ou bien tout simplement parce qu'elle avait, selon le mot d'Arsène Houssaye, infiniment plus d'esprit que de cœur, — elle lui résista avec obstination. Sans doute, il la faut féliciter d'avoir montré tant de vertu, mais elle eût mieux agi encore en s'abstenant de provoquer Musset pour se moquer de lui ensuite.

Elle lui adressait des épîtres amphigouriques où elle le renvoyait, d'un geste noble, « aux succès faciles », et où elle exprimait des sentences pédantesques de ce genre : « Le châtiment des amours vulgaires est d'interdire à ceux qui s'y livrent l'aspiration aux nobles amours. » Ces billets aigres-doux mettaient Musset au désespoir.

Il finit par se lasser de servir de jouet à une coquette et son amour déçu se changea en haine so-

lide. Un bal chez la princesse marque la première étape de la rupture. Musset se posait encore à cette époque en soupirant désolé. Et Christine, toujours impitoyable, continuait de prendre un plaisir extrême à voir le poète tourner autour d'elle sans espoir. Soudain, une forte belle jeune fille, Mlle de C..., pénétra dans la salle de bal. Mlle de C... était orpheline. Élevée fort librement, elle savait par cœur les poésies de Musset.

Celui-ci, déjà séduit par le seul aspect de sa beauté, fut plus ravi encore, quand Mlle de C... se mit à lui réciter les *Nuits*. Et les deux jeunes gens valsèrent ensemble par deux fois. Et à chaque fois, un trouble plus profond se lisait dans leurs regards à tous deux. La princesse ne fut pas la dernière à s'en apercevoir. Immobile et plus pâle que jamais, elle fixait sur le jeune couple ses yeux démesurés de sphinx que la colère et le dépit remplissaient en cet instant d'un éclat sauvage. Christine n'aimait pas Musset, mais il lui était désagréable que Musset en courtisât une autre en sa présence. Elle le lui fit bien voir. Lorsque, sur la fin du bal, le poète revint à elle et tenta de l'entretenir quelques instants, elle affecta de ne pas l'entendre. Christine devinait qu'il allait se détourner d'elle pour suivre une autre piste, et, en fine mouche qu'elle était, elle avait résolu de prendre les devants. Le lendemain matin, elle accourait chez une amie intime de Musset et, d'un air négligé, glissait ces mots dans sa description du bal de la veille : « J'espère que M. de Musset appréciera, comme je le fais, la beauté de Mlle de C... Cela amènera une heureuse diversion au sentiment qu'il croit ressentir pour moi et qui gâte absolument nos relations. » On ne compte pas impunément parmi ses ancêtres une longue lignée de tacticiens et de diplomates...

Ce n'était encore que le commencement de la fin. La rupture fut consommée à quelque temps de là, dans une réunion chez Mme Jaubert. Musset se divertissait à dessiner des caricatures et soutenait cette opinion qu'on peut tourner en charge le plus beau visage. « Non pas celui de la princesse, déclara quelqu'un. — Si fait, riposta Musset, tout comme un autre. » Et, sous les yeux mêmes de Christine, il traça d'elle deux croquis fort ridicules. La princesse, blessée au plus profond de son orgueil, manqua d'esprit cette fois encore. Elle ne sut dissimuler son irritation.

A partir de cette soirée, Musset et Christine de Belgiojoso cessèrent tous rapports et, à quelque temps de là, le poète consacrait au souvenir de ses amours défuntes une stèle funéraire sous forme d'une pièce de vers. Cette pièce intitulée *Sur une morte* parut dans la *Revue des Deux Mondes* en 1842. En voici les trois dernières strophes

Elle aurait pleuré, si sa main,
Sur son cœur froidement posée,
Eût jamais dans l'argile humain
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil,
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu;
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

La princesse, naturellement, eut connaissance des vers de Musset et devina de qui il s'agissait. Mais elle décida de ne pas comprendre et, pendant quinze jours, elle répéta à ses visiteurs : « Avez-vous lu les vers d'Alfred de Musset *Sur une morte ?* Il paraît que cette morte-là, c'est Mlle Rachel. » Mais il se trouva un jour quelqu'un de plus fin encore que la princesse pour répliquer : « Ce doit être Mlle Rachel. Car elle a dit l'autre soir à Buloz en plein foyer : Vous venez de publier dans la *Revue* des vers de Musset dédiés à la princesse Belgiojoso... »

* * *

Nous avons tenté, dans les pages qui précèdent, de tracer un tableau du salon parisien de Christine de Belgiojoso. Mais l'illustre princesse eût été fort humiliée de se voir réduite à ce rôle secondaire. Elle aspirait à mériter un rang d'honneur parmi les gens de lettres de son temps. Elle a publié des nouvelles, des récits de voyage, et surtout un *Essai sur la formation du dogme catholique*, qui fit à l'époque un assez grand bruit. Sur la fin de sa vie, Christine passa de la théologie à la sociologie. Elle publia des écrits vaguement humanitaires et divers traités où elle prélude au féminisme contemporain.

Cette femme étrange devait d'ailleurs tenter toutes les voies et jouer tous les rôles. Elle exerça jusqu'aux fonctions de général en chef! En 1848, comme la Révolution venait d'éclater à Milan, elle fréta un navire et arma à ses frais deux cents volontaires. Ce fut peut-être le moment de sa vie où elle goûta les joies les plus intenses. Le doux nom de Christine Belgiojoso chantait sur toutes les lèvres italiennes. On l'acclamait au passage, on la comparait à Jeanne d'Arc. Elle, cependant, prenait son rôle au sérieux. Tout comme son illustre ancêtre le maréchal Trivulce, elle combinait gravement des plans d'attaque et signait des brevets d'officiers ainsi conçus : « Nous, princesse Christine Belgiojoso, nommons... »

La fin de sa vie fut triste. Hélas! c'est le sort commun des femmes qui doivent à leur beauté le plus clair de leur succès. Aux trois quarts ruinée par ses folles dépenses, la princesse pensa réparer sa

fortune en achetant des terrains près d'Angora et en les faisant cultiver sous ses yeux. Mais elle perdit à ce jeu le plus clair de ce qui lui restait. Vieille et passablement aigrie, semble-t-il, elle revint mourir à Milan, où elle s'éteignit le 5 juillet 1871.

On se demande peut-être ce qu'était devenu, au milieu de tout cela, le prince son époux. C'est encore une histoire et assez scandaleuse. Le prince Émile avait compté d'abord parmi les plus acharnés viveurs de Paris. On ne connaissait pas galant plus tenace, libertin plus volage. Soudain, ce don Juan capricieux devint le plus fidèle des adorateurs. Le prince Belgiojoso se prit à aimer passionnément et exclusivement la duchesse de Plaisance, née Anne-Marie Berthier, et il n'était pas moins aimé d'elle. Estimant qu'à Paris trop de barrières se dressaient entre eux et leur passion, les amants s'enfuirent un beau jour et se fixèrent sur les bords du lac de Côme, dans une villa appartenant aux Belgiojoso. Ils y vécurent huit ans, follement épris l'un de l'autre, follement heureux : « Une cabane, ton cœur et un bon cuisinier! » murmurait la duchesse enivrée. Elle avait le cœur, elle avait le bon cuisinier, elle avait une villa aussi belle qu'un palais. Que manquait-il donc à sa coupable félicité?

Cependant la conduite du prince Émile avait rempli d'indignation les conspirateurs milanais, ses frères. A maintes reprises, des ambassadeurs le venaient relancer, lui reprochant d'oublier dans la joie d'un amour partagé les souffrances de la patrie. Le prince et la princesse laissaient dire; puis, sur un signe, un valet mettait le fâcheux à la porte. Mais oyez la fin de cette histoire : elle est infiniment plus morale que le commencement. Anne-Marie de Plaisance, la duchesse au nom si significatif, planta là un beau jour le prince Émile dédaigné, et s'enfuit vers d'autres plaisirs, à Milan, où l'attendait un amoureux plus jeune. Le prince Émile, atterré, chercha à oublier sa duchesse, mais en vain. Désespéré, il mourut à peu de temps de là, « selon la formule romantique, en murmurant le nom de l'infidèle ». La consolation suprême de voir son pays affranchi du joug étranger ne lui fut pas accordée. Tel jadis Moïse, il disparut avant d'avoir foulé la Terre Promise. Plus heureuse, la princesse sa femme, devait assister encore avant de mourir à l'aube du jour nouveau si ardemment espéré qui se levait sur sa chère Italie.

MAURICE MURET.

LA VIE LITTÉRAIRE

Hugues Rebell : De la Nichina aux Nuits chaudes du Cap Français.

Hugues Rebell. *Les Nuits chaudes du Cap Français*, éditions de *la Plume*.

Certes, ces nuits sont très chaudes, et ce Cap est bien français. On y rencontre des négresses qui ont dans leurs propos et dans leurs actions moins de retenue que n'en auraient des blanches — et des blanches qui se conduisent comme nulle négresse n'oserait. Ce roman, qui n'est peut-être pas immoral, n'est certainement pas un roman moral. Il ne concourt à aucune œuvre d'éducation. Il prouve une fois de plus que l'art et la morale entretiennent entre eux de médiocres rapports. Il y a tant d'art, en effet, dans ce livre palpitant d'Hugues Rebell, tant d'art et tant de naturel! Du naturel, il y en a partout. Les héroïnes du livre cèdent à la nature qui les pousse plutôt à satisfaire leurs instincts qu'à les comprimer. Et nous voyons de beaux drames tumultueux. Qui donc aimerez-vous mieux ou détesterez-vous davantage? Zinga, la séduisante et criminelle négresse, ou Dodue-Fleurie, grossièrement belle et bassement ambitieuse, ou la coupable Mme Gourgueil, ou l'inconsciente Mme de Létang, ou l'énigmatique Agathe ou sa trop chère Antoinette, ou M. Dubousquens, dont les amours imprévues s'expliquent assez difficilement, ou le rogue prédicant Goring, ou l'abbé de la Pouyade, aimable à l'excès, ou le mulâtre Figeroux, qui a des vices d'homme très civilisé? Je ne sais. Je ne veux pas savoir. Il vaut mieux penser que vous haïrez tous ces personnages qui nous donnent à profusion de mauvais exemples, des exemples d'autant plus mauvais qu'ils nous sont donnés avec plus d'agrément.

Tous ces gens-là sont très primitifs. Cela est certain parce que ceux qui vivaient il y a plus d'un siècle au Cap Français, ne sont pas très différents de ceux qui vivent maintenant à Paris. Ils avaient de la franchise, une certaine franchise jusque dans leurs crimes et dans leurs vices, et nous mettons de l'hypocrisie jusque dans nos vertus. C'est le progrès! Ils cédaient alors à leurs passions; nous y cédons aussi. Mais tandis que nos ancêtres agissaient le plus qu'ils pouvaient et parlaient le moins possible, nous bavardons sans agir. En considérant les héroïnes d'Hugues Rebell, on est presque enclin à croire qu'elles ne parlaient pas assez et qu'elles agissaient trop. Mais leurs actions étaient spontanées. La passion les excitait, une passion simple et toute-puissante. Quelle passion? L'amour. Quel amour? L'amour physique. En ce temps-là, les

hommes et les femmes ne cherchaient pas midi à quatorze heures. Ils ne discutaient pas à perte de vue sur les caractères de l'entraînement qui les mêlait intimement les uns aux autres. Ils ne « s'arrêtaient pas pour se regarder marcher ». Ils ne faisaient pas de psychologie. Auprès de Dieu, cela doit être pour eux une grande excuse. C'est bien ce que pense dans les *Nuits chaudes* l'abbé de la Pouyade. Quel feu, quelle fougue, quelle frénésie!

Dans l'œuvre entière d'Hugues Rebell, c'est le même feu, la même fougue, la même frénésie. Qu'il nous conte, comme aujourd'hui, les aventures singulières des colons de quelque Saint-Domingue aux temps troublés de l'émancipation des nègres et d'abord des négresses, qu'il nous renvoie à l'heureuse époque où prospérait la *Nichina*, à l'époque plus lointaine encore, mais non moins heureuse, où les élégants de Rome s'amusaient à Baïa, qu'il déroule devant nos yeux éblouis les drames véhéments qui se développent dans les ombres incertaines de la Camorra, qu'il ressuscite les temps à peine morts du second Empire et rappelle pour nous charmer les aventures un peu confuses de la *Femme qui a connu l'Empereur*, les qualités d'Hugues Rebell sont partout identiques et partout excellentes, éminentes, exceptionnelles, j'allais dire admirables. Si je l'ai dit, je ne m'en dédis pas.

Rien n'est rare comme l'originalité. C'est d'ailleurs ce qui la rend originale. Hugues Rebell est original au plus haut point. Il l'est sans effort, et sans prétendre à l'être, et tout naturellement. C'est la meilleure façon de l'être, la seule. Les œuvres de Hugues Rebell sont de merveilleuses psychologies en action. Les héros ne s'analysent pas, ils vivent. Et leur vie ne cesse jamais d'être intense et vibrante et furieusement agitée, quel que soit le temps où elle se déroule. Presque tous les livres de Rebell sont des romans historiques, beaucoup mieux, des romans de mœurs de tous les temps. Et dans tous les temps, c'est l'amour qui divise et qui rapproche les hommes et les femmes. Et dans tous les temps les hommes et les femmes se livrèrent de grandes batailles amoureuses. Hugues Rebell est constamment émerveillé par ces surprenants combats. Et il les conte, les conte avec une infatigable verve.

Cet écrivain habile, si habile à reconstituer les civilisations abolies, a le mérite suprême de montrer, par la similitude même de ses compositions d'histoire immorale, l'extrême variété de son talent. S'il se promène à travers les siècles, ce n'est pas, non ce n'est pas parce qu'il est plus facile de combiner des ouvrages qu'encadrent les décors éphémères d'un temps ou d'un pays. Il semble revivre lui-même dans les siècles qu'il ranime : il est perpétuellement un contemporain de ses héros. Et cette prestigieuse aptitude à devenir un homme de tous les temps est d'autant plus saisissante qu'Hugues Rebell dans tous les temps n'aperçoit qu'une passion unique : l'amour, et plus simplement, et presque trop simplement l'amour sensuel. L'œuvre de Hugues Rebell commence à paraître comme une encyclopédie de l'histoire amoureuse de l'humanité antique et moderne. Elle pourrait être uniforme et monotone. Eh bien! au moment qu'on se persuade que l'auteur n'a pû échapper à cette uniformité ni éviter cette monotonie, on est contraint de reconnaître que la variété de son talent ainsi que de son œuvre est à nulle autre pareille. L'œuvre totale d'Hugues Rebell est un hymne à la beauté. Et pour ce précieux écrivain, qui a vraiment, ah! oui, vraiment, le courage de son opinion, l'histoire intégrale de l'humanité se résume dans l'histoire de la beauté des femmes et se confond avec elle. Mais en fin de compte, si les hommes ont de tous temps célébré avec les mêmes rites leur culte de la beauté souveraine et divine, et s'ils ont constamment abouti aux mêmes résultats, ils ont cependant, selon les époques, pris des chemins différents, voies directes ou routes détournées, pour aboutir à ces résultats. Et Hugues Rebell ne cesse jamais d'être un guide prodigieux pour nous conduire dans ces chemins séduisants et terribles. Décidément Hugues Rebell est le plus grand poète de l'amour matériel et de la beauté palpable des formes féminines.

Mais ce poète est un guide très sûr, et pourquoi? Non pas seulement parce que Hugues Rebell a tout lu des mémoires qui nous transmettent des témoignages décisifs sur la vie intime de nos plus véhéments aïeux. Et certes, Hugues Rebell est un lecteur effréné, qui s'imprègne mieux que personne de ses lectures indéfinies. Mais il parvient, par un effort charmant d'imagination, à se transporter tout entier parmi les hommes qu'il veut peindre et comme recréer. De tous il est le contemporain, l'ami, le compagnon, le frère. Il les observe tour à tour avec une précision méticuleuse qui n'arrête nulle part l'élan radieux de son récit. Que dis-je? On croirait qu'il s'observe lui-même, qu'il contemple sa propre vie agitée et vibrante, dépensée parmi d'amoureuses et de tragiques complications et qu'il est tantôt un de ces oisifs raffinés de Baïa, ou même (voilà qui est grave) un de ces moines moins raffinés de la Renaissance, qui frayaient avec l'exquise courtisane Nichina. Quoi encore? On croirait que, mettant en pratique, le plus sympathiquement et le plus opportunément du monde, l'excellente doctrine de la métempsycose, il a pu émigrer d'un corps dans un autre et voyager de ce siècle-ci à ce siècle-là et qu'enfin, s'étant mêlé le plus possible à toutes les agitations humaines, ayant vécu dans son intimité la vie so-

ciale de tous les temps, il a reparu de nos jours pour écrire, chapitre par chapitre, les mémoires de sa vie incessamment recommencée et toujours dévouée aux mêmes dieux ou, si vous préférez, aux mêmes déesses.

Et, sans doute, il n'est pas de mémoires qui, en leur abondance, ne se prêtent à quelque confusion. Mais ici l'abondance est un charme de plus, car elle est sans prolixité, et la confusion même des détails rend plus sensible la clarté de l'ensemble. Et je vous assure que, même dans l'excès de ces récits ardents, il y a beaucoup de goût parce qu'il y a beaucoup de mesure. Hugues Rebell, d'ailleurs, est un écrivain si parfaitement artiste. Son style élégant, enjoué, rieur, alerte, où tant de grâce délicate, tant d'ironie discrète et légère se mêlent à tant de couleur et tant de vie, son style dont la précision même semble nuancée à tel point qu'on ne saurait dire s'il aggrave parfois les audaces de la pensée ou s'il ne les atténue pas plutôt ; son style est d'un grand écrivain, mais d'un écrivain qui n'a pas besoin de se surveiller pour écrire admirablement, mais, au contraire, d'un écrivain qui voluptueusement s'abandonne à l'ivresse d'écrire... Je n'en sais pas aujourd'hui qui ait plus de verve naturelle, et qui soit davantage un écrivain-né. A noter que tous ces charmes du style semblent s'ignorer et que jamais ces grâces ne se contorsionnent pour qu'on les voie mieux. On se laisse aller d'abord au charme de lire ; et le charme se prolonge avec la lecture et par elle se multiplie, et c'est lorsqu'on a tourné, tourné les pages de ces livres copieux, qui néanmoins semblent brefs, qu'on se demande par quel sortilège on a pu se croire transporté dans un monde enchanté d'où on retombe si brusquement sur la terre, et c'est alors, alors seulement qu'on se demande si, à l'heure actuelle, Hugues Rebell ne serait pas le premier des *conteurs* français.

Le premier et presque le seul. Dans quel ouvrage Hugues Rebell lui-même oppose-t-il narquoisement deux écrivains dont l'un s'applique à raconter des histoires ordinaires en style « impeccable orné d'épithètes rares » ? Il compose, par exemple l'histoire d'un petit cordonnier qui meurt vierge parce que l'un de ses amis d'école aime la même femme que lui, qu'il se sacrifie, et ne peut supporter son sacrifice, — ou bien l'histoire d'une pauvre femme qui consacre son temps et son génie à laver du linge, puis à l'étendre à cette fin qu'il sèche, et qui le soir se repose de ses travaux en arrosant, avec une gravité pensive, une petite plante qu'un vieillard lui a donnée ; et de cette aventure contée aussi en style impeccable orné d'épithètes rares sortent les plus nobles enseignements de pitié et de charité. L'autre écrivain, cependant, travaille de son mieux à moraiser les contemporaines en étalant devant elles les séductions compliquées et par surcroît haïssables des fautes amoureuses. C'est ainsi qu'en tous ses ouvrages il analyse la faute, la souffrance et le remords et la rédemption d'une femme adultère finissant par obtenir le pardon aussi chrétien que généreux de son mari. Et ces deux écrivains se disputent les prix à l'Académie et ils les obtiennent tour à tour, ou bien entre eux deux on les partage. Hugues Rebell ne ressemble à aucun de ces deux écrivains... qui sont aujourd'hui des centaines. Auteur ample et somptueux et savoureux dont l'imagination fertile se déploie en phrases luxuriantes et s'épanche en des récits d'aventures étonnantes et pourtant réelles, dont l'enchevêtrement éblouissant montre mieux la simple vérité, Hugues Rebell est de sa génération le seul écrivain peut-être qui ne cherche point l'originalité dans la bizarrerie laborieuse et, enfin, le seul écrivain assurément qui ne soit pas ainsi que les autres un disciple impatient de l'être, mais le restant par incapacité d'être autre chose...

Il sait même être original en traitant tels sujets par lesquels certains écrivains ont avec fracas usurpé la gloire. Comparez, si vous en avez le loisir, *La Câlineuse* au *Calvaire*. Celle-là est aussi supérieure à celui-ci qu'elle est moins connue que celui-ci. Hugues Rebell, — après Mirbeau certes, mais il ne l'imite pas, il n'a que faire de l'imiter, il ne songe pas à lui non plus qu'à son œuvre, et pourquoi donc songerait-il à l'un et à l'autre ? — Hugues Rebell écrit l'histoire des abaissements auxquels l'amour de ce temps, de tous les temps contraint les hommes et les femmes.

Et ce sont des récits voluptueux et sinistres, effroyables de vérité. Deux jeunes hommes sont liés à une femme par les indissolubles chaînes d'un amour affolé, cette femme les aime tous les deux et elle aime d'autres hommes en même temps. Et ils souffrent, et ils aiment encore, et ils s'avilissent aux pires avilissements, et ils ne cessent pas d'aimer. Et la femme règne sur eux, tendre et violente et terrible et douce, tyrannique et câline, omnipotente. Ils aiment, ils aiment, et les dieux nous préservent d'aimer comme eux. Le livre d'Hugues Rebell peut suffire à nous préserver, car il est d'une vérité profonde, éclatante, irrésistible. Décidément ce prestigieux évocateur des civilisations, des paysages de tous les lieux et de tous les pays, est aussi un évocateur merveilleux des âmes. *La Câlineuse* a un titre trop discret. Juliette Fournier est la petite-fille de Manon Lescaut. La même gloire lui est due car elle a la même vérité. J'ose croire qu'on oubliera *le Calvaire* qui n'est qu'une contrefaçon redondante et emphatique de l'œuvre immortelle de l'abbé Prévost. On ne devrait pas oublier *la Câlineuse*.

Mais on sait par quels procédés aujourd'hui se

constituent les dominations littéraires. Ignorant de ces procédés ou les dédaignant, Hugues Rebell élabore peu à peu son œuvre magnifique, et s'il consent à ne point s'attarder davantage à ces reconstructions certainement variées et toutes séduisantes de toutes les époques où il a suffisamment prouvé qu'il excelle, s'il accepte de ne point surcharger ses ouvrages des attraits — incomparables, je le sais, — de peintures exagérément licencieuses... c'est d'un commun accord que tout de suite on placera Hugues Rebell, au rang qui, parmi les écrivains de sa génération, lui convient le mieux, — le premier, si je ne me trompe.

J. Ernest-Charles.



SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE

Le Divan de la rue Le Peletier.

Sommaire. — Un café littéraire d'il y a cinquante ans. — Premier coup d'œil. — Les vaincus du 2 décembre. — Journalistes et artistes. Une sorte d'académie. — Un grand peintre. — Chevanard. — Le *décourageateur*. — Un mot. — L'antre du lion. — Auguste Préault. — Ses œuvres. — Ses mots. — L'origine d'un artiste. — Histoire d'une clé. — Un souci. — Le ruban rouge. — Visite à Lamartine. — L'Hécube. — Vingt-six ans d'attente. — Les femmes du monde et les décores. — Un monologue. — La veille de 1870. — Pendant la Commune. — A propos de la Colonne. — Un dernier mot. — La croix funéraire. — Dames du monde et chiens empaillés. — Edmond Texier. — Coquereau et Coquerel. — Les rédacteurs du *Charivari*. — Deux peintres : Vidal et Marchal. — Théodore de Banville et Philoxène Boyer. — Sur l'exil de Victor Hugo. — Le *Feuilleton d'Aristophane*. — Arsène Houssaye. — Amers regrets. — Le concours du docteur Véron contre les chercheurs d'or. — Orgies à la Pétrone. — Une belle strophe. — Un repentir. — A Toussenel. — Une analogie de la fraise des bois. — Gustave Planche. — Vie diogénique. — Un vrai critique. — Cavalier de George Sand. — Incorruptibilité. — Un grand seigneur. — Le billet de banque. — Un mot de Fr. Buloz. — Voyage en Italie. — Les colères romantiques. — Un jeu de mots de Victor Hugo. — Comment meurt un écrivain célèbre. — Jules Janin. — Une réconciliation sur une tombe. — Ceux qui deviennent fous. — Charles Lassailly. — Gérard de Nerval. — Eugène Forcade. — Charles Baudelaire. — Asselineau. — Henri Nicolle. — Prévost-Paradol. — L'homme au Yacht. — Edmond About. — Enrôlement. — Ministre à New-York. — Suicide. — Malheurs domestiques. — L'invocation aux lettres. — Un Sémite. — Alexandre Weill. — Pourquoi il n'a pas chanté au théâtre. — 1848. — Revirement politique. — La *Gazette de France*. — L'abbé de Genoude. — M. H. de Lourdoueix. — Riposte à Paul de Saint-Victor. — Les potaches. — M. Gaston de Saint-Valry. — La peur de la Chine. — Armand Barthet. — Un poète du Jura. — *Le Moineau de Lesbie*. — Mlle Rachel. — Un grand succès. — Rien ne dure. — *L'heure du Berger*. — *Le chemin de Corinthe*. — Découragement. — Retour à Paris. — Le spectacle des élections. — Une satire. — *Montauciel*. — Mariage. — L'art du vétérinaire. — Accès de démence. — Tony Révillon. — Pascal Duprat. — Comment peut finir un homme politique.

Un vieux poète, le plus populaire de tous, l'Anacréon de nos pères, celui qui, de l'aveu de Sainte-Beuve, était un homme d'un grand sens, a dit dans l'une de ses chansons, où il s'adresse aux jeunes gens : « Du temps passé j'apporte des nouvelles. » Il en est de même aujourd'hui pour celui qui écrit ces lignes à main courante, vétéran de la chronique et des menus détails de l'histoire contemporaine. Ce que je vais raconter se passait, il y a un demi-siècle ou très peu s'en faut, à ce café littéraire de la rue Le Peletier qu'on appelait le Divan, parce qu'il était assez simplement meublé, à la manière de ceux de Stamboul. Ne le cherchez plus des yeux. Hélas! rien ne dure. Les ruines mêmes ont péri et vous devez avoir entendu dire que ce rendez-vous des beaux esprits d'autrefois n'est plus qu'un souvenir. Mais à l'heure où s'imposait le second Empire, au lendemain du Deux Décembre, quand les vingt-quatre lettres de l'alphabet étaient pour le pouvoir un objet de terreur et pour les tribunaux un corps de délit, quand vingt journaux avaient été supprimés d'un trait de plume, l'établissement semi-bachique, semi-académique dont je viens de parler, avait tout à coup pris la physionomie et presque le caractère d'un lieu d'asile. Chassés des enceintes législatives et du Palais de Justice, exilés des salles de rédaction, épiés sur le seuil de l'Institut, mal notés en Sorbonne et au Collège de France, constamment visés par la police de sûreté, les derniers représentants de la liberté de la presse venaient, le soir, se retrouver dans ce modeste rez-de-chaussée, encastré au fond d'une cour. Là, faisant taire par force leurs préférences politiques, ils jouaient à l'écarté ou aux trictrac, le plus souvent en engageant de belles logomachies sur l'art, devant un pot de bière de Strasbourg ou un petit verre de marasquin de Zara. Il est bon d'ajouter que, sans avoir été précisément trié sur le volet, le public de l'endroit ne se composait que d'écrivains et d'artistes. Tout autre, un bourgeois, par exemple, ou un financier qui se fût présenté, aurait produit l'effet d'un intrus et eût été regardé de travers. Il se serait bien vite enfui.

Ils étaient là de vingt-cinq à trente, fidèles habitués du lieu. Quelques-uns, montrant une barbe grise, étaient des Nestors du journalisme. Les autres, plus jeunes, avaient la barbe de bouc du romantisme et aussi la moustache martiale, suscitée par les barricades du 24 février; c'étaient ou des poètes, ou des peintres, ou des tribuns en herbe, mais, bien que n'oubliant point que Pharsale était d'hier et que la cause de Caton venait de subir une éclatante défaite, notamment à cinq cents pas de là, sur le boulevard Montmartre, où le canon avait tonné contre elle, tous s'accordaient à garder une attitude fière. Plusieurs d'entre eux, ayant encore l'arrière-goût du latin qu'on leur avait fait boire dans leurs classes, se rappelaient la plainte de Brutus adressée à Cicéron : *Nimium timemus famem, exilium et mortem*. « Nous craignons

trop la faim, l'exil et la mort. » Ils se tenaient donc prêts à tout endurer et ils ont tout souffert, en effet, puisque le nouveau régime, en tuant la presse, leur enlevait leur gagne-pain et faisait d'eux des exilés à l'intérieur. Plus de politique, soit, puisque ç'aurait été un crime d'en faire. On fermait les yeux sur les choses du jour, mais on se dédommageait sur les questions d'art, d'exégèse et de théâtre. En cela, du reste, cinq ou six, dont quelques professeurs non assermentés, s'exprimaient avec une éloquence d'autant plus émouvante qu'elle n'avait rien d'apprêté. Ils répandaient alors à flots, autour de nous, le savoir, la correction du langage et, aussi, l'épigramme, parfois même un très consolant appel à l'espérance, cette richesse de l'âme dont les vaincus ne doivent jamais se dessaisir.

Après tant d'années écoulées, je me les rappelle encore tous et rien ne me serait plus facile que de les évoquer l'un après l'autre pour les faire comparaître devant le lecteur, mais cette énumération, trop renouvelée d'Homère, si elle se prolongeait un peu, finirait par amener la fatigue, et c'est ce que je veux éviter. Je ne citerai donc qu'un petit nombre de ces glorieux boudeurs d'alors, soldats de la pensée, de l'étude et de la science. J'indiquerai surtout ceux que la mort, qui ne respecte rien, a emportés tour à tour dans son inévitable linceul, mais qui, avant de disparaître, ont laissé un nom prestigieux chez les vivants. Quand ils étaient debout ils formaient comme une Voie lactée. Ils étaient les derniers survivants de 1830, cette merveilleuse époque d'où sont sorties autant et plus de grandes figures que n'en a donné le siècle de Louis XIV. Jeunes héritiers du XIXe siècle, saluez ces aînés et croyez bien que vous leur devez au moins l'hommage ou la politesse d'une épitaphe !

Au milieu de la salle, assis sur le divan couvert de velours rouge, devant une table de marbre, dont il avait l'air de faire une chaire, apparaissait, superbe et attristé tout ensemble, un homme, un artiste de marque, encore jeune, que, dès 1848, la faveur du Gouvernement provisoire avait mis en faveur et qui, présentement, était rejeté dans l'ombre. Ce n'était autre que le Lyonnais Chenavard, le célèbre auteur des belles fresques du Panthéon. Paraissant être un rejeton des maîtres de la Renaissance, il mariait la couleur au dessin et peignait avec scrupule, suivant toutes les règles les plus sévères de l'art, on le sait. Il peignait bien, c'est convenu, et, dès la première minute où il avait fait son entrée dans le café, tous les assistants venaient à lui, attirés par le charme de sa parole. Personne assurément ne savait aussi bien que lui l'histoire de l'art et nul autre ne pouvait aussi bien dire le rôle que la peinture doit jouer au milieu des sociétés modernes ; mais aux yeux mêmes de ceux qui admiraient ses monologues, il avait un défaut terrible ; il péchait par le manque de foi. En effet, il professait sur la pérennité, lisez sur la gloire, les idées désolantes que Chateaubriand a exposées dans la préface de sa traduction du *Paradis perdu*. Selon lui, génie, beauté, travail, savoir, grandes œuvres, rien ne résiste à l'action du temps, en sorte que si tout meurt, ce n'est pas la peine de se donner tant de mal pour créer des œuvres qui ne vivront pas et pour se faire un nom qui s'effacera vite comme une ride du vent sur l'eau d'un lac. En raison de cette élégie, souvent répétée, les amis l'avaient surnommé *le Décourageateur* et il était bien vrai que, sans le vouloir, il poussait à l'abdication de la volonté, au sommeil de la vaillance. Ce qu'il y a de plus triste à dire à ce sujet, c'est qu'il a été une des premières victimes de sa théorie. A quelques années de là, un jour devait venir où cet homme si disert serait tout à coup à court, disons le mot, tout à fait vidé. Chose cruelle, il voulait alors reprendre la suite de ces brillantes improvisations et il ne le pouvait plus. A la vue de cette source soudainement tarie, les auditeurs d'hier, stupéfaits, ne pouvaient que s'affliger amèrement. Ce fut alors qu'un de ceux qui se pressaient souvent autour du discoureur nota par un mot qui est resté cette défaillance si inattendue. J'ai nommé Auguste Préault, le sculpteur : « La tête de Chenavard est un antre d'où le lion est parti », dit-il, et cette saillie courut, le lendemain, dans les gazettes mondaines. Ah ! ce Préault, autre familier du Divan, que d'autres bourdonnements de guêpe il a lancés au vent ! Sur la fin du règne de Louis-Philippe, tout le Paris d'alors a répété cet autre trait, du genre de ceux de Martial, reposant, celui-là, sur les belles formes de femmes que Pradier, un autre statuaire, a données à la Ville de Paris. — Voyez les Muses qui accompagnent le Molière, près de la fontaine, rue Richelieu. Il disait : « Pradier part, tous les matins, pour Athènes et il s'arrête au Pays Bréda. » Pour goûter la saveur de ce mot, il faut rappeler, qu'à cette époque, le Pays Bréda était la zone qu'habitaient de préférence les jolies mondaines, celles qu'on appelle aujourd'hui les horizontales.

Auguste Préault a marqué sa vie par de belles œuvres. A l'une de nos églises il a donné un Christ mourant, au jardin du Luxembourg, une reine ; à l'un de nos ponts, un cheval ; cinq ou six bustes aux divers cimetières. La ville de Chartres lui a fait faire un Marceau qui passe pour être un chef-d'œuvre ; la ville de Bourges, un Jacques Cœur. Il a laissé au crayon le dessin d'un très beau monument en l'honneur de Jeanne d'Arc. Chez lui-même, dans son atelier, nous avons vu, en plâtre, une Hécube hurlante de douleur et de colère sur les malheurs de Troie. Appelé, un jour, dans l'atelier, Lamartine

avait été grandement frappé par la beauté de ce groupe magistral. Poète, il y voyait le reflet de la grande poésie de ses ancêtres grecs. « — Quand cette mère d'Hector aura passé par la fonte, disait-il, ce sera de l'Euripide en bronze. » — Hélas! non : ce ne sera qu'une œuvre en terre glaise, c'est-à-dire un objet cent fois périssable, puisque l'ouvrier est parti sans avoir pu l'éterniser dans le métal de Florence.

Auguste Préault était un enfant du peuple. Si exquise que fût cette nature, l'homme laissait bien voir en lui les signes de son origine. A la vérité, voilà soixante ans, au lendemain de 1830, le talent arrivé valait tous les titres de noblesse. Au surplus, il n'a jamais cherché à dissimuler l'humilité de sa naissance. Son père, venu d'une bourgade d'Auvergne, avait commencé par être boulanger et s'était fait ensuite marchand de farine; c'était un honnête commerçant très laborieux et très sobre. L'artiste racontait que, le jour où il vint au monde, ce brave homme, en contemplant ce rejeton encore informe, dit, en riant, à sa femme : « — Qu'est-ce que c'est que ce petit morceau de salé que tu m'as donné là? »

Ce digne prolétaire aimait fort son fils. Il s'est mis en quatre pour lui donner une instruction libérale propre à faire de lui un travailleur de distinction et il y a pleinement réussi.

De temps en temps, au café, Auguste Préault, par manière de contenance, montrait à ses amis une petite clé en acier, assez délicatement ouvrée.

— Vous voyez bien ça? disait-il sans pose. Ça ne vaut pas deux sous. Je ne la donnerais pas pour mille francs. J'y tiens, d'abord parce que c'est un héritage de mon père, et que c'est un objet sacré. J'y tiens, en outre, parce que cette clé, transformée en ébauchoir, m'a servi à faire ma Clémence Isaure (la statue qu'on voit au jardin du Luxembourg).

De ce même père, dont il vénérait la mémoire, il avait reçu un petit avoir de 60 000 francs, c'est-à-dire mille écus de rente. Pour un viveur, ça n'aurait été que peu de chose. Pour un artiste de cette héroïque génération de 1830, plus portée à orner son esprit qu'à obéir à son ventre, c'était la garantie de l'existence; c'était un trésor. (En ce temps-là, Eugène Delacroix vivait avec cinquante sous par jour.) C'est grâce à ces mille écus de rente que le sculpteur a pu traverser les années si âpres du noviciat et attendre que le jury d'examen fût, à la longue, disposé à lui rendre justice. C'est grâce à ce modeste revenu qu'il a pu frayer avec les contemporains les plus illustres de son époque, et trouver le loisir d'aiguiser les bons mots qu'on aimait à se répéter dans le monde de l'art.

Ah! ces mots, que lui a si bien reprochés un ministre de la monarchie constitutionnelle, on les arrêtait avec empressement au passage ou pour les jeter dans la presse satirique ou pour en assaisonner la conversation. Ils étaient toujours relevés de sel attique, mais presque toujours aussi exempts de méchanceté. Ils effleuraient, ils piquaient un ridicule ou un travers : ils n'ont jamais fait saigner l'amour-propre de personne. Dans sa longue vie, le moqueur n'a eu ni à répondre à un procès ni à répondre à aucun duel.

Très souvent même, dans le jeu de ses épigrammes, Auguste Préault ne s'en prenait qu'à lui-même et, dans ce cas, c'était de sa part le jaillissement d'un peu de l'esprit socratique, tel qu'on en voit en lisant les *Memorabilia* de Xénophon. Un jour, sous l'Empire, dans un salon quasi aristocratique de la rive gauche, où il se montrait de temps en temps, il eut à se mêler à une demi-douzaine de jeunes beaux, de ceux qui, avec un certain effacement, auraient pu rappeler les merveilleux du Directoire. Étant autant ivres de fatuité que de bêtise, ces petits messieurs parlaient tout haut de leurs prouesses amoureuses et des victimes d'alcôve qu'ils avaient été à même de faire. La maîtresse de la maison, dame d'un certain âge, mais femme d'esprit, avisa le sculpteur, qui, en vue de ce débordement d'impertinence, ne sonnait mot, et l'interpellant :

— Eh bien! et vous, mon cher monsieur, n'avez-vous donc pas à vous vanter de quelque roman?

— Un roman! répondit Préault, eh! Madame, je n'aurais pas même une nouvelle!

Mais ce brave garçon, ce causeur jovial, qui laissait voir sur ses joues épanouies les teintes de l'insouciance et de la belle humeur, était-il un homme heureux? Cet autre Bautru, si habile à lancer l'épigramme sur tout ce qui défilait sous ses yeux, ne se sentait pas quelque point de vulnérable? Disons donc qu'il résidait au fond de sa pensée un souci âcre et noir qui lui arrachait assez souvent des cris de douleur. Quoiqu'il posât volontiers en républicain dédaigneux des vanités en cours, il soupirait après le ruban rouge comme le cerf de la Bible après l'eau claire des fontaines. Cette faveur, prodiguée à tant d'autres et même à celui qui écrit ces lignes, il n'est parvenu à l'obtenir qu'après vingt-six ans de soupirs et de démarches. J'en puis parler, car il m'a pris plusieurs fois à part pour me conter sa rancœur à cet égard. Sous la monarchie constitutionnelle, après qu'on eut exposé au Luxembourg sa Clémence Isaure, un ami demanda la croix pour lui.

— M. Préault? dit M. Duchâtel, alors ministre de l'Intérieur. Ah! oui, je sais : c'est un sculpteur qui fait des mots.

Et il tourna les talons. En 1848, après le 24 février, s'autorisant d'une sorte d'intimité, l'artiste alla trouver Lamartine à l'Hôtel de Ville. Certes,

l'auteur du *Lac*, connaisseur en fait de mérite, le reçut à bras ouverts.

— Bonjour, mon cher Préault : soyez le bienvenu dans ce palais du peuple.

Il y eut ici un temps. Des poignées de main furent données et rendues. Puis tout à coup :

— Mon cher Préault, j'avais gardé deux croix, les deux dernières, l'une pour Eugène Pelletan ; l'autre pour vous. Mais voyez-vous le contretemps ! Hier même, sur la motion de Louis Blanc, le Gouvernement provisoire a décidé que la Légion d'honneur n'appartiendrait plus qu'à l'état militaire... Je ne pouvais, seul, m'opposer à l'adoption de cette mesure. Croyez que j'en suis désolé pour vous.

Et comme, en achevant cette confidence, il entrevoyait sur les lèvres de l'artiste une moue de mécontentement, il chercha à panser sa blessure par un cataplasme de réflexions philosophiques :

— Voyons, mon cher Prérult, pour un penseur de votre trempe, qu'est-ce que c'est qu'un ruban ? Le soir, quand on va se coucher, quand on a ôté son habit, ce n'est plus rien.

— D'accord, grand poète, mais, tout le jour, quand on a à montrer sa boutonnière, c'est bien quelque chose. Vous étiez, du moins, de cet avis-là, lorsque, le jour de son sacre, vous avez été décoré par Charles X.

Il n'y eut point de réplique.

Survinrent coup sur coup les orages de la rue, l'inepte manifestation des Bonnets à poil, la riposte des clubs avec 100 000 hommes en blouse chantant la menace, la campagne des Ateliers nationaux, la folle journée du 15 mai, les journées de Juin, pendant lesquelles le sang a coulé par ruisseaux, l'élection du 10 décembre, signe avant-coureur de la chute de la République, l'équipée illogique du 13 juin 1849 aux Arts-et-Métiers, et, en fin de compte, le coup d'État du 2 décembre. On peut bien penser qu'au milieu de tant de transes, se succédant de semaine en semaine, on n'avait guère à songer au devoir de fleurir l'habit d'un artiste. Une fois l'Empire installé, l'auteur du *Marceau* de Chartres n'avait plus à compter sur rien. Il n'aimait pas le nouvel état de choses et les serviteurs de César le regardaient de travers. Politiquement parlant, il se taisait, mais, au fond, il était blessé dans son amour-propre et il en souffrait.

— Au point de vue de cette frivole distinction, me disait-il, je suis de l'avis de Lamartine. Pour un philosophe, ce n'est rien. Cependant il y a les exigences et les habitudes de la vie sociale et ce sont de petites servitudes auxquelles un homme de cœur a bien de la peine à se soustraire. Tenez, jugez-en. Quand, par hasard, je vais dans le monde, je m'y trouve en contact avec cinq ou six petits faquins nouveaux venus dans l'art, des sculpteurs obscurs, des peintres sans éclat, des architectes beaux danseurs, tous plus enrubannés les uns que les autres. Quelques-uns étalent une brochette formée de presque tous les ordres de l'Europe. N'ayant guère que le talent de l'intrigue, ces conducteurs de cotillons, visant avec arrogance mon habit exempt de parure, affectent de rire à mon nez d'un air de mépris. Plus fort que ça, les jeunes femmes du jour, d'élégantes petites grues, aussi bêtes que jolies, modèlent sur ces fantoches leur manière de voir et, pour le coup, ce concert de regards insolents et de sourires moqueurs devient une approche qui a toute la cruauté d'une insulte. Croiriez-vous, mon ami, que, dernièrement, un soir, chez Mme A***, une de ces charmantes bécasses a poussé l'injurieuse sottise jusqu'à m'interpeller sur ce cas, déjà si douloureux pour moi ? (*Et ici, il prenait le ton et imitait les singeries d'une petite bourgeoise.*)

— M. Préault, pourquoi donc n'êtes-vous pas décoré comme tous ces autres messieurs, les artistes ?

— Eh ! Mademoiselle, ai-je répondu, c'est que, probablement, cet hiver, ayant été invité à dîner chez un des ministres de Sa Majesté, j'aurai été surpris volant un couvert d'argent et le mettant dans ma poche. On a, dès lors, décidé que je suis un indigne. »

Cette tirade et d'autres du même genre faisaient voir à quel point il était blessé du déni de justice dont il croyait être victime. Mais, à la suite des temps, vers les dernières heures de sa vie, il a pourtant fini par voir venir à lui ce qu'il avait tant désiré. En 1870, presque au moment de la déclaration de guerre, je le rencontrai rue Richelieu. La figure était rose et souriante. Son abdomen, qui était naturellement d'une belle rondeur, paraissait avoir doublé de volume. Il était mis avec recherche et le ruban tant convoité se déployait à sa boutonnière. En m'abordant, la main tendue, il me cria de sa voix de crécelle :

— C'est pour mes œuvres et non à cause de mes opinions, qui n'ont pas changé et qui seront toujours les mêmes.

— Pardieu ! je le savais bien.

Le pauvre garçon ne devait pas jouir longtemps de son puéril enivrement. En vrai patriote qu'il était, nos désastres l'ont profondément attristé. L'Alsace et la Lorraine, ces terres si françaises, arrachées à la mère patrie ! Et la guerre civile ! A la vue des incendies qui ont suivi la Commune, il n'a pu se défendre d'avoir les larmes aux yeux. Il en voulait fort à Gustave Courbet d'avoir déboulonné la Colonne.

— On pouvait la décapiter, disait-il, puisque notre humiliation avait une source impérialiste, mais la renverser, surtout en présence et aux applaudissements de l'ennemi, c'était un sacrilège.

A très peu de temps de ces scènes désolantes, il a

succombé à une attaque de péripneumonie. Ceux qui l'approchaient alors ont raconté qu'il a fini par un mot un peu aigre, ainsi que cela devait être. Dix heures avant d'exhaler le dernier souffle, quand il avait encore la force de parler, il aurait dit :

— Ah! ah! ah! je vais mourir et l'on plantera au-dessus de mes os une croix de bois peinte en noir, et, celle-là, on ne me la fera pas attendre.

En craignant de trop m'étendre sur cet ancien camarade, je voulais m'arrêter en cet endroit, mais je demande à rapporter encore un trait raconté par lui sur la fausse sensibilité des petites dames de Paris.

Une jeune et très jolie marquise du noble faubourg, que Préault connaissait, venait de perdre son griffon de la Havane; c'était une bête merveilleuse qui avait obtenu la grande médaille à la dernière exposition des chiens, sur la Terrasse du bord de l'eau, au jardin des Tuileries. Désolée, la dame se rend chez le plus célèbre des empailleurs et lui demande d'éterniser par son art le souvenir d'un animal si rare. On tombe facilement d'accord sur le prix, car la marquise n'est pas femme à y regarder pour un objet si cher. Plus tard, un peu plus tard, elle fera faire un tombeau par le sculpteur, mais, pour le moment, l'empaillement suffira. Seulement, il s'agit de faire vite, ce qui est admis. Mais au moment de se retirer, l'empailleur s'adresse à la dame.

— Pardon, madame la marquise, mais c'est l'usage de la maison. Ces sortes de travaux sont toujours payés d'avance.

— Comment! dit la dame étonnée, payer d'avance? Et pourquoi ça, Monsieur?

— Parce que, dit l'autre, la plupart du temps, quand nous avons bien empaillé le chien adoré, on ne vient pas le reprendre.

Revenons d'un bond à notre Divan.

Si, dans cette espèce de caravansérail ouvert aux proscrits de la pensée, il se trouvait de tout, les journalistes y formaient pourtant la majorité. Un des plus marquants était Edmond Texier, une sorte de grognard de la presse. Né sous le règne de Louis XVIII au château de Rambouillet, à l'intendance duquel son père avait été attaché (les mauvaises langues prétendaient qu'il n'y avait résidé que comme concierge), ce n'en était pas moins un garçon d'esprit et suffisamment frotté de littérature. Était-ce à cause du milieu où il avait grandi ou bien par la tendance naturelle de son caractère, le fait est qu'il avait commencé par s'anoblir en se faisant appeler Edmond Texier d'Arnout, mais ce n'a été que pour peu de temps. Il s'est donc ravisé et est redevenu plébéien. De haute taille, doué d'une figure intelligente, causeur aimable, il se flattait d'avoir mené la haute vie, voire même d'avoir eu des succès à la Casanova. Il conservait encore des restes d'élégance, mais comme le vieux Saturne l'avait frôlé de son aile, on n'avait plus à voir en lui un Chérubin d'amour. Du reste, il s'était marié, rangé, assagi, et faisait fleurir les vertus d'un père de famille. On savait qu'au début de sa carrière, en 1833 ou 1834, il avait *chatouillé la Muse* et commis un volume de vers, mais il était le premier à rire de cet enfantillage. « Eh bien! disait-il, quand j'étais un morveux, j'ai fait des vers. Rien n'est plus vrai et, vous le voyez, je ne crains pas d'en faire publiquement l'aveu. Mon Dieu, j'ai eu des dents de lait aussi, et il m'est arrivé, comme à tous les autres, de faire pipi au lit. Est-ce que la postérité m'en fera un crime? » Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ayant mesuré sagement de l'œil la place que s'étaient faite les grands poètes de 1830, il avait vite compris qu'il n'y avait point d'avenir pour lui dans cette gamme, et il s'était vite tourné vers la prose. Un moment, il dirigea un journal ministériel à Rouen, puis on le plaça dans les bureaux du ministère de l'Intérieur, où s'élaborait la presse gouvernementale. Il y est resté de longues années et jusques en 1848. Après ce stage, on l'a vu faire son entrée dans les journaux de l'opposition. Pour le moment, il était le chroniqueur du *Siècle*, où il succédait à Pierre Durand (Eugène Guinot), qu'il parvenait à faire oublier à force de verve et de fine critique.

Dans ce café, qui, à la longue, était devenu comme un gymnase de la satire, Edmond Texier était l'un de ceux qui s'entendaient le mieux à lancer un piquant quolibet ou une repartie paradoxale. J'ai à citer ici de lui un mot fort original et qui, en son temps, a fait fortune.

C'était en mars 1848, au moment où l'on faisait le difficile apprentissage du suffrage universel, Paris se couvrait d'affiches et, au grand étonnement de l'observateur, mille candidatures d'inconnus sortaient de dessous les pavés. Un jour, on vit se produire sur les murs la profession de foi de M. Athanase Coquerel, pasteur protestant, un homme fort honorable, mais dont on entendait prononcer le nom pour la première fois. La chose coïncidait avec une autre compétition, celle de l'abbé Coquereau, l'aumônier de la *Belle-Poule*, ce navire qui a été chargé d'aller chercher à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon. Tout à coup, au milieu de la salle, à travers le cliquetis des chopes et la fumée des cigares, je ne sais plus qui, un coquecigrue ou un distrait, prit la parole et dit : « Coquereau? Qu'est-ce que c'est que ça, Coquereau? — Mais, riposta vivement Edmond Texier, Coquereau, ça doit être le mâle de la Coquerelle. »

PHILIBERT AUDEBRAND

(*A suivre.*)



LA PRISE DE LA BASTILLE

racontée par un témoin oculaire.

Depuis quelques années, on a publié un grand nombre de documents sur la Révolution, surtout sur les débuts de cette tragique époque de notre histoire; le public lettré les a généralement accueillis avec faveur. Maintenant ils deviennent rares, car les archives publiques et privées commencent à s'épuiser. C'est ce qui donne une certaine valeur aux cinq lettres suivantes dans lesquelles un témoin oculaire raconte à son père, habitant la province, ce qu'il a vu au 14 juillet 1789. Ces lettres, tout intimes, n'ont pas été composées pour être publiées; elles contiennent donc le résumé véritable des impressions que leur auteur a éprouvées.

Paul-Esprit Delafont, qui les a écrites, était né à Gap le 17 avril 1754; il était fils d'un subdélégué de l'intendant du Dauphiné. Il embrassa la carrière militaire, devint officier de cavalerie et donna sa démission pour entrer en qualité d'écuyer dans la maison du prince de Ligne. Au début de la Révolution, il résigna cette charge, vint à Paris, où il assista aux scènes qui ensanglantèrent les rues de la capitale, puis, quand l'étranger envahit la France, il reprit du service et mourut de maladie le 20 avril 1793. Delafont était intelligent et instruit; il a publié sur l'hippiatrique et les haras quatre ouvrages qui aujourd'hui encore pourraient être consultés utilement; il n'était ni follement ambitieux, ni passionné outre mesure et appartenait à cette paisible bourgeoisie qui voulait des réformes et répugnait aux bouleversements. Il avait donc toutes les qualités requises pour bien observer les faits et en rendre un compte exact. On remarquera cependant dans les lettres qu'il adressait à son père plusieurs erreurs très graves; j'ai signalé les principales en note. C'est une démonstration nouvelle de la difficulté qu'avaient les contemporains eux-mêmes, quelles que fussent du reste leur intelligence et leur bonne foi, pour apprécier sainement les événements auxquels ils assistaient. Cette considération doit nous rendre indulgents pour les historiens qui prétendent raconter et juger les faits de longues années après qu'ils ont eu lieu.

Les cinq lettres qui vont suivre font partie d'une volumineuse correspondance de la famille Delafont qui m'appartient; leur authenticité ne saurait être mise en doute.

J. Roman.

Paris, le 18 juin 1789.

Mon très cher père,

Hier, les Communes ou le Tiers se sont enfin constituées, c'est-à-dire que pour finir tout débat qui existoit entre eux et les deux ordres, ils ont pris le parti de se déclarer les représentants de la nation reconnus et vérifiés. En conséquence, demain ils vont s'occuper des affaires, et la première opération sera d'ôter tout espèce d'impôt comme ayant été mis illégalement; ensuite ils les rétabliront provisoirement. On attend le parti que prendront la noblesse et le clergé et celui que le gouvernement adoptera. Le Roi a trouvé sur son secrétaire ces mots : *Vous pouvez tout avec vos communes et rien sans elles*. On assure que M. le Garde des sceaux va être forcé de se retirer pour avoir intercepté des lettres adressées au Roi, et en avoir, de son chef, apostillé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est odieux aux États-Généraux et trop porté pour le parti de la Cour. Plusieurs députés de Paris qui sont gagnés par le ministère et le parti de la Cour, sont vigoureusement tancés dans les assemblées, et, selon l'apparence, ils se retireront. Voilà les seules nouvelles.

Paris, le 2 juillet 1789.

Mon très cher père,

La majorité de la noblesse et la minorité du clergé se réunirent samedi 27 juin au reste des députés. Cette nouvelle fit ici le plus grand bruit et le Palais fut illuminé pendant trois jours et les pétards et les feux de joie ne cessèrent. Il y avoit plus de vingt mille personnes; on lisoit tout haut une motion par laquelle on demandoit l'exil de Mme de Polignac à cent lieues de Versailles, celui des princes de Conti, de Condé et duc de Bourbon, et on la présentoit aux caffés de Foy, du Caveau, etc., pour la faire signer. Mais ce n'est pas là le tout. Les gardes françoises qui avoient refusé d'obéir en cas qu'on exigeât d'eux de servir contre la nation, vinrent au nombre d'une vingtaine au Palais-Royal où ils furent applaudis, caressés, fêtés et enivrés de vin et autres liqueurs, et tout le corps montra librement et ouvertement son intention de ne pas obéir à des ordres tyranniques et se plaignirent vivement de l'administration du duc de Châtelet, leur colonel, qui se transporta à toutes les casernes, les pérora, les fit pérorer par les officiers, remit l'administration du corps comme elle étoit auparavant, ce qui les apaisa. Mais lundi il eut la maladresse de faire conduire en prison les vingt soldats qui avoient été enivrés au Palais-Royal. Le peuple instruit de ce châtiment et supposant qu'on devoit avant-hier mardi dans la nuit, leur en imposer un plus rigoureux, s'est transporté le même soir sur les sept heures avec des haches et a enfoncé les portes de l'Abbaie, prison où ils étoient détenus, les ont conduits en triomphe au Palais-Royal, où ils sont, dit-on, encore, et les autres prisonniers, qui sont tous officiers ou gentilshommes, sont également eu la liberté. On a sur-le-champ envoyé un détache-

ment de dragons et de hussards pour remettre l'ordre et la police ; ils venoient le sabre à la main, mais dans la rue Dauphine à la descente du Pont-Neuf, le peuple leur a crié de remettre les armes dans le fourreau, ce qu'ils ont fait, et cette action leur a valu des applaudissements continuels jusqu'au devant de l'Abbaie où ils se sont rangés en bataille, et là on leur a apporté à boire et à manger. Tout cela s'est passé sous mes yeux, car le hazard m'a fait trouver à cette scène. Tout est ici dans une agitation, une fermentation considérable, on peut même dire dans une licence effrénée. Les troupes, soit gardes-françoises, gardes-suisses, dragons, cavaliers, etc., refusent d'obéir et montrent leur dessein d'être pour la nation. On est bien embarrassé dans le moment.

Juillet 1789, Paris, ce 15 à 8 heures du matin.

Mon très cher père,

Je vous ai mandé toutes les nouvelles jusques à lundi soir 13 courant (1). Depuis lors il s'est passé des événements qui me paroîtroient incroyables s'ils ne s'étoient exécutés sous mes yeux, et je ne me rappelle pas que l'histoire puisse en fournir de pareils et d'aussi rapides.

Lundi, dans la nuit, la ville de Paris s'assembla, nomma un comité permanent, ordonna à toute la populace de se désarmer et enjoignit à tous les citoiens de prendre les armes pour la défense de la patrie. Mardi à 10 heures, cela fut exécuté; il y eut cinquante mille bourgeois sous les armes, on fit des patrouilles dans tous les quartiers, on posa des sentinelles, on forma un cordon à toutes les barrières pour enlever tous les courriers de la Cour, empêcher les citoiens nobles et autres et les denrées et munitions de sortir de Paris. On visita dans toutes les maisons pour y prendre les armes ; on se porta aux Invalides, on s'empara de près de trente mille fusils et douze pièces de canon (2), on fondit du plomb pour faire des balles, on ordonna à chaque citoien de mettre une cocarde bleue et rouge et de quitter la verte, à cause de sa couleur qui est celle de la livrée d'Artois. Avant midi il y eut près de cent mille hommes sur pied ; on prit encore tous les canons de l'hôtel Beauvau, on les distribua en différens quartiers de la ville, on se porta sur les quatre heures à la Bastille pour s'emparer d'elle et des armes qu'elle renfermoit. Le gouverneur feignit de s'y prêter, laissa entrer environ deux cents personnes et ensuite fit lever le pont-levis et les fit égorger et tirer le canon sur la multitude (3). Cette action infâme porta la rage dans les cœurs ; on monta à l'assaut (1) et la Bastille fut prise ainsi que l'Arsenal.

Le gouverneur de la Bastille et le directeur des poudres (2) furent enlevés, conduits à la Grève, et là ils eurent la tête tranchée et on les porta au bout d'une pique par toute la ville. M. de Flesselles, ancien intendant de Lyon et prévôt des marchands de Paris, fut également décapité et son corps jeté à l'eau parce qu'on reconnut qu'il trahissait la ville et qu'il étoit du parti du roi. Deux prisonniers de la Bastille, l'un nommé le comte d'Estrade qui y étoit depuis trente ans, et un autre depuis quatorze (3), furent également promenés en triomphe ainsi que le sergent des gardes françoises qui avoit quitté son drapeau pour se joindre à l'armée nationale et qui monta le premier à l'assaut. On l'a décoré de la croix de Saint-Louis qu'avoit de Launai, cet exécrable gouverneur de la Bastille.

Enfin mardi dans la nuit toute la ville fut éclairée par des lampions aux fenêtres, la plupart des rues furent dépavées et les pierres portées aux troisièmes étages pour servir au besoin. Le service se fit avec autant d'exactitude que dans des troupes réglées ; on s'attendoit à être assiégé, mais il n'y eut qu'une escarmouche avec des hussards dont on tua cinq ou six. Le camp des Suisses, qui étoit à la porte de Paris, se retira et se replia vers Versailles mercredi matin ; on put s'emparer de leurs tentes et bagages ainsi que des chevaux d'un escadron de dragons qui étoit à l'École militaire. On fut aux hôtels de Condé, Conti, etc., enlever les chevaux pour former un corps de cavalerie, et à midi il y eut 6 000 personnes à cheval. Personne ne sortit qu'armé jusqu'aux dents.

Enfin hier soir le Roi fut à Versailles à l'Assemblée nationale, dire qu'il alloit faire retirer ses troupes; qu'il étoit fâché de tout ce qui étoit arrivé et qu'il se rendoit à son peuple. Aussitôt cette nouvelle fut envoiée à Paris, et ensuite elle y fut apportée par quarante députés des États-Généraux qui furent promenés par toute la ville aux acclamations du peuple. Il promit de venir ce matin, mais on ne croit pas qu'il le fasse.

La Bastille se démolit ; hier, des ouvriers y travaillèrent toute la journée et on vient de me dire que cette nuit un chevalier de Saint-Mars, à la tête de deux cents brigands, avoit tenté, mais vainement, de s'en emparer (4).

(1) Les lettres dont il est question dans cette phrase n'ont pas été retrouvées, ce qui est infiniment regrettable.

(2) Les relations officielles disent 28 000 fusils et 20 pièces de canon.

(3) Ce mensonge répandu dans la foule la rendit furieuse et causa l'assassinat de De Launay, gouverneur de la Bastille.

(1) On ne monta pas à l'assaut et la Bastille fut rendue à la suite d'une capitulation qui, du reste, fut violée puisque la plupart de ses défenseurs furent assassinés.

(2) M. de Losme, major de la Bastille.

(3) Erreurs et exagération.

(4) Encore une fausse nouvelle répandue pour rendre le peuple plus furieux ; les assassinats de Foulon et de Bertier de Sauvigny en furent la conséquence.

Voilà les nouvelles. Elles vous étonneront sans doute, mais ajoutez-y foi, car tout s'est passé sous mes yeux. La ville de Paris a décidé d'abolir la place de Prévôt des marchands et de créer celle de Maire. Elle y a nommé M. Bailli, qui a présidé quelque temps les États-Généraux. On a élu M. de la Fayette colonel-général des troupes bourgeoises; j'ignore s'il acceptera. J'oubliois de vous dire que la justice se fait prévôtalement; toute personne qui vole est pendue sur-le-champ. Hier, il y en a eu un d'exécuté.

Paris, ce vendredi 17 juillet 1789 à minuit

Mon très cher père, mes deux dernières lettres vous auront bien surpris. En effet, rien de si étonnant que la Révolution qui a commencé le 12 et a fini, à ce que je crois, aujourd'hui. Quoique je sois obsédé, fatigué et avide du sommeil qui depuis trois jours ne s'est pas reposé sur ma paupière, je veux vous faire part de ce qui s'est passé, car toutes les nuits nous étions en alarmes, sur nos gardes et à chaque instant on crioit : *Aux armes!*

Le Roi n'est point venu hier comme on le croioit, mais il est venu aujourd'hui. Il y avoit depuis la nouvelle barrière, c'est-à-dire depuis le village de Passi, jusqu'à l'Hôtel de Ville (à peu près une grande lieue de distance) 150 000 bourgeois rangés sur deux files et en haies, tous armés de fusils ou de sabres et de piques, et plus de 200 000 citoiens ou citoiènes pour spectateurs. Le Roi s'est rendu à la Ville dans son carrosse, n'ayant d'autre personne avec lui que son Capitaine des gardes et deux gentilshommes; aucun garde ni officier ne l'a suivi ny accompagné. Il étoit précédé de tous les députés des États-Généraux à pied et du corps municipal de la ville de Paris. Pendant la route on n'a pas crié une seule fois : *Vive le Roi!* mais seulement : *Vive la Nation!*

Rendu à l'Hôtel de Ville M. de Lalli-Tolendal lui a fait un beau discours dans lequel il lui a dit qu'il tenoit sa couronne de sa naissance, mais qu'actuellement il la devoit à ses vertus. A ce trait une grosse voix échapée de la foule a crié : *Non!* Heureusement que l'orateur n'a été que légèrement déconcerté et que le silence morne que ce *non* avoit causé n'a pas été de longue durée. Sa Majesté a été fort touchée et attendrie; elle a versé quelques larmes. Bref elle a consenti au renvoi des nouveaux ministres, à celui de toutes les troupes, au rappel de M. Necker, à la démolition de la Bastille, à la confirmation de M. Bailli maire de la ville. Elle a aussi confirmé la Garde nationale et le renvoi de tous ceux qui l'ont mal conseillée et induite en erreur, et surtout de la race Polignac. On assure que M. d'Artois est parti pour Turin déguisé en jockei. Foulon, cet exécrable Foulon, est mort avant-hier subitement (1). MM. de Villedeuil et de Crosne ont donné leur démission (2).

Lorsque le Roi est reparti à six heures pour Versailles, la même garde bourgeoise l'a accompagné et étoit rangée en haie, mais à mesure qu'il passoit on retournoit les fusils la crosse en haut en signe de paix ou on crioit à tue-tête : *Vive le Roi!* Il faut vous dire que tous les corps religieux s'étoient empressés de donner à la Nation des marques de leur dévouement; il y avoit dans l'armée bourgeoise quatre moines ou religieux de chaque couvent. Rien de si burlesque que de voir des capucins, recolets, etc., avec un chapeau sur la tête, ornés d'une cocarde et une épée à la main (3).

J'oubliois de vous dire que le Roi a pris lui-même la cocarde nationale bleu et rouge. On croit M. le prince de Lambesc hors du royaume, mais ce ne sera que dans deux ou trois jours qu'on saura positivement à quoi s'en rapporter, car dans ce moment les nouvelles sont incertaines. Cependant vous pouvez compter sur celles que vous venez de lire.

Paris, ce 23 juillet 1789.

Mon très cher père, M. Bertier de Sauvigny, intendant de Paris, a été arrêté il y a deux jours à Compiègne où on l'a reconnu; il y passoit pour se rendre à Bruxelles. On le conduit ici où il sera assurément pendu ou décapité si toutefois on l'y laisse arriver en vie (4). Au reste ce sort lui est bien dû, si toutefois il est coupable de ce dont on l'accuse, Son beau-père M. Foulon, cet exécrable intendant, a été arrêté hier soir par la populace, pendu trois fois et toujours inutilement parce que la corde a cassé. Enfin on l'a décapité et son corps a été traîné nud par les pieds par toute la ville.

Toutes les provinces sont sous les armes à ce qu'on nous mande; le Dauphiné a également pris un parti vigoureux. En vérité toutes ces calamités sont affligeantes.

On a porté la tête de M. Foulon à la rencontre de son gendre afin de lui faire voir le sort qui l'attend et anticiper ainsi son supplice.

P.-E. D.

(1) Cet euphémisme est admirable, tout le monde connaît le meurtre de Foulon accompli daus d'atroces circonstances.

(2) C'étaient des ministres choisis par le Roi après le renvoi de Necker.

(3) Ce mélange de religieux dans les rangs de la milice bourgeoise rappelle à s'y méprendre les processions de la Ligue, où les moines étaient associés aux émeutiers du XVIe siècle. L'histoire se recommence éternellement.

(4) Il était accusé d'avoir dit que si le peuple n'avait pas de pain il pouvait manger du foin.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, [illegible] 19, rue des Saints-Pères. — 42401. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 19 JUILLET 1902.

SUR LE MENSONGE

Le mensonge est à l'ordre du jour... Ne croyez point du tout sur ce début que je veuille faire un article politique. Je songe à la brillante *parabase* de ce *Passé*, de Porto-Riche, que l'on vient de reprendre avec tant de succès au Théâtre-Français ; je songe à un article de M. Camille Mélinand intitulé *Psychologie du Mensonge*, qui a été très remarqué et que vous retrouverez assurément quelque jour faisant partie d'un volume substantiel et essentiel. Je songe à beaucoup de choses. En état social, le mensonge est toujours actuel.

M. Mélinand, qui me paraît un disciple du très vénérable Kant, a été extrêmement sévère pour le mensonge et je ne saurais certainement que l'en féliciter, le fond, relativement exact, de son argumentation, étant que le mensonge est *toujours* une lâcheté. Cela est vrai, il l'est presque toujours et, par conséquent, il est la plus haïssable et la plus méprisable des choses.

Seulement — et, bien entendu, je suis absolument d'accord avec M. Mélinand et je ne veux qu'ajouter un petit complément, une note en marge à son excellent article — *seulement*, la lâcheté n'est pas toujours inexcusable et même, quelquefois, elle est honnête, et voilà un point de détail sur lequel il faut insister.

M. Mélinand reconnaît lui-même qu'il est difficile de vivre en société et ne pas mentir. Il confesse que la politesse est un mensonge, pas autre chose ; et il avoue qu'il est malaisé « quand on est du monde », comme dit Philinte, de manquer absolument de politesse. Relire toute la première scène du *Misanthrope*, qui épuise la question.

Mais, à mon avis, il y a plus. La lâcheté qui prend pour forme le mensonge est quelquefois, est souvent, non pas seulement une politesse, mais un acte de *bonté*. Voyons. Vous êtes assis à côté de votre femme au théâtre et vous « lorgnez la galerie », comme dit Musset, ou la salle. Elle vous dit : « Tu la trouves jolie, cette femme? » Vous, qui savez votre métier de mari, vous lorgnez avec plus d'insistance, comme un homme qui veut se faire une opinion, et vous dites tranquillement : « Je la trouve abominable! »

Et vous détaillez. Si la femme lorgnée a de beaux yeux, vous ne manquez pas de dire : « Surtout les yeux! Ils sont horribles.

— Tu trouves? dit votre femme un peu étonnée; car la vérité a toujours un certain empire.

— Oui; oh! par exemple, le nez n'est pas trop mal; mais les yeux sont ratés merveilleusement.

— Peut-être bien... Oui... je crois qu'elle louche.

— Elle est louche comme un programme politique.

Qu'avez-vous fait? Un mensonge, et ce mensonge est parfaitement une lâcheté. Vous avez voulu vous épargner une scène...

Mais, pardon! Je vous suppose un homme de caractère, à qui une scène conjugale est parfaitement indifférente. Est-ce que vous n'agirez pas, dans ce cas, exactement de la même façon?

— Peut-être bien!

— Mais certainement! Et vous aurez parfaitement raison et ce serait agir autrement qui serait très mal. Mais dans ce dernier cas, qui, je vous prie, vous a poussé à mentir, vous a persuadé que le mensonge était un véritable devoir? Mais la bonté, tout simplement. Vous n'avez pas voulu faire de peine à votre

emme. Vous avez voulu lui épargner, et vous n'avez voulu que lui épargner les deux atroces douleurs de se dire que vous trouvez une femme jolie et de se dire qu'il y a peut-être une femme plus jolie qu'elle ou aussi jolie qu'elle. Quand vous avez dit : « Cette femme est laide », vous n'avez pas voulu dire, vous n'avez pas dit : « Cette femme est laide » ; vous avez dit, étant donné qui vous écoutait : « Tu es jolie. Il n'y a que toi de jolie. » Est-ce un mensonge? Oui. Une lâcheté? Oui, puisque c'est un mensonge. Mais c'est une lâcheté par bonté, par pure et simple bonté. Elle porte avec elle son excuse.

De même ce mot, que tous les maris se font un devoir de dire en revenant d'une fête : « Il n'y avait pas une jolie femme à ce bal. » Cela prend toujours ; même avec les femmes intelligentes, parce qu'elles se disent : « Il me dit peut-être cela par politesse ; mais *pour qu'il songe à le dire*, il faut qu'il ait au moins un minimum d'affection pour moi. » Or ce mot c'est un mensonge, donc une lâcheté ; mais c'est une lâcheté qui, n'ayant pas pour but de vous sauver d'un péril et n'ayant pour but que de faire plaisir à une créature humaine, me paraît tout à fait honorable. Je crois que la limite est là. Mentez-vous pour éviter un danger ? C'est une fuite. Vous êtes un lâche. Mentez-vous, sans qu'il y ait aucun péril pour vous à dire la vérité, par simple bonté d'âme et pour verser un baume consolateur sur une blessure toujours prête à s'ouvrir ? Vous êtes, ma foi, un brave homme, et peut-être même avez-vous un certain courage.

La difficulté, c'est que ces choses sont connexes, entrelacées, et très difficiles à démêler les unes des autres. C'est partie ceci, partie cela. J'ai supposé un cas *pur*, et il n'y a pas de cas *pur*. Le mari que j'imaginais tout à l'heure et qui fait un mensonge à sa femme, non pas parce qu'il a peur d'une scène et pour se l'épargner, mais par simple bonté et délicatesse charmante à l'endroit de sa femme, ce mari-là n'existe pas. C'est toujours partie pour éviter un désagrément, partie pour être agréable à un autre que l'on ment, et cette seconde raison ne sert que d'excuse à la première. « Je suis le meilleur mari du monde. J'ai menti à ma femme toute ma vie.

— Très bien ! Mais êtes-vous sûr que ce fût comme bon mari ou comme mari timide ?

— C'est comme bon mari ! C'est par bonté. Ai-je l'air d'un homme qui a peur?

— Le malheur, c'est qu'il vous est impossible de savoir vous-même, *et vous surtout*, si c'est par grandeur ou faiblesse de cœur que vous êtes un menteur éternel. Je veux bien qu'il y ait mélange de ces deux éléments très divers ; mais de ce mélange je vous défie bien de faire l'analyse ; de ces éléments je vous défie bien de faire le départ. « Qui démêlera cet embrouillement ? » comme dit Pascal.

On commence par mentir par lâcheté, le plus souvent ; et puis on se plaît à se figurer que c'est par grandeur d'âme et l'on se le figure d'autant plus aisément que cela peut être vrai, que cela est vrai souvent, et même que cela est quelquefois nécessaire.

Ou bien l'on commence par mentir par bonté et l'on s'aperçoit assez vite que cette bonté n'est pas sans profit et l'on en vient à mentir pour ses profits, sans s'apercevoir très précisément que l'on a changé de mobiles, et l'on ne croit pas avoir changé de mobiles, parce qu'on n'a pas changé d'habitudes.

C'est ici plus que partout ailleurs que la Providence se moque de nous. Elle nous fait presque un devoir d'une chose qui est à son extrémité une vilenie et elle met tant de nuances insensibles et de dégradations indiscernables entre le point où cette même chose est très belle et le point où elle est ignoble, que nous ne savons jamais au juste à quel point juste nous en sommes.

— Faut-il mentir aux malades ?

— Évidemment oui !

— Oh ! évidemment oui ! C'est précisément l'espèce la plus inextricable, et vous le savez très bien ; car aux malades vous dites toujours dans la même phrase, à très peu près, une vérité, la vérité et aussi un mensonge. Vous leur dites : « Ce n'est rien du tout ; il n'y a pas le moindre danger. Cependant il faut prendre garde et vous soigner avec une exactitude rigoureuse et absolue. »

C'est-à-dire : « Ce n'est rien du tout ; c'est très grave ; il n'y a pas le moindre danger ; vous êtes en péril de mort. »

Et je vous défie bien de dire autre chose, puisque l'on soigne les malades par la crainte et par l'espérance et puisqu'il faut bien, dès lors, les effrayer par la vérité et les rassurer par le mensonge. Tirez-vous de là ! Vous vous en tirez en disant des choses qui sont magnifiques à se contredire.

Le mensonge est donc la chose la plus complexe du monde. Il y entre de la lâcheté, de la bonté, de la perfidie, de la charité, les choses les plus viles et les plus hautes, les choses les meilleures et les pires. C'est l'apologue de la langue chez Ésope. Il est assez naturel que le mensonge soit comme la langue, la langue s'employant surtout à le produire. Et en effet, il a tous les caractères de sa cause.

Et croyez-vous qu'il n'y ait dans le mensonge que ce que je viens d'en dire ? Il s'en faut ; et ceci est un nouveau point que n'a pas assez touché M. Mélinand. Je ne viens de parler que du mensonge *où il entre un intérêt*, soit celui de la personne qui ment, soit celui de la personne que l'on trompe. Mais il y a beaucoup de mensonges, infiniment de mensonges, où il n'entre aucun intérêt, ou à très peu près. Vous

vous rappelez le mot célèbre. Une femme, parlant d'une autre femme, disait d'elle : « Elle est très franche.

— Tiens ! lui dit quelqu'un, qu'appelez-vous une femme franche ?

— J'appelle une femme franche, comme tout le monde, une femme qui ne ment que quand elle a intérêt à mentir.

Eh bien ! il y a beaucoup de personnes, et précisément ce sont surtout des hommes, qui mentent, sans aucun intérêt. Ça ne leur rapporte rien, ça ne leur épargne rien. C'est pour le plaisir. Ce n'est même pas pour le plaisir ; c'est par impossibilité de dire la vérité, d'être exact. Il y a beaucoup de gens *qui n'ont pas le sens du réel*, qui ne l'ont absolument pas. Y a-t-il trente kilomètres ou dix de leur ville à tel village ? Ils n'en savent rien. Ils ne peuvent pas le savoir. Selon le tour de la conversation, il y en a pour eux dix ou trente. « Vous allez à X... ? Vous n'arriverez jamais. Il y a huit lieues. » Un quart d'heure après : « Vous allez à X ?... Vous avez tout le temps. Il n'y a que deux lieues et demie, à peine. » Dans le premier cas, ils désiraient que vous restassiez. Dans le second, ils désiraient que vous fissiez le voyage.

Ou pas même cela. Hasard. Direction accidentelle de l'esprit. Quant à savoir la distance exacte, c'est ce qui leur est impossible.

Gagnent-ils cinq mille francs par an ou quinze mille ? Littéralement, ils n'en savent rien. Selon l'humeur, c'est l'un ou l'autre. Quand ils sont en train de se plaindre du sort : « Que voulez-vous faire avec cinq mille francs par an, à peine ? » Quand ils ont, vaguement, un petit mouvement de vanité : « Il n'y a pas tant de métiers qui rapportent cinq mille écus par an, au bas mot. »

Ceux-là, ils pullulent. Rien n'est plus rare que le sens du réel, c'est-à-dire que la pensée en chiffres. Le chiffre est en horreur à l'homme comme quelque chose qui l'arrête, qui l'enchaîne, qui lui coupe les ailes, comme une contrainte, comme une cage. Le chiffre est rigoureux (que le mot peint bien le sentiment que le chiffre inspire !) le chiffre est une rigueur. Vous obtenez de très peu d'hommes qu'ils parlent en chiffres et selon le chiffre réel. L'homme abhorre l'exactitude de tout l'amour qu'il a pour l'indépendance.

Le mensonge par imagination est de cette même catégorie ; il ne ressortit pas du tout à l'intérêt. Il est un besoin, comme celui de respirer largement. Il est le commencement de la mégalomanie, et la mégalomanie est presque le fond même de l'homme. Se voir tel qu'il est, d'abord est, je crois, impossible à l'homme ; et ensuite lui est si infiniment désagréable qu'il s'habille, premier mensonge, et qu'il se costume toujours, second mensonge en quelque sorte indéfini. Le besoin de parler de soi mène infailliblement au mensonge continu, car parler de soi et en dire la vérité, on conviendra que ce n'est pas très flatteur pour l'amour-propre et que mieux vaudrait n'en parler jamais.

Donc on en parle complaisamment, c'est-à-dire mensongèrement, sans trop le savoir ; car l'imagination intervient ici avec une telle puissance qu'elle est un instrument admirable « à nous crever agréablement les yeux ». L'homme qui se raconte, l'homme qui s'étale, ne peut pas bien savoir s'il ment, puisque, après tout, il ne ment que comme un homme qui raconte ses rêves. Ce qu'il vous dit de lui, de ses succès, de ses conquêtes, de ses triomphes, de ses apothéoses, ne vous y trompez pas, c'est bien lui ; mais c'est, non pas ce qu'il a fait, mais ce qu'il a songé. Or c'est bien lui encore. C'est même le fond de lui-même. Après tout, il ne lui a manqué que l'occasion pour être en effet ce qu'il vous dit si éloquemment qu'il fut. Ce n'est cependant pas sa faute si l'occasion lui a fait défaut. Il est bien l'homme qu'il vous récite. Seulement les circonstances ne se sont pas prêtées à ce qu'il le fût en acte. Doit-il, pour si peu, *se cacher*, se déguiser, ne pas dire tout ce qu'il a en lui de beau, de grand, de précieux, de glorieux et d'immortel ? Vous ne voudriez pas.

Le « Gascon », et je n'ai pas besoin de dire que ce mot est une désignation psychologique et non géographique, qu'il y a des Gascons qui sont du Nord et des Gascons qui sont du Midi ; le Gascon n'est pas un menteur : c'est un homme d'action qui n'a pas eu l'occasion d'agir et qui vous dit comme l'ayant fait tout ce qu'il était capable de faire, et tout ce qu'il a fait, vraiment, puisqu'il pouvait le faire.

On racontait devant un Gascon une histoire un peu invraisemblable : « Je ne la répéterai pas, dit-il.

— Tiens ! Pourquoi donc ?

— Je ne la répéterai pas, non... à cause de mon accent.

C'est, sans doute, le mot le plus spirituel que je connaisse ; mais aussi, comme il est profond ! Comme il montre bien que le menteur, après tout, c'est celui *que l'on croit qui ment !* La même histoire, racontée par un homme grave et *sans accent*, et la même histoire racontée par un homme soupçonné d'imagination, n'est pas la même. Elle est la même en son fond ; elle est une histoire qui aurait pu arriver, et une action dont le narrateur était capable. Seulement, de l'un on ne la croit pas, et de l'autre on la croit. Or, dans la bouche de qui est-elle un mensonge ? Dans la bouche de celui qui, par son ton, sa gravité, son sérieux, son autorité, vous fait croire qu'elle est arrivée en effet ; et non pas sur les lèvres de celui qui, par son air, sa physionomie, son

geste, son ton et son accent, vous avertit qu'elle est vraie, sans doute, mais en puissance, et que ce qu'il vous raconte, ce n'est pas, évidemment, ce qui lui est arrivé, chose accidentelle, mais ce qui devait lui arriver, chose essentielle et fondamentale.

Aristote a dit avec profondeur que la poésie était plus philosophique que l'histoire, en ce sens que l'histoire dit tout ce qui fut et la poésie tout ce qui aurait pu être. Le menteur par imagination est un philosophe. C'est le plus philosophe des hommes. Il vit dans le vrai et dans le possible, qui est un vrai plus général. Il synthétise. Il est dans le vrai et dans l'extension du vrai. La vérité lui doit cet hommage que d'autres la respectent, mais que lui l'augmente. Il peut dire en mourant : « J'ai combattu pour la vérité; mais oui, jusqu'à ce point que j'ai élargi son domaine. »

Un homme de génie a fait toute la psychologie du menteur, et, à vrai dire, il fallait un homme de génie pour la faire. C'est Corneille. Je ne songe pas seulement au *Menteur*, à quoi tout le monde songe; je pense à la *Suite du Menteur*, de quoi personne ne s'avise. Savez-vous bien ce que c'est que la *Suite du Menteur*. C'est le menteur corrigé. Dans la *Suite du Menteur*, Dorante est parfaitement corrigé de son vice. Il mentait comme l'eau coule, par vocation; il mentait par mouvement naturel d'imagination amusée. C'est précisément le personnage que je vous présentais à l'instant. Dans la *Suite du Menteur*, il est parfaitement décidé à ne mentir jamais. Seulement, les circonstances l'obligent à mentir un peu plus peut-être que dans la première pièce. Il a passé du camp des menteurs naturels dans celui des menteurs par intérêt.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que son domestique, l'honnête Cliton, est amené par les circonstances à mentir lui-même et peut-être plus effrontément que son maître, si bien que Dorante lui dit à un moment donné :

« ... Eh bien! l'occasion? »

A quoi Cliton répond, avec un peu de rougeur aux tempes :

« Elle fait le menteur autant que le larron. »

Corneille a fait tout le tour de la question. Il a présenté le menteur par instinct, corrigé et devenant un menteur par besoin, par intérêt, par occasion et par circonstance.

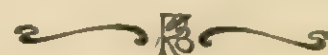
Progrès? Non, certes, dégradation. Puisque la vie sociale nous oblige à mentir, puisque, par intérêt, par politesse, par circonstances, par indulgence, par bonté, par charité chrétienne, il faut que nous mentions quelquefois, il est clair que le moins dangereux, le moins trompeur, le moins coupable, le moins menteur est celui qui ment toujours ; car l'autre, on le croit quelquefois, et celui-ci, on ne le croit jamais, d'où il suit qu'il est inoffensif et amusant ; et n'est pas un menteur, mais un poète.

A un de mes bons amis je disais, il y a une vingtaine d'années : « Tu es un homme sûr.

— N'est-ce pas?

— Oui, avec toi, il y a de la sécurité. Les autres trompent, parce qu'il leur arrive de mentir. Toi, tu mets en repos. On est avec toi sur un terrain ferme, parce que tu mens du matin au soir. »

Émile Faguet,
de l'Académie française.



LA CRIMINALITÉ JUVÉNILE

ET L'ALCOOLISME.

Dans son rapport sur l'administration de la justice criminelle, pendant l'année 1895, le garde des sceaux disait que les effrayants progrès de la criminalité juvénile constatés depuis vingt ans avaient subi un arrêt, que cette criminalité avait beaucoup diminué, surtout pour le vol. En effet, l'année précédente, en 1894, on avait constaté comme prévenus de vol 4 202 mineurs de seize ans et 10 293 mineurs âgés de seize à vingt et un ans. Or, en 1895, on ne comptait plus que 3 778 mineurs de seize ans et 9 589 mineurs âgés de seize à vingt et un ans comme prévenus de vol. L'arrêt signalé par le ministre de la Justice s'est-il maintenu? N'y a-t-il plus lieu de s'effrayer des progrès de la criminalité juvénile? Telle est la question que je veux examiner en quelques mots avec les quatre dernières statistiques criminelles du ministère de la Justice, celles de 1895, de 1896, de 1897 et de 1898, en les étudiant au point de vue des délits les plus graves commis par les mineurs : le vol, l'escroquerie, l'abus de confiance, les coups volontaires.

Dès l'année 1896, le nombre des jeunes prévenus de vol a augmenté ; en effet il a été de 4 202 mineurs de seize ans et de 9 777 mineurs de seize à vingt et un ans.

En 1897, de 3 970 mineurs de seize ans et de 10 052 mineurs de seize à vingt et un ans.

En 1898 de 3 737 mineurs de seize ans et de 10 098 mineurs de seize à vingt et un ans.

Examinons maintenant le nombre des jeunes prévenus d'escroquerie et d'abus de confiance et nous verrons que, si ce nombre reste à peu près stationnaire pour les mineurs de seize ans, il s'accroît chaque année d'une manière très sensible pour les mineurs âgés de seize à vingt et un ans, ainsi que cela résulte des tableaux suivants :

JEUNES PRÉVENUS D'ESCROQUERIE

	Mineurs. de 16 ans.	Mineurs. de 16 à 21 ans.
1895.	50	332
1896.	70	381
1897.	45	413
1898.	56	434

JEUNES PRÉVENUS D'ABUS DE CONFIANCE

1895.	70	476
1896.	60	482
1897.	81	536
1898.	50	549

D'où vient que le nombre des jeunes prévenus de seize à vingt et un ans s'accroît chaque année, tandis que celui des mineurs de seize ans n'augmente pas ou même diminue ? Faut-il croire que la moralité des enfants a été meilleure de 1895 à 1898, qu'elle a été en progrès jusqu'à seize ans et qu'à partir de cet âge elle a décliné ? Voici la raison de cette différence ; les magistrats se montrent de plus en plus indulgents pour les mineurs âgés de seize ans, ils savent que les enfants sont souvent victimes de la mauvaise éducation qu'ils reçoivent dans leur famille, qui ne peut ou ne veut pas les surveiller ; que le sort de ces malheureux enfants mérite la pitié et toute la sollicitude de la justice. Lorsque les mineurs de seize ans, prévenus d'un délit, sont amenés au petit Parquet, on examine avec soin la situation, la moralité des parents. Si les parents présentent des garanties, on leur rend les enfants ; s'ils n'en présentent pas, on confie les enfants à l'Assistance publique ou à des sociétés de patronage. Ce n'est qu'à la dernière extrémité et après instruction qu'on traduit comme prévenu devant le tribunal correctionnel un mineur de seize ans, pour le faire placer dans une maison de correction. A Paris, depuis 1893, on a créé à l'hospice des enfants assistés un asile temporaire, où les juges d'instruction envoient les mineurs en observation. Pendant ce temps, on fait une enquête discrète sur les antécédents de l'enfant, sur le milieu où il a vécu ; on observe son caractère. L'observation et l'enquête terminées, on soumet le dossier à l'examen des membres de la commission centrale de surveillance des pupilles de la Seine. Suivant les cas, les enfants sont définitivement admis dans le service des moralement abandonnés, ou dans le service des enfants assistés, ou rendus à leurs parents, ou remis à la disposition de l'autorité judiciaire. En 1898, par exemple, sur 233 mineurs de seize ans envoyés à l'asile temporaire par les juges d'instruction de la Seine, 66 ont été définitivement admis dans le service des moralement abandonnés, 44 dans le service des enfants assistés, 72 rendus à leurs parents, 37 seulement remis à la disposition de l'autorité judiciaire.

Ainsi donc on ne peut tirer aucun renseignement utile des statistiques du ministère de la Justice sur la criminalité des mineurs de seize ans ; cette criminalité peut être en progrès, bien que le nombre de ces jeunes prévenus soit stationnaire ou diminue. Mais les statistiques criminelles deviennent très instructives lorsqu'on examine le nombre des prévenus âgés de seize à vingt et un ans, parce qu'à leur égard les mêmes mesures d'indulgence ne sont pas ordonnées. Or, on l'a vu par les tableaux ci-dessus, le nombre de ces jeunes prévenus d'escroquerie, d'abus de confiance, va chaque année en augmentant. Dans son dernier rapport, le ministre de la Justice signale une légère décroissance de la criminalité depuis 1894, mais il oublie de faire observer que cette légère décroissance existe pour les adultes, mais qu'elle n'existe pas pour les mineurs.

C'est surtout en matière de délits de violence, de coups et blessures volontaires, que la criminalité juvénile a augmenté ; elle a doublé depuis vingt ans. En effet, le nombre des jeunes prévenus de coups a été en 1880 de 232 mineurs de seize ans et de 3 679 mineurs de seize à vingt et un ans.

Il s'est élevé en 1895 à 430 mineurs de seize ans et à 5 944 mineurs de seize à vingt et un ans.

En 1896, à 448 mineurs de seize ans et à 6 479 mineurs de seize à vingt et un ans.

En 1897, on a compté 439 mineurs de seize ans et 6 611 mineurs de seize à vingt et un ans.

En 1898, une diminution sensible s'est produite sur le nombre des jeunes prévenus de coups ; il a été de 338 mineurs de seize ans et de 5 990 mineurs de seize à vingt et un ans.

Or, le nombre des mineurs, de seize à vingt et un ans traduits en 1880 devant le tribunal correctionnel sous l'inculpation de coups a été de 3 679 ; si l'on rapproche de ce chiffre celui de 1898, qui est de 5 990, on voit que le nombre des jeunes délinquants s'est accru de 2 311 rien que pour un délit.

Cet accroissement de la criminalité juvénile pour les délits les plus graves du droit commun est d'autant plus caractéristique, que la criminalité des adultes a sensiblement diminué depuis 1894.

Dans un numéro des *Archives d'anthropologie criminelle* (15 novembre 1901), M. Garnier, médecin du dépôt de la préfecture de police, étudiant l'étiologie du meurtre, constate qu'à Paris la criminalité juvénile continue à faire des progrès effrayants pour les *crimes de sang*. De la statistique du dépôt dressée avec la collaboration de M. Cochefert, chef de la Sûreté, contenant la liste des individus arrêtés à Paris pour meurtre ou tentative de meurtre de 1888 à 1900, il résulte que la criminalité juvénile est six fois plus fréquente que celle des adultes et qu'elle est montée de 20, chiffre de l'année 1888, à 140, chiffre de 1900, sept fois plus fort que le premier. Comment donc peut-il se faire que, dans son rapport sur l'ad-

ministration de la justice criminelle en 1897, le garde des sceaux écrive : « Les poursuites criminelles contre les mineurs de vingt et un ans sont en voie de décroissance depuis longtemps. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que depuis quelques années le nombre des individus de seize à vingt ans accusés d'assassinat, meurtre, parricide, empoisonnement, a notablement diminué : en 1893, 91 accusés ; en 1894 81 ; en 1895, 66 ; en 1896, 61 ; en 1897, 59. » Voilà donc, semble-t-il, une constatation bien consolante et qui semble en contradiction avec tout ce qui a été écrit sur l'accroissement de la criminalité juvénile par MM. Tarde, Fouillée, Joly, Eugène Rostand, Guillot, Garnier et par moi-même. Il n'y a malheureusement aucune induction favorable à tirer de ce fait que le nombre des jeunes prévenus traduits devant la cour d'assises a diminué, parce que la justice a de plus en plus l'habitude de *correctionnaliser* les crimes et de renvoyer devant le tribunal correctionnel, sous la prévention de blessures et coups volontaires, le jeune prévenu qui a commis une tentative de meurtre. Tous les jours à Paris les chambres correctionnelles du tribunal et de la Cour jugent comme prévenus de coups et blessures des jeunes gens, des jeunes filles qui ont voulu tuer, qui ont tiré des coups de revolver. Dès lors quelle peut être la signification d'une diminution de 7 jeunes *accusés* de meurtre en 1897 par rapport à 1895, lorsque dans la même période on constate une augmentation de 667 jeunes gens *prévenus* de coups et blessures volontaires ? Dans ce même rapport de 1897, le garde des sceaux dit lui-même : « Au point de vue de la moralité générale, les oscillations de la courbe statistique des délits sont encore plus significatives que celles de la grande criminalité. Quand le nombre des crimes s'abaisse, on peut attribuer cette amélioration, peut-être plus apparente que réelle, aux progrès de la correctionnalisation ; mais aucune explication analogue ne saurait s'appliquer à l'abaissement numérique des faits délictueux... » Le ministre continue en se félicitant de la diminution des affaires correctionnelles (ce qui est vrai pour les adultes), mais il oublie de faire observer que cette décroissance n'existe pas pour les mineurs, que la criminalité juvénile, au contraire, ne cesse pas d'augmenter pour les délits graves, tels que le vol, l'abus de confiance, l'escroquerie, les coups et blessures volontaires.

Parmi les causes très nombreuses et très complexes de l'accroissement de la criminalité juvénile, je considère l'alcoolisme comme une des plus importantes. Depuis le vote de la loi qui a établi en 1880 la liberté des débits de boissons, c'est-à-dire la liberté des débits de poisons, et qui a eu pour effet d'en doubler le nombre, l'alcoolisme a fait partout en France, mais surtout dans les grandes villes, à Paris notamment, des progrès effrayants, même parmi les jeunes gens. La consommation de l'alcool, qui était en moyenne de 2 litres 1 par habitant en 1872, s'est élevée à 4 litres 2 en 1896. Des jeunes gens de quinze à vingt ans sont ramassés dans la rue en état d'ivresse ; il en est qui sont ivres dès le matin. La loi défend bien aux débitants de boissons de recevoir les mineurs, mais elle n'est pas respectée. Les jeunes gens ne s'adonnent pas seulement à des boissons alcooliques ; ils ont pris le goût de l'absinthe, qui a des effets encore plus funestes que l'alcool. J'ai souvent constaté, dans le jugement d'affaires de meurtre ou de coups et blessures, que les prévenus et les témoins avaient pris le même jour, non pas une absinthe, mais plusieurs absinthes. Dans certaines régions du Midi, qui étaient autrefois remarquables par la tempérance des habitants, il y a aujourd'hui l'heure de l'absinthe, dans les villages comme dans les grandes villes.

Les habitudes alcooliques ont gagné les femmes et même les jeunes filles, surtout à Paris ; dans le Nord et dans l'Ouest, à Paris, des mineures de vingt et un ans vont boire dans les bars. Les filles publiques sont presque toutes alcooliques.

Je laisse aux médecins le soin de mettre en lumière l'influence exercée par l'alcoolisme, l'absinthisme, sur la dégénérescence physique et morale de la race. M. Magnan, médecin en chef de l'Asile Sainte-Anne, a montré, dans de belles études couronnées par l'Académie de médecine, comment l'alcool produit des désordres dans tous les organes, foie, reins, cœur, cerveau, comment l'alcoolisme conduit à la paralysie générale, au délire de persécution, à l'épilepsie, à l'imbécillité et à la démence, comment l'absinthisme est encore plus redoutable et plus funeste dans ses effets que l'alcoolisme par le développement plus hâtif du délire, par les attaques épileptiques, les vertiges et les hallucinations. Il suffit d'assister à la clinique de Sainte-Anne pour constater chaque jour l'admission de plusieurs alcooliques dans l'asile d'aliénés. D'après les statistiques de M. Magnan, sur 100 hommes admis dans les asiles d'aliénés de la Seine, plus de 35 y sont amenés par l'alcoolisme ; sur 100 femmes plus de 12 (1).

Sait-on combien de suicides sont attribués à l'alcoolisme ? En 1897, par exemple, sur 9 356 suicides commis en France, 1 174 sont attribués à des accès d'ivrognerie habituelle, 158 à l'abus des liqueurs alcooliques. A ce chiffre total de 1 332 il faut encore ajouter un nombre considérable de morts accidentelles, résultant d'imprudences commises par les ivrognes. En outre, puisque l'alcoolisme produit souvent la folie, il faut mettre au compte de l'alcoolisme

(1) Dr Magnan. *Recherches sur les centres nerveux.*

une partie des 1363 suicides déterminés par les maladies mentales.

L'alcoolisme n'est pas seulement le pourvoyeur des asiles d'aliénés, des hôpitaux et de la Morgue; il est aussi un grand facteur de la criminalité juvénile. Les habitudes d'ivrognerie rendent les jeunes gens insolents, querelleurs, batailleurs. Un grand nombre de scènes de violence prennent naissance dans les cabarets; pris de boissons, les jeunes gens s'injurient, se querellent, et se battent pour les motifs les plus futiles. De bons ouvriers, qui travaillent assidûment pendant la semaine, prennent part le dimanche à des rixes parce qu'ils ont stationné trop longtemps chez les marchands de vin. J'attribue encore aux progrès de l'alcoolisme l'usage qui devient de plus en plus fréquent du couteau et du revolver dans les rixes qui s'élèvent entre les jeunes ouvriers et les jeunes employés. Autrefois, ils se battaient, en général, à coups de poing et à coups de pied; aujourd'hui les caractères étant devenus plus irritables, plus méchants par l'alcool et l'absinthe, ils se servent plus fréquemment du couteau et du revolver.

Dans son rapport de 1897, le ministre de la Justice a donc pleinement raison d'attribuer au développement de l'alcoolisme la progression des délits de coups et blessures. En ce qui concerne les homicides et les incendies criminels, il ajoute que la statistique ne permet d'attribuer nettement à l'action directe de l'alcoolisme qu'un très petit nombre de ces crimes: 9 en 1896; 5, en 1897. « Mais, ajoute-t-il, ce serait une grave erreur de limiter à ces attentats si peu nombreux la part de ce fléau social dans notre criminalité. Son action indirecte, qu'il est impossible d'apprécier avec une exactitude mathématique, est, sans aucun doute, beaucoup plus considérable. » Ce ne sont pas seulement des délits de coups et blessures et des crimes de meurtre et d'incendie qu'on peut rattacher directement au développement de l'alcoolisme. Les outrages aux agents, les rébellions sont fréquemment les suites logiques de l'ivrognerie. Les jeunes gens pris de boissons et causant du trouble dans la rue, dans les établissements publics, n'acceptent pas les observations des agents; ils les outragent et, s'ils sont arrêtés, ils leur résistent. Les vols, surtout les vols aux étalages, sont souvent aussi commis par des jeunes gens à moitié ivres, qui s'emparent de ce qui leur tombe sous la main; d'autres, pour satisfaire leur besoin de boire, volent des bouteilles à l'étalage ou rôdent la nuit pour dévaliser les caves.

L'outrage public à la pudeur, les attentats aux mœurs, les crimes passionnels ont d'étroits rapports avec l'alcoolisme. Les jeunes gens qui perdent la raison par excès de boisson deviennent des brutes, qui ne respectent plus rien, ni la pudeur publique, ni l'enfance, ni la vie humaine. L'alcoolisme et la débauche vont ensemble; ils conduisent à la violence, aux attentats sur les enfants. C'est encore à la suite d'excès alcooliques que surgissent les scènes de jalousie entre les jeunes gens et leurs maîtresses, qui s'injurient, se battent et se tuent. Si les crimes passionnels sont devenus si fréquents à Paris, c'est parce que la passion se complique souvent d'alcoolisme. Beaucoup de crimes dits *passionnels* ne sont que des crimes alcooliques.

Il y a donc un lien très étroit entre les progrès de l'alcoolisme et les progrès de la criminalité juvénile. Les magistrats et les médecins, qui voient de près les jeunes criminels et les jeunes alcooliques, sont effrayés de l'état d'abrutissement où est tombée une partie de la jeunesse dans les grandes villes. Ce n'est pas seulement chez les peuples sauvages de l'Afrique et de l'Asie que l'on trouve des barbares; il y en a d'aussi féroces et de plus cyniques parmi les jeunes accusés et les jeunes prévenus de Paris. On croit communément que la civilisation fait de tels progrès, qu'elle adoucit le caractère des hommes, qu'elle fait pénétrer dans tous les esprits le respect de la vie humaine et qu'elle tend à faire disparaître les violences, les *crimes de sang*. J'ai une foi moins grande dans le pouvoir de la civilisation contemporaine, telle que nous la font la presse pornographique, la politique corruptrice, la propagande des doctrines anti-sociales, les haines de classes, de partis politiques, de races, de religions, les progrès du matérialisme et de l'alcoolisme. Malgré tous les efforts qui sont faits pour l'instruire, la jeunesse garde des mœurs plus grossières et plus violentes qu'autrefois; non seulement, elle commet plus de vols, plus d'escroqueries et d'abus de confiance, mais encore plus de violences et d'attentats contre les personnes.

Les admirables progrès matériels et scientifiques, dont nous sommes les témoins, nous font croire que le progrès moral de la société, des jeunes générations doit marcher du même pas : c'est une erreur. Les progrès matériels et scientifiques s'étendent, se généralisent et restent acquis à la société. Le progrès moral est surtout une œuvre personnelle; le perfectionnement moral ne se transmet pas comme une découverte scientifique. C'est encore une illusion de croire que l'espèce humaine se perfectionne nécessairement avec le temps, que ses mauvais instincts tendent à disparaître et ses facultés morales à se développer. L'homme change peu; il peut même dégénérer sous l'influence d'une multitude de causes. Dans son ouvrage, *Dégénérescence*, M. Max Nordau s'est appliqué à montrer les signes physiques et psychiques de cet état pathologique chez un certain nombre de poètes décadents, de romanciers pornographes, de philosophes mystiques ou cyniques, de

musiciens déséquilibrés, d'artistes hystériques ou neurasthéniques. Ce tableau, qui ne manque pas de vérité, est inexact sur deux points. Tout d'abord les écrivains et artistes qu'il cite ne constituent pas l'élite de la littérature et des beaux-arts. Ensuite, s'il y a des talents morbides, il y en a d'autres de sains, et lorsqu'on se rappelle les noms des membres de l'Académie française, de l'Académie des sciences, de l'Académie des sciences morales et politiques, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie de médecine, on s'étonne de voir l'auteur affirmer la dégénérescence des « dix mille supérieurs » et passer sous silence la dégénérescence produite chez un assez grand nombre d'ouvriers et de jeunes gens par les habitudes alcooliques. L'alcoolisme est, en effet, une des principales causes de dégénérescence acquise et héréditaire et, par suite, de criminalité, car le jeune dégénéré perd facilement le sens moral et le pouvoir de se maîtriser; il devient impulsif, ne sachant pas délibérer, peser les motifs et les conséquences de ses actes, agissant presque automatiquement.

C'est cet état mental alarmant que les magistrats constatent avec effroi chez les jeunes prévenus de violences, de coups ou de meurtres. L'avenir leur paraît encore plus sombre que le présent, parce que le mal va toujours grandissant par l'effet de l'hérédité. Il y a longtemps que Platon, devançant les observations des aliénistes, avait constaté qu'il est très important que les enfants soient engendrés par des parents sobres et maîtres de leur raison, et que les enfants issus de parents alcooliques « ne seront ni solides, ni droits, soit d'esprit et de corps ». (*Les Lois*, VI). S'il y a des dégénérés « supérieurs » par suite de surmenage intellectuel, de culture exclusive de certaines facultés au détriment des autres, il y a encore plus de dégénérés inférieurs par alcoolisme.

*

Dans son rapport déjà cité de 1897, le ministre de la Justice, constatant que la marche du délit de coups et blessures est liée au développement de l'alcoolisme, exprime la crainte qu'elle ne soit pas arrêtée « tant que ce fléau n'aura pas été dompté par une coalition d'efforts courageux et persévérants ». Les concours réclamés par le garde des sceaux ne lui ont pas fait défaut. A l'Académie de médecine, à l'Institut, au Palais de justice, dans la presse scientifique, les voix les plus autorisées signalent sans relâche les ravages de ce fléau social, les progrès de la folie, de la dégénérescence, du suicide et de la criminalité juvénile. Un seul concours, le plus utile, le plus nécessaire, a manqué, celui des pouvoirs publics, du gouvernement et des Chambres. Aucune loi n'a été votée dans le but de diminuer la consommation de l'alcool, de restreindre le nombre des débits de boissons. La propagande anti-alcoolique, quelque utile qu'elle soit, ne suffit pas. Il faut des mesures législatives. Malheureusement, la politique, la hideuse politique, n'ose pas les prendre, de peur de mécontenter les débitants de boissons, qui sont d'excellents agents électoraux; la santé et la moralité publiques sont sacrifiées à un misérable intérêt électoral et les débits de boissons continuent à être les grands pourvoyeurs des hôpitaux, des asiles d'aliénés, de la Morgue et des prisons. M. Bourneville a constaté que, sur 1 773 enfants idiots, épileptiques, imbéciles et hystériques, entrés à Bicêtre dans son service, 677 étaient issus de pères faisant des excès de boissons, 59 de mères adonnées à l'ivrognerie. Quand donc les pouvoirs publics se préoccuperont-ils de cette déchéance physique et morale de la race? Quand donc, dans l'esprit de nos législateurs, les questions d'hygiène sociale prendront-elles le pas sur les luttes personnelles? Pendant qu'ils se querellent, le peuple s'abêtit, s'appauvrit (1), la race dégénère et la population diminue, la jeunesse se corrompt, elle devient plus brutale; nous assistons à une recrudescence de la haine et de la violence sous toutes les formes : haine entre ouvriers et patrons, haine entre protestants, juifs et catholiques, haine entre libéraux et jacobins, haine entre croyants et incrédules, et même haine entre époux et amants. Pendant que l'eau-de-vie devient une eau de mort pour la France, d'autres nations combattent l'alcoolisme et voient diminuer chez elles le nombre des aliénés, des suicidés et des criminels.

En Norvège, par exemple, la proportion des alcooliques, dans le nombre des aliénés, est descendue à 4,4 p. 100 en 1893, alors qu'à Paris elle est de 35 p. 100 pour les hommes et de 12 p. 100 pour les femmes; les suicidés, qui étaient jusqu'en 1850 de 109 par an et par million d'habitants, n'ont plus été que de 65 en 1896; la criminalité, qui était de 180,3 par an par 100 000 habitants, est descendue en Norvège à 142,1 en 1894 (2).

Que pourrait-on ajouter à l'éloquence de ce chiffre?

Louis Proal.

(1) M. le Dr Rochard évalue à un milliard et demi la somme que coûte annuellement à la France l'alcoolisme (prix de l'alcool, travail perdu, frais de traitement).

(2) *Archives d'anthrop. criminelle*, 15 nov. 1899.

SOUVENIRS SUR LE PÈRE DIDON

A propos de l'inauguration de sa statue.

Lorsqu'on avait l'occasion d'approcher le Père Didon et de participer à son commerce intime, l'image que les entrepreneurs de renommée répandaient dans les revues pieuses et les journaux sans opinion, semblait bien vite grossièrement insuffisante. La grande allure, audacieuse et crâne, du prédicateur avait été travestie. Dans les revues, elle s'atténuait. Les journaux à l'affût de l'anecdote semblaient prendre un plaisir malicieux, à le dramatiser, à donner quelque apparence théâtrale au moindre de ses gestes, de ses actes ou de ses paroles.

Il s'était ainsi créé, dans la vie parisienne, une légende-type, autour de sa personne. Elle avait pris naissance au lendemain de ses conférences sur le divorce. A ce moment il avait déçu ceux qui donnaient, comme dénouement à cette œuvre de sincérité, l'abandon du froc. Sa soumission enfantine, après ses grandes audaces, était apparue comme incompréhensible à la plupart des sceptiques indifférents. Ne pouvant analyser cette brusque et noble volte-face d'une conscience, ne devinant pas qu'entre deux actes il y a parfois toute l'agonie d'une individualité, on avait jugé satisfaisant de taxer ce dernier épisode de coup de théâtre. La frivolité contemporaine s'était plu à régler ses appréciations pour ce cas comme elle l'eût fait pour le meilleur tour de force scénique du plus habiles de nos dramaturges. Il faut le dire et non pas à l'honneur de ce temps, il avait fait la plus fâcheuse des assimilations entre ce prêtre admirable et l'un des comédiens attitrés de ce Régime.

Le monde n'aime pas beaucoup revenir sur ses jugements. Il préfère maintenir une injustice. Et d'avoir une fois fixé ce cliché, sans souci de sa ressemblance, pour le simple plaisir de posséder une image plus conforme à son goût, il le reproduisit sans nouvelles épreuves, pendant vingt ans. Le Père Didon à son point de vue fut à demeure un honnête religieux sans doute, mais soucieux essentiellement de procurer des étonnements à son époque.

C'est là une image fausse comme toutes les images. Les deux volumes de sa correspondance qui depuis sa mort ont été publiés (1) ont déjà fait pâlir ces représentations fantaisistes. Il n'est pas un esprit sérieux pour soutenir, après la lecture de ces lettres, la gageure de ce dominicain d'apparat, incapable d'une simplicité, incapable d'une sincérité...

(1) Lettre du Père Didon à Mme Th. V. — Lettre du Père Didon à un ami.

I

Ceux qui l'ont connu doivent à sa mémoire quelques-uns de ces essais, où le monde indépendant pourra se faire une plus exacte opinion. Avec cette franchise très originale qui le distinguait, franchise faite de brusque sensibilité ne froissant point, que de fois ses amis l'ont entendu sous les grands arbres du parc d'Arcueil apprécier les événements et les hommes avec abandon! C'était généralement aux heures de l'après-dîner qu'il s'en allait ainsi, en compagnie de quelqu'un de ses familiers, un de ses frères d'ordre plus aimé que les autres, un ami élève ou encore un de ces amis qui, du dehors, étaient spontanément venus à lui, quelque jour, pour revenir souvent par la suite. Avec celui-ci ou celui-là, il s'enfonçait dans les grandes avenues du parc, marchant à grandes saccades pour s'arrêter brusquement ensuite... Sa haute taille, admirablement dessinée par sa robe dominicaine, saillait toute blanche sur le demi-jour des grandes futaies. Sa tête massivement modelée, se dressait, accusait toute sa personnalité. Souvent même, à force de passion, à force de s'absorber, de s'attacher à la discussion, elle se rejetait en arrière, comme pour marquer mieux encore quelle entière responsabilité il prenait de ses idées. Et comme toute conversation avec lui s'animait toujours d'une forte discussion, comme on s'attardait à suivre une idée cueillie au hasard, comme on la prenait sous toutes ses faces, sa figure très mobile était traversée de tous les frissons de son sentiment. Tour à tour ses yeux, superbes et largement ouverts, s'éclairaient, brillaient de force, de grâce ou de malice pour s'apaiser l'instant d'après. Ses narines frémissantes suivaient les phases de ce développement. La bouche, dédaigneuse et accueillante à la fois, se modelait. Je ne sais aucune figure humaine pour avoir mieux favorisé l'attention de l'auditeur et, dans cet art instinctif de notre race, où tant d'admirables tempéraments excellent, je ne connais aucun homme qui, mieux que lui, ait été un maître de la conversation, un charmeur plus délicat.

Il savait varier le ton et le sujet de ses causeries. Il pressait son partenaire au point de le forcer à devenir son adversaire. Il avait toujours la volonté de rencontrer en cet interlocuteur un opposant qui se contredît pour l'aider à mieux se saisir lui-même. Pour cela, il l'enserrait de logique, cherchait le point faible de sa conviction et accusait cette divergence qui existait avec lui-même. Il n'était pas sans aller parfois jusqu'au paradoxe. Mais toujours il retrouvait pour terminer ces longues promenades ce magnifique optimisme qui s'exprimait par un sourire puissant et indulgent. Le Père Didon, dans l'in-

timité, fut un de ces séducteurs si rares que l'on rencontre, ayant le plus prestigieux vocabulaire, une science curieuse des ressources de sa langue, une vivacité d'esprit telle, que ceux que l'ont bien connu conservent une mélancolie à se dire que tout cela n'est plus, puisque c'est à jamais que les paroles s'enfuient...

II

Il était une force. Nous avons tous connu de ces tempéraments, qui semblent avoir, au lieu de sang dans les veines, une sève encore plus chaude, plus ardente. Il était optimiste ; et les plus sceptiques même qui le fréquentaient, éprouvaient un trouble à l'écouter. Il était aussi une bonté ; et ce robuste avait des attendrissements raciniens devant la désolation de certains petits cœurs confiés à ses soins, et désespérés pour une peccadille dont ils attendaient le châtiment.

Avec sa force, il fit Arcueil et les écoles dominicaines de Paris. Sa conviction absolue persuada les gens (qui de coutume réservent leurs libéralités pour des œuvres moins intelligentes) de lui « faire les fonds » nécessaires à son institution. Lui-même commença par abandonner tous ses droits d'auteur sur la *Vie de Jésus*, à cette œuvre. Il s'épuisa sans lassitude à courir la France, pour galvaniser les bonnes volontés ; il draina les sommes qui permettaient sa fondation. Puis, cet apostolat achevé, il vérifia lui-même les plans, ayant l'œil aux constructions, redressant les projets défectueux, veillant sur son rêve avec une sollicitude et une énergie qui ne sont plus de notre temps. Les bâtiments, en l'agrément de leur architecture, n'eurent ce dessin si clair et si franc que lorsqu'il eut proposé des modifications de détails. Le parc fut bien, dans l'appropriation de son ordonnance, son œuvre. En créant ici une clairière, en élargissant là une allée, il mit son empreinte sur ces choses qui durent plus que les hommes et que les édifices. Il fut, ici comme ailleurs, tout et partout. C'est de sa volonté, de son courage sans défaillance que sortirent toutes ces féeries qui s'appellent Lacordaire, Laplace et surtout Saint-Albert-le-Grand. La belle statue de Denys Puech, exposée au Salon, et que l'on inaugurait ces jours derniers dans le parc d'Arcueil, a bien le droit de demeurer au milieu de toute cette création, pour rappeler aux jeunes générations le *plasmateur* de l'heureuse éducation qu'il leur ménagea.

III

Car tout ceci demeurera sans doute, en dépit du temps qui ruine et des hommes qui oublient ou mésentendent la pensée du chef disparu. Mais il est une chose que l'on ne retrouvera jamais, c'est l'art exquis avec lequel il dirigeait ce monde de maîtres et de disciples. Il mélangeait, selon une recette que lui seul possédait, les doses de fermeté et de bonté qui lui valaient l'adoration de tous. Une rudesse d'accent dont il s'effrayait plus que les autres, une ingéniosité délicieuse à trouver des solutions aux différends qui surgissaient entre professeurs et élèves, tel était le fond de cette popularité qui l'entourait.

Un jour, un de ces derniers, de tempérament légèrement absolu, s'irrita au cours de philosophie d'une idée émise par son maître. Il la discuta d'abord en tout respect, puis peu à peu le sens des distances s'abolit de celui-ci à celle-là. La noblesse d'une joute fit place à l'amère discussion de deux esprits piqués au jeu. On ne reconnaissait plus un échange d'idées. Ils se montraient d'écoles si diverses qu'en d'autres temps, le plus fort eût fait payer autant que possible l'audacieuse logique du plus faible par le bûcher. En l'occurrence, il se contenta de proclamer du haut de sa chaire, — *ex cathedra*, il faudrait dire, — le destin final du révolté :

— Un de nous deux quittera l'École, Monsieur, je vous le certifie. En attendant, sortez...

Nous avons tous connu de ces heures difficiles. L'interdit, l'hérétique qui allait être livré au bras séculier, — le grand dominicain dans l'occasion, — se sentit, malgré sa résolution, un peu troublé. Comme on a toujours besoin de savoir à quoi s'en tenir, dans ces sortes de situations, le jeune homme monta jusqu'au cabinet de travail du prieur. Il frappa timidement. Un « entrez » résonna, sonna très clair.

Le *prévenu* exposa l'affaire, sa fermeté de conviction, les erreurs du Père professeur, ses moyens par trop faciles de s'attribuer la victoire, et, surtout, la menace dernière, qui le faisait encore trembler de tous ses membres.

— Bien, bien... Attendez ici la fin de la classe. Je vais tout arranger.

— Mais, mon Père, puisque...

— Puisque ?... puisque je vous dis que je vais tout arranger...

Le Père Didon accentuait les syllabes lentement, de ce scandement coutumier dont il renforçait ses paroles. Il en vint à l'élève quelque sécurité et quand, à la récréation, le professeur parut, pour mettre au courant le prieur, il avait repris même quelque belle sérénité philosophique, digne de ces spéculations qui demandent un semblable état d'âme...

Le professeur raconta à son tour l'affaire ; le Père Didon l'arrêta d'un geste :

— C'est bien. Vous ne voulez plus de F... dans votre classe ?

— Non, mon Père, à aucun prix.

— Si je vous en priais!

— Je ne pourrais, malgré tout mon désir de vous plaire. J'ai formulé ma menace devant tous mes élèves, mon Père. Vous comprenez que je dois la tenir. Ce petit monsieur, absolument insupportable...

La sérénité philosophique de l'élève s'obscurcissait à nouveau.

— C'est une affaire entendue dans ce cas, mon Père. F... ne rentrera pas dans votre classe. Je lui ferai moi-même le cours. Cela me rajeunira d'étudier à nouveau, pour les lui expliquer, Platon, Descartes, Malebranche. C'est si beau tout cela!...

Et, devant le maître stupéfait et l'élève ravi, le Père Didon se lança dans une apologie de certaine philosophie moderne qui scandalisa presque autant que les doctrines de F... le professeur. Il s'inclina cependant, reçut le choc, devina la malicieuse joie de l'élève qui essayait encore de garder dans le succès quelque peu de tact. Il se repliait même vers la porte du cabinet, quand le prieur, rappelé à la situation, s'arrêta net :

— Je vous demande pardon, mon Père. Je viens de faire devant vous ma leçon d'ouverture à ce pauvre F... Mais un mot encore...

Un sourire éclairait son grand regard :

— Oui, je vous rappelle... J'ai un service à vous demander. Quand je n'aurai pas le temps de faire la classe à F... — mes occupations, vous comprenez? — vous voudrez bien me remplacer, n'est-ce pas?... Oh! seulement me remplacer! C'est une faveur que je vous demande.

Le professeur de philosophie fut désarmé. Lui aussi comme le Père Didon se prit à sourire. Et le jeune homme sentit fondre en lui la colère qu'il conservait envers ce doctrinaire qui pouvait avoir une autre doctrine que la sienne... Il va sans dire que, dès la classe suivante, il redevenait l'élève habituel de son professeur... suppléant et que le Père Didon ne lui enseigna jamais, à son grand regret, la philosophie.

IV

Sans cesse, il avait de ces indulgences, qui ne diminuaient pas l'autorité des maîtres. L'enfant pardonné évitait la faute nouvelle, non pas pour le professeur ou pour le « pion » qui demeurait toujours le même, selon son goût espiègle d'enfant, mais pour celui qui avait pardonné. D'autant que ces pardons heureux allaient à des fautes légères, pour l'excuse desquelles il employait de grands mots, qui portaient : « Un tel, vous êtes un honnête homme, n'est-ce pas!... » Eh bien?

Un autre de ses enfants d'Arcueil s'était, un jour d'été, récréé en attachant, suivant la méthode classique que se transmettent les générations, un brin de papier à la patte d'une mouche. Puis, sans vergogne aucune, il avait lâché dans l'étude la bestiole qui allait malicieusement se poser sur les cahiers, les livres, sur le nez même ou la main des élèves. Un fou rire gagnait peu à peu tous les bancs. On guettait la course sans but de la petite folle. Volontiers, on lui eût soufflé l'idée de se percher sur la chaire... Mais elle n'en eut pas le temps. Le surveillant accomplissait admirablement sa fonction depuis un instant. Il guettait l'instigateur de l'espièglerie qui recevait avec une fierté sans dissimulation les félicitations d'un grand nombre de ses collègues. Lui aussi, comme le pauvre philosophe, souffrit pour ses actes sinon pour ses idées. Il fut expulsé de l'étude et prévenu que le dimanche suivant il serait consigné.

Or, il se trouvait justement que cette sortie du dimanche avait pour l'enfant une valeur exceptionnelle, cette fois-là. Dans notre enfance, nous avons toujours eu quelque retenue les jours où nous désirions le plus être libres... Aussi l'élève, bien vite revenu de ces glorioles passagères, de ces popularités d'un instant qui grisent sans lendemain, ayant nié, protesté auprès du pion, mais en vain, monta-t-il chez le prieur, lui aussi, pour tout avouer.

Après une semonce légère, comme l'enfant retenait mal ses larmes, le Père Didon lui dit :

— Allons, séchez vos yeux, vous sortirez...

Le maître d'études sur ces entrefaites arrivait au rapport. Il raconta la chose très gravement.

— Je vous crois. Je ne doute pas un instant que la chose ne soit vraie. Seulement, pour punir, il faut une preuve, une pièce à conviction... Votre élève nie, me dites-vous... M'apportez-vous la mouche?...

— Non, mon Père, je l'ai manquée...

— Alors, je ne peux pas le punir. La prochaine fois, il faudra être plus heureux. Vous serez plus adroit et nous confondrons le coupable...

V

Il était tel. A tous ceux qui l'approchèrent, il laissa la sensation d'une profonde bonté. Ceux des enfants qui fréquentèrent ses écoles, au temps où il était là, garderont son *empreinte* à lui-même, mais tout autre que celle décrite par M. Édouard Estaunié. Il montrait peu de goût au reste pour la méthode des Pères de Saint-Ignace. Il les traitait durement parfois, et se plaisait à quelques brocarts très fins à leur endroit. Certains mots qu'il eut à leur sujet resteront ainsi la joie de ceux qui sans parti pris goûtent peu cette éducation. Mais ce n'étaient là que des hasards, des paroles tombées dans l'intimité; il était trop puissant pour s'arrêter longtemps à critiquer les

autres. Il aimait mieux agir et montrer par ses actes la valeur de ses idées.

Sa méthode, à lui, fut libérale, dans le grand sens du mot. Il n'habitua pas les jeunes âmes à la crainte du gendarme. Il ne comprima point de bons naturels, en les forçant à dissimuler. Débordant de vie, il aima la vie, le grand air, les saines idées généreuses. Son christianisme, pour lui et ceux qui étaient confiés à ses soins, fut largement compréhensif de ce temps. Comme il l'avait aimé, ce temps, il apprit à ses disciples à ne pas lui bouder, à le mêler à eux pour l'améliorer.

Malheureusement, malgré toute la distinction de l'ordre auquel il appartenait, il semble bien que sa mort ait marqué les limites de son action. Tant qu'il fut là, il sut aiguiller l'influence des maîtres qui l'entouraient et garder la direction. Après lui, ce ne peut être qu'autre chose, viable aussi, mais différent. Car c'était là une œuvre très personnelle malgré tout, l'œuvre d'un homme, destinée à passer avec lui, ne laissant de souvenir qu'en ceux formés par lui-même. Disparu, il laisse dans un grand nombre de cœurs le sentiment du bien qu'il leur fit, de la force qu'il infusa en eux. Dans quelques autres, qui l'approchèrent de plus près, il demeure l'image d'un grand esprit, qui sut merveilleusement ce que valait son temps, d'un cœur admirable qui se donnait passionnément en toute franchise, d'un caractère où se mêlaient simplement les plus grandes audaces et les plus jolies naïvetés, un peu de Rabelais peut-être, un peu de Savonarole certainement et beaucoup d'un Lacordaire, plus moderne...

Georges Grappe.



L'ASSASSINAT DE MORÈS

Avant les débats du procès.

La Fortune, à l'égard de Morès, a bien été de la plus prodigieuse fourberie. Choyé par elle comme il le fut d'abord, pouvait-il appréhender d'en être jamais, autant que nous l'avons vu, délaissé, trahi, conduit à sa perte? La richesse, un nom de princière élégance, la perfection des traits et de la force, il avait reçu tous les avantages, et cette surabondance même des privilèges naturels ainsi que le bonheur de sa vie débutante contrastent trop affreusement avec le jeu mauvais dont usa la Fatalité, quand elle voulut l'anéantir.

Descendant par son père de la souche sarde des Vallombrosa et concevant quelle infériorité lui créerait le mélange de ses origines, s'il voulait un jour prendre rôle dans le pays, il compléta son éducation française en entrant dans l'armée.

C'est là sans doute la seule place où son tempérament pouvait trouver son compte, à condition que l'existence militaire fût plus animée. Toutefois, malgré la contrainte où sont la plupart de s'amollir dans la quiétude et l'engourdissement de la paix, n'avait-il pas, lui, l'échappée possible vers le large et l'incertain des aventures, les expéditions lointaines, la conquête coloniale ou les dangers de l'exploration?

Le hasard intervint et le dévoya. Dans sa belle résidence de Cannes le duc de Vallombrosa rassemblait toute la somptuosité cosmopolite de la Côte d'Azur. Le baron von Hoffmann régulièrement figurait avec sa fille à ces exhibitions. Allemand d'extraction, il avait pour sa commodité recherché la naturalisation américaine et s'était acquis une notoriété dans le monde financier. Un mariage fut conclu, et voilà le jeune paladin fourvoyé dans le plein utilitarisme.

Bien pis, au lieu de se fixer plus fermement à la terre française, Morès risquait de perdre contact avec elle : le lieutenant Antoine Manca de Vallombrosa par son union avec Mlle Medora von Hoffmann devenait le beau-frère d'un diplomate prussien, M. Stumm.

L'appétit d'affaires prédominant autour de lui, mais surtout la sommation qu'on lui fit de s'employer dans l'ordre des choses pratiques l'avaient induit à démissionner. Aux États-Unis, à l'école de son beau-père, il alla s'essayer dans l'art rémunérateur des Changes et des prestidigitations de Bourse.

La nature ne le disposait guère à s'y passionner. Se représente-t-on Villars ou Murat se morfondant à combiner des spéculations, observer l'état de santé des valeurs? Il s'ennuya vite à ce métier et, soucieux de mériter l'estime des Yankees, se mit en tête de tenter au Dakota quelque entreprise colossale d'élevage, acheta des territoires au pied des Montagnes-Rocheuses, y répandit des troupeaux de bœufs, de moutons, qu'on tuait en ses domaines mêmes et dont on envoyait la viande par wagons dans les grands centres, tout le long du Northern Pacific. Ses rivaux, dont beaucoup étaient Israélites, s'émurent de le voir vendre à 30 pour 100 au-dessous des cours ordinaires; ils s'obstinèrent à la baisse et finalement le paralysèrent.

Ces insuccès étaient coûteux. Ils dénotaient qu'il y avait en lui tout autre chose qu'un agioteur ou qu'un marchand de roastbeefs. Les gens du Nouveau Monde ne l'en estimèrent pas davantage, parce que pour les citoyens de la Grande République l'adresse à multiplier l'or est encore ce qui prouve le mieux l'intelligence humaine.

Du moins avait-il eu le loisir de goûter la vie qui le séduisait, exécutant des raids merveilleux dans les steppes, luttant contre les bandes pillardes, s'amusant aux grosses chasses et s'enivrant de la fière liberté des trappeurs.

Il s'en était si bien délecté que, peu de temps après, il s'embarquait pour l'Asie et s'enfonçait dans l'Inde, accompagné de Mme de Morès, qui, à l'américaine, laissait là de tout petits enfants pour la volupté très rare de battre la jungle.

Il revient en France, y reste juste assez de temps pour concevoir un nouveau projet, celui de construire une voie ferrée reliant à la mer par le Tonkin la voie commerciale qu'est la rivière du Song-ki-Tong. Au préalable il faut visiter les régions que traversera la ligne ; et c'est une occasion nouvelle de voyages périlleux, le beau plaisir des risques et de l'imprévu. Tout l'agrément de l'affaire est épuisé, quand arrive la nouvelle que le monopole d'abord accordé se trouve brusquement retiré.

Morès, de retour à Paris, veut faire payer à M. Constans le préjudice que lui cause le dédit ; puis comme il soupçonne plusieurs Israélites d'avoir manigancé ce mauvais coup, il commence sa fameuse campagne. Mais l'agitation ne se détermine et ne s'alimente, quelle que soit la docilité des masses, qu'à l'aide de subsides toujours renouvelés. Il y a les journaux à fonder, les affiches à multiplier, les salles à louer pour l'organisation des meetings, les comités à constituer, les procès à soutenir. Morès professait le mépris de l'argent ; il s'irritait que les commerçants eux-mêmes ne l'eussent pas autant que lui. Son père, à qui force lui était d'avoir recours pour satisfaire les plus exigeants, se lassa très vite de ses prodigalités. Du côté des Hoffmann, on n'était pas rassuré plus qu'il ne convenait. Un conseil judiciaire lui fut imposé.

Comment dès lors nourrir la propagande, se lancer en des attaques d'où pouvaient résulter des condamnations onéreuses ? Il se trouvait même gêné quant aux caprices de la vie privée, se voyait astreint à cette nécessité révoltante de devoir compter, lui qui jamais ne s'était soucié de la valeur des choses désirables. Il vécut des soirs nombreux, où les moyens lui manquaient de jouer au cercle, s'embarrassa de discussions pour des notes de fiacres, subit les récriminations de fournisseurs le guettant à l'angle des rues ou venant le relancer jusqu'en son hôtel.

A Cannes où il était retourné, le grand soleil et l'aspect des radieux horizons lui rendirent insupportable cette restriction de là liberté. Était-il fait pour se confiner dans les habitudes bien sages d'un petit monsieur à qui sa famille sert une rente honnête et qui doit y proportionner ses besoins ? Puis à ces ennuis d'ordre domestique se joignaient les désillusions de l'homme public. Quel était au juste le résultat de son acharnement de quatre années ? Le lendemain des réunions, ce n'était plus chez ses partisans les moins timorés que des approbations, des souhaits pour sa réussite, l'idée bien arrêtée de ne pas se compromettre, de ne rien tenter avant que tout eût été accompli. Que serait-il bientôt, sinon une sorte d'énergumène, de fantoche dont peu à peu s'éloignerait, après sa caste, le peuple même ?

Il l'avait compris, et c'est pourquoi la politique aussi le rebuta. Ce qu'il lui fallait, à lui, c'était l'essor, le plein air, la jouissance d'une tâche robuste, merveilleuse. Or, par delà cette mer tant attirante, il y avait l'Afrique, c'est-à-dire un champ assuré pour de gigantesques efforts.

***

L'Algérie, qu'agite l'antisémitisme, multiplia ses ovations à Morès. Ses duels avec le député Camille Dreyfus, le sous-préfet Isaac et le capitaine Mayer lui avaient acquis un grand renom avant son arrivée. Quand on le vit, ce fut l'éclat de la popularité.

Et même la faveur avec laquelle villes et bourgades le recevaient, ranima quelque temps son impétuosité de tribun. Pourtant il ne s'en tenait plus aussi exclusivement à la guerre contre le Sémite. Selon toute vraisemblance, des ressentiments personnels le possédaient. Par exemple ne pensait-il pas à ses malencontreuses attaches avec les Stumm, quand dans une de ses plus fameuses harangues il lançait cette apostrophe insultante : « Les Juifs sont l'avant-garde des *Prussiens*. C'est l'invasion des barbares modernes. »

Et quel sens exact avaient donc ses diatribes contre la haute finance cosmopolite, si ce n'était l'expression d'une colère récente, d'un dépit causé par l'attitude de M. von Hoffmann, son beau-père. Ce brave bourgeois tranquille, heureux de profiter d'une fortune conquise dans les spéculations, ne comprenait rien au nationalisme effréné de son gendre. De fait, il y avait de ces inconséquences qui devaient déconcerter son bon sens. Par exemple, le jour même où, boulevard Suchet, il achetait un hôtel pour le marquis, celui-ci dans une assemblée faisait voter d'acclamation par ses auditeurs un ordre du jour tendant à ce qu'il fût interdit aux métèques de devenir acquéreurs d'immeubles en France. Le pauvre baron se vengeait à Cannes en contraignant Morès à frayer avec tout l'exotisme du Littoral, voire avec les rejetons britanniques ou saxons d'Israël. Chose plus grave, il fermait désormais obstinément ses caisses de dollars à l'idéalisme dispendieux de ce Latin charmant.

Pendant ses deux séjours de 1893 et 1894, Morès passa son temps à chasser, à écrire une étude sur le

Secret des Changes, préparer et prononcer quelques discours.

Comment, avec une nature si impatiente, put-il deux années se satisfaire d'excursions dans la région riveraine, limitant à Biskra ses pointes vers le Sud ? C'est que, si la terrible tentation du Sahara l'avait pris, l'âge commençait à tempérer son entrain, et le projet nouveau qu'il avait conçu ne devait être abordé qu'après une initiation prolongée. Malgré cette sagesse inaccoutumée, une faute fut commise : pour se former, pour connaître le monde arabe et la vie musulmane, il ne s'en référait qu'à des récits douteux, à des comptes rendus d'explorateurs très imaginatifs, qui, trop heureux d'avoir pu revenir, ne s'étaient plus rappelé dans leurs narrations que le pittoresque et l'agrément du voyage, dépeignant les Confédérations du désert comme des peuplades toutes généreuses et bienveillantes à notre égard.

Il est juste de dire qu'à la fin de 1895, en un trajet très rapide, il visitait la province méridionale de Constantine, traversant El-Oued, Touggourth et les deux localités de Guemar et de Temassine, qui sont comme les chefs-lieux religieux de la confrérie des Tidjanya. Son point d'arrêt fut Ouargla, où il se mit en relations avec les Pères Blancs et les Chambaa.

Son dessein maintenant plus net comportait deux idées essentielles. D'abord il voulait tenter une marche sur Ghadamès et Rhat, en plein pays des Azdjer, ressusciter le traité de 1862 qui, signé par le prince de Polignac et les délégués des Touareg (1), assurait à ces derniers le monopole du transit et vers notre colonie méditerranéenne devait attirer les produits du Soudan habituellement convoyés du côté de Tripoli.

Une fois Rhat atteint, il descendrait vers l'oasis de Koufra. C'est là que réside le Mahdi Senoussite, personnage vénéré de tout l'Islam, en qui le fanatisme prévoit le fondateur d'un nouvel Empire musulman. Morès espérait faire alliance avec lui ou, à son défaut, avec le Mahdi du Soudan, chef des Derviches. Fort d'une telle amitié, trouvant des armées au service de son ambition, il constituerait un royaume autour du lac Tchad, conquerrait le Bahr-el-Ghazal; et la France, puis l'Europe seraient bien dans la nécessité de reconnaître le fait accompli.

L'impossible était ce que de préférence il recherchait. Sans doute quelques-uns comme Barth, Duveyrier, et de notre temps Foureau revinrent sains et saufs d'expéditions dans la région des Azdjer. Mais leur bonheur semble miraculeux; combien d'autres périrent en ces parages ! Avec la force physique, l'habitude du danger, l'esprit de décision qui constituaient Morès, il aurait eu quelques chances de réussite, s'il avait été familiarisé davantage avec les différentes sectes et tribus, s'il avait connu leurs mœurs et leur langue. Il s'acheminait vers le Soudan comme en excursion, n'ayant pas, pour se prémunir contre la rapacité des nomades, la moindre protection officielle. Bien plus, il ne négligeait aucune occasion de proclamer qu'il s'en irait au milieu de l'indifférence et même de l'hostilité. Qu'on se souvienne du cas du lieutenant Palat assassiné par ses guides en 1886 non loin d'In-Salah. Le gouverneur militaire d'El Goléah l'ayant trop ouvertement dédaigné par suite de ridicules susceptibilités hiérarchiques, les indigènes qui l'accompagnaient, délivrés dès lors de tout scrupule, l'avaient égorgé sur la route.

Les marabouts, les caïds et les cheiks, dont l'influence est considérable dans l'Hinterland de l'Algérie et de la Tunisie depuis le Gourara jusqu'à la Tripolitaine, sont les subordonnés des autorités françaises, maintenus à notre dévotion bien moins par le loyalisme que par les gratifications et l'appât de dignités ou d'honneurs. Quelqu'un s'aventure dans leur district avec l'estampille gouvernementale, aussitôt tous ces préfets des sables, admirablement dressés à deviner les désirs des maîtres, mettent à la disposition de l'explorateur des émissaires qui le devanceront, assureront la location des chameaux, l'embauchage des caravaniers et parmi les tribus désertiques accréditeront le nouveau venu.

C'est ce qui se produisit pour M. Foureau, que M. Bourgeois, président du Conseil, patronnait en ces termes (voir *D'Alger au Congo* par Foureau) : « La présente lettre de service vous constituera à l'égard de vos collaborateurs le titre nécessaire à la direction de l'expédition. J'ai d'ailleurs demandé à mes collègues de la Guerre, de la Marine et des Colonies d'aviser de la présente décision les officiers et fonctionnaires dépendant de leur administration. » M. Foureau, dès son apparition sur le territoire que couvre l'autorité religieuse du vénérable Mohamed El Aroussi, reçut toute une phalange de Mokaddem qui s'employèrent à lui faciliter sa tournée dans le Sud.

Qu'on suppose au contraire un particulier assez osé pour se rire de l'abstention des autorités. Les nouvelles vont vite au Sahara. En deux journées, les *méhara* transportent les courriers à des centaines de kilomètres. Or dans ces espaces immenses circulent de nombreux *goums* mystérieux constamment en quête de *razzias*. A l'annonce de l'occasion qui s'offre et puisque la proie s'avance, notoirement dépourvue de toute aide, ils volent vers elle, insouciants de la distance.

Morès, en mars 1896, se trouvait à Tunis. Son in-

(1) Les Touareg sont une immense famille dont les Azdjer sont la branche principale.

tention était à présent de partir par le Sud de la Régence et non plus par la province de Constantine. Avait-il été, comme on l'a dit, informé que de ce côté des choses se tramaient contre lui, ou bien ce changement ne fut-il que l'effet d'un caprice?

Quoi qu'il en soit, le 28 du même mois, devant une magnifique assemblée de colons et d'Arabes, il vint exposer le plan qu'il avait médité.

Ce fut un délire populaire. Sa réputation parée de légendes, la séduction de ses traits, de son attitude à la fois si simple et si vaillante, excitaient l'enthousiasme de ces hommes très divers. Comment put-il atteindre la tribune, embarrassé qu'il était à chaque pas par la cohue d'amis forcenés s'étouffant pour le contempler, le voir de plus près encore, lui toucher un doigt, son vêtement. Et lui, avec une grâce souriante, un geste gentil de la main, tentait vainement de modérer l'exubérance de cette fièvre. Il leur parla deux heures, contraint à tout instant de s'arrêter pour subir les applaudissements et les cris. C'est à peine s'il put lire à la fin cet ordre du jour que presque aussitôt le télégraphe transmit à M. Bourgeois, président du Conseil, ainsi qu'à lord Salisbury, premier ministre de Sa Majesté Victoria :

« Les Français, les Musulmans, les Méditerranéens, réunis à Tunis au nombre de 2000, acclament l'alliance des Français et des Musulmans, ainsi que l'union des riverains de la Méditerranée pour défendre les principes de l'autonomie et des alliances, et délivrer la terre et l'humanité du joug de la *finance*, dont les Anglais sont aujourd'hui à travers le monde les agents politiques. L'assemblée envoie aux Musulmans qui combattent sur les bords du Nil sa sympathie et ses vœux. »

Avril fut consacré tout entier aux préparatifs. Morès, depuis si peu de temps à Tunis, n'était, comme on pense, en rapports avec presque aucune personnalité. Il était allé selon l'usage saluer le résident Millet et le commandant Rébillet, chef du bureau militaire, véritable maître de la Régence. On lui signala certain négociant assez riche de Ghadamès, qui, retournant chez lui et comptant emporter un chargement de marchandises, accepterait d'être son compagnon de route. L'homme lui fut présenté. Il s'appelait El-Hadj-Ali et pouvait avoir une cinquantaine d'années. Il prétendait être parent de plusieurs hauts chefs Touareg et connaître intimement les gouverneurs de Rhat, de Ghadamès, et de Sinaoun.

C'était un auxiliaire utile, familiarisé qu'on le disait avec la région, la langue, les coutumes et les autorités. Mais comme cet associé ne parlait pas le français, l'explorateur s'adjoignit pour interprète un jeune homme de vingt-quatre ans, Abd-El-Hack, désireux à la fois de s'instruire et de gagner du renom en participant à la retentissante équipée du seigneur Français. Après ceux-là, venaient Baba-Ali le Sinaounien, qui devait remplir les fonctions de guide, les trois serviteurs nègres d'El-Hadj-Ali, dont Ali-Smerli, enfin deux Algériens, domestiques du marquis. Ce fut Abd-El-Hack qui se chargea d'acheter la pacotille, les étoffes, les comestibles.

Sur ces entrefaites, Mme de Morès montant à bord de la *Ville-de-Madrid*, laissait le marquis à son sort que dessinaient funèbre les pressentiments.

Une difficulté considérable contraria son dernier projet. Comme il définissait au commandant Rébillet l'itinéraire qu'il voulait suivre, c'est-à-dire la route du Sud Tunisien, le chef du bureau militaire lui signifia catégoriquement que ces territoires ne pouvaient être pris pour base de son expédition. La défense était pour tous rigoureuse et les mesures seraient assurées pour qu'elle fût respectée. Il s'engagea, bien qu'avec un dépit très légitime, à se diriger vers l'Ouest, se réservant d'incliner sa marche, quand il le jugerait opportun, vers la frontière de Tripolitaine.

On lui avait permis d'ailleurs de se rendre jusqu'à Gabès, pour y composer sa caravane.

*
* *

Le 6 mai eut lieu l'embarquement sur l'*Asia*, le 9 la descente à Gabès.

Quelques jours furent employés dans cette ville à l'embauchage des guides et de vingt chameliers avec 40 bêtes. Puis, l'équipement terminé, l'on s'engageait sur le chemin qui mène à l'ouest vers Bérésof.

La halte de Kebilli, le 18, fut pour Morès la dernière douceur, le contact avec la France, dont les officiers de cette station reculée faisaient épanouir en plein Sahara la gaieté légère, la joie d'exister, la franchise de l'hospitalier accueil. Non seulement il avait pour eux l'agrément du compatriote inattendu, mais c'était un des leurs, sorti comme eux de Saint-Cyr, ayant leur caractère, leur éducation, leurs espoirs.

Cependant, ce qu'ils en avaient appris ne correspondait pas à l'aspect qu'ils lui voyaient. Était-ce là le Morès populaire, entraînant, preste, impétueux? Celui-ci, presque trop beau dans sa gravité mélancolique, avait dans les yeux et le langage l'expression de la lassitude résignée, de l'acceptation définitive de quelque affreux destin. Lui qui jamais ne s'était soucié de l'obstacle parlait maintenant de la mort qu'il apercevait.

Si claire pourtant que fût sa prévision, il avançait toujours, ayant juré d'aller au but et méprisant quiconque se dédit d'un serment.

C'est à Douz qu'il quitta la direction de l'ouest, s'enfonçant brusquement dans l'infini sinistre de

l'Erg, vers Djenaien. En cet endroit il fut le 30 mai, y resta deux jours, coucha le 31 à Zahar.

Depuis une huitaine, des incidents inquiétants se renouvelaient. L'un ou l'autre des guides s'absentait pour quelques heures, sans pouvoir ensuite en fournir des raisons valables. Parfois, au détour d'un *oued* ou d'un couloir entre les dunes, un parti de cavaliers voilés se présentait, l'air demi-hostile, silencieux. Baba-Ali le Sinaounien toujours les reconnaissait, avait avec eux des conversations. Puis le *goum* semblait disparaître.

Le désert a des étrangetés déconcertantes. D'où viennent, malgré l'apparence de solitude, ces gens, ces femmes, ces enfants, qui, dès la halte, assiègent le campement, en forcent même l'entrée, mendiant des cadeaux? Qui les renseigne et les conduit? Morès dut souvent s'abandonner à sa générosité naturelle, confirmant ainsi pour son malheur ce bruit répandu à dessein qu'avec lui défilaient à travers le Sahara des richesses merveilleuses.

Le 2 juin, Baba-Ali s'égara soi-disant dans la recherche d'Imchiguig, un *bir* renommé pour son ombrage et dont la fraîcheur était une tentation après une marche exténuante par cette chaleur torride. Pourtant on était dans le pays de ce drôle, dans le voisinage de Sinaoun, et nul doute que son erreur ne cachât une vilaine ruse. Les conducteurs et les montures harassés ne pouvaient plus donner le moindre effort. On s'arrêta, tandis que Baba-Ali recommençait ses investigations avec un autre guide, l'interprète Abd-El-Hack et quelque serviteur.

Sur la fin du jour, ce dernier revint dire que la petite troupe avait enfin découvert Imchiguig. L'obscurité très vite s'étendait et le terrain n'était pas propice à la marche de nuit. Il fut décidé qu'on demeurerait là jusqu'au lendemain.

Quand on rejoignit les éclaireurs, le matin, tout près du carrefour qui, malgré ce qu'on en croyait, devait être El-Ouatia, des tentes se dressaient dans la plaine. Un parti de trente Touareg avait devancé le *roumi*.

L'interprète Abd-El-Hack lui présenta Mbechaoui, leur chef. Malgré les appréhensions qui depuis quelque temps le hantaient, Morès gardait l'influence de ses lectures. Il avait appris que Duveyrier, Barth et plus récemment Gaston Méry avaient eu de bons rapports avec les nomades de race targuie (1); et ces affirmations le disposaient à la confiance. D'ailleurs sa sympathie très naïve pour les gaillards de vigoureuse musculature et de mine théâtrale, lui rendait intéressants tous ces hautains déguenillés. Il les invita selon l'usage au repas de courtoisie, la *diffa*, les initia sans détours à sa résolution d'aller à Rhat, puis de partir en campagne contre l'Anglais. Eux, avec cette duplicité naturelle aux Africains, affectaient d'entrer dans ses vues et lui offraient leur concours.

— Donne-nous des fusils, et nous irons contre tes ennemis.

Il était si content de se voir compris que dans la lettre qu'il écrivit ce soir il exprimait un renouveau d'optimisme :

« Quels hommes que ces Touareg! »

Désarmant ses deux serviteurs algériens, il donnait leurs carabines à Mbechaoui et à l'un de ses lieutenants.

Les unes après les autres, les bandes se rejoignaient au rendez-vous. Après les Touareg, ce fut un groupe de quinze Sinaouniens, malandrins honteux, sortes d'hyènes craintives qui timidement espéraient leur part, quand se seraient satisfaits les grands fauves.

Mbechaoui offrait au roumi de l'escorter jusqu'à Rhat. L'insuffisance des chameaux gabésiens, l'insubordination et la veulerie des conducteurs lassaient depuis longtemps Morès. A peine franchissait-il quotidiennement ses huit lieues. Combien de fois avait-il dû gourmander les mercenaires pour faire cesser leurs récriminations et les contraindre au service! La proposition lui plut donc; il congédia les gens de Gabès.

Les brigands le virent dès lors à leur merci; durant quatre jours, on ne sait pourquoi, leur tactique ne tendit qu'à le retenir. Ils inventaient des prétextes : l'arrivée des bêtes ne tarderait guère, mais il fallait le temps de les chercher et de les amener.

L'après-midi du 7, à l'improviste, des gueux véritablement effroyables apparurent. C'étaient des Chambaa dissidents réclamant sur un ton brutal qu'il les acceptât pour le transport des personnes et des bagages. Il leur fit répondre qu'un arrangement était déjà conclu avec les autres. D'où naquit aussitôt une rude querelle entre tous les larrons. En vain Morès usait-il le lendemain de douceur pour diminuer le désagréable effet de son refus, en vain remerciait-il les Chambaa de ce qu'il fallait bien appeler leurs « avances amicales », se faisant fort de les réconcilier avec leurs tribus et de leur obtenir l'*aman* pour leurs peccadilles. Il leur envoya porter des présents que repoussa leur rancune et qui lui revinrent comme une déclaration irrévocable d'hostilité.

Ce qui dut surtout le tourmenter, ce fut le rapprochement soudain de tout ce monde bizarre, le désaccord ayant cessé comme par enchantement. Qu'est-ce qui pouvait bien se combiner dans les colloques prolongés où se réunissaient les principaux des Touareg et des Chambaa? Malgré son intrépidité native, la question sans nul doute, au long de la

(1) *Targui* singulier de *Touareg*.

dernière nuit, le harcela terriblement. Un billet daté de la veille au soir et dans lequel il relate en quelques lignes la toute récente dispute, se termine par cette prédiction dont le vague même est impressionnant :

« L'avenir nous réserve peut-être de grandes surprises. »

Mais en un jour il avait fait beaucoup d'autres réflexions.

Quelle hâte maintenant de s'échapper et quel regret de n'avoir pu lever le camp ce matin ! Les chameaux amenés trop tard, quand déjà la chaleur s'élevait à son plus haut degré, l'état détestable des sangles et la nécessité de les réparer pour pouvoir fixer les charges, bien des obstacles avaient empêché son départ. Dans son désir de s'éloigner dès l'aurore prochaine, il avait prescrit que tout fût tenu prêt, les caisses et les ballots cordés, les tentes même pliées et rangées parmi les colis. Pour son repos, il se contenta d'un tendelet, auprès duquel couchèrent ses deux fidèles Algériens.

Des menaces non équivoques l'avaient atteint, des haines l'épiaient et probablement persuaderaient contre lui les hésitations. Or, la région, tant à cause de ses mornes aspects et de sa torpeur lugubre qu'en souvenir des attentats qui la font célèbre, est appelée « le pays de la peur ». L'horreur des ténèbres n'y a rien de comparable avec la tristesse des heures obscures en nos campagnes. Lui, perdu dans ce mystère mauvais, vivait seul avec ses pensées, si seul, environné de désert, à combien de lieues de Gabès, de Tunis..., de la France. Et des preuves difficiles à réfuter lui imposaient la certitude que la Mort le surveillait ici, sur le point d'écourter net à la fois son entreprise et son existence, de l'éloigner à l'infini de ce qu'il avait laissé de lui-même en l'autre continent, les trois petits bambins, fruits de son sang et de son cœur.

Le 9 juin, à 8 heures, la caravane s'acheminait vers la route qui de Sinaoun conduit à Ghadamès.

De nouveaux faits avaient révélé le complot : on avait, pendant la nuit, volé la sacoche de Morès, et probablement par fureur de ne pas trouver la fortune convoitée, l'on avait déchiré tous ses papiers. De plus, le méhari qu'il avait acheté lors de son passage à Douz avait disparu ; or, c'était un coureur excellent dont il importait de le déposséder si l'on voulait le priver de toutes chances de salut. Il fut obligé, pour ne pas s'immobiliser plus longtemps au puits d'El-Ouatia, de prendre ce qu'on lui offrit, un animal rétif et de pauvre allure, qu'il sentait trop bien ne pas devoir manier à son gré.

Son unique souhait à présent était de pouvoir gagner Sinaoun, la ville la moins lointaine, y arriver coûte que coûte, fût-ce en abandonnant le chargement.

Quand on fut au croisement des voies, tous les cavaliers obliquèrent à droite, c'est-à-dire vers le Sud et Ghadamès ; il venait après eux et tourna franchement à gauche, leur signifiant d'un mouvement de la main sa volonté. D'abord ils récalcitrèrent, puis feignirent d'adopter la même direction.

Après cette manœuvre, il se trouvait à leur tête. Les chefs le rejoignirent et l'entourèrent. A cent ou cent cinquante mètres derrière, la masse des Touareg et des Chambaa, puis beaucoup plus loin le marchand ghadamésien El-Hadj-Ali, l'interprète Abd-El-Hack, Ali le Sinaounien et la domesticité, les femmes, enfin, s'alignant en une longue barre, les quarante chameaux du convoi, menés à main par les conducteurs.

Tout à coup, il y eut un fort émoi dans la multitude. A l'avant, trois détonations s'étaient rapidement succédé, mais comme on gravissait une côte, on ne pouvait se rendre compte de rien. Les moins craintifs précipitèrent leur marche, avides du spectacle.

Tout là-bas, la pointe de la colonne était arrêtée, plusieurs chameaux agenouillés, trois hommes étendus à terre. Le *roumi*, à pied, fuyant le groupe, allait vers l'un des rares arbres du lieu comme vers un abri. Dans sa retraite, chargeant son revolver ou tamponnant son front d'un mouchoir, il regardait souvent de côté si personne ne le poursuivait. Sa riposte avait été si efficace que ses agresseurs n'osaient plus rien.

Mais à leur aide accourait la cohue, grossissant l'attroupement autour des morts ou des blessés.

Puis, ce furent des discussions, des gestes désignant le tronc de *zitaya* derrière lequel se cachait à demi le redoutable Français. Évidemment, les brutes se consultaient sur le moyen d'achever leur sinistre besogne sans trop s'exposer au danger.

Ce moyen, ils l'imaginèrent. S'étant approchés tous ensemble à quelque cent mètres de Morès, ils se mirent à circuler méthodiquement autour de lui ; suivant les mouvements de ses assiégeants, lui-même se déplaçait contre l'arbre.

Il n'aperçut pas l'un d'eux, un Chambi (1), qui, dissimulé par ses complices, se tapit brusquement sous les hautes herbes. Tandis que les autres continuaient deux heures durant leur diabolique promenade et que l'assiégé demeurait attentif à cette tactique apparente, le félin, profitant des accidents du sol, des bouquets d'*alfa*, se glissait en rampant.

La foule, pour distraire Morès, ne décrivait plus son cercle, mais s'avançait lentement vers lui. Croyant à l'attaque imminente, il s'était accroupi sur un genou, le revolver prêt, et son entière préoccupation s'attachait à ces adversaires.

---

(1) Singulier de *Chambaa*.

Un foudroiement l'anéantit. Tirée presque à bout portant, une balle lui avait troué la tête, crevant la nuque et lui fracassant la face. Fermement assis sur le talon, appuyé de tout le côté gauche, le mort ne fléchissait pas, semblait n'avoir rien reçu, ignorer même la tentative. C'est alors que son assassin, sautant sur lui d'un bond, l'abattit d'un coup de son couteau, qui par le dos pénétra dans les intestins jusqu'à percer la peau du ventre. Du pied, il finit d'étaler le cadavre, puis trancha la ceinture de cuir où chacun savait être la première réserve d'or et s'en empara.

Déjà, dans les clameurs et le grouillement des longs voiles, les monstres se bousculaient tout autour, abîmant à l'envi le corps, de peur d'un réveil, puis sur lui se chamaillèrent et, pour s'arracher les vêtements, le secouèrent en tous sens, tirant à eux les membres.

Il fut vite nu, masse inerte, pesante, souillée d'une boue noirâtre que fit le sable avec le sang. La tête, cette tête naguère si belle, si fière, si finement polie, était horrible de déformations et d'entailles, et par un peu de chair seulement tenait encore au tronc.

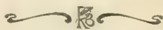
El-Hadj-Ali, accouru près de son compagnon, avait été frappé lui-même à quelques pas. Mbechaoui, qui le vit se tordant, hurlant des supplications, lui enfonça son sabre dans le cœur en lui jetant cette cruauté : « Dors donc ! »

Abd-El-Hack, pauvre craintif, et les deux Algériens, malheureusement désarmés par leur maître au profit des meurtriers, étaient restés en arrière. La racaille, en se répandant au pillage, s'en débarrassa sans pitié. Puis, à l'aide des clefs et des conseils que fournit le traître sinaounien, la curée put s'accomplir.

Tel est le drame dont, après six années de lenteurs et d'atermoiements, la Justice tunisienne doit enfin étudier, sinon éclaircir le mystère.

Nous nous en tenons au simple récit de la catastrophe, ne pouvant dans la *Revue* devancer les débats du procès.

ROBERT LAUNAY.



LA VIE LITTÉRAIRE

Poétesses.

Comtesse Mathieu de Noailles, *l'Ombre des Jours*: Calmann-Lévy. — Renée Vivien, *Cendres et Poussières*: Lemerre. — Renée Vivien, *Brisures de Fjords*: Lemerre.

Les livres de la comtesse de Noailles ont toujours « une bonne presse. » Et justement ils nous fournissent des arguments très forts pour démontrer l'impuissance de la presse. Lorsqu'un volume de Mme de Noailles paraît, les critiques littéraires et assimilés sont secoués d'une fièvre étrange. Ils ont comme une folie furieuse d'admiration. Cette fureur les saisit avant même l'apparition des livres. Dès qu'ils sont annoncés, ils ne vivent plus, ou plutôt ils vivent doublement. Ils ont hâte de s'enthousiasmer. Et c'est de toutes parts une sorte de frénésie, une exaltation sans pareille. Le monde est préparé à un grand événement poétique. Cet événement se produit et les critiques parlent. Ils écrivent. Mais le monde reste à peu près indifférent. Je ne dis pas qu'il soit complètement insensible. Il n'est du moins pas aussi sensible qu'il devrait l'être s'il se fiait aux critiques. Il faut conclure que l'univers ne se fie pas aux critiques littéraires, ou qu'il ne se fie à eux qu'à demi. La presse n'est donc pas omnipotente.

On s'en est aperçu lorsque la comtesse de Noailles proposa à l'émerveillement de l'élite *le Cœur innombrable*. On s'en aperçoit de nouveau maintenant qu'elle nous gratifie — un an passé à peine — de *l'Ombre des Jours*. Ces recueils de poésie valent mieux — hâtons-nous de le proclamer — que ne pourraient le faire craindre les admirations accablantes sous le poids desquelles ils faillirent être étouffés. Je sens même tout ce qu'il y a de maladroitement injurieux dans cet empressement furibond des critiques et, plus bas, des Wiener à admirer quand même — et comme préalablement. *Les Ombres* poétiques, dont s'agit, commençaient tout juste de projeter sur nous pauvres humains perdus parmi la foule opaque, leur ombre éblouissante, que déjà, oui, hélas ! déjà les critiques applaudissaient éperdument. Oserai-je prendre un instant la parole pour un fait personnel ? Je n'avais pas reçu encore l'ouvrage espéré, l'ouvrage que mes vœux imploraient que déjà, oui, hélas ! déjà j'avais lu, j'avais médité, tout en tête de maints grands quotidiens tels articles imposants par lesquels s'exprimait sans en avoir l'air le jugement de la postérité. Et ce jugement me dictait impérieusement, à moi chétif, mes très humbles appréciations. Précisons. On ne saurait trop préciser. Au lendemain du jour où les libraires des boulevards avaient reçu — avec quelle déférence ! — ce précieux ouvrage ; le succès dans la presse universelle était déjà indiscutable et complet et prodigieux et, pour tout dire, stupéfiant. Ce succès de *l'Ombre des Jours* était incomparable à tous. Non, un seul succès pouvait lui être comparé et c'était le succès qu'avait obtenu *le Cœur innombrable* l'année précédente.

Eh bien ! ce n'est pas, à mon sens, respecter suffisamment les chefs-d'œuvre. Non, je ne crois pas qu'on puisse en un jour, en une heure percevoir toutes les beautés d'un ouvrage poétique. C'est montrer un singulier dédain pour les travaux de l'esprit que de lancer subitement, en toute hâte, tel ou tel livre dans la gloire tumultueuse. Allons, franche-

ment, ne convient-il pas de réfléchir au moins quelques semaines avant de proclamer qu'un livre de vers classe sûrement son auteur au rang des plus grands écrivains de tous les siècles, ou plus simplement, ne convient-il pas qu'on ait pris le temps *matériellement* nécessaire pour lire le volume en entier? Il m'est apparu que le livre de Mme de Noailles méritait mieux que ces enthousiasmes vertigineux dont elle aurait pu être la victime si son talent littéraire n'avait, Dieu merci, d'excellentes sauvegardes sociales. *L'Ombre des Jours* est digne qu'on fasse l'effort de le goûter peu à peu pour le goûter mieux. Au reste, en littérature, les admirations lentes à naître ont seules du prix.

Quoi qu'il en soit, et en admettant que la comtesse de Noailles soit un poète de génie, — ce qui me plairait fort car nous sommes assez peu pourvus d'hommes et même de femmes de génie, — elle jouit à l'heure actuelle d'un redoutable privilège : elle n'est pas un génie méconnu. Je rappelle seulement pour mémoire que dans la vie de l'humanité tous les génies de toute nature ont été méconnus (et c'est même à cela qu'on les a reconnus plus tard) pendant un espace de temps quelquefois assez court, le plus souvent assez long. Je n'en veux rien inférer contre le génie qu'a ou que n'a pas Mme de Noailles. Mais enfin, si nous avions aujourd'hui le pouvoir absolu de discerner le génie du premier coup d'œil, ce serait là le plus notable progrès de l'intelligence humaine... Pour le surplus, un écrivain, poète sans envie, a prononcé que la comtesse de Noailles est assurément le plus grand poète du siècle; et encore que le XXe siècle n'ait que deux années d'existence, un tel éloge n'est pas médiocre. Je suis convaincu que la comtesse de Noailles dont les livres décèlent un esprit raisonnable, n'a pas consenti à recevoir ce pavé comme on reçoit une fleur lancée d'une main légère et sûre... Elle est certainement le plus grand poète de l'aristocratie contemporaine. Nous avons aujourd'hui beaucoup de poètes aristocrates. Après tout, il n'y a peut-être pas plus de poètes dans l'aristocratie que dans la bourgeoisie ou que dans la plèbe plus vile encore; mais, enfin, on les voit mieux, et c'est peut-être parce qu'on les regarde avec plus de complaisance. Aristocrate et poète, l'auteur de *l'Ombre des Jours* joue un rôle très utile : elle justifie l'auteur du *Chef du rayon des odeurs suaves*. M. de Montesquiou est la rançon de Mme de Noailles.

Et maintenant, si nous oublions momentanément la horde élégante de ses admirateurs forcenés, que remarquons-nous en la jeune poétesse dont se pare notre littérature? On sent bien que je ne puis présenter en un tel sujet que des impressions vulgaires et négligeables. Mais on fait ce qu'on peut. Il suffit de le faire consciencieusement. On a beaucoup comparé Mme de Noailles à des poètes morts depuis plusieurs siècles; et c'était une façon délicate d'indiquer que les critiques, dans cinq ou six siècles, compareront leurs contemporains à Mme de Noailles. Est-ce donc de Chénier (le bon), de Ronsard, ou des Alexandrins qu'il faut surtout rapprocher la comtesse de Noailles? Je ne saurais le dire avec certitude. Mais il me paraît que pour avoir beaucoup fréquenté ces poètes recommandables, elle n'a pas moins fréquenté les *poetæ minores* d'aujourd'hui : et Verlaine et Coppée, et un peu Sully Prudhomme et, Dieu lui pardonne, Montesquiou-Fezensac lui-même. Le « divin comte », comme ose dire Charles-Adolphe Cantacuzène, signerait ces vers et d'autres encore :

> Du soleil comme de l'eau pleut
> Sur tout le pays jaune et bleu
> Qui grésille et oscille un peu.

François Coppée s'applaudirait en ceux-ci :

> Il flotte doucement une odeur de cuisine
> Aux portes des hôtels ouvertes sur les quais.

ou dans ceux-ci :

> Pose la lampe avec son abat-jour de toile
> Sur la table, et reprends ce livre qui m'a plu.

ou dans ceux-ci :

> Le libraire a quelques volumes
> Qui vieillissent sur ses rayons
> Il en vend moins que de crayons,
> De cahiers et de porte-plumes.

Mais la comtesse de Noailles imite à son insu et parce qu'elle a lu avec beaucoup de discipline. Elle n'a pas besoin d'imiter, car elle est naturellement poète. Elle l'est naturellement et, d'aventure, machinalement. Dans ces livres brefs, dont la netteté apparente impressionne, il y a un très grand nombre de *développements*, dirai-je : un peu de *délayage*. C'est toujours la même idée qui se déroule. L'inspiration est perpétuellement identique à elle-même. Le poète chante la jeunesse, le printemps, l'automne, la chaleur, la fraîcheur, le matin, le soir, la nature en son immensité, en sa simplicité. Il aime la nature, il la comprend et s'imprègne de cette vie. Et parmi les choses qui se meuvent autour de lui, le poète matérialise toutes ses impressions. Je ne connais pas de poésie plus concrète, plus systématiquement concrète.

> Le jour est brûlant comme un fruit
> Que le soleil fendille et cuit.
> ...Chaque petite feuille est chaude
> Et miroite dans l'air où rôde
> Comme un parfum de reine-claude.
> ...O mon plaisir, soyez aussi
> Comme un lys vibrant et roussi
> Où l'insecte d'or est assis.

Et voyez l'effet de cette tendance si personnelle. *Midi* produit dans l'âme de Mme de Noailles des im-

pressions très différentes de celles qu'exprima jadis Lecomte de Lisle.

> Des guêpes de vol et de lucre
> Dans la claire salle à manger
> Sont arrivées du potager
> Pour le melon et pour le sucre.

Cela ne perdrait rien, je crois, à être écrit en prose. Au reste, sont-ce bien là des vers ? Mais voici où parait, si je ne me trompe, l'originalité de cette poésie singulière.

> Les fruits qu'on mange au soir tranquille
> Ne sont pas si bons qu'au matin.
> Il faut qu'un peu de soleil dore
> Le mal vif et doux qu'on leur fait,
> Et que leur fraiche agonie ait
> L'encouragement de l'aurore.
> Pour que, plus émus, nous pressions
> Leur chair suave qui rayonne
> Il faut que le matin leur donne
> Sa luisante exaltation.
> Il faut que la claire rosée
> Ait attendri leur cœur juteux,
> Et que leurs cœurs saignent un peu
> La molle existence brisée.

Certes, on ne s'attendait guère voir en un poème une théorie sur l'heure à laquelle il est opportun de manger les poires. Mais, à coup sûr, si un gourmet a le droit de combattre la théorie, nul poète ne peut s'empêcher d'admirer la poésie. Elle est très belle, en effet.

Et nécessairement au fond, tout au fond de cette poésie si concrète, circule qui l'anime une sensualité vague et vaste, qui se précise par moment, mais reste simple en sa franchise et d'une pudeur profondément poétique.

> Déjà l'été, déjà l'évanouissement
> De l'effort, du travail, du vouloir grave et mâle,
> Et le retour, avec la menthe et le piment,
> De toute la suave exigence animale...

Le livre, en son inspiration uniforme, court le risque de la monotonie. Et, cela est bizarre, il l'évite parce que le style est aussi uniforme que la pensée. Le vers, sans moelleux, est excellemment ferme et net. La phrase n'est jamais harmonieuse, mais claire, d'une clarté un peu dure. Les métaphores, singulières, étranges, brutales d'une précision qui ne choque pas mais qui étonne, se ressemblent entre elles comme des sœurs. Ce vocabulaire est limité, réduit : il nous épargne les mots prétentieux dont nous blesse le mauvais goût d'un Montesquiou. J'ai rencontré cependant quelques mots très simples qui « ne se trouvent pas dans le dictionnaire ». Mais qu'importe s'ils ne sont pas français aujourd'hui, ils pourront le devenir dans deux ou trois siècles : et Mme de Noailles aura pu leur donner peut-être cette naturalisation enviable... On aurait vite dénombré aussi la toute petite troupe des épithètes. Cinq ou six sont constamment reproduites. Est-ce une originalité ? En tous cas, si c'est un défaut — et c'en est un vraisemblablement — il est curieux, pas si banal. En vérité, on croirait que Mme de Noailles ne connaît que cinq ou six adjectifs comme une étrangère qui ne saurait le français qu'à demi : c'est très curieux, vous dis-je ! Mais ses adjectifs prennent dans ses vers des sens variés, admirables. Ils deviennent des qualificatifs intenses, eu leur uniformité diverse.

Et voici que les rimes sont pauvres, elles aussi, mais paraissent s'enorgueillir de leur pauvreté. Elles ont tort. En principe, Mme de Noailles écrit une poésie régulière. Sa métrique cependant a comme d'involontaires licences. Elles ne sont pas assez importantes ni significatives pour paraître la mise en pratique d'un système régénérateur de la poésie. Non, on dirait plutôt d'assez aimables négligences. Avouerai-je que les hiatus multipliés de ses vers ajoutent peu de chose à leur beauté ?

Et maintenant, maintenant, si *le Cœur innombrable* est tout à fait un chef-d'œuvre, félicitons-nous pour la poésie française que *l'Ombre des Jours* ait tant de ressemblance avec ce premier livre. Si *le Cœur innombrable* n'est pas tout à fait un chef-d'œuvre, *l'Ombre des Jours* pourrait sans inconvénient lui ressembler moins. L'un répète l'autre qui, lui-même, se répétait un peu. Et maintenant... maintenant la comtesse de Noailles a-t-elle du génie comme on le clame de plusieurs côtés ? Ma foi, si je le savais, je le dirais, mais je ne le sais pas. Je ne sais même pas à quels signes on reconnait le génie. Au reste, Mme de Noailles a moins de vingt-cinq ans, et il serait regrettable que le génie des poètes fût aussi précoce que celui des pianistes. Tout ce que je peux dire, c'est qu'en lisant avec un soin infini l'*Ombre des Jours* (j'ai relu en ce même temps le *Cœur innombrable*), je n'ai pas été suffoqué comme par une révélation stupéfiante, — comme le serait, je suppose, un procureur à qui un policier gaffeur amènerait soudain Mme Humbert. Je ne crois pas être demeuré stupide, mais j'ai été extrêmement intéressé. Il n'y a, dans ces livres, presque rien de cette platitude de pensée et d'expression qui s'étale dans tous les volumes de vers ; il y a comme une « note » nouvelle, et certainement, avec une heureuse application, un tempérament, un instinct de poète...

La comtesse de Noailles a d'assez belles qualités poétiques pour résister à l'inquiétante coalition de ses admirateurs. Elle est supérieure à la plupart des jeunes poètes d'aujourd'hui qui sont inférieurs à peu près à tout. Mais le hasard qui fait bien ou mal les choses, nous contraint presque de comparer, avec *l'Ombre des Jours*, *Cendres et Poussières* d'une autre poétesse : Renée Vivien. L'apparition de ce volume-

ci a moins troublé l'univers que la publication de ce volume-là. Mais que serait-il advenu si Mme Renée Vivien s'était appelée comtesse de Noailles, et avait publié *l'Ombre des Jours* et si Mme de Noailles, se nommant Renée Vivien, avait écrit *Cendres et Poussières?* Voilà un point d'interrogation qui se pose et auquel il faudrait répondre, comme on dit à la Chambre. C'est, à mon sens, une question très importante : je suis convaincu que M. Arthur Meyer le pense comme moi.

Or, le talent poétique de Renée Vivien est extraordinaire : il est vrai que le sujet pourquoi elle le dépense n'est pas moins extraordinaire. Renée Vivien développe, en un lyrisme magnifiquement harmonieux, les sentiments singuliers auxquels dut sa gloire immortelle cette sympathique Sapho qui n'a peut-être pas fait tout ce dont elle se vante. Quelle inspiration superbe, quel élan, quelle fougue! Quels vers splendides, sonores, amples, purs, qui se déroulent et qui se prolongent! Ah! *ces Cendres* et *ces Poussières!* Celles que répandent les volcans ne sont pas plus chaudes. Et c'est tout ce que je peux dire. Mais quel admirable poète!

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Appel aux dirigeants*, par Léon Tolstoï traduction Halpérine-Kaminsky; Fasquelle, éditeur. — *La Mort du Rêve*, par P. N. Roinard; *Mercure de France.* — *La Peur de vivre*, par Henry Bordeaux, roman; Albert Fontemoing, éditeur. — *La Belgique morale et politique, 1830-1900*, par Maurice Wilmotte, préface de Émile Faguet; Armand Colin, éditeur. — *Autres temps*, par C. Leroux-Cesbron; Calmann-Lévy, éditeur. — *Rédemption*, par André Lichtemberger; Plon, éditeur. — *Drames de coulisses*, par Charles Foley; Librairie Molière. — *La rue des Meurt-de-Faim*, par Georges Gissing, roman, traduit de l'anglais; éditions de la *Revue Blanche.* — *Un meurtre*, par Anton Tchekhov, traduit du russe par Mlle Claire Ducreux, préface de M. André Beaunier; éditions de *Revue Blanche.* — *Macédoine*, par Charles Barbet; librairie Molière. — *Le Baiser de la vie*, par Raymond Dhastre, roman; Ollendorff, éditeur. — *Contes*, par Albert Samain; Société du *Mercure de France.* — *Napoléon le Grand par Victor Hugo*, par Henry Houssaye; extrait du *Bulletin des Bibliophiles*, librairie Henri Leclerc. — *Quatre ans de Présidence*, par Paul Deschanel; Calmann-Lévy, éditeur. — *Le Cléricalisme et l'École, la loi Falloux*, par A. Huc, directeur de *La Dépêche;* Édouard Cornély, éditeur. — *Notre Bonheur*, par Jacques des Gachons; Juven, éditeur. — *Le Salon, Dix ans de peinture*, 2 volumes, par Gustave Haller; Calmann-Lévy, éditeur. — *Les Républiques parlementaires*, par Albert Soubies et Ernest Carette; Flammarion, éditeur.

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE (1)

Le Divan de la rue Le Peletier.

Aux côtés de ce railleur s'asseyaient volontiers Taxile Delord, Arnould Frémy et Clément Caraguel, les trois rédacteurs du *Charivari*. On sait par une mauvaise diatribe, grossièrement rimée, qu'ils ont été une triple bête noire pour Louis Veuillot. L'écrivain sacré ne leur pardonnait pas d'avoir de l'esprit, tous les jours, argent comptant. Tout près d'eux se voyaient deux jeunes peintres de l'école moderne, Charles Marchal et Vidal, tous deux fort recherchés, à cause de leur façon de faire valoir la beauté des Parisiennes. Vidal, l'un d'eux, faisant de l'esthétique à sa manière, émettait une théorie absolument neuve et dont la témérité étrange émerveillait grandement Léon Gozlan, l'auteur d'*Aristide Froissart*. Il disait avec le plus grand sérieux du monde : « Homme ou femme, un être humain ne peut se flatter de se bien porter que s'il est d'une beauté irréprochable. » La beauté parfaite, l'harmonie absolue de tous les organes et de tous les compartiments du corps chez un individu de l'un ou de l'autre sexe, cela existe-t-il? Cherchez, et vous ne trouverez nulle part une telle merveille. Ce serait, du reste, ce qui expliquerait pourquoi et comment il n'y a ici-bas que des malades. — Pourquoi l'autre peintre, pourquoi Charles Marchal, étant en plein succès, s'est-il suicidé? Alexandre Dumas fils, son intime, a prétendu que c'était par douleur patriotique, en ce qu'il ne pouvait se faire à l'idée que l'Alsace, son pays natal, eût cessé d'être française pour tomber sous le joug de la Prusse. Il serait donc mort en copiant Caton d'Utique.

De temps en temps apparaissaient, mais pour ne faire que se montrer, deux poètes quelque peu mûrs, alors fort en renom chez les survivants du romantisme. Ne se quittant pas pour ainsi dire, Théodore de Banville et Philoxène Boyer auraient pu fournir l'idée de deux frères siamois soudés l'un à l'autre par une membrane. L'amour de la prosodie les avait rendus inséparables et aussi une violente admiration pour Victor Hugo. Au commencement de l'Empire, ils s'étaient présentés, un jour, au *Mousquetaire*, à la Maison d'Or, où ils apportaient des vers, et s'adressaient à moi. La conversation tomba sur le grand proscrit de Jersey, leur dieu.

— Ah! me dirent-ils, en se relevant pour prononcer ce petit discours, cet exil est pour nous la source d'une profonde tristesse. Songez donc! Le plus grand poète de ce siècle et de tous les temps, jeté

(1) Voir la *Revue Bleue* du 12 juillet.

là-bas, par la politique, sur un rocher! Eh bien, vous ne le savez pas? Ce Prométhée y a son vautour qui lui ronge le foie, et ce monstre au bec sanglant, c'est le regret amer de n'être pas un des viveurs de Paris actuel. Olympio a toujours aimé les banquets à la manière de ceux de Platon. Or, l'Empire, âge d'épicuréisme, vient de ramener chez nous la mode de mettre la nappe en grand. Rome remplace Sparte; c'est l'ère des festins avec des vins fins, des fleurs, des femmes nues et de la musique. Ah! si, au lieu de s'enrôler chez les jacobins, notre grand porte-lyre eût été, comme ç'avait été convenu, un des ministres de Napoléon III, qu'il serait heureux de prendre part à ces fêtes gastronomiques, où nous lui ferions des couronnes de lauriers et de roses! Vous, vous êtes un austère; vous êtes un républicain d'avant 1848; vous croyez aux stoïciens et vous admirez les Brutus; vous êtes un attardé comme notre illustre maître est un dépaysé. Croyez bien ce que nous vous disons là. La fête, c'est la vérité politique!

Ah! ce n'est pas tout! Un autre jour, avant cette visite, les deux mêmes, sous l'instigation de leur ami Arsène Houssaye, alors directeur du Théâtre-Français, s'étaient associés afin de glorifier le retour de l'Aigle. On leur avait commandé un à-propos en vers sous ce titre : *le Feuilleton d'Aristophane*. Le morceau, cela va sans dire, devait être et a été à la louange du prince qui venait de supprimer la République, après avoir fait le serment de la maintenir. Ils furent payés grassement, mais, à dater de ce moment-là, un pli d'invincible mélancolie se dessinait sur leurs fronts. Ce n'était pas seulement le reproche des confrères qui assombrissait leur pensée, c'était surtout la voix secrète de la conscience, le fouet sanglant du remords. L'un d'eux, Philoxène Boyer, que j'avais rencontré en soirée, rue de Tournon, chez des amis, m'ayant pris à part dans l'embrasure d'une fenêtre, m'avait exprimé ses regrets d'une voix mêlée de sanglots. Il me rappelait avec amertume la faiblesse qu'il avait eue de composer le *Feuilleton d'Aristophane* pour amuser la nouvelle cour.

— Ah! ce panégyrique, ces vers de commande en l'honneur de celui qui a remporté la victoire nocturne du 2 décembre, croyez bien que ce sera le chagrin de toute ma vie! Ce cher Arsène Houssaye, je ne lui en garde pas rancune, mais il est pourtant parvenu à faire de moi un courtisan! Banville et moi, nous nous sommes emballés. Que doit-on penser de nous à Jersey, chez le grand exilé, notre Eschyle? L'autre jour, j'ai rencontré Auguste Vacquerie dans la rue et il m'a tourné le dos; c'est le châtiment qui commence pour moi, voyez-vous, mon cher confrère. Oui, mais l'étude de la philosophie nous apprend que le repentir est une vertu. Eh bien, je me repens et je veux expier mon crime. Je ferai d'autres vers. Je m'appliquerai à célébrer les vaincus, et j'opérerai ainsi mon rachat, la rédemption de mon âme.

Il mettait en ces paroles un très fort accent de sincérité.

J'ai maintenant le devoir de relater ici comment et à quelle occasion il s'est efforcé de se tenir parole.

Vers ces mêmes temps, un homme du jour, rallié au nouveau régime, celui que M. Thiers avait surnommé le *père aux écus* et qui, lui-même, s'était donné le titre de *bourgeois de Paris*, éprouva le besoin de poser en Mécène, protecteur des lettres. Ancien directeur de l'Opéra, il jouissait des millions qu'il avait gagnés à ce théâtre en y faisant danser, pendant quinze ans, les plus jolies élèves du Conservatoire de la rue Bergère. Mais on se lasse du plaisir, et il voulut tâter de la gloire. Un matin donc, le lendemain d'un de ces soupers où il aimait à s'entourer de viveurs et de beaux esprits, il se dit : « Mon Empereur proscrit les grands écrivains : c'est son affaire. Moi, je vais régaler les petits : ce sera ma tâche. » Il prit, en effet, dix mille francs en son portefeuille et en fit des prix, pour prose et pour vers, à distribuer, sous forme de concours, avec cette stipulation qu'on ferait l'éloge de la pauvreté.

Ces prix furent distribués solennellement en une grande salle. J'ai assisté à la cérémonie. Prosper Mérimée, le plus railleur des sceptiques, la présidait. Une étoile de la Comédie-Française, Mme Plessy, encore très belle, déclamait les pièces couronnées, et Sainte-Beuve, un des convives ordinaires du docteur, donna lecture du rapport qui proclamait les noms des lauréats. Dieu sait si le promoteur de la fête se rengorgeait, et avec quelle superbe!

Comment faire pour ne pas trop allonger ces récits? Si l'on entreprend de faire voir les hommes et les choses tels qu'ils ont été, on a le devoir de ne rien taire. Ce docteur Louis Véron n'a jamais craint de se mettre en scène; son insatiable envie de paraître donne donc aux annalistes le droit de le montrer dans tout son jour. Sans se laisser aller à des déclamations à la Pétrone, on peut dire que c'est ce gros homme, trop caressé par la Fortune, bouffi d'orgueil et d'arrogance, qui, le premier, mais dix années avant le second Empire, a donné le signal de la licence effrénée dans les mœurs. Les Mémoires du règne de Louis-Philippe s'accordent à dévoiler ses prouesses, préludes d'une décadence qui n'a fait qu'empirer. Déjà lorsqu'il était le satrape en titre du plus grand et du plus décolleté de nos théâtres lyriques, il s'était rendu célèbre par ses dîners et les fêtes de nuit qu'il donnait à ses intimes. Ingénieux en fait de gastrosophie, il refaisait le Festin de Tri-

malcyon avec des raffinements d'un goût tout à fait asiatique. Par exemple, un soir, pour émoustiller ses sens refroidis par l'âge, il avait simulé une fête nuptiale, la célébration à table d'un mariage pour rire entre une jeune femme blonde, fort jolie, l'épouse de B***, un de ses amis, un ancien préfet. Soigneusement parée d'un costume virginal, une robe blanche, les cheveux à la vierge, la tête ceinte d'une couronne de fleurs d'oranger, la dame était assise près de lui, affectant d'avoir les yeux baissés. Quant à lui, habillé en lourdaud de village dont on vient de bénir l'union, il souriait de l'air de celui qui se prépare à cueillir une branche de myrte. En guise d'épisode un peu fortement pimenté, notez, s'il vous plaît, que le véritable mari assistait à cette scène. Il était là, riant aux éclats de cette parodie, en présence de dix ou douze invités qui avaient l'air d'être les témoins, suivant la loi, en vidant des coupes de cristal écumantes de moët. Une autre fois, dans le même temps, avec les mêmes bons compagnons, la scène se passait encore chez lui, dans une grande salle à manger, magnifiquement éclairée. Il y avait vingt-quatre couverts, vingt-quatre fourchettes d'élite. Après le second service, à l'heure du rôti, trois officiers de bouche, en bel uniforme, se présentant en grande cérémonie, apportaient sur un immense plat d'argent, savez-vous quoi? Une jeune femme nue, une petite danseuse du corps de ballet, mais entourée avec art de persil et de cresson. Il va sans dire que ce n'était un régal que pour les yeux et que la chose accommodée en mystère ne pouvait transpirer au dehors, par respect pour les mœurs et par égard pour le code pénal. Bornons-nous à ces traits, et ce sera assez. Mais vous pouvez voir d'ici, et à distance, quel a été ce vieillard opulent, qui, en 1848, s'emportait dans son journal contre les mauvaises doctrines, prenait une place marquée parmi les défenseurs de l'ordre et de la famille et, au lendemain du coup d'État, acclamant l'Empire, se faisait élire, grâce à l'appui du pouvoir, député de l'arrondissement de Sceaux.

Une fleur, même très belle, même très pure, un lys, une violette, une sensitive, cela peut-il éclore sur un fumier? Mais oui, et même, quand on parcourt la campagne, on voit que cela arrive souvent. Médicastre, marchand d'une pâte béchique contre la toux, qu'elle ne guérissait pas; médecin des musées, ayant pour fonction de tâter le pouls aux statues pour voir si ces chefs-d'œuvre n'avaient pas la fièvre, directeur de l'Opéra, maître du *Constitutionnel*, journal où il prêchait en tête la guerre aux idées socialistes et où, au rez-de-chaussée, il publiait les romans d'Eugène Sue, hostiles à l'ordre établi, ce n'était, en réalité, qu'un Vespasien de la bourgeoisie, ramassant de l'argent partout, spécialement où il ne peut sentir bon. Il était donc plusieurs fois millionnaire et l'on était en 1857, aux beaux jours du nouveau régime, un règne d'insouciance, d'agio, de plaisir et de ce mouvement qu'un discours de M. Dupin aîné a appelé *le luxe effréné des femmes*. Par un beau geste de récurrence, comme le diable en fait un lorsqu'il veut devenir ermite, M. Louis Véron, s'assagissant, entreprit tout à coup de réagir contre ce qui se passait à la Bourse, aux courses d'Auteuil et dans les cercles où l'on ne vivait que pour le baccara. « L'amour de l'or, lui avait dit Sainte-Beuve, un de ses convives, commence à s'étendre sur Paris comme la lèpre sur les Hébreux au temps d'Achab. » Eh bien! c'était une contagion, une peste à combattre. Telle a été la raison première du concours. Certes, la pensée était morale. Cette fois, par extraordinaire, ce voluptueux agissait en sage. Ce qu'il voyait l'encourageait, d'ailleurs, à donner suite à son projet. Un désolant exode prenait de jour en jour plus d'importance. Nos joueurs décavés, ruinés, nos ouvriers décontenancés, nos paysans détournés du labour parlaient d'aller en masse aux mines de la Californie et à celles de Mount-Alexander, et tous ces effarés devenaient à la fois un prétexte à déserter la patrie et un thème propre à propager l'avarice. Encore une fois, ce concours venant en aide au patriotisme et à la morale, également méconnus, était une chose des plus louables.

Vu l'état de misère où la suppression de vingt journaux avait mis les lettres, il y eut un grand nombre de concurrents. Dix mille francs, c'était pour les plumes brisées la manne dans le désert. En ce temps-là, Théodore de Banville et Philoxène Boyer ne nageaient guère dans l'abondance. Le prix attribué à la pièce de vers devait être, je crois, de 3 000 francs, mais à condition qu'elle fût d'une belle véhémence contre les orpailleurs. Les deux amis, fondant leurs colères en une seule, ayant pris part à la lutte, y avaient envoyé une ode-satire, signée de leurs deux noms.

C'était Sainte-Beuve qui avait été chargé de rédiger le rapport sur les œuvres lyriques présentées et qui avait à en donner lecture. Toujours ami des beaux rythmes et des grands épanchements de la Muse, l'ancien Joseph Delorme ne manqua pas de s'arrêter à l'envoi des deux amis. Il y a jeté très probablement un coup d'œil de complaisance. Dans la circonstance, quand le vent était à la flatterie, il poussa la hardiesse jusqu'à se montrer mauvais courtisan, car, en voyant qu'il y avait dans cette ode-satire une manifestation républicaine très clairement exprimée, il y choisit douze vers pour les transmettre au public; c'étaient des anapestes acérés, brillants, ailés, rappelant des figures de héros trop oubliés. Soit malignité d'opposant, soit par amour de l'art poé-

tique, il les scandait avec chaleur et appuyait sur chaque vers comme sur une chose qui méritait l'attention des *dilettanti*. Nous reproduisons la strophe *in extenso* :

Admirable aristocratie
Des grands cœurs sur terre envoyés,
O Caton, ô La Boétie,
Fiers de vos indigents foyers !
O laboureurs qui sauviez Rome !
O Bayard, pauvre gentilhomme
De tout fors de sang économe !
O Kléber ! ô Marceau, vous tous,
Dont la misère fut féconde
Et sans trêve sema le monde
Des vertus sur qui tout se fonde,
En les voyant que diriez-vous ?

Cette superbe envolée, j'ai pu le savoir, était l'œuvre de Philoxène Boyer. Ainsi non seulement l'auteur du *Feuilleton d'Aristophane* flagellait les chercheurs d'or, mais aussi, mais surtout, il exaltait les grands morts chers à la cause démocratique. Le pauvre citharède s'efforçait de faire oublier ce qu'il appelait sa faute irrémissible.

En ce qui concernait Victor Hugo, il revenait aussi sur ses pas, nous conjurant de tenir pour non avenues les paroles qui étaient sorties de sa bouche. L'incendie de son enthousiasme s'était rallumé. Il rappelait comme un titre de gloire ce qui s'était passé, un soir, à la Maison d'Or, en 1850, c'est-à-dire avant l'exil. Ce soir-là, l'auteur d'*Hernani*, ayant consenti à descendre de l'empyrée, était à table avec son fils, ses intimes, Mlle Ozy, une actrice des Variétés, et Philoxène Boyer lui-même. Au dessert, le zélé disciple, ayant à la main une coupe d'aï, s'était levé et avait dit sur le ton d'un enthousiasme sacré : « Mademoiselle, Messieurs, je bois à Victor Hugo, pape intellectuel du monde moderne. » Ce toast a excité la jovialité des rieurs, mais il était très sincère. Pauvre Philoxène Boyer, plein de savoir et de talent, comme il a passé vite !

Sans faire bande à part, un autre couple, composé de deux têtes, entrait sans saluer, s'asseyait au premier endroit venu et s'y installait encore plus pour discuter que pour boire. De ces deux hommes l'un était de taille moyenne et d'une mise assez correcte. J'ajoute que par sa désinvolture et la rapidité de ses gestes il annonçait assez volontiers un chasseur. Par profession, c'était surtout un écrivain. La figure était fine, d'un vif enjouement. Ce qu'il y avait surtout de remarquable en lui, c'était la facilité avec laquelle il pouvait passer d'un sujet frivole à une thèse savante et *vice versa*. Il en était de sa parole comme de ses écrits. Ceux qui l'entouraient prenaient autant de plaisir à l'écouter qu'à le lire. En lui il fallait reconnaître A. Toussenel le phalanstérien, celui qui, pendant cinq années de suite, avait improvisé tant de pages instructives et charmantes dans la *Démocratie pacifique* de Victor Considerant.

Un causeur, ah ! certes, oui, c'en était un et qui ne songeait pas à poser pour montrer sa belle voix, comme dit le fabuliste. Vif, clair, rapide, coloré, abondant en ressources imprévues, il s'était fait pour ainsi dire une clientèle d'auditeurs. On se pressait pour l'entendre, sachant qu'il y avait toujours quelque chose à tirer de ce qu'il disait. Plein de la doctrine de Charles Fourier qu'il n'a pas cessé de regarder comme la sauvegarde de l'avenir, il nous dévoilait, tout en se jouant, les secrets dont est encore entourée cette science de la future Harmonie, et tous ceux qui étaient là de dire : « Comme il parle d'or ! Ah ! c'est un autre Sermon sur la Montagne ! » Et Edmond Texier, qui blaguait, même en approuvant, d'ajouter : « Oui, c'est un vrai beurre ! » L'argot commençait à nous envahir.

L'orateur était surtout précieux à entendre dans cette partie de la doctrine qu'on appelle l'Analogie, et un soir, à ma demande, sans chercher ses mots, il s'était mis à détailler dans un mouvement d'exquise analyse, quelle ressemblance il existe entre la petite fille d'un bûcheron qui grandit à l'ombre des arbres et la fraise des bois. Je ne crois pas que Fénelon ou Diderot, les plus aimables parleurs d'autrefois, eussent mieux dit là-dessus et en si peu de temps.

Quant à l'autre, son camarade ou son *alter ego*, comme on voudra, il formait avec cette nature délicate un contraste frappant. Gros, mal équarri, incorrect, plus que mûri par l'âge, la figure rude, de mise négligée, se coiffant d'un chapeau qu'un chiffonnier n'eût pas ramassé dans la rue, il annonçait en tout une complexion diogénique, mais il n'aurait pas fallu le prendre pour un mendiant. Tout différent du fugitif de Sinope, qui ne se défendait pas de vivre d'aumône et qui, à Athènes, tendait la main aux statues du Céramique pour s'habituer à être refusé, il affichait, sous le rapport de l'argent, une fierté d'hidalgo castillan et, au surplus, chez lui, le front, les yeux, le geste accusaient une intelligence de premier ordre.

Tel était l'*Homme sans nom*, comme il avait signé à l'origine, autrement dit Gustave Planche, le critique le plus redouté de cet âge-là.

En réalité, dans cet assemblage de tant de jeunes gens, il était regardé comme un ancêtre, puisqu'il datait de 1830. On se disait qu'il avait fait de bonnes études classiques, mais, précisément, le miel de l'Hymette dont s'était nourrie son enfance l'avait porté à vivre à la manière des anciens. Par exemple, de très bonne heure, il s'était fait à ne tenir aucun compte du qu'en-dira-t-on. Il vivait pour lui, se complaisant dans la joie de sa pensée et ne s'inquiétait aucunement de ce que faisait le genre humain. Il prenait donc très librement ses aises dans ce café

où, pourtant, un certain décorum, nuancé d'un peu de bégueulerie, était de règle. Par anticipation sur les mœurs yankees qui deviennent de plus en plus les nôtres, il en faisait une sorte de bar sans façon. Là, en effet, où les autres se bornaient à boire un tonique ou à prendre des rafraîchissements, il faisait venir du porc grillé, une tranche de jambon d'York et un moss de bière, moyennant quoi il soupait à la façon de Panurge, en s'élançant, la bouche pleine, dans l'essor des divagations sur l'art. De même que son spirituel vis-à-vis, lui aussi était fort entouré, fort écouté, mais comme il mêlait sans effort la science au bon sens, convenons que c'était justice.

Ce gros garçon, ce corps jauni, semblable à une poire blette, ses habits jamais brossés tournant à la guenille, ce soupeur solitaire qui paraît être un des goinfres de Jacques Callot, ce discoureur qui parle aussi bien et plus correctement, dit-on, que la Sorbonne tout entière, il a pour mérite d'avoir tenu avec éclat une des plus grandes places dans le monde littéraire. Critique attitré de la plus importante des Revues, il y a exercé une sorte de magistrature. Prenant cette tâche au sérieux, c'était un surveillant qui ne bronchait pas ; c'était, en outre, un juge dont aucune prière ni aucun présent n'aurait jamais pu faire fléchir la sévérité. Autour de lui, il y en avait alors quatre ou cinq autres qui étaient fort considérés et tous étaient pourvus d'une certaine autorité morale. Sainte-Beuve, savamment minutieux, poussait plus loin ses enquêtes ; Philarète Chasles, en découvrant l'étranger, élargissait le domaine de l'analyse ; Désiré Nisard, obstiné classique, étudiait patiemment le fond et la forme, Loewe-Veimars mêlait l'agrément aux recherches de l'examen ; Cuvillier-Fleury, conservateur en toutes choses, faisait sentinelle autour de la grammaire. Tout ce qu'on voudra, mais pas un d'eux ne savait aussi bien que lui rendre une sentence qui fût acceptée sans murmure par l'ensemble des délicats.

Pour un moment, revenons aux débuts du terrible critique. On touchait à 1830, année fameuse par ses orages. Politique, art, littérature, de quelque côté qu'on se tournât, on respirait alors un air chargé de salpêtre. La révolte était à l'ordre du jour. Point de souffle du ciel qui n'apportât sur ses ailes l'amour de la nouveauté. C'était juste le moment où, ses études classiques terminées, Gustave Planche, incertain de son avenir, faisait ses premiers pas dans la vie. A quoi donnerait-il son activité ? Chez lui, on voulait qu'il fût médecin. Le métier est honorable. Oui, mais au XIX[e] siècle, pour réussir, un médecin doit être, avant tout, un homme du monde. L'élégance, d'abord ; l'art de guérir ne vient qu'en second ordre. Un habit noir, la cravate blanche, des gants jaunes, une canne à pomme d'or et, s'il se peut, une tête passée au petit fer. C'était ce qui ne pouvait aller à un indépendant, à un esprit rude auquel la nature avait donné les yeux du hibou de Minerve. D'ailleurs, il avait le goût de la fainéantise philosophique, de celle qui ne recherche ni l'argent, ni les honneurs, ni les frivolités du monde. Il se fit critique et, voyez la bizarrerie du sort, il fut un moment un des jeunes desservants de ce Cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs dont il devait par la suite si cruellement malmener la grande idole.

Gustave Planche débuta très jeune et, comme on dit, en cassant les vitres. Il n'avait que vingt-trois ans, lorsqu'il lança son *Salon de 1831*, un grand et beau volume que, d'après le luxe d'alors, Tony Johannot avait décoré de fines vignettes sur bois. A cette heure, l'Exposition du Louvre était un véritable champ de bataille. Cet iconoclaste brisait en se jouant les dieux du jour en petits morceaux et de ces débris il en formait d'autres. N'aimant pas les modérés, il jetait par terre Ingres, Paul Delaroche, Foyatier. Il n'avait pas de goût pour Casimir Delavigne ni pour Alfred de Musset et, pour ce dernier, il ne s'agissait pas uniquement de prosodie. Par contre, il dressait des piédestaux à Eugène Delacroix, à David (d'Angers) et à Lamartine. Mais déserteur du romantisme, il commençait à égratigner Victor Hugo. Pourquoi donc ? On s'en étonnait. Les dévots du Cénacle disaient : « Ce n'est toujours qu'un éphèbe. Il changera. » Non, il ne devait pas changer. Loin de là, il se préparait à être féroce, inexorable, impie.

PHILIBERT AUDEBRAND.

(*A suivre.*)

LE MÉCANISME DU PROPHÉTISME
ET DE LA MÉDIUMNITÉ

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR L'HYPNOTISME, LA SUGGESTION ET LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES. QUELQUES CONSÉQUENCES MORALES QUI EN RÉSULTENT.

Je ne prétends qu'apporter quelques notes rapides sur le fonctionnement resté jusqu'ici tout à fait obscur du prophétisme et de la médiumnité. Le grand défaut de ces études, c'est qu'elles échappent à peu près entièrement à la physiologie. Il en est ainsi déjà pour l'hystérie, dont cependant les phénomènes d'inhibition et d'excitation sont visibles ; il n'est possible de l'étudier un peu sérieusement que par le dehors, ainsi qu'un romancier saisit l'expression d'un caractère. Que se passe-t-il encore dans le cerveau d'un sujet hypnotique endormi ? Sans doute ce qui a lieu pendant le sommeil ordinaire ; mais que se passe-t-il dans le sommeil ordinaire ? Nous ne

pouvons faire que des suppositions ; et la théorie des neurones dont les prolongements protoplasmiques se rétracteraient ou s'éloigneraient de leur centre d'une façon imprévue, créant les associations d'idées absurdes ou extraordinaires des rêves, n'est qu'une hypothèse fort attrayante qui demande confirmation (1). Que se passe-t-il chez le prophète au moment de l'inspiration, chez le médium au moment des phénomènes psychiques ou physiques qu'il montre ? je serais bien curieux qu'on me l'apprît, et ne voulant pas suivre l'exemple de maints professeurs, je renonce, ne le sachant pas, à l'expliquer aux autres.

Bien des suppositions ont été faites. Je ne les donne ici qu'à titre de curiosité. On peut insinuer que ces facultés anormales ou supernormales ont comme substratum le lobe droit du cerveau qui reste endormi, croit-on, pendant la vie ordinaire.

Durand de Gros établit la théorie de l'électrodynamisme vital ; l'accumulation de la force nerveuse en un district limité du cerveau expliquerait les phénomènes hypnotiques et, d'après Rumpft, il y aurait modification réflexe de la circulation cérébrale produisant l'anémie ou la congestion des zones circonscrites de l'encéphale. Despine suppose que l'écorce cérébrale est plus ou moins paralysée. L'anatomie ne nous permet pas encore, regrettons-le, de vérifier ces hypothèses. Néanmoins, il semble qu'il y ait dans chacune d'elles une part de vérité. La théorie de Brown-Séquard paraît la plus complète et pourrait, il me semble, donner une idée de ce qui a chance de se passer aussi lors d'autres phénomènes psychiques plus complexes (clairvoyance, lucidité, pressentiment). Il s'agirait, sous l'influence d'une excitation périphérique ou interne, de la diminution ou de l'augmentation de puissance en certains points de l'encéphale, de la moelle épinière ou d'autres centres. On comprendrait dès lors que, par suite de ce déséquilibre, certaines facultés sont tout à coup supprimées ou exaltées et que des nouvelles semblent naître, sous l'abondance de l'afflux nerveux.

Comme instruments des pouvoirs psychiques les occultistes occidentaux accordent une très grande importance au corps pituitaire qui intéresse, en effet, l'odorat et la vue, et à la glande pinéale où Descartes plaçait l'âme. Cependant cet organe dont l'utilité reste à peu près inconnue (on suppose qu'il sécrète quelque humeur susceptible de contre-balancer l'efficace d'autres humeurs) est en somme à peu près insignifiant chez tous ; et chez beaucoup il n'existe même pas ou il ne se trouve qu'en rudiment, sans que l'intelligence en soit pour cela affectée.

J'inclinerais plutôt à penser que, en dehors d'une congestion nerveuse exaltant les facultés de certaines cellules (théorie de Brown-Séquard citée plus haut), chez le médium les manifestations intelligentes inconscientes ont une certaine origine, soit dans le cervelet, dont l'usage n'est pas définitivement fixé, soit dans certains centres médullaires inférieurs.

D'ailleurs je n'innove rien en la circonstance, je me contente de me rallier à l'opinion que Claude Bernard formula le 29 mai 1869 dans son discours de réception à l'Académie française :

— La physiologie, affirma le célèbre savant, établit clairement que la conscience a son siège exclusivement dans les lobes cérébraux, mais quant à l'intelligence elle-même, les expériences physiologiques nous démontrent que cette force n'est point concentrée dans le seul organe cérébral supérieur et qu'elle réside au contraire à des degrés divers, dans une foule de centres nerveux inconscients échelonnés tout le long de l'axe cérébro-spinal, et qui peuvent agir d'une façon indépendante, quoique coordonnés hiérarchiquement les uns les autres.

La fatigue ressentie par le médium est généralement comparable non aux lassitudes qui suivent le travail mental, mais aux excès du labeur érotique.

Le cerveau semble n'y avoir pris aucune part mais ses prolongements sont épuisés. J'ai souvent aussi constaté chez certains médiums une faculté qui est bien particulière. Leur moelle est barométrique ; elle ressent la température extérieure et ses modifications comme si une sympathie par similitude de nature s'établissait entre leur force nerveuse et la force cosmique ; ils donnent ainsi raison à une théorie chère aux Hindous et aux occultistes, d'après laquelle il y a non seulement analogie mais identité entre ces deux énergies. D'autre part, la sensibilité *consciente* de ces centres *inconscients* est chez eux éveillée. Ils connaissent et décrivent un trouble spécial, une langueur localisée dans la moelle en présence non seulement d'autres médiums, mais de toute personne s'occupant des sciences psychiques et ayant pris l'habitude d'actionner par la pensée cette force mystérieuse qui dort

1 C'est la théorie de l'« amiboïsme nerveux », hypothèse due à M. Lépine et reprise par Mathias Duval. Lire pour le bien connaître un remarquable travail de M. J. Renaut, *Le neurone et la mémoire cellulaire* dans le t. 5 des *Annales des sciences psychiques* (septembre-octobre 1899).

chez les autres hommes et semble en effet produite et condensée en ces réservoirs naturels d'inconscience et d'automatisme.

* * *

La physiologie fantaisiste, mais ingénieuse des Hindous, complètement ignorée d'ailleurs dans nos académies, donne sur le jeu des forces nerveuses, chez le Yoghi (qui est une sorte de combinaison du prophète, de l'extatique et du médium) des renseignements pleins d'intérêt ; ils corroborent, dirait-on, les impressions et les observations de nos médiums ; mais nous pouvons difficilement y ajouter foi, puisque en science nous admettons seulement ce que nous avons vu et expérimenté souvent.

Les Hindous ont des moyens spéciaux et pratiques pour créer dans l'homme la clairvoyance et faire d'un étudiant des sciences cachées une sorte d'usine à prodiges. J'en reparlerai en détail quand je traiterai ici de l'Yoga et du Fakirisme.

En attendant voilà l'opinion des philosophes hindous (1) sur les modifications corporelles qui accompagnent l'acquisition et l'emploi des pouvoirs supranormaux dans l'homme.

Selon eux, il existe deux courants nerveux dans l'épine dorsale, l'un efférent, l'autre afférent, l'un moteur, l'autre sensitif ; leur dénomination est Pingalâ et Idâ. Un canal central (Susumnâ), traverse la moelle épinière ; nos physiologistes l'ont appelé le canal de l'épendyme. Pour nous faire mieux comprendre de tous, prenons l'image enfantine et grossière à peu près de la réalité, dont les Hindous se servent, c'est-à-dire le chiffre arabe 8 placé horizontalement (∞), exactement le signe de l'infini en mathématiques. « Faites une pile de ces ∞ et vous aurez, disent-ils, une représentation de l'épine dorsale. »

Le côté gauche sera Idâ, le côté droit Pingalâ et le point qui relie ces deux petits cercles Susumnâ (2). Quand l'épine dorsale se termine dans les vertèbres cervicales, le canal Susumnâ, lui, se continue par une fibre très fine. Il est fermé à la partie basse dans « la queue de cheval », mais les Hindous imaginent qu'il s'avance jusqu'au plexus sacré, qu'ils appellent « muladhára » et qui a une forme triangulaire. Dans muladhára serait, pour les Hindous, renfermée une force mystérieuse, origine à la fois de l'amour, du génie et du miracle et appelée Kundalinî. Rien ne peut traduire en français, ni dans aucune langue européenne, cette expression.

Par certaines pratiques qu'il est inutile de décrire aujourd'hui et que le Yoghi considère d'ailleurs comme ésotériques, c'est-à-dire ne devant être révélées qu'aux disciples de la science divine, cette force, Kundalinî, s'éveille, s'insinue par le canal Susumnâ qui, pour les hommes ordinaires seulement, serait fermé à l'extrémité inférieure. Cette énergie monte lentement jusqu'au cerveau en traversant les différents plexus de la moelle. Lorsqu'elle a atteint Sahasrâra (le nerf vital de Flourens), l'illumination mystique inonde de ses rayons le Yoghi ; il voit le monde invisible et jouit de tous les pouvoirs de médiumnité, de clairvoyance et de prophétie.

* * *

Je suis assuré de donner une certaine joie aux théologiens du christianisme en révélant ce trait oriental qui fait résider les pouvoirs miraculeux attribués chez nous aux saints là même où, selon l'adage courant, réside la force diabolique : « Virtus diaboli in lumbis. » Néanmoins lorsque le Yoghi nous affirme que la chasteté et la méditation sont indispensables (en dehors de quelques pratiques physiques) pour que cette énergie incluse dans les parties basses arrive à atteindre le cerveau et à l'illuminer, ils ne seraient plus très éloignés de notre mystique. D'autre part, la force spéciale mise en mouvement par les pratiques psychiques est assez proche de la description que les Hindous nous ont faite de Kundalinî. Les magnétiseurs aussi bien que les hypnotiseurs en viennent à conclure que leur action sur les sujets qu'ils impressionnent suscite chez ces derniers un sentiment assez étrange, très rapproché de l'amour, quelquefois s'y identifiant et dénommé « la passion somnambulique ». Un Hindou expliquerait ce trouble sentimental bien près d'être génésique par l'éveil de cette force Kundalinî, neutre en principe et sommeillante. Elle reste à l'état inconscient chez à peu près toute l'humanité, et, tandis qu'elle apporterait au prophète l'inspiration, elle emporterait le passionné dans le vertige d'attractions et d'im-

(1) J'ai compulsé, à ce sujet, les différents traités sur l'Yoga en sanscrit et en anglais (particulièrement les aphorismes du célèbre Patanjali : A Compendium of the Raja Yoga Philosophy. Bombay, 1888. — Shiva Sanhita. Calcutta, 1893. — The Yogasara-Sangraha. Bombay, 1894, etc.)

J'ai contrôlé ces renseignements soit à Calcutta, soit à Bénarès, avec des Yoghis auprès de qui j'ai eu la curiosité de vivre plusieurs jours ; leurs pratiques me sont devenues familières parce que j'ai pu les suivre *de visu* et que j'en ai essayé quelques-unes.

(2) Inutile, je pense, de relever cette erreur asiatique, les fibres motrices et sensibles existant dans les deux subdivisions de la moelle.

pulsions irrésistibles. Le magicien, le Yoghi apprend justement l'art d'agir sur Kundalinî aussi bien en soi qu'en les autres.

Il serait intéressant d'unifier le plus possible cette force nerveuse dont les manifestations sont si diverses.

Je le répète, nous ne pouvons accorder aux prétentions orientales aucune confiance, mais il se pourrait que, par l'étude et l'expérience, loyalement nous arrivions à tenir pour certaine la simplicité de ces éléments dynamiques à première vue si complexes et qui sont les chemins physiologiques des passions. Il est consolant de songer, par exemple, que, malgré les tendances ataviques et les tares originelles, nous pouvons orienter les pires efforts de notre organisme vers de nobles buts. L'impulsif, le colère, le libidineux peuvent par la réflexion personnelle, l'éducation de leur cerveau, l'influence autour d'eux de bonnes et patientes volontés, donner à leurs élans, périlleux par nature, une bienfaisante direction. Le vice lui-même est une force déviée qu'il s'agit de canaliser et d'endiguer afin qu'elle se déverse en d'utiles et beaux actes. Nous savons par l'automatisme des médiums que cette mutation est possible. Les diverses manifestations médiumniques rentrent toutes les unes dans les autres et témoignent en permutant qu'elles sont les expressions diverses d'une identique énergie en nous. Il nous arrivera de donner plus loin quelques exemples topiques de ce fait important. Nous nous doutons bien aussi que les mystérieuses sources psychiques de l'amour et de toutes les passions qui lui sont subordonnées ont non seulement un élément commun avec les énergies de la médiumnité mais pourraient bien leur être identiques. L'inspiration et la folie risquent d'être l'équilibre supérieur ou la dissociation de ce subtil dynamisme. La haute mystique comme la plus basse médiumnité, les invocations de la poésie ou les incohérences du délire ont ici encore leurs racines secrètes. Un chant d'espoir s'élève des profondeurs de la psychologie nouvelle. Notre nature n'est pas incurable et fatale, il est possible d'agrandir notre âme, de sublimer nos instincts. L'alchimie est peut-être une erreur métallique, elle est sûrement une vérité intime, une réalité à laquelle nous pouvons assister dans notre cœur.

Notre volonté éclairée par les faits et fortifiée par la logique est l'agent transmutateur, « la pierre philosophale » et les centres nerveux sont les alambics et l'athanor de cette force unique et polymorphe. « Grand œuvre » intérieur — oui grand œuvre en effet, — que, pour la plupart des souffleurs du moyen âge, étudiants d'une science occulte et universelle (malheureusement trop exclusivement synthétique) dont les sources sont peut-être en effet dans l'Inde, — voulaient traduire en leur langage énigmatique et par leurs symboles décevants ! Les énergies grossières et dispersées du mâle (1), qui servent d'habitude à la sensualité, à la brutalité et au mouvement, seraient subtilisées, purifiées, accrues en sublime sagesse et en vigueur intellectuelle inusitée par l'initié, le prophète, l'artiste ou, plus simplement, l'honnête homme supérieur, grâce en effet à la continence, à la méditation et à la vertu (2).

Ainsi les principes de morale que les métaphysiques et les religions imposent à la conscience et qu'une science tardigrade et quasi aveugle raillait au nom d'une influence inéluctable des milieux et de la constitution personnelle, héréditaire, deviennent, — grâce à la psychologie nouvelle expérimentale, celle du moins qui tente d'approfondir les phénomènes et ne recule devant l'analyse d'aucun d'eux, — des suggestions puissantes auxquelles il est bon et *possible* d'obéir.

LES MYSTÈRES DE LA DEUXIÈME PERSONNALITÉ

Afin de considérer le mécanisme psychologique de la médiumnité, de la clairvoyance et du prophétisme, assez difficile à saisir pour que jusqu'ici nul psychologue n'ait encore tenté de le décrire, il faut avancer pas à pas avec prudence et esprit positif en partant du connu pour arriver progressivement, avec sûreté au sanctuaire ignoré de notre être.

Nous sommes maintenant familiers avec les manœuvres de l'hypnotisme, et la suggestion est pour certains praticiens une sorte d'instrument de chirurgie psychologique qui vaut le scalpel ou la lancette. Or, que se passe-t-il pendant l'hypnose qui est aujourd'hui un phénomène incontestable ? Le sujet qui dort de ce sommeil particulier est susceptible d'automatisme, c'est-à-dire d'actes somatiques ou psychiques indépendants de sa volonté et, le plus souvent, voulus ou, du moins, dirigés par l'hypnotiseur. De plus, la personnalité est si bien modifiée (en cela l'hypnose se sépare complètement du sommeil ordinaire) que, au réveil, le sujet oublie tout ce qui s'est passé pendant qu'il était endormi et même qu'il a dormi.

(1) Balzac savait cela, lui qui croyait perdre à chaque aventure d'amour la matière de tout un volume.

(2) Voir *Le Monde invisible*, au chapitre III de la première partie : « Les Alchimistes. »

Il est inutile de rappeler qu'en psychologie la personnalité se réduit à une chaîne d'événements reliés par la mémoire. Ainsi la période de la première enfance ne fait pas partie de la personnalité consciente. De même la période hypnotique. Cependant le sujet n'en dispose pas moins, particulièrement dans le dernier cas, d'une intelligence et même d'une conscience spéciales, toutes deux différentes de l'intelligence et de la conscience éveillées. Cet état « second » est si peu à dédaigner qu'il semble le terrain secret où s'élaborent nos résolutions et nos passions ; il endosse pour une part considérable notre responsabilité intellectuelle et morale.

Ainsi est diminué le rôle de la personnalité première ; celle-ci est réduite souvent en fait à l'humble fonction de servante, elle obéit aux injonctions péremptoires de ce subconscient ; seule pourtant elle est récompensée ou punie pour des actes qu'elle ne commet que contrainte ; et devant la loi et le jugement des hommes, seule, elle apparaît criminelle ou louable.

La démonstration de cette influence prodigieuse et secrète du subconscient sur notre conscience ordinaire éveillée, est facile à faire, grâce à l'hypnotisme.

La suggestion post-hypnotique est un prodige devenu aujourd'hui banal et auquel les plus frivoles ont assisté. Vous savez ce qui a lieu. Le sujet réveillé n'a gardé dans son souvenir aucune trace de l'ordre donné pendant son sommeil. Néanmoins il y obéit automatiquement à l'heure fixée. Parfois irrésistiblement. Et sa conscience et sa volonté n'y sont pour rien (1).

Ce phénomène, incessamment vérifié aussi bien par l'école de Nancy que par celle de Paris et trivialisé sur les tréteaux par les Donato et les Lucile, resterait absurde si nous n'admettions pas les mystères de la seconde personnalité. Le meilleur nom qu'on ait donné à cet inconnu en nous me semble être le « subconscient » ou le « subliminal self » et non l' « inconscient » comme on dit quelquefois, car ce n'est pas lui qui est l'inconscient, mais c'est nous qui de lui sommes inconscients. Dans certains cas, particulièrement pendant la crise hypnotique, ce « subconscient » semble désarmé et non défendu contre les invasions psychiques du dehors. Tandis que la première personnalité sait rester incrédule, méfiante et rebelle quand elle le juge nécessaire ou simplement quand il lui plaît, la seconde personnalité souffre avec docilité les commandements de l'hypnotiseur. Il en est ainsi du moins pour les hystériques et les sujets hypnotisables.

Ce mystère devient plus pressant et plus extraordinaire lorsque la première personnalité vient au réveil reprendre sa place prédominante ; la deuxième conscience qui enregistra l'ordre donné, fait tout à coup irruption et s'impose à la première. Cet inconnu en nous a donc une valeur plus considérable qu'on ne le pensa jusqu'ici, et l'ancienne psychologie qui ne s'occupa que de la personnalité première, négligea peut-être un problème capital.

* * *

Tout cela, me direz-vous, rentre dans les cas morbides.

Peut-être, en effet, mais peut-être seulement, car si l'école française n'hésite pas à considérer l'hypnotisme ou plutôt la possibilité d'être hypnotisé, comme un symptôme d'hystérie, l'école anglaise proteste, et parmi les Allemands, le professeur Kraft Ebing déclare que des sujets sains peuvent subir sans danger le sommeil provoqué. Peu importe d'ailleurs ; la question aujourd'hui n'est pas là. Ce que j'affirme, c'est la réalité du phénomène d'une part et de l'autre la quasi-impossibilité de l'expliquer sans l'intervention d'une personnalité seconde, car il faut bien pour qu'elle soit exécutée que la suggestion post hypnotique inaccessible à la mémoire ordinaire soit enregistrée quelque part, et fidèlement, puisque avec une ponctualité extraordinaire elle s'accomplit, passe de l'idée à l'acte. Et cela au grand étonnement du sujet alors éveillé qui se voit réduit à exécuter un ordre dont il ne sait même pas l'importance.

Je le répète : il est loin d'être sûr que ce phénomène soit en ses profondeurs totalement exceptionnel et morbide. Qui peut se flatter d'échapper toujours à ces étranges commandements venus des profondeurs du moi ? La théorie de l'influence du milieu confirme cet axiome familier aux psychiatres : « Tout le monde est plus ou moins suggestible », traduisez : « La première personnalité de chacun est en communication constante avec ses sous-moi et les sous-moi ambiants. S'il ne s'agit pas de suggestion, c'est l'autosuggestion qui entre alors en jeu. La personnalité seconde, la méditative, la silencieuse, la recueillie, sait intervenir quand il lui plaît, quand elle le croit utile, par un conseil parfois formidable et providentiel. Songez à Socrate et à son daïmon, songez à Jeanne d'Arc et à ses voix...

(1) Consulter particulièrement les travaux et les livres de Liebeault et de Bernheim.

N'oublions pas non plus que le malade, particulièrement le malade psychique, quand on l'examine de près, nous montre, en somme, avec exagération, ce qui se passe avec tant d'harmonie et de tempérament chez l'homme sain où nous ne pourrions chez lui apercevoir ces troublantes choses suffisamment pour les étudier. Cette deuxième personnalité qui agit constamment, aussi bien chez l'être normal que chez l'anormal, est particulièrement perceptible chez l'hystérique et l'insensé. Prenez par exemple un maniaque persécuté par une idée fixe. Il racontera avec lucidité qu'il sent deux volontés en lui ; l'une, il l'appelle la sienne propre (la personnalité première), qui résiste et qui s'effraie devant les impulsions de l'autre (la personnalité seconde), qui ordonne, je suppose, le crime ou le suicide. Très souvent dans ce cas, la victime, qui ignore les mystères du polypsychisme, attribue à quelque « esprit » étranger à elle l'influence qu'elle ressent. L'hypnotiseur alors intervient comme un orthopédiste mental, il endort le délirant, lutte directement avec le « subconscient » et extirpe l'idée fixe comme le chirurgien ferait d'une tumeur. Rien de plus positif que cette incroyable magie. C'est de la psychologie expérimentale, objective, de la science véritablement.

Vous me demanderez encore si j'assimile le médium, le clairvoyant et le prophète à l'hystérique et au délirant. Je répéterai de nouveau que non, mais j'ajouterai avec M. Binet (1) : « Il est aujourd'hui devenu banal de remarquer que la plupart des expériences qu'on a pratiquées sur des personnes hystériques se répètent avec des résultats à peu près équivalents mais amoindris chez les personnes saines, et que, par conséquent, l'hystérie *doit être considérée comme un réactif permettant de rendre plus apparents certains phénomènes délicats de l'intelligence normale.* »

L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE

Des personnes de bonne foi, mais n'ayant pas l'habitude de s'analyser, se révoltent à se sentir, quoiqu'en parfaite santé morale et physique, si peu éloignées des malades et des déséquilibrés. Et elles vous disent : « Qu'est-ce que ce « subconscient » dont vous parlez ? J'ai beau m'observer, je ne saurais en prendre connaissance. » Je leur réponds : « C'est qu'alors vous n'avez jamais eu la fièvre, le délire ; vous ignorez donc les intuitions soudaines, ce que l'on appelle vulgairement les « bonnes ou les mauvaises inspirations » ; vous n'avez donc jamais eu de pressentiments vérifiés ; c'est que vous n'avez jamais rêvé non plus. »

Le rêve est souvent encore plus extraordinaire que la séance de spiritisme la mieux réussie. Que s'y passe-t-il en effet ? Les esprits des vivants et des morts se rencontrent avec le vôtre ; vous les voyez, ils vous parlent, vous avez l'illusion d'une scène de la vie réelle avec des personnages vrais qui vous entourent. Et cependant, c'est vous-même, vous seul, qui faites tous les frais de cette tragédie, décors et acteurs. Vous avez vivifié des images et des souvenirs et vous les avez placés devant vous-même comme s'ils vous étaient extérieurs. Votre personnalité a donné naissance à d'autres personnalités. Être unique, vous êtes devenu un petit monde. Vous vous êtes multiplié. Vous avez enfanté des âmes.

Mais je dormais, direz-vous. Que sait-on de ce qui se passe dans les rêves ? Si on pouvait rêver tout éveillé et s'observer en même temps ce serait autre chose. On le peut. Et je ne parle pas ici seulement de cette faculté que possèdent certaines femmes et les enfants, de se raconter à soi-même des histoires et d'en suivre le fil tout en le créant ; l'imagination est ici aidée par une certaine complaisance de la volonté qui, si elle n'adhère pas tout à fait à l'évolution des images, n'y est pas absolument étrangère et même lui accorde sa sympathie. Il existe d'autres phénomènes dont les personnalités saines peuvent devenir le théâtre sans perdre conscience, sans hypnose, et qui, cependant, témoignent ostensiblement de la deuxième personnalité. De plus, cette deuxième personnalité prend alors un tout autre aspect que chez les hystériques et les délirants. L'inconscient de ceux-ci est malade : il est infesté d'idées malsaines et parfois de criminelles impulsions. La subconscience des normaux se montre, il est vrai, souvent incohérente ; elle peut donner aussi, comme celle des anormaux, d'utiles renseignemnts sur leur plus secret état d'âme. Mais ses prérogatives ne s'arrêtent pas là. Elle est, cette subconscience, douée parfois de facultés supérieures, dirait-on, à ce que nous appelons la conscience. Je répète qu'elle n'est guère homogène, qu'elle est pleine de rêves ordinaires et menteurs, d'images mentales extériorisées, de spectacles ou de conversations souvenus ; mais il s'y ajoute d'étranges révélations qui atteignent l'avenir ou le passé, des conseils d'une sagesse plus haute que la nôtre, de palpitants fantômes, issus, semble-t-il, des plages du Styx. Et

(1) *Les Altérations de la personnalité*, p. 197.

tout à coup dans cette trame bigarrée s'insinuent de grossières interjections ou des mystifications très puériles ou très subtiles. C'est comme un inextricable mélange d'anges et de démons en nous...

* * *

Dans mon livre intitulé *l'Au delà et les Forces inconnues*, je cite une lettre de Paul Adam qui raconte comment il s'exerça assez longtemps à l'écriture automatique. Sa main écrivait d'elle-même sans que la volonté et l'intelligence de sa première personnalité y fussent pour rien. Il obtint des plaisanteries et des insignifiances entremêlées de hautes pensées philosophiques, de conseils littéraires assez intéressants pour qu'il les utilisât avec fruit et de pressentiments qui se sont réalisés. Le mariage d'un de ses amis, célibataire entêté, lui fut annoncé plusieurs années à l'avance, et la maison même où ce mariage serait célébré, maison qui, au moment où la main automatique de Paul Adam écrivait, n'existait pas, lui fut indiquée avec les détails les plus précis.

J'ai reçu à ce propos la lettre suivante qui est une intéressante confirmation de l'hypothèse en quelque sorte nécessaire du dédoublement de l'être humain. Je la cite ici, quoiqu'elle décrive un fait appartenant au groupe précédent ; car il ne s'agit plus cette fois d'une haute mentalité comme celle du jeune et illustre écrivain, mais d'une malade et d'une dégénérée. Selon le principe que nous avons déjà formulé, ces détraqués montrent d'une façon démesurée et plus frappante ce qui se passe plus faiblement et avec délicatesse chez des êtres normaux et sains :

Il y a quelques années, j'ai vu à la Salpêtrière, dans le service du Dr Falret, où j'étais externe, une hystérique aliénée qui avait perdu toute conscience et toute mémoire depuis une date précise : elle se rappelait parfaitement les moindres détails de sa vie jusqu'à cette époque, mais un voile de ténèbres cachait les événements postérieurs. Elle fut endormie et dans son sommeil hypnotique, la mémoire lui revint et elle raconta très distinctement l'événement particulier qui avait provoqué chez elle cette amnésie et cette perte de conscience. Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire. On essaya un traitement suggestif, mais en vain. C'est alors que supposant un dédoublement de la personnalité chez cette hystérique le Dr Séglas (qui était alors médecin adjoint du service) imagina l'expérience suivante :

La malade, endormie, fut placée devant une table : sur cette table, un écran placé perpendiculairement, de telle sorte que la tête de la malade était à gauche de cet écran et sa main droite, à droite ; cette main tenait un crayon, prêt à écrire. Tous deux, le Dr Séglas et moi, nous lui causâmes : moi de choses banales auxquelles elle répondait, lui de l'événement précité et des faits postérieurs à cet événement. A ces questions, la malade répondait par écrit, de sa main droite séparée de la tête par l'écran. Les questions que nous lui posions étaient faites en même temps ; en même temps aussi, les réponses verbales et écrites de la malade.

Ne croyez-vous pas qu'il y ait dans cette observation quelque analogie avec celle de M. Paul Adam et de *son écriture devineresse ?* Et ne peut-on, par l'hypothèse du dédoublement de la personnalité, expliquer, — en partie au moins, — cette énigme étrange ?

Dr Lucien Nass.

Telle est en effet la théorie que je formule et l'hypothèse que je propose, lumineuse pour interpréter logiquement ces faits obscurs.

* * *

Je me suis moi-même assez longtemps exercé à ce jeu de l'écriture inconsciente. J'y fus en quelque sorte « entraîné » par un érudit, M. Tuchman, qui a publié dans la revue de folklore, *Mélusine*, une longue série d'articles sur la fascination, pour lesquels il dut dépouiller des milliers de volumes. Nous nous rencontrions à la Bibliothèque nationale. C'était, chose rare, à la fois un esprit méthodique et un spirite convaincu. Il écrivait automatiquement avec beaucoup d'aisance. Après l'avoir vu faire, j'eus l'idée d'essayer. J'écrivis en effet. Cette écriture involontaire était absolument différente de mon écriture ordinaire. C'était une anglaise très fine, très penchée, féminine. Je questionnai ma main et lui demandai de signer ses messages. Je sais, en effet, par expérience, que ces personnalités secondes se plaisent à se donner un nom, ce qui a été une des causes importantes de la croyance spiritique à la manifestation des morts. Ma main me répondit : « Ta mère. » J'étais très jeune lorsque j'ai perdu ma mère. Je n'avais donc pas présente à la pensée la manière dont elle formait ses lettres. Je cherchai dans des papiers de famille et je fus frappé de la ressemblance qu'affectait mon écriture automatique avec la calligraphie de ma mère. Ma personnalité seconde avait donc eu la mémoire plus fidèle que la première.

Quant à l'hypothèse spirite d'une communication réelle, positive, entre ma mère et moi, je ne pouvais l'accepter le moins du monde ; les conseils que renfermaient souvent les messages

automatiques étaient en complet désaccord avec le caractère de la défunte et contenaient ce fond de railleries, de mystifications, de pièges, habituel aux prétendues révélations d'outre-tombe et qui les ont fait soupçonner de satanisme par les théologiens. J'obtins de cette façon des phénomènes fort curieux. Ma main se plaisait, par exemple, à m'annoncer les rêves que j'aurais telle nuit à une date fixée. Je ne me préoccupai plus de la prédiction, mais le matin en m'éveillant et en me rappelant les illusions de la nuit, je constatai que ma main ne m'avait pas trompé. Il m'arrivait, lorsque j'envoyais mon domestique porter une lettre chez un ami, de consulter ma main, qui répondait fort exactement si l'ami était chez lui ou non, alors que je n'en savais rien moi-même ou que je croyais n'en rien savoir.

Une après-midi, comme je travaillais tranquillement, un de mes camarades fit irruption chez moi, dans un état de fièvre et d'exaltation qui provenait du désespoir. (Ce jeune homme, vit encore et me rappelle parfois le fait dont je vais parler.) Il me fit part de ses transes. Il avait le cœur excellent mais les sens faibles. Tout en vivant avec une ancienne maîtresse qu'il n'aimait plus, il s'était fiancé à une jeune fille qui lui écrivait souvent. Ces lettres qu'il cachait naturellement à sa maîtresse furent découvertes et prises par elle. Cette femme, acariâtre et jalouse, avait décidé de les envoyer au père de la jeune fille, lequel n'approuvait pas les projets matrimoniaux de mon ami. Elle devait y joindre une lettre où elle expliquait son droit de possession sur celui qui comptait la trahir en se mariant. Mon pauvre camarade se voyait chassé de la maison qu'il considérait déjà comme la sienne et il ne pouvait, sensible comme tous les passionnés, retenir ses sanglots. Je ne savais quel conseil lui donner et j'eus l'idée de consulter ma main. Celle-ci répondit : « Va voir ce matin Albertine, confie-toi à elle, elle arrangera tout. » — Quelle peut bien être cette Albertine ? demandai-je à mon camarade en lui montrant les mots obtenus. — Albertine, s'écria-t-il, mais c'est le prénom de ma future belle-mère. L'idée est excellente, elle a de l'affection pour moi. Peut-être m'excusera-t-elle et parera-t-elle un malheur évident. » L'extraordinaire, c'est que je n'avais jamais su le prénom de cette dame que je ne connaissais pas. Elle reçut avec sympathie les aveux de son futur gendre et intercepta la lettre de la maîtresse qui était justement arrivée ce matin-là ; je peux dire que c'est grâce à un message venu de ma subconscience que mon ami est aujourd'hui marié avec celle qu'il aime et dont il a de charmants enfants.

* * *

Il est à remarquer — et je ne cesserai d'insister sur ce détail plus important qu'on ne croit, — que seule l'écriture automatique des personnes saines et raisonnables renferme des révélations intéressantes et des pressentiments. Aussi les savants français, qui n'ont guère expérimenté que dans les hôpitaux avec d'indéniables malades, doutent généralement de la télépathie et des autres pouvoirs supranormaux qui n'en existent pas moins dans tous les hommes à l'état latent et avec manifestations exceptionnelles. M. Pierre Janet qui, à la Salpêtrière, examina, avec un esprit philosophique et une rigueur expérimentale, les hystériques et les délirants, n'a jamais trouvé dans leur subconscience autre chose d'utile que des renseignements sur les causes de leur maladie. Par exemple, les phobies. Tel malade est assailli par des peurs irraisonnées ; il n'en sait point les causes. Mais s'il peut écrire automatiquement, sa main qui a conservé le souvenir du fait originel explique que cette idée fixe provient, je suppose, d'un accident de chemin de fer ou d'un incendie dont il a été le témoin. Dès lors, la besogne du thérapeute se trouve facilitée. Il ne s'agit plus que de raisonner le patient lorsqu'il est en état d'hypnose ou de répondre à la main elle-même en la persuadant qu'il n'y a plus aujourd'hui de motif pour craindre. La deuxième personnalité réduite et calmée, la première voit aussitôt ses troubles cesser. Ces cures sont fréquentes si j'en crois le livre de M. Pierre Janet : *l'État mental des hystériques*.

Je m'en voudrais de diminuer l'importance de telles études ; elles sont humanitaires par excellence. Mais je regrette que ceux qui en France les dirigent veuillent les restreindre aux cas morbides. Notre subconscience est d'autant plus précieuse que nous sommes nous-mêmes plus sains, plus équilibrés et que notre trame nerveuse est plus subtile. Nos profondeurs psychologiques sont riches de sublimes trésors inexplorés. Nous l'avons déjà fait pressentir, nous essaierons de le prouver bientôt.

JULES BOIS.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42425. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 26 JUILLET 1902.

LA VIE INTENSE [1]

En m'adressant à vous, hommes de la plus grande cité de l'Ouest, hommes de l'État qui a donné au pays Lincoln et Grant, hommes qui incarnez d'une façon distincte et prééminente tout ce qu'il y a de plus américain dans le caractère américain, je voudrais prêcher, non la doctrine de l'ignoble aise, mais la doctrine de la vie intense, de la vie de peine et d'effort, de labeur et de lutte; prêcher la plus haute forme de succès qui vient, non à l'homme qui désire seulement la paix aisée, mais à l'homme qui ne se dérobe pas au danger, aux difficultés, à la peine amère, et qui en tire le splendide et ultime triomphe.

Une vie d'aise fainéante, une vie de cette paix qui vient seulement du manque de désir ou de pouvoir de s'efforcer aux grandes choses, est aussi peu digne d'une nation que d'un individu. Je demande seulement que ce que tout Américain qui se respecte exige de lui-même ou de ses fils soit exigé de la nation américaine prise dans son ensemble. Qui d'entre vous voudrait enseigner à ses fils que l'aise, que la paix, doit être la première considération à leurs yeux — doit être l'ultime but où s'efforcer? Vous, hommes de Chicago, vous avez fait grande cette cité; vous, hommes de l'Illinois, vous avez fait votre part, et même plus que votre part, en faisant grande l'Amérique, parce que vous ne prêchez ni ne pratiquez une telle doctrine. Vous travaillez vous-mêmes et vous élevez vos fils à travailler. Si vous êtes riches et valez votre sel, vous apprendrez à vos fils que, bien qu'ils puissent avoir des loisirs, ils ne doivent pas les dépenser en oisiveté; car les loisirs sagement employés signifient seulement que ceux qui les possèdent, affranchis de la nécessité de travailler pour gagner leur vie, sont d'autant plus tenus de poursuivre quelque sorte de travail non rémunératif, en science, en lettres, en art, en exploration, en recherches historiques — genre de travail dont nous avons le plus besoin dans ce pays, et dont l'heureux avancement réfléchit le plus d'honneur sur la nation. Nous n'admirons pas l'homme de la paix timide. Nous admirons l'homme qui incarne l'effort victorieux; l'homme qui ne fait jamais de tort à son prochain, qui est prompt à aider un ami, mais qui a les qualités viriles nécessaires pour l'emporter dans la sévère lutte de la vie actuelle. Il est dur d'échouer, mais il est pire de n'avoir jamais essayé de réussir. Dans cette vie, nous n'arrivons à rien que par l'effort. Être affranchi de l'effort dans le présent signifie simplement qu'il y a eu de l'effort amassé dans le passé. Un homme ne peut être affranchi de la nécessité de travailler que par ce seul fait que lui ou ses pères avant lui ont travaillé avec fruit. Si la liberté ainsi acquise est bien employée, et si l'homme fait encore un travail actuel, quoique d'espèce différente, soit comme écrivain, soit comme général, soit dans le champ de la politique, soit dans le champ de l'exploration et de l'aventure, il montre qu'il mérite sa bonne fortune. Mais s'il traite cette période où il est affranchi de la nécessité du labeur actuel comme une période, non de préparation, mais de simple jouissance, quoique non peut-être de vicieuse jouissance,

[1] Discours prononcé au *Hamilton Club*, Chicago, 10 avril 1899.

il montre qu'il est simplement un encombrement à la surface de la terre, et il se rend sûrement incapable de tenir sa place parmi ses camarades si le besoin de faire ainsi surgissait de nouveau. Une simple vie d'aise n'est pas à la fin une vie vraiment satisfaisante, et, par-dessus tout, c'est une vie qui finalement rend ceux qui la mènent incapables d'un travail sérieux dans le monde.

En dernière analyse, un Etat sain ne peut exister que si les hommes et les femmes qui le composent mènent une vie nette, vigoureuse, saine; si les enfants sont élevés de telle façon qu'ils s'efforcent, non pas d'éviter les difficultés, mais de les surmonter; non pas de chercher l'aise, mais de savoir comment arracher le triomphe à la peine et au risque. L'homme doit être joyeux de faire une œuvre d'homme, d'oser et d'endurer, et de travailler; de se garder, et de garder ceux qui dépendent de lui. La femme doit être la ménagère, la compagne du fondateur du foyer; la mère sage et sans peur d'enfants sains et nombreux. Dans un de ses livres puissants et mélancoliques, Daudet parle de la « peur de la maternité, la terreur qui hante la jeune épousée du temps présent ». Quand de tels mots peuvent être véridiquement écrits sur une nation, cette nation est pourrie jusqu'au cœur du cœur. Quand les hommes craignent le travail ou craignent la guerre juste, quand les femmes craignent la maternité, ils tremblent sur le bord de la damnation; et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, où ils sont de justes objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes qui eux-mêmes sont forts et braves et d'âme haute.

Il en est de même des nations que des individus. C'est une basse contre-vérité que de dire : les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Trois fois heureux est le peuple qui a une glorieuse histoire, car mieux vaut oser de puissantes choses, remporter de glorieux triomphes, fussent-ils entrecoupés d'échecs, que de prendre rang avec ces pauvres esprits qui ne jouissent ni ne souffrent beaucoup, parce qu'ils vivent dans le gris crépuscule qui ne connaît ni victoire ni défaite. Si, en 1861, les hommes qui aimaient l'« Union » avaient cru que la paix est la fin de toutes choses, et que la guerre et la lutte sont la pire de toutes les choses, et s'ils avaient agi conformément à leur croyance, nous aurions épargné des centaines de milliers de vies, nous aurions épargné des centaines de millions de dollars. De plus, tout en sauvant tout le sang et le trésor que nous prodiguâmes alors, nous aurions prévenu le brisement du cœur de bien des femmes, la dissolution de bien des foyers, et nous aurions épargné au pays ces mois de deuil et de honte où il semblait que nos armées ne marchaient qu'à la défaite. Nous aurions pu éviter toute cette souffrance simplement en nous dérobant à la lutte. Et si nous l'avions ainsi évitée, nous aurions montré que nous étions des femmelettes, et que nous étions incapables de prendre place parmi les grandes nations de la terre. Merci à Dieu pour le fer qu'il a mis dans le sang de nos pères, ces hommes qui soutinrent la sagesse de Lincoln, et portèrent l'épée ou le fusil dans les armées de Grant! Nous, enfants des hommes qui prouvèrent qu'ils étaient égaux à ces puissants jours; nous, enfants des hommes qui conduisirent la grande Guerre Civile à une triomphante conclusion, louons le Dieu de nos pères de ce que les ignobles conseils de paix aient été rejetés, de ce que, aux souffrances et aux pertes, aux ténèbres du chagrin et du désespoir, il ait été fait face sans défaillance, et de ce que les années de lutte aient été endurées; car à la fin l'esclave fut libéré, l'« Union » restaurée, et la puissante République américaine placée une fois encore comme une reine casquée parmi les nations.

Nous autres hommes de cette génération, nous n'avons pas à faire face à une tâche comme celle à laquelle nos pères ont fait face, mais nous avons nos tâches, et malheur à nous s'il nous arrivait de faillir à leur accomplissement! Nous ne pouvons pas, même si nous le voulons, jouer le rôle de la Chine, et nous contenter de pourrir pouce à pouce dans une ignoble aise à l'intérieur de nos frontières, ne prenant nul intérêt à ce qui se passe au delà, plongés dans un rapace commercialisme, insoucieux de la vie plus haute, la vie d'aspiration, de peine et de risque, tout affairés seulement des besoins de nos corps pour le jour même, jusqu'à ce que soudain nous découvrions, sans l'ombre d'un doute, ce que la Chine a déjà découvert, à savoir qu'en ce monde la nation qui s'est adaptée à une carrière d'aise isolée et inguerrière est destinée, en fin de compte, à s'abaisser devant d'autres nations qui n'ont pas perdu les qualités viriles et aventureuses. Si nous devons être vraiment un grand peuple, nous devons nous efforcer de bonne foi de jouer un grand rôle dans le monde. Nous ne pouvons éviter d'aborder de grandes conjonctures. Tout ce que nous pouvons déterminer pour nous-mêmes, c'est si nous les aborderons bien ou mal. En 1898 nous ne pouvions éviter d'être mis face à face avec le problème de la guerre avec l'Espagne. Tout ce que nous pouvions décider c'était si nous nous refuserions en couards au combat, ou si nous nous y engagerions comme il convenait à un peuple brave et ardent; et, une fois engagés, si l'échec ou le succès couronnerait nos bannières. Il en est de même maintenant. Nous ne pouvons éviter les responsabilités qui nous incombent à Hawaï, Cuba, Porto-Rico, et aux Philippines. Tout ce que nous pouvons décider est si nous les affronterons d'une

façon qui rejaillisse sur le crédit national, ou si nous ferons de notre conduite en ces nouveaux problèmes une sombre et honteuse page de notre histoire. Refuser de s'en mêler absolument équivaudrait simplement à s'en mêler fâcheusement. Nous avons un problème donné à résoudre. Si nous entreprenons de le résoudre, il y a, naturellement, toujours un danger que nous ne le résolvions pas bien; mais refuser d'entreprendre de le résoudre rend simplement certain que nous ne pouvons peut-être le résoudre bien. L'homme timide, l'homme paresseux, l'homme qui se défie de son pays, l'homme sur-civilisé, qui a perdu les grandes combatives et maîtresses vertus, l'homme ignorant, et l'homme d'esprit obtus, dont l'âme est incapable de sentir le puissant effort qui fait tressaillir « des empires dans les cerveaux des hommes austères », — tous ceux-là, naturellement, se refusent à voir la nation entreprendre ses nouveaux devoirs; se refusent à nous voir construire une flotte et une armée adéquates à nos besoins; se refusent à nous voir faire notre part de l'œuvre du monde, en faisant sortir l'ordre du chaos dans les belles et grandes îles des tropiques d'où la valeur de nos soldats et de nos marins a chassé le drapeau espagnol. Ceux-là sont les hommes qui craignent la vie intense, qui craignent la seule vie nationale qui soit réellement digne d'être vécue. Ils croient en cette vie cloîtrée qui sape les vertus hardies dans une nation, comme elle les sape dans les individus; ou bien ils ont épousé cet esprit de gain bas et avide qui reconnaît dans le commercialisme le tout de la vie nationale, au lieu de comprendre que, tout en étant un élément indispensable, ce n'est, après tout, que l'un des nombreux éléments qui contribuent à compléter la vraie grandeur nationale. Aucun pays ne peut durer longtemps si ses fondations ne sont profondément établies dans la prospérité matérielle qui provient de l'épargne, de l'esprit d'énergie et d'entreprise en affaires, de l'effort dur et inépargné dans les champs de l'activité industrielle; mais d'autre part aucune nation jusqu'ici ne fut jamais vraiment grande qui compta sur sa seule prospérité matérielle. Tout honneur doit être rendu aux architectes de notre prospérité matérielle, aux grands capitaines d'industrie qui ont construit nos factoreries, nos voies ferrées, aux hommes forts qui de main ou de cerveau peinent pour la richesse; car grande est la dette de la nation envers ceux-ci et ceux de leur espèce. Mais notre dette est encore plus grande envers ces hommes dont le plus haut type peut être trouvé dans un homme d'État comme Lincoln, dans un soldat comme Grant. Ils montrèrent par leurs vies qu'ils reconnaissaient la loi du travail, la loi de la lutte; ils peinèrent pour gagner une aisance pour eux et ceux qui dépendaient d'eux; mais ils reconnurent qu'il y avait pourtant d'autres et même plus hauts devoirs, — devoirs envers la nation et devoirs envers la race.

Nous ne pouvons nous confiner dans nos frontières et avouer que nous ne sommes qu'un assemblage de riches brocanteurs qui n'ont cure de ce qui arrive au dehors. Une telle politique manquerait même son propre but; car, puisque les nations arrivent à avoir des intérêts de plus en plus larges, et sont amenées de plus en plus étroitement en contact, si nous voulons tenir rang dans la lutte pour la suprématie navale et commerciale, nous devons construire notre puissance en dehors de nos propres frontières. Nous devons construire le canal isthmique, et nous devons saisir les positions avantageuses qui nous rendront capables d'avoir notre dire pour décider la destinée des océans de l'Est et de l'Ouest.

Voilà pour le côté commercial. Du point de vue de l'honneur international l'argument est encore plus fort. Les canons qui tonnèrent sur Manille et Santiago nous ont laissé des échos de gloire, mais ils nous ont laissé aussi un legs de devoir. Si nous n'avons expulsé une tyrannie médiévale que pour faire place à une sauvage anarchie, nous aurions mieux fait de ne pas commencer du tout cette tâche. Il est pire que vain de dire que nous n'avons pas de devoir à remplir, et pouvons abandonner à leur sort les îles que nous avons conquises. Une telle conduite serait une conduite d'infamie. Elle serait suivie immédiatement par un chaos complet dans ces malheureuses îles. Quelque puissance plus forte, plus virile aurait à intervenir et à faire l'œuvre, et nous nous serions montrés des femmelettes, incapables de porter à un succès complet les travaux que les grandes nations d'âme haute sont avides d'entreprendre.

L'ouvrage doit être fait; nous ne pouvons échapper à notre responsabilité; et si nous valons notre sel, nous serons joyeux de cette occasion de faire l'œuvre, — joyeux de cette occasion de nous montrer égaux à l'une des grandes tâches imposées par la civilisation moderne. Mais ne nous abusons pas nous-mêmes sur l'importance de la tâche. Ne nous laissons pas égarer par la vaine gloire et induire à apprécier au-dessous de son importance l'effort que cette tâche imposera à nos facultés. Par-dessus tout, comme nous prisons notre respect de nous-mêmes, faisons face aux responsabilités avec le sérieux, le courage et la haute résolution qui conviennent. Nous devons demander la plus haute sorte d'intégrité et d'habileté à nos hommes publics qui ont à se mesurer avec ces nouveaux problèmes. Nous devons assujettir à une rigide reddition de comptes ces serviteurs publics qui montrent de l'infidélité aux intérêts de la nation

ou de l'incapacité à s'élever au haut niveau des nouvelles demandes adressées à notre force et à nos ressources.

Naturellement nous devons nous rappeler qu'il ne faut juger aucun serviteur public d'après un seul acte, et surtout nous devrions prendre garde d'attaquer les hommes qui sont simplement les occasions et non les causes du désastre. Permettez-moi d'illustrer ce que je veux dire par l'exemple de l'armée et de la marine. Si, il y a vingt ans, nous avions eu une guerre, nous aurions trouvé la marine absolument aussi peu préparée que l'armée. A cette époque, nos navires n'auraient pu affronter avec succès les flottes de l'Espagne ; pas plus que de nos jours nous ne pouvons mettre des soldats non entraînés, quoique braves, qui sont armés d'archaïques armes à poudre noire, en face de réguliers bien exercés armés du meilleur type de moderne fusil à répétition. Mais dans les premières années de 1880, l'attention de la nation se dirigea sur nos besoins maritimes. Le Congrès très sagement prit une série de dispositions pour créer une nouvelle marine, et sous une succession de Secrétaires capables et patriotes, des deux partis politiques, la marine fut graduellement créée, jusqu'à ce que son matériel devint égal à son splendide personnel, avec ce résultat que pendant l'été 1898 elle bondit à sa vraie place comme l'une des plus brillantes et des plus formidables marines de guerre du monde entier. C'est en toute justice que nous rendons honneur aux hommes qui dirigeaient la marine à l'époque où elle accomplit ces grands exploits, honneur au Secrétaire Long et à l'Amiral Dewey, aux capitaines qui manœuvraient les navires dans l'action, aux audacieux lieutenants qui bravèrent la mort dans de plus petites embarcations, et aux chefs de bureau de Washington qui veillèrent à ce que les navires fussent commandés, armés, équipés, outillés, de façon à assurer les meilleurs résultats. Mais rappelons-nous bien toujours aussi que tout ceci n'aurait servi de rien sans la sagesse des hommes qui durant les quinze années précédentes avaient créé notre marine. Rappelez-vous les Secrétaires de la marine pendant ces années ; rappelez-vous les sénateurs et congressistes qui, par leurs votes, donnèrent l'argent nécessaire pour construire et armer les navires, pour construire les grands canons, et pour entraîner les équipages ; rappelez-vous aussi ceux qui, effectivement, construisirent les navires, les armements et les canons ; et rappelez-vous les amiraux et les capitaines qui manœuvrèrent cuirassé, croiseur et torpilleur dans les hautes mers, seuls et en escadres, développant les qualités nautiques, l'artillerie, et l'aptitude à l'action d'ensemble, que leurs successeurs utilisèrent si glorieusement à Manille et au large de Santiago. Et, Messieurs, rappelez-vous aussi la contre-partie. Rappelez-vous que la justice a deux côtés. Soyez justes envers ceux qui créèrent la marine, et, pour l'amour de l'avenir du pays, rappelez-vous ceux qui étaient opposés à sa création. Lisez le « Rapport du Congrès ». Découvrez les sénateurs et progressistes qui s'opposèrent aux crédits pour la construction des nouveaux navires ; qui s'opposèrent à l'achat d'armements sans lesquels les navires étaient sans valeur ; qui s'opposèrent à tout subside suffisant pour le Département de la Marine, et s'efforcèrent de diminuer le nombre d'hommes nécessaire pour monter nos flottes. Les hommes qui firent ces choses travaillaient d'un commun accord à amener des désastres sur le pays. Ils n'ont aucune part dans la gloire de Manille, dans l'honneur de Santiago. Ils n'ont aucune raison d'être fiers de la valeur de nos capitaines de mer, du renom de notre drapeau. Leurs motifs peuvent ou non avoir été bons, mais leurs actes étaient lourdement gros de malheurs. Ils agirent mal pour l'honneur national, et nous fûmes victorieux en dépit de leur sinistre opposition.

Maintenant, appliquons tout ceci à nos hommes publics d'aujourd'hui. Notre armée n'a jamais été organisée comme elle devrait être organisée. Je ne discuterai pas devant un auditoire comme celui-ci la suggestion puérile qu'une nation de 70 millions d'hommes libres est en danger de perdre ses libertés par le fait de l'existence d'une armée de cent mille hommes, dont les trois quarts seront employés dans certaines îles étrangères, dans certaines forteresses côtières, et sur les réserves indiennes. Aucun homme de bon sens et de cœur fort ne peut prendre au sérieux une telle proposition. Si nous sommes aussi femmelettes que l'implique cette proposition, alors nous sommes de toute façon indignes de la liberté. Il n'y a pas de corps dans les États-Unis auquel le pays doive plus qu'aux splendides officiers et aux hommes enrôlés de l'armée régulière et de la marine. Il n'y a pas de corps dont le pays ait moins à craindre, et il n'y en a aucun dont il dût être plus fier, aucun qu'il dût être plus désireux de constituer et d'élever.

Notre armée a besoin d'une réorganisation complète — non pas seulement d'être augmentée — et la réorganisation ne peut être obtenue que comme résultat de la législation. Un état-major général convenable devrait être établi, et les positions d'officiers d'artillerie, d'officiers d'intendance et d'officiers quartiers-maîtres devraient être remplies par emprunts à la ligne.

Par-dessus tout, il faut donner à l'armée l'occasion de s'exercer en grands corps. Nous ne verrions plus jamais, comme nous l'avons vu dans la guerre d'Espagne, des majors-généraux commandant des divisions alors qu'ils n'avaient jamais auparavant

commandé trois compagnies ensemble sur le terrain. Cependant, chose incroyable, le Congrès a montré une étrange incapacité à apprendre quelques-unes des leçons de la guerre.

Il y eut de larges groupes d'hommes dans les deux partis pour s'opposer à la déclaration de guerre, pour s'opposer à la ratification de la paix, pour s'opposer à la création de l'armée, et même pour s'opposer à l'achat d'armements à un prix raisonnable pour les vaisseaux de guerre et les croiseurs, mettant par là un arrêt absolu à la construction de tous nouveaux vaisseaux de guerre pour la marine. Si, pendant les années à venir, quelque désastre arrivait à nos armes, sur terre ou sur mer, et que par là quelque honte fût infligée aux États-Unis, rappelez-vous que le blâme tombera sur les hommes dont les noms apparaîtront du mauvais côté dans les rôles d'appel du Congrès sur ces grandes questions.

Sur eux tombera le poids de toute perte de soldats et de marins, de tout déshonneur pour le drapeau; et sur vous et le peuple de ce pays portera le blâme, si vous ne répudiez pas, d'une façon non équivoque, ce que ces hommes ont fait. Le blâme ne pèsera pas sur le commandant inexpérimenté de troupes inéprouvées, sur les officiers civils d'un ministère dont l'organisation a été laissée absolument inadéquate, ou sur l'amiral qui a eu un nombre insuffisant de navires; mais sur les hommes publics qui ont lamentablement manqué de prévoyance au point de refuser de remédier à ces maux longtemps d'avance, et sur la nation qui est derrière ces hommes publics.

Donc, à l'heure présente, une grande part de responsabilité pour le sang versé aux Philippines, le sang de nos frères, et le sang de leurs sauvages et ignorants ennemis, incombe à ceux qui si longtemps retardèrent l'adoption du traité de paix, et à ceux qui par leurs paroles plus qu'insensées invitèrent délibérément un peuple sauvage à se plonger dans une guerre sûrement chargée de désastres pour eux — une guerre aussi, où nos braves hommes qui suivent le drapeau durent payer de leur sang le sot, ridicule humanitarisme des bavards qui restent paisiblement chez eux.

L'armée et la marine sont l'épée et le bouclier que cette nation doit porter si elle doit faire son devoir parmi les nations de la terre — si elle ne doit pas être simplement comme la Chine de l'hémisphère occidental. Notre propre conduite envers les îles tropicales que nous avons arrachées à l'Espagne est simplement la forme que notre devoir a prise à ce moment. Naturellement nous sommes tenus de bien diriger les affaires de notre propre maison. Nous devons veiller à ce qu'il y ait de l'honnêteté civique, de la propreté civique, du bon sens civique dans notre administration intérieure de cité, d'État et de nation. Nous devons lutter pour l'honnêteté dans les fonctions, pour l'honnêteté envers les créanciers de la nation et des individus; pour la plus large liberté de l'initiative individuelle là où elle est possible, et pour le plus sage contrôle de l'initiative individuelle là où elle est hostile au bien-être de la masse. Mais le fait de mettre en ordre notre propre maison ne nous dispense pas de jouer notre rôle dans les grandes affaires du monde. Le premier devoir d'un homme est envers son propre foyer, mais il n'est pas par cela même dispensé de faire son devoir envers l'État; car s'il manque à ce second devoir il est menacé de cesser d'être un homme libre. De même, alors que le premier devoir d'une nation est au dedans de ses frontières, elle n'est point pour cela dispensée de faire face à ses devoirs dans le monde pris dans son entier; et si elle refuse d'agir ainsi, elle forfait simplement à son droit de lutter pour une place parmi les peuples qui façonnent le destin de l'humanité.

Dans les Indes occidentales et les Philippines pareillement nous sommes confrontés avec les problèmes les plus difficiles. Il y aurait couardise à se dérober au soin de les résoudre comme il convient; car résolus doivent-ils être, sinon par nous, alors par quelque plus virile et plus forte race. Si nous sommes trop faibles, trop égoïstes, ou trop insensés pour les résoudre, quelque peuple plus audacieux et plus capable doit entreprendre la solution. Personnellement, je suis de beaucoup un trop ferme croyant en la grandeur de mon pays et en la puissance de mes compatriotes pour admettre un instant que nous soyons jamais réduits à cette ignoble alternative.

Les problèmes sont différents pour les différentes îles. Porto-Rico n'est pas assez grande pour rester isolée. Nous devons la gouverner sagement et bien, surtout dans l'intérêt de son propre peuple. Cuba est, à mon avis, en droit de décider pour elle-même en dernier ressort si elle sera un État indépendant ou une portion intégrante de la plus puissante des républiques. Mais jusqu'à ce que l'ordre et la liberté stable soient procurés, nous devons rester dans l'île pour les y assurer, et nos représentants militaires et civils doivent montrer un tact, un jugement, une modération, et un courage infinis, en maintenant la paix dans l'île, en extirpant impitoyablement le brigandage, en protégeant tout le monde également, et pourtant en montrant la reconnaissance convenable à ceux qui ont combattu pour la liberté de Cuba. Les Philippines présentent un problème plus grave encore. Leur population comprend des chrétiens natifs et de demi-caste, des musulmans guerriers, et des païens sauvages. Beaucoup de leurs habitans sont absolument incapables de *self-government*, et ne montrent aucun signe de capacité possible. D'autres

peuvent avec le temps en devenir capables, mais, à présent, ils ne peuvent prendre part au *self-government* que sous une sage surveillance, à la fois ferme et bienfaisante. Nous avons chassé des îles la tyrannie espagnole. Si nous permettons maintenant qu'elle soit remplacée par une anarchie sauvage, nous avons travaillé pour le mal et non pour le bien. J'ai peu de patience pour ceux qui craignent d'entreprendre la tâche de gouverner les Philippines, et qui avouent ouvertement qu'ils craignent de l'entreprendre, ou qu'ils s'y dérobent à cause de la dépense et des embarras ; mais j'ai encore moins de patience pour ceux qui couvrent et masquent leur timidité d'un prétexte d'humanitarisme, et qui parlent d'un ton cafard de « liberté » et de « consentement des gouvernés », pour s'excuser de leur mauvaise volonté à jouer leur rôle d'hommes. Leurs doctrines, si on les mettait à exécution, nous forceraient à laisser les Apaches de l'Arizona opérer leur propre salut, et à décliner toute intervention dans une seule réserve indienne. Leurs doctrines condamnent vos ancêtres et les miens pour s'être établis dans ces États-Unis.

La domination anglaise dans l'Inde et en Égypte a été d'un grand profit pour l'Angleterre, car elle fait l'éducation de générations d'hommes en les accoutumant à envisager un côté plus large et plus haut de la vie publique. Elle a été d'un plus grand profit encore pour l'Inde et l'Égypte. Et enfin, et par-dessus tout, elle a fait avancer la cause de la civilisation. Donc, si nous faisons bien notre devoir aux Philippines, nous ajouterons à ce renom national qui est la plus haute et la plus belle part de la vie nationale, nous conférerons un grand bienfait au peuple des îles Philippines, et, par-dessus tout, nous jouerons bien notre rôle, dans cette grande œuvre qui est d'élever l'humanité. Mais pour faire cette œuvre, rappelez-vous toujours que nous devrons montrer à un très haut degré les qualités de courage, d'honnêteté, et de bon jugement. La résistance doit être déracinée. La première œuvre à faire, et la plus importante, est d'établir la suprématie de notre drapeau. Nous devons abattre la résistance armée avant de pouvoir accomplir rien d'autre, et il ne doit y avoir ni pourparler, ni hésitation, dans nos rapports avec notre ennemi. Quant à ceux dans notre pays qui encouragent l'ennemi, nous pouvons les dédaigner et les mépriser; mais il ne faut pas oublier que leurs paroles, pour être méprisables, n'en sont pas moins coupables de haute trahison.

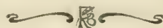
Quand une fois nous aurons abattu la résistance armée, quand une fois notre loi sera reconnue, alors une tâche encore plus difficile commencera, car alors nous devrons veiller à ce que les îles soient administrées avec une honnêteté absolue et avec un bon jugement. Si nous laissons le service public des îles devenir la dépouille des politiciens de proie, nous aurons mis le pied sur le sentier qui a conduit l'Espagne à sa propre destruction. Nous ne devons envoyer là que des hommes bons et capables, choisis pour leur aptitude, et non à cause de leur parti, et ces hommes ne doivent pas seulement administrer une justice impartiale aux natifs et servir leur propre gouvernement avec honnêteté et fidélité, mais ils doivent montrer le plus grand tact et la plus grande fermeté, se souvenant que, avec des gens comme ceux auxquels ils ont affaire, la faiblesse est le plus grand des crimes, et que, après la faiblesse, vient le manque de considération pour leurs principes et leurs préjugés.

Je vous prêche donc, mes concitoyens, que notre pays ne demande pas la vie d'aise mais la vie d'effort intense. Le XXe siècle se lève au loin, gros du destin de bien des nations. Si nous nous tenons là indolemment, si nous recherchons seulement l'aise enflée et fainéante, et l'ignoble paix, si nous nous dérobons aux âpres rivalités où les hommes doivent triompher au péril de leurs vies et au risque de tout ce qui leur est cher, alors les peuples plus audacieux et plus forts passeront devant nous, et gagneront pour eux-mêmes la domination du monde.

Faisons donc hardiment face à la vie de lutte, résolus à faire bien et virilement notre devoir ; résolus à soutenir le droit par acte et par parole ; résolus à être à la fois honnêtes et braves, à servir un haut idéal, et pourtant à user de méthodes pratiques. Par-dessus tout, ne reculons devant aucune lutte, morale ou physique, au dedans ou en dehors du pays, pourvu que nous soyons certains que la lutte est justifiée, car c'est seulement par la lutte, par l'effort âpre et dangereux, que nous atteindrons finalement le terme de la vraie grandeur nationale.

TH. ROOSEVELT,
Président des États-Unis.

Traduit par Mme la princesse Ferdinand de Faucigny-Lucinge et M. J. Izoulet, professeur au Collège de France.



LA DÉPOPULATION

Est-elle réellement inquiétante cette dépopulation qui, depuis quelques années, fait couler des flots d'encre, et faut-il écouter nos modernes Jérémies, nous prédisant la fin de notre race ?

On ne peut se dissimuler que le mal existe ; mais, comme il n'est pas sans remède, il n'y a pas lieu de désespérer. Le tout est de savoir lui faire face d'une manière intelligente, non en primant, par *nombre de bambins*, ainsi que le désirent d'aucuns, les familles nombreuses, mais

bien *en les aidant à conserver leur progéniture.*

Si, d'un côté, aucune barrière légale jamais n'arrivera à lutter contre le flot montant des adeptes de Malthus, de l'autre, par l'hygiène vulgarisée, enseignée aux masses dès l'âge scolaire par une stricte application de la loi Roussel, nous pouvons, à coup sûr, empêcher cette mortalité infantile qui décime, actuellement, en France, une armée de 150 000 nourrissons de un jour à un an (statistiques officielles).

Nous pouvons aussi arrêter, si élus et électeurs veulent bien voir clair, enfin, à ce sujet, l'exode grandissant des ruraux, qui laissent en friche la bonne terre nourricière, pour venir périr de misère et d'alcoolisme dans les villes.

Aussi bien, puisqu'une part de la dépopulation, selon nous, est due, précisément, à ce délaissement des campagnes, allons-nous lui consacrer la première partie de cette vue d'ensemble sur la question à l'ordre du jour.

En ces dernières années, à diverses reprises, les autorités se virent dans la nécessité, ou d'adjoindre certains villages à un village voisin, parce qu'ils n'avaient plus assez d'habitants pour conserver des autorités locales, ou de les biffer simplement de la nomenclature des communes.

Citons comme exemple, ce qui se passa au Fayel, pays de la célèbre Gabrielle de Vergy, à laquelle son noble époux, retour de Palestine, fit servir, « à la soupée », le cœur de son amant.

Le Fayel a vu périr, il y a environ deux ans, le *dernier* de ses habitants !

Or, ce village, il y a un demi-siècle à peine, possédait encore plus de 150 âmes, avait son Conseil municipal, son curé, son maître d'école, voire même son garde champêtre.

Aujourd'hui, dans sa vieille église romane, tombant en ruines, paisiblement l'araignée file sa toile, tandis que le vent souffle à travers les carreaux brisés et qu'une armée de rats a élu domicile dans la sacristie.

Tout autour d'elle, des champs sont en friche, et l'excellent petit vignoble d'antan, qui eut son heure de juste renommée, a été ravagé, par l'oïdium d'abord, le phylloxera ensuite.

Dans un remarquable article paru au *Volume* et intitulé : *Comment nos villages meurent !* M. Morise nous donne, à propos de l'agonie du Fayel, les détails suivants :

« Cette histoire de la mort d'un village n'est pas propre seulement à Fayel. La même cause a produit les mêmes effets partout. Dans un rayon de trois lieues d'ici, je puis nommer cinq villages, sans compter le Fayel, qui ont perdu leur autonomie dans l'espace de trente ans. Je vous fais grâce des dates. Nuisy a été réuni à Fontaine-Denis ; Soyer et Launay à Allemanche ; Villevotte à Villeneuve ; Le Bricot qui n'a plus qu'une maison, celle du garde forestier, à Esternay. Oui, j'ai connu des maires, des instituteurs dans ces pays qui, aujourd'hui, ne sont plus que des hameaux de 20 à 30 habitants. »

Rien de plus triste, de plus navrant que ces villages déserts, rien de plus impressionnant que ce silence, à peine, de-ci, de-là, troué par un pépiement de moineau, un zirement d'hirondelle. Ici, un toit s'est effondré ; là, par la béance d'une lézarde, on voit une chambre basse, vide de mobilier, un âtre enfumé, encore empli de cendres...

A cet endroit des familles entières vécurent leur vie travailleuse, et l'étincelle, toujours, sous la cendre couvait, — symbole d'amour, symbole de fécondité. Aujourd'hui, la mort a passé et plus glaciale encore pleure-t-elle à travers ces maisons vides, que derrière l'église, au cimetière, où les croix et les pierres tombales qui ne s'effondrèrent pas, disparaissent sous la frondaison des plantes grimpantes et des sauvages graminées, poussant dru, en cette terre si féconde...

. . . .

Nous faisions silence, mes compagnons et moi, émus plus que je ne pourrais le dire. Pourtant, tout autour de nous, la terre chantait son hymne printanier, le ciel était bleu, la forêt voisine nous envoyait ses puissants aromes, et, au long de la route qui nous reconduisait à notre voiture, une rivière clairette joyeusement bondissait, de cascade en cascade.

Le plus âgé de mes compagnons, un conseiller général, médecin de la protection du premier âge, prit alors la parole :

— Vous me demandez les causes de ce délaissement de nos campagnes. Ah Dieu ! elles sont multiples et plus complexes qu'on ne sait et qu'on ne croit. Ainsi, tenez, l'une d'elles réside tout bonnement dans l'abolition du droit d'aînesse. Cela vous paraît étrange ; vous souriez, flairant, chez le vieux républicain que je suis, un nouveau paradoxe. Eh ! non ; devant cette désolation, moi, terrien enragé, je ne me sens nullement en veine de faire de l'esprit. Je vous cite un fait tangible, voilà tout.

Avant la Révolution, la propriété, revenant toujours à l'aîné, était par lui conservée et transmise intacte à son successeur. Assez riche, par le rendement de ses terres, il ne songeait pas à chercher fortune ailleurs, et, jalousement, surveillait son bien *lui-même*, l'amenant à ser-

maximum de rendement et supportant ainsi plus facilement l'impôt.

A présent, la propriété, morcelée en parts égales, par les héritiers, est souvent par eux amodiée à des fermiers, lesquels, nullement préoccupés de *soigner* cette terre ne leur appartenant pas, l'épuisent de surproduction artificielle et la rendent, en fin de bail, absolument ruinée à son propriétaire qui ne trouvera plus à la vendre et la laissera en friche, alors surtout s'il a quitté le pays.

Le vrai terrien, amassant, lopin par lopin, de vastes propriétés, devant la perspective de voir, plus tard, ce bien morcelé, n'a qu'une idée, le réserver pour un *fils unique*, puisque n'existe plus ce droit de l'aîné, reportant la fortune de la famille sur une seule tête.

Or, ce fils unique, neuf fois sur dix, mettra, à perdre son héritage, bien moins de temps que le père n'en mit à l'acquérir, et cela, tout simplement parce que le brave homme de papa n'a pas su se contenter, pour son rejeton, de l'instruction primaire donnée au village, et qu'il l'aura envoyé, en quelque lycée, collège ou pensionnat de la ville, où lui seront venus et le mépris des travaux de la terre, et le goût d'une vie plus facile.

Et qui dira le nombre grandissant des pauvres petits soldats campagnards, éblouis, lors de leur vie à la caserne citadine, par le taux des salaires de la ville. Que fait en plus qu'eux, ouvriers agricoles, ce terrassier des villes, payé six et sept francs par jour, — c'est-à-dire trois fois autant qu'un domestique de ferme ? Rien, certes, qu'ils ne sauraient faire eux-mêmes. Aussi, enviant son sort, ne retourneront-ils pas au village, une fois leur service militaire achevé, ils deviendront recrues nouvelles pour le grand bataillon des miséreux. Car si, durant quelques mois, le taux susdit leur sera bien payé, ils subiront bientôt autant de journées de chômage qu'ils ont eu de journées de travail. Ils apprendront, en outre, le chemin du cabaret, et, s'ils fondent une famille, elle sera composée de rejetons chétifs qui, plus tard, engendreront plus chétifs encore.

Et les machines, parlerons-nous des machines ? On va, disant partout qu'elles ont coupé les bras à des milliers d'ouvriers campagnards, nos faucheuses, faneuses, batteuses, etc., etc.

Cela n'est vrai qu'aux endroits où existe la grande propriété, et ils sont rares, vu que, d'année en année, la propriété française va se morcelant davantage.

Or, ces machines, si les paysans le voulaient, pourraient être, au contraire, la source de leur richesse. Les habitants d'une commune n'auraient, à cet effet, qu'à se cotiser pour l'achat d'une ou de plusieurs batteuses ou faucheuses publiques, les mettre en « communauté », comme le fournil à certains endroits, la fromagerie à d'autres.

C'est grâce à la perfection de leur outillage, à la perfection de leur élevage, que les Américains arrivent à ce rendement fabuleux, contre lequel nos campagnards ne peuvent lutter et qui, partout, nous dame le pion sur les marchés européens, amenant la mévente de nos blés et de nos vins.

Cette mévente de nos denrées rend plus dur l'impôt, et tel qui vivrait bien encore du produit de son lopin de terre, n'arrive plus à contenter le fisc... ; naturellement, alors, il émigre vers les villes, ne songeant pas que, là, le fisc devra être payé sous une autre forme.

Nous savons par MM. Deschanel, Méline, Thiery-Case, d'Estournelle qu'en ces trente dernières années, la rente du sol a diminué de 50 p. 100 ; que les charges fiscales du revenu agricole sont de 20 à 25 p. 100 et que depuis quinze ans la baisse des prix des produits agricoles a fait perdre à l'agriculture plus d'un demi-milliard ! Comment lutter ?... alors surtout qu'on nage au milieu d'une indifférence générale, d'un aveuglement non pareil des masses. Il n'y a qu'à se laisser couler à pic.

Sans me laisser aller au découragement, comme mon interlocuteur, je dois dire pourtant que je constate, partout où je passe, les mêmes craintes, que j'enregistre les mêmes doléances sur le délaissement de nos campagnes. Puis, ici c'est un préfet qui me conte, dans une région de l'ouest, où l'alcoolisme fait d'effrayants ravages, sa stupeur de voir, d'année en année, se faire plus chétifs, plus malingres, les jeunes conscrits se présentant aux conseils de revision.

Là, c'est un inspecteur qui me dit les méfaits de la mortalité infantile, la désuétude grandissante de l'allaitement maternel.

Et, c'est des médecins encore, qui me content la précaire santé des ouvrières des usines et la marche effrayante de la tuberculose... des sages-femmes qui me signalent des cas nombreux de décès de nourrissons, dus à la faiblesse congénitale, enfants non seulement de mondaines fin de race, rongées d'anémie et de névrose, mais, bien de femmes du peuple... Et cela me ramène à répéter que ce n'est pas en primant chaque nouveau-né que nous arriverons à une lutte pratique contre la dépopulation,

mais bien en amoindrissant les ravages de la mortalité infantile.

Pour mieux me faire comprendre, je citerai cet exemple qui date de quelques mois à peine.

Au bureau de bienfaisance du XVI[e] arrondissement, un brave homme de gardien de la paix se présentait pour demander la sage-femme et une layette pour un bébé qui allait naître :

« Ah ! on ne peut pas me les refuser, dit-il d'un air satisfait, et comme heureux d'éblouir les employés, — c'est mon dix-huitième enfant. »

Il récolta le succès espéré ; l'expéditionnaire et le commis, lâchant leur plume, le regardèrent, interloqués.

Mais, un administrateur passait par là, homme sensé et d'âge respectable. Il s'arrêta, regardant notre père de famille au visage épanoui :

— Dix-huit enfants, très bien cela, mon brave ; mais dites-moi un peu combien il vous en reste de vivants ?

L'orgueil luisant à travers les yeux du client de l'Assistance publique, baissa de trois crans, et ce fut plutôt piteusement qu'il répondit :

— Il ne m'en reste que six, Monsieur.

L'enquête nous apprit, par la suite, que la femme, épuisée, venait deux années de suite de mettre au monde des enfants mort-nés et que plusieurs étaient décédés en bas âge, de faiblesse congénitale.

Cet exemple n'est pas rare, d'ailleurs. Continuellement, il m'arrive de constater, dans des *livrets de famille*, le décès des deux tiers et même des trois quarts d'une nichée d'ouvriers, ou de paysans... A côté du nombre fabuleux des enfants *morts dans leur famille*, les uns de faiblesse congénitale (c'est la petite part), les autres de misère et surtout du manque de soins, — qu'est le chiffre des enfants morts en nourrice ? Si, de ceux-ci, la mortalité est *proportionnellement* supérieure, leur masse reste quand même une très faible portion de la totalité, formant ce chiffre terrifiant d'une annuelle mortalité infantile de 150 000 petits Français... Une armée !

De ces cent cinquante mille bébés, nous apprend, statistique à l'appui, le D[r] Budin, *quatre-vingt mille*, au moins, meurent de maladies évitables.

***

A présent que nous avons, d'une manière sommaire — la place nous étant limitée — exposé les causes du mal, cherchons à examiner les remèdes qu'il sied de lui opposer.

En tout premier lieu, il faut empêcher l'exode de toutes ces pauvres phalènes rurales, qui se viennent brûler les ailes aux lumières des grandes villes.

A ce sujet, une ligue qui est en formation a les projets suivants, lesquels me semblent mériter l'attention générale :

1° Pétitionner auprès des autorités, pour un dégrèvement des impôts ruraux ;

2° Provoquer la création de petites écoles d'agriculture départementales, non seulement pour les jeunes gens, mais aussi pour les jeunes filles ;

3° Instituer des cours d'agriculture pour les soldats ;

4° Distribuer des brochures ayant trait à la culture ;

5° Provoquer l'achat, fait par les municipalités, de machines, telles que batteuses, faucheuses, découpeuses, etc., qui deviendraient *propriété communale ;*

6° Organiser une entente avec les instituteurs de bonne volonté qui feraient, durant les veillées d'hiver, des conférences aux villageois pour lesquelles circulerait — d'une commune à l'autre — un matériel destiné à rendre ces séances attrayantes par des projections lumineuses, retraçant, en les poétisant quelque peu, des épisodes de la vie campagnarde et démontrant les ravages dus à un tel microbe (phylloxera, oïdium) ; la naissance de telle épizootie (clavelée, morve, etc.).

Je pressens, d'avance, les critiques que fera naître l'idée de l'éducation agricole féminine que veulent préconiser nos ligueurs. Sans entrer dans de plus amples détails au sujet de ce qui s'est fait, déjà, en ce sens, non seulement à l'étranger, mais en France où, malgré tout, l'idée est en marche, je livre simplement cette petite réflexion aux méditations des contradicteurs futurs de l'œuvre. Du nord au sud, la paysanne ne partage-t-elle pas le dur labeur de son père, de ses frères, de son mari ? Par conséquent, de même que lui, ne doit-elle pas être instruite de tout ce qui doit décupler le rendement de la terre, sans l'épuiser, de tout ce qui peut bonifier et simplifier l'économie fermière et maraîchère ?

Que de jeunes filles, même parmi celles qui eurent une éducation supérieure, pourraient ainsi trouver à gagner leur vie plus sainement, plus largement que dans la carrière pédagogique, tant encombrée aujourd'hui.

Je connais une femme supérieure, M[me] Routier de Grandval, qui, devant la ruine menaçante, a pris bravement le parti d'aller gérer

elle-même aux colonies ses propriétés, lesquelles avaient été abîmées, presque irrémédiablement perdues, par des gérants incapables et indifférents.

Partie il y a cinq ans, avec son enfant unique, une délicieuse petite Parisienne (habituée comme sa mère à toutes les élégances), Mme de Grandval a aujourd'hui réédifié complètement ses plantations. Sa caféerie est en plein rapport et, à la Poya, où elle s'est établie, au centre de ses terres, sa bienfaisante influence rayonne sur toute une population de Canaques qui trouve chez « la bonne dame » travail et assistance.

Déjà, dans cette partie de la Nouvelle-Calédonie, par elle *colonisée*, en douceur, en bienfaisante confraternité, un mouvement de progrès s'est fait sentir. D'autres colons ont suivi son exemple, et un port a dû être créé en leur faveur.

Plus que jamais, ma courageuse amie est persuadée qu'il y a des milliers de femmes qui pourraient, ainsi, suffire largement à leurs besoins, au lieu de rester à végéter en France. Mais, avant de partir, elles devraient connaître à fond les travaux de la ferme et se trouver aptes à toutes les besognes ménagères. C'est la condition *sine qua non* d'une réussite aux colonies calédoniennes.

Je ne résiste pas au plaisir de transcrire, ici, quelques passages des lettres de Mme de Grandval, parce que je les crois capables de provoquer de fertiles réflexions.

Vous avez raison, mon amie, de préconiser ce retour à la terre, et je crois, comme vous, qu'il sera le sauvetage des générations futures. Mais ce n'est qu'après une éducation spéciale — plus complexe qu'elle n'en a l'air à première vue — que l'on y arrivera, surtout aux colonies.

Pour bien vivre, ici, il faut savoir *tout faire*, à commencer par la pain. Il n'y a rien qu'une femme doive ignorer si elle veut bien gouverner sa petite ferme où positivement, je le constate chaque jour plus sûrement, une famille trouverait *tout* ce qui est nécessaire à l'existence. Remarquez que, le froid n'existant pas, chauffage et vêtements chauds, sont inutiles.

J'ai eu beaucoup à souffrir de mon inaptitude première, de laquelle, grâce à l'expérience, je me suis enfin départie.

Par tout ce que j'ai enduré, je suis autorisée à vous dire qu'à mon avis, il ne faudrait préconiser ce retour à la terre qu'avec des écoles agricoles où les femmes iraient s'instruire, se préparer à cette vie de leur choix, tout aussi bien qu'on se prépare à être modiste ou couturière. Ce que leur force physique ne leur permettra pas de faire régulièrement, elles devront pouvoir l'enseigner à leurs employés. Rien ne déconsidère aux yeux des inférieurs comme l'incapacité et la paresse.

Parmi les idées erronées qui ont cours, même chez des gens intelligents et qui leur font grand tort, je vous citerai celle d'un colon d'ici, disant à sa mère qu'il avait fait venir auprès de lui :

« Si tu veux être respectée, ne ramasse même pas ton mouchoir. »

Après expérience, la bonne dame répliquait :

« Non seulement il faut le ramasser, mais aussi le laver ! »

Et c'est absolument vrai.

Ce plan d'études agricoles féminines, formulé par Mme de Grandval, est, si l'on ose ainsi s'exprimer, une question qui est dans l'air, dont l'éclosion se manifeste partout.

Après la naissance de l'école nationale de Coëtlogon, voici la création de celle, d'initiative privée, de Houilles, dont le programme est des mieux compris.

Citerai-je encore, pour convaincre ceux qui auraient des doutes sur la compétence féminine en matière de culture et d'agriculture ou de jardinage, l'exemple suivant que j'ai puisé dans mon voisinage ? La jeune veuve d'un maraîcher des environs de Paris, voyant le petit rendement de sa propriété, grevée d'une forte hypothèque que lui laissait son mari, se résolut à essayer, pour éviter la ruine totale dont elle était menacée, de se spécialiser dans la culture des violettes. Elle alla étudier la question, sur place, aux entours de Cannes et de Nice. D'abord, elle cultiva trois espèces des fleurs susdites ; puis, ayant obtenu une variété de violettes de Parme, d'un ton pâle, très odorante, elle se consacra plus spécialement à celle-là, et, devant le succès obtenu, n'en cultiva plus d'autre. — En l'espace de vingt ans, elle se retirait, après fortune faite, — une fortune évaluée à 100 000 francs, c'est-à-dire, pour elle, la richesse !

Cela, je le répète, dans la banlieue parisienne, où la terre n'est pas des plus productives.

Pour les cours d'agriculture donnés aux soldats, ils existent déjà, grâce à une entente internationale, en divers pays, notamment en Italie, en Belgique et en France, et donnent d'excellents résultats.

Le *Movimento agricolo*, journal napolitain, fit, il y a trois ans, une enquête sur cette question en diverses casernes de la région de Naples, et nous lui empruntons les détails suivants :

L'annonce des cours agricoles, affichée à la porte des casernes, suscita un véritable enthou-

siasme, non seulement parmi les soldats d'origine campagnarde, mais bien aussi parmi les soldats citadins dont plusieurs se décidèrent à aller cultiver la terre après leur libération.

Dès lors, on put constater un relèvement général de l'agriculture dans les environs de la ville et l'introduction de produits nouveaux, dont la culture jusque-là n'avait pas encore été tentée.

Dans les pays vignobles d'Albe et d'Ivrée, les conférences sur la viticulture et les maladies de la vigne furent suivies avec le plus grand intérêt, et les conférenciers furent invités par les vignerons et par les municipalités, à porter la bonne parole hors les casernes, dans la banlieue, à une population avide de s'instruire.

En Belgique, la grande culture, la culture maraîchère et fruitière, sont enseignées à tous les soldats qui en font la demande et on a mis, à la disposition des militaires, des champs, à proximité de la caserne, afin de leur permettre de mettre en pratique les théories qui leur étaient enseignées.

L'enseignement militaire n'en a pas souffert ; mais, par contre, les cabarets et cantines s'en sont trouvés en déficit, à la grande joie de la ligue anti-alcoolique.

En France, beaucoup de régiments ont, à présent, leur potager, voire même leur pépinière.

A Belfort, à Nancy, à Lyon, on a abandonné aux militaires des terrains incultes, aux environs des forts. Il en est résulté une éclosion de jardins rivaux où, de régiment à régiment, on luttait de zèle pour la supériorité de culture et de rendement. Les soldats nancéens, arrivant en tête de ligne, eurent, à diverses reprises, leurs produits primés à des comices agricoles, à des expositions d'horticulture.

A Cherbourg, l'infanterie coloniale est fière, à juste titre, de son jardin qui fait l'admiration de la région.

Avec le retour à la terre, nous retournerons à la santé et à une régénération de notre race ; nous combattrons efficacement l'alcoolisme, le paupérisme et la mortalité infantile, car il n'y a tel Moloch que la grande ville, pour engloutir les tout petits.

Quatre-vingt mille enfants, sur les cent cinquante mille qui forment annuellement le bilan de la mortalité infantile française, peuvent donc, selon le Dr Budin, être sauvés.

Comment les sauverons-nous ?

Est-ce par la loi Roussel, seulement ? Non, certes, car la loi Roussel ne vise que les enfants en nourrice.

Ceux-ci, notable quantité, mais fraction seulement de la masse entière, seraient, jusqu'à un certain point, préservés si, dans maint département, les luttes politiques ne venaient entraver le fonctionnement de l'inspection, soit en pesant sur les médecins-inspecteurs bien intentionnés, soit en leur laissant l'inspection en mains, alors que, notoirement, ils sont candidats, eux-mêmes, à quelque fonction publique.

On sait que le médecin-inspecteur, jusqu'à la deuxième année révolue de l'enfant en nourrice, doit lui faire une visite mensuelle. Cette visite a pour but, non seulement d'inspecter le nourrisson, mais bien aussi de contrôler la nourrice, de lui enseigner les notions premières de la puériculture.

Dans les départements où les médecins-inspecteurs font bien leur service, où l'inspecteur départemental de l'Assistance publique se montre zélé pour la protection du premier âge, la mortalité infantile baisse d'une manière remarquable.

Pour que la loi Roussel fonctionne bien, il faut non seulement que le service de l'Assistance publique d'un département soit organisé par l'inspecteur départemental et ses subordonnés (comme lui fonctionnaires dépendant du ministère de l'Intérieur) mais bien que des crédits assez importants soient votés par le département lui-même, pour assurer l'indemnité allouée aux médecins-inspecteurs. Si d'aucuns, parmi ceux-là, se contentent d'un prix de visite fort modeste, le plus grand nombre se montre mécontent du taux courant, et, dans bien des villes (les villes d'eaux notamment), le service d'inspection des nourrissons ne fonctionne pas parce que les médecins, trop riches en bonne clientèle, dédaignent ce faible appoint que peut donner à leur budget la protection officielle du premier âge.

Nous disions plus haut que la visite du médecin-inspecteur est mensuelle. Il y a des départements, cependant, qui ont voté les crédits nécessaires pour permettre aux médecins de faire deux visites durant les mois meurtriers de l'enfance : juillet, août, septembre. Je n'ai pas besoin de dire que dans ces départements-là, nous autres professionnels du métier, nous voyons, dès le deuxième ou troisième village, qui se trouve sur notre chemin d'inspection, un contraste avec le service voisin. Les nourrices et les bébés y sont plus propres, les biberons à long tube ont disparu, la literie sèche sur les haies, les entérites sont rares, le gavage n'existe pas.

Dans ces endroits-là, la nourrice sait parfai-

tement ce qu'on attend d'elle, et, lorsqu'elle est en faute, ce n'est pas par ignorance.

Mais, par contre, il y a des départements où le fonctionnement de la loi Roussel n'est, pour ainsi dire, que fictif, où le taux des visites du médecin de l'Assistance est si insignifiant que beaucoup d'entre eux se refusent à les assurer, ou qu'ils se contentent de faire une première visite (de laquelle ils ne réclament pas les honoraires) pour constater l'état de l'enfant au moment de la mise en nourrice. Dès lors, l'édifice entier de la loi Roussel croule, les nourrices ne font plus leurs déclarations, ni de prise de nourrisson, ni de retrait ; et les statistiques, partant, n'ont plus de raison d'être, vu que les registres de mairie ne peuvent plus nous donner que des chiffres approximatifs, malgré tout le zèle, toute la bonne volonté des inspecteurs départementaux.

Depuis les vingt ans qu'elle fonctionne, la loi Roussel n'a pas donné les résultats qu'elle faisait espérer, non parce qu'elle est défectueuse, mais bien parce qu'elle n'a pas été strictement appliquée dans certains départements et que, dans d'autres, elle est restée lettre morte ou à peu près.

Pourtant il est question, de l'avis même de son créateur, de la réformer.

Sur quoi portera cette réforme ? Vraisemblablement, sur la visite du médecin, que certains hygiénistes ne voudraient pas seulement mensuelle, mais bien bimensuelle ou hebdomadaire, tout au moins pendant les mois des chaleurs.

Elle portera, aussi, sur la simplification des déclarations, les facilitant pour les rendre effectives, et réduisant de moitié le coût de la paperasserie.

Et vers quoi je la voudrais voir s'orienter encore, c'est vers la nécessité, non seulement d'une inspection médicale protectrice, mais bien aussi d'une assistance médicale gratuite, en cas de maladie de l'enfant, comprenant la fourniture des médicaments. Car, voici, ce qui, fort souvent, arrive :

Un enfant tombe malade ; la nourrice, craignant d'avoir à sa charge les frais de médecin et de médicaments, au lieu d'aller prévenir de suite le docteur, attend sa visite d'inspection ; on va consulter les voisines, appliquant à tort et à travers des remèdes qui ne font qu'aggraver la situation. Quand, enfin, elle se décide à chercher le praticien, il est trop tard. Avec l'assistance médicale gratuite s'appliquant à tous les nourrissons, cet inconvénient disparaîtrait totalement, et l'on sauverait un grand nombre de bébés.

Mais... les crédits ! ! !

M. le sénateur Piot, après avoir proposé diverses solutions tendant à favoriser la repopulation, à primer les nombreuses familles, comprenant que le mal est bien plus complexe qu'on ne croit et que la dépopulation a des causes multiples, est revenu sur ses propositions primitives et s'est borné à inviter le gouvernement à constituer *une grande commission chargée d'étudier les causes de la dépopulation et de rechercher les moyens d'en arrêter le progrès.*

Cette commission peut être des plus utiles, surtout en ce qui touche au dépeuplement des campagnes.

Théoriquement, la cause est entendue, elle relève avant tout du domaine de l'hygiène publique. Si de beaucoup les opinions varient au sujet de la natalité insuffisante, elles concordent avec un ensemble parfait au sujet de la mortalité excessive. Et pour faire cesser cette mortalité, le moyen le plus efficace de préservation des nouveau-nés est celui qui, non seulement les vise eux-mêmes, mais qui vise leur mère, avant, pendant et après ses couches.

La loi sur l'assistance médicale devra être complétée par l'assistance maternelle à domicile.

A cet effet, une intéressante proposition fut, l'été dernier, déposée au Conseil général de la Seine, par M. Chenal, proposition tentant d'ouvrir au budget départemental un crédit en vue de rembourser aux communes de banlieue ou à toute institution légalement reconnue se substituant à elle, le tiers des sommes qu'elle aurait dépensées en secours d'accouchement, sans que ce tiers vienne à dépasser 25 francs par naissance, étant entendu que dans le calcul des sommes, la valeur du linge, layettes et objets de literie, entre en compte.

Des établissements pour recevoir les femmes nécessiteuses durant les derniers mois de leur grossesse, comme celui que créa Mme Béquet de Vienne, devraient être installés dans tous les départements.

Les Sociétés protectrices des mères-nourrices, de secours d'allaitement, de distribution de lait stérilisé, devraient se multiplier et essaimer partout, favorisées par l'État et les municipalités.

Des associations comme l'*Union des mères de famille*, veillant sur les femmes en couches, devraient exister dans toutes les grandes villes et distribuer leurs instructions à toutes les sages-femmes rurales.

L'hygiène devrait être enseignée à l'école, et

la puériculture professée aux jeunes filles dans les crèches.

Quant à ces dernières, elles pourraient être, et elles sont déjà, à maint endroit, les meilleures écoles d'hygiène.

Je répéterai, à leur propos, ce que j'ai déjà dit : Que les créateurs de crèches et surtout les dames patronnesses se pénètrent de cette idée : la crèche peut et doit être non seulement un dépôt pour les enfants dont les mères travaillent, mais encore un organe d'instruction spéciale, de vulgarisation d'hygiène infantile et même d'hygiène générale et, par suite, un organe d'assainissement et de régénération « racique » qu'on ne saurait trop utiliser.

Une dame patronnesse, mère aisée, parlant à une mère indigente avec bienveillance, amitié — et non du haut de sa supériorité de rang et de culture — lui donnant à propos de son bébé une leçon de choses basée sur sa propre expérience, sera sûrement écoutée, et la notion acquise par la femme du peuple sera plus tard transmise par elle à sa fille. Cela ne semble-t-il pas le moyen le plus efficace pour réduire, petit à petit, l'indifférence, l'ignorance, la routine !

Introduire dans les masses de meilleures habitudes hygiéniques et favoriser leur diffusion, répandre par tous les moyens actuels et opportuns, sinon le savoir, au moins les plus simples idées de vie normale, éveiller quelque curiosité sur les causes qui, toujours les mêmes, engendrent les effets toujours pareils... et cela surtout en ce qui touche le soin de la délicate enfance, ce sera hâter le temps où les hommes n'auront plus autant de maux à guérir, sachant les écarter.

Beaucoup d'autres choses resteraient à dire au sujet de la dépopulation, notamment en ce qui concerne la tuberculose, cette faucheuse terrifiante qui abat environ 60 000 Français par an et qui, elle aussi, pourrait être arrêtée dans son élan meurtrier, par l'hygiène, par le retour à une vie plus normale, hors les agglomérations citadines et hors l'empoisonnement alcoolique des cabarets, l'un des facteurs premiers de ce redoutable fléau ; mais il faudrait, pour cela, mener trop loin cette étude.

Terminons par cette pensée consolante que, partout, l'on se rend à présent compte des causes initiales de la dépopulation, et que partout l'on s'inquiète, soit d'une manière, soit d'une autre, de lui porter remède.

Quoique assez fort, le chiffre de notre mortalité infantile est inférieur à celui de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre, ce qui compense un peu la supériorité du chiffre des naissances dans ces pays. Du reste, chez eux comme chez nous, le malthusianisme est en progrès, et, en Allemagne, déjà on s'inquiète de cet état de choses, s'essayant à primer les familles nombreuses.

Quant au record de la mortalité infantile, il est tenu par le royaume de Siam où elle monte au taux fantastique de 89 p. 100 et où est tombé en désuétude l'allaitement maternel depuis que les Anglais y importèrent le biberon meurtrier, à long tube.

O. Gevin-Cassal.



APRÈS LA JURA DE DON ALPHONSE

Madrid, 5 juillet 1902.

La foule prend, depuis deux mois, contact avec son prince.

Ce don Alphonse moins entrevu jusqu'à présent que pressenti, — grandi comme les êtres rares et fragiles sous la voûte en cristal des jardins d'hiver, et qu'on sortait de loin en loin dans une berline fermée, sorte de grande couveuse roulante que berçait le trot des mules sur la route du Pardo, — le voilà, l'isolé, le discuté, l'énigmatique, tiré tout à coup du mystère de son alcazar et qui s'exhibe.

Et c'est la commune sensation dans l'assistance. Il a surgi plus grand qu'on ne l'attendait, — et plus élégant dans sa sveltesse de jeune plante très poussée, — plus intéressant par sa pâleur un peu laiteuse, qu'animent l'afflux du sang vif aux lèvres et l'émotion franchement juvénile du regard.

Vraiment il semble tout à fait éveillé du long rêve d'enfance et de préparatoire réclusion, — tout gentement et bonnement à la griserie bienfaisante du plein air, à sa liberté désormais consacrée de pousser son cheval droit devant soi, où que le conduise son *autojo*, son initiative d'homme et de maître : au soleil, à la poussière des routes, au vent, à l'épreuve, à la vie.

Et déjà sur son chemin la coquetterie des femmes est plus éveillée, avec l'attrait de ce jouvenceau qu'elles sentent désormais émancipé, pour but. Le tir des regards aigus, barbelés comme des flèches rapides, par les cils, s'apprête sous l'arc tendu des sourcils, vise la proie fraîche.

Oh ! ces traits ibères que Strabon déclara redoutables !... Et l'attente de la galerie surveillant leur portée ; l'expectation un peu narquoise du populaire ; et la malveillance professionnelle des diplomates et, sous le redressement hautain du buste, le

battement de cœur, combien naturel et respectable, de la mère !

On pense : A quel atavisme va-t-il bien demander une cuirasse, ce royal novice? Prendra-t-il de Habsbourg et du grand idéal germain ses blanches armes préférées de Guillaume II, et, tel le surhumain Parsifal de Rochegrosse, se frayera-t-il sa voie les yeux en haut, indétournés de l'exquise vision, parmi les fleurs animées de sa grande prairie lascive? Cédera-t-il plutôt à l'attirance de cette incomparable *Armeria* où s'offre à lui, au rez-de-chaussée même de son palais, le choix toujours prêt, sous sa main, des fortes bardures de sa race espagnole? Ou leur préférera-t-il ces autres arabes et qu'on tient là, prisonnières, sous le verrou des armoires? Il y en a une surtout qui appartint à celui que les poètes du Moghreb appellent Boabdil-el-chico comme qui eût dit à Byzance l'Augustule, et qui fut le dernier émir de la décadente Grenade. Si étonnamment léger ce revêtement de mince acier bleuté et d'or, si doux par ses doublures en peaux de bêtes fines et le mélange velouté des soies, et si élégant en nielles délicats, en filigranes, en petites perles, qu'il fut sûrement fait pour jouer au capitaine dans le harem de l'Alhambra, pour donner aux femmes sans les meurtrir l'illusion de se croire aux bras d'un soldat! On la prit sur le dos du pauvre vaincu, le jour qu'il rendit sa ville. Sera-ce cette frêle armure, l'élue?...

On se passionnait, au XVI[e] siècle, pour cette sorte de devinettes. Les lettres des ambassadeurs de Venise en font foi. Le public de notre temps y prend goût encore. Il y trouve parfois du haut comique, comme à Belgrade, ou, comme à Mayerling, l'horreur tragique. Rarement il y rencontre l'idylle.

Un jeune couple, pourtant, a prétendu la réaliser aux côtés d'Alphonse XIII. Et maintenant qu'ils ont réussi, ce sont ces deux-là qui paraissent cuirassés solidement dans leur affection, la princesse et le prince des Asturies, elle sœur, à peine plus âgée, et lui beau-frère, déjà martialement viril, du Roi. Watteau, qui peignit pour les princes de son temps les aventures galantes, y mit toujours cette mélancolie aux yeux, cette pointe amère aux sourires, par où il semble en marquer les traverses. Elles n'ont point manqué aux débuts de ce mariage. Il date d'un an à peine; et l'on se souvient de la campagne que menèrent contre lui les agences télégraphiques. Les dépêches de Madrid tendancieuses, effarantes, le dénommaient « scandale national ». Songez donc! Un mariage d'inclination entre princes nés pour servir d'otages à la politique! Tous les vieux négriers de la diplomatie, endurcis dans la traite des Infantes, en pleuraient. Il leur fallait empêcher ce précédent, ameuter les préjugés nationaux, voire provoquer quelque ingérence étrangère, quelque note de cabinet sèche et dure. Mais un coup imprévu affaiblit la cabale. En ce temps-là, l'archiduc-héritier de l'Autriche se maria par amour. L'affranchissement n'avait donc pas sonné que pour les petits nègres! Il venait aussi pour les petites altesses, celles que Moro a pourtraictes si emprisonnées dans leurs buscs, si entravées dans leurs vertugadins, si terriblement contraintes par le formalisme de la tenue, que cette libre émanation de l'âme, le regard, semble lui-même muré au fond de leurs prunelles! L'opposition, — je m'amuserai à raconter un jour d'où elle s'alimentait, — sentant l'opinion européenne sympathique aux amoureux, se rabattit sur Madrid. Pendant que le prélude aux noces se jouait derrière les murs du Palacio Real, ce fut dans la rue la claque racolant les siffleurs. Et le télégraphe parla presque de barricades. Mais l'amour se rit de la fausse émeute. Deux femmes d'ailleurs, avec un bon sourire et une fermeté tranquille protégeaient les fiancés.

Cette attitude de la régente et de l'infante Isabelle si bellement humaine, j'allais écrire si démocratique, désarma les sincères, s'imposa aux politiques. — C'est maintenant une vue très douce, celle de la *pareja*, comme dit gentiment le petit peuple, de la « paire » enfin et si bien appareillée qui, parmi les vieux lares du grand palais, allume une lampe de plus à Ἔρως familial et victorieux.

On avait inscrit au programme des fêtes une *feria* où s'exposeraient dans des danses, comme il fut fait au mariage d'Alphonse XII, la variété des costumes et des types nationaux. Mais les circonstances sont moins gaies qu'il y a vingt ans. La feria a raté.

N'était-ce pas l'occasion pour mon ami M. Canalejas, ministre — qui s'affirmait novateur — de l'agriculture, de remplacer le bal par la leçon de choses? Convoquant l'Espagne du travail dont il était le chef, pourquoi ne l'aurait-il pas présentée au roi en quelque défilé hardi qu'eussent ordonné et orné les maîtres de la jeune Renaissance ibérique? Les *Beulliuve*, les *Madrazo*, les *Padré* eussent veillé à la mise en scène; les *Breton*, les *Caballero* les *Chapi* orchestré les chœurs. Et on leur aurait entendu proférer, chaque groupe en son parler régional, castillan ou euskarien, félibréen ou gallego, les mots harmonieux empruntés à ces poètes qui se nomment *Campoamor*, *Nunez de Arce*, *Verdaguer*, *Iparraguirre* et même *Cuesta*.

Et M. Canalejas sans ouvrir les livres, sans rien perdre de cette jolie pose de sphinx, que je notais ici, il y a un mois, ni de la force armée de sa réserve, aurait laissé la démocratie *hablar de por si*, apporter et parler toute seule devant le nouveau prince les cahiers de ses doléances.

Il y aurait eu le groupe des agricoles. — En tête, les laboureurs de Castille, vêtus des draps foncés et

rudes de Béjar; hommes graves qui plus qu'à des paysans font songer aux légionnaires de quelque colonie romaine attardée, lorsque, d'un geste bref, sur la terre déchirée par le fer de leurs socs, ils sèment le pain pour l'Espagne. Puis de la *Rioja* de *Valdepeñas*, de *Jerez*, les fouleurs du raisin; ceux qui conservent le vin noir dans les amphores cyclopéennes de terre cuite, et qui le vendent dans les outres de peau; et ceux qui savent préparer la « manzanilla » couleur d'épis, qu'on fait mousser dans le cristal des « canas », au chant des guitares. — Après, les groupes de *Murcie*, de *Valence*, courtement enjuponnés de blanc comme des Albanais, et qui sont les forçats des rizières et des « huertas ». Et ces autres, enturbannés de noir, comme des Touaregs, qui cueillent la datte et l'orange, à la sueur de leur face brune tournée vers le soleil. — Et les pasteurs eussent apparu : les Celtibères de Ponent qui défendent leurs troupeaux contre l'ours, et marchent à la mode du vieux Japon dans des socques en bois dressés sur des pitons; les Navarrais de la *Ribera* et les Aragonais dont le chef nu s'entoure de la bandelette antique; et les bergers du Tage aux monts de Tolède, chanteurs des nuits qu'embaume la sauge.

Et tous, ils eussent dit les angoisses de la production entre la concurrence étrangère qui envahit, l'impôt qui accable, l'usure qui achève. Il y aurait eu des plaintes de cornemuse geignant la *muneïra*, et des notes aiguës de *bandurrias*, et le coup sourd des tambourins, qui sert aussi à ponctuer les pas funèbres.

Ensuite seraient passés les envoyés des *Baléares* et du littoral de *Lépante*, les gens de mer dont la voile met une tache non point blanche mais vermeille, une tache de sang généreux, sur le bleu du ciel et du flot. Ils auraient conté dans leur idiome vibrant, qui est celui de Mireille, les temps où leur amiral Roger de Flor les menait à l'abordage de Constantinople, don Juan d'Autriche à Lépante. Et ils eussent crié leur rage à se voir maintenant sans bateaux de guerre, à rencontrer, quand ils vont pêcher sur leurs balancelles, cette flotte anglaise de la Méditerranée qui sonde leurs eaux, relève leurs côtes, promène l'étalage de ses convoitises et la préparation de ses débarquements.

Derrière les marins c'eût été la masse andalouse, le Midi arabisant dont l'Europe ne connaît que la surface, — ce qu'on en montre aux touristes à la *feria* de Séville. Et cette fois on eût ouvert le pays profond. On eût surpris en quelque tableau vivant les danseurs habituels de *malagueñas* et les diseurs bruyants de *ollés*, accroupis à présent et parlant bas, ainsi qu'il arrive dans l'accalmie des veillées d'été, quand on cause entre vanneurs du blé, en attendant la brise de nuit pour séparer la paille légère du grain lourd. Et on les aurait entendus s'entreconfier, ces fils mal assimilés de Berbères, leur appétit du champ dont la *reconquisita* les a spoliés, — envier l'oliveraie, le *monté* boisé de caroubiers et d'yeuses, la *dehesa* où paissent farouches les taureaux de combat. Conspirateurs à l'essai qui se contentent encore de leur naïve imprécation de haine, — celle qui se fait suivant le rite millénaire en levant contre le Nord, contre le Madrid invisible et affameur des Landlords à l'Irlandaise, écumeurs de rente, leur main halée par le soleil des midis, sur la glèbe, leur *mano negra*.

Et de l'Espagne minière du Sud eût surgi le défilé des hommes-taupes qui forent le sous-sol dans la richesse du mercure, du plomb, du fer, du cuivre, rejetant au dehors, à la manière de la petite bête affouillant ses gravats, leur taupinière énorme de métaux. Quelque « mozito » de treize ans, de ceux dont on recherche le frêle soprano pour chanter à la Vierge *dolorosa* aux jours de semaine sainte, eût lancé la plainte de sa *zaeta*, dit la fuite vers l'usine étrangère, accapareuse, du minerai national, précieux et l'exploitation du financier, du politicien, la duperie des salaires, l'illusion des promesses!...

On aurait ensuite passé la revue des risque-tout, le clan des émigrants que l'attrait des struggles de hardiesse emporte tantôt en face vers l'Afrique suggestionnante, tantôt plus là-bas d'où partirent les grands aïeux sur leurs caravelles, vers l'extrême tentation de cette Amérique devenue par leur endurance, restée par leur entêtement latine, de Magellan à l'Arizona. On aurait vu de près les rudes cueilleurs de l'alfa dans les schotts, la *faja* de soie, où se garde contre les surprises de la brousse la *navaja*, ceignant leur échine souple. Et ceux-là ils auraient exhalé leur rancœur à se savoir deux cent mille Espagnols en terre numide, et nulle part sous les plis du drapeau national, nulle part si ce n'est dans ces tristes présides : Ceuta, Melilla, étroites cages accrochées à la côte, où la politique des trembleurs et des abstentionnistes emprisonne, l'arme au pied, d'impatientes garnisons.

Enfin les deux grandes races industrieuses d'Est et d'Ouest, — Catalans, *varcongados*, — eussent clos la marche, riches de n'avoir pas cédé comme tous ces autres, au mirage centralisateur, et de leur répugnance irréductible (les bureaucrates prononcent incurable) à ce qui n'est pas l'autonomie de leur effort. Il y aurait eu plaisir à les voir passer, ces initiatifs régionalistes de Barcelone et de Bilbao, ceux-ci coiffés de la *boïna* rouge ou blanche, ceux-là de l'étrange bonnet qu'ils durent rapporter de Phrygie. Entre nous, avec le trophée bien moderne de leurs machines, de leurs métiers, de leurs mâ-

tures, et leurs chants séculaires à la liberté morale, ils eussent éveillé au cœur du pays un autre élan, et chez les ambassadeurs étrangers un autre respect que toute cette acrobatie, que M. Moret a préféré servir, des *toreros*.

Et il eût semblé juste que le Tourgueneff de l'Espagne, le maître *José de Pereda*, clôturât le défilé par quelque éclat de satire. Dressé dans sa figure cervantesque, je le vois lisant là un des chapitres de son roman de mœurs politiciennes *Don Gonzalo Gonzalez de la Gonzaleva*. Comme on assigne après l'effet la cause, et derrière les victimes le malfaisant, je l'entends traduire à la barre du nouveau Prince ceux que le peuple dénomme les *Caciques*, les parlementaires de proie qui se disputent et s'adjugent, tels les rapaces des vieux empires indiens, les provinces et leurs budget. Quelle intensité de vie dans les scènes! Et la couleur!... Non point à la Goya trop poussée à la bile noire. Mais un peu embuée et attendrie, comme est le paysage cantabre de l'écrivain. Et douce parmi tant d'horreurs, douce quand même par les grands châtaigniers abritant les camélias, les mimosas penchés sur les maïs, la floraison des héliotropes et l'accueil des foyers d'*hidalguia* inabolis.

Ainsi dans l'âme d'Alphonse XIII se fût achevée, par les lettres, la leçon initiée par les plaintes. Et il en pouvait sortir quelque beau geste de mépris, bien royal contre ces choses que M. Silvela qualifiait courageusement ces jours-ci : « turpitudes de la politique au XIXe siècle » (1).

Mais voici. Tout cela est un rêve à moi ; M. Canalejas n'a pas fait le même. Cela pouvait arriver, cependant : il n'était pas garanti contre les bonnes idées sociales. Aussi M. Sagasta, craignant qu'il en mît un jour quelqu'une en pratique, a-t-il tenté l'insidieuse diversion. Et M. Canalejas s'y est fait prendre. Il s'est laissé tirer de sa tour d'ivoire. Il a consenti à troquer son portefeuille contre ces étranges fonctions de Délégué à l'agitation publique, qui bouleversent tout ce que ses amis s'étaient formé d'illusions sur sa continence oratoire. Lui, le réservé, il bat les campagnes, il pérore, il se livre. Lui, le prime-sautier il réédite de l'Eugène Sue. Lui, le très avisé, il va heurter sa phraséologie à cette grande ruche travailleuse, soucieuse de solutions et non de mots, qu'est Barcelone-la-Pratique. Et voilà que la population est sortie, tel un essaim d'abeilles dérangées, dans la rue, et a failli lui faire sentir ses aiguillons. Heureusement la courtoisie d'un général lui a sauvé la face en lui fournissant, par une adroite interdiction de la parole, le prétexte à une fuite honorable. Et le gouvernement a compensé malignement sa déception : il lui a permis de resservir aux Madrilènes le discours refusé par les Catalans.

— Comme ça, aura dit Sagasta le soir à Rodrigañez, qui lui apportait ses pantoufles, j'ai fait coup double : j'ai distrait la cour et l'opinion des réformes, tout au moins jusqu'à l'hiver; et puis, j'ai roulé *Pepito!*...

Et c'est ce qui me navre : M. Canalejas — *Pepito* pour les amis — est roulé, comme on dit ici, *miserablemente*. Et cela porte une atteinte bien sensible à cette politique qu'il suivait sur les traces de d'Annunzio, et qui est celle de la beauté!

Combien difficile, dans ces luttes pour la popularité, est-il de trouver et garder « la manière »!

Il me revient là-dessus un aperçu de Castelar. Ce matin-là, je l'attendais dans son deuxième étage de la *calle de Serrano*, où nous devions deviser en déjeunant. Le roi et la reine de Portugal faisaient une visite à Madrid; et le vieux tribun, qui gagnait son pain à écrire des correspondances aux journaux d'Amérique, avait voulu se donner, pour la leur câbler, la sensation de cette entrée. Il revint enthousiaste à la fois et mal content. « Oh! cette Amalia! nous cria-t-il en s'affalant devant son assiette, cette Amalia! (c'était de la reine portugaise qu'il parlait sans façon) quelle grâce et quel sens des foules! Figurez-vous: elle a eu l'idée de s'habiller en rouge et or, nos couleurs nationales. Dans ce landau où elle est montée, on l'aurait crue le drapeau même de l'Espagne, et que sa taille souple était la hampe qui l'agitait dans les saluts. Le peuple, parbleu! s'est emballé. Un grand diable d'*albañil*, de jeune maçon à côté de moi, s'est mis à trépigner et à agiter ses bras en criant : *Viva!* Et j'ai été couvert de plâtre : *Il me semblait de la poudre d'âme populaire qui tombait sur moi*. Tout le monde a répété : *Viva!* Et, Dieu me pardonne, ma bouche de vieux républicain s'ouvrait pour crier comme les autres. Heureusement, la voiture a trotté... »

Il expliqua : « Voyez-vous, on n'est pas impunément fils de douze siècles de monarchie : une attitude, un appel, et le passé surgit intact du fond de notre âme atavique! Et l'enthousiasme emporte tout derrière le roublard qui a su trouver! Oh! si les rois savaient.... » Il ricana, et, avec son zézaiement andalou, entre deux bouchées : « Heureusement, mon zer, qu'ils sont généralement trop bêtes pour ça! »

En sera-t-il toujours ainsi? Qui peut dire qu'un jeune prince, ayant pour lui l'impulsion de la race et les promesses du temps, ne s'éprenne point longuement de cette tâche : retrouver le secret de la grande popularité, en arracher le monopole aux rhéteurs, et qu'il n'y parvienne?

Oh! je sais : l'entreprise — la même qui captive le Kaiser et où il réussit souvent — ne va pas sans à-

(1) Enquête du *Nuestro Tiempo*.

coups. Mais les auxiliaires, si ce jeune prince les cherche, se trouveront en Espagne aussi bien qu'ils se sont rencontrés en Germanie. Il y aura, d'abord, plusieurs hommes d'État que le craquement du vieil édifice alarme. Et puis l'âme populaire, celle que Castelar sentait rayonner des manches agitées de son *albañil!* Ces gars de l'atelier et de la glèbe — qui sont aussi ceux de la caserne — ne sont atteints que fort partiellement, quoi que raconte Havas, de phobie monarchiste, moins encore d'anticléricalisme. Ils veulent, c'est entendu, leur Révolution, économique, régionaliste, sincère surtout, et qu'elle se complète d'un peu d'expansion glorieuse, indispensable.

Mais ils la veulent et ils la feront — comme les pères firent leur *Independencia* — de bien meilleur cœur *con el Rey*, avec le Roi, que contre lui.

Et voilà pourquoi, à Saint-Sébastien, ce serait maintenant pour don Alphonse un joli projet d'ironie à bercer au murmure profond du large : Précéder enfin, au lieu de la suivre, la troupe des réformateurs!

G.-B. Olivarès.



ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Notes sur un centenaire.

Si les fêtes centenaires d'Alexandre Dumas père ne se légitimaient par elle-mêmes, elles se justifieraient d'un simple détail. Il est piquant. Les plus célèbres historiens de notre littérature nationale ignorent la date de cette grande naissance. Des esprits, très distingués du reste, les Lanson, les Doumic, feu M. Petit de Julleville lui-même s'obstinent par une touchante solidarité à le faire naître en 1803. Dumas, qui avait plus la coquetterie de son âge que celle des dates, leur eût sans doute pardonné cette illusion qui le rajeunissait d'un an. Mais, malgré tout, ce bel accord déconcerte et inquiète. Et si j'essaie, en copiant le début de ses *Mémoires*, de mettre en garde celui de nos lettrés contemporains qui voudrait fournir une concurrence à l'œuvre de ces messieurs, je le ferai sans grand espoir...

« Je suis né, dit-il, à Villers-Cotterets... J'y suis né le 24 juillet 1802, rue de Lormel, dans la maison appartenant aujourd'hui à mon ami Carlier, qui voudra bien me la vendre un jour, pour que j'aille mourir dans la chambre où je suis né et que je rentre dans la nuit de l'avenir au même endroit d'où je suis sorti de la nuit du passé ; j'y suis né le 24 juillet 1802, à cinq heures et demie du matin. »

C'est là ou je me trompe fort une date précise, n'est-ce pas? C'est même la seule chose complètement exacte. Car, ailleurs, dans le premier volume des Mémoires où le bon *bluffeur* de Dumas, qui avait de perpétuelles mégalomanies, essaya d'attraper le ton d'un Rousseau ou d'un Chateaubriand, il ne sait même plus l'heure de sa naissance (1). Dans cette phrase, délicieusement ampoulée, il nous donne en effet très imparfaitement l'idée de ces lieux où il vit le jour...

C'est sur la grande route, sillonnant la France, qu'il était né, dans une annexe de l'*Hôtel de l'Écu*, tenu par son grand-père maternel. Ce digne aubergiste qui entendit son premier vagissement avait l'honneur de commander la garde nationale du pays. Par ailleurs, Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie était fils du général de division Alexandre Dumas, petit-fils, — par son père — du marquis de la Pailleterie, ancien commissaire de l'artillerie et grand ami du célèbre duc de Richelieu ce qui, en ce temps-là, équivalait aux plus belles dignités. Il avait, en plus de ces hérédités si diverses, juste ce qu'il convenait de sang noir pour accuser leur contraste et le rendre plus apparent, pour lui procurer de ces mouvements naturels, très violents, où, tour à tour, devait se reconnaître le petit-fils d'un marquis, gracieux et sans cœur, d'un brave homme du peuple pataud et bon, et d'une négresse de Trou-Jérémie... Mais cependant, malgré ces origines un peu troubles, il vint au monde, en dépit de ses dires, comme l'enfant des meilleurs bourgeois de tous les temps, chez son grand-père, où s'était retirée la douce Marie-Louise-Élisabeth Labouret, pour ses couches.

Voilà qui apparaît à la postérité avec beaucoup moins de byronisme et de grandeur que ne l'eût peut-être souhaité ce farouche démocrate, fils de démocrate, commençant ses *Mémoires* par une dizaine de pages généalogiques. Comme disait l'autre, cela n'a aucune espèce d'importance, la façon dont « on sort de la nuit du passé » ; nous n'aurions pas attaché tant d'intérêt à cette formalité de pur état civil, si, d'une part, nous n'avions rencontré, au seuil même d'une existence célèbre, la preuve de l'imagination débordante et populairement littéraire qui allait le glorifier; et de l'autre, s'il n'eût été au moins convenable de rétablir, à l'heure des fêtes, la date authentique du centenaire...

* * *

Ce sauvageon devint Berlick, en attendant d'être Alexandre Dumas. Son enfance s'écoula simple et

(1) A. Dumas, *Mémoires*, édition Calmann-Lévy, p. 1, 5 h. 1/2. P. 196, 4 h. 1/2.

libre; elle fut moins troublée que celle de la plupart de ses contemporains. S'il était fils sans doute de général, comme Hugo, son père n'avait pas les sympathies de Napoléon. Pour avoir vécu très haut dans cette bohème soldatesque du Directoire, il était tenu à l'écart par l'ancien compagnon « des travaux et des périls », devenu l'Empereur. En peu de temps, ce chef républicain, qui avait failli, pourtant, présider aux heures si peu républicaines du 13 Vendémiaire, fut mis à la disgrâce; à Villers-Cotterets, « le plus ancien officier général du grade », placé en non-activité, se retira. Il vécut une vie modeste avec sa pension de 7500 francs. Il ne songeait qu'à sa famille et à tromper son oisiveté ennuyée par la chasse, les exercices violents et les voyages. De temps à autre, il venait à Paris revoir quelque ancien compagnon plus heureux, Brune, Murat, d'autres encore. Un chapitre des *Mémoires*, — de récit charmant au reste, — nous laisse entendre qu'il entretenait de meilleures relations avec la princesse Pauline qu'avec son frère, car l'enfant de trois ans garda un souvenir très vif d'une visite chez elle, où il accompagnait son père : « La joue blanche et rose de la princesse, dit-il, effleura la joue brune de mon père... Elle l'avait fait asseoir à ses pieds qu'elle posa sur ses genoux, jouant du bout de sa pantoufle avec les boutons de son habit... »

* * *

C'est dans ce cadre, un peu différent de tous ceux où s'écoulèrent les enfances de ses contemporains, que Berlick passa les premières années de sa vie. Il n'était pas moins turbulent que ceux de son âge sans doute; mais, comme fils de disgracié, il n'avait pas le droit de donner à ses enthousiasmes le même sens que tout le monde. Pour calmer son tempérament, il s'adonna donc passionnément à la chasse dès le plus jeune âge; après la mort de son père, qui disparut lorsqu'il commençait à le chérir comme un ami, il se jeta violemment dans cette diversion.

Cette vie, retirée et sans grands événements, connut toutes les joies des enfances qui s'écoulent dans les petites villes provinciales. Dans ce milieu, légèrement restreint, où tout le monde se saluait, où des traditions, des légendes et des originalités formaient un fond de conversation sans cesse ressassé, il prit goût à ces histoires d'autre temps, qui traversaient le récit des vieilles gens, avec la rapidité fugitive des biches, coupant d'un hallier à l'autre les routes ombreuses de sa forêt de Villers-Cotterets. Sur ces chemins, où les paysans — hommes et femmes — s'arrêtaient à causer, sans la hâte ni la fièvre des villes, il entendit ainsi ses premières leçons d'histoire vivante. Il acquit ce goût du merveilleux, auquel l'inclinait déjà son imagination d'exotique; il s'infusa une psychologie robuste, assez rudimentaire, mais très juste en somme, qui lui devint comme un second instinct. Puis, un jour, sur ces mêmes routes, courant du Soissonnais à la Picardie et aux Flandres, il eut, lui aussi, sa vision de l'épopée napoléonienne. Elle était mélancolique. La chaise de poste de l'Empereur passait comme l'éclair, par la petite ville, emportant le destin de l'Aigle vers les plaines de Waterloo. Ce furent de tels événements, violents ou simples, qui formèrent sa conception de la vie et de l'histoire. Toute son existence, ces images disparates, ce mélange de qualités et de défauts demeurèrent en lui.

Mais tout ceci serait encore insuffisant pour expliquer cette violence d'imagination, cette incessante débauche des sentiments les plus variés qui se commettent dans son œuvre. Avec les exploits d'une seule génération de ses héros, il y a suffisamment de quoi écrire une chronique très apocryphe et sublime de tous les peuples de l'humanité. Jamais la nature humaine ne se révéla plus courageuse, plus loyale, moins égoïste. Il fit de ses romans un vivant reproche, qu'il dédia à la divinité, mère des hommes. Par tempérament, avec sa psychologie qui se faisait traîner, s'atténuait et s'affaiblissait en manière de protestation dans ces circonstances, avec son érudition indispensable en l'occurrence et qui cependant lâchait pied crânement, pour ne pas avoir à se mêler de pareilles erreurs philosophiques, il bluffa au point de faire de toutes les existences qu'il raconta ce qu'il faisait de ses anecdotes. Il traita tous ses romans d'histoire, en homme dont la jeunesse s'était passée à raconter ou à entendre des histoires de chasse. Ce grossissement, cette optique prodigieuse de son œuvre, cette accumulation de hauts faits et de prouesses, d'histoires de géants accomplies par des hommes, — ce fut l'involontaire déformation à laquelle devait se plier toute son existence. Il subit la rançon que comportent tous ses dons. Pour avoir parfois noté quelques bons récits invraisemblables, — comme les gardes des chasses, familiers des chasseurs, en racontent, — il voulut renouveler sans cesse l'ébahissement admiratif de tous ceux qui s'étonnent facilement n'ayant pas connu la vie au grand air, l'heureuse splendeur des routes libres et la joie de mesurer leur force par des tours prodigieux, moins prodigieux cependant que la légende...

* * *

Voilà l'adolescence de Dumas. Elle a pour éléments une hérédité patinée au soleil des tropiques, une éducation de fils de héros, cette vie sans événements d'une province où l'on se plaisait encore, voici cent ans, aux légendes, aux commérages aux récits cynégétiques. Elle inspirera toute son existence. Elle

fera de lui l'être puissant et bon de la vie parisienne, l'hercule des histoires courant les rédactions entre 1840 et 1860; elle laissera surtout sa trace sur les *Trois Mousquetaires*, *Ange Pitou*, *la Reine Margot*, *les Grands Hommes en robe de chambre*. Mais il n'est pas que cette face au génie du conteur. Il y eut en lui non seulement l'auteur de *Henri III et sa cour* mais aussi celui d'*Angèle*, de *Richard Darlington*, d'*Antony* et de *Kean*. Et voici une forme de talent qui ne s'expliquerait pas suffisamment par cette vie, toute d'instinct et d'indépendance, sans littérature, menée par Dumas, au seuil de son existence. Berlick justifie et endosse les récits épiques; mais il reste à signer toutes ces œuvres que je citais plus haut et qui, pour être moins goûtées que les autres à l'heure présente, ne sont ni les moins curieuses ni les moins géniales. Notre temps, qui adore les contrastes, comme tout bon siècle pourri de littérature, affecte de préférer celles qui sentent le moins l'imprimerie ou le cabinet de travail. Il convient que Dumas paraisse enfin et nous explique comment, après avoir écrit ces épopées de bon garçon, comme d'autres font des haltères ou des *Sandow's* pour passer leurs nerfs et se donner de l'exercice, il en vint à écrire ces pièces de théâtre étranges, romantiques en diable et cependant réalistes, beaucoup plus prochaines certainement de la vie que celles de tous les autres écrivains, ses contemporains.

* * *

Il avait vécu comme une jeune brute jusqu'à sa dix-huitième année. Vers ce temps, il se lia avec deux jeunes gens, un peu ses aînés, qui inclinèrent ses enthousiasmes vers des sujets nouveaux et que ne pouvait certainement lui indiquer son naturel. Un officier de hussards qu'il rencontra, Amédée de la Ponce, Adolphe de Leuven, qui devait avoir son heure de célébrité, l'amenèrent au travail. Le premier, qui goûtait ce caractère un peu sauvage et sans culture, paresseux et prime-sautier, lui inspira le désir de connaître certaines œuvres d'aventures presque aussi belles que celles de ses récits. Dumas lut Schiller et Shakespeare, s'ennuya, et passa sans s'arrêter à Corneille et à Racine pour rejoindre enfin, comme les autres jeunes gens de son temps, les ballades allemandes. Adolphe de Leuven, le futur auteur du fameux *Postillon de Longjumeau*, lui apporta de Paris un peu de cette atmosphère d'enthousiasme où se chauffaient les génies du romantisme. Il lui raconte ses aventures de coulisses, se passionne pour des potins de théâtre, évalue à son profit les talents et les génies, lui donne, lui envoie à chaque apparition chez les fameux « marchands de nouveautés » les primeurs intellectuelles d'une saison. Il reçoit ainsi *Louis XI* de Delavigne, *Ivanhoe* de Walter Scott, voit sans doute sans être vu, parle sans être entendu, mais enfin voit et parle à des tas de gens célèbres, comme Soulié, Talma et Mlle Duchesnois. Enfin, ce qui prouve amplement que le jeune homme avait fait peau neuve et s'était civilisé absolument, c'est qu'à dix-huit ans, il écrivait un mauvais vaudeville, refusé d'ailleurs, et abandonnait la belle liberté de Villers-Cotterets pour devenir fonctionnaire...

Une fois à Paris, modeste expéditionnaire chez le duc d'Orléans, il roule tant et plus. Il vit la vie irrégulière qui était déjà — ou encore — à cette époque très bien portée dans le monde des lettres. Il lit au hasard, s'éprend au hasard, mais toujours sans mesure. Il fréquente les gens les plus curieux de Paris, suit des cours de physiologie, se figure qu'il est homme de science, se mêle de traductions, fait le coup de poing aux fastes romantiques, mais n'oublie pas malgré tout que tous ces pantins de lettres, dessinés sous ses yeux au cours de ses lectures, tous ces gens qui l'entourent, pour partager ses enthousiasmes ou les combattre, les grandir ou les arrêter sont « des hommes et des femmes en chair et en os »... Il déborde de vie, affecte des airs fendants et des enthousiasmes bruyants, bluffe pour lui, bluffe pour les autres, reste le grand bluffeur dans ce monde, où cette qualité était cependant donnée à tous. Malgré lui, malgré les autres cependant, il voit plus loin que ces apparences superficielles auxquelles il croit s'arrêter.

* * *

Dans sa nouvelle condition, comme au hasard, Dumas rencontra ainsi la vie, la vie avec ses rêveries et ses splendeurs. Jusque-là, dans le parc de Villers-Cotterets, il avait connu la liberté presque absolue. A son caprice, il n'avait guère trouvé de limite. A Paris, il se buta à la vie sociale et se cogna brutalement à ces murs dont elle entendait lui imposer l'étroitesse. Bon enfant, un peu moins bouillant qu'autrefois, toujours un peu nonchalant comme un mulâtre, il recula alors et se résigna. Mais il avait l'imagination chaude, laquelle avait son tempérament, si je puis dire, absolument complet et distinct du sien. Elle se montait facilement, prenait à son compte les rancunes de son maître et le vengeait cruellement des injures qu'on lui faisait sans qu'il les relevât. Dans son existence de folle du logis, elle eut bien plus de duels que lui-même et ce n'est pas peu dire!

Dans ce cas très spécial, Berlick vengea ainsi Dumas. Mais Dumas était cependant devenu l'intime de Berlick et, pour les conceptions du monde moderne, ne pouvait se passer de lui. C'est à cette collaboration que nous devons au reste ces admirables

drames que je viens de relire et qui contiennent peut-être l'histoire la plus vraie des âmes contemporaines, avec les œuvres de Stendhal et de Balzac.

Car c'est Dumas qui a mis la question au théâtre. Il a montré la fièvre de ces nouvelles générations où les individualités se mettent en lutte l'une contre l'autre, en se découvrant les mêmes désirs, des besoins aussi absolus, des jalousies et des ambitions effrénées. Sur toutes les routes ouvertes dans la société, il a poussé son héros symbolique de la même façon. Il lui a créé les mêmes violences pour tous les conflits. En amour, en art, en politique, il lui a donné les mêmes passions; comme Balzac avait fourni avec Rastignac au Père-Lachaise l'image la plus saisissante peut-être, c'est lui qui a trouvé, dans *Antony*, le mot le plus profond pour résumer ce caractère aventurier des âmes modernes : « Elle me résistait; je l'ai assassinée ! »

***

Toute sa vie, il a été partagé ainsi, entre un réalisme admirable et une imagination absolument folle. Cependant un magnifique optimisme lui vint de sa gloire, optimisme où il y avait de l'indulgence envers la vie et une indulgence aussi envers lui-même. Le philosophe intéressant, comme cas plutôt que comme penseur, qui était en lui recula. Il n'eut plus qu'un besoin de vivre très largement, dans le désordre d'une bohême ruineuse où les verres étaient dépareillés; et pour cela il n'éprouva pas le besoin de creuser son sujet, il écrivit au gré de sa plume presque; il fit écrire, avoua sans vergogne, ce qui lui vaut son pardon, comme une raison sociale dont il avait la signature; et pour ne pas compter ses dépenses entassa romans sur romans, journaux sur journaux et comédies sur drames. Il remplaça les longues périodes des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Châteaubriand, par des dialogues bien rétribués où ses interlocuteurs eurent de la brièveté dans le détail et de la loquacité dans l'ensemble. Payé à la ligne, après avoir été non pas un penseur ni même un artiste, mais un admirable génie naturel où entraient en composition quelques dons de premier ordre et beaucoup de défauts, il ne songea plus qu'au nombre des lignes qu'il pouvait écrire et fit fructifier ses vices. Après avoir écrit les belles œuvres de son roman historique, ces drames modernes si intéressants que je citais plus haut, quelques chapitres de ses *Mémoires,* — il aurait pu se servir de la ruse écolière qui consiste à adapter quelques plumes autour d'un liège pour écrire les pensums. Il ne l'a pas fait. Il s'est contenté d'inventer, et ce n'est pas là une invention que dédaigne M. Pierre Decourcelle...

Certainement, en revanche, en songeant à tout ceci, à l'admirable destinée qu'il eût pu vivre en écrivant seulement quelques œuvres dans le goût des *Trois Mousquetaires,* — genre inférieur somme toute, — ou dans la nuance d'*Antony*, ce qui eût été préférable, il conviendrait de condamner cette carrière d'un littérateur de génie, auquel ne manqua que le talent et la probité intellectuelle... Mais je crois qu'il ne faut jamais se montrer plus sévère que le propre temps où l'on vit et qu'il est bien insensé de reconstituer les existences achevées. C'était un très bon homme, m'a-t-on appris par tradition. Pardonnons à la faveur de ce souvenir et aussi parce qu'il fut le père de son fils. Puis, il est peut-être aussi de notre devoir d'être indulgents, puisque le bon géant a laissé derrière lui quelques œuvres, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais qui valent mieux au goût du public puisqu'elles sont amusantes. Mais, si j'exprimais après toutes ces réserves un désir seulement, si j'osais avoir un avis, — en bon carnassier, — je dirais que je regrette mélancoliquement que le bon vieux Dumas ne soit pas demeuré le meurtrier d'Adèle. Il y avait tant de profondeur dans la phrase célèbre que je citais plus haut, dont on n'a peut-être pas compris tout le sens moderne : « Elle me résistait, je l'ai assassinée !... »

GEORGES GRAPPE.



RIQUET A LA HOUPPE

Conte moderne.

A Pierre de Bouchaud.

« La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage qu'il doit tenir lieu de tout le reste, et, quand on le possède, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse vous affliger beaucoup.

« PERRAULT. »

Le matin est gai : c'est un enfant plein d'espérance; mais le soir est une vieillesse : de là sa mélancolie. Ne l'avez-vous pas remarqué? même après la plus joyeuse journée de chasse, le retour est silencieux. On est las ! les couleurs s'éteignent, les chiens ne jappent plus ; ils vous suivent péniblement dans les jambes ou trottinent sans allégresse. Si l'on parle, surtout en forêt, le son de la voix étonne...

Ce soir-là, mon oncle, le général de W... et moi, longions les bois qui avoisinent le petit hameau de Lisseuil, en Auvergne. Heure grise, ciel gris. Un vent déjà froid frissonnait dans les hêtres. Et sans cesse,

comme une pluie incessante, les feuilles toutes jaunes tournoyaient, tombaient... On aurait dit que les grands arbres tristes pleuraient sur la fin des aurores tièdes et des doux crépuscules, sur la fin des brises chaudes et des clairs soleils.

Mon oncle, si plein d'entrain d'ordinaire, ne disait mot. Il allait, le fusil sur l'épaule, l'œil distrait, suivant apparemment une pensée intérieure et mâchonnait un cigare. Cinquante-six ans pour les petits pois, il en paraissait à peine quarante-cinq. D'une énergie physique très conservée, son estomac résistant lui donnait la santé morale. Sur ses cheveux bruns toujours bouclés et toujours abondants, c'est à peine si, vers les tempes, un peu de cendre était tombé... oh! si légèrement! Un peu de cendre, non pas; quelques grains de poudre de riz peut-être... Quatre blessures de guerre (une estafilade reçue au Mexique lui traversait le front), il était un de ces êtres de race qui ont en eux l'audacieux sang-froid nécessaire pour aller jusqu'au bout extrême de leurs volontés et porter haut les conséquences de leurs actes. Avec cela, une courtoisie des anciens jours, plein de prestige. Beaucoup de vertus rigides s'étaient laissé prendre à l'inquiétude charmeuse d'un danger perpétuel émané de lui et il avait gardé au milieu de ses triomphes sa grande allure irritante, dominatrice...

— Mon oncle?

— Mon neveu?...

— Dites-moi une histoire de femme.

— Gaie ou triste?

— Gaie, très gaie, naturellement.

— Mon petit, les aventures que l'on débite peuvent être fort cocasses; mais, vois-tu, la vie est beaucoup moins drôle qu'on ne la raconte. Pourtant il faut goûter l'anecdote piquante, voire quelque peu grivoise. Il est bon de rire; en un mot, il faut être aimable. L'amabilité n'est pas seulement une vertu mondaine, c'est un devoir impérieux. La surface de la vie est plutôt riante; il convient donc d'y apporter de la bonne humeur, mais puisque le fond en est très triste, il est stupide d'en être médiocrement satisfait. Un fond de mélancolie sous une enveloppe souriante, voilà ce qui sied à l'homme réfléchi...

Mon oncle était parfois si impénétrable et maniait l'ironie avec une habileté si déconcertante qu'il était impossible de surprendre aisément le fond de sa pensée. Parlait-il sérieusement ou amorçait-il la conversation vers quelque ingénieux ou brillant paradoxe?... Non, il était sincère, sincère et navré. Il s'arrêta pour allumer un cigare, le dos au vent. Devant lui, la Sioule, silencieuse et perfide, élargissait son large ruban clair...

—Regarde, me dit-il en me montrant du doigt la rivière, comme elle coule : elle coule toujours sans bruit, et ce mouvement éternel de l'eau qui coule est plus troublant pour moi que les tempêtes de l'Océan... Elle n'a que des profondeurs noires; regarde...

— Hier, à cet endroit, un homme s'est noyé, lui dis-je.

— Ah! répéta mon oncle, impressionné, un homme s'est noyé hier... Mais, puisque mes aventures t'intéressent et que nous avons encore vingt bonnes minutes à marcher avant d'arriver au château, je vais te conter une histoire très lointaine qui m'obsède encore, une histoire de mon adolescence, l'histoire d'un homme et d'une rivière.

. . . .

« J'ai fait toutes mes études en qualité d'interne à Louis-le-Grand. Le dernier élève de la classe, depuis la huitième, c'était moi, toujours. Je n'avais qu'un prix, celui de gymnastique! Ma famille était désespérée; pourtant je te prie de croire que je ne fus pas un paresseux indolent. En récréation, je triomphais à tous les jeux (le mot « sport » n'avait pas encore passé la Manche). Mon père, gentilhomme très campagnard, ne quittait jamais son château du Poitou et mes vacances se passaient à chasser, à courir, à monter à cheval; aussi, au mois d'octobre, le vieux lycée lugubre avec ses murs noirs me semblait une prison, et quelle prison! mon unique passetemps, tout mon plaisir consistait à faire enrager les pions. Les maîtres ne m'interrogeaient plus, j'étais classé cancre et, plusieurs fois l'an, s'agitait la grave question de me mettre à la porte.

Je me souviens très bien. J'étais en seconde. Il y avait cours d'histoire ce jour-là et, à notre entrée en classe, nous trouvâmes le proviseur en conversation avec le professeur. Le proviseur, après avoir agité son lorgnon suivant un geste coutumier, nous annonça l'arrivée d'un « nouveau ».

— Je tiens à vous prévenir, Messieurs, que le nouvel élève aurait pu entrer en rhétorique. Les meilleurs sujets auront donc fort à faire s'ils veulent maintenir leur rang. Je ne parle pas pour M. de W..., bien entendu!

Ensuite baissant la voix et s'adressant presque familièrement au professeur :

— Dame! de bonnes humanités... classe très importante, surtout pour ce jeune homme qui se destine à l'enseignement... Il n'a suivi jusqu'ici aucun cours sérieux... Un curé, son parent, lui a donné des leçons... Cependant a obtenu le n° 1 au concours de la Bourse... composition française, très, très remarquable... Ah! reprit-il, tout haut, je dois vous avertir, Messieurs, que le nouvel élève est bossu. Que ce ne soit point là motif à brimades. Je le recommande au contraire à votre bienveillance.

Il fit ensuite décrire à son lorgnon avec une rapi-

dité inoubliable un certain nombre de cercles concentriques, toussa, salua le professeur d'un rapide hochement de tête et sortit; mais rouvrant aussitôt la porte :

— J'avais oublié de vous dire le nom de votre nouveau condisciple. Il s'appelle Montuclas, M. Montu-clas !

Hélas ! non seulement le pauvre diable était bossu, mais encore si ridicule ! Ses longues jambes grêles, vraies pattes de faucheux, soutenaient un torse difforme. La courbure de l'épine dorsale faisait saillir sous le vêtement rustique la pénible gibbosité. La tête, comme encastrée au milieu des épaules trop hautes, émergeait prodigieuse, énorme. Sous l'arcade sourcilière très développée, brûlaient des yeux de fièvre, des yeux ombrageux, souffrants et fiers, des yeux où se concentraient tous les rayonnements d'une vie intérieure, intense, énigmatique... Les cheveux, d'une vague couleur blonde et plutôt rares sur le reste du crâne, étaient rassemblés au sommet du front très bombé en une sorte de toupet de clown et ce toupet long, mince, audacieux, posé en accent aigu, presque agressif, relevait encore plus ironiquement le contraste qui existait entre cette tête curieuse mais puissante et ce pauvre corps chétif et contrefait.

— Tiens, Riquet à la Houppe, chuchote mon voisin.

Le sobriquet fit aussitôt le tour des bancs et lui resta.

— De quel pays êtes-vous, mon ami ? lui demande le professeur avec une aménité particulière dans la voix.

— Montuclas, Monsieur.

Les rires mal contenus éclatent, cependant que troublé, perdant la tête, le pauvre garçon bafouille ridiculement.

Ce fut bientôt une scie persistante.

« De quel pays es-tu? Montuclas? Comment t'appelles-tu ? Riquet, Riquet à la Houppe ? Eh bien, mon petit Riquet, il faut être très spirituel et tu vas, je l'espère, nous payer des bosses de rire. » Alors lui, de riposter en citant textuellement la phrase de Perrault : « Il n'y a rien, Monsieur, qui marque davantage qu'on a de l'esprit que de croire n'en pas avoir et il est dans la nature de ce bien-là que plus on en a, plus on croit en manquer. »

Mais il supporta mal certaines autres attaques maladroites ou méchantes ; peut-être eut-il le tort d'y répondre avec une malice trop aiguisée qui parut pédante. Bref, on le détesta.

Avec l'air d'un chien perdu, il glissait humblement le long des murs son pauvre corps difforme qu'il aurait tant voulu cacher. Personne ne lui parlait ; alors il changea d'attitude, accentua une allure dédaigneuse qui fut jugée le comble du ridicule. Puisqu'on le molestait, il ne parlerait à personne et, les mains croisées derrière le dos, s'essayant à je ne sais quelle pose napoléonienne que sa bosse rendait grotesque, il allait d'une extrémité de la cour à l'autre, faisant les cent pas, tel un factionnaire. Parfois une balle en caoutchouc lui sifflait à l'oreille ou lui écrasait le visage. Il recevait le coup sans broncher et continuait sa promenade avec cet air à la fois ahuri et arrogant que prennent les « excentrics » des music-halls quand on leur casse une planche sur la tête.

Un matin, nous jouions à la balle aux chasseurs et Riquet, enfermé dans un cercle d'écervelés, servait de cible. Il ne disait rien selon son habitude, mais parfois une larme roulait le long de sa joue. Je trouvais qu'on était lâche à la fin.

— En voilà assez ! m'écriai-je. Vous allez laisser Riquet tranquille. Le premier qui l'embête aura affaire à moi.

J'avais pour argument des bras énormes, des poings nerveux ; le tout, je te prie de le croire, beaucoup moins paresseux que mon cerveau.

En ce temps-là, ma nullité s'accentuait ; les punitions pleuvaient dru comme grêle. Cependant, il faut te dire que depuis l'incident de la récréation on respecta Riquet, car j'exigeai que Riquet fût respecté... Depuis lors, mon protégé avait pris hardiment la tête de la classe.

Un jour il me tombe cinq cents vers à copier. Mon pensum devait être terminé le soir même sous peine d'expulsion immédiate. J'étais dans l'obligation de veiller.

A la sortie du réfectoire, au lieu d'aller me coucher, comme mes condisciples, je me rends donc à la salle d'études. Mais, en ouvrant mon pupitre, j'aperçois, très en évidence, mon pensum fait, achevé. Pas de doute : Riquet me témoignait sa reconnaissance.

Comment t'expliquer cela ? A partir de ce jour, Riquet et moi fûmes amis. D'ailleurs, une invincible sympathie m'attirait vers ce garçon si supérieurement doué, si bon surtout ! Ce corps grotesque cachait un cœur délicat, dévoué, sûr. Je devins son confident.

Il avait des idées originales sur chaque chose, et son esprit subtil trouvait toujours une comparaison exacte, inventait des images en relief soulignées d'un mot vif, un peu amer, parfois. Les phrases paraissaient sortir toutes faites de sa bouche comme d'un moule admirable. C'était un régal de l'entendre, car il avait un timbre de voix charmant.

Pour m'éviter des punitions, il fit mes devoirs. Quand il prévoyait que je pourrais être interrogé, il me racontait la leçon et, bon gré mal gré, me l'entrait dans la tête. Bientôt il ne se contenta plus de faire mes devoirs, il me les expliqua.

Peu à peu, je me piquai d'amour-propre : moi qui acceptais sans vergogne ma parfaite réputation de cancre, j'aurais rougi de passer à ses yeux pour un sot. Il eut enfin raison de ma paresse et, un matin, je me mis résolûment à la besogne. Mes professeurs ne comprirent rien à cette conversion ; il va sans dire que ma famille fut non moins étonnée que ravie.

A la fin de l'année mon nom fut proclamé cinq fois : trois prix, y compris celui de gymnastique, et deux accessits. Ma mère, qui avait désespéré de son fils, ne se possédait plus d'orgueil.

— Je te félicite, me dit mon père très ému. Je vais acheter pour toi la grande jument baie que nous avons vue dimanche au Tattersall.

— Père, répondis-je, tous mes compliments reviennent de droit à l'ami dont je vous ai souvent parlé. Voulez-vous me faire un grand plaisir? Eh bien, permettez-moi de l'inviter à passer une quinzaine de jours au château ?

— Certainement, c'est une excellente pensée. Présente-nous donc ce garçon. Je tiens à le prier moi-même de venir nous voir.

Alors, tout joyeux, bousculant des chaises, j'accours vers Riquet. Il avait des livres et des couronnes à ne savoir où les mettre, sous son bras, sur ses genoux, à côté de lui, par terre.

Son vieil oncle, le curé, n'avait pu venir parce que le voyage aurait coûté trop gros pour sa bourse. Le pauvre garçon était seul. La joie des autres lui faisait mal.

— Allons, m'écriai-je, viens saluer ma famille. C'est décidé, tu viendras passer les vacances chez nous.

L'accueil fut plutôt frais.

— J'espère, me dit tout bas ma sœur cadette, que tu renonceras à nous amener ton chimpanzé.

Les mois d'août et de septembre se passèrent, et il ne fut plus question de Riquet. Sa présence, je l'avais senti, aurait vivement contrarié ma mère et mes sœurs qui faisaient la pluie et le beau temps à la maison. Moi-même je n'avais osé lui écrire, ne pouvant tenir ma promesse.

Octobre vint et, le jour de la rentrée, au lieu de courir au-devant de mon ami, je cherchais à l'éviter. J'avais honte de mon ingratitude, de ma lâcheté. J'allais pâlir sous les reproches de son regard douloureux, méprisant peut-être ; je prévoyais son silence hautain... Tout à coup je l'aperçus montant les escaliers de la lingerie, succombant sous le faix de sa petite malle noire que son oncle, le curé, l'aidait à porter. Pas lourde, la malle de Riquet ; mais le vieux prêtre devait être asthmatique et, comme tous deux s'arrêtaient pour prendre haleine, il m'aperçut et... d'un brusque élan vint se jeter à mon cou. Bon ami ! il ne m'en voulait pas ; mais une tristesse lui était venue, une tristesse navrante qui ne l'empêchait pas de travailler, mais qui s'épandait en tout.

Il se sentait aller vers une jeunesse dépouillée à l'avance de tous les prestiges. Il entrevoyait les bornes de la sphère dans laquelle il lui serait permis de se mouvoir.

— Personne ne m'aimera, disait-il. Cependant se dévouer, souffrir pour ceux qui vous aiment, c'est la vie, cela. Mon bon oncle m'aime bien, lui ! Mais il est vieux, déjà malade. Il y a aussi toi : toi, tu es jeune, tu oublieras vite ton pauvre bossu... Oh ! ne dis pas non.

Et plus bas, plus triste, il ajoutait :

— Être aimé, connaître les joies d'un amour partagé, c'est l'irrésistible penchant de chacun parce que c'est le vœu de la nature. Ce penchant, nul ne le trompe ; nul n'entreprend de le refouler, de le vaincre, sans se vouer à un long supplice dont l'âge n'amortit pas la souffrance. Tel est mon sort, celui réservé à tout être difforme, celui justement en qui de longues et secrètes amertumes ont aiguisé le besoin d'affection et qu'un célibat forcé laisse en proie aux tortures de l'isolement.

— Allons, tais-toi, répliquai-je, ne suis-je pas ton ami ?

Son affection avait quelque chose de maladif. C'était comme une tendresse inassouvie dont le trop-plein débordait.

Deux années encore s'écoulèrent au cours desquelles notre amitié ne fit que grandir. Reçu bachelier, je préparais Saint-Cyr et mon ami venait de subir avec grand succès son examen de licencié ès lettres.

Notre vie s'orientait différemment et bifurquait ; nous allions nous séparer. Il me cachait sa tristesse, plaisantait même avec une verve inaccoutumée ; mais sa nervosité s'accentuait.

— Tu as vraiment tort, lui dis-je un jour assez sottement, de t'exagérer ta laideur dont tu me parles sans cesse, comme une petite-maîtresse qui veut entendre fleurette. Tu as un timbre de voix musical, un regard extraordinaire et des mains à rendre jaloux...

— Tais-toi, siffla-t-il rageusement, l'œil dur, la bouche serrée. Je suis bossu, et aurais-je dans ma bosse tout le génie d'Ésope, je n'en serais pas moins privé de la seule chose intéressante en ce monde : la Femme. Va, déclama-t-il, on pourra, sans crainte de voir le Minotaure installé au foyer familial, me con-

fier la cervelle en jachère des jeunes et nobles crétins en mal de baccalauréat. Monsieur peut dormir sans crainte, mon image inesthétique ne troublera point la tranquillité des nuits de Madame. Avec moi, la vertu des institutrices, miss ou fraülein, garantie, pourra être servie, cachetée, au palefrenier de la maison. Et si, exceptionnellement admis au salon des maîtres, il m'arrive d'avoir de l'esprit, alors j'obtiendrais je ne sais quel succès de bouffon... pas même, car le bouffon parlait haut et, du moins, distrayait quelque royal ennui ;... de pitre plutôt, car je ne serai jamais qu'une manière de « môssieu Clown » que l'on renverra pleurnicher aux cuisines avec la valetaille quand ses pirouettes plus ou moins spirituelles auront suffisamment désopilé la rate aristocratique de quelques désœuvrées belles ou laides, indifférentes d'ailleurs.

Mais toi ! toi ! ajoutait-il, la voix adoucie, devenue caressante, toi, tu as un grand nom, tu as grand air, tu es riche, tu es fort, tu es un charmeur. Jeune homme, homme mûr et beaucoup plus tard, toujours, tu seras aimé, adoré. Les femmes viendront toutes te donner leurs lèvres ; elles baiseront tes jolis yeux rieurs, ton front mat, là, près des tempes où boucle une mèche de cheveux bruns. Elles laisseront tomber sur toi cette pluie de douces et chères caresses qui rafraîchit l'âme. Les unes, frêles et pâles comme des lis, encloses en tes bras robustes, se presseront sur ta large poitrine avec la joie de penser que tu pourrais les y briser d'une étreinte ; d'autres viendront t'apporter la fraîcheur des fleurs d'églantiers ; d'autres, déjà mûres, toute la joie des roses... Je te l'ai dit, la vie pour toi s'offre comme un bouquet.

Mais de te savoir heureux et enchanté, je serai heureux moi-même, transposé en toi ! Je suis l'ami caché n'est-ce pas ? l'ami profond qui tressaillira d'aise à toutes tes allégresses. Quand je te verrai passer sur un grand cheval en tête de ton escadron, sabre au clair, dans la poussière d'une chevauchée ardente, je vivrai double... Et je vivrai triple lorsque, par un doux soir d'été, tu iras avec une femme chérie vers quelque discret ombrage. Toi, tu auras toujours tes jolis yeux rieurs ; elle, plus grave, pleine de toi, baissera ses longues paupières, comme pour mieux garder ton amour...

— Mon pauvre et bon Riquet, décidément l'été ne te vaut rien... tu parles comme un héros de mauvais roman, ce qui veut dire que tu es complètement fou...

Le mois de juillet touchait à sa fin : il faisait une chaleur torride, et, pour la dernière fois de l'année, on nous avait conduits à la baignade, près de Charenton.

Riquet ne se baignait point ; son pauvre corps difforme n'aurait pu supporter l'épreuve du costume. Mais, moi, j'étais un maître nageur. D'ailleurs, tu le sais, j'adore l'eau, j'y passerais des journées entières et je plongeais et replongeais avec délices.

Pendant une minute, quelquefois une minute et demie, je disparaissais ; puis je venais sur la berge prendre haleine et je plongeais encore. J'apercevais alors Riquet blême, le regard anxieux, fixé sur moi. Et je m'amusais presque de ses angoisses. C'est si bon de sentir quelqu'un qui veuille bien trembler pour vous. Ce jour-là, je fis mille prouesses.

Mais, comme je me disposais à gagner la rive en quelques brasses larges et vigoureuses, une crampe subite coupa net mon effort. Ce fut d'abord une contraction spasmodique et douloureuse des muscles de la jambe droite, puis de la jambe gauche ; le bras droit se prit à son tour... La souffrance devint si aiguë que je dus perdre connaissance... lorsque je revins à moi, j'aperçus, flottant entre deux eaux, Riquet tout habillé. Mon pauvre ami, qui ne savait pas nager, s'était résolûment jeté à mon secours... L'émotion galvanisa mes membres désengourdis ; d'un violent coup de jarret je fus près de lui, je le saisis par les aisselles et... nous étions sauvés.

— Ce bon Riquet à la Houppe, mon oncle, dut être à jamais dégoûté de la natation. Ce fut sans doute son dernier bain de rivière ?

— Non, mon petit. L'avant-dernier...

— Il s'est encore baigné ?...

— Oui... pour se noyer.

Mais en vérité, mon neveu, je ne sais quelle idée m'a pris de te conter cette histoire atrocement sentimentale : prends donc un cigare ; ces havanes sont délicieux. »

Henry Frichet.



LA VIE LITTÉRAIRE

La Peur de vivre, par Henry Bordeaux. — Les Mères sociales, par Camille Mauclair.

Henry Bordeaux : *La Peur de vivre*. Albert Fontemoing, éditeur. — Camille Mauclair : *Les Mères sociales*, roman contemporain, Ollendorff, éditeur.

Et, précisément, il s'agit de savoir si la jeune génération de romanciers — j'entends de ceux qui n'ont ni moins de trente ni plus de quarante ans — est réellement inférieure à celle qui la précède. On affirme d'une part qu'on ne peut plus rien attendre du roman, genre littéraire épuisé. Alors, est-ce qu'ils ne se livrent pas à une vaine tâche les écrivains ambitieux de montrer à l'heure actuelle de l'originalité

dans le roman et de faire éclater par le roman leur originalité?

D'autre part, les romanciers d'âge plus mûr se sont établis avec violence dans la gloire, et ils ne permettent pas qu'on les déloge d'une position où ils sont installés fort commodément. Il est entendu, par exemple, qu'un Bourget doit dominer tous les autres romanciers de sa génération et naturellement de la génération suivante. Il a tant de gloire qu'il n'en reste plus de disponible pour ses rivaux. Tous les autres s'effacent ou doivent s'effacer dans son ombre. C'est inutilement que les plus jeunes accompliraient d'héroïques efforts pour se hausser d'un seul coup dans la célébrité. Il faut qu'ils marquent le pas, et qu'ils n'obtiennent que grade par grade l'illustration... Concluons donc que les temps sont rudes aux romanciers. En vérité, il leur est malaisé de faire produire des fleurs ou si vous voulez des beautés nouvelles à un genre fatigué. Puis, le snobisme mondain, qui presque seul établit encore les suprématies de romanciers, n'élit qu'un tout petit nombre de ceux qui se proposent en foule à l'arbitraire de son choix. Les industriels des lettres aggravent encore la concurrence. Et voilà pourquoi il est peu enviable le destin des romanciers d'aujourd'hui...

Quelques-uns cependant se livrent à d'heureuses entreprises et font un usage assez avantageux de leur talent. L'un, côtoyant sans cesse la séduisante banalité, apparaît, en fin de compte, comme un esprit assez gracieusement original : c'est Henry Bordeaux. L'autre, par horreur de la banalité, se précipite dans l'étrange et risque de s'effondrer dans le bizarre, ne s'aperçoit pas que si le banal provient surtout de la timidité, il y a néanmoins la banalité de l'audace, laquelle est dangereuse aussi, — mais tout de même accomplit son voyage entre ces deux précipices et nous apparaît, en fin de compte, comme un esprit élégant et fort : c'est Camille Mauclair.

Et voici que tous deux se rencontrent, mais ils ont l'air de ne pas se connaître. Tous deux étudient avec gravité le rôle de la mère dans la vie familiale et son influence surtout sur la destinée des enfants. Ce n'est point un sujet médiocre. Tous ceux qui accompagnent avec quelque attention le développement littéraire de ces deux écrivains dignes d'estime, prévoient aisément de quelle manière différente ils envisageront l'un et l'autre un sujet identique. Henry Bordeaux élaborera un panégyrique aimable et attendrissant de la mère moderne puisant abondamment dans la foi religieuse et le sentiment du devoir la force indispensable pour consentir à tous les sacrifices; Camille Mauclair établira avec rigueur, avec vigueur, un réquisitoire ardent et un peu effrayant contre ces mères sociales qui toutes, toutes sacrifient consciemment ou inconsciemment leurs enfants à leur égoïsme effréné. Et comme il n'y a jamais plus de vérité dans un panégyrique que dans un réquisitoire, il advient que Henry Bordeaux et Camille Mauclair se trompent tous les deux et avec un talent égal; ils pensent représenter des mères caractéristiques, ce sont au contraire des types d'exception qu'ils combinent et qu'ils animent avec un soin scrupuleux. Leur erreur, au surplus, est profitable à leur œuvre : car l'erreur est, à l'accoutumée, plus passionnante que la vérité.

Quelques personnes bien informées prétendent que les journalistes écrivent souvent des chroniques sans aucun sujet. Il arrive plus souvent aux romanciers d'avoir trois ou quatre sujets pour le même roman. Et c'est d'aventure le sujet principal qu'ils négligent, et l'accessoire qu'ils traitent le mieux. Qu'est-ce que *la Peur de vivre ?* M. Henry Bordeaux veut nous démontrer, en des pages tout imprégnées d'une émotion agréable, que les jeunes filles de bonne famille elles-mêmes doivent avoir l'énergie de prendre des décisions, et se former une volonté, et agir *volontairement* et enfin ne pas abandonner à leurs mères le soin exclusif de vouloir, de décider, d'agir pour elles. C'est pour avoir méconnu ce principe que la blonde Alice Dulaurens devient aussi malheureuse que possible. Elle aime, au dedans de son cœur, un jeune capitaine, Marcel Guibert, qui est véritablement l'honneur de notre armée. Elle n'ose avouer son amour. Et madame sa mère la marie d'autorité avec un autre officier, aussi sot que bien né, et qui est seulement l'ornement de la villa des Fleurs à Aix-les-Bains. Et maintenant Alice pleure. Pauvre enfant, c'était pour sa mère !! Confesserai-je que ce n'est point cette aventure mélancolique et menue d'une petite jeune fille timide à l'excès qui donne au livre d'Henry Bordeaux sa beauté grave. Non, mais un autre sujet entraîna Henry Bordeaux qui avait trop de goût pour résister à cet entraînement.

Henry Bordeaux développe le caractère d'une mère admirable, Mme Guibert, qui accepte la vie avec toutes ses douleurs et assez stoïquement les supporte, et qui, d'un bout à l'autre du livre, se sacrifie à ses enfants. C'est une âme héroïque dans un milieu où les âmes héroïques sont rares : dans le milieu bourgeois. Et cet héroïsme est d'autant plus émouvant qu'il n'est pas entouré des agitations ordinaires dont s'accompagnent d'habitude tous les héroïsmes. C'est un héroïsme calme et noble, d'autant plus beau qu'il se replie davantage sur lui-même. Mme Guibert assure au livre d'Henry Bordeaux son unité, sa beauté.

Et Camille Mauclair lui-même pense condamner à jamais, par son âpre critique, les mères contempo-

raines. Et, certes plusieurs de ses portraits sont d'une effroyable vérité... Mais qui veut trop prouver ne prouve rien ! Et il se trouve justement qu'emportés par l'ardeur du romancier nous oublions les intentions du critique et que nous sommes attentifs surtout à ce drame sans événements qui rapproche peu à peu ces deux jeunes héros, Henriette et Germain, à ce drame qui sera de plus en plus le drame des esprits libérés des vieilles contraintes sociales. Henriette, artiste et philosophe, prétend vivre librement avec celui qu'elle aimera parce qu'elle se sentira unie intellectuellement et moralement à lui. Germain Bussière, écrivain et réformateur, a les mêmes desseins. Le hasard les pousse l'un vers l'autre, ainsi qu'il fallait s'y attendre. Ils s'installent ensemble et narguent la société. Et Germain, prolixe et pédant, expose la théorie : « Deux choses gênent aujourd'hui le jeune être humain qui s'éveille à la vie : les faux rêves et la fausse maternité. L'être humain ainsi gêné ne peut être délivré que par la femme, car la femme l'arrache à la mère, et elle l'arrache aussi aux rêves, à leurs inquiétudes, à leurs névroses, à leurs oppositions meurtrissantes avec la vie réelle. La femme, en forçant l'homme à la responsabilité, aux vérités pratiques, à l'effort, est l'ennemie bienfaisante des faux rêves. Elle met le pied sur les chimères du cerveau comme sur la tête de l'antique serpent : le couple, c'est l'élément social libéré, adulte, prêt à l'avenir : c'est l'individu complet. Mais ce qu'il faut avant tout réaliser, c'est la garantie de la pensée et de l'âme de la jeune fille et du jeune homme jusqu'au moment où l'amour et l'instinct de vivre leur font tuer l'hypocrisie qui obscurcit leur enfance. C'est préparer des mères, et pour cela entreprendre la lutte contre la société, la lutte ouverte contre ses préjugés moraux, dans l'éducation, dans l'enseignement, dans la famille. Tout revient toujours à la nécessité de cette lutte. » Nous n'en doutons pas. Mais ce qui fait l'attrait des *Mères sociales* c'est incontestablement le roman intellectuel et sentimental de Germain, d'Henriette. Chaque écrivain choisit son sujet. — Mais un autre s'impose à lui, malgré lui, qui bientôt domine tout et qui fait l'excellence du livre.

Mais voici sans doute qui marque l'époque où ils écrivent : Henry Bordeaux et Camille Mauclair sont enclins tous deux à composer des romans qui ne sont pas seulement des récits, mais encore des thèses. Les romanciers ne veulent plus conter : ils sont avides de prouver. Est-ce que le règne des conteurs est passé ? Ou bien est-ce que le nombre s'accroît des gens capables de réfléchir en lisant et de discuter en eux-mêmes les idées que l'écrivain leur soumet ? Est-ce que le roman devient donc une œuvre de propagande, et ainsi se perfectionne et se complète en se transformant ? Dira-t-on, au contraire, que les exigences seules de la vie littéraire conduisent à écrire des romans ces écrivains si nombreux qui ne sont point romanciers de tempérament, d'instinct, mais le deviennent peu à peu par une rude application ? Henry Bordeaux, Camille Mauclair ont moins d'imagination que d'esprit critique. Ils sont d'abord des critiques. L'un modéré, discret, prudent, et si raisonnable ; l'autre hardi, pénétrant, incertain en sa fougue intellectuelle, mais investigateur infatigable de toutes les idées : ni l'un ni l'autre négligeables...

Donc, ces critiques se jettent dans l'invention romanesque. Mais leur conception du monde ne les abandonne pas. Et on voit paraître chacun d'eux tel qu'il est, dans ses livres. Henry Bordeaux est conservateur, — non, « rallié » au modernisme, demeurant très ami de toutes les traditions. Camille Mauclair les proscrit toutes, il est révolutionnaire ; il est systématiquement épris de toutes les innovations et de toutes les rénovations. Et, tout de suite, les personnages qu'animent ces romanciers, trahissent ces critiques.

Henry Bordeaux propose à notre admiration de brillants officiers, explorateurs plus brillants encore qui se laissent séduire aux charmes attendus d'une héroïne blonde qui est très belle et très douce, ou d'une héroïne brune qui est très belle mais plus impérieuse, car il convient qu'une jeune fille brune soit de caractère plus ferme qu'une jeune fille blonde. Les personnages appartiendront tous à un monde très « distingué ». Ils seront un peu aristocrates, et encore qu'une raillerie légère sourie parmi les pages de *la Peur de vivre*, il est visible que Henry Bordeaux n'est pas complètement insensible à ces élégances superficielles que donne « la fortune » à tous ces gens de bonne compagnie. Êtres un peu conventionnels ! Situations un peu « convenues » ! L'explorateur Guibert retourne en Afrique par désespoir de ne pouvoir épouser celle qu'il aime, celle qu'il a aimée d'une façon d'ailleurs un peu subite et brusque. Et comme vous pouvez croire, il meurt en cette expédition nouvelle. On l'aurait parié... Mais passons.

En revanche, les héros de Camille Mauclair fuiront furieusement la banalité. S'ils sont, par hasard, des aristocrates, ils deviennent des fantoches et des caricatures. Quant à Mme Becquey, qui conduit le bataillon des *Mères sociales*, elle pousse jusqu'à la folie l'amour et le respect des convenances mondaines. Ou bien, les jeunes filles ont des hardiesses dès longtemps préméditées. Henriette n'a guère plus de seize ans lorsqu'elle décide d'aller vivre seule à Paris. Les héros inventés par Henry Bordeaux admireront les couchers de soleil ou l'élégance de la fête des Fleurs. Ceux de Camille Mauclair seront ravis

par l'art de Monet, de Pissarro, de Renoir, de Sisley, de Rodin, et ils ne dissimuleront pas qu'ils tiennent pour « vulgaires » tous ceux qui n'ont pas les mêmes prédilections esthétiques. Alice Dulaurens et Marcel Guibert se rencontrent à la bataille des Fleurs; Henriette Morat et Germain Bussère se rencontrent dans le vestibule de l'École de Pharmacie devant les décorations de Besnard : « Les arceaux de pierre versaient une ombre pâle; il n'y avait personne. Et Henriette se révolta de voir, sur les petits panneaux placés à hauteur d'appui, les dessins grossiers et les inscriptions obscènes qu'y avaient tracés d'incompréhensifs élèves pharmaciens, lorsque tout à coup elle aperçut un grand jeune homme qui s'appliquait, penché sur la muraille, à effacer avec son mouchoir les crayonnages qui déshonoraient une petite femme préhistorique, nue au bord d'un lac, au bord opposé duquel un troupeau de mammouths venait boire... » Certes, Henry Bordeaux, tôt ou tard, pourra conduire, car il est artiste, ses héros vers les tableaux de Besnard; mais ce ne sera jamais vers ceux de l'École de Pharmacie !...

Et quel style! Henry Bordeaux écrit avec une application merveilleuse. Et ses phrases sont d'une pureté presque choquante. Henry Bordeaux écrit trop bien! Il a l'impudeur de l'élégance. Oui, quelle élégance et quelle délicatesse! Et de l'harmonie, une harmonie implacable, effrénée! Et de l'azur et du rose! Henry Bordeaux voit du rose partout; il en met à toutes les pages! « Leurs arêtes rocheuses demeuraient teintes d'un rose éblouissant, tandis que flottait sur leur base et sur leur flanc, comme une délicate écharpe, cette gaze bleuâtre qui est l'indice des beaux jours!... »

« ... Du vêtement elle vint au visage, dont les traits étaient fins et purs et qu'un teint sans défaut recouvrait d'un rose léger. »

« ... Et la plaine s'élargissait dans une brume bleue et rose qui se répandait sur les choses comme une pluie de fleurs et confondait les lignes et les distances. »

« ... Le soir qui descendait teignait de lilas et de rose le ciel délicat. »

« ... Déjà les lueurs roses du ciel qui apparaissaient entre les colonnes droites des vieux arbres présageaient la fin du jour. » Etc., etc.

Tout cela est trop joli. Henry Bordeaux, épris d'élégance littéraire, n'évite pas assez la fadeur. Ce n'est pas la fadeur qu'on reprochera jamais à Camille Mauclair! Il y a dans son style de la rhétorique de critique d'art exubérant et de sociologue impénitent, et aussi des affectations qui m'étonnent : « A des gants blancs brillèrent des casquettes levées. » « Louis de Borelles portant belle et éclatante la fine blondeur de ses trente ans. » Et comment Camille Mauclair ose-t-il écrire, lui : « Louis de Borelles dardant sur elle un dédaigneux éclair de monocle... » O Camille Mauclair!

Petites taches, ici ou là! Mais presque partout de la force, de la fougue, une éloquence entraînante!

Bref, il faut lire *la Peur de vivre* et *les Mères sociales* en opposant l'un à l'autre ces deux livres, dont l'un est raffiné et l'autre puissant. Je voudrais surtout que Camille Mauclair lût *la Peur de vivre :* il veillerait davantage à ne point trop nous ahurir par ses doctrines, qui sont au fond très raisonnables, mais le paraissent moins qu'elles ne le sont. Je voudrais qu'Henry Bordeaux lût *les Mères sociales* : il les comprendrait, les admirerait autant que personne, et j'aurais moins peur qu'il ne devînt comme le Bourget des jeunes filles...

Mais voilà vraiment deux écrivains excellents. Ils peuvent se perfectionner l'un par l'autre. Et je souhaite seulement que Camille Mauclair écrive des romans que puisse lire Paule Guibert; et que Henry Bordeaux écrive des romans qu'Henriette Morat ne rejette pas avec dédain.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Le Sacrifice de Jean Borel*, par Jeanne France et Achille Magnier, éditions de *France heureuse*. — *Le Fils de M. Fournier*, par Joseph L'Hôpital; Plon, éditeur. — *La Liaison fâcheuse*, roman, par Pierre de Querlon; *Mercure de France*. — *L'Américanisation du monde*, par W. J. Stead; Juven, éditeur. — *Victor Hugo jugé par son siècle*, par Tristan Legay; éditions de *la Plume*. — *De vous à moi. Feuilles mortes*, par A. Barratin; Lemerre, éditeur. — J.-H. Neumann, *Essai de psychologie religieuse*, par Georges Grappe, préface de Paul Bourget; P. Béduchaud éditeur. — *La Vraie Croix perdue et retrouvée*, par Louis de Combes; éditions de *l'Art et l'Autel*. — *Le duc de Broglie, 1821-1901*, par Gustave Fagniez; Perrin, éditeur. — *Marinette*, par Jean Charlette; Perrin, éditeur. — *L'Imposteur*, par Léonard Merrick, roman traduit par T. de Wyzewa; Perrin, éditeur. — *Ombre et Clarté*, par Félix George; Ollendorf, éditeur. — *Jion Blackwood jockey*, par Valentin Mandelstamm; Juven, éditeur. — *Le Pervers sentimental*, par Alfred Poizat; Lemerre, éditeur. — *Hippolyta*, par Paul Mariéton; Lemerre, éditeur. — *Lettres inédites de Mme de Genlis à son fils adoptif Casimir Bœcker*, publiées avec une introduction par Henry Lapauze; Plon, éditeur. — *Étude sur le théâtre de Marie-Joseph Chénier*, par A. Liéby, docteur ès lettres; Lecène et Oudin, éditeurs. — *Madame Lambelle*, par Gustave Toudouze; Ollendorff, éditeur. — *Les Amours d'un Interne*, par Jules Claretie, dessins de Geo Dupuis; Ollendorff, éditeur. — *La Cité future*, par Ernest Tarbouriech, essai d'une utopie scientifique; Stock, éditeur.

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE[1]

Le Divan de la rue Le Peletier.

Plus tard, en effet, au lendemain du *Roi s'amuse*, s'escrimant dans l'*Artiste* d'abord, puis dans la *Revue des Deux Mondes*, il ne gardait aucune mesure. On le vit alors se jeter sur le grand poète avec des fureurs de cannibale avant le festin. Pour avoir une idée de ces emportements, il faut lire un grand morceau, sous ce titre : *Les Royautés littéraires*. Vous devinez bien qu'à son gré la République des lettres ne doit pas admettre un roi. Notez que cette diatribe venait après la *Camaraderie* d'H. de Latouche, une satire du même genre. Ainsi visé, Olympio entrait, de son côté, dans des colères sacrées. Tout dieu qu'il était, il avait l'épiderme sensible et il souffrait de ces attaques. Ce fut alors qu'il descendit jusqu'à forger en manière de flèche empennée une première riposte. Ceux qui lisent les *Chants du Crépuscule* connaissent cette petite bulle romantique qui commence par ce vers :

Jeune-homme, ce méchant fait une lâche guerre.

Des vers, même de celui qui les faisait si bien, des épithètes brûlantes, une allusion propre à immortaliser ses colères, ce disciple de Diogène en riait. Cent autres eussent gémi. Lui, il dressait le front comme le jeune David quand il allait au-devant de Goliath. Mais reprenons la suite de notre Étude.

Ce n'est ni aimable ni facile de faire le métier de juge. Celui qui pratique cette fonction y perd toujours la gaîté et souvent le sommeil. Il prend aux yeux d'autrui une figure sévère, immanquablement haïssable. Dante, guidé par le plus doux des poètes, descend un à un les cercles de l'enfer, et, en certain endroit, il ne peut se défendre de frémir à l'aspect d'un être à forme humaine, d'un monstre couché sur sa queue qui fait sept tours. Ce monstre, c'est Minos le juge des juges. Gustave Planche a été un autre monstre infernal pour tous ceux qui ont eu la témérité d'écrire. Il leur a appliqué la colère, l'ironie et l'anathème. Il a poursuivi de ses sévérités les petits et les grands. L'École romantique surtout a été par lui jetée sur une table de dissection comme si elle n'eût été composée que des petits-fils du satyre Marsyas et tous ont été écorchés vifs, malgré leurs cris. Pour comble de sacrilège, j'y reviens, le critique n'a pas respecté le saint des saints; il s'est attaqué même à un dieu, même à Celui dont on ne prononçait le nom qu'avec tous les signes d'une vénération sacrée. — « Savez-vous, disaient les dévots, savez-vous ce qui arrive? Le Maître a renoncé à le lire. Étant à bon droit offensé dans la majesté de son génie, il n'abaissera plus les yeux sur cette prose impie. Non, il ne s'exposera pas au retour d'une émotion inattendue et qui a été suivie d'indigestions mélancoliques. » Mais en guise de réciproque, que de vers indignés ils lui ont jetés à la tête! Pendant vingt ans, l'École l'a comparé à ce qu'il y a de plus abject et de plus affreux dans le monde, au crapaud, à l'eunuque, à la vipère, au bourreau, à l'assassin des grandes routes, à la mouche charbonneuse, le tout dans des livres, dans des satires et parfois à l'aide de la caricature. Quelques autres, moins violents, mais plus machiavéliques, ont cherché à le faire taire, soit par des offres qui l'eussent compromis, soit par des prières d'amis. Mais c'était peine perdue. Il ne s'est pas plus ému des coups que des caresses.

A ce sujet, la chronique d'alors a raconté un fait, fort curieux, que je demande la permission de coudre à ces esquisses.

Un jour, voilà longtemps, car c'était pendant le règne du roi-citoyen, un grand seigneur, un marquis fort riche, qui avait la faiblesse de se faire imprimer, fit un livre et le publia. S'imaginant ensuite qu'il lui serait facile d'obtenir un compte rendu de ce dépenaillé en imitant le dieu qui s'est changé en pluie d'or pour pénétrer dans une tour, il alla, son œuvre sous le bras, à la recherche du cynique. L'homme a toujours eu le goût de la crasse. En ce temps-là, peut-être par esprit d'indépendance, peut-être par insouciance de penseur, peut-être pour n'être pas atteint par la sollicitation des gens du monde, il avait pris pour domicile une chétive maison noire et abjecte, sise au fond d'un faubourg. Il habitait là une chambre presque nue, un nid d'orfraie. Cependant le gentilhomme, à force de patience et de pourboires, était parvenu à le dépister. Pour arriver au but, il n'hésita pas à monter un escalier moisi, branlant, qui devait dater du moyen âge, et frappa trois coups à une porte à loquet. « Entrez! » dit une voix. Ce fut, on le pense bien, le jeu d'une double surprise. L'Aristarque, en chemise peu blanche, était encore au lit. Il venait de se dresser sur son séant, ouvrant des yeux étonnés à l'aspect du brillant visiteur, tandis que cet autre ne revenait pas de ce spectacle inattendu : un des princes de la critique, une gloire du jour, couché sur un amas de draps sordides. Naturellement il commença par s'excuser de la liberté qu'il prenait; il présenta ensuite l'in-octavo, ajoutant qu'il priait simplement le célèbre éplucheur de vouloir bien se donner la peine de parcourir l'ouvrage à ses heures de loisir et d'en dire son avis, s'il le jugeait convenable. Jusque-là tout allait bien; tout était conforme aux usages. —

(1) Voir la *Revue Bleue* des 12 et 19 juillet.

« C'est bien, monsieur le marquis, répondit le dormeur, en ramenant sur lui sa couverture ; c'est bon, veuillez laisser là votre livre. J'en prendrai connaissance. » Et c'était tout. On comprend, qu'au milieu d'une telle mise en scène et dans de telles circonstances, le feu de la conversation, si mal et si peu attisé, ne devait guère projeter plus de flamme. Notre grand seigneur déposa donc le volume sur la cheminée et, avec réserve, un autre objet à côté; après quoi, il salua, s'excusa de nouveau et reprit le chemin de la porte. A la bonne heure, mais notre gaillard ressentait quelque inquiétude. « Qu'a-t-il donc mis auprès du livre ? » se demandait-il. D'un brusque mouvement il sauta au bas du lit, courut à la cheminée et il y trouva un billet de banque, un billet de 1 000 francs. Au même instant, le rouge de la colère lui monta au front. Se jeter tout nu sur le palier, ce fut l'affaire d'une seconde. « Monsieur le marquis ! monsieur le marquis ! Veuillez remonter, s'il vous plaît, et sans retard, je vous prie. » Et, au bout d'une demi-minute, quand le beau monsieur reparut à côté de lui : « Monsieur le marquis, vous avez oublié chez moi quelque chose. » En parlant ainsi il tenait du bout des doigts le billet, qu'il secouait comme une quittance. « Tenez, Monsieur, reprenez ce bout de papier, s'il vous plaît. Ça peut avoir du prix pour les gens comme vous ; ça ne vaut pas un liard pour les gens comme moi. Reprenez donc ! » Puis, à voix plus basse : « Reprenez ça et n'y revenez plus. » Ces mots achevés, il lui ferma brusquement la porte au nez et se remit au lit.

Voilà l'édifiante histoire qu'on m'a rapportée. On en a conté deux ou trois autres de même forme. Ne pas se laisser corrompre par un grand seigneur, c'était bien, mais les amis le chapitraient sur sa mise qu'ils souhaitaient plus acceptable. Ils y ont perdu leur latin. Quant aux collaborateurs habituels de l'illustre Revue, gens de haut lieu, toujours tirés à quatre épingles, ils enveloppaient le directeur en lui demandant de mettre ce réfractaire de la mode à la raison : « Vous voyez bien qu'il nous dépare ; vous voyez bien que le public va nous confondre avec lui. Pourquoi ne pas l'obliger à rejeter ses loques ? — Pourquoi, mes beaux messieurs, pourquoi ? Mais c'est bien simple. S'il se rangeait, s'il était bien mis, s'il avait dans sa poche un écu de cent sous, il ne consentirait plus à écrire une seule ligne pour la *Revue.* »

Cela se passait en 1833, c'est-à-dire à l'époque où commençait à se révéler le génie de George Sand. Rayonnante d'éclat, ainsi que nous la représente le beau portrait du graveur Calamatta, l'androgyne de Nohant s'habillait quelquefois en femme pour aller en ville, chez les libraires ou au théâtre. En ce cas, il lui fallait s'appuyer sur le bras d'un homme qui lui servît de porte-respect. Ainsi que nous l'apprend l'*Histoire de ma vie*, ce fut Gustave Planche qui se fit sinon son sigisbée, suivant le sens que les Italiens attachent à ce mot, du moins son cavalier servant. De là est venue la pensée que l'illustre femme aurait voulu voir en lui le type de ce Trenmor qui produit un si curieux effet dans *Lélia*, mais je suis porté à croire que ce n'est là qu'une supposition sans fondement. Au temps dont il s'agit, Byron était encore fort à la mode chez nous ; George Sand venait de lire *Manfred*, *Caïn* et les autres poèmes de ce genre et c'était dans cette littérature roulant sur les grands maudits qu'elle avait puisé l'idée d'un forçat, racheté par le repentir.

De ce même homme qui, comme Fontenelle, paraissait avoir de la froide cervelle à la place du cœur, on a voulu faire un personnage de roman, mais c'est ce que n'ont permis ni la raison ni le destin. Un jour, vers 1840, un héritage d'une vingtaine de mille francs lui tombant pour ainsi dire du ciel, envahissait tout à coup ce descendant de Ménippe. Jamais il ne s'était vu à pareille fête. Que faire de tant d'argent ? Pour la première fois cette chenille se changea quelque peu en papillon. Jetant là sa plume, il se fit estampiller un passeport de touriste, enjoliva légèrement son costume et s'en alla faire un tour en Italie. Les journaux racontèrent qu'on l'avait aperçu tour à tour à Gênes, à Rome, à Florence, à Venise et à Naples. Bien entendu, admirateur de l'antiquité comme il l'était, il évoquait à chaque pas les grandes ombres du passé. Mais cela ne faisait pas le compte du reportage et de ses marchands de *canards*. Les nouvellistes d'alors, pour émoustiller la curiosité de Paris, se firent écrire de la Vallombreuse qu'ayant reçu, un soir, l'hospitalité dans un couvent de camaldules, il avait été touché par la grâce, s'était converti sur l'heure et ne vivait plus désormais que sous le froc. On ne tarda pas à voir que ce n'était qu'une amère plaisanterie du genre de celles que la presse à racontars s'amuse à répandre pour amuser les oisifs. A très peu de jours de là, revenant de son pèlerinage, il donna un éclatant démenti à cette ridicule invention en se montrant, en chapeau neuf et la canne à la main, sur le boulevard des Italiens. Pour le coup, les journaux furent unanimes à constater le fait et plusieurs d'entre eux à annoncer son retour comme un réconfort pour la cause des lettres.

Il reparut donc et, l'héritage des vingt mille francs étant épuisé, il lui fallut revenir au travail pour vivre. « Allons, je reprends mon collier de misère », disait-il aux amis. Le lendemain, on le vit revenir à la *Revue des Deux Mondes*, heureuse de le retrouver. S'il avait pu rapporter d'au delà des monts l'acerbité de Quintilien et un peu de la colère de Juvénal ! Le

fait est qu'il s'était légèrement rajeuni, et la preuve, c'est que, de temps en temps, en dehors de sa tâche habituelle, il faisait des incursions au *Journal des Débats*, dans la zone des Variétés littéraires, mais, en même temps, les épigrammes et la rancune des Néo-Romantiques grêlaient plus que jamais sur lui. Cela, du reste, partait de haut. Victor Hugo, personne ne l'ignore, a toujours pris grand plaisir à désarticuler les mots de notre langue, à les tronçonner, à les analyser et, en fin de compte, à leur faire rendre un sens bizarre ou grotesque, d'où il tirait ensuite un indice de la fatalité. Exemple : dans *Notre-Dame de Paris,* quand il montre Coctier, le médecin de Louis XI, achetant, rue Saint-André-des-Arts, une maison qu'il appelle : *L'abri-coctier*. Il serait facile d'en rappeler vingt autres. Or, ne sachant pas oublier les verts reproches du critique, le demi-dieu de la Place Royale chercha une espèce de revanche dans son jeu favori. — « Qu'est-ce que c'est que ça, Planche? Eh! dame, l'homme est long, plat et raboteux comme son nom. » — Ce fut ce qu'il dit à sa cour. Tout aussitôt le mot courut les journaux, les boulevards et les théâtres. A la même date, un des disciples, nécessairement très zélé, sous-entendez plus insultant que le maître, imprimait dans un pamphlet ce coq-à-l'âne dans lequel il n'y avait rien de vrai. « — Un de ces soirs, en rentrant chez lui, dans sa turne, le gros critique s'étant trouvé sur le chemin d'un écrivain d'élite sur lequel il a, jadis, vomi de sa bave, ce dernier lui a donné une belle volée de bois vert : c'est, d'ailleurs, la première fois que ses habits auront été battus. »

Remarquons, en passant, qu'il n'y a rien de neuf en ce mot, car il date du règne de Louis XV.

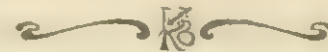
En 1857, usé par l'âge, élimé par trente ans d'un dur labeur, ennuyé de voir le luxe des habits nous envahir, Gustave Planche mourut au faubourg Saint-Denis, dans une sorte d'hôpital (la maison Dubois). La presse, qui n'était plus aux choses graves, lui fit, à grand'peine, l'aumône d'une nécrologie de dix lignes. Est-ce que l'Empire, une ère de sybaritisme, pouvait s'intéresser à ce frère fouetteur de la mauvaise littérature et des arts en décadence? Ses obsèques ont été des plus simples. J'y ai assisté avec Arsène Houssaye et Xavier Aubryet. Après une halte de quelques minutes à la chapelle de l'hospice, le corps a été conduit au Père-La Chaise par le corbillard des pauvres. Autour du convoi, on ne voyait ni famille désolée, ni délégués d'une corporation fraternelle, ni couronnes, ni fleurs.

Au cimetière, nous n'eûmes à rencontrer qu'un petit nombre d'amis et d'anciens lecteurs, cinquante ou soixante, tout au plus. Jules Janin s'y fit apporter. Quoiqu'il fût déjà fortement travaillé par la goutte, il y venait à petits pas, appuyé sur une canne de jonc. Au moment où le fossoyeur se préparait à jeter la dernière pelletée de terre sur le cercueil, voyant qu'aucun orateur ne sortait de la foule pour prononcer le discours d'usage, il se décida, sur nos prières, à dire quelques paroles d'adieu à son confrère. Il fit donc les frais d'un petit bout d'oraison funèbre, mais il n'avait pas plutôt fini sa courte allocution qu'il se révéla une scène bien inattendue, mais d'une tournure assez touchante. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, un personnage peu porté à l'élégie, n'avait pu se soustraire au devoir de rendre les derniers honneurs à celui qui lui avait fourni tant de pages remarquables. Toutefois la circonstance lui imposait une certaine gêne. Il se tenait parmi nous, la tête nue; mais comme l'auteur de *Barnave* et lui, brouillés depuis de longues années, ne s'étaient pas salués ni, à plus forte raison, rien dit, la bisbille persistait. Cependant leurs yeux s'étant tout à coup rencontrés sur cette fosse au fond de laquelle allait disparaître pour toujours un des leurs, un oiseau de leur plumage, une soudaine émotion les gagna et il ne leur fut pas permis de garder plus longtemps la rigueur de leur sang-froid. D'un mouvement spontané, ils se rapprochèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Une réconciliation sincère venait de s'accomplir. Après cette accolade des deux vieillards, on se sépara pour s'en aller chacun chez soi.

Depuis ce jour-là, il s'est écoulé près d'un demi-siècle. N'ayant été écartées par aucune main pieuse, l'ortie, la ronce et la bardane, qui croissent autour de la pierre tombale, l'ont enveloppée en entier et ce bloc de verdure dérobe à l'œil du passant le nom jadis si célèbre qui est gravé sur ses bords. Qui connaît aujourd'hui Gustave Planche? Qu'est-ce que ce nom? Les générations nouvelles ne le comprendraient pas plus que celui d'un Rhamsès de la XVIIe dynastie. Ainsi s'éteignent en une minute les fugitives grandeurs de ce monde.

PHILIBERT AUDEBRAND.

(*A suivre.*)



AUTOUR DU TRONE D'ANGLETERRE

La longue maladie du roi Édouard VII ayant un moment fait croire ouverte la succession au trône d'Angleterre, a partout attiré l'attention sur le prince appelé à s'y asseoir.

Figure demeurée jusqu'ici dans une discrète pénombre, le nouveau prince de Galles ignore la célébrité quelque peu bruyante de son prédécesseur. Le futur George V ne fut pas, il est vrai, dès le jeune âge, héritier de la couronne des Brunswick. Il avait

dépassé vingt ans lorsque la mort de son frère aîné, Albert, duc de Clarence et Avondale, lui en assura le port.

George d'York est, avant tout, un Anglais. Mieux que dix pages d'histoire, l'anecdote suivante montre le développement chez lui du sens pratique.

A l'École navale, le jeune prince, la main large ouverte, trouvait insuffisante la somme qui lui était allouée pour ses menus plaisirs. La reine Victoria recevait souvent de son petit-fils des demandes de subsides. Aux environs de la seizième année, George redoubla ses dépenses, si bien que l'aïeule n'eut plus ni paix ni trêve.

Le jour vint où Victoria se fâcha. George reçut une lettre contenant, non pas des *banknotes*, mais de légitimes reproches accompagnés de conseils judicieux.

« Chère bonne grand'mère et respectée souveraine, répondit le petit-fils, je vous remercie de votre lettre, grâce à laquelle j'ai pu acquitter mes dettes. Tout ce qui vient de vous a une valeur incomparable. J'ai vendu vingt livres sterling l'autographe de la reine d'Angleterre. »

On pourrait croire que l'aïeule jugea la plaisanterie déplacée. Loin de là. Victoria rit de bon cœur, et, résumant sa pensée dans une parole profonde : « George, dit-elle, est un véritable Anglais. »

Le prince avait affirmé ses origines de bonne heure. En robe blanche et en chaussons de laine, jouant à côté de sa nurse sous les ombrages de Sandringham, il avisa un jour l'enfant d'un valet d'écurie qui traversait le parc. Les deux bambins eurent bientôt fait de se rejoindre, et se regardèrent l'un avec curiosité, l'autre avec envie.

Le fils du palefrenier mordait à belles dents un plum-cake ; le prince avait les mâchoires inoccupées. Sans une minute d'hésitation, George ôta la friandise de la bouche du vassal. Devant la moue que se permit le spolié, la gouvernante du prince s'interposa et fit remarquer à son pupille l'inconvenance de ce procédé.

Impassible, George releva le front : « Donnez-lui un penny.

— Vous avez de l'argent dans votre poche, répliqua la gouvernante.

Cette fois, le coupable serra sa ceinture de ses deux petites mains.

— Moi, fit-il, je mange. C'est vous qui payez, Betzy !

Le prince de Galles avait une préférence marquée pour ce fils cadet. Dans les tendances du caractère, le besoin de se dépenser en dépensant beaucoup, le père voyait revivre chacune des phases de son enfance, puis de sa jeunesse.

Joufflu, solidement campé jusqu'à l'adolescence, le prince George s'étiola avec les années ; en perdant les pivoines de ses joues, il perdit l'apparence du solide marin anglais qu'on se plaisait à reconnaître en lui. C'était alors l'époque des vrais succès ; le prince triomphait au foot-ball, au tennis, au canotage. C'était l'époque de la bonne camaraderie avec les matelots de la flotte à Chatham, à Portsmouth. Alors, dans les milieux populaires, George d'York s'appelait Georgy, et Albert de Clarence Col-de-Zinc ! Les commerçants de la Cité reprochaient à l'aîné des deux frères un abord un peu hautain, que le duc de Clarence devait peut-être autant à sa beauté extrêmement aristocratique qu'à ses goûts particuliers.

* *

Le prince George grandit sur le pont des cuirassés. C'est au grade de grand amiral, non de roi, que le portaient ses rêves d'adolescent : la mer fut sa première passion. Aussi, sans amertume, il entreprit l'an passé un long voyage à travers les colonies anglaises des deux mondes auxquelles le nouveau monarque sentait nécessaire de donner cette preuve d'affection, afin de resserrer les liens que la mort de la reine Victoria avait, de-ci, de-là, quelque peu relâchés.

Le prince George présida officiellement, sinon allégrement, à l'ouverture du parlement fédéral de l'Australie.

Sa présence sanctionna l'acte d'émancipation de cette fille géante de la vieille Angleterre qui, depuis longtemps majeure, éprouvait le besoin de marcher sans lisières.

Le prince de Galles, encore duc d'York, apparut à ses sujets des lointaines colonies sous l'uniforme d'officier de marine. Je le rencontrai au mois d'août 1901 à l'île Maurice dont le souvenir de *Paul et Virginie* parfumera toujours les champs de cannes à sucre et les bois de cocotiers.

Lorsque Son Altesse prit pied sur le sol de l'ancienne Ile de France, je remarquai des traces de fatigue sur son visage qu'abritait imparfaitement le bicorne emplumé d'amiral britannique. Le duc relevait de maladie et souffrait des dents, affection qui influe tristement sur le physique. En dépit de ces circonstances défavorables, je pus constater une réelle ressemblance entre le duc d'York et Sa Majesté Nicolas II, ressemblance que des liens de parenté très proche suffisent à expliquer et qu'il serait peut-être inopportun d'attribuer à des causes morales.

Une pensée me vint tandis que sur la rade de turquoise du Port-Louis je distinguais la carène claire de l'*Ophir*, toute blanche à travers l'ardente lumière qui tombait du ciel des tropiques. Vision rapide sitôt évanouie, il me sembla voir, tout contre le vaisseau princier, apparaître la forme grêle d'un bâtiment de

course, vieux celui-là d'un long siècle... Derrière le sillage du roi des corsaires, suivait le sillage des prises ramenées à l'Ile de France et que, sur toute la surface de l'océan Indien, Robert Surcouf avait glanées parmi les meilleurs des navires de la Compagnie des Indes anglaises.

On se souviendra longtemps à Maurice des magnificences déployées à l'occasion de la visite princière, et du mauvais vouloir des autorités locales, jalouses de soustraire les illustres visiteurs au contact d'une population que rendait manifestement suspecte le sang français coulant à flots dans ses veines. Mais les digues qui arrêteraient l'océan sont impuissantes devant la marée montante de la curiosité. On voulait voir, on a vu.

On a même vu une chasse au cerf appelée à rester célèbre dans les annales de la colonie. Une chasse princière nécessite partout quelque préparation.

Un superbe « dix cors » fut, pendant plusieurs jours, initié aux usages protocolaires. On lui apprit à s'avancer majestueusement au-devant d'un piqueur personnifiant l'Altesse.

Par malheur, le moment venu, la bête déloyale préféra ne pas se faire tuer. Voyant l'arme hésiter entre les mains ducales, le cerf, d'un bond formidable, franchit le cercle des chasseurs et disparut dans la forêt.

« C'est la première fois que je vois d'aussi près un cerf aussi beau », expliqua l'Altesse déconfite. Aucun des assistants ne sourit. Eux, du moins, n'ignoraient rien du protocole.

* * *

Au retour du prince à Londres, dans un banquet donné au Guild-hall, le lord-maire n'hésita point à comparer ce voyage aux expéditions les plus fameuses des temps anciens.

Jason et sa Toison d'Or, Christophe Colomb et les deux Amériques pâlissaient devant la circumnavigation de l'*Ophir*.

Le magistrat de la Cité apprit encore à ses auditeurs que la duchesse d'York, qui avait accompagné son mari, était la première princesse anglaise ayant franchi l'équateur.

La future souveraine mérite, à d'autres titres, de retenir l'attention : un parfum de roman l'enveloppe.

May, princesse de Teck fut « la fiancée de la Reine » et risqua fort de n'être que cela.

Pendant les fêtes du Jubilé de 1887, noces d'or de Victoria avec le sceptre des Trois Royaumes, les dames d'atour dépouillaient un soir leur souveraine des ornements et des attributs qu'elle avait portés durant les cérémonies. Alors adolescente, May, fille de la duchesse de Teck qu'une affection quasi-fraternelle liait à Victoria, se trouvait dans la chambre royale. La petite se parant des bracelets et des colliers, jouait à la dame, saluait son image que lui renvoyaient les hautes glaces du palais de Buckingham. Seuls, le grand cordon de la Jarretière et la couronne demeuraient inviolés sur les coussins de velours.

Victoria souriante appela l'enfant et, posant sur ce jeune front l'emblème de la puissance : « Petite May, dit-elle, je te fiance aujourd'hui au trône d'Angleterre. »

Le projet de la vieille souveraine rencontra une sérieuse opposition. Le fils aîné du prince de Galles, Albert de Clarence dont nous parlions tout à l'heure, tenait de sa mère Alexandra de Danemark, en outre des dons physiques, une nature romanesque. Il s'était fiancé selon son cœur à Hélène d'Orléans, l'une des filles du comte de Paris. Un refus respectueux fut la réponse du prince.

Les amours royales sont rarement couronnées de succès. Hélène d'Orléans était catholique. La constitution triompha là où avait échoué la volonté de l'aïeule et de la reine.

A la suite de démarches aussi infructueuses que discrètes auprès du Saint-Siège, les jeunes gens durent se séparer. Albert déçu dans ses plus chères espérances accepta celle que lui destinait la reine, retardant pourtant chaque jour l'heure d'accomplir son sacrifice.

La mort l'en affranchit. En 1892, le prince atteint d'une fièvre maligne expira avec le nom d'Hélène sur les lèvres.

George d'York se trouva, de ce fait, hériter tout ensemble de la couronne d'Angleterre et de la princesse de Teck.

Victoria ne promettait pas sa succession à brève échéance, mais le mariage, elle l'imposait.

Quelque fée méchante avait-elle présidé à la naissance de May et prédit à celle-ci qu'elle n'arriverait au but rêvé qu'à travers de nombreux obstacles ?

La chronique de l'époque affirmait que George, se jugeant non moins libre qu'un simple *midshipman* de disposer de son cœur et de sa main, avait offert l'un et l'autre à la fille d'un pasteur presbytérien et que ce mariage morganatique lui assurait le bonheur.

Quelle part avait à tout ceci la vérité ?

Quoi qu'il en soit, le deuil écoulé, le duc épousa la princesse.

Vécurent-ils fort heureux ? L'avenir le dira.

En attendant, je vous affirme qu'ils ont déjà beaucoup d'enfants.

J. BAISSAC.

Paris. — Typ. [illegible] 19, rue des Saints-Pères. — 12112. *Le [illegible] Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 5. 4e Série. — Tome XVIII. 2 AOUT 1902.

ESSAI SUR
L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX
par la méthode expérimentale.

Les poètes chantent volontiers les yeux des bêtes; ils les comparent à toutes les pierres magnifiques. Ce sont, en effet, de prodigieuses pierres vivantes, mais leurs mille reflets changeants troublent le philosophe encore plus qu'ils ne le charment. N'est-ce pas derrière leur mince cloison de verre, rendue chatoyante par l'iris, qu'est enfoui, dans l'ombre de la chambre optique, le mystère de la pensée naissante? Si les phénomènes de la nature s'enchaînent avec harmonie, — comme notre raison le veut de toute sa puissance, — c'est au fond de l'âme des bêtes qu'il faut chercher l'origine de la pensée humaine. Selon certains philosophes, les lois de l'évolution constituent la règle de la nature; on peut dire aussi, et cela est plus consolant, que ce sont les voies de Dieu...

La clé d'une énigme est dans les yeux de l'animal: à défaut de paroles, notre frère inférieur *nous regarde;* il le fait, parfois, avec une expression profonde et nous laisse rêvant au bord de l'abîme. Évidemment le problème est des plus compliqués; mais il faut avouer que, pendant bien longtemps, la science n'a presque rien tenté pour le résoudre. La psychologie animale est restée dans l'enfance parce qu'elle n'a usé, jusqu'à ces derniers temps, que dans une très petite mesure de ce merveilleux outil auquel sont dus tant de progrès scientifiques: l'expérimentation. J. Romanes a vu le mal, sans d'ailleurs indiquer le remède: « Nul ne peut déplorer plus que moi, écrivait-il dans son livre très remarquable au point de vue de la philosophie pure, que la plus intéressante des régions où peut s'exercer la recherche scientifique se trouve être celle dans laquelle l'expérimentation et la vérification de l'induction sont le moins applicables. » Les regrets de J. Romanes semblaient parfaitement justifiés au moment où il les exprimait. En dehors de l'affreuse vivisection, qui n'a rien prouvé, on n'avait observé expérimentalement que de petits animaux et spécialement des insectes, comme les fourmis et les abeilles, parce qu'il est assez facile de les suivre et d'assister à leur vie sociale; mais les animaux supérieurs, les grands mammifères, dont la psychologie serait la plus intéressante à connaître, avaient échappé à l'étude expérimentale: on ne savait, à vrai dire, comment les y soumettre...

Devait-on cependant renoncer à connaître le degré d'intelligence des animaux domestiques et des animaux sauvages? Telle est la question que nous nous sommes posée, il y a une dizaine d'années. Nous ne rappellerons pas ici nos tâtonnements, nos essais et les difficultés que nous avons rencontrées quand, ayant étudié nos propres sujets, nous avons voulu passer à l'examen d'espèces rares, dans des parcs zoologiques. Nos premières expériences, pratiquées à l'étranger et en province, avaient passé presque inaperçues, mais celles que nous avons faites au Muséum de Paris ont été vulgarisées par une foule de journaux. Nous nous plaindrions de tout ce bruit, s'il n'avait été, en somme, très favorable à la psychozoologie et n'avait déterminé un mouvement qui aboutira à la création, au Muséum, d'un laboratoire

dans lequel on s'occupera, d'une façon suivie, d'élucider les innombrables problèmes de la psychologie animale.

Nous voudrions indiquer, dans cet article, les principaux moyens expérimentaux que nous mettons en pratique et quelques-uns des résultats déjà acquis par nos expériences personnelles. Notre travail expérimental peut se diviser en trois parties : la première comprend la *stimulation* proprement dite, la seconde le *dressage scientifique*, et la troisième a rapport à la physiologie. Les deux premières nous intéressent particulièrement.

Les épreuves de *stimulation* proprement dite consistent à faire naître des circonstances inaccoutumées dans la vie de l'animal, des circonstances pouvant mettre en activité les facultés que l'on suppose lui être départies. L'expérience très connue, pratiquée par nous, au Muséum, sur un lion d'Abyssinie, mettait en jeu la stimulation. Nous voulions savoir si ce carnassier, mis en présence d'une boîte s'ouvrant à charnières, et dans laquelle on avait placé un appât, agirait comme un animal stupide, purement instinctif, en brisant les planches, ou bien aurait l'ingéniosité, l'adresse intelligente de soulever le couvercle. On sait que le lion, après avoir examiné la boîte, prit délicatement, entre ses dents, le couvercle, le souleva sans violence, puis le fit tomber du côté des charnières. Les expériences de stimulation peuvent être variées à l'infini et toutes donnent une idée des facultés psychiques de l'animal observé. Le point important est d'établir quel est le degré le plus élevé auquel un représentant de chaque espèce examinée peut atteindre, — afin d'avoir un élément de comparaison, de classification.

Les résultats obtenus par la stimulation trouvent une confirmation nécessaire dans les épreuves de *dressage*. Il ne faut pas se méprendre à ce mot; certes, le psychologue ne cherche pas à obtenir des exercices plus ou moins brillants, mais à établir les conditions de l'obéissance de la bête. Les moyens dont l'expérimentateur doit se servir pour l'amener à obéir peuvent, en effet, être considérés comme des espèces de *criteria* des facultés psychiques. Est-ce que le dresseur, doublé d'un observateur éclairé et consciencieux, ne se trouve pas, vis-à-vis de ses élèves, dans la position d'un maître qui fait passer un examen? Est-ce que, d'après les notes qu'il donne aux espèces, il ne lui est pas possible de leur assigner un rang, en raison des facultés psychiques dont elles ont fait preuve? Le dresseur fait « composer » ses élèves pour le prix d'intelligence: certains l'obtiennent, d'autres ne méritent qu'un accessit parce qu'ils possèdent seulement des *instincts*.

L'expérimentateur voit assez vite si un animal soumis à ses études doit être classé dans telle ou telle catégorie psychologique. Quand un sujet comprend la mimique et, dans une mesure, associe des idées, en se laissant persuader d'obéir, on peut dire qu'il est intelligent. Supposez qu'un animal, n'ayant jamais subi aucune espèce de dressage, comprenne votre geste qui l'invite à sauter sur un banc et obéisse à ce geste; ceci n'est pas, de sa part, une « imitation », puisque vous-même ne montez pas sur le banc, c'est une association entre l'idée du geste et l'idée de monter sur le banc. Il y a donc, ici, une preuve d'intelligence donnée par une expérience de persuasion.

Tout le monde l'a faite, avec succès, sur des chiens, sans y attacher un sens psychologique; et nous la donnons en exemple parce qu'elle est très simple. Mais quand on fait subir des épreuves analogues à des représentants d'espèces peu connues ou tout à fait inconnues, au point de vue psychologique, il faut avoir présente à l'esprit cette idée que certains animaux peuvent avoir une intelligence réelle et cependant ne pas entrer de prime-abord en communication avec nous, soit à cause de leur caractère farouche, soit à cause de leur timidité. On doit donc, le cas échéant, avoir recours à de nombreuses observations de l'animal, tâcher de vaincre sa sauvagerie, de l'apprivoiser, en un mot; on se prononcera ensuite à bon escient.

Si la persuasion n'a aucun effet sur un sujet, il faut, pour tâcher d'obtenir son obéissance, avoir recours à la *coercition* de la faim ou de la peur. Quand il n'y a pas d'obstacle à vaincre par l'intelligence, la faim, ou seulement la gourmandise attire sûrement la plupart des animaux vers un point donné; la peur les chasse, au contraire, vers un point donné. Or il est clair qu'un animal qui ne cède qu'à ces moyens est privé d'intelligence d'une façon plus ou moins absolue, mais a, du moins, des instincts sûrs. Le mouton est dans ce cas. Rebelle à la persuasion pure et simple du geste (ce qui ne veut pas dire que, par association d'habitudes, il ne puisse arriver à obéir au geste... sans le comprendre), il cède à la coercition et peut apprendre, par ce moyen, toute une série d'exercices compliqués.

D'autres animaux n'obéissent même pas à la coercition; ils sont incapables de chercher leur nourriture dans des conditions très légèrement différentes de celles où, d'ordinaire, ils la trouvent; ils sont simplement *excitables* et vivent, sans direction psychique, par la seule répétition des phénomènes physiques et chimiques qui constituent la nutrition et la reproduction. La plupart des protozoaires rentrent dans cette catégorie.

Pour nous résumer, nous dirons que, si la *persuasion* a de l'effet sur un animal, on peut le proclamer

intelligent ; que si la persuasion est sans effet sur des représentants d'autres espèces, qui cèdent à la *coercition*, ces dernières sont évidemment dominées par l'instinct et que, si l'excitation est seule possible, il y a... excitabilité. Le dressage fournit donc trois *criteria* psychologiques.

« Dressage! » Comme ce mot sonne mal aux oreilles d'un paisible savant! Il évoque les bruyantes parades des émules de Corvi, une grosse caisse, d'horribles cymbales de cuivre et une foule de choses haïssables... Et, cependant, notre tentative a été comprise et protégée, avec la plus grande bienveillance, par d'éminents philosophes et naturalistes. Ils ont vu quel puissant moyen d'investigation le naturaliste psychologue peut trouver dans les coulisses du cirque, et ils ne l'ont pas dédaigné à cause de son origine. Le temps n'est plus où de naïfs scientistes critiquaient le choix que M. C. Flammarion avait fait de l'ancien hippodrome pour lieu de départ d'une ascension scientifique : ils le trouvaient peu « astronomique »! Qu'importe, en vérité, le point de départ! C'est du point d'arrivée qu'il faut se soucier; et la partie est gagnée quand on revient avec une moisson de renseignements nouveaux! La psycho-zoologie expérimentale méritait un laboratoire au Muséum : plus tard, elle aura sa chaire. C'est une science nouvelle puisque, jusqu'à ces derniers temps, elle n'avait pas de base et reposait sur les résultats négatifs de quelques pesées de substance nerveuse, sur des anecdotes douteuses, et manquait de méthode pratique de recherche.

* * *

Les bêtes ont créé des industries qui sont souvent merveilleuses. Quelques philosophes y voient la marque de l'intelligence libre et se plaisent même à donner certaines colonies animales, surtout celles des abeilles, en exemple aux humains. On a essayé aussi de démontrer qu'il n'est pas nécessaire de supposer, chez les insectes sociables, autre chose que de l'instinct primaire. Or, pour bien comprendre la formation des industries chez les animaux, il faut se rendre compte de ce qu'est l'instinct acquis par suite de la répétition d'actes d'abord intelligents.

Il est important de remarquer qu'en psychologie une faculté supérieure, une fois acquise, ne détruit pas une faculté primitive fondamentale, mais lui donne de nouveaux moyens de s'exercer. C'est ainsi que l'intelligence, la faculté de s'adapter rapidement à la variété des circonstances, n'abolit pas les facultés instinctives chez l'espèce qui l'acquiert; elle leur fournit, au contraire, de nouveaux éléments d'exercice. L'intelligence permet l'accomplissement de certains actes; ils deviennent peu à peu des habitudes. Alors l'intelligence, s'appliquant à d'autres objets, semble se décharger du souci d'accomplir ces actes, qui deviennent des *instincts secondaires*.

Il semble qu'un certain degré d'ouverture de l'intelligence est particulièrement favorable à la formation de très nombreux instincts secondaires. Ce n'est ni le degré le plus bas, ni le degré le plus élevé. L'ouverture trop petite donne des lueurs trop fugitives; la large ouverture, comme celle propre aux animaux vraiment supérieurs, fait que l'animal a l'intelligence extrêmement mobile, sillonnée d'idées trop nombreuses pour qu'un grand nombre d'entre elles se fixent en actes réflexes. Tandis que, chez les espèces qui se trouvent au milieu de l'échelle, un concept n'est pas dérangé par d'autres, l'animal s'y tient avec persévérance, et, par la répétition, les mouvements correspondant à ce concept deviennent des réflexes secondaires. Alors, d'autres concepts peuvent se former et se cristalliser, eux aussi, en instincts secondaires. C'est ainsi que nous expliquons l'origine de l'industrie si connue des abeilles, ou bien celle qui permet, par exemple, à la pie, d'édifier son nid à voûte.

Si nous prenons le cas de la pie, l'intelligence moyenne de cet oiseau aurait permis, selon nous, l'accomplissement de certains actes de nidification assez rudimentaires (quoique déjà supérieurs à ceux que permet l'instinct pur, même perfectionné par sélection); ces actes, souvent répétés, seraient devenus des habitudes héréditaires.

Alors l'intelligence, s'appliquant à d'autres objets, se serait déchargée du souci d'accomplir ces actes devenus des instincts secondaires. De nouvelles idées se seraient ensuite manifestées par des actes, qui, eux aussi, seraient devenus instinctifs. Ces idées auraient été naturellement comme le prolongement des idées constituant la première assise, la première couche psychique. Au point de vue matériel, le nid de la pie a dû, d'abord, être recouvert d'une façon grossière par des branches, puis l'entrelacement de ces branches a pu devenir de plus en plus parfait, de plus en plus « logique », donnant : la résistance aux intempéries, la commodité par l'espace, l'abri sûr contre les attaques éventuelles, etc. C'est la théorie des petits progrès ajoutés les uns aux autres.

* * *

Plus encore que la question des industries fixes, celle du degré le plus élevé auquel peut atteindre la libre intelligence animale largement ouverte est passionnante pour le philosophe.

Les animaux supérieurs sont-ils conscients ? C'est-à-dire, sont-ils doués de raison? (Car il ne s'agit pas, ici, bien entendu, de savoir si les animaux ont le sens

intime). Est-il impossible, sinon de déterminer les conditions anatomo-physiologiques de la conscience, du moins de nous mettre à même de dire : « Tel acte de tel animal est évidemment accompagné de conscience ? »

Il serait superflu d'exprimer le regret que les animaux ne parlent pas ! La moindre parole d'un animal aurait assurément le caractère d'une musique extraordinaire (1),... mais nous n'en serons sans doute jamais les auditeurs ravis. Toutefois, le langage n'est pas le seul acte dans lequel l'homme révèle ses états conscients et lorsqu'on voit agir des hommes intelligents, mais muets, on leur reconnaît cependant des facultés raisonnables. Or, nous sommes aussi peu fondés à refuser l'intelligence à un animal qui agit raisonnablement qu'à la refuser à un homme muet qui agit de même. Le langage n'est donc pas la marque liée à la raison... Et si nous trouvons, chez certains de nos frères inférieurs et muets, une délibération véritable, une adaptation de mouvements presque immédiate à la variété des circonstances, nous serons en droit de dire que de pareils actes, étant, chez nous, le signe de la conscience, doivent être aussi un signe de conscience chez l'animal.

Certes, on a rapporté, dans de beaux livres d'une très attrayante lecture, d'innombrables faits qui tendent à prouver que les bêtes ont de l'esprit ; mais, échappant à tout contrôle, ces livres n'ont qu'une valeur anecdotique. Il faut arriver à des démonstrations expérimentales, pouvant être renouvelées dans un laboratoire, autant que l'extrême variabilité des phénomènes psychiques supérieurs le permet. On nous a souvent demandé, à ce sujet, quelle est celle de nos expériences qui nous a le plus satisfait, qui nous a donné les résultats les plus favorables à l'intelligence animale. C'est une épreuve de stimulation, à laquelle fut soumis un singe, bonnet chinois, âgé d'une quinzaine d'années et d'une incroyable méchanceté.

Ce quadrumane avait donné, déjà, la preuve d'une ruse admirable par sa façon d'ouvrir sa cage et de bondir sur des passants. Nous voulûmes profiter de son ardent désir de liberté et savoir jusqu'à quel point il pourrait être servi par la raison. Le bonnet chinois fut placé dans une île et on lui donna, sous forme d'une petite barque, le moyen de gagner le bord de la pièce d'eau où je me tenais moi-même. Dans le fond de la barque reposait l'extrémité d'une corde qui était amarrée par l'autre bout à un piquet placé à mes pieds. Le singe, après mille gambades et mille démonstrations de fureur (il se mordait les bras jusqu'à en tirer le sang), finit par s'embarquer : *Illi robur*... par haler la corde et par sauter sur le rivage, où je l'attendais, du reste, les mains préservées par des gants épais ; car c'était pour se précipiter sur moi qu'il avait mis, au service de sa méchanceté, l'intelligence dont il était doué.

Passons sur le caractère et ne retenons que les faits d'intelligence.

Ils sont évidemment exceptionnels et ce singe était tout particulièrement bien doué ; mais il n'est cependant pas impossible d'en provoquer de semblables dans un laboratoire. Il paraît donc équitable de mettre notre bonnet chinois au même niveau psychologique que beaucoup de sauvages, et l'on est amené à se demander quelle distinction il convient d'établir entre l'intelligence de la bête supérieure et celle de l'homme.

Certaines espèces de singes comme certaines races de chiens et les animaux que nous plaçons sur le même rang, au point de vue de l'intelligence, sont capables de raisonnements, même assez complexes, d'imagination, etc. ; mais ce sont, chez eux, des éclairs psychiques, les laissant, une fois passés, sous la domination des instincts. Cette rapidité de la disparition de la conscience se révèle bien vite dans l'expérience de persuasion. Demandez un travail quotidien à des chiens, vous ne tarderez pas à constater, chez eux, l'existence d'une intelligence merveilleuse, si bien que, voyant ensuite vos élèves retomber à une sorte d'inertie du cerveau, vous en arriverez à vous poser cette question : « Mais est-ce que ces malicieux personnages ne joueraient pas, par moments, la comédie de la bêtise ? » Non certes, ils ne la jouent pas, mais leur intelligence est en voie de formation, leur cerveau s'éclaire seulement par des états conscients momentanés ; et, tandis que la raison humaine est une suite d'états conscients, se suivant, presque sans arrêt, dans le temps, celle de la bête est constituée par des états conscients isolés. Leur plus ou moins grande fréquence détermine la plus ou moins grande intelligence de l'individu soumis à l'examen. Il y a donc, entre l'intelligence des animaux supérieurs et celle de l'homme, *une différence*, comme, d'ailleurs, il existe une différence entre l'intelligence d'un Européen et celle d'un habitant de la Terre de Feu ; mais elle n'est pas *essentielle*.

Cette constatation est-elle humiliante pour nous ? Je dirai que c'est une question d'opinion. Mais je crois bien qu'il y a d'excellentes raisons pour que nous ne nous montrions pas trop fiers. Si j'étais un pur matérialiste, je ne pourrais me considérer que comme un maillon de la chaîne des êtres ; déiste et évolutionniste, je ne veux mépriser aucune partie des œuvres de Dieu. D'ailleurs, par-dessus tout, j'aime les animaux ; il en est, certes, de méchants, mais on ne peut leur garder rancune pour leurs

(1) La moindre parole *spontanée et raisonnable*...

colères d'enfant ; en somme, ils m'ont procuré de grandes joies et, quand je parle d'eux, il me semble qu'il est question de parents très chers.

Ceci est la logique du cœur.

PIERRE HACHET-SOUPLET.

UNE ÉVOCATION

BARBEY D'AUREVILLY (1)

Si vous êtes littérateur, artiste, savant, philosophe ou même homme politique, et si, comme cela est naturel, vous avez le désir d'être connu, apprécié, arrangez-vous pour faire partie d'une coterie, d'une école, d'un groupe, ou bien résignez-vous à demeurer contesté, méconnu, parfois même longtemps inconnu. Faute d'avoir pris cette sage précaution, des hommes de premier ordre — et dans tous les ordres — Senancour, Lamarck, Proudhon, François Millet, Auguste Préault ont été durement traités et mis en quarantaine par leurs contemporains. Sans être de même envergure que ces hommes, tout en ayant, lui aussi, une réelle valeur, Barbey d'Aurevilly a partagé leur mauvaise destinée. Romantique, catholique, autoritaire, il n'a été ni vanté par les romantiques, ni admis par les catholiques, ni soutenu par les autoritaires. Et pourquoi ? Parce qu'il était romantique à sa fantaisie, catholique à sa manière, autoritaire à ses moments et selon son humeur.

Ses amis le passaient sous silence avec une merveilleuse entente. Il n'était pas moins importun à ses adversaires par sa rude franchise. Les écrivains qui dans la presse libérale d'alors osaient dire quelque bien de lui étaient presque considérés comme suspects. J'en fis personnellement l'épreuve à *l'Opinion nationale*, en 1865, lorsque je consacrai deux articles à son très beau roman, *le Prêtre marié*. Un romancier que je ne nommerai pas par respect pour sa mémoire et qui attendait impatiemment son tour de critique, adressa au directeur du journal une dénonciation en règle contre moi, se plaignant de la préférence que j'accordais sur un libre penseur comme lui à ce fanatique et ridicule d'Aurevilly... Heureusement, Adolphe Guéroult était l'impartialité même. Il se contenta de sourire et ne me fit aucune observation.

On aura remarqué ce mot « ridicule ». Il revenait avec une prédilection évidente sous la plume des contemporains malveillants. Les gilets jonquille, les gants bleus ou roses, la limousine de roulier, la cambrure de la taille que l'on attribuait à l'usage du corset fournissaient un thème commode à la malice des chroniqueurs. D'Aurevilly était un de ces hommes qui se cabrent devant la contradiction. Ses excentricités, d'abord quasi inconscientes, se firent réfléchies et volontaires. Peu à peu il fut amené à se composer une attitude, et cette attitude il ne la quitta plus. Sa personne devint en quelque sorte l'illustration et le corollaire de son œuvre.

« Mettons, a écrit M. Jules Lemaître, que le chef-d'œuvre de M. d'Aurevilly, c'est M. d'Aurevilly lui-même. Quelle que soit dans son personnage la part de la nature et de la volonté, — la constance, la rareté, la maîtrise avec laquelle il a soutenu ce rôle, ne sont pas d'un médiocre génie. *S'est-il contenté d'achever, de pousser à leur maximum d'expression les traits naturels de sa personne physique et morale?* Ou bien est-ce un masque qu'il s'est composé de toutes pièces et qu'il s'est appliqué ? On ne sait ; et sans doute lui-même ne saurait le dire... C'est de l'héroïsme tout simplement, et je vous prie de donner au mot tout son sens. Et si c'est de l'héroïsme inutile et incompris, c'est d'autant plus beau. »

La question ainsi posée valait la peine d'être résolue. C'est à quoi un jeune écrivain de mérite, compatriote de d'Aurevilly, M. Eugène Grelé, s'est attaché avec beaucoup de soin, de pénétration et de sympathie. Cette dernière qualité est des plus indispensables dans un pareil ordre de recherches. Tout de suite, anticipant sur ce qu'il me reste à expliquer, je dirai que l'enquête de M. Grelé justifie l'une des hypothèses exprimées par M. Jules Lemaître. Il s'agit bien, en effet, des traits naturels de la personne physique et morale poussés à leur maximum d'expression. Mais cette personne, comment s'est-elle formée? Comment a-t-elle été inclinée à se manifester d'une manière si originale et si impérieuse ? Voilà ce que le consciencieux biographe de d'Aurevilly a voulu savoir et nous faire connaître.

L'ouvrage de M. Grelé est très richement documenté. Tout ce qui se rapporte aux origines, à la jeunesse, aux débuts, aux premières luttes et aux premières amitiés est maintenant élucidé. Les ancêtres de d'Aurevilly avaient été de grands terriens ; ils avaient même obtenu l'anoblissement, mais soit par négligence, soit par mauvaise gestion, ils s'étaient insensiblement appauvris. De prépondérante la situation était devenue mesquine. Dévots et royalistes, les messieurs Barbey n'avaient pas accepté la Révolution, et quelques membres de la famille s'étaient jetés dans la Chouannerie. Voilà le milieu où fut élevé le futur romancier, dans ce fond de Cotentin où ne pénétrait aucune idée nouvelle et dont il ne sentait pas encore la poésie.

(1) *Jules Barbey d'Aurevilly, sa vie et son œuvre, d'après sa correspondance inédite et autres documents nouveaux*, par M. Eugène Grelé.

Stanislas, où ses parents l'envoyèrent faire ses études, n'était pas fait pour élargir beaucoup sa pensée. Il eut toutefois la chance d'y connaître et d'aimer Maurice de Guérin. Cette liaison fut pour les deux camarades de pupitre une révélation — prématurée — de leur vocation littéraire. Les visées de d'Aurevilly n'étaient pas alors tournées de ce côté-là, et son tempérament actif se serait mal accommodé d'une vie sédentaire d'homme de lettres assis à son bureau et fournissant chaque jour sa ration de *copie*. D'Aurevilly déclara qu'il voulait être militaire. On juge des cris que poussa la famille. Quoi! un fils et petit-fils de Chouans servir sous Louis-Philippe, l'usurpateur, le fils d'Égalité! C'était l'abomination de la désolation!

Pour calmer ses ardeurs belliqueuses, on l'envoya faire son droit à Caen. C'est là qu'il entra en rapports avec un petit libraire qui devait devenir plus tard bibliothécaire de la ville, nommé Trébutien. Les deux amis essayèrent de fonder une *Revue*, laquelle n'eut, je crois, qu'un numéro. Après ce bel exploit, d'Aurevilly retourna à Saint-Sauveur-le-Vicomte muni d'un diplôme de licencié en droit, mais fortement décidé à quitter sa province pour aller à Paris tenter la carrière aventureuse de journaliste politique.

Cette décision ne fut pas mieux accueillie que la précédente par ses parents, d'où une rupture qui devait durer assez longtemps. Nous avons noté tout à l'heure et nous rappelons ici une particularité douloureuse de cette existence si traversée : D'Aurevilly a toujours été contredit soit par les hommes, soit par les événements, et, à son tour, cette malechance l'a rendu contredisant. Ses premiers déboires de famille et de publicité, son militarisme rentré exaspéraient le côté combatif de sa nature. N'ayant pu être militaire, il s'était juré d'être militant. Il entrait dans le journalisme par une porte étroite, celle de la polémique.

De nouvelles déceptions l'attendaient. Dans le journal politique, à cette époque, ce qui comptait surtout c'était le rédacteur en chef. Il fallait être Carrel ou Girardin pour avoir la faculté d'exprimer librement ses idées. Les sous-ordres n'avaient aucune importance. C'est ce qu'on fit durement sentir à d'Aurevilly et qui le découragea. Mais alors il lui arriva bien pis. Comme après tout, ou plutôt avant tout, il était nécessaire de gagner le pain quotidien, l'apprenti leader fut déporté dans la *Variété*, dans la bibliographie, tranchons le mot, dans la critique. Il n'en devait plus sortir qu'à de rares intervalles. Ce fut le désespoir de toute sa vie.

« Me voilà devenu laveur d'assiettes », disait-il mélancoliquement. Le mot n'est pas aimable pour les confrères, mais il est très signalétique en ce qui touche l'ambition intellectuelle de d'Aurevilly. Quand on porte en soi des œuvres comme *le Chevalier des des Touches* et *l'Ensorcelée*, quand on se sent créateur, il est dur de passer sa vie à juger les autres comme Perrin Dandin. Le tort de cet homme de talent fut de prendre la critique comme un pis aller, de la considérer comme une besogne de domesticité littéraire : elle a, elle aussi, sa grandeur; elle est créatrice à sa manière. Seulement, pour l'aborder, il faut avoir la vocation, et notre militant ne l'avait pas.

Ce n'est point que le goût lui manquât, ni l'esprit, ni le style. Il y a dans ses nombreux volumes de critique de fort belles pages ; il y en a même de fort justes. Personne n'a mieux que lui parlé de Balzac, d'Alfred de Vigny, d'André Chénier, de Lamartine. Malheureusement ce qu'il y a de bon dans son œuvre est gâté par son exclusivisme de tempérament et par son intolérance catholique.

Sur le catholicisme de d'Aurevilly on a beaucoup disserté. Quelques-uns l'ont nié carrément, n'y voyant qu'une des variétés de son attitude. Certains ont déclaré incompatible l'âpreté de sa critique avec la charité évangélique. D'autres, enfin, ont fait ressortir l'opposition qui se présente entre les affirmations religieuses péremptoires de l'écrivain et les données extrêmement scabreuses de ses principaux ouvrages. Il leur paraissait difficile de mettre d'accord l'auteur des *Prophètes du passé* avec le hardi conteur des *Diaboliques*. On a dit avec justesse : « Rien n'est moins chrétien que le catholicisme de d'Aurevilly. » Rien, en effet, n'est plus dépourvu de cette mansuétude, que nous attribuons, un peu trop volontiers peut-être, au christianisme...

Le patron du critique, celui dont il a goûté l'esprit, suivi les traces et souvent reproduit la manière, a été Joseph de Maistre. L'aplomb avec lequel le gentillâtre savoisien débitait ses paradoxes ultramontains et s'autorisait de sa science frelatée, était bien fait pour séduire un débutant naturellement aristocrate, et qui ne demandait qu'à se distinguer. Les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la page célèbre et inepte sur le bourreau, s'accordaient à merveille avec l'instinct combatif du journaliste et lui suggérèrent plus d'une de ses pages à l'emporte-pièce. « La religion qu'il professe, dit avec raison son nouveau biographe, n'est pas le christianisme modéré du XIXe siècle ; c'est le catholicisme autoritaire du moyen-âge. » Ainsi fredonnait une chanson inédite :

J'ai d'un capitan
L'allure hardie ;
Comme au bon vieux temps,
J'assomme et je prie.

Sur ce point délicat de l'orthodoxie de d'Aurevilly, M. Eugène Grelé donne, j'en suis persuadé, la note

vraie et ses explications méritent d'être retenues :

« Ne nous y trompons pas ! Le catholicisme d'avant la Révolution, — ce fut la religion des ancêtres de Barbey et ce fut la sienne à partir de 1847, — était plus « dogmatique » que « moral ». J'entends par là qu'il s'attachait davantage à la *lettre* de la Révélation, qui est une doctrine métaphysique assez étroite, et se pénétrait moins de l'*esprit* de l'Évangile, qui paraît plutôt une doctrine morale très vaste... Ce n'est qu'après la Révolution que l'Église, renaissant au milieu de l'universelle anarchie, transfigure peu à peu son enseignement jusqu'à ce qu'il devienne par étapes lentes, progressives et, à certaines heures, insensibles, le « catholicisme social » de Léon XIII. Mais l'homme d'Ancien Régime qui s'appelle Barbey d'Aurevilly est avec l'Église d'autrefois contre l'Église d'aujourd'hui. »

Sévérité sur le dogme, indulgence sur tout le reste, telle est au fond, sinon la doctrine, du moins la pratique de l'Église : « Mangez un bœuf et soyez chrétien », disait un confesseur intelligent à son pénitent scrupuleux et bigot. Les Jésuites ont plus et mieux que personne appliqué ce dualisme, je n'ai pas dit cette duplicité. On connaît le joli mot d'une grande dame du XVIIe siècle : « Le Père Bourdaloue surfait dans la chaire, mais au confessionnal il donne au rabais. » Aussi d'Aurevilly aimait-il les Jésuites, jusqu'à leur emprunter leur devise. J'ai eu longtemps entre les mains un exemplaire des *Prophètes du passé* portant cette dédicace autographe à l'historien Crétineau-Joly : *Ad majorem Dei gloriam*. Du reste, sur cette question d'orthodoxie et de moralité d'Aurevilly s'est cavalièrement expliqué lui-même dans la préface des *Diaboliques*, un enfant venu tard, qu'il aimait particulièrement.

« Bien entendu qu'avec leur titre de *Diaboliques*, elles n'ont pas la prétention d'être un livre de prières ou d'*Imitation chrétienne*. Elles ont pourtant été écrites par un moraliste chrétien, mais qui se pique d'observation vraie, quoique très hardie, et qui croit — c'est sa poétique à lui — que les peintres puissants peuvent tout peindre et que leur peinture est toujours assez morale quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace. Il n'y a d'immoral que les Impassibles et les Ricaneurs. Or, l'auteur de ceci, qui croit au Diable et à ses influences dans le monde, n'en rit pas, et il ne les raconte aux âmes pures que pour les en épouvanter. »

Sous la crânerie du langage, qui peut paraître excessive, et malgré la bizarrerie des affirmations, il y a là quelque chose de très sérieux, de très respectable et dont on aurait tort de sourire. Si l'on me demandait d'où venait à d'Aurevilly cette foi si absolue et, en somme, jamais démentie, je n'hésiterais pas à dire qu'elle lui est venue du milieu ambiant, de la famille, du terroir. Il n'y a pas eu conversion au sens ordinaire du mot, d'autant plus qu'il n'y avait pas eu auparavant incrédulité ou négation, pas de coup de foudre, pas de chemin de Damas, mais une évolution lente, douce, insensible, un enveloppement et une pénétration de la nature autant que des hommes. C'est une foi normande, si l'on peut employer cette expression, ou du moins dont la Normandie est le principal facteur. Le frère de d'Aurevilly, l'abbé Léon, ne fut en quelque sorte, dans cette évolution, qu'un agent secondaire. Le journaliste parisien se retrouva Normand et catholique dès qu'il eut repris racine à Saint-Sauveur-le-Vicomte et surtout à Valognes.

Ce serait ici le lieu et le moment de traiter la fameuse question des « déracinés », laquelle se débat depuis quelque temps en littérature, et que les esprits pointus ou pointilleux, comme il vous plaira, ont embrouillée à plaisir, la transformant presque en une question politique. Mais cela nous entraînerait trop loin, et le fidèle tableau de la décentralisation intellectuelle et morale dépasserait le cadre de cette étude. J'aime mieux donner ici une page superbe du critique normand sur le grand peintre normand François Millet. Jamais le patriotisme local (car il y en a un, incontestablement) ne s'est plus hautement exprimé :

« Paysan d'ancienne et forte race, chez qui la santé du talent prouve la pureté de l'origine, Millet était né à Gréville, non loin de Cherbourg, sur la côte, en face de la mer, dans cette presqu'île du Cotentin, la plus magnifique partie de cette magnifique Normandie qui a le privilège d'offrir au regard, dans sa vaste ceinture, la plus étonnante variété de paysages. Né là où il aurait pu très bien rester, comme Burns dans son Écosse, et où il n'aurait pu être moins grand (peut-être l'aurait-il été davantage, car les hommes à aptitudes supérieures se font seuls), il céda au torrent du siècle, qui entraîne tout vers Paris. Il y vint, mais il n'y perdit pas son originalité au frottement des ateliers et des écoles. Il y avait emporté son pays, non pas à la semelle de ses souliers, comme le disait Danton, tout à la fois grossier et sublime, mais dans sa tête, où il le revoyait, pour le jeter en détail dans la plupart de ses tableaux... Je le reconnais pour un de mes compatriotes, pour un communiant à la même nature, aux mêmes souvenirs et aux mêmes impressions que moi ! Je le reconnais pour Normand du faite à la base, au moindre trait de son pinceau ou de son crayon. »

Pour un excessif, il me semble que la mesure est parfaitement observée : le rôle de Paris est limité nettement, sans que le clocher soit escamoté. Paris est un incomparable milieu de culture, un instrument

merveilleux pour affiner, polir, nuancer. Il faut lui prêter notre esprit et ne pas lui donner notre cœur. L'âme reste au nid natal : « Vois-tu, mon enfant, disait à sa bru Mme George Sand voyageant en Bretagne, il n'y a de réellement beau que notre *Vallée Noire.* » Étonnez-vous, après cela, qu'elle ait célébré le Berry... Que de noms je pourrais citer : l'excellent interprète du Nivernais, Achille Millien, et surtout le romancier picard, Léon Duvauchel, qui, dans *le Tourbier*, *l'Hortillonne*, a donné, avec un rare talent, la note locale avec précision et poésie. « L'immense *Odyssée*, a dit magnifiquement Edgar Quinet, gravite autour de la petite Ithaque. »

L'Ithaque de d'Aurevilly était Valognes. Il en parle, il en écrit, il en rêve, et surtout, dès qu'il le peut, il y accourt. Il a noté ses impressions dans une série de petits cahiers, imprimés en plaquettes et réunis sous le titre de *Memoranda.* M. Eugène Grelé en a donné de nombreux extraits qu'on lira certainement avec plaisir. L'écrivain, libre du souci de la publicité, s'y montre positivement supérieur. Il y règne un ton de cordialité qui touche et enlève. Au fond, ce critique qui aimait mieux casser les assiettes que les laver, cet *éreinteur*, comme on l'avait surnommé, était le meilleur des hommes et le plus tendre.

La destination universitaire du livre de M. Grelé n'a pas permis à l'auteur de toucher au chapitre des amours, qui n'eût pas tenu une mince place dans la biographie de d'Aurevilly... En revanche, il est très complet sur le chapitre des amitiés. Les deux principales ont fait le charme et la douleur de sa vie : je veux parler de Maurice de Guérin et de Trébutien. C'est à d'Aurevilly qu'on doit la publication du *Centaure* en 1840, dans la *Revue des Deux-Mondes*, avec une préface de George Sand, une note anonyme de Sainte-Beuve, et surtout des fragments de lettres admirables adressées par Maurice à l'ancien camarade de Stanislas, demeuré son ami.

Non seulement la mémoire de Guérin était chère à d'Aurevilly, mais il s'intéressait à tout ce qui le touchait et particulièrement à cette sœur, Eugénie, que l'on a indiscrètement exaltée, bien qu'elle ait certainement, avec du mérite comme écrivain, la plus rare noblesse de sentiments. Il ne lui ménagea pas la publicité, tandis que Trébutien, de son côté, se faisait l'éditeur des œuvres de la jeune fille. Les choses ne marchèrent pas si bien quand, après la mort d'Eugénie, il fut question de publier un Guérin complet, un *vrai Guérin.*

La sœur survivante, d'une dévotion peu éclairée et d'un esprit timoré, éleva mille difficultés. Elle voulait écarter d'Aurevilly de la publication, et Trébutien eut la faiblesse de se prêter à ce désir, d'où une rupture qui resta irrémédiable. M. Grelé a donné de la correspondance longtemps entretenue entre les deux amis avant cette mortelle défaillance, quelques échantillons qui en montrent l'intérêt et la valeur. On nous fait espérer qu'elle sera prochainement publiée en entier.

Si d'Aurevilly avait voulu se tenir strictement dans son rôle de journaliste catholique, la moindre difficulté ne se serait pas élevée. Seulement la vérité littéraire et morale aurait été violée outrageusement. La caractéristique du talent de Guérin, c'est un paganisme subtil et grandiose, un peu à la manière de ce Louis Ménard, que l'on est aussi en train de replacer à son rang. Ni Mlle Marie de Guérin, ni Trébutien n'entendaient de cette oreille. Ils ne voulaient nous présenter dans Maurice qu'un séminariste sentimental. Lorsque, comme je l'espère, M. Esparbès nous donnera sur le grand écrivain mort au Cayla son livre consciencieusement, abondamment documenté, tout cet épisode, assez embrouillé, sera complètement éclairci. Je n'en veux retenir que ce point, c'est que les écrivains indépendants surent gré à d'Aurevilly de son courage, tandis que les catholiques de coterie et de métier l'accablaient de leurs pires insolences.

Il y avait alors en littérature (1862-1864) un personnage profondément oublié aujourd'hui et que les dévotes adoraient : il était vicomte et se nommait Pontmartin. Il n'avait ni « le coup de gueule » ni la grossièreté faubourienne de Veuillot, moins encore la distinction tranchante et flambante de d'Aurevilly. Aussi de celui-là était-il profondément jaloux, et voici comme il le définissait : « Un *ultra-catholique*, qui a écrit des romans libertins; un critique hebdomadaire, qui défraye la gaieté des petits journaux et fait de chacun de ses articles un défi, une gageure contre le bon sens et la langue française. » On peut juger, en lisant cette phrase, quels étaient les cris poussés par la littérature de sacristie. Les esprits libéraux se tinrent pour avertis ; et je fus l'un des premiers dans la presse (qu'il me soit permis de rappeler ici mes états de service) (1) à dégager d'Aurevilly de son milieu clérical. M. Alcide Dusolier, aujourd'hui sénateur, apportait également à l'écrivain méconnu son approbation sincère et justifiée. Enfin, M. Paul Bourget mit en tête des *Memoranda* une préface explicite et très intéressante. Les suffrages favorables se produisaient peu à peu. L'un de ceux qui flattèrent le plus d'Aurevilly fut celui de M. Ernest Havet. Ce juge éminent et d'une probité incorruptible écrivait au romancier, à propos de l'un de ses derniers livres, *Ce qui ne meurt pas :*

« En creusant certaines situations, votre puissance d'analyse produit sur l'esprit une obsession véri-

(1) *Critique militante* (chez Didier) ; *La Piété au XIXe siècle* (chez Lévy) ; *Mémoires d'un critique* (chez Tallandier).

table, qu'on ne secoue que sous la calme et bienfaisante impression de l'épilogue. Jusque-là, on a seulement, pour soulager l'âme oppressée, la poésie des descriptions. Le style fait quelquefois violence à la langue, car l'auteur est essentiellement un violent; mais il a la force, qui est l'excuse de la violence. Après ce livre enfin, encore plus qu'après les autres, je reste étonné et émerveillé. »

En regard de cette lettre, il faut lire la dédicace des *Sensations d'Histoire* adressée au savant professeur du Collège de France : « En vous dédiant ce volume, je suis heureux d'attester hautement, devant tous, que la Conscience est la plus grande chose qu'il y ait parmi les hommes, et que le plus intolérant des catholiques, qui est moi, sait rendre hommage à la conscience d'un philosophe tel que vous. »

M. Ernest Havet répondit avec cette largeur d'esprit et cette équité qui nous rendent sa mémoire si vénérable :

« Je ne sais pas si vous êtes le plus intolérant des catholiques ou seulement le plus pénétrant et le plus hardi ; mais vous pourriez bien être *intoléré* par ces véritables intolérants, qui ne supporteront guère vos complaisances pour une conscience. Pour moi, je vous en remercie de tout mon cœur et j'en suis très fier. »

De telles paroles encourageaient et soutenaient d'Aurevilly, le consolant de sa pauvreté, car il eut l'honneur de rester pauvre dans un milieu où chacun s'entendait à tirer pied ou aile du régime dominant. Les journaux bonapartistes dans lesquels on lui mesurait parcimonieusement la place, ne savaient ni l'apprécier ni le rétribuer. On ignorait son nom dans les ministères et jamais il n'a franchi le seuil d'une antichambre. Une petite pension que lui légua son cousin, le savant bibliographe normand, Édelestand du Méril, lui permit de continuer jusqu'à la fin, sans trop d'embarras, sa tâche littéraire : « Je ne suis plus obligé, me disait-il un jour, de travailler sous les hallebardes de la nécessité. » Il portait dans sa vie la simplicité de l'ascète, et la chambre nue de la rue Rousselet pouvait passer aisément pour une cellule.

L'amitié dévouée de Mlle Louise Read adoucit pour lui la tristesse des dernières années. Cette amitié lui a survécu et c'est grâce au dévouement de cette personne remarquable que toute la production critique de d'Aurevilly a pu être publiée sous ce titre général : *les Œuvres et les Hommes*.

Une dernière chance lui était réservée. Il a trouvé en M. Eugène Grelé le biographe le plus patient, le mieux informé, le plus capable de le comprendre et de le faire comprendre. Je n'en veux pour preuve que cette page où se révèle un écrivain de race :

« En dépit de ses agitations superficielles, la vie de Barbey d'Aurevilly fut simple, d'une belle unité. Elle a été la vie d'un « cérébral » qui a vécu par l'imagination l'existence qu'il ne put avoir dans la réalité. Son adolescence, sa jeunesse, ses premières années d'homme mûr, jusqu'à la quarantaine environ, sont vouées à l'étude solitaire et hautaine. S'il gaspille bien des journées dans le monde, il n'y perd pas son temps, il s'y instruit et s'y développe. Plus tard, dès qu'il entre dans le journalisme militant, il heurte de front ses contemporains. Peut-être alors se donne-il l'illusion d'agir ; mais de l'action il ne connaît pas t-la forme vraie, il ne connaît que le mirage. Il reste donc un isolé. Enfin, sous la menace de la vieillesse qui approche, il se retire de plus en plus en lui-même, il vit dans ses souvenirs et regarde avec étonnement le défilé des générations nouvelles qu'il ne comprend pas. Et il meurt plus « esseulé » que jamais. »

Que les mânes patriotiques de d'Aurevilly se réjouissent ! Ceci a été écrit par un Normand (M. Eugène Grelé est de Granville) en vue d'une Faculté des lettres normande, celle de Caen, et contresigné en toute sympathie par le critique normand

JULES LEVALLOIS.



LES RÉFORMES DU BARREAU

I. — UN CONGRÈS D'AVOCATS

Les avocats, hors du prétoire, exercent très volontiers l'art de la parole à saper les privilèges, abus et iniquités, sur lesquels repose notre état social. Nous devons à leur honorée corporation de grands réformateurs, de puissants remueurs de foules et d'idées et des bienfaiteurs dont la mémoire ne peut périr.

Par quelle singulière contradiction l'avocat dépouille-t-il totalement son indépendance en revêtant sa toge? Est-ce par pure abnégation, est-ce par un admirable esprit de désintéressement qu'il se refuse à apercevoir les lézardes qui rongent l'Ordre et à pousser, en toute liberté, son cri d'alarme quand il s'agit, par quelques sages et nécessaires modifications, d'assurer la survivance d'un privilège si souvent battu en brèche et qu'il serait désastreux, à notre avis, de supprimer radicalement ?

Hélas ! les beaux rêves des avocats d'antan se sont envolés avec les sonores périodes de l'éloquence cicéronienne jadis à la mode !

Quel est maintenant l'avocat qui, en entrant au vestiaire, médite quelques réflexions dans le goût de ce délicieux Henrys, lequel écrivait en 1772 : « Être avocat n'est autre chose que préférer l'étude

aux plaisirs, le labeur au repos, l'honneur aux profits... Un avocat est un œil toujours ouvert, une main toujours en action pour le secours des autres, un esprit qui ne se relâche point; ce n'est pas dans la mollesse d'un lit, ce n'est pas dans l'amusement du jeu, ce n'est pas au giron des dames et par leur entretien que se forment les avocats. »

Paroles sages dont s'inspirent encore les règlements du barreau; malheureusement les mauvaises langues — il y en a quelques-unes dans la salle des Pas-Perdus — prétendent que les gardiens des sacerdotales traditions de l'Ordre en atténuent l'austérité par une dose plus ou moins légère d'hypocrisie.

Eh bien! les barreaux de province commencent de s'insurger contre les feintises incompatibles avec les nécessités de la vie moderne, et dont ne peuvent se garder de rire les augures préposés à la défense de cette Bastille, — la règle de l'Ordre.

Il s'est passé récemment un événement qui aura sur les destinées du barreau des résultats dont on ne peut encore mesurer la portée. Il y a eu en plein Paris un premier congrès d'avocats. Expérience timide, car à cette réunion n'assistaient que quelques bâtonniers — ou membres du conseil de l'Ordre des villes comptant plus de 30 000 habitants.

Ce premier conciliabule, dont personne n'a parlé, car les organisateurs fuyaient la réclame à tel point que la plupart des maîtres éminents du barreau de Paris ont ignoré jusqu'à ce jour pareille tentative de syndicat, — ce conciliabule, disons-nous, le premier de son espèce, se renouvellera tous les ans, et nous serions bien étonné qu'il n'ait pas une influence considérable sur l'avenir du barreau français.

L'initiative en revient au pays classique de la plaidoirie : à la Normandie.

Au mois de février dernier, le bâtonnier du barreau de Rouen, Me Homais, — un maître des plus séduisants, doublé d'un artiste très délicat, — mettait à exécution un de ses vieux projets : réunir dans un embryon de fédération les bâtonniers des villes de cours d'appel et des autres grandes villes, pour la discussion en commun des intérêts professionnels.

Son entreprise était hardie : on le lui fit bien voir. Il s'adressa naturellement au bâtonnier du barreau parisien.

Une démarche fut faite auprès de Me Danet, pour obtenir son adhésion, par Me Desbuissons, ancien bâtonnier, membre du conseil de l'Ordre du barreau de Rouen.

Pour ne pas effrayer le puissant barreau de Paris, Me Homais proposait seulement de discuter quelques questions de second ordre, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante confirmant les explications verbales de Me Desbuissons :

Rouen, 10 février 1902.

« Monsieur le Bâtonnier et cher Confrère,

« Conformément à votre invitation, je viens préciser la demande dont Me Desbuissons, ancien bâtonnier, délégué de notre Conseil, et le bâtonnier du Havre, ont eu l'honneur de vous entretenir verbalement par anticipation.

« Vous connaissez la question qui se pose depuis longtemps, à propos des affaires d'assistance judiciaire, au sujet des honoraires que le tarif de 1807 attribue « à l'avocat qui a plaidé dans la cause », et permet de recouvrer contre la partie qui a succombé. Vous savez que, par suite d'un véritable abus qui paraît général dans les cours et tribunaux, cet honoraire, que le tarif attribue en termes exprès à l'avocat, était presque toujours conservé par l'avoué, même dans ces affaires d'assistance où il constituerait la seule rémunération possible, — rémunération légitime quoique bien modique, — du temps et des peines du jeune avocat qui a été chargé de l'affaire et qui obtient, grâce à ses efforts, la condamnation suivie, dans de rares cas, du recouvrement de dépens opéré par l'administration de l'Enregistrement et comprenant cet honoraire. Souvent, notre Conseil a été saisi de réclamations de nos jeunes confrères, qui nous demandaient de mettre fin à cet abus. Nous n'en avions pas trouvé le moyen jusqu'à présent. Seuls, quelques avoués remettaient de loin en loin, aux avocats qui avaient plaidé, la petite somme touchée pour ceux-ci. Le barreau du Havre, plus heureux, a profité de ce que l'Enregistrement demandait l'émargement de l'avocat sur la répartition des dépens recouvrés pour exiger qu'à l'avenir l'honoraire dont il s'agit fût effectivement remis à l'avocat au nom duquel il est réclamé.

« Le point n'aurait d'ailleurs pas en lui-même un intérêt pécuniaire considérable si la loi du 9 avril 1898 sur les accidents du travail, et l'extension que le législateur donne chaque jour à l'assistance judiciaire, n'avait pas fait naître une autre question : — Convient-il que, dans ces affaires de la loi de 1898, qui donnent lieu, presque toujours, à une condamnation aux dépens, effectivement recouvrés par l'administration de l'Enregistrement contre le chef d'entreprise ou, plus exactement, contre son assureur; — convient-il, dis-je, alors que tous ceux qui ont prêté leur ministère à l'assisté : avoué, huissier, greffiers de paix, de première instance et d'appel, médecins experts et autres, se trouvent être très convenablement rémunérés de leurs peines et soins, non par l'assisté (lequel n'est d'ailleurs pas nécessairement un indigent), mais par la partie condamnée, — l'avocat qui, la plupart du temps, aura porté le

principal poids de l'affaire, qui, le plus souvent même, aura rédigé les conclusions, qui aura, en définitive, obtenu le succès, — se trouve seul à ne rien recevoir, comme rémunération de son temps, de ses efforts, parfois même de ses déboursés?

« Telle est la question qui se pose un peu partout dans nos barreaux, en présence de l'excès de charges venues de l'assistance judiciaire, et vous la voyez examinée tant dans la communication du barreau de Clermont-Ferrand que dans le discours que j'ai prononcé à l'ouverture des conférences des avocats stagiaires. Le mécanisme des tarifs en vigueur est tel, cependant, que dans ces affaires, nous n'avons même pas la possibilité de réclamer l'honoraire dont j'ai parlé plus haut.

« En effet, la loi de 1898 classe ces affaires d'accident parmi les « affaires sommaires » : or, d'après une disposition de l'article 67 du tarif de 1807, il n'est « alloué aucun honoraire aux avocats dans ces sortes « de causes ».

« Le barreau du Havre se proposait de saisir le nôtre et, en même temps, les principaux barreaux de France, d'un projet bien simple et bien modeste d'ailleurs, qui aurait consisté à demander, précisément en vue de ces affaires d'accident qui font tout l'intérêt de la question, la suppression de cette distinction entre les affaires ordinaires et les affaires sommaires, distinction qui n'est point justifiée, le ministère de l'avocat désigné étant au moins aussi nécessaire à l'assisté que dans toute autre affaire.

« La révision projetée du tarif de 1807 paraissait être l'occasion favorable pour faire adopter cette petite réforme. Elle ne serait point sans intérêt appréciable pour le jeune barreau au point de vue pécuniaire, car si on suppose dans un de nos tribunaux comme ceux de Rouen et du Havre, en première instance seulement, deux cents affaires par an, suivies de condamnations, si on suppose qu'un tiers environ de ces affaires revient deux fois devant le tribunal après expertises ou autres errements, l'émolument total, sur la base de 15 francs, serait de 4 000 francs se partageant entre tous les avocats chargés de ce service dans le barreau envisagé.

« Je n'examine pas aujourd'hui les quelques objections qui pourraient être faites à ce projet, soit au point de vue des principes, soit au point de vue pratique. Je vous fais seulement remarquer qu'il ne s'agit pas de réclamer quoi que ce soit à l'assisté, mais seulement de mettre cet honoraire, comme l'émolument de l'avoué et le reste des dépens, à la charge de la partie qui succombe. Vous reconnaitrez avec moi qu'en tout cas l'idée mérite d'être étudiée, et que c'est peut-être le moyen le meilleur de remédier au mal dont on se plaint, et de trouver une compensation, insuffisante encore, aux charges dont nos barreaux sont accablés.

« Nous comptions faire de cette question l'objet d'un examen à loisir et de conférences entre les bâtonniers des principaux barreaux, à réunir aux vacances de Pentecôte, par exemple. Les renseignements que nous apporte le bâtonnier du Havre, après une visite faite à Paris à notre confrère, Me Lalle, rapporteur de la commission extra-parlementaire du tarif, nous font voir qu'il est beaucoup plus urgent de s'occuper de cette affaire que nous ne pensions.

« En effet, la Commission, qui a déposé son rapport aux mains du garde des Sceaux, bien qu'elle doive se réunir encore pour compléter son œuvre, se propose d'insister pour que le décret soit promptement porté au Conseil d'État, et rendu en mars avant les élections.

« Or, nous pouvons d'autant moins nous désintéresser de ce projet de décret que loin de nous donner ce que nous nous proposions de demander, il supprime par prétérition, et peut-être par inadvertance, les seules dispositions du tarif actuel qui nous fussent favorables, celles des articles 80 et 82 de ce tarif, auxquelles, précisément, il s'agirait de donner l'extension proposée. Il nous semble impossible de laisser passer sans une protestation, qui devrait avoir chances d'être écoutée, cette modification imprévue de l'état de choses actuel, sur laquelle les représentants des barreaux n'ont pas été consultés et dont ils n'ont même pas été prévenus.

« Il convient donc de se hâter pour formuler cette protestation et pour demander, au contraire, si l'avis prévaut que, « de même qu'il est fait par le « projet de tarif en ce qui concerne les avoués », la distinction entre les affaires sommaires et les affaires ordinaires soit supprimée pour nous. D'autre part, ainsi qu'il est fait également pour les avoués, il conviendrait aussi de supprimer la distinction faite entre les diverses classes de Tribunaux de première instance par le tarif de 1807 et les décrets postérieurs, en ce qui concerne la quotité de l'émolument. Resterait à examiner — et c'est à nos yeux le seul point délicat à résoudre — s'il convient de s'en tenir au chiffre de 15 francs fixé en 1807, ou de demander une somme plus en rapport avec ce que le nouveau tarif alloue à l'avoué comme droit de conseil ou comme droit proportionnel d'instruction.

« C'est pour examiner ces questions en commun et ne pas prendre à nous seuls la responsabilité de propositions qui intéressent tous les barreaux que nous voudrions, Monsieur le Bâtonnier et cher Confrère, voir se réunir, à bref délai, les Bâtonniers ou délégués des principaux barreaux, en une conférence confraternelle, uniquement composée des chefs de

l'Ordre qui représenteront les barreaux avec toute l'autorité voulue près des pouvoirs publics.

« HOMAIS. »

On le voit, ce projet de congrès ne visant que des questions exclusivement professionnelles, n'avait en soi rien de subversif. Me Danet, cependant, tergiversa. La conférence (ce mot avait semblé moins gros que celui de congrès), la conférence devait avoir lieu aux vacances de Pâques. Les hésitations de Me Danet, qui tout d'abord avait promis son adhésion, la firent reculer à la Pentecôte.

Cette fois, le bâtonnier du barreau de Paris, avait nettement déclaré qu'une telle réunion lui semblait contraire à l'esprit de l'Ordre et que tel était l'avis de son Conseil.

Cependant Me Homais, auquel s'étaient joints, Mes Laisné des Hayes, bâtonnier du barreau de Caen, Begouen-Demeaux, bâtonnier du barreau du Havre, Chaudesolle, bâtonnier du barreau de Clermont-Ferrand, ne se décourageait pas.

Le 5 mai, il adressait à ses confrères des grandes villes une lettre, qui suscita dans tous les barreaux de province une certaine émotion : Me Danet et ses collègues de Conseil observèrent une singulière discrétion. Le premier congrès d'avocats siégeant à Paris fut ignoré justement par les avocats de la capitale.

Voici la lettre circulaire adressée par Me Homais, à la date du 5 mai, aux bâtonniers des villes importantes :

Rouen, le 5 mai 1902.

Monsieur le Bâtonnier et cher Confrère,

« Vous connaissez déjà certainement, par diverses communications reçues, le mouvement qui s'est manifesté dans un certain nombre de barreaux en faveur du groupement des représentants de notre Ordre, en vue de l'étude en commun des questions qui intéressent la profession et de la défense de nos intérêts corporatifs.

« La brochure qui a été adressée à la plupart de nous par nos confrères de Clermond-Ferrand, la circulaire envoyée il y a quelques semaines par le bâtonnier des avocats de Caen à tous les barreaux des Cours d'appel, diverses démarches et délibérations, notamment des barreaux de Rouen et du Havre, sont autant de témoignages de ce mouvement qui a rencontré faveur presque partout.

« Les adhésions et encouragements qui nous sont déjà parvenus, ont permis de constater que le projet d'une réunion où les bases d'une organisation pour l'avenir pourraient être posées et où, en même temps, certaines questions urgentes d'intérêt général seraient dès à présent étudiées et résolues, avait l'approbation d'un grand nombre de barreaux.

« Le seul moyen pratique de discuter utilement cette idée est de se réunir pour en délibérer en commun. Il n'y a pas lieu d'espérer, en effet, que des délibérations isolées des divers Conseils de l'Ordre puissent sortir l'entente nécessaire et des résolutions précises.

« Nous proposons donc aux bâtonniers des principaux barreaux de France de se réunir dans une conférence préparatoire afin de jeter les bases d'une organisation pour l'avenir.

« Les vacances de Pentecôte semblent être le moment le plus favorable pour cette conférence. Il était désirable de se réunir en un point suffisamment accessible pour chacun. Nous avions pensé à choisir entre plusieurs cours du centre, mais le temps nous manquait pour nous assurer les concours nécessaires. Il nous a semblé que Paris, où convergent toutes les grandes lignes, était plutôt le lieu où il était le plus facile et le plus agréable de se rendre.

« Nous convoquons à cette réunion les bâtonniers de tous les barreaux de Cours d'appel et ceux des villes de plus de 30000 habitants : en tout une soixantaine de confrères.

« Il doit être entendu que chacun de nous, en cas d'empêchement, pourra se faire suppléer par quelque autre avocat, délégué par le Conseil de l'Ordre. Mais c'est avant tout, vous le comprendrez, aux représentants les plus autorisés des barreaux, à ceux qui ont à la fois l'expérience et la responsabilité, que nous croyons devoir adresser cet appel.

« C'est vous dire aussi que, sans exclure les autres opinions, nous ne serions pas disposés, quant à présent, à vous proposer d'organiser de véritables congrès d'avocats, suivant la formule adoptée par quelques-uns, ni une fédération des barreaux, dont le mot avait effrayé certains autres, mais, plus simplement, soit une réunion annuelle des bâtonniers, soit une organisation analogue à celle de la conférence des avoués de première instance des départements, ou des divers comités et commissions des notaires, agréés, greffiers, dont vous pouvez voir la liste aux annuaires et qui obtiennent des résultats si importants pour les intérêts de ces professions voisines de la nôtre.

« Nous prenons donc la liberté de vous convoquer pour le jeudi 22 mai courant, à 10 heures du matin, à Paris, 84, rue de Grenelle, salle de la Société nationale d'Horticulture.

« Vous trouverez ci-joints un horaire et un programme provisoire qui pourront être modifiés après échange de vues. Nous ne vous demandons pas de faire approuver d'avance par votre Conseil de l'Ordre des solutions sur chacun des points indiqués. Nous

croyons plutôt que c'est de la discussion commune que sortiront ces solutions, que chaque barreau pourra s'approprier ensuite dans la mesure qui lui conviendra.

« Nous comptons donc, Monsieur le Bâtonnier et cher Confrère, sur l'honneur de votre présence à la réunion indiquée, et vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments les plus confraternellement dévoués.

« *Signé :* Le bâtonnier de l'Ordre des avocats à la Cour d'appel de Rouen, A. Homais ; — le bâtonnier de l'Ordre des avocats du barreau du Havre, Begouen Demeaux ; — le bâtonnier de l'Ordre des avocats à la Cour d'appel de Caen, Laisné des Hayes ; — le bâtonnier de l'Ordre des avocats du barreau de Clermond-Ferrand, Chaudesolle. »

A cette lettre était jointe la circulaire suivante, réglant l'ordre du jour de la conférence.

Conférence des bâtonniers des principaux barreaux de France, 22, 23 mai 1902 (jeudi et vendredi de la Pentecôte), Paris, 84, rue de Grenelle, horaire et programme proposés : Jeudi 22 mai. 10 heures matin : Constitution du Bureau de la Conférence ; — formation de Commissions, s'il y a lieu.

2 heures soir : Réunion des Commissions, s'il y a lieu.

3 heures : Examen des diverses questions dans l'ordre suivant :

1° Désignation de l'avocat dans les affaires d'assistance judiciaire. Question des honoraires. Loi de 1898 (V. Circulaires de Caen, 1901 et 1902) ;

2° Révision du Tarif civil (V. Lettre du bâtonnier de Rouen au bâtonnier de Paris, aux documents joints) ;

3° Questions relatives à la loi du 8 décembre 1897, instructions criminelles ;

Vendredi 23 mai. — 9 heures matin :

1° Question des patentes sous ses divers aspects (Circulaire de Rouen 1901, et notes de Rouen et du Hâvre) ;

2° Proposition de loi Pourquery de Boisserin (Documents parlementaires, Chambre des Députés, 1900 ; Questionnaire de la Commission du 10 février 1900).

2 heures soir :

1° Congrès d'avocats ou Conférences annuelles ; Comité permanent provisoire ;

2° Questions diverses.

Adresser toutes communications à M. Homais, bâtonnier de l'Ordre des avocats, 6, rue Thiers, Rouen.

La conférence eut donc lieu les 22 et 23 mai, à la salle de la Société nationale d'Horticulture. Malgré l'abstension du barreau de Paris, elle eut des résultats qui, très probablement, auront une répercussion sur la vie organique des barreaux de province.

On s'en convaincra par ce fait que les bâtonniers des barreaux d'Angoulême, de Marseille, d'Orléans, du Havre, d'Avignon, de Dijon, de Douai, de Lille, de Clermont-Ferrand, d'Angers, de Brest, de Rennes, de Roanne, de Caen, de Limoges, de Dunkerque, de Cherbourg, de Boulogne, de Toulon, de Nancy, ou leurs représentants, avaient répondu à l'invitation du bâtonnier de Rouen et partageaient entièrement ses projets de réformes.

S'étaient excusés, mais tout en se déclarant partisans de son initiative, les bâtonniers d'Agen, d'Aix, de Besançon, de Chambéry, de La Rochelle, de Nîmes, d'Oran, de Périgueux, de Perpignan, de Saint-Nazaire, d'Oran, du Mans et de Laval.

Les barreaux d'Amiens, de Bordeaux, de Lyon, de Montpellier, de Nantes, de Paris, de Pau et de Versailles se déclaraient, au contraire, hostiles au projet de la conférence.

Le bâtonnier du barreau de Rouen fut élu président ; celui d'Orléans, vice-président.

Ceux du Havre et de Clermont-Ferrand leur furent adjoints comme assesseurs.

Enfin, un éminent avocat du barreau de Clermont-Ferrand, Me Maurice Féron, ancien bâtonnier, un des premiers instigateurs de ce mouvement dans les barreaux de province, fut nommé trésorier, car, dès sa première réunion, la conférence décida qu'il était nécessaire de constituer une caisse sociale.

Nous n'entrerons pas dans le détail des travaux de cette première assemblée : ils portèrent sur des points très spéciaux, et personne ne songea à mettre en cause les principes fondamentaux de l'ordre.

Néanmoins, il y a dans ce fait une indication pour l'avenir : désormais les avocats pourront élever la voix pour eux-mêmes, et cette première réunion, anodine en apparence, pourrait bien être le prélude d'une vaste fédération que beaucoup désirent, et dont l'évolution de la vie moderne semble imposer la nécessité

Pour mémoire, nous dirons que l'attention des congressistes s'attacha surtout à la question des honoraires dans les affaires d'assistance judiciaire, à la revision du tarif civil de 1807, aux questions relatives à la loi du 8 décembre 1897 sur l'instruction criminelle, à celle des patentes, etc.

Ce qu'il convient surtout de dégager de cette première assemblée, c'est le vote de cette importante décision : « Il est établi entre tous les barreaux des Cours d'appel et de première instance qui adhéreront à cette proposition, un groupement pour la défense des intérêts généraux de l'Ordre. »

Ce qu'il faut dégager aussi, c'est la lutte désormais engagée entre un grand nombre de barreaux de province et celui de Paris.

II. — LA SITUATION DES BARREAUX DE PROVINCE. — L'ESPRIT STATIONNAIRE DU BARREAU DE PARIS

Dans la ville où plaida, sans grand succès d'ailleurs, Pierre Corneille, devant la célèbre Table de marbre, nous avons recueilli de la bouche de Mᵉ Homais ces déclarations :

« Les temps sont pour nous difficiles, *tempora nubila*. Beaucoup de nos confrères se sont éloignés de nous; les jeunes eux-mêmes, qui depuis si longtemps ont formé une pépinière de talents, paraissent atteints de découragement et manquent à notre appel. »

Si la Normandie se plaint d'une disette d'avocats, l'Ordre est décidément bien malade!

« J'ai cru devoir, poursuit Mᵉ Homais, nous défendre contre les ennemis qui demandaient la suppression de notre Ordre, et j'ai tenté de démontrer, non seulement l'utilité, mais aussi la nécessité absolue des barreaux dans les choses de la justice.

« Néanmoins, l'État abuse étrangement de notre désintéressement, qui est, comme chacun le sait, le principe fondamental de notre profession : « Ce que les autres hommes appellent des qualités extraordinaires, les avocats les considèrent comme des devoirs indispensables », écrit notre éminent maître Cresson.

« Bien avant lui déjà, on se répétait — et alors sans hypocrisie peut-être — ces devises inscrites à la première page du *Manuel du parfait avocat* : « *Nihil inde sperans ; solus, pauper, nudus.* »

« Ce n'est cependant pas une raison pour que l'État spécule sur notre désintéressement, comme dans les affaires d'assistance judiciaire qui sont, chaque année, de plus en plus nombreuses, et non pas toujours au profit de nécessiteux.

« Ainsi, en l'année 1900, le tribunal de Rouen a statué sur 177 affaires renvoyées par les bureaux d'assistance ; en 1901, sur 203 demandes.

« Et que le jeune avocat se méfie de l'offre, quelque rare qu'elle soit, d'un assisté honnête et reconnaissant. J'ai des souvenirs précis à cet égard. On rencontrera bien, en effet, quelque redresseur de torts qui, apprenant qu'un avocat désigné par l'assistance judiciaire a reçu, après un travail exceptionnellement difficile et heureux, une modeste rémunération de son temps, ira tout droit trouver le procureur général pour lui déposer une plainte, et obtenir la réparation d'un abus si révoltant!

« Voilà notre rôle en face de l'assistance judiciaire constituée par la loi de 1854.

« Faut-il parler aussi de la charge qui nous est imposée du fait de l'article 2 de la loi du 25 mai 1885, qui stipule que, en cas de relégation, un défenseur sera nommé d'office à *peine de nullité*?

« Faut-il parler aussi de la loi relative à l'instruction criminelle? Pour une affaire intéressante, il y en a dix où notre intervention est aussi inutile que gênante pour nos occupations ordinaires.

« Des indigents veulent plaider devant la Cour ou le tribunal : voici un avocat.

« Des indigents sont poursuivis devant la juridiction criminelle ou correctionnelle : voici un avocat.

« Un crime ou un délit ont été commis. Il importe de surveiller la régularité de la procédure : voici un avocat.

« La loi de 1898 protège les ouvriers contre les accidents dont ils peuvent être victimes : voici encore un avocat.

« Eh bien, en récompense de tous ces services publics, que fait pour nous la loi? Elle nous écrase d'impôts.

« Autrefois la profession d'avocat n'était pas soumise à un impôt professionnel! Aujourd'hui, elle paie la patente dont l'assiette est fixée sur les bases les plus iniques.

« Où donc est dans notre législation le service public gratuit? Nos sénateurs et nos députés ne touchent-ils pas une rémunération convenable de leurs soins? Le magistrat ne reçoit-il pas l'émolument légitime qui lui appartient?

« La loi n'a-t-elle pas récemment organisé les services de l'assistance médicale et accordé à ceux qui l'exercent des rémunérations incomplètes, mais sérieuses, de leurs soins?

« Et notre situation à nous, membres des barreaux de province, ne devient-elle pas de plus en plus difficile depuis que les éminents maîtres du barreau de Paris ont pris (ce qui est, du reste, naturel et légitime) l'habitude de plaider presque aussi souvent en province qu'à Paris?

« Oh! oui, *o tempora nubila!* »

A ces doléances, que répond le barreau de Paris? Ah! il est moins loquace, en général, le barreau de Paris...

Si la discipline était bannie du reste de l'univers, on la retrouverait certainement dans la Galerie marchande.

Laissons tout d'abord la parole aux grands maîtres, à ces foudres d'éloquence devant lesquels s'incline bien bas le petit stagiaire en quête de dossiers.

Nous ne pouvions demander à ces sommités du barreau parisien ce qu'elles pensaient, soit de la suppression possible du privilège de l'Ordre (c'eût été trop naïf), soit des réformes fondamentales réclamées par le flot montant des jeunes avocats qui supportent avec peine des entraves d'autrefois.

Un ancien bâtonnier d'une grande ville de province, qui prit part à la conférence du 22 mai, ne s'était pas fait davantage d'illusions sur l'esprit stationnaire du barreau de Paris.

« Paris, écrivait-il récemment, proteste par son silence ; mais comme ce silence était escompté par avance, comme nous savions que nos éminents confrères avaient d'excellentes raisons pour ne point vouloir que leur quiétude soit troublée inutilement, comme d'ailleurs ils nous avaient prévenus charitablement que la légalité même de la conférence était discutable, au dire de... Merlin ! nous avons donc été forcés de nous incliner et de passer outre. »

PAUL GABILLARD.

(*A suivre.*)



LES PARTIS POLITIQUES EN ITALIE

Les derniers théoriciens du jeu de bascule automatique, en matière de parlementarisme, doivent en prendre leur parti : ils mourront sans avoir vu les nations de l'Europe occidentale adopter le système dont ils se sont constitués les apôtres, ou le rénover, si l'on admet qu'il ait jamais fonctionné n'importe où d'une manière positive.

A la Chambre des Communes, les Irlandais, et ensuite l'Impérialisme, ont si bien embrouillé tout, qu'il n'y a plus la moindre possibilité de réaliser cette utopie : la formation de deux groupes exclusifs, celui des Réactionnaires ou Conservateurs, et celui des Libéraux ou Réformistes, gouvernant le royaume chacun à leur tour, durant des périodes à peu près égales, et grâce surtout à une légère prédominance numérique assurée par le suffrage universel, tantôt à la droite, tantôt à la gauche de l'assemblée.

En Belgique, il y a longtemps que la bascule s'est fixée à droite, et l'on ne voit pas quand elle pourra se déplacer. A moins que le droit de vote ne soit étendu jusqu'aux limites qu'il a atteintes dans tant d'autres pays. Mais, alors, il est probable que la bascule se fixera à gauche pour une imposante série d'années, et les doctrinaires du parlementarisme idéal n'auront pas lieu d'être plus satisfaits qu'à présent.

Pour que les hôtes du Palais-Bourbon leur donnent sujet de se réjouir sans réserve, il faudrait que tous les orléanistes et tous les bonapartistes se ralliassent à la République, que les socialistes d'une part, les nationalistes d'autre part, se prêtassent au rôle du suicidé par persuasion, enfin, qu'une parfaite homogénéité s'établît, tant parmi les républicains modérés, que parmi les républicains radicaux. On considère généralement, à tort ou à raison, que ces diverses éventualités ne semblent pas près de surgir.

En Italie, le « basculisme » a quelques adeptes encore, mais il est remarquable que pas un d'entre eux ne se rencontre à Montecitorio. Ce sont, comme, par exemple, le plus éminent, M. Domenico Zanichelli, de Sienne, des professeurs attachés aux Universités de second ordre. Les maîtres des principaux corps de Facultés sont, ou républicains, ou socialistes, et même, à Turin, ces derniers se trouvent en majorité.

M. Zanichelli a publié, en faveur de sa théorie, une profusion d'articles de revue et plusieurs volumes. Mais tout récemment il constatait avec amertume qu'il prêche dans le désert, et on jurerait qu'il ne se livre plus à ce pénible exercice que pour demeurer en bons termes avec sa conscience. Il est de fait que, si l'on examine les programmes des divers partis politiques de l'Italie actuelle, et si l'on recherche quelles sont les forces dont ils disposent, soit au Parlement, soit dans la masse électorale, on ne saurait douter de l'impossibilité d'acclimater, au royaume savoyard, un « basculisme » même relatif.

Les hôtes de Montecitorio sont au nombre de 509, dont l'on peut dire, d'une manière générale, extrêmement générale, que 271 siègent à droite, 143 au centre, et 95 à gauche.

Les 271 droitiers représentent 611 400 voix exprimées aux élections générales de 1900. Lors de cette consultation du suffrage universel, la coalition des réactionnaires et des conservateurs a conquis ou gardé la majorité électorale dans huit « compartimenti » sur quatorze. Elle a recueilli un peu plus des deux tiers des voix dans la Vénétie et en Abruzzes-et-Molise ; les deux tiers en Calabre-et-Basilicate ; un peu plus de la moitié dans la Napolitaine et la Sicile ; et à peu près la moitié dans la Ligurie, le Latium et les Pouilles.

Par contre, elle n'en a obtenu guère plus du tiers dans le Piémont, la Lombardie, en Émilie-et-Romagne, dans la Toscane, en Marches-et-Ombrie, et dans la Sardaigne.

Cette répartition par provinces est indispensable à opérer lorsque l'on étudie la vie politique, économique et sociale d'une nation qui n'est encore unifiée qu'au point de vue administratif, qui ne le sera sans doute jamais à aucun autre égard.

Il y a naturellement beaucoup de détails communs dans les programmes des deux partis, numériquement égaux ou peu s'en faut, qui forment la droite à Montecitorio. Réactionnaires et conservateurs s'accordent à professer que le régime monarchique se maintiendra dans la péninsule jusqu'à la consommation des siècles, et au profit, comme de juste, de la dynastie de Savoie, dont tous les représentants furent, sont et seront doués, en naissant, de la plus forte somme de génie, de vertus et de gloire,

que puissent supporter les épaules d'un être humain. Et ils estiment que cette pérennité du régime et de la dynastie a pour conditions nécessaires et suffisantes l'accroissement continu des forces militaires de terre et de mer, la constitution d'un empire colonial, le renouvellement périodique de la Triplice, et la répression rigoureuse de toute propagande socialiste, ou simplement républicaine, et de toute agitation ouvrière.

Mais voici les divergences. Plusieurs conservateurs sont libre-échangistes, tandis que le reste de la coalition est protectionniste. Plusieurs conservateurs montrent des tendances à la francophilie, tandis que le reste de la coalition s'imagine qu'on ne peut aimer les Allemands et les Autrichiens qu'en recommandant, par une conséquence fatale, la France à l'exécration universelle.

Tous les conservateurs pensent qu'il y aura bien de la diplomatie à déployer avant d'annexer la Tripolitaine, et que, pour ce qui est de l'Albanie, on pourrait se contenter de la constituer en principauté vassale du Monténégro, tandis que tous les réactionnaires voudraient voir entreprise sans délai la conquête brutale des deux terres promises. Tous les réactionnaires insistent pour que l'on restreigne le droit de vote et les libertés de la parole, de réunion et d'association, de la presse, tandis que tous les conservateurs affirment que, si l'on est condamnable quand l'on fait un pas en avant, on est maladroit quand l'on fait un pas en arrière.

Enfin, plusieurs réactionnaires demandent que jamais l'Italie ne renonce à ses vues sur la Tunisie, tandis que le reste de la coalition ne veut plus entendre parler de protestations contre l'occupation française de la Régence. Et plusieurs réactionnaires souhaitent l'établissement de relations officielles, régulières, amiables sinon amicales, entre le Quirinal et le Vatican, tandis que le reste de la coalition n'aperçoit pas l'urgence de ce Concordat.

Le parti du centre, ou, pour parler le langage usuel à Rome, de l'opposition constitutionnelle, avec ses 143 députés, représente, — si l'on continue à s'en référer aux élections de 1900, — 319 000 citoyens ou supposés tels. Il s'est trouvé en minorité dans tous les « compartimenti », et surtout en Émilie-et-Romagne, en Calabre-et-Basilicate, dans la Lombardie, et en Marches-et-Ombrie, où il n'a recueilli que, respectivement, 5, 11, 14 et 16 p. 100 des suffrages exprimés. Dans la Ligurie, la Toscane, le Latium, la Napolitaine et en Abruzzes-et-Molise, la proportion était du quart ; dans le Piémont, la Vénétie, les Pouilles et la Sicile, elle était du tiers. C'était en Sardaigne qu'elle apparaissait la plus forte, bien qu'elle n'y atteignît pas la moitié.

L'opposition constitutionnelle a deux qualités qui manquent à la coalition de droite. D'abord, elle est homogène. Ensuite, c'est le parti du bon sens, lequel, on le sait, n'est pas toujours d'accord avec la raison, et parfois même il s'en faut de beaucoup. Quoi qu'il en soit, nous donnerons ici, pour plus de facilité d'élocution, le qualificatif de libéral à ce groupement qui, d'ailleurs, en est digne de loin en loin.

Entre l'attitude adoptée par les conservateurs, et celle habituelle aux libéraux, en face de ces faits accomplis : la Triplice, l'annexion du Trentin et de Trieste à l'Autriche, l'aggravation continue des charges militaires et navales, l'aventure érythréenne, il y a une nuance sensible. De tout cela les conservateurs prennent presque gaîment leur parti, au lieu que les libéraux ne sont que résignés. Par contre, la perpétuité de la bouderie entre le Quirinal et le Vatican, et l'occupation française de la Tunisie, deux espèces de fatalités en face desquelles les conservateurs ne sont, à leur tour, que résignés, voilà qui laisse absolument indifférents les libéraux.

Au demeurant, ceux-ci professent pour le régime monarchique et la dynastie de Savoie le même culte aveugle que les droitiers, et, pour la propagande républicaine ou socialiste et l'agitation ouvrière, la même haine, aveugle aussi.

Mais il est trois questions sur lesquelles ils ne s'entendent pas du tout avec les conservateurs. D'abord, ils sont unanimement francophiles ; ensuite, ils sont en majorité libre-échangistes. Enfin, ils voudraient que leur nation se contentât, en Tripolitaine et en Albanie, de la colonisation économique et morale, et n'envoyât jamais dans ces deux pays, ni un soldat, ni d'autres fonctionnaires que des consuls.

Les 95 membres de la gauche, qui représentent 345 500 électeurs, forment les trois groupes, radical, républicain et socialiste. Le parti radical compte 33 députés, et a recueilli 100 500 voix. La majorité de celles-ci se trouvait dans la Lombardie, en Émilie-et-Romagne, dans la Vénétie et en Marches-et-Ombrie. Mais elles ne constituaient pourtant qu'un cinquième des suffrages exprimés dans la Vénétie, un sixième dans la Lombardie et en Emilie-et-Romagne, et un septième en Marches-et-Ombrie. Pas une voix radicale dans le Latium, et la proportion était infime dans les neuf autres « compartimenti ».

Les 29 députés républicains représentent 70 000 électeurs, dont environ 20 000 dans la Lombardie, 12 000 en Émilie-et-Romagne, 10 000 en Marches-et-Ombrie, 8 000 dans la Toscane, et 7 000 dans le Latium.

Les 33 députés socialistes représentent 175 000 électeurs, dont environ 47 000 dans le Piémont, 38 000 dans la Lombardie, 28 000 en Émilie-et-Romagne, 19 000 dans la Toscane, 13 000 dans la Vénétie, 10 000 dans la Ligurie et 7 000 dans la Sicile.

Les radicaux sont monarchistes. Le régime actuel semble donc loin de se trouver en péril, avec 447 députés et 1 031 000 électeurs pour le défendre contre 62 députés et 245 000 électeurs. Reste à savoir jusqu'où va le royalisme des radicaux.

Ainsi que leurs homonymes de Grande-Bretagne et que les libéraux de Belgique, ce sont en réalité de braves gens qui se contentent de la monarchie, en attendant mieux... Et, en effet, ils attendent la République, ils ne veulent pas aller au-devant d'elle, parce qu'ils estiment que le pays n'est pas encore mûr pour son avènement.

Au contraire, les deux autres partis de la gauche croient qu'une révolution politique est à la fois urgente et imminente. Il est vrai qu'ils la prédisent depuis tant d'années! On peut observer aussi que les résultats des consultations électorales ne semblent pas corroborer leurs prophéties!

Mais ces résultats sont difficiles à interpréter, car la proportion des suffrages exprimés sur les électeurs inscrits est encore bien faible. De 51 pour 100 en 1892, et d'à peine 59 en 1895, elle n'a pas atteint 60 en 1900. Or, quelle est la composition de cette énorme masse abstentionniste? Il y a là, évidemment, comme partout, quelques anarchistes et beaucoup d'indifférents. Mais ceux-ci admettraient la République avec la même passivité qu'ils admettent la monarchie, et ceux-là coopéreraient à une révolution républicaine avec le même zèle qu'ils emploieraient plus tard à tenter un nouveau bouleversement.

A quoi il convient d'ajouter cette particularité qu'en Italie la moitié peut-être, le tiers au moins, des abstentionnistes, sont des Papalins, c'est-à-dire une poignée de patriciens romains, napolitains et siciliens, et une multitude des plus miséreux paysans du Centre et du Sud de la péninsule, ainsi que de la Sicile et de la Sardaigne. Les premiers souhaitent la restauration du pouvoir temporel de l'évêque de Rome et celle du royaume bourbonien. Ils les souhaitent ardemment, mais ils comprennent leur irrémédiable impuissance, ils se savent un état-major vieux, et sans troupes ni argent. Sous une République, ils n'auraient pas plus de motifs qu'à présent pour descendre de leurs tours d'ivoire, ou mieux, pour descendre exhiber leur détresse matérielle et leur anémie mentale au dehors de leurs palais, si somptueux en façade, et si vides.

Quant aux cléricaux de la plèbe rurale, on peut affirmer sans sophisme que, dans leurs âmes simplistes, il y a confusion absolue entre la notion de monarchie et l'idée du régime qui, leur assure-t-on, persécute le Saint-Père. Et ce n'est pas à dissiper cette confusion, mais bien plutôt à l'entretenir, que s'emploient les curés de campagne et les moines, ignorants et inconscients autant que leurs ouailles. Le clergé des grandes villes et la prélature laissent faire, se complaisant en ce scepticisme qui est devenu universellement légendaire, et dont il n'est d'ailleurs pas rare qu'eux-mêmes se vantent, en souriant avec des mines à la Renan.

Le résultat, c'est que la populace papaline est saturée du plus démagogique des socialismes chrétiens, d'une sorte d'anarchisme théocratique, — d'un chaos d'aspirations au fond de quoi sommeille un républicanisme quelconque. Les deux partis d'extrême gauche ne craignent donc pas que ces malheureux s'opposent à une résolution politique. Ce qui les fait réfléchir, c'est que les cléricaux de cette sorte pourraient au contraire déployer trop de zèle dans cette révolution, — la compliquer d'une Jacquerie.

Des faits pour ainsi dire journaliers confirment cette prévision. Dans tout le tiers méridional de la péninsule, ainsi qu'en Sicile et en Sardaigne, on voit des bourgades, hier encore fanatiquement papalines, se convertir, tout à coup et en bloc, au socialisme, mais à un socialisme qui eût fait dresser les cheveux sur la tête de Karl Marx, et qui donne bien du tourment aux leaders du parti. On se met à déclamer là des formules qui étonnent les collectivistes méthodiques comme ceux de Milan et de Turin.

Et plus au Nord, dans la Romagne, on trouve maintes agglomérations où le plus véhément républicanisme fraternise dans les mêmes cerveaux avec le plus dévot catholicisme.

Précisément, ce qui inquiète les radicaux, c'est la Jacquerie qu'ils aperçoivent derrière la révolution politique. Et c'est pourquoi ils désirent que l'on conserve encore le régime monarchique, ne serait-ce que durant le temps nécessaire pour décléricaliser les paysans du Centre, du Sud et des deux îles et pour ébaucher leur éducation civique. A part cette question de principe, c'est seulement par d'infimes nuances que leur programme se distingue de celui des républicains.

Comme ceux-ci, ils abhorrent la Triplice, ils rêvent de soulèvements nationalistes dans le Trentin et à Trieste, ils aiment la France presque autant que leur patrie, ils sont libre-échangistes, ils demandent la réduction progressive des budgets de la guerre et de la marine, le renoncement à toute entreprise coloniale, et même l'abandon de l'Érythrée. Les deux partis voudraient en outre que l'on étendît le droit de suffrage et que rien ne restreignît plus les libertés de la parole, de réunion, d'association et de la presse. Ils estiment enfin que les grèves doivent être solutionnées par l'arbitrage et non par la force, que la propagande collectiviste est légitime autant que toute autre, et qu'il y a, dans le domaine économique et social, une quantité de réformes qui s'imposent, auxquelles on peut procéder sans porter atteinte à la

religion, à la famille, à la propriété individuelle, à la patrie, à l'ordre, et qui, au contraire, contribueraient tout au moins à rendre l'ordre moins chanceux et la patrie plus sympathique.

Nous n'avons naturellement rien à dire sur le programme des socialistes italiens. Il est identique à celui sur lequel s'est constitué le même parti en Suisse, en Autriche, en Allemagne, en Belgique, aux Pays-Bas, dans les trois pays scandinaves, en Bulgarie, au Japon, etc., et à celui que l'unanimité des collectivistes français reconnut dans leurs deux congrès de Paris : salle Japy, 1899, et salle Wagram, 1900.

Il nous faut pourtant signaler quelques détails qui prêtent à la physionomie du Marxisme italien un caractère très particulier.

Nous avons déjà fait allusion à l'influence décisive que ce parti a conquise depuis quelques années dans le corps enseignant des universités. Il va de soi que cette influence a sa répercussion, d'un côté sur les étudiants, et de l'autre, sur les professeurs des établissements du degré secondaire. Elle est profonde aussi parmi les instituteurs et institutrices. Lorsque Mme Ada Negri-Garlanda publia ses premières œuvres, elle ne faisait que traduire, en vers souvent beaux, les sentiments et convictions d'une multitude de ses collègues des deux sexes.

Mais il y a mieux. Les socialistes des Universités agissent puissamment sur les administrations officielles. C'est ainsi que, par exemple, tout le système pénitentiaire, et tout le régime des asiles d'aliénés, ont été réformés de fond en comble en application des idées de MM. Cesare Lombroso et Enrico Ferri.

En dehors du monde professoral, la plupart des personnalités éminentes de la littérature, de la philosophie, de la science, sont notoirement collectivistes. On se rappelle le coup d'éclat de Gabriel d'Annunzio, lorsque, traversant la salle des séances de Montecitorio, il alla prendre sa place définitive au milieu du groupe socialiste, en déclamant : « Je veux aller vers la vie ! » Une profusion d'intellectuels ont opéré le même ralliement, bien qu'avec des formes moins théâtrales...

Si, de l'aristocratie de la pensée, nous passons à l'autre extrémité de la hiérarchie sociale, nous retrouvons ces paysans du Sud et des Iles qui sautent à pieds joints du Papalinisme au Communisme. Mais ils ne sont qu'inquiétants. Ceux qui sont vraiment intéressants, ce sont les petits propriétaires ruraux, les petits métayers, les petits fermiers, du Nord et du Centre, comme ceux qui, à un Congrès tenu à Bologne il y a six mois, et où ils étaient mandatés par 145 000 des leurs, ont adopté l'intégralité du programme collectiviste, aux cris de : « A bas notre propriété ! »

Quant à la population ouvrière des grandes villes du Centre et surtout du Nord, son adhésion au parti en cause était fatale. Et ce mouvement s'accélère à mesure que se déploie le splendide essor économique et intellectuel de la région comprise entre les Alpes et l'Ombrie. En Émilie-et-Romagne, ainsi que dans la Toscane, les voix socialistes représentaient déjà un sixième des suffrages exprimés en 1900. Dans la Vénétie, la Lombardie et la Ligurie, la proportion était du cinquième. Dans le Piémont, elle atteignait le quart.

Ces succès électoraux ne sont cependant, en Italie comme ailleurs, que des indices secondaires des progrès rapides que réalise le socialisme. Ils ne renseignent que sur l'aspect politique de ces progrès, et le parti dont nous parlons en ce moment subordonne tout à l'évolution économique. Or, précisément, le syndicalisme et le coopératisme prospèrent en Italie où l'on trouve même une proportion de Coopératives rurales plus forte que dans n'importe quel pays, et où commencent à pulluler deux types rares encore partout ailleurs : la coopérative de crédit, et la coopérative d'assurance.

Il faut considérer aussi que la totalité des syndicats ouvriers de la péninsule, et la majorité des coopératives, se rattachent à l'organisation politique par des liens étroits, qui ne sont pas toujours noués dans le domaine exclusivement moral, — et qui du reste, même dans ce cas, sont affirmés avec fermeté chaque fois que l'occasion s'en présente. C'est un régime bien différent de celui auquel on est habitué en France, et surtout en Grande-Bretagne et aux États-Unis, dans les contrées enfin où les mouvements syndical et coopératif se déploient à l'écart de la propagande politique, et reçoivent leur impulsion, souvent de démocrates très « avancés » mais favorables au collectivisme en apparence seulement, — parfois, d'anarchistes plus ou moins assagis, — presque jamais de socialistes avérés.

On comprend que les coreligionnaires italiens de ceux-ci donnent à leur gouvernement des soucis de plus en plus aigus. D'autant plus que la force des choses a transformé le parti républicain en auxiliaire du collectivisme. Sans doute les continuateurs politiques de Mazzini et de Cattaneo demeurent patriotes, bien qu'avec la nuance de cet humanitarisme de 1848, qui est simplement la phase primaire, lyrique, du sentiment dont l'internationalisme est la phase rationaliste. Sans doute aussi, leur foi en la pérennité de la propriété individuelle n'est pas entamée. Mais chaque année restreint leur influence sur la masse électorale. Les éléments qui, dans celle-ci, leur étaient demeurés fidèles durant deux décades, vont s'agrégeant peu à peu au parti marxiste. Le temps semble proche, où ces leaders représenteront

un état-major sans troupes, — tout comme les patriciens boudeurs de Rome, de Naples et de la Sicile.

Et, déjà, il en est de même pour les radicaux et, symptôme encore plus significatif, un phénomène identique se produit dans certaines agglomérations jusqu'alors dévouées aux libéraux, à l'opposition constitutionnelle. Lors des élections de 1900, il y a eu des « compartimenti », — Napolitaine, Abruzzes-et-Molise, Pouilles, Sicile et Sardaigne, — où les voix des trois partis de la gauche se sont coalisées sur les mêmes candidats. Et, en Calabre-et-Basilicate, les suffrages libéraux se sont adjoints à cette coalition.

Comment avoir raison d'une pareille invasion, comment l'enrayer tout au moins ?

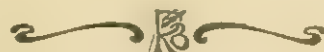
Trois systèmes s'offraient. Trois, parce que dans aucun pays l'on n'a jamais pu en découvrir un quatrième.

D'abord, la force. Mais Crispi et ses disciples immédiats l'avaient utilisée dans l'extrême mesure du possible, et ils avaient obtenu des résultats diamétralement opposés à ceux qu'ils escomptaient.

En deuxième ressort, il y avait la méthode qui a si bien réussi à M. Waldeck-Rousseau : inviter un collectiviste à participer au pouvoir, et par là créer parmi ses coreligionnaires une scission profonde, qui les rende pour longtemps impuissants à continuer leur propagande. Mais les Congrès nationaux et internationaux ont prouvé qu'il n'existait pas un « ministérialiste » au sein du socialisme italien, et que dans ce pays, par-dessus le marché, les divergences de vues entre Marxistes, au sujet des questions de tactique, n'entraînent pas d'inimitiés personnelles, ni de « scissiparité » en sectes de plus en plus nombreuses.

Restait à expérimenter le système adopté depuis longtemps aux États-Unis, en Australie, en Nouvelle-Zélande, le système auquel se rallient peu à peu les Impérialistes britanniques, et dont le Danemark et l'Espagne devaient tâter à la suite de l'Italie : le socialisme d'État.

R. Candiani.



L'INCENDIE

Nouvelle.

Hérelle et sa femme, après dîner, passèrent dans la bibliothèque. Il se mit à feuilleter ses papiers épars. Elle sortit presque aussitôt, et revint, en chapeau et jaquette, sa voilette et ses gants à la main. Elle s'approcha de son mari, câline et souple, avec un sourire, lui pesa doucement sur l'épaule, et lui dit de sa voix chantante, de sa voix légèrement enfantine :

— Alors, mon chéri, cela ne t'ennuie pas ?

Il releva la tête :

— Mais non, mais non...

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Parce que moi, si tu voulais, je resterais là sans rien dire... Tu ne m'entendrais même pas...

— Non, mon mignon, va au théâtre puisque nous avons cette place. Pour moi le temps filera vite. Ça marche, tu sais, mon travail...

— Oh ! je sais bien qu'une fois là dedans tu n'as plus ni père, ni mère, ni femme...

— Est-ce que tu m'en veux ?

— Quelquefois.

— Quand tu reviendras j'aurai fini. Et alors... ses mains enlaçantes attiraient à lui la jeune femme. Alors je demanderai mon pardon...

Elle rit en se dégageant.

— Ça non, mon vieux loup, pas ce soir... pas quand tu as tant travaillé... Allons, je me sauve, au revoir... Un bon bécot... là... là... suffit...

— Dis donc, tiens-toi bien...

— Au théâtre ? Comme une Anglaise... sois tranquille !

* * *

Elle noua sa voilette devant la glace, de ses deux bras joliment levés, boutonna ses gants, disparut. Louis Hérelle, à petits coups, acheva sa tasse de café, se promena quelques instants pour se dégourdir les jambes, laissa mourir sa cigarette sur le bord du cendrier d'étain, s'arrêta devant la fenêtre close, large baie arrondie en cintre dont les stores n'étaient pas baissés. Au dehors régnait la nuit lucide sur les rues à peu près désertes. Des nuages, chassés par le vent, cachaient puis découvraient la lune qui en argentait les contours. Entre les nuages, de rares étoiles piquaient le ciel d'un bleu profond. Il avait plu. Le zinc des toits luisait vaguement sous l'ondée récente et l'asphalte de la chaussée était semée de flaques d'eau. Il songea : « Pourvu qu'Hélène ait trouvé une voiture fermée. Il n'en passe guère, on dirait... » Puis il se remit au travail.

Deux heures s'enfuirent pour lui dans l'oubli, l'extase du rêve. La tête légèrement penchée sur l'épaule gauche, à son habitude, il écrivait d'une main nerveuse sur les feuilles de papier blanc éclairées d'une lumière ardente par le cercle étroit de la lampe, qui le laissait, lui, dans le clair-obscur. De temps à autre il s'arrêtait, se passait la main dans les cheveux qu'il sentait, à ces moments-là, comme plus vivants, animés d'un subtil fluide électrique, et son œil, perdu dans le vague, se fixait sur la baie ouatée d'ombre, transparente en face de lui. Mais il ne distinguait plus rien de la belle féerie nocturne, course de vapeurs blêmissantes devant un fantôme

d'astre nu. Il cherchait, avec fièvre, à fixer le contour impalpable des songes dont la silencieuse mais réelle présence peuplait la chambre enténébrée... Et, pareil au héros antique, Hérelle s'ingéniait à douer ces ombres du sang mystérieux de la vie.

Une pause. Le charme cessa. Hérelle alluma une cigarette, quêta l'inspiration en fuite dans les volutes de fumée, se leva, se promena de nouveau. Une rumeur montait de la rue. Il s'approcha de la fenêtre. Trois crieurs se suivaient à la file, annonçant un journal du soir avec un vacarme assourdissant. Ils détalaient au pas de course, s'arrêtant aux portes, qui, brusques, s'ouvraient çà et là sur leur passage et faisant sortir de leur loge quelques concierges solennels. Machinalement Hérelle pensa : « Quoi donc?... la chute du ministère ?... la guerre du Transvaal?... la Bourse ?... » Malgré lui il tâchait d'entendre. Les syllabes confuses lui parvenaient mal, hurlées par ces voix éraillées. Cependant il crut distinguer, comme un refrain, le mot : Incendie... « Qu'est-ce qui brûle ? » Il ouvrit la fenêtre. Le dernier crieur se hâtait, déjà presque au tournant de la rue. Mais Hérelle, cette fois, entendit la phrase : « Incendie du Théâtre-Français !... Grand désastre !... Plusieurs victimes !... Demander le journal *le Soir !*... » Puis le crieur disparut.

Hérelle recula. Ses jambes tremblaient. La rue de nouveau était déserte. Maintenant, il n'entendait plus rien. Pourtant *cela* n'était pas un rêve... Un coup de vent entra, dispersa les feuilles blanches couvertes de sa fine écriture. La lampe fila, s'obscurcit... Il la prit, se rua dans le vestibule, mit son pardessus, son chapeau, éteignit, descendit quatre à quatre. En bas son concierge veillait encore. Hérelle demanda — le son de sa voix, si rauque, le surprit lui-même : — « Avez-vous *le Soir?* » Le concierge l'avait. Hérelle lut, tant bien que mal — les caractères dansaient drôlement — les premiers échos du sinistre. Ils étaient quelconques. Il sortit. Avant de sortir, toutefois, il songea à dire au concierge : « Si Madame Hérelle rentrait avant moi, vous lui diriez que je suis allé... que je suis allé au théâtre... »

* * *

Aux abords du Théâtre-Français, cernant tout l'espace interdit, se pressait une foule déjà compacte, maintenue par des sergents de ville. Elle regardait le vaste édifice dont la façade restait intacte, mais dont le toit vomissait avec force, en même temps que des débris noirâtres, des flammes sans cesse grandissantes qui mettaient partout un reflet vermeil. D'instants en instants, annoncées par les sons stridents de leur trompe, arrivaient des équipes de pompiers. On voyait, le long des échelles, monter les uniformes bleus qui s'enfonçaient dans la fumée par les hautes fenêtres béantes. Sur la place, élargie d'être libre, circulaient quelques groupes mornes, silhouettes officielles dont les badauds répétaient les noms à mi-voix : sociétaires de la Comédie, fonctionnaires des Beaux-Arts, auteurs dramatiques en renom, actrices qui relevaient leurs robes pour éviter les flaques d'eau. Tout ce monde, se sentant épié, faisait un effort — lamentable — pour garder son aspect décoratif. L'angoisse perçait sur les masques glabres, dans les attitudes gênées. Des bavards expliquaient le désastre, disaient les victimes connues, commentaient le sauvetage émouvant d'une jeune femme par un soldat...

Hérelle eut grand'peine à percer le cercle. Son aspect bouleversé l'y aida, plus que la vigueur de ses coudes. Il murmurait par saccades : « Pardon, Messieurs... C'est pour ma femme... » Enfin il parvint sur la place. Un sergent de ville, auquel il courut, lui donna quelques détails. L'incendie avait éclaté avant le début du spectacle. Presque tout le public avait dû sortir. Quelques personnes, plus ou moins blessées, avaient été reconduites chez elles. D'autres, plus atteintes et non reconnues, devaient se trouver à la Morgue. Quelques-unes enfin, peut-être, avaient péri dans la bagarre. On ne le saurait que le lendemain. L'intérieur du théâtre, tout entier, flambait. On ne déplorait qu'une mort certaine : celle d'une figurante surprise dans sa loge qu'un de ses camarades en fuite avait entendue appeler et que personne n'avait revue, Mademoiselle Z..., gracieuse figure qu'Hérelle avait souvent croisée.

Un moment il resta, inerte, à regarder comme tout le monde la bâtisse antique emplie d'un orage invisible, secouée d'effondrements sourds. Mille pensées se succédaient en lui avec une vitesse incroyable : « Si elle était saine et sauve, elle serait rentrée avant que je sorte ?... Ce n'est pas sûr... dans ce désordre... Peut-être elle s'est trouvée mal... Elle est dans quelque pharmacie... Ou peut-être elle est restée là, fascinée, pour voir... ça arrive... » Il regardait autour de lui. « D'autres fois on perd la mémoire... On se promène comme des fous... Elle rentrera cette nuit... Elle rentre en ce moment, peut-être ?... Ou bien elle est là !... elle est là !... » Un furieux désir d'action le poussait à quelque folie, mais il restait cloué sur place. Il cherchait à imaginer « la chose », comment elle avait dû se passer. « Elle sera restée la dernière... elle est craintive dans les foules... Elle sera morte étouffée... On dit qu'on ne souffre presque pas... Si j'avais été là — il serrait les poings — je l'aurais emportée dans mes bras comme autrefois... je l'aurais sauvée... Dire qu'il y a des brutes, dans ces moments-là, qui ne songent qu'à leur peau... mais moi... » Et, s'exaltant sur son hé-

roïsme, il aurait voulu, tout de suite, sauver quelqu'un.

Un souvenir le frappa : « La Morgue !... l'agent m'a parlé de la Morgue... il faut que j'y coure... » A ce moment même un journaliste l'abordait : « Hein, Hérelle, quel malheur !... Sapristi ! je vous demande pardon... Qu'y a-t-il ? » Hérelle, en deux mots, expliqua, impatient de s'échapper. « Inutile d'aller là-bas », fit l'autre. « J'en viens, on n'y a porté personne. Si vous me permettez un conseil, mon cher ami, rentrez chez vous... Vous y trouverez Mme Hérelle saine et sauve, tout le fait croire, ou vous recevrez de ses nouvelles... Mon avis est que tout le monde est sorti. » — « Vous avez peut-être raison, fit Hérelle. Merci. » Il héla un fiacre et rentra.

*
* *

Elle n'y était point. Il le savait. Il n'avait pas eu cet espoir. Il n'éprouva nulle surprise quand le concierge lui répondit : « Non. » Il monta chez lui, ralluma la lampe, la remit sur son bureau de travail. Les domestiques étaient couchés sans se douter de rien. Tant mieux. Il pouvait songer à son aise...

Il lui semblait qu'il venait de passer par-dessus de profonds abîmes sur un pont-levis qui soudain s'était effondré derrière lui. De l'autre côté c'était son passé, la contrée heureuse et féconde, caressée de vivant soleil, où jamais il ne rentrerait plus. Devant lui c'était son avenir, une plaine lugubre, nue et vide, qu'il ne distinguait même pas. Et, peu à peu, toute vision s'évanouit pour la laisser, Elle, seule forme que vit son regard. Il reconnut, l'une après l'autre, toutes les images d'elle-même, dissemblables et fraternelles, qu'elle avait laissées en lui. Il la distingua jeune fille, avec son corsage modeste, vêtue d'une robe bleu marine, ses tresses blondes dans le dos ; jeune femme, un soir, au bord de la mer, belle de passion orageuse ; accouchée, dans la blancheur pâle d'un matin d'hiver plus récent, — et telle enfin qu'il l'avait quittée, rieuse et calme, avec sa taille souple, ses yeux humides sous la voilette, sa démarche... et, se rappelant les propos qu'ils avaient échangés au départ, il la dévêtit brusquement, revit sa nudité charmante et comprit qu'il l'avait perdue. Ainsi, peu à peu, sans recours, il descendait au fond de l'angoisse comme un homme que le sable enlize. Cependant il ne pleurait pas. Le mystère de cette mort eût été profané par des larmes. Il pensa : « Demain, au petit jour, l'incendie sera terminé... il faudra chercher dans les décombres... je la reconnaîtrai à son bracelet... » Et, à l'idée de l'objet informe que sans doute il retrouverait là, il se sentit pris d'une grande pitié pour cette enfant emportée si jeune, pour cette créature de son âge, d'une pitié plus pure, haute et grave, celle dont on salue la douleur des êtres, la fragilité de la vie, de la grâce, du bonheur humain... Il se disait : « Elle était douce... elle m'a soigné quand j'étais souffrant... Et maintenant me voilà seul... » Mais il ne pleurait toujours point. Il était élevé au-dessus de lui-même par la grandeur et la soudaineté de son deuil. Il se sentait une bonté profonde, pacifiante, universelle. Et une fièvre hallucinante lui montrait une série de spectacles : l'enterrement, le cimetière, un voyage... et ensuite... quelque grand dévouement peut-être ?... Oui, c'est cela... il faudrait trouver... être utile, avant de mourir aussi !

*
* *

Un bref grincement de serrure, un pas familier dans le vestibule. Hélène était là, devant lui, un peu pâle mais parfaitement calme, son sourire d'enfant à ses lèvres : « Bonsoir, chéri... es-tu content ? » Hérelle la regardait, immobile. Il dit, pour parler : « D'où viens-tu ? » — « Mais, Louis, je viens du théâtre... une charmante soirée, figure-toi... Bartet parfaite, et Mounet-Sully... Je t'ai bien regretté, je t'assure... Louis !... Louis !... qu'est-ce que tu as ? » Il marchait, lentement, sur elle, et elle reculait, terrifiée. Il lui prit les poignets : « D'où viens-tu ?... Tu n'es pas allée au théâtre... Le théâtre brûle. J'en viens... Je croyais... je te croyais morte... ainsi tu vois... » Il eut un rire qui s'étrangla net dans sa gorge et la lâcha. Et il répéta : « D'où viens-tu ?... » mais sans obtenir de réponse. Puis il lui jeta à voix basse : « Catin ! catin !... » et la frappa. Elle tomba à genoux : « Louis ! pardon !... » Un petit bouquet de violettes roula de son corsage à terre. Et comme une enfant qu'on maltraite, se cachant la tête, elle gémit : « Louis, ne me fais pas de mal !... écoute... » Mais Hérelle, d'un brusque effort se ressaisissant, s'écarta, lui fit signe de se taire. La sueur lui coulait sur la face. Ils demeuraient là, haletants. Il dit, respirant avec peine : « C'est... avec Julien, n'est-ce pas ?... » Elle répondit, effondrée, par un sanglot qui signifiait : « Oui. » Alors, sans accent, sans colère, il prononça, penché sur elle : « Va... va le retrouver... je te chasse... je ne veux plus de toi ici... va-t'en, comprends-tu ?... tout de suite... Je te dis de partir... va-t'en ! » Et vaincue, comme une somnambule, sans résister, comprenant à peine, elle obéit...

*
* *

Dans sa bibliothèque, seul encore, Hérelle s'appuyait aux vitres pour sentir une fraîcheur à son front. Il vit passer une petite ombre dans la rue déserte. Elle s'évanouit. Il remarqua que ses papiers jonchaient le sol. Il les ramassa, mais ne put les remettre en bon ordre. Il se répétait à voix haute : « Je la croyais morte... Eh bien ! quoi ?... elle est

morte... C'est la même chose... » Mais cette phrase sonnait vide de sens. Il passait en lui des images : piédestal brisé... fleurs salies... de la boue, de la boue... des ruines... l'incendie... ah! oui, l'incendie... Il se sentait découronné de toute sagesse et de toute force. Il connut, cette nuit-là, que l'amour a le goût plus amer que la mort. Quand l'aube radieuse apparut aux vitres, elle surprit, assis à sa table, tenant à la main un bouquet de sombres violettes froissées, un homme redevenu homme, un pauvre homme lâche qui pleurait...

GABRIEL TRARIEUX.



POÉSIES

La sieste.

Somne, quies animi, curarum Somne levamen

Un rayon de soleil aux fentes de la porte
Pénètre et vient baiser le marbre rose clair
Des dalles. Çà et là, il allume un éclair
Au front des aigles d'or qu'un étendard supporte.

La Nature se tait sous la chaleur trop forte.
Nul gazouillis d'oiseaux ; aucun souffle dans l'air
Et seule une araignée, autour du buis amer,
Lace de fils soyeux quelque cétoine morte.

De l'atrium le son du limpide jet d'eau
T'arrive par instants. Son doux et frais écho
Délicieusement repose ta pensée.

Ton œil se ferme. Dors ! Près de ton lit vermeil
Les Lares veilleront sur ton calme sommeil.
Dors ! que ton amour soit de beaux songes bercée !

Les abeilles d'automne.

[illegible] imbuunt operi gratisque laboribus [illegible] instant

Il est doux de venir, aux brumes de l'automne,
Rêver paisiblement sur notre court destin,
Alors que le vent fait frissonner le satin
Des prés et que l'essaim des feuilles tourbillonne.

Etranger, tu dis vrai : la vie est monotone ;
Le souvenir se perd de notre heureux matin ;
L'espoir, si beau jadis, diminue et s'éteint :
Nos cœurs sont des jardins que la sève abandonne...

Et pourtant, au versant de ce discret vallon,
Ton œil peut contempler, sous le grand dôme blond
Des hêtres, ce rucher plein d'actives abeilles.

Vois ! Jusqu'au sombre seuil de la saison de mort,
Sans regret des beaux jours elles œuvrent encor :
Puissent nos âmes être à leurs âmes pareilles.

La retraite champêtre.

Au mortel las de tout les champs sont favorables.
Ils endorment l'ennui dans leur calme puissant.
Ils noient de jour en jour la douleur oppressant
L'âme triste aux flots verts des pins et des érables.

Tu souffres. Viens, suis-moi. A ma frugale table
Daigne t'asseoir. L'amphore abrite un lait moussant.
Il est tout tiède encore et mon chien caressant
Lèche tes pieds gonflés et tes mains vénérables.

Calme ta faim. Etanche à l'écuelle de buis
Ta soif. En ma maison la gloire que tu fuis
Ne te poursuivra point du bruit de ses trophées.

Tranquille est ce séjour. Près de mes espaliers
Un autel est dressé aux Lares familiers.
Demeure ! Nous serons tous deux leurs coryphées.

La charité au faune.

Va-t'en ! Faune impudent ! Laisse brouter ma chèvre
Et fuis, par Jupiter ! Tu convoites le lait
Qui, parfumé d'ail tendre ou d'oignon aigrelet,
Me fournit un nectar savoureux à la lèvre.

Au gîte va plutôt capturer quelque lièvre,
Saisir la gent ailée aux mailles d'un filet,
Cueillir l'arbouse ou bien le doux fruit violet
Des pruniers ou la baie ovale du genièvre.

Prends garde en me bravant d'exciter mon courroux
Et que mon bras trop prompt ne sillonne de coups
Ta face, ton front vil et ta croupe velue...

Mais quoi ! voici des pleurs qui remplissent tes yeux.
Tu trembles ! Tes regards m'implorent, anxieux...
Va ! Bois au pis gonflé comme une outre qui flue.

PIERRE DE BOUCHAUD.



LA VIE LITTÉRAIRE

Romans féminins : la Belle Sabine, par Marie-Anne de Bovet. — Hésitation sentimentale, par l'auteur d'Amitié amoureuse. — Ce qu'Amour veut..., par J. de Gériolles. — Gracieuse, par Paul Junka. — Nos amours, nos vices..., par Camille Pert. — Les Vierges de Syracuse, par Jean Bertheroy.

Jean Bertheroy : *les Vierges de Syracuse*, Ollendorff, éditeur. — Camille Pert : *Nos amours, nos Vices...*, Simonis Empis. — Paul Junka : *Gracieuse*, Lemerre. — J. de Gériolles : *Ce qu'Amour veut...* ; Calmann Lévy. — L'auteur d'*Amitié amoureuse : Hésitation sentimentale* ; Calmann-Lévy. — Marie-Anne de Bovet : *la Belle Sabine* ; Lemerre.

Et voici bien des romans qui finissent par des mariages ! Il paraît que, dans quelques établissements

d'instruction secondaire dont on expulse les professeurs, on définit le mariage : « Un péché qui n'en est plus un. » Je me demande si ce péché ne s'aggrave pas, au contraire, lorsque le mariage se fait attendre pendant cinq cent douze pages. Car il faut vous dire que le roman de Marie-Anne de Bovet a cinq cent douze pages : vous voyez que je juge ce livre sans aucun parti pris d'école, et que je constate simplement les faits avec une insigne modération. Oui, le roman de Marie-Anne de Bovet a cinq cent douze pages (et il n'y a pas de table des matières), et son héroïne, la belle Sabine de Mondragon — quel beau nom! — ne se marie pas avant la cinq-centième. La vie est courte, cependant, et si M[me] Sabine de Mondragon ne le sait pas, M[me] Marie-Anne de Bovet pourrait ne pas ignorer qu'on publie beaucoup de romans chaque jour, et que les plus brefs ont toutes sortes de chances de paraître les meilleurs. Il est vrai que celui de Marie-Anne de Bovet est bon; il serait excellent si, au lieu de cinq cent douze pages, il n'en avait que trois cent douze; mettons trois cents et n'en parlons plus. On ne saurait imaginer avec quelle impressionnante facilité parlent les héros de Marie-Anne de Bovet; Georges Leygues lui-même est moins habile qu'eux à parler pour ne rien dire. Ils tiennent entre eux des conversations interminables qu'il est, si vous voulez m'en croire, fort difficile de résumer, car il n'y a presque rien dedans...

Donc, la belle Sabine de Mondragon est aimée par le prince de Carinthie, qui consacre ses loisirs à écrire un ouvrage historique sur *les Mercenaires*. Après avoir été sa maîtresse pendant un an ou deux, elle devient son épouse, et je crois bien qu'à la fin du livre elle s'en va régner sur la Carinthie. Peu d'événements se déroulent en cet ample volume, mais un grand nombre d'abondantes conversations. Et cependant, il est certain que le livre est, je ne dis pas émouvant, mais intéressant. Marie-Anne de Bovet nous fait pénétrer une fois de plus dans le plus grand monde et dans les palais les plus somptueux. « Essuyez vos pieds avant de monter. » Elle semble avoir un grand goût pour l'aristocratie. Et elle exprime ce goût (qui est dans la nature) avec une facilité que rien ne lasse.

« Être comtesse de Mondragon, c'était bien; mais être une Mondragon, c'était mieux. Et Sabine l'était jusqu'au bout de ses ongles en amande, jusqu'à la pointe de ses fins cheveux d'or (et même un peu au delà). Elle l'était par la nature morale comme par le type physique, par le tact, la mesure, la dignité, l'assurance tranquille, par la politesse innée et impeccable, par cette absence de recherche qui est le raffinement suprême, par quelque chose d'impérieux et d'altier qui débordait sa bonne grâce et qui imposait autant qu'elle séduisait. »

Ouf! Et voilà comment on est une Mondragon, nom de nom! Au reste, Marie-Anne de Bovet comprend à merveille l'aristocratie : M. Bourget, qui l'admire tant, la comprend moins... Elle est un romancier des plus habiles. Elle enchevêtre on ne peut mieux les scènes et les scènes. Elle a de la délicatesse, de l'élégance, de la force, de la vie. Oui, certainement, de la vie. Ses héros vivent avec intensité. Malheureusement, ils parlent trop. La facilité est un don très dangereux. Marie-Anne de Bovet écrit très facilement. Et elle écrit comme ceci :

« Au rayon pâle du jour d'hiver qui filtrait par l'instertice des rideaux baissés, Sabine vit se dessiner en contours d'une précision brutale la situation que d'un seul mot elle avait créée quelques heures auparavant, mot décisif sur lequel pivotait son existence, l'aiguillant hors des voies normales dans le plus inattendu, le plus invraisemblable des chemins de traverse... »

J'espère que le prince de Carinthie sera heureux avec Sabine de Mondragon et je le souhaite, car il a l'air d'un bon garçon. Je souhaite aussi qu'il publie bientôt son important ouvrage sur *les Mercenaires*.

En tous cas, la publication de la grande étude historique de Michel Demoris sur *la Jacquerie* ne saurait tarder, car M[me] J. de Gériolles donne à son héros charmant une vive intelligence et une aptitude singulière pour ces travaux compliqués. C'est avec le plus vif plaisir que je constate l'inclination des romancières à faire de leurs héros des écrivains d'histoire. Puisse de cette façon le goût des recherches érudites se développer encore parmi nous! Et cela prouvera bien que les romans de femmes ne sont pas toujours inutiles. Celui de M[me] de Gériolles est utile parce qu'elle est agréable. On y voit une jolie fille pauvre et bien née, M[lle] de Morandes, dont la vertu est récompensée. M[lle] de Morandes est obligée pour vivre de devenir lectrice chez une vieille dame qui est une bonne femme. Cette dame a un fils qui est séduisant, malgré ses défauts ou à cause d'eux! Il joue! Mais, malheureux jeune homme, vous allez ruiner votre mère! Catherine de Morandes le guérit de ce défaut, qui est un vice, comme chacun sait. Michel Demoris s'éprend de sa jeune et grave et douce conseillère. Il est sur le point d'épouser une riche Américaine : une « gaffe » est si vite commise! Il finit par épouser Catherine de Morandes. Il a raison. Ai-je dit que Catherine avait dû recourir à une ruse innocente et douloureuse! Trop belle, elle avait été renvoyée d'ici et de là, car, dans toute famille bourgeoise, « il y a le fils de la maison » et plaignez les pauvres institutrices trop jolies! Alors pour dissimuler sa beauté, cause de sa misère, elle s'affuble d'une perruque noire et de lunettes bleues. A la fin

les lunettes tombent et la perruque aussi, Peau d'Ane épouse le prince Charmant.

Agréable récit, gentil, touchant, bénin. D'un trait, Mme de Gériolles excelle à caractériser ses personnages. Et je pense que l'analyse de l'influence profonde de Catherine de Morandes sur Michel Demoris est fort adroitement conduite. La bonté de Mme de Gériolles et son ardent désir de voir heureux son exquise héroïne ne nuisent point à sa psychologie qui est précise et juste. Et, Dieu merci, Mme de Gériolles écrit sans prolixité. Le style est ferme, net, non sans relief. Et le roman n'a que 275 pages. Qu'on se le dise! Mais Mme Marie-Anne de Bovet ne voudra pas le croire...

... Croirez-vous que Jean Durand va relever la verrerie de M. Aubry de Chanzelles et qu'il épouse la fille de son patron? Il faut le croire, parce que cela est. « Ma petite sœur, dit Jacques à Marie-Thérèse, Jean nous a tirés des pires désastres: la faillite et la mort de notre père, car père en serait mort. Grâce à une invention nouvelle, Jean relève la maison, rétablit notre crédit et nous sauve des plus grands malheurs. » C'est la vie. Jean Durand, orphelin, fut élevé par le bon M. Aubry, propriétaire de verreries immenses. Il fut un excellent verrier, devint directeur de la fabrique et amoureux de Marie-Thérèse Aubry. Je m'y attendais. Jean Durand ne s'y attendait pas; et il ne sait que faire de son amour. Doit-il l'offrir à Marie-Thérèse ou le garder pour lui? Il se dit: « Je ne suis qu'un enfant du peuple. Je ne suis pas élégant. Et Marie-Thérèse est si distinguée. » Elle est même « si tellement » distinguée que, bien qu'elle s'appelle Aubry plus que de Chanzelles, elle semble être une aristocrate... Il se dit tout cela, et il est très triste. Heureusement, car il y a un Dieu pour les bons directeurs de fabrique, heureusement, M. Aubry perd sa fortune dans la banque Raynaud qui « saute » sans avertissement préalable. M. Aubry en est malade. On le serait à moins. Jean le soigne avec un dévouement inimaginable et, pendant ce temps-là, il invente un procédé qui permet de fabriquer le verre à meilleur compte et, si je ne trompe, de le vendre plus cher. Ce garçon-là est décidément précieux. La belle Marie-Thérèse va l'aimer: et ce sera justice. Jusqu'à ce moment elle avait aimé l'élégant Hubert Martholl: elle était fiancée à ce beau jeune homme qui, apprenant la déconfiture Aubry, et pensant qu'il n'est jamais trop tard pour mal faire, « lâche » incontinent Marie-Thérèse et court porter ses hommages à miss Maud Watkinton, Américaine, riche comme toutes les Américaines. (Voilà le troisième roman féminin: dans les trois on rencontre une riche Américaine.) Marie-Thérèse Aubry de Chanzelles épouse donc Jean Durand, et c'est ce qu'elle a de mieux à faire.

Mais précisons. L'auteur d'*Amitié amoureuse* (un bien joli nom de romancier, n'est-ce pas?) écrit ce livre pour les jeunes filles. Elle le dédie même à une jeune fille: « Vous m'avez souvent demandé d'écrire un livre que vous puissiez lire avant votre mariage. Je vous offre celui-ci. » Je regrette alors que ce livre soit si parfaitement immoral.

Il aboutit à la basse glorification de l'argent. Je sais bien que l'amour purifie tout et qu'en somme Marie-Thérèse finit par aimer Jean Durand qui mérite bien son amour. Mais, tout de même, on voit trop qu'elle l'épouse seulement parce qu'il a trouvé un merveilleux procédé de fabrication du verre. L'eût-elle épousé, si le procédé avait été médiocre? L'eût-elle épousé si Jean n'avait pas rétabli la fortune des Aubry? Certes, Marie-Thérèse est sincère; mais, pour les jeunes filles auxquelles ce livre est destiné, il eût mieux valu que l'amour de Marie-Thérèse fleurît dans la misère au lieu de s'épanouir dans le confortable...

Au reste, *Hésitation sentimentale* me paraît dépeindre avec une navrante exactitude les jeunes gens et jeunes filles « appartenant au milieu riche de la haute bourgeoisie parisienne » (*sic*). Ils ont tous peu d'esprit et peu de cœur. Ils ont passionnément tous les snobismes bébêtes. Leur existence est vide et vaine. Et ils se livrent, dans la conversation, à d'épouvantables plaisanteries. L'un dit à l'autre: « Mais qu'as-tu donc? tu regardes le sol, et cela, avec une persistance telle que j'ai cru un moment que tu t'exerçais à une classification savante du gravier. » Ailleurs, je ne sais qui offre une glace à Marie-Thérèse: « Je ne suis pas gourmande », répond la jeune fille. « Quel dommage pour les glaces! » réplique spirituellement le jeune homme... Et ils sont tous comme cela, « dans le milieu riche de la haute bourgeoisie »! J'ai le pénible devoir d'ajouter que Max Platel, le plus séduisant des romanciers mondains, est incontestablement le plus sot de la bande. Il obtient d'ailleurs le plus grand succès. Il a des grâces d'éléphant et il badine comme Joseph Prud'homme lui-même. Il sourit ainsi: « Vous me flattez, mademoiselle Denise (je croyais que dans le milieu riche de la haute bourgeoisie on disait: mademoiselle ou Denise, mais non pas mademoiselle Denise... Eh! bonjour, madame Dupont, ça va-t-il comme vous voulez? — Mais pas mal, je vous remercie, madame Bertrand; et de votre part?...) Donc, l'irrésistible Platel sourit ainsi: « Vous me flattez, mademoiselle Denise. Mais, je vous en prie, ne continuez pas de me tresser des couronnes... » ou bien: « Mesdemoiselles, vos paroles distillent le miel de la louange et vous êtes aussi la joie des yeux... » ou bien: « Je ne puis vous exprimer à quel point je suis l'esclave du Beau... Je suis Pan qui poursuit Syrinx; mais au-

jourd'hui j'ai saisi la déesse puisque je puis à mon gré contempler vos formes gracieuses ornées avec un art délicat. »

Et ce romancier mondain parle longtemps et souvent ainsi. D'ailleurs, les jeunes filles qui l'écoutent sont dans le ravissement.

Un détail. L'auteur d'*Amitié amoureuse*, qui est aussi celui d'*Hésitation sentimentale*, semble vouloir mettre son scrupule à rapporter le plus exactement possible toutes les expressions courantes dans le milieu riche de la haute bourgeoisie. Nul petit gâteau à la mode dont il ne dise juste le nom; nulle danse, nulle figure de danse qu'il ne sache appeler comme il faut, et naturellement, toutes les danses dansées sont les danses qui se dansent dans le monde où l'on danse les danses les plus nouvelles que l'on danse ensuite, car tout devient vulgaire ici-bas, dans le milieu moins riche de la bourgeoisie moins haute...; et il y a chez Hubert Martholl un valet de chambre anglais, comme les meubles... (*sic*). Bref, l'auteur connaît toutes les minuties du « chic » mondain et ne nous en laisse ignorer aucune : c'est peut-être un mérite. Mais quand on veut être exact, et minutieusement exact, il faut l'être partout et en tout. Or, comment Jacques Aubry peut-il dire : « Je n'aurais pu profiter de votre aimable invitation. Je passe mes journées à piocher mon *Mourlon*, ce n'est pas drôle. » Mourlon est un écrivain juridique estimé. Mais depuis dix ans, depuis quinze ans, il est presque remplacé par Baudry. On ne pioche plus son Mourlon; on pioche son Baudry. Pourquoi donc l'auteur d'*Amitié amoureuse*, je veux dire l'auteur d'*Hésitation sentimentale*, met-il donc Mourlon à la place de Baudry? Est-ce le comble de l'élégance d'ignorer ce détail de Facultés de droit quand on connaît si bien tous les détails de la vie mondaine? Cependant, tous les jeunes gens du milieu riche de la haute bourgeoisie étudient le droit depuis quelques années pour être exemptés du service militaire, et, dans les salons, le fils lui-même de Mme Martholl, née de Reversy-Follembeau, parle de Baudry et non pas de Mourlon. Alors? Il y a le snobisme de l'aristocratie. Il y a aussi le snobisme du milieu riche de la haute bourgeoisie. D'ailleurs, le talent de l'auteur d'*Hésitation sentimentale* n'est pas négligeable, mais son roman « date » un peu... comme les livres de Mourlon.

Mourlon était un brave juriste consciencieux. Et je ne regrette pas d'avoir rappelé son souvenir. Mais le temps perdu ne se retrouve pas. Et à peine puis-je dire qu'il n'y a pas de riche Américaine dans le joli roman de Paul Junka : *Gracieuse*. Mais il y a plusieurs mariages et un jeune pharmacien qui est loyal et noble. Ce roman est vivant, touchant, attendrissant. J'aime la peinture des mœurs d'une petite ville méridionale : elle est simple et pittoresque. J'aime aussi la peinture, à peine esquissée, hélas! de la vie d'une jeune fille dans une « Maison de Famille » parisienne. J'aime moins le reste, car on ne peut tout aimer. L'héroïne mérite d'être heureuse et, déjà, on voit « une gaieté intime moirant d'un reflet rose son visage laiteux », car c'est ainsi que, d'aventure, écrit Paul Junka.

Le style de Camille Pert est plus expéditif. Et ses héroïnes ont moins de vertu. Mais elles ont autant de vie que Mme Camille Pert a de talent : et ce n'est pas peu dire. Je ne sais pas si elles font de leur vie un meilleur usage que Mme Camille Pert de son talent. Qu'importe! Il n'est pas indispensable que toutes les romancières écrivent pour les jeunes ou même pour les vieilles filles. Et voici qu'il est trop tard depuis trois ou quatre mois qu'il y a des hommes et qui admirent *les Vierges de Syracuse* par Jean Bertheroy, il est trop tard, — non, il n'est pas trop tard pour dire que cette admiration est justifiée. *Les Vierges de Syracuse* méritent et obtiennent le même succès que *Cléopâtre, le Mime Bathylle, la Danseuse de Pompéi*, car Jean Bertheroy a écrit déjà quatre romans antiques. Pas un seul de moins. Jean Bertheroy a certainement écrit *les Vierges de Syracuse* plus vite que Flaubert ne fit *Salammbô*. Il n'est pas donné à beaucoup de femmes d'écrire difficilement.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Souvenirs et Portraits*, par Ch. de Ricault d'Héricault; Téqui. — *Les Petites Heures*, par Georges Casella, éditions de la *Revue Dorée*. — *L'Ame bretonne*, par Charles Le Goffic; Honoré Champion. — *Prétendants*, par Marcel de Baillehache, éditions du *Carnet*. — *Hésitation sentimentale*, par l'auteur d'*Amitié amoureuse*, Calmann-Lévy. — *La Foi nouvelle*, recueil de poèmes précédé d'un manifeste, Fasquelle. — *Le Voile de Tanit*, par Henri de Laussine, dialogues contemporains; Ollendorff. — *Bonheur en germe*, par Jean Blaize; Plon. — *Le Collier des Jours*, par Judith Gautier; Juven, bibliothèque Femina. — *La Femme turque*, par G. Dorys; Plon. — *Larmes et Baisers*, par Albert Brunswick, poésies; Léon Vanier. — *La Vendetta*, par J. Martini, drame corse en six tableaux; Léon Vanier. — *Vert-de-Gris*, par Charles Beaumont; Léon Vanier. — *L'Hymnaire d'Adonis; Paganismes*, par M. de Fersen; Léon Vanier. — *Trop jolie*, par René Maizeroy; Ollendorff. — *La Religion des Contemporains*, par l'abbé Delfour, 4e série; Société française d'imprimerie et de librairie. — *La Raison d'État*, par Léon de Montesquiou; Plon. — *Du Choix d'une carrière*, par Gabriel Hanotaux; Flammarion. — *Le Vice errant*, par Jean Lorrain; Ollendorff. — *Les Embrasés*, par Michel Corday, roman contemporain; Fasquelle.



SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE[1]

Le Divan de la rue Le Peletier.

Voilà bien du noir, voilà bien des silhouettes vêtues de deuil, va-t-on dire. Eh ! sans doute, ces esquisses manquent de gaieté ; mais, après avoir entrepris cette histoire d'un autre café Procope, lieu de réunion des beaux esprits du milieu du XIXe siècle, faut-il donc s'arrêter dans la crainte d'y rencontrer trop de cyprès ? Non, non, le lecteur serait en droit de nous demander d'aller résolument jusqu'au bout de notre tâche. Au point de vue de l'histoire, il y a, du reste, quelque chose d'intéressant à faire voir comment a fini cette sorte de petite oligarchie littéraire, née de la révolution de Juillet.

Paris a fait entendre un fort éclat de rire de Méphistophélès, le jour où, passant en revue les poètes et les journalistes du temps, Louis Veuillot s'est écrié : « Ils sont tous fous ! » Tous, non. Cependant, sur la fin du siècle, on a eu à en compter un bon nombre. Les aliénistes expliquent le fait en disant qu'il est contraire aux lois de la nature de soumettre le cerveau à une titillation constante. Mettez-vous par la pensée à la place du forçat de l'écritoire qui a, tous les jours, cent ou deux cents lignes d'une prose correcte à faire tomber de sa tête pour aider les contemporains à ne pas crever d'ennui ou de bêtise. Certes, il faut être un gaillard coulé en bronze pour résister à un pareil exercice. Mais, ici, nous n'avons pas à parler des causes. Nous n'avons qu'à dresser un martyrologe, à aligner des noms, à raconter des faits.

Ce spirituel Louis Veuillot se mêlait de morigéner autrui, répétant que les polygraphes de son temps étaient tous fous, mais n'était-il pas lui-même un déséquilibré ? Avant lui, J.-J. Rousseau avait constaté que le fait de trop écrire menait tout droit à perdre les forces de l'entendement. « L'homme qui pense est, disait-il, un animal dépravé. » Ceux du cénacle de la rue Le Peletier écrivaient du soir au matin. Il n'y avait donc pas à s'étonner que beaucoup d'entre eux dussent aller finir aux Petites-Maisons.

Parmi ces veufs de la raison, le premier en date a été le pauvre Charles Lassailly, l'auteur des *Roueries de Trialph, notre contemporain avant son suicide*, un roman d'une inénarrable extravagance, le même conteur que le grand H. de Balzac avait amené à sa maison des Jardies pour l'aider à faire des chefs-d'œuvre. Après lui, ç'a été Gérard de Nerval, ce charmant poète de la *Bohême galante*, celui qui, pendant une sombre nuit d'hiver, s'est pendu, rue de la Vieille-Lanterne. Nous n'avons pas oublié non plus l'aventure d'Eugène Forcade, au lendemain de la guerre d'Italie. Beau garçon, fort élégant, presque un fashionable, celui-là, fort applaudi, composait l'Éditorial de la plus importante des *Revues*. En esprit libéral, il avait suivi à Venise ceux qui allaient faire les funérailles de Manin, le dernier président de la Sérénissime République. Au cimetière, on lui demanda de prendre la parole et tout aussitôt il se répandit en propos dénués de sens. Charles Baudelaire, je l'ai déjà dit, venait souvent passer ses soirées au café, et c'est là qu'il a déclamé et, pour ainsi dire, essayé ses premiers vers, notamment le *Reniement de saint-Pierre*. A côté de ce nom inscrivons celui d'Asselineau, ce fervent historiographe de l'école moderne, si ardent à rassembler les Critiques, les Brochures, les Estampes, les Affiches, les Caricatures et les Nécrologies relatives au mouvement romantique. Il faut ajouter à cette liste le nom d'Henri Nicolle, un ancien rédacteur du *Corsaire-Satan*, l'auteur du *Tueur de mouches* et d'une comédie jouée au Théâtre-Français, sous ce titre : *le Secret de ma tante*. Hélas ! il y en a eu d'autres !

Prévost-Paradol a voulu voir le Divan. Il y est venu une ou deux fois, accompagné d'un ami et comme à la dérobée. On peut bien supposer que ce qui l'y amenait n'était pas le besoin de jouer au jacquet ni la soif de la bière. Il s'y faufilait en curieux et afin de se rendre compte par le témoignage de ses yeux de ce que pouvait être ce milieu où évoluaient les mœurs littéraires du temps. Très brave, téméraire même, la plume à la main, ainsi qu'il l'a si brillamment démontré au *Courrier de l'Europe*, il était vis-à-vis des gens du monde d'une timidité de jeune fille. Tant de réserve prenait peut-être sa source dans le mystère de sa naissance, laquelle, comme on sait, sentait grandement la Bohême, puisqu'elle sortait tout à la fois du théâtre et de la littérature de 1830, d'une tragédienne et d'un fabuliste juif. Mais, après tout, cet enfant de l'amour n'était pas seulement un esprit d'une belle élévation ; il a été encore un improvisateur de premier ordre. Il a jeté sur le papier, en se jouant, cinq cents beaux articles de journal et de ces pages irréprochables, si habilement ciselées, il a formé trois ou quatre livres, des meilleurs de l'époque, Si le destin lui eût permis de vivre dix ans de plus, point de doute qu'il n'eût fourni des preuves encore plus éclatantes de son talent si français. Datant de 1848, dont les cris d'affranchissement avaient séduit sa jeune âme, adversaire du Second Empire, il a eu, sur la fin de ce régime, la faiblesse de tomber dans la glu que le pouvoir lui tendait et à laquelle, d'ailleurs, presque tous les Normaliens d'alors se sont laissé prendre ;

(1) Voir la *Revue Bleue* des 12, 19 et 26 juillet.

mais, à l'heure dont il est question, lors de l'apparition au petit café, il ne cessait pas d'être un homme libre de toute attache, Toujours prêt au combat, il multipliait, sous vingt formes diverses, la charmante acrimonie de ses critiques. Était-il monarchiste ou républicain ? Il ne s'est jamais expliqué sur cette question. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il se flattait d'être un enragé de libéralisme. En réalité, ainsi que tous les nourrissons de la rue d'Ulm, il était tout plein des idées de Michel Montaigne qu'il assaisonnait avec l'ironie de Voltaire. Il me semble qu'on pourrait trouver l'expression réelle de sa pensée dans le frais et mélancolique portrait qu'il a tracé d'un philosophe errant, d'un type qu'il aurait sans doute rêvé de réaliser par lui-même.

Ce crayon porte la date du 23 mars 1863 et je le donne ici afin de faire bien comprendre cette personnalité d'un publiciste qui s'entendait à mêler les formes poétiques à l'analyse des choses de la politique, ce qui n'avait encore été pratiqué que par Benjamin Constant et Châteaubriand.

« J'ai toujours envié, malgré moi, les heureux possesseurs de ces yachts légers et commodes, qui, s'ils connaissaient leur bonheur, pourraient passer leur vie entière sur les eaux, cherchant les plus doux climats sans se donner le trouble d'avoir une patrie, jetant aujourd'hui l'ancre, avec l'indifférence curieuse du voyageur, auprès d'une cité en deuil ; demain, auprès d'une ville en fête, glissant sur les eaux comme l'oiseau de passage, insensibles à tout, excepté au plaisir de vivre et au plaisir de voir. »

Comment, à sept ans de là, a-t-il pu oublier une si belle insouciance ? Pourquoi s'est-il jeté en étourdi dans le tohu-bohu des fonctions publiques ? Voici de quelle façon la chose a été expliquée. Pour durer, Napoléon III préparait le coup de théâtre qu'on a appelé « l'empire libéral. » Avant tout, il lui fallait des appuis et il comptait les rencontrer dans la jeunesse de l'Université et des lettres. Edmond About était alors en pleine vogue. Il était aussi de ceux qui paradaient aux réceptions de Compiègne. Ce fut à lui qu'on s'adressa pour avoir des recrues et ce fut lui qui enrôla Prévost-Paradol en lui offrant d'aller à New-York en qualité de ministre.

La négociation fut d'autant plus facile que, la surveille, le nouveau favori venait d'approcher de ses lèvres la coupe des grandeurs. On l'avait élu membre de l'Académie française. Ainsi l'avaient voulu MM. Thiers, Guizot et Montalembert, trois des Burgraves de la monarchie constitutionnelle qui soupiraient après le retour des institutions parlementaires et qui poussaient ce conscrit à aller de l'avant. Pour un jeune père de famille qui avait sa fortune à faire, le poste offert était, d'ailleurs, des plus tentants. Songez donc ! Une grande situation, des honneurs, de gros honoraires, la perspective d'un bel avenir pour les siens. Qui eût refusé ? Il accepta, fit signer ses passeports, eut une entrevue avec l'empereur et partit pour l'Amérique. Il ne devait pas en revenir vivant.

Nous venons de dire qu'il partit, mais ce n'était pas de franc jeu ni avec gaieté de cœur. Sa mémoire lui remettait sous les yeux dix-sept ans d'une opposition des plus retentissantes à l'ordre établi. Elle lui rappelait que, de tous les journalistes du temps, c'était lui qui avait le plus contrecarré les caprices despotiques de ce César qu'il allait servir et, suivant le langage des grands boulevards, ces ressouvenirs étaient une mouche qui tombait dans sa jatte de lait. Il partit et, à peine installé, il vit qu'il y avait des points noirs dans notre ciel. Un étourneau, qui se donnait pour un aigle, déclara la guerre à un voisin, à un voisin armé jusqu'aux dents, et qui ne demandait qu'une occasion d'avoir à nous écraser, et ce fut ce qui arriva. Ne revenons pas sur cette douloureuse aventure dans laquelle notre France a été sur le point de périr. Renfermons-nous dans le cadre de notre sujet. Après Sedan, à la première nouvelle de nos désastres, Prévost-Paradol vit, du premier coup, la situation que nos défaites lui faisaient ; il s'en exagéra la portée, perdit la tête, courut à son rasoir et se coupa la gorge.

Tout autre enfant de ce siècle, un vrai sceptique, eût pris la chose plus doucement, serait revenu à Paris après la paix signée, aurait ri de ce grand mélodrame et serait allé, le matin, avec des amis, déjeuner d'une côtelette chez Tortoni. Est-ce que tel n'a pas été le jeu de deux ou trois autres de l'École Normale, également ralliés à l'empire ? Ce même Edmond About, ce bel esprit, toujours recherché, le même qui, à six mois de là, l'avait racolé, était dix fois plus compromis que lui ; mais, par un tour de Pasquin et une étonnante évolution d'écureuil, il s'était retourné en agresseur contre le pouvoir d'hier, passait vite à la République en écrivant dans son journal : « L'homme du 2 Décembre portera dans l'histoire le nom de *Napoléon le dernier*. » Tel avait été pour lui l'arrière-goût des galas de Compiègne. Mais pour celui dont on avait fait un ambassadeur aux États-Unis, — ainsi que je l'ai noté plus haut, l'événement finissait de la manière la plus tragique. Il se tuait.

Ce n'était pas tout, par malheur ; et il y a eu une suite à ce sinistre. Ce serait même à faire croire à cette inéluctable fatalité des anciens qui frappait à coups redoublés sur la même victime. En recevant la lumière du jour, Prévost-Paradol était déjà le fruit d'un accouplement anormal puisqu'il était un enfant naturel, et la loi civile, peu libérale, condamne ces fils de la femme en leur infligeant une réproba-

tion imméritée. La jeune personne qu'il avait épousée, très digne épouse, souffrait, après ses couches, de troubles cérébraux et avait dû être internée dans une maison de santé. Des deux fils, nés d'elle, l'un mourut jeune, et l'autre, qui, en 1870, entrait dans sa dix-huitième année, imita son auteur et se suicida comme lui. Il restait une fille très belle, douée de tous les agréments et d'un esprit distingué. A l'aspect de tant de coups terribles, éperdue, toujours en pleurs, elle ne demandait qu'à fuir le monde et, un jour, tombant au pied d'un autel, elle s'est fait raser la tête et est entrée chez les Carmélites. — Philosophes réalistes, disciples de Zénon, vous qui posez en principe la puissance de la volonté et qui ne croyez pas à l'intervention du destin dans la marche des choses humaines, que dites-vous de tous ces faits?

Avant d'achever ce portrait d'un écrivain de marque, prématurément emporté par nos orages, je demande à rappeler ici une des plus belles pages qui soient tombées de sa plume. Ceux qui cherchent en littérature le secret de la petite bête ne manqueront pas de dire que c'est une paraphrase du cri de Virgile, quand il se proclame le prêtre des Muses : *Ante omnia Musæ quarum sacra fero...* Cela se peut, mais c'est aussi un superbe mouvement de la Conscience qui ne se serait pas manifestée dans une âme vulgaire. Fatigué de polémiques, las d'assister au perpétuel recommencement des mêmes querelles, arrivé à l'âge où un homme de cœur commence à chercher du regard le but de la vie, Prévost-Paradol a voulu trouver autant un refuge qu'un appui dans l'étude et dans la méditation; et c'est ainsi qu'il a jeté au vent du jour cette sublime clameur, vingt lignes qui ne périront pas :

« Salut, Lettres chéries, douces et puissantes consolatrices! Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre dans les âmes. Vous êtes comme ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin, sous de frais ombrages. Celui qui vous ignore continue à marcher d'un pas rapide ou tombe épuisé sur la route. Celui qui vous connaît accourt à vous, rafraîchit son front et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante et un esprit intelligent, vous y ajoutez par surcroît un peu de gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé! » Il est à imprimer en lettres d'or, cet hymne sur le culte des lettres; mais pourquoi l'inspiré qui l'a tiré du fond de son âme s'est-il laissé égarer par l'ambition et comment n'a-t-il pas su conformer sa vie à ce programme si noblement tracé? Les divinités sont jalouses. Ne peut-on pas dire qu'à la vue de sa désertion, les Muses se sont vengées?

Retournons maintenant à ce Divan dont il nous reste plus d'une figure curieuse à faire connaître.

Tous les soirs régulièrement, sur le coup de neuf heures, on voyait entrer brusquement, presque avec fracas, un petit homme noir, en lunettes, mis sans élégance, mais assez correctement. En s'avançant sans aucune forme de politesse, il prenait place au milieu des habitués avec un entier sans-gêne et comme s'il eût été chez lui. Très agile, très remuant, vous eussiez dit d'un ver coupé. A peine assis, à peine servi d'une demi-tasse, il se mettait à interpeller Pierre ou Paul, mais sur un ton très haut et avec un accent germanique des plus tudesques. En ce bruyant personnage, on ne tardait pas à reconnaître un petit-fils des douze tribus d'Israël, et, en effet, c'était bien un sémite originaire du pays d'Ur, un de ceux dont les ancêtres ont passé la mer Rouge à pied sec; c'était Alexandre Weill, un hébraïsant qui, chez nous, aura été encore plus un excentrique qu'un original.

De ce petit Iduméen, en apparence très frêle, la nature s'était plu à faire un volontaire d'une incroyable énergie. Il ne faisait, du reste, aucune difficulté de raconter sa lutte contre la destinée : « Ce n'est pas assez pour moi d'être sorti d'une race proscrite; je suis aussi venu au monde dans une extrême misère, sur la dure. Je n'ai pas eu d'enfance, mais, de bonne heure, j'ai rebondi sur les obstacles. J'ai de moi-même appris à lire, à écrire et à compter. On m'a ensuite fait entrer dans un collège israélite, à Francfort-sur-le-Mein, où l'on fait les rabbins. On voulait faire de moi un prêtre du Très-Haut : je suis devenu homme de lettres, journaliste, conteur, satiriste. Un jour, l'*impresario* d'un grand théâtre d'Allemagne, qui m'avait entendu chanter à la synagogue, est venu à moi et m'a dit : « Mon cher, vous « avez une mine de diamant dans le gosier. Voulez-« vous que je vous fasse gagner 100 000 francs par an? » Mais je n'ai pas pu accepter parce que j'ai eu la gale et que, si j'ai une belle voix, comme les cordes vocales ont été atteintes, je ne pourrais chanter que la moitié d'un rôle, ce que le public le plus bienveillant ne saurait admettre. » Là-dessus, pour démontrer l'exactitude de ce qu'il venait de dire, se haussant au milieu de la salle sur ses petites jambes comme un coq de basse-cour le fait sur ses ergots, il s'élançait, d'une voix claironnante, dans une cavatine de *Guillaume Tell*, le triomphe de Duprez :

O Mathilde, idole de mon âme!

Incontestablement, oui, de l'aveu de tous ceux qui

prêtaient l'oreille à ce couplet, il y avait en lui un ténor, mais la tare qu'il avait rappelée, la griffe de la gale, lui montant tout à coup à la gorge, amenait un soudain enrouement et le charme tombait.

Dans les journaux, toujours encombrés de plaisantins, c'était comme au Divan : on avait commencé par faire de cet intrus venu d'Allemagne un objet de raillerie. Ils se moquaient de son accent. Ils faisaient la moue sur son origine de sémite. Ils riaient de sa grammaire fort emmêlée qui sentait un peu trop le terroir d'au delà du Rhin. « Il n'est qu'un demi-chanteur, disaient-ils ; il ne sera qu'un demi-écrivain. » Mais cet enfant du peuple était bon cheval de trompette, ne s'effarouchant pas du bruit et, depuis son entrée dans la vie, le désir de sortir de sa condition l'avait habitué à écarter les ronces de son chemin et à ne pas perdre son temps à écouter les sots. « Bast ! disait-il, qu'ils blaguent tant qu'il leur plaira ! Qu'est-ce qu'un mot qui s'évapore, dès qu'il a été dit ? Pas même le vol d'une guêpe ! » En sorte qu'il ne se démontait jamais, si même il prenait la peine de répondre. Ce à quoi il tenait, c'était à se faire une place dans le monde de Paris et nous allons bien voir qu'il y est parvenu.

En s'armant de patience pendant cinquante ans de sa longue vie (il est mort à quatre-vingt-huit ans), cet opiniâtre a obtenu le résultat qu'il souhaitait : être son maître, se faire un nom et une fortune. Habile à se poser partout en sans-gêne, ce qui est, du reste, le propre des descendants d'Abraham, quand ils réussissent, nul ne s'est autant frotté aux contemporains illustres, à ceux du monde des lettres et des arts, surtout. Qu'on lise ses *Mémoires*, assurément très curieux, et l'on verra y passer, processionnellement, par personnes séparées ou par groupes, presque tous ceux qui comptent, de 1835 à 1900.

Était-il, ainsi qu'il le dit, à tu et à toi avec les grandeurs de son temps ? Pourquoi pas, puisque la facilité des mœurs dans les temps modernes a fait naître un étrange pêle-mêle où se confondent le langage, les religions, la situation sociale, le costume, c'est-à-dire tous les attributs de la vie sociale ? Meyerbeer l'a conduit, un jour, à un bal de Berlin, chez le roi de Prusse. Il a passé tout un jour au château d'Augerville et il y a chanté un duo avec Berryer, l'illustre avocat, qui, lui aussi, se flattait d'avoir une belle voix de salon. Il s'est frotté à H. de Balzac ; il a aidé Henri Heine à mettre en français des œuvres du charmant auteur des *Reisebilder ;* il a fait des visites à Michelet, donné des répliques à Edgar Quinet, voyagé avec Alexandre Dumas, vécu intimement avec Gérard de Nerval et soutenu des duels de parole avec Louis Blanc. Ajoutez que Victor Considerant a été son compère, puisqu'il a été un des collaborateurs de la *Démocratie pacifique*.

N'allez pas croire cependant qu'il brûle de l'encens sous toutes ces narines ! Lui, s'incliner devant les idoles ! On l'a, pour ça, trop bien nourri des saintes colères de la Bible. Ces grands noms peuvent agir sur la foule des simples : ils ne lui en imposent pas. Et même, sachez-le, loin de s'humilier devant ces Baals de rencontre, il s'attaque aux plus redoutés. Voyez donc, je vous prie, sa fière attitude auprès de celui dont le nom remplit l'Europe et les deux Amériques. A cette époque, David (d'Angers) tire d'un bloc de carrare la tête d'Olympio et la couronne de lauriers. Du même l'Académie fait un immortel. Du même le roi Louis-Philippe fait un pair de France. Ce sera le moment que choisira notre petit Juif pour égratigner le grand homme sans respect et sans pitié. Il lui reproche tout, sa religion, sa cocarde, ses vers, sa prose, ses romans, son théâtre, ses idées, tout jusqu'à ses amours, jusqu'à ses secrets d'alcôve, ce qui ne regarde en rien la critique, mais ce fils de paysan alsacien ne sait garder aucune mesure. Sous forme d'excuse, il prétend que la lecture assidue des Prophètes lui a donné le droit de tout dire.

Extravagant en fait de littérature, il n'était pas plus raisonnable en fait de politique. Avant le 24 février, vivant parmi les Fouriéristes, il s'était donné pour un démocrate à tout casser. A la veille de la révolution nouvelle, un mariage qu'il venait de faire l'avait enrichi et ce prolétaire, devenu tout à coup capitaliste, changea de peau du soir au lendemain. En voyant éclater la formidable tempête d'alors, il partagea la frayeur générale. *Annibal ad portas !* Le socialisme est à nos portes ! s'écriaient tous ceux qui tenaient à l'ordre établi. Comme tant d'autres, il passa à la réaction et s'y jeta à plein collier. De la *Phalange*, un moniteur de l'utopie sociétaire, il alla d'un saut à la *Gazette de France*, journal de la légitimité, où il fut reçu à bras ouverts. Là, l'abbé de Genoude, le directeur, s'attribuant le mérite de l'avoir converti, tombait en pâmoison devant ce néophyte. Il en avait fait un royaliste et il comptait bien en faire un chrétien. « Quel beau talent de polémiste ! » disait-il. M. H. de Lourdaneix, son collaborateur, faisait chorus à cet *alleluia*. Les braves gens ! Le bon billet de La Châtre qu'ils avaient là ! Avant qu'il se fût écoulé un an, l'enfant de Sion, rompant ses nouveaux liens, s'échappait du bercail catholique, redevenait Juif, révolutionnaire et libre penseur comme devant.

Pendant le second empire, qu'il disait ne pas aimer, il s'était écarté de la politique active pour se remettre à ses études hébraïques. Il existe de lui, dans cette gamme, trois ouvrages curieux : *Moïse*, *le Talmud* et un poème bizarre, *le Nouveau Sinaï*. Ce fut à cette même époque qu'il composa une *Vie de*

Schiller, qui n'est pas dénuée d'intérêt. Il fit aussi une biographie d'Henri Heine, pleine de révélations curieuses, et d'autres travaux de même nature, sans compter ses *Mémoires*. (Il pose en fait, dans son autobiographie, que les Juives, petites-filles de Judith, possèdent plus que les autres femmes l'art d'ensorceler les hommes.) Mais sa dernière œuvre, la plus étrange, la plus inattendue, a été l'*Éloge de Robespierre*. Un soir que nous nous étions rencontrés sur le boulevard des Capucines, il m'y a accosté par ces mots : « Mon cher, j'ai chanté Robespierre : c'est le plus grand homme de la Révolution. Un jour, on placera sa statue au faîte de la Colonne. » Il ne se rappelait guère son passage à la *Gazette de France*.

Il avait des moments de démence, je le crois, mais il n'était pas sans talent. D'où vient que le public ne l'ait jamais adopté? Il faut peut-être attribuer cet insuccès à ce que son style est plus allemand que français, dur, pénible et rugueux. Cela ne l'a pas empêché de nous donner de fort jolies choses. Je rappellerai notamment *Selmel*, *Émeraude* et *Couronne*. Ce sont trois nouvelles roulant sur les mœurs juives de l'Alsace. Ces récits sont simples, chastes, très dramatiques. Ils rappellent *Paul et Virginie*, le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, et *Daphnis et Chloé*, celui de Paul-Louis Courier. Pour ce seul petit volume, je donnerais volontiers les dix tomes qu'il a écrits.

Un assez joli trait pour finir sur ce Macchabée de petit format.

Un jour, en 1860, il eut une polémique avec M. Paul de Saint-Victor, l'ancien secrétaire intime de Lamartine, pour le moment critique théâtral à *la Presse*, un romantique plein d'emphase.

— Monsieur, lui disait-il, à chacun des mots que vous employez, on vous voit attacher une perle, du chrysocale ou un ruban, le tout pour cacher la nullité de la pensée.

Les amis du feuilletoniste, indignés, le poussaient à faire une réplique.

— Ma foi, non, répondit-il, je ne ferai pas cet honneur à un homme qui a gardé les vaches.

Ce mot, rapporté bien vite à l'Alsacien, eut une vive riposte.

— Oui, Monsieur, écrivit Alexandre Weill, oui, j'ai gardé les vaches ; mais vous, si vous les aviez gardées, vous les garderiez encore.

Retournons à notre Pandémonium.

A une table du fond, un jeune discoureur qui, du reste, avait la langue bien pendue, paraissait être l'orateur d'un petit cercle de ce qu'on appelait alors des cocodès. C'étaient, effectivement, des potaches qui faisaient leur entrée dans la vie. Tous étaient parés de leur jeunesse et d'une toilette fraîche. On comprenait que ces charmants oisifs étaient fort heureux de prêter l'oreille à de brillantes sornettes sans avoir à prendre la peine de répondre. Ils buvaient de la bière, ils fumaient des cigares, ils crachaient, ils écoutaient, et c'était tout.

Philibert Audebrand.

(*A suivre.*)

CORRESPONDANCE

entre le roi Frédéric-Guillaume III et la reine Louise en 1807.

La *Deutsche Rundschau* publie, dans deux de ses derniers numéros (janvier et février 1902), une série de lettres fort curieuses, échangées entre le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III et la reine Louise, pendant les négociations pour l'armistice qui devait aboutir à la paix de Tilsit. Elles sont écrites en français, dans ce français à peu près correct, mais contraint et figé, qui était la langue des grands et petits seigneurs étrangers du temps. Dans de rares moments, chez la reine, le naturel reprend le dessus, et ses angoisses s'échappent en courtes phrases allemandes : ce sont, littérairement parlant, les meilleurs passages de la correspondance.

Les deux souverains sont d'abord à Memel, à une quinzaine de lieues du champ de bataille de Friedland. Ils ne reçoivent la nouvelle de la victoire de Napoléon qu'après deux jours, c'est-à-dire le 16 juin 1807. Leur première pensée est de fuir par mer ou de gagner la route de Riga. Mais en même temps ils entendent parler d'armistice ; on leur dit que le vainqueur lui-même désire la paix. Aussitôt le roi s'apprête à joindre son allié, l'empereur Alexandre. Il le rencontre dans un manoir, ancien rendez-vous de chasse des rois de Pologne. « Après un voyage aussi long qu'ennuyeux, écrit-il le 21 juin, j'ai été rendu ici ce matin à deux heures et demie. Le pays que j'ai parcouru est plus varié que je ne m'y étais attendu ; des vallons, des prairies, des collines, des bouquets d'arbres le rendent moins monotone qu'on ne se l'imagine ; mais les villages et surtout les *soi-disantes* villes offrent un aspect des plus dégoûtants... Mon encrier est une tasse, et mon sablier un peu de terre d'un pot de fleurs. »

Dans une seconde lettre, datée du lendemain, il est déjà question de négociations. L'armistice, sans être conclu, existe de fait entre les armées française et russe ; il ne s'agit plus que d'y comprendre la Prusse. On a des idées, en partie chimériques, au moyen desquelles on espère donner le change à Napoléon : par exemple, celle du partage de la Tur-

quie. « On forme des plans gigantesques pour tâcher d'éviter le coup qui nous menace, et on se flatte qu'en cajolant Bonaparte sur différents points qu'il affectionne beaucoup on parviendra à sauver plus facilement nos intérêts communs. Mais ce ne sont encore que des idées générales... Dieu sait à quels résultats nous devons nous attendre. L'Angleterre gueuse, et l'Autriche reste muette... Nous nous traînons, en attendant, d'une bicoque polonaise à l'autre. » La reine répond : « Cet homme ne connaît point de justice, mais par fantaisie et caprice peut-être fera-t-il des choses auxquelles on ne s'attend pas. Si vous êtes obligé de voir l'Infernal, avec l'Empereur peut-être, encore croit-on que cela fera quelque bien. »

On voit, par les passages qui précèdent, que la correspondance a un vocabulaire spécial pour Napoléon. Quand on est calme, on l'appelle Bonaparte. Ailleurs, c'est « le monstre, le diable, ce qu'il y a de plus infâme et de plus méchant réuni dans une personne »; c'est Faust avec son *famulus* (le *famulus*, c'est Talleyrand); la garde impériale, c'est la garde du diable. L'Empereur, c'est toujours Alexandre.

Des deux correspondants, c'est le roi qui joue le rôle le plus piteux. Il n'a que deux sentiments, la crainte et la haine. Sa crainte est de la peur, la peur de l'enfant devant l'ogre. Sa haine est aveugle et irréfléchie. Lorsqu'il est exclu de la première entrevue entre Napoléon et Alexandre, sur ce radeau du Niémen d'où allait sortir une Europe nouvelle, il s'en applaudit presque : il sera du moins dispensé de voir le monstre. « J'ai assisté de loin à tout ceci, pour apprendre un peu mon rôle. J'avais mis mon manteau russe, et je me suis placé entre les officiers russes au bord de la rivière. Pendant ce temps, Kalckreuth me donna des nouvelles de sa négociation (pour l'armistice), c'est-à-dire qu'elle n'avançait aucunement... J'en fis aussitôt avertir l'Empereur, avant d'entrer (avant qu'il entrât) dans la chaloupe, *afin qu'il réglât sa disposition de manière*, comme il m'avait promis de se prononcer très ouvertement en ma faveur. J'ai donc vu de loin — voulût le ciel que ce ne fût jamais de près — cet être qui ne semble exister que pour porter partout la désolation et la mort. Je ne puis vous exprimer l'effet que cette vue m'a causé. La conversation a duré deux heures entières, durant un temps détestable, mais je suis resté là pour en attendre l'issue... L'Empereur, après son retour, mit aussitôt pied à terre chez moi, pour me faire son rapport de tout ce qui s'était passé. Il ne peut assez dire combien ce N. lui paraît extraordinaire, boutonné, froid, mais poli... ».

Il faut pourtant que Frédéric-Guillaume voie le monstre de près. La lettre précédente est datée du 25; le lendemain, il écrit : « Je l'ai vu, j'ai parlé à ce monstre vomi par l'enfer, formé par Belzébuth pour être le fléau de la terre. Il m'est impossible de vous rendre la sensation que son premier aspect m'a causée... Il était d'une politesse froide, mais nullement prévenant... Il n'est entré nullement en matière sur le sort futur qu'il nous destine... Ce qu'il y avait d'heureux, c'est que l'Empereur m'a accompagné à cette entrevue, et que c'est lui principalement qui a fait les frais de la conversation... Imaginez-vous que cet animal a eu le manque de politesse de ne pas me présenter ni de me laisser présenter sa suite infernale... Avant de s'embarquer pour retourner chacun de notre côté, il a invité l'Empereur *de* dîner chez lui... Il ne m'a point fait l'honneur de m'inviter, et j'en suis extrêmement charmé... »

Frédéric-Guillaume est dans cet état d'esprit où l'on ne raisonne plus. Napoléon est pour lui plus qu'un ennemi politique; c'est le renversement de l'ordre naturel, une anomalie dans la création. Le mot *monstre* exprime bien le fond de sa pensée. La reine Louise a une vue plus claire de la situation. Tout en partageant la haine de son époux, elle songe à l'avenir, elle cherche une issue, elle suppute les dernières chances de succès. Dans sa réponse à la lettre du 26, elle dit : « Que Napoléon vous ôte la moitié de ce que vous avez possédé, pourvu que vous gardiez ce qui vous sera accordé en pleine possession, avec le pouvoir de faire le bien, de rendre heureux les sujets que Dieu vous laissera, et de vous unir en politique là où l'honneur vous appelle et vos inclinations vous portent. » Elle craignait que la Prusse ne fût simplement incorporée à la Confédération du Rhin. Elle pense à une autre confédération, qui embrasserait tout le Nord de l'Europe : « L'idée que vous avez si souvent énoncée pour le Nord de l'Allemagne doit être maintenant suivie pour le Nord de l'Europe. Tous pour un, un pour tous. » Et elle ajoute, en allemand : *Alle für einen, einer für Alle.* Ce sera le mot d'ordre de 1813.

L'événement a prouvé que ces vues n'étaient pas aussi chimériques qu'elles devaient le paraître en 1807. Mais le ton des lettres n'est pas toujours aussi élevé. A côté des conseils, des encouragements, des espérances, on rencontre, chez la reine Louise, des froissements d'amour-propre, des préoccupations d'étiquette. Le pavillon où avaient lieu les entrevues était orné de médaillons aux initiales des deux empereurs. Elle écrit à ce sujet : « Ces chiffres N et A au pavillon, sans le vôtre, l'invitation de l'Empereur à dîner sans vous, tout cela sont de véritables grossièretés faites à plaisir. D'abord, le Mensel vous appartient : pourquoi donc omettre le chiffre du possesseur du pays, et, après avoir fait votre connaissance, pourquoi ne pas vous inviter aussi? » Ailleurs, elle s'exprime avec plus d'énergie encore sur la conduite de Napoléon à l'égard de Frédéric Guillaume :

« Les manières peu polies de sa part ne m'étonnent pas, car il y a deux raisons pour cela : manque de bonne volonté, ou manque de savoir-vivre et de connaître les usages de cour. Car comment voulez-vous que cet être infernal, qui s'est élevé du sein de la boue (*ces derniers mots sont en allemand*), sache ce qu'il doit aux rois ? »

Le respect de la royauté de naissance était assurément le moindre préjugé de Napoléon. « Sans doute, répond Frédéric-Guillaume à la reine, vos raisonnements sont fort justes, mais la pratique en est devenue d'autant plus difficile et en partie impossible, depuis que l'on semble décidé à embrasser un nouveau système en politique, entièrement opposé à l'ancien. » Ce n'étaient pas seulement deux politiques, c'étaient deux mondes opposés qui se heurtaient et entre lesquels tout contact était blessant. Cependant Napoléon, après avoir bien marqué la position différente qu'il comptait prendre vis-à-vis de ses deux adversaires de la veille, montra qu'il ne manquait nullement de « savoir-vivre », quand il voulait en avoir. Le 28 juin, Frédéric-Guillaume trouva chez lui le prince Murat, en grand costume de maréchal de l'Empire, qui venait le complimenter et le prier de se rendre auprès de Napoléon. « Il était extraordinairement poli et a tout à fait la tournure d'un homme qui aime le bruit et la gaieté... N. me reçut dans la rue, me fit passer le premier et paraissait infiniment mieux disposé et plus à son aise que la première fois. Notre entretien dura plus d'une heure. On repassa les événements passés, mais sans y mettre de l'astuce ou de l'aigreur, me demanda si je ne désirais pas revoir bientôt Berlin, étant absent depuis si longtemps, me demanda de vos nouvelles, et me dit qu'il savait que vous ne l'aimiez pas, et si vous ne vouliez pas également faire votre paix avec lui, etc., etc. Sur tout cela j'ai répondu convenablement, et j'avoue que je n'étais nullement embarrassé avec lui cette fois-ci. En sortant, il répara son incongruité de l'autre jour et me présenta les personnes les plus marquantes qui se trouvaient dans l'antichambre, entre autres le ministre Talleyrand, dont l'aspect est repoussant... Vers cinq heures, N. vint me rendre ma visite ; il ne s'arrêta que peu de moments et m'invita fort poliment à dîner et me proposa d'assister à la revue... » Quant au dîner, Frédéric-Guillaume l'appelle « un soi-disant dîner », parce qu'il ne dure que trois quarts d'heure. « Imaginez-vous, ajoute-t-il, que pendant le repas N. s'est levé et a pris un verre de champagne en disant : « A la santé de la Reine de Prusse ! » Il a donc aussi fallu boire à la sienne. »

On désirait, dans l'entourage de Frédéric-Guillaume, et même dans celui de Napoléon, que la reine vînt à Tilsit. La première idée, d'après la correspondance, était venue de Kalckreuth et de Murat ; elle avait été approuvée par Berthier. Du côté prussien, on espérait que la reine arracherait quelques concessions à Napoléon ; du côté français, on pensait que sa présence amènerait peut-être un rapprochement durable, même après les dures conditions du traité qui allait être signé. Des deux côtés, l'on se trompa. Elle-même aurait souhaité « que son arrivée fût motivée sur quelque base décente, que quelqu'un de la société couronnée en exprimât le désir ». Elle attendait une ouverture de la part d'Alexandre ou de Napoléon lui-même. Celui-ci, depuis quelques jours, se montrait d'humeur plus douce : le roi en fait la remarque, et consent maintenant à l'appeler l'Empereur N. Mais tout ce qu'on obtint de lui, ce fut un acquiescement poli, « Kalckreuth m'a dit hier soir à la hâte que Berthier, qui également s'intéresse beaucoup à cette affaire et qui me paraît un homme bien pensant, avait dit à lui qu'il en avait parlé à l'Empereur N., en lui annonçant, comme une nouvelle qui se débitait, que l'on vous attendait chez moi. A quoi il doit avoir répliqué : « Oh ! d'autant mieux ! Armez-vous de courage... »

Elle eut avec Napoléon, le 7 juillet, une entrevue sans témoins. On sait que Talleyrand a fait de cette entrevue, dans ses Mémoires, un récit tout à fait imaginaire. M. Paul Bailleu, l'auteur de la publication que nous analysons, a reproduit, à la suite des lettres, un compte rendu du chargé d'affaires de Suède, Brinckmann, qui a toutes les apparences de l'exactitude. La reine dit ce qu'elle doit dire ; elle parle de ses enfants, à qui elle laissera un héritage diminué, des sujets qu'il est question de lui enlever « et qui ne seront pas heureux sous un autre gouvernement ». Napoléon, de son côté, dit ce qui est dans son rôle. Tout en rendant justice au caractère de la reine et à la noblesse des motifs qui ont dicté sa démarche, il se voit obligé « de faire céder les égards particuliers à des combinaisons générales ». L'entrevue demeura sans résultat, et Brinckmann ne peut s'empêcher de blâmer ceux qui en furent les promoteurs. Le traité fut rédigé le jour même, et signé le lendemain. Il terminait la guerre, sans faire disparaître les ferments de haine qui devaient amener tôt ou tard une guerre nouvelle. La Prusse était « rognée et disséquée », comme dit une lettre du roi, mais non résignée. Que pouvait-elle craindre désormais ? Elle était réduite à une de ces situations où l'on peut tout oser, parce qu'on n'a plus rien à perdre.

A. Bossert.

Paris. — Typ. Pauleur Renouard Impr. des Deux Revues 19, rue des Saints Pères. — 4257. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 9 AOUT 1902.

A PROPOS D'UNE VILLE DÉTRUITE

Il y a deux mois à peine, une île admirablement fertile, où la terre disparaissait, cachée par les arbres et les fleurs, où la vie s'écoulait douce et facile sous un ciel enchanteur, devenait le théâtre d'un cataclysme épouvantable.

La Montagne-Pelée gronde, elle mugit, elle manifeste pendant quelques jours une sourde colère, et, un matin que le soleil s'élançait radieux vers le zénith, un volcan assoupi se rallume. Des torrents de lave brûlante se déversent sur ce pays merveilleux, une gerbe de feu et de flammes s'échappe du cratère avec des bruits de tonnerre, des éclairs déchirent la nue, une pluie de pierres incandescentes retombe sur la terre, tandis que des tourbillons de gaz méphitiques renversent les murailles que le feu avait respectées, réduisant en cendres les plantes et les récoltes, et frappant de mort tous les êtres qui respirent.

Et dans les accalmies, une colonne de fumée noire monte vers le ciel comme si elle y portait l'âcre senteur du sacrifice de trente mille vies.

Abandonnons maintenant l'Occident pour l'Orient, remontons bien des siècles et empruntons à la Bible le récit d'une catastrophe fameuse.

Sodome et Gomorrhe s'étendaient mollement entre les vertes frondaisons, « le long du Jourdain, dans une plaine tout entière arrosée. C'était comme le jardin de Jéhovah, comme le pays d'Égypte ». (Genèse, XIII, 10.)

Mais à leur réveil, au jour marqué, « le soleil se levait sur le pays, quand Jéhovah fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu. Jéhovah les faisait tomber du ciel. Il renversa ces cités et il perdit toute la plaine environnante, tous les habitants des villes et tout ce qui poussait sur le sol ». Abraham, averti par le Seigneur, avait fui le péril. « Le lendemain, quand il quitta sa couche, il tourna les yeux vers Sodome et Gomorrhe et vers toute la plaine. De la terre montait une fumée, comme la fumée d'une fournaise. »

Il est impossible de lire ces deux descriptions sans être frappé de leur parallélisme. Dans les deux cas, il s'agit d'une terre admirablement fertile, d'un jardin d'Éden; dans les deux cas, le soleil se lève radieux, et à peine se détache-t-il de l'horizon qu'une gerbe de feu et de pierres s'élance dans les airs et retombe ici sur la ville de Saint-Pierre, là sur les cités maudites; dans les deux cas, et après chaque crise, une colonne de nuages noirs s'élève du cratère jusqu'au plus haut des cieux. Certes, les éruptions volcaniques présentent toutes des phénomènes communs; le déchirement du Vésuve et l'ensevelissement de Pompéi et d'Herculanum durent s'accomplir dans des conditions analogues, mais jamais peut-être les circonstances aidées par le hasard n'ont donné lieu à des manifestations sismiques à ce point identiques.

Ce rapprochement intéressant en lui-même l'est surtout en ce qu'il montre combien les annalistes bibliques, tant Éloïstes que Jéhovistes, puisaient à des sources sûres, et combien peu ont été déformés leurs récits. Si l'on écarte les gloses ajoutées pour expliquer une catastrophe terrible et en tirer un exemple et un enseignement, la Genèse est si précise que l'on ne peut mettre en doute la destruction de

deux villes sous les yeux des Hébreux et la nature du phénomène qui la provoqua.

J'ai comparé le récit de l'éruption du Mont-Pelé à celui du volcan qui détruisit les villes désignées sous le nom de Sodome et de Gomorrhe, et l'on a vu avec quel accent de vérité il nous était parvenu à travers des siècles innombrables. On pourrait multiplier les vérifications.

Le Déluge lui-même, nié par une école de savants, reprend aujourd'hui quelque crédit et revient en faveur auprès de ceux-là mêmes qui avaient démontré son impossibilité géologique. Peut-être avons-nous aidé à cette évolution en découvrant les traces manifestes d'un cataclysme qui submergea la Perse durant l'époque quaternaire et en faisant souvenir du texte original de la Bible où il est parlé d'une inondation qui aurait eu son origine dans le déversement d'une mer et que grossirent seulement les cataractes du ciel.

« En ce jour jaillirent toutes les sources de la grande mer et s'ouvrirent toutes les fenêtres du ciel. La pluie fut sur la terre quarante jours et quarante nuits. » (Genèse, VII, 11 et 12.)

Et plus loin :

« Alors elles se fermèrent, les sources de l'abîme et les fenêtres du ciel, et la pluie s'arrêta. » (Genèse, VIII, 2.)

Les vallées comprises entre les deux chaînes de montagnes qui, semblables à deux immenses murailles, soutiennent la Perse à mille et douze cents mètres d'altitude, sont comblées sur une profondeur considérable par des galets roulés, du sable et de la terre. Il est même facile de vérifier, grâce à la multiplicité des forages entrepris pour la construction des galeries souterraines qui conduisent à fleur du sol les eaux sous-jacentes, que les dépôts alluvionnaires ne présentent, au moins jusqu'à cent vingt mètres de profondeur, aucune stratification, et qu'ils se distinguent entre eux par le volume des galets plus gros dans le Nord que dans le Sud, et, dans les couches profondes qu'à la surface (1). On peut reconnaître à ces premiers indices qu'un courant d'une extrême violence, déterminé sans doute par la rupture d'un barrage naturel et l'irruption d'une mer, se précipita sur le Nord-Ouest de la Perse et s'épanouit vers le Sud où il se déversa, partie dans les déserts de la Kirmanie, partie dans la zone comprise entre le Fars et le golfe Persique. A mesure que le flot s'avançait et que sa vitesse diminuait, il laissait tomber des fragments de roches de moins en moins lourds.

D'un autre côté, quand on vient de l'ancienne Arménie et que l'on s'engage dans les défilés qui conduisent en Perse, leurs parois verticales apparaissent polies sur une grande hauteur et sillonnées de profondes rainures creusées suivant la direction à peu près horizontale des plans de stratification. Dès que l'on a franchi les passes du Nord et que s'ouvrent les côtés de l'angle formé par les deux chaînes qui comprennent la Perse, les stries disparaissent, et en même temps commence la région des plateaux. Cette seconde observation confirme la première et montre bien que, dans cette région voisine du pays habité par les ancêtres d'Israël, il se produisit un cataclysme hydraulique épouvantable, dont les hommes purent être témoins, et dont le souvenir et le récit sont restés aussi bien dans la Bible que dans les légendes de la Chaldée et de la Grèce.

(1) Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, IIe partie, p. 3 et suiv.

Un second livre — celui-ci d'un caractère très différent — que les fouilles de Suse ont également confirmé est la meghillah d'Esther. Les exégètes y ont attaché une importance secondaire et beaucoup d'entre eux ne veulent y voir qu'un conte ridicule, fait à plaisir par un narrateur ignorant; il présente au contraire un tableau parfait de la cour des Grands Rois (1).

M. Oppert a depuis longtemps identifié le nom d'Assuérus avec celui de Xerxès et montré que l'élévation d'Esther répondait au retour de l'expédition conduite contre la Grèce. Mais il y a mieux. Le chroniqueur est si précis, il est si bien pénétré de son double rôle d'annaliste et de cicerone qu'on ne saurait s'égarer en sa compagnie. Il est précis au point de se complaire dans les descriptions topographiques étrangères à son récit. Il connaît aussi bien le palais de Suse que le cérémonial de la Cour de Perse et profite de tous les incidents pour faire étalage de sa science. Raconte-t-il la démarche de la reine auprès d'Assuérus, il spécifie qu'Esther vient de la cour de la maison du roi, celle qui est à l'*intérieur*, afin de bien prouver qu'il a présentes à la mémoire les positions relatives et les communications du harem et de la maison du roi.

Nous montre-t-il Aman piétinant dès l'aurore devant la demeure de son maître, il l'arrête à l'entrée particulière de la maison du roi. Le favori habite la ville; il a franchi, grâce à sa haute situation, la porte de l'enceinte générale, mais il ne peut pénétrer plus avant sans être mandé par le souverain. Le chroniqueur résume la situation par un seul qualificatif : « Et Aman vint dans la cour de la maison du roi, l'*extérieure*. » Cette cour *extérieure* n'est autre que la place d'armes de l'Acropole susienne. Elle est comprise entre la citadelle et l'escalier de l'Apadana ou salle du trône.

(1) Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, ch. VIII, p. 359 : *Le livre d'Esther*.

La superposition des plans, déduits, le premier, de la lecture de la meghillah, puis des itinéraires de la favorite, d'Aman et du roi; le second, de l'étude des ruines, ne saurait être plus parfaite. La Bible en main, essayez de reconstituer les grandes divisions du palais d'Assuérus, et vous serez conduit à tracer un monument ayant les plus grandes analogies avec l'Acropole de Suse.

L'étude des documents originaux confirme non seulement les dispositions topographiques et les descriptions architecturales du palais, mais le récit en ses moindres détails.

Lorsque Esther se présente dans la cour *intérieure* de la maison du roi, Assuérus est assis sur son trône et, en signe de pardon, il incline vers la favorite le sceptre d'or qu'il tient à la main. Plusieurs bas-reliefs qui ornent encore les murs du palais de Persépolis montrent le roi également assis sur le trône, tenant à la main une longue canne, le sceptre, insigne de la puissance souveraine qu'hériteront plus tard les grands dignitaires du clergé chiite.

Un autre fait :

« A l'homme que le roi veut honorer il faut apporter un costume que le roi a porté, amener un cheval que le roi a monté, donner une couronne que le roi a coiffée, remettre les habits à un seigneur de la cour pour en revêtir l'homme que le roi veut honorer. »

Khalatra pouchid, « il a revêtu ou reçu le *Khalat* », dit-on encore à la cour de Perse quand un fait semblable se présente. Il a revêtu le *Khalat*, c'est-à-dire la pelisse de cachemire déjà portée une fois par le souverain et donnée comme suprême récompense à un fidèle serviteur. Tel est le cas de Mardochée : il revêt le *Khalat*, mais ne s'habille pas en roi comme on l'a fait dire bien à tort à la Bible, car il se pare de la robe médique et se coiffe de la couronne d'or indistinctement portées par les seigneurs et les gardes royaux. Pour s'égaler réellement à son maître, il faudrait qu'il prît en main le sceptre, qu'il ceignît son front du diadème bleu, étoilé d'argent. Et cela, il ne le fait point.

En vérité, le livre d'Esther dépeint la cour du Grand Roi avec une sincérité et une précision de détail, qui la fait revivre à nos yeux. Traits de mœurs charmants, observations fines, événements dramatiques sont enregistrés sans malice ni artifice, sans souci de la morale à tirer du récit. Telles sont contées la disgrâce de Vachti qui, en réalité, se comporte en personne sage et sensée quand elle refuse de paraître dans une orgie, et l'élévation de la juive Hadassah (Myrthe) qui reçoit, en témoignage de la faveur royale, le titre d'*Esther* ou Étoile.

Cette habitude de donner aux grands personnages de l'État un titre qui fait oublier jusqu'à leur propre nom s'est conservée à tous les âges de la Perse.

Sous les Achéménides on relève les *Fils*, les *Frères*, les *Yeux*, et les *Oreilles du roi*. Les souverains parthes étaient traités de *Frères de la lune et du soleil*. Le châh lui-même est salué par ses courtisans : *Pôle de l'univers*, et la favorite de Nasr ed-din Chah restera, au regard de l'histoire, l'*Amie sincère de l'État* comme l'humble *Myrthe* d'Israël gardera son surnom d'*Étoile de la royauté*.

Combien l'on relèverait dans les livres des Juges ou des Rois de ces faits réputés faux, combien l'on citerait de ses soi-disant preuves infirmant les récits bibliques et qui tournent à la confusion de leurs auteurs !

La morale : c'est que la raison humaine est bien fragile et qu'elle embrasse un espace si limité qu'il faut appeler de ses jugements dès que son champ d'action s'élargit; c'est que nous ne savons presque rien et que la vérité substituée à l'erreur n'est qu'une hypothèse mise à la place d'une conjecture dont la valeur persiste jusqu'au jour où une nouvelle supposition ruinera de la même manière la vérité d'hier et l'erreur d'avant-hier.

JANE DIEULAFOY.



LES DERNIERS TRAGÉDIENS

MOUNET-SULLY ET PAUL MOUNET

La plus belle muraille du Royaume, suivant l'expression de Louis XIV, voit ses échos réveillés actuellement par un incomparable spectacle; un acteur prodigieux : Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi*, le chef-d'œuvre absolu.

Tandis que cette solennité transforme le théâtre romain d'Orange en haut lieu de l'esthétique, en rival de Bayreuth et d'Oberammergau, le moment est propice pour parler de la tragédie qui va mourir et de celui qu'il y a cent ans on eût appelé le Roscius français, l'émule de Baron, de Lekain et de Talma.

Le grand public ne différencie pas la tragédie du drame, et tels critiques qu'on pourrait citer parlent des tragédies de Shakespeare et croient d'un même genre *Hamlet* et *Britannicus*, *Polyeucte* et la *Dévotion à la Croix*. Cette question a pour premier intérêt d'être toute française; sauf l'*Iphigénie* de Gœthe, cet art incomparable n'a fleuri qu'en Grèce et en France. A Athènes comme à Paris, on a confondu le drame d'Euripide avec l'œuvre surhumaine d'Eschyle et de Sophocle. Schlegel et Ottfried Muller ont vu les premiers l'infériorité du Misogyne.

Auguste Barbier faisant amende honorable à Mel-

pomène, l'appelle « fille d'Euripide », ce qui se traduirait pour nous en « fille de Voltaire ». L'inexplicable succès de l'auteur de *Mérope* revient en majeure partie à Lekain. C'est le sort de la tragédie, qui n'a rien produit depuis Corneille et Racine, de ressembler à la Belle au bois dormant. De siècle en siècle, un acteur de génie survient et la ressuscite : ainsi fit Talma, ainsi font les Mounet.

L'insipidité qui régna au théâtre, sous l'Empire et la Restauration, fut suivie du cataclysme hugolien. Toute la barbarie de l'imagination espagnole envahit la scène, à grandes sonnailles de rimes, à fulgurants ramages d'antithèses et on ne vit plus que des acteurs de drame. Le goût classique se réfugia dans la comédie : le Théâtre-Français s'appela la maison de Molière et ne compta plus que des comédiens. Ce mouvement singulier prenait sa justification de la réponse de Boileau à une question de Louis XIV : « Quel est le plus grand homme de mon règne? — Sire, dit l'auteur du *Lutrin*, c'est Molière ! » Le brodequin l'emporta donc sur le cothurne ; mais il s'avachit, s'écula : ce n'est plus aujourd'hui qu'une pantoufle.

On joue encore la tragédie par convenance, pour les jeunes gens et les étrangers et parce que la compagnie y est obligée par l'opinion.

S'il s'agissait d'énumérer les grands acteurs comiques, plusieurs pages n'y suffiraient pas ; la tragédie n'a que trois noms : Baron, Lekain et Talma.

Le premier, élève et ami de Molière, se révèle dans le portrait peint par de Troy ; il pourrait passer pour le Roi. « Pour vous, je vous livre à vous-même», lui disait Racine :

> Du vrai, du pathétique il a fixé le ton
> De son art enchanteur ; l'illusion divine
> Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine,
> Un voile aux défauts de Pradon.

Nous savons que Baron était beau, avait la voix sonore et un grand naturel et qu'il connaissait les principes, sans y être enchaîné, témoin cette parole : « Dans le geste ordinaire, ne levez pas les bras au-dessus de l'œil ; mais, si la passion les porte au-dessus de la tête, laissez-la faire : la passion en sait plus que les règles. » Toutefois, nous ignorons sa technique. Pour Lekain, on est mieux informé. Sa déclamation était tellement mesurée que Grétry en a noté des morceaux dans ses *Essais sur la musique*. On ne peut prendre à la lettre ni la critique de Marmontel, ni l'éloge de Voltaire ; mais les témoignages de Laharpe et de Grimm suffisent à le montrer comme un acteur de drame. En 1771, on lisait dans la *Correspondance* : « Ce que nous avons vu le 16 mars dernier est non seulement un spectacle unique en Europe, mais c'est une merveille de notre siècle, qu'aucun siècle ne pourra se flatter de voir renaître. » Il s'agissait de Lekain dans le rôle de Tancrède.

Talma est peint dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Mme de Staël en a ainsi parlé : « Ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité ; son vêtement, sans qu'il y pense, est drapé avec art dans tous ses mouvements. L'expression de son regard et celle de son visage doivent être l'étude de tous les peintres... Il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie qui, dès les premiers accents, réveille toute la sympathie du cœur... Le son de sa voix ébranle dès qu'il parle, avant que le sens même des paroles qu'il prononce ait excité l'émotion. » Les *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtral* ne fournissent pas de véritables éléments critiques : Talma n'a pas su caractériser son génie.

« Le malheur de notre art, dit-il, c'est qu'il meurt avec nous ; tandis que tous les autres artistes laissent des monuments dans leurs ouvrages, le talent de l'acteur, quand il a quitté la scène, n'existe plus que par le souvenir de ceux qui l'ont vu et entendu. »

L'écrivain et l'artiste méconnus espèrent dans la justice d'une autre génération : leurs œuvres demeurent. Jules Janin « chaussa les bottes de l'égoutier » pour rendre compte des *Illusions perdues ;* il a chaussé les bottes de l'oubli qui l'ont emporté hors de toute mémoire. Devant la postérité, l'acteur n'existe que par le témoignage des contemporains et ce témoignage ne sera pas revisé. Qui se doute, à cette heure, que Mlle Agar a été la grande tragédienne de son temps? Mon assertion ne suffira pas à lui rendre sa place : la gloire au théâtre exige l'unanimité des suffrages.

J'essaierai de caractériser l'art de Mounet-Sully. Il a fallu montrer l'abîme qui sépare le drame de la tragédie ; il faut aussi préciser ce qu'on entend par protagoniste.

La définition que j'en donne est si impérieuse que je ne l'oserais pas si Mounet-Sully, qui la réalise, était mort.

Le protagoniste est ce tragédien dont l'action se manifeste si plastique qu'on aurait un souverain plaisir à le regarder sans l'entendre ; qu'on l'écouterait avec délices sans le voir. La règle de cet art est que l'impression de beauté se produise en dehors du personnage du poème, au lieu que, dans le drame, il ne s'agit que d'incarner un rôle, de manifester une passion avec force et vérité. Parmi les dessins des maîtres, il y en a qui ne représentent que des rythmes plastiques, des mouvements ou seulement des draperies ; et cela enlève l'admiration, sans qu'aucune idée de sujet se précise. Le protagoniste doit apparaître à l'œil du spectateur comme le plus beau des hommes, et à son oreille comme le plus

sympathique. Sa voix doit émouvoir musicalement par la modulation en dehors des mots et de leur sens. Une exclamation prendra la valeur d'une mesure de Wagner. Compréhension du personnage et accent pathétique, ces conditions du drame ne viennent qu'en second lieu dans la tragédie, qui est œuvre typique, et où le style domine tout. Ce que le peintre et le sculpteur réalisent pour une scène et une pose, le protagoniste devra le produire dans la succession des scènes et des gestes. En outre, sa voix sera chantante au point de rivaliser avec les plus beaux souvenirs du chant.

Un pareil programme ressemble à un défi : cependant Mounet-Sully le relève et triomphe! Étudions-le dans *Œdipe*. Il doit produire à la fois une impression de puissance et de bonté, et la version qu'il récite peut l'égarer : il n'y a jamais eu dans le texte que « la gloire d'Œdipe emplit toute la terre ». Cette royauté restreinte, malgré le sceptre, garde un caractère patriarcal : entre le despote et son petit peuple, il n'y a pas de cour, ni de fonctionnaires. L'acteur est exposé à trop d'emphase ou bien à la familiarité; mais Œdipe est un héros, il ne reçoit pas son lustre de la fonction; son individualité domine toujours sa fortune. Le personnage s'écrit en deux traits : une conscience de saint et une irascibilité de fauve. Cette fable emprunte ses péripéties à la colère. Colère à Corinthe, quand on lui conteste la légitimité de sa naissance; colère contre le vieillard du Triodos, colère contre Tirésias, colère contre le vieux berger, colère contre lui-même enfin. Cette nature violente obéit à la plus pure conscience. L'oracle le menace de devenir parricide; il abandonne tout, ses parents, un sceptre; il s'exile pour rester pur. Son destin l'amène à Thèbes, désolée par le Sphinx; il se dévoue et sauve la cité qui le proclame roi; il épouse la reine, et vit de longues années, heureux, dans le lit de sa mère qu'il féconde et caresse de ses mains de parricide. La peste soudain s'abat sur la contrée, châtiment céleste! Voici Créon qui revient de Delphes, portant la réponse sacrée. Mounet se voile pendant la prononciation de l'oracle, et puis il va poser la palme sur l'autel et prononce avec un accent terrifiant : *Eh bien! je plongerai dans ces ténèbres, moi!* Sa voix roule comme un lointain tonnerre : face à face avec l'Ananké, il la provoque! L'imprécation qui ouvre le deuxième acte éclate en une succession d'éclairs vocaux. Mais le point culminant du drame, l'arrivée de Tirésias, donne l'idée de ce que serait la tragédie, avec une troupe complète de tragédiens. Soit comme figure, soit comme diction, Paul Mounet égale son frère : le choc de leurs colères constitue le plus beau spectacle qui ait été offert à notre génération : ce n'est pas seulement la perfection, mais quelque chose de plus intense, et après quoi on demeure pantelant! Comment ces miraculeux artistes confondent-ils dans une même explosion de génie la pire âcreté du réalisme et le style rigoureux des métopes! Figurez-vous la suprême violence gardant la ligne de Phidias, et l'écume de la passion contrainte au rythme de l'harmonie! Que Mounet-Sully ait étudié les marbres grecs, cela n'est pas douteux; mais ils ne pouvaient lui enseigner qu'un certain nombre d'attitudes; le mouvement plastique, il le trouve en lui-même. Il a telles stases caractéristiques et admirables : toutefois son génie éclate dans les passages mimiques, aux transitions d'effet. S'il marche, se retourne, ou qu'immobile il écoute, le rythme corporel ne cesse pas ses accords. Cependant il semble sacrifier tout au pathétique. Lorsqu'il aperçoit Créon, il crache le mot « perfide » comme un tigre; comme un tigre aussi, il s'élance ou s'avance d'un pas bondissant et oblique. La sûreté rigoureuse des mouvements fait penser à la bête sauvage; les détentes du félin frémissent incessamment dans son jeu. Cet homme, qui réaliserait Hercule furieux et capable d'extérioriser la plainte de Prométhée, produit les plus terribles effets de concentration. Quand il interroge Jocaste sur les circonstances où Laïus a péri, sa voix meurt à force d'être basse. A mesure que les preuves de son crime coulent des lèvres inconscientes de la reine, son visage se décompose graduellement et devient un masque où l'épouvante et la folie se mêlent. Il raconte alors son aventure du Triodos, avec une simplicité de ton inimitable; aucune sonorité, des gestes brefs impossibles à noter : « Je le frappe et je passe! » Ce carnage extraordinaire, les cinq cadavres, il les fait voir, en étendant les bras :

Enfin, ses compagnons, je les massacre tous.

Lorsque les jeunes filles thébaines chantent pour conjurer son désespoir et qu'il est assis au pied de l'autel, on croit voir le Christ au Gethsémani; le corps entier pleure et se lamente par la signification de l'attitude. Comment les récentes statues sont-elles si pauvres de geste, si insignifiantes et banales, alors que les statuaires ont à leur volonté un modèle aussi varié, aussi infaillible que Mounet-Sully dans *Œdipe*. J'ai compté un soir les statues que cet acteur composait, et après la centaine je me suis lassé. Parmi ces mouvements il y en avait de royaux et de poétiques, d'impérieux et de suppliants, de méditatifs et de téméraires. Quelle que soit la part accordée à l'étude, cette constante beauté mimique provient d'un don merveilleux : c'est à la fois une propriété et une faculté, propriété physique pour la souplesse du rendu, faculté transcendante pour le choix et la composition.

Le cri d'adieu à la lumière, comme le hurlement

qui sort du palais avant que le héros apparaisse les yeux crevés, dépassent en intensité les accents de Wagner lui-même ! C'est de la douleur colossale, de la douleur de lion et demi-dieu ! Je m'explique fort bien que les gens qui ne comprennent qu'eux-mêmes et leur cercle sursautent désagréablement et s'effarent ; dans leur vie amorphe, sans passions que des vices, ils n'ont point entendu de pareilles clameurs et ne possèdent ni l'âme ni les poumons qu'il faut à ces surhumains délires.

Cela doit les ahurir comme le *Moïse* de Michel-Ange ou les pendentifs de la Sixtine. A travers le monocle du siffleur de Tannhauser, à travers le cerveau du petit crevé ou du vibrion, comme disait Dumas fils, cette formidabilité d'expression paraît insensée : elle est sublime !

Je ne peux pas être accusé de manquer d'admiration pour le demi-dieu qui a écrit *Parsifal* : Eh bien, aucun chant wagnérien ne me donne l'impression musicale de la plainte finale :

O Cithéron, pourquoi, lorsque je vins au monde...

Est-ce du chant ? Est-ce de la psalmodie ? C'est plus puissant qu'un orchestre et sans paroles ce serait encore l'apogée du pathétique. Là, le genre de Mounet-Sully monte si haut qu'il échappe au public même attentif, comme il échappe à l'expression qui s'efforce de l'expliquer. Quelle tristesse de penser que de tels accents sont éphémères, qu'aucun écho n'en restera ! Ce monde d'harmonie se taira pour toujours et pour tous et le génie de cet homme passera comme un chant d'oiseau.

Qui n'a pleuré à la scène des enfants qui se résout par ce cri d'une détresse indicible :

Enfants ! Priez les Dieux qu'ils me laissent mourir !

Au point de vue pictural, la sortie d'Œdipe fait penser à une montée au Calvaire : et quelle marque plus vive d'admirabilité que d'évoquer N.-S. Jésus-Christ dans la figuration de la douleur imméritée et du sacrifice volontaire.

Il est logique que le triomphe de ce tragédien ait lieu dans le poème incomparable, chef-d'œuvre de tous les théâtres. Après les quatre tragiques, nul n'est aussi grand que Shakespeare : il règne sur le drame et un protagoniste sera toujours tenté par l'Oreste moderne, Hamlet !

Mounet-Sully, depuis la conjuration de l'Ombre paternelle jusqu'au défi à Laertes sur la tombe ouverte d'Ophélie, y est admirable d'accent et d'allure : mais ses trop grands moyens font du prince de Danemark un sanguin, un Fortinbras.

C'est une évidence, malgré qu'on la repousse : le véritable tragédien a trop de plasticité pour le drame et on ne fera jamais de la réalité avec les traits héroïques. Hamlet est un lymphatique, une nature très noble, mais hésitante et trop individualiste ; il représente l'âme d'exception et non plus le type synthétique.

Dans Racine, Mounet-Sully est aussi parfait que dans Sophocle.

L'Achille d'*Iphigénie*, le Néron de *Britannicus*, l'Abner d'*Athalie* et surtout l'Oreste d'*Andromaque* chassant les Érynnies à coups de manteau, montrent un digne émule de Baron.

Nul n'a soupiré les stances du *Cid* et celles de *Polyeucte* avec plus de suavité. Les bienséances de cet art lui sont aussi aisées que les violences de l'antique.

Il a longtemps soutenu, par sa voix et son geste magnifiques, le théâtre si extérieur et redondant de Victor Hugo. Sous le mouchoir en serre-tête d'Hernani et la livrée de Ruy Blas, et aujourd'hui encore sous les cheveux blancs de Job le burgrave, il a été beau et touchant.

Oubliant que Talma échoua dans la *Partie de chasse d'Henri IV*, il s'obstine à dire la *Grève des Forgerons*.

Chaque art engendre une manie spéciale ; l'acteur se figure qu'il doit tout jouer et que l'apogée du talent consiste à passer du style à la vulgarité. Comment Mounet-Sully peut-il, lui Œdipe, Oreste, Achille, s'essayer à rouler la casquette d'un vieux forgeron. Aussi a-t-il l'air d'un sénateur de Venise qui s'explique d'une mission devant le grand conseil. Si la vulgarité lui est impossible, il excelle dans la grâce la plus câline.

Je me souviens de l'avoir vu, dans le *Fils de l'Arétin*, prendre une tête de femme dans ses mains et la manier avec une délicatesse de chat qui joue : il est exquis de sentimentalité dans *Othello*, lorsque Desdemone effeuille des roses sur lui. Là, il avait son seul digne partner, son frère, qui sans lui serait le plus grand.

La postérité dira les deux Mounet ; plusieurs préfèrent la compréhension de Paul. Il n'y a pas à prendre parti : ce sont de grands acteurs tout deux ; mais l'un est grec et l'autre plus moderne ; l'un incarne le génie de Sophocle et l'autre celui de Shakespeare.

Cependant, sous la peau du lion et la massue à l'épaule, on a vu Paul Mounet en Heraclès et vraiment fils de Zeus et d'Alcmène ; on l'a vu, — atroce et douloureux, dans le Creon d'*Antigone* et même porter avec puissance l'écrasante tiare du pontife — prophète Joad. La grande différence entre les deux frères porte sur une faculté extra-théâtrale, particulière à Mounet-Sully et qui relève de la musique plutôt que de la déclamation. Paul Mounet avec sa

voix très belle et très puissante mais d'un timbre fixe ne pourrait monter et descendre les gammes pathétiques d'exécuter les vocalises d'expression où se complaît l'incarnateur d'Œdipe.

C'est au retour de Bayreuth, en 1888, que j'ai compris la surnaturalité des effets vocaux de Mounet-Sully ; j'ai cru longtemps qu'il avait appris de Wagner son récitatif plus harmonieux que la plus belle partition. Je me trompais : sa culture musicale est brève, il connaît mal et n'admire pas extrêmement Wagner. Il a donc créé cet art de la modulation dramatique qui unit l'harmonie au verbe et ajoute à la pensée les frémissements de la lyre. Nous sommes quelques-uns qui savons par cœur toute la musique du rôle d'Œdipe, comme une suite de leitmotiv et dans la mémoire, les *airs* de Mounet-Sully, se mêlent à ceux de la *Tétralogie* et de *Parsifal*.

Parsifal qui nous frappe de tant d'admiration avec Van Dyck, que serait-il avec Mounet-Sully? La grande scène du Vendredi saint, mimée par lui produirait sur le public allemand un effet immense, et que Wagner lui-même n'a pas rêvé. Combien de fois, en assistant à *Siegfried*, les wagnériens de Paris n'ont-ils pas pensé à Mounet-Sully comme à l'acteur idéal dont la voix égale la plus savante harmonie, dont le geste se raccorde aux tableaux les plus illustres, aux reliefs les plus célèbres.

Après Wagner, c'est Mounet-Sully qui m'a le plus appris dans l'art du théâtre ; et si j'eusse été un homme du dessin, il m'eût donné encore davantage. Il unit, pour prendre des termes proches, la ligne sûre d'Ingres à la vibration de Delacroix : selon les témoignages, Talma reproduisait l'incontestable noblesse de David; Baron, d'après son portrait, tiendrait sa place entre le Bossuet de Rigaud et les meilleurs Poussin. Un œil accoutumé aux chefs-d'œuvre jouit incessamment à cette mimique grandiose et classique. Mais jusqu'ici, l'oreille ne croyait pas entendre de la musique en écoutant une tragédie, et j'admire que ce chanteur de la déclamation ait paru au seul moment où il pouvait être compris, après l'initiation wagnérienne. Seuls, ce semble, les familiers du grand Richard percevront la miraculeuse faculté de cet acteur ; mais il n'est pas un écrivain qui résiste à sa splendide diction. Jamais la langue française sur d'autres lèvres n'a pareillement resplendi. Cette langue sans quantité, qui n'a de longues et de brèves que là où les met le disant, qui murmure comme l'italien, plane comme le latin, qui donne les phrases en fresque de Bossuet, les phrases en médailles de Pascal, et les modelés du Vinci et les harmonies de Raphaël, cette langue si belle a écrire, devient la plus puissante à parler et lutte souvent avec avantage contre les souvenirs de Beethoven, quand Mounet-Sully, dépassant son art, compose la musique de Sophocle et de Racine et l'exécute ! Ceux qui n'ajoutent pas au wagnérisme et à l'esthétique comparée une ardente connaissance de l'art tragique estimeront ce jugement exagéré : mais le seul intérêt qu'il y ait à écrire, ne réside-t-il pas à signaler à autrui des mérites inaperçus et à l'orienter, selon sa compétence. Le commun lecteur préfère à toute opinion la sienne et se plairait à ce qu'on s'informât de son goût, pour le justifier. Autre est l'office de métaphysicien : il se doit à la doctrine et à son maintien.

L'exposition nous a valu une grimace d'Extrême-Orient qui n'a pas répugné à la race des bienséances et du goût; les blasés se sont plu à la souffrance reproduite d'après une étude de suppliciés. Plus récemment, Novelli, dans *Louis XI*, a imité le hoquet d'une agonie aux Quinze-vingts ! L'art qui s'accommoderait d'une imitation clinique de la souffrance formerait une école d'endurcissement et d'inhumanité. Il suffit déjà que la comédie lutte de fidélité avec le cinématographe et le phonographe, qu'on ne trouve au théâtre d'autre variété que les mœurs de son voisin d'étage et qu'on soit condamné, selon une expression de Pascal à admirer la représentation de mœurs dont la réalité nous ennuierait. Il suffit que le drame se soit substitué à la tragédie abolissant la beauté pure et typique.

Dans la reprise de *Patrie*, où Paul Mounet fut un duc d'Albe étonnant, son frère semblait avoir oublié son art et perdu sa voix; un noble flamand botté, ceinturonné ne peut plus figurer des statues et vocaliser son émotion : le réel le terrasse et le condamne à jouer seulement le rôle.

Ah si l'art théâtral consiste à jouer le rôle, Paul l'emporterait sur son frère, il est plus complètement Iago que l'autre n'est Othello, et, à ce point de vue, Paul Mounet remplit exactement la notion dramatique ! Mounet-Sully serait donc autre chose qu'un acteur, un génie singulier et multiple réunissant sur sa personne le rayonnement des arts du dessin et de l'harmonie ? Il est cela, et il l'est, inutilement. Au lieu de le consacrer à la tragédie, on le prodigue, on le diminue à des choses de cape et d'épée : et nul professeur des Beaux-Arts n'incite ses élèves à l'incomparable leçon qui a lieu parfois à la Comédie-Française ! Le conseil municipal qui a fondé quatre écoles pour élever les ouvriers à la dignité d'artiste, n'a pas l'idée, non plus que l'Université, de mener en masse ses élèves aux représentations de Mounet-Sully. On calomnie la jeunesse française, on la montre éprise de gaudriole et de vulgarité et cependant, les soirs d'*Œdipe*, aux basses places il y a des jeunes gens qui pleurent et crient d'admiration ! Ceux-là, en feuilletant cette Revue, sous les galeries de l'Odéon, auront quelque joie à voir exprimée leur

reconnaissance, et que, parmi ceux qui ont conquis le droit d'admirer, il y en a au moins un qui aime Mounet-Sully comme ils l'aiment pour toute la beauté abolie dont il est l'auguste revenant et le dernier témoin.

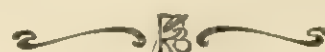
Je n'ai vu ce grand artiste que deux fois, dans la vie privée : je n'obéis donc pas à l'amitié que j'éprouverais malgré moi, en parlant de Barbey d'Aurevilly.

Je puis témoigner que l'harmonie du geste est naturelle et se continue aux opérations les plus vulgaires : cette justesse du mouvement est sans défaillance ; le raccord d'un geste à l'autre s'opère de soi machinalement, pendant qu'il se dégrime comme devant la rampe. Une jeune femme survint, jolie, parisienne, et voulant faire la chatte : elle parut disgracieuse, gesticulant à angles droits, déplaisante en face de la félinité tranquille du tragédien. Or, pour éteindre la grâce féminine aussi complètement, il faut rayonner une singulière eurythmie ! J'avais entendu des propos très divers sur son intellectualité. Les uns le disaient d'esprit profond et très archéologue, les autres le représentaient comme un instinctif. Mounet-Sully a la mentalité d'un poète : une mentalité à la Mistral, moins la diplomatie et aussi l'optimisme. Ce grand artiste est triste. La vie a frappé durement cette âme vibrante, essentiellement bonne, mais comme retirée au plus intérieur de l'être, et qui se dérobe au contact des autres âmes. Un caractère scénique qu'on retrouve dans l'intimité, c'est le charme et la suavité de cette voix qui caresse. Mâle, puissante, elle a une onction amicale qui enchante c'est elle qui dit à Jocaste : *Va, personne à mon cœur, n'est aussi cher que toi.* Le héros sorti de scène ne déçoit pas : on peut encore l'admirer. Il parle de son art dignement en poète et non en praticien ; rarement, il se satisfait, car il y a conscience d'un au-delà d'expression où il touche parfois et où il sait que bien peu le suivraient de leur compréhension. L'homme est un gentilhomme ; l'artiste est un génie, et on doit à ce burgrave du grand art, un hommage, pour avoir retardé le sommeil séculaire où va retomber la sainte tragédie, la plus belle des belles au bois dormant ! Je n'ai plus assez de place pour louer Paul Mounet, mais les deux frères n'ont qu'une même gloire et voici ce que devrait faire la reconnaissance *nationale*, si elle existe ; si le patriotisme comprend l'amour de la langue? A mon pèlerinage de Grèce, au lendemain de la guerre de Crète, je fis à Athènes des conférences au profit du collège populaire : et je peignis l'ardente sympathie pour la Grèce qui étreignait les spectateurs parisiens lorsque Mounet-Sully, véritable ambassadeur d'Ionie jouait *Sophocle* : je conclus que l'ordre du Sauveur de Grèce était dû au pontife de l'art Dyonisiaque. Quand il vint à Athènes, on réalisa mon vœu.

Celui que je forme aujourd'hui ne trouvera de l'écho qu'auprès des admirateurs de Racine et des rares adorateurs de la beauté grecque. Il dérange les maîtres de l'heure qui doivent leur gloire à la vulgarité et qui cesseraient d'exister si le grand art ressuscitait. Le vol entier des oiseaux stymphalides accourt criard et furieux, et l'hydre du succès dresse toutes ses têtes. Les monstres ont reconnu quelqu'un de la race Héraclide : leur instinct est sûr. Oui, Mounet-Sully est le Thésée du théâtre ; seul, il a résisté au débordement réaliste ; seul, il a fait les gestes du héros et accompli les rites sacrés. Sa voix pure s'élève comme un chant orphique au-dessus du chœur des argotiers : son geste qui touche à l'Olympe se détache parmi les grimaces simiesques du temps. Toute la gloire de la langue française est sur ses lèvres ; voilà pourquoi j'estime qu'une Compagnie dépositaire des traditions et qui a sur la conscience d'avoir accueilli les profanateurs de la *Belle Hélène* et d'*Orphée aux Enfers*, ferait un acte de lumière, en appelant à elle le plus grand des tragédiens, le dernier peut-être !

Mounet-Sully devrait être de l'Académie française ; je l'estime !

PÉLADAN.



SALISBURY ET BALFOUR

Lord Salisbury a pris sa retraite. C'est une figure très anglaise qui disparaît de la scène politique, très intéressante, très curieuse, guère plus. Beaucoup d'esprit, une grande finesse, mais peu de fermeté et une absence complète de ces larges envolées, de ces visions prophétiques, de ces grands mouvements de suprême générosité ou de suprême cynisme qui font les grands hommes. Il y avait entre lui et Disraëli, auquel il avait succédé, une aussi profonde différence qu'entre Disraëli et Gladstone, leur rival à tous deux.

Mais n'est pas grand homme qui veut, et l'espèce est assez rare pour que ceux-là qui s'en rapprochent seulement méritent encore de retenir l'attention. Et le marquis de Salisbury, plus que tout autre peut-être, car il y a — il y avait plutôt — dans ce grand corps voûté, dans cette tête énorme embroussaillée des boucles de sa chevelure et de sa barbe, probablement l'étoffe d'un homme de premier ordre, qu'une morgue aristocratique excessive, un excessif dédain de tous ses contemporains et un trop profond isolement dans la mêlée où il se trouvait engagé comme

malgré lui, ont empêché en quelque sorte de gravir les derniers échelons de la renommée.

Et pourtant, cet aristocrate avait connu, à ses débuts, les difficultés de la lutte pour la vie. Cadet de cette famille Cecil dont il devait plus tard si largement pourvoir tous les membres et tous les alliés, il lui fallut commencer par conquérir ses premiers grades. Il entra en lice avec un solide bagage scientifique et littéraire. Chimiste distingué, — jusqu'à ces derniers temps, il se reposait des ennuis de la politique dans son laboratoire du château de Hatfield, — il était en même temps un *scolar* éminent, et bien avant qu'il eût trouvé un siège à la Chambre des Communes, il s'était fait un nom et une situation dans la presse politique. Mais la mort prématurée de son frère aîné le libérait bientôt de toute préoccupation matérielle, en même temps qu'elle lui ouvrait toutes grandes les portes de la Chambre des Lords. M. Disraëli ne tardait en effet pas longtemps à s'adjoindre un collaborateur dont il appréciait la valeur et dont il avait mesuré l'utilité dans la Chambre haute où la faveur royale et la récompense méritée de ses services ne l'avaient pas encore appelé à entrer. Le noble marquis devint son confident, son bras droit, et fut nettement désigné pour sa succession après sa participation au Congrès de Berlin, d'où la diplomatie anglaise rapportait, au dire de son chef, la paix avec l'honneur, et aussi... l'île de Chypre adroitement escamotée au sultan et à l'Europe. Il est ministre des Affaires étrangères, mais reste étranger à la direction du parti tory, son rang l'attachant à la Chambre des Lords, où son chef est venu le rejoindre avec son titre de comte de Beaconsfield. Il déserte Londres et le *Foreign Office* aussi souvent qu'il le peut du reste, pour Hatfield d'abord, où la chimie n'est pas seule à l'attirer : c'est là seulement qu'il se sent tout à fait lui-même, loin des fréquentations et des compromissions forcées de la politique. Deux fois l'an aussi, il villégiature en France, où il possède deux propriétés au bord de la mer : en été, à Puys, près Dieppe, à la villa Cecil, où il reste volontairement isolé entre Alexandre Dumas fils et Carvalho, le directeur de l'Opéra-Comique, l'hiver à Beaulieu. Puis lord Beaconsfield disparaît, et le marquis de Salisbury devient le chef officiel du parti tory.

Mais les *tories* ne sont plus les tories. Nous sommes en pleine crise irlandaise. Pour lutter contre Gladstone, octogénaire, dont la vaillance ne sent pas le poids des ans, et qui veut avant de mourir donner la liberté à un peuple qu'il a, comme tout Anglais, contribué à opprimer jusqu'ici, les tories ont accepté le concours des renégats du libéralisme, whigs déserteurs, comme le duc de Devonshire, ou radicaux apostats comme M. Chamberlain. Lord Salisbury assiste à la lutte plus qu'il ne la dirige, et bénéficie seulement du succès remporté par ses troupes lorsqu'après l'échec définitif de Gladstone, sa retraite et la défaite électorale des libéraux, il revient au pouvoir, appuyé à la Chambre des Communes par la plus formidable majorité que jamais ministère ait connue. Mais il ne s'en sert guère, de cette majorité, pour les affaires intérieures des Iles Britanniques. Les intérêts anglais ne sont plus seulement britanniques, ils sont universels. Lord Beaconsfield avait fait de sa souveraine l'impératrice des Indes. Sous lord Salisbury, M. Chamberlain inventa l'impérialisme, et lord Salisbury fut impérialiste. Il se transforme complètement, il n'est plus seulement ironique et sceptique, il devient brutal, arrogant. Les dépêches qu'il adresse aux ambassadeurs anglais, (car, chef du gouvernement et premier ministre, il est resté ministre des Affaires étrangères), sont rédigées dans un style sec et cassant, dans le style de la nouvelle diplomatie inventée par son collègue du *Colonial Office*, qu'il n'aime pas beaucoup, qu'il méprise un peu au fond, mais qu'il suit, parce qu'il sent en lui une force. Il parle peu : rarement à la Chambre des Lords, une fois l'an au banquet du lord-maire. C'est pour fulminer contre le sultan, mais sa poudre fait long feu. Il n'a pas la fougue de Gladstone, dont la campagne contre les atrocités bulgares a soulevé l'Europe. Les dénonciations contre le sultan assassin à propos des massacres arméniens restent sans effet et sans lendemain. C'est aussi pour railler les faibles. Lord Salisbury raille toujours, mais ici c'est pour commettre presque une mauvaise action : l'Espagne est vaincue par les États-Unis ; il en profite pour prédire la ruine finale, fatale, aux peuples en décadence. La cruauté est doublée d'une maladresse, car l'Espagne n'oubliera pas et se souviendra aussi que la France fut seule à intervenir efficacement, lorsque cela devint possible, pour négocier la paix : rancune et reconnaissance qui auront peut-être une influence sur le *statu quo* méditerranéen auquel l'Angleterre entend que l'on ne touche jamais, sauf à son profit.

Envers la France, il est agressif, malveillant. En 1895, en pleines négociations pour l'évacuation de l'Égypte, qu'il a maintes fois promises, et à laquelle il semble disposé maintenant à fixer une date, il fait décider par lord Cromer, son proconsul au Caire, l'expédition de Dongola qui doit préparer la marche sur Karthoum. La France proteste, la Russie aussi. L'Angleterre veut faire payer l'expédition par la caisse de la dette, gage des créanciers de l'Égypte et fait voter le crédit, car elle s'est ménagée, le concours et l'appui de la triple alliance. Kitchener marche sur Dongola ; l'année suivante il marchera sur Karthoum et quand Marchand arrivera à Faschoda, il y sera

bientôt rejoint par Kitchener La partie était perdue pour nous. Il était impossible de songer à nous maintenir dans ce coin perdu du fin fond de l'Afrique, sans base d'opération, ni de ravitaillement. Le raid hardi et glorieux du colonel Marchand ne pouvait plus être qu'une intéressante exploration au point de vue géographique. On le savait aussi bien à Londres qu'à Paris. Mais l'Angleterre venait de subir un affront, plusieurs affronts. En Amérique, les États-Unis lui avaient fermé au nez la porte du Vénézuéla par un véritable ultimatum et l'avaient contrainte d'accepter un arbitrage auquel ils devaient participer, qu'ils devaient diriger. L'empereur d'Allemagne avait adressé au président Kruger sa retentissante dépêche qui avait claqué comme un soufflet sur la joue de John Bull; il fallait une revanche à l'amour-propre anglais. Lord Salisbury prit sa revanche, et, pour la rendre plus éclatante, il s'acharna à donner à notre retraite des airs de reculade. Il fut un moment où l'arrogance de la diplomatie anglaise faillit rendre une rupture inévitable et ce n'est pas un des moindres services que M. Delcassé ait rendu à la France pendant son long ministère que d'être parvenu à éviter cette rupture sans rien sacrifier de l'honneur national. Quelques-uns prétendent que si nous n'avions pas laissé deviner, dès le début, notre intention de ne pas résister, l'Angleterre aurait reculé. C'est douteux; elle avait la partie trop belle pour ne pas en profiter jusqu'au bout, avec tous les atouts dans son jeu, alors qu'une guerre contre notre voisine d'Outre-Manche nous aurait trouvé — à ce moment, car il n'en serait apparemment plus de même aujourd'hui — sans préparation autre que les mesures hâtives prises par le gouvernement sous le coup de ce péril inattendu. L'affaire se régla donc à l'amiable et une convention intervint qui délimita les possessions des deux puissances dans le centre africain. Et de cette algarade nous ne sommes encore pas trop mal sortis, puisque c'est cette convention anglo-française qui a été le point de départ du rapprochement de la France et de l'Italie. Somme toute, ce n'est probablement pas à la France que Fachoda aura coûté le plus cher.

Depuis lors, le marquis de Salisbury est rentré sous la tente. La guerre sud-africaine, les négociations qui l'ont précédée, tout cela ne fut pas son œuvre. Il y assista en spectateur, peut-être attristé, mais il laissa faire son débordant et envahissant collaborateur du ministère des Colonies, qui ne se gênait même pas pour marcher quand il lui plaisait sur les plates-bandes du *Foreign-Office*. Vieilli, accablé par la mort d'une compagne fidèle et dévouée, le premier ministre semblait se désintéresser de tout ce qui se passait autour de lui. Il ne sortait de son silence que pour prononcer de temps à autre quelque petit discours mordant et ironique dont M. Chamberlain faisait parfois les frais, mais l'ironie devenait moins fine et les allusions parfois presque incompréhensible. Le cerveau s'alourdissait autant que le corps. Il passa la main à Lord Lansdowne qui prit le *Foreign-Office*, et sa retraite définitive ne fut dès lors plus doute pour personne : il attendit seulement pour la rendre effective le moment propice pour laisser sa succession à son neveu, M. Arthur Balfour.

* * *

Le nouveau premier ministre ne doit pourtant pas ce lourd héritage seulement à sa parenté. Son avancement est hiérarchique, puisque, depuis longtemps déjà, il avait, avec les fonctions de premier lord de la Trésorerie, la direction du parti ministériel à la Chambre des Communes. Direction presque nominale du reste, car M. Balfour, s'il ne ressemble pas physiquement à son oncle, a toutes ses qualités intellectuelles et tous ses défauts aussi, exagérés même par la copie qu'il semble s'être appliqué à en faire.

Jamais *leader* parlementaire n'a aussi peu conduit son troupeau, et ne l'a laissé, à pareil point, aller à la débandade. Avec une majorité de plus de 150 voix, il a si bien manœuvré, qu'il a risqué plusieurs fois de laisser mettre le gouvernement en minorité, et pendant deux législatures, il n'est pas parvenu à faire voter une seule loi importante. Il est encore aux prises avec une réforme des lois scolaires qui est devant la Chambre des Communes depuis six ans, et qu'il fut une première fois obligé de retirer. En Irlande, qu'il gouverna à ses débuts, on en est réduit à revenir à la coercition, et maintenant que le guerre sud-africaine est terminée, que le faisceau impérialiste n'est plus maintenu par la fièvre jingoïste que savait si bien entretenir M. Chamberlain, on se demande si cette majorité énorme ne se désagrégera pas et si la dissolution du Parlement ne s'imposera pas bientôt pour permettre aux électeurs d'envoyer aux Communes une représentation plus homogène.

Et cependant M. Balfour n'est pas le premier venu. Loin de là. C'est même un homme très distingué, un esprit supérieur, une intelligence d'élite. Son seul tort est de faire un métier qu'il n'aime pas. Il est chef du gouvernement, il dirige un parti politique, et la politique l'ennuie. Je ne sais même pas, si, comme son oncle Salisbury, il daigne s'intéresser quelque peu aux choses de la diplomatie. Regardez-le à la Chambre des Communes; il dort où il rêve. On dit même qu'il dort plus souvent qu'il ne rêve. Il ne se gêne du reste pas pour prendre ses aises. Son grand corps long et maigre — les caricaturistes en font tour à tour un serpent ou une grue — s'é-

tend mollement sur le banc ministériel. Il ne s'y assied pas; il s'y couche... on serait presque tenté de dire qu'il s'y vautre. Il est là, parce qu'il ne peut pas faire autrement, parce que sa grandeur le cloue à ce banc : mais il reste étranger à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit autour de lui, n'intervenant dans les débats que lorsqu'il lui est absolument impossible de s'abstenir. Il est devenu membre de la Chambre des Communes parce que, en Angleterre, un homme de son rang social doit participer aux affaires publiques et parce que, bien qu'aristocrate, il ne possède pas un titre qui lui donne accès à la Chambre des Lords. Il a été ministre parce que son oncle était premier ministre et bon parent, et que casant toute la famille, il ne pouvait se dispenser de donner un portefeuille au plus distingué de tous ses neveux. C'est cette distinction qui lui valut la direction de son parti, et il a accepté le fardeau en soupirant, s'attachant seulement à le rendre aussi léger que possible, en s'en déchargeant tant qu'il le put sur ses collègues. Et justement, il s'en trouvait un qui avait de solides épaules de plébéien et qui ne demandait pas mieux. Pendant que M. Balfour dormait, M. Chamberlain gouvernait, et entre cette paresse, cette indifférence dédaigneuse et cette ardeur ambitieuse de parvenu, une alliance se scella qu'a dû encore consolider l'élévation de M. Balfour au *Premiership*. Il a les apparences du pouvoir et c'est M. Chamberlain qui en a la réalité. Cela fait leur affaire à tous deux. Cela fera aussi le compte des impérialistes. Mais l'Angleterre? Quel profit en tirera-t-elle? On verra plus tard. L'important pour le moment, c'est que M. Balfour a trouvé le moyen d'exagérer la fiction constitutionnelle à son profit. Il règne et ne gouverne pas.

Il aura ainsi le temps de faire un troisième traité de philosophie, car il en a déjà fait deux, dont les titres seuls suffisent pour peindre l'homme. Le premier s'appelle *La défense du doute philosophique*, le second : *Les bases de la foi*. Vous croyez que M. Balfour était un sceptique, un libre-penseur qui est devenu un croyant. Pas du tout. Il est resté sceptique, et surtout dilettante. La philosophie est une distraction, un sport, comme le noble jeu de golf, auquel il excelle et auquel il consacre tout le temps que ne lui vole pas la hideuse politique et que lui laisse la philosophie. Les *Bases de la foi* pourraient tout aussi bien être seulement le second volume, sous le même titre, de la *Défense du doute philosophique*, que dans son manuscrit original, M. Balfour avait intitulé, raconte-t-on, *Une défense du scepticisme philosophique*. Car cet homme n'est jamais bien fixé. Sa foi, la foi de son dernier livre n'est en somme qu'un pis-aller, qu'une forme de paresse intellectuelle. M. Balfour préfère croire, parce qu'il trouve cela moins fatigant que de douter. Sa théorie est celle-ci : la science nous demande, aussi bien que la religion, d'accepter certaines vérités primordiales qui ne sont pas les résultantes de l'expérience; j'aime dès lors autant croire au mystère de la Sainte-Trinité que de croire que la ligne droite est la plus courte de toutes les lignes. Et il conclut — ici je traduis textuellement : « Du moment où nous nous sommes rendus compte qu'à la racine de tout raisonnement scientifique se trouve une donnée irrationnelle, que la raison, au point de vue scientifique, est, elle-même un produit de la nature, et que toute la matière sur laquelle elle évolue est produite par des causes physiques, physiologiques et sociales, qu'elle ne crée pas et qu'elle ne contrôle pas, nous serons nécessairement conduits à tenir pour vrai que, au delà de ces forces non-rationnelles, et au-dessus d'elles, les guidant par petites étapes et en quelque sorte avec difficulté vers une solution rationnelle, s'élève la suprême raison, en laquelle nous devons croire, s'il nous faut croire à quelque chose. »

C'est le raisonnement par l'absurde avec, en moins... le raisonnement. Mais je vous l'ai déjà dit, M. Balfour est avant tout et surtout un dilettante. Et le jour où son dilettantisme philosophique se trouvera aux prises avec un politique matérialiste de l'école bismarckienne, je ne vois pas bien ce qui pourra en sortir d'avantageux pour l'Angleterre. Jusqu'ici en effet ce n'est pas des nuages que l'on a gouverné les Anglais, et M. Balfour préfère évidemment les régions nébuleuses à celles où nous rampons.

Aussi bien, la solution qui vient d'intervenir n'est probablement que provisoire, à moins que M. Balfour ne change, et qu'il ne condescende à descendre sur la terre. C'est douteux pourtant. Il a dépassé la cinquantaine et à son âge on change rarement ses habitudes — surtout les mauvaises.

CHARLES GIRAUDEAU.



LE REFRAIN D'UNE VIE

Nouvelle.

I

Les feuilles des marronniers fripées et pendantes, telles des mains longues aux doigts écartés, les protègent encore de la pluie, la belle aux cheveux sombres, lui, son tout frêle maréchal des logis, si jeune, presque gamin, pour qui la vie doit être légère comme la cavalerie dont il porte la tenue d'un clair enfantillage.

Point de drame ni de poème : un simple sonnet d'été dont ils vont tourner la page. Ils hésitent, mais il leur faut déjà tourner la page... et ce fut bien court; on se quittera. Bien avant, ils savaient que toujours on se quitte; ils ont l'air de l'apprendre pour la première fois.

C'est une après-midi brève à passer dans le gâchis d'automne du jardin qui pleure autour d'eux sans relâche.

— Peut-être, dit-elle, aurions-nous mieux fait de ne pas revenir?

— En ne revenant pas, nous emportions d'ici la vision de l'été...

Mais les paroles les gênent; le silence aussi les gêne.

La pelouse est chagrine, usée bientôt, tournant au vieux tapis. Des anciennes verdures, que les premiers mauvais jours creusent déjà, surgit un vilain horizon de banlieue. Les boulingrins s'enlaidissent. Certains pans de paysages tarés par une idée d'octroi ou d'abattoir, terrains vagues où poussent des escarbilles de charbon, chantiers, fenêtres de bâtisses, que pavoise du linge sale, apparaîtront demain. Elle, lui, les choses, le ciel de naguère fleurant tiède les bouquets du bonheur, tout s'attriste. Et, sourdement, de l'autre côté des massifs, sur la courbe d'un remblai, roulent des trains.

Avec lenteur, elle remet ses mitaines de fil. Du bout de l'ombrelle blanche à gros semis de fleurs roses, qu'elle avait apportée, il gratte en silence le sable de l'allée qui se détrempe.

Ont-ils accoutumé ce sable à leurs pas! En ont-ils vu, des heures descendre au couchant, vers le bas du jardin, dans cette allée! Alors, ils ne firent jamais attention aux adieux de ces heures; elles descendaient si gracieuses, comme de jolies filles, le soir venu, sur la pente du sentier qui mène à la fontaine! et ils aimaient les regarder disparaître une à une, après celles-ci en robes d'or attendant celles-là dans leur longue tunique de pourpre aux plis d'améthyste, les brunes derrière les blondes. Tout le cortège repasse, invisible et revu. La petite averse continue, répand ses grisailles, ses mousselines de mélancolie, son malaise d'aigre fraîcheur parmi le reste des frondaisons en berne, sur le miroir assombri des bassins dont l'eau jaunit, devient trouble. Pauvre toilette de bal incohérente et d'un ridicule touchant, sous la pluie, le long d'un boulevard de barrière.

Ils ne savent pas, d'ailleurs, pourquoi les choses expient d'avoir été si belles. S'en souvenir et ne plus revenir!... Mais ces choses ignorent au nom de quoi, contraints et graves, ils s'apitoient. Leur cœur bat un peu, leur cœur se serre un peu. Le temps n'est pas, comme la veille, des rires qu'on laisse bondir au-dessus de la pelouse, des jolis rubans de mots qu'on laissait flotter à la brise ensoleillée; ce temps-là n'est plus. Fin de rendez-vous, départs... On songe seulement, côte à côte, derrière les lèvres scellées.

C'était bien joli, les vingt-deux ans, et l'enthousiasme de vivre, et les glorioles du service, les ardents petits chevaux, la lueur des sabres, un plumet qui s'envole derrière les fanfares de trompettes. Au milieu de ce brillant défilé on faisait de si douces rencontres dont l'escorte se cueille et se disperse le long de la route : cela ne fait-il pas partie des cliquetis d'armes et de mors, des piaffements, des galopades, des musiques, des mains qui claquent dans la foule?

Mais il ne serait pas toujours le fringant petit cavalier qu'entraînent les fanfares. On est leste, on est actif, on est intrépide; on n'a pas, pour le moment, d'autres devoirs que d'être tout cela; puis le brillant défilé finit par vous quitter au croisement d'une route qui sera désormais la vôtre, tandis qu'il continue la sienne. On le voit à peine s'éloigner; quelques mètres de terrain vous en séparent à peine; on entend encore les sonneries, elles diminuent; leurs accents, qui s'affaiblissent, vous émeuvent d'une émotion nouvelle : on cesse de les entendre. A deux ou trois reprises, cependant, un peu plus claires, un peu plus distinctes, par un retour du chemin ou à cause d'un espace découvert, on les entend de nouveau. Puis plus rien, un souffle assez vague dans la plaine, un écho léger, une ombre de ce qui fut, un souvenir.

Elle aussi aurait un jour où elle pourrait commencer à être heureuse de ce qui n'était plus. L'amertume présente des séparations lui paraîtrait si chère! Elle trouverait sa rancune de maintenant contre la vie qui passe le temps à réunir et à disjoindre, si inutile et décidément si bonne! Mille charmes subtils méconnus sur la minute se précisent dans la trame du passé que la mémoire déroule en de beaux dessins, de touchantes peintures, des odeurs pénétrantes conservées comme entre les plis d'une vieille étoffe. Elle souhaiterai-alors avec tant de regrets les impressions aujourd'hui si pénibles, leur contrainte, leur serrement de cœur, même rien que la tendre tristesse des départs dans ce temps-là! Qui pouvait dire à quelle gratitude et à quelle admiration elle en viendrait pour ce paysage enlaidi d'automne et de fumaille où les bosquets dépouillaient leur verdure, les amours leur joie : à quel désir elle ne remonterait pas de l'inexprimable approche des adieux?

Tous les deux ont besoin de courage : il y a pour l'un une gare où l'on ira ce soir. Et il revoit déjà au bout du hall vitré sa garnison de province, un square désert de sous-préfecture, la grille du quartier. Vraiment, les gares sont bien les endroits les plus épouvan-

tables du monde ! Il y a pour l'autre une rue, un appartement, des gens, qu'elle va se mettre à haïr de toutes ses forces, jusqu'à sa prochaine lassitude de résister au courant banal où il faut laisser aller sa vie. D'abord, on se sépare ici, ensuite ailleurs, un peu plus loin, peut-être encore un peu plus loin : de telle sorte que lorsqu'ils se seront abandonnés pour de bon, il y aura déjà du temps qu'ils n'étaient plus ensemble. Malgré eux, à leur insu, dès maintenant aux côtés l'un de l'autre, ils sont partis chacun dans une direction différente. Ainsi, très souvent, certains suicides sont-ils accomplis définitivement avant la mort elle-même et certaines morts précèdent-elles d'assez loin l'agonie.

L'un pense à des détails de la semaine qu'il va prendre, aux impressions qu'il en aura ; l'autre, à son appartement, à sa rue, à son entourage ; et tous les deux souffrent, non pour cet appartement, cette rue, ce milieu ; non pour les détails de ce service, mais peut-être parce qu'ils sentent confusément que la vie, qui leur a chanté, ne chante qu'un certain nombre de fois.

Et voici que, de quelque part, de la villa voisine, une fenêtre ouverte laisse tout d'un coup tournoyer sous les feuilles de marronniers fripées et pendantes la voix un peu fausse, la voix qui semble meurtrie, d'un piano. En vérité, il fallait bien que l'on répondît, n'importe d'où, n'importe comment, à leur tendresse émue par les pleurs du dernier feuillage.

C'est une valse découragée dans le gâchis d'automne du jardin où il n'y a plus d'oiseaux, où les roses sont mortes.

II

— ... Mais oui, madame, souvent beaucoup plus fidèle que les gens, soyez-en sûre !

— Ah ah ! Allons donc !

— Mon cher, me jeta Mauriol en s'éloignant, vous auriez beau sermonner Mme Hernandez jusqu'à la fin du bal pour lui faire admettre votre idée de la fidélité des choses, jamais elle n'y croira !

La jeune femme aussi s'éloigna, en haussant d'adorables épaules.

Je n'aurais pas eu le temps de lui raconter :

— Lorsque j'étais jeune chasseur à cheval, un jour de petite pluie dans un parc... Or, figurez-vous que plus tard...

Et puis, quand même, le lui aurais-je raconté ?

Le hasard me cogna au professeur Guifard avec toutes ses décorations d'instituts cosmopolites et son binocle d'or. Il venait d'entendre la fin de notre discussion et fut de mon avis, ce qui me devint immédiatement tout à fait indifférent, avant de m'intéresser un peu.

— Par exemple moi, déclara son ingénuité de savant, je me suis fiancé dans un salon où il y avait des rideaux bleus : quand il a été question de divorcer, de se séparer d'une femme dont je fus amoureux longtemps comme on ne l'est pas, cela eut lieu dans une pièce à rideaux bleus, et parmi tous les malades que j'ai opérés au cours de ma longue carrière je ne me souviens que d'une opération, qui me troubla d'une façon singulière, à cause de l'étoffe bleue dont la chambre de ma cliente était tendue. Le bleu m'a rendu superstitieux : je ne l'interprète ni en bien ni en mal ; il est de tous les grands événements de ma vie. Simple coïncidence sans doute, je vous l'accorde, mais qui persiste : alors, n'ai-je pas le droit d'en remarquer la ténacité ?

Il avait confirmé en moi une opinion très mienne et j'inclinai à une considération sincère pour sa renommée. Tant d'ordres étrangers sur son revers d'habit me parurent, à mesure qu'il parlait, dignes de ma déférence. Après tout, si cet homme passait pour illustre, c'est qu'il y avait des raisons pour ça. Je le suivis, à travers les danses, lui et son bavardage doctoral.

Il me chambra bienveillamment dans un coin, et voulut accumuler d'autres arguments :

— Ainsi, j'allais sortir en fiacre, lorsque j'appris que j'étais élu à l'Académie de médecine : les lanternes du fiacre étaient bleues !... Quand je reçus, à la campagne, la nouvelle de la mort de mon fils, tué au Soudan, le télégramme me fut apporté par un facteur qui avait des lunettes bleues...

— Et la dépêche elle-même était bleue ? eus-je envie de lui dire.

— Le bleu joue un rôle extraordinaire pour moi ! ajouta-t-il.

J'étais un peu désenchanté ; ce surcroît de preuves m'avait gâté la joie de voir un homme éminent adhérer à mes idées ; je regrettais presque ma déférence de tout à l'heure et trouvai maintenant ridicule sa brochette de joujoux en vermeil à rubans multicolores.

Mais, un quart d'heure plus tard, je me retrouvai non loin de celle que j'avais voulu convaincre, perdue dans les groupes, au milieu du brouhaha : un assommant pas-de-quatre venait de finir. Elle était avec le maître de la maison, très en coquetterie. De leur dialogue, blotti dans le nid d'une embrasure, à l'ombre de palmiers de salons et du grand éventail en plumes dont les battements remuaient comme un courant de parfums autour de ses épaules, m'arrivèrent seulement ces deux dernières répliques :

— ... Très bien ! disait son heureux chevalier. C'est celle-là que vous voulez ?

— Oui, oui, de préférence ! Celle-là plutôt qu'une autre.

Aussitôt il s'élança du côté de l'orchestre. Et peu d'instants après, ce fut...

Ah! je l'avais pressenti :

Ce fut l'eau jaune et troublée des bassins, le cortège des heures descendant au couchant vers le bas du jardin, tout au bout de l'allée; la double silhouette des tuyaux de cheminée d'usine ébréchant la verdure et le ciel d'un ancien rêve; la pelouse drue et riche apparaissant pelée, devenue vieux tapis; une impression sinistre des parterres perdant leurs couleurs, leurs parfums; cette timidité vous empêchant de regarder deux yeux qui n'osent vous regarder...

Ce furent les massifs égouttant la fine averse de septembre, sans relâche; le sable détrempé, un geste machinal avec l'ombrelle blanche aux fleurs de soie rose, une odeur d'herbe et de futaies mouillées; et la voix du piano par la fenêtre ouverte de la villa voisine.

La voix absente du piano, par-dessus la voix des violons présents! Ses notes meurtries, son timbre faux et amoureux dans la fraîcheur silencieuse, dans l'humidité muette d'une première journée pluvieuse après la belle chaleur des somptueux jours d'été! Est-ce que cela peut se redire? Est-ce que cela se décrit? Est-ce que les parquets cirés, les lustres au plafond, la fourmilière des habits noirs, des femmes décolletées, peuvent empêcher le parc d'ouvrir soudain sa perspective, et d'être là, désert, tendrement abîmé, tel jadis il reçut vos adieux?

La valse sinuait, toujours vaine et découragée.

Orchestre conduit par le hasard, orchestre serviteur des fatalités magiques qui nous poursuivent, nous accompagnent, ont l'air de nous lâcher, nous précèdent et nous guettent... Orchestre évocateur!

Que nous étions jeunes! Où était tout cela?

Ce fut la pauvre belle aux cheveux de nuit bleutée.

Pourtant, elle ne savait pas, cette autre, la capricieuse invitée. Elle ne se doutait de rien.

Sous les feuilles rigides et luisantes des palmiers de salon, trop verts, huit années, en leur roulement sourd de convoi à la courbe d'un remblai, fuyaient. Mme Hernandez passa, dans la valse.

Pourquoi avait-elle dit : *Celle-là plutôt qu'une autre?*

III

Un tapage énorme au fond de caves tumultueuses que l'électricité inonde; un va-et-vient d'hommes en sueur; une odeur d'encre grasse, d'huile de machines, de papier frais.

Les soupiraux de ces caves donnent sur les ruelles qu'encombrent de petites voitures à lanternes falotes, entre trois et quatre heures du matin.

Autour de cela, la ville finit sa noce ou achève son sommeil, dans des poussières d'infamie et de labeur.

La corvée de venir voir un peu comment le journal se tire retient parmi les ouvriers, au plus fort de la cohue, au plus près de l'assourdissant tintamarre, un morne secrétaire de rédaction dont la redingote noire, le chapeau haut-de-forme, entre ces murailles grises, ces blouses blanches, ces bourgerons et ces cottes de toile indigo bariolée d'encre ou de cambouis, ces flaques de lumière électrique, font une tache singulière. Il va, bousculé, observant, prenant une note comme il peut, sans que personne ait l'air de s'occuper de lui, tandis qu'il s'occupe de tout le monde.

Du fond des caves jusqu'aux escaliers de pierre glissante qui remontent à la ruelle, tout grouille et se démène comme dans une bataille : la clicherie est en ébullition; le sol de la machinerie trépide sous l'action continue des grandes rotatives qui roulent, geignent, détonent sans répit; là-bas, des coups de marteau retentissent, un grésillement d'eau contre du métal chaud siffle; pesantes, des formes heurtent une dalle, font un choc sur une table, coupent l'épaule de ceux qui les portent en se hâtant ainsi que des coltineurs trébuchant. Demi-nus, les conducteurs se tiennent à leurs machines, fatidiques au milieu du vacarme. Des chauffeurs gambadent et disparaissent. Un appel bref zigzague à travers du monde et des engins. On a l'air de se passer des munitions. Au pliage, des bras de femmes s'abattent sur le papier avec des gestes de lavandières. Le départ s'organise en files sur les escaliers, une procession devant le pointage, en haut un cri aux voitures.

La tache noire du journaliste en redingote et tuyau de poêle apparait tantôt ici, tantôt là, plonge au centre d'un remous, surgit plus loin de derrière quelque pilier, se penche sous l'incandescence d'une lampe. On ne s'entend pas : il faut, pour questionner, renseigner, commander, avoir recours à la pantomime. Les grandes rotatives avalent et crachent des kilomètres de papier : est-ce un combat ou l'affolement vertigineux d'un rapide? Mais le secrétaire ne se laisse pas aller à ces méditations de débutant : quoique noctambule, il bâille, ou se roidit en songeant aux camarades qui soupent à la brasserie, bien tranquilles; au patron qui sortait du théâtre et a dû aller faire la fête dans quelque restaurant de nuit très chic. Il songe aussi qu'il n'y a plus d'omnibus : oh! les rentrées en fiacre, de longs cahots à travers les avenues éteintes, pour retrouver son logis de garçon; des lettres désagréables insinuées sous la porte; le dernier souci tous les soirs d'avoir bien ses clefs et ses allumettes dans sa poche; l'accueil du vide; l'inévitable coup de la bougie dans la glace vous saluant de votre image pour vous permettre de

vous récapituler, chaque fois un peu plus fatigué, un peu plus maussade, un peu plus vieux, un peu plus seul...

Les voilà bien, les favoris de la presse, ces journalistes enviés. Il n'est plus question de bals dans les salons à palmiers, mais de mise en page et de cuisine : avoir des articles bien coupés, remonter celui-ci, interligner celui-là, ne pas garder trop de marbre ; justifier à la satisfaction générale sans toucher aux échos d'un tel, au courrier des théâtres de tel autre, éviter de gaffer sur la publicité, que sais-je encore? Ce sont les grands événements de la vie, agrémentés de nombreux coups de téléphone. Simple extra de faveur, cette petite promenade à l'imprimerie de temps en temps, quand on croit avoir bien gagné sa choucroûte et son bock de deux heures du matin. Les adorables épaules de Mme Hernandez ont-elles jamais existé? Ont-elles jamais été admirées autrement qu'en imagination par l'ex-mondain qui a eu la chance de se faire « une situation dans le journalisme » ?

Et de l'espèce de prison souterraine où tonnent, sans s'interrompre, les grandes rotatives, martelant leurs clameurs, à la fois mitrailleuses et locomotives, se charrient des monceaux de numéros qui tomberont au petit jour dans la ville, peupleront les rues; envahiront les maisons, les appartements, tandis que d'autres encore, quelques heures plus tard, seront aux quatre coins de la France, couvriront des pays de leurs ailes blanches porteuses de nouvelles.

Clicheurs, mécaniciens, plieuses, porteurs et camelots, dans cette atmosphère de guerre où s'unissent en une même besogne la semaille et la moisson, acheminent-ils vraiment quelque chose vers quelque part ? Le journal qui sort des presses a l'odeur de la poudre et l'odeur du pain : mais cartouche qu'on brûle et miche retirée de la fournée toutes les nuits n'apportent jamais après tout aux humanités réveillées pour la faim quotidienne que juste de quoi vieillir de vingt-quatre heures, vieillir encore, vieillir toujours.

Seule lumineuse dans le boyau noir de la ruelle, en face de la prison aux caves infernales, la devanture d'un marchand de vins dessine, sur la crasse de ses vitres, les silhouettes des crieurs et des voituriers levant un verre ou jetant les dés d'un zanzi en attendant qu'on ait fini de charger.

Un gamin traîne sur le trottoir ses loques parfois trop lasses pour ne pas s'affaisser sur elles-mêmes en un petit tas de chiffons. Tout à l'heure, il dormait dans l'angle d'une porte cochère : des agents, du bout de leurs bottes, ont remué le petit tas de chiffons et l'ont fait *circuler*. Cette lueur l'attire, ranime en lui un reste de courage. Malgré son hébétude, l'enfant, musicien vagabond, obéit à la vague convoitise de derniers sous inespérés dont le cuivre chimérique tinte déjà dans ses mains sales, et, tandis qu'il approche comme on titube, ramenant sous ses doigts l'accordéon qui lui pend dans le dos en bandoulière, il commence sans entrain, pas très haut, pas très vite, misérablement, n'importe quel air pour les buveurs de chez le troquet.

Les sons crevés de sa musique descendent par les soupiraux, vis-à-vis, se faufilent entre les roues des voitures jusqu'à l'imprimerie.

Les sons poussifs et plaintifs, venus de la boue, pénètrent à même ce fracas de batteries, cet ahan de forges, cette mêlée d'équipes, ce grouillement d'embarcadère.

Et la méchante valse titubant, elle aussi, défigurée, le journaliste l'a reconnue. Personne n'y prête attention, pas plus que là-haut les clients qui piétinent, pérorent et trinquent devant le comptoir : mais lui, il a dressé la tête ; de mesure en mesure il suit les notes avec avidité.

IV

Tout à coup, plus rien. La chétive musique s'est arrêtée. Lourds et muets, d'une marche automatique, deux fantômes en pèlerine ont tourné le coin de la ruelle : les agents.

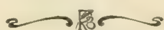
On s'épaissit. On pense de moins en moins à être leste et intrépide. La figure s'empâte, le gilet devient important. Il y a bel âge que les ardents petits chevaux et les grands sabres clairs, et les dolmans pincés à la taille n'existent plus.

De même il y aura bientôt bel âge que l'on tenta la fortune et la renommée dans les journaux. A présent, la vision du sous-sol d'imprimerie inondé de lumière, empli de bruit, et des matins aigres retrouvés sur le seuil, s'éloigne à son tour.

Sur le spardeck du paquebot, d'où je regardais les premières étoiles dans le ciel et dans l'Océan, j'ai entendu le même air de valse monter avec le clapotis. L'endroit était désert, j'y étais resté le dernier : un grand changement venait encore d'avoir lieu pour moi, et rien n'y éclairait en avant ma nouvelle route ; je n'y distinguais pas mieux que je n'apercevais alors l'ombre humaine qui arpentait la passerelle pendant que les feux de bâbord et de tribord se balançaient doucement. Un peu de brise courait de bout en bout du bateau. Jamais je n'eus aussi vif, aussi total, le sentiment de l'abandon. Et soudain, vous dis-je, ce rythme de tendresse, cet ancien battement de mon cœur, comme s'il dût me revenir aux heures décisives, à toutes, être partout où je serai, non seulement dans les vaines réunions de plaisir, non seulement jusqu'au milieu des ruelles

boueuses où se manufacture la pauvre pensée des hommes en société, mais à des lieues et des lieues de tout continent; mais en mer, dans les ténèbres, au large, le pleyel quelconque du carré le chanta, chanta la valse, refrain de ma vie.

MARCEL LUGUET.



DANS LA PLANÈTE MARS

C'est décidément un pays délicieux. Sur des terrains couleur abricot, parsemés de rochers pareils à des blocs de corail, nuant du rouge vif au blanc pâle, en passant par toute la gamme des roses, s'élèvent d'épaisses forêts d'arbres pourpres, d'arbres violets, d'arbres décadents, dont il faudrait célébrer en vers libres la féerique splendeur. Quand nous aurons ajouté que ces paysages fulgurants, où quelques buissons consentent à être verts, se découpent sur des ciels invraisemblables, de la teinte des citrons à peine mûrs, et se mirent dans des eaux paisibles où le bleu se moire de rose comme sur les soies à la mode d'hier, vous aurez deviné que la planète Mars doit être la patrie des peintres impressionnistes. Ce n'est point chose banale qu'une excursion à travers le monde planétaire !... Dès la première étape, l'une des plus épineuses questions de l'esthétique moderne se trouve résolue : si tant d'artistes, d'une sincérité patentée, s'obstinent à prêter à nos paysages des colorations fabuleuses, c'est qu'ils gardent au fond de leurs prunelles des visions précises de cette planète Mars où ils viennent d'achever quelque précédente existence. Tandis qu'ils croient évoquer les horizons de notre modeste terre, ils ne font que recopier, sans s'en douter, les images de leur patrie antérieure qu'avait retenues leur cerveau. En un mot, ils peignent de mémoire, alors qu'ils affirment peindre d'après nature. Cette désignation d'impressionnistes ne leur convient plus. Nous les appellerons dorénavant des peintres martiens.

Quant à la flore de ce monde inconnu, elle est prodigieuse. Ce ne sont que corolles déchiquetées et bizarres, hérissées de pétales, striées d'étamines, poudrées de pollens, sur lesquelles éclatent les sept couleurs fondamentales du spectre solaire. Au printemps, les devantures de nos marchandes d'orchidées ne sont ni plus étonnantes, ni plus fatigantes pour le regard que les plates-bandes des jardins de là-haut. Mais qu'elles pendent en grappes, se dressent en panaches, se gonflent en pompons ou s'ouvrent en étoiles, il est une nuance que préfèrent entre toutes ces fleurs faites pour révolutionner les sages théories de nos botanistes. C'est le rouge. Du cinabre au vermillon, de la fuchsine au bois de campêche, de la cochenille au minium, ces éblouissantes floraisons contiennent tous les degrés de cette couleur royale. Si, dans le cours de ses incarnations futures, Théophile Gautier est jamais appelé à vivre sur cette planète, il se trouvera engagé à reprendre la série de ses orchestrations rimées. Après avoir écrit ici-bas la *Symphonie en blanc majeur*, il est tout indiqué qu'il compose là-haut la *Symphonie en rouge majeur* :

> Oh ! qui pourra mettre un rose
> Dans cette implacable *rougeur* !...

Pour la faune, je ne peux citer que d'affreuses bêtes aquatiques, sortes de limaces ou plutôt d'anguilles se pêchant à la ligne, ce qui indiquerait leur excellence à confectionner des matelotes ou des timbales. On parle aussi de charmants petits oiseaux noirs (des *niké crizi capri*, comme on dit en bon martien) et de biches domestiques dont le lait, sans avoir besoin d'être stérilisé, convient à merveille à l'élevage des nourrissons. En somme, le seul animal qui nous soit familier est celui que nous appellerons, d'après la forme de sa tête et la couleur de son pelage, le *chou rose*. Long de soixante centimètres environ, ce multipède affecte la forme d'un poisson dont la tête ronde serait munie d'un gros œil vert paon et de cinq ou six paires de pattes. Ce *chou rose*, qui paraît occuper dans ce monde planétaire la place réservée chez nous aux chiens, unit, en effet, à la fidélité de nos caniches l'intelligence de nos perroquets. Obéissant au geste et à la parole, il rapporte les objets avec une dextérité que sa structure rend inexplicable. Si le don de reproduire le langage lui a été refusé, il possède en revanche celui de recopier avec ses pattes ou avec sa langue — j'ignore ce détail — les hiéroglyphes assez compliqués de l'écriture martienne. Mais pas davantage que nos *aourous-couraous*, il ne comprend les phrases qu'il imite. Son corps couleur chair, à peine ombré de légers poils follets, rappellerait assez celui d'un chien tonkinois qui, pour comble d'horreur, affecterait la forme d'un saumon et exhiberait, en guise de tête, un hérisson. Le bestiaire du moyen âge n'a rien inventé de plus extravagant.

Ensuite, — pour continuer la description du décor martien, — bien qu'il soit fait mention de rues, je ne saurais préciser si ces frères supérieurs possèdent des capitales avec places et boulevards. Leur amour des jardins me ferait supposer qu'ils préfèrent les maisons isolées. Leurs rutilantes campagnes doivent être semées de pavillons et de villas. Quoi qu'il en soit, l'architecture qu'ils ont adoptée et qui s'harmonise d'ailleurs avec l'exubérance de leurs paysages, reste d'un style tout oriental. Maisons tenant de la mosquée et de la pagode, bariolées de brun, de

blanc et de lilas, surmontées de terrasses sur lesquelles de frêles jets d'eau murmurent à l'ombre de rouges tonnelles, ou agrémentées de créneaux, de clochetons, de minarets engrillagés et pimpants, c'est à se croire en plein royaume de Siam ou dans la Chine mystérieuse. Comme motifs d'ornementation, remarquons des espèces de trompes d'animaux. Nous les voyons, en modèles de grandeurs diverses, aux cadres des fenêtres, aux chambranles des portes, aux angles des terrasses, aux arêtes des toits, jusqu'au sommet des campaniles. Les boules brillantes qui remplissent de satisfaction les honnêtes propriétaires de Courbevoie sont également fort prisées.

Voilà pour les maisons. Quant aux voies de communication, elles semblent pareilles aux nôtres, à ce détail près que les lacs, pièces d'eau et canaux étant là-bas plus fréquents qu'ici, les ponts, plus nombreux naturellement, sont aussi d'une construction élémentaire dont l'ingéniosité de nos polytechniciens ne s'est point encore avisée. A ras du courant, ils flottent, — on dirait ces passerelles volantes qu'établissent nos corps du génie, — mais une embarcation vient-elle à demander le passage qu'aussitôt ces radeaux s'enfoncent automatiquement sous l'onde bleu-rose, de manière à laisser voguer les carènes les plus considérables. Je vois aussi des quais composés de longs tubes jaunes qui nous feraient penser à des rangées de tuyaux d'orgue. L'extrémité plongeant dans le lac aspire l'eau que l'autre extrémité rejette sur les prairies d'herbes rouges. Ce système d'irrigation, dont le mécanisme nous échappe, paraît, à peu de frais, donner d'excellents résultats. Le mode d'éclairage mérite une dernière mention. Tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, les Martiens se servent de globes colorés encastrés dans l'épaisseur des murailles, dont la puissance de rayonnement reste considérable. Vous prendriez ces boules lumineuses pour des lampes électriques; elles n'en sont pourtant pas, l'âge de l'électricité est depuis longtemps fini sur cette étonnante planète! Peut-être s'agit-il d'acétylène ou de quelque combinaison inédite destinée à enrichir celui de nos arrière-neveux qui l'importera parmi nous.

Quant aux habitants et aux habitantes de ces campagnes pourprées, de ces maisons siamoises, ils présentent le type oriental très accusé. Avec leur teint bistré, leurs cheveux d'ébène et leurs yeux fendus en amande, ces honnêtes Martiens et ces charmantes Martiennes vous sembleraient, à première rencontre, frais débarqués d'Extrême-Orient. Messieurs et dames portent de longues blouses serrées à la taille sans excès et des culottes enjuponnées à la zouave semblables à celles qui permettent à nos bicyclistes émancipées d'exhiber leurs mollets. Selon l'état de fortune, le rang social, ces costumes seront plus ou moins chamarrés de broderies. Pour chaussures, des sandales retenues à la cheville par des lanières. La mode veut que souliers et courroies soient de la même nuance que les bas. Le bleu se porte beaucoup en ce moment.

Les snobs posent, en outre, sur leurs cheveux qu'ils aident la nature à faire boucler, de petits couvre-chefs en forme de sonnette, qui ne sont pas jolis, jolis. Plus coquettes, les élégantes, ayant natté en tresses lourdes les flots de leurs ténébreuses chevelures, se plaisent à y piquer des papillons d'orfèvrerie. Puis sur le sommet du front, elles placent en équilibre un de ces chapeaux plats auxquels, avant de disparaître, Mlle Fagette a laissé son nom. Mais, j'y songe, ce détail indiquerait-il qu'elle venait de là-haut, cette divette d'un printemps dont le ramage ne nous parut point valoir le plumage? Force serait alors d'avouer que si, dans d'autres domaines, les Martiens restent nos maîtres, en art ils ne sont encore que de très petits garçons. Ce n'est pas aujourd'hui, mais quatre cents ans avant Jésus-Christ — du moins Sainte-Beuve l'affirme — qu'un vénérable savant grec relevait déjà les précieux renseignements que l'étude approfondie des chapeaux pouvait nous fournir sur la psychologie de nos semblables. Je viens, sans m'en douter, d'ajouter un codicille au fameux chapitre d'Hippocrate!... Oh la belle chose que la philosophie! — comme dirait M. Jourdain.

Et maintenant dans quel état de civilisation ces bicyclistes orientaux et planétaires vivent-ils? Mes documents étant fragmentaires, je ne me sens pas de force à imiter le baron Cuvier, à déduire de quelques traits tout un tableau social. Bornons-nous à indiquer que les Martiens utilisent pour leurs déplacements des *mizas*, c'est-à-dire de légers pavillons munis de fenêtres ovales, roulant sur de petites boules et mus par d'invisibles moteurs, qui achèvent de leur donner l'allure et les propriétés même homicides de nos automobiles. Mieux inspiré que M. Santos-Dumont d'ici-bas, M. Astané de là-haut a résolu, d'une manière pratique, le problème de la machine à voler. Son appareil de dimensions réduites et d'une sécurité garantie consiste en deux lanternes de voiture. Pour s'enlever, l'homme en prenant une dans chaque main la presse entre ses doigts experts et l'aéronaute ne tarde point à quitter le plancher des vaches,— cependant que ses falots projettent de tous côtés des fusées de flammes.

L'organisation sociale ne diffère point sensiblement de la nôtre.

Le code des civilités non puériles mais honnêtes présente plus de divergences. Ainsi, en se retrouvant, amis et amies, au lieu de se serrer les mains à la bonne franquette, ont l'habitude, après des

gestes conventionnels destinés à marquer leur satisfaction, de se donner des chiquenaudes sur les phalanges; puis de s'appliquer réciproquement tel doigt sur le nez et tel autre sur la bouche. Ensuite viennent des salutations plongeantes avec rotation et glissement des pieds en arrière, sortes de révérences de cour dont la pratique doit nécessiter un apprentissage assez long. La plus grande marque de vénération dont vous puissiez honorer un Martien, c'est de lui glisser vos doigts à travers les cheveux. Dans une fête mémorable qu'ouvrit un souper par petites tables, nous voyons un essaim de jeunes filles passer et repasser leurs doigts parfumés dans les boucles noires de l'inventeur de la machine à voler. Serait-ce, remembrances indécises d'obscures vies antérieures, de cet usage planétaire que dérive la sympathique expression d'argot : « Je te passe la main dans les cheveux!... »

Revenons au souper par petites tables. Des valets en culottes blanches le servirent. Comme rôti, on présenta du chat braisé. Au dessert, circulèrent des corbeilles de bâtons roses, décorés de fleurs. Les convives mangeaient dans des assiettes carrées, buvaient dans des tasses à thé; leurs fourchettes avaient trois dents et leurs petits couteaux, d'argent massif, étaient fixés au moyen d'un anneau à l'extrémité de leur index. Des lave-mains dissimulés aux angles de la salle remplacèrent avec avantage nos traditionnels bols rouges. Un bal suivit la collation. Dix musiciens tirèrent d'entonnoirs dorés, hauts de plus d'un mètre, des sons aigrelets; on eût dit un orchestre de flûtes. Quatre par quatre, en se tenant par les épaules, les danseurs évoluaient avec décence et noblesse. Deux groupes se rapprochant exécutaient parfois des pas pleins de distinction; de grandes révérences concluaient avec majesté les différentes figures. Vous songez aux pavanes, aux menuets de nos grands-pères à jabots et de nos grand'mères en perruques poudrées. Tant que dura ce bal, et il dura fort avant dans la nuit, les invités n'oublièrent pas une minute les règles les plus sévères du *cant* le plus strict.

C'est qu'au point de vue moral, cette vertueuse planète Mars reste bien supérieure à notre terre de péché. Comme le disait un Martien dont l'esprit délié avait découvert la possibilité de communiquer psychiquement à travers l'atmosphère avec une habitante de ce triste globe : *Cé êvê plêva ti di bénèz éssat riz tès midée durée...* (J'oubliais, il faut traduire; cette langue planétaire est encore si peu répandue parmi nous.) « Je regrette que tu ne sois pas née dans notre monde — disait donc à sa terrestre petite amie cet arcadique locataire du ciel, — tu y serais tellement plus heureuse, car chez nous tout est mieux que chez vous, tout y paraît préférable, les gens comme les choses; sans compter que je serais si heureux de t'avoir auprès de moi!... »

II

Mais j'entends d'ici l'impatience du lecteur. Ces prétendus renseignements sur la planète Mars et ses soi-disant citoyens, où les avez-vous puisés? Que n'indiquez-vous au moins vos références? Je crains que vous n'ayez étudié cette mappemonde avec la fameuse lunette de la défunte Exposition. Vous savez bien, celle du Champ-de-Mars, qui fit débourser trente sous à tant de badauds en leur promettant la lune à un mètre et qui, en définitive, ne servit à rien du tout. Allons, un peu de franchise, avouez que les sornettes que voilà ne sont qu'inventions sans rimes ni science de romancier fatigué. *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse!*

A Dieu ne plaise que je me sois permis une mystification d'un goût aussi douteux. D'ailleurs, pour peu que j'eusse voulu inventer un monde martien sans être H. G. Wells, je crois que j'aurais su trouver beaucoup mieux. Non, les documents dont je viens d'essayer de tirer un tableau cinématographique n'ont rien de fantaisiste. Des professeurs d'Université n'ont pas craint de les contresigner. Seulement, ils ne sont pas dus aux recherches des astrononomes. A défaut de lunette me permettant de découvrir la planète Mars à un mètre, j'ai compulsé les procès-verbaux publiés par un savant suisse, de nombreuses séances spirites, données devant témoins, du 25 novembre 1894 au 17 juin 1900, par un médium genevois, connu dans le monde scientifique sous le pseudonyme d'Hélène Smith.

Il paraît que cette demoiselle, que je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer, est une personne de stature élevée, à peine du mauvais côté de la trentaine, dont le visage ouvert, tout l'extérieur de belle santé et de parfaite distinction éveillent la sympathie et le respect. M. Flournoy, professeur à l'Université de Genève, qui l'a examinée d'aussi près ou peu s'en faut que le docteur Toulouse étudia jadis M. Zola, insiste sur ce fait que cette voyante ne présente « aucun stigmate visible de dégénérescence, aucunes tare ou anomalie psychiques, abstraction faite de sa médiumité ». Il se plaît à nous la montrer sous la couronne d'opulents cheveux noirs, judicieuse de propos, ordonnée dans ses actes, capable de fournir une somme de travail considérable, avec un cerveau de femme d'affaires où le bon sens l'emporte sur l'imagination, si bien douée, en un mot, que ses moyens naturels lui permettent de déguiser les solutions de continuité de sa première éducation. De son côté, Mlle Smith, qui pour employer l'expression populaire, *ne sait pas ce que c'est que d'être malade*, serait désolée

de ne point être tenue pour une personne saine de corps et d'esprit. « Je suis loin d'être un être anormal, écrivait-elle naguère, je n'ai jamais été aussi clairvoyante, aussi lucide, aussi apte à juger à vol d'oiseau que depuis que l'on a cherché à me développer comme médium. »

Bref, tout ce que l'on pourrait relever d'étrange en cette charmante Suissesse, c'est la douceur rêveuse de deux grands yeux sombres et profonds, comme une nuit d'automne. Dans sa première enfance, un jour que sa bonne la menait à la promenade, un vieux Monsieur, pour la taquiner, lui dit en lui tapotant le menton : « Ma belle mignonne, ta maman a oublié de te faire des yeux ! » Il entendait que des prunelles d'une limpidité aussi rare ne semblaient point faites pour éclairer des yeux de fillette, mais les purs regards de beaux anges en robes blanches. Or la petite Hélène, en devenant M[lle] Smith, a eu le privilège de conserver, pour embellir son intéressant visage, ces yeux admirables en lesquels, comme autrefois, transparaît toujours la céleste origine de sa première patrie. De là à conclure au phénomène, bon à exhiber chez Barnum, il y a loin. Car si toutes les femmes aux yeux d'anges étaient des anomalies pour l'esthétique et la dilection de notre sexe, il serait à souhaiter que toutes les femmes en fussent.

Quoi qu'il en soit, peu d'enfances, peu de jeunesses ont été aussi dépourvues d'incidents. Née à Genève, d'un père vaguement hongrois et d'une mère quelque peu névrosée, M[lle] Smith grandit comme une brave petite plante vivace qu'elle était, sans maladies ni surprises, dans un milieu plus que simple de commerçants très modestes. Ses premières études ayant autorisé quelques illusions, ses parents avec l'arrière-pensée sans doute d'en faire une institutrice l'inscrivirent à la Normale, — on dit à Genève, à l'École Secondaire. Elle y fut une année et ne s'y distingua ni en bien ni en mal. Cependant les grands examens de juillet lui ayant été défavorables, le père qui, en sa qualité de marchand, savait que le temps perdu c'est de l'argent perdu, conclut qu'il n'y avait pas lieu d'insister et, sans autres visées ambitieuses, mit sa fille en apprentissage dans l'une des bonnes maisons de nouveautés du pays. Hélène entrait dans sa quinzième année. Le pasteur (car Mademoiselle est calviniste) dont elle suivit, cet hiver-là, le cours d'instruction religieuse nous apprend avec une onction sacerdotale que cette jeune fille lui faisait à cette époque, « l'impression d'une personne sérieuse, intelligente, réfléchie, appliquée à ses devoirs et dévouée à sa famille ».

Il n'y a point à s'étonner qu'une apprentie douée de qualités aussi notoires, après avoir été distinguée de ses patrons, fut retenue par eux. A Genève, comme partout, les employées irréprochables se font rares. Du coup, la carrière de M[lle] Smith se dessinait ; hélas ! que cette existence de demoiselle de magasin restait inférieure à ses aspirations ?... Par sagesse, elle s'y résigna néanmoins et s'y appliqua même avec toute l'assiduité dont elle était susceptible. Ses efforts ne devaient point tarder à être récompensés. En peu d'années, elle devint directrice du rayon où, vendeuse improvisée, elle avait pour la première fois mesuré du ruban, ficelé un paquet, en ajoutant la bouche en cœur : « Et avec ça, Madame ? »

Il est vrai qu'à côté du labeur quotidien et fastidieux M[lle] Smith, qui fut un *trottin* pessimiste, profitait des moindres occasions à portée de son intelligence pour accroître l'activité de sa vie intérieure. Aimant à lire, elle parcourait tout ce qui lui tombait sous la main. C'est ainsi, qu'elle ouvrit le curieux ouvrage de M. Denis : *Après la mort*. Du coup, sa curiosité fut éveillée pour les phénomènes spirites ; elle devait trouver à la satisfaire dans le cercle de ses connaissances. Mille détails de sa vie psychique lui avaient souvent donné à réfléchir. Ainsi, loin d'être de vagues espoirs d'amour, ses rêveries de jeune fille se précisaient avec une netteté si accusée qu'elles en devenaient de véritables hallucinations. En plus d'une circonstance décisive, des voix l'avaient efficacement conseillée ; en d'autres, se faisant malicieuses, elles lui avaient soufflé des réponses versifiées dont l'à-propos prêtait au sourire. Une fois, par exemple, qu'elle débitait des *faveurs* bleues, ce quatrain lui échappa :

La nuance de ces rubans
Me rappelle mes jeunes ans.
Ce bleu verdi, je m'en souviens,
Dans mes cheveux allait si bien.

Ce qui vaut presque les fameuses variations à l'impératrice.

Pour cent raisons trop longues à énumérer, la société genevoise ayant toujours été un milieu particulièrement propice à l'éclosion des phénomènes de psychologie, tant religieuse que spirite, M[lle] Smith, en multipliant les séances, ne tarda point à se rendre compte qu'elle possédait la triple médiumité voyante, auditive et typtologique (1). Le 20 février 1892, elle parvint pour la première fois, par la seule imposition des mains, à faire mouvoir une table massive de salle à manger. Le 1[er] avril de la même année, ses visions incertaines se précisèrent jusqu'à pouvoir être décrites. Elle comprit alors que ses songes se prêtaient à des interprétations symboliques. Enfin, vers cette même époque, des hallucinations auditives achevèrent de montrer que cette modeste employée

(1) C'est-à-dire la faculté d'obtenir des réponses par coups frappés.

pouvait, avec un peu d'exercice, devenir un médium accompli. Par malheur, les premiers cercles où elle essaya de s'entraîner n'ayant pas le ton irréprochable, qui était le seul qu'elle admît, ou n'étant point suffisamment éclairés pour hâter l'éclosion de ses facultés sublimales, les résultats décisifs se faisaient attendre, lorsqu'en décembre 1894, Mlle Smith eut — faut-il dire la chance — d'être présentée à un professeur de psychologie à l'Université de Genève, connu dans le monde savant par de curieux travaux sur l'audition colorée.

Avec son intelligence de chercheur, M. Théodore Flournoy ne fut pas longtemps à soupçonner l'intérêt capital qu'il y aurait pour les sciences psychiques à soumettre ce médium amateur et complètement désintéressé — ajoutons-le — aux rigoureuses expériences de l'observation scientifique. Flattée d'une telle proposition et avec l'espérance de travailler peut-être pour cette cause spirite, qui était devenue sa cause, Mlle Smith se prêta aux desseins du psychologue avec une bonne volonté dont son historiographe ne lui a, ce me semble, pas assez tenu compte. Pendant des années, au lieu d'embellir ses dimanches à pique-niquer avec des amies de son âge, elle s'astreignit à donner devant un parterre de professeurs ironiques, de fatigantes séances de somnambulisme. Les décrire nous entraînerait trop loin. Qu'il suffise d'indiquer que Mlle Smith, qui n'a jamais été ni hypnotisée, ni magnétisée, n'a, dans une salle clair-obscure, qu'à s'asseoir devant une table, les mains étendues, avec la ferme intention de faire appel à ses facultés médiumiques, pour que bientôt se produisent d'irrécusables manifestations de sa conscience sublimale.

Sans se lasser, M. Flournoy prenait des notes; quand il estima le dossier suffisant, il s'efforça d'y introduire quelque méthode et d'en tirer une conclusion scientifique — car après tant d'expériences, il ne pouvait pas plus qu'avant croire au spiritisme. — Puis, avec le permis d'imprimer du médium, il édita le tout sous ce titre, à l'instar d'un roman de Jules Verne : *Des Indes à la planète Mars* (1). Il est facile de deviner qu'en parcourant les manuscrits des onze chapitres de cet ouvrage, Mlle Smith qui, à l'état de veille, pour être une personne intelligente n'est point une lettrée, ne se rendit qu'un compte tout à fait approximatif de la redoutable portée anti-spirite qu'allait présenter ce volume. Composé à l'allemande, encombré de répétitions et de détails techniques, ce livre, dont les termes sont aussi atténués que les thèses le sont peu, demande pour être intégralement compris, des connaissances de spécialistes. Aussi, plus tard, lorsque des articles de vulgarisation eurent enfin dessillé les yeux de la jolie voyante, l'indignation, le découragement de la pauvre vendeuse furent-ils sans limites. « Vous devez comprendre, écrivait-elle à M. Flournoy, que pour faire des séances en ce moment, je n'y puis point penser. La science que j'ai servie d'une façon simple et désintéressée me montre aujourd'hui, son ingratitude et son ignominie!... »

Toutefois, Mlle Smith ne devait pas tarder à vérifier qu'à quelque chose du moins son malheur allait être bon. Négligeant, en effet, les périlleuses hypothèses du professeur, la majorité spirite des lecteurs affecta de ne voir dans les ouvrages de M. Flournoy, que la révélation d'un nouveau médium, dont les éclatants débuts permettaient toutes les espérances. Bientôt les demandes de consultations, de séances privées, d'affluer des quatre points cardinaux. Il en vint de Suisse, il en vint de France, il en vint surtout d'Amérique. Ensuite, ce fut comme dans la fable de La Fontaine — les petites histoires du Bonhomme sont éternelles :

> La *pauvre demoiselle* eut beau faire, eut beau dire.
> Moi devine? — on se moque : Eh! Messieurs, sais-je lire?
> Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu!...
> Point de raisons : fallut deviner et prédire.

Ici, s'arrête la comparaison, car bien loin de « mettre à part force bons ducats et de gagner, malgré elle, plus que deux avocats », Mlle Smith, lorsqu'elle eut cédé à des instances qui en se répétant devenaient trop flatteuses pour ne point paraître irrésistibles, ne consentit jamais à recevoir le moindre ducaton en échange des prescriptions médicinales, des conseils de seconde vue, des messages ultra-terrestres qu'elle distribuait sans compter, au cercle toujours grandissant de ses admiratrices. Une difficulté surgit pourtant : à vivre cette double vie de demoiselle de magasin et de médium donnant des consultations, Mlle Smith s'épuisait. En se succédant à intervalles trop rapprochés, les séances mettaient à dures épreuves un système nerveux surmené déjà par onze heures de travail debout. A voir se pâlir ce front gracieux, se cerner ces yeux admirables, il devenait évident que l'employée modèle ne pourrait, sans préjudice pour sa santé, continuer à satisfaire les caprices spirites de sa clientèle d'outre-mer.

Une richissime étrangère surgit à l'heure voulue pour sauver une situation dont le dénouement s'obscurcissait d'inquiétudes. Cette dame, qui avait bénéficié du désintéressement d'Hélène et qui, en sa qualité d'Américaine, en avait été encore plus frappée que nous, le 13 d'un mois d'octobre — les treize ne portent donc pas toujours malheur! — s'en vint avec

(1) Un vol. chez Eggimann et Cie, éditeurs à Genève, 3e édit., 1900. En 1902, M. Flournoy a fait paraître, chez le même éditeur, un second volume complémentaire sous ce titre : *Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*.

sa voiture enlever (le mot n'est pas trop fort) la jolie voyante au moment où cette dernière, ayant achevé de dîner, se disposait à regagner le comptoir. Cent tours de roues déposèrent les deux femmes devant l'une des bonnes maisons de banque de Genève. La veuve millionnaire introduisant alors sa protégée, lui fit signer quelques papiers préparés d'avance, et quand Mlle Smith redescendit l'escalier, la vendeuse n'avait plus qu'à aller prendre congé de ses patrons. D'un trait de plume, l'enthousiaste *Yankee* venait de lui assurer le pain quotidien et d'y ajouter même de quoi étendre un peu de beurre dessus. Si ce n'était pas la vérité, on croirait relire *Cendrillon* mis au point par un auteur d'aujourd'hui.

Personne ne sera surpris que toute à ses triples visions désormais, Mlle Smith ne songe plus qu'à poursuivre ses études sur les civilisations et les langues planétaires. A côté de Mars, qui retient encore son attention, Uranus, la lune, d'autres astres inconnus sollicitent déjà sa curiosité. Sur ces différents mondes stellaires, elle nous promet de prochains ouvrages avec gloses et illustrations; seulement, ce ne sera plus M. Flournoy qui sera chargé de les mettre au point. En devenant médium officiel, Hélène Smith a tiré une révérence définitive à la science et aux savants. Pas davantage que l'homme, la femme, hélas! n'est parfaite!... L'ingratitude se glisserait-elle jusque dans l'âme d'une jolie voyante?...

III

Quel méfait avait donc commis ce pauvre M. Flournoy pour s'attirer les rigueurs d'un arrêt aussi catégorique? Celui, grave entre tous, de prétendre expliquer, par les lois connues de la psychologie, les phénomènes que les spirites qualifient de supra-normaux. A propos d'un cas spécial, c'était donc, tout simplement, l'explication et la réfutation des soi-disant sciences spirites qu'avait tentées ce philosophe sans peur et sans reproche. En d'autres siècles, une telle audace lui eut coûté cher; nous sommes en République et M. Flournoy s'en tira avec une verte semonce de le Société d'études psychiques, sous forme d'un volume imprimé sur papier chandelle (1) que l'auteur du *Premier mari de France*, du haut de son écrasante autorité de premier vaudevilliste de Paris, déclara « de tous les plaidoyers du spiritisme, le plus complet, le plus lucide, le plus net et le plus concis (quoi qu'il soit pourtant de 222 pages!... ») (2).

Ainsi, dans le cas qui nous occupe, — car les triples visions de Mlle Smith ne nous révèlent pas seulement les secrets des mondes planétaires; elles évoquent aussi, tour à tour, les splendeurs de l'Inde ancienne ou le charme à nul autre pareil de la fin du XVIIIe siècle, puisque, selon les heures, cette demoiselle de magasin se prétend, de la meilleure foi du monde, une vivante réincarnation de la princesse Simandini, onzième femme du prince Sivrouka Nayaca qui régnait sur le Kanara vers 1450, ou de cette infortunée Marie-Antoinette dont d'année en année, sans crainte de se répéter, les historiens ne se lassent point de redire la romanesque et sanglante aventure — ainsi, pour le cycle martien, M. Flournoy parvient, ou le croit, à élucider les causes qui déterminèrent ces prétendues révélations planétaires sans découvrir un seul fait qui lui paraisse légitimer l'hypothèse spirite, c'est-à-dire l'hypothèse d'esprits désincarnés communiquant à travers l'espace avec le médium en état de transes somnambuliques. Se refusant, en conséquence, à tenir pour authentiques ces tableaux ultra-terrestres, notre professeur les traite de simples fantaisies d'imagination, mais — et c'est ici que la question en se compliquant s'éclaircit, — d'imagination inconsciente, d'imagination sublimale.

Or, pour le psychologue, qu'elle soit consciente ou inconsciente, notre imagination alors qu'elle croit inventer ne fait jamais que se souvenir. Pareille au kaléidoscope, elle se borne à combiner, de manières plus ou moins imprévues, les mille notions hasardeuses, confuses, inachevées que nos cinq sens ont recueillies, que notre mémoire a enregistrées, le plus souvent à l'insu de notre volonté. Examinant donc, à la lumière de cette théorie, le détail du rêve martien, M. Flournoy estime pouvoir y découvrir « l'œuvre d'un écolier qui se serait donné pour tâche, d'inventer un monde aussi différent que possible du nôtre mais réel toutefois, et qui s'y serait consciencieusement appliqué en respectant les grands cadres accoutumés et hors desquels il ne saurait concevoir l'existence ».

La place me manque pour suivre le savant dans ses minutieuses analyses. Sans disconvenir qu'elles paraissent entachées d'un certain parti pris, j'estime que peu de personnes repousseront une conclusion dont la prudence se borne à affirmer que tous les traits pouvant être relevés dans le cycle martien se résument en un seul: « Son caractère profondément enfantin... Jamais, une personne adulte, moyennement cultivée et ayant quelque expérience de la vie, ne perdrait son temps à élaborer de pareilles sornettes, Mlle Smith moins que toute autre, intelligente et développée comme elle l'est dans son état normal. »

L'étude de cette bizarre langue martienne, dont je

(1) Un vol. Georg et Cie. éditeurs, Geneve, 1901.

(2) V. la lettre de M. Albin Valabrègue dans le *Journal de Genève* du 25 avril 1901.

n'ai pu citer qu'une ou deux phrases mais sur laquelle les livres de M. Flournoy contiennent de nombreux renseignements, est venue donner une base documentaire à cette hypothèse que ce roman planétaire ne serait qu'une fantaisie de l'imagination inconsciente du médium retombée à l'état de développement primaire des années de l'enfance. Sur ce point, essentiel on le discerne, les travaux du professeur genevois ont été heureusement complétés par les recherches d'un professeur de grammaire comparée à l'Université de Paris. « En effet, dit avec perspicacité M. Victor Henry, s'il est constant que le martien de Mlle Smith n'est fait que de ses souvenirs linguistiques combinés, réfractés, gauchis, altérés en divers sens, il demeurera établi que cette jeune personne n'a jamais visité (ni jamais obtenu non plus aucun renseignement direct de) la planète Mars et que les cosmographies scientifiques peuvent, jusqu'à plus ample informé, se dispenser d'insérer les renseignements qu'elle nous en rapporte. »

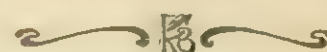
Ne voilà-t-il pas qu'avec une audace de savant qui ne craint pas le ridicule de consacrer une étude linguistique à une langue qui n'existe point (1), ce distingué sanscritiste arrive à démontrer que sur les 248 mots martiens qui nous ont été révélés : 110 dérivent du français, 25 de l'allemand, 55 du magyar, 3 de l'anglais, 5 du sanscrit, toutes langues dont Mlle Smith fut à portée d'avoir, dans sa jeunesse, quelques notions. En outre, 45 résultent ou de contaminations de ces différentes langues ou de dérivations de mots martiens déjà connus. Il n'en reste donc que 5 qui aient résisté aux efforts de M. Henry. Que toutes ces étymologies conjecturales paraissent également acceptables, c'est une autre question. Mais pour ne point paraître en remontrer à un tel curé, je préfère me borner à en citer quelques-unes de vraiment délicieuses ; libre à chacun de conclure ensuite à son gré.

Puisqu'en France, depuis Beaumarchais, *tout doit finir par des chansons*, finissons cette étude un peu grave, en citant le premier couplet d'une romance sur *les Exploits du Sublimal* qui mieux qu'un indigeste paragraphe scientifique résumerait — en admettant la formule genevoise — la question du spiritisme en général et celle du roman martien de Mlle Smith en particulier. Ça se chante sur l'air *Hommes noirs, d'où sortez-vous?* et l'auteur mérite toute créance ; il n'est rien moins que vice-président de la Société d'Études psychiques de Genève :

L'hypothèse de Flournoy
Me trouble et me rend perplexe.
L'homme aurait un second moi
De nature fort complexe.
Au moi naturel ce moi sous-jacent
Damerait le pion... et c'est renversant !
Se travestirait, changerait de sexe...
Certes, pour un moi, ce n'est pas banal !
Cet original,
Cet original
A reçu le nom de Sublimal !

ERNEST TISSOT.

(1) *Le Langage martien*, par Victor Henry, 1 vol. de 152 p. : Maisonneuve, éditeur, Paris, 1901.



LA VIE LITTÉRAIRE

La Belgique morale et politique (1830-1900), par Maurice Wilmotte.

Maurice Wilmotte : *La Belgique morale et politique (1830-1900)*, avec une préface de M. Émile Faguet, de l'Académie française ; Armand Colin.

Il n'y a pas antagonisme nécessaire entre la vie littéraire et la vie politique, en dépit de ce que pense un vain peuple de littérateurs ou de politiciens. Et M. Maurice Wilmotte nous démontre que littérature et politique peuvent entretenir entre elles des rapports excellents, puisqu'il consacre à l'histoire politique de la Belgique un ouvrage précis qui est une bonne œuvre de littérature. Il est même allé jusqu'à demander et, mieux encore, jusqu'à obtenir une préface de M. Émile Faguet, qui est, comme chacun sait, le critique politique dont notre littérature peut le plus s'enorgueillir en France, en Belgique et ailleurs...

Je dirai tout de suite quels reproches on peut adresser à M. Wilmotte, ou s'il le préfère à son livre. Un livre n'est bon qu'autant qu'on parvient à déterminer exactement quels reproches il mérite. M. Maurice Wilmotte divise l'histoire politique et morale de la Belgique en trois parties (heureux pays dont l'histoire politique est en même temps l'histoire morale !) : *Le passé libéral, le présent catholique, l'avenir socialiste*. C'est parfait. Quelques personnes préféreraient sans doute que ce fût le passé catholique, le présent socialiste et l'avenir libéral. Mais c'est surtout en politique qu'on ne peut contenter tout le monde et, au surplus, il résulte du livre de M. Wilmotte que libéralisme et socialisme sont complémentaires et qu'il peut y avoir autant de socialistes libéraux que de libéraux socialistes. Naguère, en France, je ne sais quel candidat se présentait aux suffrages des électeurs comme socialiste libéral. Et on souriait. Le sourire masque souvent l'ignorance. Bientôt on ne sourira plus. Et tous les libéraux seront socialistes, et tous les socialistes seront libéraux : et peut-être qu'il n'y aura rien de changé, malgré tout, dans la vie des peuples ! Dès maintenant, il est prouvé que le terme libéral n'a pas, en Belgique, le sens dont en France il tire vanité. Il est même prouvé que le libé-

ralisme d'Anvers ou de Gand est la doctrine la plus hostile qui soit au libéralisme de Paris ou de Lyon (c'est à vous, monsieur Aynard, que ce discours s'adresse !). D'où l'on pourrait conclure, en passant, que la langue belge n'a presque rien de commun avec la langue française.

Mais je n'insiste pas, car M. Wilmotte écrit le français avec autant de talent que M. Mühlfeld ou M. Wiener le belge... Bref, un libéral belge pense à peu près comme M. Mougeot, de Langres, ou M. Doumergue, d'Aigues-Vives. Un libéral belge expulse les congrégations qu'un libéral français se pique de conserver. Je n'irai pas jusqu'à inférer qu'un Belge est par cela même très supérieur à un Français. Mais, enfin, on doit bien reconnaître que le mot libéralisme n'est qu'un vocable illusoire puisque chacun peut être libéral de la façon qu'il préfère. Vérité à Tournai, erreur à Cambrai ! Il suffit à l'honnête homme de cultiver son jardin...

Or, M. Wilmotte estime que chaque partie de l'histoire de Belgique est caractérisée par des individualités très fortes qui imprimèrent sur leur temps leur influence. Mais s'il s'attarde — et nous ne saurions nous en plaindre — à considérer Charles Rogier, Frère-Orban, Bara, qui furent les personnalités les plus significatives du passé libéral, il omet totalement — Diogène malchanceux — de découvrir un homme dans le présent catholique, — et c'est à peine qu'il aperçoit quelques caricatures dans l'avenir socialiste. Cela est un tort, très probablement. Et nous voulons être convaincu que la Belgique compte plus d'hommes d'État que M. Wilmotte ne nous permet de le croire. Tous les pays sont riches en hommes d'État, tous, depuis le Mexique jusqu'au Bélouchistan, y compris la France et le Guatémala. Et je pensais que c'était une maladie exclusivement française que celle qui consiste à traiter de sots, et même à rayer du nombre des humains les hommes qui gouvernent pour un parti que l'on condamne. L'épidémie s'est étendue jusqu'à Bruxelles. Et M. Wilmotte libéral ne distingue guère de grands hommes d'État que dans le passé libéral belge. Il distingue Charles Rogier, Frère-Orban, Bara...

On pourrait connaître davantage Charles Rogier. Il fut conduit à la politique par le journalisme : c'est un sort commun à beaucoup de gens. M. Wilmotte ne nous dit pas ce qui l'avait conduit au journalisme. Mais il est vrai que tant de gens sont amenés au journalisme sans savoir ni comment, ni pourquoi ! Charles Rogier était républicain. Mais il est donné à peu de journalistes de faire triompher les opinions qu'ils ont librement choisies tout d'abord. Et Charles Rogier républicain fut, après 1830, le grand organisateur de la monarchie en Belgique. Étant journaliste, il put occuper naturellement tous les ministères, tour à tour, et exceller en chacun d'eux.

Il fut, avec beaucoup de méthode, un spécialiste universel. Il fut, en outre, un orateur, et, ce qui vaut mieux, un administrateur. Il avait des idées sur presque toutes les questions ; et il lui arrivait quelquefois de les appliquer. D'ailleurs, cet homme raisonnable ne s'en étonnait pas, car il savait qu'en politique tout est possible. Au surplus, ce libéral était anticlérical ; et le clergé belge le combattait, ou bien parce qu'il était anticlérical, ou bien parce qu'il était libéral. Charles Rogier, dès 1831, fut battu aux élections de Liège, car il plut aux cléricaux de l'écarter. Il faillit échouer également à Turnhout, c'est-à-dire dans une humble bourgade de Campine, où il dut se résigner à poser sa candidature et où l'antipathie du petit clergé le poursuivit ouvertement. « On a eu soin, lui écrivait-on, de faire accroire à quelques jeunes prêtres que vous n'étiez rien moins que favorable au clergé. Ils se sont placés dans toutes les rues et ont distribué des billets préparés d'avance à tous les paysans ignorants... » L'histoire est un perpétuel recommencement, disait Joseph Prudhomme, qui était précisément un contemporain de Charles Rogier. Charles Rogier fut également fouriériste. Prochainement tous les hommes d'État le deviendront : M. Eugène Ledrain ne sera pas seul à s'en réjouir.

Nous nous réjouirions davantage si M. Wilmotte avait déterminé plus nettement la physionomie de Charles Rogier. Mais cette physionomie est peut-être naturellement grise et terne. Celle de Frère-Orban a plus de relief. Frère-Orban était un olympien de Bruxelles. Il portait un grand faux-col, et sa cravate faisait deux tours, peut-être trois. M. Wilmotte écrit : « Le faux-col de 1847, avec la lourde cravate du temps, lui serra toujours la gorge, et y étouffa jusqu'au bout les cris d'un cœur qui, comme tous les cœurs, battit quelquefois éperdument. » En vérité ! Frère-Orban était avocat : il avait donc de vastes aptitudes politiques. Il les cultiva par l'action. Au cours de sa longue carrière, il changea plusieurs fois d'opinion, sans perdre pour cela son libéralisme. Il parlait véhémentement contre « les féodalités », mais ne faisait rien contre elles. Il était donc un vrai libéral. Il fut violemment attaqué à plusieurs reprises : c'est ce qui perpétua sa gloire. Au reste, il prononça des mots célèbres. Un petit nombre de personnes seulement parviennent à prononcer des mots célèbres ! Il en est même qui répètent simplement les mots célèbres prononcés par d'autres qui demeurent ignorés. Si nous en croyons M. Wilmotte, Frère-Orban aurait dit : « Gouverner, c'est prévoir. » J'ai idée que quelqu'un l'avait dit avant lui. Qu'importe ! Il y a des vérités générales qu'on répète tou-

jours utilement. Frère-Orban était un grand orateur, impérieux et raide. Il parlait avec assurance : et cela lui donnait une grande autorité. On voyait sur son visage, dit spirituellement M. Wilmotte, « son mépris de la contradiction et son désir de vaincre plus encore que de convaincre ». Aimable ironie!

Frère-Orban avait de la hauteur et de la raideur. Jules Bara était préférablement jovial. Avocat, lui aussi, il fut un orateur considérable. Il mêlait en son éloquence de l'érudition et de la verve, invoquait l'histoire romaine et amusait ses auditeurs. Il était d'ailleurs systématiquement anticlérical. Son anticléricalisme était toute sa politique. A côté de Rogier et de Frère-Orban, Bara paraissait très sympathique. M. Wilmotte ne nous le dissimule pas.

Il ne peut nous dissimuler non plus que l'histoire de Belgique est le plus possible dépourvue de pittoresque et de couleur, car elle se déroule toute dans les assemblées parlementaires. Elle consiste exclusivement en discussions législatives. C'est pourquoi il eût été bon d'insister sans doute sur l'originalité des hommes qui ont dirigé l'évolution du passé libéral à l'avenir socialiste. M. Wilmotte se satisfait d'expliquer les événements avec une clarté louable. Cet historien limpide évite d'être artiste. Pourquoi donc évite-t-il de désigner les hommes du présent catholique? Il insinue que c'est parce qu'il n'en discerne aucun. Il n'en distingue pas beaucoup plus dans l'avenir socialiste. Il passe César de Paepe, Jean Volders, Van Beveren, Brismée. La mort les emporta. Restent Vandervelde, Anseele, Hector Denis.

Vandervelde, très grand, très brun, très maigre, prêche volontiers. Il y a en lui du Millerand et du Jaurès : un dialecticien et un rhéteur. La rhétorique et la dialectique peuvent faire un bon orateur. Vandervelde est un apôtre autant qu'un tacticien. Il se flatte d'être un révolutionnaire lettré. Il travaille infiniment ses discours qui s'autorisent de cela pour être quelquefois laborieux. Il y glisse des violences et des citations poétiques qui ne proviennent pas de l'improvisation. Il est très puissant sur son parti; et il ne semble pas le regretter. Anseele n'a pas moins de puissance. Il a pour spécialité d'être redresseur de torts. Et il les redresse violemment. On l'appelle « le virtuose de la brutalité ». M. Anseele est virtuose sans effort et brutal sans application. C'est une personnalité fruste et forte. Anseele a autant de popularité que Vandervelde a d'autorité : M. Hector Denis a peu de l'une et peu de l'autre ; mais il est respecté. Son sort est peut-être le plus enviable. M. Denis est un économiste disert : il ne sait parler que longuement. Il ignore la brièveté, cette politesse des orateurs. On n'écoute pas toujours ses discours; mais quelques personnes les lisent dans les *Annales parlementaires*. Nous comparerions Hector Denis à Édouard Vaillant!

* * *

... Il nous a plu de suivre M. Wilmotte guide consciencieux. Nous gardons du moins quelque surprise, en voyant que nul homme d'État catholique ne s'impose à l'attention. Est-ce vrai? M. Émile Faguet clôt la préface, abondante d'idées, par cette conclusion : « Il ne restera en présence que le parti catholique et le parti socialiste : le parti catholique ayant pour frein et modérateur le catholicisme libéral, le parti socialiste ayant pour modérateur et pour frein le semi-socialisme, le socialisme d'État, qui s'appellera encore quelque temps « le parti libéral » jusqu'à ce que cette dénomination ne se comprenne plus, ne réponde à rien et n'ait même plus le sens d'un contre-sens. » Alors, si la bataille prochaine doit se livrer uniquement entre catholiques et socialistes, quels chefs catholiques dirigeront ce combat? M. Wilmotte oublie de nous le dire. Sont-ce, par hasard, les libéraux qui, n'ayant plus de troupes, passeront dans le camp catholique pour avoir la joie de commander et de gouverner? C'est, en effet, la joie la plus vive que puissent éprouver les libéraux. Un socialiste au gouvernement peut rester un homme d'opposition. Un libéral dans l'opposition demeure presque toujours un homme de gouvernement.

Mais voilà que nous avons fréquenté seulement des hommes politiques. Même dans le livre de M. Wilmotte, les écrivains prennent aussitôt leur revanche. Et il se trouve que la grande lutte politique et morale dont la Belgique peut être bouleversée n'est pas entre catholiques et socialistes, mais plutôt entre Flamands et Français. Les conflits de doctrines sociales sont peu de chose, les conflits de races et de langues presque tout. Contre les « flamingants », des littérateurs comme Lemonnier, Picard, Gilkin, Albert Giraud, Verhaeren, Maeterlinck, Mockel et d'autres encore, constituent une force colossale qui peut transformer la Belgique...

Le livre de M. Maurice Wilmotte, clair, élégant, d'une documentation rassurante, est donc extrêmement important, non seulement pour les politiques, mais encore pour les écrivains, puisqu'il nous entraîne à penser que l'œuvre de M. Camille Lemonnier, considérée d'un certain point de vue, peut ne pas être complètement négligeable.

J. ERNEST-CHARLES.



POÉSIES

Fragilités.

Le nostalgique amour des choses qui se meurent
En moi prolonge un mal impossible à guérir.
Dans tout ce que mes yeux et ma pensée effleurent,
Je cherche avidement des raisons de souffrir.

Le nostalgique amour des choses éphémères
Me lie au court destin des fleurs qui n'ont qu'un jour,
Et qui, s'embellissant de leurs grâces dernières,
Ont l'attrait émouvant des départs sans retour.

Le nostalgique amour des choses qui sont blondes,
Blondes comme l'enfance ou comme le matin,
Sollicitant chez moi des tendresses profondes,
Suspend ma vie au fil d'un seul cheveu d'or fin.

Le nostalgique amour des choses qui sont bleues
Fiance ma jeunesse à de beaux yeux lointains
Dont j'ai senti, malgré l'infinité des lieues,
Les pleurs les plus secrets ruisseler sur mes mains.

Mon âme, habituée aux délices des larmes,
A fait de sa douleur son pain spirituel.
Et, comme un cierge ardent, je savoure les charmes
De lentement mourir en souriant au ciel.

La Plainte de l'adolescent.

Je songe au ciel profond des prunelles de femme
Où l'on voit se lever de célestes matins...
Mon cœur se sent glacé, comme un foyer sans flamme.

Je songe à la fraîcheur endormeuse des mains
Qui versent sur la tempe une neige fondante
Où s'apaise le feu des pensers surhumains.

Ma jeunesse s'épuise en une vaine attente.
Ma solitude vibre au cri de mes douleurs;
Et je porte le deuil d'une éternelle absente.

Ainsi qu'un vol léger de zéphyr sur des fleurs,
Aucune robe encor n'a passé sur ma vie...
Un grand besoin d'amour est le mal dont je meurs.

Quand la terre est si belle, hélas! que j'ai l'envie
D'étreindre sa splendeur sous la forme d'un corps
Qui la résumerait en humaine harmonie...

Mes bras, tout grands ouverts pour d'infinis transports,
Embrassent dans l'espace un lambeau de chimère,
Et s'abattent, rompus, et tout saignants d'efforts!

La douceur d'être aimé, que j'appris de ma mère,
M'attendrit jusqu'aux pleurs, lorsque je vois passer
Une vierge inconnue aux gestes de lumière.

Mais la vierge bientôt s'enfuit, sans rien laisser
Dans mon cœur qu'un reflet d'étoile fugitive
Que je vois peu à peu pâlir et s'effacer.

Elle ignore que mon amour est une eau vive
Qui cherche un lit de mousse à l'abri du soleil,
Et des myosotis sur les bords de la rive.

Elle ignore que mon amour serait pareil
Aux buissons pleins de nids qui chantent dans l'aurore,
Si sur mon front, doré d'un espoir de réveil,

L'aube de sa tendresse, un jour, venait éclore...

ALFRED DROIN.



LES RÉFORMES DU BARREAU [1]

III. — UN CONGRÈS D'AVOCATS

La Conférence du 22 mai était-elle illégale? C'est ce que ne pense pas un ancien membre du Conseil de l'Ordre, un homme qui a laissé au barreau parisien un nom considérable autant que vénéré, Me Léon Cléry, lequel veut bien nous faire cette réponse à une série de questions :

« Cher Monsieur,

« Votre lettre m'apporte un certain nombre de questions auxquelles il faut, tout d'abord, que je réponde, afin de vous mettre l'esprit en repos sur les sujets qu'elle soulève.

« 1° Le barreau de Paris ayant décliné l'invitation à la Conférence des bâtonniers, n'y aurait-il pas dans ce fait l'indice d'une certaine opposition plus ou moins hostile contre les barreaux de province ?

« R. — Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas.

« 2° Les règlements de l'Ordre ne semblent-ils pas s'opposer à des réunions de ce genre ?

« R. — *Je n'ai vu cela nulle part.*

« 3° N'y a-t-il pas là un acheminement à une fédération des avocats pour la défense de leurs intérêts professionnels?

« R. — Par qui ces intérêts sont-ils menacés?

« 4° Quelles sont les doléances du barreau auxquelles il serait possible de donner une satisfaction rapide sans toucher à l'intégrité de l'Ordre?

« C'est justement cela que je voudrais connaître : les doléances du barreau? Il y a assez longtemps que je vis loin de lui. De mon temps on ne se plaignait pas et je vous serais obligé de me dire ce que sont les doléances du barreau.

« *Signé* : LÉON CLÉRY. »

Les intérêts du barreau sont-ils menacés? Quelles sont ses doléances? Des hommes ayant une incontestable autorité, un membre du Conseil de l'Ordre, Me Moysen, de jeunes avocats déjà écoutés, tel Me René Lafon, répondront plus loin à ces questions.

Ah! les temps ne sont plus dont parle Me Léon Cléry. Un de ses amis les plus familiers, qui l'a suivi

1. Voir la *Revue* du 2 août.

pas à pas dans sa brillante carrière, nous faisait récemment l'aveu suivant : « J'appartiens à une génération d'avocats, dont l'espèce paraît aujourd'hui antédiluvienne. J'ai été, par exemple, réellement stupéfait d'apprendre, l'autre jour, que certains maîtres se faisaient des honoraires annuels de 200 000 francs et plus... Autrefois, un avocat ayant un nom, un bâtonnier même, se fût cru déshonoré s'il avait accepté plus de 500 francs pour se charger d'une cause. Alors les règlements étaient très stricts et nos mœurs très pures. Je me souviens qu'il y eut une fois un gros scandale, parce que l'on *soupçonnait* un confrère de se faire de la réclame dans les prisons. Le fait parut si grave qu'un membre du Conseil *pistait* le présumé coupable d'un tel manquement à la dignité professionnelle. On me dit qu'aujourd'hui... »

Aujourd'hui, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ! C'est du moins l'avis de la plupart des célébrités du barreau parisien.

A une demande de consultation sur un point spécial, car, après le refus de se faire représenter à la Conférence du 22 mai, nous ne pouvions espérer susciter une polémique sur les réformes radicales, nous avons reçu quelques réponses typiques.

Voici d'abord sur quoi portait notre interrogatoire :

« Monsieur et honoré Maître,

« La *Revue Bleue* m'a chargé de faire une enquête sur les réformes qui, sans détruire le privilège de l'Ordre des avocats, sembleraient être indiquées par les nécessités de la vie moderne.

« Notamment, en ce qui concerne la question des honoraires, n'y aurait-il pas intérêt pour la dignité de l'avocat, et sans compromettre ses prérogatives et sa mission, à avouer que (de même que le prêtre reconnaît vivre de l'autel) il a le droit de reconnaître publiquement que son talent et son dévouement méritent uue juste rémunération ; et, qu'en conséquence, il n'y a pour lui aucune déconsidération à accepter les lois qui règlent les contrats ordinaires ? Sur ce point, comme sur tel autre qu'il vous paraîtrait utile de mettre en lumière, je vous serais très reconnaissant, Monsieur et honoré Maître, de bien vouloir me donner votre opinion.

« Dans l'espérance que vous ne refuserez pas d'apporter à mon étude l'autorité de votre expérience et de votre talent, agréez, Monsieur et honoré Maître, avec mes remerciements l'assurance de ma haute considération. »

Me Barboux nous fait l'honneur de nous répondre :

« Monsieur,

« A chacun son métier ; le vôtre est d'écrire dans les journaux, le mien est tout différent. Je vous embarrasserais peut-être un peu en vous proposant d'endosser ma robe ; permettez-moi de ne pas prendre votre plume... Mais puisque vous faites appel à mon expérience, je veux vous faire une observation que je crois utile : il me semble que la question que vous me posez est tout à fait usée.

« HENRI BARBOUX. »

Il serait cruel de profiter de l'actualité d'une affaire plutôt fâcheuse pour le renom professionnel de Me Barboux, et de se demander si les plis de la toge qu'il illustra ont bien toujours le drapé classique auquel il prétend. Retenons seulement son aveu : pour lui, la profession d'avocat est un *métier !* Quel vilain mot dans la bouche du plus cicéronien de nos *togati !*

Les lettres suivantes, pour avoir un ton moins pétillant, n'en sont pas moins réfrigérantes :

« Monsieur,

« Vous me faites l'honneur de m'inviter à prendre part à l'enquête que la *Revue Bleue* ouvre « sur les « réformes qui, sans détruire le privilège de l'Ordre « des avocats, sembleraient être indiquées par les « nécessités de la vie moderne... notamment en ce « qui concerne les honoraires ».

« Permettez-moi de le décliner.

« Mes convictions sur la matière sont très réfléchies et très arrêtées. J'estime que les règles traditionnelles du barreau, à la condition d'être bien comprises et appliquées avec discernement, sont nécessaires à la sauvegarde de sa dignité sans nuire à aucun intérêt légitime. Mais, pour donner comme il conviendrait les motifs de ce sentiment, il me faudrait un loisir dont je ne dispose pas. D'ailleurs, ni l'occasion qui m'est offerte d'intervenir, ni le mode d'intervention, si flatteurs qu'ils soient l'un et l'autre, ne sauraient prévaloir contre mon désir formel de rester étranger à une polémique publique instituée dans la presse sur le sujet dont il s'agit.

« Excusez-moi donc, Monsieur, de m'abstenir, et veuillez agréer, etc.

« LÉON DEVIN. »

« Monsieur,

« Je ne puis laisser sans réponse votre si courtoise lettre du 14 ; mais, d'autre part, je n'y puis pas répondre ; comprenez-moi, je vous prie, excusez-moi.

« EDMOND PLOYER. »

« Monsieur,

« Je suis sensible à la pensée qui vous a inspiré votre lettre. Mais je ne saurais exprimer une opinion individuelle sur des règles soumises à la garde du

Conseil de l'Ordre, dont j'ai l'honneur de faire partie. Vous comprendrez certainement ma réserve.

« C. CHENU. »

« Cher Monsieur,

« Permettez-moi de m'excuser de ne pouvoir répondre à la question que vous me posez pour votre enquête à la *Revue Bleue*.

« Ma qualité d'avocat m'impose une réserve dont je n'aimerais pas beaucoup à me départir.

« Je suis convaincu que vous me comprendrez et que vous voudrez bien m'excuser.

« LABORI. »

20 juin 1902.
Chambre des Députés.

« Monsieur,

« M. Millerand me prie de vous exprimer ses plus vifs regrets de ne pouvoir répondre à votre demande d'interview. »

« Monsieur,

« Je regrette infiniment de ne pouvoir vous donner l'avis que vous me demandez sur le privilège de l'Ordre des avocats. Pour le faire convenablement, il me faudrait solliciter une autorisation préalable du Conseil de l'Ordre, et je pense qu'il serait incorrect de ma part de m'expliquer, sur le sujet qui vous intéresse, en dehors de mes confrères.

« RUDELLE,
Député,
Ancien bâtonnier du barreau de Versailles. »

Nous avions demandé l'avis de Me Du Buit, il ne nous a pas répondu. On le dit devenu très prudent.

Enfin, le maître qui peut être considéré comme l'incarnation de la tradition, l'homme représentatif de la corporation, Me Cresson, nous écrit :

« Monsieur,

« Je suis un vieil avocat, très respectueux de la tradition, des règles professionnelles qu'elle a fondées et que les lois ont consacrées. Sous quelque prétexte que ce soit, je ne *peux*, je ne *veux* me soustraire au devoir de refuser des discussions directes ou indirectes sur des questions qui n'intéressent que le barreau ; il est le seul juge de sa dignité et de sa considération.

« CRESSON. »

Me Cresson a écrit un livre qui passe pour la Bible de l'avocat ; nous allons examiner rapidement ce que cette Bible peut avoir de désuet, puis nous laisserons la parole aux réformateurs, car il y en a quelques-uns, — *rari nantes in gurgite vasto*.

IV. — AUTREFOIS ET AILLEURS

L'évolution des institutions humaines est-elle un bienfait ? Il est possible que non, mais c'est une loi inéluctable. Les dogmes se modifient ; est-il donc étonnant que d'aucuns n'aient pour l'Ordre soi-disant intangible et immuable que le respect dû aux vieux souvenirs ? Les *Usages et Règles de la profession d'avocat*, le livre classique de Me Cresson, lequel continue et reproduit l'œuvre des Mollot et des Liouville, pourraient avoir été recueillis par un contemporain de Caton. A le lire, cet ouvrage magistral, on éprouve l'impression qui s'empare du voyageur devant les ruines du Forum. Non pas qu'il n'y ait encore quelques avocats, vénérables, pour qui leur profession est un sacerdoce ; mais est-il téméraire d'avancer que le plus grand nombre oublient fréquemment certains chapitres des *Usages et Règles de la profession d'avocat ?*

Rome fut, comme chacun sait, la terre nourricière de la plaidoirie, et un historien, M. Vollet, nous raconte en ces quelques lignes l'origine du barreau :

« Le ministère du *patronus* et de l'*advocatus* fut longtemps considéré, dans l'ancienne Rome, comme un service d'honneur qui devait s'exercer gratuitement : pour le patricien, protecteur légal de son client, c'était un devoir de le défendre en justice ; pour ceux qui aspiraient aux fonctions publiques plaider était le moyen le plus sûr d'acquérir auprès du peuple la considération et l'influence qui devaient leur ouvrir l'accès de ces fonctions. A la fin du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, ces principes commencèrent à s'altérer, et la loi Cincia (204-205) dut interdire *ne quis ob causam orandam donum munusve accipiat*. Un sénatus-consulte rendu sous Auguste confirma cette interdiction et l'aggrava en y ajoutant la peine du quadruple. Mais les mœurs furent plus fortes que les lois ; le barreau cessa peu à peu d'être une occupation aristocratique et un acheminement aux honneurs, pour devenir une véritable profession : et, à partir de l'empereur Claude, il fut permis aux avocats de recevoir des honoraires ; mais on fixa un maximum (10 000 sesterces sous Claude, 1 000 deniers sous Dioclétien = 2 000 francs environ), et la jurisprudence considéra la promesse d'honoraires comme constituant une simple obligation naturelle qui rendait le paiement valable, mais dont l'exécution ne pouvait être poursuivie en justice par une action ; ce fut seulement au IIIe siècle après Jésus-Christ, sous Alexandre Sévère, qu'une *extraordinaria cognitio* leur fut accordée pour en obtenir le paiement. Il leur fut toujours interdit, sous des peines sévères, de s'intéresser à l'issue du procès qu'ils plaidaient, soit par un pacte de *quota litis*, soit par la stipulation d'ho-

noraires exceptionnels (*palmarsum*) en cas de succès.

« Pendant longtemps, chacun fut libre à Rome d'embrasser la profession d'avocat : étaient seuls exclus les mineurs de vingt-cinq ans, les femmes, les aveugles, les sourds et les personnes notées d'infamie. Le Barreau ne formait pas un corps spécial et réglementé ; toutefois, en pratique, on se soumettait, pour devenir avocat, à certaines études et à un apprentissage dont Cicéron et Quintilien ont tracé le tableau ; le Sénat exerçait sur les avocats une surveillance générale, et, en cas d'indignité, les suspendait de leur profession ; de plus, les magistrats pouvaient, à titre de peine, interdire à un citoyen de postuler devant lui.

« Les plus anciens avocats étaient les chefs (*primates*) de la Corporation dont les membres étaient accrédités (*statuti*) auprès du tribunal à l'exclusion de tous les autres et prêtaient un serment professionnel. »

Ces *primates* représentaient, en quelque sorte, les membres du Conseil de l'Ordre. Ce tableau n'est-il pas l'idéal poursuivi par Me Cresson? Seulement, quoique encore tout imprégnés du droit romain, nous ne sommes plus à Rome, et les nécessités de la vie moderne exigent que certains tempéraments soient apportés aux institutions les plus jalouses et fières de leurs traditions.

En 1897, les représentants des barreaux étrangers organisèrent un congrès à Brûxelles, et des rapports qui y furent produits, on put juger que, si l'Ordre tient partout une place privilégiée, il y a, chez certaines nations, des tolérances dont s'accommoderait volontiers le barreau français.

Dans le Grand-Duché de Luxembourg, par exemple, tous les avocats inscrits sont avoués. Ils peuvent, par conséquent, accepter mandats et procurations ; ils mentionnent au bas de leurs mémoires le chiffre de leurs honoraires et en donnent reçu. Il en est de même au Danemark, et dans la Suède et la Norvège. Dans ces deux états, les avocats peuvent être à la fois avoués et notaires. De même en Autriche, où ils peuvent par surplus remplir les fonctions d'agréés. En Serbie, la loi tarife elle-même le chiffre des honoraires. En Russie, ce chiffre est arrêté par le ministre de la justice. En Hongrie, aucune distinction entre les avoués et les avocats, qui peuvent faire taxer leurs honoraires par le tribunal et jouissent même d'un privilège pour en opérer le recouvrement. Les avocats en Allemagne ouvrent également une étude d'avoué, ils peuvent aussi s'adonner à d'autres occupations *libérales*. Même cumul en Grèce, où les honoraires sont tarifés par la loi.

« Il est facile, en conclut Me Paul Moysen, de se rendre compte, par ces extraits des règlements professionnels dans les pays voisins ou limitrophes du nôtre, de l'exagération manifeste des règles qui nous enchaînent actuellement. Partout, l'acceptation du mandat, la possibilité d'exiger l'honoraire et la faculté de le recouvrer, sont des droits acquis à l'avocat, sans porter atteinte à son honorabilité. »

V. — LES RÉFORMATEURS

Nous venons de prononcer le nom de Me Moysen. Cet ancien membre du Conseil de l'Ordre est un réformateur. Nous analyserons plus loin sa brochure, les *Réformes pratiques du Barreau*, qui causa en 1898, un beau scandale. Parmi les réformateurs plus timorés, ne pourrait-on pas citer Me Jacquier, l'éminent bâtonnier du barreau de Lyon, qui nous écrit cette letttre :

« Monsieur,

« Le temps me manque pour répondre avec les détails qu'elle comporterait à la communication que vous me faites l'honneur de m'adresser. Voici, cependant, quelques rapides observations qui vous prouveront au moins ma bonne volonté et le désir que j'ai de vous être agréable.

« En ce qui concerne la question des honoraires au Barreau, elle est des plus simples et la solution en est des plus faciles pourvu qu'on la place sur son véritable terrain. Oui, vous avez raison, si le prêtre vit de l'autel, l'avocat peut, sans s'amoindrir, vivre de son travail et recevoir justement la rémunération de son effort. C'est ce qui se pratique tous les jours et l'honoraire a été de tout temps dans nos traditions : ce que nous ne nous permettons pas, c'est la revendication judiciaire de l'honoraire. Pourquoi? Parce que nous ne voulons ni engager, à la barre même à laquelle nous exerçons, des discussions toujours pénibles avec ceux qui ont été nos clients et que nous y avons défendus, ni subir le contrôle et la toge des tribunaux. Il nous semble plus simple de perdre ce qui nous est légalement dû que de nous exposer à d'humiliantes discussions ou à d'injustes réclamations.

« Je ne doute pas que vous n'appréciez, comme il mérite en effet de l'être, le motif d'une telle règle.

« Jacquier ».

M. René Lafon, un jeune, l'auteur d'un ouvrage qui fut très commenté : *Pour devenir avocat*, est aussi un réformateur :

« Mais certainement, nous répond-il, l'avocat a le droit de reconnaître que son travail mérite une juste revendication, et dans la pratique il ne s'en fait pas faute. »

René Lafon.

Egi, Sexte, tuam pactus duo millia causam.
Misisti nummos quot mihi? Mille; quid est?
— Narrasti nihil, inquis, et a te perdita causa.
— Tanto plus debes, Sexte, quod erubui.

« J'ai plaidé ta cause, Sextus, au prix convenu de deux mille sesterces : combien m'en as-tu envoyé? Mille. Qu'est-ce à dire ? — Tu as fort mal plaidé, et tu as perdu ma cause. — Tu m'en dois d'autant plus, ô Sextus que j'ai rougi de la plaider... »

A cet égard, les mœurs n'ont guère changé depuis Martial, à cette différence près que la revendication de « l'honoraire » (Me Barboux trouve ce singulier plus noble) n'est plus possible parce que l'honoraire se paie d'avance.

A cette coutume Me Allain veut bien nous donner cette explication :

« Voici ma réponse en deux mots : je trouve qu'il n'est que juste que l'avocat reçoive la rémunération de ses services, et qu'il ne déroge aucunement à la dignité de sa profession en les réclamant à ceux de ses clients (ils sont légion) qui n'ont pas la délicatesse de les lui offrir.

« Notre profession, si belle et si élevée par certains côtés est pleine de difficultés et nécessite dans l'intérêt du client autant (et je dirai souvent plus) de tact que de talent. Elle entraîne une perte de temps considérable, des études approfondies, des recherches minutieuses, et demande souvent un réel dévouement. Pourquoi n'aurions-nous pas le droit légitime de réclamer une compensation raisonnable.

« En fait, nous en sommes arrivés à être obligés de stipuler une « provision », c'est-à-dire le versement anticipé d'une somme qui n'est souvent pas en proportion des services rendus et qui parfois dépasse le chiffre que nous aurions fixé, après l'affaire plaidée si nous avions été certains, après coup, de pouvoir toucher nos honoraires. Mais l'incertitude et les difficultés que nous aurons à rencontrer *après* nous forcent à agir ainsi. Inutile de vous dire que le plus souvent nous recevons des provisions inférieures à nos efforts et au résultat obtenu.

« ALLAIN. »

Bien que très peu révolutionnaire, aux yeux d'un profane, la brochure de Me Paul Moysen vaut que nous nous y arrêtions quelques instants.

C'est une étape vers les réformes inévitables.

La situation de l'auteur le défend du reproche de l'avoir écrite dans un but d'intérêt personnel.

Sa préface, très digne, est à citer :

« En écrivant les lignes qui suivent, dit-il, je n'ignore pas qu'elles pourront irriter des partis pris invétérés et soulever de violentes critiques ; mais ces considérations, qui eussent sans doute immobilisé ma plume, il y a quelques années, ne m'arrêteront pas aujourd'hui. Je suis, en effet, arrivé à un âge et à une situation, si modeste soit-elle, qui ne me permettront pas d'être soupçonné d'un intérêt personnel très vif dans la question.

« D'autre part, ceux de mes confrères qui me connaissent ne douteront pas un seul instant de mon attachement constant à nos règles professionnelles ; ceux qui ne me connaissent pas n'auront pas beaucoup le droit d'en douter.

« Enfin, si graves que soient les désagréments dont je suis menacé, je ne reculerai pas devant une œuvre qui me paraît indispensable, ayant la ferme conviction qu'elle sera souverainement utile à mes confrères.

Il est certain, en effet, qu'aujourd'hui notre barreau périt et s'effondre faute d'air et d'espace. Il importe d'ouvrir ses portes plus larges et plus grandes. C'est le seul moyen de lui permettre de se reconstituer sur des bases durables et d'assurer à son existence le terrain qui semble se dérober sous ses pas. »

PAUL GABILLARD.

(*A suivre.*)



SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE[1]

Le Divan de la rue Le Peletier.

Quant au beau parleur, c'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, d'une physionomie un peu pâle, mais décidée et animée d'une forte dose d'assurance. Vis-à-vis de ce pouponnat, il prenait les airs d'un maître. Costume, langage, gestes, il paraissait être et il était de l'école de ces politiciens de salon qui se modelaient sur le duc de Morny, le frère adultérin de l'empereur. Lorsqu'il avait à se lever de son siège, ne fût-ce que pour faire trois pas il laissait voir une légère claudication, mais ce défaut, au surplus peu saillant, ne lui enlevait rien de sa hautaine prestance.

En ce personnage, on avait à reconnaître le fils d'un vieux poète de troisième ordre (*poeta minor*), jadis chevalier de l'ordre du Lys, membre du premier Cénacle des Romantiques, bref, l'un des premiers enfants de chœur d'Olympio, autrement dit M. Souillard (de Saint-Valry). On a déjà deviné qu'ayant trouvé d'une peu douce euphonie le nom de son père, le fils, véritable nourrisson d'un siècle qui prend ses aises en toute chose, ne l'avait laissé subsister que par son initiale. Il signait donc hardiment Gaston de Saint-Valry, en négligeant la parenthèse, procédé qui le posait d'emblée de roturier

(1) Voir la *Revue Bleue* des 12, 19, 26 juillet et 2 août.

en aristocrate. En même temps, touché, malgré tout, par le souffle des idées nouvelles, il rejetait au-dehors, dans les bric-à-brac démodés, les traditions monarchiques, le lys et même les principes religieux qu'on lui avait fait sucer avec le lait. Le second empire versait dans la main de ses amis la corne d'abondance: il était donc avec le second empire. Affichant des opinions bonapartistes presque violentes ou, si l'on veut, dogmatiques, il s'était fait attacher, avec l'ex-professeur, Rapetti, à cette Correspondance de Napoléon Ier, commission que présidait le prince Jérôme Napoléon. Pour faire acte de bel esprit, chose toujours bien portée, il donnait de temps en temps des articles de fantaisie au *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas et à la *Gazette de Paris*. Plus tard, sur la fin du régime impérial, patronné par le baron de Soubeyran, son ami, il est devenu, un moment, rédacteur en chef de la *Patrie* et, en 1870, au moment de la guerre, quoique sa jambe fût en retard, on fit de lui un chef de bataillon de la Mobile. Quand Ernest Renan a fait paraître la *Vie de Jésus*, il a été l'un de ceux qui ont le plus tambouriné ce livre dont le seul aspect eût donné le frisson à l'auteur de ses jours. Il en admirait autant le fond que la forme.

— Quel beau paysage, me disait-il, que la description du lac de Tibériade!

Un de ses thèmes favoris, c'était la terreur que la Chine doit inspirer à l'Europe (Palikao était allé récemment à Pékin et avait rapporté tout à la fois des dépouilles du Palais d'été et de l'épouvante). Cette prodigieuse agglomération de 400 millions d'hommes jaunes, ornés d'une longue queue, était une vision qui troublait singulièrement le calme de ses nuits. Il voyait cet étonnant faisceau d'Asiatiques se répandant un matin sur l'Occident et recommençant, en l'aggravant, l'invasion des Barbares. Il y mettait de la chaleur et, par la magie de sa parole, il faisait sortir une bouffée d'effroi, en exhibant ces chiffres naturellement formidables.

Ah! ses auditeurs pâlissaient quand il montrait cette immense cohue d'affamés crevant tout à coup comme la nuée d'un déluge sur notre continent ahuri et n'en faisant qu'une bouchée. Convenez qu'une telle prophétie, méthodiquement déduite, était bien faite pour donner la chair de poule aux bénévoles qui se suspendaient avec tant de complaisance aux lèvres de ce faiseur de pronostics; mais j'ai appris, qu'étant un peu comédien, comme le sont volontiers les élégants d'un certain monde, il jouait le même jeu dans deux ou trois salons de ce temps, ce qui avait pour résultat d'attirer sur sa personne le regard étonné des petites dames. Par bonheur, des événements de date récente nous ont fait secouer la fantasmagorie de ces terreurs. Deux expéditions d'Européens ont fortement rabaissé l'hyperbole du causeur et fait voir que c'est plutôt aux Célestes à se garer de l'Europe. Notre civilisation a de l'artillerie et le Cousin de la Lune a des raisons de ne pas l'ignorer.

L'Empire tombé, Gaston de Saint-Valry n'avait plus de sinécure. Que faire? Il prit le parti de disparaître. Il mourut, et sans que les bons petits camarades fussent seulement prévenus de son décès.

Passons à un autre, et celui-là, un peu plus important, sera le dernier de notre galerie.

— Tiens! Un poète qui joue aux dominos! dit une voix. Des poètes, il y en a dans ce café autant que de bluets dans les blés!

Un poète, un habile ciseleur de vers, c'en était bien un; seulement il n'aurait pas fallu chercher en lui l'attitude inspirée des Byroniens, ni la figure séraphique des Lamartiniens, ni le front constellé des disciples de la Place Royale, ni rien qui rappelât les écoles lyriques de 1830: ç'aurait été tout le contraire. On se trouvait en face d'un gros garçon qui paraissait avoir été taillé dans un bloc de granit et que le ciseau du praticien n'avait que sommairement sculpté. Il était très simplement vêtu d'un veston brun à boutons d'or, sans aucune prétention à l'élégance. Assis devant une table sur laquelle s'étalait un jeu de dominos, il s'escrimait à cette partie avec le docteur Vidal (de Cassi), un des médecins de l'Opéra et s'écriait avec de grands airs de triomphe:

— Blanc partout, docteur: c'est vous qui *écopez!*

Ne lanternons pas. Je vais vous le faire connaître sans plus de préambule. Il se nommait Armand Barthet.

Voilà cinquante ans, quand il arriva à Paris, c'était un jeune jurassien, ayant, comme tous ceux de la Franche-Comté, des allures rustiques, une figure modeste, mais cependant résolue. A la vérité, le regard était quelque peu voilé par des lunettes bleues; mais, au moment où s'engageait la conversation, où l'on avait à prendre feu, les bésicles tombaient et le causeur tenait bien son bout. Pour achever le portrait, imaginez une tête de structure plébéienne, grosse, barbue, énergique, la voix sonore, le geste impérieux, l'indice de la force et l'apparence de la santé.

Qui aurait pu supposer qu'un jour viendrait où cette puissance se briserait en une minute comme verre et, comme ressort moral, n'aurait plus la raison d'un enfant?

Armand Barthet avait fait d'assez bonnes études classiques. Comme 20 000 autres, il s'était amusé à tourner des vers et il y réussissait. On ne pourrait pas compter tous ceux qu'a perdus cette déplorable manie qu'ont les lycéens de rassembler des rimes. En

dépit de vingt drames funèbres, ils croient que c'est là de la poésie et que ce fol exercice doit les mener tout droit à la gloire et à la fortune : « L'or et le laurier! » disent-ils. Vieille et triste chanson ! Ils n'y trouvent que la misère et quelque chose comme cet arbre du Japon, le mancenillier, dont le seul ombrage donne la mort... C'est ce qui est arrivé pour Armand Barthet.

Vers 1844, il arrivait, jeune, ardent, plein de confiance dans l'avenir, un recueil d'idylles à la main. Il croyait n'avoir qu'à se montrer pour voir toutes les portes s'ouvrir devant lui. Ah ! comme il devait être vite détrompé! Il montra ses vers : on lui rit au nez. Il alla aux journaux en leur offrant sa virginité littéraire : on ne lui répondit même pas. Il se hasarda chez les éditeurs : on lui dit : « Mon petit monsieur, avez-vous un nom? » Il répondit qu'il n'avait pas encore pu s'en faire un. « Repassez donc quand vous serez connu... et encore! » Il boucla sa malle et retourna dans sa verte province.

Sans doute, ce retour d'enfant prodigue était un bon mouvement, mais ce n'était aussi qu'une fausse sortie. Après le 24 février, croyant que la Révolution nouvelle serait favorable aux lettres, il reparut, mais, cette fois, pour vivre en pleine bohême : au Divan, à la brasserie de la rue des Martyrs, chez Dinochaux, place Bréda. « Essayons du théâtre, » dit-il. On était au temps où une Juive de génie avait remis en honneur la tragédie et où le comte Molé, la rencontrant dans une soirée, chez des gens du monde, s'était incliné cérémonieusement devant elle, en lui disant : « Mademoiselle, vous avez sauvé la langue française ! » Il y avait donc alors comme un parfum d'antiquité classique dans l'air.

Un jour, en relisant les élégies de Catulle, il sentit un éclair de talent traverser son être, et ce soudain mouvement de sa pensée devait se traduire en une œuvre touchante. Il trouvait un acte dans la très simple histoire de cet oiseau, que la maîtresse du poète préférait à son amant lui-même. Lesbie baisait sans cesse son moineau. Elle le posait sur son sein, l'y reprenait pour le baiser encore et recommençait. *Plus quam oculos amabat*, elle l'aimait plus que ses yeux, dit le jaloux. L'oiseau mourut. *Mortuus est passer!* Il est mort, celui sur lequel elle collait si souvent ses lèvres de fraise! Armand Berthet vit en cela une tragédie de petit module : il la fit; elle fut reçue au Théâtre-Français et, jouée par Mlle Rachel, elle fit courir tout Paris.

Je ne saurais trop le dire, ce fut comme une bataille gagnée, un Marengo, et pourtant ce n'était encore qu'un commencement. En littérature, l'important, le difficile, c'est de durer. Vous connaissez la résistance de cet enfant qui refusait d'apprendre à lire. « Pourquoi? lui demandait-on. — Parce que je n'aurai pas plutôt dit A qu'on me fera dire B; parce que, lorsque j'aurai dit B, on me fera dire C, et ainsi de suite jusqu'à Z. » Poète, orateur ou artiste, celui qui crée devient cet enfant pour le public. Il n'a pas plutôt fait une œuvre qu'on lui en demande une seconde, une troisième et puis vingt autres. L'auteur du *Moineau de Lesbie* entendait bien ne pas se dérober à l'usage, et il se prépara à continuer. C'est pourquoi il composa deux autres pièces de la même étendue et du même genre. C'étaient de jolis vers toujours, nuancés d'un certain agrément, mais le talent n'a de valeur que lorsqu'il a pour lui l'aide d'un heureux hasard. Rachel, la grande tragédienne, n'était plus là, et le succès fit défaut à ses idylles. Pleurez, Grâces! Pleurez, Amours!

Un peu avant, sans doute pour tenir son public en haleine, Armand Barthet avait publié à ses frais une traduction partielle du joyeux poète de Tibur. Les bibliophiles connaissent les *Odes gaillardes* d'Horace, illustrées par Gleyre et par Gérome, deux peintres qui, eux aussi, venaient au Divan. Cependant, le temps marchait, puisqu'il ne s'arrête jamais. Survinrent 1870 et nos effroyables désastres. Avec le retour de la République, le drame reparut à travers la ville et la politique reprit le haut du pavé. Un réveil du peuple, c'était bien; mais la honte de l'invasion, les douleurs sans nom des deux sièges, toutes les colères et tous les appétits déchaînés, c'était à nous faire verser à tous les larmes de Jérémie. Ce qu'il y avait de plus attristant alors, c'était le spectacle des ridicules ambitions qui sortaient en tumulte de dessous tous les pavés. En présence de cet affolement, le franc-comtois ne put pas se contenir et, sous le titre déjà ironique de *Montauciel*, il fit une satire dans laquelle il flagella, au moyen d'une douce moquerie, cette fièvre de désirs politiques insensés.

Ce poème est, pour la forme, conçu à la manière du *Rolla* d'Alfred de Musset. Il ne s'étend que dans une soixantaine de pages. Montauciel, propriétaire rural, n'est d'abord qu'un membre du conseil général de son département, un homme heureux; mais la contagion le gagne et finit par l'envelopper. Grisé par l'ivresse de ses rêves, il devient tour à tour maire de sa commune, député de son arrondissement, chef de parti, ministre, dictateur, roi et, à la fin, dieu. Pourquoi pas? En atteignant ces sommets, a-t-il éteint le feu de ses désirs et trouvé le bonheur? En aucune façon, et, en se réveillant, il n'a plus qu'une envie, celle de secouer ces fausses grandeurs et de revenir au calme de son enclos.

Ce n'est pas, dira-t-on, d'une bien grande originalité, et même ça rappelle la naïve histoire de Perrette et de son pot au lait, et aussi *Victorine ou la Nuit porte conseil*, un vieux mélodrame de la Porte-Saint-

Martin ; mais c'est très moral et très amusant et, par conséquent, ce ne serait pas une chose à dédaigner.

Armand Barthet n'avait trouvé un peu de lucre que dans le *Moineau de Lesbie*. Tous ses autres vers, imprimés à ses frais, avaient nécessairement contribué à diminuer son petit avoir. Lors de cette demi-gloire, il quitta Paris, regagna sa province et s'y maria. Mais comment vivre avec la charge d'une famille ? Dans sa jeunesse, à l'école d'Alfort, je crois, il avait étudié la chirurgie appliquée à l'art du vétérinaire, ce praticien si utile à l'agriculture. Il n'hésita pas et, en homme de courage, il choisit pour profession celle qui consiste à pratiquer l'eunichisme rural, c'est-à-dire à émasculer le bétail... En Berry, on appelle celui qui exerce ce métier un affranchisseur ; en Lorraine, un castreur. Je ne sais quel nom on lui donne en Franche-Comté. Mais tel était désormais l'état de cet ancien porte-lyre. Un scalpel à la main, toujours bien venu des habitants de la campagne, des agronomes et des paysans, il châtrait les chevaux, les bœufs, les ânes, les moutons, les boucs et les porcs. — Est-ce que, avant lui, le dieu à la chevelure d'or n'avait pas gardé les troupeaux chez Admète ?

Tout ce qu'on voudra, mais pour un raffiné qui avait vu en imagination les fêtes de Corinthe et qui avait vécu par la pensée dans la Rome d'Auguste, chez Mécène, ces ablations faites dans les étables, parmi les rustres, étaient un contraste qui n'aurait pas été du goût du premier venu ! — Jeunes aèdes d'aujourd'hui, graveurs en belles rimes, nielleurs en sonnets, coloristes pour les yeux desquels tout est rose, bleu de ciel, opale et vert tendre, voyez donc de quelle façon cruelle la réalité a repoussé chez ce pauvre homme les décevants mirages de la poésie ! Ce poète, jadis interprété par la plus grande tragédienne du siècle et applaudi par la fleur du beau monde, obligé, pour gagner son pain, d'avoir toujours un acier entre les doigts et, au risque d'être mordu ou frappé mortellement d'un coup de pied ou d'un coup de corne, d'abattre les parties sexuelles des bestiaux, souvent couvertes de sanie ! Alfred de Vigny, qui, dans *Stello*, s'est étudié à dénoncer les misères auxquelles sont assujettis les poètes, n'aurait jamais osé soupçonner l'existence de celle-là !

Mon Dieu, chers petits prêtres des Neuf Sœurs, puisqu'on est revenu à ce vieux culte, il faut bien que je me résigne à vous dire que ce n'est pas tout. Comble d'infortune et d'horreur ! Ce fait d'avoir à trancher, tous les jours, la chair vive, cet exercice menant le praticien à exciter des cris plaintifs mêlés de fureur, cet état de choses si peu d'accord avec l'extase lyrique, a tout à coup bouleversé sa conscience et perturbé son esprit. Dans un de ses accès de démence, il a tourné son couteau contre lui-même. Semblable à Origène, mais, bien entendu, sans attacher à cette mutilation inconsciente le sentiment du sacrifice mystique, il s'est pris à s'entamer et à s'ensanglanter. « Eh bien, quoi ! répondait-il à ceux qui, pleins d'effroi, accouraient pour lui arracher son outil des mains, qu'avez-vous ? Vous voyez bien que je fais mon métier. Je taille ! Je taille ! » Heureusement, on est arrivé assez à temps pour le désarmer, quand cet acte de déraison n'était que commencé, et, le lendemain, le traducteur d'Horace était conduit dans une maison de santé.

Y aurait-il donc une sorte de parenté ou, pour le moins, une sorte d'enchaînement dans la distribution des maux d'ici-bas ? Ce lamentable récit nous était fait, un soir d'hiver, en 1874, au Café de la Porte-Montmartre par Tony Révillon. Nous étions cinq ou six à l'entendre, bouche bée, car tous ceux qui se trouvaient là avaient connu le pauvre poète au temps de son succès. Chose à noter, au nombre des auditeurs figurait Pascal Duprat, récemment dépossédé de son mandat de député de Paris et qui, sans s'en douter, était déjà, lui aussi, guetté par la cruauté d'une mort tragique. A très peu de temps de là, en effet, M. J. Grévy, président de la République, le nommait consul au Chili. La situation était conforme à ses goûts et il s'était installé sous ce titre à Valparaiso ; mais, à l'usée, le climat de l'Amérique du Sud, trop chaud pour lui, ne convenant pas à sa santé, il dut, au bout d'un an, se jeter sur un paquebot en partance pour revenir chez nous. Oui, mais il était trop tard. Dès qu'on fut à mi-chemin, la maladie dont il était atteint empira et il mourut. On lui attacha alors un boulet à la jambe et il fut jeté à la mer. En fin lettré qu'il était, si, à ses derniers moments, il a pu prévoir cette manière de terminer sa vie, il n'a pas manqué de se rappeler Ovide déconseillant les voyages sur l'eau salée : « Craignez de servir de régal aux requins. *Piscibus æquoreis non esse cibum.* » Mais, lui non plus, ne pouvait échapper à sa destinée et il a donc été mangé par les monstres marins.

Entre nous, c'est assez de drame comme ça et j'arrête ici l'histoire du Divan de la rue Le Peletier. On sait, du reste, que ce café a, depuis plus de trente ans, cessé d'exister. Il est désormais remplacé par un fonds de commerce d'orfèvrerie, une chose utile. « L'utilité, a dit Jérémie Bentham, c'est le mot du XIXe siècle. » Ce sera de plus en plus, celui du XXe siècle et le programme de l'humanité nouvelle.

PHILIBERT AUDEBRAND.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Mondes*, 19, rue des Saints-Pères. — 42483. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 16 AOUT 1902.

APRÈS LES EXAMENS [1].

Les bourreaux (ce sont les examinateurs) prennent un repos bien gagné; les examinés, victimes touchantes, se remettent de leurs épreuves ou se préparent à en subir de nouvelles. Le chœur antique — autrement dit les parents — fait trêve à ses sollicitations fréquentes et à ses récriminations presque perpétuelles. C'est le moment de dire quelques mots sur ces examens dont beaucoup de personnes parlent sans les connaître suffisamment.

***

Je ressemblais quelque peu à ces personnes lorsque mon collègue de Caussade — il y a de cela quatorze ans — voulut à toute force m'improviser examinateur. Je dis « mon collègue », parce que nous faisions ensemble, ce que l'on prenait alors fort au sérieux, le compte rendu des Académies en leurs séances hebdomadaires. Aux Inscriptions, comme aux Sciences morales, nous formions un groupe très assidu et très cordial. Deux économistes, le spirituel Arthur Mangin et le très pondéré Maurice Block, nous guidaient de leurs conseils. Block, après un long stage, devait passer académicien. Un jeune homme trop tôt enlevé à la science et à ses amis, Julien Havet, excellait à débrouiller les matières les plus compliquées. Charles Benoist venait de temps à autre prendre, comme on dit, l'air du bureau. Sous une apparence de légèreté, il préludait déjà aux études sérieuses qui l'ont conduit à la *Revue des Deux Mondes* et à la Chambre des députés.

De Caussade était le plus laborieux, le plus modeste et surtout le plus obligeant d'entre nous. Il n'avait pas grand chemin à faire pour venir aux séances, car il habitait la maison, étant bibliothécaire de la Mazarine. Il ne faut pas imiter l'excellent Ferdinand Denis qui le confondait obstinément avec Lacaussade. Celui-ci, l'un des premiers secrétaires de Sainte-Beuve et poète distingué, était d'humeur aussi combative que son quasi-homonyme était de tempérament pacifique. « Caussade a tué Latournelle », dit Victor Hugo dans *Marion Delorme;* le nôtre ne songeait à tuer personne. Il pouvait bien cependant descendre de cet antique et belliqueux Caussade, car il était noble, authentiquement comte; mais il avait négligé l'épée pour la plume, se bornant à être un commentateur de mérite, un soigneux conservateur des livres de l'État et un membre scrupuleux de la commission des examens.

Il n'eut pas de cesse que je n'en fisse partie, m'indiqua les démarches nécessaires, m'épargna la moitié de la route à parcourir. Deux fois lauréat de l'Académie française, j'étais honorablement connu de M. Gréard. Frédéric Passy, auprès duquel j'avais travaillé aux Amis de la Paix, se fit avec sa bonne grâce habituelle mon répondant, et ma nomination fut enlevée d'un trait.

***

J'étais, je l'avoue, très inquiet de ces nouvelles fonctions, et je me demandais si je pourrais les remplir. Aussi mes débuts furent-ils ceux du timide que j'ai toujours été. Un bonhomme qui faisait partie

[1] Enseignement primaire à Paris, brevet élémentaire et supérieur.

de la commission à laquelle je fus d'abord attaché, me confia le soin d'épingler dans chaque dossier les reçus des aspirantes. C'était modeste. Je me relevai à ses yeux pendant l'examen de français que l'on m'avait assigné en ma qualité de littérateur; mais je m'aperçus bientôt que cet examen était à peu près exclusivement grammatical et que les notions littéraires (c'est du brevet élémentaire que je parle) y tenaient une très petite place. J'émigrai donc dans l'histoire et je ne l'ai plus quittée depuis notre installation à l'annexe Lobau.

Au moment où j'y entrais, le service des Examens était en plein exode et fonctionnait tant bien que mal sur la place du Carrousel, dans ce qu'on nommait un peu dédaigneusement les baraquements des Tuileries. De là nous fûmes transférés à la mairie du IV[e] arrondissement, sur cette place Baudoyer que le *Chapeau de paille d'Italie* a rendue célèbre. Nous ne fîmes qu'y passer, et l'on nous établit dans une ancienne caserne, témoin, à ce que l'on assurait, des répressions sanglantes qui avaient marqué la rentrée des troupes dans Paris, après la Commune. Aujourd'hui, nous avons un palais couleur chocolat, étroitement soudé au marché Saint-Germain, ce qui permet aux mamans des élèves, si elles demeurent dans le quartier, de faire leurs provisions en attendant le résultat de l'examen.

Certes nous n'étions pas merveilleusement installés à l'annexe Lobau. Au premier étage nos chambres, « pour l'écrit », avaient en leur nudité triste un faux air de couvent ou de prison. Au rez-de-chaussée, « pour l'oral », des pièces étroites nous mettaient en contact avec les parents qui en profitaient pour souffler leur progéniture, tandis que la trompe des tramways et la sirène des bateaux-mouches nous empêchaient d'entendre les réponses. Et cependant plusieurs de mes collègues m'ont avoué que, malgré les grandes salles et les belles stalles du nouveau palais, ils regrettaient notre ancien logement. On s'y trouvait moralement plus à l'aise, on s'y sentait davantage les coudes ; il y avait plus de bonhomie et d'intimité.

C'est là un point important et dont il faut bien tenir compte. Une commission, dont tous les membres sympathisent et qui a un bon président, fait en peu de temps d'excellente besogne.

Elle n'est pas si simple et si sommaire qu'on se l'imagine, cette besogne, quand on n'en connaît que les résultats. Avant la correction des compositions, laquelle a toujours lieu en double, chaque copie étant lue et relue par deux des membres, il y a ce qu'on appelle la réunion plénière, c'est-à-dire que chaque commission se fait représenter par un délégué à l'audition de la copie qui va servir pour l'épreuve de l'orthographe. Là on prévient toutes les difficultés et l'on éclaircit tous les doutes. Le classement vient ensuite, qui n'est pas une petite affaire. Il faut voir avec quel scrupule on y procède. Oh ! les repêchages de la dernière heure ! la crainte d'avoir été trop sévère : voilà le souci dominant. Le drame des examens, pour employer le langage du jour, se joue bien plus réellement à « l'écrit » qu'à « l'oral ». C'est ce qui explique qu'à ce second défilé, plus redoutable en apparence, le nombre des ajournées soit moins considérable.

Les dictées d'orthographe et les sujets de composition française sont donnés par des examinateurs que l'anonymat protège contre les indiscrétions. Cela donne lieu quelquefois à d'amusantes rencontres.

J'ai eu assez souvent le périlleux honneur de fournir des thèmes de composition et l'innocent plaisir de les voir plus tard passer sous mes yeux. C'est une tâche que je trouve fort ingrate et celle qui m'a toujours le plus coûté. Il est si facile de se tromper et de déplaire. J'en fis à mes dépens l'épreuve, il y a quelques années.

J'avais pour président un très digne et très consciencieux travailleur, Magnabal, auquel on doit une bonne traduction de l'Américain Ticknor, l'historien de la littérature espagnole. Lorsque je vins m'asseoir près de lui au bureau, Magnabal, d'un geste désespéré, me montra le texte de la composition française dont j'étais l'auteur, en me disant : « Croyez-vous qu'il soit possible de donner un sujet plus absurde ? » Je ne me démontai pas et je me gardai bien de le contredire. Et ce qu'il y a de plus comique, c'est qu'un collègue, mieux au courant, m'étant venu féliciter, Magnabal demeura tout penaud. Il ne cessa depuis de me témoigner une profonde considération.

L'examen oral — que ce soit au brevet élémentaire ou au brevet supérieur — demande des qualités particulières. On peut être très bon correcteur et interrogateur médiocre. Au brevet supérieur, en littérature ou en histoire, le danger est de trop s'écouter, de faire le beau parleur pour la galerie. Il y a des examinateurs pour lesquels l'interrogation n'est qu'un prétexte à monologue. Le vieux M. Vendryès ne laissait pas les aspirantes ouvrir la bouche, et au bout de dix minutes il leur disait : « Mademoiselle, vous avez parfaitement répondu. » Une autre variété, c'est celle de l'examinateur, terrible au tableau et plein de mansuétude en donnant la note. Tel était l'excellent M. Diguet. Quand on l'entendait interroger, on craignait fort pour l'élève, auquel on était ensuite tout étonné de voir accorder un 15 ou un 16. Du reste, je n'ai jamais rencontré le type classique de l'examinateur féroce. J'ai siégé à côté de M. Combettes, et sa réputation de sévérité légendaire me paraît devoir être singulièrement atténuée.

Volontiers je parlerais des dames inspectrices qui nous assistent à l'examen oral; mais comme une disposition singulière leur interdit de prendre la parole, nous ne saurions les juger en tant qu'« interrogatrices ». Il est vrai qu'à la délibération elles se rattrapent et donnent de très judicieux avis.

On sait que pour commencer un examen d'une manière valable il faut que trois examinateurs soient présents au bureau. Eh bien, s'il y a deux examinateurs avec l'inspectrice, l'interrogatoire ne peut pas commencer. Deux et une ne font pas trois. Cette chinoiserie a le tort de mettre à l'écart des personnes de mérite telles que Mmes Berecka, Fleury, Mlles de la Forge, Georgin, Diguet, et une chevalière de la Légion d'honneur, Mlle Malmanche, une des lumières et l'une des célébrités de notre enseignement primaire. Je ne dois pas oublier non plus notre médecin (puisqu'on ne peut pas dire médecine), la doctoresse Mlle Benoît. Elle a remplacé, non sans succès, l'un de mes vieux camarades de collège, l'aimable docteur Lemire. Mlle Benoît est précieuse pour tempérer les attaques de nerfs, larmoiements, évanouissements, qui se produisent de temps à autre. Heureusement les garçons ne s'évanouissent point, car qui les soignerait?

* * *

Le deuxième bureau, j'en suis persuadé, ne manque pas de travail pendant toute l'année; mais du milieu de mai à la fin de juillet et du commencement d'octobre au milieu de novembre, il s'y produit un redoublement. En voyant défiler devant eux ces commissions si correctement formées, si artistement renouvelées, les profanes ne se rendent pas compte de tout le soin qu'il a fallu prendre pour aboutir à ce résultat. Je ne voudrais point, d'une manière irrévérencieuse, comparer les examens à un théâtre, et pourtant là, comme au théâtre, il y a des coulisses, des préparations, je dirais presque des répétitions. Si l'on met en regard les corrections de « l'écrit » avec les interrogations de « l'oral », le roulement à établir, le service à faciliter, les amours-propres à ménager, les situations acquises à respecter, les nouveaux venus à caser, tout cela constitue un enchevêtrement devant lequel je reste toujours ébahi. Cette organisation fait penser à l'ancien jeu de patience ou au casse-tête chinois. Le mérite en revient à l'administration; mais ce terme-là est bien vague, et nous autres, gens du bâtiment, nous le traduisons par un nom propre et nous l'appelons Wolff.

Il doit être là de toute éternité. Je l'y ai toujours vu. Les anciens m'ont dit qu'à l'origine on le nommait « le petit Wolff », puis le « jeune Wolff », puis l'« impeccable Wolff » : il n'est plus petit; il est moins jeune; il est toujours impeccable. Je me suis quelquefois demandé ce que nous deviendrions si ce parfait régulateur venait à nous manquer? nous serions comme une horloge qui a perdu son balancier.

Ainsi que le fameux solitaire de la légende, il sait tout, voit tout, prévoit tout et même arrange tout, car les examinateurs ne sont pas infaillibles et il peut leur arriver de commettre quelque impair. La question du brevet supérieur exige, chaque année, de sa part beaucoup de souplesse. Tout le monde voudrait en faire partie; mais il y a des convenances à observer, des personnalités distinguées et recommandables dont on doit tenir compte. Notre administrateur se tire d'embarras avec prestesse, grâce à une formule magique qu'il n'a peut-être pas inventée, mais dont l'emploi est souverain : « la nécessité du roulement ». Devant ce mot, tout le monde s'incline. Chaque éliminé dit du brevet supérieur ce que Job disait de son bien : « Le roulement me l'a donné; le roulement me l'a ôté; que le roulement soit béni. »

En dépit d'une certaine *imperatoria brevitas* acquise au cours de ses fonctions, et qui demeure dans la juste mesure, Wolff, comme vous le voyez, est un fin diplomate. Il a l'art de consoler jusqu'aux parents affligés, et, quoique son nom signifie loup en allemand, les dames qui s'y connaissent déclarent qu'il n'a rien de ce carnassier mal famé.

* * *

Les examinés se divisent en garçons et en filles; ces dernières beaucoup plus nombreuses. Je ne sais pas si au fond elles sont plus fortes que les garçons. Elles ont autrement d'aplomb et, comme on dit, de platine. Un garçon qui ne sait rien se tait, mais une fillette parle toujours. La timidité, qu'on invoque souvent en leur faveur, ne les rend pas muettes. Quand le résultat de l'examen ne leur a pas été favorable, elles ne se tiennent point pour battues. J'en ai vu qui demandaient à recommencer l'examen séance tenante. D'autres poussent la sensibilité jusqu'à jeter des cris de paon parce qu'une de leurs camarades a été refusée. Il se trouve des mamans qui accusent les examinateurs d'ignorance et de partialité.

Un jour que nous avions été plus sévères que d'habitude je passais sur le pont d'Arcole, au sortir de l'annexe Lobau; je vis notre président M. Bouchot, le traducteur d'Hérodote et de Polybe, en conversation très suivie avec deux ou trois dames qui formaient comme un cercle autour de lui. En rentrant pour la séance du soir, nous lui fîmes en riant compliment de ses bonnes fortunes : — « Drôles de bonnes fortunes, me dit il, ces trois dames étaient simplement des mères de famille furieuses de voir leurs filles ajournées et qui m'auraient jeté dans la Seine si elles en avaient eu la force. »

Ce qui manque généralement aux aspirants des deux sexes, c'est une préparation suffisante. L'histoire est une des facultés qui laissent le plus à désirer. Cela tient à ce que dans les institutions on s'arrête trop longtemps sur les premiers siècles; ensuite on expédie le reste à la diable. De là une ignorance profonde des temps modernes. Passé Louis-Philippe, ne demandez plus rien. J'ai trouvé, une seule fois, il est vrai, un élève des Frères lequel n'avait jamais entendu prononcer le nom de Napoléon. C'est plus fort que la jeune fille qui, interrogée sur la mort de Henri IV, m'a répondu qu'il avait été assassiné d'un coup de revolver. Ces bévues-là sont assez rares, comme aussi les grosses fautes d'orthographe. Ce que j'ai vu de mieux en ce genre, c'est dans une dictée où il était question de la pointe du Sérail, un séminariste écrivant couramment *c'est rail*. On ne lui avait jamais parlé de ce lieu profane.

* * *

J'ai dit qu'au Palais-Chocolat nous avions l'avantage de ne pas nous sentir en contact trop immédiat avec le public. Celui-ci n'est rien moins que courtois, et son équité est fort douteuse. Au fond «le parent» trouve qu'il y a une vraie impertinence à soumettre son rejeton à un examen quelconque, comme si ce dernier n'avait pas la science infuse! C'est toujours l'adorable fable de La Fontaine, *l'Aigle et le Hibou*. A la question que lui pose l'aigle, assez bonhomme en cette occurrence,

> Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
> Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.
> Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque. »

Or, comme on sait, l'aigle ne les reconnaît pas du tout à ce signalement et les croque sans pitié. Il nous passe sous les yeux beaucoup de jeunes hibous, et si, comme l'aigle, nous ne poussons pas la férocité jusqu'à les dévorer (ce qui serait une nourriture indigeste), nous ne pouvons pas acquiescer à la description enthousiaste des parents. De là quelques ajournements dix fois mérités qui amènent des grincements de dents et des cris de douleur si absurdes qu'ils demeurent invariablement sans écho. A « l'écrit » où les noms sont cachetés; à « l'oral » où tout se passe en pleine lumière, les injustices sont parfaitement impossibles.

Ne parlons pas des recommandations. Elles n'ont aucune influence. Je crois même qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles. Ne parlons pas non plus des préférences ou des préventions laïques. Lorsque je suis entré aux baraquements du Carrousel, il n'y avait déjà plus d'ecclésiastiques dans les commissions. Je n'ai jamais remarqué que cela eût la moindre influence sur la direction ou sur les résultats des examens. Au brevet supérieur, où la morale est en jeu, on admet sans la moindre difficulté la preuve classique par la sanction divine. Aux deux brevets, les religieuses, qui s'y présentent assez souvent, sont traitées avec une extrême impartialité, laquelle tournerait plutôt à l'indulgence excessive. En quatorze ans je n'ai rencontré qu'un seul examinateur légèrement anti-clérical (il est mort) qui voulait à toute force me faire dire « madame » au lieu de « ma sœur », en interrogeant les religieuses. Même tolérance à l'égard des garçons qui nous viennent des Écoles chrétiennes, quoique le plus souvent ils soient terriblement faibles. Quelquefois des personnes d'un certain âge — trente ans, quarante ans — ont absolument besoin du brevet pour obtenir une méchante petite place, un indispensable gagne-pain; elles se présentent avec la presque certitude d'être reçues. Ici c'est la compassion qui commande et dans laquelle il est permis de reconnaître une forme délicate de la justice sociale.

* * *

Sauf ces respectables et en quelque sorte légitimes exceptions je pencherais plutôt, je l'avoue, du côté de la sévérité. Personne n'ignore que Cadet Roussel était très bon enfant. Les examinateurs ne sont pas obligés, comme on le leur conseille parfois, de marcher sur ses traces. On parle fréquemment de relever le niveau des examens, ce qui est une bêtise et une injustice, attendu que le niveau a plutôt monté que baissé. Il s'agit seulement de le maintenir, sans aucun fléchissement, au point où il est arrivé. Certainement il est dangereux d'accorder trop aisément le droit d'enseigner à des aspirantes dont la faiblesse est parfois inquiétante; mais il n'y a pas, surtout parmi les candidates, que de futures maîtresses d'école. Filles de très hauts fonctionnaires, de sénateurs, de députés, de millionnaires, toutes veulent courir la chance de l'examen; toutes veulent en emporter l'honneur, et c'est là une tendance qu'il serait mauvais de décourager.

Je sais bien que l'on cite par-ci par-là quelques cas assez tristes. Telle qui a brillé aux examens est aujourd'hui femme de chambre; telle autre, chez un grand éditeur de ma connaissance, ficelle des paquets et prépare des colis postaux. Le théâtre s'est emparé de ces anomalies et, malgré sa puissance, il n'a point arrêté le flot montant.

Lorsque mon bon de Caussade me fit enrôler parmi les examinateurs, tout le monde me disait : « N'allez donc pas dans cette galère, c'est une institution condamnée. Il n'y a plus personne et, comme dit la locution vulgaire, le combat va finir, faute de combattants », sot propos dont je ne me suis guère ému, et j'ai eu raison. Tous les ans le flot s'accroît;

il monte, il nous déborde; on est obligé de créer des commissions supplémentaires. En dépit des accès de mauvaise humeur et des pronostics pessimistes, le public se fait de plus en plus confiant, et notre personnel justifie cette confiance. On raconte l'histoire, devenue légendaire, d'un monsieur que, par distraction sans doute, l'autorité avait nommé examinateur. On lui demanda, comme c'est l'habitude, dans quelle faculté il désirait interroger. L'histoire ne lui souriait pas; l'arithmétique non plus; il ne fallait pas lui parler de la grammaire ou de la physique, et même pour le solfège il manquait de voix. « — Mais enfin, lui dit-on, que comptez-vous faire? — Oh! dit-il, ce n'est pas embarrassant, je me promènerai le long des tables et je surveillerai les aspirants. » — Il fut, comme bien l'on pense, promptement remercié.

Vers 1888, il subsistait encore quelques-uns de ces échantillons primitifs. On les a peu à peu fait disparaître. « Nous sommes révocables *ad nutum,* » me disait l'un d'eux mélancoliquement. Il n'y a pas même besoin de révocation. Si deux ou trois sessions se passent sans que vous soyez appelé, c'est que vous ne faites plus partie de la maison. Notre personnel n'a guère connu de ces défaillances. Que de noms je pourrais citer parmi nos présidents, qui ont établi et maintiennent la plus honorable des traditions! Les Bouchot, les Brocchi, les Seguin, les Chotard, les Manœuvrier, les Bleunard, les Fierville, les Poyard, les Daix! Le dénombrement pourrait devenir homérique. Je crois en avoir dit assez pour montrer que notre solide phalange est en plein progrès. Signe particulier: l'examinateur n'a jamais erré sur les bords du Pactole et il n'a rien de commun avec les milliardaires. C'est le contraire d'un arriviste.

JULES LEVALLOIS.



LE COURONNEMENT D'ÉDOUARD VII

Impressions d'un étudiant français.)

Lorsque l'on se trouve à Londres le 9 août 1902, on se reconnait un devoir:

Contempler du plus près possible le cortège qui, durant le jour, va dérouler ses somptuosités de Buckingham palace à Weisminster abbey.

J'entends accomplir mon devoir en dépit du risque des pieds écrasés, des coups de poing, des bousculades. J'ai souvent vu des chevaux se couronner; mais voir couronner un roi, la chose m'intrigue. Je dirai même qu'ici elle m'intéresse.

Édouard VII d'Angleterre ne nous est pas indifférent, à nous autres Français. Il est proche parent d'un prince de Galles dont nous apprécions précisément ce qu'en lui fit crier au scandale la pruderie britannique. Ce prince de Galles fut généreux, bruyant; il aima à rire et jeta beaucoup de pièces d'or par toutes les fenêtres de la prodigalité. Ces pièces d'or tombèrent souvent à Paris. Il y passa, au reste, les meilleures de ses années de jeunesse et ne gêna point la diplomatie des ministres de sa mère par son ambition personnelle. Aux coulisses de la politique, il en préféra d'autres où bien vite il sut conquérir une place marquante. Le prince aime les Français, se plaît-on à dire. Il aima surtout les Françaises: la raison d'État tint une place secondaire dans ce goût incontesté.

Le monarque obèse, un aïeul aujourd'hui, qui a reçu l'onction sainte des mains de l'archevêque de Canterbury, a gardé bien peu de ressemblance physique avec l'héritier d'antan de la reine Victoria.

J'ai sous les yeux plusieurs photographies du prince de Galles à différentes époques de sa vie.

De vingt-cinq à quarante ans, la plus belle période de l'homme, on retrouve le prince Albert, l'époux-consort dans son fils. Ici, les traits ont moins de noblesse, mais la physionomie offre plus de séduction. Albert Édouard est beau et il sème sa joie de vivre sur les grands chemins de la galanterie dorée. Il vit trop à Paris pour ne pas se trouver imprégné de l'esprit des boulevards. Il aime la musique d'Offenbach les restaurants où l'on ne s'ennuie pas: rarement les grands crus de France connurent dévot aussi fervent. On le rencontre dans la haute société parisienne, ce qui ne l'empêche point de fréquenter assidûment ailleurs. Après la commande d'un maillot pour Mlle Z..., il guide la princesse de S... dans le choix d'une toilette. De visage, c'est un Allemand de la bonne marque Cobourg-Gotha; c'est un Parisien de goût; en fait, ce n'est rien moins qu'un Anglo-Saxon.

Compagnon aimable et beau joueur, le prince sait arrêter son affabilité à la juste limite où la familiarité commencerait. En somme, un très grand seigneur, friand d'humour en anglais, mais n'ignorant pas que pour avoir de l'esprit il faut parler français.

Un soir, à la fin d'un souper, le prince sablait le champagne en face du marquis de X... C'était l'heure où les familiers du régent mettaient sur la table leurs talons rouges.

L'Altesse de fort belle humeur s'écria soudain:

— Jamais mieux que ce soir je ne me suis senti Parisien. Votre air ambiant me transperce. Tenez, marquis, je ne manque pas d'un seul de vos vices français!

Le partenaire du prince ne reculait devant aucun sport.

— Monseigneur, vous nous comblez!... Mais que fait Votre Altesse des vices anglo-saxons.

L'Altesse partit d'un bel éclat de rire.

— Tête gasconne, rentrez donc votre rapière ! Ne voyez-vous pas qu'ici j'emprunte sans vous rendre... Vos vices, marquis, sont beaucoup plus distingués que les nôtres !

***

Dès la veille du sacre, voir la physionomie de Londres s'imposait. Hier, en traversant Trafalgar Square, j'ai trouvé à Nelson, malgré la pluie qui aurait pu l'assombrir, un air plus loyal qu'à l'ordinaire. Poursuivant mes investigations, au British Museum, les fresques du Parthénon me semblèrent grandies. Par contre, Ramsès du haut de son buste géant affectait un sourire embarrassé. Peut-être il songeait aux splendeurs de Thèbes la Grande bien près d'être dépassées, Ramsès, pourtant, a eu tout le loisir de s'apercevoir qu'à travers les âges, le pivot de l'art se déplaçait autant que l'axe de la politique elle-même.

Dans les rues, les citoyens de Londres et les bourgeois venus des comtés trouvent pâture à leurs besoins intellectuels en écoutant des conférences en plein vent. Les orateurs abordent des sujets variés. A défaut d'éloquence, ils montrent de la prolixité : une prolixité onctueuse et somnifère. Ils parlent les yeux clos, la bouche large ouverte, de l'air de quelqu'un dont le palais savourerait avec solennité une friandise appétissante. J'entends un conférencier célébrer les mérites d'un régime pacifique en Afrique australe, puis terminer en préconisant l'usage du cacao Tibble.

Près de Hyde Park, une pluie de petits feuillets s'ajoutant à la pluie du ciel s'abat du haut d'un tréteau sur les promeneurs. Une disciple de la maréchale Booth manifeste ainsi sa présence. Sur la vaste casserole de paille gros bleu renversée en guise de chapeau sur la tête de la propagandiste, il faut une certaine bonne volonté pour reconnaître une femme. D'ailleurs l'Armée du Salut, pas plus que le cacao Tibble, ne subjugue les auditeurs suffisamment pour les empêcher de s'engouffrer dans les bars.

***

N'est-ce point d'Artagnan qui affirme que, en Angleterre, le soleil ressemble à la lune et la lune à un fromage. Le mousquetaire eût été bien incapable de découvrir autre chose qu'un pâle ciel gris attristant Londres le 9 août.

En revanche, les panaches de fumée s'échappant des cheminées ont une allure glorieuse dans leur façon de se dresser en colonne pour aller rejoindre les nuages. Londres manifeste de bas en haut.

La cristallisation qu'a subie l'enthousiasme britannique après la chaude alerte qui a faillit priver le Royaume-Uni de son souverain, fait plus exubérante l'explosion du loyalisme.

La ville bourdonne. Il est dix heures.

A l'entrée de Whitehall, j'ai pu à prix d'or me hisser sur une estrade déjà encombrée, dont la solidité m'inspire des réflexions pessimistes.

Dans les rues adjacentes, la foule s'écrase contre les barrières.

La plupart des assistants se sont prudemment munis de provisions. La rue mange du jambon fumé ; la tribune, des sandwichs. Hiérarchie partout. Pour tromper les longueurs de l'attente, on cause. La santé du roi alimente la conversation : la confiance est générale.

De mon perchoir, le regard se noie dans une mer humaine. Un peuple énorme s'entasse de chaque côté de la large voie, des forces de police, énormes aussi, maintiennent libre l'espace où le cortège va passer.

La maigreur des tentures et des oriflammes qui pendent aux murs des ministères est déplorable.

A Londres, vous pouvez être étonné, rarement quelque chose vous séduira. Ainsi, là, au centre de Whitehall, une construction bizarre, emmitouflée de draperies, étale une orgie de couleurs. Des violets aveuglants s'efforcent d'éteindre la fureur des rouges exaspérés, ceux-ci, de la hardiesse des jaunes. Des gerbes de blé, d'orge ou d'avoine agrémentent le tout. Est-ce, comme motif de décoration, un temple à Cérès? Point du tout. C'est simplement l'arc de triomphe canadien qui, depuis le mois de juin, attend l'heure du succès. Évidemment, j'ai tort ; mais je suis épouvanté.

Il manque aux ornementations londoniennes la toute petite fleur que l'Anglais n'a jamais su cultiver dans son jardin : le goût.

Sur presque tous les édifices, hier soir, on pouvait lire en lettres lumineuses : *E. R. Edouardus Rex*, ou *E. R. T. Edouardus Rex Imperator*. Au fronton de l'ambassade de France, on lisait : *E. A. Edouardus Alexandra*. Hommage à la femme. C'était bien français.

Un murmure court : « Chamb'lain, Chamb'lain ! »

Deux landaus de gala traversent au trot la voie. Précédant le cortège, ils gagnent Westminster.

Devant le masque glabre qu'on aperçoit à l'une des portières, je pense à certaine conférence faite un soir à Birmingham, voilà tantôt trois ans. Alors que le conférencier, le poing tendu, l'orchidée agressive, exaltait la politique impérialiste, un des assistants, électrisé par l'avenir de félicités qu'on lui permettait s'écria :

— En vérité, Foë est ce soir dans une forme splendide !

Je suis forcé de constater que le ministre des colonies aurait aujourd'hui mauvaise grâce à revendiquer la moindre splendeur.

Le bourdonnement grossit. La tête du cortège débouche à l'entrée de Whitehall.

L'escorte du prince de Galles fait admirer la richesse de costume des cavaliers et la beauté des chevaux. Des gardes du corps, dans leur uniforme sanglant, ont le vague aspect d'une légion de Méphistophélès équestres.

A dire vrai, l'œil se perd à tout ce chatoiement. «Trop de fleurs», soupirait Calchas. Sans la moindre arrière-pensée, j'ai envie de m'écrier : trop d'or!

Au fil du cortège, quand paraît une figure connue, les acclamations grandissent. On applaudit trois hommes de guerre : Kitchener, le général Gazlee, l'amiral Seymour.

Bientôt les hurrahs redoublent : « Bob, Little Bob! » crie le peuple à son favori.

Le généralissime britannique passe tout droit dans sa tunique chamarrée. Lord Roberts ne marchande pas les sourires à droite et à gauche. L'encens de la popularité vous chatouille toujours agréablement les narines.

Là, une poussée formidable au delà des barrières, puis une immense clameur.

Le carrosse de Leurs Majestés paraît, encadré d'une double haie de cavaliers rutilants.

Les huit chevaux caparaçonnés sont superbes; non moins superbes les valets écarlates qui les tiennent en main. Au milieu de tous ces ors, on aperçoit enfin, un peu pâle, — émotion ou convalescence — le héros du jour. Les têtes se découvrent, les mouchoirs s'agitent. Je salue un monarque visiblement fatigué et une souveraine qui me paraît fort belle sous ses vêtements écrasants.

Le *Pallium* du roi à Westminster mérite une mention spéciale. Les trois derniers souverains, Georges IV, Guillaume IV et Victoria, avaient, lors de leur couronnement, un pallium dont les emblèmes étaient : la rose, le trèfle, le chardon. La rose date de longtemps... Le chardon fut adopté en 1715 par Georges Ier en l'honneur de l'union écossaise. Le trèfle dût prendre place sur le manteau royal vers 1820. En plus de ces trois emblèmes, il y avait la « fleur de lys » représentant les droits des rois d'Angleterre à la couronne de France ! Pour la première fois, la fleur de lys a disparu. Elle était remplacée par la fleur de lotus indiquant sur la toge impériale la domination toute puissante d'Édouard sur l'Inde.

Derrière Edouard VII et la reine Alexandra, le torrent du cortège s'écoule vers Westminster. La capitale s'émerveille de la dorure des armes, des hommes.

Ce qu'on voit est suranné, point banal. On sent que cette figuration fut celle d'une pièce de théâtre très ancienne. On l'exhuma, pour une représentation extraordinaire, des magasins des accessoires où elle dormait.

Le spectacle ne consiste pas seulement dans le cortège. La foule crie, gesticule, se démène afin de voir mieux. Beaucoup de femmes sont plus rouges que les hommes ; peut-être parce qu'elles crient plus fort ayant bu davantage. Plus l'heure s'avance, et plus l'effervescence grandit. De-ci, de-là, un policeman intervient.

Quand je parviens à me dégager de la foule, il me reste sur la tête une sorte de galette aplatie, transformation de mon canotier mis en contact direct avec une canne débordante de loyalisme. La poche de mon gilet est veuve de son foulard... A quoi donc m'ont servi les pancartes affichées :

« Prenez garde aux pick-pockets ! »

Ma déconvenue trouve une compensation.

Pour avoir perdu un mouchoir et un chapeau, je n'en ai pas moins participé, dans une légère proportion, il est vrai, au couronnement d'un souverain sympathique à plus d'un titre.

Un article ultra-royaliste, fort bien écrit d'ailleurs, fait d'Édouard le père de l'Angleterre et, de cette dernière, la mère des nations... naturellement.

Voilà donc ce roi très parisien, pour ne pas dire trop parisien, grand-père du monde.

Et le joli mot de l'ex-prince de Galles me revient :

« Marquis,... vos vices sont beaucoup plus distingués que les nôtres. »

Il paraît, nous dit un autre journal anglais, que le souverain a manqué au décorum protocolaire en se montrant, à l'abbaye, trop tendre père.

Alors que le prince de Galles s'agenouillait et prêtait serment de fidélité, Messieurs les Anglais ont trouvé qu'Édouard VII embrassait son fils avec une effusion beaucoup trop française.

Les Anglais ont couronné, le 9 août 1902, le moins Anglais des Anglais.

Honni soit qui mal y pense.

J. Baissac.



UN ROMANCIER POLONAIS

Boleslas Prus.

La littérature polonaise n'est guère connue, en France, que d'après l'œuvre de l'abondant, facile et amusant Sienkiewicz. Mais, à côté de lui, d'autres écrivains mériteraient d'être étudiés. Il y a là-bas des réalistes convaincus, des mystiques épris de rêve et des décadents, tout comme ailleurs, dont l'effort est intéressant, parfois même insigne.

Entre les écrivains polonais, Boleslas Prus se distingue par son individualité curieuse et fortement marquée. Autodidacte original et rude, outrancier et capable d'attendrissement, subversif et modéré, capricieux, fantasque, il étonne par les contrastes de son humeur. L'unité de sa pensée, on ne peut la trouver ailleurs que dans cette inaptitude essentielle à coordonner ses aspirations. Personne n'est plus triste et plus dénué de consolantes chimères ; personne n'est plus joyeux à l'occasion, au hasard plutôt du moment. Et personne, enfin, n'a révélé plus de réel bon sens dans le tracas d'une vie toute déséquilibrée.

Boleslas Prus, de son vrai nom Glovatzki, est un sensitif qui raisonne, un rageur plein de bonté. Sa carrière fut longtemps hésitante et difficile. Les obstacles qu'il rencontrait étaient aggravés, souvent suscités, par les singularités de son caractère, prompt au découragement, impatient de discipline et incapable de méthode.

Sa vocation d'homme de lettres se fit sentir de bonne heure, mais d'une manière non exclusive. Au collège, il rêve déjà de littérature. Son penchant pour les sciences exactes le détourne de l'imagination. Un instant, il se croit appelé à devenir un mathématicien. Il s'y efforce deux ans, studieux, avec une ardeur intermittente, aux cours de l'Université.

Mais alors, une lassitude le prend de ces poursuites abstraites. Il lui faut aussi gagner sa vie. Il se fait aide d'un photographe, puis donne des leçons au cachet... L'existence lui est dure et il est dépourvu de ce bel entrain qui écarte les difficultés ou s'en moque. Vite, il se croit vaincu et tombe dans l'apathie ; sa volonté, toujours chancelante, défaille ; il est incapable d'effort ou de persévérance.

Il se croit vidé, fini avant d'avoir tenté aucune épreuve décisive. Des amis, par un bon hasard, avaient discerné en lui des dons exceptionnels d'observation, un style imagé et alerte. Ils le poussent à écrire. Prus ne consent que d'assez mauvaise grâce. Il essaie du journalisme, mais en tâtonnant ; il ne se livre pas tout entier dès ses premiers articles. Sa personnalité littéraire est lente à se manifester. Il commence par une série d'études socialo-pédagogiques, qui révèlent tout au plus beaucoup de bon sens. Cependant, il acquiert peu à peu une chaleur plus communicative. L'agitation généreuse qui, aux environs de 1870, secoue la Pologne, secoue aussi la quasi-torpeur de Prus. Il est pris dans le courant des idées nouvelles. Un seul journal osait proclamer des opinions radicales, le *Przeglad Tygodniowy*, autour duquel se rallia toute la jeunesse fougueuse. Prus collabore à cette feuille, mais garde une certaine réserve. Il ne croit pas à la profondeur des convictions trop ardentes et batailleuses, — il observe plutôt qu'il ne se dépense. Quand, après la première ferveur, les nuances de tempérament apparurent dans ce groupe politique et le divisèrent, Prus fut parmi les modérés. Mais le journalisme, qui n'avait pas réussi à l'empoigner, l'écœure maintenant. Il le quitte pour se faire simple manœuvre dans une forge. Il peine plusieurs mois ; puis, ému d'une soudaine résolution, retourne à la littérature.

La satire le tente. C'est comme satiriste qu'il prit ce pseudonyme de Prus, dont l'éclat fut considérable. Vibrant encore de ses récentes expériences, il trace une forte caricature des « rouges » qu'il avait eu l'occasion d'étudier sur le vif. D'autres petites nouvelles humoristiques suivent bientôt ce premier essai. Ce sont, entre autres, les *Contes pour les grands enfants*. Malgré un progrès réel dans la façon d'écrire, on peut noter dans cette prose bien des imperfections. Prus manque par trop de culture systématique, et cette lacune apparaît avec d'autant plus d'évidence qu'il est malhabile encore dans le choix de ses sujets. Son humour est dépourvu d'ampleur et de philosophie ; il est chicanier et railleur plutôt que vraiment gai. Ses personnages n'ont aucune vie personnelle : ils sont représentatifs d'une qualité ou d'un ridicule, ils n'existent pas par eux-mêmes. La charge excessive fausse la véracité des portraits.

Le Château et la Ruine, publié en 1875, est la première œuvre importante de Prus. Elle est attachante, révélatrice d'une belle âme : elle est surtout typique : les défauts et les qualités de l'écrivain s'y révèlent franchement. C'est, au milieu de circonstances improbables, un groupement de gens grotesques, mis en relief par le contraste de quelques êtres d'élite.

Voici cette tragique et fantasque histoire. Un gros bonhomme, réjoui et jovial, possesseur d'une assez belle fortune, coule des jours heureux dans son château. Piolounovitch est vieux déjà, mais son âme est demeurée sereine et son caractère enjoué. Il a auprès de lui sa petite-fille Wanda, âgée de quinze ans ; il a aussi une série de pipes qui fait son bonheur. Le besoin d'activité qu'il peut encore éprouver est aisément satisfait par des jeux puérils avec Wanda, des douches quotidiennes, des exercices de gymnastique. Il a beaucoup de manies, qui

toutes sont innocentes ; c'est un mortel parfaitement heureux.

En outre, Piolounovitch est bon. Il fonde une société de bienfaisance à laquelle il convie ses amis nombreux, idéologues vagues. L'intention réelle de cette société disparaît sous le souci de la bonne chère et le déluge des vains discours. Les amis de Piolounovitch sont des types falots ou repoussants : l'un exagère la prudence et n'ouvre la bouche que pour prononcer des maximes très sages et élémentaires, l'autre est l'avare par excellence, le troisième un bavard qui n'en finit pas de pérorer. Celui-ci fait à ses co-sociétaires la lecture d'un interminable mémoire sur le paupérisme. L'assistance polémise contre lui, ou s'exalte pour ses idées. Ce mot de « paupérisme », qui revient à chaque instant comme un refrain, donne à cette institution généreuse l'illusion qu'elle s'occupe des pauvres.

Or, le hasard met Piolounovitch, et par suite ses amis, en contact avec une véritable détresse. Son voisin, Hof, habitant lamentable d'une masure en ruine, ramasse un jour la pipe que Piolounovitch avait laissé tomber de la fenêtre et s'attire la reconnaissance démonstrative du riche vieillard. Hof, lui aussi, est un maniaque, mais non pas inoffensif. Il se croit l'inventeur prédestiné d'une merveilleuse machine, qui doit servir au bonheur de l'humanité. Il sacrifie à cette chimère vingt années de son existence et refuse d'admettre que sa tentative soit irréalisable. Tout son argent y a passé ; sa fille Kostounia et sa petite-fille Guélounia, sont réduites par sa faute à la plus atroce misère. Piolounovitch, accompagné d'un de ses adeptes, rend visite à ces malheureux ; mais, au lieu de leur porter un secours immédiat, comme son cœur le lui dicterait, il laisse faire par son ami un rapport sur la situation. Pendant que durent ces formalités, les pauvres habitants de la ruine trouvent un apaisement suprême. Kostounia et Guélounia meurent de faim, et Hof devenu fou est dès lors indifférent à l'horreur de ce qui l'entoure…

Prus avait évidemment l'intention de stigmatiser la lenteur bureaucratique de toute œuvre de bienfaisance, la paralysante circonspection qui entrave tout élan spontané et logique. Il y a réussi, d'une manière âpre, parfois amusante, mais sans finesse. Son livre est fatigant, par l'abus des démonstrations. Prus semble vouloir que les vérités utiles crèvent les yeux !

Tout ce récit dénote le goût de l'excessif. L'aventure de Piolounovitch et de Hof est embroussaillée de toutes sortes d'événements inutiles ou invraisemblables. Ainsi, Hof, outre sa manie d'inventeur, a encore contre lui la sourde haine d'un usurier, qu'il avait offensé jadis sans le connaître. Kostounia a pour mari un brigand théâtral qui se sauve de prison et lui arrache son dernier argent. Wanda, la petite-fille de Piolounovitch, s'éprend de Goutia, fils du démoniaque usurier. C'était pour Goutia qu'il avait lentement combiné la ruine de Hof et c'est Goutia qu'il tue, par malechance, au moment de triompher.

Il y a, dans cette œuvre, beaucoup d'imagination et, à la fois, de l'amertume et de la bonté véritables. Certes, elle n'est pas médiocre, mais inartistique et discordante.

Les idées fermentent en Prus. Désabusé des cénacles dont il aperçoit trop les ridicules, il se retranche en lui-même ; il pense seul, comme il le veut, avec sincérité, mais sans doctrine précise.

Vers 1880, il se remet au journalisme ; il fait de la chronique dans le *Courrier de Varsovie* et attaque la jeune presse dont l'effervescence lui paraît superficielle. On le classe parmi les réactionnaires. Il n'est pas dupe des mots. Dans l'ahurissement que lui cause la vie, il nie la possibilité des convictions stables, il les croit un préjugé et affecte d'en rire. Dans un de ses feuilletons, il se range à l'impossible parti des « progressistes-cléricaux-libéraux-aristocrates et démocrates. » Lui, le sensitif et l'ému, assume un genre boulevardier et gouailleur. Ses chroniques eurent de la vogue ; elles répandirent son nom, mais ne firent rien pour le réel développement de son talent : peut-être même le retardèrent-elles. Prus, journaliste à la mode, recherche les effets faciles, pousse parfois la satire jusqu'au cynisme, abuse de l'antithèse. Il abomine la société soi-disant policée et en démontre les contradictions : les savants sont souvent des sots, les gens qu'on respecte des égoïstes, tandis que des êtres simples et sans culture possèdent de rares qualités de caractère et de sentiment.

Même dans ses chroniques volontairement rosses, apparaît la bonhomie. Quand Prus parle du peuple, il se laisse aller à un attendrissement vrai et généreux. Et c'est du peuple, de sa patiente misère observée avec sympathie, que Prus devait tirer sa plus puissante inspiration.

L'œuvre la plus remarquable de Prus est *Plakowka*, tableau délicat et vivant de l'existence paysanne en Pologne.

Slimak, le héros de ce roman, est un être borné, inculte et fruste. Il n'a qu'une force, mais

elle est indomptable : c'est son amour pour le sol natal, pour le lopin de terre où il est né, où il peine. Et ce lopin de terre, il le défendra avec une âpre énergie. Des colons allemands, rusés, riches, veulent circonvenir Slimak pour qu'il leur vende son pauvre domaine, dont il ne devait tirer rien qui vaille. Slimak tient bon : dans cette lutte, il perd sa femme et son fils, mais il garde la terre intacte.

Plakowka a la grandeur des choses vraies... Prus, au temps qu'il était lui-même simple manœuvre, a vu les paysans dans leur tracas journalier ; il a compris leur âme obscure, il a été au fond de leur souffrance.

La situation du paysan est semblable à celle d'un grand enfant égaré parmi des obstacles insurmontables. Il se trouve menacé par des ennemis divers. D'un côté les étrangers, les Allemands surtout, munis d'argent, habiles à faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut donner, forts d'une organisation savante, fertiles en inventions pratiques ; de l'autre côté, le Juif cabaretier et usurier, cauteleux, devenu indispensable et d'autant plus nuisible. Pour lutter, le paysan n'a que sa ténacité aveugle et instinctive, son endurance poignante.

Dans *Plakowka*, dans *Anielka* aussi, et dans plusieurs autres de ses œuvres, Prus révèle l'exploitation du paysan par le juif. Elle est terrible, parce que le juif ne néglige aucune occasion, pas même la plus minime, de soutirer un profit ; elle est invincible parce qu'elle est sans pitié.

Voici une petite scène prise dans *Plakowka*.

Un pauvre ouvrier, à moitié infirme, entre au cabaret, un jour que, par extraordinaire, il a reçu sa paye. Le cabaretier juif lui adresse la parole derrière le comptoir :

— Eh ! Matztek, quand me rendrez-vous mon argent ?

— Quel argent ? demande Matztek étonné.

— Vous n'avez guère de mémoire. Depuis Noël, vous me devez sept pièces.

— Vous entendez tous ? s'écrie Matztek. Chacun sait que jamais vous ne m'avez fait crédit ; vous exigez toujours que je paye comptant.

— Je l'admets, répond le cabaretier, — mais à Noël, tu étais ivre, Matztek, tu m'as tant embrassé, tant conjuré, que je me laissai ébranler... Je te fis crédit d'eau-de-vie, de bière, de rhum et encore de craquelins...

— As-tu des témoins qui puissent certifier cela ?

— De témoin, dit le cabaretier songeur. Non, je n'ai pas de témoins. C'est pourquoi j'ai tardé à te réclamer l'argent. Voici ce que je vais te dire : si tu peux me jurer devant tout le monde que tu ne m'as pas embrassé et que tu ne m'as pas demandé crédit, — que mon argent soit perdu ! Mais c'est pourtant une honte qu'un ouvrier de bonne maison trompe un pauvre juif. Je vous fais grâce de votre dette, Matztek, à condition que vous ne remettrez plus les pieds dans mon auberge... Je rougis pour vous.

— Peut-être, en effet, suis-je son débiteur ?... pense Matztek.

Il paie, s'enivre encore et s'en va sans le sou.

C'est que le cabaretier est l'homme dont le paysan ne peut se passer. Non seulement il distribue l'oubli avec la boisson ; il est le conseiller, le mage, le devin. C'est à lui qu'on s'adresse quand on veut un renseignement.

— Est-ce vrai, — lui demande un de ces pauvres êtres qui ne connaissent rien de la vie que le hameau, l'église, et, pour l'avoir entrevue, la demeure du riche, — est-ce vrai qu'il existe quelque part un chemin de fer ? Pour une chose semblable, la ferraille de toutes les boutiques ne suffirait pas. Même si les seigneurs fournissaient de leur fer, il n'y en aurait jamais assez ?

— Assieds-toi, répond le cabaretier, je t'expliquerai cela, mais tu vas d'abord me régaler d'eau-de-vie.

Et le paysan, trop heureux de voir sa curiosité satisfaite, donne son argent ou engage ses habits...

Ces petites scènes, nombreuses dans tous les écrits de Prus, sont vivantes et croquées sur la réalité. Elles donnent un grand intérêt de documentation exacte ; elles instruisent et elles émeuvent.

L'observation puissante et rude de Prus s'adoucit et s'imprègne de pitié tendre quand il parle des enfants, ces autres opprimés. Opprimés de la vie, des circonstances, de la brutalité ou de l'incompréhension de ceux qui les entourent, les enfants souffrent avec une résignation triste... Prus a représenté aussi leurs joies naïves, leurs ébats, leur rire, les gestes gauches de leurs petits membres, comme dans cette délicieuse nouvelle : *L'Aventure de Stas*.

Mais l'occasion est plus fréquente pour lui de compatir. L'histoire du pauvre Jas est douloureuse. Sa mère, qui est morte de faim, ne put, en l'abandonnant, le confier qu'à la miséricorde divine.

Prus nous montre son petit héros parmi des bienfaiteurs riches et rien n'est plus navrant que la charité toute d'apparat qu'ils étalent. La

scène de l'adoption de Jas est emphatique et amèrement grotesque.

— Jas ! dit M. Schilinsky, tu seras mon fils !

— Jas, disent les fils de M. Schilinsky, tu seras notre frère !

Mme Schilinsky approuve et admire.

Mais bientôt, dans cette digne famille de bienfaiteurs, le souci des conséquences succède à la joie de l'attendrissement. Jas va coûter très cher... De plus, Schilinsky, le bienfaiteur par excellence, trouve de nouvelles préoccupations plus absorbantes. Il s'emballe pour le féminisme, qui devient à la mode. Il écrit des lettres avec acharnement, il élabore des *Statuts pour la femme*, il fait de nombreuses conférences... Pris par cette question abstraite, et dont la solution ne peut être que lointaine, il oublie le petit être vivant dont il s'est volontairement chargé. Désormais, il lui trouve, à tort, mille défauts, et il décide de se débarrasser de cet intrus. Et, là encore, sa famille le seconde. Jas, passif et doux, mais non pas indifférent, est en butte, après les cajoleries excessives, après les louanges théâtrales, à l'opprobre et aux plus mauvais traitements. Schilinsky le méprise, les petits Schilinsky le bousculent, Mme Schilinsky n'a pour lui que du dégoût. Une scène d'expulsion fait pendant à la scène d'adoption. Jas est mis en apprentissage chez un cordonnier ivrogne et fainéant qui le bat...

Prus ne voit pas la vie en rose. En la montrant si généralement triste pour les enfants, il semble vouloir pousser le pessimisme jusqu'à ses limites extrêmes, tant le malheur des petits lui semble paradoxal et injuste. Dans *Anielka*, sombre et doux roman d'une petite fille, la note dominante de Prus, son leimotif, qui est la pitié, résonne singulièrement intense.

Anielka a été élevée dans le luxe. Son père est un viveur doué de charme et de facile émotion, d'un intarissable entrain. Il n'est pas méchant, mais il est pire. L'égoïsme le plus profond lui ôte l'intelligence de la douleur des autres. Il attire sur sa famille la ruine la plus complète, la misère sans issue, et se dérobe au spectacle du malheur qu'il a lui-même amené. La mère d'Anielka comme, du reste, toutes les femmes du monde dans les œuvres de Prus, n'entend rien à ce qui se passe autour d'elle, et lit des romans français au lieu de s'occuper de ses enfants.

Anielka a treize ans. Elle est sensitive à l'excès ; elle ouvre sur la vie de grands yeux innocents et tristes, et comme elle est sans force et que le malheur est excessif, elle s'étiole sans murmurer. Elle est, ne le sachant peut-être pas, intimement touchée par ce que l'existence contient de cruel. Les malheurs matériels ne l'ébranlent pas. Au contraire, dans la détresse, elle lutte avec vaillance ; ce qui la tue, c'est que les hommes sont mauvais, c'est que son père peut vivre heureux à côté de la souffrance, c'est que le mensonge s'infiltre dans tous les rapports des êtres entre eux. Anielka meurt des révélations de la vie. Puisqu'elle ne peut se résigner au mal, elle se referme sur elle-même comme une fleur qui se fane doucement, sans résistance et sans espoir.

Pour peindre le caractère d'Anielka, Prus est tout de délicatesse, de nuances. Mais il a entouré ce fin pastel d'accessoires un peu frustes, et qui tirent l'œil. Les personnages secondaires sont poussés à la caricature. Ainsi, l'institutrice d'Anielka est la typique vieille fille, pudibonde et amoureuse, sentimentale et sèche, les domestiques sont des valets de comédie, les médecins sont pris chez Molière.

Malgré les défauts d'exécution de cette œuvre, l'inspiration en est belle.

Prus ne peut être considéré comme un des maîtres de la littérature contemporaine. Le métier lui manque. Mais son œuvre imparfaite a une réelle valeur et une grande puissance d'émotion, tant elle est révélatrice d'une personnalité singulière, nerveuse, exaspérée et charitable, délicatement inquiète et brusque cependant. En dépit de toutes ses gaucheries, elle a l'autorité que donne une inspiration sincère et intransigeante.

Cet ennemi de l'ordre établi n'a pas à sa disposition une doctrine sociale, ni même une utopie vague. Aussi souffre-t-il davantage de la vision lucide qu'il a de l'injustice ; et, quand il ne s'indigne pas, il révèle de la tendresse. Il ressemble, sous bien des rapports, à ces enfants douloureux sur lesquels il s'apitoye, il ne sait cacher aucun mouvement de son âme. Il jette son âme tout entière dans ses livres ; il y vit et donc il y souffre. Il a été harcelé par l'existence et il s'est préoccupé de soulager la misère d'autrui ou d'y compatir. C'est pourquoi, malgré ses défauts, il est attaché et plus grand peut-être que d'autres plus habiles.

IVAN STRANNIK.



NOTRE PRESTIGE AU SIAM

Depuis quelques années déjà, le Siam est le théâtre de fâcheux événements dont on essaie de nous dissimuler la gravité. Cependant, en dépit des précautions, la vérité commence à se faire jour. Certains journaux, mieux informés que les autres, ont récemment publié sur notre situation dans ce pays des articles dont se sont émus à juste titre tous ceux qui s'intéressent à notre politique étrangère. Mais ce qu'ils ignorent encore, ce sont les violations répétées des traités dont se rendent coupables les ministres de Sa Majesté Chula-long Korn; les humiliations journalières, les vexations de toute sorte dont sont abreuvés à Bangkok notre représentant, nos nationaux et nos protégés.

Les lecteurs de cette Revue n'ont certainement pas perdu le souvenir des difficultés qui contraignirent la France, en 1893, à déclarer la guerre au Siam. Depuis 1888, nous faisions toutes les concessions possibles pour éviter une rupture; nous supportions avec une patience angélique de continuelles incursions sur notre territoire. Il fallut le meurtre d'un de nos nationaux pour nous décider à prendre les armes.

Quelques bâtiments de l'escadre d'Extrême-Orient franchirent la barre du Ménam sous le feu des forts siamois, remontèrent le fleuve jusqu'à Bangkok et s'embossèrent devant le palais du roi pour le bombarder après avoir pris à bord notre distingué ministre plénipotentiaire, M. Auguste Pavie, et le personnel de la légation de France.

Sa Majesté Chula-long Korn, qui voyait sa capitale entre nos mains, s'apprêtait à fuir dans le nord avec sa cour, lorsque M. Pavie reçut de Paris l'ordre de suspendre les hostilités.

L'Angleterre était intervenue et son ambassadeur à Paris avait déclaré à notre gouvernement « que si nous nous emparions du Siam, c'était la guerre » (1).

Cette fois encore, nos hommes d'État eurent peur de cette vaine menace dont la Grande-Bretagne s'est montrée si prodigue à notre égard et qu'elle n'a cependant jamais mise à exécution lorsque nous l'avons dédaignée. Témoin ce qui s'est passé lors de la conquête de l'Algérie et dans plusieurs autres circonstances.

M. Auguste Pavie eut la douleur de voir nous échapper cette riche contrée au moment où elle paraissait réunie pour toujours à nos possessions d'Indo-Chine. La déception fut cruelle pour ce grand patriote qui avait sacrifié toute sa jeunesse à la gloire de la France et qui voyait brutalement anéantir, au moment même où il le croyait devenu une réalité, le rêve qu'il avait caressé pendant trente années d'exploration à travers le Siam, le Cambodge et le Laos.

Il savait mieux que personne que l'Indo-Chine ne sera jamais en sécurité du côté de l'ouest tant que le Siam échappera à notre domination. L'agitation que l'Angleterre entretient contre nous dans cette région a une dangereuse répercussion parmi les populations soumises à notre autorité.

Comme il l'avait prévu, les Anglais ont fait peu à peu la conquête du Siam sous la protection du traité que nous avons conclu avec ce pays en 1893 et de la convention qui a été signée avec la Grande-Bretagne en 1896. Notre influence, déjà bien faible auparavant, est devenue à peu près nulle, grâce à la mauvaise foi de l'Angleterre qui exige de notre part une rigoureuse exécution des différentes clauses alors qu'elle les viole constamment en ce qui la concerne.

Et, cependant, le traité de 1893 et la convention de 1896 n'accordaient à la France que le minimum de satisfactions et de garanties qu'elle pouvait exiger.

Voici d'ailleurs leur substance :

La France et l'Angleterre s'engagent conjointement à respecter et à faire respecter par les tiers l'intégrité du bassin du Ménam dont la surface est d'environ 350 000 kilomètres carrés. Ces puissances ne doivent dans aucun cas et sous aucun prétexte faire pénétrer leurs forces armées dans ce territoire sans le consentement l'une de l'autre.

Elles s'engagent, en outre, à ne se faire attribuer dans cette région aucun privilège ou avantage particulier qui ne soit commun à l'une et à l'autre et à leurs nationaux.

Les provinces situées à l'ouest et au sud-ouest du royaume de Siam, ainsi défini, rentrent dans la sphère d'influence anglaise; les provinces situés à l'est, dans la sphère d'influence française. Les arrangements à intervenir au sujet de ces territoires doivent être réglés entre l'Angleterre et le Siam seuls, pour ce qui concerne l'ouest et sud-ouest; entre la France et le Siam seuls, pour ce qui concerne l'est.

Enfin, il est établi sur la rive droite du Mékong une zone neutralisée large de 25 kilomètres où le gouvernement siamois ne peut construire aucun poste fortifié ni entretenir aucune force armée régulière ou irrégulière.

La France a scrupuleusement respecté tous les articles de ces traités. Jamais elle n'a cherché à acquérir dans le royaume de Siam proprement dit des avantages commerciaux ou autres au détriment de la Grande-Bretagne. Jamais elle n'est intervenue

(1) Ce fait m'a été affirmé par un ancien président du conseil qui faisait partie, en 1893, du Ministère auquel M. Berthelot appartenait comme ministre des Affaires étrangères.

dans le règlement des questions qui concernent la zone d'influence anglaise. Et, cependant, ses intérêts ont été plusieurs fois en jeu, notamment lorsqu'un accord entre la Grande-Bretagne et le Siam a fait abandonner le projet de percement de l'isthme de Krah dont l'exécution aurait considérablement accru la prospérité commerciale de notre empire indo-chinois.

Nous allons voir maintenant quelle a été l'attitude de l'Angleterre en face de notre réserve.

Les diverses administrations siamoises ont à leur tête des Anglais dont la principale préoccupation est d'accaparer au profit de leurs compatriotes tous les postes vacants. L'armée elle-même compte parmi ses chefs plusieurs officiers anglais. Actuellement, il y a 98 citoyens de la Grande-Bretagne qui remplissent à Bangkok des fonctions élevées, tandis que l'on ne trouve que deux Français dans l'administration siamoise : et encore y occupent-ils des situations subalternes. Ces chiffres sont suffisamment éloquents pour me dispenser de tout commentaire.

Des industriels et des ingénieurs français ont vainement tenté d'obtenir la permission d'exploiter les richesses naturelles du pays, d'installer des usines et des maisons de commerce. Leur qualité de Français a suffi pour leur faire refuser cette autorisation qui a été accordée sans difficulté à des Anglais.

Pourtant, d'après les traités de 1893 et 1896, aucun privilège ou avantage particulier ne peut être accordé à l'une des deux puissances européennes cosignataires sans que l'autre reçoive immédiatement une compensation de même valeur.

Mais l'Angleterre a commis une violation autrement grave des traités lorsqu'elle a introduit au Siam un corps de 1 500 soldats hindous. C'était, disait-elle hypocritement, de simples forces de police qu'elle mettait sur sa demande à la disposition de Sa Majesté Chula-long Korn.

Certes, l'idée d'introduire des troupes anglaises à Bangkok n'est pas venue spontanément à l'esprit du roi de Siam. Elle n'a pu que lui être suggérée par ses conseillers européens, anglais ou à la solde de l'Angleterre comme le commodore de Richelieu. Jamais la France n'aurait dû admettre la présence à Bangkok de soldats hindous commandés par des officiers anglais. Ces troupes marcheront demain sans hésitation contre nos possessions d'Indo-Chine et contre le roi de Siam lui-même si leurs chefs leur en donnent l'ordre. En cas de conflit, elles peuvent très rapidement franchir avec une armée siamoise la frontière du Cambodge et ravager cette contrée avant l'arrivée de nos soldats stationnés à Saïgon. Grâce à leur instruction militaire européenne, elles opposeraient également une très sérieuse résistance si elles étaient chargées de défendre Bangkok contre les troupes de débarquement que pourrait amener notre escadre d'Extrême-Orient.

Lorsque notre représentant au Siam a avisé le ministère des affaires étrangères de la formation de ces corps de soldats hindous, le devoir de la France était de rappeler la Grande-Bretagne au respect de la convention de 1896 et d'exiger que ces forces de police, si elles étaient réellement indispensables, fussent composées pour moitié de soldats annamites. Il eût été difficile à l'Angleterre de nous refuser cette légitime satisfaction.

Quant au Siam, depuis neuf ans qu'il a signé le traité si anodin dont nous avons énuméré plus haut les conditions principales, il ne s'est pas passé un seul jour où il n'en ait violé quelque article.

Ainsi il était dit que la gouvernement siamois devait remettre à la disposition du ministre de France à Bangkok ou aux autorités françaises de la frontière tous les sujets français, annamites et laotiens de la rive gauche et les Cambodgiens détenus à un titre quelconque ; qu'il ne mettrait pas obstacle au retour sur la rive gauche des anciens habitants de la région.

Dès 1894, les autorités siamoises faisaient tous leurs efforts pour empêcher nos sujets annamites, cambodgiens et laotiens de regagner leur pays. Elles prétendaient même les juger sans permettre à la légation de France d'intervenir. De nombreuses protestations de notre représentant restèrent sans effet. Il lui fallut un jour se rendre en personne au tribunal siamois pour réclamer la mise en liberté d'un chef laotien, protégé de la France, qui avait été amené à Bangkok au mépris de tous droits.

Les juges indigènes n'osèrent pas retenir ce prisonnier bien qu'un avocat anglais leur affirmât qu'ils en avaient le droit et leur promît l'appui du consul général de la Grande-Bretagne.

Notre influence, qui aurait dû devenir considérable dans les provinces de la zone française, a plutôt diminué. Pendant que l'Angleterre envahissait les territoires siamois du sud-ouest laissés à son influence, nous retirions même nos agents de Korat, d'Oubone et de Battanbang. Les anciennes provinces cambodgiennes d'Angkor et de Battanbang étaient abandonnées aux Siamois qui y établissaient des camps retranchés, y envoyaient des fonctionnaires de Bangkok, si bien que le traité a eu pour effet de mettre plus étroitement cette contrée sous la domination du Siam. Cependant il eût été de notre devoir de rendre au roi du Cambodge ces provinces sur lesquelles il a des droits indiscutables puisqu'elles ont été livrées au Siam par un frère révolté de Norodom et que ce monarque n'a jamais cessé de les réclamer.

Nous sommes si loin de songer à lui donner satis-

faction que l'administration supérieure de l'Indo-Chine n'ose même pas accorder aux officiers français l'autorisation de visiter les fameuses ruines des villes Khmères d'Angkor-Thom et d'Angkor-Wat qui se trouvent dans cette région. Il y a cinq ans, je ne pus m'y rendre avec quelques officiers de marine qu'après avoir pris l'engagement de ne pas revêtir l'uniforme français pendant cette excursion. Et, pendant les huit jours que nous passâmes au milieu des ruines ou sur les bords du lac Tonlé-Sap, nous eûmes le plaisir de rencontrer des officiers anglais et siamois en uniforme. Nous les vîmes même si fréquemment que nous eûmes bientôt la conviction d'être espionnés par eux.

Rien, cependant, ne pouvait nous empêcher d'établir dès 1896 un protectorat plus ou moins large sur la zone abandonnée à notre influence. Des chefs indigènes l'auraient administrée sous la surveillance de quelques résidents installés dans les centres les plus importants, et un corps de milice composé d'anciens tirailleurs annamites aurait suffi pour maintenir l'ordre et faire respecter le drapeau français.

Au lieu de cela nous avons laissé la cour de Bangkok concentrer de nombreuses troupes à Oubone et à quelques kilomètres de Paklay, tout près de la zone neutralisée. Si un conflit se produisait, ces troupes franchiraient le Mékong en quarante heures, ravageraient le Laos et s'empareraient de nos postes dont aucun ne possède un effectif suffisant pour résister à des ennemis aussi nombreux, commandés par des officiers siamois, qui ont reçu en Angleterre une instruction militaire très complète.

La zone de 25 kilomètres elle-même n'est plus neutralisée que de nom. Les habitants dévoués à la France sont continuellement molestés et se voient même enlever leurs récoltes. Le ministre des affaires étrangères du Siam, le prince De Va Vongsé, frère du roi, a obtenu il y a deux ans, du quai d'Orsay, que certains de nos agents, coupables d'avoir voulu défendre nos protégés, fussent officiellement réprimandés. Des chefs indigènes qui refusaient de reconnaître l'autorité de Sa Majesté Chula-long Korn ont été exilés dans de lointaines provinces ou internés à Bangkok. Les représentations de la légation de France sont restées sans effet.

Aujourd'hui, les indigènes qui veulent nous rester fidèles se trouvent dans l'obligation d'abandonner leurs paillottes, leurs rizières, leurs familles et d'aller s'établir sur la rive gauche du Mékong. Et encore doivent-ils bien se garder de laisser soupçonner leurs projets de départ parce que les autorités siamoises les feraient enlever et transporter dans une autre région où la fuite leur serait impossible.

De hauts fonctionnaires envoyés de Bangkok parcourent quotidiennement la zone neutralisée avec une nombreuse escorte pour bien prouver aux populations que la France n'est rien et que le Siam est tout dans cette région. Ils font percevoir l'impôt par leur suite et ne daignent même pas informer de leur passage les autorités.

Bien mieux, certains de ces mandarins siamois défendent aux indigènes, sous les peines les plus sévères, de fournir des vivres aux Français installés dans le pays, qui éprouvent alors les plus grandes difficultés pour se ravitailler. On ne saurait trop en vouloir aux populations de la région que nos agents sont impuissants à protéger contre les exactions et les brutalités siamoises. Elles sont d'ailleurs forcément impressionnées par le brillant apparat et la puissante escorte dont s'entourent les mandarins de Bangkok et devant lesquels font piètre figure les cinq ou six miliciens, à peine armés, de l'agent français. A Xieng-sen, des Siamois sont venus piller les pagodes et enlever des objets précieux ainsi que de magnifiques bouddas, après avoir brisé ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Aujourd'hui la cour de Bangkok a repris complètement possession des postes qu'elle avait dû abandonner dans la zone neutralisée à la suite de la campagne de 1893. Il y a partout des chefs siamois sur la rive droite du Mékong, en face des commissaires français de la rive gauche. Il y en a à Bassac, à Pak-moun, à Kemmarat, à Banh-mouk-dahan, à Lakhone, à Outhène, à Nong-khay, etc.

Seul notre vieil allié, le roi de Luang-Prabang, interdit aux Siamois de pénétrer dans son royaume qui s'étend sur les deux rives du fleuve. Chose triste à dire, c'est un roi laotien qui fait seul respecter notre drapeau dans le Haut-Mékong. Certes, nos agents auraient l'énergie nécessaire pour résister aux empiétements continuels de leurs adversaires s'ils se sentaient soutenus et s'ils avaient des forces suffisantes. Mais la France les laisse sans appui, exposés aux insolences et aux menaces des mandarins de Bangkok, si bien que leur vie même se trouve fréquemment en danger.

D'ailleurs, des centres importants comme Xieng-mai, Oubone, sont privés de représentants de la France. D'autres, comme Muong-nan, Xieng-sen, etc., ne possèdent d'agents consulaires qu'à de rares intervalles. Nos diplomates dédaignent ces postes où il n'y a ni avancement ni honneurs à espérer. On les confie d'ordinaire à des fonctionnaires coloniaux, à des agents des postes, à des médecins ou des pharmaciens de la marine « qui par l'équité de leur caractère, par l'aménité de leurs façons, par l'exemple de leurs hautes vertus morales, doivent attirer à eux la masse des indigènes, amener les habitants à les choisir comme arbitres dans toutes leurs discussions

et ainsi faire apprécier les bienfaits de cette haute civilisation à la tête de laquelle marche la France et qu'ils doivent représenter ».

Les prêtres du séminaire des Missions étrangères ne reçoivent pas de plus nobles instructions lorsqu'on les envoie convertir les pays lointains à la foi catholique. Mais nos agents consulaires estiment, tout en les admirant comme elles le méritent, que ces instructions jouiraient d'une efficacité beaucoup plus sérieuse s'ils disposaient des forces suffisantes pour leur donner l'autorité nécessaire. Les peuples d'Extrême-Orient n'admirent guère la vertu lorsqu'elle est désarmée. Nos missionnaires en savent quelque chose. La douceur, la bienveillance, la loyauté peuvent avoir quelque influence sur ces populations, mais à la condition de s'appuyer au besoin sur des moyens de persuasion beaucoup plus énergiques.

Pour être respecté en Extrême-Orient il faut être fort.

Quelle opinion peuvent avoir de nous Laotiens et Cambodgiens, lorsqu'ils voient le Siam nous traiter avec une telle désinvolture, violer impunément toutes les clauses des traités et envoyer, il y a quelques mois à peine, une armée siamoise sur les bords du Mékong ?

A la suite d'un mouvement insurrectionnel qui avait éclaté dans la province d'Oubone, c'est-à-dire dans notre zone d'influence, S. M. Chula-long Korn avait envoyé des troupes qui eurent facilement raison des rebelles. C'était son droit.

Mais, au lieu de réprimer complètement l'insurrection sur place, les chefs siamois estimèrent plus commode de refouler les rebelles sur notre territoire. Ils les chassèrent dans la direction du Mékong, pénétrèrent sans autorisation dans la zone neutralisée et contraignirent ceux qu'ils poursuivaient à franchir le fleuve. Ils campèrent ensuite plusieurs jours sur les bords du Mékong pour empêcher les insurgés de revenir dans leur pays, si l'envie les en prenait.

C'était à la fois une violation de territoire et une atteinte au droit des gens.

Pour vivre, ces rebelles se divisèrent en plusieurs bandes qui mirent notre colonie en coupe réglée. Des villages importants comme Saradane, Songkhone, etc., durent traiter avec eux, pour éviter le pillage, et leur fournir des vivres et des piastres.

Sadannakhêt même a été attaqué au mois de mai dernier. Le pays devint si peu sûr que les indigènes n'osèrent plus s'aventurer dans les campagnes. Le ravitaillement même des postes du Haut-Laos par le Mékong dut être suspendu après le pillage de quelques convois. Il fallut prendre la voie de terre par l'Annam, qui est beaucoup plus dispendieuse, en attendant le rétablissement de l'ordre sur les bords du Mékong.

Le gouvernement indo-chinois a envoyé de Saïgon une compagnie d'infanterie coloniale et deux compagnies de tirailleurs annamites qui débarrasseront en quelques semaines le Laos de ces pillards. Mais le mauvais effet qu'a produit cette invasion et qu'escomptaient certainement les chefs siamois, n'en restera pas moins dans l'esprit des populations. Elles conserveront le souvenir que les Siamois, en dépit des traités et de nos promesses, ont reparu sur les deux rives du Mékong, qu'ils ont ravagé leurs rizières et que les Français se sont trouvés pendant plusieurs mois dans l'impossibilité de protéger le pays. Quand on connaît le caractère de ces populations, on se rend compte que de pareils faits portent une grave atteinte à notre influence et à notre prestige.

Il faut vraiment que le Siam soit arrivé à un degré extrême d'audace ou d'inconscience pour se rendre coupable d'une invasion à main armée sur le territoire neutralisé...

L'article IV du traité de 1893 est bien net :

« Dans un rayon de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékong, la police sera exercée selon l'usage, par les autorités locales avec les contingents strictement nécessaires. Il ne sera entretenu aucune force armée régulière ou irrégulière. »

Je crois que si le Siam avait commis une semblable violation de territoire dans les possessions anglaises de l'ouest, il aurait payé cette insolence de la perte d'une province et de l'envoi en Angleterre d'un délégué chargé de présenter les excuses du roi de Siam.

Mais c'est seulement à la France que l'entourage de Sa Majesté Chula-long Korn réserve de telles vexations. Il agit comme s'il voulait nous pousser à bout et nous forcer à recommencer le campagne de 1893. Cependant, on ne voit pas tout d'abord l'intérêt que pourrait avoir le Siam à provoquer une nouvelle guerre. Le résultat n'est pas douteux bien que les forts de Pak-nam aient été fortifiés, que l'artillerie ait été renouvelée et que des officiers européens aient donné une instruction militaire moderne aux troupes siamoises. Fatalement Sa Majesté Chula-long Korn devrait payer les frais de la guerre.

S'il était livré à lui-même, il ne s'exposerait pas à une pareille aventure. Mais son entourage indigène reçoit de l'Angleterre de gros subsides ; il a auprès de lui des conseillers européens anglais ou dévoués à la Grande-Bretagne, qui l'entretiennent dans l'idée que la France n'osera rien faire contre lui tant que l'Angleterre le protègera. Il peut donc impunément nous infliger toutes les humiliations pourvu qu'il conserve les bonnes grâces de la Grande-Bretagne.

On lui dit que, d'après les traités de 1893 et de 1896, la France n'a pas le droit de pénétrer dans le

bassin du Ménam sans l'autorisation de l'Angleterre et que celle-ci s'opposera toujours à une pareille invasion. La France se trouve donc désarmée en face du Siam parce qu'elle est trop faible pour s'exposer à une guerre avec la toute-puissante Angleterre. Elle l'a prouvé suffisamment lorsqu'elle a évacué Bangkok, en 1893, en signant le traité désastreux qui lui a lié les mains pour toujours.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de voir nos doléances rester sans réponse. Notre ministre plénipotentiaire au Siam est tout juste reçu avec politesse par le De Va Vongsé lorsqu'il va lui signaler de nouvelles violations des traités. Le ministre des Affaires étrangères siamois ne se donne même pas la peine de chercher quelque excuse. Il répond invariablement à notre représentant : « Évacuez d'abord Chantaboun, nous verrons ensuite. »

Or Chantaboun doit rester occupé par les troupes françaises jusqu'à complète exécution des traités. Je ne pense pas cependant que le De Va Vongsé pousse l'ironie jusqu'à dire que satisfaction nous a été donnée.

Il est impossible de discuter avec des adversaires dont la mauvaise foi est aussi évidente. Bon gré, mal gré, nous serons forcés de prendre un jour une attitude énergique vis-à-vis du roitelet de Bangkok. Mais, plus nous attendrons, plus notre situation deviendra mauvaise et plus nous rencontrerons de difficultés pour faire triompher nos justes revendications.

La conclusion du traité anglo-japonais est venue, il y a quelques mois porter un dernier coup à notre influence au Siam. La défaite de la Chine par le Japon, le rôle prépondérant joué par cette dernière puissance lors de la prise de Pékin par les armées alliées ont eu un énorme retentissement dans tout l'Extrême-Orient. L'empire du Mikado paraît assez puissant aujourd'hui pour tenir tête aux plus grands États européens. Son alliance avec la Grande-Bretagne qui est considérée en Asie comme la plus forte puissance occidentale devait nécessairement faire croire au Siam que tout lui était désormais permis contre la France. Aussi Sa Majesté Chula-long Korn s'est-elle empressée de faire une démonstration hostile sur les côtes de notre empire indo-chinois. Elle a subitement quitté Bangkok sur son yacht et sans faire connaître à personne le lieu où elle se rendait, elle est venue croiser dans les eaux territoriales du Cambodge et de la Cochinchine. Or, chacun sait que les règles les plus élémentaires de la politesse internationale exigeaient que notre représentant à Bangkok fût avisé de cette croisière royale, afin qu'il pût en informer le gouvernement général de l'Indo-Chine. Mais le roi de Siam avait son plan arrêté d'avance, et c'était de propos délibéré qu'il violait les règles du droit international. A peine arrivé au milieu des îles cambodgiennes du golfe de Siam, il envoie partout des fonctionnaires qui déclarent aux populations qu'elles relèvent maintenant de l'autorité de Sa Majesté Chula-long Korn et qu'elles lui doivent l'impôt.

Ces insulaires, profondément ignorants de tout ce qui touche à la politique, croient facilement ce que leur disent les émissaires du roi de Siam dont ils voient le yacht ancré à quelques kilomètres de là, et ils vont faire acte d'obéissance entre leurs mains lorsqu'une canonnière française arrive fort opportunément sur les lieux.

A son approche, le roi de Siam comprend que le coup est manqué. Il fait rappeler ses mandarins à coups de sifflets et lève précipitamment l'ancre pour rentrer à Bangkok.

Cette dernière bravade succédant à l'envahissement par les troupes régulières siamoises de la zone neutralisée du Mékong dépassait toutes les bornes; et il fallut bien adresser d'énergiques remontrances à la cour de Bangkok.

Elles provoquèrent immédiatement des récriminations menaçantes dans la presse anglaise, d'après laquelle nous préparions de longue main tous ces événements afin d'avoir un prétexte pour attaquer le Siam. Dès le mois de décembre dernier le *Times* et le *Globe* avaient commencé à mettre leurs lecteurs en garde contre nos agissements à Bangkok. Au mois de mai, leurs articles deviennent franchement hostiles. D'autres organes, tels que la *Wiekly Press*, la *Saturday Review*, etc., entreprennent alors une véritable campagne contre nous.

Voici quelques passages d'un article qui a paru le 3 mai dernier dans la *Saturday Review :* « Que se complote-t-il encore entre la France et le Siam ? Ceux qui n'ont pas perdu le souvenir des événements de 1893 doivent considérer avec une légitime défiance les désordres qui viennent de se produire sur le Mékong, les mouvements de troupes et l'arrivée sur le fleuve d'importants détachements envoyés par le gouvernement général de l'Indo-Chine. Il faut suivre attentivement ce qui se passe dans cette région. Des troubles locaux, des mesures prises, soi-disant dans l'intérêt de l'ordre, des mouvements contraires, faits par un voisin jaloux, sont d'ordinaire le prélude des difficultés en Extrême-Orient.

« Provisoirement, nous nous refusons à croire que le France ou le Siam soient décidés à faire naître une nouvelle crise qui pourrait réveiller les questions endormies depuis que la France et l'Angleterre ont nettement déterminé leurs zones réciproques d'influence en Indo-Chine.

« Si la France avait eu le désir de remettre la question du Siam sur le tapis, elle s'y serait assurément

prise avant que l'Afrique du Sud fût à peu près pacifiée. Toutefois, bien que nous ne croyions pas à la possibilité de complications sérieuses, nous avons le devoir de suivre attentivement les événements dont la vallée du Mékong peut être le théâtre. »

Le caractère anglais apparaît ici dans toute sa beauté. Le Siam, poussé par la Grande-Bretagne, persécute nos nationaux et nos sujets, viole les traités, envahit notre territoire. Nous supportons, sans broncher, provocations, humiliations, insolences ; et, lorsque nos aimables voisins sentent notre patience à bout, ils nous accusent de vouloir rouvrir la question du Siam. C'est qu'il faut convaincre l'Europe que les Français sont toujours les agresseurs. Il y a longtemps cependant que l'Allemagne et surtout l'Angleterre, auraient à notre place, rogné les défenses de l'éléphant siamois. Très habilement, la *Saturday Review* a l'air de croire à une coalition du Siam et de la France dirigée contre les intérêts anglais. Il faut bien fournir à la Grande-Bretagne un prétexte pour intervenir dans le débat puisque cette puissance s'est interdit par la convention de 1896 de se mêler de ce qui se passe dans la zone d'influence française.

La *Saturday Review* nous reproche avec une ironie bien anglaise d'avoir manqué le coche en ne profitant pas de la guerre que la Grande-Bretagne soutenait dans l'Afrique du Sud, pour régler toutes les difficultés pendantes avec la cour de Bangkok. Il est certain que, pendant ces deux dernières années, nous aurions pu obtenir de sérieux avantages au Siam sans avoir à redouter des complications diplomatiques avec l'Angleterre.

Cependant, nos voisins d'outre-Manche, épuisés par leur longue lutte contre les Boers, ne trouvent pas le moment favorable pour intervenir dans le débat franco-siamois ; et le Foreign Office a certainement invité S. M. Chula-long Korn à nous accorder quelques satisfactions apparentes pour faire oublier sa récente équipée. Nous en avons une preuve dans les deux visites officielles que le prince héritier de Siam est venu faire à l'Élysée et dans le départ de Bangkok pour la France d'un prince, parent du roi. Cet envoyé extraordinaire est chargé de venir régler avec notre ministre des Affaires étrangères les questions actuellement en litige et d'expliquer les causes de l'envahissement de la zone neutralisée et de l'incursion de S. M. Chula-long Korn dans les îles cambodgiennes.

Nous connaissons assez la bonne foi siamoise pour savoir le cas qu'il faudra faire des belles paroles du mandarin en question. Nous serons leurrés une fois de plus si nous n'exigeons pas de garanties sérieuses, des gages immédiats ; et l'Angleterre, qui dictera dans la coulisse ses réponses au prince siamois, se moquera de notre naïveté.

Voici le minimum des satisfactions que la France doit exiger :

Renvoi des troupes hindous et des officiers étrangers ; désignation d'un Français comme conseiller du roi ; nomination dans les diverses administrations siamoises d'un nombre de fonctionnaires français égal à celui des fonctionnaires anglais ;

Attribution à nos nationaux d'avantages commerciaux et industriels identiques à ceux que possèdent les Anglais ;

Évacuation complète et définitive par les Siamois de la zone neutralisée du Mékong ;

Administration de la zone d'influence française par des chefs indigènes, originaires de cette région, qui seront nommés par le roi de Siam avec l'assentiment des résidents français installés dans les principaux centres.

Mais, après avoir contraint la cour de Bangkok à nous accorder ces avantages que nous attribuaient d'ailleurs les traités de 1893 et de 1896, il faudra les rendre effectifs.

Depuis le départ de M. Auguste Pavie, en 1895, notre légation de Siam a été dirigée par un nombre invraisemblable de fonctionnaires des Affaires étrangères. Aucun diplomate sérieux ne se souciait d'aller occuper un poste où on était abreuvé d'humiliations et d'insolences. Il fallut pour trouver des titulaires leur prodiguer avancement et décorations et encore, à peine installés, se hâtèrent-ils de s'enfuir sous un prétexte quelconque.

Le quai d'Orsay devrait demander à M. Auguste Pavie de reprendre possession pendant quelques années de ce poste qu'il a occupé si brillamment et qu'il n'a abandonné, je le sais, qu'en voyant les Anglais gagner sans cesse du terrain, accaparer le roi et ruiner notre influence dans ce pays.

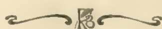
A Bangkok et au Laos on ne parle qu'avec respect de M. Pavie auquel son long séjour dans cette région a donné une véritable autorité auprès de S. M. Chula-long Korn et de son frère, le prince De Va Vongsé. Aussi son départ a-t-il été un véritable soulagement pour les Anglais.

Je suis convaincu que, malgré ses trente années de séjour en Extrême-Orient, il n'hésiterait pas une minute à retourner au Siam si notre gouvernement faisait appel à son patriotisme et lui donnait des pouvoirs suffisants pour empêcher le retour des tristes événements que nous venons de retracer.

Je sais bien que M. Pavie n'est pas de la *carrière* et que certains lui tiennent rigueur de ne devoir qu'à son énergie et à sa haute valeur personnelle la dignité de ministre plénipotentiaire et la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Mais il est familiarisé de longue date avec la duplicité et la fourberie des diplomates d'Extrême-Orient, et il

connaît mieux que n'importe quel diplomate la cour et les hauts mandarins siamois. Seul il peut lutter contre l'influence anglaise et nous rendre le prestige dont nous avons joui dans ce pays pendant plusieurs siècles.

FRANCIS MURY.



LES RÉFORMES DU BARREAU [1]

III

Le barreau se décourage, pense Me Moysen. Pourquoi ? Parce que de nombreuses énergies ne trouvent plus au Palais l'occasion de se produire. Tandis que le chiffre des avocats augmente à Paris dans des proportions effrayantes, les affaires (les bonnes affaires naturellement) sont accaparées par quelques pontifes.

En 1870, il y avait 723 avocats inscrits au tableau. Voyez maintenant la statistique.

En 1880 . . .	713
En 1893	998

Et pour ces dernières années :

	Inscrits au tableau	Inscrits au stage	Totaux.
1894 . . .	1023	958	1987
1895	1027	952	1979
1896	1027	966	1993
1897 . . .	1056	949	2005
1898	1064	965	2029

Me Moysen demande d'abord que l'admission au stage soit entourée de plus de garanties de capacité. Le diplôme de licencié en droit n'est pas, selon lui, une preuve suffisante de savoir : il faudrait que le futur avocat fît au préalable un stage *obligatoire* et très *sérieux* dans une étude d'avoué. Il pense aussi que l'âge d'admission devrait être reculé jusqu'à la vingt-cinquième année.

Arrivons aux rapports de l'avocat et de son client.

« Le public, dit Me Moysen, s'étonne et se plaint. Il ne s'explique pas, par quel étrange phénomène, il est obligé de recourir à trois intelligences différentes pour la conduite de ses intérêts et d'ouvrir trois fois sa caisse : la première, pour l'homme d'affaires qui servira d'intermédiaire ; la seconde, pour l'avoué qui signifiera la procédure, la troisième ; pour l'avocat qui portera la parole. Que de temps perdu ! Que d'argent versé inutilement ! Combien il serait plus simple de tout centraliser entre les mains du jurisconsulte expérimenté qui dirigerait l'action, l'instruirait, la soumettrait, ensuite, avec une bien plus grande autorité à la décision du magistrat.

« La promptitude nécessaire à l'expédition des affaires de notre temps, de plus en plus nombreuses et compliquées, exige pour tout le moins que l'avocat puisse accepter un mandat ou une procuration.

« La nouvelle loi sur l'instruction criminelle a encore imposé au barreau de nouvelles obligations qui lui rendent sa tâche très malaisée : il est essentiel de chercher les moyens susceptibles de l'alléger.

« La présence de l'avocat dans les cabinets des juges d'instruction est obligatoire. Il faudra donc qu'il assiste le prévenu ou l'accusé, qu'il dirige ses réponses et sa défense orale. Si un incident surgit, il devra être prêt à toutes les résistances, à toutes les recherches ; unique confident des coupables ou des malheureux, il n'aura pas le droit de verser leurs secrets dans des oreilles indifférentes ou intéressées, et si la justification de son client dépend d'une démarche à tenter, d'un voyage à accomplir, d'une somme d'argent à recevoir et à verser, c'est à lui seul et non à un tiers qu'incombera cette partie délicate de sa mission.

« Que deviendront dans ce cas les formules autoritaires de notre code particulier ?

« Faudra-t-il consulter nos anciens, solliciter du bâtonnier des autorisations spéciales et exceptionnelles, ou en serons-nous réduits encore à chercher des remplaçants dans cette partie active de la défense ?

« Et pendant ces tergiversations, ces indécisions, ce temps perdu, que sera devenue la preuve recherchée ? Elle aura disparu peut-être, l'innocence de l'accusé sera à tout jamais compromise ; mais l'intégrité des règles antiques de la corporation aura été sauvegardée.

« Est-ce bien en cela que consiste notre devoir ? Je me permets de le demander à ceux, fussent-ils les membres les plus illustres de notre Ordre, que la moindre réforme effraie.

« Telles sont, selon moi, succinctement et rapidement exposées, les principales causes de notre stagnation actuelle. »

Il est une autre réforme à accomplir, non moins grave et non moins importante, et, ici encore, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette page très éloquente de Me Moysen :

« Ici, j'ouvre l'excellent ouvrage de M. le bâtonnier Cresson, et je vais essayer de déterminer celles de ces règles qui, selon moi, doivent être respectées ; celles, au contraire, appelées à disparaître.

« En tête des premières, il en est dont le maintien sera sollicité par toutes les voix réunies du Barreau français, que je voudrais, pour ma part, encore plus étroites et plus rigoureuses, si cela est possible ; je veux parler des règles de probité, de délicatesse, de dignité, dont le respect est le premier devoir de l'avocat.

1 Voir la *Revue* des 2 et 9 août.

« Ah! celles-là, elles ne doivent pas être atteintes. Elles sont notre patrimoine le plus précieux et notre raison d'être. Si âpres que seront les attaques dirigées contre nous, chacun sait que le cabinet de l'avocat est un asile sûr, inviolable. En y entrant, le plaideur, qu'il soit fortuné ou non, est convaincu d'être accueilli là avec la plus entière sincérité, le dévouement le plus absolu aux causes justes, la franchise complète du conseil, une modération excessive dans la rétribution du travail, et l'assurance du secret gardé jusqu'au delà de la tombe. Voilà nos parchemins et nos titres de noblesse, à nous autres, gens de robe, et cet héritage de bonne foi, de loyauté et de discrétion, à nous légué et transmis par nos anciens, nous ne souffrirons pas qu'il soit amoindri. Au contraire, l'attention de notre Conseil de discipline, modifié et augmenté, ainsi que je le demande plus loin, devra surtout se porter sur ces questions de probité professionnelle. Pour celles-là, il se montrera inflexible et ne transigera jamais avec ses devoirs, quand il s'agira de réprimer une infraction quelconque à des règles qui sont l'honneur de la corporation.

« Cette sévérité sera, d'ailleurs, rendue encore plus nécessaire par l'extension même de notre intervention directe dans les affaires; je vais, en effet, solliciter pour l'avocat la faculté d'accepter des mandats. Dès lors, la conscience de chacun de nous devra se montrer plus scrupuleuse, la surveillance plus active et la répression plus impitoyable. Ce sera là, de notre délivrance professionnelle, une conséquence forcée devant laquelle chacun s'inclinera.

« Il est aussi d'autres principes et d'autres règles qui devront subsister dans toute leur étendue et même dans toute leur sévérité. Nous voulons parler de nos antiques traditions de confraternité. A ce sujet, je ne saurais mieux faire que renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage déjà cité de M. le bâtonnier Cresson. Nos devoirs réciproques y sont tracés en termes excellents, et aucunes modifications ne sauraient être apportées à un état de choses où résident le charme et la sécurité de nos relations journalières.

« Ai-je besoin de rappeler ici ces principes, dont les uns sont inscrits au fond de notre cœur, et les autres forment les premiers articles de foi de notre profession?

« N'est il pas admis, par tous ceux qui ont l'honneur de porter la robe, qu'entre confrères l'urbanité, la politesse, la courtoisie sont des devoirs qui s'imposent et auxquels d'ailleurs chacun s'assujettit sans contrainte?

« Le respect, la déférence envers les anciens ne sont-ils pas constamment pratiqués au Palais, et n'y forment-ils pas comme un reflet de la vie familiale?

« N'avons-nous pas appris, dès le jour où nous nous sommes risqués en tremblant dans notre vaste salle des Pas-Perdus, que les confrères se doivent une mutuelle assistance contre l'ingratitude, hélas! trop fréquente, des clients malhonnêtes ou volages?

« Ne savons-nous pas aussi que la plus entière et la plus parfaite loyauté doit présider à tous les échanges de dossiers, aux communications des pièces ou des notes, aux démarches auprès des magistrats? Rien ne se fait dans l'ombre au Palais. Les coups s'y portent en face, et c'est pour cela que les adversaires peuvent s'estimer après la lutte.

« Enfin, ai-je à signaler les traditions de charité, de dévouement aux intérêts des malheureux, qui sont la gloire et la base fondamentale de notre institution? Quel est donc celui d'entre nous, indigne du titre d'avocat, qui voudrait s'affranchir des charges de la défense gratuite des indigents? »

Excellentes paroles, certes, et qui, bien interprétées, feraient plus pour le maintien du prestige de l'Ordre qu'un vain formalisme et des tracasseries puériles. La défense des indigents est, en effet, un devoir; et c'est l'orgueil du barreau de l'accepter avec tant d'abnégation : cependant, est-il juste d'assimiler tous les assistés à de véritables indigents? Ou, s'il plaît à l'État de faire des largesses, est-il équitable que ce soit au détriment de l'avocat, de qui il exige une lourde patente l'assimilant à un marchand de paroles.

Nous croyons bien qu'il n'est pas un seul avocat qui ne souscrive à ces réflexions de Me Maurice Feron (1), ancien bâtonnier du barreau de Clermont-Ferrand, tirées de sa brochure, *Deux mots sur l'assistance judiciaire* :

« D'après l'article 22 de la loi du 9 avril 1898, l'assistance judiciaire est accordée de plein droit à tous, sur un simple visa du procureur de la République. Saluons au passage la puissance de ce visa qui, au rebours de la baguette magique des fées d'autrefois, a le don de transformer un homme aisé en indigent, un mécanicien aux appointements de 8000 francs en miséreux, et de mobiliser à son profit et au profit de ses semblables le vil troupeau des stagiaires.

« Certes, le Trésor n'a point été épargné par la nouvelle loi; mais c'est son sort, et, outre que le fisc pourra parfois se faire rembourser, comme c'est encore l'avocat qui, doublé d'un contribuable, devra faire les frais de cette nouvelle largesse, cette considération n'est pas pour nous consoler; mais que dire de l'avocat, de l'avocat ès qualité, comme nous disons au palais, de l'avocat de première instance particulièrement, devenu l'humble serviteur

(1) Me Maurice Feron a été un des plus actifs et un des plus éloquents promoteurs de la conférence des bâtonniers dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro.

d'une nouvelle catégorie de citoyens déclarés en bloc insolvables; sans doute quelques-uns d'entre eux, à l'âme plus fière, rougiront de cette charité qu'ils n'avaient point sollicitée, mais ils devront bien se rendre quand on leur dira que la loi et les traditions de notre Ordre réunies nous interdisent de recevoir les honoraires qu'ils seraient tentés de nous offrir!

« En présence de pareils résultats se trouvera-t-il encore un avocat, désireux de vivre de son travail, qui ne soupire pas, si amateur de privilèges qu'on le suppose, après une nouvelle Nuit du 4 Août!

« Pour nous résumer, il me semble que les Barreaux ne peuvent plus rester indifférents devant cette montée formidable de charges nouvelles, dont chacune, si elle est un succès pour le député qui la vote, enlève jusqu'au mérite du désintéressement chez celui qui la subit.

« Plaider pour les malheureux! Certes, nous sommes unanimes pour le vouloir, et pour ceux qui le sont moins, et pour ceux qui le sont par leur faute, et pour tous! Mais, à l'expresse condition que le Barreau, comme sous l'empire des lois de 1851 et de 1901, ait voix au conseil chargé d'examiner si le malheur est réel; sans quoi, du jour où une action si méritoire soit-elle, est commandée, elle change de nom pour s'appeler taille ou corvée, suivant qu'elle s'exerce sous forme d'argent ou de travail.

« Cette étude était nécessaire, ne serait-ce que pour ne point perdre aux yeux de tout le monde qui l'ignore le bénéfice d'une situation absolument unique, faite pour surprendre tous ceux qui la liront.

« Eh quoi! diront-ils, nous connaissions bien des institutions de bienfaisance, caisses d'épargne, hospices, etc. ; mais les administrateurs de ces institutions tirent précisément la considération qui les entoure de ce qu'ils en ont volontairement accepté et le titre et la charge.

« Nous connaissions bien d'autres institutions gratuites : la justice, le culte, l'instruction primaire, l'assistance médicale; mais le juge, le prêtre, le médecin, l'instituteur, par une juste répartition du devoir social, sont payés par l'Etat pour rendre ces services!

« Et quand cette même loi de 1898 prévoit jusqu'au salaire que l'État devra payer à ses officiers ministériels pour le ministère qu'elle leur demande, pouvions-nous nous douter que sur la foi d'un privilège vous ayiez consenti, tout au moins par votre silence, à une si complète abnégation de votre indépendance et de vos intérêts! »

Pour conclure, nous n'avons pas voulu, par cette enquête sommaire, provoquer une Nuit du 4 Août : nous n'attendons pas tant du désintéressement bien connu des maîtres de l'Ordre.

Beaucoup d'avocats nous ont dit : « Nous étouffons dans ces règles surannées, nous rougissons de l'hypocrisie à laquelle elles nous contraignent... et nous n'aurions pas le droit de crier notre protestation! Anathème à qui touche à l'arche sainte où moisissent les vénérables traditions! » Certains ont ajouté : « On ne discute pas un phénomène. Nous ne pouvons point ne pas constater que l'*américanisme* envahit notre vieille civilisation. Nous n'oserions certes pas aller jusqu'à demander à jouir des mêmes avantages que nos confrères des États-Unis. Et pourtant? Vous savez que les *Attorneys and consellor's at law* peuvent se syndiquer, former des « sociétés ». Ils sont 10000 à New-York et tous, dès leurs débuts, gagnent largement leur vie. Il est vrai qu'ils remplissent les fonctions dévolues en France aux notaires et aux avoués. Nous ne sommes pas si exigeants, mais il est évident que certaines réformes s'imposent. Une entre cent : quel inconvénient y aurait-il à nous permettre le pacte de *quota litis?* Un pauvre homme, par exemple, victime d'un accident plaide contre une puissante compagnie. La provision que nous lui demandons est pour lui une lourde charge, et, d'un autre côté, si nous lui faisons obtenir une indemnité raisonnable, cette provision ne représente pas la rémunération de nos efforts. Et ce cas... mais nous en aurions trop à dire!

Un peu moins de rapacité chez les austères défenseurs du principe de désintéressement, un peu plus de facilités à se frayer un chemin épineux pour les débutants : voilà ce que nous souhaitons. Il y a quelques années, M. de Maudat-Grancey écrivait dans le *Correspondant* : « Les temps sont proches où un emballeur ne pourra plus sortir dans la rue sans être poursuivi par une tourbe de licenciés en droit lui demandant l'aumône. »

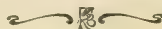
Ces temps sont arrivés.

Or, il ne faut pas que cette tourbe de licenciés, voire de docteurs, deviennent des hommes d'affaires; il ne faut pas que l'Ordre s'avilisse ou disparaisse. On a fait maintes fois le tableau des abus qu'entraînerait sa suppression. Les *Mémoires* de Berryer père nous renseignent suffisamment sur l'anarchie qui régnait au Palais lorsque l'Ordre fut supprimé pendant la tourmente révolutionnaire.

Que des conférences d'avocats, mon Dieu! nous ne reculons pas devant le mot de congrès; que des congrès s'organisent (les bâtonniers ont donné l'exemple), et nous serions bien surpris si de cette audace ne sortaient pas quelques heureux résultats.

Les monuments les plus antiques et les plus vénérables n'ont-ils pas parfois, sous peine d'effondrement, besoin d'étai, de crépi ou de replâtrage?

PAUL GABILLARD.



LA LITTÉRATURE ANGLAISE

et la guerre du Sud-Africain.

L'aphorisme est très vieux, mais non désuet, qui établit et affirme d'étroits rapports entre l'histoire d'un peuple et sa littérature, celle-ci étant surtout le reflet, plus ou moins immédiat, l'expression plus on moins parfaite de celle-là. A ce nationalisme spéculatif, qui se traduit par les opinions et les œuvres tout ensemble, la communauté internationale des Lettres ne peut rester indifférente.

C'est ainsi qu'il n'était peut-être pas sans intérêt de rechercher, par l'enquête et l'analyse, la répercussion et l'influence que la guerre du Sud-Africain avait pu avoir sur le mouvement intellectuel et littéraire en Angleterre.

I

« On a beaucoup lu pendant la guerre, et de tout », nous dit M. John Murray, le grand éditeur londonien. « Au début, la tristesse et les anxiétés, trop justifiées, éloignaient le public des lectures frivoles; le roman eut à souffrir, et ce fut à la haute littérature, histoire, poésie, critique, que l'on s'adressa de préférence.

« Puis, vint l'ère des publications dont la guerre fut le sujet; pour une que j'éditai, je dus refuser quatre ou cinq manuscrits au moins. — Mais tout passe, et tout lasse : le lecteur se fatigue et commence à réclamer une autre pâture. »

MM. Zangwill, Rider Haggard, G.-A. Henty constatent à leur tour que « les publications militaires ont pris la place de la littérature courante ».

M. Anthony Hope Hawkins, dont l'esprit ingénieusement inventif a créé tant de rois, princesses et hommes d'État plus intéressants peut-être qu'ils ne le sont dans la réalité, ne peut nous donner « qu'une impression personnelle » : « En dehors des apports directs à la discussion, je ne crois pas que la guerre ait affecté très profondément notre littérature. En tous les cas, n'y voyez qu'un incident du mouvement intellectuel plus étendu qui, sans aucun doute, a projeté sur les lettres de très vifs reflets; je veux dire ce qu'on a communément appelé le mouvement ou l'esprit impérialiste. Toutefois, une telle direction d'esprit ne peut convenir à toute la littérature ; elle a même peu de portée en tant qu'il s'agisse de littérature pure. Ainsi ses effets sont limités et laissent hors de leurs atteintes de grands champs d'activité. »

M. H.-G. Wells, un des romanciers philosophiques à conceptions puissantes que compte la jeune littérature anglaise, estime « que la guerre a eu pour effet marqué de rendre plus sérieuse la littérature courante; on est moins disposé à goûter les fictions sentimentales et de convention; et la production, plus nombreuse d'œuvres sérieuses touchant aux questions sociales et philosophiques, trouve aussi un plus grand nombre de lecteurs ».

Telle n'est pas l'opinion du grand romancier, si essentiellement anglais, M. Thomas Hardy :

« Je crois, écrit-il, 1° que la guerre a très appréciablement influencé la littérature durant les deux dernières années; 2° que l'effet produit a été la vaste multiplication des livres sur la guerre elle-même, sur les guerres précédentes, d'œuvres d'*action* par opposition aux œuvres de *réflexion*, et d'une grande quantité de poésies guerrières et patriotiques.

« Ces publications rejettent naturellement dans l'ombre celles qui s'inspirent d'un esprit plus calme et plus philosophique. Un trait caractéristique, d'importance secondaire, mais très curieux, parmi une certaine catégorie d'écrivains, est le déguisement, sous une terminologie chrétienne, de principes qui, sans être nécessairement inadmissibles au point de vue de la politique internationale, sont et demeurent anti-chrétiens parce que *inexorables* et *impérieux*. »

Plus affirmatif encore est M. Stead, le directeur de la « Revue des Revues », dont on connaît la fougue, l'impétuosité et la généreuse intransigeance :

« Oui, s'écrie-t-il au cours de l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder, la guerre a été *mauvaise*, *seulement mauvaise*. Elle a produit trois correspondants militaires : MM. Winston Churchill, du *Morning Post;* A.-G. Hales, du *Daily News;* Edgar Wallace, du *Daily Mail;* mais aucun ouvrage de réelle importance. La dégradation dont nous lui sommes redevables peut se mesurer d'après les sonnets *abusifs* de Swinburne et les *affreux* vers de Kipling.

« C'est une guerre sans héroïsme, une vulgaire et *hurlante* boucherie, qui a, du reste, révélé notre incompétence à l'univers. Elle a inspiré notre littérature autant que peut le faire le billot du boucher ou l'abattoir. M. William Watson a écrit quelques beaux sonnets de protestation; il y a eu, en outre, contre la guerre, quelques intrépides manifestations; mais les trois dernières années ont été, en résumé, stériles, vulgaires, *sous la malédiction de Caïn!* »

C'est en un style bien différent que s'exprime M. Joseph Hatton, auteur et journaliste, qui publie dans *The People* d'alertes chroniques sous la rubrique amusante de *Feuilles de cigarette :* « Si la guerre a paralysé la circulation du roman, elle a stimulé le patriotisme et la généreuse abnégation de soi-même », nous écrit-il. Et, à propos de cette enquête, M. Hatton célèbre, dans *The People*, l'inspiration guerrière ; il parle de la « fascination de la musique

martiale,... de l'éclat d'une armée en marche, » etc. Il rappelle, pour en faire le plus brillant éloge, les poésies guerrières de Walter Scott.

— Vous venez trop tôt, nous disent MM. Richard Whiteing, Robert Leighton, W.-L. Courtney, Clément Shorter, etc.

M. Clément Shorter ajoute : « Quant à l'attitude de nos littérateurs, y a-t-il bien quelque intérêt à l'étudier?

« La vie littéraire en Angleterre est peut-être en ce moment à son plus bas degré, notre production principale étant un genre de fictions très peu remarquables!

« Nous n'avons plus de ces grands noms qui ont valu à la Grande-Bretagne une place si large et si belle dans la littérature universelle, à la fin du XVIIIe, et au commencement du XIXe siècle, quand Byron, Wordsworth, Shelley, Burns, Walter Scott et tant d'autres écrivains, d'européenne réputation, parurent sous l'influence d'événements qui agitaient le monde entier. Nous n'avons même pas l'équivalent de cette activité intellectuelle qui marqua la période où, pendant la guerre de Crimée, Anglais et Français combattaient ensemble comme alliés! Nous possédions alors Tennyson, dont certains vers de son poème, *Maud*, sonnèrent avec enthousiasme la défense de la guerre; Browning, Carlyle, Ruskin, et toute cette liste — longue — de poètes et d'historiens de valeur. Il serait difficile d'affirmer que notre nation fût aujourd'hui aussi riche de la même monnaie; il nous reste deux grands vétérans des lettres : MM. Ch. Algernon Swinburne et Georges Meredith — lesquels sont diamétralement opposés sur la question tout entière de la guerre — le premier en étant l'apologiste, le second l'antagoniste.

« Au reste, l'observateur impartial est obligé d'admettre que, quoique la nation soit à peu près unanime en faveur de la guerre, le monde littéraire, lui, est divisé, comme opinions, en deux camps de forces égales. Pour chaque nom produit d'un côté, vous pourriez en opposer un de l'autre.

« Parmi ceux qui estiment que l'honneur de l'Angleterre rendait la guerre inévitable, comptez Kipling, Conan Doyle, Alfred Austin, miss Marie Corelli, etc. De l'autre bord se rangent Thomas Hardy, Anthony Hope Hawkins, William Watson, mistress Craigie, etc. Vous le voyez, les plateaux de la balance sont en équilibre! »

Nous eussions voulu donner à nos lecteurs le nom de l'éminent écrivain qui a bien voulu nous faire les déclarations très nettes qui vont suivre. Mais, devant le désir formel qui nous a été exprimé, force nous a été de nous incliner en respectant l'*incognito!*

« La guerre n'a eu aucune influence sur notre littérature. Elle n'est que l'effet du mouvement impérialiste. Or, l'impérialisme lui-même n'a eu que de très vagues échos littéraires.

« Tout au plus pouvons-nous respirer au passage des *émanations* du conflit sud-africain :

« Les vers de Kipling, dont un poème, *les Insulaires*, que fut vivement discuté parmi nos cercles, va au vif du mal : nous devons nous préparer résolument à la conscription; le poème de Swinburne, excessivement sévère pour les Boers, dont il va jusqu'à traiter les femmes de *dam*, femelles, et les enfants de *whelp*, rejetons de bêtes sauvages;

« L'histoire et le résumé de la guerre de M. Conan Doyle;

« Le roman pour jeunes garçons de G.-A. Henty, l'écrivain toujours parti en guerre pour *King and Country*, le roi et le pays;

« Quelques sonnets injustes pour les Anglais, du *poeta minor* William Watson, un de nos pro-Boers, sonnets qui du reste n'ont eu aucun retentissement.

« Et un point. C'est tout!

« Cette indifférence de la littérature vient de la quasi-unanimité en faveur de la guerre.

« Nous sommes tous, ou à peu près, du même avis.

« Mettez ensemble quelques penseurs, Herbert Spencer, notre grand philosophe; l'école positiviste; son chef, Frédéric Harrison; M. Beesly, quelques autres esprits éminents, somme toute une minorité d'intellectuels, telle que vous l'avez connue chez vous pendant l'affaire Dreyfus, et vous avez une très petite opposition.

« L'avis général, l'avis passionné, est que la guerre est nécessaire. Devant la nécessité, on s'est incliné, laissant la discussion aux milieux politiques et à la presse.

« Or, l'Art est la résultante de la révolte de l'âme...

« D'autre part, il n'y a pas le moindre doute. Notre guerre est une très petite affaire; notre expédition de Madagascar, si vous voulez. Nous n'avons guère eu de grands malheurs. L'idée de la mort n'a rien pour nous inquiéter, au surplus. Ne sommes-nous pas une nation toujours en guerre? Notre temple de Janus ne voit presque jamais fermées ses portes!

« La plupart d'entre nous — pardonnez-moi cette digression — sont persuadés que le fait capital de l'histoire du XXe siècle sera la grande attaque de l'Empire par toutes les nations civilisées. Les Boers le savent bien. Ils y comptaient. (Le télégramme de l'empereur allemand, lors du raid Jameson, n'était-il pas significatif?)

« Mais ils ont commencé trop tôt. Les nations n'étaient pas encore prêtes. Et, pour faire un exemple, nous nous devons de faire une guerre d'extermination.

« Enfin, Monsieur, et pour revenir au sujet, comment la poésie, ou toute autre branche de la littérature,

aurait-elle pu s'inspirer de quoi que ce soit? La poésie, comme la littérature entière, est morte en Angleterre. Dans le drame, le roman, partout, la pensée agonise. *La richesse, le luxe, l'amour des jouissances matérielles ont tué la poésie et la pensée !* »

Encore qu'il y ait là bien d'inexplicables et nombreuses contradictions, voilà des horizons et des échappées de ciel lointain — et triste — qui peuvent tenter toutes les sortes de curiosités spéculatives !

Après ces déclarations, nous ne saurions mieux faire que de donner en son entier la lettre, d'un sentiment si élevé — et dont les conclusions ne sont pas moins douloureuses — de M. Frédéric Harrison, le chef du positivisme en Angleterre, et un de ses philosophes les plus remarquables :

« Monsieur,

« C'est un grand honneur pour moi que d'être invité à prendre part à l'enquête que vous poursuivez pour la *Revue Bleue*, dont la réputation européenne est bien connue de nous.

« Mais un sentiment — avec lequel vous serez, j'en suis certain, le premier à sympathiser — me contraint à demeurer très attentif à ne point critiquer — à l'étranger — mes propres compatriotes.

« J'ai parlé, en Angleterre, en des termes dont je ne suis guère habitué à user, de cette guerre cruelle et de ses conséquences. Mais j'évite scrupuleusement l'apparence même de me servir de langage semblable en dehors de mon pays.

« Je ne crois pas que cette guerre puisse, vraisemblablement, avoir des effets *distincts* sur notre mouvement littéraire et intellectuel. Un étranger, venant chez nous, serait étonné de constater combien peu — combien étrangement peu, — du fait de la guerre, les choses ont changé.

« Mais la guerre n'est pas une cause; c'est un symptôme. *Le vrai mal est dans un esprit de matérialisme, né de la richesse, du succès, de l'accroissement national : nous nous acheminons au Bas-Empire.* »

Ne semble-t-il pas qu'on emporte de cette enquête comme une impression de lourde tristesse, de pénible indécision où flottent, au gré des consciences et des personnalités, des lambeaux vagues d'espoirs timides et d'inquiétudes exacerbées ?

Il reste qu'au cours des trois dernières années, une littérature spéciale et éphémère est née du conflit sud-africain. Ainsi que le disait récemment un article remarquable paru dans la *Quaterly Review* : « Au flot montant des livres qui se rapportent à la guerre on ne voit pas de fin ! » (1)

(1) *Impressions of a Doctor in Khaki*, par Francis Fremantle ; *The great Boer War*, par A. Conan Doyle ; *On the Eve of the War*, par Evelyn Cecil ; *Words by an Eyewitness*, etc., etc.

Dans ce concert, ce chœur où, si les exécutants furent nombreux, rares ont été les virtuoses, n'y aurait-il pas tout au moins quelques noms et titres à retenir et saluer au passage ?

II

De manier l'ironie, la muse de M. Rudyard Kipling n'a que faire, elle. Fougueuse, elle choisit pour amants les dieux robustes et musclés du Fer, de la Force et du Sang. Et quand elle s'avise d'enseigner ou de châtier, c'est avec le chat-à-neuf-queues dans les mains : sport qui en vaut d'autres, ce qui ne saurait signifier beaucoup, au dire même de M. Kipling, qui, après avoir chanté la virilité d'Albion vient d'en dénoncer et flétrir la faiblesse, due, paraît-il, à la passion immodérée des sports, envahis par les « professionnels. »

Sa dernière manifestation poétique (?), *The Islanders* (les Insulaires), paraphrase à rebours le mot célèbre attribué à Wellington : « La bataille de Waterloo a été gagnée sur les champs de cricket et de foot-ball d'Éton. »

C'est à ses compatriotes que le poète adresse directement de brutales réprimandes :

« ... Votre honte a été révélée à l'univers... De vos soldats, vous avez fait des jouets... Afin de les aider à harceler vos ennemis, vous leur avez envoyé des confitures et des images. Et vous avez chanté bien haut votre puissance et vous êtes retournés à vos colifichets. Et vous avez réjoui vos âmes au spectacle des fous habillés de flanelle qui jouent au cricket et des imbéciles éclaboussées de boue qui gardent les buts au foot-ball !... »

Et voilà bien de la brutalité !

Mais, très heureusement, M. Rudyard Kipling ne s'interrompt d'écrire en vers que pour narrer en prose. A ces poèmes bruyants, conservant comme un relent de corps de garde et de maison de correction tout à la fois, nous préférons de beaucoup les nouvelles inspirées par la guerre que M. Kipling a publiées, ces derniers mois, dans des revues américaines et anglaises. Certes la pensée n'en est pas moins violente. Mais, ici, nous retrouvons les dons merveilleux d'évocation, de relief, d'intensité de vie et de concision de traits qui caractérisent l'auteur de *Kim* et des *Livres de la Jungle*. — *Une guerre des Sahibs* n'est pas loin d'approcher du chef-d'œuvre, à la manière de certains contes de Maupassant.

Umr Singh, soldat Sikh du Gurgaon Rissala (régiment de cavalerie), le héros et le narrateur du récit, ne ménage guère les troupes de Sa Majesté britannique, non plus que les soldats du président Kruger :

« Ils (les Anglais) ont pris des hommes à pied pour

combattre des gens à cheval, et ils s'en vont stupidement témoigner de la pitié à ces Boers-de-bois, parce qu'ils les croient des *blancs !*... Ils ont marché aveuglément dans les hautes herbes et se sont laissé pourchasser comme un troupeau de bestiaux par ces Boers-de-bois... Une guerre de fous, du commencement à la fin... Les Boers sont habiles, dites-vous ? Jamais, non jamais ! Ce sont les Sahibs (les soldats anglais) qui sont des imbéciles, et c'est pour sauver leur honneur que les Sahibs se doivent d'affirmer que les Boers-de-bois sont habiles ! »

Dans ces quelques pages, sauvagement conçues, sauvagement écrites, court un inexprimable frisson de haine et de vengeance. Les Boers, traîtres à la parole jurée, ont tué Kurban-Sahib, le maître, l'ami, du vieux Sikh, Umr Singh. Sur le roc qui recouvre sa dépouille, les Sahibs ont gravé une inscription.

— Lisez-là à haute voix, Sahib, dit Umr Singh, et je vous expliquerai les *bons mots*. Il y en a deux très bons. Commencez, Sahib.

A LA MÉMOIRE DE
WALTER DECIES CORBYSA
TRAITREUSEMENT FRAPPÉ PRÈS D'ICI...
CE PETIT OUVRAGE

— Ha, ha ! Voilà le premier *bon mot*. Je voudrais que vous puissiez voir ce *petit ouvrage*, Sahib !

FUT ACCOMPLI EN SOUVENIR
PARTIEL ET INADÉQUAT DE LEUR PERTE
PAR QUELQUES-UNS QUI L'AIMÈRENT.
Si monumentum requiris, circumspice !

— Voilà l'autre *bon mot !* Je sais ce qu'il signifie : que ceux qui désirent voir le monument de Kurban-Sahib regardent la maison à côté. Et la maison, Sahib, la maison n'est plus là. Ni le puits... Ni le grand réservoir avec ces choses qu'ils appellent des écluses... Ni les petits arbres à fruits... Ni le bétail... Il n'y a plus rien, rien, Sahib... rien... excepté deux arbres que le feu a desséchés... Le reste est comme le désert... ici... ou ma main... ou mon cœur... Vide, Sahib, vide... tout à fait vide !... »

... Et ce conte de haine, où les sanglots, les clameurs et les rires farouches du Sikh clament la douleur et la rage de la bête humaine, avec de mystérieux et surnaturels rayons d'*au delà*, a été publié, ô ironie ! dans le numéro de Noël, *Xmas number*, du Windsor Magazine ! Noël, le jour d'amour où sont appelées à se réjouir et se rassembler en paix les âmes de bonne volonté !...

M. Rudyard Kipling était dernièrement dans le Sud-Africain. Comptons un peu qu'il nous apporte de là-bas une œuvre forte et complète dont la valeur littéraire, pour si parfaite qu'elle fût, ne saurait pourtant, hélas ! compenser les pertes de tant de jeunes vies, les amoncellements de cadavres et de ruines dont la guerre, la fièvre, les incendies et les balles ont peuplé le veldt et les hauteurs des Kopjes...

*
* *

Poète et romancier, M. Rudyard Kipling a introduit le conflit sud-africain dans le domaine de la poésie et du roman.

Son exemple n'a pas été suivi par M. A. Conan Doyle. Le brillant auteur de *La Marque des Quatre* et d'*Un Crime étrange* a délaissé pour un temps la suite des curieuses aventures, d'un si vif intérêt, de Sherlock Holmes, ce détective amateur, parent éloigné du C. Auguste Dupin d'Edgar Poe, pour se consacrer aux labeurs ardus de l'histoire.

Du véritable fatras de publications similaires, les unes écrites dans le style le plus vulgaire et le plus plat, les autres visiblement inspirées par le fanatisme *l'Histoire de la Guerre* (*The Great Boer War*), d'Arthur Conan Doyle, se détache lumineusement.

Il y a là, de l'avis unanime, une œuvre honnête, convaincue, consciencieuse, et qui, en dehors même de l'intérêt des faits et des documents qu'elle contient, n'est pas sans valeur littéraire. Par la sobriété du verbe, la grande netteté de la phrase, le pittoresque des détails, *l'Histoire de la Guerre* de Conan Doyle mérite tout le bien qu'on a dit d'elle. C'est, à proprement parler, le monument historique et littéraire le plus complet et le plus documenté qu'ait produit jusqu'ici le conflit sud-africain.

L'auteur ne s'est pas arrêté là. En dehors des amplifications et remaniements apportés aux récentes éditions de son livre, il a publié, ces derniers mois, sur le même sujet, une brochure des plus intéressantes, *la Guerre dans l'Afrique du Sud, sa cause et sa conduite*, dont l'idée centrale et le but franchement avoué ont une portée significative.

« En face des calomnies persistantes auxquelles ont été en butte nos hommes d'État et nos soldats, il est de notre devoir, pour l'honneur de la nation, d'exposer les faits intégralement devant l'univers... Mon éditeur et moi avons l'ambition de voir traduit cet opuscule en toutes les langues européennes et d'en envoyer un exemplaire gratuit à chaque député, à chaque journal du continent et de l'Amérique. »

Mais où est le « splendide isolement » ? Voilà M. Conan Doyle, non suspect d'animosité envers M. Chamberlain, qui vient, avec emphase et dans un *geste* qui n'est pas sans noblesse, de porter un coup retentissant à cette théorie, un peu ridicule et presque odieuse, dont, au reste, le bon sens et la di-

gnité justement comprise suffisent à faire justice.

Il n'y a pas moins à retenir dans les conclusions que dans la préface.

« Contre la France, nous n'avons pas grande amertume; nous sentons bien que la France n'a guère eu sujet de nous considérer autrement que comme ses ennemis. Depuis des années, nous avons désiré son amitié. Mais les traditions des siècles ne s'oublient pas aisément. De plus... beaucoup d'entre nous furent et demeurent honteux de l'absurde tempête, de la crise d'hystérie qu'a provoquées chez nous l'affaire Dreyfus. L'Empire n'a-t-il donc jamais connu d'accrocs faits à la justice? Exprimer une opinion était possible; mais l'abus que notre nation a commis nous a désarmés devant les critiques immodérées de notre caractère et de nos mœurs. »

Après avoir, en passant, protesté énergiquement contre les procédés allemands et affirmé qu'un des résultats les plus considérables de la guerre aura été de rendre désormais impossible toute alliance anglo-allemande, M. Conan Doyle évoque en quelques lignes, dont la haute pensée et la profonde sincérité commandent le respect, l'image d'une Afrique du Sud pacifiée sous l'égide des libertés anglaises.

* * *

Avec le livre du capitaine Maurice Grant, nous voici loin, très loin de ces horizons calmes, de ces visions pacifiques!

Les *Mots d'un témoin, par un fantassin* (*Words by an Eyewitness, by Linesman*) sont, réunis en volume, des articles faits au jour le jour, sur le champ de bataille ou au bivouac. Le livre a soulevé un torrent d'enthousiasme qui déborda un peu partout. A l'envi, tous les journaux, toutes les revues, tous les critiques d'applaudir et de battre des mains, de crier « Hourrah! », de jeter fleurs et bouquets : « dons uniques d'observation, psychologie intense, réalisme extraordinaire, puissance colossale d'expression », etc., etc.

Il reste que les *Mots d'un Témoin* ont une valeur littéraire très réelle, de belles qualités d'impressionnisme et contiennent d'admirables pages. N'y cherchons pas de grands tableaux de bataille, voire même des coins et des morceaux achevés de fresques; pas davantage l'acuité ni la profondeur psychologiques qui font des *Souvenirs de Sébastopol* de Tolstoï une œuvre définitive.

Ce n'est pas le « *marbre froid, inaltérable de la statue du Vrai* » que le *Fantassin* a voulu évoquer.

Voyons-y bien plutôt des corps qui pantèlent, du sang qui gicle, des cris et des râles, des grondements de colère et les pensées mobiles qui agitent les rangs d'une armée, — beaucoup de chair et un peu d'âme humaines, vues à travers les fumées de la poudre et l'atmosphère du veldt.

Un des chapitres les plus remarquables, qui a pour titre les funèbres paroles de la Prose des Morts, *Dies iræ*, étale devant tous les yeux les lamentables heures qui entourèrent la reprise de Spion-Kop par les Boers...

« Vers le soir, on connut que l'armée anglaise se retirait, toute tentative d'assaut étant abandonnée... Les ordres étaient à peine donnés que la pluie commençait. Et quelle pluie! Froide, inexorable, incessante, elle inondait en quelques minutes notre mince coutil-khaki (nous n'avions que ce vêtement d'été), et cinq minutes plus tard, elle transformait des milliers d'hommes couverts de sueur en des rangées de misérables frissonnant et claquant des dents... A mon bataillon était dévolue la tâche de couvrir la retraite... Le mouvement accompli, des heures après des heures, tapis sur le sol détrempé, au milieu du silence absolu, de l'immobilité et de la misère, ciers et soldats demeurèrent ainsi, dans la boue et les rochers glacés, semblables à de noirs sillons plutôt qu'à un millier d'hommes en armes...

« Vers 11 heures, une décharge de mousqueterie, terrifiante, puis, de nouveau, le silence et les ténèbres.

« Tout à coup, un bruit de pas. Une alerte : « Ils viennent! »

« On ne peut contenir son effroi devant les pensées et les sentiments éveillés dans cette obscurité par le bruit de pas lourds et pesants; — pensées rouges courant d'homme à homme, enflammant le sang de tous ces corps qui frissonnent. Il y a des voix qui planent dans l'air, au-dessus de ceux qui attendent en silence une attaque nocturne; quand l'ennemi approche, une de ces voix tombe qui ne cesse de chuchoter : *Tue! tue!* jusqu'à ce que tous, même les lâches, s'il en est là, deviennent des bouchers. »

Parfois, de courtes descriptions : « La nuit sur le veldt et tous les vents endormis, sauf un souffle qui, de temps à autre, envoie de faibles et chauds effluves à travers les lieues d'herbes sèches, semblables aux murmures irréguliers et fiévreux de l'homme qui parle dans son sommeil. Autour, le silence; le silence complet, le silence mort des grands espaces; les ténèbres profondes comme du velours bleu sombre. Main lourde et moite posée sur l'immensité d'herbes... Rien ne peut suggérer l'effroi, la solennité des heures noires qui précèdent les clairs de lune sur le veldt sud-africain. Ce que la mer est à l'eau, le veldt l'est à la terre... Comme la mer, le veldt ne peut être mesuré par rien — que par lui et lui seul! »

Mais ce qui apparaît partout, à chaque page, à chaque ligne, c'est, inséparable du sujet même du livre, l'image de la mort, le fantôme de la souffrance physique.

Il semble que le capitaine Grant ait écrit là un plaidoyer d'une terrible éloquence contre la guerre, sans l'avoir cherché ni voulu, certainement, bien que lui-même ne puisse s'empêcher de crier parfois d'ardentes protestations...

« Oh ! tous ces morts dont la terre était vêtue : comme ils paraissaient *contre-nature*, affalés ainsi sur le sol, tous épouvantables, sans couleurs, après ces trois jours de soleil tropical, et trois nuits humides et suffocantes ; qui a pu dire que la mort avait sa beauté ? Assurément, la mort violente n'en connaît aucune ! »

Des scènes atroces, des prises de fermes et de maisons, des carnages sans nom : « C'est l'enfer, la Tour de Babel, tout ce que vous voudrez d'horrible dans la confusion, la mêlée et l'agonie... Les uns accrochent l'espace comme le font les mourants, d'autres se roulent hideusement dans les feuillages souillés avec des hurlements de bêtes... Un Boer, grinçant des dents, a une blessure mortelle à la poitrine ; les muscles de sa face travaillent de manière épouvantable, comme il expire en se pendant aux couvertures du lit. »

On a hâte de fermer ce livre où râle l'agonie, où clame l'effroi de la chair, d'où s'exhalent de fauves émanations de charnier. Ajoutons que le capitaine Grant a rendu justice à l'héroïsme des femmes et combattants boers, et que, s'il arrive qu'il formule à leur endroit de vives critiques, il n'en reste pas moins qu'il a écrit cette phrase de si noble envolée : « Nous voulons espérer qu'aux jours à venir, quand la passion et la haine, nées de cette guerre, seront revenues, mortes, à celle qui les enfanta, la Mort, les hommes parleront aussi librement des belles et nobles choses qu'ils ont vues que des bassesses ou ignominies qu'ils ont pu côtoyer. »

III

Théoriciens, poètes, historiens et romanciers, tous les « littérateurs de la guerre », se sont mis d'accord pour affirmer l'humanité des troupes anglaises, soit que les uns, comme Kipling, paraissent la condamner et la qualifier de faiblesse, soit que les autres, Conan Doyle, le capitaine Grant, l'aient proclamée en y applaudissant.

Et pour notre part, nous croyons bien que l'humanité de l'armée anglaise est hors de doute. Dénoncer sans cesse l'hypocrite férocité de nos voisins d'outre-Manche est une de ces accusations commodes, — et souverainement injustes, — que notre chauvinisme outrancier se plaît à répéter.

Mais le fait est là : la guerre ne comporte guère d'humanité ! La bête humaine s'y révèle dans toute son horreur, révoltée qu'elle est contre la raison qu'elle renie...

Aura-t-elle, cette guerre cruelle et chronique, des résultats appréciables, dans l'avenir, sur la littérature anglaise ?

Sera-t-elle une source d'inspirations ardentes et enthousiastes d'où jailliront l'abnégation de soi-même et l'héroïsme tumultueux pour rajeunir et renouveler ?

Les uns l'espèrent sans trop oser y croire.

Doit-elle, au contraire, comme certains le déplorent déjà, être la lave qui brûle, dessèche, stérilise et pétrifie les plaines sacrées de l'Art ?

Va-t-elle produire, c'est l'avis de plusieurs, une sorte de mouvement à rebours et jeter les esprits vers le vol des pensées hautes, des idées divines dont Platon et Jésus se firent les hôtes ?

Que laissera-t-elle ? De la poussière ? Un reflet d'épée ? Un coin de ciel pur ?

Ou bien passera-t-elle sans que rien ne prenne la peine de croître après elle ?

Il serait imprudent de conclure !

Mais qu'elle passe, qu'elle finisse, qu'elle disparaisse ! Si nous ne pouvons rien autre, joignons-nous du moins à l'admirable prière que faisait entendre, il y a peu de mois, le chef de l'École positiviste anglaise, M. Frédéric Harrison : « Notre Providence est le sentiment réel, terrestre, humain, toujours présent, de la justice, de la vérité et de la pitié, qui condamne les erreurs et les passions, les convoitises et les ambitions des hommes et les amène enfin à écouter la raison et l'humanité. J'entends sa voix dans le flux montant de la santé recouvrée, de la conscience réveillée de notre nation, comme elle se tourne pour écouter la réelle fraternité humaine ! »

Et, dans la littérature de la guerre, ces lignes sont comme une éclaircie toute blanche, une prière d'amour et de pitié qui tombe doucement d'un ciel lointain sur la mêlée sombre et le tumulte haineux de l'inhumanité en armes (1) !

GILBERT GILUNCY.

---

(1) Depuis que cet article a été écrit, la Paix a été proclamée, le couronnement du roi Édouard VII magnifiquement préparé, douloureusement ajourné, puis, enfin, célébré ! Et la respectueuse sympathie, les vœux unanimes de toutes les consciences éprises d'humanité se joignent à la voix du peuple anglais pour répéter l'hymne national de notre grande voisine : « *God Save the King !* » (G. G.).

LA VIE LITTÉRAIRE

Du choix d'une carrière.

Du choix d'une carrière, par Gabriel Hanotaux. Flammarion, éditeur.

M. Gabriel Hanotaux nous excite à l'action. Ça, c'est une bonne idée. Il ne faudrait cependant pas dire que nous sommes tout à fait inactifs. Nous avons l'action prudente et disciplinée, donc un peu lente. Nous réfléchissons trop avant d'agir et quelquefois cela nous empêche d'agir. Mais tant d'autres peuples agissent avant de réfléchir. Et l'action leur est inutile. Elle leur est même plus nuisible que ne peut l'être pour nous notre excessive circonspection. Nous souffrons d'ailleurs d'un défaut plus grave que notre mollesse — toute relative — à nous mouvoir dans la vie universelle. Nous sommes modestes, nous sommes follement modestes. Nous sommes des maniaques de modestie. Incurable manie! Nous ajoutons foi à tout le mal que l'on dit de nous; nous avons hâte de nous fier à ces mauvais jugements qu'on porte sur notre caractère national. Si des Anglais prononcent que nous sommes inertes, incapables de commercer ou de coloniser, nous accueillons leur appréciation avec un généreux enthousiasme. Il se trouve des Demolins pour répandre cette opinion parmi nous, et tous ces Demolins jouissent immédiatement de la fureur bourgeoise, qui est beaucoup plus pernicieuse que la faveur populaire. Les Anglais sont tout-puissants pour nous faire condamner par nous-mêmes; il leur suffit d'abord de prononcer la condamnation, et nous poussons cette modestie maladive jusqu'à l'héroïsme le plus ahurissant. Après les famines de l'Inde, nous prenons le ciel à témoin que l'Angleterre seule est apte à coloniser. Après la guerre du Transvaal, nous nous empressons encore à déclarer que l'Angleterre excelle à se faire aimer de ses colonies et des pays limitrophes. Si l'Angleterre voulait, nous proclamerions demain que c'est la France qui a subi les plus rudes défaites au Transvaal et que d'ailleurs Cecil Rhodes, doué de ce prodigieux esprit d'entreprise dont l'Angleterre seule donne les exemples, a laissé la Chartered dans un état de prospérité à nulle autre pareille. Ce n'est pas tout. Un aventurier, — aventurier de génie peut-être, — M. de Witte, le ministre des finances russe, peut nous railler avec un lourd mépris : « Les Français sont des rentiers, de petits rentiers, ils se contentent de détacher leurs coupons; ils n'ont pas l'esprit d'entreprise, ils ne sortent pas de chez eux, ils ne font pas de grands travaux publics. » Nous acceptons tout de suite cette raillerie injurieuse avec gratitude. Nous ne protestons pas que, si nous ne faisons plus de grands travaux publics, c'est parce que nous les avons exécutés chez nous avant tous les autres peuples qui maintenant se contentent glorieusement de nous imiter. Non, non, nous sommes ravis, nous sommes même fiers de nous voir abaissés par ceux-ci, par ceux-là, *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* Comme c'est drôle! Et nous nous enorgueillissons bénévolement de notre humiliation. Et nous ne disons même pas à M. de Witte que si nous détachons seulement nos coupons, c'est pour prêter nos ressources, aux industriels ruinés et leur permettre de faire faillite avec notre argent.

Il me semble que nous nous sommes suffisamment humiliés. Je sais bien que la lutte des partis rend cette humilité inconsciente. Dès que nous sommes hostiles à un ministère, nous hurlons à travers le monde que la France tombe de la décadence, à la décrépitude et que, inférieurs à l'Allemagne qui, cependant depuis quelques années, « détient le record » des banqueroutes frauduleuses, — inférieurs bien entendu à l'Angleterre, qui est essentiellement supérieure à toutes les nations de l'univers, nous sommes pour jamais avilis, aplatis, abrutis, incapables d'énergie et d'action, vidés, usés, finis, et que c'est la faute à Combes ou peut-être à Mougeot. Eh bien! nous nous sommes assez déconsidérés nous-mêmes; nos partis politiques ont assez travaillé à détruire le prestige moral de la France, et enfin, pour ne parler ici que des choses importantes, il est temps, il est grand temps de compter sur le patriotisme d'Arthur Meyer...

... Le livre de M. Hanotaux est excellent parce qu'il nous fournit une occasion de nous juger avec optimisme. Si le pessimisme est un principe d'action pour les individus; l'optimisme, au contraire, est indispensable aux nations pour qu'elles agissent avec efficacité. Certes, M. Hanotaux ne dissimule rien de toutes nos invalidités bien françaises.

Mais il a l'esprit d'apercevoir à côté de chaque mal le remède convenable à ce mal et de penser que ce remède sera souverain. Et il a l'esprit de reconnaître que ce mal en lui-même n'est pas si redoutable et qu'en somme la France, pour être moribonde, se porte assez bien. Ah! cela est vrai, quand les jeunes citoyens français délibèrent en famille sur la carrière où ils doivent entrer, alors que leurs aînés y sont encore, ils sont exagérément enclins à rechercher les fonctions publiques, à fuir les professions difficultueuses, incertaines, où le risque est trop grand et trop petite la tranquillité. Ah! cela est vrai, notre système d'éducation exagère peut-être cette tendance profonde à laquelle nous sommes malhabiles à résister. M. Hanotaux le dit, le dit clairement,

le dit fermement. Et il dit encore que nous sommes trop disposés à envahir les professions parasitaires plutôt qu'à entreprendre les métiers qui enrichissent et fortifient la nation. Tout cela est vrai, et il est bon, il est indispensable de le dire. Je reprocherais peut-être à M. Hanotaux de ne faire observer à aucun moment que, si nous avons moins que d'autres peuples l'esprit d'entreprise grandiose, hardie, frénétique c'est que nous avons plus que d'autres peuples, plus que tous les autres peuples cette *caritas generis humani* qui est le sentiment par lequel les nations peu à peu deviendront vraiment les directrices, les maîtresses des autres nations. Les Pierpont-Morgan ou les Rockfelles sont rares chez nous, mais nous ne voyons pas comme en Amérique des milliers d'existences humaines sacrifiées à l'âpreté de quelques individus. Paris est peut-être moins riche que Londres et moins prêt à la grande lutte pour la conquête de l'or; mais, en revanche, nous ne connaissons pas à Paris cet effroyable prolétariat qui est la rançon douloureuse de quelques gigantesques fortunes. Nous sommes moins furieusement entreprenants que tels autres peuples sous la supériorité desquels nous nous écrasons nous-mêmes si volontiers; mais si nous sommes moins furieusement entreprenants, c'est parce que nous avons plus que les autres le respect de la personne humaine. Nos initiatives ne sont pas sans merci, mais nous apprenons chaque jour à comprendre, à goûter et à pratiquer davantage la solidarité. Et c'est ainsi que nous demeurons plus que jamais le premier des peuples.

J'aurais voulu que M. Hanotaux révélât mieux cette fondamentale supériorité française. Son livre eût été plus utile, donc plus beau; mais si M. Hanotaux omet de nous dire que les peuples, doués surtout de l'esprit d'entreprise, sont des peuples primitifs et attardés encore dans la barbarie, s'il omet de nous dire que la France doit à son progrès même dans la moralité sociale son infériorité — discutable — dans l'entreprise, il est évident que cette supériorité même, d'une part, lui crée l'obligation stricte de veiller à ne pas accroître son infériorité, d'autre part. Et c'est maintenant que le livre de M. Hanotaux devient très utile. M. Hanotaux indique à merveille en quoi consiste notre faiblesse, et quelles carrières il convient que les jeunes gens choisissent pour que la France ait une force apparente égale à sa supériorité réelle. A cet égard, nul ne se trompe, et M. Hanotaux moins que personne. Notre vice constitutionnel est d'affluer vers les fonctions publiques qui ne réclament qu'un effort modique et qui procurent une rétribution régulière et sûre et de fuir les professions difficiles....Et M. Hanotaux cite ces tableaux publiés par la préfecture de la Seine, relatant que, pour 1500 emplois vacants, il y a 46000 demandes, que pour 12 places de commis auxiliaires on s'est trouvé en présence de 3126 demandes. Conclusion : le système d'éducation est mauvais puisqu'il pousse tous les Français à la vie bureaucratique. Pour multiplier en France la vigueur d'entreprise, il faut rénover le système d'éducation.

Moi, je veux bien puisque je ne suis plus de ceux qui peuvent souffrir de ces rénovations. Mais combien vaine serait, si je ne me trompe, une pareille réforme! D'abord, il me paraît tout à fait contestable que nos méthodes d'éducation française soient aussi différentes qu'on veut bien le dire des méthodes d'éducation anglaise ou allemande. Je crois, en outre, qu'en France plus que partout ailleurs l'enseignement professionnel, pratique, populaire se développe. Et maintenant, modifiez, transformez, bouleversez, améliorez même les régimes d'études où l'organisation des examens, cela ne saurait être, en fin de compte, ni bien dangereux, ni bien avantageux. Cela ne peut qu'être à peu près indifférent. Ce n'est pas parce que le Français apprend trop de grec et de latin qu'il brûle de devenir expéditionnaire ou rédacteur en quelque ministère, et il brûlera du même feu s'il apprend exclusivement les langues vivantes; oui, il sera consumé de la même ardeur aussi longtemps que tous les avantages légaux et moraux seront attribués aux fonctions publiques au détriment des professions industrielles. Si les jeunes Français aspirent unanimement aux fonctions administratives c'est parce qu'ils ont du bon sens et le sens critique, sans doute développés en eux par l'éducation qu'ils ont reçue, et ils vont où, avec un moindre effort, ils sont sûrs d'obtenir plus de bénéfices et plus sûrs de les obtenir! Ce n'est pas aujourd'hui seulement, et ce n'est pas seulement en France que le principe du moindre effort règle la vie de l'humanité.

Et, par conséquent, le dirai-je! il me paraît un peu puéril de s'acharner si consciencieusement à réformer le système de l'éducation. On croit qu'il faut réformer par la base (style connu). Pas du tout. C'est par le sommet qu'il faut commencer les réformes. Tant que vous garantirez tous les avantages sociaux aux individualités inactives et improductives, pour ne pas dire aux parasites que sont presque tous les fonctionnaires et assimilables, comment voulez-vous que tous ne s'empressent pas à jouir de ces avantages. Ils hésiteront un peu, ils s'agiteront au début dans l'incertitude, puis ils viendront aux privilèges et feront bien.

La réforme de l'éducation est donc exactement la dernière qu'il faille accomplir, et la première qui s'impose est celle du fonctionnarisme. Si vous tenez pour indispensable de ressusciter les énergies françaises, et de les précipiter aux entreprises industrielles, voici donc, à mon avis, ce qu'il faut faire tout

d'abord : exiger le plus long temps de service militaire de tous les aspirants aux fonctions publiques. Supprimer l'exercice du droit de vote pour tous les fonctionnaires. Décider leur inéligibilité absolue. Réserver les décorations de la Légion d'honneur au mérite militaire s'il vous plaît encore, mais en outre, et exclusivement au mérite industriel, commercial agricole. Décider que des pensions seront attribuées aux veuves et enfants d'industriels morts (spécialement dans les colonies, si vous le jugez à propos) au service de la patrie, c'est-à-dire parmi des travaux dont l'État ne se préoccupe point, dans le cours d'entreprises particulières, de labeurs productifs qui concourent à l'enrichissement de la nation. La question des retraites ne se pose pas, puisque nous nous acheminons à l'époque où tout citoyen français jouira d'une retraite. Il est bien entendu néanmoins que si certaines retraites pour la vieillesse doivent être plus fortes que d'autres, c'est aux vétérans de la vie industrielle... qu'elles doivent être accordées. Voilà bien, si je ne me trompe, le seul moyen utile de réformation de nos mœurs sociales. Et je considère tout le reste comme à peu près négligeable et inopérant. Et j'ajoute : réformation d'accomplissement très aisé dans notre pays de suffrage universel où tous les électeurs qui ne réclament pas des places réclament la réduction du fonctionnarisme et des privilèges dont les fonctionnaires sont gratifiés. Il est vrai que ceux-ci ne sont pas plus nombreux que ceux-là...

Mais M. Hanotaux recommande surtout la réforme de l'éducation française. On peut toujours essayer. Et, en vérité, il serait pourtant temps... A force d'étudier cette immense rénovation, on perdra bientôt le goût de l'effectuer. Un peu de hâte ne messierait point à cette heure... Et c'est une erreur de croire qu'on peut faire les grandes choses sans précipitation.

Pour cette opération reconstitutive de l'énergie française, M. Hanotaux prodigue des conseils infiniment judicieux. Il serait bon que son livre fût lu et médité par toute la bourgeoisie française. C'est à elle qu'il s'adresse, cordialement. Il est fait pour elle, adroitement. C'est un parfait manuel à l'usage des familles. Et on ne peut le louer mieux qu'en le louant ainsi. C'est, un livre de vulgarisation originale, si l'on peut dire. Il est alerte, franc, familier, point doctoral. Il doit convaincre et persuader, car il raisonne toujours en souriant et sourit toujours en raisonnant; le style de M. Hanotaux est très approprié à ce genre d'ouvrage. Il est sain, simple, expressif, coloré, bonhomme, un peu fruste, et même vulgaire s'il le faut, mais toujours clair et fort. M. Hanotaux emploie volontiers la métaphore, un peu brutale, mais brève et directe. En sa langue se mêlent les expressions populaires et les expressions classiques. Il dit sans peur et sans reproche : » on ne peut pas tirer du sang d'un navet ». Et il dit : « un des plateaux de la balance l'emporte, « ou bien « les forces vitales se resserrent autour du noyau sec et sans vie tandis que la pulpe savoureuse s'étiole, » ou bien « la marée ne cesse de grandir et de pousser ses lames, » ou bien « les fonctionnaires sont les chiens de garde vigilants du troupeau, » ou bien « ils se plaisent à diriger ces puissants coups de volants qui mettent en mouvement l'atelier, » ou bien : « j'ai marché sur les taupinières. » Et toutes ces images se succèdent, se multiplient, et l'ensemble est très attrayant. Bref, pour toutes sortes de raisons, le livre de M. Hanotaux est le meilleur publié sur ce sujet, et surtout parce qu'il est le plus optimiste. C'est en quoi il est particulièrement raisonnable, donc réconfortant. Aujourd'hui nous ne pouvons être forts dans la lutte mondiale que dans la mesure où nous aurons confiance en nous. Nous nous sommes suffisamment appliqués à manquer de confiance en nous-mêmes. Souhaitons que maints écrivains s'emploient à augmenter la force de la France en propageant l'optimisme parmi les Français!

J. Ernest-Charles.



ANIELKA

Roman.

I

Anielka est une jolie fille, à qui ne manque aucune des conditions du bonheur : car elle a ses parents, une savante institutrice, son chien à elle, et elle habite la campagne. Or, la campagne, en été surtout, est l'endroit le plus favorable pour les enfants; ils y jouissent d'une meilleure santé, de plus de liberté, et y jouent mieux qu'en ville.

A deux cents mètres du village, dont les maisons s'alignent sur deux longues rangées, s'élève une spacieuse demeure seigneuriale entourée d'un grand jardin. Dans l'un des pavillons de la maison, Anielka étudie sous l'œil de son institutrice ; Joseph, son petit frère, joue auprès de sa mère sur un grand balcon vitré donnant sur le jardin. Il est permis à Joseph de jouer même pendant les heures où tout le monde travaille, car il est tout petit encore : il n'a que sept ans.

Le village où demeure Anielka est très joli. Il est joli quand les alouettes gazouillent en s'élevant très haut au-dessus des champs, quand grince au loin le bruit sonore des faux tranchantes, quand les en-

fants hâlés courent sur la route en poussant des cris joyeux, quand, la leçon finie, Anielka vient au jardin avec sa mère et Joseph pour regarder, du haut d'un tertre, les champs, les prairies, le ruisseau, la route et la forêt lointaine.

Peut-être les deux enfants se disent-ils alors, avec un sentiment de fierté : « Tout ce que la vue embrasse d'ici est animé par la pensée et la volonté de notre père, — tout cela nous appartient! Sans lui, rien ici ne serait aussi beau, rien ne respirerait l'aisance! »

Car ils ne savent pas, ces heureux enfants, que bientôt la forêt, vendue, aura cessé d'exister, qu'il n'y aura plus de faucheurs sur la prairie, et que le bétail n'aura rien à paître dans les jachères.

Çà et là, dans les champs seigneuriaux, errent les vaches du village; des chariots étrangers pénètrent librement dans la forêt mal gardée. Les granges sont vides; les bâtiments tombent en ruine; dans les greniers ne restent plus que quelques poignées de grain, éparses sur le plancher vermoulu. Les chevaux de labour hennissent dans les écuries, auprès de leurs mangeoires vides; les valets de ferme rôdent dans la cour; à la cuisine, on se querelle. Un domestique déclare qu'il ne mangera pas de gruau à souper, en ayant mangé deux fois déjà dans la journée; un autre assure que son pain est plein de barbes de seigle, et plus petit qu'il ne doit l'être.

Où donc est la femme de charge, pour faire cesser ce tapage? Elle est allée en ville, sous le prétexte d'un violent mal de dents; mais peut-être est-elle partie plutôt pour se chercher une autre place. Où sont le régisseur, l'économe, qui doivent surveiller les travaux des champs, et ne pas permettre qu'un préjudice soit causé aux propriétés du château? Depuis une année environ, il n'y a plus de régisseur, et l'économe est absent, appelé à Varsovie par des affaires personnelles.

Où donc est le maître du domaine?...

C'est ce qu'on ne sait guère. Il ne loge chez lui qu'en passant, même dans la saison où les autres propriétaires, ses voisins, sont occupés aux champs du matin au soir. Il vient de vendre ses forêts, et a touché trois mille roubles d'avance; mais la forêt est hypothéquée par les « servitudes » (1) qu'il faut lever à la Saint-Jean; si cela ne peut se faire, la forêt sera considérée comme non vendue, et le châtelain devra quitter ce beau domaine. Les Allemands, acquéreurs de la forêt, ont mis cette clause au contrat, il y a six mois environ; et le maître a accepté, persuadé que tout s'arrangerait.

Récemment, le châtelain est allé terminer l'affaire des forêts avec le commissaire rural, et il l'a terminée favorablement, sans doute, car, on dit que, à la Saint-Jean, le commissaire doit venir présider à l'entente définitive avec les paysans. Ceux-ci sont décidés, paraît-il, à renoncer à tous leurs droits sur la forêt moyennant trois arpents de terre, cédés en toute propriété à chaque métairie. Tout va donc s'arranger maintenant. Aussi M. Jean, le maître du domaine, ne se hâte-t-il point de revenir chez lui. Il est trop tard, du reste, pour améliorer en quoi que ce soit la récolte prochaine : n'est-on pas déjà au mois de juin?

M. Jean se mettra à l'œuvre quand le contrat avec les paysans sera signé; en attendant, il doit voir un de ses parents, qui part pour l'étranger, et donner quelques conseils à un de ses amis qui va se marier.

M. Jean est un homme frivole : c'est du moins ce que disent ses voisins. Il quitterait tout, même l'affaire la plus pressante, pour aller s'amuser dans une société de bon ton. Et pour s'épargner le moindre ennui, Dieu sait à quoi il ne renoncerait pas!

Il a, depuis son enfance, la conviction que les personnes de son rang ne doivent pas s'abaisser aux occupations vulgaires. Se divertir, briller par son esprit, faire des bons mots, entretenir d'aristocratiques relations : tel est le but de sa vie; et c'est ainsi qu'il a, en quelques années, dilapidé sa fortune et toute la dot de sa femme.

Plus tard (quand la société chancelante sera consolidée) il a l'espoir de rentrer dans ses biens. Par quel moyen? Si vous le lui demandez, il répondra par un sourire et détournera la conversation.

Parfois, dans un ménage, quand le mari, grâce à son éducation et plus tard à ses relations, est un être n'ayant jamais foulé du pied la terre, la femme, du moins, est énergique et raisonnable. Ici, malheureusement, elle n'est ni l'un ni l'autre.

Mme Jean, la mère d'Anielka, se faisait remarquer dans sa jeunesse par un grand charme, un caractère doux et de brillantes qualités mondaines. Elle a su s'habiller, recevoir, jouer du piano; elle a parlé le français mieux que sa langue maternelle. Pendant les quelques années qui ont suivi son mariage, elle s'est amusée comme un ange, et son mari en a été éperdument amoureux. Plus tard, quand la tendresse conjugale du mari eût fraîchi un peu, elle est devenue une épouse modèle, restant à la maison des journées entières, s'ennuyant d'une manière aussi facile que vertueuse. Enfin elle est tombée malade; et, depuis trois ans, elle ne s'entoure plus que de médicaments.

Pendant ce temps, son mari a voyagé. De temps à

(1) On appelle en Pologne, « servitudes » forestières la quantité de bois de chauffage que chaque propriétaire doit fournir aux métayers qui vivent sur son domaine et qui ont été autrefois ses serfs. (Note du traducteur.)

autre, il est revenu pour quelques heures sous le toit conjugal, et a prié sa femme de lui signer un papier. Celle-ci, alors, s'est plainte de son abandon, du manque de confort ; mais quand son mari lui a répété que tout allait s'arranger à la Saint-Jean, elle s'est calmée et a signé tout ce qu'il a voulu.

Les gens du village la connaissent pour l'avoir vue à l'église. Jamais elle n'a mis le pied à la cuisine. Tout son univers se borne au château, et parfois au parc. Se droguer, se préserver des mauvais changements de température, se souvenir des amusemens d'autrefois, songer à l'ennui présent : voilà tout ce qui remplit sa vie, vie qu'elle supporte plus encore par apathie que par résignation.

Elle ne comprend pas la situation, et ne pense jamais à la possibilité de rester sans fortune. Lorsque le mari en est venu à mettre ses bijoux en gage, elle a pleuré, elle l'a accablé de reproches ; mais, dès le lendemain, elle s'est plainte, de nouveau, d'avoir à son service un personnel moins nombreux qu'auparavant ; de nouveau elle a exprimé les mêmes désirs que dans des temps meilleurs : « Achète-moi ceci ! » « Rapporte-moi cela ! » Et quand son mari ne remplit pas toutes ses volontés, elle ne s'emporte pas, ni ne s'inquiète de l'avenir.

— Jean ne *veut pas* me faire ce plaisir, pense-t-elle, ne supposant même pas que Jean ne le *puisse pas*, en sa qualité de candidat à la faillite.

Joseph n'a été élevé que par sa mère. Jusqu'à sa quatrième année, on l'a nourri de sagou, de semoule et de sucre ; on ne lui a point permis de sortir souvent, par crainte qu'il ne se mît en transpiration, ou ne prît froid ; on ne l'a pas laissé courir, par crainte des chutes. Ce système d'éducation en a fait un enfant chétif ; et quand sa mère a commencé à se droguer, on l'a drogué aussi. Pendant les trois années suivantes, il a appris un peu à parler français. A sept ans, il connaît le nom d'une foule de médicaments ; chacun et lui-même le tiennent pour un malade.

Sa sœur Anielka a treize ans. Elle est venue au monde alors que sa mère s'amusait encore : aussi l'a-t on laissée aux mains des bonnes et des surveillantes, dont aucune, d'ailleurs, n'est restée longtemps au château. Pourquoi ! Seul, le châtelain, à ce que l'on dit, en connaît la raison.

Les surveillantes, et plus tard les institutrices, se sont fort peu occupées de l'éducation d'Anielka, et l'enfant s'est élevée seule. Elle a couru par le jardin, grimpé aux arbres, joué avec les chiens et parfois même avec les enfants des gens de la ferme, ce qui cependant lui est défendu.

L'instruction de la fillette est excessivement négligée ; ce qu'on est convenu d'appeler ses « manières », ne l'est guère moins. Elle ne sait rien de ces choses, parce qu'on ne s'est pas donné la peine de les lui enseigner.

Un beau jour, cependant, on a découvert qu'Anielka savait très peu, presque rien même — et on a engagé pour elle une savante institutrice, Mlle Valentine.

Mlle Valentine est une personne assez bonne, au fond, passablement instruite, mais un peu singulière, pas jolie, vieille fille, un peu démocrate, un peu philosophe, un peu maniaque, et grande pédante. En la voyant donner sa leçon, on pourrait la prendre pour une momie. Et cependant sous son enveloppe glaciale fermentent des sentiments divers qui auraient pu faire de cette docte personne, à l'occasion, une émule de Judith, ou la victime du manque de scrupule de quelque beau représentant du sexe fort. L'une et l'autre en miniature, toutefois.

Tels sont les principaux traits caractéristiques des personnages du récit qui va suivre.

Et tous ces personnages marchent sur un sol miné qu'on nomme, en langue prosaïque, « la faillite ».

II

Qui a goûté aux fruits de l'arbre de la science n'a pas dû oublier l'exercice qu'on appelle « réciter une leçon ».

Nous pouvons tous nous évoquer le moment où, à l'école, notre voisin marmottait ou balbutiait la leçon du jour. Nous nous souvenons du chaos qui emplissait alors tout notre être, depuis la poussière de nos semelles jusqu'à la pommade de nos cheveux, l'attente fiévreuse de notre tour, et les questions angoissantes qui se posaient à notre esprit : « Peut-être ne m'interrogera-t-il pas ? Peut-être l'heure sonnera-t-elle avant ?... Peut-être quelque incident surviendra-t-il ? »

Et cependant notre voisin, le front inondé de sueur, marmottait la dernière phrase et se rasseyait, s'efforçant de déchiffrer, à distance, le cinq, le trois ou le zéro que le professeur venait d'accoler à son nom dans son cahier de notes. Et puis nous éprouvions un grand calme intérieur au milieu duquel, avec le fracas d'un caillou heurtant une vitre, nous entendions prononcer notre nom. A partir de ce moment, nous ne sentions, n'entendions, ne voyions plus rien, comme absorbé par le torrent de mots qui découlait de notre larynx, faisait tourner notre langue, se heurtait à nos dents, et, après avoir déplacé une colonne d'air et mis en mouvement les facultés intellectuelles de notre professeur ennuyé, se cristallisait définitivement sous forme de notes, plus ou moins déplorables, dans le cahier.

Tel est encore l'état des choses dans les écoles, où, à cause du trop grand nombre d'élèves, les in-

quisitions pédagogiques sont peu fréquentes. Dans l'éducation particulière, où l'élève doit réciter chaque jour ses leçons, l'angoisse, l'incertitude fiévreuse sont remplacées par un abêtissement de quelques heures, suivi d'une explosion de contentement pareille à celle qu'on éprouverait en se voyant tirer d'une chaudière d'eau en ébullition.

La minute de cette explosion s'approchait pour Anielka, occupée à réciter sa dernière leçon, la géographie, devant Mlle Valentine, son institutrice.

La fillette est debout au milieu de la pièce, les mains jointes appuyées sur une table noire vernie. Ses cheveux bruns paraissent comme parsemés de fils d'or, sous le soleil de juin. Elle pose machinalement un de ses pieds sur l'autre, et laisse ses regards errer sur la porte conduisant à l'appartement de sa mère, puis sur le plafond, puis sur la table encombrée de livres et d'instruments scientifiques.

— Modène — 30 000 habitants. Pour préserver les habitants des ardeurs du soleil, les trottoirs sont couverts... Reggio, — on prononce Redjio...

— Il est inutile de dire Reggio, et encore plus inutile d'ajouter : « on prononce ». Tu es extrêmement distraite, Anielka, et cependant tu as treize ans déjà...

Ce reproche s'échappait des lèvres minces de Mlle Valentine, personne possédant des cheveux gris, un visage gris, des yeux gris, et une robe grise à pois blancs.

— Redjio, répéta Anielka ; puis elle demeura court. Son pâle visage se colora, ses yeux bleus errèrent anxieusement de la table au plafond, et, pour se tirer d'embarras, elle répéta, à mi-voix :

— Reggio — on prononce Redjio — Après quoi elle reprit, tout haut : Redjio — 15 000 habitants...

Péniblement, elle continua :

— Non loin de cette ville on voit les ruines du château de Tanossa...

— Canossa, corrigea la dame grise.

La fillette décontenancée, hésita, rougit, puis reprit la phrase commencée : « non loin de cette ville... » et acheva :

— ... dans la cour duquel l'empereur Henri IV resta les pieds nus dans la neige, pendant trois jours, implorant le pape Grégoire VII de le relever de l'excommunication.

Puis, ayant achevé, elle fit une révérence, et alla s'asseoir, en se disant :

— Dieu, que tout cela est donc ennuyeux !...

Cependant ladite dame, dans le chignon de laquelle on entrevoyait des rouleaux de crin poussiéreux, prit une plume, et, après avoir longuement réfléchi, écrivit dans le cahier de notes :

— « Géographie — assez bien. »

Elle attira, ensuite, le livre vers elle.

— A partir d'ici, — dit-elle, — du grand-duché de Toscane (l'ancienne Étrurie) jusqu'à...

Ella tourna deux feuillets.

— Jusqu'à... « fit désormais partie du royaume d'Italie ».

Et, de son ongle rongé, elle traça une croix à l'endroit désigné.

Puis elle toussa, et reprit d'une voix douce :

— Ton instruction laisse beaucoup à désirer, Anielka, et tu as déjà treize ans. Il te faudra beaucoup travailler, pour arriver au point où en sont ordinairement les jeunes filles de ton âge.

Anielka n'écoutait cette démonstration que d'une oreille. Un instant après, elle regarda furtivement les branches d'un tilleul, entrant par la fenêtre ouverte, puis elle prit le livre pour le ranger.

— Il n'est pas encore l'heure ! observa la maîtresse.

La fillette, s'étant convaincue que l'aiguille de la pendule marquait cinq heures moins deux minutes, s'assit : ses yeux redevinrent bleu foncé, puis bleu pâle, ses lèvres bien dessinées reprirent leur forme habituelle. Chacun de ses muscles tremblait. Après de longues heures d'étude, elle aurait tant voulu courir au jardin, il lui fallait attendre encore deux minutes !

Les gerbes de lumière, entrant dans la pièce, communiquaient un reflet métallique aux murs orange ; le petit lit tout blanc d'Anielka, dressé dans un coin, blessait les yeux ; son miroir, placé sur une petite table, scintillait comme une étoile. Un parfum de miel venait du tilleul, et les cris perçants des coqs montaient de la basse-cour. Le gazouillement des oiseaux se mêlait au bourdonnement des abeilles et au sourd murmure des vieux arbres du jardin.

— Mon Dieu, cette heure ne sonnera donc jamais ! soupira Anielka, en sentant une chaude bouffée lui caresser le visage.

Mlle Valentine, appuyée au dossier de son fauteuil, ses mains veineuses croisées sur sa maigre poitrine, tenait les yeux machinalement fixés devant elle et rêvait. Dans son imagination fatiguée, desséchée, elle se voyait directrice d'un pensionnat composé d'une centaine de jeunes filles habillées de gris, et qu'il lui fallait maintenir dans l'ordre jusqu'au premier coup de cloche.

BOLESLAS PRUS.

Traduit par B. NOIREL.

(A *suivre*.)

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Impr. des Deux Revues, 19, rue des Saints-Pères. — 42502. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 23 AOUT 1902.

LA HAINE DE CLASSE [1]

La camaraderie, la sympathie dans le plus large sens, est le facteur le plus important pour produire une saine vie politique et sociale. Ni notre nationale ni notre locale vie civique ne peuvent être ce qu'elles devraient être si elles ne sont marquées par la camaraderie, la mutuelle bienveillance, le mutuel respect, le sens des communs devoirs et des communs intérêts, qui naît quand les hommes prennent la même peine de se comprendre l'un l'autre, et de s'associer pour un commun objet. Une très grande part de la rancœur de la lutte politique et sociale naît ou d'une simple méconnaissance par une section, ou par une classe, d'une autre classe ou section, ou bien de ce fait que les deux sections, ou les deux classes, sont séparées l'une de l'autre d'une façon si tranchée qu'aucune des deux n'apprécie les passions, les préjugés, et en vérité, le point de vue de l'autre, tandis qu'elles sont toutes deux entièrement ignorantes de leur communauté de sentiments en ce qui regarde l'essentiel de l'homme et de l'humanité.

I. — ANTIPATHIE DE CULTE, DE RÉGION, DE CLASSE.

C'est une des raisons qui font que l'école publique est une si admirable institution. A elle plus qu'à aucune autre d'entre les nombreuses causes qui, dans notre vie américaine, parlent pour la tolérance religieuse, est due l'impossibilité de la persécution d'une croyance particulière. Si, pendant les premières et les plus impressionnables années, Protestants, Catholiques et Juifs vont aux mêmes écoles, apprennent les même leçons, jouent aux mêmes jeux, et sont forcés, par la rude et brusque démocratie de la vie de garçon, de prendre chacun à sa vraie valeur, il est impossible de faire plus tard que les disciples d'une croyance persécutent ceux d'une autre. Les maux de la persécution religieuse, l'Amérique en est à l'abri.

Les maux de l'hostilité de région, nous en sommes, en tout cas, bien plus à l'abri qu'autrefois. La guerre avec l'Espagne était la guerre étrangère la plus absolument juste où nation ait été engagée durant le XIXe siècle, et non le moindre de ses nombreux bons traits a été l'unité qu'elle a apportée entre les fils des hommes qui portaient le bleu et de ceux qui portaient le gris. Ceci nécessairement signifiait la mort absolue de la vieille antipathie. Naturellement le feu couve encore sous la cendre çà et là; mais le pays en général en vient de plus en plus à s'enorgueillir de la valeur, de l'abnégation, de la loyauté pour un idéal, déployés pareillement par les soldats des deux partis de la Guerre Civile. Nous sommes tous unis maintenant. Nous sommes tous joyeux que l'Union ait été restaurée, et ne faisons qu'un dans notre loyauté envers elle; et la main dans la main, avec cette générale reconnaissance de la suprême importance qu'il y avait à préserver l'Union est venue la reconnaissance de ce fait que, à l'explosion de la Guerre Civile, les hommes ne pouvaient couper net et s'affranchir des habitudes et des traditions dont ils étaient imbus depuis des générations, et que, homme du Nord et homme du Sud, chacun était loyal

[1] *La camaraderie comme facteur politique*; — publié dans le *Century*, janvier 1900.

envers son très haut idéal de devoir quand il tirait l'épée ou épaulait sa carabine pour se battre jusqu'à la mort en faveur de ce qu'il croyait être juste.

Et ce n'est pas seulement le Nord et le Sud qui se sont frappés dans la main. L'Est et l'Ouest sont fondamentalement plus étroitement rapprochés qu'ils ne l'ont jamais été. Prenant le mot « Ouest » dans son vieux sens, comme voulant dire le pays à l'ouest des Alléghanies, il est naturellement, parfaitement évident que c'est l'Ouest qui façonnera les destinées de cette nation. Le grand groupe de riches et puissants États autour du Haut-Mississipi, de l'Ohio, du Missouri et de leurs tributaires, aura beaucoup plus de poids qu'aucune autre région pour décider le destin de la république dans les siècles qui s'ouvrent. Ceci ne doit pas le moins du monde être un regret pour l'Est, pour la simple et excellente raison que les intérêts de l'Ouest et de l'Est ne font qu'un. L'Ouest formera nos destinées parce qu'il aura plus de peuple et un plus grand territoire, et parce que tout le développement du pays Occidental est de nature à en faire particulièrement le prototype de tout ce qu'il y a de plus vigoureusement et caractéristiquement américain dans notre vie nationale.

Ainsi en est-il pour le versant du Pacifique, et les jeunes États géants qui sont là croissants par sauts et par bonds. Plus ils auront une grande part dans la direction de notre vie nationale, et mieux cela vaudra pour nous tous.

Je ne veux pas dire un seul instant que des méprises ne seront pas commises dans toute section du pays ; il y en aura certainement, et dans quelque section qu'elles soient commises, ce sera notre devoir de protester contre elles et d'essayer de renverser ceux qui en seront responsables : mais ce que je veux dire, c'est qu'à la longue chaque section ira trouvant que son bien-être, au lieu d'être antagonique, est indissolublement lié au bien-être des autres sections ; et le développement des moyens de communication, le développement de l'éducation dans son plus haut et plus beau sens, cela veut dire qu'il y a développement du sens de la solidarité d'un bout à l'autre du pays, du sentiment de fierté patriotique de chaque Américain pour les actes de tous les autres Américains — de fierté pour l'histoire passée et pour la grandeur présente et future du pays entier.

Personne ne s'intéresse au fait que Dewey vient du Vermont, Hobson de l'Alabama, ou Funston du Kansas. Si tous les trois venaient du même comté, cela ne ferait pas de différence pour nous. Ils sont Américains, et tout Américain a un droit égal à réclamer sa part de gloire dans leurs exploits. En lisant les faits fameux de notre armée aux Philippines, il ne nous importe en rien que les régiments viennent de l'Orégon, de l'Idaho, de la Californie, du Nebraska, de la Pensylvanie, ou du Tennessee. Ce qui importe, c'est que ces splendides soldats sont tous Américains ; qu'ils sont nos héros ; que notre sang coule dans leurs veines ; que le drapeau sous lequel nous vivons est le drapeau pour lequel ils se sont battus, pour lequel quelques-uns d'entre eux sont morts.

Tout danger venant d'une antipathie religieuse est mort, et d'une antipathie de région est mourant ; mais il y a par moments de très laides manifestations d'antipathie de classe à classe. C'est pitié, semble-t-il, d'avoir à user du mot « classe », parce que, en réalité, il n'y a pas de classes dans notre vie américaine dans le sens où le mot « classe » est usité en Europe. Notre système social et politique ne les admet pas en théorie, et en pratique elles n'existent qu'à un très fluide état. Dans la plupart des pays européens les classes sont séparées par des bornes rigides, qui ne peuvent être traversées que rarement, et avec les plus extrêmes difficultés et périls. Ici, les bornes, on ne peut pas dire proprement qu'elles existent, et elles sont certainement si flottantes et évasives, si indistinctement marquées, qu'elles ne peuvent être appréciées quand on les voit de tout près. Toute famille américaine qui dure quelques générations sera dans le cas d'avoir des représentants dans toutes les différentes classes. Les grands hommes d'affaires, même les grands hommes professionnels, et spécialement les grands hommes d'État et marins et soldats, sont tout à fait dans le cas de surgir d'entre les fermiers ou les travailleurs à gages ; et leurs parents restent auprès du vieux foyer ou à leur vieux métier. S'il exista jamais au monde une communauté où l'identité d'intérêt, d'habitude, de principe et d'idéal, dût être sentie comme une force vivante, la nôtre en est une. Généralement parlant, elle est réellement sentie à un degré tout à fait inconnu en d'autres pays de notre taille. Il y a, sans doute, des portions de la Norvège et de la Suisse où les idéals sociaux et politiques, et leur proximité de réalisation, ne sont pas matériellement différents de ceux des portions les plus essentiellement américaines de notre propre terre ; mais ceci n'est vrai d'aucun pays européen de taille considérable. Ce n'est que dans les communautés américaines que nous voyons le fermier, le salarié, l'homme de loi, et le marchand, et peut-être même l'officier de l'armée ou de la marine, tous alliés, et tous acceptant leurs relations comme parfaitement naturelles et simples. Ceci est éminemment sain. Ceci est justement ce qui devrait être dans notre république. Ceci représente l'idéal dont ce serait partout et toujours une bonne chose d'approcher. Dans les grands centres industriels, avec leurs conditions hautement complexes, hautement spécialisées, c'est naturellement un

simple idéal. Il y a des parties même de nos plus vieux États, comme, par exemple, New-York, où cet idéal est effectivement réalisé ; il y a d'autres parties, particulièrement les grandes cités, où la vie est si totalement différente que la tentative de vivre précisément selon les conditions de la campagne serait artificielle et impossible. Néanmoins, il reste ce fait que la seule vraie solution de nos problèmes sociaux et politiques est de cultiver partout l'esprit de confraternité, de camaraderie et de compréhension d'homme à homme, et la bonne volonté de traiter un homme comme un homme, qui sont les facteurs essentiels dans la démocratie américaine comme nous la voyons encore dans les districts de campagne.

II. — En relations et en sympathie avec des toucheurs de bœufs, des fermiers, des employés de chemins de fer, des charpentiers.

Le principal facteur pour produire une telle sympathie est simplement l'association sur un plan d'égalité, et pour un objet commun. Tout Américain sain d'esprit est forcé de bien penser de ses camarades américains, si seulement il arrive à les connaître. L'embarras est qu'il ne les connaît pas. Si le banquier et le fermier ne se rencontrent jamais, ou se rencontrent seulement sur un indifférent terrain d'affaires, si la banque n'est pas faite par des hommes que le fermier sache être ses amis et associés, il est tout à fait sûr qu'un esprit de méfiance s'élèvera. Si le marchand ou le manufacturier, l'homme de loi ou le clerc, ne rencontrent jamais l'ouvrier ou l'artisan, excepté en de rares occasions, quand la rencontre peut être d'hostile sorte, chaque côté sent que l'autre est étranger et naturellement antagonique. Mais si n'importe quel individu de n'importe quel groupe venait à être jeté en association naturelle avec un autre groupe, les difficultés se trouveraient disparaître en tout ce qui le concerne. Il serait très possible qu'il devînt l'ardent champion de l'autre groupe.

Peut-être me pardonnera-t-on de citer ma propre expérience comme exemple sur ce point. En dehors des collégiens et des politiciens, mes premiers associés intimes furent des hommes de ranch, des toucheurs de bœufs et des chasseurs de gros gibier, et je devins rapidement convaincu qu'il n'y avait pas d'autres hommes dans le pays qui fussent leurs égaux. Puis je fus versé beaucoup avec des fermiers, et je me persuadai que c'était sur le fermier que reposaient réellement les fondements de la république, — que le fermier était l'archétype du bon Américain. Puis je vis pas mal de gens des chemins de fer, et après une tout à fait intime fréquentation avec eux je commençai à sentir que, surtout dans leurs rangs plus élevés, ils présenteraient le type des qualités mêmes de courage, de confiance en soi, d'empire sur soi, de hardiesse, de capacité pour le travail, de pouvoir d'initiative et de pouvoir d'obéissance, que nous aimons le plus à associer avec le nom américain. Puis il m'est arrivé d'avoir à faire avec certaines unions de charpentiers, et j'arrivai à avoir un grand respect pour le charpentier, pour le type artisan. Alors l'idée se mit à poindre en moi qu'ils étaient tous d'aimables bons garçons, et que mon championnat pour chaque lot successivement par-dessus tous les autres lots était né largement de ce fait que j'étais très familier avec le lot que je championnais et moins familier avec les restants. En d'autres termes, j'étais entré en sympathie, en compréhension avec eux tous, groupe après groupe, avec cet effet que je trouvais invariablement qu'eux et moi nous avions de communs desseins et un commun point de vue. Nous différions entre nous, ou nous nous entendions entre nous, non pas parce que nous avions des occupations différentes ou la même occupation, mais à cause de nos façons de concevoir la vie.

C'est cette capacité de sympathie, de camaraderie et de mutuelle compréhension qui doit être à la base de tous mouvements réellement heureux pour le bon gouvernement et l'amélioration des conditions sociales et civiques. Il n'y a pas de système breveté pour amener un bon gouvernement. Moins encore y a-t-il de système breveté pour remédier aux maux sociaux et en finir avec les inégalités sociales. Une sage législation peut aider dans chacun des deux cas, et une crue, vicieuse, ou démagogique législation peut faire une infinité de mal. Mais l'amélioration doit provenir des lentes œuvres des mêmes forces qui toujours ont tendu vers le bien, et toujours y tendront.

III. — Lignes de sympathie horizontales et verticales. — Chute des républiques grecque et italienne. — Prospérité des républiques suisse et américaine.

La première leçon à enseigner, c'est la leçon de traiter chaque homme selon sa valeur comme homme, et de se rappeler que, tandis que parfois il est nécessaire, au double point de vue législatif et social, de considérer les hommes en tant que classe, cependant à la longue notre sûreté gît dans la reconnaissance de la valeur ou du manque de valeur de l'individu comme principale base d'action, et à façonner toute notre conduite, et spécialement notre conduite politique, conséquemment. Il est impossible pour une démocratie de durer si les lignes politiques sont tirées de façon à coïncider avec les lignes de classe. Le gouvernement qui en résulte, soit de la haute, soit de la basse classe, n'est pas un gouverne-

ment du peuple en son entier, mais un gouvernement d'une partie du peuple au dépens du reste. Là ou les lignes de division politique sont verticales, les hommes de chaque occupation et de toute situation sociale se séparant suivant leurs vocations et leurs principes, le résultat est sain et normal. Juste aussi loin, cependant, que les lignes sont tirées horizontalement, le résultat est malsain, et, à la longue, désastreux, car une telle division signifie que les hommes sont dressés l'un contre l'autre selon les aveugles et égoïstes intérêts du moment. Chacun est ainsi dressé contre son voisin, dans une attitude d'avide hostilité de classe, qui devient le principal ressort de sa conduite, au lieu de baser chacun son action politique sur ses propres convictions quant à ce qui est judicieux et à ce qui est non judicieux, et sur son propre sentiment désintéressé de dévouement aux intérêts de la communauté entière tels qu'il les voit. Des républiques sont tombées, dans le passé, principalement parce que les partis qui les contrôlaient divisaient selon les lignes de classes, de sorte qu'inévitablement le triomphe de l'une ou de l'autre impliquait la suprématie d'une partie sur le tout. Le résultat pouvait être une oligarchie, ou il pouvait être la loi de la populace ; il importait peu de savoir lequel des deux, car dans les deux cas la tyrannie et l'anarchie devaient sûrement alterner. La faillite des républiques grecques et italiennes est fondamentalement due à cette cause. La Suisse a flori parce que les divisions d'après lesquelles ses résultats politiques ont été conquis, n'ont pas été en premier lieu celles de pure caste ou classe sociale, et l'Amérique florira et deviendra plus grande que n'importe quel empire parce que, à la longue, dans ce pays, un parti quelconque qui essaierait de se fonder sur la jalousie et l'hostilité de région ou de classe doit forcément tomber devant le bon sens du peuple.

IV. — Districts ruraux et districts urbains.

Le seul moyen de se prémunir contre les maux d'un clivage horizontal en politique est d'encourager le développement du sentiment de camaraderie, d'un sentiment basé sur les relations d'homme à homme, et non de classe à classe. Dans les districts de campagne ceci n'est pas très difficile. Dans mon voisinage, le Quatre Juillet, les quatre ministres Protestants et le prêtre Catholique parlent du haut de la même plateforme, nos enfants à tous vont à la même école de district, et le propriétaire foncier et le salarié voient de la même façon, non pas simplement pour la politique, mais pour le tir aux canards et pour les courses internationales de yachts. Naturellement, dans une telle communauté il y a peu de chance pour la division de classe. Il y a un léger sentiment contre les purs résidents d'été, précisément parce qu'il n'y a pas beaucoup de sympathie avec eux, et parce qu'ils ne prennent aucune part dans nos intérêts locaux ; mais autrement il y a assez d'objets en commun pour bien mettre tout le monde sur un même plan d'intérêt en diverses importantes particularités, et chaque homme a trop de respect de soi pour être particulièrement jaloux d'un autre homme. De plus, comme la communauté est petite et consiste pour la plus grande part en personnes qui ont longtemps habité le pays, tandis que celles qui sont d'ascendance étrangère, au lieu de rester par devers elles, se sont entremariées avec les natifs, il existe encore un sentiment effectif de parenté entre les hommes qui remplissent les différentes occupations. Les noms de famille caractéristiques sont souvent portés par des hommes de fortunes très largement différentes, allant du marinier local, par le capitaine du sloop-huîtrier, le fabricant de voiles, ou le charron, jusqu'au propriétaire de ce que, à la campagne, on peut appeler le manoir, — qui probablement contient une des innombrables chambres où Washington est dit avoir dormi. Nous avons d'aiguës rivalités, et notre politique n'est pas toujours tant s'en faut ce qu'elle devrait être, mais au moins nous ne nous divisons pas selon des lignes de classes, pour la très bonne raison qu'il n'y a eu nullement cristallisation en classes.

Cette condition prévaut pour les choses essentielles dans toute l'étendue des districts campagnards de New-York, qui sont de beaucoup politiquement les plus sains districts. Tout homme qui a servi dans la législature se rend compte que les députés des campagnes forment, en somme, un très sain et salubre corps de législateur. Tout homme qui est beaucoup allé aux foires de comté dans New-York — presque le seul endroit où les gens des fermes se réunissent en grand nombre — ne peut pas ne pas avoir été frappé par le caractère élevé du paysan ordinaire. C'est un beau compagnon, rude, peinant dur, fin et avec acuité éveillé aux vertus fondamentales. Lui et ses frères des petites villes et des villages, dans les circonstances ordinaires, tiennent bien peu compte, en vérité, de toute différence de caste ; ils accueillent chaque homme strictement d'après son mérite comme homme, et forment donc une communauté où il y a singulièrement peu d'esprit de caste, et où les hommes s'associent sur un terrain absolument sain et bien américain de communs idéals, de communes convictions et de communes sympathies.

Malheureusement, on ne peut pas dire la même chose des grandes villes, où les conditions de vie sont si compliquées qu'il y a eu une extrême différenciation et spécialisation en toute espèce d'occu-

pations, soit d'affaires, soit de plaisir. Les gens d'un certain degré de fortune et d'une certaine occupation peuvent n'entrer jamais en réel contact avec les gens d'une autre occupation, d'une autre position sociale. La tendance est pour les relations d'être toujours de classe à classe, au lieu d'être d'individu à individu. Ceci produit la croyance absolument malsaine, qu'il est de l'intérêt d'une classe, comme contraire à une autre, de faire que ses représentants de classe dominent dans la vie publique. Les maux d'un tel système sont évidents. Du reste, l'énorme masse de notre législation et administration devrait s'occuper des choses qui concernent strictement le bien commun ; et là où il est besoin d'une législation ou administration spéciale, comme ce doit souvent être le cas, pour une certaine classe, le besoin peut être rempli en premier lieu par la pure honnêteté et le sens commun. Mais si les hommes sont tirés par élection seulement d'une caste, ou élus sur une théorie de caste, le votant graduellement substitue la théorie d'allégeance à la caste, à la théorie d'allégeance à la république en son entier, et au lieu de demander comme fondamentales les qualités de probité et de large intelligence — qui sont les qualités indispensables pour assurer le bien-être du tout — en première ligne, il demande, en substitution, le zèle dans le service, ou apparent service, de la classe, qui est tout à fait compatible avec la plus grossière corruption au dehors. Bref, nous revenons aux conditions qui prédestinèrent la démocratie à la faillite dans les anciennes républiques grecques et médiévales, où les lignes des partis étaient horizontales et où chaque classe était en guerre avec l'autre classe, chacune en conséquence substituant nécessairement le dévouement à l'intérêt d'une classe au dévouement à l'intérêt de l'État et aux idées élémentaires de moralité.

V. — Moyens de cultiver la sympathie entre les classes.

Le seul moyen d'éviter le développement de ces maux est, autant que faire se peut, d'aider à créer des conditions qui permettront la compréhension mutuelle et la camaraderie entre les membres des différentes classes. Pour cela, il est absolument nécessaire qu'il y ait association naturelle entre les membres pour une fin commune ou avec un commun propos. Aussi longtemps que les hommes seront séparés par leurs lignes de caste, chaque corps ayant ses propres amusements, intérêts et occupations, il est certain qu'ils se regarderont l'un l'autre avec cette instinctive méfiance qu'ils éprouvent pour des étrangers. Il y a des exceptions à la règle, mais c'est une règle. L'homme ordinaire, quand il n'a aucun moyen d'entrer en contact avec un autre, ou d'acquérir quelque intuition des idées et des aspirations de cet autre, ou bien ignore complètement ces idées et ces aspirations, ou bien éprouve envers elles une plus ou moins tiède aversion. Le résultat est une complète et peut-être fatale méprise, due en premier lieu au fait qu'il n'est donné à la capacité de camaraderie aucune occasion de fleurir. D'un autre côté, si les hommes pouvaient se mêler de façon à relâcher les liens de classe ou de caste et à mettre chacun à sa place selon ses mérites en tant qu'homme individuel, il y aurait certainement un regroupement indépendant des lignes de caste. Un lien pourra subsister entre les membres d'une caste, basé purement sur la similitude de leurs habitudes de vie ; mais il sera beaucoup moins fort que les liens basés sur l'identité de passion, de principe, ou de façons de concevoir la vie. Tout homme qui a jamais, pour sa bonne fortune, été obligé de travailler avec des hommes en masse, en quelque endroit ou sous quelques conditions ou dans quelque association où la dislocation de caste était complète, doit nécessairement reconnaître comme évidente la vérité de ceci. Tout camp de mineurs, tout régiment de volontaires qui a eu du succès, le prouve. Dans de tels cas, il y a toujours quelque objet qu'il faut atteindre et les hommes qui sont intéressés à l'atteindre, ont à déployer leurs propres leaders et leurs propres liens d'association, tandis que le soi-disant leader ne peut réussir qu'en sélectionnant pour assistants les hommes que leurs capacités particulières rendent aptes à faire le meilleur travail dans les diverses éventualités qui surgissent. En de telles circonstances, les hommes qui travaillent ensemble pour l'accomplissement d'un commun résultat auquel ils s'intéressent intensément, sont très vite sûrs de dédaigner, et, en vérité, d'oublier la croyance, ou l'origine de race, ou l'antérieure situation sociale, ou l'occupation de classe de l'homme qui est ou leur ami ou leur ennemi. Ils descendent jusqu'au nu fond de roc du caractère et de la capacité.

Ceci dans une grande mesure est vrai des organisations de parti dans une grande cité, et, en vérité, de toutes sérieuses organisations politiques. Si elles doivent réussir, elles doivent nécessairement être démocratiques, en ce sens que chaque homme est traité strictement d'après son mérite comme homme. Nul ne peut réussir qui essaie d'avancer sur une autre base ; par-dessus tout, nul ne peut réussir s'il avance avec le sentiment que, au lieu de simplement faire son devoir, il confère une faveur à la communauté, et est par conséquent autorisé à adopter une attitude de condescendance envers ses camarades. Il est souvent tout aussi irritant d'être patronné que d'être

pillé; comme les réformateurs l'ont plus d'une fois découvert quand la masse des votants votaient stupidement contre eux, et en faveur d'une bande de coquins familiers, principalement parce qu'ils n'avaient nul sentiment de camaraderie avec leurs soi-disant bienfaiteurs.

La tendance à patronner est sûre d'être déracinée dès qu'un homme entrera dans la politique d'une façon pratique et non en dilettante. Il trouve rapidement que le secret d'un bon manège, le pouvoir de manier les hommes et d'assurer les résultats, peuvent exister, semble-t-il, dans d'invraisemblables personnes. S'il prétend porter un caucus ou un premier, ou élire un candidat donné, ou assurer un certain article de législation ou d'administration, il aura à découvrir d'innombrables alliés et à travailler avec eux, et à se servir d'innombrables subordonnés. Étant donné que lui et eux ont un commun objet, la seule pierre de touche qu'il doive leur appliquer est de voir s'ils sont capables d'aider à remplir cet objet. Le résultat est que, en un temps très court, les hommes dont les desseins sont les mêmes oublient toutes différences, sauf en ce qui concerne la capacité de mener à bien le dessein. Le banquier qui s'intéresse à ce qu'une certaine nomination soit faite ou une certaine élection gagnée oublie tout sauf sa communauté d'intérêt avec le boucher de détail qui est leader tout le long de sa section de l'avenue, ou avec le starter qui peut contrôler un nombre considérable de chauffeurs; et en retour le boucher et le starter acceptent tout naturellement le banquier comme allié qu'ils peuvent suivre ou mener, selon la dictée des circonstances. En d'autres termes, tous trois arrivent à sentir en commun sur certains sujets importants, et cette camaraderie a des résultats aussi étendus que sains.

Le bien ainsi découle d'une simple affiliation politique ordinaire. Un homme qui a pris une part active à la vie politique d'une grande cité possède un avantage incalculable sur ses concitoyens qui n'y ont pas ainsi pris part, parce que normalement il a plus de compréhension qu'ils n'en peuvent sans doute avoir de l'attitude d'esprit, des passions, préjugés, espérances, et animosités de ses concitoyens, avec lesquels à l'ordinaire il ne serait pas entré en affaires ou en contact social. Naturellement il y a quantité d'exceptions à cette règle. Un homme qui est entraîné dans la politique par des raisons absolument égoïstes, et spécialement un homme riche qui désire simplement acheter une promotion politique, peut ne savoir absolument rien qui soit de valeur au sujet de n'importe qui ou quoi, sauf en ce qui concerne le plus bas côté de la nature humaine avec lequel sa sphère de contact s'est élargie; et, d'un autre côté, un sage employeur de travail, ou un philanthrope en qui zèle et jugement s'équilibrent l'un et l'autre, peut en savoir bien plus que la plupart des politiciens. Mais le fait reste que l'effet de la vie politique et des associations qu'elle amène est d'un très grand bénéfice en produisant une meilleure entente et une plus aiguë camaraderie parmi des hommes qui autrement ne se connaîtraient pas du tout l'un l'autre, ou bien se connaîtraient comme membres de corporations ou classes étrangères.

Ceci étant le cas, combien plus est-ce vrai si la même habitude d'association pour un commun dessein peut être appliquée là où le dessein est réellement des plus hauts! Beaucoup est accompli en cette voie par les institutions d'université et associations similaires. Partout où ces associations sont fondées dans un sain et salubre esprit, le bien qu'elles font est incalculable, par suite du simple fait qu'elles rassemblent dans la poursuite d'un digne objet commun des hommes d'excellent caractère, qui autrement ne se rencontreraient jamais. Il est tout juste d'autant d'importance pour l'un que pour l'autre, que l'homme de Hester street ou de Bowery ou de l'avenue B, et l'homme de la Riverside Drive ou de la Cinquième Avenue, aient quelque terrain de rencontre où ils puissent arriver à se comprendre l'un l'autre comme une occasion de travailler pour une fin commune. Naturellement si, d'un côté, le travail est entrepris dans un esprit patronisant, nul bien n'en résultera; et, de l'autre côté, si l'enthousiasme zélé perd sa santé d'esprit, il ne s'en suivra que du mal. Il y a beaucoup de terrible misère dans une grande cité, et un ardent, généreux jeune homme, quand pour la première fois il entre en contact avec cette misère, sent ses sympathies si excitées qu'il est bien capable de devenir un socialiste, ou se fait l'avocat de quelque théorie sauvage, allant ainsi au devant d'un plongeon de mal en pis, exactement comme font trop de chefs de mécontents autour de lui. Sa santé d'esprit et sa froideur de tête seront mises à l'épreuve à fond, et s'il les perd, son pouvoir pour le bien s'évanouira.

Mais ceci est simplement pour établir une forme d'une vérité générale. Si un homme permet que sa largeur de cœur dégénère en douceur de tête, il devient inévitablement un fléau dans toutes les relations de la vie. Si la sympathie devient faussée et morbide, elle entrave au lieu d'aider l'effort vers l'amélioration sociale. Cependant sans sympathie, sans camaraderie, nul bien permanent ne peut être accompli. Dans toute communauté saine il doit y avoir une solidarité de sentiment et une connaissance de la solidarité d'intérêt parmi les différents membres. Là où cette solidarité cesse d'exister, là où il n'y a nulle camaraderie, la communauté est mûre pour le désastre. Naturellement la camaraderie peut avoir

de la valeur beaucoup en proportion de son inconscience. Un sentiment qui est aisé et naturel vaut bien mieux qu'un sentiment qui a besoin d'être artificiellement stimulé. Mais le stimulant artificiel vaut mieux que rien, et pour ce qui est de la camaraderie comme pour ce qui est de toutes autres émotions, ce qui est commencé artificiellement peut devenir tout à fait naturel en se continuant. Chez la plupart des hommes le courage est largement une habitude acquise, et dans les premières occasions où il est appelé à se montrer il nécessite l'exercice du pouvoir de volonté et de l'empire sur soi; mais par l'exercice il devient graduellement presque automatique.

Ainsi en est-il de la camaraderie. Un homme qui consciencieusement s'efforce de risquer son sort avec celui de ceux qui l'entourent, de faire ses intérêts les leurs, de se mettre dans une position où lui et eux aient un commun objet, se sentira d'abord un peu conscient de lui-même, se rendra compte trop ouvertement de son propre but. Mais avec de l'exercice, cette volonté passera complètement. Il découvrira bien vite que le sentiment de camaraderie qu'il avait d'abord à stimuler était réellement existant, quoique latent, et qu'il est capable d'une très saine croissance. Il ne peut, naturellement, devenir normal que lorsque l'homme lui-même arrive à s'intéresser ingénument à l'objet que lui et ses compagnons s'efforcent d'atteindre. Il est donc évidemment désirable que cet objet possède un réel et vital intérêt pour un chacun. Tel est le cas pour une association politique proprement dite.

Beaucoup a été fait, non pas simplement par les associations politiques ordinaires, mais par les clubs de cité, les fédérations civiques, et autres, et beaucoup plus encore peut être fait. Naturellement, il y a danger qu'une telle association soit pervertie par friponnerie ou sottise. Quand une organisation politique de partisan devient simplement une association aux fins de pillage et de patronage, elle peut être une menace au lieu d'un aide pour une communauté ; et quand une organisation politique de non partisan tombe sous le contrôle des fantastiques extrémistes toujours attirés vers de tels mouvements, à son tour elle devient ou inutile ou nuisible. Mais si ces organisations de partisan ou de non partisan, sont conduites selon les lignes de la santé d'esprit et de l'honnêteté, elles produisent un bien qui s'étend bien plus loin que leurs promoteurs ne supposent, et parachèvent des résultats d'une plus grande importance que ceux qui étaient immédiatement visés.

C'est une excellente chose d'obtenir un triomphe pour le bon gouvernement dans une élection donnée ; mais c'est une bien meilleure chose d'établir graduellement, parmi les citoyens américains, cet esprit de camaraderie qui, à la longue, est absolument nécessaire si nous voulons voir les principes de virile honnêteté et de robuste sens commun triompher dans notre vie civique.

TH. ROOSEVELT,
Président des États-Unis.

Traduit par Mme la princesse Ferdinand de FAUCIGNY LUCINGE et M. J. IZOULET, professeur au Collège de France.



LE DIPLOME CONJUGAL

C'est une question assez discutée, à laquelle M. le docteur Cazalis s'est appliqué avec passion ; à laquelle, en sens inverse, d'autres ont apporté leurs réflexions sceptiques ou même hostiles et dont je voudrais bien vous entretenir, non seulement avec impartialité, comme toujours, mais vraiment sans savoir encore de quel côté je pencherai pour conclure.

C'est une chose connue « qu'en mariage trompe qui peut », comme disait l'ancien droit. Mais ce n'est pas seulement en question d'argent, c'est aussi en question de santé. Vous êtes tuberculeux jusqu'aux moelles, vous êtes prédisposé à la démence, vous êtes avarié d'une façon ou d'une autre et quelquefois de plusieurs. Vous n'en dites rien et vous épousez, haut la main droite, une jeune fille que, dans plusieurs cas, vous rendrez malade, d'abord ; à qui, en outre, vous donnerez des enfants tuberculeux, épileptiques, etc., etc.

Et, non seulement, on n'a pas l'habitude, en France, de consulter le médecin ; mais encore le médecin, lié par le secret professionnel, ou croyant l'être, car dans ce cas il ne le serait pas, mais très inquiet sur ce point de droit peu fixé, le plus souvent se dérobera si vous, père de famille, vous lui demandez d'examiner le prétendant et de vous dire un peu l'état des choses sur ses poumons, son cerveau et autres organes essentiels.

Or, grâce, en grande partie, à ces mœurs et habitudes, 150 000 personnes par an meurent en France de la tuberculose, et sur ces 150 000 un tiers au moins peut-être, très près de la moitié, sont des héréditaires et doivent la mort à ceux qui leur ont donné la vie. Je ne parle pas des fils d'alcooliques, des fils de déments, des fils d'avariés de diverses sortes, sur lesquels la statistique n'est pas faite ou est trop flottante.

Le mal est immense, il est incalculable.

Il serait en partie conjuré par le diplôme conjugal, par un certificat de médecin constatant que le mariage avec M. un tel est sans danger au point de vue médical, ou au contraire est dangereux.

Cette habitude, consacrée par les mœurs et par la loi, est courante en Amérique et, bien entendu, en Allemagne ; car l'Allemagne, ayant une natalité trop forte, ne songe qu'à l'augmenter, et la France, ayant une natalité trop faible, semble ne songer qu'à la restreindre. L'homme est un animal logique.

N'est-il pas singulier que quand il s'agit de passages dangereux, de petites mécaniques au ras du sol qui peuvent vous communiquer une décharge électrique, de l'affaire de se tenir debout sur l'impériale des omnibus, il y aît des écriteaux avertisseurs et protecteurs : « Il est dangereux de... Le public est prévenu qu'il s'expose à... » ; et que ce monsieur, qui peut contaminer votre aimable fille et vous donner des petits-fils malades en naissant et idiots pendant toute leur triste vie, soit indemne de tout écriteau et qu'il ne soit même pas permis de lui demander un certificat de bonne complexion? Les voyageurs sont protégés; la jeune fille ne l'est pas, qui se dispose à faire avec un personnage inconnu le voyage de la vie.

Il n'y a qu'un cas où elle l'est vraiment. C'est quand elle est la fille d'un médecin. Les filles d'un médecin sont privilégiées. Il ne s'agit pas, quand c'est la fille d'un médecin, de badiner avec l'amour. Quand vous demandez en mariage la fille d'un médecin, le dialogue suivant s'établit :

— Cher maître, j'ai vingt bonnes mille livres de rente.

— Ça m'est égal.

— J'ai comme espérances...

— Ça m'est indifférent.

— J'ai un bon métier.

— Qu'est-ce que ça me fait?

— Je suis très intelligent.

— C'est secondaire.

— Je suis très bon garçon.

— C'est accessoire.

— Mais enfin...

— Mon cher monsieur, ce n'est tout ça. Permettez-moi de vous ausculter.

A la bonne heure! Mais toutes les jeunes filles ne sont pas filles de médecins.

On me dira : « Précisément! La profession de médecin étant libre, dès que vous avez une fille, étudiez la médecine et faites-vous médecin. Quand elle aura dix-huit ans, vous ausculterez son prétendant. C'est la solution. »

C'est une solution élégante et je la recommande aux romanciers et aux médecins ; mais on conviendra qu'elle n'est pas très pratique.

Il faut en revenir au certificat médical, au certificat d'aptitude au mariage. Je penche très fortement du côté du certificat conjugal.

Il y a des objections. M. de Gramont, d'autres aussi, les ont présentées avec beaucoup de force et aussi beaucoup d'esprit. Il est très dangereux, ont-ils dit, de mettre les médecins dans ces choses, où il y a des questions d'argent. Ils peuvent être séduits, tranchons le mot, ils peuvent être achetés, comme ils le sont si souvent dans les affaires d'aliénation mentale.

D'abord, je ne crois pas qu'ils le soient si souvent que cela, même dans les questions d'aliénation. J'écarte toujours tout argument de sentiment et je ne vais pas faire la phrase sur la haute honorabilité du corps médical; mais encore l'immense majorité des médecins, *ne fût-ce que pour ne pas s'engager dans des affaires très ennuyeuses*, est extrêmement scrupuleuse dans les affaires d'aliénation mentale et a une tendance plutôt à temporiser qu'à mettre de la précipitation dans l'adoption des mesures rigoureuses. Vous pouvez m'en croire.

Et puis... et puis, ce n'est pas du tout la même chose. Un demi-fou, que vous enfermez, le plus souvent le devient tout à fait. Un simple exalté, que vous enfermez, le plus souvent devient un demi-fou et s'achemine assez rapidement vers la folie intégrale. Le médecin scélérat qui a fait enfermer un homme sain est donc à peu près couvert. Il risque peu. De plus, la folie étant infiniment variable et déconcertante, il est à très peu près impossible, dans cet ordre de choses, d'établir des responsabilités. Le médecin a fait enfermer un homme sain. Cet homme reste sain. On le reconnaît tel. On le relâche. L'homme sain attaque le médecin. Le médecin répond : « Il est guéri et j'en suis très heureux. Il était malade quand je l'ai fait enfermer. » Et il est très difficile de convaincre le médecin de fourberie, ou même d'erreur.

Dans l'affaire du diplôme conjugal, il en va tout autrement. Les preuves d'une prévarication de la part du médecin abonderaient : « Vous m'avez donné cet homme comme sain, et tous ses enfants sont malades de maladies évidemment héréditaires. Regardez-les un peu. Vous n'avez qu'à les regarder. » Et c'est auparavant que le médecin supposé le plus criminel y regarderait à deux fois.

Il n'y a aucune assimilation à faire entre le cas du certificat d'aliénation et le cas du certificat d'aptitude ou d'inaptitude conjugale.

On dit encore, et M. Cazalis avait prévu lui-même l'objection : « Mais si vous multipliez les obstacles au mariage, vous favoriserez et vous développerez l'union libre. »

Je le reconnais. L'union libre sera un peu favorisée par l'adoption de la coutume du certificat conjugal. Le Monsieur qui ne pourra pas obtenir de diplôme conjugal sera rejeté du côté de l'union libre et il ira certainement de ce côté. Mais remarquez. C'est à l'avenir de la race que nous songeons. Or,

l'union libre est rarement féconde et le mariage est presque toujours fécond. Il y a donc intérêt à rejeter les déchus soit dans le célibat absolu, dont leur conscience devrait leur faire un devoir ; soit même dans l'union libre, qui jettera sur la surface du territoire infiniment moins d'enfants condamnés.

Ajoutez que, tout en favorisant un peu l'union libre, le diplôme conjugal la *déconsidère*, ce qui n'est pas pour me déplaire infiniment. Il sera presque entendu que le personnage qui pratique l'union libre est probablement un homme qui n'a pas pu se marier. Est-ce si mauvais ? Je ne trouve pas. Cela n'est peut-être pas très démocratique. Cela fait — très confusément, du reste — deux classes dans la nation : celle des *surhommes*, et celle des hommes, ou, bien plutôt, celle des hommes et celle des *sous-hommes*. Mais, enfin, ce n'est pas ma faute si, non pas moi, mais la nature, fait cette répartition. Ce n'est pas la société qui dit à un homme : « Le mariage te sera interdit ; » c'est la nature, en le créant dangereux ; et c'est le devoir, en lui défendant de mettre en exercice le danger qu'il constitue. Dans la pratique, du reste, cette distinction, encore que réelle, ce qui est un bien, serait presque insensible, ce qui est bon aussi. Il y aurait dans l'union libre des malades et aussi des gens très sains qui préféreraient ce genre de sport par goût personnel. La déconsidération de l'union libre ne serait que relative. C'est une bonne mesure de choses.

Et en tout cas, moi, père de famille, j'ai le droit, ce doit être un droit de l'homme, de ne pas acheter chat en poche et de savoir non seulement l'état de la fortune, ce que tout le monde considère comme étant mon droit, mais tout aussi bien l'état des poumons de l'homme à qui je donne mon enfant. Remarquez que c'est même mon devoir, parce que c'est le droit de ma fille. Ma fille a le droit de savoir si le mari qu'on lui présente est sain. Or, ma fille ne peut exercer son droit que par mon entreprise. J'ai donc le devoir absolu d'exercer le droit de ma fille qu'elle ne peut exercer elle-même et de ne pas trahir ses intérêts. Je les trahirais en n'exerçant pas son droit, tout comme si je la laissais dépouiller du bien de sa mère morte, en négligeant de faire pour elle le procès qu'elle ne peut pas faire.

On dit encore : « Mais ce n'est pas le monsieur seulement que vous rejetterez dans l'union libre ; ce pourra être le monsieur et la demoiselle. Ils s'aiment, ils s'adorent. Vous obtenez du médecin un *veto*. Vous vous opposez au mariage. Ils passent outre et voilà une belle affaire. Ils contractent une union libre ! »

Il ne s'agit pas du tout de cela, pour moi du moins. Il ne s'agit pas du tout d'empêcher un jeune homme et une jeune fille de se marier parce que le médecin les aura déclarés inaptes au mariage. Il s'agit seulement de consacrer nettement par la loi et surtout de consacrer par les mœurs le droit du père ou de la mère de famille à exiger un certificat médical. Ce certificat en main, s'il est négatif, le père ou la mère de famille dit à sa fille : « Tu vois. Il est malade. Je te refuse mon consentement. Attends l'âge légal et fais-moi des actes respectueux. Et ensuite, marie-toi. Il t'est tout loisible. Je m'en lave les mains. »

Je n'entends la chose qu'ainsi. L'interdiction légale du mariage en cas de certificat négatif me paraîtrait trop draconnienne et serait, non l'exercice d'un droit de l'homme à quoi je tiens, mais l'exercice d'un droit de l'État un peu bien énorme.

Or, les choses entendues ainsi, croyez-vous que beaucoup de jeunes filles, le certificat négatif du médecin leur étant mis sous les yeux, passeraient outre ? Pas une sur mille. Dans cette affaire, c'est toujours la jeune fille qui est la plus trompée. Le plus souvent les choses se passent de la sorte : on a présenté un jeune homme à une jeune fille, ou elle l'a rencontré dans les réunions. Elle l'a trouvé « très bien » et elle a envie de se marier, c'est tout.

A cette jeune fille on vient dire, mais non pas comme maintenant, par ouï-dire, en l'air, par supposition, auquel cas elle peut croire à de la mauvaise volonté ou à un parti pris chez ses parents ; on vient lui dire avec l'autorité du médecin, de la science : « Il est malade. » Presque toujours elle dira : « Oh ! alors !... »

Elle ne l'aimait pas passionnément, ce monsieur. Elle le trouvait bien ; elle le trouvait acceptable et elle voulait se marier. Elle se trompait sur ses apparences agréables. Elle n'est nullement désespérée d'être détrompée ; elle en est, ou elle en sera demain très satisfaite. Comptez un peu sur l'égoïsme humain qui, Dieu merci, existe et qui est une forme du bon sens : « Je l'aimais un peu ; mais épouser un malade pour toute ma vie, ou au moins pour toute la sienne... Merci de ma vie ! »

— Mais dans le cas de passion ?

— Dans le cas de passion, on les laissera se marier, voilà tout. Ce cas sera d'un sur mille. Mais on aura fait ce qu on doit. On aura prévenu la jeune fille. Elle n'aura pas été trompée. Dans l'état actuel des mœurs c'est elle qui est d'ordinaire la plus trompée dans cette affaire. C'est cela qui doit cesser.

Décidément, objections examinées, je penche vers le diplôme conjugal.

Ce qu'il faudrait, c'est qu'il fût bien entendu que demander à un médecin un diplôme conjugal est tout ce qu'il y a de plus permis. Pour cela peut-être faudrait-il compléter par trois mots la loi sur le secret professionnel. Il faudrait ensuite prendre

l'habitude de le demander et de ne pas craindre d'offenser le candidat en exigeant de lui cette petite formalité.

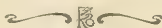
A ce propos vous savez qu'il y a un *truc*. Vous commencez par prier poliment le candidat de vous apporter un certificat médical : s'il tergiverse, s'il fait l'offensé, s'il l'est réellement, s'il vous fait remarquer que ces certificats sont difficiles à obtenir parce que les médecins ne sont pas très sûrs de leur droit à cet égard, vous lui dites avec douceur : « Je désirerais *aussi* que vous eussiez une assurance sur la vie. »

Car il n'y a rien de plus drôle. Il n'est pas très sûr que le médecin ait le droit de dire à un père de famille : « M. X... est tuberculeux » ; mais il est très sûr, et il est acquis, qu'il a droit de le dire à une compagnie d'assurances, et que la compagnie d'assurances a le droit de le lui demander ; et les compagnies d'assurances le font *toujours*, ne négligent jamais de le faire.

Donc, indirectement, en exigeant de votre candidat qu'il prenne une police d'assurance sur la vie, vous exigez qu'il obtienne un certificat de bonne complexion. Le détour est ingénieux et il est sûr. Usez-en, usez-en tous. Comme il arrive toujours, le *truc* se transformera en procédé direct et quand tout le monde obtiendra par un détour le *Diplôme conjugal*, il sera acquis qu'on peut l'obtenir directement, et les médecins, malgré une certaine obscurité de la loi, ne feront aucune difficulté de le délivrer, affirmatif ou négatif.

Je suis pour qu'on prenne l'habitude de le demander d'une façon ou d'une autre. Le droit à la maladie est incontestable ; mais je ne crois pas qu'il aille jusqu'au droit de rendre malades les autres, présents et à venir.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.



TIERS-ÉTAT.

Je viens de lire, après l'*Étape*, un livre qui malmène fort le Tiers-État. Ce n'est pas en vertu d'une politique ou d'une doctrine. L'auteur n'a que des visées de littérature ; la forme est légère, et le ton, ce qu'on est convenu d'appeler *vie parisienne*. Pour tout dire, il s'agit d'un simple roman dialogué, publié d'abord par portions hebdomadaires dans cette revue frivole — où un Taine jadis ne dédaigna point d'écrire — sous la rubrique : *Ces Messieurs du Tiers*, et sous la signature toute neuve de M. Claude Berton. Je ne me mêle pas d'en faire l'analyse ni la critique : j'en parle, parce que cette œuvre sans pédanterie m'a donné à réfléchir, et qu'il me semble qu'elle a tout de même une portée sociale.

Pour faire de la littérature sociale, il n'est pas indispensable de mettre du populaire en scène, de traiter — avec incompétence — les questions de capital et de travail, d'assaisonner d'un peu de chimère et d'ajouter un peu de symbole. La société a d'autres organes que ceux qui produisent la richesse ; aucune des classes qui la composent n'est déchue du droit de fournir matière à étude sociale ; et je ne vois pas qu'on puisse refuser cette épithète de « social », aujourd'hui si recherchée des écrivains d'imagination, à un romancier qui a pris la bourgeoisie pour objet, ou pour cible. Puisque c'est, dit-on, au seul bénéfice du Tiers que s'est accomplie la Révolution française, c'est dans le Tiers aussi, apparemment, que l'on pourra observer les plus intéressants résultats éthiques, et même sociaux de cette Révolution.

Si la satire, voire la plus âpre, s'en mêle, je n'y trouve pas d'inconvénients. La littérature, en ces derniers temps, s'est acharnée sur les restes de l'ancienne noblesse. Je ne dis pas qu'il y ait plus de courage à mordre les vainqueurs que les vaincus — qui ont encore griffes et dents pour se défendre ; mais il y a plus d'intérêt à étudier ceux qui comptent que ceux qui ne comptent plus. La bourgeoisie en masse est prépondérante, et c'est d'elle que se dégage la petite aristocratie plébéienne qui détient l'argent, le loisir, et la souveraineté du luxe. Ces élus (je ne dis point cette élite) dirigent. Leur façon de sentir, de penser, d'agir, d'aimer, de s'amuser, est historique. Il faut tenir état de leur vocabulaire, et, dans une certaine mesure, l'avenir de l'esprit français dépend d'eux : on entrevoit déjà que cela est assez inquiétant.

* * *

La bourgeoisie d'avant la Révolution nous est connue par des documents pris sur le vif, et même par des souvenirs personnels : nous en avons tous rencontré, durant notre enfance, quelques rares survivants, que, d'instinct, nous devinions représentatifs ; nous avons gravé à jamais, dans notre mémoire alors vierge, leurs figures, avec le décor suranné qu'ils avaient conservé autour d'eux, et nous imaginons d'après leur type la physionomie de leur race, éteinte bien avant notre naissance, mais que nous croyons avoir vue. Nous sommes leurs derniers témoins oculaires, nous les avons encore sentis vivre, et leurs façons d'être nous ont affectés directement.

La fortune était alors, comme aujourd'hui, le signe évident et unique de leur ascension ; mais nous savons qu'elle n'avait pas les mêmes caractères qu'aujourd'hui, parce que nous nous rappelons en effet sa physionomie, qui était différente. Rien que

le solide et le cossu du luxe, peu susceptible de mode, atteste que les bourgeois riches étaient vraiment riches, qu'en outre ils n'étaient point parvenus et qu'ils comptaient sur un avenir comme ils s'appuyaient sur un passé. Le mot patrimoine avait encore un sens, et, par suite, le mot famille; et ces familles étaient, comme dans la noblesse, des *maisons*. La bourgeoisie riche n'était donc nullement une ploutocratie, mais une aristocratie au sens le plus littéral du mot. La noblesse d'origine tenait ses titres d'une supériorité ancienne, une fois constatée et sanctionnée par un droit. La noblesse bourgeoise tenait les siens d'une concurrence continuée. Ce sont deux procédés valables de sélection. On sait d'ailleurs que les alliances étaient fréquentes entre les deux aristocraties.

A défaut de l'histoire, les visages de grands bourgeois qui nous apparaissent dans le lointain du souvenir suffiraient encore à nous révéler l'excellence de leur vie morale. Leur milieu fut le foyer de l'intelligence et de l'honnêteté française. Ils allièrent à l'esprit conservateur l'esprit d'innovation le plus hardi. On professait et on pratiquait sur certains points, à la fin du XVIII[e] siècle (par exemple sur l'éducation des jeunes filles), un libéralisme beaucoup plus sincère que le nôtre, et surtout moins gâté de cuistrerie.

Le Tiers-État d'aujourd'hui n'est pas la descendance directe et pure de ce grand Tiers d'avant quatre-vingt-neuf. L'agiotage et les spéculations sur les biens nationaux ont enrichi des plébéiens de couche inférieure et des rustres, qui ont diminué l'élite bourgeoise en s'y haussant. La bourgeoisie, abâtardie déjà et comme épaissie par ces mélanges, a subi, en outre, au cours du XIX[e] siècle, maintes épreuves qui ont contribué à lui rétrécir les idées, à l'apeurer, tranchons le mot : à l'abêtir. Les grands bourgeois, que je disais que nous avons entrevus dans notre enfance, n'étaient déjà plus que des survivants. Ceux d'à présent, s'il en reste — et j'en doute — ne seraient plus que des épaves.

* * *

La « société » bourgeoise, aussi pointilleuse que la société noble, excluait jadis et, jusqu'à ces tout derniers temps, le commerce et l'industrie. On avait la superstition du « fournisseur ». Mais les « fournisseurs » ont fait de si grosses fortunes qu'il a bien fallu qu'ils devinssent aussi des gens du monde, ayant les moyens et le temps de mener une vie mondaine. Ils ne se sont point soucié de forcer des portes qui ne s'ouvraient pas toutes seules : ils ont étalé leur luxe et pris leur plaisir entre eux. A présent, ils mènent la danse : c'est leur bande qui tient le plus de place et qui fait le plus de bruit; c'est chez eux qu'il faut chercher les modes les plus contemporains d'être riche et d'en user.

Voyons quelles figures ont ces gens-là. D'abord les mâles :

Le plus important du groupe est l'homme d'affaires en pleine activité. Au physique, il est généralement bel animal et carré d'épaules; très plébéien, mais astiqué. Il a toujours du contremaître : ce qu'il en reste à un fils de contremaître. Il est, comme dans le peuple, amplement fourni de cheveux et de barbe, mais coiffé à miracle et calamistré. Ses mains puissantes ont assez de beauté pour se parer sans ridicule des lourdes bagues à la mode. Il a aussi, dans les lignes du corps, une sorte de distinction trapue. Les yeux à fleur de tête sont clairs, francs et sans arrière-fond; le regard est net, lucide, candide aussi, et accuse une intelligence, mais simple et à champ étroit, une logique un peu obtuse d'enfant et de bon enfant. On sent qu'il hésite peu, parce qu'il n'analyse pas quand il réfléchit, et n'aperçoit pas d'innombrables pour, d'innombrables contre. La pauvreté de ses délibérations est le secret de son initiative; il doit sa hardiesse en affaires au jeu aisé de ses organes et à sa conscience d'une bonne santé.

En effet, il est sain, et au moral comme au physique. Il est, à ce titre, une valeur, comme individu et comme membre de la collectivité. Entendons-nous, toutefois, sur sa santé morale. Celle du corps est ou n'est pas. La santé morale peut être et n'être que précaire, si elle a pour unique base l'hérédité, ses habitudes et cette discipline par l'imitation automatique, simiesque, où d'ordinaire se réduit la soi-disant éducation de famille. Il n'y a pas de moral vraiment sain sans doctrine morale; et si cette doctrine doit être transmise, elle doit aussi être critiquée par chaque nouveau sujet, modifiée au besoin selon sa personne, et ensuite assimilée par lui. L'homme en question a, comme on dit, d'autres chiens à fouetter. Dans son milieu, on papote à l'occasion sur la casuistique amoureuse, sur la psychologie de l'adultère; le dialogue y est volontiers philosophique, mais à condition de ne toucher à aucun problème de philosophie. On y traite sans le moindre embarras des rapports entre les sexes; mais on y rougirait, comme d'une indécence, d'y articuler certains mots austères. Nos pères du XVIII[e] siècle étaient moins bégueules, et leur métaphysique ne se limitait pas à l'érotisme. On ne pense guère aux choses de quoi on ne parle pas, et on ne se donne guère la peine de se former des opinions qu'on n'aurait pas l'avantage d'exprimer. Il faut pourtant penser blanc ou noir, sans quoi on vit au hasard, comme un enfant qui n'a pas atteint l'âge de raison. C'est le cas de notre personnage.

Son infantilisme moral s'aggrave d'une médio-

crité déplorable de culture. Il a fait exactement les mêmes études que s'il se fût destiné au métier d'homme de lettres ou à l'École normale, et il les a presque toujours fort mal faites. Ces études lui étaient inutiles, je veux bien, et ceux qui lui succéderont dans une dizaine d'années tireront sans doute plus de fruit des programmes nouveaux, plus divers, par conséquent plus diversement adaptés; mais il lui reste d'avoir mal fait les études qu'il faisait, c'est une tare durable. L'éducation, même absurde ou superflue, établit un premier départ entre les intelligences, et ceux qui s'y montrent réfractaires prennent dès le premier âge une habitude d'infériorité que jamais plus ils ne pourront perdre.

Les gens à vues élevées se font reconnaître jusque dans le trantran de la plus plate vie : celui-ci trahira toujours sa vue courte, encore qu'il n'ait pas besoin de l'avoir plus longue.

Enfin, comme on devait s'y attendre, il est parvenu ; mais le mot doit être un peu détourné de son sens usuel. Aujourd'hui, on se décrasse vite, et d'ailleurs les gens soi-disant nés ne donnent pas un exemple si reluisant que les gens de rien aient fort à craindre la comparaison. La richesse acquise ne se signale plus guère par le mauvais goût. Le parvenu ne relève plus de la comédie ou du vaudeville, il n'est plus mal informé des usages ni infatué de sa personne; mais il a en soi une foi naïve, il s'exagère son importance personnelle, et surtout son importance sociale. Il se grise de son autorité, un peu comme le troupier à qui l'on coud deux galons de laine sur les manches se grise de l'à-peu-près de droit de vie et de mort qu'on lui confère avec son grade. Ce monde de gros commerçants, de gros industriels et de gros manufacturiers pullule de caporaux civils.

* * *

Après tout, ce notable représentant du groupe — de qui je viens de noter les traits, mérite de l'estime; il conquiert même la sympathie : car il est brave homme, il a du cœur, ou il a le cœur sur la main. Mais cette santé morale, dont je le louais, ne se maintient que par l'action. Dès que les gens de cette catégorie cessent d'agir beaucoup et même trop, de s'appliquer sans rémission à leurs affaires, ils déclinent et se corrompent. On voit fréquemment, dans la même famille, à côté du type sain et solide, le frère cadet — s'il est en sous-ordre, ou le fils — s'il a hérité une fortune faite et n'a plus qu'à jouir, dégénérer avec une rapidité vertigineuse. Autant le type sain est, en même temps, neuf, et présente tous les signes d'une civilisation qui débute, d'une aristocratie embryonnaire, autant le type dégénéré l'est tout de suite à l'extrême, et semble appartenir à une race décrépite depuis longtemps. L'anarchie morale où j'ai dit qu'ils vivent, les bons comme les pires, les rend virtuellement capables des dépravations les plus outrées; et le frère ou le fils du brave homme, rond, simple, par-dessus tout ordinaire, peut fort bien devenir un monstre.

Ce n'est pas leur plus méprisable aboutissement, car il faut encore de l'étoffe pour faire un monstre. Ceux qui n'en ont point retournent à la crapule : ils font tout bonnement un pas en arrière, et l'hérédité n'a pas à sauter plusieurs générations.

* * *

Leurs femmes sont, pour la plupart, jolies femmes : et cela n'implique pas seulement la qualité d'être jolies, mais une allure, une sensibilité, un langage, je ne sais quoi de professionnel. Tout en elles accuse l'idée d'un privilège qui les mettrait à part et au-dessus des convenances sociales ou morales, dès qu'il s'agit de l'emploi de leur beauté — je n'insinue pas qu'il y ait, comme on prétend, ressemblance entre les femmes galantes et les femmes du monde, ou imitation réciproque. Les femmes du monde, au moins de ce monde-là, affichent leur absence de préjugés avec une arrogance d'affranchies. Leur hauteur peut donner l'illusion d'une supériorité. Elles paraissent aussi, à première vue, étonnamment racées pour des femmes si nouvelles : c'est qu'on se méprend volontiers sur les signes de race; ils sont le plus souvent des laideurs, ou même des difformités. La race ne se juge point à certaines finesses de traits ou d'attaches; mais comme le vulgaire s'obstine à qualifier d'aristocratiques les beautés que lui recommandent ces sortes d'avantages, on a pu dire assez justement que presque toutes les beautés aristocratiques naissaient dans les loges de concierges.

L'air professionnel et la désinvolture d'impératrice permettent à ces souveraines du Tiers d'étaler sans trop de mauvais goût un luxe beaucoup moins discret que celui de leurs hommes; et l'on ne s'étonne pas davantage de les voir promener à leur cou un capital en brillants ou en perles, que de voir un *cricketer* avec sa batte ou un joueur de *golf* avec sa crosse à la main.

Certaines, sans trop faire extérieurement disparate avec les autres, sont tout simplement d'honnêtes femmes, dans la plus stricte et la plus bourgeoise acception du mot. Leurs mères et leurs grand'mères ont été depuis des siècles « femmes d'un seul homme » : elles ont hérité la monogamie comme une seconde nature, elles seraient physiquement et à la lettre incapables d'infidélité.

Les autres ont sur l'amour un système plus ou moins cohérent d'idées larges, peu compatible avec la morale courante et qu'on fait tant bien que mal

coexister avec elle — à peu près comme on accordait jadis, en dépit de contradictions flagrantes, les règles du point d'honneur avec la religion.

Elles ont donc une supériorité sur les hommes, puisqu'elles possèdent une façon de doctrine. Elles ne sont pas tout à fait aussi anarchistes qu'eux. Il s'en faut pourtant qu'elles atteignent toutes ce sommet. On en trouve de bien inconséquentes : celles-ci font office de providence pour les romanciers qui considèrent que les aventures éphémères et fortuites des dames et des messieurs sont toute la substance de la littérature.

* * *

L'avènement de ce petit groupe à la vie mondaine est interprété par plusieurs comme un signe, entre autres, que le monde s'américanise. Cette affirmation me paraît téméraire. Il ne suffit pas qu'ici, comme outre-mer, cette aristocratie soit commerçante, industrielle et qu'elle ait sa richesse pour titre ; ni qu'apparemment, outre-mer comme ici, la sélection qui la dégage ne puisse tirer d'une même lignée plus de deux ou trois générations de choix.

Il reste que, de ce côté-ci et de l'autre côté de l'eau, les individus diffèrent chacun à chacun, comme parlent les mathématiciens. Nous croyons trop aisément qu'on est yankee dès qu'on est dans les affaires et qu'on fait de l'argent. Mais on en fait plus ou moins. Il y a des différences d'échelle qui finissent par être des différences de caractères. Les vues grandioses du Yankee, ses ambitions colossales, font un contraste humiliant avec notre terre à terre. Cette fruste, mais solide et bienfaisante doctrine qui, là-bas, mêle de l'idéal aux existences les plus positives, fait contraste avec la misère morale de nos gens de loisir et de lucre.

L'opposition est encore plus marquée, et toujours à notre désavantage, entre leurs femmes et celles d'ici. Quoi qu'on ait pu justement dire des *excentricités* transatlantiques, il reste aux Américaines l'honneur d'avoir revendiqué pour leur sexe le privilège de la culture. Elles n'admettent point que leur rôle social se borne à dépenser ce que leur gagnent les hommes. Elles se sont découvert un devoir, une mission. Elles se sont faites les ouvrières de l'affinement de leur race, où les hommes ne peuvent contribuer qu'indirectement, en leur fournissant des ressources magnifiques et en leur garantissant une somptueuse oisiveté.

Je vois bien quel est l'idéal de la ploutocratie américaine, je cherche quel est l'idéal de la nôtre. Ses ambitions, même d'argent, sont mesquines, et c'est là encore qu'elle sent le parvenu : elle sait trop ce que l'argent coûte à gagner et ce qu'il est nécessaire à bien vivre, on dirait qu'elle a toujours peur de le perdre. On le perd en Amérique aussi bien qu'ici. Mais, en Amérique, un millionnaire ruiné, fût-il vieux, recommence une fortune : un millionnaire français a épuisé son énergie par sa première réussite ; ruiné, il cherche une petite place.

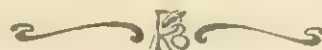
Il ne sait même pas mettre d'intérêt dans les choses de luxe ou d'élégance. Il y a de la fatuité, ou du snobisme : il n'y a pas d'émulation, ni cet esprit sportif qui fait que, même sur ce terrain-là, un Américain bat des records. Il ne pense, une fois ses affaires bouclées, qu'à s'amuser sans être contrarié par rien, ni par une règle, ni par un usage, ni par sa conscience ; à s'amuser sans gêne et — même en amour — n'importe comment.

* * *

Le personnage le plus significatif de ce groupe pourrait bien être un certain *gracioso* qu'on rencontre dans toutes leurs fêtes, alcoolique fashionable et mal embouché, batteur de cocktails et tutoyeur de cochers de cercle. Chaque clan a le sien. Ils se ressemblent comme des frères. Il y a là un type à mettre, comme Pierrot et Polichinelle, à toutes les sauces, et que j'indique comme protagoniste possible d'une nouvelle comédie italienne, qui serait parisienne et d'aujourd'hui. On a beaucoup vanté le pittoresque sinistre du clown anglais en habit noir : notre verve nationale trouverait plus à s'exercer sur cet autre pitre en habit noir qui est de chez nous, qui nous gâte notre ironie, et même notre blague, à la grande joie des maîtres d'hôtel mieux éduqués que lui ou des barmen en veston blanc, et dont le jargon ignoble s'infiltre jusque dans notre littérature qu'il infecte.

Les plébéiens arrivés n'ont tout de même pas la même manière de s'encanailler que les grands seigneurs. C'est ce que M. Lavedan a parfaitement bien exprimé à la fin d'une comédie où il touchait aussi ce monde-là, en faisant dire à un de ses personnages : « Nous nous prenons pour des Gramont-Caderousse, et nous ne sommes que des voyous. »

ABEL HERMANT.



HOMMES D'ÉTAT CONTEMPORAINS

M. POBÉDONOSTZEFF

Au moment où un vent de fanatisme anti-religieux souffle sur les pays d'Occident et sévit tout particulièrement en France, il peut sembler que la figure de M. Constantin Petrowitch Pobédonostzeff, procureur général du Saint-Synode russe et théoricien du régime théocratique, manque d'actualité. Et, certes, rien ne ressemble moins à l'état d'âme de MM. Combes, Ranc,

Jaurès et Clémenceau que l'état d'âme de M. Pobédonostzeff. Il y a entre eux toute la distance qui sépare Moscou de Paris, le Kremlin de la Tour Eiffel. Ils sont, à proprement parler, aux antipodes. Mais on a dit des extrêmes qu'ils se touchent. Et cela est vrai aussi en politique. Les principes de gouvernement qui président aux entreprises de M. Combes et ceux qui inspirent les actes de M. Pobédonostzeff sont de même nature. Celui-là fait de l'absolutisme à rebours et celui-ci n'est qu'un jacobin à la mode russe. L'un et l'autre cherchent à imposer leurs idées par la violence. Aussi m'a-t-il semblé légitime de choisir le moment où nous nous trouvons pour esquisser la silhouette de l'illustre théocrate moscovite. L'histoire nous apprend qu'à un certain fanatisme succède souvent le fanatisme contraire. Celui de M. Pobédonostzeff me paraît aussi peu séduisant que celui des exécuteurs de la « pensée » maçonnique. Et la perspective de voir renaître l'absolutisme clérical selon le cœur du procureur général du Saint-Synode me semble infiniment propre à entretenir dans les âmes un sentiment de réprobation à l'égard de l'anti-cléricalisme actuel. A contempler et à comparer ces deux fanatismes, peut-être la grande sagesse (pour ne pas dire l'éternelle vérité) de la doctrine libérale éclatera-t-elle avec une force nouvelle. « Vivre et laisser vivre », a-t-on dit, telle pourrait être la devise des partisans de la liberté politique. Il n'en est pas qui soit actuellement plus méconnue. Nous voyons tous les jours la façon dont certains démocrates la foulent aux pieds. Observons, aujourd'hui, de quelle façon un théocrate y fait injure. Et puisse ce spectacle accroître notre amour de la tolérance! Ainsi soit-il!

* * *

Constantin Petrowitch Pobédonostzeff est né en 1827 à Moscou, d'un père professeur à l'Université. De 1841 à 1846, il étudia le droit; puis il se vit appelé au Sénat de sa ville natale. Il remplit successivement dans cette assemblée judiciaire les fonctions de secrétaire, de secrétaire général, de procureur général. En 1861, une commission chargée de réorganiser la procédure russe s'étant réunie à Saint-Pétersbourg, Constantin Pobédonostzeff, que de savants travaux avaient classé parmi les premiers jurisconsultes de son temps, fut appelé à en faire partie. Le tsar régnant le chargeait en outre d'inculquer les principes du droit à l'héritier présomptif, Nicolas Alexandrowitch. M. Pobédonostzeff aperçut dans cet emploi une façon directe d'agir sur la politique de son pays. Il accepta avec empressement et se mit en devoir de former à son image l'esprit du prince héritier. Celui-ci étant mort en 1866, M. Pobédonostzeff recommença son œuvre auprès du nouveau tsaréwitsch, Alexandre Alexandrowitch, qui régna sous le nom d'Alexandre III.

Monté sur le trône, le tsar Alexandre III continua de prêter aux avis de M. Pobédonostzeff une oreille attentive et il lui confia l'éducation de son fils, le tsar actuel. Les deux derniers souverains russes sont donc, en politique, les véritables fils spirituels de l'illustre jurisconsulte. Autres temps, autres mœurs. Cet homme, dont Catherine II eût fait des gorges chaudes, a exercé dans la Russie contemporaine une action immense. On dit bien, à la vérité, que Nicolas II s'est quelque peu affranchi de cette tutelle. Ses instincts libéraux s'accorderaient mal de certaines prétentions de M. Pobédonostzeff. Celui-ci n'en continue pas moins de revêtir de très hautes charges qui lui donnent en Russie un pouvoir presque illimité. Après le souverain lui-même, il n'est pas dans l'empire de plus puissant personnage.

Alexandre III avait offert à diverses reprises un poste de ministre à son ancien maître; mais celui-ci avait toujours refusé. Il se réservait pour cette fonction à laquelle il se croyait prédestiné : la présidence du Saint-Synode, c'est-à-dire de la plus haute juridiction ecclésiastique. Lorsque la confiance d'Alexandre III le porta en 1881 à ce poste si ardemment convoité, M. Pobédonostzeff éprouva une grande joie. Et il entra au Saint-Synode avec le sentiment d'une mission nettement définie à accomplir. Ses prédécesseurs, Protassof et le comte Tolstoï, lui avaient montré la voie. Ils avaient fait sans défaillance la police spirituelle de l'empire. Mais leur zèle était tiède au regard de celui que déploya le nouveau procureur général. Conserver intacte la religion orthodoxe, empêcher le troupeau des simples de se laisser séduire par l'exemple des révoltés et des orgueilleux, tel a été dès le premier jour le programme du procureur du Saint-Synode. La présence au sein de l'empire de nombreux catholiques et luthériens et les progrès incessants de l'esprit de secte rendaient difficile l'accomplissement de cette tâche dont la légitimité est d'ailleurs contestable. M. Pobédonostzeff n'a reculé devant aucune mesure pour la réaliser. On lui a reproché ses recours à la force. Et ce grief est fondé. M. Pobédonostzeff a sinon encouragé, du moins toléré les persécutions dirigées contre les non-orthodoxes. Catholiques romains de Pologne, luthériens des provinces baltiques, orthodoxes dissidents, pachkovistes et stundistes, tous ont senti la lourde main de celui qu'on a surnommé « un Philippe II orthodoxe ».

Il revendique, d'ailleurs, hautement la part de responsabilité qui lui revient dans ces mesures coercitives. Le sentiment où il est de n'avoir fait que son devoir en agissant de la sorte, voilà ce qui constitue l'originalité de cette figure, voilà ce qui le distingue

de la plupart des hommes d'état contemporains.

Le procureur du Saint-Synode a naguère exprimé sans détour sa façon de voir sur ce point. C'était il y a quinze ans environ. Les « chrétiens d'Occident » ayant adressé au tsar Alexandre III une pétition en faveur des dissidents russes gênés dans l'exercice de leur culte, l'empereur transmit ce document au Saint-Synode. Et M. Pobédonostzeff, aussitôt, de prendre sa meilleurs plume et de répondre de bonne encre aux pétitionnaires occidentaux : « Nulle part, en Europe, affirmait le geôlier de la conscience russe, les confessions hétérodoxes ne jouissent d'une liberté aussi complète qu'au sein de notre peuple. L'Europe persiste à ne pas le reconnaître. Pourquoi? Uniquement parce que chez vous la liberté des cultes, telle qu'elle est inscrite dans les lois, est unie au droit absolu d'une propagande illimitée. Voilà la cause première de vos récriminations contre nos lois restrictives à l'égard de ceux qui détournent les fidèles de l'orthodoxie et de ceux qui abjurent notre foi. » On aperçoit le côté spécieux de sa défense. M. Pobédonostzeff prétend n'en vouloir qu'aux païens propagateurs de paganisme. Il entend laisser tranquilles les égarés qui se contentent d'adorer leurs faux dieux en secret. Mais où finit l'exercice d'un culte et à partir de quel moment ses sectateurs commencent-ils à faire œuvre de propagande? Cette distinction est assez facile à faire en théorie. Elle est plus malaisée à établir en pratique. Du moins, M. Pobédonostzeff a-t-il aperçu une œuvre de propagande dans certains actes auxquels ses victimes croyaient pouvoir se livrer sans enfreindre la loi. Un peu plus loin, dans le même manifeste, nous trouvons ces lignes plus caractéristiques encore : « La Russie ayant puisé son principe vital dans la foi orthodoxe, écarter de l'Église orthodoxe tout ce qui pourrait menacer sa sécurité est le devoir sacré que l'histoire a légué à la Russie, devoir qui est la condition essentielle de son existence nationale. La Russie ne peut admettre la liberté de propagande des sectes qui s'attaquent à l'unité de la patrie. »

L'unité de l'empire, l'unité morale de la Russie, voilà la chimère de M. Pobédonostzeff. Il ne peut pas comprendre que dans sa vaste patrie l'unité religieuse est impossible. Elle s'efface chaque jour davantage. Elle n'est plus qu'une fiction légale. L'erreur du chef du Saint-Synode est celle-là même qui inspire actuellement la politique des jacobins français. Ils voudraient fonder, eux aussi, l'unité morale de la patrie. Ils tendent à l'unité dans l'irréligion comme M. Pobédonostzeff tend à l'unité dans la religion orthodoxe. C'est le contraire ; mais, au fond, c'est la même chose. Et ces deux prétentions sont également malfaisantes. De l'Inquisition à la Révolution, peu d'idées ont semé plus de haines que ce rêve de l'unité morale des nations, à fonder par la violence.

L'expérience n'a pas détrompé M. Pobédonostzeff. Il mourra à la tâche, impénitent. Ce vieillard de soixante-quinze ans professe aujourd'hui les mêmes principes qu'au moment où il entra dans la carrière. A mesure que la réalité lui infligeait de plus cruels démentis, ses opinions prenaient au contraire une forme plus tranchée. Son ouvrage intitulé le *Recueil de Moscou*, qui parut en 1896 et qui peut passer pour son testament politique, prouve qu'il conserve dans le système théocratique une foi entière. Les fous occidentaux peuvent le battre en brèche. Il est le seul vrai d'une vérité absolue. Il est seul applicable en Russie. Les idées de M. Pobédonostzeff rappellent de fort près celles de Joseph de Maistre. Et il est assez piquant de constater que, par un singulier hasard, les deux codes principaux de la doctrine théocratique au XIXe siècle s'appellent : l'un, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ; l'autre, le *Recueil de Moscou*. Ils devaient porter des noms russes...

*
* *

Ce même Joseph de Maître écrivait, en 1811, à un de ses amis : « Si la nation russe venait à comprendre nos perfides nouveautés et à y prendre goût, je n'ai point d'expression pour vous dire ce qu'on pourrait craindre : « *Bella, horrida bella!* »

Les craintes de Joseph de Maistre sont en voie de se réaliser. La Russie a pris goût aux « perfides nouveautés » d'Occident. Renonçant au terrain solide que lui offrent les institutions séculaires de la patrie, l'aristocratie intellectuelle russe ne rêve que de réformes et de bouleversements.

Les idées d'Occident, cause première de la révolte des esprits, voilà le grand ennemi que le procureur du Saint-Synode flétrit obstinément. Il recherche parmi les nations occidentales celles qui ont encouru les plus lourdes responsabilités. L'Angleterre du XVIIe siècle et la France du XVIIIe lui paraissent coupables entre toutes. L'horreur de M. Pobédonostzeff pour la France est profonde. Il serait puéril de prétendre l'atténuer. Le procureur du Saint-Synode la déclare « parvenue au suprême degré de corruption politique », il la décrit « arrosée par un grand fleuve de folie ». L'auteur d'une traduction française du *Recueil de Moscou* a supprimé ces expressions, et d'autres, qui sont d'une énergie égale. Précaution stérile, en vérité ! La haine de la France éclate à chaque ligne qui tombe de la plume du procureur du Saint-Synode. Un personnage des *Rois* de M. Jules Lemaître déclare aimer la France « parce que tout y arrive cent ans plus tôt qu'ailleurs ». Voilà, précisément, pourquoi M. Pobédonoztseff la déteste. Il constate avec une joie maligne que la Révolution

ne lui a pas assuré un régime durable et que le système de la liberté politique lui a valu surtout de nombreuses années de servitude : « Au total, écrit-il, depuis le commencement de ses expériences et jusqu'en 1870, la France a eu quarante-quatre années de liberté et trente-sept années de dictature rigoureuse. »

Hâtons-nous d'ajouter que M. Pobédonostzeff est loin d'avoir toujours tort dans son réquisitoire contre les utopies de la Révolution française. Ses arguments sont d'un théologien ; mais ses griefs se ramènent, en somme, à ceux qu'ont formulés les principaux historiens qui ont étudié cette période sans parti pris. Taine, par exemple, on s'en souvient, dénonçait comme l'erreur principale de la Révolution la croyance à l'homme abstrait. Il voyait dans ce dogme une création de l'esprit classique et de l'esprit scientifique résultant des découvertes du XVIII[e] siècle. Il les condamnait sévèrement. M. Pobédonostzeff en agit de même. Pas plus que Joseph de Maistre, pas plus que Taine, il ne croit à l'homme en soi, à un type humain partout et toujours identique. Partant, il conteste la beauté du culte de l'humanité, mis à la mode par les idéologues de la Révolution, et qui a trouvé des adhérents enthousiastes en Russie.

C'est encore comme théologien que M. Pobédonostzeff s'élève contre le mouvement même d'où est sortie la Révolution française, contre Jean-Jacques Rousseau et les théoriciens de son école. Ces penseurs ont proclamé que l'homme est naturellement bon et qu'il ne se pervertit qu'au contact de la société. C'est une erreur manifeste. L'Écriture sainte, qui contient toute sagesse et toute vérité, enseigne une doctrine contraire. Par la faute d'Adam, tout homme naît pécheur. L'individu est frappé de déchéance avant qu'il ait ouvert les yeux à la lumière. Et ce n'est que par un effort incessant qu'il peut s'améliorer. Le dogme du péché originel et de la chute commande la sociologie et la politique de M. Pobédonostzeff.

De même qu'il condamne les penseurs qui proclament la bonté naturelle de l'homme, il réprouve ceux qui affirment sa naturelle sagesse. Ce sont là deux erreurs connexes. Celle-ci n'est pas la moins malfaisante. Depuis qu'il a cessé de croire en Dieu, l'homme, en effet, s'est mis à croire en lui-même avec une ferveur idolâtre. Sa raison personnelle lui semble un flambeau suffisant pour se conduire dans les ténèbres de la vie. Le procureur du Saint-Synode voit dans cette opinion une manifestation nouvelle du démon d'orgueil qui possède l'humanité contemporaine. Il nie la prétention des libéraux de toute nuance de vouloir résoudre les grands problèmes politiques et sociaux au moyen de principes abstraits inspirés de la raison pure et logiquement déduits les uns des autres. A ses yeux, toute sagesse humaine qui ne procède pas directement de la sagesse divine ne mérite pas le nom de sagesse. L'homme par lui-même est malade ou fou. La conséquence nécessaire de ce principe, c'est que l'individu doit abdiquer sa raison et sa volonté aux mains des ministres de Dieu sur la terre.

Le suffrage universel et le régime parlementaire se fondant sur ces principes que l'homme est un être raisonnable et le peuple le souverain par excellence, on comprend que M. Pobédonostzeff n'admette ni l'un, ni l'autre. Tout pouvoir, selon lui, vient de Dieu ; et le peuple blasphème en s'attribuant ce titre de souverain qui n'appartient qu'à l'Être Éternel et aux monarques de son choix. L'expérience politique confirme cette doctrine. M. Pobédonostzeff montre dans les différents pays d'Europe le système parlementaire s'établissant à grand'peine et fonctionnant le plus souvent d'une manière défectueuse. Il étale triomphalement ses contradictions et ses vices et garde d'ailleurs un silence complet sur ses avantages réels. M. Pobédonostzeff soutient qu'un régime aussi despotique que l'absolutisme monarchique peut sortir du parlementarisme. Une majorité peut tout se permettre. Loin de suivre le parlement, comme le voudrait en stricte logique la théorie parlementaire, les ministres lui font violence : « En principe, c'est une majorité raisonnable qui devrait dominer. En pratique, ce sont cinq ou six chefs de parti qui gouvernent. *Ils possèdent tour à tour le pouvoir.* » Et M. Pobédonostzeff ne voit pas à quel point le dernier membre de cette phrase infirme son réquisitoire. « Ils possèdent tour à tour le pouvoir. » Hé oui, et c'est précisément en quoi consiste la supériorité (d'ailleurs toute relative !) du parlementarisme sur les autres régimes. Les ministres représentent la nation représentée par les Chambres. Quand les ministres cessent d'agir conformément aux vœux de la nation, les Chambres les renversent et d'autres ministres prennent le pouvoir. Cette succession d'un gouvernement à un autre sans qu'il en résulte de secousse profonde et sans que la vie de la nation en soit interrompue, voilà ce qui fait le prix du régime parlementaire, en dépit de tous ses défauts. Les chefs alternent, les majorités se déplacent, et les élections générales, revenant à intervalles réguliers, permettant à la volonté nationale de se manifester, rendent les révolutions violentes moins à craindre. On pourra modifier, on pourra améliorer les systèmes parlementaires actuellement en usage, mais le principe même du gouvernement représentatif subsistera. Il a pour lui l'avenir. Et ce n'est pas l'argumentation de M. Pobédonostzeff qui l'empêchera de s'imposer un jour où l'autre à la Russie elle-même.

On a dit du protestantisme qu'il avait été le « sacer-

doce universel » préludant au suffrage universel. C'est, en tout cas, une religion individualiste au premier chef, fondée sur la raison et sur le libre examen. Aussi M. Pobédonostzeff la déteste-t-il entre toutes. Alors qu'il ressent surtout à l'égard des dissidents orthodoxes de la pitié, à l'égard des catholiques romains un peu de mépris, c'est une haine cordiale qu'il témoigne aux protestants. Il étudie le protestantisme chez quelques anglicans de marque et constate que leur religion se borne en définitive « au fanatisme de la raison joint à une assurance orgueilleuse d'être le seul juste entre tous les cultes ». Mais on peut récuser à bon droit les témoins sur lesquels le procureur du Saint-Synode fonde une telle opinion. Enthousiasme pour le succès, orgueil de race et de croyance, utilitarisme, — ces sentiments existent sans doute chez Carlyle, Froude et Stephen ; mais Carlyle, Froude et Stephen ne sont pas tout le protestantisme. Ils ne sont même pas tout l'anglicanisme. Et j'inclinerais bien plutôt à voir, dans ces sentiments que M. Pobédonostzeff dénonce comme étant le fait de la religion protestante, la marque de la race anglo-saxonne. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette question. Nous avons cru devoir toutefois la soulever pour faire toucher du doigt ce qu'il y a de téméraire dans les arguments de M. Pobédonostzeff. Les généralisations hâtives, à la façon des pamphlétaires, ne l'effrayent pas. Il va son chemin, prodiguant les invectives à qui ne pense pas comme lui.

La religion catholique, nous l'avons dit, s'en tire à meilleur compte que le protestantisme. Les reproches que lui adresse M. Pobédonostzeff peuvent se ramener en somme à ceci : que l'Église catholique est trop romaine et pas assez évangélique. (Et c'est en quoi, pour le noter en passant, consiste aussi la grande différence qui sépare la théocratie selon M. Pobédonostzeff de la théocratie selon Joseph de Maistre.) Enfin M. Pobédonoztseff écrit naïvement au sujet des athées : « Au moyen âge, celui qui aurait déclaré n'appartenir à aucune religion aurait été pris pour un fou si odieux et si dangereux qu'il aurait été brûlé vif. »

Et je crois bien comprendre — Dieu lui pardonne ! — qu'il perce dans cette phrase de M. Pobédonostzeff comme un regret du temps passé...

* * *

Nous avons énuméré les principaux griefs du procureur du Saint-Synode contre les nouveautés occidentales. C'est la partie négative de son système. C'est son réquisitoire. Voyons maintenant la partie positive de sa doctrine. Que préconise-t-il? Que désire-t-il ?

La collaboration intime de l'Église et de l'État, — l'Église étant le cerveau qui pense et l'État le bras qui agit, — telle est, selon M. Pobédonostzeff, la condition nécessaire du bon fonctionnement de la chose publique. Théocratie, autocratie, c'est le meilleur gouvernement. Cette vérité absolue, « l'intelligence » se permet de la contester aujourd'hui, mais le moujik continue d'y croire. Son amour du tsar est un sentiment d'essence purement religieuse. Et c'est pourquoi M. Pobédonostzeff professe un si grand amour du moujik. Par-dessus l'aristocratie frondeuse et l' « intelligence » orgueilleuse, il tend la main au paysan resté fidèle à la foi de ses pères.

Car c'est un ardent ami des humbles que le procureur du Saint-Synode. Il chérit le peuple autant qu'il déteste la démocratie. Ne criez pas à l'hypocrisie et au mensonge. C'est là un sentiment très théocratique. Dans ce système, Dieu gouverne par l'intermédiaire d'un homme au bénéfice de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. De tout temps, les monarques absolus, tenus en suspicion par les aristocraties, ont recherché les suffrages du populaire. Parmi les reproches qu'ils adressaient au libéralisme, les théoriciens de la théocratie au XIXe siècle n'ont eu garde d'omettre le mépris et l'oppression des indigents : « Reniant Dieu, disait Louis Veuillot, ils ont renié les pauvres. » M. Pobédonostzeff formule contre « l'intelligence » russe la même accusation que Veuillot contre les libéraux français.

L'amour du peuple est d'ailleurs un sentiment à la fois très théocratique et très russe. On a justement remarqué que la littérature de la principale nation, slave en est depuis un demi-siècle, imprégnée. Parce qu'il est ignorant et simple, les écrivains placent le moujik sur un piédestal. Ils le parent de toutes les vertus qu'ils refusent au bourgeois cultivé. Et il en va ainsi chez Tourguéneff, comme chez Dostoïewsky, comme chez Tolstoï (sauf, il est vrai, dans la Puissance des ténèbres). Cette superstition du moujik remonte à une cause qu'il est aisé d'apercevoir : la Russie traverse une période critique ; restée, pendant longtemps, en dehors du mouvement européen, elle s'est ouverte soudain à toutes les influences étrangères. La Russie se trouve dans l'état d'un adolescent à qui l'on aurait versé sans mesure un breuvage trop violent. Elle a quelque peine à retrouver son équilibre intellectuel. Le libre jeu des idées de progrès ayant engendré chez elle un malaise plus profond que partout ailleurs en Europe, elle met en doute la valeur même de ces idées. Il n'y a rien là que de très naturel. Et lassée, inquiète, elle revient au moujik, comme le XVIIIe siècle français revenait à la nature. A cent ans de distance, c'est le même phénomène qui se produit.

Mais le retour au moujik n'est pas une solution

morale. C'est moins encore une solution politique. Il suffit, d'ailleurs, de considérer d'un peu plus près les sentiments démophiles du procureur du Saint-Synode pour concevoir quelques doutes sur l'excellence de ses intentions. Ce que M. Pobédonostzeff estime chez le paysan russe, c'est sa « force d'inertie »; c'est l'hostilité instinctive qu'il témoigne aux nouveautés chères aux intellectuels; c'est sa foi grossière, mais intrépide. Nous ne nions pas que ces sentiments n'aient leur beauté ni leur grandeur. Nous croyons, avec Taine, que ce qu'on appelle un préjugé politique est le plus souvent « une raison qui s'ignore ». Une classe obstinément conservatrice est une force dans l'État, une garantie de stabilité et de santé; mais l'esprit de soumission traditionnelle au sein du peuple russe n'a-t-il pas subi déjà bien des assauts? A certains symptômes n'aperçoit-on pas clairement qu'il y a quelque chose de changé dans les masses? Fatalement, elles s'éveilleront à la vie politique un jour ou l'autre. Ne serait-il pas sage d'envisager cette hypothèse?

On a dit justement des idées démocratiques et libérales qu'elles formaient en Europe comme un climat nouveau auquel les nations devaient s'habituer sous peine de mourir. L'image est juste. Et ce n'est pas encore les doléances de M. Pobédonostzeff qui feront reculer l'esprit de progrès. Assurément, tout homme et même tout homme d'État demeure libre de n'éprouver personnellement qu'une sympathie médiocre à l'égard de la démocratie. On peut estimer que les peuples font généralement un fort mauvais emploi de la liberté qu'on leur accorde. Mais reculer une décision, ce n'est pas résoudre un problème; or, c'est à quoi se borne la politique de M. Pobédonostzeff. C'est la politique de l'autruche... En présence des idées démocratiques et libérales inconciliables avec le système théocratique, il n'a qu'une ressource : nier la démocratie et la liberté. L'avenir montrera si cette politique a porté tous les fruits qu'en attendait son auteur, ou si elle n'a pas au contraire rendu plus malaisée, en l'ajournant, la solution des difficultés pendantes.

MAURICE MURET.

POÉSIE

Le Sourire du Sphinx.

Sur le Nil endormi, que les blanches étoiles
Semblent éclabousser de mille diamants,
Dans les ombres du soir où glissent les flamants,
La royale galère a déployé ses voiles.

Entre les roseaux verts elle avance sans bruit,
Et l'on entend dans l'eau la caresse des rames
Et le gazouillement mélodieux des femmes
Dont les chants amoureux s'éperlent dans la nuit...

Des immenses trépieds les gerbes de fumées
Mettent dans le soir bleu de doux parfums d'amour;
Et le ciel est si clair que l'on croirait au jour,
Si les lanternes d'or n'étaient pas allumées.

L'onde baise les flancs et la poupe d'argent...
Et l'on entend gémir les cordages de soie;
Le vautour des Rhamsès en claquant se déploie
Sur les esclaves noirs qui suivent en nageant...

Soudain, se soulevant sur sa couche de roses,
La Reine a fait un geste harmonieux et long
Et le soyeux bateau mordant le sable blond
A déjà deviné l'ordre de ses doigts roses...

Puis, pour ne pas ternir l'ongle de son pied nu,
Un long tapis de pourpre a roulé sur la terre
Et les torches ont mis des taches de lumière
Dans la nuit du désert où veille l'Inconnu.

Devant elle, le Sphinx au regard impassible,
Sous la lune qui luit comme un croissant brillant,
A ses yeux de granit tournés vers l'Orient
Et dresse avec orgueil son front inaccessible.

Hier, dans un festin joyeux, à Busiris,
Kléopâtre a gagé qu'au sortir de la table
Où l'on avait fêté la Vie Inimitable,
Elle obtiendrait, avec la faveur d'Osiris,

D'éveiller un souris sur la bouche de pierre...
Elle apparaît enfin, avec, dans ses cheveux,
La couronne d'Isis et l'urœus des dieux
Dont les yeux de rubis flambent dans la lumière.

Et, sous la haie en feu de l'éclatant chemin,
La Reine en souriant vers le monstre s'avance,
Avec un pli moqueur de folle insouciance
Et tenant une fleur de lotus à la main.

Autour d'elle, un bouquet de filles d'Ionie
Sur les lyres d'écaille accompagne son chant,
Qui se fait tour à tour impérieux, touchant,
Puis amoureux, verseur d'une extase infinie...

Pendant qu'un joueur grec fait chanter sa syrinx,
Et que la voix divine ainsi qu'une caresse
Au géant frémissant communique l'ivresse
Que versent les longs yeux de la folle princesse,

On voit dans le ciel pur sourire le grand Sphinx.

CLAUDE COHENDY.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le « Vice errant », par M. Jean Lorrain. « Les Embrasés », par Michel Corday.

Jean Lorrain. *Le Vice errant*; Ollendorff, éditeur. — Michel Corday. *Les Embrasés*; Fasquelle, éditeur.

M. Jean Lorrain cultive « l'orchidée du cadavre rare ». Et il met beaucoup de femmes autour. Il écrit des romans-feuilletons de mauvais lieux. Chaque époque a les feuilletonistes qu'elle mérite. Jean Lorrain est notre Ponson du... Sérail.

Ce n'est pas qu'il manque tout à fait de ce qu'on est convenu d'appeler du talent. Si je disais qu'il en manque, il ne me croirait pas. Et alors à quoi donc serviraient les critiques littéraires ? Car il faut vous dire que M. Jean Lorrain a coutume de se lamenter bruyamment sur l'infinie pauvreté de notre époque en critiques littéraires. Cela prouve simplement qu'il est donné à toutes sortes d'écrivains de gémir sur l'absence ou sur la médiocrité ou, qui pis est, sur la servilité des critiques ! Mais revenons aux orchidées de Jean Lorrain, à ses romans-feuilletons et à son talent.

Il a du talent, en effet, je l'ai dit; et, puisque je l'ai dit, je le répète. Il est plus facile de le répéter que de le démontrer. Son style est la plupart du temps correct, d'une ferme élégance, et moins vicié que sa pensée. Et ses livres ne sauraient être complètement négligeables, car ils sont prodigieusement agaçants pour des esprits simples comme vous et moi. L'ennui suinte au travers de leurs pages, mais un ennui exceptionnel et dont le lecteur s'accommode jusqu'au dernier feuillet. Car il est entendu qu'on n'entre pas dans les livres de Jean Lorrain pour s'amuser, mais seulement pour vérifier s'il existe réellement une vie de raffinements ignobles et d'autant plus distingués, une vie mortellement élégante à laquelle seuls peuvent prétendre les aristocrates dégénérés, bien supérieurs, comme chacun sait, aux autres aristocrates, s'il en est encore, et enfin à toute la tourbe de ceux qui composent le vulgaire comme vous et moi, ainsi que j'avais déjà l'honneur de vous le dire.

Et, en vérité, il n'est pas impossible de ne pas être au plus haut point intéressé par l'effort singulier pour lequel Jean Lorrain tend toutes ses énergies. Il apparait très clairement au lecteur attentif et persévérant — car j'aime à croire qu'il s'en trouve — que Jean Lorrain écrit précisément les livres qu'il est le moins fait pour écrire — et je ne veux pas insinuer par là qu'il serait capable d'en écrire d'autres qui seraient meilleurs, étant très différents. Non, mais il est évident que Jean Lorrain se force pour nous étonner. Et parmi les spectacles peu communs auxquels il nous convie afin de nous émerveiller en nous ahurissant, on discerne qu'il est tout le premier émerveillé et qu'il ne laisse pas que d'être et de rester complètement ahuri. Jean Lorrain est, autant que je puis le juger par ses livres, une âme candide et bourgeoise. Et il décrit une orgie moderne avec toute la conscience scrupuleuse et toute l'application pénible et lente qu'on peut mettre à élaborer une composition de rhétorique ou bien un éloge de Frédéric Masson. Au fond, Jean Lorrain est un esprit d'une surprenante timidité, et il est tout d'abord et avant nous, et plus que n'importe qui d'entre nous, dupe de lui-même et de chaque snobisme ambiant; j'entends de chaque snobisme excessif, forcé, rastaquouère, grossier, et qui est tout justement le contraire de l'élégance et de la distinction des mœurs françaises...

On trouve une dédicace au début de son ouvrage. Et cette dédicace, pareillement à toutes celles dont s'aggravent les livres de Lucien Descaves, tend à faire triompher la morale. Si certains écrivains consentaient à laisser la morale tranquille, nous en serions fort aises; et enfin la morale ne peut que se compromettre à triompher avec eux et par leur entremise. Mais voici, car il importe de ne rien céler, la dédicace même de Jean Lorrain :

« A l'hypocrisie et à la lâcheté humaines, à la férocité des honnêtes gens et à l'honnêteté des parvenus, aux défenseurs patentés de la vertu, aux souteneurs mariés, à tous ceux à qui la prostitution et la morale font des rentes, aux redresseurs de torts et aux épouseurs de filles, aux escarpes enrichis et aux matrones à qui la quarantaine a refait une virginité, aux détracteurs farouches des vices dont ils ont vécu, je dédie ces pages de tristesse et de luxure, la grande luxure dont ils ignorent la détresse affreuse et l'incurable ennui, convaincu et flatté d'avance des cris indignés que soulèvera chez eux la chronique navrante d'une effroyable usure d'âme.

« Aux grands hommes de mon époque j'offre ce livre de pitié. »

Je suppose que les grands hommes de notre époque n'ont que faire du livre de Jean Lorrain. Et, pour le reste, je ne comprends pas... Ce doit être de l'ironie ! Mais de pareilles préfaces m'inquiètent toujours, car elles m'indiquent comme je ne sais quelle tromperie sur la littérature donnée. En effet, si c'est la grande luxure qu'a voulu peindre Jean Lorrain, la grande luxure est chose extraordinairement écœurante et petite. Son héros, Wladimir Norousoff, — un prince et, pis encore, un prince russe, mais vous vous y attendiez — est une brute épileptique, infecté, à la suite de noces exagérées, de

toutes les maladies, et, naturellement, fort ignominieux au point de vue intellectuel et moral. C'est une sorte de fou, qui devrait être enfermé depuis longtemps. Il est entouré d'aventurières et de grues et de chevaliers d'industrie. Il souffre particulièrement des entrailles et il donne des fêtes néroniennes. Heureusement, un coup d'apoplexie, lent à venir, hélas! nous débarrasse enfin de lui. Jean Lorrain a voulu nous fournir le tableau impressionnant des dernières années de l'existence d'un individu addonné « à la grande luxure » et pourvu d'une déplorable constitution. C'est une littérature spéciale : ce n'est plus tout à fait la littérature d'aujourd'hui. J'ai lieu de croire que ce ne sera point du tout la littérature de demain.

Si encore c'était là de la grande luxure (mais, vraiment, de la grande luxure !), M. Jean Lorrain pourrait nous apprendre quelque chose et, par conséquent, nous être utile d'une certaine manière ; mais franchement tout est inventé, et M. Jean Lorrain vient trop tard depuis cinq mille ans qu il y a des débauchés...

Jean Lorrain manque autant que possible d'imagination. Son invention littéraire est nulle. J'ajouterais qu'il n'a aucune psychologie. Mais je ne sais si une psychologie précise et cohérente est de mise en pareils sujets. En tous cas, son héros n'est rien autre qu'un mannequin. C'est un personnage tout à fait conventionnel dont se sert M. Lorrain pour grouper ou plutôt pour faire défiler, les uns après les autres, les tableaux de grande luxure, oui, de grande luxure, ma chère... Norousoff n'est ni un dévoyé, ni même un fou comme je le disais tout à l'heure ; c'est un prétexte à figuration, tout simplement. Les autres personnages n'ont pas davantage d'existence réelle. Ils sont hypothétiques, falots. L'aventurière, la comtesse Schoboleska qui exerce, on ne sait pourquoi, une immense influence sur le Norousoff, vient on ne sait d'où et, on ne sait comment, finit par se faire épouser à l'improviste par on ne sait quel lord Férédith qui n'a d'autre raison d'être que de posséder un yacht... et, pour nous, ce n'est vraiment pas suffisant. La mère de Norousoff, princesse italienne qui descend de César Borgia lui-même, et qui, la voilà bien, la suprême ironie ! la voilà bien! — représente la vertu dans le livre... la mère de Norousoff est ridicule du commencement à la fin et on n'aperçoit pas pour quel motif l'auteur l'a faite ridicule. Bref, tous les personnages sont des fantoches : ils sont inexistants.

Et voulez-vous savoir en quoi consiste la grande luxure du fantoche principal? Voici : posséder une villa somptueuse à Nice, avoir une fortune de 33 millions, être prince russe, apparenté au tsar, avoir été, malgré cela, chassé de Russie, être doué de toutes les sales maladies, avoir des fantaisies néroniennes, mais parfaitement!... recevoir les gens, assis sur une chaise percée et vêtu de fastueuses robes de chambres de toutes les nuances (il y en avait de blanches surchargées de saphirs et de rouges bossuées de rubis), aimer les bijoux comme un rasta, nourrir une tendresse équivoque pour les enfants non moins équivoques de sa maîtresse honoraire, jouer gros jeu, avoir par instants des goûts populaciers jusqu'à s'entourer de bizarres matelots, posséder un orchestre tzigane et un autre napolitain, les faire jouer tour à tour ou tous les deux à la fois, — je ne me rappelle plus, — donner des soupers dont on parle sur toute la Côte d'Azur, à l'un de ces soupers faire servir nus trois débardeurs tatoués, insulter en termes insinueusement ignobles sa maîtresse ou sa mère, tantôt l'une, tantôt l'autre, donner des tableaux vivants : scènes de Fragonard ou fêtes d'Adonis, etc., mourir, enfin, de dépit puéril et d'apoplexie... Et c'est ça, la grande luxure, le vice errant, les coins de Byzance!

Jean Lorrain porte en toutes les péripéties de ce drame honteux un étonnement toujours nouveau et que rien ne fatigue. Il ne parvient jamais à dissimuler son admiration éperdue pour les gens de ce milieu et pour les actes de ces gens. Son enthousiasme ingénu nous apparaît à nous le plus comique du monde. D'abord, Wladimir Norousoff est d'une noblesse qui en impose énormément à Jean Lorrain. Ah! ce n'est pas un comte du pape que Norousoff! Et vous n'avez pas l'air de savoir que son grand-père avait 40 000 serfs et qu'il est propriétaire de soixante villages!

Sa mère elle-même, toute princesse Carloni qu'elle puisse être, est littéralement « épatée » de la noblesse de son fils, pensez-donc : le sang des Romanoff et celui des Borgia! Et lorsque son fils crache le sang, ou s'abandonne à quelque pitrerie luxurieuse ou simplement grotesque, elle dit toujours : Ah! un Norousoff faire ceci, un Norousoff faire cela, un Norousoff !!! Et Jean Lorrain en arrive à être transporté d'admiration pour l'aristocratie originelle de son personnage et il dit constamment, en roulant des yeux blancs : un Norousoff!... Vieux reste d'innocente crédulité bourgeoise en ce descripteur de tous les raffinements de la luxure, de la grande luxure...

Dans luxure il y a luxe, dirait notre Jules Claretie pour faciliter la transition. Dans grande luxure, il y a grand luxe. Jean Lorrain ne se lasse pas d'admirer le luxe, le faste de Norousoff. Il décrit les yachts avec amour, les bijoux avec adoration. Pour la villa, il l'admire avec une humilité délirante, surtout la piscine, car il est des admirations qui vont naturellement aux salles de bains : « La vasque hexagone s'étageait en trois marches arrondies et polies comme

un torse de femme; pesamment accroupies sur le bord, six monstrueuses grenouilles de malachite en gardaient les six angles. D'énormes topazes étrangement éclairantes animaient le vide de leurs yeux... » Tû parles! Et Norousoff donnait des soupers qui font encore pâmer Jean Lorrain. Figurez-vous que « les soupers de Norousoff étaient les seuls où l'on mangeât réellement du caviar de Norvège et du sterlet du Volga; et puis, chaque invité trouvait toujours un cadeau de prix sous sa serviette, porte-cigares en or étoilé de rubis, perle monstrueuse en épingle de cravate, bracelet d'opales, saphir en bague ou quelque orfèvrerie de Lalique : aucun sexe n'était oublié. » Combien y en a-t-il donc? demanderons-nous à Jean Lorrain. Mais la suite, vous pouvez la lire dans le livre, page 139. C'est assez dégoûtant. Il est vrai que la duchesse de Bourgogne...

Si noble, si riche, Norousoff est néronien, car tous les poncifs se rencontrent dans *le Vice errant*. Aimez-vous le néronisme? Jean Lorrain en a mis partout. Mais je crois que le néronisme date. Rien n'est vieux comme ce qui est d'hier. Norousoff donnait des fêtes costumées ou plutôt dévêtues (ah! que d'esprit!) renouvelées de celles de la décadence romaine. Le personnel des théâtres, recruté à force de roubles, fournissait les courtisanes des Palatins, les méré-trices de Suburre, les Augustans et les Centurions... Quoi encore? « Norousoff était un empereur, en vérité, et de la Rome la plus dissolue et la plus fangeuse avec des cruautés de petits-fils d'Auguste et une arrogance de parvenu à la Trimalcion. » Il est même tellement néronien qu'il en devient borgiesque. Il est tout à fait gai parce que, un soir, une de ses folies a fortement inquiété ses hôtes : « As-tu vu leurs gueules, comtesse ? » interroge l'héritier des Romanoff qui cependant a reçu une bonne éducation. Et la comtesse, minaude : « Quel beau César Borgia vous eussiez fait, mon prince! » Cela suffit.

Mais, parce qu'il manque d'imagination, Jean Lorrain, pour encadrer ces snobismes frénétiques de bourgeois gâté par ses lectures, use de toutes les anecdotes, de tous les incidents, de tous les faits-divers qui ont traîné dans les chroniques scandaleuses de ces dernières années. Nous reconnaissons Oscar Wilde; si nous étions mieux informés du monde « spécial » où Jean Lorrain nous conduit, nous retrouverions d'autres personnages du *Vice errant*. Même les épisodes sont transposés de la réalité et introduits de force dans l'histoire de Norousoff : grandeur et décadence de la tragédienne Diligente, description de tableaux vivants qu'on a vus je ne sais plus où, de fêtes d'Adonis qui semblent être des comptes rendus de ballets des Folies-Bergère... Et puis, Jean Lorrain est essentiellement livresque. Nous connaissons depuis des siècles, si nous avons quelque lecture, les variétés de grande luxure à laquelle il se pique innocemment de nous initier. Écrivains de Rome, ou chroniqueurs français, il les sait par cœur. Il donne même un pastiche du Festin de Trimalcion. Il est permis de préférer à celui de Jean Lorrain celui de Pétrone. Ni l'un ni l'autre ne sont de mon goût...

Et c'est pourquoi je dirais que Jean Lorrain est un esprit d'une extrême timidité. Il force son talent : je dois concéder qu'il lui reste cependant quelque grâce. Lorsqu'il cède à sa nature, il fait des plaisanteries sur les députés (*Propos d'opium*). Ou bien, il pense et il décrit avec une effroyable banalité, non privée totalement d'élégance d'ailleurs : « La présence de Lina, la fille de la maîtresse de la maison, une créole de dix-huit ans, une blonde du blond roussi des épis mûrs avec la carnation chaude et savoureuse d'une belle pêche (fleurs et fruits)... peuplait les salons de la générale V... d'un essaim gazouillant d'autres jeunes filles... » Puis « la joliesse de la fille, la beauté de la mère, un essaim choisi de jeunes et remuantes étrangères faisaient de son salon un des plus attrayants de Paris », etc.

Voilà le vrai Jean Lorrain. L'autre qui s'est fait sans discernement la victime de snobismes rudimentaires et qui, les ayant empruntés de certaines lectures et d'un certain public, s'imagine néanmoins les lui inculquer, nous retient attentifs par l'ingénuité bourgeoise qui persiste en ses peintures forcenées du *vice errant*, par son admiration candide pour la noblesse, la fortune et autres choses où s'attachent à l'accoutumée les admirations des gens élémentaires, et par l'application patiente, laborieuse, un peu pénible qu'il dépense pour combiner les grands tableaux répétés et monotones de la vie d'un monde qu'il connaît mal. Ou du moins s'il le connaît, il le peint mal, car il nous donne l'impression d'un monde factice et, pour tout dire, inexistant. Par conséquent, la leçon de morale qu'il prétend nous faire tirer du livre et qu'il annonce par sa dédicace, cette leçon, rien ne la justifie. La dédicace est donc inutile : le livre aussi.

Il est trop tard aujourd'hui pour démontrer que le *Vice errant* provient directement de tels livres de Bourget, de Prévost et de Mirbeau. Du moins, un véritable écrivain, s'il ne peut se soustraire à toutes les influences débilitantes que son époque lui impose, parvient toujours à faire une œuvre régénératrice de la littérature. Ce n'est point le cas de Jean Lorrain. Pour prendre une comparaison poncive et surannée comme sa conception de la grands luxure, un fleuve se jette à la mer par plusieurs embouchures : les unes sont rapides, tumultueuses, profondes, élargies, imposantes; une autre est comme un marais plus ou moins pestilentiel : l'eau stagne et croupit. Suivant le grand courant lit-

téraire de notre temps, Jean Lorrain a pris la mauvaise direction. Il est dans le marais. Au reste, je ne sache pas qu'il soit très intéressant de décrire des milieux très particuliers en les séparant du reste du monde. Un dévoyé et un malade comme Norousoff peut être digne d'attention s'il est mêlé à la vie ordinaire des hommes : nous verrons quelle action il exerce ou quelle action on exerce sur lui. Isolé, il est comme un maniaque attristant ou répugnant qu'on ne saurait considérer longuement. Le penchant est cependant notable de nos romanciers à élire des milieux spéciaux. Voici, ô surprises de l'imagination romanesque! que Michel Corday choisit, entre tous, entre mille! le monde des phtisiques! Il entreprend de nous faire assister à leurs pitoyables exaltations amoureuses. On redoute un naturalisme choquant dans un caravansérail de poitrinaires mourants. La délicatesse de son talent sauve Michel Corday. Il se trouve qu'il fuit comme naturellement toutes les horreurs douloureuses et malpropres auxquelles son sujet pouvait le condamner. Et son roman est délicat et pur, d'une fraîcheur exquise... A l'altitude où il le place, ce n'est d'ailleurs pas étonnant : mont Arvel, 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer! ah! pardon!... — Mais pourquoi? Parce qu'il s'évade du milieu spécial où il pensait s'emprisonner et nous emprisonner. Et les héros de son livre de poitrinaires sont presque bien portants. Amy est à peine atteinte et guérit après trois semaines. Robert se soigne préventivement. Ils s'aiment tous deux, car tous deux sont jeunes et sains. Et ils s'aiment poétiquement et chastement. Ainsi Michel Corday nous ramène, malgré lui, dans la vie générale du monde et il fait bien. Les *Embrasés!* nous annonce Michel Corday. Les condamnés à mourir vont s'aimer follement! Amour et rut! Nous attendons des scènes « de grande luxure », comme dirait Jean Lorrain. Et le livre est touchant, attendri, un peu douceâtre, charmant ainsi : c'est presque du naturalisme pour jeunes filles!

La littérature romanesque de notre époque peut-elle s'enrichir et se renouveler par la peinture d'êtres exceptionnels, de monstres, vivant anormalement dans des milieux exceptionnels? Je ne le pense pas. C'est dans la vie véritable que tout roman doit prendre sa source, et l'exception ne doit se mêler au roman que dans la mesure où elle se mêle à la vie. Alors pourquoi les uns succombent-ils lourdement à la tentation de faire de leurs ouvrages un musée de monstres? Pourquoi les autres annoncent-ils qu'eux aussi peuvent faire de même? Mais certainement! venez tous, vous verrez ici ce que vous n'avez jamais vu! Ce n'est point parce que les doctrines et les écoles l'exigent. Ce n'est pas parce que les tempéraments littéraires y poussent. Non, plus forte que les doctrines et que les écoles, plus puissante que les tempéraments est la concurrence industrielle qui veut que tout d'abord les romanciers entreprennent d'étonner le monde et l'étonnent, en effet, chacun selon ses moyens.

J. ERNEST-CHARLES.



LE MÉCANISME DU PROPHÉTISME

ET DE LA MÉDIUMNITÉ [1]

Je n'ai, pour ma part, jamais rien vu dans les miroirs magiques, mais j'y ai conduit des expériences délicieuses qui étaient un dédoublement de l'imagination, la projection de poèmes animés, — des tableaux successifs de féeries. Je me servais aussi plus simplement du verre d'eau ou de la carafe de Cagliostro encadrés par deux bougies et posés sur une nappe blanche. Les « pupilles » (telle était l'expression du célèbre magicien pour désigner les médiums) prenaient ainsi conscience de pressentiments et d'émotions qui, sans cet exercice, seraient restés ensevelis dans les profondeurs de leur cerveau.

Je me rappelle un soir d'Aix-les-Bains : les fenêtres du Grand Hôtel ouvertes sur une fraîche brise, une de mes amies consultait l'eau limpide où un rayon électrique scintillait. Les images mentales se projetaient confuses, lorsqu'une femme très élégante qui avait dîné avec nous se mit à questionner l'oracle liquide. Elle nous avoua fébrilement qu'elle allait se remarier, qu'elle était inquiète au moment de conclure ; très audacieuse, elle parlait bas pourtant et d'une voix entrecoupée. L'amie qui regardait l'eau scintillante annonça un drame violent et cruel, vit le fiancé, le jeune homme blond avec des mains sanglantes près de celle qui allait être sa femme, et dont la belle gorge béait d'une blessure. Le soir était pur, les paroles de la pythonisse semblaient un cauchemar injuriant la douceur du temps et de l'air. Et pourtant tout se réalisa du rêve horrible. La jeune femme impressionnée sur le moment n'eut pas la force de résister à son destin... Elle alla au mariage et à la mort avec le frisson obscur du pressentiment.

J'avais construit en Bretagne, selon les rites, un miroir magique très simple. De la mine de plomb fondue sécha sur de la vitre cassée ; j'y inscrivis quelques pantacles et des noms

1. Voir le numéro du 19 juillet 1902.

d'archanges. En ce temps-là, je subissais la fascination de l'art magique, dont l'indéniable poésie emportait mon imagination sur ses ailes de crépuscule. Près de moi une femme, très douée par atavisme et par nature pour les visions, essaya le pouvoir de cette surface réflective et magnétique. C'était sur la terrasse d'un château isolé près d'un étang qui, lui aussi, apparaissait, à travers son cadre d'arbres, un miroir magique. Il faudrait être un grand romantique pour décrire la nocturne et exquise scène, réaliste pourtant, quoique aucune trivialité ne l'avilît. Sur cette vitre aux reflets de bronze que la lune irisait, mon destin, avec des obscurités, des erreurs, mon destin pourtant était déchiffré par cette femme mystérieuse, mi-Écossaise, mi-Indienne, dont les yeux avaient eux-mêmes les miroitements d'eau noire du miroir consacré. Les oiseaux de l'ombre rythmaient d'un cri bref les révélations magiques ; et, les pages éparses de cette vie, alors future et lointaine, aujourd'hui presque déjà vécue, je ne peux plus les séparer de ce tableau mélancolique d'étang, de lune, de terrasse vieillie, d'arbres centenaires, où une femme, peut-être redoutable comme la nuit, me parlait d'une voix fatidique qu'interrompait la plainte des engoulevents.

Un miroir magique qui m'a paru ignoré des vieux magistes comme des psychistes les mieux avertis, c'est l'œil humain. Je souligne ce détail qui pourrait paraître insignifiant à ceux qui ne sont ni des amoureux ni des artistes ; mais il s'agit de démontrer que tout est matière à divination et à pressentiments pour quiconque porte en soi ces facultés toutes prêtes à jaillir comme des graines fécondes. L'œil est un instrument thaumaturgique merveilleux ; la blancheur humide de la sclérotique, les lueurs noires de la pupille, les variations colorées de la cornée — et sur ce globe délicat l'ombre mouvante des cils sont le cadre et le fond de visions multiples, simples, intenses dans leur étroitesse charmante. De la sorte, il m'est arrivé de voir se dérouler, plusieurs années à l'avance, dans une prunelle aimée où je me penchais, avide, les paysages de cette Inde terrible et délicieuse que je devais visiter plus tard et où j'ai manqué mourir.

La vision par le cristal.

Le plus connu, j'allais dire le plus vulgaire des miroirs magiques, c'est la boule de cristal.

Nous allons passer, avec ce procédé simplifié, de la poésie et du mystérieux à la minutie des expériences scientifiques.

Pour l'occultiste et le théosophe, il se passe un phénomène objectif. Le visionnaire pénètre réellement dans un monde nouveau ou plutôt sur un plan plus subtil du cosmos, que l'on appelle le plan astral. L'âme du médium s'extravase des organes, s'allonge dans le milieu spécial aux âmes et le voyant est en quelque sorte un pèlerin psychique qui aboutit à une Jérusalem de prodiges, dont les portes restent fermées aux yeux matériels, aux « psychés » prisonnières de leurs corps.

Naturellement, notre théorie est tout autre, positive et sceptique, strictement établie sur les faits. La boule de cristal, comme tout autre miroir magique, sert à créer une hypnose modérée où la conscience réveillée n'est pas détruite, mais où la possibilité du rêve est délivrée. Le sujet se regarde ainsi rêver lui-même. Sa somnolence n'est pas plus complète que sa veille. Les deux personnalités se manifestent côte à côte et, quoiqu'elles n'aient qu'un seul lieu, le système nerveux, l'être intime, la conscience transporte là même où les yeux se dirigent les scènes que l'inconscient déroule dans les cellules grises profondes. La boule de cristal n'est que l'excitant des images cérébrales ; mais comme tous les sens sont tendus vers elle, elle en devient le théâtre, semble l'espace où les hallucinations sont nées.

Nous créons le monde extérieur sans cesse ; à l'état ordinaire cette œuvre d'art est le résultat d'une collaboration entre l'inconnu qui n'est pas nous-même et l'inconnu qui est en nous. Dans certains états exceptionenls la collaboration n'a plus lieu, nous sommes nous seul l'artiste original, l'unique ouvrier de notre vision. Mais si le mystère recule un peu devant cette analyse, le voilà bientôt qui apparaît au delà plus impénétrable et plus touffu ; car il s'agirait d'expliquer pourquoi certains organismes rares d'ailleurs ont, comme disent les psychologues de maintenant, des « hallucinations véridiques » et les autres des hallucinations chimériques entièrement, et ne correspondant à rien de vrai ? Éveil subtil de l'âme, battement d'aile de la psyché captive qui laisse à travers les barreaux de sa cage tressaillir une plume céleste, ou bien merveilleuse propriété de la matière, don superéminent de la cellule nerveuse la plus raffinée ?

Le phénomène de la cristal-vision peut être mis sur le même rang que l'écriture automatique. En France, on n'y est pas encore beaucoup entraîné ; mais, en Angleterre et en Amérique, c'est non seulement une expérience de clinique,

mais un jeu de société. Voilà bien le cas de dire en la circonstance que rien n'est nouveau sous le soleil. La cristallomancie fut pratiquée dans l'Inde ancienne, en Égypte, où je l'ai constatée encore, et en Grèce, où elle avait le plus grand succès. Plus tard, les conciles eurent à combattre la superstition des *specularii* se flattant de découvrir au moyen des miroirs les trésors cachés.

Voici comment aujourd'hui l'expérience se pratique. Ayez une boule de verre ou de cristal que vous entourez d'écrans et que caresse une lumière adoucie. L'expérimentateur s'assied devant le cristal et le regarde attentivement. Tout d'abord il ne voit que des images insignifiantes, formées par les reflets ambiants ; mais au bout de quelques minutes, s'il est sensible, la boule s'obscurcit ; puis, quand cette vapeur s'est dissipée, apparaissent des figures, des dessins, des lettres. Le sujet forme, tout éveillé, un rêve qui semble s'objectiver dans le cristal et dont il peut faire part aux personnes présentes. Ce rêve s'anime parfois au point que les personnages visibles dans le cristal s'agitent et parlent et que des événements de toutes sortes, comme sur une scène, s'accomplissent.

La cristal-vision est, comme l'écriture automatique, une excellente méthode pour extérioriser les secrets que garde renfermés la deuxième personnalité. Elle sert aussi, mais plus rarement, à traduire des suggestions mentales que le milieu ambiant apporte et même des impressions télépathiques annonçant plus ou moins exactement ce que d'autres personnes disent ou font, parfois à une très grande distance. Et elle accomplit ce tour de force psychique justement parce que la deuxième ou les deuxièmes personnalités sont les réservoirs naturels des influences universelles.

La Société des Recherches psychiques de Londres accorde dans ses *Proceedings* une part importante aux hallucinations de miss X... J'ai eu l'occasion de rencontrer à Londres cette psychologue qui est non seulement fort jolie et fort érudite, mais très spirituelle et d'excellente santé. Une des plus intelligentes amies de William Stead, elle rédigea, avec lui, une revue anglaise des plus bizarres et des plus documentées qui s'intitulait *Borderland*. C'est une Écossaise. Ainsi auraient été préparés par la race et le milieu les dons de clairvoyance dont elle a fait preuve. L'Écosse est, en effet, par excellence, le pays des visionnaires et des visions. Il faut un certain paysage original pour que certaines facultés s'éveillent dans l'âme : quelque brume, une nature sauvage, la mer éternelle et monotone. Peut-être portons-nous tout *en nous-même*, mais il faut que nous trouvions *hors de nous* le talisman qui force les serrures closes derrière lesquelles dorment nos meilleurs trésors.

Miss X... vit elle-même dans le cristal les images de faits se passant à une très grande distance d'elle et dont elle n'avait pu être avertie. Elle rapporte pourtant, dans un de ses articles, une histoire assez piquante qui nous démontre que, très souvent, dans la cristal-vision comme pour l'écriture automatique seuls agissent des « souvenirs oubliés », si j'ose m'exprimer ainsi, recueillis par la personnalité cachée et tout à coup projetés objectivement, à la stupéfaction du nous-même extérieur. Voici l'anecdote. Une expérimentatrice aperçoit dans le cristal un article de journal. Elle arrive à le lire et comprend qu'on y annonce la mort d'un de ses amis. Elle en fait part à ceux qui sont là ; ceux-ci, incrédules puis étonnés, reçoivent quelques heures après la confirmation de cette nouvelle qu'ils ignoraient... Mais il fallut en déchanter quelques heures après. Lorsque la voyante rentra chez elle, on découvrit le numéro d'un journal placé devant la cheminée contre un paravent. L'article qui avait apparu dans le cristal s'y trouvait bien visible et il n'était pas besoin d'être clairvoyant pour l'apercevoir. La sincérité de cette jeune personne était indubitable ; il s'agissait donc d'une lecture inconsciente ; la première personnalité n'avait rien retenu, mais la seconde, excitée par le miroir, s'était souvenu.

Un accident presque semblable affecta un écrivain norvégien de réel talent, K. H. Il me le raconta lui-même, lors de son passage à Paris. Il s'était aperçu d'une étrange faculté qui s'éveillait en lui à l'heure du sommeil. Une nuit il s'endormit très occupé par son futur roman ; le lendemain matin, il dut constater qu'il avait ajouté plusieurs pages à son manuscrit. Ce ne pouvait être qu'en l'inconscience du rêve et il lut cette prose de lui comme si elle était d'un autre, tout en la reconnaissant vaguement ; par malheur cette inspiration somnambulique le trahit cruellement ; il lut une critique très vive de son livre où on lui reprochait d'avoir grossièrement plagié Dostviensvy. La preuve en était apportée par la comparaison des textes. K. H. n'avait jamais lu pourtant ce passage du livre russe. Cependant il dut reconnaître qu'il avait reçu un journal où paraissait en feuilleton ce roman. Certainement ses regards avaient inconsciemment parcouru ces lignes impressionnantes et les inspirations de la nuit les avaient

redonnées et reproduites. Il avait été la victime du piège tendu par l'Involontaire Souvenir.

Je tiens à citer une lettre que je reçus d'un prêtre fort connu dans les milieux spiritualistes. Quoique croyant à la communication des morts avec les vivants, il m'envoya, après mon article sur l'écriture devineresse de Paul Adam, un document qui prouve combien la personnalité subconsciente est sensible aux suggestions provenant parfois de gens assez éloignés. Tandis que la première personnalité n'est pas renseignée, la seconde, plus impressionnable, reçoit le message qui profite de toutes les chances offertes pour extérioriser l'image intérieure. Ainsi averti, le sujet croit souvent, comme l'abbé Petit, à une révélation du dehors, à une manifestation du soi-disant plan astral, quand tout cela n'est que le résultat du mécanisme interne, la projection, seulement apparente, d'une hallucination suscitée dans le cerveau du sujet par l'influence occulte, mais efficace du milieu.

J'ai découvert un jour, d'une manière assez curieuse, cette influence du milieu ambiant.

C'était chez la regrettée duchesse de Pomar. Une dame anglaise venait d'apporter une superbe boule de cristal n'ayant jamais servi. On examine la boule, qui était d'une limpidité parfaite, et on la remet dans son étui.

Quelque temps après, une jeune dame s'approche de moi et me dit : « Monsieur l'abbé, voulez-vous voir ? » Nous prenons la boule, nous nous installons à une petite table, un voile noir au-dessus de nos deux têtes.

Au bout de quelques instants, il me sembla qu'au milieu de la boule se formait un nuage blanchâtre ; mais, suivant mon habitude de ne jamais parler le premier, pour mieux voir si mes impressions sont conformes à celles des autres spectateurs, je ne dis rien.

Des lignes parurent au sein du petit nuage, et nous aperçûmes, avec toute la netteté possible, la statue de Jeanne-d'Arc, de Foyatier. La jeune dame me dit : « Monsieur l'abbé, voyez-vous ? — Oui, je vois. — Reconnaissez-vous ? — Oui je reconstatue de Jeanne d'Arc, de Foyatier. La jeune dame

Je vous ferai remarquer que ni la jeune dame ni moi n'avions jamais mis le pied à Orléans.

Immédiatement je dégage ma tête et je regarde autour de nous, pour me rendre compte de ce qui avait pu produire ce phénomène. Rien ne rappelait de près ou de loin le souvenir de Jeanne d'Arc.

Une pensée me traverse l'esprit. Plusieurs dames retirées dans un coin près de la bouche du calorifère soutenaient à voix basse une discussion animée. Je m'approche d'elles, au risque d'être indiscret et de passer pour un mal éduqué. Elles parlaient de Jeanne d'Arc !

A propos d'une statue élevée ou à élever à Bon-Secours près Rouen, elles discutaient le mérite des statues déjà érigées en l'honneur de la Pucelle, et l'une d'elles soutenait que, jusqu'à ce jour, la meilleure était celle de Foyatier.

* * *

En dehors de l'écriture automatique et de la cristal-vision, il existe un autre moyen pour dégager à l'état de veille la deuxième personnalité. C'est la tablette Ouijà. Elle nous vient d'Amérique et a été fabriquée par un « spiritualist » à la fois convaincu et « man of business » ; car il s'en est vendu des milliers sous ce prétexte que les « esprits » eux-mêmes l'avaient inventée. Elle consiste en une simple planche où sont inscrits les lettres de l'alphabet et les chiffres de 1 à 10. Au-dessus, on place une table minuscule à cinq pieds, de la grandeur d'une main de femme et de la hauteur de l'index. La planche est installée sur les genoux des opérateurs qui sont généralement deux et de sexe différent (c'est plus commode pour le flirt), et chacun d'eux met sur la tablette légère et glissante le bout de ses doigts. Le bois s'électrise et, sous le magnétisme émané, se met en mouvement. Le cinquième pied de la tablette sert d'indicateur, selon qu'il s'arrête à telle ou à telle lettre peinte sur la planche ; un mot se forme, puis une phrase qui sert de réponse aux questions posées. Comme vous le voyez, la vieille table tournante d'Allan Kardec, si lourde, si longue aux paroles, est transformée en un mécanisme charmant, gracieux et rapide.

En Amérique et en Angleterre, la table Ouijà fait fureur ; en France, elle est moins connue. Je la fis essayer par plusieurs de mes amis. Elle avait ceci de caractéristique que, pour employer une expression triviale mais assez juste, elle « vida le sac » de chacun. Elle était d'une indiscrétion redoutable et malicieuse. Ainsi, à un jeune poète qui posa la main sur elle, elle ne répondit qu'un seul mot : « Paul Bourget ! » Comme je ne m'expliquais pas le sens que pouvait avoir dans la circonstance ce nom propre illustre, mon confrère finit par m'avouer : « Mon idole est l'auteur de *Mensonges ;* j'en aime non seulement le talent, mais cette sorte de gloire qui rayonne à la fois sur le monde le plus élégant et les intellectuels les plus raffinés. » Depuis, d'accord avec cette manifestation inconsciente, cet homme de lettres, qui n'avait alors écrit que quelques poèmes, est devenu un romancier à la mode fort goûté du public. A une jeune femme imprudente qui voulut la

mouvoir, Ouijà raconta, sans prendre garde qu'il y avait des témoins, ses déboires d'amour. Cette année-là, j'habitais rue Chaptal, au même étage qu'un jeune professeur qui, dans ses moments perdus, écrivait des chansons montmartroises devenues aujourd'hui tout à fait populaires. Cette fois, ce ne fut pas une personne, mais une collectivité qui se manifesta : « Qui êtes-vous ? » demandâmes-nous à Ouijà. Elle répondit : « Je suis Paris. » Et Paris, parlant nerveusement par phrases très courtes, suscitait l'ambition de mon camarade, lui insinuait le désir de dompter les foules et de gouverner. Était-ce une sorte de prophétie ? Le professeur chansonnier est devenu député ; il est très remarqué à la Chambre et dans les commissions ; sans doute, il ne tardera pas à devenir ministre.

J'abandonnai Ouijà quand je vis que je ne pouvais plus obtenir d'elle aucun phénomène nouveau. Lorsque j'analyserai le spiritisme, ses faits souvent réels, ses hypothèses au moins hasardeuses, je citerai d'autres expériences qui ne conviennent pas à ce chapitre. En attendant, la tablette américaine me démontra qu'avec qui que ce soit et souvent avec les personnes les plus saines et les plus équilibrées il est possible de mettre en jeu et d'extérioriser cette deuxième personnalité, féconde sinon en miracles, du moins en surprises.

* * *

Qu'importent la forme et l'aspect des instruments du prophétisme et de la médiumnité ? La méthode peut varier ; ce qui est indispensable, c'est l'éveil de l'intuition ; ce qui se passe en tous les cas, c'est l'extériorisation d'une image mentale.

L'intuition, c'est-à-dire la vue directe des choses, vue intérieure ! Les anciens avaient le sentiment de cette pénétration intime de l'âme qui voit, en elle-même, elle-même et toutes choses. L'intuition est un don, qui provient sans doute d'une certaine délicatesse nerveuse créée héréditairement. La prétention de la vieille magie comme de l'occultisme moderne est de créer à volonté des intuitifs. Le résultat le plus fréquent est de faire des hallucinés. En ce cas, il y a eu extériorisation d'image mentale, mais elle ne correspond à rien de positif en dehors du cerveau qui l'a créée. Elle est une hallucination, sans plus.

L'intuition est pareille au génie ; elle n'est pas acquise, elle est une faculté supérieure de l'âme pour le spiritualiste mystique ; pour un psychologue, elle est l'exaltation et la synthèse rapide des procédés ordinaires d'induction ; pour un physiologiste, elle est une des manifestations mystérieuses de cette substance nerveuse, où tout est prodige. Néanmoins l'intuition, chez ceux qui la possèdent, peut être développée ; quand c'est par le travail normal, il n'y a point de danger sérieux. Un Balzac, fréquentant peu le monde, enseveli pour ainsi dire dans son travail, peut imaginer dans ses romans toute une société qu'il ne connaît point ou qu'il ne connaît guère et tantôt pressentir le présent comme s'il le décrivait *de visu*, tantôt construire l'avenir presque infailliblement ; l'homme et la femme futurs ne pouvant être observés puisqu'ils n'existent pas, semblent obéissants à l'idée toute puissante qu'il a su s'en faire. Mais l'intuition peut aussi être développée par les moyens anormaux, paresseusement si j'ose dire, sans effort volontaire. Et le danger commence. En psychologie, comme peut-être dans la vie pratique, tout ce qui a été gagné sans effort ne profite pas. C'est pour ainsi dire indépendant de nous-mêmes, au lieu d'être un développement de notre moi, c'est une perte. Ainsi s'explique la demi-illusion — par laquelle le médium aperçoit comme n'étant pas de lui la manifestation intellectuelle qui pourtant émane de son cerveau. En réalité, c'est bien lui-même qui s'apparaît à lui-même, mais ce lui-même inconscient fuit, s'écoule, ne lui appartient déjà plus...

Terrible don que l'intuition développée sans rien qui la contre-balance, sans protection environnante, sans conteste, sans un changement d'existence matériel, sans aussi, il faut le noter, une réforme morale constante. Les pythagoriciens, d'accord d'ailleurs avec les sectes mystiques orientales, plaçaient des exercices de purification avant l'étude des pouvoirs inférieurs ; les collèges des prophètes en Judée renfermaient une longue et pénible préparation. C'est que les anciens savaient quels périls nouveaux court l'intuitif au milieu des autres hommes. L'être précipité sur les cimes doit y être lié et gardé pour éviter les chutes sans cela inévitables. On croirait que cette puissance de l'âme, pour ainsi dire sourde et souterraine chez la plupart des hommes, en se manifestant au dehors à l'état fréquent, détruit l'équilibre organique et incite à une délicatesse nerveuse excessive où portent tous les coups du rude monde extérieur. Notre organisme et notre destin, s'ils ne sont pas spécialement préservés, ne peuvent supporter ce don sublime. Le sort de l'intuitif, jeté au milieu de la vie moderne, est lamentable. Il voit la

racine des choses qui est triste et le visage esotérique d'Isis qui est de la pourriture et de la mort. Ou bien, s'il n'est qu'un sensitif de restreinte envergure, il remplace l'illusion, du moins joyeuse et solide, où le vulgaire se berce par un mensonge plus fallace et plus vide encore.

* * *

Jeune homme, mon frère, c'est à toi que je m'adresse. Tu es dévoré par la passion de l'idéal, tu rêves de devenir supérieur aux autres hommes et cela non point par le jeu des forces brutales qui font les conquérants et les arrivistes, mais par l'accès aux plus subtiles énergies. Écoute quelqu'un qui s'est trompé et qui le reconnaît aujourd'hui, abandonne ce rêve. La terre est une dure patrie. Si tu veux devenir plus aigu, plus intérieur, plus subtil que les autres êtres tes frères, tu seras plus faible qu'eux, ils te vaincront. Tu seras de plus en plus dégoûté de la grossièreté de ceux qui t'entourent, tes meilleurs projets tu les délaisseras, car les obstacles que tu auras discernés, grâce à une perspicacité trop cruelle, se dresseront devant toi avec une force centuplée par la pensée que tu leur auras accordée ; tu verras dans le cerveau de ton ami et jusqu'au cœur de ta maîtresse l'arrière-pensée égoïste qui détruit toute confiance et tout repos ; le secret infâme de l'univers sera déchiré sous tes yeux ; et une lassitude sans fin, l'épuisement de ton âme seront les fruits cinéraires de ta sagesse. Tu auras voulu, mordant à la pomme de la science selon les conseils du plus beau des archanges, te créer Dieu et te voilà plus débile que les hommes, piétiné par eux. Mais, me dis-tu, je ne peux supporter de ressembler à la foule, ni même à cette élite qui est plus cruelle et parfois plus vile que la foule ; je veux rester, étant plus délicat, « différent ». Eh bien, si tu as une Ophélie dans ton âme, rappelle-toi le mot décisif d'Hamlet qui l'envoyait au cloître en une suprême pitié, prévoyant que, sans cela, elle échouerait dans les roseaux du fleuve et la folie. Mais si le pieux remède t'effraie ou te révulse, fais ce que j'ai fait, livre aux forces de la recherche, de l'inquiétude et de l'intime tempête, la fleur de ta jeunesse et de ta gloire, immole-les au mystère sans regret ; embrasse dans un combat nocturne cet ange avec qui Jacob lutta jusqu'au matin... Si ensuite tu te réveilles, victorieux, sois fier, mais ne recommence pas la lutte, rentre dans la vie, redeviens un homme, jette à l'humanité plus timorée que toi, le cadeau de tes connaissances arrachées à l'inconnu au prix du meilleur de toi-même ; et, tes douleurs, tes épouvantes, scelle-les dans un silence éternel.



Il est temps d'en venir aux explications que les psychologues les plus attentifs donnent de ces faits. Nous avons écarté, en la citant, l'hypothèse mystique qui propose un espace spécial où vivraient, à l'instar des idées de Platon, les fantômes et les phantasmes des hallucinés. Cette théorie est trop naïve, trop enfantine pour résister à la plus simple analyse du phénomène et à ce que nous savons de la manière dont nous percevons et sentons.

Nous devons être reconnaissants au spiritisme et à l'occultisme de défricher ces terres encore ingrates et incultes ; mais, ce travail fait, les premières indications données, la science probe, dépouillée de superstitions et armée des instruments de la certitude, doit élever les palais de la paix et de la révélation sur ces déserts remplis de ronces et de reptiles.

Les deux hommes qui semblent avoir jeté sur ces contrées inexplorées un regard d'analyse pareil à la lueur des phares, sont en Angleterre le prof. Myers et en France le Dr Durand (de Gros). L'hypothèse explicative de l'un a été le « subliminal self », celle de l'autre se nomme le *polyzoïsme*. Nous ne pouvons supposer ni dans l'une ni dans l'autre de ces théories, ni dans leur alliance la solution définitive, mais ces obscures convulsions de l'âme sont ainsi illuminées et décrites et rattachées aux phénomènes psychologiques plus calmes et plus clairs.

Le Subliminal Self.

Les phénomènes de l'écriture automatique ou de la vision dans le cristal sont aujourd'hui admis par les observateurs les plus sérieux. Cette écriture ou ces visions peuvent être obtenues sans qu'il y ait fraude et sont le plus souvent les manifestations extérieures de rêveries demi-conscientes. Les travaux de Gurney en Angleterre et de Pierre Janet en France, ont démontré, même aux plus incrédules, qu'il peut exister dans le même individu plusieurs courants différents de mémoire, de sentiment, de volonté.

L'École de Nancy veut expliquer tous les faits d'altération de la personnalité grâce à la suggestion ; cependant, dans bien des cas, cette hypothèse est insuffisante, ne serait-ce que pour les pressentiments et le prophétisme. L'École de

Paris, plus étroite encore et suivant la tradition de Charcot, affirme que même la possibilité de subir l'hypnose est déjà la preuve d'une lésion psychique dont le point de départ est l'hystérie ; tout est désormais maladif et erroné dans le phénomène psychique.

En revanche, l'Angleterre, restée chrétienne, irait volontiers jusqu'au spiritisme. Un lettré familier avec les récents travaux scientifiques, M. Myers, professeur à Cambridge, un ami dont je déplore la mort précoce, voulut élargir les données un peu étroites des éciles françaises sur la conscience et l'inconscience. Il fut le premier peut-être parmi les psychologues à considérer que l'état mental dans lequel nous vivons habituellement, n'est pas le seul élément conscient que renferme notre organisme.

« Notre conscience ordinaire ou empirique, — écrit-il dans sa remarquable étude sur le *Subliminal Self*, qui a paru dans les *Proceeding of the Society for Psychical Research* et dont les *Annales des Sciences psychiques* du Dr Dariex ont publié la traduction (1), — n'est qu'une sélection opérée entre la multitude de sensations et de pensées que nous avons recueillies ou élaborées dans nos profondeurs. Je n'accorde aucune priorité à mon moi ordinaire, éveillé, excepté celle-ci : parmi mes divers « moi » potentiaux, il s'est montré le plus apte à subvenir aux besoins de la vie usuelle. Je mets en fait qu'il n'a pas d'autre droit à l'autorité ; d'autres idées et d'autres souvenirs sont activement conscients dans mon for intérieur et forment l'autre partie de mon individualité totale... La chaîne mnémonique que maîtrise notre moi superficiel est imparfaite et interrompue en plus d'un point. Pour tous elle omet les périodes de l'enfance et du sommeil. Pour beaucoup, elle offre d'autres lacunes : les émotions du délire, des transes hypnotiques, etc.

« La conclusion pratique de ceci est que nous devons considérer notre conscience éveillée avec le même esprit d'observation impartial et objectif que la conscience d'une personne en transe ou en sommeil hypnotique. »

Le spiritualisme de M. Myers éclate à côté du positivisme ou de l'agnosticisme des savants français ; en effet, il pense trouver « dans ces phénomènes quasi-hystériques un argument en faveur des plus hautes destinées de l'homme ».

Après avoir écarté les locutions périlleuses d' « âme » et d' « esprit », le psychologue anglais appelle « individualité » cette unité psychique qu'il déclare enfouie sous toutes les manifestations phénoménales et qui en est le tuf secret. Il applique le nom de « personnalité » aux expressions les plus extérieures et les plus transitoires, à « ces chaînes de mémoires », à ces caractères apparents qui, à tout instant, peuvent être masqués ou révélés par la volonté supérieure et secrète de l'individualité profonde.

« Voici mon hypothèse, continue M. Myers ; chacun de nous est en réalité une *entité psychique permanente* bien plus étendue qu'il ne le croit ; cette individualité ne pourra jamais se manifester complètement à travers aucune manifestation corporelle. Le *soi* (M. Myers oppose au « moi » personnalité artificielle le « soi », individualité absconse et source de tous les « moi ») s'exprime par l'organisme, mais toujours une partie du soi reste non-manifestée et en réserve. Je tiens pour consciente toute cette activité psychique (ici l'écrivain anglais est en opposition complète avec la science française qui plaide pour l'inconscience). Tout est contenu dans une mémoire actuelle ou potentielle au delà des limites de notre conscience habituelle. »

Cette mémoire serait donc — et elle seulement, — l'âme véritable.

M. Myers se sert de deux termes spéciaux pour exprimer cette double conscience, l'une sur le plan éveillé, l'autre, on peut dire, en sommeil. Il suppose, comme pour la crue d'un fleuve, une sorte de niveau. Tout ce qui le dépasse est notre personnalité habituelle, le *supraliminal self*, « le moi du dessus » ; au-dessous dorment ou s'agitent les moi obscurs, soit le *subliminal self*, le moi du dessous. Il ne faut voir à ces vocables « supraliminal » ou « subliminal » aucun sens de dépréciation ou d'éloge. Au contraire, les « moi » du dessous peuvent être, sont en réalité, très souvent supérieurs, au point de vue de la capacité intelligente, aux « moi » du dessus.

« Il y aura ainsi, continue-t-il, un seul *supraliminal self* à la fois, mais plusieurs *subliminal self* pourront être simultanément appelés à exister dans certains états de crise. (Voir les expériences de Mrs Pipers et de Mrs Thomson.)

« Je déclare que cette conscience et cette mémoire subliminales peuvent embrasser un horizon infiniment plus vaste et d'une activité physiologique et psychique beaucoup plus grande que le champ ouvert à notre conscience et à notre mémoire habituelles. »

JULES BOIS.

(1) Je donne ici ma propre version.

ANIELKA [1]

Roman.

Elle rêvait aussi que ces jeunes créatures, voulant s'enfuir au jardin, la poussaient de tous les côtés à la fois, mais qu'elle résistait à la vague vivante, avec le calme et la force du granit. Cette lutte l'énervait, mais la remplissait aussi d'une immense fierté. Mlle Valentine sentait qu'en attendant le coup de cloche, malgré elle et malgré les cent fillettes, elle obéissait à la plus puissante de toutes les voix : — celle du devoir.

— Encore une minute !

On entendait, par la fenêtre ouverte, les gémissements du chien qui, à cette heure, jouait habituellement avec Anielka. La jeune fille se tordait les mains d'impatience, tantôt elle fixait l'horloge, tantôt le rideau agité par le vent ; mais elle n'osait pas se lever.

Enfin l'horloge, enfermée dans une haute armoire jaune foncé, sonna les quatre quarts, puis les cinq coups de cinq heures.

— Tu peux ranger tes livres, dit alors l'institutrice ; et, redressant sa taille légèrement courbée, elle se dirigea à pas lourds vers une commode où était posé un verre contenant du café froid, et autour duquel bourdonnait un essaim de mouches affamées.

En un clin d'œil, Anielka se transforma. Un sourire malicieux découvrit ses deux rangées de petites dents blanches, ses yeux prirent une teinte vert-foncé et semblèrent lancer des étincelles. Elle fit plusieurs fois le tour de la table, puis courut à la chambre de sa mère, mais revint immédiatement à ses livres, et, la tête légèrement inclinée d'un côté, elle demanda, une prière dans la voix :

— Puis-je laisser entrer Karo ?

— Comme tes parents te permettent de jouer avec lui, il ne m'appartient pas de te le défendre, répondit la dame.

Sans même écouter la fin de la phrase, Anielka appela :

— Karo, ici !...

Et, pour comble, elle siffla.

C'est grâce à une force de caractère peu commune que, en entendant siffler Anielka, Mlle Valentine ne laissa pas tomber le verre et son contenu. Une profonde indignation se peignit sur son visage. Mais avant qu'elle eût avalé la bouchée de pain, afin de permettre aux organes de sa voix d'entamer une leçon sur les convenances, le chien, sans attendre qu'on lui ouvrît la porte, sauta par la fenêtre.

— Tu es une enfant gâtée, tu es une sauvage ! déclara la dame, d'un ton solennel ; et, en signe de grande amertume, elle avala une double dose de café, avec un bruit pareil au glouglou d'une bouteille.

— Karo, petit fou... qui vous a permis d'entrer dans les chambres par la fenêtre ? gourmanda Anielka.

Mais le chien n'avait guère le temps d'écouter des remontrances. Il sauta au visage de sa petite maîtresse, la tira par sa robe, lécha ses doigts tachés d'encre, et enfin saisit un des boutons de ses hautes bottines. Cela faisant, il jappait et gémissait. Enfin il se coucha sur le ventre et se traîna sur le plancher, en montrant la langue. C'était un vif petit chien blanc, avec une tache noire au-dessus de l'œil gauche.

Mlle Valentine se taisait, tout occupée à se réconforter et à méditer amèrement.

— Ma vie, se disait la respectable demoiselle, ressemble à ce café. Le café et la crème, le travail et la souffrance, voilà le contenu ; et de même que ce vase de verre ne permet pas au liquide de s'échapper, de même mon empire sur moi-même retient les explosions de mon désespoir. A peine ai-je achevé la leçon, que j'ai à subir le chien... Vilaine bête, qui apporte des puces dans toute la maison ! Mais, allons, continuons à traîner notre fardeau de peines et de devoirs !

A cet instant, la pensée lui vint que, dans le café, il y avait aussi du sucre. Est-ce que par hasard sa vie serait sucrée, un jour ? Par quoi le serait-elle ? Par quelque chaude tendresse, certainement !

Dans l'imagination laborieuse de Mlle Valentine, cette « chaude tendresse » avait revêtu à maintes reprises diverses personnifications. Jadis (lorsque pour la première fois elle était allée demeurer à la campagne), c'était un jeune et beau propriétaire de biens fonciers. Lorsqu'elle revint en ville, le propriétaire fit place à un médecin, laid, il est vrai, mais sérieux. Plus tard « la personnification » changea bien des fois ; aussi les principaux traits s'effacèrent-ils, et il ne resta à leur place qu'une pure « idée ». Cette « idée » devait être d'âge mûr, avoir une assez longue barbe, une redingote correcte, et un col droit plein de dignité.

Pendant ce temps, Anielka, sa natte lui battant le dos, sa jupe rose envolée, courait autour de la table, suivie de Karo. La fillette rangeait ses livres ; le chien sautait et lui mordillait tantôt la manche, tantôt une bottine, comme pour réclamer les caresses qui lui étaient dues.

Le grincement d'un tiroir arracha l'institutrice à sa rêverie. Elle jeta un regard sur la table et s'écria :

(1) Voir la *Revue* du 16 août 1902

— Que fais-tu donc, Anielka?

— Je range mes livres. — Puis-je aller chez maman? demanda-t-elle quand tout fut en ordre.

— Allons! dit Valentine en se levant du fauteuil.

III

Après avoir traversé deux chambres : l'une gris-perle, ressemblant assez à une chambre d'hôpital, et l'autre, bleu-pâle, qui avait dû être jadis la chambre à coucher des jeunes époux, mais qui était actuellement sans destination, Anielka et son gai compagnon, Karo, coururent vers une véranda que tapissait de tous côtés une vigne vierge. Là, un chétif petit garçon, vêtu d'un habit de franciscain, était assis sur une haute chaise et jouait à la poupée; une dame entre deux âges lisait attentivement auprès d'une table couverte de fioles et de verres. La dame était vêtue de blanc; elle avait des yeux bleus, des cheveux bruns; des plaques rouges marbraient son beau visage maigre.

Anielka se précipita vers elle, et couvrit de baisers son cou, son visage, ses mains frêles et diaphanes.

— *Ah! comme tu m'as effrayée, Angélique!* (1) s'écria la dame en fermant son livre et en baisant la petite fille sur ses lèvres roses. Ainsi, tu as fini tes leçons?... Il me semble que tu as un peu maigri depuis hier! *N'es-tu pas malade?* Ce chien va renverser la table. *Joseph, mon enfant, est-ce que le chien t'a fait peur?*

— Non, répondit le petit franciscain en regardant sa sœur d'un air morne.

— Comment vas-tu, Joseph?... Donne-moi un baiser! dit Anielka en jetant ses bras au cou de son frère.

— *Doucement! doucement!...* tu sais qu'on ne peut pas me secouer! fit Joseph d'une voix plaintive.

Puis, avançant les deux mains pour se garantir des baisers de sa sœur, il allongea ses lèvres pâles et l'embrassa légèrement.

— Maman, comme vous avez bonne mine aujourd'hui! Vous devez vous sentir beaucoup mieux! Regarde, Joseph, la veste de ton jockey s'est relevée! dit Anielka.

— *En vérité*, je me sens mieux aujourd'hui. J'ai même pris, à dîner, quelques cuillerées d'extrait de malt et une tasse de lait. *Ce chien fera du dégât partout*, chasse-le, ma chérie!

— Va-t'en, Karo! cria Anielka en ouvrant la porte du jardin au chien qui, après avoir flairé les pots à fleurs et l'arrosoir déposé dans un coin, manifestait l'intention de s'occuper d'une des pantoufles de la malade.

Mlle Valentine fit alors son entrée.

— *Bonjour, mademoiselle*, — dit la maîtresse de maison. — La leçon est-elle finie? Comment cela a-t-il marché? *Joseph, mon enfant, prendras-tu du lait?*

En cet instant, le chien se mit à gémir plaintivement, et gratta à la porte.

— Je vois à votre visage que vous lisez quelque chose d'intéressant, madame! Ne serait-ce pas le livre que je vous ai recommandé, les *Méditations* de Goluchowski? interrogea Mlle Valentine.

— *Angélique, ouvre la porte à cette pauvre bête*; ses gémissements me déchirent le cœur! Je lis quelque chose de mieux que les *Méditations*, je lis Raspail; le doyen a bien voulu me prêter son *Manuel de Médecine*, répondit la malade. *Angélique, laisse la porte ouverte*, pour renouveler un peu l'air! Vous ne sauriez croire, mademoiselle, quelles cures merveilleuses cet homme a accomplies avec sa méthode! Je suis enchantée, et il me semble même mieux me porter après avoir lu les deux premiers chapitres du livre. Que sera-ce quand je commencerai à me soigner? *Joseph, mon enfant, n'as-tu pas froid?*

— *Non, maman.*

— Mais est-ce bien prudent de se soigner sans consulter le docteur? dit Mlle Valentine.

— Joseph, veux-tu qu'on te conduise sur le balcon? — demanda Anielka à son frère. — Tu y verrais des oiseaux, tu verrais aussi comme Karo fait la chasse aux papillons.

— Tu vois bien que je ne puis pas sortir, je suis trop faible! répliqua l'enfant.

Cette malheureuse faiblesse était une torture pour le pauvre enfant; il ne faisait qu'y penser. C'est à cause de sa soi-disant « débilité » qu'on l'avait voué à saint François, dont il portait l'habit; et on lui faisait, en outre, absorber un nombre infini de médicaments.

La maîtresse de maison causait toujours médecine avec l'institutrice.

— Que savent les médecins? que peuvent-ils? gémissait-elle. Depuis trois ans, ils me traitent sans aucun succès. Je suis maintenant décidée à ne plus les consulter, mais à me soigner moi-même, à moins que Jean consente à me conduire chez Chalubinski. Je sens que, lui, il me guérirait. Mais Jean n'y pense guère; il n'est presque jamais ici, et, quand je veux aller à Varsovie, il prétexte toujours des affaires qui l'empêchent de m'accompagner. Tout finit par des promesses... *Angélique, chasse ce chien; il est inconvenant...*

Le chien, injustement soupçonné, fut de nouveau chassé, et subit son sort avec une résignation au-dessus de tout éloge : ce qui ne l'empêcha pas, l'instant d'après, de gémir et de gratter de nouveau à la

---

(1) Les phrases soulignées sont en français dans l'original.

porte, et puis de se lancer à la poursuite des coqs qui se promenaient, à pas graves et mesurés, dans la cour.

Anielka installa plus commodément le petit Joseph, qui commençait à faire la moue, apporta un châle à sa mère, une grammaire anglaise à son institutrice, puis courut à la cuisine y commander une côtelette pour sa mère et du lait pour son frère; elle piqua, chemin faisant, une fleur dans ses cheveux, et revint sur la véranda, suivie de la grande et robuste Mme Kiwalska, la femme de charge.

C'était une dame d'âge très mûr, vêtue d'une robe de laine à raies rouges et noires. Un ample corsage — son corsage des jours de fête — faisait ressortir l'opulence de sa gorge.

La femme de charge fit à Mme Jean une gracieuse révérence, et salua l'institutrice d'un léger signe de tête. Mlle Valentine ne l'honora même pas d'un regard ; elle avait pris en grippe Mme Kiwalska depuis le jour où, passant par hasard près de la cuisine, elle l'avait entendue affirmer que « tant que Mlle Valentine n'aurait pas trouvé mari, elle continuerait à jaunir et à se dessécher ».

— Vous voilà revenue, Kiwalska ! Qu'y a-t-il de nouveau, en ville ?... Le dentiste vous a-t-il soulagée ?

— Il y a bien du nouveau, madame. La servante du doyen est gravement malade, ses pieds sont enflés, et elle a même reçu les derniers sacrements, répondit Kiwalska, en s'inclinant et en se frappant la poitrine à ces derniers mots.

— Qu'a-t-elle ?

— Je ne sais pas, madame, mais M. le Doyen est pâle comme un linge ; il ne m'a même pas adressé la parole, et s'est contenté de me faire un signe de la main. Mais ses yeux semblaient me dire : « Ma chère Kiwalska, si tu voulais entrer en service chez moi, maintenant !... Ma vieille s'en va faire le ménage dans l'autre monde, et ces vauriennes d'ici me laisseront mourir de faim si on ne les surveille pas... »

— Anielka ! — appela l'institutrice, que le bavardage de la servante et la naïveté de la maîtresse irritaient, prends l'*Histoire du Moyen Age* et allons au jardin !

— L'histoire ?... fit la petite fille effrayée. Mais, habituée à obéir, elle courut à sa chambre, et en revint, quelques instants après, avec un livre dans sa main, et quelques biscuits dans sa poche pour les oiseaux.

— Allez, allez ! dit la mère, je resterai ici avec Kiwalska. N'auriez-vous pas par hasard rencontré monsieur, en ville ? Il devait assister à une réunion chez le commissaire rural. *Joseph, mon enfant, veux-tu aller au jardin ?*

— Non, répondit le petit garçon.

Mlle Valentine et Angélique sortirent. Kiwalska, s'étant assise sur un escabeau, continua de raconter les nouvelles du jour. Sa voix claironnante, qu'on entendait à cent pas, baissa insensiblement, puis se tut tout à fait.

Le jardin était vieux et spacieux ; il entourait la maison de trois côtés, en fer à cheval. Là vivaient en paix des châtaigniers centenaires ; des érables aux feuilles pareilles à des pattes de canards ; des acacias au feuillage disposé en forme de peigne, et dont les fleurs ressemblent à des gueules ouvertes. Le long de la clôture croissaient des tilleuls habités par des moineaux veillant aux champs et aux granges, de sveltes peupliers d'Italie, et de tristes sapins. Les lilas italiens, couvert de panaches bleuâtres, les lilas médicinaux, dont la fleur est employée pour provoquer la transpiration, les genévriers aimés des grives, dispersés par tout le jardin, occupaient les espaces restés libres entre les arbres, se faisaient une guerre sourde, mais acharnée, pour les sucs de la terre et l'oxygène de l'air.

Le milieu du jardin était occupé par un étang entouré de saules fantastiques. L'hiver, ils ressemblaient à des troncs malades, brisés, défaillants, et la nuit ils revêtaient l'aspect de fantômes bossus, étêtés, aux jambes écartées, prenant, à l'approche d'un être vivant, des poses pétrifiées. Dans les mois d'été, ces épouvantails se revêtaient de délicates branches, de petites feuilles vertes par-dessus ; et, dans leurs creux en forme de gueules, des oiseaux faisaient leurs nids.

Anielka et son institutrice suivaient un sentier raboteux, où les mauvaises herbes étendaient peu à peu leur domaine. Le jardin, à chaque instant, changeait de formes et de couleurs, bruissait, embaumait, brillait, donnait asile à toute sorte de créatures ailées. Cet entourage enivrait la fillette. Elle respirait plus vite, plus profondément ; elle aurait voulu examiner chaque branche, poursuivre chaque oiseau ou chaque papillon, serrer tout dans ses bras. Mlle Valentine, au contraire, demeurait froide. Elle allait à petits pas, les yeux fixés sur le bout de ses bottines, serrant sa grammaire anglaise sur sa poitrine maigre.

— Tu as appris, aujourd'hui, dans la géographie, où est située la ville de Canossa, dit-elle enfin à Anielka. Tu vas pouvoir comprendre, maintenant, pourquoi Henri IV a dû demander pardon au pape Grégoire VII. Tu liras tout cela dans « le règne de Grégoire VII, appelé Hildebrand », aux chapitres intitulés « Allemagne, Italie. »

La proposition de lire un tel livre, en un tel endroit, révolta la fillette. Elle voulut protester ; mais elle s'en abstint après un instant de réflexion et se

contenta de demander, non sans une intention malicieuse :

— Et vous, mademoiselle, étudierez-vous l'anglais, au jardin?

— Oui, je l'étudierai !

— Alors je l'apprendrai aussi...

— Tu dois connaître auparavant l'allemand et le français.

— Ah!... Et quand je connaîtrai l'allemand, le français, et l'anglais, que... que ferai-je?

— Tu pourras lire en ces langues.

— Et quand j'aurai tout lu ?

Mlle Valentine leva les yeux sur la cime d'un peuplier, et haussa les épaules.

— La vie humaine ne suffit pas pour lire la millième partie de ce qui a été écrit en une seule langue ; que dire donc des ouvrages des trois littératures les plus riches du monde !

Une détresse infinie s'empara d'Anielka.

— Alors, il faut toujours lire et étudier ? murmura-t-elle involontairement.

— Et que voudrais-tu faire, pendant ta vie ?

Pourrais-tu trouver une occupation plus noble que la lecture ?

— Ce que je voudrais faire ? dit Anielka. Quand ? maintenant, ou plus tard, quand je serai grande?...

Voyant que Mlle Valentine n'avait nullement l'air disposé à lui donner des explications, elle poursuivit :

— Maintenant, je voudrais savoir ce que vous savez... Alors je n'étudierais plus... plus jamais... Mais après, j'aurais beaucoup à faire. Je paierais les gages des charretiers, pour ne plus les voir froncer les sourcils en me saluant, comme aujourd'hui ; puis je ferais soigner les arbres, car le jardinier m'a dit qu'avant peu tout dessécherait et pourrirait dans le jardin; ensuite je chasserais immédiatement ce domestique qui tue les oiseaux, sur l'étang, et brûle les yeux aux rats... Quel vilain homme !...

Anielka frissonna.

— Puis, je conduirais Joseph et maman à Varsovie ; non, je ferais cela d'abord... Et à vous, mademoiselle, je donnerais toute une chambre de livres... Hein?...

Et elle voulut embrasser Mlle Valentine, qui détourna sa face, et, sèchement, répondit :

— Je te plains ! Tu n'as que treize ans, et tu babilles comme une petite actrice provinciale sur des choses que nul ne t'enseigne, tandis que tu négliges celles que tu devrais savoir. Tu en sais trop pour ton âge, et c'est pourquoi, sans doute, tu oublieras toujours la géographie...

Anielka resta toute confuse. Est-ce que vraiment elle en savait trop long pour son âge, ou est-ce que Mlle Valentine?...

A gauche du jardin, dans un coin, s'élevait un petit tertre sur lequel croissait un gros châtaignier, abritant de son ombre un banc de pierre. Anielka et son institutrice étaient arrivées en cet endroit ; elles s'assirent.

— Donne-moi le livre, je te trouverai l'histoire de Grégoire VII. Ah ! voici de nouveau une visite de ce chien!...

En effet Karo accourait, l'air satisfait. Il tenait encore, dans sa gueule entr'ouverte, quelques plumes arrachées sans doute à la queue des coqs de la basse-cour.

— Vous n'aimez pas les chiens, mademoiselle ? questionna Anielka tout en caressant Karo.

— Non, je ne les aime pas.

— Ni les oiseaux?

— Non, répondit l'institutrice agacée.

— Ni le jardin?... Vous préférez lire, au lieu de vous promener sous les arbres, n'est-ce pas ? Dans votre chambre, on ne voit ni fleurs ni oiseaux ; autrefois un moineau y entrait toujours, et nous lui donnions à manger. Karo courait aussi dans l'escalier, quoiqu'il fût encore tout petit, alors, et très gros. Je lui donnais du pain enveloppé dans un chiffon et trempé dans du lait. Il le mangeait avec le chat de l'institutrice qui était ici avant vous. Mon Dieu, comme ils jouaient... comme ils couraient après le papier, attaché à un fil, que j'agitais devant eux !... Mais vous, mademoiselle, vous n'aimez ni les chats, ni Karo, ni...

Anielka se tut en voyant Mlle Valentine se lever brusquement du banc. La demoiselle regarda la petite fille d'un air hautain, et s'écria, irritée :

— Quelles questions passent par ta folle tête?... Que t'importe ce que j'aime ou ce que je n'aime pas?... Naturellement, je n'aime rien... Je n'aime pas les chats parce que, quand j'en avais, on les pendait ou on les tuait; ni les chiens, parce qu'ils mordent; ni les oiseaux, parce qu'on ne me permettait pas d'en avoir... Est-ce qu'il y a quelque part un petit coin qui m'appartienne?... Je ne descends pas de puissants seigneurs, moi... Les promenades m'ennuient aussi, c'est vrai : mais parce que je dois y être la gardienne et l'esclave d'enfants — de méchants enfants ! comme...

Boleslas Prus.

Traduit par B. Noiret.

(*A suivre.*)

Paris — Typ. Philippe Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 12511 *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 30 AOUT 1902

LA JEUNESSE DE TAINE

D'après sa correspondance.

Les hommes supérieurs, qui ne nous sont connus que par leurs œuvres destinées au public, ne se révèlent pas à nous tout entiers. La partie d'eux-mêmes la plus intéressante, la plus personnelle, demeure dans l'ombre. Nous distinguons bien leurs sensations et leurs idées, l'ordre dans lequel elles se rangent, la force relative et la ténacité de chacune d'elles, mais les causes internes qui ont produit tous ces effets, et les sources encore plus profondes d'où elles procèdent, échappent à nos prises ou nous restent entièrement cachées.

Taine — pour en venir au sujet de cet article — a montré dans *l'Histoire de la littérature anglaise*, l'appareil complet de ses qualités de psychologue et de logicien, d'artiste et parfois de virtuose. Mais, si profondément que nous cherchions, nous ne trouverons pas, dans cet ouvrage, la solution d'une question comme celle-ci : qu'est-ce qui est primitif, inconscient, original, — qu'est-ce qui est dérivé, acquis, plus ou moins voulu, du flot surabondant de métaphores qui se répand magnifiquement sur les idées du maître, ou du style nu et pour ainsi dire purgé de toute image — s'en gardant comme d'un danger — dont il cherchait, avec Stendhal, l'inspiration dans le Code civil? Ce problème délicat, et bien d'autres du même genre, ne pourraient être résolus avec une certitude approchée, que si nous possédions les premiers brouillons où s'essaya sa pensée d'adolescent, ces papiers que chaque homme écrit pour lui-même, comptes rendus parfois incohérents d'un esprit en formation. Il nous faudrait avoir communication de ces lettres familières écrites dans tout l'abandon de l'amitié, où l'homme qui ne se connaît pas encore et se cherche lui-même, éclaire parfois d'un mot dont il ne sent pas la portée, ses goûts et ses préférences les plus intimes, et fait pénétrer la lumière jusqu'aux plus profonds linéaments de sa pensée. Ces documents d'un prix inestimable, sont précisément ceux qu'on trouvera réunis dans le volume intitulé : *H. Taine, sa vie et sa correspondance*.

Taine détestait, on le sait, les indiscrétions. De son vivant, il s'était toujours montré offensé ou irrité de celles que les reporters de journaux arrachent à l'homme le plus vigilant et le mieux gardé. Mais la mort et les années qui s'écoulent ont rendu inoffensives certaines divulgations. Le temps est venu où l'on doit, par égard même pour la mémoire de Taine et pour prévenir certaines méprises, mettre le public lettré au courant de ce qui peut servir à donner de l'artiste, du penseur et de l'homme, une idée plus complète, un portrait plus authentique. Nous pouvons nous fier à la main pieuse qui a choisi avec religion et scrupule, les pièces et documents destinés à voir le jour. Elle ne nous a livré que ce que Taine, après réflexion, aurait permis de publier. Elle a rendu possible cette psychologie complémentaire dont les éléments nous manquaient. Nous pouvons aujourd'hui poser avec intérêt, résoudre avec exactitude et rigueur plusieurs des questions qui étaient restées jusqu'à ce jour indécises.

Ici se rencontrent plusieurs circonstances exceptionnellement favorables : ce sont la gravité précoce de l'esprit, l'étonnante maturité du jugement, l'aus-

térité naturelle du caractère qui distinguaient ce jeune homme à peine âgé de vingt ans. Il y avait quelque chose qui rappelait Descartes et surtout Spinoza dans la façon dont il prit de très bonne heure la vie au grand sérieux. Il nous est resté un précieux témoignage de son état moral et mental à cette époque, c'est l'admirable petit traité qu'il écrivit en 1848 sur *la Destinée humaine*. « Il est certains esprits, dit-il, qui vivent renfermés en eux-mêmes, et pour qui les passions, les douleurs, les joies, sont tout intérieures. Je suis de ce nombre, et si je voulais repasser ma vie en moi-même, je n'aurais qu'à me ressouvenir des changements, des incertitudes et des progrès de ma pensée. » Il décrit alors la longue évolution que ses convictions ont subie. Il se montre renonçant au catholicisme, se dégoûtant successivement de tous les systèmes de philosophie, connaissant les fruits amers du scepticisme, jusqu'au jour où le spinozisme, qu'il avait étudié par curiosité, l'amène à une hauteur d'où l'on découvre le nœud de toutes les difficultés et la solution de tous les problèmes. « Aujourd'hui, dit-il, j'expose ce que je crois avoir trouvé, mais en ce moment même, je prends l'engagement de continuer mes recherches, de ne m'arrêter jamais, croyant tout savoir, d'examiner toujours de nouveau mes principes : c'est ainsi seulement qu'on peut arriver à la vérité. » — « On sait, dit une note de l'éditeur, si cet engagement moral de l'étudiant de vingt ans fut rempli par l'homme jusqu'à son dernier souffle. »

Une disposition d'esprit aussi marquée donne un prix tout particulier aux confidences que nous réservent les notes et la correspondance de 1847 à 1853. Taine avait alors vingt ans. A cet âge, l'homme songe bien plus à jouir de la vie qu'à se construire une théorie du souverain bien. La plupart des jeunes gens ont peu avancé, s'ils l'ont même entrepris, leur voyage à travers les systèmes de philosophie. Plusieurs ne l'achèveront jamais. Quelques-uns s'attachent à une doctrine par la simple raison qu'elle est liée à une loi religieuse et à une discipline morale qui ont fait leurs preuves et dont ils sentent le besoin. Les documents de leur jeunesse où sont renfermés le plus vif et le plus spontané de leurs convictions nous rebutent par leur incohérence et leur légèreté ou par leur étroitesse et leur positivisme pratique. Ce ne sont, à vrai dire, que des cahiers d'écoliers qu'on retrouve dans leurs papiers intimes jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Taine a eu cette fortune de s'être formé et fixé de très bonne heure. Dès l'âge de quinze ans, il dirige sévèrement ses pensées suivant une règle uniforme; il s'achemine ainsi vers le point d'où l'on a la vue la plus large et la plus pénétrante de la Vérité. En cinq ans, le tour est achevé. Le cercle de son expérience est complet. C'est donc à l'homme que nous avons affaire, non à l'adolescent. Tout au plus, un léger abus des divisions philosophiques, une extrême assurance dans les conclusions sentent-ils encore l'école. En somme, les pensées que nous livrent ces documents intimes ne sont pas, comme chez la plupart des jeunes gens, des antécédents qui n'ont rien de vraiment personnel et dont il n'y a que peu de choses à conclure; ce sont des parties de l'histoire authentique d'un esprit qui est désormais maître et sûr de lui-même.

La présente publication permet de poser et de résoudre plus d'une question qui, jusqu'à ce jour, était restée sans réponse. J'en laisse de côté le plus grand nombre. Je voudrais simplement me faire une idée de ce qu'a été l'âme de Taine, de ce qu'elle est demeurée ou devenue en compagnie de cette intelligence presque sans limites, de cet esprit universel. Quelles étaient ses prédilections, ses répugnances? Comment concevait-il le souverain bien? De quoi se composait pour lui le bonheur?

Sur un premier point, Taine se distingue et même se sépare absolument des jeunes gens que nous sommes accoutumés à rencontrer. Il ne désire pas ou même il dédaigne ce qui fait l'objet de leurs ambitions : la fortune et les places viennent au dernier rang parmi ses pensées. Il admire « combien peu de chose il lui faut pour vivre ». Il lui échappe de dire qu'avec les douze cents francs qu'il gagne à Nevers, il est « un Crésus ». Il a « beaucoup trop d'argent »... « Je serais malheureux, écrit-il, si je ne voyais d'autre but à ma vie que d'arriver à un rang quelconque. Mon ambition déborde au delà; et ma volonté n'a jamais failli à mon ambition. » Ainsi, la place qu'il peut tenir dans la société le laisse indifférent. Toutefois, la force immense qui est en lui demande à se dépenser. Vers 1854, il me disait à moi-même : « Je ne mourrais pas sans regret si je n'avais pu marquer d'un vigoureux coup d'ongle la page que la destinée m'a donnée à remplir. » Ses rêves n'allaient pas au delà. Il n'attendait rien des hommes ni des événements. Ce qui retient Taine dans l'Université, c'est qu'il peut aisément s'y procurer, moyennant deux heures de travail pour les autres, sept heures de travail pour soi. Il n'en demande pas davantage. Les divertissements qu'on va chercher hors de chez soi ne l'attirent pas. « Le théâtre est, dit-on, détestable; je paierais pour ne pas aller dans ces antres qu'on appelle cafés. » Et ailleurs : « Je suis allé dans ces cohues qu'on appelle bals, et à ces buvettes qu'on nomme soirées. » Il a figuré dans une fête officielle où l'on était venu de dix lieues à la ronde; il n'a pas eu le courage de danser, et a tellement souffert « de la chaleur et de l'ennui » qu'il s'est promis de ne pas recommencer. « Les plaisirs de société et ceux qui rassasient la

plupart des autres m'ennuient chaque jour davantage... » « J'ai vu quelques jeunes gens et j'ai laissé tomber les occasions; j'aime encore mieux ma solitude que cette compagnie... » « Qu'il est difficile de causer! des banalités guindées avec mes collègues, des plaisanteries avec mes commensaux, voilà tout. » Les femmes occupent peu de place dans cette imagination de jeune homme. Taine parle plusieurs fois de l'amour, et chaque fois il en donne une définition platonique. On voit bien que ce qu'il entend par là est, d'une manière générale, l'affection : affections de famille et amitiés d'homme. « Si quelque chose approche de la perfection, ce n'est pas la femme; c'est l'homme, de sorte que mon idéal serait bien plutôt une amitié qu'un amour. » Ainsi, tous les plaisirs où se dépense la fougue du jeune homme et qui le distraient d'une activité plus noble, n'avaient aucune prise sur Taine.

Nous voilà bien loin de l'ascète chrétien dont on s'est plu, je ne sais pourquoi, à le rapprocher : l'ascète chrétien a dû d'abord se vaincre pour se détacher des vaines joies du monde. Il se prive, il jeûne, il se mortifie, il se macère. Rien de semblable chez Taine : il n'a pas à lutter contre lui-même. Il renonce sans peine à des plaisirs dont il est naturellement dégoûté. Il échappe aux exagérations dans lesquelles le soin de se garder et le désir de se punir engagent le croyant. Son culte, qui a pour objet la science, est exempt de toutes ces petitesses. Sa foi, libre et spontanée, va à son but sans avoir eu de combat à soutenir. Il a peut-être moins de mérite que l'ascète, mais il lui est infiniment supérieur.

Deux choses l'attirent, le possèdent, l'enivrent.

D'abord le calme, c'est-à-dire la solitude et le silence : « Le bonheur est impossible, le calme est le suprême but de l'homme. » « Le calme, entends-tu ce que c'est? C'est le bien suprême, parce que c'est l'action facile et réglée. » Il parle ailleurs de la « paix de l'âme », du « bonheur d'être tranquille », de la « quiétude infinie » que lui procurent la musique et la vue de la campagne. Ce n'est pas là l'apathie du stoïcien obtenue à force de raisonnements subtils, la maîtrise de soi péniblement conquise. C'est une paix facile, vers laquelle convergent toutes les puissances de l'âme. J'ajoute que ce calme n'est pas une fin, mais un moyen : Taine y trouve le milieu le plus favorable aux études transcendantes qu'il se fait une joie de poursuivre.

On s'est obstiné à le comparer à Marc-Aurèle. Il a prêté à cette comparaison par l'admiration qu'il a toujours professée pour l'auteur des *Pensées*. Au fond, il ne ressemblait pas plus à Marc-Aurèle qu'à un dévot chrétien du même temps. Marc-Aurèle fonde sa paix et son mélancolique optimisme sur la foi implicite à l'excellence d'un ordre universel qui ne se voit point, et où se compensent et s'effacent les imperfections visibles des ordres particuliers. Cet ordre universel n'est qu'une hypothèse, comme celles du feu, du nombre et des atomes. C'est, comme toutes les œuvres des anciens, un système *a priori* dont la probabilité résulte de son accord intérieur, de l'harmonie de ses parties entre elles. L'idée de la science, et surtout de la preuve scientifique, fait défaut. Aussi, Marc-Aurèle qui croit à l'ordre universel, ne se préoccupe pas de le démontrer. Taine croyait à la possibilité de construire scientifiquement une métaphysique. Il entendait la construire par des procédés rigoureux et démonstratifs. Il trouvait dans ce travail un emploi de sa force peu commune. Il en attendait un abri contre les agitations du monde. Il se consolait avec Marc-Aurèle dans ses heures de langueur et de faiblesse qui devaient, à la fin, aller se multipliant; mais le Taine chercheur, ardent, victorieux, le Taine des bons jours n'avait habituellement rien de commun avec le philosophe couronné.

Où pourrions-nous trouver un culte de la métaphysique et de la science, plus spontané, plus profond, plus constant? La métaphysique est, suivant Platon, « un Océan de beauté ». Taine, encore jeune, en avait subi l'attrait. Il dit dans le morceau sur la *Destinée humaine* : « Toute mon âme se tournait vers le besoin de connaître (les vérités générales) et elle se consumait d'autant plus qu'elle réunissait toutes ses forces et tous ses désirs sur un seul point. » « Je ne connais pas de joie humaine, ni de bien au monde qui vaille ce que donne la philosophie, c'est-à-dire l'absolue, l'indubitable, l'éternelle, l'universelle vérité. » — « A vrai dire, il n'y a de bon que la connaissance des vérités absolues. » — « Puis-je être malheureux avec ces études qui m'enchantent et ces idées qui se remuent incessamment dans ma cervelle et causent avec moi comme les meilleures et les plus charmantes amies ? » — « Causer avec des idées est un plaisir infini et une occupation passionnée. » — « Penser, ordonner ses pensées, écrire ses pensées est une chose délicieuse. » — « Un travail acharné, une construction d'idées donnent un contentement profond, une paix absolue. » — « Une petite vérité me rend heureux pour toute la journée. » Je pourrais remplir une page de ces explosions de joie : pendant l'année passée à Nevers et à Poitiers, l'âme de Taine en a été toute vibrante. Il s'était construit dans les hauteurs, non pas comme le politique, une cité idéale, mais, comme le philosophe, un ermitage où il jouissait de la solitude, de l'excellence de ses études — les plus hautes qu'on pût concevoir — où il se sentait maître de lui-même et plus fort que la destinée.

Son tour d'esprit est alors purement déductif'

mais il ne tarda pas à faire à l'induction la place qui lui revient dans la preuve scientifique, et la plus grande partie de ses travaux eut pour *substratum* un immense trésor expérimental d'où il tirait les faits généraux et les lois. Il n'en garda pas moins toute sa vie, en ajournant sans cesse le moment où il y céderait, un certain faible pour la déduction. Cette prédilection paraît, entre autres endroits, dans l'opposition de ses vues sur la nature de la cause à celles d'un Stuart Mill. Il estima très haut la valeur d'Auguste Comte, mais il ne put jamais accepter la mutilation que le positivisme fait subir à la science par le retranchement de la métaphysique. De ce côté, il reste toujours un croyant. Et quoique la psychologie, qui fournit presque constamment le cadre de ses études, ait donné lieu à un exercice continuel de ses facultés expérimentales et inductives, il n'en gardera pas moins, au niveau de ses plus hautes pensées, le rêve d'une construction du monde faite de toutes pièces, c'est-à-dire par déduction ou par hypothèses vérifiées après coup. C'est ainsi qu'aux derniers jours de sa vie, il s'occupait avec passion des conjectures de sir W. Thompson sur le plein et le vide, et croyait pouvoir y trouver l'explication de la nature des corps. En somme, la foi à la métaphysique, qui apparaît si intense et si pleine dans ses lettres à Prévost-Paradol, était destinée à durer; elle constitue l'un des traits originaux de sa nature.

« Le propre de la réflexion, c'est de pacifier l'âme, et en l'élevant, de la rendre indifférente. » Ainsi s'explique le constant optimisme que Taine oppose à ses déconvenues imméritées. La sévérité d'un jury prévenu, les rigueurs insolentes de l'administration, le frappent pour ainsi dire coup sur coup. Il est refusé à l'agrégation de philosophie, envoyé dans un petit collège à Nevers. Il a recommencé à préparer cette agrégation, lorsqu'un décret qui la supprime ne lui laisse d'autre ressource que l'agrégation des lettres. Il se plaint avec bonne grâce et belle humeur de ce mécompte et se met avec courage à faire des vers latins et des thèmes grecs jusqu'au jour où, brusquement, l'épreuve est ajournée. Sans une minute d'hésitation, il change encore une fois de visées. Il s'applique à la rédaction de ses deux thèses de doctorat, toutes deux philosophiques, sans s'apercevoir qu'elles sont conçues de manière à exciter chez les professeurs de la Faculté des lettres, de vives répugnances et d'irréconciliables oppositions. Il est si plein de son sujet, si heureux et si fier de tant de vues nouvelles découvertes dans le problème de la perception extérieure, qu'il croit avec candeur que les yeux vont se dessiller, que toute résistance cessera. Après de longs pourparlers, les thèses sont refusées, et Taine se voit réduit à chercher d'autres sujets pour lesquels il demande d'abord l'avis de ses juges. Entre temps, un arrêté du ministre le nomme professeur de sixième à Besançon. C'était une manière de lui faire entendre que l'administration aimait mieux se passer de ses services. Il est impossible de ne pas admirer la résignation presque gaie que Taine trouve en lui-même pour accepter chacun de ces mécomptes et pour changer immédiatement de voie dès que la précédente issue lui est fermée. La brièveté de cet article ne me permet pas de citer mes preuves, mais l'on peut m'en croire. On sent que Taine a un refuge tout trouvé et des compensations infinies dans les spéculations métaphysiques qu'on ne peut lui ôter. Rien ne l'empêche de les continuer dans la solitude de sa chambre à 20 francs par mois; s'il ne peut les produire en Sorbonne, il les produira devant le public; dans tous les cas, il peut, quand il le veut, se procurer un alibi mental. Sa tête portée au-dessus des nuages, se persuade bien vite qu'elle n'a rien de commun avec son corps qui est resté plus près de la terre, exposé aux injures et aux coups. Il y a là un état d'esprit exceptionnel et surprenant à cet âge, un ravissement vers les hauteurs de tout l'être, produisant une sorte d'insensibilité analogue à celle des martyrs tout pleins de leur Dieu sous la dent des bêtes fauves et au milieu des invectives de la foule stupide.

Deux prédilections accusées accompagnent dans cette âme la passion de la métaphysique : le goût de la musique et l'amour de la nature. Il est presque continuellement question de musique dans les lettres de Taine. « Elle lui rappelle tant de choses, » dit-il quelque part. « Du feu, des livres, du tabac, un piano, il n'y a plus d'ennui, il n'y a pas besoin de compagnie. » A l'École Normale il passait la plus grande partie de ses récréations à jouer des sonates. Il préférait ce divertissement aux conversations enjouées de ses camarades. A Nevers et à Poitiers, il avait parfois des rages de musique : il ne quittait pas son piano de toute une journée. Quant à la vue des champs, elle le jette dans une sorte d'extase. « Un ciel, même triste et brumeux, des arbres dépouillés et nus, le souffle monotone du vent du nord, l'aspect d'une plaine stérile, le mouvement de quelques pauvres petits brins d'herbe frissonnant au froid, tout cela est beau et m'enchante, et la campagne est peut-être la seule chose qui m'ait donné une sorte de complète satisfaction. » — « Plus je vois la nature et les champs, plus je les aime, ils semblent avoir en eux plus d'intelligence et d'âme que l'homme. »

Il est remarquable que parmi les choses de beauté, les préférences de Taine aient été spontanément à celles où les formes ont quelque chose d'indéfini et d'arbitraire. Un homme se promène dans la campagne : des lumières, des ombres, des couleurs, des

lignes forment autour de lui un vivant tableau qui change à chaque pas. Il n'y a pas d'unité dans ce tableau, si ce n'est celle qu'il plaît au spectateur d'y mettre. Il y choisit entre mille traits ceux qui répondent aux besoins de son âme; une sélection instinctive précède sa jouissance. De même pour la musique : quelques lois très générales règlent l'harmonie et la mélodie; mais le modèle proposé à l'imitation, l'homme, l'animal, la plante, manque. La succession des sons ne tend point à figurer un type. La phrase berce l'imagination sans la presser ni la contraindre en son mol et infatigable hamac. Aussi la musique et la vue des champs sont-elles un accompagnement à souhait pour le rêve du métaphysicien. L'une et l'autre ont une facilité particulière à s'y adapter. Parfois aussi elles lui impriment sourdement une direction. Taine faisait mieux encore : la musique devenait par son art un suivant attentif qui règle son pas sur le pas du maître, je veux dire du philosophe. Le plus souvent, il ne jouait pas une œuvre connue : il laissait ses doigts errer sur l'instrument, il improvisait. Par degrés, il perdait le sentiment de ce qu'il faisait; il ne s'entendait plus, jusqu'à ce qu'une tonique plus ferme, un joyeux accord parfait indiquassent le triomphe d'une idée, la découverte d'une nouvelle série de conséquences. Le reste du temps, la musique n'était qu'un cortège vaguement harmonieux, un écho lointain et fidèle aux pensées profondes qui se déroulaient dans les hautes parties de son esprit.

Enfin, ce qui complète cette âme si rare, c'est qu'elle est sensible, aimante et tendre au delà de tout ce qu'on attend d'un homme si supérieur. Nous sommes habitués à croire qu'un tel homme, toujours préoccupé de ses idées et par conséquent de lui-même, n'est le plus souvent qu'un égoïste. Taine est exactement le contraire. Bon et simple, attentif et paternel à l'égard de ses sœurs, il ne se ménage pas, il ne se néglige pas quand il leur écrit. Il est, dans toute la force du terme, un homme de famille; mais ce sont surtout les lettres à ses amis qui nous montrent jusqu'au fond cette âme faite pour aimer, pour s'attacher profondément et vivre de cet attachement, autant et plus que de ses propres pensées. Il se livre alors tout entier, et c'est une des raisons pour lesquelles il a peu d'amis. Il ne s'est jamais laissé prendre aux camaraderies faciles et égoïstes : il eût été incapable de les payer de la même monnaie. Il a une affection de frère pour Prévost-Paradol. « Je t'aime, » lui dit-il naïvement. « Ton bien m'est aussi précieux que le mien. » « Tu es un être adorable; si j'étais Ed. je t'embrasserais pour te récompenser d'une pareille lettre; tu es moi, je suis toi, cela est charmant. » « Moi aussi je converse avec toi absent... Pendant que je te donnais Spinoza tu me donnais Burdach et Geoffroy Saint-Hilaire; je devenais naturaliste, et toi métaphysicien; et aujourd'hui nous sommes un seul et même esprit. » « Nous sommes nés l'un pour l'autre et l'un par l'autre. » « J'ai un droit sur toi, c'est mon bien que tu me voles en le laissant dépérir. Il y a en toi quelque chose de moi-même, un quelque chose qui complète ma nature, auquel je tiens comme à mes propres qualités. » Il s'efforce de l'attirer dans la voie où il s'est engagé lui-même. Il ne reconnaît qu'à la fin son erreur et la différence des deux natures. Il rêve plus d'une fois que, par un coup du sort, son ami sera envoyé dans la même ville que lui. Vaine espérance! « T'aurai-je jamais? » lui dit-il, et l'on sent qu'il a des larmes dans la voix. Suckau, amitié plus tardive, ne lui a pas été moins cher. Il l'appelle plus d'une fois « mon cher frère. » « Mein liebling, » dit-il avec un charmant enfantillage. Il prépare avec amour son fauteuil près du feu dans sa petite chambre de Nevers. Il veut lui faire promettre de venir le retrouver à Vouziers, et là, ils passeront toute une journée à causer en courant les bois. C'est un des mérites de la correspondance de nous avoir montré que Taine, à n'en pas douter, était un « tendre ». Le besoin d'aimer et de dire qu'il aime, alterne dans ses lettres avec les grandes spéculations métaphysiques.

Si l'on a pu se méprendre sur ce point, c'est qu'il était, comme il le dit, « aristocrate ». Il faisait d'abord un choix sévère de ceux qu'il voulait, qu'il daignait aimer; les autres étaient rigoureusement écartés. A l'École Normale, pendant les premiers temps, « il n'a pas un ami ». A Nevers il se plaint sans cesse du défaut de culture ou du manque de raffinement des gens qu'il rencontre. Les jeunes gens ne se font pas en général de tels scrupules; ils sont éminemment sociables; ils ont bien vite assez de la solitude; pour le plaisir d'en sortir, d'entendre une voix humaine, ils rechercheraient au besoin la société d'un commis voyageur. Le ton et le rire d'un commis voyageur auraient paru insupportables à Taine. Il se serait retiré en lui-même par le silence, et, bientôt après, aurait faussé compagnie à son interlocuteur. Son sens attique des choses, aiguisé par l'éducation, se blessait aisément. En dehors même de la grossièreté, le manque de sincérité et le manque de sérieux auraient suffi pour le faire battre en retraite. « Je ne verrai guère de monde, écrivait-il, je suis trop aristocrate d'esprit, et l'air nivernais est trop béotien. » — « Chaque jour je trouve le niveau humain plus bas. » — « Je m'enferme dans ma philosophie, et, pardon de l'impertinence, je me trouve d'assez bonne compagnie pour rester sans ennui seul avec moi. » — « Votre éducation, écrit-il à sa sœur, vous a fourni un refuge qui est la société des

grands esprits et des artistes du temps passé. On oublie l'insipidité de la vie présente et la sottise de ceux qu'on fréquente, quand on songe à cet autre monde. L'éducation n'est qu'un billet d'invitation pour ces nobles et heureux salons. »

Pour la même raison, il était par tempérament et par instinct l'opposé d'un Michelet, par exemple : celui-ci se sent *peuple*. Il s'associe involontairement aux passions des masses qui l'entourent. Il prend en bonne part leurs actes les plus contestables et les explique à leur louange. Taine avait une disposition toute contraire, et cette disposition se fait voir du premier jour où il s'est rencontré avec le peuple, où il a été mis en mesure et en demeure de le juger. On s'est trompé en voulant y voir le résultat d'une réflexion plus mûre et plus assise, complétée par une triste et tardive expérience.

Lorsque le coup d'État de 1851 le met en face de deux partis, l'autorité parjure et une multitude révoltée, il éprouve une égale répugnance pour l'un et pour l'autre. Il se tient entre les deux, décidé à ne s'enrôler dans aucune des deux factions en présence. « Entre les coquins d'en haut, dit-il, et les coquins d'en bas, les gens honnêtes qui pensent vont se trouver écrasés. J'ai trop de dégoût pour l'un et pour l'autre pour donner la main à l'un ou à l'autre. Je déteste le vol et l'assassinat, que ce soit le peuple ou le pouvoir qui le commette. » Ailleurs : « Les gens haut placés volent la liberté publique, fusillent trois ou quatre mille hommes et se parjurent. Le peuple qui leur est contraire vole la propriété privée et égorge. Tendre la main à l'un des deux! J'aimerais mieux qu'on me la coupât. » Dans une lettre antérieure, il disait déjà : « Je te déclare que les deux partis me révoltent et me dégoûtent... A voir ces deux troupes de gueux fanatiques patauger à qui mieux mieux dans des tas de boue, je ne sais ce qu'il y a de bon chez les uns ni chez les autres. Je vomirais de dégoût, si je ne riais de mépris. » Ne reconnait-on pas ici l'âpreté de ton et la rudesse de langage qui reparaîtront plus tard dans les *Origines de la France contemporaine* ?

Taine n'était pas seulement éloigné du peuple par une distinction naturelle ou acquise. Sa conscience de psychologue, ses scrupules de savant, le conduisaient en politique à s'abstenir et à rester spectateur. Quand il rappellera, en 1875, ses incertitudes et ses perplexités de 1849, il ne dira que la vérité. Cela se voit par ses lettres d'alors. « Je ne veux pas, dès à présent, écrit-il le 30 mars 1849, me jeter dans la vie politique : je m'abstiens et tu sais pourquoi : je ne veux pas faire une action importante sans savoir au juste si elle est bonne, je ne veux pas me jeter dans aucun parti, sans savoir s'il a raison; je ne veux défendre par mes écrits aucune doctrine, sans être convaincu qu'elle est rationnelle. Je dois donc, avant tout, étudier la nature de l'homme, les devoirs, les droits, la société, l'avenir de la race humaine, et ce vers quoi elle marche en ce moment. Quiconque est aveugle doit s'asseoir. En faisant ainsi, il est sûr au moins de ne nuire à personne. » — « L'action aura sa part, dit-il un peu plus loin, mais en son temps et quand je saurai comment agir. » Et enfin : « Je suis majeur depuis huit jours, et je ne vote pas, quoique je le puisse ». Il veut, avant de se prononcer, avoir étudié à fond et connaître la France. Il n'en saura jamais assez sur les candidats en présence.

Toutes ces raisons sont fortes et valables. Elles prêtent toutefois à plus d'une objection. Taine aspire à connaître la France; la connaîtra-t-il jamais? Une vie entière y suffira-t-elle? En attendant, il faut bien que le pays soit gouverné et que les affaires publiques se fassent. Si tous les hommes honnêtes, studieux et capables d'y voir clair, s'abstiennent, que restera-t-il, si ce n'est les coquins et les imbéciles pour occuper les hautes magistratures et décider des grands intérêts de l'État? Taine admet, il est vrai, qu'il y a dans les masses un instinct aveugle mais sûr, lequel, à défaut de la science infaillible, mais avec moins de lenteur et de détours, sauvera la République. Cet instinct, quelle preuve en a-t-il? N'est-ce pas là un de ces arguments qu'on prend au hasard et sans y trop regarder, pour les besoins de la cause et que l'emportement de la polémique rend seul excusable? Taine, d'ailleurs, ne l'a jamais reproduit dans ses écrits postérieurs.

Quoiqu'on puisse penser à ce sujet, c'est par ces raisons générales que s'explique, chez Taine, le double paradoxe d'un homme qui, avec un goût passionné pour les spéculations métaphysiques, n'a jamais fait que de l'analyse expérimentale, et qui, avec des aptitudes et une inclination décidée pour les spéculations politiques, n'a jamais fait que de l'histoire. C'est qu'il ne s'est jamais cru assez bien informé; il a continué toute sa vie par ses travaux sur la littérature anglaise, sur la Révolution, sur l'intelligence, ces grandes enquêtes qui n'étaient au fond qu'une préparation. Il ajournait sans cesse, sans y renoncer jamais, l'œuvre qui est demeurée pour lui un rêve. Ainsi, c'est la haute idée qu'il se faisait de cette œuvre, de son excellence, de ses antécédents nécessaires qui l'en a tenu éloigné jusqu'à l'heure où il était trop tard pour l'entreprendre.

Je ne puis tout dire, mais je voudrais toucher une dernière question qui a fourni le sujet d'attaques très vives contre Taine, sans qu'aucun reproche puisse être sérieusement adressé ni à son honnêteté, ni à sa droiture. Je veux parler du serment politique.

Il faut prendre ici Taine pour ce qu'il est et pour ce qu'il se donne : un idéologue qui ne veut être

d'aucun parti, sauf celui « de la science et de l'honneur ». Quelque temps après le coup d'État, on invita tous les professeurs de Nevers à signer une déclaration par laquelle ils donnaient leur assentiment à la révolution qui venait de s'accomplir, et protestaient de leur « reconnaissance » envers le Prince Président. Tous les professeurs obéirent; un seul résista. Ce fut Taine. « Je ne commencerai pas ma carrière, disait-il, par une lâcheté et un mensonge. » Il se trouva que le titulaire de la chaire dont il était le suppléant avait signé, en sorte que l'absence de son nom passa inaperçue. Mais au moment où il prit sa résolution, il devait croire que le refus d'approuver le coup d'État aurait sa conséquence naturelle et lui coûterait sa place. Cet acte, qui fait tant d'honneur à Taine, resta ignoré de ses contemporains. Le serment politique que le gouvernement exigea peu après de tous les professeurs en charge avait un autre caractère. Cette exigeance venait après l'absolution et même la glorification du coup d'État par sept millions de suffrages. Taine s'y soumit sans hésitation ni résistance.

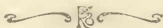
Je ne m'arrête pas ici à la discussion qu'il institue dans le goût du temps contre Prévost-Paradol. Le droit se fonde sur le suffrage universel et l'autorité du suffrage universel se fonde sur le respect dû à la volonté humaine. Ce sont là de pures abstractions. Il est facile de montrer qu'en politique, lorsqu'on s'élève jusqu'à la question de souveraineté, la notion de droit se brouille et se confond et, qu'à cette hauteur, le problème ne peut être résolu par des formules juridiques simples. La souveraineté, à l'origine, est toujours un fait, presque toujours l'effet de la force ou de la ruse. Une fois établie, elle se fait accepter avec le temps et entre peu à peu dans les habitudes. Point de droit dans tout cela. Le suffrage universel n'est qu'un moyen très imparfait de découvrir la volonté d'une nation. Il nous fait connaître la volonté d'aujourd'hui, mais celle de demain, celle que le peuple aura dans six mois, il n'en sait rien, il n'en dit rien. Et pourtant, le pouvoir dure. Celui-ci a duré plus de vingt ans sans une nouvelle et formelle consultation des masses. Taine était bien plus près de la vérité lorsqu'il invoquait, sans en faire un argument « le suffrage tacite » du peuple en faveur du gouvernement de Louis XIV. En somme, les raisonnements spéculatifs auxquels se livrait Taine n'étaient guère que la traduction, dans une sorte de langue algébrique, de ses répugnances instinctives.

Pour bien comprendre sa manière d'agir, il faut se représenter tout ce qu'impliquait pour lui le refus du serment. S'il avait décliné l'engagement qu'on lui demandait, il se serait posé en représentant du droit en face du gouvernement de fait. Se poser, lui, si modeste, si scrupuleux et j'ajouterai si incertain de ce qu'était le Droit! Je crois entendre le petit dialogue intérieur qui avait lieu sourdement dans cette âme soucieuse de bien faire : « Tu vas donner le bon exemple, disait la voix de ses amis, tu seras, nous l'espérons, imité et suivi. Un parti de *non-jurors* se formera autour de toi. » — Un parti, c'était précisément ce que Taine redoutait le plus. Sa philosophie, encore mal éclairée, avait besoin d'être seule avec le problème politique à résoudre; il ne voulait pas être mis en demeure d'agir, ce qui est le premier effet d'une organisation de parti. — « Au bruit que fera ton refus de serment, continuait la voix, la conscience publique s'éveillera, la foule t'accompagnera de ses acclamations et de ses vivats. » — « La foule, reprenait Taine, fi donc! J'ai horreur de la foule. J'ai pénétré les misérables intérêts et les basses ambitions qu'elle cache sous les apparences de la générosité et de l'enthousiasme. » Ainsi répondait tout bas le philosophe et le solitaire. Que n'aurait-il pas dit encore si l'on était venu lui demander, comme une suite naturelle de son refus de serment, son avis sur la politique à suivre, sur la lutte à engager et à soutenir, sur un nouveau gouvernement à fonder. Il aurait éprouvé une véritable impression de détresse. « Mais de tout cela je ne sais rien, je n'ai pas pris mon parti; mes idées ne sont pas faites; on m'embarrasse étrangement en me posant tant de questions; je ne puis les résoudre qu'en remontant si haut dans l'échelle des causes qu'un long temps se passera avant que j'en redescende. » Au fond, les règles que Taine avait adoptées pour conduire sa pensée, la longue expectative à laquelle elles le condamnaient, l'incertitude qui fut jusqu'à la dernière partie de sa vie son lot en politique, lui faisaient une loi de ne pas se commettre dans une démarche aussi improvisée et aussi bruyante. Et c'est ainsi qu'en pleine sûreté de conscience il se tint à l'écart du combat engagé contre un pouvoir parjure auquel il avait secrètement, mais formellement refusé son approbation, et dont il fut d'ailleurs la première victime.

Tel nous apparaît Taine dans le volume consacré à sa vie et à sa correspondance, figure déjà connue, mais que des documents choisis avec soin nous rendent plus familière, plus vivante, avec des traits de physionomie plus accusés. C'est assurément un des plus beaux livres et des plus attachants qui se puisse lire. On voit Taine, tout pénétré de la passion de savoir, de comprendre et de s'expliquer les choses, réduisant presque l'activité de l'homme aux mouvements d'une machine à penser. On le voit avec ses grandes amitiés tendres, avec sa candeur d'enfant qui s'accuse lui-même, avec son indulgence qu'il conserva toute sa vie et que j'ai pour ma part plusieurs

fois éprouvée. On le voit, avec son horreur pour la foule, méprisant non pas l'homme, mais les hommes, et pourtant conciliant, accueillant, affable. On le voit plus optimiste qu'il ne le fut pendant ses dernières années, et doux envers la vie qui lui avait été si dure. On le voit enfin simple, ferme, loyal, véridique autant qu'un homme a pu l'être. Je m'arrête sur ces derniers mots qui achèvent le portrait, et je m'incline devant cette noble et touchante figure, que la correspondance nous a permis de mieux voir.

Émile Boutmy.



L'INFLUENCE PERSONNELLE DE GUILLAUME II

La théorie et la doctrine veulent que, dans une monarchie de type moderne, c'est-à-dire constitutionnelle, l'influence personnelle du souverain demeure nulle ou à peu près. Par malheur, la pratique, en politique aussi bien qu'en toute autre chose, donne souvent d'éclatants démentis à l'idéal et à l'orthodoxie. On n'a qu'à jeter un rapide coup d'œil sur l'Europe contemporaine pour s'en convaincre.

Il est notoire que la conclusion de la paix dans l'Afrique australe, et même le sens où ont été rédigées plusieurs clauses du traité intervenu entre la Grande-Bretagne et les Boers, sont dus à des volontés nettement formulées par Édouard VII. Et cela s'est produit sous un régime qui a toujours été considéré, et à juste titre, comme le parangon de la monarchie constitutionnelle.

Il n'est pas moins connu que la nouvelle orientation adoptée par la politique italienne, — relations d'amitié renouées avec la France et innovées avec la Russie; projet de formation en Albanie d'une principauté autonome, vassale du Monténégro plus que de la Turquie, et, en attendant, conquête morale et économique du pays des Skipétars par l'Italie, — tout cela est attribuable aux inspirations d'une reine, née monténégrine, gallophile comme tous les Slaves, élevée à Pétersbourg, et belle-sœur de deux grands-ducs. Et il y a même là le curieux phénomène d'une influence au second degré, si l'on peut dire.

C'est de ce second degré aussi qu'il est question en Portugal et en Grèce. Mais, dans ces deux pays, l'action des personnalités souveraines est bornée, semble-t-il, au problème du corset. Montesquieu, premier en date des grands théoriciens français de la monarchie constitutionnelle, eût quand même blâmé, en tant qu'auteur de l'*Esprit des Lois*, cette velléité d'autocratisme. Pourtant, les principes une fois sauvegardés ainsi, il eût, non pas certes fermé les yeux, mais accordé des deux mains une indulgente absolution, en tant qu'auteur des *Lettres persanes*.

Dans l'Empire allemand, il ne saurait être parlé d'influence au second degré. On sait que, pour Guillaume II, l'idéal de la vie féminine se condense en ce qu'il appelle les trois K : *Kinder*, *Küche*, *Kirche*, les Enfants, la Cuisine, l'Église. Et l'on affirme que cet idéal lui a été inspiré par la contemplation de l'impératrice et reine, ou bien qu'il a choisi pour impératrice et reine une personne où s'incarnait splendidement cet idéal. Quelle est, des deux versions, celle qu'il faut tenir pour exacte, — c'est ce qu'il est à peu près impossible de déterminer, et même c'est, en Allemagne, un point qu'il n'est pas prudent de chercher à élucider. Étant donnée la législation en vigueur, il y aurait sans doute crime de lèse-majesté à soutenir que, tout bien considéré, telle haute personnalité pourrait bien avoir un peu plus d'intelligence et de culture qu'on n'a coutume de le croire.

Quoi qu'il en soit, il est patent que l'influence de l'empereur et roi est du premier degré. Elle coule de source, elle est *genuine*, dirait un Anglais.

C'est sous d'innombrables formes qu'elle s'exerce. Et tout d'abord, dans les deux Chambres du Parlement impérial.

Parmi les cinquante-huit membres du Bundesrath ou Conseil fédéral, la Prusse ne compte que dix-sept représentants, c'est moins du tiers de l'assemblée. Mais si l'on prend garde que la Prusse englobe les trois cinquièmes du territoire de l'Empire et les deux tiers de la population, il est facile de se rendre compte que toujours la Chambre haute obéisse, plus ou moins ouvertement et de bon ou de mauvais gré, aux représentants du Hohenzollern. Or, ceux-ci ne sont jamais autant dévoués aux intérêts, soit de l'Allemagne, soit de la Prusse même, qu'à ceux du monarque. Et cela par un motif nécessaire et suffisant : créatures dudit monarque, ils sont en réalité des fonctionnaires d'un ordre spécial, responsables exclusivement devant le roi de Prusse. En qualité de quoi, ils ne prononcent à la tribune aucune parole qui n'ait été inspirée, ou préalablement autorisée, par Sa Majesté.

Au Reichstag, il est naturel que les choses se passent différemment. Maintes fois cette assemblée a repoussé, ou beaucoup modifié, les projets de loi qui lui étaient soumis par les ministres, ou les propositions formulées par les officieux, — et il n'est pas toujours pratique, ni prudent, de riposter à une résistance de ce genre par un décret de dissolution. Mais la ténacité impériale a triomphé toutes les fois que se trouvaient en jeu des questions militaires, navales ou coloniales, c'est-à-dire celles que Guillaume II a le plus à cœur. Le projet repoussé reparaissait à intervalles presque réguliers, et sous une inépuisable variété d'aspects, jusqu'à ce qu'il eût enfin réuni une majorité.

Il ne faut pas croire cependant que le kaiser, pour aboutir à imposer ses volontés essentielles à la Chambre basse, compte principalement sur son art de lasser les gens, soit par une obtuse inertie, soit à force de leur ressasser les mêmes chansons toujours. La répartition politique des trois cent quatre-vingt-dix-sept membres du Reichstag lui fournit un bien plus précieux élément de succès. De temps en temps, il peut s'amuser à contempler les solennelles gesticulations avec lesquelles la centaine des députés catholiques et la trentaine des députés polonais, guelfes et alsaciens, scandent leurs affirmations de farouche indépendance. Il sait qu'il lui suffira d'évoquer, l'instant d'après, le spectre rouge, pour qu'aussitôt trois cent vingt ou trois cent trente voix se prononcent dans le sens qui lui plaît.

Et c'est ainsi qu'il mène à son gré deux Chambres, dans chacune desquelles ses serviteurs directs et permanents ne se trouvent cependant qu'en minorité.

Il a d'ailleurs su accoutumer l'Allemagne à ce régime, au point qu'il daigne de moins en moins... cacher son jeu, comme on dit vulgairement. C'est avec une sorte de cynisme, chaque année plus brutal, qu'il formule ses volontés dans les discours du trône.

La saine doctrine de la monarchie constitutionnelle exige que les morceaux oratoires de ce genre offrent un quasi-absolu caractère d'impersonnalité. Il n'y faut, selon les meilleurs théoriciens, ni éclat, ni tendances, ni précision même. Pour que le document acquière plus sûrement toute sa valeur négative, il est d'ailleurs recommandé que chaque ministre à son tour y apporte sa rature, son atténuation, son amphibologie. C'est ainsi que l'on a procédé à Londres de tout temps, et à Berlin sous le règne entier de Guillaume Ier.

C'est de la façon exactement inverse que l'on procède sur les bords de la Sprée depuis une bonne décade. Le chancelier soumet au souverain un texte établi selon les règles, et le souverain s'empresse d'y introduire tout ce qu'il y a de plus antiprotocolaire. Il transforme en agressives affirmations ce qui n'était qu'insinuantes suggestions. Les conseils paternes deviennent sous sa plume des ordres tonitrués par un brigadier de gendarmerie. Aux amiables objurgations se substituent des menaces de Jupiter tonnant. Les phrases en chiquenaudes sont remplacées par des phrases en coups de massue. Enfin, le tout est saupoudré de mots historiques. Guillaume II a, en effet, le don du mot historique, comme Napoléon Ier, et comme feu le général Poilloüe de Saint-Mars. Aussi le recueil de ses discours du trône fera-t-il l'étonnement de nos petits-neveux, qui le classeront dans leur bibliothèque sans doute entre le livre auquel Henri Monnier doit sa célébrité et le roman posthume de Gustave Flaubert.

Un autre recueil s'imposera, celui des allocutions prononcées lors des périodiques réceptions des bureaux du Bundesrath, du Reichsrath et du Landtag prussien. Sous Guillaume Ier, ces entrevues n'offraient même pas un caractère protocolaire. Elles ressemblaient à des visites de nouvel an faites à un propriétaire cossu par les gérants ou les concierges de ses immeubles et les intendants ou les fermiers de ses domaines. A grand-père avare de gestes augustes, petit-fils prodigue. Le petit-fils darde sur messieurs les membres des bureaux un faisceau de regards fulgurants et leur décoche des proclamations formidables. Ces messieurs ne s'en émeuvent qu'à demi. Ils savent parfaitement n'être là que pour jouer le rôle d'écrans, pour réverbérer toute cette orchestration du côté des journaux. Rôle ingrat d'ailleurs, puisque le texte de la partition est déjà « sur le marbre ».

Troisième recueil : celui des discours, toasts, ordres du jour, etc., lancés dans les cérémonies militaires, — et Dieu sait que les cérémonies de ce genre ne sont pas rares en Allemagne depuis une dizaine d'années ! Parades ; manœuvres grandes et petites ; inaugurations de casernes, de statues, de mausolées, de pyramides ou de colonnes commémoratives ; anniversaires de bataille ; nominations au grade de colonel ou de général de tel nourrisson, de telle vieille dame, de tel garçonnet, de telle jouvencelle, appartenant aux diverses familles régnantes. D'un bout à l'autre de l'Empire — et de l'année — c'est une orgie de bruits de ferraille, d'odeur de poudre, de miroitements de coupe-choux, — et de palabres.

Et c'est ici qu'il faut cesser de rire. A force de toasts, Guillaume II a acquis sur l'unanimité des officiers et sous-officiers de son empire une influence comparable seulement à celle que, par des procédés différents, Napoléon Ier s'était assurée sur son armée entière. A force de trinquer avec eux, et d'entretenir avec eux des « causettes » fraternelles à la fin de banquets savamment arrosés, il est parvenu à ceci, que tous les gradés lui sont dévoués corps et âme, aveuglément. Il n'y a ni paradoxe, ni même exagération, à affirmer qu'il a su, dans le cerveau et dans le cœur de tous les militaires professionnels, remplacer l'idée et le sentiment de la patrie par le culte exclusif de la dynastie des Hohenzollern et le fanatisme du régime impérial. Il a réalisé ce prodige de reconstituer une espèce d'ordre équestre, dont chaque membre considère comme un étranger quiconque n'a pas été armé chevalier, fût-il son plus proche parent, — et dont chaque membre tient un étranger pour un ennemi virtuel. Une horde de reîtres, campée au milieu d'un pays peu sûr encore,

et dont elle se prépare en conséquence à achever la soumission.

Pour contester que les officiers d'outre-Rhin aient une pareille conception de leur rôle social et de la masse qui les entoure, il faudrait ignorer ce qui se passe quotidiennement dans les villes de garnison, sur le trottoir, à la brasserie, au spectecle. Et pour douter que cet état d'esprit soit attribuable à l'influence personnelle du monarque, il faudrait n'avoir pas lu au moins quelques-uns des toasts scandés par celui-ci, — quelques-uns pris au hasard.

La volonté de Guillaume II a produit bien d'autres phénomènes d'importance capitale. Les géographes, les ethnologistes et les psychologues, les économistes et les diplomates, d'accord en apparence avec la logique, proclamaient que l'Allemagne était à jamais vouée à l'impuissance en matière navale et surtout coloniale. Il est vrai que la logique et les savants ont peine à se familiariser avec cette idée que l'Espagne ait cessé de jouer un rôle colonial et même naval.

Guillaume II s'est mis dans la tête de narguer, lui millième, les savants et la logique, de réaliser deux choses impossibles aux yeux de Bismarck, qui cependant ne manquait pas de sens pratique. Dix années durant il a lutté pied à pied contre son entourage immédiat, contre son Parlement, contre ses vassaux, contre la presse de toutes nuances, contre toutes les classes de la société et tous les partis politiques. Et il a fini par déterminer en faveur de ses rêves de mégalomanie un courant d'opinion dont la puissance grandit chaque jour, — et par avoir une flotte, et des colonies, qui en valent d'autres.

Dans le domaine administratif, des efforts bien moindres lui ont suffi pour parvenir à une autocratie à peine occulte. Grâce à son fameux cabinet civil, qui, à maints égards, est comparable à la non moins fameuse troisième section de Pétersbourg, il lui est aisé de veiller à ce que soit appliquée aussi peu que possible, ou enfin dans le sens qui lui plaît, telle loi que, pour une raison ou une autre, il a dû ou voulu laisser voter. Puis, il est passé maître dans l'art de distribuer les titres honorifiques, dont on est si avide en Allemagne, et les décorations, que l'on recherche là-bas plus encore qu'en France, et c'est tout dire.

Chaque année, le 18 janvier, jour sacramentel, a lieu l'Ordensfest, la fête des ordres, des décorations. Cinq ou six mille individus défilent devant Guillaume II, qui leur remet des rubans de nuances variées, des médailles et des croix de métaux divers, des « aigles » de couleurs multiples. Et à deux ou trois mille autres passants il annonce leur nomination au titre de « quelque — chose's — *Rath* ». Et tous s'en vont définitivement conquis, et par ces distinctions, et par les rafraîchissements, les royaux shakehands, les impériaux sourires, les augustes accolades.

Celles des petites gens qui ne sont pas encore décorées, ou promues « n'importe — quoi's — Rath », on les fait patienter à l'aide de descriptions de palais et de comptes rendus de galas. Ce genre de littérature occupe une place considérable dans les colonnes des innombrables quotidiens officieux, et de la douzaine d'illustrés décadaires voués à l'*Unterhaltung*, au délassement instructif et moralisateur des familles. On connaît ces périodiques, au texte piétiste, patriotique; romanesque, et d'ailleurs parfaitement imbécile, et aux gravures sur bois, sentimentales et chastes, attendrissantes et ingénues, et d'ailleurs monstrueusement laides. La presse catholique française, et surtout la presse polonaise, comptent plusieurs organes analogues.

Au temps de Guillaume Ier, la cour de Berlin était organisée sur un plan simple ; les fêtes y étaient rares, et d'un caractère patriarcal. Guillaume II, lui, a voulu beaucoup de cérémonial, et de luxe, et d'éclat, et de bruit. Sa cour ressemble fort à celle de Napoléon III.

Aussi est-il cher à la bourgeoisie et aux paysans, comme l'était le dernier Bonaparte.

Le faste ne lui sert pas seulement à fasciner les alouettes. Une quantité de gros oiseaux viennent s'y prendre. Qu'un Junker influent, un haut fonctionnaire, un parlementaire du centre droit ou du centre gauche, soit signalé (par le fameux cabinet civil) comme insuffisamment souple, on épie une occasion de l'inviter à un dîner semi-intime. Or, la cuisine de ces agapes est l'une des meilleures de l'Europe, et la cave n'a pas de rivale. Et puis l'amphitryon est prodigieux d'affabilité, de bonhomie, de tact, d'esprit, de verve, — de culture aussi, car, s'il est, en matière d'art et de littérature, un réalisateur pitoyable, par contre c'est un connaisseur émérite. Il lit énormément, et de tout; il se tient au courant de tout ; il a tout regardé et entendu. Et c'est par là qu'il faut s'expliquer l'affectueux dévouement qu'il s'est acquis parmi la majorité des écrivains, des peintres, des musiciens, des sculpteurs de l'Allemagne contemporaine.

Les dîners semi-intimes sont utiles également pour les relations avec les ministres des États vassaux et les diplomates de bien des pays. Non pas que le monarque s'ingénie à séduire, politiquement parlant, les ambassadeurs et autres plénipotentiaires. Il sait qu'en général il y perdrait son temps, ayant affaire à des sceptiques et à des malins toujours en éveil. Il veut simplement les mettre à même de l'observer de près, et de se rendre compte surtout de son autocratisme en matière de politique étrangère.

S'il est en effet un domaine où, plus encore que dans celui des questions navales et coloniales, l'Allemagne subisse complètement l'influence de son souverain, c'est bien celui-là.

L'annexion de Kiao-Tchéou, et, du reste, tout le rôle joué par l'Empire dans les aventures d'Extrême-Orient, ont été voulus par Guillaume II seul peut-être en son pays. Tout était décidé avant que le chancelier pût même s'en douter. Tout fut préparé malgré le chancelier, et avant que la presse pût s'en apercevoir. Tout était commencé avant que n'importe qui eût eu le temps de formuler la moindre appréciation à la tribune du Parlement. Tout fut continué et conclu malgré une forte minorité du Bundesrath et la majorité du Reichstag, de la presse, et de l'opinion.

L'Allemagne entière, sans distinction de classes ni de partis, était boerophile et anglophobe comme elle est arménophile et turcophobe. Guillaume II n'a pas voulu intervenir en faveur du Transvaal et de l'Orange, et accable Abdul-Hamid de marques d'amitié. L'Allemagne entière a protesté, proteste, et protestera. Il n'en a été, il n'en est, et il n'en sera que cela.

Pour le voyage du prince Henri aux États-Unis, le chancelier et bien d'autres autorités eussent dû être mûrement consultées. Ainsi du moins le veut la Constitution. Ils n'ont cependant été qu'avertis, et après coup, par politesse. L'Allemagne, le pays du monde où, depuis un quart de siècle, on exècre le plus l'Angleterre, a déjà accompli la moitié du pèlerinage de résipiscence où son souverain l'achemine depuis *Unter den Linden* jusqu'au Foreign-Office, *viâ* Maison-Blanche, et c'est tout au plus si elle commence à s'en aviser.

La galerie, c'est-à-dire les échotiers des quotidiens, et les caricaturistes de Paris, Londres, Vienne, Rome, etc., s'amuse fort aux dépens du kaiser. Celui-ci se divertit encore bien davantage aux dépens de la galerie. Pendant qu'elle s'occupe de ses perpétuels changements de costumes, de ses tableaux, de ses tics, de ses compositions littéraires ou musicales, de ses phrases à effet, il mène son peuple avec plus d'absolutisme que n'en déploya jamais Bismarck, et que ne sont capables d'en déployer M. Pobédonostseff et M. Chamberlain. Ce qui ne signifie naturellement pas que son peuple s'en trouve mieux. Mais les Césars, de n'importe quelle envergure, ne pensent jamais au lendemain.

R. CANDIANI.



DE LA MODESTIE DES GENS DE LETTRES

Réflexions et anecdotes contemporaines.

> Il y aurait à écrire une histoire de la fatuité en littérature, et rien ne serait plus piquant.
>
> SAINTE-BEUVE.

Par les jours nébuleux de la vie, il est des moments où l'on se plaît à philosopher pour soi à l'entour des sujets éternels, qui sont le point de rencontre infaillible de l'universelle expérience et de l'éternel bon sens. On ne cessera point de raisonner sur la fragilité de l'être, sur le néant des gloires les plus fastueuses, sur l'inconstance et l'agitation vaine, qui sont, à perpétuité, le lot des humains.

Mais la philosophie n'a jamais si beau jeu que lorsqu'elle avise de s'en prendre aux aveuglements de l'amour-propre, le mobile de tous nos desseins, le ressort de tous nos actes, — bien qu'en faisant tête et pointe contre la vanité d'autrui on aille droit au danger, pour son propre compte, de se rendre suspect d'une autre sorte de présomption (1).

Donc, je laissais aller, un certain soir, mes réflexions et ma plume sur ce thème aventureux. Je songeais, en un souci particulier, aux gens de lettres dont une vieille légende a grossi le travers préféré... Sont-ils les seuls, me demandais-je, à mirer trop complaisamment leur image dans l'onde du narcissisme ? Un chacun ne croit-il pas avoir les meilleures raisons pour remercier la Nature du soin étonnant qu'elle a pris de son organisation ? En vérité, rien n'est aussi banal que de voir autour de nous Y ou Z se magnifier dans l'excellence du genre de talent qu'il s'attribue, ou de la classe à laquelle il appartient ou de la profession qu'il exerce.

Il est notoire que, depuis un temps immémorial, les ouvriers de la pensée ont le faible de se prendre pour le centre du monde. Mais, ailleurs que chez eux en des cadres très divers, combien en verra-t-on de ceux-là qu'un peu de lumière environne : fortune, succès, autorité, et qui gardent, en leur for intérieur assez de sagesse, assez de mesure, pour se rendre un compte exact du peu de place qu'occupent les plus favorisés d'entre nous dans les préoccupations de leurs semblables ?

Insensiblement, en suivant le fil de ces réflexions, j'en arrivai presque à me convaincre qu'on avait fait tort, grand tort aux nourrissons des Muses, de leur imputer comme une tare professionnelle une imper-

---

1. Ipsi illi philosophi, etiam in illis libellis, quos de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt. » Cicero, *Pro Archia*.

fection de nature, qu'ils partagent avec le reste de l'humanité. Et, pour m'enfoncer davantage dans une opinion si nouvelle je voulus, sans tarder, me porter à la recherche des traits de modestie, qui devaient servir à réhabiliter en masse la corporation tant décriée des assembleurs de mots.

L'intention était louable. Il n'en alla point cependant sans difficulté. Mille ressouvenirs contradictoires s'interposaient entre l'idée et sa réalisation. Enfin, à force d'y persévérer, j'eus la satisfaction de voir se dissiper ces obsessions malignes. Du fond du passé surgirent, en troupe, les âmes simples, les purs, les modestes. Je ne distinguai plus que le seul et véritable objet de mes recherches. L'antiquité, le moyen âge, les temps modernes en offrirent exclusivement à mes yeux la succession heureuse et continue !

* * *

Quel contentement pour l'esprit, me disais-je, que de converser avec un Socrate, un Platon, un Épictète sur les meilleures voies à suivre vers le bien et le beau ! Ou, comme il plairait à l'imagination de se transporter dans la compagnie des grands orateurs du IVe siècle, les Augustin, les Paulin de Nôle, les Sulpice Sévère, les Delphinus, les Amandus rafraîchissant en des heures de paix et de causerie leur âme échauffée de luttes glorieuses et de labeurs ardents ! Aimerait-on de préférence à pérégriner par le travers du moyen âge, c'est un flot incommensurable d'humilité chrétienne, que les yeux de l'intelligence pourraient admirer s'écoulant à travers le monde de la pensée. L'abnégation d'un talent qui s'ignore fut-elle jamais poussée plus loin que par un Antoine de Padoue ou par un Ernault de Bonneval ? Ce dernier a d'incroyables expressions de pitié pour la gloire ; et, même en écrivant contre elle, il se refuse la gloire d'avoir bien écrit. Tel, au XVIe siècle, lorsque, pour répondre aux éloges d'un de ses plus fervents admirateurs, le célèbre François de Sales, enfle l'expression de sa modestie, jusqu'à dire :

« Ce bon Père écrit que je suis une fleur, un vase de fleurs, et un phénix ; mais, en vérité, je ne suis qu'un puant homme, un corbeau, un fumier. »

Sans nous en douter, nous sommes arrivés aux confins de l'âge classique. Un pas encore et nous en aurons franchi le seuil. C'est le temps des chefs-d'œuvre. On touche au terme de la perfection intellectuelle. Il n'est qu'à lire, cependant, les examens dont Corneille, Molière et d'autres maîtres font précéder leurs écrits, à mesure qu'ils les livrent à l'appréciation du public, pour sentir toute la force de cette vérité que beaucoup de mérite et de travail donnent ou devraient donner beaucoup de modération.

On voudrait s'arrêter quelques instants dans la société de ces nobles talents, en appeler au doux Racine, au spirituel Saint-Évremont, très sceptique sur l'importance de ses « bagatelles » écrites, aux pieux reclus de l'abbaye des Champs, saluer au passage le bon Nicole, qui se jugea tout au plus digne de la réputation de tenir mal la plume ; puis, aller plus loin, passer les murs de Port-Royal, et Paris, et la frontière même, ne serait-ce que pour rencontrer en Hollande, à La Haye, un homme très pauvre, dont l'existence est admirable de désintéressement absolu : l'illustre Spinoza, ou bien, à Amsterdam, un autre philosophe non moins fameux, ennemi des louanges, cachant sa vie, craignant la réputation, et se nommant pourtant Descartes ! Ainsi Newton évitait avec une égale aversion les bruits ou les flatteries du monde, de sorte que les deux penseurs modernes, qui se sont le plus couverts de gloire furent en même temps ceux qui l'ont le moins ambitionnée.

* * *

Voilà, n'est-il pas vrai, de mémorables exemples et des enseignements en action, excellents pour nous inspirer, sur le peu que nous sommes, des réflexions salutaires ? Les traits de ce genre, que nous cueillons en route, se serrent et se fortifient entre eux, prouvant qu'assez de fois, dans l'histoire des lettres, la simplicité d'âme accompagna les talents supérieurs. N'est-ce pas de bon présage pour la suite de nos investigations ? Si le désir du bien ne nous leurre, évidemment nous pourrons, sans trop de peine, relier par une continuité de beaux témoignages les temps passés aux temps actuels.

Avec les encyclopédistes du XVIIIe siècle, qui tendirent manifestement à renouveler de fond en comble toutes les formes de la pensée, nous commençons, cependant, à nous mouvoir moins à l'aise. Les auteurs d'alors se montrent volontiers agressifs et très imbus de l'idée qu'ils sont investis d'une mission souveraine. D'Alembert et Voltaire pratiquent entre eux avec une perfection déconcertante les manèges de l'admiration mutuelle. Et Mably, d'Holbach Helvétius, Jean-Jacques Rousseau, Diderot auraient des points à nous rendre sur le chapitre de la modération personnelle.

Néanmoins, il n'est encore tel que de chercher pour trouver. Leibnitz est resté l'illustre continuateur de l'esprit de sagesse d'un Descartes. Sur l'aube de cet âge philosophique, d'Aguesseau a jeté l'éclat de ses vertus et Turgot en couronne la fin. D'un terme à l'autre de pures physionomies se dessinent. Voici Rollin, le doux éducateur de la jeunesse et l'homme au monde le plus éloigné de toute espèce d'ostentation. A sa droite, il nous semble apercevoir Louis Silvestre de Sacy, le noble ami de Mme de Lambert. Plus loin, dans l'expression de ce visage,

dont l'inaltérable sérénité dérobe aux yeux de cruelles souffrances, se révèlent les traits du grave et touchant Vauvenargues. Jetons les yeux, maintenant, au hasard, dans la foule; nous reconnaîtrons l'excellent Lesage, pratiquant dans le familier de l'existence le naturel aimable de son style; le savant Laurent de Jussieu, dont la réponse la plus ordinaire aux questions qu'on lui adresse est celle-ci : « Je ne sais pas »; le très consciencieux naturaliste et métaphysicien genevois Charles Bonnet, le premier toujours à avouer ses erreurs par un « J'ai tort » plein de charme; ou le joyeux vaudevelliste Charles Collé se défendant comme un beau diable contre les louanges excessives de ses amis et donnant bien à comprendre qu'il ne s'en fait pas accroire sur l'importance des babioles qu'il signe en s'amusant; ou l'érudite Mme Dacier capable, étant femme et savante (ô merveille!), de rester simple... Que d'anecdotes, que de noms viendraient à nous si nous prenions le temps de les cueillir! Hélas! une trop vive impatience nous talonne d'arriver chez les nôtres, de rejoindre nos contemporains et de nous féliciter avec eux du plaisir que nous allons avoir, sans doute, à découvrir en leurs livres, en leurs conversations, des qualités exquises de cœur, d'esprit et d'âme... Nous n'y pouvons durer. Un saut, et c'est fait : nous voilà déjà en plein romantisme...

* * *

Quelle surprise est la nôtre! Soit que nous reculions ou voulions avancer, notre élan s'arrête court. Car il ne sait où prendre pied. Nous interrogeons les vivants et les disparus. C'est en pure perte. Nous sondons les profondeurs de l'horizon, et nous ne voyons personne venir de ceux que nos désirs appellent. Nous sollicitons tous les échos de ce XIXe siècle, si effroyablement productif. Vaines demandes! Vain effort! Ce serait à croire qu'il ne se retrouvera plus un homme, un seul homme de talent pour nous rendre à nouveau sensible tout ce qu'inspire de contentement et d'admiration, à la fois, la simplicité dans la grandeur.

Pour commencer avec le siècle, d'hier seulement évanoui, irons-nous demander à Chateaubriand quelque leçon de modestie supérieure? Le rayonnement de sa gloire nous attire : son génie nous fascine, on veut se rapprocher de ce buste : ses airs altiers vous repoussent. Qui l'ignore? Chateaubriand resta en permanence l'homme d'un rôle et d'une profession de foi publique. Parfois dans une préface, dans une lettre il feint d'abaisser sa hauteur, mais de quel ton d'extraordinaire condescendance! Ses lignes nous disent :

« Voyez comme je m'humilie devant Dieu, devant la nature, devant moi-même. »

Oui, elles nous disent tout cela, à condition que nous lisions au travers :

« Voyez comme je suis grand; certes, je dépasse mes contemporains de cent coudées, et si je me mets à leur niveau, c'est pour ne pas trop leur faire honte (1). »

Passerons-nous à Lamartine? Son imperturbable majesté, son amour de la représentation, le goût prononcé qu'il a pour la flatterie frappent d'abord les yeux. Aussitôt vous remonte à la mémoire le mot de Royer-Collard : « On n'est jamais sûr, disait-il, que lorsqu'on vient d'entendre de M. de Lamartine un magnifique discours à la tribune, si on le rencontre dans les salons de la Chambre et qu'on le félicite, il ne vous répondra pas à l'oreille : « Cela n'est pas étonnant, voyez-vous; car, entre nous, je suis le Père Éternel. »

Le nom de Lamartine évoque celui de Victor Hugo. C'est en 1831. Le jeune vainqueur des rudes batailles de *Cromwell* et d'*Hernani* est déjà, pour ne plus cesser de l'être, le dominateur intellectuel de son époque. On l'acclame, on le porte en triomphe, on le divinise. Il trace alors ces mots sur la plinthe d'une statuette de Napoléon :

« Achever par la plume ce que n'a pu accomplir l'épée, gouverner le monde et n'avoir pas de Waterloo. »

Ses attitudes pontificales commencent à gêner ses plus fervents disciples. Les années se succèdent. Il plane dans une perpétuelle apothéose. Il se décrète d'infaillibilité absolue. Il attache à sa personne, à ses moindres actes, un caractère sacré. Que dis-je? Il est pieux envers lui-même jusqu'à recueillir dévotement les rognures d'ongles tombées de ses doigts harmonieux, et cela pour servir de fétiches aux poètes futurs!... Il s'élève au-dessus de l'histoire, au-dessus de l'humanité, au-dessus de l'univers, au-dessus de Dieu, enfin, s'il en est un. Il adresse à l'Être suprême des cartels de défi; et, dans un moment d'irritation fougueuse, il le menace d'aller, lui, Hugo, l'arracher de son ciel, comme on saisit un loup dans les bois.

N'est-ce pas de quoi confondre l'imagination et la raison? Descendons de ces hauteurs, où le cerveau se dérange. A mi-côte, nous rencontrons Stendhal. Il arrive à souhait. Sa vue devra nous rassurer. N'a-t-il pas maintes fois cinglé de sa verve ironique les ridicules de la vanité? Évidemment celle-ci ne dut jamais avoir de prise sur son caractère. Que nous sommes loin de compte! Cette tyrannique passion, il ne la maltraite, il ne la bafoue ainsi que parce que justement elle le possède et le domine tout entier. Elle le pousse, l'incite à mille grimaces d'originalité.

(1) V. G. Art, *Revue Bleue*, février 1899.

Il raille sans cesse l'affectation ; il en est tout pétri physiquement et moralement. On n'a pas oublié qu'à l'âge de cinquante-cinq ans le réaliste Stendhal teignait ses favoris et portait un faux toupet.

Par amour de la philosophie, reporterons-nous sur Victor Cousin nos espoirs vacillants ? C'est un maître, en effet, un noble orateur, un critique chaleureux et passionné d'art. Mieux vaut le lire, pourtant, que le connaître. Il fut dur, jaloux et superbe. « Cousin, a dit Sainte-Beuve, qui avait ses raisons pour ne pas l'aimer, porte dans tout ce qu'il écrit une personnalité, qui serait vraiment outrageuse si elle n'était toujours un peu plaisante. L'allure de Cousin est celle d'un vainqueur : *Veni, vidi, vici*, il court, il triomphe, il se glorifie. Il monte continuellement au Capitole. »

On voudrait, en dernier, se rabattre sur le coin des raisonneurs et des chefs de sectes. Encore une illusion à perdre. La fatuité d'Auguste Comte et de Saint-Simon est prodigieuse. Quant à Proudhon, il a des accès d'humilité feinte auxquels on préférerait de beaucoup les habituelles boutades de son orgueilleuse franchise. Nous le voyons, il nous semble l'entendre, contant, un jour, à son ami Courbet :

« J'étais, samedi, chez Mme de K..., au milieu d'un tas d'imbéciles. Et sincèrement, j'ai eu beaucoup de peine à m'empêcher de ne pas briller. »

Casimir Delavigne et plusieurs furent experts en cette sorte de modestie simulée, qui est le fard d'un violent amour-propre. Le jeu en est plein d'avantages. On moissonne à la double mesure le mérite d'un apparent sacrifice et le dédommagement des éloges. On aiguise la flatterie d'autant plus qu'on semble s'y dérober. On se rengorge en s'effaçant. La satisfaction intime est complète. Au reste, nos contemporains en vogue et nos grands salonniers actuels ne vont point au but par tant de détours. A quoi bon, se disent-ils, tellement biaiser sur la haute opinion qu'on a de soi, et qu'il importe de propager ? Ils se prônent et s'exaltent ouvertement. Ils dressent de leurs mains l'estrade où fait merveille, de toutes parts, le charlatanisme d'à-présent.

Décidément, il faut se rendre à l'évidence. Une sorte de vertige épidémique a passé sur les lettres. Sauf peut-être un Scribe, un Nodier, un Ernest Legouvé, deux ou trois encore, perdus, indiscernables dans la foule, il n'est plus d'auteurs modestes au XIXe siècle, — ni sans doute au XXe.

* *
*

Il y aurait une petite histoire à faire, aussi instructive qu'amusante, de la fatuité en littérature, car elle correspondrait assez exactement, avec ses hauts et ses bas, aux variations mêmes du goût. Sainte-Beuve en avait eu l'idée. On la trouverait, de nos jours, renflée d'un extraordinaire volume.

Chacun se fait centre et s'institue roi. Il en était ainsi sous Chateaubriand, et il en est encore pareillement à la suite de M. Émile Zola. De 1830 à 1850, c'était le mal endémique. Les plus humbles s'arrêtaient au parallèle de Byron, qui fut, soit dit en passant, le parangon des poseurs ; les plus résolus s'égalaient à César. Pierre Leroux se déifiait, simplement. Lamartine se contentait de prendre place au cercle supérieur des séraphins. Et Alfred de Vigny, l'archange du romantisme, croyait bonnement que le roman français n'avait plus rien à fournir après *Cinq-Mars*. On se souviendra longtemps à l'Académie de l'extraordinaire discours de réception du poète d'*Éloa*. Jamais ne fut rendue aussi facile au directeur de l'illustre compagnie la tâche de louer les mérites du récipiendaire : Vigny ne lui laissa rien à dire. L'heureux homme avait commencé par faire connaître que le public était venu là pour contempler son visage, et il avait fini en déclarant que la littérature française avait commencé avec lui. En leurs forfanteries les plus grosses, Balzac, Alexandre Dumas, Flaubert, Feydeau, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, les disparus d'hier, ou le très complaisant autobiographe d'aujourd'hui Émile Bergerat, dit Caliban, n'auront point dépassé celle-là.

Sur un sujet aussi intarissable, les portefeuilles de la critique regorgent. Deux traits au hasard. Le premier — un peu ancien — se rapporte à M. de Jouy, l'ermite oublié de la Chaussée-d'Antin. Il était assis sur un petit canapé, entre sa fille et un étranger, qui l'accablait de louanges hyperboliques. Soudain, il se penche vers la jeune personne :

« Tu entends ce que monsieur dit de moi ; eh bien ! ma chère, j'en pense cent fois davantage. »

Le second trait nous est offert par l'illustre gentilhomme et connétable de lettres Barbey d'Aurevilly. Certain soir, dans un salon, un jeune homme déclarait, sans s'expliquer davantage, qu'il n'avait rencontré que deux hommes de génie.

« Quel est l'autre ? » lui demanda Barbey, en se tournant vers lui.

Voilà qui s'appelle parler clair, sans avoir besoin de se nommer. Barbey d'Aurevilly n'avait pas sans de justes motifs composé théoriquement l'éloge de la vanité.

*
* *

Ainsi, plus nous avançons en notre enquête, et plus nous devons nous convaincre que l'infatuation, jadis particulière à un certain nombre d'auteurs, est la note dominante de notre âge intellectuel. Et nous n'avons rien dit de la catégorie des femmes de lettres, si chatouilleuse à l'endroit de leur évidente supério-

rité; et nous n'avons encore parlé ni de Dumas fils, chez qui c'était un besoin vital de recevoir de l'encens, toujours de l'encens; ni d'Edmond de Goncourt, qui suait la vanité par tous les pores; ni de Maupassant, l'admirable conteur, qui n'aurait rien perdu de ses qualités à répéter moins souvent qu'il était le premier écrivain du siècle; ni de Pierre Loti, qui n'eut qu'une occasion de parler publiquement en sa vie, et ce fut pour dire, en pleine séance académique, qu'il n'avait *rien lu, rien appris* et ne devait qu'à lui-même tout son génie; ni de Richepin, dont l'existence complexe et bizarre d'acrobate, d'acteur et d'hommes de lettres aura été, jadis, une perpétuelle exhibition et un prodige de réclame; ni de Verlaine, dont l'ostentation diogénique a fait la réputation autant que ses vers; ni d'un ténébreux poète du Nord, qui ne trouve pas excessif du tout qu'on le mette au-dessus de Shakespeare.

L'outrance du personnalisme artistique s'accuse autour de nous de mille façons. Mais, il en est un symptôme qui crève les yeux; c'est la frénésie générale des écrivains à s'analyser, à se raconter de leur vivant, à se décrire sous toutes les formes libresques et dans toutes les attitudes.

Se mettre en cause, porter dans le relief le plus évident sa personne, ses intérêts, son nom, est naturel à l'homme; et nul exercice n'est aussi plaisant à l'homme que de se développer sur son propre sujet. Seulement, l'abus en est manifeste, autour de nous. Quelle largesse, quelle prodigalité d'expansions autobiographiques, de la part des politiques, des gens de lettres chevronnés, des peintres ou des comédiens devenus auteurs exprès pour épingler leurs petits papiers! Les carnets de souvenirs se vident d'heure en heure avec une touchante émulation. Les moindres raclures de tiroirs semblent à nos auteurs précieuses à conserver. Il n'est pas une de leurs impressions, si menue soit-elle, qu'ils ne tiennent à mettre sous verre.

Les cahiers confidentiels nous pleuvent de tous côtés. On n'en excepte pas même les babiolages des lettres intimes, ni les notules insignifiantes, qu'on jeta par hasard sur un feuillet traînant là, au caprice d'une minute de désœuvrement. Celui-ci nous apprend comment il devint journaliste, ou comme il se maria. Celui-là narre abondamment, à la manière d'Alphonse Daudet, les fortunes diverses de ses livres mille fois disséqués, analysés, dépouillés par la critique. Plus familièrement, Coppée nous conte l'histoire de ses chats; Cladel, celle de ses chiens; et je ne sais qui trouve intéressant de mêler sa biographie à la zoologie de ses animaux de basse-cour. Tel autre estime curieux de nous faire connaître comment il passait le temps et comprenait la vie... au sortir du berceau; ou, à l'instar de Michelet, de Renan, reconnus maîtres en ces historiettes de pensionnat, nous donne à savoir qu'à l'âge des culottes courtes, il préférait la compagnie des petites filles à celle des petits garçons. Tel autre encore, soucieux de ne frustrer la postérité d'aucune de ses sensations exquises, nous livre généreusement, sous forme de *memoranda*, des liasses de notes incohérentes et sans aucune apparence de transition. En un mot, c'est un déshabillage universel des hommes et des femmes de lettres aux vitrines des libraires.

C'est inutilement que les talents germent en foule et que, par leur diversité, par leur nombre, par l'ardeur égale de leurs convoitises, ils concourent à prescrire au mérite isolé le sentiment amoindri de ses forces. On n'en a que plus d'âpreté, plus d'obstination jalouse à s'enfermer loin et au-dessus du reste des hommes, dans le culte exclusif de son œuvre à soi, dans le doux contentement de sa rayonnante unité.

*
* *

Un seul point noir trouble, offusque cette intime satisfaction; c'est justement de sentir, aux alentours ou sur ses talons, tant de rivaux qui montent de l'ombre vers la clarté; c'est de constater, au jour le jour, l'irruption envahissante, dans la carrière, d'une multitude de néophytes, aspirant aux mêmes travaux et aux mêmes récompenses. A quoi pensent-ils, en vérité, les nouveaux venus! Y a-t-il place pour tant de monde? Les volumes se succèdent et s'empilent avec une rapidité décevante. Le journalisme a beau, comme le tonneau ouvert des Danaïdes, laisser couler sans fin des torrents d'encre, par un miracle dont les anciens n'auraient pas trouvé l'explication il est toujours plein. N'est-il point de refuge ailleurs, où se caser?

« Ces aspirants journalistes, s'exclamait Henri de Pène, m'inspirent une profonde pitié. »

Ils sont trop et ils nous gênent! C'est tout à fait la manière de raisonner d'un Pierre Loti, qui, après avoir si largement alimenté pour son compte la pâture à liseurs, se flattait de ne lire personne; ou d'un Leconte de Lisle, qui, après avoir monté longtemps la garde aux portes de l'Institut, ne comprenait pas que d'autres voulussent aussi pénétrer dans le sanctuaire.

« Moi, racontait-il d'une lèvre satisfaite, j'ai un moyen infaillible et sûr d'abréger les ennuyeuses visites des aspirants académiciens. Je leur déclare invariablement que j'ai engagé ma voix pour dix ans. Ça ne traîne pas (1). »

N'est-ce pas là d'un charmant et délicieux caractère? Peut-on porter plus loin le détachement de soi et mieux comprendre comme il est juste, comme il

(1) Voy. Jean-Bernard, *la Vie de Paris*, 1898.

est bon de s'entr'aider ici-bas? Oui, tel était l'auteur des *Erinnyes*, qui se plaignit beaucoup des hommes de son siècle et ne put, au moins, les accuser d'ingratitude.

Avoir de son mérite une opinion très haute, c'est n'apercevoir celui des autres qu'à un degré très inférieur. Or, que la jalousie professionnelle s'exerce dans le camp des lettrés, ou qu'elle ait pour théâtre les sphères non moins agitées où rivalisent les artistes, les médecins, les avocats, elle ne saurait tourner différemment qu'à des dépréciations réciproques.

On réputa, de tout temps, la gent littéraire fort irascible. Maintenant que les luttes intellectuelles se renforcent d'une concurrence commerciale, que les heurts des amours-propres s'exaspèrent des conflits d'intérêt, comment ces divisions ne redoubleraient-elles point d'acuité? Les formes de langage ont perdu de leur ancienne violence (je ne parle pas des polémiques de presse où les pires injures sont devenues d'un usage courant et anodin). On ne se jette plus à la tête de ces libelles pleins de rage dont s'éclabousssèrent jadis les gladiateurs de la république des lettres. On ne se battra plus à coups de poing comme, au bon vieux temps des querelles érudites, les philologues Denis Lambin et Musurus, pour l'orthographe d'un mot. Mais si le champ des démêlés s'est élargi, les passions n'en sont pas moins âcres ni les traits moins envenimés. Blessés par trop d'orgueil peut-être dans le vis-à-vis des amours-propres opposés, nos modernes auteurs échangent entre eux des aménités charmantes! « Sainte-Beuve est un croquant », remarque Victor Cousin, qui se prenait pour un gentilhomme de race parce qu'il avait conté l'histoire d'une duchesse. « Cousin est un laquais, riposte Béranger, le laquais de Platon. » « Du moment où vous me comparez à ce nègre-là, s'écrie Balzac, je quitte la conversation! » On causait d'Alexandre Dumas, — le père Dumas, un vieux nègre qui racontait bien les histoires », ajoutait Victor Hugo. « J'ai pour principe, susurre un homme bénin, Ernest Renan, que le radotage des sots ne tire point à conséquence. » Le compliment va droit à l'adresse d'Edmond de Goncourt qui a eu, la veille, l'impardonnable tort de dévider ses confidences. « Les Eugène Sue, les Michelet, la femme Sand et tous ces propagateurs des gales modernes... » au ton dont ces paroles sont dites, je reconnais la grosse voix de Barbey d'Aurévilly.

Ah! celui-ci, dans le concours, emporte la palme de l'irrespect. Nul, entre les compagnons de lettres, ne professa un plus magnifique dédain pour ses rivaux passés, présents et futurs: « Ce niais de Gœthe », « ce benêt de La Bruyère », ce « chiragre de Le Sage », « ce triste-à-pattes de Leopardi », voilà comme il traite les gloires consacrées. Vous pensez comme il en doit prendre à son aise avec celles que le temps n'a pas recouvertes d'une patine inaltérable. Suivez du regard le défilé des épithètes: Jules Sandeau, « un romancier qui s'est trompé de sexe, un doux cataplasme pour les porteurs de visières vertes »; Mignet, « un Salvandy maigre, dont le plus clair mérite aura été d'être le petit camarade du petit Thiers »; Thiers lui-même, « la nullité couronnée »; Émile Augier, « le fruit le plus sec de la poésie contemporaine »; Feuillet, « un sous-Musset, tout juste bon à distraire des âmes de modistes »; Cousin, « un pauvre bâtard de Hegel »; Montalembert, « un écrivain lourd, incorrect et terreux »; Sacy, un « vague éplucheur de syllabes, l'infiniment petit dans le sec »... Que sais-je encore? Il ne fait qu'une bouchée de la *gloire ridicule* de Renan. Il hait comme un style de parti pris le style de ce faiseur d'images inanimées: Théophile Gautier. Pour Leconte de Lisle, n'allez pas lui en percer les oreilles, surtout. Car il vous répondrait: « Ah! laissez-moi donc tranquille avec votre Leconte de Lisle: il est tout le temps à tatouer la poésie d'expressions indiennes. » Au surplus, il a des dédains collectifs, où les gens sont exécutés d'un mot, en bloc. Il n'envoie pas dire ce qu'il pense de « cette grande bête d'opinion publique », et de « cet aréopage de médiocrités bridoisonnes », qui se décerne le titre de Société des gens de lettres, et de « cette autre ganache, de ce champ de navets, qu'on dénomme la *Revue des Deux Mondes* », de « cette Sainte-Périne des professeurs », de « cette Salpêtrière des ministres tombés et des parlementaires invalides », qui traîne encore le nom d'Académie française! C'est à l'Académie principalement qu'il en a. Elle est l'objet de son perpétuel grief. Il multiplie, pour la caricaturer, les touches agressives et les surcharges désobligeantes. Il ne salive jamais d'assez haut son mépris dans ce « crachoir ». En somme, il n'a d'estime que pour les audacieux et les excessifs comme lui; pour les violents, les byroniens, les spleenétiques, les forts tempéraments, les grands impudiques, comme il se flatte de l'être. Tout le reste lui est nauséeux et insupportable.

Sommes-nous au bout? Non pas. On n'aurait qu'à prendre en main certains volumes à la suite: ils sont farcis, à chaque page, de gentillesses semblables.

Les *Mémoires* de Philarète Chasles, entre autres, surabondent de cruelles médisances, éclatant comme une vengeance posthume. Nul de ses ex-confrères n'échappe aux mouvements de sa bile. Il lance à chacun d'eux quelque énorme méchanceté, assénant ses coups avec une lourdeur voulue, en homme qui posait à l'Alceste, mais dont le fond d'humeur noire venait de ce que ses contemporains lui préférèrent Villemain et Sainte-Beuve. Offrons-nous « une

tranche » de son aimable style. Traitant de Jules Janin : « C'est un cuistre doublé de l'*Almanach des Muses.* » A son avis, Saint-Marc Girardin n'est qu'un *fort en thème*, vivant sur de vieux reliefs, plein de ruse sans finesse et d'adresse sans esprit. Véron est un gros roué. Buloz est l'Héliogabale de ce Trimalcion... Et l'on irait loin comme cela, avant d'épuiser le texte.

Les *Cahiers* de Sainte-Beuve foisonnent de notes incisives et mordantes. « Je ne suis content, avouait-il un jour, que lorsque j'ai découvert le côté faible ou le point vulnérable d'un grand homme. » Il dut se frotter les mains souvent avec une maligne satisfaction. Les arrière-pensées longtemps contenues de cet admirable et fluide esprit, de ce talent mobile, insaisissable, toujours fascinateur, mais si léger de sentiment et de conscience, qui faisait vanité de n'aimer qui que ce fût ou quoi que ce soit au monde, ses aversions personnelles, ses dessous, comme on dit, s'en donnaient à cœur joie. Il relègue Balzac au plus bas de la littérature de pacotille, met à feu et à sang le bagage philosophique de Phédon-Scapin (c'est le nom qu'il donne à Cousin), crible de flèches aiguës le camp des poètes et n'épargna non plus le bon, le charmant Nodier, pour lequel il ne trouvait pas assez d'éloges en ses Portraits, en ses *Chroniques parisiennes.*

« Je n'ai jamais vu, insinuait-il, d'homme aussi dépourvu de jugement et ayant aussi peu la mesure des choses que Charles Nodier. »

Guizot, dont sa plume respectueuse relevait jadis gravement la carrière pleine et la haute autorité, est ici presque annulé, réduit à rien :

« O légèreté, insuffisance et faux-semblant, voilà tout l'homme. »

Thiers n'est que le plus *spirituel des marmousets.* Et Musset, Lamartine, Saint-Marc Girardin, Nisard, Mignet, Tocqueville passent tour à tour sous ses verges cinglantes. Il semblerait qu'en ses pages dernières Sainte-Beuve eût voulu se dégonfler en une fois d'un long arriéré de rancune contre tous ses contemporains illustres, égaux, supérieurs ou rivaux.

Mais la fête est complète dans le *Journal* des Goncourt. Oncques ne vit-on si à nu l'amour-propre fébrile d'homme de lettres, aiguisé, renforcé d'une susceptibilité jalouse, ombrageuse, et d'une sorte d'inquiétude maladive des succès du voisin. Devenir célèbres : tel avait été l'unique objet de leur immense travail et de leurs rudes efforts. La réputation, ils l'avaient conquise de haute lutte, non sans la payer des doutes, des angoisses, des défaillances, qui sont le propre de la cruelle vie des lettres. Parce qu'ils ne s'estimèrent point assez haut paranymphés, ils se déclarèrent incompris et ne cessèrent plus de crier à l'ingratitude des hommes.

« Pourquoi pleurent-ils, demandait un conférencier connu? Ils avaient, en naissant, le pain assuré; de bonne heure, un renom parmi les lettrés; et jeunes encore, de grands succès de librairie. »

Ils blessèrent d'une plume envenimée tous ceux qu'ils purent atteindre. Les ombres d'Edmond About, de Prévost-Paradol, de Théophile Gautier, de Taine, de Renan, de Paul de Saint-Victor doivent encore en frémir.

Quel fond de rancune, d'aigreur et de désobligeance! Quel état de continuelle hostilité! « Et nous sommes tous ainsi! » s'écriait Henri Becque, qui se rendait justice, lui dont l'humeur fut intraitable, la personnalité sans cesse avivée d'orgueil et d'amertume, et qui ne déragea point de sa vie entière, clamant, vitupérant contre les journalistes, les directeurs de théâtre, les gens de lettres, la routine et l'Académie.

Comme, à présent, nous sommes loin de notre point de départ, alors que, bercés d'une illusion ingénue, nous espérions recueillir, à pleines corbeilles, chez nos contemporains, de ces traits de générosité, de mansuétude, de confraternelle assistance et de sage réserve, qui sont l'honneur des caractères et des talents! Adieu la thèse nouvelle que nous espérions tantôt faire prévaloir. Elle a croulé de sa base et s'est brisée en mille morceaux.

Il n'y a point à en dédire : un égotisme violent sévit d'une façon générale dans nos mœurs littéraires.

***

Moraliser là-dessus serait perdre son temps et ses soins. Et d'autre manière, ce serait entreprendre une analyse un peu bien subtile que de vouloir réduire à leurs principes, par une sorte d'opération chimique, les éléments divers dont l'amalgame peut composer, aujourd'hui, la fatuité d'un homme de lettres.

Il suffit d'en constater, comme des faits, quelques-unes des principales causes agissantes plongeant par des racines profondes en l'intime de la nature humaine, ou n'étant qu'attribuables aux influences du milieu, du moment. D'abord les conditions commerciales de la moderne littérature, poussant les écrivains, les obligeant presque à prôner leurs ouvrages, parce qu'ils sont aussi des *produits;* les trop séduisantes complicités des journaux, où les manœuvres d'une publicité tapageuse peuvent exalter jusqu'au délire les plus étroits cerveaux, et laisser croire, par exemple, à un romancier du troisième ordre, comme cela s'écrivait il y a peu de jours, qu'il avait de loin dépassé Balzac, en rééditant un vieux roman sans cohésion et sans valeur enfin surexciter chez les heureux du jour, les favoris de la vogue, la soif des hommages et de la réputation; puis le débordement de l'idée individualiste

qui, sous le masque de la liberté, a pénétré partout, enseignant que l'individu est le principe et la fin de la société et n'entrave plus d'aucune réserve l'excès de l'amour de soi.

Il faut tenir compte, en outre, dans la série de ces influences, des conditions enfiévrées de la vie contemporaine, où sont astreintes à se débattre très âprement des natures passionnées, irascibles, et que tout prédispose aux sensations extrêmes. La médecine intellectuelle a fait souvent ressortir, par des démonstrations et des exemples typiques, que les cérébraux d'à présent sont en majeure partie des fébricitants, des névrosés, en un mot des malades. Demandez à Nordau combien il en a rencontré dont l'organisme est le terrain de lutte d'une demi-folie. Un tel est un graphomane entiché des plus bizarres manies; celui-ci se pose en diabolique, théâtralement infatué de ses correspondances avec le royaume de l'ombre; celui-là a la hantise des blasons fantastiques et des ascendances extraordinaires (lisez Barbey d'Aurévilly, Villiers de l'Isle-Adam et Joséphin Péladan). Beaucoup d'autres, à l'instar des Baudelaire et des Catulle Mendès font de la peinture des aberrations sexuelles les plus étranges une raison d'être artistique et s'en glorifient.

Il y a enfin, au-dessus de tout cela, la grande, l'universelle raison qui est la racine même de la vanité : le manque de sens critique, l'absorption en soi complète, exclusive, des facultés de comparaison et de jugement. L'esprit, familiarisé avec les idées et les images, qui se sont imposées à lui par la force de l'habitude, n'en veut plus connaître d'autres. Selon la loi de l'inhibition systématique, il tend à faire disparaître de son atmosphère, comme si elles n'existaient point, les idées, les personnes, qui sont étrangères à son développement. Tel polémiste ambitieux lancé à fond dans la bataille des partis ne pense qu'à suivre avec une attention fébrile les ricochets de sa propre agitation : les traits qu'il lance et ceux qu'on lui renvoie, l'impression supposée du public, les commentaires des journaux, les incidents secondaires qui s'y raccordent et la série des conséquences à prévoir, très amplifiées d'avance. Il s'est enfermé dans ce cercle brûlant. De ce qui se meut au dehors il n'entrevoit qu'un brouillard confus, et comme s'il n'y avait pas d'autre bruit, d'autres intérêts, d'autres idées roulant dans le monde. Des menus faits qui s'y rattachent il s'échauffe et s'enflamme uniquement. Halluciné en quelque sorte par les vapeurs qui l'enveloppent et obscurcissent son intellect, il travaille d'un effort continuel à nourrir et à grossir la chimère dont il vit. Il a perdu, depuis longtemps, la notion du relatif des choses. L'écho d'une discussion de presse, en se répercutant dans son cerveau, prend le volume d'une rumeur publique. Il s'en fait le centre, il est l'homme du jour, le point de mire de l'observation de ses semblables. Lui seul, ses amis, ses adversaires : c'est assez pour remplir l'horizon de sa prunelle dilatée. Que les circonstances s'y prêtent, et cette idée fixe deviendra de la manie, presque de la démence. C'est par cette hallucination de l'intelligence que beaucoup d'entre nous en sont arrivés à croire qu'en dehors de la gent de lettres et des politiciens il n'est presque rien sur la terre qui soit digne d'attention; c'est bien par cette griserie cérébrale qu'un Paul Déroulède — pour n'en citer qu'un — s'étourdissant lui-même au bruit de sa banalité solennelle a pu sincèrement, sérieusement, se croire un grand homme et s'annoncer avec fracas à la France, au monde, à l'histoire, comme un sauveur de peuple (1).

* * *

Le jugement sain est la chose la plus rare ici-bas, quand les sentiments personnels y sont intéressés.

En vérité, l'orgueil littéraire est inévitable. On peut même dire qu'il a son rôle presque nécessaire dans le jeu de la production. Sans les satisfactions vraies ou fausses qu'il procure, le travail des auteurs, en général, équivaudrait à un lent supplice. Il stimule le génie; il console ceux dont le talent n'est qu'un rêve, de leurs longues effusions sans récompense. Honni par la fortune, dédaigné des ploutocrates et des financiers, de quel réconfort jouirait le poète s'il n'avait le laurier perpétuellement planté dans l'imagination? L'homme ne doit jamais connaître le fond de son agitation vaine et fébrile.

Cependant, il est des bornes aux illusions permises. Quand l'amour-propre, dont chacun de nous apporte le germe en naissant, devient une arrogante ostentation, lorsqu'il se pousse jusqu'à une insoutenable jactance; lorsqu'il se complique d'une jalousie féroce et d'une véritable fureur de dénigrement; c'est-à-dire quand il devient ridicule en soi et nuisible pour les autres, il est salutaire qu'une sage critique intervienne. Alors elle s'approche et fait son œuvre. D'un coup d'épingle, elle dégonfle ces boursouflures énormes; d'une simple poussée elle jette à plat sur le sol ces gloires outrecuidantes qui se pavanaient sur leurs échasses. Et c'est le plaisir de ceux qui regardent; et c'est la juste revanche du bon sens et de la vérité.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

(1) J'entends des voix, qui me disent : « C'est tout de même toi, obscur et pauvre écrivain, qui as créé ce mouvement qui sauveras la France. » Drumont, sur Drumont. *Libre Parole*, 31 mai 1899.

LE RETOUR A MUSSET

Une savante thèse de doctorat, ouvrage en même temps d'un fin lettré, vient de confirmer ce retour à Musset qui n'était pas moins désirable que le retour à Lamartine, le retour à Vigny, dont nous avons été témoin dans ces dix dernières années (1). Il est décidément dans la destinée des vrais génies de traverser une période de pénombre et de crépuscule après le resplendissement de leur gloire. C'est le coucher du soleil; mais, comme le soleil, le génie doit reparaître dans l'éclat d'une nouvelle aurore. Hugo lui-même, le plus grand de tous, n'a pas échappé à ce phénomène. La jeune génération l'avait quelque peu délaissé, quand le Centenaire a fait resurgir son image et l'a remise en pleine lumière, en plein rayonnement. Quant à Musset, au cher Alfred de Musset, il s'est produit pour lui, comme pour Vigny, comme pour Lamartine, une éclipse dont nécessairement devait sortir ce poète exquis et puissant, l'un des plus inspirés et des plus personnels que notre pays ait connus, un de ceux même en qui la France se retrouve le plus avec ses qualités maîtresses, avec toute sa verve qui fait courir l'esprit, avec tout son élan qui fait bondir le lyrisme.

Nous aurons, au premier jour, l'étude d'ensemble sur la poésie de Musset qui n'a été qu'esquissée par Montégut. Mais, dès aujourd'hui, le travail approfondi, définitif, sur le Théâtre du poète, égal pour le moins à ses admirables poèmes, n'est certainement plus à faire ; car cette tâche vient d'être accomplie par un jeune professeur du lycée de Lille, M. Léon Lafoscade. Nous n'avons qu'à suivre son développement, en y joignant nos propres impressions, pour nous convaincre, non seulement de l'opportunité, mais de la valeur de cet ouvrage dont l'ordonnance est particulièrement remarquable : il y a si peu de plans habilement concertés dans les livres de notre temps ! M. Lafoscade note d'abord les aptitudes d'Alfred de Musset. Il le qualifie à ses débuts « un jeune poète spirituel, un peu impertinent, mais en même temps d'une sensibilité ardente et raffinée ». Rien n'est plus juste que cette appréciation. J'ai, par le bénéfice de l'âge, connu dans mon enfance, dans mon adolescence éprise des Muses, ceux qui de bonne heure avaient fréquenté Musset, comme étant ses camarades du lycée Henri IV et de l'institution Caron, entre autres Paul Foucher, Auguste Robert, mon père Alfred des Essarts, le diplomate Ferrières le Vayer, l'auteur dramatique Léon Laya, l'érudit Achille Jubinal : tous ont corroboré d'avance cette définition qui s'est également dégagée pour moi des témoignages d'Émile Deschamps et de Guttinguer, ses aînés de 1829; de Théophile Gautier, d'Arsène Houssaye, du marquis de Belloy, qui l'ont approché plus tard. Il y avait, chez Musset, un large flot de passion mêlé à un large courant d'esprit. C'est au confluent de la passion et de l'esprit qu'est né son génie dramatique. Le génie dramatique n'a pas été lent, du reste, à se produire chez Musset : il est à remarquer qu'à l'encontre des autres romantiques l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* saisit dans son recueil initial toutes les occasions de convertir le récit en dialogue, aussi bien dans *Portia* que dans *Don Paez*, à plus forte raison dans *Les Marrons du feu*. Son second recueil, *La Coupe et les Lèvres*, adoptait franchement la forme dialoguée dans la poignante aventure de Franck et de Belcolore ou dans les causeries murmurantes de Ninette ou de Ninon. Musset commence dès lors à prouver que le lyrisme accompagne très bien et réchauffe au besoin l'action au théâtre. Ce que démontreront ses chefs-d'œuvre. A ce propos, je ne comprends pas que M. Lafoscade, si bien disposé pour Musset, si partisan de son système, estime que cette même association du lyrisme avec l'action fasse tort au drame chez Hugo. Ce qui est vrai pour *Lorenzaccio* ne peut être faux pour *Hernani*...

Le génie dramatique de Musset a subi certaines influences que M. Lafoscade démêle à merveille, et qui, selon moi, n'ont fait que servir et seconder son originalité. Il a raison de voir en Musset avant tout un romantique. Bien que le futur metteur en œuvre de Dupuis et de Cotonet ait cherché à se dégager de l'École, le hardi novateur de *Don Paez* ne peut, devant la postérité, se séparer de ceux qui l'avaient admis en plein Cénacle, et qui, chez Victor Hugo comme à l'Arsenal dans le salon de Nodier, où l'on disait des vers entre deux valses, avaient salué son exorde. Musset est romantique par le dédain des classiques unités, par le souci du décor pittoresque et de la couleur locale, par la recherche des milieux exotiques, Espagne andalouse, Italie florentine, par le contraste de ses personnages bouffons avec ses héros pathétiques. Enfin, c'est l'amour romantique, c'est-à-dire exalté, qu'il n'a cessé de mettre en jeu dans ses affabulations passionnées. Qu'il ait plus tard incliné vers le proverbe, je n'en disconviens point, mais là ne réside pas sa précellence, à moins qu'on ne veuille égaler le *Caprice* à *Fantasio* et la trame frêle de la *Porte ouverte ou fermée* à la forte contexture de *Lorenzaccio*. L'homme de génie, chez Musset, ce n'est pas le faiseur de proverbes, c'est l'auteur des comédies.

L'influence anglaise, objet du second chapitre, est, à mon avis, très sensible chez le poète. De bonne

(1) *Le Théâtre d'Alfred de Musset*, par Léon Lafoscade (Hachette).

heure, par les soins de sa mère et sous la direction de M. Caron, il avait connu la langue de Milton. Il s'était initié rapidement à la littérature dramatique de nos voisins, non seulement dans Shakespeare, mais chez les contemporains de ce poète. Déjà l'incident principal de la *Coupe et des Lèvres* avait été pris à une pièce de Marston. *La Quenouille de Barberine* est une adaptation de Philippe Massinger. Webster et Marlowe et Ben Jonson, se reconnaîtraient chez Musset à maintes reprises : ce qui ne dérobe rien pourtant à son originalité native; car la faculté d'assimilation a toujours été le privilège de tous les hommes de génie, depuis Dante jusqu'à Molière.

C'est encore de Shakespeare que Musset se rapproche le plus parmi les Anglais; car M. Lafoscade nous semble attacher trop d'importance à une réminiscence fortuite d'Ossian :

« Pâle comme l'amour et de pleurs arrosée,
La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée. »

Mais, avec Shakespeare, tout est affinité. Rien n'a fait présager les élans de poésie ailée des *Caprices de Marianne*, sinon les adorables intermèdes du *Conte d'hiver*, de *la Tempête*, ou du *Comme il vous plaira* du grand Will, et surtout de son *Marchand de Venise*, quand Lorenzo fait admirer à Jessica le clair de lune endormi sur le banc et lui chante les louanges de la Musique qu'il compare à l'éternelle symphonie des mondes. De même, avant lui, rien de semblable, rien d'analogue à ces échappées de verve folle dans *On ne badine pas avec l'amour*, sinon dans Shakespeare encore les sorties des personnages sarcastiques, tels que le Mercutio de *Roméo et Juliette*, la Béatrice de *Beaucoup de bruit pour rien*, la Rosaline de *Peines d'amour perdues*. Mais, remarquez-le, même en ce qui semblait aux scrupules de ses détracteurs un flux d'images, un débordement de métaphores, Musset ne manque jamais de s'arrêter à temps. Dans son lyrisme, il garde la mesure et le tact qui n'appartiennent qu'au génie latin et qui font défaut à Shakespeare par la faute de son époque et de sa race.

Ainsi Shakespeare projette souvent des métaphores incohérentes, des images fausses. Musset presque jamais ne risque des images qui ne soient visibles devant les yeux. Quand il contrevient à cette loi de la symétrie, c'est par exception. Le lyrisme, d'ailleurs éblouissant, de Shakespeare, contient de la boue et de la fange; celui de Musset a la pureté cristalline des lacs et l'écume argentée des torrents. Le comique de Musset est encore plus parent de celui de Shakespeare; c'est également un comique par grossissement d'expression. Chez notre poète, comme chez son devancier, les personnages offrent une bêtise pleine d'ampleur, affectant des proportions dithyrambiques, bêtise du prince de Mantoue, de Claudio, de Bridaine, de Blazius.

Au reste, dans aucune des pièces de ce *Théâtre* de Musset, le comique n'est mêlé aux scènes dramatiques. De cette façon l'unité de ton est préservée. C'est le classique dans le romantique. Musset, d'ailleurs, n'est jamais si français qu'au moment où il nous semble anglais par l'effusion du lyrisme et l'emportement de la bouffonnerie. Le goût l'avertit et la grâce s'interpose. C'est un second Shakespeare à coup sûr, mais un Shakespeare qui a fait son éducation en France et passé ses vacances en Angleterre.

Après Shakespeare, c'est à Byron que Musset s'apparente le plus. Car il n'y a que des analogies fugitives entre Gœthe et lui, comme entre Marguerite et Deidamia. Mais il offre des ressemblances réelles avec Byron. Là pourtant, chez notre poète, le lyrisme est encore plus lumineux, l'ironie plus attique, la fantaisie plus agile : Musset, notre Musset, s'enlève du sol comme un Byron ailé. Un intéressant aperçu sur la documentation italienne des comédies, sur les emprunts faits par le poète aux chroniqueurs et principalement à Boccace, nous mène, dans l'ouvrage de M. Lafoscade, à l'étude du sentiment chez Musset, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus ardent et de plus délicat dans l'expression de l'amour. Puis il passe en revue la structure de ces pièces, le caractère de ces héros, le détail du style, et jusqu'à la minutieuse histoire des remaniements que toutes ces merveilles ont subis pour arriver à la scène. Car il ne faut pas croire qu'entre le livre et la représentation il n'existe pas beaucoup de divergences. Les ciseaux des Parques ont passé par là. Tous les adaptateurs n'ont pas déployé le tact et le respect de M. Armand d'Artois à l'endroit de *Lorenzaccio*. Pour le reste, je m'associerais à cette réflexion du jeune docteur à propos de ces coupures et de ces retouches : « Le Théâtre de Musset y perd un peu de cette poudre légère aux nuances douces et discrètes, caressantes et fragiles comme celles d'un pastel. » J'approuve encore cette réflexion : « L'œuvre jouée se trouve parfois être moins vraie et moins dramatique que l'œuvre écrite. » Cependant, il en subsiste assez pour subjuguer notre admiration et nous créer de profondes et incomparables délices.

Pour compléter l'étude si pleine et si pénétrante de M. Lafoscade, il nous resterait à définir l'élément principal de la comédie de Musset, la personnalité du poète reflétée dans un type qui se reproduit sans cesse.

Ce type une première fois nous est apparu dans le rôle de Fantasio : c'est le jeune homme indépendant et frondeur qui se moque de tout et révère tout ce qui est respectable, le fanfaron de vices prompt à

s'émouvoir devant l'humble bonheur du foyer, le sceptique ayant gardé dans un coin de son cœur toute la fraîcheur du sentiment comme des violettes cachées sous la mousse. Singulier mélange d'ironie qui s'épanche et d'enthousiasme qui jaillit! Ce type que l'on peut suivre dans la plupart de ses pièces, c'est le Musset généralement inconnu du public et qui ne s'est trahi que dans son œuvre et surtout dans son Théâtre, le Musset que révèlent les souvenirs de Mme Jaubert, qu'il appelait sa marraine, et les conversations de sa sœur, Mme Lardin, si jeune d'esprit et de cœur sous ses cheveux blancs.

Il y a longtemps que Racine a dit d'après Saint-Paul :

« Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
« Je trouve deux hommes en moi... »

Ces deux hommes ont existé simultanément dans Alfred de Musset, et les principales créations de son œuvre poétique et dramatique sont nées de leur voisinage et de leur antithèse. Il y avait chez Musset l'homme extérieur, tel qu'il se montrait aux étrangers, aux indifférents, et l'homme intérieur, formé par les heureuses influences de l'hérédité, inspiré par de nobles penchants, animé de goûts sérieux, tels que l'ont connu sa mère, son frère, sa sœur, ses intimes. Le Musset extérieur était le plus souvent persifleur, ironique, sceptique d'apparence; le Musset intérieur était un homme d'une sensibilité discrète et comprimée, malheureux de ses doutes et de ses illusions, tourmenté du besoin d'aimer et de la soif de croire. C'est ce Musset qui s'attendrit devant

« Le mystère du toit que l'innocence habite »,

s'extasie avec Franck devant le sommeil ingénu d'une enfant de quinze ans, excelle à peindre la jeunesse du sentiment, l'aube en fleur de l'amour, l'avril du cœur. C'est ce Musset qui a trouvé dans son *Rolla* des paroles de flamme pour glorifier toutes les grandes idées qui ont relevé et soulevé le monde, depuis les splendeurs du génie antique jusqu'aux miracles de l'enthousiasme chrétien, qui a su dérouler dans sa *Lettre à Lamartine* les litanies de l'âme immortelle, qui pousse le cri de ralliement de l'*Espoir en Dieu*, et qui se réfugie contre les naufrages de la vie dans le sublime asile d'une paternité céleste!

Ce Musset-là, le plus sincère peut-être, revit dans Fantesio, dans Octave, dans Perdican, dans Valentin. « C'est dans son œuvre, c'est en le lisant qu'on peut le mieux le juger », comme me l'écrivait sa digne sœur, Mme Lardin. Et elle ajoutait : « Il y avait en lui deux hommes de caractère différent. » Le plus vrai me paraît encore celui qui avait au fond de son cœur préservé toutes les émotions fraîches et tendres et qui sut toujours les exprimer avec la poésie des vingt ans. Tel un fils d'Adam qui n'aurait pas habité l'Éden primitif, mais qui par nos premiers parents en aurait entendu raconter les merveilles et porterait toujours en lui la magie devinée et la fervente nostalgie des paradis à jamais perdus!

Dans son ensemble, le Théâtre d'Alfred de Musset, qui vient de trouver dans M. Lafoscade un juge accompli, ce Théâtre qui reflète une des natures de poète les plus sensitives, les plus vibrantes, les plus humaines, laisse à tous ceux qui lui reviennent l'impression d'un rêve enchanté, d'une vision de féerie. Quand nous parcourons les *Comédies et Proverbes*, nous croyons assister à un bal masqué de juin. Les salons donnent sur un parc, les musiques se mêlent au chant un peu lointain des rossignols, aux soupirs étouffés de la brise sous les feuillages; le parfum des fleurs entre largement par les fenêtres avec les rayons de la lune. Cependant, au hasard de la danse, s'enlacent les causeries de la *Porte ouverte*, du *Caprice*, d'*Il ne faut jurer de rien*; le rire étincelant de Fantasio, d'Octave, de Valentin, s'accorde aux sonorités de l'orchestre, tandis que, sous les ombrages et parmi les allées, s'isolent les mélancoliques tendresses de Célio, de Rosette, de Fortunio, de Carmosine, et qu'au fond du parc, à l'endroit le plus solitaire, sur un piédestal de marbre surgit, blanche dans la nuit bleue, la tragique image de Lorenzaccio...

EMMANNUEL DES ESSARTS.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le Pervers sentimental, par Alfred Poizat.

Alfred Poizat : *Le Pervers sentimental;* Lemerre, éditeur.

M. Alfred Poizat n'est pas le plus célèbre des écrivains de sa génération. Il a moins de gloire que de vertu littéraire. Il ne consent pas, au reste, à conquérir la renommée par l'accumulation des ouvrages et la persévérante abondance des livres publiés. Non, c'est au choix qu'il prétend obtenir l'estime des lettrés. On connaît de lui — à peine — une *Avila des Saints* que goûta Jules Lemaître. Il faudra lire *Les poètes chrétiens : Scènes de la vie littéraire du IVe au VIIIe siècle.* On ne se rendra coupable d'aucune erreur de jugement en accordant une attention très particulière au *Pervers sentimental* que M. Poizat propose aujourd'hui à notre admiration avec une assez apparente confiance en son talent.

Car M. Alfred Poizat a eu manifestement l'idée systématique d'écrire un chef-d'œuvre. C'est une

idée qu'on attribue à tort à M. Mirbeau chaque fois qu'il lance sur le marché un de ses ouvrages pesants et vides et verbeux. C'est une idée qu'on ne saurait jamais prêter à M. Lucien Mühlfeld qui, en écrivant un livre, a toujours d'autres desseins que celui d'enrichir la littérature française. Mais M. Poizat a voulu écrire un chef-d'œuvre. Le ciel en soit loué, et M. Poizat aussi! La noblesse des ambitions est si peu fréquente à l'heure actuelle qu'elle est digne d'être signalée comme un inappréciable mérite. *Le Pervers sentimental* a donc été — ainsi qu'il convient pour un livre dédié à la postérité — lentement élaboré et patiemment écrit. On ne bâcle point les œuvres immortelles et M. Poizat le savait bien. Il a fait, en outre, une œuvre courte, car il se souvenait que *Manon Lescaut*, qu'*Adolphe*, que *René*, que *Werther*, tel que d'autres livres, qu'on n'a pas encore consenti à ne point oublier, sont brefs. On admire alors que M. Poizat ait pu concentrer tant de choses en un si petit nombre de pages ; et on ne sait d'abord s'il ne faut pas le vanter pour cette rare modération ou s'il n'est pas nécessaire de l'en blâmer plutôt, car tant de brièveté ne va pas sans quelque obscurité ni même sans quelque confusion. Et, bientôt, on s'aperçoit que M. Poizat, employant toutes à la fois les ressources diverses que l'art fournit, n'a point permis au naturel de se répandre suffisamment. Son ouvrage nullement méprisable trahit un effort littéraire orgueilleux et par surcroît, hautain. Et M. Poizat a eu l'habileté dangereuse de remplir le *Pervers sentimental* de qualités excellentes, mais il a rendu ces qualités moins sensibles par le travail considérable qu'il a dépensé pour les y insérer.

***

... Au reste, il faut savoir que, vers la fin du XVIe siècle, M. de Balanson, héritier d'une illustre maison de Bourgogne, se rendit au château de Roussillon en Vivarais pour demander en mariage l'aînée des filles de la comtesse de Tournon : Hélène. Il l'épousa promptement et ce furent de grandes fêtes dans le pays. Il était accompagné dans son voyage par son cadet M. de Varambon, que tout destinait à être d'Église : la tradition, sa pauvreté, l'ordre même de son frère, chef de famille impérieux et borné. M. de Varambon vit Marie de Tournon, la sœur d'Hélène, et l'aima, et fut aimé d'elle. Son frère s'opposa au mariage, ce qui poussa M. de Varambon à le désirer plus violemment. Puis, soudain, son frère y consentit et cela dissuada incontinent M. de Varambon d'y acquiescer. Marie qui ne savait point à quels raffinements de psychologie pouvait se complaire M. de Varambon ou M. Alfred Poizat, ne comprit pas, continua d'aimer, fut mélancolique, souffrit...

Mais, heureusement, il y avait alors, en France, des guerres de religion. Cela permit à l'inquiet Varambon de narguer son Balanson de frère, de courir les armées. Et cela permit à la douce Marie de faire partie, avec madame sa mère, de la suite de Marguerite de Navarre qui s'en allait à Namur et de rencontrer dans les Flandres son incertain fiancé. Celui-ci eût été fort aise de la voir et peut-être de l'épouser, s'il n'était devenu sur l'heure amoureux de Marguerite de Navarre, pour faire enrager son frère et par désir violent d'imiter Don Juan d'Autriche que le destin contraignait de combattre Marguerite de Navarre en l'aimant — et pour se hausser, ainsi que ce héros charmant, jusqu'à des aventures merveilleusement compliquées. Marie mourut de cette incertitude, comme une tragique et simple amoureuse que M. Poizat voulait qu'elle fût. Et dès lors, Varambon ne pouvant plus jamais satisfaire son amour, résolut d'y persévérer et de puiser toutes les joies de sa vie dans sa douleur.

Et tel est le *Pervers sentimental*. Ne pensez pas que M. Poizat conçut le projet désuet de reconstituer la vie extérieure d'une époque en une série de tableautins historiques. Non, et les tableaux dont il orne et, en quelque façon, éclaire ses pages, ne sont que d'accessoires décors. C'est la psychologie d'une intelligence autant que d'une âme que M. Poizat prétendit étudier dans cette époque trouble. Je ne crois pas me tromper si je dis que cet écrivain ennemi du médiocre a souhaité que nous citions un jour Varambon comme nous citons Hamlet, ou Faust, ou d'autres mémorables héros littéraires. A-t-il bien fait ou fut-il imprudent? Vous en déciderez. Mais je sais que Varambon est un personnage rare et, dans son incertitude, fort méticuleusement étudié. Entre nous, ce Varambon est, tout d'abord, un « drôle de type ». — « Les yeux du jeune homme avaient cette tristesse satanique dont les cœurs purs ont tant de peine à repousser l'attrait. » — « Accoudé mélancoliquement aux barreaux de sa fenêtre, on eût dit d'un triste orgueil intérieurement dévoré par sa beauté. » — « Il le savait bien : il ne serait ni un saint, ni un héros, mais un être mélangé, à la fois paresseux et véhément, voluptueux et frugal, frivole et sombre, ardent et froid, fréquemment abattu, toujours relevé. » — « Il était devant elle comme un beau confesseur aux yeux magiques. » — « Le jeune homme avait cette défiance maladive des volontés lentes que le monde croit inertes parce qu'elles se meuvent par ondulations insensibles et qui se croient menacées dans leur liberté dès qu'on les presse d'exécuter ce qu'elles penchaient à accomplir. » — « C'était une première expérience manquée. Banale aventure! Ces choses s'oublient et puis se recommencent. C'est la loi ordinaire. C'est aussi le nécessaire apprentis-

sage des âmes qui se veulent donner et cette force et cette souplesse et cette aptitude à la vie changeante, idéal de tous les Varambon qui prétendent pouvoir se jouer à eux-mêmes, en se servant de leur cœur comme d'un instrument perfectionné, toutes les diverses chansons humaines. »

J'ai voulu laisser à M. Poizat la responsabilité totale de la psychologie de Varambon, car on ne peut se flatter de pénétrer entièrement cet homme, qui ne se comprend pas toujours lui-même, et d'autre part (et de ce défaut M. Poizat est reprochable), sa psychologie est bien contradictoire. D'abord, Varambon me semble un jeune homme assez simple, et mélancolique surtout d'être relégué au second rang par le droit d'aînesse de son frère. Il aime naturellement, simplement, Marie, qui l'aime naturellement, simplement. C'est aussi naturellement et aussi simplement qu'il la compromet un peu en lui déclarant son amour. Et quand son frère lui propose ce mariage auquel il aspire, si d'abord il hésite à l'accepter, c'est sans doute parce qu'il a des raisons de craindre son frère, même lorsqu'il lui apporte un présent. Je suis à peu près aussi étonné que cette pauvre Marie de Tournon lorsque j'apprends que Varambon a voulu se jouer à lui-même, en se servant de son cœur comme d'un instrument perfectionné, toutes les diverses chansons humaines. On ne s'y attendait pas, et le cœur de Varambon n'avait pas paru jusqu'alors un instrument si perfectionné. Et il est très tard, il est trop tard lorsque M. Poizat nous assure que Varambon est plus compliqué qu'on ne se le figurait, et que ce qu'il en fait, et que ses naïvetés et ses doutes, et ses tours et ses détours, tout cela c'est, en fin de compte, du dilettantisme supérieur et douloureux, et qu'au surplus, il est des hommes dont c'est le sort d'être victimes en faisant des victimes. Même, on ne comprend guère que ce dilettante que nous présente soudain M. Poizat, et dont la mort de Marie devrait être le ravissant triomphe, soit si franchement désespéré de cette mort : « Son désespoir le faisait semblable à de la pierre, le sculptait comme un frère de la Niobé. Quand il fut tout seul et que la nuit fut descendue sur le cimetière, l'air frais le fit se secouer. Puis, flagellé par la douleur, son noir manteau traînant derrière lui, la tête nue, les yeux hagards, les bras tendus, les doigts crispés, il s'enfonça dans la campagne, nouvel Oreste. » Eh! mon Dieu! ce sentimental n'a plus tant de perversité! S'amusait-il vraiment à un jeu pervers, ou bien, malgré son irrésolution, aimait-il avec une force lente à se connaître? Je ne sais pas, je ne sais plus. Ou bien, M. Poizat, s'il ne s'est pas contredit, comme j'en suis certain, a-t-il voulu démontrer que le dilettantisme dans l'amour peut s'allier à la sincérité, naître d'elle, puis la laisser reparaître? Tout cela n'est pas clair, et, en somme, c'est trop fort pour moi. Quoi qu'il en soit, Varambon mérite bien de rester comme l'un des types les plus profondément étudiés de ces héros qui coupent les fils en quatre, cherchent midi à quatorze heures, s'arrêtent pour se regarder marcher.

Il est nécessaire qu'un ouvrage aussi profond et aussi ambitieux de l'être abonde en maximes d'une philosophie délicate, fine et quintessenciée. « Nous ne sommes que les hôtes, non les maîtres des pensées et des sentiments que nous abritons, et les âmes sont des maisons ouvertes, d'où l'on s'en va et où l'on meurt. » — « Satisfaite d'aimer et d'être aimée avec sécurité, se sentant justifiée de la secrète impudeur qu'il y a à donner si vite et si complètement son cœur à un homme... » — « Tout succès est d'une essence médiocre comme les hommes dont la connivence le fait. » — « Le tourment qu'il avait d'être aimé lui donnait l'illusion d'aimer lui-même. » — « Toute violence, en sortant de nous, nous laisse faibles et nous attriste. » Vous discernerez à loisir ce qui est fin et ce qui est quintessencié. Je crois, quant à moi, qu'il n'est rien en ce livre précieux qui, n'étant fin et ne voulant l'être, ne le soit à l'excès. Ah! M. Poizat n'est pas un psychologue sommaire!

Il n'est pas non plus un styliste ingénu qui s'abandonne de tout son cœur et en souriant à sa native facilité d'écrire. Le style de M. Poizat est classique. Mais le malheur est que M. Poizat écrit comme tous nos classiques à la fois. Le vocabulaire, la syntaxe, la rhétorique, tout cela est merveilleux, tout cela est trop beau dans le *Pervers sentimental*. C'est Bossuet, c'est Saint-Simon, c'est La Rochefoucauld, c'est La Bruyère, ce n'est pas assez Alfred Poizat. Certes, il est excellent d'imiter les grands écrivains, alors que tant de contemporains se contentent d'écrire comme Paul Bourget. Mais je ne m'attendais pas à ce que M. Poizat, qui prétendit hardiment à l'originalité d'un chef-d'œuvre, fit preuve en même temps d'une si parfaite humilité littéraire. Pourquoi s'inspirer des auteurs célèbres au point de les pasticher infatigablement? Le pastiche est un art inférieur, plus un métier qu'un art. En outre, — et forcément, — un style si continûment travaillé sent l'huile. Et notez que la perfection si visiblement volontaire du style a cet effet, de faire saillir les moindres imperfections. J'ai souffert, comme de fautes graves, de simples répétitions de mots : *s'ériger* (4 et 5), — il *entendait* fournir (20). Il me fut insupportable que M. Poizat reproduisît souvent cette expression : « A la *mesure* de... » Et parce que M. Poizat parle incessamment de l'*ombre* qui, de l'*ombre* que..., il m'a semblé que cette ombre qui partout s'étend faisait dans son livre une tache indélébile. Ah! plus de simplicité, ah! plus de laisser-aller, ah! quelque négligence!

C'est presque avec regret que j'ai constaté que Bossuet et Saint-Simon, et plusieurs autres encore, pourraient signer — tous ensemble, hélas! — des portraits comme ceux-ci : « L'instinct de son ambition lui avait fait deviner en la molle Italienne (Catherine de Médicis) au sang-froid, que tout le monde dédaignait encore, la redoutable politique qui, avec une patience jamais rebutée, filait l'avenir dans l'ombre, comme une araignée. Cette dame aux façons d'abbesse, grasse et facile, et qui affectait le rire large des femmes du commun; qui traversait la Cour d'un pas qu'on eût dit appris dans les couvents; aussi incapable de se mouvoir par haine que par sentiment, avait compris de son côté tout ce qu'on pouvait obtenir de cet homme expédient, dont le petit génie docile était fait pour devenir l'instrument exercé d'une pensée plus étendue et plus vigoureuse. Elle savait pouvoir se reposer de l'exécution de ses desseins sur un ministre que le contentement de sa charge était capable de faire se dévouer à toutes les entreprises, et qui ne se croyait grand qu'autant qu'il voyait attachés à sa personne les insignes de la grandeur... »

« Dès ce premier moment, M. de Balanson apparut ce qu'il était : un être simple, quoique intelligent; un esprit droit, précis et autoritaire, jugeant avec netteté, se résolvant selon son naturel et les préjugés de sa caste, clair et non subtil, suffisamment doux avec son monde; ne se hissant point sur lui-même pour donner ses ordres, mais les tirant des circonstances; si persuadé d'agir en tout avec justesse et mesure, de ne faire que ce que commandaient les événements, qu'une désobéissance l'offensait comme une marque de perversité; — âme flamande, lente à se mouvoir, paresseuse à se fâcher, inflexible aussi par incompréhension autant que par inattention... »

***

Tout cela est admirable, compassé, tendu, subtil et pas toujours clair, élégant jusqu'à nous incommoder, étonne, amuse, fatigue un peu. Et puisque Bossuet a écrit avant nous, nous est-il donc si difficile d'écrire comme fit Bossuet! Ne serait-il pas plus sage de se dire que si Bossuet vivait de nos jours, il écrirait non point comme au XVIIe siècle, mais selon nos façons modernes, plus habilement que nous, si vous le voulez?... Mais, décidément, M. Poizat est enclin au pastiche : deux ou trois pages de son livre sont des pastiches impeccables d'Anatole France, écrivain qu'il n'est point trop malaisé d'imiter à la perfection, car il est lui-même un assez prestigieux imitateur.

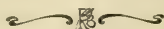
Bossuet, Anatole France : voilà comment se marque le principal défaut du livre. Dans son ardeur d'imitation, Alfred Poizat mêle un peu le moderne à l'ancien, et non pas seulement la forme moderne à l'ancienne, mais les idées du jour à celles des temps passés; et ce mélange est assez bizarre. Charles IX, Henri III ne dédaignent pas de devenir un peu nos contemporains. Charles IX est consumé par cet indéfinissable sourire, subtil comme un poison, que son âme fatidique a imprimé au tableau de Clouet. Et voici qu'Henri III s'avance, corseté à la taille, ironiquement vêtu de noir, l'habit tout brodé de petites têtes de mort en argent, sonnant le sarcasme, marchant à pas menus et précieux, avec des révérences, comme un beau démon à travers sa légende, dont il arrange les plis à mesure... Ailleurs, Varambon dit à Hélène : « Votre beauté est harmonieuse. Elle est apaisante aussi. Elle me donne une leçon de bonheur. Vous m'apparaissez comme ces femmes de l'ancienne Sicile à qui les artistes n'ont pas cherché à donner des yeux, car toute leur noblesse s'exprime dans la simplicité de leur geste... » Ailleurs : « Je vais fonder une race, ou être moi-même toute ma race. » En vérité, ce cadet de Bourgogne parle bien!

Et on se demande peu à peu si toute la psychologie, toute la philosophie, tout le livre même d'Alfred Poizat ne sort pas des livres plutôt que de la vie, comme on se demande, en outre, s'il n'y a pas une disproportion singulière entre l'immense appareil de psychologie, de philosophie dont ce livre est armé et l'aventure assez ténue qu'il déroule à la hâte... Au moins, le *Pervers sentimental*, que se voit dédié le bon poète Paul Musurus, est une œuvre sans banalité. Remettons à plus tard de décider si l'originalité de cet ouvrage n'est pas plus apparente que réelle, plus factice que naturelle, et fort composite, au demeurant. C'est, assurément, un ouvrage précieux dans tout le sens du mot. Souhaitons, sans les espérer, quelques ouvrages de cette sorte. Certes, ils rendraient difficile la tâche des critiques, car si le *Pervers sentimental* procure un plaisir intense qu'on est assez fier d'éprouver, on n'est pas très certain de le bien comprendre.

Mais il est, en revanche, des livres que l'on comprend trop.

On annonce — déjà! — pour la reprise des affaires littéraires, de divers Mühlfeld (laissez-moi rire!), des romans de vie parisienne dont le besoin se fait vivement sentir et qui seront les livres de chevet des mondaines...

J. ERNEST-CHARLES.



LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT [1]

LA VIE, LES MŒURS, LES MODES

Au bal, elles arrivent la gorge nue, les bras nus, presque nues aussi pour le reste, sous une étoffe transparente et molle. Elles frissonnent, elles tremblent ; la mort les attend à la sortie. Qu'importe! elles ont montré leur nudité, dans toute la splendeur de leurs formes irréprochables. Si elles dansent, ne croyez pas que ce soit pour leur plaisir, mais pour se montrer, car elles ont un séduisant partenaire, et elles savent qu'elles-mêmes sont très remarquées.

Celles-là sont les mondaines, les coquettes, les femmes de plaisir, celles qui, pour prolonger leur jeunesse, se couvrent le visage, en se couchant, d'une tranche de viande crue, et ne s'endorment que les mains suspendues par des sangles pour les avoir toujours blanches. Ah! ne leur parlez pas des choses de leur ménage! A celles-ci, et même à d'autres!... Les plus modestes bourgeoises ne daignent plus s'abaisser jusqu'au raccommodage de leur linge. Leur aiguille n'est faite que pour les travaux d'ornement, pour la tapisserie, ou la broderie. Les Anglaises, venues en France, s'étonnaient d'entendre les moins riches parler de leur ravaudeuse et de leur couturière, comme les plus grandes dames et les plus riches. Sortent-elles accompagnées d'un homme, c'est, autant que possible, d'un étranger. Elles accaparent les Russes. Et comme elles n'ont plus de réticule, c'est l'homme qui est chargé de tout ce que contenait jadis ce petit sac important. Elles mettent leurs billets doux et leur bourse, entre leurs seins ; et lorsqu'elles ne veulent pas de leur mouchoir à la main, c'est à leur chevalier servant qu'elles le confient. Si bien que, pour porter toute leur bagatelle, — éventail, volume de roman, étui à cure-dents, bonbonnière, casse-noisettes, souvenirs, — les hommes ont fait ouvrir des poches sur le côté de leur habit.

Si vous entrez dans leur chambre, et que vous inspectiez les rayons de l'étagère, ils sont souvent dépourvus de livres, ou bien vous y trouvez *Sophie*, unie à *Atala; Justine*, avec *Télémaque;* les *Folies du jour*, par-dessus les *Enfants de l'abbaye;* et les *Liaisons dangereuses*, déposées sur les *Contes moraux* de Marmontel. Mais, chez toutes, vous découvrirez, sous le chevet du lit, ou sous le mouchoir, *l'art de tirer les cartes.* Si vous vous approchez d'un groupe, vous entendrez ces phrases, qui vous paraîtront étranges. L'une dira : « cette femme donne dans le *repentir* » ; ou, « cette autre a de beaux *sentiments* » ; ou bien, « telle femme a quitté les sentiments, elle n'a que du *tempérament* ». Vous croyez comprendre. Pas du tout. Le « tempérament » est la touffe de cheveux, qui surmonte la tête ; « le sentiment », la mèche qui tombe le long des joues.

La distraction la plus recherchée était une soirée égyptienne. Après le dîner, on quittait les salles pleines de lumières, et le maître de la maison conduisait les invités, dans la pièce la plus obscure et la plus retirée de l'appartement. Il plaçait, l'une près de l'autre, sur des sièges et les coudes se touchant, les dames présentes ; et dans les ténèbres, il commençait à débiter, d'une voix caverneuse, l'histoire la plus terrifiante qu'il connût. Aussitôt, toutes de sentir le frisson courir sur leur épiderme, et l'épouvante envahir leur âme ; et ces sensations se communiquant par le voisinage de l'une à l'autre, l'horreur et la crainte allaient en augmentant, jusqu'à ce que, tous les nerfs affolés, elles demandassent grâce et le retour à la lumière. Les romans de M[me] de Radcliffe, où l'intérêt s'appuie sur les fantômes et les revenants, donnaient une grande vogue à ces soirées curieuses, où le Premier Consul prenait un grand plaisir, aimant à conter aussi des histoires, emplies d'horreur.

C'est, parmi ces femmes amoureuses des plaisirs et de la toilette, que le divorce exerça ses ravages. La loi, votée en 1792, donna d'abord satisfaction à celles pour qui le mariage était un joug abominable. Mais le caprice s'en mêla, malgré la réprobation générale du monde, puisque Barras, — lui Barras, « le roi des pourris », — ne parlait des divorcés, au temps du Directoire, qu'avec une sorte de dégoût. L'exemple, ensuite, acheva de discréditer l'indissolubilité du lien entre époux. Les journaux annoncèrent bientôt, en abondance, la rupture des mariages que l'on croyait les plus fermes et les plus respectés. Kotzebue s'en étonne, en ses souvenirs de voyage. Et le scandale devint si effrayant, que les écrits commencèrent à réagir contre la loi nouvelle. Bonald, un inconnu alors, écrivain de race et logicien très sûr, publia une étude sur le divorce, et il apportait, contre cette nouveauté, des raisons si convaincantes, que son nom, tout à coup, devint célèbre, comme celui de Chateaubriand, après le *Génie du christianisme*.

Il invoque d'abord la coutume, chez les peuples anciens, les Germains notamment, chez qui les femmes ne recevaient qu'une fois le titre d'épouses. Et puis, il démontre combien le divorce est désastreux pour la femme, elle, cependant, qui est la plus prompte et la plus encline à le demander. « Le mariage, dit-il, est une société où l'homme est placé

1. Voir la *Revue* des 16 juin et 11 août 1900, 13, 20, 27 avril et 10 août 1901, 26 avril et 7 juin 1902.

avec autorité, la femme avec dignité ; d'où l'homme sort avec toute son autorité, mais d'où la femme ne peut sortir avec toute sa dignité, car de tout ce qu'elle a porté dans la société, elle ne peut, en cas de dissolution, reprendre que son argent. Et n'est-il pas souverainement injuste que la femme, entrée dans la famille avec la jeunesse et la fécondité, puisse en sortir avec la stérilité et la vieillesse, et que, n'appartenant qu'à l'état domestique, elle soit mise hors de la famille à qui elle a donné l'existence, à l'âge auquel la nature lui refuse la faculté d'en former une autre. » Le grave penseur ajoute, en forme de conclusion : « Si vous décrétiez aujourd'hui qu'il est permis aux enfants de repousser par la force les vivacités de leur père, demain, vous seriez entourés de parricides (1). »

Il ne faudrait pas juger de toutes les femmes de ce temps-là, sur ces portraits. La société bourgeoise contenait à Paris, comme en province, des foyers austères où les mœurs étaient décentes, où les usages, sans trop de rigueur, gardaient le décorum de la

---

(1) Voici, d'après le *Journal des Dames et des Modes*, messidor an XI, quel devait être le budget d'une coquette à cette époque :

« 365 bonnets, capotes ou chapeaux, 10000 francs ; 2 schalls de cachemire, 1200 francs ; 600 robes, 25000 francs ; 365 paires de souliers, 600 francs ; 250 paires de bas blancs, autant de couleur, 3000 francs ; rouge et blanc, 300 francs ; 12 chemises, 300 francs ; 2 voiles, 4800 francs ; corsets élastiques, perruques, ridicules, éventails, ombrelles, 6000 francs ; essence, parfums et autres drogues pour paraître jeune et jolie : 1200 francs ; bijoux et autres bagatelles, 10000 francs ; meubles grecs, romains, étrusques, turcs, arabes, chinois, persans, égyptiens, anglais et gothiques, 50000 francs ; 6 chevaux de selle, 2 de mains, 10000 francs ; voitures françaises, anglaises, espagnoles, 25000 francs ; maître de danse, 3000 francs ; maître de français, 300 francs ; 1 lit, 20000 francs ; articles dans les journaux, loges aux spectacles, concerts, 30000 francs ; courses de bienfaisance et de charité, 100 francs ; total : 190800 francs. »

— En regard, il est intéressant de rapporter les détails du trousseau d'une jeune mariée riche, extrait des Mémoires de la duchesse d'Abrantès (t. III, p. 274). C'est d'elle-même qu'elle parle, de son trousseau, lors de son mariage avec le général Junot, un aide de camp de Bonaparte et son ami.

« Lorsque j'entrai dans le salon, qui cependant était assez grand, je me trouvai comme la colombe, en sortant de l'arche, ne sachant pas où mettre le pied. D'une immense corbeille, ou plutôt une malle, en gros de Naples rose, brodée en chenille noire, portant mon chiffre et fortement parfumée de « peau d'Espagne », malgré sa grandeur, étaient sortis une quantité immense de petits paquets, noués avec des faveurs roses ou bleues. C'étaient des chemises à manches gauffrées, brodées, et brodées comme brodait Mlle L'Olive, des mouchoirs, des jupons, des canezous du matin, des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets de nuit, de toutes les couleurs, de toutes les formes, et tout cela brodé, garni de Valenciennes et de Malines ou de points d'Angleterre. A cette époque, dit-elle en note, on ignorait même l'existence du tulle. Les seules dentelles communes, que l'on connût, étaient les dentelles de Lille et d'Arras, qui n'étaient portées que par les femmes les plus ordinaires.

« A cette époque, on n'avait pas encore la très bonne habitude de ne point donner de *corbeille*. On employait 50 ou 60 louis à en faire une très riche, pour contenir les objets précieux, donnés par le mari ; et cette *corbeille*, après être restée sur la commode de la jeune femme pendant six mois ou un an, montait au garde meuble où les rats la mangeaient, malgré tous les symboles, tous les myrtes, les lauriers brodés sur l'enveloppe... C'était dans cette corbeille que se trouvaient les schalls de cachemire, les voiles de points d'Angleterre, les garnitures de robes en points à l'aiguille et en points de Bruxelles, ainsi qu'en blonde, pour l'été. Il y avait, aussi des robes de blonde blanche, dentelle noire ; des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours en étoffe turque, que le général avait rapportées d'Égypte, des robes de bal pour une mariée, une robe de *présentation*. — *Ici une note*. — Cette robe avait cela de curieux que, comme on ne portait pas encore un costume spécial pour le château, ce qui n'arriva que sous l'empire, Mme Germain s'était cependant crue obligée, sur ce mot — *robe de présentation* — qu'avait dit ma mère, de faire une robe différente des autres. En conséquence, cette robe était à queue. Cela n'était pas extraordinaire, alors. On les portait toujours ainsi, le soir. Mais elle était de la même forme que les robes de Mlle Contat, ou de Mlle Lange, sur la scène. Elle était ouverte, et laissait voir une jupe de crêpe lamée d'argent. La robe était d'une riche étoffe de Lyon, imitant le brocard d'argent de l'Orient. Je n'ai jamais porté ce singulier vêtement, comme on se peut l'imaginer. *Et la duchesse d'Abrantès continue*... Des robes de mousseline de l'Inde, brodées en lames d'argent, et puis des fleurs de chez Mme Roux, des rubans de toutes les largeurs, de toutes les couleurs ; des sacs, des éventails, des gants, des essences de Farjeon, des sachets de peau d'Espagne et d'herbes de Montpellier. Enfin, rien n'avait été oublié. De chaque côté de la corbeille, étaient deux *sultans* (le sultan était une corbeille recouverte d'une étoffe de soie). Dans le premier, étaient deux nécessaires : l'un comprenant tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, en objets en or émaillé de noir ; l'autre, contenant tout ce dont une femme se sert pour travailler : un dé, des ciseaux, un étui, un poinçon, tout cela en or également, et entouré de perles fines. Dans l'autre sultan était l'écrin, et une lorgnette, en écaille blonde et or, avec deux rangées de diamants. L'écrin renfermait une fort belle rivière de chatons, une paire de boucles d'oreilles, également en chatons, montés en forme de roue, comme c'était la mode alors ; six épis et un peigne, moitié perles et moitié diamants. Dans le même écrin, était un médaillon carré, entouré de perles fines, dans lequel était le portrait du général Junot, peint par Isabey. Mais, en bonne foi, il était de taille à être attaché plutôt dans une galerie, que pendu au cou. Enfin, c'était la mode, et Mme Murat avait un portrait de son mari, également peint par Isabey, et encore plus grand que le mien. Dans le même sultan rose, et à côté de l'écrin, étaient de superbes topazes que le général avait rapportées d'Egypte, et dont la grosseur était fabuleuse ; des cornalines orientales à plusieurs couches, et d'une épaisseur extraordinaire, et des pierres gravées antiques. Tout cela n'était pas monté. Dans le même *sultan* était la bourse, dite *Bourse des épousailles*. Elle était en chaînons d'or, rattachée les uns aux autres par une petite et très délicate étoile émaillée de vert. Le fermoir était également émaillé. La somme, en billets de banque, moins 50 louis, en jolis petits sequins de Venise, qui couvraient les billets de banque.

« Le matin, à peine 9 heures furent-elles sonnées, que l'on commença la toilette demi-habillée que je devais faire pour aller à la mairie. J'avais une robe de mousseline de l'Inde, brodée au plumetis, et en points à jour, comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue, montante et à longues manches ; le lé de devant entièrement brodé, ainsi que le tour, le corsage et le bout des manches qu'on appelait alors *amadis*. La fraise était un magnifique point à l'aiguille. Sur ma tête, j'avais un bonnet en points de Bruxelles, monté par Mlle Dépeaux. Au sommet du bonnet était attachée une petite couronne de fleurs d'oranger, d'où partait un long voile, en points d'Angleterre, qui tombait à mes pieds et dont je pouvais presque m'envelopper... Cette toilette était celle adoptée pour les jeunes mariées... »

bonne éducation; où l'on pouvait être libre, sans être grossier; où l'on pouvait, en visite, prendre le siège qui convenait, voire une chaise de paille, mettre le coude sur la table, le pied sur le garde cendre, et ne point offusquer ses voisins, si cette licence était prise sans affectation. Les parents obtenaient encore de leurs enfants un respect justifié; la mère la confiance de sa fille, avec qui elle ne partageait point ses plaisirs, avec qui elle ne discutait pas la renommée de leurs amis. On savait, en ces familles, montrer de l'indulgence pour les femmes au cœur faible, pourvu qu'elles missent à leur passion beaucoup de retenue. Dans les causeries, enfin, — causer étant le plaisir le plus agréable parmi ces familles bourgeoises, — aucun des assistants ne cherchait à accaparer l'attention sur soi, et on y considérait, autant que la richesse, le talent de l'artiste et la célébrité du savant. C'est la remarque unanime de ceux qui voyagèrent en France, sous le Consulat.

Et, cependant, beaucoup de pères de famille sacrifient, chez leurs filles, la science aux arts d'agrément. L'un d'eux écrivait à la *Gazette de France* (floréal an XI) « qu'il fallait bien suivre la mode, afin de pouvoir les marier » et il énumérait les dépenses faites pour l'une d'elles, de la manière suivante, ajoutant « que l'arithmétique et l'orthographe n'étaient qu'un luxe dont elle pouvait se passer. »

« Mémoire soldé pour le compte de ma fille :

« Article premier : Maître de danse trois fois par semaine; (celui-ci ne vient qu'en voiture et il prend 6 francs par leçon) pendant huit ans, 6 912 francs;

« Article deuxième : Maître de piano ; (celui-ci va en cabriolet et prend le même prix) pendant douze ans, 10 368 francs ;

« Article troisième : Maître à chanter; (aussi en cabriolet et même prix) pendant huit ans, 6 912 francs;

« Article quatrième : Maître de dessin (tantôt à pied, tantôt en fiacre) deux fois la semaine à 3 francs par leçon; pendant deux ans 576 francs;

« Total pour les arts d'agrément réunis 24 768 francs.

« Article cinquième : Maître d'écriture, d'arithmétique, d'orthographe; (celui-ci vient à pied et prend 1 fr. 50 par leçon) pour six mois 72 francs;

« Article sixième : Maître de géographie et d'histoire, comme cy dessus 72 francs ;

« Article septième : Maître d'italien, maître d'anglais, maître d'allemand pour trois mois : total pour ces maîtres réunis 576 francs;

« Maître de français, par-dessus le marché ;

« Total pour les connaissances utiles 720 francs. »

Que de critiques amères soulevaient alors chez les moralistes ces habitudes funestes dans les familles! Exciter à ce point, disaient-ils, les sens des jeunes filles, réveiller leurs désirs endormis, leur sensibilité, leur imagination et par tout ce que l'art peut donner à l'âme d'ardeur nouvelle, les préparer aux passions, n'était-ce pas une grande faute? Les jeunes filles sont trop malléables. La danse, le dessin, la musique, les troublent, les agitent. Il ne faut faire à ces leçons d'agrément, ajoutaient-ils, qu'une part très petite, ou bien renoncer à voir les jeunes filles longtemps vertueuses. Et sur ce point, dans la petite bourgeoisie, les idées étaient pareilles et les critiques insistaient sur l'étrangeté du costume des femmes. Kotzebue rapporte un dialogue entre un tailleur et une marchande de modes. Que ce dialogue soit vrai ou supposé, il indique bien les convictions régnantes dans une partie de la population travailleuse. Celle-ci ne voyait, qu'avec peine, les femmes vêtues d'étoffes légères et sans consistance, qui se plaquaient, sur le corps, et en dessinaient exactement les formes. La vertu des femmes ne se trouvait plus protégée tandis que, sous la monarchie, le costume, disait la marchande, avait été imaginé « pour retenir un peu les femmes trop passionnées. » Et elle vantait le corps baleiné de la robe dont on pouvait cuirasser la poitrine; les jupes étalées sur des paniers ayant six aunes de tour, qui éloignaient les audacieux, et d'une étoffe très ferme qu'on ne pouvait soulever, sans la chiffonner; et les collerettes et les fraises, garnies de laiton, qui enserraient la tête et la maintenaient raide; et la coiffure étagée de frisures, qui forçaient à l'immobilité pour en garder toute la fraîcheur; tandis que, maintenant, les femmes avaient la plus grande liberté de leurs actes. Qui est-ce qui s'apercevait de leurs fautes, quand elles étaient commises! L'éducation des filles et le costume des femmes paraissaient donc à beaucoup, et chez le peuple surtout, *l'abomination de la désolation*.

§ VI

Avec l'abolition de l'ancien régime, et sous les menaces des Jacobins, au début de la Révolution, l'habillement avait été uniforme pour tout le monde. La peur imposa la Carmagnole. Puis, sous l'influence du peintre David, les modes devinrent bientôt, pour le costume et l'ameublement, une imitation des costumes et des meubles grecs et romains. Non chez les hommes pourtant, mais chez les femmes. Il y avait, en ce temps-là, après les événements de la Révolution, beaucoup plus de jeunes femmes que de femmes âgées; et les premières tenaient à ces essais nouveaux qui laissaient transparaître, pour l'émerveillement des yeux, toute la beauté de leurs formes. Presque nues, elles semblaient, disait Prudhomme, dans le *Miroir de Paris*, sortir d'une baignoire. Elles n'en étaient que plus orgueilleuses si on les trouvait belles, et elles s'attachèrent au vêtement qui

excitait, pour leur personne, l'admiration des spectateurs.

Ce qui change de mois en mois, on peut dire de semaine en semaine, c'est la coiffure, car l'ensemble du costume ne se modifie que lentement; et en compulsant les gravures de l'époque, on ne trouve qu'une différence peu appréciable entre l'habillement des femmes en l'an IX et celui des femmes en l'an XII. Elles ont les bras nus, le dos et la poitrine nus; les deux seins libres entièrement, soutenus par une légère ceinture. La robe, sans jupons, est d'une étoffe très mince, de linon ou de mousseline, pour mieux s'appliquer sur les cuisses; courte par devant, afin de laisser voir le pied à peine couvert, comme on le disait alors, « d'un soupçon de chaussure ». On acceptera pourtant le spencer anglais, en drap, en velours ou en soie; puis, le spencer abandonné, on mettra par-dessus la robe une tunique fendue sur le devant, qui descendra seulement aux genoux.

Bientôt, le schall commence à plaire aux plus élégantes et il devient, ainsi que le voile, un des fondements de la parure d'une jolie femme.

Pour la coiffure, lorsqu'on laissera les perruques, elle sera celle qui portera le nom de « coiffure à la Titus », c'est-à-dire les cheveux coupés court, frisés en boule, et sur le front de longues mèches encadrant le haut de la tête d'anneaux moelleux. A son tour, « la Titus » cesse de plaire et les coiffeurs ramassent les cheveux en turban, qu'ils surmontent d'une aigrette, portant le nom d'« esprit ».

Les bijoux se font en corail, grosses perles rouges qui éclatent partout, en pendeloques aux oreilles, en serpents sur les bras. Mais les colliers sont formés de quatre tresses d'or soutenant un médaillon ovale, de cornaline très rouge et d'une grosseur énorme; et c'était le plus souvent, en ce médaillon, le portrait du mari de la jeune « beauté », peint par Isabey. Si on agrafe le schall sur la poitrine, c'est avec un diamant, et le voile est retenu sur le derrière de la tête par un peigne d'acier orné de diamants aussi.

Les cheveux ne sont plus huilés, mais pommadés. Le parfum choisi n'est plus le musc, mais la rose; la couleur préférée pour les robes, le bleu turc; pour les schalls, amaranthe. « Telles étaient, en l'an X, ces « Malvina » du Consulat, écrit le *Journal des Dames*, ces Malvina qui s'habillaient en divinités et dansaient comme des anges, valsaient de si bon cœur, le buste et les bras nus, sans souliers ou à peu près, avec une robe à fourreau et à longue jupe, dont les ondulations faisaient valoir successivement tous les trésors. Celles qui avaient les bras de Corinne les faisaient jouer sur la harpe. »

Elles sont coquettes, ardentes à la toilette, audacieuses dans leur déshabillé, parce qu'alors la beauté est une dot. Que de femmes pauvres à cette époque! La fortune est concentrée chez quelques privilégiés, chez ceux qui, durant la Révolution, se sont enrichis par des moyens, malhonnêtes le plus souvent; et pour attirer leurs regards, les belles ne veulent plus rien cacher de leur personne (1). Si elles portent le voile qui s'ajuste sur la tête, si elles consentent à dissimuler leur visage sous le tissu nuageux de la dentelle, elles montrent davantage le reste, le buste et même les jambes, à travers les fentes de la jupe. C'est à ce point qu'une femme peut dire à l'un de ses amants : « Vous me trouverez chaque jour en cet endroit. Vous me reconnaîtrez à mes jarretières qui sont vertes, à mes bas à coin « aurore », à mes souliers de satin blanc. » Et quel que soit le monde, de la femme la plus riche jusqu'à la plus modeste ouvrière avec son tablier à ruches, toutes obéissent à ces lois rigoureuses de la coquetterie, toutes et surtout celles qui n'ont jamais su correctement parler, et que Prudhomme entendait au sortir du théâtre, marquise pourtant, mais ancienne servante, qui disait : « Laquais, aveignez l'escalier que je monte dans ma carriole! »

Chez les hommes, la mode était plus changeante que chez les femmes. La forme de leur chapeau, le collet et les basques de leur habit, la culotte, les bottes subissaient des variations continuelles. La coiffure se maintint cependant à « la Titus », surtout

(1) On fit alors la chanson suivante :

Grâce à la mode
On n'a plus d'cheveux.
Ah ! qu'c'est commode
On n'a plus d'chèveux :
On [illegible] qu'c'est [illegible]

Grâce à la mode
On va sans jupon;
Ah ! qu'c'est commode
On va sans façon,
Et sans jupon.

Grâce à la mode
On n'a plus d'fichu,
Ah ! qu'c'est commode
On n'a plus d'fichu;
Tout est déchu !

Grâce à la mode
On n'a plus d'corset
Ah ! qu'c'est commode
On n'a plus d'corset
C'est plutôt fait.

Grâce à la mode
Un' chemise suffit;
Ah ! qu'c'est commode
Un' chemise suffit;
C'est [illegible]

Grâce à la mode
On n'a qu'un vêt'ment :
Ah ! qu'c'est commode
On n'a qu'un vêt'ment,
Qu'est transparent.

Grâce à la mode,
On n'a rien d'caché,
Ah ! qu'c'est commode !
On n'a rien d'caché
J'en suis fâché.

au début du Consulat. Mais l'ensemble de l'habillement d'un « petit maître » ne rappelait aucun souvenir de l'antiquité, comme celui des femmes : il n'était ni grec, ni romain. C'était l'incohérence même, un choix singulier de toutes les formes des costumes européens ; un gilet hongrois, un habit anglais, des cheveux romains et un chapeau russe.

Les changements se faisaient principalement au collet de l'habit et aux basques. Le collet, tantôt très haut au-dessus du col, tantôt rabaissé ; et, en dessous, des plis très nombreux et très flasques dans le dos donnaient aux jeunes gens une tournure ridicule. Longtemps, les revers de l'habit, « du frac », disait-on, furent boutonnés sur un gilet dépassant le bord de ces revers, — un gilet rouge à liséré d'or.

Les bottes furent copiées sur les bottes russes, très larges et de tige basse, — à la Suvarow, — laissant voir des bas mal tirés et plissés sous la boutonnière de la culotte, aux genoux. Puis, de larges, les bottes devinrent étroites, très hautes, avec des retroussis en cuir jaune ; enfin, les basques du frac furent raccourcies et très écartées, afin de montrer les fronces de la culotte que l'on avait juponnée.

Et tout cela, parce que la danse exerçait encore son empire despotique sur les jeunes beaux, qui voulaient être plus agiles, dans leurs pirouettes et leurs entrechats. La danse avait perverti jadis toute la population parisienne. On avait dansé partout, même dans les mansardes, même dans les arrière-boutiques des marchands de vin ; et les humoristes de l'époque disaient qu'un bon danseur, d'entrechats en entrechats, et d'un bal à un autre, aurait pu faire le tour de Paris sans sortir d'une salle de danse.

Ce que recherchait le mondain pour lui-même, c'était une tête « à caractère ». On rencontrait certains d'entre eux chez les coiffeurs, discutant la taille de leurs cheveux. Et en quel langage !... L'un avait apporté chez son perruquier une tête d'Antinoüs en cire : « Laissez cette tête ici, disait le perruquier ; je l'étudierai, et demain je serai chez vous à midi. » (C'est le journal qui le fait parler.) « Remarquez, disait le jeune homme, cette mèche *timide* ; et celle-ci, comme elle est *vive*, *spirituelle*, *sensible*. En voilà une autre que je n'aime pas autant ; elle est plus *libertine* que *voluptueuse*. Mais regardez avec quelle adresse, en la croisant, par cette mèche *attentive*, l'artiste a sauvé l'*étourderie* qui en résultait. »

Et néanmoins, malgré ces recherches outrées de distinction, jamais la jeunesse n'avait été plus indiscrète et plus mal élevée. « Un petit maître » se présentait devant les femmes (1) une main passée dans le pont-levis de sa culotte, la coiffure dégouttante d'huile, se dandinant sur les jambes, avec un morceau de bambou qu'il rongeait avec grâce. Il affectait un air inattentif et impudent, car c'est ainsi qu'il devait être pour être un jeune homme à la mode. Le *Journal de Paris* ajoute : « Un homme à la mode doit avoir le dos rond et la figure carrée, la vue basse et la taille haute, la main courte et le pied long. Qui n'est pas ainsi constitué doit s'abandonner aux artistes en crédit pour le devenir. »

GILBERT STENGER.

(*A suivre.*)

1 Pujoulx, *Paris à la fin du XVIIIe siècle.*



ANIELKA [1]

Roman.

Cette explosion inattendue de sensibilité — ou de méchanceté — émut Anielka. Elle saisit la main maigre et toute tremblante de son institutrice, et voulut la porter à ses lèvres ; mais Mlle Valentine la retira vivement et fit un pas en arrière.

— Vous êtes fâchée ? demanda timidement la fillette, toute troublée.

— Ce n'est pas ta faute si l'on t'a mal élevée, répondit l'institutrice ; et elle regagna la maison à grands pas.

Anielka, très affectée, s'assit sur le banc, à l'ombre du châtaignier ; Karo se coucha à ses pieds.

— Elle est vraiment étonnante, Mlle Valentine ! Elle se fâche pour tout... Elle n'aime rien et ne veut pas que ce soit joli, chez nous ! Qu'est-ce que cela lui ferait, si le jardin était plus beau encore ?... Ou si les charretiers ne fronçaient pas les sourcils ?... N'est-ce pas le bon Dieu qui a ordonné d'aimer tout le monde ? Il n'y a pas longtemps que M. le Doyen disait encore que mieux valait planter un arbre ou consoler un malheureux que de posséder toutes les sciences du monde !

Et puis elle se rappela que, deux ans auparavant, tout allait mieux chez eux. Les gens étaient plus gais et le bétail mieux nourri, et le jardin mieux entretenu.

Anielka en était là de ses réflexions quand elle entendit une voix enfantine appelant :

— Petit !... petit !... petit !...

A quoi répondit un joyeux grognement de goret.

Karo dressa les oreilles, et Anielka, qui avait déjà oublié ses réflexions, monta sur le banc et regarda autour d'elle.

Le chemin menant à la ville voisine longeait le

1 Voir la *Revue* des 16 et 23 août 1902.

parc. Dans le lointain, on apercevait un chariot au milieu d'un nuage de poussière où se jouaient les rayons du soleil. Plus près, cheminaient deux vagabonds juifs. L'un portait un gros paquet enveloppé dans une toile grisâtre, l'autre des bottes, se balançant au bout d'un bâton. Plus près encore, entre la ramure des arbres et les feuilles tremblantes, juste en face des cheminées blanches du château, on apercevait la chaumière du paysan Gaïda; une petite fille, assise sur le seuil, donnait des miettes de pain à un cochon d'assez belle taille. Quand elle lui eut tout donné, elle le prit sur ses genoux et joua avec lui comme avec un chien.

Ce groupe fit sur Anielka le même effet que l'aimant sur le fer. Elle sauta du banc et descendit le tertre en courant; mais tout à coup elle s'arrêta.

Gaïda, le propriétaire de la chaumière, n'aimait pas le père d'Anielka. Autrefois, il avait été valet de ferme au château; il habitait alors la maisonnette dont il était devenu, dans la suite, l'illégitime propriétaire, à ce qu'assurait son ancien maître. Aussi ne l'employait-on plus jamais à la ferme; et comme il ne possédait que quelques lopins de terre, il commettait souvent des abus sur les propriétés du château. Depuis quelques années, le châtelain et l'ancien domestique luttaient sourdement entre eux. Le propriétaire, à bout de patience, aurait voulu acheter les terres de Gaïda pour se débarrasser de l'incommode voisin; mais le paysan faisait la sourde oreille à toutes les propositions. Il ne se passait guère de mois qu'on ne mît en fourrière, au château, soit une vache, soit un cheval, pris en flagrant délit. Gaïda allait alors porter plainte devant le tribunal de la commune; on ordonnait de lui rendre son bétail, ou bien il le dégageait moyennant une certaine somme, et le propriétaire assurait que l'argent qu'il versait à cette intention provenait de la vente de bois volé dans les forêts du château.

Anielka avait entendu parler maintes fois de ces relations (de quoi n'avait-elle pas entendu parler?) Aussi elle craignait Gaïda et n'aimait pas sa chaumière. Mais, ce jour-là, elle se sentait attirée par la vue de la petite fille jouant avec son goret. Il lui paraissait que l'enfant devait être bonne, et quelque chose l'entraînait vers elle...

Elle écarta les branches des buissons et s'avança lentement jusqu'à une clôture en forme de palissade, toute vieille, couverte de mousse vert foncé et de lichen gris. De distance en distance, de gros pieux fichés en terre retenaient, à l'aide de barres horizontales, des rangées de lattes pointues qui, fatiguées d'un long service, se penchaient en avant ou se renversaient en arrière. Par-ci par-là, il manquait des lattes; à certains endroits, la teinte plus claire du bois et un travail moins soigné semblaient raconter que la clôture venait d'être réparée récemment, mais à moins de frais.

Oubliant ses treize ans et son rang de jeune châtelaine, Anielka se glissa entre deux lattes à demi détachées et courut vers la fillette.

Celle-ci resta tout interdite en voyant près d'elle la jolie demoiselle du château. Elle ouvrit la bouche toute grande, se leva, et fit mine de s'enfuir; mais Anielka tira de sa poche un biscuit qu'elle montra à l'enfant en disant :

— N'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal. Vois ce que je t'apporte! Goûte!

Et elle mit un morceau de gâteau dans la bouche de la petite fille qui le mangea sans détacher ses yeux de la demoiselle.

— En voici encore... C'est bon?...

— C'est bon! répondit l'enfant.

Anielka s'assit sur un tronc d'arbre renversé; la fillette s'accroupit près d'elle sur le sable.

— Comment t'appelles-tu? demanda Anielka, en caressant les cheveux blonds graisseux de sa compagne.

— Magda.

— Tiens, Magda, voici encore un biscuit! Et ce cochon, est-il à toi? ajouta-t-elle en regardant le petit porc que Karo cherchait à saisir par la queue, mais qui montrait le groin au chien, avec un grognement de mauvaise humeur.

— Il est à papa, répondit la fillette, déjà un peu enhardie. — Pourvu que le chien ne le morde pas!...

— Karo, ici!... Et tu joues toujours avec ce cochon?

— Je crois bien. Jalochka est grande, et Kochka est morte l'an dernier... Petit... petit... Et lui aussi, il préfère rester avec moi : car lui non plus n'a pas d'autre compagnie. Le monsieur du château a ordonné de tuer la mère avec un fusil, et papa a vendu les autres petits cochons, et maintenant Petit est tout seul.

— Mais pourquoi a-t-on tué la mère?

— Le monsieur a dit qu'il l'avait vue dans son champ.

— Et vous n'aviez que cette truie-là?

— Et d'où en aurions-nous davantage? Mon papa est un paysan; nous ne pouvons pas avoir beaucoup de bétail...

Tout en parlant, elle caressait le cochon, qui s'était couché près d'elle.

— Et tu regrettes beaucoup cette truie?

— Oh! bien sûr!... je l'ai surtout regrettée quand papa m'a battue.

— Il t'a battue?

— Il ne m'a pas battue, comme ça, mais il m'a prise par les cheveux et m'a donné quelques coups de pied.

L'enfant racontait cela d'un air très calme. Anielka pâlit. Il lui sembla que Karo venait d'être tué et qu'on la traitait elle-même de cette cruelle manière. Elle sentit le besoin de réparer l'injustice faite à la petite fille. Mais comment? Avec quoi? Si elle avait été riche, elle lui aurait fait cadeau d'une autre truie, d'une belle robe; mais, aujourd'hui, que lui donner?

Elle s'aperçut alors que Magda jetait des regards avides sur le ruban bleu qu'elle avait au cou; sans plus réfléchir, elle le détacha rapidement et le noua à la chemise de la fillette.

— Te voilà habillée comme moi, maintenant! dit-elle.

Magda éclata de rire, s'imaginant sans doute qu'elle possédait déjà non seulement un ruban bleu, mais une robe rose, des bas blancs et de hautes bottines.

— Et puis, mange encore ceci! ajouta Anielka en lui donnant un autre biscuit.

— Je le mangerai demain... c'est si sucré!

— Et voici encore, pour les coups que tu as reçus!

Et elle l'embrassa.

Cette caresse, qui pour Anielka semblait la plus haute récompense, laissa Magda très indifférente. Elle serrait fortement le biscuit entre ses doigts et regardait à chaque instant le ruban bleu, se croyant déjà mise comme une grande dame. Au même instant, une voiture parut au tournant du chemin, soulevant un nuage de poussière. Une élégante calèche arrivait grand train. Avant qu'Anielka eût le le temps de s'orienter, la voiture s'arrêta devant la chaumière.

— Papa! s'écria Anielka en se précipitant vers la voiture.

Mais son père, qui l'avait aperçue le premier, ne l'embrassa pas et lui dit sévèrement :

— Mademoiselle Anielka se promène sur la grand' route! Mes félicitations!... Que fais-tu ici?

Anielka, toute décontenancée, ne sut que répondre.

— Allons, tu es bien surveillée... et tu te conduis à merveille... c'est vraiment admirable!... Tu cours les chemins, tu te traînes sur le sable avec un sale pourceau et une mendiante déguenillée... Va à la maison... J'y serai dans quelques instants, alors nous causerons! Jamais je n'aurais cru que tu pusses me causer une telle peine!...

Il fit un signe au cocher, et la voiture repartit, laissant Anielka plongée dans la stupeur.

— « Nous causerons »... — Mon Dieu! qu'est-ce que cela pouvait signifier?...

Magda s'était réfugiée sur le seuil, les yeux anxieusement fixés sur la voiture qui s'éloignait. Suivie de Karo, Anielka se tourna vers elle et lui tendit la main.

— Au revoir, Magda. J'aurai sans doute bien des ennuis pour être venue jusqu'ici!

Elle courut vers une ouverture pratiquée dans la haie, et disparut dans le taillis; Karo la suivit, Magda aussi.

Elle comprenait, la petite paysanne, ce que signifiait « j'aurai bien des ennuis »; et elle aurait voulu au moins savoir ce qu'il adviendrait à sa nouvelle amie. Elle s'approcha de la palissade, mit un doigt sur ses lèvres et resta là à écouter et à regarder ce qui se passait dans le jardin. Le courage lui manquait d'y pénétrer.

Le cœur d'Anielka battait bien fort, quand elle arriva devant le château. Deux choses, surtout, lui causaient de la peine. Elle avait contrarié son père, qu'elle voyait si rarement! Et elle avait irrité son institutrice.

Qu'adviendrait-il quand son père « causerait » avec elle? Mlle Valentine se joindrait certainement à lui... Sa mère se sentirait encore plus malade...

Et une torturante angoisse l'envahit; elle trouva le jardin laid, la maison horrible. Comment préparer sa mère à l'orage qui menaçait?...

Elle se cacha derrière un arbre, à proximité du château, et se mit à observer ce qui se passait.

Grâce à ses excellents yeux, elle vit que la véranda était déserte; son frère et sa mère étaient rentrés dans leurs appartements, Mlle Valentine, dans sa chambre. Le jardin était désert aussi, et de la basse-cour, située de l'autre côté de la maison, arrivaient jusqu'à elle la voix criarde de la Kiwalska, le caquetage des poules, et les cris aigus des paons.

— Que c'est triste!... triste!...

L'institutrice se montra à une fenêtre.

— Elle m'appelle, sans doute! se dit Anielka.

Mais Mlle Valentine ne songeait nullement à l'appeler : appuyée sur le rebord de la fenêtre, elle regardait le jardin; bientôt, elle disparut dans le fond de la chambre, puis revint à la fenêtre et émietta du pain qu'elle jeta sur l'abat-vent.

Quelques minutes après, un oiseau accourut, puis d'autres, et il se mirent à becqueter ces miettes tout en se trémoussant joyeusement. C'était la première fois de sa vie que la vieille fille songeait à nourrir des oiseaux. A partir de ce moment, elle le fit chaque jour, mais seulement vers le soir, comme si elle eut craint d'être remarquée des fenêtres voisines.

Cet incident, très simple, du reste, rendit courage à Anielka. Elle se dit, on ne sait pourquoi, que, après une telle preuve de sensibilité de la part de Mlle Valentine, son père serait moins sévère... Étrange logique de jeune fille! aurait dit l'institutrice.

IV

Une demi-heure plus tard, le maître du château arrivait à la maison, ramenant avec lui Samuel, le

tenancier du cabaret, qui était en même temps quelque chose comme son homme d'affaires.

Le châtelain était distrait et avait l'air embarrassé. Il entra chez sa femme, lui souhaita rapidement le bonjour, embrassa Anielka, à demi morte de peur, caressa les cheveux de Joseph, et parut avoir oublié complètement la rencontre sur la grand'route.

— Comment te portes-tu? demanda-t-il à sa femme, sans même s'asseoir.

— Moi, *mais comme à l'ordinaire!* répondit-elle. Je n'ai plus de forces, mes jambes tremblent, le cœur me bat, j'ai peur de tout, je n'ai plus d'appétit et je ne vis que d'extrait de malt...

— Et Joseph? interrompit le père.

— *Pauvre enfant*! il est toujours faible, quoiqu'il prenne tous les matins des pilules ferrugineuses.

— C'est une véritable calamité que cette faiblesse, que ne font qu'accroître encore tes médicaments! repartit le père tout en gagnant la porte. — Et Anielka, étudie-t-elle bien? est-elle bien portante? Tu lui as peut-être déjà découvert une maladie, à elle aussi?...

— Tu me quittes déjà, après une absence de dix jours! s'écria la mère; j'ai tant de choses à te conter. Je voudrais absolument aller consulter Chalubinski en juillet ou en août : je sens que lui seul...

— Chalubinski ne revient à Varsovie que vers la fin de septembre. Du reste, nous en reparlerons plus tard; maintenant j'ai à régler quelques affaires, répondit le père impatienté; et il sortit de la chambre.

— *Toujours le même!* soupira la mère. Depuis six ans, il passe des semaines entières à régler des affaires, sans pouvoir jamais les terminer. Et moi, je suis malade, Joseph est malade, la culture est négligée, des inconnus viennent visiter le domaine, Dieu sait dans quel but!... Que je suis donc malheureuse! Avant peu je n'aurai même plus de larmes... *Joseph, mon enfant, veux-tu dormir?...*

— *Non*, répondit l'enfant, à demi endormi.

Anielka était si habituée aux doléances de sa mère que celles-ci ne diminuèrent en rien son adoration pour son père. Au contraire, son affection pour lui s'accrut encore quand elle se dit que, sans doute, il voulait la punir sans témoin, pour son escapade de tantôt, et que c'était là, probablement, la raison pour laquelle il l'avait embrassée tout naturellement avant de se rendre dans son cabinet.

— Il m'appellera quand Samuel sera parti, se dit-elle, mais j'irai plutôt moi-même le trouver avant qu'il me fasse demander : de cette façon, maman ne saura rien!

Cette résolution une fois prise, elle se dirigea à pas de loup vers le jardin, afin d'être plus près du cabinet paternel. Elle passa et repassa sous les fenêtres, mais vainement, car ni Samuel ni son père ne la remarquèrent. Elle décida donc d'attendre; et, toute tremblante de crainte, elle s'assit sur une pierre, contre le mur. Son père, cependant, avait allumé un cigare, et s'était confortablement installé dans son fauteuil. Samuel avait pris place sur une chaise en bois, placée expressément pour lui près de la porte.

— Tu dis donc, fit M. Jean, que ce n'est pas la terre qui tourne autour du soleil, mais le soleil autour de la terre?...

— C'est écrit dans nos livres, repartit Samuel. Mais, sauf votre respect, je ne crois pas que monsieur m'ait amené ici pour parler de ces choses-là!

— Ah... ah... tu as raison... et j'en viens droit au fait! Tu dois me procurer trois cents roubles avant demain midi!

Samuel passa ses mains dans sa ceinture, fit un signe de tête, et sourit. Pendant quelques secondes ils restèrent muets, se regardant fixement. On aurait cru que le maître voulait voir si rien n'avait changé dans le visage pâle, dans les yeux noirs et vifs, dans la figure maigre et légèrement courbée du Juif. Le Juif, lui, semblait admirer la belle barbe blonde, les formes sculpturales, les mouvements souples et les traits réguliers du maître. Chacun d'eux, du reste, avait déjà pu se convaincre à mille reprises qu'ils étaient, l'un et l'autre, un type modèle de leur race, ce qui ne facilitait guère toutefois l'arrangement de leurs affaires.

— Et qu'as-tu à répondre à cela! reprit enfin le maître.

— Je crois, sans vouloir offenser monsieur, qu'on pêcherait plutôt des esturgeons dans l'étang du parc qu'un billet de cent roubles dans les environs. Nous avons tout pêché, déjà; celui qui voudrait les donner ne les a pas, et celui qui les a ne les donnera pas.

— Comment, je n'ai plus de crédit chez personne?

— Je demande pardon à monsieur. Nous avons toujours du crédit : seulement, comme nous n'avons pas de caution, personne ne nous prêtera.

— Que diable! — dit M. Jean, comme se parlant à lui-même, — tout le monde sait qu'un de ces jours je vendrai ma forêt et toucherai au moins dix mille roubles...

— Tout le monde sait que monsieur a déjà touché deux mille roubles, et on sait aussi que l'affaire des servitudes va mal avec les paysans.

— Et cependant elle sera terminée ces jours-ci!

— Dieu seul le sait.

Le châtelain parut inquiet.

BOLESLAS PRUS.

Traduit par B. NOIRET.

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 12511 *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 6 SEPTEMBRE 1902.

LE CLERGÉ ET L'UNIVERSITÉ

Sous le ministère Guizot (1841-1846).

Le Concordat de 1801 avait porté un coup funeste aux théories gallicanes, et, malgré la protection presque officielle qui leur fut accordée sous l'Empire et au début de la Restauration, elles ne cessèrent d'être vigoureusement combattues par le parti ultramontain. Celui-ci était arrivé, sous Charles X, à l'apogée de sa puissance ; l'article VI de la Charte, qui déclarait « la religion catholique, apostolique et romaine », religion de l'État, contribua puissamment au développement de la Congrégation, dirigée successivement par l'abbé Legris-Duval et par le jésuite Ronsin, et dont le comte d'Artois avait fait partie. Cette association, moins religieuse que politique, fut regardée par les royalistes comme devant être le plus ferme soutien « du trône et de l'autel ». Mais les Ultramontains compromirent leur triomphe par leur zèle turbulent et leurs prétentions exagérées, et la Congrégation elle-même, prépara inconsciemment la chute de la monarchie en élevant au pouvoir ses membres les plus impopulaires, Polignac et Bourmont, qu'un jeune écrivain libéral, Saint-Marc Girardin, appelait, dans le *Journal des Débats* : « l'homme de Coblentz et de la contre-Révolution », et le « déserteur de Waterloo ».

La Révolution de Juillet porta aux Ultramontains un coup d'autant plus terrible qu'ils s'y attendaient moins : ces hommes, qui prétendaient diriger la France, manquaient étrangement de sens politique. Ils ruinaient la Restauration comme leurs pères avaient ruiné l'Ancien Régime, par leur égoïsme, leur légèreté, et leur ignorance profonde du temps et des hommes ; les événements auxquels ils avaient assisté ne leur avaient rien appris, et ils croyaient avec Louis XVIII que la Révolution et l'Empire pouvaient s'effacer d'un trait de plume. Après la publication des Ordonnances, Charles X alla chasser à Rambouillet, tandis que Paris grondait déjà ; lorsqu'il fut de retour à Saint-Cloud, la duchesse de Berry, qui avait plus d'esprit que de caractère et plus de vivacité que d'intelligence, lui sauta au cou et l'embrassa en le félicitant « d'être enfin roi ». Trois jours après, il ne l'était plus. Ceux même qui étaient chargés de maintenir l'ordre ignoraient ou semblaient ignorer ce qui se passait autour d'eux : à la veille de la Révolution, le préfet de police Mangin répondait « sur sa tête » de la docilité des Parisiens ; cette affirmation contribua beaucoup à rassurer le roi et la cour, qui ne demandaient qu'à être rassurés : c'est ce qui explique pourquoi le maréchal Marmont, duc de Raguse, ne fut chargé du commandement de Paris que le 27 juillet, à onze heures et demie du matin, et n'eut pas un homme sous la main avant six heures du soir ; rien n'avait été préparé. Enfin, l'imprudence du comte de Quélen, archevêque de Paris, avait fort mécontenté et inquiété la nation ; dans le mandement qu'il avait fait paraître le 9 juillet, à l'occasion de la prise d'Alger, il disait : « Ainsi soient traités partout et toujours les ennemis de notre seigneur et roi ; ainsi soient confondus tous ceux qui osent se soulever contre lui ! »

Tandis que, sous la surveillance du capitaine Dumont-d'Urville, le bâtiment américain *Great-Britain* emportait le roi déchu vers un exil qui devait

être éternel, les Ultramontains ne s'obstinaient pas dans une fidélité désormais sans récompense, et ceux qui s'étaient distingués par leur violence intransigeante furent les premiers à chanter la palinodie. Mais, après avoir prêté serment au nouveau roi, ils comprirent qu'il était sage de rester en paix jusqu'à ce que l'occasion de saisir le pouvoir se présentât de nouveau; c'est à peine si, pendant dix ans, on entendit parler d'eux : ils veillaient.

Le grand mouvement d'idées qui se fit vers 1840 leur parut fournir l'occasion, si patiemment attendue de recommencer le combat contre les *libéraux* : on désignait ainsi, en ce temps-là, tous ceux qui étaient restés dévoués aux principes de la Révolution. En dépit du serment prêté, le but des Ultramontains (que l'on appellerait, aujourd'hui, *cléricaux*) était de renverser le gouvernement constitutionnel de Louis-Philippe pour revenir au régime absolu du règne précédent, qu'il leur semblait aisé de convertir en une sorte de despotisme théocratique; ils y étaient déjà presque parvenus avec la Congrégation; obstinés dans leurs étroites théories, ils ne regardaient les révolutions auxquelles ils avaient assisté que comme de simples accidents; ils ne voulaient pas voir que chacune avait été l'irrésistible effort d'une humanité nouvelle qui se levait et brisait ses liens. Le rôle de Louis-Philippe était donc de leur résister et de les maintenir dans les limites que leur avait assignées la loi. Malheureusement, la loi elle-même pouvait prêter à l'équivoque : la charte de 1830, la « Charte Bérard », qui avait gardé le nom du député de Seine-et-Oise qui l'avait fait adopter, n'avait été qu'une modification souvent peu adroite de la Charte de 1814; conçue par des modérés, elle se ressentait de cette modération, et, en voulant satisfaire tout le monde, ne contentait personne; par le paragraphe 8 des *Dispositions particulières* énoncées à la suite de la Charte, la Chambre déclarait « qu'il fallait pourvoir à l'instruction publique et à la liberté de l'enseignement ». Les Ultramontains en concluaient qu'on leur avait promis la liberté de l'enseignement. En réalité, ils se souciaient fort peu de cette liberté qu'ils invoquaient à grands cris : ils voulaient seulement détruire à leur profit le monopole de l'État, former une génération nourrie dans leurs idées et apte à réaliser leurs desseins et satisfaire leurs ambitions. Un gouvernement énergique et vraiment « libéral » eût réfuté ces sophismes et écrasé dans leur germe ces velléités de rébellion; mais le roi, doué d'ailleurs de grandes qualités, avait le tort grave de s'estimer fin politique : il voulut rivaliser d'adresse avec des adversaires d'une habileté consommée. Il pensa qu'en se montrant favorable au clergé, celui-ci se détacherait du parti légitimiste. Le clergé accepta les concessions qu'on lui fit, et n'abandonna point ses espérances. Les libéraux, cependant, s'alarmaient du danger que faisait courir à la France cette politique nouvelle, et le projet de loi présenté en 1841 par Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, eut pour but de mettre un terme aux empiètements du clergé. Doué d'une haute intelligence développée par une érudition profonde, esprit sincère et généreux, Villemain manquait malheureusement de sens pratique : il avait conçu le rêve irréalisable de concilier les prétentions du clergé avec les droits de l'État; pendant quatre ans, il s'épuisa dans cette lutte stérile, et les plans de transaction qu'il proposa ne servirent qu'à mécontenter les deux partis.

Cependant, la faiblesse du gouvernement encouragea ses ennemis : ils virent qu'on les craignait et ils redoublèrent de violence. Ce fut contre l'Université qu'ils dirigèrent principalement leurs attaques : l'Université était le boulevard de l'enseignement laïque, et ils comprenaient qu'il fallait la ruiner pour arriver à leurs fins. Ils renouvelèrent contre elle ces vieilles accusations d'immoralité, qu'on entend répétées invariablement dans toutes les crises de ce genre, et, revenant à leur thème favori, ils affirmèrent que l'enseignement laïque attentait à la liberté du père de famille, et que les professeurs et les maîtres des établissements de l'État corrompaient la jeunesse confiée à leurs soins : c'était l'antique accusation de Mélitus contre Socrate, l'esprit ancien calomniant l'esprit nouveau.

A la tête de la coalition ultramontaine étaient deux hommes d'un génie différent, mais d'une ardeur égale : le P. Lacordaire et le comte de Montalembert.

Le P. Lacordaire avait eu une existence assez agitée; tempérament enthousiaste et combatif, celui qui devait restaurer en France l'ordre de Saint-Dominique avait voulu d'abord être missionnaire : il partit pour l'Amérique et s'arrêta en Bretagne, auprès d'un autre exalté qui devait suivre une voie bien différente, l'abbé de Lamennais. L'évolution morale de Lamennais commençait déjà : après avoir brillé au premier rang des plus furieux ultramontains, il trouvait l'Église au-dessous de sa tâche et accusait le clergé de faiblesse; en réalité, ç'avait été pour lui une amère désillusion de se voir abandonné par ceux qu'il avait défendus avec tant de zèle, et dont la froide politique s'alarmait de son ardeur imprudente. Il cherchait, maintenant, à concilier le libéralisme avec le catholicisme. Lacordaire et Lamennais étaient, à ce moment, faits pour s'entendre; ils lancèrent ensemble le journal *l'Avenir*, dont le premier numéro parut le 18 octobre 1830. Ils réclamaient la séparation de l'Église et de l'État, la liberté de l'enseignement, qui était alors comme aujour-

d'hui la devise cléricale, et préconisaient une sorte de démocratie catholique, théorie séduisante, mais peu praticable, et qui a été reprise de nos jours avec un médiocre succès. Ils se trouvèrent alors aux prises avec le pouvoir civil et le pouvoir religieux : tandis que la violence de leurs attaques leur attirait des poursuites judiciaires, Rome condamnait leurs opinions libérales. Les deux collaborateurs passèrent trois fois en cour d'assises, et Lacordaire y plaida lui-même sa cause avec une éloquence qui le fit acquitter une fois. Par l'encyclique du 15 août 1832 Grégoire XVI, qui venait de succéder à Pie VIII, condamna les théories soutenues par *l'Avenir*. Lacordaire se soumit ; Lamennais résista; ils durent se séparer. Alors commença, pour Lacordaire, sa brillante carrière de prédicateur ; il mêla les questions politiques aux exhortations religieuses et se plaça à la tête de son parti. On a dit qu'il souhaitait réellement la conciliation entre les cléricaux et les libéraux; peut-être. Il est certain, toutefois, qu'il comprit la nécessité de plier l'Église aux exigences intellectuelles des « temps nouveaux », et qu'il sut donner à sa politique séculaire de nouveaux moyens d'action.

A côté du chef religieux, il faut placer le chef laïque.

Charles Forbes de Tryon, comte de Montalembert, fils d'un émigré qui avait été officier d'état-major dans l'armée anglaise en 1799, prit part avec Lamennais et Lacordaire à la fondation de *l'Avenir*, et y attaqua vigoureusement l'Université — toujours sous prétexte de défendre la liberté de l'enseignement. Traduit devant la Chambre des pairs pour avoir ouvert, sans autorisation, une école avec Lacordaire, il se défendit lui-même avec habileté ; mais, moins heureux que son collaborateur, il fut condamné à une amende de cent francs. Il hérita de la pairie en 1832 ; mais, comme il n'avait encore que vingt-deux ans, il dût attendre jusqu'en 1835 pour prendre possession de son siège. Incisif et passionné, il se signala aussitôt dans la discussion des lois de Septembre, qui avaient suivi l'attentat de Fieschi, et de la loi sur le travail des enfants dans les manufactures.

Derrière Lacordaire et Montalembert, ces deux chefs ostensibles du parti clérical, agissait dans l'ombre une association puissante, que l'on retrouve toujours aux heures troubles de l'histoire : les Jésuites. Bannis de partout : de l'Angleterre en 1581 et en 1601, de Russie en 1719, du Portugal en 1759, de France en 1764, d'Espagne en 1767, dispersés par le pape Clément XIV en 1773, ils étaient rentrés partout : en Russie en 1801, dans le royaume de Naples en 1804, dans les autres États à partir de 1814. Pie VII avait refait ce qu'avait défait Clément XIV.

Cependant, en vertu des ordonnances du 16 juin 1828, le ministre Martignac avait fermé leurs écoles ; ils n'en avaient pas moins continué d'habiter la France, où ils pullulaient et prospéraient en secret : en 1843, ils avaient vingt-sept maisons, au lieu des douze qu'ils possédaient au moment de leur expulsion. L'Ordre, qui avait alors pour général le Hollandais Roothaan, tendait à centraliser tout le mouvement catholique. En dehors des Jésuites, les Ultramontains trouvaient un instrument presque aussi puissant dans les fameuses sociétés de Saint-Vincent de Paul, qui, fondées par Frédéric Ozanam dans un but de charité, étaient rapidement devenues ce qu'elles sont encore aujourd'hui, des associations de propagande politique.

L'Université, si rudement attaquée, se défendit avec vigueur. Les libéraux comprenaient tous qu'elle était le plus fort pilier de l'État, et que sa chute amènerait la ruine intellectuelle de la France. Leur organe principal fut *le Constitutionnel*, fondé en 1815, et qui reprit vigoureusement la campagne contre les Jésuites. La faiblesse du gouvernement avait permis à ceux-ci de faire de si grands progrès qu'ils se posaient ouvertement comme les champions du catholicisme, et que l'évêque de Châlons pouvait dire, sans crainte de démenti : « Nous sommes tous jésuites ! » Mgr Affre lui-même, qui avait succédé en 1840 au comte de Quélen comme archevêque de Paris, et qui, d'abord, penchait plutôt vers le gallicanisme, pensait maintenant et agissait de concert avec les Jésuites. Mais l'Université trouva un allié puissant dans le Collège de France, représenté par deux de ses maîtres les plus illustres : Edgar Quinet et Michelet. Philosophe austère, génie étrange et profond, Quinet s'était formé à la vie civique par la lecture assidue des écrivains latins : « Je ne voulais pas, dit-il, qu'une seule ligne de l'antiquité romaine m'échappât, et je crois, en effet, que j'y réussis. » A vingt-quatre ans, son *Essai sur les œuvres de Herder*, admiré par Gœthe, marqua glorieusement ses débuts dans l'étude de la philosophie de l'histoire. Nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté de Lyon, il y écrivit son *Génie des religions* où il se proposait « de déduire de la religion la société politique et civile ». En 1842, il obtint, au Collège de France, la chaire de la langue et de la littérature de l'Europe méridionale ; ce fut en se livrant à ses travaux d'érudition qu'il commença de se mêler des choses politiques ; le péril que faisaient courir les Jésuites à l'enseignement laïque l'effraya, et il se mit à les combattre vigoureusement, aidé par son ami et collègue Michelet. Celui-ci avait publié son *Histoire Romaine* et commencé sa fameuse *Histoire de France* lorsqu'on le désigna pour la chaire d'histoire et de morale du Collège de

France. Écrivain hardi et passionné, il se jeta, avec Quinet, en pleine bataille, et ses leçons sur l'*Institut des Jésuites*, puis son fameux livre *Du prêtre, de la femme et de la famille*, déchaînèrent contre lui la fureur des Ultramontains.

Pendant que cléricaux et libéraux se disputaient ainsi la conquête intellectuelle de la France, que faisait le roi ? Fidèle à sa politique de tergiversation, qu'il croyait habile, il se bornait à promettre « un projet de loi sur l'instruction secondaire, qui satisfera au vœu de la Charte sur la liberté de l'enseignement en maintenant l'autorité et l'action de l'État sur l'éducation publique ». Il s'obstinait à ne pas comprendre que le temps était venu de prendre parti dans la lutte, et que les ménagements et les concessions, bien loin d'apaiser le conflit, ne faisaient que l'irriter davantage, l'Université se plaignant d'être abandonnée par le gouvernement, et le clergé se fondant sur ce qu'on lui cédait pour réclamer plus encore.

Il faut peu de chose, aux époques troublées, pour exciter la colère des partis : l'inauguration du monument de Molière, le 15 janvier 1844, servit de nouveau prétexte aux plaintes incessantes des Jésuites. Ils crièrent à l'immoralité et firent tant de bruit là-dessus que le gouvernement s'effraya. A l'instigation du roi, Villemain présenta, le 2 février, à la Chambre des pairs, un projet de loi qui accordait au clergé un privilège exorbitant : en vertu de cette loi, les évêques pouvaient avoir sous leur direction des établissements *dispensés de la rétribution scolaire et de la surveillance de l'État*. Ce projet souleva des protestations indignées et un nouveau champion parut dans le camp libéral : Victor Cousin.

Bien qu'il eût été arrêté à Dresde comme carbonaro (ce qui lui avait valu six mois de détention à Berlin) et qu'il eût eu l'Instruction publique dans le cabinet Thiers (1er mars 1840), le célèbre philosophe n'avait au fond qu'un goût médiocre pour la politique ; il avait hésité à prendre une part active à la lutte, et sa prudence lui avait même attiré les amers reproches de ses amis de l'Université. Mais la faiblesse du gouvernement lui révéla la grandeur du péril, et il descendit à son tour dans l'arène. Il soutint, avec une véhémence qu'on n'attendait point de lui, le droit de contrôle de l'État. La liberté d'enseigner est un droit naturel, mais il ne s'ensuit pas que son usage doive être affranchi de toute surveillance : cela équivaudrait à déclarer que l'État n'a pas le droit de se défendre contre ses ennemis. De leur côté, les cléricaux se plaignirent qu'on leur accordait trop peu, de sorte que les deux partis attaquèrent également la loi. Elle fut cependant votée par la Chambre des pairs, mais elle fut repoussée par la Chambre des députés et vivement critiquée par la commission que nomma cette assemblée et qui prit Thiers pour rapporteur. Un violent combat allait s'engager là-dessus, quand le Gouvernement, craignant d'être battu, fit ajourner la discussion.

Peu de temps après, une étrange nouvelle se répandit dans le public : Villemain, disait-on, venait d'être frappé d'aliénation mentale. Le 30 mai 1844, le *Moniteur* inséra d'office sa démission, le ministre, disait la feuille officielle, ayant besoin de repos. En réalité, Villemain n'avait pu résister à ses fatigues, et l'échec de ses tentatives de conciliation l'avait profondément affecté. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à se rétablir, mais sa carrière politique était terminée. Le roi lui donna pour successeur M. de Salvandy, qui avait déjà eu ce portefeuille de 1837 à 1839. De Salvandy arrivait au pouvoir dans des circonstances difficiles, et il n'avait ni l'énergie, ni l'intelligence nécessaires pour s'en tirer heureusement ; c'était d'ailleurs un honnête homme, mais plus instruit que profond et plus brouillon qu'actif. Au lieu de diriger les événements, il se laissa emporter par eux. La retraite de Villemain n'avait pas terminé la bataille : le 2 mai 1845, Thiers dénonça l'existence illégale des Jésuites et se plaignit que l'archevêque de Lyon, le cardinal de Bonald, eût osé lancer un mandement où il blâmait les maximes gallicanes du procureur Dupin. Le libéralisme de M. Dupin l'avait fait prendre en haine par les réactionnaires. Il avait défendu jadis le maréchal Ney ; il avait combattu le ministère Polignac, il s'était montré peu favorable aux lois de Septembre.

Son livre sur les *Libertés de l'Église gallicane* avait fort irrité les Ultramontains, dont le cardinal de Bonald venait de se faire l'écho. Le cardinal-archevêque avait outrepassé son droit ; mais le ministre de la justice et des cultes, Martin, pris entre la roi et la Chambre, n'osa ni le blâmer, ni l'approuver. Cette prudence n'apaisa personne : Dupin se plaignit aigrement de M. de Bonald. Berryer riposta en défendant les Jésuites. Le conflit n'était encore qu'une querelle de personnes ; il s'éleva à la hauteur d'une discussion de principes, lorsque Lamartine intervint.

Lamartine fut certainement un des caractères les plus curieux de cette époque. Il était alors regardé comme le maître incontestable de la poésie ; il avait une grande et riche imagination et une sensibilité intellectuelle qui lui faisaient comprendre et rendre dans la perfection les plus délicates émotions du cœur humain. Mais l'homme d'État subit l'influence du poète, et il fit souvent de la politique une question de sensation plus que de raison ; son génie, heureusement, l'empêcha de s'égarer. La vie politique de Lamartine fut une longue évolution de la Royauté à la République : fils d'un officier qui avait combattu avec les Suisses à la journée du 10 août, il

devait être membre du Gouvernement provisoire. En religion, il fut plus déiste que chrétien. Pour éviter désormais toute cause de conflit entre l'Église et le Gouvernement, il demanda que celui-ci ne s'occupât en rien des affaires religieuses, cessât de salarier les ministres des cultes, en un mot que l'Église se séparât complètement de l'État. En droit, ces réclamations étaient logiques : il est naturel que les membres d'une société religieuse ou laïque supportent seuls les frais de leur association, dont ils ont seuls les bénéfices ; c'est ce qui a lieu aux États-Unis, où l'État ne reconnaît et ne soutient aucun culte. En fait, il y a, à ce système, un inconvénient, qui est de soustraire le clergé à l'autorité immédiate de l'État. Cet inconvénient n'existe pas aux États-Unis, pays essentiellement protestant, où, par conséquent, l'Église ne saurait entrer en conflit avec l'Etat. Quoi qu'il en soit, le système préconisé par Lamartine plaisait fort aux partisans de la « démocratie catholique », et avait été, notamment, défendu par Lamennais dans *l'Avenir*. Mais cette mesure trop radicale effraya la Chambre. Thiers voulut qu'on déclarât « que la Chambre se reposait sur le gouvernement du soin de faire exécuter la loi ». Cet ordre du jour peu décisif rallia la majorité. On eût dit que la Chambre voyait bien ce qu'il fallait faire, mais n'osait pas prendre une décision.

Comment le gouvernement allait-il faire exécuter la loi? Il aurait bien voulu esquiver la difficulté et traîner les choses en longueur, mais cela ne laissait pas que d'être dangereux. D'un autre côté, il allait avoir affaire à forte partie, car les premiers qui tombaient sous le coup de la loi étaient les Jésuites, dont on ne parvenait jamais à se débarrasser, et qui, chassés par la porte, rentraient par la fenêtre. Là où des gouvernements énergiques avaient échoué, Louis-Philippe ne pouvait espérer réussir ; d'ailleurs, il n'y tenait guère. Au lieu d'expulser purement et simplement les Jésuites, comme le voulaient la loi et la nation, il négocia : il envoya, auprès du pape Grégoire XVI, un Italien naturalisé français, le comte Pellegrino Rossi, membre du Conseil royal de l'Instruction publique. Grégoire XVI accorda ce qu'on lui demanda avec une facilité qui eût ouvert les yeux à de plus fins politiques, et, d'accord avec le Père Roothaan, il conseilla aux Jésuites de fermer volontairement les maisons de leur ordre. Les Jésuites entendirent à merveille ce que cela voulait dire : ils changèrent de résidence, déguisèrent leur nom, et attendirent en silence les événements.

Cette apparente soumission n'en ôtait pas moins pour un temps au parti clérical ses agents les plus actifs et les plus habiles. Montalembert releva le courage des siens : « Si l'avant-garde a déposé les armes, dit-il, il reste tout le gros de l'armée. » D'ailleurs, la faiblesse du ministre de Salvandy allait compenser cette perte momentanée en donnant aux cléricaux un auxiliaire inattendu ; par une ordonnance en date du 22 août 1845, M. de Salvandy nomma une commission chargée de reviser et de rassembler toutes les lois et règlements qui régissaient l'Université, et les membres de cette commission furent choisis en dehors du Conseil royal et parmi les adversaires de l'Université. Une seconde ordonnance (7 décembre) enleva au Conseil Royal une grande partie de son autorité, qui passa au ministre seul. Entre temps, il avait, par son hostilité déclarée, obligé Edgar Quinet de quitter le Collège de France. Ainsi, en quelques mois, ce ministre de l'instruction publique était parvenu à démembrer et à ruiner le corps si respectable et jusque-là respecté dont il avait la garde, et cela au profit de ses pires ennemis. Les fatales ordonnances ne passèrent point, d'ailleurs, sans résistance ; les libéraux s'en montrèrent profondément irrités ; en outre, le départ d'Edgar Quinet avait fort mécontenté les étudiants. A l'ouverture de la session de 1846, Victor Cousin attaqua vivement le ministre devant la Chambre des pairs A la Chambre des députés, Odilon Barrot et Thiers demandèrent qu'on remit à l'ordre du jour la loi sur l'enseignement. Le gouvernement se garda bien d'y consentir : Guizot soutint Salvandy et demanda un ajournement. La Chambre l'avait déjà accordé deux ans auparavant ; elle n'aurait pas dû faire le jeu du ministère, qui estimait qu'ajourner les difficultés était les résoudre. Mais elle était fatiguée de la lutte. Elle consentit à l'ajournement demandé. Les libéraux étaient vaincus. Ils avaient eu plus d'énergie que de persévérance, et la politique temporisatrice du roi avait fini par les « user ». Louis-Philippe avait commis une grande faute en cherchant à s'attacher le clergé légitimiste ; il n'avait fait que le fortifier, et il s'était aliéné définitivement le parti libéral, sur lequel il eût dû s'appuyer. En cette occasion, comme en bien d'autres, le roi manqua de franchise : en réalité, il n'avait accepté de la Révolution que le trône qu'elle lui donnait. Son rêve constant fut de gouverner seul ; il choisit — ou il crut choisir — ses ministres en conséquence ; et si son génie eût égalé son ambition, la monarchie de Juillet serait insensiblement devenue ce que deviennent les monarchies qui durent trop — un régime absolu.

FRANCIS LEPAGE.



SIR WILFRID LAURIER

Lorsque M. Wilfrid Laurier arriva au pouvoir en 1896, il y avait beau temps que la confédération avait succédé au régime de l'Union des Deux-Canadas. La nationalité française de la province de Québec avait, sans doute, su se conserver en gardant fidèlement sa langue, ses lois et ses coutumes.

Il n'est pas moins vrai que son loyalisme envers la couronne anglaise était depuis des années un fait incontestable.

Dans un pays où les questions de race et de religion peuvent, d'un instant à l'autre, être à l'ordre du jour, le devoir des minorités, soucieuses de leurs propres intérêts, est de veiller à ne pas provoquer par des imprudences, des représailles trop faciles, en même temps que leur droit le plus strict les autorise et les engage au besoin à défendre tout empiétement illégitime de la majorité. Ce sera la gloire des Canadiens français d'avoir su vigoureusement exercer leurs droits, tous leurs droits, et remplir avec une noblesse incomparable, leur devoir — tout leur devoir.

Plusieurs routes s'ouvraient devant eux, aucune ne conduisait à la France, but à jamais perdu et irrémédiablement abandonné : l'annexion aux États-Unis, l'indépendance, le maintien du *statu quo* sous la domination de l'Angleterre.

L'annexion avait été le rêve de certains esprits d'élite, disciples de Papineau, le grand orateur, le fougueux tribun de la Nouvelle-France ; mais la masse de leurs concitoyens demeurait réfractaire à un projet qui eût amené la perte de la nationalité canadienne française. L'exemple était là, tout près, de la Louisiane, absorbée par le pan-américanisme, confondue avec les États de la gigantesque confédération, creuset formidable où viennent s'unifier les races.

L'indépendance ? L'heure n'était pas encore venue et n'apparaissait que dans un lointain très problématique. En admettant même que les forces du Dominion eussent permis, politiquement et économiquement, de réaliser cet idéal, le nouvel État eût toujours eu à redouter (et cette fois plus que jamais) le péril de l'annexion devant lequel il se fût trouvé désarmé.

Sous la souveraineté de l'Angleterre, il était évident que le Canada, en bloc, avait à sa disposition des moyens puissants de prospérer et de se développer largement. Mises à part les particularités de chacune des races qui peuplaient les provinces, la Confédération, réunissant Québec, l'Ontario, le Nouveau-Brunswick, l'Ile du Prince Édouard, le Manitoba, la Colombie anglaise et la Nouvelle-Écosse, avait, selon le mot de sir Georges-Étienne Cartier, « *lié en un même faisceau tous les principaux intérêts des colonies et fait des Canadiens une véritable nation* ».

Affaire aux Canadiens français de conserver, comme par le passé, leur intégrité, sans troubler ni permettre à leurs compatriotes anglais de troubler une entente loyale, basée sur la fidélité à la mère patrie, en l'espèce, l'Angleterre.

Grâce à des luttes constantes, les Canadiens français, déjouant une à une et sans cesse les ruses et les menées des fanatiques Orangistes, étaient arrivés à jouir de toutes les libertés et les égalités publiques de la libérale Angleterre et marchaient désormais au même rang que les Canadiens anglais.

La lutte nationale qu'ils avaient soutenue pendant plus d'un siècle n'avait pas, en effet, pris l'aspect d'un mouvement séparatiste.

Surabondants, les faits sont là qui le prouvent. Il suffit de rappeler la part active de la province de Québec dans la défense de la colonie contre les Américains, les protestations efficaces de loyalisme par les chefs mêmes des insurrections de 1837-1838, dont l'un d'eux, qui prit les armes pour les libertés canadiennes, affirmait bien haut à la Chambre, quelques années plus tard, son « attachement à la couronne anglaise et à sa glorieuse souveraine ».

Les Canadiens français ne voulaient ni être traités comme une race inférieure, ni perdre leur langue, leurs lois, leurs libertés. Ceci posé, ils se soumettaient sans enthousiasme, mais loyalement à l'Angleterre dont ils se reconnaissaient les fidèles sujets.

Et, aux jours les plus ardents, la sincérité de leur patriotisme était si bien reconnue des Anglais eux-mêmes, qu'il arrivait de voir le chef des libéraux français, Lafontaine, être élu en 1847, par un comté anglais et le chef des libéraux anglais, Baldwin, représenter à la Chambre un comté français.

Le Canada suivait, en quelque sorte, un double courant vers le même sens : il distinguait entre son nationalisme politique et ses origines nationales, s'acheminant avec les Lafontaine, les Cartier, les Mackensie et les Blake à une nationalité Canadienne, résultante de deux origines.

« Pour nous stimuler à la grandeur, écrivait M. Charles G. D. Roberts, dans son *Histoire du Canada*, notre peuple a la gloire de la France et de l'Angleterre, dont nous sommes les héritiers. »

Et le Canadien français donna son cœur tout entier à son pays, sa fidélité faite de raison et d'admiration (1) à sa souveraine éloignée, l'Angleterre, tandis

(1) L'admiration ne vint qu'après la victoire constitutionnelle des Canadiens et s'adressa, non à l'Angleterre fanatique des premiers jours de la conquête, mais à l'Angleterre libérale que le nom du gouverneur Lord Elgin peut synthétiser.

qu'il gardait dans sa mémoire l'image d'une France plus lointaine encore. Il était possible de parler de liens entre le Canada et la France, mais de liens de sympathies platoniques ou de rapports commerciaux, tels que nous pourrions en contracter avec toute autre nation étrangère, cette sympathie, cette affection étant faite de souvenirs et étant surtout rétrospective. La Nouvelle-France aime la vieille France, mais elle ne la retrouve plus du tout à notre époque et se montre quasi-scandalisée, déroutée en tous les cas, devant les conséquences nécessaires de la Révolution, dont les progrès d'émancipation religieuse et sociale l'épouvantent, si démocratique qu'elle soit malgré tout et parce qu'elle est avant tout cléricale.

Cette dualité dans la situation nationale du Canada se retrouvait aussi, sous une autre forme, dans sa vie politique, soit aux Parlements provinciaux, soit au Parlement fédéral. Entre les conservateurs (*bleus*) et les libéraux (*rouges*), le centre-tampon n'existait pas. Les deux partis, au reste, recevaient indifféremment Anglais et Français, toutes questions de races et de libertés réservées.

Pendant dix-huit années presque ininterrompues, les conservateurs avaient détenu le pouvoir ; mais le joug commençait à peser lourdement au pays, fatigué d'une politique étroite, corrompue, abusive, et qu'aucun souffle généreux ne venait ranimer. Ajoutons à cela l'existence d'une crise financière exerçant ses ravages dans le commerce, l'industrie et l'agriculture.

Moralement et financièrement, le régime conservateur, miné par ses propres fautes, était destiné à disparaître, tout au moins sous sa forme vieillie et improductive.

La question si compliquée des écoles du Manitoba mit le feu aux poudres.

En vain, le vieux chef conservateur, sir Charles Tupper, anglais et protestant, politicien sans scrupules et rompu à toutes les gymnastiques parlementaires, usa-t-il de toutes ses habiletés, roueries et perfidies ; en vain, le clergé canadien français lui apporta-t-il son incroyable appui, le secours considérable de son influence et de sa tyrannie sur les consciences.

En vain, les corruptions se multiplièrent-elles d'un bout à l'autre du pays. Les libéraux remportèrent une victoire complète, et le nom de leur leader, sir Wilfrid Laurier, canadien français et catholique, fut le signe et le labarum qui devaient assurer le triomphe.

Quatre ans plus tard, le triomphe fut plus éclatant encore, aux élections de 1900, où l'opposition conservatrice perdit tous ses chefs avec un grand nombre de ses soldats et détint ainsi le record des « vestes » politiques !

Par deux fois, sir Wilfrid Laurier avait conquis le Canada français, fier de voir son enfant à la tête du pays tout entier, et le Canada libéral, heureux de rencontrer un tel chef pour diriger la nation dans des voies de prospérité et de paix.

* * *

Que M. Laurier fut un orateur de premier ordre, un esprit de haute culture et de grande valeur, un homme d'État éminent, qu'à toutes ces qualités profondes il ajoutât le charme personnel, la distinction parfaite des manières et la séduction de sa causerie délicate, ce n'était point assez encore pour expliquer son prestige sur les populations françaises et les libéraux anglais, — disons mieux, — sur le Canada tout entier.

M. Laurier, qui avait su allier à des convictions sincères le tact et la rigoureuse impartialité, possédait par-dessus tout la force d'une honnêteté sans tache, d'une droiture sans compromis et d'une pauvreté, vierge de toute opération financière — de celle qu'en France nous nommons *pot-de-vin*, et que les Canadiens résument en un mot : *boodlage*. Dans un pays où les petits Panamas fourmillent à la douzaine et courent librement les rues, où chaque parti supporte avec la plus candide des bonhomies souriantes les accusations de l'adversaire, preuves à l'appui, sir Wilfrid Laurier avait, selon l'expression de Montalembert, « avant tout, sauvé le caractère ». Et c'est bien quelque chose quand on a été député et même ministre !

Pauvre, il n'avait même pas, lorsqu'il fut premier ministre, un mobilier convenable, et une souscription d'amis, nous sommes-nous laissé dire, fut ouverte pour lui offrir un ameublement en rapport avec sa haute position. *O tempora, ô mores!*

Respecté de tous, Sir Wilfrid Laurier fut plus facilement accepté ; sa nationalité politique, au reste, son loyalisme très accusé, s'il n'avait pas vaincu les fanatiques orangistes de l'Ontario, lui valait les suffrages des vrais Anglais ; M. Laurier admirait ouvertement la Grande-Bretagne, ses institutions et son rôle dans le monde.

Il disait à la Chambre : « Je suis un libéral de l'École anglaise. »

Mais il ne renia jamais sa nationalité d'origine, qu'en pleine province d'Ontario, la plus frénétiquement anglaise, peut-être, du Canada, il ne craignait pas de proclamer fièrement.

Laurier au pouvoir, c'était, pour la province de Québec, la revanche de l'exécution de Riel, de l'écrasement de Mercier, c'était le symbole des libertés et égalités canadiennes-françaises, enfin acquises et affirmées devant tous.

Des conservateurs d'antan se séparaient d'avec

leurs anciens alliés afin de voter pour le *grand Canadien français*, contre celui dont le nom avait prêté à un calembour très canadien, attribué à Laurier lui-même : « Tupper, qui se prononce en anglais, *t'as peur*, et en français, *tu perds !* »

Autour de Laurier enfin, se pressaient les plus nobles représentants de l'intellectualité canadienne-française, dévouée à la nationalité d'origine : les Fréchette, les Marchand, les L. O. David, les Dandurand, les Brodeur, les Béique, les Thibaudeau, les Beaugrand ! Et il n'était pas jusqu'aux vieux « habitants », émigrés aux États-Unis, qui, heureux de voir leur pays ainsi gouverné, ne souhaitassent d'y revenir.

Témoin, la lettre si touchante de Louis Garlepy, finissant ainsi : « Honorable M. Wilfrid Laurier, vous vous souvenez d'avoir *donner* la main, le 18 octobre dernier à Windsor à un vieux canadien de trente-six ans dans les États-Unis, eh bien je suis le même vieux qui a *garder* son cœur pour le Canada et qui désire aller mourir sur le sol canadien. Bien à vous. »

Nous n'avons point à raconter, ce qui dépasserait les limites de cet article, le rôle de sir Wilfrid Laurier au pouvoir, ni la prospérité financière et industrielle qu'il fit régner dans le pays.

Il reste que, en 1902, sir Wilfrid Laurier est pour le Canada français, le représentant très fier de sa race, de ses origines, de sa nationalité.

* * *

Et cependant, le Premier du Dominion est un impérialiste anglais? Nous croyons plutôt qu'il faut dire : un impérialiste anglo-canadien : ce qui n'est peut-être pas la même chose.

M. Laurier ne consentirait, à aucun prix, on l'a bien vu dernièrement à la Conférence coloniale de Londres, à une alliance qui diminuerait l'indépendance de l'autonomie canadienne et inaugurerait un système d'impôts très lourds et de charges militaires périlleuses.

L'impérialisme anglais de sir Wilfrid s'arrête au nationalisme canadien. Et la guerre du Transvaal, loin de prouver le contraire, appuie cette définition de toutes les forces du *fait*.

Lorsque le conflit éclata, M. Laurier commit une faute politique dont la leçon n'a pas été perdue pour lui et lui sert encore, à l'heure actuelle, où il se refuse catégoriquement à toute interview, directe ou indirecte. Il se défie des journalistes !

L'interview qu'il eut alors, en effet, et qui fut publiée, eut de graves conséquences. M. Laurier y déclarait en résumé, que le Canada ne prendrait aucune part à la guerre. *Inde iræ* chez les « jingoïstes » canadiens; émotion plus ou moins truquée chez les conservateurs anglais dont le chef, sir Charles Tupper, se hâta de profiter de l'occasion. Un mouvement impérialiste se dessina. Les bruits les plus graves se répandirent.

Il ne s'agissait de rien moins que d'un coup d'État. Le gouverneur, lord Minto, d'accord avec sir Tupper et ses séides, devait renvoyer le cabinet Laurier, dissoudre le parlement et faire les élections sur la question anglaise.

Nul doute que les sophismes du parti conservateur, n'eussent réussi à tromper l'opinion et à amener au pouvoir une majorité anglaise, plus défavorable cent fois aux idées canadiennes, et qui fût partie en guerre, sans figure de rhétorique, avec une *furia* toute *francese!*

Que se passa-t-il au sein du cabinet Laurier? Ses amis même n'intervinrent-ils pas pour conseiller au Premier un acte qui créait, certes, un précédent fâcheux, mais qui évitait une crise ministérielle, dont au surplus le résultat eût été plus déplorable encore et n'eût pas empêché, mais aggravé la situation?

M. Laurier se résigna, sans enthousiasme, à se contredire et à permettre le départ des contingents canadiens pour l'Afrique du Sud.

Il est nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse.

Dans les circonstances, la conscience personnelle de sir Wilfrid Laurier n'était point en jeu : il n'y avait que des intérêts patriotiques.

Bien convaincu que les Boers avaient provoqué ce conflit, qu'ils l'avaient appelé de tous leurs vœux et que M. Krüger l'avait préparé de longue date, se croyant sûr de la victoire ; persuadé encore, à l'encontre des populations européennes et américaines, mais de concert avec la plupart des diplomates et des chefs de gouvernement, que la cause anglaise, la cause des Uitlanders était celle de la civilisation et du droit, sir Wilfrid Laurier était opposé, malgré tout, à l'envoi des troupes canadiennes, parce que cet envoi créait un précédent dont il serait possible d'abuser plus tard, contrairement aux intérêts de son pays, le Canada.

Quand il lui fut prouvé que son refus occasionnerait de véritables bouleversements politiques, exploités par les fanatiques, que le retrait de son cabinet favoriserait les exagérés et serait néfaste au nouveau patriotisme canadien, les mêmes raisons qui lui avaient dicté « *non* » s'imposèrent à lui pour lui faire dire « *oui* » !

Les Canadiens furent libres de s'enrôler.

Le 12 mars 1902, M. Wilfrid Laurier, répondant à une interpellation échevelée de M. Bourassa, demandait « comment l'auteur de la motion pouvait prétendre mettre un empêchement à l'exercice de la liberté individuelle? » Et l'honorable ministre ajoutait qu'il « reconnaissait à chaque citoyen le droit

sacré de servir leur souverain britannique de la manière qu'il préférait. »

Cet impérialisme n'excluait pas la modération et laissait libres toutes les décisions.

Le Canada français comprit parfaitement celle qu'avait prise le premier ministre. Il rendit justice à la pureté de ses sentiments patriotiques, et, bien que des manifestations pro-boers eussent été faites à Montréal pour répondre à des provocations jingoïstes, il sut gré à sir Wilfrid Laurier d'avoir empêché, par sa présence au pouvoir, des troubles plus graves et des divisions plus funestes.

Aux élections de 1900, la guerre du Transvaal devint une arme à deux tranchants entre les mains des conservateurs. Ceux-ci disaient aux Canadiens français : « Réélirez-vous sir Wilfrid, partisan de la guerre ? » et aux Anglais : « Allez-vous garder sir Wilfrid, qui n'a laissé faire qu'à son corps défendant ? »

L'homme d'État eut réponse à tous les politiciens ; le patriote se fit acclamer, et le Canada garda sir Wilfrid parce que sir Wilfrid est un grand, un vrai « Canadien », dont l'impérialisme anglais est, en somme, d'ordre idéal et platonique, mais dont le nationalisme canadien est fortement réel et concret.

* * *

D'une dualité d'origines fonder une unité nationale, sans chercher à affaiblir ou détruire les caractères particuliers ni la langue de chacune des races ; élever la période de paix et de prospérité, que traverse actuellement le Canada, à un état de stabilité et de permanence ; développer toutes les forces et les ressources du pays ; profiter même *de la diversité des goûts et des aptitudes* pour *constituer un élément sérieux de progrès et de civilisation* (1), telle est, nous semble-t-il, la tâche entreprise par le premier ministre du Dominion : il n'en est pas de plus pacifique ; il n'en saurait être de plus belle.

GILBERT GILUNCY.



LA PEINTURE MUSICIENNE

ET LA FUSION DES ARTS

Nous sommes difficilement en mesure de discerner les intentions, les presciences qui émeuvent et orientent l'époque où nous sommes nous-mêmes des parties agissantes : le recul nécessaire ne nous est pas donné. « Le flambeau, dit le proverbe oriental, n'éclaire point sa base. » Toutefois, nous pouvons parfois saisir quelques linéaments généraux de la figure morale que nous aurons aux yeux de l'avenir. La mêlée si dense et si intéressante de nos artistes a conscience de certains mouvements qui, plus que d'autres, l'agitent et la coagulent. On pourra, avec un minimum d'erreur, dire notamment qu'un désir de la fusion des arts est assez clairement manifesté depuis quelque vingt ans.

C'est un problème très difficile. Il a plusieurs données qui s'équivalent. Mais poser un problème, c'est déjà lui donner un commencement de solution, et cette solution est ardemment recherchée par les plus originaux et les mieux doués de nos artistes. La théorie wagnérienne a été la première et la plus précise des solutions proposées : nous nous apercevons aujourd'hui de son imperfection et de ses inexactitudes. L'œuvre d'art rêvée par Wagner, englobant la peinture, le drame, le chant, l'orchestre, la mimique, est pratiquement condamnée à une réalisation médiocre. La concordance continue de ces éléments ne peut être réussie et maintenue que dans quelques passages culminants. Nous avons tous constaté que dans une représentation wagnérienne c'était toujours, en fin de compte, le lyrisme évocateur et puissamment suggestif de l'orchestre qui rachetait les défaillances physiques des acteurs, les ridicules de la machinerie ou du décor, et compensait l'équilibre rompu. La musique à programme, la peinture à intentions littéraires, n'ont guère donné de résultats satisfaisants. Le préraphaélisme anglais, né d'une si noble pléiade d'esprits élevés, s'est académisé et affadi dans des rébus symboliques pour avoir poussé à l'extrême ses projets, et les seuls musiciens qui nous aient consolés de la musique à programmes, les Charpentier, les Richard Strauss, ont été précisément ceux chez qui la force du talent était toujours prête à relever les défaillances des programmes commentés.

Au fond, ce grand désir date du second romantisme : exprimé par Baudelaire dans le fameux sonnet « les parfums, les couleurs et les sons se répondent » ; exprimé par Berlioz dont il a souvent desservi le génie, il a été repris et systématisé par Wagner, dont la volonté pensa pouvoir grouper des ressources exceptionnelles, royales, et qui, même en cas de réussite absolue, n'eût pu que limiter sa théorie à son œuvre, créer un phénomène de beauté, inimitable sans le secours d'une nouvelle réunion de ces ressources. Le cas fut sagement prévu par Mallarmé (*Rêverie d'un poète français sur Wagner*), à un moment où le wagnérisme enivrait toute une génération de poètes symbolistes et mélomanes. Récemment, le *Pelléas et Mélisande* de M. Claude Debussy, qui fut si délicieusement encadré et où s'inaugura une diction lyrique absolument neuve, semble bien

(1) *L'Union des Deux Canadas*, par L.-O. David.

avoir donné la mesure de ce que le goût d'un grand artiste sensitif, à la fois subtil et logique, peut essayer dans cette voie dangereuse ; et l'on s'apercevra plus tard que cette œuvre, parmi de hauts mérites d'inspiration et de technique, aura eu de plus l'importance d'une date de l'art moderne, marquant l'arrêt du tact esthétique, le juste degré de réaction respectueuse contre l'excessive application des idées wagnériennes.

Au fond, le problème peut être plus fructueusement résolu si l'on en transpose les données, si on ne s'obstine plus à les extérioriser, si on les place sur un plan idéal, dans la conscience. Le théâtre a hypnotisé longtemps tous les regards : le théâtre à orchestre, temple d'une religion de voluptueux magnétisme, offrant en apparence la réunion de toutes les façons d'impressionner l'esprit et les sens, a tour à tour captivé les théoriciens, de Wagner à Mallarmé lui-même. On s'obstinait à y vérifier une conception juste dans le principe, fausse dans l'application. (Quelques naïfs allaient même jusqu'à proposer de joindre la satisfaction de l'odorat à celles des autres sens, en répandant des parfums dans le théâtre et en les variant selon les couleurs des décors et les sonorités de l'orchestration. Ces rêves de pachas se fussent résolus par une migraine immanquable : ils aboutirent à une réaction contre la trop ambitieuse visée.) Depuis quelque temps, on déplace le problème : la musique symphonique et la peinture d'intimité le ramènent, loin du théâtre, à une intériorité qui sera peut-être la solution la plus efficace, le meilleur moyen de toucher à l'apaisement de ce désir de fusion des arts sans sortir des limites naturelles de la perception humaine.

Admettre la simultanéité des impressions du spectateur n'est logique qu'à la condition de ne pas excéder cette simultanéité sous peine de détruire la perception distincte des diverses impressions dont le faisceau doit se réunir dans la conscience. En somme, on s'aperçoit aujourd'hui que rien n'était plus vain que d'essayer de réunir ce faisceau sur une scène, et de faire extérieurement, avec des machines vivantes ou inertes, un travail qui doit être accompli dans l'âme de chacun pour garder son mystère, son charme, sa qualité esthétique. Dans un ordre d'idées où tout doit agir par suggestion, on s'acharnait à réaliser, à rendre tangible, à aligner sur la scène non pas même des motifs de suggestion, mais leurs résultats. Tous ceux qui ont vu jouer des drames wagnériens savent que cette transposition, loin d'aider à la suggestion, choquait : il leur fallait toujours recourir à la magnétique effusion de l'orchestre et fermer les yeux pour n'être pas dérangés par les décors de clinquant, les dragons mécaniques et les défauts plastiques de tel ou tel interprète.

Est-ce à dire que la fusion des arts soit une utopie? Oui certes, si on l'extériorise. Et qu'on ne dise pas qu'elle cesserait de l'être si l'organisation du spectacle arrivait à être parfaite. C'est cette pensée qui a fait perdre tant de temps autour de la belle erreur wagnérienne : c'est précisément avec les progrès vers cette pseudo-perfection extérieure que s'amoindrirait la suggestion. Elle comporte, cette perfection, un ensemble de conditions que la plus extraordinaire fortune n'obtiendrait peut-être pas : mais, y consacrât-on un milliard, la fausse position de la question se démontrerait plus fortement encore. C'est un symptôme heureux des idées toutes récentes que de l'avoir compris et d'avoir quitté cette grande erreur d'esthétique préconçue, démentie par les faits après avoir tourné tant de têtes et obscurci tant de belles cervelles. C'est là que devait échouer l'utopie romantique. Mais la fusion des arts n'est plus une utopie, si on l'intériorise, c'est-à-dire si, constatant en elle un besoin de la conscience, on la laisse s'opérer dans la conscience elle-même.

Le développement de la musique au XIXe siècle, foudroyant, a fait pour ainsi dire circuler un fluide nouveau : cette mystérieuse transcription de l'âme dans les sons, cette traduction du domaine métaphysique en un langage impressionnant directement le système nerveux, est un fait d'une importance incalculable dans l'histoire de la sensibilité humaine. On peut comparer l'introduction de la symphonie dans les mœurs à la révolution qu'a causée la révélation de l'électricité. Les arts, autrefois nettement séparés, ont senti un frisson, une intuition obscure : et la musique semble avoir réveillé en eux le sentiment des correspondances secrètes qui les reliaient sans qu'ils parussent s'en douter. Comme elle est le rythme lui-même, et le rythme en mouvement, elle a créé un lien entre les divers rythmes, immobiles en sculpture et en peinture, mouvants en poésie. Elle enveloppe les divers arts et en recompose les rythmes partiels dans le sien. Elle en relie les points d'attache, et quand elle vibre, tous vibrent à leur manière.

C'est là qu'il faut chercher l'explication à ce fait, en apparence obscur : que le besoin de la fusion des arts s'est manifesté sous l'influence de la musique. Elle était bien le seul principe unificateur, enveloppant, magnétique, qui pût prétexter une tentative comme celle de Wagner. S'il y avait un élément de conciliation, un « corps conducteur de l'électricité du beau », c'était bien celui-là. Les conséquences ont été frappantes. Les artistes se sont rapprochés ; les poètes sont devenus des fervents de la musique, et ont essayé d'augmenter par elle les rythmes restreints dont ils disposaient. Ils sont revenus à l'antique conception orphique, à savoir que la poésie

n'est pas narrative ni éloquente, mais avant tout un chant : et cette idée a créé la génération de Verlaine, puis des vers-libristes. Les musiciens, d'autre part, se sont rapprochés des poètes comme pour leur demander de combiner les rythmes des syllabes et ceux des notes pour créer un modèle de poème chanté où les paroles et le chant seraient homogènes. Les peintres enfin se sont tournés vers la musique avec deux pensées distinctes : les impressionnistes, épris des combinaisons de la couleur, ont conçu la peinture comme une symphonie de tonalités, et les récentes découvertes sur l'identité des ondes sonores et des ondes lumineuses ont introduit dans la peinture des idées musicales. Les intimistes, venus ensuite, ont conçu la peinture comme une transposition de l'émotion par la couleur, et ont demandé à la musique des secrets psychologiques, afin de toucher l'âme par les ombres et les lumière comme par les sons. Le mouvement a été irrésistible ; mais, abandonnant enfin l'erreur de l'œuvre d'art-cyclique, du théâtre centralisant et matérialisant les diverses formes, la génération actuelle a cherché à opérer la fusion par suggestion intérieure. La musique a passé à travers tout cela comme un courant de rayons X, révélant à travers la brume des sensations esthétiques les parties solides, l'ossature commune à l'art tout entier.

Il existe certainement dans la conscience — et c'est le seul fondement plausible d'un raisonnement sur l'art — un plan de conciliation de tous les arts. Le fondement de l'esthétique, c'est la morale : nous n'avons de connaissance des arts que par l'impression morale qu'ils nous laissent. Nous mesurons l'émotion de beauté au degré d'enrichissement ou d'appauvrissement de notre moi. (Il est à peine utile de faire observer que le mot *morale* est pris ici dans une acception purement philosophique, entièrement distincte de l'idée de bien et de mal, de moralité ou d'immoralité. L'art n'est ni moral ni immoral ; il est *amoral*, et ce que nous entendons par morale, c'est la substance consciente. Nous tomberions, et ferions tomber le lecteur, dans la plus déplorable erreur, celle qui a engendré les pires déclamations sur l'art moral ou immoral, si nous ne précisions dès maintenant les termes.) Il y a un moment où la contemplation des lois et des rythmes de la nature arrive, dans un être créateur, doté de la faculté d'exprimer, à un tel degré de puissance, à une telle lucidité, qu'il se trouve placé dans l'état de compréhension philosophique pure : s'il y demeure, il s'énonce philosophiquement. Mais s'il est capable de transcrire par images, c'est-à-dire en langage d'art, les sons, les couleurs, les formes lui apparaissent comme des claviers dont il peut jouer indifféremment. Ce sont des notions interchangeables, comme les vitres multicolores d'un phare, se succédant devant un même feu.

Évidemment très peu d'hommes atteignent à ce degré de génie, dont Vinci par exemple a laissé un des plus admirables témoignages. Mais si l'on peut citer un très petit nombre de contemplatifs assez puissants pour avoir laissé des signes matériels de cette ubiquité dans la réalisation, du moins il n'est pas niable que tout artiste a l'instinct de s'y efforcer. Une logique unitaire régit toute composition d'art. Les divers arts en sont les efflorescences ; elle est le tronc invisible. Et notre âme, construite de façon à essayer toujours de retrouver l'unité, c'est-à-dire Dieu, sous la multiplicité des aspects de la vie, sent très bien que les sons, les couleurs, les formes, dépendant d'un rythme central qui est le principe vital lui-même, sont des notions interchangeables. Elle établit tous les jours entre un beau ciel, une musique, un geste, un regard, des relations intérieures. Les œuvres d'art sont simplement des procédés inventés pour tâcher de fixer ces relations de façon qu'on les retrouve à volonté : ce sont des procédés arithmétiques. Et les lois de ces procédés sont communes. Mais il est évident que si l'on essaie d'extérioriser ces suggestions au delà d'une certaine limite, on les détruit du même coup. Il faut les faire pressentir. Il faut faire pressentir l'identité des rythmes, mais non pas juxtaposer les formes qui en résultent. La vie seule est assez vaste pour les juxtaposer sans les confondre.

Le problème de la fusion des arts devrait donc logiquement se réduire non à une fusion de résultats, mais à une fusion de principes. Ainsi les couleurs résultent des inégales vibrations de la lumière : si on les mêle sur une palette, on obtient un gris sale. Les arts résultent des variations du rythme (et lumière et rythme sont les formes du mouvement vital); si on les mêle, on obtient une cacophonie. Un tableau ne doit pas amalgamer poésie et musique ; mais il doit, s'il est beau, faire sentir qu'il y a en lui un peu des lois éternelles, et qu'entre les lois qui l'ont créé et celles d'un beau poème et d'une belle symphonie, une identité mystérieuse existe. Cette identité, si nous passons au poème ou à la symphonie, nous la retrouverons, et en elle nous sentirons une solidarité avec les lois de la belle peinture. C'est une opération qui ne peut se faire que dans la conscience.

On concevra aisément qu'il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette théorie des arts interchangeables, sur la recherche des principes d'une esthétique unitaire, et sur la fusion de l'esthétique et de l'éthique. Encore que les lecteurs de cette revue soient familiarisés avec ces questions délicates et le vocabulaire un peu ardu qu'elles nécessitent, nous

devrons nous excuser d'avoir abordé ce terrible problème auquel pourrait s'appliquer l'expression que Nietzsche employait pour désigner ses recherches sur la morale : la *transmutation de toutes les valeurs*, l'alchimie qui, décomposant tous les arts, en retrouvera un jour le corps simple au fond du creuset de la conscience. Nous devrons nous excuser surtout d'avoir tardé à aborder notre sujet, qui est l'influence de la musique sur la peinture. Mais on comprendra maintenant qu'il était impossible de parler de cet aspect partiel de la grande question, sans rappeler quelques observations générales sur la genèse de l'influence que nous allons examiner.

On peut considérer l'impressionnisme comme un rapprochement inconscient de la peinture vers la musique. L'impressionnisme, si du moins nous adoptons ce terme vague, inexact et imposé par le hasard, — c'est le fait d'un groupe de peintres étudiant avant tout la qualité de la lumière en se référant aux lois de l'optique, et s'efforçant de reconstituer sur leurs toiles les véritables mélanges des couleurs du prisme en décomposant les tons qui nous apparaissent et en juxtaposant les sept couleurs par touches séparées, de façon que leur mélange se fasse non sur la toile mais dans notre œil, lentille vivante où les tons de l'arc-en-ciel se concentrent.

En supprimant les mélanges tout faits sur la palette et appliqués sur la toile, en considérant les ombres comme des lumières qui ne se différencient des parties lumineuses que par le dosage prédominant de certaines couleurs (bleu, violet, vert), en tenant compte des reflets, c'est-à-dire des colorations intermédiaires (complémentaires) résultant du voisinage de deux tonalités, l'impressionnisme a créé une revolution dans la technique de la peinture. Il est arrivé à considérer un tableau comme le développement logique de la lumière. La lumière et son étude, ce n'est pas toute la peinture, mais c'en est l'essentiel, et c'est pour avoir vigoureusement étudié ce côté de leur art que les grands impressionnistes, Manet, Monet, Renoir, Degas, ont été et paraîtront considérables dans l'histoire de leur art. Ils ont ouvert des routes spacieuses aux peintres futurs. Or, le développement logique de la lumière dans leurs œuvres est absolument constitué comme le développement symphonique d'une idée musicale. Une idée, en musique, est une combinaison de timbres générateurs de développements tonaux relatifs à chacun de ces timbres et se maintenant dans des rapports réciproquement proportionnels à ceux de ces timbres entre eux. (Ainsi encore, en géométrie, s'engendrent des polyèdres sur chacune des faces d'un polyèdre primitif.) L'impressionniste qui prend pour thèse, pour idée, par exemple, un orangé, et qui combine sur toute sa toile les gammes de tonalités réagissant sur cet orangé ou s'en influençant, procède exactement comme un musicien. Les admirables paysages de Claude Monet ne sont pas autre chose que des symphonies d'ondes lumineuses; et la musique de M. Debussy, fondée, non sur l'enchaînement de motifs, mais sur la puissance comparée des sons en eux-mêmes, se rapproche singulièrement de ces tableaux; c'est un impressionnisme de taches sonores. Pour M. Monet et pour lui, une couleur, un son sont des sentiments. Le sentiment ne jaillit pas de l'application de ce son ou de cette couleur à une idée distincte, mélodie chantée ou descriptive, expression de visage : pour eux le sentiment est inclus dans le violet ou dans le *ré* majeur. (Ainsi Inaudi *pensait en chiffres*. Il n'eût pas plus atteint à sa prestigieuse rapidité de calcul que ce peintre à sa géniale puissance de perception des nuances ou ce musicien à l'exceptionnelle subtilité qui fait de lui le plus rare harmoniste de l'époque, si tous trois n'avaient la faculté de penser *directement* dans leurs langages transposés, nombres, sons ou couleurs.)

Une observation simple a-t-elle frappé le lecteur? Je veux parler de la communauté de certaines expressions propres autant à la peinture qu'à la musique. Les mots : ton, gamme, note, étude, chromatisme, harmonie, valeur, thème, motif, sont nécessairement en usage dans ces deux arts, et sont employés indifféremment par les musiciens et les peintres, dans des acceptions presque identiques. Il faut voir là, non pas un effet de l'insuffisance du vocabulaire, mais un parallélisme profond des deux arts, un instinctif besoin de réunion. On m'a cité un mot singulièrement net du grand coloriste Monticelli : « Ce que représente mon tableau, disait-il, femmes, parcs, paons ou fleurs, c'est le décor de la pièce, mais les couleurs de ces choses, voilà l'orchestre, et la lumière, c'est le ténor. » Formule frappante et valeureuse! Elle nous donnera un précieux renseignement d'esthétique. L'esthétique a été si déformée par les théoriciens étrangers à l'art, qu'elle est devenue jargon de pédants : elle devrait être la plus naturelle, la plus vivante des sciences, la plus fidèle à la vie observée. Elle est la science de la sensibilité, la science de la saveur des beautés de la vie, et il a fallu toute la maussaderie de la critique pour lui donner un aspect rébarbatif qui rebute autant les artistes que le public. Un mot comme celui de Monticelli, une coïncidence de termes aussi soutenue que celle que je viens de rappeler, en disent plus long que tout raisonnement : on y saisit sur le vif un désir, une évidence.

Taine a dit un mot fameux, qui a été souvent commenté : « Avant cinquante ans, la poésie se dissoudra dans la musique. » Il sera aujourd'hui plus exact de dire : « La musique engagera tous les arts à

rechercher en eux-mêmes des procédés symphoniques communs. » Et nous pourrons nous permettre de corriger cette parole déjà ancienne du grand essayiste en nous fondant sur l'étude de résultats qu'il n'a pu que prévoir. La peinture et la poésie ont travaillé dans ce sens, et en sculpture, dans le domaine du rythme fixe, il s'est trouvé un artiste de génie, Auguste Rodin, pour suggérer le mouvement par de véritables symphonies des formes. Les craintes de Taine sont présentement déjouées. Mais sa proposition, ainsi modifiée, reste une indication extrêmement importante. La poésie a cherché à tirer parti de la musicalité syllabique et a envisagé la syntaxe non plus comme un règlement abstrait, mais comme le principe rythmique du discours, et c'est ce qui restera de l'effort des symbolistes de 1885 à 1900 : la sculpture a cherché les rapports du rythme mouvant d'un être au rythme fixe de sa représentation matérielle : la peinture a cherché l'identification des ondes lumineuses aux lois des ondes sonores. Claude Monet en a donné l'exemple le plus saisissant; mais il est d'autres peintres qui ont, après lui, demandé à la couleur pure une signification morale. Ceux-là sont nos récents intimistes (1). Je me plaisais récemment à parler ici, dans une étude sur le Salon de la Société nationale, du plus captivant d'entre eux, de Henri Le Sidaner, qui est déjà un maître et qui comptera parmi les plus grands artistes de demain. Il témoigne pleinement de l'union de la peinture et de la musique. Sur un thème simple, maison mirée dans un canal nocturne, vieille demeure où traîne un rayon crépusculaire, toits neigeux sous la lune, il ordonnance de suaves et subtiles séries de tonalités fragmentées, posées par des touches transparentes, plus petites et plus discrètes que celles dont se sert Monet. Celles de Monet, plus distinctes, créent sur la rétine une impression de papillottement intense, comme les atomes de la lumière de midi. Celles de Le Sidaner sont assez petites, assez peu saillantes pour qu'on n'en distingue qu'un léger tremblement. L'œil va d'une touche à l'autre, parcourt les gammes de nuances sans jamais arriver à une couleur franche : ainsi, dans le soir, à l'heure où l'on voit moins clair, est surprise la minute où c'est encore le jour et où déjà c'est la nuit, l'heure exquise où la lune qui se présage se mêle au soleil qui s'en va. En ces toiles de Le Sidaner, une émotion pure s'élève et va toucher l'âme. L'art matériel disparaît; on ne pense ni aux pâtes, ni à l'huile, ni à la toile. On voit les pierres, les feuilles, le ciel, l'eau, admirablement exprimés chacun dans sa substance, mais on les voit à travers la pensée poétique qu'ils dégagent. On en voit ce que la musique fait comprendre lorsqu'elle exprime, dans Beethoven, d'immortelles transpositions de la nature. Cette musique n'est pas imitative, et cette peinture non plus n'est pas imitative. Elle rend les aspects ; mais, par un prodige de subtilité tendre, elle s'y superpose; l'artiste semble nous les montrer par transparence sous une vitre qui serait historiée et fleurie d'une sorte de givre de ses rêves. En lui s'unissent la peinture et la musique par une extraordinaire faculté qui lui est propre, celle de faire chanter les tons, — et nous voilà revenus aux termes musicaux, et il n'y en a pas d'autres ! En un art plastique et un art immatériel, Le Sidaner nous montre qu'il y a une conciliation suprême.

S'il peint la crête d'un mur où rosit le dernier flet d'un couchant, il étudie les diversités du gris des pierres par de véritables phrases de nuances, analogues aux successions de saveurs d'un vin rare ou d'odeurs d'un bouquet composite, et le rose effleurement de la lumière se dégage et s'affirme comme la résolution d'une harmonie compliquée, comme ces hymnes d'une douceur et d'une fermeté infinie qui s'élèvent pour conclure les tumultueux enchaînements d'accords dans la musique de piano de Schumann.

Monticelli, lui aussi, ne fut qu'un chant de couleurs, chant violent, somptueux, sensuel. Il avait une perception si spéciale de certaines nuances qu'on ne les retrouve nulle part. Elles sont inconnues, et pourtant on sent qu'elles sont des liens logiques entre deux couleurs connues. Il devait avoir un œil construit autrement que le nôtre, comme ceux des insectes qui, dans leurs facettes, gardent certainement une vision du monde dont rien ne peut nous donner l'idée. On a découvert des étoiles dont la lumière ne nous arrivera que loin dans l'avenir, par le seul calcul des probabilités : Monticelli donne aussi cette impression d'avoir noté des tons qui *devaient* s'intercaler entre d'autres, et la musique de Claude Debussy révèle également des transitions auditives que l'on ne soupçonnait pas. Telle page de lui semble étrange, parce qu'elle commence la musique là où on pensait qu'elle finit d'être perceptible, et les techniciens de l'orchestre pressentent pour cette raison toute une musique à venir dans les œuvres de cet exceptionnel « écouteur ». Au reste la science, depuis Chevreul et Helmholtz jusqu'à Charles Henry et à Lippmann, intervient ici pour affirmer que nous sommes très loin d'avoir atteint notre maximum de perception auditive ou chromatique, et elle prouve que l'augmentation en ce sens a été lentement continue depuis des siècles. L'histoire de la musique le prouve aussi, comme

(1) Besnard et Carrière, puis René Ménard, Gaston La Touche, Berton, Simon Bussy, Prinet, Henri et Marie Duhem, Henri Martin, Édouard Vuillard, se rattachent brillamment à cet ordre d'idées.

l'ont montré récemment M. Vincent d'Indy, les travaux d'Hugo Riemann, et comme l'a sagacement rappelé, en des études de psychologie musicale dont la haute valeur fait regretter la rareté, l'érudit et compréhensif esthéticien qu'est M. Jean Marnold. L'impressionnisme et la musique nouvelle, de Borodine à M. Debussy, sont certainement des symptômes de cette évolution.

Elle semble aller contre la fusion des arts : car enfin, si l'affinement de la perception humaine tend de plus en plus à faire trouver dans le son et la couleur en eux-mêmes la signification là où on n'y trouvait que l'impression, cela exclura l'adjonction d'éléments littéraires, logiques ou raisonneurs. Une toile finira par agir sur le regard, puis sur l'esprit comme un tapis, sans avoir besoin d'autre sujet que celui d'une couleur et de ses développements ; elle ne *représentera* rien que des tons : et déjà la musique se contente de s'appeler fugue, étude ou sonate, pour nous suggérer des choses que la littérature pourrait longuement raconter. Mais cette illusion n'est qu'apparente. En effet, la fusion extériorisée des arts sera de plus en plus utopique ; mais l'étude de leurs origines rythmiques sera de plus en plus unitaire, et on peut prévoir un moment de perfection où un homme qui aura saisi les lois du rythme musical ne pourra pas ne pas comprendre celles du rythme pictural ou poétique — un moment aussi où le critique reconstituera en lui-même l'ensemble de ces lois et possédera ainsi une formule de synthèse pour apprécier les directions de l'art dans son époque. On ne verra plus cette anomalie barbare d'un grand peintre ou d'un grand poète fermés à la musique, ou réciproquement, de même qu'on ne verra plus un grand artiste se contenter, comme on ne le voit que trop, d'une morale bourgeoise qu'il n'aura jamais pris la peine d'examiner, s'étant depuis l'enfance attaché à développer en lui la compréhension de la vie colorée ou sonore, et ayant laissé, autour de cette fleur monstrueuse et unique, le champ de sa conscience en jachère.

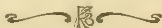
Un beau rêve, dites-vous ? Mais non : une belle réalité ! Songez donc qu'il n'y a pas quarante ans que Monet est venu démontrer par son seul instinct les lois les plus subtiles que Chevreul et Helmholtz ont codifiées. Il n'y a pas quarante ans que le grand Whistler a commencé d'appeler *Harmonies en bleu et argent* ses nocturnes où se jouent quelques tons essentiels. Il n'y a pas quarante ans que Verlaine a demandé « de la musique avant toute chose », et que les vers-libristes ont enrichi la poésie d'un certain nombre de nouvelles formes rythmiques, non en ruinant l'ancienne prosodie, comme on le leur a faussement reproché, mais en lui en juxtaposant une nouvelle. Et déjà nous en sommes venus à un tel point que nous ne pouvons examiner toutes les questions effleurées en ce trop bref article. Il y eu, à la suite de la révélation wagnérienne, un instant où l'on a pu craindre le vertige de la confusion, cet instant qu'on a, bien inexactement, appelé le décadentisme : mais déjà l'équilibre s'est refait, et la fusion des arts a repris son orientation logique. Le problème, posé selon son vrai sens, s'achemine à la solution.

Ce sera une commotion profonde, et il faudra que la critique s'arrache au *farniente* où elle se complait trop, il faudra qu'elle s'arme de clairvoyance, d'érudition et de facultés synthétiques pour suivre les progrès de cette évolution de la sensibilité esthétique. On parle en ce moment de la réfection de la critique, bien compromise par les mœurs du journalisme américanisés, par la réclame et par le fantastique débordement de la librairie.

Si la critique ne se relève pas d'un seul coup à la hauteur de ses devoirs, si elle sommeille davantage elle connaîtra une définitive faillite morale, et ses petits comptes rendus routiniers, dénués d'idées générales, ne seront plus lisibles. Nous touchons à un moment où le critique devra être supérieurement intelligent, ou se restreindre au rôle d'annoncier quotidien que le journalisme actuel lui offre. Il devra connaître la technique de tous les arts pour pouvoir établir une valable méthode comparative, il devra presque, en présence d'une œuvre, reconstituer en lui-même les procédés qui l'auront mise au jour. S'il n'est pas doué de la sensibilité qui se servit de ces procédés pour créer, du moins n'y aura-t-il entre lui et l'artiste que cette différence. Il sera en possession des mêmes lois ; il sera, lui aussi, un créateur arrêté à la phase logique. Un tel critique fera œuvre d'amour, et sera par excellence l'homme qui comprend, l'homme qui sait, constate et prévoit ; l'homme qui, au lieu de faire de l'esthétique une ennuyeuse et diffuse promulgation de truismes solennels, en fera une science heureuse, claire, active, une respiration aisée de la vie, appuyée fortement sur la psychologie et la morale. Cette critique-là sera la science des racines, la science des relations entre les diverses opérations de l'esprit, aussi à l'aise devant la géométrie que devant la peinture, ne concevant rien de disparate, rien d'isolé, rien d'anormal dans l'ensemble du développement intellectuel qui reflète la continuité de l'univers. Et comme la racine de toutes les opérations de l'esprit, c'est la compréhension de la vie universellement immanente par des êtres de passage qui en saisissent un instant la grandeur, une telle critique esthétique sera intimement reliée à la métaphysique et à l'étude de la conscience ; elle pourra reconstituer cet empire d'Alexandre qu'est l'intellectualité contemporaine.

C'est à la reconstruction d'une critique aussi noble, d'un « essayisme » digne d'Émerson et de Taine, que le mouvement de la fusion intérieure des arts fera tendre d'abord certaines consciences d'élite. Elle sera le soutien et le contrôle indispensable de l'évolution nouvelle, et il faut la considérer comme une nécessité de demain.

CAMILLE MAUCLAIR.



LES CAUSSES ET LES GORGES DU TARN

Pour aller aux gorges du Tarn, je me suis bien gardé d'obéir aux indications des guides. Au lieu de quitter le train de Paris à Banassac-la-Canourgue, pour me porter à Sainte-Énymie, tout en bas du Sauveterre, d'où les barques descendent le Tarn, j'ai voulu de mes jambes et de mes yeux, connaître le cadre de ces gorges plus émouvant que les gorges mêmes, parcourir, sous le grand ciel, la région des pierres, les causses plus mouvementés que la mer infinie. Le Parisien se contente, assis commodément dans sa barque, de descendre le défilé de la rivière jusqu'à Peyreleau. Là, après une bonne — ou mauvaise — nuit dans une auberge, il se félicite d'avoir plongé dans la profondeur des montagnes, et s'en retourne, enfant tôt satisfait, à la Ville, sans avoir touché la vie véritable, l'âme de ces plateaux dont il n'a, de sa barque, aperçu que les parois et les bords inaccessibles.

Je suis descendu d'abord, loin du Tarn, en pleine roche, à la halte du Crès, à mi-chemin de Sévérac et de Millau.

Entre deux tunnels, sur un causse grisâtre qui n'a pas de nom, la maisonnette de la Compagnie est seule. C'est le matin, un ciel bleu, une terre qui sent bon la rosée, les bois tout proches. Vers le hameau, un sentier mal tracé serpente, dans la mousse et les cailloux. Les rochers ou collines surplombent, couverts de chênes, brillants de genêts. Dans le fond du riant abîme, sous des noisetiers, et même des roseaux, le ruisseau, durant quatre kilomètres, gazouille ou se cache entre les pierres. L'agent voyer ne passe jamais par ici. Pourquoi y passerait-il, d'ailleurs? La culture n'est pas possible. Ça paraît la fin du monde. Cependant, l'humanité, comme la plante sauvage, a poussé partout où il y a un peu de terre. Voici une métairie : des murs sans plâtre, une terrasse poudrée de cendres. Des enfants, leur mère au visage rôti, apparaissent à une fenêtre où une poule picore. Pour ces créatures qui vivent dans l'ignorance du monde, je dois être le passant miraculeux dont on parlera longtemps, et qui porte sur lui l'empreinte des cités où les hommes affinent leurs apparences. Deux ornières se traînent au long du ruisseau, creusées par la carriole qui s'abrite sous le hangar : ces ornières sont l'unique lien unissant à l'humanité cette tanière de pauvres.

Les collines perdent leurs bois, montrent une nudité bleue. L'éclaircie est immense. Des vagues de rochers bondissent au loin. Soudain, je découvre le Crès. Les masures se confondent avec la terre grise, quelques-unes coiffées de chaumes, jusqu'en bas, au bord du ruisseau. Je suis recommandé au personnage du pays, à l'institutrice, bonne et rieuse paysanne, qui cherche à plaire, avec son menton poilu et ses cheveux frisés. L'école est perchée au-dessus du village, bâtie par quelque montagnard avec une solidité qui défie les orages de ce Rouergue de feu. Les pas de tant de générations ont poli les dalles de la cuisine. Une porte s'ouvre sur un réduit, où trois filles et un garçon se penchent sur des livres. Bons élèves pétris de nature, comme ils doivent s'ennuyer à apprendre la grammaire française, eux qui parlent si bien le patois de leur sol ! Et la géographie, avec sa nomenclature de contrées plus lointaines que le ciel, que doit-elle évoquer de rêves en leur esprit jaloux des mêmes pâturages et des mêmes sentiers, comme leurs moutons ?... Qui sait ! Dans ces têtes neuves, le germe d'un génie se relèvera peut-être, à la clarté des livres. En attendant, ils m'épient en-dessous, finauds et pâles, et me prennent pour un inspecteur. Je les interroge, puis leur donne congé.

En bas, de l'autre côté du ruisseau, autour d'une bâtisse délabrée qui sert à la famille des Nobles de jadis, la nature s'éveille. Des prés, des luzernes, et même quelques treilles. La bâtisse a grand air, toute en pierres de taille. L'escalier aux rampes ajourées, aux voûtes jaunies, nous conduit à une galerie vitrée dont une porte aux battants rongés comme par des rats s'ouvre sur un couloir où sèchent des figues. Ensuite, un salon vaste, des meubles qui sentent le fané ou montrent les os sous l'étoffe. Partout la vétusté, la poussière, et presque le désordre d'un être qui s'abandonne. Des épluchures d'amandes, des livres, des ouvrages de broderie, se mêlent sur le canapé. Des bustes, des écussons, des glaces dédorées décorent ce salon où l'on donnait des fêtes, il y a si longtemps, à l'âge charmant de la chevalerie.

La douairière, avec ses cheveux gris en coques et ses yeux ronds de chouette ; ses filles, l'une délabrée comme le château, l'autre, pimpante, rouge d'une jeunesse campagnarde, nous reçoivent avec urbanité, un peu d'affectation. Les mains longues, le visage long, elles rient de pouvoir causer des villes, du monde, de la littérature. Elles n'ont plus rien qu'un terroir mal cultivé, et leur nom. Chez elles trois sont accentués les traits de la race rouergate : le front

étroit, les pommettes saillantes, un nez en équerre d'une vigueur énorme. Pourtant, nous rencontrerons aussi beaucoup, sur des faces blanches, le petit nez écrasé avec ses narines en l'air; et chez les femmes, presque point de gorge, les hanches très prononcées.

Nos châtelaines bavardent avec plaisir.

Le grand-père de la douairière organisa, au temps de la Révolution, avec ses terriens, une bande de volontaires, afin de protéger sa patrie contre les entreprises des Rouges de Séverac et de Millau. Ces volontaires, armés de fusils ou simplement de bâtons, allèrent, la nuit, arrêter les soldats des idées nouvelles dans les bourgs du voisinage : de temps à autre, ils opéraient un bon massacre. A respirer le sang, le goût du sang vint à ces rustres.

L'orage de la Révolution dissipé, ils demeurèrent en armes, aux aguets par les routes. La chasse à l'homme leur profitait. Ils éprouvaient un bonheur sauvage à surprendre, la nuit, des maisons cossues qu'ils pillaient, à imposer leur loi dans les fermes isolées, à exiger des rançons. Leur butin, ils l'enfermaient dans les cavernes qui sont éparses autour de leur hameau, et parfois ils s'y terraient eux-mêmes, dès qu'on annonçait les gendarmes sur la frontière accessible de la commune, vers le Tarn. Le châtelain du Crès les commandait toujours : son nom, peut-être, les protégeait un peu. Mais il ne connut que tard les déprédations lâches, les brigandages de ses hommes, la nuit. Rude, il leur ordonna de rompre cette vie de loups faméliques, et de rentrer au travail, à l'ombre du château.

Les serfs de naguère feignirent d'obéir. Mais ils se retrouvaient sournoisement ensemble, la nuit. Les crimes se renouvelèrent. Partout, les gendarmes fouillaient la montagne, sans découvrir les cavernes emplies de butin. Pendant le jour, ces rustres soupçonnés de persévérer dans le crime, on les voyait fouir tranquillement la terre. Le châtelain, furieux d'être joué, menaça de tuer le premier des bandits qu'il surprendrait à l'œuvre du mal. Ceux-ci, alors, résolurent de l'abattre. Un soir qu'il descendait du causse, il tomba, frappé d'une balle au cœur, dans un abîme. Longtemps, on chercha le maître. Après bien des années, on trouva son cadavre sous une dalle que dissimulaient des broussailles, au seuil d'une grotte dont les chambres cachaient l'innombrable butin.

On parle encore avec épouvante de ces brigands, chez leurs descendants mêmes qui possèdent, çà et là, quelques reliques de châteaux dévastés...

... Le gazouillis du ruisseau à travers les prés m'accueille. Le courrier m'emporte par les plis rouges du calcaire. Bientôt, au milieu des causses, la plaine du Tarn s'ouvre, opulente, où les peupliers, les platanes, les chênes, semblent avoir la sensation d'un pays de travail et de fête. A droite, tout en haut, sur la pointe de l'éperon qui vient du causse de Sévérac, resplendit, vêtue de pourpre par le couchant, la ruine de Peyrelade (*petra lata*, large pierre). Je n'ai vu, ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, sauf peut-être à Luz, en revenant de Gavarnie, une ruine de château féodal qui évoque plus intensément la vie du passé. Cette ruine semble planer, si haut, sur la région des causses. Le ciel passe dans le cadre du pont-levis, éclaire, au-dessus de la porte quadrangulaire, la tour qui contenait l'escalier, et dans laquelle on accède encore, au moyen d'une échelle, par la porte ouverte à 5 mètres du sol. Soudain, un cap du causse Noir cache cette forteresse de 1132, lorsque nous arrivons à Peyreleau, point terminus des gorges du Tarn.

Le Peyreleau de nos jours étale sur la route son air copieux, bourgeois, laid. Sur la butte, le vrai Peyreleau conserve, parmi des vergers, avec son clocher à deux tours minces, ses masures noires qui dégringolent.

Le lendemain, départ à l'aurore, par la vallée de la Joûte qui, par son recueillement, par l'indigence de sa nature, m'inspire quelque mélancolie. Le ciel nous rit cependant, et la lune, toute grande, s'y promène, étonnée de tant de lumière. Çà et là, des bosquets de pins : des paysans amassent leurs fagots que, pour les transmettre d'un causse à l'autre, par-dessus la route, ils suspendent à des cordes de fer actionnées par des câbles. Sur les bords des causses, des rocs déchiquetés affectent des formes bizarres de bêtes et d'hommes. Voici un loup, deux chèvres qui se heurtent des cornes, Napoléon Ier en redingote. Plus loin, une chapelle vivante, l'ermitage de Saint-Michel où, une fois l'an, les gens de par ici grimpent par des échelons de fer. Nous avons à gauche le causse Méjean, à droite le causse Noir. La vallée s'évase. C'est un plaisir de voir des moutons, des chaumières sous des arbres, un moulin noir comme le diable. La montagne laisse tomber, dans des bois de pins, leurs orgues formidables. La Joûte passe sous la terre, pour abandonner la vallée à sa tristesse. Le rocher Saint-Gervais, là-bas, semble nous boucher le passage, avec sa taille de 300 mètres. A son sommet, la chapelle romane servait autrefois de paroisse aux habitants des Douzes. On distingue la cloche, qu'au moyen d'une corde on agitait du fond de la vallée, pour appeler les fidèles. Le cimetière entoure le sanctuaire, et il faut, pour y porter les morts, par des sentiers à peine tracés, confectionner des cercueils très légers.

Nous laissons la voiture, pour monter à la grotte de Dargilan, sous la lèvre du causse Noir. On nous revêt d'un costume spécial, on nous donne une

chandelle, et le guide nous conduit dans la caverne. C'est par hasard qu'en 1880, un berger la découvrit. Ayant aperçu un renard se terrer dans un trou, il alluma les broussailles qui obstruaient l'orifice. Malgré le feu, notre renard ne reparaissait point au jour. Alors, le vieux de la montagne pénétra dans la pierre, par le boyau où nous avons dû nous allonger aussi. Mais devant lui, une voûte immense se leva, dans la pénombre, et tremblant de peur, il se sauva, courut raconter aux simples du pays le miracle. Ces simples, pour un morceau de pain, ont vendu leurs rochers du causse, qui rapportent de l'or à des entrepreneurs de tourisme. Cette grotte, par ses dimensions, par la diversité de ses galeries, par l'étrangeté de ses œuvres, peut être comparée aux plus belles du monde, aux cavernes de Rochefort et Han-sur-Lesse, près de Namur, et d'Adelsberg, en Autriche.

Suivez-moi. Nos chandelles allumées, on descend tout le temps, au risque de se rompre le cou sur le roc ruisselant, malgré les marches taillées et les crampons de fer. Les stalactites puissantes tombent des voûtes, s'accrochent aux saillies, en guirlandes, rideaux et lustres. Les stalagmites, dans les salles bien distinctes, parmi le chaos des pierres que la concrétion des eaux a scellées, jaillissent çà et là, hautes, sous l'apparence de quenouilles, de statues, de chaires, d'aiguillettes. Dans l'*Église*, longue de 60 mètres, élevée de 10, les concrétions séculaires ont formé un transept, une abside, un maître-autel, une tribune, des orgues. Pour compléter l'illusion, le guide saisit un caillou et frappe les orgues, qui rendent tous les sons de la gamme. Tout au fond, voici le cimetière, où de courtes stalagmites se répandent, pareilles à des ossements. Tout à l'extrémité, deux lacs se reposent, une eau limpide, glacée, vivante. Dans l'un des bénitiers d'alentour, les guides ont déposé un œuf de poule, avec l'intention de savoir combien mettra de temps, pour le pétrifier, l'eau précieuse.

Quelle peine pour remonter ! J'ai cru, sur le versant d'un rocher, au passage de la « Belle-Mère », glisser de mes quatre pattes dans l'abîme. Enfin, couverts de boue, nous revoyons le jour, avec quelle joie !

Nous repartons. La route de Meyrueis s'éclaire de prairies et de ruisseaux. La Cévenne se fait souriante. Ne vous y fiez point. Nous touchons au nœud des montagnes et des steppes, que seul peut franchir un marcheur infatigable, et dont le sol aussi dur que le fer donne à ses habitants une volonté qui résiste à la souffrance. C'est ici, dans la Cévenne silencieuse, que la Réforme fut embrassée avec passion ; ici, sur ces plateaux sauvages, à travers ces forêts qui font de la ténèbre sous le soleil, de Meyrueis au Vigan, que les Albigeois, dans leurs retraites et par des embuscades, inquiétèrent si longtemps les dragons de Villars.

Nous sortons enfin de la faille de la Joûte, pour escalader ces remparts du causse Méjean, qui depuis ce matin, au-dessus de nous, se dressent à près de 300 mètres. Le soleil de toute sa force nous frappe le visage. C'est de l'éblouissement, qu'augmente la réverbération des remparts rougeâtres ou gris, entamés par les orages. Nos deux chevaux, marchant d'un pas automatique, semblent dormir. Le cocher, afin de nous réveiller aussi, nous conte l'histoire du louvetier.

En Rouergue, les louvetiers sont des anciens pâtres qui, s'étant retirés dans la vie sauvage des causses et des bois, tiennent, dit-on, commerce avec les loups. Ils savent leur parler, les soigner même, au fond des terriers, quand le mal surprend ces camarades. Partout, on héberge le louvetier avec empressement, on le choie. Si, au contraire, on l'expulse d'un domaine, il se venge sans pitié. C'est lui qui signale aux loups les troupeaux du paysan bourru. Un de ces personnages s'appelait Andoch. Dans le ravin de la Joûte, un soir, il se reposait, lorsqu'il vit un troupeau de moutons descendre la montagne. Quelle témérité du vieux Ménard, le pâtre de Bressac ! Reconduire ses moutons par la falaise, au lieu d'aller, un quart d'heure plus loin, prendre le sentier de tout le monde !... Aussi, sans qu'il s'en aperçût, un agneau dégringola par les buissons, jusqu'au ruisseau. Le louvetier, une fois l'ombre venue, ramassa la bestiole, et la porta tout en haut, sur la lèvre du causse, dans des ruines. Ensuite, il redescendit tranquillement et s'en fut au domaine de Bressac. A sa vue, chacun se troubla : le maître, au milieu de ses larmes, lui conta la disparition de l'agneau, le supplia de le rendre. Andoch réfléchit. Un doigt au front, il énuméra une bande de loups : « Voyons, ce n'est pas le grand Caliste qui a commis le larcin : il est trop vieux ; ce n'est pas Bidalou : il n'aime que les moutons venus à point ; ce n'est pas la louve : elle aime trop ses petits pour s'attaquer à une bestiole... Alors, qui ça peut-être ?... Té ! je parie que c'est Pascal, un gamin sans cervelle. Il oublie toutes mes recommandations. Car j'avais bien recommandé à mes loups de respecter le domaine de Bressac... Attendez-moi.... » Andoch partit à larges enjambées. Bientôt il rentrait du causse, l'agneau entre ses bras. Quelle fête ! On gorgea le louvetier de vin et de victuailles. Puis, on bourra son sac de pain, de jambon et de saucisses. Andoch était un grand homme...

Enfin, nous voici au bout de l'ascension. Le causse immense, une végétation de cailloux plane comme la main. On ne distingue pas la route, d'ailleurs inanimée. Point de relief, sauf à gauche un rocher, si

triste dans son isolement. La route n'a point de sonorité. Cependant, il me vient à l'esprit que ces royaumes de pierres doivent recouvrir des cavernes pareilles à Dargilan, et des réservoirs qui alimentent le Tarn. Une brise nous apporte un moment de fraîcheur. Toujours le désert. Que pourrait tenter l'homme dans cette désolation ? La peur souffle de partout, la peur d'être seul, égaré, dans une étendue sans écho. Derrière nous, resplendit le causse Noir, avec des reflets d'encre au lointain horizon. Devant nous, de l'autre côté des gorges du Tarn, le causse verdâtre du Sauveterre.

Brusquement, à un kilomètre de notre voiture, surgit un hameau. Nous ne l'avions pas vu, sous ses platanes, dans l'infini du causse, de même que sur la mer, au large, on ne découvre pas les bateaux du voisinage. Un peu d'eau a suffi pour créer une oasis. Pauvres masures, tout de même. On nous donne à boire. Un homme a osé se montrer, dans sa blouse noire, et sous son feutre bossué, sa face velue grimace comme celle d'un loup. Deux enfants, pieds nus, s'approchent et, tout d'un coup, se mettent à pleurer. Nous prennent-ils pour des brigands, ou des sorciers?

Nous courons tout droit. La lumière violette languit déjà. A l'est, un long nuage noir s'accroupit, rampe : ce sont les monts Lozère, vers Florac. Bientôt, s'estompent, sous le ciel lilas, les terrasses du Sauveterre, rayées de jaune par ses chemins, et celles, si lointaines maintenant, du causse Noir qu'une écharpe de clartés fauves frappe juste au milieu. Soudain, un rocher se présente, blanc et rose, devant notre route blanche qui tourne pour se jeter, dirait-on, dans les gouffres muets. Aux tournants, la voiture hésite, puis, en titubant un peu, reprend sa course que nos chevaux ont peine à modérer. La montagne, dans l'entonnoir, montre ses pierres semées de broussailles, ses blocs arrondis comme des seins, et je ne puis supporter de regarder là-bas, où nous apercevons le Tarn. Dans son lit de cailloux, c'est un ruisseau tranquille, d'un vert de gazon lorsqu'il passe près du soleil, d'un noir de bronze lorsqu'il s'abrite sous des rochers. Puis, nous pûmes le voir s'enfoncer tout long dans l'abîme, entre deux promontoires nus, que surplombaient des carcasses de châteaux où les rayons du couchant mettaient, dans les trous des fenêtres, des taches de pourpre, comme du sang aux boutonnières des habits de pauvres.

La descente a duré une heure. On me dit que j'étais très rouge. Parbleu, le vertige m'enivrait, j'avais peur, et je voulais voir toute cette nature, capricieuse, robuste, dans ses mystères et sa beauté. Sur l'eau verte du Tarn, là-bas, une barque remonte vers Sainte-Énymie, où ce soir, dès la nuit close, nous commencerons à naviguer. Les montagnes ouvrent leur corsage, oh! à peine. Le crépuscule est aussi doux qu'un jour de printemps, parfumé de lavandes et de serpolets, autour des maisons jaunes de Sainte-Énymie, que les parois du précipice ont tassées les unes contre les autres. Sous le vieux pont de pierre, des barques attendent. Nous en prendrons deux au lever de la lune d'or, pour nous enfiler dans les gorges, où nous devons coucher.

La race, musclée, mais sans lourdeur, les yeux limpides, la bouche souriante, m'étonne par sa franchise, son air de dignité. Nous dînons dans une de ces auberges d'autrefois, solides, confortables, qui sont embaumées par la fraîche litière des étables, le parfum des ragoûts au lard, l'exhalaison des broches. Des rouliers en blouse mangent sans bruit, les coudes sur la table. Nous dînons sur un balcon de bois, à la blanche clarté du soir. Devant nous, sur l'autre rive du Tarn, s'élève le bourg, qui escalade, autour du clocher, quelques marches de ce puits aux larges parois. C'était le lieu le plus célèbre des Gorges, au moyen âge. Son monastère, et la mystérieuse fontaine de Burle jouissaient d'une grande réputation dans le Rouergue, le Velay et le Gévaudan.

Le Tarn coule si menu, dans son lit profond, qu'on ne l'entend pas. Mais une fumée tirebouchonne au-dessus du quai. C'est l'extrait de lavandes qu'on travaille en plusieurs cabanes, sur la plage que la rivière, en belle saison, laisse découverte. En attendant le lever de la lune, l'hôtelier nous conte la légende du bourg. La voulez-vous?

« Fille de Clotaire et sœur de Dagobert, Énimie était, à cause de sa beauté, entourée de prétendants. Mais elle s'était vouée à Dieu. Pour échapper aux obsessions, elle supplia le ciel de lui envoyer une infirmité qui altérât ses charmes. Ses vœux furent exaucés : la lèpre envahit son visage. Alors, elle eut honte d'elle-même. Cédant aux prières de ceux qui voulaient sa guérison, elle partit pour le Gévaudan. Une voix d'en haut la guidait. Elle découvrit, ici même, la fontaine de Burle qui coule du roc, sous un petit bois de chênes. Énimie se baigna dans ces eaux, et en sortit purifiée. A peine se fut-elle éloignée de la source, que le terrible mal envahit de nouveau son corps, à trois reprises. Désormais, le Roi ne s'opposa plus au désir d'Énimie de vivre sur les bords de la fontaine; il lui envoya un important trésor qui servit à acquérir des terres et à fonder deux églises. Bientôt, Énimie fut entourée d'une communauté de vierges, qui la choisirent pour abbesse... Le culte d'Énimie s'étend loin à la ronde. On a constaté, depuis la mort de la sainte, plusieurs miracles de guérison. Des paysans apportent leurs malades dans la grotte, sur le roc où la fille du Roi se couchait, pour dormir et prier... »

Et voilà.

Notre lune paresseuse n'est pas entièrement levée. Là-haut, entre deux cimes, elle éclabousse le ciel de poudre blanche. Nous risquons moins, paraît-il, sur le Tarn que sur la route qui nous a descendus du Méjean.

« Entre ses parois de 4, 5 et 600 mètres, écrit O. Reclus, le Tarn se plie et replie, merveilleusement pur et vert. Entré petit, intermittent, dans le couloir d'entre-causses, il en sort grand toute l'année, sans avoir bu le moindre torrent : mais des sources de fond l'avivent, et trente fontaines mêlent à son flot leur cristal. D'un causse à l'autre, par-dessus les 12, 15 et 1 800 pieds d'abîme, il y a rarement 2 000 mètres : 1 500 mètres est presque partout la largeur du précipice entre les deux lèvres du plateau, la largeur de la base n'étant parfois que le cours du Tarn lui-même. Sans les jeux constants de lumière sur les roches multicolores, et la musique des fontaines, la gorge, de granit ou de schiste, serait lugubre. Elle enchante gaiement les yeux et l'esprit, même dans les ruines titaniques de ses dolomies. On y vit éternellement abrité du Nord, en serre chaude, avec le noyer, l'amandier, le châtaignier, la vigne... »

En avant, donc! Une lanterne, posée sur le fond de la barque, nous éclaire. A la source du Coussac, l'eau énorme bruit, sous la noire montagne. Une flottille de barques sommeille sur la plage. Ces barques sont des toues à fond plat, longues de 7 mètres, larges de plus de 1 mètre ; le dessous est entièrement papelonné de clous, qui garantissent les planches du frottement des pierres. Les deux bateliers, vigoureux et calmes, se tiennent debout, comme ceux de Venise, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, et dans la manœuvre de leur gaffe, s'interpellent : « *Para à dretch!... dé l'altra*!... Pare à droite!... de l'autre côté!... » Le plus jeune s'empare d'une conque marine et, pour le départ, sonne. Oh ! la rumeur longue et profonde qui va, jusque sur les causses, dans l'espace sans étoiles, ranimer l'écho de la terre toujours pareille depuis des siècles!

Le bourg a disparu derrière le rideau de peupliers et de saules. Cependant que là-haut brille un reflet de lune, la nuit parfumée, entre les remparts effroyables qui nous enferment, emprunte aux courtes prairies, aux feuillages frémissant sur l'eau, un charme d'innocence.

Voici que la barque se balance sur un gouffre. Puis, telle qu'une flèche, elle file en sifflant. Ce sera ainsi durant les trente-deux kilomètres des gorges : un rapide nous emporte soudain; après quoi, le gouffre nous berce sur ses ondes transparentes. Le silence règne. Là-haut, les pâtres mêmes dorment dans leurs cabanes : et les oiseaux de proie, dans les trous des rochers.

Ces rochers, maintenant, se rejoignent de partout. L'un d'eux se détache pour nous laisser sortir. Mais la retenue d'eau nous force à changer de barque. Dans l'ombre, nous glissons le long d'un moulin et, à mi-falaise, des lumières se signalent aux fenêtres de ce Pougnadoires, qui est construit dans la chair vive de la montagne. Une muraille à pic, fendue par quelque Durandal, surplombe le village : dans cette fente, un bloc est tombé, qui descend peu à peu et menace. Prends garde au monolithe, Pougnadoires!... Le cirque franchi, nous voyons du Méjean se profiler un cap, par-dessus un fourré de hêtres, rare débris des forêts qui couvraient autrefois les causses. La lune apparaît sur la cime pâle des nues; de son urne d'argent, elle verse un flot de clartés sur les parois blanches de la gorge, et tout à coup sur le féerique château de la Case, dans l'oasis de verdure où, par les fossés broussailleux, un torrent bouillonne.

C'est là que nous couchons, ô mes aïeux! dans un château intact de la féodalité, au fond des roches plus noires que la nuit. Chambres spacieuses, dallées, éclatantes de chaux; cabinets de toilette dans les rondes tours des angles, et cabinets de débarras dans la tour du donjon, entre les deux rangées de mâchicoulis. Nous dormons d'une seule traite. Au réveil, à peine après l'aurore, le silence nous environne, familier, infini, baigné de lueurs d'aquarelle. Puis, s'élève la musique des oiseaux, des eaux et des feuillages, un chant d'abord recueilli comme une prière, une voix croissante, toujours rieuse et douce, de nymphes et de naïades, qui déjà nous rappellent au voyage.

On déjeune savoureusement. La cuisine, à l'extrémité du couloir, est odorante, soignée comme une chapelle. Le jour frais nous invite à sortir. Sur la galerie de bois, nous rêvons quelques minutes, penché vers le torrent, et alentour les arbres bruissent, et partout, dans l'or du soleil et l'azur des nues, les montagnes bleues ou fauves protègent la solitude. Avant de partir, l'hôtelier nous présente le livre où le moindre passant dépose avec majesté son écriture. J'avoue avoir inscrit mon nom à la suite d'une balourdise, sur cette feuille que le diable emporte! Mais l'hôtelier nous annonce qu'il attend la cohorte des Cadets de Gascogne, conduits par Georges Leygues. Un ministre au sein de la nature!... Fuyons.

Le batelier d'avant a sonné de la conque marine. Un rapide fait crier la barque, qui tournoie une seconde comme une paille au vent. Mon castel disparaît à peine, léger au loin, entre les bras feuillus des chênes et des hêtres, que là-haut, sur le bord du Sauveterre, se dresse le château d'Hauterive : une ruine, un pan de mur, dont le soleil fait un joyau doré. Les monts se resserrent, rouges et gris, tandis

qu'au bord de l'eau se lèvent des oseraies et des peupliers. Sur la rive droite court un sentier, vers la Malène : il existe sans doute depuis le premier temps du monde ; c'est lui que les bêtes prenaient pour venir boire. Dans toutes les gorges, sauf au Pas-de-Souci, on ne trouvera aucun véhicule. C'est en barque qu'il faut communiquer d'un hameau à l'autre, porter les moissons et les bestiaux.

Après Hauterive, le cañon s'élargit par le bas, et par le haut se rétrécit. Le Tarn tourne à droite, puis à gauche, entre les monts abrupts. Une longue et fine aiguille s'élance dans la lumière, d'un bouquet de pins qui frémit au vent des cimes. Quelques vautours sortent de leurs cavernes. Ils planent, curieux, au-dessus de nous, et à travers leurs ailes noires, des petits lambeaux de ciel éblouissent. Le paysan vit en bonne intelligence avec le vautour, non avec l'aigle : celui-ci, royal, attaque les bêtes vivantes et les dévore ; celui-là, vorace, se charge, en utilisant les plus grossières pourritures, de la voirie des causses et du cañon. Un aigle, récemment, a dérobé un chien de berger. Et, l'autre jour, le garde de la Malène, qui voulait orner sa maison d'un oiseau empaillé, prit son fusil et s'en fut, tout en fumant la pipe, attendre au bord de la rivière que les vautours, si confiants, vinssent barboter autour de lui. Il eut vite fait d'en abattre un, le plus gros. Il se baissait pour le prendre, lorsque le vautour lui arracha un morceau du mollet, qu'il avala goulûment, avant de mourir. Le garde n'aura plus fantaisie de déranger ses camarades du grand air ; son châtiment servira pour longtemps de leçon au peuple entier des causses...

La Malène (mauvais trou) s'abrite dans une brisure, sous un immense rocher que, en 1793, la fumée huileuse d'une maison remplie de noix, un soir d'incendie, a noirci pour l'éternité. Chose étrange, il y a un pont. Pourquoi faire ? Voilà : il permit, en 550, à Thierry Ier, qui descendait du Méjean, d'aller sur le Sauveterre assiéger, dans son castrum, ce brave saint Hilaire, trop riche au gré du roi. Sur le sommet du rocher noir, les ruines du castrum paraissent belles de mourir lentement.

Le Sauveterre détache, pour nous barrer la route, le *Roc du Planiol*, surmonté de deux murs, pareils à deux cornes dorées, du château fort de Montesquieu. A deux mètres du niveau actuel de la rivière, s'ouvre la *grotte* dite du *Martin-Pêcheur*, parce que les oiseaux de ce nom y bâtissent leurs nids. En 93, la veuve du Baron, le mousquetaire noir, s'y fit porter, aveugle, par deux serviteurs, et y vécut neuf mois, je ne sais comme. Il faut, pour montrer, à quatre-vingt-dix ans, une telle endurance, sortir de la race des causses.

Et les rochers s'entassent. Et dans l'immense chaos, jusqu'au *Détroit*, le Tarn tourne, retourne, s'insinue avec des plis de couleuvre.

Dans un de ces couloirs, au pied d'une falaise, le gouffre le plus profond nous balance, sans troubler sur le tapis de cailloux la promenade des truites argentées et bleues. Entre les parois qui se resserrent et là-haut, dans le soleil, se rejoignent presque, le Tarn coule avec puissance, doucement. C'est la gorge sauvage. Point d'humanité. Rien que la pierre souveraine, et qui menace, au milieu de l'ombre. Les bateliers sonnent de la conque marine, et les appels s'en vont entre les parois formidables, loin, très loin, par le monde des causses et des cavernes. Si, au contraire, le batelier frappe de la gaffe le bord de sa barque, la muraille du rocher reçoit le bruit brusquement, et l'écho nous le renvoie en un coup de canon.

Nous voici sauvés du *Détroit*. On respire, au bord des prairies où dort, sous des gradins étagés jusqu'à 500 mètres, le hameau de la Croze. Des fissures séparent les blocs intacts, qui vivent chacun de sa vie particulière. Sur les sommets, se dressent des dolomies aux apparences humaines : *la Dame à l'ombrelle, la Cour de Louis XIV, la Cour des Moines*, et des campaniles, des sphinx. La rivière a 20 mètres de fond ; notre barque ne l'embarrasse pas plus qu'une coque de noix. Une procession de peupliers nous conduit à la source de Famonet, qui fredonne parmi des oseraies.

Les rochers nous épouvantent, noirs, bleuâtres, s'entassant les uns par-dessus les autres pour grimper aux nues. Nous entrons dans le *cirque des Baumes*. Un abîme de 5 kilomètres de développement, s'il vous plaît, et d'où émergent des roches bizarrement découpées en aiguilles, arceaux et forteresses. Un lac bouillonnait dans le vaste hémicycle, autrefois ; les roches, qui le fermaient au Sud, se sont écroulées, et aujourd'hui, confondues, branlantes, elles opposent leur barricade à la rivière qui se heurte, gémit, s'échappe par les fissures et les cavernes. Nous fuyons sans regret le *Pas-de-Souci*, en voiture. Car la rivière rebelle, mise en fureur par les obstacles de la montagne, ruisselle à travers un chaos. Parfois encore, elle s'engouffre entre des blocs, et le bruit effroyable de sa chute nous poursuit. Cette lèvre passionne le géologue, car elle laisse voir les stratifications du lias supérieur.

Au milieu de ce chaos, deux roches, par leurs dimensions et leurs altitudes, m'étonnent : à mi-côte, l'*Aiguille*, longue de 80 mètres ; la *Sourde*, un cube gigantesque, qui sépare le sentier de la rivière.

Naturellement, ce *Pas-de-Souci*, par le pittoresque de son horreur, a dépassé la raison de l'homme simple et frappé son imagination. Il a sa légende.

Sainte Éminie avait, en s'établissant à Burle,

contrarié le Diable, qui, pour se venger, sortit de l'enfer par les avens des causses. Les efforts de Satan, inutiles contre Énimie, se tournèrent contre ses nonnes. Elle obtint du Seigneur le pouvoir de l'enchaîner : l'attraper d'abord était le plus difficile. Un jour, elle le surprit; il parvint à se sauver, le long du Tarn. La Sainte courut sur ses traces. Arrivée au *Pas-dè-Souci*, elle s'écria : « A mon secours, Montagne, arrête Satan !... » Alors, les rochers, qui se trouvaient au bas de la falaise, se ruèrent sur l'ennemi. Satan lutta. Il arrivait sur le bord du gouffre, lorsque la *Sourde*, d'un effort, le saisit et sous sa masse l'écrasa. L'*Aiguille*, que sa grande taille gênait pour descendre du causse, s'était arrêtée à mi-chemin. Le démon, pourtant, luttait encore : il griffa de sa main rouge la base du rocher, où l'empreinte de sang se voit toujours...

Les vautours familiers vont et viennent dans le paysage qui, malgré le soleil, est lugubre. Ils font autant de tapage que des paysans à la foire, là-haut, et en si grand nombre qu'on dirait des hirondelles. Bientôt, la montagne gracieusement s'incline, se baigne de lumière, porte des jardins et des vergers. Nous sommes aux Vignes.

Des gamins, autour de nous, manœuvrent leurs barques, pendant que la nôtre file de nouveau. C'est l'étape des violents rapides. L'eau se bat contre les pierres, crache, se précipite, tourbillonne et parfois s'engouffre. Le Diable a dû également irriter ces parages.

Passerons-nous sans prendre un bain ou sans casser nos planches ? A notre rencontre, monte une barque. C'est dur de la traîner, comme une bête morte, et de la pousser, même à quatre bateliers robustes, parmi ces eaux que les rives rejettent et qui de plus en plus galopent. Nous glissons, virons, dansons, ainsi qu'un paquet de liège. Si nos bateliers, dans un quart de seconde de distraction, n'évitait pas de la gaffe cette pierre, puis une autre, puis une troisième, et n'engageait pas tout de suite la barque dans ce flot qui par une brèche plonge, ce serait le naufrage. Mais l'eau, du dépit peut-être de se voir narguée et conquise, nous soufflette et, aussi vive qu'un arroseur du Bois de Boulogne, nous inonde.

Tout de même, la gorge du Tarn s'éclaire. Voici une maison, un hameau, sur le Méjean déchiqueté, à gauche. La rive droite appartient à l'Aveyron maintenant, la rive gauche toujours à la Lozère. Les toits cossus du Rozier, de Peyreleau, apparaissent, au-dessus de nous, parmi des verdures. L'horizon grandit. Et le Tarn, délivré des causses, s'en va vers les plaines opulentes de Millau.

GEORGES BEAUME.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le duc et la duchesse de Choiseul par Gaston Maugras

Le duc et la duchesse de Choiseul, par Gaston Maugras ; Plon, éditeur.

M. Gaston Maugras a eu d'abord l'excellente idée de nous faire connaître le duc et particulièrement la duchesse de Choiseul. Il a un peu oublié son idée excellente dans le cours de son livre agréable, et aux dernières pages nous connaissons à peine le duc et spécialement la duchesse de Choiseul.

Tout de même nous les devinons. L'effort que nous accomplissons pour pénétrer en leur intimité nous satisfait et nous savons presque gré à M. Gaston Maugras de n'avoir pas voulu nous épargner complètement cet effort. Que Choiseul doive nous être très sympathique, je le veux bien, et en effet, je pense que cet aimable ministre mérite que nous le jugions avec moins de sévérité que ne firent jusqu'ici maints historiens ardents à juger les hommes d'État uniquement d'après les résultats de leur politique. Il faut convenir que, si les résultats de la politique de Choiseul ont été digne d'être déplorés, Choiseul ne manqua pas de sourire dès le premier moment où il commença de préparer ces résultats, et c'est avec beaucoup d'élégance qu'il conduisit, si vous voulez, la France et la monarchie à la décadence. Au reste, il fut ambitieux avec grâce, ce qui lui permit d'affirmer qu'il n'était pas ambitieux du tout. « Ce n'est, disait-on, qu'un petit maître qui a un peu de phosphore dans l'esprit. » Lui, pensait qu'il avait de la chance, et il s'abandonnait doucement à sa chance, en faisant d'ailleurs de son mieux afin de l'aider. C'est pourquoi il ne s'embarrassait pas dans les exigences de la morale vulgaire. Son mariage prouve son dédain de cette morale faite pour les gens du commun. Et son mariage fut le commencement de sa fortune. Il épousa la sœur de Mme de Gontaut, dont il était l'amant « éperdument aimé ». Il est simplement convenable d'ajouter que M. de Choiseul était en même temps l'ami le plus cher de M. de Gontaut. Admirez les petites vicissitudes de la vie d'un homme heureux. C'est Mme de Gontaut elle-même qui, en mourant, et pour assurer de toutes façons l'avenir de l'homme qu'elle aimait, arracha à sa sœur Louise-Honorine, qui n'avait que douze ans, la promesse d'épouser Choiseul. Mme de Choiseul était née Crozat du Châtel, elle apportait en dot plus de 120 000 livres de rente...

C'était un bon commencement. Louise-Honorine ayant grandi en âge et en sagesse, — car elle se pi-

qua de vertu toute sa vie, — devint l'ami, de Mme de Pompadour, parce qu'il importait qu'elle servît de cette façon encore son sémillant époux. On prétendait d'ailleurs que Choiseul entretenait quelque commerce amoureux avec Mme de Pompadour. Mais M. Gaston Maugras, qui aime Choiseul et la morale, affirme que cela n'est pas vrai. Au fond, cela, vrai ou faux, nous est indifférent. Ce qui nous intéresse, c'est que la femme la plus vertueuse et la plus systématiquement chaste du siècle où nulle femme n'était ni vertueuse ni chaste, était l'amie intime et la confidente quotidienne de la maîtresse du roi.

Une femme ordinaire peut toujours être utile à son mari; une femme vertueuse aussi. Mais Choiseul qui avait de l esprit pensa qu'une sœur pouvait être aussi avantageuse à sa fortune qu'une épouse et même que plusieurs maîtresses. Devenu ministre, il attira donc à Paris sa sœur Béatrice, chanoinesse de Remiremont, qui se morfondait rageusement sans son canonicat et regrettait, en outre, d'avoir déjà vingt-huit ans. Que faire d'une sœur et, pis encore, d'une chanoinesse? Choiseul estima qu'il n'était pas mauvais de la marier le plus mal du monde. Voix brève et rude, maintien hardi, manières libres et brusques : elle avait tout cela, la chanoinesse Béatrice. Le président Hénault écrivait : « Sans être une belle personne, sa figure, l'habitude de son corps, sa manière d'être, tout plaît en elle. C'est une des femmes du monde qu'on aurait le plus de peine à se défendre d'aimer... Si elle était venue du temps que nos hommes à bonnes fortunes en valaient la peine, elle leur aurait tourné la tête. » Or, il existait un duc de Gramont méprisé, déconsidéré et qui « menait une vie crapuleuse, malgré son nom et ses grandes richesses ». Le brave Gontaut négocia. En six mois, la chanoinesse fut duchesse de Gramont, séparée de son mari qui retourna vivre avec des « filles » oh!... Quant à elle, elle garda le titre de duchesse, d'enviables revenus, la liberté. Elle vint habiter chez son frère, vécut en tiers dans le ménage. On prétendit d'ailleurs qu'elle était la maîtresse de son frère. Mais M. Gaston Maugras qui aime Choiseul et la morale et réprouve très particulièrement l'inceste, affirme que cela n'est pas vrai. Au fond, cela, vrai ou faux, nous est indifférent. Ce qui nous intéresse, c'est que la femme d'un côté, la sœur de l'autre, assurent l'alliance intime de Choiseul et de la Pompadour.

Mme de Pompadour pouvait être en même temps l'amie de la vertueuse Choiseul et de la plus libre Gramont, puisque, faisant allusion aux difficultés qu'elle avait à garder en sa puissance le cœur de Louis XV, elle disait avec beaucoup de componction : « Ma vie est, comme celle du chrétien, un combat perpétuel. »

Or, il advint un jour que Mme de Pompadour mourût. On ne lui fit pas de magnifiques funérailles. Et comme le roi, qui s'acheminait rapidement au « gâtisme » avait besoin d'une maîtresse nouvelle, et comme les jésuites qui détestaient Choiseul, voulaient astucieusement se rendre maîtres de l'esprit, donc du lit du roi, ils poussèrent la comtesse d'Esparbès. Celle-ci, au commencement de 1765 était, grâce à Dieu et à ses efforts personnels, sur le point d'obtenir la place officielle de favorite. On venait de lui donner un appartement à Marly. Elle allait être « déclarée » et les jésuites se réjouissaient *ad majorem Dei gloriam*. Mais le malin Choiseul arrêta la petite comtesse sur le joli chemin du vice, et un jour, fort de l'appui du roi, rencontrant Mme d'Esparbès sur le grand escalier, en présence de toute la cour, lui prit le menton et lui dit en raillant : Eh bien, petite, comment vont « vos affaires ?... » La comtesse à ce coup comprit que ses affaires allaient très mal; les jésuites aussi. Bientôt Mme du Barry commença de régner sur la France. Les jésuites d'abord défendirent la vertu contre elle, puis je crois que dans la suite, ils protégèrent la vertu en sa personne... Et voilà les mœurs du temps, qui n'est point notre temps. On parle souvent de notre décadence morale. Je pense que c'est dans les mœurs surtout que nos progrès sont sensibles. M. Rochefort lui-même n'accuserait pas nos ministres des petits crimes commis par Choiseul et qui, d'ailleurs, ne furent point inutiles à sa réputation et à son crédit. Et les jésuites eux-mêmes n'oseraient plus imposer des maîtresses à nos rois démocratiques : c'est tout au plus s'ils se plairaient à les confesser... Nous sommes devenus fous de moralité...

Il y a longtemps déjà que nous sommes un peu toqués de psychologie. M. Maugras, qui ne marque pas directement nos progrès moraux, ne cède point à notre manie psychologique. Je ne songe guère à analyser la personnalité de la duchesse de Choiseul. Il conte, il narre. Les extraits de lettres et les anecdotes s'entremêlent agréablement. Il nous reste à discerner nous-mêmes ce que la duchesse de Choiseul pouvait être. Elle était exquise et un peu ennuyeuse, comme sa vie. Il faut dire que la duchesse de Choiseul fut, en son temps, la seule femme qui fut fidèle à son époux. C'était, on l'avouera une singulière originalité. Choiseul, de son côté, se garda bien de prêter au même ridicule. Car en tout Choiseul suivait la mode, ou la faisait. Il était plus Lauzun que son neveu Lauzun. Il avait même la supériorité d'être un Don Juan sans beauté. D'une taille médiocre, avec des cheveux presque roux et une figure plutôt laide, il avait cependant l'abord le plus aimable et son seul aspect prévenait en sa faveur. Ses petits yeux étaient spirituels ; son nez au vent lui donnait un air plai-

sant et ses grosses lèvres riantes annonçaient la gaieté de ses propos. Le baron de Gleichen écrivait : « Bon, noble, franc, généreux, galant, magnifique, libéral, fier, audacieux, bouillant et emporté même, le duc de Choiseul rappelle l'idée des anciens chevaliers français. » Sa femme fut toute sa vie durant, sensible à ses charmes, et c'est pourquoi elle vécut une vie infiniment mélancolique. Elle aimait, certes, la gloire de son mari, mais elle détestait la cour où il fallait qu'elle vécût constamment; elle détestait le monde où il était nécessaire qu'elle régnât perpétuellement ; elle savait que la cour et le monde prodiguaient des maîtresses à son trop séduisant époux, elle en souffrait au dedans de son cœur, mais pour l'amour de Choiseul, elle s'astreignait le plus possible à fréquenter la cour et le monde. Et elle calmait ses chagrins par de la littérature. Elle était instruite de tout. Elle étalait un peu ce qu'elle savait, et ses propos étaient graves comme son maintien, comme sa conception de la vie. Elle savait sourire, et son sourire était gracieux, mais elle mettait de la gravité jusque dans sa grâce ou de la grâce jusque dans sa gravité. Elle envisageait sérieusement même les choses les plus futiles et son mari avait précisément l'aptitude contraire qui badinait parmi les plus fâcheuses conjonctures et ne s'amusait jamais tant que lorsque sa vie publique était traversée des pires difficultés... Et la charmante et douce duchesse était un peu pédante aussi : ses lettres à Mme du Deffand ne dissimulent pas suffisamment son pédantisme. Le pédantisme était-il pour elle une consolation ?

En tous cas, elle fut la plus adorable des femmes sérieuses et pédantes? « Il est regrettable qu'elle soit un ange, écrivait Mme du Deffand; j'aimerais mieux qu'elle fût une femme; mais elle n'a que des vertus, pas une faiblesse, pas un défaut. » Il est vrai qu'elle fut ange à l'excès et que, par conséquent, elle ne fut point assez femme. Walpole cependant disait : « Elle est le type le plus accompli de son sexe, elle a plus de bon sens et plus de vertu que presque aucune créature humaine. » Jolie, d'ailleurs, presque très jolie, mais ses qualités intellectuelles et morales nuisaient à ses qualités physiques.

D'où lui venaient ces qualités intellectuelles et morales si dangereuses en cet instant? La duchesse de Choiseul était, à peu de chose près, une bourgeoise, une parvenue. Elle était petite-fille de ce Crozat qui, de bas commis, puis de petit financier, était devenu receveur général du clergé, qui s'était mis ensuite aux aventures de la mer et avait fondé la compagnie de la Louisiane, laquelle lui rapportait des sommes considérables. Elle était fille de ce marquis Crozat du Châtel qui avait de l'esprit et des lettres, ainsi qu'en témoigne ce portrait qu'il fit de lui-même : « M. du Châtel est vilain et petit; sa physionomie est obscure; sa timidité extrême est cachée sous des traits rudes et immobiles. On serait tenté de croire qu'il n'est qu'une ébauche de la nature ; il paraît qu'il ne lui doit ni ses goûts, ni ses idées, ni ses sentiments, et qu'il se les est tous donnés à force de culture et de travail; son cœur et son esprit semblent des hôtes domiciliés chez lui et qu'il y a retirés afin d'achever et de perfectionner son être; il a appris à penser comme les autres apprennent à jouer des instruments et à danser. C'est proprement l'homme de l'art... Comme M. du Châtel s'est moulé sur d'excellents modèles, tous ses sentiments sont honnêtes, et la plupart de ses idées sont saines et assez justes... S'il avait pu se donner de la vanité et de l'ambition, il se serait peut-être fait un grand homme. » Sa fille « tenait de lui », à cela près que toutes ses qualités lui étaient naturelles et seulement perfectionnées par la pratique...

Cette femme pensive, et douce et triste, devait aimer les lettres qu'elle comprenait. Elle aima aussi les gens de lettres. Elle eut le snobisme de Voltaire. Celui qui étudiera le snobisme au XVIIIe siècle ne manquera pas de nous être agréable. On s'engouait alors des écrivains; on allait même jusqu'à s'engouer de leurs idées : ce qui pouvait être plus dangereux. On s'engouait aussi des étrangers qui daignaient fréquenter la France. La duchesse de Choiseul, avec Mme du Deffand, eut le snobisme d'Horace Walpole. Au fond de son cœur, ne l'aimat-elle pas un peu?

Elle restait, du moins, à l'amour platonique. Et si elle adorait Walpole, elle ne voulait pas qu'il le sût. En revanche, elle développait de son mieux l'amour, le culte de l'abbé Barthélemy et du baron de Gleichen pour elle, et elle faisait semblant de ne rien voir.

> J'aurais passé près d'elle inaperçu...
> N'osant rien demander et n'ayant rien reçu,

se disaient l'un et l'autre. N'est-ce pas la perversité sentimentale de cette femme vertueuse que d'avoir développé continûment l'amour platonique de ces deux adorateurs révérends?

Il faut bien découvrir un défaut à cette femme qui eut trop de vertus pour tromper un seul instant sa mélancolie...

Comment, sur un tel sujet, le livre de M. Maugras ne serait-il pas attrayant! Les héros charmants font les livres plaisants. Avec quelle indiscrète passion nous pénétrons dans l'histoire intime des hommes célèbres! Mais il est malaisé aux écrivains de nous faire comprendre exactement dans quelle mesure la vie publique de ces hommes se mêle à leur vie privée et subit l'influence de celle-ci. M. Maugras n'a pas été complètement vainqueur de

cette difficulté. Et puisqu'il semble négliger entièrement la vie politique de Choiseul, pourquoi donc arrête-t-il brutalement son ouvrage le jour même où Choiseul quitta la vie politique? N'est-ce pas à cette heure que la vie intime du « ménage Choiseul » devait susciter davantage notre curiosité? Bref, cela revient à peu près à dire qu'on regrette que le livre ne soit pas plus long. Il est agréable éminemment : il contient mille anecdotes connues et quelques lettres inédites. .

J. Ernest-Charles.



LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT (1)

LA VIE, LES MOEURS, LES MODES

La seconde moitié du Consulat fut, comme la première, pour la toilette des femmes, une suite de changements ininterrompus qui n'en modifièrent point le caractère antique. Les chapeaux d'une élégante devinrent plus garnis, plus luxueux et de formes très diverses. Les turbans furent longtemps très recherchés, et presque toujours de satin blanc. Les spencers disparurent; les tailles s'allongèrent, les tuniques et les jupes également. Le soir, les femmes eurent des douillettes pour protéger leur nudité contre les morsures de l'air. Pour les garnitures, on essaya l'emploi des rubans; mais les anciennes étoffes de robes furent maintenues, malgré les efforts de Bonaparte qui désirait voir employer les soies et les velours. Les linons, les mousselines, les dentelles, résistèrent à tous les assauts; et les femmes, à peine vêtues, continuèrent à mourir de la poitrine en quittant les salles de danse. Beaucoup n'avaient pas atteint leur vingtième année, comme Mme de Noailles, comme Mme de Juigné, comme Mlle Chaptal, qui n'avait pas seize ans.

Les coiffures à la « Titus » ne furent pas aussi ridicules qu'autrefois. On se bornait à tondre les cheveux des deux côtés de la tête, au-dessus des oreilles laissant croître de nombreuses mèches au sommet, pour les rouler en touffe, que l'on appela un « coup de vent ». Pour une grande parure, on piqua des fleurs dans les cheveux, des roses, puis des marguerites; et il fut d'une grande distinction d'avoir, en outre, entre les seins, un énorme bouquet de violettes.

Les schalls ne subirent aucune déchéance. Ils étaient devenus partie intégrante de l'habillement; les femmes ne les laissaient pas même en entrant au bal. Elles les gardaient à la main, ou bien les déposaient sur le dossier de leur siège. Ils furent tantôt carrés avec des glands d'or, tantôt longs. La couleur ou le tissu variaient, voilà tout. En hiver, quelques femmes reprirent des palatines, mais sans les manchons qui ne furent admis que l'année suivante, après dix ans d'éclipse. Les bijoux de corail cédèrent, enfin, aux diamants et aux topazes, que les joailliers mariaient avec les chaînes d'or. Puis, les pierres antiques et les coquilles 'gravées succédèrent aux topazes.

En ce temps-là, « les petites maîtresses » — car, c'est d'elles que l'on parle, quand il s'agit de modes — mirent leur honneur à ne rien porter qui parût neuf. Elles chiffonnaient, elles froissaient l'étoffe de leurs robes, avant de les revêtir. Elles n'eurent plus de réticules; elles n'eurent plus de chiens, mais des chats. Elles essayèrent ensuite des coiffures à « la Ninon », gros rouleaux de cheveux qu'elles laissèrent tomber le long des joues presque sur les épaules. Mais cette coiffure n'eut qu'une durée très éphémère et elles revinrent à leur coiffure en turban. De même elles avaient voulu des robes sans queue; mais la queue des robes retrouva bientôt sa faveur ancienne et s'allongea plus que jamais. Et les bas blancs dominaient sans rivaux. Le blanc partout, car les ombrelles étaient de percale blanche.

Pendant quelques mois ce fut, tout à coup, de très grand ton de s'habiller « à l'enfant », c'est-à-dire de serrer la robe qui n'était qu'une grande blouse, sans plis et sans corsage, par une large ceinture de ruban, sous les seins. Les petites maîtresses n'acceptaient une camériste que si elle savait les habiller de cette façon, et draper élégamment la jupe sur le corps. Puis, tandis qu'il avait été de mode de paraître de santé solide, de manger beaucoup, de boire des liqueurs fortes, d'avoir des couleurs et de ne rien redouter de la froidure, il y eut revirement chez les mondaines élégantes, et elles ne se montrèrent que dans leur lit, débiles, languissantes, et, quand même, les bras nus appuyés sur des coussins et la poitrine découverte, les cheveux parés pour le cercle des jeunes gens qui entouraient leur lit.

Ensuite, et à cause du tableau de Gérard qui avait exposé une Psyché aux chairs blanches et molles, elles adoptèrent, pour le visage, une pâleur extrême n'usant que de blanc, délaissant le rouge que, naguère, elles employaient à outrance. Elles quittèrent les douillettes, et portèrent les redingotes. On y mit quelques collets dans le haut. Bientôt, il y en eut jusqu'à trente-six, et les gazettes écrivaient qu'entre toutes ces petites femmes trottinant pour leurs courses du matin et le commissionnaire du bout de la rue il n'y avait aucune différence. Chez elles, en négligé, on les vit en tablier; et tel fut l'engouement

(1) Voir la *Revue* des 16 juin et 11 août 1900, 13, 20, 27 avril et 10 août 1901, 26 avril, 7 juin et 30 août 1902.

à ce sujet, que les petites maîtresses s'ingénièrent à trouver une coupe inédite, pour cet objet de leur toilette. En promenade, au lieu de mitaines de dentelles, elles eurent des gants « peau de chien », de couleur carmélite. Un jour, un singulier caprice leur obséda l'esprit. Elles voulurent ressembler aux nonnes, et quelques-unes affectèrent de se nouer la taille d'un cordon pareil à celui de Saint-François et, ainsi attifées, de se montrer au Ranelagh et même à Coblentz. A leurs souliers, on ne vit plus de lacets s'enroulant autour de la cheville; un gros nœud de rubans au-dessus du pied leur suffit. La panne, dont les hommes se faisaient des culottes, fut employée par elles à se faire des chapeaux, qui devinrent très communs. Puis, elles cirèrent leurs cheveux avec une pommade spéciale qui leur donna un reflet très lustré. Pour coiffure, elles avaient eu des croissants, des lyres, des couronnes, des turbans, des diadèmes. Le bon ton de l'an XII fut de porter sur la tempe gauche « un oiseau du paradis renversé dont le bec se cache sous l'oreille, dont les yeux, en diamant, ornent le vide que laisse le *coup de vent*, et dont la queue déployée et flottante orne et ombrage le front ». La petite maîtresse, qui va en visite, laisse dans l'antichambre toute sa défroque, disent les gazettes du temps; son chapeau, sa redingote, son schall, et elle n'entre, dans la chambre de son amie, qu'avec sa « chemise ». Sa chemise, c'est sa robe. Presque toutes ont des alliances en diamants, suivant la mode; des boucles d'oreilles de corail, en forme de poires, très volumineuses; des petites montres de cou et des cassolettes à odeur, tantôt carrées, tantôt ovales. Si elles sortent en « demi-parure », comme on l'écrit, c'est avec une robe de percale blanche, brodée de boules de neige, en coton blanc. Dans leurs chambres, elles n'ont qu'une fleur, un hortensia ou un héliotrope; mais la rampe de l'escalier est surchargée de roses, en avalanche, et toutes les amies, en le descendant, les peuvent cueillir à leur fantaisie. Au fronton de leurs petits hôtels, on peut lire une devise: « Aux « Muses »; « A la retraite; » « A l'oisiveté »; et même « A l'amour ». Quand elles saluent, ce n'est plus comme autrefois, les bras pendants et attachés à leur robe; elles inclinent la tête, en reculant le buste, et en relevant leur jupe avec grâce. Et c'est là le difficile. Si elles se promènent au bois de Boulogne, c'est dans une voiture à quatre roues. La capote doit s'ouvrir et se fermer à volonté. Les roues doivent être de ton rouge, noir et or; les coussins et l'intérieur de la voiture de tons très clairs, jaune ou rouge. Les chevaux de l'attelage, noirs, seront précédés d'un écuyer, ce qui est le suprême honneur. Celles qui ne peuvent se montrer en voiture s'habillent en amazones, et vont se promener, le matin, aux Champs-Élysées, en bottines lacées par devant, avec une cravache à la main, au lieu d'un livre qu'elles avaient naguère.

Cependant les promenades à Longchamp cessèrent d'être courues, non pas à Longchamp qui n'existait plus, mais dans les allées qui avoisinaient la maison. On ne vit plus autant de voitures de toutes couleurs se suivre à la file, et des jeunes gens courant de l'une à l'autre, empressés, curieux, pour lorgner les belles créatures qui se montraient étalées dans toute la beauté de leur personne sur des coussins douillets. Ces promenades perdirent leur vogue, comme l'avait perdue Frascati; comme la perdirent les Bouffons, où l'on n'allait plus qu'en costume négligé. Le Ranelagh était alors dans toute sa splendeur, très suivi, très fréquenté, le jeudi surtout. Les jeunes gens y venaient jouer aux barres, plutôt afin d'y attirer les belles dames qui s'y rendaient pour y être admirées, lorgnées, fêtées. C'est là, écrivent les gazettes, que l'on voit « les habits les plus récemment arrivés de Londres ou de Hambourg, — les deux centres d'émigrés; — c'est là que parut, sans doute, le premier schall de cachemire, et la plus belle robe de Malines; c'est là que les tailleurs font leurs observations; c'est là que les marchands de modes font des découvertes nouvelles. » Le Ranelagh était devenu le théâtre de l'élégance.

Pour les hommes, en ces dernières années du consulat, les variations du costume furent très fréquentes. La couleur des habits, la couleur du pantalon ou de la culotte, la couleur des bas changèrent souvent. L'habit fut brun, puis noir; la redingote chamois, puis d'un ton gris cendre. Les pantalons pendant un temps, succédèrent aux culottes, et les culottes, à leur tour, chassèrent les pantalons. Il y eut des culottes vertes et des bas verts; puis des bas couleur de chair. En l'an XI, les « fracs » étaient très courts, et dans la belle saison les pantalons furent très larges, blancs sur des guêtres de nankin. Il fallut, enfin, que le chapeau eût un luisant très marqué et, pour l'obtenir, on brossait le poil après l'avoir mouillé. Les journalistes en belle humeur écrivaient: « Nos jeunes gens ont composé leur costume de ville d'un mélange de costume de théâtre. Ils ont pris l'habit d'un scapin; pour pantalon, le sac de Sganarelle; le chapeau à plumes du marquis et les bas couleur de chair d'un danseur. Ajoutez la coiffure acteur tragique, et vous aurez un petit maître de l'an XI. » Mais, le costume d'étiquette, par l'exemple de la tenue imposée aux Tuileries, dans les salons de Mme Bonaparte, se composait de l'habit noir, de la culotte courte avec l'épée d'acier et du chapeau à claques. On estimait, de la manière suivante, la valeur de cet habillement. Pour l'habit de ville, 200 francs; pour la redingote par-dessus, 200 francs;

pour le gilet, 30 francs; pour le pantalon, 70 francs; pour une paire de bottes, 60 francs; pour la chemise, la cravate, les bas, 60 francs; pour le chapeau rond, 30 francs; au total, 650 francs, et autant pour l'habillement du soir, y compris l'épée et les boucles d'or et d'argent des souliers.

L'année suivante, en l'an XII, le collet de l'habit d'un petit maître dut imiter le bec-de-lièvre; la cravate se nouer sur le côté, avec de longs bouts tombant jusqu'au dernier bouton du gilet; la chemise être très unie, bien tirée, au rebours de la culotte qui devait montrer une multitude de plis. Pour le gilet, on en eut deux au moins; trois, quatre même, l'un sur l'autre, étaient de la suprême distinction. Beaucoup de jeunes gens, à cette époque, abandonnèrent le pantalon; d'autres reprirent le spencer laissé l'année précédente; mais, pour être distingués, tous portèrent un solitaire à l'index, des glands d'or, à l'intérieur de leur chapeau, et après avoir eu le dos rond, ils ne marchèrent plus que la taille très cambrée.

Au bal, le véritable élégant n'arrivait que coiffé à « la Titus », les cheveux poudrés et parfumés avec un chapeau sans plumes, à poils en dedans, bordé d'une ganse d'acier ou d'une ganse d'or; puis un gilet de basin à baguettes d'or ou d'argent; enfin la culotte de satin et non de drap de soie; des bas de soie d'un blanc cendré, des souliers à demi couverts ornés de boucles en torsade d'or et d'argent mélangés, avec un habit noir, mais plus souvent un habit lie de vin, un peu foncée, pour être plus remarqué.

Sur les cheveux, il ne met plus ni pommade, ni aucune huile, des parfums seulement. La mode d'avoir deux montres fut réduite à une seule, et pour deux montres quand même, on n'eut plus qu'une seule chaîne. Les oreilles furent percées, mais sans le port d'anneaux. La redingote, en pardessus, prit le nom de *rotonde*. On en eut plusieurs : une, de ton blanc gris, pour le matin, sans habit; une, ton pêche à mettre par-dessus le frac; une, d'alpaga, pour protéger, le soir, le costume d'étiquette, très large et à grands collets; enfin, une, ton feuille morte pour monter à cheval. S'il prise, l'élégant doit avoir une tabatière d'or guillochée; les poches de sa culotte sont doublées de soie, de la couleur de la culotte même, et ses gilets sont couverts de broderies.

Alors, après une chevauchée, très courte, au Bois, il va dîner chez Nicolle, au boulevard, regretttant la mort de Rose, restaurateur si habile. Il sort, pour prendre son café, chez Mme Hardy; de là, il se dirige vers « les Français » afin d'assister au *Mariage secret*. Saint-Phal ne peut l'émouvoir; il déplore la perte de Molé qu'il n'a jamais vu. Il bâille, s'ennuie jusqu'à la fin, puis entre chez Garchy prendre un sorbet, jusqu'à ce qu'il se décide à s'habiller, pour la soirée où il dansera toute la nuit. C'est seulement à minuit que, pour lui, la vraie journée commence. Suivant la mode, il ne porte ses souliers que durant huit jours; son habit, trois semaines; son chapeau, un mois. Ses fournisseurs lui en donnent d'autres, à la place des anciens, qu'il leur laisse. Telle est la coutume. Et faisant de leur toilette le mobile de toutes leurs actions, les jeunes gens en sont plus que ridicules ou bizarres. Pas un d'eux n'est aimable. Ils sont fats, d'une fatuité à déconcerter leur plus ferme soutien. On les voit entrer dans un salon, dévisageant d'un regard impertinent toutes les femmes assemblées; se chuchotant entre eux, à l'oreille, des mots qui les font sourire; se rengorgeant dans leur cravate pour se mieux poser en admiration et se retrouver soi-même dans tout le mérite qu'ils s'attribuent. A un certain signe, à un mouvement de la tête, à un tressaillement des épaules, ils semblent dire : « Que celle ci est laide! que ce vieillard est sot! nous seuls sommes aimables. »

Ce n'est pas contre eux, pourtant, que les caricatures exercèrent leurs représailles. Deux eurent un grand succès que les papiers de l'époque nous font connaître. La première représentait un mari, sous les traits d'Ésope, portant le carlin, le réticule et le parapluie de sa femme, traînant sa petite fille par la main, tandis que suit par derrière l'épouse donnant le bras à un jeune homme charmant avec qui elle se moque du mari, empêtré dans son chargement. Une autre représentait une femme d'un âge mûr, dans une toilette outrageusement ridicule : grosse, laide, habillée d'une robe trés décolletée et minaudant avec un jeune homme qui voltige près d'elle, tandis que les deux filles, deux grandes filles, en âge d'être mariées, marchent à pas comptés, tristes et dans un costume très modeste. C'est qu'en ce temps-là les faveurs et les grâces sont pour la jeunesse; que les hommes et les femmes se désolent d'être négligés à cause de leur âge et veulent, de toutes manières, paraître jeunes. De vieilles femmes prennent des leçons de danse afin d'avoir accès dans les quadrilles et de trouver un valseur: et les hommes s'efforcent de montrer toute la vigueur du bel âge. Chacun veut prouver que son feu n'est point éteint.

Est-ce de la sagesse?

Et la caricature se moqué de cette ardeur factice, de cette effervescence éphémère.

A cette fin du Consulat, les plaisirs étaient devenus moins bruyants, moins excentriques. Les mascarades des jours gras furent languissantes et les bals de l'Opéra moins suivis. On se recevait entre soi, en famille. L'animation, le tumulte des fêtes des premières années s'apaisaient depuis le départ des étrangers que la guerre imminente avait éloignés.

Une lassitude régnait dans toutes les classes de la société, et les émigrés, rentrés en nombre, contribuaient à reformer une aristocratie exclusive, qui nuisait aux plaisirs si facilement partagés autrefois. A la veille de la guerre, la France était inquiète. On attendait.

Une autre raison chassait les plaisirs, et la facile confiance, et l'engageant abandon que manifestait la société mondaine, aux premiers jours du Consulat. Des complots, et ceux-là formidables, renaissaient contre la vie du Premier Consul. D'un jour à l'autre, s'ils avaient réussi, le déchirement des passions politiques, l'anarchie, la guerre civile, si longtemps contenus, pouvaient recommencer. On venait d'apprendre la présence de Pichegru à Paris, ainsi que celle de Georges, le conspirateur inlassable. Les portes de Paris furent fermées. On ne pouvait en sortir qu'après des démarches très longues et souvent infructueuses. Les visites de la police se succédaient dans tous les hôtels meublés pour voyageurs. La peine de mort fut décrétée contre ceux qui auraient donné asile aux conjurés. Ce fut une nouvelle Terreur. On n'osait plus communiquer ses impressions à personne, tant on redoutait la vigilance de la police. Les étrangers, qui se trouvaient encore à Paris, s'empressèrent de quitter cette ville suspecte. Le commerce fut instantanément suspendu, et des plaintes sourdes s'élevèrent de toutes parts. Ce fut pis encore lorsqu'on eut appris l'arrestation de Pichegru, puis celle de Georges et, enfin, celle de Moreau.

Tout d'abord l'opinion s'était déchaînée contre ces chouans incorrigibles, qui ne laissaient aucun repos à la France. On maudissait Pichegru ; on maudissait Georges. L'opinion se retourna contre Bonaparte lorsqu'on apprit l'arrestation de Moreau, et par les affiches, collées aux murailles, que le vainqueur de Hohenlinden avait consenti à s'allier aux chouans pour renverser le gouvernement consulaire. Personne n'y voulut croire. On accusa Bonaparte de jalousie contre le seul rival qu'il eût à craindre, et toutes les sympathies se tournèrent vers la jeune et belle épouse du général incriminé, que l'on persistait à croire innocent. Bientôt l'exécution du duc d'Enghien vint activer ce trouble de l'opinion publique. Mais, après ce coup d'audace, Bonaparte trouva des approbateurs parmi les anciens Jacobins : « Il est des nôtres maintenant », disait-on.

Ce fut à ce moment que les grands corps de l'État résolurent de proclamer Bonaparte, empereur. Si le procès fait à Pichegru, à Georges, à Moreau, avait désorienté l'opinion ; si la mort du duc d'Enghien avait stupéfié, sur le moment, la population de Paris, cette effervescence fut très éphémère. Après tout, le duc d'Enghien n'était qu'un des Bourbons, disait le peuple qui ne les aimait point. On voyait plus loin. On cherchait le repos définitif de la France, dût-on même y sacrifier la liberté qui déjà n'existait plus que de nom (1). Les grands corps de l'État étaient peuplés de gens repus, et fatigués par les grandes commotions révolutionnaires. Ils voulaient jouir maintenant des biens acquis, sous l'égide d'une main puissante et forte, sous la protection d'un homme d'épée qu'ils considéraient comme invincible ; et la création d'une monarchie impériale leur offrait, avec ces garanties, de nouvelles sources de richesses et de faveurs. Il faudrait une noblesse pour illustrer le trône, et c'est avec eux seulement qu'on la pourrait créer. Ils prendraient alors la place de ces nobles que, jadis, ils avaient jalousés d'un cœur si féroce. Plus les hommes étaient médiocres, et plus ils étaient disposés à sacrifier leur indépendance, considérant comme nécessaire de suivre l'inspiration que leur avait soufflée Bonaparte ; ils se sentaient l'échine assez souple pour plier devant une volonté souveraine. Les mœurs n'étaient pas plus abaissées ni plus dissolues qu'autrefois ; l'énergie n'avait pas disparu des âmes du peuple ; mais tout le monde était possédé du dégoût des changements, et puisque Bonaparte était au pouvoir, disait-on, il fallait l'y laisser.

Et l'ambition du Premier Consul agissant, l'empire remplaça la république.

Gilbert Stenger.



ANIELKA (2)

Roman.

— As-tu entendu quelque chose de nouveau ?

— J'ai entendu dire que les paysans veulent avoir maintenant quatre arpents chacun.

Le châtelain sursauta dans son fauteuil.

— Quelqu'un les excite ! s'écria-t-il.

— Peut-être.

— C'est sans doute Gaïda ?

— Peut-être est-ce Gaïda, et peut-être est-ce quelqu'un de plus malin encore ?

Le châtelain haletait, comme un lion irrité.

— Ah ! n'importe, dit-il enfin. Dans ce cas, je vendrai ma propriété ; elle vaut cent mille roubles...

(1) Albert Babeau, *les Étrangers en France*, p. 68.

« La Bastille est démolie, mais la Tour du Temple est pleine de prisonniers d'État. On signale des abus de pouvoir iniques, comme l'ordre de s'embarquer pour l'Amérique que reçoit un jeune officier dont le crime était de plaire à une actrice que courtisait Lucien Bonaparte. »

(2) Voir la *Revue* des 16, 23 et 30 août 1902.

— Les dettes dépassent ce chiffre, interrompit le Juif, et elles doivent être payées immédiatement.

— Alors je m'adresserai à ma tante, et la prierai de me prêter une certaine somme...

— Madame la présidente ne donnera plus rien maintenant... Elle ne touchera jamais à son capital... quant aux intérêts, elle préfère les dépenser elle-même...

— Alors après sa mort...

— Je demande pardon à monsieur, mais... si elle ne laisse rien à monsieur?

Le châtelain se mit à arpenter fiévreusement la chambre. Le Juif se leva.

— Conseille-moi donc! s'écria enfin le châtelain en s'arrêtant devant lui.

— Je sais très bien que monsieur ne s'en portera pas plus mal si même cet Allemand achète le domaine; monsieur n'en vivra pas moins parmi des seigneurs; et quand (ici Samuel baissa la voix) quand madame... alors monsieur se remariera...

— Tu n'es qu'un sot, Samuel! dit le châtelain.

— C'est vrai, mais Mme Weiss a deux millions en bel argent, et tant d'argenterie, tant de bijoux!...

Le châtelain le saisit par l'épaule.

— Tais-toi! dit-il d'un ton rude. J'ai besoin de trois cents roubles, pense à me les trouver...

— Ça peut se faire, répliqua tranquillement le Juif.

— De quelle manière?

— Nous les demanderons à Mme Weiss.

— Jamais!

— Alors monsieur doit me donner une garantie, et je tirerai l'argent de quelque Juif.

Le maître du château se rasséréna; il s'assit et alluma un cigare. Après un instant de silence, le Juif reprit :

— Si, au moins, monsieur avait construit ce moulin, dont je parle depuis tant d'années...

— Je n'avais pas d'argent.

— Monsieur en a eu, et plus d'une fois encore. Il n'y a pas si longtemps que monsieur a touché trois mille roubles. Mais monsieur a préféré acheter une voiture, et faire tapisser ses appartements... Et moi, malheureux, je suis toujours dans l'incertitude...

— Mais tu as gagné cinq cents roubles!

— Peut-être que je les ai gagnés, peut-être que je les ai perdus, mais j'aurais préféré le moulin. Ce qui est bâti sur la terre a toujours son prix, tandis que l'argent ne donne que des embarras, et il faut encore le cacher des voleurs.

— Écoute un peu, interrompit le maître, attends ici; et, pendant ce temps, j'irai essayer de te procurer une garantie!

Pendant le temps que dura l'entretien de son père avec Samuel, Anielka resta plongée dans ce désagréable et chaotique état moral qu'engendre toujours la crainte. Son imagination, surexcitée, essayait inconsciemment de résoudre cette question : « Que lui dirait son père? » Et pour toute réponse elle se créait, de ses souvenirs passés et de ses impressions présentes, des tableaux tristes et confus.

La fillette, cependant, avait entendu distinctement la conversation de son père avec Samuel, sans toutefois en comprendre le sens; mais un nom de femme, accolé à celui de son père, lui resta dans l'esprit, mêlé à l'éternel sourire, triste et rusé, de Samuel.

— Mon Dieu! mon Dieu! quel méchant homme que ce Samuel!... Qu'a-t-il dit à papa?... Qui est cette Mme Weiss?... — se demandait-elle, toute tremblante.

Elle ne put tenir en place et s'enfuit dans sa chambre. Elle y resta longtemps, silencieuse, épouvantée, attendant que son père la fît demander.

Mais on ne l'appela point. Le souper fut même servi en retard, car son père s'entretint très longuement avec sa mère.

Le châtelain était de fort belle humeur en retournant à la véranda.

Il fit son entrée en fredonnant, et arrivé près de sa femme, assise là dans son fauteuil, il murmura, d'une voix caressante :

— Embrasse-moi, veux-tu?

— Enfin! après dix jours... soupira sa femme. *Je suis charmée* de voir que tu te rappelles mon existence. J'en suis si déshabituée! La maladie, l'abandon, les sombres pensées, *voilà mes compagnons*. Et, à vrai dire, en te voyant si gai dans cette pièce si triste j'en éprouve même une impression désagréable.

— Fais trêve de caprices, Mathilde! Ton abandon et ta maladie auront bientôt une fin; il ne faut que patienter encore un peu. Je suis en train de conclure une excellente affaire; et pourvu que je trouve les fonds suffisants...

— *Assez, assez, je ne veux pas écouter cela!* De nouveau des affaires, de nouveau de l'argent! Ah! mon Dieu! mon Dieu! je n'en dormirai pas cette nuit...

— Mais écoute donc, que je te conte la grande nouvelle! Figure-toi que Ladislas est fiancé à Mme Gabrielle. La bonne veuve lui a prêté cinq mille roubles, et il se monte comme un prince. Si tu voyais son château restauré, ses meubles, ses voitures!...

— Je ne puis croire, interrompit-elle, que Gabrielle épouse cet écervelé qui, en quelques années, a dissipé une telle fortune...

— Pardon! il ne l'a pas dissipée, mais il s'est endetté, rien de plus, et avec le capital de sa femme il

va se tirer de là. Nous vivons dans une époque de transition, où les plus grandes fortunes sont ébranlées...

— Oui, oui, par les cartes et les paris aux courses!

— Ne sois pas si méchante! Sois-le d'autant moins que cet inappréciable Ladislas m'a rendu un grand service dans une affaire, et que, si j'avais de l'argent...

— De nouveau des affaires, et de l'argent...

— Mais vraiment je ne te reconnais plus, ma chère Mathilde! s'écria le mari indigné. Tu sais très bien que je n'aime pas à m'occuper de bagatelles, encore moins à t'en ennuyer, mais actuellement il s'agit de la question des *servitudes*, de notre fortune, de notre position, de l'avenir de nos enfants. Est-ce que tout cela peut s'écrouler pour quelques malheureuses centaines de roubles?

— Alors il te faut de nouveau de l'argent?

— Oui, et j'ai résolu de te demander ton aide pour...

Madame se couvrit les yeux, de son mouchoir, et reprit, d'une voix gémissante :

— A moi? Et en quoi puis-je t'aider? Toute ma dot est dépensée, la moitié de mes bijoux sont en gage, et je n'ai pas même l'argent nécessaire pour aller consulter Chalubinski, qui, je le sens, me rendrait la santé. Je ne parle déjà plus de ce malheureux petit Joseph, des domestiques qui n'ont pas été payés depuis longtemps, ni de ce que tout, à présent, s'achète à crédit... Oh! *malheureuse que je suis*, bientôt il ne me restera même plus de larmes...

— Mathilde, je t'en supplie, calme-toi! implora le mari. Tu ne veux pas comprendre que la propriété en général subit en ce moment une crise, qui finira pour nous d'ici à quelques jours. Lorsque j'aurai réglé la question des servitudes, je toucherai immédiatement dix mille roubles que j'emploierai à améliorer mes terres : nous ferons alors de meilleures récoltes, et nous paierons nos dettes; en attendant, nous vendrons une seconde coupe de forêt et nous partirons pour l'étranger. Là, tu recouvreras la santé, tu t'amuseras de nouveau, et tu redeviendras la brillante Mathilde d'autrefois.

— Oui, je sais! murmura madame. Tu me répètes cela chaque fois qu'il te faut ma signature.

— Je n'ai nullement besoin de ta signature aujourd'hui, Mathilde. Prête-moi seulement ton collier de perles pour une semaine ou deux. Avant un mois, tous tes bijoux te seront rendus.

— Avant peu je n'aurai plus de larmes...

— Je te mènerai à Varsovie dans les premiers jours d'octobre et tu pourras même, j'espère, y passer tout l'hiver...

— Je ne voudrais seulement que me rétablir!

— Et aussi un peu te distraire, n'est-ce pas? fit le mari avec un sourire. Le théâtre, les concerts, et même quelques soirées intimes ne sauraient t'empêcher de guérir?

La dame baissa la tête; puis, après avoir réfléchi quelques instants, elle dit :

— Prends ce collier, dans mon bureau. Mon Dieu! je sens que je mourrais de désespoir à l'instant même, si je le regardais!

— Mais tu n'en auras que plus de plaisir à le porter un jour! En le mettant, tu te diras chaque fois que pas un seul instant tu n'as hésité à accomplir ton devoir envers tes enfants, envers ta position...

Tout en parlant, il se dirigea vers le bureau et poursuivit, en fouillant les tiroirs :

— Un moment désagréable nous fait mieux apprécier les heures heureuses qui suivent; et un simple bijou, même, acquiert de la valeur s'il a été mêlé à quelque grand événement. Pense aussi à ce que vaudront ces perles pour ta fille lorsque, l'en parant, tu lui diras : « Ce collier a sauvé notre position, notre existence, dans un moment décisif de crise sociale! »

Prenant dans le tiroir un écrin en maroquin, il l'enfouit vivement dans sa poche, puis s'approcha de sa femme et lui chuchota à l'oreille :

— Encore un baiser!...

— Comme je serais heureuse si seulement je pouvais te croire!

— Allons, encore des extravagances! — fit-il d'une voix impatientée. Après quoi il se hâta d'aller retrouver Samuel, qui l'attendait dans son cabinet.

Madame resta seule. La vue du beau visage de son mari, leur conversation, la reportèrent à dix années en arrière, suscita, dans son esprit, des réflexions qui la remplissaient à la fois de plaisir et d'inquiétude.

Un domestique entra :

— Madame est servie.

— Monsieur est là?

— Non, madame, mais j'ai prévenu monsieur.

— Prie Mlle Anielka de descendre, et dis à l'institutrice que le souper est servi.

Le domestique sortit.

— *Joseph, mon enfant, veux-tu prendre du thé?* Il dort, le pauvre chéri!

Elle traversa la chambre bleu-pâle et gagna la salle à manger; la longue traine de sa robe de chambre de laine blanche se déroulait derrière elle.

Anielka, toujours tremblante, entra bientôt avec son institutrice silencieuse; son père les suivait. Il offrit poliment le bras à l'institutrice, dont le cou et les joues se couvrirent d'une teinte rouge-brique. Elle s'assit en face de lui, et baissa les yeux.

Le maître de la maison posa nonchalamment ses mains sur la table, et, regardant Mlle Valentine (d'une manière impertinente, selon elle), il dit au domestique :

— Dis qu'on me prépare un petit bifteck, mais à l'anglaise...

— Il n'y a pas de viande, monsieur!

— Comment, — en juin on ne peut déjà plus avoir de viande?

— On peut en avoir, monsieur, mais madame n'a pas envoyé chez le boucher.

La mère et la fille rougirent. Toutes les deux savaient que c'était par économie qu'on n'avait pas envoyé chez le boucher.

— Dis qu'on me serve deux œufs à la coque! reprit monsieur, en jetant un regard mélancolique du côté de l'institutrice.

Mlle Valentine crut convenable de dire, à son tour:

— Il n'y a sans doute pas d'œufs, car nous en avons eu à dîner, et, en outre, on m'en sert un cru tous les matins.

— Je vois, Mathilde, que ta Kiwalska n'est guère bonne ménagère!

— Elle ne peut dépenser que l'argent qu'on lui donne! dit l'institutrice, prenant la défense de la femme de charge, qu'elle détestait, pour taquiner le châtelain.

Ces paroles aiguillonnèrent le maître de la maison.

— Es-tu donc si faible, Mathilde, que tu doives encore encombrer Mlle Valentine des fonctions de caissière?... demanda-t-il.

La vieille fille devint furieuse.

— Et qu'y aurait-il de mal à cela? fit-elle avec un sourire. Samuel est le caissier de monsieur, je pourrais bien remplir le même emploi auprès de madame!

— Certainement, répliqua le maître, en fronçant légèrement le sourcil, quoique je ne suppose pas que cela puisse se faire sans causer un grand détriment à Anielka!

La cuiller d'Anielka faillit lui tomber des mains.

— Aujourd'hui, par exemple, poursuivit-il, j'ai trouvé cette enfant sur la voie publique!

— Anielka? demandèrent, d'une seule voix, la mère et l'institutrice.

— Oui Anielka! Heureusement, elle n'était pas seule, elle était en compagnie de la fille de ce vaurien de Gaïda, et d'un goret.

— Anielka! balbutia la mère.

— Vous voyez, mademoiselle, continua-t-il en regardant toujours l'institutrice, à quoi est exposée ma fille alors même que vous n'avez pas encore à vous occuper de la caisse! Elle cherche des amis parmi les porchères et les cochons de lait!

En l'écoutant, Mlle Valentine était devenue bleu foncé.

— Qui sait, dit-elle enfin avec une froideur feinte, si ces relations ne lui seront pas utiles un jour?

— Des relations avec les porcs?

— Avec les enfants du peuple. Jusqu'à présent la mode voulait que les seigneurs ne fussent en relation qu'avec les Juifs. Où cette mode les a conduits, nous en avons un exemple de temps à autre. Peut-être la nouvelle génération devra-t-elle se rapprocher des paysans...

Les lèvres du châtelain tremblaient. Mais il songea qu'on devait trois mois d'appointements à l'institutrice, et il préféra ne pas lui répondre. Il se tourna donc vers sa fille:

— Anielka!...

La fillette se leva et s'approcha en tremblant de son père, croyant enfin arrivé le terrible moment. La table, la bouilloire, tout dansait devant ses yeux.

— Je vous écoute, papa!

— Viens ici, plus près...

Elle faillit tomber.

— Que je ne te trouve jamais plus sur la route! dit lentement le père, en embrassant sa fille sur le front. Et maintenant, va prendre ton thé!

Anielka se crut ravie dans un autre monde. Dieu, que son père était donc bon... et que ce Gaïda, qui battait sa fille... était donc méchant! Mais aussitôt le souvenir de la mystérieuse Mme Weiss revint à l'esprit de la petite fille, et elle retomba dans l'incertitude.

Une semaine s'était écoulée. Le soleil devenait de plus en plus ardent, les nuits étaient courtes et tièdes. Parfois des nuages gros de pluie passaient au-dessus des blés; mais le vent ne tardait pas à les disperser, afin qu'ils ne causassent pas de dégâts aux moissons. Des arbres se couvraient de fleurs, d'autres étaient chargés de fruits.

L'air était embaumé. Près de l'étang, des cigognes écoutaient le coassement des grenouilles. Les nids s'emplissaient d'oiseaux. Tout croissait et vivait, ou se préparait à vivre et à croître. Plus le soleil montait à l'horizon, plus tout débordait de vie.

Pendant tout ce temps, le père d'Anielka n'avait pas quitté la maison. Le plus souvent, il se tenait dans son cabinet et fumait des cigares. Il lisait un peu et fumait; il causait avec Samuel et fumait de nouveau.

Parfois il sortait sur le perron, et là, les mains dans les poches, la tête levée, il interrogeait l'horizon, comme s'il guettait des événements attendus. Mais ces événements tardaient à se produire, et ses yeux n'apercevaient que des champs en friche ou couverts d'une maigre récolte. Alors une idée, rapide comme l'éclair, lui traversait l'esprit: il se disait que sa situation était sans issue. Aussitôt il rentrait dans son cabinet de travail et marchait, marchait, pendant des heures entières.

Le lendemain, le surlendemain, dans huit jours au plus tard, devait enfin se résoudre la question des « servitudes. » Deux mois auparavant, les

paysans avaient décidé de renoncer à leurs droits, moyennant l'abandon fait à chacun de trois arpents de terre ; si donc ils consentaient à signer le contrat, la forêt pourrait être définitivement vendue, M. Jean toucherait quelques milliers de roubles, et paierait immédiatement les dettes les plus criardes. Mais s'ils allaient refuser de consentir ?... Il lui faudrait alors vendre son domaine. Et ensuite ?...

La question, ainsi posée, tourmentait fort le père d'Anielka. Il avait perdu sa belle humeur, son assurance habituelle et jusqu'à son goût des voyages. Depuis quelque temps, le bruit courait que les paysans, ayant réfléchi, avaient résolu d'exiger une plus grande compensation ou de maintenir leurs droits sur la forêt. Cela le consternait.

Il appartenait à cette catégorie de gens qui veulent que chaque affaire se conclue au gré de leurs désirs, sans toutefois qu'ils aient à s'en occuper eux-mêmes. Ayant consenti à accorder les trois arpents demandés, il avait la complète certitude que cette question était arrangée ; et il avait vendu la forêt, dépensé l'argent touché d'avance, et ne s'était plus soucié de cette affaire, ne supposant même pas que quelque complication pût survenir. Il savait que l'arrangement définitif devait être signé à la Saint-Jean et il renvoyait tout à cette date.

Quand Samuel vint lui annoncer que les métayers parlaient de quatre arpents, il sentit s'écrouler le bel édifice de ses espérances. L'inquiétude le prit. Mais il était si bien habitué à laisser les événements suivre leur cours, il avait une telle peur des désillusions, qu'il n'osa même pas s'enquérir de la véracité de ces on-dit. Encore moins essaya-t-il d'arranger l'affaire.

— Ce sont peut-être de faux bruits, disait-il.

— Mais alors, il faudrait voir les paysans...

— Non, car ils pourraient me croire disposé à leur céder...

Mais là n'était pas la vraie raison : il avait peur d'entendre la fatale vérité. S'il allait apprendre, tout de suite, que les pourparlers n'avaient pas abouti, ses illusions basées sur la vente de la forêt s'évanouiraient, et il voulait s'en bercer encore pendant une semaine, pendant trois jours... pendant un jour même.

Il n'interrogeait donc personne, ne parlait à personne ; il avait même défendu à Samuel de souffler mot de cette question, — et il attendait. Cette manière d'agir lui semblait très diplomatique ; et il se donnait pour excuse que, si personne n'entendait un mot de lui sur cette affaire, les paysans n'oseraient pas changer leurs conditions.

Mais il n'en était pas moins forcé de se demander, sans cesse, à lui-même : « Que ferai-je après qu'on aura vendu notre propriété ? Que deviendra ma femme ?... Par quoi lui remplacerai-je sa dot dissipée, ses bijoux, le confort relatif dont elle jouit ici ?... »

L'humeur du maître semblait peser sur toute la maison. Les charretiers s'en venaient, l'un après l'autre, demander leur congé et négligeaient leur besogne. Les uns s'en allaient pendant des journées entières à la recherche d'un autre service ; d'autres emportaient ou des ustensiles ou des cordes, pour se payer, en partie du moins, l'arriéré de leurs gages. D'autres encore devenaient arrogants, et se plaignaient de la mauvaise nourriture.

La femme de charge du doyen étant morte dans la semaine, Kiwalska vint, les larmes aux yeux, adjurer Madame de lui donner son congé. Elle assura qu'elle adorait toute la maison, qu'elle mourrait certainement d'ennui loin d'eux, mais que son devoir, ses sentiments religieux lui ordonnaient d'entrer chez M. le Doyen, que d'indignes servantes laisseraient mourir de faim si elle n'était pas là. Elle ajouta, en terminant, qu'elle n'osait pas réclamer son dû, mais qu'elle croyait, comme au Saint-Évangile, que monsieur et madame ne voudraient pas lui porter préjudice.

Un changement se produisit aussi dans la manière d'être de Mlle Valentine. Quand elle vit que tous partaient, elle assura bien haut n'avoir nullement l'intention de quitter Anielka, à laquelle elle s'était beaucoup attachée ; « mais elle déclara, toutefois, ne pas pouvoir vivre sous le même toit que Monsieur ».

En l'entendant, Mme Jean haussa légèrement les épaules.

Elle lui répondit donc que, avant peu, toutes deux partiraient pour Varsovie, avec les enfants, et que, du reste, Monsieur étant rarement à la maison, Mlle Valentine pouvait se rassurer de ce côté-là.

Les choses restèrent donc en suspens, ce qui n'empêcha pas Mlle Valentine de ranger longuement son linge dans sa malle, et, plus mauvais signe encore, de consacrer plus de temps à garder sa vertu qu'à instruire Anielka.

Celle-ci, cependant, était plus occupée que jamais : car si les leçons et les explications duraient peu, les narrations, les versions et les problèmes étaient donnés à triple dose. Pressentant son prochain départ, Mlle Valentine semblait vouloir verser des torrents de lumière dans la tête de son élève, afin qu'ils lui suffisent pour longtemps. Aussi la pauvre enfant, à qui l'air et le mouvement étaient indispensables, maigrit et perdit toute sa bonne mine. On la voyait rarement descendre au jardin, encore moins se hasarder du côté de la route. Toute sa consolation était Karo, qui ne la quittait guère. Il restait avec elle sous la véranda, mangeait les restes de son dîner, qu'elle lui apportait dans sa poche, écoutait ses douces

remontrances, et faisait de son mieux pour étudier avec elle.

Cette distraction était d'autant plus nécessaire à Anielka que la fillette était peut-être la seule à comprendre combien la situation de sa famille était précaire. Son cœur était mis à forte épreuve. Quelle horrible chose, pour elle, de voir chaque jour les yeux de sa mère se cerner davantage! Quel coup dut lui porter cette exclamation de la pauvre femme : « J'ai achevé ma dernière bouteille d'extrait de malt, et qui sait quand je pourrai m'en procurer une autre! »

Elle devinait de même tout ce qui se cachait derrière les visages sombres et l'arrogance des domestiques, et ce que signifiait le départ de Kiwalska. Elle comprenait le sens d'une phrase dite par un valet de ferme, et entendue par hasard :

— « Comment travailler, quand nous avons faim, que les bœufs ont faim, et que la terre n'est pas nourrie? »

Les gens, les bœufs et même la terre avaient faim! Les gens, au moins, pouvaient s'en aller : mais les bœufs? Il ne leur resterait qu'à périr! Et qu'adviendrait-il de la terre?... Elle aussi aurait à périr de faim!... Est-ce qu'elle allait cesser tout à coup de faire germer du blé et des plantes, de nourrir les arbres et les oiseaux?...

Leur terre périrait!... Quelle horrible pensée!...

A la tombée de la nuit, quand un pâle rayon lumineux se dessinait à l'occident, rayon aussi pâle que sa petite âme angoissée, Anielka se réfugiait dans le coin le plus sombre du jardin, sous un grand tilleul, dans les branches duquel un oiseau endormi poussait en rêve de petits cris aigus, et, là, elle versait de chaudes larmes. Elle demandait à Dieu d'avoir pitié de ses parents, de Joseph, des domestiques, des bœufs et de la terre. Parfois un nouveau doute s'élevait en elle. Peut-être, en ce moment, Dieu était-il ailleurs?... Peut-être n'entendait-il pas ses sanglots?...

Ainsi les jours s'écoulaient, le soleil se levait et se couchait. Elle avançait, avançait, avançait toujours, l'aiguille entraînant après elle le temps qui précipite les jours dans un abîme sans fond. Elle avançait, avançait, avançait toujours, s'approchant du jour où devait se décider enfin le sort de toute la famille.

Un matin, M. Jean, mari et père de deux enfants, s'éveilla avec la résolution bien arrêtée d'écrire à sa tante, la riche présidente, qui, malheureusement, se trouvait alors à l'étranger. Il écrivit donc, avoua ses fautes, reconnut ses torts, s'excusa d'avoir trop abusé déjà des bontés de sa tante, mais la supplia de lui prêter pour la dernière fois les quinze mille roubles dont il avait besoin pour payer ses dettes les plus pressantes. Dès qu'il aurait réglé cette affaire, il changerait son genre de vie, se mettrait courageusement au travail, et serait tout à la fois son régisseur, son comptable et son grangier. Il réduirait ses dépenses; et, avant deux ou trois ans, non seulement il rembourserait à sa tante l'argent emprunté, mais encore il doublerait le revenu de ses terres, qu'il reconnaissait avoir quelque peu négligées.

N'ayant qu'une médiocre confiance dans le succès de sa démarche, il pria sa femme d'écrire, de son côté, à leur parente, leur situation critique, et de la supplier de leur venir en aide.

Madame écrivit une lettre de huit pages. Elle y parla de sa maladie, du docteur Chalubinski, qu'elle rêvait de consulter depuis tant d'années, de Joseph souffrant d'un affaiblissement chronique, de Raspail, de l'extrait de malt, de robes démodées, du départ de Kiwalska et de toutes les choses qui pouvaient, selon elle, éveiller la pitié de la vieille tante. Et enfin, comme garantie pour l'argent prêté, elle offrit d'hypothéquer la dernière ferme qui lui restât de sa dot. Cette ferme était située à quelques lieues de leur domaine, et se composait d'une chaumière et d'une centaine d'arpents de terre, le tout confié à la garde d'un surveillant. Cela n'avait été ni hypothéqué ni vendu jusqu'ici, pour la simple raison qu'aucun amateur ne s'était présenté.

Mais l'attaque ne sembla pas assez décisive encore au châtelain. Il fit venir Anielka dans son cabinet et lui enjoignit d'écrire, elle aussi, à sa tante.

— Comment le pourrais-je? balbutia la fillette, tout interdite. Je n'ai jamais vu cette tante, et puis, je ne sais pourquoi, mais elle me fait peur!

Le père se rappela alors que la source de ces craintes n'était rien moins que ses propres conversations, tenues avec sa femme en présence d'Anielka : mais trouvant la chose de peu d'importance, il répliqua :

— Comment, tu ne peux pas écrire une lettre?

— Ce n'est pas ça, je ne saurais qu'écrire!

— Parle de tout! Parle de la maladie de maman, dis que papa est triste, que tu voudrais bien étudier, mais que nous n'avons pas les moyens de...

Anielka baissa les yeux.

— Mais c'est que... je voudrais bien... ne pas étudier, balbutia-t-elle. Je préférerais que l'argent donné à Mlle Valentine fût dépensé pour la maison...

Son père, malgré ses soucis, partit d'un éclat de rire.

BOLESLAS PRUS.
Traduit par B. NOIRET.

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 12555. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 13 SEPTEMBRE 1902.

LA CHASSE AU LOUP [1]

Drame en un acte.

LUCA, BELLAMA, MARIE-ANGÈLE.

La chambre d'une cabane de berger. Un lit à droite. — La lumière est sur la table. — Nuit de pluie et de vent. — Un vrai temps de chien. — On entend frapper plusieurs fois à la porte d'entrée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE-ANGÈLE, puis LUCA.

MARIE-ANGÈLE, à moitié vêtue et fermant à la hâte la porte de la cuisine du fond. — On vient... On vient... Attendez, je suis au lit... Je m'habille. (Un temps.)

(Elle va ouvrir la porte et se trouve face à face avec Luca, ruisselant d'eau, le fusil à la main. Luca paraît troublé. Il s'arrête un moment sur le seuil, regarde autour de lui avec des yeux inquiets et soupçonneux. L'orage redouble au dehors. Marie-Angèle, surprise de l'arrivée insolite de son époux, tremble comme une feuille et balbutie.)

MARIE-ANGÈLE. — Eh bien? Qu'est-ce qu'il y a? Que t'est-y donc arrivé?

Luca ne répond rien... Puis, au bout de quelques secondes, mâchonne deux ou trois mots... Ses yeux fouillent chaque angle de la chambre. Dans la pièce à côté, quelques poules effrayées par l'orage se sont réfugiées contre la porte et font grand bruit. Marie-Angèle n'ose pas regarder son mari en face.

MARIE-ANGÈLE. — Ah! Jésus! Tu m'en as fait une peur!

LUCA ferme bien la porte, pend son scapulaire à un clou. Il essuie le canon de son fusil avec son mouchoir, tout en parlant. — C'est pas mal, j' t'ai fait peur... Ton mari t' fait peur à présent?

MARIE-ANGÈLE. — Non... non... mais pourquoi te promènes-tu par un temps pareil? Est-ce qu'il serait arrivé un malheur à la bergerie?

LUCA, tournant de-ci de-là. Il lance un coup d'œil sous le lit. Il a toujours son fusil en main. Sa femme le suit pas à pas. — Je m'promène pas pour mon plaisir, bien sûr, mais pour mes affaires... Éclaire donc entre l'mur et l'lit... Qu'est-ce que t'as à trembler comme ça? Tu n'sais pus tenir un' lumière maintenant?

MARIE-ANGÈLE. — Tu cherches quoi?

LUCA. — Éclaire-moi mieux.

MARIE-ANGÈLE. — Il n'y a rien ici. Qu'est-ce que tu cherches?

LUCA. — Il y a... il y a... il doit y avoir...

Il se baisse et ramasse un morceau de bois. Il le met dans sa poche.)

MARIE-ANGÈLE. — C'est-y pour ramasser des bouts d' bois, qu' t'es venu?

LUCA, souriant bizarrement. — Oui, c'est pour ça et pour autr'chose... qui doit être par-là, à coup sûr.

(Il regarde la porte de la cuisine. Il s'avance pour ouvrir.)

MARIE-ANGÈLE, perd la tête et se mettant devant lui, les bras étendus, pâle comme une morte. — Qu'est-ce que tu cherches? Tu peux bien me l'dire?

LUCA. — Mais oui, pourquoi pas?

MARIE-ANGÈLE. — Demande-moi c'dont t'as besoin... j't'obéirai... j'te servirai... J'suis ta femme...

LUCA. — Certes, t'es ma femme... Aussi passe devant avec la lumière et puis ouvre la porte... Allons vite! (Il lui prend brusquement la lumière qu'elle allait lâcher.) Eh! qu'est-ce que tu fais? Un peu plus, tu la laissais tomber et nous étions dans l'obscurité... Faudrait pas... A moins que tu veuilles que je n'trouve rien...

MARIE-ANGÈLE, confuse et haletante. — Y a trop d'bois et de copeaux à côté pour y entrer avec une chan-

(1) Du célèbre dramaturge italien G. Verga, l'auteur de *Cavalleria Rusticana* et d'autres pièces puissantes et pittoresques. G. Verga excelle dans ces scènes populaires. *La Chasse au loup* fut créée le 15 novembre 1901, au théâtre Manzoni, à Milan, par la tragédienne Reiter.

delle... J'ai peur du feu... Mais dis-moi ce que tu veux, et je t'aiderai...

LUCA, après avoir hésité. — Eh ben, voilà... Je cherche une ficelle pour l'entortiller autour de ce bâton.

[illegible]

MARIE-ANGÈLE. — Veux-tu le cordon de mon tablier?

LUCA, riant. — T'en faudrait pas plus pour attacher le diable, hein?

MARIE-ANGÈLE. — Quoi qu'tu m'dis-là?

[illegible] du vin. Elle bourre sa pipe et la lui présente.)

LUCA. — T'as l'air d'une folle, fais donc pas tant d'choses à la fois... (Il tire son couteau et se met à manger lentement. Il se balance sur son escabeau, les épaules au mur et re- [illegible]) On n'a pas vu Bellama?

MARIE-ANGÈLE, laissant tomber ce qu'elle a dans ses mains en le servant. — Non... On ne l'a pas vu... Pourquoi me demandes-tu ça?

[illegible] un verre.

MARIE-ANGÈLE. — Pourquoi qu'il est question de Bellama tout d'un coup?

Luca s'essuie la bouche du revers de la main et regarde Marie Angèle comme s'il ne l'avait pas entendue. Il allume tranquillement [illegible]

MARIE-ANGÈLE, tombant à ses genoux. — Luca?

LUCA, [illegible] — Qu'est-ce que tu veux?

MARIE-ANGÈLE saisit un de ses pieds. — Défaire tes bottes pour que tu sèches tes pieds... Ils doivent être tout mouillés...

LUCA. — Pas la peine... j'vais ressortir.

MARIE-ANGÈLE, rassurée. — Ah! t'as encore affaire?...

LUCA, ironique. — Mais oui... je vais me promener. Il fume toujours et crache.)

MARIE-ANGÈLE. (Un temps). — Quelle drôle de figure tu prends ce soir pour vous dire les choses!...

LUCA. — J'dois retrouver les Musarra... Ils m'attendent à côté... nous devons prendre un loup c'te nuit...

MARIE-ANGÈLE. — Un loup?

LUCA. — V'là assez longtemps que nous le traquons. Je lui ai mis un piège, un piège d'attaque... la bête qui sera prise dedans ne s'en tirera pas d'un coup... Elle y est, elle y est maintenant dans l'piège. J'voudrais pas vivre sous sa peau, à c't'heure.

MARIE-ANGÈLE, instinctivement, regarde encore la porte du fond, puis va vers son mari. Lui ne la regarde pas et respire sa pipe comme s'il respirait de satisfaction devant la bête prise. — Un éclair. — [illegible] Dieu Jésus!

LUCA. — C'est par le mauvais temps qu'la sale bête vient faire ses coups... Mais, cette fois, la charogne y laissera sa patte, c'est moi qui te l'dis. [illegible]) Eh! là!

MARIE-ANGÈLE, plus morte que vive. — Ce sont les poules... Je les ai enfermées.

LUCA. — Ell's sont comm' toi; ell's ont peur de l'orage. T'es toute pâle. (Il lui verse du vin.) — Bois un verre!

MARIE-ANGÈLE. — Non... J'ai l'estomac serré.

LUCA. — A la tienne alors!

[illegible] roule le cordon.

MARIE-ANGÈLE, [illegible] coudes sur la table, le menton dans les mains, le regardant avec fixité. [illegible] Qu'est-ce que c'est que tu fabriques là?

LUCA, [illegible] Ça... c'est le biscuit qui fermera la gueule du loup... Veux-tu que j't'en prépare un aussi... Ah! ah! tu ris maintenant... le rose te remonte aux joues... A la bonne heure!... Vous autres, les femmes, vous êtes nerveuses comme des chats... [illegible] sur le cordon comme pour l'éprouver.) Y n'se bris'ra pas facilement c'ui-là... Elle est solide, ta chaîne... ta chaîne de femme...

MARIE-ANGÈLE. — Tu crois? [illegible] sein palpitant, un sourire pâle aux lèvres.)

LUCA, brusque. — Laisse donc! Prends garde! tu vas faire tomber la camoufle...

MARIE-ANGÈLE. — Comme t'es brusque... on dirait qu'tu m'en veux... sans motif...

LUCA. — Allons! allons! N'réclame pas!... Tu les connais toutes, toi!

MARIE-ANGÈLE. — J'comprends pas...

LUCA. — Moi non plus.

MARIE-ANGÈLE, sur un autre ton. — Tu m'raconteras l'histoire du loup?

LUCA. — L'histoire? Y a pas d'histoire. Tu le verras quand j'l'aurai pris... Ça t'amusera.

MARIE-ANGÈLE. — Ah! non!

LUCA. — Pourquoi?

MARIE-ANGÈLE. — J'aurai peur...

LUCA. — Pourquoi? Voyons! n'es-tu pas ma femme? Faut pas avoir peur.

MARIE-ANGÈLE, embarrassée, les larmes aux yeux, essayant de lui prendre les mains. — Oui, ta femme... qui t'aime...

LUCA. — Bon. Est-ce que mon ennemi ne serait plus le tien, à l'occasion?

MARIE-ANGÈLE, timide. — Oui, t'es le maître.

LUCA. — Alors, laisse-moi faire et n'aie pas peur.

MARIE-ANGÈLE. — C'est pour toi que j'ai peur, je n'ai que toi.

LUCA. — Ne crains rien pour moi, j'ai trouvé des compagnons qui me donneront un fameux coup d'main... car elle est méchante, la sale bête, quand elle se sent prise; aussi on lui f'ra proprement son affaire... J'veux m'en régaler sans en avoir rien à craindre.

MARIE-ANGÈLE. — C'que t'as l'cœur dur.

LUCA, à part. — Parce que j'en ai avalé de la rancune. (Haut.) Veux-tu savoir comment on s'y prend pour tuer le loup?... On creuse une belle fosse profonde, on y prépare un chaud lit de paille et dans ce lit-là on cache une biche. Alors lui, qui sent d'loin la chair fraîche, arrive à petits pas, il a ses yeux luisants, il s'glisse, il croit qu'y va s'en donner... On l'laisse approcher et puis... et puis il tombe dans la trappe et il n'a plus guère le cœur à la gaieté.

MARIE-ANGÈLE, interrompant. — A quoi qu'sert le bâton qu't'as là?

LUCA. — L'plus adroit s'jette d'ssus et lui fourre le bout d'bois dans la gueule pour qu'y n'morde pas... et puis un autre lui passe l'cordon derrière les oreilles d'l'autre côté du bavoir. Alors il est bien perdu...

(Le vent est déchaîné et souffle à emporter la cabane. La chandelle s'éteint.)

MARIE-ANGÈLE, criant pour augmenter la confusion. — Sainte-Vierge! Sainte-Vierge!... Attends, je vais chercher les allumettes... Où es-tu maintenant? Où es-tu?

LUCA, qui s'est jeté à la porte de gauche le fusil à la main. — Chut! n'bouge pas... Tais-toi... (Il bat le briquet et allume la chandelle.) Tais-toi, n'fais pas tant d'bruit!

(Il veut détacher le scapulaire qui est pendu au clou.)

MARIE-ANGÈLE. — Tu t'en vas?

LUCA. — Oui.

MARIE-ANGÈLE. — Tu rentres bientôt?

LUCA. — Pourquoi veux-tu savoir?

MARIE-ANGÈLE. — Pour t'attendre.

LUCA. — Recouche-toi... Puisque t'étais déjà au lit t'à l'heure.

MARIE-ANGÈLE. — Moi?

LUCA. — Tu me l'as dit... Retourne à ton lit et recommande-toi à Dieu... celui qui prie Dieu n'a peur de rien...

MARIE-ANGÈLE. — J'n'ai peur de rien. J'n'ai pas fait mal.

LUCA. — Eh ben, tant mieux!

(Il prend une clef accrochée au mur.)

MARIE-ANGÈLE. — Tu prends la clef?

LUCA. — Oui, je t'enferme... T'auras pas à te lever quand j'rentrerai.

MARIE-ANGÈLE, désespérée, lui passant les bras autour du cou. — Non... Non...

LUCA. — Qu'est-ce qu'ça veut dire?

MARIE-ANGÈLE, se pressant contre lui. — Ne m'laisse pas, ne m'laisse pas ainsi... Viens plutôt te coucher... Viens t'coucher avec moi... Y fait froid dehors et y pleut.

LUCA. — Moi me coucher?... Non, non, non. Il faut que je... Non... Celui qui dort ne pêche pas de poisson.

MARIE-ANGÈLE. — Alors tu ne m'aimes plus... je n'peux pas t'convaincre, j'n'te fais plus pitié. Vois dans quel état j'suis.

LUCA. — Je vois... je vois... mais, que veux-tu? les autres m'attendent... Il faut que j'aille trouver Musarra père et fils, ils ne doivent pas être loin... Tu sais, le fils Musarra, celui qu'on appelait le fou, parce que sa femme s'était sauvée... s'était sauvée justement avec ce Bellama... et qu'il en avait perdu la tête... Tu le sais aussi bien que moi...

MARIE-ANGÈLE. — Moi?...

LUCA. — Mais oui... tu le sais... Et puis quand ce voleur a eu assez de cette sale chienne... il l'a laissée, il l'a abandonnée sur la route... folle... tout à fait folle aussi, celle-là... car c't un... c't un lâche...

MARIE-ANGÈLE. — Ah! Jésus!

LUCA. — Ah! Jésus! Et le mari qui croyait tenir sa femme dans sa main... qui l'aimait à lui donner sa peau pour qu'elle s'en fasse des semelles... Se voir ainsi quitté pour le premier mâle venu! Est-ce qu'il ne doit pas laver sa honte dans le sang de ce voleur? Est-ce qu'il n'y a pas d'quoi devenir vraiment fou! (Elle se cramponne à lui.) Allons, laisse-moi... Il m'attend... Qu'est-ce que tu veux?

MARIE-ANGÈLE, suppliante, la voix éteinte. — Luca!

LUCA. — Quoi? Dis?

MARIE-ANGÈLE. — Regarde-moi bien en face. (Elle s'agenouille et veut lui prendre la main.) Laisse-moi baiser ta main? Regarde-moi avec les bons yeux du Dieu de miséricorde... Sois un bon Luca...

LUCA, se débarrassant d'elle. — T'es bien tendre ce soir. T'as des larmes plein tes poches... Laisse-moi partir... Allons!...

(Marie-Angèle veut se glisser dehors et s'esquiver lorsqu'il ouvre la porte. Il la prend par le bras et la repousse à l'intérieur.)

LUCA. — Où vas-tu? Attends-moi ici.

(Il sort et ferme à clef.)

MARIE-ANGÈLE. — Pourquoi part-il?

(Elle passe la main dans ses cheveux.)

SCÈNE II

MARIE-ANGÈLE, BELLAMA

BELLAMA, inquiet, montrant la tête par la porte du fond entr'ouverte. — Marie! Marie! (Il entre sur la pointe des pieds et lui chuchote.) Adieu! Adieu!

(Il gagne la gauche.)

MARIE-ANGÈLE. — Tu me quittes ainsi?

BELLAMA. — Je crois que c'n'est pas le moment de nous dire des tendresses... Ton mari peut rentrer... Bonsoir...

MARIE-ANGÈLE. — Où vas-tu?

BELLAMA, à la porte de gauche qu'il essaie d'ouvrir. — Sacrée porte!

MARIE-ANGÈLE. — Elle est fermée par dehors.

BELLAMA. — Il n'nous manque plus que celle-là...

MARIE-ANGÈLE. — Il nous a enfermés.

BELLAMA. — Pourquoi?... Qu'est-ce qu'il a dit? A côté, on n'entendait rien, par c't'orage. Qu'est-ce qu'il a dit?

MARIE-ANGÈLE. — Il parlait d'une drôle de façon; il avait un air... J'ai peur... Ah! mon Dieu.

BELLAMA, [illegible] Il [illegible] sur son pantalon et se croise les bras sur la poitrine. — De quoi as-tu peur?... J'suis ici... Je ne crains personne !... (Marie-Angèle va et vient comme [illegible] Bellama la considère un instant, puis va [illegible] encore inutilement, ensuite à la fenêtre, [illegible] les barreaux.) Par ici, on ne sort pas non plus? Qu'est-ce que nous allons faire, à présent?

MARIE-ANGÈLE, en se tordant les bras. — J'sais pas! J'sais pas! J'ai peur.

BELLAMA, [illegible] lui prenant les mains. — De quoi qu't'as peur, dis?

MARIE-ANGÈLE. — De lui. Je ne l'ai jamais vu comme ce soir.

BELLAMA. — Allons, explique-toi.

MARIE-ANGÈLE, se laissant tomber sur un escabeau. — J'ai les jambes brisées... Je n'tiens plus debout.

BELLAMA, la relevant. — N'fais pas l'enfant.... Et parle mieux!...

MARIE-ANGÈLE. — Voilà... Il sait tout... Il est arrivé exprès pour nous surprendre...

BELLAMA. — C'est impossible... Je suis venu dans l'obscurité... Personne ne m'a vu...

MARIE-ANGÈLE. — Je l'ai lu sur son visage... Il cherchait partout, son fusil dans la main.

BELLAMA. — Il ne m'a pas vu, et il est reparti sans me voir.

MARIE-ANGÈLE. — Alors, pourquoi nous a-t-il enfermés à clef?

BELLAMA, saisi. — Pourquoi? (Il tâche de la rassurer et de se rassurer lui-même.) Pourquoi est-il reparti?

MARIE-ANGÈLE. — Il a dit qu'les autres l'attendaient pour chasser le loup, c'te nuit.

BELLAMA. — Tout va bien, s'ils chassent.

MARIE-ANGÈLE. — Imbécile! Il nous prendra au piège, comme les loups, dès qu'il rentrera.

BELLAMA. — Quand va-t-il rentrer?

MARIE-ANGÈLE. — Il n'a pas voulu le dire.

BELLAMA. — Tu ne sais jamais rien, toi.

MARIE-ANGÈLE. — Nous sommes perdus, la mort est sur nous.

BELLAMA. — Ne jette pas le mauvais sort maintenant.

MARIE-ANGÈLE, éplorée, se serrant contre lui. — Je suis à toi, je n'ai que toi.

BELLAMA. — Oui. Mais maintenant laisse-moi.

MARIE-ANGÈLE. — N'est-ce pas que tu me défendras? Tu as juré que tu ferais n'importe quoi pour ta Marie-Angèle!

BELLAMA. — Je n'ai même pas un canif pour te défendre.

MARIE-ANGÈLE, le visage dans le tablier, pleurant. — Tu vois, c'est à cause de toi, c'est pour toi que je meurs...

BELLAMA. — Ah! oui! Tu m'as mis dans de beaux draps.

MARIE-ANGÈLE. — Moi? Moi?

BELLAMA. — Pas une autre, sûr... Mais ne perdons pas de temps à bavarder... Pensons à foutre le camp... S'il chasse vraiment, nous pouvons nous arranger pour sortir. D'ici à demain matin... (Un peu ragaillardi.) Ne crains rien... Ne suis-je pas là, moi?

MARIE-ANGÈLE. — Il viendra avec les Musarra, le père et le fils. Ils chassent ensemble, j'te dis.

BELLAMA, épouvanté. — Hein? Quoi? Qu'est-ce que tu dis? Les Musarra?

MARIE-ANGÈLE. — Oui, oui, les deux; le père et l'fou.

BELLAMA. — Ah !!... (comme un fou, il cherche à fuir. Il monte sur le lit et donne les coups sous le toit.) Si je peux enfoncer une tuile, je me cramponne là et je passe au travers... Donne-moi l'escabeau...

MARIE-ANGÈLE. — Et moi?... Tu me laisseras tuer par Luca?

BELLAMA. — J'la comprends maintenant, ton histoire de loup... Sacré nom!.... (Il fait des efforts désespérés pour arriver au toit.) Ils se sont mis d'accord tous les trois... Passe-moi donc l'escabeau.

(Il descend, prend l'escabeau et remonte sur le lit.)

MARIE-ANGÈLE. — Je le sais... A cause de la femme de Néli Musarra... Tu te souviens de celle-là? Scélérat!

BELLAMA. — J'y pense bien à la femme de Musarra, à présent. J'm'en fous à présent de la femme de Musarra... T'es jalouse de la femme de Musarra, à c't'heure?

MARIE-ANGÈLE. — Tu ne penses qu'à ta peau, toi?...

BELLAMA. — Oui... certes!

MARIE-ANGÈLE, elle le tire par la jambe. — Ah! pour ça, non. Tu ne me laisseras pas seule dans l'malheur...

BELLAMA. — Si tu me touches, je t'écrase la tête. (Il fait la menace d'un coup de talon.)

MARIE-ANGÈLE, se cramponnant à lui et le forçant à descendre du lit. — Scélérat, tu m'as perdue!

BELLAMA, furieux, saisissant l'escabeau et la menaçant de lui casser la tête. — Vrai Dieu! je t'assomme avant que ton mari n'arrive.

MARIE-ANGÈLE. — Pourquoi n'ai-je pas crevé le jour où j't'ai rencontré.

BELLAMA. — Je l'dis comme toi.

MARIE-ANGÈLE. — Tu m'as damnée, comme t'as damné l'autre!

BELLAMA. — C'est toi qui m'as couru après.

MARIE-ANGÈLE. — Moi?... Bandit!

BELLAMA. — Oui, toi... Tu l'as tout l'temps trompé, ton pauvre bougre de mari... et toujours avec le premier venu...

(On entend la clef dans la serrure.)

MARIE-ANGÈLE. — Au secours! Au secours!

BELLAMA. — Tais-toi ou je t'étrangle.

MARIE-ANGÈLE. — Au secours!... Au secours !

BELLAMA, saute sur elle et lui prend la gorge. — Tais-toi, ou je t'étrangle!

MARIE-ANGÈLE, se débattant. — Au secours !

La porte s'ouvre. Bellama voit Luca, il lâche Marie-Angèle et va se réfugier dans la pièce du fond.

SCÈNE III

MARIE-ANGÈLE, LUCA, entrant et braquant son fusil.

MARIE-ANGÈLE, à Luca, haletante, la voix entrecoupée. — Oui... Un homme... Il y a un homme là... là-dedans... J'allais me déshabiller alors... alors il est entré par cette porte...

LUCA, appelant au dehors. — Musarra, Néli... Venez vite... Il est ici celui que vous cherchez...

(*Rideau.*)

G. VERGA.

Traduit par MAURICE VAUCAIRE.



NOS AMBASSADES

A propos du mouvement diplomatique.

On a fait longtemps à la France républicaine, et avec apparence de raison, un grief assez sérieux de l'instabilité qui, de la politique intérieure, gagnait jusqu'au personnel de ses représentants à l'étranger. Nos ministres ne séjournaient guère au quai d'Orsay. Quelques-uns ne faisaient pour ainsi dire qu'y passer. D'autres n'avaient fini par acquérir une certaine expérience des hommes et des choses de la diplomatie que grâce à de fréquents retours vers le fauteuil de Talleyrand, qui, jusqu'à ces derniers temps, composait le plus bel ornement du cabinet ministériel. Nos ambassadeurs faisaient de même. Le grief était fondé, mais les fréquents changements qui se produisaient dans nos ambassades et nos légations étaient inévitables. C'était en quelque sorte une conséquence forcée de l'installation du nouveau régime. L'ancien personnel diplomatique se recrutait surtout dans une classe de la société qui boudait la République et dont les représentants, à de rares exceptions près, paraissaient craindre, sauf dans l'armée, de se compromettre et de servir la République en servant la France. Il était du reste difficile, on l'avouera, à M. le duc de Broglie ou à M. le duc de La Rochefoucauld de représenter, à l'ambassade de Londres, la France présidée par M. Grévy, comme ils l'avaient fait l'un et l'autre sous le septennat de M. le Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta. M. le marquis de Noailles et M. le marquis de Montebello, qui viennent de prendre leur retraite, furent à peu près seuls, avec M. le marquis de Reverseau qui reste, à l'ambassade de Vienne, notre unique ambassadeur titré, à ne pas suivre ce mouvement d'émigration à l'intérieur.

Il fallait donc constituer un personnel nouveau et cela a été nécessairement plus long, plus difficile et plus délicat que pour le personnel administratif. Des tâtonnements étaient inévitables et toutes les nominations ne furent pas également heureuses. Mais cette période transitoire est maintenant terminée et les nouveaux cadres sont assez complets pour que M. Delcassé — qui lui-même a réussi à battre le record de la longévité ministérielle aux affaires étrangères où il est resté sans interruption depuis plus de quatre ans — ait pu procéder à un mouvement purement et exclusivement hiérarchique alors qu'il avait à pourvoir de nouveaux titulaires, cinq grandes ambassades, trois directions de son ministère (en comprenant le protocole) et trois importantes légations. Il y a si bien réussi pourtant et dans des conditions tellement heureuses qu'il n'est pas un seul de ses choix qui puisse donner lieu à la plus légère critique, tant il est complètement parvenu trouver *the right man for the right place.*

*
* *

La représentation diplomatique de la France comprend dix ambassades et une trentaine de légations. Les dix ambassades sont celles de Saint-Pétersbourg, Londres, Berlin, Vienne, Constantinople, Rome-Quirinal, Rome-Vatican, Madrid, Berne et Washington. Nous avons deux ambassades de plus que la plupart des autres grandes puissances, lesquelles n'ont qu'un ministre plénipotentiaire à Berne et n'ont pas de représentant ou n'ont qu'un agent officieux auprès du Vatican. Nos ambassades de Berne et de Washington sont de création récente. La première date d'une quinzaine d'années et fut créée à l'occasion de la nomination de M. Challemel-Lacour, par dérogation à la règle générale qui n'admet le rang d'ambassadeur que pour le représentant d'une grande puissance auprès d'une autre grande puissance; or la Suisse n'est qu'un État secondaire et n'a elle-même que des ministres-plénipotentiaires aussi bien à Paris que dans les autres capitales où elle est représentée.

C'est donc la moitié exactement de notre haut personnel diplomatique qui vient d'être renouvelé et en tête du mouvement figure notre représentant auprès de notre alliée, la Russie.

Le remplacement de M. le marquis de Montebello n'était pas facile. Il avait conquis à Saint-Pétersbourg une situation personnelle considérable tant auprès du tsar lui-même qui, lors de son dernier

voyage à Compiègne lui avait donné une preuve éclatante de sa bienveillance en tenant son petit-fils sur les fonds baptismaux, qu'auprès de la famille impériale tout entière. Les deux oncles de Nicolas II, le grand-duc Wladimir et le grand-duc Alexis, le tenaient en particulière amitié et fréquentaient assidûment à l'ambassade de France où la fortune de M. de Montebello lui permettait de tenir un grand état de maison. On sait en outre que l'on n'aime pas beaucoup en Russie à voir des visages nouveaux. On n'a pas oublié que le remplacement du général Appert créa jadis presque un incident diplomatique et beaucoup pensaient, s'appuyant surtout sur cet antécédent, qu'un militaire jouissant d'une grande notoriété, l'amiral Gervais par exemple, avec l'auréole du souvenir de Cronstadt, ou le général de Négrier, pourraient seuls hériter de la succession de M. de Montebello, sans qu'il en résultât le plus léger refroidissement dans les relations très amicales et très intimes des deux alliés.

M. Delcassé ne l'a pas pensé et il doit cependant mieux que tout autre connaître exactement l'état d'âme de nos amis de Saint-Pétersbourg où il n'est pas lui-même un inconnu. Il y a fait plusieurs voyages, il y a noué des relations personnelles avec tout le haut personnel de l'entourage du tsar qui lui a lui-même accordé de longues audiences particulières et témoigné une faveur marquée. Il est en relations directes avec le comte Lamsdorf, le ministre des Affaires étrangères et avec M. de Witte, le ministre des Finances, les deux hommes qui, avec M. Pobiedonostzeff, se partagent sous la haute direction du tsar, le gouvernement de son immense empire. Notre ministre des Affaires étrangères a sans doute estimé que notre alliance avec la Russie pouvait et devait être autre chose qu'une alliance strictement diplomatique et militaire et que nous pourrions essayer d'en obtenir quelques avantages économiques, sans que cette prétention eût rien de téméraire, puisque notre alliée elle-même n'a pas été trop mal partagée par nous à ce point de vue. L'alliance étant pacifique, il était logique de tenter de lui faire produire tous les bienfaits de la paix et de rechercher les moyens d'abattre, au moins en partie, les barrières protectionnistes qui ferment à nos produits, à nos vins en particulier, les frontières commerciales de la Russie. En vue de ces négociations, dont il a déjà lui-même jeté les premières bases, il fallait donc trouver un diplomate que son expérience des affaires devait rendre apte à conférer aussi utilement et avec autant de compétence, avec M. de Witte qu'avec le comte Lansdorff et ce n'est faire injure ni à M. l'amiral Gervais ni à M. le général de Négrier que de les supposer, d'après leurs antécédents, mal préparés à une pareille mission. Il importait de plus que, outre ces qualités techniques, le nouvel ambassadeur eût une situation personnelle lui permettant de perpétuer les heureuses traditions établies par M. le marquis et Mme la marquise de Montebello, et que les salons de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg pussent continuer à être l'un des centres de réunion privilégiés de la cour et du grand monde russe.

Or, toutes ces qualités se trouvaient réunies à souhait chez un des collaborateurs immédiats de M. Delcassé au ministère des Affaires étrangères : M. Maurice Bompard, directeur des consulats et des affaires commerciales et ministre plénipotentiaire de première classe. Il n'est donc pas étonnant que ce soit sur lui que se soit porté le choix du ministre des Affaires étrangères.

M. Bompard est peu connu du public, mais ceux qui l'ont approché savent que ses mérites justifient pleinement la faveur qui lui a permis de franchir rapidement toutes les étapes de sa brillante carrière et d'arriver, à quarante-huit ans, à conquérir son bâton de maréchal. Il y a treize ans, il était encore à Tunis où l'avait emmené M. Paul Cambon qui quittait une grande préfecture pour aller organiser notre protectorat Tunisien. Le ministre des Affaires étrangères d'alors pensa qu'élevé à pareille école, M. Bompard pourrait rendre d'utiles services à Madagascar, qui était encore sous le régime d'un semi-protectorat et qui comme la Régence, dépendait de son département. M. Bompard fut nommé résident général en remplacement de M. Le Myre de Vilers et si le traité mal fait qui réglait notre situation dans l'île avait permis d'établir des relations normales entre la Résidence et le gouvernement de la reine Ranavalo, il y fût sans doute parvenu. Aussi ferme que conciliant, il avait su inspirer au tout-puissant premier ministre-époux Rainitorianvony une confiance absolue en sa droiture et en sa loyauté, ce qui n'était pas un maigre succès, et en même temps ce sentiment que le respect complet des droits de la France ne saurait jamais être mis en question. Et Mme Bompard, qui l'avait vaillamment accompagné à Tananarive, l'aidait puissamment à faire de la Résidence un centre de fusion entre la petite colonie française et la cour malgache, que séduisaient également sa bonne grâce attrayante et sa parisienne gaieté.

Rentré en France, trois ans après, M. Bompard, nommé ministre plénipotentiaire, était envoyé pendant quelque temps dans les Balkans, puis revenait à Paris pour prendre au quai d'Orsay la sous-direction des Affaires commerciales. M. Hanotaux était son directeur, et nommé ministre lui-même, il le désignait comme son successeur à la direction des consulats, où le trouvait M. Delcassé avec lequel il a col-

laboré à toutes les importantes négociations commerciales menées à bonne fin depuis quatre ans. M. Delcassé, qui l'a vu à l'œuvre, qui a pu l'apprécier, a pensé que M. Bompard était l'homme désigné pour aller à Saint-Pétersbourg dans les conditions que nous avons indiquées plus haut, et les amis du nouvel ambassadeur affirment que, quelle que soit l'importance de la tâche qui va lui incomber, il n'y sera inférieur à aucun point de vue.

*
* *

Ce serait en effet une grave erreur de croire que le rôle personnel d'un ambassadeur a été complètement annihilé par la facilité et la rapidité des relations télégraphiques. Ne pense-t-on pas, par exemple, que la présence à Rome d'un homme du mérite de M. Barrère, a puissamment contribué à l'heureuse solution des négociations poursuivies par M. Delcassé avec le comte Tornielli en vue de la réconciliation de la France et de l'Italie?

Il est assurément des ambassades où la mission de nos représentants doit nécessairement se borner à marquer le pas et à observer. A Berlin, par exemple, où de longtemps nous n'aurons pas autre chose à faire qu'à contempler les intéressantes évolutions de Guillaume II. Mais même là, la personnalité de notre ambassadeur n'est pas indifférente. Il lui faut du tact, de la réserve, de la finesse, de la discrétion. M. Bihourd qui y succède à M. de Noailles, a, dit-on, toutes ces qualités. Il saura ne pas se compromettre et apprécier à leur juste valeur les exubérantes manifestations d'un empereur qui veut plaire et qui y réussit souvent, mais dont la nature impulsive a des retours offensifs contre lesquels il faut savoir se garder. Ce bon M. Herbette, que M. de Freycinet envoya jadis à Berlin, ne sut pas toujours rester dans une très juste mesure et les fréquentes visites, impromptues, sans cérémonies, presque intimes, tout à fait sans façon, de Guillaume II à l'ambassade de France lui avaient fait illusion à ce point qu'il ne déconseilla pas le malencontreux voyage de l'impératrice Frédéric à Paris. Les angles se sont, il est vrai, fortement adoucis depuis, et notre situation internationale, notre alliance, et nos relations nouvelles avec l'un des alliés de l'Allemagne nous met là-bas en bien meilleure posture. Mais ces changements eux-mêmes commandent une très grande prudence et une excessive vigilance.

A Berne, M. Raindre, qui fut jadis le collaborateur direct de M. Herbette à Berlin et qui, pendant un intérim, eut à subir tout seul le choc de l'affaire Schnœbelé, avant de prendre la direction des affaires politiques qu'il quitte aujourd'hui pour succéder à M. Bihourd, n'aura lui aussi qu'un rôle presque exclusivement expectatif. Nous n'avons guère avec la Suisse que des relations commerciales qui ont fait l'objet de conventions assez récentes et notre ambassade n'est à peu près qu'un grand consulat général à compétence étendue. Notre ambassadeur n'a qu'à entretenir avec les membres du Conseil Fédéral des relations qui n'ont jamais cessé d'être excellentes et M. Raindre va occuper la plus tranquille, la plus reposante des ambassades.

M. Jules Cambon, à Madrid, est au contraire appelé à jouer un rôle très actif. Il y est admirablement préparé et sa désignation pour remplacer M. Pâtenotre qui, comme lui venait de Washington, est une des plus heureuses du dernier mouvement. Aucun diplomate ne pouvait être mieux accueilli par la cour de Madrid. Personne n'a oublié en effet que, la France ayant fait agréer par les deux belligérants son officieuse médiation, c'est lui qui signa à Washington, au nom de l'Espagne, les préliminaires qui mirent fin à la guerre hispano-américaine et qui ouvrirent les négociations du traité définitif signé ensuite à Paris. On lui à gardé à Madrid une sympathique reconnaissance pour la part d'initiative qui lui revient à juste titre dans ces événements et il y trouvera toutes les portes ouvertes, toutes les mains tendues et toutes les amitiés acquises. Et ce diplomate qui est un charmeur, — il l'a prouvé aux États-Unis où il n'avait que des amis et où il fut le plus populaire des ambassadeurs — ne tardera certainement pas à compléter au delà des Pyrénées l'œuvre de l'union latine que M. Barrère a menée à bien à Rome et qui est en fort bonne voie à Madrid.

La présence du prince des Asturies aux grandes manœuvres qui se poursuivent actuellement aux environs de Toulouse est une preuve des excellents rapports qui existent déjà entre les deux pays et que M. Jules Cambon n'aura qu'à consolider et à développer pour le plus grand bien de leurs intérêts communs.

L'Espagne s'est reprise depuis la dure leçon de Cuba et des Philippines. Elle s'est recueillie et s'oriente vers des voies nouvelles. Ses malheurs lui ont appris à connaître ses vrais amis. Aux heures sombres de la guerre qui lui a coûté ses plus belles colonies, elle n'a trouvé que sécheresse et égoïsme à Berlin, où après avoir voulu lui donner un roi allemand, on tenta naguère de germaniser Alphonse XII, conquis par le prestige de l'hégémonie triomphante du nouvel empire. A Londres elle n'a recueilli que de dures paroles, et la fameuse tirade de Lord Salisbury sur la fatalité qui conduit à la ruine définitive les nations décadentes, est allé droit au cœur de ce peuple fier et noble qui a accepté la défaite, mais qui se raidit contre la déchéance. Elle s'est rapprochée de nous, vers qui tout la pousse, le voisinage, la communauté des sentiments et des intérêts aussi.

Car, en Méditerranée, nos intérêts sont identiques, comme ils le sont à ceux de l'Italie. L'Italie l'a compris. M. Jules Cambon le fera comprendre à ceux des hommes politiques espagnols qui en doutent peut-être encore. Il saura leur persuader que les véritables intérêts de l'Espagne lui commandent de favoriser l'expansion de notre influence sur le Maroc où nous ne demandons qu'à lui ménager la légitime part qui lui revient et que guette l'Angleterre, qui tiendrait l'Espagne sous sa coupe, du jour où, de Tanger, les feux de ses batteries croiseraient avec ceux des canons de Gibraltar. Il est admirablement préparé à cette tâche. Les six années qu'il a passées en Algérie comme gouverneur général lui ont permis d'étudier sous toutes ses faces le problème nord-africain. Il connaît à merveille toutes les subtilités de la question marocaine. Il sait quelle est la faiblesse de ce gouvernement shérifien qui reste comme un anachronisme à la pointe la plus voisine en Europe du continent africain, en proie à de permanentes révoltes, rebelle à tout sincère effort de civilisation, où la diplomatie ne trouve pas plus de sécurité pour l'exécution des traités ou des engagements verbaux, que les commerçants pour leurs biens et même pour leur personne. Il a vu la vigilance incessante que nous sommes obligés d'exercer sur notre frontière algérienne pour, sinon empêcher toujours, du moins arrêter les incursions continuelles de tribus insoumises et pillardes, qui viennent chez nous pour voler, et qui tuent pour voler. Il sait que les récentes occupations militaires n'ont pas suffi pour nous assurer une entière sécurité et il fera en sorte que le jour où les événements nous contraindront à une action plus énergique, d'où devra résulter soit une rectification de frontière, soit l'établissement dans le shérifat, à l'ouest de l'Algérie, d'un régime analogue à celui que nous avons établi dans la Régence, à l'est de notre grande colonie, ce jour-là nous ayons non seulement l'assentiment mais encore l'approbation et la neutralité sympathique de l'Espagne. Et alors nous aurons les mains libres. L'Italie est acquise; la Russie monte la garde pour nous à Tanger où elle n'a aucun intérêt et où elle n'a envoyé un agent que pour seconder et appuyer le nôtre. L'Allemagne ne saurait être malveillante à une politique qui favorise les ambitions méditerranéennes de son alliée de Rome. Reste l'Angleterre, qui ne dira probablement rien, ou du moins ne fera rien lorsqu'elle se verra isolée.

* *

A Washington, où M. Jusserand remplace M. Jules Cambon, l'ambassade de France a acquis en ces derniers temps une importance considérable. Les États-Unis sont maintenant hors de page. Ils n'aspirent plus seulement à l'hégémonie sur le Nouveau-Monde en vertu de la doctrine de Monroe. L'impérialisme les a fait déborder dans l'univers. Les Philippines leur créent des intérêts asiatiques par où ils prennent contact avec toutes les puissances européennes que la Chine convie au partage anticipé de ses dépouilles. Nous y avons une situation séculairement privilégiée qui s'améliorera d'autant mieux que nous mettrons plus de réserve à rappeler les faits qui y ont donné des droits. Nous n'avons avec les Américains aucune cause de désaccord, aucun prétexte même à malentendu et si nous n'avons ni à rechercher ni à solliciter une alliance qui n'ira ni à nous ni à aucun de ceux qui la quémandent, nous pouvons du moins développer nos excellents rapports politiques et améliorer nos relations commerciales qui sur certains points laissent plutôt à désirer.

Le successeur de M. Jules Cambon n'aura pas de peine à y travailler avantageusement. Il possède deux qualités qui le feront particulièrement bien accueillir et qui lui faciliteront toutes les voies. Il parle admirablement l'anglais et il écrit fort bien le français : il l'a prouvé par ses études remarquées sur l'Angleterre et sur l'histoire des sports. Or les Américains qui écrivent beaucoup, aiment beaucoup les écrivains, non seulement les écrivains de profession — et ils le montrent par la façon dont ils reçoivent les nôtres, — mais encore les écrivains occasionnels, hommes politiques, diplomates qui savent et peuvent dire ce qu'ils pensent et ce qu'ils savent autrement que par des rapports secrets et des dépêches confidentielles.

Charles Giraudeau.



LE BAGNE ET LES FORÇATS

Aussitôt qu'on eût pris le café, la cohorte des cravates blanches se hâta, conformément à nos sauvages coutumes, de quitter le salon pour se diriger vers le fumoir où l'attendaient de sympathiques flacons et de séduisants havanes. La conversation ne tarda pas à devenir animée, comme il arrive quand on a bien dîné, tout en restant sérieuse, car le sérieux était la note de cette maison opulente et distinguée. On vint à parler du budget péniblement équilibré et de l'inquiétante progression de nos charges publiques.

— Ce serait pourtant bien facile de réaliser des économies, s'écria un gros monsieur; on n'a qu'à vouloir, il y en a qui crèvent les yeux!

— Lesquelles? interrogea quelqu'un.

— Mais des tas! tenez, la transportation, par

exemple. Chaque année nous y engloutissons des millions. Pourquoi, je vous le demande! pour faire des rentes aux criminels. Je pourrais vous citer des bandits célèbres qui, après avoir volé, cambriolé, assassiné de leur mieux, sont, à l'heure où je vous parle, béatement occupés à fumer leur pipe sous la vérandah de jolis cottages payés avec notre pauvre argent. Grâce aux philanthropes et aux utopistes, le crime est devenu une profession analogue à l'enregistrement et au notariat; il conduit tout droit à l'idéal de tant de braves bourgeois : la maisonnette riante, peinte en rose et entourée d'un jardinet aux petites allées sinueuses et bien sablées.

Le gros monsieur se versa un verre de kummel, puis il reprit avec autorité :

— Notre époque est singulière, ma parole d'honneur, et je ne comprends pas qu'il y ait encore des gens assez bêtes pour s'obstiner à mourir de faim, alors qu'ils ont à leur disposition un moyen si simple de finir leurs jours dans l'aisance! Avec une pince-monseigneur et un couteau à virole, n'est-on pas armé pour conquérir la fortune? Les « Apaches » les « Grains de beauté », les « Chevaliers de l'accroche-cœur » qui terrorisent Paris se reposeront de leurs travaux en vendant les cafés de leurs plantations et la laine de leurs brebis. Voilà le résultat de cette fameuse transportation tant vantée. Je dis qu'il faut la supprimer ; la morale et nos finances y gagneront.

— Fort bien, cher ami, fit notre hôte; mais par quoi la remplacerez-vous? rétablirez-vous la vieille chiourme de Toulon et de Rochefort?

— Je veux — peu m'importe où vous les installiez — des cachots, des oubliettes, des culs de basse-fosse dans lesquels on jettera pêle-mêle toute cette vermine!

— Monsieur a raison, prononça d'un ton sec un jeune homme presque imberbe, il faut s'en débarrasser et le moyen le plus expéditif sera le meilleur. Croyez-moi, couper le cou, il n'y a encore que cela.

Ayant ainsi donné son opinion définitive, le jeune intellectuel alluma une cigarette.

On sourit à sa boutade, et comme le lieu et le moment eussent été mal choisis pour discuter, j'acquiesçai poliment. On changea de sujet.

Ayant cent fois entendu émettre des idées aussi niaises, développer des aphorismes aussi saugrenus que ceux du gros monsieur et du bon jeune homme, je les aurais probablement laissé entrer par mon oreille droite et sortir par mon oreille gauche sans y prêter attention, si, pendant que je regagnais pédestrement mon domicile, je n'avais été filé par un individu à mine suspecte, dont la rencontre, au coin d'une rue, de deux sergents de ville, eut pour effet de modifier l'itinéraire et de décourager la persévérance. Ce petit incident suffit pour me remémorer le dialogue de mes deux imbéciles et pour réveiller en moi, de fil en aiguille, le souvenir de choses que j'ai vécues et d'études qui m'ont passionné. On avait, au fumoir, cité les actuels recordmen du crime, l'énigmatique fermier de Corancez, les deux Apaches se disputant, en bataille rangée, l'amour de Casque-d'Or, — Hélène du ruisseau, — et je me rappelai les fouilles que j'avais entreprises dans les âmes obscures de tant de coquins; je revis, par la pensée, les charmants paysages Calédoniens, les affreuses plaines Cayennaises, j'évoquai les années que j'eus occasion de passer, pour ainsi dire, en plein bagne. Tout cela fit, de nouveau, surgir en mon imagination le problème grave et complexe devant lequel, bien souvent déjà, je me suis arrêté, l'esprit anxieux et troublé.

Il peut, le redoutable problème, se formuler ainsi :

Quand la police ou les gendarmes ont frappé un malfaiteur, quel devoir commence pour les juges? comment réussiront-ils à sauvegarder efficacement l'ordre social et à répartir aussi simplement que possible ce qui doit être placé sur les plateaux de la balance symbolique, de telle façon que le fait délictueux — allégé ou alourdi par un dosage rationnel de la responsabilité — trouve son exact équivalent dans le poids du châtiment? Puis ensuite, la pesée proclamée, que doit-on faire de la bête humaine domptée, réduite à l'état malléable et chez qui toute individualité, toute manifestation volontaire ont été abolies?

Je voudrais que nous tâchions d'examiner rapidement ensemble, non point pour toutes les catégories de coupables, mais pour ceux que l'on condamne au bagne, quelle solution nos législateurs ont trouvée et quels en sont la valeur ou les défauts.

I

Jadis — un jadis qui n'est pas très vieux — on ne se posait point ces questions, car on n'envisageait que la « vindicte publique ». On la trouvait encore juste; et, fraternellement, magistrats et bourreaux y collaboraient. Pour le criminel, gibier de potence, on était sans merci; on opposait à sa férocité provocante, la férocité répressive, on lui répondait du tac au tac. Le droit de punir prenait sa source dans ces deux pensées : faire valoir les griefs de la victime, frapper les imaginations par un exemple solennel, terrifiant et salutaire. On disait au coupable : Tu paieras de ta chair les attentats commis contre tes semblables, tu paieras de ta vie la vie que tu as supprimée.

Cela paraissait un fidèle commentaire de la formule « à chacun selon ses œuvres », et comme on se

croyait dans le vrai absolu, on le déclarait en élevant des échafauds.

Napoléon lui-même, dont les vues étaient d'ordinaire si larges et qui fut, en tant de choses diverses, un précurseur génial, se contenta de cette rudimentaire, puérile et cruelle conception criminaliste. Son Code pénal de 1810 s'appuie, en effet, uniquement sur la théorie de l'*intimidation* : carcans, marque, exposition, accouplement de deux forçats enchaînés, boulet rivé au pied, telles sont, avec la peine capitale, les manifestations qu'il estime propres à corriger les mœurs.

Ce que furent, jusqu'au milieu du XIXe siècle, prisons, bagnes, cachots, tout le monde le sait; d'inoubliables tableaux ont été tracés qui peignent ces lieux d'horreur et d'effroyable corruption, où la haine s'aiguisait par la souffrance, où les cœurs achevaient de se gangrener par la pourriture ambiante, où, suivant le mot de Massillon, « la nuit donnait de funestes leçons à la nuit ».

Les ménageries officielles qui recevaient les contingents du déchet social le transformaient très vite, suivant un type à peu près uniforme. Par une des portes, incessamment, on y poussait des êtres flétris, dégradés, contaminés; par une autre porte, incessamment, on lâchait sur la terre française des brigands chez qui l'instinct humain s'était évaporé.

On fut obligé de prendre contre ces derniers des précautions infinies, précautions qui ayant pour effet de les désigner du doigt et de les empêcher matériellement ainsi de rentrer, s'ils l'eussent désiré, dans le chemin normal, les vouaient à l'inéluctable fatalité de commettre d'autres forfaits.

A force de se répéter, ces spectacles finirent par éveiller l'attention et par émouvoir. On s'avisa que le système hérité de l'ancien régime était en train de faire faillite et qu'il aboutissait à ceci : cultiver le crime dans des pépinières entretenues et dirigées par l'État. Peu à peu, le bloc pénal de 1810 s'effrita; ses rigueurs, une à une, tombèrent en désuétude. Successivement, on abolit le carcan et la marque ; l'exposition, l'accouplement, le boulet ne furent plus que très rarement employés; puis, sous l'influence de la même réaction, on cessa de parquer les forçats derrière les barreaux de leurs cages, on les fit travailler en plein air au milieu des ouvriers libres. En fait, « l'intimidation » n'existait plus que sur le papier et tous les dangers qu'elle se proposait de museler se trouvèrent décuplés.

On se mit alors en quête d'un spécifique meilleur, et ce fut au cours de ces recherches qu'on commença à entrevoir vaguement les principes qui devaient engendrer notre système pénitentiaire actuel.

Pour la première fois, on émit l'idée de transporter au delà des mers le mauvais bétail dont la présence encombrait et polluait nos ports de guerre; on consulta même, en 1827, les assemblées départementales, et quarante-deux conseils généraux approuvèrent formellement le projet. Néanmoins, il faut croire que la question n'était pas mûre, car on la laissa dormir jusqu'en 1847. A ce moment, la Chambre décida, sur la proposition de M. Duchâtel, que la chiourme serait supprimée pour être remplacée par une peine à double détente : période d'emprisonnement isolé, période de transportation (1). Malgré ces votes, on recula devant certaine objection d'ordre financier, car une double installation — prisons cellulaires en France, bagne de l'autre côté de la mer — eût été fort dispendieuse, et le projet fut retiré. Mais il avait mis du plant en terre. L'idée germa si bien, que dans son message du 22 novembre 1850, Louis-Napoléon, président de la République, disait textuellement :

« Six mille condamnés renfermés dans nos bagnes grèvent le budget d'une charge énorme, se dépravent de plus en plus et menacent incessamment la société. Il me semble possible de rendre la peine des travaux forcés plus efficace, plus moralisatrice, moins dispendieuse et plus humaine en l'utilisant au progrès de la civilisation française. »

Voilà les mots nécessaires prononcés; voilà, résumé en deux lignes, tout le programme de la philosophie criminaliste moderne, et surtout de la nôtre qui a pour devise : répression, utilisation, amendement.

Ce message indique qu'un chemin considérable a été parcouru depuis 1810. On ne parle plus de vengeance, ni de talion, mais de *compensation*. L'homme qui a porté préjudice à la société est mis en demeure de réparer. De quelle façon? en rendant service à cette société dans la mesure de ses forces et dans la proportion de la nocuité de son acte. D'autre part, comme il s'est nui à lui-même moralement, on tâche de l'obliger à réparer ses propres avaries.

Le premier pas risqué dans la nouvelle direction fut le décret du 27 mars 1852 qui envoya à la Guyane 10 000 forçats.

« Les condamnés aux travaux forcés, actuellement détenus dans les bagnes et qui seront envoyés à la Guyane française pour y subir leur peine y seront employés aux travaux de la colonisation, de la culture, de l'exploitation des forêts et à tous autres travaux d'utilité publique. »

Ainsi s'exprime l'article premier, encore en vigueur, et qui contient le principe essentiel de notre évangile pénitentiaire, autrement dit de la loi organique du 30 mai 1854.

(1) C'est à peu près le système appliqué aujourd'hui en Portugal.

Cette loi étendait à toutes les colonies, sauf l'Algérie, la faculté donnée au gouvernement d'y établir des forçats ; elle compléta le décret par certaines dispositions dont les principales sont les suivantes :

1° Classement des condamnés ;

2° Classement des libérés ;

3° Autorisation d'engager chez des particuliers les condamnés qui se seront, par leur conduite et leur assiduité au travail, montrés dignes d'indulgence ;

4° Attribution, comme suprême récompense, d'une concession de terres, concession qui demeure provisoire jusqu'au terme de la peine.

Malgré des remaniements nombreux, dûs au temps écoulé et à l'expérience acquise, ces quelques jalons ont été respectés et servent encore de points de repère.

* * *

On a écrit, on continue à écrire passablement de sottises sur le régime de nos bagnes coloniaux. Des touristes, au retour d'une excursion rapide en Nouvelle-Calédonie ou à la Guyane, déballent les notes qu'ils ont rapportées dans leurs valises, les commentent et se figurent sincèrement renseigner le public. Or, neuf fois sur dix, ces notes ne sont que l'écho de vieux racontars d'employés, cancans de petite ville, polémiques ramassées dans les journaux indigènes et d'indications, aussi fantaisistes que partiales, fournies par quelques politiciens locaux. Il se dégage de cette *alla podrida*, plus ou moins bien assaisonnée, mais toujours cuisinée « de chic », une impression très superficielle et très fausse qui fait supposer que nos deux colonies pénitentiaires sont deux petites Sybaris où se gobergent d'heureux coquins. Et elle s'est si bien ancrée, la mensongère légende, qu'elle a inspiré, comme je le dirai plus loin, de très néfastes mesures législatives.

Loin de moi le dessein de représenter comme parfaite l'organisation de notre système pénitentiaire colonial et de soutenir que les agents chargés de l'appliquer sont tous à la hauteur de leur tâche si utile, si intéressante, si délicate. Mais je tiens le principe pour excellent, en ce sens qu'il donne place aux trois idées-mères indiquées ci-dessus et qu'il les met à même de se prêter un mutuel concours.

Prenons, si vous le voulez bien, — car il est bon de raisonner sur des faits précis, — un convoi de forçats qui vient de débarquer. On commence par procéder à un triage dont les opérations se décomposent ainsi : sélection, groupement, répartition.

La *sélection* consiste à séparer d'avec les récidivistes les condamnés « primaires », c'est-à-dire qui n'ont pas d'antécédents judiciaires.

Le *groupement* consiste à mettre d'un côté tous ceux qui, dans la vie libre, ont exercé des professions *manuelles* (1) et peuvent être employés aux ateliers ; de l'autre côté, le troupeau des manœuvres, parmi lesquels tout ce qui a dégringolé des professions *libérales* : notaires, comptables, ecclésiastiques, etc. (2).

La *répartition* consiste à distribuer d'abord pendant quelques semaines, sur les chantiers du pénitencier-dépôt, et ensuite sur les chantiers extérieurs, le nouveau contingent. Bien entendu, on tient compte de la sélection : travaux les plus pénibles pour les récidivistes, moins durs pour les « primaires. »

Dès que cette manière de revue est terminée, les forçats sont immatriculés. Chacun d'eux achève, en perdant jusqu'à son nom, de dépouiller ce qui lui reste de personnalité : désormais il ne sera plus désigné que par son numéro, il ne s'appellera plus Duval ou Martin, il s'appellera 22252. On vérifie les trousseaux ; vareuses et pantalons de droguet sont remplacés par des vêtements de toile bise, dûment poinçonnés ; crânes et visages sont rasés de près ; on coiffe les têtes glabres de larges chapeaux en tresse de pandanus, puis les hommes sont conduits aux cases qu'ils doivent occuper (3). Ils emménagent à la façon des conscrits ; sur les planches fixées à la tête du lit — je veux dire du hamac — sont placés la musette et les godillots.

A ce moment, commence la vie du bagne. Elle est semée d'obstacles, comme la piste d'un steeple-chase, et avant d'arriver au poteau, que de haies, de banquettes irlandaises et de rivières à franchir ! Aussi, la plupart feront la culbute, resteront en route, se casseront les reins. Quelques-uns seulement achèveront l'épuisant parcours.

* * *

Jetés hors du droit commun, les forçats sont soumis à une juridiction particulière pour les crimes et délits qu'ils peuvent commettre et à une sévère discipline ayant pour objet d'assurer l'expiation.

Je ne m'étendrai point sur ce chapitre, où j'aurais pourtant beaucoup de choses à dire, car il m'obligerait à lui consacrer un nombre de pages dont je ne puis disposer. Que le lecteur me pardonne si je lui présente un abrégé un peu sec.

De même que nous trouvons au bagne un code pénal différent du nôtre par la rigueur de ses dispositions, de même nous y voyons mentionnés des

(1) Les dossiers qui accompagnent chaque convoi contiennent ces indications.

(2) Les meilleurs peuvent, sur leurs demandes et au bout d'un certain temps, devenir apprentis.

(3) Les cases contiennent chacune environ 50 hommes : elles ont la forme de longs hangars, avec seulement [illegible] large passage central séparant les deux rangées des hamacs accrochés aux murs ; dans le fond, face à la porte, un [illegible] *retiro*.

crimes et délits que nous chercherions vainement ailleurs : tels l'évasion et le refus du travail, que je me permettrai d'appeler des crimes conventionnels, car il est fort simple qu'un homme enfermé de force cherche à se sauver et qu'un homme obligé de travailler sans rémunération manifeste le désir de se mettre en grève.

Les trois peines majeures appliquées aux transportés sont :

La mort,

La réclusion cellulaire pendant six mois au moins et cinq ans au plus,

L'emprisonnement pour le même temps.

En dehors des cas prévus par les lois pénales ordinaires, on prononce la peine capitale pour voies de fait commis sur la personne d'un fonctionnaire agent ou surveillant. J'ai des raisons de penser que la mécanique à tuer ne se justifie pas mieux au bagne qu'à Paris ou à Lyon. Toutefois, on a la franchise du meurtre légal, on lui donne le seul prétexte qu'il invoque pour se maintenir : la guillotine fonctionne sur une large place, devant un peuple agenouillé. Elle est aussi horrible, aussi barbare, aussi indigne d'une époque qui se dit civilisée ; elle est moins abjecte et moins lâche.

La réclusion cellulaire punit les peines « afflictives et infamantes » et aussi l'évasion. Elle interrompt le cours de la peine des travaux forcés. Quel entr'acte ! Songez, je vous prie, à ce que peut être le supplice d'un homme enfermé *pendant cinq ans* dans une étroite cellule, ayant pour tous meubles un lit de camp et un baquet, pour toute fenêtre une « hotte » qui laisse filtrer un peu de lumière sans permettre de voir même un coin du ciel. Au bout des cinq ans, et même beaucoup plus tôt, si l'homme n'est pas mort, il est devenu fou ou idiot. Cela n'empêche pas qu'on ait prétendu, en instituant cette affreuse réclusion cellulaire, avoir fait œuvre de philanthropie et de progrès. On a pris un air de componction pour nous dire que cela était mille fois plus humain que le « chat à neuf queues » au moyen duquel, jadis, on fustigeait les coupables. Allons donc ! comme s'il ne valait pas mieux entamer quelques dos, que l'on guérissait par des compresses de tafia, que d'ankyloser les cervelles et d'anéantir des intelligences !

Quand la réclusion cellulaire est sincère, elle est abominable ; quand elle veut s'adoucir, elle est absurde.

A Louvain, où il y a une prison soi-disant modèle, construite d'après le système cellulaire édulcoré, j'ai vu ceci :

Un condamné avait, sur une planchette, toute une petite bibliothèque de livres récents, littérature, romans, etc., entre autres la collection des livres et brochures publiés sur l'affaire Dreyfus.

Un autre possédait un beau globe céleste, des ouvrages scientifiques, etc. ; il préparait son examen de capitaine au long cours !

Un troisième, amateur d'art, avait une jolie collection de dessins d'actualité très suggestifs.

Un quatrième faisait de l'enluminure et possédait des livres anciens fort précieux.

Un cinquième avait appris l'anglais dans sa cellule !

On se serait cru à l'abbaye de Thélèmes, plutôt que dans une prison destinée à des gens chargés de crimes. Cela ressemblait fort peu, je vous assure, au quartier cellulaire de l'île Nou ou des îles du Salut.

Je n'ai pas les mêmes objections à soulever contre la peine de l'emprisonnement, car le condamné travaille en commun, ce qui l'empêche de s'abrutir ; il n'est isolé que la nuit.

Depuis 1889, les transportés ne sont plus jugés par le conseil de guerre, mais par un tribunal mixte appelé « tribunal maritime spécial », dont le président est toujours un officier supérieur de la marine, des troupes ou du commissariat. Quant à la discipline, elle est fort bien réglée ; nous la verrons à l'œuvre tout à l'heure, quand je parlerai de la vie du forçat. Je note seulement une excellente innovation : celle de la « commission disciplinaire », sorte de tribunal des flagrants délits institué dans chaque pénitencier et composé des trois agents les plus gradés. Cette commission interroge le délinquant, écoute ses explications et entend, s'il y a lieu, des témoins. C'est simple, expéditif et donne de grandes garanties d'équité.

II

Les forçats sont actuellement divisés en trois classes (1) qui répondent au paradis, au purgatoire et à l'enfer. On débute, soit par le purgatoire, quand on est « primaire », soit par l'enfer, quand on a la conscience chargée de plus d'un crime. Un escalier à double révolution relie ces trois étages. Incessamment, des gens montent ou redescendent de l'un à l'autre, la descente, hélas ! étant beaucoup plus encombrée de clients que l'ascension.

La classe inférieure comprend ce qui est le plus perverti : les récidivistes fraîchement débarqués, les vétérans que leur inconduite a fait tomber des classes supérieures.

(1) Le décret du 18 juin 1880 les avait répartis en cinq classes qui furent réduites à trois par celui du 4 sept. 1891. « Cette division, dit l'exposé des motifs, répond mieux aux nécessités de la répression et à l'organisation du travail. » Rien n'est moins démontré. Je crois, au contraire, que plus nombreux seront les degrés à monter, plus persévérant sera l'effort, plus sincère sera l'amendement de celui qui les aura franchis.

Veut-on un aperçu de l'existence qu'on y mène?

Affectés aux travaux pénibles, les condamnés de cette classe sont isolés pendant la nuit, couchent sur un lit de camp et peuvent être mis à la « boucle simple. » Pendant l'intervalle des séances de travail, ils sont enfermés dans les cases. Sur les chantiers et durant les repas, ils sont astreints au silence.

Ils n'ont droit qu'au pain et à l'eau. Toutefois, quand ils ont accompli une tâche déterminée, ils obtiennent, pour la journée du lendemain, un « bon » donnant droit à la « ration normale »; quatre de ces rations obtenues pendant la semaine en font conquérir une cinquième pour le dimanche. Dans la pratique, ce règlement est interprété libéralement et le pain et l'eau sont l'exception, au lieu d'être la règle. D'ailleurs, si la machine humaine n'était pas suffisamment alimentée, on ne pourrait pas en réclamer grand'chose.

Nul condamné de troisième classe ne peut être *proposé* pour la deuxième, qu'au bout de deux années consécutives de conduite au moins passable. Si sa conduite ne s'améliore pas, il est réputé « incorrigible » (expression déplorable et inexacte, entrée dans le vocabulaire officiel).

L'« incorrigible » — puisque incorrigible il y a — est envoyé dans un camp spécial où il ne peut rester moins de six mois. Son lit de camp est en ciment et agrémenté de la « double boucle » qui empêche le dormeur de se mettre sur le côté. A la moindre faute, « l'incorrigible » est puni d'un mois de *salle de discipline*. On appelle ainsi un local où les condamnés « sont tenus de marcher au pas et à la file, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; la marche est interrompue toutes les demi-heures par un repos d'un quart d'heure durant lequel ils sont assis sur des dés en pierre ou en bois suffisamment espacés. Les repas sont pris sur place, pendant l'une des interruptions de marche. Le silence le plus absolu doit être observé ».

Il y a aussi des espèces de casemates contenant des cachots « clairs » et des cachots « obscurs » qui offrent un avant-goût du sépulcre.

Ces camps donnent une vision de cauchemar; ils sont peuplés de spectres décharnés à la face terreuse, morne, figée, où s'enfoncent des yeux caves dont les paupières clignotantes laissent échapper la lueur fugitive de regards inquiets et haineux. J'y ai passé de longs jours, épiant le secret de ces pensées enveloppées de ténèbres, me demandant s'il n'y aurait pas un moyen plus efficace que le « cachot obscur » de briser la farouche et puérile obstination de ces êtres, qui ne sont même pas les *demi-hommes* dont parle Maxime Gorki et ne possèdent presque aucune intellectualité.

Phénomène bizarre! Dans ce milieu qui suinte l'ignominie la plus complète, la bestialité la plus répugnante, on perd très vite la notion qu'on a affaire aux pires gredins; leur avilissement, leurs souffrances provoquent du dégoût attristé, mais pas de colère; en présence des inguérissables, ou qui paraissent tels, on n'a pas d'autre pensée que celle-ci : « Pauvres malades! » Si jamais l'occasion s'offre à vous de passer à côté d'un camp d'« incorrigibles », ne manquez pas d'y entrer; ne manquez pas d'assister à la promenade des spectres qui tournent en rond, indéfiniment, dans la « chambre de discipline »; collez votre oreille aux guichets pratiqués dans les portes des « cachots obscurs », écoutez le murmure hébété des créatures vivantes qui y sont ensevelies, et alors, je vous assure, vous penserez comme moi : ce sont des malades.

La classe intermédiaire, la seconde classe, comprend, outre les primaires, la masse des médiocres, des *ratés* du bagne; c'est dire qu'elle est fort peuplée. Les individus qui en font partie sont employés à des travaux d'utilité publique, les uns pour le compte de l'État, de la colonie, des municipalités, les autres pour le compte de propriétaires, de sociétés industrielles, etc., mais toujours en groupes ayant un effectif déterminé. Ils font des routes, creusent des canaux, construisent des ponts, des maisons, préparent des défrichements, comblent des marais, travaillent dans les ateliers. Ils ne peuvent être proposés pour « l'avancement en classe » que s'ils ont accompli, soit la moitié de leur peine — dans le cas où ils ont été condamnés à moins de vingt ans, — soit, dans le cas contraire, s'ils ont achevé une période de dix ans. Une seule punition disciplinaire un peu grave entraîne la rétrogradation à la troisième classe, et ce ne sera qu'au bout de deux ans de très bonne conduite qu'on pourra reprendre, à la deuxième classe, la « gauche » de la liste.

* * *

Il résulte de ce qui précède que l'accession à la première classe représente une suite d'efforts très longs et singulièrement persévérants. A quoi n'a-t-il pas fallu résister? Mauvais exemples, découragement, jalousies, délations, brimades, railleries, snobisme affreux de l'entourage? Pendant des années et des années, il a fallu faire preuve d'une telle assiduité au travail, d'une obéissance si parfaite, que jamais la sévérité exagérée, l'antipathie grincheuse d'un surveillant n'ont pu trouver matière ou prétexte à mauvaises notes. Déformant un peu l'exclamation fameuse de Figaro, on pourrait dire en toute vérité : aux difficultés inouïes que doit surmonter un forçat pour arriver au premier rang de son infâme cohorte, combien d'honnêtes gens seraient capables de déployer pareille dose d'énergie?

Franchir cet échelon d'où ses yeux peuvent apercevoir la terre de Chanaan que baigne, au loin, la brume imprécise, est donc un événement considérable dans la vie d'un forçat. Rien encore, cependant, de plus fragile que sa situation; la moindre chose, le plus petit faux pas, peuvent le replonger dans l'abime; on exige de lui davantage, on le surveille de plus près, on scrute sa sincérité; d'en haut et d'en bas, on guette ses défaillances, surtout d'en bas, car les camarades sont hostiles à ce copain qui, déjà, s'embourgeoise, à ce renégat de la franc-maçonnerie bagnarde, prêt à passer du côté du manche, du côté des chefs.

Néanmoins, il est en droit de pousser un grand soupir de soulagement, un ouf! bien légitime. Il est maintenant de ceux qui peuvent être candidats à « l'assignation », à la « mise en concession », à une réduction de peine, à une grâce, à la libération conditionnelle.

Parmi les récompenses que je viens d'énumérer, il en est deux qui méritent une explication particulière. Qu'est-ce qu'un *assigné?* Qu'est-ce qu'un *concessionnaire?*

L'assignation individuelle — le mot comme la chose — ont été empruntés aux Anglais qui, de 1820 à 1834, la pratiquèrent en Australie, alors que, sur leur continent immense, les colons étaient encore disséminés. Chez nous, comme chez eux, c'est une sorte d'esclavage mitigé et temporaire, une espèce de domesticité obligatoire. L'administration passe, au nom du transporté, un contrat de louage (1) avec un colon, lequel, après avoir versé un cautionnement, s'engage à fournir à son domestique salaire mensuel, logement, nourriture, soins médicaux (2). Certes, la somme que l'assigné touche à la fin de chaque mois et dont l'État prend les deux cinquièmes est fort légère, mais voici la première fois que cet homme, depuis sa condamnation, aperçoit la couleur de l'argent, d'un argent donné en échange de son travail: on ne le traite plus en machine, il redevient homme, il ressuscite!

Le temps passé en « assignation » est une période de stage, pendant laquelle non seulement il acquerra des notions d'agronomie ou se refera la main aux travaux des champs, mais encore il se constituera un petit pécule. Supposons qu'il se conduise bien chez son patron, que son nouvel état l'affermisse dans ses bonnes résolutions, que les rapports périodiques d'inspection soient unanimes à le représenter comme un ouvrier laborieux, assidu, solide, suffisamment instruit des choses rurales; on l'inscrit sur la liste des postulants à une concession. Quelquefois, il attendra longtemps une vacance, et même, lorsque son tour d'ancienneté l'aura désigné, on lui fera peut-être « marquer le pas » jusqu'à ce que son pécule soit jugé « suffisant », formule vague et qui ouvre une large porte à l'arbitraire.

Vient enfin le moment — véritable moment psychologique — où on lui accorde cette concession tant désirée, si anxieusement attendue.

Elle consiste en un petit domaine de trois à dix hectares, suivant la qualité du terrain, au centre duquel s'élève une maisonnette bâtie d'après un type uniforme. L'administration fournit, à titre d'avances remboursables, quelques outils aratoires, des effets de couchage et d'habillement (costume de toile bleue, sabots, etc...). Pendant six mois, le concessionnaire a droit à une ration de vivres (1) et, pendant un an, aux soins médicaux. En échange de ces bienfaits, il paiera une rente annuelle et *perpétuelle* de dix à vingt francs par hectare, ce qui est, à mon avis, très exagéré dans des pays où l'hectare vaut rarement plus de 20 à 40 francs.

La concession est provisoire et peut, à chaque instant, être retirée, soit pour faute contre la discipline, soit pour mauvaise culture, soit pour infraction à l'un des nombreux articles du règlement. Elle ne peut devenir définitive qu'après la libération du condamné et au bout de cinq ans (2).

On lui remet un titre de propriété grevé d'une hypothèque légale assurant à l'État le recouvrement de la rente, des frais de justice et des avances diverses dont j'ai parlé. Toutefois, on permet au concessionnaire libéré de se dégager entièrement en remboursant le capital, dont le montant est fixé à une somme assez modérée. De ce jour, il devient un propriétaire quelconque, incommutable et pouvant disposer de son bien, comme un habitant de Bougival ou de Carpentras.

Telle est l'armature du système des concessions. Quoiqu'il soulève de sérieuses critiques, il mérite d'être approuvé dans son ensemble. Son plus grave défaut, c'est de manquer d'unité. Lorsqu'on feuillette les nombreux documents qui s'y rapportent, on éprouve l'impression qu'ils ont été rédigés par deux collaborateurs disparates, le criminaliste et le politicien, dont l'un tirait à hue et l'autre à dia, dont le premier cherchait à favoriser l'expansion de la colo-

(1) Ce contrat ne peut excéder un an, mais il est renouvelable.

(2) Des règlements précisent ces différents points et fixent les tarifs. Les cautionnements sont versés à la *Caisse d'épargne pénitentiaire*.

(1) Si le concessionnaire est marié, il a droit, pour sa femme, à une ration entière, et pour chacun de ses enfants âgés de plus de trois ans à une demi-ration.

(2) En cas de décès du concessionnaire provisoire, sa veuve et ses enfants peuvent être maintenus en possession *s'ils résident sur le domaine*. On les traite comme des libérés, c'est-à-dire qu'au bout de cinq ans la concession peut devenir leur propriété. Mesure excellente.

nisation pénale, dont le second s'appliquait à en étouffer le développement. De là, heurts, contradictions, frottements, gaspillage de forces. Ceci nécessiterait un exposé fort instructif, et qui montrerait des dessous fort édifiants.

Je n'insiste pas et constate seulement que la lutte continue et que, malheureusement, l'influence du politicien domine de plus en plus celle du criminaliste, au point que l'œuvre est sérieusement menacée.

Parvenu à ce tournant de son existence, où il laisse derrière lui un passé lamentable, notre forçat va connaître tout un ordre de sensations qui, probablement, ne l'ont jamais effleuré, ni pendant son séjour au pénitencier, ni même pendant sa vilaine vie d'autrefois. Est-ce à dire qu'il verra des choses intrinsèquement neuves? En aucune façon; mais, peu à peu, il a été conduit à un point de l'horizon diamétralement opposé à celui qui, jadis, lui servait d'observatoire. Ajoutez à cela qu'il est débarrassé du limon où il était enfoncé, que son âme s'est assainie, que son énergie abattue s'est relevée, que sa personnalité, qui semblait morte, s'est éveillée, ou réveillée, que tout en lui s'est raffermi, coordonné; désormais mieux équilibré, son cerveau, qui n'enregistrait que l'image renversée des objets, les reflète tels qu'ils sont.

Toutefois, la métamorphose préparée ne se produira que grâce à l'intervention décisive de deux grands facteurs psychiques agissant ensemble : le sentiment familial, le sentiment de la possession.

Nous abordons un sujet singulièrement intéressant. Il a fait verser des flots d'encre. Qu'on me permette d'en répandre, à mon tour, quelques gouttes.

PAUL MIMANDE.

(*A suivre.*)



UN MONDE DE MIRACLES

Les Aveugles.

I

Grâce aux travaux et au zèle de charité qui ont rendu justement célèbre le nom de M. Maurice de la Sizeranne, les aveugles n'ont plus à souffrir aujourd'hui du préjugé et de ce sentiment apitoyé qu'ils inspiraient naguère. Nous ne les tenons plus comme pour séparés du commerce humain par le peu d'aide utile et d'agrément qu'ils y peuvent fournir. Ils ont, au même titre que les clairvoyants, plus légitimement que beaucoup de ceux-ci, par le développement de leurs facultés, leur culture intellectuelle ou artistique, repris rang dans le fonctionnement social. Ils sont redevenus nos égaux. Quelques-uns nous dépassent.

Parler du précieux avantage de la cécité peut paraître un paradoxe. En y réfléchissant et en en raisonnant, on s'aperçoit qu'il n'en est rien. Je citerai ce trait. Rencontrant un jour M. de la Sizeranne et lui faisant part de la tristesse d'un jeune ami qui, à seize ans, venait de perdre la vue, je le vois s'écriant gaiement : « Bon! il en a pour un an ou deux. Après quoi, il n'y pensera plus. Il sera parfaitement heureux! »

Il y a, en effet, pour l'aveugle, de grandes et vives compensations au sens qui lui manque, dans la finesse et l'acuité qu'acquièrent les quatre autres, le sens tactile, auditif, et olfactif, et gustatif. Et si, par une hiérarchie un peu arbitraire peut-être, ceux-ci sont considérés comme moins nobles et moins relevés, demandant pour s'exercer un contact plus immédiat avec les objets extérieurs, on conçoit que, par ce rapport même plus intime et plus appliqué, ils procurent des raffinements de jouissances qui échappent à nos regards superficiels et distraits. Nous ne parlerons que pour mémoire d'un sixième sens, dont M. Jules Soury nous entretenait aux Hautes Études, et duquel — s'il existe réellement comme sens particulier et indépendant — il suffira de dire que les aveugles en sont pourvus comme nous, et que là encore, plus que nous peut-être, il leur est permis de raffiner.

Le besoin crée l'organe. On ne peut espérer toutefois qu'il recrée et rende la vie à un organe atrophié. Mais, en somme, par une loi générale et bienfaisante de la nature, il n'est pas douteux que ce besoin doue l'aveugle d'aptitudes spéciales et singulières, qu'il donne aux sens qui lui demeurent des facultés de délicatesse et de puissance incomparables. Là est la consolation de ce qu'il a perdu. Là est sa force, je dirais presque sa supériorité, son avantage sur nous.

Prenez garde, messieurs les clairvoyants! Et surveillez-vous, n'abordez pas un aveugle à la légère, dans la pensée que, ne vous voyant pas, il ne pourra, de votre être physique, rien induire de fâcheux et de désobligeant pour vous. Ah! tremblez au contraire. Mille nuances de choses auxquelles nous ne donnons d'ordinaire que peu ou pas d'attention, sollicités que nous sommes par l'impérieuse tyrannie où nous asservissent nos yeux, ces menus détails, ces mille petites choses ténues que nous dédaignons, vont être pour lui autant d'indices et de révélations. Dans votre seule poignée de main, molle ou sèche, maladroite, écourtée et brusque, ou abandonnée et chaude, il a déjà découvert toute une face de votre caractère. Par tout ce qui émane de vous, de votre linge, de vos habits, il est, d'un flair subtil, averti de la netteté, du plus ou moins de soins

délicats, de l'élégance, de la négligence de votre personne. Mais qu'est-ce, grand Dieu! quand vous parlerez? quand, sur ce délié instrument d'appréciation qu'est son tympan, viendra frapper votre voix? Rude et forte, ou musicale et douce, ou sèche et brève, avec tout ce que dissimulent ou que trahissent ses hésitations, ses fêlures, ses affectations et ses moindres modulations, il saisit tout cela d'un coup. Et ce lui sont les éléments d'une psychologie infaillible. Encore une fois, prenons garde!

Les sourds sont tristes. Les aveugles sont gais, on l'a remarqué. Ils le sont — en général, n'étant pas tous coulés au même moule, et s'en pouvant rencontrer d'humeur taciturne et renfermée, mélancolique. Mais ils sont gais pour la plupart. Il suffit pour s'en convaincre d'avoir assisté à l'une de leurs réunions. L'entretien s'y déroule en apports d'observations, de réflexions, qui montent sans cesse vers l'allégresse. Les rires fusent de tous les côtés. Tous les visages sont épanouis.

C'est Joubert, le premier, qui donna l'explication de ce phénomène. « Leur esprit n'est pas distrait de la représentation des choses qui peuvent leur plaire, ils ont encore plus d'idées que nous n'avons de spectacles. C'est un dédommagement que le ciel leur accorde. » La remarque doit être juste.

A qui n'est-il pas arrivé en effet de se sentir tout à coup oppressé, alangui, dans une disposition d'esprit morose, sans qu'il puisse discerner la cause originelle d'un tel état d'âme que rien ne semble avoir provoqué. En cherchant bien, il découvrirait qu'inconsciemment, et par le seul vagabondage de ses yeux, il a subi une impression pénible, qui s'est déposée en lui, à son insu, comme une vase trouble et qui est venue ternir ses pensées les plus riantes. De là sans doute ce fond de tristesse qu'on rapporte des fêtes populaires, où tant de visages de malheureux, de souffreteux, arrachés pour un instant à la vie déprimante dont ils gardent sur eux l'empreinte, défilent dans les remous de la foule. Nous avons, pour notre part, renoncé à d'agréables promenades pédestres vers un parc délicieux, parce qu'il faut, pour y atteindre, traverser des quartiers de misère, dont l'aspect désolé — nous avons fini par nous en rendre compte, — déteignait sur nous, gâtait notre plaisir. Et ce sont tous inconvénients qu'ignorent les aveugles.

Le grand bonheur de l'aveugle est de voyager. Confortablement installé dont le coin de son compartiment, comme il sait bien que, dans l'encadrement d'une portière, tous les paysages se ressemblent, que les plus beaux panoramas du monde s'y amoindrissent et s'y effacent d'une monotomie désespérante, il n'envie pas ceux qui, les regards tristement jetés au dehors, se résignent à voir s'enfuir d'une valse éperdue les champs, les bois, les toits, les collines, et qui ne songent qu'à la joie de l'arrivée, qui la hâtent de leurs vœux. Lui, il se recueille, il rêve, il tire son carnet à réglette et y note quelque souvenir, s'entretient avec son guide, quand son guide est là. Chaque ville qu'il traverse, où il s'arrête, a pour lui sa physionomie particulière. Port, station balnéaire, cité industrielle, hameau de la montagne, ce sont des odeurs, des parfums caractéristiques, qui la classent exactement dans ses cases cérébrales. La visite des monuments, des « curiosités », commence. Si peu expert, pour inculte et fruste que soit son guide, ses questions *guident* celui-ci, le forcent à lui révéler le rare, l'intéressant de la merveille. Puis, c'est l'âme même de la ville, ses bruits, ses cloches, la particularité de leur timbre, qui la situent infailliblement dans sa mémoire. Le souvenir d'un carillon, les notes tremblées et mourantes d'un angélus, l'évoqueront plus tard et la reconstitueront avec une précision parfaite. Il n'oubliera pas cette journée d'été à l'écrasant soleil, cette matinée de printemps fraîche et pure, aux fragrances inaccoutumées, cette soirée d'hiver frileuse et âpre où la neige craquait sous ses pas. Il dira au retour : « J'ai fait une promenade, un voyage charmant. J'ai *vu* ceci, cela... » Il a vu beaucoup de choses que nous ne voyons pas.

Quand ces lointaines pérégrinations ne lui sont pas interdites, on comprend que s'orienter dans le petit espace où se meut d'ordinaire la vie de chacun de nous, n'est pour lui qu'un badinage; dans le quartier, dans la rue qu'il habite, il a ses points de repère familiers qui lui permettent d'y circuler de l'allure aisée d'un clairvoyant. Boutiques de pâtisserie, de boulangerie, le coiffeur, l'épicier, le fruitier, la boucherie, la pharmacie, lui jettent au passage leurs effluves comme des phares indicateurs. Il s'affecte comme nous de l'ennuyeuse rangée des hôtels particuliers sans bordure de magasins. Sous ses pieds, le bitume ou les dalles, la chaussée de gravier, le pavé de bois, avec leur différence d'élasticité, le plus ou moins de raideur ou de pente, les divers accidents du trottoir une fois remarqués et notés, lui signalent le point précis où il en est de sa course. Aux carrefours, un passant obligeant l'aide à doubler les caps dangereux. En quelque endroit qu'il aille, quelque visite qu'il fasse, une minute de tâtonnement lui suffit à connaître les êtres de la maison, et tout de suite il est comme chez lui. Chez lui, il va et vient, glisse en tout sens sans rien heurter, sans se tromper, et, de quelque objet qu'il ait besoin, sa main s'y pose sans une hésitation. La seule condition est que tout soit en ordre. L'ordre est une loi, la vertu essentielle de sa vie.

On a déjà deviné qu'il y a chez les aveugles, — comme, hélas! dans l'humanité tout entière, —

deux catégories fort distinctes. Ceux à qui leurs ressources permettent de se procurer toutes les aises; ceux qui n'ont le droit de vivre qu'en peinant et qui, par l'effort du bras ou du cerveau, doivent acheter le pain, le gîte et l'habit. Ces derniers sont les plus nombreux par conformité à la règle générale. C'est d'eux aussi qu'on s'est le plus occupé pour les tirer de cette servitude de la mendicité à laquelle ils semblaient condamnés. Nous y avons perdu l'aveugle à caniche du pont des Arts. Eux, croyons-nous, y ont gagné.

II

A l'Institut national du boulevard des Invalides, comme dans les trente à quarante succursales qui, à Paris et dans les départements, s'occupent des jeunes aveugles, l'éducation, on le sait, est mi-partie intellectuelle et professionnelle. Il y a là une prévision des nécessités qui les attendent au sortir de l'école.

On connaît ces écoles mille fois décrites, et nous glisserons. Dès l'entrée, par contraste avec les appréhensions qu'on y apporte, on est surpris de l'entrain et de la vivacité de ces enfants. Ni plus ni moins surveillés qu'ailleurs, ils se chamaillent, ils se battent, ils jouent à toute sorte de jeux. Quelques-uns de ces jeux étonnent, — remarque M. Henry Frichet dans ses *Études* sur les Aveugles, — le colin-maillard, par exemple; il semblerait que le bandeau fût inutile, leur vie n'étant qu'un colin-maillard perpétuel. Eh bien! non, dès que le mouchoir enserre le front, y comprimant sans doute certains lobes où l'intelligence a son siège, il fait perdre à la main ses dons de divination ordinaires. Le jeu reprend tout son intérêt.

L'instruction, avec le système Braille, — cette admirable découverte qui, à l'aide de six points et de leurs combinaisons variées, permet de recomposer en reliefs d'une connaissance rapide tous les signes de l'alphabet et de la ponctuation, de l'arithmétique et de la musique, — l'instruction s'y peut poussser, dans toutes les voies de la science et des lettres, aussi loin que l'on veut. Plus vite que les petits clairvoyants, ils apprennent à lire et à écrire. Par nécessité, leur mémoire se développe d'une façon incroyable; les jeunes prodiges du calcul mental y sont communs. Et pour la musique, chez ceux qui la pratiquent, obligés en grande partie de tout jouer de mémoire, une seule lecture du bout des doigts leur suffit pour se pénétrer du plus long morceau et de son accompagnement.

Mais cette mémoire est particulière, elle a des trous. Elle demande une présence d'esprit soutenue, continue. Qu'il vague en un endroit connu, sachant le nombre de pas qui le mèneront au but, si quelque incident, un bruit de cloche par exemple, vient couper le fil de son attention, voilà le jeune aveugle désorienté, il ne sait plus où il est. Et, à moins d'un proche objet qui le renseigne, il a besoin qu'on le remette dans sa voie. Tout ceci s'explique assez bien.

Pour l'instruction professionnelle, sans entrer dans le détail, elle se divise en deux classes d'élèves. Et ici encore apparaît une sorte d'aristocratie, une élite, dont la nature est seule responsable. Ce sont ceux qu'on destine à l'art musical: professeurs de chant, d'instrument, organistes, et, par une conséquence logique, les plus parfaits et minutieux accordeurs de piano. On les éprouve tout jeunes, on se rend compte de leurs dispositions, et tous ceux dont l'oreille ne paraît pas d'une excellence remarquable, sont rejetés dans les métiers purement manuels: la brosserie, le filet, le cannage et l'empaillage, le tournage, la vannerie; pour les jeunes filles, le tricot et le crochet, la couture, etc... Cette dernière catégorie, par un labeur opiniâtre, gagnera de quoi vivre, tout juste ou à peu près; tandis que, plus heureux, leurs condisciples mieux doués, les « artistes », connaîtront l'aisance, la fortune, et la considération, et même la gloire. Ainsi le veut la primordiale injustice de nos respectives destinées.

Nous avons hâte d'arriver à l'œuvre plus récente (instituée par bref laudatif de Pie IX, du 27 avril 1876), des Sœurs aveugles de Saint-Paul, entièrement consacrée à l'assistance des jeunes filles aveugles. Les professions auxquelles celles-ci peuvent aspirer, sont assez restreintes, on l'a vu. Il y avait quelque chose à faire sur ce point, et c'est à quoi ont pourvu la piété et le dévouement de la Mère Bergunion et de l'abbé Juge, deux noms qu'il faut associer à ceux de Valentin Haüy et de Louis Braille, les immortels bienfaiteurs des aveugles.

Contrariée par ses parents dans sa vocation religieuse, Mlle Bergunion, une fois libre, en possession d'un tout petit pécule, avait créé, rue des Postes, un ouvroir de lingerie où elle recueillait des jeunes filles abandonnées, un groupe, huit à dix personnes environ. Avec beaucoup de répugnance, par la suite, elle y admit quelques aveugles. Puis, leur nombre augmentant, et ses premiers goûts mystiques lui revenant, elle vit là une indication providentielle, et l'idée la tenta de transformer l'ouvroir en communauté, prenant elle-même le voile et offrant les douceurs de la vie religieuse à ses compagnes aveugles. Elle avait, pour elle et les autres, trouvé son chemin de Damas, et c'est sous l'invocation de saint Paul, le visionnaire miraculé, qu'elle voulut se mettre.

Par les difficultés de tout genre, les objections qu'on suppose, ce projet fut lent à se réaliser, à se

développer. Elle y fut aidée par l'abbé Juge, qui, aumônier de l'œuvre, s'y passionna, au point que, pour mieux entrer dans son rôle, « se mettre dans la peau », comme disent les comédiens, des êtres dont il avait la direction morale, le brave homme s'astreignait à se coucher et à se lever, à se vêtir, à faire sa toilette et toutes les obligations de la vie dans une complète obscurité. Son ardeur, ses talents, ses relations, il mit tout en œuvre pour la prospérité du couvent, qui, de la rue des Postes, après quelques autres escales, fut transféré enfin, au 88 de la rue Denfert-Rochereau, dans l'ancien hôtel et le petit parc — trop étroit encore, — de Chateaubriand, où vécut longtemps l'auteur de *René*.

La congrégation reçoit une sœur aveugle pour deux sœurs clairvoyantes; elle admet, dès l'âge de quatre ans, des petites filles aveugles pour y être instruites chrétiennement et dotées d'un état manuel ou autre, et y rester leur vie durant si elles le désirent; elle accueille aussi, en qualité de pensionnaires et pour un prix modique, des jeunes filles adultes, des dames aveugles, qui trouvent là un asile paisible, une existence douce et conforme à leur infirmité.

Et c'est une ruche toujours en mouvement, où, de l'aube à la nuit, pendant la nuit, le travail, coupé d'exercices pieux, ne chôme pas un instant. Œuvres serviles, œuvres de maître, on s'y partage la besogne sans distinction de clairvoyantes et d'aveugles, laissant à celles-ci une grande part d'initiative pour flatter un amour-propre d'autant plus vif et naturel qu'il y a plus de difficultés vaincues.

Voici la cuisine, où les aveugles épluchent les légumes, préparent le repas. Elles peuvent préparer, confectionner seules toute sorte de plats, depuis le classique potage, entrée, rôti, jusqu'aux friandises du dessert et aux gâteaux les plus compliqués. N'allez pas croire que ce soit l'ordinaire de la maison! Voici le réfectoire, chaque aveugle à côté d'une clairvoyante, et où une aveugle fait la lecture. Voici la salle de travail où l'on s'occupe, non seulement de crochet et de couture, mais de broderie, de tapisserie. Au seul contact, par le plus ou moins d'apprêt qui les charge, l'aveugle distingue les nuances des soies, des laines, — elle juge des couleurs! — Elle est en outre bien plus apte et plus prompte à dresser les petites filles à ces travaux, sachant de sa propre expérience les principaux obstacles à surmonter. Pendant ce temps dans les pièces voisines, s'exercent les élèves musiciennes. Et tout de suite, par la grâce de dispositions heureuses et une pratique assidue, elles deviennent d'habiles exécutantes. Tout à l'entour s'étendent les ateliers de brosserie; de corderie, cartonnage, collage, confection de sacs en papier, la buanderie, le repassage...

En un coin tranquille et retiré est l'imprimerie, où se composent la plupart des livres destinées aux écoles d'aveugles, plus deux revues, *Le Valentin Haüy*, *Le Braille*, qui s'adressent aux aveugles et aux personnes qui s'intéressent aux aveugles. Les heures passent, le soir tombe. Et ces mains actives, sans aucun soupçon de l'ombre envahissante, continuent à se démener dans l'obscurité. Ici, il faudrait le génie antithétique d'un Hugo pour peindre ce labeur qui de la nuit en quelque sorte fait jaillir la lumière, procrée des clartés avec des ténèbres, et de ce noir Erèbe fait surgir un soleil pour illuminer au loin, réchauffer, féconder des intelligences qui s'engourdiraient sans cela, — les trente à quarante mille aveugles qui se comptent sur la terre de France.

Et l'on ne saurait, il semble, louer d'une admiration trop enthousiaste l'initiative d'une Mère Bergunion, d'un abbé Juge, rattachant ainsi à la vie commune tant de déshérités, les groupant, les ralliant dans une sorte de phalanstère monastique, désignant aux vocations religieuses, aux âmes brûlantes de la soif du sacrifice, une source, un but tout proche et des plus nobles, et mêlant d'un lien indissoluble, en égalisant leurs efforts et leurs mérites, clairvoyants et aveugles.

III

Tout ceci est bien, dira-t-on. On a, en définitive, ramené à notre niveau moyen, des malheureux qui étaient tombés ou qui languissaient au-dessous. Il faudrait pour nous charmer quelque chose de plus rare, de plus extraordinaire.

C'est être un peu exigeant. Et néanmoins, — si cet exposé, si sommaire pourtant, n'avait déjà pris trop de place, — il serait facile de montrer chez les aveugles et à propos des aveugles, l'exceptionnel et le rare.

Il conviendrait d'abord, pour ce qui touche les arts et la littérature, de distinguer les œuvres que les aveugles ont pu inspirer, et celles qu'ils ont produites eux-mêmes.

Parmi les premières, depuis *Bélisaire*, en passant par *Le Sonneur de Saint-Paul*, jusqu'aux *Aveugles* de M. Mœterlinck, les romanciers et auteurs dramatiques, sans se piquer d'aucune connaissance particulière des aveugles et de leur psychologie, n'ont guère cherché, dans le fait de la cécité, que des ressorts d'intrigue et un moyen d'attirer l'intérêt et la compassion sur leurs héros.

Le dernier en date, le roman de M. Lucien Descaves, *les Emmurés*, échappe à ce reproche. Il a étudié les aveugles, — trop peut-être. Par un réalisme trop consciencieux (enviable critique), il manque, il semble, son objet, qui était, nous le supposons, de

solliciter notre sympathie en faveur des aveugles. Sa véracité nous laisse sous une impression de malaise.

Des artistes et des écrivains aveugles la foule est grande. Tout le monde connaît le sculpteur Vidal qui, perdant la vue à vingt ans, n'en poursuivit pas moins délibérément sa carrière et se fit sa place parmi les animaliers. Il faudrait, dans un autre art, joindre à lui, — moins célèbre peut-être par moins de difficulté vaincue, — le musicien Lebel, organiste de Saint-Étienne-du-Mont, qui fut un compositeur et maître de chapelle admirable, en vénération à tous ses élèves.

Au premier rang des livres de moraliste et de sociologue, — dans la sphère sociologique où il s'est voulu limiter, — doivent s'inscrire les ouvrages de M. Maurice de la Sizeranne, *les Aveugles par un Aveugle*, *Dix ans d'étude et de propagande*, *Mes Notes*, et tout dernièrement l'exquis volume, *les Sœurs aveugles*, où nous avons puisé la plupart des renseignements qu'on vient de lire. Il y a dans tout ce qu'il écrit une verve aimable, un généreux besoin de gagner des prosélytes à la cause des aveugles et de les faire connaître tels qu'ils sont, sans déguiser leurs faiblesses (qui n'en a?), un fond d'honnêteté qui séduit. Dans certaines questions délicates, — la vocation religieuse, le mariage des aveugles, — son analyse est fine et fouille profondément.

Enfin, la poésie se réclame d'un grand nombre de noms. Celui de M. Edgard Guilbeau, dont les vers valent surtout par les souffles et les bruits d'ailes, les parfums, les choses frôlées dont ils frémissent et qui nous reposent des plasticités impeccables et des rutilances de la poésie courante.

Mais la première place revient de droit à Mme Bertha Galeron, qui est née poète dans l'âme, et dont le malheur même, comme s'il déchirait ses fibres les plus secrètes, ouvrit en elle les élans d'une sensibilité inconnue encore, toute vibrante et émue, et qu'elle communique autour d'elle. Son poème, *Dans la Nuit*, présenté par Carmen Sylva (S. M. la reine de Roumanie), recueillit à son apparition tous les suffrages et les hommages, toutes les couronnes, et les méritait. On a quelque scrupule à citer ces strophes, *A ma Fille*, qui chantent dans toutes les mémoires :

> Tes yeux, tes grands yeux, aux longs cils qui tremblent,
> Ils éclaireront pour moi le chemin ;
> Ils auront le charme, ailé, plus qu'humain,
> Des bleus regards d'ange auxquels ils ressemblent.
>
> Tes yeux, tes grands yeux, Dieu me les envoie
> Pour me consoler de ceux qu'il m'a pris,
> Si beaux, que mon rêve en reste surpris
> Et que mon orgueil a peur de sa joie !
>
> Tes yeux, tes grands yeux couleur de pervenche,
> Qui même en ma nuit mettent leur clarté,
> De mon cœur de mère ils sont la fierté,
> De mes yeux d'aveugle ils sont la revanche,
> Tes yeux, tes grands yeux, etc.

N'auraient-ils permis l'éclosion que d'un tel petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, les noms de Valentin Haüy, de Louis Braille, ceux de la Mère Bergunion, de l'abbé Juge, doivent être bénis.

LÉON BARRACAND.



LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques jeunes : Louis Dumur, Pierre de Querlon, Jean de la Hire.

La liaison fâcheuse, par Pierre de Querlon ; éditions du Mercure de France. — *Un Coco de génie*, par Louis Dumur ; éditions du Mercure de France. — *Le Vice provincial*, par Jean de la Hire ; Offenstadt, éditeur. — *Claudine en ménage*, par Willy ; éditions du Mercure de France.

C'est encore l'époque des voyages circulaires. Faisons donc, comme on se plaît à dire, un petit tour en province. Nous trouvons précisément un certain nombre de romans excellents pour nous guider dans les milieux intéressants de la vie provinciale. Et ces romans peuvent être lus en chemin de fer, car ils ne développent pas des sujets trop compliqués et ils sont écrits avec une sympathique aisance. Ils ont pour auteurs des jeunes gens, de tout jeunes gens. Et ce sont de jolis romans alertes…

Notons que ces jeunes gens ne se flattent point d'avoir fondé, à la fleur de l'âge, la littérature de l'avenir. D'ailleurs, on commence à savoir que la littérarature de l'avenir a pour fondateurs patentés le brillant Saint-Georges de Bouhélier et M. Eugène Montfort qui aspire à briller autant que Saint-Georges de Bouhélier. Je lisais récemment une étude de M. Montfort sur les littérateurs adolescents dont la France sera appelée à s'enorgueillir demain. De cette étude, j'étais obligé de conclure que les grands littérateurs promis à la France par la nouvelle génération littéraire sont au nombre de deux : d'abord, *le maître* Saint-Georges de Bouhélier ; ensuite, M. Eugène Montfort. Certes, il est flatteur pour M. de Bouhélier d'avoir suscité une admiration si vive de la part de M. Eugène Montfort, et comme M. de Bouhélier vient de publier un roman : *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle*, nous nous appliquerons bientôt à discerner comment *ce maître* est effectivement un disciple très estimable de tel ou tel romancier contemporain… Mais prenez garde que ces exaltations mutuelles et, sans doute, prématurées, ne peuvent que nous dissuader d'accorder toute l'attention qu'ils méritent à des livres et à des écrivains qui ne sont vraisemblablement indignes ni d'attention ni d'encouragement. Les petites écoles, non plus que les modiques coteries, ne sont qualifiées pour dé-

cerner des brevets de génie que seul le public cultivé a le droit d'attribuer peu à peu. Ah! je n'oublie pas que M. Montfort a bien voulu introduire parmi les représentants essentiels de la nouvelle génération littéraire : MM. Pierre Camo, René Loudet, Édouard Laurent, Christine Beck... Et pareille investiture ne peut qu'être précieuse à ces jeunes écrivains marqués dès maintenant pour d'enviables destinées... Mais je ne sais pourquoi c'est cependant avec une sorte de sympathie particulièrement empressée qu'on vient aux œuvres d'autres jeunes écrivains qui ne font partie de nulle association pour la mise en valeur du génie de ses rares adhérents ; j'ajouterai même qu'on les goûte avec un sentiment de sécurité spéciale et que rien ne trouble. Ainsi, il ne me paraît pas que M. Eugène Montfort, probablement parce qu'il ne fréquente que les sommets où il plane un peu au-dessous de l'aimable Bouhélier, ait discerné dans la littérature d'aujourd'hui les noms de Pierre de Querlon, de Jean de la Hire, de Louis Dumur. Peut-être le regrettera-t-il si je lui dis que les livres qu'ils viennent de publier ne sont pas inférieurs à ceux que l'on connaît et même à ceux que l'on ignore de lui.

Il se peut que, sans avertir préalablement l'univers qu'ils vont renouveler la littérature française, Pierre de Querlon, Louis Dumur, Jean de la Hire rajeunissent un peu le roman contemporain, l'inspiration, l'esprit, la forme du roman, et soient donc en cela des écrivains originaux. Voici que de jeunes romanciers se lassent incontestablement d'étudier, après tant d'autres, les mœurs parisiennes et de nous fatiguer à leur tour de la peinture des élégances mondaines, et s'appliquent, tout en souriant, à saisir la vie provinciale dans son intimité douce et vulgaire et dans ses petites bizarreries plaisantes. Ils recherchent des héros modestes oubliés depuis quelque vingt ans, et c'est à merveille qu'ils les analysent. Et ils nous apportent encore cette nouveauté : leur observation est sans aucun pessimisme ; elle est aimable, que dis-je ! elle est bienveillante. En somme, on voit qu'ils ne détestent pas les héros dont ils se moquent. Leur ironie est dépourvue de toute méchanceté, au moins celle de Pierre de Querlon, si semblable à celle de Louis Dumur, car Jean de la Hire travaille à vitupérer plus rudement les défauts de la province dont le pire est, comme on sait, l'odieuse médisance. Ils n'ont point d'ironie : ils ont de l'humour. L'ironie est de la raillerie plus ou moins agressive, plus ou moins violente. Dans l'humour, il y a de l'esprit, de la gaieté, de la mélancolie, de la brusquerie, de la sensibilité, et, disons le mot, de la bonté ; il peut y avoir aussi de la naïveté. C'est avec une indulgence cordiale que Louis Dumur, que Pierre de Querlon observent la province, ses petitesses, la médiocrité. Ils sont des humoristes charmants, discrets et doux. Et, le ciel en soit loué ! leurs livres sont gais, non pas d'une gaieté sarcastique, véhémente, un peu forcée comme *le Vice provincial* de Jean de la Hire, mais d'une gaieté discrète et douce, charmante. Cette année-ci, fiez-vous à mon témoignage, tous les romans publiés — surtout les romans joyeux — ont été effroyablement tristes. Et les livres de Pierre de Querlon, de Louis Dumur, sont gais. Après les avoir lus, la vie provinciale ne nous semble ni moins grossière, ni moins plate, mais nous pensons tout de même qu'elle est assez bonne à vivre. Pierre de Querlon, Louis Dumur sont pleins d'une pitié attendrie pour la misère humaine. Mais leur pitié elle-même sourit.

Oh ! ce sont des aventures bien simples qu'ils content. Ils déroulent de petits drames dont la vie des hommes ne saurait être profondément bouleversée. Pierre de Querlon donne l'impression de la vie dans sa vérité absolue. M. Valentin Jéromy est conseiller municipal de Neuvy-sur-Seine parce que feu son père l'a été jadis. Il a des rentes et s'ennuie. Il va donc à Paris un jour. Il pleut, et il rencontre la petite Rose qui a quitté les ateliers de corsets de Mmes Weil et Lablanche pour prendre le galant surnom de Rose d'Almelys et travailler à le faire connaître.

« Tu tombes bien, lui dit-elle, je n'avais plus que quatre ronds et je viens de m'acheter un ruban de cou. » Il l'installe rue des Écoles et vient la voir tous les samedis. Quelquefois, comme elle est gentille, elle lui écrit : « A demain, chez nous, mon gros chéri. » Les autres jours, elle fait de son mieux pour ne pas s'ennuyer. Bientôt, on connaît à Neuvy cette liaison fâcheuse. On accuse Jéromy de détournement de mineure. Sa maîtresse vient le voir à Neuvy : c'en est fait. Il perd ses relations. « Comment va votre pupille ? » lui demande en narguant l'entrepreneur Cuvillon. Un jour à l'improviste, il grimpe jusqu'au palier de son amie. Mais, quand il eut frappé, et qu'après un moment la petite Rose avec un peignoir taché, une chevelure défaite et de gros yeux battus, vint entrouvrir la porte, il ne pénétra pas dans ce milieu familier, dont le papier peint figurait une chasse à courre et dont le lit à courtine rouge se montrait dans la pénombre... « Il y avait un homme chez Mlle d'Almélys. » Rupture. Alors Mme Bular, la cousine de Jéromy, essaya de le marier avec Mme veuve des Genettes, mère d'une sautillante petite fille dont Jéromy était justement le parrain. Les dimanches, Mme des Genettes venait voir Jéromy, et tandis que dans le salon ils causaient doucement, la fillette écrivait sur la poussière du guéridon, *Tonton Jéromy est un namour*. Ce mariage allait se faire. Mais il se trouva que Mme des Genettes était la maîtresse du blond pâtissier de la rue Grande, Louis Printemps, et

que M. Jéromy le sut trop tôt. Rupture. Il retourna vers Rose et bravement l'amena à Neuvy. Tous deux vécurent bourgeoisement. « Le soir, Mme Jéromy lisait à son ami l'histoire de *Colomba*, de Prosper Mérimée, et l'un et l'autre y prenaient le plus grand intérêt. » Leur vie était heureuse et calme. Mais dans la ville les uns « blaguaient » M. Jéromy et les autres l'appelaient libertin. Aux élections municipales, Jéromy, conseiller sortant, fut battu. O douleur! Il fallut fuir Neuvy-sur-Seine. C'est à Paris qu'ils vinrent s'installer. « Toi, tu es un type, » lui disait Rose. L'emménagement fut vite opéré. Et comme Jéromy demandait à la concierge les clefs de la cave : « Je viens de les donner à votre demoiselle », lui fut-il répondu. — Ils vécurent tranquilles, trop tranquilles même puisque Rose faillit tromper M. Jéromy. Elle se rappelait ses premiers amants qui l'attendaient jadis à la sortie de l'atelier et qui l'aimaient si bien : le petit Émilien... Jules Enault, de la rue Monge... le joli Philippe, avec sa figure de fille... puis le commis de l'emballeur... Inquiétants souvenirs. Soudain Jéromy fut malade. On dut retourner à la campagne, reprendre la vie de Neuvy-sur-Seine. L'accueil fut froid d'abord, mais les fournisseurs souriaient à Rose. Et Jéromy rêva de rentrer au conseil municipal. « Crois-tu, disait Rose, que cela te ferait du bien pour la politique, si j'allais à la messe le dimanche?... » Mme des Genettes ne garda pas rancune à Jéromy, voulut connaître Rose ; le nouveau médecin, Paul Henriot, vint en voisin la voir avec sa femme. Jéromy devint président de la Société de gymnastique. « Un grand pas vers le conseil, » disait-il. Il fut élu et, dès lors, il n'eut plus rien à désirer dans la vie, surtout après qu'il eut fait obtenir une pompe communale pour le faubourg Saint-Julien. Il vieillissait, et on ne se souvenait plus dans la ville qu'il avait détourné une mineure. Sa vie était de plus en plus calme. Et chaque jour, en revenant de sa promenade, il rencontrait le regard de Rose derrière la vitre grise au rideau relevé, à cette fenêtre où elle a coutume de faire de la tapisserie qu'elle destine à son piano et où, tranquillement, elle devient peu à peu une femme d'un certain âge...

... M. Louis Dumur vient par hasard dans une petite ville identique à celle où M. Pierre de Querlon a connu Valentin Jéromy. On l'invite à une soirée : on dansera et on dira des monologues. Le fils du marchand de grains, Charles Loridaine, dit des vers de sa composition : *L'Enfant boer* :

> Roberts a passé là. Tout est ruine et deuil.
> Le veld du Rand au Cap n'est plus qu'un sombre écueil,
> Le veld qu'égayaient les faucilles
> Le veld qui dans le Waal reflétait ses grands bois,
> Les fermes, ses coteaux...

La plupart des assistants jugent que ces vers sont idiots et quelques-uns le disent : « De qui sont ces vers ? » se demande Louis Dumur? De Victor Hugo. Loridaine lui affirme qu'il sont de Loridaine et que Loridaine, non seulement n'a pas imité Victor Hugo, mais qu'il n'a même jamais rien lu de lui. On saura bientôt que Loridaine était somnambule et que, chaque nuit, il allait dans un grenier où il lisait les vers que le lendemain il composait de mémoire. Il avait même écrit une tragédie : *Joas*, qu'il avait envoyée au directeur de l'Odéon. *Joas*, c'était *Athalie*, ni plus, ni moins... Abner prenait le premier la parole et s'exprimait de la sorte :

> Gloire à Dieu, cher Joad, gloire au dieu d'Israël!
> Je viens selon l'usage antique et solennel
> Célébrer avec vous la fameuse journée
> Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.

Loridaine possédait une *Petite Encyclopédie populaire* dans laquelle une notice faisait en quelques lignes l'historique d'*Athalie*, rappelait le mot de Voltaire : « chef-d'œuvre de l'esprit humain », et citait une douzaine de « vers célèbres », entre autres celui ci :

> Oui, je viens dans son temple adorer l'éternel.

« Est-ce que vous n'avez pas eu envie de commencer votre tragédie par ce vers ? » lui demanda Louis Dumur « Oh! fit-il avec un extrême étonnement, comment avez-vous pu deviner? J'en ai eu une envie folle. Vous ne vous figurez pas quel mal m'a coûté le mien. Il m'a fallu trois jours rien que pour venir à bout de ce premier vers, tandis que la suite est allée toute seule. »

Mais heureusement, la maison brûla où étaient entassés les « chefs-d'œuvre de l'esprit français » que Loridaine écrivait de nouveau. Il épousa Renaude Chamot, qui, seule, dans la ville admirait ses vers. Il fut guéri de son somnambulisme et se consacra tout entier à sa femme et au commerce de grains. L'année suivante, quand Louis Dumur revint dans la ville, Loridaine « ne faisait plus de littérature ». Il était devenu sérieux. Seul, l'instituteur, Isidore Paumier, disait parfois en hochant la tête : « C'était peut-être un coco de génie! »

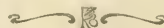
Voilà! — Ai-je besoin de dire avec quelle verve Louis Dumur étale ces dédains admirables des braves gens de province pour la littérature et pour ceux qui l'écrivent. Le livre, qui s'allonge un peu quelquefois, est tout de même le plus amusant du monde. De la caricature par instants, mais sans excès! Et c'est à lire *Un Coco de génie* et *La Liaison fâcheuse* qu'on s'aperçoit combien il est malaisé de distinguer de leur caricature la vie ordinaire et les hommes ordinaires...

Louis Dumur et Pierre de Querlon sont les amis de leur héros un peu ridicules et si simples. C'est

peut-être pour leurs ridicules et leur simplicité qu'ils les aiment. Et, dans leurs livres, la vie de province paraît, comme je le disais, bonne à vivre. Elle apparaît terrible dans le *Vice provincial*, de Jean de la Hire. Il faut vous dire que Jean de la Hire a beaucoup de talent vivant, vibrant, abondant avec quelque confusion... Je ne crois pas le lui apprendre, car la préface du *Vice provincial* démontre assez clairement qu'il le sait déjà. Il a écrit quelques ouvrages dont les titres sont singuliers : *Le Tombeau des Vierges*, *Incestueuse*, roman illustré par la photographie d'après nature... pas entièrement d'après nature, j'espère ! L'autre jour, dans le compartiment d'un wagon, je trouvai, abandonné sur les banquette, un journal qui pouvait bien s'appeler *Le Fêtard* ou peut-être *la Culotte Rouge*, à moins que ce ne fût *Cythère*. A la dernière page, des annonces imposantes vantaient, en termes généreux et d'ailleurs congruents, les grandes qualités des romans passionnels de M. de la Hire. Puis-je dire quelque chose après que le *Fêtard* a parlé? Il y a plusieurs semaines déjà, je voulais analyser ce type de femme contemporaine qu'a élaboré assez spirituellement Willy... Mon article était prêt, le meilleur, sans doute, que j'eusse jamais écrit, et probablement le seul bon. Mais ici-bas tout n'est qu'heur et malheur : la *Gaudriole* avait précédé la *Revue Bleue!* Du moins, M. de la Hire est assez jeune pour qu'on ne laisse pas au *Fêtard* le soin d'établir sa réputation. Et le livre qu'il donne aujourd'hui vaut mieux que son titre qui semble promettre des monstruosités. Non, ce *Vice provincial* est simplement la médisance, la jalousie, l'envie, la haine... Des femmes de Banyuls jalousent fortement une actrice parisienne qui accompagne à Banyuls son amant, enfant du pays, écrivain déjà glorieux. Tous les détails sont évidemment d'une vérité parfaite. Et M. de la Hire est un observateur très clairvoyant. Mais pourquoi allier le réalisme à la fantaisie la plus invraisemblable? M. de la Hire veut nous faire croire que la famille — toute provinciale — de son héros Sainte-Claire admet aussitôt dans son intimité la théâtreuse Suzanne, et que la sœur de Sainte-Claire peut aussitôt devenir l'amie de Suzanne, ainsi que la charmante Thérèse Niocel. M. de la Hire veut nous faire croire que le curé lui-même viendra prier Sainte-Claire de demander à sa maîtresse de chanter un *O Salutaris* à la grand'messe... Moi, je veux bien. Mais je suis tout de même un peu étonné. J'ajouterai que ce jeune écrivain qui n'a qu'à paraître dans sa ville natale pour être aimé de toutes les femmes est un peu agaçant en son impertinence. Et je ne savais pas que les jeunes écrivains fussent si parfaitement irrésistibles. Au reste, ils ne pourront qu'être flattés de la toute-puissance de séduction dont M. de la Hire les gratifie... Mais lisez ce livre hâtivement combiné, écrit à la hâte, presque mal écrit, abondant en négligences et en vulgarités de style, mais d'un psychologue très pénétrant pour son âge, où certaines scènes sont d'un admirable relief, et doué merveilleusement de cette qualité qui annihile à peu près tous les défauts : la vie.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Les Passantes*, par François de Nion; éditions de la *Revue Blanche*. — *L'Évolution de l'amour : Le Féminisme*, par Michel-Ange Vaccaro; librairie Molière. — *Mon voyage de noces en Italie*, par Mme Georges Duhamel; librairie Molière. — *Le Livre d'Esquisses*, par Tristan Klingsor; éditions du Mercure de France. — *Poètes chrétiens*, par Alfred Poizat; librairie Emmanuel Vitte. — *Le Baptême de Marie Rade*, par Félicien Pascal; Juven, éditeur. Bibliothèque Femina. — *Les Naufragés*, par Edmond Haraucourt; Fasquelle, éditeur. — *Don Pablo de Ségovie*, par Francisco de Quevedo, traduit par J.-H. Rosny; éditions de la *Revue Blanche*. — *Enfin seules!...* par Jeanne Landre et Berthe Mariani; Félix Juven, éditeur. — *Le Captain Cap*, par Alphonse Allais; Juven, éditeur. — *Ceux qui font la fête*, par Philibert Audebrand; Calmann-Lévy, éditeur. — *La Mort blanche*, par Rudolf Stratz, traduit par E. B. Lang; Ollendorff, éditeur. — *Histoire de Lucie*, par Saint-Georges de Bouhélier; Fasquelle, éditeur. — *Actualités scientifiques*, par Max de Nansouty; Juven, éditeur. — *Sir Wilfrid Laurier*, par Henri Moreau; Plon, éditeur. — *Fleur de grève*, par Maurice Cabs; E. Flammarion, éditeur. — *Line, mon amour*, par Georges Maurevert; Juven, éditeur. — *L'Ame du voyageur*, par Henri d'Orléans; Calman-Lévy, éditeur. — *Un adolescent*, par Dostoïevski, roman traduit du russe, par J. W. Bienstock et Félix Fénelon; éditions de la *Revue Blanche*. — Œuvres complètes de Léon Tolstoï, tome III : *les Cosaques;* E. Flammarion, éditeur. — *La Coupe en forêt*, traduction de J.-W. Bienstock ; P. Stock, éditeur. — *Lettres*, par Léon Tolstoï; Stock, éditeur.



COMMENT ON LANCE UN LIVRE

Il suffisait encore, aux environs de 1855 et même après, de l'article d'un grand critique, pour assurer la fortune d'un livre et pour consacrer le talent d'un jeune auteur. Ferdinand Fabre aimait à se souvenir qu'un article de Sainte-Beuve, sur *l'Abbé Tigrane*, lui avait créé une notoriété subite, et lui avait acquis le feuilleton du *Temps*, pour la publication ultérieure d'un certain nombre de ses œuvres. Ferdinand Fabre, il est vrai, avait travaillé, une dizaine d'années, à cette œuvre de début, qui devait rester l'un de ses chefs-d'œuvre.

De nos jours, on découvrirait, malaisément, le jeune auteur qui consacrerait dix ans à la gestation de sa première œuvre. Et il serait à peu près super-

tlu de fonder aucun espoir sérieux de succès, sur l'autorité de la critique littéraire et sur la spontanéité des articles de journaux. A quelques rares et honorables exceptions, les journaux n'ont plus de critique littéraire. Et, parmi les quelques articles qu'on y peut lire encore sur des œuvres de littérature, il en est peu qui ne soient inspirés par la camaraderie, quand ils n'ont pas d'autres raisons que de justifier des subventions de publicité.

Aussi le culte de la littérature a-t-il versé insensiblement, dans le négoce, malgré la probité des nobles écrivains, qui demeurent attachés aux traditions anciennes, et à ces scrupules de responsabilité envers leurs lecteurs, dont M. Paul Bourget parle, si éloquemment, dans sa préface du *Disciple*.

Mais ces écrivains, qui n'attendent le succès que du mérite de leurs œuvres, deviennent de plus en plus le petit nombre. Et la foule des auteurs se multipliant, à mesure que la critique littéraire devient plus restreinte, les procédés du négoce sont appliqués, couramment, aux productions de la littérature. La réclame s'est substituée à la critique, mais en se dissimulant, parfois sous des apparences qu'elle lui emprunte. Et on lance un livre, comme une denrée alimentaire, comme un produit pharmaceutique, comme une étoile de music-hall.

* * *

On ne saurait incriminer sérieusement un éditeur d'user de tous les moyens, pour vendre les livres qui sont l'objet de son commerce. Un éditeur n'est qu'un commerçant. Le seul tort du premier qui s'avisa de recourir à la réclame, fut de croire qu'il était un commerçant comme un autre. L'intellectualité de l'objet de son commerce lui assurait le bénéfice d'une publicité inhérente à la critique, et toute gratuite. Le jour où un éditeur voulut forcer le succès d'un livre, en lui acquérant, d'un journal, à prix d'argent, un supplément de publicité, il a livré la littérature à la Réclame, qui réduit à l'agonie la critique littéraire. Malheur à qui indique, à un journal, un moyen d'augmenter ses ressources. Ce que ce journal a obtenu, tous les autres veulent l'avoir. Il était élémentaire qu'ayant reçu de l'argent pour parler d'un livre, le journal cessât de parler des autres, tant que cette première offre d'argent ne s'était pas renouvelée. Les autres journaux eurent bien garde de ne pas imiter cet heureux confrère. Aussi ne saurait-on assez estimer ceux qui se sont fait un point d'honneur de conserver une critique littéraire, indépendante de la publicité, et régulière.

Beaucoup de producteurs de livres se lamentent sur cette substitution de la réclame à la critique. Ils envient, aux écrivains de théâtre, la critique dramatique, cependant que ceux-ci, en grand nombre, la supportent malaisément. On pourrait apaiser la jalousie des uns et la mauvaise humeur des autres, en leur prédisant la disparition de la critique dramatique, à bref délai. Elle est sapée par la Réclame payante, comme l'a été la critique littéraire. Sa suppression n'est qu'une affaire de temps, sauf dans les journaux où l'on considère que la culture intellectuelle demeure la raison d'être d'un journal, autant que les dividendes de ses actionnaires.

Il n'est pas un Parisien un peu renseigné qui ne sache que la plupart des théâtres donnent, à un certain nombre de journaux, plus spécialement en faveur auprès du grand public, des mensualités, en échange des notes élogieuses sur leurs pièces ou leurs artistes, dans le *Courrier des Théâtres*. Ces notes préparent l'opinion, avant la première représentation d'une œuvre nouvelle, et atténuent la mauvaise impression de la critique, quand la critique a été sévère. Il arrive encore, en effet, que le critique reste libre de son appréciation dans ces journaux, soit qu'il ignore leurs servitudes envers les théâtres, soit qu'il lui convienne de paraître les ignorer. Mais qui ne voit que les directeurs de théâtres, impatients de toute censure, en viendront à exiger, à prix d'argent, l'annihilation de la critique, ou, au moins, son indulgence universelle ?

Les cafés-concerts, les music-halls, les petites scènes montmartroises, ne pouvant prétendre, décemment, à la publicité désintéressée de la critique, ont commencé à user de la Réclame payée dans les journaux, pour attirer le public à leurs habituelles insanités. Quelques théâtres suivirent cet exemple. On aurait de la peine, aujourd'hui, à citer ceux qui savent se soustraire à ce tribut.

Il a été donné à l'auteur de cet article d'obtenir la confirmation de cette opinion courante, d'une façon aussi fortuite que sûre. S'étant rencontré, dans l'antichambre d'un petit théâtre de Montmartre, avec le garçon de recettes d'un journal où il a collaboré, l'idée lui vint de demander, à ce garçon, si les encaissements étaient faciles, dans ces théâtres secondaires. Il lui fut répondu affirmativement. — Tous les théâtres, ajouta-t-il insidieusement, paient maintenant des mensualités? — oh! oui, Monsieur. — Même des théâtres subventionnés? — Oui, Monsieur. Seulement, il y en a (et ces théâtres furent désignés), il y en a qui font leur versement, en une seule fois, chaque année. Nous reproduisons ce propos pour ce qu'il vaut. Mais nous garantissons qu'il nous a été tenu.

Voilà pourquoi, nous semble-t-il, on peut prédire, à coup sûr, la fin prochaine de la critique dramatique. Elle succombera, sous l'assaut des courtiers de publicité, comme a succombé, dans tant de journaux, la critique littéraire.

* * *

Sauf dans des cas assez rares, et sauf par les quelques journaux demeurés fidèles à leur culte de jadis pour la littérature, l'auteur qui n'a pas de relations, dans le monde littéraire, n'est donc plus guère recommandé que par la Réclame, à l'attention des lecteurs qui achètent des livres.

Rien n'est aussi difficile, même pour un éditeur, que de prévoir la destinée d'un livre. Quand la critique littéraire existait, le livre d'un débutant risquait de tomber sous les yeux d'un juge éclairé et ami des lettres, qui en découvrait les mérites et les proclamait sincèrement. On trouverait encore, dans les *Œuvres et les Hommes* de Barbey d'Aurevilly, un feuilleton entier sur une traduction du Dante, par M. Edmond Magnier, arrivé tout jeune à Paris, avec ce bagage littéraire. Et le fougueux lyrique en prose, augurait, sur ce premier essai, le plus bel avenir pour ce débutant. M. Edmond Magnier l'aurait réalisé, peut-être, si le démon des affaires ne l'avait détourné de la littérature. Aujourd'hui, un écho de quelques lignes, en première page, dans les journaux où l'éditeur a un abonnement de publicité, un cliché payant, en quatrième page, et, dans les journaux qui n'ont pu imposer un abonnement de publicité à l'éditeur, la courte note bibliographique, dissimulée, parmi les faits divers, et rédigée ordinairement par l'auteur lui-même, sont les seuls moyens d'annoncer au public l'apparition d'un livre.

C'est là le procédé élémentaire, à l'usage de l'auteur inconnu, sans fortune, sans relations, qui a obtenu, cependant, ce résultat énorme de décider un éditeur à risquer les frais de la publication de son livre. Aux lecteurs à flairer, dans le tas, le plus ou moins d'agréments que peut contenir, entre sa couverture jaune, blanche ou bleue, le nouveau volume. C'est aussi tout ce que doivent espérer beaucoup d'écrivains pourvus de quelque notoriété par le journalisme, mais insuffisamment arrivés, pour compter, parmi les privilégiés indéfinissables que le Tout-Paris a mis à la mode.

Dans le tas de ces livres prédestinés, dès leur naissance, à un rapide oubli, la plupart ne sont guère supérieurs à leur mauvais sort. Il se publie tant de livres qui n'auraient jamais dû paraître. Il n'est pas impossible pourtant qu'au milieu de tant d'avortements mérités, il sombre quelques œuvres vraiment belles, qu'une critique éclairée aurait sauvées du naufrage. Et il me souvient, au moins, d'un roman de M. Élémir Bourges, *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, tout débordant de magnificences. Ce livre parut, il y a une huitaine d'années. Je ne crois pas qu'il ait dépassé sa première édition. La plupart des journaux négligèrent d'avertir leurs lecteurs de ses beautés. M. Élémir Bourges vit à l'écart des coteries littéraires, dédaigneux des éloges qu'il faut solliciter. Et peu de gens, en dehors des lettrés, savent la puissance de son talent.

L'inefficacité presque générale de ces échos, de ces clichés payés, de ces notes bibliographiques, quand ils ne sont pas réitérés, dans les journaux, jusqu'à en obséder le lecteur, nous en a valu une profusion, dans les formes les plus variées, sur des livres en qui les éditeurs ont foi. Et les motifs de la foi des éditeurs dans un livre n'ont aucun rapport, le plus souvent, avec sa valeur d'art. La dose d'excitation à la volupté, qu'il contient, la dextérité de ses promesses d'obscénités vernies à neuf, quoique tout cela soit vieux comme le monde, sont considérés comme des éléments de succès. Et c'est sur de tels livres qu'en général, les éditeurs risquent des crédits spéciaux de publicité. Le lancement de *Quo Vadis*, qui a été la dernière bonne affaire de librairie, a porté d'abord, sur l'attrait des grandes voluptés romaines qu'il évoquait. On n'a appuyé, ensuite, sur le charme de la vie des premiers chrétiens dans les réclames qu'après avoir acquis la vogue, à ce livre, parmi les libertins.

Il est bien évident que ces échos ne sont pas plus sincères que les affiches clichées, placées à la dernière page des journaux. Ce sont des boniments de marchands forains. Il faut qu'ils soient entourés de bruit, pour qu'ils retiennent les badauds au passage. Et c'est un tintamarre d'éloges, un vacarme d'adjectifs, autour du jeune maître et de son œuvre incomparable, dont un esprit en peu averti n'est pas dupe, mais qui agissent, néanmoins, sur l'ensemble du troupeau de Panurge des lecteurs. Comme ces échos ordinairement, sont de la façon de l'auteur lui-même, on ne doit pas s'étonner du lyrisme élogieux dont ils sont animés. On peut s'étonner seulement, qu'il y ait des écrivains pour s'enorgueillir de ces louanges forcenées d'eux-mêmes, et des lecteurs pour y ajouter foi.

* * *

Pour l'honneur des Lettres françaises, il faut toujours excepter, de ces battelages de la réclame, les écrivains soucieux de leur dignité professionnelle, de leur propre estime, et retenus par le sens du ridicule. Il en coûterait trop, à leur fierté, de s'abaisser à ce raccolage de la faveur publique, par des boniments qui sentent l'estrade foraine et les tréteaux de montreurs de phénomènes.

Cependant, il faut vivre et prendre son temps tel qu'il est. Il est démontré que le succès, malgré ses tares, finit toujours par venir, peu ou prou, à quiconque réussit à se donner un relief supérieur à ses rivaux, par un entretien prolongé du bruit autour de

son nom. Le *fen de brut* des Méridionaux n'est pas un simple travers de caractère. C'est un des grands moyens de parvenir. Puisque la Critique est réduite au silence, il faut bien se résigner à faire parler la Réclame.

Dès qu'on s'est soumis, en esprit, à cette nécessité de notre temps, on n'a plus aucune raison de regarder aux procédés qui doivent inspirer, aux lecteurs, le désir d'acheter le livre nouveau, qu'on vient de publier. Il faut leur persuader que ce livre surpasse, en agréments et en mérite, tous les livres passés, présents ou futurs. Il faut harceler leur curiosité et la surprendre aux places du journal où elle s'attend le moins à être sollicitée.

L'auteur d'un roman nouveau, si le sujet s'y prête et si les circonstances le servent, n'hésitera pas à accrocher sa réclame au nom célèbre de quelque amie du monde ou du demi-monde, qui aura consenti à rappeler, par son costume, dans une redoute ou dans un bal paré, le livre qu'il s'agit de lancer. Afin de ne pas prodiguer nous-mêmes de réclame à quelqu'un de ces arrivistes trop pressés, nous ne reproduirons pas textuellement un des échos de ce genre que nous avons collectionnés. Nous n'en donnerons qu'une imitation. Mais elle est calquée, fidèlement, sur un des modèles les mieux réussis en l'espèce. A propos d'un roman qui serait intitulé *Mousmé japonaise*, dont l'héroïne s'appellerait Sahoko, on découvrirait, dans les chroniques de carnaval, qu'au dernier veglione de Nice « la bannière d'honneur a été gagnée par une très jolie et très blonde femme du monde, avec son costume inspiré de l'étrangement pittoresque et prestigieux roman de Fabrice Argensol : *Mousmé japonaise*. Mme Solange d'O. était divine en Sahoko ».

On ne sait pas quelles combinaisons savantes dissimulent de pareils échos. Le carnaval de Nice obtient de la publicité pour ses fêtes, à prix d'argent. L'écho sur les fêtes, tel que celui dont on vient de lire une sorte de fac-simile, étant payé par les entrepreneurs du carnaval, l'habileté, pour l'écrivain, consiste à mêler, gratuitement, la réclame pour son livre, à la réclame des fêtes. Il y a quelques écrivains qui arrivent à réussir ces coups doubles. Mais au prix de quels prodiges d'intrigue et de diplomatie !

* * *

L'écho littéraire, lyrique et sournois, tapi dans de la prose dithyrambique, a donné naissance à une autre forme de réclame, plus littéraire d'aspect, mais non moins cauteleuse. Cela s'intitule *Médaillon*, *Portrait*, *Coups de Crayon*, *Billet de Naissance*, *Billet du Matin*. C'est un peu plus long qu'un écho. C'est imprimé en italiques, ou en elzévir. C'est signé souvent d'un nom pourvu d'une bonne autorité littéraire. Ces articles, s'ils étaient indépendants, ne seraient pas une mauvaise innovation. Alertes et concis, incisifs et en haut relief, ils pourraient dire l'essentiel sur un auteur et sur son livre nouveau. A défaut de critique, ils pourraient constituer une série de croquis intéressants, une espèce d'album à la plume qui éclairerait le goût du public. Mais la passion du lucre s'en est emparée. Il est de notoriété publique qu'un des journaux, au moins, où l'on lit assez souvent de ces articles, les fait servir au paiement des romans qu'il a publiés en feuilleton. Et ceci demande une courte explication.

Un écrivain, parmi ceux à qui on ne va pas encore demander un roman, comme on demande une sinécure à un ministre, a proposé son œuvre au journal dont nous parlons. Son œuvre est acceptée. Elle a donc une valeur. Il ne lui reste plus qu'à en débattre le prix. On lui fait observer alors que la publication de son œuvre, dans ce journal, donnera un grand crédit à sa signature. Ce crédit lui servira à trouver un éditeur plus aisément. Lorsque son œuvre sera éditée, elle aura besoin de publicité. La publicité coûte très cher. Or ce journal, dont la diffusion est considérable, lui accordera gratuitement un de ces *Médaillons* ou *Portraits*, qui célèbrera son livre et son génie, et des échos réitérés deux ou trois fois. Ainsi sera-t-il indemnisé du sacrifice de ses droits d'auteur, sur la publication de son roman dans le feuilleton du journal. Beaucoup d'écrivains adhèrent à ce trafic.

C'est ainsi que le bon public sera informé que l'œuvre la plus volontairement immorale est une étude savante, approfondie, scrupuleusement documentée de quelque cas pathologique, dont il est indispensable que prennent connaissance tous les esprits éclairés. Au lieu d'un habile entrepreneur de scandales, d'un spéculateur audacieux sur les vices de ses contemporains, l'auteur est présenté comme un savant dévoué à l'investigation consciencieuse des misères humaines, qu'il étale courageusement, pour les mieux guérir.

S'il s'agit d'une femme de lettres un peu défraîchie par l'usure de la vie, le *Billet de naissance* en fera un miracle de charme, d'élégance, de dignité dans la vie. A-t-il neigé, déjà, sur ses cheveux, malgré la dissimulation des teintures? Sa coquetterie aura condescendu à les laisser encadrer « comme d'un œil de poudre, sa coloration de pastel ». D'une autre pauvre créature émaciée par l'âge, réduite à l'aspect d'un squelette vivant, malgré les fards et les poudres, malgré les draperies savantes du vêtement, le *Portrait* fera une femme « délicieusement blonde et fine » ; il lui attribuera l'air « d'une Ophélie parisienne ». Il célèbrera « la délicatesse toute féminine,

l'enveloppement cajoleur, irrésistible de son style. » Et après avoir éveillé, sur son livre, le goût de perversité de « toutes les curieuses, de toutes les inquiètes de la vie », cet impitoyable *Portrait* ne manquera pas de nous montrer la pauvre authoress, dont tout Paris connaît la maigreur fanée, « entourée d'œuvres d'art, de bibelots exquis, nimbée de la lueur mystérieuse des vitraux et semblable à une frêle idole ».

On pourrait multiplier les citations de ces amusants chefs-d'œuvre de basse flagornerie, où la vérité est travestie avec cette déloyauté ingénue, où la crédulité du public est prise au piège, si délibérément. Et l'excuse de ces perfidies, auxquelles se prêtent tant d'écrivains, bon gré, mal gré, est dans la nécessité où ils sont de faire connaître leurs livres, pour les vendre. Il en est peu qui ne regrettent l'usage de ces procédés fâcheux, où ils sont contraints. Des critiques, même sévères, mais consciencieuses, feraient mieux leur affaire. Pourquoi faut-il que les journaux soient si rapaces? Et pourquoi les éditeurs ont-ils eu l'idée malencontreuse d'assimiler leur commerce à celui des grands magasins de nouveautés?

***

A ces moyens de lancer un livre, qui sont des moyens généraux et universellement admis, il s'en ajoute de spéciaux, qu'on ne peut se dispenser de signaler. Tels ces clichés, en quatrième page des journaux, où l'auteur a fait graver son portrait, à côté du titre de son livre, de son nom, du nom de son éditeur et du prix du volume. L'auteur s'imagine, naïvement, que la vue de son effigie agira sur la détermination des lecteurs du journal, jusqu'à leur pousser la main à la poche. Telles, aussi, ces cartes postales, illustrées du portrait de l'auteur du livre récemment paru, et distribuées au moment où les clichés et les échos en proclament les mérites.

Cette publicité par l'image n'est pas sans action, sans doute. Elle répond à ce besoin, qu'on suppose au public, de connaître les auteurs auxquels il s'intéresse. Elle pique la curiosité. Si l'auteur est doué d'une physionomie avantageuse, il court la chance de se concilier ainsi des sympathies. Toutefois, elle flatte un penchant à l'exhibitionnisme, dont le bon goût, dont la dignité professionnelle ne peuvent manquer d'être atteints. L'homme de lettres s'abaisse, par un tel procédé, au niveau de fatuité où on avait laissé, jusqu'ici, les seuls comédiens. Une fois sur cette pente, on ne sait où s'arrêter. Et ce besoin d'attirer l'attention à soi entraîna, naguère, un jeune auteur impatient de forcer le succès, lors de la publication de son dernier roman, jusqu'à faire annoncer la perte de son petit chien et à promettre, selon la formule, une bonne récompense à qui le lui rapporterait.

Les auteurs de jadis étaient moins avides de se mettre en évidence. Quelques-uns, dont la gloire était bien établie, offraient leur portrait en tête de leur volume. C'était, plutôt, pour répondre à un vrai désir de leurs lecteurs que pour le solliciter. Et on conçoit encore que des écrivains célèbres consentent à laisser prendre, par des publications illustrées, des vues photographiques de leur cabinet de travail. Leur grande notoriété les rend tributaires de notre goût impérieux de documentation. Mais ceux qui n'ont pas dépassé la moyenne du talent qui court les rues et qui croient s'égaler aux maîtres, par l'usage des mêmes procédés, donnent aisément à sourire...

A cette publicité par l'image vient de s'ajouter, depuis peu, la publicité lumineuse. Des transparents à la devanture des libraires, montrent aux passants, le titre du livre du jour, et le nom de son auteur, en lettres de couleur qui s'allument, s'éteignent et se rallument. La librairie s'assimile au commerce des produits alimentaires, des spécialités de l'épicerie. L'affiche illustrée s'emploie aussi, dans la librairie. Mais on n'en use encore que pour le lancement de romans d'aventures, d'où toute littérature est absente, volontairement, et sur la demande expresse des éditeurs.

Certains livres portent, en eux-mêmes, une publicité inévitable. Les livres scandaleux, qui constituent des attentats aux mœurs et exigent l'intervention des tribunaux. Mais on a constaté que des poursuites judiciaires assurent, à un livre, une vogue immédiate. Et les livres poursuivis deviennent de plus en plus rares. En sorte que l'aubaine de cette publicité toute-puissante n'échoit guère plus à ceux même qui l'ont le plus hardiment provoquée.

Il faut ranger, parmi les livres qui portent leur publicité en eux, ceux qui renferment des personnalités, ceux qui sont diffamatoires, par la voie de l'allusion ou de l'accusation directe. Ces livres risquent d'attirer des provocations à l'auteur. Et rien ne vaut comme un duel causé par un livre, pour mettre les lecteurs en goût de le lire.

Je me suis trouvé chez un libraire, au lendemain du duel d'un débutant pour le livre médiocre qu'il venait de publier. Je vis un acheteur faire l'emplette du volume. Et quand il en eut acquitté le prix, je me permis de lui dire: « — Maintenant que votre achat est fait, Monsieur, vous me permettrez bien de vous dire que ce livre ne vaut pas tout le bruit qu'il provoque. — Oh! Monsieur, me répondit l'inconnu, il y a bien vingt ans que je n'avais acheté un livre. Seulement, j'ai vu l'auteur se battre à côté de ma maison. Alors, vous comprenez... — Oh! parfaitement. »

*
* *

Tous ces procédés, plus ou moins, sont le lot du commun des écrivains, quoique les réclames photographiques et lumineuses, et encore plus, l'écho sur le petit chien perdu, soient l'apanage des écrivains privilégiés. Et ces écrivains privilégiés sont une catégorie qu'il n'est pas inutile de définir.

Nous ne confondons pas, avec les privilégiés que nous avons en vue, les écrivains de grand talent, dont les œuvres nouvelles sont nécessairement une sorte d'événement. Les journaux, en dépit de leur parcimonie envers la littérature, ne peuvent se dispenser d'en entretenir leurs lecteurs, pas plus que des salons annuels et des réceptions à l'Académie. Encore y a-t-il une tendance à laisser ignorer ces œuvres, quand l'éditeur ne s'est pas mis en règle avec le directeur de la publicité, dans les journaux. Néanmoins, il arrive que des articles soient consacrés à ces œuvres, en dehors de toute rémunération.

Tout autre est la valeur, tout autre le caractère des articles en tête des grands journaux, sur les livres d'écrivains dont la maîtrise ne s'impose pas. Si le public pouvait aller au fond des choses, il découvrirait que ces écrivains privilégiés, au point d'obtenir la faveur invraisemblable d'une chronique entière, dans chacun des grands journaux parisiens, à une place qu'on n'affecte jamais à la critique littéraire, sont riches, de leur propre fonds ou par leur famille. Ils ont un train de maison, eux ou leurs parents. Leurs dîners, dont on énumère les convives dans les *mondanités*, coïncident avec la publication de leurs ouvrages. Ils sont en état de ne pas regarder au prix de leur gloire, quand cette gloire peut être acquise, à beaux deniers comptants. Ils s'acquièrent, ainsi, la bienveillance des grands écrivains, qu'ils attirent à leur table et dans leurs salons. Et ce sont ces grands écrivains, quelquefois, qui condescendent à célébrer le talent de leurs amphitryons, en deux colonnes bien payées aux journaux où ils les publient. La seule réserve que s'imposent ces écrivains est de refuser la commission qui leur reviendrait, sur ces articles payés fort cher.

Par ce moyen coûteux, les écrivains de cette catégorie parviennent à se procurer une réputation toute artificielle, dont il y a peu de lecteurs qui demeurent dupes bien longtemps. Si vantés qu'ils soient à la première page des grands journaux, des livres médiocres ou indigestes n'en fatiguent pas moins le lecteur qui les abandonne, avec la sensation désagréable d'avoir été *bluffé*. Mais ces écrivains se sont donné, pour leur argent, l'illusion d'une importance usurpée. Ils ont pu croire apparier leur nom aux plus grands noms de la littérature. Et il y a tant de badauds, dans le public, qu'ils bénéficient, quand même, de l'atmosphère d'admiration que leurs artifices leur ont créée.

Il y a encore la publicité orale que les écrivains de cette catégorie se font, dans le monde, mutuellement. André, Jacques, Pierre et Paul se sont concertés pour louer leurs œuvres, réciproquement. A dîner, en visite, au théâtre, dans toutes les réunions mondaines, André s'ingéniera à louer le talent de Jacques, qui louera le talent de Pierre, qui fera l'éloge de Paul: Et Paul louera André. Chacun opèrera dans des réunions différentes. En sorte qu'ils auront établi une chaîne d'éloges, les uns au profit des autres, dans chacun des salons où ils sont reçus. Si bien que, de ces salons, leur réputation, soigneusement entretenue, se répand, à travers Paris et jusque dans des sous-préfectures lointaines.

Mais il faut savoir se limiter. Et l'ingéniosité des moyens employés au lancement d'un livre n'aurait pas de fin...

*
* *

On voit, par cet exposé des moyens les plus usités dans le lancement d'un livre, que son mérite, sa valeur d'œuvre intellectuelle sont exclus des préoccupations de la Réclame. La Réclame est affranchie des scrupules de conscience qui guident toujours la critique, quand elle est exercée par des écrivains qui ont le goût des Lettres. Et la Réclame s'attelle, indifféremment, à une belle œuvre et à une œuvre médiocre, quoi qu'elle prodigue, plus communément, à l'œuvre médiocre ses prestiges les plus puissants. Elle mesure au prix qu'on les lui paie les services qu'elle rend.

Aussi, des lecteurs avisés, qui s'appliquent à leur culture intellectuelle, doivent-ils savoir discerner les réalités, sous les artifices de la Réclame. Ce n'est pas un bon signe, pour un livre, généralement, qu'on lui fasse une publicité trop retentissante. Les gens avertis se méfient et pensent, non sans raison, souvent, que trop de bruit autour d'un livre en doit masquer le vide ou l'ennui. De là vient, certainement, que le goût de la lecture progresse si peu en France. Nos gens ne savent plus quelles œuvres choisir, dans la marée de livres qui déferle à la devanture des libraires. D'après la publicité qui leur est faite, ce sont tous des chefs-d'œuvre, des merveilles du génie humain. Cela fait trop d'œuvres de génie. Le public ne sait pas y faire un choix, faute d'y être guidé, par de judicieux conseillers de la Critique. Et si la librairie fait encore un peu ses affaires, la littérature perd plus qu'elle ne gagne, à son asservissement au mercantilisme.

Félicien Pascal.



ANIELKA [1]

Roman.

— Tu es vraiment impayable de franchise ! s'écria-t-il. Si tu ne veux pas étudier pour ne pas me causer de dépenses inutiles, tu dois d'autant plus demander à ta tante l'argent nécessaire pour ton éducation.

— Mais je ne sais pas demander...

Son père la regarda, à moitié satisfait, à moitié mécontent; mécontent de ce que sa fille ne fût pas assez adroite pour lui rendre service en pareil cas, satisfait de n'avoir pas prêché dans le désert. Car combien de fois n'avait-il pas répété à sa fille que les personnes de son rang pouvaient ou ordonner ou exiger, mais que les pauvres, seuls, devaient demander.

— Vois-tu, mon enfant, expliqua-t-il à Anielka, nous, nous pouvons demander à notre tante : premièrement, parce qu'elle est notre tante, presque une mère pour moi; secondement, parce qu'elle est de notre rang; troisièmement, c'est une vieille personne; et, quatrièmement, nous lui rendrons cet argent. Au reste, sa fortune est comme si elle était à nous : car nous en hériterons un jour!

Malgré sa foi en son père, ces arguments ne convainquirent pas Anielka. Elle les croyait justes et raisonnables; mais ils éveillaient cependant en elle la même répugnance qu'elle aurait éprouvée à la vue d'un crapaud, créature du bon Dieu, très utile même, mais qu'on ne saurait caresser comme on caresse un chien ou un oiseau.

— Alors, tu écriras à ta tante, n'est-ce pas ? insista le père.

— Cher papa, je voudrais bien lui écrire, mais je ne sais vraiment que dire...

— Dis-lui que tu l'aimes, que tu voudrais la voir... fit le père impatienté. Au reste, je te dicterai la lettre...

Vers deux heures, le couvert était mis, et Joseph, Anielka, le père et la mère étaient assis sous la véranda, quand un chariot à banne s'arrêta devant le perron; une petite femme vive, et douée d'un certain embonpoint, en descendit. Bientôt après le domestique vint annoncer que la visiteuse désirait voir monsieur et madame.

— Qu'est-ce que cette femme? demanda madame.

— Une femme de charge, une parente de madame, à ce qu'elle dit!

— Qui l'a amenée?

— C'est Gaïda qui l'a amenée... elle, ses malles et sa literie.

— En voilà un vaurien! murmura M. Jean. — Fais entrer ! — reprit-il tout haut.

Le domestique sortit. On entendit, dans l'antichambre, une voix sonore qui disait, avec beaucoup de volubilité :

— En attendant, l'ami, dépose tous ces objets sur le plancher; je vais demander qu'on t'envoie dix copecks, car je n'ai plus un liard. Regarde : tu vois que ma bourse est vide ! J'ai tout dépénsé en chemin...

M. Jean et sa femme se regardèrent, comme pour se dire qu'ils connaissaient cette voix. Madame rougit légèrement, monsieur fronça les sourcils. Au même moment, la nouvelle venue se montra dans l'embrasure de la porte. Elle était vêtue, à la manière des gens de petite ville, d'un manteau de drap, et coiffée d'un chapeau passablement démodé. Elle s'arrêta sur le seuil, et s'écria :

— Comment vous portez-vous? comment vas-tu, Mathilde?... Ce sont là vos enfants? Dieu soit loué!

Elle s'avança et fit mine de vouloir se jeter au cou de sa cousine.

M. Jean s'avança à sa rencontre.

— Pardon, dit-il, à qui ai-je l'honneur?...

La femme resta toute stupéfaite.

— Comment, vous ne me reconnaissez pas, monsieur Jean? Je suis la cousine germaine de Mathilde, Anna Stokowiska... C'est vrai, ajouta-t-elle après un moment, nous ne nous sommes pas vues depuis quinze ans... J'ai changé, depuis ce temps-là; j'ai perdu ce que j'avais, je me suis tuée à travailler, et j'ai, naturellement, vieilli.

— C'est Anna, Jean ! dit la châtelaine.

— Asseyez-vous, je vous en prie ! dit enfin M. Jean d'un ton très mécontent, en désignant une chaise à la visiteuse.

— Avec le plus grand plaisir... répondit-elle, mais avant, je dois t'embrasser, Mathilde...

Celle-ci, fort embarrassée, lui tendit la main gauche.

— Je suis malade... Voici une chaise...

— Et c'est ta fille, cette charmante enfant?... Embrasse-moi, fillette, embrasse ta cousine!

Cette petite femme loquace plut tout de suite à Anielka. L'enfant se leva, et courut vers elle, le sourire aux lèvres.

— Anielka, salue madame! fit le père d'un ton sévère, en l'arrêtant. Anielka fit une révérence et, tout étonnée, elle regarda son père et sa cousine : sur le visage mobile de celle-ci on lisait la confusion et le chagrin.

— Je sais, reprit la cousine, que je vous cause de l'embarras... Mais Dieu m'est témoin que ce n'est pas ma faute. Je suis venue ici, ayant appris que la femme de charge du doyen était morte. Depuis que

[1] Voir la *Revue* des 16, 23, 30 août et 6 septembre 1902.

je suis restée sans fortune, je ne pense qu'à une place comme celle-là, ne serait-ce que pour ne pas me perdre les yeux avec mon aiguille. Chez un brave prêtre (et il paraît que le doyen est un si brave homme!) j'aurais, du moins, un peu de confort, de l'air frais et un travail facile. Aussi, quand j'ai entendu parler de cette place (mais je vous ennuie, peut-être?) j'ai vendu ma machine à coudre, mon fer à repasser, et je suis accourue. En arrivant au presbytère, j'ai donné mon dernier copeck au juif qui m'y a amenée. J'ai demandé le doyen à une servante, qui m'a répondu : « Le voici », en me montrant un vieillard tout blanc. Vite j'ai couru lui baiser la main. « M. le Doyen, lui ai-je dit, prenez-moi comme ménagère! Je suis de bonne famille, je travaillerai et ne ferai point de dépenses inutiles. » « Ah! ma bonne femme, m'a répondu le doyen, je vous prendrais volontiers, car vous me paraissez honnête; mais je ne le puis, j'ai donné ma parole de prêtre à une femme d'ici, qui s'est jetée à mes pieds en m'assurant que, si je ne la prenais pas à mon service, elle mourrait de faim... »

— C'est Kiwalska, notre femme de charge, murmura la mère d'Anielka.

— Vaurienne de femme! grogna M. Jean.

Les yeux de la cousine brillèrent.

— Alors, mes chers cousins, s'écria-t-elle, si votre femme de charge vous quitte, permettez-moi de la remplacer! Je ne vous servirai pas comme une parente, mais comme un chien, pourvu que j'aie un coin et quelque chose à manger... Qu'irai-je faire en ville, malheureuse que je suis? Je n'ai plus de logement, plus de machine à coudre, plus de fer à repasser; en un mot, je n'ai plus rien!

Et elle joignit les mains et jeta un regard suppliant au châtelain, qui lui répondit d'un ton revêche :

— Nous n'aurons plus de femme de charge, une simple femme de journée nous suffira.

— Ne suis-je pas une femme? répliqua la cousine. Que désirez-vous?... Je puis balayer les chambres, faire les lits, donner à manger aux cochons...

— Je vous crois, mais j'ai quelqu'un d'autre en vue, interrompit M. Jean. Et il caressa sa barbe d'une telle manière que la cousine n'osa plus insister.

— Allons! que la volonté de Dieu s'accomplisse! dit-elle. Faites-moi au moins la grâce de me donner des chevaux pour m'en retourner, et de payer dix copecks à l'homme qui m'a amenée, car je n'ai rien...

Monsieur fit une grimace, donna les dix copecks au domestique pour Gaïda, et promit de la faire reconduire le soir même.

— Le dîner est servi, annonça le domestique.

— Préviens Mlle Valentine! dit M. Jean.

— Je le lui ai déjà dit, mais elle veut qu'on la serve chez elle!

— Eh bien! si vous voulez vous mettre à table! fit M. Jean en s'adressant à la malencontreuse cousine.

— Je ne veux point vous causer d'embarras, répondit celle-ci, timidement, et, si vous le permettez, je dînerai avec l'institutrice, car il me semble que c'est Mlle Valentine qui est chez vous! Elle est de notre ville. Je la connais bien!

— Comme vous le désirez...

— Grégoire, dit-il au domestique, conduit madame chez Mlle Valentine!

Lorsque la cousine fut sortie, la mère d'Anielka se tourna vers son mari :

— Jean, est-ce que nous n'avons pas reçu Anna un peu trop brusquement? C'est une si bonne personne!

Le mari fit un geste de la main.

— Qu'ai-je à faire de sa bonté? Les parents pauvres, ma chère, sont toujours le fléau d'une maison; et, à plus forte raison, cette cousine-ci, qui nous compromet affreusement.

— En quoi?

— Comment, en quoi? N'a-t-elle voulu entrer comme femme de charge chez le doyen? A-t-elle hésité, n'ayant pas un copeck en poche, à prendre Gaïda, qu'il me faut payer, maintenant? Crois-tu qu'en ce moment tout le village ne sait pas déjà qu'elle est notre parente? Elle s'en est certainement vantée devant tous...

— Qu'est-ce que cela peut nous faire?

— Cela fait beaucoup, répliqua-t-il d'une voix irritée. Son arrivée ici peut décider de notre sort. Si, par exemple, notre tante la présidente, notre oncle le général ou mon cousin Alphonse étaient arrivés en voiture de maître, les paysans se seraient dit : « C'est le seigneur des seigneurs; ne marchandons plus avec lui, car l'affaire ne pourrait se terminer à notre désavantage! » Mais quand ils la verront toute crottée, déguenillée, que diront-ils? « Ils ne valent guère plus que nous; marchandons, il cèdera... »

— Tu exagères, Jean, fit la châtelaine.

— Non, pas le moins du monde, cria-t-il, agacé; et tu acquerras bientôt la preuve que la visite de cette aventurière peut nous coûter cher! Elle a bien choisi son moment! Les parents pauvres de ma femme viennent me rendre visite, et ne paient pas leur voiturier, juste à l'heure où je dois me présenter devant les paysans comme un chevalier sans peur et sans reproche... C'est désespérant!...

Après cette explication, ils allèrent se mettre à table avec leurs enfants. Le dîner fut très triste. Quand on se leva, le père, pourtant, se rasséréna légèrement; il prit Anielka, et la conduisit dans son

cabinet de travail pour lui dicter la lettre à la vieille tante. Là, il s'installa confortablement sur une chaise-longue, alluma un cigare, et se laissa aller à la rêverie.

Anielka resta tranquillement assise, pendant un certain temps, puis elle appela :

— Papa !

— Que me veux-tu, mon enfant ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas permis d'embrasser notre cousine ?

Le père parut réfléchir.

— Tu ne l'as jamais vue... tu ne la connais pas...

Et il reprit sa rêverie.

Anielka vint s'asseoir plus près de lui.

— Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle demeure chez nous ? demanda-t-elle.

— Tu m'ennuies, mon enfant ! Ma maison n'est pas un hospice pour que les pauvres accourent s'y réfugier de toutes les parties du monde.

Et il fronça le sourcil, comme s'il essayait de ressaisir le mince fil de ses rêves interrompus ; puis, y étant parvenu, sans doute, il parut réfléchir profondément, les yeux au plafond, et tout en fumant un cigare.

— Il me semble, continua Anielka après quelques minutes, que la cousine doit être très pauvre !

Le père haussa les épaules.

— La pauvreté n'autorise personne à tomber sur le dos des autres ! répliqua-t-il sèchement. Qu'elle travaille...

Soudain, il sursauta comme quelqu'un qu'on éveille, s'assit sur le canapé, passa la main sur son front et jeta un regard pénétrant à sa fille.

Elle aussi fixa sur son père, non pas des yeux d'enfant, mais des yeux de personne mûre, comme si elle eut voulu lui demander quelque explication sur une chose très grave.

— Que veux-tu encore ? lui demanda-t-il.

— Nous devions écrire à ma tante !

Le père fit un geste de la main.

— Va, lui dit-il, tu n'écriras pas aujourd'hui !

Et il détourna son visage, sentant le rouge de la honte lui monter au front. Chose singulière, pas une seule fois jusqu'ici il ne s'était dit que ses enfants cesseraient un jour d'être enfants et jugeraient alors les actes et les opinions de leur père. Et de nouvelles souffrances vinrent s'ajouter à celles qui le torturaient depuis quelques jours déjà. Que pensait Anielka de sa conduite ? — car il venait de deviner qu'elle pensait déjà. L'opinion de sa femme sur son compte lui importait peu : n'était-il habitué à la tromper et surtout à la voir toujours aveuglément soumise ? Mais, aujourd'hui, une nouvelle personne était en jeu : une personne aimante et aimée dont l'esprit clair et naïf demandait involontairement une réponse à cette question : « Pourquoi son père avait-il tant de principe différents ? Pourquoi lui-même demandait-il du secours, alors qu'il ne voulait pas en accorder à autrui ? Pourquoi recommandait-il à une personne malheureuse de travailler, quand lui-même restait oisif ? »

Ces suppositions ne laissaient pas, toutefois, d'être un peu exagérées, car Anielka ne comprenait pas encore ce que c'est qu'un principe, et ne critiquait nullement les contradictions de son père. Elle sentait seulement que, pour elle, il ressemblait à un homme portant deux masques, mais ne montrant jamais son vrai visage. Le père qu'elle connaissait depuis l'instant où elle avait vu le jour, c'était le premier masque. Elle venait d'entrevoir l'autre le jour même, et ses yeux s'étaient ouverts.

Lequel était son père ? Qu'était son père ? Était-ce celui que aimait sa vieille tante, la présidente, ou bien celui qui chassait de sa maison une parente pauvre ? celui qui éprouvait de l'aversion pour une cousine ne pouvant payer dix copecks à un voiturier, ou bien celui qui contractait si gaiement de grosses dettes ? celui qui se fâchait contre Gaïda quand il lui causait des dommages dans ses champs, ou bien celui dont les serviteurs, la terre, et les bœufs avaient faim ?... celui qui embrassait sa mère... ou bien celui devant lequel Samuel osait parler de la mort de sa femme ?...

Qui était donc son père ? lequel des deux l'aimait, elle, Anielka, aimait Joseph ?

Pendant ce temps, la cousine Anna renouvelait connaissance avec Mlle Valentine. Oubliant l'accueil glacial qu'on lui avait fait, et ne songeant nullement que son arrivée pût avoir quelque rapport avec la question des « servitudes », elle causait gaiement. La tristesse ni l'envie n'avaient rien de commun avec le cœur ingénu de cette excellente femme.

— En vérité, disait-elle, il faut croire aux pressentiments... Moi, par exemple, j'ai reçu deux avertissements en une semaine. Une fois, j'ai rêvé — pardon — que j'étais couverte de vermine. Oh ! oh ! pensai-je, l'heure où mon sort va se décider a enfin sonné (quoique à vrai dire, je ne croie pas aux songes). La vermine signifie réussite, et comme j'ai toujours demandé à Dieu d'entrer comme femme de charge chez un bon prêtre, j'ai immédiatement deviné qu'un tel emploi se présenterait sous peu. Et je vous dirai même plus : aussitôt j'ai averti M. Saturnin, et résolu de vendre ma machine à coudre, ma table, mon fer à repasser et quelques vieilleries...

— Mais vous n'avez point rêvé qu'une autre prendrait cette place ? demanda l'institutrice avec un sourire ironique.

— Attendez... Donc, j'ai dit à M. Saturnin qu'un de ces beaux matins je m'en irais pour quelque pres-

bytère, car j'avais eu un songe (lui-même n'y croit pas beaucoup); et il m'a répondu, en se moquant de moi :

— « Un songe peut tromper quelquefois ; consultez encore les cartes! »

— Et moi de lui dire : « Moquez-vous si vous voulez, mais je consulterai les cartes... » Et j'ai prié une vieille de me faire le jeu... elle l'a fait trois fois et chaque fois elle avait : bonne nouvelle d'un blond, et se garder d'une brune...

— Qui est ce blond?

— Sans doute ce bon doyen, il est blanc comme la neige.

— Et la brune? poursuivit Mlle Valentine, en ricanant.

— C'est naturellement cette indigne femme de charge, la vôtre! répondit la cousine.

— Elle?... Une brune?... Elle est plutôt châtain.

La cousine hocha la tête.

— Aïe, aïe, quel joli couple vous feriez avec M. Saturnin, vous êtes comme taillés sur le même patron!

— Comment se porte-t-il? demanda l'institutrice en rougissant.

— Très bien! Il a vraiment de la chance... et souvent, très souvent même, il me parle de vous.

— Lui? de moi? fit Mlle Valentine en haussant les épaules.

La cousine baissa la voix.

— Ne faites pas la renchérie, mon amie. Il est jeune, beau, il reçoit déjà quatre cent roubles d'appointements... et comme tout le monde le respecte!... Car je vous dirai que c'est un génie... Il a autant d'esprit que le plus grand philosophe, et puis il danse si bien... Une fois que je valsais avec lui...

— Vous dansez encore?...

— Moi! fit la cousine, en se touchant du doigt, mais je n'ai pas encore quarante ans. Ce n'est pas l'âge qui m'a vieillie, c'est le travail. Ah! si je restais seulement quelque mois chez un brave prêtre, ne serait-ce que...

— Est-ce que M. Saturnin lit toujours beaucoup? interrompit l'institutrice.

— Il lit des charretées de livres! Il vient souvent prendre le thé chez moi, et alors il me fait la lecture à haute voix. Et comme il lit avec facilité! et quel accent!... quelquefois je lui dis : « Reposez-vous, vous voilà tout enroué! » Lui répond alors : « Certainement que je voudrais pouvoir me reposer, mais (et ici il soupire, invariablement) il n'y a personne pour me remplacer, comme le faisait autrefois Mlle Valentine... »

— Laissez-moi... Je n'aime pas les compliments, surtout ceux qui sont inventés de toutes pièces! dit l'institutrice, indignée.

La cousine lui jeta un regard scandalisé.

— Je vous donne ma parole, fit-elle en se frappant la poitrine, que je n'invente rien. Il me parle de vous chaque fois que je le rencontre...

— Il a sans doute oublié que je suis loin d'être jolie.

— Qu'avez-vous à faire d'être jolie? c'est votre esprit qu'il adore! Je vous dirai même qu'un jour où il m'avait beaucoup ennuyée avec ses ressouvenirs je lui ai dit : « Épousez-la, que diable? au lieu de me rabattre sans cesse les oreilles de vos paroles creuses! » Et lui de répondre : « Est-ce qu'elle voudrait de moi? » et il a fait une mine si malheureuse que j'en ai presque pleuré; une vraie compassion s'est éveillée en moi, je l'ai regardé dans les yeux, je lui ai donné des tapes sur l'épaule et je lui ai dit : « Mon cher, quoique vous ne croyiez pas aux pressentiments, souvenez-vous de mes paroles : un jour viendra où je trouverai une place chez un prêtre, et où vous vous marierez. » Oui, je lui ai dit cela, ma chère...

— Et qu'a-t-il répondu?

— Lui?... Il avait le même air que vous avez maintenant...

On vint annoncer à la cousine que la voiture était avancée, et que ses effets y étaient déjà placés.

— Où sont monsieur et madame? — demanda-t-elle. — Je voudrais les voir, et les remercier pour la grâce qu'ils me font.

— Madame est malade, et monsieur dort! répondit le domestique.

La parente sentit vivement cette nouvelle offense. Ses lèvres tremblèrent.

— Votre famille vous fait un charmant accueil! observa Mlle Valentine.

— Moi... oh! moi... je ne m'en fâche pas! Ce sont des seigneurs, et je suis une couturière. Et puis, eux aussi doivent être rongés de chagrins, maintenant, avec leurs affaires; ils n'ont donc ni le temps, ni la possibilité de s'occuper d'autrui.

Elle embrassa Mlle Valentine et descendit, par l'escalier de service. Au moment où elle traversait la cour pour aller rejoindre la voiture, Anielka accourut au-devant d'elle, la saisit par le bras, et l'embrassa effectueusement, en murmurant :

— Je vous aimerai toujours, ma cousine!...

La cousine qui ne s'attendait nullement à cette surprise, fondit en larmes.

— Que Dieu te bénisse, ma bonne petite! dit-elle. Tu es un ange...

Mais la fillette avait déjà disparu, craignant d'être aperçue.

Ce soir-là, Mlle Valentine donna une double ration de pain aux moineaux du toit, puis elle s'accouda sur le rebord de la fenêtre et, voyant que personne ne pouvait l'entendre, elle fredonna :

Fleur, dites-lui
Le désir de mon cœur...

Le chant ressemblait plutôt à un accès de toux qu'à un aveu de tendres sentiments. Mais il n'en contrastait pas moins avec l'endroit où il se produisait. Le maître de maison, jadis très gai, était triste; la plus gaie d'entre les gaies, Anielka, était triste aussi; une seule personne chantait, et cette personne était celle dont la bouche ne s'était ouverte jusqu'ici que pour des reproches ou d'amères admonestations...

D'où l'on peut conclure que jamais la gaîté ne disparaîtra de ce monde. Quand elle s'éteint dans un cœur elle se rallume dans un autre.

C'était un dimanche. Au-dessus de la route, habituellement déserte, tourbillonnait la poussière soulevée par les roues des chariots ou les pieds des pieuses gens revenant de l'église. Tantôt, on ne distinguait que le ciel gris et un brouillard jaunâtre, montant dans l'air comme la fumée d'un incendie; tantôt, le brouillard s'éloignait dans la direction de la ville, découvrant ainsi une longue file de voitures et de piétons.

Quand le vent soufflait de ce côté, il apportait le bruit des roues de voitures, les cris des hommes, ceux, plus perçants, des femmes, et les hennissements des chevaux.

Et toute cette procession aboutissait à une grande construction blanche, dont le toit de planches s'appuyait, aux quatre coins, sur quatre solides poteaux. C'était le cabaret de Samuel; là venaient se réconforter et se distraire les paysans revenant de l'église.

On ne pouvait passer entre les voitures arrêtées devant le cabaret. Les moyeux s'emboitaient l'un dans l'autre, les timons entraient dans les ridelles des charrettes. Un cheval, au cou duquel on avait suspendu un sac avec de l'avoine, essayait vainement de saisir un peu de sa nourriture; il ne parvenait qu'à baisser la tête jusqu'à quelques pouces de l'avoine, et remuait impatiemment les lèvres sans cesser d'avoir faim. Un autre, plus heureux, était parvenu à atteindre le chariot arrêté devant lui, et, à sa grande joie, se repaissait de foin volé. Un autre, sans crinière, voulait suivre son exemple et, alléché par l'odeur du foin, s'efforçait de tourner la tête vers le voiture voisine; mais comme il était borgne de l'œil gauche, il rencontrait, au lieu de foin, le museau d'une méchante petite jument qui criait, serrait les oreilles et montrait les dents à l'infirme. Pour comble de malheur, un essaim de mouches s'était abattu sur ces pauvres bêtes affamées et impatientées : elles s'opiniâtraient à vouloir leur entrer dans les yeux, dans les narines, dans la bouche, et forçaient leurs victimes impuissantes à agiter leur tête, à battre le sol de leurs sabots, à agiter leur queue, tout cela sans aucun profit...

Seul, un cheval placé en avant, — un cheval gris auquel l'âge avait creusé des fosses au-dessus des yeux, — restait calme, les yeux fermés, comme sommeillant. Peut-être rêvait-il à une mangeoire remplie de belle et bonne avoine, aux jours heureux mais trop courts, où, jeune poulain, il s'ébattait en liberté dans une prairie bien grasse, folâtrant autour des jeunes juments qui lui étaient devenues, hélas! si indifférentes avec l'âge.

Le vestibule et le cabaret regorgeaient de clients. Quelques filles, la tête hors de la fenêtre, riaient et faisaient les yeux doux à des valets de ferme debout sur le seuil; ceux-ci leur prenaient les mains et voulaient les attirer dehors, loin du regard vigilant des mères. A droite, près du poêle, sur un banc et à côté de ce banc, se pressaient les femmes mariées. A gauche, en face de la porte, de chaque côté de longues tables aux pieds en croix, il y avait des bancs de bois où s'étaient assis tous les métayers, parmi lesquels se trouvait, au grand scandale du sexe féminin, une seule femme, véritable amazone résolue et criarde.

Quantité de clients se tenaient debout au milieu de la pièce. De l'autre côté du comptoir, dans le coin à droite, séparée de la salle par une balustrade, une servante chrétienne versait l'eau-de-vie et la femme de Samuel, vêtue d'une vieille robe de satin noir, inscrivait les dépenses.

Les hommes étaient vêtus, à l'ancienne mode, d'habits de drap grossier retenus par des agrafes et ceints d'une large courroie de cuir, ou de capotes à boutons de corne et sous ceinture; il y avait même des vestons bleus et des pantalons de drap. Les femmes étaient coiffées de mousseline ou de fichus; les unes portaient le traditionnel vêtement de feutre grossier, orné de boutons de cuivre; d'autres des jaquettes ou des paletots; selon l'ancienne coutume, elles avaient ôté leurs chaussures à la sortie de l'église et les tenaient à main.

Ni le paletot de gros drap du régisseur, ni le manteau de l'économe, ne produisaient d'effet dans cette cohue. On parlait peu du château, beaucoup du maire, du juge de paix, ou de soi-même. On pouvait voir des amis s'embrassant, les yeux pleins des larmes que faisait sourdre l'eau-de-vie falsifiée du cabaretier.

BOLESLAS PRUS.
Traduit par B. NOIRET.

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42576. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 20 SEPTEMBRE 1902.

L'AUTORITÉ

Je n'ose guère avancer une opinion sur l'expérience de M. le docteur Garnault (je crois bien que je suis le seul).

D'abord, si mon sentiment n'était point favorable, je le garderais pour moi. Nous autres, nous ne saurions trancher avec l'impassibilité des professionnels, et nous n'avons pas le devoir, qui leur incombe, de ne point faire acception d'humanité.

On aura beau dire, la vie est ce qu'un être vivant a le plus de peine à sacrifier, et celui qui s'y résout, m'émeut toujours. S'il le fait avec inconséquence, j'avoue que cela ne diminue pas sensiblement mon admiration pour lui, et ne m'étonne pas non plus outre mesure : il fallait s'y attendre.

Les gens qui ne prisent pas leur existence pardessus tout sont de mauvais calculateurs; ils ont même besoin d'être un peu fous. J'accorde les circonstances atténuantes à Empédocle : je puis bien user de la même indulgence à l'égard de M. le docteur Garnault.

*
* *

Ce n'est pas seulement d'exprimer une opinion sur son cas que je me défends, c'est aussi d'en avoir une. Il me semblerait me mêler de ce qui ne me regarde point.

Il m'est arrivé naguère, comme à tout le monde, d'être juré : je ne pouvais me faire à l'idée que l'honneur ou la vie de quelques misérables dépendissent d'un petit mot de moi.

J'ai voué depuis lors aux magistrats de carrière une admiration, un respect que je ne saurais dire : car je ne pense pas qu'ils aient choisi un si formidable métier sans avoir préalablement senti que la divinité les y appelait et douait, à cet effet, leur conscience de lumières surnaturelles.

*
* *

De même que la société m'invitait en cette occasion à décider de mes semblables, de même, c'est M. Garnault en personne qui me convie à prononcer sur son expérience. Il a constitué en jury le public, dont je suis une unité. Je n'en ai pas moins de scrupules, tout comme le jour où un tirage au sort m'a fait juge pour une quinzaine.

J'observe, au reste, que mes collègues du public se montrent aussi hésitants que moi. Ils n'ont guère, jusqu'à présent, risqué de verdict personnel. Ils ont interrogé, par la voie de leurs informateurs et de leurs reporters, les hommes compétents, devant l'autorité de qui on voit déjà qu'ils s'inclineront.

Or, les réponses de ces hommes compétents sont déjà diverses et contradictoires. Il y a conflit d'autorités. Et je vois aussi que, pour se tirer du doute où ce désaccord nous réduit, nul ne s'avisera de soumettre à la critique les réponses contradictoires : on va se borner à mettre en balance les autorités en conflit.

Si nous prenons garde, avec cela, que la cause première de l'expérience est une révolte de M. Garnault contre l'abus que, suivant lui, le professeur Koch fait de son autorité, nous verrons que, dans cette affaire de science, il n'est question que d'autorité. Et certes, en l'année 1902, cela ne laisse pas d'être assez surprenant.

*
* *

En feuilletant ces jours-ci les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, du comte Joseph de Maistre, j'y suis tombé sur les lignes suivantes, au deuxième entretien :

« ... Le motif de décision qui doit précéder tous les autres... c'est celui de l'autorité.

« La raison humaine est manifestement convaincue d'impuissance pour conduire les hommes ; car peu sont en état de bien raisonner, et nul ne l'est de bien raisonner sur tout; en sorte qu'en général il est bon, quoi qu'on en dise, de commencer par l'autorité. Pesez donc les voix de part et d'autre... »

Et Joseph de Maistre fait une énumération de philosophes qui sont favorables à son sentiment personnel sur une question qu'il examine à cet endroit-là. Après quoi il ajoute :

... « Je ne vous nommerai pas les champions de l'autre parti ; car leurs noms me déchirent la bouche. Quand je ne saurais pas un mot de la question, je me déciderais sans autre motif que mon goût pour la bonne compagnie, et mon aversion pour la mauvaise. »

Voilà un critérium de la vérité qu'on a omis de me signaler quand j'étais en classe de philosophie. Oserai-je dire que, malgré l'autorité du comte de Maistre, je le trouve peu sérieux ? La vérité n'est pas toujours d'aussi bonne compagnie que le souhaitait l'auteur des *Soirées*.

Après tout, ceci n'est peut-être bien qu'une boutade. N'en faisons pas trop grand état. Il reste une proposition nette, c'est que « le motif de décision qui doit précéder tous les autres est celui de l'autorité ».

A quoi je crois savoir que la science moderne a répondu non moins nettement, qu'il ne faut tenir aucun compte de l'argument d'autorité.

*
* *

On ne discute plus guère sur ce point à l'heure qu'il est, et je ne pense pas que Joseph de Maistre lui-même fît difficulté de céder, pourvu qu'on mît à part les questions de théologie et de métaphysique, et qu'on ne niât point l'autorité sauf dans les sciences positives. Assurément il ne leur refuserait pas une indépendance qui est leur condition d'être : il ne leur veut point tant de mal, car il les apprécie jusqu'à écrire que « Dieu n'a donné la physique expérimentale qu'aux Chrétiens »...

Ce mot même d'expérimentation implique la négation de l'autorité puisqu'il signifie une expérience artificielle qu'on doit toujours être à même de répéter, en sorte que tout expérimentateur nouveau n'en croie que le témoignage de ses propres sens et ne s'en rapporte jamais à la parole d'autrui.

Mais s'il est bon de poser ce principe, il est prudent aussi de ne pas méconnaître que, dans la pratique, l'autorité garde un rôle. Il est entendu qu'elle ne suffit point à légitimer une certitude ; mais, en fait, c'est elle qui, les trois quarts du temps, y donne lieu.

Les savants eux-mêmes sont obligés de tenir pour acquis maints résultats sur la foi de leurs prédécesseurs, sous peine de perdre leur temps à refaire la science, quand il est plus profitable de la pousser en avant.

On se contente aisément de savoir qu'on peut reproduire les expériences. Il en est de première importance qu'on n'a jamais faites qu'une fois, pour des motifs de dépense ou de difficulté matérielle; et, sans la fantaisie récente d'un astronome, aurait-on répété jamais celle de Foucault, qui démontre la rotation de la terre ?

Le rôle de l'autorité grandit encore dans les sciences hypothétiques, comme l'histoire.

On nous dit toujours — et c'est un bien bon conseil — de ne rien recevoir que de première main ; mais il faudrait s'entendre sur ce terme.

Il n'y a, à la rigueur, que les documents eux-mêmes qui soient de première main, et c'est déjà se fonder sur l'autorité que d'accepter pour authentiques, sans nouvelle vérification personnelle, ceux qu'a collectionnés un Taine dans des livres comme l'*Ancien Régime* et la *Conquête Jacobine*, ou un Frédéric Masson dans ses monographies napoléoniennes.

Mais où l'autorité devient décidément prépondérante, c'est dans certaines sciences, si je puis dire, mixtes, comme, au premier rang, la médecine. Et il faut le déplorer peut-être, mais j'insiste sur l'utilité qu'il y a à s'en apercevoir.

Encore une fois je sais bien que, théoriquement, l'argument d'autorité y est, comme partout ailleurs, estimé de valeur nulle. On n'oserait plus, comme au temps des médecins de Molière, invoquer à l'appui d'une thèse l'affirmation d'Hippocrate ou de Galien.

Je sais encore qu'il y a une médecine expérimentale et, par conséquent, aussi protégée que possible contre les usurpations de l'autorité. Mais il y a surtout une médecine empirique.

Les médecins, dans l'exercice de leur profession, n'observent que des espèces et ne font que des cures particulières. Leurs observations et leurs cures créent des précédents, et c'est leur autorité seule qui donne à ces précédents une valeur scientifique, pour ainsi dire fiduciaire. Il en est de même que pour les documents historiques. Il faut bien tenir compte de l'autorité d'un Potain ou d'un Charcot, comme il faut bien tenir compte de l'autorité d'un Hippolyte Taine ou d'un Frédéric Masson.

*
* *

Si les savants, qui s'en défendent, font à l'autorité une si grande part, quelle part lui fera le public?

On m'objectera que le public, dans les questions de science, est non avenu. Je ne suis point de cet avis.

Certes, il ne collabore pas à la science, elle est l'œuvre des spécialistes et demeure, dans une certaine mesure, leur propriété privée : elle n'en réagit pas moins sur l'humanité qu'elle imprègne. Par quelle infiltration mystérieuse? Car ce n'est point par l'enseignement, et je doute par exemple que les notions de cosmographie qui font partie des programmes primaires soient pour grand'chose dans les modifications d'intelligence et de sensibilité de la masse; il n'en est pas moins vrai qu'entre le vulgaire d'aujourd'hui, qui a quelque soupçon du système du monde, et le vulgaire d'autrefois, qui croyait à la réalité d'une voûte céleste où les étoiles sont piquées comme des clous, la différence d'intelligence et de sensibilité est prodigieuse, et due, en fin de compte, à une diffusion du savoir.

Or, quelle est la source unique de science pour quiconque n'est pas ouvrier de la science? L'autorité. Elle dispose de l'esprit des foules, elle peut le grandir ou le rabaisser, elle peut le fausser ou l'adultérer pour des siècles.

*
* *

Cette puissance est, en vérité, à faire frémir — et à faire rire aussi quelquefois. Je parlais médecine : nous savons à quoi tient cette autorité que les médecins à clientèle exercent sur leurs patients. C'est là que le physique et la physionomie, le son de voix et le geste sont des moyens de règne. J. de Maistre pourrait nous resservir son étrange critérium à propos duquel je me permettais de plaisanter, qui fait dépendre la valeur d'une opinion de la distinction et des bonnes manières de celui qui la professe.

Les malades ont eu de tout temps cette confiance, disons : maladive, en leur médecin; mais, jadis, elle était intermittente, limitée, en effet, aux époques de maladie, et tempérée d'un scepticisme bien français : elle tend à devenir continue, et à prendre les allures d'une religion fanatique.

La neurasthénie est la grande coupable. L'imprécision de ses malaises donne lieu à des conversations plutôt qu'à des consultations; et sa nature entre le physique et le moral permet au médecin du corps de revendiquer un rôle de directeur de conscience.

Les femmes surtout — me pardonneront-elles de l'écrire? — s'offrent à cette direction avec une docilité mystique où la sentimentalité n'est pas étrangère. C'est une sorte de quiétisme nouveau jeu, et il ne serait pas mauvais qu'entre Mme Guyon qui s'égare et Fénelon qui s'attendrit, quelque Bossuet sain et brutal vînt de temps à autre remettre les choses au point.

*
* *

Le plaisant est que les personnes qui ne croient à rien qu'à leur médecin, s'imaginent faire preuve d'esprit scientifique.

Je crois leur rendre service en leur signalant qu'elles se trompent, en leur rappelant — ou peut-être en leur apprenant — que le premier principe de la science est la négation de l'autorité, et qu'elles ne seront conséquemment dans la méthode que le jour où elles se décideront à révoquer en doute les oracles de leurs docteurs, et à ne croire personne, même eux, que sous bénéfice d'inventaire.

ABEL HERMANT.



LES DIRECTRICES DU FÉMINISME

Lorsque le féminisme parut, il y a quelque quarante ans, il suscita de la révolte, de la défiance et un fou rire. On l'accusa tout d'abord, et beaucoup le lui reprochent encore, de détruire le foyer... de perdre la famille... de dissocier le groupe qui a été jusqu'à présent l'élément constitutif de notre société.

Formulés d'un ton sentimental ou véhément, ces griefs attirent l'attention sur une des conséquences possibles du mouvement féministe, mais ils ne nous apprennent rien sur ses causes déterminantes, ce qui serait au moins aussi intéressant. Le féminisme est un mouvement de revendication qui a pour but d'assurer à la femme les droits qu'elle a — ou croit avoir — au point de vue économique, politique et social. Il est possible que les réformes amenées par la promulgation de ces droits aboutissent, par voie de conséquence, à la destruction de la famille, mais il est inexact de dire que le féminisme a pour but cette destruction. Le seul point qui importe présentement est de savoir si, en droit et en fait, les réclamations féministes sont équitables.

Quelques-uns attaquent le féminisme sur un autre mode et essaient de le tuer sous le ridicule. Les occasions ne manquent pas. Le parti compte en effet quelques antiques bas-bleus, improvisés conférencières, qui se mêlent de professer, *ex cathedra*, des théories de tribus nègres et disent des sottises avec autorité. Elles peuvent prendre place dans la galerie des grotesques, en compagnie de leurs bénévoles auditeurs. C'est le côté divertissant du féminisme, admettant que l'humanité caricaturale soit jamais divertissante. Nous ne nous y arrêterons pas.

Pour que la propagation d'une idée soit possible, il faut qu'elle trouve un terrain favorable à son développement, un sol déjà préparé, comme une atmosphère morale favorisant sa croissance et sa vitalité. L'idée féministe a pu grandir, se fortifier et prendre l'extension que nous constatons aujourd'hui, parce que les esprits étaient prêts à la recevoir ; ils lui offraient le terrain choisi où elle pouvait s'enraciner, l'idéale substance qui engraissait sourdement son germe et lui permettait enfin de pousser sa tige au grand jour.

Le mouvement féministe est le plus curieux, et peut-être le plus grand des mouvements revendicataires qui se soient jamais produits ; ses conséquences, incalculables présentement, peuvent aller jusqu'à la modification totale de notre état social actuel ; sa singularité est de dresser les deux moitiés du genre humain dans une attitude antagoniste qui ne s'était jamais vue jusqu'ici, d'où il ressort que rien, dans le passé, ne permet aujourd'hui la prévision de l'avenir.

Dans un intéressant article, M. Ferrero déclare le féminisme un « organisme morbide ». Cette affirmation ne semble pas tout à fait exacte. Elle établit une analogie complète entre l'individu et l'agrégat social, ce qui ne semble pas possible. De ce qu'une multiplication de cellules est envisagée, chez un individu, comme un développement parasitaire, il ne s'ensuit pas qu'un déplacement des forces sociales puisse être regardé au même point de vue. Les collectivités modernes ne sont pas des êtres à forme fixe dont la courbe de croissance et de décroissance puisse être sûrement tracée et dont l'état de santé ou de maladie puisse être diagnostiqué en toute certitude ; si l'on veut absolument les assimiler aux organismes vivants, on ne peut en dire qu'une chose : c'est qu'elles en sont encore à la période de formation.

Il est, au reste, extrêmement difficile, même pour les plus savants, de suivre et d'analyser les changements qui s'effectuent, dans une société donnée, au moment même qu'ils se produisent ; si scrupuleusement, si consciencieusement qu'on les examine, le compte rendu pèche toujours par quelque endroit ; il est cependant nécessaire de l'écrire et de ne pas laisser un temps trop long s'écouler avant de marquer quelques jalons pour ceux qui voudraient, en esprit, refaire le chemin parcouru. Ainsi nous avons tenté de fixer quelques-uns des traits du féminisme à l'heure présente. Ce n'est qu'un modeste essai. Pour être complète, l'étude du féminisme demanderait des volumes ; le mouvement est général et agite non seulement l'Europe, mais encore l'Amérique. Il multiplie les congrès, les assemblées de tout genre et fait paraître d'innombrables publications. Nous avons dû nous borner, dans cet article, à l'examen des groupes français, au nombre d'une douzaine, qui siègent à Paris (1). Leurs buts, leurs moyens d'action, les résultats qu'ils ont ou croient avoir obtenus méritent d'autant plus de retenir l'attention qu'ils ont été l'objet d'une enquête personnelle faite auprès des directrices de groupes.

Nous les présenterons par ordre alphabétique. L'ordre d'apparition apprendrait peu de chose ; le classement par valeur n'est pas possible, n'ayant pas qualité pour décerner des prix de mérite ou d'excellence à ces diverses associations.

Le premier groupe qui se présente à nous est l'*Action Sociale*. Son but est purement éducatif. Les promoteurs veulent éclairer les femmes sur leurs modes d'influence possible dans la société et les meilleurs moyens d'exercer cette influence ; à cet effet, les adhérents sont invités, chaque mois, à entendre une conférence d'où ils emportent des idées claires, des vues nettes, sur l'action de la femme : dans « la famille », dans la « profession » et dans « la cité ». Les orateurs qui traitent ces questions complexes et difficiles sont gens de valeur : MM. H. Le Roux, Doumic, Cheysson, Vandal, E. Ollivier, pour ne citer que les plus connus. En outre, un *Bulletin* indique aux membres de l'*Action Sociale* des œuvres complémentaires des conférences, des lectures à faire ; notre époque de hâte et de surmenage ne permettant pas de tout lire, il faut prendre la fleur, nous devrions dire le fruit nourrissant de cette production littéraire intense : le *Bulletin* aide à ces recherches.

Un des côtés intéressants de l'œuvre est la fondation d'un *Office de renseignements* répondant à *toutes* les questions qui lui sont adressées concernant les femmes. C'est, en de moindres proportions, l'analogue du *Women's Institute* de Londres (2). L'*Action Sociale* fait une active propagande. Elle a en province des imitateurs qu'elle soutient de ses conseils, mais qu'elle ne dirige pas. On lui demande des conférenciers, des sujets à traiter. Ce groupe entreprend surtout une campagne d'idées.

Le but de l'*Avant-Courrière* est extrêmement net. Ayant remarqué qu'en Angleterre (depuis 1882), en Russie, en Danemark, en Amérique, la femme pouvait gérer sa fortune et disposer du produit de son travail, les membres de ce groupe se sont demandé pourquoi la Française, qui occupe une place impor-

---

(1) Le mouvement provincial est actif. A Lyon notamment il a donné naissance à plusieurs œuvres intéressantes.

(2) Le *Women's Institute* fondé par Mrs Philipps offre un centre général d'informations ou de réunions à tous ceux qui s'intéressent aux questions de littérature, d'art, de science ou d'économie domestique. Instruction de conférencières ; bureau d'informations répondant à *toutes* les questions posées.

tante dans l'art, le commerce et l'industrie, ne pouvait ni vendre, ni toucher le produit de son travail sans l'autorisation de son mari. N'ayant trouvé aucune raison valable pour justifier la loi française, sur ce point, ils tentèrent d'en faire modifier le dispositif, et ils rédigèrent un projet de loi, que M. Goirand se chargea de présenter à la Chambre en 1895. Ce projet n'a pas encore été adressé au Sénat. S'il est admis, la femme mariée pourra recevoir, sans le concours de son mari, les sommes provenant de son travail personnel et en disposer librement. Déjà ce groupe a obtenu, en 1897, la promulgation d'une loi permettant aux femmes de servir de témoins dans les actes de l'état civil.

La présidente, et on peut dire l'âme de l'*Avant-Courrière*, est Mme Schmahl, une des personnalités les plus remarquables du monde féministe. Merveilleusement intelligente, fort instruite, elle ferait aimer le féminisme aux plus récalcitrants. Très douce, d'une douceur qui dissimule une énergie singulière et une inlassable persévérance, elle n'impose rien, elle persuade ; elle ne dogmatise pas, elle séduit. Elle dit des choses justes, d'une parole aisée, coulante, agréable, avec à peine un accent qui est un charme ; de sens pratique, ennemie du temps perdu et des besognes inopportunes, Mme Schmahl doit toujours savoir agir à propos. Elle n'ignore pas sa valeur et la dénonce plutôt par la conscience qu'elle en a que par l'étalage qu'elle en fait. Courtoise et distinguée, la directrice de l'*Avant-Courrière*, quoique Française de droit et de cœur, comme elle se plaît à le dire, donne l'impression d'une lady : elle en a la tenue, la réserve distante, tempérée d'affabilité et de grâce discrète. Habile à pénétrer l'esprit de l'interlocuteur, à entendre ce qu'il ne dit pas, elle dialogue avec lui, même lorsqu'il garde le silence. On la devine brave, prompte et souple comme une lame de bel acier fin au service d'un excellent escrimeur.

Si elle n'était pas aussi profondément engagée dans la lutte, une seule femme pourrait faire l'histoire du féminisme, c'est Mme Vincent. Elle lui a consacré son temps, son argent, son intelligence ; nous devrions dire sa vie. Elle a participé à presque tous les congrès féministes et y a présenté des rapports intéressants. Avec la secrétaire du groupe, Mme Mauriceau, elle y a joué un rôle d'importance, tant par la valeur des propositions faites, que par la solidité des arguments employés à les soutenir. Mais l'œuvre capitale de Mme Vincent c'est la réunion qu'elle a faite de tous les documents, revues, livres, brochures, articles de journaux concernant le féminisme. Elle en possède 800 000, classés, rangés, étiquetés, constituant une bibliothèque unique qu'elle accroît tous les jours. C'est un véritable trésor, représentant un labeur considérable et une infatigable persévérance. Mme Vincent est justement orgueilleuse de cette richesse documentaire, dont personne n'a l'équivalent, et les féministes lui doivent une profonde reconnaissance pour l'avoir accumulée. Elle la met, de la meilleure grâce du monde, à la disposition de ceux qui désirent y puiser.

Mme Vincent est présidente du groupe l'*Égalité*, qui a participé à plus de soixante congrès. Il a obtenu, en 1896, 1897, 1898, 1899, une subvention du Conseil municipal de Paris pour envoyer deux délégués aux congrès féministes de Lyon, Roubaix, Nantes, Anvers, Budapest, Bruxelles, la Haye, Hambourg, Berlin, Londres, pour y traiter des questions féministes et des questions de la paix. La secrétaire du groupe, Mme Mauriceau, a été nommée membre du conseil de surveillance des sourds-muets de la Seine. L'*Égalité* a obtenu des médail aux Expositions de Bordeaux, Rouen et Paris.

La *Fédération Féministe* forme un syndicat d'étude et de défense des intérêts communs aux femmes. Sa directrice est Mme Savari. Très vive, très intelligente, essentiellement pratique, telle apparaît Mme Savari, toute de grâce avenante, à celui qui l'interroge sur ses tentatives féministes. Point d'utopie, point de rêve ; une excellente mémoire, très documentée, un esprit net, une parole précise et l'art de se servir de ses dons pour le plus grand bien de la cause féministe. Deux points préoccupent Mme Savari. Elle voudrait créer un courant d'opinions en faveur d'industries jadis florissantes, aujourd'hui abandonnées. La culture des plantes tinctoriales, qui était autrefois une des richesses françaises, est maintenant délaissée au profit de produits chimiques dont les effets nocifs ne se font pas attendre sur ceux qui les emploient. Des peintres en renom écrivirent même à M. Lozé, alors préfet de police, une lettre, qui est au musée Carnavalet, dans laquelle ils se plaignaient des produits mis en circulation. Il faudrait revenir à la culture des plantes donnant des couleurs naturelles. La deuxième industrie à relever — d'après Mme Savari — est celle des tapis français. Nos colonies africaines sont supplantées, dans cette industrie, par la concurrence allemande, qui fait fabriquer en Silésie une grande quantité de tapis, les expédie à Beyrouth, où on les estampille, et les fait revenir sous couleur de tapis orientaux authentiques. Bien que n'étant pas exclusivement féminines, ces deux tentatives, qui montrent l'esprit pratique de ce groupe, méritent d'être signalées.

Mlle Maugeret est catholique. Nous n'avons pas songé à marquer ce trait chez d'autres féministes ; ici, il est indispensable ; c'est la caractéristique, la raison d'être de Mlle Marie Maugeret. Qu'elle le sache,

ou qu'elle veuille l'ignorer, la directrice du *Féminisme Chrétien* est une profonde politique. Alors que le féminisme était encore un objet de risée et que les « dames » n'en parlaient que comme d'un objet pris au bout d'une pince, Mlle Maugeret soupçonna sa force latente et ses exploits futurs, Sans une hésitation, elle adopta le pauvre bafoué, et, comme elle le pensait destiné à devenir quelqu'un dans le monde, en bonne catholique, elle l'enrôla sous la bannière de l'Église. L'adoption ne se fit pas sans difficulté; pendant longtemps, on feignit d'ignorer qu'elle prodiguait ses soins à un aussi piètre personnage, puis, peu à peu, et comme elle le traînait partout avec elle, on s'habitua à la physionomie de l'intrus. Il grandit, se fortifia, et il a maintenant ses lettres de créance et, tout au moins, ses petites entrées dans le monde, si fermé, du catholicisme.

Ce n'est pas un des côtés les moins curieux, et les moins profitables à méditer, que cette admission, par l'Église, des idées féministes, admission incontestable aujourd'hui. Il est toujours un peu dangereux, et ridicule aussi, de faire parler des collectivités; rien n'est plus singulier que d'entendre les gens qui affirment : « L'Europe veut... La France demande... L'Église désire... » Cependant, il est quelquefois difficile de s'exprimer autrement, surtout quand il est hors de place de désigner nominalement certaines personnalités. On peut affirmer que, depuis de longues années déjà, la directrice du *Féminisme Chrétien* a fait, à ses risques et périls, l'expérience des idées féministes; aujourd'hui qu'il semble acquis que le mouvement ne peut plus être enrayé, au contraire, sa force d'expansion s'accroissant de jour en jour, l'Église catholique essaie de l'attirer, de le discipliner et de le maintenir dans les limites où il semble devoir être le moins dangereux. Réussira-t-elle? On peut toujours constater qu'elle a, dans cette œuvre, de tout dévoués et très précieux concours. Mlle Maugeret est secondée, dans sa tâche, par Mme M. Duclos, qui se consacre plus particulièrement à la lutte contre l'alcoolisme.

Le *Groupe d'Études Féministes* a pour directrice Mme Oddo-Deflou. On me disait d'elle : C'est la loyauté faite femme. Je ne sache pas de plus bel éloge à adresser, non pas seulement à une femme, mais à un être humain. Si la sincérité des convictions, la sûreté du commerce, la franchise au plus secret de soi-même s'établissait en chacun de nous, du jour au lendemain, les réformes deviendraient inutiles, elles se feraient d'elles-mêmes. Nous sommes encore loin d'un pareil idéal; Mme Oddo-Deflou est un exemple de ce qu'il pourrait être. Amis et ennemis rendent hommage à son beau caractère, et ses adversaires mêmes, — elle en a d'acharnés, étant très militante, — avant de la combattre, n'omettent pas de la saluer. Fille et petite-fille de notaires, le grimoire législatif ne l'effraya point, et elle se pencha sur les codes, non pour relever une tête arrogante, mais pour effacer de son doigt de femme la noirceur des injustices aux textes de la loi. Elle est persévérante et forte, d'action régulière, continue, efficace; elle croit, non en elle, — elle s'oublie, — mais en la bonté de sa cause, et le succès doit récompenser une foi si sûre et une si tenace espérance. Avec intelligence, méthode et tact, Mme Oddo-Deflou dirige le *Groupe d'études féministes*, dont les réunions, d'une régularité parfaite, sont toujours pleines d'intérêt. Nous signalons, parmi les travaux publiés par ce groupe, une conférence faite par Mme Oddo-Deflou à la *Ligue franco-belge pour le droit des femmes*. D'un style ferme, sobre, serré, solide, elle y résume les débuts du féminisme et fait l'historique de son groupe, qui s'attache surtout à modifier « le régime légal des biens de la femme mariée ». Ces quelques pages de valeur donnent l'exacte mesure de cet esprit profond et consciencieux.

Groupe féministe et socialiste du Ve arrondissement. — Ce groupe s'agrège aux syndicats et aux coopératives et en multiplie la formation. Il a d'actifs comités de propagande dans les XIe, XIIIe et XVIIe arrondissements. Il rayonne en province où il a fondé des groupements similaires à Sens, Marseille et dans plusieurs localités jurassiennes. Ses réunions de quinzaine ont lieu le dimanche, les adhérents ne disposant que de cette journée.

Le groupe du Ve appartient à la Fédération de la Seine, qui, comme toutes les fédérations, est autonome et ne relève que d'elle-même. Elle n'a de relation avec le *Comité interfédéral* que pour lui demander tous renseignements pouvant intéresser la Fédération. La directrice du Ve arrondissement est Mme Renaud, vouée au féminisme politique. Ardente, violente, passionnée, elle est comme subjuguée par sa foi socialiste. Elle s'y abandonne tout entière et s'en exalte; elle sait que là est la vérité, la justice et le bonheur pour ceux qui n'en connurent jamais. Elle est convaincue, et il faut que vous partagiez sa conviction; elle vous prie, elle vous presse, elle vous somme de croire; sa parole est vive, adondante, tumultueuse; elle ne coule pas, elle jaillit comme une eau pressée, rebondit sur les obstacles, avec une force toujours accrue. Les difficultés... elle les résout; les obstacles... elle les supprime. A un argument trop direct, elle répond : « Il est impossible de vous donner tous les détails de la réorganisation; on verra, le moment venu. » Je risque timidement que certains chefs socialistes, plutôt riches, pourraient, à titre d'essai, partager leurs biens avec ses membres. « Nous ne demandons pas d'argent,

répond-elle; il faut seulement que les chefs s'emparent du pouvoir pour assurer le triomphe de la justice. » Elle s'appuie sur des exemples. Dans la Nouvelle-Galles, la socialisation des chemins de fer a donné d'excellents résultats. A Édimbourg, la municipalité collectiviste a assuré le bonheur et la prospérité du pays... « Ce qu'il nous faut : c'est la terre, les mines, les chemins de fer et le capital. Pas de spoliation, on dédommagera les intéressés ». J'interroge : « Avec quoi? — On fera des emprunts. » — Je n'ose ajouter : A qui ?

Elle poursuit inlassablement ; elle voudrait soulever ce fardeau de souffrances, si pesant que ne peuvent lui faire équilibre les plus chimériques espoirs. Elle dit les enfants de douze ans employés au fond des mines et s'y étiolant jusqu'à la mort; les nègres extrayant le diamant sous la menace perpétuelle du revolver: les ouvrières réduites aux *salaires de famine;* les dentellières qui ne connaissent plus le coussin sur lequel, en plein air, sautaient leurs petites bobines, mais qui travaillent maintenant au bruit d'infernales machines. Dégouttantes de sueur, à peine couvertes, à cause de la chaleur, les malheureuses vont et viennent dans l'affolement de ces machines allant et roulant sans cesse. Elles se savent vouées à la tuberculose qui fait son œuvre à bref délai. Toutes ces misères crient contre notre société et mon interlocutrice a ici un mot atroce : « Ces dentelles-là, dit-elle, ce n'est plus du fil, c'est de la chair et du sang de femmes. » Et elle est si convaincue, si éloquente, que, en l'écoutant, on est saisi, bouleversé. C'est vrai, l'injustice est trop grande de tant d'êtres lamentables, saisis, broyés, écrasés sous le pesant rouleau de notre énorme machine sociale. Il faut les secourir, leur aider ; la mesure est comble, la misère est là au-dessus des forces humaines.

Et ces choses affreuses, dites par cette femme qui vibre et frémit sous leur vision intense, prennent une valeur singulière. Elle a le mot de tous les possédés : « Je ne peux pas m'empêcher de parler ainsi. » Et on ne peut pas s'empêcher d'emporter, en la quittant, le germe d'une pitié infinie à laquelle se mêle peut-être le trouble d'un remords. Au plus profond de soi-même se lève une question douloureuse : « N'ai-je donc point une part, si petite que je l'accorde, dans cette grande iniquité sociale? » La tristesse d'une réponse s'ajoute aux autres tristesses que la vie accumule en chacun de nous. Et puis il y a aussi de l'inquiétude. — C'est moins noble. — Cette jeune femme n'est pas seule, elle n'est que l'écho passionné d'autres verbes ; sa voix, craquée par endroits comme une étoffe trop tendue, n'est que le son partiel d'une note formidable qui monte, roule et grandit comme le bruit des flots à la conquête du rivage; c'est une plainte ininterrompue faite de toutes les souffrances, de toutes les injustices et de toutes les misères. Le jour est proche où elle se changera en cris de colère.

Comparé au féminisme, le socialisme, qu'elle prêche et qu'ils sont des centaines à prêcher, est comme un homme vigoureux et brutal près d'une femme fragile. Les féministes arrachent quelques droits, quelques petites réformes ; celui-là balaiera tout; elles se plaignent, il marche, grisé d'espérances, quelquefois de convoitises, vers la fertilité des Chanaans qu'il rêve. Malheur à ceux qui croiseront son chemin !

La *Ligue française pour le droit des Femmes* fut fondée, en 1882, par M. Léon Richer. Elle est actuellement sous la direction de Mme Pognon. Interrogée sur les résultats obtenus par son association Mme Pognon a déclaré qu'il lui était très difficile de répondre. « Il est impossible à un groupe, a-t-elle dit, de s'attribuer tel ou tel résultat; les successives conquêtes du féminisme sont dues à l'effort général et non à une particulière association.

Pour nous consoler de ce silence, Mme Pognon nous lit successivement les lettres des députés qui s'excusent de ne pouvoir assister au banquet que donne la Ligue en l'honneur de Léon Richer. Celles de MM. Millerand et Caillaux sont des lettres d'excuse sans plus; mais celles de MM. Brisson, Baudin, Dejeante, Veber, Passy, Lutaud, pour ne citer que quelques noms, promettent le plus sérieux appui à la cause féministe. Ce sont des engagements formels que la présidente de la Ligue pourra rappeler, au moment voulu, à leurs signataires.

La *Société pour l'amélioration du sort de la Femme et la revendication de ses droits* eut pour fondatrice l'illustre Marie Deraismes, une des rares femmes dont la statue s'élève en notre bonne ville de Paris. Apôtre zélée du féminisme, elle est considérée comme sa véritable fondatrice. Mme Feresse-Deraismes, sa sœur, lui a succédé dans la direction du groupe.

La *Société Néosophique*, fondée par Mme Renooz, se propose de modifier entièrement la forme sociale actuelle. Les réformes préconisées par ce groupe ne paraissent pas d'une réalisation possible immédiate.

La *Solidarité*, fondée par Mmes Maria Martin et Potonié Pierre, insiste sur la nécessité des changements à apporter à l'éducation des jeunes filles. Elle préconise les exercices physiques et la co-éducation.

Le groupe de Mme Auclerc : le *Suffrage des Femmes*, ne voit la solution des questions féminines que dans la possession, pour les femmes, du droit de vote sans restriction.

Considérant que les femmes sont électeurs et éligibles aux conseils des prud'hommes, aux conseils départementaux, au conseil d'Enseignement, au con-

seil supérieur de l'Instruction publique, au conseil supérieur du Travail, ce groupe demande que les femmes soient nommées au conseil municipal. Il se plaint qu'en France les femmes soient assimilées aux voleurs, aux assassins, aux fous et aux interdits, en étant privées de leurs droits civils.

Pour faire de la propagande, son zèle ne connaît pas de bornes, et il a eu l'idée originale de faire imprimer des timbres représentant une femme tenant une table de pierre avec « les droits de la femme », à coller sur les lettres, à côté des « droits de l'homme » que fournit l'administration des Postes et Télégraphes. Enfin, aux dernières élections, le *Suffrage des Femmes* a fait placarder une grande affiche où un monsieur et une dame également bien vêtus déposent chacun leur petit bulletin dans l'urne électorale.

L'Union fraternelle des Femmes de France, de fondation toute récente, s'occupe surtout de la réforme du costume.

Un article sur les groupes féministes ne serait pas complet s'il ne disait quelques mots du *Conseil National des Femmes françaises*. Cette assemblée est formée par les déléguées des sociétés féministes qui y adhèrent. Ainsi, et à l'heure même de la fondation du *Conseil National* (1901), trente sociétés, donnant un total de 20 000 femmes, résolurent d'envoyer des représentants à la nouvelle assemblée. C'est donc une réelle fédération féministe qui établit un lien de solidarité entre les diverses sociétés et œuvres s'occupant des femmes au point de vue éducatif, économique, social, moral, philanthropique et politique.

Le *Conseil National* est affilié au *Conseil International des Femmes*, qui fut fondé à Washington en 1888. C'est l'association mondiale de tous les groupes féministes. La distinguée présidente est actuellement M[lle] Sarah Monod.

En résumé, la question féministe peut être partagée en trois grandes subdivisions :

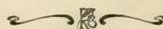
Le côté économique, qui paraît, à la manière dont procèdent les personnes qui le placent en première ligne, devoir amener de terribles bouleversements ;

Le côté politique, qui se résume d'un mot : le droit au vote et surtout au vote politique. Ainsi que le dit M. Faguet : Si l'on compare le féminisme à un édifice le vote est la clef de la maison ;

Et le côté légal, moins important, qui a attiré la sollicitude de deux des groupes que nous avons signalés : *l'Avant-Courrière* et le *Groupe d'Études Féministes*...

Bien d'autres notabilités féminines peuvent solliciter l'attention : M[me] la duchesse d'Uzès, M[me] Moreau, M[me] Bogelot, qui est à la tête de l'*Œuvre* des *Libérées de Saint-Lazare;* M[lle] Chauvin, la première femme ayant obtenu le titre d'avocat ; M[me] Avril de Sainte-Croix, qui lutte avec vigueur, au nom de la dignité féminine, contre la prostitution réglementée ; M[me] Kauffmann ; M[mes] L. Rouzade ; Maria Martin, directrice du *Journal des Femmes;* Durand, directrice de la *Fronde;* Lydie Martial, qui étudie, dans une intéressante revue : *la Pensée féminine*, les questions d'actualité féministe ; etc. Il était impossible de les examiner toutes ; nous nous sommes tenu aux *chefs de groupe*, regrettant le silence que nous avons dû garder vis-à-vis d'autres personnalités intéressantes à des titres divers.

M. DAUBRESSE.



DIX ANS D'HISTOIRE ROMANTIQUE

Victor Hugo et Sainte-Beuve
1827-1837.

I. — *Des « Odes et Ballades » à « Joseph Delorme ».*

I

Sainte-Beuve a raconté dans un de ses *Lundis* (1) comment il fit la connaissance de Victor Hugo. C'était au mois de janvier 1827. Il venait d'entrer dans sa vingt-troisième année, et il y en avait deux qu'il écrivait au *Globe*. Un matin, M. Dubois, sous la férule duquel il avait fait sa rhétorique et ses premières armes, lui montra sur sa table les deux volumes des *Odes et Ballades* qu'il venait de recevoir et lui proposa d'en rendre compte : « C'est de ce jeune barbare, dit-il, qui a du talent et qui de plus est intéressant par sa vie, par son caractère. » Sainte-Beuve emporta les volumes et quelques jours après vint lire à M. Dubois l'article qu'il leur avait consacré, en disant qu'il n'avait pas trouvé le poète si barbare. L'article parut dans le *Globe* des 2 et 9 janvier 1827 et attira l'attention de Gœthe qui, après l'avoir lu, dit à Eckermann : « Victor Hugo est un vrai talent sur lequel la littérature allemande a exercé de l'influence. Sa jeunesse poétique a été malheureusement amoindrie par le pédantisme du parti classique, mais maintenant le voilà qui a le *Globe* pour lui : il a donc partie gagnée. »

Gœthe allait un peu vite en besogne : on sait que la victoire de Victor Hugo fut très vivement disputée et longtemps incertaine. Elle eût été, assurément, plus rapide et plus décisive si le *Globe* avait eu une ligne de conduite plus nette à l'égard de la

(1) T. XI, p. 531.

nouvelle école. Mais la critique de ce journal, tout en inclinant aux idées nouvelles, hésitait à rompre avec la tradition classique.

Le *Globe*, dit Dubois, son fondateur, était romantique de devise ou plutôt libéral, en poésie et en littérature, ennemi de la fausse religion des classiques demeurants du siècle dernier, qui ne connaissaient et ne comprenaient, au fond, ni la Grèce, ni la grande et originale imitation du XVIIe siècle. Nous défendions, mais avec mesure, discrétion, avec la chaste piété de nos fortes études de l'antiquité, et la tradition du goût national, le droit de nos jeunes poètes à l'innovation, et le libre-échange entre toutes les littératures. Lamartine et Béranger réalisaient la poésie lyrique, nos espérances. Hugo et ses jeunes amis nous plaisaient par leurs écarts, le chef du cénacle surtout. Les vrais Globistes, c'est-à-dire les élèves de l'École normale, et le goût si délicat et si ferme de M. de Rémusat, s'offensaient de ce luxe faussement oriental et de ces essais toujours visant au sublime et retombant quelquefois dans la charge... Donc l'auteur des *Odes*, qui n'était pas encore, comme il le prétendit depuis, le Mahomet du théâtre, rencontrait des juges sévères et qui même me semblaient à moi, dans mon ordinaire impartialité (pourquoi ne me donnerais-je pas ce mérite !) un peu injustes (1).

Et c'est pour lui rendre une « plus sûre et plus prompte justice », que le *Globe*, en attendant l'article de Sainte-Beuve avait publié, dans ses numéros des 4 et 18 novembre 1826 de longs fragments des *Odes et Ballades*. Ils étaient précédés d'une note anonyme où l'on disait :

Nous avons bien souvent relevé avec sévérité les défauts de ce jeune poète, son dédain sauvage de la langue, ce goût des images incohérentes, cette rudesse de rythme et bien plus encore cette affectation de l'étrange et du désordre dans les idées. Cependant il faut le reconnaître, quelque déplaisir qu'on éprouve à la lecture de ces compositions, elles frappent l'imagination : c'est un délire, si l'on veut, mais un délire de poète : on peut relire ces vers, on rêve, on s'émeut en les lisant, tandis que les froids versificateurs qui sont si fiers de leur vulgaire élégance, ne peuvent même arrêter un moment les regards sur leurs pâles tableaux. M. Victor Hugo est en poésie ce que M. Delacroix est en peinture (2) : il y a toujours une grande idée, un sentiment profond sous ces traits incorrects et heurtés; et je l'avoue, pour moi, j'aime cette vigueur jeune et âpre; j'en puis blâmer de sang-froid les œuvres, mais ces œuvres mêmes me font sortir de ce sang-froid mortel à l'art, et c'est bien là un mérite aujourd'hui... Pour nous résumer sur M. Hugo, nous ne pouvons mieux faire que de lui répéter ce que Mme de Staël disait de *Jean-Paul*, dont la belle et sauvage imagination lui plaisait tant : on pourrait le prier de n'être bizarre que malgré lui; tout ce qu'on dit involontairement répond toujours à la nature de quelqu'un; mais quand l'originalité naturelle est gâtée par la prétention à l'originalité, le lecteur ne jouit pas complètement même de ce qui est vrai, par le souvenir de la crainte de ce qui ne l'est pas...

(1) *Souvenirs de Dubois.* — Le *Correspondant* du 25 avril 1900.
(2) On voit que cette comparaison, qui a tant servi depuis, date de loin.

De qui étaient ces lignes si fermes et si judicieuses? De M. Dubois lui-même (1). Il est donc tout naturel que l'article de Sainte-Beuve, qui lui avait passé sous les yeux et auquel il avait « mêlé ses impressions et son jugement », se soit ressenti de ces éloges et de ces réserves. Je n'en citerai que le passage le plus saillant et qui sur un point fut en quelque sorte prophétique : « En poésie, comme ailleurs, disait Sainte-Beuve, rien de si périlleux que la force: si on la laisse faire, elle abuse de tout; par elle, ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse; l'auteur vise à la grâce et à la simplicité; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque; s'il tente jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril... »

Cet article produisit l'effet que cherchait M. Dubois. « Hugo, reconnaissant, voulut connaître et remercier le nouvel et bien désintéressé chevalier qui entrait en lice pour lui (2). » Le hasard avait voulu qu'ils habitassent à deux pas l'un de l'autre : Victor Hugo, au numéro 90 de la rue de Vaugirard, Sainte-Beuve avec sa mère, au numéro 94 de la même rue. Le poète ayant su le nom et l'adresse du critique — car l'article n'était signé que de ses initiales — alla pour le voir sans le rencontrer. Au vu de sa carte, Sainte-Beuve se promit de lui rendre sa visite, ce qu'il fit dès le lendemain à l'heure du déjeuner. L'entrevue fut fort agréable, mais n'eut pas le caractère que lui prête l'auteur de *Victor Hugo raconté*. Sainte-Beuve s'est défendu, par exemple, d'avoir offert à son voisin de mettre le *Globe* à sa disposition, d'avoir causé d'articles à faire sur le *Cromwell*, et la raison qu'il en donne semble, en effet, péremptoire. D'abord le *Cromwell* n'était pas encore paru, et nous verrons tout à l'heure que Sainte-Beuve n'en entendit la lecture que quelque temps après; ensuite il était si peu en son pouvoir de disposer du *Globe* que, lors de l'apparition du *Cromwell*, ce journal refusa ses articles pour prendre ceux de M. de Rémusat. La mémoire de Victor Hugo l'a donc trahi une fois de plus. Mais ce qui est vrai — et Sainte-Beuve en convient sans peine — c'est qu'à dater de ce jour commença son initiation à l'École romantique des poètes.

(1) Elles ont été recueillies par son fils dans les *Fragments littéraires de M. P.-F. Dubois* (de la Loire-Inférieure), articles extraits du *Globe*, 2 vol. chez E. Thorin, 1879.
(2) *Souvenirs inédits de Dubois.*

J'y étais assez antipathique jusque-là, dit-il, à cause du royalisme et de la mysticité que je ne partageais pas. Les quelques vers que j'avais faits étaient de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style. Je les avais gardés pour moi seul, ne sentant aucun juge véritable auprès de moi. La conversation de Victor Hugo m'ouvrit des jours sur l'art et me révéla aussi les secrets du métier, le doigté, si je puis dire, de la nouvelle méthode.

Il eut bientôt mes confidences. Un heureux hasard fit encore que, quittant la rue de Vaugirard le printemps suivant, j'allai demeurer rue Notre-Dame-des-Champs, au n° 19, en même temps que Victor Hugo, quittant sa rue de Vauigrard, venait également se loger en cette même rue, alors toute champêtre, au n° 11. Les relations du voisinage se changèrent vite en intimité, et chaque jour, depuis lors, je me sentais dériver, sans m'en défendre, de cette côte un peu sévère et sourcilleuse du *Globe*, vers l'île enchantée de la poésie (1).

Ce récit fait à distance est d'une exactitude rigoureuse : sur un seul point Sainte-Beuve me semble avoir biaisé, c'est quand il parle du heureux hasard qui pour la seconde fois transporta ses pénates à côté de ceux de Victor Hugo. Il eût mieux fait de dire que ce hasard était voulu, de sa part tout au moins, car avant de s'asseoir au foyer de Victor Hugo, il était déjà sous le charme des beaux vers que le poète avait consacrés à sa femme :

Qu'on imagine à plaisir, écrivait-il dans le *Globe* en rendant compte des *Odes et Ballades*, tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu, qu'on rêve en un mot la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son nom :* les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse.

Et le charme de ces vers, augmenté du charme personnel de Mme Victor Hugo, avait agi d'autant plus vite sur l'esprit de Sainte-Beuve, que depuis sa sortie du collège il ne s'était lié avec personne et n'avait pas encore aimé.

Le 8 février 1827, Victor Hugo lui adressait le billet suivant :

Je communiquais l'autre matin à monsieur de (*sic*) Sainte-Beuve quelques vers de mon *Cromwell*. S'il avait velléité d'en entendre davantage, il n'a qu'à venir lundi soir, *avant huit heures*, chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, hôtel des conseils de guerre. Tout le monde sera charmé de le voir, et moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirais toujours parce que j'aime à les écouter.

Et huit jours après il lui écrivait encore :

Venez vite, Monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné — moins peut-être à vos articles si remarquables, d'ailleurs, qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez, de grâce, j'ai mille choses à vous dire, ou faites-moi savoir où je pourrais vous trouver.

Votre ami,
V. H.

Quels étaient les vers que Sainte-Beuve avait communiqués à Victor Hugo ? Ni l'un ni l'autre n'ont jugé à propos de nous le dire, mais s'ils étaient « de sentiment tout intime » il, est plus que probable que la pièce intitulée *le Premier amour* était de ce nombre. C'est elle qui ouvre le recueil de *Joseph Delorme ;* les autres qui suivent, si l'on s'en rapporte à la note placée en tête de la *Rime*, seraient postérieures, en effet, à l'adoption par Joseph d'une facture plus sévère. Peut-être aussi Sainte-Beuve avait-il confié à son ami ses premiers essais lyriques, entre autres la pièce suivante qui n'a pas été recueillie dans ses œuvres et qu'on a retrouvée depuis dans les papiers de M. Dubois :

UN JEUNE POÈTE ITALIEN AU TOMBEAU DU TASSE (1)

« O Mère des héros, terre antique de Mars,
Tu n'es plus la belle Italie,
Tu n'es plus le séjour des arts !
En vain notre Rome avilie
De la gloire a gardé quelques rayons épars,
Et, dans sa brillante folie,
Rêve encor chaque jour l'empire des Césars :
Tu n'es plus la belle Italie !
De quel front pourrais-tu répondre à tes aïeux ?
Parle, fille dégénérée,
La liberté naguère habitait en ces lieux,
Et notre terre était sacrée.
Qu'as-tu fait ? tu donnais des lois à l'univers,
Souveraine des rois, maintenant leur esclave,
Le moderne Germain impunément te brave,
Et de lui tu reçois des fers.
Je voulais par des chants consacrer ta mémoire :
J'interrogeai des âges plus heureux.
Mais tout resta muet pour raconter ta gloire :
Ma lyre ne trouva que des sons douloureux
Infortuné ! je n'ai plus de patrie.
L'Italie est vouée aux malheurs, aux revers.
Ah ! quel peuple aujourd'hui chanterai-je en mes vers ?
Ranime mon âme flétrie,
Le Tasse, inspire-moi, même au sein du tombeau :
De mon génie éteint, rallume le flambeau. »

Assis sur le tombeau du Tasse
Ainsi parlait un poète naissant.
Dans ses yeux enflammés, sur son front rougissant,
Brillait sa noble et jeune audace.

(1) *Causeries du Lundi*, t. XI, p. [illegible]

(1) Je dois la communication de cette poésie inédite à M. Ad. Lair qui a déjà publié une partie des *Souvenirs de Dubois*.

Il trahissait le vœu d'être immortel;
Il enviait le chantre d'Herminie,
Et du grand homme adorant le génie,
Il tenait embrassé le poétique autel.
Tout d'un coup sous le marbre a tressailli la cendre;
Du sépulcre entr'ouvert soudain s'est fait entendre
Une lugubre et lamentable voix;
Tel retentit l'aquilon dans les bois :
Ou telle la sibylle antique,
Dictant sur le trépied ses fatales leçons,
Par de longs sifflements, par de terribles sons,
Laisse échapper l'oracle prophétique :
« Malheureux, qu'as-tu dit? sèche d'indignes pleurs;
Laisse la plainte à la vierge timide,
Et réprimant de stériles douleurs
Prépare ton courage et ton glaive homicide.
Ce n'est point par des chants qu'on apprend à souffrir :
Aux combats, à la vengeance
Le vrai guerrier se recueille en silence;
Il ne sait point chanter, il ne sait que mourir!
Quoi! méprisant les exploits de tes pères,
Quoi! tu voudrais à des peuples puissants
Prostituer de criminels accents
Et célébrer des gloires étrangères?
Et cependant le Germain redouté
Dérobera notre chère Ausonie
Et de nos bords chassant la liberté,
Il nous imposera sa rude tyrannie;
Il nous dira : « Romain, reçois des fers,
Les dieux vengeurs ont satisfait ma haine;
Si, malgré moi, je languis et je sers,
Indocile ennemi, tu partages ma chaîne!
Ah! couvre-toi de l'acier des combats :
Et dans l'accès d'un généreux délire,
Cesse tes chants, brise ta lyre :
Ah! couvre-toi de l'acier des combats!
Parmi nous, il est un asile
Qu'a choisi désormais la sainte liberté;
Du Tancrède que j'ai chanté,
Visite la terre fertile,
Visite Naple et la Sicile!
Sur ces bords que souilla l'impure volupté,
Abjurant un culte servile,
Le peuple adore une autre déité;
Parmi nous, il est un asile
Qu'a choisi désormais la sainte liberté.
De l'étranger qui la menace,
Va châtier la folle audace;
De Mars va cueillir le laurier.
Le patriotisme t'inspire;
Triomphe des tyrans, et poète guerrier,
Alors tu reprendras ta lyre. »
Le jeune homme à ces mots a connu son devoir;
Son cœur palpite et de joie et d'espoir :
Du Tasse il voit la couronne plus belle
Reverdir et briller d'une fraîcheur nouvelle,
Soudain impatient de gloire et de danger,
Il a saisi la lame héréditaire,
Il a reçu les baisers de sa mère
Et répète en partant : « Malheur à l'étranger! »

Voilà donc le premier jet de la veine poétique de Sainte-Beuve. Bien qu'elle se ressente de son inexpérience et de la lecture des *Messéniennes*, cette pièce de vers n'est pas sans mérite. Il y a du mouvement, un certain élan lyrique, et quelques vers d'une assez belle venue. Aussi Victor Hugo encouragea-t-il son jeune confrère à cultiver hardiment les Muses. Par malheur, Sainte-Beuve était encore placé sous l'influence de Daunou, son compatriote, « dont la sévérité morose, l'esprit de prêtre mécontent devenu philosophe, le républicanisme doublement déconcerté — par l'Empire et par la Restauration — voyaient fort en noir l'humanité (1). » Cependant, Daunou lui avait donné, l'année d'avant, un bon conseil. L'Académie française ayant mis au concours, comme sujet du prix d'éloquence, un *Discours sur l'histoire de la langue et de la littérature française depuis le commencement du XVI[e] siècle jusqu'en 1610;* Sainte-Beuve, excité par l'ancien oratorien, avait entrepris cet ouvrage, et c'est évidemment à dater de ce jour qu'il avait repris goût à la poésie. N'a-t-il pas écrit lui-même : « Avant de faire un discours sur l'histoire de notre littérature à cette époque, je sentis le besoin de connaître cette littérature; je commençai naturellement par la poésie, et le sujet me parut si intéressant et si fécond, que je n'en sortis pas. » Cela veut dire qu'il renonça au Discours pour composer le livre qu'il publia, au mois d'août 1828, sous le titre de *Tableau historique et critique de la Poésie française et du théâtre français au XVI[e] siècle.*

Huit mois auparavant, Victor Hugo avait lancé son manifeste de *Cromwell*. Les deux ouvrages se complétaient l'un par l'autre, car Sainte-Beuve, afin de rajeunir le sien et d'y intéresser un plus grand nombre de lecteurs, avait eu l'esprit de rattacher ses études du XVI[e] siècle aux questions littéraires et politiques qui s'agitaient au commencement du nôtre. Il y avait, du reste, plus d'une analogie entre le Cénacle et la Pléiade, de même qu'il y avait plus d'une ressemblance entre Victor Hugo et Ronsard. Le *Tableau* de Sainte-Beuve obtint un grand et légitime succès. Depuis lors, il a quelque peu vieilli. Si l'ensemble est toujours agréable et fait illusion à quelque distance, il ne faut pas le regarder de trop près. Certaines figures de premier plan demanderaient une sérieuse retouche, celle de Ronsard notamment, dont Sainte-Beuve a, de très bonne foi, mais un peu légèrement, exagéré le rôle et l'influence sur certains de ses disciples. Bien qu'il fût aidé par Daunou, Sainte-Beuve n'est pas toujours allé aux sources; il s'en est rapporté trop souvent, quant aux dates, qui ont tant d'importance dans l'histoire littéraire de ce temps-là surtout, à Claude Binet ou à Colletet, qui fourmillent d'erreurs. Ainsi, pour en citer quelques exemples, il s'est trompé en disant que Ronsard demeura sept ans au collège Coqueret puisqu'il est acquis aujourd'hui qu'il y passa trois ans à peine; — que la première partie des *Erreurs amoureuses* de Pontus de Thiard avait devancé d'un an le manifeste de la Pléiade, puisqu'elle parut six mois après; — que la *Défense* de Joachim du Bellay est de 1550, puisqu'elle est de 1549; — que le *Recueil de poésie* du même auteur fut publié avant l'*Olive*, puisque c'est le con-

(1) *Souvenirs inédits de Dubois.*

traire qui est vrai. Sur l'École lyonnaise de Maurice Scève, et sur les poésies de Louise Labé, il est muet ou ne dit que des choses banales. Sur la vie de Ronsard et de J. du Bellay, il est plein de lacunes et d'assertions douteuses ou fausses. Il y aurait donc lieu de reprendre le *Tableau* dans ses détails sinon dans ses grandes lignes, pour le mettre au point. Sainte-Beuve lui-même n'y manquerait pas, s'il était encore de ce monde, car, à l'encontre de la plupart des critiques d'aujourd'hui, il avait au plus haut degré le souci de l'exactitude, et il en a donné des preuves qui suffiraient à lui assurer le bénéfice des circonstances atténuantes, en revenant deux ou trois fois, à des intervalles assez espacés et au fur et à mesure des découvertes, sur la vie et les œuvres de Joachim, qu'il avait fini par préférer à Ronsard.

Malgré tout, ce livre qu'il appelait sur le tard « son premier-né, le fruit de ses amours d'étudiant » et qu'il aimait « à cause même de ses espiègleries et de ses jeunes licences », ce livre n'en demeure pas moins le meilleur tableau historique et critique qui ait été tracé jusqu'à ce jour de la poésie française au XVIe siècle. Aussi je comprends que tout le clan romantique ait salué son apparition avec des cris de joie. Depuis la fondation du premier Cénacle, Victor Hugo, qui se posait déjà en chef d'école, cherchait en vain son du Bellay. Il le tenait à présent et comme critique et comme poète. Joachim avait vingt-cinq ans quand il fit la *Défense* et l'*Olive*. C'était l'âge de Sainte-Beuve quand il écrivit le *Tableau du XVIe siècle* et *Joseph Delorme*. Ce rapprochement tout naturel ne pouvait échapper à Victor Hugo, qui se plaisait à chercher des signes dans les constellations de la Pléiade. Seulement Joachim, après avoir lancé son manifeste, se consacre tout entier à la poésie, tandis que Sainte-Beuve l'abandonna au bout de huit ans pour s'occuper exclusivement de critique. C'est même en cela qu'ils diffèrent l'un de l'autre.

Peut-être que, s'il eût vécu, Joachim serait retourné, comme Joseph Delorme, à la prose. Outre qu'il la maniait en maître, l'instrument poétique qu'il avait fini par adopter était de lui-même un peu court, j'entends que le sonnet, quoiqu'il ait trouvé le moyen, à force d'art, de le renouveler entre l'*Olive* et les *Regrets*, ne se prête guère aux œuvres de longue haleine. On s'est demandé souvent pourquoi Sainte-Beuve avait renoncé à la poésie après les *Pensées d'août*. Eh! mon Dieu, la chose est bien simple : c'est que son instrument à lui aussi était singulièrement monotone. Tel filet d'idée poétique, qui, chez André Chénier, aurait découlé en élégie, ou chez Lamartine se serait épanché en méditation et aurait fini par devenir un lac, se congelait aussitôt chez lui et se cristallisait en sonnet. C'est lui-même qui en fait la remarque. La *Musa pedestris* qu'il avait choisie, dans le chœur d'Apollon, de préférence à toute autre, pour se distinguer de ses camarades du Cénacle et surtout de son chef, la Muse à l'air penché, mélancolique et déjà lasse, du carabin guéri de la médecine qu'était Joseph Delorme, ne pouvait guère l'entraîner plus haut que les « coteaux modérés ». A moins de se répéter — ce qui est toujours fâcheux pour un poète — il ne pouvait pas s'essayer éternellement « en des peintures d'analyse sentimentale et des paysages de petite dimension (1). » Mieux valait cent fois, après avoir tiré de cette Muse tout ce qu'elle pouvait rendre, lui fausser résolument compagnie et passer, comme on dit, à un autre genre d'exercice. C'est ce que Sainte-Beuve comprit quand la critique lui eut apporté la grande renommée.

II

Mais reprenons le fil de notre récit. Le *Tableau du XVIe siècle* était à peine paru, que Sainte-Beuve partit pour l'Angleterre. Il y avait longtemps que ce pays l'attirait. D'abord, c'était le pays d'origine de sa mère ; plus d'une fois, quand il était à Boulogne, il avait eu envie de monter sur un bateau et d'aller voir, outre-Manche, l'île fameuse dont il entendait parler depuis son enfance ; ensuite il avait lu tout récemment les œuvres de Wordsworth, Keats, Southey, Coleridge, Kirke White, poètes charmants qui étaient à peine connus chez nous, et comme il avait pris à cette lecture un plaisir infini, comme il s'était découvert une âme à leur image, l'idée lui était venue de s'inspirer d'eux, de les imiter, pour enrichir à sa manière l'anthologie de l'école romantique. De là son excursion en Angleterre. Il n'y fit d'ailleurs qu'un séjour de quelques semaines, — le temps de visiter Oxford, Cambridge, Canterbury, et de faire le tour des beaux lacs dont l'eau et le ciel si particuliers forment l'atmosphère unique de la poésie lakiste.

Que sont devenues les lettres où il notait au jour le jour ses impressions de voyage et les particularités des monuments qui l'arrêtaient? Je crains qu'elles n'aient été détruites avec tant d'autres de la même époque ; en tout cas, la réponse que Victor Hugo fit à deux d'entre elles, le 17 septembre 1828, permet d'apprécier l'importance de leur perte :

> Vos deux lettres, cher ami, lui mandait le poète des *Odes et Ballades*, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent, d'échanger mes idées avec vos idées, de rêver quelquefois à l'harmonie de vos vers ; votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre

(1) *Pensées de Joseph Delorme.*

quelque chose de votre vive et haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit.

Je ne saurais vous dire avec quelle curieuse avidité je vous ai suivi dans votre voyage, chaque détail de vos lettres m'a été précieux. J'y voyais saillir tous les bas-reliefs et reluire les vitraux gothiques des belles églises que vous avez visitées, heureux homme que vous êtes !...

Je voudrais bien vous envoyer des nouvelles d'ici, mais vous savez dans quelle solitude je vis. Je sais qu'Ancelot vient de faire jouer son *Olga*, dont le *Globe* dit du bien. Il y a eu aussi dans le *Globe* un article stupide de M. C... R... (Charles de Rémusat) sur votre beau livre. En revanche le *Provincial* (1) a dit à votre sujet d'assez bonnes choses que je vous garde pour votre retour.

J'ai annoncé hier à Madame votre mère votre prochain retour. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle se portait bien et désirait vivement vous embrasser. Pas plus vivement que nous tous, à coup sûr, toute votre mère qu'elle est.

Sans adieu, bien cher ami. Revenez-nous vite. Je vous recommande Canterbury. C'est une cathédrale à vous remuer et à vous ravir d'enthousiasme. Ce que vous me dites des restaurations de Westminster m'afflige. Les Anglais ont la manie de mêler le fashionable au gothique.

Cette lettre de Victor Hugo présente un double intérêt. Avec son dernier paragraphe, elle nous rappelle qu'il

... Portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper (2).

D'autre part elle nous édifie sur le degré d'intimité qui régnait déjà entre lui et Sainte-Beuve. Cette intimité était si grande, que dans une pièce de l'édition définitive des *Odes et Ballades*, parue au mois d'août 1828, Victor Hugo disait à Sainte-Beuve :

Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle,
Poète, prends ta lyre ; aigle, ouvre ta jeune aile,
Étoile, étoile, lève-toi !

et que, deux mois plus tard, lors de la naissance de François-Victor Hugo, l'auteur de *Joseph Delorme* dédiait à son père les beaux vers qu'il a publiés sous le titre de la *Veillée*.

Cependant Sainte-Beuve était rentré à Paris avec l'intention bien arrêtée de se créer une situation matérielle. Il avait abandonné la médecine qu'il n'avait apprise que par curiosité ; il ne pouvait pas rester plus longtemps à la charge de sa mère qui, elle-même, n'avait que de petites rentes. De quel côté allait-il s'ouvrir une carrière ? La littérature, pour le moment du moins, était incapable de le nourrir. Le *Globe* le payait à peine et ce n'est pas les 400 francs que venait de lui remettre l'éditeur Delangle pour la première édition de ses poésies (1) qui pouvaient le conduire bien loin. Restait l'Université. De ce côté-là, assurément, il n'avait qu'à demander pour être servi, mais il lui faudrait débuter en province, et Loudierre, son ancien camarade de Charlemagne, s'ennuyait si fort à Évreux où il enseignait la rhétorique, qu'il ne pouvait se faire à l'idée de quitter Paris, où le retenait je ne sais quel pressentiment d'amour et de gloire.

Pourtant il avait à la Faculté des lettres de Besançon, en la personne d'Amédée Thierry, un ami dévoué qui s'était mis en tête de l'attirer près de lui, de concert avec Théodore Jouffroy. Ce dernier surtout s'occupait activement de cette affaire, pensant lui être agréable, et Sainte-Beuve disait à Loudierre qu'au cas où ses démarches réussiraient, il était capable d'accepter, pour ne pas le désobliger (2).

Mais Jouffroy, qui, depuis sa révocation de professeur de philosophie à l'École normale, vivait de cours particuliers et des articles qu'il donnait au *Globe*, fut sur ces entrefaites réintégré dans ses fonctions, et Sainte-Beuve, que la perspective d'une chaire à Besançon laissait de plus en plus froid, attendit patiemment les événements.

Il lui en arriva deux coup sur coup qui décidèrent, sinon de sa vocation, du moins de son avenir ! Ce fut d'abord l'apparition de son *Joseph Delorme*, dont « l'histoire courte et amère » avait presque fait pleurer Victor Hugo quand il la lut en manuscrit (3), qui scandalisa le salon de la duchesse de Broglie, amena sur les lèvres de M. Guizot une comparaison tout à l'honneur de Sainte-Beuve (4) et fit scission, et débats au *Globe* : Leroux, Jouffroy, Damiron, Lerminée, Magnin, d'une part, et, de l'autre MM. Vitet, Desclozeaux, Duvergier, Duchâtel, Rémusat, etc. « N'est-ce pas glorieux et amusant ? » s'écriait-il.

L'autre événement, plus décisif encore, fut son entrée à la *Revue de Paris* que venait de fonder le docteur Véron. « C'est un recueil un peu hétérogène, disait Sainte-Beuve, mais on signe ses articles en toutes lettres et, par conséquent, on ne répond que de ce qu'on a signé. C'est bien payé : *200 francs la feuille* ; c'est, entre nous, ce qui m'a décidé. J'y compte faire du XVIIe siècle. »

(1) Journal de Dijon où Aloïsius Bertrand servait la cause du romantisme, et qui fut suspendu en 1828.

(2) Nous savons, en effet, que dès 1828 Victor Hugo avait vendu ce roman à Josselin.

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*. — Lettre à Loudierre du 6 décembre 1828.

(2) *Ibid.*

(3) *Corresp. de Victor Hugo*, t. I. — Lettre à Sainte-Beuve du dimanche (minuit) 1829.

(4) M. Guizot avait dit que c'était du *Werther* [illegible] *carabin*.

Il n'y fit pas que du XVIIe siècle, quoiqu'il ait débuté par une très belle étude sur Boileau. Il y inaugura cette série de portraits qui, continués plus tard dans la *Revue des Deux Mondes* et toujours accrus et augmentés, ont formé définitivement les *Portraits littéraires*, les *Portraits de femmes* et les *Portraits contemporains*. Mais, par-dessus tout, il y servit la gloire de Victor Hugo sous toutes les formes (1). Ainsi, pour commencer, au mois d'août 1829, lors de l'interdiction de *Marion Delorme* par la censure, c'est lui qui fit dans cette Revue, sous le voile de l'anonyme, le récit de l'audience accordée au poète par le Roi Charles X ; et de même, quelques mois auparavant, quand fut projetée chez Gosselin l'édition en dix volumes des œuvres complètes de Victor Hugo, c'est lui qui, sous les initiales E. T., rédigea le fameux prospectus qui a provoqué parmi les historiographes tant de recherches et de méprises et dont M. de Lovenjoul a conté l'histoire amusante dans un chapitre de son *Sainte-Beuve inconnu*. Car, à partir de la publication de *Joseph Delorme*, il se donna tout entier, il ne s'appartint plus. La maison de Victor Hugo devint la sienne : c'était le disciple préféré, le confident, l'ami en titre. Il était de toutes les lectures de toutes les premières représentations, de toutes les fêtes. Il n'y avait pas d'heures pour lui. S'il s'absentait pour quelques jours, il était sûr de trouver des lettres de Victor Hugo dans toutes les villes où il s'arrêtait. A son retour il était accueilli à bras ouverts. Naturellement, au fur et à mesure qu'il s'attachait à Victor Hugo il se détachait de Daunou et de son école. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois, surtout quand ils sont aux antipodes de la pensée. Et donc, par un de ces changements intérieurs, dont on se défend d'autant moins, quand on s'en aperçoit, que le cœur y entre pour une bonne moitié, les idées de Sainte-Beuve qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme du XVIIIe siècle, se modifièrent sensiblement et prirent une tournure quasi religieuse. Sans doute, comme il l'écrivait le 26 juillet 1829, à l'abbé Barbe, son ami d'enfance, il n'aurait pas encore été, sur beaucoup de points et surtout en orthodoxie, du même avis que lui, mais il était sûr qu'ils s'entendraient déjà mieux ensemble sur les questions les plus essentielles dans la vie humaine ; et là même où ils différeraient, ce serait de sa part, disait-il, « parce qu'il n'irait pas jusque-là, plutôt que parce qu'il irait ailleurs et d'un autre côté ».

Il avouait, du reste, que s'il était revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême des idées qu'il avait dépouillées avant d'en sentir toute la portée et tout le sens, ç'avait été bien moins par une marche théologique, où même philosophique, que par le sentier de l'art et de la poésie. « Mais peu importe l'échelle, ajoutait-il, pourvu qu'on s'élève et qu'on arrive (1). »

Sans doute ; seulement, quand il s'exprimait de la sorte, Sainte-Beuve ne savait pas que la poésie et l'art, de degré en degré et par une voie mystique, l'entraînaient vers un amour fatal.

LÉON SÉCHÉ.

(*A suivre.*)

(1) Il n'avait pas attendu jusque-là pour brûler à ses pieds l'image d'un poète qui avait été un de ses premiers cultes et auquel, par une sorte d'ironie du destin, il devait succéder à l'Académie française. Ainsi, dès le 20 mars 1827, trois mois à peine après avoir fait la connaissance de Victor Hugo, il avait pris texte des *Sept Messéniennes nouvelles* de Casimir Delavigne pour constater dans le *Globe* que la faveur de ce poète était déjà sur le retour et que sa rapide popularité avait dû par degrés pâlir.

(1) *Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, par François Morand, p. 26.

LE BAGNE ET LES FORÇATS (2)

III

Notre système pénitentiaire est attaqué avec beaucoup d'aigreur à propos des mariages de forçats. Encourager un coquin à épouser une coquine ; tolérer, voire même abriter sous l'égide officielle, les « enfin seuls ! » de pareils amoureux ; unir légalement deux êtres flétris par la loi ; contribuer à la mise en circulation de produits empoisonnés et à la fondation de dynasties scélérates, n'est-ce point commettre de gaieté de cœur une action profondément immorale et se rendre coupable du crime de lèse-société ?

Sans hésiter, je réponds que rien, au contraire, ne saurait être approuvé davantage et qu'on ne saurait trop favoriser ces accouplements prétendus dangereux. Et savez-vous sur quoi je base mon affirmation ? Simplement sur le témoignage de mes propres yeux et de mes propres oreilles.

Persuadé que, des diverses façons de voir et d'entendre, le meilleur est de regarder et d'écouter, que la meilleure manière de juger une organisation est d'assister à son fonctionnement, j'ai profité de facilités qui m'étaient données et du temps dont je pouvais disposer pour visiter, à plusieurs reprises, *tous* les concessionnaires de la Nouvelle-Calédonie et *tous* ceux de la Guyane ; j'ai suivi attentivement les hauts et les bas de la situation morale et matérielle de chacun d'eux ; j'ai consigné moi-même mes observations sur des notices et des graphiques ; puis, je

(2) Voir la *Revue* du 15 septembre.

me suis efforcé de démêler les causes premières des variations bonnes et mauvaises que je constatais. J'ai fait ainsi sur place une ample moisson de renseignements et, quand je les eus assemblés, il s'est trouvé que leur réunion constituait une théorie parfaitement homogène, à laquelle je ne vous cacherai pas que j'attache une certaine confiance.

Un petit nombre d'aphorismes peut servir à la résumer :

1° On ne naît pas criminel, on le devient par le milieu où l'on a grandi, par l'air ambiant qu'on a respiré.

2° Comme conséquence, le changement de milieu et d'atmosphère peut amener une évolution bienfaisante où la virulence du mal s'affaiblit jusqu'à guérison, parfois, presque complète.

3° Il n'existe, au point de vue de la propagation de l'espèce, d'autres « avariés » dangereux que les avariés *physiologiques ;* les tares physiologiques sont, seules, héréditaires. En éviter les effets est chose facile dans une colonisation où l'on est maître d'autoriser ou d'interdire les mariages.

Ces principes sont de nature à nous rassurer sur le *fas* ou le *nefas* du mariage entre transportés ; en même temps, à nous indiquer les conditions auxquelles il faut les subordonner. Mais sont-ils exacts ? Examinons.

Presque toutes les classes sociales, presque toutes les professions sont représentées au bagne. Un des premiers individus que j'y rencontrai fut M. de X., exgentleman en compagnie duquel, en la saison précédente, je me souvins d'avoir lunché, au sortir d'un mariage select. Que de noms je pourrais citer ! J'y ai connu un personnage de sang royal, le neveu d'un illustre artiste, le fils d'un haut magistrat, un ancien consul général, d'anciens officiers, des prêtres, des lauréats du Conservatoire, des docteurs ès lettres et aussi des docteurs en médecine, des banquiers, des avocats, des notaires, — beaucoup de notaires, — des fils de famille, etc. Mais rendons justice aux trois ordres : leurs champions sont une infime minorité, une quantité à peu près négligeable. Sur douze mille dossiers environ que j'ai compulsés, c'est à peine si j'en ai trouvé deux cents concernant des gens de la noblesse, du clergé ou du tiers état.

La quasi-totalité des troupes du bagne se recrute dans le prolétariat. Voilà une première remarque qui conduit directement à ce dilemme :

Ou bien il faut accorder que le bourgeois et le prolétaire naissent, l'un avec le germe de toutes les vertus, l'autre avec le germe de tous les vices, — hypothèse absurde.

Ou bien il faut admettre que l'obstination du hasard à frapper constamment du même côté a des rapports étroits de parenté avec cet autre hasard qui a fait naître le bourgeois dans l'aisance, le prolétaire dans la pauvreté, — hypothèse dont la vraisemblance s'affirme à mesure qu'on étudie de plus près les dossiers des criminels prolétaires.

En effet, si j'examine la rubrique « état civil », les mêmes formules reviennent comme des refrains : « fils de père inconnu et d'une telle, sans profession » (sans profession en dit long), ou « fils de père et mère inconnus ». Je tourne quelques pages et, grâce aux renseignements consignés par le maire, par le commissaire de police, par le ministère public, par le président des assises, il m'est facile de reconstituer l'histoire de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse du sujet.

Sauf quelques variantes, toutes ces biographies sont des sacs tirés d'une même mouture. La mère — quand il y a une mère — était une professionnelle de la prostitution ou une pseudo-ouvrière, cliente des bals de faubourgs ; le gamin, objet gênant, a grandi au milieu d'un effroyable réalisme, voyant, pendant le jour, Dieu sait qui, et, la nuit, Dieu sait quoi ; dans son bouge fréquentent les souteneurs, les ivrognes, les repris de justice ; sa littérature, c'est l'argot de la basse pègre ; ses exercices physiques sont le coup du père François, le vol à la tire et à l'étalage ; ses études de droit consistent à apprendre la gradation du surin, avec le pouce placé comme cran d'arrêt : jusqu'ici, c'est la correctionnelle ; plus haut la réclusion, plus haut les travaux forcés à temps, plus haut encore la « perpète », et si on a été jusqu'au manche, si on a « refroidi le pante », dame, alors, cela peut être la « butte » et le « nez dans le son ».

Muni de ces enseignements, le galopin aura, vers l'âge de quatorze ou quinze ans, une conception de la vie très différente de celle qu'on s'est efforcé d'inculquer à son contemporain, le jeune bourgeois.

Il aura une largeur de vues beaucoup plus grande sur le tien et le mien, sur le respect qu'on doit aux personnes et aux propriétés ; chez lui, les instincts féroces, l'égoïsme brutal, qu'on a, chez nous, sévèrement bridés, se sont épanouis en toute liberté et sont entrés au service des appétits aiguisés, des convoitises et des révoltes de la souffrance.

A moins d'être venu au monde avec une nature exceptionnelle, avec un nimbe autour de la tête, il est presque fatalement poussé vers le panier à salade d'abord, et ensuite vers l'embarcadère de Saint-Martin-de-Ré.

Quant au petit riche, à moins d'être né avec une nature digne des phénomènes de Barnum, il sera comme papa, comme grand-papa, un honnête homme ; ou, du moins, un homme qui n'aura jamais l'idée — parce que jamais le besoin — de dérober dans un magasin, de « soulever » des porte-monnaie, d'atta-

quer des passants, d'assassiner des filles et d'étrangler des vieilles femmes.

Si l'on veut réfléchir un instant sur ces vérités — je ferais mieux de dire sur ces truismes — que met en relief la lecture des dossiers, on les reconnaîtra inconciliables avec l'atavisme.

En réalité, on appelle *atavisme* ce qui, tout simplement, est l'*éducation*. L'atavisme est un mirage. De ce qu'un fils de gredin devient gredin, il ne faut pas conclure qu'il y ait du sang de gredin et du sang d'honnête homme, du sang rouge et du sang bleu; non, il y a des milieux nocifs et des milieux prophylactiques.

J'ajoute que la théorie de la tare morale congénitale supprime, beaucoup plus radicalement que certains écrivains ne m'ont reproché de le faire, la responsabilité du criminel, cette responsabilité si tranquillisante pour le juge, si commode pour le législateur, si efficace pour engourdir nos consciences. Or — j'en suis bien fâché pour le juge, pour le législateur, pour nous-mêmes — il n'y a pas moyen de sortir de cette alternative : la genèse des crimes est dans l'atavisme ou dans l'éducation.

Si vous admettez qu'elle est dans l'atavisme, où diable prendrez-vous le droit de punir ? En châtiant l'atavisme, vous agissez à la mode des Annamites qui, lorsqu'ils ont capturé un tigre, l'amènent devant un tribunal *et le jugent*. Pour être logiques, les partisans de l'atavisme n'ont qu'une chose à faire : supprimer l'être dangereux, tuer par raison de préservation sociale, élaguer d'un coup de serpe les branches pourries.

Monsieur Deibler est l'arboriculteur patenté, l'homme nécessaire.

Si vous accordez que l'origine des crimes est dans le milieu où le criminel est né, certainement la responsabilité est atténuée, jusqu'à être parfois nulle; l'accusé est un *malade* — j'ai lâché le mot ! — un malade *sui generis*, dont la maladie n'est point organique et a été contractée par accident. En ce cas, le Code pénal est un Codex — plus ou moins bon, — la gradation de ses sévérités est une méthode de traitement plus ou moins bien conçue. Autrement dit, je punis dans le but exclusif, sinon de guérir, du moins d'améliorer ; en rédigeant un jugement, je rédige une ordonnance médicale et je dois essayer d'y tenir compte de toutes les circonstances qui ont produit le mal. Ce faisant, je n'inventerai rien de nouveau et j'aurai pour moi l'opinion de deux hommes qu'on n'accusera pas de modern-style : Aristote et saint Thomas. Le premier a écrit : « Les châtiments sont de vrais remèdes (1) » ; le second a écrit : « Un juge équitable n'inflige de peines qu'en vue de corriger (1). » L'approbation d'Aristote et de saint Thomas me console des critiques de MM. X. et Z.

(1) Aristote, *Éthique*, II, 1.

Avec la doctrine des milieux, M. Deibler doit être admis à faire valoir ses droits à la retraite et sa mécanique doit être détruite.

Je viens de raisonner d'après l'hypothèse la plus défavorable, celle où nous avons affaire à la pire espèce de coquins, la seule qu'on puisse croire capable de transmettre du sang de coquins. Ces criminels-là parviennent en très petit nombre à la première classe, parce qu'en général ils sont veules, paresseux et que les ressorts de leur volonté ont été par trop affaiblis et détendus. La plupart d'entre eux croupissent dans les bas-fonds du bagne et ne les quittent que pour les camps de la relégation. Mais il suffit que quelques-uns émergent pour qu'il y ait lieu d'en faire état et de discuter leurs capacités matrimoniales et familiales.

En fait, presque tous les transportés qu'on a jugés dignes de la récompense suprême sont ceux dont l'enfance n'a pas été polluée au même degré et qui, par défaut de surveillance, mauvaises fréquentations, entraînement, misère, ont mal tourné à un moment quelconque ; ceux aussi, malfaiteurs occasionnels, qui ont agi sous l'empire d'un sentiment violent.

***

Les uns et les autres — les derniers, surtout — sont des énergies faussées. Voilà pourquoi les individus qu'on désigne, au bagne, par l'épithète « bons condamnés » sont presque toujours les hommes chargés des peines les plus lourdes et coupables des attentats les plus graves. Parmi les concessionnaires, les assassins tiennent donc une place que je n'oserai qualifier d'honorable, mais qui est importante. Ils légueront peut-être leur tempérament, héritage physiologique, et leur fougue ; je ne demande pas mieux, puisqu'ils ne légueront pas l'usage qu'ils en ont fait. Quant aux passionnels, la question ne se pose même point : parce qu'ils ont reçu une flèche dans l'œil, leurs enfants ne naîtront pas avec une flèche plantée dans la prunelle.

Tout cela, me dira-t-on, est bel et bon ; mais vous ne soufflez mot de la femme de votre forçat amendé. Pourtant son rôle, dans le mariage et dans la constitution de la famille, est aussi déterminant que celui de l'homme.

Observation très juste et à laquelle je ne me dérobe point.

Il est évident qu'un forçat en cours de peine ou un libéré ne sont guère ce qu'on appelle de « bons partis » et qu'ils ne peuvent prétendre raisonnable-

(1) Saint Thomas, *Commentaire du quatrième livre des Sentences*.

ment qu'aux « demoiselles avec tache » ; même auprès de ces jeunes personnes disqualifiées, leur champ d'opération serait nul, si l'administration n'envoyait point « aux Isles » quelques femmes condamnées et des contingents de reléguées, celles-ci formant la réserve et, dans toute l'acception du mot, la vieille garde.

Les premières sont, pour la plupart, assez jeunes, de complexion robuste, et ayant l'habitude du travail. Parmi elles, beaucoup de paysannes, d'anciennes domestiques condamnées pour infanticide. Le cœur anxieux, elles attendent, derrière les murs d'un couvent-prison, que le prince Charmant frappe à la porte.

Il se présente, quand il en a reçu l'autorisation, flanqué d'un surveillant, et alors — comment m'exprimer? — on fait comparaître toutes ces dames. Niaisement souriantes, bébêtement timides, elles arrivent en troupeau. La religieuse qui les garde réconforte leur émoi d'un regard indulgent, tandis que le « futur » consulte de l'œil le surveillant qui se frise la moustache. Après maintes tergiversations muettes, il finit par déclarer au surveillant que certaine petite boulotte lui plairait assez.

— *Sufficit*, dit le surveillant.

Et il échange quelques mots avec la sœur.

— Revenez demain, fait celle-ci.

La petite boulotte, avertie de l'effet produit par ses charmes, ayant balbutié un acquiescement, les deux prétendus sont confrontés. Les entrevues se multiplient, sous l'aile de l'autorité, et lorsque Roméo et Juliette sont d'accord, on prononce la libération conditionnelle de la fiancée. On conduit les tourtereaux devant le fonctionnaire chargé de l'état civil, puis à l'église.

Nombre de fois, j'ai assisté à ces pittoresques cérémonies nuptiales, et, pendant que j'écris, il me semble revoir deux fort jolies prisonnières qu'on m'avait, au cours d'une visite dans le couvent, désignées comme étant sur le point de se marier, une brune et une blonde.

— D'où vient celle-ci, madame la supérieure? demandai-je en montrant la brune.

— C'est une campagnarde du Midi. La pauvre fille commit une faute, dont elle ne put dissimuler à ses parents les conséquences; ceux-ci la jetèrent impitoyablement dehors, avec leur malédiction. Elle chercha de l'ouvrage dans les environs et ne trouva que des injures; elle s'adressa à celui qui l'avait mise à mal, il la repoussa; elle s'en fut à l'hôpital de la ville, où on la reçut, mais d'où, lorsqu'elle eut fait ses couches, on lui donna bientôt, ainsi qu'à son poupon, l'exeat. Alors, elle prit au hasard un chemin quelconque qui traversait un bois. Arrivée dans ce bois, Amélie saisit son enfant par les pieds, le fit tournoyer et lui brisa le crâne sur un tronc d'arbre.

— Savez-vous bien que c'est un monstre, votre Amélie, avec sa jolie figure?

— Dites plutôt une malheureuse qu'une rage de désespoir a affolée. Je suis sûre, Monsieur, — et depuis vingt ans que je vis parmi ces infortunées créatures, j'ai acquis un peu d'expérience, — que le jour du vrai repentir sera celui où, de nouveau, Amélie deviendra mère. En berçant l'enfant légitime, elle versera des larmes douloureuses, bienfaisantes, rédemptrices, sur le petit être qu'elle a tué.

— Ainsi soit-il! Et la blonde, qui a l'air si doux, a-t-elle aussi un drame d'amour dans son existence?

— Oui, fort tragique. Elle a empoisonné sa sœur et son mari qui...

— Je comprends. Le second époux fera sagement de marcher droit.

La supérieure eut un demi-sourire.

— Lui, c'est un veuf... qui a tué sa femme.

— Exquis, délicieux! Ils vont faire un gentil petit ménage bien tranquille.

— J'espère que les choses marcheront bien. Vouloir mesurer ce monde d'exception à la même aune que le monde normal serait un tort. Ici, nous vivons, de toutes façons, moralement et physiquement, aux antipodes.

Deux jours plus tard, le commandant du pénitencier et moi achevions de déjeuner sous sa vérandah, lorsque, par une allée plantée de flamboyants, déboucha un petit cortège précédé d'un violoneux. C'étaient les deux couples qui venaient, au sortir de la bénédiction nuptiale, présenter leurs hommages au chef de la colonie pénitentiaire. Celui-ci leur adressa un speech de circonstance, fort bien pensé, mit dans la main de chacune des jeunes femmes une belle pièce de cent sous, puis les congédia en leur souhaitant bonne chance. Les deux noces reprirent l'allée des flamboyants au son d'une valse de Chopin.

— Il est étonnant, le violoneux! m'écriai-je.

— Comment donc! cher monsieur! C'est un ancien soliste d'un des plus grands théâtres de musique; il a joué les Antony à la ville : amour et jalousie.

Les deux ménages que je viens de citer tournèrent fort bien, ainsi que je m'en assurai lors d'une autre visite, quelques mois après.

La peine des travaux forcés n'est appliquée aux femmes que sous la forme de la réclusion, et on ne leur fait point subir d'épreuves analogues à celles qu'on impose aux hommes. On a raison, car infiniment plus sensibles que leurs camarades du sexe laid à l'influence de la transplantation, beaucoup plus aptes à prendre le *la* qu'on leur donne et à se mettre en harmonie avec le cadre qui les entoure, les femmes n'ont pas besoin d'une thérapeutique aussi rigoureuse. Dans leur cœur, dans leur mé-

moire, dans leur esprit, volontiers le présent abolit le passé, et, à défaut de réflexions morales manifestes, l'attrait de l'inconnu, le plaisir d'inaugurer un rôle, préparent chez elles la métamorphose. En jouant à la ménagère, on le devient; en se donnant des airs de femme honnête, on s'y plaît, tout étonnée de trouver que cela est plus facile, plus agréable, moins fatigant que la vie d'autrefois. Beaucoup de sensations s'éveillent, aucune ne se réveille.

Le jour où ils passent le seuil de la maisonnette conjugale, le forçat amendé et sa compagne transplantée se trouvent donc dans un état d'âme à peu près identique, et aussitôt un même sentiment, celui de la propriété, s'empare d'eux avec une égale force. Elle dit : *mes* poules, *mes* œufs, *mon* jardin, *mes* légumes, *mes* fleurs. Lui se promène, la pipe aux dents, parmi *ses* terres, et, tout en arrachant de-ci, de-là, les mauvaises herbes qu'il rencontre, il surveille les progrès de *ses* haricots, de *son* maïs, de *ses* pommes de terre, de *son* manioc.

Un fossé, que surplombe une haie vive de lantanas ou d'aloès, entoure le domaine. Garde-toi, maraudeur, de franchir cette clôture! Le propriétaire, qui ne badine point, te happerait et te traînerait chez le brigadier. Ah! c'est que, vois-tu, le camarade et toi, vous n'êtes plus du même bateau; l'ancien ennemi des « flics » pense aujourd'hui que si la police et la maréchaussée n'existaient pas, il les faudrait inventer.

Et ainsi se vérifie l'exactitude de ce mot très profond de Jules Simon : « C'est l'amour de la propriété qui arme le voleur contre le droit de propriété », car, lorsqu'on a fait de ce voleur un propriétaire, on l'a implicitement armé contre le « droit au vol ».

* *

La notion profitable que notre homme vient d'acquérir se présente accompagnée d'un cortège d'instincts et de sentiments qui lui impriment toute sa force et sa puissance et parmi lesquels domine le désir ardent de donner à l'œuvre entreprise un caractère de pérennité. On a besoin de pouvoir regarder l'avenir, et la fermeté dans le bien est à ce prix. Où trouver l'énergie nécessaire pour labourer et piocher, sous la morsure du soleil tropical, son coin de terre, sinon dans l'espérance de léguer aux enfants le fruit de sa peine et d'obtenir, comme gage du rachat de ses fautes, le droit à l'affection et au respect? Concéder au transporté qu'on juge digne de récompense quelques hectares serait de la générosité vaine, si l'on ne soutenait son énergie en lui donnant le moyen de se créer un foyer.

Faire de lui un amendé est un bon résultat; vouloir en faire un ermite serait aussi irréalisable qu'absurde. Ce serait perdre de vue un des buts principaux de la transportation, qui est de faire bénéficier la chose publique des améliorations obtenues chez l'individu. La colonisation pénale perdrait son caractère, si elle ne servait au peuplement et au développement agricole, industriel, économique.

Dans la plupart de nos possessions exotiques, la proportion des colons de race française est très minime. Je n'ai pas besoin de démontrer que c'est là une des causes principales de l'anémie qui fait mourir nos vieilles colonies et qui empêche les jeunes de prospérer.

Eh bien, nous avons sous la main un spécifique puissant : la colonisation pénale.

Les concessionnaires procréent de petits Français et de petites Françaises. Placez ces enfants, jusqu'à l'adolescence, dans un milieu sain, et voilà des colons excellents, acclimatés au pays, puisqu'ils y sont nés, pourvus de moyens d'existence, possédant une instruction suffisante, ayant en main un métier ou habitués à la vie rurale, présentant surtout cet inappréciable avantage de n'être point obsédés par la hantise de la métropole, puisqu'ils ne la connaissent pas et que, loin d'être incités à plier bagage, tout leur commande, leur fait désirer de rester. Grâce à ces enfants de convicts, point ne serait besoin de battre le rappel afin d'envoyer « coloniser » quelques pauvres hères dont il faut, au bout de peu de temps, rapatrier la plupart, dont les autres, en majorité, traînent lamentablement leurs savates et leur paresse dans les rues du chef-lieu. Vous aurez des colons vigoureux qu'on peut, suivant les circonstances, façonner en vue de telle ou telle utilisation.

Très timidement, on a commencé, en Nouvelle-Calédonie, à expérimenter l'élevage des enfants de convicts. Depuis plus de vingt ans, il y a une ferme-école pour les garçons (Néméara), un pensionnat-ouvroir pour les filles (Fonwary).

Résultat : *Pas un seul enfant d'origine pénale* — pas un seul, entendez-vous — *n'a été l'objet d'une condamnation*, ni même d'une contravention (1).

Après une pareille constatation, facile à vérifier, je crois que la question de l'atavisme moral est définitivement tranchée. Par conséquent, même si l'on se place à un point de vue purement utilitaire, on ne peut se dispenser de reconnaître que la transportation donne les avantages suivants :

1° Main-d'œuvre nombreuse, infiniment moins chère, beaucoup mieux douée sous le rapport professionnel que celle qu'on se procure par l'immigration asiatique (2).

(1) J'ai déjà signalé ce fait qui devient de plus en plus topique à mesure que les années s'écoulent.

(2) Surtout en ce qui concerne les Indiens dont on n'a que le déchet, car l'Indien casté *ne voyage pas*.

2° Population agricole plus apte que les paysans indigènes à employer les méthodes européennes.

3° Colons auxquels ne peuvent être comparés ceux qui viennent de France.

A ce propos, un exemple que j'ai eu sous les yeux.

PAUL MIMANDE.

(*A suivre.*)

LES DERNIERS PRIOLAS

On nous réserve, à la Comédie-Française, quelques reprises de la pièce de Lavedan, tant commentée, tant discutée dans la presse, il y a peu de mois, et qui s'était imposée de fait, parce qu'elle attira et captiva le public. On avait dit d'abord qu'elle ne saurait intéresser fortement les esprits, étant fondée sur une sorte d'anachronisme de mœurs. Don Juan était mort, bien mort. Les grandes et continuelles passions d'autrefois ne pouvaient que paraître dépaysées dans le Paris actuel. On échangea beaucoup de mots autour de cette idée. On remua une fois de plus les mille et mille souvenirs du héros de légende, qui, depuis le premier « convive de pierre » jusqu'au dernier « convive d'amour », traîne après lui le monde entier des intelligences poétiques. Puis le silence se fit autour de la question. On n'avait oublié qu'une chose, c'était de se demander ce qu'était réellement devenue dans notre société la Séduction elle-même, comprise non comme un rapt, une trahison, mais comme un acte heureux et libre de galanterie mondaine représentant d'une extrémité à l'autre toutes les phases d'une liaison amoureuse consentie, et s'offrant, au point de vue du dilettante qui l'exerce, comme une sorte de revanche prise par l'homme sur la femme, sur ses ruses coquettes, son astuce infinie, et ses instincts de domination. Voulez-vous que nous y songions un peu?

Il y a des jours et des jours que se pourchassent le Désir et la Beauté, l'entreprise ardente de l'un et les engageants refus de l'autre, la fougue impatiente secondée d'adresse de celui qui veut conquérir et posséder et la pudeur inquiète ou la coquetterie instinctive de celle qui recule afin de se voir poursuivre, se défend et attire à la fois pour donner plus de prix à son heureuse défaite.

S'il fallait prendre les choses depuis l'œuf, on aurait à rattacher terriblement loin dans le passé le fil d'une telle et si ancienne histoire — l'histoire des victorieux de l'amour. Elle commencerait avant les hommes. Elle débuterait avec les dieux. Du sommet de leur Empyrée, les Olympiens seraient les premiers à faire valoir leurs droits d'aînesse bien établis sur nos don Juans et nos Lovelaces modernes.

On doit aller jusqu'au plein du XVIe siècle pour rencontrer le chef de cette mystérieuse race Juan, comme la nomme Barbey d'Aurevilly, laquelle ne procède pas de père en fils, mais apparaît çà et là, à de certaines distances, dans les familles de l'humanité. Avec la suite des temps, le personnage, sans changer de nature, perdra de sa dureté, de sa violence. D'autres traits s'ajouteront à sa physionomie, pour la modifier. Il se transformera, le Burlador de Séville, violent et batailleur, il s'agrandira jusqu'à devenir peu à peu cette sorte de figure, à la fois inquiétante et attirante, qu'auront tant de fois interrogée les poètes modernes. Il sera le quêteur d'amour au cœur infatigable, qui cherche une femme unique à travers toutes les femmes, et dont l'inconstance même se pénètre de tendresse et de consolation, qui voudrait ne causer aucune douleur aux créatures aimées, borner à l'une d'elles ses désirs errants, mais que son élan emporte, parce qu'il est don Juan et ne peut pas s'arrêter.

De tout temps, on a vu des hommes exceptionnellement doués par la nature et favorisés par la naissance, le rang, l'éducation, recueillir sur leur passage, comme autant de satisfactions naturelles et permises, les nombreuses bonnes fortunes que leur valait la réunion de si brillants avantages. Mais il a fallu attendre jusqu'au XVIIIe siècle français pour assister à ce curieux spectacle : des gens du monde, pleins d'esprit et d'adresse, capables de remplir avec éclat des fonctions plus ou moins importantes, se vouer uniquement à l'art de subjuguer la femme comme à une carrière sociale, comme à un état parfaitement régulier ; en faire l'objet incessant de leurs études, le but exclusif de leur ambition, et mettre là tout ce qu'ils possédaient de souplesse et d'énergie, d'application et d'expérience. Quelques-uns étaient parvenus à s'acquérir une vraie réputation d'infaillibilité dans la tactique de l'amour. Leur moindre manœuvre répondait à un plan formé d'avance, longuement mûri, où rien n'était laissé au hasard, ni le choix du terrain, ni celui des dispositions à prendre, ni la considération des avantages à poursuivre en cas de succès ou des ressources à conserver en cas de défaite.

Tout favorisait les entreprises de ces artistes en séduction et concourait à leur laisser le champ libre. Une incroyable tolérance couvrait les écarts de la vie conjugale. L'infidélité n'était qu'une manière d'échange où chacun et chacune s'entre-payaient de la même monnaie. Par son éducation même, la jeunesse apprenait à faire du plaisir galant une des lois essentielles de la vie. Un amour changeant, coquet,

non violent, peu sentimental, pervers sans penser à l'être, et qui tempérait de grâce la fougue du désir, avait remis en circulation les idées païennes, — ce qui remplissait fort agréablement la brièveté des jours. Il n'y manquait saveur d'aucune sorte, pas même le goût des larmes, mais des larmes sans amertume, humectant comme une rosée d'aube, qui avive et attendrit, les fleurs de la passion. Chez les gens de la cour, on ne songeait continûment qu'au plaisir; on paraissait n'exister, en ce monde artificiel, que pour la gaîté de vivre. Il en résultait une foule d'aventures, d'intrigues, d'histoires et de traits, qui ne laissaient jamais chômer la chronique de la galanterie.

* * *

On revit quelque chose de cela, sous le second Empire, pendant quinze à seize années d'une fête ininterrompue des imaginations et des sens. Le temps de « Monsieur de Camors », d'« Octave de Parisis » et du duc de Morny, période exceptionnelle encore que celle-là dans les fastes de la séduction. Ceux qui furent jeunes, oisifs et libres alors ne durent pas regretter d'être au monde. Comme au XVIIIe siècle, on ne voyait que paraître et passer les chevaliers errants du plaisir. Il y eut des flambées de passion joyeuse et folle, comme on n'en avait connu depuis longtemps. Des créatures de joie et de luxe conduisaient avec un entrain endiablé l'enivrante contredanse où se mêlaient les rangs, les conditions, le monde, et les amuseuses de la scène. La jeunesse usait d'une liberté inouïe. Un mari de trop. Un amant de moins. On s'entendait vite sur les moyens d'opérer la substitution pour le contentement réciproque. Les choses ne se passaient toujours pas aussi aisément. Il y eut des scandales, dont le tapage éclata plus fort qu'on n'aurait voulu, des duels, des vengeances, qui firent couler des larmes et du sang... Mais on passait en fermant les yeux... on continuait de jeter des roses. Une souplesse comme naturelle et charmante à se tirer des mauvais pas, — les faux pas où chavire la pudeur, — l'insouciance et l'entraînement ne laissaient pas s'arrêter en si beau chemin celles qui n'avaient que leur ondoyante humeur pour morale et pour philosophie. Et toujours coulaient les sources de haute joie.

Quand un coup de tempête effroyable eut éteint les lumières de la fête, un long malaise pesa sur la société, qui changea l'humeur de bien des gens et modifia, entre autres choses fort diverses, les habitudes de l'amour.

L'orage avait dispersé cette foule remuante, brillante et bigarrée, qu'on appelait la Cour. Ils avaient disparu, les joyeux entraîneurs, qui menaient, d'une si vive allure, le carnaval enchanté...

Un mauvais temps s'annonça pour la jeunesse du siècle déclinant. Le réalisme s'étendit comme un voile morose sur les imaginations. L'existence était devenue pour chacun plus incertaine et plus difficile. Les instincts de lutte, de conquête, de domination allaient avoir à se déployer en des sphères moins attrayantes que celle de l'activité amoureuse. Vers d'autres directions que les routes fleuries du sentiment se portèrent les désirs et les appétits. De certaines natures poétiques, tenaces en leurs espérances, restaient les seules à s'imaginer que le principal objet d'une existence d'homme est de chercher la femme aimée, de conquérir des amoureuses. Il ne pouvait plus y avoir que celle-là pour s'y laisser aller de confiance. L'amour, comme l'argent, s'était fait peuple et démocratie. Le don Juan de légende et d'histoire se fût senti dépaysé terriblement dans cette autre espèce de monde inélégant et affairé.

Les vocations faiblirent pour la carrière de « séducteur ». L'habit noir et la redingote en imposaient de moins en moins aux modernes filles d'Ève; et celles-ci, de retour, par leurs visées calculatrices, poussaient de moins en moins aux vastes illusions.

Le bilan de l'amour, à cette heure, est limpide. L'homme a fait le compte de ses minutes et requiert de chacune d'elles une application immédiate et lucrative. Dans le commerce des cœurs et des sens, il n'a plus d'instants à dépenser aux badinages des préludes sans fin, aux lenteurs de l'accessoire. Quoi! de tels préliminaires! Tant de détours, de manœuvres, de moments précieux employés pour l'attaque de la main ou celle du pied, tant encore pour l'avancement des diverses phases de pression et de possession! On s'attarderait à ces bagatelles! On muserait à ces fadasseries, quand le mouvement des affaires vous tient, vous emporte! S'agenouiller durant d'interminables constances, attendre sous des fenêtres obstinément closes ou timidement entre-bâillées avec une résignation que rien ne lasse, répandre son âme soir et matin dans des lettres dont les réponses ne veulent pas venir; se livrer autour d'une « causeuse », pendant des après-midi, des soirées entières, à ces mille petites « singeries de sensibilité », qui chatouillent la vanité des femmes, il s'agit bien de cela, vraiment! Pourquoi s'obliger à des combats, se heurter à des résistances, tendre à emporter de haute lutte des demi-vertus, qui tardent à défaillir? Comme s'il n'était pas ailleurs des plaisirs sans entraves et des jouissances facultatives!

* * *

Sans que les consciences en soient à cause de cela plus claires ni les vertus moins enveloppées d'hypocrisie, il est de fait aussi que les disponibilités de l'amour ne surabondent point, au temps de pénurie

sentimentale où nous sommes. Les demi-vierges ne sont abordables que pour les amusettes du *flirt*. Dans les ménages, les maris se sont coalisés afin de garder d'aventure leurs droits et leur front; ils ont mis avec eux le code, l'opinion et la galerie. Dans le monde mouvementé des théâtres, une honnête rage a sévi : toutes, divas ou divettes se marient ou veulent se marier. Ce qui est fort bien pour la morale, mais ce qui réduit sensiblement, on en conviendra, la part de l'imprévu... La flirtite aiguë, qui gagne et se répand dans le monde, semble offrir, seule, aux amoureux inoccupés des compensations un peu diverses.

C'est dans ces conditions restreintes qu'ont à opérer les « initiateurs » du dernier style. Leurs ambitions ayant baissé d'autant, ils s'en contentent et jugent leur lot encore assez enviable si, de temps à autre, l'occasion leur vient, sans trop de peine, de satisfaire un goût, de nourrir un caprice, de calmer, en douceur de tendresse, une appétence du sang et des nerfs, ou de tout bonnement cueillir un fruit savoureux, qui se trouvait là, sur leur passage, à portée de la main.

En résumé, le monde actuel est ainsi fait qu'une foule d'êtres organisés pour l'amour ne peuvent pas aimer. La table n'aura été servie plus abondante qu'en faveur de quelques-uns, au banquet de nature. Seuls, ils ont connu la diversité des mets exquis; ils ont goûté des ivresses meilleures à des flacons plus rares. Ils vivent sur l'héritage des hommes à bonnes fortunes du temps passé. On les appelle, en style nouveau, des hommes à femmes. Et leur sort est pareil.

Parmi les quatre ou cinq mille oisifs opulents qui ne courent dans la vie qu'après des plaisirs de cinq minutes, hommes de cercle et de sport, soireux et salonniers intrépides, les Valmont et les Parisis reconnaîtraient à première vue de derniers rejetons de leur branche. Ceux-ci, comme ceux-là, ont fait de la femme l'objet principal et presque absolu de leur pensée. Ils ne songent que d'elle, n'écrivent, n'agissent, ne jouent de rôle qu'à dessein de faire impression sur elle. Ils ne tendent les ressorts de leur intelligence que pour être en communication permanente avec elle.

Le dévot du charme féminin, tel que vous le savez par cœur, portant beau, marchant sous le panache, l'air souriant et affairé à la fois, et constamment sur l'œil, toujours prêt à cueillir au vol l'occasion d'un baisemain autorisé, d'une parole câline, d'une prévenance enjôleuse, cet homme aimable et léger, vous le rencontrez partout où le frôlement désirable peut enchanter sa volupté. Dans les coins et les recoins propices de notre société flirteuse, dans les édens du plaisir parisien, parmi les rires, les parfums, les froufrous des toilettes en marche, à l'église où s'inclinent les nuques blanches sous les frisons d'or : il est là, toujours là. Si vous rencontrez quelqu'un d'eux au Bois, à l'Hippique, dans une réunion choisie, vous n'avez pas besoin d'une longue étude pour reconnaître le Priola instinctif, dont tous les gestes s'appliquent à une recherche de séduction. « La femme, dit Henri Lavedan, lui sort de tous les pores. A quelque heure que vous l'abordiez, il a toujours l'air de venir de chez une maîtresse ou d'y aller. » Pour le moins, il y pense. Il doit y penser. Car il est de ceux-là dont la cervelle ne se met en travail qu'afin d'aviser aux moyens de hâter des préludes, ou pour trouver des alibis, des excuses de fins d'amour.

*
* *

Les romanciers et dramaturges mondains ont prodigué sur la scène et dans le livre les contre-épreuves de ce personnage accidentel. Mais eux-mêmes, qui l'ont portraituré tant de fois avec une secrète envie de marcher sur ses traces, n'auraient-ils pas à réclamer, pour leur propre compte, quelque portion de ses privilèges? Ils n'ont eu garde d'y manquer. A tout seigneur tout honneur. Laissons venir, à leur rang, dans les premières places du cortège, les élus de l'écritoire : le journaliste pour comédiennes et demi-mondaines, le soiriste ou critique influent, dont les louanges fleuries se payent, à l'occasion, d'un baiser délectable, et leur « cher maître », le psychologue à la mode, l'analyste sentimental et voluptueux vers lequel montent, radieuses, les sympathies des belles inconnues, qui peuplent d'images romanesques le terre à terre de la vie. Nous le savons... par la vertu de leurs petits papiers. Ils sont les premiers à nous en avertir. Mortels privilégiés! Fortunés écrivains! A en induire de ce qu'ils racontent, laissent pressentir ou révèlent à mi-voix, la clef des cœurs est entre leurs mains. Ils tirent sur eux, à chaque moment, la porte des plus délicieux boudoirs. On les contemple, on les admire, le jour dispersant avec une profusion magnifique dans les journaux et dans les revues des pages brûlantes aussitôt recouvertes d'or, et, le soir, la nuit, vivant leur rêve, modifiant à leur gré « la courbe des destinées féminines ». Qnand on fera l'histoire des mœurs et des sentiments de notre époque, ce ne sera pas l'une des observations les moins piquantes à souligner que le nombre des romanciers et des poètes, séducteurs émérites de fait ou d'imagination, dont le plaisir secret fut de se voir passer... à deux dans le miroir de leur prose.

*
* *

Les élus de la médecine sont plus discrets, et, causant moins, plus véridiques, — les bonnes for-

tunes qui se racontent étant généralement suspectes.

Je veux parler des médecins déjà lancés, n'ayant encore eu le temps de vieillir dans la pratique d'un système de médication aimable, presque galante, et que la clientèle féminine a de bonne heure adoptés pour le mérite de leur beau physique, pour le ton caresseur de leur voix, pour la façon bien à eux dont ils savent glisser d'ingénieuses fadeurs, en même temps que les lèvres sourient, que la main palpe, que l'oreille ausculte, que les yeux interrogent et ne perdent rien de ce qu'ils examinent. Très exposés à la tentation, ces docteurs qu'on appelle à l'étourdie, et qui ont, à chaque moment, une bonne raison d'appuyer leur tête contre le coussin élastique d'une belle poitrine!

Le personnage ne vous est pas inconnu. Il navigue aux environs de la quarantaine. On lui accorde de la dent et du cheveu. Il a le regard pénétrant ou velouté, le geste doux et souple; avec cela peu d'illusions, assez de connaissances et beaucoup de confiance en soi. Sa clientèle de médecin pour dames étant de premier luxe, il ne peut qu'être fort bien dans ses meubles. Des tapisseries anciennes, des tableaux de prix, des bronzes dédicacés atténuent, en l'embellissant d'art, la sévérité d'aspect de son cabinet de consultation. Le fauteuil bas, moelleux et profond, près de la table de grand style où le maître décrète ses ordonnances, invite aux confidences prolongées sur des malaises de femme, un tas de petites misères, comme vous savez... Combien viennent à lui de ces visiteuses, la mine fraîche et souriante, ayant à se plaindre de quelque chose, mais de quoi? Leur embarras serait grand parfois, à spécifier leur mal, si les complaisances de la médecine et du médecin n'étaient illimitées. On inventerait des maladies pour avoir à les soumettre au diagnostic du cher docteur.

* * *

Il entre toujours quelque idée de perversité dans les hasards de contact poussant une femme aux bras de son médecin, si élégant, si beau parleur, si parfumé soit-il.

Des attirances plus délicates portent les mondaines vers l'artiste célèbre, le peintre recherché qu'elle savent être l'adroit, le fin interprète de leur grâce, de leur nature changeante, de leurs formes de beauté. Ce ne sont ni les plus laides ni les moins jeunes, qui toquent à la porte de son atelier, très désireuses d'être reproduites par lui, de figurer en bonne place sur la cimaise et de participer aussi, glorieuses d'être là, aux honneurs du grand vernissage.

L'artiste appartient à son œuvre avant tout. Elle le pénètre et l'absorbe. Il ne voit pas avec amour que son tableau, cependant, quand le modèle est charmant et lui sourit. Tant de menus détails de sa personne, de sa voix, de son attitude, de sa toilette, lui sont occasion de se montrer intime et prévenant!... Il a tendu le plafond de toile. Une lumière tendre, crépusculaire, s'épand dans la vaste pièce, harmonieusement drapée. Ils sont seuls. Pas un changement, pas une nuance de la physionomie, qu'il doit rendre, ne lui échappe. Sur le joli visage il étudie le reflet des pensées et des sentiments, que provoquent en elle l'alanguissement de la pose, ou le ton des paroles échangées, ou l'ombre d'une préoccupation étrangère. Il s'arrête, se reprend, l'envisage de face et de trois quarts, s'approche, tourne et vire autour d'elle. Avec des mouvements légers et sûrs, il rectifie des détails, tapote l'étoffe brillante, modifie l'ordonnance des plis, effleure la chair. Un portrait est long à terminer, quand on s'y plaît. La caresse du pinceau flexible, à force de se répéter, mène à des privautés plus douces. Très naturellement vont-ils de celles-là à celles-ci, les artistes mondains, choyés du succès, qui sont experts à révéler les grâces féminines, enfermées sous les armures de soie et de velours.

* * *

On pourrait aller longtemps et loin sur le chemin de cette énumération théorique du plus ou moins de chances amoureuses que concède à celui qui l'exerce telle ou telle sorte de profession. Car, alors, il ne serait que juste d'y relever aussi les commodités spéciales dont sont privilégiés, en matière de galanterie, les virtuoses des scènes de genre, et le Valmont de province, acteur, chanteur, cabotin de troisième degré, ayant des cheveux, du galbe et de l'aplomb, et l'irrésistible premier rôle adoré des dernières grisettes dans les faubourgs et la banlieue... Nous laisserons de côté les amuseurs professionnels, les compagnons de toutes les fêtes, les incorrigibles frôleurs, dont la fantaisie ne débride qu'à l'extrême souffle; et la troupe des bellâtres insipides, qui mettent en montre dans la vie leur figure sans pensée, leur âme sèche et aride; et la catégorie des hommes trop aimés, séduisants par leur souple jeunesse, agréables par leurs manières, qui défendent de périr la fructueuse tradition des chevaliers à la mode de Dancourt et du Saint-Estèphe d'il y cinquante ans, et du Bel-Ami, que nous connaissons tous, de ces amants pratiques enfin, dont l'art est de songer d'abord au solide avant de donner dans la bagatelle.

Sauf quelques dilettantes raffinés, derniers fervents de la grâce délicate dans l'amour, il faut avouer que nos plus modernes disciples de l'école de séduction sont un peu bien dénués de prestige. Ils ne rappellent que de loin les hardis chasseurs de proie féminine des temps héroïques. De vaillance,

de fougue, de passion, de sensibilité, ils n'en ont qu'à la juste mesure. Ils manquent d'allure, surtout, je dirais aussi de confiance et d'entraînement.

Ce n'est pas qu'en principe le champ de culture sentimental soit plus que par le passé réfractaire aux procédés de cet art. On ne pourrait pas dire surtout que la femme contemporaine s'y dérobe par défaut d'éducation ou de préparation. Certes non. Car, depuis longtemps, elle n'a plus rien à connaître de nouveau sur l'intime de ses propres agitations dans les divers états de son être : la virginité, le mariage, l'amour. D'autre part, en chauffant continuellement sa pensée de criminalités friandes, de jouissances inénarrables, d'ivresses sans nombre, de voluptés toujours renaissantes, les auteurs ont fait plus que le nécessaire pour lui inspirer autant de curiosités physiques que d'aspirations sentimentales.

On s'imagine fort bien un Priola très moderne, mais moins sceptique, moins vaniteux et moins sec que le héros de théâtre, opérant ou manœuvrant en artiste dans ce champ d'expériences, si favorablement préparé. Pour peu qu'il se trouvât dans nos alentours mondains, comme il s'en voyait à profusion à la cour de Louis XV, des professionnels du genre, des séducteurs par état, voués de manière spéciale à l'étude des impressions d'âme de la contemporaine et des moyens de s'en servir, leur savante fantaisie n'aurait qu'à choisir entre les occasions de s'exercer, haut la main.

Mais ces choses vont à merveille en littérature. La pratique en est plus incommode par les chemins embarrassés de la vie. Les soucis de l'amour tiennent habituellement l'esprit dans un état d'activité inquiète et absorbante qui réclame passablement d'heures à perdre. Il faut en avoir beaucoup de reste pour cultiver en conscience la galanterie. Est-ce égoïsme, impatience de vivre, exigence sociale ou la loi souveraine de l'époque? Chacun est trop pressé maintenant de voir, de posséder, de jouir. Les grandes dissipations passionnelles d'autrefois ne sauraient plus où se prendre dans nos mœurs affairées.

Les artistes nouveau-jeu de la séduction ne sont plus si exigeants que de rêver l'absolu dans une conjonction d'actes ou de tempéraments, ni si curieux que d'aller chercher à travers des obstacles sans nombre une heure, une petite heure d'enivrement et d'oubli; pareils au Marsillac de Charles de Bernard (un épicurien artiste et bourgeois), ils se contentent très bien des bonheurs simples, des *passions en robe de chambre et en pantoufles*, où le confortable l'emporte de beaucoup sur le romantique, et les arrangements de tout repos sur les extravagances hasardeuses. L'exaltation nerveuse, qui était propre aux générations du défunt siècle, a baissé de gamme, sensiblement. Les amants se rencontrent, se joignent, se quittent, « au petit bonheur », ainsi qu'il convient à des gens pressés d'en finir et de retourner à leurs soins quotidiens.

* * *

Eût-on envie de faire mieux et de se reprendre aux habitudes supraraffinées des belles époques amoureuses, on ne s'y sentirait porté, chez le personnage actif, qu'avec mollesse et tiédeur.

Car, il n'y a pas à le contester, le genre manque d'encouragements.

En des temps moins fermés sur le secret qu'on doit aux intimes faiblesses, l'entreprise couronnée de succès permettait, à tout le moins, aux virtuoses de la séduction, de petits contentements personnels bons pour stimuler leur élan, leur génie, et qui leur sont bien défendus à présent, comme de chanter victoire après avoir cueilli la fleur, de justifier au dehors de ses bonnes fortunes et d'en trahir élégamment des signes. Maintenant, il faut cacher ses joies, si l'on ne veut prêter aux dérisions prochaines. Le visage d'un amant favorisé doit être clos hermétiquement aux perspicacités les plus astucieuses. Or, se mettre à la gêne, en bien des cas, tourmenter ses jours et ses nuits, déployer une pureté de méthode digne des meilleurs maîtres, et rester seul à le savoir, n'en pouvoir rendre jaloux personne! Le sacrifice est dur. Aux victorieux de l'amour clandestin ne vont plus les applaudissements des comparses. Que dis-je! On se moquerait plutôt, entre hommes, de toutes les petites misères que ceux-là s'imposent pour arriver à des résultats de si petite importance, au fond; et les femmes encore appuieraient sur la chanterelle : elles aussi tendraient à railler sur le même ton ces vainqueurs.

C'est le féminisme qui leur vaut cela.

Les allures conquérantes, les mots empanachés, les gestes grand seigneur, les élans d'un sentimentalisme outré ont perdu le meilleur de leur vertu convaincante auprès de nos rieuses de salons, formées à l'école de la moquerie par la lecture de Gyp. Ah! il faut les voir, les séducteurs, tels que nous les figure dans la vie soi-disant réelle la plume maligne de cette chroniqueuse mondaine, qui semble avoir voulu se venger sur les hommes de « n'être qu'une femme ». Ils sont à la fois ineptes et inaptes, sans ardeur, sans esprit, sans initiative, et si pauvres, — qu'on ne saurait l'être davantage, — de discours et d'actions.

On les plastronne un peu beaucoup, les hommes à bonnes fortunes, d'une certaine trempe. Si toute leur science acquise des dessous mystérieux d'âmes, et leur perspicacité, leur prudence, leur flair spécial, si tout cela ne leur rend pas de meilleurs services et qu'il n'en retourne à leur compte rien de mieux, de

la part de leurs amies les femmes elles-mêmes, que sujets de goguenardises, ils feraient aussi bien de se tenir au frais et de s'abstenir.

En réalité, la disposition générale n'y est plus. « La femme monte, l'amour baisse. » Trop d'intellectuelles, trop de diplômées, trop de doctoresses ès sciences sociales encombrent les voies des plaisirs charmants et sans phrases. Elles se piquent d'être femmes de la tête aux pieds, ni plus ni moins que celles qui sont venues auparavant. On les en croit. Mais la grâce indéfinissable, le je ne sais quoi plein de délicatesse, est-on sûr de l'y trouver aussi?

Une maîtresse, autrefois, disait de l'ami qui lui avait dérobé son cœur: « Je suis faible... il est fort. » C'était la raison charmante dont s'enveloppaient les défaillances de l'âme et de la chair. Le nouveau personnage féminin s'est fait dominateur et commandant. Les rôles sont intervertis. Les émancipées de la dernière couvée féministe non seulement n'admettent plus la supériorité de l'ancien maître et seigneur, mais ce sont elles qui prétendent renverser la position et tenir sous leur tutelle le suzerain des temps à jamais périmés. Mauvaise condition, quand on a déjà perdu le prestige extérieur et l'apparat des beaux costumes, quand il ne vous reste de l'éclat des âges aristocratiques, pomponnés de rubans et de dentelles, que le simple jeu de la physionomie, le regard, la voix et le geste, mauvaise condition pour donjuaniser héroïquement.

* * *

Ah! si l'on avait à soi plus d'illusion, plus de loisirs, ou plus d'argent! Si les femmes étaient plus désintéressées! Si le billet de banque n'était pas devenu le plus convaincant des billets doux!

Car, en dernière raison, il faut ajouter que la concurrence en amour a été rendue trop incommode par la vertu galante des succès financiers. L'élégance des dehors est appréciable. Il n'est pas mauvais qu'on ait à son actif de beaux talents physiques, des yeux vifs... une moustache brune et soyeuse... du montant et de l'allure. Mais celui-là seul, en définitive, a le talisman qui peut combiner et faire marcher ensemble le chic et le chèque. L'argent, qui tout achète, est le plus cruel ennemi du baiser qui se donne. Il envahit et tenaille de sa préoccupation incessante la vie de toutes et de tous.

Que d'hommes du meilleur monde, harcelés jusque dans des milieux de fêtes par leurs durs besoins, s'y promènent, la mine distraite en apparence, mais en gardant au coin des lèvres le pli d'amertume, le rictus contracté des êtres surmenés et fiévreux! En ces salons où les femmes n'ont que le plaisir d'être belles ou de le paraître, et le souci d'attendre qu'on le leur dise, ils passent et circulent sans pouvoir cacher les airs excédés, l'involontaire frémissement du sourcil et les restes de dépit, de colère ou de tristessse qu'on emporte du dehors avec soi et qu'on ne noie pas si aisément dans une coupe de champagne. La vie, c'est d'être jeune, d'être beau et d'aimer. Ils n'ont que le semblant de l'un et le néant du reste.

Il n'y a pas à en dédire, le ton général de nos mœurs amoureuses s'est rendu bien gris et bien maussade. A telles enseignes que les poètes et tous ceux, en général, qui vivent de l'imagination passionnelle s'en alarment, comme s'ils craignaient que leur veine ne tarisse avec la source précieuse. D'inquiétude ils s'agitent et s'entremettent. Une ferveur imprévue d'apostolat les pousse — assez singulière à considérer pour l'objet qu'elle poursuit. On écrit livres sur livres à l'intention de raviver en nous, autour de nous, un feu qui n'a rien de sacré, mais qui est nécessaire autant que la lumière à la joie du monde: *L'École des baisers... L'École des caresses*, et combien encore! Les manuels de cette science légère se multiplient fort depuis quelque temps, comme si, la plume en main, nos auteurs voulaient apprendre aux jeunes hommes et aux jeunes femmes, qui passent côte à côte, qui se coudoient sans se voir, qu'ils ont un cœur et des yeux.

Dieu soit loué! L'amour est un éternel recommenceur! A travers l'inclémence des temps, il y aura toujours des êtres épris de passions vives et des cœurs humainement enclins à la faiblesse. Il n'est point d'égoïsme si absolu, ni d'éléments si fâcheux, qu'ils soient capables de supprimer la toujours vivante et toujours ensorcelante beauté. C'est un fait qu'il y aura longtemps de jolies femmes sur la terre; les livres ne le diraient pas — remarquait un célèbre faiseur de livres — qu'on s'en apercevrait bien tout de même.

Quoiqu'on nous annonce, pour des temps que nous ne verrons pas, des choses effrayantes, telles que l'avènement en masse d'un type de nouvelles nonnes se vouant exclusivement à l'intellectualité, nous n'en formons pas d'inquiétudes trop pressantes, à l'égard des générations futures. En dépit des sombres perspectives que nous ouvrait naguère l'imagination d'une féministe renforcée, sur l'anéantissement final de l'amour, nous persistons à croire qu'il reste encore de beaux jours pour les deux parts de l'humanité.

L'essentiel, le meilleur ne disparaissant pas de ce monde, il faudra bien se consoler que la séduction elle-même, « exquisement comprise » et pratiquée dans le grand style, ait cessé de vivre et soit allée rejoindre la collection des arts disparus.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.



LA VIE LITTÉRAIRE

« Un Adolescent », par Dostoïewski.

Dostoïewski : *Un Adolescent*, roman traduit du russe par J. W. Bienstock et Félix Fénéon. Édition de la *Revue Blanche*.

Il s'agit de savoir si, alors que nous tenons Dostoïewski pour un écrivain de génie, on peut vraiment nous révéler, aujourd'hui à midi, un chef-d'œuvre qu'il aurait écrit il y a quelque vingt ans. M. Bienstock et M. Félix Fénéon l'ont pensé puisqu'ils ont traduit en un français passable *Un Adolescent*, que nul n'avait traduit avant eux et puisque, ce faisant, ils ont eu la conviction qu'ils travaillaient utilement à l'avancement de l'élite française dans la connaissance nécessaire des littératures européennes. On se demande tout d'abord si cette traduction tardive et inopinée prouve simplement que M. Fénéon et M. Bienstock ont cédé au snobisme contemporain qui nous pousse à tout lire passionnément des littératures étrangères... Mais cela n'est point vrai. Ils étaient convaincus que la France était infiniment coupable d'ignorer une œuvre capitale d'un des écrivains essentiels de la Russie moderne; ils ont été un peu honteux pour la France de cette ignorance ou de cet oubli. Et franchement, nous dirons-nous, comment peut-il se faire qu'à l'époque où nous sommes précisément le plus ardents à tout apprendre de la Russie et de sa littérature, nous ayons négligé le livre qui, s'il faut croire M. Fénéon et M. Bienstock, serait de tous ceux de Dostoïewski le moins négligeable. Est-ce que les lettrés auxquels nous devons maintenant *Un Adolescent* n'ont pas exagéré les mérites de l'ouvrage dont ils nous gratifient à l'improviste? Et quand ils prétendent que ce livre est le plus caractéristique des qualités incomparables du maître qui l'écrivit, ne peut-on pas répondre que sans doute ils commettent quelque confusion et que si le livre de Dostoïewski est, en effet, comme je le crois, très caractéristique, il l'est surtout, et au plus haut point, des défauts de l'écrivain inégal et violent, tourmenté et bizarre à qui nous le devons.

M. Melchior de Vogüé jadis écrivit opportunément *Le Roman russe*. Il nous révéla cette littérature à l'heure où tout nous contraignait de ne plus l'ignorer totalement et où il fallait absolument que quelqu'un se trouvât pour faire cette révélation que tout le monde attendait. Je viens de relire en entier ces études dont l'éloquence surpasse l'érudition. M. de Vogüé ne cite nulle part *Un Adolescent*. Ne le connaît-il pas? Et je sais bien que les travaux notoires de M. de Vogüé sont plutôt des esquisses que des études. Mais si *Un Adolescent* était, en vérité, le chef-d'œuvre que ses traducteurs semblent nous promettre, il y aurait lieu de conclure que le *Roman russe* de M. de Vogüé est plus superficiel encore qu'il ne le paraît. Je crois au contraire qu'il l'est seulement autant qu'il le paraît, c'est-à-dire autant qu'il fallait qu'il le fût à l'heure où il fut écrit pour déterminer dans les salons parisiens et dans les âmes françaises une mode littéraire, intellectuelle et morale.

Malgré l'oubli que je signale, le *Roman russe* reste donc l'œuvre la plus importante de son auteur et, par conséquent, il n'est pas démontré que *Un Adolescent* soit l'une des plus belles œuvres de Dostoïewski. Ajouterai-je que dans les livres abondants en renseignements et riches d'idées que M. Teodor de Wyzewa consacre aux *Écrivains étrangers*, je n'ai pas non plus rencontré la moindre trace d'*Un Adolescent*. Il est donc permis d'affirmer que notre ignorance de cet ouvrage n'est pas du tout un témoignage de l'incuriosité de la France. La France est, autant que les autres nations, curieuse de goûter les œuvres de la littérature de l'humanité. Mais elle a une supériorité : c'est que presque toujours elle s'informe de ces œuvres avec discernement et s'instruit d'abord des plus significatives, qui sont assez souvent les meilleures. Au surplus, il est sage de convenir que rien ne peut dissuader la France de s'enquérir, même en désordre, de toutes les œuvres étrangères quelles qu'elles soient, car il n'est aucune d'elles, même parmi les plus modernes et les plus originales, qui ne prouve d'une façon ou d'une autre la persistance de notre domination intellectuelle dans le monde et la prépondérance constante du génie français. M. de Vogüé écrivait de Dostoïewski : « C'est le Scythe, le vrai Scythe qui va révolutionner toutes nos habitudes intellectuelles. » Que d'influences françaises discerne-t-on néanmoins à travers *Un Adolescent!*

Ce livre est immense, colossal; toutes les idées et tous les sentiments grouillent en lui. Il contient tout confusément; il est impossible de dire clairement ce qu'il contient. Qu'a prétendu faire Dostoïewski? A-t-il voulu étudier le caractère d'un jeune homme à l'âge où il est jeté dans la vie active, à l'âge où il s'agite plutôt que d'agir? A-t-il voulu indiquer les destinées morales de la jeune génération russe en cet instant où, en Russie comme dans l'univers, tout se transforme autour d'elle, pour elle? A-t-il voulu étudier plutôt la décomposition intérieure des familles russes, à l'heure où tous les mondes, toutes les classes se pénètrent et se nuisent les unes aux autres? A-t-il voulu écrire un roman philosophique, religieux, moral, ou seulement dérouler les multiples péripéties d'un drame compliqué? On ne le sait exactement. Toutes ces intentions paraissent

dans son livre; il les eut toutes en même temps, et elles se gênent et tout s'enchevêtre, et le drame est tumultueux, incohérent, incompréhensible, affolant comme tous les personnages mêmes du drame. Et s'il est vrai que Dostoïewski a réellement entrepris, comme il l'affirme aux dernières pages du livre, de « clicher une humanité en formation », il faut avouer que le cliché n'est pas net.

Et naturellement il est impossible de raconter le roman, ou les divers romans emmêlés dans cet ouvrage. L'*Adolescent* s'appelle Arcade Macarovitch Dolgorouki. Il est fils naturel d'une serve et d'un seigneur Versilov. Sa mère vit avec Versilov, sorte de don Juan bizarre qui a deux familles ou trois ou quatre, perpétuellement amoureux, constamment aimé, et qui n'est pas plus heureux pour cela, dévoyé infiniment estimable, qui donne les plus beaux exemples d'honneur et dont chacun se défie justement, dangereux à tous ceux qu'il aime, souffrant de tous ses amours. Arcade passe comme une victime dans tous les milieux. Le voici dans l'aristocratie russe, le voilà parmi des étudiants et des révolutionnaires, dans des tripots et fraternisant avec des escrocs. Il aime, lui aussi, et on l'aime. Et il ne fait rien de bon, mais il veut toujours agir avec héroïsme. Il ne cesse pas d'être ahuri dans cette existence où il est, trop jeune, ballotté rudement. Certes, il ne comprend pas, il ne comprend que trop tard. Il fait toutes sortes d'expériences à son insu. Il est avide de se distinguer aux regards du monde; il sent en lui une force exceptionnelle, il a une idée, il parle toujours de son idée, il se croit désigné pour maîtriser très prochainement l'univers, et il est dupe de tout et de tous. Ah! quelle énergie souveraine! Mais c'est inutilement qu'il la dépense en préparatifs indirects et lointains des actions prodigieuses qu'il veut accomplir selon les circonstances. Et quand sonne l'heure de l'action véritable, il est découragé, impuissant, inexistant. Cet adolescent n'est plus qu'un enfant. Cet orgueilleux est dédaigné, humilié; ce triomphateur souffre et pleure. Il ne compte même pas dans les drames dont il est, pour ainsi dire, le promoteur. Tout le dépasse, lui qui ignore tout de la vie et n'en saisit presque rien. Et il reste incertain entre la plus sublime morale et, somme toute, la plus basse immoralité. Le livre est clos maintenant. Et nous ne savons même pas si l'adolescent, roulé de drame en drame, a tiré parti des expériences peu communes que la vie lui infligeait. Nous voyons avec certitude se développer en lui non seulement un besoin d'amour, mais surtout un besoin d'affection pour sa mère, pour son père naturel, pour son père légitime; mais c'est tout ce que nous voyons. Et nous ne saurions dire, en fin de compte, si ce jeune héros sera, dans la vie où il s'introduit à peine, un dominateur ou une victime, un homme de bien ou un être sans moralité, un homme fort ou un imbécile, ou, pis encore, et simplement, un individu parfaitement insignifiant.

Ah! tout le tempérament de Dostoïewski se retrouve en ce livre aussi émouvant qu'ennuyeux. Dostoïewski, nous dit-on, a créé, il a souffert ses livres. Et ce ne sont pas seulement les *Souvenirs de la Maison des morts* qui sont ses propres souvenirs. L'histoire de cet *Adolescent*, écrite avec furie, est ce qu'elle pourrait être si Dostoïewski avait entrepris de confier au monde ses aventures pendant une année de sa jeunesse infortunée. Les sentiments qu'il prête à ses héros, on dirait que ce sont ses sentiments eux-mêmes. Dostoïewski avait un orgueil ardent, frénétique et qui le faisait atrocement souffrir de tous ses contacts avec les hommes. La vie paraissait mauvaise à vivre à cet homme de génie qui était un malheureux et un malade. Mais si cette amertume d'abord l'inclinait à la pitié pour les humbles, à la religion de la souffrance humaine, elle le porta bientôt à une haine évidente de l'humanité.

L'*Adolescent* est un livre de douleur et de haine. L'apôtre des améliorations sociales et des progrès moraux demeure en Dostoïewski, mais c'est surtout le satiriste que l'on voit. Dostoïewski avait un génie incomplet, rudimentaire, irrésistible, et chacun de ses livres produit les émotions les plus fortes. Mais surtout on en garde l'effroi de la vie et l'horreur des hommes. Dostoïewski avait enduré les pires misères matérielles et morales. Épileptique et déséquilibré, il y avait en lui un germe de folie, plus qu'un germe. Et la plupart de ses héros sont des êtres malfaisants qui consacrent leur vie à se causer mutuellement les pires souffrances. Avouons que presque tous les héros de l'*Adolescent* sont des fous. Il n'en est pas un qui raisonne d'un esprit sain et qui agisse à peu près sagement. On serait épouvanté si on ne se disait forcément: Dostoïewski a créé un héros à son image: d'eux il a fait des malades. *Un Adolescent* est un livre d'observations merveilleusement clairvoyantes sur les fous qui vivent en liberté. Lisez et relisez. Ce n'est pas la pitié pour les malheureux que vous apprendrez en cet ouvrage, si la pitié s'apprend. Ce n'est pas le mépris de l'humanité, non; c'en est la haine ou le dégoût. Ce n'est même pas la société qui est mal faite, direz-vous; non, mais vous conclurez: tous les hommes sont fous, folles toutes les femmes, et il n'y a rien à faire. Gardez-vous, je me garde!

Et sans doute, vous reconnaitrez tous les sentiments de charité évangélique, mystique ou autre qui sont épandus parmi la littérature russe. Mais je maintiens que le sentiment propre à Dostoïewski, c'est la misanthropie maladive, l'incurable misanthropie. Et cependant, qu'elles sont apaisantes les

peintures qu'il nous fait de quelques êtres que leur mysticisme voue à tous les sacrifices! L'adolescent Arcade Macarovitch Dolgorouki est, nous le savons, fils naturel. Son père était serf du seigneur Versilov qui lui prit sa femme et l'emmena. Le père légitime, Macaire Ivanovitch continua de vivre sur le domaine de Versilov, s'intéressa toujours à sa femme qui l'avait abandonné, aux enfants qu'elle avait de Versilov. Il écrivait : « A notre très chère et respectable épouse Sophie Andreievna j'envoie le salut le plus profond... A nos aimables enfants j'envoie ma bénédiction paternelle indéfectible... » Et il ajoutait toujours un mot pour le très respecté M. André Pétrovitch qui était Versilov. Puis il devint une sorte de chemineau, courant infatigablement les lieux de pèlerinages, et il s'arrêtait dans les villes, dans la maison où séjournaient Versilov et Sophie Andreievna. C'est près d'eux qu'il vint pour mourir. Et déjà moribond, il eut avec Versilov et avec sa femme et avec leurs enfants les conversations les plus édifiantes. Il les aimait tous en Dieu, et il leur souhaitait le bonheur, et il conseillait à Versilov d'épouser enfin Sophie... Certes ce vieillard mystique et indulgent reste un type exclusivement russe. Russe également cette Sophie Andreievna qui fut séduite par son seigneur Versilov et accepta ensuite tous les chagrins de sa vie pour racheter sa faute. Toutes les vertus les plus nobles sont réunies en elle : et voilà les deux seules créatures vraiment vertueuses et nobles qui se rencontrent dans le foule mouvante et bigarrée de l'*Adolescent*.

On ne peut que donner des indications hâtives et sommaires. Mais si l'*Adolescent* est un véritable roman de la vie russe et de l'âme des générations nouvelles, qui se pressent à Pétersbourg, à Moscou, si ce livre est bien significatif de la personnalité de Dostoïewski dont il manifeste toutes les agitations intérieures, est-ce qu'il ne prouve pas aussi que cet écrivain, le plus complètement russe des écrivains russes, a subi, profondément, certaines influences françaises. Dostoïewsky professait une admiration sans bornes pour Balzac, il admirait aussi Flaubert. Je pense qu'on rencontre dans l'*Adolescent* ce mélange intime d'imagination et de réalités qui distingue les romans de Balzac. Ce n'est pas assez dire : le mélange là s'opère de la même façon qu'ici et d'après les mêmes procédés. Les scènes de la plus admirable vérité, prodigieusement observées et minutieusement décrites, se mêlent aux aventures les plus fantastiques dont on a coutume de lire surtout les récits dans les romans-feuilletons. Ce n'est pas seulement de Balzac, c'est de toute la littérature romanesque française, de 1840 à 1870, qu'on perçoit l'influence précise dans ce livre de Dostoïewski. Et que dis-je! il y a même des traits d'esprit, des ironies — lourdes — qui proviennent directement de Paris, mais se sont un peu abîmés en chemin. Il y a un type de jeune fille moderne — Lise — qui lui aussi a été inventé et fabriqué à Paris. Notez bien que Dostoïewski ne fait pas de la contrefaçon; il a cru dépeindre la jeune fille russe — déclassée — de la génération nouvelle, il a été inspiré par ses lectures et ses souvenirs autant que par ses observations. Ce serait un paradoxe sans doute que de chercher dans ce roman de Dostoïewski les éléments épars, quoique abondants, d'un roman bien parisien : je ne le tenterai pas. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que Dostoïewski était, quand il écrivit *Un adolescent*, tout imprégné de notre littérature française et que cette influence sur lui est évidente. Je vais plus loin. Il est telle scène de l'*Adolescent* que je trouve d'abord et telle quelle dans *Madame Bovary*. (Entrée de Charles Bovary dans sa pension et entrée de Arcade Dolgorouki à la pension Touchard.) Et serait-ce donc puéril que de comparer soigneusement Arcade Macarovitch à Julien Sorel? Je ne dis pas que Dostoïewski ait eu la volonté systématique de faire une étude analogue à celle de Stendhal. Je ne dis pas que l'inspiration de *Rouge et Noir* soit permanente et unique dans *Un Adolescent*. Je sais bien au surplus que les comparaisons ne sont pas des raisons... Mais, si on est de loisir, on peut essayer celle-ci : je tiens pour certain qu'elle s'impose.

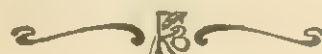
Peu de gens la tenteront sans doute, car le génie de Dostoïewski apparaît en cette œuvre aussi fumeux que fougueux. Ce n'est point un chef-d'œuvre qui nous est soudain révélé pour notre confusion. Nous n'avons pas aujourd'hui de raisons nouvelles d'admirer Dostoïewski. Mais la beauté trouble de cet ouvrage affolant, permettant à tous de pénétrer mieux les défauts d'un inoubliable écrivain, peut fournir à quelques-uns des motifs d'admirer mieux ses qualités qui sont — on le savait déjà — d'un homme de génie.

J. ERNEST-CHARLES.

P.-S. — L'occasion est bonne de signaler ici l'importante entreprise littéraire de J. W. Bienstock qui a commencé une traduction vraisemblablement définitive des œuvres complètes de Tolstoï. Trois volumes ont déjà paru. Stock éditeur.

J. E.-C.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *L'Art moderne*, par J.-K. Huysmans, nouvelle édition; P. V. Stock, éditeur. — *Le Roman d'un agrégé*, par Léo Claretie; librairie Molière. — *L'Empire libéral*, par Emile Ollivier, tome VII; Garnier frères, éditeurs. — *La Reforme de l'Enseignement secondaire expliquée aux Familles*, par H. Vuibert; librairie Nony.



ANIELKA [1]

Roman.

Ce qu'on entendait surtout et plus haut que tout, c'était :

— Compère, à votre santé !

— Que Dieu vous bénisse !

Une âcre odeur de tabac, d'eau-de-vie et de sueur arrivait du cabaret jusque dans le vestibule, en même temps que de la poussière et un bruit rappelant le bourdonnement des abeilles dans une ruche ; ce bruit était dominé de temps à autre par les cris d'un ivrogne, étendu sur le plancher souillé, entre un banc et le comptoir.

Tout à coup un des métayers monta sur le banc placé près de la porte. Ses voisins crièrent aussitôt :

— Silence... attention...

— Qu'est-ce que c'est ? Un second sermon ? s'écria un des valets de ferme.

— Grzyb veut se dégourdir les jambes : il est resté assis trop longtemps...

— Tais-toi, garçon ! crièrent les voisins de Grzyb.

— Mes frères, — commença Grzyb, — nous sommes ici et entre nous et pas entre nous : mais c'est égal... Que les nôtres se rappellent qu'à la Saint-Jean nous devons signer le contrat, pour la forêt, avec le maître du château. Les métayers ont des opinions différentes, sur cette signature : les uns veulent, les autres ne veulent pas. Alors, mes frères, je m'adresse à vous afin que nous nous entendions tous ensemble, et qu'il y ait de l'accord entre nous !

— Ne signons pas, ne signons pas ! cria un paysan, que sa femme poussa aussitôt violemment vers la porte.

Tous les assistants éclatèrent de rire.

— Qu'avez-vous à rire ? demanda le paysan. Si nous allions signer, alors nous paierions pour tout, et pour la commune, et pour l'école...

— Il parle comme un homme ivre ! fit quelqu'un.

— Je ne suis pas ivre ! s'écria le paysan en repoussant sa femme.

Grzyb reprit :

— L'ami Mathieu vient de parler comme quelqu'un qui a la tête un peu embrouillée, mais il y a du vrai dans ses paroles. Aussi je vous conseille de ne pas signer, mais d'attendre, sans vous presser : car celui qui sait attendre reçoit davantage. Souvenez-vous, frères, quel contrat M. Jean vous a offert, il y a cinq ans. Vous avez alors demandé un arpent par famille, et il a refusé. Deux ans après il a offert lui-même deux arpents, et aujourd'hui trois...

— Et qui donc se mettra d'accord pour trois ? fit une voix.

— Qu'il nous en donne cinq et nous céderons !..

— Cinq, c'est encore peu !

A l'autre coin de la pièce, une voix de femme s'éleva.

— Écoutez-moi, vous autres, ne signez pas !

— Voyez-vous celle-là... une femme...

— Ferme ta bouche, sorcière, ce n'est pas ton affaire !...

— Et de qui est-ce l'affaire ? brailla-t-elle.

— Est-ce que ton homme est mort ? dois-tu parler pour lui ?...

— Qu'est-ce qu'il y connaît ? répliqua-t-elle. Écoutez-moi tous, parce que j'ai plus de raison que vous tous.

— Attendez, compères... attendez que mon Joseph revienne de l'école ! cria d'auprès du poêle une femme habillée en bourgeoise,

— Taisez-vous, les femmes !... C'est une vraie peste, quand elles se mettent à déblatérer !

Laurent, un chauve, monta sur un banc.

— Accordez-vous pendant qu'il est encore temps ! dit-il. Chacun de vous aura alors son coin de terre. Que gagnez-vous à ce que votre bétail mange l'herbe du voisin ? Il vaut toujours mieux avoir son champ...

— Grand Dieu ! Laurent, mais c'est mes bottes que vous portez ! fit une voix.

— Et depuis quand ?

— Je les lui ai données en gage parce qu'il m'a prêté un rouble, et voilà qu'il les porte, maintenant !...

— En voilà un ladre !...

— Il prend des intérêts, et il fait encore étalage avec les bottes des autres !

Laurent, tout confus, descendit du banc et sortit de la pièce en montrant les poings.

Gaïda, une sorte de géant, le remplaça.

— Et moi je vous dis d'attendre ! fit-il en donnant un coup de pied sur la table. Nous savons ce qu'il en est quand nous avons droit à la forêt, mais nous ne savons pas ce qu'il en sera quand chacun de nous aura reçu deux ou trois arpents de terre : alors il ne faudra plus fourrer le nez dans...

— Nous fourrerons le nez où nous voudrons, même quand nous aurons signé, repartit un des partisans de l'accord ; mais quand un Allemand sera installé ici avec ses domestiques, quand il commencera à lire la morale, à tout surveiller, alors il nous ordonnera de passer par ce chemin-ci et non par un autre, et il nous en donnera...

— Nous viendrons bien à bout de lui ! observa Gaïda.

— Que non, vous n'en viendrez pas à bout ! dit à son tour un métayer d'un village voisin. Nous aussi,

[1] Voir la *Revue* des 16, 23, 30 août, 6 et 13 septembre 1902.

nous avons un Allemand chez nous; et, dès qu'il a commencé à barbouiller du papier, à acheter des engrais, alors nous avons dû vendre la moitié de nos bestiaux. Et quand Simon, le Mazovien, a rencontré son garde dans la forêt, un Allemand aussi, et qu'ils se sont querellés, alors celui-ci a tiré sur lui comme sur un lièvre. Pendant trois mois, des grains de plomb lui sont sortis du corps.

— Oui, accordez-vous plutôt avec un des vôtres, pour qu'un Prussien ne vienne pas vous mener à la baguette! opina un cultivateur d'un village voisin.

— M. Jean lui-même est tout comme un Prussien! repartit Gaïda. Et il n'est pas habillé comme les gens ici... il est toujours habillé de blanc ou de carreaux; et sa femme aussi jargonne toujours en prussien... Chez d'autres, on reçoit au moins des médicaments quand on tombe malade, ou bien on donne de temps à autre un livre à un enfant; mais, chez cet hérétique, on ne trouve pas même à gagner sa vie. On ne m'appelle plus au château, maintenant; cela vaut mieux pour moi, car je fais le métier de voiturier et je gagne davantage; mais, ceux qu'on appelle, on ne les paie pas.

— Il n'est pas encore le plus mauvais de tous! marmotta un des partisans du contrat. Et même s'il le voulait, il ne pourrait pas faire grand mal : car il n'est jamais là...

— C'est un mensonge! interrompit Gaïda, rouge comme un coq. Il a fait tuer mon cochon à coups de fusil, et un tel cochon qu'on n'aurait pas son pareil pour trente roubles... Et quand, il y a une semaine de ça, sa fille, cette Anielka, s'est approchée de la mienne devant notre chaumière et lui a donné un ruban bleu, alors il s'est autant fâché que s'il avait été question d'une fortune... Ah! conclut-il tout bas en s'asseyant, si je ne plaignais pas tant ses petits, et surtout la fille, je lui en ferais voir!

Samuel, souriant, se montra dans l'embrasure de la porte, près du comptoir; il salua de tous les côtés. Gaïda l'interpella :

— Et, que pensez-vous, vous, Samuel? signer le contrat ou ne pas signer?

— Comme vous voudrez, Messieurs! répondit le cabaretier diplomate.

— Mais qui a raison? est-ce moi, qui dis d'attendre, ou celui qui conseille de signer?

Samuel caressa sa barbe, regarda au plafond, et répondit :

— Vous, Joseph, vous avez raison, mais eux aussi ont raison. Chacun veut le mieux de ses intérêts.

— Et vous, vous auriez signé?

— Est-ce que vous pensez, Joseph, que donner ma signature soit chose nouvelle pour moi?... Combien de fois par jour je signe,..

— Nous le savons, mais auriez-vous consenti pour trois arpents à...

— Comment? pour trois?... pour quatre... interrompirent quelques voix.

— Et quatre c'est encore trop peu... ajoutèrent d'autres.

— Vous croyez que quatre, c'est trop peu... fit Samuel, et Monsieur croit que c'est trop. Chacun veut le mieux de ses intérêts.

— Alors vous auriez signé? reprit l'imperturbable Grzyb.

Mais cette fois encore, le juif se refusa à donner une réponse catégorique. Il fit quelques pas en avant, mit une main dans sa ceinture et, battant la mesure, de l'autre, il déclara :

— Que vous êtes amusant, Joseph!... Chacun me demande ce que je ferais, comme si moi seul j'avais de la raison pour le monde entier. Monsieur me questionne d'un côté, vous d'un autre; dois-je répondre pour tous?... Si j'avais vos terres, je calculerais : signer ou ne pas signer pour quatre arpents? Et si j'avais des terres de monsieur, je me demanderais : donner ou ne pas donner les quatre arpents? Et puis j'agirais comme mon intérêt me le commanderait. Eh bien! vous. faites de même!

Grzyb remonta sur le banc.

— Mes frères, dit-il, pour que la concorde et l'entente règnent parmi nous, signons le contrat : mais... à cinq arpents...

— Très bien... très bien...

— Mon homme ne signera pas! déclara la femme qui avait parlé la première.

— Donnez-lui un coup de poing sur la tête, Jean! Qu'est-ce qu'elle a toujours à parler pour vous?

— Lui?... à moi?... sur la tête?... se défendit énergiquement la femme. Tiens, voilà, et voilà encore, et va-t'en chez ces ivrognes...

Et, tout en criant, ses poings s'abattaient sur son mari.

La séance était finie. Les cultivateurs, ennuyés ou affamés, quittaient le cabaret en masse. Ils arrangeaient les harnais de leurs chevaux, faisaient avancer ou reculer leurs charrettes, et partaient. Un quart d'heure plus tard, il ne restait plus dans la vaste pièce que Mathieu et sa femme, tous les deux à demi ivres, un ivrogne endormi sous le banc, la servante, occupée à ranger les verres, et Mme Samuel, en robe de satin noir, écrivant toujours.

Samuel alla vers l'alcôve, prit un morceau de papier, et écrivit au crayon : « Ils veulent cinq arpents. » Puis il remit cette carte à un garçon avec ordre de la porter au château. Lui-même se prépara à partir.

— Où vas-tu? lui demanda sa femme, en jargon juif.

— Je vais chez l'Allemand. Il a sans doute déjà acheté les terres, et, si je réussis à m'entendre avec lui, nous aurons le moulin.

— Si l'autre n'en a pas construit, celui-ci n'en construira pas non plus ! Ces démarches n'aboutiront à rien ! observa Mme Samuel.

— Alors, peut-être est-ce inutile de se déranger.

— Essaie toujours ! fit-elle.

Au reçu de la carte de Samuel contenant ces mots : « Ils veulent cinq arpents », M. Jean comprit immédiatement de quoi il était question, et se sentit enfin au-dessus du précipice auquel il refusait de penser depuis quelques jours. Le sang lui monta au cerveau ; pendant quelques instants la respiration lui manqua, mais il se convainquit bientôt, à son grand étonnement, que la perte de toutes nos illusions n'est pas le plus grand des maux.

Au premier moment, il en voulut un peu à Samuel pour sa mauvaise nouvelle ; mais il ne tarda pas à se persuader que le juif était toujours dévoué. Puis il pensa à ses domestiques, et résolut de les payer avec l'argent qui lui resterait après la propriété vendue. Il n'entrait point dans ses vues, pas plus que dans sa nature, de causer le moindre préjudice à ses gens.

Il se rappela Anielka, mais chassa bien vite ce souvenir, puis il pensa à Joseph, à sa femme... Il se ressouvint du château, nouvellement restauré, où il aimait à recevoir grandement jadis... des forêts où il chassait... de toute la vaste étendue de terrain qui lui donnait le titre de châtelain... de sa déchéance sociale... Et puis ces biens n'étaient-ils pas la dot de sa femme... la fortune de ses enfants ?... « Ma tante ! ma tante ! sauvez-nous !... » Oui, elle arrangerait tout... Il fallait aussi donner un nouveau maître aux paysans ; il fallait leur en donner un avare, sot, pervers et n'ayant aucune notion de justice ! Qu'ils sachent enfin ce qu'ils ont perdu, et ce que leur sot entêtement leur a valu !

Le désir de se venger et l'espoir en l'aide de sa tante étaient devenus des sentiments si forts qu'ils parvinrent à chasser de l'esprit du châtelain la pensée de la fortune dissipée et de la situation précaire de sa famille.

Mais Anielka, cette enfant si bonne, si précoce... Que deviendrait-elle, sans fortune, sans instruction ?... Que penserait-elle de son père ?... Elle qui aimait tant leur jardin, sa chambre... Elle qui était si confiante...

— Je lui garderai son institutrice ! se dit-il en lui-même ; et il se réjouit de cette idée comme d'une précieuse trouvaille. L'institutrice était comme un bouclier garantissant Anielka.

Il ne parla à personne de ses espérances déçues, ni de la nécessité de vendre le domaine. Au contraire, à souper, il fut plus gai que de coutume, tout en évitant le regard de sa fille. Il dormit mal et eut même un peu de fièvre. Ses nerfs étaient sans doute très surexcités, car il lui sembla qu'il était dans un état de demi-sommeil, et tombait d'une hauteur considérable. Ses mouvements restaient libres, il n'éprouvait aucun vertige, mais il sentait que le sol croulait sous ses pas.

Le matin, il était pâle et las. On vint lui dire qu'un des charretiers avait pris en flagrant délit un cheval à Gaïda. Cela le ranima un peu et il se mit à raisonner sur l'absence de tout sentiment de justice parmi les paysans.

Deux heures après, quand on vint lui annoncer que Gaïda lui-même était là, il sortit sur le perron, et y trouva Anielka examinant, avec une crainte mêlée de curiosité, le géant, dont le visage était d'ailleurs plus embarrassé que menaçant.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda M. Jean. Il paraît que mon blé a de nouveau plu à ton cheval...

— Tout de suite, monsieur, je vous dirai ce qui en est ! répondit le paysan en s'inclinant jusqu'à terre. Quand le soleil a été levé, j'ai commandé à ma fille d'aller faire paître le cheval le long du chemin, là où il y a une jachère. Mais cette rosse s'est sauvée et est entrée dans le blé. Elle n'avait peut-être pas encore mangé deux brins d'herbe, quand le charretier est arrivé et l'a saisie par la corde. Si ce n'est pas comme ça, que je meure à l'instant !

Le paysan restait là, tournait sa casquette entre ses doigts, mais regardant hardiment le châtelain, qui souriait en silence.

— J'ai entendu dire, dit enfin M. Jean, que vous ne voulez plus vous arranger, pour ces « servitudes » ?

Gaïda se gratta l'oreille :

— Les autres disent que nous valons bien cinq arpents par feu, répondit-il.

— Et moi je pense que vous prendriez volontiers le tout, si on vous le donnait...

— Si Monsieur voulait le donner, sûrement que nous le prendrions !

— Eh bien ! je serai meilleur et je ne veux pas tout te prendre... Tu donneras seulement trois roubles au domestique qui a attrapé ton cheval...

— Mon Dieu ! trois roubles !... s'exclama le paysan, mais je ne les gagne pas en une semaine ; et Monsieur m'ordonne de les payer séance tenante !...

— Si tu préfères le tribunal...

— Monsieur, comment irais-je au tribunal quand les Juifs m'ont loué pour aller en ville tout de suite ?... Que Monsieur ait pitié, qu'il me pardonne !...

— Écoute un peu, toi qui veux cinq arpents pour ta part, me ferais-tu grâce de quelque chose ?

Le paysan se tut.

— Réponds donc! Me pardonnerais-tu et me ferais-tu grâce de quelque chose?

— Mais je ne veux rien! Je veux seulement que tout reste comme c'est!

— Alors, tu préfères l'état actuel?

— Naturellement! Nous n'avons pas beaucoup de gain, mais il y a toujours un peu de chauffage, et le bétail vit tant bien que mal. Et puis nous ne payons rien à personne pour ça, et si tout nous appartenait, plus nous en aurions, plus il en irait à la commune!

— Voilà comme tu comprends bien tes intérêts! Permets-moi donc de comprendre aussi les miens, et donne trois roubles à ce garçon si ton cheval t'est nécessaire!

— C'est le dernier mot de Monsieur? demanda Gaïda.

— Le dernier. Qui sait si d'ici à un an vous n'aurez pas comme propriétaire quelque Allemand qui vous enlèvera, avec ses amendes, jusqu'à votre dernière chemise?

Gaïda tira d'une main tremblante un petit sac suspendu sur sa poitrine.

— Que ce soit donc un Allemand, peu importe! Monsieur m'a enlevé lui-même jusqu'à ma dernière chemise. Voici! poursuivit-il en posant trois roubles sur le banc. Maintenant je vais caresser les côtes de ma fille pour lui apprendre...

— C'est très bien, administre-lui une bonne correction, et qu'elle sache enfin qu'il faut respecter le bien d'autrui! repartit le propriétaire en riant.

Il appela l'homme qui avait pris le cheval, lui remit les trois roubles et donna l'ordre de laisser emmener l'animal; puis il rentra dans les appartements.

Lorsque la porte se fut refermée sur lui, Gaïda le menaça du poing; et Anielka, qui contemplait toujours la scène, vit que cet homme avait alors un visage effrayant.

— « Je vais caresser les côtes de ma fille, »... se répétait Anielka, et un frisson la secoua toute. Pauvre Magda!...

Elle aurait tant voulu sauver la petite fille, mais comment?... Sa mère ne pouvait lui être d'aucun secours, ne possédant pas elle-même les trois roubles qu'il aurait fallu rendre à Gaïda pour l'apaiser. S'adresser à son père?... Elle se rappela l'accueil fait à leur cousine, les dernières paroles de son père, encourageant Gaïda à battre sa fille, et elle comprit qu'il n'y avait aucun espoir de ce côté. Son instinct lui disait que son père ne ferait que rire de sa compassion.

A droite du perron, derrière les serres, s'élevaient les dépendances de la ferme : les granges, les écuries, les étables. Gaïda s'était dirigé de ce côté pour y chercher son cheval. Dans quelques minutes, il retournerait chez lui et battrait Magda! Anielka fit le tour du château, tourna à gauche, derrière les serres, et courut vers la palissade allant des écuries au chemin vicinal. Là, elle s'arrêta, attendit Gaïda, tout effrayée à la pensée de causer avec lui, inquiète sur le sort de Magda, et en même temps redoutant d'être aperçue par son père à elle. Tout à coup, elle entendit le bruit des sabots d'un cheval et de lourds pas d'homme. Un des barreaux de la clôture était détaché juste à l'endroit où elle se tenait; Anielka l'écarta, passa de l'autre côté, remonta le fossé couvert d'orties, auxquelles elle se piqua les jambes et les mains, et courut à la rencontre de Gaïda. Née pour commander, elle allait prier.

A sa vue, le paysan s'arrêta et regarda d'un air morne le visage pâle et les yeux bleus tout craintifs de la fille de ses maîtres.

— Métayer! appela Anielka d'une voix à peine perceptible.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il brièvement.

— Métayer, est-ce vrai que vous allez battre Magda?

Le paysan s'éloigna de quelques pas.

— Écoutez-moi, je vous en prie... Elle est si petite... Comment aurait-elle pu retenir un si grand cheval?...

Un étonnement profond se peignait sur le visage du paysan. Les yeux, la voix et chaque mouvement d'Anielka exprimaient une telle force de persuasion qu'il se sentit tout petit devant elle.

— Ne la battez pas! suppliait Anielka, les mains jointes. Vous êtes si fort et elle est si faible!... Si vous la serriez trop violemment, vous pourriez l'étouffer...

— Anielka! Anielka! appela du jardin la voix grêle de Mlle Valentine.

Anielka se tut un instant. Elle jeta un regard désespéré autour d'elle et puis, comme tout heureuse d'une inspiration subite, elle tira d'un mouvement rapide un petit médaillon suspendu à son cou.

— Voyez-vous, Gaïda, ce médaillon... Cette Notre-Dame est en or et a été bénie à Rome... C'est maman qui me l'a donnée... Elle coûte très cher, beaucoup plus que vos trois roubles... Maman me l'a donnée en me recommandant de la porter toute ma vie!... Mais prenez-la, si vous consentez à ne pas faire de mal à Magda!

La fillette, tenant en main une chose si sainte, prit aux yeux du paysan l'importance d'un prêtre élevant l'hostie. Il se découvrit et balbutia d'une voix émue :

— Que Mademoiselle garde cette image sainte; je ne suis pas un Juif pour faire commerce de tels objets!

— Anielka! Anielka! appelait toujours Mlle Valentine.

Mais vous ne battrez pas Magda?

— Non, je ne la battrai pas!

— Vraiment non?

— Que Dieu m'en préserve! dit-il en se frappant la poitrine.

- Anielka! Anielka!...

La fillette courut vers la palissade.

Le paysan resta à la regarder, jusqu'à ce que le dernier bruissement de sa robe se fût tu, puis il fit le signe de la croix et murmura une prière. Le cœur lui battait à se rompre; il n'aurait guère été plus troublé si quelque miracle s'était opéré à ses yeux. Enfin il se remit en marche lentement, la tête penchée, et disparut au tournant de la route, tenant toujours sa casquette en main.

Comme on le sait, le cœur de Mlle Valentine, quoiqu'un peu desséché, n'était pas complètement mort. Elle caressait toujours le rêve d'un homme sérieux venant enfin la dédommager, par une chaude affection, des amertumes de sa vie.

Mais ce beau sentiment était presque étouffé par quantité de principes, ou plutôt de formules, sur l'obéissance, les bienséances, la politesse, la grammaire, la géographie, le devoir à remplir, et autres choses semblables. Seuls, des incidents qui seraient parvenus à pénétrer très profondément sous cet amas de connaissances intellectuelles auraient pu amener, momentanément au moins, une révolution dans la nature psychique de Mlle Valentine.

Or, de tels incidents venaient de se présenter. Le premier, c'était l'été, l'été qui alanguit, porte à la rêverie, et rend susceptibles d'amour même les personnes travaillant du cerveau. Le second était le retour du châtelain, qui, en sa qualité de bel homme et de célèbre séducteur, revêtait aux yeux de Mlle Valentine les formes d'un démon voulant attenter à son innocence. Le dernier enfin, et de beaucoup le plus excitant, était la conversation avec la cousine Anna à propos de M. Saturnin.

Grâce à la solitude qui l'entourait, et à son exaltation poétique, M. Saturnin semblait enfin à Mlle Valentine l'idéal rêvé. Et le cœur de l'austère vierge se mit à fermenter.

Depuis quelques jours la lecture l'ennuyait; ses devoirs d'institutrice lui pesaient. Elle préférait jeter des graines aux oiseaux, ou laisser ses regards errer sur les arbres du jardin. Et puis une grave question se posait à son esprit : Que deviendrait-elle dans une quinzaine de jours? Car elle pressentait que les affaires pécuniaires du maître étaient à la veille d'une catastrophe. Elle eût voulu partir, fuir quelqu'un, se rapprocher de quelque chose, ou éprouver du moins des émotions inconnues.

Et M. Saturnin, le modeste employé de district, devint l'objet de ses rêves, le but de ses aspirations. Elle lui était reconnaissante de s'être souvenu d'elle, elle le plaignait, car il paraissait souffrir, elle l'estimait pour sa fidélité et était même prête à lui donner son amour. Elle se regarda plus souvent dans son miroir, et se noua même au cou un étroit ruban de velours noir. Elle s'habitua aussi à la frivolité, si chère aux hommes, chanta le long des allées du parc, courut après les papillons, naturellement quand personne ne pouvait la voir. Mais, par-dessus tout, elle s'entraîna à redouter ce vilain séducteur, M. Jean. Elle eût voulu entourer son cœur d'une palissade morale, elle eût voulu le cuirasser, le fortifier, et ne laisser dans les fortifications qu'une petite porte, par laquelle pourrait entrer le tendre, le fidèle Saturnin.

Sous l'influence de telles rêveries, Mlle Valentine se conduisait étrangement. Un jour elle refusait de descendre à dîner; un autre jour, pendant le souper, elle dérobait obstinément ses charmes derrière un grand samovar de cuivre. Parfois sa chambre était éclairée toute la nuit, parfois elle se demandait anxieusement si elle ne devait pas appeler au secours!... Et elle était de bonne foi en agissant ainsi : car elle supposait que l'indifférence de M. Jean déguisait quelque projet déshonnête, et elle essayait, à l'aide de son anémique imagination, de prévoir les suites possibles de chaque attaque.

Elle croyait aussi fermement à l'attaque qu'un pauvre savetier, qui a tout mis en gage pour se procurer un billet de loterie, croit à sa chance de gagner le gros lot.

— Et pourquoi ces attaques n'auraient-elles pas lieu? se demandait-elle.

Mais pendant ce temps M. Jean, comprenant enfin que la fortune lui glissait des mains, s'était juré de garder à Anielka son institutrice, n'importe à quel prix. Il suffirait sans doute d'expliquer à Mlle Valentine que, désormais, elle serait payée très régulièrement, et de la prier de ne pas abandonner la fillette quoi qu'il survienne, et même quoi qu'il faille supporter.

Au moment où Anielka courait après Gaïda, Mlle Valentine se mit à la recherche de la fillette. Elle fit le tour de l'étang, regarda sous le châtaignier, et enfin appela :

— Anielka!... Anielka!...

BOLESLAS PRUS.

Traduit par B. [illegible]

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. [illegible] — *Le* [illegible] : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 27 SEPTEMBRE 1902.

LA RELIGION AUX ÉTATS-UNIS [1]

Toutes les églises des États-Unis, protestantes, catholiques, juives et indépendantes, ont quelque chose de commun. Elles sont plus voisines entre elles que chacune d'elles ne l'est de son église-mère d'Europe; et l'ensemble de toutes les religions d'Amérique forme ce qu'on peut appeler la religion américaine.

* * *

La religion américaine a deux caractères qui la définissent : elle est *sociale*, et elle est *positive* : sociale, c'est-à-dire plus soucieuse de la société que des individus; positive, c'est à dire plus curieuse de ce qui est humain que de ce qui est surnaturel. Un de ces caractères entraîne l'autre : plus l'homme a l'esprit social, plus il tend à avoir l'esprit positif ; car plus il pense à l'intérêt commun, qui le distrait du sien propre, plus il néglige dans la religion la partie dogmatique, qui le renseigne sur sa propre destinée après la mort, pour s'attacher à la partie morale, qui règle ses rapports avec la communauté. L'esprit social est le souci de l'humanité plutôt que de soi-même, l'esprit positif est le souci de l'humanité plutôt que de l'inconnaissable : l'un et l'autre peuvent se définir le culte de l'humanité et la recherche du progrès humain; aussi se fortifient-ils l'un par l'autre, et une religion sociale tend à être une religion positive.

* * *

La religion est peut-être ce qu'il y a de plus original aux États-Unis. Elle est née de la colonisation, elle est fille du sol. Si elle est, de toutes les religions, la mieux accommodée aux besoins contemporains, c'est qu'elle s'est formée en même temps que le plus jeune des peuples; elle n'est pas moderne par ses innovations, elle l'est dans son principe et dans son essence; aussi l'est-elle sans conflits et sans contradictions, et c'est pour sentir ce que son originalité a de naturel et d'intime qu'il faut l'observer dès sa naissance. Une étude de l'*instinct social* et de l'*instinct positif* dans le *christianisme colonial* est d'aspect un peu archaïque, mais le christianisme américain est inséparable de ses origines ; on ne sent l'accord profond et aisé de cette religion avec la société qui l'entoure, on n'en goûte le charme et on n'en comprend la leçon, que si on y reconnaît l'œuvre d'une race nouvelle sur une terre neuve.

C'était tout un ordre nouveau et toute une société idéale que les premiers colons tentaient de fonder : ils débutèrent par le communisme ; ils subordonnaient tous les intérêts à celui de la bonne entente et du bon ordre ; leur christianisme était une fraternité; la piété pour eux ne fut qu'une forme du civisme; leur Dieu n'était que le premier serviteur de leur cité utopique ; leur religion, comme celle de la Bible, dont elle procède, était une religion de la tribu. Toute sociale, et par suite toute morale, elle ne fût à aucun degré théologique : leur profession de foi n'imposait pas de dogmes, et leur notion du surnaturel se réduisait à peu de chose ; leur libéralisme était fait d'indifférence métaphysique. Leurs

(1) Extrait de l'ouvrage : *La Religion dans la Société aux États-Unis*, qui va paraître prochainement à la librairie Colin.

persécutions furent toujours des mesures d'ordre politique et de salut public ; leur inquisition fut morale et ne fut jamais dogmatique. Le *christianisme colonial* fut un *socialisme* et un *positivisme* (Livre I, *L'instinct social dans le christianisme colonial* ; Livre II, *L'instinct positif dans le christianisme colonial*).

*
* *

La religion américaine, inconsciente longtemps de ses caractères, prend conscience d'elle-même au XIXe siècle ; elle inspire une philosophie et prend corps dans une littérature ; Channing et Emerson la font connaître à l'étranger ; après n'avoir été qu'un élément de l'histoire locale, elle entre dans le courant d'idées universel ; l'instinct social devient *l'esprit social*, l'instinct positif devient *l'esprit positif* (Livre III, *L'esprit positif dans les doctrines ;* Livre IV, *L'esprit social dans les doctrines*).

*
* *

Les philosophies du XIXe siècle, inspirées des vieilles tendances nationales, les fortifient à leur tour, et contribuent avec elles à former les mœurs actuelles. Aussi les traditions et les doctrines concourent-elles à développer, dans le *christianisme contemporain*, l'*esprit positif* et l'*esprit social*. On néglige le surnaturel ; dans les sectes qui ont hérité de dogmes européens, ils ne sont plus qu'un poids mort. La religion n'est plus de droit divin et se justifie par ses services ; presque déconsacrée, il lui faut rivaliser, avec les œuvres laïques, d'utilité sociale. Elle s'occupe moins du futur et plus du présent ; elle tente de sauver tout l'homme sur la terre, corps et âme ; elle n'enseigne plus à mourir, mais à vivre : elle est une école d'énergie pratique. Le culte des Américains va à leur race plus qu'à leur Dieu, qui est le serviteur de son peuple. Chez eux ce n'est pas l'homme qui se sacrifie à Dieu, c'est Dieu qui se dévoue à l'homme : les rôles sont renversés. Jeunes comme les Grecs, ils ont à un égal degré la fierté d'eux-mêmes ; la religion des Grecs était l'apothéose de leur propre vertu : l'anthropomorphisme, qui est le signe des races fortes, est chez eux moins physique et plus moral ; les Grecs divinisaient l'individu, les Américains divinisent l'humanité. Leur religion est un positivisme en face des théologies d'Europe, comme celle des Grecs en était un en face des théogonies de l'Orient (Livre V, *L'esprit positif dans le christianisme contemporain*).

L'*esprit positif* et l'*esprit social* se développent l'un par l'autre ; car les intérêts terrestres sont des intérêts sociaux, et si le salut de l'âme seule après la mort peut être individuel, le progrès de tout l'homme sur la terre ne peut-être que collectif. La religion se soucie de moins en moins de sauver les individus et de plus en plus de sauver la société. Au lieu du paradis elle offre en récompense le perfectionnement social. Le christianisme devient une mutualité et se réduit à une fraternité. Les paroisses sont des institutions de solidarité, des coopératives et des clubs ; les pasteurs sont des sociologues, gens d'affaires (Livre VI, *L'esprit social dans le christianisme contemporain*).

Le résultat important du positivisme chrétien, c'est la *paix religieuse*, et d'abord la paix entre la religion et la science. Le christianisme américain, divinisant l'homme, a le respect de la raison humaine. Le surnaturel y a peu de place, et moins occupé de ce qui échappe à la science il a moins coutume de la négliger. Dans l'ordre de l'inconnaissable, qui se joue des recherches de l'homme, le dédain de ses facultés peut être le commencement de la foi ; mais, dans l'ordre positif ou social, les faits sont trop présents pour ne pas modifier les croyances, et une religion civique et morale ne peut, comme une religion dogmatique, tenir la science à l'écart ou la raison en défiance. Les prédicateurs américains ont accueilli sans colère la critique biblique et en acceptent les conclusions. Ils ne cherchent plus à tirer du détail de chaque verset des dogmes précis ou des vérités particulières : la Bible leur paraît, comme la nature, un tout dont la raison doit interpréter l'ensemble ; elle est pour eux, comme la nature pour Emerson, une inspiratrice d'énergie ; c'est un impératif catégorique dont l'interprétation reste libre, une discipline qui laisse l'indépendance. La Bible est ce que fut le signe de la croix dans la primitive Église : un gage de l'unité chrétienne et un lien social. C'est aussi un lien national et un symbole de l'unité américaine : dans l'esprit de moralité de la race juive, les Américains reconnaissent le leur ; ils ont fait de l'ancien Testament un Évangile national. Toute la Bible n'est pour eux qu'une inspiration morale.

*
* *

La paix religieuse règne dans les questions pratiques comme dans les questions scientifiques. L'esprit positif a rendu la morale indépendante du dogme. Indifférents aux doctrines, les premiers colons attendaient le salut commun de la rigueur des mœurs et non de l'orthodoxie des formules ; les Américains ne croient pas que de la façon de concevoir le surnaturel dépende la façon de se conduire ; ils séparent l'ordre spéculatif et l'ordre pratique ; ils sentent que la vertu seule enseigne la vertu, et que l'action seule est maîtresse d'action ; que dans la nature, qui ne procède pas par sauts, le semblable produit son semblable, et qu'attendre la moralité de la spéculation, c'est compter sur une sorte de

miracle, comme si on espérait qu'une espèce puisse en engendrer une autre. Le sentiment que les dogmes ne changent pas la morale est le seul fondement ferme de la tolérance; car si les opinions théologiques restent sans effet sur la conduite publique et privée, elles ne sont à aucun degré affaires d'État; à aucun titre une partie des citoyens ne peut avoir le droit ou le désir d'imposer ses dogmes à l'autre. Au fond de tous les fanatismes européens se cache l'arrière-pensée, venue du moyen âge, qu'il y a des métaphysiques funestes ou propices aux sociétés : l'esprit positif des Américains ne mêle jamais de questions surnaturelles aux questions sociales. Ils n'ont cessé de penser ce qu'écrivait, dès 1700, un de leurs philosophes en se moquant de ceux qui attendent le salut d'un dogme : « Est-ce que ces messieurs comptent servir les colonies comme de profonds artistes en médecine servent le monde? Je parle de ceux qui emportent dans la tombe le secret de quelque grand catholicon inappréciable. Engagez chaque homme et chaque société à employer leur temps sagement, à ne pas quitter leur poste, et à apprendre honnêtement à mener leurs propres affaires, celles que Dieu, la loi et les institutions leur ont confiées; et nous pouvons espérer qu'alors tout ira bien pour nous. » La religion n'a jamais été pour eux que la moralité. Attentifs à la vertu plus qu'à la doctrine des sectes, ils ont vu que les gens de bien, sans avoir la même foi, avaient la même conduite, et que si le dogme divise, la morale unit; ils ont conçu, au-dessus de la diversité des sectes, l'unité du christianisme, l'Évangile rapprochant ce que la scolastique sépare. L'union des Églises entre elles prépare leur entente avec la libre pensée naissante. L'athéisme lui-même n'est qu'une métaphysique, et croire que toutes les métaphysiques sont indifférentes en morale, c'est être prêt à tolérer celle-là comme les autres; la libre pensée naît à l'abri de l'autel comme les sectes libérales naquirent sans bruit au sein des sectes orthodoxes. L'esprit positif, commun en Amérique aux gens de toutes les religions et aux gens sans religion, les préserve les uns et les autres de rendre réciproquement responsable du mal social leur incrédulité ou leur crédulité. Ils ne cherchent pas la cause des accidents politiques dans les théories de l'inconnaissable qui diffèrent des leurs. L'esprit positif supprime et l'intolérance des religions et l'intolérance contre elles. En refusant à la métaphysique toute influence d'ordre pratique et civique, il en préserve les débats de la contagion des fureurs politiques.

L'*esprit social*, inséparable de l'esprit positif, n'a pas moins servi à la paix religieuse. Il a fait de toutes les Églises des agents au service de la société américaine, et toutes ont pour but commun le progrès public, toutes se justifient à leurs propres yeux et aux yeux des autres par leur rôle social, par la part qu'elles prennent à l'éducation et à la civilisation nationales : à force de servir la même cause, elles apparaissent les unes aux autres comme des collaboratrices et non comme des rivales (Livre VII, *la Paix religieuse par le positivisme chrétien*).

* * *

Ainsi s'est formée, et continue à se constituer, de plus en plus consciente d'elle-même, une religion américaine, qui embrasse toutes les formes, orthodoxes ou indépendantes, ecclésiastiques ou laïques, de l'esprit évangélique. Toute nation est soucieuse de son unité morale; et le peuple souverain des États-Unis n'est pas moins jaloux de la sienne que Louis XIV ne l'était de celle de la France quand il révoqua l'Édit de Nantes. Mais comme le dogme n'a jamais semblé aux Américains ce qu'il y a de vital dans la religion, l'accord sur le dogme ne leur a jamais paru la condition de l'unité morale; ils pensent qu'on peut avoir la même patrie sans avoir la même théologie. Ils font de la fraternité, dont la forme actuelle est la solidarité sociale, l'essence du christianisme : l'unité morale qu'ils poursuivent sous le nom d'unité chrétienne n'est que le concours de tous pour établir plus de fraternité et de solidarité. Au-dessus des sectes, dont la diversité leur semble indifférente, ils organisent une religion qui pénètre la société tout entière et tend à n'être que l'esprit social lui-même dans ce qu'il a de plus évangélique. Du temps des Puritains, c'était une religion de la race, comme ç'avait été chez les Hébreux une religion de la tribu : à mesure que le concept de race s'élargit, jusqu'à s'étendre à toute la race humaine, elle devient une religion de l'humanité. Tous les groupes, de tous les points de la pensée, se rencontrent dans le culte de la vertu humaine et du progrès humain; le *positivisme* a consommé l'*unité morale de la nation*.

* * *

Cette unité morale est bien une *unité religieuse* et une *unité chrétienne;* le positivisme est bien un *positivisme chrétien*. L'humanisme américain a reçu du christianisme tous les éléments traditionnels, sentimentaux et poétiques qui distinguent une religion d'une philosophie. Le positivisme américain n'est qu'un christianisme qui a évolué. Comme les premiers colons, dans le zèle de leur établissement, avaient fait de Dieu le serviteur de leur société naissante, et mis la religion au service de l'humanité idéale qu'ils croyaient organiser, la philosophie humanitaire contemporaine n'a rien rencontré, dans les Églises des États-Unis, qui lui fût contraire; elle

s'est servie d'elles comme de cadres tout prêts où elle pouvait prendre corps. La religion américaine peut s'appeler un positivisme chrétien ou un christianisme positif. Elle a reçu du passé l'esprit traditionnel et l'esprit évangélique : traditionnelle, elle préserve les noms et les formes des Églises même quand elle en change les mœurs ; elle les développe par le dedans ; évangélique, elle tient la figure du Christ présente à tous, même quand elle ne reconnaît pas sa divinité. Le positivisme américain, si voisin de celui d'Auguste Comte, que Channing, après 1830, attendait de la France la religion de l'avenir, s'en distingue par son caractère chrétien ; il est conciliateur et non combatif ; en tolérant tout le passé, d'où ils dégagent l'avenir, les Américains sont d'un degré plus positivistes que Comte, puisqu'ils négligent non seulement de discuter les métaphysiques, mais de les détruire. Tandis que les disciples de Comte n'ont pu créer qu'une parodie de la religion, le positivisme américain a ses temples, son clergé, ses fidèles, qui ne sont autres que ceux des Églises chrétiennes ; on peut concevoir un positivisme avec un Dieu, comme on conçoit une république avec un roi : il suffit que le roi soit le serviteur du peuple, et le Dieu, celui de l'humanité ; il suffit que la souveraineté, par-dessus la tête du roi, soit dans le peuple, et que la dévotion, par delà Dieu, aille à l'humanité. Par une évolution à demi inconsciente, le culte de l'humanité s'installe en Amérique sans déplacer le culte de Dieu, à peu près comme, il y a seize siècles, les images chrétiennes se sont substituées insensiblement aux idoles païennes des autels rustiques.

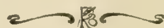
* * *

C'est là par excellence un phénomène d'évolution. C'est parce que le positivisme américain est chrétien et né du christianisme qu'il est une réalité sociale et un fait historique. C'est une religion qui réconcilie le passé et l'avenir ; elle est créatrice et non destructive ; elle ne nie pas ; par là encore elle est positive ; elle n'est pas négative parce qu'elle n'est pas négatrice. C'était aussi le rêve de Comte d'édifier au lieu de renverser, mais le passé l'enserrait ; en pays neuf la religion américaine a pu n'être que constructive.

* * *

Aussi n'est-elle pas un protestantisme. Elle ne proteste contre rien, parce qu'elle est née d'un sol où il n'y avait rien avant elle. Le nom de protestantisme rappelle trop de controverses pour lui convenir. Il lui faudrait un titre que les polémiques d'Europe n'aient pas défloré. Celui de christianisme est le seul qui reste assez large pour la désigner ; encore faut-il le prendre dans son sens évangélique. « La vraie leçon du protestantisme, écrit M. John Fiske, c'est que la foi n'est pas l'affaire de la société mais de l'individu : ce n'est pas tant, aux États-Unis, la leçon du protestantisme que la leçon de la colonisation ; le libéralisme américain a ses causes dans l'histoire américaine plus que dans la réforme de Luther ; il a fleuri dans le Maryland catholique ou la Virginie anglicane comme dans les provinces puritaines ; il est aussi intime aux Églises juives ou à l'Église romaine qu'aux Églises réformées ; c'est un produit du sol. La religion américaine est vivante et féconde parce qu'elle est nationale. Elle est née de trois siècles d'efforts pour organiser une société et créer une civilisation sur une terre nue. Elle a pour but le progrès humain, parce qu'elle a pour origine le travail humain. C'est une religion de l'humanité, greffée sur le christianisme.

HENRY BARGY.



INCANTATION

Nouvelle.

Au clair de lune, le château féodal, haut crénelé, redoutable en ses ponts relevés, rêve sur la vallée ; et dans la cour du château, assis sur la margelle du puits, le chanteur-poète rêve au clair de lune. Il rêve, car, tandis qu'il disait ses chansons aux hôtes de ce castel, la fille du châtelain, la damoiselle aux blonds cheveux, toujours souriante aux doux vers d'amour, dans son cœur est entrée.

La veillée a pris fin, mais lui n'a pu dormir. Alors, sur la margelle de ce puits, là, juste sous le balcon de pierre où tantôt encore il la vit appuyée, il fait pour la jeune fille des vers très suaves.

Les heures de la nuit, fantômes plus pâles que l'astre éteint qui les éclaire, l'une après l'autre, passent.

Il y a beau temps que la ballade est achevée ; il est toujours à sa même place, amoureux transi, sous l'inaccessible balcon. — Las ! il pense à lui, maintenant, à lui, pauvre poète, qui sait dire plus jolies choses que les chanteurs des gais feuillages ; cependant il ne sera jamais aimé, parce que sa dame est noble et grande, et lui n'est rien, rien qu'un trouvère à l'amuser quand les soirées lui semblent longues. Jusqu'à ce jour, son âme lui avait paru un don du ciel, elle qui chantait ; en cet instant, sous la nuit claire et dans la solitude, il la prend en pitié : « Pauvre âme mienne, musicienne errante du vaste monde, toi qui vibres harmonieusement pour un

coin de ciel bleu, pour une fleur éclose, toi qui donnes aubade au printemps joyeux et viens t'enivrer des divines nuits, ô mon âme, défense à toi, de par le Roi, de par Dieu même, de regarder, — toi qui as des ailes pourtant, — plus haut que tu ne dois monter, là, entre ces tours crénelées, vers ce balcon de pierre. Ah! si la pensée, triste enfermée au fond du cœur des hommes, pouvait, par notre volonté, sortir de nous, et, elle la subtile, l'impalpable, fuir où son désir l'emporte!... Et pourquoi non! Toi, ma pensée toute d'amour formée, qu'est-ce donc qui t'arrête? Pars, car elle t'oublie, celle que tu aimes — si elle ne t'ignore; va, dis-lui qu'aimer c'est conquérir; que mon amour, sans qu'elle y pense même, vers moi l'incline, et qu'il lui faut désormais me sourire, m'être douce, à moi qui suis venu à elle, le premier, sans réserve ainsi que sans retour...

A ce moment, comme si ses insensés désirs eussent eu force réelle et ses paroles passionnées puissance magique d'incantation, la fenêtre lentement s'ouvre. N'y pouvant croire, le poète bondit.

Blanche en ses blancs vêtements, blanche sous la lumière de la lune et souriante, la voilà, celle que son cœur, dans un fol élan, s'était tout à l'heure flatté de faire apparaître.

Sans montrer grande surprise de la présence du trouvère, elle se penche et dit :

— Vraiment, oui, c'est bien vous ; le songe qui vous découvrait à mes yeux, assis sous ma fenêtre, ne me trompait donc pas!

— Nos rêves sont vrais plus que nos veilles, Madame, répond le poète, traduisant de la sorte son ravissement et son trouble ; car, si la damoiselle, — son rêve, — l'inconsciente esclave de son évocation, descendait soudain dans la transparence de l'air, il ne s'en étonnerait même plus. Au fond de lui, son allégresse grandissante triomphe et tout bas chante :

« O puissance inconnue de l'esprit, dont tantôt je doutais encore ! O poètes, et vous, les amoureux, réjouissez-vous : l'amour commande l'amour et vous fait mages souverains au domaine subtil. Palpite, mon cœur, car ce n'est pas en vain; on ne t'entend, on ne te voit, tant mieux! Nul obstacle ne s'élèvera pour toi sur le chemin qui échappe aux regards. »

Toutefois, en attendant que la docile évoquée descende miraculeusement, il lui parle, oubliant presque la distance qui, de toutes parts, entre eux s'étend :

— Vous qui m'apparaissez jeune comme une aube, radieuse et douce comme cette nuit, de lumière pénétrée, vous dont un seul regard fait mettre genou en terre aux plus superbes, reine de par la beauté, reine, dit-on, quand vous le voudrez, de par le diadème, se peut-il que, jusqu'à moi, votre front de si haut s'incline!

Toujours souriante, la jeune fille secoue la tête :

— Moi, vous aimer? Oh! non.

Blessé au cœur et, du coup, retombé sur terre, le poète riposte :

— Ai-je dit cela, vraiment? Je sais, Madame, garder ma place.

— Oubliez quelle est la mienne! Au clair de lune, parlant d'amour, les jeunes gens, par la seule vertu de leur jeunesse, sont tous égaux. Moi-même, si je suis ici à cette heure, en doutez-vous? c'est que votre parole m'est douce. Je ne me défends de vous aimer qu'au nom seul de la sagesse et de ce vieux dicton, dont il me souvient : Tout ce qui a ailes s'envole. Or, les amours des poètes sont plus légères que plume au vent, et mon cœur, comme mes tourelles, veut l'appui de l'immuable pour s'élever fier et haut sous les cieux.

Ayant beau jeu, à son tour, pour secouer la tête, le poète réplique :

— Le cœur des rois, Madame, est plume plus légère que le cœur des poètes, et le cœur d'une femme, du moins à ce qu'on dit, pèse bien moins encore.

Puis, sans laisser à la belle discoureuse le temps de lui répondre, et comme parlant pour lui seul, il poursuit :

— Le rêve du bonheur, parfois, vaut presque mieux que le bonheur même; ici-bas, le plus parfumé breuvage contient sa goutte amère : une larme qui roule des yeux à la coupe.

Il se tut; la damoiselle également se taisait; la tristesse les gagnait sous la nuit constellée, dans la douceur du clair de lune. Bientôt, pourtant, revenant à la réalité du moment, le poète demande :

— S'il est vrai que vous pensiez à moi, ce soir, en ouvrant votre fenêtre, que vouliez-vous de moi, Madame?

— Mais, tout simplement, une de vos chansons. Ne m'avez-vous pas révélé, à la veillée passée, le pouvoir du poète, qui voit, qui entend tout? Dans ce vaste monde, une seule vie, la mienne, m'appartient. Eh bien! à vous, poète, de me faire vivre un instant de toutes les vies d'ici-bas. Ce soir, je voudrais être l'âme du vent dans la nuit profonde et frissonner avec lui jusqu'aux étoiles. Oh! encore, me sentir la fleur endormie sous la lumière si blanche des clairs de lune, ou la feuille qui bruit à toute brise voyageuse. Être ce qui passe et ce qui reste, le rêve et l'agitation, le trouble et l'oubli; changeante, pourtant la même, être, être toujours, et, comme l'espérance, fidèle et ailée, ne jamais faiblir, ni trahir, ni mourir!

Le poète se sentait reprendre l'avantage, puisqu'elle l'interrogeait, le conviait à répondre. Souriant de la voir ainsi s'exalter, toute fluette dans l'immensité des cieux, toute radieuse sous l'argent

de leur lumière, il réplique, se jouant au badinage d'amour :

— Eh! que savez-vous, Madame, si ces vies multiples, vous ne les avez point déjà vécues dans le passé des temps? Mourir, c'est renaître. Vos curiosités de ce soir ne seraient alors que purs souvenirs. Peut-être, depuis des siècles, je suis celui que votre jeunesse enchante : ce sont vos sourires passés qui m'ont façonné poète, et ma nouvelle vie, en apparence si éloignée de la vôtre, avec la fatalité du destin me ramène à vos pieds, sans doute à l'heure marquée.

Comme la fière damoiselle, intéressée, ne se récriait pas, le poète se hâte de poursuivre :

— Rêvons. Peut-être au temps où vos tourelles, faites de pierres fraîchement taillées, s'élevaient à peine, blanches comme un vol de tourterelles, peut-être ai-je été page en ce château. Je vous suivais, Madame, portant votre livre d'heures, quand, parée de votre robe d'or, vous alliez les jours de fête vous agenouiller à la chapelle.

« Peut-être un jour — et pourquoi pas? — j'ai été empereur, posant sur votre front d'enfant le diadème lourd et glorieux.

« Si vous avez été bergère, je fus le pâtre qui le premier perça de trous le vert roseau, flûte des champs, appel timide des soirs d'été.

« Mais je vous vois : vous étiez, sur la montagne, le rouge œillet éclos, très brave, au flanc abrupt du rocher; et moi, j'étais l'espace vide qui de toutes parts vous enserrait, vous défendait même des regards.

« Ce soir, en venant ici, je me souvenais tout simplement que votre fenêtre, pour moi, s'ouvrit parfois; seule mon impatience, en m'amenant trop tôt, fut la cause de ma longue attente. »

Amusée par la déclaration singulière et hardie de l'amoureux poète, elle demeurait là, l'imprudente, sous les longs rayons de lune — sortilèges des cieux mêmes tombés — qui, sans qu'elle y songeât, la pénétraient de leur subtile magie. Parce qu'elle s'appuyait à la pierre du balcon massif et haut, elle se croyait imprenable en son castel. Hélas! elle ignorait que l'âme est la forteresse la moins sûre, la malaisée entre toutes à garder, elle dont les portes s'ouvrent sans bruit, trahissant, si l'on n'y veille, et son maître et son Dieu.

De plus belle, et toute rieuse, l'inconsciente ensorcelée reprend :

— A mon tour, maintenant; car, moi aussi, je me souviens, et je veux dire la fin de ces belles histoires que vous contez si bien. — Écoutez plutôt : la châtelaine à la robe d'or n'accorda pas même un regard au page trop osé qui l'accompagnait; l'empereur, qui la devait couronner, partit pour la guerre et n'en revint jamais. Pour ce qui est de la bergère, elle n'entendit point la flûte de roseau, et, quant à l'œillet, il ignora tout de ce monde, hormis le soleil dont les rayons le firent éclore, et le roc aride où il se sécha. Croyez-moi, aucune de nos vies passées, si elles furent, ne nous fit amis. Avez-vous l'espoir que notre prochaine existence accomplira ce miracle?

— Et pourquoi le perdrais-je? se hâte de s'exclamer l'exilé, du lointain de la cour où il se morfond : « Cette vie, une autre, qu'importe? Lorsque l'éternité n'est pas fermée à notre rêve, notre cœur sait attendre. »

— De grâce, interrompt la gente damoiselle, émue soudain d'une crainte mystérieuse, gardons-nous de parler de ce que nous ignorons et d'aliéner, sans en rien connaître, l'insondable éternité. Ce dont pour l'instant je suis certaine, je l'affirme, c'est que ce destin par votre hardiesse conçu, ce destin qui nous rapprocherait, ne sera pas le nôtre en la présente vie, car vous n'êtes qu'un trouvère, et moi, peut-être, serai-je reine!

En prononçant ces derniers mots, la damoiselle, jusque-là tout indulgente et malicieuse, prend un air altier et redresse avec orgueil sa tête d'enfant.

Pour la seconde fois, l'audacieux poète retombe, du balcon même où il se croyait déjà monté, au pied d'une muraille très haute, en vagabond dont l'imagination est partout et la place nulle part.

Tous deux restent perdus en leur rêve différent d'éternité lointaine : elle, fuyant la pensée qui la cherche; lui, poursuivant malgré tout, se croyant, à la fin, sûr d'atteindre.

Par cette course idéale ils étaient si fort absorbés qu'ils ne virent point se lever de la terre comme une grande ombre.

Cette ombre se développait sur le sol, s'allongeant jusqu'à ce qu'elle eût atteint la façade du château, qu'elle commença dès lors à escalader étage par étage. Bientôt, toute noire, elle se profile sur le balcon, et si près de la jeune fille!... Celle-ci jette un cri d'épouvante : « La Mort! » Mais déjà l'Ombre étendait le bras vers sa proie.

Défaillante, plus blanche que la froide clarté de la lune, qui, haut dans les cieux, resplendit, la jeune fille se penche sur la balustrade de pierre, ayant encore la force de dire :

— Ah! poète, c'est toi, c'est ton rêve et ton pouvoir maudit, tes enchantements mortels qui m'ont tuée. En vain je me débattais, ta pensée coupable nous liait l'un à l'autre. Et comme cette vie nous séparait, la force de ton désir l'a brisée en moi. »

Impuissant à secourir, le poète voit, avec une indicible horreur, l'Ombre avancer d'un dernier pas. Elle passe sur le front de la jeune fille, qui s'affaisse.

Puis, silencieuse et lente, son fardeau en ses bras, l'Ombre retourne à la terre d'où elle était montée.

Le trouvère se laissa tomber sur le sol. Il ne sortit de son évanouissement que sous le froid baiser de l'aube.

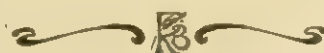
Déjà les gardes abaissaient les ponts-levis, et lui, la raison pour toujours égarée, il prit sa course, fuyant loin de ce château maudit, où dans un rêve d'amour s'était pour jamais couchée, comme en un linceul, l'imprudente au cœur trop grand ouvert à l'irréalisable.

Désormais il alla, le pauvre fou-poète, chantant l'amour qui l'avait fui, les printemps qui ne fleurissaient plus pour lui, et les sourires d'une vie dont il ne connaissait que la tristesse sans terme.

Parfois, quand il se croyait seul, il murmurait des phrases incohérentes, — disait-on, — sa propre chanson, sans doute ; et ces phrases, follement cadencées, signifiaient à peu près ceci :

« Venez à moi, vous qui souriez dans votre jeunesse éclose, venez, vous qui souffrez dans votre vie longue et profonde, cherchant l'espoir au seuil du Mystère ; venez, vous tous dont le cœur déborde. Je rythmerai vos amours et je rythmerai vos larmes ; car je suis le poète, c'est-à-dire celui qui tait sa douleur, mais l'écoute pleurer au fond de toute joie, mais l'écoute chanter dans les sanglots qui brisent et les larmes qui tuent... »

PIERRE ULRIC.



LE BAGNE ET LES FORÇATS [1]

IV

Il y a quelques années, on avait voulu « coloniser » la Nouvelle-Calédonie (un accès de cette manie se produit actuellement), la purifier en remplaçant les éléments contaminés par d'impeccables éléments. Des sociétés de colonisation s'étaient formées ; elles avaient rédigé des brochures, publié des articles, distribué des prospectus, fait un grand effort de réclame. En même temps, ordre avait été donné de défricher là-bas un domaine immense, la *Ouaménie*, d'y bâtir des groupes de cottages — quatre pièces, dépendances, jardin, élégante palissade, — de choisir, pour être donnés à chaque futur colon, une belle paire de bœufs, deux bonnes vaches laitières, une vingtaine de poules ; de fabriquer, aux mêmes intentions, des outillages de ferme. Une nuée de travailleurs fut employée à ameublir le terrain, couper des arbres, combler des étangs, détourner des rivières, construire des routes, semer, planter, drainer, bâtir des maisons. Au centre du domaine on édifia une villa destinée au chef de l'expédition et, tout à côté, des écoles de garçons et de filles.

Quand tout fut prêt, le gouverneur écrivit :

— Envoyez vos colons dès que vous voudrez.

Et on lui répondit :

— Ils s'embarquent par le prochain paquebot.

L'arrivée de ce convoi de libres citoyens était un événement ; on inaugurait une ère nouvelle. Désormais, la perle de l'Océanie ne serait plus donnée aux pourceaux.

Je vois encore, comme si j'y étais, l'entrée des purificateurs à la Ouaménie. Un peu avant l'orée du premier village, le gouverneur, entouré des principaux fonctionnaires, attendait. La caravane parut bientôt. Hommes, femmes, enfants, étaient juchés sur quatre grands breaks, que suivaient des charrettes de bagages. Le break n° 1 contenait une douzaine de jeunes gens coiffés de casquettes galonnées : c'était la fanfare. Dès qu'on fut à portée des trombones, cette fanfare attaqua l'ouverture de la *Dame Blanche*, — pourquoi la *Dame Blanche?* je ne le saurai jamais. Les voitures arrivées devant les personnages officiels, tout le monde descendit, se plaça en demi-cercle. Un homme et une femme s'avancèrent seuls, raides, gourmés, anguleux : M. et Mme Cook, le directeur et la directrice de la chose. Le mari salua d'un air grave, la femme fit une révérence à l'ancienne mode, puis tous deux se tinrent immobiles et solennels. Colons, fonctionnaires, curieux se taisaient, émus de la même émotion : instant inoubliable ! Le gouverneur prit alors la parole et, dans un fort beau discours, exalta l'entreprise qui ouvrait le chemin vers des horizons radieux. M. Cook salua, répondit quelques mots avec un fort accent anglais, fit un signe, et l'orphéon, de tous ses cuivres, entonna l'air : *Tararaboum!*

— L'armée du Salut ! me souffla un fonctionnaire connu pour son mauvais esprit.

Le dernier accord de *Tararaboum!* ayant été jeté aux échos surpris de la Ouaménie, on rompit les rangs, le gouverneur serra les mains loyales des braves colons, eut d'aimables paroles pour les femmes et caressa les chevelures suspectes des moutards.

— Voici votre maison, dit-il à M. et Mme Cook avec un geste gracieux, et voici les villages. Je vous laisse le soin de répartir ces charmantes familles après entente mutuelle.

— *Yes*, je répartirai, fit M. Cook. Mais d'abord, une question : avez-vous donné un nom à ce pays que nous venons féconder de nos sueurs ?

— Pas encore ; je vous avoue que je n'y ai pas pensé.

1. Voir la *Revue* des 13 et 20 septembre.

— J'y ai pensé, moi. Nous l'appellerons « Cookville ». J'ai fait faire des papiers à en-tête : « Cookville, le... » et, dans le coin, j'ai fait graver un coq. Cook, coq, vous comprenez ?

— Des armes parlantes.

— Parlantes, *yes*. Encore une ou deux questions. Avez-vous songé au titre officiel que je dois avoir ?

— Mais je ne sais pas...

— Veuillez y réfléchir ; mon prestige y est intéressé. Autre chose : combien ai-je de chevaux, combien ai-je de voitures ?

— Des chevaux, des voitures ? Il me semble que...

— Vous n'avez pas eu le temps. Au fait, je préfère les choisir moi-même. Je désire aussi choisir les forçats.

Quels forçats ?

— Eh bien, mais ceux qui doivent nous servir et travailler dans nos champs. Vous ne supposez pas, j'imagine, que mes hommes soient venus pour attraper des coups de soleil et se faire dévorer par les moustiques ! Nous venons apporter à ce pays sauvage les bienfaits de la civilisation, nous venons fonder une ville, une cité libre et non pas travailler comme des convicts. D'ailleurs, mes hommes ne sont pas des ruraux.

— Ah ! et que sont-ils donc ?

— Des papetiers, des comptables, et, avant tout, des patriotes. Ils appartiennent à une vaste usine qui se vit contrainte de fermer ses portes; alors, ils ont frappé à celle de leur pasteur, implorant un conseil.

— Leur pasteur ?

— Moi-même. J'ai l'honneur d'être ministre du Saint Évangile. Comme je m'occupe d'étudier la faune tropicale, je me suis mis en relation avec des sociétés de colonisation pour avoir des insectes. Cela m'a donné occasion de recevoir des prospectus. Vous devinez le reste. Mon plan est simple : faire de Cookville une émule de Sydney et de Melbourne. Dès demain, nous serons à l'œuvre.

Ainsi débuta, par un bel après-midi de saison fraîche, l'essai de colonisation libre préparée à grand renfort d'argent et d'hommes.

Six mois après, il ne restait plus personne à « Cookville ». M. le pasteur avait quitté la ville, les habitants avaient délaissé leurs cottages et s'étaient éparpillés dans l'intérieur de l'île, à la recherche d'une position sociale. Ils ont grossi de quelques unités le chiffre des cabaretiers... et des électeurs.

L'odyssée de Cookville, dont les détails extravagants seraient amusants à raconter, n'est pas unique en son genre et elle n'a point découragé les tentatives analogues, bien que celles-ci soient vouées à un éternel insuccès.

La Nouvelle-Calédonie est une île de 350 kilomètres de long sur 60 kilomètres de large. Elle a la forme d'un poisson, dont l'ossature est représentée par un système montagneux qui la sépare du nord au sud en deux versants. Cette chaîne et ses contreforts recèlent d'admirables richesses minières, — nickel, chrome, cobalt, cuivre, etc., — mais ne forment que de petites vallées cultivables, éloignées les unes des autres. Les Canaques en occupent encore quelques-unes ; quant aux autres, une partie a été cédée, après 1871, à des déportés de la Commune qui ont fait souche dans le pays ; la seconde partie forme le domaine de l'État. Elles sont insuffisantes à assurer l'approvisionnement de la colonie, qui est tributaire de l'Australie et de la France pour la farine, le vin, les épices et beaucoup de légumes.

Il semble que le bon sens conseillait deux choses : exploiter les mines au moyen des 8000 forçats qu'on avait sous la main et que l'État louait à raison de *cinquante centimes* par tête et par jour ; se servir des terres pour faire de la colonisation pénale dans les conditions que j'ai indiquées plus haut.

C'est, en effet, ce qu'on a, tout d'abord, entrepris. Mais un beau jour, dans ce pays si plein de promesses, débarqua la politique, et alors, adieu les mines, adieu la construction d'un port dans la magnifique rade, adieu la culture des vallées, adieu le peuplement rationnel dans cette petite Australie ! On ne pensa plus qu'à jouer au parlementarisme. Comment créer des assemblées électives ? En se procurant des colons libres, des électeurs, en chassant les bagnes.

On vient de réaliser la première partie de ce programme ; on n'envoie plus de condamnés en Nouvelle-Calédonie. Le bagne se meurt, le bagne est mort; plus de mariages et bientôt plus de ferme-école. On cherche à importer des Chinois, des Annamites, des Indiens comme travailleurs (!!). Quant aux colons français, ils font la sourde oreille.

Il en résultera que les compagnies minières — ce qui est un comble ! — manqueront de main-d'œuvre que le prix de revient ne pourra plus compenser la cherté du fret. Déjà, une des plus importantes sociétés françaises a vendu ses mines à des Anglais.

Mais on a des conseillers municipaux nommés par cinq voix et des conseillers généraux nommés par quinze voix ! A bientôt, espérons-le, un député et un sénateur.

V

Donc, sous prétexte que le climat de la Calédonie est trop doux pour des malfaiteurs et aussi — où diable Fachoda va-t-il se nicher ? — que l'Angleterre « pourrait faire des observations » (!!!), on n'expédie plus en ce moment de forçats qu'à la Guyane, où l'on ne pourra jamais faire autre chose, sinon atténuer les

dépenses du bagne. Cependant, si la Guyane a un mauvais climat, elle possède, elle aussi, des assemblées électives et une population non moins pure, quoique de couleur plus sombre, que la Nouvelle-Calédonie. Cette population redoute pour son hermine — si j'ose m'exprimer ainsi — le voisinage de la transportation. Dès 1889, son conseil général protesta avec tant de vigueur, que le ministre ordonna à l'administration pénitentiaire de quitter Cayenne et de se réfugier, loin des sensibles Cayennais, sur les bords du fleuve Maroni, où elle possède d'immenses territoires.

— Vous voulez donc notre ruine ? s'écrièrent les commerçants effarés, et aussi les conseillers généraux qui croyaient n'avoir délibéré que pour la galerie.

Bon enfant, le ministre rapporta son arrêté et le bagne — ou, du moins, une partie du bagne — resta à Cayenne.

En 1898, nouvelle délibération du conseil général. Cette fois, le ministre, ne voulant « rien savoir », prescrivit l'exode au Maroni, ce qui fut exécuté avec d'autant plus d'empressement que la mesure était, depuis longtemps, préconisée par tous ceux qu'intéressent les choses pénitentiaires.

Au Maroni, l'État est chez lui ; son territoire énorme n'a d'autres voisins que des tribus inoffensives de Peaux-Rouges. On peut librement tenter des expériences, essayer de créer une organisation modèle. Je me hâte de dire qu'on y est presque arrivé. Saint-Laurent du Maroni, chef-lieu de la colonie pénale, est une coquette petite ville, bien bâtie, ornée d'un joli square, d'un superbe jardin public, d'un beau marché couvert, d'un hôpital dernier cri, d'une église pseudo-gothique. Les rues sont larges, bien entretenues. Enfin, il possède un chemin de fer qui relie les différents centres de la Transportation et de la Relégation. Malheureusement, la terre ne vaut pas grand'chose et le climat est si malsain, si déprimant, que les Européens — les femmes, surtout — ne peuvent le supporter longtemps. Ajoutez à ces conditions défavorables que la Guyane n'est point une route commerciale ; c'est une impasse, en même temps qu'un désert. La population autochtone est groupée sur une étroite bande de terre qui n'a que huit kilomètres de large. Au delà, des forêts immenses, inexplorées, que peuplent fauves et serpents, des « savanes mouillées », marécages et fondrières cachées sous une hypocrite verdure : pas un être humain, pendant des centaines et des centaines de kilomètres ; aucun rudiment d'industrie, aucun embryon d'agriculture ; impossibilité d'écouler aucune denrée d'aucun genre.

Dans ces conditions, la Transportation ne saurait faire œuvre d'utilité générale et son unique préoccupation est une préoccupation financière. Depuis dix ans, son idéal modeste a été de pouvoir dire comme Sieyès : J'ai vécu ! Et cela ne fut point une mince difficulté, si l'on songe que, par un simple vote à mains levées, le Parlement a retranché de son budget, déjà bien restreint, une somme de 1 800 000 francs et qu'il n'a même pas pris la précaution de se mettre, au préalable, d'accord ni avec la corporation des coquins, ni avec les différents jurys d'assises ; en sorte qu'il est arrivé ceci : pendant qu'on décrétait que la subvention du bagne serait abaissée, le chiffre des individus condamnés aux travaux forcés s'accroissait, bon an mal an, de trois cents voyageurs (1).

La Chambre, comme Harpagon, réclame un bon dîner pour peu d'argent. Nos députés, qui traitent si légèrement la question pénitentiaire, feraient cependant bien de réfléchir à certains motifs qui déchaînent, en ce moment plus que jamais, les appétits et les convoitises ; ils feraient bien de songer que l'heure d'économiser quelques centaines de mille francs sur la transportation paraît singulièrement mal choisie, alors que l'on confie à celle-ci des criminels de plus en plus nombreux et de plus en plus pervertis. Aujourd'hui, les effectifs sont majorés de 25 p. 100 et comptent une moyenne de *75 p. 100 de forçats âgés de moins de vingt-deux ans*. N'est-ce point effrayant ? Comme on ne peut point diminuer par décret la criminalité et que le crime est une conséquence directe d'un état social défectueux, on n'a pas le droit de se soustraire aux conséquences de cette charge sociale. Il serait digne, je crois, des législateurs, de remonter de l'effet à la cause et d'attaquer la criminalité dans sa racine en s'efforçant de diminuer le contingent des sans-travail, des meurt-de-faim, des moralement abandonnés.

Les hommes distingués qui dirigent l'administration centrale se voient donc, à leur grand chagrin, obligés de se cantonner dans un programme terre à terre, d'où sont absentes la philosophie, la philanthropie et aussi l'utilisation en vue de l'intérêt public. Rendons-leur très sincèrement cette justice qu'ils ont tiré tout le parti possible de la situation fâcheuse où on les a mis. Ils se sont efforcés de faire contre mauvaise fortune bon visage et les résultats obtenus par leur activité éclairée sont relativement très remarquables. La Guyane, pour la première fois, a vu, non sans étonnement, des individus de race blanche créer quelque chose au moyen des arbres de ses forêts et de l'humus de son sol vierge. Ici, on a planté du café, des cannes à sucre, du manioc ; là, on cultive le maïs, le riz, les épices, les légumes tropicaux, les bananes, le cacao, les

(1) Cette année, on a réduit encore de 220 000 francs les frais de transport.

arbres à latex (1) si précieux; ailleurs, on a fait des prairies, on y acclimate le mouton et diverses espèces de bétail, on a établi des scieries mécaniques, etc., et, bientôt peut-être, nos pavés de bois seront fournis par le bagne guyanais (2). Notons, enfin, d'intéressantes expériences, telles que la préparation des conserves de bananes, l'emploi de la farine de manioc pour la fabrication du pain. La ration des condamnés — qui était celle des équipages au temps de la marine à voile! — a été modifiée; la soupe aux giraumonts et aux haricots noirs du Brésil a remplacé la légendaire pâtée de « fayots »; au lieu de légumes secs venus d'Europe, on leur donne des légumes et des fruits indigènes. D'où, grosse économie réalisée, en même temps que meilleure hygiène, surtout au point de vue du scorbut.

Il est évident que le jour où le bagne se suffira à lui-même (3), il aura, dans l'ordre matériel, accompli un tour de force. Mais, grâce au parlement, on aura abandonné la solution du grand problème, notamment du plus embarrassant, du plus important, celui de la libération.

VI

La loi sur la transportation ressemble à une personne bien constituée, alerte, intelligente, animée de sentiments élevés, mais dont l'action subite a été affaiblie par deux infirmités déplorables.

Ces deux infirmités sont la libération et la relégation.

J'ose dire qu'on n'a jamais rien inventé de plus absurde dans son iniquité mal voilée par l'hypocrisie.

Ces qualificatifs péjoratifs réclament une explication. Elle sera nette.

Le jury vient de rendre son verdict, la Cour a prononcé l'arrêt. Aussitôt, juges, jurés, public, chacun rentre chez soi, tandis que, par une petite porte, le condamné, flanqué de deux gendarmes, disparaît du prétoire... et de la vie normale. Il semble qu'à ce moment, le compte soit réglé, que le bilan a été établi *ne varietur*: tel méfait vaut tant d'années de bagne, c'est-à-dire, en bon français, tant d'années de bagne accomplies emporteront quittance au nom de la justice humaine. Erreur.

Quand le forçat a fini son temps, voici ce qui se passe :

On lui remet son « livret de travail » et on lui tient, à peu près, ce discours :

— Vous avez, désormais, pour résidence obligatoire tel district, dont, sous aucun prétexte, vous ne devrez, à moins d'autorisation spéciale, franchir les limites. Vous aurez deux fois par an à répondre à des appels, à produire des certificats de travail, à justifier de moyens d'existence. Pour le reste, lisez — si vous savez lire — le résumé de vos droits et de vos obligations, imprimé en tête du livret. Vous avez bien compris, bien entendu? maintenant, filez et marchez droit!

Muni de ce viatique, notre homme, qui est encore habillé de son costume de bagne et ne possède pas un sou vaillant, regarde, effaré, du milieu de la route quelconque où il est campé, le soleil qui poudroie à l'horizon et l'herbe qui verdoie sur la montagne. Il est *libéré*.

Tristement, il enfouit le livret dans la poche de sa vareuse et se dirige, d'un pas craintif, vers la région où il devra résider, soit pendant la période du « doublage » (s'il a été condamné à moins de huit ans), soit pendant *toute sa vie*. Bien entendu, les centres importants et l'exercice d'un grand nombre de métiers ou d'industries lui sont interdits. En même temps qu'on l'oblige à gagner sa vie, on lui en ôte à peu près les moyens. Aussi, dès la première minute, le découragement l'accable. Où se présenter en pareil équipage? à qui demander du travail? comment vivre jusque-là, puisqu'il n'a point de pécule, rien, ce qui s'appelle rien? Or, le découragement étant fort mauvais conseiller dans une âme de forçat (nous avons affaire à un transporté de 2e ou 3e classe), l'idée de voler se présente tout naturellement. Alors, c'est son ancienne vie de crève-la-faim, de miséreux, de vagabond, de bête de chasse, qui le reprend. Il est arrêté, passe au prétoire, du prétoire à la prison, sort de nouveau — et ce jeu continue jusqu'à ce qu'il replonge dans le bagne ou qu'il tombe à la relégation.

Je ne dis pas que ce soit l'histoire de *tous* les libérés astreints à la résidence, mais c'est l'histoire de beaucoup d'entre eux et, à la tentation du vol nourricier, tous sont exposés.

Or, il y a, en Nouvelle-Calédonie, 4 573 individus de cette catégorie, dont 66 femmes et, à la Guyane, 1 473, dont 24 femmes, — proportion, soit dit en passant, qui paraît bizarre, puisqu'il y a 3 444 forçats en cours de peine en Calédonie, contre 4 127 à

(1) A la suite d'expériences faites au Muséum d'histoire naturelle, on a constaté que le produit des arbres à caoutchouc, ou Balatas, de la Guyane est fort riche et peut devenir très rémunérateur (de 25 à 40 francs le kilo). L'année dernière, on en a récolté pour 15 000 francs. C'est une indication.

(2) Actuellement, la ville de Paris est tributaire de l'étranger pour son pavage en bois. Des pourparlers ont été engagés entre le service pénitentiaire et celui de la voirie parisienne. Ils eussent déjà abouti — car l'ingénieur en chef y est favorable — si on avait pu résoudre la question des frais de transport.

(3) Voici le détail des exploitations :

Maroni : 16 500 hectares (culture, cannes à sucre, usines). — Kourou : 2000 hectares (pâturages, élevage, culture, café, riz, cacao, etc.). — Oyapoc : 1415 hectares (bois, balatas, essences précieuses). — Montagne d'Argent : 350 hectares (café, cru très remarquable).

la Guyane, mais qui s'explique par ce fait que, depuis longtemps, les condamnés à longue peine ont été dirigés sur la Guyane.

Ces troupes nomades constituent un danger indiscutable, mais, — je me hâte de le dire, — danger moral, bien plus que matériel, car le libéré s'attaque surtout aux jardins, aux cuisines, aux troupeaux (1). Très légitimement, les habitants s'en plaignent. On leur répond :

— Rapatrier ces gens-là pour dépenser des sommes considérables et empoisonner la métropole, jamais de la vie !

A quoi les colons répliquent :

— Grand merci de la préférence. Mais pourquoi nous, plutôt que les Bordelais ou les Toulousains ? C'est injuste et maladroit.

Ils ont raison, mais l'administration n'a pas tort. Ce qui est mauvais et insoutenable, c'est le principe de la résidence temporaire ou perpétuelle, compliquée de l' « interdiction de séjour ».

L'hypocrisie légale est en contradiction avec la fiction légale.

Entendons-nous une bonne fois : ou bien le mot « libéré » signifie que l'individu a payé sa peine, que, par conséquent, cette peine est effacée et que le coupable, ayant expié, doit se retrouver *dans la situation qu'il occupait avant le crime*, et, en ce cas, notre devoir est de lui donner, s'il le demande, les moyens de rentrer dans la métropole d'où nous l'avons arraché de force ; ou bien vous admettez que la peine des travaux forcés a une queue, comme un cerf-volant, une queue plus longue qu'elle-même, — et alors, avouez-le franchement, supprimez de notre vocabulaire le mot « libéré » et réglementez de telle façon la situation de notre ex-forçat, qu'il ne soit pas fatalement poussé à la récidive, qu'il ne soit pas un péril, une pierre d'achoppement, un microbe délétère allant, venant, parmi les citoyens dont la protection vous incombe.

Il ne suffit pas de hocher la tête et de convenir que la libération est un des poids lourds de la question criminaliste ; il faudrait faire quelque chose, chercher un moyen de concilier ceci et cela.

Eh bien ! sans être grand clerc, je crois que le moyen est possible à trouver et je me permettrai d'en indiquer un.

Je proposerais de décomposer en deux périodes la peine des travaux forcés : 1° période purement répressive, qui serait le bagne actuel, un peu modifié, et qui pourrait, en ce qui concerne les sujets dignes de récompense, se terminer par l'assignation, la mise en concession, la libération conditionnelle ;

2° Période de surveillance, dont la durée serait proportionnée à la gravité du châtiment subi et pendant laquelle les individus ayant purgé la peine principale, seraient envoyés dans une annexe du territoire pénitentiaire. Là, ils seraient traités comme des ouvriers d'espèce particulière, astreints au travail, pour le compte de l'État, moyennant un salaire quotidien de 65 centimes et une indemnité annuelle d'habillement de 40 francs (tarif actuellement prévu pour les « libérés » qui retombent à la charge de l'État). Ils seraient logés moyennant une légère retenue exercée temporairement sur les salaires. Une fois cette seconde période accomplie, le condamné serait libre de quitter la colonie, en payant une somme égale au prix d'un passage de traversée pour la France. S'il ne possédait pas la somme nécessaire, ou s'il voulait rester dans le pays, on lui donnerait une concession de terre, *sous cette réserve* que le jour où il l'abandonnerait elle ferait retour à l'État, et que, de son côté, l'État, en lui garantissant l'usufruit perpétuel et le droit de la léguer en toute propriété à sa femme et à ses enfants *habitant la colonie*, ne l'en rendrait jamais lui-même propriétaire.

Ce système pourrait être complété par celui des « brigades mobiles », dont voici l'économie.

De grands travaux, je suppose, sont projetés dans une colonie neuve, telle que le Congo, le Dahomey, la Côte d'Ivoire, la Guinée, où la main-d'œuvre est nulle. Il s'agit de remuer des terres vierges qui dégagent des miasmes pernicieux pour les Européens. Je demande qu'on y envoie le nombre de forçats nécessaire (1), et, à ces forçats, on dirait : Chaque année passée dans ce pays diminuera d'autant la période de *répression* pour la reporter sur la période de *surveillance*, avec salaire, ration, indemnité, logement indépendant. Quant à ceux d'entre vous qui feront preuve de zèle, d'endurance, d'activité, chaque année retranchera douze mois aux deux périodes, c'est-à-dire supprimera deux années entières sur la totalité de la peine, en sorte, par exemple, que si vous avez dix ans à faire dans l'une et dix ans dans l'autre, — soit vingt ans en tout, — vous serez dégagé, au bout de dix ans, et vous n'aurez subi que cinq ans de bagne, sans préjudice des remises de peine, des grâces, qui peuvent vous affranchir encore de la moitié de ce temps.

On pourrait admettre que les condamnations à perpétuité seraient, *ipso facto* commuées en vingt ans.

Évidemment, dans l'hypothèse que j'indique,

(1) Pendant plusieurs années que je passai dans ces pays, *aucun assassinat* ne fut commis. Nouméa et Cayenne sont, au point de vue de la sécurité des personnes, infiniment meilleurs que la rue Tronchet. J'expliquerais cet apparent paradoxe si cela ne devait m'entraîner trop loin.

(1) Le décret du 13 décembre 1894 permet [illegible] brigades mobiles », sans qu'il soit [illegible].

beaucoup seraient fauchés par la mort. De cela je ne me ferais pas grand scrupule, préférant sacrifier, si c'était nécessaire, sept mille forçats, plutôt que sept mille soldats, comme à Madagascar.

Les transportés des brigades mobiles parvenus à terminer la période de surveillance seraient peu nombreux et l'on peut accorder que la plupart seraient amendés. En tous cas, ils auraient largement expié et leur expiation aurait servi à quelque chose.

Ou je me trompe fort, ou voilà une idée à creuser.

La seconde infirmité de notre système pénitentiaire est la relégation.

Dans l'esprit des parlementaires qui ont engendré le phénomène d'incohérence appelé la loi sur les récidivistes, cet acte extraordinaire aurait pour objectif de délivrer les grandes villes, spécialement Paris, des individus compris sous la rubrique officielle « gens sans aveu » et où figurent les misérables qui exploitent industriellement la prostitution. Désir fort louable, mais, hélas! chacun le sait, demeuré platonique.

Au lieu de s'en prendre directement à ces peu intéressants personnages et de les déporter sans circonlocution, on a éprouvé un accès très intempestif de scrupules juridiques et on a enveloppé d'une fonle de dispositions parasites l'idée maîtresse de la loi; si bien que c'est chose facile à messieurs les souteneurs de s'échapper, grâce à cette jungle touffue. On est désarmé vis-à-vis d'eux, à moins qu'ils ne soient assez sots pour se trouver dans l'un des cas suivants (1) :

Deux condamnations aux travaux forcés ou à la réclusion ;

Une de ces condamnations et deux autres à plus de trois ans de prison ;

Quatre condamnations à plus de trois ans de prison ;

Sept condamnations, dont deux au moins, prévues par les paragraphes ci-dessus.

Tombent, en revanche, sous le coup de la loi, tous les individus qui répondent à ce signalement. Ils forment plus de 85 p. 100 de relégables. Les souteneurs, à peine diminués de 5 p. 100, continuent à plastronner sur les trottoirs, tandis que des quantités de pauvres diables, mendiants, vagabonds, individus manquant de « moyens d'existence », coupables surtout de misère, et, en tout cas, nullement dangereux pour la sécurité publique, sont embarqués à leur place dans les cages de fer des navires affrétés pour les colonies pénitentiaires.

La relégation *individuelle* ou *collective* est toujours *perpétuelle*, ce qui ne l'empêche pas d'être qualifiée « peine accessoire ».

Le relégué individuel est traité à peu près comme le libéré soumis à l'interdiction de séjour, avec, toutefois, cette aggravation qu'il est tenu de constituer un fonds de réserve (1).

Le relégué collectif est traité comme un condamné aux travaux forcés, avec cette différence qu'il porte un costume bleu au lieu d'un costume gris, qu'il peut garder sa barbe et qu'il touche un léger salaire — oh! combien léger! — avec lequel il peut acheter du cervelas. Même discipline, mêmes surveillants.

La relégation « collective » est la règle; l'« individuelle » est la faveur. Veut-on des chiffres?

	Nouvelle-Calédonie	
	Collectifs.	Individuels.
Hommes	1 820	526
Femmes	196	132
Total	2016	658
Total général	2674	

	Guyane	
	Collectifs.	Individuels.
Hommes	2094	411
Femmes	150	131
Total	2244	542
Total général	2786	

Comparez avec la proportion que j'ai donnée plus haut entre les forçats en cours de peine et les libérés; cela nous donne :

Sur un total de 13 617 transportés, 6 010 libérés, dont 90 femmes; sur un total de 5 420 relégués *collectifs*, 1 200 *individuels*, dont 259 femmes.

Les libérés forment donc presque la moitié de l'effectif des forçats; les relégués individuels composent un peu plus du sixième de la relégation. La peine « accessoire » est donc beaucoup plus dure que celle des travaux forcés à perpétuité, car le « relèvement de la relégation », quoique inscrit dans la loi, est entouré de tant de *si* et de *mais* qu'il n'y a presque pas d'exemples qu'un relégué l'ait obtenu; le summum de ses espérances, c'est d'arriver à une situation analogue au libéré astreint, pour sa vie entière, à la résidence.

Nous arrivons à cette conséquence, vraiment monstrueuse, qu'un individu quatre fois condamné pour de petits délits, vagabondage, grivèlerie, etc., subira un châtiment dix fois plus rigoureux que les pires des malfaiteurs coupables de graves attentats.

— Savez-vous, me disait l'autre jour un des membres de la « Commission de classement des récidivistes », quelle est la proportion de miséreux inoffensifs que nous envoyons mourir à la Guyane? 30 p. 100 des relégables.

(1) Loi du 27 mai 1885, art. 4, § 2.

(1) Décret du 25 novembre 1887, art. 9.

Et ce haut fonctionnaire ajouta :

— Cela me fait souvent saigner le cœur (*sic*) d'être obligé de parapher de pareilles iniquités et de semblables bêtises.

A l'objection sentimentale, ou plutôt philosophique, s'ajoute une objection, non moins grave, d'ordre financier.

On gaspille énormément d'argent à expédier, par delà les Océans, des cohortes patibulaires, recrutées presque exclusivement parmi les laissés pour compte des prisons et faites d'individus affaiblis, vraies loques humaines inutilisables.

Ainsi, de quelque côté qu'on l'envisage, la loi de 1885 apparaît comme une gageure contre le bon sens, comme une mystification juridique.

Allons, Messieurs de la Chambre, un bon mouvement! Rayez-la de notre Code et, pendant que vous y serez, occupez-vous de remettre en état de fonctionner normalement tout le système pénitentiaire colonial, dont vos prédécesseurs se sont amusés à détruire ou à fausser les rouages les plus essentiels !

PAUL MIMANDE.



DIX ANS D'HISTOIRE ROMANTIQUE [1]

Victor Hugo et Sainte-Beuve. (1827-1837).

II. — *De « Joseph Delorme » aux « Feuilles d'automne »*

I

Il ne faut jurer de rien : la crise de mysticisme que traversa Sainte-Beuve, peu de temps après la publication de *Joseph Delorme*, en est une preuve de plus.

Nous avons vu qu'en 1827 il se disait antipathique au romantisme à cause du royalisme et de la mysticité qu'il ne partageait pas. Pour vérifier cette assertion, on n'a qu'à lire les premières lignes de son article sur les *Odes et Ballades*. Il s'est expliqué là-dessus avec une netteté et une franchise qui ne permettent pas l'équivoque.

Cette antipathie de Sainte-Beuve pour la mysticité toute littéraire du romantisme était d'autant plus curieuse qu'il avoue lui-même, dans la préface de *Joseph Delorme*, que, « tout jeune, une piété fervente s'était emparée de lui, mêlant quelque chose de grave et d'innocent à ses émotions précoces ». Mais la direction de Daunou, qu'il subit en sortant du collège, et surtout ses études de médecine, ne tardèrent pas à le convertir, car l'École de Paris était alors foncièrement matérialiste.

1. Voir la *Revue* 20 septembre.

Par suite de quelles circonstances, par quel enchaînement mystérieux Sainte-Beuve revint-il deux ans après aux idées mystiques de sa première jeunesse? C'est l'amour qui accomplit ce miracle, car à partir du jour où il pénétra dans l'intérieur de Victor Hugo, son cœur, comme une fleur qui renaît sous la rosée du ciel, s'ouvrit du même coup à la poésie et à l'amour. Il faut croire, d'ailleurs, que le charme dont il a parlé était bien captivant, puisque M. Dubois le subit dès sa première visite à l'auteur des *Odes et Ballades*.

Victor Hugo habitait alors un modeste réduit de la rue de Vaugirard.

> Là, dit M. Dubois, dans l'entresol d'un atelier de menuiserie, j'avais vu dans un tout petit salon, un jeune poète et une jeune mère balançant dans leurs bras un enfant de quelques mois et lui enseignant à joindre ses petites mains pour la prière en face de quelques jolies copies et gravures des madones et des enfants Jésus de Raphaël. Bien que toujours un peu arrangée, la scène cependant naïve et sincère, car les traits du cœur y perçaient à tout moment, surtout chez la jeune mère, m'avait touché et ravi. Je voulais être juste, et l'écrivain libéral me promit de relever le poète monarchique de la *Muse française* du rang que lui assignait notre dédain un peu superbe d'héritiers légitimes de la Révolution française, car c'était là notre vraie devise, au moins notre prétention (1).

Et voilà comment le directeur du *Globe* fut conquis à la cause de Victor Hugo. Dès lors, quoi d'étonnant que son jeune collaborateur, dont le cœur était encore vierge et l'esprit très impressionnable, ait été, lui aussi, touché et ravi par cette charmante scène d'intérieur?

La poésie et l'art furent, dans les premiers temps, le sujet principal, on pourrait dire unique, des conversations de Sainte-Beuve avec Victor Hugo. Le critique, désireux de s'instruire, laissait le poète parler et l'écoutait avec délices :

Il l'interrogeait curieusement sur ses théories, ses procédés, sa métrique, et timidement d'abord, résolument ensuite, il lui présentait ses observations.

Peu à peu, la religion et la politique se mêlèrent à la poésie. Sainte-Beuve et Victor Hugo avaient, en ces matières, des idées très opposées; mais le premier ne tarda pas à s'apercevoir que chez l'autre c'était moins affaire de conviction que d'imagination, de relations et de sentiment. En religion, Victor Hugo était catholique, parce que la société qu'il fréquentait, ses protecteurs, le courant, la mode étaient catholiques. En politique, il était royaliste, parce que c'était alors son intérêt. — Sainte-Beuve n'était ni l'un ni l'autre. En matière religieuse, il avait perdu toute espèce de foi; en matière politique, il pensait comme le *Globe*. Le moyen de s'en-

1. *Souvenirs inédits de Dubois.*

tendre, de se lier avec des vues si différentes sur les principes mêmes qui servent à régler l'esprit de conduite? La poésie fut le trait d'union, le « charme » fit le reste. Au bout de quelque temps, les deux amis agirent l'un sur l'autre sans s'en rendre bien compte. Sainte-Beuve se rapprocha de Victor Hugo au point de vue religieux; Victor Hugo, par une manière de choc en retour, se rapprocha de Sainte-Beuve au point de vue politique. D'ultra qu'il était, il devint libéral. A quel autre, en effet, étant donné que Victor Hugo refléta toute sa vie les idées et les opinions de quelqu'un, à quel autre qu'à Sainte-Beuve pourrait-on attribuer le changement presque subit qui se manifesta dans ses idées politiques, à partir de 1827? Ce n'est pas à Chateaubriand, ce n'est pas à Lamennais. Outre qu'il ne voyait le premier que de loin en loin, si Victor Hugo avait dû modifier son opinion dans le sens libéral, c'eût été plutôt en 1824, lorsque Chateaubriand fut précipité du pouvoir; et quant au second, qu'il ne voyait pas plus souvent, il n'aurait pu alors que le diriger dans le sens contraire, la politique, aux yeux de Lamennais, étant alors subordonnée à la religion, c'est-à-dire à la théocratie, qui est la négation même de la liberté.

C'est donc à dater de ses relations avec Sainte-Beuve que les idées politiques de Victor Hugo se modifièrent. Jusque-là son royalisme était demeuré blanc comme neige; poète, il n'avait eu des chants que pour les gloires et les malheurs de la dynastie régnante. Je me trompe, dans une ode fameuse intitulée *les Deux Iles*, il avait donné la réplique au *Bonaparte* de Lamartine, mais ç'avait été pour maudire le tyran.

Tout autre était le sentiment qui lui dicta, en 1827, l'*Ode à la Colonne Vendôme*. A la malédiction succédait l'enthousiasme. Du coup son royalisme se teintait de bonapartisme, et cette teinte ne fit que s'accentuer avec les événements. En 1830, à l'occasion d'une pétition sur le retour des Cendres, il chante une nouvelle *Ode à la Colonne;* en 1832, pendant que la duchesse de Berry soulevait la Vendée, il célèbre *Napoléon II*. C'est fini : désormais sa Muse n'aura d'autre cocarde que la cocarde tricolore, et même après le Deux-Décembre, même après *Napoléon le Petit*, sur son rocher de Guernesey, il ne cessera de chanter Napoléon le Grand. Ainsi l'avait voulu Sainte-Beuve, car il est hors de doute que ce fut notre *Joseph Delorme* qui teinta de rouge et de bleu l'étamine blanche de son drapeau. N'oublions pas que Sainte-Beuve était né à Boulogne, qu'il fut bercé tout enfant dans le culte de Napoléon, qu'il devint au *Globe* l'admirateur et puis l'ami de Béranger, et que c'est grâce aux chansons de Béranger que le bonapartisme devint, sous la Restauration, le symbole de la liberté.

Du reste, Victor Hugo avait gardé un tel souvenir de l'année 1827, que, treize ans plus tard, dans un discours retentissant prononcé à la tribune de l'Assemblée législative, il ne craignit pas d'y faire remonter les opinions qu'il affichait dans le moment.

Je vous livre, disait-il, depuis 1827, époque où j'ai eu l'âge d'homme, je vous livre tout ce que j'ai écrit, partout où j'ai écrit, tout ce que j'ai dit, partout où j'ai parlé, je vous livre tout, sans rien retenir, sans rien réserver, et je vous porte à tous, du haut de cette tribune, le défi de trouver dans tout cela une page, une ligne, un mot, qui, sur quelque question que ce soit, me mette en contradiction avec ce que je dis et avec ce que je suis aujourd'hui (1).

Certes, il n'aurait pas fallu le prendre au mot, car il eût été facile de le mettre en contradiction avec lui-même, ne fût-ce qu'en lui rappelant la lettre rendue publique où, en 1829, lors de l'interdiction de sa pièce de *Marion de Lorme*, il avait protesté de sa fidélité, de sa loyauté et de son dévouement au roi Charles X, et nous savons que Sainte-Beuve n'acheva de le *déroyaliser* qu'au mois d'août 1830, en le revendiquant « au nom du régime qui s'inaugurait, au nom de la France nouvelle », dans un article du journal *le Globe*. Mais c'est un fait que Victor Hugo n'atteignit vraiment l'âge d'homme en politique et en poésie qu'en 1827, c'est-à-dire après qu'il eut fait la connaissance de Sainte-Beuve.

Nous venons de voir ce qu'il était advenu de ses idées politiques; si l'on veut maintenant se rendre compte des modifications que le poète apporta dans sa métrique à dater de la même époque, on n'a qu'à rapprocher les derniers vers des *Odes et Ballades* des autres vers de ce recueil. L'alexandrin de Victor Hugo, qui jusque-là s'était contenté de la coupe de celui de Racine avec, par-ci par-là, quelques touches à la Chénier, s'affranchit tout à coup et enjamba d'un vers sur l'autre à la manière de celui de Ronsard que Sainte-Beuve venait de remettre en honneur. Dans quelques-unes des petites ballades, dans la *Chasse du Margrave*, entre autres, Victor Hugo semblait avoir pris à tâche de nous montrer qu'il pouvait jongler avec la rime en écho ou « empennière » avec autant d'habileté que Meschinot et Joachim du Bellay. Où Joachim avait dit :

Qu'est-ce qu'aimer et s'en plaindre souvent?
Vent!
Que suis-je donc lorsque mon cœur en fend?
Enfant (2).

Hugo dit :

Mon page, emplis mon escarcelle.
Selle
Mon cheval de Calatrava;
Va!

(1) Cf. Le *Moniteur* du 21 mai 1850.
(2) *Dialogue d'un Amoureux et d'Echo.*

Et comme pour marquer lui-même d'un caillou blanc l'année où il fut initié par Sainte-Beuve aux secrets de l'art poétique de la Pléiade, il remplaça, en tête du recueil des *Ballades*, dans l'édition de 1828, les deux vers de Vigny qu'il avait pris pour épigraphe dans l'édition de 1827.

Qu'il est doux, qu'il est doux de conter des histoires
Des histoires du temps passé !

par ces deux vers de Joachim :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

Ce n'est pas tout. Dans l'édition de 1827, l'ode intitulée *Le Portrait d'une Enfant, à Mlle J.-D. de M.*, avait pour épigraphe le mot d'Horace : *Pictura poesis*. Dans l'édition de 1828, il mit à la place deux strophes de Ronsard et il donna pour épigraphe, à l'ode intitulée *Pluie d'été*, deux strophes de Remi Belleau.

Mais c'est principalement dans ses pièces de théâtre que son hexamètre, toujours un peu raide, se rompit, se plia à toutes les fantaisies de sa maîtrise. Jamais le vers héroïque n'avait atteint chez nous cette souplesse et n'avait marché de ce pas, brisé comme à plaisir, tout en demeurant fidèle aux lois souveraines de l'harmonie. Aussi, est-ce en toute vérité qu'en tête du beau Ronsard in-folio qu'il offrit au chef de la Pléiade romantique, Sainte-Beuve put mettre cette dédicace :

Au plus grand inventeur lyrique
Que la poésie française ait eu depuis Ronsard.

II

Si l'année 1827 fut en quelque sorte climatérique pour Victor Hugo, l'année 1829 le fut également pour Sainte-Beuve. C'est en 1829 qu'il publia *Joseph Delorme*, qu'il entra à la *Revue de Paris*, qu'il fit la connaissance de Chateaubriand et de Lamartine et qu'il écrivit les *Consolations*. Que d'événements en quelques mois ! quel changement profond dans la pensée et la vie du jeune poète ! Qui donc, en si peu de temps, avait agi si puissamment sur lui ? Si l'on s'en rapporte à son propre témoignage, ce fut Victor Hugo :

Par vous, lui disait-il, je suis revenu à la vie du dehors, au mouvement de ce monde, et de là, sans secousse, aux vérités les plus sublimes. Vous m'avez consolé d'abord, et ensuite vous m'avez porté à la source de toute consolation ; car vous l'avez vous-même appris dès la jeunesse, les autres eaux tarissent, et ce n'est qu'aux bords de cette Siloé céleste qu'on peut s'asseoir pour toujours et s'abreuver (1).

Cependant lorsqu'on va au fond des choses et qu'on connaît la fin de l'histoire, force nous est bien, pour ne pas être dupe, de chercher à côté et au-dessus de Victor Hugo le charme souverain qui transforma ainsi le poète matérialiste de *Joseph Delorme*.

Rappelons-nous la jolie scène d'intérieur que M. Dubois nous a peinte en quelques traits d'une touche si sobre et si délicate. Victor Hugo y figure à côté de sa femme, mais au second plan comme saint Joseph dans le tableau de la *Sainte Famille*. Toute la lumière a été concentrée sur le chaste visage de la jeune mère, et l'on ne voit qu'elle et son enfant à qui elle apprend à joindre ses petites mains.

Eh bien ! quand il lui fut donné de contempler cette scène, si les yeux et l'esprit de Sainte-Beuve allèrent tout d'abord au poète, son cœur avec le temps alla comme d'instinct à la reine de grâce et de beauté qui, dès le premier jour, avait eu l'air de compatir à ses souffrances. C'est elle qu'il choisit pour confidente, qui le consola, qui essuya ses larmes, et comme elle était d'une grande piété, qu'elle ne cessait de lui adresser des exhortations chrétiennes et qu'il paraissait y répondre, il s'établit à la fin entre eux un courant de bonne et chaude sympathie qui dégénéra peu à peu en une sorte d'amour mystique.

C'est du moins l'impression qui se dégage pour moi de la pièce de vers qui ouvre le volume des *Consolations* et qui est dédiée à Mme Victor Hugo. Béranger ne s'y était pas trompé non plus, quand, après avoir lu ce recueil, il écrivait à Sainte-Beuve :

Vos touchantes *Consolations* m'ont pénétré l'âme, et je me réjouis maintenant du calme de la vôtre. Il faut pourtant que je vous dise que moi, qui suis de ces poètes tombés dans l'ivresse des sens dont vous parlez, mais qui sympathise même avec le mysticisme, parce que j'ai sauvé du naufrage une croyance inébranlable, je trouve la vôtre un peu affectée dans ses expressions. Quand vous vous servez du mot de *Seigneur*, vous me faites penser à ces cardinaux anciens qui remerciaient Jupiter et tous les dieux de l'Olympe de l'élection d'un nouveau pape. Si je vous pardonne ce lambeau de culte jeté sur votre foi de déiste, *c'est qu'il me semble que c'est à quelque beauté tendrement superstitieuse que vous l'avez emprunté par condescendance amoureuse.*

III

Voilà donc Sainte-Beuve retombé « par l'effet d'un charme » dans le mysticisme de sa première jeunesse. Suivons-le maintenant, non plus à travers les *Consalations* qui en sont tout imprégnées, mais dans ses actes, dans ses rapports avec les poètes du Cénacle, dans sa conduite avec Mme Victor Hugo. Nous avons pour cela des guides très sûrs. C'est d'abord le *Journal* de son ami Juste Olivier ; c'est

(1) *Les Consolations*, VI, à M. de Lamartine.

ensuite sa correspondance avec l'abbé Barbe; ce sont enfin les lettres que lui adressa Victor Hugo.

Juste Olivier était un jeune poète suisse qui était venu à Paris au commencement de l'année 1830 avec des lettres de recommandations pour M. Dubois et M. Magnin, du *Globe*, et s'était lié tout de suite avec Sainte-Beuve qu'il attira plus tard à Lausanne. M'occupant de lui très longuement ailleurs, je me bornerai ici à relever dans son *Journal* (1) ce qui a trait à l'état d'âme du poète des *Consolations*.

En relisant à Paris ce dernier recueil de vers, Olivier avait fait deux ou trois remarques fort justes :

Dans le recueil de *Joseph Delorme*, le ton toujours très absolu, et pas de foi parce qu'on a intérêt à ne pas croire. Les *Consolations* ont beaucoup perdu de ce caractère; elles sont toujours mélancoliques, mais elles ne sont plus aigres. Il y a de très beaux morceaux, mais toujours manque de foi réelle. Un des morceaux les plus croyants est celui où l'auteur établit une sorte de vraie route à suivre entre l'incrédulité et le mysticisme, et c'est le catholicisme qui lui offre cet abri tutélaire. Mais on y sent une idée matérielle des choses de Dieu, une idée poétique, et voilà tout... L'homme, plus explicite, est le même au fond : c'est-à-dire sceptique, mais n'acceptant pas froidement le doute, se débattant encore contre lui, et ayant au moins la curiosité de la foi.

Et pour nous montrer qu'à cette époque (1830) Sainte-Beuve était bien tel qu'il vient de le dire, Olivier a résumé dans le dialogue suivant toutes ses conversations avec lui sur la question religieuse.

— En quel état sont les croyances religieuses à Paris? lui demandai-je. Il n'y a pas de foi?

— Aucune, me répondit-il. Voyez! il y a tant d'idées! Et quand on a interrogé un homme sur ce qu'il a pensé, ou qu'on répond à une demande pareille, on sent toujours que la réponse dans les deux cas n'est pas faite avec le désir que votre opinion soit partagée. On n'y tient pas assez pour cela... Lamartine lui-même en convient : « Nous n'avons qu'une lueur, dit-il, mais c'est encore le plus sûr. » Lui, il s'est assis. Eh bien, oui, je le comprends. Mais il faut pour cela vivre dans la retraite, choisir en quelque sorte les idées qui nous viennent du dehors, lire de bons livres qui soient une saine nourriture à l'esprit et au cœur, et arriver ainsi, en se donnant le change à soi-même, jusqu'à l'âge où l'on se fixe, où les idées ne varient plus. Il faut, me disait-il encore en variant seulement l'expression de la même idée, il faut tâcher d'arriver peu à peu et en se donnant des distractions à un âge où, se trouvant content de ce que l'on a, de ce que l'on croit, on se *cristallise*, pour ainsi dire, dans cet état. Voyez-vous, continua-t-il, nous autres, notre foi est toute dans nos vers, en sorte que quand nous avons fait un volume de vers toute notre foi s'y trouve, et nous n'en avons plus pour dix ans. Chateaubriand n'est pas chrétien. Il n'a qu'une religion d'imagination. Il en est toujours à René.

M. Victor Hugo, lui demandai-je, est-il convaincu? — Oh! répondit-il, Victor Hugo est un homme qui n'est pas tourmenté de ces choses-là. Il a continuellement de si grandes, de si délicates jouissances que lui procure son talent! Ce qu'il fait est si beau, si parfait! Il est si abondant! C'est un homme heureux, plein. Il vit content dans sa famille. Il est gai, peut-être trop gai. C'est un homme heureux (1)...

Et le lendemain de cette conversation, M. Juste Olivier trouvait Sainte-Beuve en train de lire une *Vie de sainte Thérèse* et s'étonnant de rencontrer l'amour humain dans le sentiment de la grande mystique : « Elle croyait voir le Sauveur en personne; ordinairement elle le voyait au jardin des Olives, dans sa *sueur*, et elle dit qu'elle avait le désir d'essuyer cette sueur... »

Ces idées et quelques autres que je passe sous silence étaient-elles dans la bouche de Sainte-Beuve simple prétexte à causerie, ou formaient-elles le fond vrai de sa pensée en matière religieuse? Il faut bien croire qu'il était sincère, puisque, à la même époque, le 30 mai 1830, il écrivait à l'abbé Barbe :

Je tiens très peu aux opinions littéraires, et les opinions littéraires occupent très peu de place dans ma vie et dans mes réflexions. Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sainteté; et, parfois, quand je me sens une inspiration sincère, le désir d'exprimer ces idées et ces sentiments selon le type éloigné de l'éternelle beauté. Si j'avais plus d'ardeur aux choses d'en haut, ce serait un grand bien pour moi d'être aussi détaché que je le suis de tout le bruit et le monde d'alentour; j'y suis indifférent à toute heure et en tous lieux. J'ai trouvé le moyen, en voyant ceux que je ne puis éviter, de me faire une existence assez à part, et d'être seul un grand nombre d'heures par jour. Par malheur, ne tenant plus à rien du dehors, et ne me rattachant pas assez activement à l'échelle de salut, je me trouve dans les régions d'entre-deux : véritable enfer des tièdes. Espérons que cela aura une fin (2).

Mais le prétendu détachement de Sainte-Beuve ne l'empêchait pas d'être très sensible aux louanges de la critique, de savourer avec délice la gloire que lui avaient apportée les *Consolations*, de rechercher la société de Chateaubriand, de fréquenter Lamennais, d'applaudir comme personne à la brèche faite dans la citadelle classique pour l'entrée triomphale du cheval d'*Hernani* (3), et d'écrire de beaux articles sur les *Harmonies* de Lamartine dont le discours de réception à l'Académie française l'avait enthousiasmé.

Cependant, c'est un fait que depuis quelque temps

(1) Cf. *Œuvres choisies de Juste Olivier*, publiées par ses amis. Lausanne, 1879.

(1) *Souvenirs de Juste Olivier.*

(2) *Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, p. 30 et 31.

(3) Lettre de Sainte-Beuve à Saint-Valery, du 11 avril 1830.

il avait trouvé moyen de s'isoler, de se faire une existence à part. Était-ce pour échapper au « vague des passions » qui le minait, qu'il avait conçu le dessein d'accompagner Lamartine en Grèce et que, n'ayant pu le réaliser, il allait passer des semaines entières à Rouen, chez son ami Ulric Güttinguer? Peut-être, en tout cas, depuis que Victor Hugo avait quitté la rue Notre-Dame-des-Champs pour emménager rue Jean-Goujon « dans la déserte ville de François Ier », il avait pris l'habitude d'éloigner ses visites, il ne le voyait plus que de loin en loin, et Victor Hugo s'en plaignait fort, tout en remerciant la « Normandie de les sauver de la Grèce ».

Du reste, lui écrivait-il chez Güttinguer, le 16 mai 1830, nous sommes matériellement bien ici, parfaitement même. Des arbres, de l'air, un gazon sous notre fenêtre, de grands enfants dans la maison pour jouer avec nos petits. M. de Mortemart très aimable qui nous accable d'attention et de journaux, beaucoup de solitude, plus de *Hernanistes*, tout serait bien, n'étaient ces deux chambres vides qui font vide pour nous tout le reste de la maison (1).

Ces deux chambres étaient celles de Sainte-Beuve et de Boulanger, les deux inséparables.

Et pour lui montrer qu'il était toujours et quand même l'ami préféré, lorsque Mme Victor Hugo « fut bellement accouchée, un peu après la mitraille et la canonnade (2) » de Juillet, de la petite fille qui reçut le nom de sa mère, c'est encore Sainte-Beuve que l'illustre poète demanda pour parrain.

N'importe, à partir de la Révolution de 1830, on vit de distance en distance se lever dans leur ciel qui jusque-là avait été si pur, de gros nuages noirs, précurseurs de l'orage et de leur brouille définitive.

Le premier qui ait éclaté sur leurs têtes remonte au mois de décembre de cette année.

Le 8 de ce mois, Victor Hugo écrivait à Sainte-Beuve :

Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement?* J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou autres misères, mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié; gardons-la chaste et sainte comme elle a toujours été! Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout. Espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours. Songez qu'après tout vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

Hélas! c'était l'amour qui, une fois de plus, devait enterrer l'amitié. L'amitié « chaste et sainte » que Sainte-Beuve avait célébrée sur le mode dithyrambique dans la préface des *Consolations*, c'est lui qui devait la trahir, après avoir protesté qu'elle serait éternelle.

Je touche ici à un drame intime que je n'aurais pas voulu raconter, mais puisque les petits-enfants de Victor Hugo ou son exécuteur testamentaire ont jugé à propos de publier dans sa correspondance les lettres qui s'y rapportent, je ne vois pas pourquoi j'aurais plus de scrupules qu'eux. Aussi bien ce drame appartient à l'histoire littéraire du romantisme, non seulement à cause des personnages qui y jouèrent un rôle, mais encore à cause du contre-coup qu'il eut sur les ouvrages et sur la vie de Sainte-Beuve et de Victor Hugo.

Nous le diviserons, si vous le voulez bien, en trois actes et un prologue. Dans le premier acte, nous étudierons la liaison de Sainte-Beuve avec Adèle.

Dans le deuxième, la liaison de Victor Hugo avec Juliette.

Dans le troisième, la rupture entre les deux amis et le rapprochement entre les deux femmes.

Commençons par le prologue : il est rempli, à défaut de celles de Sainte-Beuve, par les lettres de Victor Hugo. J'aurais voulu les analyser, mais on n'analyse pas les larmes, et l'on verra qu'à l'époque où Victor Hugo écrivit ces lettres il n'était déjà plus *l'homme heureux et trop gai* dont Sainte-Beuve parlait à Juste Olivier. Dans un billet, daté du 24 décembre 1830, il disait à l'auteur des *Consolations :*

Vous faites bien de m'écrire, mon ami, vous faites bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble, ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais? Moi, je l'espère. Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

VICTOR.

Oui, mais quand on s'est vu pendant des années deux et trois fois par jour et qu'on en est réduit à s'écrire, les cœurs sont bien près de se détacher. Trois mois après, le 9 mars 1831, Victor Hugo mandait à Sainte-Beuve qu'il y avait des siècles qu'il ne l'avait pas vu. Il ne l'oubliait pas cependant, il passait sa vie à parler de lui, et pour lui en donner une nouvelle preuve, il lui envoyait M. Bulos (*sic*) qui venait d'acheter la *Revue des Deux Mondes* et serait heureux de l'avoir pour collaborateur. Mais les petits cadeaux n'entretiennent pas toujours l'amitié, les services non plus, et les visites de Sainte-Beuve à la maison de la rue Jean-Goujon se faisaient de plus en plus rares.

(1) *Corresp. de Victor Hugo*, t. I.
(2) *Ibid.*, Lettre à Victor Pavie.

Je ne vous ai pas vu hier soir, mon ami, lui écrivait Victor Hugo le 13 mars, et vraiment ç'a été un chagrin. J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous. N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez, mon ami ? Oh ! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous. Nous en causerons, n'est-ce pas ?...

Cependant Sainte-Beuve prit mal ces tendres reproches et il riposta par une lettre si « triste » et si « amère », que Victor Hugo attendit pour lui répondre que la première impression en fût effacée.

J'aurais été injuste, à mon tour, lui disait-il le 18 mars. J'ai voulu attendre plusieurs jours. Aujourd'hui, je suis du moins calme, et je puis relire votre lettre, sans trop raviver la profonde blessure qu'elle m'a faite. Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde*, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh ! oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé ! Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis (1) n'ont pas effacé jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, *dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous*, rappelez-vous ce que je vous ai dit, ce que je vous ai proposé, ce que je vous ai offert, vous le savez, avec la ferme résolution de tenir ma promesse *et de faire comme vous voudriez ;* rappelez-vous cela et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous d'*abandon*, de *confiance*, de *franchise*. Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent.

Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas.

Toujours votre ami malgré vous,

V. H.

Des quelques mots que j'ai soulignés, du passage surtout où il est question d'*elle*, il appert que les chagrins de Victor Hugo étaient purement domestiques. Et cela est si vrai, qu'au mois de juillet suivant, après avoir repris la vie à trois qu'ils menaient dans la rue Notre-Dame-des-Champs, Victor Hugo, secoué de doutes terribles, ne put supporter plus longtemps chez lui la présence de Sainte-Beuve.

Il faut lire d'un bout à l'autre la lettre qu'il lui écrivit à ce moment pour se faire une idée exacte des souffrances morales qu'il endurait :

(1) Sainte-Beuve fréquentait alors beaucoup les Saint-Simoniens.

Ce 6 juillet 1831.

Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liège m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé désirer une chose qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois de demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois ; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez vous ! nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. A deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent. C'est ponr cela que je vous disais : Partez ! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve ? Où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'aller et de venir, notre causerie intarissable sans arrière-pensée ? Rien de tout cela. Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence. Au moins, le vide serait complet. Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant. Cela m'irrite contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors ; et cela nous rend tous malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus. Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir, nous nous aimerons toujours, nous nous écrirons, n'est-ce pas ? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus de

tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de tout cela? Ecrivez-moi un mot.

J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a fait bien souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous. Adieu.

Votre ami, votre frère,
VICTOR.

J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous.

Est-ce clair?... Mais Sainte-Beuve ne brûla pas plus cette lettre qu'il n'avait brûlé les autres (1). Pourquoi? peut-être parce qu'il espérait qu'un jour elles serviraient de pièces justificatives à son *Livre d'amour*. Et le fait est que, sans ces lettres, le *Livre d'amour*, tout vécu qu'il ait été, pourrait passer pour un roman de pure imagination, comme on s'efforça un moment de le faire accroire dans le monde de Victor Hugo. Il faut donc savoir gré à M. Paul Meurice de les avoir publiées, car en somme elles donnent le beau rôle au poète des *Feuilles d'automne* et permettent à l'historien d'être plus juste, étant mieux averti, envers l'époux, l'amant et la femme...

Or, Sainte-Beuve ne partit pas, ne s'éloigna pas (2); il persuada Victor Hugo que sa tête était malade, que ses doutes n'avaient aucune raison d'être, que sa conduite à lui Sainte-Beuve avait toujours été « loyale et parfaite », qu'il était toujours son ami fidèle et dévoué. Et il continua, avec la complicité de sa maîtresse, de venir s'asseoir à côté d'elle et de son ami. Et, peu de temps après la représentation de *Marion de Lorme* au succès de laquelle il fut le premier à applaudir, pendant que tout Paris se délectait à la lecture des *Feuilles d'automne* (3) et des beaux vers que Victor Hugo lui avait dédiés dans ce recueil (4), il écrivait à l'abbé Barbe, son camarade d'enfance :

J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie; elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur, et un devoir de sacrifice qui aura son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature (5)...

(1) Ces lettres trouvées dans les papiers de Sainte-Beuve furent communiquées à M. Paul Meurice par M. de Spoelberch de Lovenjoul qui les possède aujourd'hui.

(2) Le 18 décembre 1831, il écrivait à l'abbé Barbe : « Imaginez que M. de Lamennais voulait m'emmener avec lui à Rome. J'en eusse été comblé; *mais des raisons impérieuses et durables me retiennent ici.* » (*Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, p. 35.)

(3) *Les Feuilles d'automne* furent mises en vente le 24 novembre 1831.

(4) Se souvenir des deux pièces intitulées : *A mes amis S.-B. et L. B.* (Sainte-Beuve et Louis Boulanger).

(5) *Les Jeunes années de Sainte-Beuve*, lettre du 18 décembre 1831.

Comment se fait-il qu'ayant le sentiment du devoir qu'il avait à remplir pour retrouver la paix de l'esprit, Sainte-Beuve ait manqué du courage nécessaire? C'est que chez lui, comme chez les sensuels mystiques, la nature fut plus forte que la volonté, et que l'amour l'emporta sur la raison.

Nous allons raconter à présent l'histoire de sa liaison avec Adèle; mais, avant, je tiens à constater ici que, contrairement à l'opinion reçue, cette liaison fut antérieure de trois ans à celle de Victor Hugo avec Juliette.

LÉON SÉCHÉ.

(*A suivre.*)



POÉSIES

En novembre.

Lointains brouillés, lointains de rêve, lointains bleus,
Votre couleur s'épand soyeuse et charmeresse,
Et la douceur de l'air est comme une caresse :
Des poudroiements dorés sont diffus dans les cieux.

Les baisers du soleil ne sont plus des morsures,
Les brouillards du matin rajeunissent les fleurs;
Les horizons perdus ont des lignes moins sûres
Et les vallons brumeux de bleuâtres pâleurs;

Les derniers papillons aux allures moins folles
Sentent une tristesse éparse dans les cieux,
Et donnent doucement aux dernières corolles
Quelques baisers plus lents qui semblent des adieux.

La vigne se dépouille et ses feuilles rougies
Font trembler dans les ceps leur mourante beauté,
Et de rares grillons chantent leurs nostalgies
Dans les sillons plus froids qu'abandonne l'été.

Non loin, la ferme dort avec ses cours tranquilles,
Et dans ses murs croulants, exposés au midi,
Quelques lézards rêveurs savourent, moins agiles,
Un regain de bonheur dans cet air attiédi.

A peine un chant d'oiseau dans la vaste étendue
Où parfois des corbeaux font tournoyer leur vol;
Et quelque paysan, silhouette perdue,
S'ébauche solitaire et courbé sur le sol.

Des chariots lointains, demeurant invisibles,
Grincent en cahotant au fond des chemins creux;
Et des fils de la Vierge aux flottements paisibles
Glissent dans l'air subtil ainsi qu'un songe heureux.

Nous aimons doucement, mais du fond de notre âme,
Ce vague enchantement de l'arrière-saison,
Ce soleil délicat qui tamise sa flamme
Et dont l'orbe indécis glisse vers l'horizon;

La lumière partout devient ombreuse et fine :
Et ce grand paysage, au prestige noyé,
Nous semble en sa splendeur apaisée et divine
Comme un amour sans tache où flotte l'amitié!

Les corbeaux.

Dans les grands arbres, vers le soir,
En mars, au bord des eaux rapides et troublées,
J'ai vu s'assembler, essaim noir,
Des corbeaux aux voix désolées.

Dans les rameaux les nids s'ébauchaient sur les cieux,
Des nids de l'an dernier, peut-être;
Et la bise alanguie aux souffles pluvieux
Annonçait vaguement le doux printemps à naître.

Les corbeaux tournoyants aux durs croassements
Faisaient autour des nids battre leurs grandes ailes,
Et dans leur âme obscure aux appels véhéments
Je pressentais l'amour et ses lois éternelles.

Oui, sous la majesté dolente des cieux gris,
Dans le calme apparent de la forêt dormante,
Je songeais, écoutant les corbeaux aux longs cris,
Aux couples inquiets où le désir fermente;

Ils étaient l'espérance à la chute du jour :
Et moi, je saluais, l'âme presque ravie,
Dans ce parler sauvage une clameur d'amour,
Dans ces oiseaux de mort un symbole de vie!

CHARLES GRANDMOUGIN.



LA VIE LITTÉRAIRE

L'Ame bretonne, par Charles Le Goffic.

L'Ame bretonne, par Charles Le Goffic; Honoré Champion, éditeur.

Charles Le Goffic est un Breton de Paris ou un Parisien de Tréguier : je ne sais pas exactement. Mais je suis sûr néanmoins qu'il a beaucoup d'esprit. Il y a en lui une sympathique union de religion et de scepticisme, et ce qui constitue l'originalité de cette union, et mieux encore, l'originalité de Le Goffic, c'est qu'il ne paraît jamais avoir l'âme plus religieuse que lorsqu'il exprime, tout en souriant, son scepticisme attendri et doucement ému, et qu'en revanche il n'est jamais aussi évidemment sceptique que lorsqu'il s'abandonne à ces effusions convenues de religiosité qui ont assuré la réputation de la Bretagne dans l'univers et la renommée de quelques écrivains bretons dans Paris. Charles Le Goffic plaisante avec une grâce sournoise qui est tout à fait séduisante. Il se plaît à badiner sur les questions, qui passent pour graves, de la vie humaine et de l'éternité. Ses compatriotes, dont il aime, admire et décrit on ne peut mieux les tendances religieuses, ne laissent pas que de l'amuser énormément. Il est raisonnable de considérer Charles Le Goffic comme le plus jovial des idéalistes contemporains. Il sait être excellemment un pince-sans-rire mystique. Et si les Bretons se reconnaissent judicieusement en lui, il convient que les hommes d'esprit le tiennent pour un de leurs frères et, en quelque mesure, pour un de leurs maîtres, — qui, étant un maître, ne cesserait pas pour cela d'être un bon garçon.

Le destin littéraire de Charles Le Goffic est celui de beaucoup d'écrivains estimables de notre temps. Le Goffic, — je vous ai déjà dit qu'il avait de l'esprit, — vint tout d'abord à Paris pour y exprimer en une langue aussi française que possible des idées bretonnes et des sentiments bretons. Étant jeune et poète, il chanta dès la première heure son amour qui se trouvait être, comme vous pouvez croire, un *Amour breton*, mais non pas tout à fait breton bretonnant. Parce qu'il avait émigré de Paimpol au quartier Latin, il se souvenait volontiers de l'amour ingénu qui là-bas avait occupé son cœur. Et il disait, en de jolis vers tendres, la beauté de la payse qu'il ne pouvait oublier. Et l'éloignement accroissait son amour; mais il advint que la payse émigra elle aussi et nous devinons qu'elle préféra la rive droite à la rive gauche et que, marquée par le sort pour jeter son bonnet breton par-dessus les moulins, c'est aux alentours du Moulin-Rouge qu'elle accomplit ce geste « irréparable ». Le Goffic accepta très bien ce dénouement, car, encore que poète, il était sage, et ne prenait pas au tragique les petites Bretonnes qui ne se faisaient pas prendre au sérieux. Mais vous voyez déjà que ce poète immigré avait pris l'air de Paris et qu'il avait déjà le sens des plaisanteries les plus aimables. L'Académie française considéra ce poème d'abord, cet amour ensuite, et il lui apparut qu'il n'était pas, autant qu'il le fallait, de ces amours si platoniques et si purs auxquels elle a coutume d'accorder des encouragements et des prix de cinq cents francs. Du moins, Anatole France, avec une négligence des plus agréables, laissa tout de suite tomber, sur ce poète sentimental et narquois, la consécration d'un éloge. Il le loua beaucoup d'avoir un talent délicat et fort, et non pas moins d'être un amoureux bien vivant, bon vivant. « C'est à dessein, dit-il, que M. Le Goffic a mêlé l'ironie à la tendresse, la brutalité à l'idéalisme. Il a voulu qu'on devinât le joyeux garçon à côté du rêveur et le buveur auprès de l'amant. »

Nul ne peut être poète toute sa vie, ni même, hélas! toute sa jeunesse. Charles Le Goffic moins que tout autre était homme à s'attarder aux larmoiements sentimentaux. Notez qu'alors, — c'était vers 1890, si je ne me trompe, — Charles Le Goffic savait résister aux influences des versificateurs (!) ahurissants qui sévissaient encore en ce temps-là et dépensaient tout le génie qu'ils avaient à profusion à enchaîner des phrases incompréhensibles. Le Goffic venu à Paris pour écrire le français, le bon français, redou-

tait qu'on ne l'accusât d'écrire encore le bas-breton à l'exemple des autres poètes de Paris. Vocabulaire, syntaxe, phrase sont donc, en ses vers, limpides et simples, classiques, si vous voulez. Mais il importait que l'inspiration restât bretonne, et c'est pourquoi, après l'*Amour breton*, Charles Le Goffic écrivit : *Bois dormant, le Pardon de la reine Anne*. Puis il résolut de cesser d'être poète, puisque, aussi bien, il avait assez d'idées et de style pour être prosateur.

Il cède au penchant de tous : il est à la fois romancier, critique, voyageur. L'Académie le guette, le prend sur le fait, le couronne. Le Goffic est-il condamné dès cet instant à être un écrivain facile, aimable, sans personnalité ? Vous voyez, du moins, qu'il est négligent à se créer une forte individualité. De tout un peu : voilà sa devise. Il balance à tracer, — permettez-moi cette métaphore vieillie, — un sillon pour le creuser profondément : c'est, cependant, au prix d'un tel effort qu'un écrivain dans la cohue contemporaine peut imposer son nom à la gloire, c'est-à-dire à l'influence ! Mais non, Le Goffic se laisse aller au plaisir de vivre, peut-être au plaisir d'écrire, et les années passent...

Pourquoi ne consent-il point à l'effort élémentaire que les temps — qui sont durs — exigent de tous ceux adonnés à écrire ? Pourquoi ? Il lui serait si aisé d'être original s'il lui plaisait d'être persévérant ! Quand il s'abandonne à composer des fictions romanesques, un certain nombre de disciples de Zola rejettent bruyamment leur maître et dès lors vaguent avec incohérence dans la littérature sans parvenir à se créer une existence réelle. Maupassant règne, mais ne gouverne pas. Le prestige d'Alphonse Daudet est grand, médiocre son influence. La domination de Bourget est presque absolue, et les adroits, ceux qui depuis ont commercé triomphalement dans les lettres, imitent et reproduisent ses lentes psychologies sommaires et ses élégances d'antichambre. Le Goffic échappe à cette tyrannie. C'est loin des salons qu'il va chercher ses héros, c'est en Bretagne qu'il les trouve. Dans *le Crucifix de Kéraliès, la Payse, Morgane*, on voit bien qu'il aime Loti, — il l'aime plutôt qu'il ne s'inspire de lui. Ses œuvres sont personnelles, mais il ne persiste point suffisamment à en créer d'autres, plus complètes, plus fortes, qui le situent décidément à une place précise dans la littérature, déterminent et imposent son originalité.

Que fera-t-il, critique? Car il veut être critique, lui aussi. Que l'on voue au mépris public un certain nombre de critiques littéraires, j'y consens, c'est simplement justice. Mais peut-on considérer la critique littéraire comme le plus bas des genres? Permettez!... C'est une mode de ravaler toute critique littéraire, et, en même temps, contradiction significative, de déplorer l'absence d'une vraie critique littéraire. Un Mirbeau, un Lorrain se feront remarquer par la violence furibonde de leurs imprécations et de leurs regrets; mais, sont-ils conduits par aventure à juger un livre ou un écrivain, alors l'innocence de leurs appréciations tumultueuses, faibles et pauvres, force à rire les plus indulgents, les autres à hausser les épaules. Depuis vingt ans, il n'est peut-être pas un seul écrivain qui ne « se soit essayé » dans la critique, pas un seul de tous ceux qui errent maintenant, avec quelle incertitude! dans tous les domaines de la littérature. Et certes! ils n'ont pas manqué de réunir leurs articles en volume, oh! non. Eh bien! faites le bilan de toutes les idées apportées par eux. Total : zéro. Ils ont échoué complètement dans la critique : et voilà une des raisons principales pour quoi la critique est assurément le genre le plus bas, et telle est la foule où se recrutent les plus véhéments contempteurs de la critique, à l'heure exacte où il siérait, pour toutes sortes de raisons industrielles et autres, de faciliter, d'activer la renaissance de la critique littéraire!

Charles Le Goffic, à l'instar de ses contemporains, et mieux que la plupart d'entre eux, écrit donc un livre de critique. Nous sommes en 1892. La plupart des écrivains notoires composent des romans. Le Goffic consacre son ouvrage aux *Romanciers d'aujourd'hui*. Des idées neuves? peu. Des classifications nouvelles ? point. Des révélations? aucune. De vives et brèves silhouettes, des railleries bien dirigées, de spirituelles admirations, des jugements fins et prestes, naturellement; mais cela seulement... Un très grand sujet n'inspire à ce bon écrivain que de petites variations attrayantes. Le Goffic cite trois cents romanciers, cinq cents peut-être. Son livre est un catalogue, le plus littéraire des catalogues, mais incomplet comme tous les autres... Et, cependant, que l'époque est propice à un grand livre de critique! Jules Huret, par une enquête qu'il ne faudra pas oublier, vient de donner aux écrivains célèbres, et à ceux avides de le devenir, une occasion solennelle d'affirmer au monde la médiocrité de leurs idées et combien ils se préoccupent peu de l'œuvre qu'on peut accomplir par la littérature. Tous s'attardent à disputer du symbolisme, qui dut sa naissance, on le sait maintenant, à une des plaisanteries les mieux réussies d'Anatole France; et il semble que ce soit là toute notre littérature. Aucun n'a souci de prévoir les lendemains de l'énorme production romanesque dont il est témoin, d'envisager l'action morale et sociale que la littérature doit exercer d'urgence, d'indiquer son effort nécessaire pour maintenir à la France son influence prépondérante dans les développements de l'esprit européen — quoi encore? Mais de petites idées exprimées petitement;

des rivalités, non pas de poésies, mais de poètes qui se heurtent ; des jalousies de romanciers, furieux de la concurrence croissante des voisins et redoutant de la favoriser ; des sourires qui doutent d'eux-mêmes ; des ridicules trop confiants en eux-mêmes, rien autre. Un livre reste à faire, un grand livre : Le Goffic l'entrevoit aussitôt. Il établit d'abord la table des matières, la publie, puis se désintéresse de ces vanités-là, et s'en va faire un tour en Bretagne.

De ce long voyage en son pays et vers ses idées d'origine, il rapporte aujourd'hui ce livre, qui aurait pu être, lui aussi, un grand livre : *l'Ame bretonne*. L'application de Le Goffic était vraiment trop molle à se créer une personnalité « de premier plan ». Il avait de rares qualités littéraires ; mais il lui répugnait de les rassembler en bataille pour une œuvre importante et durable. C'était assez pour lui d'observer les choses, la vie, les hommes, les écrivains, avec une curiosité assurée et précise, puis de passer outre. Dans l'*Ame bretonne*, il regarde encore avec une indifférence amicale les spectacles monotones et variés que lui offre son pays, il décrit, il explique, il sourit et réunit ses articles en un livre ; mais cela lui suffit. Oh ! le volume est de tous points charmant, n'en doutez pas. Que l'auteur s'efforce sans fatigue de pénétrer au cœur de la race, qu'il étudie les saints, les bardes, les pardons, les coutumes, les mœurs, les grands calvaires, ou le mouvement panceltique ; qu'il rappelle les dernières années de Châteaubriand ou les débuts politiques de Jules Simon, on prend à le lire un plaisir toujours pareil. Il est psychologue, et il est critique, excellemment. Il est aussi moraliste et croyez bien qu'il l'est sans aucun pédantisme. Tout ce qui est pédantesque lui est étranger. Même il craint toujours d'être grave à l'excès, et il faut qu'il raille, imperturbablement. Il est imprégné de cette ironie renanesque qui a poussé toute une génération à croire, à tort, que Renan pensait toujours le contraire de ce qu'il disait. Je me demande même si M. Le Goffic sait toujours très nettement ce qu'il pense. Il doit le savoir, mais il ne veut pas que nous le sachions aussi bien que lui.

S'il dépeint les pardons de Bretagne, il insiste scrupuleusement sur les « saouleries » grandioses, qui sont une des cérémonies indispensables de ces féeries religieuses et populaires. Il nous montre, avec une poésie très réaliste, les processions nocturnes. Dans l'alanguissement des premières ombres, sur cette terre baignée de tristesse, il se lève des talus et des landes une impalpable poussière d'âmes, les mânes errants du purgatoire celtique. Leur murmure berce la marche titubante des pèlerins ; ils l'entendent dans le vent et dans le bruit des feuilles, et machinalement leurs lèvres achèvent dans une éructation le *De profundis* interrompu. Et si quelques-uns hésitent à pénétrer la beauté intime de cette religieuse ivresse, Charles Le Goffic leur signifie incontinent que l'ivresse de ses pèlerins est grave et toute mystique et qu'enfin elle prolonge leur rêve individuel et l'élargit jusqu'au symbole. Et faut-il sourire un peu ? Ou ne convient-il pas plutôt d'être ému ?

Et lisez encore, — mais vous lirez le livre en entier, — la monographie du curé breton. C'est, sans doute, un chef-d'œuvre facile et sans prétention. Mais n'est-ce pas une satire ? Ou serait-ce la glorification cordiale d'un être simple et proche de la nature ? Les deux à la fois, peut-être, car, chez Le Goffic, la sympathie elle-même se moque...

Toutes ses sympathies ont tendance à railler. Charles Le Goffic — à quoi tiennent les vocations littéraires ! — a beaucoup aimé Pierre Zaccone, feuilletoniste éminent. Avec quelle verve il nous le présente, toujours assis à la même table, dans la même robe de chambre à ramages, devant la même écritoire, qui machinait d'une âme ingénue quelque nouvelle atrocité. Il tenait registre de tous ses forfaits : les viols sur une colonne, les assassinats sur une autre, les enlèvements sur une troisième. Cette comptabilité méticuleuse lui permettait d'économiser un peu de son temps, dont il était fort ménager. Et publiant *Maman Rocambole* après *l'Inconnu de Belleville*, après *les Drames des Catacombes* ou *les Nuits du Boulevard*, il passionnait méthodiquement le Tout-Paris du Cordon. Et Charles Le Goffic nous fait bien comprendre que ce n'est pas sa faute à lui si cet homme d'extérieur si avenant, d'âme si candide et si douce, avait une imagination de boucher. Et il continue avec une cruauté pleine d'attendrissement. Il élève son vieil ami sur un piédestal pour le mieux viser et l'exécuter plus sûrement. Il rappelle que Zaccone écrivit un jour, par erreur sans doute, une petite nouvelle gracieuse et vraiment littéraire. Un de ses biographes prétendit même : « Dans la suite l'orthographe l'attira. » Le Goffic, débordant toujours de cordialité, a bien soin de ne pas omettre ce biographe et ce mot. Puis il conclut avec bonhomie : « Je dois reconnaître à sa décharge qu'il ne soufflait jamais mot de ses romans et de ses drames et qu'il ne mettait point ses visiteurs dans la pénible nécessité de lui en dire leur sentiment. Il faisait sa besogne d'homme de lettres comme il eût fait sa besogne d'épicier : avec probité et simplicité. » Il existe encore maints épiciers des lettres : la plupart sont improbes et prétentieux. Mais on avouera que l'amitié même de Charles Le Goffic est souvent féroce...

A la hâte concluons. L'*Ame bretonne* est une série d'études charmantes, non pas un livre puissant, et Charles Le Goffic est un Breton bien spirituel ! Que lui manque-t-il pour qu'il se place par une œuvre notable aux premiers rangs des écrivains de sa géné-

ration? Aucune qualité intellectuelle, assurément. La volonté peut-être. Dans la foule des écrivains d'aujourd'hui doués de quelque talent, en est-il beaucoup dont le talent soit vraiment trop supérieur pour que le talent des autres lui soit incomparable? Non pas. Mais tels ont de la chance et dé l'industrie : ils planent. Tels ont de la volonté et de la persévérance. Même s'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ils le veulent longuement et fermement. Ils finissent par dominer. M. Le Goffic a manqué jusqu'ici de volonté. Il est allé ici et là, où son inclination le poussait. Jeune encore, il lui est tout loisible d'écrire l'œuvre que déjà promettait son talent voilà dix ans passés... Voudra-t-il?

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Une Demi-Carrière*, par de Comminges, roman militaire; Simonis-Empis, éditeur. — *L'Éducation Nouvelle*, par Edmond Demolins (nouvelle édition); Firmin-Didot, éditeur. — *Chez les Autres*, par Émile Berr, notes de voyage; Fasquelle, éditeur.



VARIATIONS SUR LA SOCIOLOGIE

Je fus, il n'y a point longtemps, rendre visite à un maître de la sociologie contemporaine. Il me reçut avec toute la solennité que comporte l'apostolat grave qu'il cherche à remplir. En redingote, dès le matin, la boutonnière fleurie d'une large rosette rouge, impeccable, immobile; visage rasé, cheveux un peu longs et blancs, pour rappeler qu'il est artiste à sa façon, mais soigneusement lissés, pour que nul ne puisse ignorer qu'il est homme du monde; des lunettes sur les yeux; regard morne; bouche pincée, au sourire déçu; rien de sympathique au premier abord, mais quelque chose d'« éminent », de professionnellement vertueux. Il semblait, lui-même, un ornement du grand cabinet de travail glacial et triste, à la porte duquel il se tenait. A dire vrai, c'est plutôt un laboratoire. Il y flotte une odeur de poussière, de poussière humaine, desséchée; sur les murs nus, blanchis à la chaux, pendent quelques cadres sombres; à l'intérieur, des lignes étranges; on croit, d'abord, à des dessins impressionnistes... un tableau noir où figurent des signes, des chiffres, des équations; dans un coin, un petit fourneau où languit une cornue auprès d'un alambic; sur l'un des panneaux, plaquée, une interminable bibliothèque, infiniment trop bien rangée; des reliures ternes, des livres morts. La fenêtre donne sur une cour : la lumière est crue, trop crue, elle éblouit la vue; on n'entend pas le bruit de la rue; seules quelques trompes de tramways, lointaines, troublent l'étrange et savante monotonie de céans et, sur la cheminée, inspirant le buste du maître de la maison, en plâtre, la photographie d'un philosophe spiritualiste et, de l'autre côté, un fragment d'ossement de quelque animal antédiluvien. C'est ici que le sociologue étudie les rapports des hommes entre eux, qu'il recherche les causes profondes d'effets transitoires et qu'il descend jusque dans les intimités mystérieuses de l'être, par des procédés *scientifiques* et d'ailleurs indéterminés. Ici, la sociologie n'est plus embryonnaire : elle est, je vous jure, plus qu'une science, elle est une religion. Je ne suis plus dans un laboratoire, je suis dans un temple; mais, adorer n'y suffit pas; il convient de se soumettre, de s'humilier devant la toute-puissance magique de quelques signes effrayants et, à la vérité, cabalistiques.

Je m'approche de l'un des cadres; j'apprécie, déjà, l'audace de cette ligne, prêt à exprimer mon admiration pour l'auteur de ce dessin... un geste, un doigt fatidique, tendu, autoritaire m'arrête.

— Ceci, me dit la voix grave et solennelle, ceci vous représente la courbe du degré de mortalité causé par le vibrion que j'ai découvert dans ces dix dernières années!...

— Vraiment?

— Et cela, la nativité; ici, la courbe de bonheur que l'homme est susceptible de ressentir — (je demande une loupe, car, à l'œil nu, je ne perçois point) — là, le total de ses infortunes.

Et, stupéfait, j'écoute le savant : il me raconte son existence laborieuse; ses années d'incessante compilation, le soin avec lequel il évitait de se mêler aux autres hommes, et les jouissances intimes que lui causait la lecture de recherches antiques et minutieuses, ou lorsqu'il constatait les déformations de ses semblables que lui révélait l'encourageante anthropologie. Avec quelle éloquence, un peu diffuse, peut-être, mais si persuasive pour moi, qui l'écoutais sans le comprendre, il sut me démontrer l'utilité des sciences mathématiques pour la connaissance de nos desseins, de nos volontés et combien, aussi, lui semblait indispensable le décevant contrôle d'une chimie animale, pour l'étude approfondie de nos désirs ou l'échelle de nos passions! Enfin, il m'avoua que nul délice n'approchait de l'heure ou, après des journées et des nuits d'isolement, il découvrait, enfin, l'inaltérable vérité et que, d'une main fiévreuse et tremblante, il traçait la courbe morte de notre psychologie.

— Oui, conclut-il, la psychologie seule, — et ainsi pratiquée, — conduit à la sociologie. Car, si la connaissance de l'individu naît de celle des masses, celle des masses naît de la connaissance de l'individu. Le connu ne résulte que de l'inconnu.

Cependant, sur la cheminée, la photographie de

M. Cousin regardait dans le vague et un léger courant d'air soulevait de petites poussières sur les ossements antédiluviens.

— Permettez-moi, objectai-je timidement et ému, de vous demander, — maître, — si certains romanciers et auteurs dramatiques...

Il eut un sourire amer :

— Des écrivains, fit-il, avec quelque dédain, des écrivains !

Je répondis par des exemples fameux ; je hasardai les noms de Balzac, sociologue, lui aussi, le plus génial de tous ; et Dumas fils et Augier, et Émile Zola, et Brieux, et Paul Hervieu et les Rosny, et...

— Assez, me dit-il, d'un ton qui n'admettait point de réplique ; ces hommes-là se sont amusés à décrire, à raconter ; ils n'ont point fait de sociologie...

— Ils ont observé, et...

— L'observation est peu de chose ; du roman, du théâtre — du talent ! Y songez-vous ? ces noms, jeune homme, ne méritent point d'être retenus ; il y a de l'incohérence dans leurs œuvres ; du vague dans les formules dont ils se servent ; leur verbe est trop clair : ceci vous prouve que leur étude est superficielle ; le langage sociologique doit être conforme à nos travaux : obscur. Balzac, d'ailleurs que j'ai peu lu, qu'est-ce que cela ? Et tous les autres ? Tolstoï — un anarchiste, un excommunié ; et Zola — ah ! si j'avais osé, comme j'aurais eu de la joie à le condamner définitivement ! — Non, non, les écrivains n'ont rien de commun avec nous ! La statistique, elle-même, est encore trop actuelle. Des lois, des lois très rigoureuses, voilà ce que le sociologue doit établir...

— Si l'on ne connaît pas les hommes...

— L'astrologue, répondit-il, sait-il si les astres sont habités ? connaît-il ce que sont les étoiles ? A-t-il besoin d'en savoir plus pour prédire les éclipses ?... La voilà, la science !

— Les lois, fis-je, se dégagent de la vie des hommes ; elles ne sont point lettres, mortes, et les passions sociales...

— Les hommes sont comme un fleuve, ajouta-t-il, dans une comparaison magistrale ; ils s'écoulent et c'est un accident du sol qui cause les cascades et les remous : voilà les révolutions... Vous me paraissez engagé dans une voie bien dangereuse, dit-il paternellement en me regardant d'un œil désolé, emportez ceci : un livre, presque un évangile ; et, cela, ces courbes que j'ai tracées ; puis, recueillez-vous et éloignez-vous du monde : l'homme n'est pas l'homme, vous n'êtes pas vous... des lois, il n'y a que cela de vrai... des lois !

Il voulut bien me tendre la main, faisant en ceci une dernière concession aux conventions du temps présent ; je le vis regagner sa table et baisser la tête, plongée dans un volumineux mémoire.

Je descendis l'escalier, rapide et glissant ; je faillis tomber : il faisait nuit et je crus entrer dans la cave... cependant, de tristes méditations s'éveillaient en moi ; le livre qu'il m'avait offert me pesait, les cartons me gênaient ; et je songeais :

— Ainsi, c'est là tout l'homme ! là, notre époque où se charrient pêle-mêle tant de désirs, de passions, d'ambitions : là, l'humanité qui se cherche ; là, les sommets de ses aspirations, les abîmes de ses souffrances ; moi-même, mes sentiments, mes pensées, celles de mes amis, tout cela n'est rien dans les relations sociales ; rien de la vie ne compte dans la vie et notre siècle tout entier tient dans le dessin diffus de ces lignes ou la prose obscure de ces feuillets... Ce n'est pas gai ! Décidément, pensais-je par devers moi, la sociologie n'est point chose plaisante !

* * *

Enfin, voici la rue ! De l'air, de la lumière... Des bourgeois passent, des cochers crient, des enfants jouent, des concierges, sur le pas de leur porte, devisent avec de petits commerçants ; de jolis trottins flottent sur le trottoir, des femmes élégantes regardent par la portière de leurs voitures, des hommes, le cigare aux lèvres, sourient à la vie et un enterrement se faufile, dans le tumultueux va-et-vient, faisant se découvrir les plus sceptiques... Quelle courbe pourrait rendre ce mouvement des foules ?

Qui le sait mieux que vous, pères de toute sociologie ! Votre vie fut mêlée à celle des autres et vous promeniez la sérénité de votre inspiration ou la saine logique de votre méthode au milieu du peuple agité. Que dirait le divin Platon, ami de l'harmonie, lui qui se plaisait au spectacle des hommes agissants ? Sa contemplation n'en fut que plus pure ; sa statue de marbre regarde encore, ses yeux de pierre ne sont pas éteints, et les abeilles de l'Hélicon viennent toujours déposer leur miel sur sa lèvre inspirée. Et le sage Aristote, grave, d'une marche rythmée, parcourt la cité où grondent les rumeurs publiques, et le bruit du monde imprime sa cadence à sa logique infaillible, et sa méthode se dégage, virile, de l'observation des autres. Auguste Comte, enfin, l'austère fondateur de la philosophie positive, ne craint pas, en mathématicien, de ressentir les joies et les douleurs des autres ; l'art même grandit sa vision du monde et ses formules s'imprègnent d'une puissante et sobre réalité. Littré fait entrer son système dans le langage courant et définit, en quelques mots brefs, la sociologie : « Science du développement et de la constitution des sociétés humaines. »

La science, soit : la méthode est établie ; mais le développement même suppose une évolution et laisse une place hospitalière à l'imprévu et au libre épanouissement des facultés et des sens des hommes.

Il n'est point de sociologie possible hors de l'observation; et, pour observer, il n'est encore rien de tel que ses contemporains. L'historien — « l'histoire, dit Fustel de Coulanges, est la sociologie même » — se transporte, par imagination, dans l'époque qu'il étudie, et la fait revivre; ne renversons point les rôles et ne nous croyons point obligés, pour connaître nos contemporains, de visiter sous la terre les morts endormis. L'observation peut, doit être vivante, et l'on peut faire de la sociologie à sa façon, sans, pour cela, devenir forcément incompréhensible et ennuyeux.

La sociologie amusante? Pourquoi pas? Il est de grands philosophes qui ont étudié les hommes; de nobles penseurs que les ont observés, aidés par la statistique minutieuse, par l'anthropologie savante; modestement et sûrement, ils ont posé les assises de la plus belle science : celle de l'humanité. Mais ils ont eu parfois de petits successeurs qui ont défiguré leurs méthodes et qui, n'ayant pas assez de savoir pour devenirs médecins, zoologistes, chimistes, physiciens, que sais-je? ont inventé le sinistre vaudeville de la sociologie : ils y apportent des bribes de connaissances, des miettes de sciences; ils appliquent les méthodes à tort et à travers, sortes de vétérinaires de l'âme humaine, et aboutissent à quelque image informe, où nul ne se reconnait, ni son voisin, ni personne. Ils disent alors : « Voici ce qu'est la société. » Pourquoi, laissant les grands écrivains, penseurs, romanciers sérieux, disciples, eux aussi, des maîtres, pourquoi ne pas reconnaître à la pléiade exquise des hommes d'esprit, des auteurs, contemporains par le charme et la spontanéité de l'œuvre, une grande part de collaboration à la grande éclosion sociale? Ils sont sociologues à leur façon. Telles légendes de Forain sont plus riches, en vérité, que les phrases des utopistes ensommeillés de leur propre ennui; Caran d'Ache, Faivre, Hermann-Paul, Léandre, Cappiello, Sem, tous enfin, qui cherchent dans l'exagération du trait dominant de la physionomie le caractère général du visage de leur modèle, — son expression sociale, — défigurent moins l'homme que les compilateurs qui le réduisent en quelques lignes tracées sur un papier administratif...

Il serait dangereux, tout au moins puéril, de classer, au nombre des sociologues, des artistes qui n'ont d'autre but que de noter les types intéressants de leur génération. Il ne suffit pas de savoir écrire ni décrire, d'observer et de raconter ses observations, pour devenir sociologue. La sociologie est une science en voie de formation, et ceux qui l'étudient, qui la cherchent, font œuvre de haute philosophie. A côté de leur labeur utile et noble, les écrits sérieux, les romans, les pièces de théâtre, ouvrant des aperçus nouveaux sur les caractères et les mobiles d'action des individus et des masses, constituent un complément très intéressant et dont, sans crainte du ridicule, il convient de tenir compte. Une œuvre comme celle de Balzac ou, dans son genre, de M. Émile Zola, sont d'admirables tableaux, des visions qui font revivre, par imagination, des personnages fictifs, que la science doit rendre réels; car, savants et poètes, il entre dans la connaissance des hommes, et dans l'étude des sociétés, une grande part d'imagination. A ce point de vue, un poème comme *Justice*, du maître Sully Prudhomme, devient une création humaine d'une puissante portée.

A côté, en dehors du théâtre social proprement dit, qui marche sur les traces d'Ibsen, de Gerhardt Hauptmann et qui, en France, s'exprime par des pièces que nous donnent MM. de Curel, Brieux ou M. Jean Jullien, les inventions acerbes et rudes de Henri Becque forment des tableaux d'une composition audacieuse, où des groupements habilement disposés mettent en valeur les physionomies dominantes et trop vraies de l'époque. Croyez-vous qu'une œuvre comme *la Vie publique*, de M. Fabre, ne soit pas d'une grande portée sociale? Ne sont-elles pas charmantes, les peintures tour à tour douloureuses et spirituelles d'un Maurice Donnay? Et les études savoureuses et cruelles de M. de Porto-Riche apprennent comment, dans notre époque fiévreuse et troublée, les hommes aimaient et les femmes savaient souffrir. Ce sont d'exquis, d'admirables portraits de maître.

Je n'ai point la prétention d'y retrouver la sociologie, encore une fois. Mais le sociologue ne doit point faire fi de ces études, s'il veut être vrai et s'occuper des sociétés vivantes, telles que les contemporains les ont connues. Il doit aussi ne point négliger les notes exquises et subtiles d'un Jules Renard et savoir comprendre quel précieux document humain lui ont laissé les psychologues souriants. Je ne parle pas du vaudeville, — ce serait trop, — je parle d'une certaine comédie de mœurs qui crée des types, c'est-à-dire des synthèses. Les époques écoulées ne nous livrent pas toujours des tableaux si encourageants, pour qu'à l'avenir on ne retrouve dans les romans d'un réalisme nu, sous le charme d'un style étreignant, le poison subtil et dangereux dont se grise notre temps. Tels romans de M. Octave Mirbeau éclaireront singulièrement les utopies et les visions du sociologue trop vertueux d'un siècle indéterminé. Alors, tous les écrivains, artistes réputés inutiles, animeront les cendres remuées par le savant; du premier âge, nous ne retrouvons que quelques dessins informes, seules traces de l'activité d'alors; une lettre, une inscription nous suffisent; pourquoi, dans l'avenir, les œuvres

artistiques ne joueraient-elles pas un rôle analogue? Ainsi, tous les créateurs de types, les souriants auteurs font de la sociologie, comme M. Jourdain faisait de la prose : oh! une sociologie très adoucie, à l'eau de rose, une sociologie à l'usage des gens du monde, mais bien amusante, pour n'être pas scientifique — et, qui sait? bien utile pour le sociologue consciencieux de l'avenir.

*
* *

Eugène Labiche, alors? — Pourquoi pas?

Il peint la fresque du bourgeois. Soucieux d'être vrai, son ironie faite de bonhomie et d'observation, imprime à son théâtre ce caractère général et toujours amusant : tout art social ne doit-il pas donner, non seulement une expression d'une époque, mais conserver cette humanité qui survit à l'âge et qui se développe à travers les générations? Le bourgeois de Labiche, portrait plutôt que caricature, évoluant à travers les épisodes toujours aimables et plaisants, est bien le personnage conspué par les générations de 1830 et 1848 : il est demeuré parmi nous. Les habitudes se sont conservées, ses manies se sont implantées, tenaces, au sein des familles honnêtes. Notez que, presque parallèlement à Labiche, s'ouvre la série des pièces à thèses de Dumas fils. Il y a là, tout au moins, une coïncidence intéressante. Les idées sociales sont dans l'air. Mais, quand le fils de l'auteur des *Mousquetaires* les analyse, en les jugeant au point de vue général, répandu dans le monde, dénonçant les iniquités, flétrissant les fautes au point, parfois, d'en excuser les crimes de sentiment et d'oublier qu'il n'est pas en chaire, — plus sceptique, plus doux, plus bonhomme, Eugène Labiche les réduit aux exigences d'un petit milieu, faisant heureux les gens trompés et mettant les rieurs du côté des trompeurs. Quelle plus plaisante parodie des théories sociales et révolutionnaires saurait-on imaginer? Un peu gros, peut-être, pour notre époque de raffinement et de neurasthénie, ce théâtre du bourgeois : mais si sain, si robuste, si français, si « bon électeur ». Il a oublié, l'auteur de la *Grammaire* ou du *Voyage de M. Perrichon*, la transition qui rattache son siècle au siècle de Molière : il part encore de la farce, de la bonne vieille farce; il préfère, au sourire malicieux et entendu, l'éclat de rire largement épanoui. Laissons à Scribe les jongleries de métier et les exercices de doigté sur son instrument mondain : Labiche aime la romance; il aime la chansonnette.

Et, plus fine, plus gracieusement humaine, d'une malice plus élégante, ironique, sans être méchante, avec une pointe de mélancolie qui remplit les yeux de larmes, tandis que la bouche sourit encore, voici l'œuvre exquise de Meilhac et de Ludovic Halévy. Elle nous emporte, d'un vol léger, au-dessus du bruit des mines et des ateliers; elle nous fait passer, sans le blesser jamais, par le cœur humain, subtil et sensible; elle égaye, elle intéresse. Le cerveau se repose, tout en s'y alimentant. L'adorable surprise d'avoir tant vu, tant compris de choses, après cette excursion; et le charme délicieux de la détente, de l'indulgence pour les pauvres petites faiblesses humaines! et, croyez-moi, elle est singulièrement savoureuse la leçon de sociologie toute spirituelle qu'ils nous donnent. Ah!... que *Barbe-Bleue* est donc vrai, et que nous connaissons tous la pastorale :

Il faut qu'un bon courtisan s'incline,
Qu'il s'incline,
Et qu'il courbe son échine.
Son échine...

Hardie, à sa façon, cette sage morale trouve d'austères défenseurs qui l'enseignent gravement. Cela peut se nommer « la raison d'État » ou « le Devoir », selon que le philosophe est au pouvoir ou qu'il se juge opprimé...

Ils eurent la bonne fortune rare, les auteurs de *Barbe-Bleue*, de la *Grande-Duchesse de Gerolstein* et de la *Belle Hélène*, de rencontrer le plus spirituel des musiciens : Offenbach. La parodie de l'existence, tracée de mains légères et sûres, se déroulait dans une cadence qui chassait toute tristesse et qui semblait, elle aussi, s'inspirer des procédés des grands maîtres qui ont ébranlé les masses humaines. C'est une œuvre sociale, toute distinguée qu'elle vous paraisse : car il existe encore — et certains sociologues de profession l'ignorent — il existe encore des gens du monde et des gens d'esprit qui ont droit à leur part d'analyse dans les relations sociales. Ils sont, peut-être, d'exécrables gouvernants et de mauvais lecteurs de compilations savantes : ils sont des convives amusants, des personnages désopilants et de bonne compagnie. C'est d'eux que l'artiste s'occupe et — jugez-en — sa littérature emprunte aussitôt une intelligence, un charme, une légèreté — une vérité, que les savantes statistiques ôtèrent, à jamais, des phrases pesantes et mortes.

Comme je devine, d'ores et déjà, le mépris qui pèse sur ces lignes! Je vois le regard angoissé, pitoyable et méprisant du meilleur disciple du grand maître dont je parlais, tout à l'heure! — c'en est fait : je suis excommunié... Et, d'abord, me dira-t-on, vous êtes un impertinent et vous parlez, en ignorant, de choses sacrées à jamais. Fi donc! que veut dire cela? Vous osez railler? Savez-vous bien, petit imprudent, sot, insolent, qu'on ne saurait plaisanter de nos écrits, et pour cause... vous ne les avez point lus, sinon, vous n'auriez plus le désir de plaisanter — jamais!

J'en demande pardon à mes lecteurs : qu'ils partagent ma faiblesse et qu'ils implorent pour moi! Encore un mot, — je n'ai parlé que de ceux qui furent ou sont des maîtres d'hier : il en est nés d'aujourd'hui ; — il en est qui naîtront demain et qui me forcent à continuer.

* * *

Venez avec moi, voici des livres : vous les connaissiez : *Viveurs*, le *Nouveau jeu*, le *Vieux Marcheur*. M. Henri Lavedan, assurément, apporte, dans certains de ses écrits, une autorité, une douleur, une amertume, parfois, qui le place au rang des auteurs et des écrivains de race, peintres de la société. Mais, avec ses œuvres, le *Prince d'Aurec* ou le *Marquis de Priola*, par exemple — comme il excelle à railler avec une aimable méchanceté les travers ou les vices de ses contemporains!

L'intrigue même de la pièce me paraît, à certains moments, subordonnée à l'intérêt de l'observation ; et l'on apprécie plus encore les types qu'elles mettent en scène et que nous connaissons que l'histoire qu'elles nous racontent. Costard, du *Nouveau jeu*, Labosse, du *Vieux Marcheur*, sont des caractères synthétiques ; ses charmants dialogues, *Les Jeunes*, par exemple, sont des notes éclatantes d'esprit et de vérité. Croyez-moi, cette connaissance du monde, faite d'une expérience personnelle, est infiniment plus précieuse pour l'étude « du développement et de la constitution des sociétés », que les lectures de pages mortes sur des utopies ou des irréalités. La société n'est point une entité ; elle est un agrégat, une composition de créatures humaines, en chair et en os, pensant, souffrant, peinant, désirant, tout comme vous ou moi ; elle contient des individus qui, par raison, par calcul, se font d'incessantes concessions pour vivre en commun. Il sera peut-être possible, d'ici à quelques siècles, de constater les progrès ou les défaillances d'une époque sociale sur l'autre, possible de juger ses développements par ses actes ; mais l'étude sociale contemporaine est une étude artistique, bien plus que scientifique. Le jour où l'individu ne sera plus qu'un produit chimique, analysable dans une cornue, les vrais savants diront : « La chimie est une science en voie de formation. » D'ores et déjà, certains sociologues — qui affirment croire à la liberté — enrégimentent l'homme dans la brigade pêle-mêle de leurs calculs et de leurs raisonnements ; ils lui enlèvent ses sens, ses pensées, son cœur, ses désirs, tout ce qui fait sa vie, enfin. Lorsque je trouve un écrivain, galant homme et homme d'esprit, dont les observations, consciencieusement relevées, constituent un véritable document humain, je le crois et je le comprends mieux que certains professionnels qui ont infiniment moins d'expérience de la vie que lui, et qui ont la prétention de trancher net toute discussion.

Croyez-vous, dans l'avenir, qu'on lira encore ces volumes poussiéreux? Peut-être, d'ailleurs, ne lira-t-on plus...

Que ce serait dommage! J'imagine le curieux, voulant connaître notre époque, qui trouverait un de ces dialogues légers, vaporeux, mais si humains, de M. Alfred Capus. Vous diriez à l'auteur de la *Veine* : « Monsieur, vous êtes sociologue », qu'à travers le monocle, son œil sourirait et qu'avec une de ces boutades aimables et toujours spirituelles, vous l'entendriez se défendre d'un titre aussi pompeux. Mais, ajoutez : « Vous avez exquisement décrit vos contemporains ; vous avez rendu leurs fautes charmantes ; vous avez expliqué, par une transposition délicate et artiste de la vie au théâtre, les paradoxes sociaux au milieu desquels nous évoluons ; vous avez... », qu'il sourirait encore, qu'il vous répondrait avec esprit, toujours, mais qu'il se défendrait moins de cette qualité que tout à l'heure, et qu'après tout, puisque nous y tenons, il ne verrait pas pourquoi il nous causerait de la peine. M. Alfred Capus se laisserait faire violence avec douceur, ayant horreur de chagriner le monde. Le dialogue, secret de son théâtre, est, lui aussi, né de son observation ; et, après tout, pourquoi ne serait-on pas aussi bon et amusant sociologue en expliquant les paroles et les pensées des gens qu'en classifiant leurs actes ?

Le mot, je le veux bien, est un peu gros, vilain pour les oreilles délicates ; il choque et tombe lourdement dans cet essaim joyeux de compositions élégantes. Que cela nous allège, cependant! Songez donc, nous étions condamnés à ne retrouver les hommes et leurs actions que dans des in-folio gigantesques et pesants, et voici qu'ils s'animent, que nous reconnaissons dans des œuvres d'art, dans une langue harmonieuse, jusqu'aux vices de notre siècle, et que ce tableau nous explique « les conditions de notre société ».

* * *

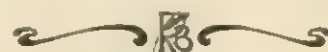
Ainsi se poursuivit ma rêverie, en quittant l'illustre maître. Longuement, je pensai à la satire douloureusement drôle de Georges Courteline et, plus d'une fois, je me retournai le long de la route, croyant apercevoir son immortel Boubouroche. Je fus tenté, de même, de pousser jusqu'à Montmartre chez l'auteur de *Louise*, mon ami Gustave Charpentier ; mais un petit vieillard, propre et sage, malicieux, m'arrêta et me dit : « Rentrez chez vous et recueillez-vous. » Je reconnus la voix de M. Bergeret : je n'osai lui désobéir. Voici donc mes livres... Lequel prendre?... Expierai-je ma faute en lisant un

vrai sociologue ?... J'ai peur de Dumas fils : il me gronderait...

Alors, comme malgré moi, j'étends la main et je saisis les *Mémoires d'un jeune homme rangé*.

Soyez béni, Tristan Bernard !

ALBERT-ÉMILE SOREL.



ANIELKA [1]

Roman.

Anielka ne vint pas à l'appel ; mais M. Jean apparut aux regards étonnés de l'institutrice. Il s'avançait vers elle de son pas souple, ayant sur les lèvres un sourire triste et doux, signe précurseur d'un nouvel emprunt ou d'une demande de délai pour rembourser l'argent emprunté. Mlle Valentine lui donna une autre signification, et eut vraiment peur. Elle regarda autour d'elle. Ils étaient seuls dans la partie la plus inculte du jardin, entourés de taillis épais, au bord d'un étang. Elle se mit à trembler ; ses pommettes semblèrent vouloir percer la peau jaunie. Elle était résolue à mourir s'il se jetait sur elle, mais elle se demandait ce qu'elle ferait s'il tombait à ses pieds.

— Mlle Valentine, commença M. Jean de sa voix mélodieuse, depuis quelque jours je cherche un moment favorable pour vous entretenir.

— Je le sais, répliqua-t-elle d'une voix forte et enrouée, en l'écrasant du regard.

— Vous le savez ? et il lui lança un regard qui glaça son sang dans ses veines ; puis il fit un pas en avant.

— Ne m'approchez pas, je vous le défends !...

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Ne m'approchez pas, car je suis résolue à tout...

Et elle tourna ses regards vers l'étang fangeux où se réfugiaient, en coassant, les grenouilles effrayées.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle ? Je ne vous comprends pas... fit-il étonné.

Mlle Valentine sentit que cette question était un triomphe, un triomphe trop rapide à la vérité et surtout trop facile. Le sang lui battit aux tempes ; puis comme mue par une inspiration, et supposant que M. Saturnin l'écoutait, caché derrière un saule, elle dit :

— Vous osez me demander ce que j'ai ?... Vous ne me comprenez pas ?... Vous ne me comprenez pas après tant de preuves d'aversion de ma part ?

— Mais, Mademoiselle, réfléchissez un peu...

— J'ai réfléchi, interrompit-elle. Vous supposez que les personnes telles que moi accomplissent leurs devoirs sans avoir à lutter ?... Vous vous trompez... et je vous le dis d'autant plus ouvertement que maintenant je suis aguerrie à la lutte... La raison et le sentiment du devoir ont éteint en moi la voix des sens, tandis qu'en vous...

— Mademoiselle ! mais vous vous méprenez...

— Sur vos intentions ?... Certes non... !

— Mais je veux...

— Peu m'importe ce que vous pouvez vouloir ! Je suis une femme indépendante qui estime son...

— Laissez-moi parler, enfin, je vous en supplie !

— Je connais aussi ce moyen... Vous l'employez habituellement quand la victoire est difficile !

— Que pensez-vous donc... que diantre ?

— Je pense que vous êtes venu me faire les mêmes propositions déshonnêtes qui ont chassé d'ici la pauvre Sophie...

— Mais, ma chère demoiselle, interrompit-il, irrité, la Sophie dont le sort paraît vous indigner était toute jeune... et jolie...

— Oh ! la beauté vous importe peu...

M. Jean se fâcha sérieusement.

— Pardon, fit-il, je vous ai dit que Mlle Sophie était jeune et belle, mais je n'avais nullement l'intention d'avoir une conférence avec vous sur la beauté ou la jeunesse, je voulais seulement vous parler de ma fille...

Mlle Valentine se prit la tête dans ses deux mains, puis, jetant un regard de lézard blessé sur le châtelain, elle déclara :

— Je vous prie de faire atteler... Je quitte immédiatement cette maison !

— Hé, allez-vous-en à l'autre bout du monde ! cria M. Jean, dont la dernière espérance venait de s'évanouir d'une manière si grotesque.

Mlle Valentine traversa le jardin en courant et déchira même le volant de sa robe à un des buissons.

Elle se précipita dans sa chambre, elle se baigna le visage dans de l'eau froide, se coiffa, arrosa ses vêtements d'eau de Cologne et, dominant de toute sa maîtrise d'elle-même la fièvre intérieure qui la brûlait, elle descendit chez Mme Jean.

La malade, plus calme ce jour-là que de coutume, lisait un roman ; Joseph était assis sur une haute chaise près d'elle et jouait avec une boîte de pilules. Mlle Valentine posa la main sur la table et, les yeux baissés, elle annonça :

— Je suis venue prendre congé de vous, Madame... Je quitte votre maison aujourd'hui même... à l'instant.

La malade resta bouche bée, les yeux écarquillés d'étonnement. Puis elle plaça un signet dans son livre et ôta un des gants qu'elle portait toujours.

1. Voir la *Revue* des 16, 23, 30 août, 6, 13 et 20 septembre 1902.

— *Que dites-vous, Mademoiselle?* demanda-t-elle d'une voix toute changée.

— Je vous quitte aujourd'hui même.

— Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?... Vous m'étonnez... Avez-vous reçu la nouvelle de la maladie ou de la mort de quelqu'un?,.. Peut-être un de nos domestiques a-t-il été grossier?...

Anielka entra en cet instant.

— Anielka, *as-tu offensé Mlle Valentine?* questionna la mère.

— Moi, maman?... Je suis venue aussitôt que j'ai entendu la voix de Mademoiselle! répondit Anielka, embarrassée.

— Petite impolie!... s'écria la mère, *demande pardon à Mlle Valentine!*

— Elle n'est pas coupable, prononça l'institutrice. C'est une autre personne qui me chasse de votre maison.

— Mon mari?... Jean?...

— Madame, s'écria Mlle Valentine d'un ton pathétique, ne me demandez rien, je vous en supplie!... La dernière grâce que vous pouvez me faire est de faire atteler immédiatement. Adieu, Madame...

Et elle sortit, suivie d'Anielka.

— Comment? vous voulez partir? demanda Anielka, étonnée, en lui barrant le chemin.

Mlle Valentine s'arrêta.

— Ma pauvre enfant, dit-elle, après une minute de réflexion, je sens que je ne remplis pas le devoir qui m'incombait; — mais... ce n'est pas ma faute! Je suis très inquiète pour ton avenir... Au reste, je veux te laisser un souvenir... En partant, je te donnerai un petit livre où j'ai noté les plus importants principes par lesquels nous devons nous guider dans la vie. Jure-moi que tu ne le montreras à personne!

— Je vous le jure!

— Sur la santé de ta mère, sur ton affection pour elle?

— Oui.

— Suis-moi donc!

Elles montèrent au premier étage. Mlle Valentine entra dans sa chambre, prit dans la toilette un petit cahier rouge et le présenta à Anielka.

— Étudie... lis ce livre... n'oublie pas mes oiseaux, ceux qui viennent à cette fenêtre, et surtout... étudie!...

Elle l'embrassa au front et sur les joues.

— Tu m'as fait parfois de la peine, mais moins que d'autres enfants, en somme; oui, infiniment moins... Je me suis attachée à toi, quoique ton éducation soit très négligée... Maintenant, au revoir... porte-toi bien... Va... ne lis jamais ce livre après avoir joué et quand tu seras gaie, mais quand la tristesse pèsera sur toi. Et surtout... étudie!...

Anielka sortit, serrant le livre-talisman sur sa poitrine. Chacune des paroles de son institutrice avait à ses yeux l'importance d'une chose sacrée. Elle ne sanglotait pas, mais de grosses larmes silencieuses roulaient sur ses joues, et son cœur était serré de tristesse.

Voulant garder le livre en lieu sûr, elle tira d'une table placée près de son lit une boîte de carton où se trouvaient déjà un bout de galon arraché au cercueil de sa grand'mère, une plume d'un serin étranglé jadis par un chat, et quelques feuilles sèches prises elle ne savait plus où. C'était dans cette boîte qu'elle avait résolu de serrer le cadeau de Mlle Valentine.

Elle tourna machinalement un des feuillets du cahier déchiré, et lut les mots suivants, écrits au crayon et quelque peu effacés déjà :

« Pense toujours d'abord au devoir à accomplir, et ensuite à tes aises! »

Un peu plus bas :

« Mercredi j'ai donné à la blanchisseuse :

« Chemises de jour 4.

id. de nuit 2. »

Et ainsi de suite.

Une heure plus tard, Mlle Valentine avait quitté la maison. Elle emportait, outre ses effets, un billet à ordre de cinquante roubles que M. Jean devait lui payer dans le courant de la semaine.

La mère d'Anielka dut se mettre au lit; le père refusa de dîner et donna l'ordre d'atteler.

Vers quatre heures, il entra chez sa femme et lui annonça qu'il devait aller en ville immédiatement.

— Aie un peu de pitié, Jean!... Comment peux-tu nous quitter en un tel moment?... Je n'aurai pas même à qui dire une parole... Nos gens ont un air singulier, et je voulais justement te prier de les congédier à la Saint-Jean.

— Cela peut se faire, répondit le père, en fixant le tapis.

— C'est très bien; mais, en attendant, tu me quittes! Il me faudrait une femme de chambre, honnête, d'un certain âge... Je ne parle point d'une institutrice pour Anielka, tu t'en procureras une, sans doute...

— Très bien, très bien, fit Monsieur.

— *Malheureuse que je suis!* Je ne comprends vraiment pas quelles affaires te retiennent hors de la maison, et dans un tel moment, encore!... Je n'ai plus de larmes... Apporte une boîte de pilules, pour Joseph, et de l'extrait de malt pour moi! Je serai heureuse aussi de savoir enfin si je puis compter sur Chalubinski, car, je le sens...

— Au revoir, Mathilde! interrompit le mari. Avant tout je dois arranger les affaires les plus pressées, et puis nous parlerons de Varsovie.

Il sortit, entra dans son cabinet, ferma la porte à

clef derrière lui, et chercha des papiers dans un des tiroirs du bureau. Il était tellement énervé que le moindre bruit le faisait sursauter.

Il se disait bien qu'il reviendrait encore chez lui : mais une autre voix, une voix faible et cachée plus profondément que sa pensée même, lui murmurait qu'il quittait cette maison pour toujours. Il se donnait pour excuse que ses affaires l'appelaient, mais l'écho intérieur affirmait sa fuite devant l'orage qu'il avait attiré sur toute sa famille. Il essayait de se consoler par l'idée qu'il épargnerait des soucis à sa femme en ne lui parlant pas de la vente forcée de leur propriété ; mais sa conscience lui soufflait qu'il était un menteur.

Samuel n'ignorait rien, sans doute ; toute la domesticité se doutait de quelque chose, les paysans prévoyaient qu'il lui faudrait enfin vendre cette propriété ; et sa femme seule, sa femme, à qui ce domaine appartenait, ne soupçonnait même pas la catastrophe qui les menaçait. C'était là le résultat des pleins pouvoirs sans limites qu'elle lui avait donnés le jour de leur mariage : car il ne convenait pas à une jeune et jolie femme de son rang et de son âge de s'occuper de ses affaires. Comment soupçonner son mari ?... Comment supposer qu'un jour viendrait où il aurait tout perdu ?

Malgré ses brillantes qualités mondaines, ses vêtements à la mode, son élégance, ses reparties faciles, son esprit, son tact, et quantité d'autres choses encore, M. Jean était un enfant. Il avait joué avec le feu sans penser au danger ; et, maintenant que la maison brûlait, il s'enfuyait. Il s'enfuyait non pour abandonner ses enfants, réduire sa femme au désespoir, les laisser tous sans pain, mais pour fuir un moment désagréable. L'idée de consoler et de rassurer sa famille, de soutenir les regards des domestiques, d'accompagner les nouveaux propriétaires quand ils viendraient prendre possession du domaine, lui causait une répugnance insurmontable.

— Ici, je ne peux leur être d'aucune aide, pensait-il, et puis j'y perdrais le sang-froid qui m'est plus nécessaire que jamais. N'est-il donc pas préférable, pour éviter des scènes, d'arranger mes affaires loin de la maison, de chercher un asile pour ma femme, et de tout lui expliquer dans une lettre ? La nouvelle lui sera moins terrible, et la pauvre femme ne devra pas se torturer l'esprit en se demandant : « Où irons-nous quand d'autres viendront occuper le château ? »

Malgré ces résolutions, très pratiques selon lui, M. Jean était excessivement surexcité... Peut-être ferait-il mieux de rester auprès de sa femme et de ses enfants... de ses enfants !... Et que dirait Anielka ?... Et puis, ce coin lui était si cher ! Combien de fois n'était-il pas resté là, dans ce cabinet, quinze ans auparavant, à causer tendrement avec sa jeune femme ? Ce tilleul, qui se dressait là, devant la fenêtre, était alors un petit arbre, très élancé et bien moins branchu... Et la surface brillante de l'étang, que dérobaient maintenant de hauts buissons,... on l'entrevoyait aussi, de cette même fenêtre... Anielka avait joué avec sa bonne sous ce châtaignier... Elle ressemblait alors à une poupée, avec sa longue robe bleue, son bavoir et son bonnet blanc... Que de fois, apercevant son père à cette fenêtre, n'avait-elle pas tendu vers lui ses petits bras caressants !...

Qu'il faisait donc bon ici ! ici où chaque objet rappelait tant et tant d'agréables souvenirs !... Et il lui fallait partir... Il devait quitter cette maison pour n'y jamais rentrer !...

Le grincement des roues d'une voiture tira M. Jean de sa torpeur. Il prit une valise bourrée de papiers, et sortit machinalement, sans se retourner.

Sa fille l'attendait sur le perron.

— Vous partez, papa ?

— Je reviendrai dans quel... quelques heures, répondit-il en l'embrassant.

Il monta en voiture. Alors il lui sembla que, dans un instant, la maison allait s'écrouler, ensevelissant ceux qu'il y laissait.

— Partons !

— Au revoir, papa !

— André, va donc !

Les chevaux firent un mouvement si brusque que la tête du châtelain alla heurter la capote. La maison disparut. Bientôt ils eurent dépassé les bâtiments de la ferme, et se trouvèrent dans l'avenue. Voici maintenant les maigres champs, les jachères, puis de nouveau le jardin, le toit de la maison...

Enfin, ils ont tout dépassé. M. Jean respire profondément.

— Mon cher, dit-il au cocher, tiens mieux les rênes, tes chevaux baissent la tête comme des bêtes de labour !

Puis il allume un cigare et se sent entièrement satisfait. Sa femme, Anielka, les esprits de la maison sont restés là-bas... loin... bien loin déjà. Seulement... il ne faut pas tourner la tête de ce côté !

Les passants le saluaient. Devant une chaumière, située près de la route, une mère amusait son petit enfant ; en apercevant la voiture du châtelain, elle assit le petit sur ses genoux et se mit à chanter, en battant la mesure avec son pied.

A la vue de ce tableau de famille, M. Jean sourit. Le soleil brillait, une alouette gazouillait très haut ; tout autour, les champs respiraient la vie ; mais, là-bas, par delà la colline, par delà le jardin, une maison restait sans maître. D'une des fenêtres de cette maison, Anielka suivait toujours des yeux la voiture de son père, qui maintenant ne lui paraissait guère plus grosse qu'un scarabée...

IX

Le lendemain du départ de M. Jean, le métayer Joseph Grzyb entra au cabaret pour y faire provision d'eau-de-vie. Il y trouva Mme Samuel, plus absorbée que jamais, et Samuel lui-même, grondant sa servante parce que les consommateurs avaient brisé un verre la semaine d'avant.

A peine Gryzb fut-il entré que Samuel l'interpella, un sourire ironique aux lèvres.

— Eh bien! vous vous réjouissez, les métayers?... Vous avez un nouveau maître!

— Peut-être que oui, répondit Grzyb, qui parut réfléchir.

— Vous aurez une distillerie, un moulin...

— Cela nous importe peu. Mais vous, Samuel, vous y gagnerez, car ce moulin, que vous désirez tant, vous pourrez le prendre à ferme, n'est-ce pas?

Le Juif ne se contint plus.

— Oui, il en sera de mon moulin comme de votre forêt! s'écria-t-il. Imbéciles, qu'avez-vous fait?

— Et qu'y a-t-il donc?... demanda Grzyb, inquiet.

— Comment? ce qu'il y a? Monsieur vend le château et les terres à un Prussien, et celui-ci a déclaré qu'il me chasserait immédiatement de la ferme et, l'an prochain, du cabaret.

— Ça, c'est pour vous; mais en quoi est-ce que ça nous regarde?

— Ça vous regarde parce que le Prussien s'est déjà informé de tout, et qu'il a découvert que vous n'aviez pas le droit de jouir de la moitié de ce dont vous jouissez!

— Mais...

— Quel *mais?* Il n'y a pas de *mais* ici, il y a des règles. Monsieur vous permettait tout par ce qu'il ne pouvait payer ni garde champêtre, ni garde forestier; et vous faisiez tout ce qui vous plaisait, et vous vouliez encore cinq arpents de terre. Et maintenant, que le diable m'emporte si vous en recevez deux!

— C'est ce que nous verrons! répliqua Grzyb. Si le Prussien veut nous faire du tort, nous ne le permettrons pas.

— Il ne vous causera aucun tort : c'est vous, au contraire, qui en avez fait à M. Jean. Le nouveau ne prendra que ce qui lui appartient : il fera venir le commissaire, le chef du district, et si l'un de vous lui casse une branche en trop, il vous enverra devant les tribunaux. Mais c'est vous qui l'aurez voulu! conclut le Juif.

— Est-ce que tout ça est vrai?

— Et pourquoi ne le serait-ce pas? N'est-ce pas toi-même qui, dimanche dernier encore, as le plus parlé, qui as dit de ne pas s'arranger, ou de s'arranger pour cinq arpents?

Grzyb éprouvait un certain malaise. Il comptait acheter quatre bouteilles d'eau-de-vie, il n'en prit que trois; et, revenu à la maison, il alla de chaumière en chaumière, répétant ce qu'on venait de lui dire.

Quelques métayers se désolèrent, tempêtèrent, menacèrent même; d'autres, au contraire, ne virent là qu'une intrigue de Samuel ayant pour but de les décider à être plus accommodants. Mais, le lendemain, les optimistes les plus endurcis perdirent tout espoir : car, de grand matin, trois Allemands, venus du chef-lieu du gouvernement, visitèrent la propriété. Ils n'entrèrent point au château, mais ils parcoururent la forêt, les champs des paysans, et descendirent même jusqu'à la petite rivière.

Dès qu'on les eut aperçus dans le village, des métayers, des femmes et des enfants les suivirent. Les visiteurs firent semblant de ne rien remarquer. Cette indifférence ne laissa pas d'alarmer les métayers.

— Il va nous en cuire! dit l'un d'eux. Notre monsieur, quand on se mettait sur sa route, se fâchait au moins quelquefois, tandis que ces « porteurs de culotte » bougonnent entre eux, rien de plus. Il faut croire qu'ils se moquent de nous!...

Les Allemands quittèrent le village sans même entrer au cabaret. Dès qu'ils furent partis, les métayers se réunirent et, après une courte délibération, ils décidèrent d'envoyer une députation au château. On choisit donc trois des plus honorables : Grzyb, qui, le dimanche précédent encore, conseillait de ne pas céder, mais avait changé d'avis depuis; Simon Olejarz, qui avait toujours été pour l'entente; et Jean Samiec, le paysan que sa femme battait, mais qui était le plus riche du village.

Grzyb et Olejarz étaient présents, mais Samiec était à la maison, occupé, selon l'ordre de sa femme, à bercer leur enfant. Les deux députés et quelques métayers, suivis d'une foule de femmes, se rendirent donc chez lui.

Olejarz annonça alors au paysan qu'ils allaient au château proposer un arrangement et que les métayers réunis l'avaient choisi aussi, lui, Samiec, pour député, parce qu'on le regardait comme un homme posé. Après avoir achevé son discours, Olejarz lui demanda :

— Eh bien! compère, venez-vous?

Samiec se leva, alla au garde-manger, et en rapporta un vêtement tout neuf.

Il avait à peine passé une manche quand sa femme accourut en criant :

— Où veux-tu aller, chassieux?... Je t'en donnerai, moi, des arrangements... Assieds-toi, tout de suite, et berce Sophie!...

Les métayers se turent; et les femmes, dont la curiosité était excitée, regardèrent par les fenêtres et

par la porte. Samiec restait indécis, ne sachant s'il devait ôter son vêtement ou passer l'autre manche.

Enfin, il endossa silencieusement son vêtement, écarta les cheveux qui lui couvraient le visage, cracha dans ses mains, saisit sa femme par la nuque et lui administra une volée de coups de poing. Le fichu vola dans un coin, atteignit deux pots de terre qui vinrent se briser sur le sol.

— Laissez-la, Jean, criaient les femmes.

— Rossez, rossez, jusqu'à ce qu'elle demande grâce! encourageaient les hommes.

Mais Samiec n'écoutait rien que son instinct; après avoir bien corrigé la pauvre femme, il lui envoya un dernier coup de pied qui la fit rouler jusque sous le moulin à bras.

Puis il se boutonna, se ceignit d'une large courroie, mit un chapeau neuf, et, sans aucune trace de colère dans la voix :

— Allons au château, compères, si telle est votre volonté!

Les paysans hochèrent la tête et murmurèrent tout bas :

— C'est un gaillard, ce vieux!...

— Quelle force dans les poings!

— Il pourrait encore charger un hectolitre de blé!...

Comme la chaumière de Gaïda se trouvait sur leur chemin, les trois délégués s'y arrêtèrent; ils y trouvèrent le paysan qui venait de rentrer, et ils lui racontèrent la nouvelle, du commencement jusqu'à la fin.

Gaïda en fut tout interloqué.

— Maudite bête!... Hérétique!... s'écria-t-il. Il y a deux jours qu'il m'a encore rançonné trois roubles, les trois derniers, et comme je n'avais plus de quoi acheter du pain à mon enfant, elle a dû manger des pommes de terre froides toute la journée... Et, aujourd'hui, un tel malheur nous frappe tous, par sa faute!

— Pas tous! repartit Olejarz. Mais vous, père, comment vous en tirerez-vous?

Gaïda s'assombrit.

— Je vis de mes chevaux, et non de ses prés à lui, grommela-t-il.

— Peut-être sera-ce maintenant pour le mieux, reprit Grzyb, Nous prierons Madame de l'envoyer chercher, et nous signerons l'arrangement. Il vaut mieux avoir trois arpents que rien du tout et des vexations!

— Ce qui est vrai est vrai, fit Gaïda. J'ai déjà cinq arpents, et si l'on m'en ajoute encore trois, ça fera huit. Un homme qui possède huit arpents n'a pas toujours envie de marauder.

— Ne vous l'avais-je pas dit, dimanche encore, qu'il fallait signer? Avions-nous besoin de cette peur et de cette perte de temps?... Mais vous avez préféré attendre jusqu'à ce que ça craque! dit Olejarz.

La colère s'empara de Gaïda.

— Si ça a craqué pour nous, ça craquera aussi pour lui : car, quand il vendra, il ne touchera rien, cria-t-il. Vous, Simon, vous dites que nous avons lanterné... Et lui, ne nous a-t-il pas lanternés?... Nous a-t-il jamais parlé comme un chrétien à un autre chrétien?... Nous a-t-il expliqué quelque chose?... Non... Il s'est pavané, il s'est moqué de nous, et maintenant, sans rime ni raison, il s'est enfui en ville et il nous a envoyé la misère. Maudit!...

Les métayers prirent congé de Gaïda et se dirigèrent lentement vers le château.

Le paysan resta dans le corridor, les bras croisés sur sa poitrine, et, regardant tantôt le jardin, tantôt la longue rangée de bâtiments de la ferme :

— Nous en aurons, mais tu en auras aussi, païen que tu es!

Bientôt après, Anielka prévint sa mère que trois métayers désiraient lui parler. La mère se leva avec peine de son fauteuil et se dirigea vers le perron.

Les villageois la saluèrent en s'inclinant jusqu'à terre et lui baisèrent la main; puis Olejarz prit la parole :

— Ne nous faites pas d'ennuis, Monsieur et Madame, et ne vendez pas votre bien et le nôtre à un Prussien! Nous ne sommes pas loin de nous arranger, et nous signerons si l'on nous donne quatre arpents...

— Que dites-vous? demanda Madame, étonnée.

— Mais tout le village le dit et nous l'avons vu de nos propres yeux! Il y a eu aujourd'hui trois porteurs de culotte qui ont parcouru les champs...

— Vous l'avez rêvé, sans doute!...

— Mais non, continua Simon, nous les avons vus tous les trois, et comme ils jargonnaient...

— Ce sont des passants, peut-être!

— Quels passants? Ils ont tout visité : les champs, les rivières, les forêts; et ils avaient encore avec eux trois machines pour voir, si grosses que, rien qu'à les regarder, on avait la chair de poule.

Madame, un peu revenue de son étonnement, se mit à réfléchir.

Boleslas Prus.

Traduit par B. Noiret.

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Impr. des Deux Revues, 19, rue des Saints Pères. — 42606. Le Propriétaire-Gérant : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 4 OCTOBRE 1902.

FLIRT

La nouvelle m'était venue par les journaux que la législature de New-York était sur le point de discuter un projet de loi tendant à enrayer le flirt. Je n'en savais pas davantage, et évidemment, ainsi donnée, la nouvelle était pour laisser dans l'incertitude.

Elle était surtout étonnante. Qu'un peuple, même en une seule de ses provinces, — mais, notez-le, dans la principale, — songe à détruire son institution essentielle, cela ne laisse pas de surprendre au premier abord. C'est comme si les Français proposaient une loi à l'effet de supprimer le théâtre. On dirait sur toute la planète : « Ils perdent la tête ! Ils n'avaient que cela d'original. » C'est le fameux mot de la comédie : « Les imbéciles ! Ils avaient un volcan et ils l'ont laissé éteindre ! »

Ensuite cette nouvelle, elle me mettait dans cet état d'âme que, bien entendu, j'adore ; car si je ne l'aimais pas, je serais un homme d'action, dont Dieu me garde, mais d'où cependant j'aime à sortir, et qui s'appelle l'indécision.

S'agissait-il de ce flirt-ci ou s'agissait-il de ce flirt-là ? Car il y en a plusieurs. S'agissait-il du flirt masculin ou du flirt féminin, ou des deux ? Certainement le flirt suppose toujours deux personnes et plutôt de sexe différent, et donc le flirt est masculin-féminin par essence et définition. Mais encore, tantôt il consiste dans, chez un homme, le désir d'être agréable à une femme, tantôt dans, chez une femme, le désir de ne pas être indifférente à un gentleman ; et cela fait deux flirts très différents.

Chacun sait, par exemple, que le flirt masculin en Amérique consiste essentiellement à se montrer, devant une jeune fille qu'on veut éblouir, extraordinairement brillant et étonnamment vainqueur dans des jeux athlétiques, et il est évident que le flirt chez les jeunes filles, encore qu'il puisse avoir ce caractère dans une certaine mesure, ne peut pas consister essentiellement en cela.

J'étais donc indécis et anxieux et, après être resté dans cet état d'âme le temps convenable pour en jouir, j'ai fini par vouloir m'éclaircir et j'ai écrit une petite lettre caressante, une petite lettre de solliciteur, à un de mes amis de New-York.

Il a mis quelque temps à me répondre, si bien que je croyais que la nouvelle en question était tout simplement un canard américain. Le canard américain consiste souvent à couper la queue de son chien, ce qui en fait un singulier animal.

Mais non, ce n'était pas un canard. Mon ami a fini par m'envoyer un rayon brusque de phare tournant et je suis éclairé. Et vous allez l'être. Car voici sa lettre :

« *My dear*, la nouvelle est vraie. Elle est vraie en ce sens que le projet en question a été déposé. Mais qu'il vienne jamais à la discussion, c'est une autre affaire. C'est un peu ici comme chez vous et c'est un peu chez vous et chez nous comme partout. Un projet est comme un roi. Quand il est déposé, cela ne veut pas dire qu'il ait de très grandes chances de régner un jour. Cela veut dire plutôt le contraire. Mais encore est-il qu'il est déposé et qu'il peut venir en délibération une de ces années. Il y a des années où l'on n'est pas en train, comme disait votre Murger ; mais il y a des années où l'on travaille, même législativement.

« Il est possible que le projet soit discuté; il est possible qu'il soit voté. Les flirtophobes sont assez forts chez nous. La *flirtexécution* peut être décidée.

« Mais de quel flirt s'agit-il? Vous m'étonnez de me le demander. Il s'agit, bien entendu, du flirt féminin. Ne savez-vous donc pas que c'est, en vérité, le seul qui existe chez nous? Chez vous, les gentlemen font la cour aux dames depuis Clémence Isaure et depuis plus longtemps encore. Vous savez bien que chez nous ce sont les jeunes filles qui font la cour aux jeunes gens. Elles leur donnent des rendez-vous. Elles se promènent avec eux et, *very well*, elles les promènent. Elles les invitent à dîner ou à luncher, comme, en votre XVIIe siècle, les jeunes seigneurs « donnaient un cadeau » à de jeunes dames, ce qui voulait dire qu'ils leur offraient une collation. Vous savez que je sais très bien le français. C'est un de mes moyens à moi, de séduction. Il est austère, comme il me sied.

« Eh bien, c'est ce flirt-là que nos bons puritains de l'État de New-York trouvent *shocking* et veulent réprimer. Ils trouvent que cela compromet le bon renom de la vertueuse et grave Amérique, et lui donne figure plaisante devant le monde qui la regarde. Moi, je trouve que le monde peut regarder l'Amérique; mais que le flirt américain ne le regarde pas.

« Ils trouvent surtout, — et c'est bien là, toute comparaison désobligeante étant écartée, que le bât les blesse, — que trop souvent leurs benêts de fils sont séduits par des intrigantes, ce qui n'est pas tout à fait faux. Il arrive que leurs grands garçons manquent, je ne dirai pas un mariage riche, ce à quoi il est incontestable que nous tenons peu, mais un bon mariage, un mariage avec une jeune fille sérieuse, solide, modeste et bonne ménagère, oiseau rare, du reste, chez nous, pour épouser une jeune fille, généralement très honnête, mais frivole, superficielle, dépensière et très éventée, qui les aura séduits par ses cajoleries, ses provocations, ses attirances hardies, en un mot par ce que nous appelons le flirt.

« Qui les aura *amusés*, surtout. Nos jeunes gens sont rudes, courageux et tristes. Ils n'ont ni la légèreté française, qui s'amuse d'elle-même et qui a le bonheur, en vérité, puisqu'elle en a la monnaie, qui est la gaieté; ni la tranquillité allemande, qui, sans s'amuser précisément, jouit d'elle-même en savourant le rêve ou l'enchaînement lent et paisible des idées. Ils sont tristes dès qu'ils n'agissent pas, dès qu'ils ne poussent pas la balle du tennis d'un bras vigoureux ou le boulet du *foot-ball* d'un pied énergique.

« La jeune fille arrive, qui les amuse, qui les divertit, qui les secoue par ses espiègleries et ses idées folles et ses propos excentriques, qui les fait rire de ce rire large et bruyant que vous connaissez.

« C'est le flirt. Il a peut-être ses inconvénients. Il a, ce me semble, beaucoup d'avantages.

« Mais il est, à ce qu'il paraît, un peu inconvenant, un peu *improper*. Nos néo-puritains, cela est certain, le voient d'un mauvais œil. Ils veulent le détruire par une loi, ce qui me paraît bien malaisé. On n'abolit guère par la loi ce qui est dans les mœurs. Une loi répressive du flirt ne serait que restrictive du flirt. Elle le restreindrait... que dis-je? Elle le dénaturerait sans le restreindre le moins du monde. Il subsisterait sous une autre forme, peut-être plus mauvaise. La loi le rendrait hypocrite. Nos jeunes filles flirteraient moins franchement, moins ouvertement, moins rondement; mais elles flirteraient tout de même. Le *manège* se substituerait à la provocation.

« Nous aurions les petites flirteuses sournoises que vous connaissez. Point d'éclat, point de tapage, point de mouvement, point d'allures conquérantes, point de marche à l'ennemi, point de *raids*, point d'assauts en musique comme à votre siège de Lérida, point de *garden parties*, point de parties de plaisir, point d'invitations à luncher, point de rendez-vous; mais le fameux jeu qui est le vrai grand jeu, le jeu du sourire et des yeux.

« Tout est là, vous savez bien. On se croise avec un jeune homme à la promenade. On le regarde à peine, mais d'un regard « à l'instant détourné », qui est un aveu, une déclaration, un hommage et presque une prière. Si l'attention n'est pas réveillée à la troisième ou quatrième fois!

« On se rencontre avec un jeune homme en une soirée, à un dîner, à un « cinq heures ». On ne lui dit rien du tout. Mais il suffit qu'il dise un mot et, par exemple, qu'il fait froid, pour qu'on le regarde d'un air profondément admiratif avec l'œil noyé de l'extase, et pour qu'un sourire prolongé, évidemment involontaire et dont il est certain qu'on ne s'aperçoit pas, erre doucement sur les lèvres imperceptiblement entr'ouvertes. J'ai entendu dire que c'était là le flirt français. Qu'en dites-vous?

« Français ou autre, il est charmant. Et il est diablement dangereux. Il prend l'homme par ce qu'il a de plus sensible et de plus facile à prendre, par la vanité, par l'amour-propre. Il est une flatterie dissimulée, raffinée, savante, prolongée, incessante, et comme une lente caresse de l'âme. Je crois qu'il faut être assez fort — ou très occupé ailleurs — pour y être insensible, et je crois que l'on n'y est jamais indifférent.

« Or, contre ce flirt-là, quelle loi faire, s'il vous plaît? Je voudrais bien qu'on me le dît. Qui pourra empêcher de sourire? Qui pourra empêcher d'avoir un regard admiratif suivi d'un regard rêveur? Je ne vois pas le texte législatif qui pourrait formuler

exactement ces choses-là et les interdire avec une précision suffisante. Le regard échappe au législateur, le sourire donne peu de prise au magistrat.

« Or, tout l'effet de la loi de nos flirtophobes serait de substituer le flirt français — mettons français, si vous voulez — au flirt américain, le flirt sournois au flirt franc, le flirt ingénieux et savant au flirt... je dirai presque au flirt ingénu. Je ne vois pas bien le progrès.

« Ne doutez point que nos jeunes filles ne fissent très promptement la substitution. Elles sont très fines au fond. Elles s'abstiennent d'être rouées parce qu'il leur est permis d'être hardies, et elles cessent un peu d'être jeunes filles parce qu'il leur est permis d'être garçonnières; mais la répression aurait très vite ses effets ordinaires, et de la guêpe bourdonnante la loi aurait très vite fait une fine mouche.

« Avez-vous lu *Meta Holdenis* de votre Cherbuliez, avez-vous lu *Bijou* de votre Gyp? Voilà des flirteuses dans les teintes douces. Elles n'ont rien d'audacieux; elles n'ont rien de bruyant. Elles passent à travers le monde sans avoir l'air de se douter qu'il existe ni qu'elles existent. Elles sont bien loin de tout manège de coquetterie. Elles ne savent même pas ce que c'est que la coquetterie. En attendant, elles affolent tout le monde sans avoir l'air de s'en douter. C'est le regard, c'est le sourire, c'est la démarche, c'est un mouvement imperceptible, c'est moins qu'un mouvement : c'est l'attitude. Ferez-vous une loi contre l'attitude? Je ne crois pas qu'on puisse aller jusque-là en fait de loi de tendances.

« Il me semble donc que le projet de loi de nos flirtophobes et de nos flirtoclastes est un beau coup d'épée dans l'eau de rose.

« Fût-il voté, ou il n'empêcherait rien du tout, ou il remplacerait un mal par un mal peut-être pire, ou tout au moins un mal par un autre mal. A flirt flirt et demi. « Nous flirtions. Il vous déplaît. Nous coquetterons maintenant. » Il ne faut pas casser la corde d'un arc quand cet arc en a plusieurs. C'est l'arc qu'il faudrait briser. Essayons donc de briser celui-là ! C'est l'arc d'Ulysse aux mains de Circé.

« Après cela, vous savez, mon cher ami, qu'autre chose aussi me rassure, moi indulgent au flirt, comme partisan de toutes nos vieilles institutions américaines. Vous n'ignorez pas que chez nous une loi votée, une loi promulguée, une loi insérée aux papiers officiels, peut très bien être une loi qui n'existe pas. Nos tribunaux ont le droit de déclarer qu'une loi n'est pas applicable, qu'une loi est caduque, à peine née, parce qu'elle est contraire aux institutions fondamentales de l'Union. Nous avons, comme cela, un certain nombre de lois qui figurent avec beaucoup d'honneur dans nos codes et qui n'ont jamais, *jamais* été appliquées. Par décision des tribunaux, gardiens de notre sainte Constitution, le citoyen n'a qu'un devoir envers elles, qui est de leur désobéir. Vous ne connaissez pas cela en France. C'est américain. C'est strictement américain. C'est éminemment américain; car c'est très original.

« Eh bien ! je vous le demande, mon cher ami, si le bill sur le flirt était voté, est-ce qu'il y aurait un tribunal dans toute l'étendue des *États*, comme nous disons, pour admettre qu'il fût applicable? Est-ce que le flirt n'est pas au rang de nos institutions fondamentales? Est-ce qu'il n'est pas dans la *Common Law*? Est-ce qu'il n'est pas la *Common Law* elle-même? C'est trop évident. La *Common Law*, c'est les droits de l'homme. Il est trop évident que le flirt est le droit de la femme. Il est sacré, inaliénable et imprescriptible. La loi peut tout faire, comme disent les Anglais, excepté d'une femme un homme. Eh bien, ôter à nos jeunes filles le flirt, ce serait vouloir les changer de sexe. C'est la chose impossible, et j'ajoute qu'elle est indélicate.

« Non, cher et respectable ami, le flirt continuera d'exister. Légalement ou illégalement, il continuera d'exister, parce qu'il est constitutionnel.

« Tant pis — et faut-il dire tant pis? — pour nos jeunes gens. Ils n'ont qu'à se garder. Ils n'ont qu'à réfléchir. Ils n'ont qu'à s'apprendre à eux-mêmes à distinguer l'amour vrai de l'amour factice, encore qu'ils se ressemblent quelquefois à s'y méprendre facilement; ils n'ont qu'à aiguiser leur sagacité psychologique. Les Américains ont inventé le paratonnerre contre le coup de foudre.

« Agréez, cher ami, mes sympathies très fidèles, et Dieu vous garde du flirt, qu'aucune mesure législative ne saurait efficacement combattre. »

Je suis assez de l'avis de mon docte correspondant, tout en lui laissant la responsabilité de quelques opinions contestables ou hasardées. Je ferai une simple observation qui sera à demi en faveur de ce projet de loi sur lequel il daube si fort. Je n'y tiens pas. Je reconnais qu'il serait à peu près inefficace et d'une application à peu près impossible; mais encore il serait un texte officiel servant en quelque sorte d'*avertissement :* « La mendicité et le flirt sont interdits sur le territoire de l'État de New-York »; cela voudrait dire à l'adresse des jeunes gens un peu candides : « *Il existe* un danger, que les hommes graves ont estimé assez grave lui-même pour le considérer comme un délit. C'est le flirt. Prenez garde au flirt. Songez au flirt. Toutes les fois que vous vous trouvez avec une jeune fille, rappelez-vous que le flirt existe. »

Ce n'est pas un mauvais avis, au moins. Il est bon à afficher. Défiez-vous des pickpockets du cœur.

ÉMILE FAGUET.

L'HISTOIRE DE LA « REVUE BLEUE »

C'est en 1863 que fut fondée la *Revue Bleue*. Plus exactement, ce qui fut fondé alors, c'est l'organe qui devait préparer, annoncer la *Revue Bleue*, la rendre possible et, en quelque façon, la rendre indispensable. D'abord, nous assistons à une première tentative, un peu incertaine, mais qui néanmoins répond avec bonheur aux exigences d'un moment.

Vers la fin de 1863, on n'avait pas encore la liberté de tout dire et de tout discuter. Le gouvernement exerçait sur les esprits une contrainte intolérable à tous ceux qui ne profitaient pas d'elle. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de rendre utile au plus grand nombre les cours de l'enseignement supérieur. Et c'est ce qu'on fit. Après un essai éphémère en 1855, M. Odysse Barrot s'entendit avec la maison d'éditions Germer-Baillière pour former la *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*. Il en réunit un grand nombre et d'excellents. On vit, dès les premiers numéros, une foule de collaborateurs notoires qui paraissaient sortir, pour communiquer avec la foule éclairée, de toutes les Académies de l'univers. C'étaient Adolphe Franck, philosophe, Philarète Chasles, homme d'esprit, l'abbé Raqui, l'abbé Freppel, qui, depuis... Alfred Maury, qui alors... et Charles Lévêque, et d'autres encore qui représentaient Paris et la France, flattée, en somme, d'être représentée par eux. Et Charles Potvin représentait la Belgique — pays neutre, écrivain neutre; Tamagni, Bachinsky, Max Müller représentaient la Russie, l'Italie, l'Angleterre, et un peu l'Allemagne et tous les pays civilisés ou qui tendaient à devenir civilisés. Enfin la *Revue des Cours*, estimant que les cours passés en revue ne suffisaient pas complètement à satisfaire l'appétit intellectuel des citoyens français victimes de l'oppression impériale..., annonçait également des livres. Et ces livres, des livres nouveaux, dont quelques-uns sont toujours nouveaux et dont quelques autres, naturellement, ont toujours été vieux, les voici : la *Régence*, de Michelet; la *Nouvelle histoire générale de la philosophie*, de Victor Poncin, quatre volumes de Laboulaye, car Laboulaye publiait honnêtement ses livres en quatre volumes (aujourd'hui, combien d'écrivains ne donnent pas seulement la matière d'un volume en quatre livres!); les *Assemblées provinciales*, de Léonce de Lavergne; la *Vie de Jésus*, d'Ernest Renan, qui est de 1864, qui est d'hier, et d'aujourd'hui et même de demain. Passant avec modération du grave au doux, elle indiquait aussi le *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier. Il faut citer tout de suite l'observation si judicieuse qu'exprime à ce sujet un des historiens spirituels et précis de la *Revue Bleue* — car la *Revue Bleue* a déjà des historiens! Heureuses les revues qui ont des historiens, cela prouve qu'elles ont une histoire! — M. Charles Benoist : « N'est-ce pas là un raccourci, une fidèle et saisissante image du mouvement intellectuel de ce temps? C'était comme un renouveau de la pensée, comme l'épanouissement, dans le domaine de la science pure, de la sève comprimée dans l'écorce trop étroite et trop dure du régime politique. A cette poussée magnifique, la *Revue des cours littéraires* assurait une seconde floraison. » On ne saurait mieux dire, ni célébrer la jeunesse d'une revue avec des comparaisons plus poétiquement printanières...

Et ce n'était pas tout. Le public avait pris tant de plaisir à conserver, par un organe exact et fidèle, les cours des grands professeurs et des grands conférenciers du temps, qui compta beaucoup des uns et des autres, qu'il voulut aussi par la revue nouvelle être tenu au courant des menus événements de la ville et de l'Académie, cette autre ville. Et, en effet, grâce à la *Revue des cours littéraires*, nous connaissons maintenant tous les petits incidents aimables et sérieux, et d'autant plus futiles, qui alimentaient la conversation gracieuse et badine et grave des salons de jadis, et, par exemple, nous savons, ce que nous aurions tort de ne pas savoir, que M. Legouvé, en l'automne de 1864, lut à l'Académie des fragment d'un drame inédit « se rattachant à l'ensemble des travaux de l'auteur sur l'*Histoire morale des femmes*, et dont le sujet était la *Répudiation d'Ingeburge par Philippe-Auguste* ». Et, il est évident qu'Ingeburge fut bien malheureuse d'être répudiée par Philippe-Auguste, mais elle eut bien de la chance de fournir le sujet d'un drame à M. Legouvé. L'Académie pensa comme nous pensons, puisqu'elle écouta la lecture, nous dit-on, « avec autant d'attention que de plaisir ».

Parcourez encore la Revue de 1864, et vous revivrez ces heures agréables de la Sorbonne où M. Gaston Boissier exposait ses idées sur Marc-Aurèle avec cette élégance extrême dont il ne s'est jamais départi depuis lors. Et vous saurez qu'en ce temps-là il y avait rue de la Paix, non seulement de grands magasins de couture, mais d'importantes salles de conférences, si importantes que l'Empire — toujours lui! lui partout! — interdisait parfois telles ou telles conférences et, par exemple, empêchait Frédéric Morin de disserter sur *Molière philosophe* : était-ce à cause de Molière ou à cause de Morin? Mais, en revanche, Lissagaray, oui, Lissagaray, expliquait Shakespeare et commentait Corneille... Et vous saurez aussi qu'en ce temps-là l'Académie excluait Taine du concours pour le prix Bordin, et c'était un grand événement. Taine, il est vrai, devait bien se venger, en devenant bientôt aussi célèbre

que la plupart des académiciens d'alors... Tels étaient, vers 1863 et 1864, les petits et grands bruits de la cour et de la ville. La Revue, en les contant, égayait ses pages. Mais elle allait faire autre chose.

Soudain, Odysse Barrot quittait la Revue, dont il était le fondateur. Eugène Yung le remplaçait et fondait vraiment la Revue. Eugène Yung : il ne faut pas vous dissimuler que ce nom-là est presque un nom célèbre. Et combien y a-t-il de noms de directeurs de revue qui deviennent des noms célèbres? On dit : Yung, comme on dit : Buloz. L'un et l'autre furent exclusivement directeurs de revue. Eugène Yung écrivit aussi, mais accessoirement. Il dirigeait surtout les écrivains. Et c'était son occupation principale. Il était digne de cette occupation, car il avait de l'esprit et du goût, et de la méthode et du savoir faire. Eugène Yung sortait de l'École normale, et il était membre de l'Université. Mais il n'avait point d'étroitesse en l'esprit. Il était, au contraire, d'esprit très fin et très large. Et il possédait complètement ce qu'on peut appeler le sens du public. Bref, il savait exactement, il devinait ce que désirait le public auquel il s'adressait. Et c'est pourquoi il réussissait dans toutes ses entreprises : ayant dirigé la *Revue Bleue* de l'année 1864 à l'année 1888, il fit d'elle l'une des premières revues contemporaines et lui assura immédiatement une indiscutable autorité. Ne croyez pas qu'il fût simplement préoccupé de faire de la Revue une grande affaire industrielle. Non pas. On peut croire, au contraire, qu'il avait un autre but. Alors qu'il affichait la modeste prétention de publier un recueil grâce auquel les étudiants de province, comme ceux de Paris, pourraient se tenir au courant des travaux accomplis dans les diverses Facultés, il voulait surtout fonder un organe libéral sous un régime autoritaire. Ainsi il comprenait bien son temps, et il parvenait à diriger discrètement l'évolution des idées qui s'opérait alors. En choisissant habilement les cours à reproduire, il lui était possible de mener une campagne contre le « despotisme ». Eugène Yung était homme à choisir, et à choisir habilement...

Aussi bien, le public était si vite attiré à la Revue que pour ce public de plus en plus nombreux les cadres de la Revue s'élargissaient incessamment. Eugène Yung prend d'abord les cours de la Sorbonne, puis ceux de l'Association polytechnique, du Cercle des Sociétés savantes, de l'École des Beaux-Arts, de l'École des Chartes, des Entretiens de la rue de la Paix, des Facultés théologiques... C'est précisément par le choix de ces cours si variés qu'Eugène Yung, expert en l'art de tout faire comprendre par allusions, servait la cause libérale. Au reste, l'Empire devenait lui-même libéral. Et, comme le dit M. Charles Benoist avec une ironie charmante : « Il était libéral en ce sens qu'il tolérait qu'on le combattît, mais il l'était peu en ce sens qu'il limitait rigoureusement le choix et l'usage des armes. » Heureusement, Eugène Yung était homme à porter des coups dangereux même avec des armes émoussées. Il recueillait avec une patiente méthode ses soldats narquois parmi les anciens élèves de l'École normale pour qui la raillerie fût toujours un discret mais puissant moyen de combat. Eugène Yung était ainsi d'autant plus fort qu'il était plus souple. Il servait ses idées en reproduisant les conférences prononcées ou les conférences interdites. C'est ainsi que nous pouvons lire dans la *Revue* d'alors le discours de Laboulaye sur le *Progrès*, le discours de Jules Simon sur le *Devoir*, et même en 1869, peu de temps avant le plébiscite, cette manifestation oratoire de Jules Favre :

« Peut-être ce rapprochement passager, qui me sera toujours cher, ne sera-t-il pas tout à fait indifférent aux résolutions salutaires que commande aux uns et aux autres l'intérêt le plus pressant de notre pays ; nous avons appris ici à nous connaître, à nous aimer, à nous unir, à mettre en commun, je ne dirai pas nos ressentiments et nos colères, nous ne devons en avoir contre personne, mais notre réprobation la plus formelle contre tout ce qui peut amoindrir les droits de l'humanité, c'est-à-dire contre l'arbitraire, le despotisme et l'ignorance. »

C'était encore, grâce à Eugène Yung, une manifestation libérale que la reproduction de telle ou telle causerie théâtrale de Francisque Sarcey luimême, qui eut toujours, comme chacun sait, des opinions politiques extrêmement énergiques et d'ailleurs très simples, et qui prenait un plaisir assez malin à comparer Félix, le Félix de *Polyeucte* aux préfets impériaux, comme plus tard, du reste, il devait comparer Abner à Clément Duvernois pour la plus grande joie de Jules Lemaître... Et c'était encore une manifestation libérale que la bibliographie littéraire. Dans cette bibliographie, on ne voit que des livres exprimant, avec ou plutôt sans talent, des tendances politiques : *Bonaparte*, par Mario Proth, les *Origines d'une dynastie*, par Paschal Grousset ; l'*Histoire de la Commission exécutive*, par Garnier-Pagès ; l'*Histoire de la campagne de 1815*, par le colonel Charras, et d'autres livres analogues. Même on emploie des procédés bien méchants, donc bien amusants. Entre tous ses péchés de jeunesse, Thiers a commis celui d'écrire une *Histoire du Premier Empire*. Jules Barni, qui était au moins aussi bon républicain qu'il était bon critique, publie, en 1869, une étude sur *Napoléon Ier et son historien M. Thiers*. Vous comprenez bien que c'est pour M. Jules Barni un prétexte excellent à juger Thiers et surtout

Napoléon Ier et plus encore Napoléon III et, plus que tout le reste, l'Empire.

Mais Eugène Despois, qui était aussi bon lettré que Jules Barni était bon républicain, étudie dans la *Revue des Cours littéraires* l'étude de Barni, donc l'œuvre de Thiers, donc l'œuvre de Napoléon Ier, donc l'œuvre de Napoléon III, donc l'œuvre de l'Empire... Et il a des procédés charmants pour combattre l'Empire : le meilleur consiste incontestablement à « blaguer » le style de Thiers ; le style conduit seul les œuvres à la postérité, la gloire de l'Empire restera donc en chemin, car le style de Thiers, qui est déplorable, ne saurait le mener bien loin dans les temps futurs. Ce style, dit Eugène Despois, bon lettré et bon républicain, ce style est d'une simplicité trop souvent mêlée d'incorrection et qui touche parfois à la platitude. Ce qui en fait surtout ressortir l'insignifiance habituelle, ce sont de brusques explosions d'un lyrisme troubadour, dont on croyait le secret perdu depuis longtemps. Seul de tous les *mortels* (expression qu'il affectionne), M. Thiers ose encore « fermer les portes du temple de Janus » ; seul, il n'hésite point à « unir une branche d'olivier aux lauriers innombrables dont s'ombrageait le front de Napoléon ; seul, il persiste à plonger la vieillesse du général Éblé « dans les flots glacés de la Bérésina », enfin à se livrer à d'autres opérations du même genre qu'aucun *mortel*, tenant une plume, n'oserait se permettre aujourd'hui.

Ainsi écrivait alors Eugène Despois, bon républicain et bon écrivain. Voilà comment on renverse les gouvernements despotiques et comment on fonde le règne de la liberté. On préparait ainsi les jeunes générations à faire de l'opposition à l'Empire et à adhérer bientôt à la fondation de la République...

Nul historien de l'idée libérale sous le second Empire ne méconnaîtra jamais le rôle important joué alors par la *Revue des Cours littéraires*, ce rôle qui était d'autant plus important qu'il était rempli avec plus de modération — au moins plus de modération apparente. Dès lors la *Revue Bleue* était définitivement classée parmi les grands organes libéraux. Sa physionomie était pour toujours dessinée. Elle unissait son libéralisme politique, ardent et jeune, à un profond patriotisme. Ce patriotisme s'exhala surtout en 1870. C'est pourquoi il convient de dire brièvement ce que fut la Revue en 1870. On saisit à merveille comment toutes les préoccupations de l'époque se répercutaient dans la Revue. Avant la guerre, à la veille de la guerre, se multiplient les études qui annoncent ce moment douloureux. On parle incessamment : de *la formation territoriale de la Prusse* ; de *l'organisation de l'armée prussienne* ; *Encore un mot sur Sadowa* ; *le fusil prussien de Mollwitz* ; *Opinion de Frédéric II sur nos frontières du Rhin* ; *Champ de bataille de la vallée du Rhin*. Voici la guerre déclarée ! la Revue suit et encourage le grand mouvement patriotique de la France.

Le 6 août, elle annonce : « M. Adrien Maggiolo, ancien élève de l'École normale, professeur au lycée de Vesoul, vient de partir comme cavalier volontaire au 2e régiment de hussards. On sait que M. Albert Duruy, ancien élève de la même école, s'est engagé dans les turcos. »

Bientôt :

« Tous les élèves de l'Ecole normale supérieure viennent de s'engager dans l'armée active. »

Ce n'est pas sans fierté que la Revue constate ce simple fait, car les anciens élèves ou les élèves de l'École normale sont ses plus intimes amis. Mais chacun dans la Revue elle-même comprend tout son devoir et se sent disposé à l'accomplir entièrement. Eugène Yung écrit ces lignes :

« Les circonstances graves que nous traversons nous imposent personnellement à tous des obligations patriotiques qui pourraient mettre subitement la Revue dans l'impossibilité matérielle de paraître. »

Le moment arrive où ces obligations deviennent pressantes. Paris est sur le point d'être assiégé. A la Revue, on se prépare à tous les sacrifices :

« Dans huit jours peut-être, Paris sera assiégé ; nous tous qui collaborons à la publication de cette *Revue* nous serons au poste que nous assignera le danger public. »

Chacun est donc prêt pour la défense de la patrie et ceux mêmes qui ne combattent pas aux remparts ou à la frontière soutiennent par leurs articles le courage héroïque de la patrie française : C'est Mézières, c'est Caro, c'est Fustel de Coulanges, c'est Geffroy qui répondent aux protestations de Mommsen ou du recteur de l'Université de Berlin : du Bois-Reymond. Ortolan lui-même embouche, comme on disait jadis, la trompette épique : le moment, hélas ! était propice :

« Tu marches impitoyable, ô envahisseur ; mais une bourrasque, un ouragan, une tempête, des éclats de tonnerre roulent par tout le pays... Qui a fait cela ? Est-ce l'homme du pays, le paysan ? Sont-ce les jeunes ou les vieux ? les femmes ou les enfants ? la main est invisible ; elle échappe à ta vigilance, à tes éclaireurs qui tombent frappés ; elle est partout et toujours invisible. Qui fait cela ? Je vais te le dire, moi ! C'est le sol lui-même qui se révolte et qui entre en convulsion lorsque tu le foules ; c'est la motte de terre qui, au moment où tu poses le pied sur elle, fait explosion ! »

Ainsi dans la Revue s'exprimaient avec puissance les aspirations de l'âme française. Et la Revue tra-

vaillait de tout son pouvoir à tenir les énergies animées, à multiplier les forces pour le salut de la patrie. La Revue faisait plus encore et tâchait à agir pratiquement, efficacement, sur les esprits en effervescence et en révolution, puisque Eugène Yung, à l'heure où la République surgissait tout armée de nos premiers désastres, organisait les conférences de la Porte-Saint-Martin afin de rechercher et assurément de découvrir les meilleurs « moyens de fonder la République ». On trouvait ces moyens, bien entendu, puisque la République se fondait et puisque la République durait.

Telle avait été l'œuvre de la *Revue des Cours littéraires* pendant la guerre de 1870, que le public cultivé de France, confiant de plus en plus en elle, réclamait d'elle des développements nouveaux. Eugène Yung ne reculait jamais devant l'accomplissement d'une tâche importante et profondément utile, et c'est en ces termes précis et catégoriques qu'il annonçait, le 15 juin 1871, l'extension de la *Revue des Cours littéraires* en *Revue politique et littéraire* :

« Ce numéro était sous presse lorsque a éclaté l'insurrection du 18 mars. A ce moment nous avions résolu d'agrandir notre cadre. Nous nous disions que *si notre Revue avait su rendre des services pendant la guerre, elle pouvait et devait aspirer à en rendre de plus grands encore* après une paix écrasante qui oblige la France à ramasser énergiquement toutes ses forces vitales, à se refaire de fond en comble, à se régénérer, à renaître par un grand effort de résurrection. A l'œuvre donc ! Étude constante et consciencieuse des questions intérieures et des questions étrangères, tel est le but que nous nous assignons. Puissions-nous ainsi être utiles ! Puissions nous aider la France, pour notre part et dans la mesure de nos forces, à redevenir grande et heureuse par la science et par la liberté ! »

Animée et comme éclairée par de tels principes, il n'était pas surprenant que la *Revue politique et littéraire* arrivât graduellement à la domination intellectuelle et morale de son temps.

* * *

Comme le développement de ces idées fut toujours harmonieux et jamais discordant, on peut réunir en un gigantesque tableau tous les hommes qui coopérèrent, avec leurs talents si variés et si riches, à donner à la Revue cette unité, cette harmonie et cette suprématie, de l'année 1863 jusque vers l'année 1881. C'est la période ascendante de la *Revue*, et tous ceux qui participent à son œuvre sont justement ceux qui assurent avec le plus d'éclat la toute-puissance intellectuelle de la France.

On peut dire la toute-puissance intellectuelle dans tous les domaines de la pensée. D'abord dans le domaine moral. La *Revue politique et littéraire* se préoccupe de morale avec une sympathique insistance. Elle n'a pas à cet égard de préjugés trop étroits et elle convie à discuter de cette grande affaire humaine qu'est la morale, tous les esprits, les plus prudents comme les plus aventureux. Jules Simon définit le *Devoir* avec élégance et avec onction, avec force aussi. Hyacinthe Loyson prouve qu'il ne manque pas d'ampleur dans sa dialectique et dans sa rhétorique. Legouvé, puis Henri Marion enseignent avec grâce et avec précision les meilleurs moyens d'« éduquer » les enfants. Près d'eux, Adolphe Franck ou Francisque Bouillier qui furent en leur temps d'excellents philosophes, — rien n'est éphémère comme l'excellence d'un philosophe, — et Caro, qui fut à la mode, et Ernest Bersot, sur qui l'on écrivit ce jugement enthousiaste, « admirable stoïcien que l'on peut mettre, pour la force du caractère, pour la noblesse du cœur, pour la largeur de l'intelligence, pour la finesse aiguë et pénétrante du style, à côté des plus grands philosophes de l'antiquité » ; Émile Beaussire, moraliste sensé, logique et délicat ; Charles Lévêque, qui fut notoire et n'a pas complètement cessé de l'être ; Jules Favre lui-même, qui recommande « l'amour de sa profession », et d'autres, et d'autres encore, car, Dieu merci, si les moralistes sont toujours nécessaires, ils sont toujours nombreux.

Les théologiens aussi sont nombreux et probablement nécessaires. La Revue est soucieuse d'abord de théologie. C'est un signe des temps : *la Vie de Jésus* vient de paraître, charmant bien des esprits, les bouleversant aussi. La Revue est, à cet égard, d'un libéralisme magnifique. Elle convie prêtres et pasteurs à rechercher, en opposant leurs raisons les unes contre les autres, les meilleurs moyens de s'accorder. Je crois bien qu'Edmond Scherer se demande gravement *Ce que c'est qu'un jésuite*, mais je n'aperçois aucun jésuite se demandant ce que c'est qu'un pasteur. Néanmoins, toutes sortes de noms s'unissent et par l'effet du voisinage fraternisent quelque peu : de Pressensé, Aubé, Vernes, Renan, Renan lui-même, Ed. Le Blant, Ferray, l'abbé Dourif, l'abbé Méric, l'abbé Freppel et Paul Passy, et Fontanes, et Coquerel, et Gaidoz, et Bonet-Maury, et Hyacinthe Loyson qui fonde une Église en moins de temps qu'il n'en faut pour en détruire une autre. Charles Bigot écrit beaucoup aussi sur ces sujets sévères, Charles Bigot qui, selon le témoignage de Sarcey, « a beaucoup contribué au succès de la Revue ». Il était plein d'érudition, mais savait être érudit avec tact : ce qu'on ne saurait trop vanter. Il pensait avec ordre et mesure. Il écrivait avec sobriété, netteté, clarté, donc avec élégance. Excellent esprit, bon écrivain.

L'*Histoire des religions* se joint naturellement à la théologie. Max Müller, Burnouf, Albert Réville, Herbert Spencer, Ernest Havet, A. Sabatier exposent leurs recherches et leurs idées. On n'a oublié ni les unes ni les autres.

Et voici toute la théorie des philosophes contemporains. Paul Janet fait goûter ses doctrines éclectiques qui sont d'un moment, et il fait goûter surtout son infatigable élégance d'esprit et de style qui, en France, est de tous les temps. Taine expose ses doctrines inoubliables sur l'intelligence, Taine qui déjà conquiert cette puissance qu'il exercera sur plusieurs générations, Taine dont la vie intellectuelle est si bien résumée par cette épigraphe brève et majestueuse inscrite sur son monument funéraire à Menthon-Saint-Bernard : *Causas rerum altissimas candido et constanti animo in philosophia, historia, litteris perscrutatus, veritatem unice dilexit.* Ils aimaient aussi la vérité, uniquement la vérité, ceux qui, près de lui, dans la Revue, recherchaient les lois de la philosophie et que je cite au hasard : Beaussire, Caro, Burnouf, Ravaisson, Barthélemy Saint-Hilaire, Littré, Carrau, Brochard, dont l'enseignement est aujourd'hui encore si précieux, et le grand philosophe Boutroux, puis, remontant ou redescendant le cours des années, Havet, Philarète Chasles, Marion, Paul Albert, Boirac, Dauriac, Flint, Théodule Ribot dont l'action se développe encore tous les jours...

Ainsi la *Revue politique et littéraire* s'attarde parmi les discussions infiniment compliquées des problèmes considérables et perpétuellement renouvelés de la destinée humaine. Et ce sont les plus grands esprits du temps qui conduisent ces discussions et travaillent à élucider ces problèmes.

Mais il faut descendre aux réalités, et d'abord aux réalités politiques. La Revue étudie la politique de tous les pays, et, après 1870, il n'est pas superflu de montrer constamment comment le sort de la France elle-même est étroitement dépendant de la politique pratiquée par les gouvernements étrangers. Les études de politique étrangère s'entremêlent donc avec les études de politique intérieure, et c'est par cette union méthodique de sujets qu'on ne peut jamais diviser complètement que la Revue parvient à former l'esprit public et à le diriger. Peut-on discerner le moindre esprit de parti parmi les innombrables travaux dont les auteurs sont : Jules Favre qui détermine avec cette éloquence dont il ne pouvait jamais se dépouiller complètement : *les devoirs civiques*, Jules Barni, qui, avec moins d'éloquence que Jules Favre, analyse la *morale dans la démocratie*, Saint-Marc-Girardin, A. Desjardins, Ed. Laboulaye, Baudrillart, Duvergier de Hauranne, Thureau-Dangin, Mazzini, Guéroult, Emilio Castelar, Anatole Leroy-Beaulieu, Bardoux, Eugène Manuel, qui, poète, était surtout goûté par Jules Simon ; qui, critique politique, goûtait, entre tous les hommes politiques, Jules Simon.

Dans le nombre de ceux qui étudient l'Allemagne, si on distingue Louis Leger, qui a conquis une exceptionelle autorité par ses travaux sur l'Europe centrale, on distingue aussi des Allemands célèbres comme Büchner, de Treistche, Virchow. Gladstone formule son opinion sur la *question électorale en Angleterre* ou sur la *situation politique en Angleterre*, et lord John Russel expose la politique extérieure de l'Angleterre... Gladstone, au reste, donne à la Revue plusieurs études économiques et sociales...

Il faudrait suivre pendant ces vingt premières années tous les portraits d'hommes d'État et d'orateurs politiques que la *Revue* a groupés en une imposante galerie. En manquerait-il beaucoup de ceux qui ont agi sur leur temps ?

Les grands professeurs de droit étudient la législation : Valette, Ortolan, Thézard, Batbie, Bluntschli, de Rozière, Laboulaye.

Les économistes entre-choquent leurs doctrines : c'est Émile Levasseur, c'est Dunoyer, c'est Alglave, c'est Frédéric Passy dont la vie est d'autant plus belle qu'elle est consacrée à la défense d'immuables doctrines... Mais les économistes ont coutume de tenir à leurs opinions, car ils ont tous ce privilège incomparable de se croire en possession de la vérité.

La vérité échappe cependant. Peut-être ne l'a-t-on pas découverte encore dans les *questions sociales*. Et pourtant des hommes de grand talent ont consacré à toutes ces questions sociales des études très bien intentionnées. On n'est même pas parvenu à définir *les droits et l'éducation de la femme*. Cependant, que de gens se sont occupés de cela dans la *Revue politique et littéraire !* On a même demandé aux intéressées leur avis. Elles se sont empressées à le donner. Il serait curieux de rechercher depuis quelle époque les femmes ont systématiquement écrit dans les Revues. La *Revue politique et littéraire* en a attiré et retenu un grand nombre qui furent ou sont encore pour elle d'excellentes collaboratrices : Mme C. Coignet, Arvède Barine, Mlle Deraismes, et d'autres.

Cette seule indication prouve que la *Revue politique et littéraire* est une revue véritablement *moderne* d'esprit et de tendances. Elle l'est avec d'autant plus d'autorité qu'elle s'applique davantage à justifier chacune de ses doctrines par de judicieuses comparaisons avec la vie des pays étrangers ou avec la vie des siècles passés.

Depuis trente ans notre enseignement national est

en perpétuelle transformation. D'après quels principes le modifier pour l'améliorer? La Revue se doit d'étudier minutieusement ces principes, car leur recherche est l'une des plus importantes de la vie contemporaine et elle intéresse particulièrement les membres de l'Université française, dont la Revue est l'organe de prédilection. Et depuis Paulin Paris, qui étudie l'*Enseignement au moyen âge*, jusqu'à Stuart Mill, qui définit l'*Instruction moderne*, il nous faut compter tous les hommes qui sont justement les plus aptes à préparer les réformes que les hommes politiques décideront. C'est Mézières, c'est Boutroux, c'est Croiset, c'est Boutmy, qui devait précisément réaliser lui-même, avec une méthodique hardiesse, un grand progrès pour l'éducation politique des générations nouvelles. C'est Gréard, dont toute la vie, consacrée aux soins de l'enseignement public, apparait admirable pour sa persévérance systématique en une même pensée... Et tous se préoccupent de faire paraître en tout son éclat l'enseignement supérieur de la France qui chaque jour se renforce et se reconstitue. On parle de la Sorbonne incessamment; on parle de son passé, de son présent, de son avenir. De grands professeurs écrivent, dans la Revue, la vie d'autres grands professeurs, directeurs de la pensée de leur temps.

Ce n'est pas que la Revue se borne à considérer les progrès accomplis en France. Elle sait que le spectacle de la vie étrangère est toujours le mieux fait pour rendre plus intense et plus féconde la vie intellectuelle d'une nation. Challemel-Lacour nous initie au fonctionnement des *Universités anglaises;* Georges Perrot parle de l'*École allemande* d'Athènes ; Émile Boutroux de la *Vie universitaire en Allemagne;* Compayré de la *Pédagogie anglaise*... D'autres, comme G. Monod, Frédéric Passy, Michel Bréal excitent le désir d'enseignements nouveaux, plus complets et plus approfondis. Et la Revue dépense, utilement, beaucoup d'efforts pour amener la création de bibliothèques accessibles à tous, et faire prospérer ainsi l'instruction populaire.

La Revue est, par conséquent, de son temps, absolument de son temps. Elle collabore de toutes façons aux progrès intellectuels. Elle les considère, quels qu'ils soient, comme un des moyens les plus efficaces de relèvement national. Elle suit, elle accentue ces progrès sous toutes leurs formes, dans leurs manifestations les plus diverses. Après 1870, l'école historique française se perfectionne. Elle devient plus scientifique. Elle arrive même à unir les certitudes de la science aux séductions plus vagues, mais incomparables des grâces littéraires. La Revue est tout entière ouverte aux historiens. On peut dire qu'il n'est presque pas un des historiens rénovateurs de ce temps qui n'ait été plus ou moins le collaborateur de la *Revue politique et littéraire*, qui n'y ait publié de ses œuvres, ce qu'elles ont de plus caractéristique et de plus nouveau. Jamais nous ne pourrions définir ici le talent de tous ces historiens. Il faut consentir à les énumérer simplement ; mais il est des énumérations plus significatives que toutes les appréciations. Ce sont pour l'histoire ancienne : Alfred Maury, Oppert, Lenormant, Gladstone, Fustel de Coulanges, Egger, Geffroy, Crouslé, Bouché-Leclercq, Beulé, Abel Desjardins, Victor Duruy, Gaston Boissier, Gebhart, Lantoine.

Ce sont pour l'histoire du moyen âge : Henri Martin, Fustel de Coulanges, Ernest Desjardins, Drapeyron, Roquain, H. Wallon, Vuitry, Bardoux, Ernest Lavisse, Zeller, Guizot, Gaffarel, de Julleville, Gebhart, Gazier, Debidour, Albert Sorel, Pingaud, Foncin, Doniol, de Sybel, Eugène Véron, Émile Levasseur, Alfred Rambaud, Himly, Arvède Barine, Aulard... Et naturellement, nous ne citons ici que les principaux, nous ne citons que ceux qui donnèrent à la Revue un assez grand nombre d'œuvres pour qu'il soit possible de déterminer par elles leur personnalité et de fixer l'apport dont leur est redevable la science historique contemporaine.

Félix Dumoulin.

(*A suivre.*)



EXAMEN DE QUELQUES IDÉES FÉMINISTES

Le mouvement féministe est universel et prend une importance qu'il serait puéril et maladroit de nier. Des écrivains superficiels — même parmi les romanciers, les auteurs dramatiques et les publicistes contemporains — ont tourné la chose en raillerie, et, forts des préjugés séculaires, ils ont cru être sensés en haussant les épaules et en disant: « La femme au foyer. » C'est pure ignorance.

D'un autre côté, les apôtres de l'émancipation féminine, soulevés par une foi sincère et terriblement optimiste, poussés par un zèle respectable mais peu clairvoyant, ont formulé des vœux contradictoires et réveillé des espérances décevantes. C'est pure illusion.

Référons-nous aux sources et consultons le recueil des rapports, discussions, vœux et discours élaborés aux Congrès de 1900 et réunis par les soins de la *Fronde*.

La femme contre la protection de la femme. — Ce qui frappe surtout l'observateur dans le programme féministe c'est l'insistance avec laquelle la femme s'oppose à toute protection particulière dans son travail. « Que toutes les lois d'exception qui régissent le tra-

vail des femmes soient abrogées », dit le vœu de la Commission. D'où tolérance du travail de nuit. Pourquoi ? Parce que tout travail féminin limité trouve son dérivatif dans le travail masculin :

« Dans l'industrie de la dentelle (en Angleterre, à Notthingham) la femme à qui il est défendu par la loi de travailler la nuit, ou une partie de la nuit, perd non seulement une partie de sa propre valeur industrielle au regard de son patron, mais la machine qu'elle dirige perd également une grande partie de sa valeur. Vous savez sans doute (dit Mme Montefiore) que les feux qui font marcher les machines sont, pour des causes économiques, rarement éteints, et les machines marchent, dans le cas que je vous cite, 20 heures sur 24. Pour les ouvriers, ces 20 heures sont divisées en 2 parties ; une équipe d'ouvriers travaille 10 heures et fait place à une autre équipe qui travaille aussi 10 heures. Dans le cas des ouvrières qui ne peuvent, de par la loi, que travailler les 10 heures de la journée (ce qui les empêche de travailler par équipe) leurs machines, pendant la nuit, ne sont d'aucune utilité pour le patron. Devons-nous nous étonner si les gains des femmes dans cette industrie sont moitié moindres que les gains des hommes, et si le nombre des femmes employées diminue d'année en année? Dans le cas que je cite maintenant, la femme possède *la même habileté* que l'homme à diriger la machine et, notez bien, pas une *habileté supérieure* comme dans l'industrie textile; l'ouvrier est supérieur en nombre, les heures de l'atelier sont, par conséquent, réglées par l'ouvrier ou, pour mieux dire, par l'Association ouvrière à laquelle il appartient, et l'ouvrière, empêchée par la loi de suivre le même système d'heures, est peu à peu remplacée par l'ouvrier. En attendant, elle doit se contenter de la moitié du salaire de l'ouvrier, quoique, pendant les heures où il lui est permis de travailler, elle accomplisse la même quantité de travail que l'homme. » (Rapport de Mme Montefiore à Nottingham.)

Ainsi la femme ne veut pas se trouver en infériorité de moyens vis-à-vis de l'homme ; *elle est devenue* son concurrent sur le marché du travail, et réciproquement *il reste* son concurrent. On aurait tort d'accuser la femme de ce nouvel état de choses (je dis nouveau à cause de son aggravation). Tout cela s'est fait — comme tant de choses importantes — en dehors de sa volonté et de la volonté humaine. La guerre des sexes — guerre étrange qui n'existe que pour leur union — est aggravée du conflit des intérêts. Cela est indéniable en dépit des protestations sentimentales faites par les intéressés. Si la femme ne veut pas de lois restrictives du travail, c'est pour lutter à armes égales. Du reste, il faut le dire, toute pensée malveillante, à cet égard, est absente de son esprit, car elle ajoute, que ces lois d'exception «... soient remplacées par l'application à toute la population ouvrière et sans distinction de sexe, d'un régime égal de protection ». (Vœu adopté par le Congrès.)

De sorte que l'article du programme féministe disparaît, confondu dans un article du programme socialiste, ou plutôt du programme des lois ouvrières, sans lesquelles aucune forme de gouvernement ne pourra se maintenir (l'Empire d'Allemagne, les Royaumes d'Angleterre et de Belgique, etc. élaborent des lois ouvrières).

On reproche à la femme ouvrière de faire baisser les salaires. Outre qu'elle n'est pas la seule cause de ce phénomène, comment peut-elle se dispenser de le faire? Ne subit-elle pas comme l'ouvrier les conditions de l'offre? N'est-elle pas affreusement exploitée dans les métiers exclusivement féminins? Et n'est-il pas compréhensible qu'elle se pousse dans les métiers masculins? On oublie que le nombre des femmes veuves ou célibataires, s'élève à environ *cinq millions* (exactement 4682998). Or il y a peu de rentières et de riches dans ce nombre. Qui assurera les moyens d'existence de ces femmes? Il est parfaitement établi aujourd'hui que l'ouvrière seule avec son travail féminin ne peut vivre de ses seules ressources. C'est la règle. Faut-il donc s'étonner que la femme pénètre dans les professions masculines? Voilà ce que les féministes pourraient objecter aux bourgeois moralistes et ouvriers concurrencés.

Du reste, si la philanthropie s'émeut au spectacle de la femme exploitée, elle reste indifférente aux conditions de l'exploitation : « Pour qu'un patron, avec la loi actuelle, consente à employer des femmes, pour qu'il se soumette aux vexations des enquêtes, à l'introduction à toutes heures, dans ses établissements, d'inspecteurs et d'inspectrices, pour qu'il subisse le contrôle perpétuel sur les heures d'entrée, de sortie, de repas des ouvrières, sur leur hygiène, pour qu'il subisse les dérangements occasionnés par les couches, les grossesses, pour qu'il passe sur tout cela en employant des femmes, il faut qu'il y trouve, quand même, son intérêt, et son intérêt est simplement la main-d'œuvre à vil prix. » (Rapport de Mme Bonnevial.)

D'où il résulte que la femme est obligée de demander un salaire égal à celui de l'homme (à travail égal, salaire égal), ce qui entraîne forcément l'établissement du salaire minimum pour les deux sexes. Ici encore nous aboutissons au socialisme étatiste, aux lois ouvrières. Le programme féministe est de nouveau absorbé. On remarquera qu'il s'agit des revendications principales : la durée du travail, la protection et le salaire. Le féminisme ne peut les résoudre.

« La sécurité de notre avenir est dans le travail; l'honorabilité de notre vie est dans le travail; l'indépendance de notre conscience est dans le travail », disait Mme Dora Montefiore exprimant la pensée des congressistes. Pouvait-on trahir plus naïvement la méconnaissance de la vie économique de notre époque?

Que toutes les lois restrictives et protectrices du travail féminin soient abolies, déclarent les féministes; mais, avec cette réserve que le mineur, garçon ou fille, sera protégé. « Je suis pour le travail libre partout, dit Mme Pauline de Grandpré, fondatrice de l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare, soit à l'atelier, dans les manufactures, au foyer domestique, dans les couvents, dans les prisons et même dans la rue. Partout où l'on veut nous protéger, on nous opprime, et la protection n'est souvent qu'une entrave sans compensation. Je comprends qu'on réglemente le travail des enfants mais par celui des femmes. »

Les féministes oublient qu'une foule d'enfants et principalement des filles, sont ouvriers salariés; une statistique officielle nous apprend qu'il y a dans l'industrie, le commerce, etc., 83 070 garçons et 77 807 filles de treize à seize ans et 73 076 garçons et 73 923 filles de seize à dix-huit ans, enfin 1 092 garçons et 776 filles de douze à treize ans. Ces chiffres, bien au-dessous de la vérité, donnent un total de 300 000 enfants; un grand nombre sont salariés, dérisoirement salariés. Parmi eux, il y a des ouvrières, couture, vêtements, confection. Les féministes admettent donc pour celles-là les lois restrictives et protectrices. Comment résoudre cette contradiction?

L'hygiène obligatoire. — Nous venons de voir que les féministes, conformément aux desiderata précis ou tacites des ouvrières, s'élèvent avec force contre toute mesure restrictive du travail, contre toute loi protectrice de la main-d'œuvre féminine. Et nous savons que c'est dans le but de pouvoir lutter à armes égales avec l'homme sur le marché du travail. Mais si nous jetons un coup d'œil sur les autres vœux formulés par les congressistes, nous remarquons qu'il y en a de contradictoires, notamment celui-ci, qui contraste singulièrement avec le précédent :

« Que, soit dans les administrations, ou manufactures de l'État, soit dans les établissements industriels, soit dans les maisons de commerce et, en général, dans toutes entreprises civiles ou autres, les femmes aient la faculté de prendre un repos de quinze jours avant l'époque présumée de leurs couches; que les établissements employeurs soient tenus de leur accorder un congé de quatre semaines après leur accouchement; que pendant la durée de ce congé la femme ait droit à une indemnité quotidienne de deux francs au minimum, à la charge de l'État. »

Peut-on nier qu'il s'agit là d'une *loi d'exception*, une de ces lois que les féministes veulent voir absolument abolies? On objectera que c'est une nécessité de nature et que vouloir y contredire c'est faire preuve d'inhumanité. Sans doute, mais les heures supplémentaires, le travail de nuit, acceptés par les féministes, ne sont-ils pas aussi préjudiciables à la femme? Mais les maladies professionnelles, saturnismes, hydrargyrismes, arsénicismes, oxycarburismes, phosphorismes, nicotismes, sulphocarbonismes, etc., ne sont-elles pas destructives de l'organisme féminin, et ne retentissent-elles pas sur les organes de la génération?

En Autriche, nous apprend Mme Fickert, les employées de l'épargne postale sont tellement surchargées de travail que souvent les malheureuses jeunes filles sont prises d'évanouissement et de crampes au cœur; elles gagnent 20 heller par heure et travaillent souvent de huit heures du matin à six et sept heures du soir, n'ayant qu'une demi-heure de repos à midi. Dans la commission générale de la statistique et dans différents autres emplois de l'État, les conditions des employées sont encore plus déplorables. On pourrait multiplier les attestations en citant seulement les rapports des féministes.

J'ai déjà parlé ailleurs des cas d'avortement, de stérilité, de tuberculose héréditaire, causés par les occupations et les métiers féminins. Je n'y reviens pas. On voit dans quel cercle vicieux tournent les réformateurs les mieux intentionnés.

La bonté elle-même veut s'imposer et devenir obligatoire.

« Qu'un séjour d'un mois au minimum, dit le vœu des congressistes, dans les hôpitaux spéciaux ou les maisons de convalescence, soit imposé à la mère qui après son accouchement ne pourra justifier de moyens d'existence pour elle et son enfant. Cette mesure ayant pour but de supprimer tous les secours d'argent distribués par l'Assistance publique qui profitent trop rarement à la mère et à l'enfant. »

Ainsi, obligation du secours et obligation du travail, lequel, par sa nature, est nuisible.

Du reste, si l'on réfléchit à la somme d'argent qu'il faudrait pour assister la femme ouvrière et la femme pauvre avant, pendant et après ses couches, c'est-à-dire au minimum deux mois, à raison seulement de deux francs par jour, on devine si le budget de l'État serait colossalement obéré. Les impôts déjà croissants s'élèveraient encore pour faire face à ces nouvelles dépenses, en supposant qu'il y ait un Parlement capable de voter des lois qui se retourneraient contre la majorité de ses membres.

On voit que ce nouvel article du programme féministe, dicté par un sentiment de générosité, se brise

contre la réalité, comme tant d'autres lois sociales dont l'application démontre la stérilité.

Le suffrage politique. — Les féministes demandent que « les droits civils, civiques et politiques soient égaux pour les deux sexes ». Mais ce serait une erreur de croire que cette revendication date de l'agitation féministe. Elle est antérieure. Il y a une trentaine d'années que les femmes anglaises ont acquis successivement le droit de suffrage pour les élections municipales, le droit de suffrage et d'éligibilité pour les comités de l'Assistance publique, le droit d'élection des membres des conseils de comté, etc. En 1881, l'île de Man accorda le droit de suffrage aux femmes *propriétaires*, et, onze ans plus tard, les deux Chambres étendirent le droit de suffrage aux locataires.

En 1893, la Nouvelle-Zélande a adopté le suffrage politique féminin. En 1894, l'Australie méridionale suivait son exemple et, en 1899, l'Australie occidentale faisait de même.

Dans les États-Unis, c'est le Wyoming qui a commencé à conférer le suffrage aux femmes. En 1869, l'Utah l'a suivi, pour la deuxième fois en 1885; en 1893 le Colorado proclamait l'émancipation politique de la femme, et, en 1895, l'Idaho faisait de même. « Eh bien, les résultats de tous ces États sont si excellents que tous les gouverneurs, les écrivains qui ont étudié ces conditions, et les habitants mêmes en sont enchantés », dit Mme la doctoresse Eliza Ichenhaeuser de Berlin. « Dans le Kansas, les femmes exercent le suffrage administratif; dans quatre autres États, les femmes possèdent le vote dans certaines questions administratives; dans vingt-cinq, elles ont le suffrage dans les questions scolaires. »

« Un des résultats du vote des femmes a été que certains sujets se rapportant à la législation sociale, sanitaire, domestique et industrielle, ont reçu plus d'attention. Nous avons constaté que la cause de la tempérance a gagné. Tout ce qui touche à l'hygiène et à la santé publique est l'objet d'une grande attention. L'influence de la femme dans la politique se fait sentir par l'amélioration de la santé morale et physique du peuple entier. Les femmes se sont appliquées surtout à rendre plus juste la législation sur l'héritage, car nos lois laissent encore beaucoup à désirer sur ce point. Les questions industrielles et la législation dans les usines ont aussi été plus étudiées. Nous avons pu constater l'influence bienfaisante des femmes dans la politique. »

Ainsi s'exprime M. le Dr Cockburn sur l'émancipation des femmes dans l'Australie du Sud.

On voit que l'accession progressive de la femme n'est pas un mouvement négligeable. Nous sommes en présence d'un fait social important.

Ce n'est plus comme au XVIIIe siècle, et dans la première moitié du XIXe siècle, une idée de philosophe ou de sociologue. Condorcet, Olympe de Gouges, Fourier, Saint-Simon, Pierre Leroux ont revendiqué pour la femme le droit de participer à la vie politique. Mais l'évolution du travail moderne, qui devait entraîner l'apparition de ce droit, n'avait pas atteint le degré nécessaire. Aujourd'hui, — et c'est le point important, celui que les féministes négligent, — la femme joue un rôle trop considérable dans la création de la richesse industrielle, pour être écartée de la vie administrative, civique et politique. Où la femme a-t-elle conquis le plus de droits politiques ? En Amérique. En quel pays participe-t-elle le plus au travail industriel ou agricole ? En Amérique. C'est ce rôle actif et considérable joué par la femme (et l'enfant) dans la production de la richesse qui détermine fatalement son accession progressive à la vie politique. Il est vain de le déplorer ou de s'en réjouir. Il y a là une nécessité historique dont nous connaissons quelques précédents. Ainsi qu'on l'a rappelé habilement, chez les anciens Bretons les femmes dirigeaient les guerres à l'égal des hommes. La loi saxonne autorise les femmes à siéger, aussi bien que les hommes, au Witenagemot (Parlement). Il était donc naturel, en présence du développement pris par le système féodal, que les *dames* propriétaires de manoirs présidassent les cours manoriales et que, à mesure que le gouvernement paroissial grandissait, tandis que le gouvernement manorial déclinait, les femmes propriétaires foncières prissent part au gouvernement paroissial. Pendant des siècles, l'assemblée paroissiale (Vestry) était remplie de femmes et cette assemblée avait le droit d'obliger les femmes à en faire partie si l'on avait besoin de leur concours.

Qui oserait expliquer ces faits curieux par la fantaisie ou l'engouement pré-féministe ? Quand la femme remplit de pareilles fonctions chez un peuple, c'est qu'elle participe directement à la défense ou à la gestion des biens, quelles que soient les circonstances qui aient provoqué cet état de choses. Si cette participation à la vie politique a été peu importante dans le passé, cela tient à l'insuffisance de sa participation à la vie guerrière et foncière. Aujourd'hui, le capital s'est emparé de la femme et de l'enfant pour les utiliser comme main-d'œuvre à bon marché : la femme (représentée par une fraction cultivée) essaye de se redresser contre le capital. Les États s'émeuvent. Des concessions s'imposent ; et voilà pourquoi nous voyons le législateur se préoccuper des revendications persistantes de la femme.

On sait que la Chambre des députés a, sur le rapport de M. Viviani, voté une loi permettant aux femmes, licenciées en droit, d'exercer la profession d'avocat.

Depuis 1881, les femmes peuvent, sans l'autorisation du mari, retirer de la caisse d'épargne les sommes qu'elles y ont déposées.

Depuis 1893, la pleine capacité civile a été reconnue aux femmes séparées de corps.

Depuis 1895, les femmes sont admises comme administratrices dans les bureaux de bienfaisance de la ville de Paris.

Depuis 1896, elles ont le droit, malgré le refus du mari, d'autoriser le mariage des enfants, si la séparation de corps ou le divorce a été prononcé à leur profit.

Depuis 1897, elles peuvent être témoins dans les actes de l'état civil, naissance, mariage, décès, et témoins instrumentaires chez les notaires.

Depuis 1898, les femmes sont électeurs aux tribunaux de commerce.

Les hommes politiques les moins suspects d'idées extravagantes ou subversives sont obligés de céder à l'impulsion :

M. de Pontbriand n'a fait aucune difficulté pour reconnaître le droit des femmes, exploitant pour leur compte, à être admises à participer à l'électorat dans les Chambres d'agriculture aux conditions énoncées pour les électeurs. M. Méline président de la Commission, favorable à l'électorat des femmes, fit la promesse formelle que les femmes chefs de famille, seraient appelées, comme électeurs, à prendre part au vote.

En effet le projet de loi (présenté par M. de Pontbriand pour les électeurs appelés à élire les membres des Chambres d'agriculture), remanié et présenté à nouveau au Parlement par M. Méline, puis par M. Dupuis, comprend les femmes au nombre des électeurs.

La législation féminine se dessine donc nettement dans toutes les nations. C'est dire que le mouvement n'est pas superficiel. Au contraire, il trahit la participation croissante de la femme à la vie économique.

Mais l'illusion des féministes est de croire que l'obtention des droits politiques doit conférer à l'ouvrière l'émancipation et l'indépendance. On ne réfléchit pas à la situation actuelle de l'ouvrier qui jouit depuis un demi-siècle du droit de suffrage, et qui néanmoins voit de jour en jour ses risques augmenter.

Il est vrai que l'optimisme inconcevable des chefs socialistes est de nature à nourrir ces illusions dangereuses. Il fut un temps où le socialisme reposait sur quelque fondement scientifique, ce qui lui permettait de comprendre la signification du suffrage universel, rouage nécessaire du capitalisme. Aujourd'hui la doctrine est dégénérée ; un vague et sentimental idéalisme a remplacé la dialectique sévère et objective de Marx. Le mirage des mots et des métaphores entretient cette équivoque funeste. Le féminisme s'en est fortement ressenti. Au lieu de considérer le bulletin de vote comme une arme insuffisante et provisoire, c'est-à-dire comme un pis aller, les féministes lui confèrent une vertu *sui generis* qu'il n'a jamais eue : « Tant qu'au suffrage masculin ne viendra pas se joindre le suffrage féminin, tant que se complétant l'un et l'autre ils n'auront pas restitué à la société l'équilibre et l'harmonie, la société ira de tourments en tourments et d'abîmes en abîmes. » Ainsi parlait M. Viviani au Congrès féministe de 1900. L'orateur socialiste oublie que le droit de suffrage conféré à la classe ouvrière n'a nullement amélioré la position des travailleurs. La *diminution des salaires* et l'*augmentation du chômage*, ces deux diagnostics oubliés par les représentants du peuple, constituent le témoignage éclatant de l'impuissance des Chambres, de la législation et du suffrage à l'égard des intérêts ouvriers. Il est dur de convenir de ces hautes vérités. Mais le devoir d'un historien qui se respecte est de ne rien cacher.

Sans doute on pourra objecter que l'impuissance du suffrage universel pour améliorer le sort de la démocratie ouvrière et salariée vient précisément de sa partielle limitation à l'élément masculin et que la condition indispensable de son efficacité réside dans son application aux deux sexes.

A cela nous répondrons qu'il y a plus d'un million d'enfants qui participent à la production industrielle, au commerce et à l'agriculture, et que, tant que le suffrage ne leur sera pas conféré, son fonctionnement ne sera ni complet, ni normal. Si les représentants du féminisme étaient logiques, ils ne manqueraient pas de demander aussi le droit de vote pour l'enfant. L'*infantilisme* a autant de raison d'être que le féminisme. L'enfant n'est-il pas exploité, asservi, subjugué ? La femme se plaint, — à bon droit, — de l'homme. Mais l'enfant *industrialisé* a contre lui l'homme et la femme : et nul n'entend ses plaintes. Mais en admettant qu'on accorde à la femme le droit de choisir ses maîtres et qu'à ce droit vienne s'ajouter celui de l'enfant, croit-on que cela suffira pour libérer l'un et l'autre de la servitude économique ?

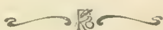
Ce serait mal connaître le jeu compliqué des intérêts qui nous divisent.

Toute législation est créée par les classes les plus puissantes, aristocratiques ou argyrocratiques, féodales ou capitalistes. Conçoit-on le droit féodal élaboré en faveur du paysan ? Et conçoit-on le code moderne (même refondu et remanié), rédigé en faveur des non-propriétaires ? Cela n'a pas de sens. Tout au plus si l'on entrevoit la possibilité de quelques *concessions* : c'est la législation de façade,

celle qui ne laisse que mécompte et désillusion.

En résumé, le féminisme a ses racines dans la vie économique : c'est un symptôme de l'utilisation croissante de la main-d'œuvre féminine (à cause du bas prix de cette main-d'œuvre). Mais l'ouvrière n'est pas un progrès; il faut la considérer comme un épisode de l'histoire industrielle et marchande, un instrument de la concurrence capitaliste. Qu'est-ce qu'une émancipation qui se fait aux dépens du travail masculin, du salaire masculin, du budget familial, de la santé, de l'hygiène et de la vie libre?

HENRI DAGAN.



LA CIVILISATION JAPONAISE

et M. Pierre Loti [1].

Quand on glisse en voiturette, en *djinriksha* rapide, emporté par les jambes infatigables des coureurs chauves, au travers des campagnes tachées de fleurs des vallées japonaises, il n'est point rare (au dire des voyageurs) d'apercevoir, devant une de ces maisons sur pilotis, dont les balcons minuscules sont encapuchonnés de toits fantastiques, un petit bonhomme jaune, aux yeux bridés, qui, gravement, sa mince pipe à la bouche, s'est planté sur le seuil de sa porte pour vous regarder passer. Or, tandis qu'il vous observe placidement, de ses regards sans expression, voici que tout à coup, vous ne pouvez vous retenir de brusquement lui éclater de rire au visage. C'est qu'afin de varier la banalité, pour lui affligeante, de sa longue robe ramagée, il imagina de coiffer son maigre chef d'un de ces chapeaux européens dont la couleur et la forme rappellent malheureusement celles des tuyaux de poêle. Et rien n'est drôle, paraît-il, comme ce cylindre de soie brillante sur ce personnage de boîte à thé. M. Naomi Tamura, qui rapporte le fait dans un livre plein de sens, ajoute que, pour l'observateur, cette ridicule apparition prend bientôt une valeur toute symbolique : c'est la vision en raccourci de l'état de civilisation du Japon d'aujourd'hui; de ce pays en plein bouleversement social où les mœurs de l'Europe, où les idées du christianisme remplacent avec une rapidité singulière les anciennes coutumes et les vieilles doctrines du sintoïsme bouddhiste.

Ainsi, au premier jour de l'année 1872, pour la dernière fois, le *Mikado* reçut les fonctionnaires civils et militaires, revêtu de la robe impériale de ses ancêtres, de la fameuse robe de soie rouge, brodée et brochée d'or. Maintenant, c'est un empereur européen au chapeau de plumes blanches, arborant un bel uniforme brodé et des culottes de casimir. Ainsi encore, le 10 novembre 1886, pour la dernière fois, l'impératrice Harou-ko, l'impératrice Printemps, traversa l'exposition de chrysanthèmes, perdue dans les énormes manches pagodes d'un camail éblouissant et dans les plis raides d'une jupe qu'on eût dite de carton rouge. Maintenant, ses toilettes sombres et montantes sont signées Worth ou Félix. Ces faits pittoresques, qu'il serait facile de multiplier et de corroborer par des faits historiques ou économiques tels que la transformation de la monarchie autocratique en monarchie constitutionnelle, le 11 février 1889, ou que l'établissement, cette même année 1889, du service militaire obligatoire pour tout Japonais valide, de dix-sept à quarante ans, ces faits nombreux — je le répète — qui se retrouvent dans tous les domaines, et que nul ne saurait contester, achèvent de montrer que, pour le Japon, — le vieux Japon légendaire des chrysanthèmes et des *mousmés* aux joues peintes, — la période actuelle est une période de transition, une de ces époques surprenantes comme l'histoire en offre d'autres exemples, pendant lesquelles les pieuses traditions d'un long passé sont, en peu d'années, remplacées par un nouvel ensemble de théories et de coutumes que nous sommes encore trop près pour pouvoir observer, d'un œil équitable, sans parti pris. Cependant M. Tamura l'écrivait, le paysan ridicule qui, pour se mettre au goût du jour, s'affuble d'un chapeau de soie anglais montre, significativement, le danger considérable que, durant cette crise violente, courent la vie intérieure de la nation, l'originalité de l'âme japonaise, toute une civilisation enfin qui a fait ses preuves, puisqu'elle fortifie et embellit l'existence d'un peuple.

Ce que sera le Japon de demain, il serait périlleux de le présager. Le métier de prophète réserve plus d'une surprise. L'histoire n'a pas souvent la complaisance d'obéir à ceux qui ont la folie de la pressentir. Et il semblera d'autant plus sage de s'abstenir d'aucunes conjectures que l'on peut attendre l'impossible d'un pays qui, de lui-même, a su déjà réaliser les progrès matériels et intellectuels qu'atteignit le Japon durant ce dernier quart de siècle. L'exemple de la guerre de Corée, de cette expédition dont les mobiles et les détails nous furent si mal rapportés et dans laquelle, tout à coup, en face de la Chine immobilisée par une civilisation trop ancienne le Japon osa faire preuve d'initiative, de courage et de magnanimité ; cet exemple montre que, dorénavant, dans toutes les questions touchant aux choses

(1) Pages extraites d'un volume de notes sur la vie universitaire, la vie militaire et la vie de famille en différents pays, par M. Ernest Tissot publié cet automne, chez l'éditeur Juven sous le titre *Le Mouvement du passé*.

de l'Extrême-Orient, la diplomatie européenne devra compter sérieusement avec les forces jeunes, avec la foi robuste du chevaleresque empire du Soleil-Levant. C'est pourquoi, indépendamment de cent raisons de curiosité naturelle ou d'amour du pittoresque, il serait intéressant, utile même d'essayer, pendant qu'il en est temps encore, de retracer la vie bizarre, les mœurs exotiques qui, jusqu'à ces dernières années, furent celles de la patrie japonaise. Comment ont-ils été élevés, dans quels milieux, et selon quelles idées, les petits bonshommes jaunes à face de singe, qui auront désormais leur mot à dire et leur rôle à jouer dans l'histoire de notre planète? Comment grandirent et vécurent leurs pères? Quelle fut, en un mot, la vieille civilisation dont ils sont issus et qu'ils abandonnent d'un cœur aussi délibéré? Comme toutes les belles et bonnes choses en train de disparaître, la vie de famille bouddhiste, telle que la pratiquèrent pendant de longs siècles les fidèles sujets de la dynastie des Tokugawa, mériterait d'être retracée en tableaux variés de cinématographe.

Mais pour qui voudrait se renseigner avec quelque sûreté, ce ne serait point auprès des voyageurs européens qu'il lui faudrait s'adresser. Ceux-ci passent trop vite et sont trop enclins à ne voir que la surface des choses, prenant trop souvent, c'est bien le cas de le dire, des vessies pour des lanternes. Le plus célèbre même, celui dont les livres contribuèrent plus qu'aucun autre à faire connaître au public français les paysages et les âmes du Japon, M. Pierre Loti paraît avoir mené ses observations avec une inattention de parti pris, sans vouloir se donner la peine d'essayer de comprendre au delà des apparences souvent trompeuses. M. Félix Régamey, qui fit de longs séjours au Japon et s'occupe de ces questions depuis une trentaine d'années, l'écrivait, en manière de conclusion, après s'être étonné des nombreuses inexactitudes de fait et de l'état d'esprit généralement dédaigneux et moqueur qu'affecte l'auteur de *Madame Chrysanthème:* « L'observation d'escale a ses périls. » Absorbé par les exigences de son service, le lieutenant de vaisseau qui signa Pierre Loti ne pouvait avoir effectivement, ni le temps ni la patience de comprendre un pays sous tous les rapports aussi éloigné de nous.

Sous une forme ou sous une autre, il a souvent répété cette réflexion que lui suggérait, un soir d'ennui, la figure pensive de sa jeune amie : « Qu'est-ce qui peut bien se passer dans cette petite tête? Ce que je sais de son langage m'est encore insuffisant pour le découvrir. D'ailleurs, il y a cent à parier qu'il ne s'y passe rien du tout. Et *quand même, cela me serait si égal!* » Ceux qui s'avisent d'observer une contrée, une race, une âme étrangères avec une telle incuriosité, avec un *spleen* aussi britannique auront grande chance de ne pas aboutir à des résultats concluants, ni bien profonds. Pour les sinologues, cela apparaît d'autant plus regrettable que dans ces deux volumes — *Madame Chrysanthème* et *Japoneries d'Automne* — toutes les pages de description sont excellentes, donnant, paraît-il, la sensation exacte de la nature japonaise, de ces paysages tourmentés et fleuris, au lointain desquels se dessinent des montagnes coniques aux sommités légèrement poudrées de neige. Le parfait coloriste qu'est M. Pierre Loti ne pouvait s'empêcher de voir cette île pittoresque avec ses clairvoyants yeux de peintre, et, sans effort, il savait la décrire en poésie et en vérité, selon l'art délicat qui lui est personnel. Mais dès qu'il s'agissait de traits de mœurs ou d'observations psychologiques, son manque d'information, sa malveillance notoire le retenaient de juger selon les lois les plus sommaires du bon sens et de l'équité.

C'est au point que, dans une plaquette assez ingénieuse, M. Félix Régamey, sous le prétexte de supposer que *Madame Chrysanthème* tenait, elle aussi, un *cahier rose* de ses impressions, a pu, relevant les principaux reproches que M. Loti adressait aux Japonaises, montrer sans trop de peine qu'ils n'étaient, neuf fois sur dix, que des interprétations d'une désobligeance toute gratuite de coutumes nationales de l'innocence la plus complète (1). Ainsi, lors de leur dernière entrevue, avant le grand départ, le lieutenant de vaisseau semble très offusqué de trouver la petite Chrysanthème palpant et retournant les piastres qu'il lui a données et les « faisant tinter vigoureusement avec un petit marteau *ad hoc*, en chantant on ne sait quelle romance d'oiseau pensif, qu'elle improvisait sans doute à mesure... »

Vous devinez la suite. Ravie d'être délivrée de l'Européen, la *Mousmé* au cœur insensible comptait et recomptait sa petite fortune dans la crainte d'y trouver une pièce fausse. En regard, voici l'explication de M. Régamey. C'est Chrysanthème qui écrit : « Puisqu'il doit revenir aujourd'hui, je n'ai pas encore le droit de pleurer... et je chante, pour endormir ma pensée, la chanson lugubre de l'usurier, accompagnée de coups frappés avec une petite baguette sur les piastres neuves que Pierre m'a laissées. Cette chanson, bien connue au Japon, montre que l'avarice mène à tous les crimes et que l'argent est ce qu'il y a de pis au monde (2). »

Vous saisissez la différence. Pour subtile qu'elle soit, elle n'en reste pas moins évidente. Nos faits et gestes ne valent-ils pas avant tout ce que valent les

(1) Félix Régamey, *le Cahier Rose de Mme Ch*[illegible] Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894.

(2) Comparez : *Mme Chrysanthème*, p. 291 et suiv., et [illegible] *Rose*, p. 47.

intentions qui les inspirèrent? Prêter sans cesse à l'âme japonaise des mobiles puérils ou intéressés, n'est-ce pas commettre envers elle le constant péché de malveillance et trop oublier qu'elle fut aussi « créée à l'image de Dieu »? M. Loti paraît toujours tenir les Japonais et les Japonaises pour de petits êtres simiesques dont il observerait avec ironie les « saugrenuités » et les grimaces à travers les barreaux d'une ménagerie. Il aurait dû se souvenir, pourtant, qu'ils sont, au même titre que nous, des êtres humains, pétris du même limon et doués des mêmes facultés physiques et psychiques.

Il est vrai qu'aux déclarations impitoyables de celui qui ne retrouva point pour les *mousmés* de Nagasaki l'enthousiasme passionné, la bienveillance candide qu'il avait eus pour les créoles noires de Tahiti, pour les payses de la terre bretonne, pour les odalisques de la Corne-d'Or et pour d'autres — pour tant d'autres — on pourrait opposer d'autres déclarations moins impitoyables provenant d'auteurs plus autorisés, dont les séjours au pays du thé furent aussi, et plus sérieux, et moins rapides. On rappellerait, par exemple, que le premier missionnaire qui prêcha le christianisme au Japon, celui que l'Église honore sous le nom de saint François-Xavier, commençait par ces mots une déclaration fameuse : « Autant que j'en puis juger, les Japonais surpassent en vertu et en probité toutes les nations que j'ai découvertes jusqu'ici. » Ou bien on citerait encore ce portrait de la femme jaune, que M. Henry Norman traçait avec autant de grâce que d'équité : « Prenez la lueur des yeux d'une sœur de charité exerçant son doux ministère, le sourire d'une vierge épiant sur la grève le retour de son fiancé, et le cœur innocent d'un enfant; enfermez le tout dans un corps svelte et dispos, couronné d'une masse de cheveux de jais, habillé de soie qui craque, et vous aurez la Japonaise. »

Sans difficulté, on réussirait à opposer de la sorte aux critiques des uns les éloges des autres, avec une symétrie qui remplirait facilement un volume. Cependant, un tel recueil manquerait d'autorité, car il ne servirait guère qu'à démontrer une fois de plus cette vérité, qui m'a toutes les apparences d'un lieu commun, qu'en observant les pays qu'ils parcourent, les voyageurs, même les mieux intentionnés, sont toujours victimes de leur tempérament, de leurs dispositions momentanées, et surtout des mille hasards qui sillonnent la route de l'existence.

ERNEST TISSOT.

ALFRED CAPUS

Les Variétés fermèrent récemment sur une pièce de M. Capus, *les Deux Écoles*. La Renaissance annonce que la direction Guitry pendra sa crémaillère avec quatre actes du même auteur. M. Capus se joue partout. A chacun de leurs voyages à Paris, les étrangers emportent quelque petit souvenir de lui. Il est toujours d'actualité et d'affiche. Aussi, pouvons-nous nous permettre de parler de lui aujourd'hui comme nous eussions pu le faire hier.

Nous prendrons, si vous le voulez bien, l'œuvre de l'auteur de *Rosine* un peu comme l'œuvre d'un écrivain d'antan, auquel un soir d'été on reviendrait avec un plaisir nouveau. Et puisque à nous-mêmes la nature nous avait imposé le goût de philosopher à propos de frivolités, je voudrais étudier avec un rien de critique ces choses de doctrine et d'esthétique que l'on rencontre au cours de ses romans, de ses pièces de théâtre, ou bien encore, lorsqu'on se rappelle ces délicieux petits dialogues qu'il essaima quotidiennement, dans *le Figaro*, pendant tant d'années...

I

Cet homme de lettres était né écrivain, plus écrivain même qu'homme de lettres. Il commença sa carrière par le journalisme. Ce n'est pas sans doute le meilleur moyen de parvenir à cet état de perfection auquel doivent tendre toutes nos fragilités littéraires. Mais on fait ce qu'on peut. A ce moment, que j'ignore dans ses détails, il connut sans doute la vie, telle qu'il l'a créée pour des héros favoris. Si ce n'est pas trop d'indiscrétion que de penser cela, j'imagine qu'il fut un de ces êtres faibles et bons, sans volonté, qui regardent l'existence avec l'insouciance du mauvais sort qu'elle leur a réservé. Il fréquenta ce monde où l'on est bohème légèrement, avec du cœur et peu de prétentions, paresseux plutôt par amour de cet art que par tempérament, instinctif, pas compliqué et insouciant de toutes les écoles, littéraires ou morales. Il huma la vie au contact de ce monde où rien n'était bien beau, ni bien laid, où l'on goûtait fort la société de son hôtelière ou de sa blanchisseuse, tous ces êtres dont on riait toujours, que l'on craignait parfois et que l'on finissait par épouser, lorsqu'elles étaient gentilles et que la note s'allongeait démesurément. C'était la vie des heures tardives de la nuit où l'on veille et des heures matinales où l'on sommeille lourdement, sans courage, sans goût au travail, le cœur inerte et l'estomac chargé des alcools, des bières et des fumées de tabac excessives. A côté de soi on devait retrouver parfois avec étonne-

ment une compagne à peu près ignorée la veille, ou trop connue, et l'on s'attardait au bien-être sans confortable du lit, dominant de son rectangle médiocre le désordre de cette chambre meublée où s'était échouée cette aventure d'hospitalité sentimentale qui n'était écossaise que par les bonnes volontés de l'hôte.

Au jour, vers les heures tardives de la matinée, le bohème se décidait à quitter pour le boulevard Montmartre ce monde où il venait de vivre l'existence qui semblait follement d'une autre planète. Alors ce bohème qui n'était pas tout à fait bohème, qui avait habité dans son enfance, et s'en souvenait, la ville provinciale de sa petite amie Rosine, devenait tout autre. Toute sa vie, ce fut la force de Capus, cette insouciance des milieux où il avait à vivre, cette acclimatation facile aux mondes les plus divers. Ce nonchalant, à cette heure de la journée, devenait actif; cet indifférent avait l'œil tourné vers l'actualité. Sur l'asphalte, il guettait la silhouette et le croquis, s'amusait des figures qui l'entouraient, se plaisait à leurs gestes falots, à leurs grimaces hypocrites, passait tour à tour par la rosserie et l'indulgence à leur égard et finissait par retenir l'image, oubliant la légende qu'il avait inscrite au bas.

Il connut ainsi le monde de ces journaux où il portait sa « copie » ; il s'attarda aux têtes hantant les rédactions; il écrivit à nouveau *Bel-Ami*, mais sans amertume cette fois : il suffit de comparer le père Walter, de Maupassant, et son Verugna du *Qui perd Gagne*. Souvent, dans ce quartier où voisinent les feuilles parisiennes et la Bourse, il flâna entre la rue Montmartre et la rue Richelieu, se mêlant à ce public de coulissiers, de journalistes et de joueurs, souriant avec douceur à ce grotesque et ce tragique qui se mélangent dans l'atmosphère de ce quartier. Complets brillants, âmes vides, il goûta la fantaisie de ces fantoches. Il les regarda pour s'amuser, puis peu à peu la revanche de toutes ses habitudes s'imposa à lui-même. Un peu de leurs mœurs, qu'il raillait, lui vint, à contempler leurs fétiches ; il ressentit les superstitions qui troublent la hausse ou la favorisent, fut un peu retors et naïf tour à tour, à la manière de ces curieux spécimens qui jettent sans cesse à vau-l'eau leur destinée par besoin d'émotion et de lucre... Peut-être est-ce là, certainement ce fut dans ce milieu qu'il finit par subir l'affolement de « la Veine », qu'il confessa sa religion; — de ce jour-là, la sienne fut trouvée, sans qu'il en eût encore la conscience bien profonde.

Entre deux, comme pour indiquer que la vie valait tout juste la peine d'un sonnet, mais d'un sonnet moderne sans poésie, il distilla chaque jour au *Figaro* la quintessence de son observation, il la résuma en un dialogue bref et piquant qui servait comme de carnet à son observation. Parfois c'était la politique qui fournissait le thème de son esprit; avec bon sens, il indiquait alors la sottise qui sur l'aile des grands quotidiens courait le monde, répétant aux échos la folie d'un ministère, d'une des Chambres, jetant aux vents le rire que lui causait une manie quelconque d'un de ceux à qui Dieu a confié le sort des humains, et indiquant sans apparence la leçon ou la morale qui convenaient. D'autres fois, c'étaient de simples mortels qui formaient le motif de ces œuvres minuscules, de petites gens à la morale courte et au long appétit qui dissertaient froidement sur les motifs les plus étranges du cynisme.

Avec cela il avait une sollicitude touchante pour les plus habituels de nos vices, de nos intérêts, de nos passions et de nos travers contemporains. Il les présentait avec bonne humeur, il leur donnait une couleur, un vernis agréables. Aux yeux en quête d'étonnement ou de distraction, il les offrait et se plaisait à familiariser leurs regards avec les cas les plus variés de notre inconscience actuelle. Son unique souci d'art était de présenter ces immoralités. Il voulait bien être un observateur, un écrivain, mais son éducation lui avait appris à considérer la nature comme une plaisanterie à laquelle un esprit de bonne structure ne doit pas se laisser prendre. Le plus beau décor du monde demeurait pour ses héros Paris, et s'il leur passait une heure de sentimentalité, de bovarysme, la campagne de la banlieue, un voyage lointain jusqu'à Mantes-la-Jolie apaisait ce vague à l'âme. Pour le reste de l'existence, il ne donnait pas de décors à ces miniatures de la comédie humaine, qui, renouvelées chaque jour, devenaient fastidieuses parfois à lire, mais à la manière de sa vie elle-même. Et cependant, si l'on voulait imaginer à ces scènes de Capus un horizon, il serait brutalement moderne, et la nature n'y compterait plus que comme un vaste champ, susceptible de grandes réclames fructueuses au long des voies ferrées, de travaux à gros bénéfices, d'être rendu plus confortable par de grandes usines ou de superbes villas, d'ailleurs d'un goût douteux. Aux princes qui passaient un instant sur son petit théâtre d'ombres, on ne pouvait accorder pour palais habituel qu'une chambre au Grand-Hôtel ou au Bristol, à l'instar des altesses d'Abel Hermant. Ses présidents de République, les ministres éphémères fuyaient à toute vapeur au gré d'un train spécial pour inauguration. Ses héros favoris, véritables princes des temps financiers, gros industriels, directeurs de journaux, si l'on eût reconstitué le lieu du monde où ils auraient pu prononcer les paroles que leur prêtait Capus, eussent paru au milieu des palais féeriques qu'édifiaient pour eux leur agio et leur candide crapulerie.

II

C'est à ce petit jeu qu'il se fit la main ; c'est d'avoir jugé à leur juste valeur ces modestes dialogues, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, comme un essai modeste et persistant, qu'il en vint au goût de plus grands sujets. Après les marionnettes de ce guignol parisien, il voulut des scènes plus sérieuses. Sans plan bien arrêté sans doute, il écrivit ses romans, mais je croirais même bien volontiers qu'il n'eut jamais l'intention de les écrire et qu'ils naquirent seulement de son amusement, tant cet écrivain était peu gendelettre. *Qui perd gagne*, *Faux départ* s'achevèrent ainsi, et c'est là que se compléta la formation de ce romancier qui, par son tempérament littéraire, renouvelait — toujours sans s'en occuper — la tradition, discrète chez nous depuis longtemps, du roman de mœurs, tel que l'on le concevait au XVIIIe siècle. L'action va très lentement, sans longueurs ; les caractères se dessinent à petits coups, par touches qui se superposent, donnant les valeurs d'ombre et de pénombre. Le pittoresque apparaît, les croquis se fondent, enveloppant les caractères. On retient des silhouettes de comparses, dessinées avec amour. On vit, on s'agite autour de ces anecdotes, on prend goût sans philosopher à ces petites vies ; on ne les juge pas, mais on les regarde. Et si vraiment, comme on le dit, le roman en général est l'art français par excellence, cette forme-ci est sans doute la plus française de toutes les formes...

Mais il lui arriva la fortune de beaucoup de romanciers contemporains. Maître-Jacques des genres divers de la littérature, après avoir été chroniqueur et auteur de romans, il « se voulut » auteur dramatique. Et il le fut, avec la même nonchalance amusée de ses petits yeux, le même goût du *cocasse sérieux*, si je puis dire, qu'il avait apporté à ses romans. Avec la même indifférence envers toutes les éthiques, il écrivit des comédies qui étaient parfois des vaudevilles déguisés et d'autres qui atteignaient à la plus fine comédie de mœurs. Mais l'homme est un animal de telle composition que, sceptique à l'endroit de toutes les doctrines, n'ayant que du mépris pour les idées, les morales, les législations et les métaphysiques, il arrive toujours une heure où il succombe et où l'écrivain qui professe ces sentiments se trouve ramené sous le joug commun. Le sectaire se laisse aller aux concessions ; l'indifférent glisse insensiblement à l'absolutisme de son indifférence même. Des pensées cristallisent autour du rameau de la vie ; les branches une à une se couvrent du dépôt très lent, laissé par l'expérience. Ce sont les plus éloignées du tronc qui sont revêtues tout d'abord mais lentement ; le tronc lui-même est atteint et disparaît, pour se transformer sous la couche nouvelle. Ce jour-là, l'apparence du rameau tout entier est changée : l'opinion que l'on avait à vingt ans se trouve, presque en dehors de soi-même, bouleversée à quarante, — et qu'on le veuille ou non, ce travail, mélancolique et mécanique presque, au moins latent, nous a fait l'ennemi de notre premier idéal.

Capus, malgré tout son esprit, ne pouvait éviter ce destin de la nature humaine ; il est tel, ce sort, que l'on éprouverait une grosse blessure d'orgueil à s'arrêter trop longtemps pour regarder, que l'on a le droit de croyance, à l'égard de toutes ses doctrines moins une — et que celle-là justement est celle de n'en avoir aucune. Il fut donc pris comme les autres à écrire de temps en temps une pièce qui ne voulait pas révolutionner les mœurs sans doute, mais qui apportait néanmoins son grain de sel à cette œuvre. Lorsque c'est la vie, elle se charge du soin de donner une direction aux histoires dont elle tisse nos existences ; mais, lorsque c'est un écrivain qui a l'impertinence de bâtir une vie quelconque, il prend la responsabilité, malgré tout, de ses personnages et répond pour eux de la moralité qu'il leur donne. *Rosine*, *Brignol et sa fille*, *la Bourse ou la Vie*, *la Veine* nous offrent donc une philosophie. Et cela est si vrai que Capus lui-même s'est senti le devoir de donner un titre significatif à sa dernière œuvre. Il l'a, souvenez-vous-en, intitulée *les Deux Écoles*.

III

Il convient donc de guetter à chaque tournant de son dialogue la doctrine de ce théoricien malgré lui. C'est, comme on dirait assez, une philosophie, recomposée par un élève récalcitrant de cette classe, en veine d'ironie et de paresse. Elle est très simplifiée, sans métaphysique ni logique, toute savoureuse de psychologie et ignorant jusqu'au nom de la morale. A cet *inconscient*, très moderne, fort mal expliqué encore, elle fait une large place, sans prétention aucune d'ailleurs. Ennemie née de la doctrine cartésienne, elle attribuerait volontiers de l'âme aux bêtes et traiterait les humains comme du mécanisme... Et tout cela se mêle agréablement, rit sans contrainte, s'attendrit avec grâce : c'est tout ce que peut comporter le bagage idéologique d'un homme moyen de ce temps qui répugnerait aux idées profondes par crainte de pédantisme et surtout de fatigue.

Avec cela, des aperçus très confortables sur tout ce qui regarde la vie, l'immoralité foncière d'un puritain du plaisir. Et c'est tout, ou presque tout plutôt. Car, si je me trouve moi-même un exemple de cette opinion que je vous émettais plus haut, il n'est pire renard pris au piège que le théoricien absolu d'une

idée. Et lorsque je vous disais que Capus ignore absolument la métaphysique, je me trompais moi-même avec vous... Ce cynique, — au sens antique du mot, bien entendu — a une religion, une métaphysique de cette religion. Je dirais presque qu'il a son fanatisme : il respecte son rite. Il en a presque écrit la liturgie. Cet esprit fort croit aveuglément à la veine.

On l'a nommée, cette veine, en des temps moins durs et plus religieux, l'ἀνάγκη, Eschyle, Sophocle, Lucrèce, toute la théorie des croyants du paganisme sentirent un plaisir admirable à interroger son mystère, sans pouvoir le pénétrer. Le christianisme l'adoucit un peu, la consacrant de l'expression consolante : la Providence. Ces deux cultes, en s'inclinant devant ses manifestations, se marquaient d'une nuance de respect, comme jamais plus on ne devait en connaître. Mais la naïveté s'en fut, entraînant avec elle beaucoup de ces croyances qui avaient bercé sa vie populaire. L'âge théologique était mort, et sur ses restes se formaient les religions nouvelles des esprits désabusés, de ceux qui se targuaient hautement de ne jamais s'en laisser accroire. Avec ce sentiment nouveau naquit la gloire de la science et des croyances, délivrées de toute superstition. C'était cependant en ce temps où l'on expliquait tout, où l'on regardait avec trouble, mais avec loyauté, les problèmes de l'inconnaissable, que l'on rencontra en chemin ce phénomène mystérieux, vénéré sans recherche dans le passé, qui n'était pas disparu avec les religions mortes et dont il fallait bien tenir compte. Et comme, en perdant le respect des idées, on avait gardé celui des mots, le grand phénomène, terrible et incertain, s'appela pompeusement *la Destinée*. Depuis, il se trouva plus infortuné encore; on prit de moins en moins de peine pour l'expliquer. Et c'est ainsi que nous eûmes tant de mots creux et vagues comme la Chance, la Fortune, le Hasard, la Veine.

Ce sentiment inexpliqué, inexplicable, ayant subi tant et tant de transformations, dressé à l'aube du monde comme la statue du métal le plus précieux et le plus dur, déboulonnée brutalement et sans cesse relevée en des ors de moins en moins purs, est cependant demeuré, à travers tous ces sacrilèges, comme l'hommage suprême envers le mystère auquel aucun esprit ne peut se dérober. L'idée, déformée lentement d'Eschyle à Capus, est demeurée vivace et enracinée dans le cœur de l'homme.

C'est que du côté divin cela s'appelle la Destinée, et du côté de l'homme l'Espérance; c'est que la veine est le sentiment le plus proche de notre nature et que nous persistons, malgré les malheurs de notre hérédité, à nous croire destinés au bonheur; c'est que l'expérience de la vie nous montre autour de nous des ruines et des splendeurs inexpliquées et que nous demeurons attachés jusqu'à notre dernier soupir à la croyance et la volonté d'un destin propice. Capus a ramassé toute sa philosophie autour de cette idée. Sur les lèvres de Georges Desclos (*Rosine*), et surtout de Julien Bréard (*la Veine*), il a mis toute sa pensée : « Je ne suis pas superstitieux... Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans sa vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. Cette heure-là, ma petite Charlotte, c'est triste à dire, mais ce n'est ni le travail, ni le courage, ni la patience qui nous la donnent. Elle sonne à une horloge qu'on ne voit pas, et tant qu'elle n'a pas sonné pour nous, nous avons beau déployer tous les talents et toutes les vertus, il n'y a rien à faire, nous sommes des feux de paille. »

Ne trouvez-vous pas que cette page est belle? Elle a même une certaine grandeur, elle impressionne. Elle donne cette sensation unique des pensées exprimées dans toute l'émotion d'une foi indéracinable. Un parfum de poésie s'en dégage, qui étonne un peu sous la plume de ce moqueur incorrigible ayant nom Capus, On la regarderait même comme son expression définitive si Shakespeare n'avait écrit la fameuse phrase qui commence ainsi : *There is a tide in human businesses.* Mais surtout, l'on se dit que la pensée de cet écrivain, comme celle de tout être sincère, a rencontré au moins une fois la page qui retient, celle qui unit le lecteur à un écrivain, — profondément. Et comme ce sentiment correspond à celui de la foule, comme tous, plus ou moins, nous avons espéré, attendu et souhaité de toute notre passion la veine, nous gardons à cet auteur la reconnaissance d'avoir traduit une de nos plus chères émotions personnelles... Et moi-même, j'aurais sans doute témoigné moins de sévérité envers ce délicieux immoraliste, envers ce fataliste de la décadence, si ce soir, à l'heure où je termine cet essai, insoucieux peut-être des morales, mais repris par la nature assurément, je ne m'étais, devant l'horizon d'une mer éternelle et immuable, senti un peu de son âme dédaigneuse. Elle s'étale au large, unie comme un miroir; ses teintes seules varient, roses, vertes ou bleuies, suivant l'heure du jour et le reflet du ciel. Elle ne semble pas connaître ces tempêtes qui sont ses colères, qui la soulèvent parfois sans l'émouvoir. Et ses vagues elles-mêmes, toutes fleuries d'écumes, sautant de rocher en rocher, ne sont qu'un instant de son éternité, un frisson, une ride qui se dessine, se creuse et s'efface, rentrant au sein immense où elle s'est formée... Et devant ce paysage qui demeure, on est pris de dureté envers ces

caprices humains, ces petites vagues auxquelles la barque humaine veut s'abandonner pour aller au bonheur, comme si, sur l'océan de l'humanité, cette veine avait toute l'importance que nous lui reconnaissons, pour nous grandir nous-mêmes.

GEORGES GRAFFE.

NEW-YORK D'ÉTÉ

Cette traversée de New-York, du haut en bas de la ville, ressemble assez au trajet symbolique des anges précipités du ciel dans l'enfer.

Commençons par le ciel :

La *Madison Avenue*, déserte et silencieuse, est exclusivement bordée par les riches hôtels et les riches églises sans distinction de culte, et fermées en dehors des heures d'offices, comme des théâtres qui font relâche.

En ce quartier règnent seules les suggestions de luxe et de confort, avec, malgré un style hybride, de la grandeur dans les ordonnances architecturales, un ensemble qui finit par revêtir une physionomie à part, accusée encore par le ton rose-brun de la pierre mohicane.

Un peu du rêve oriental, de la fantaisie indienne — en campaniles envolés — se mêle aux lignes puritaines de la vieille Angleterre. Le XVIIIe siècle colonisateur y a laissé, aussi, sa marque.

Telle quelle, la combinaison est éloquente et intéresse.

Au-dessus des perrons surélevés d'un demi-étage, des portes larges et hautes, superbes panneaux d'acajou vernis comme des meubles précieux, avec des poignées d'argent ciselé.

L'existence privée se retranche là, farouchement, et, au dehors, on ne peut voir que les matériaux nécessaires pour alimenter ces machines à vivre.

Des chargements de provisions descendent directement de la rue aux caves par des plaques inclinées.

Pas de portes cochères et pas de remises attenantes à ces hôtels. Les chevaux et les voitures sont logés dans une *hostellerie des chevaux*, où le téléphone va les requérir à volonté.

La cinquième avenue est encore aristocratiquement habitée, mais, déjà, les industries de luxe y tiennent boutique :

Bijoutiers, où les diamants énormes traînent sur les comptoirs, comme en des halles. Carrossiers et marchands d'objets d'art, où voisinent, avec de vrais chefs-d'œuvre importés, des moulages de la statuaire américaine, encore dans l'enfance, et d'abominables chromos richement encadrées.

La sixième avenue s'anime déjà de circulation active, avec ses cars aux clochettes tintantes sans interruption, comme un viatique porté à d'insatiables moribonds, avec son chemin de fer *elevated*, qui assourdit les passants et les enveloppe par instants dans un nuage de fumée.

Les maisons, ici, deviennent, en brique rouge, aux volets verts, d'un aspect gai et violent.

Une profusion de commerces :

Les marchands de rocaille étalent, dans de géants baquets, la chair laiteuse des pieuvres découpées ; sur des lits d'algues, des homards vivants s'inquiètent du voisinage de leurs frères cuits, revêtus de la pourpre funèbre ; des clams — clovisses colossales, à la chair copieuse et coriace — que les Américains mangent bouillie dans du lait ; huîtres sorties de leurs écailles, vendues à la pinte pour en faire des soupes et des plats frits.

Les étalages des épiciers sont comme des fenêtres ouvertes sur quelque marché des tropiques : régime de bananes venues de la Floride, — robustes et d'une belle couleur canari, elles pendent ou s'entassent comme des paquets de soleil ; — limons safranés, raisins de Californie aux grains de forme cornue, gros comme des œufs de pigeon, raisin quasi sauvage, dont la pelure est rude et fleure la cannelle.

Beaucoup d'artisans et de trafiquants : cordonniers, coiffeurs, débits de tabac, merciers, sont logés aux sous-sols et l'on y accède en descendant des marches.

Ces bénins précipices, ouverts sur le passage du *citizen* américain, constitueraient, en quelque sorte, un péril pour le flâneur rêvassier du vieux monde et un rappel à la réalité, au besoin de la défensive permanente dans le pays de l'infatigable concurrence.

Une bizarre industrie que l'on trouve répandue à profusion dans les rues américaines sont les blanchisseries tenues par les Chinois.

Les Chinois repasseurs, vêtus de blanc, s'affairent, actifs et calmes à la fois, au milieu des avalanches de blancheurs.

Les larges manches volent comme des phalènes épeurées, et parfois un bras nu surgit, chargé de bracelets d'or.

D'or vivant lui-même, ce bras d'idole promène son va-et-vient rythmique — comme maniant quelque invisible archet — au-dessus des tables où resplendit le linge amidonné.

C'est le repassage qui donnera aux plastrons des gentlemen l'apparence stricte de la porcelaine.

Les longues robes, éblouissantes, aux ampleurs sacerdotales, éloignent toute idée d'hommes accomplissant une besogne.

Ce sont pourtant des hommes, rien que des hommes; et jamais Chinoise ne s'est aventurée sur le sol américain.

Les queues de cheveux — ces queues par lesquelles le grand *Foo* saisira ses fidèles pour les hisser au paradis après leur mort, — sont, en attendant, roulées en vrais chignons de femmes et fixées afin de ne point gêner la manœuvre.

Des blancheurs encore s'accumulent sur d'autres tables; comme de fériques tombées de neige, comme de polaires apparitions illuminées de clair de lune.

Les cordes tendues fléchissent sous le poids laiteux d'autres linges.

Ce sont, sans doute, aubes et surplis de néophytes, cornettes de nonnains ou drapelets de vierges.

Peut-être sont-ce toisons d'agneaux immaculés, ailes d'anges ou, plus simplement, chemises de misses américaines qui, sous l'empois, deviendront des cuirasses rébarbatives et hostiles.

D'hiératiques profils glabres, aux yeux retroussés, des profils de cuivre animé sont la seule note vigoureuse en cette harmonie de lueurs diaphanes.

Dans la lumière du plein jour, c'est l'évocation d'un coin d'Orient asiatique, d'un Orient équivoque, émasculé, pervers, avec l'éclair de ces anneaux encerclant des poignets d'hommes.

Et sous ces mains, aux doigts chargés de bagues, naissent les délicates fanfreluches féminines — comme des bouquets de lis et de jasmin — avec leurs volants en guirlandes, leurs plissés minutieux, la crénelure fine des tuyautés.

Mais à la tombée du crépuscule, ces antres blancs deviennent blêmes et blafards et fantastiques un peu.

La vision s'impose d'un sinistre chapelet de victimes pendues haut et court par quelque *lynch* sans merci.

Parmi les manches retombantes, découragées, et les pantalons ayant perdu toute énergie — une paire de bas danse la gigue comme pour égayer les derniers moments des jupons et l'agonie pâle des collerettes.

Le Chinois est sans rival dans cette profession si importante aux États-Unis, où la tenue correcte est la plus théologale des vertus.

Aussi se fait-il payer fort cher, gagne énormément d'argent en peu d'années et retourne dans son pays, ayant veillé âprement à laisser le moins de *money* possible en Amérique pendant son séjour.

Le peu, indispensable à sa sobre vie quotidienne, il le fait venir de Chine; à cause de quoi, il est loin d'être adoré des Américains qui le considèrent comme un mal nécessaire et une sorte de sauvage du *vieux monde*.

La température de New-York, en été, est torride; aussi les intérieurs ont-ils un aspect bamboulesque : tout halette vers un peu de fraîcheur.

Les pastèques, les ananas et les noix de coco — importés du Sud et vendus en plein vent par les Italiens — ont l'air d'être indigènes, et mûris au proche Central Park.

Dans les restaurants, des lattes de bois, adaptées sur des pivots, tournent rapides, créant ainsi un peu d'air factice dans les salles où les dîneurs viennent s'asseoir aux tables couvertes de nappes enluminées de teintes vives.

Un personnel nègre s'affaire langoureux, offrant le *bill* aux nouveaux venus, allant ensuite crier la commande dans une ouverture pratiquée dans le mur et communiquant avec les cuisines situées aux étages inférieurs.

Les dîneuses, vêtues pour la plupart de flanelle claire, — blousette de *law-tennis* et jupe trotteur, — piquent leur fourchette, sans se déganter, dans leurs portions, habiles et alertes comme de jeunes singettes.

Ne quittons pas la sixième avenue sans jeter un coup d'œil au grand magasin de nouveautés de *Bloomingdale and C°*.

Au-dessus des comptoirs, sur de petits rails suspendus, glissent des voiturettes-boîtes, qui portent à la caisse centrale le prix de l'objet acheté, et cet objet même aux fins d'empaquetage, puis reviennent rapporter la marchandise prête à être enlevée et la monnaie de surplus, le *change* s'il y a lieu.

Cette manœuvre s'effectue, ininterrompue, avec un bruit grinçant, désagréable, qui fait songer à quelque mâchoire de monstre broyant l'argent sans trêve, mais cela est pratique et rapide.

Une cohorte de fillettes glapissantes dans un anglais nasillard et chantant les formules du débit fait service de commis, se masse aux comptoirs et autour du paquetage; ces fillettes sont uniformément vêtues de rouge vif; on dirait quelque orphelinat d'enfants de bourreau.

Le *Broadway* mène du haut de New-York au bas de la ville et à la mer, traversant rues et avenues disposées en damier, comme on sait, les coupant en diagonale.

Ainsi que son nom l'indique, c'est une large voie qui commence avec les quartiers de luxe et suit, en descendant, la caractéristique de la ville dans toutes ses étapes.

Lieu de promenade élégante pendant un long trajet.

Des vitrines immenses où de véritables *meetings* de mannequins exhibent des toilettes de dames et la dernière *fashion* pour messieurs.

Lingerie, dentelles, glaciers, confiseurs, et puis encore des bijouteries, où coulent des fleuves de diamants de toutes teintes : diamants bleus, diamants roses, diamants noirs, diamants jaune citron, plus coûteux que les impeccables blancs.

Les théâtres, les *Music Hall*, sont là, groupés, exposant leurs vedettes photographiées trois fois, grandeur nature, dans des cadres dorés

Un inventeur de pommade capillaire produit un mannequin vivant : dame chevelue à outrance.

Des réclames sur les murs, des réclames aux envergures démesurées.

La salsepareille est une géante blonde aux joues de pivoine, bouffies de bonne santé.

Des *babies* hercules font le grimacement précurseur des averses lacrymales. Pourquoi ? Parce qu'ils désirent avec frénésie de la bouillie de Gruel's, le meilleur aliment infantile.

Le nègre rit comme un bossu en songeant que seul le cirage « Le Nubian » peut rivaliser avec l'éclat de son teint.

A mesure de la descente, la promenade déchoit, perd de son aristocratie, quitte ses aspects évocateurs de vie heureuse, devient populaire, lutteuse, et même populacière, en approchant de *Bowling Green.*

C'est le quartier des usines, le quartier d'émigrants, nouveaux venus : Irlandais et Italiens, pour la plupart, qui y retrouvent les taudis, la malpropreté et la misère du vieux monde.

Cependant, la misère absolue est très rare aux États-Unis et ne saurait subsister.

Le suicide, peu fréquent, d'ailleurs, exerce la loi spartiate sur le phénomène incapable de maintenir sa place au soleil.

Mais la philanthropie américaine s'exerce, judicieuse néanmoins, et conciliable avec la dignité des pauvres.

Le plus humble salaire sauve son homme. S'il a seulement gagné cinq *cents* (25 centimes de notre monnaie), il peut entrer prendre un verre d'*ale* dans un des bars luxueux répandus en grand nombre par la ville, ce qui lui donnera le droit de puiser à discrétion au buffet garni de victuailles de première qualité, telles qu'en peut avoir à sa table M. Vanderbilt lui-même : tranches de jambon, de roastbeef, de saumon fumé, grillades et saucisses chaudes, morceaux de chester, etc.

C'est la coquetterie [philanthropique des riches brasseurs.

Devant quelle maigre et peu réconfortante perspective se trouverait l'indigent parisien qui, à l'heure de son repas, disposerait d'un budget de vingt-cinq centimes !

La mendicité n'existe point en Amérique, notamment cette mendicité sous la forme des pourboires et étrennes attendus par les employés des administrations et les serviteurs des industriels, tels que : garçons de café et de restaurants, concierges, cochers de fiacre, etc., qui, à peine rémunérés, comptent sur l'appoint de cette rançon prévue et escomptée d'avance par leurs patrons parcimonieux.

Dans le nouveau monde, où règne un esprit pratique sans mesquinerie, tout labeur est largement rétribué. Le travailleur gagne de quoi pourvoir à une vie aisée, fonder une famille et réserver les *dollars* nécessaires pour les années de repos.

Aussi, en dehors des victimes de l'alcoolisme, l'Américain ne peut connaître que des gênes passagères, car, en définitive, toute énergie trouve son emploi dans cette patrie de l'énergie.

Il serait impossible d'y rencontrer, comme cela est si commun sur notre vieux continent, un homme qui périsse, à la fois, de travail excessif et de pénurie.

Tout individu qui, par ses aptitudes, peut répondre à quelque besoin de la société, est sûr de satisfaire par ce moyen aux siens personnels, dans la mesure normale.

On approche de la *Battery* et de la rade ; un amoncellement de gros commerce commence.

Des marchés aux poissons qui semblent de gigantesques hécatombes d'animaux marins.

Des tonneaux de pétrole s'échafaudent aux entrepôts et saturent l'air d'une asphyxiante odeur grasse.

Des magasins de ferraille font songer à des arsenaux de tortionnaires.

Les rails des tramways se croisent dans tous les sens.

Et dans le fracas de cette locomotion endiablée, au milieu d'un inextricable enchevêtrement de fils du télégraphe, un galop rythmique et féroce de foule, pour qui l'heure de vivre n'a pas encore sonné, mais uniquement l'heure des affaires.

Le tonnerre du train passant au-dessus des rues effare les oreilles en même temps qu'un opaque nuage de fumée s'abat et rampe comme un serpent blessé.

Et plus loin, là-bas, la mer terrible et pareille à une bête de l'Apocalypse, le dos hérissé de navires.

Les docks — portes ouvertes sur l'infini et mystérieux espace — consternent par le bref et suggestif langage gravé sur leurs fronts impassibles : *Chine*, *Japon*, *Calcutta*, *Californie*.

Plaignons ceux pour qui le monde est trop large ouvert, que n'enchaîne point quelque cher esclavage.

Le pont de fer suspendu, *Brooklyn-Bridge*, domine, comme une noire couronne, ce quartier haletant.

Pourvu de trois plates-formes, il traverse un bras de mer et sert aux piétons, aux voitures et au chemin de fer, laisse aisément passer les plus grands paquebots sous ses arceaux.

Le flâneur, engagé parmi ses rets de fer, croisillonnés avec délicatesse et formidables en leurs proportions, éprouve la sensation qu'aurait un tout petit poisson tombé entre les mailles d'un filet de pêcheur, ou encore un moucheron pris dans la toile de l'araignée.

Ce bas de la ville, *Dawn Town*, est le mauvais rêve du New-Yorkais élégant, et surtout de la *select* New-Yorkaise, qui ne prononce même son nom qu'avec répugnance.

C'est le séjour des maudits, c'est le Tartare des affaires.

Cependant, c'est presque toujours dans cette fournaise où, au milieu d'une atmosphère surchauffée, peine le troupeau des vaincus en des efforts surhumains, que s'est élaborée la fortune qui habite aujourd'hui en ces palais aux perrons de pierre rose de la *Madison Avenue*, où s'ouvrent de larges portes en bois d'acajou, vernies comme des meubles précieux, à poignées d'argent ciselé.

Une simple promenade pittoresque le long de New-York étant l'objet de cette étude, nous nous y bornons, heureux si nous avons communiqué au lecteur un peu de l'impression qui s'en dégage, bien spéciale, malgré l'influence des origines européennes.

De même que la flore des États du Nord, qui diffère de celle de l'Europe septentrionale seulement par des nuances, offre pourtant à un œil attentif un caractère distinct et défini ; de même le dispositif des architectures, l'organisation de la vie, des usages et du luxe — bien qu'enfantés par les vieilles civilisations — ont une marque originale. La race elle-même, quoique transplantée du sol européen, s'est particularisée dans de si larges proportions qu'un caractère très complet, un *caractère américain*, s'est constitué, et ce caractère a une beauté et une grandeur.

Le charme du passé manque, il est vrai, à ces cités nouvelles ; mais on y lit la foi ardente dans l'avenir, le respect du temps — du sien et de celui d'autrui. Aussi toutes transactions sont proposées et menées avec netteté, sans condiments sentimentaux, sans hors-d'œuvre ambigus, où se dépense la malice de l'Européen.

Cela finit même par créer une morale américaine, qui n'est point la pire des multiples morales.

Quant à la misérable et déprimante lutte avec les détails de la vie quotidienne, elle est évitée à tous, car le confort est à la portée des plus humbles ressources ; seule, la profusion de luxe s'amplifie avec les degrés de la fortune.

MARIE KRYSINSKA.

LA VIE LITTÉRAIRE

Romans antiques.

L'Âme païenne, par H.-B. Brewster ; éditions du *Mercure de France*. — *Ad Mortem. Thaïs [illegible] la Courtisane*, par Maurice Buret ; éditions du *Carnet*. — *Messaline*, par Nonce Casanova ; Ollendorff, éditeur. — *Villa Jovis, Tibère à Caprée*, par J.-J. Kraszewski ; éditions du *Carnet*.

Marcus Cæso est un démocrate, ennemi de l'alliance russe, et adversaire des expéditions lointaines. Il a une très grande confiance dans la valeur de ses idées, et il veut y convertir à peu près tout le monde. Ainsi, rencontrant le coiffeur Bulbus, qui fume une cigarette sur le pas de sa porte en attendant la clientèle, il lui démontre qu'il faut de toute nécessité, pour le bien du peuple, une république socialiste. Bulbus, qui, à l'accoutumée, rase des réactionnaires, sourit et hausse légèrement les épaules, et ce geste, d'ailleurs déférent, peut paraître du scepticisme, c'est-à-dire de la supériorité, ou peut-être de l'incompréhension. Marcus Cæso le quitte sans répondre, car il pense que, le soir, il parlera à la réunion publique et qu'il sera acclamé par le peuple des travailleurs. Il est, au reste, candidat à la députation, et il a bon espoir d'être élu. Il rentre donc chez lui, par cette belle matinée de printemps, et s'habille avec élégance, car, pour si démocrate qu'il soit, il est fort répandu dans la vie parisienne et ne craint pas, le soir, d'aller se délasser, dans les endroits où l'on s'amuse, de ses travaux, de ses discours et de ses ambitions. En somme, sa personnalité ressemble beaucoup à celle de Clémenceau. Marcus Cæso a pour concurrent Mœnius, de famille riche et bourgeoise, rallié à la République comme les Cochin et les Piou, et la combattant d'autant plus efficacement pour cela. Mœnius est, lui aussi, un bon orateur et un homme élégant. Il affecte le libéralisme afin de ne pas être tenu constamment de s'acharner pour le triomphe de ses idées. Il dépense assez joyeusement sa fortune, que ses parents ont gagnée dans la joaillerie. Il est comte de l'Empire ou du pape, je ne sais plus au juste. Il n'est pas fâché de posséder ce titre, mais tout de même ne s'en fait pas accroire. Bref, sa noblesse, sa générosité, sa gaieté le rendent très populaire, non seulement dans le Tout-Paris des premières dont il est un des membres distingués, non seulement dans les grands bars où il ne manque pas, chaque soir, d'aller boire quelques coktails, mais encore dans le monde de la haute galanterie... Il trouve donc la vie assez bonne, et ne juge pas indispensable de réformer le gouvernement. Au reste, il a la preuve écrite que Marcus Cæso n'a pas toujours été le démocrate sincère qu'il se vante d'être, mais qu'il a naguère participé au bou-

langisme, et qu'il n'a même pas été totalement étranger à l'équipée du bon Déroulède! Et maintenant nous verrons, le soir du scrutin.

Pendant ce temps-là, la grande courtisane Tuccia s'habille minutieusement pour aller aux Folies-Bergère. Tuccia est une fort jolie fille qui passe pour Espagnole, étant née à Perpignan, et ayant coulé à Béziers son adolescence mouvementée. Elle est vraiment tout à fait « lancée ». Tous s'empressent autour d'elle, et elle n'a qu'à choisir. Je ne sais pas pourquoi elle continue d'habiter le quartier Pigalle, quand elle pourrait si bien demeurer rue Marbeuf ou avoir un hôtel dans la rue Fortuny. Et M. Maurice Buret, sans doute pour nous faire mieux connaître tous les endroits que fréquente ce monde auquel elle appartient, nous la montre, tantôt chez Maxim's ou au pavillon d'Armenonville, et tantôt chez des mastroquets ou dans de médiocres beuglants du boulevard de Clichy.

Donc, Tuccia « s'en va-t-en guerre ». Mais elle rencontre sur son chemin l'aimable Varus, avocat sans causes, entouré de ses amis. On l'entraîne à la réunion publique et contradictoire que donnent Mœnius et Marcus Cæso. Mœnius parle avec sa facilité habituelle et préconise l'expansion coloniale. Énergiquement, Marcus Cæso le combat. Et il est très applaudi. Tuccia — le dirai-je! — a subitement un « béguin » pour lui. Elle l'attend à la sortie, et quand il est seul : « Cæso! Cæso! » dit-elle doucement dans l'ombre. Cæso s'arrête et Tuccia lui déclare son amour. Elle n'a pas de chance, la jolie Tuccia. Tandis que, avec de séduisantes câlineries, elle assure à Marcus qu'elle le trouve beau, celui-ci lui parle politique. « Je veux, dit-il, je veux d'abord certaines tablettes sur lesquelles Mœnius, que tu connais, a la preuve d'une ancienne conspiration dont j'étais... Je veux ensuite le secret. » Tuccia promet avec ardeur : « Tu auras les tablettes et j'aurai la discrétion du Dieu qui voit tout, mais qui ne s'en vante pas. J'en fais le serment... » Et ils prennent rendez-vous pour le surlendemain.

Comment avoir les tablettes? Heureusement Tuccia est la nuit prochaine invitée à souper chez la gentille Plania dont il est souvent question dans les échos du *Gil Blas*. Plania chez elle, rue Clément-Marot, doit célébrer son anniversaire par un souper dont il sera parlé dans l'histoire. La petite Calussa est invitée, et Ventidia, et Marsilia, Vibia, Alma, Vitrassia... Il y a aussi naturellement les amis de ces dames, les amis sérieux, Varus, Nonius, le petit fondeur; Sestius, le vieux Caldus ; Celsus, officier de la garde ; Gallus, le poète amateur ; Bassus, vague rastaquouère, et enfin Mœnius... A table Tuccia se fera placer à côté de lui. Et maintenant, amusez-vous bien. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce souper se termine par une orgie qu'on ne saurait trop qualifier de romaine : une orgie romaine étant aussi indispensable dans un roman antique qu'il est utile d'appeler un manteau « palla » et une horloge à eau « clepsydre ». Bref, les soupeurs boivent à qui mieux mieux, passent du champagne aux boissons anglaises. Le *pick me up* alterne avec le *corps e reviver*... Jetons un voile. Bref, Tuccia est devenue l'amie de Mœnius plus gai qu'un candidat à la députation ne doit l'être, mais qui n'a pas tout à fait perdu la tête, si j'ose m'exprimer ainsi. Avec une naïveté qui m'étonne de sa part, Tuccia lui demande les tablettes révélatrices. Comment donc! Mœnius ordonne tout de suite à son fidèle vieux domestique d'aller les prendre chez lui et d'en rapporter... une copie déchargée des noms les plus importants. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et Tuccia follement joyeuse quitte incontinent Mœnius, et se met à la recherche de Marcus Cæso dans tous les quartiers de la ville qu'elle parcourt sans beaucoup de méthode. Mais cela permet à M. Maurice Buret d'établir à notre usage la topographie exacte de Paris ou de Rome.

Le lendemain l'empereur Claude, — car décidément c'est à Rome que nous nous trouvons et non pas à Paris, — l'empereur Claude s'occupe des affaires de l'État. Il est très irrité de l'opposition de Marcus Cæso à ses expéditions lointaines, et il ordonne de faire disparaître avec prestesse cet orateur gênant. Le même soir, la nuit tombée, Tuccia remet les tablettes à Marcus Cæso. Le nom de Cæso ne s'y trouve pas. Ça, c'est drôle! Cæso remercie à peine la dévouée Tuccia et ne lui donne pas la récompense attendue et promise. Entre nous, cet ambitieux est assez gaffeur...

Sur ces entrefaites, l'impératrice Messaline (je l'attendais!) veut aller à Baïes, elle demande à Tuccia, qu'elle connaît, de l'accompagner, — car elle connaît Tuccia et vous savez, non, vraiment non, vous ne savez pas complètement la vie que mène l'impératrice Messaline. Messaline est chargée par l'histoire de beaucoup de forfaits que d'ailleurs elle a probablement accomplis ; et en outre, elle est devenue la proie des romanciers. On est toujours puni par où l'on a péché. Il faut vous dire très simplement que Messaline a continué de se livrer à des débauches compliquées que je tiens quant à moi pour excessives ; au surplus, elle fait assassiner les gens qui lui déplaisent. Il est aussi dangereux pour les hommes de déplaire à Messaline que de lui plaire. Tuccia, de plus en plus naïve, conte à la bonne Messaline ses peines de cœur et qu'enfin elle voudrait bien retourner à Rome pour voir celui qu'elle aime : « Marcus Cæso, Marcus Cæso! répond Messaline, c'est le candidat à la députation! — Mais oui, reprend Tuccia, et il est si tellement éloquent! » Pauvre Cæso! son

compte est bon. — Forum, grande réunion. Cæso parle, attaque, s'emballe, flatte la démocratie. Mœnius, cependant, sourit car il est sûr du succès. Il prend la parole à son tour, accuse Cæso d'avoir conspiré et offre la preuve. Cæso proteste : il possède la liste authentique des conspirateurs et son nom est absent. Alors, Mœnius raconte l'histoire véritable et comment le pauvre Cæso n'a qu'une copie incertaine... Marcus Cæso confondu quitte le Forum. Le soir, le bruit courut qu'il s'était noyé dans le Tibre. Claude l'avait condamné à mort, Messaline avait juré de se débarrasser de lui : il eût été bien étonnant qu'on le rencontrât encore sur le boulevard.

Tuccia amoureuse et furieuse, entreprit aussitôt de venger Cæso et de se venger de Mœnius. Elle retourna chez lui et après un banquet (eh quoi ! encore une orgie romaine !) le tua d'un coup de couteau. Crime passionnel ! Enfin Tuccia s'enfuit avec Albus, l'esclave de Marcus Cæso : « Deux jours plus tard Albus et Tuccia avaient atteint le but de leur course. Ils grossissaient le nombre de ceux qui peuplaient les Marais Pontins, repaire habituel des gens perdus de crimes, cloaque de tous les vices où s'entassait la lie de Rome. »

Ainsi finit le roman antique de M. Maurice Buret. Ainsi finissent à peu près tous les romans antiques. J'ai hâte de dire que le livre de Maurice Buret est aussi bon que peut l'être désormais un roman antique. Il est l'illustration claire, colorée et précise de ces maximes qui abondent dans le livre profond de H.-B. Brewster : *l'Ame païenne*, de celle-ci, par exemple : « La question du but final, du salaire ultime et du bien suprême ne se pose pas ; on ne demande pas à quoi bon ; on lutte, on jouit, on souffre, on se résigne, on se révolte parce qu'on a ces divers talents. On vit parce qu'on a le talent de vivre », ou encore de celle-là : « Nos désirs, nos pensées, nos sentiments sont autant de souverains indépendants, ne relevant que d'eux-mêmes, limités seulement par la limite de leurs forces et celles de leurs voisins, libres et batailleurs comme eux. » Peut-on croire que *Tuccia la Courtisane* a médité le livre de H.-B. Brewster ? N'est-ce pas plutôt inconsciemment que Tuccia suit ses préceptes ? Dira-t-on, en effet, que M. Maurice Buret a multiplié ses efforts heureux pour analyser l'âme d'une courtisane romaine ? Non. Mais est-ce bien la peine de tenter cette analyse et M. Maurice Buret ne vient-il pas trop tard, depuis quelques années que tout le monde écrit des romans antiques ? L'écrivain le plus rare est condamné par son sujet à la banalité extrême des imaginations. Que voyons-nous donc ? Un gros mélodrame, un vulgaire roman-feuilleton. Une courtisane s'éprend d'un politicien quelconque, et pour lui rendre service devient la maîtresse de son rival. Celui-ci se moque d'elle assez agréablement. Par vengeance elle l'assassine. Cela devait arriver. Et les romans de mœurs parisiennes élaborés par des entrepreneurs pour les journaux quotidiens ressemblent à s'y méprendre à ce roman de mœurs antiques. Les mêmes événements s'y produisent, et de la même façon.

Notez que Tuccia est une bonne fille ; mais elle est réellement trop sommaire. Quand cette prostituée est saisie soudainement par sa passion pour Cæso, elle pourrait refuser de se donner à Mœnius ; et cette hésitation serait peut-être intéressante. Mais Tuccia n'hésite pas, elle fait tout ce que Cæso réclame d'elle sans réfléchir et vraiment elle ne réfléchit pas assez. Elle serait même fort embarrassée de dire pourquoi elle aime si violemment Cæso. C'est une fille comme une autre, comme toutes les autres de son temps et de tous les temps. Marcus Cæso est-il plus original, plus neuf ? Nous voyons bien en lui un ambitieux qui subordonne tout à son ambition. Il va même jusqu'à réclamer des femmes qu'il aime des sacrifices assez délicats : car on ne peut se dissimuler qu'il conseille à Tuccia non seulement de séduire Mœnius et le reste, mais encore de lui escroquer des documents précieux. Marcus Cæso est exigeant ! Mais il l'est sans se rendre compte qu'il l'est. Marcus Cæso est représenté comme un réformateur fort honnête, soucieux, avant toutes choses, d'améliorer la condition des travailleurs. Et voici que cet apôtre de la démocratie emploie tout de suite de drôles de moyens... Ah ! toute-puissance de l'ambition dans un homme jeune et généreux et à quelles infamies elle entraîne irrésistiblement ceux qu'elle domine ! Malheureusement Marcus Cæso ne s'aperçoit même pas — et il a bien tort — qu'il est justement entraîné à des infamies, et il ne se livre pas en lui des combats qui eussent pu être bien intéressants, et, en somme, le rendre intéressant lui-même ! Cæso nous apparaît aussi sommaire que Tuccia.

Maurice Buret, cependant, a construit son ouvrage nettement, méthodiquement. Mais le récit et les personnages lui apparaissaient de toute nécessité comme accessoires, et s'il consentait à conter une histoire et à faire agir des hommes et des femmes, c'était tout simplement parce qu'il ne pouvait totalement les supprimer. Aventures et personnages ne sont que des prétextes à des tableaux de toutes sortes. Certes, nous trouvons rassemblés dans le roman de Maurice Buret tous les tableaux variés et monotones que nous avons l'habitude de lire dans tous les romans antiques : la toilette d'une courtisane, l'assemblée populaire au forum, les jeux du cirque, les débauches du palais impérial, la vente des esclaves, l'orgie romaine, la fête des Vestalies, Suburre, les tombeaux, Baïes, les conversations des philosophes, quoi encore ? Et, naturellement, tous

les quartiers de Rome sont décrits et situés avec une précision stupéfiante. M. Buret connaît mieux que personne le plan de l'ancienne Rome. Et chaque chose est appelée par son nom : compluvium, triclium, atrium, apodytère, caldarium, tépidaire, strigile, cincinnus, cirrus, caprone, antia, caligilla, solea, etc. Et M. Buret saura énumérer, n'en doutez pas, tous les mets et tous les vins qu'on choisissait de préférence dans les soupers (etc.) et sur ce sujet vous pourrez discuter aussi savamment que si vous aviez lu telle *Gastronomie* du plus notable Brillat-Savarin de Rome. Je sais bien qu'il en est ainsi même pour les romans les plus modernes, qu'il est telles scènes que les romanciers bien parisiens reproduiront perpétuellement, tels détails d'appartements, ou de toilettes féminines, ou de fêtes nocturnes qu'ils se flatteront de faire connaître avec une admirable précision, et que tous ces procédés sont aussi indispensables ici que là et des deux côtés d'emploi très facile. Il n'en est pas moins vrai que tout cela c'est du procédé et qu'on est un peu fatigué de lire dans tous les romans antiques les développements de cette érudition élémentaire qui, à elle seule, fait les romans en entier. Nous avons été conviés à lire depuis quelques années des romans antiques en trop grand nombre. Ils sont trop, beaucoup trop ! Et, désormais, ils ne nous apparaîtront plus que comme des exercices scolaires. Les uns seront plus mouvementés, les autres plus sobres, les uns plus colorés, les autres plus nets, les uns seront plus ennuyeux et les autres le seront moins, mais tous se ressembleront et on croira toujours que le dernier venu est la copie de tous ceux qui l'auront précédé.

On sera d'autant plus justifié de le croire que tous les écrivains adonnés à reconstituer les temps abolis se jettent avec un acharnement cruel sur les mêmes personnages historiques. Depuis quelques années c'est Messaline qui « écope ». Messaline, dit l'histoire, n'avait pas des mœurs très recommandables, mais vraiment elle est bien punie. C'est à elle qu'on attribue maintenant tous les crimes de Rome, et chaque écrivain apporte contre elle un nouveau témoignage. Récemment encore, Nonce Casanova, écrivain de verve infatigable, publiait après tant d'autres un roman : *Messaline*, et on pouvait voir une flamboyante Messaline toute nue sur la couverture : que ne se mettait-elle dessous ? Et le livre tenait tout ce que promettaient le titre et l'image. Maintenant, Maurice Buret ne manque pas de nous représenter Messaline, qui décidément fait parler d'elle après sa mort autant que pendant sa vie... A qui le tour ? Qui n'a pas écrit son roman sur Messaline ?

Autrefois, tous les jeunes écrivains débutaient par publier un volume de vers. Ils publient maintenant un roman antique. Celui de Maurice Buret est assurément « ce qu'on fait de mieux dans ce genre ». Puisse-t-il donc ne pas trouver d'imitateurs !

Et que chacun laisse Messaline à sa réputation fâcheuse et se livre à d'autres exercices !

J. Ernest-Charles.

ANIELKA [1]

Roman.

— Je ne sais rien de la vente, reprit-elle, un instant après. Mon mari reviendra dans deux ou trois jours : causez avec lui alors ! C'est dommage, toutefois, que vous ayez tant tardé à signer l'arrangement !

— Nous le disons nous-mêmes, que c'est dommage, répliqua Grzyb ; mais que faire, quand Monsieur ne voulait pas nous parler, n'a même jamais voulu ouvrir la bouche ? Nous aurions consenti même, pour nous arranger, à ne recevoir que trois arpents et demi...

— Et... et... même trois seulement, ajouta Samiec qui jusque-là s'était tu et s'était dérobé derrière une colonne.

— Alors, Madame, vous parlerez pour nous à Monsieur ? demanda Simon.

— Volontiers. Dès qu'il sera de retour, je lui annoncerai que vous consentez à signer !

— Nous consentons, nous consentons ! s'écrièrent-ils en chœur ; et Samiec ajouta :

— Nous leur donnerons de la terre pour leur tombe gratis, à ces hérétiques, mais qu'ils ne viennent pas se fourrer chez nous... avec leur ménage prussien !...

Les délégués s'inclinèrent de nouveau jusqu'à terre et baisèrent la main de la dame. Ils entrèrent une seconde fois chez Gaïda, et, cette fois, ce fut Samiec qui dit, le premier :

— Il me semble, mes gens, que Monsieur mijote quelque chose, puisqu'il n'a rien dit à sa femme, n'a pas même parlé de la vente. Et, cependant, c'est un douaire à elle ; et aussi loin que remontent les vieux, ils ne se souviennent par d'avoir vu sa famille, à lui, ici : toujours ç'a été celle de Madame !

— Ça a l'air de mal tourner, marmotta Olejarz.

— Sans doute que ça tournera mal, dit Samiec, car s'il ne dit rien à sa propre femme et s'entend avec des Prussiens, c'est déjà mal. Ces Allemands vont l'entortiller ; et, plus tard même, s'il ne veut

1. Voir la *Revue* des 16, 23, 30 août, 6, 13, 20 et 27 septembre 1902.

plus consentir à vendre, ils ne laisseront pas l'affaire ainsi.

— La peste soit !... s'exclama Gaïda.

— Mais si vous alliez le trouver ! insinua Grzyb.

— Ce serait inutile ! répliqua vivement Gaïda. S'il a décidé de vendre, il vendra ; et s'il ne vend pas, c'est que les Allemands eux-mêmes n'en voudront plus. Je le connais. Pendant douze ans, il ne m'a pas occupé une seule fois ; et, pourtant, l'ouvrage pressait quelquefois...

Les métayers se levèrent ; Gaïda les accompagna jusque devant sa chaumière. Quand ils furent rentrés dans le village, il se dirigea vers les annexes de la ferme. En face de ces constructions il y avait une palissade et des buissons, couverts en ce moment d'une nuée de moineaux. Gaïda jeta un regard furtif autour de lui et, voyant qu'on ne pouvait le remarquer, il lança un morceau de bois dans les buissons.

Les oiseaux s'envolèrent avec un grand bruit d'ailes, passèrent au-dessus de la tête du paysan, et allèrent se poser sur les granges, sur les étables et sur les écuries.

Le paysan ricana, Il fit encore quelques pas et effaroucha d'autres moineaux.

Ceux-ci aussi s'envolèrent et allèrent rejoindre les premiers.

— Tu ne le vendras pas ! grommela Gaïda entre ses dents, menaçant le château du poing.

Il longea tout le jardin, effrayant partout les oiseaux ; et chaque fois qu'il les voyait s'envoler sur les constructions, un horrible ricanement découvrait toutes ses dents.

— Tu ne le vendras pas, non, tu ne le vendras pas !...

Revenu dans sa chaumière, il chercha dans le garde-manger un assez gros morceau d'amadou, et le mit sécher sur le poêle.

X

Après le départ du maître et de l'institutrice, la maison parut encore plus morne. L'économe, un célibataire, avait fait sa valise et était parti, la nuit, sans même prendre congé de personne. Le valet de chambre, ayant demandé son congé depuis longtemps, passait des journées entières au cabaret et mettait des objets en gage pour avoir de quoi boire. Les domestiques de la ferme restaient oisifs du matin au soir, répétant sans cesse que « Monsieur » ne leur avait pas payé les gages des trois derniers mois. A peine s'en trouvait-il un, plus compatissant, pour jeter une poignée de foin aux bestiaux et les conduire à l'abreuvoir ; les autres les auraient volontiers laissés périr de faim et de soif.

Deux ou trois fois par jour, la fille de cuisine entrait dans les appartements, balayait la chambre de Madame, apportait le dîner, le samovar, de l'eau pour la toilette, puis elle disparaissait. Ni Anielka, ni sa mère n'osaient exiger un service plus attentif, comprenant toutes deux que des gens mal nourris et mal payés ne pouvaient pas travailler.

Anielka ne quittait ni sa mère, ni Joseph, un seul instant. Elle partageait même leur chambre, la nuit.

Le plus souvent, sa mère, assise dans un fauteuil ou étendue sur un canapé, lisait un roman ; Joseph, toujours taciturne et lent, jouait avec ce qu'il trouvait sur la table ; Anielka se rappelait alors les conseils de son institutrice : « Étudie, étudie »... et, s'en tenant à l'ancien programme d'études, elle s'imposait elle-même des leçons : « D'ici, jusqu'ici. » Elle les apprenait par cœur et les récitait devant la chaise de son institutrice. Elle étudiait tantôt l'histoire universelle, tantôt la géographie, tantôt la grammaire. Mais ces leçons sans remontrances, sans éloges et sans notes perdirent peu à peu de leur importance à ses yeux.

Pendant qu'elle était ainsi occupée, il arrivait parfois que sa mère sonnât. Anielka accourait aussitôt :

— Je suis ici, maman, que désirez-vous ?

— Mais j'ai sonné le domestique, ma *chère*, pour qu'il m'apporte une tasse de lait...

— Le domestique est sorti, maman...

— Ah ! c'est vrai, il est au cabaret !...

— Et il n'y a pas de lait, les vaches n'en ont pas donné aujourd'hui.

Madame fondait en larmes.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que ce Jean a fait de moi ?... Et dire qu'il a eu le cœur de partir en un tel moment !... La domesticité fait ce qu'elle veut, il n'y a pas de pain à la maison, et, si la femme de charge ne nous préparait pas à dîner, nous mourrions tous de faim...

Et elle s'absorbait de nouveau dans sa lecture, et Anielka retournait à ses études ; mais, un quart d'heure après, à un appel de la sonnette, elle accourait de nouveau, et assistait à une scène semblable avec de légères variantes.

Ses seules distractions étaient de donner à manger aux moineaux et de jouer avec Karo.

Les oiseaux accouraient trois fois par jour à la fenêtre de la mansarde. L'abat-vent était devenu trop étroit, et les plus hardis entraient dans la chambre. Que de piaillements ! que de cris !... que de pépiements !... comme ils attrapaient vite les miettes, comme ils se trémoussaient !

Karo apprenait à se tenir sur ses pattes de derrière. Anielka le mettait contre un mur, un bâton entre les pattes. Tout d'abord le chien s'était refusé à rester dans cette position incommode, s'était laissé

glisser. Que de prières pour qu'il se tînt debout !... Mais il se couchait sur le dos, levait les quatre pattes en l'air, et restait là comme une bûche. Parfois Anielka se fâchait ; mais, en regardant ses yeux malicieux, son bon museau, elle ne pouvait s'empêcher de rire. Quelque temps après, Karo négligea cette science et fit de grandes excursions. Un jour il revint l'oreille fendue, le poil hérissé, tout boiteux. Anielka le baigna dans l'étang, l'enveloppa dans une toile et le coucha sous la véranda. Le chien dormit comme un mort toute la nuit. Le matin, il mangea de la soupe aux betteraves, des pommes de terre froides arrosées de thé à la crème ; puis il reçut deux pruneaux, deux biscuits, et disparut de nouveau pour toute la journée. Anielka se dit, le cœur gros, que son chien aussi les négligeait, maintenant qu'ils étaient tous dans la peine.

Après la visite des délégués, un fait étrange se passa. La mère, au lieu d'être affligée par la nouvelle décisive de la vente de leur domaine, devint subitement très gaie.

— Ton père a vraiment choisi un excellent moyen, dit-elle à Anielka. Moi-même j'étais sûre que jamais il n'en finirait avec cette question des « servitudes », ni ne pourrait régler ses créanciers. Je vois maintenant que c'est un homme pratique, un homme d'affaires.

— Qu'est-il arrivé, maman ? dit Anielka, qui ne faisait que soupçonner la vente du château.

— Comment, tu ne devines rien ?... Il est vrai que tu es encore trop jeune et ne comprends rien aux affaires. Quel politique !... Quel plan génial il a conçu !... Figure-toi que ton père, afin de décider les paysans à l'entente, a fait répandre le bruit par Samuel qu'il vendait notre propriété à des Allemands ; les paysans se sont effrayés, et ils sont prêts à tout, maintenant.

— Est-ce que papa vous en a parlé ?

— Pas du tout. Ni lui, ni Samuel ne m'ont soufflé mot ; mais je devine tout. Comme ils sont fins tous les deux ! Je féliciterai Jean pour son heureuse idée...

Anielka, sans qu'elle pût définir pourquoi, se sentit vivement peinée. Si les paysans s'étaient présentés en ce moment même, elle leur aurait assuré solennellement que jamais son père ne vendrait leur domaine familial et qu'il s'était moqué d'eux ; mais elle n'aurait cependant pas osé les regarder dans les yeux.

La mère continuait de rêver tout haut :

— Je sais très bien quelle surprise ton père nous prépare. Il touchera dix mille roubles après la vente de cette forêt-ci, et peut-être même vendra-t-il l'autre aussi... Il ramènera une femme de chambre pour moi et une institutrice pour toi... L'autre, Mlle Valentine, était très instruite, peut-être, mais insupportable. Pourquoi s'en est-elle allée, par exemple ?... Je n'y comprends vraiment rien...

La mère disait tout cela un sourire aux lèvres, le regard au loin, du côté de Varsovie sans doute. Enfin, elle pencha la tête et murmura :

— Mon cher Jean !... J'ai tout deviné... jamais encore mes pressentiments ne m'ont trompée...

Et elle s'endormit, d'un paisible sommeil d'enfant.

Mais, tandis que la mère était enchantée et heureuse de ses rêves, Anielka souffrait.

— Qu'adviendra-t-il de nous, pensait-elle, si papa, qui s'est moqué des paysans, se moque aussi de maman ? Ceux-ci sont persuadés que papa vend tout et maman ne fait qu'en rire... Elle est certaine aussi que papa la mènera chez Chalubinski, et papa...

Sa confiance en son père était de plus en plus ébranlée.

— Anielka ! appela la mère en rouvrant les yeux. Est-ce que ton père n'est pas encore arrivé ? Il m'a semblé entendre le roulement d'une voiture...

— Non, maman.

— Si j'étais sûre qu'il y eût de l'amidon et du savon à la maison, je ferais savonner un peu de linge. Il ne faudrait pas trop remettre notre départ pour Varsovie, car je me sens de plus en plus faible... Pourquoi me regardes-tu ainsi, Anielka ? Le bonheur me rendra des forces et tu me verras encore danser pour le carnaval... Moi, danser !...

Anielka avait peine à refouler ses larmes. Sa mère pleurante, abattue, se répandant en doléances, était pour elle une personne normale. Mais sa mère souriante et pleine d'espoir, dans ces appartements déserts, dans cette maison, parmi ces bruits alarmants, lui faisait une horrible impression. Elle eût voulu s'enfuir, appeler au secours... Si Karo, au moins, venait...

Mais personne ne devait venir.

La nuit abaissa lentement ses voiles sur la terre. La fille de cuisine vint préparer les chambres, puis, après avoir fermé les volets, elle s'en alla, laissant les trois malheureux abandonnés à la garde de Dieu.

Le lendemain matin, la mère était encore plus gaie que la veille.

— Figure-toi, dit-elle à Anielka, que j'ai rêvé de Chalubinski cette nuit : je l'ai vu devant moi. Souviens-toi de tout cela, je t'en prie, car je lui conterai mon rêve pour qu'il voie lui-même comme mes pressentiments ne me trompent jamais. Quel bel homme ! Il porte une longue barbe noire... il a de beaux yeux noirs, et, dès qu'il m'a regardée, je me suis sentie immédiatement mieux. Puis il m'a prescrit des poudres, il me semble même me souvenir de son ordonnance, — et il m'a complètement guérie avec ces seuls remèdes. Oui, je dois absolument, mais absolument, aller le consulter !

— Et moi aussi, fit Joseph d'une voix monotone, car je suis très faible...

— Naturellement, mon fils... Anielka, va voir si ton père ne revient pas! Je ne me tranquilliserai que quand il sera de retour.

Anielka prit quelques tranches de pain et monta dans la mansarde.

Elle interrogea la route, — personne.

Mais, en l'entendant, les oiseaux accoururent avec leur tapage habituel. Parmi eux, il y en avait deux tout jeunes, qui essayaient leurs ailes, et un tout vieux, sans queue.

— Un chat lui aura sans doute arraché la queue! pensa Anielka.

Mais son étonnement redoubla quand elle vit que le moineau avait la queue brûlée.

— Est-ce qu'il serait tombé par une cheminée, ou est-ce que ces méchants paysans l'auraient ainsi torturé?

Elle ne prit toutefois pas le temps de trop réfléchir à cet incident, et redescendit vite annoncer à sa mère que son père ne revenait pas encore.

Après le dîner, pendant que sa mère somnolait dans un fauteuil, Anielka courut au jardin en compagnie de Karo. Les arbres lui parurent plus grands, les fleurs plus jolies. Comme elle respirait mieux ici que dans les appartements! Le chien, tout joyeux, gambadait autour d'elle. Elle aussi se mit à courir, et de fraîches couleurs rosirent ses joues. Tout à coup, elle entendit des cris inquiets d'oiseaux dans les buissons croissant le long de la palissade. Elle fit quelques pas de ce côté et vit des briques, posées en forme de boîte. Une aile d'oiseau passait entre les interstices. Anielka s'empressa au secours de la tremblante petite bête. L'oiseau, libéré, la pinça au doigt et alla se percher sur une branche, traînant après soi son aile brisée. La fillette examina les briques. Il y en avait cinq formant un carré vide et fermé, et où l'on avait jeté un peu de gruau et deux allumettes.

— Quelqu'un attrape les moineaux, sans doute, se dit la fillette; peut-être les charretiers les mangent-ils, quand ils ont faim?...

Un nœud coulant, fait d'un crin de cheval, pendait à une des branches d'un buisson; deux autres nœuds étaient suspendus à un autre buisson.

— Pauvres moineaux! soupira Anielka; et elle se promit de venir visiter les buissons chaque jour, afin de libérer les prisonniers, si on leur tendait de nouveaux lacets.

XI

La journée, d'une chaleur suffocante, passa sans nouveaux incidents.

Le matin, Samuel était parti pour la ville afin de parler à M. Jean, et les gens du village, rassemblés entre les chaumières, attendaient anxieusement les nouvelles qu'il devait leur rapporter.

— Y aura-t-il un arrangement ou n'y en aura-t-il pas? Viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas? se demandait-on.

Quelques femmes s'attendrissaient sur le sort de la châtelaine.

— Elle est bien pauvre, malgré sa richesse, disait une vieille, son mari est parti, les domestiques se sont enfuis, et elle est là toute seule, comme la cigogne dont on a tué le mâle la semaine dernière.

— Peut-être voudriez-vous aller la consoler? questionna une autre avec un sourire ironique.

— Qu'avez-vous à vous moquer? fit une troisième. N'est-ce pas Dieu lui-même qui ordonne de consoler les affligés, de vêtir les nus, et d'ensevelir les morts?

— Voyez-vous, commère, repartit l'autre d'un ton moins gai, il semble à Ostoszeska qu'on peut aller chez Madame comme chez une accouchée... C'est une véritable dame, cependant... que pouvez-vous donc? Si elle commençait à vous parler français, vous en feriez, des yeux...

— Hé! dans un tel abandon et si seule, elle se rappellerait bien le polonais! Et puis, une consolation, c'est toujours une consolation.

— Et comment la consoleriez-vous? demanda la rieuse. Elle s'amuse autrement et s'attriste autrement que nous autres, simples gens. Elle pense même autrement. Et si elle allait te parler d'autre chose que du ménage, tu ne la comprendrais pas et elle ne te comprendrait pas. Ce serait tout à fait comme si le porcher parlait avec ses cochons. Moi, je n'oserais pas aller chez elle.

Vers dix heures du soir, alors que la rosée rafraîchissait la terre, un bruit de roues parut dominer le coassement des grenouilles. Anielka monta vite dans la mansarde et ouvrit la fenêtre. Effectivement c'était une voiture; mais elle ne venait pas chez eux. Elle s'appuya à la fenêtre et fondit en larmes.

— Mon Dieu! mon Dieu! ramène aussi mon père vers nous! murmura-t-elle.

Mais si un miracle lui avait fait franchir la distance la séparant de son père, elle l'aurait vu en société de joyeux compagnons, dégustant une nouvelle boisson faite d'un mélange de porter et de champagne.

La nuit était étoilée, sereine, transparente. L'air était imprégné d'humidité. Il n'y avait plus de lumière aux fenêtres du village; on n'entendait que le coassement des grenouilles et les aboiements des chiens. Peut-être Karo se trouvait-il aussi parmi eux car il avait disparu depuis midi.

Vilain chien, guère meilleur que les gens!...

De temps à autre, un gros oiseau s'envolait d'un arbre du jardin, avec un grand bruit d'ailes; des murmures, inconnus pendant le jour, montaient de la plaine voisine : peut-être était-ce quelque animal effarouché?... Et de nouveau un silence, un silence absolu, que troublait seul le tic tac de l'infatigable horloge de la salle à manger.

Les innombrables étoiles tremblotaient comme des étincelles à demi éteintes. Çà et là, on voyait sur le firmament des points verdâtres, bleus ou rouges, ressemblant à des pierres précieuses. Parfois, une étoile se détachait d'entre les feux immobiles d'une constellation, et disparaissait après avoir décrit un arc sur le ciel.

— Peut-être est-ce un ange consolateur envoyé par Dieu? pensait Anielka. — Et elle regardait derrière elle, espérant y apercevoir quelqu'un. Mais la chambre était déserte. Les esprits célestes craignent de descendre dans notre vallée de larmes.

Soudain, une bizarre étoile filante se montra près du chemin. Elle ne descendait pas du ciel vers la terre, mais elle montait de la terre vers le ciel. Subitement elle se dirigea vers les constructions du château.

Quelques instants après, Anielka aperçut une seconde étoile toute pareille; celle-ci, après avoir tracé plusieurs lignes irrégulières, tomba sur un arbre et s'éteignit bientôt.

Ces étincelles étaient si petites que les yeux extraordinairement perçants de la fillette pouvaient à peine les distinguer. Anielka en eut d'abord peur, car elle venait de se rappeler les âmes du purgatoire; mais elle se dit bientôt que c'étaient des lucioles, sans doute.

Elle se tint encore quelques instants à la fenêtre, essayant en vain de percevoir le roulement d'une voiture; et enfin elle redescendit chez sa mère.

— Peut-être papa reviendra-t-il dans la nuit? se dit-elle.

Elle résolut d'attendre encore, mais, ne voulant pas réveiller sa mère, elle éteignit la lampe, et s'assit dans un fauteuil.

Tantôt il lui semblait que son père arrivait et qu'elle lui ouvrait la porte, tantôt que quelque monsieur étranger se promenait dans les appartements, ou encore qu'on l'appelait par son nom.

— Est-ce vous qui parlez, maman?

La respiration oppressée de sa mère et les ronflements de Joseph lui répondirent seuls. Là-bas, dans le coin, près du poêle, en entendait le bourdonnement des mouches; le tic tac de l'horloge arrivait de l'autre chambre.

Elle posa sa tête sur un coussin, et s'endormit profondément.

Depuis le soir, il faisait sombre dans la chaumière de Gaïda; et cependant le paysan veillait. De temps à autre sa tête embroussaillée se montrait aux vitres d'une petite fenêtre, parfois même il entre-bâillait la porte donnant sur le chemin, et regardait du côté du château.

Vers minuit, une flamme rougeoya entre les arbres du jardin; mais elle s'éteignit aussitôt. Gaïda courut devant sa chaumière, regarda attentivement de ce côté, et aperçut quelques languettes de feu, s'échappant du toit de la maison seigneuriale, près de la fenêtre d'où Anielka et son institutrice jetaient chaque jour des miettes aux oiseaux. Le paysan se prit la tête à deux mains.

— Sang de chien! s'écria-t-il, voilà que la maison brûle, maintenant... Il rentra précipitamment et secoua Magda qui dormait sur un banc.

— Lève-toi! appela-t-il. Viens à la fenêtre! et il l'emporta, comme un petit chien, vers cette fenêtre.

La fillette se mit à crier de peur.

— Tais-toi... Regarde ce qui brûle... est-ce la maison ou les granges? vois, là-bas... là... C'est la maison?...

Il tremblait.

— Magda, dit-il d'une voix entrecoupée, va vite au château, réveille les gens et dis-leur que tout brûle! Mais va donc, bâtarde,... Mademoiselle va brûler.... celle qui t'a donné un ruban...

« Mon enfant!..: réveille-toi enfin, ne tremble pas comme ça,... elle m'a défendu de jamais te battre, et elle va brûler...

— J'ai peur, papa! balbutia la petite fille, et elle s'affaissa sur le sol.

Des flammes s'échappaient maintenant du toit du château. Le paysan sortit et courut à toutes jambes dans la direction de la ferme, sans quitter le toit des yeux.

Il arriva bientôt aux écuries.

— Levez-vous, cria-t-il, le château brûle!... Levez-vous, vous autres!

Il continua sa course vers les étables et heurta du poing à la porte.

Il entendit un bruit, près de la porte entr'ouverte et, apercevant un vacher étendu sur la litière, il le secoua violemment.

— La maison brûle! lui cria-t-il à l'oreille.

L'homme bâilla, se frotta les yeux, se leva lentement et grogna :

— Il faut mettre le bétail dehors!

— Réveille les autres,.. moi, je cours là-bas, ajouta Gaïda, et il reprit sa course affolée.

Le toit disparaissait sous les flammes. La cour et le jardin avaient revêtu une teinte rouge, les oiseaux gazouillaient. Dans le château, tout était calme.

Le paysan monta le perron, et, d'un violent coup d'épaule, enfonça la porte, dont les gonds grincèrent

et se détachèrent avec fracas. Une lueur rose éclaira le vestibule.

— Mademoiselle... Anielka! appela le paysan, sauvez-vous, la maison brûle!...

— Qu'y a-t-il? demanda une voix effrayée.

Gaïda enfonça une seconde porte et se trouva dans une chambre obscure. Il se cogna à une table, fit tomber une chaise et marcha sur un vêtement dans lequel ses pieds s'embarrassèrent. Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'il entrevit la fenêtre, grâce à un cœur découpé dans le contrevent; il cassa une vitre et arracha une planche des volets avec la penture.

Un flot de lumière inonda la chambre; on entendait les craquements du toit en flammes. La fumée picotait les yeux, la chaleur était suffocante.

Anielka était debout, tout habillée, mais comme pétrifiée, près du fauteuil. Il la prit dans ses bras et l'emporta dans la cour.

— Sauvez maman, maman et Joseph!

Le paysan revint dans la maison, Anielka le suivit :

— Maman! maman!

Gaïda aperçut sur le lit une figure enveloppée dans une couverture. C'était la mère. Il voulut la prendre dans ses bras; mais elle poussa des cris affreux, et s'accrocha désespérément au chevet du lit. Il parvint enfin à l'arracher de là, et la porta aussi dans la cour. Anielka, de son côté, s'était précipitée au secours de Joseph; mais elle était si troublée, une fumée si épaisse l'enveloppait qu'elle ne pouvait parvenir à trouver la porte. Elle trébucha et tomba. Heureusement Gaïda revint vite, et les emporta tous les deux, elle et Joseph. Quand il les eut déposés près de leur mère, il rentra dans la maison tout embrasée déjà, et se mit à jeter par les fenêtres tout ce qui lui tombait sous la main : des vêtements, des couvertures, des oreillers, un bureau, des chaises, etc.

Les vitres éclataient, des flammes s'échappaient par chaque fente des plafonds. Les rameaux et le feuillage des arbres se consumaient. Autour de la maison, il faisait clair comme en plein jour, la fumée qui s'élevait de la fournaise dérobait les étoiles sous une zone à demi transparente. Les coqs du village, croyant le jour venu, s'étaient mis à chanter. La cloche de l'église sonnait l'alarme.

Les gens de la ferme s'étaient rassemblés devant la maison. Les filles, à demi vêtues, sanglotaient; les charretiers allaient et venaient, comme inconscients.

— Faites sortir Gaïda... il est là... dans cette chambre, cria Anielka en entourant sa mère d'une couverture.

— Gaïda! Hé, Gaïda! appelèrent les domestiques, mais aucun d'eux ne fit un pas en avant; il faisait trop chaud, là-bas, et puis l'endroit était trop dangereux.

Les poutres craquèrent, dans l'aile droite de la maison, et la mansarde s'affaissa.

Quelques instants après, l'horloge de la salle à manger sonna les trois quarts de l'heure, rappelant qu'elle aussi, il fallait la sauver.

L'instant d'après, on perçut un grand fracas : c'était le plafond de la salle à manger qui croulait, soulevant des tourbillons de flammes. L'infatigable horloge avait achevé sa course.

Gaïda reparut, les cheveux et les sourcils brûlés. Il était couvert de sang et de noir de fumée.

Les gens étaient accourus du village avec des seaux, des haches, des crocs à feu et des échelles. L'un d'eux jeta un seau d'eau sur Gaïda, dont les vêtements commençaient à brûler.

Il ne pouvait être question de sauver la maison. Les flammes s'échappaient de toutes les fenêtres, les meubles flambaient, les tentures se consumaient, les poêles éclataient, un plafond s'écroulait après l'autre, au milieu d'un nuage de fumée et d'une pluie d'étincelles.

Quelques minutes après, le feu s'abaissa jusqu'au niveau des murs. Les planchers seuls brûlaient encore. Les paysans, revenus de leur stupeur, causaient entre eux.

— D'où le feu est-il venu? Par où a-t-il pris?

— Peut-être quelqu'un a-t-il mis le feu...

— C'est une punition du ciel...

— Tout est brûlé, il ne reste plus rien!

— Pas tout! déclara Gaïda. Venez avec moi dans le jardin, nous leur apporterons le reste de leurs effets : ils pourront au moins se vêtir!

Quelques métayers le suivirent et apportèrent des oreillers, des draps, des vêtements, des débris des meubles que Gaïda avait sauvés.

Les filles de ferme emmenèrent leur maîtresse et ses enfants à la cuisine.

Mme Jean se mit à pleurer, pendant qu'on l'habillait.

— Comme Dieu nous éprouve cruellement! gémit-elle. A peine mon mari a-t-il fini d'arranger ses affaires que notre maison brûle. Quel malheur!... Ce que nous aurions dépensé pour notre voyage à Varsovie, il faudra le donner pour rebâtir la maison... Je crois que jamais nous n'aurons plus d'aussi beaux meubles ni moi de telles robes, bien qu'elles fussent un peu démodées. *Joseph, mon enfant, n'as-tu pas peur?* Mais où est donc le brave homme qui nous a sauvés?... Il me semble que c'est Gaïda! Mon mari l'a toujours tenu pour un vaurien, mais je vois maintenant que, même dans le cœur le plus endurci, il y a une étincelle de bonté. Dites-lui qu'il sera généreusement récompensé...

— Je ne veux rien de vous, fit Gaïda, qui se tenait parmi d'autres métayers, près de la porte de la cuisine.

Et il murmura, les yeux fixés sur le sol :

— S'il ne s'agissait pas de Mademoiselle, je ne serais pas même sorti de mon trou !

Anielka avait ainsi, au moyen d'un bout de ruban et de quelques bonnes paroles, racheté la vie de trois personnes.

Samuel arriva en ce moment, au grand trot de sa haridelle. Il entra immédiatement dans la cuisine.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il. Comment va Madame ?... Avez-vous pu sauver quelque chose ?... Jamais encore on n'a vu un pareil incendie, dans nos environs ! Comment cela a-t-il pu arriver ?

On raconta en quelques mots comment le feu avait éclaté soudain sous le toit, et comment Gaïda s'était dévoué.

Le Juif hocha la tête et grommela :

— J'aurais plutôt cru Gaïda capable de mettre le feu au château que de leur sauver la vie !

— N'as-tu aucune nouvelle de mon mari, Samuel ?

— J'ai des nouvelles et de l'argent, Madame, répondit le cabaretier. Monsieur envoie cent roubles : soixante-dix sont pour payer les gens de la ferme, et trente pour Madame.

— Quand revient-il ?

— Je ne sais pas ; mais ce que je sais, c'est qu'il part aujourd'hui pour Varsovie : il veut aller au-devant de madame la présidente...

— Sans moi ? interrompit la pauvre femme, en fondant en larmes.

La joie s'était peinte sur les visages des domestiques, en entendant qu'on allait enfin les payer.

Les métayers jetaient des regards interrogateurs sur Samuel ; enfin, l'un d'eux se décida à lui demander :

— Et de nous, qu'adviendra-t-il ?

— La propriété est vendue, répondit le Juif ; aujourd'hui même, un Prussien viendra en prendre possession. Il faut avouer qu'il n'a pas de chance, pour commencer...

Un lourd silence régna pendant quelques instants.

— Tu plaisantes, Samuel ! fit la dame. Le domaine ne saurait être vendu.

— L'acte de vente a été signé hier, et l'argent versé aux créanciers. J'étais présent. Monsieur m'a ordonné de dire à Madame qu'elle doit aller s'installer dans l'autre ferme, dans celle qui est administrée par le surveillant... Et il faut partir aujourd'hui même, car les Allemands ne sont pas loin, sans doute.

— Monsieur n'a pas voulu s'entendre avec nous... il a préféré nous faire tort à tous ! observa l'un des métayers.

— Et moi qui suis si malade ! gémit la dame. Je n'ai pas même de quoi vêtir mes enfants, je n'ai pas même une bouchée de pain, sur toute ma dot !

— Je ne parle pas de moi, dit à son tour le Juif, et cependant, tant et tant d'années, j'ai prié Monsieur de me construire un moulin !...

— C'est pourquoi Dieu le punit et le punira encore ! remarqua un métayer.

Anielka, assise sur un banc, les mains jointes, le dos appuyé au mur, écoutait toutes ces lamentations et tous ces reproches. Sa pose attira l'attention de Samuel ; il s'approcha d'elle, lui toucha doucement l'épaule ; elle s'affaissa sans connaissance. On lui frotta les mains, on lui mouilla les tempes ; enfin, elle revint à elle, mais pour s'évanouir de nouveau.

On prépara à la hâte un lit, sur lequel on étendit un peu de foin, un matelas, un oreiller. Les filles de ferme suspendirent des fichus et des tabliers aux fenêtres, puis elles préparèrent aussi des lits pour leur maîtresse et le petit Joseph. Les malheureux avaient surtout besoin de repos.

Quand le soleil parut, les décombres fumaient toujours et la fumée blanchâtre montait dans l'air. Le vent dispersait les cendres grises, ranimait les charbons à demi consumés. Une suffocante odeur de roussi planait sur toute la cour.

Gaïda, appuyé à la palissade, les yeux fixés sur les décombres, marmotta :

— Ça n'a servi à rien...

— Qu'est-ce qui n'a servi à rien ? demanda Samuel, qui l'observait depuis quelques instants.

Le paysan se troubla ; mais il ne tarda pas à se dominer et répondit tranquillement :

— Ça n'a servi à rien que les métayers soient allés trouver Madame, et qu'ils aient offert de s'arranger pour trois arpents.

— Ah !... c'est à cela que tu pensais !... Et moi qui croyais que c'était à ceci ! Et Samuel lui montrait les ruines.

Le paysan se troubla de nouveau.

— Est-ce que ça me regarde ?... J'ai fait ce que j'ai pu...

— Je le sais que tu as fait tout ce que tu as pu ! répliqua le Juif en le regardant au fond des yeux... Et maintenant voici les Allemands qui vont arriver ; ils vont bâtir un moulin, une distillerie, et ils nous chasseront, moi du cabaret, vous du village...

BOLESLAS PRUS.

Traduit par B. NORBET.

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Imprimeur des Deux Revues, 19, rue des Saints-Pères. — 42636 *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 11 OCTOBRE 1902.

APRÈS
LES FUNÉRAILLES D'ÉMILE ZOLA

On commence à savoir que Zola est mort. Les circonstances propices ont permis que sa disparition intéressât l'univers non seulement comme la clôture naturelle d'une vie abondamment remplie d'actes et de livres, mais encore comme un drame singulier et vulgaire, émouvant en sa soudaineté. Heureux les hommes d'action pour qui le bienveillant hasard supprime la vieillesse inactive ! Heureux les hommes avides de domination à qui la mort brutale épargne la longue décadence, le lent affaiblissement, le déclin diversement douloureux ! L'œuvre de Zola était accomplie et on ne contestait pas la médiocrité trop visible de ses récents ouvrages dilués. En vérité, sa destinée fut bonne. Il a pris, dans les discussions générales de la dernière partie du siècle, une importance égale à son ambition. Et cette ambition ample et rare était constamment satisfaite pour ce qu'elle était perpétuellement combattue.

*
* *

La grandeur de Zola provient de son isolement. Il obtint sans relâche la faveur d'être méconnu. Et même au temps où sa glorieuse prépondérance littéraire paraissait plus assurée, les critiques étaient là qui violemment l'attaquaient. Il ne connut jamais la paisible gloire. Et c'est par ses luttes et par ses échecs que sa célébrité, supérieure à son influence ou son influence très forte, mais que se refusait à témoigner l'aveu de ceux mêmes qui la subissaient, prospéra sans fin.

Il veut fonder une école littéraire, imposer à des disciples une loi. Mais d'abord en France, il ne rencontre à peu près pour disciples que des faibles ou des sots, des intrigants ou des plagiaires. Au reste, se conformer à la foi d'un maître, c'est fournir une preuve de médiocrité littéraire que peu d'écrivains donneront désormais, car nous sommes de plus en plus impatients de tous les jougs, et, — sans savoir exactement ce que nous voulons, — nous sommes ardents, nous qui fléchissons sous tant d'exigences de toutes sortes, à ne nous subordonner à personne en particulier. Zola dans l'immensité de son œuvre absorbait par avance toutes les œuvres possibles de ses possibles disciples. Il constituait l'encyclopédie grandiose du naturalisme : il ne laissait aux imitateurs que la tâche vaine de s'abandonner à des développements d'infimes détails. Besogne subalterne qui convenait à leur talent mais non pas à leur présomption. Zola était condamné à ne point retenir longuement les disciples qu'il cherchait. Échouant ainsi, je tiens pour certain qu'il semblait plus grand de constituer à lui seul toute son école littéraire.

Mais il fallait qu'étant abandonné par ses disciples il fût, plus encore, renié par eux. Ce spectacle risible nous fut procuré : Zola voué au mépris public par ceux mêmes qui avaient d'abord exagéré et rendu inexcusables les tendances fâcheuses de son œuvre. Le manifeste des Cinq, utilitaire et grossier, pouvait être inspiré par des principes littéraires acceptables, il était néanmoins une mauvaise action. Nous sommes étranges et rudimentaires : nous consentons à citer quelquefois ce manifeste comme un incident littéraire de quelque importance. A ce point de vue, il me semble nul. Mais nous omettons de

voir en lui un des témoignages les plus caractéristiques de l'avilissement de la moralité littéraire à notre époque et de l'inconscience qui nous amena bien vite au point de décadence où nous nous trouvons aujourd'hui. Nous ne savons plus juger exactement des faits et nous avons des indulgences qui portent à faux. Mais ce n'était point assez, pour ces gens de goût, d'un manifeste criard et charlatanesque. En ce temps-là un reporter éminent, Jules Huret, conduisait une enquête à travers la littérature. Par erreur probablement, il questionna Lucien Descaves. Et celui-ci de proclamer que Zola écrit avec une truelle et fait de l'ouvrage à l'année. Et il cite une phrase qu'il est tout fier d'avoir découverte dans l'*Argent :* « Jeantrou avait encore sur le cœur les coups de pied au derrière que lui avait envoyés le père de la comtesse. » Le reporter s'en va et Descaves le rappelle. Est-ce l'effet du remords ? Non pas ! Et ce disciple généreux et dépourvu de talent s'écrie en une recommandation suprême : « Surtout, surtout n'oubliez pas le coup de pied au cœur de Jeantrou ! » Combien, depuis lors, à l'instar d'un Descaves, ont eu soin de ne pas oublier le coup de pied au cœur de Jeantrou ! C'est ainsi qu'autour de Zola tous les abandons doivent être injurieux. Il ne lui est pas donner d'aller à la gloire par des chemins attrayants et fleuris. Mais le jour où il l'atteint, il paraît d'autant plus digne d'y être arrivé que sa route fut traversée de plus d'obstacles et son effort gêné par plus de malveillances.

A mesure qu'il grandit, il reste donc isolé davantage. Plus considérable est le tumulte qui accompagne son nom, moins on distingue si ce sont des admirateurs qui clament leur enthousiasme, ou des détracteurs leur haineuse réprobation. Du moins la critique entière qui le veut mépriser, ne le peut dédaigner. Cet irrégulier est le principal souci de tous les réguliers de la hiérarchie littéraire. S'il n'inspire pas toutes les polémiques, celles qui naissent en dehors de lui aboutissent bientôt à lui et deviennent contre lui violemment excitatrices. Au reste, il est fatal qu'un écrivain qui domine soit combattu par le critique strictement littéraire. Le critique qui entreprend de louer un écrivain qui s'est fait grand sans sa permission ou a grandi sans son concours, s'annihile derrière lui, ne pouvant rien ajouter à sa grandeur. Le critique qui l'attaque s'égale au colosse, surtout s'il parvient à le diminner. Au moment où Zola conquiert peu à peu sa gloire rudement disputée, l'un des critiques qui exercent la plus profonde influence, Brunetière, lui porte des coups répétés et dirige contre lui une partie essentielle de son œuvre. La fantaisie de France ne lui est même pas favorable : France lui consacre des articles assez contradictoires mais qui, dans l'ensemble, constituent une fort méchante agression.

Un jour vient cependant où, même glorieux, son isolement lui pèse. Il souhaite alors une consécration régulière de ses efforts. Il ne l'obtient pas de la critique : il la demande à l'Académie. Il a encore la chance de ne pas l'obtenir. Il garde donc sa grandeur, puisqu'il garde son isolement. Certes, je n'omettrai pas à l'heure actuelle de noter que, dans sa lutte contre la critique, Zola ne trouve qu'un allié : Jules Lemaître (son étude, parue dans la *Revue Bleue*, est la plus complète et la plus équitable qui soit : je me tiens pour ma part incapable d'y rien ajouter), et dans les combats hargneux que l'Académie engage contre lui, Zola ne rencontre qu'un auxiliaire : François Coppée. Je ne me refuserai pas non plus au devoir de remarquer que le critique le plus ouvertement injuste à son égard est Anatole France. Cela prouve sans doute que nul n'est maître de son destin.

Mais je constate que tout et tous coopèrent à manifester mieux la vertu essentielle d'Émile Zola qui ne réside pas dans son génie littéraire mais dans la puissance frénétique de sa personnalité. Il faut admettre que maintenant les écrivains agissent surtout par l'exemple de vigueur intellectuelle et morale qu'ils donnent. Et certes Zola était une individualité prodigieuse. Sans doute, c'est un des spectacles les moins négligeables de la vie littéraire pendant ces dernières années que la lutte héroïque entreprise par Brunetière contre le naturalisme que Zola faisait omnipotent. Brunetière, Zola : les deux personnalités se ressemblent et dans des domaines et dans des mondes différents, affirment par des procédés analogues la même qualité fondamentale d'énergie combative et le même penchant à la domination. Dans la littérature tout sépare les hommes qui se ressemblent et tout les rend hostiles les uns aux autres. Et les critiques ne comprennent bien que ceux dont ils diffèrent le plus complètement... Je note seulement les résultats de ces grandes batailles. Le méthodique et vigoureux acharnement d'un Brunetière contre un Zola exaltait précisément Zola tout en le rabaissant et le plaçant en dessous du rang qu'il s'attribuait naturellement : le premier, — et le contraignait incessamment de se pousser à ce point que n'atteignent pas les classifications : au sommet. Par la véhémence prolongée des accusations dont on pensa l'accabler, il fut donc bien avéré que Zola était et restait un créateur. Et bataillant toujours et renouvelant constamment son courage dans des combats nouveaux, Zola avait somme toute la chance inestimable d'être bien servi par ses ennemis et d'en avoir de tous temps un grand nombre et des meilleurs à sa disposition. Obligé à une tension permanente de toutes ses énergies, il leur fit produire les plus grands résultats, et sa puissance volon-

taire s'accrut indéfiniment. Et par tous ces triomphes disputés sans cesse et toujours contestés, il fut heureux.

*
* *

Quand on a dit d'un mort : il fut heureux, il semble que rien ne reste qui puisse être dit. Cependant nous avons accoutumé d'ouvrir alors le plus vain des débats, et nous croirons toujours que c'est celui qui convient le mieux aux circonstances : quelle sera la vie de ce mort dans la postérité? Zola, si je ne me trompe, ne doutait pas de sa survie. Il est permis de n'en pas douter non plus, tout en étant moins assuré que lui. Mais, enfin, si sa gloire persévère dans les siècles prochains c'est pour des motifs tout autres que ceux qu'il supposait fièrement.

Un écrivain russe a prononcé, avec une modestie souveraine et un bons sens digne de la plus rare estime, ces excellentes et tristes paroles : « Je n'ai jamais cru à la soi-disant immortalité des œuvres littéraires. Autrefois lorsque la production était moins abondante, tel livre pouvait bien garder sa valeur plus de vingt ans ; mais alors même c'était plutôt le reflet de sa valeur qui persistait; mais aujourd'hui les conditions de la production littéraire se sont modifiées. Chacun écrit désormais dans son temps et pour son temps ! » Pourrons-nous vérifier une affirmation aussi grave, nous tous qui sommes jeunes encore !

Quant à moi, je crois beaucoup plus à l'immortalité littéraire de ceux qui n'ont écrit qu'un ouvrage qu'à la pérennité de ceux qui en ont répandu un grand nombre dans la circulation. La postérité sera reconnaissante aux premiers de leur avoir épargné un choix qu'elle n'aura guère le loisir d'effectuer. Zola se présenterait mieux armé devant elle et plus fort pour la séduire s'il avait écrit seulement *l'Assommoir* et *Germinal*. Mais, hélas ! je sais bien qu'il n'est pas donné à tout le monde de n'écrire que très peu, et plus nombreux seront les écrivains et plus abondamment ils écriront...

Du moins, si tout est incertain dans l'avenir, un homme risque d'être grand dans la mesure où on peut le comparer à quelqu'un de grand dans le passé. Or, nous comparons forcément Zola à Balzac. Évidemment on le qualifie inférieur à Balzac, mais il est notre contemporain. Balzac serait inférieur s'il avait vécu de nos jours et si c'était contre lui que s'étaient usées les invalidités de la plupart de nos romanciers d'aujourd'hui. Disons, si vous voulez, que Zola subit cette comparaison; en tous cas il l'appelle. Et comme Balzac, en effet, et presque aussi bien que lui « il mit dans les caractères une logique et dans les développements de la passion une suite que ne sauraient avoir ni les caractères ni la passion dans la vie réelle, traversés qu'ils sont par la faiblesse et l'irrésolution naturelle des hommes ou par les nécessités quotidiennes de l'hypocrisie sociale ». Comme Balzac et presque aussi bien que lui, il sut avoir la vaste ambition et réaliser cette ambition « d'égaler le roman de mœurs à la diversité de la vie moderne ». Et si Zola écrivait un jour avec beaucoup d'enthousiasme et un peu moins de précision : « Je voudrais coucher l'humanité sur une page blanche, toutes les choses, tous les êtres, une œuvre qui serait l'arche immense », eh bien ! franchement, n'avons-nous pas le devoir de reconnaître que c'est à peu de chose près que ce magnifique dessein s'est accompli ! Et, dans l'histoire littéraire, Zola apparaîtra comme personnifiant une école : l'école naturaliste. Et même si on s'abstient de le lire, on ne pourra l'oublier totalement. Tels critiques lui reprochèrent surtout la triviale horreur de son naturalisme nu ; tels autres son incapacité d'être un vrai naturaliste, tout embarrassé qu'il était dans le romantisme de ses origines : on conclura plus tard que ces reproches contradictoires s'anéantissent réciproquement, et on pourra conclure aussi que Zola personnifie une école plus noble que ne le font supposer la bassesse et l'étroitesse de sa dénomination et qu'il est en vérité, comme le veut Jules Lemaître, le grand poète épique de la vie vulgaire d'un siècle et d'une civilisation.

Aussi bien, je n'hésite pas à croire que Zola sera le dernier des grands romanciers universellement représentatifs des tendances d'une époque, des tendances optimistes ou pessimistes, nobles ou grossières ; et de clore une série, d'arriver le dernier dans un âge littéraire, cela ne peut que profiter à son renom dans les années à venir. Au reste, tout chasse les romanciers de la pleine lumière de la gloire ; les génies scientifiques se multiplient qui intéressent plus profondément l'humanité tout entière; les peuples plus cultivés et raisonnant davantage sinon mieux, se passionnent de préférence pour ceux qui travaillent pratiquement aux améliorations de la vie sociale ; si prodigieusement accrue est la foule de ceux qui écrivent, qu'il semble que le nombre des années réservées à une génération se restreint et que les générations se succèdent plus précipitamment; les esprits plus ouverts à des genres plus différents négligent progressivement le roman, distraction, donc superfluité; puis les nations échangent leurs littératures comme le reste, et l'échange supprime partout les plus faibles, les moindres, ne permet de vivre qu'aux plus forts, aux plus grands... Mais, en revanche, la gloire des écrivains peut gagner dans l'espace ce qu'elle perd dans la durée. Et il est même vraisemblable que les génies universels

désormais persisteront dans la postérité beaucoup plus que les génies nationaux.

Zola, dès la première heure, intéressa l'Europe. Il eut d'abord la chance d'être violemment combattu par elle. Oui, l'Europe entière le nia comme l'eût pu faire un simple Descaves. Et de toutes parts on criait : « Surtout, surtout n'oubliez pas le coup de pied au cœur de Jeantrou! » C'était l'immoralité superficielle de l'œuvre que l'Europe réprouvait de son mieux. Assurément cette immoralité est, en elle-même, tout à fait accessoire, et nous ne songeons plus à nous indigner contre celle de Rabelais, ou de Molière ou de tant d'autres conteurs, par aventure licencieux, des siècles passés. Puis, les peintures lascives de *Nana*, les pages ignobles de *la Terre* sont d'effet beaucoup moins immoral que la description lourdement admirative des adultères sournois et systématiques : description où se sont complu nos médiocres écrivains bien parisiens... Bref, toutes les nations européennes témoignaient d'abord un mépris injurieux contre l'œuvre de Zola qui était, en somme, une des grandes forces françaises à l'heure où la littérature de chaque pays faisait paraître peu de grandes forces. Puis soudain, l'influence de Zola sur toutes les littératures européennes fut colossale. En France, il ne trouvait que des disciples négligeables presque inexistants : c'est en Europe qu'il trouva ses vrais disciples, en Europe où le mouvement naturaliste est l'un des plus importants de ces dernières années. Et il est simplement équitable de constater, comme un fait évident, que Zola est un des hommes qui depuis trente ans assurèrent le plus puissamment l'empire intellectuel de la France dans le monde.

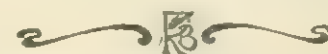
M. de Vogüé proclamait jadis avec une inquiétante affliction : « Il se crée de nos jours un esprit européen, un fonds de culture, d'idées et d'inclinations communes à toutes les sociétés intelligentes... Cet esprit nous échappe : les philosophies et les littératures de nos rivaux font lentement sa conquête. Cet esprit n'est plus le nôtre; nous ne le communiquons pas, nous le suivons à la remorque, avec succès parfois, mais suivre n'est plus guider. » Affliction exagérée, prématurée! L'esprit européen, en formation, est, si je puis dire, encore dans l'enfance. Et voyez où l'affliction de M. de Vogüé nous ramène : Zola qui, pendant les trente pauvres années littéraires que nous venons de vivre, assura plus puissamment que beaucoup d'autres la collaboration de la France à la formation de l'esprit européen, Zola trouva dans les prédications généreuses et vagues de ses derniers ouvrages : *Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, le moyen suprême d'utiliser, pour la formation de l'esprit européen, son influence européenne, et de développer encore, assez harmonieusement, sa personnalité.

. . . .

On saura que le nom de Zola fut un des premiers attachés aux idées, qui seront essentielles dans cet esprit européen dont M. de Vogüé prophétise judicieusement la venue. Et qui sait si plus tard, lorsque l'esprit européen régnera décidément, et que chaque pays sera fier d'avoir, par l'œuvre d'un de ses enfants, hâté un règne aussi désirable, qui sait si un nouveau de Vogüé, animé par tout ce qui pourra rester de patriotisme à chaque nation, ne revendiquera pas éloquemment, comme un des titres de gloire pour la France, cet effort aventureux d'Émile Zola!

Mais il était conforme à son destin d'accomplir dans la lutte tumultueuse les derniers actes importants de sa vie, et de compléter par l'action sociale européenne son action littéraire européenne. Il est un des rares écrivains à qui il a été donné d'entraîner immédiatement dans le courant littéraire où il était lui-même engagé presque toutes les littératures, et d'intéresser à son effort social, logique et normal, quoique imprévu et occasionnel, presque tout l'univers qui pense ou qui, tout au moins, discute, avec quel fracas, grands dieux! nous en sommes encore assourdis!... Il s'est fait le champion des idées qui occuperont de plus en plus les hommes. Il s'est servi de sa gloire littéraire naturellement fragile, de son influence littéraire nécessairement périssable, comme de moyens pour agir moralement et socialement sur la vie internationale des peuples. Il a remis ainsi à l'Europe, autant qu'à la France, le soin de sa gloire dans la postérité. Il pouvait mourir.

J. Ernest-Charles.



L'HISTOIRE DE LA « REVUE BLEUE » [1]

La culture littéraire des lecteurs de la Revue est considérable; les études les plus érudites paraissent ici à leur place plus que partout ailleurs, et le fond de la Revue est extrêmement solide. On observe la même solidité scientifique dans les études proprement littéraires. Elles sont savantes, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient dépourvues d'agrément. Mais certes, elles évitent, comme le pire mal, d'être superficielles. C'est le temps, le temps heureux où chacun se pique d'écrire sur chaque chose des études « définitives ». Il est certain que toutes ces études, assemblées dans la revue, sont infiniment riches en leur diversité; elles forment un cours presque complet d'histoire des littératures.

1) Voir la *Revue* du 4 octobre.

La littérature grecque n'est pas oubliée. Et parmi une foule d'autres, dont les auteurs sont des spécialistes célèbres, — car on peut être spécialiste et célèbre, — je relève une étude sur *Pindare*, par Edgar Quinet, cet esprit si varié, qui avait des idées, des idées encore, infatigablement. Voici maints travaux sur la littérature latine: ils sont de Havet, de Boissier, de Jules Girard, de Martha, de E. Benoist, cher à M. Larroumet. Et voyez comme on est sérieux aux environs de l'année 1880; si l'on parle du roman, on en parle avec gravité : M. Aulard, dont la lucidité prodigieuse s'applique à merveille à toutes les reconstitutions littéraires ou historiques, ne nous laisse rien ignorer des *origines du roman à Rome*.

Et toute l'histoire de la littérature française est comme éclairée par des recherches ingénieuses. La Revue va du moyen âge le plus reculé jusqu'aux temps les plus modernes. Elle s'arrête aux grands siècles de notre littérature et de notre histoire. C'est le XVIIe, dit l'un; c'est le XVIIIe, dit l'autre. Ils sont peut-être tous les deux de grands siècles. Leurs différences mêmes prouvent que la grandeur n'est ni uniforme, ni monotone... On étudie donc ici les questions les plus spéciales, comme le *Patois de Paris et de la banlieue*, ou les plus grands sujets comme l'*Histoire du théâtre en France*. Et avec les recherches d'érudition littéraire, les portraits littéraires pullulent. Ils sont de Saint-Marc Girardin, ou d'Émile Deschanel, dont l'esprit a tant d'aisance, le style tant de grâce souple et la parole tant d'élégance et même de force; d'Eugène Despois, de J.-J. Weiss, sur qui on n'a jamais tout dit, de Gaston Boissier, d'Arvède Barine, et n'est-ce pas Émile Boutroux qui écrit le portrait de Sully Prudhomme? Il dut plaire à ce poète épris de philosophie d'être jugé par un tel philosophe. Le portrait est, ainsi que beaucoup d'autres genres, un genre excellemment français. Il fait vivre, mieux que tout le reste, les œuvres et les hommes; il éclaire les obscurités, il fait comprendre les développements des idées, il parle à l'esprit et aux yeux, il éveille aussi l'imagination. Il est un et divers. Il peut être grave, mais il est toujours attrayant. Et c'est pourquoi les portraits sont innombrables dans la *Revue politique et littéraire*. Mais bientôt, c'est Jules Lemaître qui les écrira. Ils furent commencés en 1880. On croirait qu'ils sont tous d'aujourd'hui.

Et pensez-vous que la *Revue politique et littéraire* néglige les littératures du Nord ou du Midi, de l'Est ou bien de l'Ouest, et les études orientales et la philologie comparée, et l'archéologie, et les beaux-arts, et la géographie et les voyages, et les questions militaires? Elle ne néglige rien. Elle ne veut rien négliger. Tout ce qui sollicite l'attention des esprits cultivés a naturellement sa place dans la Revue. Elle est l'écho de toutes les préoccupations contemporaines. Elle crée des préoccupations aussi, car elle veut être un guide de son temps. Son opinion compte toujours : elle est toujours attendue. Presque toujours, elle est prépondérante. On ne peut juger mieux l'œuvre de la Revue qu'en transcrivant les lignes publiées par la Revue elle-même au commencement de l'année 1881 : « Notre Revue embrasse tous les sujets; elle est une image vivante, animée et fidèle de tout le mouvement intellectuel contemporain. On peut suivre ce mouvement d'une façon régulière et complète en lisant notre recueil, le seul en France qui remplisse ce cadre, tous les huit jours, chaque samedi, à heure fixe.

« Que l'on jette un premier coup d'œil sur la table des matières des vingt-six premiers volumes (du 1er décembre 1863 au 1er janvier 1881), on sera frappé du nombre et de la variété des sujets qui ont été traités dans nos colonnes par des hommes compétents. C'est comme une encyclopédie. »

Oui, c'est comme une encyclopédie. Aucune définition ne peut être plus exacte. Et c'est une encyclopédie vivante, donc préférable à la plupart des encyclopédies. Eugène Yung, considérant son œuvre, pouvait être fier de cette œuvre. Si elle se présentait ainsi, harmonieuse en ses développements réguliers, c'est parce que, si elle avait pu être établie grâce à une direction ferme et précise, prévoyante et sans défaillance, la personnalité d'Eugène Yung apparaît plus nette, grâce à la Revue elle-même, dont il fut le constant, l'infatigable inspirateur. C'est à lui, à lui seul, qu'elle dut son succès et sa prépondérance. On peut dire que, vers 1880, la première période d'action de la *Revue politique et littéraire* était close, comme le dit un historien de la Revue qu'on se plaît à citer, M. Charles Benoist : « Le programme de 1871 était pleinement rempli et au delà. A l'étude constante et consciencieuse des questions intérieures et des questions étrangères qu'elle s'était assignée pour but, la *Revue politique et littéraire* n'avait jamais failli. Au cours de cette deuxième époque des luttes libérales, elle avait rendu ces mêmes services que sous l'Empire, alors qu'elle s'appelait la *Revue des cours littéraires*. Elle avait travaillé pour sa part au nécessaire ouvrage de l'éducation nationale. L'année 1880 se fermait sous des auspices pacifiques à tous égards. On pouvait détendre un peu l'arc.

« Lentement, mais sûrement, le succès était venu. Cette espèce de communion qui s'établissait entre Yung et ses collaborateurs s'était établie à la longue entre eux et leurs lecteurs. C'était un groupe compact, fidèle, qui s'accroissait à chaque trimestre.

« Avec sa première série, la Revue n'était guère destinée et n'allait guère qu'aux professeurs et aux étudiants. Avec la deuxième, elle alla aux patriotes et aux citoyens, c'est-à-dire à beaucoup de Français,

mais, avec l'une comme avec l'autre de ces séries, elle s'adressait à peu près exclusivement aux hommes. Ce qui pouvait la consacrer et l'étendre, c'était une transformation ou seulement une innovation qui, en coupant la discussion des graves problèmes qu'elle agitait, problèmes politiques ou philosophiques, par le délassement d'une littérature d'imagination, choisie encore et point banale, encore plus facile et plus aimable, ferait d'elle, sans qu'elle cessât d'être le journal des hommes, le journal de toute la famille. »

Cette innovation allait s'effectuer. C'est à tort qu'on a voulu, à plusieurs reprises, diviser l'histoire de la *Revue Bleue* en nombreuses périodes. Il n'est point d'histoire plus régulière. Et si l'on prétend discerner de nombreuses parties dans cette histoire, il convient de dire que toutes ces parties s'enchaînent et concourent à faire un tout extrêmement homogène. Non, il n'est pas permis d'établir des différences fondamentales entre la *Revue des cours littéraires*, la *Revue politique et littéraire* et la *Revue Bleue*. Non, il n'est pas permis d'établir des différences entre la Revue de *M. Eugène Yung*, la Revue de *M. Alfred Rambaud* et la Revue de *M. Henry Ferrari*. C'est toujours la même Revue qui se développe normalement et s'accommode, sans se transformer, aux nécessités du moment.

La principale transformation qui s'effectua dans la *Revue politique et littéraire*, ce fut Eugène Yung qui l'accomplit : cette transformation est contemporaine du changement définitif de titre. Elle date de l'époque où, par le vœu du public, la *Revue politique et littéraire* devient décidément la *Revue Bleue*. Il est admirable qu'une revue soit entrée à ce point dans la popularité que le public lui-même lui impose son nom. Et c'est ce qui arriva pour la revue fondée si modestement, si discrètement en 1863. Elle paraissait sous une couverture bleue; cette couverture était si connue que bientôt le public, toujours simplificateur, disait la *Revue Bleue*, car il n'y avait, à l'en croire, qu'une revue qui pût être la *Revue Bleue*, et c'était la *Revue politique et littéraire*.

Au moment où ce surnom devenait un nom, les projets des créateurs de la Revue étaient réalisés. Toutes ses idées politiques avaient triomphé. Tous ses souhaits d'organisation politique, économique et sociale, devenaient peu à peu des lois. Sa collaboration permanente aux progrès de l'enseignement n'avait pas été illusoire, puisque la République s'appliquait justement à faire de l'organisation de l'enseignement public son œuvre capitale. Mais depuis l'Empire, la liberté avait permis à un très grand nombre de journaux politiques de se former, de se répandre et de diriger l'opinion; il n'était donc plus indispensable que la *Revue politique et littéraire* fût politique avec autant d'assiduité qu'auparavant. Elle pouvait donner davantage à la littérature, et à la littérature aimable. Son succès même la contraignait « d'élargir son cadre », comme on dit. Il fallait qu'ayant réuni autour d'elle l'élite du public intellectuel, elle pénétrât plus profondément dans la foule de ceux qui lisent. Et c'était précisément l'époque où se développait en France la littérature d'imagination. La *Revue Bleue* allait donner à ses lecteurs des romans et des nouvelles. C'est par cette réforme — importante, comme vous l'allez voir — qu'Eugène Yung inaugure la deuxième période de développement et d'action de la *Revue Bleue :* c'est la période où nous sommes encore.

* * *

Avec quelle gravité la *Revue politique et littéraire* annonçait qu'elle allait sourire! Nous lisons :

« Faute d'espace, une lacune subsistait dans notre publication. Depuis le 1er janvier 1881, nous l'avons comblée.

« Les revues et les journaux qui se disputent les grands romans dédaignent ou n'accueillent que de temps en temps ces récits qui plaisent tant, ces *Nouvelles* dont les Alfred de Musset, les Mérimée, les Tourguénef nous ont donné des modèles incomparables, et qui, dans une fiction attrayante, par des traits fins et profonds, nous peignent l'état d'une âme ou de deux âmes aux prises avec une situation psychologique intime et délicate.

« Ce genre exquis, nous l'avons ressuscité. Pour lui faire place, nous avons augmenté depuis le 1er janvier 1881 le nombre de nos colonnes (64 colonnes in-4° au lieu de 48). Le concours de MM. Tourguénef, Alphonse Daudet, Ludovic Halévy, Henri Meilhac, Sarcey, François Coppée, Abraham Dreyfus, Guy de Maupassant, Gustave Haller, H. Liesse, G. Pouvillon, Léon Allard, Paul Bourget, Arthur Baignières, de Cherville, J. de Glouvet, Quatrelles, etc., nous a permis d'entrer avec succès dans cette voie nouvelle. Cela fait, il nous semble que nos lecteurs n'ont plus rien à désirer et qu'ils trouvent chez nous tout ce qui peut les instruire, les éclairer, les charmer. »

On voit qu'Eugène Yung était confiant, extrêmement confiant dans le succès durable de son œuvre. Et, certainement, il avait raison. En effet, une pareille innovation dans la *Revue Bleue* était si importante qu'elle apparaissait, dans le monde qui pense et qui lit, comme une sorte de grand événement, ou de petit événement, si vous préférez. La presse prit parti pour ou contre. Le *Journal des Débats*, *le XIXe siècle*, *le Temps* discutèrent doctement sur ce point. Francisque Sarcey éprouva et témoigna la même joie que si le vaudeville fût res-

suscité. Le *Globe* approuvait, lui aussi ; mais il exprimait la crainte que « la production ne fît défaut ». Voilà, Dieu merci, une crainte que nous n'éprouvons plus aujourd'hui. Au reste, Eugène Yung, qui avait, pour tous ses coups d'essai, voulu des coups de maître, publiait tout de suite l'œuvre posthume de Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*. Et cette publication était accompagnée par des études de Guy de Maupassant sur Flaubert.

Que la *Revue Bleue*, depuis cette époque, ait conservé cette supériorité littéraire, dont elle était si fière au moment où elle l'obtint, qui suivit de très près le moment où elle entreprit de l'acquérir, c'est ce qu'il est facile de prouver et c'est ce que, en effet, nous allons montrer tout à l'heure.

* * *

Mais en même temps que, cédant aux obligations que lui imposait sa popularité chaque année croissante, la *Revue Bleue* s'appliquait à pénétrer, grâce à la nouvelle, dans un public de plus en plus nombreux, elle ne négligeait rien pour maintenir auprès d'elle, avec elle, l'Université tout entière. C'est parmi l'Université que la *Revue Bleue* avait recruté ses premiers collaborateurs, ses premiers lecteurs, ses premiers amis. Elle garde encore dans l'Université un grand nombre de collaborateurs, de lecteurs et d'amis. Et c'est de l'Université qu'elle a rayonné sur le monde. Cela est si vrai que, il y a très peu d'années, en 1895, Francisque Sarcey pouvait écrire ici même une histoire des rapports de l'École normale et de la *Revue Bleue*. Il l'écrivait, et cette histoire ne pouvait que resserrer pour l'avenir des liens qui avaient existé de tous temps. « Ah ! disait-il, l'École normale s'apprête à célébrer son centenaire. Cette fête en sera une aussi pour la *Revue Bleue*, dont le fondateur, Eugène Yung, fut un normalien et qui compte parmi ses rédacteurs un si grand nombre de normaliens. »

Et il ajoutait : « La Revue fut, dès les premiers jours, conduite avec une habileté rare. On aurait pu craindre qu'Eugène Yung, fils de l'éducation universitaire, ne se confinât dans l'étroite enceinte de la Sorbonne et n'inféodât sa revue à cette École normale d'où il était sorti, où il comptait tant d'amitiés, dont quelques-unes étaient très illustres. Mais Eugène Yung était un des esprits les plus fins et les plus larges tout à la fois que j'aie connus. Il possédait à un merveilleux degré ce que j'appellerais volontiers le sens du public, c'est-à-dire qu'il savait au juste ce que désirait le public auquel il s'adressait et ce que ce public pouvait porter. C'était chez lui une sorte de flair, un instinct mystérieux que je n'ai jamais pris en défaut.

« ... Lentement, peu à peu, semaine à semaine, à pas étouffés pour ainsi dire, Eugène Yung élargit le cadre de sa Revue, dont le succès montait silencieusement dans le public instruit et libéral.

« ... Oui, c'était un directeur rare : il n'attendait pas qu'on lui apportât des articles : il les suggérait, il les provoquait, il les commandait, et tout cela avec une douceur si aisée, d'une voix si fine et si légère, que l'on croyait avoir trouvé soi-même ce qu'il indiquait et suivre sa propre impulsion quand on cédait à ses conseils.

« Sur tous ses camarades, les anciens comme les plus jeunes, il exerçait la même pression avec une exquise délicatesse de doigté. Oh ! que de noms plus ou moins célèbres dans les fastes de notre École, je retrouve en consultant les premières années de lente élaboration ! »

On ne saurait mieux, ni plus exactement ni plus vivement résumer l'histoire de la Revue, et parce que, en innovant, Eugène Yung avait l'esprit de rester fidèle aux principes qui avaient fait son succès, à l'heure même où il pénétrait profondément dans ce qu'on appelle « le grand public » Eugène Yung conservait systématiquement à un universitaire, à Maxime Gaucher, la critique littéraire dont l'influence était considérable. Dans la *Revue Bleue*, Maxime Gaucher conserva la critique littéraire jusqu'à sa mort. Mais ici, il convient de citer encore les paroles de Francisque Sarcey, et il est juste de les citer presque toutes :

« Comment oublierais-je mon vieux camarade Maxime Gaucher qui a fait si longtemps à la Revue la critique des livres ? Un peu superficielle, cette critique ; mais combien libre, aisée et piquante. Il excellait à marquer d'un trait rapide et juste le défaut d'une œuvre, et, l'épigramme décochée, il passait négligemment avec un sourire narquois ; que de livres il a lus et jugés ! car il lisait ; oui, il ne parlait que de ce qu'il avait lu, et il en parlait toujours sans parti pris, ni passion, ni molle complaisance, en honnête homme ; les jeunes esthètes ne lui épargnaient pas les railleries.

« ... Pauvre Gaucher ! Il a été regretté : mais c'est ici le cas d'appliquer à notre École et à la Revue le mot du poète latin :

> *Uno avulso non deficit alter*
> *Aureus...*

« Il a été remplacé ici par un des hommes que je tiens pour un des esprits les plus originaux et les plus judicieux de ce temps, pour l'homme qui a semé le plus d'idées personnelles et neuves dans la critique, un des plus brillants élèves de notre chère École : Émile Faguet. »

Parvenu à la plus grande notoriété et ayant conquis une influence profonde et durable, Émile Faguet

est encore parmi nous. Il reste un des collaborateurs dont s'honore le plus la *Revue Bleue*. Il sème toujours en foule des idées neuves et personnelles. Critique littéraire, critique politique ou social, moraliste, Émile Faguet est tenu par tout le monde comme un des esprits les plus originaux de ce temps. Il prouve que la *Revue Bleue* est restée d'autant plus attachée à ses amis précédents qu'elle a tendu davantage à se créer des amis nouveaux dans tous les milieux.

Et parce que l'Université fournit au monde intellectuel un apport d'idées de plus en plus considérable et précieux, les membres de l'Université sont demeurés les collaborateurs essentiels de la *Revue Bleue* depuis vingt ans. Citerai-je Octave Gréard, si respecté de l'Université tout entière et dont l'œuvre éducatrice est aussi admirée à l'étranger qui l'envie que dans la France qui en bénéficie. Et Alfred Fouillée dont la pensée si puissante s'est appliquée tour à tour avec un bonheur égal aux sujets qui sollicitent le plus l'attention des esprits contemporains. Philosophe plein d'autorité, sociologue précis, psychologue admirable de la vie des nations, théoricien excellent de la réforme de l'éducation, il a donné ici de nombreux articles qui, groupés, harmonieux en leur riche diversité formeraient une très belle œuvre cohérente. Et je cite, je cite, un peu au hasard, tous ces collaborateurs passés ou présents dont s'enorgueillit l'Université française : Ernest Lavisse, historien méthodique, écrivain plein de force en son élégante concision; Émile Gebhart, chez qui l'érudition se pare de tant de grâces spirituelles; Gaston Boissier, Ernest Havet, Louis Havet, Jules Girard, Tarde, Paul Guiraud, Lanson, Gidel, Ch.-V. Langlois, Paul Monceaux, Henri Marion, Martha, Gaston Paris, Georges Perrot, Luchaire, Georges Lyon, Marillier, Lenient, Lévy-Brühl, J. Monod, Picavet, Croiset, Debidour, Boutroux, Maurice Albert, Dejob, Marcel Dubois, Albert Duruy, George Duruy, Espinas, H. Monin, Henri Potez, Zeller, Cagnat, Rebelliau, Séailles, Seignobos, Stapfer, Thamin, de Crozals, G. Compayré, et Théodule Ribot qui a exercé une si grande influence sur la pensée philosophique de ces dernières années, et Foncin, le promoteur, le directeur hardiment actif de cette *Alliance française* qui est bien l'une des œuvres les plus utiles à notre patrie, et Darlu, et Durckheim, et Paul Desjardins qui fut un de ceux dont la jeunesse chercha les inspirations et accueillit les conseils, et Aulard qui par une persévérance systématique a poussé plus loin qu'aucun autre les recherches sur la Révolution française et a renouvelé cette histoire à laquelle tant de talents incomparables se sont consacrés, et l'éminent historien de l'*Idée de l'État*, Henry Michel, qui après avoir parlé ici de *Hyacinthe Loyson* et du *Père Monsabré* écrivit, à l'instigation d'Eugène Yung, une originale étude sur le *mysticisme de Bossuet*. Bossuet en ce temps là était-il à la mode comme aujourd'hui ? Je ne sais. Mais Gambetta commençait d'être moins à la mode. Un vote de la Chambre lui avait fait des loisirs. Il les employait à se perfectionner dans la connaissance de la littérature et de la philosophie. L'article sur le *mysticisme de Bossuet* le ravit. Il voulut connaître son auteur. Eugène Yung le lui présenta. Et pendant plus d'une heure le chef tombé du « grand ministère » et le jeune écrivain de la *Revue Bleue* discutèrent de Bossuet et de son mysticisme. Discutèrent-ils beaucoup? Il est probable que Gambetta discuta presque seul, car même sur le *mysticisme de Bossuet*, il était capable de parler plus d'une heure; au reste Gambetta suivait avec attention tout ce que publiait la *Revue Bleue*. Elle était sa Revue de prédilection.

M. Michel Bréal est-il déjà nommé lui dont les articles ici ont été très nombreux, articles sur l'enseignement, articles sur la langue française; et M. Jacques Flach successeur de Laboulaye au Collège de France et dont la *Revue Bleue* publia sur Laboulaye l'étude la plus solide et la plus brillante qui ait été écrite. Et voici M. Alfred Rambaud, historien érudit, qui devint directeur de la Revue et voulut alors rester surtout historien. Il groupe autour d'elle maints écrivains d'histoire dont les études, claires et élégantes et fortes, accompagnaient admirablement les travaux de celui qui les avait associés à son œuvre. Et M. Chantavoine, bon professeur, journaliste excellent, conférencier cher au public. Et M. Cartault qui ne se contentait pas d'être ici un artiste expert à juger savamment des arts antiques et des secours que leurs vestiges peuvent nous prêter pour la connaissance profonde de l'histoire du passé, mais devenait avec précision et avec esprit un juge très sûr des écrivains les plus modernes, et traçait, comme pour se distraire ! — les portraits de Pailleron, ou de Gondinet, ou de Dumas fils. Et M. des Essarts, portraitiste et poète, ami du romantisme parce qu'il est ami de notre grande tradition littéraire et parce qu'il sait que notre littérature contemporaine ne peut maintenir toute l'estime dont elle fut entourée qu'en conservant, parmi toutes ses nouveautés, quelque chose de la tradition.

Tels sont les plus notables universitaires d'aujourd'hui. Ils sont presque tous écrivains, et ils sont presque tous les collaborateurs de la Revue, l'énumération que nous venons de faire témoigne assez nettement que la Revue ayant, en quelque manière, pris naissance dans l'Université n'a jamais voulu renier ses origines. Loin de là, elle s'appliqua toujours à se rattacher plus étroitement à ses origines à mesure que la marche du temps semblait davantage

l'éloigner d'elles. Et c'est pourquoi elle continuait de donner le plus fréquemment possible le texte des conférences qui, tous les ans, attiraient le public cultivé de Paris. Il fut un moment où la conférence semblait, plus que tout le reste, séduire les lettrés. Et dans toutes les salles de conférences s'empressait la foule. Alors la *Revue Bleue* était presque exclusivement un recueil de conférences. Depuis lors l'éloquence française s'est dispersée. On est moins passionnément avide de ses manifestations, probablement parce que ces manifestations sont devenues plus nombreuses et plus diverses, parce que c'est une loi naturelle qui fait qu'on recherche moins ardemment ce qui vous est plus fréquemment offert et ce qu'on peut goûter sans obstacles. Mais du moins chaque année quelques conférences, entre toutes les autres, sont de véritables événements littéraires et même des événements parisiens. Aussi bien, tous les ans, la *Revue Bleue*, fidèle au souvenir du passé et reconnaissante au genre qui lui valut ses premiers triomphes, publie un certain nombre de conférences... Et de quels conférenciers! Émile Deschanel, Brunetière, Jules Lemaître, René Doumic, Henry Fouquier, Larroumet, Anatole Leroy-Beaulieu. Presque tous les conférenciers célèbres de notre temps sont des membres de l'Université. Et il serait bon de découvrir les causes qui font que les universitaires excellent dans cet art si délicat, si français de la conférence, qui exige tant de précision, tant de méthode, tant d'amabilité souriante dans la pensée comme dans la parole, tant de mesure et tant d'art...

FÉLIX DUMOULIN.

(*A suivre.*)



UNE EXCURSION A TIDORE

Souvenirs de voyage.

« Encore que l'inanité de tout effort soit une notion définitivement acquise à notre raison, c'est toujours une satisfaction de se rappeler ceux qu'on a pu faire, quand ce ne serait que pour se convaincre un peu plus avant de cette inutilité. Par la longueur des routes parcourues aux années de ma jeunesse, je vois combien peu l'on fait de chemin dans le monde au sens du siècle, pendant qu'on navigue sur des mers lointaines ou qu'on visite des rivages inhospitaliers. Si Victor Jacquemont n'était pas mort, dans la plénitude de sa force et entouré de sympathies extérieures à ses travaux, l'injuste renommée ne l'aurait pas effleuré de son aile et son labeur n'aurait pas compté. Il faut avant tout contracter des alliances utiles et s'entourer de hautes et puissantes amitiés. Et c'est ce à quoi nous n'avons jamais pris garde. Mais quelle condition est exempte d'inconvénients? Et quel est l'esprit aujourd'hui assez borné pour ignorer encore que chaque société bien réglée est basée sur une exploitation rationnelle? — Toute créature humaine qui lie commerce avec une autre, nourrit le secret projet de la réduire en esclavage. »

Ainsi parla mon ami Timothée. Cet homme a lu l'Ecclésiaste, et mes loisirs se passent à admirer sa sagesse. Je fis sa connaissance, il y a plus de vingt ans, dans ces parages éloignés où les Portugais du XVI[e] siècle allaient chercher les épices, et il me revenait, à l'entendre jeter son blâme spéculatif sur les choses de la terre, comme un souvenir confus de ces grandes îles tropicales où l'atmosphère est lourde de pluie et de senteurs de jasmin. Je revis, comme en un rêve, les nids de verdure de Célèbes avec les haies chargées de larges fleurs pourprées où butinent les grands papillons dont les ailes sont peintes de couleurs tranchées comme les émaux des blasons; je rentrai dans les pagodes de Menado, sombres et mystérieux réduits où, sous la buée bleuâtre des lampes et des brûle-parfums, les images laquées et dorées luisent avec des reflets fauves; je refis le même chemin, à cheval, avec La Savinière qui a disparu depuis et aussi avec Raffray, qui est maintenant consul. A Kéma, c'étaient des oiseaux couleur d'arc-en-ciel, qu'apportaient des cavaliers séranis venus des montagnes dont les croupes bleuâtres s'étageaient au loin. A Gorontalo, les belles filles nous offraient des mangues sur le pas des portes, et leurs visages étaient si pâles qu'ils semblaient éclairés par un rayon de lune. A Ternate, je rencontrai Timothée qui venait de visiter les Philippines, et ensemble nous allâmes dans l'île de Tidore où nous faillîmes mourir de faim.

Ainsi, tandis que Timothée parlait, je revivais les jours de mon errante et insoucieuse jeunesse. Comme lui, à travers le globe, je suis allé au hasard; et, sur des navires de toutes sortes, j'ai parcouru les mers, depuis l'Atlantique jusqu'au détroit de Dampierre, plus loin même. Et tour à tour bercé par les grandes lames bleues des mers de Chine, les vagues plus vertes du Pacifique, ou arrêté sur un voilier dans quelque anse des îles Moluques, j'ai vécu indépendant et tranquille avec le grand soleil des tropiques sur la tête, et sous les yeux le panorama magique des grandes montagnes, qui s'élèvent droites, ainsi que des cônes de verdure, apparaissant dans la nuit en masses noires, couronnées d'un panache de feu.

« Tout cela est fort bien, reprit Timothée qui n'aime point la rêverie, mais vous n'avez tiré nul profit de vos voyages. Vous n'avez pas de situation et vous ne pouvez songer à un établissement sérieux.

— Vous avez raison, cher Timothée, — lui répondis-je, — je ne puis songer à aucun établissement, car on sait depuis longtemps que ce qu'ont dit les anciens de l'alcyon est une fable, et que cette créature ne fait point son nid sur les flots. Aurai-je eu au moins, tout comme l'halcyon solitaire, la joie d'avoir respiré parfois libre et heureux dans la grande nature, et d'avoir vu les hautes cimes des monts Arfaks dorés par les feux du soleil couchant. C'est là un spectacle que vous avez eu aussi, Timothée, et croyez-moi, il vaut mieux nous remémorer notre voyage en Papouasie que de prendre parti dans notre société moderne. Car elle me rappelle, votre société civilisée, cette paix romaine qui couvrit la terre de telle sorte que la plus mince créature humaine ne put demeurer indépendante et vécut nuit et jour sous l'œil vigilant de l'administration impériale. Quand nous étions en rade de Salwatty, dans les domaines de notre ami le sultan Abou-Kassim, Timothée, la société civilisée ne prenait plus garde à nous.

Il y a des années de cela, Timothée, nous étions jeunes, abondions en belles qualités. C'était bien dans les parages de l'île de Salwatty, là-bas, dans le nord de cette Nouvelle-Guinée que nous avons explorée avec tant de soin. Nous étions trois : Raffray qui est diplomate aujourd'hui, vous qui êtes un négociant chinois notable, et moi qui ne fais rien qu'écrire. Nous nous rendions, vous à Amberkakï avec une nuée de chasseurs malais pour faire la guerre aux oiseaux de paradis, nous au havre de Dorey avec les mêmes intentions. Car notre vie s'est passée à parcourir la terre pour tuer des animaux et en rapporter les dépouilles.

C'était, je crois, le 15 janvier 1877, vers quatre heures, alors que le soleil de l'équateur avait un peu ralenti ses ardeurs; nous descendîmes de nos shooners et gagnâmes de grands bancs de coraux et de sables que le jusant découvrait. A notre droite s'élevait une roche blanche, taillée à pic, autour de quoi tournoyaient des petites mouettes pâles, avec des cris plaintifs. Les savants appellent ces gracieux oiseaux des *Gygis;* et moi, à entendre leur voix, je pensais aux Océanides qui pleuraient autour de Prométhée enchaîné et aussi à l'essaim pressé des Danaïdes suppliantes que le héraut envoyé par Ægyptus arrachait à l'autel de Jupiter. Pourquoi, Timothée, y a-t-il des créatures toutes de tristesse et d'autres qui vivent seulement pour la joie? Et ne trouvez-vous pas admirables ces vieilles traditions qui veulent nous faire voir dans ces mouettes errantes, et dont le cri ressemble à un sanglot ou à un gémissement, les âmes des hommes qui sont morts noyés dans la mer?

— Les mouettes et les goélands, me répondit Timothée, sont des oiseaux ennuyeux et voraces qui happent gloutonnement les débris tombés des navires et qui flottent sur l'eau. L'un d'eux, dans les eaux de Mindanao, me vola jadis un poisson rare que j'avais mis sécher sur le pont après l'avoir convenablement bourré de filasse.

— Que savez-vous, Timothée, de nos futures destinées? Le livre des morts de l'ancienne Égypte nous apprend que cette ampliation de notre être, que l'on appelle le double, lui survit et doit chercher, où elle peut, sa nourriture. Aussi la prévoyance des enfants a-t-elle multiplié sur les murs des hypogées les peintures et les formules écrites pour assurer aux ancêtres cette nourriture, et j'ai retrouvé ces formules peintes sur les parois des pagodes de l'Inde. Elle remplissait le caveau de petites effigies funéraires pour retirer au mort toutes les chances de destruction. Peut-être, Timothée, ces mouettes donnent-elles asile à quelques-uns de ces doubles, réduits, par la ruine de leurs sépultures, à chercher leur vie parmi les débris immondes! Rappelez-vous les cris aigus que poussaient les âmes des trépassés s'empressant pour boire le sang des brebis noires qu'Ulysse et ses compagnons avaient sacrifiées aux mânes du devin Tirésias! Timothée, je vous le dis en vérité, les mouettes de Poulo-Balm étaient des âmes de trépassés. Qu'il vous souvienne, d'ailleurs, que je découvris, dans cet îlot, quelques mois plus tard, une sépulture remarquable, qui figure aujourd'hui au Muséum ou au musée du Trocadéro.

— Je me rappelle cette affaire, dit Timothée. C'étaient des gens que le radjah de Salwatty avait fait assassiner. Mais, puisque vous parlez de Salwatty, avez-vous conservé quelque mémoire des repas que nous y fîmes avec du pain de sagou?

— Certes oui, je ne les ai pas oubliés ces pains de sagou à odeur infecte, durs comme la roche, ou qui se résolvaient en poussière; et, pourtant, les matelots malais faisaient leurs délices de cette moelle de palmier fermentée. Encore aurions-nous été heureux de trouver un peu de ce sagou deux mois avant, dans l'île de Tidore, lors de notre fameuse expédition. »

A ce souvenir, Timothée daigna sourire et approuver :

« C'était une bonne histoire. » — Et il se réjouit de l'idée que j'avais eue de faire trois plats avec du riz au sel, riz avec du thé, riz avec du sucre.

Alors que nous étions à Ternate, l'idée nous avait pris un jour d'aller chasser dans l'île de Tidore et d'y camper pendant une semaine. Aussi affrétâmes-nous une petite embarcation, sorte de pirogue que des balanciers, artistement disposés, prémunissaient contre les chances de naufrage, et nous nous tînmes à l'abri sous un petit toit formé de feuilles de palmier, tandis que les rameurs malais pagayaient sous

le soleil en chantant une mélopée vague et traînante sans commencement ni fin. De ces bateliers, l'un se nommait Nording et paraissait heureux d'être au monde; sa bouche, fendue d'une oreille à l'autre, s'ouvrait en un large rire, découvrant les dents bleuies par la chique de bétel et les gencives sanguinolentes mises à vif par l'usage immodéré de la chaux et de la noix d'arec. De temps à autre, l'homme crachait et c'était sur l'eau une traînée rougeâtre qui ressemblait à du sang. Ainsi le sang de la Gorgone expirante jaspa l'onde salée de filets pourprés, pour donner naissance au corail.

« Ne vous mettez pas en frais d'imagination, interrompit Timothée, et ne prenez pas tant de mal pour démarquer Ovide, car je le connais tout comme vous, et j'aime peu ces fadaises. Aussi bien votre esprit est-il plein de chimères, et c'est pourquoi vous ne réussirez jamais en rien. »

M'ayant ainsi condamné au tribunal de la raison, Timothée continua de m'écouter avec une affectueuse indifférence.

« Pardonnez-moi, Timothée, lui répondis-je, tandis qu'il allumait un cigare, je ne croyais pas vous offenser en chevauchant dans les nuées. Si j'aime à me perdre parmi les rêves, c'est que j'y trouve le même plaisir que vous prenez à parcourir les régions inconnues. A me rappeler mes voyages, je regrette de n'avoir pas vécu avec ces Argonautes qui jetaient dans le sillage de leur navire à la plainte humaine des couronnes, pour apaiser ces divinités de la mer dont ma force d'esprit, inférieure à la vôtre, ne peut se décider à nier complètement l'existence. Emporté sur les flots des océans, je me sens une si petite chose à leur regard que je prends quelque joie à donner des noms et des figures à leurs forces que la science se trouve incapable de m'expliquer. Et si hautes que soient les doctrines de la science, je la prends en haine aujourd'hui, parce que je l'ai trop aimée sans qu'elle m'ait jamais satisfait. Si limpides que vous apparaissent les lois ébauchées par certains, codifiées par d'autres, elles constituent un ensemble artificiel dont la fragilité est encore le moindre défaut. Aussi suis-je moins loin que vous ne semblez le croire, et de la vérité et de la sagesse, en prenant, par exemple, les perles, à leur origine, comme des larmes des Océanides recueillies par les pintadines en leur étui de nacre, qu'en regardant ces perles comme le produit morbide de la sécrétion d'un mollusque, gêné en quelqu'une de ses parties. La science, croyez-moi, est toute renfermée dans des apparences trompeuses comme le témoignage de nos sens, en dehors de quoi elle ne saurait exister. S'appuyant sur des postulats et des pétitions de principes, ses résultats sont incertains et sujets à varier. Ainsi mise en face de ses défaillances, ma raison tournoie et je demeure seul dans les ténèbres du doute. Entre des impossibilités égales, mon choix se détermine bien vite et je préfère à des vérités qui changent tous les dix ans, les mensonges dorés qui ont chanté autour du berceau des premiers hommes.

Et c'est pourquoi j'aimais ces matelots malais, car ils avaient le rire facile des êtres qui sont incultes et simples, et ils croyaient aux esprits. Ils croyaient à ces anges qui habitaient jadis le cratère de leur montagne et qui s'en retirèrent lorsque les étrangers, venus d'Europe, arrivèrent pour s'installer à Ternate. Nording me raconta cette histoire, d'autres encore, car notre petite traversée dura très longtemps à cause de la force des vents contraires.

Nous étions partis de Ternate à trois heures du soir, bravant les dernières ardeurs du soleil, alors que toute la ville dormait la sieste; car nous voulions échapper à la despotique bienveillance du Résident, nous passer de ses embarcations officielles, de ses recommandations aux Sanadjicks de Tidore, de son cortège d'opazes. Aussi nous étions-nous enfuis comme des voleurs, n'emmenant qu'un seul domestique, ce Saptaou qui était à votre service. Vous souvient-il de Saptaou, Timothée, de ses cheveux bouclés, de son visage de fille, de ses yeux candides et voilés? Jamais il n'y eut de plus grand coquin par le monde. Abandonné plus tard par vous sur la grande terre de Nouvelle-Guinée, à cause de ses vols, il envoya des émissaires implorer ma pitié, et ces hommes me trouvèrent sur la plage de Dorey lorsque mes Malais me transportaient mourant à Andaie. A ce moment, Timothée, je ne tenais plus à la terre et je dépouillai cette traditionnelle dureté dont on m'a fait trop d'honneur et dont nous devons nous masquer, nous autres gens des longues routes. Aussi bien n'y eus-je que peu de mérite, car les choses d'ici-bas ne me touchaient plus, habitué que j'étais depuis dix jours à entendre les missionnaires allemands, qui ne savaient pas que j'entendais un peu leur langue, se répéter entre eux que j'allais bientôt mourir. »

A ces souvenirs nous demeurâmes quelque temps rêveurs. Puis Timothée interjeta, en allumant un second cigare :

« Ces hasards, nous les avons tous éprouvés. Plus que tout autre, le voyageur est léger dans la main du Tout-Puissant. Mais par notre mépris de la mort nous faisons échec à sa puissance. »

Je ne me crus pas obligé de reprocher à Timothée ce blasphème, la manière d'entendre Dieu demeurant chez chacun de nous tout à la fois obscure et subtile, et seules les personnes religieuses ayant une opinion nette des choses qui sont indéfinies et inexplicables.

Je repris mon récit :

« Nous aurions dû, Timothée, à vous entendre, faire notre petit voyage de Ternate à Tidore en moins de deux heures. Les courants, les vents, la jalousie des dieux de la mer en décidèrent autrement. Pendant trois heures nous eûmes la vue des hautes cimes d'Halmaheira, si hautes qu'elles semblaient se perdre dans le ciel, bien au-dessus de celle de Tidore dont la montagne en pain de sucre se dressait devant nous sans que la distance qui nous en séparait parût varier. Derrière nous, le volcan éteint de Ternate montait comme une grande taupinière avec la ville blanche, perdue dans la verdure, couchée en long à son pied. Et l'on distinguait encore les filets des pêcheries dressées de loin en loin dans la mer dont les lames couleur de lapis ondulaient lentement, se moirant d'or au hasard des rayons du soleil couchant.

Dans les hauts-fonds, parmi les grandes masses blanchâtres des coraux, les algues et les gorgones formaient de petites forêts sous-marines où erraient des poissons de nuances éclatantes et tranchées, bleus, rouges, verts, orangés, tigrés de noir, marqués de lunules d'azur, de traînées veloutées très sombres. Tous avaient des formes insolites, et ils allaient et venaient se poursuivant avec cette silencieuse démarche d'ombres qui donne à ces êtres muets, se mouvant tout d'une pièce, quelque chose de factice et d'incomplet.

Les coralliaires, avec leur tronc ramifié décomposé en brindilles de plus en plus ténues, chargées de bourgeons étoilés, ressemblaient à ces arbres d'Afrique que n'ont point de feuilles. Et parmi eux grimpaient les oursins guindés sur leurs piquants, et aussi de grandes annélides qui ondulaient comme des mille-pieds. Les méandrines à divisions polygonales rappelaient des gâteaux de miel ; d'autres semblaient des dents, des éventails, des cornets, des dentelles. Les fongies délicatement feuilletées étaient d'un blanc tendre, les madrépores d'un violet presque bleu. Les gorgones dressaient leurs rameaux fauves ou roses, les tubipores qui imitent les orgues étaient d'un rouge de sang.

Le spectacle de ces choses prit malheureusement trop tôt sa fin. Quand nous eûmes atteint la haute mer il ne nous resta rien à regarder que les montagnes, encore le soleil nous confinait-il sous notre petit toit.

Puis, à six heures, la nuit tomba et nous n'étions pas encore arrivés. C'était l'obscurité complète quand nous débarquâmes dans une anse où brillaient de vagues lumignons indiquant l'existence de cases. Nos marins déclarèrent que le lieu comme le mouillage étaient excellents.

Nording ajouta même, je crois : « Nous y serons comme chez nous. » Et il me fit cette confidence tandis que j'étais à cheval sur ses épaules, car il me transportait ainsi à terre pour m'épargner l'ennui de me mouiller jusqu'au ventre.

Raffray qui possédait une belle lanterne achetée au bazar du Voyage, l'alluma sans plus tarder, et les matelots s'éclairèrent avec de grandes torches faites de damar et de feuilles de palmier qui émettaient une flamme rouge et d'épais tourbillons de fumée brune dont l'âcreté prenait la gorge. On tira de la pirogue la tente de Raffray neuve et sans tache, et qui n'avait jamais servi.

Mais il fallait, pour la dresser, se livrer à des pratiques géométriques parmi lesquelles des intersections de triangles semblaient au plus haut point hérissées de difficultés. Et, tandis que Raffray entreprenait ses calculs, je me rappelais la façon austère dont feu M. Puiseux m'avait gratifié d'un zéro en pleine Sorbonne, lors de mon baccalauréat ès sciences, section de la géométrie.

A la lueur tremblante des falots, nos ombres prenaient des apparences vagues ou ridicules, et nous avions tout l'air de ceux qui se livrent à des incantations magiques. Les gens du lieu, qui nous observaient à travers les fissures de leurs cabanes, durent nous prendre en mauvaise estime ; et ils nous firent payer par la suite les inquiétudes que nous leur avions données.

Le vent montait, de plus en plus frais, éteignant les torches, puis il se glissait sous la tente, l'enflait comme une apostume ; et il se retirait sournoisement, tandis que quelqu'un d'entre nous demeurait emprisonné sous les plis. Enfin l'édifice de toile grise doublé de serge verte, s'éleva, majestueux et conique, ferme sur ses piquets. Il était dix heures du soir. Nous soupâmes avec les quelques provisions que nous avions emportées et nous nous promettions, en disputant notre nourriture à des essaims de papillons nocturnes attirés par notre lanterne, de faire le lendemain matin un repas plus substantiel, grâce aux poules et aux poissons que nous vendraient les indigènes. Votre Saptaou, d'ailleurs, répondait de tout.

Puis nous nous couchâmes, par terre sur des nattes ; et nous dormîmes très mal : d'abord, parce que les coqs n'arrêtèrent pas de chanter ; mais, à les entendre, je pensais que bientôt un carry de volailles me consolerait de leurs clameurs ; ensuite, parce que les chiens du pays ne nous laissèrent pas de répit. Ils ne cessaient de s'insinuer sous la tente, en tout ou partie, cherchant quelque aubaine.

J'allais pourtant m'endormir quand un bruit affreux me réveilla. C'était vous, Timothée, qui en étiez cause, car vous étiez en contestation avec un de ces chiens. Il avait réussi à glisser dans notre

habitation la partie antérieure de son être, puis il avait porté une dent téméraire sur une botte qui vous appartenait. Votre caractère opiniâtre ne permit pas à ce chien de garder longtemps l'avantage. Le pied de la botte n'était pas encore sorti que vous en aviez déjà saisi la tige, et armé d'un bâton ferré vous frappiez sans mesure sur l'animal vorace qui ne lâcha l'empeigne qu'à regret. Il s'enfuit en poussant des hurlements auxquels ses congénères répondirent, et, sous la clarté de la lune, je les voyais assis autour de nous, sur leur derrière, plus efflanqués que des loups; leurs prunelles luisaient. Ainsi dans les carrefours se réunissaient les chiennes noires pour aboyer à Hécate.

« Ne recommencez pas, de grâce, murmura Timothée impatienté, à divaguer dans les histoires antiques. Laissez à de plus savants ces incursions dans le champ des religions disparues. Je regrette toutefois de n'avoir pas tué un de ces chiens pour en rapporter au Muséum et le squelette et la dépouille, car nous savons peu de chose sur ces canidés des îles malaises. Je serais porté à croire qu'ils descendent en ligne directe de ce chacal de Java que les indigènes nomment adjack et que les savants ont appelé *Canis rutilans*.

— C'est là, en effet, cher Timothée, une chose fâcheuse: Et feu Alphonse Milne Edwards, qui s'intéressa tant aux mammifères, vous eût, au reçu de cet intéressant spécimen, inscrit au Livre d'Or des voyageurs qu'il tint avec un ordre et une économie en tous points admirables. Quelque jour, sans doute, pourrez-vous enrichir les galeries du Jardin des Plantes de deux ou trois exemplaires du chien des Moluques. Le besoin s'en fait sentir, car cet immense bâtiment contient peu de choses et me semble représenter tout à fait les *desiderata* sans nombre d'une science qui, chez nous, pousse tout à l'architecture et produit si peu de savants. C'est dans des réduits étroits et obscurs, où s'accumulaient les richesses du monde, que Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire écrivirent de puissants livres. Et Claude Bernard mourut pour avoir pris froid dans l'humide laboratoire d'où sortirent les plus grands travaux qui aient illustré la science française. Aujourd'hui la science est logée dans des palais où il ne manque que les illustres savants dont nous fûmes les disciples. Car ils sont tous morts.

— Nous avons pourtant fait notre possible, répondit le sage Timothée, pour leur remettre des matériaux dignes de leurs études. Mais les collections que nous avons recueillies au prix des plus grandes fatigues, et souvent à nos propres frais, demeurent enfouies depuis des lustres dans des tiroirs où jamais travailleur ne saura sans doute les trouver. Aurons-nous au moins fait notre devoir, et nous mourrons inconnus sans avoir excité l'admiration du public comme ces explorateurs qui rapportent seulement de leurs voyages des récits auprès de quoi ceux d'Hérodote paraissent bien décolorés.

— C'est en quoi, Timothée, le verbe est supérieur à l'action. Aussi serait-il temps de parler pour prendre un peu soin de notre gloire. Mais ce soin je vous le laisse, car, à vous parler franchement, la faveur du peuple est une chose qui me paraît peu désirable. Celui qui recherche la gloire est pareil au belluaire qui se joue au milieu des animaux féroces : son succès est une affaire d'occasion. Être livré aux bêtes ne me plaît point.

— Les intérêts de mon commerce ne me laissent pas de loisirs. Et, m'en laisseraient-ils, que je ne les consacrerais point à écrire mes voyages. Il faut laisser aux vieillards la pitoyable habitude de parler sans cesse de ce qu'ils ont fait. C'est un travers commun à ceux qui ne peuvent plus agir de raconter leurs actions passées. Je ne sais même s'il convient que je vous excepte de ces raconteurs fastidieux qui peuvent se recommander de Sinbad le Marin pour premier patron. Ce Sinbad réunissait de nombreux convives autour d'une table somptueusement servie. Aujourd'hui les voyageurs offrent des banquets à des reporters dans l'espoir de voir leurs noms figurer dans les journaux. Vous rappelez-vous ce qu'il arriva après le départ de ce chien?

— Certes oui. Aux hurlements de cet animal répondirent des grognements vagues issus des maisons voisines. Les Malais de Tidore nous maudissaient, les femmes et les enfants se plaignaient comme si le vieil Hérode eût fait, en cette nuit néfaste, exécuter à nouveau ses édits. Le calme allait se rétablir quand une musique s'éleva, et elle n'était, suivant l'expression de notre méridional Cléon « en « rien inférieure aux précédentes ». Un orchestre de chauves-souris, niché dans les branches d'un arbre immense qui recouvrait notre tente de son haut toit de verdure, se mit à entonner un hymne. La mélodie en était contestable et le refrain odieux. Cela tenait tout à la fois du grincement de ferrailles jouant à frottement dur, du bruit énervant que fait un doigt malveillant poussé sur une vitre, du strident va-et-vient d'une mauvaise scie, et de la voix mélodieuse des paons chers à Junon. »

Le soleil se leva enfin et nous arracha à ces ténèbres impures d'où la nature semblait nous défier de ses mille voix. Certes, devant de semblables présages, un Romain fût rentré chez lui. Mais nous ne prîmes point la mer et nous allâmes excursionner dans la montagne par des chemins raides et glissants surplombant des abîmes coupés à pic. Nording nous accompagna et fit une ample moisson d'insectes. Courant rapidement autour des arbres, il s'emparait

adroitement des *Tricondyles*, ces coléoptères allongés et bossus à tête globuleuse, d'allure agile et sournoise. Au retour, tranquilles dans la parole de Saptaou, nous nous assîmes dans la tente, et une serviette étendue par terre représentait la nappe d'une table qui faisait défaut.

Harrassés par une ascension et une descente de six heures sous un soleil de feu, et par des terrains assez escarpés pour que les gens y progressant — pour leurs affaires ou leur mauvaise fortune — eussent l'air de mouches se promenant le long d'une glace, nous regardâmes avec intérêt cette nappe où quelques assiettes et gobelets de fer-blanc formaient un primitif couvert. Alors apparut Saptaou avec un plat de riz où se dressaient quelques morceaux de poisson séché, et il portait encore un bol contenant une sorte de carry fumant. Saptaou, sévèrement interrogé, prit l'attitude d'une jeune vestale accusée d'avoir manqué à ses vœux. Ses longs cils ombrèrent ses joues et il déclara d'un air ingénu que nous n'aurions pas d'autres victuailles, encore le poisson provenait-il du fonds particulier des matelots.

La situation était telle : les indigènes nous avaient mis au ban ; ils refusaient aux voyageurs, venus sans recommandations, le pain et le sel, ou pour mieux dire les œufs, les poules, et le poisson de la mer. Au reste leur avis était que des étrangers, des Européens, venus en si mince équipage, ne pouvaient être que des pirates ou des soldats déserteurs. On tint conseil, des avis différents furent émis. Raffray, homme porté aux choses de la chasse, mit en avant l'excellence de son fusil, et déclara qu'il nous alimenterait de venaison. Vous, Timothée, vous conseillâtes aux matelots de s'en aller pêcher du poisson. Et moi, je proposai de mander le chef du village et de lui faire les menaces les plus terribles. Quand on aurait dû le garder en otage, — et nous ne courions en cela aucun risque, — il devrait envoyer un homme à Ternate vers le résident avec une lettre de nous. Le parti présentait des inconvénients, ils se précipitèrent innombrables, qui par Raffray, qui par vous, et je fus accusé de manquer d'amour-propre. Car il eût fallu dans cette lettre avouer notre voyage clandestin et notre impossibilité d'agir en dehors du gouvernement de Ternate. Cette humiliation me semblait petite ; à vous elle parut considérable, et l'on n'essaya rien dans cette voie.

Nous allâmes alors tous deux à la découverte, pendant que Raffray faisait la sieste malgré les moustiques qui formaient autour de lui un nuage léger, et je mis à tout hasard mon fusil sous mon bras. Des poules picoraient derrière une case, puis une femme en sortit qui leur jeta une poignée de riz.

C'était une de ces jolies Malaises des Moluques dont le type s'est affiné par des unions avec les races arabe et chinoise. Sa chevelure, qui lui serait facilement descendue jusqu'aux talons, était tordue en une masse lourde, d'un noir de jais, avec des luisants bleus, et retenue par une épingle de cuivre dont la tête ciselée brillait sous le soleil. Elle avait le teint clair, la peau d'une nuance chamois tendre, comme ambrée à la nuque ; et son oreille, finement ourlée comme les coquilles de la mer, portait des bijoux barbares. Son cou gras et délicatement tourné avait un pli circulaire qui le ceignait comme un collier et, sous sa koubaye blanche à fleurs roses se bombait sa gorge dont les pointes redressaient l'étoffe du corsage agrafé par une fibule d'argent. Son sarong violet et bistre largement zébré de lignes rouges et jaunes, disposées en dents de loup, bridait le galbe des hanches doucement arrondies et se tendait sur la croupe. Cette femme avait des anneaux de cuivre et d'argent aux poignets et aux chevilles, ses jambes étaient grasses et ses bras pleins. Je me la rappelle encore aujourd'hui, Timothée, car elle était très belle.

« Elle n'avait rien de particulièrement remarquable, dit Timothée en haussant les épaules. Vous en avez trouvé comme cela, à ramasser à la pelle, dans tout le pays malais. Il y en avait de bien plus jolies à Ternate, et vous le savez tout comme moi ; avez-vous oublié ces *nonas* si bien tournées que l'on reconduisait chez elles, la nuit, après le bal, au son des triangles et des violons ?

— Oui, Timothée, sans doute, il y eut et il y a encore des femmes plus belles, quand ce ne seraient que celles du sultan de Tidore, qui, vêtues de pagnes de soie blanche, couronnées de jasmin, dansèrent avec nous au grand bal du résident. Le sultan de Ternate y vint même dans une antique berline traînée par plus de trente hommes. Car ce souverain pacifique avait grand peur des chevaux et il trouvait, d'ailleurs, mauvais que le cocher fût assis sur un siège plus haut que celui du maître ! Cette jeune Malaise me revient cependant à l'esprit et cela n'est pas pour moi sans quelque plaisir. Car je rattache ma jeunesse passée à son visage qui sera toujours jeune aux yeux de ma mémoire.

— Vous vous permîtes à son endroit un compliment d'une nature sur laquelle nos opinions peuvent différer, mais qui me prouve que vous l'aviez trouvée désirable. Voyez-vous, Timothée, nous avons toujours manqué, vis-à-vis des femmes, du sens de la vénération.

— Et c'est là, mon pauvre ami, dit en ricanant Timothée, le sentiment qu'elles estiment le moins en nous. Les respecter me semble puéril, surtout dans ces régions équatoriales ; au reste, elles sont partout les mêmes et puisque vous aimez les rémi-

niscences des livres, je vous renvoie à ce que Koëleth, dans le *Livre Saint* nous a dit d'elles, sans autrement en spécifier la nation.

— C'est une chose banale et facile, Timothée, de mépriser la femme; l'on est puni de ce mépris par le vide très grand dans lequel nous vivons par leur absence. Et toute la sagesse du monde ne pourra jamais meubler ce vide.

— Voilà, reprit Timothée, de bien grands mots pour une petite chose. Partout où nous sommes passés nous avons fait raisonnablement le possible pour essayer de nous amuser.

— Il nous en est resté la vanité de la tristesse. Aussi pour cette raison, et quelques autres encore, sommes-nous demeurés solitaires et notre vie s'est passée grise et sèche comme ces torrents des déserts éthiopiens laissant derrière eux un lit aride, plein de poudre et de cailloux brisés. Nos souvenirs ne sont que dans des faits, et ils n'intéressent point notre cœur. Trop tard nous avons appris que l'activité comme la science sont choses vaines et que la plus haute connaissance des choses, plus mensongère et pleine de superbe que les discours d'un mage, ne vaut pas l'amour d'une femme. Répétez avec un grand esprit, Timothée, que la femme « fait la désolation du juste »; répétons avec conviction que l'amour est une supercherie très grande, sûrs que nous sommes aujourd'hui de ne pouvoir plus l'obtenir.

— L'amour, objecta Timothée, nous met souvent dans des situations ridicules, et elles sont toujours difficiles. Plus qu'aucun autre sentiment il crée des illusions décevantes et ne laisse après lui que la honte ou la tristesse. Mieux vaut vivre seul et libre, que de se forger des chaînes qui vous lient étroitement aux misères de l'humanité, et cela comme à plaisir! Et d'ailleurs, cette humanité, vous ne l'aimez pas plus que moi; tombant dans l'excès contraire, vous vous êtes montré dur aux hommes comme à vous-même. Votre âme n'est point faite pour l'amour et elle se réjouit — suivant la mode que vous suivez en aveugle, tout en croyant la honnir — dans les « mépris amers ».

— En cette affaire, Timothée, les apparences sont trompeuses et tournent visiblement contre moi. Si, plus indulgents aux hommes et plus pitoyables à nous-mêmes, nous avions su écarter de notre esprit les visions idéales abstraites, nous aurions pu trouver le bonheur. Aujourd'hui nous sommes trop avancés pour remonter la route. Est-il d'ailleurs de route dans le désert? Chaque jour, le vent qui souffle recouvre les traces de nos pas et nos yeux obscurcis ne sauront plus distinguer l'étoile qui servit aux gens simples pour rejoindre la crèche du Nazaréen. Comme le dirait un professeur du Muséum de notre connaissance: « Notre situation est acquise. » Plût au ciel que la poule de la Malaise eût été acquise, Timothée, cela nous eût épargné bien des tribulations! »

Je demandai à cette jolie personne si elle voulait nous vendre une poule. Grâce à votre mauvaise attitude, — car vous la considériez d'un air astucieux et pervers, — je n'obtins pas de réponse, et la dame haussa les épaules, nous tournant son dos qui n'était pas moins digne d'admiration que le reste. Rapidement, j'abaissai mon fusil vers un gros coq roux et bronzé qui s'empressait autour d'un cocotier où il pourchassait quelque insecte. La Malaise m'avait vu. Tout en nous traitant de « Français pourris », — car on connaissait notre qualité, — elle s'élança pour couvrir le volatile de son corps, et elle tremblait de colère. Son beau visage avait pâli, il ressemblait au masque de la Méduse que les vieux Negroli de Milan repoussèrent sur cette rondache de l'empereur Charles-Quint qui est à l'Armeria de Madrid. Et je pense, à me rappeler cette femme, à l'inscription latine amphigourique courant autour de la Gorgone échevelée. Les cris de la Malaise ameutaient les gens de la maison, aussi nous nous retirâmes sans avoir tiré, poursuivis par les malédictions de toute la famille.

Notre criminelle entreprise ne nous amena pas d'autres châtiments. Mais le dîner qui vint fut désastreux. Un peu de riz et un vieux kakatoës tué par Raffray composèrent tout le menu, et l'oiseau huppé, dur comme du bois, se défendit sous nos dents, sa chair était encore plus coriace que son misérable squelette. On se coucha mécontent, car les matelots déclarèrent qu'ils ne voulaient plus rester à Tidore, où les habitants se refusaient à leur vendre même du sagou. Le seul Saptaou montrait un visage serein, sans doute se procurait-il des victuailles auprès des Malaises, grâce à sa charmante figure, plus puissante que les rixdales ou les fusils.

Mais, le lendemain matin, la famine fut complète. On but du thé, on mangea du riz au sel, au sucre et même du sagou. Quand j'en mordis un morceau, il me sembla attaquer un bloc formé de sable aggloméré avec de la colle forte; cela en avait et l'odeur et le goût. Les matelots s'en régalaient non loin de là, mais c'était le fond de leur sac, et il n'en resta bientôt plus.

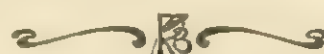
Aussi, à l'heure de midi, nous fallut-il quitter cette terre inhospitalière, qui n'avait pu nous nourrir. Et, quand nous partîmes, les indigènes du lieu durent faire des vœux pour que les étrangers fussent engloutis par la mer des Moluques, tout comme les Égyptiens le furent avec leur Pharaon dans les flots de l'Érythrée.

— Cette dernière comparaison, conclut Timo-

thée, en se levant, était bien inutile. Bonsoir. Je vous apporterai prochainement des échantillons remarquables de gutta-percha. »

Huit années ont passé depuis cet entretien, et j'apprends aujourd'hui, par un hasard, que Timothée, qui a oublié de reparaître avec sa gutta-percha, dirige une importante factorerie dans la Chine Orientale. Puissent ces lignes l'y rejoindre et le plonger dans la confusion.

Maurice Maindron.



LE DÉCLIN DU PAYSAGE

Méditation d'automne.

I

Les beaux paysages se font rares, de plus en plus rares.

Exorde mélancolique de la part de celui « pour qui le monde extérieur existe », qui se plaît aux indéfinissables séductions de la nature ainsi qu'aux métamorphoses du paysage dans l'art. Est-ce le salonnier, le critique de profession, l'amateur de tableaux qui gémit de la sorte, en constatant que, chaque année, cette pénurie s'accentue, que la quantité l'emporte de jour en jour sur la qualité, la dimension des cadres sur la signification des toiles? Est-ce le promeneur solitaire, l'amant de la nature, qui préfère l'original au portrait de l'artiste, mais qui voit cette nature aimée d'heure en heure menacée, non seulement par les lois de la vie (lois fatales et douces au cœur qui sympathise en secret avec la saison des brillants déclins), mais par l'époque trop positive, par la société, par l'homme contemporain qui s'en prend sans remords à la création?

Revoici l'automne : les beaux temps se font rares comme les bons tableaux; et je n'oserais prédire avec Mme de Sévigné : « Je me représente cette automne-là délicieuse... » Chantée par les poètes du roman, « l'automne verte », déjà, s'attriste sous un voile pluvieux; que sera-ce quand viendra l'heure de la pourpre et des ors? Ce n'est pas que mon rêve incrimine la réalité, qu'il désire l'impossible et souhaite rencontrer dans un recoin de nos parcs le poème opulent comme des raisins mûrs, éclos au Salon dernier dans la sereine imagination d'une femme peintre, Mlle Dufau, qui personnifiait l'*Automne* dans le sommeil d'une nudité robuste, hardiment veinée de mauve et de rose sous les reflets de l'or vert, tandis que le bassin de marbre répète en la brouillant la fuite libertine du Centaure accompagné d'une espiègle Tanagra... Je n'en demande pas tant sous la fuyante mélancolie des nuages. Je me contenterais de la solitude.

Au fond de la vieille rue, où le pittoresque, d'ailleurs malsain, se trouve à son tour menacé par les décrets de l'hygiène, il est opportun de s'inspirer de la minute fugitive, d'invoquer les féeries imprévues d'un beau soir pour évoquer la lointaine majesté des beaux arbres, de s'échapper un instant, par la pensée, du livre et de la ville pour savourer le charme troublant de ce qui meurt; l'heure m'enveloppe, et la lumière qui déchoit me fait une âme plus sensible : le départ n'est-il pas un des révélateurs de l'amour? Une séparation prochaine avive la tendresse et le cœur s'en veut, comme le regard, d'avoir si mal profité de la splendeur des matins! Mais il y a dans le regret une volupté plus poignante même que l'espoir : or, ce regret, c'est le délice même de l'automne... La lumière vacille, elle renaîtra : mais qui sait si notre néant sera là pour fêter son retour? Il faut donc se hâter d'en jouir. L'heure passe, et nous passons avec elle; et qu'importe? Mais dorénavant, deuil nouveau, le délicat peut s'indigner comme le poète de la Renaissance, qui percevait le râle des hamadryades quand la cognée dispersait au vent les rameaux de la forêt de Gâtine...

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras!

II

La nature s'*américanise*, la nature s'en va...

Et ce n'est plus ici l'automne glaciale, ou le rouge volcan, les coupables, ce sont les hommes. Jérémie Bentham, le positiviste qui portait le prénom d'un prophète, nous avait prévenus que le XIXe siècle serait « le siècle de l'utilité »; le XXe paraît vouloir renchérir : sera-ce l'hiver après l'automne, une saison nouvelle et mortellement longue pour les amis des nymphes et des arbres? Pour le paysage et contre la réclame, il y a trois ans déjà, nous écrivions : « J'ai toujours porté envie à André de Chénier, poète aimé des Dieux; car, sans parler des avantages que donne le génie joint à une mort prématurée, ce fils d'une Grecque eut le bonheur de naître cent ans plus tôt, en 1762, et, par conséquent, d'échapper par ses dates de naissance et de mort à toutes les parades d'un siècle hystérique et positif... Parmi tant d'hérésies, je mets au premier rang l'affichage en chemin de fer, la guerre aux arbres, la corruption du paysage, les bouteilles géantes et les châssis multicolores qui nous poursuivent, où jadis, sur les talus verdoyants, frissonnaient de fines fougères et l'or étoilé des pâquerettes... Une ligue tardive se fonde : puisse-t-elle réussir à purifier nos sites et nos yeux! Nos souhaits les plus cordiaux

l'accompagnent. Un Ruskin français, moins puritain, serait le bienvenu parmi nous... Et que dire de nos rues, de nos boulevards, des balcons chatoyants de loin, comme des fontaines lumineuses conçues par Besnard ou des filles-fleurs proches parentes de la Loïe Fuller : c'est magique! Mais on approche, on s'arrête, on lit : *Cacao Van Houten*... Passe encore pour la Tour Eiffel qui permet les horizons et les plus vastes pensées : si le flacon géant paraît médiocre, l'ivresse en peut être exquise. Mais le siècle de la Grande Roue de Paris est sans pitié pour les Ixions de l'idéal. Trop d'affichage et trop de flammes... » Depuis, combien de fois n'aurait-il point fallu rouvrir ces guillemets pour enregistrer tous les crimes de lèse-beauté! Crimes inévitables, d'ailleurs; et, par ailleurs, souvent nécessaires!

Si l'onde est plus réfractaire au progrès, si l'océan n'est point déjà converti par le régime des *trusts* en plancher des vaches, la montagne s'enlaidit, la forêt meurt : « la houille blanche » accapare les torrents, et la force irradie partout visiblement ses artères et ses fibres; tout est dompté, blindé, canalisé; des cheminées bavent sur le ciel; les derniers toits de chaume sont menacés par l'annonce de quelque Liebig... Un chemin de fer va-t-il oser démembrer l'antique Fontainebleau, séjour d'Obermann?

La nature disparaît, la ville s'étend. La ville même n'en peut mais : sous prétexte de l'embellir, on salit ses pelouses de statues importunes et d'hommages douteux; et les chers vieux souvenirs s'évanouissent, avec les ruines, dans ces grandes trouées qui viennent angoisser le père de *Louise*... Les vieux jardins et les vieux hôtels, les arbres vénérables sont sacrifiés. Sur nos quais privés d'ombre, où l'étude matinale fut si douce, le bouquineur murmure sans écho le vœu platonicien d'Anatole France : « Un bel arbre et de calmes pensées, qu'y a-t-il de meilleur au monde? » En dernière analyse, le volcan de Pompéi fut moins sévère puisqu'il immobilisa la jolie ville moulée dans son dernier sommeil...

Hâtons-nous de rappeler qu'une *Société protectrice des paysages français* (sans oublier nos jardins) s'est fondée : elle a pour initiateur un poète, et le plus passionné des poètes, celui qui rêve de si belles choses à l'égard de ceux qui ne s'en soucient guère, celui qui voudrait « l'art pour le peuple, à défaut de l'art par le peuple » (concession fatale et correction nécessaire à la trop idéale formule de William Morris). Voyageur, érudit, patriote soucieux des initiatives étrangères, l'héritier de Ronsard a pris pour épigraphe la protestation slave de Menchikof : « L'homme du XIXe siècle est entré dans la nature comme un bourreau. » Mais remarquons sans ironie que, par une coïncidence quasi fatidique, ce poète qui pense est le poète de l'*Illusion*, celui qui a si profondément chanté la gloire du néant, les ruses divines du désir et le splendide mensonge de l'amour. Son rêve généreux pourra-t-il endiguer le torrent du siècle? Le poète Jean Lahor n'est pas un isolé dans le flot des barbares; mais la Société qu'il a créée peut-elle sauver la terre et s'insurger contre l'homme? En tous cas, elle sonne le glas de la nature, elle fait l'office du chien vigilant qui aboie quand le sable craque sous des pas nocturnes. L'alerte est donnée. De pauvres coins ignorés ont été préservés, rendus à la joie des yeux. Des sites fameux sont en surveillance. Mais la beauté peut-elle résister aux capitaux de l'utile? La nature disparaîtra sous les progrès des cités. Et Siegfried, bientôt, ne pourra plus la réveiller sous sa cuirasse de pierre et de fer...

III

D'abord, y aura-t-il encore des Siegfried ou, du moins, des Richard Wagner pour écouter les murmures de la Forêt verte empourprée jadis par le sang des monstres? Quel peut être le sentiment de la nature dans un âge utilitaire, en l'an de brume 1902?

Il y a cinquante ans déjà, ceux qui définissaient le paysage « la victoire de l'art moderne », les Goncourt s'étonnaient d'un pareil contraste : « Étrange bizarrerie! » s'écriaient-ils à l'Exposition universelle de 1855, « c'est quand la nature est condamnée à mort, que l'esprit humain s'empresse vers elle... Le paysage serait-il une résurrection, la Pâque des yeux? » La même année, Taine exprimait moins lyriquement la même antithèse en son *Voyage aux Pyrénées;* et, sous le vitrail païen du Palais de l'Industrie comme au penchant de la vallée du Lys, on retrouve la trace des dîners de Magny...

Cinquante ans de « progrès » ont aggravé le problème. Aujourd'hui, peut-on se plaire aux spectacles extérieurs parmi la poussière vertigineuse des automobiles ou dans l'ardente émulation d'un *raid?* Quand on passe comme une flèche, se préoccupe-t-on des *Aspects de la Nature*, des *Paris pittoresques* ou de la *Féerie des Heures?* Cela est bon sur une planche coloriée, « compensation » pour les casaniers! Mais le plein air ne veut plus qu'on l'admire. Le *record* de la seconde a supprimé la rêverie. La nature s'américanise : *Time is money*. Le nuage passe : on est rendu... Pour les moins braves qui se contentent des grands *mails* et du *steam-boat*, les paisibles Agences Cook ont tout catalogué, tout prévu, depuis la seconde cataracte du Nil jusqu'aux châteaux de la Loire, de Pontoise à Stamboul, comme disait About. La Suisse est débitée comme un buffet bien servi : « Nous avons du Righi, de la Yungfrau, du Saint-Gothard... — Je demande un quart de Mont-Blanc... » A quand le tourniquet rêvé par Tartarin dans les Alpes, lors

d'un accès d'utilitarisme au pied des cimes? Sous le blanc sourire des neiges éternelles, les *curistes* ne songent plus, après tant de bals, qu'à soigner leur neurasthénie chronique ; on leur dit, le matin : «Respirez ! » et, le soir : « Faites vos jeux, Messieurs ! » Et ils reviennent guéris sans avoir rien vu, pourvu que la flamme des *Embrasés* n'ait pas compliqué la cure. Le confort avant tout ! Le funiculaire a gravi les pentes ; et sur les cartes postales illustrées (plus belles, il est vrai, que les plus beaux sites dès qu'un mot de loyale sympathie leur met une légende), c'est aussitôt le fantôme indiscret du grand hôtel trop confortable qui rabaisse les humbles chalets.

Le rêve, la poésie, les exclamations à la Jean-Jacques du noble Ramond, en 1802, scandant les strophes nouvelles du Mont-Perdu, les oraisons panthéistes des Tonnellé, des Russel et des Schrader abîmés sur l'océan muet des hauteurs comme le pêcheur de Gœthe au fond du fleuve ensoleillé, tout ce lyrisme aux joies religieuses passerait pour une névrose inédite au salon d'un hôtel *very select*. L'hiver venu, le plaisir élégant sera d'affronter la glace avec des traîneaux et des « skys ». La campagne n'est pas mieux regardée que la nature, car les *sports* sont absorbants : *gulf tennis*, ou *foot-ball*... Excusez-moi de vous parler, non plus latin, mais anglais. Le décor lui-même a pris l'accent d'outre-Manche : triomphe des jardins anglais ! Et la Muse positive de ce paysage pratique, c'est la *sportswoman*, la fée garçonnière du *yachting* en chapeau rond, la blanche miss de Caro-Delvaille ou d'Helleu qui, les mains au dos, blague l'émoi de ses partenaires et glisse sur un sol trop ratissé le dédain de ses souliers blancs...

Autour de cette blancheur ironique, imaginerez-vous, portraitiste, les fonds romanesques et les feuillées dramatiques des Reynolds et des Gainsborough? Paysagiste, oserez-vous sans anachronisme amonceler les nuées capricieuses que risquait encore, il y a trente ans, l'humour des Eugène Boudin, des Félix Buhot, en découvrant déjà la vie moderne sur les plages normandes ?

C'en est fait du pittoresque : les vapeurs fument à Venise comme à Trouville, sur la lagune de saphir comme sous les brouillards froids du chenal ; et la mort de Venise est prédite... Aussi bien, aujourd'hui comme au début du « siècle dernier », la vieille Europe paraît trop exiguë pour nos désirs, elle ne les contient plus ; on s'élance vers l'inconnu, s'il en reste encore, vers l'inédit qui demeure le seul idéal des heures affairées, on frète le *Magellan* pour un long périple, et les artistes en quête de sensations rajeunies ou de voluptés nouvelles peuvent mettre leur dernier espoir dans les crépuscules radieux du cap Horn... Mais, aujourd'hui plus qu'il y a cent ans, les préoccupations terrestres l'emportent sur le soulèvement des « orages désirés ». Les peintres coloniaux ne sont que de parfaits ethnographes. Nos Orientalistes voient désespérément *gris perle*. Le cliché sournois se faufile dans la boîte des paysagistes voyageurs qu'un beau transatlantique emporte en sept jours dans la patrie d'Edgar Poe... Pour toujours la science a-t-elle refroidi tout lyrisme ?

IV

Puisque nous parlons de centenaires, il en est un qu'il faudrait bientôt célébrer : celui d'*Obermann*, en 1804, celui du rêveur qui goûtait anxieusement le « charme délicieux » de l'automne.

L'automne même n'est-elle point, par excellence, une leçon de romantisme ? Entre ces ruines humides de la nature et la pensée consciente de son néant fleurit sur le tard un mystérieux accord. Pendant que je rêve et que j'écris sous mes grands arbres, témoins silencieux de nos premiers ans, à l'ombre d'un vieux logis style Empire, l'heure tombe, le soir mauve pâlit dans la cendre verte, un premier rayon de lune effleure mes rideaux comme un sourire de Prud'hon : ce recoin de ville devient le plus merveilleux des paysages à la fois expressifs et décoratifs. Et le souvenir ajoute sa magie aux insinuations du soir. Il semble qu'en automne il faille n'interroger jamais que des amitiés, à demi-voix... C'est pourquoi je rouvre *Obermann*. Qu'il atteste les monts superbes ou qu'il parcoure Fontainebleau plus humble, il est le confident, un peu triste, dont il convient de relire les lettres « au soir de l'année ». Avec quelle intime ampleur il évoque les tranquilles *harmonies* de l'heure ou les *romantiques* beautés de la terre ! Il est vrai que « son calme ressemble au sourire du désespéré ». Sa mélancolie se fait éloquente : « La saison où tout paraît finir est la seule où je dorme en paix sur la terre de l'homme... » Et quand son regard fixe accompagne « les feuilles jaunies qu'emporte le ruisseau silencieux », il devient d'un excellent conseil à cet instant précis dans son vague de la nature mourante — et de notre art.

Mais, alors, au début du « siècle dernier », quel incomparable printemps d'art paysagiste en perspective ! Si bien que le XIXe siècle, en dépit de toutes ses proses, passera dans l'avenir pour le siècle de la musique et du paysage (ce qui est tout un). Si le romantisme doit vivre, il le devra d'abord à ses paysagistes, à ses musiciens. Alors, comme toujours, vers 1804, la littérature avait précédé l'art : on avait écouté Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, Sénancour, Chateaubriand, Gœthe ou plutôt *Werther ;* la mélancolie renaissante avait réconcilié l'âme en exil avec la nature indifférente, mais consolatrice. On pressentait du nouveau. Mais si le livre peignait

déjà, — le paysage, qui selon le mot de Taine est lui-même « une littérature » influençable et variée comme l'autre, était encore dans la servitude. Il se dégageait seulement des influences bourgeoises ou pompeuses. Dans une lettre, trop peu connue, sur l'*Art du dessin dans les paysages* et datée de Londres, 1795, le futur prosateur de *René* notait : « En général, les paysagistes n'aiment point assez la nature et la connaissent peu. »

Ce n'est pas que le paysage, art jeune relativement, comme la musique, art nouveau dans l'évolution successive des arts, ne se fût déjà montré glorieux : négligé des anciens, adorateurs de la Nature, qui préféraient l'*humaniser* dans le marbre, et trop sculpteurs, trop artistes pour se faire peintres de genre, écarté longtemps par les fonds d'or des Byzantins, renaissant timidement avec l'art de peindre issu des Van Eyck, encore primitif en pleine Renaissance et relégué dans les fonds, le paysage s'étale avec la sensualité de Venise, il se recueille avec notre inimitable Poussin, qui ne sera surpassé jamais comme architecte des belles masses ; Claude étonnant devance à la fois Turner et Corot, tandis que l'intimité des Hollandais prépare l'avenir dans le calme d'un pays libre ; Antoine Watteau, Rubens minuscule en plein Luxembourg, est le plus ingénieux des décorateurs ; il serait injuste et faux de soutenir que le XVIIIe siècle, philosophe de la Nature, ait méconnu le paysage ; mais les siècles classiques, le XVIIIe aussi bien que le XVIIe, n'ont voulu connaître que le jardin français, favorable à la docte rêverie des lettrés.

C'est Virgile qui règne encore sur le paysage *davidien*, quand notre Obermann chante en prose « la paix solitaire du vallon dans la forêt », ajoutant simplement ce mot qui nous fait aujourd'hui penser : « *Si je savais peindre, je crois que je serais moins inquiet...* » Comme ses héritiers anglo-français se sont magistralement acquittés de charger la palette qu'il n'a pas su tenir ! Le siècle de la science est encore un siècle de l'art, celui qui permit Constable et Théodore Rousseau, ce Victor Hugo du paysage, ou Corot, plus lamartinien. Si l'académisme a reculé, c'est le paysage renaissant qui provoqua sa déconfiture. Mais ce n'est pas aujourd'hui le lieu de retracer une fois de plus ces grandes luttes pacifiques, ni d'invoquer les grands maîtres ou les petits maîtres que nous voudrions voir groupés dans le Musée du Paysage, objet constant de nos rêves : qu'il nous suffise de constater ici même que, parmi tant de portraits nuancés de la nature immuable en ses variations, et malgré des ressemblances accidentelles, le portrait de 1804 était sourdement éclairé comme le pressentiment d'une aube, alors que l'image de 1902 paraît chaleureusement assourdie comme un crépuscule.

V

Ce mot crépuscule vient à propos sous la plume de l'analyste, car il me semble heureusement caractériser le sentiment et le paysage d'à présent, soudain obscurcis après quel midi sans rival et quel été sans pareil ! L'automne et le soir, ces deux magiciens apparentés dans la décadence, conviennent aux sensations, aux productions d'un âge transitoire, exalté dans l'incertitude. L'art contemporain ressemble au noir passant dans la forêt, qui repaît ses yeux des ors fauves s'éteignant entre les branches brunes afin de ne pas avouer à sa pensée qu'il s'est perdu : la fraîcheur seulement qui tombe sur ses épaules l'avertit de presser le pas... Et quand Puvis de Chavannes apparut, il lui sembla que Dante romantique avait rencontré Virgile ! Il se fait tard ; et Virgile a disparu. L'ombre descend...

Trêve de comparaisons ! Aussi bien le paysage actuel a quelque chose d'*automnal :* je parle du paysage des peintres et non, comme disait le vieux croyant Paul Flandrin, « du paysage du bon Dieu » ; il convient donc de l'interroger séance tenante en gardant pour guide Obermann, qui connaît tous les replis des bois. Obermann a retrouvé brusquement quelques petits-fils ; plus heureux que Jean-Jacques, il peut dénombrer sa progéniture. Il regrettait de n'avoir point la palette au pouce ; mais voici qu'à l'écart des gens positifs, quelques délicats habitués des musées discrets ont repris les pinceaux qui n'avaient plus servi depuis le romantisme aux teintes chaudes. Le paysage de nos jours a quelque chose d'*ancien*, semble-t-il, d'un peu rétrospectif et réfléchi, comme si le dilettante se retournait vers le passé plus subtil, faute de trouver sa nourriture spirituelle parmi les siens, dans le temps présent. Certes, il interroge la nature, cette nature que ses contemporains trop pressés n'ont plus le loisir de voir ; mais la nature, le modèle indéfini du peintre, contient toutes les nuances et tous les possibles : elle est à la fois classique et romantique, réaliste, impressionniste, idéaliste, intimiste, éblouissante ou funèbre ; elle est romantique à l'heure des couchants tumultueux que Baudelaire a décrits d'un trait :

Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Elle devient impressionniste au grand soleil de nos jardins verts ou dans l'humidité des banlieues pluvieuses ; elle semble imiter Corot vers le matin, ce printemps du jour ; elle évoque même notre Poussin quand les feuillées se découpent harmonieusement sur un ciel pur. Le paysagiste moderne, lui, s'inspire volontiers de l'automne et du soir ; il revient à l'automne, comme à l'amie trop longtemps

méconnue qui, seule à présent, pourra le comprendre. Un instinct mystérieux comme l'univers a dirigé son inclination. « Tout paysage quelconque est un *état de l'âme* » : le jour où le philosophe Amiel a tracé naturellement cette formule, se doutait-il quel succès l'attendait dans le monde, à combien de citations, de déductions, d'interprétations, de commentaires ondoyants et de gloses diverses elle ne tarderait pas à donner naissance ? Notre Obermann l'avait dit avant lui, mais autrement, dès 1804 : « La nature sentie n'est que dans les rapports humains, et l'éloquence des choses n'est rien que l'éloquence de l'homme. La terre féconde, les cieux immenses, les eaux passagères ne sont qu'une expression des rapports que nos cœurs produisent et contiennent... » Et ailleurs, à la fin de son œuvre, en questionnant les fleurs : « Les couleurs aussi doivent avoir leur éloquence ; tout peut être symbole. Mais les odeurs sont plus pénétrantes, sans doute parce qu'elles sont plus mystérieuses... » Enfin, sans remonter aux *lacrimæ rerum* de Virgile, sur lesquelles toute la gent de lettres a fait un contresens, Chateaubriand, dans sa *Lettre* en apparence technique de 1795, avait senti ces rapports : « Le paysage a sa partie morale et intellectuelle, comme le portrait ; il faut qu'il parle aussi, et qu'à travers l'exécution matérielle, on éprouve ou les rêveries ou les sentiments que font naître les différents sites... » Comprenez-vous maintenant pourquoi la palette rustique de nos soirs a repris plus timidement la tradition romantique, pourquoi nos quelques paysagistes de la Société nationale ont continué, transposé dans une gamme plus imprécise les *Chants du crépuscule* et les *Feuilles d'automne*?

VI

Depuis plusieurs années, le salonnier consignait d'abord l'évolution de la tonalité qui de poudreuse redevenait parfois trop sombre : ce regain prévu de vigueur et de style était loin d'effaroucher les amoureux d'art ; mais le philosophe osait se demander pourquoi ce recueillement subit, après tant d'impressionnisme et de clarté ? Que signifiait cette palinodie ? C'étaient, pour ne citer encore que de purs paysagistes, Raoul Ulmann flânant le long des quais, dans l'île solitaire, à deux pas du vieux maître Boulard, Albert Moullé s'enveloppant d'ombre au pays de Sisley, André Dauchez qui semblait retrouver les pas de Georges Michel sous les taillis inquiétants, parmi les ornières où passa la diligence abolie... La vieille France n'était point défunte : elle renaissait dans le caprice morose des poètes. Et le vœu de Fromentin parut exaucé : dès 1876, dans la *Revue des Deux Mondes*, alors qu'on ne parlait dans les ateliers que de plein air, que de photographie, de lumière diffuse et de vrai soleil, et que la peinture « n'était jamais assez claire, assez nette, assez formelle, assez crue », le peintre lettré des *Maîtres d'autrefois* remarquait, en présence des derniers efforts de Daubigny, « qu'au milieu des modes changeantes, il y a cependant comme un filon d'art qui continue... » Cette trace ardente et forte, disait-il, est de bon augure ; elle vient en droite ligne du pays par excellence où l'on savait peindre ; et la Hollande, qui jadis nous a ramenés de la littérature à la nature, nous obligerait encore en nous ramenant, un jour ou l'autre, « de la nature à la peinture... »

C'est un fait accompli. Voici le retour des « paysages noirs » qui déroutaient la noce de l'*Assommoir* en plein Louvre et que n'aimait pas feu Marie Bashkirtseff, admiratrice des Cazin. Une autre saison d'art a commencé : les palettes, comme les plantes, ont subi le phénomène de l'*automnation*. Peut-être bien qu'entre un impressionniste et un intimiste, tous deux amoureux de la vie, il n'y a que ce changement d'heure et d'exécution ; mais la couleur n'est qu'un effet qui veut sa cause.

Dorénavant, nos yeux vont plus loin que leur première surprise, et la cause apparaît. Nous avons deviné, comme on se devine entre amis, que cette couleur plus profonde était l'expression d'un sentiment douloureux : couleur convalescente encore, et comme assourdie, tamisée volontairement parmi les fanfares ou les chatoiements de la réclame ; on y devine les reproches muets qu'exhalent la nature menacée ou l'humanité souffrante. Ce n'est plus du tout les éclats de bravoure de l'impressionnisme. L'heure a changé.

Cette influence de l'heure est frappante sur le commun des mortels ; inutile d'être peintre ou poète pour la pressentir : repassez vers le soir au même endroit qu'à midi... Cet « état d'âme » subi, puis modifié par chacun des tempéraments individuels, les raffinés le recherchent et le provoquent ; de là, cette préférence de la plupart d'entre nous pour les réverbérations orientales à l'heure du couchant : comme si le reflet de la lumière oblique exprimait davantage une influence morale en même temps qu'une harmonie. Or, le soir n'est-il point lui-même un grand artiste et le vrai maître puisqu'il résorbe les détails oiseux dans une synthèse mélodieuse ?

> Aimons, dans le silence où s'étouffent nos pas,
> La beauté des couchants qui ne nous trompe pas,

nous dit l'exquise poétesse d'*Occident* et de *Ferveur*... Et ce nouveau mode mineur est si conforme aux vœux d'une élite que nous le retrouvons chez nos musiciens qui du Wagnérisme sonore redescendent aux chuchotements du *Debussysme*, chez nos

poètes, las du bruit des vains mots, et qui nous conseillent de chérir la nature comme si nos yeux la regardaient « pour la première fois » : précaution qui suffirait à faire deviner combien leur tête brûlante est encombrée de souvenirs! Oui, la nature vit en nous et c'est notre âme qui l'anime : telle est, du moins, la poétique de 1902. Le paysage contemporain sera donc un *paysage psychologique*, inventé pour des psychologues subtils, et qui ont souffert.

Aujourd'hui que les frontières classiques sont renversées et que le paysage s'est insinué partout sans pouvoir s'individualiser nulle part, il est à remarquer que, si les paysagistes de profession sont la plupart d'ennuyeux professeurs de paysage absorbés dans les détails, les meilleurs miroirs de la nature sont présentés par les artistes qui ne s'enlizent plus dans un genre : autour d'Henri Martin, le virgilien de l'impressionnisme, voici les peintres du Nord et de Bruges-la-Morte, où les primitifs flamands ont refermé leur écrin ; autour de René Ménard, le romantique élève du Poussin, ce sont les peintres de la Bretagne pensive et de la glauque mer : les uns, monotones, estompés comme la brume, attendris, comme endoloris ; les autres, fiers et tonifiants comme le soir ; mais ni Le Sidaner, ni les Duhem, non plus que Wéry, Cottet, Griveau, Mlles Delasalle et Dufau, ne passeront jamais pour spécialement paysagistes ; comme les graveurs Lepère et Rivière, ils préfèrent plus d'une fois la ville, la pierre que l'humanité frappe de son empreinte, à la maigre banlieue où l'odieux *paysagisme* a sévi. Le goût de la pensée ne les empêche pas d'être *peintres*. La couleur est leur seule interprète entre leur volonté d'artistes et nos désirs d'amoureux d'art. Plus de symboles difficultueux ni de vulgaires copies! Et que si nous paraissions pactiser avec les ennemis du paysage après avoir déploré le sort prochain de la nature, nous n'aurions qu'à répondre que ces soi-disant adversaires d'un genre n'en ont proscrit que l'abus récent et qu'ils sont les plus entraînants des paysagistes dès qu'ils se nomment Henner ou Fantin-Latour.

Delacroix, de même, écrivait : « Que de fois cette vue de la verdure et cette délicieuse odeur des bois ont réveillé ces souvenirs qui sont l'asile, le saint des saints où l'on se réfugie, si l'on peut, sur les ailes de l'âme, pour se tirer du souci de chaque jour! » Depuis Venise, depuis Titien, les rois du paysage ne sont pas des paysagistes ; les argentines figures de Corot demeurent sans rivales ; et notre Poussin ne fut-il qu'un intempérant spécialiste ?

La nuit est venue : j'allume ma lampe pour consulter Obermann le précurseur automnal, et me console avec ces grands noms de la rareté des beaux paysages.

RAYMOND BOUYER.

POÉSIE

Le sentier.

Sur moi la brume matinale,
Au sommet odorant des coteaux arrondis,
Promène sa traîne d'opale
Au travers des cyprès roidis.

Le soleil levant me caresse ;
Son rayon m'illumine et s'accroche aux buissons,
A la branche qui se redresse,
Aux nids d'où montent des chansons.

Sous les genêts et les lavandes,
Capricieux, je trace un sillage argenté
Que suivent les chèvres gourmandes
Aux poils gris, à l'œil velouté.

Sur le penchant de la colline,
Aux pieds des oliviers, le long des murs fleuris,
Sous la tonnelle qui s'incline,
Parmi les rires et les cris,

Je vais, soulevant ma poussière
Qui, vers les martinets fuyant en vols joyeux,
Ainsi qu'un voile de lumière,
Se déchire à travers les cieux.

Je traverse des clos sauvages
Où le soleil, filtrant sous les rameaux penchés,
Fait trembler, sur de clairs corsages,
L'ombre des cheveux détachés.

Je longe l'olivette étroite
Où les coquelicots saignent près des lilas,
Où sur la balançoire, droite,
Une fille rit aux éclats ;

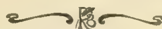
Où le soleil s'étale en flaque,
Où — les couples tournant dans l'air lourd et doré —
Une étoffe soudain se plaque
Et dessine un torse cambré ;

Où de l'herbe poudreuse et chaude
Sortent des cris stridents avec d'âcres parfums,
Tandis que, souple, un lézard rôde,
Et se perd dans les sillons bruns.

Puis, vers la plaine qui s'embrume,
Je descends, côtoyant des *mazets* entr'ouverts
Où, les yeux mi-clos, l'aïeul fume
Près des lauriers-thyms toujours verts ;

Et, sur la route desséchée
Dont les platanes blancs s'empourprent de rayons,
Je me perds dans l'herbe couchée
Où sifflent en chœur les grillons.

JEAN RENOUARD.



ÉMILE ZOLA

et le dîner des gens de lettres [1].

Dans le Comité, composé de vingt-quatre membres élus par l'Assemblée générale, et qui forme comme le conseil d'administration de la Société des gens de lettres, on redoutait toujours un peu l'élection des confrères très en vue et en renom, l'arrivée des « panaches ». Le délégué surtout, qui représente le Comité d'une façon permanente et garde la haute main sur le personnel des divers services administratifs de la Société, était toujours un tantinet inquiet de l'apparition dans la salle des séances de ces recrues illustres. Ce n'était nullement, ni d'un côté ni de l'autre, par jalousie de métier, non, certes ; mais c'est que les « illustrations », les « panaches », passaient pour ne pas faire grand'chose au Comité, ne venir que très irrégulièrement aux réunions hebdomadaires du lundi, laisser volontiers toute la besogne à leurs collègues et se contenter d'apporter, eux, l'éclat et le prestige de leur nom. Il en est même parfois, dit-on, qui s'imaginent être « panaches », afin de se permettre cette même désinvolture...

Avec Émile Zola, nom célèbre et retentissant entre tous, on n'avait pas à redouter de ces marques d'indifférence et de sans gêne, ou du moins, si telles craintes se produisirent chez quelques-uns, elles se dissipèrent vite.

L'auteur des *Rougon-Macquart* est entré dans la Société des gens de lettres le 9 février 1891 : il y fut reçu exceptionnellement, et, ce qui n'a lieu que pour les membres de l'Institut, sans lecture préalable d'un rapport sur sa candidature, suivi d'un vote à scrutin secret : on le nomma par acclamation et à main levée, à l'unanimité. Quelques semaines plus tard, dans la séance de l'assemblée générale du dimanche 5 avril 1891, il était élu membre du Comité par 126 voix sur 167 votants, et, le lendemain, le Comité le choisissait pour président.

Dès cette première séance, en prenant possession du fauteuil présidentiel, Émile Zola fit une déclaration très franche et très nette :

« Je suis, dit-il, peu au courant du mécanisme de notre Société ; mais je suis animé de la meilleure volonté, et vous pouvez compter, Messieurs, sur tout mon zèle et tous mes efforts. J'espère bien, du reste, que mon apprentissage se fera rapidement et que vous ne vous apercevrez pas trop de mon inexpérience. J'ai la réputation d'être un travailleur acharné et je ferai en sorte de vous prouver que cette réputation n'est pas usurpée. »

[1] Extrait d'un livre de souvenirs que publiera prochainement M. Albert Cim.

Pendant quatre ans (1891-1892, 1892-1893, 1893-1894, puis 1895-1896) Émile Zola a été président de la Société des gens de lettres, et je ne crois pas que, durant ces quatre années, il ait manqué trois séances ; même les plus beaux lundis d'été, il abandonnait ses ombrages de Médan et arrivait ponctuellement à deux heures au siège de la Société, alors rue de la Chaussée-d'Antin. Et cela sans rechigner, gaiement.

« C'est pour moi une occasion de venir à Paris, disait-il. Une fois par semaine, c'est peu de chose, et il n'y a pas à se plaindre. »

A cette rigoureuse exactitude et cette puissance de travail bien connue et dont il avait eu raison de se prévaloir, Émile Zola joignait d'autres qualités dont on ne tarda pas à s'apercevoir au Comité.

D'abord « ce don surprenant d'assimilation et de perfectibilité », que le romancier Duranty, un bon juge et en très favorable posture pour une telle observation, avait constaté dès les débuts de Zola, entre 1860 et 1870. Puis une volonté, une ténacité sans pareille, dont le chef de l'école naturaliste (il n'aimait pas qu'on lui donnât ce titre) a, comme chacun sait, fourni maintes preuves.

Cette volonté de fer, cette inflexible, impérieuse et tyrannique obstination ne laissa pas de présenter au début plus d'un inconvénient. Il était impossible à Zola de se borner, comme son prédécesseur, le correct et parlementaire Ernest Hamel, à diriger les débats ; force lui était d'y prendre part, de se jeter dans la mêlée, et de s'évertuer à faire triompher son opinion. Lui-même reconnaissait sa faute, estimait qu' « un président ne doit être que le serviteur de l'assemblée qui l'a élu » ; — ce qui ne l'empêchait pas de retomber, une seconde après, dans son péché d'habitude, son humeur batailleuse et autoritaire. Enfin, peu à peu, et assez rapidement même, grâce toujours à cette prodigieuse puissance de volition, il réussit à s'amender et à se contenir, tout se calma et rentra dans l'ordre.

« Vouloir, c'est pouvoir » ; jamais personne au monde n'a, mieux qu'Émile Zola, vérifié cette vulgaire maxime. N'a-t-on pas été jusqu'à prétendre que, si, de gros, lourd et obèse qu'il était à trente ans, il est devenu maigre et fluet à cinquante, c'est uniquement *parce qu'il l'a voulu*, parce qu'il s'est appliqué, acharné à se faire maigrir?

Et, à ce propos, Paul Alexis, qui a consacré tout un volume à Émile Zola, nous représente dans cette étude son héros comme grand amateur de bons plats et très porté sur sa bouche. « Son second vice est la gourmandise », écrit-il (1), la passion du travail étant le premier. Or, il m'est fréquemment arrivé, à nos dîners de la Société des gens de lettres, de me

(1) Paul Alexis, *Émile Zola*, p. 188.

trouver assis à proximité de Zola, et je peux déclarer en pleine certitude que je l'ai toujours vu, au contraire, excessivement sobre, indifférent à toute jouissance gastronomique, refusant notamment tout vin d'extra et ne buvant que de l'eau claire. Surtout jamais de café, jamais d'alcool ni de liqueurs, jamais de tabac non plus. Il est probable qu'entre l'époque (1882) où Paul Alexis a publié son livre et celle où ces dîners ont eu lieu, un changement radical, et que la plus énergique volonté pouvait seule imposer, s'est produit dans le régime diététique de Zola, et c'est ce changement, cette diététique nouvelle, qui a transformé le « Zola gras » en « Zola maigre ».

* * *

Émile Zola n'avait nullement l'habitude de la parole lors de son entrée au Comité et de ses débuts comme président de la Société des gens de lettres, et je me souviens d'un de ses tout premiers discours, une mercuriale assez délicate et embarrassante, il est vrai, mais encore plus embarrassée, certes, à l'adresse d'un sociétaire en défaut. Je vois encore la tête du malheureux sur qui tombaient ces malencontreuses phrases : c'était pour nous tous une gêne horrible, un vrai supplice, qu'Émile Richebourg se décida à interrompre :

« C'est bien, allez, monsieur le président, laissez... Nous lui dirons le reste après la séance... »

Dans une visite qu'il fit, en juin 1893, à l'Association générale des étudiants, rue des Écoles, Émile Zola a d'ailleurs, avec une sincérité pleine de bonhomie, avoué cette inexpérience et traité de ses premières tentatives dans l'art oratoire.

« Je suis venu simplement ; c'est mon genre, dit-il au président de cette association, M. Laurent, en le remerciant de son accueil. Je ne suis pas homme à grands saluts ni à grandes phrases. D'ailleurs, les phrases, je ne sais pas les faire, et c'est mon grand chagrin actuel. J'ai beaucoup écrit, je voudrais pouvoir parler. Mais ce sont choses toutes différentes. Je crois à l'entière vérité de la théorie médicale des localisations. Il est certain que, lorsqu'on parle, il se fait dans la tête une mécanique autre que lorsqu'on écrit. De plus, à part ce don de la parole, il y a autre chose ; il y a les gestes, les lieux communs, l'exagération de la pensée et des mots ; il y a le cabotin. Or, je n'ai rien de tout cela, et je le regrette, oui, vivement.

« J'ai fait une œuvre, je voudrais maintenant vouer ce qui me reste de vie à la défense de quelques idées sociales. J'aimerais, pour ce but, être d'une assemblée où je travaillerais, où je parlerais. Je ne peux pas encore ; je fais des efforts ; je suis entré à la Société des gens de lettres pour m'exercer, mais je ne suis pas content de moi, je ne suis pas encore absolument maître de ma parole. Enfin, j'essaierai ! »

Ces essais, toujours en vertu de cet étonnant « don de perfectibilité » et de cette force de volonté non moins caractéristique, furent bientôt suivis d'excellents résultats. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des discours écrits, des oraisons funèbres, par exemple, lues par le président Émile Zola sur les tombes de Léon Cladel, de Guy de Maupassant, d'Arsène Houssaye, etc. ; je ne considère que les improvisations ou les harangues plus ou moins préparées et débitées d'abondance.

Comme preuves de ces constants progrès et de cette prompte réussite, je citerai l'allocution prononcée par Zola, en juin 1893 également, au banquet offert à la presse par l'éditeur Charpentier à l'occasion de l'achèvement des *Rougon-Macquart* ; — une conférence au palais du Trocadéro, en avril 1894, lors de la fête donnée par la Société des gens de lettres pour sa caisse de secours ; — et nombre de toasts portés, au nom du Comité ou de la Société des gens de lettres, par le président Émile Zola aux présidents des dîners mensuels, spécialement à M. Émile Levasseur, de l'Institut, qui avait été jadis son professeur au lycée Saint-Louis et lui avait prédit de grands succès d'écrivain (1) ; à Jules Simon, à Aurélien Scholl, etc.

Impressionnable au suprême degré, nerveux au possible, Émile Zola aurait certainement préféré, dans les premiers temps, se dérober à ces exhibitions, esquiver ces corvées : « Je vous avoue, disait-il en commençant sa conférence au Trocadéro, que je n'aurais jamais osé monter ainsi de moi-même sur cette scène ; il a fallu m'y pousser, me répéter que « c'était pour nos pauvres » ; je ne suis pas avocat, je n'ai pas l'habitude de la parole, et c'est la première fois que je parle devant un aussi nombreux auditoire... » Mais ce trouble, cette poignante émotion « inséparable des premiers débuts », ces *souleurs* que connaissent bien tous ceux qui discourent en public, se calmèrent.

Zola s'en tira par la franchise et la vérité, ce qui est toujours le meilleur moyen et la première des habiletés. Au lieu de s'évertuer à dissimuler sa gêne et ses transes, il en fit tout bonnement l'aveu, comme nous venons de le constater. Puis, peu ou prou délivré de ces instinctives appréhensions, il en arriva à improviser très convenablement, à dire librement et aisément, en fort bons termes et fort bien tout ce qu'il avait à dire. Nous l'avons même vu, en diverses occurrences, vraiment pathétique et entraînant, superbe d'ardeur, de conviction et d'élévation d'esprit, de vigueur de raisonnement et de dialectique, voire de généreuse colère.

(1) Cf. Paul Alexis, *loc. cit.*, p. 37.

Les avocats, ceux du moins qui étaient membres du Comité, il s'en défiait, redoutait leur faconde.

« Du moment que ces messieurs n'ont plus le Palais pour déverser le trop-plein de leur éloquence, c'est chez nous qu'ils l'apportent. Grand merci! Gare! »

Il avait en horreur tous ceux qui jacassent pour ne rien dire et vous font perdre du temps. Aussi, avec lui, les affaires ne traînaient pas; il coupait court à toute stérile discussion et vaine chicane. Si, par hasard, les adversaires s'obstinaient, s'il ne pouvait étouffer dans l'œuf, comme il l'aurait désiré, ces insipides débats, son impatience se décelait sur-le-champ; son front se plissait et se déplissait coup sur coup; ses doigts, qu'un rien agite et qui sont comme parlants, frémissaient, se tordaient, se crispaient; il avait des fourmis dans les épaules et les bras, se secouait, se retournait...

« Mais voyons, voyons, Messieurs, tout cela est inutile, encore une fois! Nous perdons du temps! »

Perdre du temps, pour lui, travailleur opiniâtre et infatigable, c'était le plus affreux cauchemar, le pire des crimes.

Naturellement, ceux qui avaient des discours à placer, et qu'il contraignait ainsi à rengaîner les fleurs de leur rhétorique, n'étaient pas contents.

D'autres, qu'il avait plus ou moins malmenés jadis dans ses articles, lui gardaient rancune. Parmi ceux-ci, je citerai Édouard Cadol, l'auteur des *Inutiles*, « pièce charmante et médiocre », d'un écrivain « à peu près enterré », avait dit un jour Zola (1). Cadol n'avait jamais pu digérer cette injure, jamais pu acquiescer à cette trop hâtive inhumation, et volontiers il s'en allait glapissant de sa voix malade, simultanément rauque, étouffée et grasseyante, sourde et sifflante :

« Si ce n'était qu'un pornographe, ce Zola, ça me serait égal! Mais c'est un pornographe sans esprit, sans talent! Voilà le malheur! »

Au lieu de « pornographe », il employait un terme plus concis et plus brutal, que vous devinez.

Un autre membre du Comité, Aurélien Scholl, avait eu également autrefois maille à partir avec Zola, mais il n'y paraissait plus. De part et d'autre, on s'était décoché cependant de dures gentillesses. Zola avait traité Scholl de « bourgeois dévoyé, qui peut avoir l'esprit du mot, mais n'a certainement pas la haute et libre allure de l'intelligence... Je ne connais pas, dans le domaine de la pensée, d'homme plus ordinaire, de cerveau plus épais que ce cavalier élégant et spirituel de l'anecdote (2). » Avec sa plus mordante ironie, Scholl avait répliqué que si jamais Zola — qui se remuait alors beaucoup pour forcer les portes de l'Académie : « Du moment qu'il y a une Académie en France, je *dois* en être! » — si jamais Zola réussissait à pénétrer sous la coupole, ce n'est pas un fauteuil qu'il faudrait lui offrir, mais une chaise percée (1)...

A présent, la paix était faite et ces dithyrambes oubliés.

Zola avait encore contre lui, à la Société des gens de lettres, et cela d'une façon presque absolue, toutes les femmes, qu'elles fussent jeunes ou âgées, dames ou demoiselles. Le motif de cette persistante et irréductible antipathie est facile à concevoir; et Zola lui-même nous l'a indiqué d'avance dans son étude sur George Sand (2) : « Mme Sand, que les obscénités révoltaient, que les moindres allusions scabreuses rendaient grave et fâchée... » Jamais les femmes n'admettront cette théorie, pratiquée pourtant par tous les grands écrivains de tous les temps et de tous les pays, par Aristophane, par Lucrèce, Ovide, Virgile, l'Arioste, Shakespeare, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Voltaire, Diderot, etc., — que « l'Art ne se préoccupe pas de la chasteté ». Les coins de vie « réelle », les termes et locutions populaires, toutes les vérités et crudités de l'*Assommoir* et de *Nana*, de *Germinal* et de *la Terre*, indignaient ces dames, qui ne pouvaient admettre qu'on eût osé choisir Zola pour président de la Société.

« Le chef des pornographes! s'exclamaient-elles — sans aller cependant jusqu'à prononcer le mot d'Édouard Cadol. — Un écrivain sans moralité, sans idéal, et si mal embouché, si grossier! Nous imposer cette honte! »

C'est au point, raconte-t-on, que chaque fois que Zola entrait dans un salon, — celui de son ex-éditeur Georges Charpentier, par exemple, — où se trouvait Mme Adam, celle-ci s'empressait de se lever et de quitter la place bien ostensiblement.

Et pourtant — il faut bien le leur révéler — les femmes n'ont jamais eu dans le Comité de défenseur plus fidèle et plus dévoué, plus écouté aussi et plus puissant, que ce confrère tant redouté et honni d'elles.

D'ailleurs, c'était toujours et invariablement vers les faibles et les petits qu'allaient les préférences de Zola, à leur venir en aide le plus possible, à augmenter le plus possible le taux des allocations votées par le Comité, que tendaient tous ses efforts.

« Nous sommes riches, Messieurs : ne lésinons donc pas! s'écriait-il souvent. On nous trompe, on nous exploite? Soit! Mais que les imposteurs ne nous empêchent pas de porter secours aux vrais malheu-

(1) Émile Zola, *Une Campagne*, p. 197.
(2) Émile Zola, *loc. cit.*, p. 264-265.

(1) Cf. le journal *le Voleur*, 17 novembre 1887, p. 728.
(2) Dans le volume *Documents littéraires*, p. 211.

reux. La bienveillance et la bienfaisance malgré tout! La charité quand même! Il n'y a que ceux qui ne donnent jamais qui ne sont jamais dupes. »

Et, dans une allocution du lundi 1er avril 1895, après avoir remercié le Comité de sa réélection de président, il ajoutait : « Comme par le passé, je continuerai à plaider la cause des petits et des humbles et à faire aimer la Société des gens de lettres comme elle mérite de l'être. »

Ce Zola si éminemment accessible à la commisération, qui place la *bonté* au-dessus de toutes les qualités humaines, si serviable et secourable, n'a échappé à personne au Comité des gens de lettres; et c'est en toute raison et pleine équité qu'Émile Richebourg disait, dans un de nos dîners mensuels de cette époque, en levant son verre en l'honneur de celui qu'il nommait « le grand romancier littéraire » : « Le monde entier connaît les œuvres et le nom d'Émile Zola; mais il y a une chose qu'il ignore et que nous connaissons, nous, c'est sa sollicitude envers tous ceux qui peinent et qui souffrent, c'est son dévouement pour eux, c'est sa bonté! »

Nul président enfin n'a plus énergiquement, plus fièrement et superbement que Zola défendu la cause des Lettres, « ce qu'il y a encore de plus grand et de plus propre ici-bas »; nul mieux que lui n'a su remettre à leur place, à leur vraie place, ces « ronds de cuir » qui se plaisaient à considérer les littérateurs à peu près comme des gens sans aveu et les traitaient de « kékcékça »; tous ces intrigants ou ces repus de la politique, « toutes ces médiocrités bruyantes et ces viles ambitions exaspérées... L'idée est la reine du monde, c'est elle qui fait les peuples, au-dessus des basses agitations de la politique: la politique, ce cloaque où croupissent toutes les vilenies et toutes les lâchetés humaines... Quiconque tient une plume est le maître; les autres, ceux qui tiennent une épée, ne sont que les valets de l'idée (1). »

Cette suprématie des Lettres, cette prééminence de la pensée humaine dans sa recherche de la vérité et son culte de l'Art, Zola n'a jamais cessé de la soutenir, de « batailler (2) au nom des Lettres, pour les Lettres, à leur glorification, contre tout ce qui en détourne le goût public, en éloigne l'attention générale... De temps en temps, il est bon de parler fort, pour montrer que la littérature est bien vivante, domine tout le reste. »

ALBERT CIM.

(1) Émile Zola, *Une Campagne*, p. 310 et *passim*.
(2) J'ai eu recours fréquemment dans ce chapitre à un autre article publié par la *Revue Bleue* du 28 mars 1896, *M. Émile Zola et la Société des gens de lettres*, par G. Gallois.

ANIELKA [1]

Roman.

Mais le paysan ne l'écoutait plus. Après avoir fait un geste d'indifférence, il avait repris le chemin de sa chaumière.

Le bourgmestre de la ville voisine arriva en ce moment, avec une pompe à feu et deux tonneaux. Il cria beaucoup, gronda les domestiques, et se vanta que, sans lui et sa pompe, non seulement la maison d'habitation aurait brûlé, mais aussi la ferme, le jardin et même l'eau de l'étang. Il expliqua aux gens rassemblés là qu'il devait y avoir eu dans le grenier du foin mouillé, de l'étoupe, et encore autre chose, et que cela et l'opération du soleil avaient provoqué l'incendie.

Tous louèrent d'une voix unanime le bourgmestre d'abord, son énergie et sa vigilance ensuite, et enfin sa pompe. La vraie cause du sinistre resta toujours inconnue.

XII

L'endroit où Anielka se trouvait à présent représentait désormais toute la fortune de Mme Jean.

C'était une vallée encaissée entre des coteaux. Les eaux y accouraient de trois côtés. Le seigle et les pommes de terre croissaient sur les coteaux plats et peu élevés; les terrains bas, les creux, formaient des marécages. Plus l'année était humide, moins on récoltait de foin, mais plus on entendait les coassements des grenouilles et les cris des oiseaux aquatiques.

L'horizon y était borné. Les miroirs sombres formés par l'eau et encadrés du vert des champs de seigle et de pommes de terre, çà et là le tronc d'un saule noir, d'un côté une sombre forêt, telle était la vue. Un étroit chemin, très peu fréquenté et dont on comblait les ornières à l'aide de fascines, longeait la forêt.

Au milieu de ce paysage s'élevait une grande chaumière, sur le toit de laquelle les cigognes faisaient leur nid. Près de cette chaumière, sur les deux côtés à angle droit, les étables et les granges formaient une cour carrée, close des deux autres côtés par une haie. Dans cette cour était un puits, et on y voyait aussi une longue auge, entourée d'une énorme flaque d'eau.

Anielka ne se rappelait que vaguement comment elle était arrivée là. C'était Samuel qui les avait

(1) Voir la *Revue* des 16, 23, 30 août, 6, 13, 20, 27 septembre et 4 octobre 1902.

amenés, après un assez long voyage, lui semblait-il; et, pendant tout le trajet, elle était restée la tête cachée sur les genoux de sa mère, parfois n'entendant rien et parfois entendant les doléances de sa mère, les lamentations de Joseph :

— Comme ça secoue!... comme ça secoue!...

Chaque fois, Samuel se tournait vers eux et disait invariablement :

— Je demande pardon à Madame, mais je n'ai pas d'autre voiture!

Et, de nouveau, on n'entendait plus rien, sauf le grincement des roues autour de l'essieu. Et, de nouveau, la mère reprenait :

— Que ce Jean est méchant!... Aurait-il dû nous abandonner ainsi?... Je crains que ma tête n'éclate...

Et Samuel de la consoler :

— Si Monsieur m'avait construit un moulin, j'aurais maintenant une voiture à ressorts!

Anielka doutait fort que la voiture à ressorts de Samuel pût alléger les peines de sa mère. Quant à elle, peu lui importait que Samuel allât en voiture à ressorts ou en chariot. Peut-être cette indifférence provenait-elle de sa faiblesse.

Quand elle revint à elle, elle sentit que la voiture était arrêtée, que quelqu'un la soulevait, la couvrait de baisers en disant :

— Les enfants aussi... les enfants!... Tous les miens sont morts; mais j'ai au moins le bonheur de revoir Madame!

Puis une femme au visage ridé et jauni, la tête couverte d'un fichu, prit Anielka sur ses bras et l'emporta dans une chambre où régnait une odeur de renfermé. Cette femme la déposa sur un lit très dur, couvert de puces et de mouches.

Anielka rouvrit les yeux.

Elle se trouvait dans une grande pièce où un peu de jour pénétrait par deux petites fenêtres. Le crépi des murs et du plafond était tout fendillé, ce que déguisait, heureusement, une épaisse couche de poussière.

Pour tout plancher, la terre battue.

Les murs disparaissaient sous des images de saints dont il était difficile de reconnaître les traits. Un long croc à feu était accroché au plafond, on y avait suspendu des vêtements de drap, des pelisses en peau de mouton, des bottes et du linge en grosse toile écrue. En fait d'ameublement, il n'y avait dans cette pièce qu'une table grossière, des bancs, un coffre à roulettes, et enfin une tablette avec des jattes et des pots en terre.

Un bon feu brûlait dans la cheminée, la porte donnant sur le vestibule était ouverte, et on voyait, en face, la porte d'une autre chambre plus grande et plus claire que celle où l'on avait couché Angélique. La voix de sa mère parvenait, de là, jusqu'à elle.

— Alors, vous n'avez pas de servante?

— Non, Madame.

— Ni de valet de ferme?

— Et comment pourrions-nous les payer et les les nourrir, Madame?... Et puis tout le monde se sauve d'ici. Nous y avons perdu trois enfants!

C'était la femme qui parlait. Madame se lamentait :

— Je ne vivrai pas même huit jours ici! Il n'y a ni meubles, ni planchers, il n'y a pas de fenêtres. Sur quoi allons-nous nous coucher! Oh! si j'avais pu prévoir le malheur qui nous frappe aujourd'hui, j'aurais envoyé ici un lit, une table et un lavabo... Jean a malhonnêtement agi envers nous en ne nous parlant pas de son projet de vente... Je ne sais même pas ce que nous allons manger ici!...

— Nous avons un peu de farine, pour du pain, et des nouilles. Il doit y avoir aussi des pois, du gruau et parfois on a du lait, répondit la femme.

— Samuel, dit Madame au cabaretier, voici douze roubles, achète-nous ce que tu jugeras nécessaire. Il nous faudrait un peu de thé, quoiqu'il n'y ait pas de samovar. J'ai complètement perdu la tête.

Ces plaintes de sa mère, répétées sans cesse d'une voix monotone, étourdirent Anielka. Quand elle rouvrit les yeux, elle vit une grande agitation dans la chambre d'en face. On la balayait, on en emportait quelques vieilles roues, un moulin fendu et une table cassée; puis la femme qu'elle connaissait et un homme inconnu y apportèrent beaucoup d'herbes sèches et du foin.

— Eh bien, ne te l'avais-je pas dit? n'ai-je pas toujours raison? grommela entre les dents le paysan.

— De quoi parle-t-il? demande Madame, assise en ce moment devant la maison.

— Hé... hé... est-ce qu'il le sait, Madame? — répondit la femme... Il dit toujours qu'il n'a jamais le temps de se reposer, et c'est vrai. Tantôt c'est aux champs qu'il lui faut aller, tantôt c'est au bétail qu'il lui faut donner à manger ou à boire, et tout ça le vendredi comme le dimanche. Aussi il se plaint toujours, et dit qu'un autre peut au moins rester assis le dimanche, penser...

— Votre mari aime à penser?

— Oh! oui, il est comme un rabbin; il n'ouvre jamais la bouche, mais il pense toujours. Et moi je lui ai dit ce matin : « Ne fais rien dans les champs, Kouba; aujourd'hui, c'est moi qui soignerai le bétail; et toi, couche-toi un peu pour ne plus venir me dire que tu n'as jamais un instant de répit. » Et lui de répondre : « Tu verras qu'il arrivera quelque chose et que je ne me reposerai pas jusqu'au soir! » Et moi : « Tu es bête! » Mais comme Madame est arri-

vée et que nous avons dû nous mettre à l'ouvrage tous les deux, il me répète « qu'il a toujours raison »...

A la nuit tombante, on transporta Anielka dans la chambre balayée, et on la coucha sur le foin, recouvert d'une toile grossière. Joseph faisait alors sa prière; la mère s'approcha de sa fille et lui demanda:

— Anielka, *ma pauvre fille, as-tu faim?*

— Non, maman.

— Tu es encore faible?... Comme tu es heureuse de pouvoir dormir et de ne pas sentir ce qui nous arrive! Combien de larmes n'ai-je pas versées aujourd'hui? Oui, ton père a mal agi envers nous. C'est ma volonté seule qui me tient encore debout... Sais-tu qu'il n'y a ici ni viande, ni beurre, ni meubles, ni samovar!...

Anielka garda le silence. Elle était dévorée par un chagrin que ni des larmes, ni des paroles n'auraient su exprimer.

C'est ainsi que les exilés s'installèrent dans leur nouvelle demeure.

Anielka garda encore le lit le jour suivant, écoutant toujours les lamentations de sa mère et les gémissements de Joseph.

La femme leur servit à déjeuner, du lait et du pain noir très dur.

Joseph se mit à pleurer.

— Je ne puis pas manger ce pain, je suis si faible... dit-il.

— Que mangeras-tu, mon pauvre enfant? Il n'y a rien d'autre. Ce Jean!... Ce Jean... il mange probablement quelque friandise en ce moment, et nous, nous mourons de faim, soupira la mère.

Force fut donc de manger le pain noir, ce que Joseph fit non sans répugnance.

— Maman, dit-il quelques instants après, je n'ai pas où m'asseoir...

— Marche, mon enfant,... va devant la maison!

— Mais je ne peux pas marcher, je suis si malade!...

— Marche un peu, dit à son tour Anielka, marche vraiment un peu, tu te porteras mieux!

— Je ne me porterai pas mieux! fit Joseph en frappant du pied. N'est-ce pas, maman, que je ne me porterai pas mieux?

La mère poussa un profond soupir.

— Le sais-je, mon enfant? Peut-être la promenade te fera-t-elle du bien?

— Et pourquoi, à la maison, m'empêchiez-vous toujours de me promener?

— Vois-tu, enfant, à la maison c'était tout autre chose... Va courir un peu! répondit la mère.

Joseph n'obéit pas tout de suite, mais, se sentant enfin las de rester debout, il franchit prudemment le seuil. Il aperçut, dans le vestibule, deux lapins qui se sauvèrent à sa vue. Ces petits animaux excitèrent sa curiosité, il les poursuivit jusque dans la cour, et il fit même le tour de la maison.

C'était là sa première excursion volontaire. Quand il rentra, le visage renfrogné, il alla se coucher auprès d'Anielka. Mais après le dîner, dîner composé de potage au lait et de gruau, il sortit de nouveau, avec sa mère.

Ils marchèrent trois quarts d'heure. Quand ils revinrent, Joseph était toujours sombre, mais plus animé: la mère était épuisée. Ce changement de vie était salutaire à l'enfant, tandis que la mère n'avait visiblement besoin que de son lit et de médicaments.

Anielka se leva, le lendemain matin, un peu plus calme peut-être, mais guère mieux portante. Rien ne lui faisait mal; elle ne ressentait qu'une grande faiblesse et une sorte de fatigue. Après une telle secousse, elle aurait dû se reposer quelque temps dans un endroit riant, parmi des personnes gaies.

Et puis cette contrée était comme imprégnée d'humidité. Les nuits étaient froides, les jours étouffants. Le paysage était lugubre; pas un arbre, pas un buisson autour de la maison, rien que de la vilaine eau stagnante, recouverte, çà et là, de joncs.

La sombre forêt, qui n'était qu'à un verste de là, avait aussi un aspect lugubre et bruissait tristement. Les oiseaux avaient des voix étranges; les scarabées même effrayaient Anielka. Les coteaux entourant la ferme dérobaient aux regards les villages voisins. La maison respirait la misère; le chaume du toit avait revêtu une couleur verdâtre; le vent le plus léger traversait les murs; les granges menaçaient ruine.

Les deux bœufs, les trois vaches et le cheval étaient maigres et abattus.

Les habitants n'étaient guère plus vaillants. Mme Jean se lamentait sans cesse, Joseph craignait pour sa maladie, la femme du surveillant regrettait ses enfants morts, le surveillant Zaïonc était toujours dehors, et, lorsqu'il venait à la maison, il se taisait.

C'était un petit homme trapu. Il portait toujours une chemise de grosse toile grise sur des pantalons de même couleur, un chapeau de paille aux bords décousus, et des chaussures en écorce de bouleau. Il avait un honnête visage et de bons yeux intelligents, mais tristes. Il ne parlait que la nuit, alors que les feux follets dansaient au-dessus du marais.

Le surlendemain, Samuel apporta du pain bis, des petits pains, du beurre, de la graisse, de la farine, du sucre, du thé et quelques chaises. On l'accueillit comme le Messie.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Mme Jean.

— On dit beaucoup de choses... Les Allemands sont déjà au village ; ils veulent construire une distillerie là où était le château. Tout le monde plaint énormément Madame, et le doyen veut envoyer des poules et des canards...

— Mon mari ne m'a-t-il pas écrit?

— Je suis allé à la poste, mais il n'y avait pas de lettre. Mme Weiss m'a chargé de saluer Madame.

Anielka pâlit.

— Qu'est-ce que cette Mme Weiss?

— C'est la veuve d'un directeur des fournitures militaires, une personne très comme il faut. Et si riche!... Elle m'a donc dit de demander très délicatement à Madame si elle ne consentirait pas à venir habiter chez elle avec les enfants. Elle ne se fera pas payer... et, si Madame consent, elle viendra elle-même faire connaissance et inviter Madame...

— Je ne connais pas cette femme! interrompit Mme Jean.

— Peu importe... Elle connaît très bien Monsieur et l'aime beaucoup...

Madame parut se ressouvenir.

— Je n'ai nullement l'intention de lier connaissance avec de telles personnes, répondit-elle. Je préférerais mourir de faim...

Anielka ressentit comme une violente piqûre au cœur. Elle se souvenait toujours de la conversation où Samuel avait engagé son père à épouser cette femme, après la mort de sa mère. Elle la haïssait inconsciemment.

— Cette Mme Weiss!...

La journée, cependant, s'écoula un peu plus gaiement. Samuel partit bientôt en promettant de revenir avec une lettre du père, et la surveillante prépara du thé dans un pot de terre. Après avoir goûté de cette boisson, Joseph battit des mains et voulut aller à la forêt pour cueillir des baies. Sa mère sourit à plusieurs reprises ; et Anielka se sentit plus forte.

Le lendemain, Anielka se sentait encore un peu mieux que la veille. Ayant entendu que, du coteau voisin, on découvrait un hameau, elle le gravit pour apercevoir au moins un toit abritant des humains.

Mais, bientôt, une détresse l'envahit toute. Il lui arriva de rêver tout éveillée. Il lui semblait alors qu'ils habitaient toujours leur maison, et qu'elle était sortie en compagnie de Karo ; — Mlle Valentine l'attendait à la maison avec ses leçons. Sa mère était enfouie dans son fauteuil ; Joseph, assis à sa haute table. Tout était comme autrefois : et la maison, et le jardin et l'étang.

Elle regardait et ne voyait que des plantes aquatiques sur l'eau noirâtre, et des roseaux bruissant tristement.

Alors lui apparaissait la maison incendiée et sans toit... Les fenêtres étaient calcinées, les volets, à demi décrochés ; les rameaux de la vigne vierge encadrant la façade ressemblaient à de noirs serpents enlacés ; les vitres de la véranda étaient brisées ; les chambres étaient noires et encombrées de tisons aux formes bizarres. Les arbres croissant près de la maison étaient à demi dénudés, à demi couverts de feuilles ; la plupart des branches étaient consumées.

Elle s'arracha à son rêve, rappelée à la réalité par le cri aigu d'un oiseau de nuit.

Quel silence aux environs!... L'humidité des marécages pénétrait ses légers vêtements. Elle frissonna. Comme tout était désert! Cette terre n'était-elle pas déjà morte? Ne pourrissait-elle pas déjà? N'affamait-elle pas les animaux et les plantes? N'avait-elle pas fait mourir les trois enfants des surveillants? Ne les tuerait-elle pas tous?... Le soleil, qui jadis la rendait si joyeuse, était si pâle ici... le ciel n'avait pas, non plus, ce bleu intense de là-bas, au-dessus de leur jardin, ce bleu que reflétait l'étang. Et, pour la première fois, Anielka éprouva l'indéfinissable désir de s'arracher de cette terre, de ces brumes sombres, de s'en aller là-bas, vers le clair soleil, sous un ciel pur, comme celui qui brillait au-dessus de leur maison.

Ce même soir, elle aida la surveillante à récolter des pommes de terre. Cela l'égaya un peu, mais elle tremblait de fièvre. La mère aussi se sentait plus faible.

— Il faut écrire à notre tante! dit Mme Jean; puisque Jean a dissipé ma dot et que sa tante a de l'argent, elle doit nous venir en aide. Nous allons tous mourir, ici!

Le surveillant, déjà revenu des champs, était assis sur le seuil, le menton dans ses mains. Il regarda attentivement Anielka et murmura :

— Oui, sans doute, car l'air d'ici ne vous vaut rien!

— Il ne vaut guère mieux pour vous, repartit Mme Jean, il est malsain pour tout le monde.

— Nous, nous y sommes déjà accoutumés. Si on avait au moins le temps de se reposer, de se... reposer...

Et il poussa un profond soupir...

— Mais pour toi, interrompit sa femme, il ne s'agit toujours que de repos... Certainement que c'est aussi malsain pour nous... la preuve c'est que nos trois enfants y sont morts... Comme ils étaient vifs!... comme ils étaient gais!

— Pourquoi ne vous en allez-vous pas d'ici? questionna Madame.

Le paysan hocha la tête.

— Nos enfants aimaient cette contrée, et ils y reviennent toujours ; aussi ne pouvons-nous la quitter.

— Que dites-vous, mon ami? où vos enfants reviennent-ils? demanda Mme Jean, inquiète.

Le paysan indiqua le marécage. Tous vinrent se grouper sur le seuil et y restèrent, les yeux fixés sur la plaine.

Le ciel était nébuleux; çà et là, une petite étoile brillait faiblement. L'air était tiède, mais d'une tiédeur malsaine, humide. Un rayon de lumière tombait de la fenêtre, dans la cour; la bascule du puits se dessinait dans l'ombre.

Au delà de la haie sèche entourant la cour, à deux cents pas de la maison, peut-être, quelques flammes blafardes brillaient. Tantôt elles tremblotaient, s'éteignaient; tantôt elles se rejoignaient, s'enlevaient, s'abaissaient au ras du sol.

Joseph poussa des cris effrayés. Sa mère le prit par la main et l'emmena dans la chambre. La surveillante se mit à pleurer et à prier; et le paysan resta sur le seuil, la tête appuyée sur ses mains, les yeux fixés sur le marais.

— Puisqu'ils aiment tant à errer ici, c'est qu'ils s'y trouvent bien; et même qu'ils dansent! dit-il.

— Est-ce que chaque âme revient errer dans les lieux qu'elle a aimés? lui demanda Anielka à voix basse.

— Certainement que oui. C'est là qu'ils se sont baignés de leur vivant, qu'ils ont attrapé des sangsues, et maintenant ils y reviennent de temps à autre...

Anielka se sentit le cœur moins gros à la pensée que son âme pourrait errer là-bas, au-dessus de leur jardin.

A partir de ce jour, elle éprouva une vive affection pour Zaïonc, et attacha des regards d'envie sur ce marais que des enfants avaient aimé jusqu'à redescendre du ciel pour le visiter.

Sa mère, au contraire, éprouvait une aversion de plus en plus grande pour cette contrée, si effrayante déjà par elle-même, et qui, pour comble, était encore fréquentée par des revenants. Elle disait toutefois à ses enfants :

— Pourquoi écoutez-vous Zaïonc? Il vous conte des billevesées. Les âmes n'errent jamais sur la terre... Ce sont des feux follets, ou des lucioles, que vous voyez...

Mais elle n'en avait pas moins peur : et pour un trésor elle ne serait pas sortie de la maison, la nuit venue.

Les jours s'écoulaient. Joseph avait de jour en jour meilleur appétit; il mangeait sans répugnance le pain noir, les pommes de terre, les pois, le gruau, apprêtés simplement, et, chaque jour aussi, il s'éloignait davantage de la ferme en se promenant. Un jour, il revint même à cheval sur une maigre haridelle. Sa mère s'affaiblissait de plus en plus, et Anielka avait la fièvre, frissonnait continuellement, et perdait ses forces.

Zaïonc les regardait souvent toutes les deux et branlait la tête.

— Monsieur ne fait pas bien de les laisser ici, n'est-ce pas? questionnait sa femme.

— Quand donc a-t-il fait quelque chose de bien? Il y a douze ans que je le connais et...

Quinze jours plus tard, Samuel apporta deux lettres, de la volaille envoyée par le Doyen, du beurre, du fromage, du pain bis, et des petits pains achetés en ville.

Une des lettres était de M. Jean. Sa femme l'ouvrit la première, et lut :

« Ma chère Mathilde,

« Dieu nous a envoyé une lourde croix, et il nous reste à la porter vaillamment. L'entêtement des paysans... »

— Mais ils voulaient s'arranger! pensa Mme Jean.

« L'entêtement des paysans m'a forcé de vendre notre propriété, et, pour comble, je n'ai pas trouvé ma tante à Varsovie et mes lettres sont restées sans réponse. Elle doit revenir sous peu : dès qu'elle sera de retour, essaie de la voir; tes efforts seront peut-être moins infructueux que les miens.

« Je ne parle même pas de l'incendie de notre maison : quelle chance que tes bijoux n'aient plus été là! Je pleure aussi à l'idée de ne jamais revoir mon cabinet de travail; et quand je me représente vos craintes, les ennuis que vous avez dû éprouver, je perds littéralement la tête.

« J'habite en ce moment chez notre bon Clément : mais mon corps seul y est, car mon esprit est avec vous. Ses magnifiques appartements me sont indifférents; je ne touche pas aux dîners, dont tu te souviens. Je t'avouerai franchement que j'éprouve quelque crainte pour ma santé.

« Je recommande à Zaïonc de vendre immédiatement tout ce qui est encore à vendre et de te remettre cet argent, ma chère Mathilde. Je ne veux pas un liard de tout cela, et ne désire qu'une chose : que cela vous suffise. Je te supplie de ne rien te refuser, et surtout de ne pas faire d'économies. La santé avant tout!

« Nous traversons une époque critique. Je ne connais pas une âme qui n'ait ses soucis.

« Croirais-tu que Mme Gabrielle a rompu avec ce bon Ladislas? Quand je t'aurai dit que cela même me fait de la peine, tu auras une idée de mes souffrances morales. Que faire? telle est ma nature!...

« Clément te baise la main. Ce noble garçon a perdu sa belle humeur, depuis deux jours, parce qu'il ne peut t'envoyer à goûter des fraises que lui-même a cultivées. »

Mme Jean n'acheva pas la lettre, elle la plia et la mit dans sa poche. C'était la première fois qu'elle faisait preuve d'une telle énergie.

— Cet homme n'a pas de cœur ! murmura-t-elle.

L'autre lettre était de cette cousine Anna, qu'on avait si mal accueillie quelques semaines auparavant. Mme Jean l'ouvrit sans se hâter.

— Pauvre femme ! se dit-elle; elle me demande sans doute de lui venir en aide, et je ne peux rien pour elle !...

Elle se mit à lire :

« Chère cousine, aimée de toute mon âme et de tout mon cœur.

« J'ai entendu parler par Samuel des malheurs qui vous accablent. Mon Dieu ! Qu'est-il arrivé ? Samuel m'a raconté que vous habitez maintenant dans une chaumière, et que vous n'avez ni de quoi vous nourrir, ni de quoi vous vêtir...

« Ah ! si j'avais obtenu la place de femme de charge chez M. le doyen, je pourrais faire davantage pour vous maintenant ; mais je suis moi-même dans l'embarras, et ne puis vous envoyer que quelques vieilles hardes pour vous couvrir. »

— Qu'écrit-elle là ? demanda Mme Jean.

— En effet, dit Samuel, elle m'a remis un paquet. Le voici !

« Mais toi, ma chère cousine, arrive immédiatement, tu dois venir ici absolument, tes intérêts t'y appellent. La tante de ton mari, la présidente, sera cette semaine ici, chez elle, et après un séjour de deux ou trois jours elle repartira pour l'étranger, où elle restera pendant six mois. Il faut absolument que tu la voies auparavant. Elle doit vous venir en aide, car Dieu la punirait si elle ne le faisait pas. N'est-ce pas son neveu qui a gaspillé ta fortune, et qui se promène aujourd'hui par le monde comme si rien n'était ?

« Viens donc ici sans plus de retard, et peut-être même la tante t'emmènera-t-elle aux eaux avec elle. Lorsqu'elle aura consenti à vous recueillir, j'irai moi-même chercher tes enfants. En attendant, tu peux descendre chez moi, en me pardonnant d'avance le dénûment que tu y trouveras. Ah ! si j'avais obtenu la place de femme de charge chez quelque bon prêtre, je vivrais tout autrement !

« J'embrasse, au moins par lettre, tes petits et surtout Anielka, cet ange de Dieu.

« Que Dieu la garde et la protège !

« Mlle Valentine est ici. La malheureuse vient d'éprouver une grosse déception : car son prétendant (un certain M. Saturnin) en épouse une autre. »

La lettre se terminait par des baisers, des bénédictions, et les plus aimables instances d'arriver immédiatement.

La pauvre Mme Jean versa un torrent de larmes en lisant ces lignes ; Anielka pleura aussi, et voulut même baiser la lettre de cette tante, si bonne malgré sa pauvreté ! La surveillante, en voyant pleurer les autres, mêla ses larmes aux leurs, et se rappela ses enfants morts.

Samuel lui-même déclara que « c'était une bonne personne » et qu'elle « valait autant qu'une Juive ».

Quand Mme Jean se fut un peu calmée, elle relut la lettre et parut réfléchir.

— Que faire maintenant ? que faire ?

Samuel, qui l'observait en silence, répondit :

— Madame doit aller là-bas, ne serait-ce que pour quelques jours. Je le conseille à Madame... Et quand je donne des conseils, ils valent toujours quelque chose. Je connais madame la présidente. Une lettre n'aura aucune influence sur elle, et peut-être même l'irritera-t-elle encore davantage contre Monsieur, parce qu'il l'a déjà trompée plusieurs fois. Quand elle verra comme Madame est malade, non, elle n'aurait vraiment pas de cœur si elle ne vous donnait pas quelque secours.

Mme Jean croisa ses mains sur ses genoux et baissa tristement la tête.

— Il n'est pas question de moi, mais des enfants que cette affreuse misère va épuiser et qui finiront par mourir. Il me reste peu à vivre... ma santé est tout à fait ébranlée.

— Que Madame ne se désespère pas ! reprit Samuel. Madame a mauvaise mine, c'est vrai, mais Mademoiselle n'en a guère une meilleure, quoiqu'elle ait été bien portante jusqu'ici. C'est l'air d'ici qui est malsain, et si Madame s'avisait de vouloir y vivre un an ou deux... Dieu sait ce qu'il en résulterait ; et puis en ville il y a au moins des médecins, des pharmacies... Je suis sûr que, là-bas, Madame se rétablira complètement. Du reste, tout cela est encore loin ; le plus important, en ce moment, est d'aller en ville, d'y attendre madame la présidente, de la voir, et de lui conter la situation. Peut-être vous donnera-t-elle quelques milliers de roubles, et se chargera-t-elle d'élever les enfants... Je vais retourner à la maison ; mais je reviendrai demain matin et nous partirons ensemble. Ici, Madame ne gagnera rien de bon, ni pour elle ni pour les enfants.

Mme Jean était également persuadée de la nécessité de ce voyage ; mais elle ne pouvait se décider à partir. Elle était malade, et craignait une journée de voyage ; et puis ses robes étaient en si piètre état qu'elle n'aurait jamais osé se montrer, ainsi vêtue, à ses connaissances...

Mais ce qui la faisait surtout hésiter, c'était la pensée de se séparer de ses enfants dans de telles conditions... D'un autre côté, l'intérêt même de ses enfants exigeait ce voyage. Si au moins elle avait pu les emmener ? Mais où les caser ? Ici, ils avaient un toit, ils ne mourraient pas de faim ! Enfin, elle ferait son possible pour ne pas rester absente plus de deux ou trois jours : et, ce qui valait mieux encore, elle les

reverrait en ville, rassurée sur leur sort actuel et sur leur avenir. Mon Dieu, pourvu qu'on pût enfin sortir de cette misère!...

Ni Anielka, ni sa mère ne dormirent de toute la nuit. La mère lui parla des richesses de leur tante, d'une école pour les jeunes filles où on la placerait certainement; elle lui dit que ces quelques jours de séparation s'écouleraient très vite, lui recommanda Joseph, et lui fit promettre de veiller sur sa santé.

— Ne te promène pas le soir, fais faire du feu dans la cheminée, bois le moins d'eau possible! C'est un étrange endroit que celui-ci! Je sens l'humidité dans tous mes os. Il faut prendre soin de ta santé!

Anielka, de son côté, pria sa mère de leur écrire le plus longuement et le plus souvent possible, d'embrasser pour elle la cousine Anna et Mlle Valentine (surtout la cousine), et elle la supplia de revenir dès qu'elle aurait parlé à leur tante.

Le lendemain matin, Mme Jean remit ses enfants à la garde de Zaïonc et de sa femme, les implorant d'en prendre soin comme des leurs propres.

— Nous servirons Mademoiselle et le petit monsieur comme maintenant, répondit le surveillant. Rien de mal ne leur arrivera, pourvu que Dieu permette que vous partiez tous d'ici au plus vite; l'air vous est fatal.

Quand la voiture de Samuel fut arrivée devant la maison, la surveillante offrit à Mme Jean un grand châle à carreaux et une paire de souliers neufs. Zaïonc porta un petit banc près de la voiture, afin que la voyageuse pût y monter plus facilement. Joseph se mit à pleurer.

— *Joseph, ne pleure pas.* Qu'as-tu? Maman reviendra bientôt, dit sa mère, pâle comme un cierge de cire.

— Ma chère Zaïonc, — ajouta-t-elle, — je vous laisse trois roubles... Surveillez bien les enfants, je vous récompenserai... oui, je vous récompenserai comme vous méritez de l'être, quand Dieu nous aura fait un sort meilleur.

— Maman, voulez-vous que nous vous accompagnions jusqu'à la forêt? demanda Anielka.

— Très bien, *mes enfants*, accompagnez-moi! J'irai même aussi à pied... Je resterai si longtemps, ensuite! plus tard... Samuel, va en avant!

Samuel toucha son cheval qui partit au pas. La mère, tenant Joseph par la main, et Anielka, qui marchait à côté d'elle, suivirent à une distance de quelques mètres. Les deux surveillants venaient derrière.

La mère et la fille voulaient retarder le plus possible l'instant de la séparation.

— La présidente est en ville, sans doute, — disait la mère; — demain je la verrai, et après-demain cousine Anna pourra venir vous chercher. Joseph, si tu es sage, je t'achèterai un beau cosaque comme jamais encore tu n'en as eu!

Elle essayait ainsi de s'étourdir, se refusant à penser à l'instant fatal. Elle regarda la route, la forêt était loin encore!

Ils ralentirent le pas.

— Cet endroit est assez joli, — poursuivit-elle; en été vous pourrez venir cueillir des baies dans la forêt; et puis vous avez des poules et des lapins. Demandez à Zaïonc de vous conduire un jour au delà de la forêt : vous verrez un village, vous pourrez entrer dans une église.

— Maman, vous nous écrirez tout de suite, n'est-ce pas? — interrogea Anielka.

— Certainement. Et Samuel vous racontera tout dès qu'il sera de retour. Je t'achèterai du papier, de l'encre et des plumes pour que tu puisses m'écrire aussi. C'est dommage que la poste soit si loin d'ici... Je t'enverrai aussi quelques livres et un abécédaire pour Joseph : et toi, Anielka, enseigne-lui l'alphabet, cela te sera une distraction...

Elle paraissait très lasse. Le surveillant l'aida à se mettre en voiture et installa les enfants près d'elle. Ils voulaient accompagner leur mère jusqu'à la forêt. A l'orée du bois, Samuel fit arrêter son cheval.

— Nous sommes loin de la ferme... Monsieur et Mademoiselle doivent s'en retourner.

Anielka ne put retenir ses larmes. Elle s'agenouilla dans l'étroite briska et embrassa les genoux de sa mère.

— Vous reviendrez, maman? bégayait-elle... Vous ne nous abandonnerez pas comme notre...

Elle ne put achever.

La mère serra convulsivement la tête de ses deux enfants et ordonna :

— Samuel, retourne... Je ne partirai pas sans eux!

Samuel se mit en devoir de la persuader :

— Comme les maîtres sont capricieux! Est-ce que je ne quitte jamais mes enfants? Mes affaires me retiennent des semaines entières hors de la maison, et personne ne fait d'histoires comme Madame... C'est un péché... Ne s'agit-il pas de l'avenir des enfants de Madame? Je conduirai Madame là-bas, aujourd'hui, et dans quelques jours, après-demain peut-être, ce sera le tour de Mademoiselle et du petit monsieur d'aller la rejoindre. Pensez seulement combien on est heureux de se revoir, après s'être séparés! Je suis sûr que maintenant Dieu changera tout en bien : car il n'est encore jamais arrivé qu'une même créature fût toujours malheureuse.

— Ne pleure pas, Joseph! fit Anielka. Samuel s'absente souvent aussi, et il revient toujours gai!

Le surveillant fit descendre les enfants.

— Dans quelques jours, nous serons de nouveau ensemble, maman. Nous restons avec les Zaïonc, ce sont des amis... Maman, vous n'êtes pas seule, non plus, Samuel est avec vous. Rien ne vous arrivera! Samuel nous racontera tout de vous, et à vous tout de nous!

La mère embrassa une dernière fois ses enfants, dit au revoir aux surveillants, et la voiture se remit en marche. Anielka la suivit pendant quelques instants, puis elle s'arrêta, attendit Joseph et ils restèrent debout, au milieu du chemin, les mains tendues vers leur mère.

Ils regardèrent longtemps la voiture, et longtemps aussi la mère les regarda; enfin, le chemin tourna et ils ne virent plus rien...

La surveillante regagna la maison, son mari resta avec les enfants :

— Allons, mes petits maîtres, dit-il, courez un peu dans la forêt, cueillez des baies, vous serez plus gais.

Les enfants lui obéirent. Le bon paysan leur fit une boite en écorce et les conduisit dans une clairière où croissaient en abondance des myrtilles et des fraises. Il leur montra aussi un gros pic becquetant une branche vermoulue pour en faire fuir les vers, et un écureuil qui, tranquillement perché au haut d'un sapin, en cueillait les pommes.

Puis ils allèrent regarder une grande fourmilière et ils se reposèrent sur la mousse. Anielka quitta la forêt, le cœur un peu angoissé. Joseph avait recouvré sa gaieté. Ils décidèrent, avec Zaïonc, que, lorsque leur mère reviendrait, ils iraient à sa rencontre avec une corbeille de fraises.

XIII

Le lendemain soir, Samuel arriva à la ferme. Il apportait du papier, de l'encre et des plumes pour les lettres, un abécédaire à Joseph et quelques vieux livres de contes et de poésies pour Anielka.

La maman n'avait pas écrit, mais elle faisait savoir qu'elle était un peu fatiguée et leur rappelait qu'ils avaient promis d'attendre patiemment son retour.

Samuel ajouta, de sa part, que tout irait bien; mais, en partant, il passa par le champ où travaillait le surveillant.

— Eh bien! comment êtes-vous arrivés? Heureusement? demanda celui-ci.

— J'en ai eu, du tintouin! répondit Samuel. Madame a pleuré, a ri, a eu des syncopes pendant tout le trajet; et, en ville, c'est à grand'peine que nous l'avons descendue de voiture. Je n'en ai pas parlé chez vous, car Madame m'a fait promettre que les enfants n'en sauraient rien...

Le paysan branla la tête et jura de se taire, même devant sa femme.

Et, de nouveau, des jours uniformes s'écoulèrent. Le surveillant était occupé à la fenaison, la surveillante vaquait aux soins du ménage et portait à manger à son mari dans les champs; les enfants restaient seuls presque toute la journée.

Anielka voulut apprendre à lire à Joseph; mais celui-ci, oubliant chaque jour davantage son ancienne faiblesse, préférait courir et jouer que de rester penché sur un livre.

Chose bizarre, l'air pestilentiel des marais, le mouvement et les mets simples valaient mieux pour cet enfant que la longue immobilité et les médicaments de la maison. Son teint même était plus frais, plus vermeil.

Anielka, au contraire, n'allait pas mieux. Les miasmes seuls de cet endroit auraient suffi à miner sa santé; à plus forte raison devaient-ils y parvenir quand, à leur influence, venait s'ajouter une nostalgie contre laquelle il n'existe point de remède.

La délicate fleur s'étiolait dans cette atmosphère de misère, de tristesse, et de secousses morales. Sa maladie n'avait aucun symptôme très accusé. C'était une sorte de fièvre, légère, mais continue. Quelquefois, elle se plaignait aussi de maux de tête, de manque de forces, ou bien elle était toute secouée de frissons : mais tout cela ne l'inquiétait guère, car elle s'attendait toujours à recouvrer ses forces d'un jour à l'autre.

Mais le surveillant et sa femme, qui l'observaient, la voyaient dépérir. Parfois elle était pâle comme un linge, pâle d'une pâleur terreuse; ses lèvres aussi pâlissaient et se décoloraient même complètement. Ses doigts devenaient transparents, ses yeux bleu clair. Puis, quelques jours après, son visage reprenait ses belles couleurs, ses yeux redevenaient d'un bleu de saphir, ses lèvres pourpre. Elle aimait alors à courir, à s'occuper à quelque chose, elle redevenait gaie et bavarde.

La femme du surveillant pensait que c'étaient là les indices d'une bonne santé, indices disparaissant parfois sous le poids de la tristesse qui accablait la fillette; mais le mari, lui, était encore plus inquiet de ces belles couleurs que de la pâleur d'Anielka...

BOLESLAS PRUS.

Traduit par B. NOIRET.

(A suivre.)

Paris. — Typ. PAULIER RENOUARD. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints Pères. — 42651. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 18 OCTOBRE 1902.

PSYCHOLOGIE DU PEUPLE RUSSE [1]

Quand le Normand Corneille nous fait assister aux exploits du Cid, nous ne songeons guère que Rodrigue ou Rudrik est un nom normand passé en Espagne avec les Goths, le même que celui du Normand Rurik qui, en 862, à la tête de ses compagnons scandinaves, les *Rus*, s'établit à Novgorod et appela cette contrée du nom de la terre originelle : Russie. La *Rous* était le mot par lequel les Finnois et les Slaves désignaient la Scandinavie. Les hommes du Nord ont ainsi donné leur nom aux quatre grandes nations modernes : les Francs à la France, les Allemans à l'Allemagne, les Angles à l'Angleterre, les Rus à la Russie. C'est le signe de l'action dominatrice qu'ils ont exercée sur les masses antérieurement établies dans ces diverses contrées : action plus ou moins profonde et durable selon que ces pays ont été plus ou moins normanisés. Dans tous, la race européenne du Nord, blonde, à crâne long, aux yeux bleus, produit du climat européen et non de l'Asie, trouva une couche profonde de populations à tête large, asiatiques peut-être en partie. Les relations de ces deux éléments, au point de vue ethnographique, sont de première importance, plus décisives que les climats eux-mêmes; mais, au point de vue historique, les influences sociales, morales, religieuses sont plus capitales encore. Le monde slave nous montre aux prises toutes ces actions diverses et, de nos jours même, nous fait assister à la formation d'un grand peuple, par cela même d'un grand caractère national, qui subit peu à peu l'influence de la civilisation européenne sans perdre son originalité. Aussi ce développement de plus en plus rapide offre-t-il au psychologue et au sociologue un intérêt particulier.

... On a beaucoup insisté sur l'influence du climat et du pays. Climat froid, qui peut sans doute tremper certaines constitutions résistantes, mais qui aussi, par son excès, a parfois un effet dépressif et favorable à l'inertie. Pays d'immenses plaines, sillonné par de « grands chemins qui marchent ». La monotonie des steppes sans fin étend son uniformité sur les esprits eux-mêmes; de plus, elle leur ouvre l'espace, les invite à changer un pays pour un autre qui lui ressemble, favorise les goûts vagabonds et nomades. Elle rend aussi plus facile l'assimilation des peuples et, après la primitive anarchie, leur réunion finale sous un même maître. M. Leger dit que la steppe est autocratique comme le désert est monothéiste. M. Novicow ajoute que, sur cette plaine immense, ne s'élèvent même pas les châteaux aristocratiques perchés ailleurs sur des sommets; les maisons de brique ou de bois des seigneurs sont elles-mêmes rustiques. La seule chose qui en impose à l'imagination, c'est le pouvoir lointain et mystérieux du tzar. M. Leroy-Beaulieu a peint admirablement la terre slave avec ses deux caractères opposés : amplitude et vacuité, étendue de l'espace et pauvreté de ce qui l'occupe, partout un contraste qui montre à l'homme sa propre petitesse sans cependant lui rendre vraiment sensible la puissance de la nature. Il est certain que les perceptions et, par conséquent, le milieu qui les fournit, commandent en partie l'imagination ; une nature plate et nue, terne et

(1) Extrait d'un grand ouvrage de M. Alfred Fouillée qui va paraître prochainement chez l'éditeur Félix Alcan.

inerte, se reflétant uniformément elle-même, sans Océan et sans montagnes, sans rien qui étonne, qui excite et exalte, inclinera l'imagination à des rêves « vagues, indéfinis et vides comme elle-même, non à des conceptions puissantes ou à de vivantes images ». Parmi les causes qui ont façonné le caractère et les mœurs slaves, il faut compter l'énorme éparpillement des villages qui, pendant des siècles, ont presque seuls composé la Russie. Disséminés à travers d'immenses espaces, sans cesse menacés par les invasions de nomades, éloignés des centres possibles de production, les habitants étaient réduits à fabriquer sur place, presque dans chaque village, les objets dont ils avaient besoin. Il fallait se suffire dans son isolement, travailler et peiner d'une manière uniforme, supporter et se résigner, sans avoir d'horizon ouvert aux longs espoirs, aux grandes entreprises et aux initiatives fécondes. . . . .

Malgré tout ce que ces considérations de milieu renferment de vérité, il nous semble que le caractère des races et leur tempérament héréditaire dépasse de beaucoup en influence l'action du climat et du sol. La race blonde au crâne long et la race brune au crâne large ne se sont-elles pas conduites tout différemment dans les mêmes contrées ?

L'existence d'un type russe a été justement contestée; en tout cas, il est peu déterminé. Le Russe, a-t-on dit, est un homme qui ressemble à tout le monde, offrant parfois le type germanisé, le plus souvent le type celto-slave. S'il y a beaucoup de Russes blonds et de haute taille, surtout les Moscovites, il y en a beaucoup plus, même dans le Nord, qui ont les cheveux bruns ou noirs, souvent même le teint bistré. Un grand nombre frappent par leur figure large, leurs pommettes saillantes, leur nez long ou retroussé, leur bouche plate et longue. Les femmes ont souvent le visage rond, les yeux gris bleu, le nez écrasé, le teint pâle. Ce qui importe le plus, c'est la forme du crâne, qui, dans la masse, est large ou brachycéphale.

Au point de vue des races, beaucoup de Russes semblent croire, avec M. Sikorski, que « la race slave se distingue, dans le groupe indo-européen, par la plus grande pureté du sang *aryen*, ayant le moins souffert du mélange avec d'autres races, au moins durant le dernier millier d'années ». Mais les Slaves sont, au contraire, ce qu'il y a de moins aryen, de plus mélangé avec l'élément finnois et mongolique. On a compté quarante-six peuples différents en Russie, mais ce sont, presque tous, des peuples non aryens. L'erreur de M. Sikorski est donc manifeste.

D'ailleurs, la part de l'élément scandinave et germanique ne doit pas être méconnue dans la population de la Russie...

Dans les traités conclus au xe siècle entre les Russes et Constantinople, figurent les noms scandinaves : Karl, Ingeld, Farlof, Vermond, Ronald, Karn, Tronan, Stemid, Kanimar, Grim, Ist, Prastien, etc., que quelques savants russes ont voulu vainement ramener à des noms slaves. Mais, au bout de quelques générations, les Normands Varègues prennent des noms slaves et oublient leur langue, sans cesser d'être pirates, écumeurs de mer et de fleuves, amis du gain et des expéditions lointaines; c'est toujours la gent normande, *gens astutissima, quæstus et dominationis avida*, selon un de nos chroniqueurs. Le vrai foyer de la « cristallisation russe » a été, non pas un groupe slave, comme on le répète sans cesse, mais un groupe germano-scandinave. Ce sont, en effet, ces Varègues du Nord qui sont venus renforcer l'élément blond déjà existant, mais en grande partie submergé par les Celto-Slaves, et ce sont les Varègues qui, de plus, ont provoqué l'expansion de la Russie.

Est-il vrai que la tribu des Normands *Rous* ait été appelée par les Slaves indigènes, las de l'anarchie? Sans doute ce récit de moines n'est pas plus vrai que celui de l'annaliste anglais Widuking, qui veut nous faire croire que les Anglo-Saxons furent appelés par les Celtes de Grande-Bretagne pour y établir l'ordre : *Quidquid imponetis servitii libentes sustinebimus* (1).

Mais ces vieilles chroniques n'en ont pas moins leur vérité symbolique; elles nous montrent les Celtes d'un côté, les Slaves de l'autre, peu propres à se gouverner eux-mêmes, ayant une certaine faiblesse native de la volonté et manquant d'instincts dominateurs. Il n'en est pas de même des hommes du Nord. Les Normands, qui ont conquis notre Normandie, puis l'Angleterre, les Deux-Siciles, une partie de la Syrie, colonisé les Féroé, l'Islande, le Groenland, et découvert l'Amérique cinq siècles avant Colomb, voilà les vrais Varègues auxquels la Russie doit sa grandeur. La cotte de mailles et le casque pointu trouvés par M. Samokvassof dans la tombe noire d'un prince varègue rappellent l'armure des guerriers normands. Dans les anciennes miniatures, les princes russes ont même aspect, même taille, mêmes vêtements, mêmes armes que les chefs normands représentés sur la fameuse tapisserie de la reine Mathilde à Bayeux. Ils étaient hauts comme des palmiers, disaient les Arabes. Selon Léon le Diacre, ils combattaient en masses com-

(1) M. Louis Leger cite l'épigramme suivante où l'on raille le récit de Nestor : « Quand notre Novgorod la Grande envoya des ambassadeurs au delà des mers pour demander des chefs, elle fit dire aux princes étrangers : — Notre pays est riche et vaste, mais nous ne savons pas y maintenir l'ordre. Et depuis ce temps-là la race de Rurik gouverna, et les Allemands pullulent et l'ordre manque toujours. »

pactes, couverts d'énormes boucliers, poussant le même mugissement que les vieux Germains et que les Gaulois, se déchirant eux-mêmes les entrailles, comme ces derniers, quand ils désespéraient de la victoire, aimant mieux mourir que se rendre. Guillaume le Conquérant, sur le monument de Falaise, et Rurik le Varègue, sur le monument de Novgorod, ont le même air et le même costume, cotte de mailles et casque à pointe; et c'est avec raison.

Les instincts voyageurs des Normands sont connus (1). De Scandinavie à Constantinople, où ils avaient déjà des parents et amis, mercenaires dans la garde des empereurs, les Normands varègues trouvaient le chemin beaucoup plus court par les fleuves de la Russie et les « portages », où ils traînaient leurs barques légères, que par l'océan Atlantique et la Méditerranée.

M. Leger fait remarquer que le mot knout, dont on s'est plu à faire autrefois le symbole de la Russie mongole et asiatique, est d'origine normande et se retrouve dans l'anglais knot. Les Normands étaient de durs maîtres. Ils furent aussi en Russie, comme partout, de grands « rassembleurs de terres ».

Si les Tartares n'ont pas eu d'influence en Russie au point de vue de la race, ils en ont eu une considérable, — quoique maint écrivain russe la méconnaisse (2), — au point de vue de l'éducation et des mœurs. L'empire mongol, au XIIIe siècle, comprenait une partie de la Chine; les Mongols empruntèrent aux Chinois les procédés de compression administrative, de violence raisonnée, systématique et scientifique, qu'ils appliquaient au recouvrement des impôts, et ils les introduisirent en Russie; à la barbarie spontanée succéda une barbarie organisée. Les premiers tsars autocrates eurent beau se garder d'invoquer l'exemple et la tradition des Khans mongols, ils eurent beau s'appuyer sur la Bible et sur les traditions de l'empire romain, leur administration était asiatique; et on peut dire, avec M. Louis Leger, qu'Ivan le Terrible n'eût pas été possible si, avant lui, Gensis-Khan n'avait pas existé. Malgré tant de progrès, il était difficile que le niveau général de la dignité humaine, sous le poids du fonctionnarisme et du despotisme, ne restât pas de plusieurs degrés inférieur à celui de l'Occident. Le « joug tatar » devait produire à la fois la servilité et la dureté, la souplesse féline et la ténacité secrète, la ruse et la violence, la patience sourde et les explosions longtemps couvées.

On voit qu'on a beaucoup exagéré le grand nombre de races qui se trouveraient aujourd'hui mêlées en Russie. Il y a eu sans doute en ce pays des tribus de noms très divers, mais, en réalité, nulle autre contrée n'est plus homogène au point de vue de l'anthropologie. Finnois et Slaves modernes sont également brachycéphales et ouralo-altaïques; l'énorme majorité du pays est celto-slave, et les Tatars sont des brachycéphales restés encore plus asiatiques. D'ailleurs ils n'ont laissé que peu de traces dans la population russe. Le seul élément qui soit vraiment discordant, c'est donc l'élément dolicho-blond, scandinave ou germanique. Mais, s'il est encore abondant dans la Grande-Russie, il est en très forte minorité dans la Russie méridionale. A considérer l'ensemble, il compte pour peu relativement au vaste fond slave, sans cesse croissant. De tous les pays d'Europe, la Russie est celui où la race blonde a été le plus complètement submergée. On y trouve, en somme, une masse très compacte de crânes larges, masse d'autant plus similaire que les différences de climat et de milieu sont peu considérables dans tout l'empire; partout, ou à peu près, ce sont les mêmes plaines uniformes, le même climat sec, avec les mêmes extrêmes de froid et de chaud. Il est donc tout à fait illusoire de se figurer qu'en Russie l'agglomération des races est *mal fondue*. La Russie est, au contraire, avec l'Angleterre et l'Espagne, le moins hétérogène des pays d'Europe, parce que ses nombreux peuples sont presque tous de même race, alors que la France est parmi ceux où se sont mêlés les éléments les plus *opposés*.

D'après ces données, le monde slave est-il européen ou asiatique? Tout dépend du sens qu'on attache à ces mots, et ce sens devrait même subir des modifications importantes si l'on ajoutait foi aux théories les plus en faveur aujourd'hui parmi les anthropologistes. . . . .

Si on convient d'entendre par Asiatiques les bruns ou jaunes qui remplissent la Tartarie et la Chine, il est certain que la Russie se rapproche de ce mélange bien plus que tout autre peuple.

Du caractère primitif de la race celto-slave dominante en Russie, des modifications apportées soit par les autres races, scandinave et tartare, soit par les événements de l'histoire, soit par les conditions religieuses, sociales, économiques, devait résulter le caractère actuel des Russes, dont nous ne pouvons ici donner qu'une simple esquisse, très incomplète.

Certains observateurs ont éprouvé, en face du monde slave, ce qu'ils nomment la sensation d'inachevé; le type même des visages leur a souvent

(1) Coutume fut la jadis longtemps
En Danemark, entre paiens,
Quand homme avait plusieurs enfants
Et il les avait nourris grands,
L'un des fils retenait, au sort,
Qui est son her après sa mort :
Et cil sur qui le sort tournait
En autre terre s'en allait.

(2) Par exemple M. Tratchevsky dans son *Histoire de Russie*, 1885.

offert des traits encore mous, des yeux aux nuances effacées et qui semblent nager dans le vague (1). Peut-être cette impression a-t-elle un côté « subjectif », car ces populations, jeunes sous le rapport de la civilisation, sont aussi des populations très vieilles et, au fond, très fixées ; ce qu'on peut dire, c'est que l'absence de vie intellectuelle intense maintient dans les esprits une sorte de crépuscule qui doit s'exprimer par quelque chose d'indécis et de fuyant dans les physionomies mêmes. Mais les tendances fondamentales n'en restent pas moins bien déterminées.

Le caractère psychique de la masse slave est analogue à celui des populations celtes, avec quelque chose de plus barbare. Le premier trait est la *sensibilité impressionnable* et la *mobilité nerveuse*. L'*inégalité* est la caractéristique même du Slave. Il semble, dit M. Novicow, qu'il se soit modelé lui-même sur son climat, qui offre les extrêmes du chaud et du froid (avec des écarts qui atteignent jusqu'à 96 degrés).

L'inconstance du Slave le fait passer d'un extrême à l'autre. Son élasticité lui permet d'ailleurs de rebondir toujours et de se retrouver sur les pieds. De même que le flegme et la morgue germaniques sont inconnus aux Celtes d'Irlande ou de Basse-Bretagne, de même sont-ils étrangers aux Slaves de Russie et de Pologne. Le ciel du Nord ne réussit pas à compenser chez eux les effets de l'hérédité, et c'est une des preuves de l'insuffisance des milieux ou des climats. Le vrai Slave conserve un fond de bonne humeur. Il est souvent, même dans le Nord, pétulant et exubérant, porté à l'outrance, beaucoup plus encore que nos « méridionaux ». Le fond de l'âme russe, a-t-on dit pourtant, est mélancolique. — Ne serait-il pas plus vrai de dire que, si les Russes ont, comme tous les Celto-Slaves, la gaîté native, leur triste climat et leurs longs malheurs à travers les siècles ont développé aussi chez eux la mélancolie, comme on la voit également chez les Celtes de notre Bretagne ou chez ceux des Iles Britanniques ? Au reste, la mélancolie se rencontre plutôt chez les Russes du Nord, mêlés de sang germanique, que chez les Petits-Russiens du Sud.

Les *instincts sympathiques* sont très développés chez les Slaves comme chez les Celtes ; hospitaliers, accueillants, la sociabilité est une de leurs qualités, elle est dans leur sang. Du moins prodiguent-ils les appellations familières et tendres : mon petit père, mon petit pigeon. Ils sont plus portés au socialisme qu'à l'individualisme, aimant l'égalité dans la liberté ou dans la servitude. . . . .

Si la sensibilité est plus impressionnable et plus expansive chez le Slave que chez le Germain, la *volonté* est moins énergique, plus *impulsive* et moins maîtresse de soi. L'effort sera vigoureux, mais momentané, inégal. Un Russe passera des semaines à ne rien faire, puis travaillera trente-six heures consécutives (1). Un travail soutenu et de longue durée sera antipathique. Pour le Slave l'heure présente est tout : « L'avenir n'est rien qu'un rêve auquel on ne songe pas à sacrifier les réalités. » Dans la conduite de la vie matérielle, cette insouciance du lendemain se trouve parfois cruellement punie ; mais, dans la vie morale, elle produit souvent des effets que M. Jules Legras admire. Ce que nous nommons le fatalisme et la résignation du Russe ne semble pas autre chose, au fond, que cette insouciance du lendemain. A quoi bon s'agiter ? pense-t-il. On ne changera rien au mal *présent ;* or qu'importe *demain ?* Le mot qui est sans cesse à la bouche du Slave, c'est *Avos !* (A la grâce de Dieu !) L'apathie naturelle à un peuple que le climat trop rude confine de longs mois dans sa demeure et sous de lourds vêtements, fortifie encore cette paresse et ce manque de prévoyance. La pratique du moindre effort devient difficile ; « la résignation passive exige moins de force que la révolte, — surtout quand cette résignation n'est pas commandée par une loi morale dont l'observation nous impose une violence ».

Le moujik slave ignore le prix du temps ; il semble que, pour lui, ce mot de temps n'ait pas de sens. Il passe sa vie, dit-on, à répéter : « Tout de suite », sans jamais se dépêcher. Il a l'amour immodéré du repos. Il accueille avec joie les jours de fête, si nombreux en ce pays. M. Leroy-Beaulieu a remarqué le peu de goût des Slaves pour les exercices corporels et pour les exercices physiques. « Pendant leurs fêtes, dit-il, leur principal plaisir semble être le repos et l'immobilité, la balançoire lentement berçante ou des danses molles et monotones. » Cette indolence des Slaves, cette faiblesse de volonté et cette apathie peuvent tenir partiellement, comme l'ont supposé M. A. Leroy-Beaulieu et M. Jules Legras, au froid excessif qui déprime ; nous y voyons surtout, pour notre part, un effet de cette nonchalance celto-slave qui n'exclut pas une imagination mobile. On a encore attribué au climat le courage passif du Slave, sa force d'inertie, son endurcissement au mal. M. Leroy-Beaulieu nous décrit un jeu national, sorte de lutte à coups de poing qui, au lieu d'un assaut de force et d'adresse, est un assaut de patience ; le vainqueur est, non pas celui qui terrasse son adversaire, mais celui qui reçoit le plus de coups sans demander grâce. Mais vous retrouverez la même patience, la même facilité à souffrir et à mourir chez les populations de l'Orient, sous de tout autres climats. Ne faut-il pas voir encore là, outre l'effet du despotisme

(1) M. J. Legras, *Au pays russe.*

(1) Novicow, *The international Monthly*, 1901, n° 4.

séculaire et de l'éducation que tout despotisme entraîne, un des caractères de la race celto-slave ou, si l'on veut, touranienne, plus passive qu'active, plus résistante qu'entreprenante, plus entêtée que volontaire, plus résignée que révoltée, plus respectueuse de la force qu'impérieuse et forte? L'*indolence* et l'*insouciance*, avec l'*entêtement* au besoin, demeurent le fond de ce caractère trop *passif*, qui reste volontiers stationnaire, sans éprouver la soif du changement ni l'impatience du progrès. Pourtant on a justement fait observer que, dans certains cas, l'insouciance de l'avenir peut devenir un principe d'activité violente : « Ceux qui calculent vont peut-être plus loin, mais ils avancent moins vite que les imprévoyants. » Lorsqu'on s'élance dans la mêlée de la vie sans caresser l'espoir d'en rapporter des avantages et sans songer à ses réserves, on frappe des coups plus forts et plus nets ; ainsi font les Russes. « Voilà pourquoi, dit M. Leroy-Beaulieu, ils ne se dévouent pas à demi ; voilà pourquoi leur bonté, leur charité, quand elles se font jour, sont si profondes ; — voilà pourquoi aussi, dans l'abaissement, ils vont plus loin. » Patience, résignation à la volonté de Dieu, apaisement intérieur, avec ces qualités on a la grandeur d'âme dans les épreuves, l'empire sur soi-même aux moments graves de la vie.

Dans la guerre, il importe peu aux Russes d'essuyer des défaites au début des hostilités. Leur courage, fait de résignation et de fatalisme, ne s'en laissera pas abattre. Ils ne perdront pas leur confiance dans leurs chefs, ni surtout leur affection pour eux, affection que le malheur consolidera, loin de l'évaporer. L'histoire le montre. Elle montre aussi que rarement cette grande nation a triomphé du premier coup, sa configuration géographique ne lui permettant pas d'être immédiatement prête, d'avoir ses forces réunies au point d'attaque ; par contre, elle lui offre le moyen de se ressaisir et d'« user » l'envahisseur (1).

L'*enthousiasme* russe est le trait moral qui a le plus frappé quelques voyageurs, mais il existe surtout dans la classe éclairée. Selon M. Jules Legras, tout ce que les Russes font, en dehors de leur métier strict, ils le font d'enthousiasme, et ils font beaucoup ainsi. Les idées les plus futiles, comme les plus nobles dévouements, provoquent chez eux de ces « élans irrésistibles qui nous étonnent » : dès qu'ils sortent de la pratique de leur vie quotidienne ils vont, en tout, « jusqu'à l'extrême ». Mais leur enthousiasme a un caractère fiévreux : de même qu'il naît brusquement, d'un rien, de même un rien l'abat. Ils ont surtout « une force d'emportement » ; ils n'ont guère de persévérance. Ils se lassent vite, non par faiblesse, mais par ennui ; les choses produisent sur eux une impression plus vive, sans doute, que sur la plupart d'entre nous ; mais, en plein élan, ils se sentent arrêtés, détournés et repris par une vision nouvelle. De là, dans le domaine moral, ces explosions de sentiments tendres, ces dévouements de tout l'être ; puis, tout à coup, ces oublis, cette indifférence sans cause et sans mesure. Inégalité, encore un coup, voilà le caractère slave.

Chaque idée nouvelle, quelque insensée qu'elle puisse être, trouvera en Russie des néophytes ; mais, de même que l'enthousiasme n'est pas toujours la passion profonde, l'engouement n'est pas le vrai enthousiasme. M. Leroy-Beaulieu, lui, n'attribue guère au Slave que l'engouement : « Le fond est rarement remué, dit-il, et, s'il l'est, il se calme assez vite pour ne pas troubler le cours et les calculs de la vie. » M. Leroy-Beaulieu trouve là, non sans raison, une ressemblance avec l'Américain. Ce dernier, lui aussi, est un mélange, encore assez mal fondu parfois, de race blonde et de race brune, et son équilibre s'en ressent.

Pour M. Jules Legras, le peuple russe est surtout un peuple jeune ; c'est, dit-il, parce qu'ils sont encore tout près de la nature que les Russes le séduisent tant, quand il les observe chez eux ; c'est pour cela encore que, si souvent, ils le déroutent. Ils ont les enthousiasmes, les dévouements, la bonté légère, la simplicité cordiale de la vingtième année, mais ils « en ont aussi l'inconstance, le facile découragement et l'imprévoyance ». Ce qui peut tromper sur le vrai caractère de la Russie, ajoute M. Legras, c'est la vie officielle que l'on y voit, « gourmée, hypocrite et corrompue » ; mais il faut écarter cet élément, il faut aller loin de la capitale où il se montre au grand jour, pour saisir sur le vif tous les traits de la jeune Russie. « Nous pouvons sourire çà et là de sa naïveté ; nous pouvons nous irriter, quand nous y rencontrons des hommes indignes ; mais, du moins, ceux dont la nature est droite nous rajeunissent au contact de leur enthousiasme et nous font mieux apprécier la vie. »

Comme la sensibilité du Slave, son *intelligence* est *vive*, *prime-sautière* et *simpliste*. Sa logique ressemble beaucoup à celle du Celte ; elle est *rectiligne*, *radicale* et tend à l'*absolu*. La relativité, avec ses mille rapports et avec ses mille restrictions, ne plaît pas à ces esprits d'élan rapide et souvent irréfléchi. Sous prétexte de voir mieux, ils ne voient qu'un côté à la fois et oublient le reste, comme si la nature avait le souci de simplifier les choses à notre usage. On a dit que l'horizon illimité des steppes invitait l'esprit à marcher devant lui sans limites, dût-il aboutir à l'absurde ; — mais l'horizon illimité des mers invite-t-il le Grec, l'Italien ou l'Espagnol à l'illimité ? On a dit

(1) Voir sur ce point *Revue Scientifique*, février 1898.

aussi que le radicalisme slave vient de ce que l'histoire et la tradition ne pèsent pas d'un poids bien lourd sur ce peuple jeune; et c'est là, sans doute, une explication meilleure; mais la vraie raison nous semble toujours dans le caractère même et le tempérament de la race celto-slave, qui a l'horreur du complexe et du difficultueux, l'amour des solutions géométriques et absolues. Le *nihilisme* russe est le plus beau produit de cette tendance qui faisait dire par Dante au diable : « Je ne te savais pas si bon logicien. »

Comme le Celte, le Slave a une grande *facilité d'assimilation* et *d'imitation*, plutôt que l'originalité et le génie créateur. Sa souplesse et sa flexibilité sont incroyables; sa malléabilité, sa « ductilité » lui permet de prendre toutes les formes sans changer de fond. Il cultive n'importe quelle science ou quel art; il apprendra toutes les langues, il les parlera presque sans accent; il se pliera à tous les usages et à toutes les modes. Il prendra l'aspect et les manières des pays où il vit; et, tout en changeant, il restera foncièrement le même. . . . .

L'*hospitalité*, inhérente au caractère des races slaves, a amené le Russe à une certaine estime de l'étranger, à une certaine impartialité et au désir de s'approprier les meilleurs côtés de la culture d'autrui. Ce serait là aussi la source de la tolérance relative des Slaves en matière de religion. Cette tolérance de croyance et de race se révèle dans la façon dont ils s'assimilent les peuplades environnantes d'une culture inférieure. . . . .

Tourguenef, dans *Rudine*, reproche à ses compatriotes (non sans exagération) outre le manque de volonté, l'absence de personnalité morale et d'*initiative créatrice*. « Nous n'avons rien donné au monde, sauf le samovar, encore n'est-il pas sûr que nous l'ayons inventé. » M. Novicow est du même avis. On a répondu que, si la faculté d'imitation et d'assimilation était surtout développée chez les Slaves, c'est que, leur ayant été jusqu'ici la plus utile, elle a été la plus exercée. Nous doutons que la raison soit suffisante; les natures entreprenantes et inventives se font jour malgré tout; l'esprit même d'imitation qui existe dans une masse d'hommes sert de base et de point d'appui aux génies inventeurs.

Il est difficile d'apprécier le contingent de grands hommes fourni par les Slaves, il faudrait, pour cela, connaître exactement les ancêtres et le type anthropologique de chacun d'eux. Les Slaves ont voulu s'attribuer le Polonais Kopernik, le Tchèque Jean Huss; les Germains, avec raison, les revendiquent. Catherine II était Allemande; Pierre le Grand descendait du Scandinave Rurik par les femmes et, par les hommes, d'une famille d'origine germanique, dit-on, les Romanoff, qui vinrent s'établir à Moscou au XIVe siècle. Tolstoï a des origines germaniques. Ceux des hommes illustres qui furent dolichocéphales, blonds et aux yeux bleus, fussent-ils nés au cœur de la Slavie, ne peuvent être considérés comme de race brachycéphale celto-slave. D'autre part, il est clair qu'aucune loi physiologique ne défend aux Slaves de produire des hommes d'intelligence supérieure, même de volonté supérieure. Mais c'est le nombre moyen des grands hommes qu'il faut considérer, pour le comparer à la moyenne fournie par les autres races. Encore, dans cette comparaison, faut-il tenir compte du degré de civilisation et d'éducation auquel chaque peuple est arrivé. Quand une contrée se trouve, comme la Russie, en dehors du courant général par sa position géographique et par son histoire, on ne peut juger avec certitude de sa fécondité en génies. C'est donc en réservant l'avenir qu'on peut se permettre de constater le passé et le présent. Sous cette réserve, la constatation ne saurait être très favorable aux Slaves, considérés dans leur ensemble. Leur masse est énorme et le nombre des génies qui en sortirent est proportionnellement minime. Ceux mêmes des peuples slaves qui se sont trouvés en contact avec la civilisation du Midi et de l'Occident, Polonais, Bohémiens, Bulgares et autres, n'ont pas contribué à ses progrès; tout s'est fait sans eux. De plus, en étendant leurs couches sur les contrées où avait fleuri le génie grec, les brachycéphales de toutes sortes ont ramené une barbarie et produit une stérilité qui durent encore. Les Slaves ont beau revendiquer, dans l'antiquité même, le Thrace Orphée et le Macédonien Alexandre, ce que nous savons des grands hommes de Grèce ou de Macédoine les rattache pour la plupart aux dolicho-blonds, notamment Alexandre, ou aux dolicho-bruns de la Méditerranée, et il ne semble pas que les Slaves aient eu la plus légère part à la floraison hellénique. La noblesse de Pologne, de Russie et des autres contrées slaves se rattache le plus souvent aux conquérants venus de Scandinavie et de Germanie; d'autre part le peuple, dont la masse est seule franchement celto-slave, n'a guère eu l'occasion ou les moyens de manifester sa fécondité en talents; il en résulte que les Slaves, s'ils ne méritent pas le dédain, n'ont eux-mêmes aucun prétexte au dédain qu'ils affectent assez volontiers pour les Occidentaux. S'ils se croient appelés à de hautes destinées, c'est par une ambition de race fort légitime pour l'avenir, mais qui, dans le passé, ne repose sur aucune donnée historique. La Russie aurait eu peine à sortir de la barbarie et à devenir une grande puissance sans l'aide d'hommes de nationalités les plus diverses. Pour ne pas remonter de nouveau à Rurik et à sa dynastie, rappelons Gordon, Le Fort, Schein, Patkul, Münnich, Villebois, Greig, Elphinstone,

Benningsen, Wittgenstein, Pozzo di Borgo, etc. Actuellement, elle déploie tant d'intelligence pour l'assimilation et l'utilisation qu'on peut espérer plus tard un développement de la faculté créatrice. Attendons.

ALFRED FOUILLÉE,
de l'Institut.



L'ÉTERNELLE ÉNIGME

A PROPOS DES FOUILLES DE LA RUE BEAUTREILLIS

A propos des fouilles qui ont été entreprises à l'occasion de la démolition de la maison portant le numéro 17 de la rue Beautreillis, la question du prisonnier masqué de la Bastille, connu sous le nom de « Masque de fer », est revenue à l'ordre du jour. Les articles de journaux se sont succédé ; on a organisé des conférences, on a repris l'histoire du frère de Louis XIV, fils d'Anne d'Autriche et de Mazarin, ou bien l'on a répété le mot de Michelet : « L'histoire du Masque de fer restera probablement à jamais obscure » ; celui de Henri Martin : « L'histoire n'a pas le droit de se prononcer sur ce qui ne sortira jamais du domaine des conjectures. » « Dans cette question, disait plaisamment un publiciste à qui nous empruntons le titre de cet article, l'historien patauge et le rat de bibliothèque barbote (1). »

Or l'énigme du prisonnier masqué est résolue depuis plus d'un siècle, d'une manière irréfutable, d'une manière que les contemporains déjà, bien des années avant la Révolution, déclaraient, avec raison, hors de toute discussion. C'est là, à vrai dire, ce qu'il y a dans l'histoire du Masque de fer de moins compréhensible.

*
* *

M. Al. Callet, le très distingué secrétaire de la Société historique du IVe arrondissement, décrit l'immeuble de la rue Beautreillis avant sa démolition :

« C'était un haut et antique logis, bâti en 1598, à l'aspect austère, au lourd portail, aux lucarnes trapues, aux hautes fenêtres. Le portail est flanqué de deux pilastres sans décoration et surmonté d'un attique. Le corps de bâtiment du fond a dû être remanié, mais les deux ailes avaient gardé leur allure du temps ; elles étaient percées au rez-de-chaussée de deux baies cintrées donnant accès aux escaliers qui conduisent par une large rampe à un étage aux fenêtres à guillotine, closes par des volets à panneaux sculptés d'étrange aspect. De cette cour, on avait accès au jardin par une longue et large voûte qui passait sous le corps du bâtiment du fond sans caractère, lequel avait vue sur le cimetière dont il était séparé par un mur qui, depuis, fit place à une grille (1). »

Le cimetière dont il s'agit était une partie de l'ancien cimetière Saint-Paul où étaient enterrés ceux des prisonniers de la Bastille qui mouraient dans la religion catholique. Il était devenu un jardin, où, il y a quelques mois encore, « dans la terre grasse des sépultures poussaient quelques arbres fruitiers ». La légende voulait que le Masque de fer eût été enterré dans un coin de ce jardin « sur lequel, écrit M. Callet, se dressait un fût de colonne qui n'était qu'un des montants de la grille et au-dessus desquels quelques acacias tendaient désespérément leurs troncs décharnés ». Des gamins y avaient juché une figure de Cupidon.

« Voici un lilas rabougri dont les branches esquissent un geste de souffrance convulsionnée : voici enfin, entre deux arbres, un tertre qui surplombe le jardin ; on y voit deux marches de bois et un chapiteau sans inscriptions sur lequel se distinguent encore des traces de couleur bleue.

« C'est le tombeau du Masque de fer, dit-on.

« Qu'y a-t-il là-dessous ? Nul ne le sait. Par une défense, qui doit remonter à la monarchie, ordre a été transmis aux propriétaires successifs de ne point pratiquer de fouilles profondes, sous prétexte de ne pas troubler le repos des morts et peut-être — qui sait ? — pour qu'on ne puisse exhumer le secret impénétrable.

« On a découvert le tertre par hasard ; l'endroit était bitumé. Ce sont des enfants qui, en jouant, ont cassé le bitume et cela ressemble maintenant à une tombe de pauvre fraîchement remuée. Pourtant des maçons qui pratiquaient des réparations ont eu, un jour, la curiosité de soulever la terre. Ils ont aperçu un escalier souterrain marqué par quatre chapiteaux semblables à celui qui émerge du sol, mais ils n'ont pas été plus loin, ont comblé le trou en hâte et s'en sont allés.

« Ce serait à deux pas de l'entrée du cimetière que le Masque de fer aurait été enterré.

« L'emplacement de la grille d'entrée qui donnait en face de l'hôtel Sully est encore marqué par une cabane de bois vermoulu. Certainement le cadavre de l'inconnu est là (2). »

Le prisonnier masqué fut enterré dans le cimetière Saint-Paul. Il est donc possible que sa tombe ait été mise dans cette partie du jardin. Rien d'ailleurs ne l'indiquait. Mais nous étions convaincu par avance que les fouilles ne devaient rien révéler sur ce sujet,

(1) Henri Duvernois dans la *Presse* du 24 janvier 1902.

(1) *La Cité, Bulletin de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement*, p. 161, juillet-octobre 190[illegible].

(2) Henri Duvernois, *art. cit.*

car le cercueil de l'homme mystérieux ne devait pas différer de ceux qui se trouveraient autour de lui et ne pouvait porter d'autre inscription, en cas où il en portât une, que la mention écrite sur le registre mortuaire du cimetière Saint-Paul, laquelle nous a été conservée.

C'est ce que nous écrivions, dès qu'il fut question de la démolition de l'immeuble, à un généreux amateur, curieux de tous les progrès de l'histoire, qui nous offrait, avec sa libéralité coutumière, les sommes nécessaires pour entreprendre les fouilles en question.

Les fouilles ont été dirigées par M. Charles Sellier, secrétaire de la commission du Vieux Paris. Elles ont été suivies au jour le jour par M. Boutet, et M. Al. Callet veut bien nous communiquer les constatations que ce dernier a faites.

Une des premières découvertes fut un fronton de caveau, avec écusson portant crosse, mitre et trois fleurs dorées. Puis on mit au jour : un cercueil de plomb oxydé par le temps, sans inscription ; un autre cercueil de plomb très épais, ayant la forme d'un corps. A l'intérieur se trouvait une plaque de cuivre soudée dont voici l'inscription :

CY GIST LE CORPS DE DAME MARIE CHARLES,
ESPOUSE DE MESSIRE FRANÇOIS DE PRADAL,
CHEVALLIER, CONSEILLER DU ROY,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROY,
GOUVERNEUR DES VILLE ET CITADELLE DE SAINT-QUENTIN,
DECÉDÉE LE 30 NOVEMBRE 1685,
AGÉE DE SOIXANTE-HUIT ANS, OU ENVIRON.
PRIEZ DIEU POUR SON AME.

Cette dame n'était pas une ancienne prisonnière de la Bastille.

Les ouvriers dégagèrent encore de la terre des piliers, un charnier entre deux murs contenant de nombreux ossements, quatre chapiteaux, dont un avec écusson représentant un peigne fin et des ciseaux ouverts, provenant sans doute de la chapelle de la confrérie des marchands drapiers ; un macaron représentant une tête d'homme, des monnaies diverses.

A l'emplacement où la tradition voulait que fût enterré l'homme au masque, se trouva un caveau. On y descendait par trois marches. Il était ovale avec banquettes autour. La voûte était soutenue par deux colonnes, au fond une cavité cimentée. On y découvrit : un plomb en forme de fer à cheval ayant dû contenir un cœur, entouré de plantes aromatiques ; une croix en bois et cuivre provenant d'une religieuse ; un morceau de pierre tombale portant en lettres gothiques : RIGOBERT THIÉBAUT, un cul-de-lampe, provenant de la voûte du cloître Saint-Éloi, enfin un dessus de chapiteau.

Tels sont tous les résultats que donnèrent les fouilles. Les objets ont été dispersés.

Ainsi nulle lumière nouvelle n'en a jailli pour l'histoire du prisonnier masqué ; à vrai dire, celle-ci n'en avait plus besoin.

* * *

Ainsi que le démontrait, en 1770 déjà, le baron d'Heiss, dans une lettre insérée au *Journal encyclopédique* du 28 juin, l'homme au masque n'a été autre que le comte Hercule-Antoine Mattioli, né à Bologne le 1er décembre 1640, devenu secrétaire d'État de Charles III, puis de Charles IV, duc de Mantoue. Ce qui amena son arrestation, en pleine paix, sur territoire étranger, par les soldats de Louis XIV, ce fut le ressentiment qu'il avait provoqué chez le roi par la manière dont il l'avait trahi lors des premières négociations relatives à l'acquisition, par la cour de France, de Casal, capitale du Montferrat.

Un historien très distingué, M. le vicomte Maurice Boutry, auteur d'un livre de grand mérite sur le cardinal de Tencin, publié récemment, a raconté, d'après les Mémoires d'Arnaud de Pomponne, ministre des Affaires étrangères, les circonstances des négociations (1).

Pomponne fait d'abord ressortir la frivolité de Charles IV de Gonzague, duc de Mantoue : « L'inapplication du duc pour les affaires, écrit-il, fait qu'il en laisse presque tout le soin entre les mains de quelques-uns de ses ministres... Comme il passe d'ordinaire une grande partie de l'année à Venise, accompagné de peu de gens et souvent de ceux qui n'ont pour principal mérite que de contribuer à ses divertissements, il s'y trouva en l'année 1677. Il avoit avec lui un Bolonais, nommé le comte Mattioli, homme d'assez esprit et que le commerce de débauche avoit insinué dans sa confiance. Cet homme, à qui il avoit donné la qualité de son secrétaire, trouva l'occasion de voir l'abbé d'Estrades, alors ambassadeur du Roy auprès de la République (de Venise). Il lui fit valoir son extrême désir de s'acquérir quelque mérite auprès du Roy et lui témoigna que son maître étoit dans les mêmes sentiments. Il commença en cette sorte une négociation dans laquelle il fit voir que le duc souhaitoit ardemment de se dégager de l'Espagne et de se lier à la France, et, pour une plus grande assurance de ses paroles, il lia une entrevue avec le duc et l'ambassadeur. »

Il faut suivre le détail des négociations dans l'article de M. le vicomte Boutry. Louis XIV était maître de Pignerol, acquis en 1632. Sous l'inspiration de Louvois, il jeta les yeux sur Casal. Maîtresses de ces deux places, les armées françaises devaient dominer

(1) *Revue des Études historiques*, p. 168-178, année 1899.

la Haute-Italie et tenir directement en respect la cour de Turin. Le roi conçut ainsi le dessein d'obtenir, du duc de Mantoue, Casal, deniers comptants, et, à Venise, l'abbé d'Estrades n'eut pas de peine à faire agréer ces projets au comte Mattioli. En 1678, d'Estrades revint en France. Peu après, Mattioli l'y rejoignait. Il devait être présenté en secret à Versailles. Pomponne raconte la suite des négociations :

« Le Roy m'avoit donné charge de l'entendre, de lui faire connaître ses favorables dispositions pour son maître et le gré qu'il lui sauroit en particulier du zèle qu'il lui faisoit paraître pour son service. Il me confirma ce qu'il avoit dit à Venise de l'impatience du duc de Mantoue de quitter l'Espagne, de s'attacher à la France et de déposer Casal entre les mains de Sa Majesté, comme un gage d'attachement à ses intérêts. Il me remit une lettre du duc de Mantoue pour le Roy, en créance sur lui, et un plein pouvoir pour discuter et signer en son nom les conditions du traité. Mais, pour une plus grande marque de sincérité de son procédé, il me communiqua l'instruction qu'il avoit aussi, signée du duc, pour toute la conduite qu'il devoit tenir, et me fit remarquer, en même temps, que toutes ces pièces étaient écrites de sa main, parce que ce prince n'avoit voulu se confier dans cette affaire qu'à lui seul, et l'avoit chargé de les dresser et de les transcrire. Jamais traité ne fut plus aisément conclu que celuy que j'eus l'ordre du Roy de signer avec lui, parce que jamais on ne demanda moins pour un engagement aussi important. » Le 8 décembre 1678, l'acte fut rédigé. Il est aujourd'hui conservé aux archives de Mantoue (1). Louis XIV acquérait Casal moyennant cent mille écus.

Les signatures furent échangées, puis Mattioli « fut introduit la nuit, raconte Pomponne, par des chemins détournés, sous la conduite de Bontemps, premier valet de chambre, dans la galerie de l'appartement de la marquise de Montespan, à Versailles, où le Roy l'attendoit et où je m'étois rendu près de Sa Majesté. Il lui confirma tout ce qu'il m'avoit dit du zèle de son maître et du sien particulier pour son service, et partit deux jours après, sur la fin du mois de décembre, avec deux mille écus de présent et avec le même secret qu'il étoit venu. » Ce secret, Mattioli ne le garda pas longtemps. Deux mois étaient à peine écoulés depuis les négociations de Versailles, que les cours de Madrid, de Turin et de la République vénitienne étaient simultanément mises au courant de tout ce qui s'était passé. Pour en tirer un regain d'argent, Mattioli n'avait pas hésité à trahir et son maître, Charles IV, et le roi de France. Comme un coup de foudre, retentit à Versailles la nouvelle de l'arrestation du baron d'Asfeld, envoyé de Louis XIV, chargé d'échanger avec Mattioli les ratifications. Le gouverneur du Milanais l'avait fait saisir et livrer aux Espagnols. Le duc de Mantoue se tira d'affaire en désavouant publiquement son secrétaire. « Il affirma, note M. le vicomte Boutry, qu'il ne l'avait chargé d'aucune négociation, qu'il n'avait lui-même rien écrit, rien signé, et que les documents mis sous ses yeux étaient l'œuvre d'un faussaire. » On imagine l'humiliation de Louis XIV, jointe à la déception de l'affaire manquée. On connaît son orgueil qui ne pardonnait pas.

Disons tout de suite que, deux ans et demi plus tard, le 8 juillet 1681, Charles IV de Gonzague se décida à ratifier un traité, authentique celui-là, par lequel il abandonnait Casal à la France. D'après l'article 25, « le prétendu traité original de Mattioli et toutes les pièces et écritures qui le concernent » étaient rendus au duc de Mantoue.

Les commentaires de Pomponne sont encore intéressants : « Depuis le temps que j'écrivois ce mémoire, dit-il, les troupes du Roy sont entrées dans Casal au mois d'octobre 1681. Le duc de Mantoue, étonné des menaces que l'abbé Morel étoit chargé de lui faire, tenté par les sommes considérables qu'il avoit pouvoir de lui offrir et trouvant peu de sûreté aux assurances de secours qui lui étoient données par l'Empereur, par l'Espagne et par la république de Venise, a enfin exécuté un traité qu'il a toujours soutenu n'avoir pas fait. Les conditions ont été à peu près les mêmes, excepté celles de l'argent qui ont été à plus d'un million. Mais ce qui paraît étrange est que, depuis avoir conclu avec le Roy, il a maintenu également qu'il n'avoit point sorti des termes généraux dans la conférence qu'il avoit eue à Venise avec l'abbé d'Estrades. Pour ce qui est des pouvoirs de Mattioli, il n'y a presque pas lieu de douter qu'ils fussent faux et supposés. »

Ces constatations sont, comme on voit, de grande importance. La cour de France considérait Mattioli, non seulement comme un intrigant qui avait bafoué Louis XIV aux yeux de l'Europe, mais comme un faussaire qui, dans les circonstances les plus solennelles, avait contrefait des actes publics pour extorquer de l'argent au roi de France. M. le vicomte Maurice Boutry ajoute avec raison que la disgrâce de Pomponne, qui suivit, trouve dans l'échec de ces négociations une meilleure explication que dans la parenté de l'habile ministre avec le grand Arnaud, poursuivi comme janséniste, laquelle a seule été invoquée jusqu'ici. « Le soin qu'apporte Pomponne à

(1) *Il Trattato stipulato dal' conte Mattioli in nome del Duca di Mantova l' 8 dicembre*, publié par M. Carlo Contessa, *Per la Storia di un Episodio della Politica de Luigi XIV al tempo della pace di Nimegua. Le negoziazioni diplomatiche per l'occupazione di Casale (1677-1682)*. Alessandria, libr. Jacquemod, 1897.

se justifier, son insistance à répéter qu'il agissait uniquement par ordre, semblent confirmer cette vraisemblable hypothèse. »

***

L'abbé d'Estrades, ambassadeur de la cour de France à Venise, n'était pas moins irrité que Louis XIV de l'échec lamentable des négociations dont il avait été l'initiateur. Il conçut le projet le plus téméraire. Il proposa à Versailles de faire arrêter le ministre mantouan. Louis XIV y consentit. Comme bien on pense, il était nécessaire que l'opération se fît dans le plus grand secret. Aussi Catinat en personne en fut-il chargé. L'abbé d'Estrades feignit, auprès de Mattioli, d'ignorer son double jeu. Il lui fit savoir, au contraire, qu'il avait à lui remettre le complément des sommes promises à Versailles. Rendez-vous au 2 mai 1679. Mattioli s'y trouve. Il monte avec l'abbé d'Estrades dans un carrosse dont Catinat, accompagné d'une douzaine d'hommes, attendait le passage. A deux heures de l'après-dîner, Mattioli était dans la forteresse de Pignerol, entre les mains du geôlier Saint-Mars.

En avril 1694, Mattioli est transféré aux îles Sainte-Marguerite; le 18 septembre 1698, il entre à la Bastille, où il meurt le 19 novembre 1703.

Telle est l'histoire du prisonnier masqué d'un masque de velours noir, connu sous le nom de Masque de fer.

Reste à en faire la preuve.

Dans un registre, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, où Du Junca, lieutenant du roi à la Bastille, notait au jour le jour les entrées de prisonniers nouveaux, on lit les lignes suivantes, souvent réimprimées :

Du jeudi, 18 septembre 1698, à trois heures après midi, M. de Saint-Mars, gouverneur du château de la Bastille, est arrivé pour sa première entrée, venant de son gouvernement des îles Sainte-Marguerite-Honorat, ayant mené avec lui, dans sa litière, un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, lequel il fait tenir toujours masqué, dont le nom ne se dit pas, et l'ayant fait mettre, en descendant de la litière, dans la première chambre de la tour de la Bazinière, en attendant la nuit pour le mettre et mener moi-même, à neuf heures du soir, avec M. de Rosarges, un des sergents que M. le gouverneur a menés, dans la troisième chambre, seul, de la tour de la Bertaudière que j'avais fait meubler de toutes choses, quelques jours avant son arrivée, en ayant reçu l'ordre de M. de Saint-Mars; lequel prisonnier sera servi et soigné par M. de Rosarges, que M. le gouverneur nourrira (lisez : et nourri par les soins du gouverneur) (1).

1 Bibl. de l'Arsenal, ms. 5133, fol. 37 v°. On a ci-dessus corrigé l'orthographe grossière de Du Junca.

Ce texte est, dans l'histoire du Masque de fer, le texte capital, puisqu'il en est l'origine, le fondement. Sans lui la question du Masque de fer n'existerait pas. On en retiendra ceci : l'homme au masque fut un des prisonniers qui avaient été écroués à Pignerol sous le gouvernement de Saint-Mars.

Dans la dépêche que Louis XIV envoya à l'abbé d'Estrades, cinq jours avant l'arrestation de Mattioli, où il approuve le projet conçu par son ambassadeur et l'autorise à s'emparer du ministre mantouan, le roi dit qu'il y consent « puisque vous croyez le pouvoir faire enlever sans que la chose fasse aucun éclat ». Le prisonnier sera conduit à Pignerol, où l'on « envoie ordre pour l'y recevoir et pour l'y garder sans que personne en ait connaissance ». Louis XIV termine l'expression de sa volonté par ces mots : « Il faudra que personne au monde ne sache ce que cet homme sera devenu (1). » L'original de cette dépêche, dont il est inutile de relever l'importance, est déposé aux Archives du ministère des Affaires étrangères. L'authenticité n'en est contestée par personne.

L'opération faite, Catinat écrivait de son côté à Louvois : « Cela s'est passé sans aucune violence et personne ne sait le nom de ce fripon, pas même les officiers qui ont aidé à l'arrêter. »

Dans une précieuse brochure, rédigée à Turin, publiée en 1682, c'est-à-dire dix années à peine après l'événement et — notez le détail, — trente ans avant qu'il fût question de l'homme au masque, on lit : « Le secrétaire (Mattioli) fut environné de dix ou douze cavaliers, qui l'enlevèrent, le déguisèrent, le masquèrent et le conduisirent à Pignerol. » Ce pamphlet, rédigé dans la contrée même théâtre de l'événement, fut imprimé sous le titre : *la Prudenza triomfante de Casale* (2). Ces faits, qui furent reproduits en 1687 dans l'*Histoire abrégée de l'Europe* à l'article « Mantoue » (3), étaient encore fortifiés au XVIIIe siècle par une tradition vivante dans la haute Italie. Enfin Sénac de Meilhan rapporte qu'on en trouva la confirmation précise dans les manuscrits du marquis de Prié à Turin, en 1782. Aussi, avec sa claire et forte intelligence, Sénac de Meilhan conclut-il dès 1795 : « Il n'est qu'un seul homme dont la disparition ait été connue dans le temps : c'est le secrétaire ou ministre du duc de Mantoue. Non seulement il a disparu, il a été enlevé; mais conduit à Pignerol, masqué, et le célèbre homme au masque de fer a été conduit dans la même prison. Voilà donc deux prisonniers masqués qui ont, à peu près

1 Publié par Marius Topin, l'*Homme au Masque de fer*, p. 370-371. Paris, 1870, in-8°.
2 Bibl. nat., K inv. 8746.
3 Leyde, p. 132-35, 1687, in-12.

à la même époque, été mystérieusement gardés dans le même château et l'on doit être embarrassé pour admettre cette double mascarade (1). » Si des textes cités par Sénac de Meilhan, on rapproche la dépêche de Louis XIV que nous venons de citer, et que Sénac ne connaissait pas, on voit que, dès à présent, le doute n'est presque plus permis.

Mais poursuivons la démonstration. En 1581, Saint-Mars abandonna le gouvernement de Pignerol pour celui d'Exiles. On peut établir d'une manière précise le nombre de prisonniers qui étaient alors sous sa garde. Ils étaient cinq. Le texte a encore été publié par Marius Topin, dans son livre fondamental sur l'*Homme au masque de fer* (2). Dans une dépêche du 9 juin 1681, Louvois commande à Saint-Mars d'emmener « les deux prisonniers de la Tour d'en bas ». Il ajoute : « Le reste des prisonniers qui estoient à votre garde, lesquels doivent rester dans la citadelle de Pignerol. » Le « reste » est ainsi bien nettement indiqué. La suite en précise le nombre : « Le sieur du Chamoy a ordre de faire payer deux écus par jour pour la nourriture de ces trois prisonniers. »

Trois et deux font cinq. Ce chiffre de cinq est encore confirmé par une lettre de Saint-Mars à l'abbé d'Estrades du 25 juin 1781. Il lui écrit au moment de partir pour Exiles : « J'ai reçu hier seulement mes provisions de gouverneur d'Exiles... J'aurai en garde deux merles que j'ai ici, lesquels n'ont point d'autre nom que Messieurs de la Tour d'en bas ; Matthioli restera ici avec deux autres prisonniers (3). »

Comme on voit, le fait est hors de contestation. Saint-Mars avait cinq prisonniers sous sa garde au moment où il quitta Pignerol pour Exiles et, — en nous en tenant aux termes du journal de Du Junca qui est le fondement de l'histoire de l'homme au masque, — ce dernier se trouve de toute nécessité parmi ces prisonniers. Or ces cinq prisonniers, nous les connaissons : Eustache Dauger, La Rivière, un jacobin fou, Dubreuil, Mattioli. L'homme au masque entra à la Bastille en 1698. La Rivière meurt en décembre 1686 (4), le Jacobin meurt à la fin de 1693 (5), Dubreuil meurt aux îles Sainte-Marguerite vers 1697 (6). Restent Dauger et Mattioli. L'homme au masque est de toute nécessité l'un des deux. Que l'on dise à la rigueur que ce n'est pas Mattioli, mais en ce cas c'est Dauger. Et si ce n'est pas Dauger c'est, nécessairement, Mattioli. Est-il possible de sortir de là ? On reconnaîtra qu'il n'est plus difficile à présent de parvenir à une certitude parfaite.

Dauger était un prisonnier sans importance. Il avait été écroué à Pignerol le 28 juillet 1669. Son affaire semblait de si peu de conséquence que Saint-Mars songea dès l'abord à faire de son nouvel hôte un domestique pour les autres détenus. Et, en effet, en 1675, Louvois fit placer Dauger en qualité de domestique auprès de Foucquet, qui avait vu depuis quelque temps la rigueur de sa détention sensiblement diminuée. Il recevait des visites, se promenait librement dans les cours et dépendances du donjon de Pignerol où Dauger l'accompagnait. Au moment où Foucquet mourut, il avait obtenu l'autorisation de sortir de captivité pour aller prendre les eaux. Et le prisonnier mystérieux eût été placé comme domestique auprès de lui ? Est-il utile d'insister ?

En août 1681, Saint-Mars abandonna donc le gouvernement de Pignerol pour celui d'Exiles, il emmena avec lui les deux anciens domestiques de Foucquet, ceux qu'il appelle ses deux « merles », La Rivière et Dauger. Il laissa, à Pignerol, Dubreuil, Mattioli et le Jacobin fou. Le 19 mars 1694, les derniers prisonniers de Pignerol abandonnèrent à leur tour la forteresse pour être transférés aux îles Sainte-Marguerite. C'était Mattioli, Dubreuil, et un nommé de Herse, entré postérieurement au départ de Saint-Mars, et de qui il ne peut conséquemment être question pour l'homme au masque. Le jacobin était mort à la fin de 1693, ainsi qu'il a été dit.

Durant la détention de Mattioli à Pignerol s'était produit un fait qui va fournir un argument de plus pour l'identification du prisonnier masqué. Louis XIV tenait à recouvrer les pièces relatives aux négociations de Versailles qui avaient été trahies par Mattioli. On menaça celui-ci de la torture. On le menaça même de mort. Louvois écrit à Saint-Mars de le tenir dans une dure prison. On obtint ainsi que Mattioli indiquât le lieu où il avait mis les documents. Il en écrivit à son père pour lui en révéler la cachette et lui demander de les remettre à un certain Giuliani, agent de la France. Giuliani les remit à M. de Pinchesne, représentant de Louis XIV à Venise (1).

FUNCK-BRENTANO.

(*A suivre.*)

(1) Sénac de Meilhan. *Mélanges philosophiques et littéraires*, II, 373, in-12, Hambourg, 1795,

(2) P. 270.

(3) Publié par François Ravaisson, *Archives de la Bastille*, III, 214.

(4) J. Lair, *Nicolas Foucquet*, 2 vol. in-8°, II, 479. Paris, 1890.

(5) *Revue historique*. LV, n° 3, 294, 1894.

(6) Iung, *la Vérité sur le Masque de fer*, p. 288-89, in-8°. Paris, 1873.

(1) Marius Topin. *l'Homme au Masque de fer*, p. 234.

HISTOIRE DE LA « REVUE BLEUE »[1]

C'est par la conférence que le plus souvent les universitaires rayonnent en dehors de l'Université. Mais ils rayonnent dans le monde littéraire de beaucoup d'autres manières encore. Et combien d'universitaires ne trouvons-nous pas parmi les critiques, les historiens, les romanciers, les poètes de notre temps! Nous en avons cité un grand nombre qui ont voulu demeurer professeurs en devenant écrivains. Mais il en est d'autres et nombreux aussi, en qui le professeur a été comme voilé par l'écrivain ou supprimé complètement par lui! Rappellerons-nous ici parmi les critiques et les historiens tant de noms illustres qu'on ne saurait avoir oubliés!

Émile Deschanel fut l'un des premiers collaborateurs de la *Revue Bleue*. Plusieurs de ses conférences publiées ici même eurent un retentissement considérable. Puis, des articles réitérés firent goûter encore le charme, dont nul ne se lasse, de son érudition aisée et de l'élégance facile et gracieuse de son style... Et n'est-ce point ici que Paul Deschanel donna, lui aussi, ses premières études fermes et sobres et d'autant plus fortes qui devaient assurer à ce lettré exceptionnel une personnalité si originale parmi les hommes politiques. Paul Deschanel discuta d'abord *du Tonkin et du traité de 1874*. Après quoi il disserta sur Paul Bourget. Et voilà entre quels sujets hésitait son esprit! Il se dirigea ensuite vers les régions où l'on se préoccupe constamment du Tonkin et des traités de 1874. Mais, en prenant cette direction, il conserva, pour nous faire moins regretter son choix, toutes les qualités séduisantes qu'il employait jadis à analyser les psychologies subtiles de Paul Bourget...

Mais arrivons en toute hâte à l'écrivain qui a le plus fait pour la gloire de la *Revue Bleue*, à Jules Lemaître. Il donna ici la plus grande partie de son œuvre. Et dès le début de sa collaboration, il était célèbre : c'est un privilège qui est souvent dangereux à ceux qui l'obtiennent, mais non pas à des écrivains comme Jules Lemaître. Sa réputation, en effet, s'accrut peu à peu avec son autorité. L'une et l'autre depuis lors ont totalement persisté. Presque toutes ses études, si neuves, si fortes et si fines, toujours si vivantes sur la littérature contemporaine, appartiennent à la *Revue Bleue*.

Et telle fut leur influence que depuis ce temps-là tout le monde fut dissuadé d'entreprendre sur la littérature d'aujourd'hui une œuvre de proportions aussi vastes, car M. Jules Lemaître a su rendre vaine pour longtemps encore une pareille entreprise. M. Jules Lemaître avait ici tout cet aimable abandon, cette verve intarissable, cet esprit indulgent et caustique, cette science vaste et profonde et qui a surtout le mérite de ne point s'en faire accroire, cette grâce facile, souple et séduisante qui se sont exprimés depuis vingt ans avec tant de bonheur. Fils d'une race sensée, modérée et railleuse, écrivait-il, il a conservé, il a prêché fort agréablement cette sagesse commune aux honnêtes gens de nos jours et qui s'accompagne, dit-on, de bonté et de charité. Il a exercé sur les esprits contemporains une influence considérable que rien ne saurait anéantir. Et il n'est pas question de cet entraînement passager à un scepticisme plus superficiel que profond, que lui-même a d'ailleurs judicieusement renié; non, il s'agit de cette action plus sérieuse et plus durable sur les esprits cultivés et qui leur permet de rester plus fidèles aux véritables traditions littéraires de la France et de leur rester fidèle à bon escient. Grâce à la *Revue Bleue* les principes si précis que Jules Lemaître répandait avec tant de délicatesse et tant de charme, s'insinuaient plus rapidement dans les esprits d'élite. Grâce à Jules Lemaître, la *Revue Bleue* paraissait être la revue la plus moderne et la plus classique, la plus mesurée en ses hardiesses, la plus hardie en sa mesure, et, en somme, l'un des organes où l'esprit français se pouvait exprimer le plus librement et le plus naturellement. Et le développement merveilleux et régulier de ce rare talent dans une revue, parut être un événement si original et si digne d'admiration, et même si bien fait pour surprendre que, vingt ans après, on le cite encore comme l'un des faits les plus considérables et les plus caractéristiques de l'histoire de la littérature française pendant la dernière partie du XIX[e] siècle.

D'autres talents aussi, et des plus puissants et des plus originaux, prirent leur essor dans la *Revue Bleue*. Si la *Revue Bleue* ne saurait revendiquer pour elle la personnalité de M. Brunetière, qui s'est marquée si fortement dans la direction de la *Revue des Deux Mondes* et qui a maintenu à cette Revue une si exceptionnelle autorité intellectuelle et morale, du moins, c'est à la *Revue Bleue* que M. Brunetière donna, après de nombreux articles, sa série de conférences si connues sur les *Époques du théâtre français*, puis sur l'*Évolution de la poésie lyrique au XIX[e] siècle*. Et n'est-ce pas dans ces conférences et par elles que M. Brunetière a exprimé surtout et fait accepter de beaucoup d'esprits ces théories si nouvelles sur la littérature française? En vérité, il semble qu'on ne puisse contester à la *Revue Bleue* la première place dans l'histoire de la critique contemporaine. C'est ici que M. Édouard Rod publia ce très beau livre sur les *Idées morales des temps présents* qui prépare comme un renouvellement de la critique littéraire ou qui, en tout cas, l'élargit, l'agrandit et la rend, en quelque sorte, plus

---

(1) Voir la *Revue* des 4 et 11 octobre.

efficace. C'est ici que M. René Doumic publia tant de portraits littéraires si précis et si minutieux en leur dessin sobre et ferme, graves et spirituels et d'une originalité d'autant plus goûtée qu'elle est moins affectée. Et quant à M. Émile Faguet, on sait déjà combien fut importante à la *Revue Bleue* son œuvre littéraire, politique, morale, sociale, à laquelle il ajoute encore. M. Larroumet donne des études théâtrales où l'érudition elle-même sait sourire, et des conférences qui, imprimées, conservent presque tout le charme qu'elles ont lorsque M. Larroumet les prononce. M. Eugène Ledrain se montre observateur pénétrant et railleur de la vie et des mœurs de son temps, et il nous fait entrer, avec quel agrément pour elle, dans l'intimité de Renan. Les *Portraits et Souvenirs* nous ramènent aussi dans un monde spécial, finement jugé par quelqu'un qui l'observa bien et le connaît bien. Et que d'excellents critiques littéraires encore que nous ne pourrions omettre sans nous faire tort à nous-mêmes : Henry Fouquier, Hugues Le Roux, Marcel Fouquier, André Hallays, si artiste et d'idées si élégantes, Arvède Barine, aussi informée de la vie étrangère que de la vie française, de la vie du passé que de la vie du présent, soucieuse de politique, de littérature et d'art, d'un talent souple et fort et fin, Augustin Filon, Téodor de Wyzewa, investigateur admirable des littératures étrangères, André Chevrillon, Marcellin Pellet, René Millet, tant d'autres.

Et quels historiens se rencontrent : près d'Alfred Rambaud, c'est Albert Sorel, Albert Vandal, Arthur Chuquet, Alfred Duquet, d'Avenel, de Nolhac, Henri Houssaye, Welschinger. A côté des historiens, des mémorialistes exquis comme Jules Levallois, Philibert Audebrand, Lorédan Larchey, Jules Troubat, qui par leurs récits agréables et leurs souvenirs piquants et discrets, nous font mieux connaître et plus sûrement les hommes qu'ils ont fréquentés...

Mais il est une critique qui s'est étrangement développée depuis ces dernières années, et dont les développements, hâtons-nous de le proclamer, ne sont pas hors de proportions avec l'importance de son objet. C'est la critique politique, économique et sociale, celle qui sait considérer les phénomènes de la vie politique scientifiquement, méthodiquement, avec l'impartialité même de l'historien et sans être animée de la préoccupation préalable de justifier les doctrines d'un parti ou les actes ou simplement les paroles et les ambitions d'un homme. C'est elle qui, considérant les lois économiques et sociales, morales aussi, des progrès des nations, est habile à montrer, à indiquer, à insinuer de quelle façon les assemblées parlementaires peuvent et doivent interpréter ces lois. C'est celle enfin qui s'applique à mettre en lumière toutes les énergies vitales d'un pays, à montrer comment toutes les initiatives individuelles, excitées, peuvent coopérer à sa grandeur. Et, certes, le mouvement même de la vie contemporaine a singulièrement accru l'importance et le rôle de cette critique relativement nouvelle. Pourrait-on s'étonner qu'à la *Revue Bleue* elle ait pris une place considérable et qu'elle ait été traitée justement par ceux dont l'autorité est la moins contestable? la *Revue Bleue* a accompagné ainsi l'évolution générale des esprits, depuis vingt-cinq ans, et elle l'a dans une certaine mesure précisée, et ne peut-on pas ajouter que, dans cette mesure même elle l'a dirigée? Mais est-il donc utile d'insister sur le nom, sur tous les noms de ceux qui cultivèrent ici ce genre de critique rendu de plus en plus nécessaire par l'existence de la démocratie? On n'a pas oublié ce nom-là. C'est celui de M. Charles Benoist qui, à la *Revue Bleue*, étudia les questions coloniales, telles questions aussi de politique extérieure, examina les *sophismes politiques* d'une époque où beaucoup de sophismes ont été répandus et prépara, ici même, ces grands travaux sur l'organisation du régime parlementaire qu'il devait continuer avec tant de succès et de force à la *Revue des Deux Mondes*. Et n'est-ce pas lui qui, sous le pseudonyme de *Sybil*, écrivait ici ces portraits politiques spirituels et courageux qui eurent une influence au temps assez troublé où ils furent écrits, et qu'on relit maintenant parce que les mérites de l'écrivain s'ajoutent, pour les compléter et pour en perpétuer la vertu, aux qualités du critique politique. La physionomie de M. Charles Benoist demeure originale dans l'histoire de la critique contemporaine, et il paraît certain qu'un grand nombre des idées qu'il a répandues avec profusion dans le sol populaire fructifièrent peu à peu. Et c'étaient des leçons infiniment sensées en leur aimable modération que donnait ici M. Paul Laffitte qui lui aussi est resté un maître de la critique politique. Avec la clarté absolue des idées, l'élégance et la concision du style, la logique et la précision, il avait cette impartialité sereine qui donnait tant de force à ceux qui ont assez d'empire sur eux-mêmes, de cette qualité qui est plus indispensable au critique politique qu'à tous les autres critiques!... Puisse l'auteur du *Paradoxe de l'égalité* et des *Lettres d'un parlementaire* servir longtemps d'exemple à tous ceux qui se piquent d'observer et de juger la vie politique de leur temps .. Et naturellement autour de ces critiques politiques assidus de la *Revue Bleue*, d'autres venaient, apportant leur compétence exceptionnelle, affermie par de très longues études spéciales, conduites avec une imperturbable méthode ou par leur participation directe à la vie, à la grande vie active Tel Bonvalot, Gabriel Bonvalot, qui est demeuré le « type » même de l'explorateur français, en ce temps

où les explorateurs se sont multipliés étonnamment. Tels Anatole Leroy-Beaulieu, observateur si perspicace de la vie européenne, Chailley-Bert, J. Charles-Roux, Jean Cruppi, Paul Mimande, Henri Pensa, Raffalovitch, Paul de Rousiers, Auguste Moireau, si adroit à prévoir les combinaisons politiques des États-Unis. Il semble que de plus en plus cette critique politique, économique et sociale paraîtra nécessaire aux intelligences, car vraiment le champ de la vie intellectuelle s'élargit. Et nous sommes de plus en plus enclins à préférer, entre toutes, ces études où la prévision s'allie à l'observation et s'appuie sur elle. En outre, à mesure que la démocratie se forme, elle est plus curieuse de connaître exactement ses devoirs et de savoir nettement comment les remplir et, par conséquent, un public de plus en plus nombreux se cohésionne, qui est avide d'étudier toutes ces questions auxquelles nul ne peut plus rester ni totalement étranger, ni totalement indifférent. Il est d'autant plus avide de ces études qu'aujourd'hui il sait qu'on est assez maître de soi pour les faire librement, franchement, complètement.

N'est-il donc pas juste de dire que le champ de la vie intellectuelle s'élargit? En effet, ce que gagnent les graves études sociales, les études purement littéraires et artistiques ne le perdent pas. Elles furent toujours, et seront toujours essentielles dans la *Revue Bleue*. Jadis Saint-Saëns lui-même écrivait ici sur la musique et voici, je crois, un bien joli sujet d'article : Saint-Saëns écrivain. Puis ce furent Émile Perrin, Hector Pessard, René de Récy. On sait avec quelle élégance facile, avec quelle conviction et quelle verve agréable, Jacques du Tillet écrivait la critique dramatique, et par quelles qualités de force, de compétence et de goût délicat et sûr, M. Paul Flat se distinguait dans la critique d'art. Le public éclairé de France est infiniment souple. Il passe naturellement de l'utile à l'agréable, du plaisant au sévère. Et tout ce qui est simplement utile lui devient agréable, tout ce qui est sévère se fait plaisant pour lui. Jamais un Français de culture moyenne ne sera absorbé dans la vie vulgaire et par la vie vulgaire au point de dédaigner les jouissances intellectuelles, qu'elles soient littéraires, qu'elles soient artistiques. Et il faut en revenir à ce que nous disions tout à l'heure : ce que gagnent les études sociales, les études littéraires ou artistiques ne le perdent pas, et il faut conclure que la culture générale se développe en France, et que l'élite attire la foule à elle.



Par exemple, le nombre des romanciers s'est accru avec le nombre des critiques. Et il n'y a peut-être ni trop de romanciers, ni trop de critiques. Lorsque la *Revue Bleue* entreprit de publier un roman et des nouvelles, un journal redoutait, avec une ingénuité touchante, que « la matière ne fît défaut ». Voilà assurément une des prévisions qui ont été le mieux démenties par les événements!

La *Revue Bleue* inaugurait par un coup d'éclat sa publication de romans et nouvelles. Elle donnait le roman posthume de Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*. Un tel début était un véritable programme littéraire, un programme auquel elle est restée depuis lors constamment fidèle. Et tous les écrivains célèbres de notre temps ont passé dans la *Revue Bleue* et y reviennent encore. On vit Barbey d'Aurevilly, Henry Becque, Gabriel Charmes, Alphonse Daudet, Ferdinand Fabre, Maupassant, Rodenbach, Roumanille, Gabriel Vicaire, Paul Bonnetain... Et voici des noms, encore des noms, dont la plupart sont célèbres; quelques autres le deviendront, et plusieurs le furent : Aicard, Ajalbert, Baignières, Léon Barracand, René Bazin, Georges Beaume, Th. Bentzon, Gaston Bergeret, Tristan Bernard, Robert de Bonnières, Henry Bordeaux, Maurice Bouchor, Paul Bourget, Anne de Bovet, Boylesve, Alfred Capus, Jules Case, Henry Céard, Jules Claretie, Léon Cléry, Romain Coolus, François Coppée, Daniel Lesueur, Jules Lemaître, Fernand Dacre, Art Roë, Mary Robinson, Anatole France, Judith Gautier, Jules de Glouvet, Édouard Grenier, Henry Gréville, Gyp, Halévy, Haraucourt, Abel Hermant, Paul Hervieu, Hugues Le Roux, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, André Lemoyne, Georges de Lys, Jeanne Mairet, Paul et Victor Margueritte, Paul Mariéton, Masson-Forestier, Jane Misme, Maurice Montégut, Jacques Normand, Paul Perret, Maurice Pottecher, Émile Pouvillon, Marcel Prévost, Henry Rabusson, Hugues Rebell, Jean Reibrach, Édouard Rod, J.-H. Rosny, Sully Prudhomme, André Theuriet, Léon de Tinseau, Jean Thorel, Léo Trézenik, Émile Trolliet, Fernand Vandérem...

Les romanciers, les conteurs ont de grands privilèges. On les aime, et on se souvient d'eux. Quelques-uns s'établissent plus brusquement dans la gloire. Ce ne sont pas toujours ceux qui s'y établissent le plus solidement et pour le temps le plus long. Il en est, au contraire, qui ne jouissent que d'une réputation discrète et modérée, mais ils sont plus près du cœur. On a pour eux comme une tendresse plus intime et plus profonde. Tous ceux que nous venons d'énumérer sont, ou bien très célèbres, ou bien très aimés d'un petit nombre d'esprits délicats... Et sur eux nous ne pourrions rien dire qui ne fût déjà dit. Leur personnalité est précise. Elle est parfaitement connue. On sait ce qu'ils ont apporté de nouveau dans notre littérature. On sait comment ils ont contribué, avec des talents si variés, à faire prospérer la littérature d'imagination en France de-

puis trente ans... Et c'est à peine s'il est besoin de faire remarquer que presque tous les romanciers illustres de notre époque ont déployé leur talent dans la *Revue Bleue*. Décidément, Eugène Yung n'avait pas trop préjugé de la force de sa Revue lorsqu'il entreprit d'y attirer les écrivains dont s'enorgueillit la littérature française, et décidément le journal avait tort qui redoutait que « la matière » ne fît promptement défaut.

*
* *

Au contraire, depuis cette innovation d'Eugène Yung, les romanciers et les conteurs se sont multipliés, et ils ont multiplié leurs œuvres, et leur réputation elle-même s'est multipliée. Le public fut ardent à tout connaître, à tout lire, à tout comparer. Bientôt les écrivains français ne suffirent plus à le satisfaire. Il voulut s'enquérir des littératures étrangères, savoir exactement quelles idées neuves elles mettaient en circulation, dans quelle mesure la France pouvait être intellectuellement tributaire des autres nations, et savoir aussi dans quelle mesure, dans la littérature proprement dite, s'exprimait l'âme même de chacun de ces peuples, ou bien dans quelle mesure la littérature française exerçait sur eux son influence. La facilité singulièrement accrue des communications intellectuelles et morales entre tous les peuples, voilà, sans contredit, un des faits « littéraires » les plus importants qui se soient produits dans la dernière période du XIXe siècle. A ce point de vue, la curiosité française est devenue infatigable. Il est vrai qu'en revanche, les peuples étrangers s'enquièrent de plus en plus assidûment des œuvres en lesquelles se traduit notre génie national. Lorsqu'on dit que c'est par l'effet de snobismes presque irréfléchis que nous nous engouons tour à tour des représentants les plus notables de toutes les littératures, peut-être exagère-t-on. Il est simplement équitable de remarquer, en tous cas, que nos admirations empressées ne sont jamais étroites ni exclusives. Et nous accomplissons peu à peu et sans nous lasser, et avec le même enthousiasme qu'au début, notre tour du monde intellectuel. Nous voulons que rien ne nous échappe de la pensée des grands écrivains de toutes les nations; nous accordons à chacun d'eux quelques mois de faveur extrême, mais nous les admettons tous en notre compagnie, et nous estimons qu'à les fréquenter tous nous pouvons constamment retirer quelque avantage...

La *Revue Bleue* fut une des premières à diriger cet élan spontané vers les littératures étrangères : elle fut une des plus persévérantes à le discipliner, à le maîtriser, c'est-à-dire à l'empêcher de devenir nuisible à l'originalité française. Elle convia chez elle une foule de critiques de tous les pays, personnifiant toutes les idées les plus prudentes ou les plus hardies... Et ce furent Camillo Boïta, Bonghi, Georges Brandès, Dragomiroff, Halpérine Kaminski, Kropotkine lui-même, qui étudia ici — en parfaite connaissance de cause — les prisons russes, Rudolf Lindau, Lombroso, Arthur Lynch, Dora Melegari, autrefois Mickiewicz, Novicow, Herbert Spencer, Stuart Mill, Tcheng-ki-Tong, Wolmar, Olive Schreiner, et même Richard Wagner, qui publia : *Mes sentiments à l'égard des Français*, et *la Chanson de la Terre*...

Et parmi les romanciers que la *Revue Bleue*, la première, se plut à « lancer », voici au hasard Björnson, Mme Pardo-Bazan, Carmen Sylva, si toutefois on peut, même dans la littérature, « lancer » une reine, Fogazzaro, Giacosa, Gissing, Gérard Hauptmann, Korolenko, Ouida, Lydie Pastchkoff, Marguerite Poradowska, Potapenko, Rudyard Kipling, Gorki, Mathilde Serao, Sienkiewicz, Sologoub, Sudermann, Czymanski, Tchekoff, Tourgueneff, Tolstoï, Marc Twain, Vernon Lee, Verga...

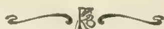
Mais n'est-il pas légitime de conclure que cette invasion des étrangers dans notre littérature démontre notre suprématie littéraire dans le monde plutôt qu'elle ne témoigne de notre faiblesse! Combien d'idées françaises reconnaissons-nous parmi celles que déversent de nouveau chez nous ces livres que nous accueillons avec un empressement qui persiste encore! Combien de preuves rencontrons-nous à chaque pas de l'empire que nous avons exercé partout! La *Revue Bleue* était d'autant plus à l'aise pour faciliter la vulgarisation en France de ces écrivains étrangers, qu'elle était plus rebelle à se laisser entraîner par ce cosmopolitisme funeste qui serait si bien fait pour anéantir toute l'originalité de notre génie national, et, avec elle, toute sa puissance créatrice...

*
* *

Et après avoir parcouru, avec la *Revue Bleue*, en la prenant pour guide, un grand espace de temps, nous appliquerons-nous à tirer une conclusion principale! Il est toujours vain de conclure lorsqu'on étudie une œuvre qui se prolonge encore et qui se développe incessamment. Si profonde qu'ait pu être l'influence exercée en quarante années par une revue comme la *Revue des cours littéraires*, comme la *Revue politique et littéraire*, comme la *Revue Bleue*, il est permis d'espérer, de compter que cette influence, en se perpétuant, deviendra plus profonde encore... Ce qui a fait depuis la création — si lointaine et pourtant si proche — de la *Revue Bleue* sa force et son autorité, c'est, on peut bien le dire, l'unité permanente de son inspiration. Il n'y a jamais eu en elle de contradictions, redoutables causes de faiblesses. Qu'elle fût dirigée par Eugène Yung, si ap-

pliqué, si prévoyant, si adroit à susciter et à maintenir les collaborations utiles, si amoureux et si judicieusement fier de son œuvre; qu'elle fût dirigée par M. Alfred Rambaud, si accueillant à tous les talents, si instruit de toutes les aspirations de la vie internationale, et d'autant plus enclin à hâter par le concours de la *Revue Bleue* la régénération de l'école historique française qu'il est meilleur historien lui-même; qu'elle fût dirigée par M. Henry Ferrari, si fin, et juge si perspicace de toutes les tendances nouvelles de notre littérature, la *Revue Bleue* s'est développée avec ordre, a progressé harmonieusement. Jamais réfractaire aux tendances même les plus modernes, elle a su néanmoins s'appuyer avec persistance sur ce qui fait la force d'un pays comme la France : sur notre tradition nationale. Elle ne l'a jamais reniée, et elle n'a rien négligé pour en faire célébrer constamment le culte, même par les esprits les plus hardiment novateurs de notre temps. Et parce qu'elle restait très française, systématiquement française, elle était d'autant plus qualifiée pour représenter la France intellectuelle par delà nos frontières. Et maintenant, glorieuse de tous les écrivains illustres dont le nom est inséparable du sien et qui lui font à l'heure actuelle un magnifique cortège, elle ne songe au passé que pour pénétrer plus loin dans l'avenir, et parce que, si dans l'existence des revues, la vertu n'attend pas le nombre des années, du moins elle se fait plus puissante et plus efficace, elle se tient pour très fière de son ancienneté, qui est le plus significatif témoignage de sa force, elle ne remémore l'influence exercée par elle contre l'Empire et pour la République, que pour se préparer mieux à exercer une influence plus grande s'il se peut; et elle ne rappelle son œuvre qu'afin, l'ayant analysée avec précision, d'être plus apte à la continuer.

FELIX DUMOULIN.



L'ŒUVRE PÉDAGOGIQUE DE M. GRÉARD

Depuis que M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, a décidé de prendre sa retraite, ceux qui ont essayé de rappeler son œuvre et d'en mesurer l'étendue ont éprouvé quelque embarras : il y avait trop à dire sur cette vie simple et remplie, obstinément laborieuse.

Quelques-uns ont parlé de l'écrivain. D'autres ont rappelé la vivacité, la précision d'esprit de l'administrateur, le don merveilleux qu'il eut d'entrer dans la pensée d'autrui... et de ne pas en sortir sans l'avoir rendue plus nette : que d'hommes politiques, à l'époque où il dirigeait l'enseignement primaire dans la Seine, lui ont dû, sans trop s'en douter, le plus clair de leurs idées pédagogiques ! Souvent des conseillers municipaux, pleins de bon vouloir pour l'École, venaient lui proposer des projets vagues, inconsistants ; il était célèbre par son talent de donner un corps à ces pensées informes, et le conseiller, auquel il rendait son plan modifié, précisé, acceptable, s'en allait fier de lui-même et persuadé qu'il avait tout conçu... D'autres ont rappelé que M. Gréard garda toujours, dans ses hautes fonctions, le souci d'être utile aux petits, le talent d'encourager ceux qui luttent et de relever ceux qui défaillent, le privilège précieux d'un cœur bon.

Je voudrais, dans cet article, étudier spécialement son œuvre pédagogique, essayer d'indiquer avec quelque précision ce que lui doivent les sciences de l'éducation.

Il semble qu'en France, malgré les efforts de MM. Marion, Picaut, Buisson, Durkheim, — pour ne citer que quelques noms, — la science pédagogique n'a pas encore franchi la période des tâtonnements. Sans doute, on peut dire de toute science qu'elle n'a pas franchi et ne franchira jamais définitivement cette période, s'il est vrai que les recherches du savant sont toujours autant de pas vers des régions obscures. Mais il est cependant possible de discerner, dans l'histoire des sciences, une époque où elles parviennent à l'état de maturité : c'est celle où elles prennent une claire conscience de leur objet et de leurs méthodes. La pédagogie, il faut l'avouer, n'en est pas là. Elle n'est pas une. Le souci de l'application immédiate y fausse trop souvent les termes des problèmes théoriques. Trop souvent, le pédagogue ne sait pas exactement lui-même si le but qu'il se propose est d'ordre théorique et scientifique ou d'ordre universitaire et pratique.

Il serait trop long de rechercher ici toutes les raisons qui permettent d'expliquer cette enfance — un peu longue — de la pédagogie. Remarquons seulement qu'on trouverait en France, à l'heure actuelle, peu d'hommes qui soient des « pédagogues », au sens précis du mot, comme d'autres sont « physiciens » et d'autres « historiens ». Les uns sont des philosophes qui descendent, pour ainsi dire, de la théorie à la pratique ; les autres sont des « praticiens », professeurs, administrateurs, qui montent de la pratique à la théorie. Les premiers ont une tendance à poser des problèmes trop généraux ; les seconds sont souvent portés à transformer, de très bonne foi, la réalité selon les exigences de leurs conceptions administratives ou selon leur seule expérience personnelle. Les résultats ainsi obtenus sont nécessairement hybrides, sans valeur scientifique proprement dite.

C'est en songeant à cet état particulier de la pédagogie qu'on peut comprendre tout l'intérêt et toute la portée de l'œuvre pédagogique de M. Gréard, telle qu'il l'a condensée lui-même dans le recueil intitulé *Éducation et Instruction* (1).

A première vue, M. Gréard paraît appartenir étroitement à cette seconde famille de pédagogues dont nous parlions et qui vont de la pratique à la théorie. N'a-t-il pas tour à tour été professeur, inspecteur d'Académie, directeur de l'enseignement primaire, vice-recteur de l'Académie de Paris? Et les études qui figurent dans *Éducation et Instruction* n'ont-elles pas été écrites durant sa vie administrative, et parfois même pour satisfaire à des nécessités administratives? Il est vrai, — et, cependant, ce serait méconnaître les travaux de M. Gréard que de les faire rentrer dans une « famille » toute faite.

Sans doute, par certains côtés, sa pédagogie est bien d'un administrateur. Il prend toujours pour point de départ l'enseignement tel qu'il existe et c'est à propos de cet enseignement qu'il pose des problèmes très particuliers. Les questions trop générales lui déplaisent. Dans les trois volumes qu'il consacre à l'enseignement secondaire et à l'enseignement primaire, il ne cherche pas à définir la « fonction sociale » qu'est l'enseignement, à déterminer, par exemple, les limites du droit d'enseigner. La question du monopole universitaire et de la liberté d'enseignement n'est pas traitée; la question religieuse n'est pas abordée. Non que M. Gréard lui-même se désintéresse de ces questions: sa vie administrative est là pour prouver le contraire; mais il estime évidemment que la science pédagogique n'est pas assez avancée, assez sûre d'elle-même pour s'élever déjà si haut. C'est par une coquetterie de savant que, dans un livre de pédagogie, il ne veut pas discuter l'opportunité d'abroger la loi Falloux.

On retrouve encore l'administrateur dans la défiance que M. Gréard laisse assez souvent percer à l'endroit des « grandes » réformes, des bouleversements destinés à tout réorganiser de fond en comble. En ce qui touche, par exemple, la *Question des programmes*, il s'écriera: « S'agit-il donc de bouleverser une fois de plus les programmes? A ne remonter qu'au commencement de ce siècle, nous ne comptons pas moins de douze plans d'études presque aussitôt abolis qu'inaugurés! C'est assez dire combien il importe aujourd'hui de travailler à améliorer, non à détruire. » Ailleurs, parlant du maintien de l'enseignement spécial, il dira: « La première raison de le maintenir, c'est qu'il existe. » Cela dit, il proposera des moyens de le transformer, mais de le transformer par le dedans, peu à peu, par une lente accumulation de petites réformes quotidiennes. Cette méthode d'amélioration interne, excellente en tant de cas, paraît quelquefois procéder d'une habitude administrative plutôt que de considérations nettement scientifiques.

Mais, si l'on retrouve parfois, dans certaines conceptions de M. Gréard, quelque trace de ses habitudes professionnelles, il faut ajouter qu'il n'est nullement un esprit administrateur, au sens étroit qu'a pris le mot dans le langage courant. Il n'a pas, lui qui fut si longtemps fonctionnaire, la superstition de l'ordre et de la discipline. Il condamne, par exemple, l'enseignement mutuel qui se contente trop souvent d'un « appareil tout extérieur ». Il aime à répéter qu'une classe est une sorte d'être vivant et qu'il faut en respecter la vie.

Il ne croit pas aux programmes, aux emplois du temps détaillé: il ne veut pas que l'administration règle tout et mène par la main les maîtres. Dans l'étude intitulée *l'École*, parlant du système qui consiste à dresser le programme d'une classe, heure par heure, il écrit: « C'est jusqu'à ce détail de direction quotidienne que des juges, excellents d'ailleurs à plus d'un égard, n'avaient pas craint de descendre. A notre avis, ce système d'éphémérides est plein de dangers. Il habitue l'instituteur à faire marcher ses élèves et à marcher lui-même à la lisière. C'est un encouragement à la routine. L'enseignement le plus humble a besoin de s'appartenir. Bonne à la dignité du maître, cette indépendance est nécessaire à son éducation, à cette éducation personnelle qui résulte de l'exercice intelligent et libre de la profession. »

Par ces traits et par beaucoup d'autres, M. Gréard apparaît affranchi de tours d'esprit qu'on pourrait croire inhérents à la profession administrative. Il va plus loin. Nous disions plus haut que les questions générales l'attiraient peu, qu'il préférait les problèmes précis et techniques. C'est exact, si l'on considère uniquement la nature des sujets qu'il traite. Mais la méthode selon laquelle il les voit est d'un philosophe et d'un savant. S'il fait porter son investigation sur des points précis, à la façon des pédagogues-praticiens, ce sont les conclusions les plus générales qu'il propose à sa recherche. S'il ne parle jamais d'enseignement, mais toujours d'enseignement secondaire classique, secondaire spécial, manuel, etc., c'est la méthode de ces enseignements divers qu'il veut dégager et mettre en lumière. Il descend au plus infime détail, mais avec une arrière-pensée générale. Dans la préface du livre *Éducation et Instruction*, il écrit: « On trouvera dans ces volumes un certain nombre de chiffres et de faits; ils nous ont servi à établir les conclusions auxquelles nous voulions aboutir et ils sont de l'histoire... Mais, dans les trois ordres d'enseignement qui nous

(1) *Éducation et Instruction*; 4 vol. in-12, Hachette.

occupent ici, presque à part égale, ce que nous nous attachons surtout à mettre en lumière, ce sont les questions de direction intellectuelle et morale, les questions de méthode. »

Grâce à ce souci constant de rechercher sous les faits la méthode, sous le particulier le général, l'œuvre pédagogique de M. Gréard est une de celles dans lesquelles les problèmes sont posés dans les termes les plus scientifiques. Ces problèmes une fois posés, selon quelles règles M. Gréard essaie-t-il de les résoudre?

Les deux séries de faits sur lesquels la psychologie s'appuie naturellement sont les faits historiques et les faits psychologiques. Pour mieux dire, les deux méthodes auxquelles elle doit recourir, pour établir les faits qui lui sont nécessaires, sont la méthode historique et la méthode psychologique.

Quelles sont les institutions pédagogiques passées et présentes? Quels résultats ont-elles donnés? Les ont-elles donnés différents, dans des états sociaux différents? Voilà pour la méthode historique.

Maintenant, pourquoi telle méthode a-t-elle donné tels résultats? Pourquoi celle-ci, plus rationnelle, a-t-elle été stérile et celle-là féconde? Pourquoi l'enfant comprend-il ceci mieux que cela, ceci avant cela? Comment associe-t-il ses idées? Comment raisonne-t-il? Est-il plus sensible au châtiment matériel ou au déshonneur, etc.? Voilà pour la méthode psychologique.

L'une et l'autre méthode ont été suivies (avec une rigueur d'ailleurs inégale) par M. Gréard.

Pour réunir un nombre suffisant de renseignements sur l'histoire pédagogique, il a dû souvent faire le travail de l'historien proprement dit. La même difficulté se présente encore aujourd'hui aux sociologues : ils doivent, sur bien des points, faire l'histoire sociale. Et, pourtant, l'histoire sociale n'est pas la sociologie; l'histoire pédagogique est distincte de la pédagogie. Forcé de se faire historien, M. Gréard s'est plié à toutes les exigences des règles critiques de l'école moderne. Ses études sont pleines de textes et de chiffres. Il n'interprète et n'induit qu'avec la plus grande prudence.

Lorsqu'il parle de l'époque contemporaine, sa méthode, fondée sur la statistique, — souvent sur des statistiques qu'il a fait dresser et qu'il a contrôlées lui-même, — est précise et neuve. Il est de ceux qui se sont le plus servis de la statistique (dans les questions pédagogiques) et qui se sont le moins laissé séduire et entraîner par elle. Ses études sur l'enseignement primaire supérieur, la question de l'apprentissage, l'enseignement secondaire spécial sont, à cet égard, des modèles. Dans la dernière, on trouve tour à tour : la proportion des élèves de l'enseignement classique et de l'enseignement spécial, 1° dans les lycées, 2° dans les collèges; la progression comparée du nombre de ces élèves de 1865 à 1880; — des statistiques sur l'état social des familles auxquelles appartiennent les élèves de l'enseignement spécial, sur l'état social des jeunes gens sortis de cet enseignement, la comparaison de l'état social de ces élèves avec l'état social de leur famille, etc. Et toutes ces statistiques sont utilisées avec prudence, sans aucun parti pris d'aboutir à des résultats frappants, — sans hâte ni précipitation. C'est ici que le tour d'esprit de l'administrateur, porté à observer le détail et à se défier des généralisations rapides, redevient précieux. Que de sociologues-philosophes, imbus des principes du positivisme et décidés à ne jamais alléguer que des faits, se servent de statistiques incomplètes, faussées, sans seulement rechercher la méthode selon laquelle elles ont été établies, et arrivent ainsi facilement — avec la meilleure foi du monde — à ne trouver dans les chiffres que ce qu'ils comptaient y trouver!

Au point de vue psychologique, la méthode de M. Gréard est, sans doute, moins rigoureusement scientifique. Cela s'explique aisément, si l'on songe que la psychologie expérimentale, celle qui, en s'aidant de la conscience, étudie les conditions physiologiques des phénomènes psychiques, était dans l'enfance, à l'époque où M. Gréard écrivit les études qui forment le recueil *Éducation et Instruction*. D'ailleurs, la psychologie de l'enfant, dont les progrès sont la condition nécessaire de toute pédagogie, n'est-elle pas, aujourd'hui encore, à peine née?

A ce défaut de psychologie expérimentale et scientifique, M. Gréard supplée par un sens très sûr et très fin des choses de la conscience. Le titre de moraliste qu'on lui a souvent décerné convient excellemment à ce don de voir d'un coup les caractères, de deviner la pensée qui se dissimule sous un geste. Fénelon, Mme de Maintenon, Rousseau avaient déjà fait servir leurs qualités d'observateurs à préciser et affiner leurs idées pédagogiques (1). En les imitant, M. Gréard se conformait à la grande tradition française.

Le développement des méthodes expérimentales abolira bientôt, on peut le prévoir, les procédés de connaissance psychologique qui ne seront pas directement et exclusivement scientifiques. Et, sur bien des points sans doute, l'avenir rectifiera et complètera certains passages des études contenues dans *Éducation et Instruction*. Mais qui sait si, bien souvent, les recherches les plus méthodiques ne viendront pas simplement confirmer des passages dictés par une longue expérience et un sens psychologique

(1) Voir Gréard, *l'Éducation des femmes par les femmes*. Hachette.

aiguisé ? Certaines pages sur l'enfant, la jeune fille, l'émulation, la discipline, la vie d'une classe, sont d'une vérité provisoire peut-être — quelle vérité n'en est pas là ? — mais vivante et fine.

Parlant des divisions et subdivisions indéfinies qu'on essaya autrefois d'introduire dans les écoles, afin de parquer ensemble les élèves « égaux », M. Gréard écrira, par exemple : « Cette division de travail ne répondait à aucune nécessité de nature, à aucune règle de raison. L'égalité absolue de niveau, même entre deux enfants, est une chimère ; alors qu'il serait possible de l'établir un jour, elle serait détruite le lendemain. D'autre part, rien n'est moins conforme aux besoins d'une intelligence qui s'ouvre à la lumière que cette mobilité de direction, changeant du soir au matin, parfois d'heure en heure. Une classe, au véritable sens du mot, n'est pas une collection d'unités qui se décompose et se recompose à volonté ; c'est un ensemble permanent de forces équilibrées de façon à se servir les unes aux autres d'aide et de soutien, une association réglée d'intelligences et de volontés obéissant à une même impulsion et participant à une vie commune, où chacun, plus ou moins sciemment, apporte ce qu'il a de meilleur et travaille à déterminer les grands courants d'émulation générale qui soulèvent tout le monde. »

Sur les conclusions pratiques auxquelles aboutit M. Gréard, il serait superflu d'insister. On les connaît. Ce sont, pour la plupart, celles qui ont prévalu dans l'enseignement de l'État. Disons seulement que M. Gréard est un de ceux qui ont toujours cherché à rendre l'éducation nationale plus conforme aux exigences de l'esprit moderne. La question religieuse, la question de la laïcité absolue de la morale enseignée à l'école, ne sont pas abordées — nous avons essayé d'indiquer pour quelle raison — dans le recueil *Éducation et Instruction*. Mais M. Gréard est un partisan résolu de ce qu'on pourrait appeler l'éducation « moderne ». Il veut, par exemple, que l'enseignement du calcul soit toujours rattaché à quelque donnée qui enrichisse l'esprit de l'élève « d'une notion exacte de l'un des grands ressorts commerciaux, financiers, industriels de la vie moderne ». Il veut qu'on enseigne aux élèves des lycées l'histoire contemporaine, et s'élève contre le système qui fait qu'un élève connaît les attributions d'un maire du palais et non les attributions du maire de son village ; il veut qu'en histoire, on ne s'attache « qu'aux traits essentiels du développement de la nationalité française et qu'on en cherche la suite moins dans la succession des faits de guerre que dans l'enchaînement raisonné des institutions et le progrès des idées sociales. » On pourrait aisément multiplier ces citations. Mais c'est sur la méthode elle-même et les caractères généraux de l'œuvre pédagogique de M. Gréard que je voulais insister, plutôt que sur ces conclusions. Et il me suffirait d'avoir montré que sa méthode, son « attitude » sont, en pédagogie, des plus scientifiques au sens étroit du mot.

Il est cependant, dans le recueil sur l'Éducation et l'Instruction, une page qu'il faut citer. Elle se trouve dans le chapitre consacré aux résultats de l'enseignement primaire : « De toutes les misères humaines, écrit M. Gréard, je n'en sais pas de plus touchantes que celles qui atteignent l'enfant. Trop souvent l'homme est responsable des malheurs qu'il subit et il a toujours le moyen d'y remédier en travaillant. L'enfant est une victime innocente et impuissante. Quand, au cœur de l'hiver, dans les hauts quartiers de Paris, on voit s'acheminer vers l'école ces petits êtres chétifs, proprement tenus en général, — car c'est une des règles de l'admission, — mais grelottant sous un vêtement insuffisant, le teint hâve, et portant toutes les marques d'une faiblesse native, on ne peut penser sans tristesse à l'inégalité des conditions de la vie. La commisération pour ces souffrances devient plus pénétrante encore, lorsqu'on se rend compte que l'enfant en a conscience. »

Cette page qui se glisse entre des pages de statistique laisse apparaître, sous le savant, l'homme. Il y aurait de l'indiscrétion à le montrer avec plus d'insistance qu'il ne s'est montré lui-même.

Albert Bayet.



LE PROBLÈME DE L'ÉDUCATION
EN ANGLETERRE

Les troubles et les polémiques auxquels a donné lieu l'application de la loi sur les associations semblent indiquer que le problème de la liberté de l'enseignement vient de prendre une importance et une acuité qu'il n'avait pas encore atteintes dans toute l'histoire parlementaire du XIXe siècle. Jamais, peut-être, il ne s'est posé sous une forme plus complexe et à la fois plus décisive. Loin de se simplifier, depuis presque un siècle qu'il dure, il paraît au contraire s'être grossi considérablement, en entraînant avec lui une foule d'autres problèmes connexes, auxquels nous le voyons mêlé et qu'il centralise en quelque sorte.

C'est un écheveau fort embrouillé, où l'on découvre les conceptions sociales les plus disparates, les opinions religieuses les plus conservatrices et les plus indépendantes, les intérêts parlementaires ou ecclésiastiques d'une part, les intérêts nationaux ou reli-

gieux de l'autre, et en un mot, pour embrasser le tout, le problème même de la destinée humaine. De plus, par une coïncidence qui achève de montrer l'importance de la crise qu'il traverse, ce n'est pas seulement en France qu'il est à l'heure actuelle un objet de polémique ; en Angleterre aussi se livre autour de lui une lutte qui, sans atteindre la même violence, présente la même gravité, et qui est inspirée par des principes semblables. Au mois de mars dernier, M. Balfour a proposé devant la Chambre des communes une nouvelle loi sur l'enseignement, qui a été très vivement combattue par l'opposition ainsi que dans la presse, et dont le sort paraît être une question de vie ou de mort pour le cabinet actuel. Quand la discussion en sera reprise ces jours-ci, par un contraste d'autant plus frappant qu'il est simultané, à l'heure où notre gouvernement travaille à la suppression de l'enseignement religieux, en attendant d'abroger la loi Falloux, le parti conservateur anglais, qui est incontestablement plus puissant que le parti libéral, longtemps paralysé par la guerre du Transvaal, propose une loi qui tend à rendre cet enseignement beaucoup plus effectif. Bien qu'il se présente sous un aspect différent, le problème repose sur les mêmes données. Qu'elle soit anglicane ou catholique romaine, une église établie a partout ses adversaires et ses partisans ; partout elle dispute à l'État le contrôle de l'enseignement, et l'oblige, suivant l'esprit du moment, soit à abdiquer, soit à adopter contre elle une politique plus ou moins défensive. Cette politique qui a oscillé tant de fois en France depuis que la lutte a commencé, sous la Restauration, ne paraît pas avoir trouvé sa juste mesure, et en Angleterre encore bien moins que chez nous. Aussi, à en juger par les polémiques actuelles, peut-on se demander si l'on ne se trouve pas en présence d'un de ces problèmes que les générations se transmettent sans qu'aucune réussisse à les résoudre.

* * *

En Angleterre comme en France, l'Église a eu longtemps la haute main sur l'enseignement. L'État paraissait s'en désintéresser entièrement, et ce n'est que dans les premières années du XIXe siècle que cette prédominance cléricale commença à s'ébranler, au moment où les Wesleyens et les Lancastériens, frappés par l'insuffisance de l'éducation anglicane, commencèrent à répandre leurs écoles. Dès lors une concurrence très vive naquit entre les deux partis, qui groupèrent leurs écoles autour de deux sociétés privées, la *National Society*, fondée par l'église régulière en 1811, et la *British school Society*, par les dissidents, en 1808. Mais l'État resta en dehors de cette lutte, et il n'appuya pas une tentative d'enseignement libre, due aux Wesleyens, qu'il faut sans aucun doute considérer comme le premier pas vers le système d'éducation nationale qui ne devait s'imposer que longtemps après. L'État, en effet, s'achemina vers ce système, avec une lenteur explicable seulement chez un peuple soucieux avant tout de ses intérêts commerciaux.

Le premier budget d'instruction publique ne fut pas voté avant 1833. A la même époque, alors qu'en France Guizot jetait les premières bases de l'enseignement primaire, lord Brougham et lord Russell créaient au Parlement anglais un mouvement libéral, inspiré par les mêmes tendances, mais qui, longtemps paralysé par la Chambre des lords, ne prévalut que sous le premier ministère de Gladstone, avec la loi de 1870.

Forster, le principal auteur de cette loi, voulut avant tout fonder un système d'éducation nationale en dehors de tout parti religieux. D'ailleurs, comme l'instruction devenait obligatoire, elle devait nécessairement rester neutre. Pourtant chez une nation religieuse comme la nation anglaise, il était difficile de donner à l'enseignement une neutralité absolue, telle que la loi Ferry put le faire en France. Fille de la Réforme, et encore profondément puritaine, l'Angleterre ne pouvait admettre une laïcisation complète de l'école. La religion devait y tenir sa place. Mais comment l'instruction pouvait-elle être à la fois obligatoire et religieuse, sans que la liberté de conscience en souffrît. Le législateur a su tourner la difficulté : il a imaginé une mesure très libérale, connue sous le nom de *Conscience Clause*, qui a limité l'instruction religieuse dans les écoles publiques à la lecture de la Bible, interdit tout commentaire fait dans un esprit confessionnel, toute doctrine particulière à telle ou telle secte. Mais ce n'est pas tout : bien qu'elle garde cette stricte neutralité, personne n'est contraint d'assister à cette lecture, et les heures où elle a lieu sont fixées de telle sorte que, sans aucune gêne, les parents puissent y soustraire leurs enfants, s'ils le jugent à propos.

Il n'était guère possible de concilier par un esprit plus large les divergences d'opinions et de croyances. Comme le dit dans un de ses rapports Matthew Arnold, qui était alors un des inspecteurs scolaires de la Couronne, c'est là le seul système qui soit de nature à échapper aux difficultés politico-religieuses. La Bible ne garde plus qu'une valeur historique, quand elle est interprétée en dehors de toute controverse théologique ; et il n'y a pas de raison de l'exclure du programme de l'éducation moderne. Sa place s'y trouve aussi bien marquée que celle d'Homère pouvait l'être dans une école grecque.

En réalité, la lecture de la Bible, qu'elle eût lieu à l'école ou au temple, a toujours joué un très grand

rôle chez le peuple anglais, et elle a été un des principaux facteurs de sa formation morale et intellectuelle. On peut dire qu'elle est non seulement la base de l'éducation religieuse, mais celle de la religion même, le point capital du culte protestant. Et ce n'est pas seulement dans le temple qu'elle se pratique : elle se répand au dehors, dans la vie domestique, dans la rue même. Il y a encore des intérieurs, bien qu'ils se fassent rares, où le chef de famille réunit le soir autour de lui toute sa maison, femme, enfants, serviteurs, pour leur lire quelques chapitres du *Deutéronome* ou du livre des *Proverbes*. Dans les salles d'attente des gares, dans les chambres des *Temperance hotels*, on voit des bibles à la disposition des voyageurs. Lire la Bible, c'est là une coutume profondément nationale, qui offre, au milieu des temps modernes, une simplicité et une grandeur patriarcales, C'est sous cette forme que la religion peut avoir le plus de prise sur un peuple qui, toujours absorbé par des intérêts positifs reste le même à l'église que dans sa vie d'affaires, c'est-à-dire plus ouvert aux faits et aux réalités du monde qu'au mysticisme des dogmes et au symbolisme des rites. D'ailleurs, la préférence accordée à l'*Ancien Testament* montre d'une façon plus précise encore le caractère antimystique de la religion protestante. On peut donc dire qu'au pupitre du maître d'école, la lecture de la Bible n'a pas une moindre portée que dans la chaire du *vicar*, au milieu de tout un cérémonial d'église.

Bien que l'*Education bill* de 1902 respecte la *Conscience Clause*, il est basé sur des principes tels que les libertés religieuses se trouvent menacées. Quand le gouvernement l'a proposé, il a fait ressortir dans le système actuel des défauts incontestables, comme, par exemple, le manque de cohésion entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, qui ne sont pas centralisés par une administration unique. En Angleterre, en effet, l'enseignement manque d'unité; il est trop individualiste, trop abandonné à l'initiative privée. Il présente de grandes lacunes, et s'il forme le caractère, il laisse l'esprit inculte : un Anglais sort du collège avec une science parfaite du *cricket* ou du *football*, mais c'est à peine s'il sait écrire une lettre, ou connaît le nom de Shakespeare. Incontestablement, cet état de choses appelle une réforme, mais il y a tout lieu de croire que la nouvelle loi est surtout inspirée par d'autres préoccupations : l'inquiétude sans doute qui résulte de la situation critique où se trouve l'Église anglicane depuis quelques années. On constate, d'une part, dans la classe moyenne, un affaiblissement marqué du sentiment religieux, une évolution semblable à la nôtre — bien que plus lente — vers la libre pensée, et d'autre part dans la classe riche, dans l'aristocratie, un nombre croissant de conversions au catholicisme, enfin une *romanisation* sans mesure du vieux culte luthérien, au sein même de l'Église anglicane.

Telle est la grande cause d'alarme qui inspire ce mouvement réactionnaire contre l'esprit libéral de la loi de 1870. On comprend maintenant pourquoi le gouvernement a souci de protéger l'Église établie, de lui rendre l'influence qu'elle a perdue, en lui donnant une large part dans le contrôle de l'enseignement. Pour arrêter cet envahissement du catholicisme, et rendre hostile à une religion étrangère les générations qui viennent, pour combattre cette indifférence au culte national, l'éducation n'est-elle pas en effet l'arme la mieux choisie ?

Les *churchmen* ou partisans de l'Église ont trouvé des griefs à formuler contre la loi de 1870. Ils considèrent comme insuffisante l'instruction religieuse qui est donnée dans les écoles publiques. Ils vont même jusqu'à prétendre qu'en lui laissant si peu de place, et en ne permettant aux enfants de la recevoir d'une manière effective que le dimanche dans les *Sunday schools*, cette loi viole la liberté de conscience. De plus ils regardent comme fictive la neutralité de l'enseignement religieux. Pour être digne de ce nom, celui-ci doit nécessairement porter l'étiquette de telle ou telle secte, ou alors il n'est que profane. Ils n'admettent pas de religion neutre, et indépendante, et ils pensent que dès qu'on tente d'expliquer la Bible, on est fatalement amené à lui donner une interprétation dogmatique. Un enfant demandera, par exemple, en entendant lire l'évangile de Saint-Jean, si le Christ est homme ou Dieu. A supposer qu'on lui enseigne la première de ces interprétations, la réponse sera celle d'un *unitarien*. D'accord, mais c'est là un cas bien spécial, et il ne peut jamais raisonner d'après des exceptions. Peu d'enfants, avouons-le, auraient la pensée de faire une pareille question. Le jeune âge laisse à la passion stérile des théologiens les controverses bibliques. L'instituteur n'a pas à enseigner tel ou tel dogme ; il a seulement à inculquer des principes généraux de morale, qui se trouvent au fond de toutes les religions.

* * *

Condamnant l'enseignement donné dans les écoles de l'État ou *board schools*, dont l'atmosphère leur semble trop païenne, les *churchmen* envoient de préférence leurs enfants dans les *voluntary schools*, qui sont privées et où la religion enseignée prend un caractère franchement confessionnel. Aussi, comme ils forment la grande majorité dans la nation, le nombre de ces écoles privées est-il arrivé à dépasser de plus du double celui des écoles publiques, si bien que la plus grande partie des enfants est loin d'ap-

partenir à ces dernières. Frappé par l'impopularité des *board schools*, le gouvernement propose d'accorder les privilèges dont ils jouissent à toutes les écoles privées, sans distinction de confession, à la condition qu'elles se soumettent au contrôle des inspecteurs de la Couronne, pour la partie laïque de l'enseignement. En réalité, les écoles protestantes ont déjà reçu plusieurs fois des subventions de l'État depuis une dizaine d'années. Mais la loi tend à convertir en principe un fait qui jusqu'ici n'avait été qu'accidentel. C'est contre ce principe que les *non-conformistes* protestent. Ils sont parfaitement satisfaits du système actuel. Ils n'ont qu'un très petit nombre d'écoles privées, et presque tous leurs enfants sont élevés dans les écoles publiques. L'enseignement religieux, tel qu'il y est donné, est en effet très voisin de leur culte, celui que l'on voit pratiqué dans une chapelle méthodiste, par exemple, avec toute la rigueur et l'austérité luthériennes. Il s'en rapproche beaucoup plus que du culte anglican, où s'introduit plus ou moins de ritualisme.

Assurément les dissidents n'ont pas vu d'un très bon œil l'État subventionner les écoles protestantes. Mais ce qui leur inspire un grief beaucoup plus sérieux, c'est que la nouvelle loi veut faire davantage encore, et à leur préjudice. Les *board schools* sont entretenus non seulement par des subventions parlementaires, mais par des contributions locales, prélevées sur les habitants pour combler l'insuffisance de ces subventions. Quant aux *voluntary schools*, ils doivent avoir recours à la générosité de ceux qui en usent ou qui les approuvent. L'*Education bill* tend à modifier cette situation et à prélever des taxes semblables pour toutes les écoles indistinctement : laïques, protestantes, catholiques ou juives. Dès lors les non-conformistes, qui jusqu'à présent n'ont eu à contribuer qu'aux frais des *board schools*, auraient à payer des contributions destinées aussi bien aux écoles religieuses qu'aux autres. Telle est la grande cause de leur mécontentement ; et ils sont devenus si menaçants qu'ils ont en plusieurs occasions déclaré qu'ils refuseraient de payer ces nouvelles taxes. Est-il juste en effet d'exiger d'eux de contribuer à l'entretien des écoles qu'ils n'approuvent pas ? On peut répondre à cela que leurs écoles en bénéficieraient. Mais, comme il a déjà été dit, celles-ci sont très peu nombreuses. D'autre part, les protestants et les catholiques n'ont pas manqué de leur opposer ce raisonnement ; nous payons bien, ont-ils souvent répété, les taxes destinées aux écoles publiques, où nous n'envoyons pas nos enfants, alors que nous avons déjà à subvenir aux frais de nos écoles privées. Les non-conformistes sont donc privilégiés et ce que nous demandons n'est que justice. Ce raisonnement montre bien combien le parti conservateur tient peu compte du principe sur lequel repose la loi de 1870, à savoir que l'État n'appartient à aucune religion, pas même à celle de la majorité de la nation, et qu'il ignore quelle confession telle ou telle classe de citoyens professe. Il donne à tous l'instruction, et en retour il oblige chacun à contribuer aux dépenses que nécessite cette entreprise. Ceux qui ne veulent pas user de l'enseignement qui leur est offert sont libres, mais celui qu'ils fondent à côté sur des principes différents doit rester privé.

Enfin les non-conformistes ont encore un dernier grief, qui n'est pas le moins grave. La loi de 1870 a confié l'administration des écoles publiques à des comités scolaires appelés *School boards*, qui sont élus par les contribuables dans chaque localité ou chaque division urbaine. Mais on a constaté que ces comités, qui perçoivent les contributions scolaires, sans aucun contrôle de l'État, ont rendu l'enseignement public beaucoup plus coûteux que l'enseignement privé. Dès 1876, au retour du parti conservateur, une loi donna la faculté aux électeurs de ne pas en nommer et de confier les attributions dont ils étaient investis aux autorités locales. La loi de 1902 propose de les supprimer définitivement et de créer à leur place de nouveaux comités, qui, au lieu d'être élus par les contribuables, seraient constitués par les autorités municipales. Ces comités auraient tous les droits, sans être responsables vis-à-vis de la population.

Ils recevraient et répartiraient les subventions gouvernementales, percevraient les contributions scolaires, nommeraient et révoqueraient les instituteurs, et leur administration ne serait contrôlée que par les *Board of Education* (Ministère de l'Instruction publique). Quoique l'impopularité des school boards soit méritée, la réforme proposée n'est pas très équitable. Assurément les autorités locales, les *County* et les *Borough Councils*, qui éliraient ces comités, sont elles-mêmes élues par la population. Cette élection indirecte n'en enlèverait pas moins aux contribuables tout contrôle sur l'enseignement, au moment même où leurs taxes scolaires se trouveraient augmentées ; et ce contrôle, ainsi éloigné d'eux, risquerait fort de tomber entre les mains de l'Église établie, qui, très puissante au sein même du gouvernement, n'aurait pas grand'peine à l'obtenir de lui. D'ailleurs, comme la majorité de la nation appartient à la religion anglicane, les churchmen domineraient dans les comités scolaires, et par le simple poids de leur majorité, ils écraseraient l'élément non conformiste, qui serait ainsi petit à petit éliminé de l'enseignement. De plus, ils feraient sans doute tous leurs efforts pour amener le plus grand nombre d'enfants dissidents à fréquenter les écoles où la *religion nationale* est enseignée, et enfin, par le libre jeu donné à leur influence,

la distinction actuelle entre les écoles religieuses et les écoles laïques tendrait à disparaître au profit des premières.



Qu'il y ait ou non, comme le pense l'opposition, une conspiration cléricale dissimulée dans cette loi, il est certain que le gouvernement travaille en faveur de l'Église établie. Il peut avoir des raisons politiques qui le justifient, considérer l'*Education bill* comme une nécessité pour l'amélioration de l'enseignement secondaire, comme une arme contre le parti libéral dont la tendance serait de désétablir l'Église, les réformes qu'il propose n'en risquent pas moins d'être nuisibles, car elles ouvrent la porte à l'esprit d'intolérance, et elles compromettent l'œuvre libérale que le premier ministère Gladstone avait accomplie et qui pendant trente ans a aplani toutes les difficultés religieuses. A une époque où toutes les sociétés tendent à se séculariser de plus en plus, c'est un pas en arrière que fait l'Angleterre.



Il est vrai que la nouvelle loi a subi certaines modifications au cours des débats dont elle a déjà été l'objet. Mais quand elle va revenir en discussion, l'opposition qu'elle rencontrera n'en sera pas moins vive, et tout porte à croire que, pour se maintenir, le gouvernement devra faire des concessions. Que de cerveaux se sont creusés pour trouver un remède à toutes les objections soulevées! Et pourtant les diverses propositions qui ont été faites ont simplement rendu la situation plus compliquée.

Toutefois l'esprit conservateur est encore si fort en Angleterre qu'il ne faudrait pas s'étonner d'y voir triompher une politique aussi rétrograde.

C'est un pays bien moins avancé que le nôtre dans la solution de cet épineux problème.

Depuis la loi Ferry, en 1882, les écoles publiques, ouvertes à tous, n'appartiennent plus à aucune religion. Cette neutralisation est maintenant pour nous un principe acquis et intangible, et nous sommes si loin de revenir sur nos pas, que nous ne nous en tenons plus là, et nous allons encore de l'avant, avec une ardeur excessive peut-être.

Le problème qui se pose en France est de savoir dans quelle mesure l'État peut autoriser un enseignement religieux, privé, qui, jusqu'à présent, a résisté à son contrôle. Tous les esprits sensés lui reconnaissent ce droit de contrôle. Mais la plus grande partie des difficultés qu'il voit naître quand il doit en user, viennent précisément de la manière dont il en use, car il n'y a rien de plus irritable chez l'homme, et de plus délicat à manier, que les croyances religieuses.

Si donc nous rapprochons la situation des deux pays, nous constatons que, malgré l'opposition de leurs tendances, l'un et l'autre traversent une crise dont les conséquences sont au fond les mêmes. Qu'un gouvernement favorise l'Église ou la persécute, le résultat de ces deux politiques est semblable : elles enflamment les haines religieuses. Or nous sommes à une époque où la religion tend à disparaître sous la forme que lui ont donnée les sociétés primitives. La science ne l'a pas détruite, mais elle a déplacé le centre. Si elle a tué en elle le dogme, elle lui a ouvert l'immensité de la spéculation métaphysique.

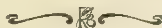
La lutte de l'Église avec l'État, et des Églises entre elles, ne repose donc plus, à vrai dire, que sur des intérêts matériels. Aussi, à une époque éclairée comme la nôtre, l'esprit de secte paraît être le plus inadmissible et le plus condamnable abus dont puisse souffrir une société.

Quelque forme qu'il prenne, il est d'abord une preuve d'ignorance, et ensuite il va contre le progrès de l'humanité qui n'est pas de revenir aux guerres de religion, dont il fut l'instigateur, mais de se former une conception plus lumineuse et moins flottante de la liberté.

Tout le premier, l'État doit se garder d'en être animé. Qu'il se montre favorable ou hostile à un parti religieux, il entretient cet esprit d'intolérance et de représailles, et recule encore la solution de ce problème de la liberté de l'enseignement qu'aucune législation depuis un siècle n'a été capable de régler. La meilleure politique qu'il ait à suivre, est de rester neutre, indifférent, de ne pas attaquer, de se défendre simplement dans la mesure où sa conservation l'exige. C'est la politique des États-Unis, où il n'y a pas d'Église établie; toute difficulté religieuse est ainsi écartée. Pour résumer ces idées, nous ne saurions trouver de meilleure formule que celle-ci tirée d'un récent ouvrage :

« Interdire à l'Église de se gouverner librement, d'exprimer, d'enseigner, de propager sa foi, même dans ce qu'elle a de contraire aux idées généralement admises par le monde laïque, alors qu'on laisse toute latitude à l'attaque contre elle, ce serait persécution. L'autoriser à se placer au-dessus des institutions, alors que tous les citoyens sont contraints de s'y soumettre, ce serait abdication. Ni persécution, ni abdication, voilà la règle (1). »

L. DELPON DE VISSEC.



LA VIE LITTÉRAIRE

Préfaces et manifestes.

Maurice Cabs : *Fleur de grève* : Flammarion, éditeur. — Les poètes de l'École Française : *La Foi nouvelle* : Fasquelle, éditeur. — Saint-Georges de Bouhélier : *Les Chants de la vie ardente*, *Histoire de Lucie* : Fasquelle, éditeur. — Jean de la Hire : *Le Vice provincial* : Offenstadt, éditeur.

Un écrivain peut arriver à la gloire par ses livres ou par ses préfaces. Et, sans doute, on découvrirait dans la foule des contemporains plus d'un auteur

Qui se croit un grand homme et fit une préface.

Plusieurs, assurément, parmi les écrivains de nos jours n'ont pas oublié que d'Alembert conquit, si je ne me trompe, une certaine notoriété pour avoir mis en tête de l'*Encyclopédie* des pages de sa façon et qu'aussi bien le poète Victor Hugo fit parler de lui longuement pour avoir aggravé son drame de *Cromwell* d'un manifeste assez imposant.

Mais les préfaces comme les écrivains par qui elles sont perpétrées sont de diverses sortes. Il y a les préfaces importantes par l'écrivain qui les signe, les préfaces importantes par le livre qu'elles précèdent, les préfaces importantes par les idées qu'elles expriment. Il y a, enfin, les préfaces négligeables par l'écrivain qui les signe, le livre qu'elles précèdent et les idées qu'elles expriment. Chacun pourra, suivant son humeur, ranger dans l'une ou l'autre de ces catégories susdites les préfaces et les préfaciers que j'ai retenus depuis quelques mois et dont, aux premiers débuts d'une nouvelle saison littéraire, il n'est pas superflu d'entretenir un instant les gens de bien et les gens d'esprit qui se donnent le loisir de s'intéresser encore aux belles-lettres et aux autres...

Et puis, si les préfaces sont d'un médiocre secours pour ceux qui s'appliquent à constituer l'histoire méthodique d'une époque littéraire, certes elles sont des auxiliaires puissants pour qui est avant tout curieux de découvrir le caractère même des écrivains. Si la franchise était bannie des œuvres de littérature elle se retrouverait dans les préfaces de Saint-Georges de Bouhélier. Ce *jeune maître* est le préfacier solennel qui s'adresse directement aux siècles futurs. Pour chacun de ses volumes il refait la préface de *Cromwell*. Et on sent bien que Victor Hugo et lui ont la même conception du rôle des préfaces dans les destinées littéraires d'un peuple. Faut-il dire que M. de Bouhélier écrit ses préfaces pour ses livres ou plutôt ses livres pour ses préfaces ? En tous cas, M. de Bouhélier ne laisse à personne le soin attrayant de discerner pourquoi et comment ses livres sont dignes d'admiration : il le dit par avance et minutieusement ; il le prouve avec une dialectique sincère et toute vibrante d'un loyal enthousiasme, à l'effort ingénu de laquelle il se peut bien, au demeurant, que quelques personnes crédules et bonnes ne soient pas complètement insensibles. Que si d'autres personnes prétendaient par hasard que le soin où se complaît amoureusement Saint-Georges de Bouhélier est excessif et comme indiscret de la part d'un auteur, ce *jeune maître* répondrait sans doute qu'il en use ainsi parce que la critique littéraire est morte comme l'affirme M. Mirbeau, qui d'ailleurs ne me paraît pas être aujourd'hui beaucoup plus vivant que la critique. Mais au moins, s'il n'est plus de critiques il reste encore des lecteurs et on peut soutenir sans paradoxe que c'est peut-être à eux plutôt qu'à l'écrivain lui-même que la tâche incombe de juger du mérite des ouvrages de l'esprit. Au surplus, M. de Bouhélier se consacre encore, avec une louable conviction, à démontrer dans ses préfaces que ses œuvres naturistes d'aujourd'hui peuvent ne pas paraître naturistes de la même façon que ses œuvres naturistes d'hier qu'on n'a certainement pas oubliées. Et, en vérité, je suppose que cela vous est fort indifférent que les œuvres de M. de Bouhélier soient naturistes si elles sont bonnes, et plus indifférent encore qu'elles ne soient pas naturistes si elles sont mauvaises. Or, — est-ce parce que l'*Histoire de Lucie* est insuffisamment naturiste ou bien parce qu'elle l'est trop, — il ne me semble pas que ce livre soit le meilleur ouvrage de M. de Bouhélier, de qui, au reste, aucun livre ne paraît être encore, si je peux dire, le meilleur ouvrage. Ce roman est disparate, hâtif, longuet, fait de plusieurs morceaux rapportés sans art, s'attardant d'abord en une poésie superficielle et surannée et prolixe, s'échouant ensuite dans un naturalisme vulgaire naïvement ou astucieusement annoncé dès la préface ; en somme, un feuilleton bâclé par un jeune homme qui n'est point encore l'ennemi de toute psychologie et de tout style. Cette Lucie, nous dit le *jeune maître*, est une fille perdue et criminelle ; elle est bien coupable surtout d'avoir suscité un tel roman. Mais naturellement il serait injuste de s'autoriser de ce livre pour condamner sans retour le naturisme et, ce qui serait plus grave, M. de Bouhélier, et nous savons bien que Victor Hugo lui-même a laissé des œuvres inégales.

Tandis que M. de Bouhélier, comme Victor Hugo, se préoccupe exclusivement de lui dans ses préfaces, de lui et implicitement de tout l'avenir de la littérature française, et garde toute la solennité qu'un sujet si important réclame, — M. Maurice Cabs, en revanche, est simple et souriant : il ne s'en fait pas accroire. Ah ! la sympathique, la cordiale, la joviale préface qui ouvre son joli roman : *Fleur de grève !* M. Cabs exprime avec simplicité des idées raisonnables : il souhaite que les romanciers écrivent des œuvres de bonne foi qui seront des œuvres de

salubrité. Il proteste contre l'invasion étrangère et il a bien raison. Puis il ajoute : « On nous parle d'observateurs et d'analystes, de descripteurs et de descriptions. Comme si nous n'avions pas eu Balzac, Feuillet, Hector Malot, Guy de Maupassant, Daudet, Theuriet et tant d'autres! Eh bien! oui, les voilà lâchés les noms de mes auteurs favoris! » Allons! serrons-nous la main, mon cher confrère ; vous êtes un bon garçon et, par surcroît, vous exprimez avec une loyauté persuasive des idées justes! André Theuriet a dû vous le dire avant moi.

Mais c'est par les mêmes qualités aimables et modérées que se recommande la suite de la préface : « Qu'on ne s'attende point à trouver dans ce livre la plus petite concession à la mode du jour. On n'y rencontrera ni réminiscences des littératures brumeuses du Nord, ni prétentions philosophiques, ni souvenirs attendris de Tolstoï ou de Schopenhauer. Je n'ai pas cru davantage devoir emprunter mon sujet à l'antiquité, ce qui après les succès retentissants de Sienkiewicz et de ses nombreux imitateurs passera bientôt pour une véritable témérité de la part d'un jeune auteur. J'ai essayé de m'inspirer au contraire des traditions bien françaises pour conter simplement une intrigue, dramatisée à peu de frais, qui a été vécue et dont j'ai pu connaître et étudier les personnages. » Le fait est que *Fleur de grève* est un livre d'une émotion douce et pénétrante, sobre et fort. Et, au moins, Maurice Cabs est un préfacier qui ne plane pas!

Ils sont assez lourdement retenus à la terre, les dix-sept apôtres de la *Foi nouvelle :* Edmond Blanguernon, Adolphe Boschot, Pierre de Bouchaud, L. Cubélier de Beynac, Adolphe Lacuzon, Émile Lante, Pol Lowengard, Georges Normandy, Anne Osmont, Paul Page, Louis Payen, Eugène Plouchart, M.-C. Poinsot, Robert Randeau, Fernand Rivet, Marcel Roland, Han Ryner, Gabriel Tallet. Et comme je compte des amis parmi eux — *sed magis amica veritas* — je leur dis, l'âme désespérée, que leur préface est effroyablement prudhommesque. Hélas! ne serait-il pas déplorable que les poètes de l'École française pussent passer pour les fils, mettons simplement les neveux de Joseph Prudhomme! Mais j'ai remarqué, depuis un an, que Joseph Prudhomme exerce une influence profonde sur les écrivains d'aujourd'hui et cela ne laisse pas que d'être inquiétant. Enfin que chacun des dix-sept poètes de l'École française ne prenne donc pour lui que la dix-septième partie du reproche que je formule, et cela m'encouragera à en formuler immédiatement un autre. Que ces réformateurs sont prudents! Eh quoi! ils annoncent un manifeste et ils donnent une pâle profession de foi opportuniste. Ces novateurs sont regrettablement centre gauche. Ils vont créer un monde et on dirait qu'ils ont peur du ridicule. C'est de quoi il ne faut jamais avoir peur. Et, fondateurs d'une école nouvelle, que dis-je! apôtres d'une foi nouvelle, ils ôtent systématiquement tout relief de leur personnalité. Ils veulent anéantir l'ex-poésie nouvelle, si caduque, si vieille, si morte, et ils s'excusent avec quelles salutations! quel style! de la liberté grande! Ils reconnaissent, certainement ils reconnaissent « l'incontestable talent qui a présidé (!) à quelques-unes de ces tentatives ». Mais ils sont bien obligés de reconnaître aussi qu'ils estiment insuffisantes « les réalisations (!) obtenues par elles ». Et ils sont bien obligés de reconnaître encore que « les préoccupations des groupements antérieurs se sont surtout portées vers (!) les caractères d'exception, la singularité, l'anomalie, le conventionnel, le morbide. Dans cet ordre d'idées (!), les subtilités les plus inattendues furent en honneur; à travers un *métaphorisme* bizarre, elles conduisirent la pensée du poète jusqu'à l'incohérence. » Ça, c'est très bien. Mais ayant reconnu tout cela, nos créateurs précautionneux reconnaissent encore autre chose : « Ces audaces, on doit le reconnaître, n'ont pas été sans laisser entrevoir pour le vers français une émancipation raisonnée dont les poètes du groupe acceptent volontiers le principe. (Allons, tant mieux, tant mieux!) Il leur semble inutile d'ajouter que le groupe ne saurait être engagé par les théories prosodiques d'aucun de ses membres. » Cette dernière phrase est la perle de la préface, et je tiens pour certain que celui qui l'a rédigée a voulu donner à croire qu'il n'était pour rien dans cette affaire, et que les auteurs responsables étaient les seize autres poètes du groupe. Mais précisons! comme dit volontiers un grand philosophe. Le Du Bellay de cette pléiade inattendue sera certainement le judicieux Adolphe Boschot qui, dans la *Réforme de la Prosodie*, a déterminé l'émancipation raisonnée du vers français. Alors, que signifie l'atténuation cauteleuse et si amusante : « Le groupe ne saurait être engagé par les théories prosodiques d'aucun de ses membres... » Si, au contraire, cette réserve prudente à l'excès vise le brave théoricien que voulut être naguère Adolphe Boschot, qu'est-ce que ce poète digne d'estime vient faire dans la galère où ce quarteron de nautoniers circonspects veulent embarquer la poésie? Je me le demande et, à la première heure, je le demanderai à M. Boschot! Mais en outre, si ce ne sont pas les théories prosodiques qui les rapprochent, quoi donc, ô mon Dieu! les peut réunir! Au reste, je concède que les vers de ces inventeurs sont meilleurs que leur préface écrite si visiblement en style Louis-Philippe. Tous ces poètes ont de la facilité, je l'avoue, une impressionnante facilité. Ils ont presque tous de l'élégance, une élégance cotonneuse. Ce n'est pas ma faute si la force

leur manque le plus souvent. Enfin, il est bien certain, n'est-ce pas? que leur poésie paraîtrait d'aventure plus originale si on n'avait l'impression persistante qu'on l'a déjà lue quelque part. Poètes d'âges différents, ils ont beaucoup lu, lu avec respect des poètes très dissemblables, et les inspirations des uns ne sont pas les inspirations des autres, mais toutes ces inspirations sont un peu *livresques*. Bref, de tous ces poètes plus jeunes que M. Dumur, qu'on ne peut rajeunir, mais qu'il ne faut pas vieillir, citons M. Émile Lante, vingt et un ans aux pommes, et dont les vers sont de saison :

De l'ombre s'amasse au cœur des roses d'octobre.
Des roses que la pluie aigrelette alourdit;
Et leurs parfums, mêlés aux parfums blonds des fruits,
Font flotter des regrets majestueux et sobres
Au fil desquels s'endort, calme comme un vitrail.
Le jardin rouge et or que l'air suave effeuille...
Aux treilles les fruits mûrs s'offrent pour qu'on les cueille.
. . . .
Le soir tombe, et parmi son tremblement nacré
Je sens en frémissant, dans ma chair, dans mon âme
L'automne s'infiltrer, touchant et solennel,
L'automne lent descendre avec le bleu du ciel,
Du ciel profond, profond comme une âme de femme...

Ça, c'est une idée discutable ; est-ce par cette idée-là qu'il semble « inutile d'ajouter que le groupe ne saurait être engagé »? N'omettons pas M. Adolphe Lacuzon. Son poème *Éternité* est grave, austère, magnifique, profond ; il a cette qualité rare dans les poèmes contemporains : la puissance. Il est entendu que c'est personnellement que M. Lacuzon a la puissance poétique; et il n'engage pas les membres de son groupe, oh non!

Et revenons à la prose ; nous l'avons à peine quittée. Voici le théoricien enthousiaste. Il est jeune comme son enthousiasme l'indique ; et, en dépit de cet enthousiasme, il sait à peu peu près ce qu'il veut. A l'instar de Georges de Bouhélier, Jean de la Hire est soucieux de procurer à la France un écrivain de génie. M. de Bouhélier n'est pas éloigné de penser qu'en somme la France le possède déjà, puisqu'elle a Georges de Bouhélier. M. de la Hire, dans sa théorie, ne s'attribue pas l'emploi que M. de Bouhélier occupe dans la sienne. Et il discute compendieusement, ou plutôt, longuement. Il lui paraît urgent que le romancier étudie la vie entière *et peigne tout l'homme par tout l'art*. Jusqu'ici, les romanciers n'ont guère été que de pauvres diables d'analystes : « L'analyse classique pour étudier en eux-mêmes les éléments du sentiment; l'analyse réaliste pour étudier en eux-mêmes les éléments de la sensation; mais la synthèse ne peut se localiser ni dans la pure psychologie passionnelle, ni dans la pure dramatisation sentimentale, ni dans la pure observation du monde tel que nous le voyons dans l'immédiat, puisqu'elle risquerait également, dans les trois domaines, de cesser d'être la synthèse pour redevenir l'analyse. Donc, la synthèse, écoutez-moi bien, doit employer ensemble les trois agents d'analyse et procéder selon les conséquences logiques de cette fusion. » Puissent donc les romanciers de notre temps procéder selon les conséquences logiques de cette fusion, car la grande idée de M. de la Hire est assez raisonnable! Mais est-elle si révolutionnaire? La synthèse n'est que le triomphe de l'analyse : et le romancier synthétique, rêvé par M. de la Hire, devra être d'abord un analyste à nul autre pareil. Balzac avait bien « tenté la réalisation de la synthèse »; mais Balzac, vous savez, retombe souvent des sommets de la synthèse dans les bas-fonds de l'analyse; et puis, entre nous, il écrivait mal le français. Car M. de la Hire veut que le romancier écrive bien : « Il faut bien connaître sa langue pour rendre fortement ce que l'on a senti; mais il faut sentir profondément pour bien se servir de sa langue. » Excellent conseil, assurément : et le jour où M. de la Hire se décidera à en faire son profit, il n'écrira plus qu'il faut « aplanir au romancier futur, par une série d'étapes vers la réalisation de la synthèse, la voie difficile... »

Et, maintenant, pourrons-nous fraternellement unir l'ambitieux et rhétoricien, mais raisonnable de la Hire, le génial *jeune maître* Bouhélier, le cordial Maurice Cabs, et les sages confesseurs de la Foi nouvelle? Cela est aisé. M. de Bouhélier écrit : « On me dira aussi que ce mot de naturiste peut signifier tout simplement : qui recherche la nature des choses, leur principe, leur réalité fondamentale, bref la vie profonde et constante du monde. » Les bons élèves de l'École française prononcent : « Pour nous, la fonction de la poésie est d'exprimer la vie dans sa splendeur et dans sa force. » M. de la Hire réclame « la peinture complète de tout l'homme dans la nature. Il ne s'agit plus de psychologie, de physiologie, de romantisme; il s'agit de faire le plus complètement, le plus intensément et le plus profondément possible, de la vie. » M. Maurice Cabs professe gentiment : « Le romancier doit peindre la vie telle qu'elle est et les caractères tels qu'ils sont. » Ainsi tous ces rénovateurs s'accordent le mieux du monde; ils sont tous avec plus ou moins de talent ce qu'ils doivent être : des *vitalistes*, si vous me permettez d'appliquer ce barbarisme à la littérature. Seulement, M. Cabs, dont la bonne grâce est quelquefois cruelle, ajoute qu'avant lui Albert Delpit avait voulu peindre la vie telle qu'elle est et que c'est justement à ce romancier qu'il emprunte modestement son « axiome ». Eh quoi! Albert Delpit était lui-même un théoricien et un novateur? Tout cela n'est pas gai.

Mais, vraiment, ces théories nouvelles sont surtout

sans nouveauté : de cela je crois être sûr. Je ne sais pas, en revanche, si la théorie nouvelle de demain, qu'annoncent et ne formulent pas ces préfaces et ces manifestes, prospérera dans la littérature par l'action hardie d'un écrivain isolé ou par les délibérations équivoques d'une concentration opportuniste d'écrivains plus timides que présomptueux. En tous cas, l'époque est propice à une nouvelle théorie littéraire ; aussitôt affirmée sérieusement, elle sera discutée de toutes parts, car il n'est aujourd'hui personne qui ne l'attende.

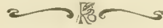
Sans doute, les poètes de l'École française n'ont pas prétendu étonner le monde en précipitant l'avènement d'une nouvelle doctrine régénératrice des lettres françaises. Ils accomplissent plus petitement une tâche qui pourra n'être point inutile. En leur livre frémissent, en effet, les âmes départementales. Les signataires du manifeste se lèvent de toutes les provinces et même de l'Algérie. Voilà donc syndiquées les pensées des poètes. Rapprochés aussi, donc fortifiés, les écrivains pourront mieux exercer l'influence générale, accomplir l'œuvre à laquelle tout les convie dans la société contemporaine. Pratiquera-t-on désormais la littérature des résultats ?

J. Ernest-Charles.

P.-S. — J. de Lerne, *Comment devenir fort ?* Préface de Gabriel Bonvalot. J.-B. Baillière, éditeur. — Au moins ce livre est original. Il nous prouve méthodiquement que la bonne santé est un instrument de servitude quand on la cherche et de liberté quand on la possède. Il nous prouve aussi que plus le corps est faible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Tout cela, Jean-Jacques Rousseau l'avait dit avant M. de Lerne. Mais si Jean-Jacques Rousseau était un penseur, il n'était pas un athlète. M. de Lerne estime que les penseurs doivent être des athlètes et que les athlètes peuvent être des penseurs. M. de Lerne a raison. On ne saurait trop recommander la lecture de ce livre si curieux et si documenté aux poètes de l'école nouvelle qui veulent précisément réintégrer la santé dans l'art et, par conséquent, répandre la santé parmi les artistes. On peut même en recommander la lecture à tout le monde, car pour chacun la vie actuelle est aussi effroyable que jadis le marais trop célèbre de l'Argolide, et vraiment à tous il fournit le moyen de conquérir la force nécessaire pour tuer l'hydre de Lerne.

J. E.-C.

Lectures de la semaine. — *Tonkinades*, par Jean Star ; Calmann-Lévy, éditeur. — *La Conquête de Paris*, par J. Dantreville, grand roman moderne ; Lecène et Oudin, éditeurs. — *Main droite et main gauche*, par Bertol-Graivil ; Simonis-Empis, éditeur. — *La Demoiselle de Puygarrou*, par Henry Gréville ; Plon, éditeur. — *Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples*, par Ulysse Robert ; Plon, éditeur. — *Pages choisies des grands écrivains* (Beaumarchais), avec une introduction, par M. Paul Bonnefon ; Armand Colin, éditeur. — *Pages choisies des grands écrivains* (Mme de Staël), avec une introduction de M. G. Rocheblave ; Armand Colin, éditeur. — *Aux pays d'Homère*, par E. de Mandat-Grancey ; Plon, éditeur. — *Lendemain d'amour*, par Paul Ginisty ; Fasquelle, éditeur. — *Gillette*, roman, par Jean Thorel ; Fontemoing, éditeur. — *Versailles-aux-Fantômes*, roman, par Marcel Batilliat ; Mercure de France. — *Une Histoire d'amour, Les Amants de Venise* (George Sand et Musset), par Paul Mariéton. Edition définitive avec des documennts inédits ; Ollendorff, éditeur. — *Le Monsieur qui passe...*, par Ernest Tissot ; Juven, éditeur. — *Ames féminines*, roman, par Guy Chantepleure ; Calmann-Lévy, éditeur. — *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs de son beau-frère*, par Paul Chenay ; Juven, éditeur. — *L'Horloge des siècles*, par A. Robida. Illustrations de l'auteur ; Juven, éditeur. — *Les Aventures de Sherlock Holmes*, par Conan Doyle ; Juven, éditeur.



ANIELKA [1]

Roman.

Joseph parlait souvent de sa mère, s'impatientait de ne pas la voir revenir et pleurait. Anielka essayait d'attirer son attention sur quelque autre sujet ; elle-même ne lui parlait jamais de leur mère. Mais un soir, très tard, alors que la surveillante, ayant fini sa besogne, s'était assise sur le seuil pour faire sa prière, Anielka vint se placer à côté d'elle, posa sa tête sur ses genoux, et pleura silencieusement...

Une semaine s'était écoulée ; le mère ne revenait pas, et on n'en avait aucune nouvelle. Samuel, lui-même, ne se montrait point.

Autant par nécessité que pour tuer le temps, Anielka s'occupait de différents travaux que ses forces lui permettaient. Elle faisait le feu et préparait, dans deux pots de terre, le dîner, composé le plus souvent de gruau et de pommes de terre. Elle allait chercher de l'eau au puits ; elle donnait à manger à la volaille, aux vaches, aux bœufs. Elle avait même essayé de savonner son linge et celui de Joseph, ce qui lui avait été le plus pénible et lui avait le moins bien réussi. En vain la surveillante, voyant qu'une telle besogne la fatiguait trop, voulut la lui défendre. Dès qu'elle quittait un travail trop pénible, elle se mettait à un autre, avec une opiniâtreté que rien ne pouvait fléchir.

Mais des journées entières s'écoulaient, pendant lesquelles elle n'était pas en état de faire quoi que ce soit, même de marcher. Alors elle se couchait sur

(1) Voir la *Revue* des 16, 23, 30 août, 6, 13, 20, 27 septembre, 4 et 11 octobre 1902.

le grabat et lisait les livres que sa mère lui avait envoyés, ou rêvait, les yeux fermés. Il eût été difficile de reconnaître en elle la fillette gaie et heureuse de jadis.

Elle était si maigre et si pâle, maintenant! Ses cheveux, grattés par un mauvais peigne et mal nattés, se hérissaient et s'emmêlaient; son unique robe, jadis rose, avait perdu sa couleur; ses bas, cadeau de la cousine Anna, étaient trop larges; ses souliers, tout déchirés.

Si son père avait pu la voir en un tel état, il aurait certainement pleuré sur elle.

Mais, à mesure que ses forces physiques baissaient, son esprit se développait rapidement.

Ses pensées étaient moins enfantines; ses sentiments acquéraient plus de force. Elle voyait des choses dont nul ne lui avait parlé; elle entendait de la musique, des voix. En un mot, elle entrevoyait un autre monde, le ciel sans doute, ce ciel vers lequel toutes ses pensées étaient tournées.

A plus d'une reprise, elle voulut confier ses visions à quelqu'un : mais une sorte de pudeur la retenait. Parfois il lui semblait que son cœur allait éclater, sous l'affluence de tant de sentiments cachés.

Un jour, une invincible nostalgie s'empara d'elle. Elle ne pouvait rien faire, pas même rester à la maison. Elle éprouvait le besoin de respirer de l'air frais; et elle gravit un coteau, à une assez grande distance de la ferme. Elle y resta quelque temps, écoutant, regardant, puis elle s'assit et écrivit. C'était la première poésie de la fillette. En voici le sens :

« Je regrette ma maison, — celle qui était près de l'étang. — Je regrette le jardin, la véranda, — et le châtaignier et son banc, — les fleurs qui, chaque jour, — me saluaient de leurs parfums, — les oiseaux qui, pour dîner, — accouraient vers moi. — Je les regrette, et c'est la cause de ma tristesse.

« Parfois je pleure. — Aujourd'hui j'ai gravi le coteau. — Peut-être apercevrai-je, de là, ma maison? — — Peut-être, quoiqu'elle soit bien loin, — jouirai-je de sa vue. — Non, il n'y a rien... Dieu a caché notre maison derrière un nuage. »

Une autre fois, Joseph, se rappelant sa mère, se mit à pleurer et à supplier la surveillante de le conduire auprès d'elle. Anielka essaya en vain de le consoler; elle le mena, enfin, voir de tout petits lapins : rien n'aida. Ce ne fut que quand elle lui eut lu quelques contes qu'il se calma et s'endormit.

Alors, très affectée, elle écrivit :

Joseph n'aime plus sa sœur,
Au lieu de la consoler, il l'attriste,
Au lieu de jouer, il pleure...
Ne pleure pas, Joseph, maman reviendra!

Elle t'apportera une boite
Pour que tu la perdes encore.
Elle t'achètera une poupée de porcelaine,
Comme celle avec laquelle tu aimais tant à jouer.

Nous serons de nouveau réunis,
Papa ne nous abandonnera plus,
Nous aurons une maison et un jardin...
Ne pleure pas, Joseph, maman reviendra!

Tais-toi! Écoutons plutôt
Si Karo ne gémit pas quelque part.
Ah! mon Joseph, je suis sûre
Que le pauvret ne vit plus...

Assieds-toi! Nous écrirons des vers,
Les jours mauvais passeront plus vite.
Mais attends que j'essuie d'abord les larmes
Qui me coulent des yeux!

Quand, très affaiblie, elle ne pouvait faire sa promenade quotidienne, elle restait des heures entières assise devant la porte, regardant le chemin qui menait à la forêt. Elle voyait alors les jeunes cigognes sortir leur tête du nid comme pour appeler leurs parents, occupés à pêcher dans le marécage; elle entendait la femme du surveillant exhaler ses regrets sur la perte de ses enfants; et parfois elle demeurait là, assise en silence, immobile, glacée, attendant la nuit et les feux follets qui dansaient là-bas, au-dessus de la plaine.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le départ de la mère, et on était toujours sans nouvelles. Les surveillants étaient maintenant inquiets, non seulement sur le sort de Madame, mais surtout sur celui des enfants qui leur étaient confiés. L'argent était épuisé; les provisions allaient manquer; et les pauvres prisonniers étaient menacés, si ce n'est de la faim, au moins du manque des choses les plus nécessaires. Anielka était si faible qu'elle ne se levait plus. Elle mangeait peu, ne parlait pas, ne lisait pas, et les espiègleries de Joseph ne parvenaient même plus à amener un pâle sourire sur ses lèvres décolorées. Le petit garçon, les vêtements en lambeaux, les chaussures déchirées, courait toute la journée; la liberté, cette liberté inconnue de lui jusqu'alors, lui faisait oublier le froid, les ardeurs du soleil, le repos, et même sa mère et sa sœur.

Il ne revenait à la ferme que lorsque la faim le tourmentait. Il passait ses journées dans la forêt, ou auprès de l'eau.

Un beau jour, un chariot à un cheval entra dans la cour de la ferme. Il était occupé par un voiturier et une femme vêtue de noir.

Zaïonc, occupé à rentrer du foin, quitta son travail et accourut, croyant que c'était Mme Jean. Quand il fut près de l'équipage, il vit que cette personne lui était inconnue. La voyageuse lui demanda aussitôt :

— Que deviennent les enfants?

Le tenancier la regarda, tout étonné, et répondit :

— Le petit monsieur va bien, mais Mademoiselle est très malade...

— Malade ?... Quel malheur !.., Qu'a-t-elle ?

— Est-ce que nous le savons, Madame ? Elle est si malade qu'elle ne se lève plus, voilà tout !

Puis il ajouta :

— Peut-être venez-vous de la part de notre dame?... Comment va-t-elle ? Mademoiselle s'ennuie tant sans elle, et je crois que c'est même là ce qui la rend malade !

— Pauvre petite ! murmura la voyageuse, en essuyant deux larmes, et en évitant de répondre à la question de Zaïonc.

La voiture avança de nouveau, Zaïonc marchait près d'elle. La voyageuse se tourna vers lui à plusieurs reprises, comme si elle voulait ou lui communiquer ou lui demander quelque chose : mais elle se tut.

En entendant la surveillante crier que Madame arrivait, Anielka se traîna jusqu'à la porte.

— Cousine Anna ! s'écria-t-elle en apercevant la nouvelle venue.

Elles s'embrassèrent longuement en silence.

— Vous venez nous chercher de la part de maman ?...

La cousine parut hésiter.

— Non, mon enfant, pas encore. J'ai trouvé ici tout près une place de femme de charge chez un bon chanoine et je me rends chez lui. Mais dès que je lui aurai parlé, c'est-à-dire dans deux ou trois jours, je reviendrai vous prendre. Mais qu'as-tu ?

— Rien, ma cousine... je dois me coucher... Que fait maman ?... Nous n'avons reçu aucune lettre ..

La cousine, qui la soutenait, se mit à trembler. Elle la conduisit jusqu'au grabat et jeta un regard sur la pièce.

— Mon Dieu ! Quelle misère... murmura-t-elle. Et puis elle reprit, parlant haut et vite comme de coutume :

— Voici, mon enfant, ce que je voulais te dire... Votre tante, la tante de ton père, a fait savoir à votre mère d'aller la trouver immédiatement...

— Et maman y est allée ?

— Naturellement, elle est partie le même jour... on ne plaisante pas avec cette vieille tante.

— Et maman ? elle est bien portante ? demanda Anielka en la regardant dans les yeux.

— C'est-à-dire... je dirai même qu'elle se porte mieux que lorsque je l'ai vue chez vous...

Anielka lui jeta les bras autour du cou et la couvrit de baisers.

— Ma chère, ma chère cousine ! balbutia la fillette. Y a-t-il longtemps que maman est partie ?

La tante tressaillit légèrement.

— Il y a... à peu près... huit jours... oui, il y a huit jours aujourd'hui.

— Pourquoi ne nous a-t-elle pas écrit ?

— Vois-tu, chérie, le temps lui en a manqué. Et puis elle savait aussi que je viendrais vous voir bientôt.

— Maman nous écrira de Varsovie ?

— Certainement... mais pas encore maintenant, sans doute, parce que, vois-tu, ma chérie, quand on est chez votre tante... il faut... sans cesse s'occuper d'elle... Et puis sa cure... tu comprends, fillette ?...

Joseph accourut et se tint assez loin de sa cousine, comme se souvenant du principe de son père « qu'il faut toujours se tenir à distance des parents pauvres ». Quand, toutefois, sa cousine lui eut donné un croissant et lui eut appris qu'il quitterait bientôt la ferme, il s'apprivoisa un peu et lui baisa même la main, sans grande tendresse.

Anielka parut, aussi, mieux se porter. Elle recouvra sa gaieté. Elle acheva de s'habiller, fit deux fois le tour de la chambre en demandant des détails sur leur mère. La cousine répondit à tout d'une manière satisfaisante.

Quelques heures s'écoulèrent ainsi ; et enfin le chariot vint s'arrêter de nouveau devant la maison.

— Comment ! vous partez, ma cousine ? demanda anxieusement Anielka.

— Ma chère petite enfant, je dois partir. Il me faut absolument être aujourd'hui même chez le chanoine, pour le prier de me permettre de vous prendre avec moi. Je ne sais pas si je réussirai tout de suite, mais j'espère pouvoir revenir vous chercher d'ici deux à trois jours.

Anielka s'étendit sur le lit, et répliqua doucement, en pleurant :

— Maman aussi devait revenir au bout de deux ou trois jours... papa aussi...

La cousine sursauta :

— Ma chère petite, je te jure sur le salut de mon âme de ne pas vous abandonner ! Si même le chanoine ne consentait pas à vous recevoir chez lui, ce qui est impossible, je planterais là tout et je reviendrais ici, dussé-je mourir de faim avec vous ! Je serai absente deux ou trois jours tout au plus ; et nous ne nous séparerons plus après, je te le jure !

— Trois jours !... répéta Anielka.

Elle paraissait calmée ; ou plutôt elle était retombée dans son apathie habituelle.

Elle prit même congé de sa cousine assez indifféremment, quoique cette brave femme pleurât à chaudes larmes.

La cousine sortit de la chambre en refermant la porte derrière elle. Lorsque le chariot fut sur le point de franchir la porte cochère, elle arrêta le voi-

turier, et appela la surveillante. Celle-ci accourut à toutes jambes.

— Vous désirez quelque chose, Madame ?

La cousine la regarda fixement ; elle eut un instant d'hésitation, puis s'assit plus commodément et se redressa, comme si elle hésitait. Enfin elle répondit :

— Non, prenez soin des enfants, seulement !

— Et que ferons-nous avec Mademoiselle ?... nous n'avons pas d'argent pour payer un médecin, et pourtant elle en a bien besoin...

— Je reviendrai dans deux ou trois jours ; et alors nous trouverons un médecin, interrompit la cousine. Aujourd'hui je ne puis rien faire, je ne possède pas un liard, moi-même.

Cette visite inattendue, et toute la conduite de la cousine en général, parurent singulières aux tenanciers. Ils ne se doutaient point que de plus grandes surprises leur étaient réservées.

XIV

Dès qu'Anielka eut ouvert les yeux, elle se mit à réfléchir.

Alors l'hiver est venu !...

L'air glacé pénètre les poumons. Tout autour de la maison, une épaisse couche de neige recouvre le sol ; Anielka y enfonce comme dans le duvet, jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux, et puis jusqu'à la ceinture et même jusqu'au cou... On ne voit plus rien, mais le froid pénétrant monte lentement des jambes à la poitrine.

Comment est-elle tombée dans la neige ?

Mais non, elle n'est pas étendue sur la neige, mais dans la chaumière, sur son lit.

Qu'il y fait bon ! Il fait froid, c'est vrai, mais c'est dehors qu'il fait froid. Elle, elle a chaud... Elle porte la main à son front... Comme il brûle... Mais qu'est-ce qui brûle ? sa main ou son front ?

Comme il fait bon rester ainsi, par un matin d'hiver, enfouie dans son lit chaud à écouter le craquement de la neige dans la cour ! Quelle heure est-il ? Anielka ne voudrait pas encore se lever... A la seule pensée du plancher froid comme de la glace, un frisson la parcourt, de la tête aux pieds, puis il pénètre plus profondément, la secoue toute.

Peut-être va-t-on venir l'éveiller ? Quelle heure peut-il bien être ? Doit-elle sortir sa tête de dessous la couverture et regarder à l'horloge, ou vaut-il mieux attendre que l'heure sonne ?... Il doit être très tôt, encore...

Elle pensa à ses leçons. Quel jour, aujourd'hui ?... c'est... c'est... Aujourd'hui c'est...

Elle ne pouvait parvenir à se souvenir. Comme c'est étrange ! on répète deux mots, et en dehors de ces deux mots on ne peut rien se rappeler.

Il faut répéter la leçon. Qu'a-t-on donné à apprendre ?... Tout de suite... Ah ! c'est ça !...

« L'œuvre commencée par Charles Martel et Pépin le Bref fut achevée par Charlemagne. Non seulement cet empereur était doué d'un génie supérieur à celui de son père et de son aïeul, mais les circonstances... »

Anielka se mit sur son séant, rejeta la couverture, et appela de toutes ses forces :

— Mademoiselle Valentine !...

Elle ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt, car la lumière lui fit mal. Elle se couvrit le visage de ses mains, et appuya fortement sur ses yeux l'extrémité de ses doigts pâles.

— Que veux-tu, Anielka ? demanda Joseph.

N'avait-elle pas reconnu la voix de son frère, ou la question lui importait-elle peu ? toujours est-il qu'elle se taisait.

Joseph la tira par la manche.

— Qu'as-tu ? Que dis-tu ?

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle enfin, sans ôter les mains de son visage.

Et puis, comme se parlant à elle-même, elle ajouta :

— Est-ce que mademoiselle Valentine.... est-ce que mademoiselle...

— Anielka ! appela Joseph, que fais-tu ? Ne plaisante pas ainsi... tu sais que j'ai peur...

Anielka retomba sur son oreiller, la tête tournée vers le mur.

— Venez vite, cria Joseph à la surveillante, regardez Anielka... Qu'a-t-elle ?

Anielka sentit que quelqu'un la soulevait délicatement en murmurant :

— Mademoiselle... ma petite mademoiselle...

Elle rouvrit les yeux.

C'était bien la même pièce aux murs passés au lait de chaux ; par la porte entr'ouverte on apercevait le vestibule et un coin de la cour. Le soleil entrait gaiement par la fenêtre et ses rayons dorés traçaient un rayon lumineux sur la terre battue.

Anielka reconnut enfin la surveillante ; Joseph se cachait derrière elle. Elle se rappela alors qu'elle était toujours à la ferme, et que, peu de temps auparavant, elle avait vu sa cousine Anna.

— Est-ce que cousine Anna est venue ?

— Oui, elle est venue hier.

— Et quelle heure est-il donc ?

— Il est très tôt encore, que Mademoiselle dorme...

— Qu'as-tu, Anielka ? demanda Joseph.

— Moi ? mais rien... est-ce que je sais ? répondit-elle en souriant.

Puis elle ajouta :

— Il n'y a pas de neige dehors, n'est-ce pas ?

— Pourquoi dis-tu toutes ces choses ?... pourquoi

parles-tu ainsi, Anielka? questionna le petit garçon, effrayé.

— Mademoiselle a la fièvre, — expliqua la surveillante. — Ça vous brûle en dedans, Mademoiselle?

— Ça me brûle.

— Et vous grelottez?

— Je grelotte.

— Voulez-vous boire?

— Oh oui! boire... boire... donnez-moi à boire... C'est vrai, j'avais oublié que j'ai soif...

Joseph courut dans le vestibule et en rapporta une cruche pleine d'eau. Anielka but avidement d'abord, mais bientôt elle repoussa la cruche avec dégoût.

— L'eau est amère, balbutia-t-elle.

— Non, Anielka, l'eau est bonne! assura Joseph.

— L'eau est bonne?... Elle est si amère!... mais je ne veux pas boire... je veux manger... mais je ne veux rien... je vais dormir...

La surveillante la reposa doucement sur le lit, la borda, et sortit, suivie de Joseph.

L'enfant avait les larmes aux yeux.

— Anielka est malade, dit-il, il faut le faire savoir à maman.., Pourquoi maman ne vient-elle pas?...

— Plus bas, mon petit monsieur... Anielka a la fièvre, et tout lui semble étrange, mais cela passera, pourvu seulement que la tante de Monsieur revienne et vous prenne chez elle... Écoutez, mon petit monsieur, courez ici autour de la maison, mais n'entrez pas dans la chambre, j'irai moi-même voir ce que fait Anielka...

Resté seul, Joseph se demanda d'abord ce que pouvait avoir sa sœur; puis il s'approcha machinalement du puits. La charpente intérieure, recouverte d'une sorte de mousse pourrie et verdâtre, ne s'élevait que très peu au-dessus du sol : aussi le petit garçon put-il regarder dans le puits.

Il y vit une table de verre pareille à un miroir noirâtre; son image s'y reflétait, comme encadrée, sur le fond bleu du ciel qui paraissait là plus sombre qu'au-dessus de la cour. Des gouttes, découlant de la charpente, tombaient par intervalles dans l'eau en rendant des sons différents, et ces sons semblaient être le tintement de cloches lointaines. De temps à autre, un oiseau passait en volant au-dessus de ces points, et alors il semblait à Joseph que quelque chose voletait, là-bas, au fond.

— Est-ce que c'est là « l'autre monde »? se demanda-t-il. Et il se figurait des palais d'argent aux toits en or, des arbres portant des pierres précieuses, des oiseaux parlant un langage humain. Jadis sa mère ou sa bonne lui avaient conté ces merveilles.

Il se souvenait même qu'un garçon de son âge, étant allé visiter ces lieux, en était revenu rapportant une lampe merveilleuse. Et il forma le projet de descendre dans les régions souterraines, quand il serait grand. Que de choses n'aurait-il pas à conter après cette exploration!... Il regarda encore une fois la chaumière où reposait sa sœur malade, puis il alla à la recherche d'un vieux filet et se dirigea vers le marais pour y pêcher de tout petits poissons. Il oublia bientôt la chaumière, sa sœur, et « l'autre monde », tout absorbé par son agréable occupation.

Anielka délirait toujours.

Il y avait des instants où elle savait chez qui elle était; elle suivait alors des yeux la femme du surveillant vaquant à quelque occupation; elle entendait le gruau mijoter devant le feu. Un instant après, elle croyait traverser une forêt ombreuse; elle marchait sur de la mousse vert foncé et excessivement molle; un parfum de framboises montait vers elle, puis elle n'entendait plus rien, ne sentait plus rien.

Tout à coup, encouragés par le silence qui régnait dans la vaste pièce, deux lapins s'avancèrent.

Le plus gros, ayant trouvé quelques feuilles, se mit à les ronger, son œil rouge fixé sur Anielka; le plus jeune aurait bien voulu les goûter aussi; mais, comme il était très timide, il se contentait de remuer ses longues moustaches et de se dresser sur ses pattes de derrière, comme un petit chien.

— Karo! appela Anielka en le regardant.

Les lapins dressèrent leurs longues oreilles, et aperçurent la main tendue de la fillette; effarouchés, ils regagnèrent en hâte leur terrier.

— Karo! répéta Anielka.

La surveillante accourut.

— Ce sont des lapins, Mademoiselle... chut... chut... La tête ne vous fait-elle pas mal?

Anielka fixa des yeux brillants sur la surveillante et dit avec un sourire:

— Ne plaisantez pas... je sais très bien qu'il était ici il y a un instant... il m'a même léché la main... voyez plutôt, elle est encore toute mouillée.

Et elle approcha de ses yeux sa petite main maigre et brûlante.

La femme hocha la tête.

— Attendez un peu, Mademoiselle, je vais vous préparer un remède. Le mal s'en ira tout de suite.

La surveillante alluma alors un cierge, versa de l'eau dans quelques pots de terre, y fit couler quelques gouttes de cire, et pria Anielka de boire de cette eau; la fillette but machinalement, et trouva à l'eau un goût de métal.

— N'êtes-vous pas mieux, Mademoiselle?

— Pas beaucoup!

Alors la brave femme résolut de recourir aux grands moyens. Prenant son tablier à deux mains,

elle y fit plusieurs plis, en disant, lentement et avec des pauses :

Sainte Otalie avait trois filles :
L'une filait,
L'autre dévidait,
La troisième chassait les maléfices
Au nom du Saint du Seigneur...

A ces derniers mots, elle déploya bruyamment son tablier devant les yeux d'Anielka.

— N'êtes-vous pas mieux, Mademoiselle ?

— Ma cousine est-elle encore ici ? demanda la malade.

La surveillante refit pour la seconde fois des plis à son tablier :

Sainte Otalie avait trois filles :
L'une filait,
L'autre dévidait...

XV

Le surveillant regagnait sa demeure, vers midi, en se disant que le seigle poussait tout en paille cette année, et qu'il ne rendrait que bien peu, lorsqu'un singulier bruit lui arriva de la forêt. Quelque chose résonnait, roulait, se balançait, puis tout à coup le bruit cessait, pour reprendre l'instant d'après avec plus d'intensité.

Le paysan s'arrêta, se tourna vers la forêt et interrogea le chemin. Il aperçut alors les têtes de deux chevaux, un chapeau luisant perché quelque part, bien haut et, plus haut encore, un fouet blanc.

Après avoir fouillé dans ses souvenirs, il se dit que cela pourrait bien être une calèche.

C'était effectivement une large et profonde calèche, très élégante. Arrivée sur la digue étroite et couverte d'ornières, la voiture ralentit le pas et pencha fortement tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Le surveillant regarda plus attentivement et resta bouche bée. Le siège était occupé par un cocher et un valet de pied, vêtus d'une livrée havane à boutons d'or. Devant eux couraient quatre chevaux couverts de harnais reluisants ; et à l'autre bout, derrière les chevaux, derrière le cocher et le valet de pied, on apercevait, sous une ombrelle, une dame entre deux âges, étendue commodément sur de moelleux coussins.

A une certaine distance de la voiture s'avançait une confortable briska occupée par un cocher seul. Le surveillant se frotta les yeux, croyant que ses idées se brouillaient. Depuis que le monde était monde, jamais pareil équipage n'avait passé cette petite digue.

— Ne serait-ce pas Monsieur et Madame qui viendraient chercher les enfants ? se demanda-t-il. A vrai dire, on ne voit pas Monsieur ; et puis où Madame aurait-elle pris une si belle calèche, quand, il y a quelques semaines, elle a dû partir d'ici avec un Juif ? Mais peut-être Monsieur est-il resté dans la forêt, à compter combien de sapins Zaïonc lui a coupés ?

La voiture s'arrêta.

— Hé !... appela-t-on du siège.

— Est-ce moi ? demanda le surveillant en ôtant son chapeau.

— Naturellement c'est toi, puisque je te parle. N'y a-t-il pas un autre chemin jusqu'à la ferme ?

— Où y en aurait-il un autre ?

— Mais une voiture peut verser, ici !

— Qu'elle le peut, oui, elle le peut ! répliqua le paysan, ne sachant même plus ce qu'il disait.

— Voilà un animal ! murmura l'homme en livrée.

Puis il reprit tout haut :

— Alors, Madame devra aller à pied jusqu'à la ferme ?

— Sans doute qu'elle le devra...

— Christophe, je descendrai... fit la dame.

L'homme sauta à bas du siège, ouvrit la portière, et aida sa maîtresse à mettre pied à terre, puis il s'écarta légèrement, mais, comme le chemin était couvert d'ornières, il la suivit, en lui soutenant le coude avec trois doigts, et en disant :

— Que Madame aille à droite !

« Que Madame daigne poser le pied sur cette place sèche...

« Monsieur Pierre, attendez ici jusqu'à ce que Madame ait passé la digue, puis suivez lentement !

« Que Madame daigne maintenant passer de l'autre côté : il y a enfin un sentier. .

Le surveillant, en entendant le verbiage de cet homme, supposa que la grande dame devait être aveugle et ne voyait pas le chemin à suivre. Mais, au moment où il restait ainsi perplexe, la dame s'approcha de lui et demanda :

— Les enfants sont là ?

— Hein ?

— Madame demande si les enfants sont là, répéta l'homme, en lui montrant à la dérobée un robuste poing enveloppé dans un gant gris.

— Les enfants de nos maîtres ? Oui, ils y sont.

— Ils se portent bien ?

— Mademoiselle n'est pas du tout bien portante. Elle est toujours couchée...

Boleslas Prus.

(Traduit par B. Noiret.)

(*A suivre.*)

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42657. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 17. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 25 OCTOBRE 1902.

L'ÉTERNELLE ÉNIGME

A PROPOS DES FOUILLES DE LA RUE BEAUTREILLIS (1)

En 1788, dans sa *Correspondance interceptée* (2), Louis Dutens rapporte avoir lu, de ses propres yeux, un mémoire rédigé par un nommé Claude Souchon, fils de Jacques Souchon; ce dernier avait été cadet de la compagnie franche de Castellane, sous les ordres du marquis de Castellane, gouverneur des îles Sainte-Marguerite. Dans ce mémoire, Claude Souchon rapporte ce qu'il avait entendu dire à son père concernant l'homme masqué. Dans ce mémoire, on lisait, non pas que Mattioli, dont Souchon ignorait le nom, non pas qu'un secrétaire du duc de Mantoue, dont Souchon ignorait l'existence, mais que le prisonnier masqué, au temps où il avait été détenu à Pignerol, fut obligé, sous peine de mort, d'écrire à son secrétaire à Turin de lui apporter ses papiers. Ce qui fut fait. De plus, ajoute Louis Dutens, Souchon racontait les détails relatifs à l'arrestation, non pas de Mattioli, — de qui, encore une fois, Souchon n'avait pas la moindre notion, — mais du prisonnier masqué, d'une manière semblable de tous points à ce que nous savons de l'arrestation de Mattioli. Il y a bien des erreurs dans le mémoire de Souchon, étant donnée la date où il a été écrit, et parce que les renseignements qu'il contient proviennent de source indirecte; mais il est impossible que l'erreur, c'est-à-dire le hasard, fasse rencontrer des détails aussi précis que ceux qui sont donnés sur l'arrestation et la recherche des papiers, détails que seules les personnes au courant du plus secret de l'affaire pouvaient connaître. L'on se trouve ainsi en présence d'une nouvelle preuve, — n'est-elle pas irrécusable? — de l'identité de Mattioli et du prisonnier masqué.

Saint-Mars, ayant été nommé gouverneur de la Bastille, quitta les îles Sainte-Marguerite, avec son « ancien prisonnier », c'est-à-dire avec l'homme au masque. C'est ainsi qu'il le désigne dans sa correspondance quand il ne le nomme pas par son nom. Nous avons vu qu'ils arrivèrent à la Bastille le 18 septembre 1698. Le prisonnier masqué fut mis dans la deuxième chambre de la tour de la Bertaudière. Durant la détention à la Bastille de l'homme au masque, se produisit un fait qui a été signalé pour la première fois dans la *Revue Bleue* (1), et qui mérite d'être rappelé. Il détruit tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur la captivité du mystérieux personnage dans la forteresse royale. A la date du 30 avril 1701, on lit dans le registre déjà cité du lieutenant de roi Du Junca :

> Du samedi 30 avril, sur les neuf heures du soir, M. Aumont le jeune (exempt de robe courte) est venu, ayant mené et remis un prisonnier, le nommé Maranville, sous le nom de Ricarville, qui a été officier de guerre, mécontent, parlant trop et mauvais sujet; lequel j'ai reçu suivant les ordres du roi, expédiés par le comte de Pontchartrain; lequel j'ai fait mettre en compagnie, avec le

(1) Voir la *Revue* du 18 octobre.

(2) La *Dissertation sur le Masque de fer* se trouve lettre VI, p. 26-34. Londres, 1789, in-8°. (Bibl. nat., Inv. Z, 46233). La *Correspondance interceptée* a été refondue dans les *Mémoires d'un voyageur qui se repose*. Londres, 1806, in-8°. Le passage sur l'homme au masque se trouve p. 171 et suiv.

(1) *Revue Bleue*, 26 mars 1898, p. 400-403.

nommé Tirmont, dans la seconde chambre de la tour de Bertaudière, avec l'ancien prisonnier, tous les deux bien renfermés (1).

Cet « ancien prisonnier » n'est autre que l'homme au masque. La désignation suffirait à l'identifier. On en a d'ailleurs une autre preuve par l'étude du registre d'écrou de Du Junca, qui donne un état complet des prisonniers, avec l'indication des chambres où ils furent détenus. Lors de son entrée à la Bastille, l'homme au masque avait été mis dans la troisième chambre de la tour de la Bertaudière. Il en sortit le 6 mars 1701, pour faire place dans la « troisième Bertaudière » à une nommée Anne Randon, devineresse et diseuse de bonne aventure, qui y fut enfermée seule (2). Le prisonnier masqué fut alors mis dans la « deuxième Bertaudière » avec un certain Tirmont qui s'y trouvait depuis le 30 juillet 1700. Maranville vint les y rejoindre le 30 avril 1701. Peu de temps après, le prisonnier fut encore transféré dans une autre chambre, avec ou sans ses compagnons, puisque, le 26 février 1703, l'abbé Gonzel, prêtre franc-comtois, accusé d'espionnage, fut enfermé seul à la « deuxième Bertaudière ».

Or Maranville et Tirmont étaient des prisonniers vulgaires, de condition médiocre. Tirmont fut mis à Bicêtre le 14 décembre 1701 ; Maranville fut transféré à Charenton le 15 octobre 1708. Charenton et Bicêtre étaient des prisons « ouvertes », où l'on entrait à peu près comme dans un moulin. Les deux compagnons du prisonnier masqué y pouvaient raconter à tout venant ce qu'ils avaient pu apprendre. On imagine qu'avec les années qui s'étaient écoulées, les traités de paix qui avaient été conclus, l'affaire Mattioli avait perdu son importance.

L'homme au masque mourut à la Bastille le 19 novembre 1703. Du Junca écrivit à cette date, dans celui de ses deux registres où il inscrivait la sortie où le décès des prisonniers :

Du même jour, 19e de novembre, le prisonnier inconnu toujours masqué d'un masque de velours noir, que M. de Saint-Mars, gouverneur, a mené avec lui en venant des îles Sainte-Marguerite, qu'il gardait depuis longtemps, lequel s'étant trouvé un peu mal hier en sortant de la messe, il est mort ce jourd'hui, sur les dix heures du soir, sans avoir eu une grande maladie, il ne se peut pas moins. M. Giraut, notre aumônier, le confessa hier. Surpris de sa mort, il n'a point reçu les sacrements, et notre aumônier l'a exhorté un moment avant que de mourir. Et ce prisonnier inconnu, gardé depuis si longtemps, a été enterré le mardi, à quatre heures de l'après-midi, 20e novembre, dans le cimetière Saint-Paul, notre paroisse ; sur le registre mortuel on a donné un nom aussi inconnu. M. de Rosarges, major, et Arreil, chirurgien, ont signé sur le registre.

Et en marge :

J'ai appris depuis qu'on l'avait nommé sur le registre de Marchiel, qu'on a payé 40 livres d'enterrement (1).

Voici l'inscription sur le registre mortuaire de la paroisse Saint-Paul :

Le 19e (1703), Marchioly, âgé de quarante-cinq ans, ou environ, est décédé dans la Bastille, duquel le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Paul, sa paroisse, le 20e du présent, en présence de M. Rosage (*sic*), majeur de la Bastille, et de M. Reglhe (*sic*), chirurgien majeur de la Bastille, qui ont signé. Signé : Rosarges, R[illegible] (2).

Pour comprendre la portée de cet acte, il faut noter que, dans sa correspondance, Saint-Mars, gouverneur de la Bastille, appelle toujours l'ancien secrétaire du duc de Mantoue, non pas Mattioli, mais « Marthioly ». C'est, comme on le voit, le nom même du prisonnier qui a été inscrit sur le registre mortuaire. On sait combien fantaisiste était, au XVIIe siècle, l'orthographe des noms propres. Nous venons de voir Du Junca, dans son journal, appeler le chirurgien de la Bastille, qu'il voyait tous les jours : Arreil, — il s'appelait Reilhe. Des différents noms propres qui figurent dans l'acte mortuaire, celui de Mattioli, — il faut considérer la forme Marthioly dont ne se départait pas Saint-Mars, — est le moins déformé.

Et à présent, puisqu'il est établi que l'homme au masque était de toute nécessité ou Dauger ou Mattioli, peut-on admettre un instant l'hypothèse baroque que Saint-Mars se serait avisé d'inscrire sur le registre de la paroisse, pour cacher le nom sans importance d'un Dauger, le nom même d'un personnage ayant occupé le rang du comte Mattioli, qui avait été arrêté dans les conditions indiquées par la lettre de Louis XIV ?

Subsiste-t-il un doute ? un doute est-il encore possible ? Il serait, en tous cas, de constitution robuste s'il résistait aux dernières constatations que l'histoire a été amenée à faire.

Sénac de Meilhan et Louis Dutens rapportent l'un

(1) Bibl. de l'Arsenal, ms. [illegible], f. [illegible] recto. [illegible]

(2) *Journal de Du Junca*, Bibl. de l'Arsenal, ms. [illegible], f. [illegible] v.

(1) Bibl. de l'Arsenal, ms. [illegible], f. 80 v.

(2) Cet acte était conservé dans les Archives de la Ville de Paris. Il a été détruit par l'incendie de 1870. Le fac-simile en avait, heureusement, été reproduit dans la traduction anglaise par Vizetelly (Londres, 1870, in-8) du livre de Marius Topin.

et l'autre (1), chacun de son côté, que le duc de Choiseul pressait Louis XV pour avoir de lui la clé de l'énigme : Louis XV répondit : « Si vous saviez ce que c'est, vous verriez que c'est bien peu intéressant » ; et, quelque temps après, Mme de Pompadour, sollicitée par Choiseul, ayant insisté sur ce sujet auprès du roi, celui-ci lui dit que c'était « un ministre d'un prince italien ». On sait ce qu'a été Sénac de Meilhan, homme considérable, non seulement par son intelligence, mais par la situation qu'il a occupée comme intendant. Il met l'authenticité des paroles de Louis XV hors de discussion. Il les dit « fortifiées par le sentiment du maréchal de Richelieu » et conclut qu'il n'y a plus « aucun doute sur l'identité de l'homme au masque de fer et du ministre du duc de Mantoue » (2).

Au témoignage de Louis XV il faut joindre celui de Louis XVI. On lit dans les Mémoires de Mme Campan que Marie-Antoinette tourmentait le roi afin de parvenir au secret du prisonnier masqué. Louis XVI l'ignorait. Il fit faire des recherches dans les papiers des ministères. « J'étais auprès de la reine, dit Mme Campan, lorsque le roi, ayant terminé ses recherches, lui dit qu'il n'avait rien trouvé dans les papiers secrets d'analogue à l'existence de ce prisonnier ; qu'il en avait parlé à M. de Maurepas, rapproché par son âge du temps où cette anecdote aurait dû être connue des ministres (Maurepas avait été ministre de la maison du roi, ayant le département des lettres de cachet, très jeune, au commencement du siècle), et que M. de Maurepas l'avait assuré que c'était simplement un prisonnier d'un caractère très dangereux par son esprit d'intrigue et sujet du duc de Mantoue. On l'attira sur la frontière, on l'arrêta et on le garda prisonnier, d'abord à Pignerol, puis à la Bastille (3). »

On sent le poids de ce témoignage, rapproché de celui de Louis XV. Quelle que soit l'importance que l'on veuille attacher aux Mémoires de Mme Campan, on considérera que celle-ci ne savait pas un mot de Mattioli, de qui elle ignorait même le nom. Il n'est pas admissible qu'elle eût imaginé de pareils propos, c'est-à-dire que le hasard l'eût fait tomber sur tous points aussi juste. De tels détails, s'adaptant d'une manière aussi exacte à ce que nous savons de l'histoire réelle, ne peuvent s'expliquer que parce qu'ils sont la vérité.

Notons enfin que la marquise de Créquy, de qui M. le vicomte Maurice Boutry rappelle fort à propos le témoignage, résume dans le troisième livre de ses *Souvenirs* une conversation échangée entre le maréchal de Noailles, la duchesse de Luynes, le duc de Brancas, M. de Moras et le duc de la Vrillière. Le duc de la Vrillière, précédemment comte de Saint-Florentin, avait eu, durant de longues années, le département des lettres de cachet en qualité de ministre de la maison du roi. Il était donc fort avant dans la connaissance de toutes les affaires de ce genre. « Les personnes les plus considérables et les mieux informées de mon temps, conclut la marquise, ont toujours pensé que cette fâcheuse histoire était sans autre fondement que la capture et la captivité du Piémontais Mattioli (1). »

Disons, en terminant, que les deux érudits qui ont le mieux connu l'histoire de la Bastille et des prisons d'État, François Ravaisson, auteur de cette œuvre monumentale, *Archives de la Bastille*, et M. Fernand Bournon, qui a publié dans la *Collection de l'histoire générale de Paris* une histoire de la Bastille qui est un modèle d'érudition profonde, impartiale et critique, se sont l'un et l'autre rangés finalement à la solution Mattioli, et leur opinion a en cela d'autant plus de poids, que l'un et l'autre avaient tout d'abord développé des hypothèses différentes. Il a fallu que les preuves vinssent à leur paraître évidentes pour qu'ils abandonnassent leur première manière de voir afin de venir à la vérité.

* * *

La solution Mattioli étant fort ancienne et ayant été défendue, depuis plus d'un siècle, par plus de vingt érudits, a été combattue par ceux qui croyaient avoir trouvé une explication différente. L'un d'eux, M. Th. Iung, officier d'état-major, a formulé une objection qui a fait sensation. Depuis la publication de son livre (1873) elle ne cesse de reparaître et vient encore d'être reprise par M. Callandreau dans une communication à la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (2). M. Iung cite une lettre, en date du 10 mai 1694, écrite par Barbezieux à Saint-Mars, à cette époque encore gouverneur du château des îles Sainte-Marguerite, lettre dont voici le passage essentiel :

> J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 29 du mois passé ; vous pouvez, suivant ce que vous me le proposez, faire mettre dans la prison voûtée le valet du prisonnier qui est mort observant de le faire garder aussi bien que les autres sans communication de vive voix ni par écrit avec qui que ce soit (3).

Le seul prisonnier qui eût un valet parmi ceux qui étaient à la garde de Saint-Mars, aux îles Sainte-

(1) Sénac de Meilhan, *Mélanges philosophiques et littéraires*, II, 77. Louis Dutens, *Correspondance interceptée*, lettre VI.
(2) *Mélanges philosophiques et littéraires*, II, 77.
(3) *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*, éd. de 1822, t. Ier, p. 106-107.

(1) Art. cit., *Revue des Études historiques*, ann. 188[illegible], p. [illegible].
(2) 1er avril 1902, p. 186-88. — M. Ernest Worker, dans la *Gazette anecdotique* de juin 1902, y insiste à son tour.
(3) *Ibid.*, Th. Iung, *la Vérité sur le Masque de fer*, p. [illegible].

Marguerite, dit M. Iung, était Mattioli qui mourut aux îles au commencement de 1694. L'argument séduit par sa simplicité. Mais qu'est ce qui permet à M. Iung d'affirmer que Mattioli fût le seul prisonnier aux îles qui eût un valet? — rien. Il n'apporte pas à cette affirmation la moindre preuve. La phrase même sur laquelle il s'appuie montre qu'il y avait aux îles plusieurs valets de prisonniers. Rappelons que, dans les prisons d'État, l'usage était de mettre les domestiques de prisonniers en liberté à la sortie ou à la mort de leurs maîtres. L'histoire de la Bastille en fournit des exemples nombreux. A la règle il y avait des exceptions. C'est ce qui arrive pour le valet des îles Sainte-Marguerite. Le maître meurt et Barbezieux écrit à Saint-Mars : de « faire mettre dans la prison voûtée le valet du prisonnier qui est mort, observant de le faire garder aussi bien que les autres (*valets*) (1), sans communication de vive voix ni par écrit avec qui que ce soit ».

Les valets enfermés avec les prisonniers étaient en effet détenus rigoureusement, pour éviter toute communication que leurs maîtres auraient pu avoir, par leur entremise, avec l'extérieur.

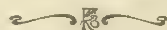
Que si ce raisonnement ne convainc pas, il en vient à l'esprit un autre, emprunté lui aussi aux propres citations données par M. Iung. Celui-ci dit qu'au commencement de 1694 Saint-Mars avait sous sa garde, aux îles Sainte-Marguerite, cinq ministres protestants, plus quatre prisonniers d'État. Seul parmi ces prisonniers, Mattioli aurait eu un valet. Le 27 juillet 1697, une lettre de Barbezieux montre que Saint-Mars a toujours avec lui les mêmes prisonniers, sauf le prisonnier au valet qui est mort. Par conséquent, selon M. Iung, puisque Mattioli serait mort en avril 1694, et que seul il aurait eu un valet, il ne devrait plus rester, après cette date, un seul prisonnier ayant un valet. Comment se fait-il en ce cas que, dans une lettre du 6 janvier 1696, où Saint-Mars expose au ministre les précautions qu'il prend pour le linge qui revient de la blanchisseuse, il parle de ce linge avant qu'on le remette « aux valets de Messieurs les prisonniers (2) » ?

Telle est la plus sérieuse des objections qui aient été produites contre l'identification du comte Mattioli avec le prisonnier au masque de velours noir. Elle se détruit d'elle-même. Nous ne croyons pas devoir nous attarder ici aux autres objections qui ont été formulées. Elles offrent moins de résistance encore à un examen critique. Nous sommes d'ailleurs tout prêt à les discuter avec quiconque nous fera l'honneur de nous en exprimer le désir.

(1) Et non [illegible] qui sont morts.
(2) Publ. par [illegible] *historiques*. Paris, 1882, in-16, p. [illegible]

Voilà plus de cent ans qu'un esprit bien informé et clairvoyant, comme Sénac de Meilhan, déclarait l'énigme de l'homme au masque résolue d'une manière certaine. Depuis cette époque, tous ou presque tous les historiens sérieux, qui ont fait de la question une étude attentive, sont venus au même résultat. Nous avouons très sincèrement — et bien que le propos ait déjà scandalisé — ne pas comprendre que l'on puisse encore dire qu'il subsiste le moindre doute. Que les amis du mystère se rassurent cependant. Nous ne sommes pas moins convaincu que, dans un siècle d'ici, on cherchera encore la solution de l'énigme du Masque de fer, que l'on parlera encore du frère de Louis XIV, d'Anne d'Autriche et de Mazarin, ou que l'on répétera le mot de Henri Martin : « L'histoire n'a pas le droit de se prononcer sur ce qui ne sortira jamais du domaine des conjectures. »

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.



SAINTE-BEUVE

ET ONDINE VALMORE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Le hasard — ce ministre de la Providence, comme l'appelait un jour M. Royer-Collard — amène décidément de curieuses rencontres.

Au moment où j'allais commencer cette étude, un de mes amis découvrait à Tours, dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac, un petit portrait d'Ondine Valmore, peint à l'aquarelle par Berjon, de Lyon. Antoine Berjon (1753-1843), qui était un peintre de fleurs renommé, a fait aussi quelques têtes d'anges. Or, c'est avec les ailes d'un angelot qu'est représentée notre Ondine, et le portrait est ravissant. Il n'est pas daté, mais il doit être de 1830 ou des environs, car Ondine paraît avoir de neuf à dix ans, et nous savons qu'elle naquit à Lyon le 7 novembre 1821 et que son père quitta le théâtre de cette ville pour aller jouer sur celui de Rouen, vers le milieu de l'année 1822.

Ondine a déjà dans cette peinture le caractère sérieux et ferme qu'elle montra par la suite. Les yeux sont bleus comme ceux de sa mère, mais plus en dedans, quoique à fleur de tête, moins évaporés, plus réfléchis. La bouche ne rit pas davantage, la

(1) Nous devions publier aujourd'hui à cette place le chapitre III de notre étude intitulée : *Dix ans d'histoire romantique* (1827-1837), mais de nouveaux documents nous sont parvenus sur les relations de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo, qui nous obligent à ajourner cette publication.
L. S.

figure encadrée de cheveux très blonds est plutôt pâlotte, et l'ensemble de la physionomie respire je ne sais quelle douceur résignée. Quand elle avait vingt ans, Sainte-Beuve lui trouvait « quelque chose d'angélique et de puritain ». Je pense qu'il l'eût reconnue dans cette tête d'ange dont l'aile gauche — était-ce le présage d'une mort prématurée? — s'ouvre toute grande dans le ciel. En tout cas, je remercie le hasard qui m'a rendu possesseur de cette charmante image : elle m'a permis, en effet, de pénétrer par les yeux jusqu'au fond de l'âme de l'exquise créature que sa mère — avant de la surnommer Ondine — avait baptisée du nom symbolique d'Hyacinthe (1), en souvenir de l'homme aimé qui la rendit si malheureuse.

On ne sait pas encore d'une façon positive le nom de celui qui fut le premier ami de Mme Desbordes-Valmore. Parmi ceux qui s'intéressent aux dessous de l'histoire littéraire, quelques-uns portent leurs soupçons sur Henri de Latouche, les autres sont convaincus qu'il ne fit que traverser la vie de Marceline à une date restée incertaine. Je ne vois qu'une personne qui ait été mise par elle dans le secret de cette passion : c'est Pauline Duchambge, son inséparable, celle dont elle disait un jour qu'elles étaient à elles deux les deux tomes d'un même ouvrage. Mais je ne crois pas que ce soit Pauline qui ait jamais trahi le nom de l'ami de Marceline. Ce serait plutôt Henri de Latouche qui se serait trahi lui-même, car il était assez vaniteux de sa nature et très heureux de passer pour le bourreau des cœurs. Nous verrons tout à l'heure qu'Ulric Guttinguer était au courant de cette intrigue. Qui sait si Guttinguer n'avait pas été renseigné par Émile Deschamps, qui fut l'ami et le collaborateur de Latouche, en 1818 (2)? En tout cas, voici ce qu'au mois de juin 1838, au moment ou Sainte-Beuve préparait son article sur les *Pleurs* de Mme Desbordes-Valmore, Ulric écrivait au critique des *Lundis :* « Vous voilà donc, mon cher ami, dans les vers de Mme Valmore, bien jolis par doux éclairs, et, comme des éclairs, étincelants dans l'obscurité. Vous y rencontrerez le *Loup de la Vallée* (3), dont elle ne s'est pas encore réveillée, dit Mme Duchambge, et pour qui ont été exhalés tous ces beaux élans de passion désolée, qui la mettent tant au-dessus et au-dessous des autres femmes. C'est l'André Chénier femelle, et le malheur, fiction, hélas! et réalité! »

Et Sainte-Beuve répondait à Guttinguer le 2 juillet suivant : « Je ne savais pas que ce fût pour *le loup* que *la colombe* avait tant gémi. Je ne m'étonne plus que, l'autre jour, elle m'en ait parlé. « Il est bon, » me disait-elle; « il n'aspire plus qu'au profond « repos. » Elle veut me le faire connaître. En vérité, je ne le crains pas trop. Quel mal peut-il faire désormais, ou même vouloir? Nous sommes un peu tous des débris (1). »

Ainsi donc, en 1838, tout le monde, ou à peu près, ignorait le nom de celui qui avait enchanté le cœur de Marceline. On savait encore moins qu'elle avait eu un enfant avant son mariage. Ce dernier fait ne nous a été révélé qu'en 1895 par M. Benjamin Rivière, bibliothécaire de la ville de Douai, dans sa préface à la *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore.* Encore M. Rivière n'a-t-il pu nous dire quel était le père de l'enfant. Il s'est même trompé gravement en appliquant à Valmore tel passage d'une lettre de Marceline qui évidemment s'applique à Latouche. Aussi, avant de nous occuper d'Ondine et de ses relations avec Sainte-Beuve qui furent très chastes, il me paraît indispensable d'établir nettement celles de sa mère avec Henri de Latouche qui furent très passionnées et très douloureuses.

I

Et d'abord Latouche fut-il le premier ami de Mme Desbordes-Valmore et le père de son enfant? Sur ce point tout particulièrement délicat j'avoue que nous en sommes réduits aux conjectures (2);

—

(1) C'était le prénom de Latouche.

(2) Ils firent jouer ensemble à cette date une comédie en trois actes et en vers qui eut un succès honnête au théâtre de l'Odéon et publièrent en collaboration aussi des *Lettres à David sur le Salon de 1819.*

(3) Il avait acheté, dit-on, avec le produit de la vente des *Mémoires de Mme Manson* qu'il avait fait paraître en 1818, une petite maison sise à Aulnay, en face de la *Vallée aux Loups* de Chateaubriand, où avait habité pendant quelque temps le poète de la *Jeune Captive.* Cette maison appartient aujourd'hui à M. Sully Prudhomme. Tant il est vrai que les maisons ont, comme les livres, leur destinée.

(1) Cf. *Sainte Beuve inconnu,* par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 232. — Quand Sainte-Beuve écrivait ces lignes, il venait de rompre avec l'héroïne du *Livre d'amour.*

(2) M. Jules Lemaitre, qui s'est beaucoup occupé de Marceline, a mis tour à tour en avant les noms de H. de Latouche, du comte de Marcellus et de Saint-Marcelin, fils naturel de Fontanes. De son côté M. Arthur Pougin, après avoir discuté et rejeté les titres de ces différents personnages, dans un article très intéressant du *Gaulois* (n° du 1er mai 1898), parle d'un certain Dupuy des Islets et d'un M. H. Audibert, mais sans croire davantage que l'un ou l'autre ait été le vrai père de l'enfant de Marceline. S'il avait eu connaissance à cette époque du billet écrit par Guttinguer à Sainte-Beuve et de la réponse de ce dernier à Guttinguer, peut-être aurait-il conclu, comme nous, en faveur de Latouche, en dépit de la fausse déclaration faite à la mairie de Bruxelles le 11 avril 1816 pour établir que l'enfant de Marceline, décédé la veille de ce jour, était né de son légitime mariage avec M. Jean-Eugène De Bonne, négociant, dans le courant de l'année 1810. Quel était ce De Bonne? Un ami complaisant sans doute qui se dévoua dans la circonstance pour sauver l'honneur de Marceline. En tout cas, ce qui paraît certain c'est que l'officier de l'état civil, qui reçut la déclaration du décès de l'enfant, se fit le complice de ce généreux faux en écritures publiques, car c'est lui qui l'année suivante (4 septembre 1817) signa l'acte de mariage de Marceline.

mais si la preuve matérielle et certaine nous manque, les preuves morales ne nous font point défaut, elles sont même si nombreuses et si accablantes — pour me servir d'une expression usitée au Palais — qu'elles équivalent selon moi à une certitude.

Examinons les faits dont nous sommes sûrs et laissons-les parler d'eux-mêmes.

En 1813, le 3 mars, Marceline écrivait à son frère Félix qui était prisonnier des Anglais :

Je t'envoie vingt francs par la voie que tu m'indiques, et qui est, je le sais, la voie la plus sûre. C'est bien peu, cher Félix, mais je n'ai pas besoin de te faire des sermons pour te faire croire que c'est tout ce que je puis. Quand je pourrai renouveler cette petite douceur, je m'en ferai une fête. Cela fait du bien à un prisonnier qui la reçoit et à une sœur qui l'offre. Mais ce napoléon que je t'envoie aujourd'hui, tu ne m'en dois aucune reconnaissance. C'est un enfant beau comme le jour qui a deux ans et qui se nomme Eugène, qui me l'a remis pour toi. N'oublie pas ce nom-là (1).

Cette lettre est doublement précieuse pour la biographie de la jeunesse de Marceline. Non seulement, en effet, elle établit qu'elle était mère, mais elle nous donne l'âge de son enfant. Si, donc, il avait deux ans au printemps de 1813, c'est qu'il était né entre 1810 et 1811. Où cela, me demanderez-vous ? A Paris, évidemment (2) puisque après avoir quitté en 1806 le théâtre Feydeau où elle fit ses débuts, après avoir joué à Lille, à Rouen et à Bruxelles, elle revint en 1810 à Paris où, en attendant son entrée à l'Odéon, elle se lia avec une actrice nommé Délie ou Délia qui, de 1812 à 1820, fit les beaux jours de ce théâtre (3).

C'est même cette Délie, s'il faut en croire les élégies de Marceline, et nous savons maintenant qu'elle y a mis toute sa vie et toute son âme, c'est cette princesse de la rampe qui la jeta en quelque sorte dans les bras de son séducteur.

Oui ! cette plainte échappe à ma douleur :
Je le sens, vous m'avez perdue.
Vous avez, malgré moi, disposé de mon cœur
Et du vôtre jamais je ne fus entendue.
Ah ! que vous me faites haïr
Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes !
Je n'étais point jalouse de vos charmes,
Cruelle ! de quoi donc vouliez-vous me punir ?
Vos succès me rendaient heureuse ;
Votre bonheur brillait dans mon chemin ;
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse,
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin.
Mais ce perfide amant dont j'évitais l'empire,
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire,
Qui trompa ma raison par des accents si doux,
Je le hais encor plus que vous.
Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître ?
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer ?
Ah ! si l'ingrat ne peut aimer,
A quoi sert l'amour qu'il fait naître ?
Je l'ai prévu, j'ai voulu fuir ;
L'amour jamais n'eut de moi que des larmes :
Vous avez ri de mes alarmes,
Et vous riez encor quand je me sens mourir (1).

Marceline se méfiait alors d'autant plus de l'amour, qu'elle en avait déjà beaucoup souffert. A vingt ans, c'est elle-même qui le raconte, pendant qu'elle chantait au théâtre Feydeau, des peines profondes, — et ces peines-là furent toujours chez elle des peines d'amour, — l'avaient obligée à renoncer au chant, parce que sa voix ne faisait que pleurer. La musique roulait dans sa tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait ses idées à l'insu de sa réflexion. Elle fut forcée de les écrire pour se délivrer de ce frappement fiévreux, et M. Alibert, qui soignait sa santé devenue très frêle, lui conseilla d'écrire, comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. C'est alors qu'elle composa ses premières poésies. Mais la source des larmes n'était pas encore ouverte en elle, et c'est au père de son enfant, c'est à son premier ami qu'il était réservé de la faire jaillir. Elle écrivait un jour, beaucoup plus tard, à

(1) *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*, t. I, p. 16. Elle l'avait baptisé Eugène, du nom de la plus jeune de ses sœurs aînées (Eugénie), pour laquelle elle avait une affection profonde.

(2) Il appert en effet de l'acte de décès de cet enfant qu'il était né à Paris au mois de juillet 1810. Voici, d'ailleurs, la teneur de cet acte :

MAIRIE DE BRUXELLES, BRABANT MÉRIDIONAL

ACTE N° 950

Du onzième jour du mois d'avril, l'an dix-huit cent seize, à onze heures, acte de décès de Marie-Eugène de Bonne, décédé le dix de ce mois, à neuf heures de relevée, âgé de cinq ans, neuf mois et seize jours, né à Paris (Seine), demeurant rue de l'Évêque, 5e section, n° 1337, fils de M. Jean-Eugène de Bonne, négociant, et de dame Marceline Desbordes, conjoints.

Sur la déclaration du père, âgé de cinquante-trois ans, et de Jean-Henri Bataille, fabricant, âgé de trente-cinq ans, demeurant même rue, qui ont signé.

Constaté par moi, baron Louis Devos, chevalier de l'ordre du Lion de Belgique, officier de l'état civil, soussigné. Duquel acte il a été donné lecture.

Signé : J. Battaille, J.-Eugène de Bonne,
le baron Devos.

(3) « Délie ou plutôt Délia (mon père ne peut retrouver le nom de famille) était fille d'un consul de France à Smyrne ou à Constantinople. Elle jouait à l'Odéon, vers 1813, les premiers rôles. Talent passable, mais de grands yeux orientaux, un grand éclat, des traits réguliers, fort séduisante. Elle ne manquait pas d'esprit, ne médisait jamais, ne cherchait point à nuire à ses *camarades* : enfin elle avait un cœur excellent et facile ; — jalouse pourtant... Voilà, bien cher monsieur Sainte-Beuve, tout ce que mon père peut retrouver dans ses souvenirs... » (Lettre de M. Hippolyte Valmore, fils de Marceline, à Sainte-Beuve.)

Elle débuta à l'Odéon le 12 mai 1812 dans les *Fausses Confidences* de Marivaux. (Note de M. G. Monval, archiviste de la Comédie Française.)

(1) *Poésies de Mme Desbordes-Valmore*, 1842. *A Délie*, p. 62.

Antoine de Latour, qui lui avait demandé quelques notes biographiques :

... J'aurais adoré l'étude des poètes et de la poésie ; il a fallu me contenter d'y rêver comme à tous les biens de ce monde... Je ne vois âme qui vive de ce monde littéraire qui forme le goût, qui épure le langage. Je suis mon seul juge, et, n'ayant rien appris, comment me garantir? Une fois en ma vie, mais pas longtemps, un homme d'un talent immense m'a un peu aimée, jusque-là de me signaler, dans les vers que je commençais à rassembler, des incorrections et des hardiesses dont je ne me doutais pas. Mais cette affection clairvoyante et courageuse n'a fait que traverser ma vie, envolée de côté et d'autre. Je n'ai plus rien appris, et vous le dirai-je? Monsieur, plus désiré de rien apprendre. Je monte et je finis comme je peux une existence où je parle bien plus souvent à Dieu qu'au monde (1).

Quel était cet homme d'un talent immense, qui l'avait aimée une fois dans sa vie, mais pas longtemps! Ne le cherchons pas ailleurs que parmi les poètes, puisque c'est lui qui lui apprit l'art des vers. En 1810, ils n'étaient pas nombreux, ceux auxquels pourrait s'appliquer l'éloge pompeux de Marceline ; pour ma part, je n'en vois qu'un qui ait tenu plus que ses promesses. C'est Henri de Latouche. Justement, en 1811, nous voyons qu'il fut couronné à l'Académie française pour un poème sur la mort de Rotrou et qu'il fit représenter à l'Odéon une petite comédie en un acte et en vers, les *Projets de sagesse*, qui devait être le point de départ de sa fortune. Non que le succès de cette pièce ait été grand, la donnée n'y portait guère, mais il y avait de l'esprit, et les vers ne manquaient pas d'une certaine tournure. Si nous ajoutons que l'auteur avait vingt-six ans, que, sans être beau, il était très séduisant de sa personne et « avait un grand souci de tout ce qui mène à plaire », qu'il était de bonne famille et bien apparenté (2), on s'expliquera facilement qu'avec un peu d'audace il ait réussi dans le monde des théâtres et qu'il ait plu à Marceline. Écoutons-la chanter :

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne ;
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu,
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis un jour, et je perdis la voix ;
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre :
Mon être avec le tien venait de se confondre ;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.
Savais-tu ce prodige? Eh bien! sans te connaître,
J'ai deviné par lui mon amant et mon maître,
Et je le reconnus dans tes premiers accents,
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants.
Ta voix me fit pâlir et mes yeux se baissèrent :
Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent ;
Au fond de ce regard ton nom se révéla,
Et sans le demander j'avais dit : « Le voilà (1)! »

Mais cet amour ne semble pas avoir duré longtemps; je veux dire que les nuages le traversèrent de bonne heure. Comment fut-il brisé? Pourquoi? Dans quelles circonstances? Marceline seule aurait pu nous renseigner et elle a eu la pudeur et le bon esprit de se taire. Toutefois, dans une de ses plus belles élégies, elle en a dit assez par voie d'allégorie pour nous laisser entendre que son ami, à un moment donné, était parti en voyage, bien loin, par delà les mers :

Quoi! les flots sont calmés, et les vents sans colère
Aplanissent la route où je vais m'égarer :
J'ai vu briller le phare et l'onde qui s'éclaire
Double l'affreux signal qui doit nous séparer!...

Et encore :

Ma sœur, il est parti! ma sœur, il m'abandonne!
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs,
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne.
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs.

Tout voilés qu'ils soient, ces vers sont assez transparents pour faire penser encore à M. de Latouche. Il est acquis, en effet, que vers 1812, il obtint je ne sais quelle mission pour aller en Italie et qu'il y demeura trois ans. Trois ans! il en faut moins à un cœur qui ne demande qu'à se détacher. Et l'amant de Marceline avait probablement conçu le projet de s'éloigner d'elle, quand elle devint mère. C'est une si lourde responsabilité, qu'un enfant né d'un amour illégitime! Toujours est-il qu'au bout d'un certain temps, l'amoureux oublia de donner de ses nouvelles. Ce fut la première grande douleur de Marceline. Dieu lui en envoya une plus grande encore en lui prenant son enfant.

J'ai tout perdu : mon enfant par la mort,
Et... dans quel temps! mon ami par l'absence
Je n'ose dire, hélas! par l'inconstance.
Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Elle était alors engagée au théâtre de Bruxelles. La mort de son petit Eugène lui arracha des cris qui auraient ému les pierres. D'abord elle se tourna vers Délie, cause première de tout ce qui lui était arrivé :

Toi, dont jamais les larmes
N'ont terni la beauté,
Enveloppe tes charmes
Enchaîne ta gaieté ;
Que ta grâce divine,
Sous un voile de deuil,
S'abandonne et s'incline
Sur le bord d'un cercueil :

(1) Cf. *la Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, par Arthur Pougin, p. 81.

(2) Il était le neveu de M. Thabaud, administrateur de la Loterie et de M. Porcher, comte de Richebourg, sénateur. Il fut pendant quelque temps employé dans les Droits-réunis sous la direction de M. François, de Nantes.

(1) *Poésies de Mme Desbordes-Valmore*, éd. Charpentier, 1842, p. 78.

Vois-tu, sous l'herbe tendre,
Ce précoce tombeau?
Là mon cœur vient attendre
Qu'on en creuse un nouveau.
Oui, mon fils! l'arbre sombre
Qui se penche vers toi,
En te gardant son ombre
Croîtra bientôt sur moi!

Dans le même temps, elle écrivait à son frère :

17 juin 1816.

Mon ami, tu te plains de mon silence, il est pourtant bien vrai que je t'ai écrit dans le moment le plus cruel! mais non, non, pas le plus cruel, puisque j'avais encore une ombre d'espérance, et maintenant, tout est fini, je n'en ai plus!

Je suis si anéantie de larmes, ma tête et mon cœur sont si en désordre, que je ne sais même pas me plaindre d'un malheur qui me tue. J'avais tout supporté avec courage, mais, mon cher ami, ce dernier coup m'a frappée au cœur! J'ai perdu ce que j'ai le mieux aimé au monde, et comment l'ai-je perdu! Cette image s'attache à moi... N'est-ce pas un ange qui me suit? Oui, cher Félix, j'ai beaucoup souffert. Ce petit ami, cet adorable enfant était l'unique charme et le seul espoir de ma vie. Ma triste existence se traîne à présent. Oh! je suis bien malheureuse!...

Et elle disait que sans son père, — dont elle avait augmenté la pension à partir de la mort de son enfant, car loin d'être à charge à sa famille, elle trouva toujours moyen de lui venir en aide, — elle disait que sans son père elle se serait tuée. Preuve nouvelle que Marceline a mis dans ses vers toutes ses pensées et tout son cœur. Mais il était écrit qu'avant de mourir de sa belle mort, elle viderait le calice des sept douleurs. « Née à la porte d'un cimetière, au pied d'une église dont on allait briser les saints », elle était prédestinée à mener le deuil de toutes ses affections, à ensevelir tous ses enfants, un seul excepté, et elle en eut cinq, dont quatre de Valmore, qu'elle avait rencontré tout jeune à Bordeaux et qui l'épousa, encore toute en larmes, le 4 septembre 1817, à Bruxelles... A ce moment-là, en effet, la pauvre Marceline ne doutait plus de l'infidélité de son ami, « l'absence » était devenue de « l'inconstance », et dans son désespoir et dans sa solitude, elle avait pris la main que lui tendait Valmore. Mais cela n'avait pas été sans peine et sans beaucoup d'hésitation. Quand on a bien aimé une fois, il semble que le cœur ne puisse plus aimer, et le cœur de Marceline était encore plein de celui qui l'avait abandonnée, et loin de le maudire, elle adressait à Dieu cette *Prière pour lui :*

Dieu! créez à sa vie un objet plein de charmes,
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix!
Donnez-lui du bonheur, Dieu! donnez-lui des larmes:
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois!
J'ai pleuré, mais ma voix se tait devant la sienne;
Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne! »
L'aimera-t-elle assez, celle qui l'entendra?

Qu'il la trouve demain! Qu'il m'oublie et l'adore!
Demain! à mon courage il reste peu d'instants.
Pour une autre aujourd'hui je peux prier encore;
Mais... Dieu! vous savez tout : vous savez s'il est temps!

L'ancien ami de Marceline s'était effectivement marié (1). Je ne saurais dire s'il l'était en 1816, quand Marceline perdit son enfant, mais il l'était sûrement en 1819, quand elle publia son premier recueil de vers et quand lui-même édita les *Poésies* d'André Chénier. Car voyez quelle coïncidence! Latouche n'atteignit vraiment la grande renommée que l'année même où Mme Desbordes-Valmore se fit connaître comme poète, — et avec des vers qu'il avait en partie inspirés!...

Comment se retrouvèrent-ils? A quelle date exactement et dans quel lieu? Mystère! Ce qu'on peut tenir pour certain, c'est qu'ils avaient renoué en 1821, avant que Mme Desbordes-Valmore et son mari partissent pour Lyon. J'en trouve la preuve dans les faits suivants. Nous avons vu que lors de la naissance d'Ondine, sa mère l'avait baptisée Hyacinthe, qui était le prénom de M. de Latouche. Ce trait est déjà passablement significatif, mais en voici d'autres qui le sont davantage encore. Lorsque M. de Montmorency fut nommé membre de l'Académie française (1825), Sainte-Beuve raconte qu'il eut la noble idée de céder son traitement à un homme de lettres dans le besoin, ce qu'avait fait précédemment Lucien Bonaparte, qui, l'on s'en souvient, avait cédé sa pension de l'Institut à Béranger commençant. Mme Récamier, de bonne heure avertie par M. de Latouche, songea aussitôt à présenter Mme Valmore au choix de M. de Montmorency; mais, de sa part à elle, on se heurta à une délicatesse. Mme Valmore, au premier mot qu'on lui en toucha, eut d'instinct un mouvement de refus, et elle remercia Mme Récamier par une lettre très digne (2).

L'année d'après (1826), Marceline écrivait de Bordeaux à son oncle Constant Desbordes :

On m'a dit que M. de Latouche avait les vers que je destinais à l'impression et qu'il trouve mieux de garder pour une autre fois. Il ne nous écrit pas, et je ne veux pas le fatiguer de nos lettres; mais dites-lui, en le remerciant mieux que je ne le ferais moi-même, qu'il devrait me faire envoyer une épreuve pour que je regarde un peu comment on m'arrange, car ils font tout cela comme si j'étais morte. Il faut qu'il obtienne de M. le libraire

(1) « Il inspira plus d'un dévouement de femme, sans parler de la sienne (car il était marié, et à une femme de mérite, ce qu'il cachait aussi tant qu'il pouvait); il se fit plus d'une fois aimer. » (*Causeries du Lundi*. Article sur M. de Latouche.)

(2) Cf. *Mme Desbordes-Valmore*, par Sainte-Beuve, p. 57.

qu'il fasse mettre deux lignes en note, au bas du *Lépreux*, que cette faible copie est un hommage (ou quelque chose comme cela) rendu à l'auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Et à propos, si le *Pauvre Pierre* n'est pas adressé à M. Alibert, croyez-vous qu'il soit content? Arrangez cela à son goût, car, d'un autre côté, c'est bien peu de chose à lui offrir. Je suis très confuse et presque affligée des soins et des peines que prend pour nous M. de Latouche. Comment pourrons-nous jamais les reconnaître? Ce sera dans un autre monde.

Cette lettre prouve évidemment, — et ceux qui connaissent la nature foncièrement honnête de Mme Desbordes-Valmore n'en ont jamais douté, — cette lettre prouve que l'ancienne intimité avait fait place, dans ses relations nouvelles avec M. de Latouche, à une amitié toute de repos, entretenue par la douceur du souvenir (1). Du moment qu'elle avait donné sa foi à Valmore, elle s'était juré de lui demeurer fidèle. Mais ce n'était pas le tromper que de songer parfois aux années, mêlées de joie et de tristesse, qui avaient précédé leur mariage, et elle les avait si peu oubliées qu'en tête de la lettre ci-dessus, elle disait à son oncle : « Voilà ce que je vous envoie : cette lettre par occasion et les *Deux Ramiers* que j'ai faits cet hiver d'après nature; ils étaient bien jolis et amoureux comme en plein été. » Or, dans ces vers, il n'était question que de *son* absence.

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine
Semez vos dons à mon cher voyageur!...

Que si quelqu'un, après tout cela, doutait encore que M. de Latouche ait été le premier ami de Marceline, je lui conseillerai de méditer les lignes suivantes que, lors de la malheureuse tournée qu'elle fit en Italie, en 1838, elle adressait à Pauline Duchambge :

Milan, *30 juillet*. — Je t'envoie comme un sourire mon premier chant d'Italie. Leurs voiles, leurs balcons, leurs fleurs m'ont soufflé cela, et c'est à toi que je les dédie. Venir en Italie pour guérir un cœur blessé à mort d'amour (ce dernier mot a été effacé), c'est étrange et fatal.

30 septembre. — Et moi, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome? La trace rêvée qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, si éternellement puissante sur moi (2). Je ne demanderais à Rome que cette illusion; je ne l'aurai pas.

Enfin, quand Latouche mourut, est-ce que Sainte-Beuve aurait écrit la lettre suivante à Marceline, s'il n'avait pas été dans le secret de ce violent amour :

12 (?) mars 1851.

Chère Madame,

Si ceci vous ennuie le moins du monde, tenez-le pour non avenu.

Il est mort, ces jours-ci, un de vos anciens amis sur qui je voudrais écrire avec impartialité et justice, laissant de côté le caractère, ne m'occupant que de l'esprit et du talent. Et qui, mieux que vous, peut m'en parler et m'en donner l'idée et l'*éclair?*

Vous me l'avez fait rencontrer chez vous un jour. Nous nous sommes traversés sans jamais beaucoup nous rejoindre! Vous deviez être le lien, et le lien n'a pas tenu.

Aujourd'hui, s'il ne vous est pas trop désagréable de m'écrire un jugement senti sur ce brillant, coquet et inquiet esprit, rendez-m'en l'impression vive, poétique, indulgente, comme il sied envers ceux qui ont fait moins de mal qu'ils n'en pouvaient faire.

Encore une fois, laissons l'homme, et ne nous souvenons que du charmant et séduisant esprit qui a été si près du talent. N'est-ce pas ainsi que vous jugez au fond M. de Latouche?

A vous, chère Madame, à vous et aux vôtres, de loin comme de près, et toujours.

SAINTE BEUVE.

Qu'on lise maintenant la réponse de Mme Desbordes-Valmore :

18 mars 1851.

Un grand accablement m'a empêché de vous répondre. Pardonnez-moi, je l'ai essayé plusieurs fois; mais dans quel coin de mon sort laborieux trouver de la solitude pour me recueillir?

Pensez, cette fois, que c'est presque sur une tombe qu'il faut demander un peu d'ordre à mon esprit abattu. Comment oserais-je, de là, juger celui d'un autre? Quel jugement peut-on écrire avec des larmes dans les yeux?

Oui, vous avez raison, ce serait par *éclair*, à mon insu, que vous saisiriez les impressions gardées dans ma mémoire, la mémoire comprimée, de cet esprit incompréhensible qui vous occupe. Mais nous ne nous voyons pas. Comment faire? Votre voix me ranimerait et je trouverais des paroles pour vous répondre. Ici, je suis trop en moi-même. C'est vraiment un triste asile, et je ne voudrais pas mêler un mot de tristesse personnelle à ma lettre. Mais je suis frappée à terre par tant de pertes irréparables! Ces cris sourds m'atteignent de partout comme une terrible électricité, et je sens bien que per-

(1) M. Arthur Pougin a inséré, dans le *Gaulois* du 1er mai 1898, une lettre de Marceline à son premier ami, qui, loin de nous aider à éclaircir les choses, ne fait que les embrouiller. Cette lettre est un vrai rébus. Cependant, le petit nom d'Olivier qu'elle donne à cet ami pourrait bien encore s'appliquer à Latouche, car il publia plus tard, sous le titre d'*Olivier*, une nouvelle qui fit grand bruit en son temps.

(2) Tous ceux qui ont connu Henri de Latouche s'accordent à dire qu'il avait une voix séduisante et que sa conversation était plus séduisante encore. (Lettre d'Émile Deschamps à Sainte-Beuve, article sur Latouche dans les *Causeries du Lundi*.) Le son de sa voix, dit l'auteur de *Volupté*, était flatteur, insinuant; il avait de la sirène dans la voix. Et ce qui prouve que Marceline était restée sous son charme, c'est qu'elle en parle à chaque instant dans ses élégies.

sonne ne me tient compte de ce dernier coup de foudre, — que Dieu peut-être, qui sait tout, qui plaint tout! J'étais déjà en deuil, et à peine ai-je soulevé le voile qu'il faut le rabattre sur son âme, et je n'en peux plus!

D'ailleurs, je n'ai pas défini, je n'ai pas deviné cette énigme obscure et brillante. J'en ai subi l'éblouissement et la crainte. C'était tantôt sombre comme un feu de forge dans une forêt, tantôt léger, clair, comme une fête d'enfant; un mot d'innocence, une candeur qu'il adorait, faisait éclater en lui le rire franc d'une joie retrouvée, d'un espoir rendu, La reconnaissance alors se peignait si vive dans ce regard-là, que toute idée de peur quittait les timides. C'était le bon esprit qui revivait dans son cœur tourmenté, bien défiant, je crois, bien avide de perfection humaine, à laquelle il voulait croire encore.

Il semblait souvent gêné de vivre, et quand il se dégoûtait de l'illusion, quelle amertume revenait s'étendre sur cette tête passagère!... Admirer était, je crois, le besoin le plus passionné de sa nature malade, car il était bien malade souvent, et bien malheureux! Non, ce n'était pas un méchant, mais un malade, car l'apparition seule d'un défaut dans ses idoles le jetait dans un profond désespoir, ce n'est pas trop dire. Il en avait un quand nous l'avons connu. Jamais il n'en parlait ouvertement dans nos entretiens, qu'il cherchait sans doute pour distraire un passé plein d'orages. Quelle organisation fut jamais plus mystérieuse que la sienne! Pourtant, à force de charme, de douceur sincère, mon oncle, qu'il aimait tout à fait, mon oncle (1), d'un caractère droit, pittoresque et religieux, le jugeait simple, candide, affectueux. Il l'a été! il l'a été! Et heureux, et soulagé aussi de pouvoir l'être par cette affection tout unie!

On l'a cru jaloux, littérairement parlant. Il ne l'a jamais été. Mais injuste, prévenu, oh! oui. Sa colère et son dédain étaient si grands, quand il se détrompait d'un talent, d'une vertu, d'une beauté, dont la découverte et la croyance l'avaient rempli de tant de joie! Après, quelle ironie contre sa propre simplicité! Comme il se déchirait d'avoir été volé, disait-il, par lui-même! Il souffrait beaucoup; croyez-le et ne l'oubliez jamais. Il s'attendrissait d'une fleur et la saluait d'un respect pieux. Oui. Puis il s'irritait d'oublier qu'elle est périssable. Il levait les épaules et la jetait dans le feu. C'est vrai...

Depuis, peut-être à force de contenir son imagination et sa parole écrite, il en a trahi la liberté et l'éclat. Ses derniers livres, je n'ai pas osé les lire!... Je vous le redis peut-être inutilement; mais son esprit *parlé* était plus irrésistible quand il se croyait bien écouté et bien compris, et qu'il respirait de sa maladie noire. Seul, il songeait trop au public, qui juge à froid, juge formidable et sans appel! La flamme souffrait alors d'une rêverie trop longue. L'épouvante du ridicule paralysait l'audace qu'il applaudissait dans les autres. Il n'était pas homme à subir les humiliations de la terre, et il ne courait plus par l'effroi de tomber!... Pour lui, plutôt périr immobile que d'exciter le rire en s'aventurant, ce rire qu'il n'épargnait pas toujours, dont il se repentait souvent! Ne le croyez-vous pas aussi? N'avez, vous pas bien judicieusement observé qu'il est loin *d'avoir fait le mal qu'il pourait faire?*

C'est d'une justice et d'une charité profondes ce que vous dites là.

Quel immense empire n'a-t-il pas dû obtenir sur ses colères! Quelle grandeur silencieuse de ne pas s'être vengé, lui dont l'orgueil brûlant s'est cru tant de fois si mortellement offensé, car le craindre, c'était l'insulter! Il faut trouver dans ce courage qu'il a eu, muet et solitaire, de quoi racheter toutes les larmes qu'il a fait couler. Vous le pensez, n'est-ce pas? Oh! pensez-le, dites-le, comme vous savez tout dire, pour être équitable, car il y a des choses qui sont entendues entre ciel et terre, et qui peuvent consoler partout!

Décidez si cette âme ombrageuse n'a pas limité elle-même son essor, si les souffrances du corps n'ont pas obscurci cette gloire, qui s'annonçait si haute!

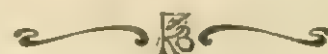
Voilà tout ce qu'entre vous et moi je puis formuler de ma pensée... En quoi peut-elle aider la vôtre? Du moins, dans ce monde et partout, c'est ainsi que je vous le dirai toujours, parce que je crois en vous, à votre indulgente amitié pour la mienne, et pour l'obscurité de ma raison.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE (1).

S'il y a des cris qui ne trompent pas, il me semble que celui-ci ne saurait nous tromper. « Il l'a été! il l'a été! » ces mots-là et combien d'autres! sont partis du cœur et mettent à nu l'ancienne blessure!...

LÉON SÉCHÉ.

(*A suivre.*)



LES « HOMMES FÉMINISTES »

Naguère, on appelait *féministes* de certains tempéraments ultra-sensitifs auxquels toute apparition de femme porte le coup de foudre. On dénommait ainsi ces électriques de la vie et de la littérature qu'on voit prendre feu, à la minute, pour le plus banal incident de la rencontre des sexes. Au moindre affleurement d'idée ou de personne, leur imagination vibre aussitôt, ils en parlent, ils en écrivent en prose et en vers; ils ne cessent d'y penser.

Mais le mot a reçu, depuis quelques années, une extension de sens considérable. Il a grossi d'importance avec la montée du « flot psychique » dont parle Brandès. On l'applique maintenant d'une manière générale à tous ceux qui, par la plume, par la parole, par leur coopération diversement agissante, se sont institués les apôtres de l'Ève nouvelle réclamant à

(1) L'oncle de Marceline, Constant Desbordes (1761-1828), était un peintre de talent. Il a fait d'elle un portrait remarquable qu'elle offrit de son vivant au musée de Douai.

(1) Cf. *Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 231-241.

grand bruit sa libération complète et définitive. Ils font état de croire à l'éternel esclavage de ce sexe capricieux, dont la secrète influence se laissa bien rarement dominer par les lois et par la force; et ils s'en indignent. Hommes, ils s'écrient de leur voix la plus haute contre l' « égoïsme » et la « férocité » de l'homme.

Nous avons donc deux sortes d'écrivains féministes : les uns, voluptueux adorateurs de la beauté physique continuant dans un mode nouveau la tradition de tous les âges et refaisant sans cesse l'œuvre divine ; les autres, théoriciens plus ou moins sincères d'un socialisme très moderne, qui prétendrait ouvrir aux ambitions positives de la femme tous les emplois, toutes les carrières, tous les domaines. Les premiers sont les serviteurs d'élection de celle qui n'a jamais cessé d'être la tentation suprême de l'artiste. Ils imaginent pour elle des livres pleins de caresses, perpétuel encensement d'un sexe par l'autre, hymnes continuels aux séductions de la femme, aux frissons de son corps, aux câlineries de sa voix, au frôlement soyeux de son épiderme. Les derniers s'attachent à des visées moins douces et cependant plus susceptibles encore de les remplir d'illusions. Ils se posent en libérateurs d'une moitié de l'humanité. Pour le sexe, soi-disant esclave et martyr, ils plaident, déclament, revendiquent : « L'homme baisse, la femme monte », s'écrient-ils. Et de leurs propres mains ils tendent fortement l'échelle pour aider à son ascension conquérante... C'est de ceux-ci, les polémistes, que nous allons spécialement nous entretenir. Ils ont pris fait et cause dans le conflit. Ils sont à l'ordre du jour.

On peut les répartir en plusieurs groupes.

Nous aurons d'abord le camp des sociologues. Ce sont des gens voués, comme on sait, par une destination spéciale, à disserter avec profondeur sur la constitution des sociétés. Il est venu aux femmes, de leur côté, de nombreux et ardents défenseurs. Ils sont légion en France et à l'étranger, les disciples et les héritiers de Stuart Mill, qui font de l'égalité civile et politique des deux sexes le principe essentiel de la rénovation sociale. Je citerais Édouard Rondzinski, Auguste Bebel, Pierre Lawrof, Novicow, Louis Franck, Magalhaes Lima, Élisée Reclus. J'en pourrais nommer beaucoup d'autres. Le point de départ est identique, en leurs diverses démonstrations; c'est le respect de la liberté individuelle, c'est l'amour de l'humaine justice. Ils ont basé sur cette loi d'équité leur système habituellement optimiste. Ils voient en beau, combinent sous les aspects les plus favorables les brillants résultats qu'obtiendraient les femmes devenues fonctionnaires, si on leur concédait l'initiative et l'autorité. Comme il est bon de produire des documents, ils empruntent à l'histoire de rares et précieux exemples ; puis ils généralisent l'accident. Ils ne sont pas embarrassés davantage à justifier leur appel à des réformes d'où sortirait une sorte de bouleversement universel; car ils ont commencé par se représenter la majeure partie des femmes comme étant d'ores et déjà capables d'acquérir et de mettre en pratique toutes les qualités que l'éducation et la politique voudraient bien leur donner. En réalité, ils ne se fondent que sur des conditions exceptionnelles et sur l'hypothèse des natures d'élite. Malheureusement, les retours de l'expérience donnent souvent tort aux plus belles synthèses de l'esprit. On s'expose à de graves mécomptes lorsque, dans ses calculs, on n'a pas à l'avance supputé de combien les inconvénients pourraient surpasser les avantages. Car enfin, il s'agit de savoir si de nombreux désordres ne résulteraient point du mélange des sexes dans les assemblées libres, dans les fonctions judiciaires, législatives et administratives; et si les notions du juste et de l'injuste, sans parler des mœurs, n'auraient pas beaucoup à souffrir de ces contacts permanents.

Il est, ailleurs, des auteurs d'imagination, romanciers, dramaturges, créateurs et raisonneurs tout à la fois, que j'appellerais des théoriciens passionnels. Attachant une tragique importance aux problèmes de l'amour, ils partent de ses conséquences directes et indirectes : accidents du plaisir, paternités illégitimes, préjugés de naissance, flétrissures injustes de la loi, contradictions flagrantes des droits et des devoirs dans l'antagonisme des sexes, pour s'étendre aux généralisations sociales les plus hardies. Tel l'impétueux Ibsen, dont une partie de l'énorme succès tient à ses étranges incarnations de la femme nouvelle, supérieure et consciente de sa force, inspiratrice de l'homme et le véritable soutien de la société. Alexandre Dumas fils, qui considérait son art comme un élément de progrès et de régénération, qui s'était érigé au théâtre en juge et en exécuteur des iniquités d'ici-bas, Alexandre Dumas fils fut aussi de ces audacieux souteneurs de thèses. Les femmes croyaient en sa parole. Il les avait suivies d'un regard fidèle dans leurs transformations de filles, d'amantes, d'épouses et de mères. Il les connaissait bien. Elles lui gardaient, à cause de cela, une reconnaissance attendrie. Il ne leur avait pas ménagé, pourtant, les dures vérités. Maintes fois, il s'en prit à leurs faiblesses, à leurs vertiges, à leurs inconséquences sur un ton d'âpre indignation ou d'ironie presque brutale.

Quand il les traitait d'êtres illogiques, subalternes et malfaisants, ce n'était point, que je sache, avec l'intention formelle de les glorifier. Mais il avait des retours d'un effet irrésistible. Il discutait, critiquait, censurait, exaltait la femme, suivant l'heure

ou l'occasion. Au fond du cœur, il la comprenait et l'aimait. Les théories de ce « prédicateur laïque » avaient, du reste, une admirable élasticité; sans gêne elles se prêtaient à toutes les variations d'aspects que comporte la question la plus complexe du monde. Aussi trouve-t-on à peu près tout ce que l'on cherche dans sa morale de théâtre, tour à tour frémissante, persifleuse, tranchante et dogmatique. Selon les circonstances du débat, adversaires ou partisans des idées nouvelles peuvent indifféremment s'adresser à Dumas. Leurs chances sont égales. Il aura, pour les uns et pour les autres, des arguments non moins pressés, non moins abondants, soit qu'à l'instar de Proudhon, il ait borné la fonction vitale de la femme au rôle d'une simple réceptivité, soit que, bien au contraire, devenu sur le tard plus sensible ou plus faible, il lui ait ouvert libéralement le cercle entier des emplois et des activités.

Sur le même terrain se rencontrent les poètes, les mystiques de l'idée féministe. Ceux-ci encore sont des passionnels. Nous ne l'apprenons à personne : le sensualisme et le mysticisme se touchent de près. On a vite franchi la distance qui sépare ces deux points extrêmes. Demandez-le plutôt à M. Jules Bois. C'est un fils intellectuel de Michelet, le Michelet de la *Femme* et de l'*Amour*. Il a des réminiscences de son style. Il a des dévotions et des tendresses pareilles à l'égard de l'être séducteur et déroutant, qui, depuis le commencement du monde, trouble le cerveau des hommes. Mais il reporte en des sphères plus ambitieuses l'idéal de ses destinées. Michelet se plaisait à concevoir toutes les femmes enfermées dans quelque riant cottage, bien clos, bien chaud, bien propice à l'amour, heureuses, adorées là comme l'idole au fond du temple. M. Jules Bois, dont la religion a d'autres dogmes, ouvre à l'âme de l'éternelle sacrifiée des horizons moins étroits. Le salut par la femme, la régénération par la femme : c'est là son rêve et son utopie. Tous les biens, toutes les rénovations devraient, à l'en croire, venir d'elle seule, — comme si, en vérité, toutes les passions, tous les désordres de l'esprit et des sens n'avaient pas été communs, jusqu'à ce jour, aux deux fractions de l'humanité! Nous aimons en Jules Bois l'harmonieux style du poète, son imagination vive, sa sensibilité profonde. Nous aimons moins en lui le surcroît de lyrisme, qui l'entraîne à magnifier cette créature irréelle dont il voudrait faire, très dangereusement pour nous, la femme de demain.

Nous avons tous, en un coin du cerveau, quelque idée favorite où notre esprit abonde volontiers. Dès qu'il s'y laisse prendre, il s'échauffe aussitôt et prend la course. C'est le *hobby-horse* que nous enfourchons à l'aventure sans nous soucier guère des avertissements de la raison. L'imagination des féministes, que fouette à leur insu la plus active des stimulations physiques et morales, n'est pas des moins promptes à revenir sur la note préférée, à embellir complaisamment, à presque diviniser la chimère qu'elle caresse avec amour. C'était la manie d'Auguste Comte, par exemple, de formuler comme un dogme cet aphorisme : le culte systématique de la femme est le précurseur de la religion de l'humanité. C'était, chez Michelet, une sorte d'obsession maladive de se figurer la femme comme un être noble et sublime en tous ses actes, d'entrer dans une véritable fièvre de lyrisme à l'idée même des inconvénients physiologiques de son sexe, de faire pénétrer le mysticisme jusque dans les détails de l'hygiène domestique et de parler sur un ton de prophète des mystères les moins sacrés de son existence nuptiale. C'était chez Toussenel une monomanie voisine de la démence de prétendre retrouver dans le monde emplumé les lois les plus amoureuses du phalanstère et les principes les plus avancés de la galanterie de l'avenir. Étrange homme et stupéfiantes théories! Toussenel ne pardonnait pas à la langue latine d'avoir subalternisé le féminin au masculin. Le nom seul du pacifique Lhomond soulevait en son cœur des orages de colère; il lui en voulait comme d'un crime d'avoir enseigné tranquillement à des générations d'écoliers que le masculin est plus noble que le féminin. Il voyait dans l'institution d'un parlement de femmes l'aube d'une fête éternelle. Et mille extravagances renaissaient à l'envi sous la plume de ce charmant naturaliste, aussitôt qu'il délaissait la zoologie pure pour ratiociner sur son idée fixe, à savoir : que l'usage d'adorer une femme est la source de toutes les vertus littéraires, politiques et morales.

Avant eux pourtant, et sans être à cause de cela des mysogynes renforcés, bien des poètes, bien des philosophes, bien des observateurs judicieux de la nature humaine, avaient cru pouvoir signaler, chez le « sexe infirme » dont parle Bossuet, des travers particuliers à sa nature instable (1); sans trop forcer la note, ils avaient pu dire qu'il se conduit plus habituellement par des raisons de caprice que par des lois de raison; que l'illogisme, les contradictions, l'exclusivisme et les courtes vues en matière de jugement lui sont des façons d'être instinctives et naturelles; qu'il est tout amour ou toute haine, excès continuel dans les passions les plus diverses; que, d'ordinaire, les longues études lui sont de faible attirance en comparaison de la coquetterie, de la paresse ou de la légèreté; qu'il s'y rencontre des

(1) On n'oserait confier au papier, dit Lavater, la millième partie des observations faites sur la femme.

exemples fréquents de dissimulation, de versatilité et d'inconsciente perfidie; enfin que, sous les dehors aimables et les caresses enjôleuses dont les femmes sont entre elles assez prodigues, se cachent maintes fois des sentiments très différents de la confiance et de l'amitié, des sentiments qu'on appelle jalousie, rivalité secrète, animosité cruelle. Il n'est pas admissible qu'une tradition aussi tenace et qu'un accord aussi prolongé dans la censure, chez tous les penseurs anciens et modernes, n'aient pas un support solide de vérité. Mais les parfaits chevaliers du féminisme ne veulent rien savoir de cette légende hostile, grossie par la succession des siècles. Ils n'en persistent pas moins à maintenir, comme un article de foi, avec les Auguste Comte, les Michelet et les Toussenel, que le bonheur des individus et la valeur des gouvernements dépendront du plus ou moins d'autorité concédée aux femmes. Cédons au doux tyran et le sceptre et les droits, et nous verrons éclore des merveilles, disent-ils.

On a rarement débattu avec modération le sujet contradictoire des qualités ou des défauts de la femme, les unes étant trop attirantes et les autres trop incommodes pour qu'on en puisse raisonner sans passion. Très clairsemés sont les esprits indépendants, supérieurs aux illusions ou aux préjugés de sexe, qui, pour juger des droits ou des devoirs de chacun et de chacune, s'en rapportent uniquement à cette grande loi d'équité sereine dont parlait, un jour, Georges Montorgueil. C'est pour l'avoir connue, c'est pour l'avoir entendue au plus intime de leur conscience que, d'une manière à la fois très simple et très ferme, ils réclament comme des mesures de justice nécessaires : l'émancipation civile de la compagne de l'homme, le respect de l'enfant, la protection de l'une et de l'autre faiblesses. A l'encontre de cette élite d'hommes sages, pesant avant d'émettre une opinion les conséquences de leurs dires, il y a foule, là comme ailleurs, de gens excessifs, grossissant les proportions de chaque chose, amplifiant le bien et le mal et ne parlant avec autant de fracas des questions de progrès et de liberté que pour s'entendre eux-mêmes. Ce sont les partisans frénétiques d'un vague humanisme intégral, les idolâtres adorateurs d'une perfection qui n'est point de ce monde, les outranciers apologistes de thèses sociales qu'ils desservent par l'intempérance de leur zèle. Ils répandent d'une plume tranquille des sophismes exorbitants. Et la langue est sur le ton des idées; les termes n'ont ni mesure, ni équilibre; tout est poussé à l'extrême.

Il est de ces féministes dont les complaisances vont jusqu'à l'abdication de leur dignité d'hommes. A force de dire à leur Ève chimérique : « Tu es la plus belle des créatures et la plus généreuse ; en comparaison de tes mérites, ce n'est chez l'homme que grossièreté d'instincts, violence, impureté ; nous sommes à peine dignes de t'obéir » ; à force de le lui répéter sur tous les tons, ils l'en ont si bien persuadée qu'elle s'est crue vraiment d'une espèce supérieure et que ses regards se sont abaissés avec dédain sur ses thuriféraires. Juste retour d'une imprudente idolâtrie. Ils parlent, ils écrivent en esclaves ; c'est en esclaves qu'ils seront traités.

Nous n'ignorons pas que, dans le nombre, de certains enthousiasmes (et non les moins bruyants) pourraient à bon droit paraître suspects ; que tels et tels auteurs, dont l'ambition personnelle fut mal récompensée d'abord, soit au théâtre, soit dans le roman, soit dans la critique, se sont fort bien trouvés ensuite d'être allés enquérir auprès des femmes, toujours sensibles à la flatterie, un public et des succès ; mais l'opinion n'est pas avertie de ces menus détails ; elle n'est pas obligée de savoir au juste quelle place détiennent les intérêts particuliers en des causes d'un intérêt humanitaire et social ; et les gens sont jugés par ce qu'ils disent ou écrivent.

D'une façon générale, on a beaucoup exagéré, au cours des nouvelles polémiques, d'un sexe à l'autre, les torts de l'homme et les griefs de la femme. Et nous l'entendons ainsi pour le passé aussi bien que pour le présent. Où la voyez-vous la créature serve et vassale, la triste victime de notre tyrannie jalouse? Je cherche en vain cette éternelle sacrifiée, dans nos pays d'Occident. Serait-ce la femme d'autrefois? Mais l'histoire qu'un chacun, du reste, peut accommoder comme il l'entend à des intérêts d'époque ou de parti, foisonne d'exemples de sa prépondérance morale. Serait-ce la femme moderne telle qu'elle se montre à nous, triomphante, en dépit des travers et des faiblesses qu'une éducation fausse a surajoutés à sa première nature? Mais elle règne au théâtre et dans la société. Aujourd'hui comme hier, c'est elle, toujours elle qui nous gouverne et nous conduit. Je jette les yeux autour de nous et, sans avoir besoin pour cela de lumières spéciales, je constate que loin d'être maltraitées, comme se plaisent à le dire surtout les étrangères à nos compatriotes, la plupart des femmes jouissent d'une foule d'avantages ; que les jeunes filles françaises, dans les classes moyennes, n'ont rien perdu de leur charme ; qu'il est encore de par le monde bien des ménages heureux fondés sur des mariages d'inclination, de ces unions enviables dont le spectacle faisait dire naïvement à une Anglaise de passage à Paris : « Cela est très curieux, tous ces maris ressemblent à des fiancés » ; et qu'en dépit de théoriciennes sans doute moins favorisées, ivres de leur liberté et ne sachant qu'en faire, les règles anciennes sont encore les meilleures pour beaucoup de foyers où fleurissent les vertus domes-

tiques. De ce qu'il y a des filles séduites et lâchement abandonnées, des épouses spoliées et battues, des ouvrières d'usines et d'ateliers, des employées de commerce et d'administration soumises à des réglementations inhumaines, il ne s'ensuit pas que la tyrannie des hommes soit universelle, mais seulement qu'il reste à créer de certaines lois protectrices. Si j'interroge une intéressante statistique du genre de celles que dressait Paola Lombroso, je constate, d'après des données comparatives d'une précision presque mathématique, que la femme a beaucoup plus de chances d'être heureuse que l'homme ; qu'un bonheur assez complet peut être atteint facilement par elle, tandis que le nombre des femmes complètement malheureuses reste minime, et qu'enfin dans sa destinée le mariage d'amour et l'état maternel sont encore les conditions les plus sûres de félicité.

Si, d'un autre côté, nous examinons d'une manière attentive le partage des rôles dans l'exercice de fonctions identiques, il ne nous est pas difficile de reconnaître, par exemple, combien est superficielle cette vue souvent objectée de la jalousie de l'homme dans ses appréciations du mérite de la femme. Fort au contraire, il y a toujours eu de la part de celui-là, en matière d'art et de littérature, une facile condescendance à tenir compte à celle-ci du moindre de ses efforts intellectuels, à en dilater complaisamment la valeur, et même à en outrepasser l'importance, par le jugement et la comparaison. Y a-t-il véritable rencontre de talent, parcelle de génie ou charme exceptionnel de sentiment, la louange alors ne connaît plus la mesure. C'est ainsi qu'un esprit infiniment délicat, Jules Lemaître, se laissait conduire, un jour, par entraînement de cœur ou d'esprit, à commettre ce parallèle disproportionné :

« La grâce d'une Caylus ou d'une Lafayette est quelque chose d'aussi rare, d'aussi unique, d'aussi beau, d'aussi ineffable et incommensurable que la profondeur de pensée d'un Pascal ou la puissance d'expression d'un Victor Hugo. »

On a, dans l'histoire du poète Desforges-Maillard, un exemple assez frappant de la partialité favorable à laquelle nous prédispose d'abord, en matière d'opinion, l'attrait d'une jupe. Au siècle dernier, ce héros de la *Métromanie* s'était avisé de répandre ses premiers vers sous le pseudonyme de Mlle Malcrais de la Vigne. Grâce à ce déguisement, il avait recueilli une abondante moisson d'éloges. Voltaire lui-même s'y était laissé prendre. Mais les beaux compliments dont on l'avait fleuri, on s'empressa de les lui retirer dès que l'on connut son véritable nom. La veille, on n'avait point d'épithètes assez flatteuses pour la Sapho moderne, la dixième Muse qui embellissait des charmes de son délicieux talent les feuillets du *Mercure*; le lendemain, ce n'était plus que pitié pour le pauvre rimeur.

On parle de la difficulté qu'ont les femmes à se produire, des gênes inouïes qu'on leur oppose lorsqu'elles veulent arriver à la lumière de la publicité. C'est elles qui le disent et qui s'en plaignent. Je m'étonne, au contraire, de l'aisance merveilleuse qui leur est offerte pour cela, des complaisances extrêmes que rencontrent de toutes parts leurs velléités d'action ou de production, et du peu d'efforts qu'elles ont à dépenser pour être flatteusement nommées, citées, applaudies, au moins dans les journaux.

Tels écrivains de race, tels vaillants artistes n'auront connu, durant de longues années, que les amertumes de l'attente dans l'indifférence et le dédain. Une grande partie de leur laborieuse existence n'aura été que le recommencement d'un éternel début. On passait à côté d'eux sans les voir. Les portes où ils frappaient ne s'entre-bâillaient à leur appel qu'avec lenteur et résistance. On avait commencé seulement à les connaître quand ils allaient s'arrêter d'épuisement, quand leur cerveau surmené allait demander grâce. Mais qu'une femme de médiocre valeur intellectuelle, qu'une ambitieuse jeune ou vieille, plutôt jeune, entreprenne ou s'agite. Elle ne pose guère. La réclame lui vient à la minute. Elle aura beaucoup péroré sans agir, vainement brouillé les mots et les idées, inutilement vécu ; mais c'est assez qu'elle se dise une « apostoline » de l'émancipation, une philosophe, une congressiste, moins encore : la voilà qui prend aussitôt de l'importance aux yeux des autres comme aux siens propres. On signale à la bonne place du journal son nom, ses faits et gestes. O douce illumination de son regard ! Elle s'est vue imprimée toute vive. Pendant un jour ou deux, elle se piète à la hauteur d'un personnage public.

A vrai dire, sans être injuste ni vouloir contester le mérite où il se trouve, il est permis d'appréhender l'incursion trop brusque et trop multipliée des femmes en des voies déjà très encombrées. Il est permis d'en signaler le péril et, au besoin, d'y mettre obstacle. Elles restent, pour le moment, assez rares, celles que travaille secrètement l'hystérie politique. En revanche, on ne les compte plus celles que l'envie de faire figure et d'attirer les yeux plus que la nécessité de vivre pousse aux carrières brillantes. Elles aspirent toutes à être doctoresses, avocates, publicistes, peintres et statuaires. Bien des professions qui leur conviendraient à souhait sont délaissées, tandis qu'elles se portent en foule sur des points attirants où la presse est formidable, où les meilleurs talents ne parviennent pas à se caser.

Je ne sais pas au juste quel éminent service on a

rendu à la jeunesse féminine en lui ouvrant à deux battants les portes de l'École des Beaux-Arts, en doublant de la sorte cette population confuse d'élèves artistes, qui a fait dire de la France qu'elle est une nation de peintres et de dessinateurs. Certes, il est agréable, il est joli de dessiner, de crayonner, de badigeonner, et quelquefois d'après le nu. Mais pour une émule de Rosa Bonheur que favorisera l'enseignement officiel, combien d'ambitieuses et d'écervelées viendront échouer là, désertant pour une tâche inutile et sans profit de saines et nécessaires besognes! La vocation artistique ne souffre aucune exclusion, ni de personne, ni de sexe. Néanmoins, décevante et périlleuse comme elle l'est, on ne la doit stimuler qu'avec prudence et lorsque le signe est manifeste qu'elle existe réellement, que l'essor en est irrésistible.

Les victimes d'un imprudent enthousiasme jonchent pareillement tous les chemins de la carrière littéraire. Nous avons dit ailleurs (1) les rudesses d'un métier que rendent chaque jour plus pénibles les cruels abus de la production propre à notre âge et les déviations forcées du talent sous l'influence du labeur vénal. Nous avons noté en détail les tourments de la pensée dans toutes ses applications, les tristes réveils du poète, les désenchantements de l'auteur dramatique, le sentiment attristé du journaliste sur le vide de ses travaux ou de son autorité, tous les désabusements et toute la lassitude morale des écrivains les plus comblés en apparence. Or, la concurrence féminine gagne là aussi terriblement. Il n'est pas bon que d'illusoires promesses contribuent à grossir, sans profit pour personne, le flot des imaginations aventureuses, fatalement destinées à se perdre dans les hasards de cette loterie de gloire et de misère.

Si d'un cœur résolu quelques-unes s'obstinent à en courir les chances, si elles se sentent assez sûres d'elles-mêmes pour en affronter les lourdes peines, sachons, du moins, leur faire entendre, quand il convient, les accents de la vérité. Lorsque les femmes, sur ce point ou sur un autre, viennent affirmer nettement leurs compétitions dans les luttes ardentes de la vie, l'illusion de sexe, si favorable aux complaisances du cœur et de l'esprit, n'a plus de raison d'être. Il n'est que juste de les apprécier à leur tour pour ce qu'elles sont, à la mesure exacte de leur valeur ou de leur infériorité.

Outre que les femmes, par goût de contradiction, estiment peu ceux qui les flattent trop constamment, et qu'on n'est plus leur ami à force de montrer qu'on veut l'être, la franchise est de rigueur dans cet ordre de choses, dont l'importance excède les bornes de la galanterie ordinaire. Laissons aux conventions du passé ces formes apprêtées d'un langage qui consiste à dire aux femmes avec un esprit léger et un cœur indifférent tout ce qu'on ne croit pas et tout ce qu'on voudrait leur faire croire; soyons nous-mêmes et changeons de style. C'est de deux choses l'une. Ou bien, quand nous voyons certaines d'entre elles, comme en rupture de sexe, aller jusqu'au bout de leurs revendications, nous ne les prenons pas au sérieux, et ces propos de miel et ces fadasseries sont de vains compliments dont on les amuse; ou bien nous envisageons nos « frondeuses » actuelles comme des rivales armées d'initiative et de raison, et nous leur devons un examen sérieux où les bagatelles sucrées n'ont rien à voir. Aux âges précédents, il était permis à la généralité des femmes, pour leur bonheur, d'abandonner aux hommes les occupations professionnelles et de n'en éprouver aucune espèce de regret. Ce leur était une suffisante compensation de régner dans la société, d'en être l'agrément et le lien. L'esprit, la grâce, la dissipation facile de l'existence, ou les simples joies du foyer, dédommageaient assez celles qui n'aspiraient point à des gloires plus hautes des aptitudes qui leur manquaient. Depuis lors, les conditions sociales se sont renversées pour elles et pour nous. De leur plein gré ou par la nécessité des choses, elles tendent manifestement aujourd'hui à l'équivalence du développement physique et moral comme à la similitude parfaite des chances d'action, de réussite et de fortune. Les notions différentielles du masculin et du féminin se confondent de plus en plus. L'esthétique des sentiments et la nature des rapports entre les sexes en subiront forcément le contre-coup. Nous ne sommes pas le premier à l'écrire : du jour où la femme se sera établie dans toutes les carrières en rivalité directe avec l'homme, elle aura gagné cette égalité si chère à quelques-unes, mais elle aura perdu simultanément les avantages de déférence réservés jusque-là à sa personne morale. Il faudra, malheureusement, s'y attendre. Dans le combat pour la vie, elle n'aura plus rien à prétendre comme femme et sera traitée en homme, de façon jalouse et dure.

Le mouvement féministe, qui n'eût été peut-être qu'une agitation superficielle sans le concours de quelques hommes de foi ou d'illusion, aura fait œuvre salubre et féconde dans le domaine social, où traînaient de criantes iniquités.

Il aura desserré, sinon tout à fait brisé, les liens d'une morale hypocrite envisageant chez la femme comme une tache ce qu'elle exalte chez l'homme comme un orgueil, accordant à celui-ci « tous les droits », imposant à celle-là « tous les devoirs »; il aura jeté bas l'amas de préjugés sur lesquels nous

(1) *Nos Gens de lettres*, leur vie intérieure, leurs rivalités leur condition sociale, 1 vol. in-18, Calmann-Lévy.

vivions, à cet égard, depuis des siècles; proclamé au-dessus d'un mensonge de nos mœurs devenu une loi du code le principe même de la nature, c'est-à-dire l'égalité dans la maternité; et formellement établi pour l'enseignement des générations futures l'équivalente responsabilité des deux sexes dans l'accomplissement des mêmes actes.

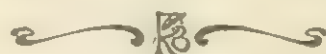
Voilà le bien accompli, les réformes d'idées, d'opinions et de faits qu'exigeaient depuis longtemps les sentiments de justice et de vérité.

Qu'on accepte, au surplus, comme une fatalité économique de notre époque, la transformation sensible du caractère, des mœurs et des facultés de la femme, telle qu'elle se poursuit irrésistiblement sous nos yeux, c'est une raison de force majeure. Il faut s'y soumettre.

Mais, de la part des hommes, pousser en aveugles à de brusques et dangereux envahissements, exciter dans les cerveaux féminins des ambitions hâtives, augmenter, de parti pris, et pour un idéal de mutuelle réciprocité que contre-balanceraient funestement les dures leçons de la réalité, le nombre des déclassées : voilà de la mauvaise besogne. Contre les excès où tend à verser le féminisme à outrance, faisons la chaîne. Opposons une digue salutaire à ses débordements, si nous ne voulons pas courir les risques d'un violent reflux d'opinion. Avec l'ascendant moral que des habitudes séculaires de protection et d'amour ont laissé prendre à la femme dans la société, comment l'homme pourrait-il soutenir l'idée de ses mille dépendances volontaires au dedans, s'il n'avait au dehors la conviction de sa supériorité? Du jour où il n'en aurait plus conscience, il ne se sentirait plus dans l'égalité. L'équilibre serait à nouveau rompu. La réaction antiféministe aurait son heure, inévitablement.

Oui, craignons qu'après avoir entendu tant gémir la femme sur son apparent esclavage, on n'entende aussi s'élever la plainte de l'homme, et qu'il ne réclame à son tour avec force son propre affranchissement, — affranchissement de bien des servitudes qu'il avait acceptées jusqu'alors d'un cœur docile; affranchissement des tyrannies de la mode et des charges d'un luxe égoïste et ruineux; affranchissement des contraintes d'une galanterie factice; affranchissement enfin des tendances insatiablement dominatrices de « l'Ève nouvelle », qui, lorsqu'elle aurait tout obtenu, demanderait encore... le reste.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.



BEETHOVEN

« précurseur » de Wagner.

— « Beethoven a le torse nu; la statue est d'or, d'ivoire, de marbre. Beethoven est assis, pensif, à la fois romantique et olympien. L'arrangement de l'ensemble peut faire penser à la Minerve chryséléphantine de Phidias dans la *cella* de l'Acropole; un peu plus, on chercherait les yeux glauques, transparents comme un sourire des vagues pénétrées de lumière sur un fond de sable chatoyant... mais, ce qu'on voit, c'est la grosse tête flamande, entêtée, fermée et géniale, du vieux Louis van Beethoven. A ses pieds, un aigle de bronze fait une large tache sombre. Le tout vaut 260 000 marks, et la ville de Leipzig se propose de l'acheter, si ce n'est fait déjà... »

Voilà ce que me disait tout récemment un farouche admirateur de Beethoven. Il revenait de Vienne : cet été, à la « Sécession », c'est-à-dire aux « Indépendants » de Vienne, — il avait vu les neuf chambres où les décorations du peintre-statuaire Max Klinger, l'illustrateur de Brahms, représentaient les Neuf Symphonies. Après les neuf chambres, comme après les neuf cercles d'un nouveau paradis dantesque, on était admis à contempler l'image composite de Beethoven.

— Et les jeunes esthètes de Vienne, demandai-je à mon *beethovénien* farouche, — les esthètes, que disent-ils de tout cela?

— A Vienne, reprit-il, ils sont comme partout ailleurs : dès qu'on dit « Beethoven », ils répondent « Wagner ». Wagner les hypnotise tous : ils en sont encore à Wagner-Messie, Beethoven-Précurseur!... »

Et, sur ce mot, mon irascible beethovénien me quitta.

Et je pensai de nouveau à la formule tant de fois entendue : « Beethoven *précurseur* de Wagner. »

* * *

Si l'on supprimait un seul des grands devanciers de Wagner, on supprimerait du même coup quelque chose de Wagner.

Tous, en effet, ont agi sur lui. En 1838, à Riga, lorsqu'il était chef d'orchestre, Wagner tourmentait ses musiciens pour obtenir d'excellentes exécutions de Mozart, de Méhul et de Cherubini; il prenait même dans les journaux la défense de la *Norma* : « Du chant, s'écriait-il, du chant et encore du chant, *Allemands que vous êtes* (1)! » Plus tard, pendant les années qui précèdent 1848, Kapellmeister à Dresde, il se faisait des ennemis par son zèle à monter les opé-

(1) Cité par H. St. Chamberlain.

ras de Mozart : il voulait un jeu souple, mouvementé, vivant, au lieu de découper l'œuvre à la manière prétendue classique ; il donnait une nouvelle version de l'*Iphigénie en Aulide* de Glück, en respectant l'accentuation du chant original ; et, quant à la musique de Weber, elle est si apparentée avec celle de Wagner, surtout de Wagner jeune, que l'on peut présager que rien de Weber n'échappait à la divination de Wagner...

Aussi l'on peut dire avec certitude que les maîtres les plus divers, les compositeurs d'opéras et surtout les « symphonistes », — sauf Haydn peut-être, — servirent à développer le génie de Wagner et sa merveilleuse compréhension de la musique dramatique.

Mais les fanatiques de la religion wagnérienne n'en démordent pas : « Beethoven, proclament-ils, fut l'ange annonciateur, ou plutôt le précurseur, du Dieu unique Wagner. »

* * *

A vrai dire, et si l'on présente les choses sous un certain jour, ils n'ont pas tort. En effet, pour bien comprendre un homme, il faut l'aimer ; si on l'aime, on partage ses illusions. Or Wagner n'était pas loin de penser que Beethoven était son précurseur. Il fit même un livre pour le démontrer.

C'était en 1870.

La France était vaincue ; Paris allait être bombardé : on allait donc réduire en cendres cette ville où Wagner, ardent et plein de vie, avait souffert trois ans de misère et de détresse avec sa jeune femme, cette ville où les abonnés de l'Opéra avaient sifflé *Tannhæuser* : les armes allemandes détruisaient cette sentine du faux goût ; le génie allemand allait enfin rayonner sur le monde ; Beethoven était plus grand que le conquérant casqué, et encore Beethoven avait-il seulement préparé le *drame*, réalisé enfin par Wagner !...

Ainsi pensait Wagner ; et tout ce débordement lyrique fut amené par une coïncidence de dates : Beethoven est né en 1770.

Si ce livre, *Beethoven*, n'était que le cri joyeux, emphatique, étourdissant, d'un homme irritable et orgueilleux qui a souffert et clame son ivresse de voir son ennemi abattu, ce livre intéresserait les seuls biographes de Wagner : ce serait un document sur l'état de sa sensibilité en 1870, et rien de plus. Mais ce livre est, à propos de Beethoven, un des manifestes les plus curieux de la pensée de Wagner. La date excuse le ton de *miles gloriosus* ; et puisque à cette date Wagner a écrit tout son œuvre sauf *Parsifal*, elle engage à essayer de pénétrer dans cette forêt d'abstractions, tout embroussaillée du pire jargon philosophique et où nul sentier n'indique une direction quelconque : vraiment, rien ne ressemble aussi peu à un parterre dessiné à la française...

Essayons toutefois d'y pénétrer.

* * *

Wagner écrit :

Dans une nuit d'insomnie à Venise, je me mis au balcon de ma fenêtre au-dessus du Grand-Canal. Comme un rêve profond, la ville fantastique des lagunes s'étendait dans l'ombre devant moi. Du silence le plus absolu s'éleva l'appel plaintif et rauque d'un gondolier qui venait de s'éveiller sur sa barque ; il appela plusieurs fois jusqu'à ce que, de bien loin, le même lent appel répondit le long du canal nocturne ; je reconnus la vieille phrase mélodique douloureuse, sur laquelle Tasse avait écrit les vers connus, phrase vieille de siècles et certainement antérieure aux canaux de Venise et à sa population. Après des pauses solennelles, ce dialogue aux sonorités lointaines s'anima enfin et parut se fondre dans un unisson ; puis, auprès comme au loin, le sommeil ayant repris son empire, les sons s'éteignirent. Que pouvait me dire d'elle, à la lumière du soleil, la Venise fourmillante et bigarrée, que ce rêve nocturne et sonore n'eût porté avec infiniment plus d'intensité aux régions profondes de ma conscience (1) ?

Presque tout le livre *Beethoven* n'est que le commentaire de ce tableau ; et, en effet, ce tableau est le symbole parfait de la pensée et de la musique de Wagner. En notant cette description, ce n'est pas sur Venise que Wagner nous renseigne : c'est sur lui-même. Voilà bien un « tableau » qui n'est pas tout à fait « la nature vue à travers un tempérament », mais plutôt « un tempérament révélé par la nature qu'il décrit ».

Qu'on veuille bien relire, et avec soin, les quelques lignes de Wagner ; et qu'on laisse les souvenirs de ses œuvres et de ses écrits se réveiller en soi à cette lecture. C'est dans « une nuit d'insomnie »... où la ville apparaît « comme un rêve »... En effet, pour Wagner, le but des arts, ce n'est pas de représenter les choses, mais les « idées » des choses.

Le peintre, par exemple, lorsqu'il met sous nos yeux un système d'apparences, ne se propose pas seulement d'agir sur notre sensibilité afin de nous faire penser aux choses qu'il a plus ou moins bien reproduites : grâce à ce spectacle qu'il refait selon une nécessité intérieure et, en grande partie, inconsciente, il se propose plutôt d'agir sur notre faculté émotive et sentimentale. De même, le poète se sert des mots et de leurs concepts moins pour nous

(1) Nous empruntons nos diverses citations de « *Beethoven* par Wagner » à la récente traduction de M. Henri Lasvignes (éditions de la *Revue Blanche*).

Dans la *Revue Wagnérienne*, de longs fragments avaient été déjà traduits par M. Teodor de Wyzewa (1885). Aujourd'hui, cette *Revue Wagnérienne* est presque introuvable en librairie.

transmettre tel ou tel concept abstrait, que pour nous mettre dans un certain état émotif. Car alors, ces artistes ne nous montrent plus seulement le monde sensible et connaissable, ils nous ouvrent une fenêtre mystérieuse sur l'*En-soi* des choses et ils nous animent d'un nouveau sens : l'intuition.

Combien la musique est plus puissante que tous les autres arts : les arts plastiques nous montrent encore les choses mêmes, la poésie se sert encore des concepts, contenus dans les mots, pour faire naître l'émotion ; mais la musique est presque toute émotive. Par elle, oubliant l'apparence des choses et nos concepts, nous pouvons percevoir en nous notre véritable essence et, par suite, l'essence des choses qui est *une* avec la nôtre...

Qu'on relise l'impression de Venise : une nuit, tandis que la ville s'étend dans l'ombre comme un « rêve », un gondolier jette au loin un cri plaintif et rauque. Mais, dans ce cri, Wagner ému et *voyant* reconnaît la voix de la mélancolie et de la douleur, la voix que le Tasse déjà avait reconnue et à laquelle il avait accordé ses vers, la voix antérieure à Venise et à ses canaux, la voix éternelle de la lagune où pèsent les brumes lourdes de fièvres, — la voix que Wagner « retrouve aux régions profondes de sa conscience ».

***

Dès lors, si tel est Wagner, si telle est l'idée qu'il se fait de la musique, on comprend ce que pour lui fut Beethoven.

Avant Beethoven, pense Wagner, les musiciens n'avaient guère découvert l'essence de leur art. Ils disposaient les sons pour atteindre à la beauté formelle plutôt qu'à l'expression :

> La musique, écrit-il, s'en tenait au jeu chatoyant des belles formes et se bornait, par suite, à nous maintenir engagés dans les relations extérieures des choses, en ne nous présentant que la surface extérieure de la musique, tournée vers le monde sensible...

Cela veut dire qu'elle manquait d'*au-delà*.

Mais Beethoven libéra cette musique « étroitement enfermée dans des formes banales et des conventions »...

> Ne faire que jouer, sous ces formes conventionnelles, avec la richesse énorme de la musique, de manière à éviter, comme un danger, son action propre, c'est-à-dire la manifestation intérieure de toute chose, voilà qui fut longtemps, au jugement de l'esthéticien, le vrai et seul satisfaisant résultat du développement de l'harmonie. Mais avoir pénétré par ces formes dans la musique, au plus profond de sa substance, avoir pu de là renvoyer à l'extérieur la lumière intérieure du Voyant et nous montrer de nouveau ces formes uniquement d'après leur sens intérieur, voilà quelle fut l'œuvre de notre grand Beethoven, qui, par suite, doit être pour nous le génie même de la musique.

Ces lignes peuvent paraître obscures : à la vérité, on n'a rien écrit sur Beethoven d'aussi profond et d'aussi lucide, d'aussi précis et d'aussi illuminé que ces lignes de Wagner. — Le malheur, c'est qu'elles s'appliquent à tous les maîtres aussi bien qu'à Beethoven.

En effet, on peut dire de tous les maîtres qu'ils ont pris une « forme », et qu'ils s'en sont servis pour dire quelque chose ; par conséquent, ils ont dû modifier la « forme » de leurs devanciers pour l'adapter à ce qu'ils avaient eux-mêmes à exprimer : pour parler comme Wagner, ils « montrent de nouveau ces formes d'après leur sens intérieur ». — Mais Wagner ajoute le mot *uniquement* : « Beethoven montre de nouveau ces formes *uniquement* d'après leur sens intérieur. »

Reste à savoir si le mot est juste. Évidemment il ne peut s'appliquer qu'aux dernières œuvres. Encore faut-il le nuancer : par exemple, dans le quatuor en *ut dièse mineur* (op. 131), composé en 1824-1826, et que Wagner analyse dans son *Beethoven*, la forme, sans aucun doute, est conditionnée par le fond : peut-on dire qu'elle le soit *uniquement* ? Est-ce même possible ? Wagner ne serait pas de cet avis, lui qui écrit, à quelques pages de là : « Rien, pas même des formes, ne pouvait entraver l'épanouissement fier et libre du génie intérieur de Beethoven. » Car cela ne tend pas à dire que l'épanouissement du génie intérieur supprime « les formes », mais simplement qu'il les modifie, qu'il se les adapte : ce qui est d'accord avec la doctrine même qui ressort des *Maîtres Chanteurs* et notamment de la scène où Sachs écrit l'improvisation de Walther.

D'autre part, peut-on dire que les « formes ont empêché l'épanouissement fier et libre » de génies tels que Mozart ou Schumann ? Est-ce qu'ils n'ont pas, eux aussi, dans certaines œuvres, « montré ces formes *uniquement* d'après leur sens intérieur ? » D'ailleurs, dans tous les genres de musique, le signe de la perfection atteinte n'est-il pas la forme adéquate au « sens intérieur », et confondue avec lui ?

Dès lors, puisque le mot *uniquement* est impropre, pourquoi Wagner l'emploie-t-il à propos de Beethoven, et de Beethoven seul ?

***

Tout jugement est à double effet : on croit juger autrui ; en réalité, on donne un document sur soi-même. Le jugement de Wagner sur Beethoven peut nous aider à comprendre l'« Évangile humain » qu'est la *Neuvième Symphonie*, c'est-à-dire que ce juge-

ment trouble notre propre compréhension en y mêlant celle de Wagner : il nous éclaire comme une lampe au crépuscule; il fait jouer les tons d'une manière plus savoureuse, mais il fait un faux jour. N'importe, le jugement de Wagner nous montre surtout ce que Wagner voyait en Beethoven : il nous renseigne sur Wagner. A vrai dire, Wagner se juge lui-même à propos de Beethoven.

Il écrit : « Beethoven a montré les formes musicales *uniquement* d'après leur sens intérieur. » Car c'est là ce qu'a voulu faire Wagner; et son génie, c'est d'y avoir réussi.

La musique, qui ne représente pas les idées contenues dans les apparences du monde, mais, au contraire, est elle-même une idée du monde, embrassant tout, *enferme* en soi le drame, alors que le drame lui-même *exprime* à son tour la seule idée du monde adéquate à la musique...

... De même que le drame ne décrit pas les caractères humains, mais les laisse se représenter immédiatement eux-mêmes, ainsi une musique, dans ses motifs, nous donne le caractère de toutes les manifestations du monde suivant leur *En-soi* le plus profond. Les mouvements, formations, transformations de ces motifs ne sont pas simplement apparentés, par analogie, au drame, mais le drame qui représente les idées peut uniquement, par ces motifs musicaux, qui se meuvent, se forment, se transforment, être compris avec une clarté absolue. Ainsi, nous ne nous trompions pas quand nous voulions reconnaître dans la musique la disposition *a priori* de l'homme pour la forme du drame. De même que nous construisons le monde des apparences par l'application des lois de l'espace et du temps qui, dans notre cerveau, se formulent *a priori*, de même cette représentation consciente des idées du monde dans le drame serait formée par les lois intérieures de la musique. Elles s'imposent au dramaturge aussi inconsciemment que les lois de causalité dans l'aperception du monde des apparences.

Cette citation est un peu longue et d'une lecture peut-être difficile; mais je prie le lecteur de vouloir bien la méditer, car elle est d'une importance extrême : tout le problème wagnérien, tout Wagner est là. La musique, pour lui, est beaucoup plus que la musique. Si l'on ne s'arrête pas à sa forme seule, mais si l'on pénètre jusqu'à son essence, la musique est une révélation immédiate de l'*en-soi* des choses; les lois musicales nous révèlent les lois mystérieuses du « substrat » du monde.

Ainsi, d'après Wagner, l'adagio qui ouvre le quatuor en *ut dièse mineur* n'est pas seulement une expression de mélancolie : cette merveilleuse introduction fuguée, *adagio ma non troppo*, est « une consultation que Beethoven tient avec Dieu sur la foi au Bien éternel »...

— C'est très étonnant, me direz-vous; et ce quatuor ne m'avait pas l'air aussi théologique...

— Ne souriez pas, vous dirai-je; car, ici, le sourire est impur, il est sacrilège peut-être. Faisons-nous recueillis et méditons comme dans un temple. Écoutons les maîtres, les prêtres, qui seuls ici ont le droit de parler. Il se passe un mystère, et nous ne sommes pas sûrs d'être initiés.

Les dernières grandes paroles de Beethoven, les derniers quatuors ont fait dire à la musique presque tout ce qu'elle pouvait dire de l'au-delà. Cette voix profonde n'aurait jamais dû s'élever que dans le silence des Temples ou dans la solitude crépusculaire des âmes mélancoliques. Mais un homme de théâtre est venu; et, comme il avait du génie, il a pu s'inspirer des grandes paroles pour les redire sur les tréteaux : le théâtre fut transformé en temple; on comprit que la musique était peut-être une religion...

Il faut méditer et se taire. Si l'on parle, il faut renoncer aux formules, toujours étroites et tranchantes, c'est-à-dire fausses en partie. Personne ne peut juger ces hommes sacrés qui sont grands comme des dieux. Tout jugement est ridicule : Beethoven, en faisant que la musique soit plus que la musique, a peut-être tué à jamais la musique pure. Mais, après Mozart, celle-ci n'était-elle pas morte à jamais, pour avoir été portée à la suprême perfection par Mozart?... Questions insolubles, mais que suppriment les Schumann ou les Wagner : ils cueillent, dans les ruines de la musique, des fleurs pâles et des fruits enivrants qu'ils transfigurent avec leur génie. Et ces fleurs sont si douces, et ces fruits ont des parfums si voluptueux, qu'on oublie, auprès de cette magique moisson, tout le reste de la musique...

Il est certain que le Beethoven des dernières années a préparé la langue dont Wagner allait avoir besoin, ou plutôt a révélé à Wagner quelle langue lui-même devait créer pour donner une forme parfaite à son drame musical. Mais il est presque aussi vain de dire « Beethoven fut le précurseur de Wagner » que de dire : « Wagner fut l'apôtre et le vulgarisateur de Beethoven ».

ADOLPHE BOSCHOT.



LA VIE LITTÉRAIRE

La maison du péché, par Marcelle Tinayre.

La Maison du péché, par Marcelle Tinayre; Calmann-Lévy, éditeur. — *Adrienne*, roman contemporain, par Louis de Chauvigny; Juven, éditeur.

Lorsque Marcelle Tinayre publiera son prochain roman, — c'est-à-dire quand Marie-Anne de Bovet en aura publié trois ou quatre et Jane de la Vaudère cinq ou six, — nous pourrons étudier les développements assez réguliers de son beau talent dis-

crètement original, car il y a lieu d'espérer qu'elle n'encombrera pas alors notre marche à travers ses ouvrages charmants et doux de toutes les idées dont elle a chargé et même un peu accablé son roman d'aujourd'hui. Oh ! fasse le ciel, dont il est beaucoup question dans la *Maison du péché*, fasse le ciel que Marcelle Tinayre daigne s'abandonner à ses imaginations parfois délicieuses et qu'elle renonce à introduire par effraction, dans ses œuvres, toutes les idées et toutes les philosophies qui occupent encore quelques hommes graves de notre temps et qui emplissent les livres ennuyeux de tous les temps !

La littérature féminine suscite nos admirations enthousiastes ou nos dédains démesurés : et l'excès de nos admirations surtout témoigne que nous ne prenons pas cette littérature très au sérieux, et que, dans le livre que nous acclamons, nous considérons surtout, et avec une galanterie un peu appuyée, la femme qui l'a commis. Aussi bien, nous passons à la hâte, car la vie est courte, et nous ne pouvons nous attarder à rectifier les fautes de grammaire et de goût qui encombrent à l'accoutumée les livres multiples des innombrables femmes adonnées à écrire : ce serait une besogne vaine et les auteurs ne corrigeraient ni ne se corrigeraient... En revanche, il faut que nous admirions quelquefois avec une inquiétante frénésie deux ou trois femmes que nous séparons de la foule écrivante des femmes. Nous faisons alors quelques erreurs sur les personnes. Et il nous arrive de donner à la comtesse de Noailles tous les éloges qu'elle mérite, et de lui décerner toutes les louanges beaucoup plus exaltatrices qu'on devrait convenablement attribuer à Renée Vivien. Car Renée Vivien est, à coup sûr, le grand poète de l'année, — naguère on aurait dit le grand poète du siècle. C'est ainsi que nous divinisons complaisamment et sans nulle méthode quelques femmes qui écrivent, et que nous négligeons inconsidérément l'immense armée des autres, des autres femmes qui écrivent aussi. Mme Marcelle Tinayre a eu la fortune d'être discutée depuis ses débuts avec une modération constamment maîtresse d'elle-même. Et son talent a prospéré sagement comme sa gloire. On peut compter que l'un et l'autre se déploieront dans l'avenir avec une régularité pareille, car Marcelle Tinayre a le sens de la mesure, elle a du goût, et elle évitera désormais tout ce qui risque de dénaturer son talent ; elle l'évitera sûrement parce qu'elle relira posément la *Maison du péché*, et elle verra combien il s'en est peu fallu qu'elle ne gâtât complètement un livre, en somme, très digne de remarque.

Il est étrange tout de même et disparate, ce roman austère où Marcelle Tinayre a répandu à profusion toutes ses précieuses qualités littéraires, en forçant quelques-unes d'entre elles. L'héritier du nom de Chanteprie est élevé par le fanatisme de sa sainte mère dans la crainte de Dieu. De toute sa lugubre jeunesse, il ne sortira d'un castel bizarre qui semble fort éloigné du monde habité. A l'écart des humains, il est façonné par un précepteur, bigot avec érudition, nommé Fornerus. Et cet Augustin de Chanteprie est un bien pauvre diable de jeune hobereau. Dans sa solitude, il élève son âme à Dieu, et sa vie n'est pas plus gaie pour cela. Il lit, il lit beaucoup, et, malheureux garçon, il retient tout ce qu'il a lu : c'est-à-dire les ouvrages effrayants des grands jansénistes. Mme Tinayre veut bien nous assurer qu'Augustin de Chanteprie vit de nos jours dans les environs de Paris, et nous sommes étonnés qu'un jeune homme puisse être aussi parfaitement séquestré ? Quoi qu'il en soit, ce descendant des Chanteprie lit, dans les dernières années du XIXe siècle, les livres de Nicole ou d'Arnauld. Ces livres sont noblement ennuyeux, et on sent bien que l'âme qu'ils font à Augustin est très différente de celle qu'il aurait s'il lisait, par exemple, les romans d'un Mühlfeld, qui sont ennuyeux aussi, certes ! mais le sont platement. Bref, il faut bien admettre, puisque Mme Tinayre l'exige, que ce jeune isolé de la banlieue parisienne lit seulement les jansénistes et point du tout les Mühlfeld. En somme, nous ne saurions le blâmer qu'à demi ; nous regrettons seulement que Mme Tinayre ait fait les mêmes lectures qu'Augustin de Chanteprie. En effet, Augustin et Mme Tinayre deviennent tous les deux jansénistes. Qu'Augustin le fût, c'était très suffisant. Vous devinez l'impression produite sur ce sublime coquebin par une artiste, Fanny Manolé, que le hasard, qui n'en fait jamais d'autres, fait précisément sa voisine de campagne à Hautfort-le-Vieux. Augustin s'émeut, car la chair est faible ; mais ne se transforme pas, car il a trop lu les jansénistes.

L'amour, du moins, le rend hardi, et il entreprend de concilier passion et religion (ah ! l'admirable pèlerinage à Port-Royal ! écrit avec une application imperturbablement élégante !) et de hisser jusqu'à Dieu Fanny Manolé, qui consent à se convertir parce que l'amour l'a déjà convertie. Mais si l'esprit est toujours prompt, la chair est de plus en plus faible, et je ne sais pas bien comment, après un enchaînement de circonstances bien fait pour ahurir les derniers jansénistes, Fanny devient l'adorable maîtresse d'Augustin, enchanté, comme vous pouvez le croire, et d'ailleurs désolé. Les desseins de la Providence sont impénétrables, et Augustin, qui voudrait bien revenir à Dieu avec sa maîtresse, ne sait trop par quel chemin y arriver. Un prêtre, consulté, montre les mêmes incertitudes. Augustin a la nostalgie de Dieu. L'amour triomphe un instant. Mais Dieu ne se tient pas pour battu. Augustin, éloigné des pratiques reli-

gieuses qui étaient jadis le bonheur exclusif de sa peu moderne existence, éloigné de sa mère qui pousse la sainteté rigide et frigide jusqu'à la folie, de ses amis dévots, des prêtres pratiques mais ennemis du scandale; Augustin fait un effort pour quitter tout ce milieu dont il fut jusqu'à présent l'esclave; il veut chercher dans l'amour et trouver par l'amour de nouvelles raisons de vivre, partir avec sa maîtresse, demeurer près d'elle, revivre pour elle. Hélas! trois fois hélas! la religion l'enserre. Fornerus de retour, — *deus ex machinâ !* — le retient plus étroitement à sa chaîne, employant, non sans éloquence, des arguments de casuiste surexcité. Augustin, assommé par cette verbeuse dialectique, reste à son esclavage, revient vers Dieu, très loin de sa maîtresse, mais ne laisse pas que d'être consumé d'amour. Et il meurt opportunément. Mais toi, Fanny, que feras-tu? Fanny que nous aimons, que nous plaignons, ô charmante et douloureuse Fanny Manolé!

Et c'est là un grand sujet, c'est même un sujet gigantesque. Il ne faut pas s'étonner si Marcelle Tinayre n'a pas pu toujours en mesurer et dominer l'immensité! Qu'on dise : elle osa trop; mais l'audace était belle!

Il paraît certain — je dis : il paraît certain — que Marcelle Tinayre a voulu montrer dans la foi religieuse l'ennemie de l'amour. Ce n'est cependant pas la seule croyance en Dieu qui éloigne de l'amour, c'est une conception particulière de la religion qui écarte l'homme de la femme et présente même la femme comme une sorte d'ennemie inférieure et, entre nous, terriblement dangereuse. On sait que le jansénisme ne s'est pas spécialement appliqué à établir une communion intime entre l'homme et la femme : et ce faisant, on peut admettre qu'il a détruit ou contrarié les doctrines ou les tendances de la vraie religion. Et tout le livre de Marcelle Tinayre est justement la contradiction de ce précepte aimable qui lui sert d'énigmatique épigraphe et qui est tiré de l'Ecclésiaste : « Qu'en tout temps, tes vêtements soient blancs et que l'huile parfumée coule sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, durant les jours rapides que Dieu t'a donnés sous le soleil, — car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts où tu vas en hâte.... » L'influence de la croyance religieuse pour ou contre l'amour reste donc un sujet de belle controverse, mais de controverse inutile car il est peu de nos contemporains qui, dans le cours ordinaire de la vie soient éloignés de la femme et de l'amour par les motifs qui en écartent le déplorable Augustin de Chanteprie.

Aussi bien, il est presque nécessaire que Marcelle Tinayre se contredise elle-même. Elle n'y manque pas et nous avançons incertains et troublés à travers les splendeurs un peu confuses de son livre. D'abord elle s'attarde à une étude admirative du jansénisme, de ce jansénisme qui, interprété par l'ardent Augustin, ennoblit le plus naturellement du monde et purifie l'amour, exalte l'âme généreuse et simple d'une bien jolie femme. Et cet effet imprévu des doctrines jansénistes est pour plaire aux personnes pieuses et sensibles. Mais on est soudain surpris de voir cette grave éloquence, — ah! qu'une femme peut donc être éloquente quand elle y travaille! — s'adultérer par le mélange de railleries anticléricales, amusantes si vous voulez, mais convenues et assez lourdes. Le jeune Augustin, si familier avec les hautes pensées des roides jansénistes, vit dans la compagnie de sa mère atteinte de folie religieuse, impressionnante pour cela, mais dont le voisinage est bien fait pour susciter le doute dans un esprit jeune; d'un vieux capitaine assez brave homme, mais dont le larmoiement charitable donne une idée médiocre de l'intelligence humaine; d'une vieille bigote de chef-lieu de canton qui fait des confitures et a coutume, chaque fois que sonne l'heure au coucou de la salle à manger, d'élever, comme on dit, son âme à Dieu : ce qui lui vaut cinquante jours d'indulgences; de curés parlant, après boire, des avantages de leurs paroisses respectives et de l'importance de leur casuel, avec une liberté d'allures qu'en réalité ils évitent le plus souvent dans la vie ordinaire.

Est-ce donc que Mme Tinayre, qui a voulu tant de choses au cours de cet ouvrage, veut, par surcroît, montrer les différences entre une conception religieuse épurée et perfectionnée et les vulgarités ou les petitesses ridicules de la pratique conféssionnelle? Je ne sais. Et on est surtout étonné que le jeune Chanteprie ne soit pas choqué par le violent contraste entre le jansénisme, la religion filtrée, à lui inculquée par les soins patients de son Fornerus, et la bassesse un peu blessante de la réalité; et on pense que si ce naïf Chanteprie avait seulement le sens commun, il se dirait bien vite que la sagesse est entre les deux extrêmes et qu'il est sage de ne raffiner en rien. On conclut qu'il est trop sot pour mériter l'amour de l'adorable Fanny, et qu'elle est bien sotte elle-même de l'aimer aussi furieusement.

Mais, en premier lieu, on ne s'inquiète guère car on se persuade que Marcelle Tinayre s'est livrée à la fantaisie respectable de recréer un milieu sévère depuis longtemps disparu : on ne sait ni dans quel siècle, ni dans quel pays vit Augustin de Chanteprie. Hélas! après cent pages, on s'aperçoit qu'Augustin vit de nos jours, dans la banlieue même de Paris, qui recèle de bien curieux mystères, — mais cependant on ne se résout pas à prendre Augustin pour un personnage vivant, on le tient pour un être tout à fait

impossible. Il y a tant de contradictions, en effet, entre le développement de son caractère sous les influences si spéciales et si prodigieusement rares qu'il subit, et les attitudes que lui prête à certains moments Marcelle Tinayre ! On veut marier ce jeune homme sauvage, et voici que tout à coup il observe la fiancée qu'on lui propose. Il remarque l'oreille de la jeune fille, une « oreille large et plate, découverte par les cheveux plantés trop haut, une oreille anémique, une oreille bête... » Nous ne pensions pas que Chanteprie pouvait être un observateur si malin ! Et plus tard, Chanteprie se promène pour la première fois avec Fanny Manolé dans les chemins creux :

« Ils n'osaient parler. Ils se regardaient à peine. Et Fanny rougissait comme une vierge aux pensées qui lui venaient. Elle s'arrêta : « Des ronces ont « accroché ma jupe. Je ne peux plus avancer. Aidez-« moi. » Il mit un genou en terre, tira la branche épineuse, dégagea l'étoffe qui criait en se déchirant. Fanny, penchée, appuyait une main sur son épaule. « Je vous remercie, dit-elle, c'est fait. » Il ne bougeait pas. Et tout à coup, s'inclinant plus bas encore, il saisit le pied de la jeune femme, baisa le petit soulier de cuir jaune, le bas à jour. Fanny fit un oh ! de surprise. »

Et nous donc ! Mon pauvre Chanteprie, vous êtes ahurissant !

Chanteprie, cependant, entre dans la vie véritable dès qu'il aime. Alors, il oublie son érudition janséniste, et nous lui en savons gré ; mais son amour — si coupable ! — l'écarte des pratiques religieuses, car, étant pieux encore, il n'a aucun penchant pour le sacrilège. Il aime, il aime, et il a tout de même la nostalgie de Dieu. Et pour se rapprocher de Dieu il fait tout. Il se livre à la propagande, car cela n'empêche pas d'avoir une maîtresse, et il court dans les universités populaires comme un simple héros de l'*Étape*. Au moins, Mme Tinayre badine avec une aimable brièveté. Chanteprie s'égare dans un cercle catholique. Un conférencier prêche contre l'alcoolisme. Il passe de l'hygiène physique à l'hygiène morale, et de l'hygiène morale à la religion ; la religion le conduit aux questions sociales. Il déplore que l'école sans Dieu prépare des générations d'ivrognes... Le lendemain, Chanteprie connaît l'*Aube future*, université populaire d'un lointain faubourg Un ami du peuple conférencie sur l'alcoolisme. Il passe de l'hygiène à la morale, de la morale à la religion, de la religion à la politique : « Le peuple, maintenu dans la servitude et l'ignorance par les réactionnaires et les cléricaux, demande à l'alcool l'oubli de ses misères. Le peuple, affranchi par la Révolution, partageant le bien-être matériel et les jouissances esthétiques accaparées par l'infâme bourgeoisie, le peuple abandonnerait les cabarets !... » Influences qui se combattent, ambitions qui se heurtent, nul ne reste indifférent à ces belles batailles que décrivent plus que jamais les romanciers. (Aujourd'hui encore, M. Louis de Chauvigny nous apporte, dans *Adveniat*, une peinture fidèle et forte du monde religieux qui travaille frénétiquement pour la domination : plût au ciel que la seconde partie de son roman fût égale à la première !...) Bref, Chanteprie s'agite avec incohérence loin des jansénistes et de Dieu. Dieu et les jansénistes l'emportent en fin de compte sur l'émouvante et belle Fanny Manolé, qui eût pourtant touché Nicole et peut-être le grand Arnauld. Et le petit Augustin succombe sous le joug.

Pourquoi faut-il que Mme Tinayre ait si scrupuleusement suivi ce bon jeune homme suranné et caduc dans ses moindres agitations intérieures ! Et pourquoi n'a-t-elle pas donné la première importance à l'incomparable Fanny ! Au moins elle est vivante, Fanny Manolé. Quelle exquise amoureuse, et avec quelle grâce précise et pénétrante Marcelle Tinayre sait analyser l'influence de l'amour sur le cœur d'une femme. Certes, je n'ai pas bien compris pourquoi Fanny devenait si soudainement amoureuse d'Augustin. Mais quand elle l'aime, comme il est visible que son amour est son maître ! Fanny est une grande amoureuse : et elle devient malléable, ductile, prompte à toutes les révolutions morales ou autres. Elle se contredit même avec une inconscience on ne peut plus sympathique. On la voit s'appliquer, si gentiment ! à comprendre les rudes beautés du jansénisme, et soudain elle met une certaine brusquerie à renoncer à leur séduction pour goûter les joies plus naturelles d'être la maîtresse de celui qu'elle aime, d'être sa maîtresse purement et simplement... C'est qu'en elle l'amour est tout-puissant, et par l'amour s'expliquent toutes les contradictions de la femme. Et nous l'aimons, nous aussi, cette Fanny, nous l'aimons parce que nous la connaissons ou la pourrions connaître. Elle est seulement la femme, la femme amoureuse, c'est-à-dire deux fois femmes comme disait un grand psychologue ou Joseph Prudhomme.

Fanny est une artiste. Elle vit dans un monde d'artistes que Marcelle Tinayre aurait pu peindre moins banal et moins sommaire. Elle reste près de la nature. Isolée, elle pense que l'amour seul peut être le sourire de la vie. Mais elle veut l'amour avec sa poésie superficielle, avec ses festons et ses astragales, avec tout ce que son réaliste ami Barral appelle la guitare de Lindor... Ce n'est pas tout. Fanny est seule dans la vie moderne, parmi les hommes ! Et nous la voyons en proie à la barbarie parisienne ! Barral la désire et le lui dit toutes les fois qu'il peut. Un critique d'art lui propose un article qu'il lui

ferait payer bien cher ! Ah ! ils sont comme cela, les critiques d'art ! Ils n'ont guère le sentiment des nuances... Et cela nous intéresse par-dessus tout. Que peut faire une jolie femme isolée et pauvre dans la société contemporaine ? L'union libre est pour elle un refuge, presque le seul refuge. Marcelle Tinayre l'indique en passant. Que n'insiste-t-elle ! J'estime en effet que l'union libre pourrait devenir de plus en plus protectrice de la jolie femme livrée à la vie comme une victime. Mais justement les milieux artistiques où elle est surtout pratiquée subissent une sorte d'« embourgeoisement » intellectuel et moral et social qui ôte toute vertu sociale à l'exemple qu'ils donnent.

Mais il est trop tard, aujourd'hui, pour réformer la société. Disons seulement que *La Maison du Péché* est un livre admirable toutes les fois que Fanny Manolé en paraît être le personnage principal. Quand un écrivain sait créer des âmes vivantes et charmantes comme celle de Fanny, les animer en un style sans originalité nerveuse mais assez pur, il est bien coupable de charger sa psychologie d'érudition et de se dépenser en efforts inutiles pour ranimer des héros d'autrefois qui sont morts à jamais. Puisse Marcelle Tinayre fréquenter plutôt ce monde proche de nous où vivent les merveilleuses Fanny Manolé et où passent les « oiseaux d'orage » ; puissent enfin les amants romanesques ne plus conduire leurs maîtresses à Port-Royal où dorment les jansénistes !

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Premières poésies et lettres intimes*, par Leconte de Lisle, préface de B. Guinaudeau ; Fasquelle, éditeur. — *Entre deux paravents*, Théâtre de société, par Alphonse Mòny ; Plon, éditeur. — *La Carrière d'un navigateur*, par le prince Albert de Monaco ; Plon, éditeur. — *Hiesous*, roman, par Pierre Nahor (Émilie Lerou, de la Comédie-Française), préface par Marcel Schwob ; Ollendorff, éditeur. — *Les Deux vies*, roman, par Paul et Victor Margueritte ; Plon, éditeur. — *Les beaux mariages*, roman de mœurs parisiennes, par Henry Fèvre ; Fasquelle, éditeur.



THÉATRES

Comédie-Française : Mlle Suzanne Després dans *Phèdre*.

Ce n'est pas sans inquiétude — disons même, pour être exact, sans une certaine anxiété — que les amateurs attendaient les débuts de Mlle Suzanne Després dans ce terrible rôle de Phèdre. Parmi ceux qui s'occupent de théâtre, nul évidemment ne lui conteste plus aujourd'hui la puissance et l'émotion dramatiques, dues tout uniment à la simplicité, à la sincérité de ses moyens expressifs. Mais encore y a-t-il loin, pour les mettre en valeur, ces moyens expressifs, de la *Gervaise* d'Émile Zola, ou de la *Fille sauvage* de M. François de Curel, à la *Phèdre* de Racine. La question se posait en ces termes : comment Mlle Suzanne Després arriverait-elle à *transposer* ses effets, à les hausser au ton nécessaire, indispensable pour les faire passer valablement du domaine du drame populaire et du drame moderne à celui de la tragédie classique ? Elle arrivait à la Comédie-Française précédée d'une juste renommée, conquise par sa seule valeur d'interprète, sans raisons à côté, sans tapage ni réclame. Les curieux et les bons petits camarades — il y en a toujours et sans doute y en avait-il plus que jamais en cette circonstance — l'attendaient à cette épreuve. Il leur a fallu déchanter.

Disons-le tout de suite : ce fut un beau succès pour Mlle Suzanne Després — non point un de ces gros succès de public comme en suscite le jeu lourd et mélodramatique de cette tragédienne d'Ambigu : Mme Segond-Weber — mais ce que j'appellerai un succès d'amateurs, pour ceux qui sont sensibles aux nuances dans la diction, à la simplicité des effets, à la sincérité de l'émotion traduite, et, par dessus tout, à l'humanité profonde du rôle que Mlle Suzanne Després interprétait. Car tout cela existe dans l'œuvre de Racine, aussi bien dans sa *Phèdre*, que dans sa *Bérénice*, dans son *Andromaque*, et si nous avons perdu l'habitude de l'y voir, de l'y goûter, c'est que les vieux poncifs de la Tragédie y ont surajouté, depuis tant d'années, les clichés traditionnels et odieux de leur interprétation (1). Gardons-nous comme du feu de disserter à nouveau sur un sujet qui a fourni déjà matière à de si abondants commentaires. Qu'il nous suffise de relire tels passages du rôle de Phèdre, puis de les voir à la scène interprétés par Mlle Suzanne Després. C'est par là que son jeu m'est apparu vraiment nouveau et impressionnant, parce qu'il a repris le rôle avec une entière méconnaissance des traditions propres aux acteurs dépourvus de tempérament. Et ce n'est pas là le seul service qu'il soit appelé à rendre. D'autant mieux qu'il est plus nouveau et plus original, il a montré, et de plus en plus il mettra en lumière, par la valeur du contraste qui vient frapper les yeux, l'insuffisance et l'emphase ridicule de nos tragédiens patentés. A ce seul titre ce fut une faute, une grave faute, à ceux qui tiennent la place ou du moins la tenaient jusqu'alors, d'y laisser pénétrer une interprète de cette valeur, car rien n'est mieux fait pour dessiller les yeux du pu-

(1) Il va sans dire que j'excepte de ma critique une actrice comme Mme Bartet qui nous a donné une interprétation sans égale d'Iphigénie et d'Andromaque.

blic dont le goût fut si longtemps faussé par l'exaspérante tension des acteurs de tragédie.

Je développais cette idée voici quelques mois, à propos des représentations de M. Ermete Novelli. Mais M. Novelli manifeste son talent loin de la scène française, et le rapprochement est difficile à faire... tandis que, cette fois, c'est sur la scène française elle-même, côte à côte avec les interprètes les plus en vue, que la leçon est donnée... avec tant de simplicité, mais avec tant de force! MM. les sociétaires de la Tragédie ont eu tort d'accueillir comme ils l'ont fait Mlle Suzanne Després... ils ne manqueront pas de le regretter.

Il faut bien le dire, parce que cela est : depuis plus de dix années, nous n'avions pas vu débuts de femme ayant cette *valeur d'art*, et l'on pouvait se demander à juste titre pour quel motif nul talent nouveau, original, ne se manifestait sur notre première scène française. On y voyait bien des débutantes venant y réciter la leçon apprise, serinée par leurs professeurs du Conservatoire, ou bien faire l'épreuve de leurs charmes personnels et du génie de leur couturier. Cela, on le voyait à chaque début nouveau, et il serait aisé de citer des noms. Mais pourquoi contrister de jeunes et élégantes personnes désireuses de s'assurer dans la vie une situation plus solide, plus fructueuse que celle d'interprète tragique? Quant à une actrice sérieuse, une vraie artiste, ayant souci d'imprimer à un rôle la marque de sa personnalité, et n'y voulant d'autres moyens que son effort individuel et son sentiment propre, voilà ce que nous n'avions pas rencontré depuis longtemps... voilà ce que Mlle Suzanne Després nous a donné, et, ajoutons-le à son honneur, dans le rôle qui semblait à première vue le moins fait pour son talent bien connu et naturellement *classé*, *catalogué*, ainsi qu'il arrive toujours chez nous. « Mlle Després dans *Phèdre!* allons donc! Quelle plaisanterie! Vous voulez rire... » : ainsi fut accueillie la première annonce de cet effort si original et si nouveau, qui marque au moins la souplesse d'un talent habitué à de tout autres créations. Et voyez, je vous prie, le sortilège, la vertu unique de la force expressive, de la sincérité chez une artiste dramatique, de ce quelque chose qui ne s'acquiert pas et qu'on appelle le *don!* Mlle Suzanne Després, de qui on ne peut dire qu'elle soit belle au sens courant du mot, si par là on entend la régularité des traits, Mlle Suzanne Després a été, à certaines minutes, d'une singulière beauté, reflet de son talent, et de la force intime qui est en elle, quand elle traduit une émotion. Et cela, croyez-moi, c'est la vraie beauté moderne, puisque aussi bien cette Phèdre qu'elle interprète demeure la plus émotionnante et la plus moderne des héroïnes tragiques. Mais c'est presque une banalité que j'énonce là, car ne savons-nous pas que la plupart des grands artistes qui nous ont paru transfigurés à la scène étaient en réalité d'une beauté plus qu'ordinaire, et tout simplement empruntaient leur éclat au singulier prestige qui se manifestait par elle ?

Est-ce à dire que, dans ce rôle écrasant de Phèdre, Mlle Suzanne Després soit à l'abri de toute critique? Nul ne le voudrait croire. Je dirai plus : il serait regrettable qu'il en fût ainsi. Toujours un vrai tempérament s'accompagne de quelque chose d'extrême, d'excessif, et qui donne prise à la critique. Tout acteur en vue a ses tics, ses manies, bien connus du public. Nous connaissons ceux de M. Mounet-Sully ; oui, Dieu sait que nous les connaissons! Nous savons aussi ceux de M. Antoine, de M. Gémier ; et l'effort de l'interprète soucieux d'une création d'art doit consister à les réduire, à les diversifier, à les fondre dans ses créations nouvelles. Mlle Suzanne Després a aussi les siens, qui tiennent à la nature des rôles qu'elle a joués jadis, — tels mouvements en avant du corps qui ont de la raideur et nuisent à l'harmonie de la démarche. Elle a aussi des mouvements de bras, des gestes un peu brusques, des attitudes trop simplificatrices, et qui n'accompagnent pas suffisamment la progression de l'état intérieur qu'elles ont mission de commenter. C'est, en un mot, par le côté *plastique* qu'elle pèche le plus... Et comment s'en montrer surpris, si l'on songe à ce que fut son éducation antérieure, à la nature des rôles par où elle s'est imposée à l'attention du public! Le contraire serait surprenant et quasi miraculeux. Nul doute qu'avec la souplesse de talent dont elle a fait preuve en abordant Phèdre, elle n'arrive à atténuer rapidement certains défauts d'attitude qui sont incontestables!

Quelle justesse d'accent, en revanche! Quelle simplicité dans la diction! Quel art de mettre en valeur les passages de force par l'atténuation intelligente de ceux qui les précèdent ou les suivent! J'ai rarement mieux compris qu'avec Mlle Després l'analogie des moyens expressifs qui régissent les différents arts, et qui sont d'une saisissante vérité, puisqu'ils constituent ces *correspondances* dont parle Baudelaire. La lumière et l'ombre dans la peinture, les *forte* et les *dolce* dans le langage musical ou dans la récitation parlée : voilà des analogies de moyens répondant aux plus intimes besoins de notre âme, et constituant cet art des nuances par où seulement les natures délicates atteignent à l'émotion. Chez Mlle Suzanne Després, nous l'avions déjà vu — dans les rôles modernes — se manifester avec une rare perfection de justesse et d'intensité. Mais nous pouvions douter encore, et nous avions quelque crainte qu'il ne conservât pas cette justesse, une fois transposé dans le domaine de la tragédie, où les conventions

de la forme prêtent au grossissement, à la grandiloquence oratoire. Jamais un instant, Mlle Suzanne Desprès n'est tombée dans ce défaut. C'est qu'à la différence des jolies perruches qui, pour l'ordinaire, débitent leur rôle à la façon d'une leçon apprise, elle l'a étudié par le dedans, et constamment s'applique à donner l'intonation juste, répondant au sentiment traduit. Il faut reconnaître qu'elle est merveilleusement servie par son entourage, car les éclats et la gesticulation d'un comparse tel que M. Paul Mounet lui deviennent un puissant repoussoir, étant plus conformes aux habitudes d'un hercule de foire qu'à l'image que nous nous formons — peut-être à tort — du fils d'Égée, roi d'Athènes!

J'ai parlé de simplicité, de justesse d'accent. C'est déjà beaucoup quand il s'agit de tragédie, en réaction surtout avec les stupides usages que la tradition a maintenus sur notre scène française. Mais c'est encore trop peu dire. Il serait injuste, pour le jeu si nouveau, si impressionnant, de cette sérieuse artiste, de n'y pas signaler d'éminentes qualités d'émotion et de pathétique, lesquelles, pour être plus contenues, n'en sont pas moins saisissantes. De toute sa force, avec toute son intelligence et tout son cœur, Mlle Suzanne Desprès s'est appliquée à mettre en lumière la blessure d'amour qui tout le long du rôle saigne à travers la pièce. Elle en a rendu le sens fatal et, si je puis dire, physiologique... et il nous paraît bien qu'en l'interprétant ainsi, elle s'est conformée aux intentions mêmes, à l'idée du poète, lequel écrivait dans sa préface : « Phèdre est engagée par sa destinée et par la colère des dieux dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première. Elle fait tous ses efforts pour la surmonter. Elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne, et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté. »

Quoi qu'il en soit des intentions de Racine, Mlle Suzanne Desprès, qui par-dessus tout obéit aux impulsions de son tempérament et ne cherche qu'en elle-même ses raisons d'être émue, a trouvé des accents vrais et profonds pour traduire la grande amoureuse qu'est Phèdre. Depuis le récit de sa passion jusqu'aux tortures de sa jalousie, elle a su, par des nuances de diction très subtiles, marquer la progression du rôle. Je ne parle pas de la scène finale, où elle a donné, au plus haut degré, l'impression d'une lampe qui s'éteint. Dans cette scène, son jeu n'a pas beaucoup *porté;* mais il serait naïf de s'en montrer surpris, si l'on songe à quels éclats sont habitués les spectateurs de la Comédie-Française. De toutes nos forces et en toute sincérité, félicitons une interprète qui, sachant mieux que personne dans quel milieu elle allait se produire, a su rester elle-même, et s'abandonner aussi hardiment aux impulsions de sa nature. Il y a là, je le répète, un premier pas fait, qui comptera pour la réforme si désirable de traditions ridicules et démodées.

Et, maintenant, faut-il nous excuser d'avoir consacré un article entier au jeu d'une tragédienne, alors que d'habitude nous réservons si peu de place à l'interprétation des pièces? Les raisons en ont été suffisamment déduites, il me semble; et les débuts de cette valeur d'art ne sont pas tellement fréquents qu'on puisse les négliger. Et puis, soyez-en sûrs, dans l'histoire de l'interprétation au théâtre, le jeu de Mlle Suzanne Desprès laissera plus de traces que ne doivent le faire les dernières nouveautés et surtout la *Gertrude* du Dr Bouchinet, d'un sentimentalisme si faux et si niais, et qui n'eût pas dû paraître sur la scène de la rue Richelieu!

PAUL FLAT.



ANIELKA [1]

Roman.

— Quelqu'un est-il venu les voir?

— Une cousine est venue, il y a quelques jours.

— Ne sais-tu si elle a parlé aux enfants de leur mère?...

— Oui, elle leur a dit que leur mère, c'est-à-dire notre dame, était partie pour Varsovie.

— Ah!... elle n'a rien dit de plus?

— Si, elle a encore dit qu'elle les emmènerait bientôt chez elle.

— Ah!

La dame continua son chemin vers la ferme, suivie de l'homme en livrée, qui marmottait toujours... La dame était vêtue d'une robe noire à traîne et d'un mantelet de velours.

Un cheval s'ébroua sur le surveillant, toujours ébahi; le paysan recula de quelques pas, puis il se mit à suivre la voiture.

— Ce sont sans doute des seigneurs, pour aller dans une telle calèche! se disait-il. Et comme ça reluit!... On pourrait se regarder, dans cette merveille...

Mais la dame avait enfin atteint la ferme, et était entrée dans la maison, laissant le valet de pied planté sur le seuil. La surveillante était précisément occupée à conjurer la maladie d'Anielka quand le bruissement d'une robe attira son attention. Elle se re-

[1] Voir la *Revue* des 16, 23, 30 août, 6, 13, 20, 27 septembre, 4, 11 et 18 octobre 1902.

tourna et resta tout ahurie en apercevant cette étrangère qui avait un air de grande dame. Celle-ci, sans même paraître remarquer son étonnement, s'approcha d'Anielka, avec un sentiment de compassion non feinte sur son visage, encore beau, quoique légèrement fané, et prit la main de l'enfant.

— Anielka ! appela-t-elle d'une voix douce.

La fillette, comme mue par un ressort, se mit sur son séant et fixa des yeux égarés sur la dame. Elle eut beau rassembler ses souvenirs dispersés ; elle ne put se rappeler qui c'était. Mais elle ne s'étonna pas, la prenant pour une de ses visions.

— Anielka ! répéta la dame.

L'enfant sourit, mais garda le silence.

— Elle a la fièvre... elle délire, murmura la surveillante.

La dame aperçut un pot avec de l'eau, elle y trempa son mouchoir de batiste et mouilla les tempes et le front d'Anielka, puis elle plia ce mouchoir et le posa sur la tête de la malade. Sous l'influence de l'eau fraîche, la fillette revint à elle et balbutia :

— Êtes-vous notre tante ou une autre cousine? Venez-vous de la part de maman !

La dame tressaillit.

— Je suis venue vous chercher. Veux-tu venir avec moi ?

— Et où donc? chez maman?... Peut-être chez nous?... Dans notre maison... Je voudrais tant retourner au jardin... Il y fait si frais !...

— Pourquoi pleures-tu, ma fillette? demanda la dame en se penchant vers la malade; mais elle se redressa aussitôt, car le souffle brûlant d'Anielka lui faisait peur. Cependant quand elle eut examiné attentivement le maigre visage pâle, tacheté de plaques rouges, les bons grands yeux tristes d'Anielka, quand elle se fut rappelé l'immense malheur qui atteignait l'enfant innocente, elle détourna la tête et ne put plus retenir ses larmes.

Quelques instants après, Anielka ferma les yeux; elle parut même s'endormir, comme épuisée par la conversation. La dame trempa alors une seconde fois son mouchoir dans l'eau et lui enveloppa la tête, puis elle sortit de la chambre.

— Christophe, dit-elle à l'homme en livrée, retourne immédiatement à la maison avec la briska !

— Je suis aux ordres de Madame.

— Fais disposer un lit au milieu du salon donnant sur le jardin... envoie chercher un médecin, et télégraphie à Varsovie à un autre médecin, dont le régisseur te donnera l'adresse.

Le valet de pied s'inclina, mais resta là, comme s'il voulait faire une observation.

— Que veux-tu ?

— Je crois, dit-il avec emphase, que Madame ne saurait rester ici sans domestique.

— Nous partirons bientôt, aussitôt que la malade sera un peu plus calme.

— Il ne convient pas que Madame voyage avec des malades. C'est l'affaire des docteurs et des religieuses.

La dame rougit et hésita un instant, comme si elle reconnaissait la compétence supérieure de Christophe en ces sortes d'affaires ; mais comme, d'un autre côté, une telle remarque n'était point de son goût, elle repartit sèchement :

— Fais ce que je t'ai commandé !

— Puisque Madame l'ordonne, je pars ; mais je ne réponds de rien ! répliqua Christophe en s'inclinant froidement. Au reste, ajouta-t-il, je dois laisser reposer un peu les chevaux.

La dame revint auprès d'Anielka en se demandant s'il convenait à une dame comme elle de s'occuper des malades ; elle s'assit sur le lit et interrogea avidement le visage de la fillette.

— Comme elle *lui* ressemble ! se dit-elle. Ce sont les mêmes lèvres... Le même sang... Pauvre homme ! je dois tant le dédommager pour tout ce qu'il souffre !

Et la belle figure du père d'Anielka se présenta à son imagination. Maintenant elle n'hésiterait plus à donner ses soins à la malade. N'était-ce pas son enfant, à *lui ?* Ne le faisait-elle pas pour *lui ?*

Le cocher, ayant attaché les guides au siège, descendit solennellement des hauteurs de la voiture jusqu'à la vallée de larmes de la ferme, et se croisa les bras, à la manière des cochers. Christophe s'approcha de lui en caressant ses longs favoris à l'anglaise.

Les compresses froides firent tant de bien à Anielka qu'on put enfin lui annoncer leur départ immédiat. Elle accueillit cette nouvelle avec indifférence et se laissa habiller.

La voiture allait lentement. A l'air frais, Anielka reprit un peu ses sens, regarda autour d'elle et se demanda quelle était cette bonne dame?... où on allait? puis elle pensa que peut-être leur mère, voulant leur réserver une bonne surprise, les attendait là-bas, où ils allaient...

Elle regarda les osiers ployés en deux, et le large marais uni, coupé çà et là de touffes d'herbes et d'îlots. Quand ils s'engagèrent sous bois, elle écouta le monotone murmure des arbres ; il lui sembla alors qu'ils étendaient leurs rameaux vers elle et lui murmuraient quelque chose ; mais, avant qu'elle fût parvenue à saisir la première syllabe, la voiture l'avait emportée plus loin.

— Que veulent-ils donc me dire ?

Elle tendit l'oreille... Maintenant elle pouvait enfin comprendre... C'était un secret, ni triste, ni gai, mais très important, très grand, que la forêt entière répétait, mais qui devait rester ignoré d'elle, Anielka.

Le mouvement lent et continu, le changement

d'aspects, toujours vagues, embrouillés pour elle, agacèrent la fillette. Elle ferma les yeux, mais soudain il lui sembla que la voiture s'était arrêtée. Elle regarda, mais non, on allait toujours et quelqu'un la regardait curieusement, caché derrière les arbres. Qui donc était-ce? Qu'était-ce? Quantité de visions sans formes ni couleurs, silencieuses, mobiles.

Le voyage était interminable. On avait dépassé la forêt. C'était à présent un ciel immense, profond. Anielka était étendue sur cette immensité sans être retenue par quoi que ce fût. La peur de l'espace s'empara d'elle; il lui sembla qu'elle allait tomber là, quelque part; puis ce désert lui parut recouvert d'un tissu qui l'enveloppait, la retenait.

Elle laissa échapper un léger gémissement.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda la dame.

— J'ai peur... Je vais tomber là! répondit Anielka, en indiquant du doigt la voûte céleste. Retenez-moi!

La dame fit lever la capote, ce qui parut rassurer Anielka. Mais, deux cents pas plus loin, elle se prit à pleurer, à supplier.

— Laissez-moi ici... Déposez-moi dans ce champ pour que j'y meure... Tout tremble en moi... Je ne sais pas ce que j'ai... je ne sais pas où vous me conduisez... Je n'ai rien fait de mal... à personne... Pourquoi me tourmente-t-on ainsi?... Maman!... Maman!...

Le château n'était qu'à une petite distance. On appela des domestiques et on porta Anielka jusque-là. Joseph et la surveillante pleuraient silencieusement. La dame paraissait très inquiète...

Enfoncé commodément dans un grand fauteuil recouvert de cuir, M. Dragonowicz, le médecin de district, s'entretient avec Mme Wichrzycka, la confidente de la dame qui a pris chez elle Joseph et Anielka.

Le docteur Dragonowicz est un vieillard de petite taille, bien conservé, rasé de frais et vêtu correctement d'une redingote grise.

Mme Wichrzycka est une femme dévotement maigre; elle porte une robe noire, ses cheveux sont coiffés en bandeaux très lisses; elle se met de la ouate dans les oreilles.

Ils causent à voix basse :

— Est-ce la peine de faire venir un tel blanc-bec de Varsovie? C'est à croire que les bons médecins manquent chez nous! — disait le docteur d'une voix irritée, en caressant ses cheveux grisonnants. — Il ne sera d'aucun secours; au contraire, il fera du tort à la malade et emportera quelques centaines de roubles, rien de plus...

— Que pouvais-je faire, monsieur le docteur? Elle s'est entêtée, voilà tout. Elle donnerait même des milliers de roubles pour qu'on guérisse la petite. Elle a de l'argent, pourquoi ne pas se permettre de telles fantaisies? — répliqua Mme Wichrzycka. Je lui ai dit catégoriquement, poursuivit-elle, que si vous, monsieur le docteur, n'aviez pu rien faire, nul ne ferait rien : car je me rappelle toujours comme vous m'avez soigné cette malheureuse oreille. Mais, que faire, quand elle s'opiniâtre?... Monsieur le docteur, dois-je continuer ces pilules?

— Il le faut... il le faut! marmotta le docteur. Depuis qu'on a construit ce chemin de fer, ils ont tous ici la tête à l'envers avec leur Varsovie! On fait venir ses robes de Varsovie, son sucre de Varsovie, ses médecins de Varsovie; et toi, pauvre provincial, reste dans ton coin!

La porte tourna sur ses gonds, et un jeune homme, châtain, de taille moyenne, parut dans l'embrasure. La dame en noir se leva précipitamment et amena sur ses lèvres le plus mielleux des sourires.

— Comment avez-vous trouvé notre malade, monsieur le docteur? demanda-t-elle. Pauvre ange!... J'ai vu des milliers de malades pendant ma vie, mais aucun d'eux ne m'a causé la pénible impression qui...

Le jeune docteur arrêta ce déluge de paroles.

— Nous allons justement en conférer, mon respectable collègue et moi, dit-il en saluant l'aimable dame, qui sourit plus doucement encore.

Puis elle prit sa robe du bout des doigts et fit une révérence de pensionnaire.

— Je voudrais encore demander ce que monsieur le docteur désire à déjeuner? Nous pouvons lui offrir du filet, de la volaille, du jambon, des œufs, du vin, du porter.

— N'importe quoi, Madame! répondit le jeune médecin en s'inclinant pour la seconde fois, mais d'une manière si péremptoire que la dame comprit qu'elle devait quitter la chambre.

— Vous venez directement de Varsovie, Monsieur? demanda Dragonowicz, les doigts entrelacés, et en toisant le jeune homme. Est-ce qu'il y règne la même sécheresse qu'ici?

Par réciprocité, le jeune homme châtain toisa également le vieux médecin, et se jeta nonchalamment dans un second fauteuil.

— Après les longues sécheresses, nous avons parfois de la pluie, répondit-il. Et comment mon respectable collègue a-t-il trouvé la malade hier?

Ce « comment » décontenança Dragonowicz.

— Comment? mais comme toujours au début d'une fluxion de poitrine, répondit-il aigrement. De la fièvre, des frissons, la langue chargée, le pouls accéléré, les autres symptômes.

— Et qu'avez-vous prescrit? Puis-je me permettre de le demander?

L'entretien était de moins en moins au gré de Dragonowicz.

— J'ai prescrit ce qu'on donne toujours en de pareils cas! bougonna-t-il. Malheureusement, la protectrice de la malade n'a pas permis les ventouses.

— Elle a eu grandement raison, objecta le jeune homme châtain à mi-voix.

— Hein?

— La malade est anémique, il faut ménager son sang.

— Alors vous ne faites pas poser des ventouses dans les fluxions de poitrine? s'écria Dragonowicz. J'entends cela pour la première fois!

Et il éclata de rire en se frottant les mains.

— Il n'y a pas ici de fluxion de poitrine...

— Comment, il n'y en a pas? Et que dit le poumon gauche?...

— Le poumon gauche ne dit rien. Le droit est un peu pris.

— Comment, le droit? cria Dragonowicz. Et moi je vous dis que c'est le gauche!

— Et, à moi, l'auscultation dit que c'est le droit!

Dragonowicz en resta muet pendant un instant; mais il domina bientôt son émotion, et il repartit, en scandant ses paroles et en s'efforçant de donner à sa voix une note ironique :

— C'est bien... le droit... très bien... qu'il en soit ainsi!... Et quel nom, d'après votre nomenclature, donnez-vous à cette maladie?

— La malaria, répondit le jeune médecin, sans même regarder Dragonowicz.

— La ma-la-ria? répéta le vieux docteur en se levant. Oui, je sais que c'est une maladie varsovienne, la découverte de grand Baranowski ou du grand Chalubinski, ceux qui guérissent avec du lait et de l'air frais. Je connais ces messieurs! Je leur ai envoyé une fois un malade souffrant de palpitations de cœur; et ils ont trouvé que c'était un catarrhe de l'estomac, encore une de leurs découvertes. Ha!... ha!... un catarrhe de l'estomac!... C'est vraiment dommage qu'ils ne lui aient pas prescrit de tabac à priser, pour le faire éternuer!...

Le jeune médecin se leva à son tour.

— Permettez-moi de vous dire, mon cher collègue, — fit-il, énervé, — qu'un diagnostic de ces messieurs vaut plus dans le monde médical que toutes les autorités de clocher. Quant au catarrhe de l'estomac...

Mais Dragonowicz ne l'écoutait plus. Prenant sa casquette, posée sur le bureau, il s'en couvrit et sortit de la chambre en poussant la porte. A l'office, il déclara que le jeune médecin était un sot et il demanda des chevaux. Heureusement pour l'humanité souffrante, Mme Wichrzycka le prit par la main et le mena voir, pour l'apaiser, deux valets de ferme malades. Il leur écrivit une ordonnance longue d'une demi-toise, et leur prescrivit en outre, à chacun, une trentaine de ventouses.

Pendant ce temps, le jeune docteur, fatigué de son voyage, s'était enfoncé commodément dans un fauteuil et réfléchissait, la tête appuyée sur sa main, aux mesures à prendre en pareil cas.

— Nous avons de la fièvre, le poumon droit est légèrement pris, le cerveau aussi; nous avons, en outre, un grand affaiblissement. La malade a habité une contrée marécageuse... Il faut donc, avant tout, donner du quinquina qui, naturellement, sera falsifié... Du vin vieux... mais auront-ils du bon vin, ici? Peut-être faudrait-il prescrire de l'arsenic?... Laissons cela... Qu'il fait chaud ici!... *Acidum carbonicum cristallisatum?*... Non, cela n'est pas indiqué... La fièvre... *Acidum salicium*... Contre quoi?...

Et le jeune homme appelait à la rescousse tous ses souvenirs de pharmaceutique, essayant d'y découvrir quelque nouveau moyen... Enfin... il en tient un très original... très efficace... La fièvre diminue, les forces reviennent... l'énervement se calme...

Et, sur ce, il s'endormit profondément.

La porte du salon s'ouvrit doucement, et la maîtresse du logis entra. Elle pouvait avoir une quarantaine d'années environ; elle était de belle taille; son teint était basané, ses yeux noirs, très vifs. Ses traits grossiers, mais passionnés, conservaient encore les traces d'une grande beauté.

— Une Juive? se demanda la cousine, qui se leva vivement, et salua profondément la baronne.

Celle-ci lui serra amicalement la main.

— Vous êtes la cousine d'Anielka et de Joseph?

— Oui, Madame.

— Asseyons-nous, je vous en prie! Vous êtes une proche parente de la pauvre défunte?

Un nuage de tristesse assombrit le front de la cousine.

— Je crois même qu'elle demeurait avec vous, dans les derniers temps? continua la baronne.

— Je suis venue chercher les enfants... Ces jours derniers, — la cousine parut légèrement embarrassée, — ces jours derniers, j'ai enfin obtenu une place de gouvernante chez un respectable chanoine...

La baronne parut inquiète.

— Mais comme c'est un homme aisé et très, très bon, il m'a permis de prendre les enfants chez lui; il m'a même payé un trimestre d'avance, pour que je puisse leur acheter les choses les plus nécessaires.

— Cela ne me semble guère une demeure convenable pour ces enfants, même provisoirement, observa la baronne.

— J'ai juré à Mathilde de ne jamais abandonner ses enfants, interrompit la cousine, et je tiendrai

parole. Je n'ai plus de fortune, depuis longtemps déjà, mais mon travail nous suffira, et le bon chanoine...

— Il me semble, Madame, que vous ignorez l'autorisation de me charger des enfants que m'a donnée M. Jean. Je vais vous montrer sa lettre. Au reste, lui-même sera ici dans deux ou trois jours... Et si même M. Jean ne m'avait pas conféré ce droit, vous ne pourriez pas encore emmener les enfants : car Anielka est gravement malade...

La cousine baissa la tête.

— Nous avons deux docteurs, continua la baronne ; nous pouvons en avoir d'autres encore, même les plus grandes célébrités du pays, si cela devient nécessaire. Anielka a, en outre, ici, tout le confort possible.

— Alors il me faut abandonner l'enfant malade de ma cousine germaine ? dit timidement la cousine.

— Mais non, mais non, protesta la baronne en lui tendant la main, j'espère au contraire que vous nous resterez quelque temps !

XVI

Le soir, les médecins auscultèrent de nouveau la malade, et tinrent de nouveau conseil dans une chambre à part.

— Alors, Monsieur, vous persistez à affirmer qu'il n'y a pas de fluxion de poitrine ? fit Dragonowicz, un sourire protecteur aux lèvres.

— Je l'affirme et je suis persuadé que vous allez trop loin ! répliqua froidement le jeune médecin.

La coupe débordait. Dragonowicz se croisa les jambes, joignit les mains, et jetant un regard majestueux au jeune homme, il lui demanda :

— Pardon... mais quel âge avez-vous ?

Le jeune médecin se leva.

— Mon cher collègue, j'ai juste l'âge qu'il faut pour reconnaître une fluxion de poitrine.

Dragonowicz se leva à son tour.

— Vos connaissances m'importent très peu, s'écria-t-il en levant le bras. Et à quelle université avez-vous étudié?

Le jeune médecin mit ses mains dans ses poches.

— Pas à la vôtre, mon cher collègue !

Le visage coloré du vieux docteur devint cramoisi.

— Ni moi non plus, je n'ai pas étudié à la vôtre, cria-t-il ; mais vous comptez juste autant d'années d'existence que j'ai d'années de pratique, et comme ce n'est pas... sur le même banc... ah !...

Il fit quelques violents gestes de dénégation et reprit, après un instant :

— Donc, je vous prie de ne plus m'honorer du titre de collègue !

Et laissant le jeune médecin debout au milieu de la pièce, il sortit pour se calmer un peu.

Le jeune homme n'en dormit pas moins à poings fermés, mais, cependant, il réfléchit beaucoup aux questions suivantes :

« La conduite de Dragonowicz méritait-elle une réprimande de vive voix, ou par lettre ? Et devait-il porter plainte devant la Société médicale de l'endroit ?

« Le procédé, plutôt brutal, de Dragonowicz envers un collègue n'exigeait-il pas une réparation par les armes ?

« Et dans ce cas,

« Trouverait-on aux environs les quatre témoins nécessaires ? »

Le lendemain, les deux adversaires étaient pâles ; ils déjeunèrent sans appétit. Chacun se trouvait sous l'impression des résolutions décisives qu'il avait prises, résolutions consistant en ce qu'ils ne devaient pas s'adresser la parole, devaient se regarder le moins possible, et demander des chevaux immédiatement.

C'est ce qu'ils firent tous les deux : mais comme M[me] la baronne avait plus de confiance dans le Varsovien qu'en Dragonowicz, le Varsovien ne partit que plus tard, emportant de généreux honoraires.

Dans l'antichambre, Dragonowicz trouva le valet de chambre Christophe et un simple domestique. M. Christophe ordonna à celui-ci d'aider monsieur le docteur à endosser son paletot; et monsieur le docteur pria M. Christophe de dire au médecin de Varsovie qu'il n'était qu'un béjaune.

M. Christophe en resta tout stupéfait :

— Monsieur le docteur voudra bien me permettre de lui faire remarquer que je n'ai pas le plaisir de connaître ce monsieur et que...

— Mais si, vous avez dû servir dans le même restaurant !... fit Dragonowicz, ne se contenant plus.

Cela avait tout l'air d'une injure, mais M. Christophe garda son sang-froid.

— Je n'ai jamais servi dans un restaurant, répliqua-t-il avec dignité, et j'ai rencontré ce monsieur dans des sociétés que ne fréquente pas Monsieur.

Et sur ce, il sortit sans même saluer, et s'en fut déclarer à la baronne « que le vieux docteur était un mal élevé et que lui, M. Christophe, ne s'inclinerait plus jamais devant lui, ou bien qu'il demandait son congé ».

Le jeune Varsovien resta donc maître de la place et put soigner la malade à son gré. Il s'y employa énergiquement, resta des heures entières près du lit d'Anielka, lui fit prendre des remèdes, du vin, du potage, la palpa, l'ausculta, appliqua le thermomètre ; mais quand la baronne lui demanda ce qu'il en pensait, il secoua la tête et répondit, en langage fleuri :

— La malade traverse en ce moment une passerelle d'où elle peut choir facilement, et qui peut se rompre plus facilement encore, mais...

Il baissa la tête et ouvrit les bras.

— La nature peut venir en aide... conclut-il.

— Alors son état est désespéré? demanda la baronne inquiète.

— Nous devons espérer jusqu'à la dernière minute...

— Quand supposez-vous que la crise aura lieu?

— Il n'y a pas de crise dans la malaria : il n'y a que des degrés de ralentissement et de développement de la maladie, un manque absolu de forces; et puis, survient la convalescence.

— Ne conviendrait-il pas de hâter l'arrivée du père?

— On le pourrait; cela peut même influer favorablement sur le système nerveux.

— Est-ce qu'un de leurs fermiers ne pourrait pas voir notre chère malade?... C'est un très digne Juif... et il désire tant la voir!...

— Pourquoi pas? répondit le docteur.

En vertu de ce « pourquoi pas », Samuel fut autorisé à entrer chez la fillette.

Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs semaines; et quand Mme Wichrzycka vint lui apporter l'autorisation, il n'eut garde d'oublier de lui demander :

— Pardon, Madame, mais ne peut-on pas gagner cette maladie?

— Quelle sottise!

— C'est que, voyez-vous, Madame, j'ai des enfants, et beaucoup d'affaires en ce moment!

— Laissez-donc, Samuel! C'est vous qui avez voulu y aller, et maintenant vous avez peur...

L'âme des Machabées se réveilla en Samuel; il cracha dans ses mains, lissa ses cheveux; et, légèrement pâle, il se mit à remuer les jambes comme un fougueux coursier avant une bataille.

Avant qu'il se rendît chez la malade, Mme Wichrzycka parut se souvenir de quelque chose; elle prit un grand flacon posé sur le bureau et arrosa abondamment la houppelande de Samuel d'eau de Cologne très parfumée.

— Est-ce que c'est contre la contagion? demanda-t-il en se bouchant le nez.

— Oui!

Ils sortirent. Dans l'antichambre, ils se heurtèrent à un valet de chambre qui examina le Juif des pieds à la tête et lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est, vous êtes parfumé aujourd'hui, monsieur Samuel?

— C'est Mme Wichrzycka qui...

Plus loin, ils rencontrèrent un autre domestique qui s'écria en riant :

— Vous en exhalez des parfums, aujourd'hui, Samuel!...

Le Juif resta tout décontenancé.

Le jeune docteur, qui se trouvait par hasard sur leur passage, examina aussi le fermier, embaumant comme de l'extrait d'eau de Cologne.

Enfin la surveillante les accueillit par :

— Grand Dieu, Samuel! vous sentez comme un seigneur!...

Des gouttes de sueur perlèrent sur le front du Juif. Il en oublia Anielka, et la contagion, et ne songea plus qu'à une chose : cacher sa honte.

Dès qu'il fut dans le salon où était installée la malade, lui, qui savait toujours se tirer d'embarras, perdit toute contenance. Il eût voulu pouvoir se cacher dans un trou de souris.

— Je vous amène Samuel, mademoiselle Anielka, dit Mme Wichrzycka.

— Ah!... Comment allez-vous, Samuel? Vous ne m'avez pas apporté une seule lettre de maman... Je ne sais même pas où est maman... ce qu'elle devient...

A cet instant la cousine Anna fit quelques signes à Samuel; Anielka les aperçut et s'effraya.

— Samuel! s'écria-t-elle, où est maman? Qu'est-ce que ma cousine vous montre de la main?

— Madame se porte bien! répondit Samuel d'une voix toute changée.

Anielka devint toute nerveuse.

— Pourquoi avez-vous l'air si agité, Samuel?... Approchez un peu... venez ici...

— Approchez-vous donc, Samuel! dit Mme Wichrzycka.

— Venez plus près, Samuel! dit la cousine à son tour.

Mais Samuel ne paraissait nullement disposé à s'approcher du lit.

— Est-ce que vous avez peur de moi? demanda Anielka. Suis-je donc si malade qu'on ne puisse plus m'approcher?...

— Je vous demande bien pardon, bégaya le Juif; ce n'est pas parce que Mademoiselle est malade que je n'approche pas... mais parce... parce... que je pue un peu... Je reviendrai plus tard...

Et il s'enfuit du salon.

Mme Wichrzycka conta en riant comme il avait honte d'avoir été parfumé, la cousine rit aussi, mais cela ne parvint nullement à rassurer Anielka.

A partir de cet instant, elle persista à répéter qu'elle était mortellement atteinte, et que sa mère aussi devait être gravement malade...

— Je mourrai certainement, disait-elle avec une résignation douloureuse. Priez pour moi, ma cousine... Ne faudrait-il pas faire venir un prêtre?...

La cousine était désespérée.

— Que parles-tu de mort, fillette chérie?... quelle vision as-tu là?... Est-ce que le docteur ne t'examine

pas chaque jour? Et, cependant, il ne prévoit rien de semblable...

Anielka se tut. Un moment après, elle murmura :

— Dans tous les cas, faites venir un prêtre !

La cousine était pieuse et croyait aux pressentiments.

— Si tu le veux, mon enfant, j'en ferai venir un. Il est certain que la chair et le sang de Notre-Seigneur rendent mieux la santé aux malades que tous les médicaments...

Et elle ajouta, dans son for intérieur :

« Et mieux vaut mourir avec Dieu, s'il faut mourir ! »

Lorsqu'on annonça à la baronne que la malade demandait un prêtre, elle s'alarma, eut des palpitations de cœur, et enfin fit expédier deux dépêches à M. Jean, le priant de ne pas retarder son arrivée; puis elle alla demander au docteur s'il ne fallait pas craindre que cette effrayante cérémonie n'empirât l'état de l'enfant.

— Non, répondit le docteur; un tel acte peut au contraire agir efficacement sur le système nerveux, si la malade le désire elle-même.

— Son état est-il vraiment désespéré ?

Le docteur releva les sourcils :

— Madame, la nature a des moyens que nous ne connaissons pas.

La baronne conclut, d'après ces paroles, qu'il n'y avait plus aucun espoir, et envoya immédiatement un troisième télégramme à M. Jean; puis elle alla s'enfermer dans ses appartements.

Le bruit circula bientôt, au château et à la ferme, qu'Anielka était perdue. La nuit, on envoya la plus belle voiture au-devant de M. Jean. Vers neuf heures du matin, le prêtre arriva. On alla prévenir Anielka; puis on la vêtit de linge neuf. La fillette regarda avec un certain intérêt sa camisole brodée, les allées et venues des servantes, les larmes de sa cousine, et la stupeur de la surveillante.

Il lui était visiblement agréable que chacun s'empressât auprès d'elle, et puis de penser qu'elle allait se confesser, communier, et se préparer à mourir, comme une grande personne.

La cousine, qui remarqua ce calme d'Anielka, s'empressa de lui annoncer qu'on attendait son père d'un moment à l'autre.

— Vraiment?... c'est très bien! dit Anielka. Avant la confession, le docteur examina encore la malade, appliqua le thermomètre, et parut réfléchir profondément, puis il ordonna de lui faire prendre du vin vieux le plus souvent possible, de fermer les persiennes si la lumière venait à l'incommoder; puis il se rendit au village, où il avait quelques malades à voir. La cousine Anna approcha son fauteuil du lit, puis plaça des oreillers derrière la fillette, pour qu'elle pût rester assise.

— Figurez-vous, ma cousine, que j'ai rêvé du ciel, cette nuit! J'y ai vu beaucoup, beaucoup d'îles comme en or sur une mer vert doré, mais cela paraissait tel seulement de loin, parce que de tout près, le ciel ressemblait à la terre. Il y a aussi des pelouses, des fleurs de couleurs tout à fait pareilles à celles d'ici, mais plus jolies cependant. Maman se promenait dans un des jardins, et Karo courait devant... Comme ils étaient beaux à voir, tous les deux!... Je les ai appelés, mais ils ne m'ont pas entendue... Enfin je me suis réveillée.

— Calme-toi, mon enfant, fais ta prière! implora la cousine, en voyant de grandes taches rouges marbrer les joues de l'enfant, que ce récit avait fatiguée.

Un vieux prêtre en surplis parut dans l'embrasure de la porte. Anielka s'effraya.

— Est-ce que c'est le prêtre qui est déjà venu?... Oh! comme j'ai peur. Pourquoi fait-il si sombre ici?... Comme il fait noir!...

— Tu avais mal aux yeux, c'est pourquoi le docteur a fait fermer les persiennes, murmura la cousine.

— Je n'ai plns mal, maintenant, interrompit la fillette. Ouvrez au moins une fenêtre! Il me semble que je suis dans un cimetière, dans la chapelle où sont mon grand-père et ma grand'mère.

— Ouvrez la fenêtre! intervint le prêtre, en s'asseyant près de la malade.

Les persiennes grincèrent, et la claire lumière du jour inonda le salon morose. La tante sortit en se couvrant les yeux de ses mains, le prêtre murmura des paroles latines, accompagné par le murmure des feuilles et le gazouillement des oiseaux dans le jardin.

— Prie, mon enfant! dit le prêtre.

— Comme il fait beau là-bas! s'écria Anielka en montrant le jardin. Mon Dieu! mon Dieu! reverrai-je jamais notre maison... ma chère maman?...

Puis elle se frappa la poitrine et regarda le prêtre, attendant qu'il l'interrogeât.

— As-tu été à confesse avant Pâques, mon enfant?

— Oui.

— C'est bien, mon enfant. Il faut toujours se confesser au moins une fois par an... Et as-tu assisté à la sainte messe chaque dimanche?

— Non.

— Tu priais à la maison, sans doute?

— Pas toujours, répondit Anielka en baissant les yeux. Quelquefois je courais dans le jardin et je jouais avec Karo.

— On peut jouer le dimanche et les jours de fête, mais il faut toujours prier au moins un peu. As-tu dit tes prières chaque matin et chaque soir?

Anielka réfléchit.

— Un soir, je n'ai pas prié.

— Pour quelle raison ?

— Je suis restée longtemps auprès de maman ; et puis, je me suis endormie dans son fauteuil.

Et elle ajouta, un tremblement dans la voix :

— C'est alors que notre maison a brûlé... Peut-être est-ce à cause de mes péchés ? demanda-t-elle en regardant craintivement le prêtre.

Le confesseur parut embarrassé.

— Je n'en suis pas sûr, mon enfant, répondit-il, mais il me semble que non. As-tu toujours obéi à tes parents ? Leur as-tu obéi volontiers, sans murmurer ?

— Non, balbutia Anielka, papa m'a défendu de parler à Gaïda, et je lui ai parlé cependant...

— Il faut toujours accomplir la volonté de ses parents, mon enfant ; ils n'ordonnent rien sans motif. Pourquoi as-tu causé avec cet homme ?

— Je l'ai prié de ne plus battre sa fille... Elle est si petite encore !...

— Ah !... mon enfant... mon enfant... C'est très bien de lui avoir demandé cela, mais il faut toujours obéir à ses parents... Et n'as-tu pas prononcé le nom de Dieu en vain ?...

— Si.

— Vraiment ? fit le prêtre. Et à quel sujet, mon enfant ?

— J'ai demandé à Dieu de nous envoyer papa... puis maman...

— Ah ! mon enfant...

Le prêtre tira de sa poche un ample mouchoir de soie et se moucha.

— Ne te souviens-tu plus de rien, mon enfant ?...

— De rien...

— Frappe-toi la poitrine, mon enfant, et dis : « Mon Dieu, ayez pitié de moi !... » Et, comme pénitence, récite une prière à l'intention de tous les pécheurs !

Et ayant achevé lui-même une courte prière d'une voix toute changée, il s'enfuit du salon en évitant de rencontrer personne.

Le jeune docteur revenait lentement au château lorsqu'une voiture de maître, attelée de quatre chevaux lancés à fond de train, le dépassa.

Un mauvais pressentiment l'envahit ; il hâta le pas.

— C'est le père de la malade, pensa-t-il. Pourvu qu'il n'entre pas chez elle sans la prévenir, il me gâterait mon ouvrage !

Et il se mit à courir.

Mais la voiture était déjà loin. A peine se fut-elle arrêtée devant le perron que M. Jean en descendit vivement et, après avoir salué la maîtresse du logis, venue à sa rencontre, il demanda qu'on le conduisît chez sa fille.

— Le prêtre vient de la quitter, lui dit la baronne.

M. Jean tressaillit.

— Conduisez-moi tout de suite auprès d'elle, que je la revoie vivante, au moins... Je ne rencontre que des cercueils et des tombes, sur ma route...

Quelques instants après, la baronne et lui, précédés de la cousine Anna, entraient chez la malade.

— Me voici... me voici... ma petite chérie !... s'écria le tendre père, en courant vers le lit.

Anielka se réjouit, moins toutefois que ne l'avait supposé le docteur.

— Comme c'est bien que vous soyez arrivé, papa... je me sentais si mal !...

M. Jean la serra dans ses bras, et la couvrit de baisers.

— Je sais que vous avez été très mal logés, dans cette maudite ferme dont je me suis enfin débarrassé : mais la bonne baronne Weiss, ayant appris...

— Weiss ? fit Anielka, en ouvrant de grands yeux.

La conversation de son père et de Samuel lui revint involontairement à l'esprit.

— Mais oui, n'êtes-vous pas chez Mme Weiss ?... repartit M. Jean étonné.

Anielka regarda son père attentivement et elle aperçut deux petits galons blancs au revers de sa redingote.

— Qu'est-ce que c'est que ça... le deuil ?... demanda-t-elle toute tremblante. De qui êtes-vous en deuil, papa ?

Une pensée lui traversa l'esprit.

— Maman est morte !... s'écria-t-elle ; et, se couvrant les yeux de ses mains, elle retomba sur les oreillers.

Le père se pencha sur elle.

— Anielka, calme-toi, implora-t-il. Anielka... Aniel... Mon Dieu !...

Et il tomba à genoux près du lit.

L'enfant était étendue, pâle, sans mouvement.

Le docteur entrait en ce moment. Voyant la cousine tout en larmes, la baronne sur le point de s'évanouir et M. Jean à genoux, il devina que quelque chose avait dû survenir. Il s'approcha d'Anielka, lui tâta le pouls...

Il écouta la respiration... Anielka ne respirait plus.

. . . .

BOLESLAS PRUS.

Traduit par B. NOIRET.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Imp. des Deux Revues, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] Le Propriétaire-Gérant : FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 1er NOVEMBRE 1902.

COMMENT FUT VOTÉE LA CONSTITUTION DE L'AN VIII[1]

I

Le bruit du différend survenu entre Bonaparte et Sieyès à propos du Grand Électeur n'arrivait aux oreilles des Parisiens qu'en échos affaiblis. Les gazettes avaient d'abord publié le projet de constitution par bribes, par lambeaux ; ces indiscrétions avaient suscité plus de curiosité que d'intérêt. Les publicistes officieux, Rœderer et les autres, s'efforcèrent de justifier la partie fondamentale du système, la suppression du droit électoral. Le tempérament foncièrement antidémocratique de ces hommes, leur passion bourgeoise s'exprime à plein dans ces écrits. Par opposition au système jacobin, au gouvernement direct du peuple par lui-même ou plutôt du peuple par la populace, Rœderer vantait l'excellence du système représentatif, mais il prétendait que des élus de départements, nommés par des fractions de l'unité française, ne sauraient former une représentation vraiment nationale ; en bonne logique, ce raisonnement eût conduit au fameux système de l'*unité de collège*. En dehors de ce procédé inadmissible, où trouver, d'après Rœderer, une représentation véritable ? On pourrait la trouver dans un corps préexistant, supérieur aux choix régionaux, mais fonctionnant « par le consentement du peuple », autrement dit dans une oligarchie plébiscitée, dans l'élite des occupants actuels, dans une aristocratie viagère, substituée à l'ancienne noblesse ; voilà quelle pourrait être la base d'un système « exempt et des horreurs de la démagogie et des oppressions de l'aristocratie ; en un mot, conforme à l'intérêt de cette grande nation, qui ne consiste pas plus en prolétaires ignorants et grossiers qu'en privilégiés héréditaires ».

Le plus étonnant fut que ces sophismes ne rencontrèrent point de contradicteurs. Dans les journaux, dans le public, aucune controverse sérieuse ne s'éleva. On était loin des temps où l'on se passionnait pour la forme à donner aux pouvoirs publics, à l'exercice de la souveraineté populaire, et la nation exténuée pensait moins à ses droits qu'à ses besoins ; elle désirait encore plus une administration qu'une constitution, un gouvernement que des lois, et combien de Français, dégoûtés de droits dont l'usage n'avait abouti qu'aux pires dissensions, s'estimeraient heureux au fond qu'on les libérât de leur part de souveraineté !

Il est vrai que, sous d'autres rapports, les projets élaborés par Sieyès et sortis de son alambic déplurent en général ; ils parurent compliqués et peu pratiques ; le mot d'*absorption*, ce vocable introduit dans notre langue politique et répondant à une idée trop subtile pour être facilement saisie, donna matière à quantité de plaisanteries, car le Parisien rit volontiers de ce qu'il ne comprend pas (1). Puis, que

(1) Extrait du livre que M. Vandal va publier sous ce titre : *l'Avènement de Bonaparte*, t. I.

(1) « On demande aujourd'hui chez les restaurateurs des omelettes *absorbées* pour dire réduites, des potages *absorbés* et différents mets *absorbés*. Quand un plaisant veut menacer son camarade, il lui dit : Si tu raisonnes, je *t'absorbe*. » *Journal des hommes libres*, 22 frimaire.

serait ce Grand Électeur à hisser au sommet de la pyramide, dans une immobilité hiératique, au milieu d'une auréole de faste et de magnificence? Une manière de souverain constitutionnel, un précurseur de royauté, appelé à ramener parmi nous les apparences et les attitudes monarchiques. Les républicains ardents, soucieux surtout des formes, prirent de l'ombrage.

Un incident de rue, ou plutôt de boulevard, accrut leurs appréhensions. Un jour, sur le boulevard, voici que la foule des badauds s'amasse aux abords du ci-devant hôtel de Montmorency, occupé par un carrossier; dans la cour, quelque chose d'insolite et de magnifique s'exhibe, une royale voiture, toute en glaces et dorures; ce ne peut être que le véhicule destiné à ce Grand Électeur que Sieyès parle d'installer pompeusement à Versailles, le carrosse du roi, et toutes les têtes se mettent à travailler. Au bout de quelques jours, les Parisiens connurent leur méprise: la superbe voiture avait été commandée pour le compte de la reine d'Espagne et devait passer les Pyrénées. Mais certains journaux avançaient que Sieyès voulait instituer son Grand Électeur à vie et que Bonaparte repoussait cette innovation, contraire à tous les principes d'un État démocratique. Pour ne pas aigrir le dissentiment entre les deux puissances, Rœderer démentit dans son journal la nouvelle, mais il en resta quelque chose, et ce fut Bonaparte qui passa pour le vrai républicain.

Au Luxembourg, bien que le 10 frimaire au soir la crise fût à l'état aigu, Boulay de la Meurthe, Rœderer et Talleyrand ne désespéraient pas encore; ils s'étaient juré de satisfaire Bonaparte sans trop froisser Sieyès. Le moyen imaginé par eux finalement fut de faire intervenir les commissions législatives, qui formaient comme un prolongement des Anciens et des Cinq-Cents et qui étaient officiellement chargées de rédiger la constitution; on les prendrait en quelque sorte pour juges. Sieyès moitié trompé, moitié résigné, acquiesçait à ce moyen d'en finir. Il avait eu quelque idée de convoquer chez lui les commissaires et de s'attirer ce renfort. Bonaparte le prévint et ne perdit pas un moment pour s'emparer des commissions.

Dès le 11 au soir, il réunit dans son salon du Luxembourg les membres des deux *sections* et les mit en présence de Sieyès et de Ducos. On causa; la conversation se transforma vite en conférence et se prolongea dans la nuit. Les soirs suivants, elle reprit. Au bout de quelques jours, Bonaparte élargit la réunion, appela chez lui les deux commissions de vingt-cinq membres chacune et les fusionna en conférence plénière. Dans le jour, les deux petites assemblées continuaient à tenir leurs séances ordinaires au Palais-Bourbon et aux Tuileries, dans les formes accoutumées, avec comptes rendus publics, et votaient des lois d'affaires. Pendant la soirée, tout ce qui concernait la constitution se préparait en comité général, mais en comité privé, secret, sous l'œil des Consuls, afin que les commissions, lorsqu'elles auraient à statuer officiellement sur le nouveau pacte social, n'eussent qu'à enregistrer un projet convenu d'avance.

Bonaparte précipita le débat, de façon qu'en dix ou douze séances, dix ou douze nuits, tout fut terminé. Son jeu était de se servir de Sieyès contre les commissions et des commissions contre Sieyès. Il disait en particulier à son collègue : « Ces gens-là sont trop vils pour vous et pour moi, » afin de le dégoûter de ce résidu parlementaire. Il fit décider que l'on entendrait d'abord Sieyès et qu'on le prierait de développer toutes ses idées; Sieyès les exposa en grand détail, toujours verbalement. On parut approuver et s'extasier, en n'émettant qu'une réserve : tout cela était fort beau, mais ne constituait pas un dispositif écrit et ne fournissait point à la discussion une base positive. Il fallait un rédacteur, une plume, quelqu'un qui se chargeât de bâtir un projet; Daunou, fort expert en la matière, fut chargé de cette besogne; Bonaparte lui recommanda de faire vite.

Le lendemain, après un violent effort de travail, Daunou apportait un projet qui résultait de ses méditations antérieures et qui différait essentiellement des conceptions de Sieyès. Ce projet péchait également par la surabondance et la complication des rouages, mais il était libéral et sincère.

Daunou, principal auteur de la constitution de l'an III, gardait pour elle une faiblesse de père. Au lieu de la détruire et de la remplacer, il avait entrepris seulement de la reviser, en l'accommodant aux nécessités présentes et au ton général des esprits, en corrigeant ses défauts, en comblant ses lacunes, en profitant de l'expérience acquise.

Il maintenait au peuple le droit d'élire ses représentants, à condition de les choisir parmi des hommes déjà éprouvés par les fonctions politiques, départementales ou municipales, et il conservait deux assemblées : celle des Cinq-Cents, celle des Deux-Cents, sorte de chambre haute. L'initiative des lois, abandonnée jusqu'alors au parlement seul, avait donné lieu à une foule d'abus; Daunou la partageait entre le gouvernement et l'une des Chambres, celle des Cinq-Cents; là, il l'enfermait en une commission permanente d'initiative, le collège des *tribuns;* dix tribuns choisis par leurs collègues des Cinq-Cents auraient à recueillir les vœux populaires, à les formuler en projets qui seraient ensuite discutés et votés par les deux assemblées. Daunou empruntait à Sieyès l'institution d'un haut jury, chargé d'annuler

les actes inconstitutionnels. Au lieu de diviser l'Exécutif entre cinq Directeurs, il le partageait entre trois Consuls, mais il admettait, pour faire à Bonaparte une situation hors de pair, un Consul prépondérant. Par une série de dispositions, les libertés publiques eussent été garanties, quoique assez strictement réglementées.

Toutes ces idées, Daunou les avait consignées séparément sur feuilles volantes, sur de petits carrés de papier. Il s'était muni de ce dossier pour aller à la conférence et espérait en faire accepter le contenu. Devant l'impérieuse volonté qui s'imposait peu à peu et emportait la balance, que pèseraient ces feuilles légères !

La coexistence de deux projets, celui de Sieyès, celui de Daunou, permettait à Bonaparte de les opposer l'un à l'autre ; il allait retenir dans chacun d'eux ce qui convenait à ses ambitions et bouleverser le reste. Il dit à Daunou : « Citoyen Daunou, prenez la plume et mettez-vous là. » Daunou, la plume à la main, commença de lire ses articles. Bonaparte ouvrait la discussion sur chacun d'eux avant de le mettre aux voix. Ses amis, ses porte-paroles, Boulay et les autres, proposaient des amendements considérables, en s'inspirant tantôt des idées de Sieyès et tantôt d'idées toutes contraires. La majorité des commissaires acquiesçait aux changements. Bonaparte les tenait par l'espoir des places ; il les alléchait à la servilité par l'appât de l'inamovibilité sénatoriale ou du titre ressuscité de conseiller d'État ; il exploitait toutes les avidités qui s'agitent et s'affairent autour du succès en marche.

A mesure qu'une modification passait à la majorité des suffrages, force était à Daunou de la recueillir par écrit, en sa qualité de rédacteur. Mélancoliquement, il retournait un de ses feuillets et portait au dos la disposition adoptée, contre laquelle il avait souvent levé la main. Ces feuillets nous ont été conservés et présentent un curieux document ; il n'est pas rare que les deux faces se contredisent ; au recto, la pensée primitive de Daunou apparaît ; au verso, celle qu'il mettait en forme pour le compte de la réunion. Quant à Sieyès, s'il obtenait gain de cause sur certains points, il s'apercevait qu'en parties essentielles on lui démolissait son ouvrage ; il ne le reconnaissait plus.

Le système des listes de notabilités, le droit d'élection transféré du peuple au Sénat, passèrent malgré Daunou. On s'accorda sur l'institution du Tribunat et sur celle du Corps législatif. Boulay parla contre le droit d'absorption et le fit écarter, malgré Sieyès.

L'organisation de l'Exécutif semblait la difficulté capitale. Mais le pouvoir venait invinciblement à Bonaparte par la force des choses, par l'affaissement des volontés contraires. Il lui venait peu à peu, pièce à pièce, par abandons successifs.

Dans la conception primitive, Bonaparte Grand Électeur planait au-dessus du gouvernement sans y participer, planait inactif au-dessus des deux Consuls. Boulay, par transaction, le faisait descendre de ce nuage ; il l'instituait Consul lui-même et premier Consul ; il le faisait s'asseoir entre ses deux collègues, délibérer avec eux sur le choix des fonctionnaires, sur toutes les mesures d'administration et de gouvernement, afin qu'il assurât par son vote la décision collective et fît une majorité. Daunou allait plus loin ; par l'un de ses articles, il conférait au premier Consul le droit de nommer seul et de sa propre autorité tous les agents dont la désignation appartiendrait à l'Exécutif, mais l'article posait ensuite une réserve et continuait en ces termes : « Dans tous les autres actes du pouvoir exécutif, le deuxième et le troisième Consul ont voix *délibérative* comme le premier. » Celui-ci eût tout décidé d'accord avec l'un ou l'autre de ses collègues ; il n'eût rien décidé contre un double avis contraire. C'est ce que Bonaparte n'admettait à aucun prix ; il lui fallait que l'avis de ses conseillers nécessaires ne pût jamais l'obliger. Ce dernier pas fut franchi ; un remaniement fut proposé, adopté, et Daunou, bâtonnant son texte, inscrivit sur l'envers du feuillet ces lignes définitives : « Dans les autres actes du gouvernement, le deuxième et le troisième Consul ont voix *consultative*. Ils signent le registre de ces actes pour constater leur présence, et s'ils veulent, ils y consignent leurs opinions ; *après quoi, la décision du premier Consul suffit* (1). »

Par ces huit mots, le destin de la France s'accomplissait, l'unité de décision rentrait dans le gouvernement après dix ans d'éclipse. On sauvait pourtant les apparences, on masquait encore la réalité, on sacrifiait pour la forme à l'une des idées fausses sur lesquelles la Révolution vivait, celle qui faisait consister la République dans la pluralité des chefs de l'État. Comme les arrêtés gouvernementaux seraient pris en séance consulaire et porteraient une triple signature, ils paraîtraient l'œuvre d'une collectivité, alors qu'en fait ils émaneraient d'un homme.

Sieyès, lui, ne s'y méprenait point ; il se sentait par trop déçu et joué. Sans s'insurger, il paraissait maintenant se désintéresser de tout. Bonaparte lui ayant demandé en particulier quelle compensation il désirait : « Rien, répondit-il d'abord ; je ne demande qu'une retraite. » Mais il importait beaucoup que Sieyès ne boudât point et surtout ne parût pas bouder. Aux yeux de la classe des hauts révolutionnaires et des philosophes, Bonaparte ne serait vraiment le

(1) Le feuillet portant les deux textes [illegible] les papiers de Daunou.

chef, le représentant, le dépositaire de la Révolution qu'autant que des hommes comme Sieyès resteraient là pour l'entourer et le couvrir. Il continuait donc à voir séparément le théoricien, parlementait avec lui de puissance à puissance. Sieyès n'était pas homme à bouder longtemps contre ses intérêts et ses aises, à lutter pour l'impossible. Maintenant, avec une sorte de fatalisme, il laissait passer l'inévitable, espérant qu'il ne ferait que passer et que l'avenir rendrait place à d'autres combinaisons. Gardant toute sa foi dans l'infaillibilité de ses conceptions, mais jugeant la France hors d'état d'en goûter actuellement la subtile beauté, il éprouvait comme une satisfaction amère à se sentir incompris, et son orgueil s'accommodait de cette solitude de sa pensée. Il n'en tenait pas moins à sauver, à défaut des principes, la situation matérielle de son parti autant que la sienne propre ; il n'y eut pas de sa part capitulation totale devant Bonaparte, il y eut transaction.

Voici quelles en furent les conditions. Sieyès, au lieu de rester à côté de Bonaparte dans une position forcément inférieure, se placerait en face de lui, à la tête du Législatif. Il présiderait le Sénat; surtout, il aurait pleine liberté pour influencer le choix des premiers *conservateurs*, lorsqu'il s'agirait de nommer les membres du Tribunat et du Corps législatif; ce serait lui qui en fait élirait ces deux Chambres. Par une permutation singulière, le Grand Électeur, placé d'abord dans l'ordre exécutif, passait dans celui du Législatif, et Sieyès lui-même en ferait fonction. Ce rôle de procréateur d'assemblées lui convenait, parce qu'il lui permettrait de se reposer ensuite dans une inactivité méditative et bien rentée, tout en restant l'âme invisible des corps qu'il aurait formés. A son aise, il pourrait y caser les survivants de la bourgeoisie conventionnelle et de l'école philosophique, les membres des Anciens, les membres ralliés des Cinq-Cents, tous représentant plus ou moins l'intérêt, la tradition, l'esprit et l'exclusivisme révolutionnaires.

II

Au sortir des entretiens où il ménageait la satisfaction de Sieyès, Bonaparte retournait au débat du soir, au débat en conférence, et de plus en plus l'activait. Après avoir réglé la forme des premières autorités, on s'occupait du reste. Ce grand Consul qu'on venait d'ériger, ce pouvoir porté si haut, allait-on l'entourer d'institutions libérales? lui ferait-on trouver sa limite dans l'organisation des droits individuels et collectifs? Quelques membres des commissions, Daunou et Chénier entre autres, avec un courage qu'il faut honorer, essayèrent d'élever des barrières et de stipuler des garanties. Bonaparte en prit de l'humeur contre Daunou et Chénier; pour les punir, il les exclut du Sénat futur en faisant décider que nul n'y pourrait entrer avant quarante ans; Daunou ni Chénier n'avaient atteint cet âge.

En tout, Bonaparte s'efforçait d'écarter les discussions de principes et d'abréger. Dans les matières qu'il jugeait particulièrement de son ressort, il lui arrivait de proposer lui-même la rédaction; il la proposait brève, impérieuse, marquée d'un accent militaire. Un soir, il prit la plume et griffonna ces deux lignes, pour servir de texte à un article : « Lorsqu'un département se mettra en révolte ouverte, il sera déclaré en état de guerre, et dès lors le seul pouvoir militaire sera reçu. » La formule manquait de correction et les mots « pouvoir militaire » n'étaient pas bons à prononcer. Lebrun proposa de dire la même chose, mais de la dire autrement et en prévoyant mieux tous les cas. On finit par adopter la rédaction suivante, qui était à peu près celle de Daunou : « Dans le cas de révolte à main armée ou de troubles qui menacent la sûreté de l'État, la loi peut suspendre, dans les lieux et pour le temps qu'elle détermine, l'empire de la constitution. (Daunou avait proposé de dire : *de certaines dispositions constitutionnelles spécialement désignées.*) Cette suspension peut être provisoirement déclarée, dans les mêmes cas, par un arrêté du gouvernement, le Corps législatif étant en vacances, pourvu que ce corps soit convoqué au plus court terme par un article du même arrêté. »

On voit que Bonaparte ne réussissait pas en toutes choses à dicter la loi. En face de l'obstacle, il avait parfois des mouvements rageurs, tapait du pied et se rongeait les ongles; presque aussitôt, par un effort sur lui-même, il se maîtrisait, se refrénait, rentrait ses griffes, redevenait conciliant et calme; la violence du caractère, la passion contenue ne perçaient chez lui que par échappées. Un soir, comme le représentant Mathieu s'était exprimé avec une véhémence qui rappelait trop d'autres temps, il lui darda ces mots : « Votre discours est un discours de club. » Cette apostrophe jeta un froid dans l'assistance. Au bout d'un instant, Bonaparte trouva occasion de revenir à Mathieu et s'excusa de sa vivacité.

Cette lutte avec des hommes qui parlaient mieux que lui et contre lesquels l'âpre verdeur de sa volonté n'arrivait pas toujours à prévaloir, l'impatientait, l'énervait. Il s'instruisait cependant au cours de la discussion, étudiait et jugeait ses contradicteurs; il admirait leur talent et se prenait d'un grand dédain pour leurs idées. A Sainte-Hélène, il résumait ainsi ses observations de frimaire an VIII: il avait remarqué « que des hommes qui écrivaient très bien et avaient de l'éloquence, étaient cependant privés

de toute solidité dans le jugement, n'avaient pas de logique et discutaient pitoyablement; c'est qu'il est des personnes qui ont reçu de la nature le don d'écrire et de bien exprimer leurs pensées, comme d'autres ont le génie de la musique, de la peinture, de la sculpture, etc. Pour les affaires publiques, administratives et militaires, il faut une forte pensée, une analyse profonde, et la faculté de pouvoir fixer longtemps les objets sans être fatigué. »

Au bout de quelques nuits, les commissaires succombaient de lassitude; lui restait invincible à la fatigue, gardait toute l'agilité de sa pensée dans un corps débile et parfois fiévreux. C'est seulement après le vote de la constitution qu'il s'accorderait pour deux jours le droit d'être malade (1). Maintenant, dans l'intervalle des comités, un autre objet le préoccupait; il y pensait le jour et la nuit. Tout le monde s'accordait à lui abandonner le choix du deuxième et du troisième Consul; quels hommes se donnerait-il pour collègues? Trop grand pour avoir à se rehausser en s'entourant de nullités, il voulait des assistants réels, des collaborateurs efficaces, qui suppléeraient à son inexpérience en bien des choses; il les choisit capables et dignes.

Cambacérès lui parut très propre à faire le deuxième Consul. C'était l'un des personnages importants de la République. Il n'avait nullement le goût des institutions libérales; on retrouvait en lui par excellence le conventionnel de gouvernement, un de ceux qui avaient toujours su, au milieu des pires bouleversements, conserver ou retrouver la notion de l'État, garder la tradition de l'État royal en l'accommodant au mode révolutionnaire. Appelant aujourd'hui de tous ses vœux un vrai gouvernement, un grand gouvernement, il désirait cependant que ce pouvoir fort s'exerçât avec modération. La sagesse naturelle de son esprit lui faisait blâmer ou au moins déplorer les excès en tout genre; quand il se sentait impuissant à empêcher le mal, il s'effaçait et le laissait passer, puis revenait pour obvier aux suites et réparer le dommage; c'était l'homme des lendemains de crise. Ami de ses aises, appréciant et savourant les avantages matériels du pouvoir, très sensible aux privilèges honorifiques, vénérant le cérémonial, il ne pouvait passer pour un type d'austérité républicaine, mais il ajouterait au lustre du Consulat, car ses goûts, ses faiblesses même et ses jouissances avaient quelque chose d'imposant. « Jamais il ne se départ d'un calme solennel », dit une observatrice qui ajoute ces lignes quasi prophétiques: « Je suis persuadée que Cambacérès pourrait vivre pendant un siècle à côté de Bonaparte, sans lui adresser un mot vif ou peu courtois. » En même temps, la solidité de ses connaissances, son jugement très sûr, la gravité douce de sa parole, feraient de lui un conseiller toujours utile et jamais indiscret.

Pour le choix du troisième Consul, Bonaparte balança plus longuement, hésita entre Le Couteulx, Cretet et Lebrun, avant de s'arrêter à Lebrun. C'était un homme d'un certain âge, qui s'était fait connaître avant la Révolution comme écrivain; depuis, il avait siégé à la Constituante, à la Législative, au Conseil des Anciens, et s'était assuré dans le monde politique une situation de second rang, mais honorable et posée.

Il parut à Bonaparte que Cambacérès et Lebrun, par le contraste même de leur passé et de leurs tendances, se compléteraient l'un l'autre: Cambacérès avait marqué dans le vif de la Révolution et donné des gages; Lebrun passait pour avoir conservé des préférences et surtout des attaches royalistes. Dans le gouvernement consulaire, il serait bon de placer, à côté d'un ancien conventionnel, un ex-constituant; à côté d'un républicain assagi, un royaliste rallié. Par Lebrun, qui formerait son aile droite, et Cambacérès, qui formerait son aile gauche, Bonaparte se donnerait prise sur les deux moitiés de l'opinion; il lui serait plus facile de les attirer à soi dans un grand mouvement d'absorption. Cambacérès était de plus un juriste éminent; Lebrun s'était surtout occupé de questions financières; ils représenteraient chacun une compétence et une spécialité. Avec beaucoup de tact, Bonaparte ne choisit définitivement Lebrun qu'après l'avoir en quelque sorte fait agréer à Cambacérès. « Concertons-nous, lui dit-il, sur le troisième Consul. Il nous faut quelqu'un qui, sans être tout à fait étranger à la Révolution, ait conservé des rapports avec les débris de l'ancienne société et qui les rassure sur l'avenir. » Au préalable, il s'était enquis minutieusement auprès de Rœderer, qui connaissait bien le personnel politique, et il lui avait fait passer sur Lebrun un véritable examen.

BONAPARTE. — Qu'était Lebrun?

RŒDERER. — Il a d'abord été secrétaire du chancelier Maupeou, ensuite homme de lettres distingué, constituant, président de l'administration de Versailles et législatif.

BONAPARTE. — Qu'a-t-il fait comme homme de lettres?

RŒDERER. — Il a traduit Homère et le Tasse.

BONAPARTE. — Quelle réputation a-t-il?

RŒDERER. — Il a passé pour royaliste, mais il a

1. *Publiciste* du 29 frimaire. « Bonaparte a été légèrement indisposé ces jours derniers... sa porte a été pendant deux jours fermée de meilleure heure que de coutume. » On attribua son indisposition à l'abus du café.

1. Cambacérès, *Éclaircissements inédits*.

toujours eu et toujours justifié la confiance des patriotes. Quand une fois il s'est engagé à un parti, il y est fidèle, et il n'existe pas un homme plus sûr.

BONAPARTE. — N'est-il pas orléaniste?

RŒDERER. — A cent lieues de là!

BONAPARTE. — Fayettiste?

RŒDERER. — Encore moins!

BONAPARTE. — Est-il bon coucheur?

RŒDERER. — Excellent. C'est un homme modeste, paisible, doux, conciliant par nature.

BONAPARTE. — Il n'a pas la réputation de *patriote?*

RŒDERER. — Sachez franchir ces scrupules ; je me moquerais, à votre place, de ces réputations.

BONAPARTE. — Je ne demande que des hommes d'esprit; je me charge du reste... Lebrun est-il marié?

RŒDERER. — Je l'ignore, mais je le crois.

BONAPARTE. — Envoyez-moi ses œuvres; je veux voir son style.

RŒDERER. — Quoi? ses discours à l'Assemblée constituante et législative?

BONAPARTE. — Non; ses œuvres littéraires.

RŒDERER. — Et que verrez-vous là de décisif pour une place de Consul?

BONAPARTE. — Je verrai ses épîtres dédicatoires.

RŒDERER. — Pour le coup, voilà une curiosité à laquelle je ne m'attendais pas. J'ai souvent comparé vos questions sur les hommes et sur les choses à l'étude d'une poignée de sable que vous passez grain à grain à la loupe; les épîtres dédicatoires de Lebrun sont le dernier grain de sable du tas.

BONAPARTE, en riant. — Il est deux heures; je devrais être au Consulat. Venez dîner avec moi.

Après le dîner, lorsqu'en ce soir du 19 frimaire le travail constituant reprit en comité, il se trouva que Daunou avait fort avancé la mise au net des articles convenus. Il s'en fallait pourtant que la constitution fût achevée et présentable en séance officielle. Plusieurs questions restaient à régler, et quelles questions! Ferait-on une *déclaration des droits*, pour se conformer aux précédents de 1789, de 1793 et de l'an III? Allait-on réorganiser constitutionnellement l'administration départementale, réorganiser la justice, statuer sur la liberté de la presse? Tous ces points prêtaient à discussion, mais Bonaparte avait tellement hâte d'en finir avec la constitution et d'y spécifier le moins de choses possible que dès le 21, dans la séance diurne de la commission des Cinq-Cents, dans la séance régulière, Boulay commença de lire l'exposé des motifs de la loi fondamentale encore inachevée. Après avoir posé quelques prémisses, il s'interrompit; la fin de l'exposé, qui devait précéder la lecture des articles, fut renvoyée au lendemain.

Cette suite ne verrait jamais le jour. Dans la soirée la conférence plénière se réunit de nouveau chez Bonaparte, à l'effet de façonner les chapitres restés en suspens. Sur l'organisation définitive des pouvoirs, sur la question de la magistrature, les commissions se divisèrent profondément; il fut impossible de s'accorder en quelques points, d'établir des articles, et un désarroi s'ensuivit. Si le lendemain un texte quelconque affrontait le grand jour d'un débat en séance, il était à craindre qu'on ne vît surgir des objections, s'élever une opposition qui peut-être remettrait tout en cause et que la publicité des comptes rendus ferait éclater au dehors; c'est à quoi Bonaparte résolut de couper court, par moyens expéditifs.

Le lendemain, les séances de jour s'ouvrirent comme à l'ordinaire; mais au Palais-Bourbon, aux Tuileries, dans ces lieux où résidait en somme le pouvoir constituant, il ne fut plus dit un seul mot de constitution; Boulay se garda de reprendre son exposé, qui eût ouvert le débat. La nuit tombée, tous les membres furent une dernière fois et privément convoqués au Luxembourg, dans le salon de Bonaparte, où se trouvaient Sieyès et Ducos. Là, on leur lut la constitution arrêtée au point qu'elle n'avait pu dépasser, et ils furent invités à l'approuver telle quelle, à la signer individuellement et sans plus de façons. Ainsi chambrés, pris au piège, épuisés par les longues veilles et les nuits blanches, ils n'osèrent regimber contre l'insolence despotique du procédé. Bonaparte d'ailleurs était là; son ton, son regard commandaient, et comment résister à ce terrible homme! Les cinquante parlementaires se soumirent, et la constitution écourtée, résultat d'improvisations haletantes, fut adoptée, subie, sans avoir fait l'objet d'un débat et d'un vote réguliers.

Cette espèce de coup d'État en chambre eut un épilogue caractéristique. Par un semblant de déférence envers les commissions, il avait été entendu qu'elles éliraient pour la forme les trois Consuls, désignés d'avance. On vota chez Bonaparte et sans désemparer. Un étalon de litre ou de décalitre, posé sur une table, servit d'urne. Pendant le scrutin, Bonaparte se tenait adossé à la cheminée et se chauffait au feu. On allait commencer le dépouillement, quand il s'approcha brusquement de la table, fit rafle des bulletins et empêcha de les déplier. Se tournant alors vers Sieyès, il dit très gracieusement : « Au lieu de dépouiller, donnons un nouveau témoignage de reconnaissance au citoyen Sieyès en lui décernant le droit de désigner les trois premiers magistrats de la République, et convenons que ceux qu'il aura désignés seront censés être ceux à la nomination desquels nous venons de procéder. »

Pourquoi ce surcroît d'irrégularité? Bonaparte craignait-il les surprises d'un scrutin secret? Il est bien certain que les commissions ne lui eussent pas sub-

repticement refusé leur vote, mais il paraît que divers membres, par manière de protestation indirecte, comptaient porter leurs suffrages sur Daunou comme troisième Consul, et Bonaparte voulait l'unanimité pour ses collègues comme pour lui-même. De plus, son geste autoritaire n'était-il pas une confirmation du pacte renouvelé avec Sieyès, une façon de lui reconnaître la qualité d'électeur suprême, en l'appelant à désigner fictivement les Consuls, avant de nommer réellement les députés et tribuns? Sieyès fit mine de se défendre, puis prononça les noms de Bonaparte, de Cambacérès et de Lebrun. Des applaudissements s'élevèrent, et les journaux pouvaient écrire que le vote avait eu lieu « par acclamation, sans scrutin et à l'unanimité ». Il était onze heures du soir; les bulletins non dépliés se consumaient dans la flamme du foyer.

En présence des commissaires toujours tassés dans l'étroite pièce, les noms des Consuls furent placés dans la constitution. Concurremment, Sieyès d'abord et Ducos ensuite furent inscrits comme premiers sénateurs. Il fut également mentionné que Sieyès, assisté pour la forme de Ducos, de Cambacérès et de Lebrun, choisirait vingt-neuf sénateurs qui auraient sous sa direction à en désigner vingt-neuf autres, le Sénat ainsi composé devant élire les députés et tribuns. On avait renoncé à faire les nominations tout de suite et à insérer dans la constitution des listes d'élus. Comme le nombre des candidats passait prodigieusement celui des places, on avait pensé qu'il ne fallait décourager personne et que plus d'hommes marquants adhéreraient à la constitution, lors du plébiscite, si elle leur laissait l'espoir d'être casés et lotis. Toutes ces dispositions prises, le partage d'attributions entre Bonaparte et Sieyès définitivement opéré, les cinquante commissaires, après les trois Consuls provisoires, signèrent l'acte constitutionnel.

Le texte portant la date du 22 frimaire fut envoyé à l'impression dans la nuit même. Bonaparte toujours expéditif voulait que la publication solennelle dans Paris, par les municipalités formées militairement en colonnes et menant la chose tambours battants, eût lieu dès le lendemain 23 au soir. Dans la matinée, les troupes d'escorte furent commandées; Réal, commissaire du gouvernement près l'administration de la Seine, invita par circulaire les municipalités d'arrondissement à prendre toutes leurs mesures pour publier l'acte dès qu'il serait sorti des presses, à ne pas perdre un instant : « Vous recevrez dans peu de moments les imprimés des lois que vous devez proclamer. Je vous observe qu'il est indispensable que cette proclamation ait lieu dans la soirée. »

Mais le texte avait été si précipitamment rédigé qu'on dut prier Daunou de le remanier sur épreuves pour mettre un peu d'ordre dans la disposition matérielle des articles (1). Il en résulta un retard qui fit reporter la cérémonie au lendemain matin à onze heures; le 25, la constitution parut dans les journaux.

Cabanis en fit l'éloge public au nom de la philosophie et de l'Institut. Les métaphysiciens, voyant leur place assurée au Sénat, au Corps législatif et au Tribunat, soustraits désormais au caprice des scrutins populaires et aux atteintes de la défaveur publique, jugeaient qu'après tout la constitution consacrait l'inamovibilité de leur privilège. Et pourquoi Bonaparte, guerrier philosophe, s'honorant d'appartenir à l'Institut, ne les laissait-il pas formuler en lois leurs doctrines, sans qu'ils soient troublés dans leurs délibérations par l'ingérence brutale du nombre et le tumulte des démocrates? Cabanis disait : « La classe ignorante n'exercera plus son influence ni sur la législation ni sur le gouvernement; tout se fait pour le peuple et au nom du peuple, rien ne se fait par lui et sous sa dictée irréfléchie. » Quelques-uns en étaient encore à penser que le gouvernement issu de Brumaire serait celui d'une élite intellectuelle, régnant au profit de l'intérêt et de l'idéal révolutionnaires.

Le peuple de Paris voyait plus clair; pour lui, le gouvernement, c'était Bonaparte. Que lui importaient tribuns, députés, sénateurs, toute cette hiérarchie à laquelle il ne comprenait rien et ces pouvoirs divers dont l'énumération le laissait insensible (2)? Un homme lui paraissait assumer seul la tâche de guérir la France; on l'attendait à l'œuvre, on allait pouvoir le juger à ses actes; c'est à lui seul qu'on ferait remonter la responsabilité d'un échec ou la gloire d'une réussite. Quand la constitution fut proclamée par les rues au milieu des roulements de caisse et des fanfares, un officier municipal la lisait, « et chacun s'agitait si bien pour en entendre la lec-

(1) « Paris, le 23 frimaire an VIII de la République française, une et indivisible.

Le Secrétaire général des Consuls de la République au citoyen Daunou, représentant du peuple.

« J'ai l'honneur de vous adresser, citoyen, une épreuve corrigée de la constitution. J'y joins quelques observations sur la distribution des divers articles qui composent le titre VII : *Dispositions générales.* Je vous prie de me faire parvenir le plus promptement possible les changements qui auront été jugés nécessaires, afin que, conformément au désir des Consuls, l'impression s'accélère.

« Agréez l'hommage de ma haute estime.

« Hugues-B. MARET.

« *Le porteur attendra vos corrections.* »

(Papiers de Daunou.)

(2) « En général, la publication de cette constitution a été écoutée et accueillie par le peuple de Paris avec plus d'indifférence que d'intérêt. Le peuple est blasé sur toutes choses hormis la paix. » Bailleu, II, 356.

ture que personne n'en attrapait une phrase de suite. Une femme dit à sa voisine : *Moi, je n'ai rien entendu. — Moi, je n'ai pas perdu un mot. — Eh bien, qu'y a-t-il dans la constitution? — Il y a Buonaparte.* »

ALBERT VANDAL,
de l'Académie française.

LE 2 NOVEMBRE EN LORRAINE

Le jour des Morts est la cime de l'année. C'est de ce point que nous embrassons le plus vaste espace. Quelle force d'émotion si la visite aux trépassés se double d'un retour à notre enfance! Un horizon qui n'a point bougé prend une force divine sur une âme qui s'use. Le 2 novembre en Lorraine, quand sonnent les cloches de ma ville natale et qu'une pensée se lève de chaque tombe, toutes les idées viennent me battre et flotter sur un ciel glacé, par lesquelles j'aime à rattacher les soins de la vie à la mort.

Monotone psaume, formules dont nous savons l'apparente sécheresse, mais elles ramènent notre esprit au point où il trouve sa pente et s'enfonce dans des abîmes de méditations... Une fois encore, faisons glisser entre nos doigts ce chapelet.

Certaines personnes se croient d'autant mieux cultivées qu'elles ont étouffé la voix du sang et l'instinct du terroir. Elles prétendent se régler sur des lois qu'elles ont choisies délibérément et qui, fussent-elles très logiques, risquent de contrarier nos énergies profondes. Mais, pour nous sauver d'une stérile anarchie, nous voulons, au contraire, nous relier à notre terre et à nos morts.

C'est une méthode dont je n'ai pas toujours distingué la bienfaisance. J'étais un fameux individualiste et j'en disais sans gêne les raisons. J'ai prêché le développement de la personnalité par une certaine discipline de méditations et d'analyses. Mon sentiment chaque jour plus profond de l'individu me contraignit de connaître comment la société le supporte et l'alimente tout. Un Napoléon lui-même, qu'est-ce donc, sinon un groupe innombrable d'événements et d'hommes? Et mon grand-père, soldat obscur de la Grande Armée, je sais bien qu'il est une partie constitutive de Napoléon, empereur et roi. Ayant longuement creusé l'idée du « Moi » avec la seule méthode des poètes et des romanciers, par l'observation intérieure, je descendis parmi des sables sans résistance jusqu'à trouver au fond et pour support la collectivité. Les étapes de cet acheminement, je les ai franchies dans la solitude morale. J'ai vécu les divers instants d'une conscience qui se forme. Ici l'école ne m'aida point. Je dois tout à cette logique supérieure d'un arbre cherchant la lumière et cédant avec une sincérité parfaite à sa nécessité intérieure. Je proclame que, si je possède l'élément le plus intime et le plus noble de l'organisation sociale, à savoir le sentiment vivant de l'intérêt général, c'est pour avoir constaté que le « Moi », soumis à l'analyse un peu sérieusement, s'anéantit et ne laisse que la société dont il est l'éphémère produit.

Voilà déjà qui nous rabat l'orgueil individuel. Le « Moi » s'anéantit sous nos regards d'une manière plus terrifiante encore si nous distinguons notre automatisme. Quelque chose d'éternel gît en nous dont nous n'avons que l'usufruit, mais cette jouissance même est réglée par les morts. Tous les maîtres qui nous ont précédés et que j'ai tant aimés, et non seulement les Hugo, les Michelet, mais ceux qui font transition, les Taine et les Renan, croyaient à une raison indépendante existant en chacun de nous et qui nous permet d'approcher la vérité. L'individu, son intelligence, sa faculté de saisir les lois de l'univers! Il faut en rabattre. Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. Il n'y a pas d'idées personnelles; les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée, sont des façons de sentir générales et apparaissent nécessairement chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images. Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs.

Dans cet excès d'humiliation, une magnifique douceur nous apaise, nous persuade d'accepter nos esclavages : c'est si l'on veut bien comprendre, — et non pas seulement dire du bout des lèvres, mais se représenter d'une manière sensible, — que nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères.

C'est peu de dire que les morts pensent et parlent par nous; toute la suite des descendants ne fait qu'un même être. Sans doute, celui-ci, sous l'action de la vie ambiante, pourra montrer une plus grande complexité, mais elle ne le dénaturera point. C'est comme un ordre architectural que l'on perfectionne: c'est toujours le même ordre. C'est comme une maison où l'on introduit d'autres dispositions : non seulement elle repose sur les mêmes assises, mais encore elle est faite des mêmes moellons et c'est toujours la même maison. Celui qui se laisse pénétrer de ces certitudes abandonne la prétention de

sentir mieux, de penser mieux, de vouloir mieux que ses père et mère ; il se dit : « Je suis eux-mêmes. »

De cette conscience quelles conséquences dans tous les ordres il tirera! Quelle acceptation! Vous l'entrevoyez. C'est tout un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau.

« *Je dis au sépulcre : Vous serez mon père.* » Parole abondante en sens magnifique! Je la recueille de l'Église dans son sublime Office des Morts. Toutes mes pensées, tous mes actes essaimeront d'une telle prière, — effusion et méditation, — sur la terre de mes morts.

Les ancêtres que nous prolongeons ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux l'horizon qui cerna leurs travaux, leurs félicités ou leurs ruines, que nous entendrons le mieux ce qui nous est permis ou défendu. De la campagne, en toute saison, s'élève le chant des morts. Un vent léger le porte et le disperse comme une senteur. Que son appel nous oriente! Le cri et le vol des oiseaux, la multiplicité des brins d'herbe, la ramure des arbres, les teintes changeantes du ciel et le silence des espaces nous rendent sensible, en tous lieux, la loi de l'éternelle décomposition. Mais le climat, la végétation, chaque aspect, les plus humbles influences de notre pays natal nous révèlent et nous commandent notre destin propre, nous forcent d'accepter nos besoins, nos insuffisances, nos limites enfin et une discipline, car les morts auraient peu fait de nous donner la vie si la terre devenue leur sépulcre ne nous conduisait aux lois de la vie. Chacun de nos actes qui dément notre terre et nos morts nous enfonce dans un mensonge qui nous stérilise. Comment ne serait-ce point ainsi? En eux, je vivais depuis les commencements de l'être, et des conditions qui soutinrent ma vie obscure à travers les siècles, qui me prédestinèrent, me renseignent assurément mieux que les expériences où mon caprice a pu m'aventurer depuis une trentaine d'années.

Dans le pays où les miens ont duré, la vallée de la Moselle me paraît trop populeuse encore, trop recouverte de passants pour que j'entende bien ses leçons. J'aime à gravir les faibles pentes qui la dessinent, à parcourir indéfiniment, loin des centres d'habitation, le vieux plateau lorrain et, par exemple, le Xaintois, ancien pays historique où se dresse la montagne de Sion-Vaudémont.

Venant de Charmes-sur-Moselle, quand j'atteins le haut de la côte sur Gripport, au carrefour où passe la voie romaine, soudain dans un coup de vent je reçois sur ma face tout le secret de la Lorraine. Au loin s'étendent devant moi les solitudes agricoles, et, dans un ciel froid, brusquement, émerge, isolée de toute part, la falaise que spiritualise le mince clocher de Sion. Quel enchantement sous mes yeux, quel air vivifiant me baigne, quelle vénération dans mon cœur! Sainte colline nationale! Elle est l'autel du bon conseil. Dans toutes les saisons elle nous répète ce que Delphes disait aux démocrates mégariens : de faire entrer dans le nombre souverain leurs ancêtres, pour que la génération vivante se considérât toujours comme la minorité. Mais en novembre, quand d'épais nuages l'enserrent et que le vent y porte les voix de cent cloches rurales, je vais vers elle comme vers l'arche salvatrice, qui porte sur les siècles et dans le désastre lorrain tout ce qui survit à la mort.

Ma pensée française a trois sommets, trois refuges : la montagne de Sion-Vaudémont, Sainte-Odile, et le Puy de Dôme. Le Puy de Dôme régnait chez les Arvernes ; il fut le maître et le dieu du pays où j'ai pris mon nom de famille. Sainte-Odile d'Alsace et Sion de Lorraine président la double région où je veux enclore ma vie ; ils symbolisent les vicissitudes de la résistance latine à la pensée germanique. Pourquoi ne dirais-je pas un jour les beaux dialogues que font ces trois divinités, quand le massif central français contrôle et redresse la pensée de nos hardis bastions de l'Est? Mais le deux novembre m'invite à des soins plus étroits ; ma piété familiale ordonne qu'en ce jour je me préoccupe d'adapter, mieux encore, mon esprit aux vérités qui sont le fruit lentement mûri de la terre de mes morts.

La colline isolée de Sion-Vaudémont, haute environ de deux cents mètres, se voit de tous les monticules dans un rayon de vingt lieues. Elle a la forme d'un fer à cheval; sur son extrémité méridionale, elle porte le château démantelé des comtes de Vaudémont. d'où sortit la maison de Lorraine qui règne aujourd'hui en Autriche, et, sur sa pointe septentrionale, le couvent et l'église de Sion. C'est ainsi qu'elle élève au-dessus de l'antique grenier lorrain la double tradition religieuse et militaire que chacun de nous entretient dans sa conscience.

Elle fut le centre de notre nationalité. On y vient toujours en pèlerinage. Elle survit au duché de Lorraine, — qu'elle a longuement précédé, puisque les Romains y trouvèrent un dieu indigène. Elle est le point de continuité de notre région.

La plaine agricole, autour de ce sommet, a été négligée de la grande civilisation : ses cultures immuables disciplinent depuis des siècles ses habitants, et sur cette terre antique, l'énergie des autochtones n'a enregistré que les grandes commotions histo-

riques. Tout s'est passé régulièrement. C'est ici un vieil être héritier de lui-même.

Nul lieu plus favorable pour que nous recevions, dans le recueillement, la pensée profonde de la Lorraine. Mais, à donner comme le fruit d'une seule journée ce qu'une longue suite de méditations a gravé dans notre cœur, je rendrais mal intelligible une discipline que j'ai acquise lentement. Nous irons d'autres fois de Sion à Vaudémont, du couvent à la forteresse, par les hauteurs, en marchant sur les ruines romaines. Je ne sais pas au monde une plus belle promenade. Aujourd'hui c'est déjà l'hiver, le sol est détrempé, le grand vent mal commode : ne quittons point le plateau de l'église et la douce allée des tilleuls dont l'ombrage enchante mes étés.

Voici la Lorraine et son ciel : le grand ciel tourmenté de novembre, la vaste plaine avec ses bosselures et cent villages pleins de méfiance. O mon pays, ils disent que tes formes sont mesquines ! Je te connais chargé de poésie. Je vois sur ton vaste camp des armes qui reposent. Elles attendent qu'un bras fort les vienne ressaisir.

Je ne m'embarrasse point de savoir ce que vaut un tel paysage pour un amateur étranger. Si le vent de l'extrême automne ramassait par millions les feuilles multicolores de nos forêts pour les emporter à la mer, et quand même il voilerait de leur beau nuage le soleil, le sein de la mer, — car elle ignore nos montagnes, — n'en aurait pas une palpitation plus forte ; mais un verger lorrain, admiré en juillet, que novembre dépouille, c'est assez pour que fermente en nous toute la série de nos aïeux.

Devant ces terres magnifiquement peignées des sillons de la charrue, devant cette multitude de petits champs bombés comme des cuirasses, je prononce pieusement le *Salve, magna parens frugum...* « Salut, terre féconde, mère des hommes... »

Quelle solitude pourtant ! et, comment dire ? hostile. En 1698, le Père Vincent, « religieux du Tiers-Ordre en la comté de Vaudémont en Lorraine », louait Sion d'être une solitude, tout autant que je fais deux siècles après lui ; mais il ajoutait qu'à l'encontre de tant de « solitudes affreuses », on trouve en celle-ci « ce qu'il faut pour *satisfaire l'esprit et la vue*... Il n'y a que Marie qui l'occupe et quelques religieux dédiés à son service qui, dans ce séjour charmant, éloignés du tumulte du monde, goûtent la douceur d'une vie tranquille et écoutent l'Époux de leurs âmes qui leur parle cœur à cœur. » Ce qu'aujourd'hui nous entendons sur la haute terrasse n'est point pour nous « satisfaire l'esprit ». Vézelise, qui ne se connaît plus comme notre capitale, se cache dans un pli du terrain. Les châteaux d'Étreval, de Frenelle-la-Grande, d'Ormes, de Mazerot, de Germiny, de Thélod, de Frolois-Puligny sont déchus, et les Beauvau ne veulent plus animer Haroué. La brasserie de Tantonville, où Pasteur conduisit ses études sur les ferments, appelle mon attention, mais elle évoque une crise d'activité qui n'est point proprement lorraine. Nulle part, semble-t-il, cette plaine ne garde conscience de sa destinée. Elle ne sait même point que l'on s'efforce, par un exercice continu, d'acquérir la possession plénière des richesses morales encloses dans ses cimetières.

Cette indéniable tristesse du paysage de Sion, quelques-uns l'attribuent au manque d'eau. Je vois surtout qu'ici les maisons ne s'égaillent jamais confiantes dans la verdure qu'elles varieraient. Cette dispersion fait l'aspect joyeux de la riche plaine d'Alsace. Mais au comté de Vaudémont chaque village se ramasse contre l'hiver, contre l'envahisseur. Tant de fois le flot étranger nous recouvrit, sembla nous submerger ! Tout fut ruiné, épuisé, hormis la patience de cette bonne terre.

Elle est infiniment morcelée. Ses parcelles composent une multitude de dessins géométriques. Tantôt étendus côte à côte, tantôt placés en étoile, ce sont une série de petits tapis de tous les verts, de tous les roux, plus longs que larges : des tapis de prière. Humble prière que chaque famille murmure depuis des siècles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Les visiteurs qui voudraient plus de pittoresque disent que, devant cette immense marqueterie, ils croient avoir sous les yeux, plutôt que la nature franche, une sorte de cadastre. Mais le cadastre, quel livre excellent !

Mon ami Frédéric Amouretti employa longtemps ses loisirs à lire le Bottin des départements. On le moquait, mais ce sage avait sa méthode, et, par le Bottin, il mettait en mouvement les personnages qui vivent dans nos villes. Dans cette interminable lecture, il s'est rendu compte du riche mécanisme de la vie française. Voyage-t-il ? En traversant une ville, il sait ses mœurs, ses travaux, ses délassements et même les noms de certains habitants, des principaux industriels. Il croit avoir tiré de ce livre mal fait plus d'informations que de tous les ouvrages spéciaux. Eh bien ! si nous disposons notre esprit à lire notre paysage natal comme un cadastre, si nous nous renseignons, si nous suivons, de-ci, de là, le morcellement des propriétés, leurs évaluations successives, leurs mutations, voilà de grands enseignements pour comprendre notre formation.

La motte de terre, qui paraît sans âme, est pleine du passé, et son témoignage ébranle les cordes de l'imagination. Plus que tout au monde, j'ai cru aimer le musée du Trocadéro, les marais d'Aiguesmortes, de Ravenne et de Venise, les paysages de Tolède et de Sparte, mais à toutes ces fameuses désolations je

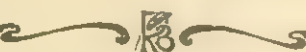
préfère maintenant le modeste cimetière lorrain où, devant moi, s'étale ma conscience profonde.

Cette colline, les légions l'assaillirent quand César les menait à la conquête du Xaintois, déjà riche en blés et en guerriers. Puis elle protégea la civilisation romaine, quatre siècles environ, contre les flots barbares de Germanie. Quelles divinités adoraient les propriétaires gallo-romains et les esclaves ruraux sur le sommet de Sion? Qu'est-ce que cet étrange Mercure marié à la mystérieuse Rosmerte? A quel Wodan succédaient-ils de qui le nom demeure dans Vaudémont? Le christianisme expropria les idoles impures au profit de la vierge Marie. Les hommes de tous ces villages, de ce Saxon, de ce Chaouilley, de ce Praye, tels que je les vois, et ni plus ni moins marqués pour être des héros, partirent à la Première Croisade avec leur comte de Vaudémont... Nous avions trop compté sur nous-mêmes; nous frappions à tour de rôle sur les Allemands et sur les Français, mais, ayant été les plus faibles, nous acceptâmes de nous joindre à la grande famille française... Depuis Sion, je vois monter de Vézelise une horde de pillards : c'est 1793, et des idées venues de Paris habillent cette jacquerie... Maintenant nous formons les régiments de fer que la France oppose à la Germanie. C'est ainsi que les gens de ce paysage, qui faisaient déjà la bataille, pour le compte de l'empire romain, contre les barbares de l'Est, sont de nouveau les grands bastions orientaux de la civilisation latine. Au sud-est, voici la ligne des ballons vosgiens que les vicissitudes de la guerre attribuent aujourd'hui pour limites à la France; à l'ouest, voici les forts de Toul. Les Français, qui détruisirent les forteresses de Montfort et de la Mothe, n'ont pas changé notre destinée militaire. Comme furent nos pères, nous sommes des guetteurs. Qu'est-ce que la pensée maîtresse de cette région? Une suite de redoutes doublant la ligne du Rhin. Ce fut la destinée constante de notre Lorraine de se sacrifier pour que le germanisme, déjà filtré par nos voisins d'Alsace, ne dénaturât point la civilisation latine.

Aujourd'hui encore, les grands jours de pèlerinage, quand l'antique plateau rassemble une foule dont je connais les nuances et les puissances politiques, je distingue éternellement vivants les éléments de toutes ces grandes choses. Hélas! je mesure aussi de quelles énergies ces activités privèrent l'antique Xaintois, toujours fertile en soldats et en blés.

On dit que la Vierge de Sion guérit les peines morales. Je puis en porter témoignage. Jamais je n'ai gravi la colline solitaire sans y trouver l'apaisement. Je comprenais mon pays et ma race, je voyais mon poste véritable, le but de mes efforts, ma prédestination. Jamais je ne rêvai là-haut sans que la Lorraine éternelle gonflât mon âme que je croyais abattue. Novembre, toutefois, demeure l'instant parfait d'une préparation qui dure toute l'année.

Maurice Barrès.



LA REPRISE

Comédie en 2 actes

Jouée au Théâtre-Antoine le 24 octobre 1902.

PERSONNAGES

Jacques Courtin.	MM.	Bressy.
Robert Lancelin.		Mosnier.
Le jardinier.		Valbrun.
Catherine Courtin. . . .	MMmes	Lucienne Dauphin
Louise Marshall		Barsange.
Marthe de Longuay . . .		Denège.
Mme Bernardin.		Lawrence.
Lina.		Aubry.

Les deux actes chez Jacques Courtin, à Monte-Carlo, de nos jours.

ACTE Ier.

Chez Jacques Courtin. — Salon. — Perron sur le jardin au fond. — Portes à droite. — Une porte à gauche, au premier plan.

SCENE PREMIERE

LINA, LE JARDINIER.

Lina, au jardinier. — Madame ne veut pas qu'on coupe les roses; elles doivent rester dans le jardin. N'apportez que des mimosas.

Le Jardinier. — Nous en avons à revendre, des roses.

Lina. — Alors vous me ferez un petit bouquet pour ma chambre. Ça va être les visites. Dépêchez-vous, nous sommes en retard.

Le Jardinier. — Madame devrait recevoir dans le jardin, c'est bien mieux. On a sonné dehors.

Lina, au jardinier qui prépare [illegible]. — Quel drôle de pays! On est comme en Italie et c'est la France tout de même.

Le Jardinier. — Mademoiselle Lina, c'était l'Italie il y a quarante ans; relisez votre histoire.

Lina. — Ce n'est pas étonnant alors. Voulez-vous aller ouvrir dans le jardin, Joseph est sorti.

Le Jardinier. — J'y vais. Arrangez-vous toujours avec ces fleurs-là.

(Il sort.)

SCÈNE II

CATHERINE, LINA, puis ROBERT.

CATHERINE, entrant par la droite. — Laissez... Je vais faire les gerbes.

LINA. — Bien, Madame... (Les yeux dans le jardin.) C'est M. Lancelin qui a sonné. (Elle ouvre la porte-fenêtre du perron et sort après l'entrée de Robert.)

ROBERT, entrant par le perron. — Bonjour, Catherine.

CATHERINE, plaçant des fleurs un peu partout. — Bonjour, cher ami de mon mari.

ROBERT. — Eh quoi ? Ne suis-je plus le vôtre ?

CATHERINE. — Non.

ROBERT. — Tant pis. Jacques n'est pas rentré de Vintimille ?

CATHERINE. — Non. Il n'est même pas pressé de rentrer... Vous le savez mieux que personne.

ROBERT. — Mon Dieu ! Qu'avez-vous donc contre moi ?

CATHERINE. — Je vous en veux.

ROBERT. — Expliquez-vous.

CATHERINE. — Je vous en veux de... de...

ROBERT. — Vous m'en voulez de quoi ?

CATHERINE. — De nous abandonner... Ne partez-vous pas demain ?

ROBERT. — Oui. (A part.) Ouf !

CATHERINE. — Je vous ai fait peur, hein ?

ROBERT. — Oui. Vous passez votre vie à me faire peur.

CATHERINE. — Hier par exemple, à dîner.

ROBERT. — Hier vous avez été insupportable.

CATHERINE. — N'est-ce pas que tout le monde était horriblement gêné ?

ROBERT. — Plutôt.

CATHERINE. — Mais avec mon air de perdre la tête, je vous surveillais tous du coin de l'œil et votre inquiétude à tous me faisait pitié. Pourquoi étiez-vous lamentables les uns et les autres ?

ROBERT. — Parce qu'on vous aime bien et qu'on a de la peine de vous voir énervée et surexcitée.

CATHERINE. — Quel est l'imbécile qui avait mis la conversation sur l'amour conjugal ?

ROBERT. — C'est moi.

CATHERINE, souriant. — Pardon.

ROBERT. — Il n'y a pas de mal.

CATHERINE. — C'était tout de même une gaffe, avouez-le.

ROBERT. — Pourquoi ?

CATHERINE. — Parce que mon mari s'ennuie follement chez moi et qu'avec ce bavardage général sur l'amour et le mariage, vous m'avez rappelé tout de suite cette triste évidence.

ROBERT. — C'est un sujet de conversation comme un autre et je pouvais d'autant mieux le choisir que les personnes présentes n'avaient pas à le craindre...

CATHERINE. — Sauf moi.

ROBERT, continuant. — Mme de Longuay et son mari font bon ménage, les de Changerie sont des modèles du genre...

CATHERINE, sans conviction. — Ah ! ah !

ROBERT. — Auriez-vous des raisons d'en douter ?

CATHERINE. — Non. Et puis qu'est-ce que ça me fait ?

ROBERT. — Alors ?

CATHERINE. — Est-ce qu'il y a donc tant de bons ménages ?

ROBERT. — Oui, beaucoup.

CATHERINE. — Qu'est-ce qu'ils ont tous ces gens-là à être heureux ?

ROBERT. — Ils ont leur méthode. Ils ne s'obstinent pas à se persuader qu'ils s'ennuient ensemble ou séparément.

CATHERINE. — Tandis que Jacques et moi nous nous ennuyons ensemble et séparément.

ROBERT. — En ce qui le concerne, qu'en savez-vous ?

CATHERINE. — Eh bien ! nous sommes depuis un mois dans un pays ravissant et gai. Les malades y retrouvent la santé et les gens mélancoliques la gaîté. Et voyez comme il est inquiet. Tout le heurte, l'irrite.

ROBERT. — Quelle idée !

CATHERINE. — Je sais ce que je dis. Sans quoi, est-ce que je ne vivrais pas dans l'enchantement ? C'est un crime de ne rien comprendre à ces merveilles. Les remarque-t-il seulement ? On se réchauffe le cœur à tout cela ici. J'ai beau m'ingénier à lui faire une vie charmante dans ce coin charmant ; hélas ! peine perdue. Aussi, Robert, est-ce à vous que je m'en prends. Jacques est votre ami, vous devez le guérir d'une souffrance que j'ignore et dont vous êtes sûrement le confident. Il souffre.

ROBERT. — Il ne souffre pas.

CATHERINE. — Alors qu'il me rassure. S'il voulait s'en remettre à mon dévouement, j'arriverais peut-être à lui rendre la tranquillité, à le faire sourire, car il ne sourit plus. Je souhaite l'occasion d'être bonne, de le consoler de n'importe quoi, de n'importe quoi, vous entendez ? pour qu'il vienne à moi en toute confiance. C'est à vous exclusivement qu'il s'adresse et voyez le piteux résultat... (Gentiment.) Occupez-vous-en tout de même.

ROBERT, à part. — Merci.

CATHERINE. — C'est bien pour vous qu'il est à Vintimille en ce moment ?

ROBERT. — Oui, oui, et je lui en suis même très reconnaissant. Il s'agit d'une affaire industrielle, et comme il est ingénieur.

CATHERINE. — Vaguement ingénieur...

ROBERT. — Suffisamment pour m'obliger.

CATHERINE incrédule. — Ah! oui. Un temps. N'avez-vous plus vos mines en Asie?

ROBERT. — Je les ai cédées à une compagnie.

CATHERINE. — Tant pis pour nous! Ce qu'il nous faudrait, voyez-vous, ce serait un grand voyage que nous ferions tous les deux.

ROBERT. — Rien de plus facile. Parlez-lui-en. Pour ma part, je l'y engagerai, si vous le désirez.

CATHERINE. — Il ne veut pas. Il se trouve très bien ailleurs, et il n'éprouve pas le besoin de courir le monde.

ROBERT. — Qu'en savez-vous?

CATHERINE. — Ah! pour savoir, je n'en sais pas plus. Ça viendra.

ROBERT. — Croyez-vous?

CATHERINE, elle se lève. — Quelle est la femme?

ROBERT. — Vous vous trompez.

CATHERINE. — Savez-vous ce qui m'affole?... C'est qu'il est infiniment triste et qu'il pleure en cachette. Allez, je m'en aperçois tous les jours, ses pauvres yeux n'en peuvent plus.

ROBERT. — Il est agacé, impressionnable, j'en conviens. Peut-être a-t-il des soucis matériels qu'il nous cache.

CATHERINE. — Il n'en a pas. Et moi aussi je pleure. Allez! notre pauvre vie est sinistre depuis longtemps. Nous nous cachons l'un de l'autre pour souffrir et nous ne nous retrouvons que pour essayer de nous deviner... Et c'est ainsi que nous pouvons lire dans nos pauvres yeux rougis à quel malheur nous sommes voués. Nommez-moi cette femme, je vous jure que je ne me vengerai pas. Laquelle?... Je vous jure que je serai de sang-froid. Je ne la chasserai pas avec de grands mots, ni avec de grands gestes. Laquelle?... Je ne lui dirai pas que je sais tout et que j'avertirai son mari... Je serai simple, digne, mais je lui reprendrai mon cher Jacques, et lui, je l'emmènerai je ne sais où, ce pauvre grand faible, et il oubliera peu à peu. Ma mission sera si pieusement, si joliment accomplie, je réponds tellement de sa guérison que vous pouvez bien m'aider à cette bonne œuvre... Il ne vit plus, il se meurt.

(Lina entre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LINA.

LINA. — Mme de Longuay fait demander si Madame reçoit.

CATHERINE. — Oui, tout de suite. (Lina sort.) Robert, je vais voir mes amies aujourd'hui, elles ne peuvent se dispenser de venir à mon jour, et celle qui ne voudra pas être soupçonnée viendra plus sûrement que les autres. Demeurez là, et quand elle se présentera, je vous regarderai et je comprendrai. Vous vous trahirez sans avoir rien dit; car elle ne se trahira pas, elle... c'est vous qui la trahirez malgré vous.

ROBERT. — Volontiers. Mais c'est inutile.

CATHERINE, ironique. — Merci.

(Lina ouvre la porte à Mme de Longuay.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARTHE DE LONGUAY.

MARTHE. — Bonjour, Catherine... Bonjour, monsieur Lancelin! (A Catherine.) Comment vas-tu?

CATHERINE. — Comme ça.

MARTHE. — Comment va ton mari?

CATHERINE, la regardant fixement. — Pas bien.

MARTHE. — Ah!... Tu n'es pas inquiète?

CATHERINE. — Si... extrêmement inquiète.

MARTHE, désolée. — Vraiment? C'est que ce climat lui est mauvais. Pourquoi n'iriez-vous pas dans le sud de l'Italie?... et tout de suite... moi, je n'attendrais pas... Tu m'effraies... tu m'effraies...

CATHERINE se lève et dans un élan de tendresse va à elle et l'embrasse. A part. — Ouf! (A Marthe.) — Tu es gentille et je t'aime bien.

MARTHE. — Je n'en ai jamais douté. Pourquoi me dis-tu cela?

CATHERINE. — Pour rien. (Elle regarde Robert et tous deux se sourient. Bas.) — Ce n'est pas celle-là. (Haut à Robert.) Vous connaissez la Sicile?

ROBERT. — Oui, j'y ai fait un voyage d'affaires, c'est un admirable endroit, mais si j'avais le loisir de prendre des vacances, c'est sur la côte de Dalmatie que j'irais me reposer.

MARTHE. — Comment, vous n'êtes pas en vacances à Monte-Carlo?

ROBERT. — Je suis ici pour une spéculation de terrains.

CATHERINE. — Vous êtes assommant! Je croyais que vous étiez venu nous voir.

ROBERT. — Si vous n'habitiez pas Monte-Carlo, je me serais installé à Nice.

CATHERINE. — J'aime mieux cela.

ROBERT, à Marthe. — Chère madame, Catherine doute tout le temps de mon affection pour elle et pour Jacques.

CATHERINE. — Marthe, n'en crois rien! Je ne doute pas de son affection pour Jacques, car M. Lancelin est surtout l'ami de mon mari.

ROBERT. — De vous deux.

CATHERINE, à Marthe. — Et ton mari, a-t-il un ami intime?

MARTHE. — Il en avait trop étant garçon.

CATHERINE. — Et comme tu es jalouse et qu'ils te rappelaient sa turbulente jeunesse, tu as prié ton mari de s'en tenir à toi, comme ami intime.

MARTHE. — Oui, nous nous aimons bien.

CATHERINE. — Qu'en pensez-vous, Robert?

[illegible] Marthe.

ROBERT. — Que je ferais bien mieux d'habiter Nice.

CATHERINE. — Et vous auriez tort. Vous êtes un homme sérieux et je ne vous associe pas dans ma pensée aux années aventureuses de mon époux.

MARTHE. — Catherine!

CATHERINE. — N'ai-je pas le droit de dire tout ce qui me passe par la tête, devant toi dont l'amitié m'est sûre, ma petite Marthe, et devant vous, Robert, qui paraissez souffrir de me voir énervée aujourd'hui? N'ayez pas l'air de me plaindre, si vous voulez que je dissimule.

MARTHE, se levant et se rapprochant de Catherine. — Tu es malheureuse? Je l'ai bien compris hier soir.

CATHERINE. — Reviens tout à l'heure.

MARTHE. — Je suis à toi et avec toi de grand cœur. Je viendrai.

CATHERINE. — Et ton frère Maxime? il y a longtemps que je ne l'ai vu... Cinq ans.... Oui, puisque mon mari le connaît à peine.

MARTHE. — Il viendra te voir bientôt.

CATHERINE. — Il est toujours amoureux de moi?

MARTHE. — Il sait que tu te moques bien de ses sentiments.

CATHERINE. — Je ne m'en moque pas: je ne me moque de personne, aujourd'hui. (Apercevant Mme Bernardin qui vient d'entrer.)

SCENE V

LES MÊMES, Mme BERNARDIN.

CATHERINE, aux autres. — Que je vous présente à Mme Bernardin .. Je crois que vous ne vous connaissez pas. (A Mme Bernardin.) Bonjour, comme vous êtes aimable d'être venue. (Elle présente rapidement.) Mon amie madame de Longuay, monsieur Robert Lancelin, madame Bernardin... Voulez-vous une tasse de thé?

Mme BERNARDIN. — Non, merci, je passe en coup de vent, le temps de manger un gâteau, de vous raconter que je pars et de vous faire de grands adieux.

CATHERINE. — Voici des gâteaux... Vous partez?... (Soupçonneuse.) Avec qui?...

Mme BERNARDIN, riant. — Avec mon mari, pardi! Avec qui voulez-vous donc que je parte?

CATHERINE. — C'est vrai! (A Robert.) Je suis ridicule... (A Mme Bernardin.) Ne voyagez-vous pas fréquemment avec votre mère? votre mari est si souvent occupé... c'est pourquoi je...

Mme BERNARDIN. — Mon mari?... Mais il me donne six mois complets.

CATHERINE. — Où allez-vous?

Mme BERNARDIN. — Nous sommes quelques jeunes ménages qui avons loué un admirable yacht et nous faisons une croisière en pique-nique: la Méditerranée, la mer Rouge, les Indes. Il paraît que c'est très gentil par là.

ROBERT. — Mieux que gentil.

CATHERINE. — C'est charmant ce bateau de jeunes mariés!

Mme BERNARDIN. — Tout à fait l'embarquement pour Cythère. Lunes de miel et nuits d'Orient! Et nous avons un but exquis.

MARTHE. — Quel but?

Mme BERNARDIN. — Le joyeux pèlerinage au temple de Siva, près de Bombay. Il paraît que si un couple d'époux a la patience d'y prier sérieusement du coucher au lever du soleil...

ROBERT. — D'y prier?... ou d'y dormir?

Mme BERNARDIN. — Moi, je ne sais pas. Monsieur. En tous cas, on doit y passer la nuit... et on est alors assuré d'une fidélité conjugale réciproque, jusque dans sa plus extrême vieillesse.

MARTHE. — J'irais volontiers.

Mme BERNARDIN. — Avouez que le prétexte est suffisant pour justifier chez des gens qui n'ont rien de mieux à faire, une aussi jolie expédition.

CATHERINE. — Encore un gâteau?

Mme BERNARDIN, acceptant. — Merci. Nous vous rapporterons des photographies de rajahs, d'éléphants et de cocotiers gigantesques... Car en fait de végétations je trouve que nous ne sommes guère gâtées dans notre Midi.

CATHERINE. — Mais vous avez à Beaulieu la plus admirable propriété de tout le littoral.

Mme BERNARDIN. — La nature est trop truquée ici. Figurez-vous que notre jardinier époussette comme des meubles, chaque matin, nos agaves et nos cactus... C'est stupide! Je me sauve. (Elle se lève.) J'ai huit visites à faire et dix lettres à écrire. Votre mari n'est pas là?

CATHERINE. — Nous l'attendons.

Mme BERNARDIN. — Mes adieux à votre mari. Si le cœur vous en dit, téléphonez à la villa que vous êtes des nôtres. On s'embarque demain à sept heures à la Condamine.

CATHERINE, l'accompagnant. — C'est que nous, nous sommes de vieux mariés de cinq ans!

Mme BERNARDIN. — Et nous aussi, de cinq ans! Eh bien! nous serons les doyens de tous ces amoureux.

CATHERINE. — Non, merci. Adieu.

Mme BERNARDIN. — Que je vous embrasse; on ne sait jamais si on se reverra. ([illegible] après avoir salué de la [illegible], Marthe et Robert.) Bonjour Madame; bonjour, Monsieur.

CATHERINE, à Mme Bernardin [illegible]. — Bon voyage! (Regagnant sa place, à Robert.) Ce n'est pas encore celle-là. (Apercevant Mme Marshall.) Tiens, Mme Marshall! (A Marthe.) Reste donc.

SCÈNE VI

CATHERINE, MARTHE, ROBERT, LOUISE MARSHALL.

LOUISE, *agitée*. — Bonjour, chère amie. (*A Robert*) Monsieur Lancelin, je suis très contente de vous rencontrer.

ROBERT. — Trop flatté.

CATHERINE. — Bonjour. (*A elle-même.*) C'est elle. (*A Robert qui s'est levé et a fait un pas vers le fond.*) Est-ce que vous partez?

ROBERT. — Je suis attendu.

LOUISE, *vivement à Robert*. — Il faut que vous me rendiez un service.

ROBERT. — A votre disposition.

CATHERINE, *à Marthe et à Louise*. — Vous permettez? (*A Robert.*) Et nos conventions? Vous ne partirez qu'avec ma permission. J'ai besoin de vous épier.

ROBERT, *bas*. — Je vous répète que c'est inutile.

CATHERINE. — J'insiste.

ROBERT. — Soit.

CATHERINE, *à ses amies*. — Pardon.

MARTHE, *se levant*. — Catherine, au revoir. (*Bas.*) Je reviendrai quand tu seras seule.

CATHERINE. — N'y manque pas.

MARTHE, *à Robert*. — M. Courtin n'est pas encore rentré?

ROBERT. — Non. Et cependant je lui ai télégraphié hier.

MARTHE. — Je comprends l'énervement de Catherine.

ROBERT. — Il est fou.

MARTHE. — Bien imprudent surtout.

Marthe sort.

SCÈNE VII

LOUISE, CATHERINE, ROBERT.

CATHERINE. — Vous paraissez toute bouleversée... Que vous est-il arrivé?... Écoutez bien, Robert.

Elle les regarde attentivement.

LOUISE. — J'ai aperçu mon mari à Monte-Carlo à l'instant, autour de la table de trente-et-quarante. Il perdait.

CATHERINE, *très surprise*. — Votre mari?

LOUISE. — Mon cher mari.

CATHERINE. — Mais quand j'ai eu le plaisir de vous rencontrer, récemment, vous nous avez dit que vous étiez veuve.

LOUISE. — Eh bien! non. Je ne suis pas veuve, je suis mariée et mon mari est à Monte-Carlo à je ne sais quel hôtel!

CATHERINE. — Nous donnons dans le roman, aujourd'hui.

LOUISE, *très émue*. — Et j'aime mon mari!

CATHERINE. — Eh bien! expliquez-nous ça.

ROBERT. — En quoi puis-je vous rendre service?

LOUISE. — Vous êtes dans les affaires, mon mari aussi, vous devez donc avoir des relations communes. Rien ne vous sera plus facile que de le connaître et de le ramener.

ROBERT. — Qui est-ce votre mari? Comment s'appelle-t-il?

LOUISE. — Il s'appelle Marshall, comme moi. (*Tendrement.*) Georges Marshall.

CATHERINE. — Mais, chère amie, il vous serait encore plus facile à vous de le prendre par la main.

LOUISE. — Il ne me connaît pas.

CATHERINE. — Comment! il ne vous connaît pas?

LOUISE, *avec volubilité*. — J'ai épousé à New-York un Américain, M. Marshall, pour obéir à un vieil oncle bizarre, qui avait fait une immense fortune et nous la léguait à la condition que nous nous marierions ensemble.

CATHERINE. — Quelle folie!

LOUISE. — Une pure folie; il faut même que vous me croyiez sur parole, car la chose, invraisemblable pour des Français, ne l'est pas du tout pour des Américains. En Amérique, quand on n'a plus de famille, — et c'était notre cas, — on se marie en dix minutes et en toilette de ville chez le registrar ou chez le pasteur, au choix, parce qu'en Amérique on est des gens pratiques.

CATHERINE. — Enfin vous épousez M. Marshall.

LOUISE. — Que je n'avais jamais vu... D'emblée je le détestais, n'est-ce pas? puisque ce mariage était une obligation et qu'il acceptait ce marché pour être riche...

ROBERT. — Vous n'aviez qu'à renoncer à la succession et vous en épousiez un autre.

LOUISE. — Après avoir consulté mon notaire, j'acceptai... Il paraît que l'argent est plus fort que tout et qu'on ne peut pas s'en passer... Mais pour bien pénétrer le caractère de mon fiancé, je lui adressai, comme étant la mienne, la photographie d'une créature qui manquait de charme, je vous en réponds : une horreur! Il m'écrivit qu'il était aux anges. C'est alors que, furieuse, j'exigeai que nous nous séparerions immédiatement après les signatures.

CATHERINE. — Que répondit-il?

LOUISE. — Croyant m'être agréable, il ne répondit rien; il consentait. Le grand jour arriva, la cérémonie fut bâclée en dix minutes, selon les usages, et je l'aperçus enfin. Il me vit à peine, il ne me vit même pas, car mes précautions étaient prises : j'avais une grosse voilette en point d'Angleterre, un vrai masque... il n'eut même pas l'idée de me demander de la soulever.

ROBERT. — Puisqu'il vous croyait laide...

LOUISE. — Ce n'est pas une raison.

CATHERINE. — Enfin, comment était-il?

LOUISE, *toujours émue.* — Lui! Il était charmant... (*Un temps, soupir.*) Anneaux échangés, signatures données, il s'inclina, salua... s'éclipsa... (*Soupir.*) Trop de voilette!... J'aurais voulu le retrouver, mais j'appris le lendemain qu'il était en route pour la France. Il est à Monte-Carlo aujourd'hui, il perd en souriant tous les dollars de mon cher oncle. Monsieur Lancelin, voulez-vous me présenter mon mari? je vous en serai très reconnaissante.

CATHERINE. — Pour l'originalité de l'aventure, je vous pardonne.

ROBERT. — Comptez sur moi, oui, je verrai, je m'arrangerai.

LOUISE, *à Catherine, debout.* — Vous êtes gentille de me pardonner. J'étais si honteuse d'être presque veuve, que j'aimais mieux passer pour être veuve tout à fait. A bientôt.

CATHERINE. — Quand vous voudrez.

LOUISE, *à Robert.* — Venez-vous? Il faut bien que je vous le désigne, ce mari que j'adore.

CATHERINE. — Ouf! ce n'est pas encore celle-là.

ROBERT, *à Louise, tout en répondant à un regard de Catherine.* — Mme Courtin a quelques mots à me dire. Après, je vous rejoins au Cercle et je vous ramène votre voyageur.

CATHERINE, *en la reconduisant.* — Quand il vous aura vue, il vous adorera aussi.

LOUISE. — Je l'espère bien. (*A Robert.*) Merci encore, et débrouillez-vous! (*A Catherine.*) Au revoir, ma chère.

(*Elle sort rapidement.*)

SCÈNE VIII

CATHERINE, ROBERT

CATHERINE. — Nous ne sommes pas très avancés, convenez-en, moi du moins. Marthe me conseille de partir tout de suite... Mme Bernardin va au diable... Cette petite toquée de Marshall est amoureuse de son époux et elle se moque pas mal du mien... Il n'y a plus que vous qui...

ROBERT. — Catherine, j'ai pour vous l'affection la plus grande, la plus désintéressée.

CATHERINE, *amèrement.* — Si elle est désintéressée, je n'en sortirai jamais!

ROBERT. — Est-ce que cette épreuve ne vous suffit pas? Vous devriez être ravie, au contraire.

CATHERINE. — Ah! non, certes! J'espérais découvrir le mystère... C'eût été un soulagement.

ROBERT. — Triste soulagement.

CATHERINE. — Oui, mais combien préférable au doute, aux soupçons. En me voyant sur le point de connaître la vérité, je me croyais déjà résignée, mais je ne me sens plus tant de grandeur d'âme maintenant et je vais claquer les portes.

ROBERT. — Mais non, vous serez calme.

CATHERINE. — Calme? Lorsque je viens de voir des femmes heureuses? La vie n'est déjà pas si longue pour que je lui fasse cadeau de quelques années de bonheur...

ROBERT. — Votre mari vous aime et vous n'avez rien à envier à personne.

CATHERINE. — Mon mari m'aime! Est-il seulement mon mari? Ne parlez pas ainsi, mon cher ami! Gardez votre secret si vous en avez un, puisque vous le soutenez, et laissez-moi garder des confidences qui vous prouveraient... Ah! ah! mon mari m'aime!

ROBERT. — Une erreur...

CATHERINE. — Qui dure depuis six mois. Ne serait-il pas plus franc de me déclarer qu'il en a assez et de me rendre ma liberté comme je lui rendrais la sienne?

ROBERT. — Ah! s'il venait vous la demander! (*Sur un geste d'effroi de Catherine.*) Vous voyez que vous n'êtes pas sincère. S'il ne vous aimait plus, du caractère que je lui connais, Jacques serait loin depuis longtemps.

CATHERINE. — Qui sait?

ROBERT. — Cela je peux vous le dire et je dois vous le dire; car même pour demeurer si sombre, si renfermé près de vous, il a peut-être eu besoin de courage, d'un courage dont nous ne serions pas capables, ni vous, ni moi. Je ne le défends pas, je ne le condamne pas non plus. Les torts qu'il peut avoir, allez! il est probable qu'il les paie. Tout à l'heure, vous parliez du soulagement que ce serait pour vous d'apprendre la vérité.

CATHERINE. — Ah! oui.

ROBERT. — Moi, je pense que c'en serait un autre bien plus grand pour lui de vous la dire... Jusque-là, ma foi, continuez-lui donc votre pitié, au lieu de poser les éternelles questions de toutes les femmes aigries et de vous demander pourquoi il vous a épousée... Cela ne mène à rien... Continuez-lui surtout votre douceur...

CATHERINE. — Des phrases! des conseils qui ne coûtent pas cher, sauf à ceux qui les reçoivent! Vous pouvez le dire à Jacques, je suis résolue à tout. (*Elle fait un pas à droite.*) Je le ferai suivre, je fouillerai dans ses poches, je forcerai ses meubles.

(*Elle retombe sur un fauteuil et pleure.*)

ROBERT. — Ah! que voilà de bonnes idées! A quoi cela vous avancera-t-il, mon Dieu?

CATHERINE. — Il est trop tard. Je suis absurde, il est trop tard; allez, allez-vous-en, je vous ennuie et nous n'empêcherons rien. Vous ne pouvez rien pour moi, et tout ce que vous pouviez pour lui, vous l'avez fait: vous n'avez trahi personne. Pardonnez-moi encore d'avoir espéré que vous manqueriez à

vos devoirs de dévoué camarade; je n'ai pas le sens commun aujourd'hui. Je deviens comme lui, ça se gagne, voyez-vous, je me détraque...

ROBERT. — Voyons, Catherine, vous me désolez!

CATHERINE. — Je ne pleure pas, c'est fini.

ROBERT. — Je ne puis pas vous laisser dans les larmes, c'est horrible.

CATHERINE. — Si, si, au revoir. Vous avez affaire... Vous venez de dire à Louise que vous lui ramèneriez son mari.

ROBERT. — Jolie commission encore.

CATHERINE. — Ne la faites pas trop attendre, celle-là...

ROBERT. — Vous les verrez, ces deux fous, ça vous distraira... Le voulez-vous? Allons, Catherine, êtes-vous raisonnable?

CATHERINE. — Je serai ce que vous voudrez...

Entre Marthe.

ROBERT, apercevant Marthe. — A tout à l'heure. A Marthe. Ne la quittez pas.

MARTHE, à Robert. — Rien de nouveau?

ROBERT. — Toujours rien, je suis désolé...

Il sort.

SCÈNE IX

CATHERINE, MARTHE.

Catherine change de place et sanglote follement.

MARTHE, courant à elle. — Dieu que tu souffres! Qu'y a-t-il? Réponds-moi vite, vite. Je suis bouleversée de te voir ainsi... je ne veux pas que tu pleures... Qu'as-tu?

CATHERINE. — J'aime mon mari et mon mari ne m'aime plus... Il adore une femme.

Redoublement de larmes. Un temps.

MARTHE. — Mais non, mais non.

Elle va fermer la porte-fenêtre du balcon.

CATHERINE. — Je te fais pitié, n'est-ce pas? Je te fais pitié surtout parce que ma douleur est fondée, que tu sais comme moi que Jacques a une maîtresse. Sois bonne jusqu'au bout. Dis-moi que ce n'est un mystère pour personne. Tu penses bien que si je suis arrivée logiquement à m'en persuader, à plus forte raison, vous autres, mes amis, on vous a dit ce que j'ai si laborieusement deviné. Vous savez tout, tu sais tout, par des potins, par des bavardages, par ton mari, est-ce que je sais?

MARTHE. — Je ne sais rien.

CATHERINE. — Je te dis que tu sais tout et que tu as peur de me tuer... La souffrance, pourtant, ne pourra jamais être plus grande que celle que j'endure déjà... Au contraire, si je suis renseignée complètement, je sécherai vite mes larmes pour mieux voir mon ennemie, cette voleuse... Car je ne perdrai pas mon temps à me désespérer. J'agirai.... Allons, si tu m'aimes, toi, qui m'assures de toute ton affection, tu dois parler, ou bien tu n'es qu'une amie banale, va-t'en!

MARTHE, consentante. — Catherine, aie pitié... aie pitié de moi.

CATHERINE. — Enfin! Tu m'avoues que Jacques est à une autre. Merci, ma petite Marthe. Tu me diras le reste après.

MARTHE. — Ah! mon Dieu...

CATHERINE. — J'avais besoin d'un peu de courage, je me sens très forte à présent.

MARTHE. — Que vas-tu faire?

CATHERINE. — Je l'ai dit à Robert... J'emploierai tous les moyens, tous, les plus risqués, les plus fous... je forcerai ses meubles... et je trouverai bien...

MARTHE. — Et si tu ne trouves rien?

CATHERINE. — Je le ferai suivre. Mais aujourd'hui, je m'en tirerai toute seule. (Elle sonne Lina qui parait.) Allez immédiatement chercher quelqu'un... J'ai perdu une clef; il y a un secrétaire à ouvrir.

(Lina sort.)

MARTHE. — Tu n'as pas le droit de faire cela!

CATHERINE. — Ah! le droit! Je le prends.

(Elle se dirige à droite.)

MARTHE, sortant derrière Catherine. — Catherine! Catherine!...

(*Rideau.*)

ACTE II

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, LINA.

ROBERT, entrant. — Annoncez-moi.

LINA. — Bien, Monsieur.

ROBERT. — Monsieur n'est pas rentré?

LINA. — Non, Monsieur.

(Elle sort à droite.)

SCÈNE II

ROBERT, puis CATHERINE.

ROBERT. — C'est inouï.

(Il remonte au fond et regarde dans le jardin.)

CATHERINE, entrant par la droite. — Vous avez prévenu mon mari?

ROBERT. — Eh bien! oui, je lui ai télégraphié de venir prendre de nouvelles instructions, que sa présence à Vintimille et à San Maurizio...

CATHERINE. — Je vous en prie, ne vous fatiguez pas à mal mentir. Je finirai par vous détester. Il faut même que je vous sache excellent pour ne pas vous chasser d'ici.

ROBERT. — Catherine! Il n'eût plus manqué qu'il se défiât de moi!

CATHERINE. — Enfin vous l'avez rappelé. Vous avez bien fait.

ROBERT. — Ne vous agitez pas

CATHERINE. — Tranquillisez-vous! je ne m'agite pas, Dieu merci! Je me suis assez tourmentée pendant six mois. Ai-je l'air d'une femme qui ne sait ce qu'elle dit? J'ai l'esprit fort lucide, je vous en réponds... (Sur un autre ton.) Louise Marshall est-elle contente de son nouveau confident? Car vous êtes né confident, c'est une vocation chez vous.

ROBERT. — Oui, elle est très contente de moi, c'est fait. Ils se sont rencontrés, ils se sont enfin compris et ils partent demain pour New-York, enchantés.

CATHERINE. — Je l'en félicite, puisqu'elle tenait tant à rappeler un mari sans lequel elle vivait parfaitement heureuse. Enfin tous les goûts sont dans la nature.

ROBERT. — Vous en parlez à votre aise.

CATHERINE. — Vous avez raison. Je bavarde légèrement d'un sujet très sérieux. C'est presque de la frivolité. Constatez que je suis d'un calme stupéfiant.

ROBERT, [illegible] — Je vous aime bien mieux emportée et irrésolue. (Ayant aperçu Jacques.) Voilà Jacques... Il est à la grille... Il entre.

CATHERINE. — Allons, mon ami, soyez calme. Je suis bien calme, moi! Tenez, je vous laisse même un peu avec lui par discrétion... Ne l'effrayez pas trop. (Elle sort à droite.) Ah! mon Dieu!...

SCÈNE III

ROBERT, JACQUES.

ROBERT. — Te voilà, toi! Je te guettais, je t'attendais impatiemment.

JACQUES. — Catherine est là?

ROBERT. — Oui, mais il faut que nous parlions.

JACQUES. — Certes... J'ai cru que je n'arriverais jamais, on me retenait là-bas. Ah! quelle journée! [illegible] Alors dis-moi vite, Catherine sait tout?

ROBERT. — Je crois que maintenant elle sait tout.

JACQUES. — Comment! tu crois? Quand tu m'as télégraphié, que s'était-il passé?

ROBERT. — Je t'ai télégraphié sur une simple impression...

JACQUES. — Tu m'as fait une jolie peur.

ROBERT. — Avant-hier soir, pendant le dîner, Catherine nous menaça d'aller te surprendre à Vintimille ou à San-Maurizio, et j'eus grand'peine à arrêter ce projet-là. Si tu n'étais pas rentré — tu vois que ma dépêche avait du bon — elle prenait le train.

JACQUES. — Tout cela ne prouve pas qu'elle soit renseignée.

ROBERT. — Jacques, Jacques, ça finira mal.

JACQUES. — Ça finit toujours mal du moment que ça finit...

ROBERT. — Alors, tu reviens ici définitivement?

JACQUES. — Non.

ROBERT. — Pourquoi es-tu là?

JACQUES. — Je suis venu voir, j'étais inquiet.

ROBERT, regarde à droite. — Alors, il y a de l'espoir. Voyons, tu l'aimes, tu ne vas pas briser sa vie.

JACQUES. — Je suis pris... A quoi servent les mots?

ROBERT. — Es-tu bête!

JACQUES. — Tu peux me juger. Rien ne compte, rien ne me touche... Tout m'est indifférent... J'aime...

ROBERT. — Tu aimes! tu aimes!... La belle raison! Eh bien! tu n'aimeras plus. D'abord il y a des femmes aimées qu'on regrette avec délices... Tu regretteras Christiane tant que tu pourras et un beau jour tes beaux souvenirs glisseront de ta mémoire et tourneront le coin de la rue... Tout le monde connaît ça.

JACQUES. — Tu ne peux pas comprendre... j'aime.

ROBERT. — Tu te montes, on te monte la tête.

JACQUES. — Christiane s'est trouvée sur mon chemin quand déjà je m'apprêtais à vieillir dans le mariage.

ROBERT. — Dans le mariage! Hein! c'est épouvantable de songer qu'on n'a plus à aimer qu'une seule femme au monde? Amoureux incorrigible.

JACQUES. — Dis amour éternel.

ROBERT. — L'amour, c'est le passe-temps des paresseux.

JACQUES. — Paresseux, celui qui n'a plus de repos? Tu en as de bonnes.

ROBERT. — L'amour c'est de l'entêtement.

JACQUES. — Eh bien, soit! je suis entêté.

ROBERT. — Tu ne seras donc toujours qu'un aimeur?

JACQUES. — Un homme, pas plus...

ROBERT, blagueur. — Né polygame?

JACQUES. — Parfaitement, né polygame.

ROBERT, même jeu. — Obéissant aux lois sourdes de la nature, perpétuant le génie de l'espèce.

JACQUES. — Oui... La monogamie est d'invention moderne.

ROBERT. — Et même ça ne prend pas encore très bien.

JACQUES. — C'est-à-dire qu'on s'en tire avec des mensonges... C'est ce que j'aime le moins, mentir.

ROBERT. — Allons! je veux bien que tu trompes; mais trompe discrètement, arrange-toi pour que ta femme n'en sache rien. Ne la fais pas souffrir et ne souffre pas toi-même.

JACQUES. — Facile à dire.

ROBERT. — Dis donc? tu ne penses pas à divorcer et à l'épouser, cette petite?... Ma parole, on le dirait. Jure-moi que vous n'avez jamais envisagé tous les deux cette conclusion au mariage?

JACQUES. — Si. Comme tous les amants, nous avons rêvé à ce qui pouvait nous assurer le bonheur presque interminable. Alors l'idée du mariage nous est venue en tête, comme tant d'autres... de nous sauver, par exemple... ou même de mourir ensemble .. Je suis stupide, hein?

ROBERT. — Plutôt. Enfin, il se dégage de tout cela des vérités si palpables, si évidentes, que tu ne peux pas ne pas les connaître... Ton sujet a vingt ans et il prendra vite la revanche du mal qu'on a pu lui faire.

JACQUES. — Oui, on a faussé sa vie.

ROBERT. — Tu me l'as dit. Mais ta Vénus Dolorosa se repose auprès de toi en attendant, car elle sait que sa jeunesse et sa beauté lui sont des armes suffisantes pour les luttes prochaines.

JACQUES. — Hein?

ROBERT. — Je te réponds que Christiane sera victorieuse toute seule et que tu ne lui sers à rien,..

JACQUES. — Tu veux me faire dire qu'elle aura d'autres amants. Oui certes, et peut-être même en aimera-t-elle un qui ne l'aimera pas, et c'est probablement celui-là qu'elle adorera de toutes ses forces... Tu voulais me le faire dire !... Mais, mon pauvre vieux, je me le répète cent fois par jour et je l'aime quand même, peut-être à cause... Non, non, ne m'en parle plus, laisse-moi défaire cet amour doucement, lentement, si cela est nécessaire, laisse ma tendresse s'attarder et s'éteindre peu à peu, s'éteindre comme on s'endort.

ROBERT. — Ah ! je te prends au mot. Tu as déjà ton programme de rupture?

JACQUES. — Non ! ! (Vivement.) Je ne la quitterai jamais.

ROBERT. — Dois-je prévenir ta femme que tu es là?

JACQUES. — Comme tu voudras.

ROBERT. — Soit. (Il sort.

SCÈNE IV

JACQUES, puis CATHERINE.

CATHERINE. - Tu me demandes ?

JACQUES. — J'arrive à l'instant.

CATHERINE. — Bonjour, Jacques.

JACQUES. — Bonjour, Catherine.

CATHERINE. — Eh bien, embrasse-moi.

JACQUES. — Volontiers.

CATHERINE. — Jacques, que je te dise?

JACQUES. — Quoi?

CATHERINE. — Tu vas te moquer!

JACQUES. — Mais non, dis, allons !

CATHERINE. — Jacques, je t'aime.

JACQUES, soulagé, puis intrigué. — Oh ! oh !

CATHERINE. — Jacques, je t'aime et j'en suis à me demander si je t'aimais bien avant !

JACQUES. — Est-ce que Robert est parti ?

CATHERINE. — Je ne sais pas... Souvent je réfléchis et toutes mes réflexions me prouvent quelle chose indispensable c'est pour moi de t'aimer, comme de respirer...

JACQUES. — Moi aussi, je t'aime bien.

CATHERINE. – Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes plus !

JACQUES. — A force de me le répéter, tu finiras par le croire... J'avais dit que ce meuble fût près de la fenêtre au lieu de rester ici.

CATHERINE. — Oui, tu l'as dit, mais on n'a pas eu le temps... Jacques, à Paris, nous vivions dans un étourdissement continuel; n'est-ce pas?

JACQUES. — Oui, eh bien?

CATHERINE. — Nous n'avons guère eu le temps, nous non plus, de mettre en place, en nous-mêmes, un tas de jolies choses. Mais à présent, aujourd'hui que nous sommes dans ce Midi où tout se repose, où l'on n'a plus qu'à se laisser vivre, il me semble que nous pourrons commencer d'être pour nous, rien que pour nous, dans l'intimité, dans le parfait recueillement... Que fais-tu?

JACQUES. — Je sonne la femme de chambre.

CATHERINE. — Tu ne m'écoutes pas?... Jacques, comment se fait-il qu'on t'aime tant? Dis-moi ton secret pour te faire aimer?

JACQUES. — Hein?

CATHERINE. — Je te trouve encore mieux qu'il y a cinq ans... Je t'aime beaucoup... je t'aime davantage... Affectueusement.) Je suis insupportable avec ma déclaration, j'ai l'air de mendier de bonnes réponses !...

JACQUES. — Tu ne m'as jamais parlé ainsi.

CATHERINE. — Je continue. Tu as un peu vieilli, mais cela te va bien. Est-ce bizarre? Maintenant que tu t'es reposé dans la vie régulière, la vie que tu as menée autrefois apparaît en toi par plus de finesse, par quelque chose qui te met plus près des femmes.

JACQUES, rassuré. — Si tu salues mes premiers cheveux blancs, que diras-tu aux premières rides?

CATHERINE. — Et je suis heureuse et fière d'avoir cette finesse, cette perfection qui couronne ta carrière d'amoureux... Tu ne peux pas te figurer !... Les autres ne l'auront pas, au moins?... Réponds-moi?

JACQUES, impatienté. — Voyons donc, cette Lina! Il la sonne à une autre place

CATHERINE. — Réponds bien !

JACQUES. — Quelle drôle de maîtresse tu aurais faite !

CATHERINE, grave. — Tu serais peut-être plus tendre et plus heureux, si j'étais ta maîtresse...

SCÈNE V

LES MÊMES, LINA.

JACQUES. — Ah ! voilà deux fois qu'on vous sonne. Où étiez-vous ?

LINA. — A cueillir tout cela pour le salon.

CATHERINE. — Elle ne pouvait pas entendre !

JACQUES. — M. Lancelin est-il encore ici ?

LINA. — Non, Monsieur.

JACQUES. — Il n'a pas dit qu'il allait revenir ?

LINA. — Non, Monsieur.

JACQUES, à sa femme. — Robert est vraiment bizarre !

CATHERINE. — Il a dîné ici hier... (A Lina.) Laissez ces fleurs-là.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LINA.

CATHERINE. — Je reprends. Si j'étais ta maîtresse, Jacques, la pensée que nous pourrions nous quitter t'attacherait plus passionnément à moi, n'est-ce pas ?

JACQUES. — A quoi bon ? Nous sommes mari et femme, vivons dans la réalité !... Tu es bavarde.

CATHERINE. — La réalité peut être fleurie...

JACQUES. — Alors, mets des fleurs, mets des fleurs partout !

CATHERINE. — Si tu ne m'aides pas, ce sera difficile... Tu parles ainsi pour me décourager.

JACQUES. — Grand Dieu, non !

CATHERINE. — Et moi, si je suis si communicative aujourd'hui, c'est que je tente encore une expérience.

JACQUES, intrigué. — Quelle expérience ? Pourquoi ?

CATHERINE. — Quand nous nous sommes mariés, il y a un peu plus de cinq ans, tu voulais que je fusse heureuse, tu le voulais de tout ton cœur... A présent, c'est à mon tour, je le sens... Je désire que tu sois heureux, je le désire aussi de tout mon cœur, mais tu ne le seras jamais, ou alors cela ne dépend plus de moi.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

CATHERINE. — Depuis six mois, je cherche en vain ce qui nous sépare. Que t'ai-je fait ? Que t'ai-je fait pour que tu ne sois plus heureux ?

JACQUES. — Mais si... je suis heureux !...

CATHERINE. — Non !

JACQUES. — Est-ce que je me plains ?

CATHERINE. — Fais-moi plaisir, grand plaisir, plains-toi...

JACQUES. — Par exemple !

CATHERINE. — Tu es malheureux parce que tu ne veux pas te plaindre...

JACQUES. — Je suis nerveux, mal en train ; c'est une crise, ça passera... Il n'y a qu'à ne pas y faire attention.

CATHERINE. — A ton aise.

JACQUES. — Je vais chez Robert.

CATHERINE. — C'est si pressé ?

JACQUES. — Oui.

CATHERINE. — Est-ce pour lui demander une nouvelle mission ?

JACQUES. — Peut-être. Je crois qu'il me faudra retourner à Vintimille.

CATHERINE, énergiquement. — Non.

JACQUES. — Hein ?

CATHERINE, même jeu. — Tu ne retourneras pas à Vintimille !

JACQUES. — Il t'a chargée de me le dire ?

CATHERINE. — Oui.

JACQUES. — Je n'en crois rien.

CATHERINE, presque emportée. — Si. Il a eu pitié de moi ; il a vu que, sans toi, j'étais comme une âme en peine. (Plus douce.) Alors, il voyagera à ta place désormais ou il en enverra un autre. Je ne puis vivre seule... (Encore plus doucement.) Et puis, figure-toi que j'imagine des choses atroces... Tu comprends ?... (Plus haut.) Je te défends de me quitter... ou alors voyageons ensemble... Prenons un train quelconque et filons d'ici...

JACQUES. — Plus tard, je ne dis pas, plus tard...

CATHERINE, doucement. — Ce qui veut dire jamais. Pourquoi m'as-tu épousée si c'est pour vivre ailleurs ?... On ne t'a pas forcé. Suis-je allée te chercher ? Ai-je employé de la ruse ou de la diplomatie pour devenir ta femme ? Qu'est-ce que c'est que ce métier d'étrangère que tu me fais faire maintenant à notre foyer ? C'est vrai, je suis honteuse et humiliée.

JACQUES. — Humiliée ?

CATHERINE, plus dégagée. — Je ne veux pas que tu me prennes pour une femme passionnée qu'on néglige et qui réclame, Jacques, je suis mieux que cela. Et c'est bien plus grave... Je suis une femme orgueilleuse que tu humilies cyniquement.

JACQUES. — Catherine, je te sais plus raisonnable et plus douce.

CATHERINE. — Tout a des limites, tu comprends. Et puisque tu le prends ainsi et que tu parles de retourner là-bas, alors que j'attendais mieux de ton cœur et de ta raison, eh bien ! je n'ai plus de douceur et je ne me sens plus de pitié. Je me taisais, m'imaginant que tu me reviendrais à la fin, touché de ma patience. Tu es assez intelligent pour t'être rendu compte que je n'avais pas d'illusions sur ton indifférence. Je parle d'intelligence, ah ! nous pouvons rire ! Je me jugeais intelligente en agissant ainsi, en te laissant en repos. Oui, je me croyais supérieure, je me félicitais d'être aussi forte. Vois comme j'en suis récompensée et à quoi m'a menée mon intelligence ; je n'ai été qu'une femme maladroite et faible. Je devais me révolter, te montrer à quel point tu étais misérable et ridicule, ça nous aurait rendu service à tous les deux. Je te connais, tu aurais eu peur ou du moins tu n'aurais plus aimé tranquillement en dehors du mariage...

JACQUES. — C'est faux...

CATHERINE. — Car tu aimes tranquillement. Tu ne te serais pas senti libre.

JACQUES. — Non.

CATHERINE. — Car je te laisse libre. C'est donc de ma faute si ton amour pour l'autre s'est développé ; je devais faucher cette herbe tendre à sa première pousse.

JACQUES. — Allons ! allons ! Catherine.

CATHERINE. — Ah ! si maintenant une femme vient me conter ses peines et me dire qu'elle a l'intention de fermer les yeux pour reprendre plus facilement un mari volage, qu'elle est résolue à souffrir en cachette plutôt que de le fatiguer de sa jalousie, certaine qu'il reviendra plein de remords et de reconnaissance, je te jure bien que je lui prouverai qu'elle est grotesque, et je lui conseillerai d'employer tous les moyens, tous, tous, les plus fous, les plus risqués, tous, tu m'entends ! d'en arriver au scandale, d'éclabousser cet amour naissant avant qu'il ne s'épanouisse, de jeter dessus de la haine et de la honte, sinon c'est elle qui sera vaincue ; si elle n'écrase pas son ennemie d'abord, c'est elle qu'on abandonnera et dont on rira.

JACQUES. — Quelle idée ! Calme-toi...

CATHERINE. — Je te semble être une autre femme. Eh bien ! oui, je suis la malheureuse qui a vécu toute ta vie d'amour en lisant les lettres de l'autre et en devinant tes réponses.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu dis ? Quelles lettres as-tu lues ?

CATHERINE. — Les siennes, pardi ! Car j'ai trouvé ce que je voulais et j'ai su le reste. On porte sa fortune sur soi quand on ne veut pas risquer d'être cambriolé. Car je t'ai volé, tu entends ? Je t'ai volé ton cher trésor et sans scrupules ! J'en avais le droit. (Elle lui jette une lettre.) Mari imprudent ! Amant imprudent !

JACQUES. — Amant de qui ?...

CATHERINE. — D'une Christiane ! Tu le vois bien... (Elle lui montre la lettre qui est à terre.) Les autres sont en sûreté.

JACQUES, avec éclat. — Enfin ! Je ne mentirai plus... Et maintenant que tu sais...

CATHERINE. — Je sais... Je sais que tu m'accompagnais dans la vie, que tu te chargeais de moi jusqu'à la fin, et au bout de cinq ans de gâteries, de sécurité, de tendresses dont je me croyais assurée pour toujours, tu me quitterais la main en me déclarant qu'en voilà assez, que tu finiras ta route avec une autre ; ce n'est pas possible, non ! Je ne veux pas que tu le dises !... (Un temps. Silence de Jacques. Elle élève le ton.) Ah ! tu pensais que je ne comprenais pas.

JACQUES. — Puisque je croyais que tu ignorais...

CATHERINE. — Tu mens ! Tu te doutais que j'étais avertie. Plusieurs fois, je t'ai dit sur un ton de blague qu'on me faisait la cour, que je m'ennuyais, qu'une femme avait besoin d'être aimée et que, abandonnée à elle-même, cette femme était capable de tout. Tu riais alors comme un mâle prétentieux qui ne pouvait s'imaginer qu'on le trompât... Qui sait ? tu aurais été heureux peut-être de savoir que je venais de prendre un amant, cela t'aurait excusé vis-à-vis de toi-même, tu aurais pris de grands air de dégoût, tu aurais joué la comédie du mari lâché et tu te serais empressé d'aller porter cette bonne nouvelle à ta maîtresse. Eh bien ! sache que je ne t'ai pas trompé, mais que tu as changé l'épouse honnête et dévouée en un être horrible, aux pensées mauvaises, dont l'unique désir maintenant est de faire le mal, pour le plaisir de le faire. Il me vient des idées de vengeance infâme ! Dans le temps, quand tu semblais m'aimer, malgré mon caractère emporté et entier, un mot de toi suffisait pour que je fusse une petite fille obéissante, j'acceptais avec joie d'être dominée, je redevenais douce et tendre, jamais je ne me serais défendue. Depuis six mois, je ne suis qu'une révoltée, rancunière et sournoise. Tous les livres que tu m'as priée de ne pas lire, je les ai dévorés, espérant apprendre du nouveau, avoir des sensations, voulant m'empoisonner le cœur pour être une autre créature et pour courir au mal plus facilement.

JACQUES. — Non.

CATHERINE. — Si !... Je me sens une âme de fille, et quand certains hommes sont autour de moi, comme une bande de corbeaux qui flairent une proie, quand ils me tiennent des propos, n'importe lesquels, sachant bien que je suis une femme exaspérée qui ne pense plus qu'à sortir de son chagrin, à s'étourdir et à oublier, j'ai envie de leur cracher à la figure que je les hais tous autant que toi, et que je saurai bien trouver mon chemin toute seule. (Jacques se cache les yeux et pleure.) Tu pleures ? Regarde-toi dans la glace, tu te feras pitié. Vois, tu es blême. Cet homme n'est pas un homme, il pleure comme une femme, il pleure parce qu'on touche à son amour, il n'est même qu'un enfant à qui on cache un jouet et qui pleure. Vois ce qu'elle a fait de toi. Où est-il mon Maître ? Je n'ai devant moi qu'un pauvre diable, un misérable malade que je dois veiller, car il n'a plus ni courage, ni volonté, il pleure. Il se sent perdu, et il a peur des remèdes, il ne sait plus à qui se fier, même pas à l'autre, car il souffre de savoir qu'elle a aimé avant lui et qu'elle pourrait bien aimer encore.

JACQUES. — Qu'en sais-tu ?

CATHERINE. — Je te le ferai dire.

JACQUES. — Dire quoi ?

CATHERINE. — N'est-ce pas ? Il n'y a plus que cela qui t'intéresse dans la vie ? Que faisait-elle avant ? L'a-t-elle aimé plus que moi, l'autre ? Et serai-je moins aimé que l'inconnu qui me la volera ? Est-ce que c'est vrai ? Tu ne sais pas lequel est le plus à plaindre, de toi ou de cet autre, à qui elle a déjà ap-

partenu ? La voilà, ton idée fixe, voilà ce qui bouleverse ton cerveau. Ah! si tu pouvais l'enfermer, la cacher; elle est jolie !... Je vais plus loin, si tu pouvais la tuer, pour qu'elle ne serve plus aux autres! Tu y as pensé, hein? C'est ça qui te retient auprès d'elle, tu veux rester auprès d'elle toute la vie, comme un gardien impitoyable... Mais sois tranquille, elle t'échappera, ta jalousie l'énervera et la lassera à la longue, et tu auras des tas de successeurs, — tu ne le sauras jamais trop, — et je serai vengée! Pauvre amant! tu te cramponnes à un idéal impossible! Quand tu la tiens, quand elle s'enroule à toi, tu perds la tête; mais dès que tu es de sang-froid et que tu la regardes, tous tes doutes reviennent, et les yeux de ton esprit, ceux-là qui ne se ferment jamais, voient dans son passé et pressentent l'avenir.

JACQUES. — Tais-toi.

CATHERINE. — Je te fais mal?

JACQUES, *assis, les yeux cachés.* — Oui.

CATHERINE. — Je te fais mal parce que je touche à l'autre. Quand tu ne penses pas à toi, tu rapportes tout à elle. Et moi ? Et moi donc? Je ne suis plus rien?

JACQUES. — Catherine, je t'en prie...

CATHERINE. — Oui, dans ton égoïsme d'homme éperdu, tu as décidé que je ne comptais plus, que je n'existais plus, puisque tu m'as tué le cœur, que je suis aveugle à force d'avoir vu et que je n'ai plus d'énergie, de volonté, de décision... Voilà ce qu'on peut faire d'une femme bien équilibrée : une malheureuse qui devient folle peu à peu dans sa prison de douleur. Ah! le supplice a porté! Vois ce que je suis à présent... un pauvre être abruti de chagrin, une radoteuse qui répète toujours les mêmes mots et que personne n'écoute plus. *(Devant une expression douloureuse de Jacques.)* Ah! c'est sur moi que tu pleures maintenant, mon Jacques... *(Elle se lève et se tient à côté de lui.)* Va, contente-toi d'une femme moins dangereuse. Je ne te demande pas de m'aimer d'amour, mais de renoncer à l'amour. Nous pouvons encore être très heureux si tu peux, si tu veux oublier. Tu le savais que cette histoire ne durerait pas, puisqu'elle ne reposait sur rien. Un caprice vous a réunis, puis sa beauté et son charme t'ont pris, car elle est jolie, je le sais. Elle a dû te supplier de ne pas l'abandonner, te dire tout ce que je te dis, mais tant pis pour elle ! elle arrive trop tard ! J'étais là avant, moi ! Si elle ne t'avait pas rencontré, elle aurait été à un autre, puisqu'elle a choisi sa vie. Ne dis pas qu'on l'a obligée à prendre un amant, deux amants, c'est une vieille rengaine. *(Riant nerveusement.)* Car il y a encore des filles honnêtes qu'on ne force pas à épouser des hommes mariés! N'est-ce pas que tu comprends? N'est-ce pas que tu vois clair? *(Un temps.)* Tu es muet? Tu hésites ?... Tu ne veux pas me répondre? *(Elle se détache de lui.)* Ah ! qu'on a eu tort de te rappeler! et comme je suis stupide de me plaindre ! Écoute, Jacques...

JACQUES. — Quoi ?

CATHERINE. — Jusqu'à cette minute, je te jure que je t'ai bien aimé. Maintenant, tout à coup, devant ce silence atroce, je comprends qu'il n'y a plus rien à faire, que c'est fini, fini, fini !... Et tu m'apparais quelconque. Je te regarde avec les yeux de pitié que j'aurais pour un bon jeune homme crédule qui en serait à sa première histoire... On se lasse d'espérer comme de désespérer, n'est-ce pas? aussi je ne te demanderai plus qu'une chose.

JACQUES. — Laquelle?

CATHERINE. — ... Partir. Va-t'en! Retournes-y et sois enfin heureux.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu dis?

CATHERINE. — Oui, je te renvoie là-bas, puisque tu ne peux plus vivre sans l'autre. Arrange-toi avec ta conscience, tu seras peut-être très heureux ainsi. N'est-ce pas que tu seras enfin heureux ?

JACQUES. — Tu me dis cela de sang-froid ?

CATHERINE. — Mon calme t'étonne après l'orage de tout à l'heure... Que veux-tu ? Tout à l'heure je me grisais de mes propres paroles et je disais ce qui me passait par la tête, hardiment, autant pour toi que pour moi, car pour te convaincre comme pour me persuader, j'ai gaspillé mon orgueil et mon cœur sans compter, et j'ai dit des folies. Mais puisque nous ne nous sommes convaincus ni l'un ni l'autre, tu as raison, c'est de sang-froid que je te laisse partir. Va-t'en !

JACQUES. — Catherine !

CATHERINE. — Ah ! je n'ai pas la prétention de compter parmi les femmes qui donnent aux hommes des joies romanesques. Je suis tout le contraire. Ma tête est libre, mon cœur ne bat pas plus vite qu'il ne faut, sauf aujourd'hui. Enfin je ne suis guère pour toi. Va là-bas et tout de suite... Et n'aie pas l'air si désolé, on dirait que je t'envoie dans un pays dangereux et que tu as peur... Mais si, par hasard, tu n'y trouvais pas le bonheur que tu cherches, ne reviens plus ici surtout... Adieu...

JACQUES. — Je ne te crois pas, c'est une attitude que tu prends. Je te connais, tu es plus franche.

CATHERINE. — Non, mon cher, je ne suis pas plus extraordinaire que les autres. Aussi me consolerai-je! Ce n'est pas tellement difficile.

JACQUES. — Tu dis ?

CATHERINE. — Je dis que je n'ai pas eu tant de mérite à avoir été jusqu'à présent la créature droite et simple que tu connais; c'est la foi dans ton amour qui, d'une jeune fille confiante, a fait de moi une épouse irréprochable. Mais maintenant que je suis toute seule, toute seule, laisse-moi refaire ma vie. Tu vois que je suis la meilleure des femmes, puis-

que je vais diminuer tes remords. (Un temps.) Et que je veux que tu t'en ailles tranquille... Va-t'en, Jacques, va-t'en !

JACQUES, furieux. — M'en aller ? Mais je suis le maître...

CATHERINE. — Tu n'es plus le mien.

JACQUES. — Mon maître et le tien.

CATHERINE. — Vraiment ? Comment ça ?

JACQUES. — La preuve, c'est que nous partons.

CATHERINE. — Il n'est plus temps.

JACQUES. — Nous partons. Je le veux.

CATHERINE. — Non.

JACQUES. — Qu'est-ce que cela signifie ?

CATHERINE. — Que je serais encore ta dupe. Tu m'installerais n'importe où et tu filerais là-bas. Évite-moi cette corvée.

JACQUES. — Alors quelle comédie jouais-tu tout à l'heure ! Tu parlais de faire un voyage, nous deux !

CATHERINE. — Sans doute parce que je te comprends mieux depuis une heure. Peut-être même n'étais-je pas très sincère.

JACQUES. — Catherine, peux-tu parler ainsi ? Non, non, je perce ton mensonge. Qui t'a dit que je pouvais m'échapper ? C'est pour mieux me retenir que tu me chasses d'ici.

CATHERINE. — Non, je ne mens pas et je ne joue pas à la plus adroite avec toi. Ce n'est pas aujourd'hui que j'ai besoin de dissimuler.

JACQUES. — Tu m'as menti plus tôt alors ? Quand donc ?

CATHERINE. — Une bourgeoise peut être aussi compliquée qu'une fille d'amour, méfie-toi.

JACQUES. — Catherine ! Catherine ! tu n'es pas comme les autres, toi, tu n'as jamais été qu'à moi ! Et puis, ne mens donc pas ! On ne t'a renseignée que tout à l'heure.

CATHERINE. — Tu es libre : je suis libre.

JACQUES. — Je ne te connais ni cette voix, ni ce regard. Il faut que tu sois à bout de souffrances, que tu n'en puisses plus, pour me parler ainsi.

CATHERINE. — Mais non, tu exagères, tout s'arrange. Et puis, à dire vrai, *je m'ennuie, je m'ennuie* avec toi, c'est facile à comprendre. *Je m'assomme.* Depuis six mois, tu me laisses de côté... J'ai une âme et des sens. *Je m'embête* ici, et je n'aurai pas de peine à...

JACQUES. — Comment parles-tu ? Oses-tu ?

CATHERINE. — Comme une femme qui va faire une belle folie. Tu as rafraîchi ta vie, je vais fleurir la mienne. Tant pis si je souffre ! Et puis il n'est pas dit que je souffrirai. Si tu crois que je vais m'effondrer comme toi, pauvre amant sensible, bon jeune homme qui coupes dans le sentiment. Ah ! non, pas si bête. Car dans toute cette histoire, c'est vrai, tu me parais idiot, idiot...

JACQUES. — Veux-tu te taire !

CATHERINE. — Et tout le monde aussi, je te le jure, tout le monde t'a trouvé idiot.

JACQUES. — Veux-tu te taire !

CATHERINE. — Ah ! tu rages ! tu rages !

JACQUES. — Tais-toi donc ! (Il lui serre la main, nerveux et brusque, puis honteux se dégage.) Pardon, mais tu m'as affolé.

CATHERINE. — Ça ne fait rien...

JACQUES, à mi-voix. — un long temps. — Crois-tu que je serai cause d'une folie et d'une déchéance possibles, puisque tu me menaces maintenant, puisque tu prétends que...

CATHERINE, même jeu. — Entre ces deux déchéances certaines, mais dont une seule devait te préoccuper, tu n'as pas choisi. Va-t'en !

JACQUES. — Non. Nous partirons. Allons, dis-moi un mot, dis-moi...

CATHERINE, même jeu. — Non.

JACQUES, à mi-voix. — Tu m'as défendu contre moi, je te défendrai contre toi. Je ne veux pas que tu perdes la tête. Vois-tu, nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour les aventures sans lendemain. (Un temps.) Tu vois comme je retrouve mon bon sens, tout mon bon sens de bourgeois aussi. Je te parle comme tu l'aurais voulu plus tôt, comme tu m'as parlé... : Nous avons pleuré l'un devant l'autre, nous en avions besoin et c'est cela qui nous a sauvés. Si tu t'imagines que tu vas me mettre dehors à présent ! Ah, non !... Assez de folies !

CATHERINE, énergique. — Alors, tu ne veux pas me quitter ?

JACQUES, lui prenant doucement le bras. — Non.

CATHERINE, toujours résolue. — Tu ne veux pas me quitter, jamais ?

JACQUES. — Non, jamais. (Il effleure le front de Catherine.)

CATHERINE, se blottissant contre lui. — Ah Dieu ! que j'ai eu peur de ne plus t'aimer.

(Silence.)

JACQUES. — Pardonne vite.

CATHERINE. — Une femme qui aime pardonne toujours.

JACQUES, lui prenant la main, très ému. — Catherine !

CATHERINE. — Être ému, c'est déjà aimer. (A mi-voix.) Tu aimeras... tu m'aimeras... mais quand m'appelleras-tu ?... quand m'appelleras-tu ?... ta... ta... maîtr... ?

JACQUES, mouvement. Il l'enlace. — Ma femme...

CATHERINE. — Ta femme... Tous nos amis vont au bout du monde, je t'expliquerai. Il faut qu'ils nous emmènent loin, loin, très loin, veux-tu ?

JACQUES. — Oui... oui... demain... tout de suite... quand tu voudras...

(*Rideau.*)

MAURICE VAUCAIRE.



LE MOUVEMENT FÉMINISTE

APPRÉCIÉ PAR UN ALIÉNISTE

Comme médecin d'un service de femmes aliénées, je peux observer à loisir le caractère féminin et apprécier sa valeur, ses qualités et ses défauts. Cette méthode, qui consiste à juger les gens raisonnables par les fous, ne paraîtra étrange qu'à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les recherches physiologiques, où les cas morbides éclairent les phénomènes normaux avec la plus grande intensité. D'ailleurs, il suffit de vivre un moment avec les aliénés pour se persuader qu'ils ne créent rien, qu'ils empruntent leurs délires les plus incohérents ou les plus complexes aux idées venues de leur éducation antérieure et qu'ils représentent ainsi d'une manière plus ou moins difforme — mais proportionnellement exacte dans leurs lignes générales — le milieu social d'où ils sont sortis.

* * *

La femme aliénée est donc bien la femme. Or, la femme aliénée manque tout à fait d'invention dans la conception des délires. Elle ne manifeste pas cette richesse d'extravagances des hommes, laquelle est bien, d'une certaine manière, un signe de supériorité intellectuelle. Car on n'imagine pas les délires que l'on *veut*, mais ceux que l'on *peut*. Les faibles d'esprit sont, à ce point de vue, des inventifs médiocres. S'ils sont ambitieux, ils pourront bien déclarer qu'ils sont Napoléon ou Jésus-Christ, mais ils ne sauront étayer ces affirmations que d'une argumentation pauvre et courte. L'individu intelligent ou cultivé concevra au contraire des situations complexes, débitera des raisonnements subtils, trouvera des associations d'idées inattendues. J'ai connu un ingénieur, atteint d'un délire de persécution, qui se croyait en butte aux agissements d'ennemis qui le torturaient avec des courants électriques. Pour se défendre contre leurs agissements, ce malade avait imaginé des appareils isolateurs très compliqués, dont il aimait à expliquer le but et le mécanisme. Les théories expliquant les manœuvres des adversaires et les opérations de défense étaient fausses sur divers points ; mais, sauf quelques trous, elles constituaient une chaîne logique.

Ce qui est le plus caractéristique de l'esprit féminin, c'est le petit nombre et la nature des idées délirantes qu'il utilise dans la folie. L'idée de grandeur, par quoi se manifeste souvent et énergiquement — quoique d'une manière absurde — l'ambition virile, est rare chez la femme aliénée, et ne se montre guère que dans les affaiblissements intellectuels, les démences. Et alors c'est une conception misérable, terre à terre, où la toilette, les bijoux, un héritage secret, une particule nobiliaire sont les éléments des idées orgueilleuses.

Le plus souvent, la femme aliénée est repliée sur elle-même, en proie à des conceptions mélancoliques et nourrissant des idées de haine contre des personnes qui la persécutent d'une manière plus ou moins intense. Il y a eu, en 1896, dans les Asiles de la Seine, sur 100 femmes admises, 23 sujets atteints de mélancolie et d'idées de persécution, alors qu'il n'y avait sur 100 hommes admis que 13 sujets présentant les mêmes troubles mentaux. Au cours du voyage d'études que j'ai fait en Angleterre avec le Bureau du Conseil général de la Seine en 1896, j'ai relevé la même différence dans les asiles de Londres où, dans l'année précédente, il était entré, sur 100 admis, 36 femmes et seulement 25 hommes mélancoliques.

J'ai été un jour frappé de ce fait que, sur 100 malades placées dans le quartier des malades les plus agitées de mon service et maintenues là pour leur irritabilité et leur excitation continuelle, presque toutes avaient été signalées dans leurs certificats comme ayant manifesté des idées de persécution. Cette proportion ne se retrouve pas dans les quartiers similaires d'hommes.

Mélancolique — persécutée, voilà donc ce que devient généralement la femme quand elle est aliénée. On retrouve là, grossie par le mal, son caractère foncier; car elle est une *boudeuse* dans les années de sa domination sexuelle et elle s'aigrit quand les hommages des hommes la fuient.

La femme aliénée supporte difficilement le contact d'une compagne. Et c'est la plus grande souffrance — pour elle qui a été habituée à vivre seule au foyer, un peu en recluse — d'être, quand ses facultés mentales s'altèrent, mêlée à la foule. La plupart des patientes se fuient et s'isolent.

Les malades les plus aimables et les plus ouvertes dans ce milieu sont généralement celles qui ont acquis, par l'habitude d'un défaut masculin, le caractère distinctif principal de l'homme, la sociabilité.

Les femmes aliénées ne sont pas plus solidaires que sociables. Elles compatissent peu aux misères d'autrui, repliées égoïstement sur leur propre douleur. Elles se méfient les unes des autres et souvent se font les délatrices auprès de l'Autorité qui est représentée dans les asiles par le médecin. Les hommes aliénés au contraire manifestent des tendances différentes. Il en est ainsi dans les écoles, où les jeunes filles trahissent leurs compagnes auprès de leurs surveillantes et n'ont pas cette haine naturelle des garçons envers les mouchards.

* * *

La femme, que la maladie frappe moins souvent, a des affections moins curables. C'est ainsi que dans le département de la Seine, il y a en moyenne chaque année 100 admissions d'hommes et seulement 95 admissions de femmes. Or, il y a généralement dans les asiles plus de femmes présentes que d'hommes, soit 135 p. 100. Ces différences se retrouvent dans tous les asiles de France et je les ai relevées dans les asiles étrangers dont j'ai étudié les statistiques.

Les femmes ont des maladies d'une évolution plus longue, mais d'une gravité moindre que les hommes. Aussi sur 100 femmes, il y a 10 cas de paralysie générale, maladie presque toujours mortelle, et 9 cas de délire alcoolique, accident facilement curable par l'abstinence; tandis que sur 100 hommes, il y a 18 paralytiques généraux et 22 alcooliques. Au contraire, les psychoses proprement dites et surtout celles d'une longue évolution sont beaucoup plus fréquentes dans le sexe féminin. Les femmes sont en conséquence sujettes à des maladies moins mortelles et plus durables que celles qui atteignent les hommes; aussi sont-elles toujours en majorité dans les asiles.

Pourquoi les femmes sont-elles moins sujettes que les hommes à des affections dangereuses? On a dit qu'elles faisaient moins d'excès de boissons et autres que les hommes. Ce qui est certain, c'est que la femme — je parle de la femme normale — vit plus longtemps que l'homme et résiste par conséquent mieux aux causes destructives de la vie. Il naît moins de filles que de garçons, environ 95 p. 100; mais les sujets féminins, mourant à chaque période de la vie, en moins grand nombre, finissent par être plus nombreux (1014 femmes pour 1000 hommes). Le mâle est plus actif, plus robuste, se dépense davantage et meurt plus vite. Cela est vrai aux premiers âges de la vie, ce qui indiquerait bien une différence de nature qui n'est pas donnée par l'éducation individuelle.

Nous retrouvons ces caractères chez la femme aliénée. Résistante, elle échappe aux maladies mortelles et vit plus longtemps avec celles qui l'affectent. D'autre part, elle se dépense moins dans ses maladies. L'activité serait donc pour le mâle la cause principale de ses maux. N'est-il pas, en somme, curieux que la femme, qui prend peu d'exercice, vive plus longtemps et soit moins souvent tuberculeuse que l'homme (environ 44 décès féminins de tout âge pour 100 masculins à Paris)? L'exercice, qui donne la force, hâterait-il donc la mort?

La femme aliénée sort plus rarement de l'asile que l'homme et cela pour une autre raison qu'il faut indiquer : ayant moins de valeur économique, elle est moins souvent réclamée par sa famille. Les sentiments affectueux sont souvent dirigés par le calcul. La femme fait tous ses efforts pour retirer de l'asile le mari, dès que celui-ci manifeste quelques lueurs de lucidité et exécute quelques gestes d'activité normale. C'est que le mari a une valeur économique plus grande qu'elle. Il représente l'argent en espèces, alors que la femme ne représente guère que les soins au foyer, ce qui peut plus facilement se remplacer.

* * *

Voilà donc le type féminin vu à travers la femme aliénée; peu inventif, dépourvu d'esprit d'initiative, de solidarité et de sociabilité, mais résistant aux causes de maladies. Ces caractères sont grossis chez les malades, mais sont bien les caractères essentiels du type normal. La femme est donc différente de l'homme qui est plus inventif, entreprenant, solidaire et sociable, — et qui est en même temps moins résistant parce qu'il est plus actif et s'use plus vite.

Lequel de ces deux types est supérieur? Il est évident que le type masculin est plus intellectuel et par conséquent plus utile au progrès social. Mais le type féminin est plus profitable à la race et, d'une certaine manière, à la famille. L'homme agit, — seul ou avec d'autres, — il crée et détruit pour reconstituer, et c'est en cela qu'il est un facteur puissant d'évolution. La femme, défiante à l'égard des nouveautés, conserve ce qui est acquis, se montrant ainsi *misonéiste* comme l'a caractérisée Lombroso; plus passive, elle est de santé plus ferme; et les réserves nutritives qu'elle accumule, elle peut les dépenser pour nourrir les nouveaux êtres; plus fermée à l'amitié, peut-être dans la peur instinctive qu'on lui enlève son époux ou ses enfants, elle entretient la flamme du foyer, qui, pour bien réchauffer, ne doit pas rayonner trop loin. Les deux types sont opposés, mais sont l'un et l'autre utiles. Le premier assure l'amélioration des conditions sociales de l'humanité et une ascension vers un altruisme de plus en plus éclairé et fécond; par le second, la vie individuelle et par conséquent égoïste de l'être est sauvegardée.

Primum vivere..., disaient les anciens. La femme garantissant la vie, l'homme peut philosopher, ce qui est un luxe sous le rapport physiologique. En ce sens, qui est le sens naturel, la femme est supérieure à l'homme. Au sens artificiel, qui est le sens social, elle lui est incontestablement inférieure. Or, elle paraît ne pas vouloir tirer vanité de ses avantages, et elle ambitionne de partager partout le premier rang. Pourra-t-elle vaincre dans l'autre partie et — pour cela — se modifier?

Si la femme est ainsi, on pourrait supposer que c'est surtout à cause de son éducation. Mais qu'en sait-on exactement? Et comment faire en cela le départ de ce qui est le don naturel et de ce qui est acquis? Comment distinguer, par exemple chez un homme cultivé, l'apport du long travail scolaire et ce qui a été reçu en quelque sorte à la naissance et qui se serait manifesté sans instruction? Il serait possible de faire cette analyse en prenant les cas les plus simples, où une éducation sensiblement la même dans les deux sexes et un métier exercé dans les mêmes conditions permettraient une comparaison instructive. Mais ces recherches n'ont pas encore été poursuivies.

J'incline à penser que la femme est intellectuellement différente de l'homme par cela même qu'elle est physiquement différente de lui. La fille à la mamelle et dans le premier âge de la vie résiste déjà plus que le garçon aux causes de mort. Et l'éducation n'a pourtant pas eu le temps de séparer les deux sexes. Si le garçon est plus actif — et les mères ressentent cette activité du mâle avant la naissance — c'est qu'il naît ainsi et que son activité est une manière d'être conditionnée par son organisation propre.

En laissant de côté la différence intellectuelle fondamentale — que les recherches connues ne permettent pas d'apprécier nettement — on peut dire que physiologiquement la femme est différente de l'homme. La caractéristique de sa nutrition, comme celle de toutes les femelles, est l'*anabolisme*, c'est-à-dire la prédominance des processus constructifs, tandis que la caractéristique du mâle est le *catabolisme*, c'est-à-dire la prédominance des changements destructifs. On conçoit ainsi que le type de nutrition qui est en rapport avec la fonction principale de la femme, la maternité, doit dominer sa vie psychique.

La différence de l'homme et de la femme serait surtout produite par une différence d'éducation qu'elle n'en serait pas moins irréductible. Car comment modifier l'éducation de la femme? Est-ce que cela n'est pas une conception sortant de la nature des choses et par conséquent chimérique que de vouloir donner aux femmes les caractères sociaux des hommes?

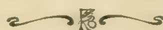
Il ne paraît pas possible de préparer la femme, dans de bonnes conditions, à la maternité avec une éducation virile. La femme qui sera épouse et mère doit être élevée d'abord de manière à plaire à l'homme — et cette tâche est une dure servitude intellectuelle qu'elle ne pourra adoucir qu'en modifiant l'homme dans son instinct le moins raisonnable. Il lui faut ensuite dériver la plus grande partie de ses forces pour assurer l'exercice de la fonction maternelle.

Pour ce qui est des autres femmes qui ne deviendront pas des mères, comment peut-on, dans le jeune âge, les deviner?

Et si l'on dirigeait arbitrairement dès l'enfance — car il faudrait commencer tôt — vers cette condition de neutre, par une division du travail qui ferait comme chez certains insectes des mères et des travailleuses, serait-on sûr que l'instinct ne parlerait pas un jour dans des conditions peu favorables à sa pleine satisfaction? Et d'ailleurs aurait-on le droit de faire une pareille sélection parmi les femmes? Je sais bien les dangers que l'on courrait sans deviner les avantages de cette pratique. La vie d'une femme est trop courte pour qu'on puisse — par une culture appropriée — la modifier. Et cette modification d'un type vivant est la seule qu'on ne puisse pas réaliser par la sélection naturelle, puisqu'il s'agirait précisément de détruire la fonction maternelle, sans laquelle aucune sélection n'est susceptible d'être tentée.

Toutefois la femme peut obtenir — ce qui me paraît de toute équité — une amélioration à sa condition économique : et en cette matière il faut laisser se développer librement son activité sociale, qui sera limitée par son organisation même. Mais elle devra, je le crains pour ses illusions, toujours se résigner à vivre autrement et plus sagement que l'homme. Cette obligation — si l'on n'en veut considérer que les effets individuels — ne lui permettra pas de jouer un rôle plus extérieur et plus prestigieux, mais lui assurera quelque peu de survie sur son camarade en humanité.

D[r] Toulouse.



LA VIE LITTÉRAIRE

La mère de Gœthe, par Paul Bastier.

Paul Bastier, lektor à l'Université de Kœnigsberg : *La mère de Gœthe d'après sa Correspondance*; Perrin, éditeur.

Faut-il ou ne faut-il pas élever une statue à la mère de Gœthe ? Voilà un excellent sujet de plébiscite pour les journaux qui « s'adressent spécialement aux femmes » ; mais, en attendant que la statue soit érigée sur la meilleure place de Francfort-sur-le-Mein, M. Paul Bastier a pensé qu'il était convenable de construire en l'honneur d'Élisabeth Textor, heureuse et glorieuse mère de Gœthe, un bon petit monument. Le monument est simple, un peu froid, ni somptueux, ni mélancolique, et on ne sait, en vérité, s'il est un temple ou un mausolée.

Aujourd'hui tout est prétexte aux hommes de bonne volonté à écrire des livres. Et il n'importe guère que les prétextes soient mauvais si les livres sont bons. Nous n'aurions point l'idée à Paris ou dans la ban-

lieue que l'érection d'une statue puisse justifier un ouvrage, car de prime abord il nous apparaît très clairement que la plupart des statues élevées pour célébrer des morts sont dressées sans aucun motif raisonnable. Ou bien le mort n'a pas besoin de statue pour durer dans la mémoire des hommes, ou bien cette entreprise fait simplement songer que le défunt ainsi commémoré est déjà oublié du plus grand nombre des vivants; ou bien, et cela est pis encore, ces apothéoses prodiguées à tant de disparus leur préparent inconsidérément la plus fâcheuse aventure, car un jour viendra où les statues sembleront un regrettable encombrement et on les renversera moins solennellement qu'on ne les aura dressées. Et le mort sera ainsi chassé injurieusement de l'immortalité où des admirations indiscrètes et précipitées auront prétendu l'introduire...

Du moins le projet inattendu de consacrer par une statue la gloire éternelle de la mère de Gœthe se justifie assez naturellement parce qu'il est symbolique. A coup sûr, les Allemands glorifient en cette femme qui fut seulement la mère dévouée d'un des plus notables génies de l'humanité tout entière ce sentiment familial si profond qui constitue la force de la famille et de la patrie allemandes. Les Allemands ont vu en Élisabeth Textor un type inoubliable de la mère allemande, et nul ne peut dire qu'ils ont eu tort. M. Paul Bastier a voulu voir davantage en elle, et peut-être peut-on dire qu'il n'a pas eu complètement raison. Du moins son livre, grave et attendri en son admiration, nous apparaît comme un hommage singulier à l'une des gloires d'outre-Rhin et sans doute cet hommage est assez opportun. D'abord M. Bastier est lektor à l'Université de Kœnigsberg. Petit fait qui n'est point négligeable. Combien de Français sont disséminés ainsi, non seulement dans les universités, mais encore dans tous les centres intellectuels de chaque pays du monde et propagent utilement dans l'univers la culture française ! Ils font mieux s'ils entretiennent et développent les relations intellectuelles réciproques de la France et de ces pays et font participer la France à chacun des événements dont ces pays s'enorgueillissent et, en somme, coopèrent à créer une culture européenne, une culture universelle où s'affirmera dans une certaine mesure la domination même de l'esprit français. Aujourd'hui, où toute lutte d'idées devient nécessairement internationale, où chaque écrivain doit exercer son action non pas exclusivement dans son pays d'origine mais par rayonnement ou par influence directe dans toutes les nations intellectuellement solidaires les unes des autres; aujourd'hui enfin où la puissance des écrivains tend à se mesurer moins par leur durée à travers les siècles, car les générations littéraires se pressent et se chassent trop rapidement, que par leur étendue dans l'espace, le rôle de tous les Français qui occupent des postes avancés dans les nations étrangères s'accroît parce qu'il leur est donné de travailler plus efficacement que personne dans ce grand combat que les peuples se livrent pour accaparer une influence mondiale, pour assurer l'empire intellectuel de la France.

Et c'est ainsi que le livre de M. Paul Bastier devient une manifestation importante : il est caractéristique de l'action continue de la France sur tous les esprits de toutes les régions et il nous est un témoignage infiniment précieux que s'il se forme un esprit européen ce n'est point, comme on osa le dire, en dehors de la France, malgré elle et contre elle que cet esprit se forme, mais au contraire avec sa collaboration incessante par où s'affirme encore incontestablement sa prépondérance.

***

Et maintenant, peut-on disserter de la mère de Gœthe? Il nous plaît assez souvent de reconnaître dans les hommes de génie la douce et profonde influence de leurs mères. Cela prouve que nous sommes restés de braves gens assez simples et près de la nature et que nous avons de très bons sentiments. Mais il est bien évident que les enfants, qui deviennent, par un concours heureux de toutes sortes de circonstances, des hommes de génie, ne le deviennent justement que parce qu'ils ont pu échapper à l'influence normale des parents sur les enfants ordinaires et dans la mesure exacte où ils se sont soustraits à cette influence. Un père, une mère, ne façonnent vraiment l'esprit, l'âme de l'enfant, que s'ils sont supérieurs à l'enfant lui-même. Inférieurs, il leur est malaisé de marquer sur lui leur empreinte. Et M. Paul Bastier est contraint d'avouer que la mère de Gœthe n'exerça sur son fils aucune influence. Mais elle nous intéresse parce qu'elle fut la première et la plus fidèle admiratrice de son fils, et parce qu'elle l'accompagna dans sa vie trop belle avec un dévouement sans bornes, un dévouement presque jovial et toujours heureux de se dépenser. Ce n'est pas au point de vue intellectuel que Mme Gœthe est digne de notre attention. Certes, elle n'est point incapable d'accomplir sa tâche difficile de mère illustre d'un fils encore plus illustre. Elle est fière de lui, mais elle sait pourquoi : et sans doute, c'est là une grande supériorité. Elle n'est point une admiratrice aveuglée par l'amour maternel. Elle lit aussi bien qu'une autre les ouvrages de son fils et se sent très apte à avoir pour ceux-ci plutôt que pour ceux-là des préférences judicieusement raisonnées. Elle est même un bon critique littéraire. Et, par exemple, elle proclame que dans *Wilhelm Meister*, « on perd le fil de l'action ».

D'ailleurs, pour retrouver le fil ou pour atténuer sa critique, elle se propose de relire posément le livre, car « c'est du bonbon que je me réserve pour les jours de fête ». Elle est, en outre, assez spirituelle pour ne pas proclamer que Gœthe est le seul génie de son temps et de tous les temps. Et, dans son admiration enthousiaste, mais cependant raisonnable, pour son fils, elle associe volontiers Schiller : « Toi et Schiller, vous me causez une joie inexprimable... vos œuvres à vous demeurent pour l'éternité. » Telle est même la constante originalité de Mme Gœthe : unir la raison à l'enthousiasme. Il est, si l'on peut dire, des originalités banales; celle-ci est rare.

Puis, Mme Gœthe est lettrée. Elle fréquente assidûment les livres et les auteurs allemands; elle se flatte même d'admirer quelques écrivains français. Chez elle, chaque semaine, on lit des traductions de Marivaux et de Beaumarchais. On dit que l'esprit mordant de Beaumarchais lui agrée particulièrement; mais ce goût littéraire, qu'elle manifeste d'ailleurs à bon escient, n'est pas un besoin absolu de son esprit. Mme Gœthe devient lettrée parce qu'il convient que la mère de Gœthe ne soit pas étrangère à ce monde des idées où son fils règne en potentat. Elle devient lettrée plus simplement parce que la gloire de son fils amène chez elle, autour d'elle, une foule d'écrivains de l'Allemagne entière, et qu'elle a, sans le vouloir, un salon littéraire dont, au surplus, elle rirait bien elle-même, s'il n'était pas naturellement convenable qu'elle s'abstînt d'en rire.

Oui, le penchant littéraire de Mme Gœthe est seulement un témoignage de son amour et de son dévouement maternel; cela surtout est charmant. Veuve jeune encore, la destinée fait d'elle la mère d'un grand homme. Elle ne juge pas qu'il y ait lieu de se plaindre. Et elle marque sa reconnaissance à la destinée en lui cédant. Mariée vers dix-sept ans à un conseiller impérial de vingt ans plus âgé qu'elle, un peu solennel, un peu ennuyeux, un peu avare, mais honorable et bon homme, riche et respecté, elle prit le parti d'être heureuse dans le calme et de considérer les hommes et les choses avec un infatigable optimisme. Elle écrivait plus tard : « Je ne sais pas comment cela se fait, tant de gens m'aiment, m'honorent, me recherchent au point que je suis souvent une énigme pour moi-même; je ne comprends pas ce que les gens trouvent de remarquable en moi? Enfin, c'est comme ça et pas autrement, et je jouis de la bonté des hommes avec une âme reconnaissante. » Elle avait trop de bon sens pour ne pas s'apercevoir que si on la recherchait tant, c'était à cause de son fils; elle devait donc à son fils de ne point se montrer rebelle à ces empressements, et son optimisme aidant, elle parvenait à se montrer si bonne, si souriante, que bientôt c'était à cause d'elle aussi qu'on la recherchait. Et sa vie était une fête perpétuelle de l'esprit et du cœur.

Aussi, est-ce à peine si on peut lui savoir gré de son dévouement ingénieux à son fils; sa tâche de mère lui était si facilitée! Du moins, elle voulut que son dévouement s'exprimât en toutes les occasions et de toutes les façons. Elle fut soucieuse de la santé de son fils avec le zèle régulier qu'il fallait attendre d'elle. Elle écrivait avec une simplicité extrême : « Il est donc vrai que tu vas mieux; et maintenant ta santé ne m'inquiétera plus, les soucis ne me verseront plus d'eau dans mon vin. Ah! quand tu es malade, je n'engraisse pas! Ta mère n'est pas une héroïne : elle pense avec Arlequin que la vie est une belle chose. » Elle écrivait une autre fois plus poétiquement : « J'espère que tu es tout à fait rétabli maintenant et que tes beaux yeux bruns contemplent de nouveau la création. » Elle écrivait même à la façon de Mme de Sévigné : « Vois-tu, c'est que je n'aimerais pas te voir un fardeau sur le dos, cela *me* pèserait trop. » Puis, elle éprouvait, — et j'espère que cela ne vous surprend pas, — un bonheur intense toutes les fois que son fils annonçait sa visite. « Ton séjour ici sera un véritable repos pour tes poumons, car maman Aja se sent d'humeur si bavarde que tu auras grand mal à placer au bon endroit un oui ou un non. Mais dis-moi sérieusement si tu viens, que je ne fasse pas comme j'ai fait depuis dimanche; toute la journée j'ai guetté à la fenêtre à m'en rendre aveugle; à chaque chaise de poste, je croyais que c'était toi. »

Et elle s'intéressait — cela ne peut nous étonner beaucoup — aux moindres actions de son fils. Gœthe veut devenir propriétaire; elle lui écrit avec une sagesse insigne : « Tu n'es pas fait pour l'agriculture et n'y entends rien : qu'arrivera-t-il? On t'exploitera. Tu ne fus jamais campagnard. Et puis dans les temps que nous traversons! Si les Allemands ne s'étaient pas fait battre et chasser de leur territoire? Ce que nous possédons aujourd'hui, qui sait si l'on ne nous le ravira pas demain? Ah! tu serais dans de beaux draps, et les contrariétés et la peine!... » En outre — et cela ne tient pas du prodige — Mme Gœthe envoie périodiquement à son fils des provisions variées. Des châtaignes d'abord, tous les ans, en novembre. « Les meilleures châtaignes de toute la contrée sont, sans contredit, celles du pasteur de Cronebourg. Pourquoi? direz-vous. — C'est bien simple : parce que les paysans trient les meilleures pour leur pasteur tandis qu'au marché ils ne me font pas la même amabilité. » Une année, elle est forcée d'envoyer des marrons à la place des châtaignes. Une autre fois la gelée retarde l'envoi des artichauts à replanter que Gœthe avait demandés; en guise de compensation, il reçoit des plants de laitue. Elle

envoie encore des fruits confits, prunelles, bouteilles à conserves, fil à tricoter, grosse toile, batiste pour cols, coutils pour oreillers. L'infatigable commissionnaire ménage parfois à son fils une surprise : « Je t'envoie un morceau de nanquinet pour des culottes et des gilets ; c'est du bon comme tu n'en trouverais pas à acheter à l'aune. Seulement je dois te dire que c'était une jupe à moi, il ne faut pas t'en formaliser, car, quand tout sera arrangé, personne ne pourra voir ce que c'était auparavant. » Qu'y a-t-il là d'extraordinaire et quelle mère eût fait autrement ! Une mère pouvait à la rigueur ne point vouloir connaître la maîtresse de son fils. Et Mme Gœthe fut au contraire bienveillante à Christiane Vulpius. C'est parfait et nous l'approuvons. Mais observons tout de même que Gœthe vécut de longues années avec Christiane, et finit par l'épouser, que d'abord Mme Gœthe se piqua d'ignorer la charmante et bonne Christiane, qu'elle ne consentit à la connaître que plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'elle sut la fidélité exquise de son amoureux dévouement au poète ; lorsque, vieillissante, et un peu isolée au milieu de tous ses amis, elle devint grand'mère et éprouva le besoin d'aimer son petit-fils, qu'enfin elle céda simplement aux instances réitérées de Gœthe et qu'après tout elle ne souffrait nullement dans son orgueil maternel d'une liaison que la gloire éclatante de l'écrivain légitimait aux regards de tous... Elle ne fut nullement héroïque et hardie en cette occurrence ; elle eut seulement du bon sens comme toujours... En définitive, Mme Gœthe eut le mérite de se plier à toutes les conditions de vie que lui créait la gloire incomparable de son fils ; elle s'adapta on ne peut mieux à toutes les circonstances et à tous les milieux où la porta son avantageux destin. Elle ne fut jamais étonnée par sa bonne fortune perpétuelle : et cela vaut bien une statue.

M. Paul Bastier ajoute que les lettres de Mme Gœthe sont admirables. Mme Gœthe elle-même répondrait qu'il ne faut rien exagérer. Elles sont simples et vulgaires, telles que pouvait les écrire une bourgeoise bien portante, pratique, et non point incurieuse de toute littérature. Lues par les mères de famille, elles peuvent leur apprendre à aimer leurs enfants avec une ardeur réfléchie et à supporter le bonheur avec un stoïcisme souriant.

J. ERNEST-CHARLES.

Je reçois de M. Adolphe Boschot la lettre suivante à propos des Poètes de l'École Française :

Mon cher confrère,

« Je le demanderai à M. Boschot ! » écrivez-vous dans votre article du 18 octobre. Voici ma réponse.

Vous citez le manifeste de la *Foi nouvelle :*

... Le groupe ne saurait être engagé par les théories prosodiques d'aucun de ses membres.

Et vous commentez ainsi :

« Cette dernière phrase est la perle de la préface, et je tiens pour certain que *celui qui l'a rédigée a voulu donner à croire qu'il n'était pour rien dans cette affaire*, et que les auteurs responsables étaient les seize autres poètes du groupe. Mais précisons ! comme dit volontiers un grand philosophe. Le Du Bellay de cette pléiade inattendue sera certainement le judicieux Adolphe Boschot qui, dans la *Réforme de la Prosodie*, a déterminé l'émancipation raisonnée du vers français. Alors, que signifie l'atténuation *cauteleuse* et si amusante : « Le groupe ne saurait être « engagé par les théories prosodiques d'aucun de ses « membres... »

Précisons ! dis-je à mon tour.

Quand le groupe des *Poètes français* rédigea à Paris le manifeste de la *Foi nouvelle*, j'étais en Touraine, et fort peu soucieux alors de littérature. Cela ne tend pas à dire que les absents ont toujours tort et que la phrase « cauteleuse » est dirigée contre moi par le groupe même que mes écrits sur la prosodie ont peut-être contribué à former... N'ayons pas l'épiderme trop sensible ; résistons à nos nerfs et employons les mots qui font bien. La phrase que vous citez, — la « perle », dites-vous, — est inscrite dans le manifeste des *Poètes français* au nom de la liberté individuelle. Notre groupe n'est pas une secte ; nous ne voulons pas être, à vie, les prisonniers de nos formules passagères, ni surtout des formules de nos voisins. Nous sommes en sympathie, nous nous groupons ; mais nous ne portons pas d'uniforme, — tels, naguère, les *Symbolistes* qui portèrent l'uniforme du vers-libre, défroque aujourd'hui.

Merci d'avance pour cette « mise au point » et bien cordialement à vous.

ADOLPHE BOSCHOT.

Fontenay-sous-Bois.

Tout cela est bien raisonnable et, en vérité, on sait que M. Adolphe Boschot ne peut qu'écrire avec élégance des choses raisonnables... Mais enfin, si les membres d'une École poétique ne sont liés ni par leur inspiration ni par leur prosodie, quoi donc peut les unir, ô mon Dieu ? Parce que M. Blanguernon est « en sympathie » (et comme je l'approuve !) avec M. Cubélier de Beynac ou M. Randau avec M. Ryner, est-il bien nécessaire de fonder une école, l'École Française ! de proclamer une foi, la Foi nouvelle ! dont personne, au surplus, si j'en crois le manifeste, ne consent à être le martyr !

Dans ces conditions n'était-il pas suffisant d'organiser un banquet mensuel ?

J. E.-C.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *Elégies parisiennes*, par Paul Souchon ; Éditions de l'Effort. — *Conspirateurs et Comédiennes*, par Ernest Daudet ; Épisodes d'histoire d'après des documents inédits ; Juven, éditeur. — *L'Associée*, par

Adrien Muhlfeld, roman; Ollendorff, éditeur. — *Ames religieuses*, par Henri Brémond; Perrin, éditeur. — *Voix dans l'Ombre*, par Henry de Braisne; Librairie des Mathurins. — *La Legende de la Mort chez les Bretons armoricains*, par Anatole Le Braz, nouvelle édition avec des notes sur les croyances analogues chez les autres peuples celtiques, par Georges Dottin; H. Champion, éditeur. — *Notes et Impressions, Choix de Lettres*, de J.-J. Weiss, préface par le prince Georges Stirbey; Calmann-Lévy, éditeur. — *De La Vallière à Montespan*, par Jean Lemoinne et André Lichtenberger; Calmann-Lévy, éditeur. — *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, 1778-1783*, par le vicomte de Noailles; Perrin, éditeur. — *Vasconcellos*, par Pierre Talrich, drame en quatre actes; Plon, éditeur. — *Valeur scientifique du Malthusianisme*, par le docteur Gottschalk, de Paris; P.-V. Stock, éditeur. — *Emma Beaumont*, par G. Reepmaker, roman; P.-V. Stock, éditeur. — *Malfaiteurs*, par Jean Grave, roman; P.-V. Stock, éditeur. — *Nouveaux poèmes et ballades*, par A.-C. Swinburne, traduction d'Albert Savine; P.-V. Stock, éditeur. — *La Naissance, le Mariage et le Décès*, par P. Cuzacq; Honoré Champion, éditeur.



POÉSIES

Mimosas.

Le temps n'est plus des lis, des œillets, des jasmins,
Ni des roses d'été qui s'ouvraient matinales ;
Novembre gris et froid dans le creux des chemins
Effeuille au vent du Nord les pourpres automnales.

Saison morne ! Les nuits d'hiver vont commencer,
Les nuits, où près du feu, quand les portes sont closes,
Le moins triste s'oublie à longuement penser
Au temps joli des lis, des œillets et des roses.

Déjà, dans une coupe, où trempaient les lilas,
Parmi les bibelots familiers et les livres,
J'ai mis, grêles et fins, des brins de mimosas,
Qui donnent au cristal le reflet des vieux cuivres.

Mimosas, vous avez la grâce et la couleur,
Un nom doux à la lèvre, ainsi qu'un nom de femme,
Vous avez l'élégance et l'exquise pâleur
Des fleurs dont le soleil n'a pas échauffé l'âme ;

Mais je vous aime, et quand les jours d'automne ont fui,
Je respire la coupe, où nul ne vous envie,
Et d'où monte un parfum discret comme celui
Que l'amitié répand sur l'hiver de la vie.

Chrysanthèmes.

La pelouse est frileuse et les arbres sont nus,
Car la bise a soufflé glacée, aigre et tranchante ;
Avec elle les jours d'hiver sont revenus,
Aubes où rien ne luit et soirs où rien ne chante.

Les roses ne sont plus qui parfumaient l'été,
Ni les verveines qui débordaient des corbeilles,
L'iris ne fleurit plus au bassin reflété,
Et les grands lis sont morts, où buvaient les abeilles.

On ne voit le jardin que par la vitre en pleurs,
Vêtu de brume grise ou saupoudré de givre,
Et l'on vit confiné sans soleil et sans fleurs,
Le front perdu de rêve ou le doigt sur un livre.

Et c'est une douceur, qui réconforte un peu,
D'avoir pendant ces jours blêmissants de Frimaire,
Un chrysanthème blanc, qui fleurit près du feu
Et parfume l'ennui de sa senteur amère.



THÉATRES

RENAISSANCE : *La Châtelaine*, pièce en quatre actes de M. Alfred Capus.

M. Alfred Capus est un homme heureux, prodigieusement, je dirais presque : ridiculement heureux. A sa place, je ne serais pas sans inquiétude, car il n'est pas dans les habitudes de la Fortune de se montrer si constamment favorable à un même mortel, et M. Capus, qu'il ne l'oublie pas, fait partie du nombre des mortels ! M. Alfred Capus a connu *la Veine*, avant même que de l'écrire, avant que d'y songer ; et voilà pourquoi, j'imagine, il en a si subtilement parlé.

Disons mieux : il a eu toutes les veines, et, entre toutes, la plus désirable pour un homme de théâtre, celle que, leur vie durant, tant d'autres cherchèrent, et qui consiste à rencontrer les interprètes rêvés de ses créations. Si l'accouplement de ces deux noms n'offrait quelque chose d'un peu imprévu, on serait tenté de mettre dans sa bouche le mot fameux de Richard Wagner jugeant le grand acteur Schnorr après *Tristan :* — « Il m'a révélé des côtés de ma création que je ne soupçonnais pas ! » — Pareillement on se demande, après une première de M. Alfred Capus, à qui doivent aller les applaudissements, à l'auteur ou aux interprètes. On est gêné, embarrassé ; on n'est pas sûr que M. Capus soit l'auteur de sa pièce tout entière : les répliques viennent si naturellement, si abondamment sur les lèvres des interprètes, qu'il nous semble être *dans la vie*, et non devant une rampe de théâtre. Pour tout dire, et en dernière analyse, on se demande si la plupart des jolis détails qui agrémentent la contexture de l'œuvre et qui font la pièce en réalité, n'ont pas été trouvés par tâtonnements dans le travail préparatoire des répétitions. Où est l'auteur ? Où est l'acteur ?... On ne le sait plus exactement.

C'est qu'aussi bien M. Alfred Capus exploite une veine très française et qu'il tient en mains ses acteurs comme il tient son public. Il ne fatigue pas l'entendement de ceux qui l'écoutent, et l'on voit, au sourire aisé des jolies femmes qui frénétiquement l'applaudissent, combien elles lui en savent gré ! C'est net, c'est propre, c'est précis. La ligne est ferme; point de bavures. On pressent, dès les premières scènes, ce qui va venir à la suite. La psychologie en est simple et la morale s'en dégage aisément. Il n'est pas besoin d'efforts pour discerner la pensée de l'auteur, et comme son idéal de vie ne dépasse pas celui de la bonne moyenne, vous imaginez s'il trouve écho dans le cœur de ses jolies auditrices! Tout cela est *dosé* à merveille : du sentiment, autant qu'il en faut pour toucher un cœur qui ne demande qu'à s'émouvoir en soulevant sa blanche enveloppe... Des idées — tout autant, mais pas plus qu'il n'en faut, la chose est capitale — pour retenir l'attention sans fatiguer l'entendement de ces petites cervelles d'oiseau que tout effort décourage... Enfin, brochant sur le tout, du *trait*, des *mots*, délicats souvent, subtils et du meilleur aloi, comme il sied en France pour assurer le succès et emporter l'applaudissement. Et tout cela, certes, est le fruit d'une savante combinaison, où se fait jour la plus subtile entente des exigences du public moderne. Entre tous les hommes de théâtre qui connaissent leur public, il n'en est pas un qui, mieux que M. Alfred Capus, ait le sens de ce que peut supporter ce public; qui, mieux que lui, sente le point juste où il faut s'arrêter pour garder sa faveur. Il n'en est pas qui, plus que lui, ait l'oreille du boulevard !

Dirai-je que c'est *concession* de sa part? Le mot ne serait pas juste, car concession implique effort... et c'est le plus naturellement du monde, c'est spontanément qu'il atteint au résultat. M. Capus possède un tel tour de main, une telle habileté, qu'il n'entre rien que de parfaitement naturel dans ses tours de passe-passe. Nous étions dans le drame, dans l'étude psychologique fouillée, approfondie, émotionnante, — car M. Capus est capable de très belles choses ; — nous voici soudain en plein vaudeville, avec des fantoches, au milieu de cocasseries qui nous déconcertent et nous affligent. Ah! c'est que M. Capus connait bien son public! Il n'ignore pas que la dose est infime de ce qu'il peut supporter de sérieux. Et comme il veut le succès avant tout, comme il ne considère que le succès rapide, brillant, instantané, bruyant aussi et fructueux, il n'entre pas un instant dans son idée de faire un effort pour se hausser à un art plus noble, plus sérieux que celui dont il nous a régalés jusqu'alors. Une occasion s'offrait à lui puisqu'il avait la bonne fortune d'inaugurer une scène qui n'était pas encore *cataloguée*. Cette occasion, il l'a refusée : il s'est dérobé; il n'a pas voulu prendre nettement position dans un clan qui ne fût pas celui du boulevard. Deux actes durant, nous avons eu l'espoir qu'il allait nous donner quelque chose de fort, de savoureux et d'inédit. Tout s'est gâté vers le milieu du troisième, avec une soudaineté foudroyante. Jamais la formule banale : *Desinit in piscem*, n'aura trouvé meilleure application. Ici la femme, c'est la pièce... Et jamais sujet mieux posé, plus intéressant et plus passionnant n'aura été plus manifestement gaspillé.

... Une femme du meilleur monde, — et ce qui vaut mieux encore, — manifestement irréprochable, Thérèse de Rives, se voit dans la nécessité de quitter son mari Gaston de Rives qui, depuis quelques années, la trompe avec des filles et gaspille sa fortune. De leur union est né un fils, le petit Jacques, que sa mère aime tendrement, et qui constitue sa seule joie, son unique consolation. De fortune, Thérèse n'en a plus. Il ne lui reste qu'une propriété, le château de Sauveterre, lui appartenant en propre, et qu'elle compte vendre pour assurer son existence et élever ce fils. Sur la question de principe, mari et femme sont d'accord pour demander le divorce et organiser à l'amiable l'habituelle comédie judiciaire qui précède cette formalité. Mme de Rives, dès le début, vient expliquer la situation à sa tante Mme de la Baudière, femme autoritaire et despote, qui, dans la pièce, tient le rôle de son mauvais génie. Le malheur est que sur la valeur de Sauveterre la jeune femme se fait les plus grandes illusions. Elle comptait en tirer trois cent mille francs. Mais Mme de la Baudière se charge de la détromper, et le notaire consulté vient confirmer le dire de la bonne parente. Le château ne vaut pas plus de cent vingt mille francs, et comme il est grevé de soixante mille francs d'hypothèques, Mme de Rives n'en tirera au maximum, une fois les frais payés, qu'une soixantaine de mille francs. Situation terrible on le voit, angoisse poignante dans laquelle se débat la jeune femme et sur laquelle finit l'exposition de la pièce.

Le second acte est tout entier consacré aux négociations de la vente du château, et ce second acte n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Se trouvant en visite chez sa tante, Mme de la Baudière, Mme de Rives y a rencontré André Jossan, non plus un jeune homme, mais un homme jeune encore, trente-sept ou trente-huit ans, qui, après une période de vie orageuse, a pris l'existence par le côté sérieux, s'est mis à travailler et a fait fortune assez rapidement. Mme de la Baudière voudrait le marier avec sa fille, car c'est un beau parti, et les vingt ans qui le séparent de Lucienne ne sont pas pour effrayer cette mère ambitieuse. Mais André Jossan, qui a atteint l'âge où l'on sait ce qu'on fait, — quand on ne le sait pas à

trente-sept ans, il y a de fortes chances pour que toute sa vie on l'ignore, — André Jossan n'a qu'un goût médiocre pour le fruit vert, auquel il préfère la saveur du fruit mûr. Dès le premier regard, on sent qu'il aime, qu'il aimera et qu'il ne peut aimer que Mme de Rives. Comme il a appris la situation, et qu'il est riche, tout son effort consistera donc à payer le château un prix supérieur à sa réelle valeur. Et la scène est belle en vérité, tout à fait belle, émotionnante et noble, où tous deux sont aux prises, André s'efforçant de faire accepter à Mme de Rives le prix de trois cent mille francs, elle travaillant à lui dessiller les yeux sur sa véritable valeur, repoussant cette offre qu'elle juge disproportionnée et qu'elle craint de voir attribuée par le monde à un sentiment qu'elle ne puisse avouer. La scène est belle, non seulement par la situation, mais par les dessous psychologiques qu'on y sent, par l'émotion contenue qui se dégage de chaque réplique : elle est belle aussi par l'interprétation merveilleuse que lui ont donnée Mme Jane Hading et M. Guitry. A cette minute, j'ai cru sincèrement à une œuvre de tout premier ordre, et quand Mme de Rives accepte la proposition et signe le contrat après lui avoir déclaré la sincérité de son amour, son ardent désir de l'épouser après le prononcé du divorce, je me suis dit : « Voilà du nouveau dans la carrière de M. Alfred Capus... » Combien je m'illusionnais ! la suite est venue m'en donner la preuve surabondante.

Mme de Rives est demeurée au château d'où vous pensez bien qu'André Jossan, tout acquéreur qu'il est, ne la presse pas de déloger. Il vient même lui rendre, à la dérobée, d'assez fréquentes visites, en tout bien tout honneur, car ils sont décidés à rester parfaitement corrects, à n'être l'un à l'autre qu'après le mariage, c'est-à-dire dans le délai légal imposé après le prononcé du divorce. Ces visites toutefois ne sauraient être autrement que tendres, car un véritable amour est né dans le cœur de Thérèse, pour celui qui en a usé si délicatement avec elle ; et, d'ailleurs, à calculer les chances de bonheur que promet l'union de ces deux natures si sérieuses, ils ont toutes raisons d'envisager l'avenir avec confiance. Tout irait pour le mieux, si le mari, Gaston de Rives, ne reparaissait, cette fois dans des dispositions très différentes de celles qu'il avait jusqu'alors manifestées. Et c'est ici que la pièce tourne court, et que, d'une œuvre de caractère, nous tombons, faut-il le dire ? à un quasi-vaudeville. Au lieu de maintenir à l'œuvre son ton, son unité, et, par conséquent, sa *portée*, en nous montrant un mari repris par la morsure de la jalousie et changeant soudain sa résolution de divorcer pour empêcher sa femme d'être à un autre, — ce qui eût été dans la vérité psychologique et eût pu donner lieu à de beaux développements, — il nous montre une sorte de fantoche, d'invention toute vaudevillesque, et qui forme le plus saisissant, le plus déplaisant contraste avec les deux héros de la pièce : un mari qui se laisse retourner comme un gant, et par qui ? par son adversaire qu'il déteste et qu'il est venu provoquer... un mari qui se laisse faire la leçon par ledit adversaire, et finalement quitte la place après lui avoir abandonné sa femme !

Toute cette fin, répétons-le, est naïve, puérile, purement vaudevillesque, et tout à fait indigne de l'homme qui a écrit les scènes délicieuses du second acte et du début du troisième. Une telle situation n'a pu être sauvée que grâce au talent prestigieux des interprètes et grâce à cette faveur incomparable dont jouit M. Capus auprès du public parisien. La veine ! Toujours la veine ! Qu'il prenne garde ! Lui-même l'a dit : cela ne saurait durer toujours. M. Guitry a été, comme d'habitude, merveilleux de naturel, d'émotion contenue et qui laisse pressentir ce qu'elle n'exprime pas. Il faut l'entendre, dans la scène qui est au début du troisième acte, lorsque Mme de Rives s'excuse de sa faiblesse de femme, de ce qu'elle s'appuie sur lui... il faut l'entendre lui dire que cette faiblesse est son charme et l'unique raison de son amour pour elle. Parole profonde que ne désavouerait aucun vrai féminin, et que pourraient méditer avec avantage les nigauds et les dupes du Féminisme contemporain... Quant à Mme Jane Hading, elle a composé son rôle avec un art qui dépasse toute attente et tout ce que nous savions de son talent. Grande dame au premier acte et vraiment châtelaine, touchante par sa fierté et la dignité de son attitude, elle s'est montrée, au second acte, d'une pudeur émue, troublée, troublante aussi, et qui suscite l'amour en même temps qu'elle l'avoue. Toute cette progression a été nuancée par elle avec un art consommé ; et je ne sais qu'une artiste à Paris, Mme Bartet, qui eût pu tenir ce rôle avec un égal sentiment des nuances. Il m'a paru seulement que Mme Hading manquait un peu de force dans la scène d'indignation du troisième acte. Mais cela devait tenir à ce qu'elle venait d'être grippée et n'était pas encore rentrée en possession de ses moyens physiques. Encore une fois, M. Alfred Capus unit à toutes les veines celle d'être servi par des interprètes merveilleux. Qu'il y songe : celle-là même pourrait un jour lui échapper, et alors ?... le public serait peut-être rebelle à des conclusions comme celles qu'il vient de nous offrir !

PAUL FLAT.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Impr. des Deux Revues, 19, rue des Saints-Pères. — 42722. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 19. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 8 NOVEMBRE 1902.

UN DERNIER AMOUR DE RENÉ

Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V... (1827-1829).

La *Revue* commence aujourd'hui la publication d'une correspondance absolument inédite, qui offre, ainsi qu'on le verra, tout l'intérêt d'un véritable roman, et qui nous révèle en outre un très curieux épisode de la vie intime de Chateaubriand.

Dans un château du Vivarais, propriété séculaire de sa famille, demeurait, en l'année 1827, une femme d'une sensibilité délicate et de l'esprit le plus distingué, la marquise de V.... Elle était née en 1779, et avait donc quarante-huit ans : mais nous devons noter tout de suite que, presque jusqu'au bout de leurs relations, Chateaubriand n'a pas vu sa correspondante et a ignoré son âge. Mme de V... avait épousé en 1794 un gentilhomme de Languedoc, de qui elle avait eu, l'année suivante, un fils, son unique enfant. Mais, en 1827, elle habitait seule son château du Vivarais. Son mari, entré dans l'administration des douanes en 1804, demeurait à Toulouse, où il remplissait les fonctions d'inspecteur divisionnaire. Son fils, officier dans un régiment de chasseurs, tenait garnison dans une ville du Nord. Et ainsi Mme de V..., dans sa solitude, entretenait à loisir le culte qu'elle avait voué depuis sa jeunesse à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Elle avait été de celles que l'apparition de ce livre fameux avait remuées jusqu'au fond de l'âme ; et, à travers les années, elle continuait à être partagée entre son désir de connaître Chateaubriand et la crainte d'importuner celui-ci ou de lui déplaire. Déjà en 1816, profitant d'un séjour à Paris, elle avait écrit à son grand homme ; et puis, au dernier moment, elle avait imaginé un prétexte pour se dispenser de le rencontrer. Onze ans plus tard, à propos de quelques mots lus dans le *Journal des Débats* sur une indisposition de Chateaubriand, elle s'enhardit à lui écrire de nouveau : et, cette fois, sa lettre fut le point de départ d'une correspondance qui devait durer sans interruption près de deux ans, jusqu'au mois de juin 1829.

Au moment où s'ouvrit cette correspondance, Chateaubriand traversait une des périodes les plus tristes et les plus inquiètes de sa vie. Il avait perdu, peu de mois auparavant, sa vieille amie Mme de Custine ; et Mme de Chateaubriand, très souffrante elle-même, lui faisait sentir plus vivement que jamais l'incompatibilité naturelle de leurs caractères. Ruiné, dépossédé de toute influence politique, réduit à une opposition hargneuse et rebutante, toujours plus ennuyé des autres et de lui-même à mesure qu'il sentait davantage son inutilité, René se trouvait dans une disposition morale qui, sans doute, lui rendit particulièrement sensible l'hommage que lui adressait la marquise inconnue. Le fait est qu'il y répondit tout de suite avec une passion extraordinaire, se livrant comme il le faisait à peine dans ses lettres à ses plus intimes confidents, stimulé encore, peut-être, par le charme du mystère, ou peut-être par le malentendu que nous avons signalé plus haut, et dont le hasard, d'ailleurs, était seul responsable.

De cet étrange roman, nous avons la bonne fortune de posséder toutes les pièces, Mme de V... ayant toujours pris soin de joindre aux lettres de son ami la copie complète de ses propres lettres, avec une indication minutieuse des dates, adresses, etc. : en quoi nous ne saurions trop louer sa prévoyance, car on n'ignore pas que l'ami lui-même avait l'habitude de détruire aussitôt toutes les lettres de femmes qu'il recevait. Et nous avons pensé, à notre tour, que nos lecteurs apprécieraient mieux l'intérêt des lettres de Chateaubriand en connaissant tout au moins les passages principaux des lettres, souvent fort belles, à qui elles ont servi de réponse.

A M. le vicomte de Chateaubriand.

H., 14 novembre 1827.

Monsieur le vicomte,

Depuis que je sais aimer et honorer quelque chose, vous avez tout mon respect et mon attachement; à mesure que votre caractère public s'est développé, ces sentiments se sont fortifiés dans mon cœur, et ils y ont enfin jeté de si profondes racines, que je me crois quelques droits à votre bienveillance, parce que, depuis bien des années, les principaux événements de votre vie forment un des plus chers intérêts de la mienne.

Depuis que notre ami commun, M. Hyde de Neuville, est revenu des pays étrangers, il m'a donné de vos nouvelles de loin en loin. Mais le voilà trop occupé des élections pour que je puisse en attendre ni même lui en demander.

Cependant, je viens de lire, dans le *Journal des Débats* du 9 novembre, la lettre que vous avez adressée au rédacteur du courrier. Mes yeux se sont mouillés de larmes en y voyant *que votre santé est altérée par un travail excessif*, et par les vives inquiétudes que vous *cause une autre santé qui vous est plus chère que la vôtre!*

En prenant, Monsieur, la liberté de vous écrire et de vous dérober quelques minutes d'un temps toujours si précieux et, dans ce moment, si péniblement employé, je serais coupable d'une indiscrète présomption, si le sentiment qui dicte ma lettre n'était pas de ceux qu'il est toujours doux et honorable d'inspirer, et d'accueillir. Vous êtes fait pour en être touché, et j'en suis si persuadée que j'ose vous en demander une preuve. Remettez ma lettre à votre secrétaire et recommandez-lui de m'adresser, tous les quinze jours, deux lignes en forme de bulletin, qui me tirent d'inquiétude sur votre santé, et sur celle de Mme de Chateaubriand!

Cependant, Monsieur, si vous ne jugez pas à propos d'accorder un soin si obligeant à une personne qui vous est étrangère, et qui probablement ne vous verra jamais, je vous prie au moins de juger ma lettre d'après les circonstances qui me sont personnelles, et non d'après les règles générales de la bienséance; je ne crois cependant pas les enfreindre aujourd'hui; il me paraît simple de vous demander de vos nouvelles, et juste que vous m'en fassiez donner, car j'ai passé beaucoup d'années, je ne dis pas à vous admirer (l'admiration ne me donnerait aucun droit particulier auprès de vous), mais à vous chérir avec une attention que rien n'a pu détourner. D'ailleurs, qui peut mieux que vous justifier une exception; et combien de fois ne devez-vous pas avoir reçu des marques d'attachement de personnes auxquelles le sort, ainsi qu'à moi, a refusé le bien de vous connaître et d'obtenir votre affection?

Recevez donc avec bienveillance l'assurance du profond attachement que je vous ai voué pour toujours, et celle des vœux que je ne cesse de former pour votre bonheur.

J'ai l'honneur d'être, avec un tendre respect, Monsieur le vicomte, votre très humble servante.

La marquise DE V.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 24 novembre 1827.

Madame la marquise,

J'espère que vous n'avez pas cru sérieusement que je laisserais à mon secrétaire l'honneur de vous répondre. Votre lettre, Madame, m'a pénétré de reconnaissance; j'accepte cordialement votre amitié *étrangère*, elle remplacera celle de tant de vieux amis qui ont fui avec la fortune. Je vais donc sur-le-champ vous donner les ennuis de l'intimité. Mme de Chateaubriand est un peu moins souffrante, ma santé est aussi un peu meilleure. Tout cela est à charge de revanche, madame la marquise: vous allez être obligée de me dire ce que vous faites, comment vous vous portez, ce que vous pensez? Mais ne sais-je pas d'avance ce que doit être l'amie de M. Hyde de Neuville? Réjouissez-vous, Madame: le voilà nommé dans la Mayenne. Il viendra nous aider à débarrasser la France des seuls ennemis qui restent au roi, les ministres.

Je voudrais bien, Madame, que mon écriture ressemblât à la vôtre; mais voilà déjà un des inconvénients de mon amitié: votre écriture est toute jeune, la mienne est vieille comme moi. Il vous faudra beaucoup de temps pour apprendre à la lire. Je suis presque tenté de désirer de n'être jamais connu de vous; j'aime trop vos illusions, Madame, pour n'avoir pas peur de les dissiper par ma présence. Si vous m'écrivez, de grâce ne me parlez plus de respect! C'est moi, Madame, qui mets le mien à vos pieds, avec les tendres hommages que vous me permettez de vous offrir.

CHATEAUBRIAND.

A M. de Chateaubriand.

H., 28 novembre 1827.

Monsieur le vicomte,

Je vous remercie mille fois de m'avoir appris que Mme de Chateaubriand est mieux portante et que vous êtes vous-même plus content de votre santé.

Je dois marquer le jour où j'ai reçu votre lettre

avec une pierre blanche. Je n'ose pas vous dire combien le nombre de ces jours est petit, parmi celui des miens.

Lorsque, dans le premier moment d'alarme où me jeta la nouvelle de votre chagrin et de l'altération de votre santé, je vous écrivis pour vous offrir l'hommage du profond intérêt que j'y prenais, et pour vous prier de me faire donner de vos nouvelles et de celles de Mme de Chateaubriand, je crus faire une chose juste et simple. Cependant, la crainte que ma lettre vous parût peu convenable traversa mon esprit, au moment même où j'écrivais. La réflexion fortifia cette crainte, et l'élection de M. Hyde de Neuville ne put m'en distraire; votre pensée ne me quittait pas. Je faisais et refaisais souvent intérieurement la réponse que j'espérais recevoir de vous, d'abord telle que je la désirais, ensuite telle qu'il était probable qu'elle serait, et plus tard telle que je la craignais. Enfin, j'avais fini par me résigner à n'en point avoir du tout. Je me souvenais que ma lettre s'était trouvée plus affectueuse que je n'avais d'abord compté la faire. Dès lors vous n'étiez pas homme à l'abandonner à un secrétaire; cependant, en y pensant bien, je ne pouvais supposer qu'un nom qui vous était inconnu obtiendrait de vous des égards de sentiment jusqu'à vous faire sacrifier une partie de votre temps et entrer en correspondance avec une étrangère. Je pensais donc que je n'aurais de vous que des remerciements aimables et pleins de bonté, et que vous en chargeriez M. Hyde de Neuville lorsque vous le reverriez.

Ce matin, parmi les lettres qu'on m'apporte, j'en vois une qui me frappe. Une écriture qui m'est étrangère : sur le cachet, des lettres initiales qui ne me l'ont jamais été m'annoncent bien vite de qui elle me vient. Alors le cœur me manque, et je n'ose plus l'ouvrir. Bien que je ne sois pas très heureuse, je suis, je crois, difficile en bonheur. Ce mot de La Bruyère : *Il est malaisé d'être content de quelqu'un*, me revenait pour m'effrayer. Je sentais que j'allais recevoir une décision bien plus importante pour moi que si elle eût fixé les plus grands intérêts de ma vie extérieure. Je tâchais de me fortifier contre la perte d'une espérance trop douce. Je la jugeais moi-même chimérique. J'ouvre enfin cette lettre si désirée et maintenant si redoutée. Un coup d'œil rapide me montre qu'elle est longue, qu'elle est de votre main; je vois briller ce nom chéri, synonyme de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus beau dans ce monde : et les mots de reconnaissance, d'amitié, de tendre hommage frappent mes yeux et mon cœur. Mon Dieu! que ce moment m'a été doux! Je ne connaissais pas le tumulte d'idées et de sentiments dans lequel jette un bonheur inattendu : il m'a fallu du temps pour m'en remettre.

Mais est-il vrai, monsieur le vicomte, qu'avec la généreuse confiance de l'âme la plus belle qui fut jamais, vous acceptez une affection étrangère et lui remettez le soin de remplacer les ingrats qui vous ont fui? Avec quelle vive et profonde reconnaissance je reçois cet honneur! Avec quel plaisir j'ose vous donner l'assurance que je le mérite. Ah! tout le monde, sans doute, vous admire et vous honore; beaucoup de personnes vous aiment, mais aucune ne saura vous chérir mieux que moi.

Du 29. Monsieur le vicomte, ce matin, à mon réveil, la pensée que vous êtes plus heureux et mieux portant, que vous connaissez mes sentiments, que vous en êtes touché, que vous les acceptez et que vous me l'avez écrit, ne m'a plus semblé qu'un beau rêve. Mais la vue de votre lettre, que j'ai déjà relue tant de fois, m'a rassurée sur la réalité d'une situation si douce. J'ai aussi relu ma lettre, et j'ai pensé qu'il fallait la refaire. Mais ce changement m'a laissée encore plus mécontente. Cette nouvelle lettre était sèche, froide, et comme menteuse. Je l'ai jetée dans le feu; celle-ci partira.

Pourquoi vous cacherais-je une partie de mes sentiments, et quel intérêt pourriez-vous prendre à moi si vous les ignoriez? Mon nom ne vous présente point d'image; il ne vous rappelle aucun souvenir; il ne vous offre aucune espérance. Mon existence relativement à vous n'a d'autre réalité que celle d'un écho que vous entendriez répéter votre nom dans la solitude. D'ailleurs, je vis si loin du monde que je puis, désormais, laisser aller mon suffrage et mon intérêt sans les contraindre aux froideurs d'une étiquette inutile dans un si grand éloignement.

Malgré ces raisons avec lesquelles je m'encourage, je n'ose vous envoyer tant d'écriture à la fois, et ce sera le courrier de demain qui vous portera les copies dans lesquelles vous verrez *ce que je pense.*

Adieu, monsieur le vicomte, adieu, vous que depuis si longtemps j'ai nommé mon étoile chérie! Si je ne vous étais pas inconnue, je remplacerais à la fin de ma lettre la formule d'usage, que vous repoussez, par celle d'Henri IV : *Mon cher monsieur de Beuvron, faites-moi ce bien de m'aimer!* Mais puisqu'il n'en peut être ainsi, je me borne à vous souhaiter un bonheur inaltérable.

Marquise DE V.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 10 décembre 1827.

Ainsi, mon *ancienne amie*, j'avais en France une personne inconnue qui me défendait à mon insu, qui prenait mon parti même contre un ministre de l'Em

pire (1), qui soutenait que ce gros livre (2) que je viens de réimprimer et de condamner moi-même n'était ni aussi impie, ni aussi mauvais qu'on se plaisait à le dire! Savez-vous, Madame, que cela ne ressemble pas mal à ces fées bienfaisantes qui protégeaient les faibles et les malheureux? Je suis pourtant charmé que mon bon génie ait manqué l'occasion de me voir. On prête à ce qu'on aime en pensée mille agréments que la réalité détruit. Dans ma jeunesse, je m'étais fait une image de femme que je n'ai rencontrée nulle part, Ce fantôme charmant qui me suivait partout, qui était toujours invisible à mes côtés, et que j'aimais à l'idolâtrie, si vous m'apparaissiez, je le reconnaîtrais; mais, moi, serais-je ce que vous avez rêvé? Non, sans doute. Le vent de l'adversité n'a pas plus épargné *ma moustache* que celle d'Henri IV, et mes années sont écrites sur mon front.

Savez-vous, Madame, que tous les ans je veux aller aux eaux des Pyrénées? Si je faisais ce voyage, et si je ne passais pas bien loin de votre maison, me recevriez-vous? Voilà comme je suis fait : au commencement de cette lettre, je vous disais que je ne voulais pas vous voir, et, à la fin, je vous menace d'une prochaine visite! Vous me demandez une lettre par an, et en voilà deux en moins d'un mois! Vous me direz, Madame, quand vous aurez assez de moi.

Je prie ma généreuse protectrice d'agréer mon tendre et respectueux hommage.

CHATEAUBRIAND.

A M. de Chateaubriand.

H.., 16 et 19 décembre 1827.

J'ai hâte de vous dire que je n'ai rien *rêvé*. Parmi les qualités que vous possédez, celles qui m'attachent à vous ne peuvent être mises au rang des *illusions*. L'affection que j'ai pour vous, Monsieur, c'est de l'estime toute pure. En voilà pour toute ma vie. Je ne connais rien sur la terre de plus réel et de plus solide que cela. Cette affection n'a rien que je veuille cacher ni aux autres ni à vous-même. Si vous n'aviez pas été persécuté; si votre conduite n'avait pas révélé votre âme; si sa noble et touchante empreinte ne faisait pas le charme le plus irrésistible de vos immortels écrits, je laisserais à d'autres le soin de les louer, et je ne penserais pas plus à vous que je ne pense à Tacite ou à Virgile.

Mais vous devez avoir souffert de la vanité d'autrui; cette laide passion a beaucoup d'empire sur nos compatriotes; vous lui offrez une puissante tentation; elle a dû souvent troubler votre bonheur dans vos sentiments les plus intimes et les plus doux. L'habitude de la rencontrer sous vos pas doit vous rendre quelquefois inattentif à des sentiments plus estimables et plus dignes de vous. Les miens sont de ceux-là. Dans la solitude où s'écoule ma vie, personne ne sait, personne ne saura que vous m'écrivez, et qu'il m'y arrive de vous des paroles décevantes et légères qui me font mal.

Vous parlez de faibles et de malheureux, c'est peut-être parce que le sort m'a rangée parmi eux que j'ai ressenti vos chagrins. C'est apparemment la même raison qui, dans ce moment, fait rouler des larmes brûlantes sur mes joues; elles n'ont pourtant été provoquées que par une raillerie bien douce. Mais le railleur, c'est vous, et le sujet me tient bien au cœur. Quelqu'un que vous avez, je crois, aimé a dit : *Les cœurs souffrants ainsi que les santés faibles s'affectent de mille nuances que le bonheur et la force n'aperçoivent pas.* Ah! vous ne savez pas quel délicieux abri je trouverais dans quelques expressions affectueuses qui me viendraient de vous!

Je vous demande en grâce d'oublier votre beau *fantôme* quand vous vous souviendrez de moi. Je suis attristée de la pensée de lui être comparée, je ne puis lui ressembler, moi qui n'ai peut-être rien d'aimable, et sûrement rien de brillant. Ne pensez à moi que comme à une personne simple et bonne qui vous aime de tout son cœur, parce qu'elle vous connaît trop bien pour pouvoir s'en empêcher! Voilà mes sentiments! Voilà aussi ceux que vous m'auriez accordés s'il m'eût été donné de vivre près de vous! Il n'y aurait eu là ni déception ni mécompte, ni serrement de cœur comme ce soir.

Si j'ai mal compris votre lettre, monsieur le vicomte, excusez-moi! Le sentiment de ma faute m'a peut-être trop alarmée; il est d'ailleurs facile de se tromper sur le sens d'une expression; les lettres n'ont malheureusement ni expression, ni regard. N'en recevrai-je pas bientôt une autre qui me rende le bonheur qui devrait être mon partage quand *vous* m'adressez le nom d'*amie*, et que *vous* voulez venir me chercher? et, si je la reçois, aurez-vous encore oublié le sujet qui m'est cher, *vous* et ceux que vous aimez?

Adieu, mon étoile chérie, je voudrais être réellement une de ces fées bienfaisantes dont vous plaisantez, ou plutôt, si j'étais une sainte, si j'avais quitté la vie, s'il m'était donné de choisir ma récompense, je voudrais devenir votre ange gardien.

MARIE.

(1) Parmi les pièces envoyées par Mme de V... à Chateaubriand se trouvait la copie d'une de ses lettres de 1812, où elle racontait à son père une discussion qu'elle venait d'avoir avec Montalivet, alors ministre, au sujet de l'*Essai sur les Révolutions*.

(2) Chateaubriand venait de rééditer l'*Essai sur les Révolutions* dans la 1re édition de ses *Œuvres complètes*.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 24 décembre 1827.

Il faut bien le dire à ma nouvelle amie, sa lettre m'a confondu. Moi, lui écrire des choses légères! la blesser! Je ne sais plus ce que j'ai écrit, mais je suis sûr qu'elle s'est trompée. Dans tous les cas, je proteste de la pureté, de la sincérité de mes intentions; et je supplie mon amie de ne pas commencer une correspondance orageuse.

Elle me parle de l'estime qu'elle veut bien avoir pour moi. Est-ce que je lui demande autre chose? Aurait-elle vu dans l'histoire de mon fantôme une galanterie hors de saison pour moi? En vérité, j'en ai parlé dans toute la sincérité de mon cœur, dans toute la joie que j'éprouvais d'avoir trouvé, vers la fin de ma vie, quelqu'un qui consentît à avoir pour moi cette bienveillance dont les hommes, arrivés à l'âge où je suis, sont rarement entourés. Si je veux vous voir pleine de charme et de grâce, quel mal cela vous fait-il? Pourquoi voulez-vous que notre vieille amitié ne se pare pas des illusions de la jeunesse? Votre estime pour moi serait-elle un sentiment moins grave, si je veux, dans mon imagination, en faire quelque chose de plus tendre et de plus doux? Vous avez visiblement tort dans cette première querelle, et j'attends de vous une *réparation* en forme.

Mon projet des eaux est devenu presque une réalité, depuis que je sais que vous aviez pareil projet. Je vais vite en fait de chimères.

Cette lettre arrivera à ma nouvelle amie au commencement de l'année nouvelle : c'est ce qu'elle a désiré. Je ne lui souhaite pas beaucoup de jours : je sens l'inconvénient de ce bagage que je traîne après moi.

J'espère d'elle une meilleure lettre.

CHATEAUBRIAND.

A M. de Chateaubriand.

H., 1er janvier 1828.

Ls crainte d'avoir commis une faute devant vous, monsieur le vicomte, en vous écrivant la première; celle de vous avoir donné une fausse idée de moi; le regret d'être moins belle que votre trop belle chimère; et peut-être les inquiétudes d'un cœur souffrant, avaient sans doute contribué à me faire prendre le change sur vos expressions; mais j'ai surtout manqué de pénétration.

En chérissant vos grandes qualités, je vous croyais cependant un cœur lassé d'impressions, de succès, et d'hommages. Je n'ai pu croire tout de suite à cette simplicité de cœur, à cette candeur véritablement adorable qui vous a fait accueillir si doucement mon affection timide : elle venait pourtant à vous, sans autre cortège que sa tendresse et sa sincérité.

O mon maître chéri, oubliez cette injustice involontaire, et laissez à votre reconnaissante disciple le soin de la réparer, en vous aimant encore davantage! Ne craignez pas une correspondance orageuse! Croyez-moi, mon ami, Dieu vous rend une sœur qui se consacre à vous. Les hasards de la vie vous en séparent aussi. Mais la tendresse d'une âme tout empreinte de la vôtre la dédommagera de ses mécomptes, la reposera quelquefois de ses travaux.

Vous reparlez encore de ce voyage dans les Pyrénées! Cette espérance de vous voir s'est emparée de mon esprit. Je me suis si souvent représenté ce moment que je crois vous avoir déjà vu. Il y a ici une place que j'affectionne plus que les autres. Je m'y retire ordinairement pour vous écrire; c'est une retraite tranquille, sous de grands arbres, au bord d'un ruisseau. Il me semble que je vous voyais vous avancer vers ce lieu; que j'allais à votre rencontre. Je vous offrais mes mains unies, vous les pressiez dans les vôtres et sur votre cœur. Mon front s'inclinait devant vous et vos regards renouvelaient ma vie... J'ignore si j'ai eu cette vision durant la veille ou le sommeil, mais elle m'a laissé un souvenir distinct, comme un événement arrivé. Hélas! qui sait si mes yeux vous verront jamais?

Quand je regarde les hautes montagnes qui m'entourent, la vallée solitaire que j'habite; quand je me rappelle que je n'en suis pas sortie, que personne n'y est venu, j'ai peine à comprendre comment mon sort est changé. Il l'est pourtant, ô destinée! quelques larmes furtives qui n'ont point eu de témoin, quelques pensées secrètes qui n'ont point été confiées, ont eu la force d'attirer jusqu'ici l'affection de celui dont j'ai presque fait ma divinité sur la terre.

1er janvier 1828.

Il est plus de minuit. A genoux devant ce ciel d'hiver, si beau dans mon pays, j'ai prié Dieu pour vous, j'ai demandé le rétablissement de Mme de Chateaubriand, votre bonheur et celui de tous ceux que vous aimez. J'ai aussi demandé votre amitié, votre tendresse même... Je les ai demandées pour toute ma vie. Le temps est passé où je pouvais vivre étrangère à vous.

En 1817, je vous écrivis pour vous proposer de lire un manuscrit que je croyais intéressant pour vous. Un accident arrivé à une de mes parentes me priva de votre visite : il ne m'en reste qu'une carte que je conserve encore, et deux petites lettres de cette grosse écriture que j'ai regardée tant de fois. Le hasard qui trompait mon espérance me parut un avertissement du ciel, je résolus de ne vous voir

jamais. Je vins ici reposer près de mon père ma santé altérée et mon cœur abattu. Le calme et la douceur des affections de famille me rétablirent bientôt... Peu de temps après, vous devîntes ambassadeur, puis ministre...

Alors, je voyais le mérite à sa place, la France glorifiée par vous, les affaires en dignes mains, et je ne pensais plus à vous qu'avec joie et contentement.

Il y a trois ans, votre sortie du ministère et la vengeance que vous en tirâtes, en donnant au roi de France les cœurs des Français (1), vous asservit mon âme pour toujours. J'aurais donné mille fois ma vie pour vous. Je revins ici, je vous y retrouvai dans le recueillement de la solitude et la lecture de l'*Itinéraire*, dont je m'étais longtemps privée. Depuis, vous ne m'avez plus quittée, et, maintenant, pour vivre, j'ai besoin de votre affection.

Adieu, noble et aimable ami ; quels que soient votre gloire, vos travaux, et vos généreux efforts, votre solitaire attend une lettre où vous lui parlerez enfin de celui qu'elle aime. Songez qu'un plus long silence sur un sujet si cher deviendrait une véritable injustice !

MARIE.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 12 janvier 1828.

Vous dirai-je que votre lettre m'a touché jusqu'aux larmes ! Est-il possible que vous aimiez si profondément, si sincèrement, un étranger, un homme que vous n'avez jamais vu, qui n'est entré dans aucun des secrets de votre vie, qui ne se mêle à aucun de vos souvenirs, et à qui vous seriez obligée de raconter votre histoire depuis votre berceau jusqu'au jour où vous avez commencé à m'écrire ? Je vous le dis avec joie et vérité, que ce bonheur inattendu effacerait en moi le souvenir de bien des jours pénibles et rendrait pleins de charmes mes derniers jours.

Il me semble à mon tour que je vous ai vue. Votre ciel d'hiver, vos montagnes, votre vallée, vos grands arbres auprès d'un ruisseau, je vois tout cela. Mais il me prend une crainte, je vous la confie naïvement : devons-nous détruire notre roman ? Dois-je vous voir ? Serai-je semblable à la vision que vous avez eue ? Dans la jeunesse on est présomptueux ; il y a je ne sais quoi, dans les jeunes années, qui se sent fait pour être aimé. A mon âge, on est timide, on craint de se montrer. Vous souvenez-vous du récit que fait Jean-Jacques Rousseau de ces voix mélodieuses qu'il entendit dans un couvent à Venise ? Il prêtait aux divinités de ces chants une beauté et des grâces divines ; et puis il vit sortir des petites filles affreusement laides, borgnes, boiteuses, bossues. Si je n'allais être pour vous qu'une voix ? Réfléchissez-y avant que nous nous voyions !

Comment, je vous ai écrit un billet en 1817 ? Je n'en savais pas un mot. Je suis allé chez vous ! Que ne disiez-vous cela tout de suite ? Savez-vous que Hyde de Neuville est ici ? Je n'ose lui parler de vous ; en vérité, je ne sais pourquoi.

Bien des gens me croient dans ce moment occupé de politique et de ministères, et c'est avec une sorte de félicité que j'écris à une femme qui m'est inconnue. Je lui écris du fond de ma solitude, car j'habite aussi une solitude, un hospice que Mme de Chateaubriand et moi avons établi pour de pauvres femmes et de vieux prêtres à une barrière de Paris (1). J'ai un grand enclos comme un chartreux, où je fais planter une allée droite et longue comme autrefois, et qui dans cent ans prêtera son ombre à quelques vieillards descendus de l'autel faute de pouvoir achever le sacrifice. Maintenant vous savez d'où je vous écris, comme je sais d'où me viennent vos lettres. Vous voyez que je m'y plais. Voilà un long bavardage ! Votre empire sur moi est singulier. Je n'ai pu de ma vie écrire une lettre de deux pages ; n'ai-je pas raison de dire que vous êtes le brillant fantôme de ma jeunesse ? Vous m'apparaissez comme le fantôme des rois de France, lorsque je vais bientôt mourir...

J'attends une réponse de mon amie.

CHATEAUBRIAND.

(*A suivre.*)



GRANDE-COUR

Drame en trois actes.

PERSONNAGES

Le Dr URA, chimiste.
MARGUERITE, sa femme.
HANS, KNUT, ses fils.
MARIA, femme de Hans Ura.
Le Dr KANN, ministre de l'Intérieur, frère de Marguerite.
CÉCILE KANN, nièce du Dr Kann.
JOSÉPHINE, belle-sœur du Dr Ura.
MATHILDE, fille de Joséphine.
KAIA, LÉNA, sœurs du Dr Ura.
ANTOINE, cousin du Dr Ura.
Le Roi.

ACTE PREMIER

La scène représente un grand vestibule, très élevé de plafond, communiquant, au fond, par une porte à deux battants,

(1) Allusion à la brochure *Le Roi est mort ! Vive le Roi !* publiée par Chateaubriand en 1824.

(1) L'infirmerie Marie-Thérèse, fondée en 1823 par Mme de Chateaubriand, à la barrière d'Enfer.

avec une véranda largement arrondie. De chaque côté de cette porte, hautes fenêtres ouvertes. Vue à droite sur un promontoire boisé ; à gauche (1) sur la mer et des îlots. A droite et à gauche, escaliers conduisant à la véranda. Ces escaliers sont invisibles, mais on voit des gens les monter et les descendre.

Dans le vestibule, à droite, escalier conduisant à l'étage supérieur. A droite et à gauche, deux portes.

Le vestibule est clair. Le mobilier est tenu dans une note claire. L'ensemble est confortable, mais sans luxe.

L'action débute par une claire matinée de Pentecôte. Les cloches de l'église tintent dans le lointain, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MATHILDE, donnant le bras à sa mère, JOSÉPHINE URA, monte à la véranda par l'escalier de droite. Les deux femmes tiennent chacune un livre de cantiques à la main et sont vêtues modestement, mais proprement. L'une et l'autre sont petites et frêles. La mère, qui ouvre de grands yeux effarés, se laisse guider par sa fille. Elles pénètrent dans le vestibule et, n'y trouvant personne, so dirigent vers la première porte de droite, laquelle est ouverte. On entend la voix de :

MARGUERITE URA. — Bonjour, ma chère Joséphine! (Elle parait dans l'encadrement de la porte.) Bonjour, Mathilde!... Vous allez à l'église?

JOSÉPHINE. — Oui... Nous venons, en passant, vous souhaiter une bonne fête. (Les trois femmes se saluent, puis s'avancent sur le devant de la scène.) Merci pour tout... en particulier pour les bonnes choses que tu nous envoyas hier soir!

MARGUERITE. — C'est à moi de remercier... toujours à moi!

JOSÉPHINE, confuse. — Ne parle pas ainsi, Marguerite! Que deviendrions-nous sans toi? Tu nous combles!...

MARGUERITE. — Je rends grâces pour toutes les journées que tu passes ici. Chaque fois que je pense à toi, je rends grâces, car chaque fois j'ai le sentiment de quelque chose de bon, de bien.

JOSÉPHINE, du même ton. — Ne dis pas cela... Moi qui te cause tant de souci!

MARGUERITE. — Tu fais trop peu de cas de toi-même.

JOSÉPHINE. — Je me sens inutile!

MARGUERITE. — Est-ce ta faute si tu ne peux faire davantage?

JOSÉPHINE. — Je suis à charge à tout le monde ici.

MARGUERITE. — Oh! chère!... tu ne veux donc pas me croire?

JOSÉPHINE. — Si, je le veux... Mais pourquoi ne veut-on pas que je meure?

MATHILDE. — Parce que nous voulons te garder avec nous, maman!

MARGUERITE. — Voyez, nous avons un nouvel album, rempli de photographies.

MATHILDE. — Des photographies de Grande-Cour, avec les bâtiments neufs de la fabrique?

MARGUERITE. — Oui. (Elle s'approche d'une table placée au milieu du vestibule et ouvre un album à forte reliure.) Vous voici, ta mère et toi, assises sur le banc devant la « Maison de famille ».

MATHILDE. — Vraiment!... Il faut que je voie cela. (Elle s'approche de Marguerite.)

MARGUERITE, vivement. — Comment est-elle?

MATHILDE. — Aujourd'hui, elle est dans un très mauvais état d'esprit.

MARGUERITE. — Pour l'amour de Dieu, Mathilde!

MATHILDE. — Oh! je veillerai... sois tranquille!

JOSÉPHINE. — Quelle belle journée!... Une vraie journée de Pentecôte!

(Un vacarme s'élève à droite. Deux voix de femmes et une voix d'homme s'emportent contre une autre voix d'homme qui rit.)

JOSÉPHINE, très effrayée. — Oh! mon Dieu! voilà que cela recommence!

MARGUERITE. — Que signifie ceci?

CÉCILE, paraissant sur l'escalier intérieur. — Ma tante!

MARGUERITE. — Qu'y a-t-il, mon enfant?

CÉCILE. — C'est le docteur Ura avec le drapeau.

MARGUERITE. — Que signifie? Un drapeau?

JOSÉPHINE, effrayée. — Il a fait faire un drapeau!

MATHILDE. — Un drapeau de papier rouge sur lequel il a tracé en blanc le mot : « Famille ».

MARGUERITE. — Par exemple!

CÉCILE, sur la véranda. — Lui, en avant... Tous les autres le suivent.

MATHILDE. — Chaque fois qu'il exhibe ce drapeau, les autres entrent en fureur.

MARGUERITE. — Je ne saurais leur en vouloir... C'est indigne!

(Le vacarme s'élève de nouveau et se rapproche.)

JOSÉPHINE. — Ils viennent tous ici... Où dois-je aller, moi?

CECILE, sur la véranda. — Non, ils retournent par le pont... Seul le docteur Ura se dirige de notre côté.

JOSÉPHINE, s'élançant vers sa fille. — Je ne veux pas le voir... Mathilde! je tremble...

MATHILDE. — Par ici, maman.

(Elles sortent à droite.)

CECILE, à Marguerite, qui veut les suivre. — Ma tante, tu vas lui dire son fait.

MARGUERITE. — Un dimanche de Pentecôte?... Non, mon enfant.

(Elle sort par la même porte.)

CÉCILE. — Je ne veux pas être seule à le rencontrer.

(Elle suit Marguerite.)

La voix du docteur Ura prononce très distinctement, dans la coulisse :

— Je pense qu'ils ne viendront plus faire leur promenade matinale dans le jardin du laboratoire.

(Il parait à droite, sur la véranda. Il porte sur les yeux une visière verte, est vêtu d'une blouse de laboratoire déchirée. Il est nu-tête. Ses cheveux sont noirs, épais et mal peignés. Sur son épaule est jeté un bâton avec, au bout, un drapeau en papier rouge portant ce mot : « Famille! » Derrière lui entre Maria.)

MARIA. — Personne ici?

LE DOCTEUR URA. (Il s'arrête, puis s'avance sur la scène, lève

1 A droite et à gauche du spectateur.

les yeux vers l'escalier de droite et crie.) Y a-t-il quelqu'un ici? (Point de réponse.) Je voulais seulement vous montrer mon drapeau. (Il agite le drapeau et va aux deux portes de gauche en criant à la première.) Y a-t-il quelqu'un ici?

(Il s'éloigne de la porte et lance le drapeau à terre.)

Au diable ce drapeau!

MARIA, qui s'est tenue sur la véranda, accourt. — Non, non, gardons-le... pour une autre fois.

(Elle ramasse le drapeau, l'emporte et sort par la seconde porte de gauche. Immédiatement après elle rentre en scène.)

LE DOCTEUR URA. — Qu'en as-tu fait?

MARIA. — Je l'ai glissé derrière l'armoire.

LE DOCTEUR URA. — Suis-moi... Tu verras à quoi je travaillais quand toute la sainte famille est venue dans le parc du laboratoire... C'est très intéressant!

MARIA. — Oh! je veux bien... je ne sais rien de plus amusant.

(Ils sortent par la véranda, à droite.)

SCENE II

CÉCILE, avançant la tête. — Plus personne. (Elle entre, suivie des autres femmes.) Oh! il mériterait... Et cette Maria!...

MATHILDE. — Allons à l'église, maman!

JOSÉPHINE. — Es-tu sûre que nous ne rencontrerons personne?

CÉCILE, debout sur la véranda. — Les autres ont passé le pont... Le docteur Ura a repris le chemin du laboratoire.

JOSÉPHINE. — En ce cas, nous pouvons nous risquer... (Elle passe son bras sous celui de Mathilde.) Au revoir, ma chère!

MARGUERITE. — Je voudrais pouvoir vous accompagner.

JOSÉPHINE. — Oh! viens.

MATHILDE. — Viens!

CÉCILE. — Non, ma tante, car il faut que je te parle.

MARGUERITE. — Cela presse donc beaucoup?

CÉCILE. — Énormément.

JOSÉPHINE. — Adieu, alors.

MATHILDE. — Adieu.

MARGUERITE. — A bientôt... Aujourd'hui nous dînerons tous ici.

(Montrant la première porte de gauche.)

JOSÉPHINE. — Merci!

MATHILDE. — Merci!

JOSÉPHINE, s'arrêtant. — Mais comment cela se passera-t-il si le docteur Ura se trouve en présence de toute la famille?

MARGUERITE. — Cela se passera fort bien.

(Joséphine et Mathilde sortent à droite.)

SCENE III

MARGUERITE, CÉCILE

(Marguerite retourne à la table sur laquelle est posé l'album.)

CÉCILE. — Je croyais, ma tante, que tous ces miséreux qui habitent la « maison de famille » étaient ses parents à lui, non les nôtres.

MARGUERITE. — Effectivement... à l'exception de Joséphine. Elle avait épousé le frère du docteur, un ivrogne.

CÉCILE, riant. — Je n'avais jamais vu personne traiter sa famille comme il le fait.

MARGUERITE. — Je crois que, s'il s'agissait de mes proches à moi, il se montrerait plus aimable.

CÉCILE. — Il rougit d'eux?... Y a-t-il quelque autre raison?

MARGUERITE. — C'est un peu pour cela, un peu pour autre chose... Mais ce qui est bizarre, c'est qu'il n'était pas ainsi naguère.

CÉCILE. — J'en fis la remarque la dernière fois que je vins ici... C'est donc nouveau chez lui?

MARGUERITE. — Absolument nouveau... une de ses fréquentes variations d'humeur.

CÉCILE, d'un ton méfiant. — Quelqu'un le lui a suggéré?

MARGUERITE. — Je le crois.

CÉCILE, du même ton. — Qui?

MARGUERITE, refermant l'album. — Je ne désire pas le savoir... Que me voulais-tu?

CÉCILE, après un court silence. — Ma tante, je veux partir.

MARGUERITE, très étonnée. — Tu veux partir, mon enfant. Que signifie ceci?

CÉCILE. — Ne m'interroge pas. Je veux m'en aller.

MARGUERITE. — Tout de suite?

CÉCILE. — Après-demain, dans la nuit.

MARGUERITE. — A une heure si incommode!...

CÉCILE. — Le bateau à vapeur part de nuit.

MARGUERITE, s'asseyant. — Viens près de moi.

CÉCILE, s'agenouillant auprès de Marguerite. — Ma tante!

MARGUERITE. — Je croyais que nous étions devenues de si bonnes amies.

(Cécile ne répond pas.)

MARGUERITE. — Ce n'est pas gai ici, depuis que tous ces malheurs se sont abattus sur nous;... aussi étais-je doublement heureuse de te garder.

CÉCILE. — Je ne peux pas, ma tante.

MARGUERITE. — Bien, bien... nous nous résignerons. (Souriante, tournant vers elle la tête de Cécile.) J'avais formé un projet te concernant... un grand projet.

CÉCILE, attentive. — Qu'est-ce donc, ma tante?

MARGUERITE. — Je ne dirai rien à une personne qui s'apprête à nous quitter.

CÉCILE. — Oh si!... c'est amusant de connaître tes projets... les grands projets que tu formes pour nous tous.

MARGUERITE. — Tu le vois, ils sont sur le point d'échouer... tous.

CÉCILE. — Mais ce n'est pas ta faute.

MARGUERITE, après un silence. — Non... nous avons été trop heureux.

CÉCILE. — Tu n'es pourtant pas une Grecque du temps d'Homère, ma tante... Tu ne crois pas à la jalousie des dieux ?

MARGUERITE. — Je crois que le bonheur développe beaucoup de mauvais penchants. Ceux-ci amènent le malheur.

CÉCILE. — Pourtant, céla n'explique pas l'incendie de la fabrique.

MARGUERITE. — Non. Mais le fait d'avoir reconstruit les bâtiments beaucoup trop grands, de s'être laissé entraîner à cela par l'invention du docteur Ura... Ce fut peut-être un effet de l'orgueil... de l'orgueil que fait naître la chance. Là-dessus le secret de l'inventeur est trahi au moment même où les bâtiments sont terminés... Et nous voilà bien !

CÉCILE. — Mais est-ce leur faute, à eux, si le secret a été trahi ?

MARGUERITE. — Oui. Car les deux frères étant désunis, la discipline, l'accord dans le travail cessent d'être possibles. Et dès lors tout peut arriver.

CÉCILE. — Ne peux-tu les réconcilier ?

MARGUERITE, avec force. — Les frères ?... Je ne peux pas même savoir ce qui les sépare... Tous deux le taisent... Ils m'évitent. (Elle se lève.) Je perds mon pouvoir... Je suis en train de perdre ma famille. Il y a ici des influences secrètes qui s'exercent... Je te désirais près de moi. Et voici que tu pars !...

(Cécile garde le silence.

MARGUERITE. — Quelle honte que l'invention de mon mari ait été révélée à des étrangers !... Que doit-on penser ?... Nous ne sommes plus en état, à Grande-Cour, de défendre ce qui est à nous.

CÉCILE. — Tu avais promis, ma tante, de me raconter une chose.

MARGUERITE, distraite. — Ah !

CÉCILE. — Tu me l'as promis plus d'une fois. Maintenant que je vais partir...

MARGUERITE. — Qu'est-ce donc ?

CÉCILE. — Puisque tu viens de nommer Grande-Cour... Comment ?... Parle-moi du docteur Ura et de toi-même.

MARGUERITE, souriant. — Tu trouves étrange notre mariage ?

CÉCILE, souriant. — Je ne suis probablement pas seule de cet avis.

(Elle rit.

MARGUERITE. — Le crois-tu Espagnol, toi aussi ?

CÉCILE. — Quelque chose comme ça... Mais toi, tu es foncièrement Norvégienne, ma tante !

MARGUERITE, riant. — Et lui ?... Son grand-père était originaire de la Côte Occidentale et vint se fixer sur un coin de terre inculte qu'il défricha. D'où le nom Ura [1].

[1] Ur, en norvégien : sol inculte.

CÉCILE, riant. — Ah ! c'est ainsi !

MARGUERITE. — Oui, le docteur Ura est un Occidental. Il fit sa première découverte à vingt ans.

CÉCILE. — Me permets-tu de te questionner encore ?

MARGUERITE. — Questionne !

CÉCILE. — Il était si fantasque... si fou... Il était criblé de dettes... Du moins, on l'assure. Et il est loin d'être beau, ma tante ! Avec cela, si bizarre !...

MARGUERITE, après un court silence. — Que répondrais-tu, mon enfant, si un homme comme le docteur Ura te confiait son avenir... S'il venait te dire : « Fais quelque chose de moi ! »

CÉCILE. — Ma foi, je ne sais pas... vraiment non... Il faudrait, en tout cas, que je l'aime énormément... L'aimais-tu beaucoup, ma tante ?

MARGUERITE. — Quand pareille chose vous est arrivée, et elle m'arriva à moi, t'imagines-tu comment la vie dut apparaître dans la suite ?

CÉCILE, réfléchissant. — Non !

MARGUERITE. — Comme deux grands yeux qui me fixaient.

CÉCILE. — Et qui interrogeaient ?

MARGUERITE. — Qui interrogeaient.

CÉCILE, après un silence. — Cela devint de l'amour, ma tante ?... A la longue ?

MARGUERITE. — Sais-tu ce que disaient ces yeux ?

CÉCILE. — Je crois le savoir... Oh ! Dieu, que cela est étrange !

MARGUERITE. — Ils disaient : « As-tu mieux à faire en ce monde ? »

CÉCILE. — C'est cela... Mais tu l'aimais ?

MARGUERITE. — Je sentais une force en moi, mon enfant.

CÉCILE, se levant brusquement. — Il y a deux étrangers sous la véranda.

SCÈNE IV

Deux hommes sont entrés à gauche. — Ils paraissent âgés d'une quarantaine d'années et portent des habits d'été d'une élégance recherchée. — Marguerite se lève et va au-devant d'eux. — Les étrangers sourient de l'étonnement des deux femmes.

PREMIER ÉTRANGER. — Excusez-nous, Mesdames, nous cherchons le ministre de l'Intérieur.

MARGUERITE. — Mon frère... Il est ici depuis hier soir.

PREMIER ÉTRANGER. — Je le sais. Puis-je lui parler ?

MARGUERITE, vivement. — Se passe-t-il quelque chose ?

L'ÉTRANGER, souriant. — Rien d'inquiétant... C'est à madame Ura, sa sœur, que j'ai le plaisir de parler ?

MARGUERITE. — Oui... Cécile, va chercher mon frère.

CÉCILE, [illegible]. — Mon Dieu, ne vois-tu pas?...

MARGUERITE, [illegible]. — Quoi donc ?

CÉCILE, avec insistance. — Mais ne vois-tu pas?...

MARGUERITE. — Tu as raison... (Haut.) Que vous... Oh ! mais, que vous ressemblez au roi !

PREMIER ÉTRANGER. — Vous ne vous trompez pas, Madame... Je suis le roi.

Il lui tend la main. Marguerite fait une profonde révérence.

MARGUERITE, à Cécile. — Va le dire à mon frère.

Cécile monte l'escalier.

LE ROI. — Votre nièce, Madame?

MARGUERITE. — Oui... la sœur du compositeur.

LE ROI. — Je le vois... Laissez-moi vous présenter mon compagnon, monsieur Inge, le zoologue.

MARGUERITE, échangeant un salut avec le visiteur. — Le nom de M. Inge nous est bien connu.

LE ROI. — Nous avons jeté l'ancre, ici, hier soir. Pour ne pas venir de trop bonne heure, nous avons pris des vues. Le pays est fort joli.

MARGUERITE. — Grande-Cour se présente bien aujourd'hui. Le temps est superbe.

LE ROI. — Les montagnes se dessinent très claires.

MARGUERITE. — Nos montagnes ont la bonté de se tenir à distance.

LE ROI. — Oui, l'horizon est large. Les hauteurs qui bordent la rivière sont entièrement couvertes de forêt... une forêt de grands beaux arbres. Les îles sont également boisées... J'adore la forêt.

MARGUERITE. — Nous n'avons pas défriché depuis que Grande-Cour est à nous... Longtemps nous ne possédions que la fabrique.

LE ROI. — Grande-Cour fut domaine royal, dans le temps ?

MARGUERITE. — Des sacrifices païens y étaient célébrés.

LE ROI. — Il me semble voir les embarcations des Vikings se presser parmi les îles... Vous avez fort bien construit !

MARGUERITE. — Oui, tout est neuf à présent.

LE ROI. — Eh non, il y a de l'autre côté de la rivière une maison qui n'est pas neuve et qui fait tache. (Montrant à droite.) Là-bas, près des nouveaux bâtiments de la fabrique... cet étrange édifice.

MARGUERITE, souriant. — C'est une fantaisie du docteur Ura... Nous avons débuté dans cette maison. Mais cela le gênait d'habiter si près de la fabrique ; alors nous avons bâti ici.

LE ROI. — Ici tout est parfait. Mais je serais d'avis de démolir cette masure.

MARGUERITE. — Les bureaux y sont installés. Le reste est occupé par des parents du docteur Ura qui ont eu des revers. Aussi nous appelons cette habitation « maison de famille ».

LE ROI. — Alors c'est différent.

Le docteur Kann paraît sur l'escalier intérieur.

SCENE V

LE ROI. — Le voici ! Il se dirige vers l'escalier.

LE DOCTEUR KANN. — Que Votre Majesté m'excuse... pour parler franc, je n'étais pas habillé. Je suis resté tard au lit ; ensuite j'ai eu une foule d'affaires à expédier.

LE ROI. — A mon tour, excusez-moi, mon cher Ministre, de vous surprendre si tôt, un matin de Pentecôte.

Marguerite fait une révérence et sort par la véranda, à droite, avec le professeur Inge.

LE ROI. — J'ai reçu hier votre démission ; que signifie cela?

LE DOCTEUR KANN. — Cela signifie qu'il me faut pendant quelque temps vivre entièrement pour ma famille.

LE ROI. — En ce cas, demandez un congé.

LE DOCTEUR KANN. — Le ministère de l'Intérieur a besoin, lui aussi, d'un dévouement complet.

LE ROI. — Et tout ce que vous avez commencé dans votre département?...

LE DOCTEUR KANN. — Un autre s'en occupera. J'ai pris la liberté de proposer un nom.

LE ROI. — Personne ne saurait vous remplacer. Votre concours est indispensable.

LE DOCTEUR KANN. — Je n'ai pas une si haute opinion de moi-même.

LE ROI. — Mais cette opinion, je l'ai, et d'autres la partagent... Nous estimons, en outre, qu'il faut une circonstance vraiment extraordinaire pour que l'intérêt de la patrie cesse d'être le premier de tous.

LE DOCTEUR KANN. — C'est affaire d'appréciation, Votre Majesté. Bien entendu, les événements pourront être de nature à justifier cette manière de voir, et il pourra se rencontrer une personnalité taillée pour le rôle que comportera la situation. Mais je prétends, quant à moi, qu'il faut une circonstance vraiment exceptionnelle pour que la famille soit subordonnée à la patrie.

LE ROI. — Cela est contraire à ce qu'on nous a enseigné : la patrie avant tout.

LE DOCTEUR KANN. — On raisonne ainsi parce que l'État moderne a pris à sa charge beaucoup trop de choses qui devraient incomber à la famille. Les deux notions sont confondues.

LE ROI. — Nous serons difficilement d'accord là-dessus.

LE DOCTEUR KANN, souriant. — Je le sais, Votre Majesté.

LE ROI. — Cherchons donc une règle qui dans des conditions normales puisse nous aider à éclaircir la question.

LE DOCTEUR KANN. — Il importe en général de savoir si c'est la patrie ou la famille qui peut le mieux se passer de nous. Presque toujours la patrie se tirera fort bien d'affaire sans nous, tandis que la famille n'en sera pas capable.

LE ROI. — La vôtre ne peut pas actuellement se passer de vous ?

LE DOCTEUR KANN. — Peut-être le pourrait-elle... mais j'ai des doutes... des doutes remplis d'inquiétude.

Un temps.

LE ROI. — J'ignore ce dont il s'agit; mais je sais une chose, c'est que de grands hommes nous ont fourni un tout autre exemple.

LE DOCTEUR KANN. — Je tiens en médiocre estime les grands hommes qui se font porter aux nues tout en laissant leur famille faire naufrage et se cramponner aux épaves. On ne tarde pas à s'apercevoir que leur œuvre péchait par quelque endroit.

LE ROI. — Et si je vous donnais un coup de main ?

LE DOCTEUR KANN. — Votre Majesté veut dire?

LE ROI. — Quand j'eus appris que l'invention de votre beau-frère était livrée à son concurrent, je fis appeler le directeur de *Volund*... Vous savez que j'ai des actions de cette Société.

(Le docteur Kann fait un signe affirmatif.

LE ROI. — Il me dit que le secret de fabrication lui avait été envoyé par un anonyme et n'avait même pas été payé.

LE DOCTEUR KANN. — N'est-ce pas étrange ?

LE ROI. — — C'est un fait sans précédent... J'arrangeai cette affaire avant-hier, dès que me fut parvenue votre démission. *Volund* est disposée à céder ses actions aux frères Ura.

LE DOCTEUR KANN. — Votre Majesté !

LE ROI. — C'est pour cela que je suis venu.

LE DOCTEUR KANN. — L'affaire est entendue ?

LE ROI. — Elle est entendue. Il n'y a pas deux solutions possibles pour des hommes d'honneur.

LE DOCTEUR KANN. — J'allais justement proposer celle-là... Je remercie vivement Votre Majesté.

LE ROI. — Les actions devront être payées comptant.

LE DOCTEUR KANN. — Naturellement. Mes dispositions sont prises à cet égard.

LE ROI. — Seriez-vous riche?

LE DOCTEUR KANN. — Non. Quel est le prix ?

LE ROI. — Deux cent mille couronnes.

LE DOCTEUR KANN. — Précisément ce que j'avais pensé.

LE ROI. — *Volund* liquidera... à moins que la maison Ura ne veuille ?...

LE DOCTEUR KANN. — C'est à examiner... Votre Majesté aurait-elle été informée de la manière dont le secret a été livré à la Société *Volund?*

LE ROI. — Je sais seulement que la communication était écrite à la machine et qu'elle ne portait pas l'estampille de la poste ?

LE DOCTEUR KANN. — Elle ne portait pas l'estampille de la poste ?

LE ROI. — Soupçonnez-vous quelqu'un ?

LE DOCTEUR KANN. — Je suis venu pour éclaicir ce mystère. La situation ici manque de sécurité.

LE ROI. — Y a-t-il autre chose?... Je veux dire, autre chose d'anormal ?

LE DOCTEUR KANN. — Malheureusement, oui.

LE ROI. — Si vous réussissez à découvrir la vérité, vous retirerez sans doute votre démission ?

LE DOCTEUR KANN. — Je le ferai, à la condition toutefois que les choses s'arrangent ici.

LE ROI. — Espérons-le. Quand pourrons-nous signer le contrat de vente ?

LE DOCTEUR KANN. — Immédiatement après la Pentecôte.

LE ROI. — Nous pouvons fixer le jour ?

LE DOCTEUR KANN. — Oui, Votre Majesté.

LE ROI. — Bonne chance !... Adieu !

LE DOCTEUR KANN. — Je ne sais comment remercier Votre Majesté ?

LE ROI, s'en allant, souriant. — Je connais le moyen !

Le roi et le docteur Kann restent sur la véranda et regardent à droite. Le professeur Inge, Hans et Knut Ura montent par l'escalier de droite.

LE DOCTEUR KANN. — Permettez-moi de vous présenter mes neveux, Hans et Knut Ura, ingénieurs, propriétaires de la fabrique.

LE ROI, leur serrant la main. — Je suis heureux de vous voir. Allons tous jusqu'au yacht.

LE DOCTEUR KANN. — Oui, Votre Majesté.

(Tous sortent à gauche.)

SCÈNE VI

MARGUERITE, MARIA

(Marguerite entre par la première porte de droite, et s'avance de quelques pas sur la véranda pour suivre des yeux les personnes qui s'éloignent. Entre Maria.)

MARIA, sur l'escalier. — C'est le roi qui s'en va?

MARGUERITE. — Oui.

MARIA. — Je croyais qu'il serait resté.

MARGUERITE. — Je vois que tu t'es faite belle.

MARIA. — C'est ennuyeux !... Est-ce celui qui marche au milieu?

MARGUERITE. — Oui.

MARIA. — Que voulait-il ?

MARGUERITE. — Je n'en ai pas la moindre idée.

MARIA. — Parler au ministre de l'Intérieur, naturellement.

MARGUERITE. — Le yacht du roi est mouillé près de l'île des Sapins.

MARIA. — Ne pourrions-nous le rejoindre en barque?

MARGUERITE. — Que penserait le roi?

MARIA. — Il penserait que nous sommes curieuses... Qu'est-ce que cela peut faire?

MARGUERITE, observant la scène. — Je t'ai vue recevoir une lettre de Paris ce matin?

MARIA. — Oui.

MARGUERITE. — La comtesse s'ennuie !

MARIA. — Parce qu'elle désire sa nièce auprès d'elle ? Cela ne prouve pas qu'elle s'ennuie. Tu as bien prié Cécile de venir ici.

(Maria ne répond pas. Elle s'en va vers l'album.)

MARIA. — Ma tante Lydie (1) est la plus spirituelle, la plus amusante personne que je connaisse.

MARGUERITE. — S'il ne s'agissait que de cela...

(Le docteur Ura se montre sur la véranda à droite.)

MARGUERITE. — Comme tu es accoutré, mon ami!

LE DOCTEUR URA. — De quoi ai-je donc l'air?

MARGUERITE. — Songe que c'est Pentecôte aujourd'hui!

LE DOCTEUR URA. — Ah! c'est aujourd'hui Pentecôte! Qu'est-ce que cela me fait? J'étais plongé dans un travail des plus intéressants, et je suis dérangé pour la seconde fois. Mon vieux Johan vient m'annoncer que le roi est ici... Est-ce vrai?

MARGUERITE. — Il vient de partir.

LE DOCTEUR URA. — Vraiment!... Comment est-il venu ici?

MARGUERITE. — Son yacht est mouillé là, tout près.

LE DOCTEUR URA. — Que voulait-il?

MARGUERITE. — Il voulait parler à mon frère.

LE DOCTEUR URA. — Ah!... c'est son affaire! (Apercevant Maria.) Tu boudes! Qu'y a-t-il?... Pas de réponse! Je m'en vais... Eh bien! non, je ne m'en vais pas. Savez-vous ce que le vieux m'a encore dit?... Que ce matin de bonne heure il a porté de l'argent dans les bureaux.

MARGUERITE. — Quel argent?

LE DOCTEUR URA. — L'argent de ton frère... celui qu'il apporta hier soir.

MARGUERITE, étonnée. — Mon frère avait de l'argent sur lui?

LE DOCTEUR URA. — Je crois bien! Deux cent mille...

MARGUERITE. — Par exemple! Je ne savais pas qu'il lui restât tant d'argent. Ce doit être toute sa fortune.

LE DOCTEUR URA. — Cette somme n'a pu être déposée dans le coffre-fort.

MARIA. — Pourquoi cela?

LE DOCTEUR URA. — Parce que le caissier est absent pendant la Pentecôte; il a l'une des clés... Deux cent mille... (Brusquement.) Si cet argent venait à disparaître!

MARIA, riant. — Que dis-tu?

LE DOCTEUR URA. — Supposons qu'il soit volé? Alors quoi?... Car s'il a pu être apporté ici, il peut tout aussi bien être emporté.

MARIA. — Non! Il ne peut pas être volé dans les bureaux. Il faut trop de clés pour cela.

LE DOCTEUR URA. — Quelles clés?

MARIA. — Les clés des bureaux.

LE DOCTEUR URA. — Combien en faut-il?

MARIA. — D'abord celle de la porte extérieure.

LE DOCTEUR URA. — La porte reste ouverte.

MARIA. — Dans la journée, oui. Mais on ne commet pas d'effraction en plein jour. (Elle rit.)

LE DOCTEUR URA, riant. — Tu as raison... Donc, nous disons : la clé de la porte extérieure.

MARIA. — Puis la clé de la première porte intérieure des bureaux ; enfin celle de la seconde porte. L'une est suspendue dans l'armoire aux clés, chez l'employé; quant à l'autre — celle de la seconde porte — c'est Hans qui en a la garde. Et souvent il l'a sur lui.

LE DOCTEUR URA. — Dans un pays où personne ne verrouille sa porte la nuit, il ne serait pas difficile de mettre la main sur ces deux clés.

MARGUERITE. — Depuis quelque temps je souffre d'insomnies. Plusieurs fois j'ai cru entendre quelqu'un rôder dans la maison.

LE DOCTEUR URA, avec un vif intérêt. — Quelqu'un rôder, ici, la nuit? (Baissant la voix.) A l'étage au-dessus?... ou au-dessous?

MARGUERITE. — En haut et en bas... Je m'étais proposé d'en parler.

LE DOCTEUR URA. — Cela en vaut la peine!... Comment! ici où se passent tant de choses bizarres, où mon invention a été volée... tu as entendu quelqu'un rôder la nuit et tu ne dis rien!... Il y a de quoi s'effrayer de tout cela... Nous avons des voleurs dans la maison.

MARGUERITE. — Quelqu'un ne peut-il aller et venir dans la maison sans que ce soit un voleur?

LE DOCTEUR URA. — Comment peux-tu savoir que ce n'est pas un voleur?... Mais l'argent peut disparaître!... Mais les clés peuvent être dérobées... Songe, si cette somme était volée!

MARGUERITE, avec humeur. — Tu serais obligé d'y aller de ton argent.

LE DOCTEUR URA, d'un ton de vive surprise. — Mon argent!... es-tu folle? (Gaiement.) Comme si j'en avais!

MARGUERITE. — N'as-tu pas honte!

LE DOCTEUR URA. — Pas le moins du monde.

MARGUERITE. — Je rougis pour toi.

LE DOCTEUR URA. — A ton aise.

MARGUERITE. — Je rougis de ce que tu viens de dire... je rougis plus encore de voir que c'est l'oncle

(1) La comtesse Lydie est l'héroïne de *Laboremus*, pièce du même auteur.

maternel de mes fils qui leur vient en aide, non leur père.

Le docteur Ura. — Moi?... moi, venir en aide à mes fils?

Marguerite. — Leur oncle a réalisé tout ce qu'il possédait et leur apporte l'argent... Il n'en a même rien dit, tant la chose lui paraît naturelle... Mais que doit-il penser de toi?... Car c'était avant tout ton devoir, à toi.

Le docteur Ura. — Mon devoir?... Que dis-tu?... Parce que l'idée a pu lui venir de donner son argent à nos fils, je devrais en faire autant? Ha ha!...

Marguerite. — Qui a mis les enfants au monde ?

Le docteur Ura. — C'est nous... malheureusement! Nous ne savions pas ce que nous faisions. Mais il faudra bien un jour que nous soyons délivrés d'eux.

Marguerite, *irritée.* — Quel langage!... N'avons-nous pas été, comme tu dis, délivrés d'eux pendant des années?... L'année dernière, ne sommes-nous pas allés en Allemagne, en Italie, en France?

Le docteur Ura. — Et en Suisse!... Pourquoi oublies-tu la Suisse? La vérité est, ma chère, que de nos jours les parents ne sont jamais débarrassés de leurs enfants... C'est dangereux d'avoir des enfants par le temps qui court!... Autrefois, quand les enfants étaient grands, les parents les envoyaient au loin et ils ne revenaient jamais. De nos jours, nous avons beau faire, ils nous retombent toujours sur les bras.

Marguerite. — Tu deviens brutal!

Le docteur Ura. — Je le suis parfois... Nous ne serons même pas délivrés d'eux quand nous serons morts; car alors ils viendront réclamer leur héritage... Qu'est-ce que l'héritage? de vieux enfants à cheveux blancs qui recommencent à téter le sein de leur mère!

Marguerite. — C'est heureux que personne ne t'entende. Je m'en vais... Nous avons dîner de famille aujourd'hui. J'ai beaucoup à faire.

Elle sort par la seconde porte de gauche.

Le docteur Ura, *à Maria.* — Dîner de famille... en quel honneur?

Maria. — En l'honneur de la Pentecôte.

Le docteur Ura. — Je ne dînerai pas... Fichtre non! Ce sera sa punition, à elle. Ces gens-là m'empêchent de manger à ma propre table!

Maria. — Ta présence est indispensable pourtant.

Le docteur Ura. — Farceuse!... sacrée farceuse que tu es!

Maria. — Il faut que tu sois là pour porter les toasts, il le faut absolument... ha ha!

Le docteur Ura. — Qu'ils me mettent en pièces plutôt!

Maria. — Souviens-toi que ton grand beau-frère est ici!

Le docteur Ura. — Je me fiche de lui.

Maria. — Oh!

Le docteur Ura. — « Il apporte sa fortune entière... pour venir en aide à sa famille »... Je ne peux pas le souffrir.

Maria. — Moi non plus.

Le docteur Ura. — Sais-tu ce qu'il m'a dit à son arrivée hier?

Maria, *d'un ton gouailleur.* — Eh bien?

Le docteur Ura. — « Ura, mon ami, m'a-t-il dit, — toujours ce ton protecteur! — les tuyaux sont-ils en bon état? J'espère bien qu'ils n'ont pas été coupés? »

Maria, *très étonnée.* — Les tuyaux?

Le docteur Ura. — Les tuyaux des pompes à incendie! Se figure-t-il que je m'amuserai à les couper? L'imbécile!... *S'interrompant pour réfléchir, puis riant.* Il y a quelques jours, je me promenais en ville avec lui quand les pompes passèrent. La cloche d'alarme sonnait sans arrêt... « Supposons, lui dis-je, supposons qu'au moment de lancer l'eau les pompiers s'aperçoivent que les tuyaux sont coupés?... » Il se mit à rire. Voilà l'explication, pardieu!

Maria. — Je te reconnais bien!

Le docteur Ura. — Cet homme-là est rarement sérieux quand il vous parle. Je ne sais ce qu'il pense au fond.

Maria. — Que veut-il faire de son argent?

Le docteur Ura. — Acheter les actions de la société rivale, pour nous assurer la propriété du procédé de fabrication.

Maria. — Ah!... *Volund?*

Le docteur Ura. — Oui. La fabrique *Volund* sera à nous.

Maria. — Alors, plus aucun danger?

Le docteur Ura. — Aucun?

Maria. — C'est dommage... Cette situation tendue avait du charme.

Le docteur Ura, *la dévisageant.* — Tu es bonne, toi, ha ha ha!... ah oui! tu es bonne!... Deux... cent... mille!... L'imbécile!

Maria. — Ce n'est pas toi qui donnerais ton argent!

Le docteur Ura. — Pas tant que je serai capable de faire usage d'une cornue. Ce serait immoral... qu'ils se débrouillent! Je l'ai bien fait.

Maria. — Grâce à l'argent de ta femme!

Le docteur Ura. — Coquine!... Mais cette fois tu n'as pas touché juste. Nous ne sommes entrés en possession de la fortune de ma femme qu'après la mort de ses parents. Et nous avions déjà notre position faite à ce moment-là.

Maria. — Vraiment!

Le docteur Ura. — Oui vraiment... Tu es une dangereuse farceuse! Ouf!...

(Il sort à droite en regardant en arrière. Maria reste un instant immobile. Puis elle le montre du doigt en passant plusieurs fois un index sur l'autre.)

SCÈNE VII

MARIA, HANS

(Hans entre vivement à gauche.)

HANS. — Tu es ici... Je me suis dépêché pour être le premier à t'annoncer la nouvelle.

MARIA, allant vers lui. — Ce que voulait le roi ?

HANS. — Oui. Bien entendu, c'est encore un secret... Nous allons acheter *Volund*, et nous serons délivrés de tous nos soucis.

MARIA. — Quel bonheur !... Tu dois être content, Hans !

HANS. — Je n'avais pas eu le cœur si léger depuis l'incendie de la fabrique. Nous reprendrons le travail après-demain... Que dis-tu de cela ?

(Il la soulève et la fait tourner sur elle-même.)

MARIA. — Ce serait le moment d'être un peu gentil avec moi !

HANS. — Tu plaisantes !... qui donc n'est pas gentil avec toi ?

MARIA. — Toi !

HANS. — Ah ! je comprends !... Tu as encore reçu une lettre de Paris ?

MARIA, câline, se serrant contre lui. — Oui... Ma tante Lydie me prie instamment de venir ce printemps... tout de suite. C'est la saison la plus amusante. Il y a les courses et tout le reste... Oh ! j'en ai une envie folle... Maintenant que tu es si content, ne faut-il pas que j'aie un peu de plaisir, moi aussi ?

HANS. — Ne pouvons-nous avoir du plaisir ensemble ?

MARIA. — Oh si !... Mais je suis tout de même un peu plus jeune que toi !

HANS. — A Paris ?... chez Lydie ?... Seule ?... Jamais ! Que dirait maman ?

MARIA. — Pars avec moi, Hans ! A présent que tout s'est arrangé, cela te serait facile... Knut est de retour... Pars avec moi !

HANS. — En ce cas, tu ne verrais pas souvent la comtesse ; car elle n'est pas de celles dont je recherche la société.

MARIA. — Tu ne te figures pas combien elle est amusante !

[illegible]

MARIA. — Et jolie !... aimable !

HANS. — Au fond, tu as assez de nous tous ici !

MARIA. — Tu dis cela chaque fois que j'ai envie de m'amuser... Rappelle-toi que je suis tenue à l'écart. Vous autres, vous êtes si unis !

HANS. — N'est-ce pas un peu ta faute si tu te sens tenue à l'écart ?

MARIA, s'éloignant de lui. — Tu le prends de nouveau sur ce ton !

HANS, fait quelques pas, s'arrête, s'assied et dit. — Viens près de moi, Maria !

(Maria s'approche lentement. Hans l'assoit sur ses genoux.)

HANS. — Pourquoi ne veux-tu pas aller à la ville avec maman pour consulter ?...

(Maria secoue la tête.)

HANS. — Tu refuses absolument ?

(Maria secoue de nouveau la tête.)

HANS. — Si tu avais un enfant, Maria, tu te sentirais davantage des nôtres... Maman t'a-t-elle parlé ?

(Maria fait un signe de tête affirmatif.)

HANS. — Tu ne veux pas ?

(Maria se lève.)

HANS. — Non, reste... Si tu consentais à cause de moi ?... Tu sais combien cela me manque.

(Maria s'éloigne de lui. Hans reste assis, l'air malheureux.)

MARIA. — Hans, je trouve...

HANS, d'un ton indifférent. — Tu trouves ?

MARIA. — Je trouve bizarre que tu aies voulu de moi...

(Hans la regarde fixement.)

MARIA. — Que tu m'aies voulue, telle que je suis.

HANS. — Moi aussi je trouve cela bizarre, parfois.

MARIA. — Tu le vois bien ! Tu ne m'aimes pas.

HANS. — Non.

MARIA. — Car si tu m'aimais, tu t'inquiéterais un peu... Oh ! oui, un peu... de ce qui me plaît à moi.

HANS. — Je ne m'en inquiète pas ?

MARIA. — Si... dans les petites choses, les riens !

HANS. — Le yacht que je t'ai donné, est-ce donc peu de chose ?

MARIA. — A la longue on s'en fatigue.

HANS. — Et la jument ?

MARIA. — Ce n'est pas amusant de monter seule.

HANS. — Pourquoi ne montes-tu pas avec Knut ?

(Maria se tait et le regarde.)

HANS, soupçonneux. — Pourquoi ?

(Maria veut d'abord parler, mais se ravise.)

HANS, se levant. — S'est-il passé quelque chose ?

MARIA. — Oh !... non...

(Elle regarde ailleurs.)

HANS, d'une voix tremblante. — Que signifie ?...

MARIA. — Tu ne te rends pas compte qu'il est nécessaire que je parte ?

HANS. — Partir... toi ? Non ! C'est un autre que toi qui partira. (Tristement, avec indignation.) Est-ce vrai, Maria ?

(Maria incline la tête.)

HANS. — Cela aussi devait me venir de lui.... Oh... comme il a changé ! (S'approchant de Maria, bas.) Crois-tu que je ne me sois pas douté de...

MARIA. — Ne lui en parle pas, ne lui en parle pas !

HANS. — Non. Mais alors, arrange-toi pour que je le surprenne.

MARIA. — Comment cela ?

HANS. — Accorde-lui un rendez-vous !... Il a dû t'en demander.

MARIA. — Souvent.

HANS, en colère mais parlant bas. — Dis oui, et fais-moi signe.

MARIA. — Il vaudrait mieux me laisser partir, car alors il m'oublierait.

HANS. — Tu n'es pas de celles qu'on oublie... Donne-lui un rendez-vous et fais-m'en part.

MARIA. — Je n'ose pas... Décidément, je veux partir.

HANS, sévèrement. — Tu ne partiras pas seule. A présent qu'il s'agit de l'éloigner, il faut que je reste ici... Tu as bien fait de me le dire. Puis-je en parler à maman ?

MARIA. — Non, non, ne lui en parle pas !

HANS, étonné. — De cela non plus ?

MARIA. — Encore moins de cela... Si tu lui en parlais, oh ! alors...

HANS, s'éloignant. — Soit !... Le coup est dur !... (A Maria.) Je te remercie ! Ce n'était pas uniquement par besoin de t'amuser que tu désirais partir. J'ai été injuste envers toi.

MARIA. — C'est vrai !

HANS. — Je réparerai mes torts.

MARIA. — Oui, tâche de les réparer.

HANS. — Mais pas de la manière que tu voudrais... Jamais ! je t'aime trop pour cela.

(Il sort à gauche.)

MARIA (le suit des yeux. Puis elle dit d'un ton déterminé. — Nous verrons bien.

HANS, rentrant en scène, d'un ton bref. — Voici Knut. Il cause avec Cécile. Éloigne-la et arrange-toi avec lui... tout de suite. Je ne pourrais supporter ceci longtemps. Knut est un dangereux gaillard.

(Maria incline la tête.)

HANS, courant à elle. — Oh ! tu es à moi. (Il l'embrasse.) Tu ne ressembles en rien aux autres, c'est ce qui fait ton charme.

(Il traverse rapidement la véranda et sort à gauche. Maria le suit en sautillant, regarde au dehors, revient en arrière et monte l'escalier intérieur.)

SCÈNE VIII

KNUT, CÉCILE

Ils entrent à gauche.

KNUT. — C'est pour cela que tu veux retourner chez toi... Pour avoir soin des poules ?

CÉCILE. — Tu me fais dire des choses !...

KNUT. — N'as-tu pas dit cela ?

CÉCILE. — J'ai dit que c'est amusant de prendre soin des poules. Rien de plus.

KNUT. — Je ne comprends pas cela. Existe-t-il des êtres plus ingrats que les poules ?

CÉCILE. — N'aimes-tu que ceux qui te témoignent de la gratitude ?

KNUT. — Je les préfère. On veut recevoir quelque chose en retour.

CÉCILE. — Mais cela peut bien être autre chose que de la gratitude... Les petits enfants, par exemple...

KNUT. — Ils nous sourient !

CÉCILE. — Les tout petits ?... pas le moins du monde ! ils font des grimaces et poussent des cris... Un peu plus grands, ils s'empressent, au bout de trois jours, de nous oublier... J'en avais quitté, de ceux-là, pour trois jours. Je m'imaginais qu'ils seraient ravis de me revoir... Ah bien oui ! ils se mirent à crier et se cachèrent... Devrais-je ne pas les aimer à cause de cela ?

KNUT. — S'ils t'avaient reconnue, tu les aimerais davantage.

CÉCILE. — Cela oui !

KNUT. — D'ailleurs tu aimes tout le monde, toi... les grands aussi bien que les petits.

CÉCILE. — Ah ! mais non !

KNUT. — Presque tout le monde... toutes les personnes que tu fréquentes.

CÉCILE. — Cela dépend...

KNUT. — Moi, par exemple, tu m'aimes bien un peu ?

CÉCILE, vivement. — Allons donc !

KNUT. — Je ne suis pas tout à fait ingrat !

CÉCILE. — Veux-tu te taire !

KNUT. — Il n'y a pas beaucoup de minutes, tu me disais que tu n'aimais que les gens sincères.

CÉCILE. — Alors tu penses vraiment cela de toi ?

KNUT. — Rappelle-toi la grande poupée que je t'ai donnée !

CÉCILE. — Je m'en souviens fort bien. Mais il y a deux ans de cela.

KNUT. — On te trouva trop grande pour jouer à la poupée.

CÉCILE. — Mais non !

KNUT. — Est-ce vrai que tu l'appelas Knut ?

CÉCILE. — Ha ha !

KNUT. — Bien que ce fût une fille.

CÉCILE. — Qu'est-ce que cela faisait ?

KNUT. — L'as-tu embrassée ?

CÉCILE. — Oh !..

KNUT. — Ce serait à peu près comme si tu m'avais embrassé.

CÉCILE. — Ha ha !

KNUT. — Et dans ce cas je peux bien...

CÉCILE, vivement. — Embrasser la poupée ?... A ton aise !

KNUT. — Tu prétendais alors... mais tu dois l'avoir oublié.

CÉCILE. — Quoi donc ?

KNUT. — Tu prétendais que la poupée me ressemblait.

CÉCILE. — Ça c'est vrai... on la dirait ta sœur !

KNUT. — Quelle veine !

CÉCILE. — Que veux-tu dire ?

KNUT. — Quelle veine d'avoir une sœur chez toi !

Une sœur, en effet, vous apprend à avoir de l'affection pour son frère. Celui-ci ne tarde pas à être aimé de deux personnes.

CÉCILE. — Grand merci! Si j'avais de l'affection pour quelqu'un, je voudrais être seule à l'aimer.

KNUT, riant. — Vraiment!...

SCÈNE IX

KNUT, CÉCILE, MARIA

MARIA, descendant l'escalier. — Oh! pardon.

(Cécile se recule précipitamment de Knut.)

MARIA. — Je ne savais pas... vous parliez très bas, sans doute. (Elle achève de descendre l'escalier, passe devant Knut, s'approche de Cécile et lui dit, comme pour être entendue d'elle seule :) Il va falloir que tu portes des robes longues!

CÉCILE, très confuse. — Pourquoi cela?

MARIA. — Tes bas sont troués.

CÉCILE, épouvantée. — Mes bas?... (Elle fait un mouvement pour examiner ses bas et s'arrête, gênée par la présence de Knut qui la regarde.) Mes bas sont neufs, pourtant! (Elle s'élance sur l'escalier. avant d'être en haut, elle commence à pleurer.)

KNUT, qui contient avec peine sa colère, attendant que Cécile disparût. — Voilà de la cruauté comme j'en ai rarement vu!... Et ce ne devait même pas être vrai... Je ne me suis aperçu de rien.

MARIA. — De quoi parles-tu, Knut?

KNUT. — Sais-tu que tu deviens hypocrite, à présent. Je parle de ce que tu viens de dire à Cécile.

MARIA. — Tu as entendu?... En ce cas j'eus tort de le dire.

KNUT, indigné. — Ah çà, Maria!... Tu l'as dit pour que je l'entendisse. Avoue-le donc!

MARIA. — Ah! tu crois cela!... Merci!

KNUT. — Oh! les femmes!

MARIA. — Comme tu es en colère!... Tout simplement parce que je t'ai surpris faisant la cour à une écolière... Oh! cela t'allait fort bien.

(Cécile descend l'escalier en courant et s'élance vers Maria.)

CÉCILE. — Ce n'est pas vrai!

MARIA, innocemment. — Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

CÉCILE. — Ce que tu disais... Mes bas ne sont pas troués.

(Maria éclate de rire. Knut aussi.)

CÉCILE, furieuse. — C'est toi qui a des trous à tes bas! Je l'ai vu hier quand nous fûmes au bain.

MARIA, riant. — C'est bien possible.

CÉCILE. — Oui, c'est très possible!... Car tu es une paresseuse, tu ne veux rien faire, même pas repriser tes bas.

MARIA. — En effet, je ne l'ai jamais fait, je ne porte pas de bas reprisés... C'est bon pour toi!

CÉCILE. — Tu portes des bas troués; ça, c'est bon pour toi!... Et c'est pire, j'imagine!

(Knut va, en riant, de l'une à l'autre pour faire cesser la querelle.)

CÉCILE, à Knut. — Tu te figures qu'elle est un ange... Je sais ce qu'elle vaut... Tiens! (Elle passe deux fois la paume de la main droite sur celle de la main gauche.)

KNUT, d'un ton sérieux. — Cela commence à aller trop loin.

CÉCILE. — Oui!... L'un de nous deux va trop loin quand il s'agit d'elle.

KNUT. — Ah!... Je comprends maintenant.

CÉCILE. — Enfin!... Ce n'est pas malheureux! Je ne peux pas supporter de voir comme elle vous ensorcelle tous.

KNUT. — Tu t'es aperçue de cela, toi qui n'es ici que depuis deux jours!

MARIA, à Knut. — Ne me défends pas, cher!... Ne vois-tu pas qu'elle est toquée de toi au point de ne plus savoir ce qu'elle dit?

CÉCILE, à Maria, d'une voix entrecoupée. — Qu'oses-tu dire? Je demande : qu'oses-tu...

KNUT. — Calme-toi, Cécile!

CÉCILE, à Knut. — Tu as raison, c'est ce que je veux faire.

(Elle sort à droite. Knut et Maria la suivent des yeux. Puis Knut se dirige de ce côté, évidemment sans savoir ce qu'il fait.)

MARIA. — Vas-tu la suivre?

KNUT, se retournant. — Non... Qu'y a-t-il?

(Maria ne répond pas.)

KNUT, s'approchant d'elle. — As-tu quelque chose à me dire?

MARIA. — Ton frère était ici, il y a un instant.

KNUT. — Je l'ai vu... Qu'a-t-il dit?

MARIA. — Il faut que je te parle.

KNUT. — Soit!

MARIA, regardant autour d'elle. — Non, pas ici.

KNUT. — Où alors?

MARIA. — Viens me retrouver près de la rivière... dans le bosquet.

KNUT. — Pas ce soir. Je veux aller en bateau.

MARIA. — Tu ne dirais pas non s'il s'agissait de Cécile.

KNUT. — Ce serait une autre affaire.

MARIA. — Comme tu es galant!

(Elle le dévisage. Knut ne répond pas.)

MARIA. — Alors tu crois que Cécile est très ingénue? Si tu savais ce qu'elle est capable de dire... au bain, par exemple, quand nous sommes seules... et ce qu'elle raconte.

KNUT. — Tu es dangereuse!

MARIA. — Je peux en dire autant de toi.

(Knut fait mine de s'approcher d'elle, puis il s'arrête, se retourne et s'en va. Maria rit. Lorsque Knut est près de la sortie, elle demande)

Ainsi, tu ne veux pas savoir ce qu'a dit ton frère?

KNUT, s'arrêtant et se retournant à demi. — Était-ce donc intéressant?

MARIA. — Il a dit tout simplement qu'il faut que tu t'en ailles d'ici.

KNUT, revenant à elle brusquement. — Moi, m'en aller d'ici? (Sèchement.) Le voici.

MARIA, vivement. — Ne dis rien, Knut!

SCÈNE X

KNUT, HANS, MARIA

HANS. — Mon oncle m'a demandé où tu étais.

MARIA, faisant le mouvement de s'en aller. — Veut-il me parler?

HANS. — Je lui ai dit que tu étais avec Knut. Alors il me pria de vous rejoindre pour demander à Knut s'il a vraiment assuré la fabrique hier, quand il était à la ville.

KNUT. — Certainement, je l'ai fait. Pourquoi en doute-t-il?

HANS. — Je n'en sais rien. Il m'a prié de t'interroger là-dessus.

KNUT. — Singulière idée! Est-ce qu'on oublie pareille chose?

HANS. — Pour nous qui te connaissons, l'idée n'a rien de singulier... Nous avons été amenés à parler des assurances qui prenaient fin hier soir. Si tu avais oublié de les renouveler, c'eût été du propre! Les bureaux ne seront ouverts qu'après-demain.

KNUT. — Comment diantre a-t-il pu supposer que j'oublierais l'assurance?

HANS. — Je te dis que je n'en sais rien.

KNUT. — J'ai même causé longuement avec le directeur au sujet de son appareil breveté pour éteindre le feu. Pourquoi n'aurais-je pas renouvelé la police? L'employé était avec nous. Je crois bien que c'est lui qui se chargea de la chose.

HANS. — Je vois que tu n'en es pas sûr.

KNUT. — Je n'en suis pas sûr? J'ai remis en arrivant toutes les pièces au caissier. Il y en avait un tas... Si la police ne s'était pas trouvée dans le nombre, il s'en serait aperçu immédiatement.

HANS. — Ai-je raison de dire que tu n'en es pas certain?... Le caissier était sur le point de partir à ton arrivée.

KNUT. — Pourquoi mon oncle ne me parle-t-il pas de cela, à moi?

HANS. — Sans doute il pense que tu es trop occupé!

KNUT. — Bêtises!... C'est fâcheux tout de même que le caissier soit absent!

HANS. — Tout autre que toi eût collectionné les pièces avec lui, une à une, en premier lieu.

KNUT. — C'est très juste, ce que tu dis là. Mais il était tard et j'avais faim... Et puis un incident quelconque, je ne me rappelle plus lequel, fut cause que nous renvoyâmes l'opération. Et le caissier partit... Ah! je me souviens à présent : ce fut mon oncle qui vint. Avec lui, la conversation dévia.

HANS. — Tout cela, c'est de la négligence. Espérons toutefois qu'il n'en résultera rien de grave.

KNUT. — Afin que tu n'aies pas une nouvelle faute à m'imputer!

HANS, se retournant, étonné. — Moi, t'imputer des fautes!... Quand donc ai-je fait cela?

KNUT. — Je n'ai jamais vu pareil aplomb!... Qu'as-tu fait depuis mon retour à la maison, sinon incriminer ma conduite?

HANS, outré. — Moi!

MARIA, essayant de s'interposer. — Je vous en prie!

KNUT. — Ne prends pas cet air de Mentor que tu avais au collège. Il ne m'en impose plus.

HANS. — Explique-toi, au moins!

MARIA, d'un ton suppliant. — Ne réponds pas, Knut!

KNUT, sans s'occuper d'elle. — Dis-moi, quelle autre chose y a-t-il qui nous ait séparés?

HANS. — En dehors de ce que j'ai dit de toi?

MARIA, criant. — Je ne veux pas que tu répondes.

KNUT, à Maria. — Vas-tu me laisser tranquille? (A Hans.) Je n'ai jamais dit à personne une mauvaise parole sur toi... Rien qu'à toi-même, lorsque tu te montrais despote et sot.

HANS, tout contre lui, avec une rage contenue. — Si tu prétends n'avoir rien dit de mal sur moi à qui que ce soit, je te répondrai, devant Maria, que tu mens.

MARIA, pleurant. — Vous me désespérez!

KNUT. — Comment te vient-il à l'esprit que je mente?... Jamais tu n'avais pensé cela, jamais jusqu'à présent personne ne l'avait dit.

HANS. — Je vais plus loin, je dis que tu es hypocrite.

KNUT. — Il faut que tu sois devenu fou.

MARIA. — Hans, rappelle-toi...

HANS. — Comédien! tu t'en iras d'ici.

KNUT. — Je ne tolérerai pas...

(Maria jette un cri, s'élance vers Knut et le repousse, puis se précipite sur Hans pour le couvrir. S'adressant à Hans :)

MARIA. — Tu vas venir avec moi... Que tu es méchant!... Viens! je ne te laisserai pas répondre... Viens, te dis-je.

(Hans la caresse et la suit, docile. Ils sortent par la véranda, à gauche.)

SCÈNE XI

KNUT, CÉCILE, MARGUERITE

Cécile accourt à droite, tout juste assez vite pour voir le couple disparaitre.)

(Marguerite descend l'escalier intérieur. Elle est en toilette de diner et fixe un nœud à son corsage.)

MARGUERITE. — Qu'y a-t-il?

KNUT, il marche vers elle et la prend dans ses bras. — Maman.

MARGUERITE. — Comme vous me rendez malheureuse, mes enfants!

KNUT. — Ne crois rien de mal sur moi, maman!

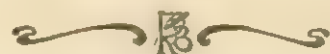
MARGUERITE. — Non, mon fils, sois sûr que non.

KNUT. — Si je peux compter là-dessus, je patienterai jusqu'à ce que tout s'éclaircisse ici.

(*Rideau.*)

BJOERNSTJERNE BJOERNSON.
Traduit par Mme R. RÉMUSAT.

(*A suivre.*)



LE BUDGET DE 1903

Que sera-t-il?

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Nul ne le pourrait dire. Le 14 octobre, la Chambre a été saisie d'un projet qui, à peine connu, a suscité de très vives critiques. Aboutiront-elles à des votes hostiles? Démolir un projet de budget est chose avisée. En bâtir un qui soit en équilibre est moins facile. On en va juger.

I

Pour peu qu'on n'ait pas suivi la marche des finances françaises pendant ces dernières années, on doit être porté à tenir pour relativement simple la tâche qui incombait à M. Rouvier. Des affiches blanches ne signalaient-elles pas, naguère, l'existence d'excédents considérables? Une conversion avantageuse n'est-elle pas venue, depuis lors, procurer à l'Etat une économie importante? Il semble logique de s'attendre à un budget brillant. Quand on a vu figurer, parmi les ressources auxquelles le projet de budget fait appel, des impôts nouveaux, des réductions d'amortissement, un emprunt, la stupéfaction a été profonde. Non point, certes, chez les initiés. Mais ils ne sont pas légion. Il serait excessif de prétendre que l'éducation financière de la démocratie soit achevée. Elle serait plutôt à entreprendre.

En fait, il faudrait remonter assez loin pour trouver des difficultés aussi graves que celles avec lesquelles le ministre des Finances s'est vu aux prises. Veut-on considérer la situation provisoire de l'exercice budgétaire 1901? Elle accusait, au 21 octobre, un déficit de 173 millions et demi. A la même date, la situation provisoire de l'exercice 1902 présentait un déficit de 176 millions. Des annulations de crédits se produiront. Mais les crédits supplémentaires de l'année courante ont-ils dit leur dernier mot?

A moins de se livrer à des évaluations fausses, le ministre devait réduire les prévisions de recettes pour 1903 et les ramener à un niveau sensiblement inférieur à celui qui avait été admis, non sans complaisance, pour le budget de 1902. Rien n'est plus détestable que le système des majorations de recettes. Il ne crée pas seulement des illusions dangereuses; il sème du déficit. Momentanément, il paraît agréable; il est commode. On croit, grâce aux mirages qu'il entretient, pouvoir sortir d'embarras gênants. On estime politique de l'employer. Mais les mécomptes sont proches. Les erreurs commises éclatent au grand jour. Elles se payent. Les gouvernements, il est vrai, auront eu le temps de changer.

Le projet de budget de 1903 revient à la vieille règle d'évaluation : la règle de l'antépénultième. Les recouvrements obtenus en 1901 servent de base aux prévisions pour 1903. On a beaucoup cherché, on n'a pas trouvé mieux. Il est des vieilleries qui ont du bon. Toute de prudence et de sagesse, la règle de l'antépénultième n'escompte aucune plus-value. Sous la seule action du développement normal de la richesse et des échanges, les recettes de l'État doivent, en principe, progresser; néanmoins, à dessein, on néglige cet élément favorable. De parti pris on laisse libres les ressources qui en peuvent résulter. Et, ainsi, une réserve latente est constituée. Elle permettra, soit de parer aux crédits supplémentaires toujours à craindre, soit même de ménager à la dette flottante un utile allégement.

Mais, immédiatement, un trou s'est vu creusé. Au lieu de majorations, on a eu une diminution des recettes. L'exposé des motifs du budget de 1903 l'a indiqué : « L'application de la règle a conduit à un total de recettes notablement inférieur aux évaluations du budget de 1902. » Toutes compensations faites entre les augmentations et les diminutions, celles-ci l'ont emporté de 57 600 000 francs sur celles-là.

Comme, d'autre part, le budget de 1902 n'avait été mis en équilibre, même sur le papier, qu'à l'aide d'un emprunt de 64 millions, on voit que le budget de 1903 s'est ouvert avec une première insuffisance de ressources, montant à près de 122 millions.

Pauvre bénéfice de la conversion! Il fait piteuse figure, auprès d'un tel déficit!

Et pourtant, l'opération de la conversion a été conçue et exécutée de façon à venir exceptionnellement en aide à ce malheureux budget de 1903. M. Rouvier y avait mis une sorte de coquetterie. Jamais sa rare ingéniosité ne s'est mieux déployée.

A elle seule, la conversion des rentes 3 et demi p. 100 ne pouvait donner qu'une économie n'ayant que de lointains rapports avec les besoins. Le service de ces rentes exigeait 237 388 289 francs. Les nouvelles rentes 3 p. 100 qui leur ont été substituées demandent 205 510 433 francs. La réduction des charges ressort à 31 877 856 francs. Une goutte d'eau dans les sables du déficit.

Aussi M. Rouvier avait trouvé mieux.

Au lieu d'offrir, en échange du 3 et demi pour 100 ancien, du 3 pour 100 nouveau jouissance d'octobre 1902, le ministre proposa de délivrer des rentes portant seulement jouissance du 1er janvier 1903. Par le simple choix de cette date, quel résultat s'assurait-on? Celui-ci : le budget de 1903 n'aurait à supporter que le poids de trois coupons, et non de quatre, sur les rentes nouvelles. Avril, juillet, octobre, le grèveront. Mais c'est au budget de 1904 qu'incombera le soin de subvenir au coupon du trimestre écoulé du 1er octobre au 31 décembre 1902.

Ainsi, le budget de 1902 eût, grâce à cette conversion, gagné : 1° l'économie due à la transformation du 3 et demi pour 100 en 3 pour 100, soit 31 877 856 francs; 2° un coupon tout entier sur les nouvelles rentes, soit 51 377 608 francs. C'eût été un profit total de 83 255 464 francs. Joli denier.

Tant de dextérité effaroucha la Chambre, et, par un article spécial ajouté au projet de loi sur la conversion, ce bénéfice fut atténué. Le budget de 1903 fut chargé de rembourser à la Trésorerie l'avance qu'elle doit effectuer, le 15 novembre, pour payer par anticipation, sur les rentes 3 pour 100 nouvelles provenant de la conversion, les intérêts jusqu'au 31 décembre 1902. Ce remboursement absorbera 25 427 004 francs. Malgré tout, le budget de 1903 aura gagné encore 57 828 460 francs à la conversion.

Mais cette économie était dévorée d'avance. Elle n'aura eu finalement pour effet que de réduire de 121 600 000 francs à 63 800 000 francs (en chiffres ronds) le découvert en face duquel s'est vu le ministre des Finances quand il a entrepris l'élaboration du budget de 1903.

II

Dans ces conditions, le premier soin devait être, évidemment, de diminuer le plus possible les dépenses. Une politique de larges économies sera toujours la bienvenue. En temps de déficit, ne serait-elle pas le salut ?

Il est des dépenses qui s'éteignent d'elles-mêmes. Chaque année, certaines charges temporaires apparaissent : elles disparaissent sans que personne ait eu à intervenir. Par exemple, le budget de 1902 avait été grevé de 500 000 francs pour frais de voyage du Président de la République en Russie. Voilà une économie forcée pour le budget de 1903. Si l'on fait le total de toutes les réductions dont celui-ci doit bénéficier, grâce à l'élimination de dépenses non renouvelables ou à l'extinction de crédits qui étaient purement transitoires, on arrive à une somme de 19 millions.

Il est clair qu'on ne pouvait pas s'en tenir là. Et la lutte habituelle a dû s'engager. Le ministre des Finances se montre « féroce »; il exige de ses collègues un esprit semblable à celui qui l'anime. Ils résistent. Ils invoquent la nécessité de l'extension des services, les réclamations pressantes des petits fonctionnaires, l'attitude impérieuse des comités ou des syndicats, les engagements pris, les promesses faites. Aux invitations réitérées du ministre des Finances d'avoir à restreindre considérablement leurs budgets, ils répondent par d'inlassables demandes d'augmentation.

M. Rouvier a fait de son mieux. Rognant 1 million sur les crédits pour amélioration des rivières; 1 million, sur l'allocation prévue pour l'établissement et l'amélioration des canaux de navigation : 175 000 francs, sur les fonds destinés aux routes nationales; 280 000 francs sur les crédits affectés à l'amélioration et à l'extension des ports maritimes ; allant jusqu'à réduire de 50 000 francs la dotation du chapitre pour travaux de défense contre les inondations, et de 26 500 francs celle qui était admise pour études et travaux de chemins de fer exécutés par l'État; abaissant de 1 million la subvention à l'Algérie pour garanties d'intérêt aux compagnies de chemins de fer, de 2 millions le crédit pour la défense des colonies, de 550 000 francs les travaux militaires et armements à Madagascar, supprimant la subvention de 700 000 francs accordée antérieurement au budget local de cette colonie, ainsi que les 854 000 francs qu'y coûtait l'indemnité de marche; enlevant près de 5 millions aux travaux extraordinaires du génie, grappillant encore, de-ci de-là, quelques centaines de mille francs (4 000 francs, par exemple, sur les médailles pour belles actions, 2 500 francs sur les secours aux réfugiés étrangers, 8 500 francs sur les souscriptions scientifiques et littéraires), le ministre des Finances est parvenu à un total d'économies nouvelles, atteignant 16 700 000 fr. Effort louable ! Seulement, en regard de cette diminution des dépenses, le projet de budget de 1903 a mis des accroissements, et ils montent à 72 600 000 francs.

Par le seul jeu des lois existantes, pour la simple exécution d'engagements auxquels on ne peut pas se dérober, il se produit, de 1902 à 1903, 46 millions et demi d'augmentation de dépenses. Ce qu'on a coutume d'appeler « la marche des services » a grossi de 26 100 000 francs cette somme. Voilà les 72 600 000 francs de charges nouvelles. L'exposé des motifs du budget en a jeté un vrai cri de détresse.

Comment résister à la marée montante des dépenses publiques? « Pouvions-nous nous dispenser d'inscrire au budget les sommes nécessaires pour le transfert de l'Imprimerie nationale et la construction

de notre ambassade à Vienne dont vous avez voté le principe? Ne fallait-il pas, en présence de l'insuffisance évidente des crédits alloués pour les frais de voyage et de courriers de notre service diplomatique, pour les primes à la navigation et à la construction des navires, pour les remises aux agents des postes ou les règlements de comptes avec les offices étrangers, insuffisance démontrée par les demandes annuelles d'allocations supplémentaires, vous apporter des chiffres plus sincères et mieux en rapport avec des besoins irréductibles? N'avions-nous pas, enfin, le devoir strict de fournir au service des postes les renforts de personnel et de matériel indispensables pour répondre à l'accroissement continu des correspondances postales et à l'extension des réseaux téléphoniques; de suivre et d'encourager les progrès de ces admirables institutions de secours mutuels qui développent si heureusement dans notre pays l'esprit de prévoyance et de solidarité; de pourvoir, enfin, aux charges nouvelles qu'imposent à l'État la diffusion de l'instruction publique à tous ses degrés et l'achèvement de l'œuvre de laïcisation poursuivie depuis de longues années par le gouvernement de la République? »

Quelle réplique opposer à cet éloquent plaidoyer? Et, pour que nul ne puisse s'y tromper, l'exposé des motifs dit encore : « Il a fallu retarder certaines entreprises, renoncer à des améliorations, — parfois, cependant, impatiemment attendues, — aux traitements et à la situation du personnel, ajourner des créations d'emplois que justifierait suffisamment le développement des services. » Tout ce qui est ajourné n'est pas perdu : on retrouvera ces dépenses. On en verra, vraisemblablement, bien d'autres. Dans un tableau des plus curieux, le distingué rapporteur général de la Commission sénatoriale des finances, M. Antonin Dubost, esquissait récemment l'inventaire des augmentations de charges promises à nos prochains budgets. Il arrivait à plus de 400 millions,

La pire de toutes les politiques financières, c'est celle qui dissimulerait la vérité au pays. M. Rouvier a voulu faire un budget sincère. Il y a réussi, à coup sûr.

Le budget des dépenses, avec son total formidable de 3 milliards 574 millions et demi, ne comprend même pas un milliard pour l'ensemble des services civils. Leur dotation effective ne dépasse pas, au budget de 1903, 769 millions.

Veut-on y joindre 211 millions et demi pour les frais d'exploitation des postes et télégraphes, et 14 millions pour les frais d'exploitation des forêts? On reste au-dessous du milliard. Mais la Guerre et la Marine absorbent 1 milliard 18 millions : les colonies, 112 millions et demi. Le service de la Dette exige 1 milliard 191 millions et demi. Quant aux frais de régie et de perception des impôts, ils ne dépassent pas 217 millions. Enfin, on compte 41 millions environ de remboursements, restitutions, non-valeurs et primes. Voilà tout le budget. On aperçoit s'il est aisément compressible et si, à moins de toute une orientation nouvelle, le ministère des Finances pouvait faire beaucoup mieux.

III

Ce malheureux budget de 1903 a eu, pour comble d'infortune, l'impérieux devoir de parer à une crise qui menace gravement l'une des grandes industries nationales, l'industrie sucrière. Qu'on se rassure : nous n'allons pas traiter la question des sucres. Il suffit de rappeler l'obligation où se voit la France de supprimer, à partir du 1er septembre 1903, non seulement ses primes d'exportation sur les sucres, mais toute la législation protectrice en vigueur depuis 1884. Ainsi le veut la Convention internationale signée à Bruxelles le 5 mars 1902.

A l'abri de cette législation et des primes qui avaient suivi, la production du sucre s'est merveilleusement accrue, au grand avantage de l'agriculture. Mais que vont devenir les départements ainsi enrichis, quelles dépréciations foncières n'y sont pas à redouter, si, menacés de perdre les marchés étrangers, les fabricants de sucre ne parviennent pas à trouver des débouchés nouveaux?

Le projet de budget s'est préoccupé de cet intérêt. Il tente de faire surgir, en France même, de nouvelles couches de consommateurs. L'impôt sur le sucre est si lourd qu'il fait obstacle au développement de la consommation. La politique financière ignore, chez nous, la vie à bon marché. Pour toute une école, le « consommateur » n'existe pas. Peut-être, un jour viendra-t-il où la démocratie fera prévaloir d'autres vues. On en est loin. La politique des dégrèvements est à naître. Comment en parler utilement, au surplus, en pleine période de déficit?

Le dégrèvement proposé par le projet de budget de 1903 n'en est que plus méritoire. Sera-t-il jugé suffisant? L'impôt serait réduit à 25 francs par quintal. Il est de 60 francs. En outre, la taxe sur les sucres bruts allant en raffinerie serait abaissée de 4 francs à 2 francs. On se promet de sensibles effets de ces changements. Le plus certain, c'est une perte pour le budget.

Elle est évaluée, pour l'année 1903, à 44 300 000 francs. Comme l'insuffisance à laquelle on devait déjà subvenir monte, on l'a vu, à 100 700 000 francs, M. Rouvier avait à trouver au moins 145 millions de ressources.

Où les prendre?

C'est alors qu'on s'est souvenu d'un principe, ja-

dis fort en honneur, un peu tombé en discrédit : le principe de l'égalité des citoyens devant l'impôt. M. Rouvier s'est rappelé qu'une bonne partie de l'alcool consommé en France est de l'alcool vendu en fraude, sans acquittement préalable des droits. Il a remarqué, d'autre part, que, dans certaines régions du pays, des tarifs exceptionnellement réduits sont accordés aux consommateurs de tabacs. Il a résolu de mettre fin à ce qu'il considère comme des abus. De là, une double série de dispositions : les unes tendant à une réglementation rigoureuse du privilège des bouilleurs de cru ; les autres, réglementant avec plus de sévérité les tabacs de zones. De celles-ci, on espère, en 1903, 26 450 000 francs (y compris le produit de quelques rehaussements de taxes) ; de celles-là, on se promet 50 millions.

Ce sont de gros chiffres. Ils seront — ils sont déjà — âprement discutés. Cette recette totale de 76 millions et demi risque d'échapper à l'État, sinon en totalité, du moins en partie. M. Rouvier n'a pu se faire aucune illusion sur ce point. Mais, déjà, pour parer aux objections que multiplient les représentants des bouilleurs de cru, pour acheminer aussi peut-être l'opinion vers d'autres solutions, l'habile ministre des Finances a pris un parti qui, sans rien compromettre, ménage tout : il vient de faire instituer une grande commission extraparlementaire de l'alcool, chargée d'examiner l'ensemble des problèmes, économiques et fiscaux, auxquels se heurtait et menaçait de se briser le projet de budget de 1903.

A un député qui lui disait : « Que penseriez-vous du monopole de l'alcool ? » M. Rouvier répondait, hier : « Si vous pouviez me procurer une bonne formule, je l'adopterais tout de suite. Je n'ai pas d'objection de principe ; mais j'ai étudié la question, et, en entrant dans le détail des choses, j'ai dû renoncer à ce projet. » Nul doute que la commission extraparlementaire ne reprenne utilement la suite des travaux d'une commission analogue, qu'on n'a pas oubliée et dont il est resté un remarquable rapport, dû à M. Léon Say. En tout cas, le projet de budget reçoit un appui dont il serait puéril de nier l'importance.

Néanmoins, même encaissés intégralement, les 76 millions et demi des recettes nouvelles ne combleraient encore qu'une partie du déficit. Une correction de la taxe des biens de mainmorte fournira 3 100 000 francs ; l'application de l'impôt de 4 p. 100 sur le revenu des valeurs mobilières aux arrérages de rentes viagères servies par des Compagnies produira, en outre, 3 700 000 francs. Avec ces 83 300 000 francs, on abaisse de 145 millions, à 61 700 000 francs l'insuffisance.

Le pays eût-il pu supporter des surcharges plus lourdes ? L'industrie, le commerce, l'agriculture traversent une période difficile. L'État, s'il exagérait davantage ses impôts, serait exposé à tarir la source de ses recettes, qui est l'activité nationale. Lorsque M. Rouvier a accepté d'annoncer un projet d'impôt général sur le revenu, il a expressément déclaré que ce projet n'aurait aucun caractère fiscal, et que, si des ressources en doivent résulter, elles seront consacrées à des diminutions d'impôts. Dès lors, on était acculé — pour atteindre enfin ce fuyant équilibre budgétaire — à de simples expédients financiers.

D'une part, le projet supprime 29 millions d'amortissements divers. D'autre part, il propose d'émettre pour 44 millions d'obligations à court terme du Trésor : 33 millions devant servir à parfaire l'équilibre du budget, et 11 millions étant affectés à un chapitre spécial, sous cette rubrique : « Remboursement d'obligations à court terme émises pour paiement des garanties d'intérêts aux Compagnies de chemins de fer. »

Il pourrait sembler quelque peu paradoxal de gager un chapitre d'amortissement par un emprunt. Le projet de budget n'avait besoin que de 33 millions de supplément et l'on eût pu, sans aucun doute, s'en tenir à ce chiffre pour l'émission. En fait, les 44 millions, d'obligations proposées correspondent au montant présumé des avances que l'État aurait à effectuer, en 1903, aux Compagnies de chemins de fer. Comme ces avances créent l'État créancier, et comme sa créance est productive d'intérêts, l'opération se traduit, au fond, moins par un emprunt proprement dit que par la mobilisation et l'escompte d'une créance.

Il n'est que juste, d'ailleurs, de rappeler que le budget de 1903 recèle épars dans de nombreux chapitres, indépendamment de cette dotation de 11 millions, 65 millions de crédits pour amortissements divers. On n'osera pas dire que ce soit trop, alors que la dette publique, perpétuelle ou à terme, atteint 28 milliards 942 millions. Et ce bloc ne comprend ni la dette flottante, qui est de 1 132 millions ; ni le montant des cautionnements en numéraire, s'élevant à 269 millions et demi ; ni la dette viagère dont la charge annuelle, qui va sans cesse grossissant, ressort à 217 millions pour l'exercice 1903.

IV

On voit si la situation budgétaire actuelle prête à des aventures quelconques. Dans son exposé des motifs, M. Rouvier a qualifié ce budget, de « budget de recueillement ». M. Rouvier a fait mieux qu'un budget de recueillement : il a fait un budget d'avertissement.

Si le gouvernement et les Chambres savent s'inspirer de la haute leçon de prudence donnée avec tant d'autorité, le relèvement des finances françaises est proche ; tout au moins n'est-il pas douteux. Le développement de la richesse publique fera son œuvre. Garantis contre les caprices changeants d'interventions malencontreuses, soustraits à l'aléa des bouleversements fiscaux téméraires, sûrs que toutes les réformes sérieuses seront accomplies et celles-là seulement, les travailleurs auront la sécurité du lendemain, l'épargne s'emploiera avec confiance, l'essor de la production et des échanges ramènera les plus-values de recettes. Le salut est là.

Paul Delombre,
Député.



BAUDELAIRE CRITIQUE D'ART

I

« A bout d'expédients, l'Arétin se fit critique d'art. » C'est un critique littéraire qui parle : on le devinerait. Et ce document d'histoire ancienne a tout l'air d'un symbole contemporain ; le littérateur a voulu caricaturer son confrère, qui ne se fait point faute de rédiger le grand éloge en échange du petit souvenir... La médisance, hélas ! n'est pas une calomnie : on pressent les dessous de toute monographie trop emphatique ; et voilà, sans doute, pourquoi le public désabusé soupire : « Il n'y a plus de critique ! » Pour l'honneur d'une profession délicate, que dépravent quelques parasites, il faudrait plaider.

Mais voici, par bonheur, un fier exemple qui dispense notre plaidoirie de remonter au déluge : sans esquisser l'histoire incertaine de la critique d'art chez les anciens, sans consulter Pausanias le voyageur ni Philostrate, dont la galerie de tableaux fut peut-être imaginaire (ces Grecs avaient tant d'imagination !), sans vouloir mettre en parallèle les esthéticiens, depuis l'*Essai* du P. André sur le Beau (1741), et les salonniers, depuis le premier *Salon* (1759) du bon Diderot, patron superficiel, mais loyal, et non content d'exhorter imprudemment son ami Greuze à « faire de la morale en peinture », puisqu'il édictait, dans une formule brève, que le désir de l'argent tarit, chez l'artiste, le sentiment de son art, — interrompons cette période trop longue devant le monument de Baudelaire. Aussi bien, le grand exemple étant posthume, son panégyrique est à l'abri des soupçons.

Peut-être a-t-on calomnié l'Arétin ? Mais, si l'ami des nobles vénitiens valait mieux que sa réputation de critique, le parfait poète des *Fleurs du Mal* est toujours le poète maudit que de rares fidèles osent vanter dans un cimetière désert, le dimanche 26 octobre 1902, aux premiers frissons de l'automne, et que la charité d'un jeune statuaire a pourvu d'un souvenir. Le désintéressement de M. José de Charmoy nous interdit de juger son œuvre. Mais, bien que Baudelaire ne soit plus un « corrupteur » qu'aux yeux chassieux des derniers pédants ou de quelques Prudhommes hypocrites, le parnassien de la Souffrance est encore injustement traité comme un de ces *poetæ minores* de la littérature ou de l'art, que sa plume nette de prosateur aimait à silhouetter avec un charme subtil. A d'autres plus lettrés de remettre à son plan, qui fut le premier, cette hautaine figure solitaire, ce miroir profond ; de venger ce soi-disant « décadent » de 1857, qui demeure, au contraire, le plus chrétien des poètes, et si vertement, que Pascal n'aurait, pour l'absoudre, qu'à recopier cette *pensée :* « On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien ; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare. »

Mais le critique d'art qu'il était non moins éminemment et discrètement nous suffit : à la suite des *Fleurs du Mal*, en « l'édition définitive » pour laquelle le clairvoyant Théophile Gautier sculpta dans sa prose alexandrine la reine des préfaces, apparaissent, sur le rayon des amoureux d'art, deux volumes posthumes et merveilleux : *Curiosités esthétiques* et *l'Art romantique* (1868). Ils nous suffisent pour en pénétrer l'auteur : si l'artiste, en effet, sursaute maintes fois dans le poète, évoquant la forme qui se perd ou le rêve qui meurt en présence des plus lamentables débris de la matière immortelle, il n'est pas défendu de retrouver à chaque page, à chaque pas, dans le critique d'art, le poète, — le plus *romantique* de tous les poètes.

Ce romantisme de Charles Baudelaire, poète et prosateur, dont toute l'œuvre et toute la vie ne furent qu'un hymne tragique à la Beauté disparue, ce romantisme, il nous est facile de le définir puisque, dès le Salon de 1846, un salonnier de vingt-cinq ans s'en est acquitté lui-même : ce romantisme, cela va sans dire, n'est pas, dès lors, celui des molles armures de grand opéra ni de la friperie chevaleresque ; il ne larmoie pas avec les jeunes dames élégiaques, il ne se déguise pas à faire peur aux bourgeois. Le romantisme n'est plus cette grandeur militante, déjà si lointaine, parmi les ruines de laquelle le salonnier rencontre « un vieux de la vieille » comme Paul Huet... Le romantisme, il le devine, « n'est précisément ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, mais dans la *manière de sentir* ». Ce n'est pas dans l'histoire ou dans la

rue, mais en soi qu'on le trouve. Et le salonnier précoce ajoute cette forte définition : « Pour moi, le romantisme est l'expression la plus actuelle du Beau. » Ces mots vont expliquer toute son âme, nuancée comme toute sa critique, qui ne sera que l'instinctive réverbération de son âme.

II

Quelle est l'idéale patrie de ce romantisme? Le pays pluvieux, où l'absente Beauté n'est plus que la réminiscence d'une vie antérieure, telle une éclaircie vers le soir, un froid royaume dont le rêve intérieur est le roi : « Le romantisme est fils du Nord, et le Nord est coloriste; les rêves et les féeries sont enfants de la brume... » Si le Midi fut naturaliste, le Nord sera spiritualiste; si le Midi paraît « brutal et positif comme un sculpteur dans ses compositions les plus délicates, le Nord, souffrant et inquiet, se console avec l'imagination, et, s'il fait de la sculpture, elle sera plus souvent pittoresque que classique... » Ainsi, dès 1846, le jeune salonnier spiritualisait la théorie des climats; et son intuition devinait Vallgren, Rodin, Bartholomé, la crise shakespearienne qui tord aujourd'hui la sculpture française... Il continuait par ce parallèle aussi suggestif que peu classique : « Raphaël, quelque pur qu'il soit, n'est qu'un esprit matériel sans cesse à la recherche du solide; mais cette canaille de Rembrandt est un puissant idéaliste qui fait rêver et deviner au delà. L'un compose des créatures à l'état neuf et virginal, — Adam et Ève; — mais l'autre secoue des haillons devant nos yeux et nous raconte les souffrances humaines. »

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures...

D'instinct, Baudelaire a la vision *rembranesque;* il sera donc un moderniste. Il risque le mot de *modernité,* néologisme qui devance les juvéniles soucis des Goncourt; et modernité doit être envisagée comme un corollaire de romantisme : « Qui dit romantisme, dit art moderne, — c'est-à-dire intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini, exprimées par tous les moyens que contiennent les arts. » Notons, en passant, que l'*intimisme* ne date pas des rêves neigeux de M. Le Sidaner. Rien de nouveau sous le soleil ou la brume : point de nouveautés; des rajeunissements, des transpositions... Mais comprenez-vous, dès maintenant, pourquoi ce soi-disant réaliste a détesté le réalisme ? Hamlet bourgeois de tous les charniers, il est d'abord trop aristocrate pour frayer familièrement avec les fossoyeurs, avec ceux qu'il appelle déjà les « maçons » de la peinture: il veut demeurer seul à l'écart, et, comme disait Sainte-Beuve qui l'a merveilleusement compris, « à la pointe extrême du Kamtchatka romantique »... L'auteur de *Volupté*, le père de *Joseph Delorme*, aussi mystique que sensuel, parlait à Baudelaire de cette « tristesse particulière » qui ressort de ses pages, où se reconnaît « le dernier symptôme d'une génération malade, dont les aînés nous sont très connus... » Et confidentiellement, de poète à poète, il ajoutait, avec sa voix onctueuse de directeur de conscience : « Vous avez dû beaucoup souffrir, mon cher enfant ! »

Oui, Baudelaire a beaucoup souffert de son âme double et maladive comme les *Fleurs* qu'il a chantées : aussi le poète a-t-il effrayé Courbet, le maître peintre d'Ornans, qui ne fumait pas à l'aise en sa présence. Et le critique d'art, mélancoliquement amoureux de la modernité qui nous échappe avec l'ironie voilée de la *Passante*, n'eut rien de commun, franchement, avec le brave Zola, le Courbet de la lourde prose : le jeune salonnier de 1846 ne présage pas le jeune salonnier de 1866, dédiant son Salon « à son ami » Édouard Manet et disant *Mon Salon* comme Manet dira *Mon Jardin*... Il n'est pas non plus, malgré des affinités plus nerveuses, le devancier des Goncourt, collectionneurs et japonisants, trop circonvenus par tous les bibelots du « petit genre ». En dépit de sa dévotion filiale « au poète impeccable, au parfait magicien ès lettres françaises », Baudelaire n'est pas davantage le continuateur de ce Théophile Gautier qu'il aima si fort (car Baudelaire savait aimer), l'héritier direct ou collatéral du salonnier styliste et trop bienveillant, indifférent et plastique, qui aimait mieux refaire le tableau que de juger le peintre, et dont le regard païen trouvait plus de séductions dans la beauté nue de la Vénus de Milo que dans les mystères contemporains de la « poupée sublime ». Le réalisme, aussi bien que le Parnasse, c'est « l'univers sans l'homme », c'est-à-dire sans l'âme, miroir singulier qui le reflète et l'anime; quelles que soient les distances de la beauté grecque au document trivial, c'est l'art *objectif*, et la poésie est évidemment *subjective:* c'est l'art de celui pour qui le monde *intérieur* existe.

Or, Baudelaire critique d'art ne cesse pas un instant d'être poète. Dans le clan des salonniers illustres, qui sont en même temps les maîtres de la forme au milieu du siècle, il reste l'isolé dans son « kiosque » battu par tous les orages et d'où il poétise en la regardant cette modernité peu lyrique qui déferle alentour. En se posant sur la vie, son regard d'artiste la sublimise et la transpose : et voilà pourquoi Baudelaire poète peut nous avertir de « l'héroïsme de la vie moderne qui nous entoure et nous presse », de son merveilleux qui nous enveloppe à notre insu. Le « vrai peintre » qu'il souhaite et qu'il attend, *le peintre de la vie moderne*, c'est lui-même, en ses prestigieux chapitres, beaucoup plus que ce Guys qu'il désigne discrètement par son initiale et qu'il a surfait.

Le regard inquiétant du poète-artiste embellissait les croquis barbares, de même que, dans la fumée des Valentinos, les paupières cernées des filles lui tenaient lieu de « mélancolie »... Il avouait, d'ailleurs, que la beauté moderne n'avait pas encore trouvé son maître.

III

Oui. Mais, synonyme éloquent de l'art moderne aux lueurs pleines de pensées, le romantisme avait déjà trouvé les siens : et quand même le poète précis des *Fleurs du mal* finirait par devenir un coloriste incompréhensible aux âmes plus rassises d'un avenir trop positif, ce sera la gloire immortelle du critique sans rival de l'*Art romantique* que d'avoir salué de leur vivant ses deux maîtres : Eugène Delacroix et Richard Wagner.

Dès le Salon de 1845, Delacroix est le dieu du jeune salonnier son prophète, comme Wagner se révèle au critique musical improvisé dès les trois concerts parisiens de 1860, qui précédèrent d'un an la chute inoubliable de *Tannhäuser* au Grand Opéra.

Baudelaire salonnier n'est pas un aveugle thuriféraire qui joue de l'encensoir avec une malignité décorative : à vingt-quatre ans, il entre au Salon de 1845, il y découvre William Haussoullier, le peintre-graveur, météore unique et fugace; ses yeux sont tombés sur la *Fontaine de Jouvence* du beau peintre inconnu; son crayon la décrit avec autant de fièvre amoureuse que le caprice d'Alfred de Musset se plaisait à détailler, au Salon de 1836, le *Farniente* du trop joli Winterhalter... On voudrait revoir les deux toiles, pour mieux évaluer la distance entre les deux salonniers : mais où sont les succès d'antan? Nomenclateur intelligent et concis en 1845, humoristique en 1846, philosophe sans pédantisme en 1855, magistral en 1859, Baudelaire salonnier va droit au grand style du caricaturiste Honoré Daumier qu'il place à côté des deux grands rivaux, Ingres et Delacroix; s'il est injuste pour Ingres, si le poète moderne ne pouvait entièrement pénétrer ce prosateur, héritier des Grecs, il ne le traite point méchamment, comme un confrère, de « peintre chinois égaré en plein XIXe siècle dans les ruines d'Athènes »; mais il l'appelle finement « l'adorateur rusé de Raphaël », en reconnaissant ce prêtre passionné de la forme pour le plus vrai portraitiste de son temps. Baudelaire comprend Corot l'harmoniste; il apprécie les oubliés, Penguilly, Janmot, les talents naissants, Ricard portraitiste, Fromentin, dont « l'esprit tient un peu de la femme », Boudin, l'ami des ciels, Méryon, l'Edgar Poe de l'eau-forte. Il ne rudoie que les « singes du sentiment », pires que les « maçons », tous les « enfants gâtés » de la médiocrité contemporaine. Il sait les peintres avec lesquels on peut causer, quand le soir tombe; mais il ajoute vite : « Il est inutile, je pense, de parler de la conversation d'Eugène Delacroix, qui est un mélange admirable de solidité philosophique, de légèreté spirituelle et d'enthousiasme brûlant... » Et chacun des *Salons* de Baudelaire, de 1845 à 1859, devient un nouveau dithyrambe analytique en l'honneur du « peintre-poète », le seul vraiment grand, qu'il définit le plus « suggestif » des peintres, le plus « original » de tous les peintres anciens et modernes. Sous l'hyperbole circonstanciée de l'admiration la plus vive, on suit toujours l'analyse la plus fine et la ferveur la plus nuancée. Point de sonorités sans âme, pas d'écriture artiste où le salonnier fait de l'art pour l'art, à son tour... Mais, dans son trouble radieux, Baudelaire exhume un salonnier très inattendu, de 1822, M. Thiers, qui sut découvrir Delacroix à côté du mérite « trop modéré » de tout le reste...

Ah! si Delacroix avait pu lire la notice, hélas! posthume de 1863, lui qui remerciait déjà son ami de l'avoir traité comme les « grands morts »! Ah! si Baudelaire avait assez vécu pour connaître le Journal du peintre, qui devint pour nous la preuve de ses calculs! Le 5 février 1849, le peintre écrit sur son *agenda :* « M. Baudelaire venu... Ses vues me paraissent des plus modernes... » On devine, sans effort d'imagination, les entretiens de ces deux natures si proches parentes, de ces deux messieurs si distingués qui cachaient une âme volcanique et convulsive, impressionnable à l'excès, sous le dandysme un peu *stendhalien* de la plus française politesse. Le poète avait vingt-trois ans de moins que le peintre : mais, dès 1845, à la suite du subtil éloge, une solide amitié rapprochait ces deux fiertés que l'âge d'abord semblait devoir tenir à distance. L'influence du peintre sur le poète est flagrante : elle éclate dans les plus essentielles opinions du critique d'art que la parole de l'artiste avait réveillées de leur mystérieux sommeil, comme la lumière soudaine accuse les formes endormies. La maturité du génie parlait à la jeune sympathie de son critique : Delacroix fut l'initiateur de Baudelaire; il fut, avec Hoffmann et Poe, son vrai maître. Par son œuvre, et par sa parole ensuite, il lui permit de se découvrir : aucune preuve de cette empreinte n'est plus sensible que la fameuse théorie qui compare la nature au « dictionnaire » où le véritable artiste doit seulement puiser des mots et les éléments épars de ses périodes impérieuses; le réaliste, lui, le maçon copie une page du « dictionnaire » que l'art doit consulter seulement : ce symbole résume au mieux toute l'esthétique. Et l'idéalisation de l'art ressemble, en effet, à la magie du « souvenir ». A cette phase du

romantisme expirant où l'impersonnalité, devenue de bon ton, rivalise avec le marbre antique ou la chose vue, n'est-ce pas un spectacle édifiant entre tous que cette parenté native entre deux génies « malades de leur génie »? Le poète souffrant appelle l'œuvre de son peintre d'élection « un hymne à la douleur » et défend ses drames silencieux,

Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel...

Ce n'est pas à dire que la grande tradition stoïquement révolutionnaire, dont il est issu, soit méprisable : David, astre froid, fut un colosse; le classicisme de Guérin n'est pas l'académisme de M. Gérome... Mais arrière les vaines comparaisons : bien qu'il ait pressenti dans son exil le « rayon macabre » et le « frisson nouveau » de notre poète, Hugo n'est pas le Delacroix de la poésie, car « M. Victor Hugo est un grand poète sculptural qui a l'œil fermé à la spiritualité ». Nous comprenons maintenant pourquoi Delacroix s'en prend de même aux *Salons* de Gautier, malgré leurs éloges : « Il n'y aura ni enseignement, ni philosophie dans une pareille critique. »

Spiritualité, philosophie, ce sont les dons innés de notre analyste : et, providentiellement, Richard Wagner viendra donc lui révéler la musique de son désir. Baudelaire adore la musique et la peinture, ces sœurs parfois ennemies; « à défaut de connaissances étendues », il vibre et devine; il comprend parce qu'il aime. Il a l'amour de la peinture « jusque dans les nerfs »; mais, souvent aussi, la musique le prend « comme une mer » : Beethoven et Weber lui chantent son siècle et son âme. Or, quel fut le rayonnement de cette âme à l'approche des Anges descendant avec une voluptueuse lenteur sur les ailes du divin Prélude? Un miracle de sorcellerie devrait nous prêter l'âme d'un Baudelaire découvrant le *Prélude de Lohengrin*... En janvier 1860, Baudelaire touche à la quarantaine ; mais l'Ange qui sommeille en lui reste jeune : et cet Ange se ranime à l'écho lumineux de ses frères célestes... Le voyez-vous, dans sa stalle banale, aux *Italiens* mondains et surpris? Il écoute, il évoque, il interroge les sonorités, car il ne connaît pas encore un mot de l'opéra, il n'a pas lu le programme; il écoute, les yeux fermés, et se sent comme « enlevé de terre »... Une clarté l'inonde. Il sait qu'il subit « une opération spirituelle, une révélation »... Heureux et lointain âge d'or, où M. Saint-Saëns lui-même, avec Franz Liszt, combattait pour l'Art contre les philistins, en faveur de cette *ouverture* inouïe, de ce « sublime *adagio* »! Sa divination fait de Baudelaire le premier Wagnérien français et son extase est la préface de notre éducation musicale. Plus tard, bientôt, paralysé, réduit à son cri, Baudelaire frémira quand Mme Manet viendra lui jouer du Wagner... Manet, Wagner : en ces noms rapprochés, quel raccourci d'époque!

IV

Rapprochement encore plus suggestif et moins douloureux, ces deux noms réconciliés dans la passion d'un seul : Richard Wagner, Eugène Delacroix! Les deux noms, un autre les rapproche, mais c'est un apostat qui déclame au nom de Gœthe et d'Athènes : le classique Nietzsche poursuit dans Wagner et Delacroix « les ennemis nés de la logique et des lignes droites ». Mais qui sait si Delacroix dilettante eût accepté l'éloge ou l'injure? On imagine mal Delacroix wagnérien, car les jugements des maîtres artistes sont déconcertants plus d'une fois et les éloignent comme à plaisir de leurs âmes-sœurs... Toujours est-il que le peintre et le musicien fraternisent dans l'admiration de Baudelaire, car, à ses yeux, l'harmoniste de la palette silencieuse et le coloriste de la palette sonore sont les miroirs souverains du romantisme : et Baudelaire le disciple a raison contre le dilettantisme arriéré de son maître.

Wagner et Delacroix le fascinent, parce qu'ils sont les deux Shakespeariens du siècle : tous deux paroxystes, romantiques flamboyants, amis des formes reptileuses, des hachures serpentines et de la division du contour ou du ton, mais enfermant les angoisses de l'âme sous les somptuosités du décor; génies tous deux, novateurs souffrants et sublimes, phares dans la nuit, anneaux indispensables de la chaîne, et réalisant violemment leur rêve en dépit de l'indifférence ambiante; étranges composés, tous deux, de vouloir et de passion; véritables fêtes du cerveau, surnaturels banquets des sens : l'un plus tourmenté, l'autre plus solennel, mais unis dans l'invisible, puisque leur admirateur les évoque avec les mêmes expressions, affirmant que l'art *despotique* de ces deux génies fraternels équivaut aux « vertigineuses conceptions de l'opium »...

Ici, nous touchons sur le vif à la méthode même de critique inaugurée par le poète; abandonnant les joutes stériles aux deux courtois champions, Chenavard et Delacroix, laissant aux doctrinaires les discussions pédantes et les problèmes insolubles, après avoir éprouvé le défaut de tous les systèmes, le critique d'art trouve son *criterium* unique en « l'impeccable naïveté ». Sentir, voilà son asile. Un art insolite, une musique nouvelle s'exhale : il est ébloui. Qu'aurait-il découvert s'il avait connu le couple exaspéré : *Tristan et Isolde*? Car le poète est trop philosophe pour ne point chercher le « pourquoi » de son vertige : au retour de *Tannhäuser*, après la fugitive extase de *Lohengrin*, il veut « transformer sa volupté en connaissance » ; et l'analyse la plus lu-

cide devient le prolongement logique de la sensation.

En cela, le critique d'art est parent de l'artiste : la faculté qui l'inspire, c'est l'imagination, mystérieuse « reine des facultés », faculté *cardinale*, évocatrice de la pourpre. C'est l'imagination qui fait le beau paysage et la belle critique, c'est elle qui *voit* les mots importants au dictionnaire de la nature ou dans l'œuvre d'art; car l'imagination, « grâce à sa nature suppléante, contient l'esprit critique » : remarque profonde, qui dévoile la poétique de ce *voyant*. Et ce n'est pas tout : des rapprochements inédits nous attendent. « C'est l'imagination qui a enseigné à l'homme le sens moral de la couleur, du contour, du son et du parfum. Elle a créé, au commencement du monde, l'analogie et la métaphore. Elle décompose toute le création ; et, avec les matériaux amassés et dispersés suivant des règles dont on ne peut trouver l'origiñe que dans le plus profond de l'âme, elle crée un monde nouveau... » Baudelaire est le roi de ce nouveau monde. Dans le sensuel, un mystique s'est formulé. La *spiritualité* de ce mystique enfante mystérieusement la *correspondance*, eût dit Swedenborg (car le mot *correspondance* est dans Swedenborg !), l'ineffable *correspondance* qui rapproche deux génies éloignés, deux arts différents, qui prête un sentiment de tristesse aux ombres froides et violettes, de gloire aux pourpres automnales ou crépusculaires, qui dégage un sens d'une couleur, d'une arabesque, d'une harmonie, d'un arome, superposés, comme une grappe d'accords, sur l'immense clavier des analogies. C'est la *spiritualité* qui fait la *correspondance*, provoquant un rapport, percevant une sympathie, aspirant une nuance, insinuant une comparaison. L'âme des choses ne vit qu'en nous, et c'est notre âme qui s'ajoute à la nature, qui « voltige » sur les parfums ou sur la musique. Ainsi le dictionnaire de la nature devient, aux yeux du moderne alchimiste, un dictionnaire des synonymes, dictionnaire *étrange* comme la Beauté même. Ainsi se forme un langage nouveau.

> Le langage des fleurs et des choses muettes...

Baudelaire a complété Delacroix. Et le poète des *Phares* exprime à sa façon le génie favori de son peintre en transposant la pourpre et l'émeraude :

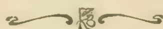
> Delacroix, lac de sang, hanté des mauvais anges,
> Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
> Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
> Passent, comme un soupir étouffé de Weber...

Alors, en 1857, Wagner n'avait pas encore détrôné Weber dans le cœur ingénieux de l'*analogiste*, et le *leit-motiv* n'apparaissait pas encore à l'horizon mélodieux comme le « blason » du chevalier au cygne ; mais un sonnet, fameux déjà, dispensait, avec une ivresse mathématique, l'encens troublant des *Correspondances* au sein de la Nature envisagée comme un temple :

> Comme de longs échos qui de loin se confondent
> Dans une ténébreuse et profonde unité,
> Vaste comme la nuit et comme la clarté,
> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent...

Ces vers connus sont peu compris. Le snobisme s'en est saisi pour justifier toutes les décadences. Ce qui, chez Wagner, était seulement *coïncidence* des arts et, chez Delacroix, instinct des *complémentaires*, est devenu, dans l'âme baudelairienne, sentiment des *analogies* réelles et d'une *fusion* possible : à la science prochaine de nous démontrer l'*identité* des arts ! Bientôt, nous interrogerons les origines et les suites de telles intuitions. Mais la *correspondance* décisive à nos yeux, c'est le voisinage de Wagner avec Delatroix, ce double *Hommage* (comme dirait Fantin-Latour, qui peignit dans le sien un si poignant portrait du poète), ce double hommage aux deux « représentants les plus vrais de la nature moderne ». Critique d'art *intuitif*, supérieur à nombre d'artistes, et dont l'*instinct* sympathisait avec les *lois* éternelles, Baudelaire était marqué pour les défendre : car il aimait l'intensité nerveuse et l'ironie dialectique, la senteur de l'orage et la magie du couchant, la couleur plaintive et la nuance musicale, la flamme démoniaque et le regret du ciel. « Boileau hystérique », disait-on en 1857, il mariait en lui l'ardeur et la volonté, la puissance et la concision, le transport de l'âme et la santé de la forme : exemple deux fois hygiénique, par ce temps inquiet. Le poète Baudelaire, qui s'écriait : « A quoi bon ? » quand il prenait la plume du critique, nous prouve que tout critique d'art n'est pas nécessairement un fruit sec, mais qu'un reflet génial colore encore l'automne des âmes et de notre art, — et nos tourments d'unité.

RAYMOND BOUYER.



LA VIE LITTÉRAIRE

La littérature industrielle à propos du roman de M. Mühlfeld : « L'associée ».

L'Associée, roman par Lucien Mühlfed ; Ollendorff, éditeur.

Jadis, avant que de proposer son deuxième roman à la clientèle, M. Lucien Mühlfeld perdait publiquement un petit chien auquel il tenait fort, comme l'affimèrent les communiqués aux gazettes. Puis, exerçant je ne sais où le métier de critique drama-

tique, il offrait sans dissimulation à qui retrouverait l'incomparable petit chien si opportunément disparu « une bonne loge », dans l'un de nos meilleurs théâtres au choix. Je ne sais ce qui advint du chien perdu, ou des gazettes, ou même du roman qui fit perdre ce chien et promettre cette bonne loge ; peut-être découvrira-t-on ces jours-ci l'animal puisque M. Mühlfeld lance sur le marché un nouvel ouvrage : *l'Associée*... Il y a temps pour tout, et d'une seule pierre on peut faire deux coups, comme, de la même bête, deux occasions de réclame dans les journaux.

Il est bien entendu que M. Lucien Mühlfeld ne nous intéresse ici que pour le mouvement d'idées et les conceptions littéraires qu'il symbolise ingénûment. Aussi bien, la *Revue Bleue* donne accès aux études d'économie industrielle, non pas moins qu'aux études de littérature, et c'est pourquoi il est bon qu'elle n'omette pas complètement M. Mühlfeld. Commémorons les faits absolument notoires : il est démontré qu'un roman de M. Mühlfeld occupe plus de place dans les colonnes de publicité et dans les articles même de la presse périodique que dix volumes d'écrivains célèbres. Et, cependant, en quelle estime le tiennent les lettrés et les autres que la publicité sollicite ou qu'excite la camaraderie, — à charge de revanche? Vous répondrez comme il vous plaira.

Il faut admettre — et c'est tout ce que je vous demande — que M. Mühlfeld ou ses éditeurs, ou qui sait! — simplement et comme c'est plus beau et plus rare! — ses admirateurs dont rien ne peut retenir l'enthousiasme, se livrent à des débauches de publicité naïve, tumultueuse, monstrueuse, affolée. Ce que j'admire, sans l'expliquer, c'est que les articles de presse concernant les ouvrages de M. Mühlfeld emploient exactement les mêmes expressions que les notes de publicité (prière d'insérer) à la rédaction desquelles l'immense majorité des auteurs n'a pas coutume de demeurer totalement étrangère. Et c'est ainsi qu'il s'avère que *l'Associée* est, comme vous pouvez croire, un « roman définitif ». Moi, je veux bien. Et, maintenant, il importe de constater encore que les manifestations les plus favorables de la presse sont rédigées dans le même style que celui affecté par M. Mühlfeld, c'est-à-dire avec cette vulgarité un peu choquante dont il lui est impossible de se décrasser, et cette prétention « voyante » qui accuse et souligne seulement sa vulgarité. Donc *l'Associée* est un « livre définitif », selon l'assertion des notes de publicité et comme elles l'alléguaient déjà pour les livres précédents. Cela est indéniable.

Mais alors comment le plus élogieux de tous les articles consacrés à la gloire de ce livre définitif, à l'insu, évidemment, de M. Mühlfeld et dont sa modestie dut être confuse, peut-il proclamer agressivement qu'en voyant paraître cet éclatant ouvrage tous « les plumitifs à la manque riront jaune » ?...

Et qui sont ces plumitifs à la manque ? Sans doute,

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité,

et d'abord et, au-dessus de moi, un bon nombre d'autres plumitifs qui ne se laissent pas étonner par un usage quasiment outrageant de publicité industrielle. M. Mühlfeld a des admirateurs bien maladroits. Et qu'est ce que ces provocations préalables contre la critique qui pourrait s'aviser par hasard d'être indépendante ? Quant à moi, je suis fort éloigné aujourd'hui de m'offusquer des succès d'un romancier quelconque. Et, tout au contraire, — la littérature romancière de France me paraît tellement découronnée depuis la mort d'Émile Zola que je cherche avidement quelqu'un à admirer, quelqu'un que j'exalterai, pour peu qu'il y prête, au delà même de toute mesure et avec des hyperboles magnifiques afin de me procurer à moi-même au moins l'illusion que, dans la concurrence universelle des littératures, la France a toujours les moyens de vaincre et de dominer... Au reste, pour l'instant, je ne ris pas, je constate seulement ; oui, je constate l'effet que le roman définitif de M. Mühlfeld produit sur ceux qui le lisent et qu'ils sont aussitôt enclins à copier le style même de l' « auteur » ; et, par exemple, cette expression triviale : « plumitif à la manque » qu'évitent d'ordinaire les littérateurs de bon ton, je la retrouve dans *l'Associée*, page 20, où il est parlé je ne sais pourquoi ni comment « d'Alcestes à la manque... » Et ce sont là de singulières rencontres d'idées et de mots !

Mais je veux citer encore, et tel quel, un couplet louangeur :

« Quelque temps, certains ont voulu, espérant la crampe prochaine (*sic*), lancer le mot d'arriviste entre ses doigts laborieux. Lucien Mühlfeld l'a entendu, a souri, a allumé sa cigarette de tabac clair (*sic*), a paru écouter d'où partait le sifflement léger, a relevé gaiement la tête, puis l'a penchée sur le papier blanc, qui s'est noirci des lignes « d'une œuvre »... Tout simplement, facilement, avec la fumée de sa cigarette d'Orient, il a craché la finale « iste » et vous a contraint à prononcer « l'Arrivé » (*sic*)...

Admirons en toute hâte, avec quel à-propos, on parle de crachat dans l'éloge d'un livre où il est question de tuberculose. Et négligeons bien vite ce mécanisme trop expliqué des expectorations de M. Mühlfeld. Ils sont à plaindre, ceux dont les livres suscitent d'aussi malpropres éloges, évocateurs d'images aussi peu riantes. Plus à plaindre encore, M. Mühlfeld, pour ce que cet éloge, presque injurieux, coup de massue rudement asséné, est rédigé dans le style même dont il a fait son style *personnel*, si j'ose m'exprimer ainsi.

Arriviste, — arrivé. Qu'est-ce à dire ? Il est tels écrivains qu'on n'aura jamais besoin de protéger, avec ce zèle accusateur, contre une pareille imputation. M. Charles Maurras publie à cette heure *les Amants de Venise*, et nous en dirons notre sentiment. Je ne professe pas pour M. Maurras l'admiration un peu fanatique que lui témoignent, avec une sincérité indiscrète, quelques petits fidèles d'une minuscule chapelle. Mais irai-je, pour le replacer plus sûrement à son rang qui n'est point le premier, insinuer que M. Maurras est, par exemple, arriviste? Allons donc, si j'y songeais seulement, j'aurais honte de moi-même et de ma critique... Or, voici que tel admirateur de M. Mühlfeld, pour le défendre d'être arriviste, prononce brusquement qu'il est arrivé. J'y consens ! Mais c'est là un bien pauvre éloge au lendemain « d'un livre définitif », et un éloge dont M. Mühlfeld a dû bien souffrir s'il est, comme je ne le pense pas, un artiste désintéressé! Au reste, ce n'est pas un déshonneur, c'est même un devoir d'être arriviste lorsqu'on a des idées à répandre, une conception morale de la littérature à imposer, car tout se subordonne naturellement au résultat qui peut être grand, et la fin, qui est noble, justifie les moyens qui ne le seraient pas. M. Mühlfeld ne vise pas un tel but, lui qui n'est même pas un arriviste. Malgré tous ses efforts, il reste en dehors, en marge de la littérature véritable. Et c'est à un échec que ce parvenu est arrivé ou que cet arrivé est parvenu. J'ajoute qu'il m'est sympathique en son désastre, parce qu'il a eu l'audace, disons l'aplomb d'employer un procédé direct, brutal, sommaire, loyal. Il perd la partie, mais il fut joueur hardi; qu'il reste beau joueur ! Il a entrepris sans timidité de s'imposer au public par une colossale accumulation de publicité industrielle, et le titre de chacun de ses livres a écrasé les produits pharmaceutiques à la dernière page des journaux. On me confie qu'une publication a même donné son « portrait officiel », oui, son portrait officiel... Me dira-t-on que ce sont les journaux qui ont pris l'initiative inattendue de découvrir, d'imposer à la foule béotienne ce talent exceptionnel? Alors je signalerais doucement et respectueusement leur erreur et j'exalterais d'autant plus leur bon sentiment. Mais M. Mühlfeld cesserait aussitôt d'être ce qu'il est, un « cas » anormal, donc intéressant.

Car ses livres sont médiocres. *L'Associée* est un livre plus médiocre que ses autres livres. Il est « un roman définitif » en ce qu'il marque définitivement l'incapacité de M. Mühlfeld de se distinguer de la foule des écrivains. Certes, *le Mauvais Désir* était plein d'effets trop attendus, d'imitations visibles à l'œil nu, de placages, de pastiches; il n'avait nulle originalité, mais révélait, comme disent les bons critiques, certaines promesses de talent. *La Carrière d'André Tourette* ne révélait plus rien du tout. Il était l'adaptation utilitaire, à un public plus bas, de *Bel-Ami*, de *Mensonges* et de divers autres romans qui s'étaient bien vendus. *L'Associée* est le plus impersonnel des romans. C'est, par surcroît, un livre manqué, mal composé, déséquilibré, avec, d'aventure, quelques morceaux réussis, en somme un livre gris, neutre, terne, un peu ennuyeux, et qui laisse surtout cette impression que « ça a traîné partout ».

L'inaptitude de M. Mühlfeld est complète à animer des idées, des sentiments. Observez que, comme le dit M. Mühlfeld — non pas lui, les notes de publicité — non pas les notes de publicité, les articles louangeurs, on peut aisément s'y tromper; — enfin, il est probable que la publicité non plus que les articles ne disent le contraire de ce qu'a voulu M. Mühlfeld, — il a eu l'ambition de montrer une Égérie, épouse, confidente, guide doux et bien-aimé d'un époux de génie que la gloire détache de l'amour et l'égoïsme orgueilleux écarte de l'amoureuse gratitude qu'il doit à sa tendre inspiratrice; et la femme inconsolable, pleurant sur son œuvre et sur son isolement, et se dirigeant avec mélancolie vers la vieillesse... L'idée n'est pas neuve, oh! non; elle est du moins jolie. Mais il est impossible à M. Mühlfeld de se tenir à ces hauteurs, et, suivant son penchant, il retourne raser la terre.

La femme n'est plus, comme l'exprime si judicieusement le titre commercial du livre, que l'*Associée* d'un mari arriviste qui ne cesse même pas d'être arriviste alors qu'il est arrivé, et refuse de reconnaître à son épouse sa part dans la communauté. Elle aguiche un reporter pour obtenir un bon article : ah! quel est le mépris de Lucien Mühlfeld pour les pauvres petits journaleux ! Elle cherche un titre-réclame pour un mémoire : *la Tuberculose assassine;* un appartement avantageux et qui tire l'œil; un commanditaire pour œuvre de charité utile à l'avancement dans l'Ordre national de la Légion d'honneur. Elle cultive les médecins podagres pour l'élection de son mari à leur académie; les ratés de tous les congrès pour sa gloire européenne; les vétérinaires des chefs-lieux de canton pour son entrée au Sénat... et voilà les occupations essentielles de cette femme incomprise. Le problème psychologique et moral annoncé n'est même pas posé! M. Mühlfeld oublie perpétuellement son sujet, et bavarde en attendant d'y revenir. Les personnages principaux sont inexpressifs et falots. C'est un ménage conventionnel d'arrivistes modernes : l'industrie de l'épouse aide au talent du mari; seulement, comme l'auteur, pour s'évader de cette banalité qui l'enserre, veut nous montrer qu'il a une grande idée ingénieuse, l'épouse verbeuse, après chacune de ses petites combinai-

sons utilitaires, s'analyse à perte de vue, et ça, c'est la part de la littérature. Elle est faible et d'ailleurs « rapportée ». C'était dans la vie et par la vie qu'il fallait nous montrer cette femme associée amoureusement de son mari, au point d'oublier qu'elle est mère. Mais on ne s'aperçoit même pas qu'il y a lutte en elle et effort pour trouver dans l'affection de son fils le bonheur que lui refuse l'amour de son mari; cet élément essentiel du drame intérieur n'existe pas, et le fils, au cours du roman, est reçu le premier à l'École polytechnique comme un héros attardé de Georges Ohnet, mais c'est tout ce qu'il fait pour justifier sa présence en ce monde et ce n'est pas suffisant. Naturellement, les types accessoires que nous reconnaissons bien pour les avoir rencontrés dans tous les romans parisiens, demeurent aussi incomplets et élémentaires : le flirteur élégant, les arrivistes de tous genres, le rustre arrivé, le journaliste descendu dans les affaires, le ministre badin, la Parisienne frivole ; comparez tous ces types avec ceux analogues qui vivent avec tant d'intensité dans le livre heureux de Pierre Valdagne : *Confession de Nicaise*, et vous verrez la différence entre un écrivain qui tâche consciencieusement à approfondir et à renouveler un sujet vieilli et réussit dans cette entreprise vraiment littéraire, et un autre écrivain qui veut seulement grouper en son ouvrage tous les êtres et les événements banaux qui ont coutume de plaire à la clientèle ordinaire des romanciers.

Ah! M. Mühlfeld n'omet aucun de ces moyens de succès commercial. Petits moyens, petits succès. Voici paraître toutes les questions à l'ordre du jour, à la mode : guérison de la tuberculose ou du pessimisme, dont on parle encore parce qu'on en a déjà beaucoup parlé. Au fond, M. Mühlfeld veut surtout fournir à ses lecteurs des sujets de conversation; ce sera le secret pour réussir dans la littérature industrielle... Il emploie, en outre, tous les procédés pour viser à l'effet, atteindre à la variété : réceptions, dîners, enterrements, incidents de vie journalière et à la portée de toutes les intelligences; et, pour diversifier le récit qui se traîne : le journal, les lettres... Il n'a pas de chance, car chaque effort pour le varier accentue la monotonie du roman.

Et la préoccupation commerciale est partout sensible. Le style même la trahit. Lisez ces phrases qui pullulent : « Le petit carabin souriait à l'achalandage. » — « Les sujets passaient de main en main dans l'atelier, selon l'extrême division du travail. » De quoi s'agit-il? D'un dispensaire où l'on soigne gratuitement les tuberculeux. Et, malgré lui, M. Mühlfeld appelle les visiteurs, les clients. Ou bien, le médecin Broutet, qui note les entrées et les diagnostics, lui paraît « le vendeur d'une active épicerie, préposé par intérim à la comptabilité ». Plus loin : « Geneviève offrait son beau sourire en prime. » — « Je ne suis pas une femme compliquée, j'ai seulement placé mon amour à fonds perdus dans l'amour d'Albert. » Des trouvailles, n'est-ce pas? Et comme on se fie à M. Lucien Muhlfeld quand il parle des « saveurs de la réclame »!

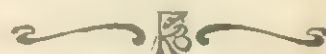
Au reste, tout le style est caractéristique de l'écrivain. Deux traits insolemment dominants : prétention et vulgarité ; négligence et pathos. « Une médaille amusante fixait la faille de son plastron. » « Parmi les jeunes gens en travail (?), Piot se sentait très camarade. » « Il regardait les documents qui sortaient précis de sa belle bouche. » Pourquoi pas : elle s'ôtait les documents de la bouche pour les lui donner?... « Elle louangeait qu'on recherchât dans des cornues les panacées universelles. » « Dans la brève pointe de sa barbe blanche, Dieulegard se rengorgeait. » « Même chez sa filleule, il gardait l'observance de quelque cérémonie. » « Mme Tellier se jeta au cou de son parrain. Ils se reprochaient doucement les deux mois où ils ne s'étaient pas vus. » Et maintenant libre à vous de me laisser mes exemples pour compte, comme dirait M. Mühlfeld, et de conclure qu'il connaît l'orthographe et la grammaire et qu'il est même un bon écrivain. Que voulez-vous que cela me fasse? Seulement je vous avertis que tous ces exemples sont extraits des trente premières pages de son livre, vous m'entendez, des trente premières pages, et que j'en citerais, s'il le fallait, et des mêmes pages, beaucoup d'autres encore...

Bref, ce livre est lent, long, lourd, d'une traînante banalité. M. Mühlfeld a voulu joindre à l'ironique le genre sentimental : — le genre Capus, que popularise la vogue. Il n'a pas réussi. De fortes satires des arrivistes, des veuves (la scène est « filée » à merveille, encore qu'elle soit un peu longue) indiquent que M. Mühlfeld n'est pas inhabile à peindre avec quelque verve des milieux observés par maints écrivains dont il s'assimile les observations. S'il s'abstient de faire des calembours, ou des plaisanteries vraiment trop connues : « Félicien Cosset se taisait parce qu'il achevait de polir mentalement l'anecdote qu'il improviserait tout à l'heure », ou de représenter un facétieux médecin qui dit constamment : Ça m'est équilatéral ; ou, donnant dans le grossier, d'écrire : « Geneviève souhaitait d'échanger ses satins contre un peignoir » ; ou, donnant dans le prudhommesque, d'écrire : « Trente enveloppes provenaient d'une agence dont l'office est de découper les articles où figurent les noms de ses abonnés » ; ou, donnant, qui pis est, dans le distingué, d'écrire des chocolats en crème pour des chocolats à la crème et des « coulombs », pour des pigeons, ou donnant dans

l'incompréhensible, d'écrire un galimatias tantôt pompeux et tantôt plat qu'on est incessamment obligé de traduire, et qu'on n'est jamais sûr de comprendre, il pourra, sans doute, en élaborant des livres ironiques et parisiens se constituer une avantageuse clientèle. Au surplus, nous sommes encore assez riches dans notre littérature pour passer, simplement et sans insister davantage, ses trois premiers livres par profits et pertes ; mais bien entendu, en ce qui le concerne et au point de vue littéraire, c'est à son passif qu'il faut les compter.

Qu'importe pour lui ! Il personnifie — qui le croirait ? — quelque chose de nouveau et de nécessaire, je dirai même un progrès regrettable de notre civilisation. Naguère, le peuple et la bourgeoisie étaient avides des feuilletons dont une publicité savante leur apprenait l'apparition. Aujourd'hui, l'instruction s'est répandue, le goût de la lecture a prospéré, tout un public s'est formé que ne satisfont plus complètement les traditionnelles et rudimentaires affabulations des feuilletonistes. Il lui faut des livres qui vulgarisent pour lui les idées, les sentiments, les drames psychologiques, intellectuels et moraux et les entourent à son usage de certaines apparences de style. Comme la richesse publique, en dépit de ce qu'on peut dire, se développe, et que les fortunes se répartissent de plus en plus également entre toutes les familles, cette clientèle des œuvres de vulgarisation littéraire s'accroît chaque jour. Le luxe se répand plus vite que la grande culture, et c'est pourquoi toute entreprise de vulgarisation littéraire bien lancée, bien dirigée, doit donner de beaux résultats. La lecture des romans n'étant qu'une des manifestations de la diffusion du luxe, concomitante avec les progrès de l'instruction et le perfectionnement de la vie sociale, les romanciers deviendront surtout des intermédiaires entre l'élite et la foule. Ils gagneront sur cette foule et les feuilletonistes iront chercher leur clientèle plus profond dans le peuple, parmi la masse obscure de ceux qui hier encore étaient des illettrés. L'époque est venue des Nansouty, des Émile Gautier, des Figuier littéraires : Georges Ohnet a commencé d'accomplir sans bien s'en rendre compte cette tâche que M. Mühlfeld, avec d'autres, continue délibérément. Il n'y a point de création intellectuelle, point de vraie littérature en cette affaire, qui, conduite hardiment, peut devenir une très bonne affaire...

J. Ernest-Charles.



POÉSIE

La Syrinx.

Le son de la Syrinx est doux, au soir tranquille,
Faune ! Pour t'écouter, la Nymphe des roseaux
A quitté sa retraite, et l'on voit sur les eaux,
Comme un cygne glisser sa forme juvénile.

Le son timide et doux, tel un rideau léger,
Recouvre l'horizon, remplit les vallons roses.
Le portique du temple est enlacé de roses ;
Sur les coteaux, voici le zéphyr voltiger.

Si limpide est le flot que les degrés de marbre
Dont la fraîche blancheur baigne au miroir d'azur
Prolongent lentement, jusqu'au fond du lac pur,
Leur clair chemin, malgré l'ombre épaisse des arbres.

Et tout, la forêt grave et les champs et les prés,
Les monts harmonieux que dentelle la neige,
Et le mobile essaim des colombes, cortège
D'Aphrodite aux bras blancs, d'Eros aux yeux dorés,

Tout écoute et s'émeut, tout murmure et tressaille,
O Faune ! cependant que la divine voix
De la Syrinx, docile au toucher de tes doigts,
Va creuser dans l'éther de sonores intailles.

Et le jour qui s'éteint est si tiède et si beau
Qu'éperdu de douceur, pâmé de mélodie,
Il meurt paisiblement, sans regretter la vie,
Puisque ton chant d'amour l'accompagne au tombeau...

Pierre de Bouchaud.



THÉATRES

Nouveau-Théâtre : Représentations de l'Œuvre : *Rosmersholm*, d'Henrik Ibsen.

Rosmersholm après la *Châtelaine*, Ibsen après M. Capus, voilà de ces contrastes auxquels la vie de Paris donne leur plein sens, et qui tirent toute leur valeur de l'atmosphère où nous les goûtons. Par la pensée, en effet, supprimez un instant le milieu où s'affirment de telles oppositions, et, du même coup, vous en atténuez la valeur, comme vous en modifiez la portée. C'est pourquoi il nous faut remercier d'autant plus vivement un artiste ayant la conviction de M. Lugné-Poë, qui, n'ayant d'autre ambition manifeste que celle de nous montrer un effort d'art, y travaille avec les faibles ressources pécuniaires dont il dispose, mais avec toute la volonté et toute l'intelligence artistiques qui sont en lui. On n'aura jamais assez d'éloges pour ceux qui, à notre époque de vil et bas matérialisme, tentent un effort purement idéal, sûrs qu'ils seront déchirés par la masse, par les bons confrères, et par tous ceux en un mot qui affichent la prétention de n'être jamais dupes. Dans

une même semaine, M. Lugué-Poë nous a donné *Rosmersholm* et *Un ennemi du peuple*. Il me faut choisir entre les deux œuvres, la place m'étant mesurée. Je n'insisterai donc pas sur la façon tout intime, familiale et vivante dont fut rendu *Un ennemi du peuple*, dans lequel M. Lugné-Poë nous a donné au plus haut degré la vision de l'existence en ces pays du Nord, nous a restitué la couleur et, si je puis dire, la saveur particulière de cette vie. Je m'en tiendrai à *Rosmersholm* qui s'impose davantage par son unité d'inspiration et sa concentration littéraire.

Tous ceux qui ont suivi chez nous le développement du théâtre d'Ibsen, l'épanouissement de ce rare et intense génie uniquement soucieux de la sincérité de son œuvre, ont lu *Rosmersholm*. Il serait donc au moins superflu d'analyser pour eux la pièce. Quant aux autres, on peut justement se demander, ce qu'une analyse, si subtile fût-elle, leur apprendrait d'un drame où nul événement précis n'a lieu, et qui tient tout entier dans la lente évolution d'une crise de conscience en l'âme de deux personnages... Qu'est-ce, en effet, que ce *Rosmersholm*, et comment le devra-t-on définir?

Il paraît bien qu'il tient tout en ceci : l'apparition tout d'abord, puis le grossissement, et finalement l'obsession d'un fantôme qui vient s'interposer et pour jamais séparer dans la vie, en les unissant dans une même fin tragique, deux êtres que la communauté de leurs aspirations prédestinait aux joies de l'amour. Il était naturel, nécessaire en quelque sorte, qu'un tel sujet hantât l'imagination d'un homme qui fut, comme Ibsen, uniquement curieux des mystères jamais épuisés de l'âme humaine et des crises douloureuses qu'y suscite l'emploi de ses facultés. Si l'on songe en effet au magnifique épanouissement qu'elles peuvent offrir chez les créatures d'élite, à l'intensité des passions qui s'y doivent développer par l'unique vertu du germe qui est en elles et qui aspire à la lumière, rien de plus passionnant ici-bas, rien de plus mystérieux, partant rien de plus évocateur pour le génie du poète que l'éternelle Psyché ! En ce sens, il convient d'adhérer pleinement aux paroles sublimes de Carlyle, magnifique individualiste et qui avait raison de l'être pour célébrer un tel sujet : — « L'essence de notre être, le mystère en nous qui s'appelle lui-même *Je* — ah ! quels mots avons-nous pour de telles choses ! — est un souffle du ciel. L'être le plus haut se révèle dans l'homme. Ce corps, ces facultés, cette vie que nous vivons, tout cela n'est-il pas comme un vêtement pour cet innommé ?... Nous sommes le miracle des miracles, le grand et inscrutable mystère de Dieu. »

Comme Carlyle, comme tous les grands individualistes, — j'entends ceux qui fondent leur doctrine et leur raison d'agir sur la grandeur de l'âme humaine, — Ibsen contresignerait, j'en suis sûr, ce beau titre de noblesse. Et comment pourrait-il autrement, je vous le demande, justifier l'attention qu'il prête à ces deux créatures en conflit qui font le sujet de sa pièce, assez pauvres créatures et qui n'ont rien d'extraordinaire en elles-mêmes : ce Rosmer, pasteur hésitant, tourmenté d'idéal il est vrai, et qui voudrait, sans bien savoir de quelle façon, rejeter les entraves du milieu qui l'opprime... cette Rébecca, nature ardente et jusqu'alors comprimée pour n'avoir pas trouvé son emploi ? Voici, pourtant, qu'entre eux le sentiment divin est né, avec ce je ne sais quoi de despotique et de fatal qui constitue sa grandeur et lui imprime son caractère de loi supérieure à la vie... et, du même coup, les voici magnifiés à nos yeux, parce qu'ils deviennent le symbole d'une passion où s'affirme, mieux que par toute autre, le mystère de la vie. Ce n'est plus seulement Jean Rosmer, propriétaire de Rosmersholm, ci-devant pasteur de la commune, pauvre petit pasteur, je le répète, d'une assez pauvre commune : ce n'est plus seulement Rébecca West, de qui l'on ne sait au juste à quel titre elle fait figure dans Rosmersholm... Ce sont deux âmes magnifiées par la force du sentiment qui gît en elles, qui s'y épanouit conformément à sa loi, auréolées, si je puis dire, par le tragique de la destinée qui les attend et que nous pressentons !

S'il fallait une raison de plus pour établir la parfaite unité d'inspiration d'un auteur dramatique aussi entier qu'Ibsen, je la trouverais dans l'invention, dans l'intervention du *Fantôme* qui forme le troisième personnage de ce conflit psychologique. Véritable fantôme, en effet, à peine indiqué dans les premières scènes, mais qui peu à peu prend corps, et devient une réalité quasi vivante, cette image hallucinante de la femme morte, l'épouse de Rosmer qui s'est tuée pour avoir compris ce qu'il entrait de fatal, d'inévitable dans la naissance du sentiment qu'elle a vu grandir. Dirai-je qu'elle participe au développement de l'action ? C'est peu... elle le mène, elle le commande, toute morte qu'elle est. C'est une *Revenante* à sa manière, et nous savons si l'idée est chère à Ibsen ! Fantôme aux lignes tout d'abord imprécises et flottantes, elle s'accuse bientôt : lorsque Rosmer offre à Rébecca de porter son nom, la jeune fille a peine à réprimer un mouvement de joie enthousiaste : puis soudain l'image de la morte vient arrêter son élan. C'est elle encore qui la contraint de révéler à Rosmer ce qui fut la réalité, et comment l'épouse s'étant aperçue de l'irréparable, vint un jour devant elle prononcer elle-même sa condamnation. C'est elle enfin qui, dans la nuit noire du troisième acte, — nuit sur la scène et nuit dans l'âme des personnages, — vient en quelque façon les prendre par la main et les pousser à la mort dans une pre

mière et suprême étreinte. Cette revenante ici joue le rôle du Destin : elle apparaît comme la *Moire* antique. Notez qu'ils n'ont pas été l'un à l'autre, qu'aucun baiser entre eux ne fut échangé, que leur première étreinte est celle qui les entraîne dans le gouffre du torrent où ils vont se précipiter. Mais il y eut entre eux cette étreinte d'âme, cette possession morale, laquelle, aux regards du poète idéaliste Ibsen, équivaut à la possession réelle.

Telles sont les grandes lignes d'une œuvre où nous trouvons l'essence même du génie ibsénien : culte exclusif de l'âme et des mystères de l'âme. Voyons un peu maintenant ce qui la particularise. Des deux héros, c'est Rébecca qui offre le plus de relief et d'intensité : elle a cette sorte d'audace et de fatalisme qui caractérise la plupart des femmes d'Ibsen, et que nous voyons poussés à l'extrême dans Edda Gabler. Elle est concentrée, tout d'abord repliée sur elle-même; elle brûle en dedans: puis, quand le mystère s'est éclairci, quand elle peut, quand elle *doit* parler, lorsqu'ils sont tous deux, elle et Rosmer, en face du fantôme et que ce fantôme a pris corps, alors elle lui révèle son amour et la puissance de cet amour. Il ne s'agit pas de rêve : ce n'est point de la tête ni du cœur qu'elle parle. Elle a des sens, et ce sont ces sens qu'elle avoue : une Française eût tout dit, sauf cela. J'aime, pour ma part, une audace de cet ordre, parce que non seulement elle restitue à l'amour sa véritable assise physiologique et qu'elle est une manière de protestation contre les niaiseries du platonisme, mais encore parce qu'elle imprime sa touche locale et son véritable caractère au type féminin dont Rébecca West est la saisissante incarnation.

J'avoue ne point goûter pareillement le personnage de Jean Rosmer : il est mol, indécis, flottant; et je ne perçois pas bien comment, avec l'incertitude de sa nature, il peut entreprendre de lutter contre les traditions et les préjugés de la petite ville qu'il habite. Je sais bien qu'Ibsen le voulut tel, par contraste avec l'âme audacieuse de Rébecca. Mais il y a comme une contradiction entre ce qu'il lui fait tenter et ce qu'il lui donne d'énergie pour le tenter. Non, certes, Rosmer n'a pas l'étoffe d'un réformateur, et quand nous le voyons partir en campagne contre les abus qu'il veut détruire, nous comprenons aussitôt qu'il n'aboutira pas, qu'il sera vaincu dans la lutte.

... Souvent les ennemis de l'influence exercée sur nous autres latins par la littérature du Nord, adressèrent à Ibsen ce reproche d'être obscur, imprécis, pour tout dire, enveloppé des brumes de son pays. Un tel reproche semblerait devoir exclure l'ironie mordante, la satire, et cette faculté caricaturale qui paraît, bien, d'ailleurs une des caractéristiques du génie latin. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant : Ibsen en est capable; plus d'une fois il l'a prouvé, et précisément dans ce *Rosmersholm* où le drame apparaît si noir et d'une tension si accusée. Il l'a prouvé dans la scène qui précède le suicide de Rébecca et de Rosmer, celle où Brendel, le vieux maître de Jean Rosmer, vient en quelque sorte tirer la philosophie de la pièce, et ramener son disciple à la contemplation des réalités.

BRENDEL, *à Rosmer*. — Tel que tu me vois cette nuit, je suis un roi déposédé sur les ruines de son palais en cendres.

ROSMER. — Si je pouvais vous aider en quelque chose.

BRENDEL. — Tu as conservé ton cœur d'enfant, Jean. Pourrais-tu me faire une avance?

ROSMER. — Certainement, avec le plus grand plaisir.

BRENDEL. — Disposerais-tu d'un idéal ou de deux?

ROSMER. — Vous dites?

BRENDEL. — Une paire d'idéaux usés! Tu ferais une bonne action. Je suis absolument à sec, mon cher enfant... Pendant vingt-cinq ans je suis resté là, comme un avare assis sur son coffre-fort, pour en tirer le trésor. Je m'aperçois qu'il est vide. Le temps a tout rongé, tout réduit en poussière...

Chut! chut! Pierre Mortensgaard est le maître de l'avenir. Jamais plus grand que lui ne m'a admis en sa présence. Pierre Mortensgaard a en lui les attributs de la toute-puissance.

ROSMER. — Ne croyez pas cela!

BRENDEL. — Si, mon enfant, et cela parce que Pierre Mortensgaard ne veut jamais plus qu'il ne peut. Pierre Mortensgaard est capable de vivre sans aucun idéal. Et c'est là, vois-tu, c'est là que gît tout le secret de la lutte et de la victoire. C'est là le comble de la sagesse en ce monde... *Dixi*.

Prends donc modèle sur ton vieux maître. Efface tout ce qu'il s'est appliqué à graver en toi. Ne construis pas ta citadelle sur du sable mouvant. Et prends bien garde, mesure bien tes forces avant de fonder quoi que ce soit sur l'être plein de grâce que je vois ici adoucissant ton existence!

En écoutant cette scène, mimée d'ailleurs à merveille par l'acteur qui l'interprétait, en la relisant ensuite tranquillement et la goûtant par le détail, il me semblait entendre comme un écho de la fantaisie, de l'ironie trempée de larmes du plus tendre de nos poètes, le Musset de *Fantasio* et des *Caprices*. Il y a, dans la philosophie de ce Brendel, et jusque dans le tour qui lui est propre, je ne sais quoi qui m'évoque l'âme d'Octave, invinciblement, dirai-je, et par une association d'images aussi saisissante qu'inattendue!

PAUL FLAT.

Paris — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 15 NOVEMBRE 1902.

TOLSTOÏ ET LA PENSÉE DE LA MORT

« Je plains ceux qui attribuent trop d'importance à la mort de tout ce qui existe, et se perdent dans la contemplation du néant des choses terrestres. Notre vie a-t-elle donc un autre but que de rendre permanent ce qui n'est que passager ? Et nous ne saurions y arriver qu'en sachant apprécier l'un et l'autre à leur juste valeur. » Celui qui parle ainsi, c'est Gœthe (*Maximes et Réflexions*, II).

Les derniers vers de *Faust* rendent la même idée d'une façon encore plus claire et plus succincte :

Alles Vergängliche
Ist nur ein Gleichniss.

« Tout ce qui passe n'est que simulacre. »

Oui, simulacre, image, symbole. Nous devons fondre le symbole avec ce qu'il représente, d'où le mot même de *symbole* (de συμβάλλειν, fondre ensemble). Nous devons unir dans notre esprit ce qui passe et ce qui demeure, contempler le second à travers le premier, sans abaisser la valeur des choses de la terre, qui nous révèlent celles de l'au-delà à condition que nous les pénétrions jusqu'au fond. Aimons-les donc, au lieu de les mépriser et d'en proclamer le néant, nous souvenant que c'est là notre seul chemin pour nous élever vers Dieu ! Seulement, de ces *simulacres*, de ces *apparences*, de ces *symboles*, ne faisons pas des choses mortes ! Revêtons-les, au contraire, de vie, de chair et de sang. « Le Verbe s'est fait Chair pour habiter parmi nous. » « Qui ne mange point de ma chair et ne boit point de mon sang, dit la parole divine, n'aura point la vie éternelle. » Tout cela est encore bien peu compris, et pourtant Gœthe, en relevant la sainteté des choses terrestres, en montrant l'essence incorruptible de ce qui est sujet à la corruption, a su répondre à Çakya-Mouni et à l'Ecclésiaste dont la « vanité des vanités », l'aspiration au Nirvana, l'horreur de tout ce qui périt, le frisson désespéré devant la corruptibilité universelle paraissent à Tolstoï la plus haute expression de ses propres sentiments, tels qu'il les expose dans sa *Confession*.

Certes, l'antiquité hellénique, aussi bien que Gœthe, cet Hellène des temps modernes, aimaient la terre et ses joies au moins autant que le roi Salomon et que Tolstoï lui-même. Cependant, la peur de la mort ne les troubla jamais dans la jouissance de la vie. Bien au contraire, l'abîme et les ténèbres ne faisaient qu'en accroître pour eux le charme. Ainsi le noir du velours rehausse les feux du diamant.

La tragédie, qui est une contemplation profonde et hardie des côtés les plus ténébreux de la destinée humaine, naquit au moment où la civilisation grecque jetait son plus vif éclat. Le désespoir d'Œdipe est certes plus immense que celui de l'Ecclésiaste. Le spectacle, pourtant, se déroulant en face du Parthénon, de l'édifice le plus radieux qu'ait jamais construit la main de l'homme, sur un théâtre dédié à Dionysos, dieu du vin et de la joie, n'inspirait au peuple le plus heureux de la terre que le sentiment de défi dont parle Nietzsche et que le *Faust* de Gœthe provoque aussi bien que le Prométhée d'Eschyle, défi à la vie et à ses mystères, à la mort et à ses terreurs.

La peur démesurée des *ténèbres sépulcrales*, la conscience trop nette de la corruptibilité et du néant

des choses terrestres, est le premier signe auquel on s'aperçoit que la source divine d'une civilisation est tarie ou empoisonnée, que sa force de vie a cessé.

A première vue, le désespoir de Sophocle et celui de Salomon se ressemblent. En réalité ce sont deux pôles opposés. L'un marque un commencement, l'autre une fin. Ce qui m'étonne, dans le *Lalitavistara* de Bouddha tout comme dans l'*Ecclésiaste* de Salomon, ce n'est pas la voix de l'esprit qui naît, c'est la voix de la chair qui se meurt. La fatigue de vivre, le *tædium vitæ*, et la satiété épicurienne qui causèrent la décadence de Rome, cela est absolument étranger à l'esprit comme à la chair de la Grèce antique. Il n'y a là, au fond, qu'un matérialisme sénile, propre à une culture ayant perdu tout élément spirituel et divin. La vérité est que le pur christianisme envisage la vie avec tout autant de confiance que le pur hellénisme. Ni l'un ni l'autre ne craignent la mort, tous deux sachant transformer les choses passagères en choses éternelles. Que demain les lis des champs se fanent et soient consumés, les enfants de Dieu ne s'en réjouiront pas moins aujourd'hui de ce que « le roi Salomon, dans toute sa magnificence, n'était point vêtu comme l'un d'eux ». Le sourire de François d'Assise, chantant un hymne au soleil après les affres de la vision d'Alverne, ressemble au sourire de Sophocle chantant un hymne à Dionysos, dieu du vin et de la joie, après les tragiques épouvantes d'Œdipe. Ici et là, c'est une sérénité d'enfant, c'est le calme de la sagesse suprême. Ceux-là seuls qui se sont arrêtés à mi-chemin, qui n'appartiennent plus au passé et pas encore à l'avenir, qui ont quitté un bord et ne sont pas encore arrivés à l'autre, « se perdent », selon la parole de Gœthe, « dans la contemplation du néant terrestre ». Un effort démesuré est toujours un signe de satiété ou d'impuissance religieuses.

Dans *Enfance*, Tolstoï décrit les impressions d'un enfant devant la mort de sa mère. L'enfant la regarde étendue dans son cercueil :

Je ne pouvais croire que ce fût son visage. Je l'examinai avec une intensité croissante et, peu à peu, je distinguai les traits connus et aimés. Je frissonnai d'épouvante en me convainquant que c'était elle. Mais pourquoi donc ces yeux fermés et si caves? Pourquoi cette terrible pâleur et, à l'une des joues, cette tache noire sous la peau devenue transparente?

... L'office des morts était fini. Sur le visage découvert de la défunte tous, à la file, à l'exception de nous autres, venaient s'incliner et déposer un baiser. L'une des dernières qui s'approcha était une paysanne tenant par la main une jolie petite fille de cinq ans, qu'elle avait amenée là Dieu sait pourquoi. A ce moment je laissai tomber mon mouchoir trempé de larmes, et m'inclinai pour le ramasser. Mais à peine m'étais-je baissé que j'entendis un cri d'épouvante tel que, dussé-je vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais. Chaque fois que je m'en souviens, un frisson glacé me parcourt des pieds à la tête. Je levai la tête et vis la paysanne perchée sur un tabouret, maintenant avec peine la petite fille qui, agitant ses menottes, rejetant en arrière sa petite face convulsée de peur, les yeux fixés sur le visage de la défunte, continuait à pousser des cris terribles d'une voix qui n'avait rien d'humain. Je poussai moi-même un cri plus épouvantable encore, je crois, que celui qui m'avait frappé, et me précipitai d'un bond hors de la chambre.

On peut dire que ce cri a toujours retenti, depuis lors, dans les écrits de Tolstoï. Il a rempli de son épouvante l'âme de toute une génération. Si nous avons aujourd'hui de la mort une peur honteuse, comme jamais encore l'humanité n'en avait ressenti ; si nous sommes pris devant elle d'un frisson glacé qui nous traverse le corps et l'âme, qui nous fige le sang dans les veines ; si nous éprouvons le sentiment de Dante à la vue des pêcheurs pris dans les glaces du lac infernal, — « je fus alors saisi d'un grand frisson, il me saisit encore quand je le revois en pensée », — tout cela, c'est à Tolstoï que nous le devons en grande partie.

Tolstoï avait perdu sa mère à l'âge de trois ans. Ce n'est donc pas un souvenir personnel qu'il retrace dans cette page d'*Enfance*. Mais le réalisme effrayant, presque cynique, presque répugnant, qui remplit ce récit nous montre bien qu'il s'agit là d'un sentiment très particulier qui s'est éveillé en lui avec la conscience même, et, depuis, ne l'a jamais quitté.

Voici ce qu'il écrivait à Feth, en pleine virilité, dans tout l'épanouissement de sa vie consciente. La lettre est du 17 octobre 1860. Elle est datée d'Hyères où il avait vu mourir son frère Nicolas :

Il est mort le 20 septembre, littéralement dans mes bras. Jamais, dans toute ma vie, je n'ai ressenti impression pareille. Il avait bien raison : rien n'est pire que la mort ; et, si l'on pense que c'est l'inévitable fin de tout ce qui vit, il faut reconnaître aussi que rien n'est pire que la vie. A quoi bon tant d'efforts puisque, en fin de compte, il ne reste rien de ce qui fut Nicolas Nicolaiévitch Tolstoi ? Il n'a jamais dit qu'il sentait l'imminence de la mort ; mais je sais parfaitement qu'il la suivait pas à pas, et savait on ne peut mieux combien il lui restait à vivre. Quelques minutes avant sa mort, il s'assoupit ; puis, tout à coup, il tressauta, et murmura avec effroi : « Qu'est-ce que c'est ? » *Il avait vu son passage au néant.* Mais, s'il ne trouva pas, lui, à quoi s'accrocher, que trouverai-je, moi ? Rien, à plus forte raison.

Ce qui frappe le plus, dans cette lettre, si étonnante, si effrayante même de sincérité, c'est son brutal et cynique matérialisme, où la chair seule parle, où il n'y a pas la plus petite place pour l'âme. Pas d'hésitation, pas d'interrogation possible, pas le moindre doute, pas même de mystère : « La mort est

un passage au néant. » Et c'est tout. Rien qu'une épouvante sans fruit et sans issue, un esprit de destruction insensée, tarissant les sources mêmes de la vie. Ainsi parlaient les hérétiques judaïsants, ces nihilistes russes du xv[e] siècle : « Qui est dans le royaume des cieux? Qu'est donc ce nouvel avènement? Qu'est donc cette résurrection des morts? Il n'y a rien de tout cela. Quelqu'un est-il mort? il n'a vécu que jusqu'à cet endroit, et voilà tout! » Ou bien encore on croit entendre l'*oncle Yérochka ;* « Je mourrai : l'herbe poussera sur ma tombe... » C'est la barrière sans issue, c'est « le grand vide russe ».

Vingt-cinq ans plus tard, on retrouve le même sentiment de peur instinctive et animale dans la *Mort d'Ivan Ylitch :*

« Il demeura de nouveau seul à seule avec *elle*. En tête à tête avec *elle*. Et il n'y avait que faire d'*elle*. Il n'y avait qu'à la regarder, et à se sentir envahi par le froid. »

Nous connaissons Tolstoï comme un homme plein de courage, d'intrépidité physiques. Les balles sifflant autour de lui au quatrième bastion de Sébastopol lui causaient une sorte de jouissance. Il trouvait plaisir à vaincre la peur de la mort par une exubérance de vie. Et certes la mort ne l'effrayait pas non plus devant le loup enragé qu'il abattit dans la forêt de Piatigorsk, ni devant l'ourse traquée qui, se retournant, lui laboura le crâne, « si bien que des lambeaux de chair pendaient devant ses yeux et que la neige, tout autour, était rouge de sang, comme après un mouton égorgé ». Lui, cependant, dégagé, bondissait sur ses pieds et, tout tremblant, sans souci de ses blessures, criait, en proie à l'ivresse de la chasse : « Où est l'ours ? Où a-t-il passé ? »

Il ne s'agit donc pas, chez Tolstoï, de poltronnerie physique. Sa peur de la mort, cette peur qui touche parfois à la pusillanimité, a des racines plus profondes, plongeant jusqu'à son être intime. Et, malgré ce qu'elle contient d'animal, si nous remontons à sa source première, nous lui reconnaissons un caractère abstrait, en quelque sorte métaphysique.

On recule involontairement devant ces trous noirs qui se rencontrent dans les écrits de Tolstoï, reflétant l'état de son âme, à côté de passages où l'amour de la vie s'épanouit dans tout son éclat. On dirait de ces marécages décevants, couverts d'une luxuriante verdure, où le pied ne peut s'aventurer sans que le terrain s'effondre et ensevelisse l'imprudent qui s'est laissé séduire par leur aspect trompeur.

Quel est donc ce cheveu à peine visible qui fait tout à coup sauter de leur axe les rouages de la machine et transforme l'harmonie en chaos? Quelle est cette goutte amère qui empoisonne l'âme de Tolstoï ?

Nous l'avons vu se plaindre de la manie ratiocinante qui, dès l'enfance, « ternissait chez lui la fraîcheur du sentiment et la clarté de l'esprit ». Alors déjà elle déterminait en lui une peur maladive de la mort qui tantôt, dans un mouvement d'ascétisme bouddhique, lui mettait à la main le fouet du flagellant; tantôt, dans un accès de sage insouciance imitant celle du roi Salomon, l'éloignait de ses leçons, qu'il abandonnait pour des pains d'épices au miel. A l'en croire, la faute en aurait été à « une conscience intellectuelle développée à l'excès ». Si, cependant, on examine la chose de plus près, on arrive à un résultat tout différent. Assurément, il y a disproportion et déséquilibre entre le côté conscient et le côté inconscient de son développement moral. Mais ce déséquilibre ne provient pas d'une prépondérance du premier de ces deux éléments sur le second. La force consciente, que le génie de Gœthe, par exemple, possédait à un bien plus haut degré que celui de Tolstoï, loin de déranger l'harmonie de la vie intellectuelle et morale du poète allemand, ne faisait que contribuer à la développer. Non, ce qui a dévié, ce qui a vicié le développement moral et le développement religieux de Tolstoï, ce n'est pas une pléthore ; c'est, au contraire, dans une large mesure, un manque de plénitude de son être conscient. Cette conscience est excessivement tendue, aiguë, ou tout au moins aiguisée, mais elle n'embrasse pas, elle ne pénètre pas tout. La lumière, très vive, n'est pas celle du soleil remplissant l'atmosphère; c'est celle d'un phare venant éclairer du dehors la surface des eaux. Cette conscience-phare a beau projeter au loin d'éclatants rayons : au delà de leur atteinte s'étend l'ombre de la vie inconsciente. Et ce qui est encore plus grave, c'est que ces deux vies, la consciente et l'inconsciente, se sont développées non seulement séparément, mais encore en sens contraire, en sorte qu'il y a toujours eu deux hommes en lui, dont l'un aurait voulu désirer quelque chose que l'autre ne désirait pas. Cette divergence, cette scission intérieure, est comme la fêlure d'une cloche qui, d'abord imperceptible, se creuse toujours davantage. Le son de l'airain en est faussé et, plus il a de force, de puissance, plus la stridence de cette fêlure agace, obsède, énerve.

Léon Tolstoï connut la peur de la mort bien avant le moment où elle le conduisit presque jusqu'au suicide. La fin de son frère Nicolas est de quinze ans plus ancienne. Il se crut, à cette époque, atteint du même mal, la phtisie, qui avait emporté son frère. Sentant une douleur continue à la poitrine et au côté, il entreprit, dans la steppe, une cure de koumiss, et les symptômes disparurent. Il n'en était pas encore aux crises intellectuelles et morales. La force, l'exubérance, l'ivresse de la vie suffisaient à dissiper le malaise. Comme Léon Tolstoï sous les obus de Sébastopol, Olénine, à l'idée de la mort, sent

en lui la présence du Dieu tout-puissant de la jeunesse. Tolstoï a beau attribuer à des causes morales la crise décisive qui se produisit en lui à l'approche de la soixantaine, il semble bien que le corps y ait joué un rôle, tout comme dans les accès qui l'avaient précédée. Qu'on en juge par la façon dont le sentiment du déclin se trouve décrit dans ces pages de la *Confession* où Tolstoï nous parle de la crise suprême : « Vint un moment où je sentis ma croissance s'arrêter, où le développement cessa, et où commença l'affaiblissement. Mes muscles se détendaient, mes dents tombaient. »

C'est la plainte très charnelle du vieil Anacréon ; et ce sont aussi les réflexions du Lévine d'*Anna Karénine* à la mort de son frère Nicolas, mort si semblable à celle de Nicolas Tolstoï.

Il alluma la bougie, se leva sans bruit et alla tout doucement se mirer dans la glace. Ses cheveux commençaient à grisonner aux tempes. Il ouvrit la bouche. Ses molaires se cariaient déjà. Il découvrit ses bras musculeux. Ils n'avaient, il est vrai, rien perdu de leur force ; mais Nicolas aussi, cet homme qui râlait à côté de lui, avec ce qui lui restait de poumons, Nicolas avait, au demeurant, le corps sain.

« Que veulent dire ces mots : *la vie s'écoule?* écrivait Tolstoï en 1894. *La vie s'écoule,* cela veut dire : les cheveux tombent, les dents se gâtent, les rides se creusent, l'haleine devient mauvaise. Avant même de finir, tout devient affreux, dégoûtant ; la peau se macule de bavures rouges et blanches et exhale une sueur fétide. Où retrouver tout ce que j'ai perdu ? Où est la beauté? Et la beauté, c'est tout. Quand elle n'est plus, il n'y a plus rien. Il n'y a plus de vie. »

Par la même lettre où la comtesse Sophie Andréievna annonce à son frère le changement survenu dans les dispositions de son mari, « devenu un chrétien ferme et sincère », nous apprenons qu'à cette époque « il grisonnait, baissait de santé et s'affaissait d'humeur ».

A travers toute son existence, nous remarquons ce constant parallèle entre son état moral et le flux ou le reflux de ses forces physiques. Cheveux grisonnants, rides, carie des dents, ankylose des muscles, tout cela correspond bien exactement aux crises qu'il nous décrit. En même temps, la scission entre sa vie consciente et sa vie inconsciente s'accentue de plus en plus. La fissure se creuse jusqu'à devenir ce *gouffre béant* dont il parle dans sa *Confession*.

Pour comble d'horreur, dit-il dans la *Mort d'Ivan Ilitch*, elle (la mort) l'attirait, non pour l'obliger à un acte quelconque, mais simplement pour qu'il la regardât ; pour qu'il la regardât face à face, sans rien faire, en proie à un indicible tourment. Pour échapper à cet état, il cherchait d'autres consolations, d'autres voiles, et il en trouvait, mais ce n'étaient que des moments de répit. Sans se déchirer, les voiles devenaient de plus en plus transparents, comme si *elle* eût tout pénétré, sans qu'on pût *lui* opposer aucun obstacle.

Et l'épouvante finit par devenir telle que Léon Tolstoï nous dit qu'il songea « à y échapper par la balle ou par la corde ».

Tertullien affirme que « l'âme humaine est chrétienne de sa nature ». Il me semble bien que certaines âmes *naissent païennes*, et que l'âme de Tolstoï est de celles-là. Si sa nature consciente était aussi profonde que sa nature inconsciente, il n'aurait ni peur ni honte de son âme païenne ; il comprendrait qu'elle vient de source divine. Il trouverait sa foi et son Dieu dans un amour sans bornes et sans crainte de soi-même, tout comme ceux dont l'âme est née chrétienne trouvent les leurs dans une abnégation et un esprit de sacrifice également sans limites.

Mais, étant donnée l'incompatibilité qui règne entre ses deux êtres, le conscient et l'inconscient, il ne lui restait qu'à soumettre le premier au second, ce qu'il fit dans la première moitié de sa vie, ou le second au premier, ce qu'il essaya de faire dans la seconde. Dans ce dernier cas, il devait nécessairement en venir à considérer tout amour de soi, toute vie, et tout développement d'une individualité isolée comme quelque chose d'animal, de charnel et, par conséquent, de pernicieux, de mauvais, de diabolique, demandant à être aboli et dont la destruction est un souverain bien. Il se décida donc à haïr et à perdre définitivement son âme, afin de la sauver. Au moment où il écrivait la *Confession*, il croyait avoir atteint son but. Il se juge moins dans cet écrit qu'il n'y juge les autres. « Je me pris en haine, dit-il ouvertement, et dès lors tout devint clair pour moi. »

Mais trois ou quatre ans plus tard, ce qui était *clair* commença à se troubler et à s'obscurcir de nouveau. Et lorsque, en 1882, à la suite d'une visite à l'asile de nuit de Lapinsk, pendant le recensement de Moscou, il engage ses amis à se jeter dans une œuvre chrétienne de bienfaisance qui devait sauver Moscou d'abord, puis la Russie, puis l'humanité entière, on voit que sa conscience est inquiète. Dans le style tendu, tourmenté, de son appel, on entend la fêlure de la cloche. Tolstoï parle un langage qui ne lui est pas familier. C'est presque celui des proclamations que Rostopchine affichait sur les murs de Moscou à l'approche de Napoléon : « Allons, frères, serrons nos rangs et marchons en imbéciles, en moujiks, en chrétiens, en peuple, tous à la fois : voyons si l'obstacle ne cédera pas ! »

En récoltant de l'argent pour les pauvres, en exposant son plan à ses amis, il remarquait chez eux

une sorte de malaise : « Ils avaient l'air gênés, gênés surtout pour moi, pour les sottises que je disais et dont on ne pouvait affirmer directement que ce fussent des sottises. On eût dit qu'une cause extérieure obligeât l'auditoire à acquiescer à ma sottise. » Il eut encore ce sentiment après un discours qu'il avait prononcé à l'Hôtel de Ville. Pendant qu'il causait avec les directeurs du recensement, il lisait clairement dans leurs yeux : « Voyons! par respect pour toi, nous avons passé l'éponge sur tes sottises, et voici que tu recommences à patauger! »

A la fin, un simple calcul d'arithmétique lui prouva l'absurdité de la bienfaisance privée. Un samedi soir qu'il sciait du bois en compagnie du menuisier Sémène, il vit celui-ci tendre une pièce de trois copecks à un vieillard qui mendiait près du pont de Dorogomil, et lui demander deux copecks de reste. Puis, comme le vieillard n'avait qu'un copeck de monnaie, Sémène, après un moment d'hésitation, ôta sa casquette, se signa, et lui laissa le tout. Or Sémène, Tolstoï le savait, ne possédait que 6 roubles 50 copecks d'économies. Pour donner autant que lui, en proportion, Tolstoï, dont la fortune se montait à 600 000 roubles, aurait donc dû en offrir 100 000 au mendiant et continuer son chemin, en causant tranquillement de la vie des ouvriers dans les fabriques, et du prix de la viande au marché. Ou plutôt, pour en arriver là, pour être dans le vrai, comme Sémène, il aurait dû donner les 600 000 tout entiers et rester pauvre lui-même. Alors seulement il aurait réussi à faire le bien, si peu que ce fût. Et ainsi il fut confirmé dans l'intuition qui lui était venue dès le premier moment où il s'était trouvé en présence des gens transis et affamés qui affluaient à l'asile de nuit; et c'est à savoir qu'il n'avait pas, qu'il n'avait certainement pas le droit de vivre comme il vivait. C'était là l'unique vérité.

« Je suis un parasite énervé et impuissant..., un misérable ver rongeant l'arbre dont je voudrais faciliter la croissance. »

Et voilà une ère nouvelle, une nouvelle régénérescence! Convaincu qu'à l'époque où il écrivait sa *Confession* il n'avait ni appris « à se haïr lui-même », ni « trouvé la vérité comme il le croyait, ni même commencé à la rechercher », il se dit que, cette fois, la lumière était faite définitivement, irrévocablement. La vérité était simple à réaliser : pour entrer dans le royaume de Dieu, « il suffisait à l'homme de ne désirer ni terre ni argent ». La propriété, ce mal qui perd le monde, « n'était pas », il en avait la certitude, « une loi fatale, volonté de Dieu ou nécessité historique : c'était un simple préjugé, nullement puissant, nullement redoutable, mais, au contraire, faible et inconsistant... aussi facile à détruire qu'une misérable toile d'araignée ».

Il résolut alors de remplir le commandement du Christ, de quitter tout, maison, terres et famille; de distribuer ses 500 000 roubles, et de se vouer à la pauvreté afin d'acquérir le droit de faire du bien.

MEREJKOWSKY.



UN DERNIER AMOUR DE RENÉ (1)

Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V... (1827-1829).

A M. de Chateaubriand.

Hauteville, 19 janvier 1828.

Je me vantais que mon âme était toute empreinte de la vôtre. O mon maître, mon erreur était grande! Je confondais ma tendresse avec le reflet de vos vertus. Je suis encore si loin de vous que je ne vous devine même pas.

Parce que vous aviez attaqué M. de Villèle, je croyais que vous aviez renoncé à revenir au ministère. Mais vous étiez plus haut que cette hauteur moyenne où je vous plaçais. Vous avez attaqué M. de Villèle parce qu'il faisait le mal, vous lui succéderez parce que vous ferez le bien. Tant que vous pourrez en faire encore, vous ne direz point : C'est assez. Mais si vous vous rendez à la France, qui vous appelle de tant de vœux, à la famille royale, qui est encore comme étrangère sur ses foyers si longtemps perdus, cette surcharge de travail à un travail déjà excessif, ce surcroît de sollicitude dans une vie qui n'est déjà que trop remplie, n'épuiseront-ils pas enfin vos forces? Au nom de ce que vous avez le plus aimé, je vous conjure d'arrêter vos réflexions sur cette question et de vous souvenir qu'après tout vous n'êtes qu'un homme, quoique le plus excellent d'entre eux!

Heureux le pays qui vous a vu naître! Heureuse la patrie que vous servez! Mais pour moi, ô mon étoile! vous brillez dans une sphère bien au-dessus des grandeurs que les hommes peuvent vous offrir, ou vous retirer. Dans les forêts de l'Amérique, dans les landes de la Bretagne, dans les solitudes de la Grèce, dans les sables des Tuileries ou dans l'allée de votre chartreuse, je vous vois des mêmes yeux et je vous suis avec le même cœur.

La lecture des *Débats*, en me faisant entrevoir la possibilité de votre retour aux affaires, m'avait fait concevoir pour vous la crainte que je viens de vous détailler : j'en avais aussi pour moi-même. J'étais abattue, découragée. Pour la seconde fois, j'allais

(1) Voir la *Revue* du 8 novembre.

être effacée de votre souvenir. Mais celui qui me soutint la première fois est maintenant au-delà du tombeau; il y est avec la meilleure mère, avec l'amie de mon enfance, avec le frère élu par mon cœur : je les avais tous alors. Que ferai-je maintenant? Je mesurais tristement la hauteur de mes montagnes : je me sentais exilée dans cette vallée chérie où il me suffisait autrefois d'ouvrir les yeux pour être charmée, de respirer pour être heureuse; je murmurais ces paroles de Jean-Jacques : « Que le jour me dure, passé loin de toi; toute la nature n'est plus rien pour moi! » La résignation sortait de mon cœur, mon sort me semblait triste et dur, mes devoirs pénibles, et l'air pesant; et durant ce temps, ô mon ami! oubliant le monde rempli de votre renommée, retiré dans le sanctuaire de vos vertus et de vos affections les plus intimes, vous m'écriviez, *à loisir*, une lettre si touchante qu'elle vous acquitte envers moi. Depuis que j'ai reçu cette lettre, tout est encore changé autour de moi. J'ai remarqué plusieurs fois l'étonnement du peu de personnes qui me parlent. C'est que la joie brille sur mon visage, quoique je n'aie aucun sujet connu de contentement, C'est que je regarde avec une profonde tendresse quelque objet inanimé que je ne vois point! Ah! je le sens, tout ce qu'il peut y avoir de plus honorable et de plus doux dans le sort d'une femme sur cette terre, se trouve réuni pour elle dans le bonheur de dépendre d'une âme comme la vôtre!

Et ce bonheur deviendra-t-il un jour mon partage? M'aimerez-vous? Hélas! laissez-moi les craintes à moi, qui ne suis pas même une voix pour vous! Si vous relisiez mes lettres à M. Hyde de Neuville, vous verriez l'empire que ces craintes ont eu sur moi. Je voudrais que vous parlassiez de moi à cet excellent homme, il sait comment je vous ai toujours chéri, il vous le dirait. Ses expressions simples et inattendues me peindraient à vous telle que je suis; mais aussi elles désespéreraient la belle chimère qui vous conduit à moi. Il ne m'a pas écrit depuis son élection; je comprends qu'*il n'a pas le temps*. Ne vous souvenez-vous plus de ces belles paroles que vous lui adressâtes il y a deux ans, au sujet d'une femme généreuse, disiez-vous, que vous le chargiez de remercier? *Si j'ai souffert des hommes... qui n'en a pas souffert?...* Cette femme, c'était moi. Pardonnez-moi ces fréquents retours vers le passé : j'ai besoin de vous prouver qu'il s'agit ici d'un sentiment digne de vous.

Les quelques années de différence qu'il y a entre nous vous causent une sorte d'inquiétude à laquelle je refuserais de croire si vous-même ne m'en faisiez pas l'aveu, avec la sincérité d'une âme demeurée jeune et pure. O mon aimable ami, ne soyez pas ingrat envers ces années qui semblent, en votre faveur, ne poursuivre leur cours que pour ajouter à votre gloire et à vos vertus, sans pour cela vous priver d'aucun des avantages qui vous ont été prodigués! Je n'avais jamais songé à vous créer dans ma pensée un extérieur qui pût vous représenter à moi et, lorsque je pensais à vous, je ne voyais qu'un *nom*, le hasard ne m'ayant jamais offert aucun de vos portraits. Je ne faisais point de questions sur vous. Depuis l'époque malheureuse où je ne puis vous voir après vous avoir cherché, je ne voulais plus vous trouver que dans mon cœur. Je vous fuyais partout, même dans vos ouvrages; j'ai passé plusieurs années sans pouvoir lire *René* et surtout l'*Itinéraire*. Dernièrement encore ils m'ont fait mal : c'est à leur lecture que j'attribue l'abattement où j'étais tombée à la seule pensée que le torrent des affaires vous ferait perdre mon souvenir. Dès votre première et votre seconde lettre, vous parûtes très préoccupé de cette différence d'âge, cela me fit naître le désir d'avoir une idée de vous, car je n'en avais point du tout, quoique je connusse bien le fond de votre âme. J'écrivis à une femme de ma connaissance qui vous a vu cet automne. Je ne sais comment il se fit que je n'osais guère lui faire de questions; cependant, sa réponse, tout incomplète qu'elle est, suffira, du reste, à vous *rassurer*. « M. de Chateaubriand est d'une taille moyenne, il a l'air noble et très distingué; il est d'une belle figure; il parle peu; il est cependant fort aimable. » Savez-vous l'effet que ce portrait produisit sur moi? Je demeurai troublée et confuse de vous tant aimer. J'ai ajouté beaucoup de choses à ce portrait; je sens que je ne me trompe sur aucune : vous me le direz.

L'âme d'un ange, le caractère d'un héros, peut-être le cœur d'une femme... et quelquefois la gaîté franche et naïve d'un enfant. La puissance de votre regard est irrésistible comme le charme de votre sourire : vos manières sont nobles et charmantes. Votre invincible fermeté ajoute en vous son attrait à l'attrait de vos malheurs et votre modestie sincère fait aimer votre gloire. Ami! vous n'êtes que trop bien doué pour plaire, et celui de nous deux qui doit trembler ce n'est pas vous.

Mais pour vous punir de votre coquetterie avec moi, je dois vous apprendre qu'il ne faut pas tant d'agréments pour me plaire. Il y a à Paris un homme que nos connaissances communes appellent mon *chevalier*, qu'on m'accuse de préférer à tous les autres hommes, et qu'en effet j'aime comme mes yeux. C'est un des députés de la Côte-d'Or, le chevalier de Berbis. Si vous le connaissiez, vous seriez de mon goût, et tomberiez à mes genoux pour obtenir votre pardon de l'affront que vous faites à ma solidité.

Dites-moi, je vous prie, dans quel quartier est

votre hospice, afin que je le cherche sur la carte ; ce sera un plaisir pour moi. Je n'ai pas oublié la folle joie que j'éprouvai, il y a dix ans, lorsque je vis mon nom tracé de votre main sur une de vos cartes.

Adieu, mon maître aimé. Vous savez que vos lettres font le bonheur de ma vie. N'en aurai-je pas bientôt une autre? ou du moins me pardonnerez-vous de l'avoir demandée?

MARIE.

De M. de Chateaubriand.

Janvier 1828.

J'allais répondre en détail à votre aimable lettre du 20, lorsque j'ai appris la mort d'une femme que j'aimais depuis de longues années et dont la tendre amitié m'avait bien souvent consolé. Le cœur me manque aujourd'hui pour vous écrire. Vous le voyez, vous n'avez sauvé qu'un solitaire que tout quitte et qui ne vous apporte que ses souvenirs et ses souffrances ; je vous fais là un triste présent. Plus votre lettre me charme, plus en même temps elle me désespère. Qu'ai-je à vous offrir? quelques jours qui seront bientôt écoulés! Et ne dois-je pas craindre de me rattacher à une vie qui m'échappe? Ne craignez pas, au reste, que la politique puisse me distraire de vous : je ne serai point ministre ; j'ai refusé de l'être, parce que, dans la position où l'on m'aurait placé, je n'aurais pu donner la majorité au roi et j'aurais perdu ma place dans l'opinion publique sans être utile à la couronne. De plus, ce ne serait qu'avec une peine mortelle que je sortirais de la solitude qui doit me conduire au dernier repos : j'avance à grands pas dans le désert où je dois rester.

Vous vous êtes trompée sur ma *coquetterie*, je n'en ai aucune. Votre amie m'a peint comme je ne suis point. Que j'aie peur de mes années comparées aux vôtres, rien de plus naturel, mais mes prétentions ne vont pas au-dessus de mes cheveux blancs. Pourtant, je ne sais pourquoi, je n'aime point que vous aimiez un chevalier de Bourgogne « comme vos yeux ». Expliquez-moi cela? — Je devais dîner demain chez Hyde de Neuville ; je lui aurais parlé de vous. Au lieu de cela, je m'ensevelis dans mon *infirmerie*. Elle est située à deux cents pas de la barrière d'Enfer, route du Midi, conséquemment sur la route qui mène vers vous : c'est un tout ensemble composé de pâturages, de vergers, de maisons pour les malades, d'une chapelle, et d'une petite maison pour moi. Écrivez-moi une lettre pour le moins aussi bonne que la dernière ; j'en ai besoin. Serait-il vrai que je suis pour quelque chose dans votre vie? — C'est la pauvre Mme de Duras dont je veux vous parler. Elle est morte à Nice.

A M. de Chateaubriand.

Hauteville, janvier 1828.

MON AMI,

Je viens de recevoir votre lettre du 26. J'y réponds tout de suite ; je ne veux pas que le courrier retourne sans vous porter les larmes et les tendresses d'une autre ancienne amie dont la mort pourra seule vous priver. Je pleure avec vous celle que vous venez de perdre ; elle était digne de vous aimer, et toutes ses nobles vertus étaient récompensées par votre tendresse et votre suffrage. Hélas! je voudrais avoir eu son sort et être où elle est ; et pourtant, si elle s'est vue mourir, quel regret elle a dû éprouver de quitter la vie sans presser encore une fois votre main ; sans retrouver encore une fois votre regard! Tout ce qu'il y a de plus soumis dans la résignation à la volonté de Dieu suffit à peine à un tel sacrifice. Pauvre ange souffrant! vous endurez dans ce moment l'une des deux véritables infortunes de notre vie mortelle, la perte de ce qu'on aime, et vous ne la sentez que trop! Je vous plains du fond d'un cœur tout à vous. Je connais cette douleur, je sais la trace qu'elle laisse dans l'âme. L'amie qui vous a quitté était ornée de tous les dons qui lui avaient obtenu votre attachement ; et celle que la Providence semble vous envoyer à la place n'est qu'un écho mélancolique et fidèle, qui, dans un lieu désert, répète vos soupirs. Mais, de si loin, cette voix, si faible, pourra-t-elle arriver jusqu'à vous? — Et vous me demandez si vous êtes quelque chose dans ma vie? Vous m'assurez que mon affection suffirait pour vous faire oublier bien des jours pénibles ; vous me demandez de vous consoler? Mon front s'abaisse et mon cœur bat à ces paroles : je les reçois comme une bénédiction, elles adoucissent tous les regrets, tous les chagrins de ma vie ; elles me rendraient heureuse si je pouvais l'être quand vous ne l'êtes pas. Je vous le dis sans contrainte, parce que je ne vous ai jamais vu : si j'avais vécu près de vous, il est probable que vous n'auriez jamais su combien vous étiez aimé, ou plutôt, je sens que je n'aurais pas osé vous tant aimer en votre présence. — Il y a quatre jours que j'ai reçu une lettre de M. Hyde de Neuville : je la parcourus deux fois très rapidement pour y chercher votre nom ; ne l'y trouvant pas, je la lisais posément, lorsque j'arrivai à ce passage : « *Celui que nous aimons et admirons se porte bien.* (Monsieur de Neuville! Ces douces paroles se sont gravées dans mon cœur à côté des plus chères obligations que je vous ai) ; il eût pu être ministre, il y a deux jours, il ne l'a pas voulu. Il est cependant probable qu'il le sera encore ; mais il est certain qu'il n'y consentira qu'avec les moyens d'être utile au roi et à la France. Quand on fait un

aussi grand sacrifice que l'acceptation d'un portefeuille dans des circonstances aussi pénibles, il faut au moins s'assurer tous les moyens de succès. »

Cette lettre me combla de joie, et admirez ma folie ! Ce ministère, que je redoutais pour votre santé, pour votre repos et aussi pour le mien, dont la seule crainte m'avait jetée dans un si grand accablement, à présent qu'on me l'annonçait comme un événement probable, ne me donnait qu'une vive satisfaction. J'étais transportée à l'idée d'une réparation éclatante, d'un triomphe public. Faible femme que je suis ! Comme si vous aviez besoin de tout cela, *vous!* — L'autre jour, un jeune homme, qui était à Paris cet été, me racontait quel enthousiasme vous aviez fait naître à la séance de M. Villemain, et comment une foule immense, ravie de vous voir et de vous rendre hommage, vous accompagna jusque chez vous. » Sa belle figure, disait-il, et son regard animé peignaient franchement sa satisfaction. » Toutes les conversations ramènent votre nom et votre éloge, tous les journaux en retentissent, je vous retrouve dans le cœur de mes amis, dans vos ouvrages, où je « m'amourache », comme dit ma mère, au point que, lorsque j'ouvre un de vos volumes, je ne puis m'en arracher. Vous remplissez ma vie : vous charmez ma solitude, mon affection pour vous croît avec mon estime, heureuse que je suis de ne sentir les bornes ni de l'une ni de l'autre ! et ce sentiment n'est pas d'un jour ! Je me suis rendue malade en relisant les deux premières lettres que je vous écrivis, il y a onze ans, et vos réponses. Alors le regret altéra ma santé et peu s'en faut qu'il ne l'altère encore aujourd'hui quand je pense à tant d'années perdues pour une amitié si chère ! Nous devions donc une fois nous aimer, nous rencontrer dans ce monde ?... A ces pensées un frisson me saisit. Je me souviens que nous ne nous connaissons point, que nous ne nous verrons peut-être jamais, que vous ne m'aimerez peut-être pas... Si ce malheur m'arrivait, je crois que ce serait le dernier de mes malheurs.

Il y a dans votre lettre des choses si tristes que mes larmes ne peuvent tarir depuis que je l'ai lue ; ô mon maître bien-aimé ! vous, placé si haut, comment n'avez-vous pu échapper aux traits de l'adversité ? Hélas ! j'ai trop bien deviné, il y a sans doute dans votre cœur une sorte de sensibilité de femme qui vous a rendu vulnérable à des peines que vous méritiez d'ignorer.

Le chevalier de Berbis *est un homme d'acier dur et tranchant, mais pur et fidèle*. C'est un saint qui s'en va faisant le bien. Sa sœur est l'amie de ma mère ; ses nièces sont mes amies ; je lui ai des obligations et je l'estime parfaitement, ce qui dans mon cœur compose toujours une véritable tendresse. Il disait plaisamment que M. de Villèle lui avait l'obligation de n'être pas l'homme de France le plus laid ; il est vrai qu'il l'est au point qu'en le voyant vous ne pourrez vous empêcher de rire de la qualification de « mon chevalier », comme je riais moi-même en l'écrivant comme preuve de ma solidité. Adieu, mon maître bien-aimé, j'ai mis en vous toute mon espérance ! Si jamais vous prenez un peu d'amitié pour moi, j'aurai tout sur la terre en dépit d'un sort contraire.

MARIE.

P.-S. — Je viens de lire la notice sur la pauvre Mme de Duras. Cette notice est de vous certainement. Je l'ai coupée et réunie à votre lettre d'aujourd'hui.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 5 février 1828.

Sans doute, mon amie, ces quelques mots étaient de moi ; mais ils étaient bien froids, bien glacés ; je les avais écrits en présence même du premier mouvement de ma douleur et de toutes les convenances sociales dont je me sentais entouré : craignant de blesser une mémoire sacrée au lieu de l'honorer, je n'ai trouvé sous ma plume qu'un sentiment contraint qui, à force d'être mal à l'aise, a pris l'air de l'indifférence. Je ne me consolerais pas si je ne retrouvais un jour l'occasion de dire tout ce que j'ai perdu.

Pardonnez-moi ces détails, je ne devrais vous parler que de vous, et vous remercier tendrement de votre généreuse amitié. Envoyez-moi tout ce que vous voudrez, mais rien de moi ; c'est de vous seulement que je veux avoir quelque chose.

Je ne vois presque pas l'excellent Hyde de Neuville ; nous demeurons aux deux barrières opposées de Paris. Il a bien deux vieux chevaux qui le traînent mais qui ne peuvent suffire à ses courses. Moi, je suis à pied et je me fatigue à présent beaucoup en marchant. Nos misères ne peuvent se rencontrer que de loin à loin. Je brûle de lui parler de vous. Je le verrai ce matin même, à la séance royale.

Je ne suis pas rassuré par le portrait de votre chevalier. Ces chevaliers si laids, comme Du Guesclin, font souvent des conquêtes.

M. Villemain a toutes sortes de bontés pour moi, il me fait passer à travers la magie de son talent. N'allez pas vous monter la tête sur mon refus du ministère ! Il est plus aisé de refuser d'être ministre que de rendre une monarchie ; vous m'avez pris pour un brave, et je n'ai été qu'un poltron.

Il faut que vous sachiez que j'ai acheté une carte de France qui me coûte 8 francs ; elle n'est pas belle. Savez-vous ce que je fais de cette carte? Je regarde *La Voulte*, ne pouvant voir Hauteville, qui ne s'y trouve point. Quand j'avais vingt ans, je faisais de

ces choses-là. Je retourne à l'enfance, et cela est fort naturel.

Je mets mes respectueuses tendresses aux pieds de Marie.

Écrivez-moi!

A M. de Chateaubriand.

Hauteville, 11 février 1828.

MON AMI,

La profonde tristesse que respirait votre lettre m'affligea sans me surprendre. Mais, en relisant les précédentes, j'y retrouve les mêmes pensées, j'en suis troublée. J'ai peine à comprendre que le chagrin puisse vous poursuivre. Dans mes idées, vous devez être heureux. Si, comme je le crains, vous ne l'êtes pas, la charité vous en consolera. Après la mort de mon père, je n'ai trouvé que ce baume pour ma blessure.

J'écoute les événements avec une attention silencieuse, mais fine. Que d'ennemis contre celui que j'aime! La lutte va devenir terrible. Si vous ne l'emportez pas, on vous offrira sans doute une ambassade. *L'accepterez-vous?* C'est à votre indulgente bonté que j'ose adresser cette question.

L'autre jour, quelqu'un parlant des gens de lettres, demanda si aucun d'eux ne faisait une histoire de France. « M. de Chateaubriand en fait une », dit une autre personne. « Oui, dit le prêtre qui avait déjà parlé; mais, depuis son apostasie, on n'aime pas à lire ses ouvrages. » Tout le monde resta muet. « Monsieur, lui dis-je, sachez que, si l'infortune atteint un jour votre vieillesse, vous pourrez en toute assurance aller frapper à la porte de cet *apostat;* il vous recueillera dans sa maison sans s'enquérir de vos opinions ou de vos injustices; il vous nourrira du pain qu'il doit à ses glorieux travaux : et, lorsque la maladie pèsera sur vous, il veillera lui-même avec sa femme autour de votre lit. » Un grand silence suivit. Mes yeux étaient pleins de larmes, et d'autres aussi. Une vive rougeur couvrit le front du coupable, et je rougis moi-même de la honte de mon supérieur.

Vous écrivez souvent dans les *Débats*. Je reconnais ces articles, je les lis avec attention, je les recueille soigneusement. Je relis l'*Itinéraire*, je copie vos lettres. Vous ne me quittez plus. Vous qui savez tout, expliquez-moi cet attachement? Je n'en ai point vu de semblable, ni dans la vie ni dans les livres.

Il y a dans votre dernière lettre ces mots : « vous n'avez *sauvé qu'un solitaire...* » Ai-je bien lu? Je n'ose le croire! Si je m'étais trompée, qui me donnerait le soutien, pour retourner dans le froid et l'obscurité? Si j'ai bien lu, mes vœux sont accomplis.

Le 8, j'ai reçu votre lettre du 5; le neuvième jour après le départ de la mienne, *comme à l'ordinaire*. Je sais tout le prix de cette condescendance; elle est d'une bonté parfaite; la meilleure manière de vous en témoigner ma reconnaissance serait peut-être de ne plus vous écrire. Il est dommage de vous prendre tant de temps. Je n'aurais pas la présomption de soutenir cette correspondance si vous ne m'y engagiez pas vous-même. Vous craigniez, il y a quelque temps, qu'elle devînt *orageuse;* mais il n'en pouvait être ainsi. Je crains plutôt qu'elle ne devienne triste. Si cela arrive malgré moi, je la cesserai. Loin de vouloir ajouter une pensée triste à vos regrets, que ne donnerais-je pour vous être quelque chose, pour les recueillir et les adoucir en les partageant de tout mon cœur. Je n'avais jamais senti la force de cette expression si usuelle : *vivre dans le cœur de ceux qu'on aime ;* j'en éprouve aujourd'hui la justesse. Ce n'est pas mourir que d'être pleuré. La mort véritable est dans l'oubli de ceux qu'on chérit. Regrettez bien votre amie; mais ne la plaignez pas; son sort fut heureux, elle fut aimée *de vous* durant sa vie, et vous la pleurez à présent!

J'ai eu le cœur atteint par ces paroles : *je me fatigue beaucoup en marchant...* Soyez bon tout à fait, parlez-moi un peu plus de vous! Votre santé n'est-elle donc pas rétablie? Et cette autre santé si chère, vous ne m'en avez plus rien dit, et pourtant croyez-vous que je n'y pense plus? C'est une chose amère que d'ignorer *tout* de ceux dont on s'occupe sans cesse.

Vous m'écriviez le matin même de la séance royale : vous regardez le pays que j'habite! Mon cœur devrait être content, et je ne puis respirer! Mais tout ceci n'est et ne peut être qu'un jeu pour vous. Vous trouvez qu'il y a de l'enfance à me donner quelques-unes de vos pensées : et cela n'est que trop juste, envers une étrangère que vous n'avez jamais vue et dont vous ne savez rien. Moi, je vous donne beaucoup des miennes, et cela est juste encore...

J'ai été près de me trouver mal, quand j'ai vu mon nom de Marie écrit de votre main. Voici pourquoi : je m'appelle Marie-Louise-Élisabeth. Le nom d'Élisa était à la mode dans mon enfance : ma mère le choisit, c'est celui que je signe et qu'on me donne. Mon père préférait le nom de Marie et me nommait toujours ainsi. Depuis qu'il a emporté dans son tombeau tout mon amour et tout mon bonheur, je n'avais plus reçu de personne ce nom que son souvenir m'a rendu si cher. Je ne sais par quelle fatalité ce nom m'est revenu en vous écrivant; je n'avais pas besoin de rien ajouter à la pente qui m'entraîne à vous. Mon ami, je vous prie de ne m'abandonner jamais!

Je vous envoie donc notre première correspon-

dance, vous y verrez mes premières espérances et mes premiers chagrins, et comment le cœur de Marie vous suit depuis si longtemps sans se détourner.

Si vous allez dans le Midi, si vous me destinez l'honneur et le bonheur de vous recevoir, me donnerez-vous autant de jours que je vous ai donné d'années ?

J'espère que vous avez demandé mes lettres à M. Hyde de Neuville. Il vous les aura données, je lui ai écrit il y a quelques jours.

Adieu, mon ami, je vous envoie les plus tendres vœux.

MARIE.

P. S. — Soyez indulgent pour ma tristesse ! Songez, pour m'excuser, que vous êtes beaucoup pour moi et que je ne suis rien pour vous !

(A cette lettre était jointe la copie des deux lettres que je lui écrivis en 1816 et les originaux de ses réponses.)

De M. de Chateaubriand.

Paris, 16 février 1828.

Vous êtes une éloquente amie. Ces pauvres prêtres sont un peu ingrats, et la charité n'est pas leur première vertu ; mais ils souffrent ; ils sont trompés par les calomniateurs à gages d'une petite faction qui se sert d'eux et qui les perdra. Il est probable que l'*apostat* sera le seul défenseur qui leur restera dans la catastrophe dont ils sont menacés, si toutefois ma vie ne va plus vite encore que le temps.

Ainsi vous aviez deux billets de moi, longtemps avant le commencement de notre correspondance ! Vous le voyez bien, c'était un sort : je devais finir par vous aimer. Dans ce moment-ci, notre ami est tout à la politique. Il a de grandes espérances. Lui parler d'une affaire comme la nôtre lui paraîtrait folie. Gardons-la pour vos montagnes et pour mon hospice !

Donnerai-je à Marie autant de jours qu'elle m'a donné d'années ? Cette question me pénètre le cœur de reconnaissance, de regrets, et de tristesse. Que ne vous ai-je connue à l'époque des deux premiers billets ? Hélas ! qui sait ce que je ferai ? Ma vie est tellement entravée que tous mes projets ne sont que des songes. Je cherche à les réaliser, mais je n'ai plus cette foi vive de la jeunesse qui parvient à transformer les chimères en réalités. Ce que j'ai de plus certainement arrêté dans ma pensée, c'est ce voyage qui me conduirait dans votre petit bois. Mais il y a encore cinq ou six mois à attendre, et, comme les sauvages auxquels je ressemble assez, je ne compte guère que sur l'espace renfermé entre deux soleils.

Si l'on m'offre une ambassade, l'accepterai-je ? On me l'a déjà offerte, ainsi qu'un ministère, et je l'ai refusée ; mais des détails d'intérieur et de position dans lesquels je ne puis entrer peuvent influer sur ma destinée.

Dites-moi à votre tour si vous ne voyageriez pas en Italie, dans le cas où la fortune me pousserait dans ce riant exil ?

Ce qu'il y a de mieux, c'est de ne pas nous inquiéter de l'avenir. Prenons le présent ; je le trouve heureux pour moi, au delà de ce que je puis dire, puisqu'il me donne l'amitié de Marie.

P.-S. J'ai écrit assez souvent dans le *Journal des Débats*, avant la chute du dernier ministère, il y a deux ou trois ans. Mais, depuis près d'un an, j'y ai à peine mis quelques mots. J'ai un sosie.

A M. de Chateaubriand.

La Voulte, 20 février 1828.

MON AMI,

Quand je redoutais pour vous les fatigues du ministère, j'ignorais le genre de vie que vous aviez embrassé. Lorsque je l'appris, je vous admirai, mais j'eus le cœur percé de douleur en vous trouvant fixé dans une retraite sombre et prématurée. L'innocente prêtresse des Muses n'était ni plus gracieuse ni plus belle que ne l'est encore l'imagination de mon cher maître. Quel regret de la trouver captive dans cette atmosphère de tristesse et d'austérité ! Je craignais la suite de cette résolution. Je vous cachai mes craintes, mais, dès lors, tous mes vœux se tournèrent vers ce ministère, que j'avais tant redouté : je le désirai comme un honorable moyen de distraction pour vous. Je possède le don funeste de la prévision. Sans réflexion, sans prévention pour les choses importantes comme pour les moindres choses, j'entends intérieurement une voix distincte qui, dans une phrase courte et claire, me dit l'avenir. Il y a plus de quinze jours que j'entendis ces mots : « On veut qu'il aille en ambassade... » de là ma question. Et vous y voilà presque décidé ! Ainsi vous quitterez l'arène où vous avez vaincu, où tôt ou tard vous auriez triomphé ! Vous abandonnerez la retraite d'où, rayonnant dans l'obscurité, vous éclairiez la marche de ceux qui vous redoutent !

Si vous aviez simplement dit à M. Hyde de Neuville : « Qu'est-ce que votre amie, Mme de V..., qui m'a écrit une lettre fort aimable au sujet de Mme de Chateaubriand ? » il vous aurait répondu quelques mots qui m'auraient donné votre estime. Il ne m'en fallait pas davantage pour être aimée de vous. Mais vous n'êtes pas curieux de votre Marie, et ne songez point à l'aimer. Vous lisez mes lettres comme on respire le parfum d'un bouquet de violettes, sans songer à recueillir dans le buisson la plante qui le produit.

Notre ami vous aurait aussi appris une chose que notre correspondance m'avait presque fait oublier. Le 12 novembre, le jour même où elle a commencé, une inondation furieuse, un ouragan des Antilles m'a enlevé la touffe d'herbe dans laquelle j'avais un abri. Les belles allées de Beauchastel et d'Hauteville sont ravagées à jamais. Les arbres à soie et les prairies ont disparu : il ne reste à leur place que des grèves désolées et incultivables, sur la montagne ; les vignes sont demeurées déracinées sur des roches dépouillées de terre. Vos lettres m'avaient comme endormie sur ce malheur. Je sens aujourd'hui qu'il m'a ravi le peu de liberté matérielle que la mauvaise fortune m'avait laissée.

Vous me demandez si je voyagerais en Italie dans le cas où vous y iriez ? Mon maître ! ! ! si j'étais un oiseau, je m'envolerais après vous dans l'Italie ou la Norvège avec la même joie ; si j'étais un jeune garçon, je deviendrais votre secrétaire ou votre page et marcherais à votre suite sans regarder derrière moi tant que la terre pourrait me porter. Si j'étais la parente ou l'amie de Mme de Chateaubriand, je quitterais tout pour la suivre. Je dévouerais mon cœur et ma force à la soigner nuit et jour pour vous la mieux conserver. Mais, étant ce que je suis, comment pourrais-je avec convenance voyager seule en pays étranger ?

Non, cette fois encore. nous serons séparés ! Vous partirez encore sans emporter dans votre cœur l'image de celle qui vous aime et sans lui laisser la vôtre. Bientôt sa pensée s'effacera de votre esprit. Seulement quelquefois peut-être, dans les jours d'abattement (puissent-ils être rares, ô mon maître trop aimé !) et de tristesse, vous vous rappellerez la pieuse tendresse de Marie, cette tendresse qui vivait de vos peines.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 27 février 1828.

J'allais écrire à Marie lorsque sa lettre est arrivée : j'étais inquiet de son silence. Mon âme est triste et malheureuse. Je crois déjà le lui avoir dit : je porte malheur. A peine notre liaison commence-t-elle que voilà sa retraite ravagée, et l'asile où elle comptait me recevoir détruit ! C'est ma destinée ; elle m'emporte, moi et tout ce qui s'attache à moi !

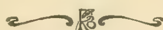
Pourtant, je dirai à Marie que je ne quitterai point la France ; qu'il est possible que les négociations se renouent, et que, dans tous les cas, je resterai. Il faut que le vieux voyageur se repose pour le dernier voyage. Si mille raisons ne m'arrêtaient, je ne serais pas retenu par l'idée du triomphe des ennemis : sur ce point-là, je suis invulnérable ; mon mépris est si complet, ou mon indifférence si profonde pour eux, que je ne pense jamais à leur peine ou à leur joie.

Viendrez-vous à Paris ? quel bonheur de vous voir et de vous aimer, devant vous, auprès de vous, et de vous le dire ! Vous avez été injuste. Vous croyez que je ne suis point *curieux* de Marie. J'en ai parlé à Hyde de Neuville. Il m'a dit quelques mots gracieux mais insuffisants. Je n'ai pas recommencé, car je suis timide pour ce que j'aime, et puis vous ne savez pas ce que c'est que la politique pour un homme du caractère, de l'esprit, et de l'âge de notre ami : il ne voit et n'entend rien dans ce moment. Moi, qui n'ai certainement aucune ambition véritable et que la fatalité a poussé aux affaires, sans en avoir le goût, quoiqu'en ayant assez l'aptitude, vous me donneriez cette passion pour vous être utile. Cette pauvre vallée ravagée me tourmente l'esprit ; voilà ce que c'est que les orages ! Vous vantiez votre beau ciel d'hiver et vos solitaires montagnes, et vous voyez ce que cela est devenu ! Je vous ai surpris pourtant un sentiment qui me plaît : vous voulez sortir du rang des petites vénitiennes. Soyez tranquille, vous restez pour moi un ange, et vous avez raison de le dire : vos lettres sont un parfum.

J'espère bientôt une lettre de vous, moins triste et moins découragée. J'aime pour la vie mon inconnue.

CHATEAUBRIAND.

(*A suivre.*)



POÉSIE

Science et Charité.

Au docteur Léon Bonnet [1].

Dans l'espace infini, gouffre silencieux,
L'homme roule, emporté sur un bloc de matière ;
Il y sent le corps vil enchaîner l'âme altière
Dont la grande aile aspire à de plus nobles cieux ;

Mais, exilé sublime, il doit baisser les yeux,
Car sa terrestre vie il faut qu'il la conquière
Sur le froid, le sol dur, la brute carnassière,
D'infimes ennemis au meurtre insidieux.

Or le plus destructeur le surprend sans défense :
Il exténue en lui le souffle dès l'enfance,
De la poitrine frêle obscur envahisseur.

Invincible rival de la Guerre il est pire...
Mais, pour le vaincre enfin, la Science conspire
Avec la Charité, dont elle fait sa sœur.

SULLY PRUDHOMME.
de l'Académie Française.

(1) M. le Dr Léon Bonnet est le fondateur-directeur de l'Œuvre générale des dispensaires antituberculeux.

GRANDE COUR [1]

Drame en trois actes.

ACTE II

Même décor qu'à l'acte précédent. — Malgré l'heure avancée il fait demi-jour, pourtant le crépuscule s'accentue vers la fin de l'acte. — A droite, dans le lointain, se fait entendre, portée par des coups de vent, une musique de danse.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, le docteur KANN

Ils sont dehors, sur la véranda.

MARGUERITE. — Si seulement le vent tombait !

LE DOCTEUR KANN. — Il a tendance à tourner.

MARGUERITE. — J'ai grand'peur pour Knut.

LE DOCTEUR KANN. — Knut a un excellent bateau et c'est un marin de premier ordre.

MARGUERITE. — Il a passé la nuit dehors. Où penses-tu qu'il soit allé ?

LE DOCTEUR KANN. — Ou je me trompe fort, ou il a dû se rendre à la ville pour s'assurer que la police a été renouvelée.

MARGUERITE. — Comme on s'amuse là-bas !... Ton idée de faire danser après les manœuvres était excellente.

LE DOCTEUR KANN. — Les manœuvres de pompiers ? Elles ont bien marché, n'est-ce pas ?

MARGUERITE. — Admirablement bien. (Souriant.) Toi, tu ne fais pas partie du « corps des destructeurs », comme tu dis.

LE DOCTEUR KANN, s'échauffant subitement. — Dire que tu ne saisis pas ce que j'entends par là !

MARGUERITE. — Je n'avais jamais imaginé rien de pareil. Il existerait parmi nous un « corps de destructeurs » !

LE DOCTEUR KANN. — Assurément ! N'as-tu pas vu des gens qui trouvent un plaisir à détruire ?

MARGUERITE. — A détruire !... Vraiment ?

LE DOCTEUR KANN. — Tu n'en as pas vu ? (Ironiquement.) Et tu n'as pas davantage rencontré des gens dont le plus grand bonheur est de chercher comment ils peuvent détruire ?

MARGUERITE, riant. — Je te comprends !

LE DOCTEUR KANN. — Cela revient au même. Il n'y a qu'une différence de degrés.

MARGUERITE. — Simple amusement !

LE DOCTEUR KANN. — En apparence. Mais sois certaine que derrière l'amusement il y a le besoin de détruire.

MARGUERITE. — Tu crois ?

LE DOCTEUR KANN. — Si je le crois ! Ce besoin-là est instinctif. Ne l'as-tu pas observé chez les enfants ?

MARGUERITE. — Oui, chez les enfants. Ils veulent détruire.

LE DOCTEUR KANN. — Les ivrognes également. Souvent aussi les individus transportés de joie... Je ne parle pas des envieux.

MARGUERITE, souriant. — Tu as peut-être raison.

LE DOCTEUR KANN. — Et ceux qui agissent par forfanterie, qui veulent se faire remarquer... L'instinct de destruction est à l'origine de la nature humaine. Il éclate soudain au grand jour.

SCÈNE II

On entend la voix de Maria, au loin, à droite.

MARIA. — Au feu, au feu !... Mais voyez donc !

La musique s'arrête. Le cri d'alarme de Maria est répété par beaucoup de voix. Le docteur Kann et Marguerite passent sur la véranda.

MARGUERITE. — C'est près de la fabrique... ou serait-ce la fabrique elle-même ?

LE DOCTEUR KANN. — Allons-y !

MARGUERITE. — Oh ! pourvu que ce ne soit pas...

MARIA, sa voix se rapproche. — Au feu ! au feu !

MARGUERITE. — Qu'est-ce qui brûle ?

MARIA, sa voix se rapproche encore. — C'est la « maison de famille ».

MARGUERITE. — Les malheureux !... si tard ! Ils étaient probablement tous couchés.

MARIA, elle traverse la véranda comme un ouragan et sort à gauche. — Au feu ! au feu ! la « maison de famille » brûle !

(Cécile est accourue derrière Maria.)

MARGUERITE, sortant à droite. — Viens, Cécile !

LE DOCTEUR KANN. — Non ! suis Maria.

Cécile sort à gauche.

LE DOCTEUR KANN. — Pour comble de malheur le vent fait rage ! (Il sort.)

(Le vent apporte par saccades le bruit de voix d'hommes et de femmes, des cris de femmes, des paroles de commandement. La cloche de la fabrique retentit, un coup de canon est tiré dans la direction du fjord ; puis on entend le « hoj, hoj » cadencé des gens faisant la chaîne. Le tout dans le lointain. Pendant ce temps la scène reste vide.)

HANS, dans la coulisse, à gauche. — Quelle est l'aile qui brûle ?... L'aile des bureaux ?

MARIA, dans la coulisse. — C'est l'aile habitée par la famille.

HANS, il traverse en courant la véranda. — D'où as-tu vu le feu ?

MARIA, venant derrière lui. — Du pont.

(Ils disparaissent. Un instant après une grande lueur est projetée sur la scène, suivie d'une exclamation de la foule, toujours dans le lointain.)

CÉCILE, elle vient après Hans et Maria et s'arrête sur la véranda. — Qu'est-ce donc ? (Elle sort à droite en criant.) Les flammes jaillissent à travers le toit !

(On entend au dehors, à droite, de faibles gémissements.)

CÉCILE, dans la coulisse. — Qu'y a-t-il, chère ?

MARGUERITE, dans la coulisse. — Dans sa frayeur, elle a voulu...

(Entrent Cécile et Joséphine, que soutiennent Marguerite et Mathilde.)

1) Voir la *Revue* du 8 novembre.

MARGUERITE, d'un ton de tendre reproche. — Comment as-tu pu, chère ?... Quelle peur tu nous as faite !

JOSÉPHINE. — Vous avez bien assez de soucis sans moi !

Marguerite et Mathilde la font asseoir et s'agenouillent près d'elle.

MARGUERITE. — Mais Dieu ?... que doit-il penser de cela ?

JOSÉPHINE, de plus en plus émue. — Dieu ne m'en voudra pas... Il sait que c'est près de lui que je veux aller.

MARGUERITE. — Vois comme Mathilde pleure !

JOSÉPHINE. — Dieu te bénisse, mon enfant... Tu seras bien plus heureuse, moi partie.

MATHILDE. — Je ne veux pas être plus heureuse. Je veux être avec toi.

JOSÉPHINE. — Je n'ai pas le droit de te garder, je te dépouille de ta jeunesse.

MATHILDE. — En effet, tu feras le malheur de ma vie si tu continues de me causer de telles frayeurs !

MARGUERITE, à Mathilde. — Comment avez-vous été séparées ?

MATHILDE. — Je n'y comprends rien... Nous étions au bal, ensemble... C'est dans le premier moment d'épouvante, sans doute...

(Une vive lueur éclaire de nouveau la scène. Toutes regardent en l'air.)

MARGUERITE. — Qu'y a-t-il encore ?... Cécile, cours voir !

CÉCILE. — Oui.

(Elle sort en courant.)

JOSÉPHINE. — Savez-vous ce que dit le bon Dieu ? Il dit : « Je laisserai brûler la maison parce que ceux qui l'habitent sont des êtres inutiles. »

MARGUERITE, bas à Mathilde. — C'est bien cela, je m'en doutais ! (Haut.) Non, il dit : « C'était un logement incommode pour de vieilles gens. Je vais construire une maison neuve pour les y loger. » Voilà ce qu'il dit.

JOSÉPHINE. — Marguerite, chère Marguerite !... Il y a une chose que tu ignores, car tu n'as pas passé par là.

MARGUERITE. — Qu'est-ce donc ?

JOSÉPHINE. — Ce qu'il en coûte de manger le pain de la charité.

Elle fond en larmes.

MARGUERITE, attristée. — Comment peux-tu t'exprimer ainsi ?

CÉCILE, accourant. — Le vent se calme. Quelqu'un que j'ai rencontré m'a dit que la fabrique échappera au feu. Il n'y a que la « maison de famille » et un grand tas de bois à côté qui seront détruits.

MARGUERITE, se levant. — Dieu soit loué !... Tu entends, Joséphine ?... Mais les autres ? Je sais qu'elles sont sauvées, mais où sont-elles ?

CÉCILE. — Elles viennent, ma tante.

MARGUERITE. — Je vais m'en assurer. (A Cécile.) Viens avec moi.

CÉCILE. — Oui.

MARGUERITE, à Joséphine. — Reste ici tranquillement... Je t'aiderai à te mettre au lit. C'est de cela que tu as besoin.

(Elle sort avec Cécile.)

JOSÉPHINE. — Hélas ! je ne pourrai pas dormir !

MARGUERITE, dans la coulisse. — Ah ! vous voilà ! Dieu soit loué !

KAÏA, dans la coulisse, d'une voix gémissante. — Tu vois dans quel état nous sommes !... On va nous donner des vêtements, je suppose ?

MARGUERITE. — Tout de suite... Attends quelques minutes, seulement.

LÉNA, dans la coulisse. — On nous a enveloppées dans n'importe quelles hardes !

MARGUERITE, plus loin. — Je serai très vite de retour. Ne peux-tu rester et t'occuper d'elles, Cécile ?

CÉCILE, dans la coulisse. — Non, ma tante, je veux t'accompagner.

MARGUERITE. — Oui, oui !

Au bruit des voix Joséphine s'est levée. Elle prononce à voix basse :)

Je ne veux pas les rencontrer, je ne veux pas qu'elles me voient !

MATHILDE, du même ton. — Non, non !

JOSÉPHINE, en proie à une grande frayeur. — Cache-moi, Mathilde !

MATHILDE. — Oui, maman !

(Elles sortent par la seconde porte de droite.)

SCÈNE III

KAIA, LENA

(Deux vieilles femmes couvertes de hardes disparates.

KAÏA. — Elles rient de nous, Léna !

LÉNA. — Elles insultent le malheur, Kaïa !

KAÏA. — Et cette gamine qui n'a pas voulu nous procurer des vêtements !

LÉNA. — Rendons grâces à Dieu d'avoir la vie sauve !

KAÏA. — Devons-nous le remercier quand ce que nous avons sur le dos n'est même pas à nous ?

(Elle pleure.)

LÉNA. — Le plus terrible c'est les vieilles dentelles de Bruxelles de maman... Je n'ai pas pu les emporter. (Pleurant.) Oh ! les points de Bruxelles !...

KAÏA. — Ton obstination a failli te coûter la vie, Léna !

LÉNA, pleurant. — Les dentelles étaient à moi depuis la mort de maman !

KAÏA. — Que voulais-tu en faire, Léna ?

LÉNA. — Elles me venaient de maman !

KAÏA. — Qui est-ce qui s'est élancé dans la maison, t'a saisie et portée au bas de l'échelle ?

LÉNA. — Je ne sais pas... Oh ! le rustre !...

KAÏA. — Moi, j'ai détourné la tête. Les spectateurs riaient à gorge déployée... Dans ma confusion, je ne savais plus où j'étais.

LÉNA. — Cet affreux homme!... On devrait faire en sorte qu'il n'y ait pas d'hommes dans ces bagarres-là.

KAÏA. — On ne peut guère éviter la présence des hommes.

LÉNA. — Il devrait y avoir une société de femmes-sauveteurs. Je ferai de la propagande autour de cette idée.

KAÏA. — Mais il faut bien qu'il y ait aussi des hommes-sauveteurs. Oh! mon Dieu, comment arranger cela?

LÉNA. — Les hommes seront chargés du sauvetage des femmes, les femmes... je veux dire que les hommes sauveront les hommes, et les femmes, les femmes, naturellement!

KAÏA. — Ne recevrons-nous pas la moindre indemnité de tout ce que nous avons perdu?

LÉNA, pleurant. — Qui donc nous indemniserait?

SCÈNE IV

(Entrent le docteur Ura et son cousin Antoine Ura. Ce dernier sur[illegible] Antoine [illegible], parce qu'une de ses jambes, repliée sur elle-même, repose sur un pied de bois. Il s'appuie sur une béquille. C'est un beau vieillard qui s'exprime avec l'accent particulier à la région occidentale.)

ANTOINE. — Faut pas dire ça... Je revenais justement de la danse!

LE DOCTEUR URA. — Tu étais gris, sans doute, et ça t'empêchait d'y voir. Et tu n'as pas d'odorat, tu ne peux rien sentir... Vieux fou! tu fumes trop!

ANTOINE. — Tu répètes toujours que je fume trop... Quel autre plaisir peut avoir un pauvre diable comme moi?

LE DOCTEUR URA. — Et puis, tu brûles trop d'allumettes. Tu en brûles, tu en brûles!... (Brusquement.) C'est peut-être toi qui as mis le feu!

ANTOINE, épouvanté, se rapprochant en clopinant du docteur. — Qu'est... qu'est... qu'est-ce que tu dis?... Moi qui n'y étais pas!

LE DOCTEUR URA. — Le feu a dû couver longtemps... Une étincelle de ta pipe, mon père! Par le grand vent qu'il faisait!...

ANTOINE, prêt à plourer. — Moi... moi!... C'est moi qui aurais mis le feu!...

LE DOCTEUR URA, apercevant Kaïa et Léna qui se sont cachées derrière l'escalier. — Je n'avais jamais vu pareils épouvantails... Ha! ha! ha!

KAÏA. — Tu ferais mieux de nous venir en aide que de nous railler!

LÉNA, pleurant. — Tu es notre frère!

LE DOCTEUR URA. — Ha! ha! ha!

KAÏA. — Si nous étions deux jeunes filles, tu ne rirais pas de nous!... Si l'une de nous était Maria...

LE DOCTEUR URA. — Ah! vous n'avez pas laissé votre méchanceté dans l'incendie! (Brusquement.) Mais vous avez incendié la maison!

KAÏA et LÉNA. — Nous avons incendié la maison?

LE DOCTEUR URA. — Qui l'aurait fait, si ce n'est vous?... Vous habitiez la maison, vous autres!

ANTOINE, allant à elles en clopinant. — Il dit que j'ai mis le feu à la maison avec ma pipe!

LE DOCTEUR URA. — C'est toi avec ta pipe ou bien elles avec leur fourneau à alcool.

KAÏA, LÉNA, ANTOINE. — Il prétend que nous avons mis le feu à la maison!

LE DOCTEUR URA. — Je le dis bien haut afin que tout le monde m'entende... Je le répéterai devant la justice... Car il va y avoir enquête... Vous seuls étiez dans la maison incendiée.

ANTOINE. — Il veut nous rendre malheureux pour le reste de nos jours!

MATHILDE, entrant précipitamment par la seconde porte de droite. — Arrêtez!... Maman est là! Elle ne supportera pas ceci.

LE DOCTEUR URA. — En ce cas, ferme la porte!

JOSÉPHINE, paraissant à droite. — Oh! comment pouvez-vous?... Ne voyez-vous pas que la main de Dieu est sur nous?

KAÏA, LÉNA, ANTOINE, allant vers Joséphine. — Il dit que c'est nous qui avons mis le feu!

LÉNA. — Il veut se débarrasser de nous, voilà la vérité!

ANTOINE. — Il veut nous rendre malheureux pour le reste de nos jours!

(Joséphine se bouche les oreilles et promène d'un air désespéré ses regards de l'un à l'autre.)

MATHILDE. — Cessez, je vous en prie!

LE DOCTEUR URA. — Votre fourneau avait déjà fait explosion parce que vous ne saviez pas le tenir propre.

KAÏA, allant à lui. — Ah! mais, il y a si longtemps de cela!

LE DOCTEUR URA, lui coupant la parole. — Que vous pensez pouvoir recommencer maintenant!

KAÏA. — Tu es méchant!... Oh! que tu es méchant!

(Maria paraît sur la véranda. Le docteur Ura l'aperçoit. A sa vue une idée lui vient. Il sort vivement par la seconde porte de gauche et reparaît presque aussitôt portant le drapeau. Tous, même Joséphine, poussent des exclamations et s'élancent vers lui.)

LE DOCTEUR URA. — Vous venez vous placer à l'ombre de mon drapeau... Suivez-moi!

(Il se dirige vers la première porte de gauche en chantant :)

— « Allons, enfants de la patrie... »

(Il sort et tous le suivent à l'exception de Joséphine, qui demeure, en proie au désespoir. A peine sont-ils sortis qu'elle veut se glisser dehors, mais, apercevant Maria debout sur la véranda, elle s'arrête, puis, épeurée, elle se dissimule à droite, derrière l'escalier intérieur. Maria suit des yeux le cortège, avec un rire silencieux. Soudain, une clarté, plus vive que les précédentes, se projette sur la scène. Au même instant, s'élève au loin une clameur de la foule.)

MARIA. — C'est la tour qui s'écroule, la tour du docteur Ura!... Oh! cette ombre!...

(C'est sa propre ombre qu'elle contemple. Elle esquisse des pas de danse pour suivre le va-et-vient de l'ombre. Brusquement, elle s'interrompt et cache sa figure dans ses mains. Mais elle entend venir

quelqu'un et relève la tête. Cécile est debout près d'elle. D'abord effrayée, Maria reprend immédiatement son sang-froid. Elle tire la langue à Cécile et s'enfuit à gauche. Du même côté se fait entendre le bruit du cortège qui revient. Joséphine se relève.

MATHILDE, au moment où le cortège reparait. — Il faut que cela finisse!

KAÏA, au docteur Ura. — Tu n'as pas de cœur!

LÉNA. — Tu n'as qu'une retorte à la place du cœur!

LE DOCTEUR URA. — Retorte!... Elle est bien bonne!... Voyez-les s'accrocher à moi! Ça, c'est le sentiment de la famille.

ANTOINE. — Si j'en avais la force, je t'assommerais!

LE DOCTEUR URA. — « Amour sur la branche », qui te nourrirait alors?

MARGUERITE paraît soudain sur la véranda. D'un ton d'autorité. — Qu'est-ce donc?

(Il se fait un silence.)

JOSÉPHINE, tendant les bras. — Viens, oh! viens!

MATHILDE, bas, à Marguerite. — Regarde maman! Elle ne peut en supporter davantage!

KAÏA, à Marguerite, qui descend la scène. — Il est si méchant!

(Elle pleure.)

LÉNA, pleurant. — Il veut nous chasser.

ANTOINE, il s'avance en clopinant. — Il dit que j'ai mis le feu à la maison.

(Tous trois ont parlé presque simultanément.)

CÉCILE, s'approchant de Marguerite. — Vois donc ce drapeau!

MARGUERITE, allant vivement à son mari et lui prenant le drapeau des mains. — Cécile, va à la cuisine et brûle le drapeau!

ANTOINE, KAÏA, LÉNA, MATHILDE. — Enfin!... bravo!...

MARGUERITE, se retournant. — Silence!... qu'il n'en soit plus parlé!

(Maria parait de nouveau sur la véranda.)

LE DOCTEUR URA. — Ou bien ils s'en iront tous, ou bien c'est moi qui partirai! Cette fois, c'est sérieux.

(Antoine, Kaïa et Léna se serrent les uns contre les autres, en proie à une vive inquiétude. Joséphine et Mathilde en font autant. Cecile sort en courant par une des portes de droite.)

MARGUERITE. — Écoute-moi, Ura!

LE DOCTEUR URA, s'écartant d'elle. — Non, je ne veux plus rien entendre. Ils partiront, ou je m'en irai d'ici. Et cela aujourd'hui même!

(L'émotion des parents pauvres grandit.)

MARGUERITE, avec insistance, s'accrochant à ses pas. — Mon ami!

LE DOCTEUR URA, cherchant à éviter sa femme. — N'espère pas que je cède. La « Maison de famille » est détruite. C'est une expérience terminée.

MARGUERITE. — L'expérience a réussi!

LE DOCTEUR URA. — Elle n'a pas réussi; elle ne doit pas réussir. Que nous dit cet incendie? Il nous dit nettement : qu'ils s'en aillent?

(Frayeur des parents pauvres.)

MARGUERITE. — Oui, il dit cela. Il ne peut dire que des paroles de méchanceté, car il est l'œuvre de la méchanceté.

LE DOCTEUR URA, intéressé. — Comment cela?

(Les parents se rapprochent, très intrigués.)

MARGUERITE. — Il est prouvé, à présent, que le feu n'a pas pris dans la partie de la maison habitée par nos proches, mais dans les bureaux. (Étonnement général.) Les volets étaient clos. Le feu couva, inaperçu, jusqu'au moment où les flammes jaillirent.

LE DOCTEUR URA. — Il avait été mis volontairement?

MARGUERITE. — Volontairement!

(Un silence.)

LE DOCTEUR URA. — Mais qui... qui peut avoir?

MARGUERITE. — La même personne qui a coupé les tuyaux des pompes.

TOUS. — Les tuyaux des pompes ont été coupés?

MARGUERITE. — Oui, et cela très peu de temps avant le sinistre; en effet, des manœuvres venaient d'être faites avec les pompes. Si nous n'avions eu un tuyau de réserve, la fabrique aurait brûlé.

(Tous poussent un cri de terreur. Pendant cette scène, Maria est entrée lentement.)

MARIA. — Mais... qui peut?...

LE DOCTEUR URA. — N'est-ce pas?... c'est le point intéressant! Qui donc est d'une si infernale méchanceté?... Il faut que ce soit quelqu'un de la fabrique... ou des bureaux; quelqu'un que nous voyons journellement... Cela est intéressant!

JOSÉPHINE. — Quelle calamité!

MARGUERITE. — Non, mon amie, j'en juge autrement. J'allais céder au découragement; je commençais à craindre que nous ne subissions des châtiments mérités; je me courbais pour me dérober à de nouveaux coups... J'avais le sentiment que nous étions désignés pour le malheur... Mais puisqu'un mauvais œil est fixé sur le mien, — car ce doit être ainsi, — je me relève! Je ne me laisserai pas assassiner, je ne veux pas être terrorisée. La méchanceté brutale ne régnera pas à Grande-Cour, du moins tant que je vivrai... Ceci nous unit, n'est-ce pas? La concorde est nécessaire... Tous contre un, quel qu'il soit! Les beaux jours vont revenir, sur les deux bords de la rivière. Quelque chose, dans mon for intérieur, me le dit.

LE DOCTEUR URA. — Cela est possible. Mais, tant que nous ne serons pas seuls, il ne fera pas bon vivre ici... Eux tous, ils troublent ma tranquillité. Leur vue suffit pour m'exaspérer... Tant pis si je leur fais de la peine. Il faut que je le dise! J'existe, moi aussi, j'ai des droits..., une tâche à remplir!... Je veux, pardieu, qu'on la respecte!

MARGUERITE avec insistance. — Sais-tu pourquoi le feu a été mis?

(Mouvement d'attention du docteur Ura. Les autres se rapprochent.)

MARGUERITE. — Il a été mis parce que le bruit

s'était répandu que mon frère avait déposé dans les bureaux une somme de deux cent mille couronnes qui n'avait pu être enfermée dans le coffre-fort, le caissier étant absent... Voilà la vérité.

LE DOCTEUR URA. — Brûlé, tout cet argent ?

MARGUERITE. — Naturellement... C'est à nous de le remplacer. Nous ne nous laisserons pas abattre, nous deux !

LE DOCTEUR URA. — Nous deux, c'est-à-dire : moi. Je dois, moi, débourser deux cent mille couronnes parce que ton frère a négligé d'assurer cette somme? Un homme d'État se met-il en route avec deux cent mille couronnes sans les assurer ?

MARGUERITE. — Toi non plus, tu ne pensais pas aux assurances quand tu nous parlais hier de la disparition possible de cet argent... Tu vois bien !

LE DOCTEUR URA. — Je me livrais à une hypothèse. La réalité, mon enfant, nous commande d'agir. Sois sûre que j'aurais renouvelé l'assurance.

MARGUERITE. — Il faut fournir cet argent. Mon frère nous a enseigné notre devoir.

LE DOCTEUR URA, *brusquement.* — Il nous a enseigné comment on jette deux cent mille couronnes par la fenêtre. Je suivrais son exemple, moi?... Ah non ! ma fille !

MARGUERITE. — Tu auras beau chercher des faux-fuyants, il faudra que tu fasses ton devoir.

Entre Cécile. Elle ressort, emmenant Maria.

LE DOCTEUR URA. — Je ne possède pas cette somme. Je te l'ai déjà dit.

MARGUERITE. — Tu la possèdes.

LE DOCTEUR URA. — Je suis prêt à attester par serment, si tu l'exiges, que je n'ai pas d'argent.

MARGUERITE. — Prends garde ! J'ai vu tes livres de caisse dans l'armoire, il y a peu de temps.

LE DOCTEUR URA. — Alors tu fouilles dans mes armoires?... et tu rends compte aux autres du résultat de tes recherches?... C'est tout bonnement criminel!

JOSÉPHINE, *épouvantée.* — Ura !

TOUS, *épouvantés, entourant Ura.* — Qu'est-ce que tu dis?

LE DOCTEUR URA. — Peux-tu savoir si ces livres de caisse sont les miens? Voilà la question ! Nous avons précisément constitué une société pour l'exploitation de mes procédés chimiques.

MARGUERITE. — Je ne te répondrai pas. Tu connais ton devoir envers tes enfants... tes propres enfants.

LE DOCTEUR URA. — Mon devoir... envers mes enfants... mes propres enfants !... Je suis tenté de demander : Quels sont nos enfants? Ceux qui nous ruinent?... N'est-ce pas plutôt les travaux qui vivront après nous? Je vais te dire, tel que me voici, je suis moi-même mes propres enfants !

TOUS. — Vraiment ! Ha ! ha !

LÉNA. — Il nous prouvera qu'il est sa propre femme.

MARGUERITE. — Silence ! Vous ne le comprenez pas.

Elle les écarte de la main. Ils se reculent. Marguerite s'approche alors d'Ura qui va et vient, très surexcité.

KAÏA, *bas.* — Voilà le moment !

LE DOCTEUR URA, *passant près de Marguerite, bas.* — Je ne le ferai pas.

MARGUERITE, *à demi-voix.* — Tu possèdes plus d'un million !

Le docteur Ura s'arrête, comme pour répondre.

MARGUERITE, *même ton.* — Tu ne dis rien !... Tu as plus d'un million à toi. Tu ne feras croire à personne que tu es caissier d'une société.

LE DOCTEUR URA, *bas, avec humeur.* — Caissier de notre association à nous deux.

Les répliques suivantes sont échangées à voix basse.

MARGUERITE. — Et des enfants !

LE DOCTEUR URA. — Les enfants ! les enfants !... Je leur ai abandonné la fabrique. Que nous veulent-ils encore ?

MARGUERITE. — Tu sais qu'ils ont trop construit... tu y fus bien pour quelque chose.

LE DOCTEUR URA. — Vas-tu me rendre responsable de leurs folies ?

MARGUERITE. — Oui, s'ils les ont héritées de toi.

LE DOCTEUR URA, *après avoir ri.* — Écoute !... *(Il s'interrompt et la regarde fixement.)*

MARGUERITE. — Eh bien ?

LE DOCTEUR URA. — Faisons un marché.

MARGUERITE, *vivement.* — Oui !

LE DOCTEUR URA. — Nos fils auront l'argent... à condition que nous soyons débarrassés de ces gens-là.

KAÏA, *bas aux autres.* — C'est nous qui pâtirons.

LÉNA. — Tu crois ?

MARGUERITE. — Mon ami !

LE DOCTEUR URA, *avec une explosion de colère.* — Je ne les tolérerai pas.

MARGUERITE. — Tu l'as fait, mon ami, pendant bien des années.

LE DOCTEUR URA. — Je ne le ferai plus.

MARGUERITE. — Qui t'a suggéré de telles idées ?

LE DOCTEUR URA. — Suggéré ! suggéré !... Elles jaillissent du tréfonds de ma nature. Ne sens-tu pas à quel point ces gens sont désagréables ?

(Les parents pauvres se serrent les uns contre les autres.)

LÉNA. — Dieu ait pitié du pauvre !

MARGUERITE. — Naguère tu riais d'eux !

LE DOCTEUR URA. — Moi?... Jamais ! Ils me gâtaient l'existence.

MARGUERITE. — Tu l'as oublié. Mais comme tu t'amusais des « deux vieilles poules sans coq » !

LE DOCTEUR URA, *après avoir ri.* — Je ne les ai jamais trouvées amusantes.

MARGUERITE. — Et comme tu riais de « l'Amour sur la branche », chaque fois qu'il devenait amoureux !

LE DOCTEUR URA. — Amoureux des servantes ! Ha ! ha ! ha !... Cela lui arrive encore. Je m'en suis aperçu pas plus tard qu'avant-hier. Ha ! ha ! ha !

Il regarde Antoine.

ANTOINE. — Ah ! c'est de moi qu'il s'agit à présent ?

MARGUERITE. — Te rappelles-tu que lorsque nos affaires commencèrent à prospérer, nous pensâmes qu'il était de notre devoir de secourir tes parents pauvres? Tu étais bon, alors !

LE DOCTEUR URA. — Mais je ne veux plus être bon... Non, je ne veux plus... D'ailleurs, je ne l'ai jamais été.

MARGUERITE. — Voyons !...

LE DOCTEUR URA. — Ce n'est pas moi qui ai conçu l'idée de cet engraissement philanthropique. C'est toi ! Il fait un tour du côté des parents pauvres, puis revient à Marguerite. Bas:) C'est tout de même vrai, elles ressemblent, ainsi fagotées, à deux vieilles poules... absolument !

MARGUERITE. — Tes parents n'ont d'autre soutien que nous.

LE DOCTEUR URA, les regardant. — Ils sont si désagréables !

MARGUERITE, confidentiellement. — T'imagines-tu avoir été toujours agréable?

LE DOCTEUR URA, la regardant, riant. — Je n'ai pas été que désagréable, hein !

MARGUERITE. — Eux non plus.

LE DOCTEUR URA. — Si !... Et tu voudrais qu'ils s'installent chez nous?... Jamais de la vie !... L'« Amour sur la branche » se prélasserait dans nos appartements !...

MARGUERITE. — Cela ne te gênerait guère. Tu passes la journée entière au laboratoire.

LE DOCTEUR URA. — Le plaisir du tête-à-tête avec toi n'en est que plus grand !

MARGUERITE. — Écoute-moi !... Robustes comme nous le sommes, nous ne pourrions nous charger d'un peu de tracas ?... Ne te rapetisse pas !... Te rappelles-tu nos angoisses jusqu'à ce que nous eussions payé toutes nos dettes? Nous aussi, nous avions trop construit. Cela tient de famille.

LE DOCTEUR URA. — Te rappelles-tu le jour où nous payâmes notre dernière dette?... Dis?...

MARGUERITE. — Ce jour-là nous bûmes du vin à table pour la première fois.

LE DOCTEUR URA. — Il n'était pas bon, il était aigre ! (Regardant derrière lui.) Non, tu n'obtiendras pas cela de moi !

SCÈNE V

Le docteur Kann, Cécile, Maria paraissent simultanément sur la veranda, à droite.

MARGUERITE, effrayée. — Se passe-t-il encore quelque chose ?

LE DOCTEUR KANN. — Je me suis fait montrer par Maria l'endroit où étaient suspendues les clés des bureaux. Il eût été difficile de crocheter les serrures, en plein jour surtout ; cela aurait pris trop de temps.

MARGUERITE, inquiète. — Alors, que supposer?

LE DOCTEUR KANN. — On a ouvert avec les clés.

LE DOCTEUR URA. — N'étaient-elles pas à leur place ?

LE DOCTEUR KANN. — Si !

LE DOCTEUR URA. — Mais alors ?...

LE DOCTEUR KANN. — On s'en est servi, après quoi on les a remises à leur place. Et cela, en plein jour !... Effectivement, c'est au milieu de l'après-midi que le feu a été mis.

LE DOCTEUR URA. — Par quelqu'un de la maison... quelqu'un des nôtres !... Diable !

MARGUERITE, épouvantée. — Quelqu'un qui vit au milieu de nous ?... Ici même ?

LE DOCTEUR KANN. — Quelqu'un qui vit parmi nous, qui peut entrer, sortir, aller et venir sans être inquiété.

MARGUERITE. — Ceci passe la mesure... Je n'étais pas préparée à cela... C'est trop, cela me touche de trop près. Je n'ose plus lever les yeux, je craindrais de rencontrer le coupable... Oh ! mon Dieu ! j'ai autant de honte que si j'avais commis le crime... Je ne puis plus vivre ici.

Joséphine est en proie à une frayeur qui ne lui permet pas de se tenir tranquille. Elle se met à tourner sur place.)

MARGUERITE. — Et cela est dirigé contre moi, contre tout ce qui est à moi, contre tous les miens... Qui peut me vouloir tant de mal ?

KAÏA et LÉNA, s'avançant. — Marguerite, chère Marguerite !

MATHILDE, en même temps. — Ma tante, ma chère tante !

LE DOCTEUR KANN. — Peut-être réussirons-nous à démasquer le coupable. Alors la sécurité renaîtra ici.

MARGUERITE. — Plaise à Dieu que cela n'arrive pas... que le coupable ne soit jamais découvert !

MARIA, allant à Marguerite. — Je veux te dire quelque chose.

(Marguerite s'avance vers Maria.)

MARIA, à demi-voix. — Tu peux te tromper.

MARGUERITE. — Me tromper ?... En quoi ?

MARIA. — En croyant qu'on te veut du mal.

MARGUERITE. — Comment cela, mon enfant?

MARIA. — J'ai vu Cécile entrer dans la « Maison de famille » cet après-midi.

MARGUERITE, après un instant de stupeur. — Cécile ?

MARIA. — Tu sais bien qu'elle est dans un âge... beaucoup à son âge ont besoin de voir le feu. J'étais ainsi, moi. Je voulais voir le feu... Je mis le feu à un hangar et à des tas de bois dans la forêt.

MARGUERITE. — Tu mis le feu, ma fille ?

MARIA, faisant un signe de tête affirmatif. — Ce fut plus fort que moi. Il me fallait voir le feu.

MARGUERITE. — Mais Cécile a passé cet âge. Elle est si saine!... Oh! si saine!

MARIA. — Crois-tu?... Je l'ai vue tantôt pénétrer dans le corridor de la maison.

MRRGUERITE. — Et dans les bureaux?

MARIA. — Je ne puis dire si elle alla à droite ou à gauche. Je passais près de là et je n'y pris pas garde autrement.

(Marguerite se [illegible] Maria d'un air songeur. De nouveau une lueur se projette sur la scène, moins vive que la précédente. Tous se retournent.)

LE DOCTEUR KANN. — Le tas de bois brûle. C'est la fin.

(Mathilde pousse un grand cri.)

MARGUERITE. — Mon enfant!...

MATHILDE. — Maman a disparu.

MARGUERITE. — Oh! Dieu!

LES AUTRES, ensemble. — A-t-elle disparu?... Elle a disparu!

MATHILDE, sortant par la première porte de droite. — C'est par ici qu'elle a dû passer.

(Cécile et Maria s'élancent sur les pas de Mathilde.)

KAÏA, courant à l'escalier de droite, sur la véranda. — La rivière, la rivière!

LENA, la suivant. — Hâtons-nous!

(Antoine la précède.)

LE DOCTEUR URA. — Au pont!... allez au pont!

(Il sort.)

LE DOCTEUR KANN. — Naturellement. (Il sort.)

MARGUERITE, restée seule. — Je suis incapable de faire un mouvement... Oh! je savais qu'elle ne supporterait pas tant d'horreurs!

(Maria rentre par la première porte de droite. Elle s'arrête à la vue de Marguerite.)

MARGUERITE. — Ne vas-tu pas prendre part aux recherches, ma fille?

MARIA. — Je n'ose pas.

LE DOCTEUR URA, rentrant par la véranda. — Je ne veux pas te laisser, chère enfant, en ce moment! (Il va près d'elle.)

MARGUERITE. — Oh! cela est bien de ta part! Je me croyais forte... Mais c'est plus que je ne puis supporter, d'un seul coup.

(Un cri d'épouvante poussé par plusieurs personnes à la fois retentit au loin.)

MARGUERITE. — Oh Dieu!... le malheur est accompli!... N'est-ce pas en fin de compte par ma faute que tout cela est arrivé? Je n'ai pas su maintenir l'union entre les miens. Tout ce que j'avais conçu pour le bien se tourne en mal.

[illegible]

LE DOCTEUR URA. — Pas tout, chérie!... pas tout!

MARGUERITE. — Quelle douleur!... Personne au monde ne pourra affirmer qu'il a connu la plus grande douleur. Car il en vient toujours de nouvelles et de plus grandes... (Elle pleure.)

LE DOCTEUR URA. — Voyons, Marguerite, écoute-moi: les choses seront ainsi que tu le veux. Tout, absolument tout sera selon ton désir, entends-tu?

MARGUERITE. — Oh oui! sois bon pour moi!

(Elle éclate en sanglots.)

LE DOCTEUR URA. — Que je sois bon pour toi?... Écoute bien: Quand l'« Amour sur la branche » viendra trépigner dans notre salon, je me tiendrai dans un coin de la pièce et je réciterai des prières.

MARGUERITE, d'un ton de lassitude. — Cher ami!... (Avec emportement.) Mais ne dirait-on pas que notre maison est maudite?... Quelle peut bien être la raison?

LE DOCTEUR URA. — Écoute-moi... si! tu m'écouteras: il était une fois un peuple cruellement éprouvé... les malheurs fondaient sur lui coup sur coup. Enfin fut prononcée cette sentence: S'il est parmi ces hommes un seul juste, tous les autres vivront... Un seul, rien qu'un seul!

MARGUERITE, de plus en plus lasse. — Mais qui?

LE DOCTEUR URA. — Toi!... Pour l'amour de toi, les beaux jours reviendront... tout, oui tout, s'arrangera.

CÉCILE, elle accourt en larmes. — Il faut venir, ma tante!

MARGUERITE, se levant aussitôt. — Oui, mon enfant... alors, vous l'avez retrouvée?

(Cécile fait un signe de tête affirmatif et pleure, puis elle sort.)

MARGUERITE, soutenue par Ura, elle suit Cécile. — C'était la plus angélique créature que j'aie rencontrée... Ce sont de tels êtres qui expient pour les autres.

(Maria s'élance derrière Marguerite, poussée par une force irrésistible. Sur le point de descendre l'escalier de la véranda, elle se retourne.)

MARIA. — Non, je n'ose pas la voir! (poussant une exclamation de joie): Knut! tu es là!

KNUT, au bas de la véranda, invisible. — J'arrive justement.

MARIA, se penchant sur la balustrade, d'une voix précipitée. — Monte, Knut!

KNUT, plus loin à droite. — Il faut pourtant que j'aille voir l'incendie.

MARIA. — Il est presque fini. Il n'y a plus que le tas de bois qui achève de brûler.

KNUT, sa voix se rapproche. — Je le sais. Mais que se passe-t-il près du pont?

MARIA. — Monte, et je te le dirai.

KNUT, il grimpe à la véranda, par devant. — Qu'est-ce donc, Maria?

MARIA. — C'est Joséphine qui s'est jetée dans la rivière.

KNUT. — Enfin, elle a réussi!... Pauvre femme!

MARIA. — Oui!... j'ai si peur!... je n'ose y aller!

KNUT, qui paraît en proie à une grande hâte. — Ne pleurons pas, car cela est pour le mieux.

MARIA. — Crois-tu?

KNUT. — Oui, oui... Sais-tu d'où je viens?

MARIA. — Non.

KNUT. — De la ville. J'ai vu le directeur de la Com-

pagnie d'assurances... la police avait bien été renouvelée par moi.

MARIA, *étonnée.* — Elle avait été renouvelée?... Mais alors, comment?

KNUT, *l'interrompant.* — Comment mon oncle a-t-il pu en douter? Entre nous, je crois qu'il a voulu se livrer à une expérience avec nous?

MARIA, *après un instant de silence.* — Knut, j'ai peur!

KNUT. — De quoi as-tu peur?

MARIA. — De tout ici... Oh! j'ai une telle peur! Il devient impossible de rester ici. Personne ne pouvait prévoir pareille catastrophe.

KNUT. — Il me semble pourtant... N'a-t-elle pas toujours voulu?...

MARIA. — Je ne peux pas endurer cela. Oh! Knut, si je pouvais partir... et rester absente jusqu'à ce que tout cela soit oublié!

KNUT. — En effet, pourquoi ne pourrais-tu pas t'en aller?

MARIA, *vivement, s'approchant de lui.* — N'est-ce pas? pourquoi ne pourrais-je pas m'en aller?

KNUT. — C'est à Paris, que tu veux aller?

MARIA. — Chez ma tante Lydie. Elle me veut absolument. (*Plus près de lui.*) Knut, ne peux-tu me venir en aide?

KNUT. — Moi?

MARIA. — Toi, précisément!

KNUT. — Comment le puis-je?

MARIA. — Viens me retrouver demain soir, vers dix heures... près du bosquet, au bord de la rivière!...

KNUT. — La chute d'eau y fait un vacarme effroyable. On ne s'entend pas parler.

MARIA. — La rivière est peu rapide actuellement.

KNUT. — Mais par quels moyens pourrai-je t'aider?

MARIA. — Tu n'as qu'à venir me retrouver, et tout ira.

KNUT. — Tout ira, dis-tu?

MARIA. — Je veux dire que je t'expliquerai.

KNUT. — Je ne saisis pas... Maria, il est dangereux de te rencontrer!

MARIA, *lui jetant ses bras autour du cou.* — Oh! c'est toi que j'aurais dû épouser! (*Ils s'embrassent. Puis elle monte en courant l'escalier extérieur. Knut marche rapidement vers la sortie*

MARIA. — Tu viendras, Knut?

KNUT. — Je viendrai.

(*Cécile paraît à la seconde porte de gauche.*)

(*Rideau.*)

BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON.
Traduit par Mme R. RÉMUSAT.

(*A suivre.*)



LA RÉPUDIATION

MM. Paul et Victor Margueritte ont présenté à la Chambre des députés une pétition et ont fait présenter par M. Gustave Rivet un projet de loi en faveur d'une extension du droit de divorce.

Jusqu'à présent, d'après la loi de 1876 (loi Naquet), le divorce n'est possible qu'en cas de flagrant délit d'adultère; qu'en cas de condamnation de l'un des époux à une peine infamante, qu'en cas d'excès, sévices et injures graves, ces injures graves, sévices et excès étant laissés à l'appréciation des tribunaux.

Il n'est possible ni par consentement mutuel ni par volonté d'un seul des époux, l'autre ne consentant point.

M. Naquet désirait mettre ces deux dernières possibilités dans sa loi; mais il les en avait retirées devant l'opposition déclarée des Chambres d'alors.

MM. Paul et Victor Margueritte veulent compléter la loi de 1876 en y introduisant : 1° la possibilité de divorce par consentement mutuel; 2° la possibilité de divorce par volonté d'un seul des époux, l'autre ne consentant point.

Voilà l'état, nettement établi, je crois, de la question.

Sur le premier point, divorce par consentement mutuel, je suis très complètement avec M. Naquet et avec MM. Paul et Victor Margueritte. Le mariage, à ne le considérer, bien entendu, que comme union civile, est un contrat. Il peut se faire, il doit pouvoir se défaire. Quiconque se lie doit pouvoir se délier. *Quidquid ligatur dissolubile est*, disaient les vieux codes. On s'unit librement devant la loi par consentement mutuel, on doit pouvoir se délier librement devant la loi par consentement mutuel.

La loi romaine admettait le divorce par consentement mutuel jusqu'à Justinien. La loi ne demandait point que pour divorcer on donnât ses motifs. Montesquieu dit à ce propos : « Par la nature même de la chose il faut des causes pour la répudiation; il n'en faut point pour le divorce, parce que là où la loi établit des causes qui peuvent rompre le mariage, l'incompatibilité est la plus forte de toutes. »

Je n'ai pas besoin de dire, du reste, que dès que la loi accorde explicitement le droit de divorce pour causes déterminées, elle accorde le droit de divorce par consentement mutuel; elle l'accorde implicitement, peut-être involontairement, mais elle l'accorde.

Car dès que les époux sont d'accord pour divorcer ils inventent une des « causes déterminées »; ils en font choix, ils la créent et ils sont en règle devant la loi pour divorcer. « Il faut se souffleter pour divorcer? Qu'à cela ne tienne. Nous nous souffletons; et

maintenant le juge ne peut pas refuser de nous désunir. » Cela est de pratique quotidienne, comme on le sait bien et les neuf dixièmes des divorces prononcés annuellement sont des divorces par consentement mutuel déguisé.

On peut donc dire que toute loi qui permet le divorce permet le divorce par consentement mutuel ; que, par conséquent la loi de 1876 a ouvert le droit de divorce par consentement mutuel tout en faisant semblant de le refuser.

Or, je suis pour la franchise; et l'hypocrisie de la loi ne me plaît pas beaucoup. Mettons dans la loi de 1876 *ce qui y est*, sans qu'elle en convienne. Mettons dans la loi le divorce par consentement mutuel.

Mettons-le même sans différences de conditions entre lui et le divorce pour causes déterminées. Car ce serait inutile. En Belgique le divorce par consentement mutuel existe ; seulement les délais sont plus longs pour celui-ci que pour le divorce pour causes déterminées. Immédiatement, que font les Belges ? Ils mettent dans leur affaire une « cause déterminée » pour en finir plus vite. Ils se giflent, ou ils simulent un adultère et, rentrant ainsi dans la catégorie du divorce pour causes déterminées, ils se tirent d'affaire en moins de temps.

Il était donc parfaitement inutile de mettre une différence concernant les délais entre l'un des divorces et l'autre.

Admettons le divorce par consentement mutuel puisqu'il est déjà admis, puisqu'il est légal en pratique sans être dans la loi en forme ; puisque, pour ne pas l'admettre c'est la loi de 1876 qu'il faudrait abroger elle-même, à quoi je crois que nul ne songe. Admettons-le à titre égal avec le divorce pour causes déterminées, puisqu'il ne sert à rien de mettre une différence de conditions entre celui-ci et celui-là.

* * *

La seconde question est celle du divorce par consentement de l'un des époux, l'autre ne consentant pas. Ceci, c'est autre chose, c'est tout autre chose. Le nom même change. Le nom de divorce est parfaitement impropre s'appliquant à cette nouvelle chose. Le divorce par volonté de l'un des époux l'autre n'y consentant pas, ce n'est pas du tout le divorce : c'est la répudiation. Admettrons-nous la répudiation dans notre code ?

Elle est très ancienne. Il n'y a même rien de plus ancien qu'elle. Voltaire dit : « Le divorce (et il veut dire la répudiation, comme la suite de son texte va le prouver), le divorce est probablement de la même date que le mariage. Je crois pourtant que le mariage est de quelques semaines plus ancien ; c'est-à-dire qu'on se querella avec sa femme au bout de quinze jours, qu'on la battit au bout d'un mois et qu'on s'en sépara après six semaines. »

La loi romaine avant Justinien permettait la répudiation *pour causes déterminées* (adultère, stérilité, etc.) ; jamais elle ne la permit par simple volonté de l'un des deux époux.

La loi de la Convention (1792) admit, avec le divorce par consentement mutuel, le divorce par volonté d'un seul des époux, l'autre n'y consentant pas, c'est-à-dire la pure et simple répudiation. Ce fut une des causes de la chute de la République française ; car les désordres et l'anarchie morale du temps du Directoire furent tels que le mépris des pouvoirs publics et de la loi en résulta et que le pays aspira de tout son cœur, pour d'autres raisons aussi, mais aussi pour celle-là, à un régime moins « libéral ». La répudiation fit même tort au divorce et c'est à cause des souvenirs du régime de la répudiation que le divorce lui-même fut aboli en 1816, avec un applaudissement unanime.

Je reste partisan du divorce pour causes déterminées, je suis partisan du divorce par consentement mutuel ; je recule devant la répudiation, surtout devant la répudiation de MM. Margueritte, qui n'est pas la répudiation romaine, la répudiation pour causes déterminées, mais la répudiation à la Directoire, la répudiation par seule volonté d'un seul des conjoints.

« J'ai assez de cette femme, je vous préviens que je la renvoie. — Oui, Monsieur, répond la loi, comment donc ! J'allais vous le proposer. » Cela me paraît un peu fort. C'est tout à fait élémentaire et primitif. C'est le divorce des anthropoïdes ; c'est celui dont nous parlait Voltaire : « On se querelle au bout de quinze jours ; on bat sa femme au bout d'un mois, et l'on se sépare d'elle après six semaines de ménage. » Oui, il me semble que c'est aller un peu loin dans la voie libérale. Le souvenir de la Convention, quoique Auguste, ne m'impose point en cette affaire.

Tout au plus, — faites bien attention, — tout au plus et encore je demanderais à réfléchir, tout au plus accepterais-je la répudiation *du mari par la femme ;* mais point la répudiation de la femme par le mari. Il y a dix-huit mois environ un monsieur vint me voir et plaida chaleureusement la thèse de MM. Margueritte, qui, déjà, avait été exposée par eux dans les journaux. Je savais à qui je parlais. Je le laissai dire, puis : « Je penche assez du côté de votre opinion.

— Ah !

— Oui, j'admettrais assez bien que la femme pût répudier le mari.

— Sans doute...

— Mais que le mari pût répudier la femme, jamais de la vie ! »

Il ne fut pas très content. Ce n'était pas du tout là son affaire.

Depuis, relisant Montesquieu, — je le relis toujours, — je vis que ce qui, en somme, n'avait guère été chez moi qu'une boutade, répondant, il est vrai, à une pensée déjà à l'état adulte, mais enfin une boutade, était tout au long dans Montesquieu et très sérieusement médité et très sérieusement exprimé :

« *Il y a cette différence entre le divorce et la répudiation que le divorce se fait par un consentement mutuel à l'occasion d'une incompatibilité mutuelle ; au lieu que la répudiation se fait par la volonté et pour l'avantage d'une des deux parties, indépendamment de la volonté et de l'avantage de l'autre. Il est quelquefois si nécessaire aux femmes de répudier, et il leur est toujours si fâcheux de le faire que la loi est dure qui donne ce droit aux hommes sans le donner aux femmes. Un mari a mille moyens de remettre ses femmes dans le devoir, et il semble que dans ses mains, la répudiation ne soit qu'un nouvel abus de sa puissance. Mais une femme qui répudie n'exerce qu'un triste remède. C'est toujours un grand malheur pour elle d'être contrainte d'aller chercher un second mari, lorsqu'elle a perdu la plupart de ses agréments chez un autre. C'est un des avantages des charmes de la jeunesse chez les femmes que, dans un âge avancé, un mari se porte à la bienveillance par le souvenir de ses plaisirs. C'est donc une règle générale que dans tous les pays où la loi accorde aux hommes la faculté de répudier, elle doit aussi l'accorder aux femmes. Il y a plus : dans les climats où les femmes vivent sous un esclavage domestique, il semble que la loi doive permettre aux femmes la répudiation, et aux maris seulement le divorce.* »

Ceci, voyez-vous, c'est ce qu'on a dit du Droit romain, et c'est ce qu'on pourrait dire de tout l'*Esprit des lois*, a bien peu près ; c'est « la raison écrite ». A la vérité nous ne vivons pas absolument dans un pays « où les femmes vivent sous un esclavage domestique » ; cependant par beaucoup de faits, par l'ensemble des faits et en particulier par ce fait, à mon avis monstrueux, que les femmes ne font aucunement la loi et que les hommes la font, les femmes vivent, dans notre pays, en un état d'infériorité sociale qui, s'il n'est pas l'esclavage, du moins y ressemble. Pour cela seul en fait de divorce, elles doivent avoir plus de droits que l'homme et Montesquieu a raison : l'homme doit avoir droit au divorce pour causes déterminées ; la femme doit avoir droit à la répudiation pure et simple.

Qu'un homme dise : « Je renvoie cette femme. — Y consent-elle ? — Non. — Pourquoi la renvoyez-vous ? — Parce que cela me fait plaisir », c'est la sauvagerie pure et simple ; c'est même la bestialité.

Qu'une femme dise : « Je quitte cet homme. — Y consent-il ? — Non. — Pourquoi le quittez-vous ? — Parce que je veux le quitter », ce n'est plus monstrueux du tout. La femme a trop d'intérêt à ne pas quitter le premier époux, pour que si elle le quitte, ce ne soit pas parce qu'elle ne peut pas, absolument pas vivre avec lui, parce qu'elle lui préfère la mort. On n'a pas à lui demander ses raisons, tant il est évident qu'elles sont excellentes. J'entends toujours qu'il s'agit non d'un caprice, mais d'une volonté constante, exprimée au juge par exemple trois fois en deux ans.

Non, cette femme-là, vous n'avez pas à lui demander ses raisons. Elles sont les meilleures du monde.

Quant au monsieur qui laisse une femme parce qu'il en a assez, c'est un anthropoïde de l'âge des cavernes. On a le droit de lui demander un peu ses raisons et, si elles ne sont pas bonnes, de le forcer à garder sa femme ou de le forcer à verser en ses mains la moitié de ce qu'il a ou de ce qu'il gagne. En un mot, on doit lui accorder le droit de divorce pour causes déterminées ; le droit de répudiation, jamais.

* * *

MM. Paul et Victor Margueritte ont prévu l'objection et dans leur pétition à la Chambre des députés ils écrivent : « Objectera-t-on qu'avec le divorce par la volonté persistante d'un seul, le plus faible, la femme, sera sacrifiée ? Mais la plupart des divorces sont réclamés par les femmes ! Et nous ne sommes ici que les interprètes du Congrès international de la condition et des droits de la femme qui en 1900 émettait ce vœu : *que le divorce demandé par un seul soit autorisé au bout de trois ans, quand sa volonté de divorcer aura été exprimée trois fois à une année d'intervalle.* »

Cette « réfutation de l'objection » contient un sophisme et une erreur.

Un sophisme : « la plupart des divorces sont réclamés par les femmes ». Sans doute ! Ce sont des femmes malheureuses qui demandent à répudier leurs maris. Eh bien ! c'est précisément ce que je veux qu'on leur accorde. Mais en conclure que les femmes aiment le divorce *en général* et aiment à être répudiés par leurs maris, et en conclure que le droit de répudiation doit être accordé aux hommes, c'est une conséquence qui ressortit au genre burlesque.

Une erreur : les femmes du Congrès de je ne sais quoi, en 1900, ont réclamé la loi que propose MM. Paul et Victor Margueritte. Qu'est-ce que cela prouve ? Elles ont songé à elles. Les femmes, assez généralement, songent à elles. Elles ont songé aux femmes et ont désiré que la femme pût répudier, ce-

que je considère comme assez raisonnable. Elles n'ont pas songé — soyez-en sûr — à donner à l'homme cet avantage monstrueux du pouvoir, selon son bon plaisir, jeter à la rue la femme « qui a perdu auprès de lui la plupart de ses agréments », comme dit Montesquieu avec pudeur et élégance. L'erreur de MM. Paul et Victor Margueritte a été de croire que des femmes assemblées pouvaient songer un instant à accorder aux hommes un avantage sur elles. Allez, chers Messieurs, ces dames de 1900 n'ont songé qu'aux femmes. Je reconnais que leur texte est une étourderie. Mais il arrive même aux femmes d'être inadvertantes.

La vérité, vous le savez bien, c'est que la majorité des femmes a toujours été, dès le principe, très défavorable au divorce. Moi, qui ne suis qu'un animal logique, en ma qualité de barbu, j'en étais littéralement stupéfait : « Mais disais-je, mes chères amies, ce n'est qu'en faveur des femmes, c'est en faveur des toutes seules femmes, cette campagne pour le divorce. L'homme n'y gagnera rien, l'homme à qui l'on refuse le divorce ayant toutes sortes de moyens de se consoler, et, en séparation de corps, étant libre comme l'oxygène. La femme y gagnera tout, qui, en séparation de corps, est encore assujettie et ne peut contracter qu'une union libre très-gênée et un peu honteuse et qui en divorce pourra fonder une nouvelle famille à la face du ciel bleu. »

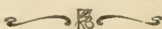
Elles hochaient la tête; elles ne discutaient pas; mais elles répugnaient; elles avaient de la méfiance.

Elles avaient parfaitement raison. Elles raisonnaient moins bien que moi, mais avec leur esprit de finesse, elles subodoraient bien plus juste. Elles se disaient vaguement : « Ceci n'est qu'un commencement. Il semble nous être favorable; oui, peut-être. Mais il est impossible que des hommes fassent quelque chose en faveur exclusivement de la femme ou presque exclusivement de la femme. C'est « la chose impossible ». Ils doivent avoir une arrière-pensée ou une pensée de derrière la tête, pour ainsi parler. C'est un commencement. Ils iront du divorce pour causes déterminées, peut-être favorable à la femme, au divorce par consentement mutuel, et du divorce par consentement mutuel à la répudiation pure et simple, ce qui est leur secret désir, leur désir éternel et leur idéal. Depuis que le monde est monde, l'homme a désiré prendre une femme, la garder six mois et la jeter hors de la caverne. Cet idéal caverneux, il l'a encore, et il l'aura toujours. Le divorce actuel (1876) n'est que l'acheminement vers l'idéal caverneux et primitif. Défions-nous! Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille. »

Elles voyaient juste. Sur leurs intérêts elles se trompent peu. Le projet actuel est un pas de plus du côté de la barbarie, vers quoi c'est mon avis que nous allons tous les jours d'un pas assez allègre et accéléré.

MM. Paul et Victor Margueritte ont fait un roman dans le même sens (sauf un rien) que leur pétition : *les Deux Vies*. Mais les malins se sont bien gardés de nous montrer un homme voulant répudier sa femme. Le monsieur aurait peut-être été insuffisamment sympathique. Ils ont bien pris le soin de nous offrir une femme voulant répudier son mari et, de par les lacunes de la loi, ne pouvant y réussir. Eh bien! qu'ils fassent un projet de loi dans le même sens que leur roman. Il se pourrait que je le soutinsse. — Et je les défie de faire un roman dans le sens de leur projet de loi.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Amants de Venise, par Paul Mariéton, les Amants de Venise, par Charles Maurras.

Charles Maurras : *les Amants de Venise*, avec deux portraits; Albert Fontemoing, éditeur. — Paul Mariéton : *Une histoire d'amour, les Amants de Venise*, édition définitive avec des documents inédits; Ollendorff, éditeur.

On pouvait croire à la rigueur que les amours de George Sand et de Musset, de George Sand et du « stupide Pagello » avaient suscité d'assez nombreux ouvrages et d'assez considérables, puisque nous leur devons en somme les *Lettres d'un voyageur*, *Elle et lui*, *Lui*, *les Nuits*, et quels chefs-d'œuvre au surplus ! C'était là une opinion fort déraisonnable et qui ne pouvait être soutenue longuement. Un certain nombre d'écrivains de notre temps nous ont tout de suite prouvé que George Sand et Musset avaient laissé des chefs-d'œuvre à écrire sur des faits que peut-être ils connaissaient mieux que tous les historiographes possibles. Et nous sommes conviés périodiquement à dépouiller les résultats d'enquêtes sur leur cas amoureux et bien littéraire, M. Paul Mariéton, du moins, a conduit son enquête avec une sympathie enivrée pour l'amour et pour les grands ou petits drames d'amour. M. Charles Maurras examine l'affaire Sand-Musset-Pagello avec les lumières et le tempérament d'un juge d'instruction assez rogue qui est préoccupé avant tout de « retenir l'affaire » et de décider quelque condamnation. En effet, après avoir lu attentivement son dossier partial nous sommes obligés de conclure qu'on devait de toute nécessité enfermer Alfred de Musset dans une maison de fous, que George Sand mérite toutes les réprobations, et toutes les pénalités, et c'est tout

au plus si l'on peut acquitter Pagello comme ayant agi sans discernement. Louons M. Mariéton d'être aussi loyalement enchanté de ce bel amour vulgaire enchevêtré de drames vaudevillesques et de comédies tragiques, de ce bel amour romantique et réaliste, sublime et plat. M. Maurras enrage de considérer cet amour, et tout amour quel qu'il soit. Plaignons-le. Plaignons aussi George Sand, Musset, tous les amoureux passés, présents, futurs, d'avoir un tel ennemi, si rude et si médisant et doué par surcroît d'un si précieux talent qui, dans cette occurrence, devient fâcheusement âpre et comme revêche. Plaignons-nous et plaignons notre temps si nos lettrés les plus purs ne savent plus sentir l'amour, mais ne veulent plus que le comprendre, et sont tout farauds seulement de se montrer si aptes à disserter de lui congrûment, ah ! oui certes, congrûment...

Plaise à **Dieu**, témoin indulgent et peut-être charmé de leurs faiblesses, que George Sand et Musset se soient aimés comme le raconte le récit fervent de Mariéton. Mais si leur aventure s'est développée comme le déclare, comme le veut, comme l'exige M. Charles Maurras, oh ! qu'il fut ennuyeux alors, cet amour historique ! Je ne sais pas si notre époque laissera à nos neveux et à nos petits-neveux le souvenir de beaucoup de notables amours ! Je crains plutôt que l'amour ne disparaisse bientôt de la littérature documentaire. Appliquons-nous donc à embellir les derniers amours historiques plutôt qu'à les enlaidir ! Ayons moins de talent que M. Charles Maurras, — car cela est possible, — mais au moins sachons nous plaire à la vie, surtout à cette vie qu'il nous est de moins en moins permis de vivre, et ne regardons pas d'un œil chagrin les amoureux de génie et même les Pagello qu'exalta un instant l'amour, l'amour qui les traîne dans la postérité...

On conservera donc le livre précis, complet, ardent, extasié de Paul Mariéton, on le relira quelquefois avec bonheur ; il est pour nous un document circonstancié ; que dis-je, un document ému, attendri sur l'aventure bien humaine dont fut traversée l'existence de Musset, de George Sand. On blâmera que l'art morose, que le naturel maussade de Charles Maurras se soit appliqué à rabaisser leur roman sentimental et même passionnel, trivial par moments mais en d'autres moments sublime... Sans doute, M. Charles Maurras apporte un ouvrage tout plein de docte dialectique. Cet imperturbable rhétoricien force notre attention par l'impavidité de ses arguments, et sa confiance exquise en ses inductions qui naissent incessamment les unes des autres. Il parle avec certitude et il est bon écrivain. C'est entendu.

Grand homme, si l'on veut, mais poète non pas...

Et justement il importait en cette circonstance d'être poète plutôt que grand homme... Aujourd'hui tout le monde est plus ou moins forcé d'aspirer à devenir un grand homme, et par conséquent, je n'ose prétendre que M. Mariéton n'est pas du tout soucieux de l'être : ce serait trop d'originalité. Mais cette fois-ci, il désira surtout de se montrer poète. Et dans l'historien des amants de Venise nous voyons, en effet, un brave poète, et ce qui vaut mieux encore un poète du félibrige, c'est-à-dire qu'il a toute la sincérité exubérante et parfois candide, toute la cordialité sympathique et aussi toute la chaleureuse éloquence bien nécessaire à qui s'efforce minutieusement d'établir comment s'y prit un écrivain célèbre pour être trompé par sa maîtresse...

M. Mariéton rassemble donc tous les documents connus, et le plus qu'il peut de documents inédits. Il rappelle les faits dans leur ordre, dans leur ordre logique, dirait M. Maurras enclin à voir partout de la logique, — dans leur suite désordonnée, dit M. Mariéton plus habile à pénétrer les aventures d'amour. Le livre de M. Mariéton est donc aussi définitif qu'une histoire peut l'être, car il ne faut désespérer de rien, et des documents inédits se révèlent toujours indiscrètement pour détruire la vérité la plus laborieusement établie. Ah ! l'amour est fragile, cela est sûr ; mais la vérité est plus fragile encore et plus éphémère. Rien n'est provisoire et précaire comme la vérité ; et, somme toute, rien n'est plus près de l'erreur. Ce n'est pas, soyez-en certain, de cette façon que se trompera M. Charles Maurras. Lisez son livre, ô vous qu'afflige notre prodigalité coutumière et maladive de documents inédits, vous ne sauriez en découvrir un seul. Et si M. Maurras consent à se servir de documents édités, c'est pour témoigner mieux en quel mépris il tient tous les documents de toute nature...

Je n'oserais analyser avec trop de familiarité les âmes de George Sand et de Musset. M. Maurras n'est point timide avec les écrivains de génie. Il mesure aisément Musset et Sand ; il les toise. Et il a cette audace d'écrire sur leur cas un livre sans nul document : se documenter sur les péripéties d'un grand amour, cela en vérité est une besogne assez humble et subalterne et ne peut convenir qu'à de simples Mariéton. M. Maurras a des ressources tout autres pour s'introduire dans l'intimité d'illustres héros ; il lui suffit pour cela de « rester fidèle », — nous possédons son aveu, — « à un précepte de la *rhétorique* classique ». Et il cherche le secret des événements dans les cœurs où il entre de plain-pied, comme chez lui. Et ce sont incontestablement d'héroïques, de graves, de sévères, d'intransigeantes dissertations. M. Maurras disserte à merveille ; il ne fait, il ne sait que disserter. Rhétoricien surexcité, il lui arrive de pontifier un peu et de vaticiner. Il est trop convaincu

qu'il fournit la seule interprétation acceptable, contre laquelle aucun document connu ou inconnu ne saurait prévaloir. Il déclare, il arrête que les faits ont été tels et non pas autres, et nous n'avons rien à répondre; et assurément, M. Maurras est très fort pour décréter la vérité historique et psychologique, car enfin sur ce point il nous manquera toujours l'opinion des intéressés. Au reste, il n'est pas très certain que M. Maurras ne sache pas mieux que George Sand et Musset eux-mêmes ce qui se passa et comment cela se passa, et surtout pourquoi cela se passa.

Mais naturellement, il me semble que la pieuse fidélité de M. Maurras aux préceptes de la rhétorique classique l'entraîne à des raisonnements bien aventureux. Ainsi, George Sand rencontre, près du lit de Musset, le beau et nice Pagello et se donna à lui avec une extrême promptitude et une facilité qu'on peut juger excessive. Vous croyez peut-être, comme M. Mariéton, que « le vertige des sens » fut pour quelque chose en cette affaire. Non, non, proclame Charles Maurras :

Pagello plut à George, parce que George avait conçu en le voyant une idée de goûter du fruit humain de cette Venise que le malheur présent l'empêchait de voir en détail. Le sens de l'amour n'est-il pas le premier des révélateurs? Elle pensait ainsi compléter son voyage par l'expérience instructive. Tandis que le poète qui l'avait étonnée par la nouveauté de son âme gisait comme un livre épuisé, tout ce qu'elle savait de la forme et de la beauté de l'Italie descendit de sa tête lourde à son cœur infini et transfigura Pagello. La moins personnelle des femmes, elle était fort sensible à de vastes espaces de géographie et d'histoire... Pagello figura l'assemblage d'âme, et ce chœur de voix réunies, une Terre, une Race, tout ce à quoi ce grand cerveau un peu diffus aimait le mieux s'abandonner. Le jeune médecin ne parlait pas le français : ce qu'elle savait d'italien se réduisait au vocabulaire commun. Le dialecte vénitien lui échappait tout à fait. Fascinant la mémoire et tentant la curiosité, Pagello résuma les mystères de l'étranger.

Est-ce que cette induction avantageuse ne vous paraît pas un peu suffisante? Mais que voulez-vous répondre! *Magister dixit!* Le magister l'a dit. Cependant M. Mauras me pardonnera-t-il de constater que, rhétoricien effréné, il est puéril parfois et qu'il l'est d'ailleurs fatalement? Un soir, dans la chambre du malade, George Sand déclare son amour à Pagello. Le stupide Pagello ne comprend pas. George Sand écrit alors sa déclaration d'amour :

Nés sous des cieux différents, nous n'avons ni les mêmes pensées, ni le même langage; avons-nous du moins des cœurs semblables?

Le tiède et brumeux climat d'où je viens m'a laissé des impressions douces et mélancoliques : le généreux soleil qui a bruni ton front, quelles passions t'a-t-il données? Je sais aimer et souffrir, et toi, comment aimes-tu?

L'ardeur de tes regards, l'étreinte violente de tes bras, l'audace de tes désirs me tentent et me font peur.

Serai-je ta compagne ou ton esclave? Me désires-tu ou m'aimes-tu? Quand ta passion sera satisfaite, sauras-tu me remercier? Quand je te rendrai heureux, sauras-tu me le dire?

Croyez-vous que M. Maurras vibre un seul instant à cette frénétique et claire déclaration qui ne peut laisser insensible aucun homme raisonnable? Non pas, la rhétorique forcenée l'emporte loin de l'amour, loin de la vie. Il suppose, il imagine, il induit, il déduit. Il a remarqué que cette inoubliable page est écrite sur un feuillet qui porte ce titre : *En Morée.*

Pourquoi « en Morée »? se demande aussitôt M. Maurras avec fougue. La Morée a été possession vénitienne. Est-ce une allusion à quelque anecdote de Pagello? Avait-on projeté un voyage en Morée ou ne s'agissait-il que de la Morée de Byron, et cela voulait-il signifier l'embarquement pour un amour sauvage, violent et primitif comme on en prêtait aux populations de la Grèce moderne? Serait-ce encore un anagramme d'*En Amore?* Ou faut-il lire *Enamorée?*

Voilà-t-il pas de merveilleuses conjectures! M. Maurras les exprime seulement parce que cela lui plaît. Et il les détruit aussitôt par une réflexion de bon sens qui vaut mieux que tout : « Il sera plus simple de croire que les deux mots étaient déjà inscrits en tête de la feuille quand George la saisit pour y consigner ses aveux. » C'est tout à fait mon avis...

Alors, que de dissertations inutiles! N'est-il pas évident que George Sand a ruiné par avance toutes les dissertations enfiévrées et grincheuses de Charles Maurras? Elle écrivait dans sa déclaration au trop heureux Pagello : « Je t'aime parce que tu me plais. » N'est-ce point suffisamment clair? Est-ce que cette explication n'est pas exclusive de toutes les autres explications? M. Charles Maurras est un rhétoricien ingénieux et séduisant, mais rien ne m'ôtera de la pensée que George Sand, qui aima tour à tour, avec toute l'ardeur de la passion physique, Sandeau, Mérimée, Musset, Pagello, Chopin, Michel de Bourges et qui donc... mettait dans son amour, dans ses amours! beaucoup moins de littérature qu'on ne pense... Et comme elle avait raison! Et les beaux systèmes de rhétorique psychologique n'y changeront rien. L'étude de M. Maurras est donc un admirable et vain exercice. Il ne correspond aucunement à la réalité. Comment M. Maurras a-t-il pu l'entreprendre, lui qui déteste George Sand et se montre ennemi de l'amour lui-même! Je pourrai dire, suivant Voltaire, que M. Maurras est victime de son empressement de montrer de la logique, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir et de gâter les histoires les plus brillantes.

* * *

Quant à moi, je relirai Mariéton. Au moins, il est tout content, celui-ci, de rapporter une magnifique histoire d'amour. N'est-il pas un franc ami de l'amour! Chacun cède à son tempérament. Il était nécessaire que M. Mariéton contât bien l'aventure des amants de Venise. N'a-t-il point chanté l'amour, les amours, ses amours dans toutes ses œuvres? Ce poète eut la bonne fortune d'être presque constamment amoureux. Il souffrit quelquefois, mais il sut insinuer une certaine jovialité jusque dans sa mélancolie. Chaque fois qu'il aima, il évoqua naturellement les amants les plus notoires et il passa sa vie en belle compagnie.

Je vous appelle tous, Roméo, Juliette
Hernani, doña Sol, Mireille, et toi Vincent!...
Vous vous sentiez heureux dans votre âme inquiète,
Vous vous sentiez aimés d'un amour tout-puissant.
Et vous pouviez mourir! Mais moi, moi, je soupire
En vain après le jour qui finit les tourments...
Je vous appelle tous : voyez si mon martyre
N'est pas plus dur cent fois que vos déchirements.

Méfiez-vous du malin et du langage imagé, disait Paul-Louis Courier. On voit que M. Mariéton ne se garde point des hyperboles. Mais ayant des sentiments impétueux et sincères, M. Mariéton devint normalement un des grands poètes du félibrige. Il est vrai que dans le félibrige, il n'y a guère que des grands poètes. Ne raillons pas. M. Mariéton est un artiste sincère et familier. Il déborde naturellement d'enthousiasme, mais il est très judicieusement enthousiaste de toutes les beautés esthétiques et de tout ce qui constitue la noblesse et le charme de la vie. Et comme il le dit très bien, il est toujours prêt à défendre la Cause immortelle de la « Sincérité », avec des lettres majuscules, croyez-le bien. Il a plaidé une fois de plus cette cause immortelle, dans les *Amants de Venise*, et il l'a gagnée. M. Mariéton est un aimable artiste et un bon garçon.

* * *

M. Maurras fréquente les grands philosophes comme M. Mariéton les grands amoureux; M. Maurras fréquente aussi les grands politiques, et aussi les grands artistes; et enfin rien de ce qui est grand ne lui est étranger. Il a conçu plusieurs systèmes du monde et recommandé la décentralisation. N'a-t-il pas trouvé par surcroît une nouvelle méthode pour démontrer le bienfait de la monarchie? On peut s'attendre à ce que M. Maurras conçoive encore plusieurs systèmes du monde, à ce qu'il recommande encore, mais de façon différente, la décentralisation, et peut-être même découvrira-t-il encore une méthode inattendue pour démontrer le bienfait de la monarchie. C'est un penseur que M. Maurras, c'est aussi un artiste, et c'est encore un politique. Il fait profession de penser avec originalité sur tous les sujets. Il le prend de haut avec l'évolution de l'univers. Il arrête chaque jour le soleil et la démocratie : toutes ses argumentations témoignent qu'il est un peu surpris que l'univers ne le consulte pas pour évoluer. En fait, il est constamment dépaysé dans l'immensité de ses conceptions. Que disais-je? qu'il ignorait l'amour : il est l'amoureux assez pédantesque de toutes les idées; il n'est aise qu'en leur compagnie. Malheureusement il prend souvent les formules pour les idées. Qu'importe! il se croit philosophe quand il a beaucoup disserté. Il juge d'ailleurs qu'il est toujours temps de disserter. Il commence par définir; ensuite il distingue, après quoi il induit, puis ne manque pas de déduire; pendant ce temps le monde marche et M. Maurras est un penseur un peu isolé. Néanmoins il reste un assez grand homme pour petites associations.

Montaigne disait : « La science est un sceptre dans certaines mains et en d'autres une marotte. » Mais en notre temps on peut se servir d'une marotte comme d'un sceptre. Nous avons trop à voir et nous ne regardons pas de si près!

Et il n'est pas impossible que M. Maurras ne soit un grand philosophe, un grand artiste, un grand politique. Je le tiens surtout pour un rhétoricien né. Il encombre tout de sa rhétorique que rien ne déconcerte. Au vrai, il est un esprit très noble, il a le goût désintéressé des lettres, il vit en elles et pour elles. Et son style approche quelquefois de la perfection classique. Fort élégant, souvent gracieux, d'une grâce délicate et pure, obscure et confuse rarement et comme par distraction, souffre-douleur des idées qu'il expose, d'autre fois tendu et en quelque sorte poussif, il est le style d'un bon écrivain de France. Mais, que voulez-vous! Charles Maurras croit trop à la vertu intrinsèque d'un raisonnement bien enchaîné : et il lui advient perpétuellement de discuter avec une admirable puissance dans le vide. Puis, au rebours de Zadig, philosophe bien connu longtemps avant M. Maurras, il a trop cette faiblesse de vouloir toujours avoir raison. La dialectique dispose mal à connaître l'action. Il s'égare dans la théorie livresque et s'éloigne ainsi de la vie. Et il examine l'amour d'une femme comme il fait un projet de décentralisation. Quel dommage que M. Maurras soit un grand penseur, un grand artiste, un grand politique, un grand rhétoricien! Qu'il est donc fâcheux que M. Maurras ait du génie!

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Question d'interprétation : l'asservissement de la critique.

La disette de premières intéressantes et d'actualités immédiates nous permet de revenir, cette semaine, aux sujets d'ordre général, et notamment à ces questions d'interprétation dont on ne saurait se désintéresser, puisqu'elles sont intimement liées au mouvement de l'art dramatique. Aussi bien trouverait-on facilement moyen de les rattacher à l'actualité : Mme Réjane a fait sa rentrée au Vaudeville, dans la *Sapho* de Daudet, et c'est la *Phèdre* de Racine qui est cause que Mlle Suzanne Després quitte la Comédie-Française où elle venait de paraître. Examinons brièvement ces deux faits, et tâchons d'en dégager la moralité, la philosophie si vous préférez.

On n'attend pas que je revienne à l'œuvre même de Daudet. Bien que je goûte médiocrement ce romancier prodigieusement surfait, dont une routine de langage accoutuma d'associer le nom à ceux des Goncourt, d'Émile Zola, à une légère distance de Gustave Flaubert, je vois en *Sapho* sa meilleure œuvre, la plus forte, la plus concentrée, et qui donne bien la sensation d'intense réalité. Nous sommes *dans la vie* avec cette Sapho, et s'il est légitime de préférer un autre art à cette vision précise, du moins ne peut-on dire qu'elle ne soit pas vécue, profondément, intensément vécue. De tous les romans transportés à la scène depuis tant d'années, et Dieu sait s'il y en eut, je n'en connais pas qui, mieux que *Sapho*, m'ait donné l'impression d'une chose vivante et vraie. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Il s'agit seulement du rapport de *Sapho* avec Mme Réjane, ou plutôt de l'aide puissante, du relief incomparable que son merveilleux talent communique à la figure de Sapho.

Tout a été dit, n'est-ce pas, sur l'intensité du jeu de Mme Réjane. On a célébré son naturel, sa vérité, sa précision, tout ce qui fait qu'un sentiment traduit littérairement dans l'œuvre écrite trouve son commentaire et son affirmation dans la mimique, dans l'accent de qui l'interprète. Aucune actrice de ce temps, sinon peut-être Mme Duse, ne nous est apparue plus profondément humaine. On a noté aussi le caractère imprévu, inattendu, paraissant toujours spontané, de ses inventions, tout ce qui fait qu'elle semble ne jamais jouer un rôle, mais se mouvoir dans la vie. On a insisté sur ces *trouvailles*, par le geste et par l'accent, trouvailles qui sont la signature d'une personnalité, et l'opposent décidément aux traditions surannées des vieux poncifs qui sentent le moisi des conservatoires.

Tout cela, que de fois ne l'a-t-on pas dit ! à l'occasion de ses créations successives, et des succès qu'elle y remporta ! Ce que l'on n'a peut-être pas assez précisé — et ceci c'est tirer la loi générale de l'exemple ou des exemples particuliers — c'est combien la beauté physique, la régularité des traits du visage sont choses superflues pour la comédienne qui interprète des rôles modernes ! Quels plus beaux exemples tenons-nous sous nos yeux que ceux de ces deux illustres artistes : Mme Réjane et Mme Duse ! Théophile Gautier, on le sait, marquait sa préférence exclusive pour la beauté plastique. Mais Balzac, en revanche, — c'est Baudelaire qui l'affirme — déclarait préférer à la Vénus de Milo une Parisienne au visage expressif. Voilà bien l'affirmation de deux esthétiques contradictoires qui trouvent leur application, non pas seulement dans la sculpture et la peinture, mais aussi dans l'art littéraire et à l'égard de ceux qui ont mission de lui communiquer la vie de la scène. L'autre soir, en retrouvant Mme Réjane dans *Sapho*, j'en étais au plus haut point frappé. Quelle transformation ! quelle transfiguration du visage par la mimique expressive de la souffrance ! — nous l'avons vu dans la belle scène qui termine le 4e acte, où Mme Réjane atteint au maximum d'intensité qu'elle puisse donner ! Cela doit être qualifié *inspiration*, puisque nous sommes dans le domaine de l'art. Est-ce le fruit du travail ?... je l'ignore. Il serait bien intéressant de questionner Mme Réjane sur ce point. Peu importe d'ailleurs, pour le résultat qui seul intéresse le spectateur ! Et le résultat est merveilleux : c'est la vie même, grandie, amplifiée par la personnalité de l'interprète.

* * *

Le nom de Mme Réjane en appelle un autre sous ma plume, celui d'une jeune artiste qui n'a encore ni son talent ni sa renommée, mais qui semble bien avoir adopté le même principe d'art, c'est-à-dire, ayant renoncé à toute tradition, à toute éducation transmise, ne chercher l'effet scénique que dans son inspiration personnelle, — vous entendez qu'il s'agit de Mlle Suzanne Després. Je ne croyais pas être si bon prophète, lorsque, rendant compte ici de son interprétation de *Phèdre*, je disais qu'elle ne passerait pas inaperçue et qu'elle aurait des conséquences. Ces conséquences ont été immédiates : impossibilité pour Mlle Suzanne Després de demeurer plus longtemps à la Comédie, obligation de sortir d'un milieu pour lequel elle n'était pas faite. Ah ! que voilà donc un exemple instructif, et que j'avais raison de dire que, depuis dix années, on n'avait pas vu à la Comédie un début de cette *valeur d'art !* Tout ce qui représente une nouveauté, une force réelle, rencontre nécessairement de l'hostilité en un milieu où les plus déplorables traditions se perpétuent dans la

tragédie, où l'on voit un acteur jeune et qui pourrait chercher à être lui-même, comme M. Albert Lambert, singer les effets de cuisse, les tensions de muscles et les hurlements ridicules de M. Mounet-Sully... Mlle Suzanne Després a senti que, pour elle, la situation serait intenable, car nulle haine, vous le savez, pas même celle des gens de lettres, ne dépasse en intensité la haine des cabots... et elle a demandé la résiliation de son engagement. Inutile d'ajouter qu'à l'unanimité elle l'a obtenue!

Éloquente *unanimité*, dont n'eût point bénéficié, j'en suis garant, le nom d'un quelconque parmi les pensionnaires de la rue Richelieu! Dégageons-en le sens. Ne commencent-ils pas à sentir, tous ces vieux pontifes de la Tragédie, que leurs trucs sont démasqués, leurs ficelles usées, et qu'avant peu le public demandera autre chose que cette solennelle et stupide emphase! Le progrès est long à venir, mais enfin il vient... sûrement. L'art officiel a baissé en peinture... Il fera de même au théâtre. Et tenez, voici un fait tout à la fois comique et significatif, que je place sous vos yeux. La tournée Baret, comprenant entre autres acteurs Mlle Lerou et M. Paul Mounet de la Comédie-Française, se trouvait récemment à Strasbourg où elle jouait *Britannicus*. Par une coïncidence aussi bizarre que rare, voici ce qui advint — je copie la note du Courrier des théâtres qui nous signale le fait: — « Malheureusement ce même soir Mme Sarah Bernhardt donnait aussi une représentation, et les acteurs de la tournée Baret ont eu un *grand succès* devant une salle *à moitié vide.* » Je souligne à dessein ce *grand succès* et cette salle *à moitié vide :* voilà deux termes qui n'ont pas l'habitude de se trouver rapprochés. Ainsi donc ces braves Strasbourgeois n'ont pas hésité: ayant à choisir entre l'interprétation officielle garantie par la vedette de la Comédie-Française et la renommée nullement officielle de Mme Sarah Bernhardt, ils ont pour celle-ci négligé celle-là. Bons Strasbourgeois, vous eûtes évidemment raison, et si vous aviez pu, par un moyen quelconque, établir le rapprochement, vous vous fussiez d'autant plus félicités de votre choix que guidait un instinct sûr! Il me plaît de voir, dans ce petit événement, comme une indication d'avenir. Pour revenir, en finissant, à Mlle Suzanne Després, elle a bien fait de demander la résiliation d'un engagement qui la tenait dans un milieu pour lequel elle n'est pas née: elle y eût été taquinée, vexée, persécutée sans compensation, tandis qu'autre part elle trouvera son véritable emploi.

* * *

Dans son appréciation des débuts de Mlle Suzanne Després à la Comédie-Française, la presse s'est montrée d'une injustice et d'une partialité singulières, à l'exception de deux ou trois critiques indépendants que je ne nommerai pas, parce qu'il faut éviter toute allusion directe entre confrères. Et voilà une occasion de toucher à ce sujet d'actualité toujours brûlante: l'asservissement de la critique. Depuis longtemps on va répétant: Il n'y a plus de critique littéraire. Ici même, tout récemment, à propos d'un ouvrage lancé à coups de billets de banque, mon confrère, M. Ernest-Charles, a parlé excellemment de l'industrialisme littéraire, quoique trop timidement à mon sens, car il n'a pas assez flagellé les bassesses et les vilenies de ce cabotinage, plus éhonté que l'autre. L'industrie littéraire..., Elle nous entoure, elle nous étreint: nous en voyons, tout autour de nous, les signes et les produits, depuis la réclame à découvert d'un Mühlfeld jusqu'aux procédés plus discrets de tels littérateurs accouplés dont la raison sociale est organisée comme une affaire de cotonnades ou d'épicerie. Tout cela est vil et bas, et l'on ne saurait avoir que du mépris pour cette catégorie de gens de lettres.

La critique littéraire est morte... Est-ce à dire que la critique dramatique soit plus vivante et plus sincère? Qui donc oserait le soutenir? Qui ne voit que les considérations sont les mêmes, considérations personnelles ou de coterie, qui commandent ses jugements? M. X..., critique dramatique, est lié avec M. Y..., auteur. Donc, il le vantera sans mesure, autant pour lui être agréable que pour déplaire à M. Z... avec lequel M. Y... est à couteaux tirés. Tous ceux qui sont au courant des mœurs dramatiques mettront des noms sur ces initiales. En ce qui touche ses rapports avec l'interprétation, c'est assez souvent, faut-il le dire, une affaire de canapé... On me comprend sans que j'insiste. Les critiques, dont le premier devoir serait de demeurer indépendants, je ne dis pas vis-à-vis des auteurs, mais tout au moins vis-à-vis des interprètes qu'ils ont à apprécier journellement, ont avec eux des relations personnelles qui leur lient les mains. Ce pauvre Sarcey, qui ne brillait certes pas par la distinction d'esprit, fit un jour une réponse qui, chez lui, prouvait tout au moins quelque souci d'indépendance. Comme on le sollicitait de se présenter à l'Académie, — nul doute d'ailleurs qu'il y eût été admis sans difficulté, — il répondit tout uniment: « Et comment pourrais-je, je vous le demande, garder ma liberté d'appréciation avec MM. Dumas, Sardou, Pailleron, devenus mes collègues! » C'était parler en sage et se placer à un point de vue qui semble aujourd'hui antédiluvien.

Résumons-nous d'un mot: un bon critique ne devrait jamais dîner hors de chez lui!

PAUL FLAT.



SAINTE-BEUVE ET ONDINE VALMORE [1]

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

II

C'est en 1837, quelque temps avant son départ pour Lausanne, que Sainte-Beuve semble avoir noué des relations amicales avec Mme Desbordes-Valmore. Jusque-là, il n'avait fait que l'entrevoir chez Brizeux ou Pauline Duchambge, dans les courtes stations parisiennes qui séparaient les saisons théâtrales de son mari; mais ils avaient déjà échangé quelques lettres, quand Marceline était à Bordeaux ou à Lyon, car elle avait de bonne heure montré du goût, de l'admiration, pour les poésies de Sainte-Beuve, si différentes des siennes; et je suppose que le quatrain suivant qu'elle lui adressa un jour doit remonter au temps où parurent les *Consolations*.

Vous avez une plume, au vulgaire cachée,
Qui semble, près du cœur, toute vive arrachée,
Comme si quelque oiseau, divin et familier,
Logeait dans ce cœur tendre et s'y laissait lier (2).

Quoi qu'il en soit, les relations de Sainte-Beuve avec Mme Desbordes-Valmore devinrent très suivies à partir de la fin de 1837, et je ne crois pas me tromper en disant que les charmes d'Ondine y furent pour beaucoup.

Ondine qui entrait alors dans sa dix-septième année « avait des points de ressemblance et de contraste avec sa mère. Petite de taille, d'un visage régulier avec de beaux yeux, elle avait quelque chose d'angélique et de puritain, un caractère sérieux et ferme, une sensibilité pure et élevée. A la différence de sa mère qui se prodiguait à tous, et dont toutes les heures étaient envahies, elle sentait le besoin de se recueillir et de se réserver: ces réserves d'une si jeune sagesse donnaient même parfois un souci et une alarme de tendresse à sa mère qui n'était pas accoutumée à séparer l'affection de l'épanchement... »

Évidemment, c'étaient ces réserves de sagesse et les points de contraste qu'elle avait avec sa mère qui, chez Ondine, avaient presque aussitôt attiré et retenu l'attention de Sainte-Beuve. Car, tout en sympathisant avec Marceline, il la trouvait un peu larmoyante et surtout trop expansive. N'oublions pas non plus qu'il venait de rompre avec un amour adultère qui, pour avoir satisfait, sept ans durant, sa vanité et l'ardeur de ses sens, n'en avait pas moins troublé profondément sa vie, et que l'âme la plus dévergondée, la plus perverse, éprouve à de certains moments le besoin de se retremper dans une source pure.

A peine Sainte-Beuve était-il arrivé à Lausanne qu'il adressait à Mme Desbordes-Valmore un sonnet qu'il avait fait en traversant le Jura, « comme une pauvre petite fleur, disait-il, à offrir de loin à Mlle Ondine ». Et l'année suivante, quand il partit pour l'Italie (2 mai 1839), c'est Ondine qui lui envoya l'adieu de tous les siens dans le billet que voici :

Je vous dis adieu, Monsieur, bien triste de n'avoir pas pu le faire ce matin; mais c'est au revoir, n'est-ce pas? et j'espère que d'ici à votre retour, Dieu remplira nos vœux à tous en vous faisant heureux.

Je passe vite sur ces deux années qui n'amenèrent aucun événement notable dans la vie de Sainte-Beuve, et j'arrive à l'année 1840 qui faillit la retourner de fond en comble. Pendant qu'il était dans le canton de Vaud, la paix du cœur dont il avait joui au sein de la famille de Juste Olivier et les mœurs tranquilles et saines des ménages d'alentour lui avaient fait regretter plus d'une fois de ne pas s'être laissé marier pour vivre là, « à un demi-quart d'heure de Lausanne ». Mais, comme il l'écrivait à Juste Olivier, « on ne m'aurait épousé que pour venir à Paris, et pas si bête » (1)!

Pas si bête! — c'est vite dit, mais vous pensez bien que ce n'était qu'une boutade dans la bouche de Sainte-Beuve. Il se connaissait trop pour s'imaginer de bonne foi qu'il pourrait vivre, à trente-cinq ans, en pleine renommée et en pleine force, dans un coin retiré de la Suisse romande. Il n'y a que lorsque le diable devient vieux qu'il se fait ermite, et encore! le diable qui menait alors Sainte-Beuve n'avait pas dit son dernier mot : il avait encore à lutiner un certain nombre de cœurs avant de songer à la retraite. D'ailleurs, lui-même se rendait si bien compte, à la réflexion, qu'il était fait pour vivre de la vie de Paris que, dans une autre lettre à Juste Olivier, parlant du Léman dont il était plus que jamais épris, il lui disait : « Il faut que j'y vive, que j'y passe régulièrement cinq mois d'été, à l'étude libre, à la pensée, à la poésie, à la solitude, à la tristesse, à l'amitié. Je reviendrai passer l'hiver de sept mois à Paris, et y faire le *condottiere*, le pirate-critique infatigable et, autant que possible, équitable. Mais j'aurai mes étés et je les aurai près de vous. Nous verrons à arranger tout cela. »

A la bonne heure!... mais il était écrit qu'il ne reverrait pas plus le Léman que Boulogne-sur-Mer, sa ville natale, et que Paris l'aurait tout entier. A son retour de Rome (juin 1839), son premier soin fut

(1) Voir la *Revue* du 25 octobre.
(2) Ce quatrain a été publié par M. de Lovenjoul dans son *Sainte-Beuve inconnu*.

(1) *Œuvres choisies de Juste Olivier*, Lausanne, 1879.

d'amarrer plus solidement sa barque aux berges de la Seine. Après s'être fait nommer par Victor Cousin bibliothécaire à la Mazarine, il pensa à se créer un intérieur. Il allait assez régulièrement chez le général Pelletier qui soutenait ouvertement la presse libérale ; peu à peu il se prit d'amour pour la plus jeune de ses filles, et un soir, que l'aînée lui avait paru l'y engager à mots couverts, il se risqua à demander sa main. Mais il fut gracieusement éconduit et il en éprouva une douleur telle, qu'il ne remit plus les pieds chez le général...

Or, pendant que Sainte-Beuve voyait s'évanouir ainsi tous ses beaux projets de mariage, Ondine Valmore, qui était à Douai, près de son oncle, était prise, elle aussi, du mal d'aimer, et sa mère qui s'en était doutée à sa correspondance, lui envoyait de Paris toutes sortes de bons conseils.

Le médecin, lui écrivait-elle le 19 juillet 1840, m'a répété très sérieusement que ta santé à toi était *en toi ;* que tu étais parfaitement organisée physiquement, seulement la tête trop vive et trop remplie, comme l'épi trop plein qui fait plier le corps. Il faut donc à côté un *tuteur*, et tu l'as en toi-même : un peu de raison, de la gaieté et jamais d'excès en rien. Avec tout cela, dans six mois tu seras une charmante, gracieuse et forte femme ! Là ! Couvre tes bras, ta poitrine et tes épaules ; chausse-toi bien chaudement et moque-toi de tes cheveux : ils reviendront. Les oiseaux perdent leurs plumes tous les ans et n'en pleurent guère.

22 août : Tu n'aimeras jamais que ce que tu pourras estimer, et chez toi la fierté est un témoignage d'innocence. Heureusement que tu as du temps pour choisir, car tu trouveras difficilement qui te vaudra, orgueil de mère à part.

Marceline disait vrai : sa fille Ondine était une de ces natures d'élite qu'on ne rencontre ici-bas que de loin en loin et qui sont plutôt faites pour décourager que pour encourager l'amour ; mais l'amour entre dans le cœur des anges comme des démons, et quand la jeune fille approche de ses vingt ans, il suffit souvent d'un regard pour y allumer un incendie. Heureusement qu'Ondine se méfiait d'elle-même et du sentiment qui tournait autour de son cœur. Ayant été habituée dès l'enfance à se confesser à sa mère, elle n'hésita pas, dans la circonstance, à s'ouvrir à elle, et bien lui en prit, car sa mère acheva de lui dessiller les yeux :

Paris, le 30 août 1840.

Viens, ma fille, que je t'aime et que je t'embrasse. Que tu as bien fait de venir à moi, dans ce trouble qui m'a étonnée autant que toi-même ! D'une part, ton cœur est soulagé, de l'autre, j'accours te soutenir. Veille sur toi, car l'état de fièvre où sont tes nerfs depuis longtemps peut te rendre très impressionnable physiquement, sans que toi-même y sois sérieusement engagée. L'avenir seul et révélera clairement où tu en es, et surtout l'absence. A ton âge, un immense besoin d'aimer circule dans le sang et dans le cœur. Il est bien souvent inévitable de se tromper intérieurement sur le choix qu'on attribue toujours à l'*irrévocable* destinée... De tels rêves coûtent cher ! Et la vie est longue quand on se réveille...

Et comme avec Mme Desbordes-Valmore la poésie ne perdait jamais ses droits, elle terminait ainsi cette épître où elle avait mis tout son cœur de mère et toute sa douloureuse expérience d'amante abandonnée : « J'allais t'écrire quand j'ai reçu ta lettre et répondu à l'autre dont les vers sont si charmants. Il y en a deux que tu changeras, mais *leur mouvement et la pensée sont ravissants.* »

Est-ce que, d'aventure, Ondine était poète, elle aussi ? Mon Dieu, oui ; elle avait hérité cet autre don de sa mère, mais il faut qu'on le sache tout de suite, elle n'entendait pas la poésie comme elle. Ondine n'était ni une Sapho ni une Ophélie. Son vers ne coulait pas à gros bouillons comme une fontaine de larmes : il était sobre, sérieux, réfléchi, comme sa délicate personne ; bref, si l'on veut une comparaison qui rende bien ma pensée, je dirai qu'Ondine était plutôt un André Chénier mâle. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à lire la pièce suivante qu'elle adressait à Sainte-Beuve au mois d'avril 1840.

L'hirondelle tressaille. Au premier rayon pur,
L'air tiède ouvre son aile.
Attentive, joyeuse, elle cherche un nid sûr.
Et nous cherchons comme elle.
Puis, quand elle a trouvé sous quelque toit désert,
Sous quelque pieux dôme,
Un coin voilé de mousse aux yeux du ciel ouvert,
Meublé d'un peu de chaume,
Elle jette un doux cri de grâces au Seigneur ;
Et, redoublant de zèle,
Elle veut que son nid renferme tout son cœur.
Et nous voulons comme elle.
Alors, faisant sa place à chacun des enfants
Qui babille et qui saute :
« Ah ! dit-elle, au milieu de nos jeux triomphants,
« Il manque encore un hôte !
« Il manque un rossignol et son chant tout d'amour,
« Qu'apprit mon cœur fidèle.
« Oh ! j'oserai vers nous l'amener tout un jour ! »
— Oserons-nous comme elle ?
Elle vole, elle vole à l'asile chanteur,
Qui de loin charme et brille :
« J'inaugure mon nid. Venez de votre sœur
« Bénir l'humble famille.
« Quand on est tant aimé, dites, frère, aime-t-on ?
« Au toit de l'hirondelle
Venez !... » Et du poète ailé la voix répond.
Oh ! répondez comme elle !

A quelle occasion notre jeune poétesse avait-elle adressé cette invitation — car c'en était une — au poète de *Joseph Delorme ?* Je ne saurais le dire, mais ce que je puis assurer, c'est qu'elle revint à Paris, dans l'automne de 1840, juste à temps pour consoler Sainte-Beuve. Il était, en effet, bien triste, depuis que la porte du général Pelletier s'était refermée pour

toujours derrière lui, et le sonnet suivant que je cueille dans une lettre de lui à Mme Desbordes-Valmore, en date du 21 mars 1841, prouve qu'il n'en avait pas encore pris son parti, six mois après :

> Puisque aussi bien tout passe et que l'amour a lui ;
> Puisque [illegible] le flambeau ce n'est plus que la cendre,
> Que le rayon pâli n'est plus même à descendre,
> Puisqu'en mon cœur désert habite un morne ennui.
>
> Si le loisir du chant me revient aujourd'hui,
> Qu'en faire, Muse aimée ? et nous faut-il attendre
> L'écho qu'hier encore il était doux d'entendre,
> Dernier soupir du nom qui pour toujours m'a fui ?
>
> Oh ! sortons de moi-même ! et de mon âme errante
> Suspendons loin de moi la corde murmurante !
> Ailleurs, je sais ailleurs des endroits consacrés :
>
> Et, comme un timbre d'or qui parfois chante ou pleure
> Mon vers harmonieux sonnerait les quarts d'heure
> Heureux ou douloureux des amis préférés.

Les amis préférés de Sainte-Beuve étaient pour le moment les Desbordes-Valmore ; cela est si vrai, qu'il passait son temps à les obliger et à les servir. Après avoir obtenu de M. Salvandy une petite pension pour Marceline, il lui avait ouvert la librairie Charpentier pour laquelle il préparait un volume tiré de toutes ses poésies ; et plus il la lisait, plus il ressentait d'affection pour elle et pour les siens, pour Ondine surtout. Quand parut le volume en question (1842), on devine la joie de la mère en lisant les lignes suivantes qui terminaient la notice de Sainte-Beuve :

> ... Ses derniers vers nous arrivent toujours remplis d'accents de sollicitude et d'espérance pour sa jeune couvée. Déjà même, du bord de ce doux nid, gloire et douceur maternelle ! une jeune voix bien sonore lui répond. Je voudrais dire, mais je ne me crois pas le droit d'en indiquer davantage. Je rappellerai seulement, en l'altérant un peu, la jolie épigramme antique : « La vierge Erinne était assise, et tout en remuant le fil de soie de la broderie légère, elle distillait avec murmure quelques gouttes du miel de l'abeille d'Hybla. » Puisse l'avenir tenir du moins les récentes promesses envers celle qui les a payées assez chèrement ! Puisse-t-elle, suivant l'expression d'un poète aimable, *se racquitter* en bonheur pour tout le passé !

Hélas ! la jeune voix qui chantait au bord du nid de Marceline ne devait pas chanter longtemps. Avant même que Sainte-Beuve eût exprimé le vœu ci-dessus en public, Ondine, dont la santé avait toujours été délicate, s'était vue prise d'un mal indéfinissable, et la fille de Mme Branchu, Paméla Lefèvre, qui habitait Londres, avait persuadé à Mme Desbordes-Valmore de la confier aux soins du docteur Curie qui, paraît-il, faisait des cures homéopathiques merveilleuses, — soit dit sans jeu de mots.

Un matin donc du mois d'août 1841, Sainte-Beuve avait reçu de Marceline le billet suivant :

> Si vous étiez toujours notre ange,
> Et sans qu'un tel vol vous dérange,
> Léger, vous viendriez demain,
> A votre jeune sœur serrer un peu la main.
>
> Elle s'en va vers l'Angleterre.
> Pour se reposer de la terre,
> On la mettra sur un vaisseau
> Où je l'irai chercher, malgré ma peur de l'eau !

> Je suis confondue de voir partir Ondine, même pour si peu d'instants. Nous vous tiendrons une cuillerée de chocolat tout prêt, demain vendredi, de neuf à midi, si vous pouvez mêler cette douceur à mon sacrifice. Moi, je vais la chercher dans trois semaines, pour la ramener aux examens définitifs. Cette sage petite fille mérite bien d'aller regarder nos bons ennemis sous le nez.

Mais ce qui ne devait être qu'une consultation et une promenade devint un séjour de plusieurs années pendant lequel Ondine fit mieux que de regarder les Anglais sous le nez. Elle se perfectionna dans leur langue, elle étudia leur littérature, elle lut de préférence les lakistes, sur le conseil de Sainte-Beuve, elle s'essaya à en traduire quelques-uns, bref, elle fit tant de vers que, tout en admirant, sa mère en fut épouvantée :

> J'ai passé deux heures à lire tes vers l'autre nuit, lui écrivait elle le 29 septembre 1841. Mon cher trésor, qu'ils sont bien et purs ! Je les ai lus à la Vierge avec des larmes. N'en fais pas avant un an. Laisse reposer cette sainte agitation, afin de lui donner toute sa force. Ils se font tout seuls en toi, sois-en sûre, et un jour tu n'auras plus qu'à les écrire. M. Sainte-Beuve est charmé de ta lettre. Hier il est venu t'en remercier. Il est tout malade, comme nous...

Mais Ondine ne tenait aucun compte des conseils de sa mère et lui envoyait coup sur coup deux très belles poésies, le *Départ* et l'*Anniversaire* que le défaut de place m'empêche de publier ici.

III

Cependant elle était revenue de Londres et avait dû y retourner au bout de quelques semaines, « toussant plus que jamais et ayant bien de la peine à respirer ». Sa mère attribuait cette rechute au mauvais état du logement qu'ils habitaient alors rue d'Assas, mais le mal avait une cause plus lointaine et plus dangereuse : Ondine avait le germe de la phtisie. Drôle d'idée, direz-vous, de l'avoir envoyée en traitement dans un pays de brouillards ! Sans doute, et Marceline était la première à en faire l'observation à ceux qui l'entouraient ; mais, comme elle l'écrivait à Sainte-Beuve, elle ne trouvait pas un mot pour la rappeler, du moment qu'on lui assurait que la retenir à Londres, c'était fortifier sa santé. Et elle ajoutait : Comme c'est ma vie, je me donne du

courage pour attendre patiemment, ou du moins des raisons pour me taire. Il y a si longtemps que je n'aime plus pour moi! Elle est si charmante à aimer pour elle-même!

Pauvre femme! elle avait bien raison de dire qu'elle était née *peuplier* et qu'elle tremblerait et qu'elle pleurerait toujours.

Il faut marcher contre le vent, écrivait-elle un peu plus tard à sa fille, quand on est restée à quatorze ans orpheline et nue et portant au cœur le courage d'un dragon sous une enveloppe d'oiseau. On ne voit pas les cœurs, on ne choisit pas avec Dieu.

Mais il y a des moments où le *dragon* le mieux trempé perdrait courage et où l'absence de ceux qu'on aime vous devient un supplice.

Enfin, le voilà parti, ce mois toujours le même! — lit-on dans une lettre écrite par Marceline à sa chère Ondine le 1er mai 1843; — son poids me tient courbée. Il y a un an que tu es repartie, et je suis comme toi, ma fille, ma chère fille! lasse de t'écrire, parce qu'en effet c'est ta présence qu'il me faut (il me la faut irrévocablement), et parce que le cœur n'a pas toujours les paroles de ses sentiments. Les cheveux blancs s'amassent sur ma tête, et tu seras bien heureuse, Ondine, si les tendres désespoirs de ta mère paient la belle destinée que je demande à Dieu pour toi!... En attendant, tu es bien gentille de faire de nécessité vertu et d'avoir obtenu cette trêve où tes forces se seront retrempées pour produire tout ce qui couve en toi de bonnes et saintes choses. M. Sainte-Beuve t'attend sur tes gages donnés. Il te met haut et à une place pure.

On aimerait à lire les réponses d'Ondine; mais elles ont été probablement perdues dans les déménagements successifs de sa mère, et tout ce qu'on sait d'elle à partir de cette époque, c'est que, après un traitement des plus énergiques chez le docteur Curie, elle revint à peu près guérie dans le courant de l'année 1844, et que l'année suivante, pour échapper aux privations de l'intérieur de ses parents, elle se décida à entrer comme sous-maîtresse à la pension Bascans où elle avait fait une partie de ses études.

Suivons-la dans ce pensionnat de demoiselles. Il était situé à Chaillot et dirigé par une personne de grande distinction appelée Mme Lagut. M. Bascans était un ancien rédacteur du *National*, dont la femme était très répandue dans le monde, et qui était lié lui-même avec Armand Marrast et Sainte-Beuve. Inutile de dire que ce dernier rapprocha de plus en plus ses visites à M. et Mme Bascans, après que la fille de Mme Desbordes-Valmore fut devenue leur sous-maîtresse. Ils avaient pris l'habitude de donner chaque soir des réunions de famille auxquelles étaient admises avec les personnes du dehors les jeunes maîtresses de classes qui n'étaient pas occupées. Ces réunions toujours assez nombreuses étaient très animées, sans être bruyantes. Dans un coin du salon, un whist était installé pour les amateurs de ce jeu, et dans un autre on se livrait à des conversations variées, voire à de petit jeux d'esprit qu'aimait beaucoup Ondine. Parfois Sainte-Beuve ne dédaignait pas de prendre part à ces modestes et innocentes distractions, et il excellait dans le jeu des petits papiers, quiproquos ou bouts-rimés qu'une personne de la société lisait à haute voix au milieu des éclats de rire de tout le monde. Mais il mettait au-dessus de tout cela le plaisir de causer seul à seul, en tête à tête avec la sous-maîtresse de la pension Bascans.

Et il lui arrivait quelquefois de recevoir de cette gracieuse amie des billets dans le genre de celui-ci :

En rentrant ce soir, j'ai trouvé votre lettre et *Pascal* que je n'ai point quitté depuis. Me voilà occupée et heureuse pour bien des jours. C'est une douceur profonde que de trouver de pareils amis dans le passé, et de pouvoir vivre encore avec eux, malgré la mort.

Je ne m'étonne donc pas qu'un jour il ait conçu, dans la solitude de son cœur, le projet de s'unir à cette jeune femme exquise et qu'il s'en soit ouvert à Mme Bascans. Mais cette idée qu'il caressa durant des semaines, et qui avait souri autant à la mère qu'à la fille, quand on leur en avait parlé officieusement, — Sainte-Beuve, je ne sais pourquoi, renonça peu à peu à y donner suite. Et il continua, comme par le passé, à visiter Mlle Ondine et à lui témoigner les mêmes égards attendris et respectueux.

S'était-il rendu compte qu'avec les dix-sept ans qui les séparaient l'un de l'autre, il était alors bien mûr pour elle? Le peu de santé d'Ondine lui avait-il donné à réfléchir, ou bien s'était-il dit que son manque de fortune ne lui permettait pas décemment d'épouser une fille sans dot? Je crois qu'il y avait de tout cela dans son refus d'aller plus loin. En tout cas, il fut bien inspiré en demeurant sur l'expectative, car s'il avait épousé cette charmante Ondine, il se serait ménagé de grands chagrins. Il a écrit quelque part : « La nature se présente deux fois à nous pour le mariage : la première fois à la première jeunesse. On peut lui dire alors : *Repassez!* elle n'insiste pas trop. Mais la seconde fois, à cette limite extrême, lorsqu'elle reparaît, lorsqu'elle insiste avec un dernier sourire, prenez garde : si vous la repoussez encore elle se le tiendra pour dit, elle ne reviendra plus. »

Elle ne revint plus, en effet, pour lui; et, après avoir chassé toute sa vie sur les terres d'autrui, après avoir couché souvent dans le nid des autres, il mourut seul.

Mme Desbordes-Valmore redoutait cette fin pour sa fille ; aussi, lorsque Ondine approcha de la trentaine, pensa-t-elle sérieusement à la marier.

Le 16 janvier 1851, Ondine épousait M. Jacques Langlais, avocat, député de Mamers (Sarthe), qui avait dix ans de plus qu'elle et deux enfants issus d'un premier mariage. Cette union, contractée sous les plus heureux auspices, ne fut cependant pas heureuse. Je veux dire qu'elle fut de courte durée. Un an après, Mme Langlais perdait son premier-né. Ce fut pour Marceline un mauvais présage : et, en effet, vers le même temps Ondine ressentit de nouveau les atteintes du mal qui, dix ans auparavant, l'avait conduite aux portes du tombeau. Elle était allée passer la belle saison à Saint-Denis-d'Anjou (Mayenne) dans une propriété appartenant à son mari, et la douceur du climat; la gaieté répandue dans l'air et sur tous les visages de ce pays de délices, lui avaient d'abord fait beaucoup de bien. Cela se sent au ton de la lettre qu'elle adressait à son frère Hippolyte au mois d'octobre 1852.

Pendant qu'elle lui écrivait, elle ne se doutait pas que sa mère ne la quittait pas des yeux et qu'elle jouait devant elle la comédie de la gaieté.

Tout d'abord elle s'était mis en tête que sa fille avait le ver solitaire ; mais à la longue, quand elle entendit sonner sa petite toux sèche, elle fut bien obligée de se rendre à l'évidence terrible : n'était-ce pas ainsi qu'elle avait déjà perdu sa fille Inès (1) ?

J'ai cru à un mieux visible et attesté par le médecin, écrivait-elle à Mme Camille Derains le 30 décembre 1852 ; mais quoi ! ma chère Ondine est l'ange de l'incrédulité. C'est le mal dissolvant, c'est l'arme impossible à combattre. Les bras me tombent. C'est donc que Dieu m'abandonne ! Vous croyez bien que je ne peux écrire qu'à une femme aussi infortunée que vous. Avec toutes les autres, les paroles me manquent ; il faut mentir ou redouter leur éclat. Vous savez seule ce que je peux renfermer sans crier. Langlais n'arrivant pas, je reste nuit et jour. Je ne pourrai donc aller serrer vos mains quand je me l'étais promis... Laissez-moi m'abreuver un moment avec vous de l'idée que je suis maudite par le Dieu que je prie !

Pauvre mère, si chrétienne et si résignée, fallait-il qu'elle souffrît pour jeter vers le ciel ce cri désespéré? Elle n'avait pourtant pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Le 12 février 1853, Ondine s'éteignait dans ses bras.

Quelques jours après, elle écrivait à Sainte-Beuve :

Parmi tous, vous seul, je crois, devinez l'étendue de ma douleur. Je vous remercie de tous les sentiments qui vous la révèlent. Je vous remercie d'une larme de pitié qui vous vient aux yeux pour moi et du serrement de cœur fraternel que sa perte vous cause, je le sens ! — Vous l'avez bien connue, vous lui avez donné de la lumière pure. Vous avez aimé l'innocence de son sourire... Elle l'avait encore en fuyant !... — Oui, je vous remercie pour elle, sainte et douce colombe ; je vous remercie pour moi ! — et pour vous — d'avoir été son ami..

Et Sainte-Beuve lui répondait :

Vous dites bien vrai, chère Madame et amie et mère si éprouvée : j'ai ressenti toute votre douleur. Depuis longtemps et de loin, je suivais l'affaiblissement de cette jeune santé déclinante et je tremblais en silence d'une fin trop prévue. Vous êtes véritablement une mère de douleur ; ici du moins, il y a tout ce qui peut adoucir, élever et consoler le souvenir : cette pureté d'ange dont vous parlez, cette perfection morale dès l'âge le plus tendre, cette poésie discrète dont elle vous devait le parfum et dont elle animait modestement toute une vie de règle et de devoir, cette gravité à la fois enfantine et céleste par laquelle elle avertissait tout ce qui l'entourait du but sérieux et supérieur de la vie...

C'est à vous, poète et mère, qu'il appartient de recueillir et de rassembler toutes ces chères reliques, toutes ces reliques virginales, car je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'elle ait cessé d'être ce qu'il semblait qu'un Dieu clément et sévère lui avait commandé de rester toujours. Rassemblez toutes ces traces de poésie, toutes ces gouttes de parfum qu'elle a laissées tomber dans son passage : un jour, quand le temps aura coulé sur cette plaie trop saignante et quand nos cheveux auront encore plus blanchi, nous les parcourrons ensemble avec une bienfaisante tristesse... Ma vie, depuis quatre ans, est tellement une corvée continue et assujettie, une vie de prolétaire littéraire qui fait son temps, que je n'ai pas couru à vous et que je laisse cette lettre vous arriver sans moi. Mon cœur, croyez-le bien, reste fidèle au passé et inviolable dans ses souvenirs.

Que dites-vous de cette lettre et de cette phrase murmurée en trémolo comme sur les cordes d'un violoncelle : « Je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'elle ait cessé d'être ce qu'il semblait qu'un Dieu clément et sévère lui avait commandé de rester toujours » ? Il est clair que Sainte-Beuve regrettait qu'un autre que lui eût respiré le parfum de cette âme virginale !

Son vœu suprême ne s'est point accompli, non plus. Les poésies d'Ondine n'ont pas été recueillies, et il est probable qu'elles ne seront jamais publiées. C'étaient, pour la plupart, des prières et des hymnes ! Le peintre de fleurs lyonnais était donc bien inspiré quand il lui mit au cou des ailes d'ange.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Inès Valmore, née à Bordeaux le 29 novembre 1825, mourut à Paris le 4 décembre 1846.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42761. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 22 NOVEMBRE 1902.

GRANDE-COUR [1]

Drame en trois actes.

ACTE III

Place au bord d'une large rivière dont l'eau, sans être calme, n'est pourtant pas impétueuse.

A droite, un bosquet qu'entourent de grands arbres. Au milieu de la scène, un énorme tilleul près duquel est un banc. Autre banc plus près de la rivière.

Sur la droite se fait entendre le bruit d'une chute d'eau, tantôt violent, tantôt affaibli, selon la force du vent qui l'apporte.

SCÈNE PREMIÈRE

Cécile, Mathilde entrent au bras l'une de l'autre. Toutes deux en grand deuil. Cécile en costume de voyage.

MATHILDE. — Crois-tu qu'elle nous voie?

CÉCILE. — Notre sentiment nous porte à le croire.

MATHILDE. — C'est tout?

CÉCILE. — Je ne sais.

MATHILDE. — Elle nous voit : ce grand espace, là-haut, qui nous sépare des étoiles et les sépare les unes des autres, ne peut pas être vide.

CÉCILE. — Il ne l'est probablement pas.

MATHILDE. — Alors?

CÉCILE. — Alors, il doit exister autre chose.

MATHILDE. — Autre chose que nous?

CÉCILE. — Nous n'en savons rien.

MATHILDE. — Voudrais-tu être là?

CÉCILE. — Là-haut?

MATHILDE. — Parmi les étoiles... Sur un de ces astres?

CÉCILE. — Et tout quitter ici?... Non!

MATHILDE, émue. — Je le voudrais... Je voudrais être avec maman... je ne me sens pas séparée d'elle.

CÉCILE. — Tu crois qu'elle est là?

(Montrant le ciel.)

MATHILDE. — Ou ici... Je ne sais... Il me semble qu'elle me dicte mes pensées en ce moment.

CÉCILE. — S'il pouvait en être ainsi!

MATHILDE. — Tu veux dire : si les esprits bons pouvaient nous entourer? Cela est, sois tranquille!

CÉCILE. — S'ils pouvaient remplir tout l'espace, et qu'il n'y eût plus de place pour les esprits du mal!

MATHILDE. — Oui.., car ceux-ci y sont également!

CÉCILE, regardant autour d'elle, bas. — Je sais une chose horrible... monstrueuse. Je suis seule à la savoir.

MATHILDE, effrayée. — Est-ce possible?

CÉCILE. — Je ne veux rien dire, car je n'ai pas de certitude absolue. Mais le soupçon, rien que le soupçon, me brûle. C'est quelque chose de si infernal! Depuis que je le sais, je ne puis penser qu'à cela... je ne peux même pas penser à ton chagrin... aussi je veux partir.

MATHILDE. — Comment peux-tu nous quitter en ce moment?

CÉCILE. — Je ne puis rester... Oh! s'il y a, autour de nous, des esprits bons, comme tu dis, que ne viennent-ils à notre aide?... J'ai tant lutté. Je ne sais ce que je dois faire.

MATHILDE. — Adresse-toi au docteur Kann.

CÉCILE. — Je lui ai parlé de quelque chose d'affreux qui doit arriver. Mais je ne puis dire cet autre soupçon. Oh! Mathilde, pourquoi est-il permis au mal d'exister? N'est-ce pas épouvantable que les

(1) Voir la *Revue* des 8 et 15 novembre.

méchants aient pu persécuter sa vie entière un ange comme ta mère ?

MATHILDE. — Oui, cela est épouvantable.

CÉCILE. — Et finalement la précipiter dans la rivière... Si j'étais Dieu, je ne voudrais pas être une espèce de demi-dieu. Je ne tolérerais pas d'autre puissance, je voudrais être le seul maître.

MATHILDE. — Mais sans le mal, peut-être maman ne serait-elle pas devenue si parfaitement bonne ; et peut-être ne goûterait-elle pas actuellement la félicité qui lui est accordée !

CÉCILE. — Que savons-nous là-dessus ?

MATHILDE. — Je sens que maman est heureuse, à présent. Et toi, ne le sens-tu pas... chaque fois que tu regardes le ciel et que tu penses à maman ?

CÉCILE. — Non.

MATHILDE. — C'est singulier.

CÉCILE. — Sais-tu ce que je sens ?... que cette chute d'eau nous parle avec sévérité. Voilà ce que je sens ! (Vivement, à voix basse.) Le voici !... Va-t'en !

(Elle pousse Mathilde à droite.)

MATHILDE. — Tu ne partiras pas sans m'avoir dit adieu ?

CÉCILE, la poussant toujours à droite. — Non, non. Hâte-toi !

MATHILDE. — Où te retrouverai-je ?

CÉCILE. — Sur l'embarcadère.

SCÈNE II

(Cécile reste debout, à droite du tilleul. Knut entre à gauche. Il est en tenue de yacht et s'avance rapidement pour traverser la scène.)

KNUT. — Eh quoi ? (D'un ton joyeux, bas.) Déjà là ?... Je viens de quitter mon bateau et j'allais rentrer pour changer de vêtements. Tu devances l'heure de beaucoup, chère. (Reconnaissant Cécile.) Est-ce toi, Cécile ?

CÉCILE. — Qui croyais-tu que ce fût ?

KNUT. — Ne dois-tu pas partir ?

CÉCILE. — Si !

KNUT. — J'avais l'intention de me rendre à l'embarcadère pour te dire adieu.

CÉCILE. — Vraiment, tu voulais ?...

KNUT. — Cela me fait de la peine que tu partes, Cécile.

CÉCILE. — Alors, tu ne m'en veux pas ?

KNUT. — T'en vouloir ?... Et pourquoi ?

CÉCILE. — Mais... à cause de ma conduite, avant-hier.

KNUT. — Envers Maria ?... C'est toi qui avais raison, absolument !

CÉCILE, joyeuse. — Tu dis cela !

KNUT. — Tu fus sévère, et je te l'ai dit. Mais je ne t'oublierai jamais dans ta colère.

CÉCILE. — J'étais donc bien méchante ?

KNUT. — Horriblement méchante !... Tu te conduisis de telle façon et tu avais un tel air, que j'ai envie de t'embrasser pour cela.

(Il s'approche d'elle.)

CÉCILE, reculant, avec gravité. — Je ne te le permets pas, Knut.

KNUT. — Pourquoi es-tu venue ici ?

CÉCILE. — Parce que je savais que tu viendrais.

KNUT. — Ah !... Puisqu'il en est ainsi, ne pouvons-nous passer quelques moments ensemble ?

(Il s'est encore rapproché.)

CÉCILE, reculant encore. — Si !

KNUT. — Pourtant tu refuses de prendre mon bras pour faire une promenade... La soirée est si belle !

CÉCILE. — Il ne faut pas que tu me touches !

KNUT. — Ceci m'étonne de ta part.

CÉCILE. — Oh ! tu dois bien comprendre...

KNUT. — Tu viens de dire que tu es venue pour moi ?

CÉCILE. — Oui.

KNUT, riant. — Ce n'était pas uniquement pour me regarder, n'est-ce pas ?

CÉCILE. — Non ! C'était pour te dire quelque chose.

KNUT. — Eh bien ! dis-le-moi.

CÉCILE. — J'ai causé avec ta mère.

KNUT. — Tu es envoyée par maman ?... Tiens, tiens !

CÉCILE. — Non pas !... Ta mère m'a dit que tu avais fait une invention, toi aussi.

KNUT. — Effectivement... mais en quoi diable ?...

CÉCILE, l'interrompant. — Elle a ajouté que ton invention est aussi belle que celle de ton père.

KNUT. — Cela se peut bien.

CÉCILE. — Et que c'est pour y travailler que tu es resté si longtemps à l'étranger.

KNUT. — Et puis ?... Où veux-tu en venir ?

CÉCILE. — Je trouve qu'après cela, la façon dont tu te conduis maintenant est indigne.

KNUT. — La façon dont je me conduis ?

CÉCILE. — Si ta mère savait avec qui tu as rendez-vous ici même !

KNUT. — Qu'oses-tu ?...

CÉCILE. — Je n'ai pas voulu partir avant de t'avoir dit cela. Celle que tu attends n'est pas aussi innocente que semblent le dire ses yeux... Je vois que tu te fâches. Tant pis ! Un jour tu reconnaîtras que j'avais raison... Et lors même que je me tromperais, Knut, ce que tu fais n'en serait pas moins abominable. Je te dis encore une fois : songe si ta mère savait !

KNUT. — Cécile !

CÉCILE, de plus en plus émue. — Tous ici, nous espérions en toi, nous avions confiance en toi... Et voilà que tu es en train de t'avilir, de trahir ton frère

et de nous trahir tous... C'est ce que j'avais à te dire, Knut.

Elle sort à gauche, en courant.

KNUT. Il reste immobile, les yeux fixés sur l'endroit par où elle a disparu. Puis il se retourne, fait quelques pas et s'arrête. — Celle-là, — j'en fais le serment, — celle-là sera ma femme!

Il veut sortir à droite, mais là il se trouve face à face avec Hans.

SCÈNE III

KNUT, HANS

KNUT. — Toi aussi, tu viens?...

HANS. — Tu ne t'attendais pas à cela?

KNUT. — Non, je l'avoue...

HANS. — Qui devais-tu rencontrer ici?

KNUT. — Personne. Je veux rentrer.

Il s'éloigne.

HANS, allant tout contre lui. — Impudent menteur!

KNUT. — Eh bien?

HANS. — Tais-toi... ou je ne réponds de rien.

KNUT, reculant. — Mais enfin, par tous les diables?

HANS. — Va-t'en!... Ne parle pas... va-t'en immédiatement.

KNUT. — Du calme!... Tu es dans l'erreur.

HANS. — Oses-tu encore, quand je te trouve ici?... Je te dis : Prends garde!

KNUT. — Il n'y a rien de surprenant à ce que tu me trouves ici. Mais que je t'y trouve (d'un ton méprisant), cela est plus que surprenant.

HANS, lui sautant à la gorge. — Tu es un misérable, un effronté coquin! Je me sens capable de t'égrangler.

KNUT. — Fais-le donc!

HANS, hors de lui. — Tu me railles par-dessus le marché! Tu as cette audace!... Me tromper et me railler!

Il le jette sur le banc.)

KNUT. — Hans!

HANS. — Tu viens de prononcer mon nom comme au temps où nous étions enfants!

Il lâche prise

KNUT, se levant et rajustant ses vêtements. — Tu te souviens de ce temps-là?

HANS, avec douleur. — Oui.

KNUT, mettant sa casquette. — En ce cas, tu devrais te rappeler que, bien que tu fusses l'aîné et le plus fort je n'ai jamais eu peur de toi.

HANS, ironiquement. — Non, car maman te soutenait!

KNUT. — Oui, c'était une raison. En outre, j'avais alors un frère loyal. Il était violent, mais je pouvais être certain qu'il ne s'en prendrait jamais injustement à moi. Aussi je ne mentais pas ; je n'en avais pas besoin.

HANS. — Ton séjour à l'étranger t'a changé. Comment qualifier ta conduite : dans notre malheur, vouloir commettre pareille vilenie? Car je te prends sur le fait.

KNUT. — Nullement. J'allais rentrer sans intention de revenir ici.

HANS, avec emportement. — Oseras-tu nier que tu avais un rendez-vous?

KNUT. — Non.

HANS. — Ainsi tu avoues?

KNUT. — Oui.

HANS. — C'est heureux pour toi, Knut. Je ne dis rien de plus.

KNUT. — Seulement je ne serais pas venu au rendez-vous.

HANS, s'emportant encore. — Que signifient ces nouveaux détours?

KNUT. — Attends un peu!... Qui t'a dit que je devais rencontrer quelqu'un ici?... Est-ce Cécile?

HANS. — Cécile?... Sait-elle?...

KNUT. — Alors, c'est Maria? (Se rapprochant.) A-t-elle vraiment fait cela?

HANS, avec dignité. — Peux-tu en douter?

KNUT, montrant une surprise, une épouvante si grandes que Hans en est frappé. — Que disait-elle donc, celle qui vient de me quitter? (A Hans.) Sais-tu comment fut pris ce rendez-vous auquel je ne voulais pas venir? Maria me l'avait proposé.

HANS. — Je le sais fort bien. Je l'avais poussée à cela.

KNUT, d'abord muet de stupeur, reprend après un instant de silence. — Toi? tu avais arrangé le rendez-vous?

HANS. — Pour lui procurer la paix, pour la délivrer de toi. Elle est fatiguée de toi, et c'est pour cela qu'elle veut partir.

KNUT, s'efforçant de revenir de sa stupeur. — Est-ce vrai, ce que tu dis là?

HANS. — Oui. Je ne mens pas, moi!

KNUT. — Alors la terre s'est renversée! Les montagnes ont leur base en l'air, les rivières franchissent les sommets. Ce n'est pas le bruit de l'eau que nous entendons, c'est une fillette qui joue du luth!

HANS. — Pourquoi ces sottises?

KNUT. — Désormais tu pourras me dire ce que tu voudras. Tu pourras me frapper, me chasser. Je ne te répondrai que par ces mots : Cher Hans! cher frère!

(L'émotion l'accable.)

HANS, abasourdi. — Knut!

KNUT. — Tu es toujours le même brave cœur, fidèle et fier; tu es bien le fils de maman! Tout petit, je t'admirais déjà. C'est toi principalement qui as fait mon éducation... toi et maman. Je t'aime tant! Comment ai-je pu me fâcher contre toi?... J'aurais dû comprendre qu'on se jouait de nous. Tu as été toi-même, tout simplement : t'emportant pour ce que tu croyais juste, mais franc et loyal. Tu es victime d'une infâme comédie. Oh! que je te plains!

HANS, hors d'haleine. — De qui parles-tu?

KNUT. — Nous nous imaginions, toi et moi, être intelligents, parce qu'on le disait autour de nous et parce que nous étions les fils de notre père. Mais il y a ici une jeune femme entre les mains de qui nous n'avons été que des marionnettes. Elle tirait sur les ficelles et nous dansions en nous heurtant comme deux matelots ivres. Convenons qu'elle a su conduire ses affaires !

HANS. — De qui parles-tu ?

KNUT. — De Maria, ton adorée Maria !

HANS, *s'approchant de Knut.* — En ce cas je te prie de retenir ta langue.

KNUT, *d'un ton de conviction profonde.* — Je ne peux plus la retenir. Il faut faire tomber une à une les mailles du filet où tu es pris, mon frère !

HANS. — Suis-je pris dans un filet ?

KNUT. — Ce filet m'était d'abord destiné. C'est presque dommage que je ne m'y sois pas laissé prendre... Avant mon départ pour l'étranger, elle avait essayé déjà de me capturer ; mais un instinct en moi parlait contre elle. Je sus lui échapper. Alors ce fut toi qu'elle entreprit. Car tu es plus crédule, je tiens plus de papa que toi. *(Gaiement.)* Malheureusement... Quoique tu lui ressembles bien un peu, autrement tu ne te serais pas prêté à ce jeu indigne... Tu me regardes. Ne me crois-tu pas ?

HANS. — Non.

KNUT. — Dis tout simplement que je mens. C'est ton objection chaque fois que tu ne veux rien entendre. Et cette franche parole aurait quelque chose de bienfaisant après tant de mensonges !

HANS. — Que veux-tu me faire entendre par là ?

KNUT. — Qu'elle n'a d'affection ni pour toi ni pour moi.

HANS. — Maria ?...

KNUT. — Quelle intonation tu mets encore dans ce nom !... Cela me fait de la peine pour toi, Hans !... Inutile que tu te fâches. Il faut que tu le saches ! Elle recommença de me poursuivre dès mon retour. Non parce qu'elle me préférait à toi, mais parce qu'elle s'ennuyait.

HANS. — C'est elle qui te recherchait ?

KNUT. — Parbleu !... Ta manière d'être n'était pas faite pour m'inspirer des égards.

HANS. — Tu me dis cela ouvertement ?

KNUT. — Oui. Car je ne mens pas, sais-tu bien !

HANS, *fiévreux.* — Veux-tu dire par là que vous... *Plus près, bas.)* Je te le demande !

KNUT. — Et je réponds que je ne suis pas absolument sans tort.

HANS, *continuant avec peine.* — Tu n'es pas sans tort... As-tu... as-tu eu d'autres rendez-vous avec elle ?

KNUT. — Non.

HANS, *à demi vaincu.* — Sois sincère, Knut !

KNUT. — Je le suis.

HANS. — Car autrement... Enfin, sois sincère !

KNUT. — Je ne suis pas entièrement sans reproche. Je ne suis pas un saint.

HANS. — Alors tu partiras. Et tu l'emmèneras.

KNUT. — Ah ! quant à ça, non !

HANS. — Tu es un misérable... un imposteur, aussi bien envers elle qu'envers moi. Tu l'emmèneras, sinon...

KNUT. — Tu te méprends sans cesse, parce que tu as perdu la tête... Entre un homme et une femme il peut y avoir autre chose que ce que tu supposes... Nous n'avons pas été jusque-là.

HANS. — Dis-tu la vérité ?

KNUT. — N'as-tu pas encore compris que je ne dis jamais autre chose ?

HANS. — Oh Dieu !... Je crois que je t'aurais tué !

KNUT. — Je l'ai bien vu. Mais elle ne vaut pas cela.

HANS. — Ne parle pas ainsi, je t'en supplie ! Je ne le supporterais pas... *(Reprenant un peu de sang-froid.)* Tu ne la connais pas comme moi. Je vais t'expliquer : ce n'est pas uniquement de l'ennui chez elle... elle est à part, complètement à part. Elle déploie dans l'espièglerie et la gaminerie une ingéniosité d'artiste... Dans la plaisanterie, elle va quelquefois très loin, jusqu'à la dernière limite, j'en conviens, c'est pour cela qu'on la juge mal... Toi, tu l'as mal jugée. Elle n'a voulu que plaisanter, crois-moi... c'est déjà bien assez. Il ne faut pas chercher autre chose... Chaque fois que tu douteras de Maria, tu devras faire comme moi, te rappeler ses yeux d'enfant.

KNUT, *après avoir regardé Hans fixement.* — Je crois qu'il est inutile...

HANS. — Quoi donc ?

KNUT. — De te parler de Maria... Veux-tu que nous allions trouver maman... et continuer l'entretien devant elle ?

HANS. — J'ai toujours voulu épargner maman. A présent cela est devenu plus nécessaire que jamais.

KNUT. — Tu as raison. Alors, quoi ?

HANS, *méfiant.* — As-tu autre chose à me dire ?

KNUT. — Tu as épargné maman, dis-tu. En quoi l'as-tu épargnée ?

HANS, *hésitant.* — En lui cachant nos dissentiments.

KNUT. — Nous y sommes... à ce que je voulais dire. Mais d'abord tu me répondras.

HANS. — Oui, oui !

KNUT. — Qui t'a parlé de moi... t'a monté contre moi ?

HANS. — Qui ?

KNUT. — Est-ce quelque autre que Maria ?... Réponds-moi donc, Hans.

HANS. — Si ce soupçon t'est venu, pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

KNUT. — Parce que je n'avais pas encore bien

compris... A présent je comprends! Nul autre que Maria ne t'a dit du mal de moi.

HANS. — Ne voyais-tu pas combien je souffrais ?

KNUT. — Si !

HANS. — Et pourtant tu ne me parlais pas ?

KNUT. — Dois-je t'en donner la raison ?...

HANS. — Oui.

KNUT. — Cela te fera mal.

HANS. — N'importe.

KNUT. — Maria me l'avait défendu... Je ne devais rien te dire.

HANS, *après un silence, d'une voix brisée.* — Maria te l'avait...

KNUT. — Défendu. (*Plus près.*) Comme elle t'a défendu de rien me dire... n'est-ce pas ? Enfin je vois clair.

(*Hans reste un instant comme abruti. Puis il s'éveille de sa torpeur et va s'asseoir, avec le geste de se délivrer d'un poids.*)

KNUT. — Elle s'est joliment... Non, je ne dirai rien de plus.

HANS. — Pourtant, Knut, avant-hier soir, pendant notre querelle, comme elle pleurait !... Elle allait de toi à moi, absolument désespérée... C'était sincère !... Et plus tard, quand nous étions seuls, elle et moi, elle fut si bonne pour moi ! Elle me promit une chose qu'elle m'avait toujours refusée.

KNUT. — Je pense qu'elle a dû avoir très peur.

HANS, *levant les yeux.* — Peur ?

KNUT. — Nous étions sur le point de nous expliquer, nous deux !

(*Hans se lève, regarde fixement Knut, se rassied et cache sa figure dans ses mains.*)

KNUT, *de plus en plus compatissant, regardant son frère.* — Cela me paraît être le seul motif possible... Mais il peut y avoir des choses que nous ignorions... je puis me tromper...

HANS, *levant les yeux.* — Tu te trompes ! Elle a voulu que nous nous rencontrions ici, ce soir. (*Se levant.*) Cela prouve qu'elle ne redoute pas une explication entre nous... qu'elle la désire, au contraire. (*Allant à Knut.*) As-tu réponse à cela ?

KNUT. — Hans, mon frère, je préfère repartir.

HANS, *accablé.* — Que dis-tu ?

KNUT. — Je partirai, pour que tout cela finisse... Ce soir, si tu veux.

HANS. — Je me méfiais encore de toi, je ne le nie pas... Mais par ce seul mot tu éclaires d'une vérité lumineuse tout ce que tu as dit. (*L'émotion le saisit.*) Ainsi, cela est vrai !... Et ce n'est pas fini, cela ne fait que commencer. (*Se couvrant la figure.*) Mon Dieu, mon Dieu... Allons la trouver !

KNUT. — Pas dans l'état où tu es maintenant. Je ne me prêterai pas à cela ! Allons plutôt trouver maman.

HANS. — Maman a bien assez de soucis !

KNUT. — Je ne crois pas qu'il faille l'épargner plus longtemps, quels que soient ses chagrins. N'avons-nous pas su dès le premier jour que nous finirions par nous rencontrer devant ce tribunal suprême ?

HANS. — Nous le savions, en effet... Mais auparavant nous devons voir Maria... elle d'abord ! (*Changeant de ton.*) Knut, j'ai peut-être des torts envers elle. Il ne fallait pas la faire venir ici. De là vient le mal, sans doute... Oui, tout le mal peut venir de là... Mais quel charme de la sentir autour de soi... pendant qu'on était au travail... De savoir que cette créature merveilleuse était là, qu'elle n'existait pour ainsi dire pour personne d'autre... on eût dit qu'elle dansait en décrivant avec grâce de grands cercles... se rapprochant parfois... et causant alors une indicible joie... Puis de nouveau fuyant si loin qu'on souffrait atrocement. Elle revenait encore... mais jamais tout près... toujours elle se faisait désirer... et c'était un désir très doux, mais qui pouvait devenir sauvage... Alors elle s'épanouissait !... Au milieu de mon travail je vivais un conte de fée comme jamais personne n'en a vécu. (*Il fond en larmes.*) Mais tu ne me réponds pas, Knut ! Pourquoi a-t-elle voulu que nous nous rencontrions ce soir, nous deux ?

KNUT. — Je crois qu'elle espérait... Non, non !

HANS. — Si !

KNUT. — Elle espérait que tu me tuerais... Cela lui aurait fourni un prétexte pour partir.

HANS, *allant et venant à grands pas.* — Non, c'est trop ! Cela ne se peut pas. Qu'inventes-tu là ?... Il faudrait qu'elle soit un démon... et elle ne l'est pas. Non, non, non, non... Tu la hais !

KNUT. — Elle a vu ta colère avant-hier, elle a vu que tu ne pouvais supporter de m'entendre. Elle a compté sur ton exaspération et fait son plan en conséquence... Je crois que c'est bien cela !

HANS. — En ce cas, il faut que nous la voyions. Moi, je ne le crois pas, je ne peux pas le croire... Mais je sens que tu me tues.

KNUT. — Écoute-moi, Hans !

HANS. — Je ne puis plus t'écouter. (*Avec terreur.*) Y a-t-il encore autre chose?

KNUT. — Non, non !

HANS. — Dieu soit loué !... Mais je ne crois pas cela, je ne le crois pas, je ne le crois pas.

KNUT. — Si nous allions trouver mon oncle ?

HANS. — Tu as raison... Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt?... Allons voir mon oncle !

SCÈNE IV

(*Le docteur Kann entre à droite.*)

LE DOCTEUR KANN. — Me voici !

HANS et KNUT. — Mon oncle !

LE DOCTEUR KANN. — Je veillais !... Mes enfants, je ne doutais pas de vous. Mais je me tenais prêt.

KNUT. — Alors, tu as entendu?

LE DOCTEUR KANN. — Non, pourtant je comprends de quoi il est question.

HANS, d'un ton suppliant. — Et que dis-tu?

LE DOCTEUR KANN. — Je dis que vous devez vous adresser à votre mère, pas à moi.

HANS. — Que penses-tu de Maria, je veux dire... de l'accusation que mon frère porte contre elle?

LE DOCTEUR KANN. — C'est précisément de cela que vous devez causer avec votre mère. Je viens de lui parler.

HANS, désespéré. — Ce n'est pas une réponse!... Quelle est ton opinion, mon oncle?

LE DOCTEUR KANN. — Qu'il ne faut pas me mêler à cela. Va trouver ta mère. Je parlerai à Maria.

HANS et KNUT. — Toi?

KNUT, avec ardeur. — Oui, oui! c'est cela!

HANS. — Je vois que tu as des doutes... Oh! ne sois pas dur pour elle! Car tu te trompes!

LE DOCTEUR KANN. — Je ne puis causer de cela avec toi, mon cher Hans. Tu es touché au cœur.

HANS. — Oui, au cœur, c'est le mot.

LE DOCTEUR KANN. — Va rejoindre ta mère. Elle saura te parler; moi non.

HANS. — Peut-être que maman comprendra. Vous jugez mal Maria. Elle n'est pas ce que vous croyez. J'expliquerai à maman comment elle est. Car elle n'est pas mauvaise... Il y a autre chose.

LE DOCTEUR KANN. — C'est aussi mon avis, Hans.

HANS. — Ah! (Un peu rassuré.) Alors, je t'accompagne, Knut.

(Les deux frères sortent, Knut traînant Hans par la main.)

SCÈNE V

LE DOCTEUR KANN, il fait quelques pas en regardant sa montre. — L'heure est passée depuis longtemps. (Il s'assied sur le banc près de la rivière.) J'entends venir quelqu'un... Elle, sans doute?... Effectivement!

(Maria entre en marchant avec précaution, regarde autour d'elle, s'approche de la [illegible] et jette un regard à l'intérieur. Elle se retourne et aperçoit le docteur Kann.)

LE DOCTEUR KANN. — Toi ici?

MARIA. — Et toi!... Je viens souvent me promener ici, le soir.

LE DOCTEUR KANN. — Cherches-tu quelqu'un?

MARIA. — Non.

LE DOCTEUR KANN. — Il me semble que tu regardais autour de toi?

MARIA. — La soirée est si belle!

LE DOCTEUR KANN. — Et ce bruit de la chute d'eau!

MARIA. — La chute d'eau?

LE DOCTEUR KANN. — J'aime ce bruit.

MARIA. — Moi pas!... Je vais faire un tour.

LE DOCTEUR KANN. — Viens plutôt t'asseoir.

MARIA. — Le dos à la rivière? — Non!

LE DOCTEUR KANN. — Plus tard nous nous tournerons vers la rivière.

MARIA, brusquement. — Que me veux-tu?

LE DOCTEUR KANN. — Te demander pourquoi tu es en costume de voyage.

MARIA. — Je ne suis pas en costume de voyage. J'ai ma robe habituelle.

LE DOCTEUR KANN. — Pourquoi as-tu fait porter deux malles à l'embarcadère?

MARIA. — Tu sais cela?

LE DOCTEUR KANN, faisant un signe de tête affirmatif. — Tu as aussi retenu un bateau.

MARIA. — As-tu l'intention de le raconter?

LE DOCTEUR KANN. — Non... Tu te rends à Paris?

(Maria ne répond pas.)

LE DOCTEUR KANN. — Trouves-tu vraiment que la comtesse Lydie ait brillamment réussi?

MARIA. — Oui... N'est-ce pas aussi ton avis?

LE DOCTEUR KANN. — Souhaiterais-tu réussir comme elle?

MARIA. — Moi? Ce serait au-dessus de mes moyens. Ma tante Lydie a du génie.

LE DOCTEUR KANN. — Et quelque chose de plus.

MARIA. — Cela, je l'ignore... Te déplaît-il que je parte?

LE DOCTEUR KANN. — Au contraire. J'estime qu'il faut absolument que tu t'en ailles, Maria.

MARIA. — Est-ce bien vrai?

LE DOCTEUR KANN. — Toutefois, il n'est pas indispensable que tu ailles à Paris.

MARIA. — Mais je veux aller à Paris... Qu'est-ce que cela peut faire?

LE DOCTEUR KANN. — Cela ne me paraît pas indifférent.

MARIA. — L'essentiel est que je m'en aille d'ici. (Riant.) Je suis dangereuse!

LE DOCTEUR KANN. — Tu l'es, Maria.

MARIA. — Qu'entends-tu par là, au juste?

LE DOCTEUR KANN. — Que tu vois ici tous les points faibles et vulnérables. Cela suffit.

MARIA. — Est-ce ma faute?

LE DOCTEUR KANN. — Cela tient à ta nature, probablement.

MARIA. — Je ne suis pas faite pour vivre ici... Oh! laisse-moi partir!

LE DOCTEUR KANN. — Nous sommes d'accord là-dessus... Mais auparavant, une question : tu as dit à ma sœur que tu soupçonnes Cécile d'avoir mis le feu.

MARIA. — Ai-je dit cela?... Ah! oui... Je l'ai vue entrer dans la maison. C'est tout.

LE DOCTEUR KANN. — Dans les bureaux?

MARIA. — Non. Dans le corridor qui sépare les bureaux de l'appartement de la famille.

LE DOCTEUR KANN. — Rien de plus?

MARIA. — Non.

LE DOCTEUR KANN. — Ce ne peut être Cécile, car la personne qui a mis le feu l'a fait pour l'argent... pour détruire l'argent.

MARIA. — L'argent n'était pas assuré.

LE DOCTEUR KANN. — Il l'était !

MARIA. — Il était assuré ?...

LE DOCTEUR KANN. — Quelqu'un a-t-il pu croire que je me serais mis en route avec une forte somme sans l'assurer ? D'ailleurs, presque tout était en valeurs nominatives.

MARIA. — Pour lesquelles l'assurance n'est pas nécessaire ?

LE DOCTEUR KANN. — C'est bien cela.

MARIA. — J'ai si peur qu'on m'empêche de partir ! Ne peux-tu me venir en aide ?

LE DOCTEUR KANN. — Je t'aiderai.

MARIA. — Puis-je y compter ?

LE DOCTEUR KANN. — Absolument... Mais le premier incendie ?

MARIA. — Encore parler de cela ?

LE DOCTEUR KANN. — Non. Je veux seulement te faire observer qu'à cette époque comme maintenant Cécile était ici.

MARIA. — C'est justement ce qui m'a frappée.

LE DOCTEUR KANN. — Alors cette fois aussi le feu avait été mis volontairement ? Personne ne s'était dit cela.

MARIA. — Je ne sais rien là-dessus... Mais il faut que je m'en aille à présent.

LE DOCTEUR KANN. — Ne veux-tu pas, avant de t'en aller, entendre parler de Hans et Knut ?

MARIA. — Hans et Knut ?

LE DOCTEUR KANN. — Savoir ce qui leur est arrivé ?

MARIA, *après un instant de silence.* — Où sont-ils ?

LE DOCTEUR KANN. — Chez leur mère.

MARIA. — Sont-ils donc ?... sont-ils réconciliés ?

LE DOCTEUR KANN. — Oui.

MARIA, *résolument.* — En ce cas, pourquoi jouons-nous la comédie ?

LE DOCTEUR KANN, *riant.* — Parle pour toi !

MARIA. — Je déteste être ici !

LE DOCTEUR KANN. — Tu n'aurais jamais dû y venir.

MARIA. — Je ne suis pas faite pour la vie de famille et tout le reste.

LE DOCTEUR KANN. — Absolument pas. Je te connais si bien.

MARIA. — Oh ! l'on peut causer facilement avec toi... Au fond, que penses-tu sur mon compte ?

LE DOCTEUR KANN. — Sur les éléments dont tu es faite ?

MARIA. — Oui cela, par exemple.

LE DOCTEUR KANN. — Tu es faite de sables mouvants.

MARIA. — De sables mouvants ?... ha ha ha !... Ce n'est pas mal. Mais qu'y puis-je ?

LE DOCTEUR KANN. — Oui, qu'y peux-tu ?

MARIA. — Je ne suis pas méchante. Le crois-tu peut-être ?

LE DOCTEUR KANN. — Non.

MARIA. — Mais je pourrais devenir méchante ici.

LE DOCTEUR KANN. — Eh ! ce ne sont pas des bagatelles que tu as entreprises.

MARIA. — Pourquoi ne me laissent-ils pas partir ? *Du fond du cœur.*) Je les hais tous !

LE DOCTEUR KANN. — Tu ne songes pas à revenir parmi nous ?

MARIA. — Je ne reviendrai jamais.... Lydie le sait bien.

LE DOCTEUR KANN. — Ah ! c'est ainsi ! Et que veux-tu faire chez elle ?

MARIA. — On s'y amuse !

LE DOCTEUR KANN. — Tu veux t'amuser ?

MARIA. — Sans doute !

LE DOCTEUR KANN. — Tu as raison, tu n'es bonne qu'à cela.

MARIA. — Merci bien ! J'ai beaucoup de qualités.

LE DOCTEUR KANN. — A quoi servent-elles ? Il faut de la volonté et de la persévérance pour faire le bien.

MARIA. — Voilà que tu me fais la morale !... Tout le monde ici prêche la morale... Ouf ! qu'on me laisse partir !

LE DOCTEUR KANN. — Je crains bien que tu ne réussisses pas à t'esquiver, si loin que tu ailles.

MARIA, *effrayée.* — Que veux-tu dire ?

LE DOCTEUR KANN. — Tu portes en toi ce que tu veux fuir... Ce n'est pas chez nous que cela existe.

MARIA. — Attends un peu ! Je serai heureuse... tu verras !

LE DOCTEUR KANN. — En rendant les autres malheureux ?

MARIA. — Pourquoi ferais-je cela ?

LE DOCTEUR KANN. — Parce que tu ne peux faire autrement.

MARIA. — Que de rendre les gens malheureux ?... Ha !

LE DOCTEUR KANN. — Ta nature le veut ainsi... C'est pour toi une nécessité.

MARIA. — Admettons que cela soit !... Et si cela fait mon bonheur ?

LE DOCTEUR KANN. — Es-tu heureuse maintenant ?

MARIA.. — Non, et c'est bien pour cela que je veux partir... pour devenir heureuse.

LE DOCTEUR KANN. — Ce sera toujours à recommencer... Toujours tu recommenceras.

MARIA. — Des sermons !... encore des sermons !... Tu ne me crois pas capable d'une bonne action ?

LE DOCTEUR KANN. — Non.

MARIA. — En ce cas, Dieu ait pitié de moi !

LE DOCTEUR KANN. — Tu peux le dire, car tu es bien la plus infortunée créature que je connaisse.

MARIA. — Bêtises!... Tu veux m'effrayer, tout simplement.

LE DOCTEUR KANN. — Oui, c'est ce que je veux... Tu t'ignores toi-même... et tu ignores ce que tu as fait, ce que tu es encore capable de faire, et ce que tu feras nécessairement... Tu l'ignores à un tel point que cela me fait pitié.

MARIA. — Mon Dieu, tu me fais peur!...

LE DOCTEUR KANN. — Si seulement je le pouvais.. (Bas, se rapprochant de Maria.) Je vais te dire, je sais tout.

MARIA, pâlissant. — Comment, tout?

LE DOCTEUR KANN. — Dois-je énumérer?...

MARIA. — Non, non! Puisque tu veux m'éloigner, qu'importe ce que j'ai pu faire?... Je m'en vais. Adieu.

LE DOCTEUR KANN. — Où vas-tu?

MARIA. — A l'embarcadère. Le bateau doit être là.

LE DOCTEUR KANN, regardant sa montre. — Pas encore!

MARIA. — Je m'en vais quand même.

LE DOCTEUR KANN. — Je ne te le conseille pas. (Mouvement de Maria.) Car il y a là-bas deux individus qui t'attendent.

MARIA, chancelant, puis reprenant contenance. — Quelle folie!... Tu n'es pourtant pas bête?

LE DOCTEUR KANN. — Comment cela?

MARIA. — Le nom que je porte... Le scandale... Allons donc! Je ne suis pas bête, moi non plus. D'ailleurs on n'a pas de preuves.

LE DOCTEUR KANN. — En es-tu sûre?

MARIA. — Très sûre... Tu veux m'éprouver, je le vois à ta figure... Il n'y a personne là-bas.

LE DOCTEUR KANN, tirant de sa poche un sifflet qu'il porte à sa bouche. — Veux-tu les voir?

MARIA, s'élançant et posant sa main sur le sifflet. — A quoi songes-tu? Ce n'est pas honnête. C'est attaquer à l'improviste une pauvre femme sans défense... Et c'est contraire à ce que tu m'avais promis. Tu manques à ta promesse envers ta petite Maria!

LE DOCTEUR KANN. — Non, tu partiras.

MARIA. — Mais pas pour Paris? Et c'est là que je veux aller... Je vais te dire ce que tu dois faire. Tu dois m'accompagner... à cause du nom. Car tu ne voudrais pas que le nom de ta sœur fût mêlé à des histoires de police? Tu es tenu de me couvrir. Faisons ensemble la première partie du voyage... Ce sera charmant. En doutes-tu? Oncle Kann, tu as toujours eu de l'amitié pour moi. Chaque fois que tu me voyais, même y avait-il beaucoup de monde, c'est avec moi que tu t'entretenais.

LE DOCTEUR KANN. — C'est vrai.

MARIA. — Tu vois bien!... Viens avec moi... pendant une partie du voyage seulement. Fais-le pour les autres et pour me rassurer... Oh! que nous nous amuserons, toi et moi! Et puis, je serai partie, définitivement. Et les autres pourront être heureux, eux aussi. Car chacun sera à sa place... tout sera pour le mieux... Oncle Kann! tu ne peux pas vouloir faire du mal à une pauvre petite femme comme moi. A quoi cela servirait-il, d'ailleurs? (Se dressant sur la pointe des pieds et l'embrassant.) Toi qui es si amusant!... Il n'y a que toi d'amusant ici!

LE DOCTEUR KANN. — Quelle artiste tu es, Maria!

MARIA, riant. — Et une assez gentille petite fille, n'est-ce pas? Il n'y a qu'à être bon pour moi... Pourquoi les gens se font-ils souffrir les uns les autres? Sens comme je tremble!

(Elle lui prend la main et l'appuie sur son cœur.)

LE DOCTEUR KANN. — J'ai pitié de toi, Maria.

MARIA. — Oh oui!... Je me fais pitié à moi-même.

(Elle pleure, la tête appuyée sur la poitrine du docteur.)

LE DOCTEUR KANN. — Ceci recommencera sans cesse... Toujours tu reviendras à tes instincts.

MARIA. — Quelle bêtise! Comment peux-tu dire cela, oncle Kann? Que je me tire d'affaire cette fois et jamais plus je ne recommencerai... jamais plus!

(Elle pleure.)

LE DOCTEUR KANN. — Toujours ça recommencera!... toujours!

MARIA. — Oh! que tu me connais mal! Moi qui ne demande qu'à m'amuser, rien que cela... qui n'ai jamais de mauvaises intentions... Mais personne ne me comprend! (Elle pleure.) Mets-toi à ma place, oncle Kann!

LE DOCTEUR KANN. — Je l'ai fait, je n'ai fait que cela.

MARIA, angoissée. — Eh bien?...

LE DOCTEUR KANN. — A ta place, je voudrais aller beaucoup plus loin qu'à Paris... beaucoup plus loin.

MARIA, le regardant. — Plus loin qu'à Paris?

LE DOCTEUR KANN. — Pour que cela ne puisse jamais recommencer, ce qui rend malheureux, en fin de compte... Et pour autre chose encore.

MARIA. — Quoi donc?

LE DOCTEUR KANN. — Pour que plus tard les gens puissent penser à moi sans amertume... se souvenir de moi avec bonté.

MARIA. — Cela se peut-il?

LE DOCTEUR KANN. — Oui, si tu consens à partir très loin... très, très loin, si tu as le courage de le faire.

MARIA. — Où faut-il aller, oncle Kann?

(Le docteur Kann montre la rivière.)

MARIA pousse un cri de terreur, se met à courir en tous sens et appelle. — Au secours! au secours!

CÉCILE, dans la coulisse, à droite. — Oui!

MARIA. — Au secours! au secours!

CÉCILE, plus loin. — Oui.

MARIA. — Il me tue... il veut me tuer!

LE DOCTEUR KANN. — Tu ne devrais pas crier si fort... d'autres personnes pourraient venir.

MARIA, affolée. — Pourquoi ne vient-elle pas? (Plus fort.) Pourquoi ne vient-elle pas?

(Elle pleure.)

LE DOCTEUR KANN. — Elle a dû aller chercher du secours.

MARIA. — C'est cela! Hans, Knut, venez... Qu'a donc la rivière?... Il me semble qu'elle monte... Viendra-t-elle jusqu'ici?

LE DOCTEUR KANN. — C'est le bruit de la chute d'eau qui trouble ton esprit.

MARIA. — Le bruit grandit!... Je ne suis pas brave... tout au contraire. Je vais mourir, ici même, de terreur, si l'on ne vient tout de suite à mon secours.

MARGUERITE, entrant à droite, suivie de Cécile. — Mon enfant! mon enfant égarée!

(Elle ouvre les bras. Maria s'y précipite.)

MARGUERITE. — Ma petite Maria!

(Maria s'affaisse sur elle-même et glisse à terre.)

MARGUERITE. — Elle se trouve mal!

(Le docteur Kann accourt. Cécile entoure Maria de ses bras. Le docteur Kann la soutient.)

MARIA, ouvrant les yeux et faisant le geste de rassurer. — Ce n'est rien. (Elle se lève.) Laissez-moi partir! (Elle pleure.)

MARGUERITE. — Oui, oui, mon enfant.

LE DOCTEUR KANN. — Que dis-tu?

MARGUERITE. — Qu'elle partira... naturellement.

MARIA. — Est-ce vrai?

MARGUERITE. — Pars avec Cécile. Vous voyagerez tout une journée sur le même bateau.

CÉCILE. — Le bateau est là.

MARIA. — Déjà?

(Elle sort à gauche, en courant.)

CÉCILE, la rappelant. — Ne veux-tu pas dire adieu à ma tante?

MARIA, dans la coulisse. — Ah! c'est vrai.

MARGUERITE. — Non, non, hâte-toi!

CÉCILE, se jetant dans les bras de Marguerite. — Adieu encore!

MARGUERITE. — Dieu te bénisse!... Souhaitons de nous revoir un jour où nous serons moins malheureux.

CÉCILE. — Adieu, mon oncle, et merci!

LE DOCTEUR KANN. — C'est à nous de te remercier. (Il la serre dans ses bras.)

MARGUERITE. — Aie soin d'elle, chère enfant.

CÉCILE. — J'en aurai soin.

(Elle sort vivement.)

LE DOCTEUR KANN. — Est-ce juste, ceci?

MARGUERITE. — Tu voudrais une condamnation publique?

LE DOCTEUR KANN. — Non, je la voudrais en lieu sûr... de préférence là d'où on ne revient pas.

MARGUERITE, avec un cri d'indignation. — Mais elle ne veut pas!

LE DOCTEUR KANN. — Alors, qu'on l'arrête! N'avons-nous pas le droit de nous défendre?

MARGUERITE. — La vie ne nous laisse pas sans défense. D'ailleurs, si certains que nous soyons, nous pourrions difficilement fournir des preuves judiciaires.

LE DOCTEUR KANN. — Cela, c'est à voir.

MARGUERITE. — Non, ce qu'elle a fait ne concerne que nous.

LE DOCTEUR KANN. — Et la compagnie d'assurances.

MARGUERITE, d'un ton ferme. — Il ne sera rien réclamé à la compagnie.

LE DOCTEUR KANN. — C'est une autre affaire. (Souriant.) C'est en partie moi qui aurai à supporter les pertes.

MARGUERITE. — Pas du tout. Hans paiera pour sa femme.

LE DOCTEUR KANN. — Le pauvre Hans! Il sera fort endetté.

MARGUERITE, avec émotion. — Mais il retrouvera le calme au travail... comme nous tous.

CECILE, dans la coulisse. — Ma tante, viens. (Elle entre, épouvantée, et parle bas.) Ils veulent l'arrêter.

MARGUERITE, regardant son frère. — Que signifie?

LE DOCTEUR KANN. — Par précaution, avant de lui parler, je...

MARGUERITE, l'interrompant. — Mais pas un de la famille ne le veut... Allons la retrouver.

LE DOCTEUR KANN. — Pour faciliter sa fuite... Soit!

MARGUERITE. — Oh! si on m'en laissait le temps... si je pouvais la garder, seule, près de moi!... Tout est possible!

LE DOCTEUR KANN. — Les femmes croient cela! (Ils sortent.)

(*Rideau.*)

BJOERNSTJERNE BJOERNSON.
(Traduit par Mlle R. REMUSAT.)



UN DERNIER AMOUR DE RENÉ (1)

Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V... (1827-1829).

A M. de Chateaubriand.

La Voulte, 1er mars 1828.

Je suis venue passer ici le carême chez ma mère, pour donner le temps de déblayer les suites de l'inondation et de réparer une portion de ce qui est réparable. Hier matin, je partis pour Hauteville, où j'allais passer la journée. Je laissai l'ordre de m'y apporter mon courrier. J'expliquais à deux jeunes

(1) Voir la *Revue* des 8 et 15 novembre.

nièces et à leur petit frère, que j'emmenais avec moi, ce que nous allions faire à la campagne ; nous étions joyeux tous quatre de cette explication, et je ne pensais pas à vous, lorsqu'en montant en voiture j'entendis : *Il n'y aura pas de lettre ce soir*. Cet avertissement ne m'effraya pas : depuis deux jours, ma tristesse s'était dissipée d'elle-même. Je revis ma pauvre vallée avec bonheur, votre cher souvenir m'embellissait ce chaos. Nous eûmes une journée délicieuse ; nous fûmes, dans un désert, sur des rochers inaccessibles, au-dessus d'une cascade inconnue, enlever un bel *arbre aux fraises*, dont la première vue, lorsqu'il était couvert à la fois de ses fleurs et de ses fruits, nous causa des transports de joie, il y a deux ans. Avec beaucoup de peine et même de dangers, nous déracinâmes notre charmant solitaire, et nous l'apportâmes en triomphe dans un bosquet d'Hauteville. Nous le fîmes planter avec des soins et des précautions infinies. On dit qu'il reprendra... Cependant, cette douceur et cette abondance lui plairont-elles autant que son rocher ! Je n'ose l'espérer : les pauvres montagnards sont fortement enracinés, et difficiles à transplanter.

Au retour, à moitié chemin, l'oracle secret du matin se vérifia. Je n'eus point de lettre. Je n'en fus point troublée, mon cœur était plein d'espérance. Je me fis descendre au pied de la montagne, fis reconduire les enfants chez eux, et continuai seule ma promenade à pied.

Aujourd'hui, quand votre lettre est arrivée, je n'osais plus l'ouvrir : mais il en est toujours ainsi ; et, lorsque j'ai vu que vous resterez en France et que vous m'aimez, des torrents de larmes se sont échappés de mes yeux. La joie brisait mon âme : il m'a fallu la répandre devant Dieu et chercher dans des prières récitées, souvent reprises et longtemps continuées, l'*apaisement* dont j'avais besoin.

Mais perdez, mon bon ange, l'idée de la fatalité qui vous poursuit; reconnaissez au moins par rapport à moi que votre influence ne m'a pas été moins secourable qu'elle ne m'est chère ! En effet, que serais-je devenue, seule au milieu de ce désastre irréparable, dont les suites atteignent tout ce que j'aime le mieux ; que serais-je devenue sans cette existence intime et passionnée que vous avez créée en moi? Sa puissance a suffi pour détourner mes yeux d'un avenir menaçant, et je vous fais l'aveu que je me suis plusieurs fois reproché de sentir mon âme nager dans la joie, lorsqu'une pénible sollicitude devait la remplir ; et maintenant que vos expressions si douces me peignent un intérêt si tendre et si profond, de quoi ne serais-je pas consolée ? Écoutez, mon ami, le bien suprême, pour moi, c'est d'être aimée de vous et digne de l'être. Quel que soit le reste de ma destinée, je l'accepte de plein cœur.

J'osais à peine vous écrire, sur votre demande; j'osais à peine espérer vos réponses ; il me semblait que ces longues effusions de cœur, sans art, que je vous envoyais, vous étaient presque à charge, surtout pendant cette crise politique qui agite la France et tient l'Europe en suspens, cette crise qui est en grande partie votre ouvrage et où vous jouez le principal rôle; et pourtant, pendant ce temps même, vous m'écrivez des lettres longues et fréquentes, vous remarquez dans les miennes un retard de deux jours. Vous me parlez à cœur ouvert, vous me laissez entrer dans la discussion de vos plus grands intérêts, de vos desseins les plus secrets, avec une douceur et une bonté d'ange; moi, étrangère, absente, inconnue !... Ami, sentez-vous au cœur combien je vous aime ?

Mais admirez les exigences de votre Marie ; je ne veux plus que vous me nommiez votre *inconnue*, ce mot me glace le sang; il me présente en face l'idée que j'ai établi ma vie sur un rêve... du moins suivant le train du monde.

Adieu. Que je serais heureuse si vous me disiez une fois que le bonheur de Marie a pénétré jusqu'au cœur de son ami !

J'ai la tête dans un sac pour cette malheureuse politique. Imaginez que je n'y comprends plus rien du tout. J'avais d'abord envie de me désoler de ce que notre ami n'avait pas été choisi par le roi, mais je vous remets le tout, ne pouvant m'empêcher de penser que tout va bien, puisque vous restez.

MARIE.

4 mars.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 10 mars 1828.

Eh bien ! Marie, êtes-vous contente ? voilà notre ami ministre, et vous serez encore plus satisfaite que j'aie eu le bonheur de contribuer à sa nomination. Je vis les ministres le samedi, et, le lundi, il était à la Marine. C'est une excellente acquisition pour la France et pour le roi.

Votre promenade solitaire m'a charmé. J'aurais voulu vous aider à transporter cet arbre et à cheminer dans les rudes sentiers de la montagne. Vous avez pris un nuage pour moi. Vous avez raison; je passerai bientôt, mais je n'aurai que la courte existence de votre nuage et non sa beauté.

Ne viendrez-vous point, à présent, solliciter quelque chose à Paris ? Vous serez en crédit ; vous me trouverez dans mon hôpital ; j'en sortirai pour vous. J'irai importuner les ministres. Tâchez de prendre un peu à l'ambition : j'en profiterai, et, si ma vue ne détruit pas votre illusion, nous pourrons

nous aimer en nous connaissant, après nous être aimés sans nous connaître.

Je ne puis vous écrire plus au long aujourd'hui, j'ai mon rhumatisme dans la tête; car, malgré votre indulgente imagination, vous vous doutez bien qu'un rhumatisme s'est fourré sous des cheveux gris. Prenez-moi comme je suis; moi, je vous aime à jamais comme vous êtes.

A M. de Chateaubriand.

La Voulte, 16 mars.

C'est avec peine que j'apprends votre indisposition. Je vous remercie de m'avoir écrit, quoique vous fussiez souffrant. J'ai déjà reçu plusieurs preuves de votre condescendance et de votre bonté.

Je croyais qu'un ministère serait pour vous une utile distraction. Je le désirais donc avec une passion qui m'a fait, je crois, éprouver toutes les anxiétés poignantes qui doivent être le partage des ambitieux : j'en suis comme épuisée, votre silence à ce sujet a renversé les espérances que je me plaisais à former.

Je comprends que je vous ai parlé trop librement de ce qui vous concerne. Je tâcherai de mettre plus de convenance dans notre relation ou plutôt dans mes lettres. Il est vrai que j'ai ardemment désiré le pouvoir pour vous, mais ce désir était généreux, car, s'il avait été réalisé, je n'aurais pas été à Paris et vous n'auriez plus eu le temps de m'écrire.

J'avais aussi une haute ambition pour moi-même : vous n'y avez pas fait attention. J'espérais que ma présence pourrait vous apporter une distraction douce et consolante. De là mon projet, que j'entourais de raisons plausibles. J'ouvre enfin les yeux sur le peu de réalité de ces espérances présomptueuses; je ne serais pas un bien pour vous. Je resterai.

Je vous remercie du fond du cœur de vos bontés; pardonnez si je ne les mets pas à l'épreuve! Ce que je peux désirer est si peu de chose qu'il n'est pas nécessaire de si puissants ressorts pour mouvoir un poids si léger. M. de Berbis y suffira de reste, sans que j'aie besoin d'aller moi même *solliciter*, c'est-à-dire appliquer incessamment toutes mes forces et mes attentions à subir de bonne grâce et avec dignité des refus ou des dégoûts. Je vidai ce calice, il y a quelques années ; j'avais alors le cœur plus libre et l'âme plus ferme qu'à présent : il m'en reste pourtant le souvenir le plus déplaisant de toute ma vie. Non, je n'irai point mêler le sentiment le plus tendre et le plus pur à la *lie* des sollicitations, je veux vous regretter en paix et loin de vous. Je n'ai besoin que d'ombre et de silence.

Adieu, mon cher maître, pensez quelquefois à moi avec un peu d'amitié; ne m'accusez pas d'ingratitude, je ne suis que trop touchée de votre bonté.

MARIE.

Je ne suis pas surprise que vous ayez puissamment contribué à faire entrer M. Hyde de Neuville au ministère : je ne vous soupçonne pas de froideur envers vos amis.

De M. de Chateaubriand.

Paris, le 21 mars 1828.

Mon amie, pourquoi cette lettre triste et contrainte? Vous aurais-je blessée sans le vouloir? Avez-vous cru que je vous disais que j'étais souffrant pour abréger ma lettre! Vous auriez été injuste, je souffrais beaucoup, et je souffre encore. Mais ne parlons point de mes maux!

Je ne vous engagerai jamais à vous transformer en solliciteuse. J'aimerais mieux mourir que de demander une faveur, une place, et même un service à qui que ce soit; je comprends donc très bien votre répugnance. Mais je n'aime point que vous n'ayez besoin que de M. de Berbis, et il me semble que, si je vous parlais de venir à Paris, je n'étais pas aussi généreux et désintéressé que j'en avais l'air. Je meurs d'envie de vous voir : cela vous fait-il bien de la peine! Je me creuse la tête à deviner ce que j'ai pu faire qui vous ait donné ce mouvement d'irritation et de peine. Vous voyez du moins que j'ai déjà tous les symptômes d'une vieille et longue amitié! Peut-être me suis-je trompé! Peut-être n'avez-vous rien contre moi! Vous m'avez promis que nous n'aurions jamais d'orages; mais les habitantes des montagnes peuvent-elles bien tenir cette promesse!

Je ne vous parle point de politique. Nous sommes encore chancelants, mais nous finirons par marcher. Il est toujours question de moi pour un ministère. Je ne sais si cela s'arrangera, j'espère que vous ne croyez pas à la Révolution renaissante et à toute cette fantasmagorie de l'opposition Villéliste. Il n'y a plus en France de principe révolutionnaire, le peuple ne remuera pas; l'armée est fidèle, nous jouissons de toutes les libertés raisonnables. Le gouvernement seul pourrait se précipiter; mais, s'il est sage, de longues années de repos sont assurées à la France.

Elles seront pour vous, ces années, et non pour moi qui m'en vais, et dont la destinée est d'être troublé jusqu'à ma dernière heure : vivez longtemps, vivez heureuse, et n'oubliez pas votre tout à la fois vieux et nouvel ami!

A M. de Chateaubriand.

Hauteville, 24 mars 1828.

Mon ami, pour me reposer de la lettre que je vous

écrivis le 15 de ce mois, je suis revenue passer quelques jours au milieu de mon *déblayement*. Pour mon hygiène morale, j'ai relu d'un bout à l'autre les mémoires de La Rochejaquelein, et le numéro du *Conservateur* dans lequel vous en avez fait un magnifique résumé. Lorsqu'on fixe son attention sur ces grandes souffrances, sur ces hautes vertus, on rougit d'accorder tant de sensibilité aux revers qui n'affligent qu'une famille, aux chagrins qui n'atteignent qu'un ou deux cœurs... on retrouve alors la force de reprendre son fardeau, et de bon cœur, suivant la volonté de Dieu. Mais on ne marche point sans penser : tout mon courage n'a pu suffire à vous éloigner tout à fait, et, faute de pouvoir m'en défendre, je vous ai mis de moitié dans mes rêves.

Ce qui n'en est pas un, c'est le désir d'avoir un hôpital dans le département de l'Ardèche. A force de le désirer, nous avons déjà une grande et belle maison, huit lits, une petite Sainte-Vierge, des promesses pour environ mille francs de rentes, plus deux saintes religieuses habituées, en fait de charité, à faire de rien toutes choses. Nous avons donc cela, mais rien de plus. Si vous étiez devenu président des ministres, comme je l'espérais, nous vous aurions mis dans la balance avec toutes nos ressources, et vous auriez pesé plus que notre grande maison. Vous nous auriez fait avoir je ne sais quoi, qui nous aurait fait faire les premiers pas (les seuls dificiles dans ces sortes d'entreprises) et nous aurait peut-être donné le droit de faire porter votre nom chéri à notre hospice... Mais, pour n'être point ministre, vous n'en êtes pas moins *vous*, et qui sait si vous ne prendrez pas un peu d'intérêt aux projets de votre Marie, comme vous en prenez à sa vallée?

Pauvre vallée! Que je l'aime en pensant que vous y viendrez peut-être! Que j'aimerais à avoir son *portrait* écrit par vous! J'ai le plan d'un petit appartement que je voulais être fait pour moi, et qu'à présent je vous destine avec délices. Deux croisées au midi, la cheminée entre deux. En face du lit, une croisée au levant. Un cabinet de toilette, aussi au levant. Un cabinet d'étude au couchant... La vue de la vallée de Beauchastel, le bassin du Rhône et les Alpes en bordure. Et pourquoi ne pourriez-vous, de temps en temps, y revenir comme dans une propriété favorite, pour jouir de la campagne et de la solitude, près d'un cœur ami, dans un climat béni, sous un ciel de bonheur? Les combinaisons de la politique ne sont pour rien dans ce doux rêve. Il est pour moi comme votre *royaume de Grèce* était pour vous autrefois; moins chimérique, pourtant, si vous m'aimez un jour autant que je vous aime à présent. Alors donc, pourquoi ne viendriez-vous pas goûter la paix de cette riante retraite que votre pensée m'embellit depuis si longtemps? Vous visiteriez aussi votre hospice : vous y verriez, dans les yeux reconnaissants de vos humbles amies, de vos malades, des vieux prêtres auxquels nous destinons aussi un asile, tout le bonheur que votre présence chérie leur apporterait. Je crois à présent plus que jamais qu'à force de désirer les choses, elles arrivent... quoique ce soit aujourd'hui le dixième jour et que je n'aie rien, je n'ai pas d'inquiétude. Je ne suis ni triste ni abattue, ce qui me persuade que vous n'êtes pas souffrant.

A M. de Chateaubriand.

La Voulte, 29 mars 1828.

Non, mon maître chéri, non, point d'orages, mais une tendresse qui durera plus que ma vie. Je serais bien injuste si je vous envoyais des impressions pénibles, à vous qui êtes si bon et si aimable pour moi, à vous qui, sans m'avoir jamais vue, me donnez le saint nom d'amie; qui plaignez mes chagrins; qui voulez rendre mon sort plus doux; qui, malgré l'accablement d'affaires et de travaux où vous êtes, m'écrivez exactement, même quand vous souffrez. Mais comment pouvez-vous supposer que je doute de ce que vous me dites? Ami, c'est impossible : je ne puis douter de vous *en rien*. Non, point d'orages, mais quelques larmes, peut-être quelques regrets; la nature de notre relation le comporte, au moins quant à moi. D'ailleurs, c'est une femme qui vous aime, et non pas un ange.

Puisque vous voulez savoir ce que j'avais, je vais vous le dire. Vous me supposiez dans une joie parfaite, et vous ne m'annonciez pourtant qu'une nomination... J'étais peinée que vous n'eussiez pas mieux lu dans mon cœur. Mais tout savant que vous êtes, vous ne savez pas lire de si loin... J'avais aussi le cœur bien serré de ce que votre tristesse ne s'adoucissait jamais dans les moments où vous m'écrivez. Enfin, je voulais être quelque chose pour vous, c'est-à-dire que je voulais l'impossible; je le reconnais, n'en parlons plus; mais ne me jugez pas mal pour cela; si vous connaissiez ma vie, vous comprendriez mon caractère, et surtout mes sentiments. Vous verriez bien qu'il n'est pas possible que je vive, que je pense et que j'aime comme ceux qui n'ont pas souffert, ou qui du moins ont souffert librement.

Il faut, mon aimable ami, que vous me permettiez de vous confier la peine qui me fait souffrir. Jusqu'à présent, j'avais attribué les réflexions tristes qui se trouvent dans toutes vos lettres à des chagrins que je couvrais du voile de mes larmes, sans chercher à les pénétrer. Mais votre lettre d'avant-hier a jeté dans mon esprit un doute si insupportable que le désir d'en sortir surmonte jusqu'à mon respect pour votre volonté, et jusqu'à la crainte de vous attrister en

sortant des limites où je dois sans doute rester. Il m'est venu dans l'esprit que c'était peut-être une altération grave dans votre santé qui faisait naître ces sombres pensées dont je suis alarmée? Si cela est, ne me laissez pas loin de vous! Appelez-moi, je viendrai. Vous le savez, le regard de l'affection est bon pour tous les maux. MARIE.

De M. de Chateaubriand.

Paris, vendredi saint, matin (4 avril 1828).

J'ai reçu vos deux lettres. Je suis désolé de vous avoir fait la moindre peine. J'étais touché de votre tristesse, et je craignais d'y avoir donné lieu par quelque bévue, voilà tout. Rassurez-vous; ma santé est bonne, je n'ai que des années, maladie incurable, mais avec laquelle on traîne quelquefois trop longtemps. Je suis las de la vie. Je l'étais dès ma jeunesse; c'est un travers d'esprit ou de cœur dont je n'ai jamais pu me corriger. Je m'y suis accoutumé et, toujours rongé d'un ennui secret, j'avance vers le terme qui m'a toujours semblé si loin qu'on ne peut l'atteindre. Toute votre grâce, toute votre amitié ne changeront pas en moi cette disposition intérieure, mais l'adouciront.

Il paraît que vous prenez à la politique plus vivement que moi. Je n'ai jamais eu de bouffées d'ambition que par amour-propre blessé. N'allez donc pas vous affliger de ce qui n'est rien du tout dans ma vie; ma passion est la solitude, et cette passion s'accroît naturellement, à mesure que l'on devient moins propre au monde : heureuse passion qui s'enrichit de tout ce qu'on perd.

Vous me donnez appétit de votre retraite. Si rien ne se dérange dans ma destinée et dans mes projets, je pourrai vous voir cet automne en revenant des eaux des Pyrénées : mais je n'ose trop me plonger dans ce rêve, de peur d'être encore trompé.

Savez-vous que je vous gronderai pour votre hospice? Je sais ce que cela coûte. J'y ai mis tous les travaux et toutes les sueurs de ma vie. L'*infirmerie* est fondée, prospère, mais c'est aux dépens de ma santé et de mon aisance. Sans elle, je serais aujourd'hui indépendant et à mon aise : et je n'ai rien, à la fin de mes jours, et je suis obligé, pour vivre, d'être aux gages d'un libraire! Prenez bien garde à cela, et arrêtez-vous à propos! Vous voyez que je vous aime au point de me mêler de vos affaires, et pourtant je vous proteste que je n'aime point du tout les affaires.

Mille tendres hommages à Marie.

A M. de Chateaubriand.

Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir tirée d'une inquiétude bien pénible. Mes propres réflexions m'avaient déjà allégée d'une partie.

Pendant que je croyais votre existence heureuse et votre santé menacée, vous étiez bien portant, grâces au ciel! mais en proie à un funeste mécompte et livré à des circonstances dont je ne puis soutenir la pensée. C'est l'inévitable effet de l'absence que les espérances, les craintes, les suppositions, les projets, portent toujours à faux. Pour les âmes tendres, l'absence est comme un néant tourmenté.

Je regrette que vous ne puissiez venir à Hauteville en *allant* aux eaux plutôt qu'en en revenant. Il y a bien loin, d'ici au mois de septembre, et je ne sais où l'orage de l'automne dernière m'aura poussée dans ce temps-là.

Il faut que je vous dise ce qui m'est arrivé et comment, sans le savoir, vous avez peut-être décidé de mon sort.

M. de V..., émigré non indemnisé et rangé dans toutes les plus fâcheuses *catégories*, s'est réfugié dans une inspection des douanes à Toulouse. Toute son *ambition* se borna à avoir son *changement* à Lyon, pour être plus près de nous. Il m'écrivit, il y a quelques jours, pour m'avertir que l'inspection de Lyon était vacante et m'engager à partir sur-le-champ, s'il m'était possible, pour aller la demander à M. Roy. Il m'observait que c'était la seule qu'il désirât et qui lui convînt, qu'elle était vacante pour la première et probablement pour la dernière fois, et que, dans cette circonstance décisive, il ne fallait rien négliger. Je compris d'autant mieux ces raisons qu'elles étaient fortifiées pour moi par l'événement du 12 novembre, dont j'ai laissé ignorer à M. de V... les plus fâcheuses suites. Mais je me sentis si intimidée de notre singulière relation, que je ne pus me résoudre à partir pour l'endroit où vous êtes, et j'aimai mieux tout abandonner au hasard. A présent, je crains d'avoir manqué à ce que je dois à M. de V..., en négligeant l'occasion de sortir d'un abîme, mais je n'ai pas su mieux faire... Si l'influence que vous exercez autour de vous est proportionnée à ceci, vous êtes un puissant enchanteur; mais c'est ce dont je n'ai jamais douté...

Depuis que j'ai reçu votre lettre, tout est peine dans mon cœur, et confusion dans mon esprit. Mais je ne veux plus vous parler des impressions d'une personne qui ne vous est, qui ne vous sera jamais rien. Si ces impressions étaient douces et heureuses, alors seulement je regretterais le pouvoir de vous les faire partager.

Adieu, mon cher maître, je voudrais bien que mes vœux fussent exaucés; s'ils l'étaient, vous seriez si parfaitement heureux dans ce monde que vous perdriez le désir de le quitter.

MARIE.

De M. de Chateaubriand.

Paris, 18 avril 1828.

Votre frayeur de me voir me toucherait au fond de l'âme, si elle ne me faisait rire en me forçant de me regarder. Quelle peur puis-je inspirer à une femme? Je ne fais pas de mes années et de mes cheveux blancs un roman et un texte de sagesse; la chose est bien réelle, je ne m'en plains ni ne m'en vante. Venez donc et vous me verrez à vos pieds sans être troublée! Ma vie est si incertaine que, toujours faisant des projets, je ne sais si jamais je les réaliserai. Aller aux eaux, c'est ma passion. Mais irai-je? et, si j'y vais, pourrai-je aller vous chercher dans vos montagnes, en allant ou en revenant? Un mois encore pourra éclaircir mon avenir. Dans tous les cas, je ne puis rester comme je suis, et il faudra qu'en peu de temps j'en vienne à quelque parti.

J'ai senti un vif regret en lisant votre lettre. Croiriez-vous que, sous ce ministère qui suit pas à pas la route que j'ai indiquée, et parmi lequel j'ai placé de ma propre main un ami, croiriez-vous que je n'ai pas plus de crédit que je n'en avais sous l'ancien ministère, dont la chute est en grande partie mon ouvrage? Je voudrais vous servir que je ne le pourrais pas! Jugez-en : j'avais à Bordeaux un parent chargé d'une recette particulière; il est accouru à Paris, croyant que j'allais disposer de tout et jouir de la plus haute faveur. Il m'a fait faire une démarche auprès du ministre des Finances, et je n'ai rien obtenu, et je n'obtiendrai rien. Voyez pourtant, si vous voulez m'employer pour M. de V...! Je suis à vos ordres. Mais si vous veniez? quel bonheur pour moi!

A M. de Chateaubriand.

Hauteville, 25 avril 1828.

Voilà, mon cher maître, la seconde fois que vous m'offrez vos soins pour arranger mon sort. Les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez augmentent tellement le prix de cette offre que je la tiens d'une bonté parfaite. Recevez l'assurance de ma gratitude, mais souffrez avec amitié que je vous dise sincèrement ce que je pense à ce sujet! J'ai trouvé dans votre correspondance de l'urbanité, de la franchise et de la bienveillance, mais rien de plus. Si j'étais aimée de vous, je crois que j'aimerais à vous devoir moi-même jusqu'à l'air que je respire; mais, dans l'état de notre relation, vous n'avez pas encore gagné le droit de me rendre service. Vous seriez sur le trône, que je ne vous répondrais pas autrement.

Quand je croyais que ma présence vous serait douce dans un moment de chagrin, ou que votre santé était menacée, je partais sans crainte; mais pour des affaires ou pour mon plaisir, je ne puis m'y résoudre... Vous me grondez un peu rudement d'avoir eu peur de vous voir, et en cela vous êtes injuste, ou insensible pour moi; il fallait au contraire m'approuver et m'encourager. Croyez-vous donc que, si le courage m'a manqué pour partir, les larmes m'aient manqué pour rester? Vous oubliez qu'il y a onze ans que je vous fuis, même en pensée, et que voici la troisième fois que je repousse l'occasion prochaine de vous voir. A présent plus que jamais, je crains qu'en me connaissant vous ne m'aimiez plus assez, et qu'en vous connaissant je ne puisse pas vous quitter. *Voilà tout*, comme vous dites, et vous auriez trente ans de plus qu'il en serait de même.

A ces craintes trop bien fondées, il se joint une timidité que vous avez fort augmentée vous-même, par la supposition répétée que *votre vue détruirait mon illusion*... J'en fus blessée dès le commencement, je m'en défendis vivement; je vous expliquai que non seulement l'âge et l'extérieur de mes amis m'étaient indifférents, mais encore que je pouvais aimer avec attrait des personnes dépourvues de toute espèce de charme, et pour lesquelles je n'avais que de l'estime et de la reconnaissance. Vous ne fûtes pas convaincu. Je m'attribuai la première faute de cette injustice, et ne m'y soumis qu'à regret. La timidité me resta. Sans elle, nous nous serions vus depuis longtemps, et maintenant qui sait si nous nous verrons jamais! Mais le malentendu que vous avez fait vient de ce que vous n'avez aucune notion de mon caractère, et il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque embarras dans l'intimité de deux personnes qui ne se sont jamais vues. Vous me croyez peut-être romanesque et exaltée? Il n'en est rien. Je ne suis qu'aimante et craintive. Depuis ma naissance, le malheur est mon maître et la crainte ma compagne. J'ai été forcée de me replier dans une vie tout intérieure. Habituée à voir les choses mal tourner pour moi, j'ai fini par y être moins attentive : de là vient que je suis plus affligée d'une marque d'indifférence que d'un revers de fortune, et que je suis plus touchée d'une parole de tendresse que d'un service.

Par suite de cette manière d'être, le ton de vos deux dernières lettres (malgré l'offre qu'elles contenaient) m'a fait naître une crainte. Peut-être la sympathie qui m'attire vers vous n'est-elle pas réciproque, peut-être ne m'écrivez-vous que par pure condescendance? Si rien de ce que je vous ai écrit n'est allé jusqu'à vous, si mon affection lointaine n'est qu'une charge de plus pour un cœur lassé qui se détourne de tout, vous devez en conscience m'en avertir.

(*A suivre.*)



DE LA SUBTILITÉ COMME IDÉAL

Léonard de Vinci.

La dévotion aux maîtres est un culte de dulie, comme celui rendu aux saints. On les honore pour leur bel exemple; on les invoque pour obtenir les mêmes grâces dont ils ont brillé : l'étude est la suprême prière.

Dans l'anarchie d'une époque où Gustave Moreau et Manet sont admirés simultanément, les fidèles cherchent au ciel de l'art un apotropéen. Aucun saint ne vaincrait l'incohérence victorieuse; il faut un des archanges : Léonard, Raphaël ou Michel-Ange; triangle prodigieux qui enferme en trois noms l'excellence, la sublimité et l'incomparabilité!

Ni la sereine harmonie des *Chambres*, ni l'énergie titanesque de la *Sixtine* ne correspondent à l'inquiétude spirituelle et à l'inertie de notre génération. Seul, par le rayonnement de sa subtilité, Léonard éveille notre réceptivité. Il sera le maître de demain s'il y a place pour un maître chez les hypertrophiés de l'individualisme.

Le mouvement rationaliste a élu Léonard, sur la foi de ses manuscrits qui témoignent d'une méthode expérimentale et d'un criticisme tout moderne.

A ce suffrage de la libre pensée s'ajoute celui du mysticisme. Ayant rencontré une religieuse à l'instant où s'interrompait sa clôture, je lui présentai le *Jugement dernier* de Michel-Ange, la *Dispute du Saint-Sacrement* et la *Cène*, et lui demandai son sentiment. Sans hésiter, elle dit du premier : « Ceci est selon saint Mathieu », du second : « Cela est selon saint Luc », du dernier : « L'autre est selon saint Jean. » Je la priai de développer sa pensée, elle réfléchit un peu et répondit : « Le *Jugement* a été inspiré par Dieu le Père et cette *assemblée* par Dieu le Fils : pour la *Cène* j'y vois l'influence du Saint-Esprit. » Elle ajouta : « Ces paupières baissées cachent plus de divinité qu'aucun œil n'en montrerait. »

En face d'un Léonard, l'admiration abandonne ses superlatifs et s'efforce à caractériser plutôt qu'à louer. L'analyse difficile en soi se complique de timidité : il semble qu'on doive se courber devant un homme si supérieur à l'humanité, et qu'il y a effronterie à le regarder en critique. Il le faut cependant, pour le magnifier et convier autrui au saint mystère de son génie.

Par la recherche de la forme androgyne, par l'application du modelé à l'expression intellective, par le clair-obscur préféré à l'éclat coloriste, le Vinci apparaît, pour les croyants, le peintre du Saint-Esprit, pour les autres, le peintre de l'Esprit. On réunirait malaisément d'autres traits, en une phrase : cependant ceux-là ne sont point admis, sans d'étranges restrictions.

Le grand historien des *Origines de la France contemporaine* a écrit : « Confondant et multipliant la beauté des deux sexes, l'une par l'autre, Léonard se perd dans les recherches et les rêveries des âges de décadence et d'immoralité. » Ne croirait-on pas entendre Méphistophélès à l'avant-dernière scène du *Second Faust?* Le cuistre infernal adresse les mêmes reproches aux anges : « Vous êtes les véritables sorciers, car vous séduisez hommes et femmes. *Omnia immunda immundis: munda mundis.* Tout est impur aux impurs, et pur pour les purs. »

Sans remonter plus haut que l'art grec, nous savons que le fameux canon de Polyclète était androgyne. Aux voûtes d'Assise, sous le pinceau de Giotto; au Campo Santo, sous celui d'Orcagna; à la chapelle Riccardi, comme au *Couronnement de la Vierge* du Louvre, les chastes artistes, Fra Angelico et Benozzo Gozzoli, et, à leur suite, tous les peintres jusqu'au Guide, ont confondu et multiplié la beauté des sexes, l'une par l'autre, pour obtenir une forme angélique. Léonard a suivi, en cela, ses prédécesseurs. Seulement les critiques matérialistes, ayant une vision de l'ange ingénu, presque enfantin, tel que l'imagerie religieuse le représente à Dusseldorf et autour de Saint-Sulpice, refusent le caractère céleste à ces êtres surnaturels qui regardent et sourient à la manière des sphinx.

Un poète a dit de l'androgyne :

> Sexe de Jeanne d'Arc et sexe du miracle
> Sexe qui nie le sexe, sexe d'éternité!

En effet, la concupiscence passe à côté de cette forme, sans la voir. Cette beauté irréelle, inventée par l'intelligence pour rendre visible un esprit, ne réside que dans la tête et le profil drapé. Michel-Ange seul a osé des anges nus qui ne sont que des athlètes et tourbillonnent dans le *Jugement dernier* autour des instruments de la Passion, en se les disputant. Aucune nudité peinte de Léonard ne nous est parvenue : on peut toutefois se figurer un corps androgyne d'après le *Saint Sébastien* du Sodoma, aux Uffizi, ou celui de *Sainte Conversation*, de Beltraffio, au Louvre.

Venons au modelé, qui est la question majeure et du plus utile enseignement. Windsor, comme le Louvre, possède des têtes juvéniles à tous les états d'exécution. Les profils simplement délinées et sans ombre ne présentent pas le caractère léonardien. Il ne paraît qu'au travail de taille, de gouache ou d'estompe qui arrondit la joue, creuse l'arcade sourcilière et se complique aux coins des yeux, aux commissures des lèvres. Si le maître du *Cenacolo* avait reproduit un effet de lumière, un éclairage extérieur,

artificiel ou de plein air, comme font les peintres actuels, ses dessins ne vaudraient pas mieux, malgré la nervosité du galbe, que ceux de Raphaël ou de Luini. Il a modelé du dedans au dehors, c'est-à-dire il a employé les pleins et les vides à signifier des intériorités, des repoussés psychiques. « Un bon peintre doit représenter l'homme et les pensées de son âme par les mouvements de ses membres. » Ainsi enseigne le *Traité de peinture*. Mais la *Joconde* est au repos, la *Belle Ferronnière* n'est qu'un regard : le geste du *Bacchus* comme celui du saint Jean déconcertent le contemplateur. Sauf devant la *Cène*, devant la *Bataille* et le carton de l'*Adoration*, trois œuvres concrétisées par la précision du sujet, ni le savant, ni l'ingénu ne diffèrent d'impression ; ils éprouvent le même trouble *musical*. Ici, l'art du peintre a voulu et réalisé le caractère propre à la musique : l'*indéfini*. Aux dessins très poussés de Madones ou d'androgynes, la mélodie des visages s'entend « avec l'oreille de l'esprit », dirait Hamlet. Ce sont bien les pensées et non les passions de l'homme que nous essayons de déchiffrer dans ces sourires indicibles, dans ces regards qui vrillent nos yeux d'un défi tranquille. Il y a, parmi les cinq mille pages de Léonard, beaucoup de têtes d'expression, de caricatures, même de déformations et de grimaces pour japonisants et « primatisants », mais ces laideurs analytiques ne montrent que des dessous de métier curieux pour surprendre les procédés du maître.

Les belles têtes, si différentes soient-elles, s'apparentent par la subtilité sereine ; elles n'aiment ni ne haïssent ; elles n'espèrent ni ne s'attristent ; elles pensent, comme les têtes grecques, avec mélancolie parfois, avec une grave paix souvent. Un nimbe de silence les entoure ; ces yeux chimériques ne changeront jamais d'expression ; ces lèvres de volupté ne s'entrouvriront pas. On peut les blasonner en proses lyriques et satisfaire des lecteurs : on ne se satisfait jamais soi-même, si on a vécu, par les facsimilés, en véritable intimité avec ces esprits. Plus soucieux d'éclairer le problème que d'inventer une version, j'insiste sur la cérébralité pure du type léonardien, aussi harmonieux que l'antique, plus complexe que la modernité. Le Vinci dans le dessin des têtes est sans rival : auprès de lui Raphaël paraît un écolier et Michel-Ange ne l'égale que par la force. Il y a cent têtes, au moins, dispersées dans les grandes collections, tellement surhumaines d'exécution et d'identité qu'une seule suffirait, même la *Joconde* et le *Saint Jean* perdus, à contre-balancer la *Sixtine* et les *Chambres* et à conserver au Vinci une des trois couronnes impériales de l'art.

Il existe un crayon de Raphaël d'après la *Joconde*, et le fragment de la *Bataille* ne nous est parvenu qu'à travers le dessin de Rubens ; les deux copies dénaturent ce qu'elles veulent reproduire ; le dessin du Sanzio, bénin et tranquille, éteint la subtilité agressive du modèle, et chez le Flamand le contour s'engraisse et se bestialise.

Un lieu commun de la critique attribue à Rembrandt l'invention du clair-obscur. Or, un siècle avant le fils du meunier, Léonard peignit le *Précurseur* du Louvre qui présente ce procédé complet et incomparablement appliqué à la signification idéale.

Le clair-obscur correspond au mode mineur : il permet littéralement de réaliser le miracle, en noyant d'ombre la réalité ambiante. Dans la *Cuisine des Anges* de Murillo, où circule une lumière diffuse, aucun effet surnaturel ne jaillit, tandis que l'ange de Tobie disparaît, en emportant la clarté. Le *Bacchus* assis, que le Vinci a dessiné et qu'un élève a peint, n'irradie point d'au delà ; autour de lui, la nature indépendante de la figure maintient l'œuvre sur le plan réalistique. Au contraire, le *Précurseur* jaillit de la pénombre, en vision ; et le mystère comme une onde baigne ses lèvres et son geste prestigieux.

Ainsi l'originalité du Vinci s'analyse : il a retrouvé le canon de la beauté grecque et accompli l'idéal angélique du Moyen âge ; il a créé le modelé intellectif si différent du pathétique, et par l'invention du clair-obscur, il atteignit le point musical de la peinture et l'indéfini d'expression. Il fut le premier en ces trois voies convergentes : il est resté l'unique.

Il l'aurait emporté, même sur l'*École d'Athènes*, même sur la Sixtine, en consacrant à la seule peinture une vie gaspillée à des métiers d'ingénieur, à des inventions industrielles, aux fantaisies encyclopédiques que révèlent ses manuscrits. Sa vie constitue le commentaire indispensable de son œuvre : en l'étudiant, on s'explique un peu ce génie trop complet qui, né pour le sort d'Apelles, voulut y joindre celui d'Aristote.

A l'encontre des théories sur l'hérédité, Léonard est le fils naturel d'une paysanne et d'un notaire. L'année même de sa naissance, sa mère épousait un paysan et son père se chargeait de lui. Il dut plaire à ses marâtres, les deux femmes légitimes de Ser Piero, jusqu'au jour où une troisième épouse eut des enfants. Ainsi il ne connut pas sa vraie mère et quitta le foyer, vers vingt-trois ans.

Entré à l'atelier du Verrochio, le sculpteur du *Colleone* qui était surtout orfèvre, il se révéla en peignant un des deux anges dans le *Baptême du Christ*, de son maître. Ce tableau se voit à l'Académie de Florence et y suscite l'étonnement des ignares eux-mêmes. A côté d'un jeune Florentin sans grâce ni beauté, rayonne un ange, frère de celui de la *Vierge aux rochers*. La figure de l'orfèvre, d'un dessin aride, ne représente qu'un enfant de chœur ; celle de Léo-

nard paraît céleste. Ce regard si profond, ce sourire chargé de réticences, cette plastique androgyne, nul ne les a rencontrés dans la réalité. Comment traduire l'idée de perspective appliquée à l'âme et par quelle image rendre l'horizon spirituel ? A perte de vue, se dit d'un panorama immense ; chez le Vinci l'expression s'étend à perte d'esprit. L'illimité est sa marque et elle différencie ses moindres croquis de toute œuvre rivale, comme l'ange dans le *Baptême* du Verrochio apparaît si étranger à son compagnon.

Parmi les œuvres de jeunesse on conteste à tort la *Méduse* des Uffizi et on admet le gradino du Louvre, l'*Annonciation*, pauvre copie du tableau de Florence. On a lu au bas d'une feuille : *1478, j'ai commencé les deux Madones.* Nous savons par Vasari qu'il fit un carton pour les Flandres représentant la *Tentation d'Adam et d'Ève*, en camaïeu, et qu'il dessina un *Neptune.* Ce qu'on appelle la période florentine du maître nous a laissé trois œuvres certaines, la *Madone aux rochers* du Louvre, la *Madone Litta*, de l'Ermitage, au sein nu, merveille de pudeur et de suavité et, surtout, l'*Adoration des Mages* aux Uffizi, magnifique esquisse, auprès de laquelle la Vierge de Michel-Ange, à la Tribune, semble une vignette. Le contrat passé avec les moines de San Donato donnait trente mois à Léonard pour livrer ce tableau d'autel : nous dirons, à propos des manuscrits, à quel gaspillage intellectuel se complaisait ce peintre. L'admiration tarde encore pour cette composition traitée en sépia et qui égale le *Cenacolo*, autant que le diapason respectif des thèmes le permet.

La Vierge, assise sous des arbres, tient Jésus qui bénit d'une main et de l'autre va saisir le vase offert. Elle est belle d'intelligence et l'enfant pense déjà, à l'encontre des bambini de Raphaël. Le cercle des adorateurs manifestant toutes les variétés de la foi dépasse la louange et la fige sous sa plume. Quelle variété dans l'émotion et quelle unité dans le mouvement animique ! Le fond s'étoffe de ruines, de cavaliers, de portiques et mêle la note pittoresque au pathétique sacré. Celui qui, à trente ans, avait réalisé ce chef-d'œuvre ne trouva pas la compréhension qu'il méritait. Beaucoup d'excellents peintres, et qui livraient aux dates des contrats, vivaient à Florence et l'art du Vinci trop subtil échappait à ses concitoyens. Les affaires communales, les démêlés entre Guelfes et Gibelins n'intéressaient pas ce maître. Que n'a-t-il traité la science comme la politique ? Nous aurions des merveilles et il occuperait seul le premier trône de la peinture. Du moins, il a donné l'exemple de l'indifférence en matière civique ; l'artiste ne doit aimer et servir que son art, les partis n'étant que des passions toujours méchantes. Personne, au reste, n'éprouva plus de répulsion pour la démocratie que ce gentilhomme de l'art, qui dessina des monstres par étude, mais qui n'a peint que la suréminente beauté. Lorsque Vasari, élève et fanatique de Michel-Ange, parle du *divin* Léonard, il ne reproduit pas l'opinion florentine de 1480. Laurent le Magnifique ne méconnaît pas le peintre de la *Rondache :* il lui donne un atelier dans son jardin, comme aux autres bons artistes.

Cela ne suffit pas à un génie aussi puissant et qui se propose tant d'entreprises. La prospérité de l'art dépend de ses protecteurs. S'ils aiment la gloire, s'ils sont convaincus de l'acquérir par les œuvres qu'ils favorisent, alors paraissent les meilleures conditions pour un cycle de beauté. Or, l'Italie de la Renaissance aspirait à l'immortalité et ne l'attendait que de l'esthétique. Ces grands et beaux tigres humains, les condottieri, dont le dernier fut empereur des Français, rachetaient leurs crimes par une passion sublime des chefs-d'œuvre : c'est ici parler le langage ordinaire. Une critique profonde montrerait que la moralité des actuels porte-couronnes ne diffère, que par les formes, de la scélératesse quattrocentiste.

Léonard, en peine d'un protecteur vers 1483, ne pouvait pas hésiter : le duc de Milan seul convenait à ses vœux. En dix paragraphes d'une lettre fameuse, le Florentin offrit ses services comme ingénieur civil et militaire, et soit qu'il désirât une surintendance du duché, soit qu'il crût nécessaire d'éblouir le More par la multiplicité de ses talents, il ne parle qu'en post-scriptum de son art propre, et en ces termes brefs : « En peinture, je puis faire ce que fait tout autre, quel qu'il soit ! » C'était dire trop peu que de s'égaler à quiconque. Le Vinci tirait-il son plus grand orgueil de son savoir d'ingénieur : aberration inexplicable !

Il avait trente ans lorsqu'il se présenta à la cour de Sforza : beau comme un dieu, au point que son aspect dissipait la tristesse des plus moroses ; fort comme Hercule, il tordait un battant de cloche avec ses doigts et domptait les chevaux les plus fougueux. Il vint, comme improvisateur et musicien, et il chanta en s'accompagnant sur un luth d'argent à vingt-deux cordes, en forme de tête de cheval, qu'il avait fabriqué. Il séduisit le duc qui, au dire des contemporains, « préférait la conversation du maître à ses œuvres » ! Les manuscrits contiennent des apologues, des facéties, témoins d'une brillante imagination et d'un vrai talent littéraire.

Ni la cour de Versailles, apothéose de la domesticité ; ni la puérilité de Trianon, ni la stupide vulgarité de Compiègne ne ressemblent à l'entourage d'un Ludovic où domine un Bramante, où les individualités s'épanouissent dans un ardent désir de la gloire. Fêtes mythologiques, balleries et travestissements, mariage de Jean Galéas avec Isabelle d'Ara-

gon, mariage de Ludovic avec Béatrix d'Este, mariage de Maximilien avec la nièce du More, arrivée de Charles VIII, arrivée de Louis XII, arrivée de François Ier, toutes ces cérémonies eurent Léonard pour ordonnateur. Il employa beaucoup de temps à ces soins éphémères : mais on se figure trop communément que le génie se substante de lui-même et peut se passer d'impressions. Wagner répondant à Liszt, qui lui reproche d'avoir beaucoup dépensé aux bords des lacs italiens, proteste et proclame que l'artiste a besoin de renouveler ses motifs de sensibilité. Sauf pour un Gustave Moreau, qui vit en contemplatif, la laideur des œuvres actuelles ne reflète-t-elle pas la caricaturale hideur de nos mœurs? Je n'hésite point à préférer les belles fêtes milanaises aux vaines recherches scientifiques du Vinci : les unes lui ont appris à dégager la beauté humaine de toute gangue et à nous la montrer synthétique, dans cette forme androgyne véritablement céleste; tandis que ses inventions d'hydraulique et de poliorcétique ne servent qu'à étonner les érudits du xxe siècle.

A part des portraits de femmes, maîtresses du More dont la *Ferronnière* donne une idée, deux œuvres occupèrent le maître : le Sforza équestre, qui ne fut jamais coulé en bronze et dont la terre périt sous les carreaux des arbalétriers gascons, et le *Cenacolo*, la chose suprême de la peinture. Pour se figurer la statue, il n'y a qu'à se souvenir du *Colleone* de Verrochio; Léonard l'avait égalé sans doute; on ne conçoit pas qu'il l'ait surpassé.

Pour évoquer la fresque, il faut, évitant la gravure de Morghen, la restituer d'après les copies de l'Ermitage et de Londres, car un véritable maléfice a voué cette merveille aux pires infortunes. D'abord, le maître peignit à l'huile, sur le mur, et, en 1560, elle était déjà *tutta rovinata*. Un siècle après, les moines coupent les jambes du Christ pour hausser la porte du réfectoire; à deux reprises, en 1726 et en 1770, on repeint et on racle *avec un fer à cheminée;* enfin les dragons français, avec des briques pour boules, firent là un jeu de massacre. On peut voir au palais des papes d'Avignon les fresques criblées de balles du revolver à tir réduit, et la place blanche des têtes enlevées en notre siècle. Rien ne change, en ce monde, que les formes d'habits; la barbarie initiale demeure. Chaque fois que Léonard toucha un sujet, il en donna la version définitive et, pour ainsi dire, absolue. Giotto, Castagno, Ghirlandajo et ceux qui vinrent après, le Sarte et le raphaelisant de Sant' Onofrio, prédécesseurs et suivants, disparaissent : il n'y a qu'une Cène, celle de Sainte-Marie des Grâces. Le Christ ici est vraiment la seconde personne de la Sainte Trinité, l'Agneau de Dieu qui s'offre par son geste d'un abandon consenti; sa paupière abaissée ne laisse pas voir le regard divin. Comment ne pas se souvenir de l'Hercule furieux dressé par Michel-Ange et de l'insuffisante beauté de Jésus dans la partie supérieure de la *Dispute*? N'est-ce pas le visage de l'Évangile, aux yeux du fidèle comme à ceux du critique? Léonard a fixé l'expression la plus difficile qui ait jamais été proposée à un artiste : l'Homme-Dieu. Si le lecteur se souvient que j'ai donné pour caractéristique du génie de Léonard la plastique angélique et le modelé intellectif, il trouvera leur réalisation dans la splendeur rayonnante du Galiléen, splendeur faite de silence et de concentration. Le Rédempteur contemple en son âme le mystère de sa propre essence, tandis que les disciples se troublent, s'interrogent, protestent. Ce ne sont pas des pêcheurs de Tibériade; tous beaux, tous patriciens, porteraient dignement la mitre ou la couronne. Il faut s'arrêter à cet enseignement : Léonard savait qu'il faut faire beau, toujours, à tout prix, et que telle est la loi suprême de l'art. Il n'a jamais peint un plébéien, ni un rustre. S'il chercha longtemps, à en croire l'anecdote, le type de son Judas, ce fut pour ne pas tacher de vulgarité et de réalisme sa composition : ses caricatures abondent en visages plus abjects que celui adopté pour le traître. Comment louer les quatre strophes de ce poème, chacune groupant trois personnages et reliées entre elles par des gestes d'un pathétique indicible? Comment évoquer la perspective de cette salle dont les trois baies s'ouvrent sur la campagne? La seule formule jaculatoire consiste à répéter l'opinion de Chenavard éditée par Gustave Planche, que le Cenacolo est le chef-d'œuvre de la peinture. J'ajouterai qu'il ne peut être comparé qu'à une seule œuvre : *l'École d'Athènes*. L'art entier de toutes les écoles reste inférieur à ces deux sommets. Louis XII aurait voulu couper la muraille et emporter la fresque.

On a cru voir en Léonard un grand architecte; les croquis qui nous restent ne révèlent rien qui diffère du Bramante et du dôme si cher à Burkhardt; 1500 fut une date fatale : Ludovic le More, livré par les Suisses, prenait la route de France pour gémir dix années dans le cachot de Loches : l'année précédente il avait donné au Vinci une vigne de seize perches. A quarante-six ans le maître doit refaire sa vie. Il passe à Venise, à Mantoue; il dessine Isabelle d'Este et revient à Florence où il exécute le carton de la Sainte Anne. Isabelle de Gonzague, l'adorable femme qui voulait élever une statue à Virgile, s'efforça, mais en vain, d'attirer Léonard. « Ses études mathématiques l'ont dégoûté de la peinture au point qu'il ne touche plus à un pinceau »; mais croyant à la fortune de César Borgia il devient inspecteur des citadelles et lieux forts de la Romagne. Il assiste dans Imola à la révolte des condottieri et dessine d'admirables cartes. La chute du Borgia ramène bientôt le Vinci à

Florence ; il accepte de peindre la *Bataille d'Anghiari* gagnée par les Florentins sur les Milanais, dans la salle du Conseil. Il fait le carton en une année. La paroi opposée de la même salle fut attribuée à Michel-Ange pour y retracer un épisode de la guerre pisane. Jamais deux rivaux pareils ne furent en présence : l'histoire ne mentionne pas un duel de beauté comparable. Le Vinci, possédé de la manie des recettes, prépara un mastic spécial et voulut le sécher en allumant de grands feux : l'enduit rejeta les couleurs dans l'huile qui les liait, malgré les assertions de Pline ! « Le carton de Michel-Ange et celui du Vinci, aussi longtemps qu'ils furent exposés, furent l'école du monde », dit Cellini. D'après la gravure, d'Édelinck et celle de Schavionnetti, une comparaison paraît possible. Les soldats surpris au bain permettent au Buonarotti d'étaler la même toute-puissance de rhétorique qui confond le jugement aux pendentifs de la *Sixtine ;* mais l'épisode de l'étendard atteint une violence unique dans la peinture : les chevaux se cabrent et mordent plus furieux que leurs cavaliers, et quels chevaux héroïques ! La forme des glaives, celle des casques, tout le harnachement brille d'une fantaisie farouche et précieuse, et les têtes présentent un caractère à la fois individuel et typique, inconnu à Michel-Ange. Si on songe que trois ans auparavant, la même main, qui précipite ces guerriers les uns contre les autres, caressait d'un pinceau si subtil le sourire de Monna Lisa, et que quelques mois après avoir renoncé à peindre la bataille, cette même main nattait d'une façon si fatidique les cheveux de la Léda, comment ne pas attribuer au Vinci le sceptre de son art, puisqu'il se montre également incomparable dans la force et dans la grâce, et soutient le parallèle simultané avec ses seuls compétiteurs, l'Ange des Chambres et l'Archange de la *Sixtine* En 1513, le grand maître est à Rome, logé au Belvédère ; il a soixante ans, il est chauve, et s'occupe de la frappe des monnaies, de la fabrication des miroirs. Il se heurte à la haine de Michel-Ange, au rayonnement de Raphaël, à l'incompréhension de Léon X. Insigne honneur pour la France, François Ier entre en Italie, devient duc de Milan et appelle Léonard « mon père » ; il l'emmène en France, lui donne le petit château de Cloux et trente-cinq mille livres de rente ! Admirable trait, car le Vinci bientôt paralysé de la main droite ne fit plus que le *Précurseur* du Louvre et quelques dessins.

Ce demi-dieu mourut en 1519, à soixante-sept ans, en bon chrétien. Il fut inhumé dans le cloître de Saint Florentin que les protestants rasèrent, et nul ne sait où gît la dernière poussière de ce grand créateur. La postérité honore d'un culte sans cesse grandissant celui que Lomazzo appelait déjà un Hermès et un Prométhée : sa personnalité s'entoure d'une auréole légendaire. On ne trouve dans sa vie ni la Lucrezia d'André del Sarte, ni la Fornarina de Raphaël, ni la Vittoria de Michel-Ange. Son école fut nombreuse et suave ; même en dehors de Luini et de Sodoma, ces adorables maîtres, des milliers d'œuvre reflètent, à divers degrés, sa subtile grâce.

Il y a une vingtaine d'années, les érudits se mirent à déchiffrer méthodiquement les cinq mille pages de ces manuscrits, que le peintre commença à trente-sept ans. On découvrit que le Vinci était un précurseur de Bacon et de Galilée. M. Gabriel Séailles a énuméré et, après lui, M. Muntz, la science prodigieuse, l'encyclopédisme du Maître. Il accumula des matériaux immenses et inutiles. Que nous importe qu'il ait nié l'universalité du déluge, creusé des canaux, bastionné des places, et envisagé le vol des oiseaux au point de vue de la mécanique, au lieu du magnétique qui est le vrai ? Ses peines perdues pour nous le furent aussi pour lui. Raphaël ne savait que la peinture, et le *Cenacolo* ne demande pas plus de science que l'*École d'Athènes.* Cette transcendantale curiosité, ce prurit de recherches en tous sens, cette dispersion de l'activité, ce don juanisme de la connaissance qui descend jusqu'aux métiers, représentent le côté passionnel du Vinci ; littéralement, sa débauche. Il choisit pour maîtresse la grande Isis et il voulut baiser les innombrables étoiles de son indéchirable voile. La postérité éblouie et presque hallucinée devant ce génie prismatique s'est mise à déraisonner. Un Allemand a fait mahométan le peintre du *Cenacolo ;* un autre, malgré son testament et tous les témoignages, le réclame comme libre penseur ! On demande compte au Vinci d'avoir servi un Sforza, un Borgia, des scélérats ; d'avoir manqué de patriotisme, fêtant l'envahisseur et même de n'avoir pas écrit des phrases émues à la mort de son père ; on admire surtout l'ingénieur, l'inventeur. La pauvre affaire de suivre Vegèce ou de précéder Vauban, quand d'un trait de crayon on fait descendre le ciel sur la terre. Ce que Léonard a découvert dans les sciences a été retrouvé après lui : ce qu'il a dessiné ne sera jamais égalé. L'Humanité lui doit de pouvoir contempler le mystère sous des traits humains, et de posséder une centaine de têtes que nul n'avait vues, car elles n'existent qu'au paradis.

La photographie qui ne fait point de bons portraits, a pour mission providentielle de sauver les chefs-d'œuvre et de les répandre. Celui qui veut étudier les dessins du Vinci irait vainement aux bibliothèques. Chez Braun, rue Louis-le-Grand, il trouvera les beaux dessins d'Italie et ceux de Windsor admirablement reproduits avec le ton du papier et la couleur du crayon : il n'est pas d'enseignement comparable à cette vue ; et là on trouve le Vinci complet, conservé sans retouches sacrilèges. Car, la fameuse *Joconde*,

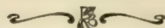
si mal encadrée qu'on ne voit pas les colonnettes qui s'élèvent de chaque côté du portrait, a subi un dévernissage qui a enlevé le modelé du visage, les cils et les sourcils. Il serait temps qu'on sût en haut lieu que les glacis superficiels portent les derniers accents du modelé et que si jamais on veut éclaircir le *Précurseur* on lui enlèvera une couche d'expression.

L'inoubliable matin où j'ai vu l'aurore ranimer la paupière en ruine du grand sphinx et l'escarboucler du mystère même des siècles, je me suis demandé quelle œuvre latine peut témoigner de notre ère et blasonner idéalement le monde chrétien? Dans mon souvenir, un doigt impérieux se dressa qui montrait le ciel; une épaule sortit de la nébride mystique, et des yeux aigus comme l'épée des prouesses, humides de pitié comme une parole de Jésus brillèrent, étoiles d'intelligence et de promesse; et une bouche ineffable, une bouche de verbe et non de volupté, une bouche qui n'a de baiser que son sourire rayonna, seuil d'une âme séraphique, remous d'une vague d'éternité mourant sur le bord humain. Le *Précurseur* m'apparut l'œuvre testamentaire de ma race, le sphinx chrétien!

L'histoire est pleine de tableaux miraculeux qui s'animèrent devant l'oraison ardente ou, si l'on veut, qui animèrent d'une ardeur imprévue les orants. Le miracle consiste à sentir l'au-delà, à en être touché et béni: qu'importe une vaine explication! Sauf l'Ermitage, j'ai vu tous les musées et aucune œuvre ne m'a parlé comme le *Précurseur*. Que le lecteur esthète place devant lui la grande photographie et qu'il croise longtemps son regard avec ce regard formidable et si doux. Dans cette œuvre suprême, peinte à Amboise, le vieux génie a caché son triple secret, plastique expressif, et technique. Je n'incite pas à une expérience spirite, mais à un rite spirituel. L'œil du Précurseur, c'est celui du Vinci dans sa splendeur essentielle, c'est-à-dire de l'homme qui apporta au monde le spectacle unique de l'omniscience et de la toute-puissance d'expression. Lorsque j'écrivis, en 1880, que la Samothrace était la plus belle statue du Louvre, on haussa les épaules: aujourd'hui c'est le sentiment unanime. Le seul mérite de l'écrivain n'est-il pas de penser en éclaireur et de signaler les ostensoirs à ses frères occupés ailleurs?

Si le corps humain à sa plus grande beauté dans l'adolescence, et sa synthèse sexuelle dans l'androgyne grec et l'ange chrétien; si le visage est la plus idéale partie de la plastique, au moins en peinture; et que les centres d'expression soient les yeux et la bouche; si l'intelligence, que nul modèle ne donne, représente une difficulté plus grande que la grimace des passions; enfin, si le rayonnement du mystère et la réverbération de l'infini marquent vraiment les extrémités de la réalisation; si tout cela ne souffre pas de négations, — le *Précurseur*, qui n'a pas l'honneur du Salon carré, — est le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, et le plus beau tableau du Louvre et du monde!

PELADAN.



LA VIE LITTÉRAIRE

L'originalité de M. Mühlfeld : l'Associée et les Mémoires d'un médecin, de Veressaïef. — Les deux critiques. — A M. Gaston Deschamps.

Je suis bien aise d'apprendre à l'univers que M. Gaston Deschamps a un système de critique excellent pour juger des œuvres importantes de la littérature française et aussi des livres de M. Abel Hermant. C'est du moins M. Abel Hermant qui nous fit, l'autre jour, le verre en main, cette grave révélation. Et je vais la consigner ici même pour la postérité.

Donc divers gens de lettres de tous ordres dînaient ensemble dans un restaurant de premier ordre, chez Marguery. Au dessert, le président du comité de l'Alimentation parisienne loua fort le président de l'Association des critiques littéraires, à moins que ce ne fût le président de la Société des gens de lettres. Je me trompe. C'est le président de ladite Société des gens de lettres et de l'Association susdite des critiques littéraires qui entre-choquèrent leurs éloges comme des verres; et le président du comité de l'Alimentation parisienne souriait au dedans de lui-même, car ayant donné à manger à des groupements de toutes les catégories, il connaît mieux que personne la vanité des discours prononcés après boire, et lui qui, par je ne sais quelle aptitude naturelle, est depuis longtemps un grand restaurateur, il est devenu par surcroît un bon philosophe.

Certes, je ne demande pas mieux que d'ajouter foi aux mémorables paroles prononcées par M. Abel Hermant, et, ce faisant, je m'accorde avec M. Marguery, le critique ou plutôt le restaurateur bien connu qui, cependant que M. Hermant distillait sa louange, dodelinait de la tête et opinait de la serviette. D'ailleurs, qui refuserait d'applaudir, n'est-ce pas? lorsqu'on tresse des couronnes à M. Gaston Deschamps! Or donc, M. Abel Hermant, faisant de sa dextre un sort à chaque poil de sa jolie moustache, il disait en un sourire, il disait... Mais voici le document, et s'il contient d'aventure une ou deux fautes de français, elles ont l'honneur et la chance d'être de M. Abel Hermant lui-même.

Vous devez sans doute à votre caractère et à votre milieu de posséder en propre ces qualités de libéralisme

et d'inflexible honnêteté qui sont les plus précieuses d'un critique. Vous y en (!) ajoutez d'autres qui ne sont pas moins à priser...

Permettez-moi de vous dire que votre courtoisie est la meilleure preuve que vous êtes un excellent critique. Il y a deux systèmes. Un autre critique déclarait tout récemment que dans un siècle aussi misérable que le nôtre, c'est un devoir que de « faire de la critique à tour de bras ». Il confondait peut-être avec la satire. Moi, je suis pour l'autre système, celui de Renan qui écrivait : « On ne parle bien que de ce qu'on aime. » Certes vous ne bénissez pas, mais je crois sentir que vous aimez la littérature contemporaine.

Et voilà ce que disait en un sourire, et flattant son enviable moustache, M. Abel Hermant, écrivain facile, cependant que M. Gaston Deschamps, faisant face à l'éloge avec sa gravité et son courage habituels, se demandait si c'était bien de lui qu'il s'agissait, et cependant que l'estimé Marguery remuait sa tête et sa serviette en signe d'assentiment... Je n'accorde pas plus de sens qu'il ne faut et que M. Marguery n'en accorde lui-même à ces manifestations de salles de banquets. Je crois bien au reste que Renan refuserait de prendre sous sa protection littéraire ceux qui l'invoquaient ainsi d'un air si satisfait, et qu'il laisserait à M. Marguery tout seul le soin de porter témoignage que ces glorieuses consécrations s'adressent bien à ceux qui les méritent. Oui, il y a tout lieu de croire que Renan la trouverait mauvaise. Quant à moi, je la juge bien bonne.

Car il s'agit de moi en cette affaire, de moi, et comment oserai-je paraître, en si brillante compagnie! *Me, me, adsum qui feci.* C'est moi, hélas! c'est moi qui ai écrit la phrase dont M. Hermant me fait la grâce de se souvenir et qu'il me fait la faveur de me reprocher : « c'est un devoir pour les critiques d'écrire à tour de bras sur nos contemporains ». Ah! je sens bien que je ne deviendrai jamais un critique passable pour banquets confraternels. Mais enfin, cette phrase, je la maintiens entière et je prononce même que pour certains de nos contemporains, dût M. Marguery ou M. Hermant, ou M. Deschamps hausser les épaules! je la juge aujourd'hui un peu bien indulgente. Il appert donc des inoubliables déclarations de M. Hermant qu'il y a pour Paris, la banlieue et surtout la province, deux systèmes de critique : l'un qui ne vaut rien, le mien, l'autre qui est excellent, celui de M. Deschamps, comme l'insinuait d'ailleurs Renan, qui, prévoyant tout, prévoyait également la critique de M. Deschamps. Et j'assure bien qu'il ne me serait jamais venu à l'idée qu'on pût comparer l'humble mais énergique conception que j'ai de la critique avec celle qu'il est donné à M. Gaston Deschamps d'avoir; non, je n'aurais pas cru que je pusse mériter un tel excès d'honneur. Mais enfin, j'aime tant, j'admire tant M. Hermant, que je ne peux admettre un seul instant qu'il ait tort, et comme en outre j'aime bien M. Deschamps, que j'admire autant que je l'aime, je voudrais bien trouver un moyen de communier dans la critique avec lui, oh! oui, et avec M. Hermant et surtout avec M. Marguery; et je propose donc un principe de critique que nous pourrons tous accepter et qui nous conciliera tous, dans une même ardeur, pour l'indépendance de la critique, la vérité et la probité littéraire. Ce principe, je l'emprunte de M. Jules Lemaître, qui a « marqué » dans la critique avant M. Deschamps, et autant que lui, si je ne me trompe. Ce principe, le voici : « Il faut aborder dans un esprit de sympathie et d'amour tous ceux de nos contemporains qui ne sont pas au-dessous de la critique. » Et maintenant, comme les principes ne valent que par l'application qu'on fait d'eux, je vais tout de suite appliquer ce principe qui plaira, je le souhaite, à M. Hermant, à M. Marguery, à M. Deschamps, encore qu'il me plaise beaucoup à moi-même.

* * *

M. Mühlfeld (voir aux annonces des journaux) publie un troisième roman, définitif comme les deux premiers. J'affirme que ce roman ne vaut rien ou à peu près rien, et je donne mes arguments. On accepte ou on conteste mes arguments, et, en somme, il est tout loisible à M. Hermant, à M. Deschamps, et particulièrement à M. Marguery de juger bon ce que je trouve détestable. Je tiens pour certain que les romans de M. Mühlfeld ne sont intéressants qu'à cause qu'ils créent une assez considérable circulation d'argent; et je prends leur auteur pour le type d'une industrie nouvelle, que j'appelle improprement l'industrie littéraire, parce que je ne trouve pas d'autre épithète plus convenable à ce genre de livres. J'exprime énergiquement mon opinion parce que je vois, par ailleurs, tout un lot d'auteurs dramatiques notoires mobilisés pour crier leur enthousiasme à la première page des journaux que ne fréquente guère, à l'accoutumée, la critique littéraire, reléguée plus souvent dans les bas-fonds, hélas! dans les bas-fonds. Et je sens bien que mon opinion ne saurait prévaloir contre celles, furieusement admiratrices, d'écrivains qui sont ou furent célèbres, et pour quelques-uns desquels je ne suis pas sans professer une certaine estime; mais je me donne au moins la joie de l'exposer franchement et sans réticences, puisque c'est cela seulement que je peux faire. Bref, considérant comme absolument regrettable l'accumulation ahurissante de publicité industrielle à laquelle se livrait ce faiseur de romans, je m'appliquais de mon mieux à distinguer de M. Mühlfeld et de son livre définitif (voir aux annonces), d'autres

livres et d'autres écrivains dont les annonces ne clament pas la gloire. Aujourd'hui, reprenant le cas singulier de M. Mühlfeld et de son livre, je demande simplement si le troupeau des imitateurs n'est pas au-dessous de la critique. Et puisque M. Deschamps, de l'aveu non négligeable, à coup sûr, de M. Hermant, détient le meilleur système de critique, je me réfère à M. Gaston Deschamps et j'attends sa décision.

M. Mühlfeld connaît le péril de l'originalité littéraire. Il reprend donc les sujets qui traînent partout, et qui, par conséquent, sont la propriété de ceux qui les ramassent. Je disais : M. Mühlfeld veut montrer la femme « associée » de son mari, sa confidente et son guide... L'idée n'est pas neuve... Non, elle n'est pas neuve. Est-ce pour la renouveler que M. Mühlfeld place ses héros dans le milieu des médecins modernes? Nous verrons bien. Mais le héros principal, Albert Tellier, est un grand médecin. L'héroïne principale, Geneviève Tellier, est l'associée du grand médecin, son mari. Les personnages secondaires sont médecins, les comparses eux-mêmes sont médecins. Lisez donc *l'Associée*, vous constaterez que les questions de médecine occupent au moins le tiers du volume qui, pour les deux autres tiers, apparaît aussi long que vide. Lisez ensuite les *Mémoires d'un Médecin*, de Veressaïef, vous constaterez qu'il n'est pas une idée, pas un fait, pas un petit, un tout petit exemple qui ne soit transposé du livre de Veressaïef dans le livre de M. Mühlfeld. J'affirme que l'inspiration est directe, soumise, fidèle, persévérante, perpétuelle, systématique, exclusive : tout est pris dans le livre de Veressaïef et rien n'est pris que là.

Concluez alors...

Je dis que toutes les idées exposées, tous les faits cités sont pris par Mühlfeld à Veressaïef. Et voici quelques témoignages significatifs :

Texte de Veressaief, p. 250.

Une autre fois je reçois la visite d'une blanchisseuse avec un eczema aux mains, d'un charretier avec une hernie, d'un tisserand atteint de phtisie : je leur prescris des onguents, des bandages et des poudres et, d'une voix mal assurée, confus de la comédie que je joue, je leur dis que la condition principale de leur guérison serait, pour la blanchisseuse, de ne pas se mouiller les mains, pour le charretier de ne pas soulever de fardeaux pesants et, pour le tisserand, d'éviter les endroits pleins de poussière.

Texte de Mühlfeld, p. 152.

Quand j'étais interne, il venait quelquefois à la visite des blanchisseuses dont les mains se couvraient d'eczéma ; le professeur leur prescrivait un onguent et il ajoutait : « Ce qu'il faudrait c'est ne pas trop vous mouiller les mains... » Évidemment, mais les laveuses ne travaillent pas avec des gants...

... Au tisserand dont les poumons n'en peuvent plus, ose-t-il ordonner de fuir cette poussière?

Pourquoi l'eczéma d'une blanchisseuse dans un livre sur la phtisie ? Tout simplement parce que cet eczéma et cette blanchisseuse sont dans le livre de Veressaïef. M. Mühlfeld gâte seulement cet exemple douloureusement clair par une facétie vulgaire et qui ne prouve rien : « Mais les laveuses ne travaillent pas avec des gants ! » Les gants ne les empêcheraient pas de se mouiller et d'avoir des eczémas ! Veressaïef n'eût pas dit cette sottise !

Autre fait qui n'est pas plus nécessaire dans *l'Associée :*

Texte de Veressaief, p. 255.

Depuis plusieurs années, je soigne dans mon quartier des ouvriers typographes ; et pendant tout ce temps, je n'ai pas rencontré une seule fois un vieillard parmi les compositeurs ! La vieillesse n'a pas le temps de venir, ni les cheveux de grisonner : dévorés par la poussière du plomb, tous ces hommes descendent dans la tombe avant l'âge.

Texte de Mühlfeld, p. 153.

Il y a des affections ouvrières. Je jetais cette semaine un coup d'œil dans l'atelier des compositeurs de l'*Époque ;* je n'y ai pas vu une chevelure grise ; le plomb typographique tue son homme avant cinquante ans.

Une fois encore, M. Mühlfeld cite, — non, il ne cite pas, il pastiche le texte de Veressaïef, mais lui ôte tout de même sa valeur. Une longue observation d'une longue vie médicale force Veressaïef à conclure que les typographes meurent tous avant la maturité de l'âge ; et nous sommes émus. Le héros de M. Mühlfeld jette seulement un coup d'œil dans un atelier typographique, et conclut tout de go que cette profession tue son homme en moins de temps qu'il ne faut pour le copier sur un ouvrage merveilleux de psychologie sociale, et nous nous demandons seulement lequel des deux se moque de nous : M. Mühlfeld ou son grand médecin, et si M. Mühlfeld n'a pas copié son livre avec la même hâte que le docteur Tellier a fait ses observations médicales.

Ailleurs, M. Mühlfeld fera écrire par le baron Heurtel une longue lettre sur la médecine. Nous admirerons la profondeur des idées, la finesse et la précision des aperçus du docteur Mühlfeld, ou plutôt du baron Veressaïef, car Heurtel résume simplement et sans nous avertir, un et même deux chapitres des *Mémoires d'un Médecin*, puis comme il est vieux, il se lasse et juge plus expédient de copier :

Texte de Veressaief, p. 243.

Le rebouteur turc, le *chodja* fait avaler un remède à son malade : il le couvre d'amulettes, et, pour terminer, souffle sur lui ; c'est cette dernière formule qui est la plus importante : le *chodja* qui a un « bon souffle » est seul capable de guérir les gens.

Texte de Mühlfeld, p. 179.

J'ai connu les rebouteurs turcs qu'on appelle là-bas des *chodjas*. Ce *chodja* fait avaler une essence à son malade ; il le couvre d'amulettes, et, pour finir, il souffle sur lui. Cette dernière opération est de beaucoup la plus considérable. Le *chodja* qui a un bon souffle est un maitre que les petits chodjas appellent en consultation. On se l'arrache. Il n'a plus le temps de souffler...

Notez que les chodja ne font rien à l'affaire, et interviennent bien indiscrètement dans l'ouvrage : Veressaïef aussi, lui qui est partout et qui cependant ne se montre pas ou qui en tous cas ne dit pas son nom. Mühlfeld néanmoins ajoute à Veressaïef pour le perfectionner. Il prend tel quel le fait pittoresque et l'abîme par un bas calembour : « Il n'a plus le temps de souffler. »

Nous non plus. Car Veressaïef nous poursuit constamment et nous rejoint à travers chaque page de M. Mühlfeld.

Texte de Veressaïef, p. 25.	*Texte de Mühlfeld*, p. 149.
Nous sommes groupés autour d'un interne qui nous démontre, sur un malade, *la respiration amphorique*. Le malade, simple ouvrier dans une filature, est au dernier degré de la phtisie ; son jeune visage, excessivement amaigri, est *légèrement bleui*, il respire vite et superficiellement ; dans ses grands yeux fixés au plafond, on lit qu'il souffre au plus profond de son âme.	Tellier avait encore dans l'oreille les auscultations récentes, la résonance des mauvaises cavernes, cette *hâte d'un souffle amphorique ;* il revoyait déjà le dernier sourire du visage si gracile et *bleui* déjà, il y a trois jours... Puis elle avait levé vers le plafond ses grands yeux décelant qu'elle souffrait jusqu'à l'âme.

Et nous voyons bien qu'une fois de plus M. Mühlfeld pastiche ; mais une fois de plus il estime que pasticher le dispense de comprendre. Et cette incompréhension est grave ici surtout où il s'agit de tuberculose, — de la tuberculose qu'il promène tout au long de son livre, avec cet excellent guide qu'est Veressaïef. Il fait signes caractéristiques de la mort d'une phtisique ce qui est signe seulement de la maladie en son dernier période, et n'est-il pas vrai que les tuberculeux ont au contraire la mort plutôt calme ? Je ne saurais décider avec certitude. Mais vous discernez les erreurs d'un souvenir pourtant servile. Le bleuissement du visage du malade dans Veressaïef devient le bleuissement cadavérique de la mort imminente... Puis Veressaïef nous explique avec une rapide précision ce qu'est la respiration amphorique ; Mühlfeld est tellement imprégné de Veressaïef qu'il omet de nous donner cette explication nécessaire. Il croit que nous sommes tous comme lui et que nous lisons son livre, aidés du livre de Veressaïef : c'est pourquoi, sans doute, il omet de nous y renvoyer. Et remarquez encore combien M. Mühlfeld est habile à gâter tout ce qu'il touche. Le malade de Veressaïef souffre vraiment au plus profond de son âme. Parfaite observation de psychologie physiologique. Pour Mühlfeld qui se joue à la surface et ne va pas jusqu'à l'idée quand le texte lui est d'un secours suffisant, cette phrase n'est plus qu'une manière de parler : elle souffrait jusqu'à l'âme, beaucoup, énormément...

Au reste, les observations médicales de Veressaïef ne suffisent pas à Mühlfeld. Il lui faut ses idées sur la puissance ou l'impuissance de la médecine, sur le rôle des médecins, leur sincérité, leur charlatanisme : il lui faut pêle-mêle les idées et toutes les observations de Veressaïef et non pas parce que le sujet de Mühlfeld le réclame impérieusement, — au contraire son livre est trop chargé de médecine, — mais parce que, en vérité, il est vraiment bien commode d'écrire un livre avec le concours gracieux, gratuit d'un autre livre excellent, vécu, vivant, et si peu connu en France...

Texte de Veressaïef, p. 50.	*Texte de Mühlfeld*, p. 178.
Dans les manuels je lisais des descriptions qui aboutissaient à des remarques dans le genre de celles-ci : « Le diagnostic n'est guère possible que sur la table de dissection » ; comme si un tel diagnostic pouvait servir à quelque chose. On amena un jour devant nous un enfant atteint d'un pio-pneumothorax tuberculeux... Quelle peine le professeur prenait pour cet examen et tout cela pour finir par nous dire que l'état du malade était désespéré et que nous n'étions pas en mesure de le guérir. A quoi bon alors le diagnostic ? Quelque juste qu'il soit, il se résume en fin de compte dans ce met de Molière : « Ils vous diront en latin que votre fille est malade. »	On s'égare dans la lecture des historiques et des hypothèses, mais au bout du papier on arrive à la conclusion, on tombe sur le mot ingénument profond. Écoute : « En cette matière le diagnostic n'est guère possible que sur une table de dissection. » Qu'est ce que tu dis de ça ? la reconnaissance du mal en vue de la guérison et du soulagement, reportée à l'heure post hume des découpages anatomiques. N'est-ce pas adorable ? Ce docteur, du moins, ne nous leurre pas : « Pourquoi ma fille est-elle muette ? — On vous en avisera après l'autopsie. »

Dissertations que tout cela et pour quoi faire ? Seulement, uniquement pour remplir le vide d'un livre qui est perpétuellement vide, et d'autant plus vide encore qu'il est plus comblé de dissertations adventices, ô Veressaïef ! Mais admirez l'influence de Veressaïef sur Mühlfeld et comme il se venge de son imitateur ! Veressaïef prononce : « Le diagnostic n'est possible que sur une table de dissection. » Et, discutant de l'ignorance des médecins il arrive au mot caractéristique de Molière : Ils vous diront en latin que votre fille est malade. Naturellement Mühlfeld emprunte la maxime : « le diagnostic... » mais il est tellement dominé par Veressaïef qu'il ne peut plus se débarrasser de lui. Mühlfeld est condamné à passer malgré lui de la maxime à Molière. Mais manquant de goût, il déforme et dénature. Et l'attristante constatation du médecin devient une médiocre plaisanterie de romancier. « Pourquoi ma fille est-elle muette ? — On vous en avise après l'autopsie. » Vous distinguez bien d'ailleurs que cette plaisanterie n'est même pas sensée. Votre fille est muette. Cette infirmité n'use pas sa force physique. Elle pourra vivre longtemps. Et l'autopsie n'aura rien à révéler. D'autant plus que l'autopsie n'intervient que pour permettre au médecin de cher-

cher enfin le diagnostic introuvable. On n'autopsie pas une muette pour trouver le diagnostic d'une infirmité connue! Mais Mühlfeld est entraîné par Veressaïef... et l'irréflexion fait le reste.

Partout ainsi. Toute la partie médicale du livre de Mühlfeld — et certes elle déborde sur les autres — est imitée de Veressaïef. Je suis même surpris que Mühlfeld reproduisant si continûment les idées, les observations d'un médecin qui est, au reste, un émouvant écrivain, ait laissé traîner de la sorte les preuves de son imitation, preuves que je viens de donner et que je pourrais multiplier. De telles... négligences se reconnaissent plutôt chez des auteurs qui, ayant consulté beaucoup de livres, n'ont pas prémédité d'en démarquer un seul...

Car il est bien entendu que je n'incrimine pas M. Mühlfeld pour avoir arraché de Veressaïef tous les petits faits indispensables à sa documentation médicale, et il est constant que Veressaïef a été pour cette documentation son seul maître. Si Veressaïef écrit :

« En 1888 le professeur Petrescu de Bucarest fit connaître un nouveau remède contre la pneumonie : la digitaline à forte dose. »

M. Mühlfeld écrit à son tour :

« Tellier saisit une fiche et griffonna une note contre le traitement par la digitale, préconisé depuis peu par un professeur de Bucarest. »

Et tout le monde voit que Mühlfeld a pris ce document de Veressaïef. Mais ce n'est pas là une soustraction. Il fallait bien que M. Mühlfeld se documentât quelque part pour écrire un livre sur la médecine : ce qui, au reste, était une entreprise superflue, car le livre de Veressaïef est très beau et bien fait pour décourager tous les imitateurs. J'ajoute qu'après la documentation que je note, tout arrive dans la fiction de Mühlfeld comme dans le récit véridique de Veressaïef et que la digitale est abandonnée par Mühlfeld comme par Veressaïef, après les mêmes vicissitudes, et que de cet abandon, suivant cette gloire, Mühlfeld tire les mêmes conséquences que Veressaïef, de la même façon que lui, conséquences pour ou contre la hâte désordonnée des savants, leur morale douteuse, leur appétit de célébrité, leur mépris des malades qui ne leur servent guère que de sujets d'expérience... Enfin tout est pris par Mühlfeld à Veressaïef, tout et le reste aussi. Et je sens bien que ces développements médicaux ne sont pas le sujet même du livre, mais ils gagnent, ils envahissent comme les herbes folles parmi les champs. Veressaïef s'est bien vengé. Et, au reste, le véritable sujet n'est pas traité et le livre se réduit à n'être que l'histoire — tant de fois lue — d'un médecin arriviste aidé par sa femme...

Un de mes amis me dit : « Que voulez-vous! Mühlfeld n'est qu'un journaliste. Alors, pour écrire un roman, « il fait encore de la copie ».

Ce peut être une conclusion, mais ce ne sera pas la seule morale de cette histoire. Revenons donc à M. Gaston Deschamps, à M. Marguery, et à M. Abel Hermant. Je viens de signaler un fait littéraire avec un système de critique qui ne vaut rien, le mien. Il importe de savoir ce qu'on en peut dire quand on a un système de critique excellent, comme M. Deschamps. J'ai indiqué de mon mieux la médiocrité littéraire et morale de l'ouvrage, les excès injurieux d'une réclame effrénée qui en somme m'amuse beaucoup plus qu'elle ne me choque, l'empressement bizarre de certains écrivains qui me choquent beaucoup plus qu'ils ne m'amusent. J'indique aujourd'hui les légers, légers emprunts qui dépassent légèrement, légèrement, oh! si légèrement les droits de documentation d'un écrivain. M. Deschamps n'a encore rien écrit sur un livre, sans valeur je le sais, mais qui a fait couler beaucoup d'encre et courir beaucoup d'argent. Ce livre sans littérature est un événement de la saison littéraire : c'est incontestable. Il faut que M. Deschamps en dise son sentiment. Je le connais assez pour savoir qu'il ne se dérobera pas à cette obligation. Puisque M. Hermant daigne doucement me comparer à M. Deschamps, je fais donc formellement appel à M. Deschamps, et je dis : En un temps où il était bien porté d'attaquer Émile Zola, M. Deschamps n'a pas craint de ridiculiser le grand écrivain pour avoir utilisé les vulgarisations de normaliens séjournant à Rome. Je distingue, quant à moi, les emprunts transformés par le romancier tout-puissant, et les emprunts serviles d'un écrivain utilitaire qui prend les faits, les idées et les phrases, démarque, dénature ce qu'il ne reproduit pas textuellement, et dans un livre admirable et inconnu fait la razzia des conceptions et des observations sur un monde dont il ignore tout. J'espère que M. Deschamps, si rude à un écrivain de génie qu'il était de bon ton alors que tous les porte-plume méprisassent, ne sera pas le dernier à rappeler un Mühlfeld à la pudeur littéraire et à la délicatesse de l'imitation. Je compte donc sur son concours dont je n'ai d'ailleurs pas besoin. Alors, il n'y aura pas deux critiques ou deux systèmes de critique et M. Hermant sera contraint de chercher d'autres effets pour sa littérature de restaurant. J'espère même qu'un jour ou l'autre, M. Hermant fera un livre qui me plaira, — il n'y aura peut-être en ce livre ni force, ni nouveauté, ni verve naturelle, mais en somme de l'esprit assez facile en son application et qui sait! de cette grâce toujours aimable, quoique un peu vieillotte, où excelle l'élève si remarquable qu'est M. Hermant, — alors je parlerai bien de ce livre puisque je l'aimerai et j'aurai le bonheur, une fois au moins dans ma vie, de faire de la critique à la

façon de M. Deschamps. Que si m'était refusée cette honorable satisfaction d'être uni deux fois à M. Deschamps, et dans la réprobation d'une industrie pareillement déplorable, et dans l'éloge d'un ouvrage de M. Hermant, eh bien ! je me résoudrai à avoir contre moi des hommes qui ont dans la littérature le poids de M. Hermant et l'autorité de M. Deschamps et je continuerai comme j'ai commencé, et je parlerai plus net et plus fort, si je suis seul à parler.

Certains font leur métier, d'autres leur devoir. Une tâche capitale incombe à la critique contemporaine. Il faut faire reculer les industriels des lettres qui envahissent et absorbent tout, et nous finirons par déconcerter, j'en suis sûr, leurs tumultueuses et basses ambitions. Il faut affirmer bien haut que nous ne sommes pas dupes de ces exaltations stupéfiantes auxquelles se livrent chaque jour certains journaux et certains milieux. L'étranger se gausse de nous et de la multiplicité des chefs-d'œuvre que nous annonçons chaque jour avec fracas. Montrons-lui qu'il a tort de rire, car nous ne rions pas, et nous savons bien que de tous ces chefs-d'œuvre de pacotille il n'en est pas un seul que n'emporte le vent. Le rôle intellectuel du critique est immense : à l'heure où tout s'universalise à la hâte et où il faut que chaque œuvre soit efficace, le critique doit déblayer le terrain de tous les parasites grossiers de la littérature, pour faire produire leur plus grand effet utile aux véritables écrivains capables d'assurer l'intervention active et, je le souhaite, prépondérante, de la France dans la formation de l'esprit européen. Et surtout, et d'abord le critique doit remplir un grand rôle moral : restaurer la dignité des mœurs littéraires, contre les entreprises affolées des commerçants de la littérature, sauvegarder la liberté, l'honnêteté et la situation même des vrais écrivains ; c'est un magnifique effort à faire. Quant à moi, je suis trop soutenu par le suffrage d'écrivains indépendants et probes pour ne pas persévérer avec une vigueur croissante dans ce travail indispensable d'assainissement intellectuel et moral.

J'ai dit.

J. Ernest-Charles.



POÉSIE

La Tristesse des Cloches.

Tandis que le soir grandissant recule
Le but des chemins où s'usent nos pas,
La voix des clochers semble au crépuscule
Appeler quelqu'un qui ne répond pas.

Dans le temps qui fuit et le jour qui baisse,
Quoi donc vous attriste, ô cloches du soir ?
Quelle peur vous prend, quel espoir vous laisse
Quand, au pied des monts, l'ombre vient s'asseoir ?

Vous n'avez pas fait d'inutile route,
Vous n'avez jamais eu d'ami changeant ;
Pourquoi pleurez-vous lorsque vous écoute
Le beau soir vêtu de pourpre et d'argent ?

Vous vivrez encor mainte et mainte année,
Dans les hauts clochers près du firmament,
Et vous reverrez la même journée
A la même place indéfiniment.

Vous vivrez longtemps, et les azurs proches
Vous feront toujours le ciel aussi doux ;
Vous vivrez longtemps, très longtemps, ô cloches,
Et si vous pleurez, ce n'est pas sur vous.

Mais, connaissant bien le peu que nous sommes,
Vous qui nous sonnez la fête et l'adieu,
Pour qu'il ait pitié des enfants des hommes
Désespérément vous appelez Dieu.

Les Lendemains.

Vous viendrez, vous viendrez lorsque nous serons morts,
Vous que nous attendions pendant toute la vie :
Par votre foule en fête elle sera suivie,
La voiture assourdie où s'en iront nos corps.

Après que nous aurons fermé notre fenêtre
Et du côté du mur tourné nos fronts ridés,
Vous vous lèverez, vous, qui verrez disparaître
Les vieux astres caducs qui nous ont mal guidés.

Vous chanterez, ô voix, vous fleurirez, ô lèvres,
Dont l'absence rendit nos jours seuls et muets,
Et vous révélerez à d'autres les secrets
Et les sources d'amour dont avaient soif nos fièvres.

Quand nous ne verrons plus, quand nous n'entendrons [plus,
Quand nous serons sortis de l'attente et de l'heure,
Vous viendrez tous, ô vous, que nous aurions voulus
Et pour qui nous avions préparé la demeure,

Vous viendrez ; mais les cœurs qui vous feront accueil
Nous auront oubliés trop pour vous reconnaître,
O nos hôtes en vain attendus, et peut-être
Vous mourrez méprisés et pauvres sur leur seuil.

M. Comert.



THÉATRES

Odéon : *Résurrection,* drame en cinq actes avec un prologue, tiré du roman de Tolstoï, par M. Henry Bataille.

Avant la première de *Résurrection,* ou pouvait se demander le genre d'intérêt qu'offrirait la mise à la scène de ce roman, le plus fameux parmi tous ceux qui parurent dans ces dix dernières années. Après cette première, on ne peut plus contester la valeur significative que représente, en ses parties essentielles du moins, un tel effort d'art. Tâchons d'en dégager le sens.

Ces transpositions à la scène d'une œuvre romanesque reposent presque inévitablement sur un malentendu en ce qui touche le spectateur. Ou bien celui-ci a pris connaissance de la pensée de l'auteur sous sa forme initiale, et les images déposées en lui par une première lecture viennent combler les lacunes inséparables de la réalisation dramatique, éclairer les parties d'ombre et renforcer, par leur intervention précise, les suggestions de la scène : c'est le cas des spectateurs avertis, en très grand nombre il est vrai, quand il s'agit d'une œuvre aussi célèbre que *Résurrection*, et qui provoqua de si abondants commentaires. Ou bien, au contraire, ce spectateur ignore la forme première, et il y a gros à parier que certaines parties de la pièce lui demeureront obscures, parce que, clairement exprimées sous l'espèce du roman, elles restent sous-entendues et insuffisamment traduites dans l'action dramatique. La conséquence immédiate, ou, si vous préférez, le correctif de cette transposition, c'est qu'un bon adaptateur doit s'appliquer plutôt à *interpréter* qu'à suivre rigoureusement la trame romanesque sur laquelle il travaille, parce que, en lui devenant servilement fidèle, il risque de n'en point faire sortir le véritable sens, tandis qu'il peut parfois, grâce à une interprétation toute personnelle et renouvelée, dégager ce qu'elle enferme d'essentiel au point de vue scénique. Tel est donc l'idéal du véritable adaptateur qui peut, en s'y appliquant, faire œuvre de poète et de créateur. Voyons si M. Henry Bataille y a réussi, et dans quelle mesure !

Il ne pouvait s'agir, on le pense bien, de traduire à la scène le grand souffle de nature et de renaissance printanière qui circule à travers les cinquante premières pages du roman de Tolstoï. Cela, c'est purement et exclusivement virtuosité de poète et de romancier; c'est le triomphe du génie descriptif, arrivant à mélanger, à confondre si bien l'âme de ses personnages et le décor dans lequel ils évoluent, qu'ils ne font plus qu'une même chose à vrai dire ! Ces souffles de printemps, caressant l'âme fraîche et virginale de deux enfants qui découvrent l'amour, voilà le champ de la poésie pure et du roman. Nulle réalisation dramatique ne pourrait nous les rendre, et M. Henry Bataille n'y a pas songé un instant. Il s'est contenté d'en retenir la signification psychique, en la concentrant, très délicatement et très habilement, sur la seule Katucha, en nous montrant les premiers émois et les troubles de la vierge cédant à l'impérieuse loi d'amour, glissant avec un sourire d'abandon aux bras de l'homme qu'elle aime, parce que tel est le vœu de la nature à qui l'asservit son instinct. Cette synthèse, cette concentration dramatique de la pensée du poète, est du plus heureux effet, parce qu'elle traduit, en quelques répliques et quelques gestes, la pensée mère de l'auteur qui circule à travers les descriptions de son roman ; parce qu'elle met en lumière la virtuosité propre de Tolstoï, non pas celle du moraliste hypnotisé par la *question sexuelle*, mais celle du poète qui rend son hommage à l'Amour.

Le prologue est donc une réussite dont on ne saurait rapprocher la scène des assises. Tous ceux qui ont lu le roman conservent présente à la mémoire l'admirable et flagellante satire de la justice humaine que Tolstoï marque au fer rouge dans les pages qui précèdent et suivent la condamnation de la petite Katucha devenue la Maslova. Quelques naïfs ou quelques-uns de ceux qui ont un intérêt trop manifeste au maintien de ce qui est, ont pu critiquer l'audace de cette peinture, si vivante et si vraie. Mais quel est l'esprit libre qui s'étant trouvé mêlé au monde judiciaire, par curiosité ou par profession, ne reconnaît en son for intérieur que la peinture du romancier demeure au-dessous de la réalité ! Tout ce qu'il entre de routine, de médiocrité, d'indifférence coupable et d'insuffisance dans l'exercice d'une profession où sont requises les plus hautes, les plus nobles facultés humaines, Tolstoï nous l'a dépeint en cette belle scène des assises, dont nous ne voyons transportée à la scène que la partie finale, c'est-à-dire la délibération du jury et le prononcé de la sentence. C'est ici qu'il faut appeler à son aide le souvenir du roman si l'on veut arriver à restituer le développement d'âme de Nekhludov, et comprendre l'interversion soudaine qui se fait en lui. — Mais d'eux-mêmes, tous les détails, si vivants, de cette description, viennent s'offrir à la mémoire et combler les lacunes de l'œuvre dramatique, si bien qu'il devient impossible de la juger comme telle, à raison de l'abondance et de la précision des traits qui assiègent le souvenir. J'ai conscience que la scène de la délibération du jury, présentée comme elle l'est par l'adaptateur, ne saurait m'expliquer Nekhludov, et pourtant je le vois tel qu'il est, ou mieux tel que le

souvenir du roman me le rappelle... Voilà bien le malentendu dont je parlais au début.

Si la scène des assises m'apparaît, à l'analyser de près, d'une réalisation insuffisante, celle de la prison s'impose en revanche comme un des plus beaux effets dramatiques qui se puissent voir au théâtre. On se rappelle la donnée exacte : La Maslova a été condamnée par le jury à la déportation. Une fois la sentence rendue, elle est conduite à la prison des femmes, où elle doit séjourner quelque temps avant son départ pour la Sibérie. Nekhludov qui a reconnu dans la Maslova, fille de maison publique, celle que jadis il aima sous le nom de la gracieuse et pure Katucha ; Nekhludov qui d'un coup d'œil a revu tout le passé, et reconstitué la longue suite de dégradations par où la jeune fille de jadis est descendue jusqu'à la plus basse prostitution ; Nekhludov qui d'un même coup d'œil mesure l'étendue de sa faute et par conséquent de sa responsabilité à l'égard de celle qui fut sa victime, s'est juré de réparer cette faute, d'expier ce crime, de travailler au relèvement moral de la Maslova. Il se fait donc délivrer un permis pour pénétrer dans la prison des femmes, et voici que la Katucha de jadis ne le reconnaît plus, s'avance vers lui comme au-devant d'un *client*, et vient s'offrir de tout son corps et de tous ses sourires. Cette scène, il faut le reconnaître, est une des plus émotionnantes, une des plus saisissantes qui se puissent voir au théâtre, aussi bien par le contraste poignant de la minute présente avec ce qui fut la réalité charmante de jadis, que par le drame intime qui s'agite dans l'âme de Nekhludov, par l'affirmation, grandissante en lui, de sa responsabilité morale, et qui se mesure, cette responsabilité, à la chute de sa victime. Il y a là tout un drame de vie intérieure, marqué par un contraste, qui touche au plus intense pathétique. « C'est donc un être en qui tout est éteint ! » songe Nekhludov. Un instant, le dégoût le détourne d'elle : il songe à quitter la place, convaincu qu'il n'y a plus rien à faire, comme on abandonnerait une malade condamnée. Il demeure pourtant ; il tâche d'évoquer le passé, espérant raviver en elle quelque étincelle de son existence première. Mais au lieu du passé, c'est le présent qui s'impose à la Maslova. Elle lui crache à la face des paroles de dégoût ; elle met à nu tout l'avilissement de son être intime ; elle lui apparaît comme la plus misérable des filles. Toute cette scène, faut-il le dire encore, est de la plus impressionnante beauté : c'est quelque chose d'absolument inédit au théâtre, rendant un son qu'on n'a point encore entendu, dans la note de ce réalisme si particulier à la littérature russe que nous trouvons dans la *Puissance des Ténèbres*, et qu'aucune autre littérature d'aucun temps ne nous a fait connaître. N'y eût-il que cet acte dans *Résurrection*, transposée à la scène par M. Henry Bataille, il vaudrait la peine qu'on se dérangeât pour le voir !

C'est aussi bien, hâtons-nous de l'ajouter, le point culminant de l'œuvre, celui où l'émotion atteint son apogée. Et de pareilles beautés d'ailleurs rendent difficile pour la suite ! Une fois arrivés là, nous trouvons, si je puis ainsi m'exprimer, un *arrêt* dans le développement d'âme de Nekhludov. Au lieu de progresser, de s'épanouir par la pitié humaine, par la sympathie, par tout ce qui fait la grandeur de l'altruisme, pitié humaine ou charité chrétienne, il demeure au même point. Et c'est par là, c'est à partir de là que l'œuvre dramatique s'affirme manifestement inférieure à l'œuvre romanesque. C'est là que ses moyens d'action doivent céder le pas à ceux du roman ; c'est par là que la synthèse du théâtre s'oppose décidément aux procédés analytiques du roman. S'il en fallait une preuve nouvelle, je la trouverais dans *Résurrection*. Le personnage de Nekhludov en subit comme une altération, une transposition si l'on veut, qui est moins due, je le crois, à l'intervention du tempérament propre de l'adaptateur, qu'à la difficulté, à la presque impossibilité, dans une synthèse dramatique, de montrer ce véritable épanouissement par touches successives, auquel se prête à merveille une analyse romanesque. Dans toute la dernière partie de l'œuvre, dans l'acte de l'infirmerie, comme dans celui de la steppe sibérienne, la figure de Nekhludov offre je ne sais quoi de sec, de figé, qui ne s'accorde ni avec la conception première du personnage, ni avec le renoncement dont il a fait preuve. J'ai dit que c'était un *arrêt de développement* chez lui, et je ne saurais mieux trouver pour préciser mon idée. On le souhaiterait plus compréhensif, plus pénétrant, plus *chrétien* dans le beau sens du mot. On lui voudrait quelque chose de cette onction suave que la charité, comprise comme elle le fut seulement par le génie chrétien, communique à ceux qu'elle marqua de son ineffaçable empreinte. Dans le roman de Tolstoï, cette empreinte est visible ; elle n'apparaît guère dans le dénoûment de M. Henry Bataille... voilà peut-être le plus grave défaut qu'on lui puisse adresser. Et cependant sans elle, qu'est-ce donc que la figure de Nekhludov ? Une chimère, une impossibilité, je ne sais quoi d'inexistant et d'irréel qui ne repose sur rien de solide. Un grand écrivain de ce temps a dit, dans un langage magnifique : « Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe. » J'avoue que mon étonnement et ma gêne furent grands de voir le personnage de Nekhludov, dans la suite de son développement, aussi

éloigné de l'idéal de tendresse et de pitié qui seul m'apparaît être sa raison d'exister. Il argumente trop, il se contient trop, il ne s'abandonne pas assez à l'élan d'une âme qui, pour avoir accompli l'œuvre de renoncement à laquelle elle s'est vouée, est déjà marquée de l'onction sainte qui caractérisait le tendre François de Sales.

Faut-il attribuer la raison de cette impression, que d'autres éprouvèrent j'en suis sûr, au jeu de l'acteur qui incarne Nekhludov? Voilà de ces mécomptes particuliers au théâtre et qui font de l'interprétation dramatique la chose la plus fuyante, la plus féconde en surprises qui soit! M. Dumény a de la ligne, de l'élégance, du mordant, tout ce qui fait que, par certains côtés de sa nature, il incarne bien le *prince* Nekhludov. Mais il a aussi je ne sais quoi de sec, de roide et de guindé qui l'accompagne dans tous ses gestes, qui caractérise ce que nous appelons ses *tics* et qui est précisément le contraire de ce qui convient au *chrétien* Nekhludov. Comme on le voudrait voir, dans ses rapports avec celle qui fut jadis la petite Katucha et qui est devenue la femme Maslov, oui comme on le voudrait voir moins engoncé, plus abandonné à lui-même, plus libre enfin, plus proche de cette douceur et de cette onction qui doivent faire de lui le véritable sauveur de la Maslova! Le défaut tient-il à la conception même du personnage, tel qu'il est traduit dans le drame de M. Henry Bataille, ou bien à sa réalisation plastique, telle que nous l'offre M. Dumény?... Il est assez malaisé de le démêler exactement. Voilà en tous cas la grosse objection et qui frappera tous ceux qui ont lu le roman.

J'arrive à Mlle Berthe Bady qui interprète le rôle de la Maslova avec une autorité et une puissance singulières. On ne saurait, plus intelligemment et avec plus de nuances, mettre en opposition les deux faces d'une vie. Gracieuse, charmante, pleine de pudeur et de retenue dans le prologue du drame, elle fut une Katucha telle que dut l'imaginer Tolstoï. Elle est ensuite une Maslova saisissante, qui met en lumière le contraste avec une intensité qu'il serait difficile de dépasser : elle donne au plus haut point l'impression de la décadence, de la dégénérescence physique et morale. Elle rend les gestes, les intonations, la mimique de la fille, dégradée, abrutie par l'alcool, en qui par instants brefs ressuscitent les lueurs de sa vie d'autrefois. Voilà une création de premier ordre et tout à fait inattendue.

C'est un honneur pour la direction de l'Odéon, et un titre véritable à l'estime des lettrés, que d'avoir monté une œuvre de cette force, avec le relief et l'éclat qu'elle lui a donnés. J'ai toujours à cette place conservé ma liberté d'appréciation vis-à-vis de M. Paul Ginisty, et plus d'une fois j'ai eu à donner mon opinion avec une franchise voisine de la brutalité. Aussi bien est-ce un devoir autant qu'un plaisir pour moi de reconnaître ce qui est et de féliciter hautement M. Ginisty. Quelques mauvaises langues ont pu dire ou diront encore qu'arrivé au tournant de sa carrière où il se trouve, et proche du renouvellement de son privilège, c'est habileté pure de sa part... Voilà une *habileté* qu'on souhaiterait à plus d'un directeur. Le second Théâtre-Français a donné là un effort considérable et fait une tentative toute moderne, dont on prend mieux conscience, si on l'oppose aux derniers spectacles de la rue Richelieu : *Gertrude* et *Rome vaincue*. Ah oui! *Rome vaincue!...* je vous recommande cela. Il ne faut pas manquer d'aller voir *Rome vaincue*, quand ce ne serait que pour mieux comprendre ce qui est *fini*, ce qui sent la mort, fini comme genre, fini comme réalisation. Tous les vieux pontifes de la Tragédie sont là, rassemblés, qui hurlent à l'envi! Et parmi ces vieux, il y en a de jeunes par le nombre des années, mais qui sont déjà si vieux par le genre! Ils possèdent, ils utilisent, avec quel merveilleux à-propos, tous les clichés de la colère, de l'amour, de la jalousie!... Mais je m'arrête, car sur ce sujet je serais inépuisable!

Écartant tout vain jeu de mots, *Rome vaincue*, c'est la mort, et *Résurrection* c'est la vie : voilà ce que je voulais dire en terminant!

PAUL FLAT.



LES DÉDICACES

DANS L'ŒUVRE DE BALZAC

Personne ne savait mieux se prodiguer que Balzac. Nul homme n'eut pour ses amis, pour ses parents, pour des femmes qu'il aimait, des délicatesses de sentiment aussi profondes, d'aussi beaux enthousiasmes, une si attentive bonté dans l'affection. Les deux volumes de sa *Correspondance*, l'histoire de sa vie, les mille et une anecdotes que rapportèrent, sur lui, les commentateurs nous découvrent, avec une éloquente prodigalité, les beaux horizons de cette âme, assez vaste pour contenir, à côté du génie, les attachements parfois les plus humbles du cœur. Les dédicaces de ses ouvrages, presque toutes écrites dans un élan affectueux, témoignent au plus haut point, chez Balzac, de cette pieuse fidélité aux êtres choisis qui approchèrent, durant les courts instants de loisir de sa vie laborieuse, d'une intimité que lui-même préférait au monde. Étudier d'un peu près les quelques lignes liminaires qui couronnent, en tête de chacun de ses ouvrages, le monument varié de *la Comédie humaine*, c'est refaire, pas à pas, l'histoire de ses amitiés et de ses amours; c'est, peu à peu, sou-

lever, sur quelques-unes des figures mystérieuses de sa vie, le voile d'ombre de l'inconnu. Certes, parmi ces noms, il en est quelques-uns — les noms de de femmes surtout — qui lui furent infiniment chers ; il en est d'autres — noms de grands poètes, de grands artistes ou de grands savants — qui ajoutent à l'éclat des chefs-d'œuvre admirés sur lesquels ils figurent ; mais il en est plusieurs, plus modestes, plus cachés, qu'un prénom banal et fraternel sert quelquefois seulement à désigner. Ceux-là ne sont pas les moins touchants. Ils ajoutent, à côté du public hommage rendu, par le grand romancier, au génie ou à la passion, quelques pages où s'est épanchée, non sans émotion, la tendresse bien humaine d'un être supérieur. La simple dédicace de *Facino Cane* « à Louise, comme un témoignage d'affectueuse reconnaissance » suffit, en quelques mots, à nous rappeler le plus pudique et le plus délicieux des secrets de sa vie. Quelques autres, comme celle des *Chouans*, adressée à M. Théodore Dablin, simple quincaillier de la rue Saint-Martin, l'un des plus vieux amis de la famille Balzac, le « perfide petit père » de la *Correspondance ;* une autre à Auguste Borget, l'ami dévoué des heures difficiles, le compagnon de lutte de la rue Cassini, à qui, dans une accolade, il offrit la *Messe de l'Athée;* celle du *Lys dans la Vallée* « à M. J.-B. Nacquart, membre de l'Académie royale de médecine », « autant pour remercier le savant qui le sauva jadis que pour célébrer l'ami de tous les jours », indiquent, chez le maître initiateur du roman contemporain, un attendrissement à se souvenir, où la piété parfois ressemble à de la poésie. Les amis d'enfance, les compagnons de collège les plus oubliés et retrouvés par hasard, en une heure de rencontre prennent eux aussi, à côté des princes, des duchesses ou des membres de l'Institut, leur légère part d'immortalité. « Voici, » dit Balzac au baron de Penhoen, en lui dédiant *Gobseck*, « l'ouvrage que je faisais quand nous nous sommes revus et pendant que tu travaillais à tes beaux ouvrages sur la philosophie allemande... Ton vieux camarade de collège, de Balzac. » A Albert Marchand de la Ribellerie, un autre condisciple d'études, il envoie de Tours, en 1836, simplement, sans phrase, la dédicace du *Réquisitionnaire.* Les dédicaces, chez Balzac, familières tour à tour ou respectueuses, empreintes de sentiment ou de déférence, brûlantes quand ce sont des aveux, discrètes quand ce sont des souvenirs, pudiques quand ce sont des espoirs, s'inscrivent, en tête de chacune de ses œuvres, en une belle suite sentimentale. « Le cortège de noms amis, qui accompagnera mes compositions », écrit-il lui-même, à George Sand, sur la première page des *Mémoires de deux jeunes mariées*, « mêle un plaisir aux peines que me cause leur nombre, car elles ne vont point sans douleur, à ne parler que des reproches encourus par ma menaçante fécondité, comme si le monde qui pose devant moi n'était pas plus fécond encore. Ne sera-ce pas beau, George, si quelque jour l'antiquaire des littératures détruites ne retrouve, dans ce cortège, que de grands noms, de nobles cœurs, de saintes et pures amitiés, et les gloires de ce siècle... »

Il y a tout cela, en effet, dans ces belles dédicaces.

* * *

Les plus admirables, celles qu'il se complut à sertir avec le plus de finesse dans le style, le plus de saveur dans l'expression, s'adressent aux femmes connues ou inconnues qui apportèrent, au labeur formidable de cet Alcide ès lettres, le consolant sourire de l'éternelle Omphale. Alors, la voix sonore se fait douce, le ton s'abaisse jusqu'à la prière ou à l'aveu; ce colosse trouve, pour offrir à ses confidentes la plus pure sève de son génie, des mots émus et enveloppants, au travers desquels comme le soleil à travers la douce brume de l'aube, perce quand même la belle franchise de ce cœur qui jamais ne connut les mots vils du mensonge.

A la générale Junot, duchesse d'Abrantès, à la duchesse de Castries à la ressemblance de qui il dessina un jour cette troublante, égoïste et hautaine *Duchesse de Langeais ;* à Zulma Carraud, à Desbordes-Valmore, « le cher rossignol » de la *Correspondance*, à Mme Émile de Girardin, « sa chère écolière », qui le devait — un jour — portraiturer avec sa fameuse canne ; à la comtesse Merlin il offre, tour à tour, en un beau trophée : *la Femme abandonnée, l'Illustre Gaudissart, la Maison Nucingen, Jésus-Christ en Flandre, Albert Savarus, les Marana.*

Les deux premières de ces dédicaces : « A Mme la duchesse d'Abrantès, son affectueux serviteur, de Balzac » ; « A Mme la duchesse de Castries, Paris, novembre 1832 », sont parmi les plus concises qu'il ait écrites. Elles n'en rappellent pas moins le rôle capital que jouèrent ces deux femmes dans sa vie tourmentée. Mme d'Abrantès, la protégée de l'empereur Napoléon et l'auteur des *Mémoires*, occupe, dans la *Correspondance* de l'écrivain, une place importante. Pour Mme de Castries, tout le monde sait bien que ce qu'il ne lui dit point ici en trois mots, il le lui a dit ailleurs en de nombreuses lettres et plusieurs romans. Aucune femme ne laissa, dans ce grand cœur, de plus douloureuse marque de la passion. Les peines, les affronts, les déboires de toutes sortes dont la belle et ironique duchesse de Langeais accable Montriveau, Balzac ne les a-t-il point eu à supporter de Mme de Castries ? Aucune femme ne laissa en lui de plus « vives et saignantes blessures », que cette fière et jolie personne dont le seul but, en se liant à Balzac, semble avoir été d'attacher à ses pas un Si-

gisbée de génie. « C'est le type le plus fin de la femme, écrit d'elle Balzac à Mme Zulma Carraud, mais toutes ces jolies manières ne sont-elles pas prises aux dépens de l'âme? » Mme Carraud est effectivement la confidente de Balzac aux heures difficiles, avec Mme de Berny, l'une des femmes admirables et maternelles qui s'efforcèrent, par leurs soins cordiaux, leur affection patiente et douce, d'apporter à cette âme enfiévrée et avide de bonheur un peu de repos, de calme recueilli et de sérénité. Amie d'enfance de Laure de Balzac la sœur du romancier, — Mme Zulma Carraud, devenue épouse d'un directeur des études à Saint-Cyr, agréable écrivain elle-même, sut toujours se montrer pitoyable aux peines secrètes d'Honoré. Il n'est point de femme qui, si l'on en croit la *Correspondance*, ait reçu de lui de si longues et de si nombreuses lettres. C'est que le grand Balzac eut bien des peines cachées et des tourments secrets. Mme Zulma Carraud, en les consolant à la façon d'une mère, les lui diminua aussi souvent que le put sa généreuse intervention. Mme de Balzac la mère n'avait point toujours été pour son fils un ange consolateur. Bien qu'il eût gardé d'elle un souvenir attendri et que la dédicace : « A ma mère » adorne le premier feuillet du plus touchant de ses récits : *le Médecin de campagne*, Balzac ne pensait point toujours à rencontrer auprès d'elle cette chaude et patiente affection dont sa sœur, Mme Laure de Surville, Mme de Berny, Mme Werdet ou bien Mme Zulma Carraud, tour à tour, l'entourèrent. Aussi Balzac écrit-il, à cette dernière, dans la belle dédicace de *la Maison Nucingen*: « N'est-ce pas vous, Madame, dont la haute et probe intelligence est comme un trésor pour vos amis, vous qui êtes à la fois, pour moi, tout un public et la plus indulgente des sœurs, à qui je dois dédier cette œuvre? » Toutefois, comme Balzac l'écrira plus tard à Mme Hanska : « Mme Carraud est une belle âme, mais l'amitié ne remplace pas l'amour. »

Cet amour, empreint d'amitié, Mme de Berny (l'adorable Mme de Mortsauf du *Lys dans la Vallée*) avait commencé de le lui apprendre. La tendresse de leurs relations, où se retrouve un peu de la maternelle douceur qui unissait Rousseau à Mme de Warens, représente assez, parmi toutes les affections qui attachèrent Balzac à des femmes, la plus profonde et la plus durable : « Mme de Berny, quoique mariée, a été un Dieu pour moi, écrira-t-il toujours, plus tard, à Mme Hanska. Elle a été une mère, une amie, une famille, un ami, un conseil; elle a fait l'écrivain, elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours, comme un bienfaisant sommeil, endormir les douleurs. » Il n'y a guère trace — cela se conçoit — de cet enthousiasme du cœur, dans la dédicace à M. Alexandre de Berny, de *Madame Firmani*.

A Mme la comtesse Merlin, une amie de Mme Gay et de Laure de Surville, Balzac a dédié *les Marana*; à Mlle Marie de Montheau il a dédié *la Maison du Chat qui pelote*; puis ce fut la dédicace de *la Grenadière*, datée d'Angoulême (août 1832) : « A Caroline, à la poésie du voyage, le voyageur reconnaissant. » Caroline, c'était la princesse Caroline Galitzin de Genthod, née comtesse Walewska.

Balzac lui offrit une autre fois, sous ce nom princier : *Un Drame au bord de la mer*. Avec elle, commence la série de dédicaces où l'auteur, sur un ton plus familier à la fois et plus mystérieux, ne consacre plus son offrande que par un prénom. A cette correspondante inconnue, qui ne signa jamais d'un nom autre que celui de Louise, et qui, pendant les années 1836 et 37, échangea, avec lui, de fréquentes missives, Balzac dédia *Facino Cane*. « A Hélène », en 1845, il dédia *le Curé de Village*; « à Maria », en 1833, il avait dédié *Eugénie Grandet*.

Enfin parut, avec *Modeste Mignon*, la célèbre dédicace « A une Étrangère » : « Fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur et poète par tes rêves; à toi cet ouvrage, où ton amour et ta fantaisie, ta foi, ton expérience, ta douleur, ton espoir et tes rêves sont comme les chaînes qui soutiennent une trame moins brillante que la poésie gardée dans ton âme, et dont l'expression, quand elle anime la physionomie, est, pour qui t'admire, ce que sont, pour les savants, les caractères d'un langage perdu. » Nobles et touchants accents, pure adoration d'un grand cœur pour une créature encore inconnue! « Une Étrangère », c'est Mme Éveline de Hanska. Une lettre, portant le cachet de la poste d'Odessa et signée de ce nom mystérieux, était arrivée, un jour, de Russie, adressée à Balzac chez Gosselin, l'éditeur de *la Peau de Chagrin*. Ainsi commença ce roman épistolaire qui fut le dernier de la vie de Balzac et qui ne devait finir qu'avec le mariage. Une autre dédicace vient, par ailleurs, en attester encore, de la part du grand homme, l'expression indicible et profondément belle; c'est celle commençant par ces mots : « Madame, voici l'œuvre que vous m'avez demandée... » et que, dans la dernière série des *Études philosophiques*, écrivit Balzac à la première page de *Séraphita*.

* * *

Aux jeunes filles, à ces pures créatures qu'aucun baiser d'amant, aucune brise de passion étrangère, aucun éveil des sens n'ont effleurées encore, Balzac a dédié celles de ses œuvres où les sentiments, enve-

loppés encore dans ce qu'ils ont de divin, ne transparaissent qu'à peine, au delà du récit conté. « La première œuvre *un peu jeune fille* que je ferai, je la dédierai à votre chère Anna », écrit, à la date du 2 juin 1839, le romancier à Mme Hanska. Anna était la nièce de cette dernière; c'est elle qui devint plus tard l'épouse du comte Georges Mnizesch, le cher « Zu », le « Gringalet » familier de la *Correspondance*. Balzac tint sa promesse et lui dédia le chapitre le plus pathétique des « Célibataires » : *Pierrette*. Le maître ne s'est jamais montré plus infiniment tendre, plus délicat que dans les paroles mi-voilées écrites pour une oreille chaste : « ... Comment, dit-il, comme saisi de crainte, vais-je vous dédier une histoire pleine de mélancolie?... Il est si difficile, Anna, de vous trouver, dans l'histoire de nos mœurs, une aventure digne de passer sous vos yeux, que l'auteur n'avait pas à choisir... »

Un autre jour, c'est à « Sofka » (Mlle Sophie Koslowski), l'une des jeunes filles de ces nombreuses familles polonaises, les Makanof, les Troubetskoï, les Nariskine, etc., que connut le romancier chez Mme Hanska, que Balzac dédia *la Bourse*, comme autrefois les peintres faisaient en dédiant leurs tableaux à « une belle sainte ». Pour ses chères nièces, Sophie et Valentine Surville, les bien-aimées enfants de cette « *Laura Soror* » qu'il aima tant, et de M. de la Greneray-Surville, Balzac écrivit tour à tour *la Paix du Ménage* et ce chef-d'œuvre : *Ursule Mirouet*. « Vous autres, jeunes filles », dit Balzac dans l'une de ces lignes, « vous êtes un public redoutable, car on ne doit vous laisser lire que des livres purs comme votre âme est pure... »

Aucune œuvre n'est, en effet, d'un plus chaste coloris, d'une trame plus familière et plus naturelle dans sa tristesse que cette histoire touchante de jeune fille malheureuse, écrite à l'intention d'une jeune fille heureuse, et cela par l'un des plus admirables, par l'un des plus complets peut-être des écrivains modernes.

Mais voici la série de dédicaces adressées par Balzac à ses amis nombreux de Milan et de Florence, à tous ces nobles Italiens qui se firent une fête et un honneur de recevoir l'illustre écrivain parmi eux, lors de son voyage, les Porcia, les di Negro, les Maffei, les Bolognini, les Belgiojoso. Au travers de ces lignes, comme embellies du souvenir du plus beau des sites, de l'un des mondes les plus délicieux de la terre, la joie de l'écrivain éclate en une belle furie, se développe parfois en une offrande liminaire de deux ou trois pages, écrite sur le ton familier d'une lettre et qu'illumine encore le souvenir du voyage. Ah ! ce voyage au delà des Alpes! Balzac le désirait depuis longtemps accomplir. Déjà, dans l'une de ses plus anciennes lettres à sa sœur, il écrivait, sans pouvoir encore contenter son vœu : « Je suis aux portes de l'Italie et je crains de succomber à la tentation d'y entrer... » Cette fois-là, pourtant, Balzac ne céda point au mirage. D'Aix, où il se trouvait, il s'enfuit à Angoulême. Mais le désir de cette terre bénie des arts, plus fort peut-être qu'aucune des passions qu'il éprouva jamais pour un être humain, l'emporta enfin. Ce fut en 1838, que le « Mar » boucla ses valises, quitta travaux, femmes et amis, et d'une allure enthousiaste que ne contentait point la lente diligence, se dirigea, vers l'Italie, comme vers une maîtresse, avec l'ardeur audacieuse d'un adolescent...

La dédicace d'*Une fille d'Ève* « à Mme la comtesse Bolognini, née Vimercati » évoque encore, aujourd'hui, quelques-uns de ces souvenirs. Balzac y décrit le « frais salon en stuc et le petit jardin, au *Vicolo dei Capuccini* ». Et il ajoute, se déclarant « Italien par la constance et par le souvenir » — : « Vous avez quitté le *Corso* pour les *Fre monasteri*, je ne sais point comment vous y êtes et je suis obligé de vous voir, non plus au milieu des jolies choses qui sans doute vous y entourent, mais comme une de ces belles figures dues à Raphaël, Titien, Corrège, Allori, qui semblent abstraites tant elles sont loin de nous... » En offrant la dédicace des deux volumes des *Splendeurs et misères des courtisanes* « à Son Altesse le prince Alfonso Serafino di Porcia », Balzac revoit les « *boschetti* dont les ormes lui rappelaient les Champs-Élysées » et regrette, à l'aspect de nos cités boueuses « les dalles si propres, si élégantes de Porta-Renza ». Puis voici l'admirable dédicace des *Employés* à « la comtesse Serafina San Severino, née Porcia », véritable étude littéraire sur l'illustre conteur italien *Il Bandello*, trop longue pour être reproduite ici, mais que tous les fervents balzaciens tiendront certainement à relire comme l'une des pages définitives qui aient été consacrées, par une plume de génie, au plus éclatant des émules de Boccace. A *la Divine Comédie*, le seul poème « que les modernes puissent opposer à celui d'Homère », le grand Honoré consacra dans son épître dédicatoire de *la Cousine Bette* au prince de Teano, les quatre feuillets de l'admiration la plus émue.

* * *

Les dédicaces que Balzac n'offre pas à l'amour ou à l'amitié, il les réserve au talent, à la science ou au génie. Né pour tout ce qui est grand, — nul ne sait, mieux que lui, apprécier la grandeur des autres. Les épîtres, en préface à plusieurs de ses œuvres, en témoignent constamment. Il n'en est point, parmi les lettrés, les sculpteurs et les savants à qui le prodigieux architecte de la *Comédie Humaine* envoie ses

ouvrages, qui ne se recommande comme l'une des gloires de cet âge du romantisme dont il demeure lui-même l'un des hommes les plus rares et les plus éclatants. Si Balzac dédie à l'un des maîtres de la science *le Père Goriot*, cette merveille, c'est « au grand et illustre Geoffroy Saint-Hilaire » ; s'il adresse à un grand lyrique *les Deux Poètes*, c'est à Victor Hugo ; s'il fait hommage à un peintre de *la Fille aux yeux d'or*, c'est à Eugène Delacroix, si bien élu pour la comprendre ; si, enfin, Balzac cherche un statuaire admiré ou un maître du génie musical contemporain à qui envoyer, comme une marque de haute gratitude esthétique, *le Curé de Tours* ou *Ferragus chef des dévorants*, il pense aussitôt à David d'Angers ou à Hector Berlioz.

Son génie, semble-t-il, va au-devant du génie, ainsi que vers un frère naturel et divin. Jamais aucun nom indifférent ne sortit, pour une louange banale, de cette plume féconde. Par ses dédicaces à Rossini, à Liszt, il témoigne de ses goûts de dilettante ; par celles à Louis Boulanger, à Achille Devéria, de son amour pour les œuvres peintes d'un coloris chaud et savant, où le luxe des tons accompagne la structure linéaire. En offrant au marquis de Pastoret, membre de l'Académie des Beaux-Arts, sa belle étude philosophique *Sur Catherine de Médicis*, à M. Savary, membre de l'Académie *des Sciences*, la dédicace mystérieuse de *la Peau de Chagrin*, reparaît, chez Balzac, le passionné d'occultisme et de mystère, d'antiquités et de toutes les merveilles de l'au-delà que fut parfois, à certaines heures, le grand Tourangeau.

Ses amitiés de lettres, où la communion en un même idéal ajoutait son attachement à celui du cœur, se retrouvent, ainsi que des témoignages de précieuses affections, en tête de quelques-unes de ses œuvres les meilleures. C'est pour « M. le marquis de Belloy », ce fin poète, cet esprit délicat, que Balzac écrivit *Gambara ;* pour le comte Ferdinand de Gramont, le fidèle Pylade du marquis de Belloy, qu'il composa *la Muse du département*. D'inaltérables témoignages d'amitiés du grand romancier pour d'autres écrivains se retrouvent encore dans ses belles dédicaces de *Autre étude de femme*, à Léon Gozlan, ce pieux artisan de sa gloire ; de *Sarrazine*, à Charles de Bernard, des *Mémoires de deux jeunes mariées*, à George Sand, d'un *Prince de la Bohème*, à Henri Heine. Enfin voici, dans les « Célibataires », « l'affectueuse dédicace d'*Un Ménage de garçon* « à M. Charles Nodier, membre de l'Académie française, bibliothécaire à l'Arsenal ». Cette page inoubliable, l'une des plus amères et des plus satiriques qu'ait consacrées Balzac à son époque, à la puissance de l'or et à celle des intrigues, est digne de servir d'avertissement à cette âpre étude réaliste, l'une des plus navrantes et des plus pittoresques des « Scènes de la vie de Province ».

Mais il est un dernier ami, un correspondant anonyme à qui s'est adressé quelquefois le maître-initiateur du roman de mœurs contemporaines. Il s'agit du « Lecteur ». A cet être multiple et difficile, à ce maître de sa fortune et de sa gloire Balzac dédia certains jours un roman compacte, une nouvelle, une étude analytique, une pièce de théâtre. La plus célèbre et la plus longue de ces dédicaces de l'auteur au public est celle de *l'Élixir de longue vie*, écrite, en novembre 1831, au château de Saché, chez M. de Margonne. Pleine d'humour, de vérité, de philosophie, cette adresse au lecteur contient, sous un air enjoué, la plus terrible et la plus irrécusable des critiques contre l'héritage et les héritiers. « La lecture nous donne des amis inconnus et quel ami qu'un lecteur ! » ajoute le romancier à la fin de ce réquisitoire.

* * *

Ainsi se recomposent, peu à peu, en un bel obituaire, les amitiés de ce grand homme, se dressent en de beaux portraits tous les êtres qu'il chérit ou qu'il admira. Aucun cœur ne fut plus généreux, ne s'épancha davantage dans le sein de l'affection ou dans celui de l'amour. Cette vie tumultueuse, troublée de luttes amères et de dettes croissantes, qu'empoisonnèrent toujours les créanciers et les gens de loi, dissimulait, à l'ombre de la plus dévorante activité, la tendresse infinie d'une âme créée pour la seule Beauté. En écrivant *la Comédie Humaine* cet immense travailleur a tenu à y associer chacun de ceux ou de celles qui lui furent affectueux en une heure de peine, en un instant inoubliable de joie. En envoyant aux uns et aux autres toutes ces belles dédicaces, Balzac payait les dettes de son cœur. On voit qu'elles étaient plus nombreuses encore que celles de sa bourse. Il n'est point de noms de ses amis obscurs ou célèbres, qui n'y aient pris place. Aujourd'hui qu'est venu « l'antiquaire des littératures » — ainsi que l'écrivait ce grand homme à Mme Sand, dans quelques lignes déjà citées, — ne se retrouvent, dans ce cortège, « que de grands noms, de nobles cœurs, de saintes et pures amitiés et les gloires de ce siècle ». (*Les Mémoires de deux jeunes mariées*, dédicace.)

EDMOND PILON.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42797. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 29 NOVEMBRE 1902.

UN DERNIER AMOUR DE RENÉ (1)

Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V... (1827-1829).

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, le 1er mai 1828.

Le résultat de votre lettre est que vous viendriez à Paris si je vous aimais. Eh bien ! si je vous aime, vous viendrez donc à Paris? Mais comment vous persuader que je vous aime, vous que je n'ai jamais vue ? Un esprit aussi facile à se tourmenter que me semble être le vôtre ne s'arrangera pas de toutes mes protestations. Vous chercheriez dans les phrases, dans les mots de ma lettre, la preuve que je n'ai pour vous que de la politesse, de la bienveillance commune; que mes sentiments ne sont que cette galanterie dont on se fait un devoir envers toutes les femmes. Mais, en vérité, convenez que, pour une simple politesse, elle serait assez longue? Prendre tant de plaisir à vous écrire si souvent passe un peu le savoir-vivre ; et, si un grand attrait ne m'entraînait vers vous, moi qui ai toujours eu en horreur les lettres, ma correspondance avec vous deviendrait bien inexplicable. Allons, ne vous creusez pas la tête; reconnaissez la vérité; et convenez que, si vous ne venez pas à Paris, ce n'est pas à cause de mon indifférence pour Marie!

Je veux vous détromper encore sur un autre point. Vous me paraissez croire que j'attache un grand intérêt à la politique, que je suis tourmenté sous ce rapport, que j'ai de grands soucis d'ambition : c'est une complète erreur. Je suis profondément indifférent à ce qu'on appelle la politique. C'est là, même, mon véritable défaut comme homme public, et ce qui m'empêche de parvenir. Je désire sans doute sortir de la position pénible où je suis, encore plus pour Mme de Chateaubriand que pour moi; mais ce désir ne s'étend pas au delà d'une aisance honorable qui me permette de me reposer sur mes vieux jours, et ne m'oblige plus d'être aux gages d'un libraire.

Vous voyez combien vous êtes, en tout, loin de la vérité; j'aime Marie et ne désire qu'une vie retirée, exempte des inquiétudes du lendemain.

Vous voilà bien grondée! *Humiliez-vous* et demandez pardon à *votre maître!*

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 10 mai 1828.

Vous m'écrivez que vous m'aimez et ne souhaitez qu'une vie retirée et tranquille. Ce peu de mots contient nos vœux et nos espérances à tous deux: puissent les unes et les autres n'être pas trompées!

Vous m'écriviez, il y a quelques mois « Je voudrais connaître votre vie depuis votre berceau jusqu'au commencement de notre correspondance. » Ce désir était amical ; je devais y accéder. Mais la répugnance que j'éprouvais à vous occuper de moi seule pendant trois ou quatre pages, et à m'en souvenir moi-même si longtemps, me fit éloigner l'accomplissement de cette tâche. Cette omission a tourné contre moi. Je sens aujourd'hui le besoin d'empêcher à

(1) Voir la *Revue* des 8, 15 et 22 novembre.

l'avenir tout malentendu entre nous en vous montrant votre amie inconnue. Au premier moment, je vous écrirai les principales circonstances de ma destinée. Le mal que me fera cette démarche sera compensé par le plaisir de vous donner une preuve de confiance parfaite. Quand vous recevrez cette feuille, réservez-la pour la lire dans un moment de repos d'esprit !

Mais n'attendez pas, pour m'écrire, que vous l'ayez reçue, car mon dessein peut encore changer !

Quand je vous écris, c'est presque toujours immédiatement après avoir reçu vos lettres. Ordinairement pendant la nuit ou la promenade, toujours d'abondance de cœur et sans réflexion. (Si j'en faisais, il est probable que nous ne serions pas en correspondance.) Mais il est remarquable que j'aie commencé et soutenu une correspondance avec le plus grand écrivain de son siècle et de bien d'autres siècles, sans éprouver le moindre embarras. La vérité est que je ne pense pas plus à bien écrire quand je vous écris que je ne pense à bien parler quand je fais mes prières. Si vous avez révélation du ciel, vous savez qu'on y aime ainsi !

Ne me laissez pas dans l'anxiété sur votre position ! Je ne sais plus rien de M. Hyde de Neuville depuis le rétablissement de sa femme, qu'il m'écrivit. Il est juste qu'il ait du temps pour aller vous voir et qu'il n'en ait pas pour m'écrire ; dites-m'en quelque chose !... Mon ignorance se trompe-t-elle en croyant voir que sa position politique est difficile, séparé de vous ?

Lettre à M. de Chateaubriand.

Partie d'Hauteville, le 18 mai.

HOMMAGE A L'ÉLU DE MON CŒUR

A l'âge de dix-huit ans, mon père se maria contre son gré pour complaire à sa mère... Il aimait avant son mariage une jeune personne, digne de tous les vœux et de tous les hommages. On l'en sépara parce qu'elle était pauvre. De son côté, ma mère ne s'était mariée que par dépit ; ils ne furent pas heureux ensemble.

Ils n'eurent jamais d'autre enfant que moi. Dès ma naissance, je devins la consolation de mon père et l'objet du déplaisir de ma mère. Je restai chez ma nourrice jusqu'à l'âge de cinq ans. J'en revins faible et délicate, parce que j'y avais souffert. Mon père, peu de temps après son mariage, était tombé dans une maladie de langueur qui l'avait empêché de veiller sur moi. Il se rétablit enfin. Il avait repris à la vie et retrouvé son amie.

Il faut que je vous parle d'elle, parce qu'elle a eu une grande influence sur mon sort. L'enfant de celui qu'elle aimait devint son trésor. Sa tendre pitié me donna l'existence une seconde fois ; elle m'aimait chèrement et ne pouvait me quitter. Elle employait tous les moyens pour me retenir auprès d'elle ; elle me prodiguait tous les soins, tous les dons, toutes les caresses. J'apprenais d'elle à prier Dieu, à chérir mon père et à aimer les pauvres. Quelquefois elle me dérobait à ma mère ; d'autres fois, ne pouvant m'obtenir, elle allait m'attendre dans le bois de pins, au bord de la rivière, et mon père me conduisait à elle. Nous la trouvions qui nous attendait, les larmes aux yeux et le sourire sur la bouche. Il me plaçait dans ses bras et s'asseyait auprès d'elle. Sans comprendre leurs discours, je sentais qu'ils se plaignaient, et tâchais de les consoler par des paroles enfantines qui les faisaient sourire quelquefois, et plus souvent redoublaient leur tristesse. Ils ne sortaient guère de leur vallée, s'aimaient uniquement, vivaient de larmes, et se quittaient peu. Leur amour n'eut d'autre terme que celui de leur vie ; et, maintenant qu'ils reposent l'un et l'autre dans le tombeau, leur pauvre délaissée porte rivée à son cou la même chaîne qui les a liés autrefois, et les aime encore l'un pour l'autre. J'étais incessamment couverte de leurs caresses, et baignée de leurs larmes. C'est ainsi que, dès mon bas âge, mon cœur fut empreint de tendresse et de mélancolie.

D'un autre côté, mon enfance fut très malheureuse. Le désespoir ne m'était pas étranger. Une aimable sainte, ma grand'mère maternelle, me donna une dévotion exaltée qui me sauva ; plusieurs fois, en faisant mes prières du soir, je demandai à mon ange gardien de me transporter durant mon sommeil dans les déserts de la Thébaïde. L'histoire de saint Alexis me touchait beaucoup. Une fois, à l'âge de sept ans, je demeurai deux jours et une nuit cachée dans un endroit d'où j'espérais voir passer ma mère chaque jour sans qu'elle me revît jamais.

Ces premiers temps ont laissé dans mon âme des traces ineffaçables ; la suite de ma vie les a gravées encore plus profondément.

Des arrangements de fortune et d'autres motifs avaient déterminé ma mère à me marier à l'âge de treize ans avec un de ses parents qui avait, dans mon intérêt, donné son consentement. Je subis alors le sort de la comtesse de Gauges ; vous n'avez peut-être jamais entendu parler d'elle, mais ses infortunes sont connues de tout le monde, dans le Languedoc. La mienne fut ignorée du public..

L'excellent M. de V... eut tous les malheurs ; je les partageai dans toute la sensibilité de mon cœur. Son estime et son amitié sont mes uniques biens. Mais ses chagrins ont affaibli son âme. Le spleen et ses conséquences les plus funestes le menacent incessamment, et moi, avec un caractère craintif et irré-

solu, il me faut en secret soutenir et conduire celui qui devrait être mon guide et mon appui... Quoique je le chérisse et l'estime parfaitement, la confiance m'est interdite avec lui. Je dois lui cacher soigneusement la force des atteintes que j'ai reçues moi-même ; je cultive la gaieté naturelle et la douceur de mon humeur avec les mêmes soins qu'une autre femme pourrait donner à ses grâces et à sa parure. Ces soins me sont doux à remplir ; mais le poids des affaires, pour lesquelles ma répugnance est extrême, est aussi tombé sur moi.

Une circonstance funeste m'a longtemps privée du seul fils que Dieu m'ait donné. Mais il vit et il me sera rendu. La santé de ma mère s'altéra, il y a plusieurs années ; il me fallut alors m'arracher à mes regrets et à M. de V... pour demeurer auprès d'elle... Dieu a béni mes soins. Elle est enfin rétablie, et je puis maintenant goûter la solitude et le silence, derniers biens qui me restent.

Cependant, mes chagrins n'ont jamais éclaté au dehors ; ils n'ont soulevé contre ceux qui les ont causés la censure de personne : eux-mêmes en ignorent peut-être une partie. Je n'ai rompu ni desserré aucune de mes relations naturelles ; je suis demeurée étroitement attachée à ce qui me faisait mal, parce que l'honneur vaut mieux que la vie. M'abandonnant au destin contraire, j'ai vécu d'une vie tout intérieure, séparée par la mort de tout ce que j'ai aimé, privée par l'absence de tout ce que j'aime. D'autres malheurs se sont succédé et... j'ai eu des ailes comme celles de la colombe. J'ai volé et j'ai trouvé le lieu de mon repos ! Le sort inévitable m'a réfugiée dans votre sein : rien ne peut plus m'en éloigner que vous-même, et vous ne m'en éloignerez pas !

Pour vous seul au monde, je pouvais rassembler ces terribles souvenirs qui dorment habituellement au fond de mon cœur. Que maintenant ils reposent dans le vôtre, et que ce dépôt sacré pour moi le soit aussi pour mon ami ! Cependant, ne concluez pas de ce sombre tableau que je suis tout à fait malheureuse ! Non, cette funeste destinée n'a détruit dans mon âme ni la confiance ni l'espoir. Même avant de vous écrire, il y avait dans ma vie un grand nombre d'heures pleines de douceur, et des moments de joie sans cause qui me sont peut-être doubles en compensation. J'ai d'ailleurs embrassé la résignation comme une véritable amie ; je puis souffrir paisiblement sans attrister personne. Je ne connais pas le ressentiment, tout calcul m'est impossible et, si j'ai de la fierté comme femme, Dieu m'a fait la grâce de me laisser douce et humble de cœur. Mes goûts sont simples, et je prends volontiers tous les petits bonheurs dont la vie est comme semée à chaque pas. Voilà toute l'amie que Dieu envoya à celui auquel les dons les plus parfaits n'ont pu faire aimer la vie !

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, 28 mai 1828.

J'ai lu et relu votre terrible et touchante histoire. Mais votre comtesse de Gauges est-elle la marquise de Gauges ? Je n'ose le croire. Non, cela n'est pas possible ! Et ce fils, dont vous me parlez tout à coup, pourquoi a-t-il disparu, pourquoi revient-il ? Vous m'en dites trop ou trop peu. Et quand reçois-je ces confidences ? à l'instant où ma vie change encore une fois, où ma bizarre destinée me rappelle encore sur la scène du monde et me pousse hors de ma patrie. Ne vous verrai-je donc jamais ? Je vais à Rome. Y viendrez-vous ? Pouvez-vous y venir ? Puis-je vous rencontrer sur la route ? Moi-même serai-je longtemps dans cet exil ? Suis-je longtemps quelque part ? La roue de ma fortune tourne encore plus vite que ne passent mes années, qui touchent à leur terme.

Je suis, je vous assure, tout bouleversé de votre lettre et de ma nouvelle position. J'attends avec impatience une lettre de vous. Je demande peut-être de la force à la faiblesse : mais deux roseaux s'appuient mutuellement.

Il me serait impossible d'écrire quelques lignes de plus. Votre histoire me poursuit comme un mauvais songe. Quelle femme ai-je donc rencontrée ? *Venez à moi !* L'abri n'est pas bien sûr, mais on se cache quelquefois dans des ruines.

J'aime celle qui ne m'est plus inconnue que de visage.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 8 juin 1828.

J'ai lu votre lettre avec joie. Je vous le dis devant Dieu, je vous aurais donné cette ambassade de ma main si cela eût été en mon pouvoir, et je vous la redonnerais encore dans ce moment. Et pourtant, le cœur me manque à l'idée de vous perdre. Allez, mon maître bien-aimé, mon ami chéri, vous emportez les dernières lueurs de ma vie ! Soyez heureux, vous et la chère compagne de votre destinée, et gardez un souvenir à votre Marie !

Le rétablissement de la santé de ma mère, l'inutilité de mon séjour ici, au moins pendant dix-huit mois, m'avaient fait projeter de m'en absenter. Trop pauvre maintenant pour faire de longs séjours à Paris, j'avais enfin accepté l'invitation d'une amie qui vit seule à la campagne avec son enfant, à quelques lieues de Paris. Je devais aller, avec une seule femme de chambre, passer l'automne et l'hiver chez elle, pour être plus près de vous, et elle devait venir passer ici l'année suivante. Depuis que vous m'avez

donné le nom d'amie, ce projet a été mon idée fixe. Hélas!

Le mois qui vient de s'écouler m'avait préparée à l'événement. J'ai reçu votre lettre en allant à vêpres. J'ai versé beaucoup de larmes devant Dieu. Je me plains moi-même de vous perdre sans vous avoir vu. Je vous plains aussi d'avoir inspiré vainement une affection si tendre. Avions-nous donc mérité cette rigueur du sort?

Vous me demandez si j'irai à Rome? Si je pourrai y venir? Relisez ma lettre du 20 février!

Vous ajoutez : *Venez à moi!* Cette parole est puissante. Écoutez :

Le cœur de Mme de Chateaubriand vous appartient. Dites-lui que vous avez une dernière sœur! Priez-la de m'aimer et elle m'aimera! Alors je pourrai faire avec vous deux le voyage de Rome! Je ne serai au milieu de vous que lorsque vos cœurs m'y appelleront. Notre vie sera pleine de douceur et de charme. Vous deux, heureux l'un par l'autre, vous trouverez le délassement de votre situation dans mon amitié pure et fidèle. Et moi, solitaire là comme ici, sans crainte et sans regret, je livrerai toute mon âme au bonheur de vivre près de vous et pour vous. Voilà l'inspiration que j'ai reçue au milieu de mes prières: je me suis vue versant, sur les marbres éternels des vastes basiliques de Rome, les mêmes larmes de tendresse que je répands si souvent ici, dans l'église rustique où je vous conduis avec moi.

Si ce projet de ma tendresse ne peut s'exécuter, quelque chose me dit que je ne vivrai pas jusqu'à votre retour. — Quand partez-vous? Par où passez-vous? Ah! retardez tant que vous pourrez!

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, ce 13 juin 1828.

Enfin, me voilà libre de causer avec vous. Il m'a fallu franchir les premiers moments d'une position nouvelle, et répondre à plus de cent lettres de demandes ou de compliments. Ma main est si fatiguée que je puis à peine écrire, mais le cœur n'est pas là, et il est à vous.

Que ne puis-je disposer de ma vie! Quel bonheur j'aurais de vous voir avec nous! Mais je ne puis rien, et je ne hasarderai pas même une proposition qui paraîtrait extraordinaire. Beaucoup de vertus ne sont pas toujours des raisons de paix, de douceur et de bonheur.

Une chose me console. Ma vie est d'une vicissitude si continuelle que je parierais ne rester à Rome que quelques moments. Irai-je même? Je suis nommé, mais je ne suis pas parti, et je ne puis partir au plus tôt que vers la fin du mois prochain. Que de choses peuvent arriver dans cet intervalle! Ah! comment songerais-je à associer une autre existence à une existence aussi troublée et aussi incertaine que la mienne?

Vous ne vivrez pas jusqu'à mon retour! Ne le croyez pas! Vous me survivrez de longues années. Mais savez-vous une chose? Il faut absolument que je vous voie. Si vous perdez vos illusions, tant mieux pour vous; si je les réalise, elles deviendront des vérités. N'êtes-vous pas fatiguée de cette ombre qui vous poursuit comme vous me poursuivez? Il y avait d'abord du charme dans cette amitié adressée à quelque chose d'inconnu; mais ce charme, à la longue, devient une espèce de désespoir. Quand je n'aurais pas pour moi toutes les bizarreries de ma destinée, les sessions me ramèneront nécessairement tous les ans. Je ne sortirai pas de France ou je n'y rentrerai pas sans vous voir; mon parti est arrêté.

J'attendais une explication sur votre vie. Vous ne me la donnez pas. Parlez-moi de votre fils! Est-ce la marquise de Gauges qu'il faut lire dans votre lettre? Écrivez-moi comme à l'ordinaire. Rien n'est changé. Écrivez-moi!

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 13 juin 1828.

... *16 juin.* — Hier, je fus voir ma mère. Elle reçoit la *Gazette*, que je ne daigne jamais regarder, mais dont je suis quelquefois contrainte d'entendre lire et commenter les ignobles insolences. Expressément invitée à lire celle du 10, je ne sais quelle prévision me poussa à la parcourir avec rapidité : j'y vis ces mots : *M. de Chateaubriand a enfin pris congé du roi.* Ainsi, l'audience de congé avait eu lieu il y avait déjà cinq ou six jours : elle précède immédiatement le départ des ambassadeurs. Le vôtre était donc effectué; vous deviez même avoir passé les monts! Je demeurai tranquille sous le coup, mais il ne porta pas à faux. D'affreuses douleurs de cœur me saisirent; je réunis toutes mes forces pour les surmonter et me hâtai de me faire conduire ici, où mes pauvres domestiques me soignèrent de bon cœur. Ces douleurs aiguës augmentaient de moment en moment; elles m'ôtaient le pouls, la respiration et presque la vie. J'ai été bien soignée, le danger est passé. Ainsi une pensée a suffi pour renverser une santé que les chagrins avaient toujours laissée inaltérable (hors une fois).

Que devins-je, hier soir, en revenant aux lieux d'où j'étais partie le matin pleine d'espérance et de joie, parce que je ne prévoyais point d'obstacle à notre réunion? Je dois rester ici jusqu'à ce que M. de V... revienne à Lyon. Il plaint ma solitude et les ennuis qui la troublent; il ne m'aurait pas refusé

son agrément pour le voyage de Rome, entrepris sous vos auspices; votre heureuse compagne ne m'aurait d'abord aimée que de sa tendresse pour vous; mais, bientôt, elle m'aurait aimée pour moi-même. Quelle femme au monde pourrait lui offrir une affection plus tendre et plus vive, des soins plus doux et plus caressants? Que mes heures, que mes jours seraient bien employés à la distraire de ses maux, s'ils duraient encore, à la délasser des contraintes de la position! Mon pauvre ami, que je me sentais heureuse de devenir l'amie de votre femme : de ne vous voir, de ne vous aimer qu'ensemble; et de vous confondre dans mon cœur en vous apercevant l'un et l'autre pour la première fois, en allant vous chercher tous deux en toute sécurité. Et tout cela n'était qu'un rêve! Pauvre Marie! Oublie l'espérance, suis encore un peu de temps ta carrière solitaire, marche encore sans assistance et sans appui!...

J'ai lu, dans les *Débats* du 13, un article qui commence ainsi : « M. de Villèle et ses plans secrets... » Cet article est de vous, c'est le réveil du lion! Dieu vous garde, noble et intrépide Breton! Quant à votre gloire, elle s'accroîtra, je le sais, et sortira plus brillante et plus pure de cette troisième persécution.

Mon fils est sans reproche. Sa passion pour l'état militaire le lui a fait embrasser bien avant la fin de ses études; il est entré en service prématurément, à l'époque de la guerre d'Espagne; il a été fait lieutenant à la rentrée du prince. Sa conduite est parfaite. Il a d'excellentes qualités. Il y a deux ans que nous ne nous sommes vus. Je ne sais quand je le retrouverai. Son père en décidera. Je n'en puis dire plus.

C'était bien la marquise de Gauge qu'il fallait lire. Je n'avais confondu que le titre de ce malheureux modèle. Mais ne rappelons plus les souvenirs! Ce n'est pas impunément que je les ai rassemblés, pour que vous eussiez une idée vraie du cœur qui vous aime.

Ainsi donc, mon projet était impossible! Si vous connaissiez ma timidité, vous m'aimeriez de l'avoir formé; je serais embarrassée devant tout autre que vous; mais vous, qui connaissez le fond des cœurs, vous voyez le mien. Vous ne tournerez en dérision ni sa confiance, ni l'ignorance du monde où je suis demeurée. Pourquoi faut-il que vous soyez privé de moi? Cette douceur et cet abandon vous reposeraient! L'explication que vous me donnez m'oblige à vous prier de régler vous-même ma conduite en ce qui vous concerne. Mais est-il possible que la pensée faible et incertaine de votre Marie inconnue puisse arriver jusqu'à vous, à travers le bruit et le trouble d'une existence si forte et si tumultueuse? C'est le brin d'herbe qui se fait jour dans le marbre et le granit.

Adieu, mon maître chéri, mes vœux vous suivent.

MARIE.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, 24 juin 1828.

Il faut bien que je vous gronde. Vous rendre malade pour un article de gazette, est-ce sage? Que m'importe, d'abord, l'injure de Villèle, et ensuite suis-je parti parce qu'il le dit ou le fait dire? Mais enfin, vous êtes guérie. Dieu soit loué! Venons aux faits. Il est impossible désormais que je parte avant le mois de septembre, et nous avons d'abord deux grands mois à nous écrire. Ensuite je reviendrai à chaque session, et il est plus que probable que je ne ferai pas un long séjour à Rome.

Comme je reviendrai seul en France, je suis déterminé à revenir par la Corniche et aller vous voir dans votre désert; vous pouvez y compter. Nous nous verrons avant de quitter la vie; soyez-en sûre!

Ce n'est aucune des idées qui semblent vous être venues qui font la difficulté pour Mme de Ch... C'est le tour de son esprit, et la presque-impossibilité où elle est de rompre des habitudes intérieures de sa vie et de s'associer une compagne. Je l'ai vue quelquefois tentée de prendre avec elle une jeune ou une vieille parente, pour la soigner, et jamais elle n'a pu arriver à une détermination. Lui proposer une *inconnue* lui semblerait une folie. Si quelque hasard vous la faisait connaître, alors il y aurait quelque chance; encore, il ne faudrait guère y compter.

Non, Marie, c'est moi qui irai vous trouver! C'est moi qui arrangerai votre vie! Un peu de temps encore, et les difficultés s'aplaniront.

Vous vous êtes trompée sur l'article. Depuis la chute de Villèle, je n'ai pas mis un seul mot dans les *Débats*, ni n'y mettrai. L'article, je crois, était de Salvandy.

(*A suivre.*)



L'ENLÈVEMENT DE RUMBOLD

Octobre-Novembre 1804.

Dans l'été de 1804, toute la politique, tous les préparatifs militaires de Napoléon se tournaient à deux fins : empêcher, retarder la coalition de l'Autriche avec la Russie et l'Angleterre; tenir, à coups de prestige, à coups de promesses, l'Europe en suspens jusqu'au jour où il passerait en Angleterre, ou, s'il n'y pouvait passer, s'il se jugeait menacé sur le continent, prévenir les ennemis, se rejeter sur l'Al-

lemagne, s'en rendre maître, écraser l'Autriche avant l'arrivée des Russes. Pour l'un comme pour l'autre ouvrage, l'alliance, ou tout au moins la neutralité de la Prusse, était indispensable. La Prusse demeurait, comme en toutes les affaires depuis 1792, l'une des pièces principales, sinon la principale, de l'immense machine politique conçue par le Conseil exécutif provisoire et le Comité de salut public de l'an III, ébauchée par le Directoire, construite par le Consulat, et qui devait assurer à la France la possession des « limites naturelles », les Pays-Bas et les pays allemands de la rive gauche du Rhin.

Le roi de Prusse, entêté de neutralité, persiste à repousser les propositions d'alliance de Napoléon, comme il a repoussé celles du Directoire, comme son père a repoussé celles du Comité. Napoléon soupçonne une entente plus intime entre le prince et Alexandre. Talleyrand pose au ministre de Prusse, à Paris, cette question catégorique : « Si, dans le cas que la cour de Russie demandât au roi le passage à travers ses États pour des troupes destinées contre la France, le roi s'engagerait à le refuser ? » Le roi de Prusse en donna l'assurance, sous la réserve que les troupes françaises ne seraient point augmentées dans le pays de Hanovre, occupé par le corps français de Mortier depuis juin 1803, et qu'elles ne porteraient point la guerre dans les pays neutres du Nord de l'Allemagne (1). Ce qu'il ne dit point, c'est que, dans le même temps, il signait avec les Russes une *déclaration* secrète par laquelle les deux États s'engageaient à « s'opposer de concert à tout empiétement du gouvernement français sur les États du Nord de l'Allemagne ». Napoléon l'ignorait, mais un je ne sais quoi le tenait en méfiance, et il essaya, une fois de plus, d'engager le roi de Prusse dans le parti de la France.

A l'automne, il fit un voyage d'inspection militaire sur les côtes, et une revue de ses alliés, dans les pays du Rhin. Il y reçut la reconnaissance de son titre impérial par l'Autriche : François II, prévoyant dès lors quelque catastrophe du Saint-Empire, avait profité de l'occasion pour se déclarer *empereur* dans ses propres États, empereur héréditaire d'Autriche, alors qu'il n'était, jusque-là, qu'empereur électif d'Allemagne. A Mayence, où il arriva le 21 septembre, Napoléon tint cour somptueuse de ses clients d'Allemagne. Ils apprirent à le connaître : s'ils obéissent, il les comblera ; sinon, ils seront anéantis. A l'oreille, on leur parle de couronnes nouvelles à décerner, et d'une autre *Ligue du Rhin* renouvelée de celle de Louis XIV. Les électeurs passeront rois, le roi sera promu empereur. Napoléon adresse à Frédéric-Guillaume une lettre de congratulations pour le bon procédé de la reconnaissance de l'Empire français. Il l'envoie par M. d'Arberg, « auditeur de son Conseil d'État ». D'Arberg exprimera le désir où est l'empereur de contribuer à l'éclat de la couronne de Prusse. C'est, en réalité, l'insinuation de le faire empereur aussi, à l'exemple du roi de Bohême et de Hongrie. Plus il se créera ainsi d'empereurs satellites et secondaires, plus la Russie, plus le Saint-Empire en sera diminué, et plus grandira, par comparaison, le seul *empereur* véritable, le seul successeur de Charlemagne, l'empereur d'Occident. C'est le temps où il négocie, avec Rome, la consécration, par le Pape, de ce nouvel empire.

Lorsque Frédéric-Guillaume connut ces insinuations de Napoléon, il commença par s'en effaroucher, puis il s'en ouvrit à la reine, « dans des termes de la plus grande modestie » (1). Son ministre des Affaires étrangères, Hardenberg, fit le politique. « L'Autriche et la Russie, dit-il au ministre de France, Laforest, ont pour principe que la maison de Brandebourg est suffisamment accrue. Un titre impérial peut seul déjouer leur politique en élevant les rois de Prusse plus haut que leurs fortune actuelle. » Hardenberg l'entendait d'une couronne à fleurons abondants ; ce fut une occasion pour lui de remettre le Hanovre sur le tapis, et de témoigner du désir constant du roi de prendre cet électorat sous sa garde : le sort s'en réglerait à la paix, d'accord avec l'Angleterre. « Le roi s'est persuadé que celui d'Angleterre prendrait, à la paix, le titre impérial que son parlement a déjà pris, et mettrait l'objet en négociation. Il lui paraît que le moment serait le plus favorable à y songer. » C'était éluder une fois de plus l'alliance : les bénéfices d'une entente avec la France, mais point d'engagements avec elle ; recevoir, de ses mains, des terres conquises par elle, mais se les faire garantir par l'Europe ; acquérir des États, du fait de la Révolution, comme en France, le bourgeois acquérait des biens nationaux, et les payait... en assignats ; le Hanovre en dépôt, le Hanovre en gage, le Hanovre en provision, le Hanovre en récompense de la neutralité, mais point de Hanovre contre l'Angleterre, point de guerre aux Anglais. « Si l'on avait, écrit Hardenberg à Lucchesini, le 22 octobre, une juste confiance dans le système du roi, ne pourrait-on et ne devrait-on pas se reposer sur sa garantie et en revenir au plan de remettre le Hanovre en dépôt à la Prusse, au moins diminuer considérablement l'armée qui l'occupe ? » Avec ces arrière-pensées réconfortantes, Frédéric-Guillaume chargea le colonel de Knobelsdorf de le représenter au sacre de Napo-

(1) Baillen, *Preussen und Frankreich* von 1791 bis 1807, t. II, Leipzig, 1887. Correspondance d'avril et de mai 1804.

(1) Rapports de Laforest, ministre de France à Berlin, 16 et 19 octobre 1804.

léon et lui donna des instructions en conséquence.

Imaginer que Napoléon évacuerait le Hanovre, conquis par ses troupes, et le livrerait à la Prusse par mesure de courtoisie et pour la seule fin de montrer sa confiance « dans le système du roi », c'était s'abuser de la façon la plus étrange sur sa politique. S'il payait les gens et les gratifiait, c'était pour qu'ils le servissent. Il eut l'occasion de montrer aux Prussiens jusqu'où il pourrait, le cas échéant, pousser avec eux et de quelle façon il entendait en être servi.

La guerre de police qu'il menait contre les correspondants, espions, émissaires et agents anglais demeurait impuissante. L'expulsion de Drake, ministre anglais à Munich, et de Smith, ministre à Stuttgart, semblait n'avoir produit aucun effet. Drake s'était réfugié à Dresde, où il avait retrouvé d'Antraigues, couvert par la Russie, et insaisissable en son repaire. Le bureau central de l'espionnage et des agences anglaises, quelque chose, pensait-on à Paris, comme l'office de Wickham, sous le Directoire, s'était transporté à Hambourg. Napoléon avait déjà menacé cette ville libre de la livrer à une puissance monarchique « qui y fera la police contre les Anglais (1) ». La menace n'opéra point. Les agents anglais continuèrent leur manège. Napoléon s'emporta et résolut de frapper un nouvel exemple, un 21 mars diplomatique (2).

Le 7 octobre, il écrivit à Fouché : « Je désire faire enlever le ministre anglais — Rumbold — à Hambourg, ainsi que ses papiers, et, immédiatement après, je ferai notifier cet enlèvement aux cours de l'Europe en le justifiant d'après la note de lord Hawkesbury. » C'était une circulaire par laquelle ce ministre des Affaires étrangères avait prétendu justifier la conduite de Drake. Napoléon continuait : « On m'assure qu'il (Rumbold) est logé sur la rivière. Il serait facile au général Bernadotte de le faire enlever... Deux bâtiments, chargés de quelques hommes d'infanterie et de douze ou quinze gendarmes déguisés suffiraient pour cette expédition. Nous trouverons dans cette correspondance des lumières intéressantes. » C'étaient les raisons d'État de l'enlèvement par les Autrichiens de Maret et de Sémonville en 1793, sur le territoire neutre des Grisons, et des plénipotentiaires français à Rastadt, en 1799, sur territoire neutralisé.

Un courrier extraordinaire fut envoyé à Bernadotte et l'opération se fit dans la nuit du 25 octobre. Rumbold fut emmené à Hanovre et, de là, sous escorte, conduit à Paris. L'émotion, à Berlin, dépassa beaucoup les prévisions de Napoléon. Il entendait frapper un exemple, donner un avertissement, porter un coup de sonde : il se trouva provoquer une guerre. Hambourg était placée sous la garantie de la Prusse ; Rumbold était résident près du Cercle de la Basse-Saxe et accrédité, en cette qualité, près de Frédéric-Guillaume, directeur du Cercle. L'acte qui venait de s'accomplir était précisément de ceux que prévoyait la déclaration secrète du 24 mai entre la Prusse et la Russie. Le *casus fœderis* existait. La protection russe était assurée à Frédéric-Guillaume, mais toute la politique prussienne était en jeu, puisque toute cette politique se ramenait à la neutralité du nord de l'Allemagne. Si la Prusse tolérait cette insulte, c'en était fait de son prestige dans l'Empire et dans l'Europe.

Il ne s'agissait plus, comme dans l'affaire du duc d'Enghien, d'un margrave de Bade et d'un émigré français, d'un principicule et d'un proscrit ; il s'agissait de l'agent d'une grande puissance européenne, placé sous la protection du droit des gens, et sous la garantie directe du roi de Prusse ; la couronne insultée était celle du grand Frédéric, et l'armée prussienne, intacte, était debout. Le Sénat de Hambourg invoqua la garantie du roi. Le ministre d'Angleterre à Berlin réclama réparation. L'envoyé russe, Alopeus, avait pour mission de compromettre la Prusse, de quelque façon que ce fût ; il multiplia les démarches, cria au scandale, attisa le feu. Il en conféra avec l'envoyé d'Autriche, Metternich, qui travaillait au même ouvrage : « Le moment actuel semble plus propice que nul autre, écrit Metternich ; toute confiance dans les promesses du gouvernement français paraît détruite ici, et je ne saurais rendre, dans toute son étendue, l'effet que vient de produire l'horrible événement de Hambourg (1). »

Le roi et son ministre se sentaient ridicules. Hardenberg, très entêté de son génie et menacé d'une chute piteuse devant l'Europe, la vraie : la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, paya de contenance et se prononça énergiquement pour la guerre. « Il est clair, dit-il à Metternich, que le fou qui se trouve à la tête du plus puissant empire du continent, tend à une monarchie universelle ; il veut nous accoutumer tous à nous regarder comme faisant partie de son domaine et devant nous plier au gré de toutes ses conceptions extravagantes (2). »

Le départ de Knobelsdorf fut ajourné. Un conseil se réunit le 30 octobre à Potsdam. Hardenberg y développa un projet énergique : des mesures militaires, des protestations pressantes, la mise en

(1) A Talleyrand, 29 août 1804.

(2) Ranke, t. I, p. 492 et suiv. ; et t. II, *Mémoires de Hardenberg*, p. 51 ; Malmesbury, *Diaries*, t. IV, journal de décembre 1804 ; Hüffer, *Lombard*, p. 142 et suiv. ; Oncken, t. II, p. 155 ; Lefebvre, t. II, ch. XI ; Lang, *Reinhard*, p. 289-292.

(1) Rapport de Metternich, 29 octobre 1804.

(2) Rapport de Metternich, 28 octobre 1804. Metternich à Colloredo, 17 novembre 1804 ; Beer, p. 114, note.

liberté de Rumbold, l'évacuation du Hanovre. Le roi fut d'avis de temporiser, de ne réclamer de Napoléon que les égards dus à la dignité royale, le respect du droit des gens. Lombard, — secrétaire et confident du roi, — qui était l'homme des échappatoires et des doléances, rédigea, dans cet esprit, une lettre à Napoléon, que le roi signa le jour même : lettre modeste : « Je suis compromis, monsieur mon frère, et je le suis de la manière la plus sensible. Je le suis parce que j'ai dû répondre de la sûreté d'un ministre accrédité près de moi, et que le maintien de la police générale du cercle est mon premier devoir comme directeur. Je le suis dans ma relation avec V. M. parce que je ne sais plus la juger. Je le suis envers mes autres voisins... parce qu'en déclarant pour vous à la Russie que je ne permettrais point le passage de ses troupes, j'ai répondu, par cela même, de la sûreté de l'Allemagne du Nord. Cette sûreté n'existe plus, et pour que vous soyez le bienfaiteur de l'Europe, comme vous voulez l'être, vous avez besoin qu'on y croie... Ce sera me donner la mesure du prix que vous mettez à l'amitié de la Prusse et de la sagesse du système que j'ai suivi. »

La lettre partie, Frédéric-Guillaume se mit à consulter, entre autres, Hangwitz, le prédécesseur de Hardenberg. Il lui écrivit : « Si Bonaparte n'accorde point l'extradition de Rumbold en se servant de subterfuges, que doit faire la Prusse pour maintenir sa dignité et pour remplir ses engagements, tant vis-à-vis de la Russie, en conformité de l'accord existant, tant vis-à-vis de ses co-États dans le nord de l'Allemagne ?... Il y a plusieurs personnes qui votent pour la guerre, moi pas. » Il espérait encore éviter cette extrémité, tant redoutée. Il mande à Lucchesini de le prendre, avec Talleyrand, sur « un ton solennel », mais en bannissant la menace : laconisme dans le langage, attitude d'un homme profondément blessé ; « mais laissez à l'orgueil de son maître toutes ses ressources ». Et Hardenberg, par le même courrier : « Le grand homme voudra-t-il forcer ses meilleurs amis à se déclarer contre lui ? » Et Lombard, enfin : « Voici ou le moment d'un grand triomphe ou peut-être le dernier de votre séjour à Paris (1). » Bref, ils disposent eux-mêmes à l'empereur une mise en scène de magnanimité, dont il leur ferait les honneurs. Knobelsdorf emporte le tout.

Au premier mot que lui dit Talleyrand d'une réclamation et d'une résistance possibles de la Prusse, Napoléon s'irrita : « Personne ne saurait me forcer à remettre en liberté cet intrigant ; si je croyais devoir le faire, j'enverrais dix gendarmes enlever son collègue Sakson aux portes de Berlin, et le roi de Prusse n'enverrait pas 50 000 hommes pour le ravoir. »

(1) Lettres du 2 novembre 1804.

Mais, la colère épanchée en discours, il se ravisa. L'époque fixée pour le sacre approchait. Le Pape se mettait en route pour Paris. Les invitations aux princes étaient parties, les ambassades annoncées. Une levée de boucliers de la Prusse se paraissait, en toute occurrence, une affaire sérieuse. Napoléon faisait grand cas de leur armée et l'on ne savait jusqu'où l'honneur froissé, l'orgueil du nom et des armes, l'esprit national pouvaient pousser Frédéric-Guillaume. Ce roi, pusillanime dans la négociation, passait pour brave à la guerre. Ce serait, dans tous les cas, le jeter dans les bras de la Russie. La politique commandait de le ménager, pour peu qu'il s'y prêtât.

Rumbold était arrivé à Paris le 9 novembre (1). On le conduisit dans une dépendance de l'hôtel de Fouché, puis au Temple. Écroué dans cette prison, sinistrement célèbre, Rumbold se crut destiné au « suicide de Pichegru » : on s'introduirait dans sa chambre, on le tuerait, on accommoderait le suicide, on mêlerait à ses papiers des documents forgés pour le déshonorer et l'on motiverait son acte par le désespoir Il s'en ouvrit au gouverneur du Temple qui en avisa Fouché. Ce ministre s'empressa de rassurer Rumbold. — « J'abandonne mes soupçons », répondit le prudent Anglais, et il se commanda un dîner copieux, largement arrosé, afin de témoigner de sa confiance.

Le jour même, Lucchesini se rendit chez Talleyrand et s'expliqua de l'affaire « avec autant de chaleur que de ressentiment ». Talleyrand lui promit de plaider sa cause auprès de l'empereur et assura même, sur sa parole, que satisfaction serait donnée au roi de Prusse. Le lendemain, 10 novembre, Lucchesini reçut le courrier de Berlin, du 2 novembre. Il retourna aussitôt chez Talleyrand. Ce ministre avait déjà pris, le matin, à Saint-Cloud, les ordres de Napoléon. Il déclara, avec toute la courtoisie possible, que l'empereur déférait au désir du roi, d'autant plus volontiers que la réclamation serait moins comminatoire. Elle ne l'était en aucune façon, tournée en supplique beaucoup plus qu'en menace. Napoléon lut, le soir, la lettre du roi et s'en montra parfaitement satisfait. Il écrivit sur-le-champ à Frédéric-Guillaume que Rumbold était remis en liberté et qu'il l'ordonnait par considération pour lui. Le *Moniteur* le déclara très clairement le lendemain.

Quant à Rumbold, Fouché l'avisa qu'il serait conduit à Cherbourg et embarqué pour l'Angleterre, sur la promesse qu'il ferait à l'empereur de ne point approcher à plus de cinquante lieues des armées françaises : « Cela vaut mieux que le Temple, dit Fouché,

(1) Récit de Lucchesini, 26 décembre 1804. — Malmesbury, Récit de Rumbold.

et vous avez l'alternative. » Rumbold choisit l'éloignement des armées françaises et signa le papier; mais rassuré, dès lors, sur « son suicide », et recouvrant son flegme, il substitua aux mots : l'*Empereur des Français*, ceux-ci : le *Gouvernement français*. C'eût été, en effet, un commencement de reconnaissance de l'empire! Fouché n'y daigna prendre garde. Rumbold, emmené à Cherbourg, s'embarqua le 16 et débarqua le 18 à Londres, sain et sauf de sa personne, mais allégé de son portefeuille. Fouché avait tenu à garder les correspondances.

Dans sa lettre à Frédéric-Guillaume, Napoléon se montra tout pénétré de considération pour « la loyauté de son caractère et ses éminentes vertus ». C'est dans cette lettre qu'à propos de la politique d'Alexandre il écrit cette phrase fameuse : « Sans doute qu'un jour cette puissance (la Russie) sentira que, si elle veut intervenir dans les affaires d'Europe, elle doit adopter un système raisonné et suivi, et abandonner des principes uniquement dérivant de la fantaisie et de la passion, *car la politique de toutes les puissances est dans leur géographie* (1). »

Cette maxime avait depuis longtemps cours d'État à Berlin. Le roi et ses conseillers y virent une invite à reprendre le propos sur le Hanovre : si la géographie de la Prusse dégageait quelque leçon, c'était évidemment l'annexion de cet électorat. Mais, aux premiers mots qu'en toucha Lucchesini, Talleyrand le refroidit, « ne laissant aucun espoir pour l'évacuation absolue ». Sur quoi Lucchesini écrivit, avec grande sagesse (2) : « L'événement a fait ici et fera partout la plus vive sensation. Il nous faut songer aujourd'hui à ne pas irriter l'orgueil de l'empereur en donnant trop d'éclat à l'effet de nos démarches. » Knobelsdorf n'en eut garde : il obtint, le 17 novembre, son audience où tout se passa le plus correctement du monde.

C'était, au demeurant, la première *reculade* de Napoléon. L'homme qui, selon un mot courant, répété par Lucchesini, « n'avait trouvé de résistance que dans le désespoir des défenseurs de Saint-Jean d'Acre », s'était adouci, jusqu'aux réparations, devant « les éminentes vertus » de Frédéric-Guillaume, et, l'on n'en doutait pas à Berlin, devant le prestige de l'armée prussienne. Aussi, de très bas, où l'on était déchu dans la neutralité stagnante, on rebondit très haut par ce coup de résolution. « Le roi est aux nues! » écrivit Lombard, au reçu du courrier de Lucchesini. « J'aurais cru à la chute du ciel avant de croire à cette issue. » Et après l'arrivée de la lettre de Napoléon : « Le triomphe d'aujourd'hui surpasse tout ce que l'on avait droit d'attendre... En vérité, Napoléon mérite bien qu'on aille au-devant de lui... » — « Surtout, dit le prudent Frédéric-Guillaume, éviter la jactance et ne pas se donner l'air d'un triomphe (1). » Mais franchirait-on les limites de la discrétion en insinuant, au milieu des effusions, cette modeste requête : l'évacuation du Hanovre par l'armée française et l'autorisation « d'y stationner un petit corps de nos troupes destiné à y maintenir l'ordre et la police » ? « Veillez, écrivait par le même courrier Hardenberg à Lucchesini, veillez, je vous en conjure, à ce que le Hanovre ne tombe jamais en partage qu'à la Prusse, si les événements le font changer de maître. » Le roi l'échangerait contre les provinces de Westphalie très volontiers. « Cela assurerait notre union avec la France. »

Ils avaient plus de motifs qu'ils ne croyaient de se montrer modestes. Ils avaient donné leur mesure, et Napoléon, à leurs congratulations obséquieuses, à cette joie de n'être point écrasés, à cet étonnement d'avoir obtenu égards et justice, à cette main quittant si vite la garde de l'épée pour se tendre et solliciter, jugea qu'il leur avait fait la partie trop belle et jura bien de ne s'y plus laisser prendre. « Le roi de Prusse, dit-il, m'a fait passer un mauvais quart d'heure; je pourrais bien le lui rendre avec usure. »

Albert Sorel,
de l'Académie française.

(1) 10 novembre 1804.
(2) 12 novembre 1804.

(1) Lombard à Hardenberg, 19-20 novembre. Le roi à Lucchesini, 21 novembre 1804.



LA VICTOIRE DE GUSTAVE MOREAU

Dans quelques semaines aura lieu l'inauguration solennelle du musée Gustave Moreau. La fidélité clairvoyante et la persévérance courageuse de son exécuteur testamentaire l'emportent enfin sur tous les obstacles, et le vœu le plus cher du grand artiste va s'accomplir.

Depuis deux ans déjà les nombreux admirateurs du maître furent admis à visiter la tranquille maison de la rue La Rochefoucauld, au sourire accueillant et grave, où l'œuvre du plus poétique de nos peintres se rassemble en sa lumineuse ordonnance comme en un temple familier. Subtile et rare volupté de regarder ces cinq cents toiles superposées en deux hautes salles, de rêver devant ces pages multicolores d'une épopée grandiose, de fouiller ces trois mille dessins dont les plus beaux, encadrés de panneaux mobiles, se feuillettent comme des bibles murales, de savourer des yeux ces aquarelles d'une fraîcheur merveilleuse, qui s'ouvrent dans un meuble tournant en diptyques et en triptyques comme les portes de cha-

pelles successives, où se cachent des trésors de fantaisie. Les visiteurs surpris y passèrent de claires matinées et de somptueux crépuscules.

Cette magnifique collection va s'ouvrir maintenant au grand public. La cérémonie qui se prépare mettra le sceau à l'acceptation de ce don royal par l'État et fera du musée Gustave Moreau un musée national.

Que de peines il a fallu pour cela ! Que d'encre et de papier timbré ! Que de visites aux ministères pour vaincre les scrupules administratifs ! Que de prières et d'objurgations à l'Académie des Beaux-Arts pour déjouer les sourdes rancunes de certains membres de l'Institut, et déterminer enfin l'État à prendre sous son égide une œuvre sans prix, en acceptant un legs de 300 000 francs, destiné à garantir l'entretien du musée, — ce serait une odyssée à raconter. Seul M. Henri Rupp, qui est la discrétion même, la connaît à fond. Je n'en dirai qu'un mot tout à l'heure. Applaudissons d'abord au résultat. Reconnaissons avec joie que la France et le gouvernement de la République s'honorent en consacrant une de nos gloires les plus pures dans son noble isolement, selon la volonté à la fois modeste et hautaine de l'artiste. Mais la noblesse de l'œuvre, les luttes acharnées qui précédèrent son triomphe et faillirent le compromettre donnent à cet événement une portée qui dépasse de beaucoup sa façade officielle.

C'est donc la signification esthétique et le sens moral de cette inauguration que je voudrais mettre en pleine lumière. Ceux qui ont encore le culte des caractères intègres et du grand art, y trouveront peut-être un réconfort et une sorte d'édification assez rare à l'époque où nous vivons.

Les difficultés que Gustave Moreau rencontra pendant sa carrière d'un demi-siècle, les persécutions dont il fut l'objet et qui le cantonnèrent dans une retraite presque farouche, les calomnies et les hostilités rageuses qui s'acharnèrent sur son œuvre pendant sa vie et redoublèrent après sa mort dans l'espoir de frustrer sa mémoire d'une récompense nationale, toutes ces entraves et toutes ces épreuves peuvent se ramener à une seule et même cause. Il fut un pur enthousiaste, il eut un idéal très haut et très personnel. Jamais il ne fit aucun sacrifice à l'art officiel ni aux tyrannies capricieuses de la mode. Or l'art officiel est bon prince et la mode une femme aussi aimable que légère, à condition qu'on ne mette pas en doute leur empire incontesté. Qu'on se garde surtout de déranger le masque sévère sous lequel se cachent leurs vrais mobiles, qui sont trop souvent le plaisir, la vanité, l'ambition et la jalousie. Se passer d'eux est permis, à condition qu'on demeure obscur et méprisé. Mais intéresser la littérature, passionner une partie de la jeunesse par d'autres moyens que les leurs et sans leur faveur complaisante, est un crime de lèse-majesté que ce bon prince et cette grande dame ne sauraient pardonner. Ce fut celui de Gustave Moreau. Voilà pourquoi il eut contre lui ces deux ennemis redoutables, l'un d'autant plus dangereux qu'il était sournois et caché, l'autre plus franc et plus sincère mais non moins implacable. S'il faut les préciser encore, nous appellerons le premier le préjugé académique et le second l'antipathie de l'école réaliste et impressionniste.

I

Rien de moins agressif pourtant que le caractère de cet artiste, rien de plus simple et de plus intime que sa vie. Vie laborieuse et renfermée en elle-même, où le sens raffiné d'un moderne s'unit à la ferveur d'un Primitif. Aucune entrave à sa vocation première. Un développement normal d'où son originalité ne se dégagea que lorsqu'il fut en pleine possession de lui-même. Il eut pour premier maître une âme parente de la sienne, un enthousiaste et un indépendant. On peut affirmer que Gustave Moreau, encore hésitant, s'est découvert lui-même en présence des nobles compositions de Théodore Chassériau, d'une grâce si juvénile et si parlante (1). Ce fut comme un ardent coup de soleil à travers la poussière de l'atelier et les disputes des écoles, une véritable initiation. Elle fit éclore une de ces rares amitiés, où l'aîné est à la fois un maître et un frère. Ils étaient prêts à se soutenir d'une sympathie mutuelle et d'une généreuse émulation, lorsqu'une mort brusque enleva le maître en pleine jeunesse et en pleine gloire. Coup terrible pour l'élève ; mais son génie en sortit dans tout son éclat. Il transmua la douleur que lui causa cette perte en une sorte d'apothéose, dédiant à la mémoire de Théodore Chassériau l'un de ses tableaux les plus saisissants, *Le Jeune homme et la Mort*. Tout le monde connaît l'aquarelle du Luxembourg. Quelle radiance dans le svelte éphèbe qui s'élance hors du cadre d'un pas rapide vers l'avenir illimité ! Quelle fierté dans le geste dont il élève sa couronne au-dessus de sa tête ! Mais une ombre diaphane, au profil penché, murmure quelque chose à son oreille en baissant la paupière. C'est la Mort qui va le transpercer d'un glaive mince comme un dard, impalpable comme un rayon de lune. Cette femme triste et merveilleuse pourrait aussi bien s'appeler l'Immortalité, tant il y a de douceur dans ses larmes et de mystère dans son sourire.

L'amitié de Théodore Chassériau et de Gustave

(1) Voir l'intéressant ouvrage de V. Chevillard, *Un peintre romantique. Théodore Chassériau*. Lemerre. 1893.

Moreau nous reporte aux années 1850 à 1860. Deux peintres, idoles de deux écoles rivales, se partageaient alors la faveur publique, Ingres et Delacroix, les chefs du camp classique et du camp romantique. Pour être soutenu, pour avoir une plate-forme à sa renommée, il fallait être de l'un ou de l'autre parti. Le malheur, ou, si vous voulez, le bonheur des deux amis, fut de ne se ranger dans aucune des armées en lutte. Ils ne voulurent pas chercher la beauté avec Ingres dans l'imitation de la sculpture grecque ou de Raphaël, ni atteindre le pathétique avec Delacroix par le heurt des couleurs sombres et chaudes ou la violence des mouvements. Ils rêvèrent un art où la beauté serait le résultat d'un sentiment intime qui trouve en lui-même sa ligne, son geste et sa couleur. Le peintre devait s'inspirer de sa vision intérieure, embrasser son tableau d'un seul coup avant d'avoir recours aux architectures, aux paysages et aux modèles humains qui lui servent à colorer son rêve, à en préciser le contour. Dans cet art, la ligne devenait la mélodie de l'idée, et la couleur l'harmonie des sentiments. On revenait donc à la beauté par l'intensité de l'émotion et la puissance de l'idée dominatrice, beauté fluide, mobile, toujours nouvelle et en quelque sorte musicale, puisqu'elle n'est pas la reproduction des formes extérieures, mais l'éclosion vivante d'une âme qui vibre, pour ainsi dire, en gammes de lumière et en images plastiques. Comme l'a si bien dit M. Paul Flat dans sa belle étude sur le musée Gustave Moreau, « d'un art d'imitation, la peinture devenait un art d'expression ». Le peintre de *Léda* et de *Sémélé*, essayant dans sa maturité de formuler son idéal, le faisait en deux mots. Cette pensée m'est restée dans la mémoire à la suite d'une lecture que M. Henri Rupp, gardien sévère des archives du maître, me faisait à voix basse, et comme à la dérobée, d'un de ses fragments inédits. « La peinture, disait Gustave Moreau, doit être un *silence passionné*. »

Je suis loin de prétendre que cette manière de concevoir un tableau soit la seule bonne, et je crois que le peintre lui-même eût protesté tout le premier contre une telle affirmation. J'ose dire simplement que ces idées sont d'un haut intérêt comme théorie esthétique et comme résultat pictural.

Qu'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, que Gustave Moreau négligeait l'étude de la nature et des grands maîtres. Son séjour de trois ans en Italie, ses nombreux paysages si différents de teinte, où il se laisse aller à être un impressionniste sans parti pris, ses études d'après le nu, qu'il multipliait pour ses grands tableaux avec l'acharnement minutieux d'un Léonard de Vinci, le prouvent abondamment. Mais ces travaux n'étaient pour lui que le fondement de son œuvre et la gymnastique de son art. Dans ces riches matériaux, son esprit choisissait les pierres pour construire son vaste édifice, les chairs souples et les étoffes chatoyantes dont il aimait à revêtir les âmes tristes ou sereines de son rêve. Un tel art, on le conçoit, n'est pas fait pour plaire aux prêtres solennels et gourmés du poncif académique, ou à la foule badaude qui s'extasie devant un coup de soleil sur une hanche de femme ou devant un papillotement de couleurs sur une nature morte.

On le vit bien lorsque Gustave Moreau exposa, il y a de longues années, un de ses chefs-d'œuvre, qui malheureusement ne se trouve pas à son musée, *Hercule et l'Hydre de Lerne*. « Quoi ! s'écrièrent alors les esclaves de la convention, cet Adonis au repos, plus semblable à un Bacchus qu'à un lutteur, c'est le fils d'Alcmène et de Jupiter ? Jamais il n'aura raison du monstre qui dresse ses neuf têtes devant lui. L'hydre avalera ce bellâtre d'un coup de langue, et tout sera dit. Faites-nous voir des tendons et des biceps, un torse et des mains crispées sur des anneaux de serpent, et nous croirons que c'est Hercule ! Ceci n'est qu'une parade mythologique et une fantasmagorie d'halluciné. » Et le bon public, enchanté d'avoir un jugement tout fait, répétait d'un air de connaisseur ces charges d'atelier. Pauvres gens, incapables de comprendre la nouveauté singulière et la vérité profonde de cet art ! L'originalité de Gustave Moreau est d'avoir renouvelé, par une conception personnelle, les mythes auxquels il a touché en respectant leur caractère, mais en s'attachant à leur sens le plus intime. Remarquons ici le choix du moment psychologique. C'est le recueillement avant le combat. L'athlète nu, tranquille et beau, fixe le monstre qu'il va terrasser de sa massue pendante et immobile. Il le déconcerte par son calme, il l'hypnotise du regard. L'effluve magnétique de ce regard est rendu visible par un mince filet de lumière, que la prunelle bleue du héros dorien, à la blonde chevelure, darde sur la bête lovée et menaçante. L'hydre nous glace de terreur, mais nous ne tremblons pas pour le héros. En le regardant, nous pressentons la victoire de la noblesse humaine sur la méchanceté et la laideur, de la Pensée une, consciente et ramassée, sur la discordance horrible du Mal inconscient et multiforme. Un frisson d'épouvante hérisse les rochers et convulse le désert d'un gris violet, strié de sang. Mais la force et la beauté de l'homme dominent le tout. — Voilà du grand art, un art révélateur et bienfaisant.

La malveillance et l'incompréhension, qui signalèrent presque toutes les tentatives de Gustave Moreau pour entrer en un rapport vivant avec la critique, éclatèrent aussi à propos de sa fameuse Salomé, qu'il appela l'*Apparition*. Sa géniale audace avait osé matérialiser le remords et donner, pour la première

fois, une forme picturale du phénomène de l'hallucination, dans cette tête de saint Jean qui apparaît à le danseuse perfide. L'œuvre était d'une séduction si savante, d'un pathétique si neuf et si incisif, que cette fois-ci le public fut empoigné.

Elle fit grand bruit. Des romanciers la commentèrent, la littérature s'en empara. Quelle attitude prirent alors certains confrères des écoles d'en haut et d'en bas? Vous auriez peine à le deviner : ils s'avisèrent de faire les vertueux. Ils crièrent au scandale et à la perversité. Des peintres qui couvrent des kilomètres de toile de nudités banales, baudruches gonflées ou maillots roses ; d'autres, qui se délectent dans les boucheries savantes de la Rome impériale, reprochèrent à Gustave Moreau d'être un sadique et un décadent. Enfin, comme il avait eu l'impertinence de plaire aux gens de lettres, on le stigmatisa du nom de « peintre littéraire ». Eh, Messieurs, n'est pas peintre littéraire qui veut! Il y faut sans doute de l'âme et de la pensée, choses qui vous paraissent peut-être indifférentes ou nuisibles, mais il y faut aussi quelques-unes de ces qualités techniques où vous excellez. Car je défie un peintre d'inspirer un poète sans savoir à fond le dessin, le coloris et la perspective, comme je défie un poète d'inspirer un peintre ou un musicien, s'il ignore la grammaire, la syntaxe et la prosodie. Mais, le plus beau triomphe de l'art n'est-il pas de se surpasser, de faire jaillir l'idée, d'exciter l'enthousiasme? Faut-il bannir de la peinture ces émotions sublimes, parce qu'elles vous sont étrangères?

On comprend qu'après un certain nombre d'expériences de ce genre, une nature aristocratique et fière comme celle de Gustave Moreau préféra le travail solitaire aux luttes publiques. La mort d'une amie fidèle, à laquelle il avait voué un culte tendre et religieux, assombrit les vingt dernières années de sa vie. Entouré de deux ou trois amis intimes, il préféra achever son œuvre dans une retraite profonde. Par une justice tardive, il fut nommé, à soixante ans, membre de l'Institut et professeur de l'École des Beaux-Arts. Car, s'il avait à l'Académie des ennemis irréconciliables, la majorité de ses membres reconnaissait son génie. Son enseignement prouva que chez lui le caractère atteignait la hauteur de l'esprit. Il n'était pas de ces maîtres qui ne cherchent dans leurs disciples que des imitateurs et des propagateurs de leur manière. Ouvrir à ses élèves l'intelligence des grands peintres, éveiller leur originalité personnelle, voilà ce qu'il cherchait. Il leur disait : « Choisissez vous-même votre maître parmi les grands du passé, et puis découvrez-vous vous-même. » Il aimait à conduire son petit groupe de fidèles au Louvre, et là, devant les diverses écoles, il expliquait l'art des Primitifs italiens et flamands, des Carpaccio, des Vinci, des Rembrandt. Si fascinante était sa parole que des élèves d'écoles adverses venaient élargir son cercle et s'instruire en contrebande chez l'ennemi. Nullement exclusif, il estimait par-dessus tout la pensée personnelle et appelait chez ses élèves la contradiction. « Exercez votre cerveau, leur disait-il, pensez par vous-mêmes. Que m'importe que vous restiez dix heures assis devant votre chevalet, si vous dormez. Tenez-moi tête, morbleu! Tâchez d'avoir une opinion. »

Quant à ses propres tableaux, il ne les montrait qu'à des privilégiés et disait à ses intimes : « Après ma mort, on verra ce que j'ai voulu et ce que j'ai fait. » Six mois avant sa fin, il fut pris d'un mal cruel qui ne pardonne pas. Ses souffrances continues ne l'empêchèrent pas de travailler avec acharnement. Il ne put qu'esquisser son dernier tableau, *Les Centaures surprenant les Sources*. Sa faiblesse le clouant sur sa chaise, il pria un de ses élèves de dessiner les montagnes du fond. Trois jours avant sa mort, il voulut grimper à son atelier pour examiner ce travail et se traîna jusqu'au haut de l'escalier. Parvenu devant la toile, il ne prononça qu'un mot : « C'est bien. » Puis, après un regard muet aux tableaux accumulés en désordre, qui représentaient un labeur de cinquante ans, il redescendit. Revenu dans sa chambre, il dit à son ami : « Je ne sais pas ce que vaut tout ce qu'il y a là-haut, mais je sais que j'ai passé de bien belles heures en y travaillant. »

II

Telle est, en ses grandes lignes, cette modeste et noble vie. Maintenant, qu'on aille voir l'œuvre et qu'on la juge. Certes elle a ses lacunes. Cette production volcanique, à jet continu, devait être inégale. Il y a nombre de toiles inachevées et, dans celles qui le sont, l'exécution n'est pas toujours à la hauteur de l'idée. Mais une trentaine de merveilles révèlent avec une intensité d'expression unique la beauté de l'idéal qui tourmentait ce maître. Pour en saisir la grandeur, il faut embrasser l'œuvre dans son ensemble et la considérer comme un tout homogène. Gustave Moreau le savait bien, puisqu'il a voulu que ses meilleurs tableaux fussent rassemblés en un seul musée et légués sous cette forme à la postérité. Ils le savaient aussi, les malins adversaires qui conseillaient sous main à l'État de disperser toutes ces toiles dans les musées de province. Mais l'ami fidèle, dépositaire de la pensée du maître, veillait. Avec sa candeur de patriarche et sa foi d'apôtre il se refusa à toute concession. Plutôt que de changer un iota au testament du donateur, il eût cédé le musée à la Ville de Paris ou l'eût légué à un particulier. Sa douce obstination eut raison de tous les empêche-

ments. Le ministre de l'Instruction publique d'alors, M. Leygues, et le directeur des Beaux-Arts, M. Roujon, comprenant toute l'importance de la question, signèrent l'acceptation par l'État du legs de Gustave Moreau. Qu'ils en soient remerciés par tous les amis du grand art. Ajoutons que le prédécesseur de M. Roujon, M. Larroumet, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, ne cessa jamais de défendre le grand peintre avec sa haute éloquence.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'idéal humain et la philosophie profonde qui se dégage de cette prestigieuse épopée mythologique. Je l'ai tenté ailleurs (1). Rappelons seulement les motifs principaux qui la dominent. D'abord *Le Cycle du Poète*, dont la destinée éblouissante et tragique se déroule tour à tour sous les figures d'Hésiode, d'Orphée et d'un Trouvère moyenâgeux. Puis *Le Cycle de la Femme*, qui parcourt toute l'échelle de l'Éternel-Féminin, depuis les Messaline, les Pasiphaé et les Omphale, à travers les vierges aux licornes, la Madeleine et les saintes miraculeuses de la charité, jusqu'à cette chaste Léda dont il a fait le symbole d'une initiation spirituelle au secret de l'univers et à l'amour divin. — Parallèlement au cycle de la Femme, se développe *Le Cycle du Héros*, qui s'élève graduellement des exploits des Centaures aux travaux d'Hercule et de Jason. Il nous montre, en leurs combats fabuleux, la rude ascension de l'homme, qui se dégage de l'animalité pour lutter contre la nature, pour devenir le vainqueur radieux de lui-même et de toutes les forces du mal. — Enfin *Le Cycle des grands Symboles* aborde avec Jacob et l'Ange (2), Œdipe et le Sphinx, Phaéton, Jupiter et Sémélé, quelques-uns des problèmes métaphysiques qui hantent éternellement la pensée humaine et que l'art essaye d'exprimer en drames plastiques, en émotions poignantes. Par l'étrangeté saisissante du coloris, par la fermeté du dessin et la force de l'idée, qui se ramasse en lignes simples, en gestes volontaires et calmes, Gustave Moreau atteint ici son sommet. Il le couronne avec son Prométhée, attaché à la cime du Caucase, rongé des vautours et contemplant, dans une sereine extase, l'humanité future.

Celui qui eût réalisé ce plan dans un ensemble parfait eût sans doute renouvelé l'art de son temps et fondé une véritable école. Gustave Moreau était armé pour une telle tâche, mais pouvait-il se faire comprendre et la réaliser complètement, à une époque aussi contraire que la nôtre à l'amour de la beauté, à la science de l'idéal? Épuisé par l'effort et la lutte, il n'a pu qu'ébaucher la grandiose épopée qui l'obséda toute sa vie et nous en laisser des fragments splendides. N'est-ce pas assez pour fonder une gloire nationale? Je dis que c'est plus encore. Comprise d'une élite, une telle action serait d'une portée incalculable, car elle pourrait servir efficacement à la préparation de cet art intégral, appelé par les vœux de quelques-uns, et qui aurait vraiment conscience de sa mission initiatrice.

La place nous manque pour définir longuement l'esthétique qui ressort de cette œuvre. J'ai déjà osé appeler Gustave Moreau « le musicien de la ligne, le peintre de l'âme, le symboliste de l'idée pure ». Certes il y a mille façons de faire de la peinture psychique ; la sienne est de peindre l'âme par la beauté. Dans un article remarquable, M. Camille Mauclair parlait récemment ici même de la *peinture musicale* et d'une perception nouvelle de la gamme du prisme en rapport avec la gamme des sentiments, que nous devons à l'école impressionniste. N'y aurait-il pas une étude semblable à faire, et dans un sens plus large, sur Gustave Moreau? Car il eut un sens spécial de *la mélodie de la ligne et de la symphonie des couleurs comme expressions des états d'âme.* Regardez par exemple, à ce point de vue, *La Jeune fille thrace portant la tête d'Orphée*, au musée du Luxembourg. Imprégnez-vous d'abord du sentiment douloureux et tendre qui respire dans la tête inclinée de la jeune fille. Suivez alors la ligne qui descend de l'ovale du visage par le bras, enveloppe la lyre et la tête d'Orphée et se communique au paysage par les méandres du fleuve. On dirait la vibration d'une onde visible et sonore, partant de l'âme et se propageaut dans l'éther. Se peut-il une image plus mélodieuse de la compassion qui relie tous les êtres? Regardez encore la *Léda* dont le contour suave dessine pour ainsi dire le recueillement d'une âme buvant en elle-même le secret des choses. Levez ensuite les yeux sur l'*Orphée au tombeau d'Eurydice.* Voyez cet homme à genoux qui suspend sa lyre à un tronc d'arbre desséché, voyez cet étang livide près d'un mausolée blanc, où brûle une lampe mourante, voyez cette sombre forêt dont le soleil couchant incendie la chevelure, et l'azur foncé du ciel, où des nuages nacrés bouillonnent comme l'encens d'une formidable prière — et vous aurez la sensation de ce qu'un paysage peut exprimer de douleur, de passion et de tristesse infinie! Dans ces tableaux, comme dans toute l'œuvre du maître, l'intensité de la sensation et la profondeur du sentiment sont dominées par la puissance de l'idée. L'Idée a créé

(1) *L'Œuvre de Gustave Moreau*, dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1900. — Voir la pénétrante étude de M. Paul Flat, *le Musée Gustave Moreau, l'artiste, son œuvre, son influence*, 18 héliogravures hors texte, et la belle notice de M. Gustave Larroumet sur la *Vie et les œuvres de G. Moreau*, lecture à l'Institut. — Voir aussi le touchant livre d'un disciple distingué du maître, le regretté Ary Renan, *Gustave Moreau, 1826-1898* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1900), et l'élégant ouvrage de M. Bénédite, *Gustave Moreau et Burne Jones.*

(2) Voir le superbe dessin, dans les cabinets du rez-de-chaussée, dessin supérieur au tableau.

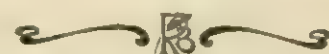
la forme de l'Ame, et l'Ame se crée un décor retentissant. C'est un art qui émeut profondément, mais c'est aussi un art qui élève la pensée et console le cœur. Comme la musique, il vient chercher le sentiment à son berceau et déploie ses ailes en les caressant.

Terminons cet hommage à un grand maître par une prière à son légataire universel. M. Rupp est en possession de nombreux papiers de G. Moreau. Lettres, journal intime, souvenirs de voyage, commentaires sur les tableaux des maîtres et sur les siens, essais d'esthétique et de philosophie, tout un trésor. Le peintre trop modeste ou trop craintif a voulu que rien de tout cela ne fût publié de son vivant. Son héritier sera-t-il plus ombrageux encore? Jusqu'à ce jour, il était bon de laisser parler l'œuvre picturale par elle-même et toute seule. Aujourd'hui qu'elle est définitivement consacrée, il n'y aurait plus aucun inconvénient à livrer au public un choix discret des œuvres littéraires du peintre. Les courts fragments que nous en connaissons prouvent que Gustave Moreau fut, comme Eugène Delacroix et Fromentin, un écrivain d'une sobriété classique, sachant toujours donner l'exacte mesure de sa pensée. Je suis persuadé que cette publication ne serait pas seulement accueillie avec joie par tous les amis proches ou lointains du maître, mais encore par le public européen. Outre qu'elle serait un enrichissement de la littérature française, on y trouverait l'instrument indispensable pour compléter l'esthétique subtile du penseur et de l'artiste. Les peintres symbolistes anglais ont rempli le monde de leurs théories ; il serait temps que le grand symboliste français dise son mot.

Il commence à le dire par l'inauguration de son musée, qui est une victoire. Victoire de l'art libre, victoire de l'idéalisme désintéressé, victoire de la pensée spiritualiste.

L'œuvre de Gustave Moreau est de celles qui s'adresseront toujours à une élite, mais il dépend de l'élite que cette œuvre agisse sur le grand public avec toute la force de son impulsion primordiale. En présence de la marée montante de vulgarités que nous impose le nivellement démocratique, devant la formidable coalition d'intérêts, de vanités, de lâchetés et de basses envies qui soutiennent l'art frivole ou corrupteur, il importe que le pur idéal ait ses temples, ses asiles, ses lieux de prière et d'édification. Le musée Gustave Moreau est un de ces temples. Souhaitons que, dans un prochain avenir, la jeunesse et l'âge mûr y viennent méditer et travailler. J'imagine qu'un jour un sculpteur veuille donner toute sa valeur à ce refuge de la Beauté silencieuse et pensive en commémorant son origine. Il n'oubliera pas de joindre au buste du maître celui de son infatigable collaborateur. Alors, dans la grande salle du premier étage, le marbre de Gustave Moreau fera face à celui de Henri Rupp. Le créateur de l'œuvre et l'organisateur du musée se regarderont avec le même sourire et la même foi qu'ils eurent l'un dans l'autre pendant la vie. Sous le premier buste on lira ces simples mots : *Au Génie*, et sous l'autre : *A l'Amitié*.

ÉDOUARD SCHURÉ.



LES CRYPTES DE L'AME

Le Polyzoïsme.

C'est à un Français, au Dr Durand (de Gros) que nous devons la théorie la plus originale pour expliquer le dédoublement de personnalité dont nous avons donné maints exemples dans notre dernier article (1). Les âmes, en quelque sorte superposées, de M. Myers, restent une conception abstraite et son « subliminal self », une entité mystérieuse que nous ne savons où placer dans l'organisme humain.

Tout au contraire le « Polyzoïsme » du Dr Durand (de Gros) tend à correspondre à notre avidité de réalisme physiologique et tout en nous assurant que notre « moi » est multiple, il lui assigne diverses origines et plusieurs demeures. Il faut laisser le Dr Durand (de Gros) lui-même, nous exposer sa subtile solution :

« ...Chaque centre nerveux de l'axe céphalorachidien des vertébrés est la représentation et la reproduction phylogénique du ganglion cérébroïde, constituant le cerveau propre de chacun des zoonites ou zoïdes, c'est-à-dire des animaux élémentaires, dont la réunion constitue l'organisme total de l'Annelé par simple juxtaposition bout à bout. Nos centres nerveux subcérébraux sont donc eux-mêmes de véritables cerveaux, quoique subalternes, et en chacun d'eux réside, comme dans le cerveau supérieur, une individualité psychique, un moi distinct, une conscience propre. »

Nous serions donc, à l'exemple des annelés, un groupe d'animaux pensants, formant par synthèse cet « animal raisonnable » qu'est l'homme selon la vieille définition. Le sujet hypnotique, le médium rompent l'équilibre, la coordination normale ; les manœuvres de l'hypnotiseur ou du spirite, en assoupissant le cerveau, délivrent les centres nerveux inférieurs

(1) Voir la *Revue* du 23 août.

qui pensent aussi et en obtiennent certaines révélations personnelles qui étonnent parce que jusqu'ici elles étaient restées ou muettes ou subordonnées à la pensée directrice du cerveau. Illusion, si l'on veut y voir témoignage d' « esprits » ou intervention de forces étrangères à l'homme ; manifestation précieuse pour le psychologue averti qui peut y approfondir les causes secrètes de nos idées et de nos actes, et, en quelque sorte, regarder l'âme à sa source.

Les cryptes de l'âme.

Il ne faudrait pas croire que nos études sur le dédoublement de la personnalité soient susceptibles de nuire à l'affirmation de l'unité et de l'identité de l'âme, qui sont le fondement des religions et des philosophies supérieures. Le principe métaphysique de notre être n'est pas engagé dans cette analyse. Un et identique, il existe sans doute, au delà des personnalités diverses qu'il manifeste ; nous n'avons voulu que décrire et expliquer comment les phénomènes de la pensée se groupent et se désagrègent et comment le conscient en nous n'est, en quelque sorte, que l'apparence de notre moi, tandis que c'est en notre inconscient qu'il faut chercher l'origine de nos volontés et la véritable cause de nos inspirations.

Je ne me suis d'ailleurs étendu avec tant de complaisance sur les phénomènes mentaux, toujours un peu morbides, étalés par le médium et le sujet hypnotique, que pour éclairer la psychologie encore si obscure du prophète-voyant, de l'homme de génie. Les études précédentes nous aideront beaucoup dans cette tâche délicate. Ces cryptes de l'âme que le flambeau de notre conscience n'éclaire que faiblement et çà et là, renferment plus de trésors que nous ne le pensions. Si dans cet « inconscient » le déséquilibré trouve surtout les déchets de ses souvenirs et les extravagances de ses rêves, l'homme supérieur y puise une connaissance plus étendue et y soupçonne son immortalité.

L'inconscient... quel mot fâcheux et inexact ! L'intimité instinctive et impulsive de notre être échappe à notre conscience, il est vrai ; elle reste mystérieuse et sacrée comme derrière son voile la Grande Isis, mais nous ne pouvons dire sans injustice et inexactitude qu'elle soit *inconsciente*, c'est nous, au contraire, qui n'arrivons pas à avoir conscience d'elle. Je choisis donc les termes de « conscience seconde » et de « subconscient » qui sont d'ailleurs préférés par les psychologues modernes, tels que M. William James et M. Pierre Janet.

***

Je diviserai cette conscience seconde, ce subconscient, en deux domaines très différents : l'un à qui on pourrait laisser ce nom malheureux à la fois déprécié et dépréciateur d'« inconscient », l'autre que j'ai appelé le « superconscient » parce que sa puissance intellectuelle semble dépasser les ordinaires facultés de notre conscience.

Dans le premier on peut voir comme les égouts de cette cité tumultueuse et nombreuse qu'est à soi toute seule une âme humaine ; on peut encore comparer cet inconscient à ces terrains vagues au delà des fortifications parisiennes où s'accumulent les détritus et les déchets. Là gîtent les rêves désordonnés et incohérents, les corruptions secrètes dont nous sommes effrayés quand nous les sentons croupir en nous, les monstres du satanisme, les aberrations de la magie noire et, le plus souvent, les larves du succubat, de l'incubat, comme les péripéties du spiritisme le plus vulgaire. Dans cet « inconscient » fermentent les mensonges de l'hystérie. C'est la putréfaction psychique, l'en-bas ténébreux et, pour parler comme les mystiques, l'enfer saisissable dès cette vie. Cet « inconscient » n'est pas toujours aussi dangereux et aussi répugnant ; mais sa marque distinctive reste la vulgarité et l'inanité.

Les médiums qui y puisent leurs révélations ne sont que de simples illusionnés, des rêvasseurs, des inutiles, des gâcheurs de paroles et de temps. Ils sont pareils à ces chiffonniers à la lisière des villes qui trient les déchets ; ils peuvent y trouver quelque bijou perdu, mais après combien de peine et après avoir manié bien des souillures et des débris. Ces voyants, et ces prophètes de l'inconscience sont innombrables. Ils composent la presque-totalité des devins publics tarifés qui exploitent et alimentent la crédulité infatigable des foules et l'insondable niaiserie des badauds. Lectrices de marc de café ou de blancs d'œufs, cartomanciennes, somnambules, peuple incohérent et énervé dont la sincérité, quand elle existe, est plus à craindre que la simulation ; car leur art trouble et monstrueux tend à affaiblir ce pauvre cerveau humain, toujours prêt à se détraquer vite. Les inférieures Sibylles sont les excitatrices de l'universelle neurasthénie, les agents de la tentation la plus mauvaise, celle de remplacer les forces de la volonté et du jugement par les illusions et les ivresses d'un imagination effrayée et exaltée. Autrefois, aussi bien d'après la loi

juive que sous le joug inquisitorial, on les brûlait, comme on brûle aujourd'hui encore les sordides résidus qu'éliminent les villes. Maintenant, il s'agirait, par une éducation plus large et plus solide, de rendre inutiles leur présence et leur emploi. Mais en réalité, le matérialisme et l'athéisme n'ont fait qu'accroître la clientèle de ces officines. Pourquoi ? Parce que, affaiblissant la religion, ils augmentent les forces de la superstition, et, ne donnant à l'esprit qu'une lourde et indigeste pâture, ils ont excité davantage la soif et la faim des boissons subtiles et enivrantes du merveilleux.

Je tiens à le dire : la nécessité des sciences psychiques s'impose pour remédier à ce mal qui, se développant encore, serait un des symptômes les plus sûrs de la décadence.

Cet insconscient-là, — mi-rêve, mi-impulsion morbide, — il faut le reléguer aux hôpitaux, l'encastrer en des laboratoires de psychologie pour que, devenu innocent par l'isolement, il serve du moins d'expérience *in animâ vili* aux psychologues pour étudier les bas-fonds de l'âme.

Quel a été le résultat, malheureusement, des études auxquelles se sont livrés les savants modernes, observateurs de cette sorte de phénomènes ? Ils en sont revenus bien décidés à assimiler à l'hystérie, à la démence, à la dégénérescence, à la maladie nerveuse tous les faits relatifs à ce que le vulgaire appelle le miracle.

Nous avons assisté à des cours spéciaux donnés par des autorités considérables et où sainte Thérèse, François d'Assise, Mahomet, etc., étaient assimilés à tel banal et rusé hystérique dont on venait de nous montrer les tares et les comédies.

Tandis que les ignorants s'obstinent à voir dans un insensé et un mystificateur un saint ou un prophète, les savants de la nouvelle école tombent dans l'illusion contraire, et assimileront un saint et un prophète à un dégénéré et à un fou. Tout cela résulte d'un défaut d'analyse, d'une confusion entre ce que nous avons appelé d'une part l' « inconscient » et, de l'autre, le « superconscient », d'une observation encore incomplète et de l'infirmité de ces sciences psychiques à peine en formation ; leur utilité et leur intérêt s'imposent davantage chaque jour.

* * *

Il n'existe pas seulement en nous l' « inconscient ». Notre vie intellectuelle et sentimentale ressemble à une cité (j'aime à revenir sur cette comparaison qui donne une idée assez juste de la personnalité humaine à la fois multiple, une et fermée). Or, si, au-dessous de la grande ville, s'ébat une agitation souterraine et s'étend cette région cachée, obscure, où se canalisent les ordures et les déchets, il faut ne pas oublier qu'audessus planent la flèche des églises, les cimes des palais, et, plus haut encore, le ciel lui-même plein de soleil, de clartés stellaires ou lunaires, d'orages aussi et d'éclairs. Ce ciel des cités, spécial à elles et en quelque sorte l'image de leur âme supérieure, évoque pour le psychologue l'idée d'un autre ciel qui plane sur l'âme humaine. L'âme, cette cité psychique, se voit enveloppée d'un firmament, intérieur celui-là, d'où lui viennent aussi les éblouissements d'un soleil, les rayonnements calmes de lune et d'étoiles et aussi les tempêtes, les éclairs et les orages. Cet abîme supérieur, contrepartie de l'abîme inférieur, existe bien en nous, et ce n'est pas une métaphore inventée par des poètes et exploitée par les religions. Les philosophes du passé nous parlèrent avec éloquence de cette sublime et céleste région où habitent les idées supérieures, planant sur l'humanité, y descendant parfois. (Voir les Dialogues de Platon et les Œuvres philosophiques de Plutarque.)

L'humanité est si lente à prendre conscience d'elle-même ! et quand elle commence ce difficile labeur, elle constate beaucoup plus vite ses hideurs, ses faiblesses, ses difformités, qu'elle ne découvre ses noblesses et ses splendeurs. Que dis-je ? Cette intelligence dont elle est si orgueilleuse est encore si faible, qu'elle confond aisément les aurores qui illuminent les âmes avec les phosphorescences qui luisent dans les fossés, où les pourritures se décomposent. Et voilà que l'humanité qui se croit savante ne voit dans l'inspiration, la sainteté et le génie que vice et déraison, tandis que l'autre humanité, qui se croit ignorante, voit en des malades et des fous, des prophètes. En somme, ignorance ici et là ; illusion des deux parts. Mais l'humanité continue sa marche allant d'abord d'un excès à l'autre et ne finissant par connaître la vérité et l'équilibre qu'après beaucoup d'oscillations et d'efforts.

* * *

Aussi, je crois que notre conscience seconde, notre subconscient, se subdivise comme je l'ai dit déjà en inconscient inférieur que nous avons essayé de scruter et en ce que j'appellerai le « superconscient ». Selon l'apophtegme cher aux occultistes grands praticiens d'analogie, si ce qui est en haut est comme ce qui est en bas (le

sceau de Salomon en est le symbole), l'étude de l'inconscient peut préparer à celle du superconscient. Ils se ressemblent comme les dissemblables, — hégéliennement pour ainsi dire, — par la secrète analogie des contraires. En effet, le superconscient semble ne pas plus faire partie de la personnalité humaine que l'inconscient ; il l'imprègne pourtant comme l'autre et en est imprégné. Le chrétien entre son ange et son démon également gardiens, ou le païen Hercule tiraillé à droite et à gauche par la vertu et le vice personnifiés, nous montrent assez bien l'âme placée entre les deux tentations, celle du sublime, celle de l'abject.

Il y a un superconscient, et ce superconscient a inspiré tous les prophètes et tous les hommes de grand génie. Ceux-ci ont si bien compris qu'ils étaient des instruments seulement et des messagers, que la parole dont ils sont le truchement, ils la proclament comme ne venant pas d'eux-mêmes, mais de quelqu'un de plus grand qu'eux. Gœthe, le plus conscient pourtant des artistes, avoue en maintes pages qu'il est étonné parfois de ce qu'il vient d'écrire comme si un autre que lui-même s'était exprimé par lui ; de même prenez Moïse, Jérémie, Daniel, Isaïe : Jéhovah, disent-ils, nous a parlé ; traduisez le terme mystique de Jévovah, dans la langue des psychologues ; il deviendra la conscience supérieure où le divin en effet descend. Mahomet prétend avoir reçu d'un ange le Coran. Ces merveilleux révélateurs sentaient très bien qu'ils ne sont pas complètement responsables du verbe qu'ils profèrent ; un esprit les habite qui a communiqué avec leur propre esprit et qui le dépasse. De leur propre aveu, ils sont des « possédés de Dieu ».

Ce n'est que plus tard que les charlatans firent un procédé et un truc de ce qui était une réalité palpitante. Nous avons connu, avec la voyante de la rue de Paradis, un ange Gabriel d'opérette qui était l'ange inspirateur du Coran, — et encore avec beaucoup moins d'esprit, — ce que les dieux cascadeurs d'Offenbach sont aux vieilles divinités olympiennes d'Homère. Du moins les Pythonisses d'autrefois s'exprimaient-elles en vers solennels et corrects, et non en poèmes de mirlitons. Cependant, j'incline à croire que Mlle Couesdon fut le plus souvent sincère. Elle était victime des illusions de la double personnalité que M. Charles Richet nous a minutieusement décrite ; ce n'était pas une prophétesse, c'était tout simplement un produit bâtard de la somnambule et du médium. Elle était inspirée par l'inconscient et non par le superconscient. Au lieu de se réunir mentalement en une synthèse supérieure, elle se désintégrait, s'émiéttait en de troubles divagations.

Chez le vrai prophète, au contraire, comme chez toutes les personnalités vigoureuses, il y a toujours unité et identité de la personne ; les murailles de la cité intérieure, entre lesquelles les peuples les plus divers s'agitent, restent intactes. Le prophète est pareil au poète de génie dont l'attention est une et qui coordonne selon un rythme vivant son impression ; il n'est pas en anarchie, il est en synarchie, il est un orchestre supérieurement dirigé par quelque chef invisible ; tandis que le fou et le dégénéré parlent à tort et à travers, associant des idées disparates, incapables de plan, inaptes à l'harmonie, le prophète déroule ses visions grandioses selon une esthétique surhumaine qui s'applique à une sagesse quasi infaillible.

Ainsi Moïse dictant ses lois en descendant du Sinaï ; ainsi certaines pages attribuées aux Zoroastre, à Mahomet ou aux Bouddhas.

Et je ne parle pas du prophète des prophètes, de Celui dont Carlyle a dit qu'en parler pour l'admirer humainement étant déjà presque un sacrilège.

Après tout, cependant, puisque celui-là aussi a été traité, par les demi-savants ou par des fanatiques, de dégénéré et de dément, il s'agit de lever bien haut son image humaine patronne des sciences psychiques. Il n'a pas seulement été thaumaturge, il a été le prophète des futures thaumaturgies. Il nous a dit de l'imiter en toutes choses, là aussi il a indissociablement uni l'action supérieure des forces inconnues avec la morale et la démonstration de la doctrine. Jamais ses prodiges ne sont vains, faits pour étonner ou dans un but égoïste. Et en ceci, il condamne implicitement et en bloc, spirites, occultistes et théosophes. Il veut unir cette science supérieure à l'amour dans ce qu'il a de plus spirituel et de plus désintéressé ; enfin dans une modestie sublime, il déclare que les hommes de l'avenir feront des prodiges plus grands que les siens. Ainsi, malgré certains décrets purement ecclésiastiques qui cherchent à écarter de ces études (comme s'il pouvait être dangereux à la vérité d'être contrôlée par la science et la sincérité !) sont des chrétiens, ceux qui étudient les phénomènes troublants du mystère non pas pour une ambition personnelle ou un vulgaire gain, mais pour que la splendeur de la vérité qui s'y trouve rayonne utilement sur l'humanité.

La voyance et l'esprit prophétique et le génie.

Définissons la voyance et l'esprit prophétique le don de prévoir, de descendre dans les âmes et dans les siècles. Il n'y a rien là d'impossible *a priori*. Philosophiquement, depuis Kant, on est bien obligé d'admettre que le temps et l'espace ne sont guère, tels du moins que nous les ressentons, que les conditions de notre sensibilité présente. Non pas que je nie leur objectivité, mais ils servent seulement de classeurs à nos impressions. Or, le classeur varie selon son contenu, sous le même aspect..

J'avoue cependant qu'étudié de ce point de vue, le problème demeure bien obscur. Il s'éclaire davantage quand on l'examine à la lumière de cette loi analogique que les occultistes ont formulée et qui a, certes, sa valeur « rien n'est inutile et sans signification dans l'univers ; tout y est symbole, tout y a un sens, tout y est écrit ». Ainsi est posée la base des sciences divinatoires telles que la physiognomonie, la chiromancie et même l'astrologie. Il s'agit seulement d'interpréter le signe, de lire dans la grande Bible du monde. Mais qui nous apprendra formellement ce langage mystique et mystérieux? Descendons à une comparaison plus familière pour légitimer ces étranges pouvoirs de l'âme. Celui qui a l'habitude de lire des romans peut très bien, s'il est ingénieux, ouvrant le livre au hasard et parcourant quelques pages, se douter du commencement et deviner la fin, sans pour cela être grand sorcier. Je crois même que maints critiques littéraires pratiquent cette méthode divinatoire, qui leur permet de perdre le moins de temps possible !... Or, cela c'est déjà de la voyance : les quelques pages parcourues, ce sont les événements que le présent ou le passé nous révèlent, les faits ou les physionomies qui nous sont familiers, dans le livre du monde dont les origines et les fins nous échappent. Il ne s'agit plus que d'avoir dans l'esprit ce flair que le chien de chasse a dans le nez. Les policiers en font bien autant dans leur métier ; c'est de l'intuition si vous voulez, ou pour parler moins énigmatiquement, le tour de force d'un procédé philosophique plus connu, l'induction.

Je me doute bien, et vous aussi, si vous admettez l'instinct divinatoire, qu'il y a en lui autre chose que ce que j'ai dit. En écartant, bien entendu, l'hypothèse à la fois trop simple et indémontrable, d'intelligences non humaines qui se communiqueraient aux hommes pour leur dévoiler l'avenir, — hypothèse à laquelle beaucoup de prophètes eux-mêmes donnent créance et que nous avons examinée, — il reste que le voyant doit, pour accomplir sa fonction, « voir » en effet toute une série de causes qui, sans être perceptibles pour le reste des hommes, cependant existent déjà dans le présent et ne sont point habituellement découvertes par la faute de nos trop faibles instruments de connaissance. Je crois à cela, quoiqu'il soit malaisé de le prouver rigoureusement. Il est nécessaire ici d'user encore de cette méthode analogique, que j'ai à peu près condamnée dans l'article précédent, à cause de sa fragilité et de sa délicatesse ; mais elle peut valoir si elle est accompagnée d'un raisonnement sûr. Cependant, si elle ne sait apporter la certitude, elle a ceci pour elle d'élargir notre horizon intellectuel et de nous montrer comme possible, après réflexion, ce qui apparaissait impossible tout d'abord.

Nous savons tous que nos sens sont limités ; l'univers physique est beaucoup plus immense que nos moyens de l'étreindre. On a calculé que notre œil ne perçoit que les vibrations d'un certain ordre ; au delà comme en deçà, si les vibrations sont trop rapides ou trop lentes, elles nous échappent absolument. Par exemple, le sens de l'ouïe. Les silences sont composés d'inappréciables rumeurs. Je ne parle pas des infiniment petits, de ce monde profond, innombrable et minuscule auquel le microscope nous initie, ni de l'infiniment grand vers lequel le télescope conduit et soutient nos faibles regards. De même la raison, notre raison ne saisit qu'un certain nombre de faits. Que de faits, que d'idées, très réels sans doute et que son étroite envergure ne sait étreindre ni classer ! Pourquoi ne supposerait-on pas qu'il y a des microscopes et des télescopes intellectuels (pardonnez-moi ces détestables façons d'écrire) qui permettraient à la raison d'agrandir son champ de pénétration ? Ces moyens ne seraient pas, comme les instruments d'optique, à la disposition de tous. Seuls quelques organismes privilégiés pourraient s'en servir et, de plus, ils n'auraient pas l'infaillibilité du télescope et du microscope physiques.

Cette faculté assez mystérieuse que dans l'homme lui-même on appelle instinct (elle est susceptible de nous mieux conduire que la raison elle-même), doit avoir en nous, à moins d'être un miracle permanent, ce qui me semble être impossible, des causes qui la nécessitent et en quelque sorte un tuf d'où elle jaillit. Grâce aux phénomènes de l'hypnotisme, de la suggestion et de la catalepsie (pour ne parler que de ceux-là), les psychologues ont découvert que nous

enregistrions un plus grand nombre d'émotions que l'étroitesse du champ normal de la conscience ne semble le permettre ; ces émotions, ces perceptions ne se perdent pas. Elles s'amassent dans une sorte de réservoir intérieur que nous avons appelé la conscience seconde ou le subconscient. Avec ces éléments mal connus, l'instinct ou l'intuition se sustentent et peut-être s'élaborent. La plupart du temps, la vie pratique laisse endormies ces énergies de réserve, ou ne les emploie qu'à petite dose et sans guère s'en apercevoir d'ailleurs. Dans le cours normal de la vie, le boursier, le joueur, l'amoureux, le poète utilisent constamment, à des doses variées, ces forces inconscientes qui pour eux s'appellent tantôt la veine, tantôt l'inspiration, tantôt le pressentiment. Ce sont des prophètes et des devins sans le savoir; et, d'ailleurs, ce prophétisme et cette divination sont tellement mêlés à d'autres facultés plus normales ou mieux connues qu'on ne les y distingue pas et qu'ils s'y confondent. Le prophète et le devin « professionnels », le génie dans ses créations, font, au contraire, prévaloir sur les facultés ordinaires ces extraordinaires dons, qui, imperceptibles chez les autres, deviennent chez eux prépondérants. Aussi ils étonnent et déconcertent ceux qui ne sont pas habitués à filtrer parmi l'eau banale de la vie commune et quotidienne la paillette d'or du merveilleux.

***

La réalisation si rare, si admirable de ce prodige fait songer à une explication plausible et un peu sérieuse de l'obscurité ordinaire aux prophéties. — Je sais bien quel est le raisonnement frivole et superficiel que tient à ce propos le sceptique. Les prophètes sont obscurs, dit-on, d'abord parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent ; ensuite parce que l'ambiguïté leur profite, des événements contradictoires pouvant ainsi confirmer pour les crédules leurs prévisions incertaines.

Naturellement, je suis le premier à le reconnaître, cette obscurité inévitable a servi de paravent aux charlatans et aux exploiteurs ; mais elle me paraît avoir son origine non pas dans la tromperie qui l'a imitée et en abusa souvent, mais dans le mécanisme lui-même de l'esprit prophétique.

Mon avis est qu'il faut faire crédit de sincérité à toutes les professions et à toutes les vocations. Les prophéties manquent le plus souvent de clarté parce que, si ses éléments principaux sont emmagasinés dans le « subconscient », ou mieux dans le « superconscient », il y a dans le trajet que l'expression doit suivre, pour aboutir à la conscience, un effort pénible, une secousse anormale dont le langage restera troublé.

On dirait les bégaiements, en notre mémoire, d'un songe presque complètement oublié, c'est comme une voix trop lointaine, trop lasse, dont nous n'entendons que quelques inflexions et quelques paroles, le murmure léger que fait le mystère en nous-mêmes et que couvrent, le plus souvent, les rumeurs grossières autour de nous. Ce sont les messages de l'au *delà*, qui, je ne cesserai de le répéter, n'est qu'un en *deçà* enfoui au fond des racines de l'Être. Voix des anges, voix des morts, voix du Soi-même, selon les religions et les écoles, voix toujours intérieures que les superstitieux par suite d'une erreur localisent et fragmentent dans l'espace et dans le temps, et qui échappe à ces mesures. Verbe du « père qui est en nous », rayon de l'idéal et de l'immortalité entr'aperçu déjà malgré les vilenies et les frivolités passagères qui l'obscurcissent, lien mystérieux par lequel nous, périssables et restreints, nous nous rattachons au divin et à l'Éternel! Les mots ne sauraient que mourir pour exprimer cet ineffable. Cependant nous l'avons tous senti en nous dans les grands moments religieux de l'inspiration, de la prière et de l'amour. C'est dans ce sanctuaire de l'âme qu'il faut descendre pour expérimenter ce que nous avons mal nommé l' « au delà », et dont l'instinct prophétique, l'ivresse géniale ne sont que des attributions. Étude difficile entre toutes où l'erreur est imminente, l'obscurité presque fatale et comme la preuve que nous ne sommes que des hommes, même lorsque nous communions avec un Dieu. Voilà pourquoi le prophète est toujours comme un traducteur qui, en le transmettant, trahit presque forcément son texte. Il semble, en effet, que dans le prophète, dans l'homme de génie, il y ait deux personnalités : celle qui enregistre les causes et qui reste mystérieuse et supérieure, celle qui déduit les effets et qui est inférieure et sujette à des erreurs de rédaction : l'inspiré sublime et le révélateur incomplet.

Quant aux prophéties inférieures que nous avons critiquées, leur faiblesse provient du propre fond de l'individu qui enregistre seulement le résultat d'une rêverie personnelle ou d'une suggestion collective. Je sépare hardiment la suggestion collective en ce cas, le vague désir d'un groupe, d'un parti, de ce que je pourrais

appeler « l'âme de la race ». L'âme de la race a des sursauts intérieurs, des clairvoyances extraordinaires pour elle-même que seules possèdent à leur propre profit certaines individualités. Cette clairvoyance est une des formes de la volonté de vivre, qui crée pour les patries et pour les peuples, par une semblable impulsion, des prophètes et des défenseurs comme Mahomet et Jeanne d'Arc. De tels cas sont rares ; ils ne jaillissent qu'à des moments désespérés. L'histoire humaine préfère un déterminisme plus apparent.

En revanche, les prophètes de la suggestion collective sont genréalement de faux prophètes, non pas qu'ils mentent le plus souvent, mais ils se trompent. Au lieu d'être comme les vrais, les médiums de quelque insaisissable volonté providentielle, ils ne sont que les miroirs grossissants.



Les prophètes du « grand monarque » et du « grand pontife » sans doute, appartiennent à cette catégorie. Ils annoncent tous les mêmes faits, parce qu'ils sont nés, quoique à des époques différentes, dans des milieux qui rêvent semblablement. Leur inspiration provient de centres mystiques et peu volontaires où l'on parle beaucoup, où l'on ne sait plus agir. La religion y est devenue non plus le solide aliment qui augmente le courage de vivre, mais une sorte d'opium, de haschich qui apporte tout réalisé dans l'imagination le fait qui, pour s'accomplir, aurait besoin d'une série patiente d'actes. On y souffre de l'impiété, mais on ne sait plus la combattre, on y déteste la démocratie, mais on ne réagit plus contre elle. Quand l'énergie manque, le désir se transmue en illusion, au lieu de devenir, par l'effort, une part de la réalité. Ces mirages sont poétisés par certaines âmes sensibles plus impressionnables que les autres ; éduquées et mieux douées, elles auraient peut-être fait de grands artistes et ne sont devenues que des médiums.

Le vrai prophète réagit contre son milieu pour écouter le destin qui est crié en lui par les voix profondes de la race : c'est alors une Jeanne d'Arc. Le médium répète, au contraire, à ceux qui l'entourent, sous une forme à peine nouvelle, leurs songes incohérents : c'est une Couesdon.

Je connais une somnambule qui a de l'instinct et jouit peut-être de certaines facultés supranormales de clairvoyance ; mais celle-là, au lieu de vivre au milieu de royalistes, a surtout une clientèle de soldats et de gens du monde bonapartistes. Aussi pour elle, ce n'est plus un Henri qui doit arriver au trône, la dernière tige du lis fané, mais le jeune Aiglon, un Bonaparte. Et comme le représentant officiel ne monte pas assez son imagination, elle annonce le triomphe du moins connu, le prince Louis, le favori du Tsar : « A une nation il faut un maître, dit-elle. Le maître pour la France ce sera Louis (1). » Tout cela ne me paraît que trop explicable et naturel. Si les individualités sont le résultat du milieu où elles vivent, cette théorie est très exacte pour les voyants ordinaires qui n'ont tant de succès et tant de vogue que parce qu'ils semblent confirmer aux autres ce que ces autres pensent déjà.



Nous avons, dans la mesure de notre pouvoir, donné le mécanisme de la voyance et du prophétisme. Il se réduit à un phénomène cérébral, d'autant plus intéressant et fructueux, que l'individualité où il se manifeste est plus puissante.

Je reviens à croire qu'il est une des fonctions du génie, ce grand, cet admirable, cet utile miracle, et non point un aspect du merveilleux bizarre et incertain. Fonction normale à un degré supérieur, supranormale si l'on veut, mais anormale, jamais. Les grands prophètes étaient des « volontaires » : ils agirent, ils aidèrent la destinée qui non seulement s'exprimait, mais se faisait en eux. C'est que, sans la volonté, il n'y a pas d'intelligences complètes. Celui qui ne sait pas agir par lui-même ne comprendra qu'à travers les autres : il sera un reflet, un mirage, il ne sera point un être vivant de sa vie propre, une personnalité.

Le phénomène littéraire peut servir à élucider le phénomène prophétique. Nous ne les connaissons que trop, ces médiocres auteurs qui marchent au succès avec d'autant plus de sûreté qu'ils sont plus médiums, et correspondent plus facilement, plus banalement, aux rêves niais des multitudes. Mais leur œuvre ne

1. La plupart des prophètes modernes les plus célèbres traitent d'un grand roi ou d'un grand pape qui doit restaurer, dans le monde, la hiérarchie et la religion ; mais on peut expliquer cet accord qui n'est cependant pas une connivence, en songeant que ces prophètes sortaient généralement des couvents ou de milieux religieux très exaltés.

dure pas. Leur vogue tombe aussi vite qu'elle est née. Il n'y a de durable que le génie ou plus simplement le talent, difficile à se faire jour parce qu'il est le fruit d'une volonté originale, parce qu'il ne répète point, mais qu'il crée. Tout ce qui est fort, tout ce qui est grand, subit la même loi, l'épreuve de la résistance des autres qui ne consentent que lorsqu'ils sont conquis. Le véritable prophète, comme le grand artiste, remonte le courant au lieu de le suivre. « Nul n'est prophète dans son pays » est un adage véridique entre tous.

* * *

Résumons-nous.

Les éléments de la voyance et du prophétisme ou même du génie se décomposent d'abord en une poussée première du subconscient en nous, deuxièmement de l'impression reçue par la conscience, enfin, de la projection en images vigoureuses de cette impression nue et délicate quand elle apparaît.

On ne distingue, en somme, le vrai prophète du faux que par la confrontation avec les faits, et aussi par le caractère. L'école occultiste mystique demandait autrefois aux « époptes » une vie exemplaire, et même la rigoureuse chasteté. Peut-être est-ce trop. Le comte de Saint-Germain ne paraissait pas dédaigner les femmes, et Mahomet eut plusieurs épouses. Mais une volonté susceptible de dompter ses passions et par là celles des autres, semble indispensable. Sans cela le prophète est la dupe de ses désirs et de ceux d'autrui, sans cela il ne peut écouter en lui l'instinct profond qui a des lumières inaltérables, parce qu'il n'est pas corrompu par le caprice individuel et reste d'accord avec la volonté universelle qui est la sagesse.

En revanche, nous pouvons étudier comme nous le fîmes en effet dans cette série d'articles auprès des médiums, généralement sincères, les rudiments de l'inspiration à travers certaines phases de la folie.

La personnalité ordinaire de ces victimes psychologiques est envahie par une force dont l'origine et la nature leur échappent. Le médium puise dans des souvenirs oubliés et dans des suggestions ambiantes les éléments d'une révélation bien faite pour étonner le révélateur lui-même, qui ne peut et ne veut s'en croire responsable, étant dupe du mystère de la deuxième personnalité. Il se passe un phénomène à peu près semblable chez le prophète et l'inspiré. Mais ceux-ci restent dans ces moments, d'ailleurs sublimes, sinon les maîtres du souffle qui les traverse, du moins conscients de son passage.

La médiumnité psychique se rapproche davantage encore de la folie. Elle est, comme l'illusion hypnotique, une folie momentanée provenant d'une désagrégation de la personnalité. C'est une maladie du lien psychique, de la force hiérarchisante qui, dans l'être sain, équilibre toutes les autres forces. Aucun spectacle n'est plus passionnant pour le psychologue que les changements de personnalité voulus par l'hypnotiseur chez un sujet endormi, ou spontanément créés par l'auto-suggestion chez le médium.

Nous voyons là comment les idées s'associent, se combattent, comment telle ou telle, par une sorte de coup d'État, saitsit la dictature, au milieu de l'anarchie intellectuelle; nous assistons, en quelques minutes, à la destruction et à la renaissance d'une âme, et une mélancolie nous étreint à songer combien est fragile cet organisme mental dont nous sommes si fiers et quelle chose délicate et changeante est l'identité de nous-même, notre trésor pourtant le plus précieux dans l'univers !

Si le médium psychique est un phénomène de tératologie mentale, celui que j'ai appelé le médium spirituel (le prophète, le saint, l'homme de génie) est réellement le grand miracle et la splendeur de l'âme humaine. Tandis que ceux dont j'ai parlé précédemment rentrent dans les curiosités et les excentricités, les déformations morbides et pittoresques que certains musées anthropologistes nous exhibent, l'autre nous fait pénétrer dans le surhumain. En effet, si le prophète, et jusqu'à un certain point le poète, sont bien des médiums, dans le sens que Carlyle donne à ce mot, c'est-à-dire des messagers d'une pensée différente de la leur, — quoique parente, — et plus profonde, ils planent par la raison et la conscience au-dessus du vain et vague troupeau des hallucinés et des mattoïdes dont nous avons parlé.

Le poète a déjeuné comme nous tous, il a lu son journal, il a ri de l'anecdote parisienne, il digère comme son chien ou son domestique ; ses idées d'alors ne dépassent pas la moyenne des idées courantes. Mais voilà qu'une inquiétude traverse ses nerfs. L'esprit souffle où il veut. C'est la crise sacrée : *Deus, ecce Deus*... Il faut qu'il écrive, qu'il extériorise une pensée soudaine qu'il n'avait pas tout à l'heure, qu'il n'aura plus bientôt. Cette pensée, ce poème, dépassent non seulement l'intellectualité des autres hommes ; mais, — ô prodige, — la sienne

propre! en sont même parfois le démenti, car il y a à peine quelques heures, il discuta, avec son éditeur, le tant pour cent à toucher sur ses livres ; maintenant il vante avec une sincérité plus grande encore la gloire de la pauvreté et l'héroïsme du sacrifice. Il ne ment pas, pourtant, et ce n'est pas un imposteur ; oui, il y a là un phénomène plus élevé et mystérieux que la médiumnité ordinaire, mais celle-ci, plus grossière, nous en a démontré le rouage ; les changements de personnalité nous font comprendre le phénomène grandiose de l'inspiration.

Quant au prophète il nous apparaît plus extraordinaire et émouvant ; c'est d'ordinaire un homme simple, une femme simple. Voyez Jeanne d'Arc ou Mahomet. N'écoutent-ils que la voix de leur conscience? Non, car alors ils ne seraient pas des prophètes mais des hommes comme nous. Ils entendent dans cette conscience le cri synthétique d'un peuple, d'une race, peut-être même l'avertissement du Divin. Tout en restant eux-mêmes (ce qui les différencie du médium ordinaire), ils subissent l'effluence, l'emprise d'une force, d'une pensée au-dessus d'eux. Cela ils le sentent si bien que Mahomet nous déclare que le Coran lui a été dicté par un ange, et que Jeanne d'Arc affirme avoir entendu des voix. Le prophète n'est pas non plus un suggéré ; il fuit, au contraire, toutes les suggestions afin de n'être pas troublé par elles dans le colloque sublime qu'il tient avec l'Inconnu. Il renonce à tout, quitte sa famille, ses amis, son matériel bonheur, fuit en quelque endroit solitaire, où il écoute la parole du silence, le verbe ineffable que couvrent pour les autres hommes les futilités du monde. Il faut juger l'arbre à ses fruits et l'homme à ses œuvres. Le vrai prophète est celui qui ne sait pas tromper ; il n'obéit pas au fait, le fait lui obéit. Il nous prouve par un triomphe impossible à prévoir et dont ses forces personnelles, limitées, ne sauraient être toute la cause, qu'il est bien l'instrument d'une volonté ineffable, incognoscible autrement que par lui et en quelque sorte le médium du Divin. Mais il sait qu'il en est ainsi, ce n'est pas l'esclave affolé d'une force aveugle, c'est le collaborateur zélé d'une providence et d'un mystère.

JULES BOIS.



LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques critiques : Emile Faguet, Max Nordau, Hugues Rebell, Henry Bordeaux.

Propos littéraires, par Émile Faguet (Société française d'imprimerie et de librairie). — *Le libéralisme* (Id.). — *André Chénier* (Hachette). — *Vue du dehors*, par Max Nordau (Alcan éditeur). — *Les inspiratrices de Balzac*, par Hugues Rebell, Stendhal, Mérimée (Dujarric, éditeur.) — *Les écrivains et les mœurs*, par Henry Bordeaux, 2 vol. (Plon, éditeur.)

Émile Faguet. — Je n'ai jamais lu d'étude de Max Nordau sur Émile Faguet ; et je pense, en effet, que Max Nordau a dû comme il était juste, négliger totalement Émile Faguet qui est la contradiction vivante, de plus en plus vivante de son système critique. Il n'est pas, en effet, d'esprit plus sain que M. Émile Faguet, ni de mieux fait pour désespérer complètement l'ardent théoricien de *Dégénérescence*, si Max Nordau est homme à désespérer de rien.

Esquissons en deux ou trois traits cette puissante personnalité et qu'Henry Bordeaux nous prête son secours! Chaque jour elle s'affermit et se précise en se développant. On a pu croire à plusieurs reprises qu'Émile Faguet avait effectué son œuvre, et qu'il la recommencerait simplement en la continuant. Non, mais poursuivant sans répit son labeur immense, il a constamment agrandi sa tâche. Observateur pénétrant des premiers génies littéraires de notre littérature, il a élaboré peu à peu son système en fuyant tous les systèmes auxquels s'étaient réduites les pensées de grands écrivains, et il eut ce rare courage de ne point se résoudre à endiguer aussi étroitement et aussi complètement sa pensée... Fuyant les généralisations précipitées, il arrivait pas à pas aux ensembles définitifs. « Il étudie les écrivains dans leur rapport avec l'humanité générale dans leurs façons de sentir et de penser qui résument les façons de sentir et de penser, non pas de leur époque, mais de l'élite de leur époque. Et comme il est persuadé que l'humanité ne progresse que par ses hommes supérieurs, si elle progresse, c'est donc bien chez ceux-ci que l'on doit rechercher la trace de ce progrès. De là sa prédilection pour des écrivains qui ne sont pas purement des littérateurs, pour les moralistes, les politiques, pour tous ceux qui furent le reflet de l'humanité en marche ou qui aspirèrent à diriger cette marche. Il a toujours rattaché ses études littéraires à l'étude de la société et de l'homme. » Et d'elle-même sa pensée s'amplifie posément, normalement. Il arrive, au moment voulu, à ces études « qui résument toute la vie cérébrale, politique et morale, de notre temps inquiet et changeant. » Il va plus loin, car, maintenant, il détermine ces idées gigantesques capables d'aider aux progrès humains... Le théoricien du *Libéralisme* (à loisir, il

faudra l'étudier) naît à l'heure opportune de celui qui ne voulut être d'abord qu'un critique de notre histoire littéraire...

De plus en plus dispos et allègre, il persévère en son colossal travail et au même moment, il publie comme en se jouant trois volumes : il sourit aux petits et parcellaires efforts de quelques écrivains d'aujourd'hui et ce sont les *Propos littéraires;* il ajoute à sa galerie célèbre de portraits littéraires un portrait nouveau et c'est *André Chénier;* il commence la synthèse de toutes les idées emmagasinées en lui et par lui reclassées et recréées, et, fort de tous les appuis intellectuels qu'il s'est donnés, il s'applique à formuler une loi de développement des sociétés, et c'est *Le Libéralisme*.

En deux mots, Émile Faguet parvient à être un des écrivains français les plus représentatifs. Il est allé avec discipline où le conduisait le mouvement naturel des idées et des hommes de notre temps; il ne s'est point laissé entraîner par lui et peut, dans une certaine mesure, le guider. Au reste, le développement même, — si complètement libre, — de sa vie intellectuelle est un exemple incomparable. Cette gloire, cette influence assurées régulièrement, profondément par la seule force de rayonnement d'un esprit noble et haut, sont la protestation la plus catégorique contre le découragement de tous ceux que blesse l'envahissement ignominieux des aventuriers de la littérature. Le vain bruit dont s'entourent, comme pour s'en protéger, tous les commerçants littéraires avides des succès les plus bas, ne peut tromper que ceux qui veulent être dupes : c'est contre eux, c'est en dehors de ces gens-là serrés en coteries illusoirement offensives que se déploie la pensée française plus forte que jamais pour agir sur le monde. Émile Faguet affirmait un jour, par manière de badinage, que le rôle moral du critique est nul : c'est une plaisanterie qu'on ne lui pardonnerait pas si sa vie, son œuvre, son action, son succès, ne démontraient péremptoirement le contraire.

Max Nordau. — De Émile Faguet, d'une liberté intellectuelle si parfaite, ou de Max Nordau, si soucieux d'être indépendant, quel est le plus apte à « voir du dehors » ?

M. Max Nordau, qui a assez de talent, et je l'espère de confiance en lui-même pour nous faire croire à peu près tout ce qu'il veut, ne parvient pas à nous assurer de son impartialité et nous affirme loyalement qu'il suffit de voir les Français du dehors pour les voir nettement, et que, étant venu résider en France toutefois pour y être écrivain et penseur allemand, il se trouve dans les meilleures conditions du monde pour prononcer, sur les écrivains dont nous sommes le plus fiers et sur ceux aussi dont nous ne songeons point à nous enorgueillir, des jugements définitifs. Je pense que la théorie est fausse, et si je n'entreprends pas de le démontrer, c'est que lui-même se charge de le prouver jusqu'à l'évidence tout le long, le long de son ouvrage...

Et d'abord sa théorie est fausse théoriquement, car enfin, dit-il, l'étranger ne connaît pas les hommes dont il analyse les œuvres. S'il ne les connaît pas, il a tort de les ignorer ou de ne les point deviner, car aujourd'hui, les écrivains quels qu'ils soient mettent, dans leurs œuvres, leur personnalité tout entière, et c'est souvent par la sincérité même avec laquelle ils étalent cette personnalité qui leur est particulièrement chère que leurs œuvres vivent et nous émeuvent.

Et pratiquement, à quelles violentes contradictions aboutissons-nous sous la conduite ardente de Max Nordau ! Ce n'est point du dehors, mais du dedans que M. Nordau regarde chez nous. Il est Allemand, disais-je, mais il me semble que sa formation intellectuelle, l'étendue de ses connaissances philosophiques, scientifiques et assimilées, ses habitudes d'esprit, quoi encore? ont fait de lui un Européen, un cosmopolite; et, — mon Dieu ! que nous sommes donc malheureux ! — il lui advient d'être anti-français dans la mesure ou il est cosmopolite, européen, savant, philosophe et autre... Et c'est avec des yeux prévenus qu'il juge les choses et les hommes de France. Puis, précisons, M. Nordau réside en France, et ce n'est peut-être pas une condition excellente pour nous mieux voir du dehors. Et voici que justement, — admirons à quel point nous sommes puissants pour agir sur les esprits les plus indépendants du grand univers ! — les passions françaises s'introduisent dans l'âme de Max Nordau, le dominent, le tyrannisent un peu, et déterminent tous ses jugements. Dans je ne sais plus quelle aventure qui divisa les plus admirables écrivains français de même que les plus médiocres, Jules Lemaître et Anatole France ne furent pas, si je me souviens bien, les chefs du même camp. D'ailleurs toutes les complications de cette aventure furent tellement embrouillées que nous avons pris le parti prudent de ne plus juger de nos littérateurs d'après leur politique, mais simplement selon leur littérature elle-même et, après tout, cette conception simple et rudimentaire de la critique littéraire n'est peut-être pas déraisonnable. M. Max Nordau ne peut fortifier en nous par son adhésion notre confiance en notre pauvre doctrine. Il est trop surexcité par les affaires politiques et sociales françaises pour qu'elles ne dictent pas toutes ses appréciations sur le style et particulièrement sur l'orthographe de nos académiciens notables. Et parce que Jules Lemaître et Anatole France ne furent point du même parti, car décidément je me souviens bien, ils appartinrent à des

groupements différents, et en quelque manière antagonistes, Max Nordau admire, que dis-je, découvre Anatole France et le pousse violemment jusqu'aux plus hauts sommets de la gloire universelle; mais, en revanche, poursuit Jules Lemaître de sa haine injurieuse et ne cache point que l'*Aînée* est une œuvre au-dessous du médiocre puisque Jules Lemaître est, si ce mot est français, nationaliste. Cette conviction préalable que la littérature de M. Lemaître ne peut être que désastreuse au point de vue littéraire et pernicieuse au point de vue moral, entraîne même M. Nordau à des incohérences significatives.

La scène de l'*Aînée* est placée en Suisse. Or, une fête se donne où paraît un séduisant lieutenant de hussards français en uniforme (sur le territoire suisse ?), ajoute M. Nordau avec un point d'interrogation d'une raillerie triomphante. Je veux bien. Je suis tout prêt à reconnaître que jamais un lieutenant de hussards n'a pu paraître en uniforme dans un salon suisse (cependant je suis bien obligé de dire que j'ai rencontré des officiers ou sous-officiers belges, suisses ou scandinaves, et même allemands sur nos boulevards parisiens, mais ceci n'a aucun rapport avec cela), et je conclus immédiatement, comme il importe, que Jules Lemaître a toujours été dépourvu de talent : d'ailleurs on l'a toujours dit. Mais enfin, puisque Suisse il y a, pourquoi reprocher à M. Jules Lemaître d'avoir appelé ses héros : Pétermann et Mikils. (*A ses oreilles, ce dernier nom a aussi un son allemand*, ajoute admirablement Max Nordau.) On peut affirmer que de tels noms ou des noms qui ont de telles sonorités se rencontrent quelquefois en Suisse. Et puisque le choix des noms a une si grande importance dans la critique de Max Nordau, j'observe tout de suite que Pétermann marie la plus vertueuse de ses filles avec un nommé Dursay, dont le nom a des sonorités parfaitement françaises. J'ajoute même que le seul personnage vraiment antipathique de la pièce — parce qu'il est immoral, sans esprit — est justement le lieutenant de hussards Dursay. Max Nordau écrivait tout à l'heure : « L'excitation à la haine ne serait pas assez raffinée si les pasteurs de la pièce ne portaient pas des noms allemands ou prétendus allemands. » Je me demande maintenant si Jules Lemaître n'a pas voulu plutôt « faire le jeu » des Allemands et nous exciter à la haine des lieutenants de hussards. Mais que voilà bien ! n'est-ce pas, des jugements littéraires fortement motivés, et par des motifs bien littéraires ! Nous qui n'avons pas l'avantage de voir du dehors, mais qui peut-être regardons de plus près, nous sommes aptes à goûter également France et Lemaître, et même à les goûter assez pour regretter que tous deux ne soient pas demeurés exclusivement des écrivains.

Ainsi donc Max Nordau nous émerveille d'abord par sa partialité toujours vibrante quoiqu'un peu prolixe. Et comme il est excellent d'autre part, pour nous instruire sur nous-mêmes ! Il nous révèle François de Nion ; et, en effet, il est possible que François de Nion possède un mérite supérieur à sa renommée plutôt qu'une renommée supérieure à son mérite. Mais enfin *les Façades* qui arrêtent les regards de Max Nordau sont-elles si caractéristiques de la littérature française ! Ensuite Max Nordau accorde à je ne sais quel drame d'Henri de Bornier une signification analogue à celle des brillants développements dramatiques dont Edmond Rostand nous a gratifiés. Et sans doute, il y a là quelque exagération et peut-être est-ce trop attribuer de puissance symbolique à l'un, et aussi à l'autre !...

Bref, Max Nordau nous intéresse prodigieusement par sa vigoureuse partialité, que tout accuse, même ou surtout son ardeur frénétique de sincère indépendance. Nul moins que lui n'est indépendant : il dépend de ses conceptions scientifiques, de ses théories médicales, de son talent même de dialectique agressive, de son penchant irrépressible à la satire et au paradoxe sociologiquement narquois, et voici qu'il dépend encore de nos idées ou de nos passions françaises. Et son effort loyal et virulent, pour être libre nous fait mieux voir ses entraves, et qu'il ne peut se dégager d'elles.

Max Nordau est peut-être un grand esprit fort incomplet. Il a une mémoire gigantesque de toutes les idées ; il se les assimile tout naturellement et il construit avec dextérité de beaux systèmes qu'il eut le tort sans doute d'appliquer à la littérature. Ses romans sont de riche abondance. Il disserte à merveille dans tout son théâtre, et occasionnellement ne manque pas d'émouvoir. Son imagination scientifique est fort belle et toujours aventureuse. Il excelle à approfondir à la hâte ; aucun n'est plus adroit que lui à généraliser au pas accéléré. Et on rencontre tout dans sa critique littéraire : tout mêlé, confondu, en tumulte avec une intensité de vie et une verve de dialectique militante qu'on admire, il n'y a guère que le sens exact de la littérature qui y fasse le plus souvent défaut.

Max Nordau reste ce qu'il fut toujours, un orateur et quelquefois un rhéteur philosophique qui de toutes ses préventions, de tous ses sentimentalismes, de toutes ses lectures, de toutes ses certitudes et particulièrement de toutes ses hypothèses a fait un beau système, utile surtout à lui suggérer des sujets et à lui fournir des moyens de développements... Remercions-le, car il est toujours temps de philosopher impétueusement.

* * *

Hugues Rebell. — Ah ! le charmant critique ! Il est vraiment le plus féministe des hommes et il com-

prend l'amour mieux que Charles Maurras, n'entend la décentralisation. M. Charles Maurras disserte de l'amour comme de la décentralisation ; s'il advenait à son ami Rebell de traiter un jour de la décentralisation, il aurait ce ton délicat et doux, et langoureux qu'il prend pour parler de l'amour...

Les inspiratrices de Balzac, de Stendhal, de Mérimée, ce sont bien des idées, mais toutes leurs idées leur viennent des femmes. Et Hugues Rebell en est enchanté, pourvu, toutefois, que les femmes soient jolies. Il est fort irrité contre Mme Hanska pour ce qu'elle a ruiné le génie de Balzac et l'a tué lui même en moins de six mois, mais on sent qu'il lui en veut surtout d'avoir été laide, et d'avoir exercé une si détestable mais si profonde influence, ayant l'air hommasse, les traits durs, un front trop grand. Et pour le reste, trop heureux les écrivains de souffrir par la grâce de femmes adorables et de subir à perpétuité leurs impérieuses inspirations. Les temps ne sont plus où les femmes étaient si puissantes, et Hugues Rebell se désole avec un bon sourire attendri, et son style lui-même pleure et sourit et a, comme en sourdine, des accents de désespoir si sincère qu'ils vont jusqu'à notre âme, et que nous sommes, après avoir lu et relu ce petit livre pénétrant, intime, tout imprégnés de mélancolie parce que les femmes ont moins coutume qu'autrefois d'inspirer les écrivains et de les martyriser.

Rien ne lui échappe du cœur, c'est-à-dire de l'intelligence des hommes qui ont glorieusement fait métier d'écrire. M. Arthur Chuquet consacre à Stendhal un ample et grave in-octavo, et, certes, nul fait ne nous est dissimulé de cette vie dont nous sommes curieux, curieux indéfiniment... Les cent pages d'Hugues Rebell remplissent presque le même office que les six cents d'Arthur Chuquet... Hugues Rebell ressent les mêmes émotions que Stendhal, revit sa vie et doucement regrette les temps abolis. Il y a trop de femmes dans la vie de Stendhal, trop de femmes et trop d'amour pour que Rebell ne revive pas toutes les moindres manifestations de cette existence avec une extase adorante, et c'est pourquoi, sans doute, il est si parfaitement habile à nous expliquer profondément, délicieusement, un beau génie. Toutefois, il ne me persuade qu'à demi. Tout ce qui est amour a tant de prestige à ses regards qu'il prend souvent pour de l'amour ce qui n'en est que la contrefaçon... Au demeurant, Stendhal est un génie vulgaire, et il me blesse presque toujours par son rastaquouérisme psychologique, que je voudrais bien analyser tôt ou tard et sur quoi je serais aise qu'il me fût donné de disserter à la façon de Charles Maurras...

Rien n'est vulgaire dans Mérimée, et je vois bien que Hugues Rebell a deviné cet esprit et cette âme inconnus jusqu'à nos jours, et méconnus et déformés parce qu'ils furent la proie des psychologues... Hugues Rebell, guidé par les amies et les confidentes et les amantes du dernier honnête homme, entre avec délices jusqu'au plus profond de cette âme pudique et fermée... Il y entre, et dans l'objet aimé tout lui devient aimable... Des femmes ont suscité ce talent plein de tant de rares séductions, des femmes ont multiplié les ornements discrets et fins de cette intelligence, et ont fait fleurir avec raffinement des chefs-d'œuvre. Hélas ! des femmes ont annihilé trop tôt ce génie simple et subtil. Et voici que nous arrivons à la vie contemporaine, et Hugues Rebell se lamente et se désespère un peu... Mérimée est chassé du cœur d'une maîtresse adorable par un Maxime du Camp : le règne des imbéciles a commencé.

Et peut-être est-ce trop prêter d'empire aux femmes, et peut-être la dépendance des écrivains n'est-elle point si totale que le veut passionnément Hugues Rebell... Les femmes, pour être souveraines, ne sont point des inspiratrices absolues, exclusives. Non pas... Au reste, presque à son insu, Hugues Rebell réduit, rétrécit un système critique. L'âme des femmes aimées n'est point seule inspiratrice... Hugues Rebell descend vite du platonisme intellectuel à la matérialité de l'amour, et presque malgré lui il établit une corrélation fort savante entre les idées, les inspirations des écrivains amoureux et le genre de beauté de leurs maîtresses... Hugues Rebell est trop artiste pour n'être pas sensible de toutes façons à la séduction des formes harmonieuses... Mais voilà ! Hugues Rebell écrit avec une conviction digne d'éloges. « Madame Sand était alors à la plus belle période de ses extravagances. C'était le moment où elle emprisonnait ses hanches énormes dans une culotte de satin noir et se promenait en justaucorps moyenâgeux et en toque à plumes blanches. » La conception critique d'Hugues Rebell est un peu comme la culotte de George Sand : elle est trop étroite pour toutes les belles choses qu'elle contient.

*
* *

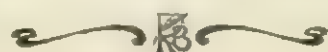
Henry Bordeaux. — Max Nordau a conquis la réputation d'être un homme assez raisonnable pour avoir démontré que tous ses contemporains étaient fous. Henry Bordeaux est sage d'une tout autre façon ; il affirme avec une gravité imperturbable et un calme inquiétant, que tous les écrivains d'aujourd'hui sont sensés et que nul d'entre eux n'est dépourvu d'un considérable talent. Henry Bordeaux est décidément très sage, sage dans la mesure où la sagesse est compatible avec l'indulgence.

Henry Bordeaux admire imperturbablement : c'est peut-être parce qu'il comprend tout. Mais, en vérité, je n'en suis pas sûr. Du moins, il explique infatiga-

blement, et il ne manque pas non plus de généraliser. Le malheureux! il fait plus encore, il approfondit sans désemparer. C'est, à mon sens, faire une critique bien superficielle que de tout approfondir. Il est tant d'écrivains qui ne méritent pas d'être approfondis! Il faut faire un choix entre ceux-ci et les autres. Ce choix, Henry Bordeaux ne l'accomplit jamais! Et il arrive ceci : Max Nordau rabaisse tous les écrivains à peu près; naturellement nous concluons qu'il a tort et nous les élevons. Henry Bordeaux les exalte tous indistinctement et nous pousse à les rabaisser tout de suite. Au reste, sa critique méticuleusement et scrupuleusement admirative est surtout funeste aux plus grands, à ceux que l'on tient pour les plus expressifs. Ayant lu et médité ses ouvrages, nous nous demandons si Jean Blaize n'est pas plus important dans notre littérature que Paul Bourget. Ceux qui les reliront dans cinquante ans seront fatalement amenés à conclure que Jean Blaize était plus important que M. Bourget; mais que Henry C. Moreau exerçait un pouvoir égal au sien... On sera certain, très certain que Jules Delafosse, glorieux penseur, et Étienne Lamy, penseur glorieux, étaient, plus qu'Émile Faguet, puissants sur les intelligences. Et pourtant, avec quelle fermeté il sut analyser Émile Faguet! Ou bien d'autres, et ce sera peut-être pis, concluront : en ce temps-là, ils étaient tous égaux, tous grands; mais comme il n'y a pas de grandeur dans l'égalité, ils ajouteront : tous médiocres. A force d'approfondir, Henry Bordeaux isole, et chacun grandit à ses yeux qui n'aperçoivent pas l'ensemble... Et, d'autre part, si Henry Bordeaux veut considérer un ensemble, il commet des omissions qui détruisent toute la valeur de ses idées générales. Il étudie la crise du roman : et il oublie totalement Hugues Rebell, dont on dira avant peu d'années qu'il est le premier romancier de notre époque; en revanche, le pasticheur gracieux et lent, Pierre Louÿs, règne dans son étude, et le vicomte de Vogüé y occupe la même place exactement que Henry C. Moreau et André Couvreur.

Pour être critique littéraire, — surtout à notre époque où il n'est personne qui n'écrive, — il faut avoir essentiellement le sens des perspectives : perspective dans le temps, perspective dans l'espace... De ce sens des perspectives, Henry Bordeaux semble complètement dépourvu. Ce défaut caractérise sa critique sincère, patiente, pénétrante, amie des traditions, sobre, forte par instants, toujours claire, élégante et distinguée, ah oui! distinguée effroyablement.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Théatre Sarah-Bernhardt : *Fedora*, drame en quatre actes, de M. Victorien Sardou.

Lorsqu'on examinera dans son ensemble, plus tard, beaucoup plus tard, le plus tard possible, la prestigieuse carrière qui aura été celle de Mme Sarah Bernhardt, il faudra bien, si l'on veut être juste, — et la Postérité est toujours juste, — peser les mérites et les démérites : il faudra mesurer ce qui doit être mis à son actif et à son passif, placer dans la balance, d'une part ses inoubliables créations d'art, de l'autre ce qu'elle sut faire triompher en l'imposant à son public par sa virtuosité d'interprète. On rappellera alors, pour commémorer cette puissance d'interprétation, qu'elle fut, avec une égale maîtrise, Andromaque, Phèdre, Bérénice, Doña Sol et la Reine de Ruy Blas... Il faudra bien ajouter à cette liste glorieuse les noms beaucoup moins édifiants de Théodora, de la Tosca et de Fédora.

Significatifs pourtant, et si je puis dire... *symboliques* m'apparaissent ces trois noms rapprochés. Ne représentent-ils pas, dans le développement de cette carrière suivie avec une habileté merveilleuse, la concession de l'artiste aux nécessités industrielles de son temps? Et vraiment on ne sait ce qu'il faut admirer le plus en Mme Sarah Bernhardt : la virtuosité de l'interprète parvenant à imposer de telles pauvretés littéraires, ou bien cette singulière force de résistance qui lui permet, les ayant interprétées des centaines de fois, de rester *elle* encore! Ne nous illusionnons pas, d'ailleurs, et ne cherchons pas à la tromper elle-même! Ce n'est pas impunément que l'on déclame, entre *Phèdre* et *Lorenzaccio*, les tirades mélodramatiques d'un écrivain sans littérature : toujours il en reste quelque chose... Un critique très subtil et très avisé aurait pu, quelques années après que Mme Sarah Bernhardt eut quitté la Comédie-Française qui était son vrai cadre, marquer l'influence de ses nouvelles créations sur la finesse de son jeu. C'est à peu près, dans le domaine de l'interprétation, ce qu'il advient dans le domaine de l'invention pour un peintre qui, partageant son effort entre des tableaux de commande et des compositions à lui suggérées par son désir de peindre, sent diminuer en lui les facultés inventives et baisser le niveau de l'imagination.

Il y eut aussi bien quelque chose de pareil dans la carrière déjà longue de Mme Sarah Bernhardt; et, si l'interprète attitrée de M. Victorien Sardou était capable de faire un retour sur elle-même, c'est à M. Victorien Sardou qu'elle en devrait attribuer la cause. Dans un de ses derniers feuilletons des *Débats*, un des plus indépendants d'entre nous et qui paraît bien écrire toujours ce qu'il pense, disait

d'elle ceci ou à peu près : — « Et vous savez, Mme Sarah Bernhardt à trente ans, je n'ai jamais rien vu de plus beau, je n'ai jamais entendu d'artiste qui m'ait donné pareille sensation d'art. » Vous saisissez, n'est-ce pas, la réticence qu'enferme une telle déclaration, et vous sentez qu'elle ne vise point tant la diminution des moyens causée par l'âge que leur altération, leur dépréciation, si légère soit-elle, produite par la qualité des rôles qu'elle fut amenée à interpréter ! Mes souvenirs ne remontent pas aussi haut que ceux de M. Faguet, et je n'ai pas vu Mme Sarah Bernhardt à trente ans. Mais je l'ai vue plus tard, lorsqu'elle appartenait encore à la Comédie, et ce que je me rappelle avec une inoubliable précision, ce que je n'oublierai jamais, c'est qu'elle fit l'enchantement de mes vingt ans, c'est qu'elle laissa en moi des images ineffaçables, que nul autre artiste dramatique d'aucun pays n'est parvenu à amoindrir.

Cette supériorité d'alors, cette maîtrise incomparable, par où elle s'imposait à l'admiration des gens de goût, comme l'unique, la merveilleuse, l'inégalable actrice dans le domaine de la Tragédie et du drame, faut-il l'attribuer exclusivement à ce que Mme Sarah Bernhardt était dans toute la force de la jeunesse ? Ce serait là une vue trop courte et par trop *simpliste* en vérité. J'y vois une cause bien autrement profonde et psychologiquement vraie : c'est qu'alors Mme Sarah Bernhardt n'avait été touchée, amoindrie par aucune vulgarité littéraire. Examinez un peu la situation à cette époque, et les conditions dans lesquelles elle se présentait au public. Sociétaire d'un théâtre qui, par le prestige de son passé et le talent des acteurs composant sa troupe, était alors la première scène de la France et du monde, elle y tenait sans conteste le sceptre de la Tragédie et du Drame. Elle y jouait deux fois par semaine... et quelles œuvres !... rien que des chefs-d'œuvre... les plus purs chefs-d'œuvre de notre langue. Merveilleuses conditions pour conserver un talent, pour l'entretenir, pour l'épurer, pour l'agrandir, que de le maintenir dans la fréquentation ininterrompue de Racine et de Victor Hugo ! Quel répertoire et quel cadre elle avait alors ! Oui, ce furent de belles soirées dont tous les amateurs de théâtre qui lisent ces lignes peuvent évoquer le souvenir !

Le jour où elle fut libre et devint sa maîtresse, les conditions changèrent pour elle, et il lui fallut se produire avec d'autres moyens. Elle ne pouvait songer à continuer le répertoire classique pour lequel une étoile, si brillante soit-elle, a besoin d'être *encadrée* ou, si l'on veut, entourée de satellites suffisants ; pour lequel aussi bien il faut un public qui ne se renouvelle point et se compose des mêmes éléments, toujours identiques. Que faire alors ? Il faut bien le reconnaître, le jour où Mme Sarah Bernhardt devint directrice de théâtre, elle se trouva prise dans une impasse, et ce jour-là, nécessité fit loi. Elle n'en pouvait sortir que d'une façon : en trouvant l'auteur qui, par ses moyens d'action sur le gros public, *fait recette* de façon sûre et sait imposer son nom durant cent représentations.

Trente ans plus tôt, cet auteur eût été le père Dumas. En cette fin du XIXe siècle, ce ne pouvait être que M. Victorien Sardou. Alors commença l'ère des *Tosca*, des *Théodora*, des *Fédora* et autres mélodrames sombres qui savent attirer le public par une admirable association de trucs et de combinaisons habiles, mais à vrai dire n'ont rien à voir avec l'art... grandes machines qui ont un faux air de littérature, comme les toiles de M. Gérome et de M. Detaille ont un faux air de peinture qui donne le change aux gens peu avertis ! Comme, en dépit de tout, Mme Sarah Bernhardt demeure une artiste, et une grande artiste, elle sut les manier, ces œuvres, avec une perfection matérielle qui arriva à entretenir l'illusion. Elle y ajouta, en outre, le prestige exceptionnel de sa virtuosité dramatique qui força l'admiration et sut imposer une manière de *réalité* à ces personnages en baudruche qui, sans elle, n'eussent point tenu un instant à la scène. Enfin, elle se ressouvint encore par moments qu'elle avait été l'interprète illustre des grandes héroïnes classiques, et pour donner satisfaction à ses admirateurs passionnés d'autrefois, elle redevint, à l'occasion, Phèdre et Andromaque, Hamlet et Lorenzaccio !...

... Je voulais vous parler de *Fédora*, et je m'aperçois que c'est Mme Sarah Bernhardt seule qui emplit mon article. N'est-ce point justice d'ailleurs, puisque aussi bien c'est elle seule qui communique un semblant d'existence aux drames de M. Victorien Sardou ? Par la pensée, supprimez un instant l'actrice, et demandez-vous ce qui restera ? Un pur néant... Ce sont donc les lois de l'art interverties, puisque l'interprète, en bonne justice, ne doit exister que *pour* et *par* l'œuvre dramatique. Ici, c'est l'œuvre qui a été créée *pour* l'interprète et qui vit uniquement *par* elle. Et c'est encore un trait à ajouter à ceux déjà si nombreux qui caractérisent l'industrialisme de M. Victorien Sardou. Dans un temps comme le nôtre, où l'on parle beaucoup et avec raison de l'industrie littéraire, où le lancement d'un nom, quel qu'il soit et si médiocre qu'il apparaisse par le talent, est une affaire de gros sous, on peut bien dire de M. Victorien Sardou qu'il fut un promoteur et un génial initiateur, puisqu'il fut un des premiers à envisager la littérature dramatique comme un magnifique champ d'exploitation, d'où l'on pouvait tirer une recette cent fois plus abondante que de tous autres, ses moyens d'action étant cent fois plus étendus, par conséquent cent fois plus productifs !

Passe encore pour *Théodora*, où le recul historiqne et l'intérêt qui s'attache toujours à des figures quasi légendaires soutiennent une œuvre d'assez pauvre littérature d'ailleurs! Passe encore, à la rigueur, pour la *Tosca*, où le jeu des péripéties dramatiques est habilement machiné et soutient l'intérêt du spectateur en irritant ses nerfs! En y réfléchissant, je vois à ces deux pièces des causes réelles, quoique d'ordre vulgaire, pour justifier leur énorme succès : cela n'a rien à voir avec l'art, non certes, mais cela repose sur une réalité qu'il serait facile de préciser, étant bien entendu que le premier élément du succès fut pour elles la saisissante interprétation que Mme Sarah Bernhardt leur sut donner. En ce qui touche *Fédora*, j'avoue n'y plus rien comprendre. Dire qu'en cette pièce il n'y a nulle littérature, c'est trop peu... Il n'y a pas même d'intrigue saisissante, pas d'intérêt scénique, au sens le plus banal où l'on entend ce mot, c'est-à-dire au point de vue de la plus vulgaire habileté où triomphe d'habitude M. Sardou. Comme littérature, c'est infiniment au-dessous, je l'affirme, de ce que M. Georges Ohnet a pu nous donner de plus médiocre et de plus plat, et comme intrigue c'est aussi invraisemblable qu'inexistant. Ce n'est même pas, comme certains objets de bazar, un article suffisant pour l'exportation... et j'en apporte la preuve. Dans sa dernière tournée en Allemagne, qui fut, ainsi que d'habitude, un triomphe, Mme Sarah Bernhardt afficha, dès son arrivée à Berlin, le drame de *Fédora*. Cette seule fois, paraît-il, les Berlinois se montrèrent froids. Seraient-ils plus connaisseurs que le gros public de Paris? Je signale le fait sans en tirer d'autre conclusion.

PAUL FLAT.

LA SITUATION EN ALSACE

Le 8 mai dernier, l'Empereur allemand adressait à Son *Statthalter* en Alsace-Lorraine le rescrit suivant :

« Désireux de donner aux habitants d'Alsace-Lorraine une preuve spéciale de ma bienveillance et confiant dans les sentiments de loyauté et de fidélité à l'Empire qui se sont fortifiés de plus en plus parmi la population du pays et qui se sont clairement manifestés à mon égard à chacune des visites que j'ai faites *dans ces pays rendus à la patrie*, je veux vous autoriser à entrer en relations avec le chancelier de l'Empire en vue de la suppression de l'article 10 de la loi du 30 décembre 1871 concernant l'introduction de l'administration. J'autoriserai le chancelier à présenter un projet de loi dans ce sens au Conseil fédéral. Veuillez porter ce décret à la connaissance du public.

« Haut-Kœnigsbourg, le 9 mai 1902.

GUILLAUME,
Imperator-Rex. »

Des éditions spéciales des journaux répandirent immédiatement la nouvelle dans tout le Reichsland : elle fut accueillie par les plus vives marques de satisfaction. Ce fut comme un jour de fête dans certains milieux strasbourgeois. Le *Volksbote* écrivait : « Aucune des décisions de l'Empereur n'a ému aussi joyeusement le cœur des Alsaciens-Lorrains que celle de samedi dernier qui les a *élevés de nouveau* à la dignité de citoyens de première classe (numéro du 12 mai 1902). » Le *Journal d'Alsace*, La *Burger Zeitung*, L'*Elsässer*, *Die neusten Nachrichten*, La *Strassburger Zeitung*, L'*Elsassischer Kurier*, témoignent du même enthousiasme. Les conseils municipaux de Colmar et de Forbach votent à l'unanimité des adresses de félicitations à l'Empereur.

Cette décision, attendue pendant des années, était annoncée comme imminente, depuis quelques mois par un certain nombre de faits. Mais l'espoir restait provisoirement à la cantonade. On connaissait, par exemple, de longue date, les sympathies du Reichstag qui, à diverses reprises depuis 1879, et à de fortes majorités, avait demandé la suppression de la loi d'exception. Le dernier scrutin avait eu lieu, deux ans auparavant sur la motion de l'abbé Winterer, député d'Altkirch-Thann, contrairement à l'avis du chancelier de Hohenlohe.

Ceux qui espéraient la suppression de la dictature rappelaient volontiers les conditions dans lesquelles avaient été votés par le Landeshaüschuss (Parlement alsacien) les crédits destinés à la restauration de la Hoh-Kœnigsburg. Cela mérite quelque éclaircissement.

Avec les ruines de Girbaden et de Hoh-Barr, la Kœnigsburg est, aux yeux des Alsaciens, un des vestiges les plus précieux de leur ancienne puissance féodale. Aussi depuis longtemps une société privée veillait-elle à sa conservation avec la ville de Schlestadt, qui en est propriétaire. Mais les ressources mises en commun restaient encore insuffisantes. L'Empereur s'éprit un jour, romantiquement, du vieux burg féodal et, sur son inspiration, le gouvernement d'Alsace-Lorraine demanda au Landeshauschuss un crédit de reconstruction. Le Parlement accepta de partager les frais avec le budget de l'Empire; sept députés seulement votèrent contre. Au cours de cette discussion, et après, furent prononcées des paroles intéressantes, indicatrices déjà d'une détente entre Allemands et Alsaciens. Le sous-secrétaire d'État, M. de Puttkammer, avait dit : « Il faut

remercier le Landeshauschuss d'avoir su sacrifier, en la circonstance, des scrupules matériels à des considérations d'un ordre plus élevé : nous espérons fermement que sa gracieuseté portera de bons fruits. » L'Empereur, dès qu'il fut informé, télégraphia au Statthalter : « Transmettez aux membres du Landeshauschuss l'expression de ma reconnaissance... »

Ce vote, comme on le voit, fut l'occasion d'une sorte d'assaut de coquetterie entre les deux puissances ennemies. Mais il est évident que ce serait singulièrement restreindre la portée de la décision impériale que de la réduire à un simple acte de courtoisie.

Quelle est donc la portée de cette décision ? Est-elle une avance des Allemands ou la reconnaissance d'un nouvel esprit en Alsace ?

C'est la question même d'Alsace.

* * *

Le paragraphe de la dictature est l'article 10 de la loi du 31 décembre 1871 :

« S'il y a danger pour la sécurité publique, le président supérieur est autorisé à prendre sans retard toutes les mesures qu'il juge nécessaires pour conjurer le danger.

« Le président supérieur est autorisé, dans un but de police et notamment pour exécuter les mesures indiquées, à requérir les troupes stationnées en Alsace-Lorraine. »

C'était en vertu de ces pouvoirs extraordinaires que les Statthalters avaient pu expulser d'Alsace le vicaire général Rapp et les députés protestataires Antoine et Lalance, qu'ils avaient dissous des sociétés d'étudiants, supprimé certains journaux, comme l'*Odilienblatt*, le *Volkszeitung*, le *Journal de Schiltigheim*, interdit à la plupart des journaux français de franchir la frontière, institué le régime draconien des passeports, perquisitionné à volonté chez les Alsaciens soupçonnés de sympathies françaises, défendu arbitrairement les réunions politiques, interdit le séjour aux agents des sociétés françaises d'assurances. Et, passant des hauts fonctionnaires de Strasbourg entre les mains des subalternes, gendarmes, agents de police et douaniers, la dictature avait institué en Alsace-Lorraine un régime de brutalité odieuse. M. Preiss rappela au Reichstag que le paragraphe avait été appliqué douze fois, et en dernier lieu en 1897. Depuis longtemps, le gouvernement n'en usait plus ; c'était un épouvantail en désuétude. Mais, même nominale, la dictature constituait toujours un sujet de vif mécontentement : elle restait une menace en expectative. Là est l'explication de la note joyeuse donnée par tous les journaux alsaciens.

* * *

Il n'y avait encore qu'une promesse. Du cerveau de l'Empereur et de ses conseillers, l'idée alla au Reichstag et au Bundesrath. C'est là qu'elle devait prendre forme, devenir loi.

Le Conseil fédéral discuta et adopta le projet du chancelier le jeudi 5 juin, le Reichstag fut saisi le 6, il discuta le 7 : le 9, le projet était voté à l'unanimité, en troisième lecture. Au Reichstag, le chancelier de l'Empire était au banc du gouvernement, assisté de M. de Posadowsky, secrétaire d'État à l'office de l'Intérieur. L'Alsace était représentée par MM. de Kœller, Pietri et Mendel, membres du ministère ; la plupart des députés alsaciens-lorrains étaient absents à la première séance et notamment leur doyen, M. Winterer. Un certain nombres de discours furent prononcés, non seulement par les Alsaciens, mais aussi par MM. de Bulow et de Kœller et par le chef du parti socialiste, M. Bebel. Ils nous présentent trois tendances d'opinions : nous verrons si elles se heurtent.

Rappelant les efforts jusqu'alors infructueux de ses collègues, M. Riff, député de Strasbourg, un démocrate-libéral, non affilié au groupe parlementaire alsacien, félicite le gouvernement au nom de son parti : « C'est pour nous une joyeuse revanche de voir le gouvernement accepter enfin cette motion qu'il combattit si longtemps dans cette enceinte, et qu'il refusait encore énergiquement d'accepter en février 1900. L'avenir politique de l'Alsace-Lorraine va suivre dorénavant un autre cours et se développer... Espérons qu'avec l'abolition du paragraphe de la dictature disparaîtra aussi l'esprit de la dictature. Le chemin est tracé, l'obstacle est levé, le premier pas est fait. »

L'abbé Rœllinger, représentant de Guebwiller, dès le début de sa courte harangue se déclara l'interprète de ses collègues alsaciens. Rappelant les longs efforts qui aboutissaient enfin, l'orateur remarqua qu'il « avait fallu longtemps pour convaincre le Reichstag du fidèle respect de notre population à la loi et à l'autorité. D'année en année, on y est parvenu complètement. » L'Empereur lui-même, au cours de ses visites, a pu « se convaincre des dispositions sincères de notre population. » Il conclut en se portant fort du loyalisme des Alsaciens-Lorrains. « Ni l'Empereur, ni l'Empire n'auront à regretter le jour présent. L'attitude du peuple alsacien-lorrain continuera à être, comme par le passé, loyale et correcte. »

M. Preiss, l'avocat-député de Colmar, a un autre ton. Il insiste d'abord très vivement sur le caractère de justice de la décision impériale : « Elle nous apporte ce qui nous est dû... Cette proposition est un acte de justice élémentaire... » Il termine en

exprimant tout le plaisir qu'il a de voir le gouvernement abandonner les voies de l'oppression et prendre « le chemin des conquêtes morales, des procédés élevés et justes ».

Le baron de Schmid, député de Sarreguemines, ancien lieutenant de réserve sous l'Empire, nommé récemment capitaine à la suite de l'armée allemande, se contenta, en termes brefs, de se faire « l'interprète de la joie des habitants d'Alsace-Lorraine (1) ».

Le docteur Hœffel, représentant de Saverne, exprima également sa satisfaction. Ce député, comme M. Riff, n'est pas affilié au *Groupe de l'Alsace-Lorraine;* il est inscrit au groupe le plus allemand et le plus conservateur de l'assemblée : le groupe agrarien. « Je me joins pleinement, dit-il, aux manifestations amicales des orateurs qui m'ont précédé. » L'acte du gouvernement aura les meilleures conséquences au point de vue allemand, car la dictature « avait élevé une barrière invisible entre l'Empire et le Reichsland ». « Le germanisme, ajouta-t-il, a fait des progrès considérables (*bedeuten Fortschritte*) dans la population de la terre d'Empire. » Et cela n'est que justice, car les vainqueurs ont donné des impôts plus équitables, développé l'autonomie communale, etc. « Bref, nous avons un gouvernement qui a introduit parmi nous l'esprit allemand, et qui a su le faire tout en s'efforçant de s'adapter au caractère de la population. »

Le comte de Bulow n'est pas moins optimiste : « Les temps sont changés. Sa Majesté impériale et son gouvernement en sont venus, après mûre réflexion, à la conviction qu'on pouvait se passer désormais du paragraphe de la dictature. »

M. de Kœller renchérit encore sur l'opinion de son chef, en remarquant à son tour « l'entente cordiale qui unit aujourd'hui tous les représentants d'Alsace-Lorraine. Cela fait mauvais effet après les plaintes de M. Bebel sur la défectueuse administration des pays annexés. Les députés alsaciens-lorrains ont exprimé à l'unanimité que les temps mauvais sont finis, et c'est un non-Alsacien qui est le seul trouble-fête de cette unanimité. »

Bebel, l'ancien député de Strasbourg, venait, en effet, de rappeler très vigoureusement que le Reichstag, par les derniers votes, avait eu une très grande part dans l'élaboration du projet,.. Il s'étonne de la volte-face du ministère qui, en 1900, refuse formellement, et, en 1902, prend les devants.

On ne saurait méconnaître le ton loyaliste de tous les discours des députés alsaciens. Bebel, qui avait cru pouvoir y signaler une certaine amertume contenue, a, me semble-t-il, vu moins justement en la circonstance que le chancelier. Pour lui, au contraire, tous ces discours lui ont paru animés du meilleur esprit germanique. « Les paroles des députés alsaciens-lorrains ont été aussi dignes que patriotiques. » (*A droite : Bravo!*)

***

Pour faire comprendre la signification de ces discours des représentants alsaciens, il faut les rapprocher des déclarations faites, l'année précédente, par des *Jeune-Alsace*.

Au mois de février 1901, un notaire de Wissembourg, membre du Landeshauschuss, M. Gœtz, prononça dans cette assemblée un discours qui était une profession de foi nettement allemande. Pour donner plus de poids à ses paroles, il se qualifia de représentant de la génération nouvelle, c'est-à-dire des hommes de la trentaine.

Reproduites par les journaux, ces paroles causèrent une vive émotion : elles furent l'occasion d'une polémique, très caractéristique des tendances néo-alsaciennes.

Un médecin de Turckheim (Haut-Rhin), le docteur Pfleger, lui adressa une lettre ouverte dans le journal catholique alsacien, le *Volksbote*. Il commença par lui dénier le droit de se présenter comme « écho » de la jeunesse alsacienne. « Les relations que vous aviez, continuait-il, comme étudiant, et celles que vous avez eues plus tard, n'étaient pas de nature à vous donner une idée des sentiments qui émouvaient naguère et émeuvent encore aujourd'hui la nouvelle génération. Déjà, dans ce temps, vous apparteniez au groupe de ces « Alsaciens » dont l'idéal est de parader le jour de la fête de l'Empereur, à l'inauguration du drapeau d'une société d'anciens militaires, dans toutes les circonstances qui peuvent être une occasion pour coiffer le casque à pique et traîner le sabre. A cette partie de notre génération je conteste énergiquement le droit de prendre la parole au nom de la majorité, car ils ne forment encore, cela est certain, que la minorité. »

Cette protestation, qui accrut une nouvelle émotion, fut particulièrement critiquée par la *Poste de Strasbourg*. Attaqué, le jeune médecin fut amené à préciser sa thèse : il écrivit à la *Strassburger Post*. Il commence par se défendre d'avoir porté la question sur le terrain du germanisme (Deutchtum) : ce qu'il a voulu combattre, c'est la tendance de certains Alsaciens à l'hyperloyalisme : que l'on se contente du loyalisme : « La nouvelle génération alsacienne ne rejette aucun des devoirs qui lui sont imposés par la nouvelle situation, mais elle veut aussi avoir tous

(1) Signe particulier : ce représentant de la germanisation alsacienne ignore l'allemand, et cette ignorance, incompatible avec le règlement du Reichstag qui n'autorise pas la lecture des discours, a déjà provoqué quelques incidents dans l'assemblée.

les droits correspondants. Tant que nous serons traités comme des Allemands de troisième classe, personne n'a le droit d'exiger de nous des sentiments d'Allemands de première classe. » Dans cette réponse le Dr Pfleger subordonnait nettement son entière acceptation de l'ordre de choses nouveau à un remaniement des lois régissant le Reichsland; et d'autre part, il semble bien que, s'il consent à devenir Allemand, il ne veut pas cesser d'être Alsacien. C'est la tendance autonomiste, particulariste, de tant d'Alsaciens.

Cette correspondance piqua l'émulation de la *Jeune Alsace*. Débordés de lettres, les journaux durent ouvrir dans leurs colonnes une rubrique spéciale : *Stiemungsbilder*, documents. La polémique personnelle tournait à l'enquête générale, au recensement des opinions.

M. Ricklin, médecin cantonal à Dammerkirch (Haut-Rhin) délégué au Landeshauschuss, écrivit : « Je proteste contre la tendance à ne considérer notre germanisme comme sincère que lorsque la haine contre la France aura chassé de nos cœurs la sympathie que nous avons pour elle. Cette sympathie ne peut nous tromper lorsqu'il s'agit d'accomplir nos devoirs de sujets allemands; pour devenir un Allemand bien pensant et conscient il n'est pas nécessaire de devenir un chauvin allemand. »

La *Strassburger Post*, la *Strassburger Zeitung*, la *Burger Zeitung* expriment toutes ce même loyalisme nuancé par d'expresses sympathies pour la France. On peut résumer, par la citation suivante, cette tendance d'esprit de la Jeune Alsace :

« Oui, M. Ricklin a l'approbation de beaucoup d'entre nous pour avoir exprimé franchement ses sentiments pour la France et les avoir exactement délimités. Mais j'ajouterai : certes nous aimons l'esprit, le bon goût, le sens artistique et la franchise de nos voisins... Mais nous savons que nous sommes Allemands et *que nous le resterons*. Nous ne nous adonnons pas à des rêves politiques... nous reconnaissons les devoirs qui nous incombent par le fait de notre nationalité et nous les remplissons tranquillement, sans nous laisser influencer. » (*Burger Zeitung*, 21 février.)

La *Strassburger Post*, dans son numéro du 4 mars, nous donne une précieuse indication sur la façon dont il faut entendre ces sentiments sympathiques qu'expriment tant d'Alsaciens-Lorrains à l'égard de la France : « Nous avons à plusieurs reprises déclaré, écrit le journal officieux, que nous ne considérions pas le Dr Pfleger comme un *protestler*... nous croyons également que l'on peut être un bon Allemand et un très bon citoyen sans pour cela être attaché par ses sentiments au Gouvernement; l'Empire allemand et l'État restent, les gouvernements changent.

* * *

De cette polémique il nous semble assez facile d'induire l'état d'esprit des Alsaciens. Tout en restant sentimentalement attachés à l'ancienne patrie, ils ont dû faire adhésion au gouvernement de fait. Ce ralliement, d'ailleurs, n'implique pas la disparition de l'esprit alsacien. La province est encore dans une période de transition; si elle n'est plus française elle demeure du moins alsacienne. Le mot de la politique nouvelle pourrait être : L'Alsace aux Alsaciens. Il s'agit désormais de tirer tout le parti possible de la nouvelle situation. C'est la phase de la politique de résultats : mille signes annonçaient fatalement sa venue.

Les Alsaciens, assez casaniers, sont fort attachés à leur terre. Il suffit d'ailleurs de la connaître pour l'aimer et sitôt qu'on l'a aimée on ne peut plus l'oublier. « Ma chère Alsace », disait Gœthe lorsqu'il la quitta les yeux pleins de larmes pour retourner chez son père à Francfort. Il disait aussi « la magnifique Alsace, toujours la même et toujours nouvelle ». C'est la montagne pittoresque, la plaine féconde, le labeur cordial et facile, les villes et les villages sans les pauvres et sans les méchantes gens. C'est l'horizon qu'on ne peut abandonner sans souffrir. On se rappelle, sans doute, que les vainqueurs en 1871 ne déclarèrent valables que les options suivies d'une émigration effective, sans esprit de retour : les maisons devaient être démeublées. Aussi, pour 164 000 déclarations d'option, n'y eut-il que 40 000 départs. Le calcul de l'administration prussienne avait été habile, les annexés reculèrent devant l'effroi du *Heimweh*. Ils n'ont pas changé de sentiment. En cessant les hostilités contre leurs maîtres, les Alsaciens rendent plus habitable cette patrie à laquelle ils tiennent par-dessus tout.

Séparée de la France par une muraille matérielle, séparée de l'Allemagne par une muraille morale, l'Alsace s'est repliée sur elle-même, mais en inclinant vers l'Est, source de la vie économique et de l'ordre administratif. Le particularisme loyaliste de l'Alsace s'est ainsi formé, et naturellement les jeunes gens ont été les interprètes de cette nouvelle orientation.

Bismarck avait d'ailleurs prévu cette évolution lorsqu'il disait au Reichstag pendant la discussion des crédits pour l'Université de Strasbourg : « Nous sommes en droit d'attendre de la jeune génération une appréciation plus saine des choses. C'est pourquoi il faut que nous veillions à avoir là-bas de bonnes écoles (1). » Il se résumait : « L'Université de

(1) Séance du 30 novembre 1874. Numéro de la *République Française* du 4 décembre 1874.

Strasbourg doit servir l'intérêt de l'Empire. » On ne saurait dire qu'elle ait manqué à ce rôle.

* * *

Les pensées qui agitent aujourd'hui les cerveaux des étudiants ou des anciens étudiants alsaciens sont de date assez récente; du moins dans la forme que leur a donnée, par exemple, le Dr Ricklin.

Il y a certainement une très grande différence entre l'Alsace actuelle et celle d'il y a quelques années. En 1895, le Dr A. Haas, ancien député au Reichstag, pouvait écrire que la résignation de ses compatriotes n'était qu'apparente ». En effet, à cette époque encore, la protestation était constamment avivée par les procédés de l'administration allemande; il s'agissait pour elle d'abattre une rébellion qu'elle jugeait d'autant plus condamnable qu'elle venait de *frères;* elle agissait sans ménagement. Les annexés ne se soumirent pas : les élections de 1874 furent protestataires.

Contre la persistance de l'esprit français, l'administration élève, en 1888, la muraille de Chine des passeports. L'Alsace fut ainsi enfermée en Allemagne. Par ce régime appliqué pendant trois ans, avec la plus inflexible rigueur, le Reichsland fut purgé de ses éléments réfractaires : Antoine fut expulsé, et avec lui disparaissait le dernier député protestataire. Réfugié en France, il devint trésorier général.

Qu'était-ce exactement que cette politique protestataire ?

Le premier soin de la députation alsacienne au Reichstag, élue aux élections de février 1874, fut de renouveler l'acte de Bordeaux, mais en de tout autres termes : au nom de ses collègues, M. Teutch demanda de subordonner le maintien de l'annexion à un plébiscite. Ce vœu n'obtint que 33 voix (séance du 18 février) : outre les quinze députés annexés, les représentants polonais, les démocrates-socialistes, le Danois Kryger (qui protesta déjà lors de l'annexion), le Guelfe Ewald, et le Francfortois Sonneman.

Les protestataires eux-mêmes se divisèrent en deux groupes, l'un français, l'autre alsacien. Le premier s'abstint de siéger ; le second, au contraire, fut régulier aux séances. Voici en quels termes M. Haas explique l'attitude de ce dernier : « Ils pensèrent qu'une fois la protestation portée à la tribune du Reichstag, il était de leur devoir de ne plus songer qu'à l'avenir, de tenir compte de la situation existante, d'entrer dans la vie politique de l'Allemagne à laquelle appartenait désormais l'Alsace-Lorraine, de *fait*, sinon de *droit*, et de lutter de toutes leurs forces pour la revendication des droits et des libertés légitimement dus au pays qui leur avait confié leur mandat. Leur programme se résumait en ces deux mots : « protestation » et « action ».

Mais le côté protestation s'atténua toujours davantage : aux dernières élections municipales, nous avons assisté dans les grandes villes à des *compromis* entre indigènes et immigrés. Les listes communes comprenaient Allemands et Alsaciens; même à Metz, le vieil antagonisme s'efface. Avec le paragraphe de la dictature disparaît le principal argument des protestataires.

Les *Autonomistes* avaient déjà formulé un programme semblable à celui de la Jeune-Alsace, mais prématurément. On les considéra comme des renégats ; les temps ont marché depuis; leur chef fut Auguste Schneegans, d'abord député à l'Assemblée nationale de Bordeaux et adversaire décidé de l'annexion, puis rédacteur en chef du *Progrès de Lyon*, un des organes de la protestation alsacienne. De retour en Alsace, il devint rédacteur en chef du *Journal d'Alsace*, l'organe du nouveau groupement particulariste. En 1877, ses compatriotes l'envoient siéger au Reichstag, et, en 1879, le gouvernement le nomme conseiller de ministère à Strasbourg, et il meurt consul général de l'Empire à Gênes.

Le Savernois Edmond About ne pensait pas grand bien des autonomistes : il voyait en eux les précurseurs du germanisme alsacien. « Méfions-nous de cette théorie. L'homme qui dit : Je suis Alsacien avant tout! n'est déjà plus Français. Il ne tardera guère à solliciter un emploi pour mieux servir l'Alsace, et un traitement en thalers pour reprendre une partie de nos cinq milliards; et il tombera dans le marécage où les Kern, les Dollinger, les Traut, les Klœckler barbotent, le bec ouvert, comme des canards ivres de boue. »

Ce parti disparut à titre politique dès les élections de 1881, qui furent unanimement protestataires. En 1877, il avait cependant fait passer neuf de ses candidats. Il s'est reformé de nos jours, mais il n'a plus de cadres, il a même perdu son nom : ce sont tous les tenants du loyalisme alsacien.

Ainsi l'histoire nous montre comment étaient nécessitées de tous côtés les déclarations des députés et de la jeunesse d'Alsace. C'est l'avant-dernier stade d'une courte évolution. On pouvait, semble-t-il, d'autant mieux prévoir ce changement, en somme assez rapide, que l'Alsace était toujours restée dans une opposition légale, presque académique. Elle ne fut jamais ardente et révolutionnaire, comme une Pologne ou comme une Irlande.

MAXIME LEROY.

(*A suivre.*)

PARIS — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42810. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 23. 4e Série. — Tome XVIII. 6 DÉCEMBRE 1902.

LES COULISSES DU CONGRÈS DE PARIS

1856

(D'après les souvenirs du maréchal Canrobert.)

I. — LES PRÉLIMINAIRES

On avait négocié pour empêcher la guerre; après sa déclaration on négocia pour la faire cesser. L'Autriche servait de courtier entre les puissances, mais sa position était des plus fausses : ses affections l'entraînaient vers la Russie qui l'avait sauvée en 1849, tandis que tous ses intérêts la poussaient vers les puissances occidentales. Ainsi partagée, elle chercha à louvoyer sans prendre parti, et elle le fit si maladroitement, qu'elle réussit à indisposer la France et l'Angleterre et à exaspérer la Russie à un tel point que la diplomatie moscovite n'aura plus qu'un but : « Se venger de l'ingratitude et de la trahison de l'Autriche. » Ainsi nous aidera-t-elle en 1859 à Solférino, et aidera-t-elle la Prusse à Sadowa en 1866.

Les diplomates, réunis à Vienne, s'occupèrent de limiter le différend et parvinrent à le réduire à *quatre points*.

1° Renonciation pour la Russie du protectorat sur la Roumanie;

2° Liberté de la navigation du Danube;

3° Neutralisation de la mer Noire : c'est-à-dire « la mer Noire sera ouverte à toutes les marines marchandes et fermée aux marines militaires ». Les Russes comme les Turcs ne pourront pas y avoir d'arsenaux;

4° Abandon par la Russie du protectorat religieux sur les sujets du sultan.

Sur ces *quatre points*, trois, ceux du protectorat de la Roumanie, de la liberté du Danube et du protectorat religieux des chrétiens d'Orient, intéressaient l'Autriche. Un seul, celui de la destruction de la flotte russe, touchait l'Angleterre. Quant à la France, il lui suffisait de reconquérir son prestige militaire : prendre Sébastopol était notre seul objectif. Nous n'avions d'autre arrière-pensée que celle de tendre la main à notre adversaire après la victoire, afin de faire éclater à la fois le prestige de notre puissance et celui de notre modération.

Les *quatre points* en litige précisés, il s'agissait de les régler. On mit deux ans pour y arriver et l'argument qui trancha les difficultés fut la prise de Sébastopol.

Durant ces deux ans que l'on discute à Vienne sur la manière de régler les *quatre points*, que d'intrigues et d'agissements! C'est à qui, de la Russie ou des alliés, obtiendra le concours de l'Autriche, et pour celle-ci, c'est la recherche des moyens de plaire à chacun sans jamais s'engager.

Le concours de l'Autriche était précieux, à l'Angleterre, mais ce n'était qu'un concours; pour la France il était d'une tout autre portée : de ce que l'Autriche s'allierait ou non avec nous, dépendrait la voie où s'engagerait notre pays dans la suite.

L'Autriche, empire composite de populations disparates, est ennemi de tout changement; une alliance avec elle nous obligerait donc à adopter sa ligne de conduite conservatrice, c'est ce que voulait M. Drouyn de Lhuys, notre ministre des Affaires étrangères, qui redoutait les visées révolutionnaires de l'Empereur.

Par ce fait, notre union avec l'Autriche était la ga-

rantie de son intégrité; c'est ce que les diplomates autrichiens ne comprirent pas, et leur refus de s'entendre avec nous laissa Napoléon III libre de lancer le principe des nationalités.

Quoi qu'on en ait dit, Napoléon III, lors de la guerre de Crimée, fit tout ce qui était en son pouvoir, concessions ou avances, concours financiers ou autres, pour gagner le gouvernement de l'empereur François-Joseph.

« Ce qui m'a conduit à Vienne, c'est bien moins le désir de faire la paix avec la Russie que de *féconder l'alliance avec l'Autriche* », disait M. Drouyn de Lhuys à l'empereur François-Joseph. Mais l'Autriche ne voulait pas être engagée. « Si vous restez ici, disait le vieux prince de Metternich à un diplomate, pour entendre tirer le canon contre la Russie, vous y demeurerez jusqu'à ce que vos oreilles aient perdu la faculté d'entendre. »

L'occasion que l'Autriche perdait, une autre puissance, son ennemie acharnée n'eut garde de la laisser échapper. Le petit Piémont, loin d'attendre des propositions, provoqua son entrée dans l'alliance anglo-française et 15 000 de ses enfants vinrent combattre avec les nôtres. Ce concours, dans l'esprit du roi de Sardaigne et de son ministre, n'était pas désintéressé : tous deux comptaient bien qu'il rapporterait de gros bénéfices à leur pays, et ils eurent en cette circonstance autant de justesse de vue que les hommes d'État autrichiens eurent le jugement erroné.

*
* *

Maintenant Sébastopol était tombé après une lutte telle que la défaite était aussi glorieuse que la victoire. Rien de blessant, nulle acrimonie, entre les adversaires, ils pouvaient se tendre la main; l'estime qu'ils s'étaient respectivement acquise les y poussait même. L'un et l'autre n'avait aucune gêne pour prendre l'initiative d'un rapprochement. Voici comment les négociations se nouèrent.

Au mois d'octobre 1855; les premiers ministres de Saxe et de Bavière, MM. de Beust et Van den Pfordten, vinrent à Paris visiter l'Exposition.

Napoléon III, en les recevant, leur déclara que la victoire n'augmentait pas ses exigences, que les conditions de la paix demeuraient limitées aux *quatre points* et qu'il préférait traiter directement avec la Russie et se passer de l'intermédiaire de l'Autriche. Il ajoutait qu'étant allié avec l'Angleterre, il ne pouvait pas prendre l'initiative d'une proposition isolée.

« Si la Russie est muette, elle n'est pas réduite à être sourde », disait le prince Gortschakoff de son côté, et en effet, le serré diplomate entendit l'avis de Napoléon III et en profita, car à l'automne de 1855, deux négociations parallèles s'ouvrirent à la fois : l'une officieuse, entre M. Walewski, successeur de M. Drouyn de Lhuys aux Affaires étrangères et le comte Nesselrode; l'autre, secrète et privée, entre le comte de Morny et le prince Gortschakoff lui-même.

La gérance de l'ambassade russe en France avait été confiée depuis la guerre au baron de Seebach, ministre de Saxe à Paris.

Le baron de Seebach n'était pas seulement représentant de son roi, il était aussi, ce qui en la circonstance lui donnait une importance particulière, le gendre de M. de Nesselrode. Ses fonctions de représentant de la Russie avaient débuté d'une façon agréable : aussitôt après la bataille de l'Alma, Napoléon III avait chargé M. de Seebach d'aviser l'empereur Nicolas que tous les blessés russes tombés entre nos mains lui seraient renvoyés sans conditions.

L'empereur Nicolas l'avait aussitôt chargé de répondre que même nombre de prisonniers français nous seraient immédiatement rendus, et à diverses reprises pendant la guerre, ces procédés courtois s'étaient renouvelés, toujours par l'entremise de M. de Seebach. Aussi, quand il fit à M. Walewsky des ouvertures de la part de son beau-père, notre ministre y répondit avec courtoisie, et, de suite, les pourparlers commencèrent. M. Walewsky répéta les paroles de Napoléon aux ministres allemands : « La France désire la paix, mais elle est décidée aussi au maintien de son alliance avec l'Angleterre. »

Pour qu'une telle négociation réussît, il fallait qu'elle demeurât secrète et qu'elle aboutît de suite, et certainement si l'empereur Alexandre eût répondu immédiatement par une proposition de traité de nature à satisfaire l'Angleterre, la paix eût pu être conclue tout de suite et en dehors de l'Autriche.

Mais l'Autriche était à l'affût; à l'annonce de la chute de Sébastopol, son ministre des Affaires étrangères, le comte de Buol, avait dit : « Je tiens les Principautés (Roumanie) dans ma poche. » Tant il était sûr d'être appelé, comme médiateur, à toucher un important courtage.

Voyant les jours s'écouler sans recevoir aucune demande d'intervention, il commençait à s'inquiéter et ouvrait l'oreille à la moindre nouvelle. Quel réveil terrible pour lui, si au lieu de devenir l'arbitre de l'Europe il venait à apprendre que la France et la Russie traitaient directement, et que l'Autriche, qui avait blessé l'une et l'autre, paierait les frais de la guerre!

Une indiscrétion de M. de Beust lui dessilla les yeux, et aussitôt, sans perdre une minute, il courut chez l'ambassadeur de France à Vienne, le baron de Bourqueney, lui faire ses offres de service.

Tandis que les pourparlers entre le comte Walewski et le comte Nesselrode, par l'entremise de

M. de Seebach, aboutissaient à l'intervention de l'Autriche, il en était d'autres entièrement secrets qui se cachaient sous le couvert d'affaires financières et industrielles.

M. de Morny était lancé dans toutes les grandes entreprises de nouvelle création qui à cette époque prenaient un essor extraordinaire. De là ce mot si souvent répété : « Morny est dans l'affaire. » Aussi, faisant valoir à l'Empereur la nécessité d'une prochaine paix qui permettrait de pousser le développement de l'industrie et de s'occuper des améliorations sociales dont Napoléon III était partisan convaincu, il en vint à proposer au souverain d'entamer personnellement et d'une façon toute privée des négociations avec le prince Gortschakoff, le confident et l'*alter ègo* du comte Nesselrode, actuellement ambassadeur de Russie à Vienne.

L'Autriche était depuis longtemps dans une situation financière déplorable et lorsque, au commencement des difficultés, Napoléon III avait désiré son alliance, il avait cherché, pour gagner ses bonnes grâces, à relever sa situation financière. En conséquence le *Crédit mobilier*, dirigé par MM. Pereire, avait été invité à traiter du rachat des chemins de fer autrichiens qu'il devait constituer en Société, dont le siège serait à Paris : c'était offrir plus qu'un emprunt, c'étant rendre la place de Vienne solidaire de Paris, c'était de ce seul fait assurer son crédit menacé de sombrer.

Le rachat des chemins de fer fut conclu en décembre 1854, et la Société nouvelle d'exploitation fut constituée à la même date : elle subsiste encore aujourd'hui. Au nombre des administrateurs des chemins de fer autrichiens étaient les barons Sina et Eskeles, chefs des plus grandes maisons de banque de Vienne. Dans l'intérêt de l'affaire, le baron Eskeles vint se fixer à Paris tandis que le baron Sina demeurait à Vienne. A Paris le baron Eskeles rencontra tous les jours, à l'hôtel du *Crédit mobilier*, place Vendôme, son collègue M. de Morny. Ce dernier proposa au baron de lui servir d'intermédiaire avec le prince Gortschakoff. Ils convinrent que toutes les communications d'ordre diplomatique seraient envoyées au baron Sina sous des enveloppes qui porteraient le timbre de la maison de banque « Eskeles et Cie ». Ainsi cachées elles n'éveilleraient aucun soupçon; pour plus de sûreté les noms des intéressés seraient déguisés. M. Gortschakoff, par exemple, serait désigné sous le nom de M. Dupuis.

Les premières ouvertures faites par M. de Morny au baron Eskeles furent par lui transmises au baron Sina qui vint, dès leur réception, les communiquer au prince Gortschakoff dont il était l'ami intime et qu'il avait l'habitude de voir presque journellement.

M. de Morny se déclarait partisan de l'alliance russe; il allait même jusqu'à dire que l'Empereur désirait mieux que la paix, et que, malgré les assurances données du maintien de l'alliance anglaise, il souhaitait une entente cordiale avec la Russie.

« Acceptez, disait-il, les conditions que nous vous offrons : c'est le minimum de ce qui peut vous être demandé; et combien peu de temps ces conditions pèseront-elles sur vous? Peut-être que la France elle-même, d'ici peu de temps, vous en proposera l'abrogation? Et en tout cas, l'obligation la plus dure, celle qui vous oblige à ne pas avoir de marine militaire sur la mer Noire, ne sera pas appliquée longtemps. Peu à peu elle cessera d'exister par la force des choses, car il n'est pas possible d'empêcher un peuple militaire comme le peuple russe d'avoir des bâtiments sur une mer fermée dont elle est maîtresse sans conteste. »

De son côté le prince Gortschakoff se faisait des plus aimables en paroles auprès du baron Sina et multipliait les cajoleries, à l'adresse de l'Empereur. « Comme il était heureux de se retrouver en relations avec le comte de Morny. » Cela lui rappelait sa jeunesse, ses débuts dans la diplomatie où, à Constance, à Aremberg, à Rome et à Florence, il s'honorait d'être reçu dans l'intimité de la reine Hortense, et où il avait été assez heureux pour lui rendre différents services : et il ne décessait pas de faire l'éloge de la mère de Napoléon III : elle avait été jusqu'à lui donner un talisman : il l'avait toujours gardé et ce cadeau avait été pour lui un gage de réussite dans chacune de ses entreprises; il assurerait certainement, en cette circonstance, le succès de l'œuvre qu'il poursuivait en commun avec M. de Morny.

Le rusé diplomate finassait, cherchant à faire croire à son désir d'une entente avec la France : au fond, il ne voulait que nous compromettre vis-à-vis de l'Angleterre et nous détacher d'elle. Il manqua réussir, car par la suite, il fut sur le point de faire échouer les négociations officielles que l'Autriche avait prises en mains par les soins de M. de Buol.

Nous avons laissé ce ministre des Affaires étrangères autrichien dans une perplexité profonde à la nouvelle que la Russie et la France cherchaient à traiter directement sans son intermédiaire, et nous l'avons vu accourir chez notre ambassadeur, M. de Bourqueney. Notre représentant s'attendait à cette visite, et il croyait recevoir une offre de médiation : il fut fort surpris lorsque M. de Buol lui exposa qu'il voulait se mettre d'accord avec la France sur les termes d'une proposition de paix sous forme d'*ultimatum*.

L'étonnement de M. de Bourqueney fut plus vif encore lorsqu'il connut ces propositions : loin d'être anodines, comme celles des conférences de Vienne, au printemps, elles étaient plus dures que celles que

Napoléon III avait indiquées à M. de Seebach, beaucoup plus dures, par conséquent, que celles exposées par M. de Morny au prince Gortschakoff.

Il fallait maintenant faire adopter ces propositions par l'Angleterre: on les lui fournit avec cette réserve, qu'ayant été débattues entre la France et l'Autriche, il fallait les accepter telles qu'elles, ou les repousser, toute modification étant impossible.

A cet avis, lord Palmerston se cabra tout droit. Il trouvait les demandes trop douces et surtout il n'admettait pas que l'on pût rédiger un engagement dans lequel l'Angleterre était contractante, sans qu'elle eût le droit de le discuter : plutôt que d'accepter pareil procédé, il était décidé à continuer la guerre seul avec les Turcs. La situation se tendit de ce fait entre Paris et Londres et le prince Gortschakoff eut l'espoir momentané de voir l'alliance anglo-française se desserrer. Il n'en fut rien : Napoléon III écrivit directement à la reine une lettre où il exposait la situation et cherchait une solution satisfaisante; la reine lui répondit avec le même désir d'entente, et désormais l'accord redevint aussi cordial qu'auparavant : en quelques jours, les deux cabinets se mirent d'accord sur les propositions à présenter en leur nom : c'étaient les fameux quatre points interprétés dans le sens le plus dur, auxquels l'Angleterre ajoutait l'engagement pour la Russie de ne plus fortifier les îles d'Aland.

L'Autriche de son côté, une fois en possession de ce traité, surenchérit sur les exigences de l'Angleterre en demandant la cession d'une bande de terrain en Bessarabie, le long du Danube, dans l'idée d'éloigner les Russes de ses frontières.

Le comte Buol se chargea de faire porter ces propositions à Pétersbourg par le comte Valentin Esterhazy, mais il y mit la condition que le prince Gortschakoff serait tenu en dehors de toute cette négociation. Il en résulta que la haine du prince contre l'Autriche s'en accrut encore.

Napoléon III, vivement désireux de la paix, fit appeler M. de Seebach, lui exposa la situation jusque dans ses plus petits détails et l'invita à partir le soir même dire à son beau-père que le gouvernement anglais avait fait de nombreuses difficultés pour accepter ces conditions et qu'il serait heureux de les voir repousser et de continuer la guerre ; c'était le minimum des exigences qu'il était possible d'espérer, il conseillait donc vivement à M. de Nesselrode de les accepter.

De son côté, le comte Esterhazy, parti le 15 décembre, arriva le 20. Il avait l'ordre d'attendre la réponse un mois. Si, au 20 janvier, il n'avait pas un assentiment complet, il devait demander ses passeports et signifier l'entrée de l'Autriche dans la coalition.

L'Europe, le monde entier suivait le voyage du diplomate autrichien avec émotion : partout, on était impatient d'être fixé, mais rien ne devait transpirer des décisions du tsar jusqu'au terme fixé : on était donc réduit à attendre. Nous aussi profitons de cette attente forcée pour parcourir les pays engagés dans la lutte et étudier leur situation.

Nous commencerons par la France.

A Paris, la fermeture de l'Exposition universelle au mois de novembre n'a pas arrêté les fêtes, l'Empereur attire toujours les étrangers de marque auxquels il tient à montrer l'état florissant du pays et le Paris nouveau qu'il crée.

A peine MM. de Beust et Van den Pfordten sont-ils partis, qu'on annonce la venue d'un nouveau diplomate autrichien, le comte Prokesch, représentant de l'Autriche à la Diète fédérale de Francfort. Le comte Prokesch est nommé ambassadeur à Constantinople et il passe par Paris. Certainement, il a une importante mission, et les journaux de se laisser aller à leur imagination.

Voilà qu'à peine arrivé, le diplomate est invité à dîner aux Tuileries, et le lendemain on se répète d'abord discrètement, puis ouvertement, que c'est de la plus haute importance; l'Empereur, aussitôt après le dîner, a emmené le comte Prokesch seul dans son cabinet où il s'est enfermé avec lui jusqu'à onze heures du soir.

L'entretien de l'Empereur était de haut intérêt, mais il était d'ordre historique tout intime. Le baron Prokesch avait été gouverneur du duc de Reichstadt, et il avait compati à son malheur, en cherchant le plus possible à l'adoucir : peu à peu touché par une si grande infortune, de gouverneur il était devenu le confident et le seul ami de son pupille. Il lui parlait de son père, de la France, de la gloire immortelle qui s'attachait à son nom et que l'on voulait lui laisser ignorer. Après sa mort, il avait consacré à la mémoire de son élève un livre dans lequel il avait retracé en termes touchants les étapes du long martyre du *fils de l'homme*.

Napoléon tenait à recueillir de la bouche de ce compagnon fidèle les détails les plus circonstanciés et les plus intimes sur la fin de son cousin : tel était le sujet de l'entretien si commenté.

Dans le cours de cette conversation, le baron Prokesch proposa à l'Empereur de lui donner quelques-uns des dessins du fils de Napoléon, qui avait eu des dispositions pour la peinture. L'offre fut acceptée et quinze jours plus tard les dessins annoncés étaient apportés aux Tuileries.

Presque en même temps que le baron Prokesch, on annonça le passage à Paris du vicomte Canning, vice-roi des Indes, qui se rendait à Calcutta.

« C'était à mon retour de Suède, m'a raconté le

maréchal Canrobert; le vicomte Canning était accompagné de lady Canning, dont le souvenir m'est resté plus vivace que celui de son mari.

« Elle était la fille de lady Élisabeth Stuart qui avait été ambassadrice à Paris durant la Restauration (c'est lord Stuart de Rothesay, son mari, qui a acheté, de la belle princesse Pauline Borghèse, la sœur de Napoléon, l'hôtel du faubourg Saint-Honoré qui est encore l'ambassade d'Angleterre.)

« Lady Canning était très jolie, mais peut-être encore plus fine que belle. Elle parla beaucoup avec l'Empereur de souvenirs communs d'Angleterre, puis, elle raconta qu'elle continuait toujours ses relations avec la duchesse de Berri et raconta une foule d'anecdotes sur le Paris du temps de la Restauration.

« Après dîner, la conversation traînait et un souffle de l'ennui guindé des cours soufflait dans les salons, lorsque l'Impératrice eut l'idée de faire apporter le magnifique costume qu'elle avait le jour de la distribution des récompenses de l'Exposition et dont le prix, 75 000 francs, faisait parler tout le monde.

« C'était une robe de velours épinglé d'un rouge éclatant, dont la jupe, le corsage et les manches étaient entièrement recouverts de point d'Alençon, tandis que le col était fait d'un tuyauté de tulle. L'Impératrice raconta qu'elle avait admiré cette robe dans la vitrine de Frainais-Gramagnac, et elle s'était étonnée qu'on eût pu exécuter une dentelle d'une si grande étendue, car en 1853, lors de son mariage, on n'avait pu trouver à Paris, pour sa jupe de mariée, que deux bandes de point d'Alençon, et encore de dessin différent.

« Une femme de chambre descendit la robe, fixée sur un mannequin, qui fut installée comme chez un couturier au milieu du salon et admirée par les assistants. »

L'Impératrice avait aussi acheté une robe de velours bleu à l'Exposition. Elle la porta, pour la première fois, avec une parure de turquoises, le jour de la rentrée des troupes de Crimée, car le peuple eut ses fêtes comme la Cour.

Après la prise de Sébastopol, sans attendre la fin de la guerre, l'Empereur avait décidé le rappel de Crimée de la garde impériale et des quatre régiments de ligne les plus éprouvés.

Leur réception à Paris donna lieu à une fête splendide, à laquelle toute la population s'associa. Depuis le 25 novembre 1807, jour où la garde impériale, retour de la campagne d'Iéna et de Friedland, fit son entrée dans la capitale, les Parisiens n'avaient pas vu pareille cérémonie.

Leur joie fut grande lorsque, le matin du 29 décembre 1855, date fixée pour cette solennité, on vit le soleil se lever par un temps doux.

Vers onze heures, les 20ᵉ, 39ᵉ, 50ᵉ et 97ᵉ de ligne et la garde impériale vinrent se masser sur la place de la Bastille et dans les grandes artères qui y débouchent, en faisant face à la rue Saint-Antoine, tandis que, de chaque côté de cette rue, l'École polytechnique et celle de Saint-Cyr se formèrent en regard de l'armée.

A 11 heures, le maréchal Magnan, en grand uniforme, arrive, suivi d'une escorte de chasseurs à cheval, et, à midi, les sonneries et les batteries de tambours annoncent Napoléon III. D'abord, c'est un escadron de guides, la pelisse sur les épaules, qui débouche de la rue Saint-Antoine, puis derrière, en une seule ligne, les officiers d'ordonnance de l'Empereur, en habits bleu de ciel avec aiguillettes d'argent.

A côté de l'Empereur sont le prince Napoléon et le maréchal Vaillant : dans sa suite nombreuse, on distinguait des officiers étrangers, surtout des Anglais, des Sardes et des Turcs. Après avoir salué les drapeaux, Napoléon se place au pied de la colonne, devant les troupes, et prononce cette allocution :

« Je viens au-devant de vous comme autrefois le Sénat romain allait, aux portes de Rome, au-devant de ses légions victorieuses. Je viens vous dire que vous avez bien mérité de la patrie... » Puis, après avoir remercié ses soldats, les avoir exhorté à ne pas perdre les habitudes de dévouement et d'abnégation acquises au service, il terminait par cette allusion qui produisit un effet considérable dans les cours européennes, lorsque le télégraphe transmit ses paroles : « Tenez-vous de nouveau prêts à répondre, s'il le faut, à mon appel. »

Après le discours, l'Empereur, se tournant vers son état major et cherchant le général Canrobert des yeux, dit à haute voix : « Général, allez-vous mettre à la tête des troupes de Crimée. » Le général, soit qu'il fût surpris, soit qu'il redoutât d'être trop en vue, ne bougea pas. Ce que voyant, l'Empereur lui répéta son ordre, en ajoutant : « Vous n'avez donc pas entendu. »

Le général Canrobert, se détachant, vint alors se placer à la droite de la ligne et commanda de rompre par pelotons. Pendant l'exécution de ce mouvement, l'Empereur partait au galop par les boulevards, pour gagner la place Vendôme qui était bordée de tribunes. En arrivant, l'Empereur salua l'Impératrice et la princesse Mathilde, qui étaient sur une estrade adossée au ministère de la Justice; puis, se mettant devant elles avec sa suite, il attendit les troupes. Sur tout le parcours des boulevards, il y avait des arcs de triomphe et des mâts vénitiens; les maisons étaient pavoisées de drapeaux. Partout une foule immense : sur les trottoirs c'était une presse incessante; aux fenêtres et aux balcons, et jusque sur les toits, des curieux; dans les arbres des gamins criant, gesticulant, lâchant mille lazzis qui faisaient rire la foule.

On vit d'abord l'Empereur au grand trot; on le salua des cris de : « Vive l'Empereur ! », et dans la foule, des toits au trottoir, on eut le sentiment qu'il agissait avec tact en refusant de se mettre en tête des troupes qu'il n'avait pas conduites lui-même au combat... Après le passage de l'Empereur à grande allure, il s'écoula un certain temps avant l'apparition de la colonne. Bientôt les gamins juchés dans les arbres la signalèrent. Le maréchal Magnan, géant tout couvert d'or, monté sur un magnifique cheval, ouvrait la marche. Sa belle prestance ne lui recueillit aucun vivat : on les réservait pour ceux de Crimée. Ils commencèrent à la vue du général de Monet, commandant l'École de Saint-Cyr. Il marchait à pied, les bras en écharpe ; et les gens bien informés apprenaient à leurs voisins qu'il avait eu trois blessures en conduisant le 2e zouaves à l'attaque des *ouvrages blancs*. Puis Saint-Cyr défila, et quand, derrière le dernier peloton de plumets blancs et rouges, on vit dans un même coup d'œil sapeurs, tambours, musique, blessés marchant clopin-clopant, avec des béquilles ou le bras en écharpe, et le général Canrobert à cheval, seul, sans aide de camp ni escorte, alors l'enthousiasme éclata, irrésistible, violent, et quelquefois tendre au point de devenir touchant. Les chapeaux, les mouchoirs s'agitaient, et de la chaussée jusqu'aux toits, partaient des cris répétés de : « Vive Canrobert ! »

Des femmes lui envoyaient des baisers, soulevaient leurs enfants en les tendant vers lui. Ce n'était pas au soldat chevaleresque, ni au citoyen désintéressé qui avait quitté le pouvoir dans l'intérêt du pays, c'était au père du soldat, à celui qui avait partagé les souffrances de l'armée, surtout au sauveur de tant de vies utiles que s'adressaient ces démonstrations.

On sentait dans ces bénédictions la reconnaissance des mères qui lui devaient un fils, ou des épouses dont il avait conservé le mari.

Dans les quartiers populeux, ces sentiments s'exprimaient surtout par des cris : en avançant, les bravos répétés prirent le dessus ; à toutes les fenêtres, ce n'étaient que mains s'agitant et frappant avec ardeur, lançant des bouquets ou envoyant des baisers. A en croire Mérimée, qui était à côté de l'Impératrice, « le général Canrobert, quand il arriva place Vendôme, pouvait à peine se tenir à cheval, tant était grande son émotion ».

Cet enthousiasme débordant se continua tant que dura le défilé de la ligne.

GERMAIN BAPST.

(*A suivre.*)

UN DERNIER AMOUR DE RENÉ (1)

Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V... (1827-1829).

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 25 juin 1828.

Je crois que vous aviez donné à mon projet de Rome plus d'extension que je ne lui en avais donné moi-même. Je désirais, pour la bienséance, qu'il fût dit que j'y allais avec vous. Je pensais que nous pourrions nous rencontrer sur la route, que ma voiture suivrait la vôtre jusqu'à Rome, que, là, nous nous serions séparés et que ma qualité de voyageuse stationnaire me permettrait d'éloigner ou de rapprocher mes visites à Mme de Chateaubriand suivant le degré d'amitié qui s'établirait entre nous.

Vous me grondez d'avoir été malade, comme les mères grondent leurs enfants lorsqu'ils tombent. Pouvais-je supposer un mensonge sur un fait aussi public que le départ d'un ambassadeur ? Et M. Dupin. C'était donc une fleur de rhétorique ? Non, je devais le croire : et je ne vous aurais pas aimé si je n'avais été navrée en vous voyant quitter la France sans m'adresser un adieu. Mais tout ce tracas de politique de Chambres et de journaux m'est si étranger que, livrée à moi-même au fond de mes bois, je n'y comprends rien du tout. Tout est contraste entre nous, hors le fond du cœur.

J'avais bien raison, hier, quand je vous écrivais que vous vous étiez trompé sur mon projet de Rome, faute d'avoir eu le temps de deviner ce que je ne vous disais pas. Vous m'avez crue si folle que j'en suis peinée.

Ce projet était extraordinaire dans le fond ; mais il pouvait devenir fort simple et fort convenable dans le fait.

Je pensais que vous pouviez dire à Mme de Chateaubriand qu'une femme dont vous avez reçu des marques d'attachement, il y a bien des années, vous avait inspiré une bienveillance que sa correspondance avait portée jusqu'à l'amitié ; que, cette femme devant venir à Rome, vous désiriez profiter de cette occasion pour lui faire un bon accueil et la prier de s'en charger. De là une présentation et quelques visites, ainsi que je vous l'ai dit au commencement de ma lettre. Si Mme de Chateaubriand vous avait aimé du sentiment que je lui supposais, vous seriez inévitablement devenu notre lien : elle m'aurait bientôt donné son amitié parce que je vous aime, et par la même sympathie qui me fait à présent lui

(1) Voir la *Revue* des 8, 15, 22 et 29 novembre.

accorder tout mon intérêt, sans que je sache rien d'elle que son nom. Il est vrai que ce *nom* établissait dans mon esprit toutes les bases d'une généreuse amitié avec l'attrait et la grâce qui en font le charme. Tout cela n'était pas si extravagant. Ce qui l'était un peu (pardon, mon cher maître), c'était l'idée que vous me supposiez. En vérité, vous me rendez comme Mme de Grignan, qui rougissait en pensant aux péchés des autres.

30 juin.

Je croyais notre correspondance ignorée parce que je n'en avais jamais parlé : je me trompais. La connaissance qu'on en a dans mes relations les plus indispensables y jette des dégoûts et une amertume pénible ; une conversation dont je vous parlais cet hiver et sur laquelle vous me répondîtes que j'étais une éloquente amie (je répète cette phrase pour que vous me compreniez, ne voulant rien préciser ici), a été suivie de mille attaques et intrigues qui, ne pouvant être dirigées contre moi, ont atteint dans leur fortune et leur existence des personnes auxquelles je m'intéresse. Tout cela fermentait autour de moi depuis quelque temps sans que je m'en fusse aperçue. Je ne trouve plus qu'une investigation haineuse et accusatrice dans une autorité qui devrait être régénératrice et sainte, et ne dépose à ses pieds qu'une résistance de conviction, à la place de la soumission repentante que j'y devrais apporter. Je me trouve déconcertée de ce perfectionnement d'ennui et affligée de ce que mon amitié a été si nuisible à une famille estimable.

Soyez assez bon pour observer les timbres et les cachets de mes lettres !

Vous me dites : *Nous nous verrons avant de quitter la vie*, et plus loin : *c'est moi qui arrangerai votre vie !* Ces paroles sont douces, je les prends pour soutien. Je crois que vous m'avez envoyé votre mal.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, lundi 7 juillet 1828.

Je n'ai rien remarqué dans vos lettres qui pût motiver vos craintes sur les dates et les cachets. Il faut accorder aux hommes auprès desquels vous avez été *éloquente* du respect et de l'estime, mais les tenir à distance, ne pas leur permettre de s'emparer de notre vie, ce qu'ils sont toujours prêts à faire, et bien distinguer ce qu'il est de notre devoir de leur confier, et de notre devoir de leur taire.

Je n'avais pas compris votre voyage comme vous l'expliquez. Comme cela, il était praticable, aux inconvénients près du caractère que je ne puis vous détailler. Le mieux, si votre bonne intention subsistait, serait de venir directement à Rome. Là, vous feriez la connaissance de Mme de Ch..., et, si vous trouviez la chose possible, quand vous auriez vu, vous resteriez.

Nous ne partons qu'au mois de septembre, et il serait possible que je revinsse dès le mois de novembre. Je vous l'ai dit, ma destinée ne me permet de rester nulle part avec la fortune. Je suis donc à peu près sûr de vous voir avant peu de temps, car je reviendrai par le midi de la France. En vérité, j'en suis quelquefois à croire que je ne partirai pas.

Je suis obligé de quitter aujourd'hui ma mystérieuse amie plus tôt que je ne le voudrais. Voici cette loi sur la presse qui vient aux Pairs ; il faut que je l'étudie pour parler après-demain, et, jusqu'à présent, je n'ai pu m'en occuper. Ce sera mon dernier travail et, après, je ne songerai plus qu'aux préparatifs de mon exil. Dites à vos oiseaux de chanter pour moi et à Marie de m'aimer !

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, ce 9 août 1828.

Je vous ai écrit le mois dernier, il y a environ trois semaines. J'attendais votre réponse de jour en jour ; elle n'arrive point. Je m'inquiète de cette interruption subite de notre correspondance. Êtes-vous souffrante ? Que vous est-il arrivé ? Est-ce tout simplement l'ennui d'écrire qui vous a saisie tout à coup ? Est-ce mes lettres qui sont trop régulières ? Enfin, dites-moi par un mot ce qui est ! J'ai encore le temps de recevoir ce mot ici, ne partant que le 1er septembre. Quand j'aurai cessé d'être inquiet, je gronderai bien ma nouvelle amie.

Lettre à M. de Chateaubriand.

La Voulte, 14 août 1828.

Mon cher maître, des raisons de convenance et de délicatesse ont seules causé mon silence depuis six semaines. Hier, en revoyant enfin une lettre de vous, mon cœur s'est ému de la pensée que je ne suis pas encore sortie de votre mémoire. J'en aurais eu de la joie, si la joie maintenant pouvait arriver jusqu'à moi. Mais en lisant ces lignes insuffisantes, qui semblent toujours ne s'adresser à personne (j'oublie souvent que vous ne m'avez jamais vue), en y trouvant enfin l'annonce positive de votre départ, je suis retombée dans une tristesse morne, contre laquelle je ne lutte plus.

J'avais perdu l'espérance de vous voir à Hauteville cette année. Je voulais affaiblir une préoccupation vaine et douloureuse et me disposais à retourner auprès de M. de V... Je sentais enfin le besoin d'un peu d'amitié pour reposer ma vie de l'aride solitude

dans laquelle j'éteins mon cœur depuis si longtemps. Mais les Pyrénées fuient aussi devant moi. Dans les commencements de notre correspondance, vous y deviez aller aussi. Je crus pendant quelque temps que nous nous rencontrerions au Cirque de Marbre ou à la Cascade de Gavarnie. Mais ce rêve se perdit comme ceux qui l'ont suivi.

A la veille de mon départ, ma mère tomba dangereusement malade ; privée pendant deux jours du seul médecin qu'il y ait ici, il me fallut la soigner sans guide dans une maladie dont je savais le danger. Dans ces deux jours, je connus le malheur. Dieu me prit en pitié, je la sauvai. Je passai trente-sept jours sans sortir de sa chambre ; mes soins lui furent agréables. Pendant quelques jours, lorsque je fus rassurée, je me sentais plus heureuse que je ne croyais pouvoir l'être. Je pensais rarement à vous, j'espérais vous oublier comme l'autre fois. Mais, à mesure que nous nous sommes éloignées du danger, je suis retombée dans mon isolement. Le regret de votre départ m'est revenu, et je suis seule et triste comme avant.

Durant tant d'heures de veille, pendant la nuit, durant tant d'heures de silence et d'obscurité pendant le jour, le temps ne m'aurait pas manqué pour vous écrire ; mais je ne voulais rien ajouter à l'accablement du départ, rien ôter à vos amis ; et j'aimais mieux vous *attendre* que vous *prévenir*.

Voilà mes raisons ; elles sont bonnes : je ne me plaindrai pas si vous les jugez autrement.

Adieu, monsieur l'ambassadeur. Adieu, mon cher maître ! Mes vœux vous suivront partout et votre nom me sera cher tant que je vivrai.

MARIE.

P.-S. — M. de V... me presse d'aller à Paris pour l'affaire dont je vous avais parlé cet hiver. M. de Berbis me le conseille, et je sens moi-même que je ne puis longtemps rester comme je suis. J'irai donc, je crois, au mois d'octobre, précisément au moment où vous en serez parti, et il est probable que j'en reviendrai quand vous y rentrerez vous-même.

P.-S. — J'avais depuis longtemps une demande à faire ; j'ai eu tort d'attendre le dernier moment. Je n'osais, je ne sais pourquoi, car un grand nombre de vos amis possèdent ce que je désire. N'avez-vous pas autour de vous quelque esquisse, quelque lithographie, qui puisse me donner une idée de vos traits et de votre regard ? Ordonnez qu'on me l'envoie ! Elle me servira d'appui dans ce moment ; et, s'il me faut abandonner ma retraite chérie et menacée, que je ne puis garantir, j'y laisserai cette chère image, comme pour la protéger et lui porter bonheur.

Lettre de M. de Chateaubriand.

écrite par un secrétaire.

Votre lettre m'a fort affligé, et je ne puis y répondre de ma propre main, comme vous le voyez, car je viens d'éprouver une fièvre rhumatismale, qui m'a laissé dans un grand état de faiblesse. Il n'en faut pas moins que je parte, et je me mettrai en route, Dieu aidant, d'aujourd'hui en quinze, c'est-à-dire le 7 septembre, pour Rome.

J'ai encore le temps de recevoir une lettre de vous ici. Je vous répondrai courrier par courrier. J'espère vous écrire la première fois moi-même, et vous dire mieux qu'aujourd'hui.

CHATEAUBRIAND.

Paris, 23 août 1828.

Lettre à M. de Chateaubriand.

La Voulte, 30 août 1828.

Je reçois la lettre que vous m'avez fait écrire. Je l'ai lue sans la comprendre d'abord, tant a été grand le trouble que m'a causé l'absence de votre écriture. Aimer c'est vivre, avais-je toujours pensé. Ah ! je crois maintenant qu'aimer c'est souffrir ! Vous voilà malade au moment de partir ! Je craignais pour vous la malaria de Rome et les chaleurs, et vous allez affronter tout cela lorsque vous serez à peine en convalescence !... Hélas ! mon pauvre maître, faut-il donc que vous vous exposiez à mourir pour cette fatala politique ? Est-il donc impossible que vous fassiez comme les autres ? Ne pouvez-vous prendre du repos chez vous, ou aller chercher la santé à quelque source salutaire, dans quelque température douce et pure ? Ne pouvez-vous attendre la fin de septembre ? Les chaleurs sont encore affreuses ici, jugez de l'Italie ! Mais les vœux sont inutiles. les prières sont vaines, la résignation s'épuise, il faut souffrir sans en avoir la force. Hélas ! que fais-je sur la terre ? Sans consolation, sans appui, inconnue à ce que j'ai de plus cher !

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, ce 2 septembre 1828.

J'ai déjà reconnu que mon inconnue était susceptible et un peu capricieuse. Qu'importe ! elle n'en est pas moins digne de tout mon attachement. Je lui écris, encore assez malade et au milieu des préparatifs de mon départ qui aura lieu du 8 au 10 de ce mois. Elle se plaît à me dire qu'elle viendra à Paris quand je n'y serai plus ; cela n'est pas bien. Moi, je la chercherai, quoi qu'elle en pense et en dise, aux lieux où elle sera, et je la chercherai, et je la verrai

malgré elle. Je n'ai point de portrait que je puisse laisser. Ma gravure fait une affreuse grimace ; mais, si Marie veut me voir tel que j'étais il y a vingt ans, elle trouvera l'admirable portrait de Girodet dans mon ermitage ; elle pourra demander à le voir dans ma petite maison, après avoir vu la *Sainte Thérèse* à la chapelle de l'infirmerie ; et, si elle me veut voir tel que je suis aujourd'hui, le sculpteur David vient de faire de moi un buste très beau et très ressemblant.

Je vous écrirai encore avant de quitter Paris. Je vous écrirai de Rome, mais où ? M'écrirez-vous aussi à Rome ? Il faudra affranchir les lettres ; elles mettent dix à douze jours en route, et sont lues trois ou quatre fois, chemin faisant ; ne vous effrayez pas et écrivez toujours ! J'attends encore une lettre de vous, ici, avant de partir.

Marie est un grand charme dans ma vie ; je ne voudrais pas être un tourment pour elle.

Lettre à M. de Chateaubriand.

La Voulte, 6 septembre 1828.

Vous qui n'avez de moi que des sentiments tendres et doux, vous ne pouvez guère savoir l'effet de votre grosse injure. Il est juste que je vous en punisse en vous disant qu'elle a augmenté ma tristesse de votre éloignement. Je ne suis point capricieuse, mais inquiète et troublée ; ma situation vis-à-vis de vous le comporte.

Ce n'est point par plaisir, mais par regret, que je vous ai parlé de mon voyage à Paris lorsque vous l'aurez quitté. Je ne puis rester comme je suis ; c'est pourquoi il faut que j'y aille. Malgré cela, s'il était certain que vous deviez venir dans mon désert, je vous y attendrais pourtant ; tout me fait mal ici, même la solitude, et vous savez que je n'y ai plus d'amis. Vos lettres seules pourraient m'y soutenir si... votre réponse me fixera. Ainsi vous devenez le régulateur de ma vie ; mais, si quelque circonstance imprévue venait à m'éloigner précipitamment de ma vallée, vos lettres me seraient soigneusement renvoyées où je serais.

Il est vrai qu'il y a depuis longtemps, dans vos lettres, une chose qui m'attriste toujours. La réflexion me fait vous la pardonner. N'en parlons donc point !

Si le profond isolement où je suis, si les peines qui m'envahissent de toutes parts me rendaient en effet susceptible, mon ami m'excuserait. Peut-être même ne m'offrirait-il que de la reconnaissance pour ces pauvres défauts que de si loin il juge avec rigueur, s'il les voyait de plus près.

La lettre la plus véritablement bonne et aimable que vous m'ayez écrite, c'est la première.

Je voudrais à présent être assez aimée de vous pour avoir le droit de vous dire : Soignez-vous, ménagez-vous pour l'amour de moi !

Adieu, monsieur l'ambassadeur ; adieu, mon cher maître : aucune des personnes qui vous voient partir à regret ne vous regrette plus que moi, et ne souhaite plus tendrement votre bonheur.

Marie.

Ma mère est rétablie. Je sors d'une fournaise.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, 3 septembre 1828.

Je venais de mettre à la poste la lettre que je vous ai écrite hier, lorsque la vôtre est arrivée. Hélas ! vous passez la vie comme moi auprès de ceux qui souffrent ! J'espère que Dieu vous rendra votre mère.

Que voulez-vous que je vous dise sur votre voyage à Paris ? Je ne serai plus dans mon ermitage : faites ce qui conviendra le mieux à vos affaires ! Oui, très certainement, je reviendrai bientôt de Rome, et je vous verrai.

Je quitte Paris du 8 au 10. Calculez si une lettre de vous peut encore m'arriver ici.

Tout à Marie,

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, ce samedi 13 septembre 1828.

Je pars demain ! Je pars d'autant plus tourmenté que la dernière lettre de Marie du 6 septembre, et numérotée 24, est une véritable énigme pour moi. Je ne me souviens jamais de ce que j'ai écrit et ne saurais jamais dire ce que contiennent mes lettres ; je suis sûr seulement qu'elles doivent renfermer pour Marie l'expression d'un tendre et sincère sentiment. Si, par hasard, je l'ai blessée dans quelques-unes de ses idées, je lui en demande un million de pardons ; mais, si j'ai des torts, je sens que je ne les réparerai bien que quand je l'aurai vue.

Pour couper court à tous les inconvénients des postes, écrivez-moi sous enveloppe à cette adresse : *à M. Henri Hildebrand, rue d'Enfer, n° 84, à Paris* ; en dedans, mettez mon nom ! On me fera passer vos lettres par les courriers des Affaires étrangères. Je vous répondrai par la même voie.

Je ne puis, dussé-je encore vous offenser, m'empêcher de vous dire que je m'afflige de ce que vous viendrez à Paris quand je n'y serai plus. Est-ce quelque chose qui puisse vous déplaire ?

J'accepte vos vœux de bonheur, puisqu'ils me ramènent auprès de vous. Je ne serai à Rome que du 10 au 15 du mois prochain. J'ignore si je reviendrai pour la session, mais, avant six mois, j'espère avoir vu Marie.

(*A suivre.*)

L'OPINION EUROPÉENNE SUR LA
PRESSE FRANÇAISE

Il y a quelque temps passait sous mes yeux un article original et plein de faits, publié dans la *Nouvelle Gazette de Hambourg* par l'un des correspondants les plus actifs de la presse étrangère (1). L'objet déterminant de cet article était de fournir aux lecteurs allemands la caractéristique impartiale autant que précise de la presse française, mise en comparaison, tour à tour, avec les puissances similaires, du mode germanique, anglais et américain.

Je dus reconnaître, à première vue, que ladite comparaison, en général, ne tournait point à notre avantage et qu'il se trouvait là moins d'éloges que de restrictions, d'ailleurs courtoises, sur notre façon de procéder — si différente — dans l'organisation et l'exploitation des grandes machines modernes de publicité, chargées de fournir aux peuples le pain quotidien du journalisme.

On aurait pu, de retour, étant sur ce terrain où la riposte est aisée, s'offrir la compensation de noter en détail les côtés faibles des esprits étrangers, que blessent nos imperfections. Mais, de dire, par exemple, que pour nos confrères d'outre-Rhin la presse, si indépendante en France et en Angleterre, n'est encore trop de fois que l'instrument docile du pouvoir dirigeant;

Que les publicistes d'outre-Manche ont une méthode bien uniforme d'enregistrer les faits du jour et de classer les questions, sans tenir compte presque jamais des arguments du voisin, et comme s'il n'était au monde qu'un « office « de vérité : leur seule maison ;

Que nos maîtres en reportage, les Américains, en arrivent de plus en plus à préconiser une forme de journalisme télégraphique et téléphonique, où la littérature se meurt bonnement d'inanition ;

Que bien des organes italiens, du second étage, sembleraient n'être que le pâle reflet de nos principaux quotidiens, sans leur préoccupation attentive de la politique internationale ;

Que la documentation extérieure de la presse espagnole est d'une mesure très bornée, comparativement même à la nôtre, et qu'elle a, pour nous, à cet égard, un peu l'aspect d'une petite presse départementale;

Enfin que le journalisme russe, où les moindres articles sont passés au crible, terriblement, a l'air, en plus d'une occasion, de n'être, entre le gouvernement et le peuple, qu'un bureau de communications officieuses;

(1) Karl-Eugene Schmidt.

De dire tout cela, en feignant d'oblitérer comme par mégarde les qualités d'un chacun sous le pointage méticuleux de ses défauts, ne prouverait pas que nous soyons, nous les publicistes français, hors de reproche pour l'indifférence coutumière où la plupart d'entre nous s'obstinent à entretenir le pays sur ce qui se passe, sur ce qui s'écrit et ce que l'on pense, hors de France.

Un tel mode de contre-critique n'a d'autre résultat que de stériliser les questions auxquelles on l'applique. Il nous parut meilleur, plus utile surtout, de pénétrer au fond du sujet, d'en connaître au juste le fort et le faible, et, de si loin que nous dût venir la leçon, d'en signaler, au moins, les effets profitables.

Nos réflexions s'étaient portées là par le simple hasard d'un paragraphe de journal, entrevu dans l'entassement des feuilles quotidiennes. Mais la matière en elle-même était assez ample ; il se révélait dans les observations faites assez de remarques judicieuses pour conduire naturellement notre esprit d'abord à suivre de près les considérations du publiciste allemand, puis à en développer les conséquences logiques; et, pour conclure, à en étendre la portée jusqu'aux larges proportions d'une sorte de *referendum* international, appelant l'opinion européenne à se prononcer sur l'état actuel de la presse française.

* * *

On a dit que la presse d'un pays est souvent à l'image de cette nation. On a dit aussi qu'un peuple a la forme de journalisme qu'il mérite. L'un et l'autre adages ne sauraient être appliqués en rigueur à la France : le premier, parce que nos journaux n'ayant pas une diffusion universelle, à l'intérieur, et n'allant pas dans toutes les mains comme on le constate chez les citoyens de l'Amérique du Nord, sont loin de représenter au complet la physionomie du pays ; le second, parce que nous n'avons pas démérité au point qu'on prenne jamais, nulle part, pour critérium de notre intellectualité, de nos goûts, de notre conscience, le degré de valeur morale ou d'autorité historique de certains journaux.

A l'encontre de ce qui existe aux Etats-Unis, une partie considérable encore de la population française échappe donc à l'action de la presse. Dans l'opinion des étrangers, nos grands journaux paraissent d'un chiffre restreint, surtout s'ils y cherchent la signification et l'importance qu'y attachent les Anglais, les Allemands, les Américains, se souvenant qu'ils possèdent le *Times* et le *Daily News*, la *Gazette de Francfort* et celle de *Cologne*, ou le *World*.

Ils en estiment, — comme nous en serons dûment avertis tout à l'heure, — la partie d'information pro-

portionnellement incomplète et défectueuse. C'est à peine s'ils accordent un bref d'exception au *Temps*, aux *Débats*. Sauf les intérêts locaux, ils n'en voient rien ou peu de chose dans la presse départementale. Qui nomme Paris nomme la France. Si, maintes fois, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Toulouse, au Havre, à Nantes, à Lille, on ouvre un journal du pays, très répandu, et qu'on y rencontre un article, presque une étude, vraiment digne d'être citée (c'est M. Schmidt qui parle), soyez à peu près sûrs qu'il émane de Paris ou qu'il a été rédigé par un publiciste parisien. C'est un cas tout particulier à la France que ce rayonnement d'un bout à l'autre du pays, malgré des efforts très sensibles pour s'en affranchir (1), d'une presse centrale et prépondérante. Il ne viendrait pas à l'idée de demander spécialement, à Cologne, à Munich, à Magdebourg, à Hambourg, un journal de Berlin pour savoir ce qui se passe dans le monde. Non plus à Liverpool, à Glascow ne jugera-t-on indispensable de s'instruire à l'école de Londres. A Chicago, à San Francisco, qui s'abonne à un journal de New-York? Peu de gens, paraît-il.

Suivant le rédacteur de la *Neue Hamburger Zeitung*, César se serait trompé le jour où il représentait les Gaulois, c'est-à-dire les Français de son temps, comme un peuple curieux, avide de nouvelles. Et se trompèrent aussi ceux qui ont repris à leur compte la déclaration du glorieux auteur des *Commentaires*. L'incuriosité générale des Français à l'égard des pays étrangers serait, au contraire, un fait flagrant. En des périodes normales, ils ont l'esprit de plein repos sur ce qui « se joue » en Australie, en Asie, en Amérique ou en Afrique. Ils ne se passionnent que légèrement des événements d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre, à moins que le prestige du drapeau n'y soit intéressé. De leurs journaux ils réclament peu d'être instruits. Ils ne désirent que d'être amusés ou étonnés, comme s'y prêtent, à merveille, au reste, les qualités littéraires et artistiques, universellement reconnues, de leurs auteurs de chroniques.

* * *

Voilà ce qui se dit couramment au dehors et ce qu'on écrit quelquefois. Qu'y a-t-il, en ces allégations, de fondé, de recevable?

La question se posait d'elle-même à notre jugement. Elle était d'importance assez grande pour qu'un seul témoignage nous parût insuffisant à la résoudre. Aussi de plein droit réclamait-elle, à notre avis, la pluralité des suffrages.

Et pour l'obtenir, nous ouvrîmes cette enquête.

« Encore une... », se dira plus d'un sceptique souriant de dédain à la pensée de la très ordinaire inanité finale de ces consultations en bloc, hasardées sur des sujets en l'air, abordées sans élaboration sérieuse, et qui, neuf fois sur dix, n'amènent que des chassés-croisés de réponses sans cohésion entre elles et de nulle efficacité.

Il est possible, vraiment, qu'on ait multiplié au delà du raisonnable les prétextes de cette forme nouvelle du journalisme, dont l'orientation et la conduite ne sont pas toujours aussi commodes qu'on se le figure, et qui devrait supposer, *a priori*, chez celui qui en assume la direction, une certaine largeur de vues lui permettant d'envisager d'abord tout le débat, d'un coup d'œil, et d'en fixer par avance les grandes lignes.

Je conviens qu'on a singulièrement prodigué les enquêtes, depuis une dizaine d'années, soit qu'on ait recherché pour leur forme de publication des groupements de lettres obtenues par complaisance, soit qu'on les ait subordonnées au genre plus facile et dénué de contrôle des interviews écrites. Voilà quelque temps déjà qu'on ne se gêne point pour contester les avantages réels de ces sortes d'interrogatoires publics où se dispersent, sur une idée de rencontre, des considérations irréfléchies. Il est trop aisé, quand les sujets manquent (un publiciste grincheux le remarquait, un matin) et que la plume se montre réfractaire à l'exercice du devoir professionnel, de se lancer sur la piste d'un problème vague, que résoudront les autres, peut-être, et dont la résultante la moins problématique sera de collectionner des signatures, au lieu de concentrer des enseignements. Les trop heureuses victimes de leur surcroît de réputation en ont pris leur parti comme d'une sorte de dépendance d'état. N'est-ce pas le rôle des gens illustres d'être ou de paraître universels?

Le questionnaire leur est arrivé à brûle-pourpoint. Non seulement ils n'eurent oncques l'occasion d'approfondir la matière, mais il est bien possible qu'ils n'y songèrent jamais plus de cinq minutes de suite. N'importe, on les presse, on insiste, le public brûle de connaître leur appréciation. L'éminent écrivain, le cher maître, prend donc la plume... et les pages coûtent si peu, quand on n'y entend mettre que des mots! Il n'y a rien de surprenant qu'en telle aventure l'éparpillement des réponses aille souvent à contresens du but où visait l'enquêteur de fixer sur un seul point et dans un même endroit des séries d'opinions neuves ou rares.

Sans doute, on use jusqu'à l'abus des intentions

(1) Peut-on méconnaître, en telle cause, la puissance d'extension d'organes tels que : la *Dépêche* de Toulouse, le *Lyon républicain*, le *Progrès de Lyon*, la *Gironde* et de maints autres, que nous pourrions citer!

les meilleures. Il est à reconnaître, cependant, que lorsqu'une enquête émane d'une idée rationnelle et précise, lorsqu'elle s'adresse en connaissance de cause à ceux qui, par leur état, leur condition, leurs lumières spéciales, leur autorité prépondérante sont les mieux qualifiés à rendre clair ce qui semble trouble, vivant et concret ce qui restait obscur et indéterminé, et qu'elle arrive à poser en faits les éléments d'une hypothèse; il est certain, dis-je, que toute enquête, ainsi dégagée des abstractions et documentée sur le vif, a la valeur d'une entreprise intéressante et profitable.

Que produira celle-ci? L'avancer serait téméraire. Nous pouvons au moins affirmer qu'elle ne procède point d'une indécise curiosité ni d'un objet de pur dilettantisme. Car elle répond à une ambition sincère d'utilité et porte en elle ses conclusions. Soutenue, fortifiée, par le concours effectif des directeurs, rédacteurs en chef et publicistes les plus éminents des principaux journaux de l'Europe, l'entreprise n'aura pas été vaine, si elle doit un peu contribuer à élargir les horizons de la presse française, stimuler en l'intelligence de nos compatriotes le désir plus vif de savoir ce qui se passe dans l'âme des autres nations, et les porter à hausser davantage leur jugement au-dessus des barrières factices qu'élevèrent jadis entre les peuples les préjugés et l'ignorance.

*
* *

On ne saurait mieux ouvrir cette conférence écrite des maîtres du journalisme européen qu'en donnant d'abord la parole à M. Wilhelm Singer, le président élu des Associations de la presse, qui, tout récemment, faisait valoir, au Congrès international, les idées les plus hautes d'entente réciproque et de fraternité générale. Il n'est pas sans intérêt non plus de rappeler que M. Singer, avant de prendre la direction à Vienne du *Neues Wiener Tagblatt*, avait été, à Paris, durant de longues années, le correspondant de la *Neue freie Presse* et qu'il n'a jamais cessé d'entretenir bien des rapports sympathiques avec la France.

Vienne, le 28 octobre 1902.

« Monsieur et honoré confrère,

« Volontiers vous adresserai-je la réponse que vous avez désirée de moi, quoique ma situation en rende l'objet particulièrement délicat. J'ai beaucoup d'amis dans la presse de votre pays; j'ai vécu les plus belles années de mon existence, à Paris, et les circonstances ont fait que je suis devenu président du Bureau central des Associations de la Presse, dont sont parties intégrantes la plupart des associations françaises. Comment pourrai-je être un juge impartial en la cause? Il faut donc que je me récuse moi-même et m'astreigne à n'effleurer que sommairement vos questions, prouvant ainsi ma bonne volonté.

« Le trait le plus caractéristique de la Presse française me paraît être un penchant invincible à voir les choses au travers d'une *personnalité* et à donner de cette manière aux récits des événements une sorte d'arrangement (*gepräge*) *personnel*, quelque peu fantaisiste, ou, si vous l'aimez mieux, artistique, tandis que nous autres, gouvernés par un esprit plus positif, allant à un but moins détourné, et considérant comme une discipline nécessaire de la profession d'obéir aux transformations successives de la presse universelle par le télégraphe et le téléphone, nous nous appliquons à reproduire les choses le plus exactement possible.

« Nous nous limitons essentiellement à la tâche moins brillante du publiciste, tandis que nos confrères français en général visent de préférence le rôle plus enviable d'orateurs spirituels, vifs, vibrants, mais, hélas! assez souvent bien agressifs.

« Nos journaux donnent ainsi l'image des *faits* du jour, politiques ou non: les journaux français offrent en grande partie l'image de l'*esprit* du jour.

« Des deux méthodes laquelle doit être dite la meilleure? Ce n'est pas à moi d'en juger; c'est au public français de marquer sa légitime préférence, puisqu'une telle manière de professer le journalisme a été conçue à son intention et qu'on la pratique pour lui; et, en fin de compte, ce que le public en pense, vous êtes en état, Monsieur et cher confrère, naturellement, d'en être mieux averti que moi-même.

« GUILLAUME SINGER,

Président du Bureau central des Associations de la Presse
Directeur du *Neues Wiener Tagblatt*. »

*
* *

Le rapprochement que vient d'établir M. Wilhelm Singer entre la manière journalistique florissant à Vienne et celle de Paris, M. Spender, l'« editor » réputé de la très libérale *Westminster Gazette*, considérée, à Londres, comme la meilleure et la mieux dirigée des publications du soir, M. Spender va l'exposer avec non moins de délicatesse et de courtoisie entre la presse anglaise et la presse française.

Londres, Tudor Street, White Friars, E. C.
21 novembre.

« Cher monsieur,

« Si le journal idéal pouvait exister, ce serait une combinaison du meilleur d'Angleterre et du meilleur de France, avec le quelque chose en plus de ce qu'on y met en Amérique pour le rendre moderne et complet.

« En son rôle vraiment littéraire le journalisme peut devenir, de votre côté, une forme d'art, tandis que pour nous, c'est un emploi, une profession où l'on apporte des qualités variables d'exactitude et de compétence. Si je ne craignais l'incorrection des oublis, je pourrais mentionner par leurs noms une vingtaine d'écrivains, dans la presse française, dont la dispersion d'esprit sur tous les sujets témoigne d'une rare dextérité. L'art d'écrire à la première personne en se gardant d'un excès insupportable d'égotisme, leur est familier. Ils savent vaincre de même la difficulté d'être animés, vivants sans être vulgaires. Le journal français, il me semble, tire son caractère de ceux qui le lisent; bien différemment le journal anglais, par son habitude de l'anonymat, impose son esprit de généralité à ses contributeurs (1).

« Il y a des avantages et des désavantages dans les deux méthodes.

« Mais la littérature étant l'expression d'un talent individuel, il n'est pas niable qu'elle ne rencontre chez vous des conditions plus favorables à sou épanouissement. La personnalité collective du journalisme anglais exclut pour la plupart de ceux qui l'exercent l'humour, l'idiosyncrasie, les lumières et les ombres du talent individuel. Le « leading-article » écrit par nous tend à être une production solennelle et en quelque sorte extra-humaine. C'est une contrainte rigoureuse de l'imagination littéraire, que n'ont pas à subir vos écrivains. Ils se rendent connus de leurs lecteurs; ils établissent avec eux une sorte de correspondance intime; ils suggèrent et insinuent; ils manient, à leur gré, l'ironie et le tour plaisant des mots, et le plus léger persiflage leur est permis, là où nos rédacteurs dictent la loi et déposent, au nom de leur journal.

« Le « leader » français s'exprime pour lui-même; car il a sa propre réputation à maintenir. Le « leader » anglais, dans le moment où il tient la plume, est un organe d'opinion, et quoique, en général, il soit tout à fait honnête et désintéressé, il ressent l'obligation d'un sacrifice : l'abnégation de sa personnalité. Le journaliste français a un public, qui lui est acquis d'avance, le suit où il le mène, un public facile, qui prend sa quotidienne gazette beaucoup moins sérieusement que les Anglais ne prennent la leur, et se trouve assez satisfait si la vie courante s'y reflète sous des aspects plus variés, plus vifs et plus gais.

« Je ne veux pas dire, pour cela, que les journaux français ne puissent pas être sérieux à leur tour. Ils sont très capables, quelques-uns, de poursuivre des causes sérieuses. Ils ont tant d'armes à leur usage! Ils sont pleins de ressources, aussi bien que zélés et enthousiastes.

« En définitive, la presse de tous les pays est composée de bon et de mauvais, et possède des journaux de différente espèce, entre lesquels il n'y a pas de dénominateur commun. Simplement on peut conclure, dans le débat actuel, que, si le publiciste anglais a des raisons pour estimer ses journaux insurpassables (*unsurpassed*), sous bien des rapports, le journaliste français peut répondre que les meilleurs quotidiens littéraires de sa nation ont conservé une suprématie, dont on n'a pas encore appelé (*a supremacy which has not yet been challenged*).

« SPENDER,

Directeur de la *Westminster Gazette*

* * *

M. W. E. Stead, l'illustre « editor » de la *Review of Reviews* anglaise, le véhément polémiste, dont on connaît dans le monde entier la fougue, l'impétuosité, la généreuse intransigeance, ici évitera, comme M. Spender, de se prononcer en fait; il se contentera d'effleurer le côté général de la question, que préciseront davantage tout à l'heure d'autres correspondants, particulièrement des écrivains russes, aussi sympathiques dans l'éloge, mais plus rigoureux dans le détail critique.

Londres, Mowbray House,
Norfolk Street, Strand,
6 novembre 1902.

« Cher monsieur,

« Ce serait une tâche trop malaisée pour un journaliste anglais d'essayer une critique en forme des journaux français. Un ou deux, parmi ces derniers, notamment le *Temps* (j'y ajouterais volontiers les *Débats*) me paraissent mieux informés sur ce qui concerne la politique anglaise qu'aucun des nôtres ne l'est à l'égard de la politique française. Mais c'est une vérité pour la France, aussi bien que pour l'Angleterre, que les feuilles publiques s'adressant à la multitude, au « million » (*to the million*), publient fort peu, et quelquefois pas du tout, de correspondances étrangères. Il n'est que trop constant qu'en n'importe quel pays, et peut-être en particulier dans le vôtre, le nombre des personnes susceptibles de s'intéresser aux événements de l'extérieur est très restreint.

« Quant à l'impression générale, parmi les Anglais, à l'égard des grands quotidiens de France, il est considéré qu'ils sont supérieurs aux nôtres au point de vue de l'expression, de l'enveloppement littéraire, mais qu'ils leur sont manifestement inférieurs en la manière de rechercher et de rassembler les nou-

(1) « The English journal by its habit of anonymity imposes its character on its contributors. »

velles, de même que les Anglais, sous ce dernier rapport, ne viennent qu'après les Américains.

« W. T. STEAD,
Directeur de la *Review of Reviews*.

***

Le remarquable écrivain qu'est Max Nordau exprimera différemment une pareille impression, mais en appuyant son avis sur les *desiderata* de la presse parisienne d'une remarque très particulière et qui vaut d'être signalée au passage : la disproportion des ressources pécuniaires mises au service de la grande information, du côté allemand ou du côté français. La chose, en effet, n'est pas indifférente à noter. L'autre semaine, le correspondant d'un des premiers journaux de Berlin nous rapportait que, pendant la durée du procès de Rennes, il n'avait pas envoyé pour moins de *trente-sept mille francs* de dépêches, et que maintes fois une simple séance de la Chambre lui représente, le soir, deux cents francs de télégrammes. Quelle administration de journal, à Paris, serait en mesure de fournir à de telles dépenses, pour des nouvelles venant de l'étranger, vingt-quatre heures plus tôt?

Vossische Zeitung (Berlin).
Paris, 30 octobre 1902.

« Monsieur et cher confrère,

« Comme c'est l'élite seule, qui, en Allemagne, lit les journaux français, elle choisit naturellement les meilleurs. Un jugement sur la presse française, basé sur ceux-ci, ne peut être qu'extrêmement favorable. En effet, on admire les talents individuels qui abondent dans le journalisme parisien ; on est d'accord pour reconnaître que les grands journaux de la capitale brillent par leurs qualités littéraires. On apprécie beaucoup aussi leur grand reportage, qui est plus pittoresque, d'une observation plus aiguë, d'un goût plus artistique que celui des Anglais et Américains, créateurs du genre.

« Mais on croit généralement que la situation matérielle de la presse française est précaire et que peu de journaux parisiens sont assez riches pour pouvoir se payer le luxe d'être indépendants. Leurs opinions, en matière d'art, de littérature, de théâtre, même de politique, porteraient plus, si l'on était toujours sûr de leur sincérité. Je constate un fait, tout en admettant la possibilité d'une généralisation injuste ou excessive.

« Comme jusque dans ces dernières années la presse française ne s'occupait, pour ainsi dire, jamais d'une façon sérieuse et suivie des pays étrangers, on s'est habitué à n'y chercher que l'image de la seule vie française ; et on a assez la tendance de négliger le reste. L'effort que font maintenant les meilleurs journaux français, pour développer leur service de l'étranger, dissipera, sans doute, ce préjugé. Le jour où le lecteur allemand attribuera de l'importance aux articles non officieux, que les journaux français consacreront à son pays, il souhaitera naturellement qu'ils soient exacts, quant aux faits, impartiaux et bienveillants.

« MAX NORDAU. »

***

Maintenant, de M. Édouard Secrétan, pour représenter, avec la très estimée *Gazette de Lausanne*, l'opinion de l'un des meilleurs et des plus écoutés publicistes de la Suisse française :

Lausanne, 19 novembre 1902.

« Monsieur et distingué confrère,

« Par votre lettre du 9 novembre, vous me demandez en quelle estime la presse française actuelle est tenue en Suisse, quels sont, à nos yeux de Suisses, ses mérites et quelles sont ses lacunes, particulièrement pour ce qui concerne l'information cosmopolite.

« Je veux essayer de vous répondre.

« Et d'abord, je suppose que vous entendez m'interroger sur le journal quotidien. Vous avez, en France, des revues de premier ordre, mais ce n'est pas sur elles que porte votre question. Nous parlons du journal.

« Puis, vous demandez à savoir, non pas l'avis du lecteur quelconque, qui achète, sur le quai d'une gare de chemin de fer, un numéro de journal pour se distraire ou s'amuser en wagon, mais l'opinion du lecteur cultivé, qui demande à *son* journal de lui apporter quelque chose, quoi que ce soit, mais quelque chose.

« Je circonscris ma réponse pour mieux préciser.

« Nous ne connaissons guère en Suisse que le journal de Paris. Sauf quelques gazettes de Lyon, qui arrivent jusqu'à Genève, mais qui ne vont guère au delà, on ne lit chez nous que les journaux parisiens. La presse de province est en majeure partie ignorée.

« Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est que, dans la presse quotidienne, il n'y a guère que deux ou trois journaux qui informent leurs lecteurs de ce qui se passe ailleurs qu'en France.

« Je mets immédiatement hors de pair le journal *le Temps*, qui, par la rapidité, la sûreté, l'impartialité et l'étendue de ses informations, occupe une place à part et au premier rang dans le journalisme européen. Le *Temps* a, chez nous, de nombreux lecteurs et il n'est pas, dans la Suisse française surtout,

un cabinet de rédaction, qui ne lui fasse, journellement, de nombreux emprunts.

« Dans ce même ordre d'idées, je nomme encore le *Journal des Débats*, le *Figaro* et le *Matin*, qui, eux aussi, ont le souci de renseigner sur ce qui se passe à travers le monde et fournissent, sur bon nombre de faits, des documents précieux. L'*Écho de Paris* serait à mentionner, enfin, pour la valeur de ses informations britanniques.

« Quant aux autres journaux, la documentation de l'étranger ne les encombre guère. Les bonnes gazettes d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Belgique, de Suisse, s'efforcent de donner des renseignements d'un peu partout et, plus ou moins, y parviennent. Elles ont, au dehors, des correspondants qui les informent en se plaçant au point de vue du pays d'où ils écrivent. Les rédactions, qui reçoivent leurs lettres, leur laissent une grande liberté pour leurs appréciations, même quand celles-ci s'écartent de l'opinion qui a cours dans le pays où le journal s'imprime. C'est évidemment pour le lecteur le seul moyen d'être renseigné fidèlement sur ce qui se dit ailleurs et la façon dont ailleurs on pense et juge.

« Dans la presse de Paris, — quand elle s'inquiète de ce qui s'agite au delà des barrières de l'octroi, — la nouvelle de l'étranger est toujours donnée au point de vue français, accommodée au goût, oserai-je dire au préjugé français ? En sorte que le lecteur, qui tient à être exactement informé, doit contrôler la version française ou parisienne par la lecture des journaux allemands, anglais ou italiens.

« Mais la France et Paris tiennent une large place dans le monde et exercent sur le mouvement général des esprits une influence souvent déterminante. De façon qu'un homme cultivé doit et veut savoir ce qui se dit chez vous, comment on y pense et la manière dont les jugements de l'opinion publique s'y forment. Tout ce qui se passe en France et à Paris intéresse le monde. Et c'est le mérite particulier du journalisme parisien d'intéressér l'univers aux moindres incidents de votre vie.

« Les journaux allemands, anglais, belges, italiens, suisses, sont renseignés et instructifs, mais très généralement mal écrits et ennuyeux. Le journal de Paris n'informe guère ou renseigne incomplètement, mais il intéresse tout de même, parce que vos journalistes sont les premiers du monde par le tour de main et l'art de trousser un article.

« Il n'y a pas en Europe de journalisme plus franc, plus alerte, plus rapide, plus prime-sautier, plus soucieux de la forme littéraire, plus amoureux d'art et de beauté, plus passionné et plus vivant que le vôtre ; mais il est exclusivement parisien, parisien de parti pris, et, parfait de forme, doit souvent être contrôlée par le fait.

« En sorte que moi, par exemple, qui, par devoir professionnel, lis, tous les jours, beaucoup de journaux, de tous pays, je prends un journal de Paris, quand, au bout de ma laborieuse journée, je veux ou me distraire ou me reposer.

« ÉDOUARD SECRÉTAN,

Directeur de la *Gazette de Lausanne*

* * *

On ne supposerait pas qu'une telle recherche d'opinions, sur un sujet de journalisme, se pût poursuivre hors de Paris et à Paris, sans que la pensée ne vînt aussi de s'adresser à l'un des hommes qui auront été le plus attaqués, de leur temps, mais auquel ennemis ou amis ne sauraient contester d'avoir exercé une action personnelle sans précédent, sans pareille, dans les annales de la presse, par l'unique moyen de la transmission télégraphique des faits. Je veux parler de M. Oppert de Blowitz. Je le savais souffrant, ou fatigué. Je l'allai voir à cet office parisien du *Times*, d'où volèrent à Londres et en Europe tant de communiqués sensationnels. Ce sont ses paroles mêmes, que je vais relever ici, en leur parfaite exactitude.

« Ce que je pense de la presse française?... On m'a beaucoup reproché, là-dessus, d'avoir façonné l'opinion en Angleterre, une opinion systématique et défavorable. Sans relever ce reproche, je continuerai de dire, en ma coutumière franchise, ce que l'expérience m'en a appris. D'abord, je constaterai ce point indéniable, c'est qu'on ne peut ouvrir un journal français, n'importe quel journal français, sans y discerner du talent, des traces de talent. On y reconnaît, pour qualités, de l'imagination, de la vie, de l'ingéniosité, le don d'entreprise, de l'esprit, et du style, — souvent du style, quoique moins souvent qu'on ne serait tenté de le croire.

« On devrait s'attendre à y rencontrer toujours ce brillant dont le journalisme parisien fait, d'excellence, son mérite propre ; il arrive, cependant, que la plume bien hâtive des publicistes laisse perdre aussi cet avantage. Mais ce qui est reprochable à la presse française, le plus habituellement, c'est le manque de solidité. Rien ne lui est simple et courant comme ce genre d'exercices que j'appellerais des improvisations raccourcies. Je sais bien que le journalisme est, par essence, œuvre d'improvisation. Mais il est possible, il est nécessaire d'y joindre un fonds de connaissance et de maturité. La réflexion préalable, l'expérience historique ne sont pas à dédaigner, non plus, quand il s'agit d'exposer des faits et de préciser des caractères, en leur vraie physionomie. D'où vient que j'ai eu si rarement l'occasion

de parcourir en entier un journal parisien, sans y apercevoir, petite ou grande, quelque incorrection historique, philosophique ou autre, ce quelque chose, enfin, qui constitue une absence de maturité?

« Il peut y avoir à cela une explication autre que la connaissance première des sujets traités. Je la verrais, par exemple, dans la situation relativement précaire de l'informateur. Je sais des journaux français, qui gagnent beaucoup d'argent; je ne sais guère de journalistes, là, dont la position représente une pleine stabilité. Donc, c'est l'obligation de la chasse à l'article, sur n'importe quelle matière, pourvu qu'il y ait occasion d'article et chance de rétribution immédiate. Comment trouver, en ces conditions, le temps de se documenter, d'avoir le souci d'être de tous points exact? Les journaux anglais sont plus favorisés, qui, par la fixité de la situation qu'ils assurent à leurs correspondants, sont à même de stabiliser à leur usage des hommes de premier ordre.

« Vous n'ignorez pas de quels éléments sont composés ces avantages. Entre la gazette et le lecteur, le véritable intermédiaire est l'annonce, la perpétuelle et quotidienne annonce, source intarissable de renseignements pour celui-ci et de légitimes profits pour celle-là. Tout bon Anglais lit les annonces de son journal, comme il lira son Évangile. Il n'en est pas de même en France. Vous n'avez pas cet intermédiaire constant, qui est le lien des affaires, et qui rend possible à un journal comme le *Times* de s'offrir, à l'occasion, le luxe de quinze à vingt mille francs de dépêches, sur un événement d'importance, qui se sera passé à l'étranger. Il en résulte une action différente et réciproque sur ce qui constitue, de part et d'autre, le mérite ou l'étendue des informateurs.

« Vous me demandez, maintenant, quels sont, entre vos grands quotidiens. les plus estimés, au dehors. Le *Temps* et les *Débats* sont les deux journaux dont l'autorité est la moins contestée. Le *Temps* a la volonté ferme de contrôler le dire de ses correspondants, et vous m'avouerez que ce n'est point le cas uniforme de tous ses confrères.

« Le *Figaro*, de son côté, a conservé, à l'extérieur, l'intérêt qu'il y excitait, avant le contre-coup des derniers événements sur son public, à l'intérieur. Aujourd'hui, comme par le passé, on se plaît à y reconnaître, sinon toute l'opinion française elle-même, du moins le reflet de la vie publique française.

« J'ajouterai que le *Matin*, depuis quatre années, a changé et fait changer beaucoup de choses, autour de lui; qu'il exerce une action considérable, depuis qu'ayant noué un accord spécial avec le *Times*, auquel le relie un fil télégraphique, il lui est permis de donner en même temps tout ce qui paraît à la page des informations étrangères du grand journal de Londres. On lui reprend très vite, dans les autres feuilles, les informations dont il a eu la primeur. N'importe, l'influence est exercée. Elle a produit son utile résultat, en augmentant sensiblement, à Paris et en France, le zèle à connaître et à noter ce qui se passe à l'étranger. Il y a là un fait très important, très nouveau, dans l'action de la presse française.

« Je crois avoir répondu à l'ensemble de vos questions. Vous avez eu mon opinion sincère et éprouvée

« O. DE BLOWITZ,
Correspondant du *Times*. »

Nous allons changer brusquement d'orientation, pour aller dans la vaste et lointaine Russie, où nous aurons occasion de revenir plus d'une fois, parmi les allers et retours de cette enquête voyageuse. *Bene castigat, qui bene amat*. Il faut, dès à présent, s'attendre à ne pas recueillir que des compliments de la part de nos amis et alliés du pays slave.

D'abord cette appréciation très intéressante, parce que précise et concrète :

« Mon cher confrère,

« Quand nous parlons de la presse française et de ses rapports avec la presse russe, il importe avant tout de ramener les choses à leurs vraies proportions. Il y a des journaux qui ont leur entrée franche... ou presque, en Russie, et d'autres qui n'y pénètrent jamais. Quelques-uns, de surcroît, voudraient aussi passer à leur tour. Par malheur, ils ne vont pas plus loin que la frontière. Ils sont « caviardés » à la douane, — section des produits intellectuels. Le public russe n'a donc et ne peut avoir qu'une opinion restrictive de votre organisation journalistique, en général.

« On connaît le *Temps*, les *Débats*, le *Figaro*. Le *Matin* s'est acquis une notoriété plus récente pour l'estime qu'on attache à son service d'information anglo-française. Ce groupe est considéré comme étant la représentation dominante du journalisme à Paris. Hébrard et Calmette sont des noms qu'on cite en Russie, comme ceux de Notovitch, de Souvorine, de Sobolevski. On se plaît à connaître ce qui se dit, circule, s'imprime à Paris, et par l'organe de ces grands quotidiens. On est moins satisfait, dans les cercles de Saint-Pétersbourg et d'ailleurs, de la manière assez défectueuse — je dois vous le dire — dont la majorité des Français croient être renseignés sur ce qui se passe en Russie.

« Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord, c'est une espèce de tradition — durant encore chez vos compatriotes — que les civilisations étrangères ne font guère que refléter les idées venues de Paris et qui de là rayonnent sur le reste du monde. Quant aux

faits en eux-mêmes, et particulièrement ceux qui nous intéressent, les journaux français en seraient pourvus autant qu'il serait désirable, s'ils ne se contentaient pas, d'ordinaire, de les recueillir à la surface, et de deuxième ou de troisième main, dans les journaux allemands ou anglais. Ils ont des correspondants, des fils télégraphiques, les reliant avec les peuples très rapprochés sur le terrain géographique. Ils ont tout cela, oui. Seulement ils n'ont pas à Saint-Pétersbourg, à Moscou, des représentants attitrés. Par intervalles, le *Temps* offrira à ses lecteurs une correspondance particulière fort intéressante, où se feront jour des considérations pleines de justesse. Néanmoins, le public français n'aura là qu'une lueur furtive éclairant l'existence politique et morale de la Russie. En réalité, la presse de votre nation n'a pas d'attaché qui la renseigne sur place, fidèlement, quotidiennement. Je n'ai pas besoin de vous dire comment sont faites, en des journaux que nous ne nommerons pas, de certaines relations saint-pétersbourgeoises ou moscovites, hebdomadaires ou bimensuelles, bien agréables à lire, mais qui sont composées véridiquement à Paris. Je me contente aussi d'indiquer, sans appuyer, la façon dont se rédigeaient, naguère, des correspondances plus ou moins authentiques, qui, au lieu de narrer par le menu l'histoire contemporaine d'un pays, préféraient se lancer en des tirades et des polémiques occasionnelles contre tel ou tel ministère français, sous le prétexte de refléter l'opinion étrangère en des querelles de partis.

« L'ajouterai-je? Il y a, depuis l'alliance, une sorte de raison mystérieuse qui semble peser sur l'opinion française et l'empêcher de s'enquérir, avec un souci de l'exactitude trop évident, des hommes et des choses de la Russie. Il semble qu'on craigne de se brûler la main en effleurant des questions, ou plutôt des circonstances qui pourraient, cependant, ne relever que de l'information pure. La presse française, c'est-à-dire celle qui pénètre en Russie, croit, en une parfaite sincérité, qu'elle fait œuvre patriotique en cachant à son public, en passant sous silence des événements et des détails de la politique intérieure russe. Est-ce le meilleur moyen de préparer le lecteur à se former une idée juste de ce qui se meut et agit là-bas? Je pose la question sans la résoudre. Je n'apprécie point, d'ailleurs, je ne critique pas, je constate.

« Un exemple. Lorsque, il y a deux ans, à la suite des troubles universitaires, qui amenèrent des représailles si rigoureuses, les meilleurs lettrés de Saint-Pétersbourg s'unirent dans une même pensée : celle d'adresser à l'opinion européenne une sorte d'appel humanitaire plutôt encore qu'une protestation, sur le sujet de la répression sanglante de la place de Kazan. Alors, tous les journaux importants du monde reproduisirent cet appel, parce qu'il était en soi l'actualité, l'incident du jour, — tous, sauf les journaux français, dont la majorité ne souffla mot.

« Il n'y a, cependant, point de pays où les causes de justice, de bonté, de solidarité universelle soient plus chaleureusement défendues et soutenues qu'en France. On aurait donc à supposer que, dans le cas particulier des rapports diplomatiques existant entre votre pays et le nôtre, le fait de l'alliance aurait été d'un effet négatif pour la presse d'une grande nation libre.

« Ces observations, mon cher confrère, que vous avez réclamées de mon entière franchise, ne diminuent en rien, naturellement, la haute estime que nous avons tous, en Russie et hors de la Russie, pour les qualités de fond et de forme de la grande presse française, une noble école par laquelle ont passé les meilleurs publicistes de l'Europe. Qu'ai-je voulu? Seulement exprimer le regret des lacunes professionnelles existant, à l'égard de la Russie, dans les services de vos journaux. D'autre part, j'ai cru de bonne foi qu'il n'était pas sans intérêt de noter ce détail que, toute grande, tout indépendante que soit la presse française, elle subit l'inconvénient actuel de se préoccuper outre mesure, dans le simple enregistrement des faits, comme ils se produisent, des relations politiques existant entre les deux gouvernements. Nous craignons que cette préoccupation ne diminue, si même elle n'aliène la liberté de juger ce qui se passe en Russie.

« SÉMÉNOFF,

Correspondant parisien des *Novosti*,
Vice-président du Syndicat de la Presse étrangère

* * *

Nous sommes à peine au début de cette enquête internationale, et déjà se précisent des faits, s'annoncent des conclusions.

Dans son prochain numéro, la *Revue Bleue* publiera une série d'appréciations bien diverses d'origine, mais pour la plupart s'accordant, comme les précédentes, à opposer aux mérites reconnus de notre journalisme : le brillant, la soudaineté du trait, la singularité dans la forme, une incuriosité générale du document étranger, qui, non seulement est fâcheuse pour l'éducation des esprits, mais qui porte avec elle des conséquences regrettables (on en aura des témoignages convaincants tout à l'heure) pour les intérêts financiers et économiques de la France.

FRÉDÉRIC LOLIÉE,

(*A suivre.*)



L'IMAGE DE LA MADONE EN ITALIE [1]

Treize siècles avant que Raphaël représentât la Vierge à la Chaise sous les traits d'une belle nourrice, tout amour pour l'enfant qu'elle tient entre ses bras et qui regarde autour de lui avec ses yeux éveillés, un peintre chrétien avait pareillement figuré, dans les Catacombes de Priscille, une matrone avec un enfant nu qui, blotti sur son sein, se retourne, et, de ses grands yeux, regarde derrière lui, tandis que la mère, penchant doucement la tête, entoure le nouveau-né de ses bras protecteurs. Ici comme ailleurs, l'art chrétien des Catacombes prélude à la Renaissance et trouve les formes qui, plus tard, brilleront de leur plein éclat; il fixe des types et des figurations qu'ignorera ou travestira le moyen âge, et que découvriront, pour les remettre au jour, les artistes des temps modernes. — On dirait qu'il ne s'est point écoulé de siècles, d'une époque à l'autre puisque, sous la rudesse et la surcharge des formes médiévales, la Renaissance retrouva la forme première, la dégagea lentement et la dépouilla de tout ce qui en altérait l'auguste simplicité.

Au moyen âge, ce fut une marche du simple au composé, toute une éclosion d'éléments nouveaux greffés sur le fond antique et répartis de mille façons.

A la Renaissance, ce fut une marche inverse du composé au simple, dans la poursuite de la forme harmonieuse et sereine. Comme un bocage verdoyant, envahi par un fouillis de broussailles, qui se débarrasserait tout à coup de ses ronces, pour refleurir et dresser vers l'azur les bras dégagés de ses arbres, ainsi l'art, après de longs tourments et de longues épreuves, reprit son air de jeunesse. Et il advint que le néophyte qui, à la fin du IIe siècle, figurait la Vierge des Catacombes de Priscille, comme Raphaël d'Urbin qui peignait les Vierges à la Chaise et de Saint-Sixte, virent tous deux dans Marie, presque avec les mêmes yeux, l'opulence de la femme féconde et la tendresse de la maternité. Mais le type, avant de retrouver avec l'âge moderne son ancienne expression naturelle et humaine, ne cessa de varier, s'obscurcit, s'éclaira, sembla s'éteindre, et enfin se ralluma, ainsi que nous l'allons constater.

Le naturel de la Vierge de Sainte-Priscille ne respire plus dans les autres compositions postérieures des Catacombes, ni dans les fresques, ni dans les marbres où l'on voit les rois Mages apporter leurs offrandes à l'enfant Jésus. Marie est assise sur une chaire avec la majesté d'une patricienne, mais elle a perdu l'expression de la grâce maternelle. Vêtue d'un voile et d'un manteau, elle est comme indifférente aux scènes représentées à ses côtés et semble s'envelopper de mystère. — Dans la décadence de l'art, de plus en plus incapable avec le temps d'exprimer des idées, et surtout des idées nouvelles, la figure de Marie reste sans traits propres, sans âme, comme le symbole conventionnel de la Vierge imaginée par Isaïe, comme l'image d'un pur esprit; d'autant plus qu'il n'existait d'elle aucun portrait, car dans la Judée, où elle avait vécu, la religion défendait sévèrement de reproduire la ressemblance. Et d'ailleurs, comme les autres personnages du grand drame évangélique, Marie s'estompe à peine, ombre, devant la grandeur de l'Emmanuel.

Quand la paix fut donnée aux chrétiens, l'art des basiliques ou des baptistères ôta les voiles et mit un corps aux images écloses dans le silence des Catacombes, pour rendre clair aux foules le sens caché des anciennes allégories. Alors, dans la joie du triomphe, l'Église rechercha tous les détails du passé; elle s'exalta à raconter son histoire, et le récit vola de bouche en bouche, avec la naïveté du langage populaire qui ajouta aux écritures le merveilleux, né de la poésie des âmes. Les bizarreries gnostiques, les Évangiles apocryphes commencèrent à trouver crédit, et les images sacrées s'amplifièrent dans l'esprit des chrétiens. Les hommes d'alors, antérieurement habitués à la pluralité des dieux, devaient être portés à inventer des légendes, des miracles, des saints, à composer le Paradis avec les vieux matériaux de l'Olympe, à le peupler des statues renversées, remises à neuf. L'humanité païenne, qui avait conçu les divinités comme des êtres humains, se réveillait dans les esprits et les excitait à personnifier les figures sacrées, en les dégageant de leur indétermination.

Saint Augustin avait affirmé qu'on ne connaissait aucun portrait de la Vierge. Saint Ambroise n'avait su la décrire que vêtue de pureté, emblème de vertu, *figura probitatis*. Mais à la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, il se forma en Orient des traditions, d'après lesquelles certaines effigies de la Vierge conservées à Jérusalem auraient été de vrais portraits de Marie. — On les attribua ensuite à saint Luc afin d'en accroître l'importance par la signature d'un nom historique, celui de l'Évangéliste qui s'était particulièrement complu à présenter Marie comme une femme surhumaine, dont Dieu avait voulu grandir la sublime humilité.

La variété des images dites de saint Luc, Mères rayonnantes du Divin Enfant, ou Vierges suppliantes vers le ciel, permettait alors à l'artiste de ne pas s'enfermer dans un type particulier, mais de le va-

1. Extrait d'un grand ouvrage que M. Venturi va publier chez les éditeurs Gaultier-Magnier.

rier au contraire de façon à exprimer tantôt l'un, tantôt l'autre des nombreux attributs de la Vierge, et des multiples sentiments qu'elle faisait naître dans le cœur des malheureux. — Cela toutefois ne devait se produire qu'au moment où l'art chrétien atteignit son apogée, parce qu'au moyen âge, et dans la décadence de l'art gréco-romain dont elles copiaient les formes, les madones devinrent de moins en moins belles, émaciées, les yeux grands ouverts, le regard vide, sans autre caractère qu'une certaine majesté provenant de leur attitude antique empruntée aux effigies païennes. L'idéal de Marie était encore trop haut et trop confus pour inspirer l'artiste et animer ses images de sentiments humains. Aussi gardèrent-elles une raideur hiératique, et nulle passion ne vint vivifier la figure surnaturelle de la Vierge des Vierges conçue et costumée par la théologie.

Des abîmes du IXe et du Xe siècle, l'art émerge lentement; il remanie les formes écloses dans les premières basiliques chrétiennes; il s'inspire des nouvelles légendes germées spontanément comme les palmiers du désert; il refleurit à Byzance entrée alors dans son second âge d'or, et les manuscrits s'ornent de miniatures où rayonne de nouveau la beauté classique. Mais le type de Marie s'anime bien peu des grâces féminines; c'est à peine si la froide et rigide prêtresse se réchauffe. Il n'y a qu'au pied de la croix qu'elle commence à refléter les affres de la vie du moyen âge; ses traits semblent se contracter douloureusement, on croit l'entendre gémir comme dans le *Stabat Mater*. Exclue des compositions évangéliques, elle demeure de préférence dans l'éclat de sa gloire, avec les astres qui gravitent autour d'elle, les patriarches, les prophètes qui rappellent les attentes et les prédictions, les personnages du Nouveau Testament qui la bénissent, les saints qui lui rendent hommage et les cohortes des anges qui étincellent à sa lumière.

Cependant, les modèles romains du IVe au VIe siècle, et l'école de mosaïque qui eut son berceau au cloître du Mont-Cassin, contribuèrent à arracher les effigies de la Vierge à leur immobilité de cariatide assyrienne, à leur impassibilité hiératique de sphinx égyptien, et à lui ôter cet aspect ascétique si éloigné de la terre. N'oublions pas non plus l'effort fait pour représenter les scènes de la vie de la Vierge, où elle devait prendre une attitude ou un geste déterminé. C'est de ces compositions que le type pourra sortir ensuite avec l'expression de sentiments humains.

Tandis qu'à Rome, vers le XIe siècle, on saisissait dans les œuvres d'art, à leur largeur d'exécution, quelque réminiscence de l'antique réalisme, l'art byzantin triomphant se répandait partout, et s'opposait, en Italie, au rude mais chaleureux art roman. Les artistes grecs élégants et fastueux, avec leurs riches décors, leurs incrustations d'or et d'argent, leurs livres embellis de miniatures, se heurtèrent à des tailleurs de pierre, des marbriers qui cherchaient dans les entrailles des blocs l'âme de l'art; et les œuvres byzantines, savamment ordonnées, calmes, monacales, impassibles élancées, offrirent un vif contraste avec les œuvres occidentales, inquiètes, libres, rudes, où tranchaient l'ombre et la lumière. L'art byzantin, désormais sans patrie, exhalait alors ses derniers souffles sur nos pays, pendant que, dans les villes d'Italie, le nôtre cherchait son idéal avec une fougue des plus audacieuses. Sans doute, pendant quelque temps encore, le mysticisme qui avait annihilé la raison pour lui substituer le songe, l'hallucination, l'aversion de la réalité, ne permît pas aux images sacrées de reprendre leurs proportions; mais dans l'esprit des hommes le sentiment de la vie, la conscience de leurs forces s'éclaircissait graduellement, et le ciel descendait sur la terre pour devenir peu à peu le séjour de la véritable beauté.

Cette conception du juste milieu entre l'idéal et le réel, l'imagination et la raison, qui, en Grèce, avait repoussé ou transformé les mythes les plus monstrueux, infusa aux légendes chrétiennes un sang nouveau. L'art roman s'efforça d'abandonner l'impérial apparat byzantin. Si les formes de la Vierge restent allongées, ses yeux du moins ne sont plus ternes et morts, mais ils saillent de leurs orbites comme pour fasciner la foule suppliante au pied des autels; le visage a quelque chose de sénile; l'occiput est très développé. L'artiste était comme l'enfant qui veut exprimer les sentiments confus de son cœur et ne réussit qu'à bégayer des sons, mais non à parler clair; qui s'essaie à rendre les contours des objets environnants, et qui, par un certain instinct de son être et de son hérédité, les reproduit, il est vrai, mais grossiers, difformes, torturés par ses mains inexpérimentées, bien que toutefois avec une vivacité et une spontanéité toutes personnelles.

Alors que, sous la féodalité, dans les châteaux de Provence, de France, d'Allemagne, le trouvère chantait ses vers aux gracieuses châtelaines, on s'étudiait dans les grandes cathédrales partout dédiées à Marie à la célébrer sous les traits de la femme idéale. Dans les hymnes sacrées, elle s'épanouit parmi les louanges et les prières, comme une figure lumineuse qui se dessine à travers les nuages de l'encens. Hildebert, évêque de Tours, donne à sa chaste image la blancheur de l'ivoire; son *fidèle Bernard* nous la montre approchant son petit enfant de son sein pour l'allaiter et calmer ses pleurs; et il nous la dit belle comme l'aurore, d'une fraîcheur inaltérable, d'une grâce plus radieuse que les fleurs printanières, d'un arome plus délicat que la lavande et le baume; enfin le troubadour provençal Foulques de Lunel l'invo-

que comme la dame de son cœur. C'est que toujours l'idéal féminin chez les hommes s'envole bien loin des terrestres barrières, ou tombe dans la fange. Lorsque les deux conceptions de la femme, respect et amour, pourront se fondre et s'unir, alors seulement l'idéal trouvera son expression juste et harmonieuse, faite d'une paisible félicité, de douces tendresses, de joies domestiques. Le moyen âge avait regardé la beauté physique comme une œuvre du démon, et la virginité consacrée à Dieu comme la perfection de la femme ; l'époque moderne devait éclairer la beauté des filles d'Ève d'un calme rayon et rendre hommage à la maternité.

Arrivé au XIII[e] siècle, l'art fait des pas de géant dans les figurations sacrées. Encore que costumée des vertus théologales, Marie sourit au ciel :

> Vidi quivi ai lor giuochi ed a' lor canti
> Ridere una bellezza, che letizia
> Era negli occhi a tutti gli altri Santi (1).

Ainsi chantait le divin poète, quand Nicolas de Pise avait déjà réüni dans la Vierge le naturel et la grâce du maintien, avec la tradition classique. Le type de Junon, que nous voyons sur la chaire de Pise, reçoit dans les œuvres du maître et celles de ses disciples un souffle de vie nouvelle. Les têtes des Madones, qui penchent leurs regards sur le Divin Enfant, se plient peu à peu en une douce attitude d'amour, et, comme vaincues par la tendresse, s'inclinent vers la petite tête de Jésus. Ainsi Giotto avait vêtu de simplicité et de profonde humilité la Vierge du ciel, à laquelle il dédia un chef-d'œuvre immortel dans la chapelle des Scrovegni à Padoue. Là, il quitta pour ses Madones la raideur solennelle des prêtresses d'autrefois. Marie devint une modeste femme du peuple, prise dans la foule par le destin, pour les joies divines et les douleurs affreuses. Drapée dans son manteau, elle passe, pensive et obéissante à la voix des anges et de Dieu, jusqu'au moment où, purifiée par les épreuves de la vie, elle verra, heureuse et émue, son Fils monter dans la gloire des cieux. Giotto cependant, quand il eut à représenter Marie en dehors du cycle de ses compositions, à Padoue même, rêcourut à un type idéal très puissant, où respire la grandeur médiévale des membres et des yeux, tout en conservant le caractère maternel. La Vierge est symétriquement dessinée, comme une ancienne madone, mais avec une royale majesté, elle porte un diadème sur le voile de la tête, et le nimbe, d'où partent des rayons, l'illumine d'une glorieuse auréole. L'art gothique s'étudiera à modifier et à gâter ce type si humain et si fort; il entassera les magnificences, il couronnera la Vierge de lis, de mitres, de tiares; mais, reine ou châtelaine, elle sourira encore aux hommes sur ses autels.

Ainsi, idéal et réel se mélangent, comme dans les vers de Pétrarque, où la Vierge devient « chose aimable », confidente des amours du poète, et secourable à ses tourments. La vie humaine se communique aux bienheureux du Paradis, qui, au XV[e] siècle, vivent, agissent avec l'artiste, s'asseyent même à sa table. Voici que la Madone est une mère jouant avec son enfant, une ménagère occupée à coudre des langes. Dans l'art toscan, on voit les Vierges de Luca della Robbia agacer le petit Jésus et rire avec lui, tendre leurs lèvres à ses baisers; le presser joue contre joue, poitrine contre poitrine, et l'envelopper de bras caressants. Les madones de Donatello et de son école tiennent l'enfant emmailloté, qui, ravi, touche le sein de sa mère, ou, sans le lâcher, se retourne un instant. C'est un charme, une exquise vivacité, qui réjouit et réjouissait les rues toscanes du XV[e] siècle, aux niches des maisons de la ville et de la campagne, et dans les images, dites *maestati*, que les jeunes épousées recevaient dans leur trousseau ; c'est une gentillesse délicieuse, aussi bien chez Fra Angelico, qui vêtait ses madones d'azur et d'étoiles, manteau de chasteté et d'innocence, que chez Botticelli, qui les couvrait de grâces et de roses.

Entre Angelico et Botticelli, on croirait qu'il s'est écoulé un siècle, et non quelques lustres seulement. L'âme candide du premier compose avec une grande naïveté, une simplicité parfois enfantine. Il habille d'une dalmatique gothique ses madones modestes, aux yeux clairs sous de légers sourcils, aux corps minces de fillettes. Le second représente la femme suavement belle, en une douce fête de couleurs, entre les lis et les jasmins, entre les anges qui chantent ses louanges, et il orne sa tête de voiles transparents, de monogrammes, de rayons et d'étoiles qui constellent son manteau brodé d'or. Le mysticisme seul a disparu avec Fra Angelico, tandis qu'une charmante Simonetta vient s'asseoir sur les trônes fleuris de Botticelli et de ses contemporains. Mais la sculpture toscane précède la peinture pour rendre la figure de la Vierge avec la variété et la vérité humaines. Dans un stuc du Musée de Berlin, Donatello représente encore Marie enveloppant d'un regard plein d'amour l'Enfant qu'elle tient dans ses langes ; elle l'adore, la tête penchée, les lèvres micloses, les yeux en extase. Plus tard, il préfère un type moins simple, plus grave, plus vénérable, et il ne fait qu'un corps de la Mère et du Fils dans ce stuc du Musée de Berlin, où Marie embrasse et adore la chère créature, comme dans cet autre de la collection Von Beckerath, à Berlin, où ses mains serrent son

(1) « Je vis ici, à leurs jeux et à leurs chants, sourire une beauté qui faisait briller la joie dans les yeux de tous les autres saints. »

enfant qui appuie sa joue contre celle de sa mère, lui passe ses bras autour du cou et presse son petit corps contre le sein maternel. — Cette madone aux cheveux ondulés, au type de Junon, n'est pas encore l'opulente matrone que Donatello coule dans le bronze du Louvre, en chlamyde brodée, avec des rubans enroulés dans ses tresses, nimbée de petits Amours, et assise sur une chaise patricienne. Ici, son profil devient grec, mais de son œil jaillit une flamme d'amour; l'Enfant s'agite dans ses langes pour répondre aux caresses de la Mère; il tient, comme dans le stuc de Von Beckerath, un doigt sur sa bouche, tandis que ses yeux rieurs se plissent et semblent éclairer son visage.

Tous les aspects de la tendresse maternelle sont exprimés dans l'art toscan, et en même temps toutes les formes de vénération pour l'auguste Souveraine, tous les thèmes qui trouveront dans l'art postérieur leur plein développement. Dans un stuc du Musée de Berlin, apparaît sur fond d'or la Madone à laquelle le Corrège donnera la douceur des fleurs; dans les bouquets de lis de Luca della Robbia éclôt déjà Marie, le plus beau lis de la terre; et parmi les buissons de roses où il nous la montre au Musée national de Florence, elle est déjà telle que la peindront Francia dans son tableau de Munich, et Filippino dans la Galerie Pitti. — Rossellino et Desiderio da Settignano, Benedetto da Maiano, et Mino da Fiesole ennoblissent et idéalisent le type florentin, plein d'onction et de tendresse maternelle.

Mais les gentilles fillettes de Mino, les gracieuses jeunes filles de Rossellino et de Desiderio, les matrones de Benedetto da Maiano perdent de leur vigueur. Jolies, délicates, séduisantes et suaves, elles sortent des maisons seigneuriales et non plus du peuple auquel elles offrent leur beauté et leur sourire. Cependant il subsiste toujours dans l'art toscan deux manières de représenter la Vierge, marquées par Donatello et par Luca della Robbia. Tantôt c'est la Madone vénérée, solennelle, dans une attitude grave et pensive; tantôt c'est la Mère qui, dans une scène de genre très gracieuse, joue et rit avec l'Enfant. — Filippino Lippi, dans l'aimable figure du tabernacle de Prato, d'un sentiment si pénétrant, semble résumer les plus beaux et les plus précieux attributs accordés par l'art toscan à la Reine du ciel; et Michel-Ange, dans le bas-relief circulaire du Musée national de Florence, achève magnifiquement l'œuvre dont Donatello avait été l'initiateur.

Vers la fin du xv[e] siècle, alors que la Vierge emprunte trop ses traits à la réalité, le vent d'un mysticisme nouveau s'élève sur la terre, et le souffle de Savonarole traverse le domaine de l'art. Il s'ensuit que le Pérugin dans l'Ombrie, Lorenzo di Credi en Toscane, Francia à Bologne, Bergognone en Lombardie, Giovanni Bellini à Venise, donnent à leurs vierges un air de dévotion monacale, méditative, quelquefois presque somnolente. Mais sous les voiles blancs qui couvrent leur tête, la beauté triomphe encore; la grâce sème des roses sur leur teint; la pitié et la bonté pour les humains les illuminent.

Giovanni Bellini s'est montré supérieur à tous par la noblesse de ses Madones, les beaux voiles argentés qu'il drape sur leurs têtes, et les tons très doux des chairs opalines. Au début, l'illustre maître représenta, avec ses Vierges, l'Enfant debout sur un balustre, dans un geste de bénédiction; puis il lui fit exprimer qu'il comprenait la tendresse de la Mère en appuyant ses petites mains sur les siennes pour répondre à ses caresses et s'attacher à elle. Avant, c'était la majesté de la Vierge selon la tradition, avec ses épithètes byzantines inscrites à côté de l'image; puis, ce fut l'idylle maternelle.

Pour bien sentir l'inspiration élevée de Giovanni Bellini, il faut le comparer avec Barthélemy Vivarini son contemporain qui, auprès de lui, est comme un gondolier de l'îlot de Murano auprès d'un doge. Celui-ci fait en serpentine les autels de la Vierge; il les couvre d'une profusion d'ornements qu'on dirait sculptés par Tullo Lombardo, et il les érige sur un fond d'albâtre dans l'encadrement d'une coupole en mosaïque d'or; l'autre se contente de poser sur le siège de bois de la Madone deux petits vases en terre cuite vernissée, avec un peu de verdure. Barthélemy Vivarini a peint plusieurs fois la Vierge, les mains jointes, adorant le divin Fils endormi sur ses genoux. Giovanni Bellini a peint aussi le même sujet sur le même canevas, mais son Enfant dort, le bras droit pendant le long des genoux de sa mère, la tête inclinée, ses petites lèvres closes, les yeux voilés d'une légère ombre transparente, les joues vermeilles. Le gondolier muranais se contentait de rendre l'image sacrée avec respect; le gentilhomme vénitien l'élevait au trône du ciel et de la beauté.

De même que, dans la Grèce antique, les effigies des dieux et des héros avaient emprunté leurs formes directement à la nature, ainsi, dans l'Occident, où les populations sont peu portées aux abstractions éloignées de la réalité, les figures du Paradis chrétien, après de longues luttes et de longues épreuves, s'animèrent des joies et des douleurs humaines. Les traits des bienheureux changent de physionomie et d'expression selon le tempérament des artistes et le caractère des nations. Mais, parvenu au faîte, l'art recommence les recherches, assemble les tentatives individuelles, et fait son miel de toutes les fleurs. Ainsi se forme le type éternel de la beauté avec le travail et les matériaux des

siècles, et l'idéal de chaque peuple fleurit dans les chefs-d'œuvre de ses grands génies. Cet idéal de la beauté féminine dans la Vierge, l'Italie le trouva au seuil du XVIe siècle, sous le pinceau de Raphaël, de Léonard de Vinci, de Giorgione, du Corrège et du Titien.

Raphaël prend d'abord au Pérugin la pieuse candeur de ses Vierges ombriennes ; à l'art florentin il emprunte des formes plus opulentes et plus mûres ; et il crée à Rome un type vigoureux, idéalisant les robustes femmes de la campagne romaine, dont les grands yeux arqués de noirs sourcils, le teint bruni au soleil, apparaissent dans la Madone de Dresde, mais dont le nez gros à l'extrémité, et les lèvres épaisses trouvent de savantes corrections chez le maître immortel. Léonard de Vinci laisse le type consacré des précurseurs et des maîtres pour donner à ses Vierges cette beauté « à la fois molle et majestueuse qui brille dans le sang lombard », comme dit Manzoni. — Giorgione et le Titien expriment, l'un la finesse de la femme, dans le doux ovale du visage, l'autre l'épanouissement des formes féminines, éclatantes de santé, au grand soleil de la lagune. Le Corrège enfin trouve dans la grâce émilienne, dans les blanches carnations relevées de rose, un type de voluptueuse beauté. Comme Raphaël développe les formes dérivées du Pérugin, de Fra Bartolomeo et autres, Giorgione réchauffe celles de Jean Bellini, et le Corrège embellit celles qu'avait étudiées Mantegna.

Ce sont les grandes dames des cours italiennes, les mères parées des vertus domestiques, les jeunes filles souriantes d'amour, peintes au XVe siècle, qui ont donné leur beauté, comme un collier de gemmes, aux Madones, leurs idéales héritières.

VENTURI.



LA VIE LITTÉRAIRE

L'avènement de Bonaparte, par Albert Vandal.

L'avènement de Bonaparte, la Genèse du Consulat : Brumaire, la Constitution de l'An VIII, par Albert Vandal. Plon, éditeur. — *Napoléon et la Paix*, par Arthur Lévy : Plon, éditeur. — Les livres de Henry Houssaye : Perrin, éditeur.

On ne peut admirer tout le monde et j'en demande bien pardon à Charles Maurras. Mais il est des livres et des hommes qui sournoisement ou brutalement s'imposent à l'estime publique. Ne regrettons pas la violence qu'ils nous font : les historiens, par exemple, sont entrés dans la littérature contemporaine pour l'améliorer et, en quelque façon, l'ennoblir. Ils travaillent avec discrétion, ils publient leurs ouvrages avec modestie, et lors même qu'on les vante durant quelques semaines, on ne les paie point à l'excès de leurs rudes efforts : car ils retombent bientôt dans un silence entouré de respect, et une élite seule les suit jusqu'en leur solitude où le « grand public » ne cherche point encore à pénétrer. Un jour viendra, je l'espère, où les historiens seront plus goûtés de la foule, plus instruite, qu'aujourd'hui les romanciers subalternes et criards qui prétendent accaparer la faveur de la multitude adonnée aux lectures hâtives. En attendant, les historiens reconquièrent la popularité perdue, et regagnent la place dont les avait dépossédée momentanément l'érudition savamment ennuyeuse et si parfaitement illettrée de leurs prédécesseurs immédiats. Il est des heures où les historiens parlent directement au peuple, et d'autres où ils sont à peine entendus par quelques auditeurs difficultueusement attentifs. Depuis le temps où l'excellent Thiers parlait à la bourgeoisie un langage qu'elle comprenait et qu'elle aimait, depuis l'époque où Michelet enthousiasmait les lecteurs populaires assez ignorants de la vérité pour ne pas la désirer en lui, et les autres assez avertis de cette vérité pour ne pas s'offusquer des erreurs répandues par lui avec une poétique profusion, il semblait que l'histoire avait disparu de la circulation générale et qu'elle s'était réfugiée, pour s'y perdre et pour y mourir, dans les archives obscures, profondes, insondables où rien ne retentit que sourdement. Non, l'histoire se transformait pour devenir plus forte, plus sûre d'elle-même et pour vivre une vie nouvelle et pour exercer une nouvelle influence. L'histoire, qui avait failli périr d'érudition, commence d'être revivifiée par l'érudition. Rénovée, restaurée, ou plutôt constituée enfin pour son œuvre prochaine d'éducation intellectuelle et morale du peuple, elle devient telle qu'il faut pour être un des principaux genres littéraires de demain.

Cet effort scientifique et littéraire des historiens, tout l'encourage, et déjà, préparant l'époque où l'histoire sera l'aliment nécessaire à tous, un plus grand nombre de lecteurs se flattent de goûter les historiens, de leur vouer une estime spéciale, d'accueillir leurs ouvrages avec une admiration recueillie et grave et, enfin, même en les oubliant peu après, de conserver pour eux un respect réfléchi qui à chaque occasion se manifeste. Heureux symptôme pour l'avenir que nous rêvons ! Le snobisme des salons lui-même ne dédaigne plus les historiens : et il peut être de bon ton de lire des livres d'histoire... La frivolité des classes qui font les modes prépare ainsi le sérieux du vulgaire qui les subit et en les dénaturant les peut rectifier et améliorer. Ce n'est pas tout. La probité laborieuse des historiens qui peinent loin du bruit,

nous permet de protester beaucoup plus fortement contre le grossier charlatanisme de romanciers qui commercent impudemment... Les historiens sauvegardent pour beaucoup la moralité littéraire; et si quelques-uns d'entre eux publient des œuvres médiocres, ils ne laissent pas que d'accomplir tous de bonnes actions.

* * *

M. Albert Vandal, dont le succès considérable égale le mérite, mais ne le veut point dépasser, M. Albert Vandal est l'un des auxiliaires excellents de cette rénovation de l'histoire. Il est érudit et il est écrivain. Il pense avec ordre; naguère, il s'exprimait avec élégance. Voici qu'il a entrepris de penser et d'écrire vigoureusement. Son talent est prospère, il est maître de soi. Les livres précédents d'Albert Vandal étaient harmonieux et abondants, ils n'avaient nulle prolixité, mais permettaient qu'on la redoutât toujours; leur grâce n'était point fade, mais paraissait souvent sur le point de le devenir. Et soudain, cet historien nous donne un grand ouvrage d'une puissance imprévue, émouvante, admirable. M. Vandal ne fut jamais méconnu, et on ne manqua aucun moment de discerner toutes les qualités historiques et littéraires de son œuvre. Aujourd'hui, il faut dire simplement que les qualités les plus dignes de remarque dans l'*Avènement de Bonaparte* ne sont point celles dont s'ornaient *Louis XV et Élisabeth de Russie* ou bien *Napoléon et Alexandre Ier*, et je pense qu'elles leur sont supérieures, et voilà le seul reproche que je prétende adresser à l'auteur de la nouvelle histoire de Brumaire.

Et maintenant, qu'on se rassure! Je n'ai pas d'opinion personnelle sur Napoléon Bonaparte. Je crois, d'ailleurs, qu'on commence à peine à connaître cet homme inoubliable; et les historiens se sont employés de leur mieux à nous le rendre impénétrable à travers sa gloire. Peut-être eux-mêmes ont-ils été éblouis par cette gloire, trop pour bien distinguer les traits essentiels d'une individualité exagérément éclatante. En tous cas, la conception sommaire qu'on se faisait de Bonaparte se transforme aujourd'hui. Le héros, regardé avec plus de persistance et plus de précision, apparaît tout autre qu'il ne nous semblait être jusqu'alors et je ne sais pas s'il nous apparaît encore tel qu'il est. L'histoire n'est une investigatrice à peu près certaine que des infimes détails, elle ne peut démêler avec exactitude ni les grandes choses ni les grands hommes... Il y avait un type convenu de Napoléon que les historiens acceptaient et précisaient par leurs démonstrations érudites. Aujourd'hui, les historiens, plus hardis ou mieux informés, renouvellent complètement ce type historique, nous en proposent un nouveau qui n'a presque rien de commun avec le précédent, mais ils s'entendent tous pour que notre admiration au moins reste égale à elle-même.

On tenait le 18 Brumaire pour une entreprise audacieuse et brusque, pour une agression véhémente et irrésistible contre la légalité, pour une sorte de révolution violente en sa soudaineté, enfin pour un coup d'État bref et décisif, pour un événement grand, surtout à cause de l'énergie prévoyante qu'il révélait chez celui qui avait osé l'accomplir. C'était une erreur. Et il n'est plus, en réalité, de coups d'État. L'aventure de Brumaire n'est vraiment qu'un événement minuscule, qu'un incident à peu près négligeable, — dans l'histoire de France naturellement, — mais même et ne faut-il pas dire surtout dans l'histoire de Bonaparte. Ce n'est pas au 18 Brumaire et pour lui que Bonaparte tendit toutes ses énergies au point d'être supérieur aux autres hommes. Non, c'est ce jour-là, au contraire, que Bonaparte fut inférieur à lui-même et témoigna de l'énergie la plus chancelante. Et si la date du 18 Brumaire et le nom de Bonaparte demeurent encore inséparables il ne faut pas se dissimuler que c'est pour des motifs tout autres que ceux que nous supposions bien légèrement. En vérité, Bonaparte fut seulement un bon diplomate. Il ne créa point l'idée de la restauration consulaire. L'idée précéda l'homme. « Dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre purement physique, la nature ne procède point par innovations brusques; elle s'essaie d'abord en ébauches, en esquisses, en conceptions rudimentaires avant d'aboutir à ses pleines réalisations, et ainsi se crée une ambiance d'idées et de faits favorable à leur éclosion. S'il est vraisemblable qu'en 1799 rien n'eût pu se faire sans Bonaparte, parce qu'il était alors le seul homme dont le génie fût adéquat aux circonstances, son génie et sa volonté ne firent pas tout; il se trouva le terrain admirablement préparé. » Négligeons donc des détails secondaires et, pour tout dire, sans signification : le retour inopiné du général en France, ou même l'invasion de l'Assemblée des Cinq-Cents par les soldats. On arrivera bien vite à conclure que la tyrannie dans le désordre existait avant Brumaire, que toutes les libertés étaient abolies, que la France souffrait douloureusement de l'oppression d'une minorité, et que Bonaparte, interprète des circonstances et des désirs inexprimés de tous, restaura l'ordre dans la liberté. Il ne bouleversa rien du gouvernement établi, mais, légalement et constitutionnellement, restitua dans leur force la légalité et la Constitution. Le 18 Brumaire reste une date légendaire, mais n'a aucune importance historique.

C'est ainsi qu'on parvient à établir la véritable physionomie, inconnue jusqu'à présent, de Napo-

léon, et la vérité même de ses actes. Et, en même temps que M. Albert Vandal ressuscite le vrai Napoléon de la politique intérieure, M. Arthur Lévy indique avec une impressionnante précision ce que fut la politique extérieure de cet incomparable guerrier et combien on se trompa sur cette politique et sur ce soldat. Il appert de tous les faits soigneusement contrôlés, que Napoléon ne fut pas le potentat belliqueux qui effraya l'Europe et lassa la France elle-même. Il ne fit jamais la guerre que malgré lui, et, à chaque fois qu'il entreprenait des combats nouveaux, sentit plus profondément combien il avait l'âme pacifique : « Ce n'est pas sans trouble, je l'avoue, déclare M. Arthur-Lévy, qu'au courant de mes recherches et par l'analyse des documents, j'ai vu s'affirmer d'une façon indéniable, selon moi, une théorie aussi opposée aux idées généralement reçues. » Mais la démonstration est péremptoire : « L'immuable rivalité anglaise, la frayeur des trônes séculaires à la vue d'une dynastie improvisée, l'espoir de mettre une digue à l'expansion des idées de liberté et les convoitises secrètes de tous, tels sont les éléments dont se formèrent les coalitions successives et contre lesquels vinrent se buter sans cesse les efforts pacifiques de Napoléon. » M. Albert Vandal semble accepter cette théorie nouvelle. Lorsqu'il affirme en passant : « Napoléon érigera une monarchie formidable que les *fatalités* et les *frénésies* de sa politique extérieure rendront éphémère. » Évidemment, les frénésies de cette politique sont engendrées par les fatalités qui en déterminèrent les mouvements tumultueux, et ces fatalités, ce sont bien les haines inconciliables contre lesquelles se heurta sans cesse la monarchie de Napoléon.

Comment conclure ? Probablement qu'en histoire il ne faut jamais conclure et que les historiens qui recherchent la vérité sans découragement ont d'autant plus de mérite qu'ils sont moins sûrs de découvrir définitivement cette vérité fuyante et, je dois ajouter, changeante. Du moins, par ces efforts disciplinés de M. Vandal ou de M. Lévy, un Napoléon nouveau surgit. Certes, leurs conceptions nouvelles de l'histoire napoléonienne ne doivent pas au premier abord nous surprendre. C'est grâce à plusieurs révolutions que Napoléon parvint à se faire empereur, il était naturel que l'on vît d'abord en lui un merveilleux artiste en coup d'État et que plus spécialement on tînt ce général tout-puissant sur l'armée comme expert plus que personne en la pratique des coups d'État militaires. Puis, comme il fit la guerre toute sa vie durant, il était naturel que l'on pensât d'abord que la guerre était pour lui comme un système ou un moyen de gouvernement. On se trompait deux fois. M. Lévy le prouve : Napoléon aspirait furieusement à la paix et sur tous les champs de bataille de l'Europe ensanglantée cherchait la tranquillité française. M. Vandal le démontre : Bonaparte, avant Brumaire, traduisait en actes les dispositions de l'esprit public et se montrait surtout un parfait tacticien parlementaire, observateur scrupuleux des lois et même des simples règlements. A ces théories qui nous impressionnent, à ces théoriciens habiles à nous persuader, quel appui apportent les documents inédits ? M. Arthur-Lévy fonde sa théorie tout entière sur l'appui solide de ces documents inconnus jusqu'à nous. « L'étude approfondie des documents, *particulièrement de ceux qui sont conservés dans les chancelleries étrangères*, prouve que la responsabilité des quinze années de guerre du Consulat et de l'Empire ne peut pas être imputée à Napoléon. » Cette affirmation peut nous convaincre : M. Arthur-Lévy verse assurément dans le débat des faits nouveaux. Notons qu'en revanche M. Albert Vandal ne s'appuie point sur des documents ignorés et véritablement, c'est par un travail de son esprit, par une interprétation personnelle des faits connus qu'il aboutit à combiner une conception nouvelle de Brumaire et de Napoléon. Et, sans doute, tout cela est plausible, tout cela est probable, et M. Albert Vandal est un historien plus original, et plus pénétrant que beaucoup d'autres qui l'ont précédé, mais nous nous demandons surtout si ce Napoléon nouveau élaboré par M. Vandal et par M. Lévy est le Napoléon définitif, le vrai : et nous sommes enclins à croire que peut-être, contrairement aux opinions admises, rien n'est moins absolu, rien n'est moins immuable que la vérité historique.

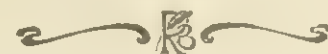
Oui, la vérité historique est essentiellement mobile et passagère. Nous ne pouvons supporter qu'elle soit en contradiction trop violente avec les idées et les sentiments de l'époque où nous vivons ; et, pour tout dire, nous voulons que cette vérité soit autant que possible d'accord avec ces tendances générales de notre temps. M. Arthur-Lévy n'était point oublieux du moment actuel. Il écrivait dans sa préface : « Ce livre contribuera, je l'espère, à rectifier la légende trop accréditée qui fait de la France la perturbatrice constante de la paix européenne. » A l'heure où se transforment les règles des relations des peuples entre eux, où l'élite de l'univers, cédant à l'évolution intellectuelle, morale, économique, tend à hâter la suppression des guerres internationales M. Arthur-Lévy analyse, avec une noble ampleur, le grand effort pacifique de son héros Napoléon. Tout développera le penchant des peuples à la paix universelle ; il y a des chances pour que la théorie élaborée par M. Arthur-Lévy perde peu à peu ses apparences paradoxales et soit admise comme étant la vérité par les générations avides de trouver de glorieux précurseurs, quels qu'ils aient été, à leur

idéal quel qu'il soit... Mais nous voyons, d'autre part, des oppositions impatientes assimiler l'instant présent de la République à l'époque désordonnée de la Convention et du Directoire et espérer une régénération prodigieuse d'un coup d'État édulcoré qui n'en serait pas un, car *natura non facit saltus*, et rien ne se crée, mais tout se transforme, ou seulement se modifie et, enfin, il n'y a plus vraiment de coups d'État... Je n'aurais pas cru M. Vandal absorbé dans les préoccupations contemporaines; mais un critique bien placé pour connaître ses inspirations exactes, M. René Doumic termine par ces mots l'étude très forte qu'il consacre à l'*Avènement de Bonaparte* : « L'historien de Brumaire est trop persuadé de la dignité de son rôle pour s'être jamais permis de faciles allusions au présent. Mais, puisque l'humanité dans son fond reste toujours la même, puisque le feu des passions produit mêmes effets et que l'histoire est un perpétuel recommencement, c'est encore une partie de la tâche de l'historien que de savoir regarder autour de lui, prendre contact avec les hommes et les choses, recevoir les enseignements de la réalité actuelle et utiliser les lueurs du présent pour éclairer l'obscur passé. » Il y aura toujours des hommes d'esprit pour comparer tous les gouvernements à la basse époque convulsée et faible du Directoire, et pour souhaiter de doux Brumaire et de reconstituants Bonaparte. A ceux-là le Brumaire et le Napoléon édifiés par M. Albert Vandal apparaîtront comme la seule vérité historique. Ah oui! j'en suis sûr maintenant, pour apercevoir ainsi la vérité, M. Vandal a été éclairé par les tendances générales de tel milieu et de tel monde et dirigé par elles; et, décidément, la vérité historique est précaire... Mais heureusement l'*Avènement de Bonaparte* a la grande beauté durable d'une parfaite œuvre d'art.

Ainsi donc se métamorphose Napoléon au gré de ses admirateurs, car Albert Vandal, Arthur-Lévy admirent ce héros autant que l'admire Henry Houssaye. — Henry Houssaye écrivant — avec quelle rapidité dramatique! — l'épopée napoléonienne, n'a pas besoin de déformer pieusement ou d'interpréter son héros, car la réalité des faits suffit à établir pour jamais la supériorité inégalable du génie de Bonaparte en cette crise où s'anéantit son empire et s'exalta sa gloire; et chacun est persuadé que Napoléon demeurera toujours le premier des guerriers sublimes. Arthur-Lévy, déroulant les complications de la diplomatie, aperçoit Napoléon contraint par des haines à des guerres funestes, mais ne peut douter, du moins, que Napoléon n'ait eu la supériorité de réprouver et de vouloir empêcher ces guerres. Albert Vandal, pénétrant dans les petitesses des agitations intérieures, n'hésite pas à croire que Bonaparte les a dominées et glorifie en lui l'agent de la réconciliation nationale... Commence-t-on de dénaturer Napoléon, ou de le comprendre, ou de le deviner? Ceux qui l'admirent le mieux hésitent et se combattent; mais Napoléon, négligent de toutes ces petites contradictions, entraîne irrésistiblement tous les meilleurs historiens à sa suite : voilà peut-être la plus grande preuve, et la moins fragile, de son génie.

J. Ernest-Charles.

Louis XIII, d'après sa correspondance avec Richelieu, par le comte de Beauchamp. — En ce temps où les mauvais journalistes sont rois, voici un livre qui nous démontre qu'un roi fut journaliste excellent. Louis XIII était un collaborateur assidu de la *Gazette de France*, où il a été remplacé justement par M. Charles Maurras. Mais M. de Beauchamp nous apprend autre chose qui est beaucoup plus important : c'est à savoir que Louis XIII n'était pas l'esprit médiocre qu'un vain peuple pense. Il eut la mauvaise fortune d'être servi par un très grand ministre, et il sembla par comparaison beaucoup plus petit qu'il n'était réellement. La postérité, très occupée, comme chacun sait, trouvera-t-elle le loisir de rendre justice à Louis XIII? En tous cas, M. de Beauchamp proclame les mérites de ce monarque méconnu et nous invite à les tenir pour incontestables. Il appert de ce bel ouvrage que Louis XIII s'occupait très précisément de l'administration complète du royaume et que Richelieu fut autant son auxiliaire que son guide, et qu'enfin Louis XIII fut, non moins que Richelieu lui-même, un énergique artisan de la grandeur de la France. M. de Beauchamp le prouve en publiant de nombreuses lettres inédites du roi au cardinal, et ces lettres sont aussi attrayantes que si elles ne traitaient pas des affaires compliquées de l'Etat. Que peuvent aujourd'hui de telles lettres pour combattre l'erreur où nous nous plaisions hier? On a publié tant de documents inédits depuis quelques années que, pour l'histoire politique, les documents inédits ont perdu de leur valeur démonstrative. Regrettons-le. Du moins, les lettres de Louis XIII sont illustrées, avec un art précieux, de multiples gravures. Et si Louis XIII ne reconquiert pas toute la gloire dont Richelieu le frustra, il a du moins cette chance que sa correspondance est éditée avec un luxe — royal. J. E.-C.



THÉATRES

Opéra : *Bacchus*, ballet en 5 tableaux de M. Alphonse Duvernoy. — *Les Barbares*, tragédie lyrique de MM. Victorien Sardou et Saint-Saëns (reprise).

Ce sont de mauvaises conditions pour apprécier une œuvre que de sympathiser médiocrement avec le genre dont elle relève. C'est ainsi que je pourrais voir un vaudeville imprégné de génie — les amateurs du genre affirment qu'il en existe — sans être

le moins du monde touché par la grâce particulière à cette œuvre. C'est là, sans doute, une question de tempérament contre laquelle il n'y a pas à s'insurger. C'est plus encore, si l'on y veut réfléchir : c'est la marque d'une tournure d'esprit, d'une façon personnelle d'envisager la vie et l'art. J'avoue ne pas comprendre la raison d'un ballet qui n'est point encadré par une action dramatique ; ou plutôt si... j'en imagine trop nettement le mobile, et comme il me paraît diamétralement opposé à ce qui peut intéresser un artiste, je n'appuie point et je passe à un autre sujet.

* * *

Les *Barbares* accompagnent sur l'affiche l'œuvre de M. Alphonse Duvernoy. Les circonstances ne s'étant point prêtées à ce que j'en parle lors de la première représentation, je saisis cette occasion pour toucher à quelques-unes des idées générales par où cette pièce intéresse l'art dramatique.

S'il était besoin d'un exemple de plus pour juger et condamner la forme de l'opéra, la pièce reprise par l'Académie nationale de musique y suffirait pleinement, car les *Barbares* constituent un opéra dans toute la rigueur du terme. Que les auteurs du poème l'aient baptisé tragédie lyrique en sous-titre, il importe assez peu... Que l'auteur de la musique ait complètement renoncé aux formes de jadis, c'est-à-dire aux airs détachés et aux ensembles, pour user du développement thématique continu, il importe moins encore. Ce sont là questions de *forme* et c'est par le *fond*, pour des raisons tout *intérieures*, que les *Barbares* demeurent un opéra caractérisé : il est intéressant de les déduire.

Rappelons, d'abord, le poème : vous en connaissez le sujet. Conduits par leur chef Marcomir, le héros de la pièce, les hordes barbares sont arrivées sous les remparts de la ville d'Orange que défendent les légions romaines des consuls Scaurus et Euryale. Vainqueur de ces légions, Marcomir pénètre dans la cité, et se trouvant face à face avec la vestale Floria, tombe subitement amoureux d'elle. Dompté par cet enchantement des yeux, Marcomir éloigne ses farouches cohortes qui ne rêvent que pillage et butin, et demeure seul avec celle qu'il aime. Qu'elle se donne à lui, c'est son unique vœu. Il use d'abord de rigueur et de menaces, puis soudain la force invincible de l'amour l'incline à la douceur. Il ne veut l'obtenir que d'elle-même, et la vestale Floria va lui sacrifier sa virginité.

Le développement de l'action s'arrêterait là : Barbares et Romains confondraient leurs étreintes, si, dans la lutte qui a précédé l'envahissement de la ville, le consul Euryale n'avait été tué par Marcomir. Livie, sa veuve, a juré de venger son époux ; possédée par cette unique pensée, elle s'apprête à quitter la ville pour suivre les Barbares et accompagner Marcomir et Floria, la vestale qui a cédé à l'amour. Mais, au moment de partir, un mouvement instinctif de Floria pour s'interposer entre le barbare et la veuve d'Euryale, fait pressentir à celle-ci que Marcomir pourrait bien être le meurtrier qu'elle cherche. Elle use d'un stratagème pour s'en assurer : elle accuse tout haut le vainqueur inconnu d'avoir frappé le consul par trahison, dans le dos.

— « Tu mens ! s'écrie-t-il, c'était au cœur ! »

— « Au cœur donc ! » riposte Livie, le frappant à son tour.

Et la mort de Marcomir, conclut l'auteur de l'argument, venge à la fois le trépas d'Euryale et l'outrage de Cypris à Vesta.

Voilà, semble-t-il, un sujet bien sommaire, et d'une humanité toute simpliste... Et c'est, en effet, le premier caractère de l'opéra de se satisfaire aisément quant à la psychologie des personnages, de s'en tenir à des formules, à des clichés rudimentaires. C'est le premier, ce n'est pas le seul. J'en sais un autre plus important, qui consiste à déformer la réalité historique ou légendaire, suivant qu'il s'agit d'un épisode emprunté à l'Histoire ou au Mythe, de fausser les caractères en les atténuant, d'émasculer les personnages, bref de créer le *héros d'opéra*, ce type rebattu, usé, dont, avec raison, le public ne veut plus, de développer sur la scène et d'unifier, à travers les différents rôles, les mêmes attitudes et les mêmes gestes, les mêmes grimaces apprises et les mêmes contorsions, à ce point qu'un interprète généralement bon dans les œuvres qui soutiennent sa plastique, — tel M. Vaguet dans le Walther des *Maîtres-Chanteurs* — oublie soudain le nouveau style où il avait triomphé pour retomber dans les pires errements d'autrefois... Voilà une contre-épreuve curieuse, significative, et qui ne tient nullement au caractère musical de l'œuvre, mais bien plutôt à son insuffisance poétique, à l'indigence de sa conception. Aussi bien ce Marcomir et ses compagnons barbares sont-ils vraiment trop distants de la réalité transmise par l'Histoire et des épaisses *brutes blondes* que les auteurs latins ont décrites pour notre édification.

Vous voyez à quel point ce moule de l'opéra est une pitoyable forme, puisqu'il parvient à annihiler chez un dramaturge la qualité de vision précise dont par ailleurs il a fait preuve. Lorsque M. Victorien Sardou esquissait pour la scène la figure énigmatique et cruelle de l'impératrice Théodora, assurément il ne mettait pas sur pied une œuvre de haute littérature, ni qui fût destinée à durer. Pourtant, à défaut de grande poésie et de cette beauté formelle qui seule communique la durée aux œuvres d'art, il savait se tenir dans les limites de la vrai-

semblance historique, et sa création dramatique pouvait être considérée, du point de vue extérieur, comme une image assez fidèle de la sombre héroïne du Bas-Empire. En dirons-nous autant de l'élégant Marcomir? Il y a, chez ce moderne Barbare, des galanteries un peu gênantes dont les moins initiés ne peuvent que sourire...

Tel est le thème sur lequel M. Camille Saint-Saëns eut à développer son ingéniosité musicale... et vous savez qu'à défaut de flamme, ce don d'ingéniosité lui fut généreusement départi par les Muses. Mais voilà, direz-vous, une matière assez ingrate et médiocrement excitante pour le compositeur dramatique. J'y souscris, et ne m'en préoccupe pas davantage, car il appartient au musicien de choisir son poème, de ne se donner à lui que lorsqu'il l'a une fois aimé, — telle l'amante à l'époux, — puisque, dans cette collaboration des deux arts, il représente le principe féminin. Pour expliquer la froideur de cette musique, qualifiée par certains *sobriété*, — délicieux euphémisme, — on a *chargé* le poème. Et, sans doute, il n'est que juste de reconnaître, de proclamer son insuffisance. Pour nous, c'est une raison excellente, mais non pas une excuse, puisque le musicien doit avoir cet instinct de se représenter tout d'abord, avant d'écrire une note de sa partition, la *musicalité* probable de l'œuvre qu'on lui soumet. Reconnaître qu'il n'y en avait aucune dans le poème des *Barbares*, tel devait être le premier soin du compositeur.

Et comment en pouvait-il être autrement? La musicalité d'un sujet dramatique se subordonne exactement à la puissance, à l'intensité de vie intérieure, aux éléments passionnels pour tout dire, que traduisent ses personnages : ainsi doit-on formuler la loi de psychologie que le glorieux réformateur du Drame musical illustra par ses chefs-d'œuvre. Comment les deux arts qui *se développent dans le temps*, — poésie et musique, — et qui tirent de là tous leurs moyens expressifs, pourraient-ils agir autrement que par une *progression?* Or, qui dit progression dit nuances, par conséquent le contraire de ce que nous trouvons dans les *Barbares*, où l'action se manifeste uniquement par le dehors, par les événements extérieurs, jamais par le développement des sentiments et des passions. Depuis le début jusqu'à la fin, depuis l'exposition de la Tragédie jusqu'à sa conclusion, les personnages sont figés dans une même attitude, et si nous en avions la place il serait curieux, reprenant l'idée que nous énoncions tout à l'heure, de montrer, par l'exemple des acteurs, la réaction nécessaire et fatale de l'œuvre elle-même sur la plastique des interprètes. On vérifierait, une fois de plus, cette loi de réciprocité ou de *correspondance*, qui fait que toujours le dedans réagira sur le dehors, et qu'une production dramatique comme celle-ci, de psychologie par trop insuffisante, ne sera jamais traduite, toutes choses égales d'ailleurs, comme telle autre, de solide et puissante armature.

Par quels détours le compositeur s'est-il tiré d'affaire? Comment est-il arrivé à rendre l'œuvre simplement possible? car c'est lui qui en porte tout le fardeau sur ses épaules. Grâce à l'ingéniosité, je le répète, grâce à une singulière habileté technique, qui s'impose par la souplesse d'un développement thématique continu, par la variété d'une instrumentation multiforme. Cela peut suffire à faire une production intéressante au regard du spécialiste. Est-ce assez pour constituer une *œuvre?* Évidemment non, car le génie même de la musique, l'émotion qui emporte l'enthousiasme, la flamme qui le fait vivre en nous, en sont absents à un degré stupéfiant. C'est là, si ose dire, un art purement intellectuel, et qu'est-ce qu'une musique qui ne trouve pas d'écho dans notre sensibilité? Pas un instant, même dans la longue scène d'amour entre Marcomir et Floria, quand le héros barbare, dompté par les charmes de la vierge romaine, las de parler en vainqueur, désarme devant elle et lui déclare qu'il ne veut l'obtenir que d'elle, on ne s'aperçoit que M. Saint-Saëns ait été touché par la situation, et pas un instant les accents de sa musique ne répondent aux premières caresses des amants. Que, par un artifice quelconque, on lui enlève, à cette musique, le commentaire parlé, on s'apercevra que nulle nécessité intérieure et profonde ne la rend expressive d'une scène d'amour, et je l'imagine aussi bien transportée dans une autre partie du drame.

Le moment, certes, était mal choisi par M. Saint-Saëns de publier son fameux article de combat : l'*Illusion wagnérienne*, quand il composait les *Barbares*. Car, en rapprochant les dates, il paraît bien que ces deux productions, l'une théorique, l'autre esthétique, sont issues conjointement de son cerveau. Lorsqu'on porte un nom comme le sien, et qu'on a derrière soi le passé que vous savez, c'est-à-dire des œuvres qui vous ont mérité un rang honorable dans l'école française, on se doit à soi-même de justifier la théorie par l'exemple, surtout de ne pas s'en prendre aux gloires les plus authentiques. On est toujours excusable de n'avoir point de génie, mais non de s'en vouloir venger sur ceux qu'un don du ciel en gratifia surabondamment. Il faut bien le reconnaître, et M. Saint-Saëns devra s'y résigner : les *Barbares* ne seront point encore le coup de grâce du wagnérisme. Souhaitons au maître illustre de Bayreuth qu'il ne rencontre jamais adversaire plus redoutable.

En écrivant l'article sur l'*Illusion wagnérienne*, M. Saint-Saëns se faisait l'écho des mille ambitions déçues par le succès prodigieux et toujours ascen-

dant du réformateur, — entreprise courageuse, mais nécessairement décevante! Dans cette *question Wagner*, si irritante pour tous les musiciens, et néanmoins d'une actualité toujours palpitante, il y a deux faces à envisager. D'une part, il est regrettable de voir une partie de nos compositeurs à ce point absorbés, hypnotisés par les théories wagnériennes et la despotique attirance du génie, qu'ils ne pensent plus que par elles. Mais est-ce là une raison pour donner la main à ces *snobs à rebours* qui, sous prétexte que le culte du maître s'est par trop étendu, brûlent aujourd'hui ce qu'ils adoraient ou faisaient semblant d'adorer hier encore, et lorsqu'on prononce son nom, vous répondent aussitôt par Bach ou par Mozart? Ces deux extrêmes sont aussi éloignés que possible d'une saine entente des réalités, et surtout de ce que nous pouvons imaginer de l'avenir. Une heure viendra — cela est évident — où les chefs-d'œuvre du maître de Bayreuth cesseront d'avoir une prise aussi directe, aussi immédiate sur la sensibilité des artistes, où sa renommée subira une période d'éclipse, qui se produira nécessairement le jour où un nouvel astre de première grandeur aura fait son apparition à l'horizon. Telle est la loi nécessaire et que subissent les plus grands noms, pour reparaître ensuite et reconquérir à jamais la place qui leur est due. Vivrons-nous assez vieux pour assister au déclin de cette prodigieuse fortune? Je l'ignore... Mais ce qui me paraît douteux, c'est que jamais le culte des *Barbares* puisse se substituer à celui de *Tristan* ou du *Ring?*

PAUL FLAT.



LA SITUATION EN ALSACE [1]

Un document, non moins précieux sur l'état d'âme de l'Alsace, nous est fourni par un autre Alsacien, M. Heinrich Schneegans, professeur de philologie romane à la Hoch Schule de Erlangen dans une comédie qu'il a publiée en 1898 : *Der Pfingschmondâa vun hitt ze Daâ* (Le lundi de la Pentecôte d'aujourd'hui).

M. Heinrich Schneegans, qui est le fils d'Auguste Schneegans, est une personnalité déjà fort indicative des transformations politiques de l'Alsace actuelle.

Le titre de cette pièce doit être expliqué. *Aujourd'hui* marque un terme de comparaison avec une autre comédie publiée en 1816 : *Le Lundi de la Pentecôte*, dont l'auteur, Arnold, était un ancien professeur de droit qui mourut conseiller de préfecture à Strasbourg. L'œuvre datée de 1816 est un document important dont un résumé est nécessaire pour éclairer le tableau de son successeur.

Un jeune Brémois, Reinold Kufer, vient s'inscrire à la célèbre faculté de médecine de Strasbourg. Il devient bientôt l'ami d'un jeune Strasbourgeois, le sympathique prédicant protestant, Wolfgang Mehlbruh qui le présente à ses amis Starkhans. Le chef de la famille Starkhans est constructeur de bateaux et membre du Grand Conseil de la ville. Cette amitié noue l'intrigue : l'étudiant allemand aime la jeune Alsacienne, Lissel Starkhans, et celle-ci répond à ses tendres avances. Mais cet échange de promesses n'est pas celui que désirent les parents; ils pensent au pasteur Wolfgang. Ils ont même fixé la date du mariage à la prochaine Pentecôte. Vain désir, d'un côté comme de l'autre : car l'auteur nous apprend l'amour mutuel de Wolfgang et de Claire, la fille d'une veuve sans fortune, et Reinold demande par lettre, à son père, la double autorisation d'épouser Lissel et de se fixer à Strasbourg. Cependant, le roman serait vraiment trop simple si Christinel, pupille de Mehlbruh, ne cherchait à attirer à elle le riche amoureux de Lissel, si le gros marchand colmarien, Glaesser, ne s'agitait pas autour de Claire, si enfin, le licenciat Mehlbruh, un vieux galant aux prétentions de bel esprit français, ne cherchait pas à obtenir les bonnes grâces de la douce Lissel.

Lorsque les parents firent part de leur dessein à Lissel et à Wolfgang, ils ne rencontrèrent pas auprès des jeunes gens l'accueil reconnaissant qu'ils espéraient. Fort fâcheusement, cela met la brouille entre les deux honorables familles Mehlbruh et Starkhans. Le licenciat prétend profiter de l'imbroglio, et, tout triomphant, vient annoncer à Lissel que son ami Reynold est sous le coup d'un mandat d'arrestation pour faux. Intrigue vaine, car Lissel résiste, et à point, Wolfgang vient annoncer que le coupable est Steinold de Barmen, et non Reinold de Brême.

Tout s'arrange peu à peu à la façon d'une idylle : Lissel et Reinold se marient, Wolfgang et Claire se marient, Christinel et Glaesser se marient, et le vieux licenciat promet de doter la jeune épouse du marchand colmarien.

L'histoire ne pouvait finir plus tendrement.

Après avoir été âprement critiquée, elle eut les honneurs des louanges de Gœthe. Il en dit et en écrivit du bien. Voici ce qu'on peut lire dans ses *Annales*, à l'année 1817 : « Le *Lundi de la Pentecôte*, de M. Arnold, de Strasbourg, fut une apparition pleine de charme. Cette comédie m'occupa beaucoup, et j'exprimai sincèrement, et en détail, le plaisir qu'elle m'avait fait. » Gœthe retrouvait le charme familial, le « gemütlich » de Strasbourg, et dans Lissel et dans Claire, il revoyait peut-être Oli-

1. Voir la *Revue* du 29 novembre.

via et Frédérique, et les grassouillettes et jolies Strasbourgeoises qui occupèrent savoureusement ses loisirs d'étudiant...

A cette époque, l'Alsace ne pouvait être l'occasion des situations dramatiques qu'a pu trouver Heinrich Schneegans. Les Français, très tolérants, avaient laissé à leur nouvelle province la possession paisible de ses mœurs ; ils respectèrent le culte de ses vieilles traditions. La question du loyalisme français n'était pas posée comme, aujourd'hui, celle du loyalisme allemand. « Il n'y avait pas encore assez longtemps, écrit encore Gœthe, dans *Poésie et Vérité*, que l'Alsace était réunie à la France, pour qu'un affectueux attachement à l'ancienne constitution, aux mœurs, à la langue, au costume, ne subsistât pas toujours, chez les jeunes et les vieux. Quand un peuple subjugué perd, par contrainte, la moitié de son existence, il se croirait déshonoré d'abandonner volontairement l'autre moitié ; il tient donc fermement à tout ce qui peut lui rappeler le bon temps passé, et nourrir l'espérance du retour d'une heureuse époque. »

A la vérité, l'Alsace était encore fort allemande à la fin du siècle dernier. C'est vers 1837 que la langue française commença à être comprise ; on ne peut dire parlée ! Aussi en s'arrêtant à l'apparence des choses, continua-t-on, jusqu'à la guerre de 1870, à considérer les habitants entre Rhin et Vosges, comme plus ou moins allemands ; on n'apercevait pas les changements. Depuis 1871, au contraire, le ton est de les qualifier de doublement français. Les Allemands d'ailleurs n'avaient pas une autre opinion que nous-mêmes, mais à tort également, car les Alsaciens, sous des formes qui restaient d'allure germanique, s'étaient attachés à la France, pensaient sinon dans la langue, du moins dans l'esprit de leur patrie.

Heinrich Schneegans a voulu continuer l'histoire de la famille imaginée par Arnold. Vont alors intervenir les questions de nationalité, vives après vingt ans de domination germanique, inconnues après deux siècles de possession française.

Un arrière-petit-neveu de Reinold (de Brême) se rend à Strasbourg et se fait inscrire à la nouvelle Hoch-Schule. Il espère trouver bon accueil chez ses cousins, et particulièrement chez le petit-fils de Lissel Starkhans. Aussi est-ce avec étonnement et chagrin qu'il voit le souvenir de son aïeul traité sans vénération par ses descendants. « Si cet imbécile d'Arnold n'avait pas écrit son histoire, personne ne la connaîtrait », dit l'aimable Lucie à son parent brémois, à son *Reichsdeutschemverwandten*. D'ailleurs, cet oubli se marque sur les figures de la famille : aucun des Kufer ne ressemble à l'aïeul brémois.

L'arrière-petit-fils de Reinold est un honorable pâtissier, et cette profession, importante dans la ville renommée pour sa bonne chère, lui a valu les honneurs de l'Hôtel de Ville ; son enseigne témoigne de ses hautes relations, il fournit la Cour et la Ville. Ce mot magique vous accueille à l'entrée de sa boutique : Hoflieferant. Quant à sa femme, c'est la bonne et active ménagère alsacienne, attentive à l'éclat des cuivres, à la blancheur du linge, à l'ordre des celliers, à l'abondance des provisions, comptable experte et cuisinière entendue. Chez les enfants Kufer, nous trouvons des différences de caractères, inconnus aux contemporains d'Arnold. Lucie est Française : elle parle français, s'habille à la française, lit des romans français, rêve d'épouser un officier français. La jeune Marie, au contraire, est de tempérament alsacien, sur le modèle de Lissel Starkhans. Il y a aussi un fils, Jean. Le professeur Lutmer, qui a analysé cette pièce, avec beaucoup de précision, et l'a jugée avec bonne foi, mais sans la moindre sympathie à notre égard, s'exprime ainsi sur le frère de Lucie : « ressemble à la fille aînée, c'est un jeune chenapan (*ein junge schliengel*), sans réelle compréhension de la vie ». C'est bien, d'ailleurs, le personnage qu'a voulu peindre Schneegans. Forcé de faire son volontariat, il va dans le régiment des Alsaciens, dans le train : « Parce que le train... dans la guerre, comme le lui fait dire en français, Heinrich Schneegans... ça ne va pas dans la bataille, ça ne tire pas sur les Français. »

Reinold ne trouve de sympathie que chez une vieille tante, Mlle Starkhans, la dernière du nom, et chez son neveu, le docteur Adolf Mehlbruh, professeur au Gymnase protestant.

Schneegans reprend l'intrigue même de la comédie d'Arnold : le jeune Brémois aime, sans oser le déclarer, sa cousine Marie Kufer. Trop timide, il quitte Strasbourg, sans promesse et sans espoir, et devient privat-docent à l'université de Greifswald. Mais il n'oublie pas. Au bout de quelques années, peu de jours avant la Pentecôte, le privat-docent revient à Strasbourg. Et nous apprenons à ce moment que Lucie, la jeune Française *fin-de-siècle*, comme dit M. Lutmer, veut marier sa cadette Marie à un cousin de Nancy, Melbru (ce n'est plus Mehlbruh, les *h* allemands sont tombés). C'est un type de *revanchard* et de viveur, qui veut faire une fin par un bon mariage. Et comme dit la jeune marieuse : « C'est moderne, c'est moderne, ma tante, et c'est français » !

Passons ici mille détails. — Tous nos héros se rencontrent le lundi de la Pentecôte, en excursion au lac Blanc, près de Gérardmer, d'un côté, le docteur Adolf Mehlbruh et Reinold Kufer, de l'autre les Starkhans et le prétendu de Nancy. Cela serait trop peu compliqué si l'on ne faisait une nouvelle ren-

contre, celle de l'assesseur du sous-préfet, ami de Reinold, qui lui aussi se promène ce jour-là. Il a une altercation si violente avec Melbru qu'elle menace de dégénérer en rixe. On a grand'peine à séparer les combattants. Et Melbru met le comble à l'énervement général en faisant sa cour à Marie de la façon la plus grossière.

Finalement les Kufer retournent à Strasbourg, indignés. Pendant la dispute, l'embarras du pâtissier était grand ; il était pris entre ses souvenirs et les intérêts de son commerce. Il ne voulait pas mécontenter son client allemand, l'assesseur, qui l'aurait desservi auprès de ses compatriotes, ni rabrouer les tirades de son cousin.

Pour rendre tout à fait odieux le personnage du Français patriote, l'auteur nous fait assister aux propos cyniques du personnage ; d'une part, il dit emphatiquement : « Adieu, beau pays d'Alsace, je vois que tes habitants sont déjà trop germanisés pour moi ! » De l'autre, il explique tout le bas calcul de son mariage.

Un ami de cet énergumène, M. Chatillon, un Parisien, représente, celui-là, dans la comédie, le Français sensé. « Quant à moi, et à la grande majorité des Français, dit-il, comme ces jours-ci M. Jaurès, parlant à Sens, nous ne désirons plus la guerre. »

Et il caractérise lui-même son compagnon de voyage comme « un de ces enragés, qui veulent être plus Français que les Français »: M. Heinrich Schneegans le montre prenant congé de la famille alsacienne en homme de bonne compagnie.

Le lendemain de cette journée mouvementée, ont lieu les fiançailles de Reinold et de Marie. C'était l'idylle prévue.

Le père a cependant fait quelques difficultés : « Marie doit épouser un Alsacien tout comme nous. » Et l'autonomiste qui sommeille dans le cœur de tout annexé affirme : « Ni à gauche, ni à droite. C'est chez nous que nous voulons rester. » Il finit pourtant par se laisser convaincre, comme son aïeul, et il ajoute avec un humour tout rhénan : « Et puis, Brême, c'est une ville libre, comme autrefois Strasbourg. »

Que signifie la pièce de Schneegans ? On ne sera pas étonné d'apprendre qu'elle a été vivement critiquée en Alsace. Mais peut-on dire qu'elle est tendancieuse ? A la jeune Lucie, légère, et au cousin de Nancy, l'auteur n'oppose, il est vrai, que M. Chatillon, un homme aimable, certes, mais de second ordre. De l'autre côté, deux professeurs, tous deux courtois, intelligents et vainqueurs.

« Il serait certainement à désirer, écrit le professeur Lutmer que beaucoup de *national-franzosen* pensent d'une façon aussi raisonnable que M. Chatillon, et qu'avant tout ils expriment ces idées en Alsace. Pour le moment, c'est encore un *corbeau blanc* et il se passera encore du temps avant qu'on puisse le considérer comme le type du Français visitant l'Alsace. » Lorsqu'il juge nos compatriotes, le professeur allemand pense aux énergumènes de feuilles basses telles que l'*Anti-Prussien* et le *Drapeau noir* qui ont tant nui aux Alsaciens. Le fond de la pensée de Schneegans est que l'Alsace en est à la première période d'incubation germanique. Les Alsaciens lui paraissent de plus en plus éloignés de la culture française et son type d'Adolf Kufer est le représentant de la jeune génération. La conclusion de l'écrivain serait double. Le temps lui semble venu de faire cesser les polémiques autour d'un état de choses qu'il affirme définitif, en éloignant les éléments français, agents de désorganisation, tel Melbru. Et il indique à ceux que les circonstances ont placés entre l'Alsace et l'Allemagne, tel Reinold, tel l'auteur, un rôle d'intermédiaires et de pacificateurs entre les deux partis.

En résumé, par qui est représentée dans cette œuvre la vieille Alsace particulariste ? Par le pâtissier Kufer. Qui représente la jeune Alsace allemande ? C'est le privat-docent Kufer et le professeur Mehlbruh. On ne saurait douter que la lutte est inégale entre ces deux éléments : la victoire ira à ceux qui marcheront dans la grande voie impériale.

* * *

Ces conclusions allemandes rejoignent celles d'écrivains français qui ont donné l'Alsace comme cadre à leurs romans : MM. Th. Cahu et Louis Forest, dans l'*Oubli ?*, M. René Bazin dans *les Oberlé*, M. Maurice Barrès dans l'*Appel au soldat*.

L'*Oubli ?* est un roman très vivant, écrit avec la passion la plus généreuse. L'action se passe entre 1877 et 1899.

A la première date, c'est la protestation ardente et intransigeante : l'Alsacien Stockmann maudit, brutalise sa fille qui veut se marier avec le lieutenant badois Fritz von Schnabelkraft ; il est intraitable jusqu'à faire mourir sa femme de chagrin ; Stockmann et le curé de Morsbronn conseillent à Peter Schilling d'émigrer et d'aller faire son service militaire en France ; le boucher Gaspard Guckert, excité par son père, patriote farouche, se coupe deux doigts de la main pour échapper à la caserne allemande.

Puis, quinze ans plus tard, vers 1899, Stockmann, non sans luttes, il est vrai, s'est résigné, il a pardonné à sa fille. Gaspard Guckert, qui n'a pas quitté son village, est devenu un riche boucher, le curé aussi incline à l'oubli.

Partout, la protestation s'apaise.

Un seul porte le faix de sa foi patriotique, c'est le pauvre Peter, le déserteur, qui a tout perdu, rien gagné, rien oublié. Il revient au pays après mille

infortunes, il n'a pu résister à la nostalgie. Sur sa route il rencontre les signes de la domination nouvelle : l'uniforme vert des gendarmes, les Alsaciens en uniforme du train. Et il remarque tristement l'évolution en dehors de laquelle il est resté : « Sur les routes, les paysannes d'Alsace, grasses et cordiales, et les hommes au pas lent, le saluaient au passage. Leur bonjour était sonore et content. Tous ces gens-là n'avaient pas l'air misérable. »

Il se sent pauvre et las parmi les riches : « Le dévouement, pense-t-il, l'attachement invincible à l'idée sacrée de la patrie menait à ce résultat : la misère... Et qu'avait-il donc fait pour mériter tant de bonheur, le beau-frère ? Il n'avait pas voulu quitter la terre natale, il s'était refusé à risquer son avenir pour l'amour de la France... »

Et que trouve-t-il à dire à ceux qui lui ont conseillé d'émigrer ? « Vous m'avez trompé avec de grands mots et de beaux sentiments, vous avez trompé toute l'Alsace. » Il conclut : « L'Alsace aussi s'est transformée. Elle oublie trop. »

Stockmann représente assez bien une partie de la population alsacienne : c'est l'atonie de l'espoir. Sa fille est un type de la génération jeune, qui, voulant vivre, a été obligée de sortir complètement de l'isolement. Et sortir de l'isolement, c'est nécessairement aller vers l'Est.

Ce qu'il faut retenir du roman-enquête de MM. Cahu et Forest, c'est sa conclusion : il leur paraît bien que l'Alsace a repris toute son activité; dans les rues, au café, aux champs, à l'usine, se rencontrent désormais des hommes nouveaux, qui, après les mauvaises années, ont retrouvé leur insouciance d'autrefois. Mais une insouciance qui se tient toujours sur le qui-vive, un flegme prudent, selon les tendances caractéristiques d'une race qui a été l'objet de si nombreuses convoitises et dominations.

Autant le roman de MM. Cahu et Forest a paru exact à un très grand nombre d'annexés, autant tous ont fait des réserves expresses sur les *Oberlé* de M. René Bazin.

Ce roman a été comme un coup de clairon français dans les plaines d'Alsace. Il a surpris et n'a pas eu d'écho parce qu'il ne répond pas aux préoccupations générales. Il est d'un esprit qui n'a plus cours parmi la jeune génération.

M. Bazin ne nous a pas davantage donné la montagne d'Alsace, la ville d'Alsace, la campagne d'Alsace. Du mont Sainte-Odile il n'a guère su tirer qu'une scène religieuse. Il nous parle d'Obernai, mais sans nous montrer la ville Renaissance adorablement vieille, reste intact du XVIe siècle, avec les dentelles de pierre de son hôtel de ville, ses rues étroites, ses remparts plantés de platanes, sa rivière bordée de maisons comme un canal de Venise, ses houblons, ses pommiers, et la montagne qui forme le fond de ce grandiose décor. M. Bazin n'a jamais dû rêver qu'il devenait citoyen de cette cité exquise.

De la plaine, l'auteur de la *Terre qui meurt* ne nous a pas dit davantage l'énergique fertilité. Il n'a vu en quelque sorte que des sentinelles françaises dans les laborieux paysans qui moissonnent ou labourent joyeusement. Oublie-t-il que le paysan est attaché à la terre et n'a de tendresse que pour elle?

Un rédacteur du *Temps* écrivait, dès le 31 juillet 1871 : « A la campagne, le travail germanisateur *commence déjà* à porter ses fruits... »

M. Maurice Barrès, dans l'*Appel au soldat*, a touché incidemment à la question d'Alsace. C'est de la Lorraine française qu'il parle surtout.

Au cours de leur voyage dans la région mosellane, ses deux principaux personnages, Sturel et Saint-Phlin, passent à Metz, et, en revenant, « ressentent douloureusement la puissance d'oubli des peuples ». L'écrivain l'explique très bien : « Qu'importe qu'elle se nomme France ou Allemagne, l'immense collectivité dont la petite ville subit les conditions générales? Pourquoi donc l'homme des petites villes, qui vit d'un travail assidu, loin des centres d'enthousiasme ou de haute culture, serait-il sensible à des déplacements de frontière ? »

*
* *

Que conclure de cette étude, faite avec des documents pris entre Rhin et Vosges, au delà du Rhin et au delà des Vosges ? La germanisation n'a pas pris en Alsace, pour le moment du moins, le caractère d'une fusion : Allemands et Alsaciens continuent à ne pas se fréquenter. La germanisation du Reichsland ne paraît guère être autre chose que le renforcement du vieux particularisme alsacien à l'ombre de l'oubli des anciens espoirs.

Même à Strasbourg, centre du gouvernement, il n'y a pas entente. On y cite le cas d'un notaire, M. L..., qui, chaque année, donne trois bals, l'un aux Allemands, l'autre aux Alsaciens; le troisième, qui est mixte. C'est le témoignage de la défiance qui persiste à l'égard des avances du vainqueur.

En Lorraine, si l'oubli est moins évident, il ne peut cependant échapper au regard du voyageur : c'est dans cette région qu'à l'émigration française correspond l'immigration allemande la plus accentuée.

Ceux qui ont visité le Reichsland, l'année dernière et cette année, n'ont pas été peu frappés du développement tout à fait extraordinaire de la langue française. Quelques-uns pourraient y voir une protestation contre la puissance germanique.

Il est plus exact d'y voir une forme du particu-

larisme. Et ce particularisme, on peut le penser avec Edmond About, c'est déjà le germanisme, c'est le dernier effort d'un pays qui se sent entraîné par un courant irrésistible de centralisation étrangère à lui-même : c'est la seule protestation possible de son individualisme, qui décidément sombre.

Les Allemands laissent encore aux Alsaciens le plaisir de fonder un théâtre et d'y jouer des pièces alsaciennes qui frondent les vainqueurs; ils permettent aux pompiers de sonner des marches françaises; ils restaurent les chemins des montagnes, les ruines nationales, ils étendent les prérogatives des municipalités et du Parlement. Ils cultivent ainsi de mille façons la reconnaissance par cet entretien du sol natal.

Le particularisme s'est manifesté même chez les Allemands immigrés, mais sous une forme différente. Ainsi, par exemple, un distingué érudit, M. Stieve, dans son *Histoire de la ville de Saverne*, a demandé la transformation du Reichsland en grand-duché autonome. Et peut-être n'est-il pas sans intérêt de remarquer en passant que M. Stieve, qui a voulu être un agent actif de la germanisation, a beaucoup insisté dans son étude sur le caractère non-allemand (*undeutsch*) de l'administration de Bismarck en Alsace.

Sous ce particularisme, la germanisation se marque déjà dans la coutume que les étudiants alsaciens ont prise aux Allemands, après avoir longtemps hésité, de faire leur tour universitaire d'Allemagne; elle se marque dans les nombreuses nominations d'Alsaciens à des fonctions en Alsace, et qui les attachent à l'ordre de choses actuel. Elle est non moins visible dans les victoires socialistes : les intérêts économiques l'emportent sur les anciennes préoccupations politiques.

La germanisation est apparente dans les discussions au sujet du ralliement du groupe catholique alsacien au centre allemand, au Reichstag. Accepté, ce serait la fin désormais du particularisme parlementaire; les Alsaciens se fondraient dans le grand parti allemand. Dans ces discussions, les tenants du ralliement l'emportent toujours un peu davantage, et, la dernière fois, c'est grâce à l'obstination de M. Winterer que l'accord n'a pas été conclu.

Enfin, depuis un an environ, le code Napoléon n'est plus appliqué en Alsace : c'est désormais le code fédéral qui règle toutes les relations dans le Reichsland. Avec notre loi a disparu tout ce qui restait officiellement de nos tendances; par elle c'était un peu de notre autorité qui persistait sur la terre étrangère au milieu de la procédure allemande, comme il est convenu que les modestes emplacements des statues de nos généraux, à Strasbourg ou à Colmar, sont fictivement des enclaves françaises.

L'administration a eu l'occasion d'exprimer, dès 1871, ses desseins politiques à l'égard du particularisme alsacien...

« Si l'on est prêt à laisser une certaine liberté d'action au *particularisme alsacien*, ce n'est pas dans le but de créer dans l'Empire une nationalité alsacienne différente de la nationalité allemande ou même de conserver une portion de la nationalité française; mais dans la prévision que, sur le terrain de la vie particulariste alsacienne, le caractère naturellement allemand se développerait davantage et arriverait à la prédominance. »

C'est le programme même de Bismarck :

« Plus les habitants de l'Alsace se sentiront Alsaciens, plus ils se déferont de l'esprit français. Une fois qu'ils se sentiront complètement Alsaciens, ils sont trop logiques pour ne pas se sentir Allemands. »

* * *

Il ne faudrait examiner, ni à un point de vue français, ni à un point de vue moral, ce que l'on appelle l'oubli des Alsaciens : il n'y a pas plus oubli de leur part, au sens propre du mot, que dans notre fait de nous détacher des formes sociales, des idées, des affections de nos pères.

En rapport avec l'administration allemande, en rapport avec des clients allemands, écoliers et soldats allemands, commerçants sous la dépendance du marché allemand, — les annexés ont accompli un mouvement tournant qui n'a rien à voir avec les sentiments mesquins par lesquels on explique généralement les ralliements. Ils n'avaient qu'à céder — ou qu'à fuir : nous savons qu'ils n'ont pu se résoudre à l'exode général. Et, en restant, ils n'ont pu échapper aux tendances de leur milieu. Qui accuser vraiment?

Enjeu des compétitions entre l'Est et l'Ouest, la civilisation alsacienne aurait disparu depuis longtemps si le sol fécond de l'Alsace n'était une perpétuelle excitation au travail et à l'espoir. Chacun de ses maîtres a superposé son œuvre sur l'œuvre de ses prédécesseurs, sans étouffer jamais son originalité. Rien n'a détruit la beauté de ses panoramas, rien n'a lassé la patience de ses fermes bourgeois, tels encore que les a vus Gœthe. Avec ses vieilles maisons, ses burgs feuillus, ses rivières laborieuses, ses usines, ce pays de forêts, de montagnes et de plaines, reste toujours pour tous ceux qui le connaissent l'incomparable Province.

MAXIME LEROY.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42854. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 13 DÉCEMBRE 1902.

UN DERNIER AMOUR DE RENÉ [1]

Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V... (1827-1829).

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 23 septembre 1828.

Mon cher maître, j'espère que cette lettre ira vous trouver dans votre route. L'époque de votre fête et de votre jour de naissance approche. J'ai vu dans l'*Itinéraire* que c'est le 4 octobre, jour de Saint-François. Je ne veux pas perdre l'occasion de faire comme ceux que vous aimez. Comme eux, je vous souhaite une bonne fête, et c'est avec un cœur plein des meilleurs sentiments pour vous. Puissiez-vous ne conserver dans votre éloignement que des souvenirs doux et tendres ! Puissiez-vous trouver, sur les bords étrangers qui vous vont retenir, la santé, la paix, et la joie ! Je vous envoie une violette des rives ignorées où vous êtes aimé. Lorsqu'elle vous parviendra, ses couleurs se seront effacées, ses parfums se seront perdus, mais le cœur de votre amie n'aura pas changé.

L'entier rétablissement de maman m'a permis de revoir ma solitude. Après deux mois et demi d'absence, j'y suis rentrée dépouillée d'espérances chéries, le cœur meurtri de peines présentes et surchargé de regrets ; vous avez dit quelque part que Dieu n'approuve pas les préférences exclusives, et je le reconnais, au profond abattement de mon âme. Si vous voulez me soutenir, envoyez-moi de Rome une prière faite par vous et écrite de votre main, que je puisse attacher dans un livre d'heures !

J'ai reçu votre lettre de Paris 13 septembre, veille de votre départ; j'y répondrai quand vous serez à Rome.

Adieu, monsieur le vicomte; adieu, mon maître trop admiré et trop chéri! Ne m'oubliez pas!

MARIE.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Milan, 29 septembre 1828.

Je veux vous prouver que la distance ne fait rien à mes sentiments. Je mets ce petit mot à la poste pour vous, en traversant l'Italie. Hélas! je revois cette belle Italie sans plaisir. Mon rôle de voyageur a fini avec ma jeunesse. Adieu, je vous écrirai de Rome.

CHATEAUBRIAND.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 23 octobre 1828.

Le journal du 20 dit, mon cher maître, que le 1er octobre vous avez passé à Bologne. Voilà un bien long intervalle ; cependant, c'est quelque chose de savoir qu'il y a vingt jours vous étiez arrivé jusque-là sans accident.

Dans l'ignorance où je suis de tout ce qui vous touche, je veux vous écrire de provision, et me donner la consolation de parler à vous, mon cher maître ; j'aimerais bien à vous parler de vous ; mais je ne sais rien. Il me semble qu'en vous écrivant

[1] Voir la *Revue* des 8, 15, 22, 29 novembre et 6 décembre.

j'attirerai cette lettre de Rome que j'attends avec un si vif désir; il me tarde d'y voir que vous et les vôtres êtes en bonne santé, que vous êtes satisfait, et que la pensée de votre amie ne s'est pas dissipée dans ce long chemin et parmi tant de personnes et de choses diverses, quand rien ne vous rappelle le cœur solitaire qui vous attend.

Dans votre dernière lettre de Paris, vous m'accusiez un peu légèrement d'être capricieuse. Comme je suis loin de vous, je vous assure que vous vous êtes trompé. Si vous étiez à mes côtés, je vous tendrais la main et vous verriez dans mon sourire joyeux ma justification et votre pardon. Éloignez donc cette idée de votre esprit, non seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir. Quand nous nous verrons, ne m'accusez pas de caprice, si mes discours et mes manières ne ressemblent point à mes lettres!

A présent que je ne vous connais pas, mon sentiment pour vous est sans entraves ; c'est une affection *élective* que je regarde comme une sorte d'alliance généreuse entre nous, et, de ma part, comme une consécration au génie, au malheur, à la gloire. Rien n'est si noble, rien n'est si beau! Je m'en fais une vertu; et lorsque j'ai tâché de vous convaincre que je suis votre sœur par le cœur, je suis satisfaite et crois avoir tout fait pour vous et pour moi-même, car je n'ai pas oublié que je dois remplacer dans votre cœur *les vieux amis qui ont fui avec la fortune.*

Les convenances sociales modifieront un jour l'expression de ces sentiments; mais ils demeureront inaltérables au fond de mon cœur jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre.

Vous me dites encore, dans cette lettre de Paris : *si j'ai des torts, je sens que je ne les réparerai bien que lorsque je vous aurai vue...* Cela ne veut-il pas dire : *Je vous aimerai si vous me plaisez...* Mais pourquoi donc, mon cher maître, ne pouvez-vous m'aimer par mes lettres, comme je vous aime par vos livres? Serait-ce que vos livres sont beaux et que mes lettres ne sont pas belles? Ah! il est vrai; mais aussi vos livres sont pour tout le monde, et mes lettres ne sont que pour vous!... Vous avez sûrement remarqué, au musée, un tableau de Champagne qui, sans le secours des grâces de l'extérieur, offre, sous des traits vulgaires et presque ignobles, une beauté morale qui touche à l'âme et qu'on n'oublie plus? Il représente deux religieuses . l'une est malade, sa compagne la sert. Celle qui prie pour sa sœur n'observe pas que l'objet de sa sollicitude est privé de la beauté et pourtant rien ne manque à la tendresse de ses soins, à la ferveur de sa prière : et la pauvre souffrante, dans sa paisible résignation, dans sa douce reconnaissance, ne songe point à examiner si sa bienfaitrice est belle. Que ce tableau devienne le modèle de votre amitié! Supposez-moi semblable à l'une de ces religieuses, et aimez-moi franchement pour l'attachement que j'ai pour vous, et non pour mon extérieur, quel qu'il soit! Tel est le partage auquel mon cœur aspire; je le mérite et je l'obtiendrai. Avant que vous soyez rentré en France, vous m'aurez honorée du nom de sœur, ou, je le promets à Dieu devant vous, ma vie qui s'est passée à désirer votre affection et à fuir votre présence achèvera de s'écouler sans que nos regards se soient rencontrés.

Mon ami, je vous conjure de graver ceci dans votre mémoire.

Vous le savez, la vie n'est pour moi qu'un désert plein de dangers. Je le traverse seule. Ma main n'est point pressée dans une main amie qui me conduise doucement et me soutienne avec bonté. Je ne vois point le but de ma course : j'espère pourtant! et continue sans m'arrêter; c'est que je ne suis pas tout à fait abandonnée. J'aperçois des jalons qui me guident dans ces solitudes glacées : ce sont vos lettres... je prends courage et j'avance: bientôt deux mois seront passés.

Tant de temps écoulé dans une si vive anxiété de votre destinée ; la rapide succession de craintes et d'espérances qui me venaient de vous, et les chagrins qui me troublent ici, joints à votre départ, m'avaient enfin découragée. Vous apprendrez avec plaisir que je suis revenue de cet abattement. Je ne sais quelle paix, quelle espérance est rentrée dans mon âme. Je sens de nouveau ces vifs mouvements de joie qui me faisaient tressaillir au commencement de notre amitié. Je suis enfin seule dans ma vallée chérie. J'y pourrais avoir des visites, mais je les fuis. C'est seule que je veux être, avec une pensée délicieuse et chère, avec *vous*, mon maître, qui êtes à *Rome* et que je n'ai jamais vu. Je prévois avec bonheur une solitude absolue de quatre ou cinq mois passée avec les manuscrits et les souvenirs de mon père, avec vos livres, vos lettres, et l'idée de votre retour. Je sens que tout ce bien-être me vient d'avoir repoussé ce voyage de Paris si cruel pour moi, surtout quand vous veniez d'en partir. Vous voyez que je ne suis pas *fâchée* que vous en ayez été *affligé!*

Quand vous le pourrez, envoyez-moi la prière dont j'ai besoin et que je vous ai demandée dans ma lettre du 22 septembre! N'y manquez pas, si vous m'aimez!

MARIE.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, ce 11 octobre 1828.

Me voilà à Rome, *qui ne m'a rien fait.* A mon âge, il ne faut plus voyager : on n'y voit plus. J'espère

me retrouver bientôt dans notre commune patrie. Je vous écrirai plus au long quand j'aurai rempli les premiers devoirs de ma position. Ce mot est seulement pour vous prouver ma fidélité, et mon impossibilité d'oublier Marie. Cette lettre, que j'envoie aux Affaires étrangères, sera mise à la poste à Paris. J'espère avoir bientôt une lettre de vous.

CHATEAUBRIAND.

Je vous ai écrit de Milan.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, 21 octobre 1828.

Votre première lettre de France est venue me trouver à travers les montagnes au milieu des ruines de Rome : elle m'a fait un grand bien, et je vous en remercie ; elle n'avait pas même perdu la petite violette attachée à l'une des feuilles ; j'ai salué cette fleur de mon pays, cueillie par une main amie. Que vous dirai-je ? Rome m'ennuie : tout m'ennuie ! J'ai passé l'âge des joies, il faut que je me retire. Que fais-je dans ce monde ? Je le connais trop et j'y ai été trop longtemps. Je me réserve pourtant encore un dernier plaisir, c'est celui d'aller vous trouver dans votre solitude. Quand j'aurai vu cette Marie inconnue, tout sera accompli. Pensez à moi et écrivez-moi !

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 9 octobre 1828.

J'ai lu et relu votre seconde lettre de Rome ; elle pénètre toute mon âme de votre tristesse, je la sens sans la comprendre. Je crois que je dépends de vous.

Toutes vos lettres sont très courtes ; j'en suis attristée *malgré moi ;* mais je n'oublie pas que vous les avez écrites au milieu du tourbillon politique qui vous entraîne *et de vos plus tendres regrets.*

Mais il y a une autre chose qui me fait mal, *à tort ou à raison :* depuis bien longtemps le nom *d'amie* ne se trouve plus dans vos lettres. Rendez-le-moi, j'en ai besoin !

Du 10. — A la réflexion, je suis inquiète de vous avoir parlé si franchement. Me trouverez-vous susceptible ? que je serais fâchée si vous preniez de moi une idée peu aimable ! Pourtant, il faut que vous me voyiez telle que je suis, et mon affection aussi. Si j'ai besoin d'excuse auprès de vous, songez combien les pensées se creusent dans le silence d'une solitude absolue ! Il y a des moments où je suis alarmée de l'abandon avec lequel je laisse aller une relation isolée de tout, qui ne se soutient que par sa propre force, et qui m'est si chère ; mais, outre que mon esprit est peu susceptible de combinaisons et de calculs, c'est précisément votre supériorité qui me rassure. Le jour où vous voudrez me regarder dans mes lettres, vous me verrez comme à travers un cristal. Ce qui est bon est bon. Ce qui est vrai est vrai. Je me confie.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, ce 15 novembre 1828.

Eh bien ! j'aime que vous restiez dans votre solitude ! Vous dirai-je pourquoi ? Je n'en sais rien, car, enfin, je ne profite pas de cette solitude. Est-ce que je serais jaloux d'une personne que je n'ai jamais vue ? Pourquoi pas ? Vos lettres me plaisent, du désert ; elles me plairaient moins, venant de Paris. Seulement, ne tombez point dans un abîme ! Vos belles descriptions me font frémir.

Je ne m'accoutume point aux ruines de Rome ; j'ai assez vu de débris. Il est plus que temps que je rentre dans ma solitude, pour ne plus en sortir. Au fond de tous les tableaux que je vois à présent, j'aperçois toujours ma tombe ; elle ne m'effraie pas du tout, j'aime même à la contempler ; mais, en même temps, elle m'ôte le goût de tout, l'intérêt de toute chose ; en face de la mort, les plus grandes affaires paraissent misérables. Les attachements resteraient encore, mais personne ne s'attache à ce qui s'en va et vieillit, et c'est quand on a le plus besoin d'être entouré qu'on se trouve plus seul et plus délaissé.

Je ne sais quel sera le terme de mon brillant exil ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il ne sera pas éloigné, puisqu'il dépend toujours de moi d'en finir. J'attendrai sans doute un temps raisonnable ; je n'y mettrai point de précipitation ; mais, à mon âge, il faut compter par jours et non par années.

Écrivez-moi ! Vos lettres me font un plaisir extrême, ne me le retranchez pas ! C'est charité que de venir à mon secours.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, ce 20 novembre 1828.

Je vous remercie de me rendre ainsi compte de vos pensées. Vous me faites des *aveux ;* est-ce que vous espérez bien ne jamais me voir, ou que mes vieux ans vous mettent en paix ? N'importe ; ces aveux sont doux, et je les prends pour ce que vous me les donnez. Je ne sais pourquoi ma lettre, arrivée de Rome, vous a rendue tout à coup si triste : qu'est-ce donc que vous avez pour un inconnu, pour un étranger que vos regards n'ont jamais rencontré ? Une *passion ?* je l'accepte. Votre imagination amuse votre solitude. Elle me plairait même dans le cas où vous vous moqueriez de la vanité d'un homme assez fou pour tomber en imagination à vos pieds, tout

chargé du poids d'une longue vie. Il faudra bien enfin que j'arrive jusqu'à vous; si vous avez des illusions, elles s'évanouiront; vous m'aimerez peut-être encore, mais je ne vous tourmenterai plus, si toutefois je vous tourmente.

Je vous ai écrit par l'avant-dernier courrier, le 15 de ce mois. Écrivez-moi longuement, et j'aimerai Marie.

CHATEAUBRIAND.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 10 décembre 1828.

Je le vois à regret, les solitaires ne peuvent être entendus; leurs sentiments, agrandis et fortifiés par la retraite, sont taxés d'illusions et de chimères, lorsqu'ils les laissent égarer jusqu'aux gens du monde, et leurs expressions, parce qu'elles peignent naïvement des sentiments généreux et peu communs, sont prises pour les jeux frivoles d'imaginations capricieuses et mal réglées. Vous-même, mon cher maître, de la sphère bruyante où vous vivez, vous n'entendez plus leur langage. Pourquoi le mien n'a-t-il pas aujourd'hui la puissance du vôtre! et que je souhaiterais en ce moment le pouvoir de vous persuader!

Je ne puis avec convenance répondre à votre lettre du 20 novembre. Pendant quelques jours, j'ai cru que je ne devais plus vous écrire, mais je n'ai pu m'y résoudre. Dans vos précédentes lettres, vous me demandez la continuation des miennes, en m'assurant qu'elles vous sont bonnes... et, moi, j'ai une dernière demande à vous faire.

Le temps se passe, il me presse; celui de votre retour s'approche; peut-être m'en reste-t-il à peine assez pour recevoir votre réponse. Je l'attendrai, cette réponse, avec autant d'anxiété que d'impatience. L'oublierez-vous?

J'avais *besoin* d'une prière faite par vous et écrite de votre main, et vous me la refusez!

Je vous ai demandé le nom de sœur, point de réponse. Eh bien! si vous me croyez au-dessous de ce beau présent, je ne m'en offenserai pas, je me résignerai sincèrement!

Mais, par compensation, s'il est vrai que le partage des devoirs soit la première obligation de l'amitié, vous me promettrez votre appui dans l'accomplissement des miens. Je me reposerai tout à fait sur cette promesse et je vous attendrai en toute joie et sécurité.

Mais, si vous ne m'entendez pas, si vous continuez à ne pas me répondre, si vous éludez ou repoussez encore cette prière, vous ne verrez jamais votre Marie, vous n'entendrez plus parler d'elle. Vous pourrez croire que sa tendresse ne fut qu'un songe. Je fuirai ma vallée, dont la solitude profonde et sauvage ne put m'abriter contre votre pensée. Aux approches de votre retour en France, je quitterai ma demeure. J'y laisserai mon espérance flétrie. La douleur seule me suivra. Je continuerai à vous écrire tant que je vivrai; mais mes lettres demeureront avec moi. Elles ne vous parviendront que lorsque le courage ne me sera plus nécessaire, et que le repos sera devenu mon partage.

MARIE.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, ce 11 décembre 1828.

Vos lettres m'arrivent très bien, mais longtemps après leur date. J'en suis à celle des 8 et 9 novembre... Voilà le malheur des distances. Je remercie mon amie de toutes ses sollicitudes, mais je ne lui pardonne pas de s'affliger d'une *Gazette*. Pour mon compte, je ne la lis point, je devine très bien ce qu'elle peut dire. Elle doit chercher les endroits qu'elle croit sensibles, m'attaquer et comme homme public, et comme homme privé, et comme écrivain, et comme poète, que sais-je enfin? Eh bien! qu'est-ce que tout cela me fait? Si elle a tort, elle ne m'atteint pas; si elle a raison, qu'y faire? M'a-t-elle nui dans l'opinion publique? Il paraît que non. Dans ce cas, quel mal me fait-elle? et même, si elle m'avait fait ce mal, je me réfugierais encore dans ma conscience et là je serais à l'abri. Soyez pour ces misères aussi impassible que moi, ou plutôt faites comme moi: je n'ai de ma vie lu un seul numéro de la *Gazette*. Pourtant, depuis que je suis ici, les rédacteurs ont eu l'impudence de me l'envoyer; apparemment pour voir si je voulais m'y abonner; je me suis contenté de la jeter au feu sans l'ouvrir.

Laissons cet ennuyeux sujet!

Vous êtes étonnée du contraste de mes succès à Rome et de la tristesse de mes lettres: il existe, il est vrai; on ne peut être mieux accueilli, plus comblé de soins que je ne le suis; mais je me suis mesuré aux ruines de Rome; j'ai trouvé que j'ai vieilli plus qu'elles; je leur ai demandé mes anciennes rêveries, elles ne m'ont donné que des avertissements et des leçons. Je me retire parce que mes années se retirent, parce que je m'en vais, parce qu'il faut finir. Mes pensées ne sont pas le fruit d'un chagrin secret, d'une peine cachée, d'un sentiment de l'injustice des hommes; au contraire, les hommes me rendent plus que je ne vaux; elles sont le résultat de mon âge. Je suis déterminé à quitter le monde, à me réserver à moi seul mes derniers jours; j'en ai trop donné au public. Je deviens avare du temps lorsqu'il m'échappe; j'aurais dû commencer à thésauriser plus tôt.

Voilà l'explication que désire celle qui veut que je l'appelle mon amie. Elle se plaint encore de la brièveté de mes lettres. Eh bien! je n'ai jamais écrit si longuement à personne qu'à elle; je ne sais point causer.

Quand reviendrai-je? Au printemps. A cette époque, je demanderai un congé et je passerai, soit en allant, soit en revenant, par le Midi de la France, pour voir mon inconnue.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 26 decembre 1828.

Je veux écrire à mon cher maître jusqu'à ce que sa réponse ou son silence m'apprenne qu'il ne faut plus que mes pensées aillent jusqu'à lui et que je dois reprendre le sentier solitaire que son regard n'éclairera jamais.

Je viens de recevoir sa grave et obligeante lettre du 11 décembre; je le remercie des détails dans lesquels il est entré sur ses dispositions intimes: je n'ose lui dire ma réflexion à ce sujet, mes droits d'amie inconnue ne vont pas jusqu'à exprimer une demi-désapprobation à celui qu'il faudrait choisir pour arbitre suprême de tout ce qui est généreux et élevé. Vous voulez vous retirer; peut-être ne le devez-vous pas? Si, contre mon pressentiment, vous exécutez ce projet, que tous les biens vous suivent! Heureux ceux qui dans cette retraite donneront quelques beaux jours à celui qui méritait de ne pas en connaître d'autres!

Les journaux m'ennuient. Ils sont hors de mes goûts et de ma portée; ils blessent mes idées de convenance et de délicatesse. Quant à la *Gazette*, je ne l'aurais jamais lue si j'en avais été la maîtresse: c'est le journal de ma mère, elle y tient. Les lectures que je lui fais à haute voix sont pour son plaisir, et non pour le mien; c'est pourquoi tant de bassesses et d'irrévérences sont venues non pas ébranler ma foi dans l'élu de mon cœur, mais contrister mon esprit déjà trop abattu. Je ne lis les *Débats* assidûment que depuis deux ans, pour y chercher de vos nouvelles. C'est là que j'ai trouvé des détails sur votre infirmerie, votre séjour à Rome, et une foule de choses que j'aurais ignorées si je n'avais pris ce soin. Dernièrement, j'ai été presque jalouse d'une *Muse de Nantes*, non pas de ce qu'elle vous a adressé une *épître dédicatoire*, car je vous en ai adressé tant d'autres que, pour les sentiments que vous méritez, je ne me crois en arrière de personne (que sous des rapports qui me touchent peu), *mais de ce qu'on l'a fait rester à Paris*, où vous voulez vous retirer.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, 31 decembre 1828.

Je ne sais plus que penser de Marie: je ne sais ce que disait ma lettre du 20 novembre, je ne garde ni la copie, ni la mémoire de ce que j'écris. Je désavoue seulement du fond du cœur tout ce qui aurait pu vous déplaire. Un pardon demandé à genoux est facile à accorder.

Pourquoi ces menaces d'un grand parti, pris ou à prendre? Pourquoi songer à ne jamais me voir, même à ne jamais m'écrire? qu'ai-je fait pour produire tout cela?

Vous voulez une prière: je la ferai, mais je suis à présent trop souffrant,

Vous voulez porter le nom de sœur? je vous le donne, quoique à regret. J'ai eu des sœurs trop malheureuses. Enfin, rassurez-vous; je n'arrive pas; je ne vais pas fondre sur vous comme un oiseau de proie, je ne reviendrai en France qu'après Pâques. Je ne vous chercherai pas, si vous ne le voulez pas; il faut que je vous aide à remplir des devoirs, dites-vous. Ai-je jamais songé à vous en éloigner, moi qui m'en vais, qui quitterai bientôt cette vie, qui ne demande à ce qui s'intéresse encore à moi que du repos et un peu d'amitié. J'espère que cette lettre vous satisfera, et que vous m'écrirez que vous m'attendez à mon retour dans votre solitude.

Que le ciel accorde à ma *sœur* de longues années de bonheur, après celle qui finira demain!

CHATEAUBRIAND.

Lettre à M. de Chateaubriand.

La Voulte, 15 janvier.

Voilà votre lettre du 31 décembre, mon maître chéri! Mon frère *choisi et donné!* Vous m'honorez du nom de sœur. Ce nom me fera vivre heureuse et mourir en paix. C'est plus que je n'osais attendre. Mon cœur est accablé d'un bonheur inespéré, des larmes de reconnaissance et de tendrese inondent mon visage. Vous avez tout fait pour moi, je n'envie plus personne, ni sur la terre ni dans le ciel, pas même celles dont la tombe garde les droits.

Du 18. — Il n'y a que des joies troublées. La mienne l'est. Cette lettre, qui m'apporte ce que je désirais le plus au monde, m'apporte aussi des sujets de peine; vous êtes souffrant, vous me le dites, sans vous expliquer davantage. Cette pensée jette bien de la mélancolie sur la douceur de vous trouver si bon pour moi. Vous êtes triste aussi, et je suis trop loin de vous pour pouvoir vous offrir aucune consolation.

Vous deviez venir pour la session, et voilà votre retour renvoyé au mois de mai!...

Enfin, vous paraissez mécontent de moi, vous dites : « *Je ne sais plus que penser de Marie* »... et, plus loin : « *Qu'ai-je fait pour produire tout cela?* » J'ai besoin d'adoucir le cœur de mon ami. Je ne puis souffrir qu'il me croie injuste pour lui, et susceptible de sottes craintes. C'est pourquoi je me décide à lui renvoyer sa lettre du 20 novembre, que je ne veux ni transcrire ni commenter. Il reconnaîtra facilement les passages qui m'ont troublée; il verra comment lui-même m'a dessillé les yeux, et il saura que penser de Marie. Écoutez, mon cher maître, je sais que l'âme humaine est devant vous comme un livre ouvert où vous lisez; c'est pourquoi je n'ai pas eu de peine à croire que mes sentiments vous sont mieux connus qu'à moi-même. Je sais aussi que je ne puis rien contre eux; ils règnent dans mon cœur depuis que je me connais, et remplissent ma vie depuis que vous m'écrivez. J'ai donc réclamé votre appui : suivant mon espérance vous me le promettez, je ne crains et ne demande plus rien. Vous m'aviez ôté une sécurité d'aveuglement, vous m'en donnez une de confiance. Vous avez remplacé un mal par un bien. Laissez-moi vous en remercier encore!

Je ne vous connais pas, et pourtant, sans que vous le veuillez, sans que je le veuille moi-même, vous êtes devenu le régulateur de ma vie. L'hiver dernier, M. de V... me priait instamment d'aller à Paris : il s'agissait d'une chose qui, dans la médiocrité de notre situation, décidait du repos ou du malheur de ma famille. Je rougis en avouant que la pensée que vous crussiez que j'allais vous chercher me fit rester ici et tout abandonner. Pendant l'été, j'aurais tout quitté si j'avais pu le faire avec convenance pour aller en Italie chercher Mme de Ch... et vous, que je n'avais jamais vus. Au mois d'octobre, lorsque mon voyage à Paris était devenu encore plus nécessaire, la crainte de manquer le temps où vous devez y venir vous-même, et le plaisir de m'enfermer en votre absence, m'ont fait demeurer en dépit de tout; et, à présent même, l'espérance, chimérique peut-être, de vous voir quelques jours ou quelques heures à votre arrivée en France, ou même à votre départ (dites-vous maintenant), me retient encore... Il est des devoirs. Si, par exemple, lorsque nous serons réunis, le charme de votre présence me fait oublier de partir, je sais à présent que vous m'aimerez assez tendrement pour me dire : *Marie, je veux que vous me quittiez!* Ce ne sera jamais pour vous obéir que la force me manquera.

Votre dernière lettre, en m'affranchissant de toute crainte sur mes propres sentiments, assure à jamais la douceur et la facilité de notre relation.

Vous dites : « Rassurez-vous, je ne vous chercherai pas malgré vous, je ne viendrai pas comme un oiseau de proie »... Est-ce vous, mon cher maître, qui avez pu revêtir de si fausses couleurs la plus douce espérance de ma vie? Injuste, injuste ami! Croyez-moi : si, pensant bien faire, j'avais fui votre présence, j'aurais dû vous inspirer plus de tristesse que de colère. Ce qui m'en avait inspiré l'idée, c'est que je ne croyais pas avoir le temps d'échanger plusieurs lettres avec vous; votre retour devait être bien plus rapproché. Mais chacune de vos lettres en retarde l'époque, et maintenant la rigueur de l'hiver me fait souhaiter que vous attendiez le printemps.

Renvoyez-moi, je vous prie, votre lettre du 20 novembre! Lisez-la bien; mais n'y revenons plus : c'est un écueil franchi qu'il faut oublier.

Du 20. — Ils ont évité de vous nommer et de vous placer à leur tête sans secousse, sans dislocation. On dit qu'ils vous craignent : et, moi, moi, je crains qu'ils n'aient agi d'accord avec vous et que vous ne restiez à Rome.

Dans l'abattement de mon âme, je vous souhaitais dernièrement *ce que vous voulez. C'est du repos et un peu d'amitié que vous demandez.* Aimez donc votre Marie, qui vous consacre l'une et ne troublera jamais l'autre.

(*A suivre.*)



LE TRAVAIL DU STYLE
DANS GUSTAVE FLAUBERT

(D'APRÈS SES MANUSCRITS INÉDITS) (1)

L'œuvre de Flaubert est à peu près devenue classique, et nul ne s'est étonné de voir l'étude de *Salammbô* portée cette année-ci au programme d'agrégation de grammaire. Le réaliste auteur de *Madame Bovary* a exercé sur les lettres françaises une influence qui dure encore. On peut le délaisser un moment, lui préférer des œuvres plus abondantes et plus faciles, on ne le perd jamais de vue. C'est une mode aujourd'hui de le dénigrer par rivalité d'école, ou pour secouer le fardeau d'un trop long enthousiasme. Ce dernier hommage non plus ne lui a pas manqué. Mais on a beau dénoncer sa rhétorique, haïr ses procédés, signaler ce qu'il a d'artificiel et de

(1) Cet article est extrait du prochain livre que M. Antoine Albalat va publier, sous le titre : *La Démonstration du Style, par l'étude des corrections et des ratures relevées sur les manuscrits des grands écrivains.*

naïf, on ne le diminuera pas. Flaubert peut être considéré, depuis Chateaubriand, comme notre plus grand écrivain français.

Ce qu'on peut accorder, c'est que la séduction qu'il exerce tient, en effet, en grande partie, à la qualité spéciale de quelques-uns de ses défauts. On aime cette prose, parce qu'on voit comment elle est faite. La manière en est discernable ; on constate le travail ; on pénètre le métier ; on devine à chaque ligne les raisons de cet art et de ce labeur. A force d'avoir été travaillé, ce style est une leçon vivante qui provoque et facilite l'inspiration. C'est peut-être un danger, mais c'est certainement un attrait. Quant à déprécier sa prose comme trop laborieuse, autant nier Guès de Balzac, Voiture, Saint-Évremont, Boileau, ce versificateur de génie, La Bruyère, si expert en procédés, et Montesquieu, cet ajusteur si exact.

Flaubert a incarné le travail. Aucun prosateur n'a été plus longuement supplicié par les affres du style. C'est le Christ de la littérature. Pendant vingt ans il a lutté contre les mots, il a agonisé devant les phrases. Il est mort foudroyé, la plume à la main. Son cas est légendaire. Tout a été dit là-dessus. Sa soif de perfection, ses cris d'angoisse, l'unité magnifique de cette existence exclusivement vouée au culte de la forme, ont fait l'objet de nombreuses études, et resteront à jamais pour la critique un sujet d'admiration et de pitié. Tous les grands écrivains ont travaillé. Celui-là s'est tué à la tâche.

Il faut lire dans sa correspondance les tortures de ce gigantesque effort. Ses cris désespérés ont failli compromettre sa réputation. Les esprits étroits déprécièrent ce style, quand ils surent la peine qu'il avait coûté. On accusa d'impuissance sa recherche d'une forme toujours parfaite, sans voir qu'il mettait plus de temps pour durer davantage, tandis que ceux qui ont fait plus vite mourront plus tôt. Le souci de la perfection ne date pas, d'ailleurs, de Flaubert. Tous les prosateurs classiques ont connu ce tourment.

Nous ne transcrirons pas ici les quotidiennes et douloureuses confessions de Flaubert. Les aveux de sa correspondance rempliraient des volumes. Ce qu'il faut retenir, ce sont les principes généraux de sa méthode, ceux du moins qui peuvent servir à juger les corrections que nous allons relever sur ses manuscrits.

Pendant vingt ans Flaubert passa les nuits et une partie de ses journées à son bureau. Il mettait cinq ans en moyenne pour faire un livre. Il n'eut jamais confiance dans l'inspiration. Persuadé que le goût et la volonté suffisent pour écrire honorablement (1), il se fiait au mot de Buffon : « La patience, c'est le génie (1). » Soutenir le contraire lui semblait absurde (2). Il regardait la refonte du style et la difficulté d'écrire comme le signe même du talent (3). Il faisait deux pages par semaine, vingt-cinq pages en six semaines (4), vingt-sept pages en deux mois (5). Il s'applaudissait d'avoir achevé en quatre semaines quinze pages et, de juillet à fin novembre, une scène (6). A chaque instant, dans ses lettres, on relève de pareils aveux (7).

Le travail du style fut chez Flaubert une vraie maladie. Sa sévérité devint puérile à force d'être minutieuse. La moindre assonance l'effarouchait (8). Passionné d'harmonie, il proscrivait les hiatus et voulait qu'on rythmât la prose comme les vers (9). Il haïssait surtout le style cliché, banal, composé d'expressions toutes faites, comme : « La tristesse régnait sur son visage. La mélancolie était peinte sur ses traits. Prêter une oreille... Verser des larmes... Assiégé d'inquiétudes... La tristesse qui réside, etc. (10). » Flaubert cite dans sa correspondance des exemples de ce mauvais style qu'il reprochait a Mérimée (11). Nous en trouvons d'autres dans les lettres adressées en 1867 à Mlle Amélie Bosquet et dont le regretté Félix Frank nous a donné une courte analyse. Flaubert y signale « les métaphores mal suivies » et les « idiotismes usés » comme « les limites de son empire » en parlant d'un fleuve : « L'empire d'un fleuve ! s'exclame-t-il. A bas l'empire ! » « Un cachet puritain. » Il souligne trois fois cachet. « Ma rage est indescriptible ; j'ai besoin de souffler. » Puis, il attaque : « Scellons ce pacte » avec une furie égale : « Où diable avez-vous ren-

(1) *Corresp.*, II, p. 73.

(1) *Corresp.*, II, p. 84.
(2) *Ibid.*, II, p. 203, 209.
(3) *Ibid.*, II, p. 227.
(4) *Ibid.*, II, p. 90.
(5) *Ibid.*, II, p. 145.
(6) *Ibid.*, II, p. 210, 317, 330, 345.
(7) « Je viens de recopier au net tout ce que j'ai fait depuis le jour de l'an, ou, pour mieux dire, depuis le milieu de février jusqu'à mon retour de Paris ; j'ai tout brûlé ; cela fait treize pages, ni plus ni moins : treize pages en sept semaines ! Enfin elles sont faites, je crois, et aussi parfaites qu'il m'est possible. Je n'ai plus que deux ou trois répétitions du même mot à enlever et deux coupes pareilles à casser. » (II, p. 388.)

Et encore :

« Quand je t'ai quittée la dernière fois, je croyais être bien avancé à notre prochaine entrevue. Quel mécompte ! J'ai écrit seulement vingt pages en deux mois, mais elles en représentent bien cent. (II, p. 349.)

Le soir, après m'être bien battu les flancs, j'arrive à écrire quelques lignes, qui me semblent détestables le lendemain. Depuis sept semaines, j'ai écrit quinze pages, et encore ne valent-elles pas grand'chose. » (II, p. 195.)

(8) Voir les chapitres qu'a écrits sur lui Maxime du Camp. (*Souvenirs littéraires*, t. II.)
(9) *Corresp.* t. II, p. 95.
(10) Voir notre catalogue des clichés dans notre *Art d'écrire*.
(11) « Non, il ne faut jamais écrire des phrases toutes faites. On m'écorchera vif plutôt que de me faire admettre une pareille théorie. Elle est très commode, j'en conviens, mais voilà tout. » (*Corresp.*, t. III, p. 129.)

contré des gens qui disent : « Scellons ce pacte (1)? »

Flaubert supprimait les *qui* et les *que*, les blâmait chez les classiques et ne pardonnait pas les répétitions.

Un pareil travail dépassait toute exigence connue. Tourgueneff en était stupéfait. Que de découragements ! Quelles sueurs d'agonie ! Quels dégoûts parfois de la littérature (2).

Flaubert en arrivait à détester certains mots, certaines syllabes. Il écrivait pour la respiration et pour l'oreille, et ne jugeait un style qu'après l'avoir déclamé. Il soignait la ponctuation autant que l'image, la couleur et la coupe. Il se levait parfois pour changer une expression, et passait la nuit à refaire cinq ou six fois la page qu'il croyait bonne (3).

A mesure qu'il publiait, Flaubert exagérait encore cette rage de perfection. C'est ainsi qu'il finit par se stériliser dans la dessiccation du style. La prose de *Bouvard et Pécuchet* n'a plus ni chair ni sang ; il ne reste que l'ossature.

Ces défauts sont visibles. On les constate et on les regrette ; mais ils ne sauraient amoindrir Flaubert. La banalité des *Natchez* a-t-elle diminué Chateaubriand ?

M. Faguet prétend que Flaubert avait besoin de travailler pour bien écrire, parce qu'en réalité il écrivait mal, et ce qui le prouve, ce sont les incorrections et les provincialismes de sa correspondance.

C'est beaucoup dire. Flaubert ne surveillait pas ses lettres. Heureux d'être à l'aise, il se lâchait comme un écolier dans un champ, et prenait plaisir à offenser la grammaire et la pudeur.

Ce qui est remarquable, c'est que Flaubert soit devenu un écrivain « classique, dit M. Faguet, au même titre que Chateaubriand » en incarnant précisément le rebours de la spontanéité et du naturel. Tout est voulu chez lui, tout est calculé. Mais, s'il est vrai que les procédés font la saveur de ce style, on devine le profit que l'enseignement littéraire peut tirer de l'étude de ces manuscrits.

Les manuscrits de Flaubert forment une énorme compilation. Nous ne saurions trop remercier Mme Franklin Grout, leur fidèle et dévouée gardienne, d'avoir bien voulu les mettre quelque temps à notre disposition. Mme Franklin-Grout ne nous a pas seulement rendu un inappréciable service, elle nous a donné une de nos plus belles émotions littéraires. C'est avec une admiration attendrie que nous avons étudié ces pages, — il y en a des milliers, — toutes noires de ratures, où on lit jusqu'à huit ou dix rédactions d'un même passage. On reste anéanti devant ce qu'un tel labeur représente de patience, de volonté, d'obstination, et, il faut le dire aussi, de résistance physique. Flaubert écrit par surcharges. D'abord quelques notes indiquant les idées d'un paragraphe. Il reprend ensuite, il développe, la phrase s'étend, s'épanouit. Il relit alors et refait. La naïveté de ces refontes est inconcevable. C'est le tâtonnement continu. On se demande comment un style si parfait a pu sortir d'un si informe chaos. Flaubert retravaille la page achevée, la recommence, change les tournures, essaie des variantes, cherche les mots. Le morceau devient illisible. La phrase déborde. On perd le sens. Il recopie le tout et continue ainsi quatre fois, six fois, huit fois. Il a même criblé de ratures la rédaction qu'il destinait au copiste ; et cette dernière, calligraphiée et officielle, il l'a retouchée encore.

Géologue reconstituant un terrain, nous avons essayé de rétablir dans leur ordre les diverses rédactions. C'est un travail extrêmement difficile, Flaubert n'ayant point paginé les feuilles. Les différentes rédactions ont été écrites au hasard des rectos et des versos, là où il restait du blanc, sans indication chiffrée, de sorte que les textes se croisent et se mêlent. La même feuille contient souvent un passage du premier et du dernier chapitre.

Néanmoins, l'étude sérieuse des ratures permet d'indiquer avec vraisemblance l'élaboration progressive des divers morceaux. On voit s'améliorer peu à peu la première ébauche, toujours banale, et les idées nouvelles s'ajouter aux anciennes.

Les enseignements qu'on peut tirer de n'importe quelles retouches gardant leur signification littéraire, nous donnerons d'abord des exemples de refontes générales, puis des citations empruntées à la copie définitive, revue par Flaubert. Une correction sur un texte jugé excellent est infiniment intéressante, parce qu'elle exprime la dernière version, le choix suprême. Nous avons dû, pour cela, découvrir l'ancienne expression barrée, que Flaubert s'efforce toujours de rendre illisible sous de larges ratures d'encre. Ce travail a exigé bien des heures, et, quoique familiarisé avec le vocabulaire de l'auteur, il nous a fallu souvent deviner, avant de pouvoir lire.

Nous bornerons notre étude à un seul livre, *Madame Bovary*, et quelques phrases de *Salammbô*. Ces corrections, nous les discuterons, nous les éclairci-

(1) *Gustave Flaubert d'après des documents intimes et inédits*, par Félix Frank, broch. in-18, 1887, p. 22. La correspondance entre Flaubert et Mlle Amélie Bosquet s'étend de l'année 1859 à 1869. C'est là que Flaubert a exposé le plus franchement ses idées littéraires. Il est regrettable que, malgré toutes les instances, Mlle Amélie Bosquet se refuse à la publier.

(2) Voir *Les Caractères*, par Fr. Paulhan. Conclusion. Étude d'un caractère, G. Flaubert, 1 vol. in-8° (Alcan), et les belles études de Paul Bourget. (*Nouveaux essais de Psychologie*, p. 132.)

(3) Voir l'étude de M. Zola dans ses *Romanciers naturalistes*, p. 214.

rons, nous tâcherons d'en expliquer les motifs et d'en souligner la valeur. Un tel exercice peut avoir des résultats très pratiques pour l'enseignement du style.

I. — LES REFONTES

Citons d'abord un exemple qui montre la façon dont Flaubert travaillait, ses hésitations, ses refontes continuelles. Nous avons choisi la description de Rouen, aperçue au loin par Emma, au moment où la diligence redescend la côte. Nous avons étudié de très près ces différentes rédactions pour fixer l'ordre dans lequel elles ont été écrites.

D'abord Flaubert jette dans un premier morceau les principales idées descriptives. Ces idées, nous les retrouverons chaque fois; nous les verrons changer de forme, se solidifier peu à peu.

Voici ce premier morceau :

PREMIÈRE RÉDACTION

Toute la ville apparaissait.

Descendant en amphithéâtre, noyée dans le brouillard... Entre deux lacs, le champ de Mars, lac blanc à gauche, et la prairie de Bapaume à droite, tandis que, du côté de Guivelly, les maisons allaient indéfiniment jusqu'au môle, à *l'horizon qui remontait*. La rivière *pleine jusqu'au bord. Sa courbe*. Les bateaux dessus. *Forêt de mâts* rayant le ciel gris dans hauteur de bord, aplatis, étant vus à vol d'oiseau et avec une *immobilité d'estampe*. Les îles sans feuilles *comme de grands poissons noirs arrêtés*... Les flots blanchissants, aux piles des ponts, où les parapluies, tortues. *La fumée des usines* poussée par le vent *sortait en gros flocons*, décrivant de grands panaches qui *s'effaçaient par le bout*, tourbillonnaient et se courbaient comme des panaches avec les fumées plus minces (filets) des maisons. Les toits d'ardoises noirs, trempés de pluie, luisants sur des plans inégaux, selon les quartiers. Les églises. Le cercle jaune ou violet des *boulevards*, comme une couronne brisée en maints endroits. Quelquefois un *grand coup de vent* d'ouest *chassant les brumes* contre la côte blanche de Sainte-Catherine, *comme des flots légers qui se brisaient* silencieusement contre *la falaise*.

La description est maigre. Il n'y a guère que des idées et, sauf la dernière phrase, rien n'est encore mis en valeur.

Flaubert recommence le morceau.

DEUXIÈME RÉDACTION

On longeait un grand mur, et la ville entière apparaissait.

Descendant tout en amphithéâtre jusqu'au fleuve et perdue dans le brouillard, elle semblait resserrée *entre deux lacs*, le champ de Mars à gauche qui était blanc, et la prairie de Bapaume à droite, qui était verte, tandis qu'*elle s'étalait* (s'élargissait) au-dessous et peu à peu s'éparpillait inégalement, elle se répandait en filets, comme de grandes rainures jusqu'à l'horizon, traversée par une barre d'un livide sombre : la forêt des sapins. *Ainsi vue* d'en haut et presque à vol d'oiseau (d'horizon), la Seine, *pleine jusqu'au bord, arrondissant sa courbe*, semblait ne pas couler. Les *navires tassés* contre les maisons avaient l'air *aplatis sur l'eau*, et leurs mâts, comme une forêt d'aiguilles, perçaient le ciel gris avec une *immobilité d'estampe, et les longues îles* sans feuilles semblaient çà et là sur la rivière de *grands poissons noirs arrêtés*.

Des taches blanches se roulaient contre les piles des ponts, où l'on croyait voir, à cause des *parapluies, des tortues* qui se traînaient sur le pavé. La fumée des usines (poussait) *sortait à gros flocons* des longs tuyaux de briques, (faisait) déchirait de grands (d'immenses) panaches noirs qui se *perdaient par le bout*. Les toits d'ardoise tout reluisants de pluie (brillaient) chatoyaient inégalement selon la hauteur diverse des quartiers. Les flèches des églises et les mâts comme les lances d'une armée.

Cette seconde description est déjà plus nette, bien qu'abondante et éparse. Flaubert ne surveille pas encore l'exécution : il n'est pas assez maître de ses idées. Nous allons le voir se condenser, fixer le contour des phrases. Des détails se perdront en route. Il renoncera notamment à l'image des parapluies comparés à des *tortues*, et à l'écume de l'eau contre les piles des ponts.

TROISIÈME RÉDACTION

Enfin, *d'un seul coup d'œil*, la ville apparaissait.

Descendant tout en amphithéâtre et noyée dans le brouillard, elle s'élargissait au delà des ponts confusément, *qui allaient en s'interrompant çà et là*. La campagne prolongeait inégalement ses constructions blanches jusqu'au *renflement de l'horizon* (jusqu'à l'extrémité du paysage que terminait comme une longue barre verte la forêt des sapins). Ainsi vu d'en haut et presque à vol d'oiseau, le paysage tout entier avait l'air *immobile comme une peinture*. La Seine, *pleine jusqu'aux bords arrondissait* (allongeait) *sa courbe* au pied des coteaux verts. Les navires du port, tassés tous ensemble à l'ancre, aplatis sur l'eau, restaient avec une *immobilité d'estampe*. Les îles *de forme ovale* semblaient de *grands poissons noirs arrêtés*. Les hautes cheminées des usines poussaient à gros flocons d'immenses panaches qui (se perdaient) *s'envolaient par le bout*. On entendait vaguement *monter le ronflement des fonderies* avec le carillon (éparpillé) vague, des églises, dont les cloches (piquaient) perçaient la brume grise. Les *boulevards sans feuilles* dessinaient un cercle, faisaient de place en place des *bouquets violets* entre les maisons dont les toits d'ardoise, tout reluisants de pluie, chatoyaient à l'œil inégalement, suivant la hauteur diverse des quartiers. La côte Sainte-Catherine se dressait à gauche, et quelquefois, quand un grand coup de vent d'ouest soufflait, les brumes venaient se briser

contre elle, comme les grands flots légers qui se brisent en silence contre une falaise.

Cette fois la forme s'est resserrée. Il y a encore des bavures, des tâtonnements. Nous voyons apparaître le mot qui rendra l'image définitive, le paysage *immobile comme une peinture* et qui fera supprimer plus loin l'*immobilité d'estampe*. Les autres idées sont en place, à peu près écrites. La forme commence à ne plus remuer.

Flaubert refait une quatrième fois sa description. Il va tâcher de dire plus encore ; puis, de peur de trop s'étendre, il se resserrera de nouveau, et cette fois sa rédaction sera bien près d'être définitive.

QUATRIÈME RÉDACTION

D'un seul coup d'œil, la ville apparaissait.

Descendant tout en amphithéâtre et noyée dans le brouillard, *elle s'élargissait au delà des ponts confusément* : puis elle rayait (les prairies) *la pleine campagne*, avec le prolongement multiplié de ses constructions plus blanches, qui s'arrêtaient à la fois inégalement éparpillées, et ensuite, une large surface verte, que coupait comme une barre sombre la forêt de sapins, montait toujours d'un *mouvement égal et monotone* jusqu'à toucher au loin *la base indécise du ciel pâle*. Ainsi vu d'en haut (*et presque perpendiculairement*) *le paysage tout entier avait l'air immobile comme une peinture*. Les navires du port, que l'on eût crus aplatis sur l'eau, *se tassaient dans un coin*, amarrés contre les maisons, avec *leurs mâts plus serrés* qu'un *bataillon d'aiguilles*. Le fleuve, plein jusqu'au bord, s'arrondissait largement au pied des coteaux, collines vertes, et les îles de forme ovale *semblaient de grands poissons noirs arrêtés*. Les hautes cheminées des usines *poussaient à gros flocons d'immenses panaches bruns* qui *s'envolaient par le bout*. On entendait *monter* le ronflement des fonderies *et le carillon (éparpillé) clair des églises, dont les clochers se dressaient dans la brume*. La courbe des boulevards sans feuilles (défeuillés, dont les arbres n'avaient plus de feuilles) faisaient des (bouquets d'un violet foncé au milieu des maisons) faisaient comme des broussailles violettes au milieu des maisons, et les toits d'ardoises, tout reluisants de pluie, chatoyaient diversement, selon la hauteur des quartiers. Quelquefois, un coup de vent chassait les brumes de la ville (emportait d'un seul souffle les vapeurs éparpillées) qui allaient se tasser contre la côte Sainte-Catherine, comme de grands flots aériens qui venaient se briser silencieusement contre cette falaise pâle...

Une seule chose explique ce perpétuel recommencement et un effort si peu sûr de lui-même : c'est que Flaubert répudiait la phrase de fantaisie, la phrase à arabesques. Son idéal était le style classique, logiquement construit, architecturé, bien en ordre, les incidentes à leur place ; et il lui fallait presque un travail mécanique pour introduire ses idées dans ce moule choisi d'avance.

Voici l'avant-dernière rédaction. Flaubert s'y débarrasse des détails qui n'ajoutent rien, arrondit le tout et coule en bloc. Nous soulignons les inutilités qui restaient encore et qu'il supprime pour son dernier texte.

CINQUIÈME RÉDACTION

Elle longeait un mur, et la ville entière apparaissait.

Descendant tout en amphithéâtre et noyée dans le brouillard, elle s'élargissait au delà des ponts, confusément. La pleine campagne, *que traversait comme une ligne sombre la forêt des sapins*, remontait ensuite d'un mouvement monotone, jusqu'à toucher au loin la ligne indécise du ciel pâle. Ainsi vu *presque perpendiculairement*, le paysage tout entier avait l'air immobile comme une peinture ; les navires *ancrés avec leurs mâts, tassaient leurs mâts comme une forêt d'aiguilles* ; le fleuve *plein jusqu'aux bords, s'arrondissait largement* au pied des collines vertes, et les îles, de forme oblongue, *semblaient être* sur l'eau, de grands poissons noirs arrêtés. Les cheminées des usines poussaient *à gros flocons d'immenses panaches* bruns qui s'envolaient par le bout. On entendait *monter* le ronflement des fonderies avec le carillon clair des églises qui se dressaient dans la brume. Les arbres des boulevards sans feuilles, *interrompus parfois*, faisaient comme des broussailles violettes au milieu des maisons ; et les toits, tout reluisants de pluies, *chatoyaient diversement*, selon la hauteur des quartiers. Parfois, un grand coup de vent *balayait d'un seul souffle, les vapeurs éparpillées, et quand il venait de l'Orient, les poussait* vers la côte Sainte-Catherine, comme des flots aériens qui se brisaient, en silence, contre une falaise.

TEXTE DÉFINITIF

Puis, d'un seul coup d'œil la ville apparaissait.

Descendant tout en amphithéâtre et noyée dans le brouillard, elle s'élargissait au delà des ponts, confusément. La pleine campagne remontait ensuite d'un mouvement monotone, jusqu'à toucher au loin la base indécise du ciel pâle. Ainsi vu d'en haut, le paysage tout entier avait l'air immobile comme une peinture ; les navires, à l'ancre, se tassaient dans un coin ; le fleuve arrondissait sa courbe au pied des collines vertes, et les îles de forme oblongue semblaient sur l'eau de grands poissons noirs arrêtés. Les cheminées des usines poussaient d'immenses panaches bruns, qui s'envolaient par le bout. On entendait le ronflement des fonderies, avec le carillon clair des églises, qui se dressaient dans la brume. Les arbres des boulevards sans feuilles faisaient des broussailles violettes au milieu des maisons ; et les toits, tout reluisants de pluie, miroitaient inégalement, selon la hauteur des quartiers. Parfois un coup de vent emportait les nuages vers la côte Sainte-Catherine, comme des flots aériens qui se brisaient en silence contre une falaise.

Il n'y a, on le voit, pas grande différence entre ces deux morceaux.

Flaubert n'avait plus qu'à élaguer et à supprimer. *La forêt de pins, comme une ligne sombre*, nuisait à l'image principale et *la masquait*. Il l'enlève.

Ainsi vue perpendiculairement lui a paru d'un style trop géométrique. *Ainsi vue d'en haut* était plus simple.

Les navires ancrés avec leurs mâts offraient d'abord un sens équivoque. Les *navires ancrés* suffisaient. Il renonce à l'image : *forêt d'aiguilles*.

Au lieu de : *le fleuve s'arrondissait largement*, il a

mis : *le fleuve arrondissait sa courbe*, parce qu'il avait écrit plus haut : la ville *s'élargissait* confusément; et il a ôté : « *plein* jusqu'aux bords » parce qu'il y avait aussi plus haut : « *pleine* campagne ».

« Les îles *semblaient être* de grands poissons » était lâche. Il simplifie : « Les îles *semblaient* de grands poissons. »

« Les cheminées des usines poussaient *à gros flocons d'immenses* panaches de fumée. » Flaubert supprime *à gros flocons*, inutile, puisqu'il y a : « *d'immenses* panaches ».

« On entendait *monter* le ronflement des fonderies. » « On *entendait* le ronflement » suffit; *monter* reste dans l'idée, puisqu'on est sur une hauteur.

Les arbres des boulevards sans feuilles, *interrompus parfois*. Pourquoi *interrompus parfois* ? c'était inutile. Cela n'ajoute rien et ne montre rien.

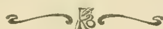
« Les toits *chatoyaient* diversement. » *Miroitaient* était en effet le mot propre, et cela évite : les *toits chatoi*.

Enfin Flaubert remplace la longue phrase : *Parfois un grand coup de vent balayait d'un seul souffle.* Par l'expression sobre : *Un coup de vent emportait.*

Toutes ces corrections sont justes, nécessaires, d'un goût parfait. C'est en méditant de pareils exemples qu'on peut apprendre par quel travail, par quelle application on atteint la forte simplicité du style.

ALBALAT.

(*A suivre.*)



LES COULISSES DU CONGRÈS DE PARIS

1856 (1)

(D'après les souvenirs du maréchal Canrobert.)

I. — LES PRÉLIMINAIRES

Derrière la musique de chaque régiment défilait un groupe de blessés. Les généraux qui venaient ensuite étaient en grande tenue, chapeau ferré, culotte blanche et bottes à l'écuyère. Les troupes avaient leurs vêtements usés et rapiécés, la criméenne sur les épaules, les pantalons dans des guêtres de cuir. Les figures amaigries, les barbes incultes frappaient les imaginations, les barbes surtout, « une armée de sapeurs ». C'est la réflexion que fit un jeune spectateur qui devait devenir le peintre Édouard Detaille. On disait le nom des principaux chefs, on se montrait les drapeaux en loques dont les aigles étaient percées de balles ou de biscaïens. On se répétait le rôle glorieux que chacun d'eux avait tenu.

Celui du 20e avait été planté sur Malakoff et celui du 50e sur le Mamelon-Vert, par leurs colonels qui, tous deux, avaient été tués, et celui du 39e avait donné le signal de la victoire de l'Alma en apparaissant à la tour du Télégraphe.

Lorsque, à la tête de la garde, parut le général Mellinet, la figure labourée d'un biscaïen, et le général Blanchard avec une longue barbe noire, le bras en écharpe, les bravos continuèrent; on salua encore le gigantesque colonel de Bretteville, des grenadiers, plus grand que son tambour-major, et le colonel Félix Douay, des voltigeurs, dont la conduite à Malakoff demeurait légendaire, mais cependant la vue de cette troupe habillée tout de neuf ne produisait pas sur les esprits les mêmes effets que les guenilles des lignards : le succès de cette journée fut pour le *pioupiou*.

Les cris, les fleurs accueillirent encore les premiers régiments de la garde; mais, comme si la foule eût été fatiguée, l'enthousiasme alla peu à peu en se calmant, si bien que les gendarmes, qui se trouvaient en queue, passèrent presque au milieu du silence. Ces malheureux gendarmes n'avaient pas eu de chance en Crimée ! A l'attaque du Mamelon-Vert, leur uniforme sombre les fit prendre, par les turcos, pour des Russes, et nos Algériens leur envoyèrent une fusillade des plus nourries. Les corvées du siège, les tranchées les avaient dégoûtés. C'étaient tous de vieux sous-officiers qui avaient rendu leurs galons pour entrer dans ce corps d'élite, mais qui ne désiraient pas être astreints à des services inférieurs dont leur grade les exemptait depuis longtemps. Déjà, à leur arrivée en France, trois cent soixante-dix d'un seul coup avaient demandé à prendre leur retraite; il y en eût eu le double si les masses individuelles n'avaient été en débet.

Ces détails n'avaient pas contribué à les rendre populaires, et, la légende s'étant substituée à la vérité, l'on racontait qu'ils avaient rempli des missions de police, de répression et même d'exécution, dont aucune autre troupe n'avait voulu se charger.

Au fond, il n'y avait qu'une maladresse, celle d'avoir créé un corps inutile et de composition anormale; les vices de cette organisation se faisaient sentir et les malheureux gendarmes en étaient victimes.

Arrivé à la hauteur de la colonne Vendôme, le général Canrobert, après avoir salué l'Empereur, vint se placer en face de lui, et l'armée défila entre eux.

A 2 heures et demie, tout était terminé. Le général vint de nouveau saluer l'Empereur et prendre ses ordres. Le souverain lui prescrivit de le suivre aux Tuileries où il avait à lui parler. Durant le parcours

(1) Voir la *Revue* du 6 décembre.

jusqu'au palais, il se convainquit que son succès avait fait des jaloux. Le maréchal Vaillant lui parut grognon, et le maréchal Magnan, qui avait longé les boulevards au milieu de l'indifférence sans cesser d'entendre les vivats qui éclataient derrière lui, était mécontent aussi et ne le cachait pas. Dans leurs états-majors on chuchotait et l'on disait à l'oreille que le général Canrobert était venu, sans ordre et sans raison, prendre la tête de l'armée pour se faire offrir une ovation.

Ce jour-là, les ennemis du général Canrobert devaient être fort vexés, car de mémoire d'homme aucun personnage n'a recueilli pareil témoignage d'estime et de reconnaissance.

Au château, l'Empereur fit entrer le général dans son cabinet. Il s'agissait de la rédaction d'une dépêche pour la Suède. Le roi Oscar venait de faire savoir à Paris et à Londres qu'il s'associait à l'ultimatum de l'Autriche.

L'Empereur voulait consulter le général Canrobert sur certains points que devait viser cette dépêche.

Le texte rédigé, le général crut devoir s'excuser auprès de l'empereur d'avoir été l'objet d'une démonstration si vive qui lui vaudrait bien des envieux : « Et j'en suis enchanté, répondit Napoléon III ; en vous donnant l'ordre d'aller commander votre ancienne armée, je voulais vous faire donner ce témoignage d'estime. »

Les choses en restèrent là. Du reste, les esprits étaient tous préoccupés de la question de la paix.

Les paroles belliqueuses adressées par l'Empereur à ses troupes témoignaient de la décision que son gouvernement et celui de la reine Victoria avaient pris de frapper un coup décisif au cœur de la Russie, si la paix n'était pas signée avant le printemps.

Un peu pour étudier ces projets et beaucoup pour produire un effet sur l'opinion européenne et intimider le tsar, on réunit à Paris un grand conseil de guerre.

Le duc de Cambridge vint de Londres ; les généraux La Marmora, Harry Jones, de Martimprey et l'amiral Lyons furent appelés de Crimée ; on désigna à Paris le prince Jérôme, le prince Napoléon, le maréchal Vaillant, le comte Walewski, les amiraux Hamelin et Parseval-Deschesnes et les généraux Canrobert et Bosquet pour en faire partie.

Dans les réunions solennelles de ce conseil, une vraie assemblée, que présida l'Empereur aux Tuileries, on ne parla que de Crimée et on décida le plan à suivre à la fin de l'hiver.

Une armée anglo-franco-sarde de 120 000 hommes, sous les ordres du maréchal Pélissier, se formerait à Eupatoria pour attaquer les Russes sur leur flanc droit, les chasser de Crimée et aller occuper l'isthme de Pérécop.

La réunion pompeuse de ces conseils produisait une émotion à Paris : le public, toujours badaud, venait à chaque convocation devant les guichets de la rue de Rivoli pour voir passer généraux ou amiraux que la guerre venait d'illustrer.

En dehors de ces réunions plénières, chaque jour, les amiraux anglais et français se rencontraient au ministère de la Guerre avec le général de La Marmora et le général Canrobert, et étudiaient une expédition dans la Baltique et en Finlande, contre Saint-Pétersbourg et Cronstadt ; peu à peu, les idées prenaient corps, et les dispositions comme les préparatifs s'ordonnaient.

L'armée du Nord campée à Boulogne était complétée. On mettait à la tête de son état-major le colonel de Senneville, l'ancien chef d'état-major du général Canrobert ; on lui désignait un interprète, M. Léouzon le Duc, professeur de langues scandinaves. Le maréchal Vaillant envoyait M. Eugène Pastré affréter à Londres des grands bâtiments à vapeur anglais ou américains, pour transporter cette armée au printemps. Il concluait aussi avec les fabriques du Yorkshire l'achat de 700 kilomètres de drap, — ce dont il était très fier ; — enfin il renouvelait une commande de plusieurs milliers de kilos de lard salé avec la maison de Rothschild, qui avait déjà fourni celui des troupes de Crimée pendant le siège.

« ... Au surplus, il y a des choses inouïes sur le tapis », écrivait-il au maréchal Pélissier.

En Angleterre, l'activité était encore plus grande, on n'y rêvait que guerre, on considérait la paix comme un « danger », comme un sacrifice fait à la France.

La guerre, loin de ruiner la richesse nationale, avait développé les grandes industries telles que la construction maritime, et si les impôts avaient été augmentés, ils pesaient uniquement sur les classes riches.

Le chauvinisme dominait dans les masses : on n'était pas satisfait du rôle effacé joué par l'armée britannique, et l'on espérait mieux d'une prochaine campagne. Le pays avait été pris au dépourvu, maintenant il était prêt ; l'armée anglaise en Orient venait d'être portée à 75 000 hommes, soit 50 000 Anglais et 25 000 mercenaires étrangers ; on disait même bien haut que l'on avait pris en solde l'armée sarde (?).

Tout le monde, à Londres, pouvait voir les fenêtres du War Office et de l'Amirauté éclairées toute la nuit et les journaux annonçaient que l'on travaillait nuit et jour dans les grands centres de l'industrie. Dans tous les arsenaux et les chantiers maritimes, les équipes succédaient aux équipes sans interruption de travail, et partout l'on cherchait à embaucher de nouveaux ouvriers. Surtout l'on fondait les plus

grandes espérances sur les formidables armements que l'on faisait pour détruire Cronstadt et Pétersbourg.

A Paris et à Londres, on ne comptait pas sur une coopération active de l'Autriche. Les généraux autrichiens, le feldzeugmeister von Hess le premier, ne cachaient pas leur sympathie pour les généraux russes et manifestaient le dégoût qu'ils auraient à se battre contre eux. A la nouvelle de la prise de Sébastopol, en Roumanie, la population avait voulu célébrer la victoire des alliés par des démonstrations, et l'armée autrichienne d'occupation les en avait empêchées. Du reste, cette armée était fort réduite : ses réserves venaient d'être licenciées et elle avait perdu 60 000 hommes du choléra dans ses cantonnements. Obliger les Russes à immobiliser une partie de leurs forces en Bessarabie, c'est tout ce que l'on pourrait espérer d'elle.

Dans quelle situation se trouve la Russie? C'était la question que chacun se posait. Sa superbe résistance de Sébastopol l'avait-t-elle épuisée ? on le supposait, mais on n'osait le croire. Jusqu'à présent, on ne savait rien de positif. Dans le mois de janvier seulement, M. Walewski parvint à se procurer des indications précises.

Il a acheté un Allemand ou un Russe d'origine allemande qui a accompagné l'empereur dans le voyage qu'il vient de faire à travers son empire pour aller remercier les survivants de Sébastopol.

« A Odessa, disait cet agent, la ville est vide, la vie s'y est éteinte et les rues désertes sont couvertes d'herbes. Toute l'activité s'est concentrée à Nicolaïef au confluent du Dniéper (Borysthène) et du Bug, à 99 kilomètres, dans les terres, de la mer Noire. Il y a là près de 100 000 âmes, tant soldats qu'ouvriers et 5 000 personnes travaillent à l'arsenal, sous la direction de contremaîtres, tous américains. Mais la mortalité est épouvantable dans cette agglomération; la ville a l'air d'un hôpital, et chaque hôpital est un cimetière encombré de cadavres et de mourants où l'on ne peut plus faire entrer les malades.

« La Garde a quitté la Bessarabie pour se rendre en Pologne; elle est fort affaiblie par son séjour dans cette contrée et par les marches. Il n'y a plus que 24 000 hommes sur la frontière roumaine.

« A Pérékop, il y a encore 45 000 hommes, dont les deux divisions de grenadiers : mais les hommes sont épuisés et l'on compte beaucoup de malades dans les rangs. Les officiers, au contraire, se livrent à des excès et se grisent souvent.

« On manque de poudre à canon en Crimée; au contraire, on y possède d'énormes approvisionnements de blé et de lard.

« Les milices de Koursk et de Kalouga, quoique arrivées depuis peu, sont réduites à rien. Dans tout l'empire on ne peut guère trouver que quelques provinces du centre capables de fournir encore des soldats.

« A Pétersbourg la vie est arrêtée, les usines à gaz sont fermées, on n'éclaire plus la ville ; les autres fabriques chôment, on travaille seulement dans les arsenaux, qui demeurent en activité nuit et jour. Les familles russes ont caché leur or et leurs objets précieux et le papier monnayé est discrédité de 50 p. 100.

« L'armée russe du Nord est atteinte d'une épidémie d'ophtalmie, et manque de médecins : on en attend une centaine d'Amérique. Dans la Podolie et l'Ukraine il y a eu des soulèvements, à cause de la suppression des corvées qui ont été remplacées par des impôts et surtout par le manque de sel. Des bandes de paysans sont allées à la ville pour s'enrôler afin de pouvoir manger du sel : mais les autorités les ont éconduits et on a dû les disperser.

Cronstadt est imprenable : le chenal est barré par des digues et rempli par des machines infernales. Les forts ont plus de mille canons armés. M. Wynanst, ancien consul des États-Unis à Pétersbourg, dirige la défense; on vient d'appeler Totleben de Crimée pour lui donner le commandement des environs de Saint-Pétersbourg et du golfe de Finlande, car on craint une attaque de ce côté au printemps. Le Prince Menschikoff a aussi été rappelé de sa retraite pour un haut commandement.

L'agent conclut ainsi : « Il n'y a d'enthousiasme qu'à Moscou. On croit l'empereur fatigué de la guerre et le sentiment général est pour la paix. L'armée a été démoralisée par la chute de Sébastopol, que l'on s'était peu à peu habitué à croire imprenable. »

Malgré ces renseignements de nature à faire croire à la fin de la lutte, de tous côtés il n'est question que de guerre; dans les premiers jours de janvier 1856, toutes les dépêches de Vienne et de Berlin annoncent que la Russie ne peut se résoudre à accepter l'ultimatum; le 12, elles affirment le rejet formel des propositions, et les Bourses européennes sont prises de panique. Consolidés ou rentes baissent de plusieurs points.

Le 13, le 14 et le 15, le télégraphe confirme ces mauvaises nouvelles.

Le 16 au soir, le monde s'est endormi tout entier aux idées de la guerre; le lendemain la matinée s'écoule sans dépêches. A midi seulement la nouvelle de l'acceptation de la Russie arrive inopinée à la fois dans les chancelleries et dans les Bourses où elle fait l'effet d'une explosion.

Comment les événements avaient-ils tourné si brusquement?

Le comte Valentin Esterhazy ayant gagné Pétersbourg à la fin de décembre, rencontra le comte Nes-

selrode le lendemain de son arrivée et lui remit les propositions dont il était porteur. Le chancelier, après les avoir lues attentivement en sa présence, le remercia, se contentant de lui dire, sans rien laisser voir de ses sentiments, qu'il en référerait à l'empereur. Le comte Esterhazy se retira sur ces paroles, avec l'impression que la grande réserve du chancelier n'était pas de mauvais augure, et il le télégraphia à son gouvernement.

Cette confiance disparut peu à peu : les jours s'écoulaient et le comte Esterhazy ne recevait aucune réponse, aucune communication; le comte Nesselrode évitait même toute conversation avec lui et le malheureux ambassadeur demeurait esseulé, déconfit, sans savoir que faire.

Le 10, il apprit de Vienne que le gouvernement russe usait avec lui du procédé que son propre gouvernement avait inauguré vis-à-vis du prince Gortschakoff, et que le cabinet de Pétersbourg, feignant d'ignorer son existence, avait envoyé une communication au prince Gortschakoff sans le lui faire savoir. Il ne s'agissait pas encore d'acceptation, mais d'une demande d'explications et d'atténuations. Des explications on ne les refusait pas, mais aucune modification n'était possible, et il fallait l'acceptation le 20 janvier.

A cette réponse comminatoire, le tsar demeura perplexe et, avant de se décider, il voulut s'entourer de l'avis de ses plus sûrs conseillers : les comtes Nesselrode, Orloff, Bludow, Kisseleff et Woronzoff, le prince Dolgorouki et le baron Meyendorff.

Ces personnages se réunirent le 15 janvier au palais d'Hiver. Tous, sauf peut-être le comte Bludow, étaient partisans de la paix, et cependant elle fut sur le point d'être repoussée. Les pourparlers entamés entre le comte de Morny et le prince Gortschakoff avaient si bien marché qu'ils manquèrent dépasser leur but.

Le matin de la réunion, le comte Nesselrode avait reçu de Vienne une dépêche du prince Gortschakoff, dans laquelle il affirmait de nouveau que si le tsar traitait directement avec Napoléon III, il aurait des conditions plus douces que par l'intermédiaire de l'Autriche, et il insistait pour que l'on repoussât les propositions de cette puissance. Le comte Nesselrode, d'accord avec l'empereur Alexandre, ne voulut pas risquer cette chance. S'il eût communiqué cette dépêche, déclara plus tard le comte Orloff, les conseillers de l'empereur l'auraient engagé à repousser l'ultimatum autrichien.

Les hommes d'État russes se trouvèrent donc en présence des seules propositions du comte Esterhazy et tous, quoiqu'il leur en coûtât, en conseillèrent l'acceptation. Cependant le tsar réserva encore sa décision. Ce fut, sans doute, l'intervention de son oncle le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV qui le décida.

Le tsar Nicolas ayant épousé la sœur du roi Frédéric-Guillaume, les deux souverains étaient beaux-frères et extrêmement liés : dans leur correspondance, l'empereur appelait le roi : « Mon cher Fritz », et le roi disait à l'empereur : « Mon cher Nix ».

Le roi de Prusse, esprit mystique, « ne faisant rien comme tout le monde », exprimait à son beau-frère ses sentiments de dévouement sous forme de parabole. Ainsi voulant lui faire savoir qu'il cherchait à maintenir l'Autriche dans la neutralité, il lui disait : « Mon cher Nix, je vous envoie une sculpture en marbre représentant un chasseur attaqué par un tigre : le chien cherche à défendre son maître en se précipitant sur le tigre et en le mordant aux jarrets. Le sujet de ce groupe est l'image fidèle de ma conduite. Moi aussi, je suis un chien fidèle, et je m'attaque aux jambes de vos ennemis pour les retenir et les empêcher de vous porter des coups. »

Nicolas savait au reste combien il pouvait compter sur Frédéric-Guillaume IV, et en mourant, son dernier mot en se retournant vers l'impératrice et son héritier fut : « Dites à mon cher Fritz qu'il demeure l'ami de la Russie et qu'il reste fidèle aux dernières paroles de papa. » A la communication de ces dernières volontés, Frédéric-Guillaume IV s'était mis à genoux et, la main sur son cœur, s'était écrié en présence du général de Gerlach : « J'accepte ce testament et je l'exécuterai consciencieusement et de tout mon cœur. » Aussi un conseil du roi de Prusse à son jeune neveu, le tsar Alexandre, qui le considérait comme le remplaçant de son père, devait avoir une grande portée; en effet ce fut le roi de Prusse qui dissipa les dernières hésitations de l'empereur Alexandre en lui écrivant le 15 janvier : « Je tremble, mon bon et cher Alexandre, quand je mesure l'étendue de la responsabilité qui pèse sur nous deux, sur moi, si je ne réussis pas, à l'aide de cette lettre, à vous inspirer le désir de mettre fin à la situation présente, sur vous, cher et bon Alexandre, si vous fermez les yeux devant la menace de tous les gouvernements réguliers de l'Europe. Que Dieu inspire, cher et bon Alexandre, votre résolution et qu'il nous rende bientôt les bienfaits d'une paix universelle. »

Le jour même où cette lettre arrivait, le baron Werther, ambassadeur de Prusse à Pétersbourg, se rendait chez le comte Nesselrode, et lui déclarait que le roi son maître ne pouvant plus demeurer dans la neutralité devrait, si la guerre se prolongeait, quoique ce fût la *mort dans l'âme*, s'allier avec les puissances occidentales.

Tout était conjuré pour amener l'empereur Alexandre à décider la paix. Il céda et, le 16, il avisa le roi de Prusse de sa décision. A huit heures du soir

Frédéric-Guillaume communiqua la bonne nouvelle à la reine Victoria en des termes qu'eût employés un malfaiteur pour annoncer à son complice la réussite d'un mauvais coup.

« Surtout gardez ce secret pour vous seule. » Ainsi terminait-il. Sa dépêche arriva à minuit à Windsor : le lendemain la nouvelle qu'elle annonçait était confirmée et affichée dans le monde entier, à midi.

LE CONGRÈS

Le 1er février, les propositions transformées en préliminaires de paix furent paraphées à Vienne et l'on décida l'ouverture d'un Congrès avant la fin de février à Paris.

Dans notre capitale, du jour au lendemain, le Congrès devient l'événement parisien ; les journaux en sont remplis, tout est au Congrès : les entremets et les vêtements. On attend avec impatience les personnalités fameuses qui vont venir y siéger. Le premier de ses membres qui arrive dans nos murs est un Russe : le baron Brunnow. Il descend du train à la gare de l'Est le 13 février à 10 heures du soir, sur un quai désert, un valet de pied seul l'attend pour le conduire à la voiture de M. de Seebach, qui stationne dans la cour de l'arrivée.

Son arrivée dans la solitude et le silence se transforme dans la presse belge en réception enthousiaste : « La foule l'a attendu sur les quais, et à sa descente de wagon on lui a présenté un bouquet. » Les journaux anglais s'emparent du canard belge, et en font grand bruit. « Avant de rompre avec l'Angleterre, la France s'allie déjà avec son ennemi de la veille. »

Le lendemain 14, les gens de lord Clarendon arrivent avec ses bagages à l'hôtel du Louvre. Le 15, c'est M. de Cavour qui descend, suivi d'un secrétaire et d'un seul domestique, à l'hôtel du Rhin. Le 16, M. de Buol vient occuper avec un imposant personnel le premier étage de l'hôtel Bristol, place Vendôme, et le même jour lord Clarendon arrive dans ses appartements dont les fenêtres donnent sur la rue de Rivoli, où tout est préparé à sa convenance. Enfin le 22 arrivent le comte Orloff et Aali-Pacha, qui se rendent directement chacun à leur ambassade où ils habiteront.

Les plénipotentiaires sont maintenant au complet. Pour l'Angleterre, lord Clarendon et lord Cowley, l'ambassadeur à Paris que nous connaissons déjà ; pour l'Autriche, le comte de Buol et M. de Hübner, l'ambassadeur à Paris ; pour la Russie, le comte Orloff et le baron Brunnow ; pour la Turquie Aali-Pacha grand vizir, et Méhémet Djewil Bey, l'ambassadeur ; et pour la Sardaigne le comte de Cavour et le marquis de Villamarina, ministre plénipotentiaire à Paris. Tous ces diplomates, sont liés entre eux de longue date et beaucoup sont amis intimes : ils se retrouvent avec plaisir et se jettent avec effusion dans les bras les uns des autres. Ils se font des visites. Le baron Brunnow et lord Clarendon ne se quittent plus ; même le comte de Cavour et le comte de Buol font assaut d'amabilité. On a tant parlé d'eux qu'ils sont l'objet de la curiosité des Parisiens. S'il en paraît un dans la rue, la foule accourt pour le contempler ; dans les groupes qui se forment, on chuchote, et des orateurs de plein vent répètent la biographie que les journaux ont donnée et redonnée de lui.

Le 25, jour fixé pour leur première réunion, le peuple occupe le pont de la Concorde, les quais et l'esplanade des Invalides en face du Ministère des Affaires étrangères.

A midi, on signale une première voiture. Les mieux informés y reconnaissent MM. de Cavour et Villamarina. A une heure, le comte Orloff et le baron Brunnow arrivent les derniers.

Les diplomates, tous en costume du matin, causent d'abord entre eux. A 1 heure et demie, l'un d'eux fait observer que c'est l'heure de la convocation. Ils s'assoient et, de suite, M. de Buol, prenant la parole, propose à ses collègues de nommer leur hôte M. Walewski, président du Congrès. L'accord s'étant préalablement fait sur son nom, M. Walewski se place sur le fauteuil en face d'un gigantesque encrier en argent de style empire, les autres se rangent par nation sans ordre déterminé. Et la première séance commence.

Avant de suivre les membres du Congrès dans leurs discussions, dans les fêtes et dans les dîners dont on les accable, faisons connaissance avec eux.

Tout d'abord le président. Le comte Walewski avait les traits d'un empereur romain et la pureté de lignes d'un camée grec. Son front puissant, surmonté d'une abondante chevelure, exprimait l'élévation de ses sentiments, et l'ovale de sa figure largement dessiné indiquait la fermeté de son caractère comme la finesse de la bouche et du nez en montrait la délicatesse. La loyauté se reflétait dans le regard de ses yeux bien fendus : « Depuis qu'il est à Londres, je ne l'ai jamais surpris à tromper », disait de lui la reine Victoria, et lors de sa mort, Napoléon III fit de lui cet éloge : « Ma confiance en lui n'a jamais été trompée. » Sa tournure élégante, ses façons aisées de grand seigneur, sa courtoisie, ses mains du plus parfait modèle, témoignaient de quelle race illustre il était. Homme de cœur et de dévouement, avoir servi l'Empereur avec trop d'abnégation est le seul reproche qu'on puisse lui faire. D'une droiture et d'une honnêteté absolue, il est toujours demeuré au-dessus et en dehors de toute intrigue, et quel qu'ait été l'attachement qu'il professât

pour Napoléon III, il lui exposa toujours la vérité sans réticence, n'hésitant jamais à chercher à dessiller les yeux du souverain et à le détourner de ses projets lorsqu'il ne les approuvait pas. Plut à Dieu que Napoléon III eût suivi les avis de M. Walewski! En 1840, encore novice dans la diplomatie, M. Thiers fut surpris, à lire les dépêches de M. Walewski, de l'exactitude des renseignements qu'il fournissait et du bien fondé des conséquences qu'il déduisait de ses observations. Sa correspondance, tant comme ambassadeur que comme ministre, témoigne des mêmes qualités. Elle est écrite dans un style simple, sans ces formules ampoulées et poncives dont regorgent les dépêches officielles de cette époque dont il est de bon ton dans la carrière de faire un pompeux éloge. Dans sa correspondance privée avec l'Empereur, il traite de toutes les grandes questions et indique en traits saisissants les conséquences des projets de l'Empereur. L'avenir est prévu avec tant de précision, qu'un diplomate-historien, qui avait la faveur de travailler aux archives du ministère des Affaires étrangères, a copié ces lettres et, comme personne, autre que lui, ne pouvait en avoir communication, les a publiées de telle façon que les prévisions de M. Walewski sur l'avenir sont devenues, vingt-cinq ans après, les jugements de l'historien-diplomate qui les donne comme siens. En diplomatie, il était conservateur et il partageait les idées de M. Thiers auquel l'attachait la reconnaissance, et dont il partagea toujours l'intimité.

En 1856, il désirait le maintien de l'alliance anglaise, et Français avant tout, il ne croyait pas que l'on pût engager le pays dans une aventure s'il n'y allait pas d'un gros avantage. A l'intérieur, libéral convaincu, il conseilla, dès les premiers jours de l'empire, à Napoléon III d'en revenir à un gouvernement parlementaire dont M. Thiers eût été le premier ministre. Lorsqu'il fut question de le nommer président du Congrès, lord Clarendon en prévint lord Palmerston en ces termes : « C'est une âme élevée, une nature heureusement douée que ses qualités et son instruction désignent pour nous présider. » Et à la fin des séances, Napoléon III lui rendit justice quand il écrivit : « Ma pensée ne pouvait être plus fidèlement ni plus habilement interprétée, et c'est à sa fermeté, sa loyauté et sa personne qu'est dû le succès du Congrès. » C'est du reste l'avis de tous ceux qui y prirent part, sauf M. de Cavour.

Lord Clarendon était le type idéal du grand seigneur anglais. Par lui-même, il n'offrait pas de traits de caractère particuliers, et quoique sa carrière fût noblement remplie et qu'il eût occupé souvent, comme en ce moment, le premier poste du gouvernement de la Reine, il s'est trouvé toujours éclipsé par lord John Russell, et surtout par lord Palmerston, qui, dans les ministères dont il faisait partie, imposait ses idées et parlait au nom de ses collègues devant l'Europe dans ses discours demeurés célèbres. Ce qui distinguait lord Clarendon de lord Palmerston, souvent brutal, c'était l'amabilité. S'agissait-il d'obtenir quelque chose par persuasion, on le choisissait. Il s'entendait fort bien avec Napoléon III, à qui il rendit ce témoignage à la fin du Congrès « qu'à mesure qu'il le (Napoléon III) fréquentait, il le trouvait de meilleur en meilleur. » Lord Clarendon était doué d'une jolie figure et avait grand air.

Le comte de Buol, ministre des Affaires étrangères de l'empereur d'Autriche, possédait surtout des qualités physiques. Ses avantages lui avaient valu de nombreux succès dans les salons, particulièrement auprès des dames, ce qui l'avait mis en réputation et avait été la principale cause de sa rapide carrière. Il avait la tournure d'un grand seigneur et cherchait plutôt à être aimable qu'il ne l'était réellement, car il blessait les gens par sa fatuité. C'était là le trait saillant de son caractère. Le prince de Bismarck a gravé, en deux lignes, un portrait de M. de Buol, qui subsistera tant que l'on parlera de lui : « Je voudrais être, seulement une heure, le grand homme que M. de Buol se croit être tous les jours. » Ainsi il apparut à la conférence de Paris, se croyant l'arbitre de toutes les divergences, semblant, non pas discuter, mais imposer ses idées.

Tout différent était le grand vizir Aali-Pacha, petit Turc simple qui se tenait à l'écart, silencieux et observateur. Sous cette apparence chétive, avec son teint bistré, sa figure maigre et sa barbe clairsemée, le premier plénipotentiaire turc cachait une intelligence supérieure et une science consommée. S'il parlait peu, il le faisait à bon escient, et qu'il parlât ou qu'il écrivît, il exprimait, dans un français élégant et clair, des idées aussi élevées que justes. C'est un des plus grands hommes d'État qu'ait eus la Turquie : fils de ses œuvres, — son père était gardien de l'une des portes de Stamboul, — il se fit entièrement lui-même et arriva peu à peu, grâce à son énergie, son application et son travail. A l'encontre de M. de Buol, loin de vouloir imposer ses idées, il insinuait plus qu'il ne discutait, et par sa modestie séduisait et gagnait son interlocuteur à ses vues. Avant de mourir, il laissa un testament, sous forme de lettre adressée au sultan, dans lequel il prévoit l'avenir de la Turquie et les réformes à accomplir pour conserver aux Turcs leur ancienne puissance.

Le doyen, le comte Orloff, était le plus en vue et le plus populaire des membres du Congrès. Sa réputation l'avait précédé dans nos murs, on contait de lui mille histoires. Il avait sauvé deux fois la vie du tsar : durant plusieurs années, il était demeuré chef de la redoutable *troisième section*, — commandant

des gendarmes et directeur de la police secrète, avec le droit de vie et de mort sur les sujets du tsar, et le pouvoir de faire disparaître qui bon lui semblait, sans aucun compte à rendre.

A peine annonça-t-on son arrivée à Paris qu'il fut l'objet de la curiosité universelle ; ses daguerréotypes étaient aux devantures des papetiers ; chaque jour un groupe de flâneurs se formait devant l'ambassade de Russie, 39, Faubourg-Saint-Honoré (1), pour guetter ses sorties. C'était à qui l'aurait vu et raconterait quelque chose de lui. Dans le monde, chaque maîtresse de maison le promettait à ses invités : une réception où il n'avait pas été annoncé était considérée comme peu élégante.

Sa présence, loin de faire pâlir sa réputation, l'accrut ; c'était un géant aux membres fortement charpentés ; sa figure osseuse avait des traits accusés ; il portait une chevelure et des moustaches drues et grisonnantes : ses deux yeux, ombragés par des sourcils broussailleux, vous fixaient avec une intensité troublante. Droit, serré dans son uniforme ou ses habits à haut col à la mode de 1815, partout où il apparaissait, sa haute taille et son costume le faisaient le point de mire de tous les regards.

Avec des formes pleines de dignité, il se laissait aller ou feignait de s'abandonner avec une franchise toute militaire ; mais ses brusqueries et son apparente bonhomie cachaient la finesse slave la plus aiguisée. Tour à tour militaire et diplomate, il avait pris Montmartre en 1814, à la bataille de Paris ; il avait négocié et signé plusieurs traités avec la Porte et, pendant un quart de siècle, sauf le temps passé dans des missions diplomatiques, il n'avait pas quitté le tsar Nicolas, dont il avait été le confident même pour des affaires de famille des plus intimes.

GERMAIN BAPST.

(*A suivre.*)

L'OPINION EUROPÉENNE SUR LA PRESSE FRANÇAISE [2]

Laissons encore parler l'opinion russe, moins louangeuse à notre égard que l'opinion anglaise ou allemande, par cette raison assez plausible qu'elle est justement celle dont nous nous préoccupons le moins de justifier ou d'entretenir, en l'interrogeant elle-même, sur son propre terrain, les dispositions sympathiques.

Comme on le remarquait tout à l'heure, on pourrait objecter à la critique l'infériorité manifeste de la presse politique russe ou polonaise, pour qui chaque règlement est une restriction étroite de la liberté d'écrire et de penser, et sur laquelle pèse, éternelle surveillance, le triple régime du cautionnement, du dépôt préalable et de la sanction permanente. Mais nous n'avons point à la juger en elle-même, notre objet actuel étant uniquement de savoir comment est appréciée, en Russie, notre manière de documenter le lecteur de France sur l'état des institutions et de la vie russes.

Nous reconnaîtrons d'ailleurs, en passant, que si le journaliste russe est fort gêné d'exprimer ses idées dans son pays, il prend amplement sa revanche quand il a eu la bonne fortune d'être envoyé en mission dans l'une des grandes capitales de l'Europe. Ainsi que le constatait justement, il y a peu de semaines, un de nos confrères de l'*Écho de Paris*, les correspondants des journaux russes, à l'étranger, sont toujours choisis avec un soin irréprochable, et la collection de leurs articles pourrait former de curieux documents d'histoire politique ou littéraire à travers le monde entier.

* * *

D'abord cette lettre où, s'enveloppant des ombres d'une sorte de mystère diplomatique, le rédacteur en chef d'un quotidien russe nous livre — sous le voile — des réflexions encore prudentes et réservées :

M***, novembre 1902.

« Ce serait, en ma situation personnelle, une tâche déjà trop délicate pour moi, si mon peu d'autorité et de compétence en la matière ne la rendait encore très difficile, que de prétendre vous apporter une appréciation raisonnée, motivée, du rôle de la presse française et du degré de son influence en Russie. Sentimentalement elle est, pour nous, vous n'en doutez pas, la première du monde. Les échos, qui nous en parviennent, tout amoindris qu'ils soient lorsqu'ils arrivent au but, se répètent au fond de nous-mêmes très redoublés par la force de la sympathie. Pourtant, je ne saurais vous dire qu'un chacun, à Saint-Pétersbourg, à Moscou ou à Varsovie, soit en mesure de se faire une idée bien exacte de ce que représentent véritablement en esprit, en indépendance, en valeur d'information vos journaux de Paris et de la grande province. En effet qu'en vient-il à la masse de nos compatriotes ? Des parcelles, ménagées par la censure et reproduites par nos Gazettes. C'est à peine si quelques centaines de personnes à Saint-Pétersbourg, quelques centaines encore à Moscou, quelques douzaines à Varsovie, ont

1. Actuellement hôtel Henry de Rothschild.
2. Voir le numéro du 6 décembre.

la faculté de recevoir, indemnes de ce que nous appelons « le passage au caviar », tel ou tel de vos plus importants quotidiens et sont admises à les lire intégralement, sans que s'y joigne et en résulte pour elles le droit d'en écrire, à volonté.

« Inutile de vous dire que certaines feuilles outrancières assez en faveur, paraît-il, sur les rives de la Seine n'acquirent jamais le permis de circulation, dans un pays comme le nôtre, où l'habitude de ne manier la plume qu'avec infiniment de circonspection ferait paraître absolument inouïe, fantastique au dernier point, marquée, pour ainsi dire, du signe de la folie, la liberté qu'on a chez vous de jouer tout le jour sans se blesser, avec les armes fréquentes de l'invective ou de l'indiscrétion.

« A tort ou à raison, nous avons cru remarquer qu'en dehors des événements intérieurs, sur lesquels chaque journal en France se prononce ou se passionne à sa guise, la plupart de vos quotidiens, lorsqu'il s'agit de prendre position dans la politique étrangère, semblent attendre que le mot d'ordre leur en soit donné par le *Temps* ou par les *Débats*. Le sachant ou le supposant, n'est-ce pas pour nous inviter à restreindre d'autant le champ de nos informations ? Et, nous en tenant là, d'ordinaire, avec le supplément d'informations purement parisiennes, que nous avons gardé l'habitude de chercher dans le *Figaro*, sommes-nous fondés à vous dire qu'en Russie nous connaissons suffisamment le journalisme français pour nous exposer là-dessus à un jugement d'ensemble et de comparaison ?

***

M. Pavlowsky, le distingué correspondant du *Novoié Vremiia*, c'est-à-dire du plus lu et du plus commenté des grands journaux de Saint-Pétersbourg, va nous préciser davantage, et sur des points très déterminés, sa manière de voir. Il nous fera sentir spécialement, avec une vérité de termes que nous ne saurions trop approuver, le préjudice certain, le tort matériel et positif que cause aux intérêts vitaux de la France la négligence réelle qu'apporte le journalisme français, en général, à tenir le public au courant de la situation intérieure, industrielle et sociale de la Russie. Ce sont les termes d'une de ses conversations avec nous que nous rapportons ici, dans leur pleine intégrité.

« J'ai voyagé beaucoup, et de mes yeux j'ai pu constater la place exceptionnelle que la presse de votre nation occupe dans le monde. La raison de cette faveur tient à deux causes.

« La première est que, par son caractère libre et individuel, elle excelle à faire d'une matière quelconque un sujet qui passionne. De grands événements, il s'en accomplit en tous lieux ; mais on ne sait pas également partout les transformer de telle sorte qu'ils deviennent des événements humains.

« Le seconde est qu'elle est particulièrement inspiratrice de formes et de sujets pour la presse des autres pays. Je lis en cinq langues. Lorsque je dirigeais la politique étrangère dans la *Russia*, toute la correspondance extérieure passait sous mes yeux. Une foule de journaux m'étaient apportés, que je devais lire. Or, la tendance à imiter la manière parisienne m'y apparaissait si évidente, souvent, par exemple, en des journaux allemands et viennois, que j'y reconnaissais même, à travers des rédactions fort diverses, de vrais *parisianismes* égarés là.

« Ai-je besoin de vous dire, maintenant, la partie faible de votre journalisme ? A l'étranger, sauf de rares exceptions, on ne puise guère, en ce qui concerne la politique, que dans le *Temps* et les *Débats*. Des autres sources on n'est pas sûr. Ce ne sont, la plupart du temps, que des dépêches anglaises qu'on accepte sans contrôle et sous la forme tendancieuse qu'il a plu de leur donner, au point de vue britannique, quitte à fausser l'opinion publique en France. Une nation telle que la vôtre devrait tenir à être renseignée directement. Sur la Russie, que sait-on chez vous ? Rien ou très peu. Un peuple, comme le peuple français, qui possède en portefeuille plus de sept milliards de fonds russes, aurait des avantages directs, pourtant, à connaître l'air du pays où circule une partie de sa fortune. Qu'un Russe voyage en France et déclare sa nationalité. Aussitôt, on se jette à lui ; on l'accable de questions ; la curiosité des intérêts s'accuse. Cela indique assez la disette d'informations où l'on est tenu là-dessus par les journaux. Qu'il en est différemment, ailleurs ! Les Anglais ont des correspondants, non seulement à Saint-Pétersbourg et à Moscou, mais à Odessa et jusqu'au fond de l'Extrême-Orient russe. Les Allemands n'apprécient pas moins l'utilité des services pratiques que peuvent rendre au commerce, à l'industrie de leurs nationaux ces « commis voyageurs en littérature », comme on appelle les correspondants. Aussi, que leurs compatriotes ont à s'en louer, au matériel et au moral ! S'ils ont un intérêt de savoir, s'ils ont des livres, des tableaux, des marchandises à envoyer ou à transmettre, ils n'ont pas d'indécision, ils savent. Il n'est pas surprenant que la Russie ait les yeux tournés plutôt vers les Allemands, qui sont renseignés minutieusement jusque sur les noms des moindres localités slaves, et sur leurs besoins, sur les machines qu'ils peuvent y envoyer, sur les charrues qu'ils auront chance d'expédier pour leurs marchés agricoles, sur tous les détails d'une exportation fructueuse. Vous vous promenez à travers le

cours Newski. Les articles de Paris n'y manquent pas. Que dis-je ! Ils y foisonnent. Seulement, tout cela est viennois. Il ne faut pas se le dissimuler. L'exportation française diminue, tandis qu'elle augmente ailleurs. La véritable guerre, aujourd'hui, c'est la guerre économique. Sur ce champ de bataille, on voit le vainqueur. On voit le vaincu aussi. Et les résultats de la bataille se chiffrent par des résultats, qui ne sont pas douteux.

« Ce serait donc un des côtés civiques du rôle de la presse française de porter là son attention sérieuse ; de penser à part soi que les rapports officiels ou spéciaux, qui sont communiqués périodiquement aux grandes administrations officielles, ne passent pas sous tous les yeux, et qu'il importe d'instruire le public, non seulement sur ce qui se passe en politique dans un empire de 130 millions d'habitants, mais sur les avantages, les difficultés, les préjudices possibles d'affaires qu'y peuvent rencontrer, sans qu'on le sache toujours, à Saint-Pétersbourg, des industriels ou des négociants de France. Nul journal français n'ose aborder des questions, qu'il serait de grande importance de mettre au net, plus d'une fois. On craint... On hésite, parce qu'on ne connaît pas l'étranger. La vérité qui finit bien par percer, à un moment ou à un autre, est toujours utile à dire. C'est pourquoi, mon cher confrère, je vous l'ai dite.

« I. PAVLOWSKY,

Correspondant du *Novoïe Vremia*

* * *

Tandis que nous voyageons aux pays du Nord, pour y recueillir des impressions auxquelles nous sommes, en France, les premiers intéressés, il ne nous déplairait point de marquer une étape ou deux sur les chemins de Scandinavie.

Le Danemark, avec sa faible étendue territoriale, est un centre d'action diplomatique où convergent, à ce qu'on dit, les solutions de bien des problèmes internationaux. Sa littérature est largement ouverte au souffle européen et moderne. Les œuvres et la langue françaises y sont très en faveur. La presse journalière n'ayant, pourtant, à Copenhague qu'un rôle relativement effacé, notre pensée s'était portée directement vers Georges Brandès, l'éclaireur le plus actif de la pensée danoise. Nous avons dû nous contenter de cette réponse négative en soi, mais inspirée d'un sentiment tout sympathique,

Copenhague, 24 novembre 1902.

« Monsieur et cher confrère,

« Vous me flattez en m'écrivant une lettre pour avoir mon opinion. Hélas ! cher monsieur, je n'en ai point sur la question. Ici je ne vois jamais ni un journal français ni une revue française. Au cours de l'année, on m'envoie, de temps en temps, un numéro de ceci ou de cela, un seul, et c'est tout. Pendant le trop peu de temps que j'ai passé à Paris, dans l'intervalle d'une vie assez longue, j'achetai toujours des journaux, des livraisons de revues ; mais, comment oser formuler un jugement sur la presse d'un grand pays, d'après quelques échantillons vus à dix ans de distance ! Ainsi, je suis forcé de me déclarer incompétent.

« Votre bien obligé et dévoué,

« GEORGES BRANDÈS. »

En Norvège, l'existence de la presse périodique est assez précaire. Plus d'activité se manifeste dans la presse quotidienne. Il n'est pas de si petite ville qui ne possède un ou plusieurs journaux, ni de vallée si reculée qu'il n'y pénètre un organe d'opinion tenant les instincts sociaux du peuple en éveil et lui ouvrant des échappées sur le monde extérieur. Je dis des échappées. Car, déjà très restreint en nombre pour les feuilles locales, le public est réduit à une quantité presque négligeable pour les grands journaux de l'étranger. C'est là ce que nous aurait exprimé, sans doute, l'illustre Bjœrnson s'il avait eu le loisir de nous répondre en détail, à défaut de politiciens tels que H. E. Berner, Batzmann et Vullam. Les circonstances n'ont pas permis que le maître dramaturge nous fixât sur ce point. Lui-même nous écrivait, il y a deux ou trois semaines, que son temps, déjà très absorbé jusqu'au 10 décembre par les séances du comité Nobel, allait l'être bien davantage ensuite, n'eût-ce été que par la pensée des discours, de bien des discours auxquels il devrait répondre. Car, en ce moment-là même, Christiania préparait de grandes fêtes en l'honneur du soixante-dixième anniversaire de Bjœrnson.

Quant à la Suède, où circulent des journaux comparables par l'étendue et l'importance aux organes européens les plus réputés (1), nous remettrons à un numéro prochain la satisfaction de présenter l'opinion du premier de ses écrivains actuels, d'Auguste Strindberg.

En attendant, nous allons retourner en Allemagne, dans la très écrivante Allemagne, et pour y demeurer un assez long temps.

* * *

La presse allemande, il y a dix ou quinze ans, était fort critiquée en Angleterre et en France. Non sans

(1) En première ligne vient le *Stockholms Dagblad*, représenté à Paris depuis vingt-huit années par M. J. Janzon, président du Syndicat de la presse étrangère.

cause : on se refusait à y voir autre chose qu'une collectivité d'organes sans indépendance véritable et dont l'office le plus habituel était de recevoir des subsides du gouvernement pour servir directement ses intérêts. Les professionnels anglais lui reprochaient, en outre, de manquer de correspondants à l'étranger; de dépendre exclusivement, ou peu s'en fallait, pour la réception et l'envoi des dépêches, d'une agence monopolisée à Berlin, et de ne pouvoir mettre en circulation que des nouvelles non suspectes de déplaire à l'autorité.

Il y avait, dès lors, beaucoup d'exagération dans ces critiques... Nous ne sommes plus au temps où « le chancelier de fer » disposait à sa guise d'un instrument, qu'il dédaignait au fond, et savait inspirer tour à tour, comme il convenait à ses desseins, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, la *Post*, la *Nationale Zeitung* et même la *Kölnische Zeitung*. Le grand journalisme allemand s'est beaucoup affranchi des contraintes qui entravaient son organisation intérieure; et il a singulièrement développé ce qu'on appelle l'usage du fil spécial, pour ses informations à l'extérieur.

On n'a plus à apprendre à personne de quels moyens de diffusion et de quelles larges ressources disposent des journaux tels que le *Berliner Tageblatt*, la *Frankfurter Zeitung*, l'*Allgemeine Zeitung*, les *Neueste Nachrichten* (de Munich) et la *Gazette de Cologne*.

Comment cette presse, aujourd'hui supérieurement organisée, juge-t elle, en dehors de toute raison politique, le fonctionnement de notre journalisme et le degré de son influence dans l'action commune, européenne? Il importait de le savoir.

Le *Berliner Tageblatt* est, de tous les journaux de l'empire, celui qui se rapproche le plus de nos journaux parisiens par le goût qu'on y témoigne des élégances de l'art, des modes, du théâtre et de la vie mondaine. Il jouit d'une vogue considérable auprès des officiers et des dames de Berlin. Voilà pour l'intérieur. Au dehors, il a des correspondants du premier ordre, très occupés à lui transmettre toutes les sortes de nouvelles susceptibles d'instruire ou d'amuser les esprits. Nous avons frappé d'abord à cette porte; et le rédacteur en chef de la maison nous l'a ouverte pour nous dire :

Berlin, S.-W. 6 nov. 1902.

« Cher monsieur et confrère,

« Je vous sais un gré infini de votre aimable invitation à participer aux résultats de votre enquête. A mon extrême regret, je ne me sens pas à même de remplir vos intentions. J'ai quelque peu perdu de vue l'organisation de la presse française sous la République, et ne connais d'une manière sérieuse que la presse sous l'Empire. Je n'oserais donc me prononcer sur l'état actuel du journalisme dans votre pays. Mais, en ma place, vous auriez un rédacteur très estimé de notre journal, notre correspondant à Paris, M. Teodor Wolff, qui, par les convenances et pour les besoins de sa situation, est amené journellement à s'occuper de tout ce qui se fait dans cet ordre de choses. Laissez-moi vous en donner le conseil. M. Wolff sera sûrement beaucoup mieux en mesure de satisfaire à votre demande que votre très humble serviteur

« Dr ARTHUR LEVYSOHN,

Rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt*.

Avec une bonne grâce parfaite et toute sa compétence, M. Teodor Wolff, connu comme écrivain même en Allemagne, pour ses productions personnelles en littérature, au théâtre, a pris la plume que lui passait M. Levysohn, et a bien voulu nous transmettre les considérations suivantes :

Paris, 28 novembre 1902.

« Monsieur et cher confrère,

« Il n'y a rien de si difficile au monde que de vouloir ruiner quelqu'une de ces vieilles légendes, ou de ces phrases toutes faites dont les peuples se servent pour se juger entre eux. Un peu partout en Europe, on prend les journalistes français pour des gens fort spirituels, mais très incompréhensifs à l'égard des questions graves et très indifférents sur ce qui se passe hors de leur sphère nationale ou simplement locale. Eh bien! ce n'est pas d'hier que je vois ici bon nombre de journalistes, qui me semblent aussi instruits et aussi consciencieux que les meilleurs de leurs confrères allemands, autrichiens et anglais. Des écrivains comme de Pressensé, comme M. Villiers dans le *Figaro*, comme les auteurs des articles du *Temps*, comme M. Balby dans la *Presse* et M. Yves Guyot dans le *Siècle*, ne sont-ils pas des mieux au courant de la politique internationale? Et s'il en est dont les hypothèses par trop risquées font sourire, et qui craignent aujourd'hui le partage de l'Autriche, ou qui rêvent, pour demain, d'un changement total de la carte du monde, je me demande si ces esprits inquiets ne se trouveraient pas également sous d'autres cieux. On prédit de temps en temps chez vous la victoire du particularisme allemand, le démembrement de l'Empire. Ainsi, chez nous, prévoit-on de temps en temps la guerre civile dans les rues de Paris et la fin de la République.

« La façon dont certains publicistes français, chargés d'instruire leur public des vicissitudes de la politique étrangère, s'acquittent de cette tâche, paraît

d'autant plus remarquable qu'ils ne sont nullement — ou si peu — guidés par des informations directes, par des correspondances et des dépêches particulières. Sous ce rapport, la presse française reste toujours inférieure à celle de la plupart des autres pays. Il est vrai que, depuis quelque temps, trois ou quatre grands quotidiens de Paris (1) se montrent très bien renseignés sur tout ce qui se fait à Londres. — En revanche, si la presse parisienne veut, d'aventure, instruire son public des événements se déroulant à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Madrid, à New-York, à Constantinople ou à Copenhague, elle se voit presque toujours forcée de recourir à la source anglaise. Comparez avec les moyens d'informations dont elle est munie les ressources dont la presse étrangère — la presse allemande par exemple — dispose à Paris et dans les capitales que je viens de nommer ! Il n'y a pas de grand journal allemand, qui se dispenserait d'avoir des correspondants particuliers, aussi bien à Madrid ou à Constantinople qu'à Londres ou à Saint-Pétersbourg; et le *Berliner Tageblatt* et la *Gazette de Francfort* — pour ne nommer que ceux-là, — publieront souvent sur une séance unique de la Chambre des députés plus de mots, par dépêche, qu'on n'en aura publié dans un journal français sur tout ce qui se passe, au cours d'un mois entier, en Allemagne et en Autriche.

« Si le public français, malgré ce manque de transmissions directes et grâce au talent de quelques journalistes, demeure quand même assez bien renseigné sur l'essentiel de la politique étrangère, l'ignorance où on le maintient est presque absolue, quant aux événements artistiques et littéraires qui intéressent les autres peuples. Il connaît, certes, les noms de Tolstoï, d'Ibsen, de G. d'Annunzio et de Hauptmann. Mais on ne lui parle jamais — en dehors des articles de revues très rares — du travail quotidien, de l'évolution qui s'accomplit dans les goûts et les idées des nations voisines, et s'il entrevoit par hasard les quelques œuvres qu'on introduit de l'étranger, il n'est nullement préparé à les comprendre. Tandis que les feuilles étrangères, et spécialement allemandes, accueillent de longs articles et des dépêches même, sur chaque pièce importante jouée à Paris, sur chaque exposition de peinture inaugurée à Londres, sur tous les événements et tous les mouvements artistiques et littéraires de l'intelligence européenne, on cherche en vain ici, la plupart du temps, des informations de ce genre. La presse française ne s'occupe pas de choses si peu importantes, ou si éloignées de son rayon visuel... Tout de même, il y aurait lieu d'y songer, plus d'une fois.

(1) *Le Matin, l'Écho de Paris, etc.*

« Où la presse française l'emporte de loin sur la presse allemande, c'est en matière de reportage. L'air de Paris serait-il plus favorable que l'air de Berlin à cette forme de documentation vivante et personnelle ? Le journaliste parisien dispose-t-il de moyens que n'a pas à son service l'informateur berlinois, ou bien celui-ci n'aurait-il pas les mêmes aptitudes à les mettre en œuvre ? Chez vous le reportage a ses artistes et ses « chefs-d'œuvre » ; chez nous, il est pâle, traînant, embarrassé.

« Et me voilà amené à parler plus spécialement de la vocation instinctive des Français pour le journalisme. C'est notre joie, à nous étrangers séjournant à Paris, d'entendre le premier camelot venu raconter en plein vent ses démêlés avec la police, ou l'ouvrier qui badaude renseigner les curieux sur les circonstances d'un accident, les causes d'une rixe. Ce camelot et cet ouvrier ont le mot pittoresque, la fantaisie, le sens de dramatiser les choses. Il ne leur manque que l'éducation pour être en forme de journalisme. En France, ceci mène à tout ; en Allemagne tout mène au journalisme. En France, les hommes de presse deviennent députés et ministres ; en Allemagne, les avocats sans clientèle, les officiers en retraite et les philologues lassés de grammaire se découvrent sur le tard des aptitudes de publicistes. Il est fâcheux que souvent leur manque la souplesse nécessaire. Le journal français d'un certain rang est presque toujours écrit dans une langue au moins correcte. Dans beaucoup de journaux allemands secondaires, vous rencontrez des fautes lourdes, à faire pleurer. Il y a de grands journalistes aussi bien en Allemagne qu'en France. Les polémistes de vocation et « de race » y sont plus rares.

« Ce ne sont donc pas les hommes, ce ne sont donc pas les talents, qui manquent à la presse française, mais autre chose : la base solide, — cette base solide qui ne peut être assurée que par l'annonce. Dans un grand journal allemand la partie de la publicité se trouve nettement séparée du reste ; on en retient des lignes à volonté, mais on ne pourrait s'offrir un mot de réclame à une autre place, ni dans le courrier des théâtres, ni dans les bulletins financiers, ni dans une autre partie de la gazette. Je viens de compter les pages d'annonces dans le numéro du *Berliner Tageblatt*, du 23 novembre. Il y en a vingt-huit. A de certaines dates de l'année, il y en a souvent quarante et davantage. Et ce sont ces trentaines et ces quarantaines de pages d'annonces qui nous permettent d'envoyer des correspondants en tous lieux et de dépenser pour des dépêches, sans sourciller, des sommes qui feraient dresser les cheveux sur la tête d'un directeur de journal français.

« Vous avez eu le tort de laisser la publicité s'infiltrer dans le corps du journal. Vous avez gâté la

clientèle qui, après avoir eu l'honneur de la première page, n'accepte pas aisément d'être reléguée à la dernière. Et vous avez créé une confusion, qui ne nous semble pas heureuse. Comme ils n'ont pas le nerf des annonces, quelques-uns de vos journaux sont obligés — car tout le monde veut vivre — de jeter pour hameçon au public des nouvelles à sensation et de se lancer dans toutes sortes d'aventures. Nous n'avons ni votre souplesse ni votre alerte fantaisie ; nous sommes, par comparaison, un peu bourgeois, même un peu « pot-au-feu », je l'admets. Mais si la vie brillante a ses joies, l'existence bien réglée a ses avantages, elle aussi.

« TEODOR WOLFF,
Correspondant du *Berliner Tageblatt*,
Vice-président de l'Association de la Presse étrangère. »

*
* *

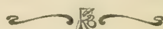
L'amour-propre national est une très légitime faiblesse, à laquelle personne n'échappe, sous n'importe quelle zone, froide ou chaude, de ce terrestre globe. En toute forme d'action sociale ou d'expression intellectuelle, chaque groupe d'humanité a l'instinctive prédisposition de s'attribuer des qualités qu'il refuse à ses voisins. Il en aurait pu être de même, très naturellement, en cette sorte de concours international, — conduit et jugé par les premiers publicistes de l'Europe, touchant les différentes manières de comprendre et d'exercer, dans un pays ou dans un autre, les moyens et les ressources du journalisme.

Fort au contraire, nous venons de voir que nos confrères de l'étranger, nos confrères allemands, par exemple, comme en témoigne la lettre pleine de substance de M. Teodor Wolff, ont usé, en matière de comparaison, d'une réserve et d'une modestie à leur endroit même aussi appréciables que rares. Ils nous donnent bien à entendre qu'ils peuvent avoir, par-dessus tout, le sentiment juste de ce qui est utile et de ce qui peut conduire directement à un but désiré. Ils nous accordent, pour le reste, des qualités plus scintillantes. Pourtant il ne serait pas mauvais, quant à nous, afin de mettre les choses au point, de lire un peu entre les lignes, de donner aux restrictions amiables le sens plus développé qu'elles comportent, et de compléter, à part nous, ce qu'on n'a pas voulu nous dire tout à fait. Les réticences, dont se couvrent certaines observations critiques, seraient à souligner parfois, entre autres chez des correspondants étrangers qui s'efforcent, au mieux de la vérité diplomatique, de concilier leurs intentions de franchise avec les amitiés qu'ils ont sur la place, avec leurs devoirs d'hôtes, avec le sentiment satisfait et sympathique qu'ils éprouvent d'être, de vivre et d'écrire à Paris.

Quoi qu'il en soit, une impression générale sort de là et demeure excellente. A travers les hasards d'une profession incertaine et difficile, comme celle du journalisme, où l'existence n'est, pour beaucoup, qu'un perpétuel conflit où les amours-propres congestionnés sont aux prises, incessamment, on constate, hélas ! bien souvent, des rivalités aiguës, d'âpres calculs, des luttes sans trêve et sans pitié pour arriver, des luttes encore pour se maintenir. Ici, où les choses auront été vues et traitées de haut, rien de pareil ne se trahit par aucune note aigre ni discordante. C'est la courtoisie, l'aménité franche, la bonne grâce parfaite, qui respirent dans ces lettres et ces réponses. Il est bon d'en tirer cette conviction réconfortante, que, du moins, l'idée de solidarité n'est point un vain mot pour les membres épars d'une vaste confrérie, comme celle de la presse universelle, où s'agitent tant d'intérêts opposés.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

(*A suivre.*)



LA VIE LITTÉRAIRE

Romans féminins : Mme Stanislas Meunier, Brada, Jacques Morian, Ivan Strannik, Rachilde.

Rachilde : *Monsieur Vénus*; Genonceaux, éditeur. — Ivan Strannik : *La Statue ensevelie*; Calmann-Lévy, éditeur. — Jacques Morian : *L'Aimant*, Calmann-Lévy, éditeur. — Brada : *Comme les autres*; Calmann-Lévy, éditeur. — Stanislas Meunier : *Confessions d'honnêtes femmes*, Lemerre, éditeur.

Les femmes écrivent des romans avec une émouvante facilité. Et il y a beaucoup, beaucoup de femmes romanciers. C'est, dit-on, une des conséquences du progrès de l'instruction. Ce n'est pas la meilleure, car un certain nombre de romans de femmes sont banaux désespérément, et le sont avec une sorte de vanité ingénue et insinuante qui rend leur banalité plus déplorable encore, et enfin un certain nombre de femmes qui écrivent des romans au-dessous du médiocre seraient d'excellentes mères de famille si elles se connaissaient mieux. Mais on n'empêchera jamais la femme d'écrire des romans, et il faut renoncer à l'impossible. Les femmes se meuvent avec trop d'aisance dans le monde factice et fictif des inventions romanesques, elles ont besoin d'imaginer des aventures plaisantes ou terribles qui ont été imaginées, bien des fois déjà, mais qui leur semblent toujours nouvelles, et elles ont également besoin d'écrire leurs imaginations, et ce sont des romans, des romans, des romans dont s'enrichit, en quelque sorte, notre littérature nationale.

C'est aux époques de décadence que les œuvres d'imagination envahissent les littératures. Et nous avons l'espoir qu'un jour prochain nos écrivains français, cessant d'être adonnés à la vaine fabrication des romans, consacreront leurs efforts à des genres littéraires plus dignes de la culture plus profonde et plus vaste d'une élite plus étendue, et, parmi les hommes, dans chaque génération quelques romanciers seulement persisteront (bien à part des vulgarisateurs de la littérature industrielle dont nous avons annoncé le développement nécessaire et certain), qui écriront des romans parce qu'en eux le génie inventif étouffera toutes les autres facultés... Mais les romans, néanmoins, pulluleront toujours, car les femmes se précipitant en foule à la littérature, — quelle aimable cohue, déjà! — écrivent des romans, des romans et chacune d'entre elles en écrira plusieurs par année. C'est une des remarques les plus profondes que j'aie faites et dont je suis le plus fier, qu'une femme romancier qui s'abandonne toute sa vie à sa facilité naturelle d'écrire produit une plus grande quantité d'ouvrages que n'importe quel écrivain puissant dont la fécondité littéraire nous émerveille et nous ahurit... Cela nous présage un bien bel avenir, comme on dit, et je ne sais pas s'il faut plaindre ou envier les critiques littéraires qui exerceront leur noble fonction dans quelque vingt ans, à l'heure où toutes les femmes écriront des romans, comme on le peut prévoir avec certitude, suivant l'évolution fatale de la civilisation.

Heureusement, tous ces romans innombrables se ressembleront comme des frères, et qui aura lu soigneusement quelques-uns d'entre eux pourra prétendre qu'il les a tous lus. Aujourd'hui même, la plupart des romans de femmes sont unis par les liens sympathiques de cette parenté intime et indissoluble qui fait que, même à travers les noms masculins sous lesquels tant de femmes auteurs se flattent de dissimuler leur plaisante personnalité, on discerne toujours « le roman de femme ». Jacques Morian, Brada, Mme Stanislas Meunier, Ivan Strannik, Rachilde sont peut-être toutes les cinq des écrivains-nées. Elles ont, dans une certaine mesure, le *don* d'imaginer et d'écrire. Elles ne se soucient point d'imiter ou de démarquer, ou de joindre bout à bout les réminiscences dont ne peut jamais se dégager totalement une femme qui écrit, non, et cependant malgré la formation intellectuelle si particulière d'Ivan Strannik, malgré les bizarreries éclatantes et simples de Rachilde, toutes écrivent le même genre de romans; toutes, héritières d'Octave Feuillet, héritières mélancoliques ou tendres, dramatiques, ou spirituelles, ou verbeuses, elles composent une façon de roman romanesque qu'elles écrivent presque à leur insu et qui s'impose si bien à elles qu'elles ne pourraient pas écrire de romans d'autres façons. Et ce sont, d'ailleurs, façons fort séduisantes.

Les péripéties de leurs romans se déroulent dans « le meilleur monde » : c'est une loi à l'empire de laquelle les femmes ne peuvent se soustraire. Elles sont de leur temps, au reste : elles subissent leur temps comme les autres règles conventionnelles de la littérature. « Le meilleur monde » si brillant est mêlé d'aristocratie et de bourgeoisie : c'est la société parisienne telle qu'elle est, oh oui! Il est indispensable strictement que les héros s'appellent de Ruvigny, de Gouville, de la Seyne, de Laverdin, de Kerlay, de Vénérande, et si l'héroïne a épousé un simple conseiller d'État nommé Dervilly, comme dans le livre de Mme Stanislas Meunier, la charmante Mme Dervilly est du moins la pupille du général de Lillois; et si, comme dans la *Statue ensevelie* d'Ivan Strannik, le drame se déploie et se dénoue parmi la société russe, la haute société, le monde intellectuel et le monde seulement mondain sont mêlés, et la comtesse Nina Berk nous enchante de ses élégances; enfin, si la mentalité des héros essentiels de la *Statue ensevelie* est particulièrement russe, il faut convenir que la société scintillante qui est décrite en ce doux et profond roman, n'est nullement russe, mais aussi française et parisienne que possible. Et voici peut-être la constatation à laquelle nous devons aboutir de toute nécessité, si nous voulons préciser les principes élémentaires de tout roman de femme : les femmes ne choisissent pas le « meilleur monde », le monde élégant, parce que les âmes y sont plus raffinées, ont davantage le loisir de s'analyser, ou parce que les petits drames psychologiques y peuvent se compliquer davantage et sans nulle gêne; elles choisissent le monde élégant parce que les élégances de ce monde les séduisent, les attirent, les fascinent, et parce qu'elles savent bien que les lectrices ne demeurent jamais insensibles à ces attraits extérieurs de la richesse et de « la beauté aristocratique et distinguée ». Et c'est avec amour — encore! — qu'elles décrivent ce monde. Et elles s'attardent à des peintures, d'ailleurs vives et fraîches, faites d'enthousiasme. En revanche, elles ont naturellement le sens et le goût de ces élégances. Quelles que soient leur origine et leur vie, elles se haussent fort aisément jusqu'à ce monde qui n'est pas très haut : et c'est ce qui les distingue de tels romanciers lourdauds dont la vulgarité est d'autant plus visible qu'ils s'appliquent mieux à peindre les élégances. Quant à Rachilde, elle est tout ébaubie de l'« aristocratisme » de Mlle de Vénérande et de sa douairière de tante, et je l'aurais crue moins prompte à s'étonner... Mais Brada, qui est aristocrate ellemême, prend pour parler des gens du commun un petit air de supériorité assez réjouissant. Il reste

donc que les femmes romanciers qui nous communiquent le mieux les impressions de la vie mondaine et des élégances parisiennes sont celles qui en sont pratiquement le plus éloignées... Ayant donc toutes ce don de les décrire, elles les décrivent, et il leur importe peu que ce cadre mondain soit indispensable ou inutile, ou même nuisible à la beauté du drame romanesque qui est au fond de leur ouvrage. Dans l'*Aimant*, deux êtres raffinés d'intelligence et de cœur s'attirent invinciblement : il était superflu de les mêler aux futilités de la mode. Dans la *Statue ensevelie*, une femme artiste s'écarte d'un mari sans idéal et se dirige vers un cousin tout dévoué aux idées nobles : à quoi sert leur bourgeoisie cossue et mondaine ? Mais le véritable aimant, pour les femmes romanciers, c'est le monde et ses séductions. Le roman de femme sera mondain ou il ne sera pas.

Et nous y verrons tous les épisodes qui ont coutume de traverser la vie mondaine. Fêtes de charité, expositions, bals et soirées, voyages en Italie, la côte d'Azur, le lac de Genève, — que dis-je? — le lac Léman, et même le Mont-Saint-Michel, car les femmes romanciers dirigent naturellement leurs héros où la mode éphémère veut qu'ils aillent. Cependant, si éphémères que soient les modes, elles durent toujours trop dans les romans. En vérité, nous commençons à avoir trop vu la beauté suprême des musées italiens, et Nice et les environs ne sont plus pour nous des paysages suffisamment inédits. Mais il est donné aux femmes d'exceller dans ces peintures convenues ; il leur faut, à coup sûr, un rare talent pour les renouveler encore avec agrément : il leur faudrait, au contraire, seulement un peu, un tout petit peu d'originalité pour conduire leurs héros et nous aussi dans d'autres parages moins fréquentés. Mais un pareil effort, si modique soit-il, jamais aucune femme ne l'accomplira. Et vous n'empêcherez pas non plus les « romancières » de convier infailliblement leurs personnages à une « grande soirée ». La grande soirée est aux romans de femmes ce que le quiproquo est aux vaudevilles. Voilà cinq romans de femmes : voilà cinq soirées qui sont chacune un événement de la saison mondaine : et, assurément, aucune de ces soirées n'est indispensable au drame. Elles sont toutes aussi inattendues qu'étincelantes. Elles ne sont que des ornements et des développements. Et, certes, il n'est point surprenant que les femmes multiplient dans leurs livres ces fêtes où triomphent les femmes ; il n'est point surprenant qu'elles s'attardent à décrire ces réunions où se groupent justement toutes ces élégances qu'elles aiment. Mais est-ce que ces fêtes superflues, quoique toujours agréables, ne révèlent pas la méthode de composition des « romancières » ? Elles conçoivent sommairement leurs sujets, et rapidement, car elles ont avant tout une grande facilité à laquelle elles se gardent bien de résister. Cela ferait le plus souvent une excellente petite nouvelle ramassée et forte. Le malheur des temps veut qu'un roman sorte de chaque sujet de nouvelle. Les héros à qui on demande soudain tant d'efforts sont un peu essoufflés ; on leur permet de se reposer pendant les « grandes soirées ». En avons-nous assez vu de ces grandes soirées dans les romans, depuis que nous lisons ! Et ce que j'admire, ce n'est pas que les romancières puissent en décrire d'autres et d'autres infatigablement. C'est leur penchant. Qu'y faire ? rien. Mais j'admire qu'elles puissent rajeunir à ce point ces vieux tableaux. On dirait vraiment qu'elles inventent, qu'elles découvrent Paris et les réceptions mondaines ! Et, en effet, elles les découvrent en quelque manière, car il est des spectacles qui seront toujours nouveaux pour elles. Et elles ont, dans ces peintures, une fantaisie, une virtuosité, un art, un naturel admirables qui effacent la banalité autant que se peut effacer un vice constitutionnel. Mais vraiment les femmes de talent qui écrivent tirent de la banalité tout ce qu'elle peut donner d'original.

Et les idées qui circulent dans les conversations courent également à travers leurs livres. A l'heure actuelle, il n'est personne qui ne sache de quelle façon il convient d'améliorer le mariage ou plutôt le divorce, et il est bien porté de discuter savamment de cette question qui n'est pas complètement dépourvue d'importance. Tous ces romans féminins posent aussi, comme vous pouvez croire, le problème du divorce, mais, Dieu merci, le posent sans fracas. Les femmes romancières veulent élargir le divorce pour donner plus de jeu à l'amour dans la vie, car elles pensent que l'amour occupe toute la vie comme il accapare leurs romans tout entiers. Ah ! les beaux romans de passion que voici. Des amours soudains, violents, y naissent et refusent d'y mourir ! Puis-je dire qu'ils naissent un peu trop facilement ? Tout est facile, on le sait, dans les romans de femmes. C'est le coup de foudre partout et pour tous. Hélène de Kerlay rencontre à Florence le gracieux chartiste Paul Vandas : le soir même elle est profondément amoureuse de lui, et Vandas est pour elle pénétré d'un amour qui ne périra pas (*L'Aimant*). Mme Dervilly rencontre sur la côte d'Azur le brun Olivieri : instantanément elle l'aime d'une passion qui la tuera plutôt que de fléchir ; Olivieri a au même moment ressenti un amour aussi vif (*Confessions d'honnêtes femmes*). Mme de Ruviguy délaissée par son mari aime à première vue le doux Raymond de la Seyne, mais ne veut pas se l'avouer tout de suite ; de même pour Raymond, si l'aveu tarde, l'amour est immédiat (*Comme les autres*). Il n'est pas,

jusqu'à cette excentrique Raoule de Vénérande qui ne soit saisie brutalement pour le beau Jacques Silvert d'un amour extravagant qui la conduira à bien des excès (*Monsieur Vénus*).

Remarquez que ces femmes toutes charmantes aiment des héros identiques. Elles aiment des hommes qui sont beaux, très beaux, particulièrement beaux, Raoule de Vénérande ne recherche que la beauté et l'avoue, mais n'insistons pas sur cette jeune personne trop anormale. Dans le roman moyen des romancières, le héros aimé est essentiellement beau. C'est sa vertu, c'est son originalité, ou, si vous voulez, sa banalité. Mais les femmes ne veulent pas avouer qu'elles cèdent à l'attrait seul de la beauté : « Je m'étais calomniée en m'accusant, écrit Mme Dervilly (*Confessions d'honnêtes femmes*), pour me détacher de lui, de n'avoir été sensible qu'à cette beauté. Sans doute, il n'avait pas de génie, comme tels ou tels que je lui avais opposés, il n'avait peut-être pas autant de capacités intellectuelles que M. Dervilly (parbleu ! un conseiller d'État); mais, en somme, il menait la vraie vie, la vie dans laquelle l'homme s'affirme tout entier... » Et enfin ces héros aimés sont très recommandables par leurs qualités morales. Paul Vandas garde pieusement le culte de sa mère morte. Raymond de la Seyne aime ardemment sa mère, qui heureusement est toujours vivante, et c'est à elle (vieille noblesse, préjugés, religion) qu'il confie son amour pour « une femme mariée, » oh ! qu'il voudrait bien épouser. Paul Olivieri a pour ses enfants une affection sans bornes... Ils ont aussi de véritables mérites intellectuels. Raymond de la Seyne est un orientaliste distingué. Olivieri n'est pas sans s'occuper d'anthropologie. Paul Vandas est un conférencier solide et pour dames. Il est archiviste et même paléographe; mais, écrivain délicat, on a beaucoup lu dans les salons son dernier livre, quoique appuyé d'une forte érudition... Ajoutons que si tous sont beaux et laborieux et n'ont plus rien de commun avec les valseurs futiles des romans d'il y a dix ans, s'ils dédaignent même le monde léger où le sort les fait vivre, ils sont du moins, étant travailleurs, très élégants de manières et d'allures, et c'est sans le moindre effort qu'ils brillent dans les salons comme dans leur cabinet de travail. Tel est donc le type « classique » pour quelques années de l'homme aimé des femmes. A ce héros s'oppose discrètement Fédia (*Statue ensevelie*). Des affinités d'intelligence créent l'amour de sa cousine Thécla pour lui et c'est parce qu'il pense et qu'il sent comme elle qu'il l'aime lui aussi. Mais elle est d'ailleurs bien jolie, et j'aurais préféré qu'elle le fût moins pour savoir si l'esprit de Fédia eût de même éveillé et dirigé son cœur !... Et je ne suis pas encore très sûr que l'intelligence suffise à susciter et à entretenir l'amour.

Tant de caractères rapprochent, au point de les confondre, les romans de femmes. Et je n'ai pas dit que toutes ces femmes ont la même noblesse souveraine de pensées et de sentiments. Comment les distinguer maintenant, elles qui se ressemblent tant ! Mme Stanislas Meunier conduit jusqu'à la mort deux héros romantiquement amoureux. L'amante, vertueuse, épouse, mère, ne veut point céder à celui qu'elle aime ; mais, si son amour agit peu, il répand sa sincérité en d'ardentes tirades harmonieuses. Et cet amour se cultive en de beaux paysages colorés et chauds. Mme Stanislas Meunier est un analyste abondant, et sûr, et vibrant ! — Brada nous entraîne dans les complications d'un roman rapide dont aucune des péripéties ne semble s'imposer. Mais elle les développe avec tant d'assurance que nous nous sentons coupable de ne pas les avoir prévues et d'avance reconnues nécessaires. Les incertitudes de l'héroïne Mme de Ruvigny nous laissent nous-mêmes fort incertains, et cette héroïne, après avoir été sur le point d'épouser son amant, montre pour son mari un dévouement magnifique à l'instant précis où elle boucle ses malles afin de s'éloigner de lui pour toujours, mais elle est si séduisante en sa sentimentalité prompte au sacrifice, que nous acceptons d'elle tout ce qu'il lui plait. Et Brada, qui traite le style en grande dame avec une négligence assez dédaigneuse, est un romancier d'une incomparable dextérité. — Jacques Morian est un tout jeune écrivain qui déjà est habile comme un praticien sur le retour. Elle n'ignore rien de ce qui est agréable et même émouvant. Peut-être a-t-elle un don qui manque souvent aux femmes, celui de la raillerie sobre, nette, précise, vive, amusante. De jolis croquis, de prestes silhouettes agrémentent cette aventure d'amour dramatique et insignifiante comme toutes les aventures d'amour, et, en somme, voici un livre qui n'est ni sans gaieté ni sans esprit. Des livres spirituels et gais ! ah ! qu'ils sont rares à cette heure. Naturellement, le héros trop aimé, Paul Vandas, est veule autant que possible, et on ne sait pas trop pourquoi cette adorable et sommaire petite Hélène s'est prise pour lui d'un si grand et si prompt amour ! Mais on ne peut pas tout savoir. Et il faut bien que les femmes amoureuses aient tous les mérites et toutes les supériorités : c'est encore un trait commun aux romans de femmes. — Quelle mélancolie, au contraire, dans Ivan Strannik ! Mais elle s'applique à un roman renouvelé, où la femme moderne vivra sa vie véritable, sa vie d'intelligence et d'art et d'initiative. La femme néglige les succès de beauté par lesquels elle a été mieux asservie jusqu'ici, elle va où la conduisent ses libres aspirations intellectuelles et morales. Et elle associe sa vie à celui dont

l'intelligence répond à la sienne, et le mari, si subalterne et sot qu'il puisse être, a au moins l'esprit de se retirer d'un banquet idéal où sa vulgarité mentale lui interdit de communier. Heureux effort d'originalité chez ce jeune écrivain! On devine les lectures, les habitudes d'esprit, les origines d'Ivan Strannik et quelles influences elles exercent sur elle. Mais l'originalité reste, dans une invention élémentaire, et dans le style net, contracté, un peu rêche, sec, d'une brièveté forte et presque trop concise... Oh! ce n'est pas là le style ordinaire des femmes, ni leur âme. Seule, loin des groupes, cédant le moins possible aux conventions littéraires, Rachilde cède à sa fantaisie désordonnée. Elle réédite *Monsieur Vénus*. Et pourquoi donc? N'a-t-elle point fait constamment — et avec quelle verve infatigable et un peu incohérente, et dans un monde où la perversité ingénue remplace la vertu naïve! — la parodie du roman romanesque?

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Vaudeville : *Le Joug*, pièce en trois actes de M. Guinon et de Mme Jeanne Marni.

Une importante contribution à la psychologie de la *Fille*, la plus importante peut-être qui ait été donnée au théâtre depuis de longues années... c'est ce que dès l'abord on peut dire pour caractériser la portée d'un ouvrage saisissant en maints endroits, et qui s'impose à l'attention non seulement par la qualité de son sujet, mais aussi par la sincérité, par l'énergie avec laquelle il est traité... Voilà donc une œuvre qui n'a point été faite en vue de la recette, pour plaire à un public déterminé, pour lui servir le ragoût habituel d'esprit et de bons mots qu'il aime, mais pour traduire de saisissantes vérités qu'il est dur d'entendre dire, qu'il est pourtant bon, qu'il est utile, indispensable de répéter. Et qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit ici d'une leçon de morale! Il n'y a là rien de la manière propre à M. Brieux. L'enseignement se dégage des faits eux-mêmes, ainsi qu'il sied à une véritable *œuvre d'art*, laquelle doit être tout justement le contraire d'un sermon.

La psychologie de la Fille... Quel plus beau thème, quel plus vaste sujet pourrait exister! Quel plus beau champ pour l'écrivain dramatique, plus riche en conséquences familiales et sociales! Fouiller la psychologie de la Fille, c'est marquer l'asservissement de l'homme, sa *diminution*, au sens latin du mot, comme valeur intellectuelle et morale, sa dégradation sous l'effet des plus basses complaisances, bref, la capitulation de son honneur et de sa virilité, parce que la *Fille* c'est le contraire de la *Femme*, parce que le sentiment qu'elle inspire, au lieu d'être un excitant des puissances intimes de l'homme, en devient, tout à l'opposé, le principe déprimant. Encore faut-il s'entendre sur l'exacte portée du terme! Quand nous prononçons ce mot: *fille*, entendons-nous désigner par là une catégorie sociale? Ce serait, d'étrange façon, en restreindre la portée que la limiter ainsi à celles qui de leur corps font métier et marchandise. Ce serait oublier que le plus dangereux exemplaire n'est point parmi celles-là, mais parmi celles qui sont honorées, choyées, qui ont une façade sociale. Bref, ce serait négliger l'enseignement du plus grand génie littéraire de ce siècle, omettre la plus saisissante création de Balzac, cette Valérie Marneffe née avec l'âme véritable de la courtisane et qui en demeurera dans l'avenir la plus saisissante incarnation! « Une vraie courtisane porte, dans la franchise de sa situation, un avertissement aussi lumineux que la lanterne rouge de la prostitution ou les quinquets du trente-et-quarante. Un homme sent alors qu'il s'en va là de sa ruine. Mais la doucereuse humilité, mais les semblants de vertu, mais les façons hypocrites d'une femme qui ne laisse voir que le besoin vulgaire d'un ménage et qui se refuse en apparence aux folies, entraîne à des ruines sans éclat et qui sont d'autant plus singulières qu'on les excuse en ne se les expliquant point. » Balzac indique le danger, convaincu d'ailleurs qu'il n'y a point de remède possible, car il ajoute cette phrase toute teintée de mélancolie: « Valérie est une triste réalité, moulée sur le vif dans ses plus légers détails. Malheureusement ce portrait ne corrigera personne de la manie d'aimer des anges au doux sourire, à l'air rêveur, à figure candide, dont le cœur est un coffre-fort. »

Balzac, lui-même, malgré l'immensité de son génie, ne pouvait épuiser les traits essentiels qui composent l'âme de la Fille. Il nous en a laissé d'incomparables exemplaires. Mieux que personne, il a montré le retentissement de son action sociale. Mieux que personne aussi, il a marqué qu'elle ne se limitait pas à une catégorie, et son enquête à travers le monde qui posait sous ses yeux a su dégager les éléments essentiels de la courtisane, dans toutes les classes où elle se manifeste, depuis la Flore Brazier de la *Rabouilleuse*, jusqu'à la Valérie Marneffe des *Parents pauvres*. C'est, pourtant, un de ces sujets qui demeurent entiers pour le littérateur, quel que soit le génie de ceux qui semblent l'avoir épuisé avant lui; car il est si vaste, si captivant, si considérable par sa portée sociale et ses aboutissements, qu'il se renouvelle avec chaque siècle ou chaque période de siècle.

Fidèles à l'enseignement de leur illustre devancier,

les auteurs du *Joug*, M. Guinon et Mme Marni, nous ont montré l'abaissement, l'avilissement d'une âme d'homme tombée aux mains, plus exactement aux *griffes* de la fille. Je regrette une seule chose, et j'inscris ce regret dès le début de mon analyse, c'est qu'ils aient choisi, comme héros de l'aventure, un simple désœuvré, un homme du monde, une manière de snob, au lieu de prendre un artiste par exemple, un écrivain, un homme de mentalité supérieure. Ils en eussent tiré un effet bien autrement puissant par la vertu du contraste ; — faut-il rappeler ce que devient le delicieux Wenceslas Steinbock aux mains de Valérie Marneffe?

Donc le héros du *Joug*, Henri Courtial, est un simple désœuvré, presque un viveur, un de ceux dont on a pu dire avec une énergique concision que « le coiffeur fait leur tête et le tailleur leur élégance ». Peu s'en faut en tous cas, car il paraît manifeste au lever du rideau qu'Henri Courtial n'a d'autre souci que l'excellence de ses digestions favorisées par une hygiène habile. C'est un baron Desforges, — vous vous rappelez, dans *Mensonges*, — mais un Desforges qui aurait vingt ans de moins : quarante-cinq au lieu de soixante-cinq, et qui, cependant, songe déjà à *dételer*. Le baron Desforges n'avait droit qu'à deux cigares par jour, un après chaque repas, et à une Suzanne Moraines par semaine, — cette dernière loin des repas ; — ainsi en avait décidé son docteur. Henri Courtial s'impose lui-même des prescriptions plus sévères encore. Nous le voyons tout d'abord rompre avec une demi-mondaine et une femme divorcée qu'il menait de front jusqu'alors. Il s'est placé devant son miroir ; il a observé les indices révélateurs de la fatigue : les rides au front, la patte d'oie proche des paupières, le grisonnement des tempes, et tous ces petits signes manifestes dont les cerveaux médiocrement occupés suivent la progression avec une désolante perspicacité. Il n'y a pas à dire... il faut enrayer, car les douleurs de reins viennent se joindre, en dépit de la douche quotidienne et des modernes Sandow, à ces prodromes inquiétants. Henri Courtial n'est pas long à prendre un parti : il renvoie sa demi-mondaine et sa femme divorcée. Et maintenant il aurait tout loisir de se reposer si... Mais ici commence le sujet véritable de la pièce.

Henri Courtial a connu jadis, — voici quelque vingt ans, — une certaine Armandine Gambier, cocotte au quartier Latin, qui faillit devenir sa maîtresse. Cette Armandine a maintenant une fille de vingt ans, la petite Juliette, qui donne les plus grands tracas à sa mère, car elle s'est laissé mettre à mal par un camarade du Conservatoire... et l'ancienne cocotte qui, durant toute sa jeunesse, a roulé de l'un à l'autre, et qui sait les tristesses du métier, n'a qu'un désir, c'est de voir sa fille définitivement établie. Voilà ce qu'elle vient conter à Henri Courtial, dans une scène d'ironie très fine et de psychologie très délicate. Pourquoi donc lui, Henri Courtial, qui a de belles relations et connaît du monde tout à fait bien, — c'est Armandine qui parle, — oui, pourquoi ne trouverait-il pas à Juliette un protecteur sérieux?

Vous devinez qu'il accepte et fait venir la petite par curiosité d'observateur et par raffinement de célibataire endurci. Juliette arrive, conduite par sa mère, et cette entrée est délicieuse, du petit trottin presque ingénu malgré la première faute, qui flaire le confort et le luxe, et, d'un œil à la fois craintif et avide, inspecte les objets tout alentour. Il y a là quelques traits qui frisent le vaudeville ; mais l'observation en est si fine, ils sont rehaussés par une psychologie si habile, que j'avoue, pour ma part, n'en avoir été nullement gêné pour la tenue générale de la pièce.

Vous devinez également qu'Henri Courtial se garde bien de chercher un protecteur à Juliette, car le protecteur, ce sera lui. Quand le rideau se lève sur le second acte, Juliette est installée chez lui, et tout le monde la croit sa maîtresse : son ami, Jacques Arrivel, qui vit dans la maison comme un parasite et *tape* Henry Courtial chaque fois qu'il le peut ;... la mère de Juliette, qui revient la voir et ne peut croire à la déclaration de sa fille. Pourtant cela est comme elle le dit : Henri Courtial, par raffinement de connaisseur, s'est refusé le plaisir de s'offrir aussitôt cette chair de jeunesse. Il veut auparavant la former à sa guise, l'éduquer, la dresser, la faire sienne comme une cire qu'on pétrit, qu'on modèle à sa fantaisie. S'il avait un peu plus de littérature, il citerait volontiers la fameuse tirade du Lorenzo de Musset : « Quoi de plus curieux que la débauche à la mamelle? Voir dans une enfant de quinze ans la rouée à venir ; étudier, ensemencer, infiltrer paternellement le filon mystérieux du vice dans un conseil d'ami... Cela va plus vite qu'on ne pense... Le vrai mérite est de frapper juste. » — Il se croit très fort, et la petite, en apparence, est tout entière dans sa main. Elle baisse la tête, elle exécute ses volontés, elle apparaît sa jeune esclave. Il n'aura plus qu'à jeter le mouchoir, quand bon lui semblera : alors elle devra glisser dans ses bras et s'abandonner à ses caprices... Ainsi raisonne l'orgueil du maître.

Erreur, pourtant, qu'un semblable calcul, car le génie féminin, l'instinct de l'être faible, plus sûr que tous les conseils, lui marque sa voie et sa vocation! Durant ces quelques jours de prétendue initiation, elle a pris conscience d'elle-même, de sa valeur et de sa force. Elle a senti de quel amour ce moderne Arnolphe, — n'a-t-il pas quarante-six ou quarante-huit ans? — était mordu pour elle. Elle sait ce qu'elle doit faire : elle ne sera à lui qu'après les

noces. Elle raisonne froidement, logiquement : c'est une admirable femme d'affaires et qui s'entend à tout. Elle explique les plus subtils détours de sa conduite à la mère Gambier qui n'y comprend rien ; à Jacques Arrivel, l'ami parasite, le parent pauvre, qui tout d'abord se déclare contre elle, mais dont elle arrive à se faire un allié en lui dévoilant la pitié méprisante dont Henri Courtial lui fait payer sa générosité et ses services. Cette scène est forte, très forte, et je ne sais quel souvenir de Valérie Marneffe me hantait, à voir ainsi se préciser la vraie physionomie de la fille dans le duel féroce des sexes, la fille victorieuse de l'homme et refermant sa petite main blanche, aux ongles aiguisés comme des griffes de félin, sur le bras tremblant de désir de celui qu'elle sent en son pouvoir. Tout cela est parfaitement indiqué, énergiquement souligné dans la dernière scène du second acte, où Juliette tour à tour s'offre et se refuse, s'offre pour le mariage et se refuse pour l'amour.

Le mariage a lieu, comme bien vous pensez, et, dès le lendemain, commencent la servitude, les premières compromissions, les avilissements de celui qui, ayant voulu être le plus fort, est décidément *roulé*. Juliette impose à Henri, qui l'adore lâchement, servilement, ses fréquentations habituelles, sa mère qui vient le taper de cinq louis pour jouer aux courses, ses petites amies du Conservatoire, qui devant lui font des allusions au passé de Juliette. Il voudrait demeurer seul avec elle, jouir enfin du foyer qu'il croit s'être créé, le malheureux! C'est compter sans l'influence, sans la marque indélébile du passé... Ici commence le rôle de Jacques Arrivel, son intervention qu'on a beaucoup critiquée et que, pour ma part, je trouve excellemment observée. Vous vous rappelez que Juliette, au second acte, après l'avoir rencontré en travers de son chemin, en avait fait son confident, son allié : « Unissons nos deux misères et nos deux forces », lui avait-elle dit en substance. Il est là, maintenant, toujours là, et ce n'est pas une des moindres tortures du mari, qui, passionnément épris, est jaloux de Juliette. Juliette tourne autour de Jacques ; elle le frôle, elle l'excite... Elle joue son rôle de courtisane en qui les instincts bas sont développés à l'exclusion des autres. Elle s'offre à Jacques par chacun de ses gestes, et cette offre est encore une vengeance de la servitude première.

Durant tout le développement de cette scène, merveilleuse à mon sens, j'entendais de bonnes âmes s'indigner de l'invraisemblance : « Comment voulez-vous, disaient-elles à peu près, qu'une femme qui doit tout à un homme se comporte ainsi à son égard? » — Voilà qui prouve évidemment le meilleur naturel, mais aussi la singulière naïveté d'un cœur par trop candide! C'est méconnaître les traits les plus rudimentaires de la psychologie de la fille. Juliette et Jacques Arrivel vont l'un à l'autre spontanément, en vertu du principe immortellement vrai : « Notre ennemi, c'est notre maître », et parce que aussi bien ils se sont rencontrés et compris par la bassesse foncière de leurs âmes. Il est l'homme de cette femme, et, si elle tourne autour de lui, ce n'est point une fantaisie qu'elle veut se payer pour distraire son ennui. Elle est à lui par avance, elle lui appartient par une sorte de décret nominatif qui accouple leurs tempéraments similaires et leurs volontés analogues. Voilà ce que les auteurs du *Joug* ont fortement senti et mis en lumière. Voilà ce qu'ils ont dramatiquement traduit, dans la dernière scène, lorsque Juliette attire Jacques à elle et lui tend ses lèvres à baiser. Henri, qui les épie tous deux, se précipite sur Jacques, le bouscule, la chasse à coups de pied. Son premier mouvement est de rosser aussi la fille coupable. Mais la voilà qui esquisse le geste d'amour et qui l'enlace de ses caresses. C'est le pardon qui intervient, la lâcheté de la chair qui s'affirme, car il ne peut plus renoncer à son plaisir... C'est aussi l'avilissement définitif, car ne voyez-vous pas derrière la porte qui s'est refermée sur Jacques Arrivel le couple des vrais amants encore unis et qui s'enlaceront à nouveau : Jacques et Juliette?

On a reproché à ce troisième acte d'être trop sombre et trop tendu, tendu jusqu'à faire presque mal. Il faudrait pourtant une fois s'entendre sur le genre d'émotion que nous recherchons au théâtre. Est-ce un plaisir de digestion? Vous avez vingt salles de spectacle à Paris où, chaque soir, vous êtes sûr de le trouver. Dans ce cas, évidemment, n'allez pas voir le *Joug*. Si vous voulez au contraire une jouissance plus noble, quelque chose qui vous fasse penser et qui soit une interprétation dramatique de la vie, la pièce de M. Guinon et de Mme Marni a chance de vous donner comme à moi cette sensation d'une œuvre forte par endroits. Récemment, je vous disais, commentant la *Sapho* de Daudet, que le premier mérite de cette œuvre était de nous donner une intense sensation de réalité. Dans le *Joug*, je trouve des qualités identiques, avec quelque chose de plus âpre, de plus amer encore, de plus vécu, de plus douloureusement vrai. Par goût, on peut préférer un autre genre de théâtre ; mais il me paraît difficile de contester les qualités de force, d'observation pénétrante et d'intensité dramatique qui caractérisent cette pièce. Vous en sortirez peut-être avec les nerfs tendus, agacés ; mais je vous défie de quitter la place indifférents, car une telle œuvre enferme des vues sur la vie, et elle ne doit pas son succès au seul mérite de sa principale interprète, Mme Réjane, si admirable qu'elle y soit.

PAUL FLAT.

EN INDO-CHINE.

Impressions de voyage. — De Saïgon à Hanoï.

A bord de la *Manche*.

Nous sommes partis de Saïgon, hier, à quatre heures du soir. Et, à huit heures, nous étions au Cap Saint-Jacques, et, à huit heures et quart, un délicieux mouvement de tangage et de roulis, combinés, nous apprenait notre entrée dans la mer chinoise. Le pauvre bateau gémit; mais Joséphine gémit encore plus fort... (Joséphine, c'est une petite *congaï* à laquelle mon compagnon de voyage m'a présenté la veille.) Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule, car elle est délicieuse, Joséphine, d'une finesse de bibelot d'étagère, dans sa longue tunique noire, son pantalon de soie et ses pantoufles qui lui recouvrent, à peine, le bout des doigts de pieds. Enfin, au point du jour, Joséphine ne gémit plus; le vent tombe; roulis et tangage cessent presque entièrement... Et nous voyons, à notre gauche, à travers les haillons des brumes, la côte annamite, une alignée de falaises plates, pelées, crayeuses, — et, derrière ces falaises, la longue échine des montagnes vautrées dans un bain de violet...

Alors, j'ai profité de ce calme pour recueillir, ça et là, d'un peu tout le monde, quelques histoires de tigres et de dragons, — de tigres surtout.

Je dois dire que j'ai longtemps considéré le tigre, — avec son cousin germain le lion, que 1500 kilomètres, à travers le vrai Sahara, n'ont pas réussi à me montrer autrement que sous la forme de ballades et de mélopées mauresques; — je dois dire que j'ai longtemps considéré le tigre comme le dernier des animaux hyperboliques et symboliques. J'ai cru le dernier tigre disparu avec le dernier dragon; j'ai cru que les quelques rares spécimens qui nous restent encore, étaient le résultat d'un croisement ingénieux de chien et de loup opéré dans la ménagerie de M. Bidel. Mais des personnes informées m'ont répondu que rien n'était plus faux, que rien n'était moins mythologique qu'un tigre en Indo-Chine. Si vous voulez vous donner la peine, ajoutèrent-elles d'un air engageant, de traverser, en quelque coin, la forêt de Baria ou de Tay-Ninh, vous serez sûr d'en rencontrer un ou plusieurs qui vous donneront cette satisfaction tant vantée par le poète: de mourir jeune. Ce sont même de fort beaux modèles de félins mesurant trois mètres de la mâchoire à la naissance de la queue. Le jour, ils se tiennent cachés dans les fourrés, de préférence parmi les ananas sauvages; la nuit, ils se répandent, viennent jusqu'au seuil des villages, en franchissant parfois l'enceinte, quand ils ne sont pas arrêtés par les hautes palissades.

Car il faut savoir que le tigre a un appétit et des goûts tyranniques, — d'où son déplorable penchant pour le vol. Il n'aime que la chair fraîche, — d'où l'obligation de changer, au moins toutes les vingt-quatre heures, son menu. Heureux quand il trouve un bœuf, un cheval, un cerf, voire un homme, quelque foutriquet d'Annamite... Mais pareilles aubaines sont rares, — et le plus souvent, l'infortuné doit se satisfaire d'un coq, d'un lièvre surpris au terrier et de quelques semblables menuailles. Menuailles excellentes, certes, mais qui, dans l'estomac d'un dîneur de neuf pieds, font à peu près l'effet d'un becfigue dans l'estomac d'une Anglaise.

On devine combien ces exigences de gros mangeur et de gourmet l'exposent aux coups de ses ennemis. Plaignez le pauvre tigre! A chaque proie conquise, le malheureux, l'infortuné risque sa vie! Une chèvre bêle, attachée à son piquet: il s'approche, affamé, imprudent, il allonge la patte, il tend le col... Crac! le sol se dérobe, le voilà roulant au fond d'un trou. Il est prisonnier. Les Annamites se penchent sur lui, le criblent d'injures et de pierres et, quand il est mort, arrachent triomphalement les poils de sa moustache pour les monter en fétiche. Quelquefois, pourtant, ces trappeurs donnent des preuves de courage en l'attaquant avec une lance longue de deux mètres. Courage rare, fort rare: l'indigène a la terreur du tigre, il ne l'appelle que Hong-Cop, monseigneur le tigre; il parle de lui tout bas; craignant le châtiment, il multiplie, à son adresse, génuflexions et prières. Mieux encore, et comme preuve l'histoire de ce prudent nha-quoué (paysan annamite) qui, ayant reçu l'ordre de construire plusieurs pièges à basculer, accrocha plusieurs écriteaux, autant d'écriteaux que de pièges, aux arbres de la forêt, pour supplier l'inexorable Cop de l'épargner en reportant toute sa colère sur la personne de ceux qui l'avaient obligé à se servir de pareils moyens.

Moyens peu nobles, en effet, peu généreux, moyens qu'auraient réprouvés Jules Gérard et Bombonnel et que réprouvent tous les vrais chasseurs, les sérieux, les maîtres! Ceux-là n'emploient ni affûts recouverts de terre, ni fosses, ni miradores: ils s'en vont seuls et tirent sur le tigre ou sur la panthère comme sur la cible. On se souvient encore, en Cochinchine et au Cambodge, de M. Huynh de Verneville, l'ancien résident supérieur à Phnrom-Penh. Quand il fut à sa vingtième peau, il voulut changer de gibier; il se tourna du côté de l'éléphant. Un magnifique mâle faillit lui faire payer cher cette préférence, pourtant flatteuse. Atteint au défaut de l'épaule, il chargea son ennemi qui n'eut d'autre

ressource que de se jeter dans une rivière coulant à quelques pas de là. L'homme espérait se sauver à la nage, mais l'animal rancunier était aussi bon nageur que lui et, quand il le vit dans l'eau, il y entra à sa suite et continua la charge.

Alors, — lisez bien ceci et vous me direz ce que vous pensez d'un tel sang-froid, — alors l'homme plongea et ressortant, quelques secondes après, sous le ventre de l'animal, le creva à bout portant, après avoir eu la précaution de vider l'eau qui se trouvait dans le canon de son arme pour l'empêcher d'éclater.

On se souvient aussi de l'impeccable carabine qu'était le garde Vaetzel. Mais la figure la plus populaire, à juste titre, est celle de M. Giat. Imaginez un hercule, un hercule maître d'école et même officier d'Académie. Quand il a fini d'apprendre l'alphabet à ses petits Annamites, il s'en va cueillir des fauves. Le procédé est simple : laisser s'avancer l'adversaire à dix pas, et là, face à face, d'une seule balle, lui briser le crâne. Ses victoires sont sans nombre. Voici celle qu'il oubliera le moins — et pour cause. — Il y a six ans environ, nous raconte M. de Lagatina, Giat se trouvait dans un petit poste de l'intérieur, quand on vint l'avertir qu'un tigre se pavanait sur la place même du village. Le chasseur saisit son winchester, s'approche, vise et, pour la première fois, au lieu de le tuer raide, le blesse légèrement. Le tigre bondit et d'un seul coup de griffe couche à terre son agresseur. Ils se battent tous les deux, l'un cherchant à étrangler l'autre. Cependant cette lutte atroce ne peut pas durer longtemps. Giat sent bien qu'il est perdu, s'il ne donne quelque chose à dévorer au terrible ennemi. Mais quoi?... Que lui donner?... Il lui donne son pied. Alors, pendant que l'animal broie l'os, arrache la chair, il ressaisit son fusil et d'une balle lui traverse le cœur. Depuis ce temps-là, l'héroïque maître d'école marche avec une jambe de bois. Et vous pensez peut-être que cette aventure l'a dégoûté de la chasse aux fauves. Elle n'a fait qu'augmenter sa haine. A peine guéri, il se remet en campagne et abat sa demi-douzaine de gros gibier. Il en abattrait encore, s'il n'était revenu en France atteint par la limite d'âge.

Toujours des histoires de tigres.

Il y a une dizaine d'années, au cap Saint-Jacques, l'unique employé du télégraphe s'absorbait, le soir venu, dans la transmission de quelque dépêche officielle, quand un client d'un nouveau genre se présenta devant son guichet. C'était un cop très moustachu qui promena sur l'appareil Morse un regard d'ingénieur, posa sa griffe sur les piles électriques, flaira en haut, flaira en bas, après quoi s'en alla, digne et grave, comme il était venu, trouvant, sans doute, le télégraphiste trop maigre pour son plat du jour.

Un autre cop trouva mieux à son goût, quelque temps après, M. Saladin. Mais M. Saladin est un solide gaillard qui accepte résolument le combat : il fourre sa crosse dans la formidable gueule ouverte et lui tricote si bien les gencives qu'il laisse à son compagnon attardé le temps d'accourir et d'expédier le cop à coups de revolver.

Et maintenant ce qui va suivre est inouï et pourtant rigoureusement vrai : le capitaine d'infanterie de marine Dargelos regagnait son poste, aux environs de Hué, quand, en traversant un coin de brousse, au pied du col des Nuages, il se rencontra, nez à nez, avec un superbe tigre. Dargelos n'avait pas d'armes, pas même un bâton. Fuir? Il ne devait pas y songer... Il se sentit perdu ; il regarda la bête fixement et attendit la mort... ou un miracle. Cela dura quelques secondes. Ce ne fut pas la mort qui vint, ce fut le miracle. La bête, surprise sans doute, de tant d'audace, recula, rasant la terre, puis soudain s'enfuit dans les bois. Après une souleur pareille, le capitaine eut encore la force de reprendre sa marche : il arriva chez lui, une demi-heure après, il monta dans sa chambre et s'évanouit. Je crois que Nelson lui-même en aurait fait autant.

Encore une histoire de tigres racontée sur le pont, au moment où nous doublons le cap Paderan ; des montagnes nues comme un os, à peine recouvertes, par places, de mousse verdâtre... Mais vers le soir, oh ! la délicieuse vision qui monte de la mer ! la mer limpide et profonde et le ciel limpide et profond, tout inondé, tout parfumé de lumière ! Oh ! ces roches mamelonnées de Nha-Trang, discrètement, finement verdoyantes, roulées en arcs de cercle, en minuscules criques où des coins de flots s'oublient, frissonnent et s'endorment au déclin du soleil. Et toujours, dans le fond, ce même tableau qui se cloue aux nuages comme un bas-relief : les sommets de la chaîne annamitique, des pans d'ombre montante dans la nuit qui tombe... Et toujours l'éternel et simple décor de la rive, les cases jetées parmi les palmes souples des cocotiers et des papayers et des pamplemoussiers, des goyaviers et des bananiers, — et, plus loin, la grande forêt qui s'épaissit, la jungle trempant dans la boue des mares, les herbes de vingt pieds, les voûtes de lianes et d'épines sous lesquelles on marche courbés, le fusil en arrêt, à cause du tigre !...

Autour de Ning-hoa, une page de plaine dont Nha-Trang est la marge, les champs de riz étalent leurs carreaux verts. Au sommet de longs piquets, les indigènes ont installé des miradores pour éloigner les animaux malfaisants et, toute la nuit, on les entend crier de leurs voix rauques qui écorchent l'épiderme doux des ténèbres. Mais les champs de riz s'arrêtent au seuil des longues collines rousses ; et

passé ces collines, l'insipidité des landes sablonneuses reparaît. La mer use la terre; des cabanes rangent leurs carcasses de branchages sur les bords; il y a un village de pêcheurs à l'entrée de la lagune de Binh-Than, dans le pêle-mêle fiévreux des palétuviers, — et puis ce sont encore des verdures folles, des collines qu'il faut enjamber pour atteindre, par le défilé de Hoa-tan, la route mandarine qui suit la côte jusqu'à la limite nord de l'Annam... pauvre route défoncée, lézardée, dans une si profonde, si poignante détresse d'isolement et d'abandon!...

Et il pleut quand nous atteignons Cui-Nhon! — Au mois de mars, c'est une révolution météorologique! — Du côté du plein large, une brume pèse, une grisaille fine, réduite en poudre (on ne voit rien dans cette brume, qu'un gros bloc de basalte noir semblable à quelque carapace de bête antédiluvienne oubliée là par quelque paléontologiste distrait). Sur la côte, à travers les grillages parallèles de la pluie, apparaissent des montagnes rousses, arrondies, des falaises taillées dans la chair vive du roc, s'arrêtant brusques, au ras de la grève, en de durs jets à pic... A midi, la mer est verte, d'un vert exaspéré, et la plage est blanche, toujours plus blanche, plus blanche encore; et les montagnes se culbutent, chevauchent dans une vapeur violet foncé qui leur donne l'apparence fantastique des paysages lunaires...

Un arrêt devant les tours d'argent, aux voûtes basses et ogivales, d'origine Khmer, — ces tours commandaient autrefois l'entrée de la Cochinchine. — Un *arroyo*, le Song Tan'an traversé en sampang, — et au loin des lignes noires qui se tortillent sur le fond plat de la rizière: ce sont les glacis de la citadelle de Bind-Dinh, construite en 1801 par l'empereur Gia-Long. Tout ce pays apparaît disloqué, à peine revenu de ses longs sièges, de ses déjà lointaines convulsions: ruines, paquets de pierres qui s'effondrent.

A Phong-Yen, des murailles s'enterrent dans l'argile. A Bac-Khanh, la place forte de Châ-Bàn se ratatine autour de ses pilastres amputés, de ses statues décapitées, éparses au milieu d'un champ d'arachides. Rien n'est resté de cet admirable boulevard du Ciampa qui put résister, durant tant de siècles, aux seigneurs de Hanoï et de Hué.

Ce n'est qu'en 1425 — après sept ans de luttes! — que Châ-Bàn est prise. Humiliée, elle ne retrouvera quelque orgueil qu'avec Nhac, le chef des Tag'Son qui fait d'elle la capitale du nouveau royaume, jusqu'au jour où le fondateur de la dynastie des Nguyen la soumet définitivement et change son nom en celui de Binh-Dinh (la Pacifiée).

Des ruines, des trophées et des souvenirs, en voilà d'autres!... Toute l'histoire d'Annam tient dans ce coin de rizière... Le tombeau de Vo-Tanh, l'héroïque gouverneur de Cui-Nhon, qui se fit brûler vif pour ne point assister à sa défaite, par les montagnards rebelles; la tour de cuivre aux colonnes de grès sculptées; la bonzerie de la province, Thap-Moï, où en un trône de laque rouge resplendissent les tablettes d'or du souverain...

Des portiques gardés par des guerriers grimaçants assis sur des bêtes de cauchemars, des divinités colossales coiffées d'une mitre d'or, des dragons aux gueules distendues, crachant du feu, des boudhas accroupis, auréolés et somnolents et des gongs énormes et de très vieux vases de marbre qui ont fait leur trou dans la poussière. Les paons montent d'un vol lourd, les chauves-souris battent l'air de leurs raquettes noires, le sol est jonché de feuilles et de fleurs...

C'est le linceul de Binh-Dinh. C'est encore un lambeau d'Asie qui va mourir dans ces feuilles et dans ces fleurs, mourir d'avoir trop vécu...

Tourane.

On peut croire que Tourane possède tout ce qu'il est nécessaire de posséder, pour être, ce que l'on est convenu d'appeler, un beau port. Tourane, à l'embouchure de la rivière Han-Giang, possède une mer très bleue, des montagnes aux pentes doucement boisées; Tourane possède un beau quai pavé de sables rouges; Tourane est fière d'aligner, sur ce quai, ses maisons européennes: la résidence, le bureau des Messageries Maritimes, la douane, les postes et télégraphes et quelques rares, bien rares villas de colons. Des centaines de pirogues s'entassent au seuil du débarcadère de Tourane; Tourane a, par surcroît, des chaloupes chinoises qui font le service de Fai-Fo à Hué, des magasins chinois, des coureurs de pousse-pousse en si grand nombre que les malheureux se disputent leurs voyageurs avec le même acharnement que les chiens d'Athalie se disputaient leur os; Tourane possède un musée de ruines Kmers, rassemblé par le savant M. Lemire et dont le catalogue comprend, entre autres pièces inestimables, un bœuf accroupi, un éléphant, deux guerriers appuyés sur leur massue, une statuette de femme et une divinité aux cent bras, etc. Tourane a des nids d'hirondelles fameux, dans son îlot de Koula-Cham, des mines de charbon aussi abondantes que celles de Hon Gay; Tourane a comblé les mares qui la rendaient insalubre; Tourane a même un journal, la *Gazette d'Annam!*...

Et Tourane, malgré tous ces signes de richesse, n'est pas satisfaite! Tourane, comme Djibouti, est humiliée, car Tourane, comme Djibouti, n'a pas d'eau. Les grands transports qui viennent la voir, sont obligés de mouiller en haute rade. Or, de la rade au havre, il y en a pour quelques heures, surtout si vous avez

la malechance de tomber, comme moi, sur des patrons de sampang bavards. Ils sont trois à bord de ce sampang, et ce que je ne saurai jamais, c'est quel sujet politique, philosophique, ou mondain, les absorbe ; mais ce que je sais trop, par exemple, c'est qu'ils ne décessent pas de parler, de rire, de s'exclamer, de protester, de lever au ciel leurs bras maigres... Et que, pendant qu'ils parlent, qu'ils rient, qu'ils protestent et qu'ils s'exclament, le sampang marche très mal, s'incline vers la droite, s'incline vers la gauche, au gré des fantaisies de sa voile. Et qu'ainsi, moitié chavirant, moitié chaviré, j'arrive sur le quai, où Lagrillière, conduit par de plus taciturnes sampaniers, m'attend depuis longtemps déjà.

Alors, d'un sampang, nous passons dans un autre sampang, pour aller visiter les pagodes des Montagnes de marbre, ainsi nommées parce que ces montagnes ne sont point des montagnes, mais des collines, voire, plus exactement, des buttes, et que ces buttes ne sont point de marbre, mais de simple stéatite.

Cette légère erreur signalée, je suis tout à fait d'accord maintenant avec ceux qui nous les classent au nombre des sept petites merveilles de l'Annam. Et certes, j'avais bien l'intention de les décrire en des formes icastiques, prosopographiques et avec une suffisante collection de fougères, de cocotiers, de pandanus, d'orchidées et de soleils resplendissants, quand Lagrillière me fit observer combien ce serait besogne inutile — et dangereuse ! — vu que Pierre Loti avait pris la même peine, cinq années auparavant.

Lisez *Propos d'exil*, le chapitre intitulé : *Pagodes souterraines*. Il n'est rien de plus admirablement, de plus adorablement conté, dans ce style geignard, pleurnichard, monotone et délicieux que vous connaissez :

« Une porte irrégulière frangée de stalactites s'ouvre devant nous, donnant à mi-hauteur d'édifice dans le grand sanctuaire. C'est une caverne haute et profonde aux parois de marbre vert. Les bas-fonds sont noyés dans une espèce de pénombre transparente qui ressemble à de l'eau marine, et d'en haut, d'une trouée par où de grands singes nous regardent, tombe un éblouissement de lumière d'une teinte inexplicable : on dirait qu'on entre dans une immense émeraude que traverserait un rayon de la lune... Et les pagodes, les monstres qui sont là, dans cette buée souterraine, dans ce mystérieux resplendissement vert d'apothéose, ont des couleurs éclatantes de choses surnaturelles... Tout en bas, tout à fait en bas, dans les cavernes d'en dessous, se tiennent d'autres dieux qui n'ont plus de couleurs, dont on ne sait plus les noms, qui ont des stalactites dans la barbe et des masques de salpêtre. Ils sont aussi vieux que le monde, ceux-ci ; ils vivaient quand notre Occident était encore la forêt vierge et froide du grand ours et du renne... Leurs bas-reliefs semblent antérieurs à l'époque ténébreuse d'Angkor ; — dieux antédiluviens entourés de choses incompréhensibles. — Les bonzes les vénèrent toujours et leur caverne sent l'encens. »

De Tourane à Hué, par le col des Nuages.

Mon Dieu ! combien je regrette que Pierre Loti, après les Montagnes de marbre, n'ait pas eu la curiosité de poursuivre jusqu'à Hué, à travers le col des Nuages... Car, alors, vous comprendrez : je franchissais le fameux col à sa suite ; sans seulement me donner la peine de prendre une note ou un croquis, je citais, tout au long, quelques-unes de ses plus longues descriptions, et j'arrivais, dans la capitale de l'Annam, avec quatre pages d'économie, pour le moins !

Au lieu de cela, depuis le moment où nous nous formons en caravane, Henri Turot (l'écrivain socialiste que je retrouve, avec quel étonnement ! à 30 000 kilomètres de la Bourse du Travail), Lagrillière et moi, et nos douze coolies qui nous promènent en palanquin, et notre fidèle Tra, boy ponctuel, réglé ainsi qu'un chronomètre de chez Bréguet... depuis ce moment-là, je suis devenu l'homme-calepin, l'homme-cinématographe, qui note, note tous les menus faits de marche, les aréquiers et les bambous, la couleur du ciel et la couleur de la terre ; celui qui cherche du pittoresque, là où il n'y en a point, et n'en trouve plus là où il y en a ; celui qui cherche de l'émotion vainement, dans ce pays si bien européanisé, que les indigènes se prosternent sur votre passage, oubliant de vous attaquer à coups de flèches, comme ils en usaient, il y a quinze ans, ici même, tout près, à l'extrémité de cette baie de Tourane, dernier refuge des rebelles...

Ce pays, aux routes tellement unies et droites qu'on les peut croire construites par le Touring-Club !... Si seulement on y voyait la queue d'un tigre ? Ou, au moins, quelques accidents, quelques chutes, des fils de lianes à enjamber, des poussées de forêts, des marécages avec leurs crocodiles, de loin en loin... Mais rien et rien ! Un paysage de France, du Berri et d'ailleurs : des bosquets charmants et des oiseaux dans ces bosquets charmants ; au premier plan, des cultures, bétel et tabac, découpées en carrés, des haies de bambous, et après, la rizière plate, verte comme un champ de blé...

GASTON DONNET.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 42880. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 20 DÉCEMBRE 1902.

LE CENTENAIRE D'EDGAR QUINET

La démocratie a célébré, en 1898, le centenaire de Michelet, poète, historien, moraliste, âme plébéienne et française, qui, mieux qu'aucune autre, a su parler du peuple, du peuple de France. La démocratie doit à Edgar Quinet, au citoyen fidèle et intègre, au républicain exemplaire, qui a poussé jusqu'à l'héroïsme le dévouement à ses idées, au grand cœur, au vaste et puissant esprit que fut Edgar Quinet, même récompense, mêmes honneurs.

Michelet est plus populaire. Quinet a exercé sur la marche des événements et des idées une influence qui, pour avoir été lente à se produire, et pour n'avoir pas encore dit son dernier mot, n'en est pas moins très profonde. Je voudrais adresser ici à l'opinion, aux pouvoirs publics, aux militants de l'idée démocratique et du progrès social, un pressant appel. Il faudrait que, le 13 février prochain, le centenaire d'Edgar Quinet fût célébré en grande pompe. L'homme et l'œuvre en sont dignes.

* * *

L'homme, je ne le considère pas dans la riche variété de ses dons. Je n'entends parler que du philosophe politique. Comment s'est-il formé ? Quelle est la dominante de son tempérament moral, la tendance caractéristique de sa pensée, et, si l'on peut dire, l'allure naturelle de son âme ?

Le père d'Edgar Quinet, mathématicien distingué, chercheur original, était commissaire des guerres à l'armée du Rhin. Quand l'enfant eut trois ans, Mme Quinet alla rejoindre son mari à Wesel. Ils y habitèrent un palais rempli de soldats. C'étaient des cavaliers qui revenaient d'Austerlitz. Ils prirent l'enfant en affection. L'enfant, de son côté, ne voulait pas les quitter. Il mangeait à la gamelle. Il allait au fourrage sur un grand mouton, bridé, harnaché. Il revenait en ville, avec le régiment, au son de la trompette. Puis il faisait la litière, garnissait le râtelier de sa bête, et rentrait le plus tard possible. Ce furent là ses premiers jeux. A huit ans, il entre au collège de Charolles, et il y a pour maître un ancien capitaine de dragons. Il arrivait parfois à ce maître de faire la classe. Alors, le temps se passait à « revoir » les manœuvres de cavalerie auxquelles il avait pris part. Avec les grammaires des tout petits, il figurait des escadrons, des régiments... Au commencement de 1812, il fallut loger au collège de Charolles de l'avoine, de l'orge, du foin pour les chevaux de la Grande Armée. Les classes vaquèrent... Bientôt, ce fut l'invasion. Encore enfant, à l'âge où la sensibilité est tout ouverte et vibrante, Edgar Quinet coudoie des soldats autrichiens, logés dans la maison de son père. Il a ainsi, coup sur coup, les deux visions de la France : celle de la France conquérante et invincible, celle de la France vaincue et prisonnière. D'où, la « magie » qui, tout de suite, au premier éveil de la passion, s'attache pour lui à ce nom de France. Et cette magie ne s'est jamais dissipée. Le fond de l'être, chez Quinet, c'est l'amour de la patrie, c'est le sentiment national. Non pas un amour vague, un sentiment en quelque sorte réfléchi, mais un sentiment né des plus lointaines et des plus obscures émotions, un amour qui se prend à des images très nettes, à des choses concrètes. La patrie, c'est, pour lui, la terre bressanne, ce sont les

verchères de Certines, où il a gardé les bœufs avec les gamins du village, ce sont ces grands cavaliers d'Austerlitz, et les cadavres, les blessés, les armes qu'il a vus de ses yeux, touchés de ses mains, dans l'hiver de 1814, sur les routes, à la lisière des bois.

Patriote d'abord, et avant tout, Quinet ne pardonne pas à la Restauration les traités de 1815. Il pleure de joie, à revoir le drapeau tricolore, en juillet. Mais la monarchie nouvelle se montre faible et timide, au dehors comme au dedans, timide au dehors, parce qu'elle l'est au dedans, parce que la rue, selon la forte expression de Quinet, lui cache l'Europe. Elle laisse se produire autour de la France des déplacements de force matérielle ou d'ascendant moral, qui l'affaiblissent. Dès 1831, Quinet signale, avec une précision étonnante, le péril que crée pour notre pays le mouvement ascensionnel de la Prusse, qui va réaliser l'unité allemande, en se posant, en face de l'Autriche rétrograde comme le représentant de l'esprit nouveau. Durant tout le règne de Louis-Philippe, Quinet prodigue les avertissements sévères, les méprisantes exhortations à oser. Dans la seconde partie de sa vie, après le coup d'État, pendant l'exil, on peut se demander ce qu'il pardonne le moins à l'Empire, si c'est sa politique intérieure, ou sa politique étrangère ?

La guerre de Crimée et la guerre d'Italie déterminent un flottement dans la démocratie. Le canon gronde, le drapeau claque au vent. L'instinct militaire s'émeut. Il semble que la gloire des armes va compenser, en quelque mesure, l'ignominie des origines du pouvoir? Quinet, quoique cocardier, n'est pas un instant ébranlé. Sans doute, il a désiré l'affranchissement de l'Italie, et la création de l'unité italienne. Mais, outre qu'il lui déplaît que ce soit l'Empire qui y travaille, il voit distinctement toute la portée de la question romaine. Il pressent, il annonce que l'Italie ne pardonnera pas à la France de lui avoir barré la route de Rome, et qu'aux heures où la France pourrait avoir besoin de l'Italie, celle-ci se souviendra de la menace et de l'affront, plus que du secours. L'expédition du Mexique apparaît à Quinet, dès la première heure, telle qu'elle devait être, en effet : une aventure criminelle qui va engloutir la richesse, les forces vives du pays. La guerre de 1866 ne justifie que trop les prédictions de 1831. Et il annonce que la Prusse ne s'en tiendra pas là, que le conflit est désormais inévitable entre elle et nous, et que ce conflit tournera mal pour nous. Si c'est la guerre, c'est la défaite certaine (1). La guerre éclate : quelles angoisses, que de douleur dans la maison de l'exilé, à l'annonce des premiers désastres! Quoi? pas un sursaut puissant, pas une « idée militaire »?

Au lendemain de la proclamation de la République, Edgar Quinet rentre à Paris, avec Victor Hugo. Il a, lui aussi, fait serment de ne revoir la France que le jour où elle aura vomi le régime issu du coup d'État. Et ce serment, il l'a tenu. Il rentre à Paris pour prendre sa part des tristesses et des privations du siège, sa part du deuil de la patrie. Il se multiplie alors. Il rédige des manifestes, des articles de journaux. Il va voir les membres du gouvernement de la Défense nationale, pour les décider à tenter une action militaire énergique. Il parvient, non sans peine, jusqu'au général Trochu. Il lui expose le plan le plus propre à faciliter la marche d'une armée de secours. Quel désespoir, quand il constate que cet homme ne comprend pas, et ne veut pas! Quelle explosion de colère, à la nouvelle que Bourbaki se dirige vers l'Est! A l'Assemblée de Bordeaux, où le vote de Paris vient de l'appeler, Quinet réclame la lutte à outrance, repousse de son vote les préliminaires de paix... Le sacrifice une fois consommé, la France réduite, mutilée, il ne reste à Quinet qu'une manière de lui témoigner sa tendresse filiale : c'est, après tant d'années d'exil, de reprendre lentement possession du sol, de l'atmosphère de son pays. Il va « par les sentiers de France », et ce lui est une douceur infinie de retrouver la Normandie et la Bretagne, la Touraine et le Languedoc, la Bresse et les Pyrénées, de respirer cet air, de contempler cette lumière, qui lui semblent meilleurs que partout au monde, parce qu'ils viennent du ciel de France. Il n'y a jamais eu plus grand Français que ce grand humanitaire. Il n'y a pas, dans toute notre langue, un écrivain dont les livres enseignent avec plus de force persuasive la patrie, la nationalité.

* * *

Revenons maintenant en arrière, à l'enfance et à la jeunesse de Quinet. Quelles ont été ses premières impressions intellectuelles, celles qui ont décidé l'orientation de son esprit?

Jusqu'en 1815, Quinet n'a pas fait d'études. A quoi bon? Comment les parents se seraient-ils souciés d'instruire des fils que la conscription allait prendre, pour les envoyer mourir de quelque mort ignorée, dans quelque plaine inconnue? C'est seulement après la chute de Napoléon que l'on songe à la culture de l'esprit.

Cependant, la mère de Quinet, femme d'une haute et brillante intelligence, s'était attachée à former l'âme de son fils par ses entretiens, par de fortes lectures. A sept ans, sans rien savoir encore, l'enfant connaissait La Bruyère, Racine, Corneille, tout le théâtre de Voltaire, quelques pièces de Shakes-

(1) *Lettres d'Exil*, t. III, pp. 217, 221, 227.

peare. Il connaissait aussi l'idole de sa mère, Mme de Staël. Quinet a été nourri dans ce culte. A quinze ans, il essaie de lire les *Considérations sur la Révolution française*, qui viennent de paraître. Il est obligé de renoncer à cette lecture, faute d'entendre la langue de la Révolution, la langue de la liberté. Le moment approche pourtant où Quinet va comprendre Mme de Staël.

A dix-sept ans, il traverse une crise intellectuelle, la crise que beaucoup de jeunes gens ont connue vers 1820. La France, si abaissée, doit reprendre son rang. Ses destinées, si humbles sous la Restauration, doivent briller de nouveau de l'éclat le plus vif. Mais de quel éclat? Ce ne sera pas celui des armes, ce sera celui des lettres, des idées. Quelles idées? Quinet, durant l'automne de 1820, qu'il passe à sa chère campagne de Certines, cherche à voir clair dans ses propres pensées. Il se promène à travers la forêt de Seillon, et là, « sur le bord des étangs, en compagnie des hérons et des sarcelles », il rêve, il réfléchit. Il discerne deux directions, entre lesquelles il faut choisir. D'un côté, la voie ouverte par Chateaubriand ; de l'autre, la voie ouverte par Mme de Staël. Mais Chateaubriand, dont le style lui plaît davantage, c'est le passé, c'est le moyen âge. Mme de Staël, qui n'a ni l'envolée superbe de la phrase, ni la couleur, c'est l'avenir, l'avenir par la liberté. Et le jeune solitaire, anxieux, frémissant, se dit à lui-même : « C'est là qu'il faut aller, là est le siècle, là est la vie. » A dater de ce jour, Quinet, dépassant, et de fort loin, Mme de Staël, marche droit au but qu'il vient d'apercevoir : l'affranchissement intégral de l'esprit.

* * *

Il reste, pour avoir achevé l'analyse de l'homme, à rappeler ce que fut son éducation religieuse.

Le père de Quinet était, de naissance, catholique. Sa mère était protestante. Elle fit néanmoins baptiser l'enfant, le catholicisme étant le seul culte pratiqué en Bresse. Comme il reçut le baptême, Quinet fit sa première communion. Il a été préparé à cet acte religieux moins par les discours du missionnaire provençal qui lui enseigna le catéchisme, que par les leçons de sa mère.

Mme Quinet pratiquait le christianisme le plus large et le plus libre, le plus indifférent aux rites et aux formules. Sincèrement pieuse, elle priait souvent. Elle priait où qu'elle se trouvât, aux champs, dans son jardin, variant chaque jour sa prière, l'accommodant aux besoins, aux tristesses, aux soucis, aux joies du moment. La prière de Mme Quinet, c'était une conversation avec Dieu, dans l'abandon et l'effusion du cœur. Ce fut ainsi, pendant le doux printemps de Certines, en plein air, parmi les fleurs et les abeilles, à l'ombre des tilleuls et des saules, que Quinet, enfant, sentit Dieu. Il ne connut l'Église que par les messes du Père Pichon. Le Père Pichon était un vieux trappiste, qui avait passé les mauvais jours de la Révolution dans un ermitage, où il avait presque désappris la parole humaine. Il allait, de chaumière en chaumière, sa besace sur le dos, mendiant sa nourriture. Et le dimanche, il bégayait une messe hésitante, à laquelle Mme Quinet ne manquait jamais d'assister.

Entre les messes du vieux trappiste, et les prières de sa mère, Quinet avait grandi sans connaître, sans soupçonner le conflit des dogmes, et sans en souffrir. Une sorte de conciliation spontanée du protestantisme et du catholicisme s'était faite en lui. Le jour où il s'approcha des mystères de l'Église, il y porta une âme sincèrement, mais librement religieuse. Cette âme-là, il l'a toujours gardée. Il a été un ennemi résolu de l'Église, mais il n'a jamais cru que l'on pût lutter avec avantage contre elle, sans offrir un aliment à ces besoins de l'âme, que l'Église travaille depuis tant de siècles à exciter et à satisfaire.

* * *

L'histoire de la pensée de Quinet, quand on la suit entre ses années de jeunesse, et la période des cours au Collège de France, montre comment s'est opérée la fusion des trois éléments que notre analyse vient de retrouver.

A la date de 1843, — où commencent les plus fameux de ces cours — la fusion est achevée. Elle ne subira désormais aucune atteinte. Elle a produit ce que Quinet appelle quelque part « la religion du Collège de France (1) ». Voici très exactement en quoi consiste cette religion. La France n'est pas une nation vulgaire. Elle a une « mission » à remplir. Les secousses qui l'agitent, les épreuves qui, au cours de son histoire, ne lui ont pas été épargnées, sont le gage et comme la rançon de cette mission. Loin d'elle, les faciles prospérités ininterrompues! Loin d'elle, le calme et le demi-sommeil des autres nations! C'est dans la douleur que la France engendrera le dogme nouveau. Ce dogme tient en deux mots : démocratie et liberté. La vie civile n'a pas d'autre sens, elle n'a pas d'autre fin. Tous les peuples connaîtront un jour la liberté et la démocratie, la liberté par la démocratie. La France a été la première à les connaître, à les expérimenter. Elle a souffert, au cours de ses expériences. Elle souffrira encore. Mais elle remplira sa tâche jusqu'au bout. La Révolution française se continue dans les cœurs comme dans les faits. Or la Révolution, loin d'être la négation du christianisme,

(1) *Lettres d'exil*, t. I, p. 47.

constitue l'une des « époques » de son développement. La Révolution amène au jour, plus net, plus dégagé, plus visible qu'il ne le fut jamais, le principe même du christianisme, l'esprit de vie qui l'anime, le soutient, le fait durer, malgré l'Église : la liberté. On voit comment le sens religieux, le libéralisme, le patriotisme se combinent et s'organisent dans cette synthèse, dont la formule est : « la magistrature du monde » exercée par la France de la Révolution, héritière authentique et continuatrice légitime du Christ.

La formule a vieilli, je le sais. Ce n'est plus ainsi que s'expriment les esprits d'avant-garde. Mais je suis bien obligé de montrer Quinet tel qu'il a été. Il faut, au surplus, connaître cette formule, pour s'expliquer les colères, les vengeances qui ont poursuivi Quinet, et dont la plus redoutable est le silence organisé autour de son œuvre. Si Quinet n'avait été qu'un libre penseur, il eût paru infiniment moins redoutable à l'Église. L'Église ne lui a jamais pardonné, et ne lui pardonnera jamais, d'avoir été un libre penseur religieux.

***

Nous connaissons l'homme : voyons ce qu'a été l'œuvre.

Ici encore, il faut se restreindre. Je ne parlerai ni de la critique religieuse de Quinet, bien qu'elle ait précédé celle de Renan, et lui ait frayé le chemin ; ni de sa critique de la Révolution, bien qu'elle ait, seule, rendu possible l'étude scientifique de la Révolution, telle qu'elle s'élabore sous nos yeux. De l'œuvre tentée par Quinet, je ne retiendrai que les points qui ont exercé, ou qui pourraient exercer une influence directe sur la démocratie contempoaine. Je ne citerai que ses vues sur l'enseignement populaire et l'éducation du peuple par la morale laïque, ainsi que sa conception de l'esprit laïque.

La gratitude de la démocratie va — et ira de plus en plus — aux hommes qui ont créé l'école nouvelle, et développé les moyens de culture intellectuelle et morale pour la jeunesse, au sortir de l'école, un Jules Ferry, un Jean Macé, un Félix Pécaut. Ceux-là sont les plus actifs ou les plus grands d'entre les morts. Il y a aussi des vivants, dont les noms sont dans toutes les bouches. Nous avons raison d'honorer ces morts et d'aimer ces vivants, mais il ne faut pas oublier celui qui a été leur maître à tous, et le véritable initiateur du mouvement qu'ils ont continué.

En 1849, Quinet publie un livre, l'*Enseignement du Peuple*, qui est un de ses meilleurs livres, et un de ses actes les plus décisifs. Il y montre avec une rare puissance de logique et d'éloquence, que l'école laïque, l'école où s'enseigne une morale laïque, est seule capable, dans un pays où coexistent plusieurs confessions, de faire l'union des citoyens, indispensable au bien commun. Il y a, dans ce livre, une page qu'il faut citer :

> Pour moi, j'ai toujours prétendu que la société moderne possède un principe que, seule, elle est en état de professer, et c'est sur ce principe qu'est fondé son droit absolu d'enseignement en matière civile. Ce qui fait le fond de cette société, ce qui la rend possible, ce qui l'empêche de se décomposer, est précisément un point qui ne peut être enseigné avec la même autorité par aucun des cultes officiels. Cette société vit sur le principe de l'amour des citoyens les uns pour les autres, indépendamment de leur croyance. Or, dites-moi, qui professera, non seulement en paroles, mais en action, cette doctrine qui est le pain de vie du monde moderne ? Qui enseignera au catholique la fraternité avec le juif ? Est-ce celui qui, par sa croyance même, est obligé de maudire la croyance juive ? Qui enseignera à Luther l'amour du papiste ? Est-ce Luther ? Qui enseignera au papiste l'amour de Luther ? Est-ce le Pape ? Il faut pourtant que ces trois ou quatre mondes, dont la loi est de s'exécrer mutuellement, soient réunis dans une même amitié. Qui fera ce miracle ? Qui réunira ces trois ennemis acharnés, irréconciliables ? Évidemment, un principe supérieur et plus universel. Ce principe, qui n'est celui d'aucune église, voilà la pierre de fondation de l'enseignement laïque (1).

Remarquez la formule de Quinet. Il ne dit pas que le catholique doit au juif, ou le luthérien au catholique la « tolérance. » Il dit que les trois confessions — et comment ne pas en ajouter une quatrième, la confession de toutes les âmes sincères, qui n'ont pas de confession ? — doivent « s'aimer » l'une l'autre, former ce que la langue de la vieille France appelait une « amitié », expression noble et charmante, que Michelet a relevée, pour l'appliquer aux fédérations révolutionnaires. Or c'est cette « amitié » que les clergés et les morales confessionnelles sont impuissants à fonder. Ils peuvent bien préconiser ou accepter la tolérance, surtout quand ils ne sont pas les plus forts, les seuls maîtres. Mais aucun de ces clergés, aucune de ces morales confessionnelles n'enseignera jamais « l'amour » du clergé rival, de la confession adverse. Seule, l'école laïque, seule la morale laïque est en mesure de donner cette leçon.

Je voudrais savoir dans combien d'écoles cette page de Quinet est connue. Combien y a-t-il de maîtres qui l'ont lue, méditée, fait comprendre de leurs élèves ? Et si le nombre des maîtres qui la connaissent, si le nombre des écoles où elle a été l'objet d'un commentaire est, comme je le crains, assez restreint, je demande que, le 13 février prochain, le

(1) *L'Enseignement du peuple* Œuvres complètes : Hachette, p. 125-126.

jour anniversaire de la naissance de Quinet, il n'y ait pas une école de la République où cette page ne soit lue et sobrement expliquée. Que tous nos collèges aussi, tous nos lycées s'ouvrent, ce jour-là, au grand souffle salubre de la pensée de Quinet!

Il y a, dans le livre d'où cette page est tirée, vingt autres pages très belles. Il y a, dans l'œuvre entière de Quinet, des centaines de pages, où passe la même inspiration généreuse et bonne. Il faut faire un recueil de ces pages. Il faut que ce recueil soit dans toutes les mains. Chose étrange, presque paradoxale! Tous ceux qui ont écrit sur l'éducation, tous les pédagogues fameux, depuis Rabelais et Montaigne jusqu'aux maîtres de Port-Royal; depuis Rousseau et Kant jusqu'à Frœbel et Pestalozzi; depuis Rollin jusqu'à Spencer et Bain — sans oublier le vieux Coménius — ont été vantés, prônés, célébrés dans ces dernières années. Seul, Quinet a été oublié. Notre pays n'a pas l'air de se douter qu'il possède en Quinet un incomparable éducateur.

* * *

Qu'est-ce enfin que l'esprit laïque, tel que Quinet le conçoit?

L'esprit laïque, c'est, au fond, la raison. Le XVIIIe siècle s'est aussi donné pour tâche de faire régner la raison. Pour lui, la raison est le grand ennemi de la croyance traditionnelle, du préjugé héréditaire, le grand pourfendeur des abus. La raison remplit un office essentiellement critique et négatif, office nécessaire si l'on se reporte à ce temps, et si l'on réfléchit que la société moderne ne pouvait germer et pousser, avant qu'il eût été fait un grand déblayage des débris qui encombraient le sol, et le rendaient stérile. Dans la langue d'Edgar Quinet, la raison n'est pas seulement une faculté destructrice, c'est une faculté créatrice. De la raison, doit surgir tout un monde nouveau, monde civil, monde moral, monde religieux. Quinet ajoute donc quelque chose au sens du mot. Il corrige et complète le XVIIIe siècle. Non pas qu'il le renie, non pas qu'il ait été touché par l'esprit de réaction, qui atteint tant d'écrivains, entre 1820 et 1840. Mais il sent que le XVIIIe siècle a manqué d'une certaine gravité sincère et émue, qui lui est, à lui, Quinet, si naturelle. Il sent aussi que le pénétrant, le grand, le haut sérieux moral n'ont pas été les dons propres du XVIIIe siècle, et ce sont précisément ces qualités que, tout jeune encore, il aspire à conquérir, — sans doute parce qu'il les possède déjà. Il creuse la notion de raison, et il y trouve, impliquées, deux autres réalités, la personnalité, la conscience.

La personnalité : voilà le point lumineux qui, de très bonne heure, éclaire pour lui le monde des choses morales. Il a écrit, dès 1823, une histoire du développement de la personnalité à travers les âges. Cette histoire n'a jamais paru. Il ne la considérait pas comme un simple essai de jeunesse, puisqu'en 1857 encore, il comptait tirer quelque chose de son manuscrit. Les circonstances l'en ont empêché. Mais la plupart de ses livres, quel qu'en soit le sujet, si éloigné qu'il puisse sembler de ce sujet-là, tournent autour de la notion de personnalité, ou y prennent leur point d'appui. C'est par la claire vue du rôle dévolu à la personnalité humaine qu'Edgar Quinet échappe à une sorte d'ivresse panthéiste, où l'entraînait son admiration pour Herder. Et c'est en faisant intervenir la personnalité humaine, qu'il donne plus de consistance et de rigueur logique aux idées de ce penseur. L'auteur de la *Philosophie de l'Histoire de l'Humanité* propose, pour toutes choses, une explication mécanique. Mais quand il arrive au monde civil, cette explication défaille, impuissante. Il invoque un miracle, un *Deus ex machina*. Quinet ne pense pas que l'intervention du miracle soit nécessaire. L'homme porte en lui la personnalité morale : elle suffit à expliquer le monde civil.

De même, l'idée de personnalité morale conduit Quinet à réfuter la thèse de Strauss sur Jésus. Strauss voit dans la figure du Christ une création de l'imagination et de l'âme des masses. Mais si le Christ n'a pas été une personne, une personne morale plus haute, plus pure que les autres, comment s'expliquer la diffusion merveilleuse de l'idée chrétienne? C'est alors un véritable effet sans cause, que ce grand mouvement, dont le moteur premier n'existe pas. Quinet défendra encore l'existence d'Homère contre Wolf; celle des premiers héros de la Rome antique contre Niebhur, par des arguments du même ordre. Et lorsqu'il écrit l'*Histoire de la Révolution*, que reproche-t-il aux révolutionnaires? D'avoir tout voulu changer au dehors, sans s'être préoccupés de changer l'homme intérieur, de le renouveler. L'idée de la personnalité, ici encore, est l'âme de sa critique. Le véritable objet de la vie morale, de la vie religieuse, c'est la création en nous, l'affermissement, l'éducation de la personnalité.

Par quel moyen? Par le travail de la conscience sur elle-même. La conscience, voilà la force merveilleuse, inépuisable en ses effets, que l'homme a toujours négligée. Il n'a pas vu, il n'a pas senti que le véritable « pouvoir spirituel », le seul pouvoir spirituel, c'est la conscience individuelle. Anxieux de bien faire, et de bien vouloir, il a toujours été chercher au dehors le mot d'ordre, le précepte. Il l'a demandé à une révélation, quelle qu'elle fût. Il l'a demandé, dans le monde occidental, à Rome, au Vatican, puis aux Philosophes, puis à la Révolution. Il ne l'a jamais demandé à l'unique puissance dont il aurait pu l'obtenir, à sa conscience. Le pouvoir

spirituel n'est pas loin de nous, au-dessus de nous, hors de nous. Il est en nous, il est nous-même, il est ce qui, chez nous, est le plus vraiment, le plus complètement nôtre. Dépouillez l'homme de tous ses attributs, de toutes ses facultés, mettez-le à nu, réduisez-le à la plus extrême indigence d'éléments : il est un élément que vous ne réussirez pas à éliminer, sans que l'homme périsse, et c'est la conscience. L'homme cherche, péniblement, l'Église qui lui apportera la vérité avec la paix. Il n'est qu'une église pour lui, l'église intérieure, celle dont il est à la fois le pontife et le fidèle, l'autel et la Loi. Le système des idées de Quinet est suspendu à cette notion de la conscience, comme à un roc aigu. A la démocratie de s'y accrocher d'une prise victorieuse, si elle ne veut, après des vicissitudes qu'il n'est pas malaisé d'imaginer, redevenir, quelque jour, la proie des doctrines d'autorité et d'hétéronomie.

* * *

Edgar Quinet a droit à une consécration solennelle. Il y a droit de par son œuvre, et de par sa vie. Il y a droit aussi à titre de réparation nationale. Quinet est mort en pleine période de réaction. Ses funérailles n'ont eu aucun caractère officiel. Le bureau de l'Assemblée, qui aurait dû y assister, s'est abstenu. Quinet, constant aux convictions de toute sa vie, avait voulu être enterré civilement. Le gouvernement de la République, en conviant les grands corps de l'État au Panthéon, le 13 février 1903, ne fera qu'acquitter, bien tard, une dette sacrée. Dès la première heure de l'exil, Quinet disait à sa patrie, sans se plaindre, stoïquement : « Tu as été pour moi une mère sévère, je n'ai jamais connu tes caresses... Tu as été juste pour moi, sans doute, mais tu ne m'as jamais souri. » N'est-il pas temps que le sourire et la caresse de la France aillent à son enfant ?

Le Panthéon est le lieu désigné pour la cérémonie que nous demandons. Non pas seulement parce qu'il a déjà servi au centenaire de Michelet, au centenaire de Victor Hugo, mais parce que Quinet lui-même a défini, dans un écrit de 1866, avec son habituelle élévation de pensée, la fonction sociale de ce monument, et qu'il ne devrait plus s'ouvrir à personne, s'il ne s'ouvrait à l'auteur de ces pages. La Constituante avait voulu que le Panthéon fût le monument des grands hommes. Quinet se demande comment la Constituante, si elle avait plus nettement formulé sa pensée, eût classé les grands hommes ? Et voici sa réponse :

La Constituante eût classé les grands hommes d'après la justice qu'ils ont fait entrer dans le monde. Elle eût placé le plus haut celui qui a représenté le mieux l'idée du droit, de la conscience universelle ; après lui, les hommes de lumière, ceux qui ont découvert par la philosophie des vérités nouvelles; après eux, les hommes qui ont été l'ornement de leur siècle par l'art et par la poésie...

Quinet a été un poète et un écrivain, très injustement diminué par les critiques qui ne l'ont pas lu, ou n'ont lu de lui que quelques pages, ou bien ont été choqués par un défaut véniel, érigé en péché capital. Quinet est un homme de lumière. Il a fait entrer dans le trésor de nos idées morales des vérités que l'on peut appeler nouvelles, puisque, avant lui, elles étaient moins solidement établies, ayant été moins fortement pensées. Enfin, il a été l'homme du droit et de la conscience, l'homme qui a travaillé toute sa vie à faire entrer plus de justice dans le monde. Il faudrait que tout cela fût redit, et redit au Panthéon.

Mais nous ne serons pas quittes envers la mémoire de Quinet, si un orateur la glorifie, même en un langage magnifique ; si une cérémonie, même très bien ordonnée, rachète l'offense qui lui a été faite en 1875, par le bureau de l'Assemblée nationale. Nous ne serons pas quittes non plus envers sa mémoire, si quelques fragments de ses œuvres sont lus aux enfants des écoles publiques. Ce serait borner notre admiration et notre reconnaissance à une manifestation éphémère, et ce serait aussi les matérialiser à l'excès. Un grand idéaliste, un homme de foi morale ardente, comme le fut Quinet, attend de nous davantage. Il attend des lendemains à cette fête, et des résolutions viriles, qui en continuent, qui en assurent le bienfait. Il attend de la démocratie française, — de la jeunesse, surtout, qu'il a tant aimée, qu'il a tant désiré servir, qu'il a si bien servie, — qu'elles prêtent, le jour du centenaire, un nouveau et inviolable serment de fidélité à la patrie et à l'humanité, à la liberté politique et à la justice sociale, au droit, à la raison, à la conscience.

Henry Michel.



UN DERNIER AMOUR DE RENÉ [1]

Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V... (1827-1829).

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, 27 janvier 1829.

J'ai reçu vos lettres des 16 et 26 décembre. Vous avez maintenant entre vos mains une réponse de moi à ce nom de sœur que vous désiriez porter. Je vous le donne à regret, il est fatal.

(1) Voir la *Revue* des 8, 15, 22, 29 novembre, 6 et 13 décembre.

Le récit de vos rêveries me charme et entretient les miennes, tandis qu'à Paris on me croit sans doute occupé de ministère et de projets d'ambition; je me promène seul dans la campagne romaine au milieu des ruines, repassant les souvenirs de ma vie, ne demandant à Dieu qu'un peu de temps pour achever *mes mémoires* et laisser de moi un portrait fidèle ; si, toutefois, la postérité s'embarrasse de moi et se soucie de savoir ce que j'étais, et comment j'étais.

Vous faites bien d'abandonner les journaux, je n'en lis plus ; ils sont utiles à la liberté et à la politique ; mais, quand cette liberté est établie et n'est plus en péril, l'intérêt d'une gazette cesse en partie ; et, lorsqu'on est vieux comme moi, qu'on cherche le repos, le bruit des passions et du monde, qui vous arrive par la feuille du matin, vous trouble.

Vous avez vu que je fais élever un tombeau au Poussin. J'aime les renommées que la postérité a faites, et envers lesquelles les contemporains furent injustes. Mon nom restera du moins à Rome sous la protection de celui d'un homme de génie. La mélancolie et la philosophie des tableaux du Poussin me plait, et je passe des heures à les regarder.

Je vais aussi commencer une fouille; je ne suis pas heureux, et, sans doute, je ne trouverai rien, mais je trompe le temps; si cependant j'allais tomber sur quelque chef-d'œuvre enterré de Praxitèle? Cela fait battre le cœur.

C'est toujours au printemps que j'aurai un congé, et c'est cette année 1829 *que je dois vous voir*. Songez bien à cela!

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 23 janvier 1829.

L'hiver a des rigueurs extraordinaires; cette nuit, il est tombé près de deux pieds de neige, et me voilà renfermée pour quelques jours, J'aurais le temps d'aller à Rome! On ne voit ni ciel, ni terre, ni rivière, ni montagnes; on ne distingue plus que quelques traits noirs sur la blancheur de la neige; l'horizon est à dix pas. Les eaux sont enchaînées ; nul vent ne souffle. On n'entend point de bruit. L'air est glacé. Mais mon cœur joyeux bat plus vite, à l'espoir de votre prochain retour qui m'est encore rendu, et ce deuil de la nature n'offre à mes regards satisfaits qu'un spectacle agréable et nouveau. Un feu brillant égaie ma chambre. De gros bouquets de roses, de narcisses, et de violettes en parfument l'air, et mon cher *Piétrino*, ravi de me revoir, chante sa plus longue chanson de montagne.

Piétrino est un rouge-gorge qui, depuis cinq ans, revient fidèlement passer ses hivers avec moi. La nuit, il est perché près de mon lit. Le jour, il est souvent caché dans mes cheveux ; il se chauffe beaucoup, mange à ma table avec satisfaction, me suit fort loin dans mes promenades, et vole à mon appel. Quand il ne peut entrer chez moi, il frappe avec son bec en dehors des vitres et se fait ouvrir. Il y a deux ans, j'eus l'ingratitude de vouloir le marquer. Pour cela je nouai à sa patte le petit ruban d'un livre. Je ne sais comment l'accident arriva : à son retour, la petite patte était pendante et brisée. Je le soignai de mon mieux ; il guérit fort bien, et, quoiqu'un peu boiteux, le charmant petit invalide ne se souvient plus de son malheur et n'est ni moins gai, ni moins fidèle qu'auparavant.

Je ne suis pas surprise que vous aimiez notre Poussin, c'est le peintre des âmes tendres et méditatives. Le touchant rapprochement que vous faites de son sort et du vôtre m'avait émue quand je vis que vous preniez la tâche d'offrir un hommage à ses mânes délaissés. J'aime son *Orphée jouant de la lyre au bord de la mer;* il ne représente que trop fidèlement l'espèce de bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

Vous exprimez encore du regret sur ce nom de sœur, que vous croyez fatal! La première fois, la vivacité de ma joie m'étourdit sur ce mot, il glissa; aujourd'hui, j'en ai frissonné. Pourtant qu'ai-je à craindre? *Je ne vous suis inconnue que de visage.* Vous m'avez dit : *Venez à moi!* C'est ce que j'ai fait de cœur et d'âme. La reconnaissance et la pitié vous ont attaché à moi, cela ne peut changer, vous ne pouvez être mal pour moi. Si vous l'étiez, le mal serait grand sans doute ; mais, passager, il porterait son remède avec lui; car l'amitié s'éteint quand elle ne trouve pas de retour.

J'ai de tristes pensées en finissant mes lettres ; elles viennent de l'éloignement et grandissent dans la solitude.

Adieu, monsieur l'ambassadeur, je fais des vœux pour votre bonheur, dussiez-vous le trouver loin de nous.

MARIE.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, 17 février 1829.

Je vous renvoie cette lettre, qui ne valait pas les alarmes qu'elle vous a données. Ne vous inquiétez pas de mon avenir; je ne resterai pas à Rome, et je ne serai rien dans le ministère; je rentrerai avec joie dans mon hospice pour le reste de mes jours; je vous aurai vue et je serai heureux. La mort du pape ne me retiendra pas ici au delà de l'époque où je comptais demander un congé, c'est-à-dire après Pâques; la nouvelle élection d'un autre pape ne peut pas se prolonger au delà d'un ou deux mois. Mais

voyez une preuve de cette fatalité qui s'attache à mes pas : Léon XII m'aimait ; j'avais gagné toute sa confiance, et ma présence l'a fait mourir ! Ne vous troublez pas pour tout ce que vous voyez et lisez dans les journaux ; mon nom m'y paraît, pour moi, comme celui de l'empereur de la Chine, tant j'y suis indifférent. Cela n'est peut-être pas bon, mais cela m'est venu de trente ans d'habitude. Quant à Rome, où tant de gens sont restés longtemps, personne n'était moi, ni dans ma position.

Souvenez-vous d'une seule chose : je n'ai accepté l'ambassade de Rome que pour La Ferronnays. S'il ne rentre pas au ministère, je donnerai ma démission, et, dans tous les cas, je veux, dans une époque peu éloignée, sans faire de bruit, sans scène et sans fâcherie, demander au Roi la permission d'aller mourir à l'infirmerie de Marie-Thérèse.

Je suis, comme vous le pensez, bien accablé d'affaires dans ce moment : c'est un courrier extraordinaire qui vous porte cette lettre ; ainsi vous la recevrez un peu plus tôt que de coutume. Écrivez-moi, ma sœur, et ne rêvez plus des tristesses et des ennuis que je ne vous donnerai jamais !

Chateaubriand.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Hauteville, 21 mars 1829.

Vous me renouvelez, mon cher maître, la promesse de venir me voir. J'apprécie convenablement cette promesse; elle m'impose l'obligation de vous dire quelques mots de ma position. Ils serviront d'apologie à une démarche qui me coûtera de vifs regrets, mais à laquelle je suis forcée. Jugez-en !

Il y a eu un an au mois de janvier que M. de V… me pria d'aller demander à M. Roy un changement de résidence qui eût été alors, et qui serait encore aujourd'hui, un événement heureux pour nous. Je ne sais si vous avez oublié la raison qui me fit rester ici? Un nouveau malheur réveilla le projet de M. de V… ; une banqueroute presque générale à Valence consomma notre ruine, il y a six mois, et me mit dans l'impossibilité de remplir mes engagements avec ma mère autrement qu'en lui abandonnant Hauteville. Dès lors il devint indispensable que je fusse *solliciter*, ce que souhaite M. de V… Je devais donc partir pour Paris au mois d'octobre ; je ne pus m'y résoudre. Je renvoyai mon voyage au mois de décembre, à l'ouverture des Chambres. Quand cette époque fut arrivée, je reculai mon départ jusqu'au mois de mai prochain. Mais, enfin, M. de V… s'est affligé de ces lenteurs : il craint qu'elles n'entraînent la dernière planche à laquelle il voudrait s'attacher. M. de Berbis pense comme lui ; je vais donc partir. Si mon cher maître se souvient encore de moi, il me plaindra, il m'approuvera. Il recevra tous ces détails avec indulgence ; quelque ennuyeux qu'ils soient, je suis forcée de les lui donner plutôt que de lui laisser croire que c'est par inconstance ou par légèreté que je m'éloigne de chez moi, lorsque le temps approche où il doit y venir. Non, je ne puis renoncer à l'honneur et au bonheur d'y saluer à la fois mon frère et mon hôte, l'élu de mon cœur, je n'y puis renoncer que forcément et avec un regret amer. Adieu donc, espérance trop chère, si longtemps nourrie ! Adieu, retraite chérie ! montagnes solitaires, tranquille séjour ! Adieu ! beaux ombrages, eaux fraîches et pures, adieu ! Et vous, oiseaux du ciel, dont mes soins avaient fait des hôtes reconnaissants et fidèles, vous reviendrez ici et je n'y serai plus ! Oh ! puissé-je y revenir aussi, mais je n'ai pas vos ailes et votre liberté ! J'ose à peine vous dire que je regrette les fleurs des pêchers et des amandiers, celles d'acacias et de marronniers, les roses, les cerises, et, je crois, jusqu'aux feuilles des ronces et aux pierres du chemin.

Mais tout cela s'efface devant une pensée dominante : je vous verrai. Je profiterai de tous les moments que vous pourrez me donner. Puissé-je vous paraître aussi affectionnée que je le suis en effet, aussi aimable que je voudrais l'être pour gagner votre amitié durant le seul temps de ma vie que je dois passer près de vous ! Vous-même, mon frère, resterez-vous longtemps à Paris? Soyez assez bon pour me le dire, parce que je veux régler mon itinéraire sur le vôtre, autant qu'il me sera possible. Que j'aimerais à savoir beaucoup de choses de vous avant de vous voir ! Je m'effraie de paraître devant vous en ne connaissant que quelques-uns de vos ouvrages, tandis que vous, vous me connaissez si bien. J'espère que je comprendrai mieux vos paroles que vos lettres, qui me causent souvent du trouble et du découragement. Cependant, je trouve dans chacune d'elles *un mot* que je crois tendre et que je prends *pour moi ;* ce mot renoue mon lien et me fait de nouveau vous écrire en toute confiance ; mais il me vient souvent à votre sujet des pensées qui ne sont pas moins singulières que notre position. Une entre mille : *Quand les génies vivent sur la terre, sont-ils susceptibles de soins tendres et doux envers les mortels qui leur sont donnés?*

Je ne sais encore où je logerai à Paris. C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien m'écrire chez M. Henri Hildibrand ; j'y enverrai chercher vos lettres. Je désire que vous m'écriviez le plus souvent possible, et que vos lettres soient bien bonnes ! Elles seules pourraient alléger mes regrets.

Adieu, monsieur l'ambassadeur, je prie Votre Excellence de ranimer mon souvenir dans son

esprit; tant de choses l'occupent que je crains d'en être effacée. MARIE.

J'ai toujours suivi mon cher maître. La mort de Léon XII, qui l'aimait et dont il possédait la confiance et l'affection, le beau discours de l'ambassadeur de France au conclave, et le succès de la fouille m'ont occupée tour à tour.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, 17 mars 1829.

Votre lettre du 22 janvier m'a charmé! Je voudrais être ce pauvre petit rouge-gorge : vous me donneriez l'hospitalité le soir et le jour. Je vous suivrais à la promenade. Quand habiterai-je la solitude, quand en finirai-je du monde et de la vie?

Vous savez maintenant le grand malheur qui est arrivé à Rome. J'ai perdu Léon XII, un pape qui était devenu mon ami. Je le regrette sincèrement, et tous les jours je lui demande, dans le ciel où il est, de prier pour moi. Son successeur sera bientôt nommé. Alors je serai libre et rien ne m'empêchera d'être en France (comme je le comptais) au mois de mai; quoi qu'il arrive, je vous verrai et vous ferez de moi ce qu'il vous plaira. Vous êtes prompte à me menacer de l'oubli de votre amitié; vous ne serez pas facilement débarrassée de la mienne.

J'étais sûr que le Poussin vous charmait : c'est le peintre des âmes souffrantes et des imaginations mélancoliques. J'ai un plaisir que je ne puis dire à lui élever un monument et à mêler mon nom au sien sur une tombe. Je voudrais être riche pour acheter votre vieux château. Combien coûterait-il?

Enfin, votre Dominique de Vicq m'a été au cœur. Marie était dans un jour de sympathie avec son inconnu. Il n'y a qu'un côté de mon esprit qu'elle ne comprend pas : elle me croit toujours occupé de mon amour-propre ou de mon ambition! Je lui proteste que je n'ai ni l'amour d'un vain bruit, ni celui des places. Je suis, sous ce rapport, d'une indifférence dont elle ne se fait pas la moindre idée. Je la pousse trop loin, car, si le peu de bien qu'on peut dire de moi me touche peu, je devrais être sensible aux calomnies; or, elles ne me troublent d'aucune façon, et je lis ce qu'on dit de moi comme si on le disait de l'empereur de la Chine. Quant aux emplois, je ne me défendrais pas d'avoir de l'ambition, c'est la passion des hommes de mon âge; mais le fait est que cette passion m'est totalement inconnue. Je n'ai eu qu'une seule passion dans ma vie, et ce n'était pas celle-là.

J'attends de nouvelles lettres de Marie; elles me font grand bien sur ces ruines.

CHATEAUBRIAND.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Rome, 18 avril 1829.

Votre lettre m'embarrasse beaucoup : vous me dites que vous partez pour Paris, et en même temps que vous réglerez votre marche sur la mienne; où donc alors vous écrire, à Paris ou à Hauteville? Je ne sais plus quand j'y serai moi-même, pas certainement avant la fin de mai, si, toutefois, je quitte Rome. Ma vie est tellement le jouet des événements que je ne puis jamais dire ce que je deviens. Si vous arrivez avant moi à Paris, visitez mon ermitage; vous y trouverez des arbres, pas si beaux que les vôtres, mais qui vous parleront de moi; vous verrez que j'étais aussi isolé dans cette grande ville, que vous l'êtes dans vos montagnes. Je n'aspire qu'à rentrer dans cette retraite, où m'appellent le temps qui fuit et la mort qui me réclame; il est donc possible que je rencontre enfin mon inconnue? Quel effet ferai-je sur elle et quel sentiment fera-t-elle naître en moi? Eh bien! si je gâte son propre ouvrage, si je ne suis plus à ses yeux ce qu'elle s'était plu à me faire, je me réfugierai dans ses vieilles illusions, dans ses songes, je lui demanderai de vivre dans l'image qu'elle s'était créée et d'oublier la triste réalité.

Je n'ai pas trop à me louer de l'obligeance de M. Roy; mais, si je puis vous être bon à quelque chose, Marie n'aura qu'à me donner ses ordres. Hélas! et moi aussi, j'ai quitté des vieux châteaux, des lieux que j'aimais et où j'aurais voulu passer ma vie! Je suis comme ces arbres que les pépiniéristes veulent vendre, et qu'ils déplantent et replantent tous les ans, de peur qu'ils ne s'enracinent; mais, au bout de quelque temps, le pauvre arbre, qui n'a point de sol paternel, se dessèche et meurt dans la terre nouvelle où on l'a mis.

Cette lettre vous attendra entre les mains du fidèle Henri, rue d'Enfer.

Quel bonheur pourtant de voir Marie! mais je ne puis y croire.

CHATEAUBRIAND.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Paris, 10 mai 1829.

Mon âme n'est pas avec moi : elle n'est plus avec vous, mon espérance est perdue; mes vœux sont incertains, mes regrets confus. Dès mon arrivée ici, j'ai été malade comme je le fus il y a un an. Je suis restée enfermée au milieu des pierres et du bruit de la place Vendôme sans voir personne, n'osant ni penser ni agir, de peur de m'assurer davantage que je suis sortie de ma vallée, que vous n'y êtes pas

venu, que je suis à Paris sans vous, que vous n'y viendrez pas, et qu'après avoir reçu de vous les noms de sœur et d'amie, ma vie s'achèvera sans doute sans que j'aie reçu un regard de vos yeux, ni recueilli un mot de votre bouche. Il est probable, mon cher maître, que vous m'avez adressé quelques mots de consolation; mais je n'ai pas osé m'en assurer, je voulais repartir sans voir votre maison, ni votre portrait; j'espérais, je crois, me détacher de votre idée, comme les autres fois, mais il est trop tard. Je vous regretterai tant que je serai sur la terre. Si vous devenez plus heureux et plus affectueux pour moi, je me consolerai peu à peu. Je sais plier devant le malheur et vivre de regrets cachés.

17 au soir. — M. H. H... sort d'ici; il dit que vous arrivez! Il m'a montré une petite lettre de vous. J'ai feint de la lire, mon trouble était si grand à ses paroles que je n'ai pu lire un seul mot. Il assure que vous serez ici vers le 25, mais je ne mérite pas ce bonheur, je n'ai pas assez de soumission à la vovolonté de Dieu: j'étais lasse de tout, et surtout de moi-même!

Depuis plusieurs jours, votre nom retentit plus que jamais, et durant ce temps, une feuille muette et inanimée vient de si loin déposer dans le fond d'une âme étrangère toute la mélancolie de la vôtre, ô maître chéri! Avec quelle tendre et profonde sympathie je suis vos impressions et les événements! M. H. H... était, m'a-t-il dit, spécialement chargé par vous de me montrer votre retraite, j'irai donc, et dans des dispositions bien plus douces que je ne croyais, et, si cette visite m'attache davantage à vous, vous en serez responsable.

20 mai. — J'ai passé quatre heures *chez vous*. En entrant dans la cour, le chant du rossignol et le parfum des fleurs m'ont frappée: j'ai cru retrouver ma vallée et votre présence. Le cœur m'a presque manqué; mon bon custode ne s'en est pas aperçu. Du premier regard j'ai admiré avec joie la *vaste* étendue de votre parc et de *vos bois* qui, se développant à droite et à gauche, laissent en face l'air et la vue s'étendre librement dans un large espace. C'est planté de main de maître, Delille et Morel ne l'auraient pas mieux agrandi. Nous avons d'abord visité l'appartement de Mme de Ch...; votre portrait n'y était pas, je n'en ai pas été fâchée, c'était assez d'émotion pour un jour. Nous sommes ensuite montés chez vous. Avec quel sentiment religieux je suis entrée dans votre bibliothèque! Je voulais y tout examiner, mais la place où vous écrivez a captivé tous mes regards et toutes mes pensées. J'ai appuyé ma main sur ce bureau, dépositaire de tant de gloire et de tristesse. Je ne pouvais m'arracher de cet endroit; j'y demeurai comme charmée; nous avons ensuite visité le jardin; je l'ai examiné comme le mien. Tous vos élèves sont frais et vigoureux. Les peupliers de l'allée droite et longue viennent à merveille; mais ne sont-ils pas un peu trop serrés? Vos massifs sentent déjà bon. J'ai rapporté un énorme bouquet de fleurs de *chez vous*, elles sont *là* devant moi; je crois rêver! Je me suis assise à l'ombre sur un banc de pierre près de la butte. Votre fidèle Henri causait, il me disait avec quel plaisir il venait soigner et visiter votre demeure, et combien il s'y trouvait tristement en votre absence; combien vous étiez adoré de tous, dans le voisinage; il parlait de votre bonté d'âme; de vos goûts simples et modestes; de votre amour pour le bien. Cet honnête homme se livrait à son attachement pour vous sans y penser et sans attention: et, moi, je ne songeais plus ni à lui, ni à moi. Je recueillais ses paroles, elles descendaient sur mon cœur abattu comme la rosée du ciel sur une terre altérée, des larmes douces coulaient lentement sur mon visage et rafraîchissaient mes yeux. Je me représentais que, dans un avenir bien éloigné, d'autres étrangers viendraient à cette même place répandre comme moi des larmes de regret et d'admiration.

Je suis restée longtemps avec la supérieure, je lui ai demandé si elle ne se trouvait pas bien plus heureuse dans ce lieu charmant que dans cet entassement d'infortunes (l'hospice de la Charité), où elle était auparavant. « Non, m'a-t-elle dit, le contentement est le même quand on fait son devoir. » Oh! je l'avoue, cette vertueuse abnégation est au-dessus de ma portée. Je comprends mieux le regard de la sainte, qui dévoile si simplement tout ce que l'âme humaine peut contenir de tendresse et d'adoration.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, jeudi soir, 28 mai 1829.

Vous avez vu ma petite maison; maintenant c'est moi qu'il faut voir. Comment allez-vous faire? Vous voilà obligée de me donner un rendez-vous; dites-moi donc l'heure et le jour de la fin de nos illusions.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Paris, 28 mai à minuit, 1829.

Mon cher maître, je vous remercie de votre prompt message; je l'avais pressenti. Ma porte était fermée pour tout autre que M. H. H...

Ma pauvre amitié étrangère est toute troublée devant les convenances; votre bonne délicatesse me remettra. J'ai peur à mon tour; ne parlez pas d'illusions, cela me fait mal: je n'en ai jamais eu, mais je

crains les vôtres. Les anciens amis doivent passer avant moi, et le Roi par-dessus tout. Je ne veux pas disposer de vos moments, mais je prie Votre Excellence d'accepter la disposition des miens. Fixez donc vous-même le jour et l'heure où je dois recevoir une visite regrettée depuis tant d'années.

Lettre de M. de Chateaubriand.

Paris, vendredi matin, 29 mai 1829.

Demain, à une heure, je serai chez vous. Mille hommages à Marie.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Paris, 31 mai 1829.

Mon frère, vous m'avez trompée involontairement. J'ignorais votre âge à sept ou huit ans près. Quel qu'il eût été, je vous aurais adressé ma première lettre telle qu'elle était. Mais, dès le commencement de votre correspondance, vous m'avez si souvent parlé de vos années et de vos cheveux blancs, que, mes idées ayant suivi cette direction, j'adressais librement, à celui que vous me représentiez, l'hommage d'une tendresse dévouée comme si cet hommage était flatteur pour lui, sans être malséant pour moi. Vous êtes plus jeune que je ne croyais ; vous paraissez plus jeune que vous n'êtes, et mes lettres sont inconvenantes. Mon orgueil en souffre, vous me consolerez aisément en me traitant comme une femme qui voit ce qu'elle est et sent ce qu'elle vaut. Cette peine d'amour-propre troubla hier le bonheur que j'aurais eu à vous voir. Qu'elle soit oubliée ! Que n'êtes-vous plus jeune encore, ô mon frère, pour la gloire de notre pays et le bonheur de ceux que vous honorez en les aimant ?

Que l'erreur où j'étais ne vous surprenne pas ; il y a toujours eu un peu de folie dans ma manière de vous aimer. Je ne m'informais jamais des circonstances qui vous étaient personnelles, et ne parlais de vous que dans des discussions générales.

J'ignore de vous ce que tout le monde en sait. Je n'ai pas voulu lire vos derniers ouvrages. Il y a quatre ans que la lecture de l'*Itinéraire* me ramena trop à vous. En vous lisant, on éprouve une admiration passionnée qui détourne de tout, et l'âme s'abreuve d'une sorte de tendresse vague qui ne trouve rien digne d'elle et ne sait où s'attacher.

7 juin. — Je vous ai revu, aimable, doux et triste ; vous m'avez dit souvent : « Je vous aime tendrement ! » mon cœur est presque consolé.

Samedi, j'oubliai de vous dire que M. de Neuville m'avait engagée à ne pas manquer son mardi parce que, dit-il, « j'ai un cadeau à vous faire : je vous présenterai à M. de Chateaubriand et vous ferai faire connaissance avec lui. » Je ne répondis pas, mais je m'inclinai en signe de remerciement. Personne ne connaît mieux que M. de Neuville mon sentiment pour vous ; pourtant, je ne lui ai pas parlé de notre correspondance, de peur qu'il m'accusât d'être romanesque. Je hais les grands salons, mais j'irai chez M. de Neuville parce que je ne veux pas perdre une occasion de vous voir. Je préviens donc mon cher maître que sa nouvelle sœur lui sera présentée demain.

Réponse de M. de Chateaubriand.

Mardi, 9 juin 1829.

J'accepte la présentation et je vous répète mille fois que j'aime tendrement Marie. Venez de bonne heure, parce que je m'en irai vite.

Lettre à M. de Chateaubriand.

Paris, 16 juin 1829.

Mon ami chéri !

Vous avez trop oublié votre malheureuse sœur. Si vous saviez le mal que ce long oubli lui a fait, vous en seriez affligé.

Elle a besoin d'un conseil : elle vous le demande, le lui refuserez-vous ?

Si nous devons nous revoir, écrivez-moi le jour, quelque éloigné qu'il puisse être. Je vous en prie, parce que l'anxiété et l'attente déçue me font mal. Ma santé est très altérée.

Marie.

Du 17. — Je n'osais pas envoyer ma lettre, mais je viens de lire votre discours d'hier ; il a fait sortir beaucoup de larmes de mon cœur et m'a donné du courage. « *Vous sympathisez avec tout ce qui souffre* » ; vous viendrez donc consoler votre fidèle amie.

Réponse de M. de Chateaubriand.

18 juin, jeudi,

J'ai passé mes heures à la Chambre des Pairs et mes soirées en dîners ministériels ; demain matin (je ne puis le soir) je serai chez Marie.

Chateaubriand.



LE TRAVAIL DU STYLE
DANS GUSTAVE FLAUBERT

D'APRÈS SES MANUSCRITS INÉDITS (1)

II

Donnons un deuxième exemple de refontes successives. Nous choisissons à dessein un *court* morceau : la scène de l'Extrême-Onction, administrée à Emma Bovary mourante.

PREMIÈRE RÉDACTION-PROJET

Le prêtre dit le *Misereatur* et l'*Indulgentiam* et, étendant la main droite, prononça des paroles d'absolution et commença les onctions, qui devaient remettre ses péchés, comme par ces parties du corps, avec l'extrémité du pouce droit, qu'il trempe chaque fois dans l'huile des infirmes, renfermée dans un vase d'argent... Aux yeux, sur les paupières qu'il ferma, aux narines, sur les lèvres, sur les mains...

Flaubert, se contente, dans cette première note, d'écrire le *geste général*. Il indique les cinq sens, mais il n'a pas encore trouvé les images qui s'y rapportent.

DEUXIÈME RÉDACTION

Le prêtre récita le *Misereatur* et l'*Indulgentiam* et, après des paroles d'absolution, trempant le pouce droit dans l'huile sainte, il commença les onctions, *pour effacer sur tous les membres les souillures du péché. Il lui ferma de l'index les paupières* et toucha d'abord *ces yeux qui*... les narines qui *se délectaient à la suavité des odeurs*... les lèvres, paroles *et gourmandises*... aux doigts qui avaient passé dans la chevelure de ses amants et qui se réjouissaient à tous les *contacts*...

C'est presque le même morceau que le premier. Flaubert commence à préciser les pensées qu'il développera pour les narines, les lèvres et les doigts.

TROISIÈME RÉDACTION

Il prononça les onctions qui devaient *effacer sur tous ses membres les souillures du péché*, d'abord sur les yeux, *ses longs yeux pleins de flammes* autrefois, quand ils (enviaient) *convoitaient* toutes les *somptuosités terrestres;* puis, sur les narines *dilatées autrefois, friandes* de brises tièdes et de senteurs amoureuses, ensuite sur sa bouche qui avait *bégayé de tendresse* (gourmandise raffinée des mensonges), qui avait soupiré de toutes les convoitises, qui avait menti, *qui s'était ouverte pour les cris de la luxure*, puis sur les mains *aux doigts effilés dont le souple épiderme frémissait à tous les contacts* et que les vers *du tombeau ne pourraient même pas chatouiller* (!!) ne feraient même pas...

Cette fois, l'image accompagne chacun des cinq sens. Les phrases d'essai sont développées. Flaubert n'aura plus qu'à effacer pour fixer le fond.

Voici l'avant-dernière version. Nous la mettons en regard du texte définitif, et nous imprimons en italiques ce que Flaubert a encore retranché comme inutile :

QUATRIÈME RÉDACTION

Ensuite il récita le *Misereatur* et l'*Indulgentiam et prononça à voix haute quelques paroles d'absolution*, et trempant son pouce dans l'huile *sainte*, il commença les onctions : d'abord sur les yeux, qui avaient tant *envié* toutes les somptuosités terrestres; puis sur les narines, *autrefois* friandes de brises tièdes et de senteurs amoureuses; puis sur la bouche, qui s'était ouverte pour le mensonge, qui avait gémi d'orgueil et crié dans la luxure; puis sur les mains, *dont le souple épiderme... jadis qui se plaisaient* aux contacts suaves et que *les vers du tombeau ne pourraient même plus chatouiller;* puis sur les pieds *qui l'avaient portée aux rendez-vous, foulé le pavé des rues* et qui ne marcheraient plus.

TEXTE DÉFINITIF

Le prêtre récita le *Misereatur* et l'*Indulgentiam*, trempa son pouce droit dans l'huile et commença les onctions : d'abord sur les yeux, qui avaient tant convoité toutes les somptuosités terrestres; puis sur les narines, friandes de brises tièdes et de senteurs amoureuses; puis sur la bouche, qui s'était ouverte pour le mensonge, qui avait gémi d'orgueil et crié dans la luxure; puis sur les mains, qui se délectaient aux contacts suaves; et enfin sur la plante des pieds, si rapides autrefois, quand elle courait à l'assouvissance de ses désirs, et qui maintenant ne marcheraient plus.

On voit la supériorité de la dernière version.

Envié les somptuosités terrestres était un mot faible. *Convoité* est plus fort, plus exact.

Flaubert sacrifie le « souple épiderme », et, au lieu de « *se plaisaient* aux contacts suaves », il met le mot plus fort : « qui *se délectaient* ».

Il renonce enfin à la ridicule idée du chatouillement des pieds; et, d'une seule phrase : « si rapides autrefois quand elle courait à l'*assouvissance* de ses désirs » (un mot à la Bossuet), il remplace le banal : « qui l'avaient portée aux rendez-vous et foulé le pavé. »

III. — LES RATURES

Nous avons cité jusqu'ici des exemples de rédaction qui montrent avec quelle lenteur Flaubert procède à l'engendrement d'un morceau.

Donnons maintenant quelques exemples de ratures simples, changements de phrases ou changements d'expression, pris dans le dernier texte, que l'auteur a revu et corrigé avant de le livrer au copiste.

Nous mettons en italiques, dans le texte revu, les mots supprimés par Flaubert. On n'a qu'à comparer

(1) Voir la *Revue* du 13 décembre.

à droite le texte de l'édition, pour voir comment ces mots sont remplacés.

DERNIÈRE RÉDACTION	MÊME TEXTE, CORRIGÉ POUR L'ÉDITION
Elle songeait *quelquefois, quand elle était seule surtout*, que c'étaient là *pourtant* les plus beaux jours de sa vie, lune de miel, comme on disait. Pour en goûter la douceur, il eût fallu sans doute s'en aller vers ces pays *faits tout exprès* pour les *lendemains de mariage*.	Elle songeait quelquefois que c'étaient là pourtant les plus beaux jours de sa vie, lune de miel, comme on disait. Pour en goûter la douceur, il eût fallu sans doute s'en aller vers ces pays *à noms sonores, où les lendemains de mariage ont de plus suaves paresses*. (*Mme Bovary*, p. 43.)

Par la première suppression, Flaubert enlève le mauvais effet résultant de trois conjonctions : « Quelquefois... surtout... pourtant... », et, en allongeant la dernière phrase, il change une finale de paragraphe très plate en finale très harmonieuse.

IV

Flaubert, qui a tant aimé l'épithète, en est sobre parfois :

Quand le soleil se couche, on respire au bord des golfes le parfum *suave* des citronniers *en fleurs*.	Quand le soleil se couche, on respire au bord des golfes le parfum des citronniers.

D'autres fois, il sacrifie des images trop vives, d'un goût grossier.

C'est ainsi (*Édition*, p. 47) qu'il a supprimé cette phrase :

Quand elle eut ainsi un peu *battu le briquet sur son cœur*, et qu'elle *s'y fut écorché les doigts de sa volonté*.

Nous lisons ailleurs :

Une fois dix heures sonnées, il s'endormait, et souvent sa tête *ballottante* allait roussir la mèche de ses bonnets de coton à la flamme de la chandelle...

Il adoucit l'épithète :

Une fois dix heures, il s'endormait, et souvent sa tête *alourdie* allait roussir la mèche de ses bonnets, etc.

Elle prenait à travers champs... Son foulard, noué sur sa tête *claquait* au vent.

Claquait au vent a été remplacé par : *s'agitait au vent*.

Plus loin :

Quand elle s'en revenait de chez lui, elle jetait tout à l'entour des regards *effarés*.

Regards *effarés* a été remplacé par regards *inquiets*.

Dans le chapitre XIII de *Salammbô*, Flaubert avait écrit (dernier texte) :

Le croissant de la lune *luisait* en plein azur,

Il a trouvé plus simple de corriger par :

Le croissant de la lune *brillait* dans le ciel.

Il a pourtant employé ce mot dans un autre passage à la lune :

Luisante et ronde, tu frôles les monts comme la roue d'un char (*Salammbô*).

La Fontaine avait dit :

La lune alors *luisait*. (*Le Renard et les Dindons*.)

Ailleurs :

Aucun ne la considérait avec une attention *plus âpre* qu'un jeune chef Numide.

Il remplace simplement par :

Aucun ne la regardait comme un chef Numide...

Dans le passage suivant, au contraire, Flaubert pousse l'image :

Des bracelets à médaillon *bordaient* les corsages, scintillaient aux poitrines, *remuaient* sur les bras nus.	Des bracelets à médaillon *frissonnaient* aux corsages, scintillaient aux poitrines, *bruissaient* sur les bras nus.

V

Le choix du mot plus fort n'est pas une règle absolue. C'est souvent le mot plus faible qu'il faut employer. Mais, en général, le mot le moins éloquent, le plus ordinaire, le moins significatif est presque toujours celui qui vient d'abord sous la plume.

Flaubert avait écrit (dernière rédaction de *Salammbô*) :

Comme les conquérants, qui *se plaisent* à exterminer..

Le verbe : *se plaisent* était faible. Les conquérants, ivres de leurs victoires, font plus que *se plaire*.

Il rature et met l'expression saillante :

Comme les conquérants, qui *se délectent* dans leurs exterminations. (*Édition*, p. 183.)

Autre exemple :

Un émoi continuel, agitait le collège des pontifes.

Flaubert renforce :

Une anxiété permanente agitait le collège des pontifes.

Ailleurs :

	CORRECTIONS
Il se labourait la *figure* avec ses ongles.	Il se labourait la *face* avec ses ongles.
J'ai *travaillé* dans les étuves.	J'ai *haleté* dans les étuves.
Mais la haine *fit oublier* toute réserve.	Mais la haine *emporta* toute réserve.

VI

Nous l'avons dit souvent :

L'effet d'une description n'est pas dans la lon-

gueur, mais dans l'énergie. Voici comment Flaubert savait les condenser :

Les joncs sifflaient à raz de terre : la *cime* des bois se [illegible] *comme une branche*, et les feuilles des hêtres, *à la* [illegible]*, se communiquant* [illegible] *leur mouvement*, bruissaient *toutes à la fois*, en un frisson rapide, *tandis que* les *cimes* agitées, se balançant toujours, continuaient leur grand murmure.	Les joncs sifflaient à raz de terre, et les feuilles des hêtres bruissaient en un frisson rapide, tandis que les cimes, se balançant toujours, continuaient leur grand murmure. (*Édit.*, p. 49.)

Ces lignes sont un modèle de concision. Ce qu'il y avait de force dans les idées est resté; ce qu'il y avait de faible s'est perdu en route.

VII. — AUTRES EXEMPLES DE RAPIDITÉ

Quand l'ennui d'Emma *quelque temps se fut arrêté sur cette deception, et que les souvenirs du passé, comme une danse, eurent bien tourné tout autour de sa tête*, la place de nouveau resta vide et alors la série des mêmes journées recommença.	Après l'ennui de cette déception, son cœur de nouveau resta vide, et alors la série des mêmes journées recommença. (p. 68.)

Flaubert pousse la condensation jusqu'à son point extrême. Son grand effet vient de là :

Le bourg était endormi *La lune brillait*. Les piliers des halles allongeaient *sur la place obliquement* de grandes ombres. La terre, *plus légère sous les pas, douce sous les pas*, était toute grise, comme par une nuit d'été.	Le bourg était endormi. Les piliers des halles allongeaient de grandes ombres. La terre était toute grise, comme par une nuit d'été.

Et ceci encore :

Dès lors le souvenir de Léon fut le centre de ses ennuis, *l'occupation de son désœuvrement, la compagnie même de sa solitude*, et il y pétillait comme dans un steppe de Russie un feu *que des voyageurs disparus ont laissé* sur la neige.	Dès lors ce souvenir de Léon fut comme le centre de son ennui; il y pétillait plus fort que dans un steppe de Russie un feu de voyageurs abandonné sur la neige. (*Édit.*, p. 136.)

Flaubert a sorti l'idée qui résume ces lignes; il rejette l'encombrement des mots, l'amplification banale composée d'équivalents, et il sert l'image mère toute seule.

Voici une description prolixe, doublée d'une image de mauvais goût, que Flaubert simplifie en trois fortes lignes.

Mais, *sous la poésie* de l'heure présente, sa vie passée, si longue cependant, se rapetissait tout à coup, *rentrant en soi comme les tubes d'une lorgnette*, et elle doutait presque de l'avoir vécue, tant la place maintenant en était petite dans sa pensée. Tout cela lui paraissait de loin, comme le souvenir d'un rêve.	Mais, aux *fulgurations* de l'heure présente, sa vie passée si *nette* jusqu'alors, *s'évanouissait* tout entière, et elle doutait presque de l'avoir vécue. (*Édit.*, p. 56.)

Non seulement ceci est une simplification; mais quels changements énergiques : *fulgurations de l'heure* présente, au lieu de : la *poésie de l'heure* présente; *si nette*, au lieu de *si longue; s'évanouissait*, au lieu de : *se rapetissait*.

Exprimer sa pensée avec le moins de mots possible a toujours été une loi pour Flaubert.

Voici comment il simplifie une mauvaise tournure trop souvent employée dans le style :

Elle faisait des efforts pour se tenir éveillée, afin de prolonger l'illusion de cette vie luxueuse, *qu'il allait tout à l'heure falloir abandonner*.	Elle faisait des efforts pour se tenir éveillée, afin de prolonger l'illusion de cette vie luxueuse *qu'il lui faudrait tout à l'heure abandonner*. (*Edit.*, p. 58.)

VIII

Mme Bovary, on s'en souvient, a gardé l'éblouissement de la luxueuse fête donnée à la Vaubyessard aux premiers temps de son mariage. Plus tard, amoureuse de Léon, elle est prise par le même regret de sa personne absente. Elle le revoit, comme elle revoit l'ancienne fête.

Nous trouvons ici, dans le dernier manuscrit de Flaubert, une description de pure rhétorique, dont il a senti le côté artificiel et qu'il a eu le bon goût de supprimer. La voici :

> Il (Léon) était nombreux comme une foule, plein de luxe lui-même et d'irritation; mais, au souvenir de la vaisselle d'argent et des couteaux de nacre, elle n'avait pas tressailli si fort qu'en se rappelant le rire de sa voix et la rangée de ses dents blanches. Des conversations lui revenaient à la mémoire, plus mélodieuses et pénétrantes que le chant des flûtes et que l'accord des cuivres. Des regards qu'elle avait surpris lançaient des feux comme les girandoles de cristal, et l'odeur de sa chevelure et la douceur de son haleine lui faisaient se gonfler sa poitrine mieux qu'à la bouffée de serre-chaude et qu'au parfum des magnolias.

Flaubert a eu raison de supprimer ces lignes. Il n'était que trop enclin à ces sortes d'amplifications littéraires. On les rencontre fréquemment sous sa plume; celle-ci, entre autres, qui est très belle, cette fois, parce qu'elle est tout à fait en situation :

> La tendresse des anciens jours leur revenait au cœur, abondante et silencieuse comme la rivière qui coulait, avec autant de mollesse qu'en apportait le parfum des seringas, et projetait dans leurs souvenirs des ombres plus démesurées et plus mélancoliques que celle des saules qui s'allongeaient sur l'herbe. (*Edit.*, p. 220.)

IX

On sait que Flaubert s'interdit autant que possible l'emploi des verbes auxiliaires.

Quand il ne peut s'en passer, il les simplifie.

Au lieu de : « Elle tâchait de deviner quelles *pouvaient être* les chambres de tous ceux qu'elle avait remarqués... », il corrige : « Elle tâchait de deviner quelles *étaient* les chambres de tous ceux qu'elle avait remarqués... »

D'autres fois, il supprime entièrement les auxiliaires, et la phrase s'en trouve mieux.

DERNIER TEXTE	CORRECTIONS
Il caressait de la main les enfants qui jouaient devant les portes, n'entrait jamais au cabaret, *était* d'ailleurs plein de moralité, comme un médecin doit *être*.	Il caressait les enfants, n'entrait jamais au cabaret, et d'ailleurs inspirait de la confiance par sa moralité. (*Édit.*, p. 66.)
Son grand œil bleu levé vers les nuages *parut être* à Emma plus limpide et plus beau que ces lacs de montagne où le ciel se mire.	Son grand œil bleu levé vers les nuages, *parut* à Emma plus limpide et plus beau que ces lacs de montagne où le ciel se mire. (*Édit.*, p. 206.)

X

Quand Flaubert trouve le mot propre, il est rare que ce mot ne simplifie pas son style.

Il avait écrit :

La joie de pouvoir enfin se gorger à l'aise *éclatait dans* tous les yeux. (Festin des Barbares.)

Il remplace par :

La joie de pouvoir enfin se gorger *dilatait* tous les yeux.

XI

Mais ce que Flaubert évite avec un tact infaillible, c'est le style banal. Il le remplace par la simplicité, et c'est là sa force, comme dans cet exemple :

DERNIER TEXTE	CORRECTIONS
Elle se tut et, pressant à deux mains son cœur *qui battait trop fort*, elle resta *pendant quelques minutes* à savourer *délicieusement* l'agitation de tous ces hommes.	Elle se tut et, pressant son cœur à deux mains, elle resta quelques minutes, les paupières closes, à savourer l'agitation de tous ces hommes. (*Salammbô*, Le Festin.)
On le vit glisser *plus rapide* qu'un oiseau entre les proues des galères puis réapparaître *successivement*...	On le vit courir entre les proues des galères, puis réapparaître le long des escaliers... (*Id.*, p. 17.)

On voit ce qu'un style robuste peut gagner à être débarrassé des expressions et des adverbes faciles qui lui donnent l'air banal.

XII

Les écrivains ordinaires abusent du verbe *mettre* et du verbe *faire* :

Le soleil faisait comme une tache... faisait contraste... mettait une couleur rose sur la plaine, etc.

Ces verbes *passe-partout* dispensent de chercher le mot propre. Flaubert s'en sert trop souvent. Mais, dans bien des passages, il les remplace par le mot exact.

Ils *faisaient* avec leurs doigts des chiffres sur le sable.	Ils *dessinaient* avec leurs doigts des chiffres sur le sable. (P. 36.)
Les torches *faisaient* des taches rouges.	Les torches *jetaient* des taches rouges. (P. 112.)
Il *faisait* semblant de se vouloir cacher.	Il *feignait* de se vouloir cacher. (P. 112.)
... une pâte *faite* avec du froment.	Une pâte *composée* avec du froment. (P. 113.)

XIII

On sait avec quel soin Flaubert évitait les répétitions. On n'en trouve pas beaucoup dans son style. En voici pourtant une, prise dans la *Tentation de saint Antoine*, le livre auquel il a travaillé pendant vingt ans. Nous la citons à titre de rareté : « Sur le péristyle du Temple il y avait un homme qui portait un carcan de fer à son cou. Il prenait des charbons dans un réchaud et il s'en faisait sur la poitrine de *larges* traînées, en appelant : Jésus ! Jésus ! Le peuple disait : « Ce n'est pas permis. Lapidons-le. » Lui, il continuait. C'étaient des choses inouïes, transportantes. Des fleurs *larges* comme le soleil tournaient devant mes yeux. » *La Tentation de saint Antoine*, p. 94 (passage Priscilla, après Tertullien.)

On lit dans *Salammbô* (p. 35) :

« Une *fureur* de joie m'emporte » et huit lignes plus loin : « Il retomba tout en *fureur*. »

Le manuscrit nous apprend que cette répétition est une erreur typographique. Flaubert a écrit : *tout en sueur*.

Il avait mis : « Il se jeta derrière eux et il se couvrait de leurs corps, » Il remplace par : « Il s'abritait de leur corps, » parce que le mot *découvrait* se trouvait quatre lignes plus haut (*Salammbô*, p. 42).

Il fuit avec soin les mauvaises assonances :

Il avait écrit :

Quelques-uns même les engageaient à ne *pas partir, par* exagération de politique.

Il évite « *pas partir par* », en remplaçant : « Quelques-uns même les engageaient à *ne pas quitter la ville*, par exagération de politique. »

Nous pourrions continuer ces citations. Il nous suffira, je pense, d'avoir indiqué, par ces exemples, les procédés de Flaubert. Quelque opinion qu'on ait sur son talent, aucune de ces corrections n'est à blâmer; toutes sont excellentes et pleines de fructueuses leçons. Les principes qui l'obligeaient à se

corriger relèvent de la plus pure doctrine littéraire. Il n'a péché que par rigueur d'application. Retenons ses théories; mais gardons une juste mesure entre le labeur à outrance et la facilité trop tôt satisfaite (1).

ANTOINE ALBALAT.



LES COULISSES DU CONGRÈS DE PARIS

1856 (2)

(D'après les souvenirs du maréchal Canrobert.)

Le comte de Cavour, le plénipotentiaire qui devait être appelé à un si grand rôle, était un Parisien accompli; une partie de son éducation s'était faite en France et il avait longtemps, à diverses reprises, séjourné chez nous : il parlait et écrivait notre langue mieux que la sienne. Il était petit, ventripotent, avec des cheveux grisonnants, hérissés et mal peignés; une barbe d'Auvergnat encadrait sa figure, qu'éclairaient deux petits yeux pétillants d'esprit et de malice; un nez en l'air soutenait des lunettes d'or qui ne l'abandonnaient jamais; c'était, disait-on. un trait de ressemblance avec M. Thiers. Son négligé de tenue et ses habits d'une coupe démodée et mal soignés contrastaient avec l'élégance impeccable du comte de Buol on de lord Clarendon; quoiqu'il eût été à l'École militaire et qu'il eût servi quelque temps dans le génie, on l'eût pris pour quelque notaire de campagne. Toujours remuant, bricolant un tas d'affaires, occupé tantôt de spéculation sur les blés ou à la Bourse pour son compte, tantôt adonné à des exploitations agricoles ou industrielles, ou bien plongé dans des études de philosophie transcendante, il traitait d'un emprunt pour l'État entre un rendez-vous galant et une entrevue avec un conspirateur. Maître Jacques en politique, il était à tour de rôle gérant du ministère des Finances, des Travaux publics, de la Guerre, des Affaires étrangères, et quelquefois il les gérait tous ensemble. Fort aimable, amusant causeur, gai, enjoué, adorant les femmes, sachant leur parler et leur plaire, sachant encore mieux les faire servir à la réalisation de ses projets, il réussissait partout où il allait. Le mettait-on à la porte, il rentrait par la fenêtre. S'il eut quelques moments de désespoir, on ne peut affirmer qu'ils ne fussent pas un peu préparés pour les nécessités de ses entreprises. C'était un convaincu autant en religion qu'en politique: toute sa vie il fut catholique autant que patriote ardent. Ses lettres nombreuses sont pleines d'esprit, mais elles ne ménagent pas ceux qui n'ont pas servi aveuglément ses projets.

Au premier rang des seconds plénipotentiaires était le baron Brunnow, qui avait été ambassadeur à Londres pendant quinze ans, où il s'était fait estimer et aimer. Avec sa tête rasée, un front bombé, un maxillaire puissant, deux yeux brillants qui partaient de deux trous sous d'épais sourcils, il paraissait être un moine du XIIe siècle.

« C'est un des plus fins matois que je connaisse », disait de lui le comte de Cavour. En outre, il était aussi un *debater* non moins adroit, car, à la suite d'une discussion de deux heures avec lord Clarendon, celui-ci, avec qui il était intime, lui dit en riant : « Vous avez trop vécu en Angleterre pour ne pas savoir ce que c'est qu'un *professional pleader* : eh bien, si les autres professions vous viennent à manquer, prenez celle-ci. »

M. le baron de Hübner, ambassadeur d'Autriche à Paris, ne payait pas de mine; sa tête rasée et ses longs cheveux plats, d'un blond fadasse, le faisaient prendre pour un pianiste allemand. Entré petit employé dans les bureaux sous le nom d'Hassenfratz, il s'était fait remarquer par sa façon de rédiger. Cette réputation lui valut d'écrire l'acte d'abdication de l'empereur Ferdinand en faveur de François-Joseph; il devint ensuite secrétaire du gouvernement de Lombardie en 1848 et fut créé baron de Hübner. M. de Cavour le qualifiait de « garde-chiourme ou de commissaire de police ». Le maréchal Castellane se contentait de le traiter de « bureaucrate » et de trouver mauvais l'envoi à Paris d'un aussi mince personnage comme ambassadeur d'une vieille monarchie. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont un *Voyage autour du Monde*, mais il doit surtout sa notoriété à l'algarade que lui fit Napoléon III le 1er janvier 1859.

Le comte de Bourqueney était disciple et protégé de M. de Chateaubriand, dont il suivit les pérégrina-

1, Pour aider le travail des candidats à l'agrégation de grammaire, où figuraient plusieurs chapitres de *Salammbô*, M. Alexandre Weil, dans la *Revue Universitaire* du 15 avril 1902, a parlé des manuscrits de Flaubert. M. Weil s'est borné à quelques indications spéciales. Il cite les brefs canevas écrits en marge par Flaubert, et les compare avec les phrases imprimées. Il mentionne des suppressions d'images, des changements de mots, certaines modifications du texte dans diverses éditions. M. Weil n'avait pas à se préoccuper de l'enseignement du style.

Une intention plus littéraire se dégage de la courte étude publiée par M. Émile Faguet dans la *Revue Bleue* du 3 juin 1899. Faute d'avoir les manuscrits, M. Faguet a comparé le texte de l'édition définitive de *Madame Bovary* (Charpentier, 1880) avec celui de la *Revue de Paris*, où ce roman parut, du 1er octobre au 15 décembre 1856. Après avoir cité des changements de phrases très intéressants, M. Faguet conclut comme nous : « Toutes les corrections que nous venons de relever, dit-il, nous satisfont mieux que le texte primitif. Flaubert avait peu le sens critique sur les autres; il en avait un assez vif et asssez sûr relativement à lui-même. Dans ces conditions il est heureux qu'il eût cette fureur de remaniements, ratures et corrections qu'on sait assez qui fut la sienne ».

(2) Voir le numéro des 6 et 13 décembre.

tions et dont il partagea les disgrâces, se réfugiant dans le journalisme à ses moments de disponibilité. Après 1830, M. Guizot fit de M. de Bourqueney un de ses collaborateurs : en 1856, il était ambassadeur à Vienne depuis 1852. M. de Bourqueney causait d'une façon charmante et écrivait non moins bien. Le *Journal des Débats* l'eut, pendant longtemps, comme l'un de ses principaux rédacteurs.

Mehemet Djemil Bey devait sa situation présente à son père, Reschid-Pacha, ministre des Affaires étrangères, « l'homme de la finesse et de la ruse » et l'âme damnée de lord Strafford.

M. de Villamarina, général de cavalerie, malgré ses épaisses moustaches noires, était un fort aimable homme.

Enfin lord Cowley, ambassadeur de la reine d'Angleterre à Paris, promenait sa figure morose dans les salons ; malgré sa tristesse, sa droiture lui avait acquis toutes les sympathies : il était neveu de Wellington.

Bien plus que les discussions du Congrès, bien plus encore que la paix qui en est résultée, le fait de la réunion du Congrès à Paris constitue un événement considérable.

Moins de cinquante ans après une autre paix signée dans notre capitale, pour consacrer nos défaites et notre abaissement, l'Europe choisissait spontanément Paris pour venir régler ses destinées sous la présidence de notre ministre des Affaires étrangères et sous la direction du neveu de Napoléon Ier !

N'était-ce pas là le renversement de l'état de choses consacré en 1815 ? En effet, notre prestige, notre gloire étaient retournées : nos victoires et encore plus notre sagesse dans le succès faisaient de la France l'arbitre du monde.

Les discussions du Congrès, à les prendre elles-mêmes, auront moins d'intérêt que les intrigues d'à côté, et ce sera dans les coulisses plus que dans les séances officielles qu'un homme d'État consommé, M. de Cavour, grâce au concours de Napoléon III, parviendra à préparer l'émancipation de son pays.

Les délibérations du Congrès doivent être entourées de mystère. La veille de l'ouverture des séances, le directeur de la sûreté et de la presse, M. Collet-Maygret, aussi rêche que sa femme Mme Collet-Neygret est aimable, a réuni au petit hôtel de la rue Bellechasse, où sont les *bureaux de la sûreté*, les gérants des journaux et leur a intimé, sur le ton avec lequel il a l'habitude de leur parler, qu'à la moindre indiscrétion leur feuille sera supprimée. De leur côté, à l'ouverture de la première séance, les membres du Congrès s'engagent entre eux à garder le secret de leurs débats.

Cependant M. de Cavour, qui veut flatter lord Palmerston pour le gagner à la cause de l'Italie, écrit le soir de la première réunion à l'ambassadeur sarde à Londres, le marquis d'Azeglio : « Nous avons promis le secret, mais je vais vous dire ce qu'il est intéressant que vous sachiez, soit pour vous, *soit pour lord Palmerston*, soit pour lady Palmerston pour qui vous ne devez avoir rien de caché... Le baron Brunnow finasse beaucoup et il donnera du fil à retordre à ses collègues. Je crois rendre un grand service aux plénipotentiaires anglais en pesant bien les mots, dont peut-être eux n'apprécieraient pas toujours la véritable portée, et dans ce but je me suis entendu avec lord Clarendon pour revoir les protocoles. »

Dans cette première séance, les Anglais émirent la prétention d'obtenir, outre la destruction des fortifications des îles Aland, celle de Nicolaïeff. Les Russes poussèrent des hauts cris et, chacun ne voulant rien céder, on ne put arriver à une entente. Ce fut Napoléon III qui le lendemain mit tout le monde d'accord.

Le soir de cette première séance il y eut dîner et réception au ministère des Affaires étrangères. M. Walewski offrit à ses hôtes Mario et Mmes Frezzolini et Borghi-Mamo. Le comte Orloff fut, comme d'usage, le héros de la fête : il portait, étalés sur sa tunique vert sombre, les portraits entourés de diamants des empereurs Alexandre 1er, Nicolas et Alexandre II. On venait le regarder, et l'on admirait ses miniatures exposées sur sa poitrine transformée en panneau de musée. Il parla beaucoup à Aali-Pacha, et la foule remarqua le groupe formé de ce géant couvert de décorations et de ce petit Turc vêtu, comme un clergyman, d'une longue redingote noire boutonnée jusqu'au col et coiffé d'un fez.

Les généraux Canrobert et Bosquet partageaient avec les plénipotentiaires l'attention des invités. Le comte Orloff parla avec le général Canrobert, lui répéta, ce qu'il disait un peu partout, qu'il avait été opposé à la guerre, que le prince Menschikoff avait manqué de souplesse : à sa place il n'aurait point ainsi cassé les vitres. Depuis ce jour le comte Orloff et le général Canrobert se lièrent et, se retrouvant presque tous les jours, ils prirent l'habitude de causer.

Quand les artistes eurent chanté leur morceau, tandis que le comte Orloff entretenait Aali-Pacha et le général Canrobert, que M. de Cavour faisait la cour à lady Clarendon et à la marquise d'Ély et que le général Bosquet entraînait Mme de L... dans une embrasure de fenêtre, des dames toujours curieuses voulurent voir la salle des fameuses conférences. Elles n'eurent pas de peine à la trouver, les portes en étaient ouvertes et les lustres et les lampes allumés. Les premières arrivées se mirent d'abord à tout examiner, puis bientôt elles touchèrent les pa-

piers blancs et les crayons; une, plus audacieuse, ayant pris le crayon de la Russie, l'essaya sur une feuille de papier: de suite elle eut cinquante imitatrices, le mot de *paix* fut écrit comme par enchantement par plus de cent jolies mains finement gantées. On prit les feuilles de papier devenues des autographes; on les plia et on les mit dans sa poche; le flot des visiteurs montant, il n'y eut bientôt plus un seul morceau de papier sur la table. Alors ce fut le tour des canifs, des crayons, des plumes, des pains à cacheter, des bougies même, de disparaître.

Chacun voulait avoir un souvenir, et les derniers arrivants ne trouvant plus que des allumettes, se les partagèrent comme dépouilles opimes. A la fin de la soirée, les encriers, les boîtes d'allumettes, les soucoupes, les buvards et les bougeoirs vides demeuraient comme les débris de ce champ de bataille pacifique.

Le lendemain il y eut dîner, représentation et soirée aux Tuileries. On donnait *les Deux aveugles*. Durant les entr'actes et après la représentation, on vit l'Empereur prendre à part tantôt lord Clarendon, tantôt M. Orloff, Aali Pacha ou M. Walewski. Il causait familièrement, avec sa douceur et sa simplicité, et en quelques minutes de ces conversations, il avançait les travaux du Congrès plus que dix séances n'auraient pu le faire.

M. Orloff, la veille au soir, était venu le prier d'intervenir auprès de lord Clarendon, pour obtenir le maintien des fortifications de Nicolaïeff. L'Empereur avait trouvé la demande juste, et venait de le faire observer à lord Clarenton et d'obtenir son désistement, en lui promettant que si la Russie élevait à son tour une prétention non justifiée à ses yeux, il le dirait avec la même franchise à M. Orloff.

La question de Nicolaïeff réglée, on ne trouva plus qu'un écueil sur la route de la paix, celui de la Bessarabie. M. de Buol était intraitable, il voulait que la moitié de cette province russe fût cédée à la Roumanie. Il s'exprimait avec une suffisance et un air hautain qui indisposèrent tous ses collègues. A la fin, M. Orloff dit à mi-voix à son voisin, M. de Cavour : « Ah çà, mais il parle comme s'il avait pris Sébastopol », et à la fin de la séance, il ajouta à quelques autres collègues : « Il ne se doute pas, M. le plénipotentiaire autrichien, ce que ces steppes coûteront de sang et de larmes à son pays. »

Cependant, ce ne fut qu'à la séance suivante que les choses menacèrent de se gâter.

M. Orloff, en réponse à M. de Buol, fit observer que les Russes avaient pris Kars, qu'ils l'occupaient encore. Ils étaient prêts à rendre cette conquête mais à la condition qu'on ne leur demanderait aucune autre cession de territoire; mais que, s'ils devaient abandonner la Bessarabie, ils garderaient Kars. A ces mots, lord Clarendon, prenant une pose tragique et se frottant le menton, — geste qui exprimait chez lui une grande tension d'esprit, — déclara que l'Angleterre ferait plutôt vingt ans la guerre que de laisser cette forteresse aux Russes. Puis se taisant, il se renversa dans son fauteuil, drapé dans son éloquence, se frottant toujours le menton.

M. Orloff voulait répondre, M. Walewsky calma les courages émus et trouva moyen de lever la séance sans autre discussion, persuadé que l'Empereur trancherait la difficulté. En effet, Napoléon III, mis au courant par son ministre, causa successivement le soir, durant la réception des Tuileries, avec les plénipotentiaires et les mit d'accord en obtenant que la cession de la Bessarabie fût réduite à quelques kilomètres frontières.

Toutefois, à la reprise des séances, avant de consentir à l'abandon d'une terre russe, M. Orloff hésita quelques minutes au milieu du silence de tous; alors M. de Buol lui dit à brûle-pourpoint : « Il faut se soumettre quand on est vaincu. »

A cette apostrophe, le général russe demeura un instant interdit, tandis que tous les personnages présents se sentaient gênés; mais se reprenant, M. Orloff répondit : « L'Autriche peut avoir pris l'habitude de traiter sur des défaites, mais la Russie n'est pas dans ce cas. »

Heureusement, on n'était pas toujours au tragique : ainsi, lorsque l'on vint à parler de fixer la dernière réunion au 1er avril : « Oh ! pas ce jour-là, dit M. Orloff, on prendrait la paix pour un poisson d'avril. »

A l'ouverture des négociations, le roi de Prusse avait fait savoir à Napoléon III le désir qu'il avait d'être représenté au Congrès.

Quoique Frédéric-Guillaume IV, prince piétiste et ultra-légitimiste, eût jusqu'alors témoigné du mépris à Napoléon III *le parvenu*, ses ouvertures furent accueillies et, malgré l'opposition ouverte de lord Clarendon et la mauvaise volonté cachée de M. de Buol, il fut décidé par le Congrès que les plénipotentiaires prussiens viendraient, après la première réunion; ils prendraient part à la discussion de la neutralisation de la mer Noire, parce que la Prusse était contractante dans le traité de 1841 qui fermait les détroits; ils signeraient ensuite le traité comme les autres plénipotentiaires.

M. Walewsky, pour être agréable au roi de Prusse, lui donna avis de cette décision et joignit à l'extrait de procès-verbal une lettre particulière très aimable. Au reçu de cette missive, M. de Manteuffel, heureux de cette satisfaction jusqu'alors demeurée douteuse dans son esprit, fit sa valise et partit le soir même. Toutefois sa joie, durant les dernières heures qu'il passa à Berlin, fut singulièrement tempérée par une

histoire fort désagréable. Pendant qu'il emballait ses décorations et ses habits brodés, on lui apprit que ses adversaires politiques, saisissant l'occasion de son éloignement, reprenaient l'affaire du vol des papiers dont nous avons parlé, disant que les agents de M. de Manteuffel avaient été jusqu'à surveiller le prince Royal (le futur empereur Guillaume Ier), et à violer le secret de sa correspondance. Ses ennemis, toutefois, en furent pour leur courte honte; on trouva qu'il était de mauvais goût d'accuser un homme au moment où il ne pouvait se défendre; on alla jusqu'à dire que tout ces racontars n'étaient qu'invention, sans cela on eût attaqué M. de Manteuffel en face.

A son arrivée à Paris, il eut un autre ennui. Étant venu avec le comte de Hatzfeld au quai d'Orsay, M. Walewsky le reçut dans un petit salon, où il le pria d'attendre quelques minutes durant lesquelles il aviserait ses collègues de son arrivée.

Les quelques minutes se transformèrent en une heure un quart, M. de Buol ayant trouvé charmant de soulever des questions de forme pour faire « poser ses bons amis les Prussiens ».

M. de Manteuffel eut le bon goût de n'avoir pas l'air de s'être aperçu de rien, et il assista, avec le comte de Hatzfeld, à la fin de la séance; mais à la réunion suivante, quand il vit constater dans le procès-verbal sa piteuse figure de l'avant-veille, il poussa des hauts cris et se retira avec M. de Hatzfeld. M. Walewski de courir après eux, en leur promettant d'arranger la chose de suite, et de les emmener dans un salon.

A peine les Prussiens partis, les membres du Congrès sont pris d'une gaieté folle. On dirait des collégiens en rupture de surveillance. M. Walewski et M. de Bourqueney se démènent à qui mieux mieux pour obtenir de leurs collègues un arrangement. Ils les prennent un à un, emmenant les Anglais d'un côté, les Autrichiens et les Russes d'un autre, tandis que dans le grand salon il ne reste que les Turcs en face des Italiens. M. de Cavour est le plus exubérant de ces collégiens : « Coucou »... « Ah! le voilà. » « L'attrapera-t-il? » « Il ne l'attrapera pas ». Le grave lord Clarendon s'en donne aussi à cœur joie : il entr'ouvre la porte du salon où il est, passe sa tête et lance des mots pleins d'humour. Au bout d'une heure il a une idée lumineuse : « Si l'on coupait la séance en deux? » Les Prussiens seraient censés n'être arrivés que pour la seconde séance, « leurs malles n'étant pas encore défaites au moment de la première ». M. de Manteuffel consent alors à revenir quoique assez grognon et assez tardivement; ce qui fit dire à Aali-Pacha « qu'il lui avait fallu moins de temps pour venir de Berlin à Paris, que de la rue de Lille au quai d'Orsay ».

M. de Manteuffel, du reste, plut beaucoup à ses collègues : il était simple, poli, d'une haute intelligence, et capable comme M. de Cavour de fournir une somme considérable de travail. Quant à M. de Hatzfeld, c'était un grand seigneur fort goûté à Paris : ses réceptions, rue de Lille, dans l'ancien hôtel du prince Eugène, étaient des plus belles et dans tous les mondes on était friand d'y être invité.

Il avait épousé l'une des filles du maréchal de Castellane.

Les séances du Congrès n'avaient lieu que tous les deux jours, mais tous les soirs c'était un grand dîner suivi de soirées, avec bals, soupers et cotillon. Les maîtresses de maison n'allaient pas jusqu'à demander aux membres du Congrès d'avoir des jambes pour danser, mais elles exigeaient d'eux de l'appétit : plusieurs, n'ayant pas un estomac à suffire à tant de grands dîners, durent demander grâce pendant quelques jours.

Le soir du 15 mars, les membres du Congrès en étaient à leur dix-septième grand dîner officiel, qui avait lieu chez M. Baroche, président du Conseil d'État. On venait de sortir de la salle à manger et l'on prenait le café, lorsqu'un officier d'ordonnance, arrivé en toute hâte, manda immédiatement M. Baroche aux Tuileries. Mme Baroche excusa son mari, en annonçant à ses hôtes que l'Impératrice était sur le point de devenir mère et que M. Baroche, devant être témoin de la naissance de l'enfant impérial, était obligé d'être en permanence aux Tuileries.

Dès le matin de cette journée, l'Impératrice avait ressenti les premières douleurs; cependant elle n'avait cessé de circuler dans sa chambre, où se trouvait sa mère, la princesse d'Essling et l'amirale Bruat, avec les docteurs Dubois, Jobert de Lamballe et Conneau. Cette chambre, tendue de bleu, avait deux grandes fenêtres qui donnaient sur le jardin; au fond, entre deux portes de communication, était le lit. Dans un petit cabinet de débarras attenant à la chambre, attendaient la princesse Mathilde et la princesse Murat. De temps en temps, l'Empereur montait de son cabinet auprès de l'Impératrice.

Au moment où M. Baroche, tout essoufflé, montait l'escalier des Tuileries, c'était un mouvement extraordinaire dans le palais.

Les longs corridors sombres et étroits des Tuileries, dont les tapis moelleux éteignaient le bruit des pas, étaient parcourus en tous sens par des gens pressés qui, dans la quasi-obscurité, se heurtaient à des cent-gardes qui dans leur faction au port d'armes demeuraient immobiles comme des cariatides géantes au milieu de cet affolement.

L'accouchement paraissait devoir être difficile. Dans la chambre de l'Impératrice, les médecins s'agi-

taient, parlaient entre eux de chloroforme et de forceps. L'Empereur, ému, était auprès de l'Impératrice, l'encourageant. A un moment, l'un des médecins, M. Jobert de Lamballe, se trouva mal et eut une indigestion; il fallut le soigner et l'emmener dans une pièce voisine, où il se remit et s'excusa longuement de l'inopportunité de son malaise. Sa pâleur, ses yeux hagards donnaient à sa tête de maître d'hôtel un aspect piteux.

Vers trois heures du matin, l'enfant vint au monde, et les gouvernantes le présentèrent à l'Empereur qui était dans le ravissement. A peine eut-il vu son enfant et eut-il su que c'était un fils, qu'il se précipita en proie à une exaltation exubérante dans le palais ou attendaient les plus grands dignitaires en criant : « C'est un fils! c'est un fils! » Il se jeta sur les premières personnes qu'il rencontra et les embrassa à cœur joie, les serrant contre lui, répétant toujours : « C'est un fils ! je suis bien heureux. » Après quelques minutes, l'Empereur reprit son calme, et s'adressant à l'auguste assemblée : « Je ne puis vous embrasser tous, mais je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. » C'était dans tout le palais une joie universelle. Seul, le prince Napoléon était renfrogné ; jusqu'alors il était l'héritier du trône, ses espérances s'envolaient. — Pour ce qu'ils valaient, les droits au trône! — Sur le moment, lorsque MM. Fould et Baroche vinrent lui présenter l'acte de naissance à signer comme premier prince du sang, il les envoya promener d'une verte façon. On eut beau insister, le prince refusait. Il tint ainsi en suspens tous les membres de la famille impériale et les officiers de l'état civil depuis 3 heures et demie du matin jusqu'à 8 heures. Alors la princesse Mathilde, qui avait de l'autorité sur lui, l'admonesta devant tout le monde : « Il y a vingt-sept heures que je suis ici; vas-tu, par ta mauvaise humeur, nous faire encore rester? A quoi peut-il te servir de refuser de signer? Tu n'empêcheras pas l'évidence, et ta mauvaise humeur ne fera tort qu'à toi. » Sur ces paroles, le prince céda.

En province, où l'on savait depuis trois mois l'état de l'Impératrice, on attendait avec impatience la grande nouvelle. Le 15 au matin, une première dépêche ayant annoncé que l'événement était imminent, partout l'impatience redoubla. A Paris, toute la journée, la foule vint s'amasser dans le jardin des Tuileries et dans la rue de Rivoli; à la nuit, elle se dispersa. Aux Invalides, les canonniers, vétérans des guerres de l'Empire, veillaient devant leurs pièces, mèche allumée et écouvillon prêt à bourrer les charges. A 7 heures, un officier vint donner l'ordre de tirer le canon, dont les détonations réveillèrent beaucoup de gens encore endormis. Était-ce une fille? Était-ce un fils? Suivant l'usage, vingt et un coups annonçaient une princesse, cent-un coups un prince. Tous les Parisiens, dans leur lit ou déjà levés, comptèrent les coups attentivement. Le vieil adjudant qui commandait le feu avait déjà annoncé la naissance du roi de Rome, du duc de Bordeaux, du comte de Paris ; il connaissait son affaire ; il connaissait aussi le peuple. Au vingt et unième coup, il ordonna un repos ; et au silence qui suivit, les Parisiens crurent, pendant quelques secondes, que c'était une fille. La vingt-deuxième détonation, en venant ébranler leurs vitres, leur annonça que c'était pour tout de bon un héritier.

L'allégresse fut au comble. La capitale se pavoisa de drapeaux et les monuments publics se couvrirent de lignes de gaz ou de guirlandes de lampions.

Dans l'après-midi, un soleil avant-coureur du printemps amena la gaieté. Les Tuileries se remplirent d'enfants qui, en venant s'ébattre sous les arbres, cherchaient, en s'approchant du palais, à voir le nouveau-né. C'était une suite ininterrompue d'acclamations. Au milieu de la foule bigarrée de petits garçons et de petites filles, de bébés et de nourrices aux longs rubans, se promenaient quantité de marchands de ballons rouges. L'un d'eux eut l'idée de crier : « Demandez le ballon rouge du Prince impérial ! » Le mot eut un succès fou ; chacun voulut avoir un ballon. Bientôt les marchands en manquèrent : il fallut en faire revenir. Naturellement, les enfants laissaient échapper les ballons, qui montaient... au ciel, ou s'arrêtaient aux branches des arbres. Au clair soleil de mars, aux cris de joie des bambins, les ballons rouges montaient toujours. Combien en est-il encore de ces bébés d'alors, qui, devenus maintenant des hommes faits, se souviennent encore de la journée du 16 mars 1856 et des ballons rouges du prince impérial ?

La naissance du Prince impérial fit éclore des milliers de vers. Le *Moniteur* du 18 en fut rempli : il y en avait de Théophile Gautier et de Barthélemy, de Camille Doucet et de Belmontet, des élèves du lycée Saint-Louis et de Mme Mélanie Waldor, de simples soldats, de prêtres, de pasteurs et d'un tas d'inconnus. L'inspiration ne venait pas toujours aux poètes ; alors ils avaient recours à des moyens qui ne manquaient pas d'imprévu. Lors de la naissance du roi de Rome, racontait M. Mocquard, le secrétaire particulier de l'Empereur, un poète quelque peu râpé apporta aux Tuileries une ode dont le refrain était :

> Si l'étranger comme un faux homme
> Un jour voulait nous asservir,
> Autour du noble roi de Rome
> Jurons de vaincre ou de mourir.

On lui donna 3 000 francs.

A la naissance de « l'enfant du miracle » (comte

de Chambord), le même poète revint : son imagination ne s'était pas mise en verve, il avait changé deux ou trois mots de son ode et le refrain se trouvait ainsi modifié :

Si méditant notre ruine
L'étranger veut nous envahir,
Autour du fils de Caroline
Jurons de vaincre ou de mourir.

Les employés de la liste civile, toujours immuables sur leur rond de cuir, malgré les révolutions, reconnurent vite la poésie et reçurent avis de donner cette fois 1 500 francs.

A la naissance du comte de Paris, notre poète revint encore aux bureaux du Carrousel; le refrain était, cette fois, ainsi conçu :

Ah! si l'étranger dans sa haine
Voulait un jour nous asservir,
Autour du jeune fils d'Hélène
Jurons de vaincre ou de mourir.

A l'avènement de la république de 48, notre homme reparut encore avec un nouveau changement :

Si l'étranger dans sa furie
Un jour voulait nous asservir,
Nobles enfants de la Patrie,
Jurons de vaincre ou de mourir.

Cette fois, les finances étant plus bas, il toucha 100 francs, et, ajoutait M. Mocquard, depuis le 16 de ce mois on surveille les gens qui présentent des poésies dans nos bureaux; mais probablement notre poète est mort, car on ne l'a pas encore vu, et certainement, s'il eût vécu, il eût été d'une exactitude ponctuelle pour venir célébrer le nouvel héritier du trône... et toucher une gratification.

Le surlendemain de la naissance du Prince impérial, il y eut un dîner intime aux Tuileries. En dehors des officiers et des dames de service, il n'y avait que deux invités, les généraux Canrobert et Bosquet. L'Empereur les plaça à sa droite et à sa gauche; à peine à table, « il se mit à parler, dit le maréchal Canrobert, de l'Observatoire et des dernièree découvertes de M. Le Verrier, puis il passa en revue les questions scientifiques que l'Institut avait mises à son ordre du jour; il s'étendit longuement sur l'ouragan du 14 novembre 1854, dont nous avions eu tant à souffrir en Crimée; il nous dit qu'il avait prescrit à M. Le Verrier d'étudier ses causes et surtout de rechercher si les variations atmosphériques ne permettaient pas de prévoir l'apparition de tels cataclysmes. « M. Le Verrier, nous dit-il, a écrit à « toutes les institutions météorologiques du monde « pour demander si, dans les huit jours qui avaient « précédé et succédé au 14 novembre, on avait signalé « des phénomènes anormaux. Il a reçu deux cent « cinquante réponses, qui ont permis de constater que « la tempête en question a traversé toute l'Europe en « quatre jours, et a suivi une direction indépendante « de celle du vent. M. Le Verrier se propose de pousser ses recherches pour savoir si l'on peut, à l'avenir, déterminer la marche d'un météore de cette « nature dès son apparition, et si un télégramme, « envoyé à temps de Londres, de Paris ou de Vienne, « aurait pu aviser les armées et les flottes de l'assaut « qu'elles allaient avoir à subir. » L'Empereur parla ainsi pendant tout le dîner; tout le monde l'écoutait sans l'interrompre. Au dessert, on servit du champagne; l'Empereur, qui n'en prenait jamais, fit signe qu'on lui en versât, et levant son verre, en se tournant vers moi et ensuite vers le général Bosquet : « Je bois à la santé de mes deux meilleurs amis, les « maréchaux de France Canrobert et Bosquet. » Nous remerciâmes l'Empereur, puis, à un moment de silence, Fleury dit, de manière à être entendu : « Ce « sont deux jeunes épées et deux cœurs de chaque « côté d'un berceau. »

« Le dîner fini, Bosquet sortit un instant et envoya cette dépêche à sa mère, qu'il avait le bonheur de posséder encore :

« *Le maréchal Bosquet à Mme Bosquet.*

« Ma mère, priez Dieu pour l'Empereur. »

« Le lendemain nous fûmes admis à faire notre cour au Prince impérial, ce qui donna lieu à une scène émouvante. Bosquet et moi, toujours comme Pylade et Oreste, nous fûmes introduits auprès du prince. Sa chambre était grande et tendue de blanc : au milieu, dans un berceau très simple, le prince, aux joues rebondies, un bonnet à ruches sur la tête, dormait à poings fermés. Son petit corps était caché sous le grand cordon rouge de la Légion d'honneur; de chaque côté du berceau se tenaient les deux aides de camp de l'Empereur, en grande tenue : Fleury et Edgar Ney. La gouvernante et les sous-gouvernantes se trouvaient également là; toutes trois en grand deuil de leurs maris morts en Crimée.

« Mme Bruat, la gouvernante, était la veuve de l'amiral qui avait été mon ami et dont le noble cœur imposait l'estime. La première sous-gouvernante, Mme Bizot, devait un peu sa position à la lettre que j'avais écrite à l'Empereur, après la mort du général Bizot, où je me faisais l'interprète de toute l'armée pour lui recommander sa veuve. Enfin Mme de Brancion pleurait le colonel du 50e de ligne, un paladin du moyen âge, qui avait été tué sur le parapet du Mamelon-Vert. Notre apparition donna une émotion à ces trois dames. Nous leur apparaissions comme l'évocation vivante de celui qu'elles avaient perdu, et elles se mirent à éclater en sanglots...

« A la première réception des Tuileries, qui eut lieu

après ma nomination de maréchal, je vis arriver à moi le comte Orloff, vêtu d'un habit marron à boutons d'or. A peine fut-il en face de moi qu'il me prit les deux mains en me félicitant, et puis tout d'un coup : « Laissez-moi vous embrasser. » Et m'attirant dans ses bras de géant, il me serra contre sa poitrine à me broyer les os et m'embrassa sur les deux joues. Il croyait, me voyant promu à la plus haute dignité militaire, que mon influence devait être considérable sur l'Empereur, car ses confidences devinrent de plus en plus fréquentes : il espérait assurément que je les répéterais et que, passant par mon canal, elles acquerraient du poids. Il ne cessait de me dire que la guerre n'avait pu avoir lieu que par suite de malentendus ; plus il faisait connaissance avec la France, avec les Français, avec leur souverain, plus il les appréciait. Dans chacune des lettres qu'il adressait à son maître, il vantait les avantages d'une alliance avec nous. Il jugeait Napoléon III un homme supérieur, avec qui l'empereur Alexandre s'entendrait facilement. Il était aussi expansif dans ses témoignages de sympathie pour la France que dans l'expression de sa haine contre l'Autriche. Le tsar Nicolas avait été d'une bonté inépuisable et d'une tendresse particulière avec l'empereur François-Joseph. En échange, il n'avait trouvé que duplicité et perfidie. Les officiers russes en sont indignés, et ceux qui ont des décorations autrichiennes les ont renvoyées, et les régiments dont l'empereur d'Autriche ou les archiducs sont colonels honoraires ont cessé de porter leurs noms. »

GERMAIN BAPST.



L'OPINION EUROPÉENNE SUR LA PRESSE FRANÇAISE [1]

Ce n'est pas chose ordinaire qu'un homme appelé à faire valoir, sur un sujet déterminé, des considérations, des arguments, se montre, jusqu'au bout de son idée, conséquent avec lui-même, logique et stable. A plus forte raison, lorsque plusieurs personnes se rencontrent à discuter autour d'une question, à l'insu les unes des autres, est-ce un cas peu banal et méritoire que leurs opinions concordent et soient cohérentes entre elles.

Suivant les nécessités du moment, les besoins du jour, les impulsions variables du caractère, les caprices de l'humeur, on a tant de manières d'apprécier un même objet, de juger une même cause sans parvenir souvent qu'à les envelopper d'indécision ou à les défigurer ! Ce qui est juste et sensé pour celui-ci n'est qu'erreur et fausseté pour celui-là ; ce qui est vertu pour un peuple sera presque un vice pour la nation voisine. En quelle défiance ne faut-il pas toujours se tenir à l'égard des écrits et des opinions de nos semblables, alors qu'on sait pertinemment que leur point de vue se déplace sans cesse avec la position, et qu'avec le point de vue se change aussi le style !

Nous pouvions nous attendre à des heurts d'opinions assez brusques, sur un thème, qui semblait, de prime abord, au moins périlleux. Mais si les passions mesquines ou mauvaises s'exhalent, ainsi que des miasmes, d'un horizon trop borné, des impressions autrement salubres et larges se dégagent des sphères d'idées et de sentiments collectifs, où se perdent et disparaissent les rivalités particulières.

Il nous a été doux de constater, avant de reprendre la suite de notre enquête, la tendance générale de sympathie et d'équité mutuelle, qui en ressort manifestement. Mais que tant de cordialité étrangère ne nous empêche pas, toutefois, de faire notre profit des leçons indirectes qu'on y donne à notre exclusivisme d'esprit, non pas trop français, certes, mais quelquefois trop parisien et trop local. Les échos d'une seule ville, d'une portion de ville souvent, quelle qu'elle soit, ne suffisent pas à remplir le monde et à nous tenir lieu du reste de l'humanité.

Les Russes, par exemple, s'intéressent beaucoup à Paris. Ils demandent que Paris leur rende la réciproque, et plus efficacement que sous des formules vagues. Quel succès, ou plutôt quel surcroît de succès pour un grand journal, le *Temps*, les *Débats*, le *Matin*, qui, en connaissance de cause, donnerait la quintessence de ce qui se passe, s'écrit ou s'élabore, en des centres de vie publique mal connus, tels que Saint-Pétersbourg, Moscou, Varsovie, le critiquant, l'approuvant ou ne l'approuvant pas, mais le disant !

***

Ces réflexions pourraient se prolonger. Laissons parler de nouveau quelques-uns de nos éminents correspondants, et, pour varier le ton, donnons-nous d'abord le plaisir d'écouter la spirituelle conversation épistolaire du docteur Théodor Herzl. Nous ne pouvons obtenir de meilleure signature, devant représenter ici la *Neue freie Presse*, le célèbre journal de Vienne dont il est le rédacteur le plus brillant.

Neue freie Presse.
Vienne, 21 novembre 1902.

« Monsieur et cher confrère,

« A vos intéressantes questions je réponds avec plaisir. J'ai passé des années de ma vie à lire vos

1. Voir la *Revue* des 6 et 13 décembre.

journaux, et, pour le faire, je me levais, chaque jour de très bonne heure, même quand je m'étais couché très tard, la veille, ayant eu des milliers de mots à envoyer par fil. J'étais alors le correspondant parisien d'un grand journal étranger, et, en cette qualité, j'avais pu faire une connaissance bien approfondie de deux de vos institutions : les bureaux de télégraphe et la presse quotidienne.

« Vous n'imagineriez pas combien me fit souffrir cet instrument de torture : le fil télégraphique. C'était jusqu'à en vouloir écrire un livre. Silvio Pellico avait bien composé : « *Le mie prigioni !* » Ah ! mes bureaux de télégraphe ! Il y en avait un, rue Boissy-d'Anglas, où j'avais l'habitude de transcrire mes dépêches immenses, les comptes rendus du Palais-Bourbon. Un soir, j'étais tellement brisé de fatigue, en travaillant après une séance orageuse, dont je ne voulais rien oublier, — et je portais si bien les marques de cette fatigue, qu'un employé vint à moi et m'offrit un verre de bière. J'ai oublié la séance et ses orages, mais j'ai gardé la bonne mémoire de ce brave télégraphiste et de son verre de bière. Remarquez qu'il ne pouvait pas avoir l'arrière-pensée de se faire faire de la réclame par votre serviteur ; car, en France, il devait le savoir, on ne lit pas les feuilles étrangères.

« Mais je m'aperçois que je suis absolument sorti de la question. A vous la faute. Vous réveillez des souvenirs.

« Parlons donc de la presse française, dites la parisienne. La province n'est pas indifférente, chez vous ; elle a ses organes importants ! Toutefois, elle compte moins qu'en d'autres pays. En Allemagne, la presse provinciale est grande, riche, et, par conséquent, bien renseignée. Il y a des journaux du premier ordre à Cologne, Munich, Hambourg, Dresde, Francfort. Phénomène assez curieux : le particularisme survit dans la presse de l'Allemagne contemporaine. En France, à l'unité plus ancienne du pays correspond une centralisation plus serrée du journalisme.

— Vous me demandez ce que j'en pense, de ces journaux parisiens. Je les trouve excellents, depuis que je ne suis plus obligé de les lire. Je veux dire : depuis que je ne les lis plus que pour mon agrément personnel. Ils sont, en effet, très distrayants. Mais il est dur d'être tenu de les parcourir, à sept heures du matin, pour y faire la chasse aux renseignements. Du reste, ce n'est pas moins dur entre cinq et dix heures du soir.

« Vous avez mille fois raison, cher monsieur, de vous adresser à des correspondants étrangers, même à des ci-devant. Ne sommes-nous pas les grands liseurs, les *liseurs* professionnels ! Rien, en vos journaux, ne peut, ou du moins ne doit nous échapper. A vrai dire, il se pourrait que, depuis sept ans que j'ai quitté mon poste d'observation à Paris, je ne fusse plus très au courant des choses. Je constate, pourtant, que certains premiers-Paris sont encore les mêmes qu'alors, et je me sens rajeuni par là d'une dizaine d'années. Quelle persévérance ! Tout est au mieux si les lecteurs persévèrent aussi. En somme, les changements ne sont pas considérables. Le type du journal français se dessine assez nettement. C'est un journal de Paris pour Paris. La province y est déjà très négligée. Quant à l'étranger, ne l'y cherchez pas avec trop d'insistance, il se perd dans les ténèbres. Y a-t-il réellement, au delà des frontières françaises, des peuples civilisés ? On en douterait.

« Si vous êtes insuffisamment renseignés sur le reste du monde, l'information parisienne ne laisse rien à désirer. Elle est délicieuse de fraîcheur, étincelante d'esprit ; l'observation y est pénétrante, et la forme presque toujours irréprochable. J'ai bien peur que de grands écrivains meurent quelquefois dans la peau de vos petits journalistes. Je constate, d'ailleurs, en ces derniers temps, en vos procédés de reportage, une tendance vers l'américanisation. Votre bon goût vous empêchera d'aller trop loin sur cette pente et de tomber du journalisme dans le détectivisme.

« Cette information parisienne comprend, naturellement, tout ce qui relève de Paris et tout ce qui s'y passe : crimes, vertus, folies, et la politique et les courses, le théâtre et la ville, le boulevard et la société. Tout cela est rendu brillamment. Mais combien plus vaste l'horizon du journal anglais ! Si je lis la feuille de Paris pour me distraire, je lis celle de Londres pour me renseigner le plus exactement possible sur les événements de mon temps.

« Nos journaux « germaniques », comme vous dites, j'entends les journaux d'Autriche et d'Allemagne, sont, en général, plus lourds que vos feuilles françaises et moins bien informés que la presse de Londres. Pourquoi ? Parce que beaucoup de nos rédacteurs ont le défaut de leur qualité : une érudition trop solide. Ils sortent des livres et y retournent. Posez une même question à trois journalistes d'origines différentes : à un Français, à un Allemand, à un Anglais : chacun vous répondra à sa façon. Supposons, par exemple, qu'il semble important de savoir à quelle distance de la rivière on se battait sur un certain champ de bataille, en 1870. Le journaliste allemand consultera un livre spécial. Le Français ira voir un vieux général pour le demander à sa mémoire. L'Anglais prendra tout simplement le train, et, arrivé sur ce champ, il notera la distance exacte.

« Le manque de renseignements est le défaut du journal français, — et peut-être sa qualité. L'information universelle, dans son moderne développement, est chose coûteuse, toute une affaire. Le jour-

nal à renseignements se rapproche par plus d'un côté de l'entreprise industrielle. Je le dis sans intention critique. Une entreprise industrielle peut être parfaitement honorable. Mais l'humeur vagabonde et l'esprit frondeur du vrai journaliste s'en accommodent mal. Le journal à informations, qui est astreint à des dépenses formidables, doit aussi se plier au goût de ses lecteurs. Or, étant journaliste, je préfère celui qui le façonne et le dirige. En France, avec vos habitudes, un homme de talent, sans guère d'autres ressources, peut arriver à publier un journal ; et s'il n'est d'un esprit trop fin ni trop juste, il n'est pas impossible non plus qu'il parvienne à conquérir les masses. Pareille aventure ne s'est jamais vue dans nos pays germaniques.

« Voilà... Vous m'aurez fait longuement causer. Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments très distingués.

« Dr Théodore Herzl,
de la *Nouvelle Presse libre*, de Vienne. »

A cette charmante causerie résumant en des termes à la fois humoristiques et précis l'opinion générale de la presse viennoise, pour laquelle nous aurions aimé à prendre avis également de publicistes autorisés, tels que M. Hermann Bahr de la *Zeit*, ou M. Wittmann, de la *Neue freie Presse*, nous ajouterons une impression personnelle de M. Rodolphe Lothar, une impression de circonstance, comme il nous l'exprimait, de vive voix, il y a sept ou huit semaines, lors de son passage ici, à la veille de la première odéonienne de son *Arlequin-Roi*.

« Par des côtés de mœurs intellectuelles ou sociales, Vienne se reconnaît trop de similitudes, dont elle se flatte, avec Paris, pour ne pas s'intéresser extrêmement aux transmissions qui lui parviennent de vos meilleures feuilles publiques sur les détails de la vie française. Il nous est habituel, pourtant, à droit ou à tort, d'attacher plus de fond à ce que nous en rapportent les correspondants de nos grands journaux à nous, établis dans Paris à demeure, et bien situés pour en connaître et en juger impartialement. Il nous arrive aussi d'en rechercher le signalement exact en des journaux de l'étranger réputés en tous lieux pour l'abondance et la sûreté de leurs informations, tels que le *Times* de Londres ou la *Frankfurter Zeitung*.

« Sur les questions d'art local, de littérature, de reportage original, nous allons volontiers à la source. Vos premiers-Paris ont alors, à nos yeux, l'intérêt d'un exemple à suivre, quelquefois d'un modèle à imiter pour le bien de nos publications. C'est ainsi que l'influence de la presse française s'est fait sentir, depuis quelques années, d'une manière sensible dans les journaux d'Autriche-Hongrie. A ce contact des publicistes déjà très exercés et d'une science souvent supérieure se sont habitués à personnaliser davantage leur manière, à orner de plus de brillant la sécheresse des détails, à donner plus de piquant et d'imprévu aux formes trop américaines de l'interview, de l'enquête individuelle, et même des échos journaliers.

« Voilà le point favorable, le côté louangeur de la question. Permettez-moi de glisser sur la contre-partie critique. Elle arrêterait ma pensée sans plaisir et probablement, mon cher confrère, sans utilité.

« Rodolphe Lothar,
Directeur de la *Waage*, et rédacteur de la *Neue freie Presse*. »

De pair avec la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, marche comme importance dans l'estime internationale la *Gazette de Francfort*. Elle jouit d'une considération ancienne et incontestée. Elle ne limite point sa circulation à l'empire d'Allemagne ; elle est très répandue en Autriche-Hongrie, en Hollande, en Belgique, en Angleterre, dans les pays scandinaves et en Amérique, j'ajouterais même en France. Nous adresser à son directeur M. Léopold Sonnemann fut donc l'une de nos premières pensées. Les circonstances n'ont pas permis qu'il lui fût loisible de nous transmettre autre chose que cette réponse préalable :

Francfort-sur-le-Mein,
17 novembre 1902.

« Monsieur et cher confrère,

« Je regrette infiniment de n'être pas à même de vous donner une opinion ferme sur l'organisation de la presse française. A mon avis, cela ne saurait se faire en quelques mots, en quelques lignes. Pour répondre à la question, ainsi qu'elle est posée, ce ne serait pas trop d'entreprendre une étude comparative, embrassant toutes les parties essentielles du journalisme français, anglais, allemand, américain ou slave. D'accomplir ce travail, je ne me sens pas en mesure. Je ne connais plus suffisamment le développement des journaux de votre pays, parce que, depuis longtemps, je m'occupe d'autres travaux et que le loisir me manque de parcourir avec régularité les organes de vos différents partis et groupes. Je laisserai donc à l'un de nos rédacteurs mieux renseignés, sous ce rapport, le soin de vous apporter un concours plus efficace.

« Léopold Sonnemann,
Directeur de la *Gazette de Francfort*. »

Pour des raisons analogues, M. T. Barth a estimé prudent de suspendre son jugement. Nous le regrettons d'autant plus que cet écrivain et cet homme poli-

tique, le leader des libéraux modérés au Parlement de Berlin, est environné d'une grande considération en Allemagne.

Berlin, 18 novembre 1902.
Die Nation.

« Je suis en peine de vous communiquer une opinion raisonnée, dans le sens que m'indique votre question. Les journaux français ne me sont pas absolument étrangers. Je les vois par intermittences. Ils me viennent en quelque sorte par apparition, en des circonstances exceptionnelles. Mais, en général, il ne m'est pas donné de les connaître d'une façon assez intime, pour que je me hasarde à les apprécier d'une manière rationnelle.

« TH. BARTH.
Membre du Reichstag, directeur de la *Nation.* »

Nous demanderons plus de lumière au comte Walizewsky, l'historien réputé, et, en outre, le correspondant du *Kraj*, c'est-à-dire de l'unique organe, à Saint-Pétersbourg, de l'opinion polonaise. Nous rentrons dans le cœur de la question avec cet écrivain, habitué par la nature de ses travaux à faire prévaloir sur le caprice des opinions sommaires, sur la confusion des témoignages insuffisamment contrôlés, la curiosité étendue des faits et de leurs conséquences, l'abnégation des passions personnelles, la conscience et la science. Sans ambages ni détours de paroles, M. Walizewski nous fournissait, récemment, au cours de la conversation, ces renseignements précis et documentés.

20 novembre.

« On a pu vous le dire et vous l'écrire, à maintes reprises, la presse française est très appréciée à l'étranger, au point de vue technique, pour le talent où elle excelle de mettre les articles en vedette. Je laisse à part, de crainte d'abonder en d'inutiles répétitions, les avantages de la forme sur laquelle tout le monde est d'accord. Vous avez fait école en Europe avec le genre particulier des « articles Magnard », qui, sous une forme brève et expressive, donne aux événements du jour leur pleine valeur. Ce qu'on aime chez vous, ce qui vous gagne les sympathies plus que des mérites extérieurs de rhétorique ingénieuse ou de style prime-sautier, c'est cette qualité tout humaine, en même temps que conforme à votre tempérament national : la tendance altruiste dont M. Alfred Fouillée faisait une des caractéristiques du génie français. Elle se manifeste spontanée, irrésistible, aussitôt que l'y stimule le spectacle d'une grande infortune, locale ou étrangère ; et c'est la presse, toujours la presse qui prend l'initiative de ces souscriptions en masse, et avec une force d'entraînement qui n'existe pas ailleurs. Je dirais là-dessus que le journalisme français exerce comme une sorte de ministère de charité publique.

« Il me serait facile de développer les côtés de la louange. Mais si nous voulons donner un avis utile, il me paraît préférable d'exprimer franchement, comme vous m'y engagez, ce que je pense des parties incomplètes, ou, à certain égard, défectueuses de votre presse, en général. Une différence essentielle à noter, en passant, entre celle-ci et la presse étrangère, c'est que le mur de la vie privée est beaucoup moins respecté en France qu'en d'autres pays. Il en résulte des indiscrétions très piquantes, pleines d'intérêt souvent ; mais que d'abus, par contre, s'y commettent, de gaîté de cœur ! Je glisse sur ce sujet, comme sur un autre point qui m'a frappé : la disposition chez vos compatriotes, très fils de Voltaire, en cela, à pousser l'esprit de criticisme contre eux-mêmes jusqu'à la dernière limite. On se dénigre entre soi avec un ensemble vraiment merveilleux, avec une sorte d'exaspération, qui nous étonne toujours beaucoup, nous autres gens du dehors.

« A présent, l'observation générale, celle qui a dû revenir fréquemment sous la plume de vos distingués correspondants, c'est le défaut d'extériorité dans la grande information quotidienne. Les journaux d'Angleterre, d'Allemagne, de Russie, choisissent, pour les envoyer à Paris, l'élite de leurs journalistes, et s'y accordent parce que la France a conservé jusqu'à maintenant le monopole de captiver l'intérêt européen. En s'isolant à l'extrême dans la jouissance de ce privilège, ne craint-elle pas qu'il ne lui échappe, un jour, si elle ne pratique elle-même davantage le procédé de retour et d'échange ? Ne court-elle pas quelque danger proche à persister dans cet état d'infériorité relative à l'égard des étrangers, qui savent si bien tout ce qui naît et meurt chez vous, tandis que vous ignorez ce qui se passe chez eux ? Au premier chef il est singulier, tout au moins, qu'ayant contracté une alliance si étroite avec la Russie, vous n'ayez pas une préoccupation plus instante d'avoir des correspondants, qui vous éclairent sur les détails essentiels de la vie économique et financière alors que vous auriez des intérêts si pressants à le savoir ? Ainsi une lutte sourde, une rivalité non voulue, mais amenée par les circonstances, existe entre les capitaux engagés dans l'immense empire pour des entreprises industrielles, et la disposition naturelle des pouvoirs locaux à favoriser de préférence les intérêts russes. D'où résulte une crise financière latente, sur laquelle l'attention du public français gagnerait à être éveillée. Mais il y a, de ce côté-là, une sorte de parti pris d'ignorance. On ne cherche pas à voir clair. Il semble qu'on redoute l'effort qu'on tenterait pour savoir.

« Sur la politique extérieure, des faits d'une importance considérable vous échappent. A-t-on pris la peine de vous dire, entre autres choses, que l'Allemagne et la Russie, déjà si voisines, sont liées par une entente spéciale pour la répression en commun des troubles susceptibles d'éclater sur les frontières de la Pologne? Les Allemands ne seront-ils pas tentés, un jour, de se réclamer de cette solidarité particulière pour en faire un terrain de rapprochement plus complet et dangereux à vous-mêmes? Quelles conséquences diplomatiques peuvent avoir de tels accords! En 1863, le gouvernement allemand négociait avec le gouvernement russe une convention militaire en prévision de tout mouvement insurrectionnel en Pologne? Et le prix de cette convention fut la neutralité de la Russie, d'abord en 1867, puis en 1871. Des événements comme ceux qui se passaient, naguère, dans le duché de Posen, méritaient d'intéresser la réflexion de vos grands journaux politiques. Ils furent indiqués par le *Temps* et les *Débats*. Pour le reste de la presse, ils sont passés inaperçus. En dehors des graves questions de la politique et des raisons financières, qui ont bien aussi leur importance, la matière ne chômerait point pour des correspondants établis à Saint-Pétersbourg et à Moscou. La chronique même ne serait pas occupée sans motif à tenir l'oreille aux écoutes, pour noter les échos non banals qui lui viendraient de la Cour. Ce serait un sujet pour elle, tout de suite, entre autres faits divers, que le portrait à tracer d'un singulier personnage très en faveur, présentement, le médecin magnétiseur qui rappelle, à la cour de Russie, les agissements du fameux docteur Hope, jadis à la cour des Tuileries. Vous discernez les traits du tableau... Le rôle considérable dont cet aventurier dispose, la manière adroite dont il est parvenu à se faire attribuer des titres scientifiques... les influences féminines mêlées à cela... l'empressement des dames de la Cour à se laisser magnétiser... les propos, les anecdotes qui circulent... Mais comment en serait-on instruit? Il est convenu qu'on ne doit pas trop parler de la Russie... qu'on n'ose s'en occuper de près ni de loin, sinon bien vaguement. Vous étonneriez fort les Parisiens en leur révélant, par exemple, qu'il y a un chef de la police russe, à Paris, qu'il a son bureau à la Préfecture, qu'il occupe le rang d'un haut personnage officiel, d'une sorte de ministre en déplacement disposant d'un budget, d'une organisation régulière, d'une réelle autorité. Sait-on cela? Je m'arrête, mon cher confrère; sur ce thème, il faudrait énumérer trop de choses, qu'on ne sait pas.

« K. Walizewski. »

Elle serait à méditer longuement la causerie si pleine de considérations instructives du comte Walizewsky.

Maintenant au tour de l'Espagne et de l'Italie d'intervenir dans le débat.

En premier lieu, M. Miguel Moya, sénateur, directeur du *Libéral* de Madrid, nous délègue son correspondant, M. Gomez Carrillo, pour représenter, dans notre enquête, le plus considérable des journaux de la Péninsule, et nous donner des faits.

4 décembre 1902.

« Tout d'abord, mon très éminent confrère, nous avons, en Espagne, comme dans l'Amérique espagnole, contre la presse de Paris ce que vous appelez « une dent », oh! une toute petite dent, à cause de la façon dédaigneuse dont vos grands quotidiens parlent des « choses d'Espagne » et des « choses transatlantiques ». Mais nous vous pardonnons facilement cela, grâce à votre littérature. Car, soyez-en certain, ce n'est ni à cause de vos « premiers Paris » politiques, ni à cause de vos informations qu'on recherche et qu'on lit vos journaux en pays espagnols, mais à cause des nouvelles et des chroniques dont ils fourmillent. Peut-être serait-il plus juste de dire: dont ils fourmillaient; car, depuis quelque temps, on remarque une tendance très marquée vers le « newyorkhéraldisme » aux nombreux titres, aux articulets anonymes ou aux dépêches extra-sensationnelles. Je crains même que cette transformation ne porte pas bonheur aux intéressés. Dans tous les cas, en Espagne et dans l'Amérique espagnole, nous préférerions assurément les journaux parisiens tels qu'ils furent, ces charmants journaux boulevardiers d'antan.

« Il est vrai que je ne vous parle ici qu'au nom d'un public lettré, mettons, si vous voulez, un peu snob; mais l'autre, le grand public, lit-il des journaux français?...

« Mon cher maître Nordau avait grandement raison quand il vous écrivait qu'en Allemagne seule l'élite lit la presse étrangère et se peut former une opinion juste sur chaque organe. Il en va de même en Espagne et en Amérique aussi.

« Une exception pourtant : à Barcelone, où la *Dépêche de Toulouse* est plus répandue que les grands quotidiens de Madrid. Mais dans les autres villes, à Valence, à Séville, à Malaga, à Zaragoza, à Burgos, partout, on ne trouve de journal étranger que dans les grands hôtels. Et ce journal est toujours, invariablement, immuablement le *Temps*, — et le *Temps* n'est point un journal parisien, mais européen; il pourrait aussi bien être publié à Londres, à Berlin ou à Moscou.

« Si, d'ailleurs, l'Espagne, très instruite, très informée par ses correspondants de votre littérature, de

la chronique parisienne, de vos théâtres, connaît peu la presse française, elle vous réserve encore un privilège ; car elle ignore totalement celle des autres.

« GOMEZ CARRILLO,
Correspondant du *Liberal* de Madrid,
et de la *Nation* de Buenos-Ayres. »

L'espace nous manque pour ajouter quelques réflexions, qui nous eussent semblé profitables, aux réponses longues ou brèves qu'on a pu lire en cette troisième série d'opinions européennes sur la presse française.

Nous aurions désiré particulièrement appuyer sur une observation toute de réserve : les louanges accordées, avec autant de courtoisie que de justesse, aux qualités de nos meilleurs journaux, ne doivent pas nous porter à croire que l'étranger, malgré d'évidentes sympathies, se confond à leur égard dans un sentiment d'admiration générale. Il ne serait pas sage, en vérité, de perdre si tôt la mémoire de certaines leçons excellentes à utiliser, ne serait-ce que pour l'amélioration de notre outillage d'informations extérieures, et qu'insinuent, développent ou synthétisent avec plus ou moins de ménagement les appréciations de MM. Singer, Max Nordau, Blowitz, Secrétan, Seménoff, Pavlowsky, Th. Wolff, Walizewski, en attendant que se produisent, dans l'article prochain et dernier, celles de MM. Barclay, Fullerton, Mæterlinck, Marc Debrit. Étant donné cette disposition d'esprit prudente et circonspecte, les conclusions de l'enquête, telles qu'elles s'en dégageront naturellement, ne nous paraîtront que plus nettes et n'en seront que plus fructueuses.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LA VIE LITTÉRAIRE

Nietzsche traduit par Henri Albert. — La morale de Nietzsche, par Pierre Lasserre.

Frédéric Nietzsche : *Le Voyageur et son ombre*, *Opinions et sentences mêlées*. (*Humain trop humain*, deuxième partie), traduits par Henri Albert, éditions du *Mercure de France*. — Pierre Lasserre, *La morale de Nietzsche*, éditions du *Mercure de France*.

Il n'y a pas lieu de plaisanter. Et il ne saurait être superflu de se demander encore si ce n'est pas précisément parce qu'il mourut fou qu'il est bien prouvé que Nietzsche fut véritablement un homme de génie. Tout de même, on peut considérer comme regrettable que Nietzsche ait été réduit à vivre dans une maison de santé les dernières années de sa vie. Cela lui causera toujours quelque préjudice auprès du vulgaire qui décide tout-puissamment qui est homme de génie et qui ne l'est pas, justement parce qu'il ignore en quoi consiste le génie et que le génie est la chose essentielle sur quoi il ne devrait jamais prononcer de jugement. Le génie et son œuvre échappent nécessairement à la foule qui commence par les mesurer l'un et l'autre et les dénaturer. Schopenhauer avait déclaré avec une forte simplicité : « L'homme de génie contemple en quelque sorte un tout autre univers que le reste des hommes ; ou, pour dire la même chose en d'autres mots, il pénètre plus puissamment et plus profondément dans cette même création offerte à la vie de tous. Son cerveau en contient une représentation plus détachée, plus objective, partant plus claire et plus distinctes. » Qui donc, analysant aujourd'hui l'œuvre de Nietzsche et oubliant systématiquement les péripéties de son existence, refuserait de prendre pour épigraphe cette phrase de Schopenhauer ! Au reste, Voltaire avait dit avant Schopenhauer (que de vérités, de belles vérités Voltaire a dites avant Schopenhauer et sans qu'il s'en fît accroire le moins du monde — mais on ne s'avise pas toujours d'aller quérir à travers l'immensité de Voltaire ce qu'on est trop heureux de trouver en Schopenhauer !) Voltaire donc avait dit. « Tel est le privilège du génie : il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans règle, il s'égare dans sa carrière, mais il laisse derrière lui tout ce qui n'est que raison et exactitude. » Malheureusement ceux qui décident, et qui n'ont que la raison pour décider, n'admettent pas que la route que prend le génie le puisse conduire un jour dans ces demeures où l'on se targue de soigner la paralysie générale.

Notre répugnance est absolue à admettre en quoi que ce soit la vérité tout entière ; nous avons peur de la vérité ; et plus nous nous approchons d'elle, plus nous nous hâtons de la fuir au moment décisif. Ainsi, mi-sérieux, mi-railleurs, nous acceptons depuis longtemps la pénétrante plaisanterie de Montaigne : « Qui ne sait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes élévations d'un esprit libre, et les effets d'une vertu suprême et extraordinaire ? » Il y a mieux, et dans ce siècle où notre ignorance s'est ornée plus assidûment que jamais d'apparences scientifiques, nous acceptons comme une loi fondamentale l'affirmation, inquiétante autant que précise, de Moreau de Tours, — affirmation bien développée depuis lors mais qu'on ne reproduisit jamais avec plus de force persuasive : « Les dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres hommes par l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par son excentricité

et l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur source dans les mêmes conditions organiques que les divers troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont l'expression la plus complète. » Nous savons tout cela, même nous ne doutons pas que les progrès inévitables de la science n'affermissent notre conjecture que nous tenons déjà pour une certitude. Mais s'agit-il de prendre un exemple ? nous hésitons. Et la vie de Nietzsche étant la démonstration péremptoire du principe de Moreau de Tours, nous déclarons aussitôt qu'un homme qui fut aussi loyalement fou, et avec si peu d'hypocrisie, ne pouvait pas être un homme de génie ! Ah ! si Nietzsche avait eu l'esprit et la modération de ne pas arriver comme un sot à la crise de démence, s'il avait consenti à étonner seulement les investigateurs de sa vie intime par d'aimables bizarreries, on eût admis incontinent et fièrement proclamé que ce dérèglement fort sociable témoignait bien de son génie ; mais il eut la maladresse de prendre entièrement au sérieux ce principe de psycho-physiologie qui désormais dominera, vraisemblablement, toutes les biographies des grands hommes : il fut fou sans rémission alors que son œuvre avait toutes les apparences d'une œuvre géniale. On lui tiendra constamment rigueur d'avoir poussé la logique et le respect des nouvelles conceptions de la science, jusqu'à la paralysie générale.

*
* *

Cependant, considérée son œuvre, il est noble et rare d'admirer Nietzsche. Il n'est même personne qui ne doive se savoir grand gré d'éprouver pour lui cette admiration. L'élite universelle travaille un peu partout à élucider son œuvre faite pour l'élite. Nietzsche commence d'avoir des admirateurs très sages. Et, exceptionnelle aventure, tous ceux qui le vantent s'accordent à l'exalter pour les mêmes motifs.

Mais, est-il permis de discourir avec simplicité sur son œuvre et sur les admirations qu'elle engendre? On se demande, Henri Albert le premier, Pierre Lasserre ensuite, si la philosophie de Nietzsche a jeté les bases d'une culture nouvelle, s'il est vraiment le fauteur d'un mouvement général de pensée, s'il est ou s'il n'est pas un éducateur ! Beaucoup discernent en sa morale des principes absolument contradictoires aux lois évidentes du développement général de l'humanité et, par conséquent, aperçoivent dans son œuvre comme la fantaisie sublime d'une imagination vraiment surprenante, mais sans nul rapport direct avec la réalité... Erreur peut-être... La doctrine de Nietzsche serait de peu de prix si elle ne pouvait point nous devenir utile. Et je crois au contraire qu'elle fournit une règle très efficace de conduite de la vie dans le monde contemporain.

On dit, et j'emprunte les termes mêmes à tous les interprètes de sa pensée : Henri Lichtenberger, de Wyzewa, Henri Albert, Edouard Schuré, Jules de Gaultier, Pierre Lasserre et René Berthelot qui les résume tous nettement, on dit : la morale de Nietzsche est aristocratique et s'oppose violemment au mouvement naturel de la civilisation. Mais il faut distinguer, et là nous sommes presque sûrs que cela nous empêchera de confondre.

Les uns attestent que, pour Nietzsche, non seulement le bonheur ne doit pas être désiré comme si c'était le but de la vie, mais le développement le plus complet de quelques-uns implique l'asservissement de la masse et exige chez le surhomme même une éducation de la volonté, une discipline très forte et très dure, une domination absolue sur lui-même avant qu'il puisse s'abandonner à sa spontanéité...

D'autres observent que la morale de Nietzsche ne se ramène pas à une apologie de la force brutale. Ce n'est chez lui qu'une idée accessoire et subordonnée. S'il condamne l'idée d'une justice égale pour tous et la pitié pour tout ce qui est malade et affaibli, il glorifie l'amour pour tout ce qui est capable de développement, de grandeur, de noblesse. En outre, l'usage de la force ne se justifie que comme un moyen en vue d'une fin supérieure, comme une des conséquences de la dureté nécessaire pour arriver à développer la *vie* d'une manière aussi *intense*, aussi riche, aussi belle que possible...

Et voici que Henri Albert résume ainsi la pensée de Nietzsche : « Notre morale d'esclaves repose sur l'altruisme et l'égalité entre les hommes qui tous deux entravent le libre développement de la vie. » D'où il suit que la lutte contre la démocratie est nécessaire pour permettre cette *vie intense* qu'envisage Nietzsche comme le seul effort de l'homme... Mais, alors, on reproche à Nietzsche de ne pas être parvenu à concevoir que son idée de la vie pouvait être elle-même trop simple et trop pauvre, que la contemplation et la recherche désintéressée de la vérité, que l'effort vers la justice et que la pitié, au lieu d'être toujours les symptômes d'une vie qui s'affaiblit, peuvent être chez beaucoup les effets du progrès même de la vie et accroître, dans l'univers et dans l'humanité, la quantité de grandeur et de beauté...

Il me semble qu'il faut séparer Nietzsche critique de la vie contemporaine, et Nietzsche théoricien et prophète de la vie future. Ardent à précipiter l'avènement de cette vie future, il exagère tous les obstacles que dresse contre elle la vie contemporaine. Sa ferveur d'imagination l'emporte et il voit bientôt opposition absolue entre ces deux vies, au lieu de voir l'une préparée par l'autre, et il accentue les op-

positions au lieu de montrer la vie future se formant harmonieusement dans la vie contemporaine. Et, en vérité, est-ce que la morale démocratique ne favorise pas précisément cette intensité de vie individuelle que Nietzsche fixe comme le but de l'avenir? Est-ce que la démocratie, avec les perfectionnements relatifs qu'elle apporte à la vie de chacun, ne facilite pas l'accès de chacun à l'aristocratisme intellectuel et moral défini par Nietzsche? Elle élève, elle épure l'humanité tout entière, de laquelle quelques individus supérieurs de plus en plus nombreux pourront se distinguer dans la suite des siècles. La démocratie est une étape nécessaire pour aboutir à la réalisation totale du nietzschisme. Et, à l'heure actuelle, même étant admis l'altruisme démocratique et la tendance égalitaire, la morale de Nietzsche est assurément celle de tous les vrais ambitieux, de tous ceux qui s'appliquent systématiquement (et tout en sachant bien qu'ils écraseront — le moins possible — quelques individus plus faibles, — le moins nombreux possible) à développer leur personnalité et leur action pour accroître dans l'univers la somme de grandeur et de beauté. Donc, n'aggravons pas les antagonismes définis par Nietzsche, et qu'un esprit plus froidement critique et novateur moins effréné eût résolus en un harmonieux accord. Comme le dit si judicieusement M. Pierre Lasserre en son étude : « Nietzsche parvenu à la sagesse en a moins joui qu'il n'a été irrité par l'erreur. » Et son irritation même l'excitait à voir partout l'erreur. Concluons donc : la démocratie facilite l'application de la doctrine de Nietzsche, en multipliant les ambitieux, et, dans la démocratie, tout ambitieux digne de ce nom est proprement un nietzschéen.

* * *

Il faut savoir se contenter de peu ; et cette conclusion attribue à Nietzsche une puissance enviable. Que ses disciples ne lui refusent pas ce pouvoir présent dans leur zèle à lui réserver pour l'avenir la souveraineté totale ! Et demeurons aux temps actuels pour observer un moment le rôle notable et discret des traducteurs, c'est-à-dire des véritables introducteurs de Nietzsche en France.

La puissance des traducteurs dans la vie intellectuelle d'une nation m'épouvante. Aujourd'hui tout s'universalise : il n'y a plus de pensée purement nationale. Une nation n'est forte que par les échanges intellectuels et moraux qu'elle fait avec les autres nations. La seule façon qu'elle ait d'exercer une suprématie, c'est assurément de répandre ses idées sur le monde, mais il faut d'abord qu'elle introduise en elle les idées du monde. Or, le traducteur est l'arbitre omnipotent de ces échanges réguliers. Il dépend de lui que la France soit plus ou moins isolée de la vie philosophique de l'univers ou intimement mêlée à cette vie. Son pouvoir durera toujours. Ne nous hâtons pas, en effet, de railler notre ignorance des langues étrangères. Excusons-nous plutôt de ne point fréquenter dans leur texte allemand les Schopenhauer et les Nietzsche, en pensant que du moins les étrangers sont assez rares qui lisent en français les Boutroux, les Bergson ou les Tarde, et qu'en somme la langue philosophique d'un peuple restera toujours difficilement pénétrable aux étrangers, même les plus cultivés. Le traducteur est donc assuré d'un empire durable. Honorons-le, glorifions-le pour qu'il nous serve bien.

Et voyez ce qu'il peut pour nous, ce qu'il peut contre nous. Il plut naguère à M. Teodor de Wyzewa de sourire de notre ignorance des langues européennes et de nous présenter une caricature de Nietzsche en offrant à nos admirations empressées et inconsidérées sa doctrine dénaturée. Nietzsche est un anarchiste véhément, disait-il, un nihiliste tumultueux. Et des Français admirèrent, car cela leur était plus facile que de vérifier. M. Pierre Lasserre est aujourd'hui tout ému du préjudice que l'aimable ironie de M. de Wyzewa causait à Nietzsche : « Réputation fâcheuse bien propre à faire exclure Nietzsche sans plus d'examen du nombre des esprits supérieurs. Car qu'y a-t-il de plus rebattu que l'anarchisme, de plus simplet, de plus à la portée de tout le monde que le nihilisme ? » M. Lasserre ne voit pas que le préjudice était surtout grave pour nous : car que ne perdions-nous pas à être privés de connaître au plus tôt les véritables doctrines régénératrices de Nietzsche !

Cette œuvre colossale de traduction d'un philosophe fait pour entrer dans la familiarité de l'élite universelle, Henri Albert a voulu l'entreprendre. Il fait plus, car il l'exécute patiemment, parfaitement. Et c'est un noble et magnifique effort. Quel admirable travail, décidément ! On louera la précision agréable, la netteté, la limpidité, et, en somme, l'élégance de la traduction. Mais c'est dire bien peu. Considérons ce jeune écrivain ! Il pouvait, tout comme un autre, et mieux que beaucoup d'autres, fonder des écoles, ou bien, littérateur consultant, s'appliquer à définir, d'un air satisfait et non sans quelque fracas, des mots dont il n'est personne depuis le déluge qui n'ait connu le sens exact, — ou bien tout simplement écrire de belles œuvres originales, quêter la gloire éphémère et charmante : non, il préfère exercer doucement une profonde influence. Il s'efface dans une grande personnalité et ne veut se grandir que par elle, Nietzsche est son univers. Son enthousiasme, à coup sûr, lui fait aimer son labeur ardu. Et c'est d'un cœur content qu'il offre à la France les trésors d'une haute pensée. Ah ! voilà le

véritable nietzschéen! Il vit, à sa façon, la vie la plus intense. Il réalise par son effort cette grandeur, cette beauté dont l'imagination de Nietzsche décore la vie future. Mais il ne sacrifie personne et son « aristocratisme » est fort généreux pour tous, puisqu'il apporte à chacun les moyens de développer sa vie selon la loi absolue, définitive... Plus simplement, il comprend et remplit dans toute son ampleur son rôle de traducteur... Par son exemple (si rare!) de dévouement à une idée il nous permet de dédaigner, avec plus de confiance, en nous-mêmes, les vaines agitations de poètes inféconds et industrieux, de critiques vides et bavards et serviles, de commerçants syndiqués de la littérature, de charlatans de toutes sortes furieusement avides de grandes réclames et de petits honneurs, et il nous permet, en mettant à notre portée un philosophe aussi imprégné que Nietzsche de l'esprit français, de mesurer mieux la force intellectuelle française et son rayonnement et de travailler plus efficacement, en dehors de tous ces littérateurs bassement utilitaires, à maintenir l'originalité de l'esprit français, c'est-à-dire sa prépondérance sur l'esprit européen.

J. Ernest-Charles.

La Beauté de la Femme, par le docteur C. H. Stratz, traduit de l'allemand par R. Waltz. — On aurait tort de croire que la beauté de la femme est un sujet complètement négligeable. Il est même aussi important dans la vie que dans les romans. Il semble que dans la littérature il s'agisse moins de décrire la beauté que de la faire aimer. Homère, à ce point de vue, donna une excellente leçon à tous les poètes et à tous les romanciers qui vinrent après lui. Quelques-uns ont tiré parti de la leçon. C'est Lessing qui le constate : « Homère ne dit rien d'Hélène sinon qu'elle avait les bras blancs et de beaux cheveux. Au lieu de dépeindre sa beauté, il décrit l'impression qu'elle produit sur les vieillards toujours assemblés. » Et cette impression ne laisse pas que d'être très forte. Le docteur Stratz est moins soucieux de poésie que d'esthétique technique si l'on peut ainsi parler. Et il décrit la beauté féminine avec un luxe de détails, amoureux sans doute, mais surtout précis. A analyser cette beauté de près, on ne perd pas le goût de l'aimer. Au contraire. Et cela prouve bien que l'ouvrage du docteur Stratz n'est pas inutile. Au reste, en tâchant à définir toutes les conditions de la beauté féminine, il s'appuie avec persévérance sur les méthodes scientifiques, et voilà-t-il pas un miracle de la science bien fait pour concilier toutes les femmes à la science et au docteur Stratz? il montre qu'on peut très bien, avec une application assidue, augmenter et épurer la beauté du corps... Les moyens qu'il indique sont-ils aussi efficaces qu'il l'affirme? En tous cas, il n'est point de femme qui refuse de cultiver sa beauté... Mais les photographies — très nature — de cet ouvrage ne me donnent pas de la beauté une image vraiment idéale. Pourquoi donc le docteur Stratz, au lieu de photographier quelques modèles viennois, n'a-t-il pas reproduit les belles œuvres des grands artistes? Est-ce parce qu'ils ne se font point de la beauté une conception conforme à la réalité? est-ce au contraire, parce que peintres et sculpteurs attribuent à la femme nue beauté trop parfaite?

J. E.-C.

THÉATRES

Nouveau-Théatre : *Manfred*, poème dramatique de lord Byron, musique de Robert Schumann.

Dans une lettre datée de Venise, 15 février 1817, lord Byron, adressant l'esquisse de *Manfred* à son éditeur Murrey, accompagnait son envoi de ce curieux commentaire : — « Vous pouvez voir par cette esquisse que je n'ai pas grande opinion de cette pièce. Mais j'en ai rendu la représentation impossible... et c'est ce qui me console. » Il ajoutait à sa pensée et la parachevait, en écrivant, le 25 mars de la même année : — « Quant à mon drame de sorcier, je vous répète que je ne saurais dire s'il est bon ou mauvais. S'il est mauvais, que sous aucun prétexte il ne risque la publicité; s'il est bon, il est à votre service. Je l'estime trois cents guinées, et moins si vous le désirez. Peut-être vaudrait-il mieux l'ajouter à votre volume d'hiver, et ne pas le publier séparément. Le prix vous prouve que je n'y attache pas grande importance. Jetez-le donc au feu, si bon vous semble; sinon, *appelez-le un poème, car ce n'est pas un drame*, et je ne prétends pas qu'on lui donne ce maudit nom. »

Ce sont là de mémorables paroles, mémorables, je le répète, non point tant en ce qu'elles jugent une œuvre que pour ce qu'elles affirment une esthétique; pour ce qu'elles marquent la divination d'un homme de génie touchant les conditions mêmes du théâtre; pour ce que, enfin, elles nous incitent à y revenir et nous en fournissent le prétexte. Qu'on ait songé à monter *Manfred*, il n'y a là rien de surprenant, surtout de la part de M. Lugné-Poë à qui toutes les audaces sont familières... Mais qu'au moment des études préparatoires, après avoir tenté le premier contact avec la scène, on ait persévéré, voilà ce qui me passe, car la partie était perdue d'avance. Le moins que nous puissions faire, c'est d'en tirer un enseignement, de dégager la philosophie d'une telle *leçon de choses*; et, ce faisant, de souhaiter qu'aucun entrepreneur de spectacles ne renouvelle pareille tentative.

J'ai dit que la lettre de Byron à son éditeur Murrey était plus et mieux qu'un jugement sur *Manfred*, — l'affirmation d'une esthétique, et par suite la vue

d'un homme de génie sur les conditions mêmes dont dépend la réalisation d'une œuvre de théâtre. Ces conditions, Byron les connaissait, non pas seulement d'intuition, parce qu'il était Byron, mais parce qu'il portait en lui *Sardanapale*, *Marino Faliero*, *les Deux Foscari*, œuvres dramatiques celles-là, quoi qu'il ait pu dire lui-même, et qui peuvent supporter l'épreuve de la scène. Il est bien évident que les genres ont leurs règles fixes, leurs conditions d'existence, indépendantes de la volonté et du génie de ceux qui voudraient se révolter là contre, — ce qui ne veut pas dire que la mission des grands inventeurs ne soit pas de les renouveler, ces conditions, de les rajeunir, de les adapter aux besoins de leur temps, œuvre propre de ces héroïques porteurs de lumière : Shakespeare, Gluck, Wagner, — ce qui veut dire simplement qu'ils n'auraient pu s'y appliquer en contradiction avec les conditions vitales de la forme dramatique. Et si précisément ils y atteignirent, c'est que tous les grands inventeurs dans le domaine de l'art, pour révolutionnaires qu'ils semblent d'abord aux yeux mal avertis, ne font en réalité qu'obéir à la logique intérieure de leur génie, et forger un anneau de plus à cette imbrisable chaîne de la tradition, rajeunie, renouvelée par eux.

Or, la tradition constante en matière dramatique, la loi sans dérogation, c'est celle d'une *progression* intérieure. Nous le disions récemment, à propos d'une œuvre de la plus médiocre qualité, mais qui peut tout aussi bien servir à illustrer la loi : comment les deux arts qui se développent dans le temps, poésie et musique, pourraient-ils agir sur nous autrement que par une progression? La progression, c'est le développement intérieur du personnage, c'est l'évolution de son être à travers les circonstances qui l'impressionnent et le modèlent. C'est la première raison d'être de la forme dramatique, ce n'est pas la seule. Il y faut encore une *action*; et quand je dis action, je n'entends pas une suite de péripéties tourmentées, mais seulement un *conflit d'âmes* qui marque la prépondérance de l'élément volontaire. En ce sens, M. Brunetière disait très justement jadis, dans sa série de conférences sur les époques du théâtre, que ce qui n'appartient qu'au théâtre, ce qui fait, à travers les littératures, depuis les Grecs jusqu'à nous, l'unité permanente et continue de l'espèce dramatique, c'est le spectacle d'une volonté qui se déploie : et c'est pourquoi l'*action*, l'action ainsi marquée, apparaît bien comme une loi du théâtre.

Progression d'âme et action, — ces deux éléments réciproques d'ailleurs et réciproquement convertibles, — telles sont donc les conditions et tels sont les soutiens du drame, à ce point qu'un écrivain de théâtre qui s'y voudrait soustraire nous paraît tenter une entreprise aussi décevante, aussi condamnée d'avance que celle d'un peintre ou d'un statuaire qui voudrait transporter dans son art les moyens d'action de la poésie et de la musique. Qu'on prenne la peine de vérifier l'évolution tout entière du théâtre... on ne pourra que constater l'application de cette loi. *Hamlet* lui-même, cette œuvre si particulière dans l'ensemble du monument élevé par Shakespeare, et qui paraît tout d'abord, par son caractère analytique, démentir notre loi, *Hamlet* en est la vérification, si l'on veut bien dépasser les pures apparences, car, dans le personnage d'Hamlet, la progression d'âme est nettement indiquée. Il y a transformation, accentuation, et, par conséquent, progression, depuis la scène initiale du spectre jusqu'à la scène du cimetière. Il y a enfin une action, au sens le plus accusé du mot, puisque la trame même de l'œuvre se compose d'une suite de conflits entre le personnage principal et les autres dont la destinée paraît bien subordonnée au vouloir de ce singulier analyste.

Dans *Manfred*, trouvez-vous, je le demande, quelque chose de semblable? On peut le chercher à la lecture; mais les derniers doutes qui subsistaient encore disparaissent rapidement à la lumière de la rampe. Tel Manfred apparaît au début dans son monologue en face de la nature, tel il persiste dans son monologue devant le chasseur, tel il finit dans son monologue devant l'abbé de Saint-Maurice, car le rôle de Manfred n'est autre chose qu'un monologue ininterrompu avec lui-même; et les figures qui apparaissent dans la suite du poème ne lui sont qu'un prétexte à s'analyser, et n'ont d'autre raison d'être que de favoriser cette enquête lyrique sur sa propre destinée. Nulle progression, je le répète, nul développement d'âme en lui; et les vérités sur lui-même qu'il énonce au début, il les constatera encore au moment d'expirer. Manfred, c'est une statue d'airain, sur qui nul événement de l'extérieur ne saurait avoir prise, statue et symbole du plus farouche individualisme, pétrie d'orgueil et de grandeur, inaccessible par essence aux influences du dehors, et qui meurt dans la même attitude où toute sa vie il persista... Manfred, c'est donc, par essence ou par définition, le contraire d'un héros dramatique, puisque, au lieu de se développer sous la pression des circonstances, il demeure roidi et figé pour l'éternité dans la significative posture que commente la tirade fameuse :

Tu n'as point de pouvoir sur moi, je le sens. Tu ne me posséderas pas, je le sais. Ce que j'ai fait est fait. Je porte au dedans de moi une torture, à laquelle la tienne ne pourrait rien ajouter. L'âme, qui est immortelle, se donne à elle-même la récompense ou le châtiment de ses bonnes ou de ses mauvaises pensées. Elle est à elle-même

le commencement et la fin de son propre mal. Elle est à elle-même son lieu et son temps. Son être intime, quand elle est dépouillée de cette mortalité, n'emprunte point sa couleur aux choses fugitives du dehors, mais demeure absorbée dans une souffrance ou dans une joie qui vient de la conscience de ses propres mérites. Tu ne m'as point tenté. Ce n'est pas toi qui aurais pu me tenter. Je n'ai point été ta dupe et je ne suis point ta proie. J'ai été mon propre destructeur et le serai encore. Arrière, démons trompés. La main de la mort est sur moi, mais point la vôtre !

*
* *

La musique de Schumann, si admirable soit-elle, — et Dieu sait que l'ouverture de *Manfred* compte au nombre des plus fortes inventions de ce génie romanesque et touchant, — la musique de Schumann n'ajoute rien à l'effet scénique de l'œuvre, pour l'excellente raison que cet effet est nul. Il me plait d'ailleurs de la considérer moins comme un tout écrit en vue de la représentation et destiné à soutenir la déclamation de l'acteur, que comme une illustration musicale du compositeur, laissant flotter son rêve et son inspiration sur les données qu'éveillent en lui les suggestions du poète. A ce titre, et pour cette raison, l'exécution de la partition de Schumann ne saurait apporter aucun éclaircissement à cette question du *mélodrame* ou déclamation soutenue de musique, qui intéresse les artistes. Seule, l'ouverture de *Manfred* apparaît comme un tout majestueux et singulièrement expressif, dont mon éminent confrère Édouard Schuré a donné ce poétique commentaire que je transcris ici parce qu'il me semble renfermer l'essence même de l'œuvre : « Manfred s'éveille en sursaut d'un lourd sommeil et se souvient d'Astarté qui s'est tuée pour lui. Ressaisi par son amour, il s'élance au fond des solitudes pour y retrouver l'âme aimée et obtenir son pardon. Mais en vain : les déserts sont muets et ne lui renvoient que l'écho de son cri désespéré. Haletant, il s'arrête : un fantôme voilé passe devant ses yeux, et une voix connue l'appelle au loin dans l'invisible... Dans le silence de la nature, la voix aimée s'élève plus tendre, plus suppliante, plus passionnée. Cette fois-ci, Manfred a compris qu'il ne retrouvera l'âme d'Astarté qu'en frappant aux portes de la mort. Il les heurte à coups redoublés ; elles s'ouvrent, et d'un suprême effort il les franchit. »

Les suggestions poétiques que suscite en nous cette ouverture passionnée, qui dure dix minutes, sont vite refroidies et congelées par les deux heures de déclamation que dure ce poème dramatique sans progression ni action.

PAUL FLAT.

CORRESPONDANCE

Notre collaborateur M. E. Schuré nous communique la lettre qu'il a reçue de M. G. Larroumet, à propos du récent article sur Gustave Moreau paru dans la *Revue Bleue*. Nous publions l'interprétation du secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, avec la réponse de M. Schuré :

Monsieur et cher confrère,

Dans votre article *la Victoire de Gustave Moreau*, publié par la *Revue Bleue* du 29 novembre dernier, vous écrivez au sujet du musée fondé par l'artiste et des résistances que cette fondation aurait rencontrées :

« Que de prières et d'objurgations à l'Académie des Beaux-Arts pour déjouer les sourdes rancunes de certains membres de l'Institut !... »

Mes fonctions de secrétaire perpétuel me permettent de vous assurer que vous avez été inexactement renseigné à ce sujet.

Aussitôt informé par M. Henri Rupp que la somme affectée par Gustave Moreau à l'entretien du musée était insuffisante, je fis part à l'Académie des Beaux-Arts de cette situation. *Séance tenante, sans discussion et à l'unanimité*, l'Académie renonça au legs de cent mille francs que lui avait fait notre regretté confrère et en fit retour à la succession pour permettre l'organisation du musée.

Je vous sais trop soucieux de la vérité pour douter que vous ne teniez à rectifier le renseignement erroné qui vous a été donné.

Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GUSTAVE LARROUMET.

Voici la réponse de M. Schuré :

Monsieur et éminent confrère,

Je vous remercie de votre rectification et m'empresse de vous donner acte d'une erreur de fait. J'ignorais le vote unanime dont vous parlez et n'ai pas suivi le détail des négociations entre M. Rupp et l'Etat. Mes renseignements, que je crois justes pour le fond, portent sur les sentiments et les propos de quelques anciens adversaires de Gustave Moreau auprès des ministres longtemps avant la décision de l'État. Tant mieux si un vote unanime de l'Académie des Beaux-Arts a effacé les anciennes discussions et noyé dans une harmonie parfaite des animosités qui paraissaient implacables. Je suis heureux de l'apprendre par le représentant officiel de l'Académie et par un écrivain dont les pages brillantes et les discours courageux ont le plus contribué à faire reconnaître en France le génie du grand peintre.

Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et de ma haute considération.

ÉDOUARD SCHURÉ.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42901. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME XVIII. 27 DÉCEMBRE 1902.

LA VIE DOULOUREUSE DU POÈTE

Une immense inquiétude traversa toute sa vie, et, de son printemps maussade jusqu'à la fin de son automne, la douleur mordit sur son cœur, à vif. Toujours, il porta le deuil de ne pas avoir connu les douceurs maternelles : la mère ne comprit le fils que trop tard. Quand s'ouvrit sa petite âme, ce fut pour le chagrin de perdre son père ; et, ce jour, il sentit bien qu'il était désormais seul, pour la vie, l'insupportable vie. Sa tendresse naissante, on l'étouffa dans la geôle des internats, de longues années, sans une caresse, sans un sourire ; et il n'en sortit que flétri dans son âme et souillé dans sa chair par la plus misérable aventure. Il essaya d'être un homme libre, et décida de vivre pour l'art et pour l'amour. Sa jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage où brillèrent rarement de pâles soleils. L'amour, il y trouva l'amertume, tout de suite, après de vaines illusions. Il se meurtrit au rêve de la Beauté; un instant, il le vécut; mais il n'emplit ses yeux des paysages enchantés des Tropiques que pour, ensuite, le regret de ne plus jamais pouvoir y retourner, y aimer, y mourir. Et son entêtement à incarner ces griseries et ces regrets, ce fut son crime ; les désirs sont bornés et, notre horizon plombé, il est impossible de le briser : aussi, l'unique maîtresse, Jeanne Duval, le conduisit-elle par les cycles de cet enfer où il souffrit toutes les tortures et tous les supplices; loin de lui rendre l'univers moins hideux et les instants moins lourds, elle accentua son désespoir et son dégoût. Déjà, son corps usé, un mal inconnu le tord; dès 1854, tout l'hiver est entré dans son être. Il est comblé de douleur. En vain croit-il quelques semaines avoir trouvé le repos et que l'aube spirituelle va rayonner pour lui ; enfin, il ne peut distraire sa douleur, sa grande douleur, sur l'épaule tiède de Mme Sabatier. C'est fini d'espérer; les pays parfumés, les caresses du soleil, les femmes séduisantes, tout s'évapore. Lui, autrefois l'élégance et le dandysme, il n'est plus que l'ombre d'Hamlet, les cheveux au vent, et le regard indécis. Il se révolte. Il invoque Satan, son pitoyable maître de rhétorique. Il s'apaise : la mort, le but de la vie, lui donne la force de marcher jusqu'au soir. Il entre dans les voies de Dieu et il accepte son fouet; il vit, courageusement, pour expier les fautes de jeunesse : l'art et l'amour, invertis, pervertis; il sait, maintenant, l'irréparable déchéance de l'immortel péché, les péchés têtus, les repentirs lâches. De toute sa misère, il fait le travail de ses mains, et l'amour de ses yeux ; il écrit sa douleur. Les années d'exil où il s'est contraint à Bruxelles, il confesse sa détresse à M. Ancelle, son conseil judiciaire et son ami dévoué; il lui écrit les stations de son Calvaire.

Par ces boiteuses journées de pluviôse, cependant que, si pieusement, M. Albert Ancelle me communique les pages de douleur adressées à son père, nous entendons errer l'âme inquiète de Baudelaire, avec la triste voix d'un fantôme frileux. Et je voudrais croire que, maintenant, son rêve est réalisé.

FÉLI GAUTIER,

7 mai 1864. Bruxelles.
Hôtel du Grand Miroir

« Mon cher Ancelle,

« Envoyez-moi de l'argent. Je suis parti presque sans le sol, et ici le crédit est chose inconnue.

« Il paraît que j'ai eu ici un succès inconnu jusqu'alors. Je n'ai donné qu'une seule conférence. La saison étant très avancée, ma spéculation de lectures est presque manquée. Ici, tout va très lentement, et je n'ai pas encore de réponse d'Anvers, de Bruges, de Liège, ni de Gand. Mais vous savez que le vrai but de mon voyage est de vendre, aussi cher que pos-

sible, la collection de mes articles critiques à la maison Lacroix. Mais réussirai-je? J'y suis si peu accoutumé.

« Bien à vous, ne m'oubliez pas.

« C. B. »

« Mon cher ami,

« Je n'ai pas encore attaqué la grande affaire, mais je doute de tout. Jugez-vous-même si je n'en ai pas le droit. Après cinq conférences (grand succès), j'ai désiré régler. Au lieu de cinq cents francs, on m'a apporté cent francs avec une lettre d'excuses, alléguant que les fonds étant épuisés; on avait compté deux séances seulement à cinquante francs, et, pour les trois dernières, comme elles avaient été données après l'époque où s'arrête la saison des cours publics, on les avait considérées comme un acte de générosité de ma part. Quel peuple! quel monde! Je n'avais pas de traité écrit. J'avais traité verbalement pour cent francs par conférence. J'ai envie de faire don des cent francs aux pauvres. Quel horrible monde!

« Je n'ose pas écrire toute cette aventure à ma mère, de peur de la désoler...

« Il est arrivé pire encore. Je ne sais qui (quelqu'un de la bande d'Hugo) a fait courir ici un bruit infâme, et vous ne sauriez imaginer la crédulité des Bruxellois.

« Dans quelques jours, je traiterai, si je peux, ma grosse affaire; mais je suis exaspéré et découragé.

« Tout à vous. Écrivez-moi, vous me ferez plaisir.

« Je retournerai sans doute à Paris le 15, et j'y passerai huit jours.

« C. B. »

« Mon cher Ancelle,

« Je n'ai pas le temps de répondre à toute votre longue lettre, excellente lettre d'ailleurs, mais impuissante à calmer mes nombreuses colères.

« Relativement au maître de l'hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam, 22, à Paris, il m'est impossible de comprendre pourquoi, le 5, il n'avait pas reçu ce que je lui ai permis de vous demander à la fin du mois. Vous me dites que vous allez lui donner satisfaction. Cela peut vouloir dire bien des choses : lui donner de l'argent, lui donner des paroles, et enfin, permettez-moi cette farce, répondre à une provocation de duel venant de lui.

« Je viens de recevoir une lettre de lui, que je n'ai pas décachetée, car il y a des jours où je suis incapable de décacheter une lettre qui ne peut contenir que des choses désagréables, une maladie nerveuse, qui va toujours empirant, m'enlevant toute espèce de forces. Mais le fait de cette lettre prouve qu'il y a encore quelque anicroche. Mon Dieu! que c'est donc difficile de s'entendre par lettre! Je passe ici ma vie à écrire des lettres auxquelles personne ne répond.

« Le bruit répandu contre moi par la bande de V. H. est une infamie dont je me vengerai. Il paraît que j'appartiens à la police française. Et il y a des gens ici pour le croire!

« Lisez la brochure de Montalembert, *le Pape et la Pologne;* c'est fait pour vous, et c'est beau.

« Tout à vous,

« C. B. »

« Mon cher Ancelle,

« Je tâcherai de trouver le temps de vous écrire cette semaine. Mais je vous supplie d'envoyer cinquante francs à Jeanne, sous enveloppe (Jeanne Prosper, 17, rue Soffroi, Batignolles). Je laisse dormir le prix de mes lectures.

« Je crois que cette malheureuse Jeanne devient aveugle.

« Je vous écrirai plus convenablement dans deux ou trois jours. Je suis affreusement occupé.

CHARLES. »

14 juillet.

« Mon cher Ancelle,

« Tout a échoué. Un mouchard ne peut pas réussir dans une ville aussi défiante. J'ai été malade (diarrhée continue, palpitations de cœur, angoisses d'estomac) pendant deux mois et demi! Le joli voyage! Cependant je veux qu'il me serve à quelque chose, et je fais un livre sur la Belgique, dont les fragments paraîtront au *Figaro*. La question des mœurs (mœurs, politique, clergé, libres penseurs) est déjà rédigée. Maintenant il faut revoir Anvers, Bruges, Liège, Gand, etc. En somme, je saurai faire un livre amusant, tout en m'ennuyant beaucoup. Ici, tout a été contre moi. Tout m'a nui, surtout ma sympathie pour les jésuites. Vous savez probablement dans quelle situation se trouvent la Chambre et le Ministère. J'espérais des coups de fusil et des barricades. Mais ce peuple est incapable de se battre pour des idées. S'il s'agissait du renchérissement de la bière, ce serait différent.

« Envoyez-moi ma pension. Je partagerai cela entre moi et mon hôtel; je garderai juste de quoi voir cinq villes. Par grand bonheur, les distances sont très courtes, et la vie (exécrable d'ailleurs) à bon marché.

« Le souvenir de l'aventure Proudhon est encore ici, et j'en parlerai. J'ai rencontré dans le monde (!) le député qui a le plus contribué à cette dégoûtante émeute. Je serai encore ici quand paraîtront à Paris mes premiers fragments. Or, le *Figaro* est très lu ici

au cercle. Je ne vois plus personne, et je laisse voir mon mépris pour tout le monde.

« Cependant je tâcherai de voir l'archevêque de Malines. J'ai entendu la cloche des libres penseurs; je veux entendre l'autre cloche.

« Je possède maintenant sur le bout des doigts la question de la Charité, la question des Dotations, la question de l'Éducation, la question du Cens électoral, la question d'Anvers, la question des Cimetières, etc.

« Quel peuple lourd ! Ici, les jésuites ont tout fait, et tout le monde est ingrat pour eux.

« Maintenant, pour tout dire, il faut avouer que le clergé est très lourd et très grossier. Hélas ! il est flamand.

« Tout à vous.

« CHARLES. »

« Je m'en vais laisser tout cela de côté, et m'occuper un peu de peinture et d'architecture. Je serai en France le 15 août. »

2 septembre 1864.

« Mon cher ami,

« J'espérais partir avant-hier matin 31 août, et dîner chez vous le soir; mais je ne m'en sens pas le courage. Je voudrais que tous mes livres fussent vendus par l'agent d'affaires que j'ai chargé de cette commission à Paris; je vais traîner encore ici une existence de végétal pendant une quinzaine. Et enfin, pour tout dire, je suis singulièrement affaibli par quatre mois de coliques !

« Je suis content de mon livre. Tout ce qui est mœurs, culte, art et politique, est fait. Il manque la rédaction de mes excursions en province. Je ferai cela à Honfleur. J'écris à M. de Villemessant de ne rien publier avant mon retour en France. Vous devinez pourquoi. Je suis très mal vu ici. D'ailleurs, je ne me suis pas gêné pour crier tout haut ce que je pensais. Et puis on sait que je prends des notes partout.

« Le congrès de Malines a commencé. Cela nous regarde. M. Dupanloup y a produit un grand effet avec son discours sur l'Instruction publique. M. Dupanloup n'a aucune peine à passer pour un aigle dans un pays tel que celui-ci.

« Je connais Malines et, si Malines n'était pas en Belgique, et peuplée de Flamands, j'aimerais y vivre et surtout y mourir. Combien de carillons, combien de clochers, combien d'herbe dans les rues et combien de béguines ! J'y ai trouvé une église de jésuites merveilleuse que personne ne visite. Enfin j'étais si content que j'ai pu oublier le présent; j'y ai acheté de vieilles faïences de Delft. Beaucoup trop cher, cela va sans dire.

« Jetez un coup d'œil, je vous prie, sur cette étrange lettre de M. Arondel qui, depuis vingt ans (et plus) qu'il m'assassine, ne sait pas encore l'orthographe de mon nom. Vous connaissez par cœur l'affaire Arondel. Je crois sérieusement que j'ai reçu de lui 4 000 francs. Je lui ai souscrit dans ma jeunesse des effets pour 15 000 francs. Il a vendu la créance ou bien emprunté 2 400 francs sur la créance à un nommé R. M.

« Répondez-moi autre chose que vos horribles phrases habituelles qui équivalent à rien. Daignez me donner un avis sérieux sur ce qu'on pourrait faire pour me débarrasser de ce fléau de ma vie. Je lui ai répondu que toutes mes affaires en Belgique avaient manqué, et que si son R. M. avait l'intention de me persécuter, je ne rentrerais pas en France.

« Sérieusement, j'ai le plus grand désir d'y rentrer; mais il faut voir et travailler encore un peu. Et puis ma mère ! et puis mon jardin ! et mes livres ! et mes collections !

« J'ai chargé un agent d'affaires littéraires de me vendre (à condition de lui faire une petite part dans la vente) les trois ouvrages suivants : *Paradis artificiels*, *Pauvre Belgique!* et *Réflexions sur mes contemporains*. J'attends avec inquiétude une réponse; mais toutes ces manœuvres du métier ne vous intéressent guère.

« Si par hasard j'étais encore ici le 25, ce qui est bien douteux, je partirais avec Nadar qui m'a gentiment offert une place dans sa nacelle. Fuir ce peuple en ballon, aller tomber en Autriche, en Turquie peut-être : toutes les folies me plaisent, pourvu qu'elles me désennuient. J'ai vu ici Nadar et Hetzel; celui-là m'a donné deux mois pour achever les *Fleurs du Mal* et le *Spleen de Paris*.

« J'ai besoin de passer trois ou quatre jours à Paris. Il m'est impossible de décider quel jour je partirai. J'ai l'estomac et le ventre en révolution.

« *Histoires grotesques et sérieuses* vont paraître. Enfin ! Si vous saviez quel supplice de corriger un livre à l'étranger, avec une loi postale absurde, et sans ressources d'information. Bruxelles se fait passer, bien à tort, pour une capitale. La vraie capitale serait Anvers, si une capitale pouvait être un simple centre de commerce.

« Je vous remercie bien vivement de toute l'affection que vous m'avez toujours montrée et que j'ai quelquefois payée par un peu de brutalité.

« Présentez mes respects à Mme Ancelle, j'allais dire avec une étourderie impardonnable : et à votre mère. Ah ! mon cher ami, j'ai quelquefois le cerveau plein de noir. Conserverai-je ma mère aussi longtemps que vous avez conservé la vôtre ?

« C. B. »

Jeudi 13 octobre 1864.

« Mon cher Ancelle,

« Le très long temps que j'ai pris pour vous répondre vient de plusieurs causes différentes. La première est que j'ai été malade de nouveau (mais il ne faut pas écrire cela à ma mère, si toutefois vous lui écrivez). Cette fois, ce n'est plus le ventre, c'est une fièvre qui me réveille à une heure ou deux du matin, et qui ne me permet de me rendormir que vers sept heures. Cet accident journalier me fait créer dans les ténèbres une foule de belles choses que je voudrais bien décrire ; mais malheureusement il en résulte une très grande fatigue qui se prolonge toute la journée.

« La seconde raison est que, malgré le ton cordial et charmant de votre lettre, et la bienveillance de votre offre, je m'obstinais à me passer de vous. Aujourd'hui, il m'est démontré que cela n'est pas possible. Comprenez bien. Les fragments que j'ai faits représentent bien mille francs. Mais je ne les laisserai pas publier, tant que je serai en Belgique. Donc, il faut que je rentre en France pour avoir de l'argent et il me faut de l'argent pour m'en aller, et aussi pour recommencer mes excursions à Malines, Bruges et Anvers (questions de peinture et d'architecture, six jours au plus). Il y a donc là un cercle vicieux. M. de Villemessant (*Figaro*) attend impatiemment mes articles. Lui demander de l'argent, et lui dire en même temps : « Ne publiez pas encore », franchement, ce serait abuser de sa complaisance. Et puis, ces mille francs que j'attends de mes fragments ne seront peut-être payés qu'au fur et à mesure de la publication.

« J'aurai en plus à toucher le prix du livre chez un libraire. Mon livre n'est pas fini ; je le finirai à Honfleur, où j'emporterai toutes mes notes.

« Je n'aurai retiré de mon voyage en Belgique que la connaissance du peuple le plus lourd de la terre (cela est au moins présumable) ; un petit livre fort singulier qui sera peut-être un appât pour un libraire et l'invitera à acheter les autres ; et enfin l'habitude d'une chasteté continue et complète (riez, si vous voulez, de ce détail), laquelle n'a d'ailleurs aucun mérite.

« Enfin, j'ai à peu près fini *Histoires grotesques et sérieuses* qui doit paraître. Combien je me repens aujourd'hui d'avoir aliéné pour deux mille francs tous mes droits sur mes cinq volumes, quand je pense que Michel (1) gagnera peut-être encore des sommes plus considérables par cette vente continue.

(1) Michel Levy, éditeur.

« Voilà mon bilan spirituel. Je vais maintenant vous donner les détails matériels que vous me priez de vous donner avec une absolue franchise.

« Mais, figurez-vous, mon cher, ce que j'endure ! L'hiver est venu brusquement. Ici, on ne voit pas le feu, puisque le feu est dans un poêle. Je travaille en bâillant, — quand je travaille. Jugez ce que j'endure, moi qui trouve le Havre un port noir et américain, moi qui ai commencé à faire connaissance avec l'eau et le ciel à Bordeaux, à Bourbon, à Maurice, à Calcutta ; ce que j'endure dans un pays où les arbres sont noirs, et où les fleurs n'ont aucun parfum ! Quant à la cuisine, vous verrez, j'y ai consacré quelques-unes des pages de mon petit livre. Quant à la conversation, le grand, l'unique plaisir d'un être spirituel, vous pourriez parcourir la Belgique en tout sens, sans trouver une âme qui parle. Beaucoup de gens se sont pressés, avec une curiosité de badauds, autour de l'auteur des *Fleurs du Mal*. L'auteur des *Fleurs* en question ne pouvait être qu'un monstrueux excentrique. Toutes ces canailles-là m'ont pris pour un monstre, et quand ils ont vu que j'étais froid, modéré et poli, et que j'avais horreur des libres penseurs, du progrès et de toute la sottise moderne, ils ont décrété (je le suppose) que je n'étais pas l'auteur de mon livre. Quelle confusion comique entre l'auteur et le sujet ! Ce maudit livre (dont je suis très fier) est donc bien obscur, bien inintelligible ! Je porterai longtemps la peine d'avoir osé peindre le mal avec quelque talent.

« Du reste, je dois avouer que depuis 2 ou 3 mois j'ai lâché la bride à mon caractère, que j'ai pris une jouissance particulière à blesser, à me montrer impertinent, talent où j'excelle, quand je veux. Mais ici, cela ne suffit pas, il faut être grossier, pour être compris.

« Et moi, qui croyais que la France était un pays absolument barbare, me voici contraint de reconnaître qu'il y a un pays plus barbare que la France.

« Enfin, que je sois contraint de rester ici avec des dettes, ou que je me sauve à Honfleur, je finirai ce petit livre qui, en somme, m'a contraint à aiguiser mes griffes. Je m'en servirai plus tard. C'est la première fois que je suis contraint d'écrire un livre absolument humoristique, à la fois bouffon et sérieux, et où il me faut parler de tout. C'est ma séparation d'avec la bêtise moderne. On me comprendra peut-être, enfin.

« Oui, j'ai besoin de retourner à Honfleur. J'ai besoin de ma mère, de ma chambre et de mes collections. D'ailleurs, ma mère m'écrit des lettres funèbres, et s'abstient, avec une modération qui me fait mal, de me faire des reproches, comme si elle craignait d'abuser de son autorité dans ses dernières années, de peur de me laisser un souvenir amer.

Cela serre le cœur. Je finirai à Honfleur toute cette masse de choses inachevées, le *Spleen de Paris* interrompu depuis si longtemps, *Pauvre Belgique*, et mes *Contemporains*.

« Vous devinez sans doute (ce qui n'est pas très difficile) la raison de ma répugnance à vous répondre et à accepter votre offre. Accepter, c'est diminuer encore votre confiance en moi, c'est vous montrer que je ne sais rien prévoir, rien combiner, rien amasser. De plus, puiser dans votre bourse, c'est puiser dans celle de ma mère; et cela me devient insupportable. Enfin, je dois vous prévenir que la somme vous paraîtra forte ; de plus, qu'aussitôt que j'aurai reçu de l'argent de vous, après avoir payé le *Grand Miroir*, je vais prendre quelques nouvelles notes à Bruges, Namur et Anvers (6 jours, 7 jours) et qu'enfin je passerai trois ou quatre jours à Paris avant de retourner chez moi. Mes affaires l'exigent absolument.

« Ici, je n'ai jamais pu dépenser moins de 7 francs par jour, quoique je dîne presque toujours (quand mon estomac me le permet) hors de l'hôtel.

« Je suis arrivé le 24 avril.

« Avril, 5 jours, 35 francs. Mai à septembre, 1 055 francs; octobre, 15 jours, 105 francs. Total : 1 195 francs. J'ai donné de l'argent pendant plusieurs mois; j'ai cessé d'en donner au commencement d'août, où je devais encore 154 francs. Je dois donc encore 673 francs auxquels je suis contraint d'ajouter 100 francs environ pour le Mont-de-Piété de Bruxelles, 100 francs de petites emplettes indispensables sur lesquelles j'ai donné des arrhes, et 100 francs pour ma dernière excursion; les chemins de fer y sont compris pour 53 francs. Donc 979 francs. Et encore je suis obligé d'abandonner une très belle chose, achetée à Malines, sur laquelle j'avais donné des arrhes.

« C'est énorme, n'est-ce pas? Cependant, je prends votre bienveillance au mot; à une condition, une condition seulement, une condition qui vous fera rire, car rien ne s'opposera à ce que je viole cette condition ; et je vous ai fait beaucoup de promesses que j'ai toujours violées : c'est qu'à partir du jour où je serai chez moi, à Honfleur, vous ne m'enverrez que strictement 50 francs par mois, et que ce régime sera maintenu indéfiniment, si je le veux. mais au moins jusqu'à ce que je ne vous doive plus rien, et que toutes mes avances (anciennes ou nouvelles) soient complètement remboursées. Alors, vous m'avertirez. Qui sait? je tiendrai peut-être cette parole-là.

« Quant à payer mes dettes, quant à refaire ma petite fortune, très petite, comme il convient à un homme qui n'aime que la liberté, hélas! il est encore trop tôt pour parler de cela.

« Aussitôt que je reçois de l'argent de vous, je paye tout ici; je fais trois promenades coup sur coup; je repars pour Paris; je n'y reste que le temps nécessaire pour voir mon argent, Hetzel, Michel et Villemessant, et je retourne à Honfleur où je ferai mon séjour habituel, sauf des excursions, à longue date, à Paris, de 8 ou 10 jours.

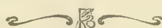
« Envoyez-moi ce que vous pourrez tout de suite, c'est-à-dire le 15 au matin. On a eu beaucoup de complaisances pour moi, tant que j'ai payé; mais depuis deux mois et demi, on me *fait la mine;* j'ai promis pour samedi matin 15, et je suis ici *un étranger*.

« Mon cher, cette lettre m'a exténué. Quand j'ai écrit seulement une cinquantaine de lignes, j'ai la tête embarrassée. Je voulais écrire à ma mère ce soir pour lui rendre compte de tout ce que je vous dis. Je ne lui écrirai que demain matin.

« C'est moi qui vous ai envoyé quelques livraisons du compte rendu du Congrès de Malines ; vous avez vu que le discours de Dupanloup manquait. Il a paru dans une livraison qui m'a échappé. Il a été édité depuis lors, à Paris, rue de Tournon, chez Douniol. Votre fameux Père Félix ne m'a pas intéressé. C'est un Cicéron. Le discours du Père Hermann m'a paru très remarquable et très curieux.

« Je vous rapporterai un curieux livre sur l'Empire, un livre digne d'être lu, et non pas une sottise d'exilé.

CHARLES BAUDELAIRE.



LE CHRISTIANISME DE TOLSTOI

ET DE DOSTOÏEWSKY

Ceux qui ne reconnaissent que la sainteté chrétienne, et la prépondérance forcée, meurtrière, de l'esprit sur la chair, trouveront juste le jugement que Léon Tolstoï porte sur sa propre vie : « J'ai dévoré le fruit du travail des paysans, j'ai puni mes moujiks, j'ai trompé, j'ai été débauché. Le mensonge, le vol, les adultères de toutes sortes, l'ivrognerie, le viol, le meurtre... — il n'y a pas de crime que je n'aie commis... »

Mais si nous estimons qu'il existe, outre la sainteté de l'esprit, *une sainteté de la chair*, outre la sainteté chrétienne, une sainteté païenne ; si, du moins, nous admettons celle de l'Ancien Testament, que le Christ vint compléter et non pas abroger, — la vie de Tolstoï, considérée à ce point de vue, nous apparaîtra, au contraire, très harmonieuse, intégrale, belle, *somptueuse à voir*, comme dit le peuple ; car il n'a pas été

« voleur, » mais économe et bon maître pour ses serviteurs, non point « assassin », mais guerrier courageux, non pas « ivrogne », mais sage et sobre épicurien, n'ayant connu d'autre ivresse que celle de la plus innocente joie de vivre, non point adultère, mais époux fidèle, ayant gardé pure et immaculée la sainteté du toit conjugal, tendre père de famille, pareil aux patriarches de l'Ancien Testament, à Abraham, à Isaac et à Jacob. De cette vie pleine de pureté, non point virginale, mais chaste dans la volupté même, il nous vient un vent de fraîcheur comme d'un vieil arbre encore vert, comme d'une source vive, froide et transparente. Il n'y a ni contradictions maladives ni mensonges dans la vie de Tolstoï, pas plus que dans ses actes et dans ses sentiments mêmes. Les contradictions ne commencent que là où la plénitude de sa vie païenne apparaît en regard des défectuosités de son christianisme. Ce ne sont pas ses œuvres qui l'accusent, ce sont ses paroles et ses pensées. Pour que la vie de Tolstoï apparaisse impeccablement belle, il faut oublier non ce qu'il fait et ce qu'il sent, mais seulement ce qu'il dit et pense de ses actes et de ses sentiments. Il a accompli la loi ancienne, et tout le drame de sa vie consiste en ce que sa foi et sa conscience n'ont pas justifié ses actes. Et n'est-ce pas là le drame de tous les hommes de l'ancienne loi, de tout l'Israël spirituel ? Tous, après avoir accompli la loi, ne se contentent pas de cette loi et attendent un Libérateur. Mais, quand vient le Messie, trop longtemps pliés sous le joug, ils n'ont pas la force de le reconnaître dans sa terrible liberté. Ils le renient et se remettent à attendre éternellement. Et dans cette attente consiste leur sainteté. Pour nous, l'ancienne loi, qui sanctifie la chair, n'appartient pas au passé seulement. Elle est éternelle, et on la retrouve au sein du christianisme (le Fils ne fait-il pas un avec le Père ?) mais elle y est, jusqu'à présent, incomprise et inconsciente. Il faut l'admettre cependant pour reconnaître à Tolstoï le droit de dire avec une si fière assurance : « Je n'ai rien à cacher aux hommes, tous peuvent savoir ce que je fais. » Sa vie a soutenu cette épreuve : les derniers voiles en sont levés ; elle apparaît nue aux yeux du monde entier. Il n'a pas de honte à ressentir : elle est toute pure, toute sainte, non pas cependant de la sainteté qu'il eût désirée, et qui semble chrétienne à Tolstoï aussi bien qu'à la majorité de ses contemporains. S'il devait avoir honte de quelque chose, ce ne serait ni de ses actions ni de ses sentiments, mais seulement de ses paroles et de ses pensées. Mais n'est-ce donc rien que de voir la nudité spirituelle de ce vieillard de soixante-dix ans aussi innocente que celle d'un enfant ? Quelle autre vie, dans la société actuelle, aurait pu sortir victorieuse d'une telle épreuve.

Il semble, en tous cas, que ce n'aurait pas été celle de Dostoïewsky.

Il est très facile, de tomber dans l'erreur et dans l'injustice en comparant la vie de L. Tolstoï et celle de Dostoïewsky, car nous savons tout du premier, alors que nous ne connaissons pas complètement le second, que nous ignorons le trait principal peut-être de son génie : nous sommes renseignés par des allusions contenues dans ses lettres, par des légendes et surtout par le reflet de son individualité dans son œuvre ; mais nous devinons qu'un côté tout entier de sa vie nous est caché. Il faut rendre justice aux amis intimes de Dostoïewsky qui ont pris soin de nous laisser sa biographie : ce sont des gens excessivement attentifs, respectueux pour la mémoire du défunt ; ils le sont même trop. Personne n'était moins fait pour comprendre ce que l'Apocalypse appelle « les profondeurs sataniques » et ce qui était si bien dans la nature de Dostoïewsky. Un esprit aussi délié, aussi pénétrant que Strakhoff, s'il ne l'ennoblit pas, simplifie d'une manière exagérée la personnalité de Dostoïewsky, l'adoucit, l'émousse, l'affine, l'amène au niveau commun et vulgaire.

En tout cas, en étudiant la personnalité de Dostoïewsky, nous devons prendre en considération le besoin invincible qu'il avait, comme artiste, d'étudier les principes les plus dangereux et les plus criminels du cœur humain. Les gouffres de la volupté, dans toutes ses manifestations, l'attiraient surtout. En commençant par la volupté supérieure, inspirée, qui confine à l'enthousiasme religieux de « l'ange ». Alecha Karamasoff, pour finir par la volupté d'un méchant insecte, « de l'araignée qui dévore son mâle, » — il y a là toute la gamme des chatoiements et des nuances de la plus mystérieuse des passions humaines, étudiée dans ses perversions les plus maladives et les plus aiguës.

Il existe en manuscrit un chapitre non publié des *Possédés*, la confession de Stravroguine, où celui-ci raconte, entre autres choses, comment il déprava une fillette. C'est une des plus puissantes créations de Dostoïewsky et il y règne un ton de sincérité si effrayant que l'on comprend ceux qui ne se décidèrent pas à publier ce chapitre, même après la mort de Dostoïewsky : il y a là quelque chose qui va « au delà » de l'art : c'est trop vivant.

Dans les méfaits de Stavroguine, dans les dernières bassesses même de sa chute, il y a, pour ainsi dire, un reflet indélébile et démoniaque de ce qui fut de la beauté ; il y a la grandeur du mal. Mais Dostoïewsky n'a pas reculé devant d'autres débauches infimes et vulgaires, sans grandeur aucune. Le héros ou « l'anti-héros » de ses *Souvenirs de bas-fond* atteint au niveau spirituel des plus grands héros de ses romans, de ceux qui étaient le plus près de son cœur. Il ex-

prime l'essence même des doutes et des luttes religieuses de l'artiste. On sent parfois, dans cette confession, que Dostoïewsky s'accuse et se flagelle lui-même, non moins impitoyablement mais d'une façon plus terrible que L. Tolstoï dans sa *Confession*. Voici cependant ce que ce héros avoue :

Par moments... je me plongeais dans la débauche, mais dans une débauche vile, souterraine, sombre, infâme. Mes misérables passions étaient aiguës, brûlantes, d'une irritabilité maladive, perpétuelle. Les accès avaient quelque chose d'hystérique ; ils étaient accompagnés de larmes et de convulsions. Toutes ces impressions étaient provoquées par une nostalgie intense, par une soif énervée de contradictions, de contrastes, et je me lançais dans la débauche. Je faisais cela, seul, dans la nuit, dans le mystère, dans la peur, dans la boue, plein d'une honte qui ne me quittait pas, même aux instants les plus abominables, et qui, dans ces moments-là, devenait une malédiction. A cette époque, déjà, je portais un bas-fond dans mon âme. J'avais horriblement peur d'être vu, rencontré, reconnu...

Il y a dans toutes ces peintures de Dostoïewsky une telle force et une telle hardiesse, une telle nouveauté de découvertes et de révélations, qu'une question troublante se pose parfois : pouvait-il savoir tout cela rien que par une expérience *extérieure* en observant simplement les autres hommes ? Est-ce *seulement* une curiosité d'artiste ? Évidemment, il n'a pas eu besoin de tuer une vieille femme pour ressentir les émotions de Raskolnikoff. Sans doute, il faut faire une grande part à la clairvoyance du génie : mais peut-on lui attribuer *tout* ? D'ailleurs, en admettant même qu'il n'y eût rien dans les actes, dans la vie de Dostoïewsky, qui correspondît à cette curiosité criminelle ou, du moins, à ce paroxysme de recherche artistique, on est frappé des images qui hantaient sa fantaisie. Jamais celle de Tolstoï n'eût pu en évoquer de pareilles. C'est dans ce domaine que la fantaisie de L. Tolstoï n'a jamais réussi, bien qu'elle ait pénétré dans d'autres gouffres de volupté, non moins profonds, mais différents de ceux-là. L. Tolstoï n'aurait jamais compris la curiosité artistique de Dostoïewsky devant les « morsures de la tarentule, » devant le détournement d'une fillette, devant l'aventure amoureuse de Fédor Karamachtchaïa et d'Élisabeth Smerdiakoff. Une telle curiosité lui aurait paru insensée ou répugnante. L'instinct sexuel apparaît parfois chez lui comme une force cruelle, grossière, bestiale même, mais jamais il n'est perverti, contre nature. Pour le créateur d'*Anna Karénine* et de la *Sonate à Kreutzer*, le plus grand des crimes humains que puisse punir la justice divine telle que la comprend la loi de Moïse, c'est la violation de la fidélité conjugale. La norme d'après laquelle il mesure toutes les manifestations de la vie sexuelle est la pureté élémentairement simple, saine, patriarcale, familiale, qui inspire la loi de Jéhovah : « Croissez et multipliez ! » Lévine avoue un jour qu'il n'a jamais pu, de toute sa vie, se représenter le bonheur avec une femme autrement que dans le mariage, et que séduire la femme d'autrui lui semble, à lui, qui possède Kitty, aussi stupide que le serait le vol d'un petit pain à l'étalage d'une marchande par un homme qui sort d'un copieux repas. Quels que soient les remords causés à Tolstoï par les adultères qu'il a soi-disant commis, nous sentons que, comparé à Dostoïewsky il est, sur ce terrain, aussi naïf que Lévine ou que le petit Irténieff, amoureux à seize ans de la fille de chambre Sacha, qu'une timidité sauvage l'empêche d'embrasser.

Mais, je le répète, celui qui étudie la vie de Dostoïewsky marche à tâtons, dans l'obscurité. Il n'y a pas de témoignages exacts et clairs sur lesquels on puisse s'appuyer. Il n'existe que des allusions. A l'âge de vingt-cinq ans, après avoir parlé dans une lettre à son frère de ses entraînements pour une Mina, une Claire, une Marianne et des remontrances que Biélinsky et Tourguéneff lui font au sujet de sa « vie désordonnée », il déclare : « Je suis malade des nerfs, et je crains une fièvre cérébrale. Je suis si dévoyé qu'il m'est impossible de vivre une vie régulière. »

Si l'existence de Tolstoï sort des profondeurs de la vie inconsciente, comme l'eau d'une source virginale et pure, celle de Dostoïewsky en jaillit comme le feu d'un volcan, mêlé de lave, de vapeur, de fumée et de miasmes.

Il est impossible de ne pas croire aux efforts sincères que fait Tolstoï pour aimer son prochain. On peut se demander, en revanche, s'il l'aime d'un amour vraiment chrétien. Quant à Dostoïewsky, la flamme de cet amour brille jusque dans les détails les plus intimes de sa vie, qu'elle pénètre et purifie. Dans une de ses lettres, il confie à Maïkoff, son beau-fils orphelin : « Pacha est un bon garçon, un aimable garçon, qui n'a personne à aimer. Je partage et je partagerai, pendant toute ma vie, ma dernière chemise avec lui. » Celui qui a aimé lui-même sentira que ce n'est pas là une vaine parole, mais que Dostoïewsky est vraiment prêt à partager « sa dernière chemise » avec l'enfant, sans considérations abstraites, sans se demander s'il a le droit de secourir les pauvres.

A la mort de sa fille Sonia, il écrit :

Pour me consoler, on me dit que j'aurai encore des enfants. Mais où est Sonia ? Où est cette petite personne pour laquelle, je le dis hardiment, je me serais laissé crucifier pourvu qu'elle vécût ! Plus le temps passe, plus

le souvenir devient amer, et plus je vois clairement le visage de ma défunte Sonia. Il y a des minutes qui sont intolérables. Elle me connaissait déjà, le jour de sa mort, lorsque je quittai la maison pour aller lire les journaux, n'ayant pas l'idée qn'elle mourrait deux heures après; elle m'avait suivi et accompagné des yeux, elle m'avait tant regardé que ce souvenir me revient de plus en plus distinctement. Jamais je ne l'oublierai, jamais je ne cesserai de me tourmenter à son souvenir. A supposer même que j'aie un autre enfant, je ne comprends pas comment je pourrai l'aimer, où je trouverai de l'amour... il me faut Sonia.

Il l'aimait, l'enfant de sa chair, non seulement par la chair, mais aussi par l'esprit, c'est-à-dire *chrétiennement*, non pour lui, mais pour elle, comme une individualité séparée, éternelle, irremplaçable. Jamais il ne se serait consolé de la perte d'un enfant avec d'autres enfants nouveau-nés, comme le patriarche Job de l'Ancien Testament. « Et où est Sonia? Il me faut Sonia. » Dans tout ce que L. Tolstoï a fait, dit, pensé et senti, il n'y a rien de pareil à ces simples paroles, pleines d'un amour ingénu.

On se souvient involontairement de ce que Tolstoï disait un jour à un étranger, en parlant de son amie la plus fidèle, de celle qui lui a donné toute sa vie, qui non seulement l'a aimé, mais « a eu *pitié* » de lui, qui pendant trente ans, a pris soin de lui comme d'un enfant, avec une tendresse maternelle, de sa femme Sophie Andréiewna : « C'est parmi les hommes que je me chercherai un ami; nulle femme ne peut remplacer un ami. Pourquoi mentons-nous à nos femmes en leur affirmant que nous les considérons comme nos amis? Ce n'est pas vrai! » Ce sont là des paroles froides et dures, peut-être. Oui, dures, mais dépourvues de malice, innocentes, belles même, d'une beauté, il est vrai, qui n'a rien de chrétien. On sent là le froid de toute une vie, le froid d'une source souterraine. Si seulement Tolstoï n'en avait ni peur, ni honte lui-même, s'il restait tel que Dieu l'a créé! Ce que je crains chez lui, ce n'est pas le grandiose amour de soi, le froid païen des arcanes virginalement pures de son être, c'est plutôt la chaleur superficielle et mesurée de son christianisme voulu.

C'est ainsi qu'au fond L. Tolstoï et Dostoïewsky sont tous deux, dans leur vie, sincères et loyaux; mais cette sincérité n'est pas complète : ils ne sont pas parfaits. Car, outre le froid de l'abîme, il y a celui de l'éther céleste; outre le feu souterrain il y a celui du soleil. Ni l'un ni l'autre n'atteignent ce domaine supérieur, *unificateur*, où l'azur éternel est éclairé par l'éternel soleil, où les Deux Natures n'en font qu'Une.

« Les œuvres de Pouchkine, de Gogol, de Tourguéneff, de Derjavine », dit L. Tolstoï, « sont inutiles au peuple et lui sont inconnues. Notre littérature n'est pas et ne sera jamais greffée sur le peuple. Ces œuvres, que nous prisons tant, resteront de l'ivraie pour le peuple. » Un jour qu'il conversait avec un cocher qui lui demandait son livre *Enfance et Adolescence*, Tolstoï répondit : « Non, c'est un livre futile. J'ai écrit beaucoup de bêtises dans ma jeunesse. Je te donnerai *Allez à la lumière pendant qu'il fait clair!* C'est beaucoup mieux qu'*Enfance et Adolescence!* »

« Je fais comme saint Paul, dit Dostoïewsky, on ne me loue pas, je me louerai donc moi-même. » Peu de temps avant sa mort, il écrivit, dans son carnet de notes, sous la rubrique *Moi* : « Je suis évidemment d'essence populaire, car mes tendances découlent des profondeurs de l'âme chrétienne du peuple; inconnu du peuple russe actuel, je serai connu de celui de l'avenir. »

Cependant, malgré le contraste que présentent ces opinions, chacun des deux écrivains a raison.

Évidemment, l'un et l'autre — Tolstoï et Dostoïewsky — sont populaires en ce sens qu'ils introduisent l'esprit du peuple russe dans l'œuvre de la civilisation russe, qu'ils tendent à ce qui doit un jour devenir populaire, et en même temps universel. Mais atteignent-ils vraiment ce but?

Il me semble qu'ils n'ont fait, l'un et l'autre, qu'apercevoir l'abîme qui sépare le peuple de la civilisation, après quoi ils ont voulu être peuple. Mais vouloir être peuple, vouloir être simple, c'est ne pas l'être. Ni l'un ni l'autre ne possèdent cette simplicité qui fait de l'*Iliade*, du *Prométhée*, de la *Divine Comédie*, l'expression suprême de l'esprit populaire et l'unit à l'esprit universel. Tolstoï et Dostoïewsky sont trop complexes; et, si les choses demeurent au point où elles en sont, leurs œuvres resteront encore longtemps « de l'ivraie » pour le peuple.

Le fondateur d'une nouvelle « secte », qui s'intitule elle-même « l'église des chrétiens orthodoxes », le paysan Tikon Biélonojkine, ancien forçat de l'île Sakhaline, qui se considère et qui est considéré par ses adeptes comme « un Christ », disait, il y a quelque temps, à un Russe « cultivé », étudiant les mœurs et coutumes du peuple :

— Vous recueillez de l'huile? Je comprends. Vous avez versé beaucoup d'huile dans la lampe. Allumez-la, afin que les hommes aient la lumière! Sinon, à quoi bon l'huile? »

Ne sommes-nous pas tous de l'huile sans lumière, nous, gens de culture et d'idées conscientes? Les hommes de force et de foi élémentaires, — le peuple, ne sont-ils pas de la lumière sans huile? Si l'huile ne s'unit pas à la flamme, elle sera perdue et le feu s'éteindra. Il me semble que Tolstoï et Dostoïewsky

sont les grands précurseurs de celui qui approchera le flambeau de l'huile et fera de la lumière.

* * *

Telles sont ces deux vies, ces deux personnalités russes.

Lorsque j'examine chacune d'elles isolément, je puis les juger et les comparer; je puis attribuer à l'une la prédominance sur l'autre : mais, quand je les vois ensemble, je ne sais laquelle me tient le plus à cœur; j'ignore laquelle des deux m'inspire le plus d'amour.

Quelqu'un qui a eu l'occasion de voir L. Tolstoï le décrit ainsi : « Il avait un visage de paysan, simple, rustique, au nez large, à la peau hâlée, aux sourcils épais et retombants, sous lesquels apparaissaient de petits yeux gris et vifs. Parfois il s'échauffait, il éclatait tout à coup, et ses yeux lançaient à l'interlocuteur un regard *perçant* et *pénétrant*. Malgré toute la vulgarité de ce visage, — ajoute le même témoin oculaire, — on sentait immédiatement en Tolstoï l'homme d'une classe supérieure, l'homme du monde, le grand seigneur russe. »

On remarque généralement sur les traits des grands hommes qui représentent la culture russe, sur le visage du vieux Tourguéneff, par exemple, cette vulgarité de « campagnard », de « paysan », unie à la distinction la plus élevée, à la « noblesse » russe la plus authentique, marquée d'un sceau de distinction européenne. Et cette union paraît naturelle, comme si ces deux éléments, au lieu de se gêner, se complétaient mutuellement l'un l'autre.

Il manque un trait à cette description de l'extérieur de Tolstoï : son visage est celui d'un homme qui a vécu une vie longue et magnifique, orageuse peut-être, mais exemplairement heureuse, une vie selon la nature : c'est le visage d'un patriarche ou d'un vieux « païen », du géant Nemrod, de l'oncle Yérochka. Malgré ses rides de septuagénaire, il respire une fraîcheur et une jeunesse inaltérables, ainsi qu'une froideur quelque peu impassible et hautaine, propre en général aux grands représentants du paganisme.

A côté de lui, voyons le visage de Dostoïewsky, qui, même dans sa jeunesse, « ne semblait pas jeune », avec les ombres et les plis de souffrance marqués sur ses joues creuses, avec son énorme front dénudé où se lisent toute la clarté et la majesté de l'esprit, ses lèvres minces, qui semblent contractées par une convulsion du « mal sacré », son regard indiciblement grave, comme tourné en dedans, ses yeux légèrement louches, yeux de prophète ou de démoniaque. Ce qu'il y a de plus torturant dans cette figure, c'est, pour ainsi dire, *l'immobilité dans le mouvement*, l'impulsion qui s'arrête tout à coup et se fige pendant l'effort le plus intense.

Et malgré tout le contraste qu'offrent ces deux visages, ils semblent parfois se ressembler étrangement. Le visage de Dostoïewsky n'a-t-il pas, tout comme celui de Tolstoï, quelque chose de paysan, de *peuple?* « Dostoïewsky, dit Strakhoff, avait tout à fait l'air d'un soldat, c'est-à-dire que ses traits étaient ceux du peuple. » Mais une question se pose : si, pour nous autres, intellectuels, ces visages semblent populaires au plus haut degré, le peuple lui-même les reconnaîtra-t-il comme tels? Ne trouvera-t-il pas qu'ils présentent ce que le paysan russe aime le mieux dans le « seigneur » russe, mais qu'ils sont néanmoins étrangers, éloignés, qu'ils appartiennent à un monde supérieur, peut-être, mais en tout cas différent?

Si le masque du génie complet est tout particulièrement *le visage du peuple*, nous ne rencontrons ce visage spécifiquement russe ni chez L. Tolstoï ni chez Dostoïewsky. Ils sont encore trop complexes, trop passionnés, trop révoltés. Il n'y a pas en eux cette dernière sérénité et cette clarté suprême, cette « beauté » que le peuple russe cherche inconsciemment depuis tant de siècles, dans l'art byzantin et dans le sien propre, dans les antiques images de ses saints et de ses ascètes. Ces deux visages ne sont pas beaux. Il semble, du reste, qu'il n'y ait pas encore eu chez nous de tête aux traits populaires, universels et beaux, comme celle d'Homère, du jeune Raphaël ou du vieux Léonard. L'image extérieure qui nous est restée de Pouchkine est celle d'un dandy pétersbourgeois de 1830, vêtu d'un manteau à la Childe-Harold, les mains croisées sur la poitrine, comme celles de Napoléon, avec une mélancolie conventionnelle et byronienne dans les yeux, des cheveux bouclés, et de grosses lèvres sensuelles de nègre, ou de satyre; ce portrait ne correspond guère à l'image intime du plus russe des hommes russes.

Mais peut-être notre plus grand espoir vient-il précisément de ce que le peuple russe n'a pas encore trouvé *son visage;* cela ne signifie-t-il pas que ce n'est point dans le passé, ni en Pouchkine, ni en Pierre le Grand, qu'il faut le chercher, mais dans l'avenir, dans l'inconnu, dans une grandeur encore non atteinte? N'est-ce pas justement entre ces deux rayonnantes figures russes contemporaines, entre L. Tolstoï et Dostoïewsky, qu'il faut chercher le mirage précurseur de ce troisième et dernier visage, définitivement beau, définitivement russe et universel?

MEREJKOWSKY.



AUTOUR DU MARIAGE ET DU DIVORCE

Ce n'est plus de la répudiation que je veux parler. J'en ai dit tout mon sentiment et je n'ai pas encore eu le temps ni la tentation de changer d'avis. Il est fort à croire que je mourrai antirépudiationiste, si vous me permettez d'employer les mots longs d'une toise qui pesaient à Petit-Jean.

Je veux parler de deux questions, non pas secondaires, mais de détail, que voici à l'ordre du jour et dont l'une concerne le mariage et l'autre le divorce.

La première est, relativement, de mince conséquence. MM. Paul et Victor Margueritte réclament la suppression des articles du Code qui exigent : 1° le consentement des parents pour les mariages contractés au-dessous de vingt-cinq ans; 2° qu'à quelque âge que l'on ait, on doive *demander* au moins le consentement des parents, quitte à leur faire des actes respectueux s'ils le refusent.

J'ai tellement l'habitude d'être en contradiction avec MM. Paul et Victor Margueritte que je suis comme étonné de leur donner raison; mais je leur donne raison nonobstant; je ne puis pas ne point le faire.

Pour ce qui est du consentement qu'on a à *demander*, après vingt-cinq ans accomplis, révérence parler, cela ne signifie rien du tout, et je m'étonne de la chaleur avec laquelle s'insurgent, ici, MM. Paul et Victor Margueritte. Vous avez soixante ans, s'écrient-ils, et si les auteurs de vos jours vivent encore, vous êtes forcé pour vous marier de leur demander leur consentement. C'est épouvantable ! — Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que cela peut vous faire, puisque, ce consentement, vous êtes sûr de l'obtenir, ou puisque, si vous ne l'obtenez pas, ce sera absolument comme si vous l'aviez obtenu ? N'insistons pas là-dessus. Il ne faut jamais perdre son temps, et cette question ne vaut pas même qu'on y songe un quart de seconde.

Il en est tout autrement des jeunes gens qui, avant vingt-cinq ans, ne peuvent pas se marier sans que leurs parents y consentent. Cette question-là, c'est une question. Et sur cette question je suis absolument de l'avis de MM. Paul et Victor Margueritte.

Je trouve assez étrange qu'un jeune homme de vingt et un ans soit libre, absolument, sauf de se marier; puisse faire tout ce qu'il veut, s'engager, s'expatrier, changer de nationalité, et non pas se marier lui-même. Cela a des conséquences qui peuvent être très graves. Cela peut pousser à « l'union libre », vous m'entendez bien, qui est la chose qu'il faut toujours empêcher autant qu'on le peut, toujours redouter comme un grand malheur et qu'en tout cas, on l'avouera, la loi ne doit pas favoriser. Or, il est évident qu'ici elle la favorise. C'est un singulier office à donner à la loi.

On me dira : la loi ne fait ici que régulariser, que fixer une excellente coutume domestique : il est bon, il est poli d'abord, de plus il est extrêmement prudent et salutaire de consulter ses parents pour se marier. La loi dit : « On les consultera et on ne pourra pas mépriser leur avis, avant un âge assez avancé ; mettons vingt-cinq ans. »

C'est très raisonnable ; mais on va trop loin, on va jusqu'au point où la peur d'un mal nous conduit dans un pire, quand on déclare qu'on ne pourra point, en aucune façon, se passer du consentement des parents, de vingt à vingt-cinq ans. Il faut consulter ses parents. Oui. Mettons dans la loi qu'il faut consulter ses parents. Mais s'ils s'obstinent à ne pas consentir ? Eh bien ! il n'est pas raisonnable que leur refus de consentement condamne des jeunes gens, qui s'aiment, à se désespérer ou à vivre en union libre de vingt ans ou même de dix-huit ans à vingt-cinq. Cinq ans, sept ans d'attente ou de vie irrégulière, cela évidemment est beaucoup trop.

Il faut, simplement, n'est-ce pas ? que le mariage ne soit pas un coup de tête, ou un coup de cœur. Il faut prévenir les jeunes gens contre cela et les forcer à consulter leurs parents. C'est tout ce qui est raisonnable. Eh bien ! décidez qu'avant l'âge de vingt-cinq ans ils doivent demander le consentement familial ; que, s'il leur est refusé, ils doivent le redemander trois fois, de trois mois en trois mois ; que, passé ces délais, ils n'ont plus à le redemander. Cela nous fait un an, et non cinq ou six ou sept, d'attente et de stage. Cette attente est assez longue, pour que les jeunes gens aient le temps de réfléchir et de ne pas faire un coup de tête. Elle est assez courte pour qu'ils n'aient pas la tentation de l'abréger en versant dans l'union libre. Ce règlement concilie suffisamment la liberté individuelle des enfants et le respect qu'ils doivent à leurs parents, et les garantit encore contre leurs étourderies sans les enchaîner, et en un mot les protège sans les asservir ou les dépraver. Je suis pour cette disposition libérale et prudente.

Remarquez un point. Pourquoi les anciens législateurs avaient-ils pris, contre les étourderies des jeunes gens, une mesure si rigoureuse ? Par respect pour l'autorité paternelle ? Point du tout, puisque, pour toute autre chose, cette autorité paternelle ils la supprimaient net à la vingtième année du fils. Pourquoi donc ? Mais parce qu'à cette époque le mariage était indissoluble, par conséquent chose très grave, chose terrible. On ne pouvait trop, presque, multiplier les obstacles aux mariages irréfléchis. De là cet obstacle du consentement ou non-consentement des parents, prolongé jusqu'à vingt-cinq ans. Mais aujourd'hui, si l'on a relâché les liens du contrat conjugal, on peut et on doit donner plus de liberté à le contracter. On peut en laisser la porte d'entrée plus

accessible, puisqu'il y a une porte de sortie. S'il n'est plus une impasse, il devient inutile de crier à l'entrée : « N'entrez qu'à bon escient ! Hésitez avant d'entrer ! » La plus grande facilité à contracter le mariage est la conséquence logique et, ce qui vaut mieux, la conséquence raisonnable de la plus grande facilité à le rompre.

Supposez que la loi reconnaisse les vœux perpétuels des religieux. Elle devra dire nécessairement : « *Mais* j'exige qu'avant de faire ces vœux, on *ne les fasse pas* pendant cinq ans, parce qu'après on ne peut pas se dédire. » Mais du moment qu'elle permet de rompre ces vœux quand on veut les rompre, elle dit : « Faites-les quand vous voudrez. »

De même, ou à peu près, pour le mariage. Le père dit au législateur : « Mon fils veut épouser une coquine. Je veux m'y opposer.

— Qu'importe? répond le législateur. Qu'il l'épouse. Si elle est en vérité une coquine, il le verra bien, moi aussi, et je les désunirai. Il suffit que je lui impose un temps raisonnable de réflexion, de délibération avec lui-même et de consultation, parfaitement légitime et probablement salutaire, avec vous.

— Mais il aura toujours fait une forte sottise.

— Oui; mais à l'empêcher pendant cinq ans de faire celle-ci, je l'induirais à en faire une plus forte. C'est ce que je veux éviter. »

Je suis donc pour la demande de consentement à tout âge. A tout âge, c'est un acte de respectueuse courtoisie. Je suis, de dix-huit à vingt-cinq ans, pour la demande de consentement et pour le droit de refus de la part des parents, ce refus n'ajournant le mariage que pendant un an.

* * *

L'autre affaire, c'est une extension du divorce; c'est le divorce accordé dans un cas où il ne l'est pas d'après la loi actuelle. Ce cas, je n'y avais pas songé. Or on m'en fait aviser. Mme Paule Branzac, dans *la Fronde*, après m'avoir remercié d'être disposé à donner à la femme le droit de répudiation, et après m'avoir remercié encore davantage, bien entendu, d'être énergiquement opposé à donner le droit de répudiation à l'homme, — mais j'ai dit que je ne reviendrai pas aujourd'hui sur cette question, — Mme Branzac, donc, attire notre attention sur le cas où le mariage *n'est pas dissous par la mort*, ce qui est un peu rigoureux, on en conviendra.

Ce cas existe parfaitement. La folie incurable, vous le confesserez évidemment, c'est la mort. Eh bien ! la folie, déclarée par les médecins absolument incurable, de l'un des deux conjoints, ne rompt pas le lien conjugal. Une femme a pour mari un homme interné pour jusqu'à la mort; elle ne peut pas se remarier. Elle peut prendre un amant, elle ne peut pas prendre un mari. Un homme a pour femme une femme internée pour jusqu'à la mort : même situation.

Mme Branzac, très impartialement, cite deux cas. L'un où un homme, père de trois enfants en bas âge, ayant sa femme internée pour jamais dans une maison de santé, ne sait comment élever ses enfants; l'autre où une femme de la petite bourgeoisie, ayant son mari interné pour jamais dans un asile d'aliénés pour cause de folie alcoolique, se réfugie elle-même dans une maison d'éducation, où elle a le vivre et le couvert moyennant dix heures de travail par jour. Je ne doute point que vous n'ayez, dans le monde que vous connaissez, des exemples nombreux de cas pareils, l'aliénation mentale suivant une progression croissante, et tellement croissante qu'on prévoit le moment où un homme sain d'esprit et une femme sans tare cérébrale seront des excentricités.

Les deux cas cités par Mme Branzac ne sont point du tout pareils, comme, du reste, rien n'est pareil dans les cas concernant la femme et dans les cas concernant l'homme; et c'est bien pour cela que, dans ces questions, la solution n'est presque jamais dans l'égalité, mais dans des équivalences constituant non l'égalité, mais l'équité et la justice. Ainsi, pour l'homme dont la femme est internée, il est presque dangereux (tout aussi bien que pour un veuf) de donner, en se remariant, une marâtre à ses enfants; tandis que pour la femme dont le mari est interné (tout de même que pour la veuve), il n'y a presque aucun inconvénient à se remarier et à donner un parâtre à ses enfants. Et la cause en est, non point du tout que l'homme vaille mieux que la femme, mais que la femme reste à la maison, tandis que l'homme est toujours dehors.

Cependant même l'homme devrait avoir la permission de se remarier. C'est périlleux, mais cela devrait être permis. Qu'arrive-t-il le plus souvent? Que l'homme dont la femme est internée, comme le veuf, prend avec lui, pour élever ses enfants, soit sa mère, soit une tante, soit une sœur, soit une belle-sœur, soit une nièce, soit une cousine, soit une étrangère. Dans le cas de mère, tante ou sœur, tout va bien; rien de plus convenable. Dans le cas de nièce, cousine, belle-sœur ou étrangère, ne vaudrait-il pas beaucoup mieux qu'il épousât étrangère, belle-sœur, cousine ou nièce, que non pas qu'il vécût avec elle dans une situation dangereuse et équivoque? Vingt fois mieux. C'est là la vraie morale.

Et quant au cas de la femme, il est bien plus net et ne prête, en vérité, à aucune discussion. Oui, certainement, qu'elle eût des enfants ou qu'elle n'en eût pas, la femme dont le mari est mort moralement doit avoir le droit de se remarier.

Si elle a des enfants, elle a besoin pour eux d'un

appui et d'un soutien, d'un éducateur et d'un maître. La femme la plus malheureuse du monde est la veuve avec enfants. Ses enfants, les fils surtout, la rendent folle elle-même. Vraiment oui, dans le cas du mari fou, cela fait deux fous, deux mortels qui ont perdu la tête. Une femme dont le mari est incurable a besoin, autant qu'une veuve, de mettre un nouveau mari dans la maison.

Et quant à la moralement veuve sans enfants, c'est la même chose. Elle a besoin pour elle d'un soutien, d'un appui, d'un compagnon, d'un ami dans l'existence. C'est quelquefois pis ; car il arrive quelquefois que la veuve ou la moralement veuve a un bon fils ou une bonne fille ; dès lors, elle n'a pas besoin de se remarier; elle s'appuie sur son fils ou sur sa fille, et ils s'appuient l'un sur l'autre. Cela peut aller. Mais la veuve, ou moralement veuve, toute seule, sans aucune compagnie et sans aucun conseil, ne voyez-vous pas qu'en lui interdisant de se remarier vous la jetez ou dans le désespoir ou dans l'inconduite ?

Oui, tout compte fait, il faut permettre et à l'homme et à la femme qui ont femme ou mari incurablement aliéné, de contracter une nouvelle union.

Il n'y a qu'une objection, que je reconnais qui est forte. « Vous dites : *incurable*. Le mot incurable n'est pas scientifique. Les médecins ne prononcent jamais le mot incurable. De même que jamais ils n'abandonnent un malade, que jamais ils ne le déclarent perdu, qu'ils le soignent jusqu'au dernier moment, qu'ils le disputent à la mort même quand ils sont moralement convaincus qu'elle est victorieuse, espérant contre toute espérance ; de même ils ne diront jamais qu'un aliéné est incurable. « *On ne sait jamais.* » — « *On revient de très loin.* » — Proverbes qui sont à la fois populaires et scientifiques. Surtout dans les maladies mentales, on sait bien que tel ou tel malade ne reviendra pas à la santé ; mais on ne peut pas le dire ; on n'a pas le droit de le dire ; la conscience médicale défend de l'affirmer. Quelle affaire si le mort ressuscite ; si l'aliéné revient à la raison et réclame ses droits ! Et, fût-on convaincu que la chose est impossible, n'y a-t-il pas une espèce de barbarie révoltante à dire d'un homme, d'une femme, d'une créature humaine qui est vivante encore, qu'*elle est morte :* et qu'on peut se conduire à son égard comme à l'égard d'un mort ? »

On comprend assez que je suis très sensible à cette respectable et redoutable objection. Cependant, en m'inclinant avec un très sincère respect et même avec émotion, devant elle, je ne peux m'empêcher d'y voir une partie d'idéalisme et une partie de sentiment ; et ces parties-là, elles-mêmes, sont très dignes de respect, mais ne doivent peut-être pas nous arrêter quand il s'agit d'une mesure de justice, de moralité et de salubrité sociales.

Jamais on n'a le droit de dire d'un malade qu'il est incurable. C'est vrai. Surtout c'est beau. Mais c'est un peu trop absolu. Quand, en conscience, un jury médical aura reconnu qu'un malade ne peut guérir, et l'on sait bien que, par exemple, contre la paralysie générale il n'y a aucun remède ; quand en conscience un jury médical aura reconnu qu'un malade est évidemment incurable, allons donc ! il peut le dire. Se refuser à le dire, ce serait vraiment une superstition du scrupule. Il faut aller jusqu'à la religion, mais non pas jusqu'à la superstition du devoir.

Et quant à ce qu'il y a de sauvage à déclarer morte une personne vivante, c'est touchant, cela ; mais c'est du sentiment et non pas du bon sens. Vous déclarez bien mort, au point de vue qui nous occupe le condamné pour peine infamante. Vous accordez *de plano* la faculté du divorce à sa femme, sans songer au repentir, à l'expiation, à la purification, à la « résurrection » du condamné, toutes choses possibles. C'est plus cruel, beaucoup plus, que de déclarer mort un pauvre paralytique général dont la résurrection est, certes, totalement impossible.

Je suis donc pour la faculté de divorce en cas de conjoint aliéné incurable, en entourant chaque cas, chaque espèce, de toutes les précautions nécessaires et en multipliant scrupuleusement et sévèrement ces précautions.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.



LA REVANCHE DE REMBRANDT

au Musée Dutuit.

I

— Voulez-vous être mon rapin ?

Question posée, il y a quelque soixante ans, par un peintre à un provincial qui frappait à sa porte avec un air modeste et minable, avec je ne sais quoi de commun dans son allure rustique et sans âge, ses lèvres lippues, ses yeux vrillés et fureteurs. De passage à Rouen, quelle n'est point la stupéfaction du peintre, quand, plus tard, il apprend que son rapin docile est un millionnaire ! « Je voulais », explique le jeune amateur, « avoir des conseils sincères. » Et retournant aussitôt les rôles, il reconduit son maître au Louvre, où son influence lui gagne la cimaise du Salon qui s'ouvre et le premier succès public d'une carrière qui promet : « Nous nous embrassâmes, il

partit, et je ne l'ai jamais revu », dit l'artiste; « j'ai toujours pensé que cet homme singulier avait joué, à mon profit, le rôle de la Providence et que, me trouvant suffisamment lesté, il m'avait quitté pour accomplir d'autres bienfaits dans ce monde... »

C'était prophétiser.

Le peintre s'appelait Thomas Couture; et le rapin n'était autre que M. Dutuit; ou plutôt, l'un des deux frères Dutuit, celui qui mourait le 11 juillet 1902, à quatre-vingt-douze ans, dans la Ville Éternelle. Or, cet original était demeuré spirituel, puisque la clause capitale de son généreux testament réservait sa collection tout entière à la Ville de Paris, — à condition que tout fût prêt avant le 11 janvier 1903: sans quoi, Rome héritait... Ainsi l'exception confirma la règle et la lenteur administrative se trouvait prise au mot, quitte à se rattraper, dans les greniers du Louvre, avec le legs Tomy Thierry!

Commencée dès 1832, la collection Dutuit fut présentable en six semaines; et c'est un vrai musée pour la Ville : musée restreint, mais choisi, qui, sans rien nous apprendre d'absolument nouveau, récapitule une forte leçon d'histoire pour l'antiquaire, une sobre leçon de goût pour l'artiste : le document s'y montre en beauté. La collection fait suite au musée municipal : c'est l'ancien, en face du moderne, la pièce rare en face de l'achat périodique, comme si (toutes choses inégales, d'ailleurs, de part et d'autre) Cluny voisinait avec le Luxembourg, dans ce « Petit Palais » qui ne parut, en 1900, un chef d'œuvre (en dépit de son lourd diadème) que grâce à la barbarie de l'entourage architectural... Élégant esclave de la réclame, le snobisme éprouvera seul quelque déception devant la réalité discrète et spirituelle, comme son auteur, de cette collection qui pour toujours échappe à l'exil, au marteau d'ivoire, associant harmonieusement les vases grecs et les poteries orientales, les bronzes antiques et les faïences d'Oyron, les bijoux fastueux et les austères médailles, les émaux veloutés et les céramiques vénérables, l'orfèvrerie moyen-âgeuse et les majoliques, « l'idéale bonhomie » du XVIe siècle et la riante pureté d'Athènes : autant de chapitres ou de sujets pour l'érudition; et tout ce qui reste des âmes passées, quelques objets d'art!

Abandonnant à regret la grâce ironique des Tanagras, qui l'emporte sur la licence heureuse de Clodion, contemporain de Louis XV, et qui rivalise avec le costume tailleur des visiteuses bien faites, encore privées d'immortalité par la faute de leurs portraitistes, les yeux de l'amoureux d'art sont accaparés par ce contraste en pleine ombre : l'œuvre d'un peintre-graveur; car ce graveur est Rembrandt. Exposition qui nous retient, puisqu'elle est, à la fois, supérieure et temporaire; ensemble saisissant pour qui sait le voir, et qui rentrera le 1er février 1903 dans les cartons; ensemble plein d'éloquence à nos yeux, malgré la froideur silencieuse de gravures encadrées sous les miroitements du verre, accrochées trop loin, trop haut, près de la bibliothèque, au-dessus des vitrines aux reliures inestimables. Mort en 1886, Eugène Dutuit, le frère d'Auguste, avait décrit l'*Œuvre de Rembrandt* comme le joyau de leur collection : le commenter aujourd'hui, c'est donc rendre l'hommage le plus sûr à nos bienfaiteurs. Et n'est-ce pas réveiller en même temps les plus impérieux problèmes? L'heure et le décor sont d'autant plus favorables que Rembrandt reparle ici comme chez soi, dans son milieu, près des peintures champêtres et des dessins villageois des petits maîtres paisibles qui sont la gloire sans décorum de la famille la plus familière des peintres : l'école hollandaise. De toute sa vigueur, le noir des pièces gravées domine le coloris des petits tableaux : voici les beaux *états* et les belles *épreuves*, toutes les variantes obtenues par la morsure de l'acide ou de la pointe-sèche sur le cuivre, — par l'encre d'impression sur les papiers filigranés : eaux-fortes émouvantes pour les spécialistes, héritiers, sans avoir, de tous les amateurs emperruqués et poudrés qui transmirent ces planches aux iconophiles : les Zanetti, les Bartsch, les Seymour-Haden, les Charles Blanc, les Eugène Dutuit; cadres passionnants pour le profane, dès qu'il apprend qu'une feuille menue, telle que le *Christ « aux cent florins »*, vaut cent mille francs...

Beaux noirs et blancheurs blondes, sujets religieux sans cesser d'être familiers, portraits ou paysages, premiers jets de contour ou savoureuses compositions, ce n'est pas là seulement l'attrait et le désespoir du graveur, c'est Rembrandt, c'est le génie de Rembrandt, l'âme de ce roi des peintres qui fut pareillement le roi des collectionneurs, moins heureux pourtant que les frères Dutuit, car sa passion le ruina : lui aussi fut accusé d'avarice; et seule, sa prodigalité d'amateur le perdit : les belles œuvres l'avaient tenté, comme autant de nobles maîtresses. Les 15 et 16 juillet 1656 (on connaît les dates de sa vie comme les dates de ses toiles), sa maison fut inventoriée : estampes de Marc-Antoine et dessins de maîtres, bronzes et marbres antiques, curiosités orientales, mobilier, panoplies, armes, étoffes, objets d'histoire naturelle, collection sans pareille alors et dont le catalogue est venu jusqu'à nous, tout, à deux reprises, fut dispersé sous le marteau de Thomas Haring le Jeune, priseur-juré d'Amsterdam, dont voici le portrait... Le collectionneur princier redevenait un misérable, un de ces loqueteux en méditation dont il transfigura les haillons et les rides; mais l'artiste avait confiance dans son art. En reprenant sa large palette, en penchant son rêve sur le

miroir mystérieux du cuivre, il jouait sa revanche avec l'avenir.

II

Infortune glorieuse, qui prête au symbole : avec Rembrandt ruiné, la peinture renonce aux splendeurs charnelles, aux voluptés décoratives, aux luxes parasites, pour se consacrer dans la pénombre à la « majesté des souffrances humaines ». Pendant que la fresque orgueilleuse se corrompt ou pâlit sur les murailles italiennes, le tableau devient le portrait rayonnant de la misère. Plus de voyages ni d'aspirations vers l'idéal : loin du Versailles insolent, à Madrid comme dans Amsterdam, le grand siècle lettré paraît décadent et réaliste en peinture. Poussin va mourir, Velasquez s'affranchit et Rembrandt se ruine : mais, dans l'isolement de la nuit, un rêve nouveau semble éclore ; et ce crépuscule est une aube. La sculpture grecque avait marqué le printemps radieux et nu de l'art humain :

Quand on est jeune, on a des matins triomphants.

dit le poète ; et la peinture italienne était l'heure plus avancée, encore plastique et déjà pensive, où l'expression s'unit à la forme avec Léonard de Vinci, le plus étonnant des peintres. Le soir vient : l'avènement du paysage annonce le subtil lever de la musique, « cette lune de l'Art », de qui les rayons sont si doux au cœur des Endymions sans beauté. Dans notre nuit positive, où la science a détrôné l'art, la musique est restée l'amie consolatrice, pour endormir nos regrets superflus vers la Beauté morte... Eh bien ! loin de la Grèce harmonieuse, où les Tanagras sourient majestueusement comme des immortelles après la peinture italienne, avant la musique allemande, le soleil automnal de Rembrandt transparaît dans le Nord brumeux : c'est le phare nocturne qui brille obscurément comme un imperdable anneau de la chaîne...

Comme Rubens, son joyeux aîné, Rembrandt a connu les maîtres italiens ; s'il n'a point voyagé comme Velasquez, le collectionneur artiste a copié les dessins augustes, pointes d'argent, sanguines ou pierres noires ; et nous avons de sa main farouche un pur fragment du *Cenacolo*... Léonard de Vinci, Rembrandt van Rijn : rapprochement qui d'abord étonne et bientôt persuade ! Le plus poète des historiens n'a-t-il point défini Léonard « le frère italien de Faust » ? Et Rembrandt, le peintre enfermé dans son atelier comme le philosophe « dans son poêle » n'apparaît-il pas le Faust mystérieux de la palette ? Chez le magicien méridional comme chez le sorcier du Nord, pareils dédains pour l'arabesque sèchement décorative aussi bien que pour la peinture littéraire, pour le morceau sans âme aussi bien que pour le sujet sans harmonie qui veut absorber l'entendement au préjudice de l'art véritable ; point de couleur locale inutile, plus d'accessoires encombrants ni de narrations méticuleuses ; mais une large unité, riante ou pathétique, et noyée dans l'ombre. Ici, l'azur ; là-haut, la brume : mais, ici et là, l'obscure clarté, le clair-obscur, le mystère de l'heure et du ciel, qui dore ou pâlit les chairs angéliques ou fanées... Or, le clair-obscur, moderne essentiellement, n'est-il pas le véhicule obligé de la moderne expression qui naît, le surnaturel de la nature, impressionnant comme le soir ?

La coquetterie grandiose et la splendeur moqueuse des Tanagras courtisanes se pouvait passer de cette auréole ombreuse qui vient comme un baiser d'au-delà sur les rides plaintives ou les rires célestes... Phryné, pour être absoute, n'a qu'à laisser tomber sa tunique ; et ses draperies mêmes auraient conquis un Phidias. Beau comme l'antique, le *Saint Jean* de Léonard est le *précurseur* de la nouvelle expression qui s'épanouira tristement sous les cieux bas ; pour recourir aux images de Beaudelaire, bon critique d'art parce que poète, — le « miroir profond et sombre » où se reflètent les paysages bleus et les anges pâlis, présage, en l'évolution à la fois expressive et technique de l'art, le « triste hôpital tout rempli de murmures »,

Et d'un grand crucifix décoré seulement...

Précurseur étrange de Bacon, Léonard est l'ancêtre mélodieux de Rembrandt. Léonard a devancé la science et le rêve.

Les temps sont venus. Delacroix romantique avoue : « Peut-être découvrira-t-on que Rembrandt est un beaucoup plus grand *peintre* que Raphaël... » Mais il n'écrit pas : Rembrandt est un *artiste* supérieur à Léonard. Le sourire de la *Joconde* apparaîtrait comme une protestation suffisante.

L'universalité, la volupté, le charme, une grâce divine, un inimitable sourire, qui fleurit obscurément sur des idylles religieuses ; une grandeur, parfois, qui devance et dépasse les plus hauts maîtres, dans la délectation du mystère, avec le mépris de la mode et du temps ; un désir exagéré de perfection, qui commente la *rareté* de l'œuvre dans tous les sens et toute la force du terme ; le génie de l'art marié singulièrement à l'âme de la science : tel fut Léonard de Vinci, proche parent de Faust. Point illettré (comme on l'a dit), mais humaniste insuffisant, Rembrandt ne saurait se mesurer avec cette mystérieuse et plastique figure ; assurément, le fils du meunier de Leydendorp ne fut pas ingénieur, ni musicien, ni poète ; il n'ajouta point de canaux aux artères fluviales de son humide patrie, il ne fit jamais

de vers en interrogeant la voix des fontaines : mais est-ce par là qu'il semble inférieur à son devancier divin ? Non. Si Rembrandt « n'est pas un artiste », aux yeux dédaigneux des esthètes, c'est parce qu'il n'a point voulu voir la beauté de la forme, l'idéalité des lignes : ce maître-collectionneur ne paraît pas avoir senti la splendeur du marbre ou du bronze antique, avoir entendu les conseils muets des contours : fils du Nord moyen-âgeux, il a préféré d'autres qualités, il a suivi l'esthétique barbare de Dürer qui déclarait « vaine » toute recherche de la Beauté... Son modèle favori n'est pas une princesse amie des Muses, c'est une ménagère, sa femme Saskia. Seul, sans doute, de tous ses contemporains, Rembrandt revient aux sujets religieux ; mais il affuble l'histoire d'une loque contemporaine, il incarne l'*Ecce homo* sous des formes ignobles ; ce réformé demeure le peintre des *Gueux* : comment le défendre, au nom du Beau ?

Quand il préfère Rembrandt à Raphaël, Delacroix ajoute : « J'écris ce *blasphème* propre à faire dresser les cheveux de tous les hommes d'école, sans prendre décidément parti ; seulement je trouve en moi, à mesure que j'avance dans la vie, que la *vérité* est ce qu'il y a de plus beau et de plus rare... Rembrandt n'a pas, si vous voulez, absolument l'élévation de Raphaël... Mais on pourrait affirmer, sans se faire lapider par les hommes de goût (j'entends d'un goût véritable et sincère), que le grand Hollandais était plus nativement *peintre* que le studieux élève du Pérugin. » Désormais, les gens de goût ne lapident plus personne ; et, subtilement, Delacroix notait les qualités inaliénables de ce soi-disant réaliste : mystérieuse vision du sujet, profonde naïveté des regards et des gestes, — force de *pantomime* et force d'*effet*, — qui assurent la revanche du peintre sur les hasards de la vie et les dédains de l'esthétique. Avec Delacroix, son initiateur, le jeune Baudelaire concluait, en 1846 : « Rembrandt n'est pas un pur coloriste, c'est un *harmoniste* » ; Couture et Fromentin diront de même : « un luminariste » ; et voilà pourquoi cette « canaille » de Rembrandt conquiert à son tour, à sa manière, à son heure, l'Idéal qui fait penser.

Avant tout, Rembrandt Van Rijn est une *atmosphère* : peintre ou graveur, il est l'alchimiste qui transmue en or le plomb vil, au grand ébahissement des esthéticiens ; il est la personnalité qui transfigure la vulgarité quotidienne, le monde visible et familial, à la grande surprise des yeux nés copistes. Le clair-obscur, qui n'était encore, chez le Vinci, qu'un auxiliaire de la forme, devient, avec Rembrandt, un autre monde idéal. Sans cesser d'être peintre, un peintre a transposé ce qu'il voit : avec le clair-obscur, il lui fait une âme, comme le passé plein de souvenirs en prête une aux vieilles masures, aux vieilles rides, comme l'ombre poétise ce qu'elle revêt dans la vie, comme le Nord embrume ses tristes laideurs, comme le soir change immédiatement tout ce qu'il touche... Le soir est le vrai maître, parce qu'il ajoute une âme à la nature ; et l'artiste Rembrandt procède comme le soir : il *sacrifie* les détails, résolument. D'où vient ce jour, en sa gamme bitumineuse plutôt qu'argentine, en son ombre aussi transparente que mystérieuse ? Est-ce un reflet de flamme nocturne ou d'Extrême-Orient ? Si c'était seulement le brouillard doré qui relève les *valeurs* de sa monochromie qui semble une pensée ? L'art silencieux n'a pas livré son secret. Mais ce demi-jour est si beau qu'il apparaît comme le nimbe d'une âme ; cette lumière souffrante est une mélancolie sans rivale ; elle a semblé le vêtement logique de l'esprit solitaire qui volontiers s'enveloppe d'ombre sous ses haillons de philosophe : cette *atmosphère*, à elle seule, est une *expression*. Voilà pourquoi ce *peintre* est réclamé par les poètes et par les penseurs : sa pâte est si profonde que, pour la traduire, on invoque tous les grands inquiets, de Faust à Beethoven...

III

Toujours est-il que Rembrandt l'harmoniste est le miroir le plus profond du romantisme : non point de ce romantisme exubérant qui s'appelle le panache et que personnifie le génie tout en dehors de Rubens, grisé de chair et de lumière ; mais de ce romantisme intérieur qui se nomme le recueillement et qui monte à la spiritualité par l'intimité. Sa force expressive a suscité des peintres. D'Anvers en Amsterdam, la distance paraît médiocre : elle est immense ; et si Rubens, par lui-même ou par Van Dyck, a renouvelé tout le XVIIIe siècle et les portraitistes d'outre-Manche et nos premiers coloristes, l'atmosphère parlante de Rembrandt peintre et graveur effleure toutes nos innovations, depuis l'aïeul Diderot qui le définit avec bonheur « le Tacite de la peinture : des ombres fortes et des clairs éblouissants... », *correspondance* ingénieuse, qui rachète plus d'une hyperbole sur les décors de Vernet ! Sous David, Rembrandt ne peut se faire pardonner que sous les espèces tranquilles de Granet ; mais, déjà, le modeste Taillasson comprend Rembrandt et Ruysdael dans ses *Observations sur quelques grands peintres*, en 1807.

Regardez le *Paysage aux trois arbres*, auprès des portraits pensifs : le peintre-graveur a fait le paysage moderne ; mieux que Meindert Hobbema, trop sage et plus gris, il inspirera les George Michel et les Jules Dupré, les beethovéniens du crépuscule. Le peintre-graveur a fait l'esthétique moderne en provoquant le mot d'Eugène Delacroix : « Vive la chaumière,

vive tout ce qui parle à l'âme! » Le romantisme le regarde et le réalisme voudrait l'accaparer pour conclure, avec les Goncourt, que la peinture est « fille de la terre ». Le peintre-graveur a fait l'*aquafortisme* contemporain, cette passion d'artiste ou d'amateur pour l'estampe originale, pour l'eau-forte inquiétante et fantasque, procédé moderne essentiellement, comme le clair-obscur, son triomphe, car on n'imagine point la beauté grecque estompée sur le cuivre qui lui servait de miroir; et l'ombre est le côté *hoffmannesque* de l'art : Buhot n'appelait-il point Rembrandt « le maître des maîtres »? Le peintre-graveur, enfin, nous émeut plus que jamais puisqu'il apparaît le précurseur de notre *intimisme* : à l'heure où le plein soir succède au plein air et poétise la vie par un reflet de lampe, il convient à notre arrière-saison de saluer ce bel automne de la palette et du cuivre, et de voir dans Rembrandt le premier des vrais *intimistes*. Le meilleur conseil qu'il nous offre, c'est de faire comme lui, de n'imiter personne, de méditer dans le recueillement des discrètes lueurs, de réduire la peinture au portrait de la lumière : ainsi la réalité revêt loyalement la magie du rêve, — à condition que la forme ne s'évapore jamais en cauchemar...

Collectionneur malheureux, mais peintre souverain, le vieux Rembrandt ruiné devait attendre patiemment la mort dans le quartier pauvre, au Roosgracht, pressentant que l'art est une revanche contre le néant.

RAYMOND BOUYER.



L'OPINION EUROPÉENNE SUR LA PRESSE FRANÇAISE [1]

Il faut maintenant serrer les intervalles. Les lettres et les encouragements nous sont venus en abondance jusqu'à dépasser de beaucoup ce que nous osions espérer. La question avait paru neuve, digne d'être prise en étude et susceptible de porter des résultats. Les plus surmenés entre les professionnels du haut journalisme consentirent à suspendre, pour un moment, leur multiple labeur de chaque jour, afin d'ajouter une idée, un fait, quelques lignes sérieusement réfléchies à la contribution générale. De sorte que, rendu presque trop riche des sympathies exprimées, nous sommes amené à en réduire un peu le développement matériel.

On se plairait à y ajouter, au contraire; on aimerait à semer de réflexions et de commentaires, qu'on y sentirait appropriés, le tissu d'un sujet malléable et flexible à l'extrême. C'est ainsi de chaque entreprise littéraire. L'espace a beau s'ouvrir devant vous, très large, au début, il vous devient toujours, à mesure qu'on avance, trop étroit, trop resserré pour tout ce qu'on y voudrait faire tenir d'impressions ou d'enseignements. Mais c'est une loi qu'il est sage de se borner et de craindre la diffusion dans les meilleurs sujets. Nous n'outrepasserons donc point les limites assignées à notre enquête par la force des choses. A regret, nous ne donnerons pas toutes les lettres reçues, au moins en leur intégrité absolue. Nous devrons garder jalousement, en un coin de notre mémoire, le souvenir de bien des conversations récentes, très fournies de détails curieux sur les rapports de la presse internationale. Telle causerie que nous avions naguère avec la spirituelle correspondante du *Morning Leader* et de la *Westminster Gazette*, Mlle Claire de Pratz, prêterait, elle seule, à plusieurs colonnes de texte, quant aux idées parfois singulières qu'on se forme couramment en Angleterre du journalisme français comparé aux grandes officines d'informations londoniennes... Cependant, on nous presse! Il nous faut accélérer le pas sur la route qui mène aux conclusions.

*
* *

Il n'en est point de l'Italie comme de l'Espagne : nos journaux y ont une circulation très active. Il convenait de savoir comment ils y sont reçus et goûtés. Le célèbre écrivain et sociologiste, Napoleone Colojanni, député au Parlement de Rome, directeur de la *Rivista Popolare di Politica, Lettere e Scienze sociali*, avait été des premiers que nous pensâmes à interroger. En sa réponse, il estima trop aventureux de nous fournir une opinion développée, un jugement en forme, et se borna à nous écrire, de Naples, que tout en admirant avec une parfaite sincérité la vivacité habituelle de la rédaction et la variété des rubriques dans nos journaux, il déplorerait toujours l'ignorance qu'on y laisse voir, d'ordinaire aussi, sur les conditions de vie et sur le caractère des groupes d'humanité des autres pays.

M. Angelo de Gubernatis, dont nous n'avons pas à rappeler les titres bien connus en France, hésita moins à appuyer sur ces idées.

Rome, 16 novembre 1902.

« Cher monsieur,

« La quantité d'idées que remue la presse française, l'influence qu'elle exerce dans le monde est énorme; si le journalisme est une arme, aucun autre pays, au point de vue du rayonnement de sa publicité n'est mieux armé que la France. Sa force n'est pas seulement nationale. Paris, avec son armée de pu-

(1) Voir la *Revue* des 6, 13 et [illegible] décembre.

blicistes, envahit tous les pays civilisés. A Berlin comme à Londres, à Rome comme à Saint-Pétersbourg, on s'impressionne vivement de ce qui s'écrit à Paris. On a beau dédaigner l'avis de la presse française et être toujours prêt, dès qu'il vous déplaît, à le taxer de légèreté ; la vérité est que rarement on le néglige et que, même les hommes d'État, les écrivains, les artistes les plus philosophes ne parviennent guère à masquer l'intérêt qu'ils attachent au suffrage de cette presse parisienne. Et voilà bien l'arme puissante et légitime : l'opinion libre devenant opinion publique, et qui s'impose. Lorsque à l'extérieur on lance des fusées contre la France, on a l'air de braver le courroux qu'elles pourraient allumer dans les cœurs français. Aussitôt que cette indignation éclate dans la presse, on éprouve une sorte d'émotion inquiète, et l'on est au regret d'avoir été peut être imprudent jusqu'à la témérité.

« Combien aurait-elle plus d'étendue, d'influence et d'action, l'opinion française, si ses directeurs spirituels, si les grands maîtres de la pensée nationale ne se tenaient si souvent à l'écart et ne permettaient, du fait de leur abstention, qu'un bataillon indiscipliné de publicistes, pour lesquels l'article n'est qu'un gagne-pain, s'empare non pas de l'esprit public, mais du bruit, de la mode du jour !

« ANGELO DE GUBERNATIS,
Professeur à l'Université de Rome.

Ici, nous inscrirons l'une des signatures les plus considérées dans le monde de la presse internationale, le nom de Marc Debrit, rédacteur en chef du *Journal de Genève*, dont la sûreté de jugement, l'exactitude d'information et de raisonnement, et la netteté des vues politiques font autorité en Europe.

Genève, 11 novembre 1902.

« Monsieur et cher confrère,

« Je suis extrêmement flatté et reconnaissant de l'honneur que vous me faites en attachant quelque prix à mon opinion personnelle sur un sujet qui nous touche en particulier : *l'opinion qu'on a, en Suisse, de la presse française en général*, — et qui, en dehors de nous, doit intéresser beaucoup de gens. Mais ce sujet me paraît si ample, si difficile à traiter avec la compétence et l'impartialité voulues, — impartialité qui, même lorsqu'elle serait entière, ne manquerait point d'être contestée, que je ne me sens pas le courage ni la capacité de l'entreprendre.

« Il y a trop de catégories à faire, trop de nuances à observer. Je ne suis pas bien sûr qu'il y ait une presse française, ou allemande, ou italienne ; il y a des journaux italiens, allemands, français, qui ne se ressemblent point entre eux et dont plusieurs, par les qualités ou les défauts qui les distinguent, si l'on s'avisait de les vouloir classer, risqueraient de franchir la frontière. Vous avez en France des journaux qui sont presque anglais par leur genre de publicité ; au contraire, vous en avez d'autres qui, par les personnalités où ils versent, par la façon de tronquer les questions ou de travestir les faits, de tout transformer en polémiques individuelles, sont presque des journaux espagnols.

« Pour mettre un peu de vraie lumière dans cette confusion ou seulement l'ordre nécessaire dans la matière de cette enquête, il faudrait une compétence que je ne crois point posséder, une impartialité que je n'ai pas non plus, car je suis un peu exclusif dans mes préférences. J'en suis ainsi réduit à vous prier de m'excuser, tout en regrettant de ne pouvoir m'associer à une consultation européenne, telle que la vôtre, qui, bien dirigée, conduite avec un esprit de sincérité sans malveillance ni parti pris, donnera certainement des résultats. Oserai-je ajouter qu'elle sera d'autant plus intéressante et instructive qu'elle aura été fortifiée par la déposition de témoins désintéressés, c'est-à-dire par des hommes qui ne seraient pas du métier.

« MARC DEBRIT,
Rédacteur en chef du *Journal de Genève*. »

L'un des maîtres de la poésie d'expression française en Belgique, — journaliste à ses heures, parce qu'il faut vivre, le chantre baudelairien de la *Nuit* et du *Prométhée*, Iwan Gilkin, nous favorise de ces réflexions sur le degré d'influence et d'estime dont jouit la presse française en Belgique.

Bruxelles, 18 décembre 1902.

« Mon cher et distingué confrère,

« D'une manière générale, elle est ici l'objet d'une grande sympathie et d'une vive admiration. A Bruxelles surtout, vos grands journaux sont très demandés dans tous les cafés et restaurants. On les débite dans tous les kiosques. Dans tous les cabinets de rédaction on les estime, on les recherche, on leur emprunte souvent une information, un mot d'esprit, une citation brillante

« L'avantage de vos journalistes est de pouvoir signer leurs articles, ce qui les stimule à se créer une réputation personnelle par le meilleur développement possible de leur talent. Bien différente a été la situation des publicistes belges ; jusqu'en ces dernières années, tous leurs articles étaient encore anonymes. Aujourd'hui, quelques-uns d'entre eux sont admis à signer leurs articles de leur nom même ou du moins d'un pseudonyme déterminé. Ce progrès est dû à l'influence de la presse française, où, d'ha-

bitude, par conformité de langue, nos rédacteurs puisent leurs informations plus aisément et plus volontiers que dans les feuilles anglaises ou allemandes. Le *Temps* est pour eux un oracle. On prise également les articles de politique étrangère et d'économie sociale des *Débats*, comme les informations internationales du *Matin*. On aime, enfin, à trouver dans le *Figaro*, dans l'*Écho de Paris*, une image animée de la vie parisienne sous ses aspects les plus divers ; car, s'il est vrai que « tout homme a deux patries, son pays et la France », la France pour lui, c'est Paris.

« Quant aux défectuosités de la presse française, en matière de grande information internationale, littéraire et artistique autant que politique, je m'en réfère à ce qui a été constaté déjà, au cours de votre enquête, par des journalistes éminents. Je remarquerai seulement qu'en ce qui concerne les nouvelles de notre petit pays, vos journaux prennent parfois le Pirée pour un homme, à la grande joie de leurs lecteurs belges.

« On regrette surtout d'y trouver si peu de renseignements touchant la vie intellectuelle, littéraire et artistique des peuples étrangers. Et, chose étrange, la Belgique est, à ce point de vue, la moins favorisée des nations. Pays de langue française et de culture française, elle ne vous est pas assez étrangère, peut-être, pour exciter votre curiosité ; séparée de vous par la frontière, vous ne pouvez, d'autre part, porter à ses habitants l'intérêt fraternel que vous accordez aux populations de vos provinces. Et c'est pour nous un double désavantage.

« IWAN GILKIN. »

La place serait tout indiquée de se réclamer, sur le même sujet, de l'opinion personnelle du célèbre écrivain qu'on a surnommé le Shakspeare de la Belgique. Au cours d'un entretien, M. Maurice Maeterlinck émettait une suite d'observations pleines d'intérêt, que nous aurions aimé relever en détail.

« Je n'essaierai pas, nous disait-il, d'établir un parallèle entre la presse française et la presse belge. Elles sont pétries d'une même pâte, avec plus de légèreté dans la levure parisienne. Il n'en serait pas de même si je m'arrêtais à les comparer avec la presse britannique. De celle-ci on a pris l'habitude de dire qu'elle l'emporte par la supériorité de l'information technique. Cette valeur d'information ne relève pas exclusivement du domaine des faits. On la reconnaîtrait souvent aussi très complète, dans les questions de littérature et d'art. Londres est à une bien faible distance de Paris, télégraphiquement et téléphoniquement surtout. Qui parle, cependant, comme il faudrait, dans les journaux parisiens, de certaines grandes premières londoniennes, qui, par les conditions quelquefois éblouissantes de la représentation, sont de véritables événements artistiques ? Si ces choses se passaient à Paris, tout Londres en parlerait un jour ou deux. La critique littéraire et scientifique se meurt dans les journaux français. Elle est très sérieusement faite dans les principaux journaux anglais. Ils sont organisés pour cela. Et chacun en profite, les auteurs et les lecteurs. A ces réflexions critiques je pourrais joindre, évidemment, la contre-partie élogieuse. Mais de signaler ce qui manque on a des raisons plus utiles dans une enquête, telle que la vôtre.

« MAURICE MAETERLINCK. »

Nous sommes revenus, indirectement, sur le terrain de la presse britannique.

De M. Fullerton, rédacteur attitré du *Times* et qui, pendant ces dernières années, aura été le lieutenant très actif, à Paris, de M. de Blowitz, nous avons une véritable psychologie de la presse française. Il en avait écrit spécialement dans une revue de Londres. C'était à un moment où les attaques pleuvaient dru contre elle, chez ses compatriotes. Il avait estimé juste, alors, et nécessaire de la défendre, parce qu'à son avis, tout en la connaissant mieux en Angleterre (*mieux* dans le sens de *davantage*) que les Français ne connaissaient, eux, la presse anglaise, on la connaissait mal comme direction d'esprit. M. Morton Fullerton a dégagé, pour nous, l'essence de ses souvenirs et de ses démonstrations sur ce sujet.

Office du *Times*, novembre 1902.

« La grande sensibilité des Français, leur aisance d'assimilation, leur rapidité à s'emparer des idées et des faits, et leur prédilection pour les formules claires sont les causes premières de l'ascendent qu'exerce chez eux le journalisme, capable en sa puissance d'être redoutable non seulement aux personnalités, mais à l'État même. S'il est vrai qu'il représente en leur pays ce qu'on est convenu d'appeler le quatrième pouvoir, la raison en revient aussi à l'organisation sociale et politique particulière à la France, puis au fait que les journalistes s'adressent à un public plus crédule et plus impressionnable, et, enfin, à la réelle supériorité professionnelle des écrivains français. De Beaumarchais à Rochefort, de Paul-Louis Courier à Louis Veuillot et de ce grand écrivain catholique à Drumont ou à Clemenceau, Paris a été la terre d'élection du pamphlétaire, ce qui fait apparaître sa production journalistique, si on la juge du point de vue anglais, plutôt comme une presse de licence que de liberté. Mais à la considérer d'une opinion moins exclusive on

s'apercevrait que c'est effectivement cette liberté dégénérant en licence qui est la meilleure forme de dégagement, la nécessaire soupape de sûreté d'une machine, aussi compliquée, aussi remarquablement organisée que l'est la nation française. Les attaques ou les révélations individuelles poussées jusqu'aux bornes dernières du libelle s'expliquent et se justifient mieux en un tel pays qu'en d'autres, où l'organisation sociale est toute différente, où celle-ci, au lieu de sacrifier l'individu à l'État, fait, au contraire, prévaloir les droits de l'individu. Dans l'excès de son personnalisme, la presse française rend souvent des services publics. Le soulèvement d'une polémique tournant au scandale est souvent la dénonciation d'un abus criant, qui ne pouvait être combattu que par des armes et des moyens de violence.

« S'il a le sens artiste, le journaliste français est en mesure d'exercer une réelle influence sur son public, sur ces membres épars d'une société ne lisant guère qu'un journal et dont le champ intellectuel est limité. Or, il est presque toujours artiste dans l'arrangement de sa pensée. Il attache à la forme plus de valeur qu'au fond, parce que ses lecteurs, il le sait, en ont le goût préféré.

« Le Français perçoit très clairement, parce que son champ de vision est plus restreint. Il poursuit une idée, un système, une doctrine. Il y a des journaux faits pour ces idées spéciales, et qui sont l'organe exclusif d'une classe ou d'un parti. Je ne vois que de grandes publications, comme le *Temps*, le *Matin*, les *Débats*, et, avec une diffusion moins étendue, l'*Univers*, qui sachent s'élever au-dessus de cette tendance et remplir le véritable rôle de la presse, juger de haut et donner l'information rapide et exacte. Depuis quelques années, il y a eu progression manifeste en la dernière voie; une véritable révolution s'accomplit sous nos yeux, dans la presse française. On a exagéré, du reste, le reproche qu'on fait aux Français sur leur ignorance des choses étrangères. Tels rédacteurs de Paris ou des centres importants de la province révèlent une compétence, à l'égard des choses britanniques, qui étonnerait plus d'une fois les Anglais eux-mêmes.

« En général, la presse française actuelle se rend de mieux en mieux compte, comme je viens de le dire, de la mission véritable de toute presse, qui est, par excellence, de fournir des informations exactes à ses lecteurs. Une métamorphose salutaire tend à transformer rapidement son sectarianisme d'autrefois, comme à relever, par l'emploi qu'ils en font, les admirables talents de ses écrivains. En s'y perfectionnant davantage, elle participera aux qualités du journalisme étranger, très utilement pour elle-même, sans y perdre sa qualité native essentielle, qui est de s'adapter d'une façon merveilleuse aux conditions de la vie sociale ou politique du pays et au tempérament national.

« MORTON FULLERTON,
Rédacteur du *Times*. »

Avec le récit d'une interview récente de M. Thomas Barclay, ancien correspondant du *Times*, ancien président des Chambres de commerce britanniques, on se verrait ramené à la technique de la profession, aux détails pleins d'intérêt d'une existence très active et jadis fort occupée à transmettre des nouvelles de Paris à Londres, et à la comparaison réfléchie, non moins instructive, des moyens et des ressources dont disposent l'une et l'autre forme de journalisme. Toute la conversation qui s'échangea entre nous dès le début de l'enquête me remonte à la mémoire. Que de traits, d'exemples, que de souvenirs il y aurait à en reprendre, si la place ne nous était, à présent, bien regrettablement mesurée! Ce qu'était la presse parisienne il y a une trentaine d'années, avant la fondation des premiers journaux à nouvelles, le *Globe*, puis le *Matin*, les transformations qu'elle subit depuis lors, les particularités de ses moyens de propagande politique, au temps où M. Barclay et une légion de journalistes accompagnaient Gambetta, pérégrinant et parlant à travers la France; la manière dont un rédacteur en déplacement du *Times* s'arrangeait à arriver toujours le premier au but; les progrès réalisés chez nous dans l'usage de l'appareil télégraphique; ou le spectacle que présente, par comparaison à l'imagination, au regard d'un étranger, le fonctionnement d'un grand journal anglais, perpétuellement maintenu à l'état de haute pression; et nos imperfections, et nos avantages, et l'intérêt incontestable et supérieur de nos feuilles parisiennes... On avait tout dit, tout abordé...

« Vous avez, en outre, ajoutait M. Barclay, d'excellentes revues périodiques, osant, comme la *Revue Bleue*, comme les *Annales politiques et littéraires*, presque la fréquence du journalisme. Ce qui vous manque, pourtant, c'est le vrai journal hebdomadaire, analogue au *Spectator*, à la *Saturday Review*, au *Speaker*. Ce sont, à Londres, de véritables journaux à réflexion, pour la lecture du dimanche, comme si l'on n'avait pas eu le temps, pendant la semaine, de réfléchir, et qu'on réservât un jour spécial à remâcher les événements, en leur demandant plus de suc et une saveur plus intellectuelle.

« ... Maintenant, pour terminer, en général, c'est la France, parmi les pays étrangers, qui intéresse le plus les Anglais. Si nous pouvions amener à se rencontrer davantage les journalistes français et anglais, ce serait une chose excellente. Car ils auraient les uns et les autres grand profit à se pénétrer récipro-

quement pour se mieux connaître et se mieux apprécier.

THOMAS BARCLAY,
[illegible]
[illegible]

A la suite de ces impressions développées, je signalerai, pour mémoire, d'obligeantes paroles de M. Max Harden, un écrivain d'imagination fort apprécié en Allemagne, et le directeur de la *Zukunft;* puis des considérations du plus haut intérêt moral de M. Singer, président des Associations de la Presse, et qui ressortent de son dernier rapport, lu au Congrès de Berne, sur les moyens d'améliorer l'état général du journalisme ou d'apporter de sages correctifs aux procédés de discussion des publicistes, tant en ce qui concerne les faits que les individus: — et je citerai, pour la signature, cette réponse, qui n'en est pas une, du célèbre dramaturge suédois Strindberg :

Stockholm, [illegible] décembre 1902.

« Monsieur et cher Confrère,

« J'admire le journalisme français; je compte comme un honneur d'avoir collaboré à plusieurs journaux parisiens; c'est pourquoi je ne voudrais pas me poser en juge sur les défauts inévitables de la presse quotidienne française.

« A vous,

« AUGUSTE STRINDBERG. »

Avec plus d'abondance généreuse et une sympathie plus effective, M. J. Janzon, rédacteur correspondant du *Stockholms Dagblad*, développe en des pages excellentes, et que nous voudrions citer sans en passer une ligne, l'opinion scandinave. Qualités et défauts, brillant du style et fantaisie des informations, vision des choses habituellement plus intuitive que raisonnée, variété extrême des journaux et des talents de journaliste... notre confrère suédois n'omet aucun point essentiel. A de très francs éloges, où respire une chaude affection pour la France et pour Paris, M. Janzon a joint cette remarque :

« Le fléau de la presse française, d'une grande partie de la presse pour le moins, c'est l'influence excessive de l'élément financier, au détriment de l'élément professionnel, obligé trop souvent d'y sacrifier, non sans se plaindre au fond de son âme, cette précieuse indépendance qui doit constituer sa joie intime et le sentiment de sa force en face du public. Je sais bien que la presse française n'est pas la seule à subir ce mal rongeur; néanmoins, elle est une de celles qui en souffrent le plus...

« J. JANZON,
Correspondant du *Stockholms Dagblad*,
Président du Syndicat de la Presse étrangère.

***

Nous allons quitter les pays scandinaves pour prendre contact avec un groupe de la grande famille slave : le pays tchèque, la Bohême. De Prague, la vieille cité redevenue le centre d'un mouvement d'esprit très actif et tout à fait autonome nous est venue la lettre qu'on va lire toute débordante de sympathie, d'un célèbre publiciste, Vàclav Hladik.

Prague, 3 décembre 1902.

« Cher monsieur,

« Appelé à l'honneur de donner ma voix dans le large referendum que vous avez estimé utile de conduire, en la *Revue Bleue*, j'avoue être demeuré d'abord hésitant, par la manière dont la question était posée. Vous demandez à connaître l'opinion européenne sur la presse française ; or, il me semble que l'Europe ne connaît guère que la presse parisienne. Je crois bien que celle-ci exprime à merveille l'esprit français; mais je n'ai pas l'idée que ce soit aussi toute l'âme, tout le sentiment de la nation. L'étranger est trop porté à voir en des villes, comme le Havre, Bordeaux, Lyon, Marseille, Toulouse, des villes grandes et riches, des ports, des magasins de commerce, des succursales financières, dont l'autonomie intellectuelle lui échappe, malgré que la presse départementale, j'en ai la certitude, soit capable d'entrer en ligne, bien des fois, avec celle de Paris, comme les journaux de Francfort, de Cologne et de Munich se tiennent à la hauteur de ceux de Berlin et de Vienne.

« Nous, Tchèques, nous élevons les yeux vers la France avec un amour sincère, parce qu'elle symbolise à nos yeux prédominance et pouvoir, prédominance de culture, pouvoir d'esprit. Son influence morale et artistique va chez nous s'accroissant de jour en jour. Nous aimons ce clair essor créateur de la pensée française ; il nous est plus communicatif que la lourde solidité allemande, menant souvent à la confusion. Le rire, la légèreté et l'élégance, qui plaisent en votre littérature, sont très proches des goûts et du tempérament slave. Quoi d'étonnant si des hommes tels que Comte, Taine, Renan ont exercé une influence plus profonde que Hartmann ou Spencer sur la jeunesse intellectuelle de Bohême ! Nos sympathies vont pareillement à la presse française et surtout à elle qui, tout en nous donnant la formule expressive de la France même, a su trouver des paroles d'intérêt pour les affaires tchèques.

« La supériorité de la presse française consiste en sa tradition incomparable appuyée sur la mémoire des grands esprits meneurs du journalisme français

moderne, comme ces hommes de pensée et de style : Prévost-Paradol, J.-J. Weiss, Jules Simon, Hervé, About, ou d'action et de spéculation, comme Émile de Girardin. Sa noblesse lui vient d'une lignée de célèbres penseurs, qui se jetèrent courageusement dans le combat quotidien et firent prévaloir les influences de la culture et du talent où régnaient le terrorisme de la phrase et le vain fracas du tribunisme bavard.

« Quant à la force séductrice de la presse parisienne, celle-ci la doit à ses chroniqueurs et causeurs qui ont créé un genre littéraire journalistique purement français. Et ces noms, en en parlant, me viennent à la pensée : Octave Mirbeau, Jules Claretie, Emm. Arène, Harduin, Adolphe Brisson. Dans aucune autre forme de presse, l'influence littéraire n'est aussi marquée, suprême avantage, que certains journaux d'Allemagne et d'Autriche se plaisent à imiter, d'après l'*Écho de Paris*, le *Figaro*, le *Gaulois*, de la même manière que l'« Uberbrette » allemand imite les cabarets artistiques de Montmartre.

« Évidemment la presse allemande, de même que la presse anglaise, a ses qualités bien à elle, qui font défaut à la presse française. Ce sont surtout l'universalité des matières, le large éclectisme, la vaste information extérieure. Je dois vous confesser sincèrement que ces grands quotidiens : la *Neue freie Presse*, la *Zeit*, la *Frankfurter Zeitung*, ne sont pas sans influence sur les journaux tchèques et que l'allure des nôtres est plus rapprochée du type allemand que du type français, ce qui n'amoindrit en rien les sentiments traditionnels de sympathie de la Bohême pour la France.

« VACLAV HLADIK,
[illegible]

Par le nom de M. Richard Fleischer, directeur de la *Deutsche Revue*, la « Revue des Deux Mondes » de l'Allemagne, se fermera notre consultation européenne. Dans une admirable lettre, que nous nous réservons de reprendre un jour, et de commenter par une étude spéciale, M. Fleischer s'élève au-dessus des questions de nationalités, de races, d'expression particulière à tel ou tel peuple ; et de l'idée du journalisme universel, il passe à celle qui s'imposerait, dit-il, aux intérêts du monde entier : l'adoption, par le moyen d'une entente internationale, d'une seule et même langue vivante comme langue de rapports (*Weltverkehrosprache*), c'est-à-dire le choix de la langue la mieux caractérisée pour servir à l'enseignement populaire de tous les pays...

« ... En soutenant cette idée supérieure, la presse française s'acquerrait un grand mérite dans l'histoire de la civilisation, parce qu'elle travaillerait ainsi au développement pacifique des rapports du monde, la question prépondérante et vitale pour toute l'humanité... Comme vous le voyez, je me suis écarté du sujet de votre consultation. Mais la question de langage ne gouverne pas seulement l'intérêt des communications industrielles et commerciales du monde ; elle relève essentiellement de la presse, à laquelle il appartient d'en déterminer les moyens de propagation universelle.

« RICHARD FLEISCHER,
[illegible]

N'allons pas plus loin. Nous sommes maintenant au terme. Il est à peine besoin de poser des conclusions, tant elles ressortent elles-mêmes avec une évidente clarté de l'ensemble des témoignages que nous venons d'inscrire.

Déjà plus d'un de nos confrères au sentiment impartial, tels que MM. Marcel Prévost, dans le *Figaro*, Lucien Descaves, dans l'*Écho de Paris*, Maurice Barrès, Paul Souday, dans le *Temps*, Maurice Demaison, dans les *Débats*, Louis Bailby dans la *Presse*, René Girod dans une ingénieuse démonstration en tête du *Phare de la Loire*, d'autres encore, nous ont fait l'honneur d'en élucider les raisons essentielles. Ils n'ont pas été sans s'apercevoir que, parmi de justes appréciations, critiques ou non, s'étaient glissées sous la plume des correspondants étrangers des louanges excessives dans les termes. Ils ont reconnu, comme une loi du moment, que l'évolution des idées, l'état présent des relations internationales rendues plus faciles, plus rapides et plus fréquentes, obligent désormais le journalisme français à étendre ses sources d'informations, à vivre un peu plus au dehors, si charmants que soient à ses yeux les panoramas parisiens.

Quelques faits accessoires se dégagent de l'enquête :

1° En même temps que les étrangers accusent l'infériorité relative de notre outillage de publicité, au dehors, ils l'expliquent par l'inégalité des ressources financières, la pénurie des annonces ne permettant pas, en France, l'exploitation large et sans compter des dépêches télégraphiques, ni l'établissement, à l'extérieur, des correspondances organisées aux mêmes conditions de rémunération stable ;

2° Par contre, ils considèrent comme un abus fâcheux qu'en de certains journaux la réclame et l'annonce, au lieu de se cantonner dans une place régulièrement circonscrite, se soient à peu près répandues sur toutes les rubriques, échos, théâtres, informations spéciales, de sorte que la méfiance suit

le lecteur, à chaque phrase, à chaque ligne, où la citation d'un nom, l'éloge d'un livre, la recommandation d'une œuvre sonne avec le tintement métallique de l'argent qu'on encaisse ;

3° Ils s'accordent à caractériser nos principaux journaux au juste titre de leur valeur morale et de leur degré d'influence. Le *Temps* et les *Débats* sont, à leurs yeux, uniformément, les deux journaux de France qui le mieux représentent l'alliance de la publicité avec l'autorité. Du *Matin* ils apprécient le renouveau d'activité informatrice. De l'*Écho de Paris*, du *Figaro*, de divers autres, très parisiens d'esprit et de forme, comme le *Gaulois*, ils relèvent particulièrement les qualité d'élégance et de style ;

4° Leur jugement apparaît moins exact à l'égard de la presse départementale, qu'ils enveloppent d'une sorte de dédain collectif injustifié, alors que les rapides progrès de la correspondance télégraphique y ont amené, au contraire, un important résultat : la décentralisation du journalisme (1);

5° En résumé, tout en déclarant que, depuis un certain nombre d'années, les connaissances internationales ont accompli, en France, de réels progrès, le fond de leur critique à notre égard reste donc : l'insuffisance de la documentation étrangère, un désarroi trop marqué des idées qui circulent à travers les autres pays du monde.

Élargir les horizons de la presse française hors de Paris, hors de France ; y contribuer, du moins, un tant soit peu avec utilité, notre entreprise de consultation européenne n'aura pas eu d'autre objet. Des raisons d'une force majeure y poussent notre littérature et notre journalisme. Le prestige de la France, fondé sur les souvenirs d'une ancienne et longue hégémonie intellectuelle, n'est pas inaltérable. Les rivalités d'idiomes et d'influences s'aggravent en tous lieux. On a beaucoup d'esprit, à Paris. On a beaucoup de talent, de science et d'activité partout. Conserver jalousement les qualités de cet esprit français, les défendre contre les excès d'un reportage effréné, le « newyorkheraldisme », dont parlait un de nos correspondants, garder une belle place dans les journaux soit à la franche et sérieuse discussion des intérêts du pays, soit aux élégances de l'art, à l'étude sincère des œuvres, à l'analyse consciencieuse des idées ; en un mot, fondre ensemble l'intérêt et la véracité : ce serait l'idéal du genre. Il est bon d'y viser, sans avoir la prétention d'y atteindre, la perfection n'étant pas de ce monde.

Frédéric Loliée.

---

(1) Voir le livre plein de faits de M. Eugène Tavernier, *Du journalisme, son histoire, son rôle politique et religieux*, 1902; Oudin, éditeur.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les livres d'étrennes.

Je remets à l'année prochaine d'exprimer sur les livres d'étrennes des idées générales. On a toujours le temps d'exprimer des idées générales et, au surplus, nous ne sommes pas ici pour nous ennuyer, puisque les auteurs de cette littérature spéciale et charmante dépensent une fois de plus toute leur verve et leur imagination afin de nous distraire. En somme, les livres d'étrennes de cette année-ci ne sont ni plus mauvais, ni moins dorés que ceux de l'année précédente, et si je ne dis pas qu'ils sont meilleurs, c'est que l'année passée, ils étaient de tous points excellents.

* * *

Il y aurait cependant un joli sujet de concours : Quels sont les huit ou dix auteurs de livres d'étrennes qui vous paraissent les plus grands écrivains ou les plus spirituels philosophes ? Pour moi, je sais bien que je placerais au premier rang tous les auteurs et tous les dessinateurs d'albums. Ils savent moraliser en souriant : ils sont donc préférables à la plupart de nos romanciers célèbres. C'est Trim qui, dans deux albums, vitupère les *défauts horribles* : d'un côté, *Simon le Poltron* (Hachette) ; de l'autre, *Menteurs, envieux, curieux, criards et trépignards* (Hachette). Il faut reconnaître que le défaut le plus horrible est toujours celui qui est raillé dans l'album. Au reste, en France, le ridicule tue. C'est pourquoi les histoires si parlantes de Trim, les mines ahuries de ses malencontreux héros les rendent si pitoyables qu'il ne sera plus besoin d'autres leçons pour dégoûter à jamais les lecteurs de la peur, du mensonge, de la curiosité, de l'envie et autres défauts qui ne sont pas seulement féminins. Ils seront alors tout disposés à être enchantés des aventures du *Robinson suisse* (Hetzel) et de celles, menues et diverses, de *Mlle Lili et ses amis* (Hetzel) ; et le *Rêve de Maître Ambroise* (Hetzel) ne sera pas sans leur causer une profonde et saine impression. Quand on a commencé de rêver, on ne veut plus sortir du domaine du rêve. L'excellent éditeur Juven, qui est bon psychologue, a bien compris cette loi de notre nature et il publie, pour le ravissement des petits et des grands, un conte bleu, délicieux comme tous les contes bleus, *le Merle au blanc plumage*, de Maurice Chassang, fééeriquement illustré par Lucien Métivet, à qui sont familiers les contes de toutes les couleurs. Est-ce sortir du rêve et de la féerie que de faire son *Premier tour du monde* (Hachette) à l'âge où l'on sait tout juste marcher ! Il est vrai que Mlle Brès est

un guide si attentif et si agréable ! Avec elle les enfants s'amusent et apprennent la géographie qu'il faut bien connaître pour ne pas se tromper de chemin dans la vie. Ducoudray est un guide plus grave qui, avec ses *Cent récits d'Histoire de France* (Hachette), ramène dans le passé les enfants qui ne songent qu'à l'avenir, ou plus exactement au présent. Ducoudray expose avec calme les événements notables de l'année 600 avant J.-C., et l'histoire de l'Exposition de 1900. Il veut que, pour les enfants, l'histoire contemporaine elle-même devienne simple et claire.

Elle s'obscurcira plus tard à leurs yeux; mais *Til l'Espiègle* (Juven) ne s'en étonnera pas, car le héros de Georges Delaw, dessinateur espiègle, lui aussi, semble très disposé à ne s'étonner de rien. *Fifi dégourdi* (Juven) n'est pas non plus de ceux qui attachent trop d'importance aux problèmes historiques. Sa malice est infiniment sage, et aussi drôle que possible...

Mais, dans les albums enfantins, les animaux jouent un grand rôle, un rôle sympathique et brillant. Il n'est rien qui ne tourne en leur faveur, car ils sont bienveillants et doux et narquois, et ils inspirent la verve des dessinateurs : *Train de plaisir, messieurs les animaux en voiture* (Hachette). Évidemment, puisqu'il s'agit de train de plaisir, les animaux auront beaucoup de mésaventures, mais ils les accepteront avec une bonne humeur communicative, car ils ne font rien comme des bêtes... Les animaux tout comme nous ont leurs légendes et ils ne sont pas plus fiers pour cela. Presque toutes ces légendes se passent au temps où les animaux étaient plus spirituels et meilleurs que les hommes. Elles sont à l'honneur de chaque catégorie d'animaux. Il n'est même pas jusqu'aux oies du Capitole qui ne soient dignes d'estime quand bien même elles se montent un peu le cou... La maison Plon a bien compris que *aLégende des Bête s* était une introduction ou un complément nécessaire aux merveilleux livres d'histoire dont elle nous enrichit chaque année; et cela prouve qu'on a infiniment d'esprit rue Garancière...

***

Et maintenant, doit-on faire lire aux enfants des journaux? Je sens bien que si M. Frédéric Loliée avait consulté les plus notables étrangers sur la presse destinée aux enfants de France, il aurait reçu des réponses élogieuses sans restriction. La presse enfantine est parfaite chez nous, et personne assurément ne s'avisera d'en douter quand il aura lu *Mon Journal* (Hachette), recueil hebdomadaire pour les enfants de huit à douze ans. On y trouve de belles images coloriées, des chansons, des monologues, de la musique, des charades, des devinettes. Mademoiselle apprend, en s'amusant, comment on habille sa poupée; Monsieur, comment on fabrique soi-même des jouets, comment on fait de jolis tours de prestidigitation... Quels tours de passe-passe ne feront pas plus tard des enfants initiés, à la fleur de l'âge, à ce genre d'exercices ! Mais en grandissant, les enfants éprouvent le besoin de l'information à outrance, et, un peu las de la vie plate et nauséeuse, ils désirent se récréer par la lecture de quelques feuilletons. Le *Journal de la Jeunesse* (Hachette) les tient au courant de toutes les actualités — morales et instructives — et leur donne des romans dont la lecture, attrayante pour les enfants, est réconfortante pour les honnêtes gens de toutes les générations... Le *Petit Français illustré* (Armand Colin) est un journal aimé des écoliers et des écolières, qui savent bien pourquoi ils l'aiment. Plus tard, quand ils auront de beaucoup dépassé l'âge de raison, ils aimeront sans savoir pourquoi !... Et voici, « avec du d'or dessus », le *Magasin d'éducation et de récréation* (Hetzel) qui a quarante ans, mais qui est toujours jeune si j'en crois ses belles couleurs. A l'extérieur, il est tellement éblouissant qu'on a bien de la peine à le regarder; à l'intérieur, sa séduction est plus discrète : et, de ses romans et de ses récits, on ne peut détacher ses regards.

Tels sont les journaux admirables que lisent les enfants jusqu'à ce qu'ils deviennent, à leur tour, journalistes comme tout le monde.

***

Journalistes ou romanciers... Mais pour écrire des romans un jour, il n'est pas mauvais de lire d'abord beaucoup de romans; les réminiscences sont si utiles aux écrivains ! Choisissez donc dans ces trésors que toutes les librairies vous ouvrent... Il y a la petite *Bibliothèque blanche* (Hetzel). Et dans celle-ci, *l'Aventure de Poulette*, par P. Perrault, qui démontre on ne peut mieux que « les enfants qui croient tout savoir sont humiliés d'un bout de l'année à l'autre par les leçons que leur donne leur propre expérience ». Très bien ! Préférez-vous *la Famille Chester*, de P.-J. Stahl (Hetzel) ? Stahl conserve sa popularité : on est de plus en plus certain qu'il la mérite. La *Bibliothèque rose illustrée* (Hachette) conserve également et mérite la faveur universelle dont elle est entourée (style connu); mais comment vanter la Bibliothèque rose en style nouveau ! Je signale *les Petits Poussargues*, par François Deschamps, *le Bonheur de Michel*, par Mlle G. du Planty, *l'Épée du Donjon*, par Mme Chéron de la Bruyère, *les Enfants du Luxembourg*, par Mme Charlotte Chabrier-Rieder. Comment ne pas insister sur la grâce touchante de ce dernier

volume! Mme Chabrier-Rieder excelle à nous intéresser à ses petits heureux, que guette la vie émouvante en sa variété ou sa monotonie. Prologue charmant et pénétrant de la comédie du monde qui, pour tant de gens, est une redoutable tragédie. Qu'on me pardonne cette idée générale en faveur de son incontestable originalité. Et qu'on lise le livre de Mme Chabrier-Rieder, qui vaut beaucoup mieux que ce que j'en dis.

Et que dirai-je de la *Bibliothèque du Petit Français* (Armand Colin)? Je suis à court d'épithètes, mais voici le titre des volumes qui se recommandent d'eux-mêmes : *le Pari d'un Lycéen*, par J. Chancel, illustré par l'infatigable Henriot. Il est bien mouvementé, le récit des aventures du jeune Lestillac, qui part, sans un sou dans sa poche, à la conquête du vaste univers. Prenez garde, téméraire enfant, que

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve!

Les Aventures de Rémy, par Edmée Vesco : grâce et douceur, sourire attendrissant de la pensée et du style. — *Un Parisien aux Philippines*, par A. de Geriolles : de la couleur et du mouvement, de l'imagination et de la vérité. — *Jeanne et Madeleine*, par Alice Dereims : l'auteur apprend aux fillettes tout ce qu'il est permis de leur faire connaître de la vie, — au foyer et dans la cité, chez les paysans et chez les ouvriers des villes, chez les heureux et les malheureux ; Mlle Alice Dereims est très préoccupée de solidarité humaine; elle a bien raison.

Vous Boris, vous François, vous avez au cœur ce sentiment de solidarité et je ne saurais trop vous en faire mon compliment. François s'écrie à la fin du volume : « J'ai reconnu qu'on a besoin quelquefois de beaucoup de courage pour faire son devoir, mais qu'on est récompensé de l'effort par le plaisir de l'avoir fait et d'avoir obéi à la loi du bon Dieu. » Et un personnage expérimenté lui répond : « Oui, cher petit, c'est bien cela; tu as appris en somme la grande leçon de la vie qui se résume en un seul mot : le devoir. »

Cette inspiration raisonnable de *Boris et François*, excellent roman, par J. de Coulomb (Hetzel), on la retrouve sans surprise dans l'*Escholier de Sorbonne*, par André Laurie (Hetzel). Quel pittoresque et quelle vie, quel art de reconstitution historique! Un tel art n'est point absent du roman de Pierre Maël *Fille de Rois* (Hachette). Nous y voyons paraître simultanément la grande Mademoiselle, Richelieu, Mazarin, Condé, Turenne, Louis XIV, personnages notoires; nous assistons à la bataille de Rocroy, à celle du Faubourg Saint-Antoine, aux péripéties tumultueuses de la guerre étrangère et de la guerre civile, plus regrettable encore. Tout cela vit avec intensité, ô Pierre Maël! Mais Ernest Daudet lui-même nous donne un livre d'étrennes et naturellement un beau livre d'étrennes! C'est l'histoire de *Nini la Fauvette* (Hachette). Histoire extrêmement touchante d'une jeune fille douée d'une voix délicieuse et tout ensemble d'un cœur droit qui se croit la fille de pauvres artistes ambulants. Comment retrouve-t-elle son vrai père, comment se voit-elle, ainsi que lui, mêlée aux graves événements qui, sous la Terreur, désolèrent tant de familles nobles?... M. Ernest Daudet le raconte à merveille : son récit est des plus attachants.

***

Il ne suffit pas de voyager dans le temps, on veut encore voyager dans l'espace. Cette transition n'est pas plus mauvaise qu'une autre. Et on comprend tout de suite que je veux parler des livres et journaux de voyages! Immédiatement nous retient le grand nom de Jules Verne, avec *les Frères Kip* (Hetzel) qu'il offre cette année à notre admiration jamais lasse. Une année sans un roman de Jules Verne serait une année à laquelle il manquerait quelque chose. Jules Verne a, d'ailleurs, cette supériorité d'être toujours égal à lui-même. Et les étonnements qu'il nous cause ne nous étonnent plus. Pourquoi donc n'entreprend-il pas une fois, une seule fois, d'écrire un roman dont les héros resteraient tout simplement dans leur ville natale et se contenteraient de jouer la manille au Café du Commerce, pourquoi? Cela ne serait pas banal, je suis sûr que ce serait intéressant.

Jules Verne est remarquable parce qu'il a fait le tour du monde dans un fauteuil. Au contraire, *le Tour du monde* (Hachette), s'il est un journal de voyages, est essentiellement un journal de voyageurs. M. Raymond Bel est vraiment allé à l'isthme de Panama (j'en sais qui en sont bien revenus!); M. Leprince Ringuet est vraiment allé dans les provinces du nord de l'Empire jaune ; M. Gustave Geffroy est véritablement allé en Bretagne. On connaît cette anecdote d'un professeur qui disait à ses élèves : « Je connais très bien le Tonkin, j'ai failli y aller! » C'est encore le meilleur moyen pour décrire les pays que de les visiter. Mais l'imagination documentée du casanier Jules Verne n'emporte pas moins tous les suffrages.

Au reste, si les récits de Jules Verne et du *Tour du Monde* développaient à l'excès la passion des voyages, les jeunes gens pourront calmer leurs ardeurs en lisant *les Grands naufrages* (Hachette), par H. de Noussane. Le récit pathétique de ces effroyables catastrophes fera comprendre aux marins les plus aventureux les avantages de la terre ferme. Et ils remettront à plus tard de connaître ce qui reste des *Sept merveilles du monde* (Hachette). Le livre de

M. Augé de Lassus, écrit avec enthousiasme, n'est-il pas suffisant pour la leur faire aimer et admirer? Il l'est à coup sûr; et les *Contes de tous les pays* ont justement ce qu'il faut pour faire pénétrer chacun dans l'âme même de tous les hommes et de tous les peuples...

Faut-il donc voyager ou suffit-il de lire? Nous en déciderons un autre jour. Pour l'instant, un peu de repos sinon de répit ne serait pas superflu. Qu'il me soit permis de fumer une cigarette, à défaut de ces excellents cigares que fument invariablement, en sortant du cercle, et en remontant les Champs-Élysées, les héros de nos romanciers bien parisiens...

* * *

... Et maintenant, ayant repris des forces pour admirer encore, ainsi qu'il sied, *paulo majora canamus!*

Voici de l'histoire ou, si vous préférez, de l'épopée, *les Mémoires du président Krüger* (Juven). C'est la vie noble et simple d'un héros qui ne manque pas de bonhomie. Il se raconte lui-même depuis son enfance déjà traversée de vicissitudes singulières, car il dut émigrer avec ses parents, paysans obscurs, qui abandonnèrent le territoire du Cap, lors du grand *Trek*, se dirigeant vers les contrées sauvages et mystérieuses du Nord... Comme il évoque, avec quelle gravité émouvante! son existence fruste qui fut toujours belle avant même de devenir héroïque. Lisez ce livre, jeunes bourgeois de France! Lisez-le, et lisez aussi l'histoire de *Trois ans de guerre*, par le général de Wet. De Wet historien est égal à de Wet stratège. Son livre a le mouvement hardi et rapide de ses opérations militaires.

Ces épopées d'aujourd'hui rejoignent les épopées d'autrefois. Nous aimons à présent la guerre d'un amour modéré, mais nous avons encore quelque passion frénétique pour les images guerrières. Hachette l'a bien compris, qui nous donne aujourd'hui *la Guerre racontée par l'image*. On a célébré, on a exécré la barbarie des combats. Mais précisément parce que la guerre, chez tous les peuples et dans tous les temps, a provoqué les sentiments les plus violents dans un sens ou dans l'autre, elle a nécessairement inspiré les artistes et les écrivains. Et, en effet, d'Homère à Victor Hugo, des enlumineurs chevaleresques du moyen-âge jusqu'à M. Édouard Detaille, mais parfaitement! — innombrables sont les œuvres grandioses ou touchantes, sublimes ou seulement poncives qui évoquent à nos yeux l'histoire de la guerre atroce et admirable. C'est cette impression de majesté et d'effroi que donne *la Guerre racontée par l'image*. Tâchons de trouver là des raisons d'être pacifiques!

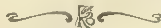
La guerre, Napoléon! Toujours Napoléon, toujours sa grande image. Et toujours de belles images sur Napoléon! M. Dayot a réuni (Hachette) les principaux portraits, statues, bronzes, médailles, tableaux, etc., qui perpétuent le souvenir de l'Empereur. Et son livre est très beau. Étant donnée la multiplication régulière et prodigieuse du nombre des artistes ici-bas, plaise au ciel qu'un Napoléon nouveau ne vienne pas bouleverser le monde dans deux ou trois siècles, car je me demande quel musée serait assez grand pour contenir toutes les œuvres que les artistes ne manqueraient pas de lui consacrer?

Les arts, les artistes: la collection des « Grands Artistes » (Laurens) devrait les rendre populaires parmi les jeunes gens! Cette collection contient déjà *Raphaël* par Eugène Müntz, *Dürer* par A. Marguillier, *Watteau* par Gabriel Séailles, *Rubens* par Gustave Geffroy, *Delacroix* par Maurice Tourneux, *Titien* par Maurice Hamel. Elle est excellente, élégamment rédigée, et avec une compétence sans vanité, éclairée, en outre, de reproductions habilement choisies...

Et n'est-ce point une tendance curieuse que celle qui pousse à donner aux jeunes gens des romans littéraires, que leur succès rendit célèbres? Voici, cette année, *les Oberlé* (Calmann-Lévy), par René Bazin, orné d'illustrations très alsaciennes, *Capitaines courageux* (Hachette) par Rudyard Kipling, *Quo vadis?* (Juven) par Sienkiewicz, si je ne me trompe, *les Premiers Hommes dans la lune* (Juven) par Wells et puis, et puis pour terminer, pour couronner cet article, *la Dame de Monsoreau* (2 vol. Calmann-Lévy). Ce roman, qui n'est pas moins de cape que d'épée, je vous assure que je l'ai relu et que j'ai pris un plaisir extrême à ces tableaux de la cour d'Henri III, à ces récits d'une verve stupéfiante... Est-ce parce que rien ne saurait vieillir de ces romans mouvementés et vibrants, est-ce parce que M. Leloir a animé encore les aventures de la dame de Monsoreau et de son entourage par ses compositions élégantes et vigoureuses, pleines de grâce, de force et de délicatesse, variées comme le livre dont elles sont toujours dignes, et j'ajoute luxueuses, comme l'édition où elles se groupent avec harmonie pour notre bonheur?

Bienheureux donc les enfants et les jeunes gens à qui sont destinées toutes les merveilles que j'ai dites, plus heureux encore pour ce qu'ils ne sont pas, comme moi, contraints ou réduits à les admirer toutes dans le même jour!

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Opéra-Comique : *La Carmélite*, comédie musicale en cinq tableaux de M. Catulle Mendès ; musique de M. Reynaldo Hahn.

La mission propre de la musique dramatique, si l'on y veut bien réfléchir, mettant à part quelques glorieuses et significatives exceptions, aura été de diminuer, de banaliser les plus belles figures créées par la poésie ou léguées par l'histoire. Ainsi le plus divin des arts, celui auquel nous devons les plus enchanteresses suggestions, devient complice des pires besognes, une fois transporté à la scène. Ce serait une liste curieuse à dresser et vraiment expressive, celle des grandes œuvres de la poésie ainsi mutilées, déformées, travesties, ridiculisées parfois par l'intervention d'une musique maladroite ; et de ces œuvres ainsi mises en coupes réglées, les auteurs, s'ils vivaient encore, pourraient dresser un énergique réquisitoire contre ceux qui si impudemment portèrent la main sur un bien qui n'était pas le leur.

Au premier rang paraîtraient, j'imagine, et Shakespeare et Gœthe dont les Hamlet et les Othello, les Mignon et les Werther, immortelles figures créées par le génie, furent entachées de vulgarité par l'ineptie des librettistes et l'incompréhension des musiciens. Encore sont-ce là des images dont les traits, s'ils furent une ou plusieurs fois déformés, peuvent être rétablis dans leur intégrité première, puisque nous en tenons sous les yeux l'authentique original, et que notre main tendue vers les rayons de la bibliothèque suffit à nous les restituer. Il n'en va pas de même pour celles que nul poète ne condensa dans une forme expressive et qui empruntent leur séduction bien plutôt à la légende auréolant leur personnalité qu'aux documents précis que nous possédons sur eux. Qui donc les défendra, celles-là ? Qui les pourra venger de la grossièreté des commentateurs, du cabotinage des musiciens ? Il faudrait que ce fût l'imagination même du public. Mais le public est bien trop ignorant, bien trop veule pour une telle besogne. Il ne demande que des spectacles et se soucie peu du reste.

... La figure touchante et toute en demi-teinte de Louise de La Vallière est bien de celles que l'Histoire remit aux mains de la Poésie, flottante encore, incertaine, et faite pour être achevée par l'imagination des artistes. Nul ne contribua plus à cette tâche que le maître des maîtres en délicatesses féminines, celui devant lequel nous devons tous nous incliner, le subtil et voluptueux Sainte-Beuve. Il fut vraiment le poète, le créateur en ce siècle de Mlle de La Vallière, par la singulière pénétration dont il témoigna en nous restituant son image, pastel de La Tour au XVIIe siècle ; et j'imagine que s'il avait pu, comme nous, en voir la caricature due à la collaboration de MM. Catulle Mendès et Reynaldo Hahn, il eût éprouvé quelque contraction au cœur de ce que fût ainsi livrée à des mains profanes une fille spirituelle qu'il avait tant aimée !

Mlle de La Vallière, c'est la grâce, c'est la poésie, c'est le parfum d'un règne qui ne brille précisément ni par le charme ni par la poésie. C'est un sourire, teinté de mélancolie je le veux bien, mais encore un sourire, en ces premières années d'un règne qui devait être si gourmé, si guindé, si morose et, pour tout dire, si ennuyeux. C'est, d'un mot, la part du romanesque dans une existence aussi positive et dans une âme aussi sèche que le furent l'existence et l'âme du Grand Roi.

Tant de raisons, je le répète, auraient dû suffire pour qu'on laissât cette poésie flottante, pour qu'on n'essayât pas de la fixer en projetant sur elle la lumière fausse et brutale de la rampe. Une fois découpées en tableaux dramatiques, ces scènes sur qui notre imagination se repose avec complaisance deviennent brutales aussitôt, choquantes et vulgaires. Les *flagrants délits* du Roi-Soleil, ainsi présentés et enjolivés de musique, sont aussi irritants que la déclaration de sa première flamme, et quand nous voyons Louise de La Vallière, l'amante délaissée et qui pourtant reste amante, parer elle-même de fleurs celle qui va lui succéder dans le cœur du Roi, nous percevons bien qu'il y a là un *effet de théâtre*, non moins inintelligent qu'inexact. Tout cela est bien commun, bien vulgaire et bien plat : c'est de l'histoire à la portée des concierges, de la sensiblerie à l'usage des filles... et la qualité de la musique qui l'accompagne n'est pas pour en rehausser le niveau, — musique qui traîne partout et dont la trame se compose de tous les *laissés pour compte* de Massenet, Gounod et autres, musique où la collaboration de Lulli et de Gluck, appelés en hâte, soutient seule l'attention, musique de rastaquouère qui ne craint pas de fouiller dans toutes les poches :

Son verre n'est pas grand, mais il boit dans le verre
Des autres !

disait Edgar Degas, utilisant une autre image.

Écartons ces déconcertantes images, cette Louise de La Vallière à nous présentée sous les espèces d'une grosse brebis mérinos enrubannée, et puisque aussi bien il importe de ne pas demeurer sur d'aussi déprimantes impressions, appliquons la méthode préconisée plus haut ; tendons la main vers les rayons où de petits signes noirs vont nous restituer la figure immortelle de la délicieuse pécheresse : —

« Aimer pour aimer, sans orgueil, sans coquetterie, sans insulte, sans arrière-pensée d'ambition, ni d'intérêt, ni de raison étroite, sans ombre de vanité ; puis souffrir, se diminuer, sacrifier même de sa dignité tant qu'on espère ; se laisser humilier ensuite pour expier ; quand l'heure est venue, s'immoler courageusement dans une espérance plus haute ; trouver dans la prière et du côté de Dieu des trésors d'énergie, de tendresse encore et de renouvellement : persévérer, mûrir et s'affirmer à chaque pas, arriver à la plénitude de son esprit par le cœur : telle fut sa vie, dont la dernière partie développa des ressources de vigueur qu'on n'aurait jamais attendues de sa délicatesse première. »

PAUL FLAT.



M. MAURICE DONNAY

Il serait difficile de définir la personnalité de M. Maurice Donnay d'un seul mot. Sa nature, complexe, participe de la tendresse et de l'ironie. On trouve, dans ce caractère, la sécurité logique d'une intelligence de mathématicien et l'hésitation scrupuleuse d'un homme qui se cherche lui-même ; de la crédulité et de la gaminerie ; une tendance qui l'entraîne vers des considérations générales, philosophiques et sociales, et le badinage léger d'un enfant de la grande ville ; il a lu les étrangers, mais dans le quartier de la Madeleine, où il est né, et le bruissement de la cité soulignait d'un murmure ses méditations ; il a des admirations pour les génies d'outre-Rhin et de la Scandinavie ; il a aussi le culte des ancêtres de la littérature française : il habite le quartier de l'Europe, mais il est Parisien dans l'âme.

M. Maurice Donnay a quitté une carrière pleine de promesses, la voie tracée, nette, régulière, pour suivre les chemins de traverse, les sentiers cachés de la poésie et du théâtre. Sans doute, Montmartre où il débuta, pittoresque, alors presque inexploité, offrait une qualité de décor original et vivant. Depuis, la fréquentation des Apaches, l'été, et des gens du monde, l'hiver, en rend l'accès difficile aux bourgeois et impossible aux artistes... Mais la butte connut les heures charmantes de la bonne gaieté, du rire éclatant, d'une sorte de naïveté, de la « rosserie » inconsciente, — la seule vraie. Je gage que M. Maurice Donnay traversa, dans ses débuts, des heures savoureuses : il se délassait, il s'affranchissait de la méthode trop rigide qui entravait ses élans : il se libérait de l'empreinte sociale qui le retenait. Il avait connu, dès l'enfance, les ouvriers ; il se sentait, jusqu'alors, comme leur guide, un peu déjà leur ami ; mais leur intimité, les passions sourdes de leurs cerveaux, — écho du bruit des machines qui se réveille, les nuits, — leurs existences, enfin, ne s'étaient point encore mêlées à ses propres aspirations. Insensiblement, sa vie libre dut évoquer les spectacles entrevus, les misères devinées, un drame se dessinait, des figures s'animaient ; une association d'idées, claire, simple, mêlait au tableau tous les autres, tous ceux qui n'ont point de part directe à notre existence, mais qui sont nos proches par la souffrance commune, l'espoir, la désillusion, tout ce qui s'agite, gronde, murmure, s'apaise et meurt dans notre âme. Les plaignait-il, les aimait-il ? Qui peut dire de quels sentiments est née la conception d'un artiste ?

M. Maurice Donnay a beaucoup éprouvé, assurément. Il a connu les admirations les plus sincères, celles qui exercent une influence sur toute la vie. Il se souvient, lui aussi, de la grande émotion qu'il ressentit à entendre *Amoureuse*, de M. Georges de Porto-Riche, l'ami sûr et le maître sensible de tous ceux qui cherchent le vrai et l'humain. Alors, M. Maurice Donnay ne songeait point encore au théâtre ; mais, déjà, s'éveillait en lui le tourment de créer à son tour. De tout ce qu'il apprit, de tout ce qu'il aima, de son intelligence et de ses peines, de son savoir et de ses distractions, il a tiré des observations qui ont cimenté son œuvre originale, légère et forte ; ajoutez un don rare d'assimilation, une langue précise, une pensée éveillée et souriante, une divination des peines cachées et, surtout, la souplesse d'une âme vigoureuse et aimante : peut-être, alors, comprendrez-vous ce que le théâtre de Maurice Donnay contient de vérité, de flou, de joli, de drôle, de spirituel, de mordant.

* * *

Ne nous méprenons pas sur la façon dont M. Maurice Donnay conçoit la société. Il ne s'agit point, ici, d'une critique serrée de telle loi, ni d'arguments techniques lancés, d'une main sûre, contre tels ou tels abus. Il est infiniment trop sensible pour systématiser de la sorte son inspiration. Et puis, franchement, ce ne serait pas la peine d'être sorti de l'École centrale, puis d'appliquer des procédés artificiels, quasi mécaniques à l'art dramatique, le plus capricieux des despotes. Sachons gré à l'écrivain de s'être, en quelque sorte, recréé une nouvelle nature ; d'avoir tenté de dégager de son caractère même une personnalité nouvelle, imposée par le charme qu'elle exerçait sur son caractère premier ; d'avoir, en un mot, cherché l'artiste sous l'homme et de le chercher encore avec une inquiète et spirituelle angoisse. Mais, de même que la pensée primitive s'agite, parfois, sous l'inspiration ondoyante de l'écrivain, de même la société palpite sous les créations de ses

personnages. La société est la forme de l'humanité momentanée, localisée, que subissent des êtres en chair et en os, des êtres vivants. Elle est aux hommes qui vivent, ce qu'est l'humanité plus large à la pensée qui poursuit, à travers les siècles, un Dieu qui fuit devant elle. Elle est l'humanité dégagée de toute notion *a priori*, de toute généralité insaisissable, — une « catégorie » de l'humanité, pourrait-on dire en jargon philosophique. Et c'est pourquoi les caractères des pièces de Donnay souffrent ou, s'ils ne souffrent pas, laissent une impression quasi triste. *Lysistrata*, elle-même, si légère qu'elle soit, sourit avec trop de satisfaction au « bouillant » Agathos, et Lycon, l'époux faible, est trop étrangement et vraiment excessif, pour qu'on n'éprouve pas quelque vague souci, un je ne sais quoi de mélancolique, de cruel, à travers cette fantaisie. On est plus près de Boubouroche, — ce chef-d'œuvre du douloureux Courteline, — que de la pimpante gaieté de la Belle Hélène. Maurice Donnay est trop soucieux d'être vrai, pour n'être point pessimiste jusque dans la gaieté : elle forme un contraste saisissant entre ce qui est, ce qu'il a voulu et ce qu'on ressent à l'entendre ; l'œuvre est plaisante — parce qu'humaine ; mais l'imagination, ici, se voile sous les mots d'un réalisme mordant : l'œuvre n'est pas joyeuse ; elle est drôle et triste à la fois. C'est la gaieté de Gavroche. Si M. Maurice Donnay avait suivi sa première carrière, je gage qu'il eût conçu le projet de quelque entreprise audacieuse et gracieuse. Il n'eût peut-être point réalisé son plan et l'on aurait dit de son projet ce que Eironès, le philosophe de *Lysistrata*, dit de la philosophie :

> ... Elle doit être une science souriante et fleurie. Je la comparerais volontiers à un ruisseau aux ondes claires coulant entre des rives gazonnées... Le philosophe est sur une rive, et ce qu'il veut démontrer est sur l'autre, et, pour traverser le ruisseau, son esprit subtil et léger saute sur des pierres blanches convenablement espacées, tel un jeune pâtre poursuivant son amante.

Eironès, vous êtes un indiscret : Maurice Donnay va se fâcher, — quelque peine qu'il en ressente, — mais vous abusez de la confiance qu'il vous a témoignée et voici que vous dévoilez la poésie de son âme pensive...

* * *

Ne cherchons point, vainement d'ailleurs, les procédés de M. Maurice Donnay. S'il connaît les raisons qui le déterminent à écrire une œuvre, il n'est point de ceux qui les codifient, ou qui les déduisent systématiquement et arbitrairement d'une donnée paradoxale. Il voit, d'abord : il entend, ensuite. Il se laisse aller au cours de son inspiration et les scènes se suivent, se succèdent en vertu d'une association d'idées, bien plus qu'en raison d'une logique implacable. De là, peut-être, cette première impression d'une vague incertitude, d'un tâtonnement, qui se précisent, tout à coup. Le va-et-vient de ses personnages, le mouvement des idées, les propos échangés créent insensiblement une atmosphère qui vous transporte sur la scène, en pleine action. Puis, le bruit s'apaise : le milieu social défini, ou, du moins, décrit, le monde se retire ; il ne reste plus en présence que deux tourments, que deux âmes qui luttent. Cependant que le murmure déjà lointain se devine encore et que, sous la mélodie amoureuse, la basse fondamentale évoque les pensées les plus profondes et plus profondément humaines. Puis, tout s'apaise : cris, sanglots, reproches ; une accalmie ; un élan qu'on étouffe et, dans le silence qui vient, à peine perçoit-on les dernières notes qui vibrent et meurent... M. Maurice Donnay n'a point trouvé une conclusion, mais une solution, ou, mieux, un arrangement, une harmonie entre deux dissonances... Il est artiste.

Est-ce la triste, l'inquiète *Georgette Lemeunier*, ou l'héroïne affolée du *Torrent*, ou Hélène Ardan, de la *Douloureuse*, il reste, en ces âmes de femmes, quelque chose d'encore inexploré : la mort, elle-même, ne met ou ne mettrait pas fin à leurs déchirements, parce que leurs peines appartiennent désormais à tous ceux qui viennent d'en écouter la confidence. Nous continuons l'œuvre, après l'avoir entendue et nous nous en revenons, accompagnés par un autre « moi » qui se défend contre l'ironie implacable ou la tristesse de son destin. Et, avec cela, remarquez bien, on sourit. Oui, tous ces gens vivent dans un milieu agité, qui s'amuse « pour de bon, » inconstant, léger ; le monde et sa morale sont, ici, très optimistes, parce que très sceptiques ; il n'en est, d'ailleurs, que plus cruel d'y retrouver des bribes de l'amour, de la foi, de la droiture, de toute l'intimité souffrante des sincères pour un instant ; dès demain ils rentreront dans la mêlée, pour regarder ceux qui viennent ; l'optimisme — ou l'esprit — ainsi entendu, voisine avec l'indifférence et, peut-être, l'amertume. Voyez *Éducation de Prince*, spirituelle et charmante fantaisie, étude de milieu : il y flotte comme une brume presque transparente, qui en voile un peu les tons éclatants. Voici, encore, la puissante et pitoyable *Clairière*, à laquelle M. Lucien Descaves a apporté, en collaboration, son talent d'âpre observation ; il reste, de ces tableaux, le souvenir attristé de gaietés passées ou de passions étouffées ; si différentes qu'elles soient, toutes les œuvres de M. Maurice Donnay sont parentes entre elles : c'est ce qui en fait l'unité et le charme.

Enfin, plus poétique, *Amants* traduit toute l'inspiration de l'écrivain. Comment, même déçu, on se reprend à aimer; comment l'amour trouble le cœur le plus droit, l'engage aux transactions, lui rend le mensonge facile, puis, avec quelle cruelle brutalité la vie le ressaisit, le foudroie; enfin, comment on oublie, on se tasse, on rentre dans la longue théorie des amants assagis et domptés, telle m'apparaît l'aventure de Claudine et de Vétheuil. Claudine aime Vétheuil, certes; mais sa passion n'est plus de la première jeunesse, de la toute première, de celle qui croit n'avoir plus d'illusions... Claudine sait qu'elle est passionnée; elle sait qu'elle aimera Vétheuil passionnément; elle n'a plus guère d'illusions, mais elle veut en avoir. Elle sait d'avance ce qui va arriver : elle le voit venir. Vétheuil est seul; il cherche, elle se trouve là : ils s'entendent. Oui, ils s'entendent sur ces mille détails, sur les riens, sur les intimités, les goûts, sur tout ce qui rapproche, mais ne *lie* pas définitivement. Ils s'attachent, parce qu'ils sont l'un et l'autre au moment précis où ils ont besoin de s'attacher, parce qu'il le faut. Mais Claudine est mère et elle aime son enfant, la précoce petite Denise, qu'on ne voit presque jamais et qui est toujours présente. Est-ce elle qui a pris de Claudine « ce qui dure », qui a transformé cette âme de femme en un cœur de mère? Assurément, elle n'aime plus Ruyseux : il n'est que le père de son enfant. Elle l'estime, et puis, elle a besoin de lui. Denise a fait de cette liaison un mariage : Claudine — ne nous y méprenons pas — commet un adultère.

Elle s'oppose et oppose à Vétheuil tous les arguments de la femme mariée; elle vient à lui, vaincue; elle a l'imprudence craintive de l'épouse, avec le romantisme de la maîtresse qui trompe son amant; elle a les délicatesses de l'amie et les tourments de l'honnête femme. Elle a jusqu'à des superstitions, ce qui, pour les amoureuses d'une certaine race, équivaut à des remords. Oui, des superstitions, — et cela est très naturel : la lutte s'engage au fond d'elle-même, entre l'homme qu'elle aime et son enfant; seulement, le sentiment est plus noble dans l'espèce, car il est tout d'instinct : aucune loi, aucune convention sociale ne la rattachent à Denise. L'amour qu'elle ressent pour sa fille et sa passion pour Vétheuil partent d'un même principe, d'un libre don d'elle-même. Elle se retrouve dans son enfant; elle se rajeunit, elle se fortifie et s'apaise : on ne règle point les battements de son cœur et on ne se maîtrise pas quand l'amour vous donne raison... Cependant, écoutez-la; elle résiste à son amant, parce que Denise est malade; elle l'écarte avec douceur et sur ces seuls mots :

« ... Denise est souffrante, ce soir, et j'ai toujours peur que ce soit ma punition de t'aimer. »

Et Vétheuil obéit. Il aime Claudine, d'abord, un peu, en homme léger; puis en homme mûr qui se prête; bientôt vient la gêne, la situation fausse de l'homme du monde, du galant homme, « amant de cœur ». Il en souffre sincèrement; il veut sa maîtresse à lui seul, — rien qu'à lui; il l'aime au point, néanmoins, de ne pas en vouloir à Denise, le seul argument sérieux que lui oppose Claudine lorsqu'elle refuse de rompre avec Ruyseux. Cette situation devient cruelle, puis intolérable : encore si Ruyseux était un mari! Insensiblement, avec les jours qui passent et qui apportent sinon l'apaisement, du moins la réflexion aux sentiments, Vétheuil trouve dans sa souffrance, de moins en moins sincère, comme une raison avouable à un détachement qu'il sent nécessaire pour elle et pour lui. Quelques heures de rêve en Italie, un moment où ils furent bien l'un à l'autre, deux cœurs qui s'arrachent, un grand cri de femme en détresse, enfin le linceul du temps qui recouvre les dépouilles de ce qui fut leur amour... C'est une sorte de résurrection, ce retour de Vétheuil, après plusieurs années d'absence; j'imagine que le long sommeil de ces deux cœurs a engourdi leur sensibilité; quelques mots échangés, à peine des reproches, des regrets, plaintes affaiblies, résignations qui demeureront toujours comme de glorieuses cicatrices... Vétheuil se marie. Il a raison; c'est une fin pour ceux qui n'y voient point un commencement, et Claudine consent à devenir tout à fait et socialement l'honnête femme pressentie sous son cœur d'amante...

***

Je fus voir, il y a quelques jours, M. Maurice Donnay. Grand, les épaules larges, le geste énergique et doux, le visage réfléchi, les cheveux noirs et courts, la parole lente et sûre, le front haut et la petite moustache noire sur le menton malicieux, il semblait lui-même mêlé à quelque action pensive, un peu inquiète et, au fond, très simple; il parlait en philosophe et en artiste. Ses préoccupations allaient de la vie qui passe aux spéculations plus hautes qui survivent aux hommes éphémères; ses propos s'égayaient sur les vivants, s'attendrissaient sur les choses qui meurent : ils se faisaient parfois mystiques...

Et j'ai cru découvrir, sous cette parole parisienne, le souci d'une pensée qui se cherche et qui ne trouvera de repos que dans l'harmonie des joies et des souffrances...

Albert-Émile Sorel.



TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1902.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1902.

TABLE DE LA VIE LITTÉRAIRE

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 42933.

Le Propriétaire-Gérant : FÉLIX DUMOULIN.

